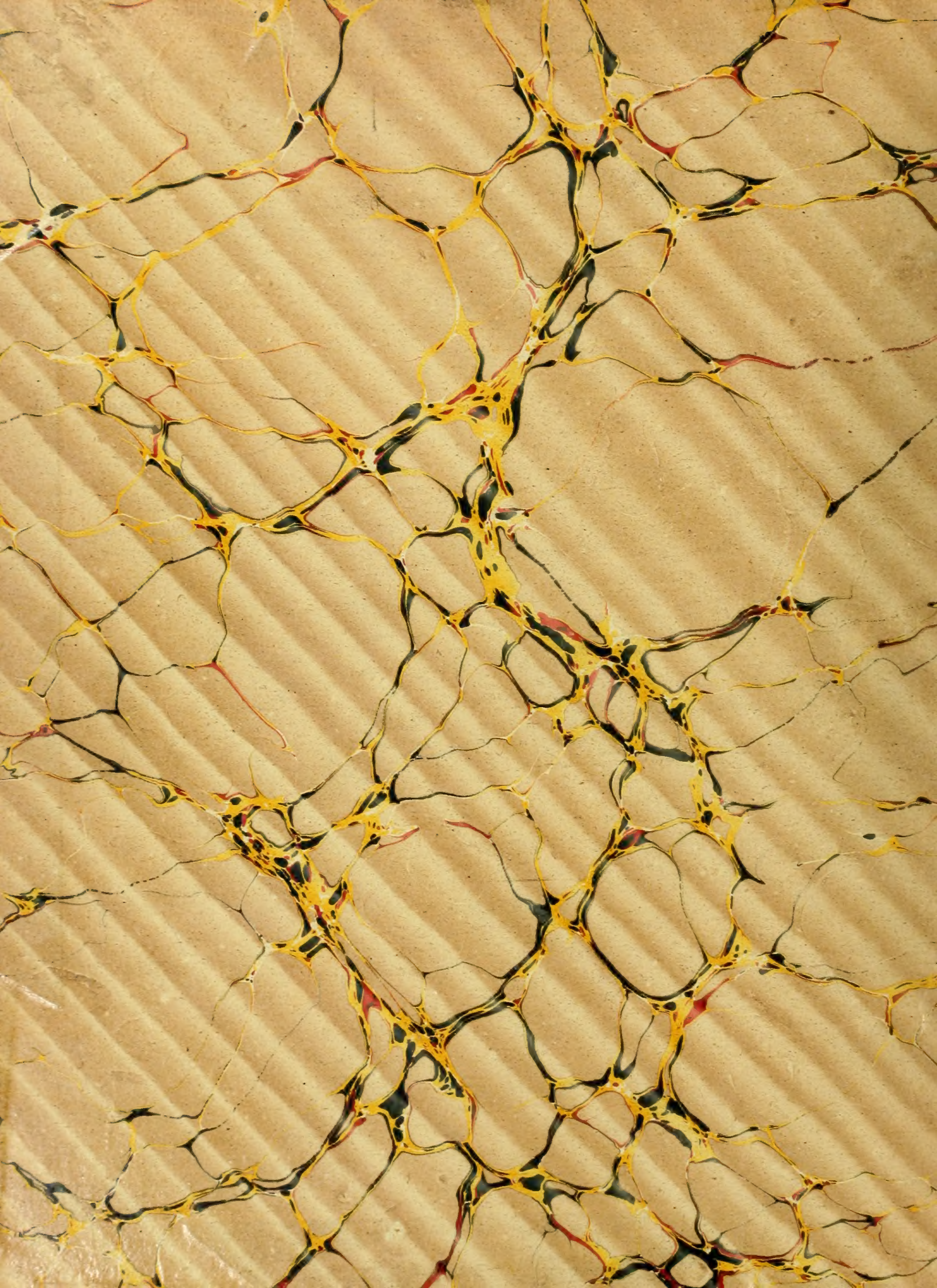
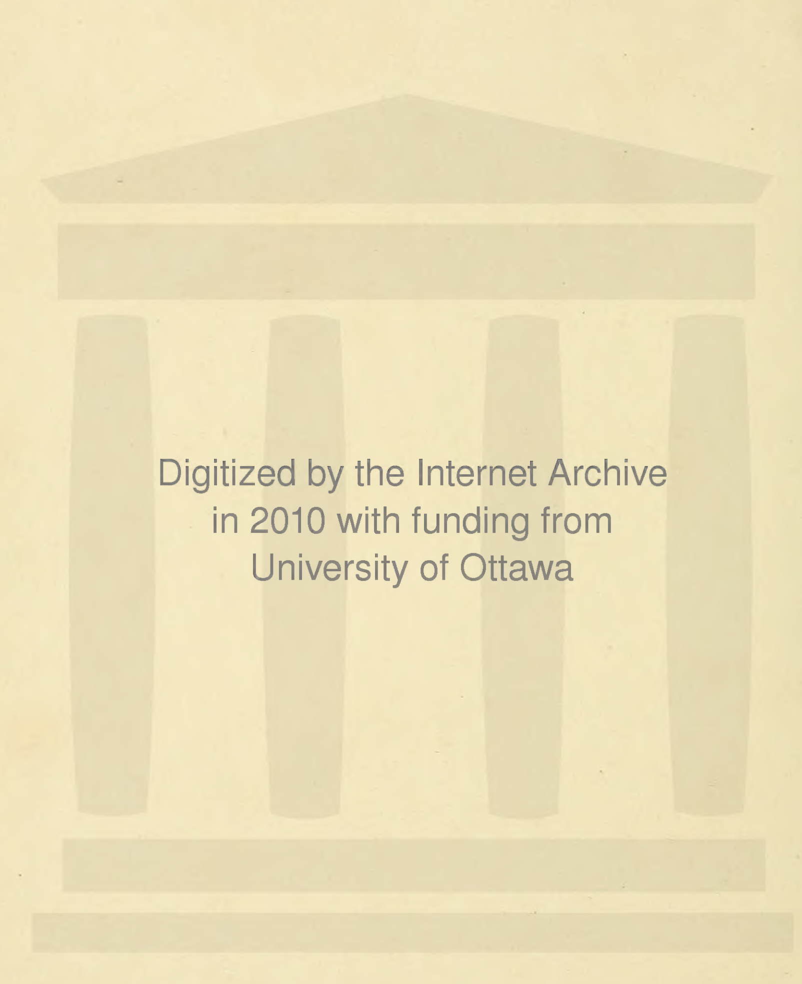








PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)
19, rue des Saints-Pères, 19

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XVI

38e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1901

PARIS

BUREAU DES REVUES, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES

1901

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 6 JUILLET 1901.

LA VIE ET LA DOCTRINE DE JÉSUS [1]

VIII

Les disciples ayant questionné Jésus sur la récompense qu'ils recevraient s'ils renonçaient aux joies de la vie corporelle, il leur répondit :

« Il ne peut y avoir de récompense pour celui qui comprend le sens de ma doctrine. En effet : d'abord quiconque, au nom de ma doctrine, renonce à ses parents, à ses proches, à ses biens, y gagne cent fois plus d'amis et de biens ; ensuite, quiconque cherche une récompense qui doit lui assurer plus de biens qu'aux autres, va contre la volonté du Père. Dans le royaume céleste, il n'y a ni supérieurs, ni inférieurs : tous sont égaux. Ceux qui réclament une récompense pour leurs bonnes actions sont semblables à des ouvriers qui demandent à leur patron un salaire plus grand qu'il n'est convenu, parce qu'ils s'en croient plus dignes. Il n'y a ni récompense, ni châtiment, ni supériorité, ni infériorité pour celui qui comprend ma doctrine.

« Chacun peut accomplir la volonté de notre Père, mais cela ne le rend ni plus grand, ni meilleur qu'un autre. Seuls, les rois et ceux qui les servent, se croient tels. Selon ma doctrine, il ne peut y avoir de chefs ; car celui qui veut être le meilleur doit être au service de tous. La vie nous est donnée, non pas pour gouverner autrui, mais pour être constamment au service d'autrui. Et celui qui agira autrement et s'élèvera au-dessus des autres, tombera plus bas qu'il n'était auparavant. »

Pour ne pas songer à la récompense et ne pas chercher à s'élever, il faut pénétrer le sens de la vie. Il est dans l'accomplissement de la volonté de notre Père, et la volonté de notre Père est de récupérer ce qu'il nous a donné. De même que le pasteur abandonne tout le troupeau pour s'en aller à la recherche d'une brebis égarée et qu'une femme bouleverse tout pour retrouver un denier égaré, ainsi l'activité de notre Père nous apparaît dans ce fait que tout ce qui vient de lui doit lui revenir.

L'essentiel est de comprendre en quoi consiste la vraie vie. Elle se manifeste toujours par ce qu'une chose perdue revient à son possesseur et que tout ce qui dort se réveille.

Ceux qui possèdent la vraie vie et qui retournent à leur origine, ne peuvent chercher ni qui est meilleur, ni qui est pire ; participant de la vie de notre Père, ils ne peuvent que se réjouir lorsque ce qui a été perdu fait retour au Père. Si un fils égaré, après s'être éloigné de son père, se repent et revient à lui, les autres fils du même père peuvent-ils être jaloux de sa joie et ne pas se réjouir eux-mêmes du retour de leur frère ?

Pour suivre la doctrine et changer de vie, il n'est pas besoin de démonstrations extérieures, ni de l'espoir d'une récompense, mais seulement de la notion précise de ce qu'est la vraie vie. Si les hommes croient être maîtres absolus de la vie et que celle-ci leur est donnée en vue des plaisirs du corps, il est certain que tout acte d'abnégation en faveur de leur prochain leur semble digne de récompense, et, sans elle, ils ne renoncent à rien.

Pour croire et pour agir, il faut comprendre que nul ne peut faire quelque chose par soi-même ; que

(1) Voyez la *Revue* du 22 juin 1901.

si on renonce à sa vie corporelle en vue du bien, on n'accomplit pas un acte qui mérite gratitude et récompense. Il faut savoir qu'en faisant une bonne action, on accomplit seulement un devoir.

C'est dans cette conception de la vie que réside le règne de Dieu, impondérable et ne pouvant être montré du doigt. Il est dans l'âme des hommes. Le monde a vécu et vit sans changer : on mange, on boit, on se marie, on se livre au commerce, on meurt, et en même temps, dans l'âme humaine, se manifeste le royaume de Dieu. Ce règne est la compréhension de la vie, semblable à un arbre qui, au printemps, pousse de lui-même.

La vraie vie, celle qui se conforme à la volonté de notre Père, n'est ni celle du passé, ni celle de l'avenir, mais celle du présent (ce que chacun doit faire dans l'instant même). Aussi, pour la vivre, il ne faut jamais faiblir. Les hommes ont pour mission de suivre, à tous les instants, la volonté de notre Père à tous. S'ils négligent d'observer cette volonté dans la vie présente, ils ne pourront plus regagner le temps perdu. Ils seront comme le gardien, chargé de la surveillance de nuit, qui négligera sa mission s'il s'endort, ne fût-ce qu'un instant, ce qui suffira pour qu'un voleur puisse entrer. C'est pourquoi on doit consacrer tous ses efforts à l'heure présente, car là seulement est l'accomplissement de la volonté de notre Père. Quant à cette volonté, elle est le bien de tous.

Seuls, ceux qui font du bien vivent, et ce sont ces actes accomplis à chaque heure du présent qui constituent la vie, en nous unissant à notre Père à tous.

IX

L'homme naît avec cette science de la vraie vie, c'est-à-dire de l'accomplissement de la volonté du Père. Les enfants la possèdent. Pour comprendre la doctrine de Jésus, il faut comprendre la vie des enfants et être comme eux.

Les enfants ne contreviennent pas aux cinq commandements. Ils n'y contreviendraient jamais sans l'exemple de leurs aînés. C'est là ce qui les perd. La séduction exercée sur eux est aussi puissante qu'une meule attachée au cou d'un homme qu'on jette à l'eau. Sans les tentations, le monde serait heureux. Elles poussent au mal, ce mal que l'homme commet en vue d'un bien hypothétique de son existence éphémère. C'est pourquoi il faut tout sacrifier pour ne pas succomber aux tentations.

La tentation qui entraîne les hommes à pécher contre le premier commandement consiste pour eux à croire qu'ils ne doivent rien à leurs semblables, tandis que les autres sont leurs débiteurs. Pour ne pas y succomber, il faut nous souvenir que nous sommes tous débiteurs de notre Père et que nous ne pouvons acquitter cette dette qu'en pardonnant à nos frères.

C'est pourquoi nous devons pardonner les offenses, sans nous inquiéter si l'offense peut se reproduire. Si souvent que cela ait lieu, nous devons pardonner toujours et oublier le mal qui nous est fait, car le règne de Dieu est impossible sans le règne du pardon. En ne pardonnant pas, nous faisons ce qu'a fait notre débiteur. Imaginez-vous qu'un débiteur, devant beaucoup à son maître, vienne le trouver pour qu'il lui remette une partie de sa dette. Le maître lui ayant fait remise du tout, il s'en va alors chez son débiteur à lui, qui lui doit très peu, et le saisit à la gorge pour le forcer à payer. Ne faisons-nous pas ainsi? Pour avoir la vie, nous devons accomplir la volonté de notre Père ; nous lui demandons pardon de ne pas l'avoir remplie en entier et nous espérons obtenir le pardon. Et que faisons-nous, si nous ne pardonnons pas à notre tour? Nous faisons ce que nous redoutons pour nous.

Le bien, c'est la volonté de notre Père; le mal, c'est ce qui nous sépare de notre Père. Il faut donc nous efforcer de faire disparaître le mal au plus vite, car il nous perd et nous ôte la vie. Il nous enlize dans nos passions charnelles. Si nous faisons disparaître le mal qui nous désunit, si nous manifestons l'amour qui nous unit, nous avons tout ce que nous pouvons souhaiter.

La tentation qui nous entraîne à pécher contre le deuxième commandement consiste à croire que la femme est créée pour le plaisir charnel et que, en en délaissant une pour une autre, notre plaisir augmentera.

Pour ne pas succomber à cette tentation, il faut nous souvenir que notre Père veut que chacun de nous, au lieu de jouir de la beauté de la femme, s'en choisisse une et s'unisse à elle comme à un seul corps. Il veut que chaque mari n'ait qu'une femme, et chaque femme qu'un mari. Si chaque mari reste fidèle à sa femme, tous auront une femme et toutes auront un mari. Aussi, qui change de femme enlève une épouse à un mari et amène un autre mari à abandonner sa femme et à prendre la délaissée. On peut ne pas avoir de femme, mais on ne peut en avoir plus d'une, car, si on en a une autre, on enfreint la volonté de notre Père, qui prescrit l'union entre un seul homme et une seule femme.

La tentation qui nous entraîne à pécher contre le troisième commandement réside dans l'institution du pouvoir et l'obligation d'accomplir des actes d'autorité.

Pour ne pas succomber à cette tentation, il faut nous rappeler que nous n'avons d'obligation à personne, sinon à Dieu. Nous devons envisager les pres-

criptions des autorités comme des actes de violence et, suivant les préceptes de la non-résistance au mal, donner tout, accomplir tout ce que nous demande le pouvoir : nos biens, nos peines ; mais nous ne pouvons nous lier par des serments et des promesses. Les serments qu'on nous oblige à faire nous rendent mauvais. Celui qui a reconnu que sa vie est entre les mains du Père ne peut jurer de rien.

La tentation qui nous entraîne à pécher contre le quatrième commandement consiste à croire que l'animosité et la vengeance peuvent corriger les hommes. On croit qu'il faut punir l'offense faite par un individu à un autre, parce qu'on s'imagine que la justice est celle que rendent les hommes.

Pour ne pas succomber à cette tentation, il ne faut pas oublier que les hommes sont appelés, non pas à juger, mais à sauver leurs semblables et qu'ils ne peuvent juger où sont les torts des autres, puisqu'eux-mêmes sont remplis d'erreurs. Ils peuvent seulement donner l'exemple de la pureté, du pardon et de l'amour.

La tentation qui nous entraîne à pécher contre le cinquième commandement consiste à croire qu'il existe des distinctions entre les hommes de notre pays et ceux des autres et que, par suite, il est nécessaire de se défendre contre les étrangers et de leur faire du mal.

Pour ne pas succomber à cette tentation, il faut savoir que tous les commandements se réduisent à un seul : accomplir la volonté de notre Père, qui a donné la vie et le bonheur à tous les hommes et, par suite, faire du bien à tous, sans distinction. Si d'autres hommes font encore cette distinction, et si les peuples qui se croient encore différents se font la guerre, chacun de nous doit quand même accomplir la volonté de notre Père, qui est de faire du bien à tout être humain, même s'il appartient à une autre nation et s'il se présente en adversaire.

Pour ne tomber dans aucune de ces erreurs, l'homme doit penser non à son corps, mais à son esprit. S'il a compris que la vie consiste à se trouver toujours, et dans le présent, soumise à la volonté de notre Père, aucunes privations, aucunes souffrances, la mort même, ne sont redoutables pour lui.

Afin que tous comprennent que la vraie vie est celle qui n'a pas de fin, Jésus a dit :

« Il ne faut point comprendre que la vie éternelle ressemble à notre existence sur la terre. Elle n'a ni lieu, ni temps.

« Ceux qui se sont réveillés à la vraie vie sont dans la volonté de notre Père, et, pour cette volonté, il n'y a ni temps, ni lieu. Ils vivent pour le Père. S'ils sont morts pour nous, ils vivent pour Dieu. C'est pourquoi ce seul commandement renferme tous les autres : Aimer de toutes ses forces le principe de la vie : donc tout homme qui porte en lui ce principe. »

Jésus a dit encore :

« Ce principe de la vie est ce Christ que vous attendez. Ce principe de la vie, qui ne connait pas de distinction entre les humains, pour lequel il n'y a ni temps, ni espace, est le fils de Dieu fait homme.

« Tout ce qui nous cache ce principe de la vie est mensonge. Il y a le mensonge des docteurs, des adeptes, des anciens rites : fuyez-le. Il y a le mensonge du pouvoir : fuyez-le. Il y a encore le pire de tous, celui des maîtres de la Foi, qui se disent orthodoxes : fuyez-le plus que tout autre, car ce sont eux, ces maîtres imposteurs qui, ayant inventé une fausse adoration de Dieu, vous détournent du Dieu véritable. Au lieu de servir notre Père par des actes, ils ont écrit et enseigné des paroles. Par eux-mêmes, ils ne font rien : vous n'avez donc rien autre chose à apprendre d'eux que des paroles. Et notre Père exige non des paroles, mais des actes. D'ailleurs, ils n'ont rien à enseigner puisqu'ils ne savent rien eux-mêmes ; mais ils ont besoin de se faire passer pour des maîtres, afin d'en tirer profit. Et vous n'ignorez pas que personne ne peut commander aux autres. Il n'y a qu'un maître souverain de la vie : la raison. Ces imposteurs croient pouvoir enseigner aux autres, et ne font que perdre eux-mêmes la vraie vie, en empêchant les autres de la connaître. Ils enseignent d'adorer leurs dieux par le culte extérieur et croient qu'ils peuvent amener à la foi par le serment. Ils n'ont souci que de l'extérieur. Il leur suffit qu'il y ait un semblant de foi, et ils se préoccupent peu de ce qui se passe dans le cœur des hommes. Aussi sont-ils comme les riches cercueils : beauté au dehors, pourriture en dedans. En paroles, ils vénèrent les saints et les martyrs, et ce sont les mêmes qui jadis tuaient et torturaient, et continuent à tuer et à torturer les saints. Toutes les tentations viennent d'eux, car, sous l'apparence du bien, ils font le mal. Leur mensonge est l'origine de tous les mensonges, car ils ont outragé tout ce qu'il y a de plus sacré au monde. De longtemps encore ils ne se convertiront et ils continueront leurs supercheries ; et le mal qu'ils font ira croissant. Mais le temps viendra où tous les temples s'écrouleront, où tous les rites extérieurs disparaîtront, et où les hommes s'uniront par l'affection pour servir le Père de la vie et pour accomplir sa volonté. »

X

Les Hébreux comprenaient que la doctrine de Jésus sapait les bases de l'État, de la religion, de la nationalité ; mais en même temps ils se rendaient compte de leur impuissance à réfuter sa doctrine :

aussi décidèrent-ils de le mettre à mort. Cependant, l'innocence de Jésus et la justesse de son enseignement les arrêtaient. Alors, le grand prêtre Caïphe trouva des arguments qui permettaient de tuer Jésus, si innocent qu'il fût.

Caïphe dit :

« Nous n'avons pas à discuter si cet homme est juste ou injuste ; nous devons envisager avant tout si nous voulons ou non voir notre peuple continuer à demeurer la nation juive, ou si nous voulons qu'il se disperse et disparaisse. Si nous ne nous débarrassons pas de cet homme, c'est notre peuple qui périra.

Cet argument fit tomber toutes les hésitations, et les orthodoxes condamnèrent Jésus à la mort. Ils firent annoncer partout cette sentence afin qu'on l'arrêtât aussitôt qu'il viendrait à Jérusalem.

Jésus en fut informé ; néanmoins, le jour de Pâques, il se dirigea vers Jérusalem. Ses disciples le dissuadaient de s'y rendre ; mais Jésus leur répondit :

« Ce dont me menacent les orthodoxes et tout ce que pourraient me faire les autres hommes ne saurait me détourner de ce qui est pour moi la vérité. Si je vois la lumière, je sais où je suis et où je vais. Celui-là seul qui ne connaît point la vérité peut craindre quelque chose et douter. Celui-là seul qui ne voit pas peut trébucher. »

Et il alla vers Jérusalem.

En route, il s'arrêta en Bithynie. Là, Marie versa sur lui une cruche d'huile précieuse. Sachant que la mort de son corps était proche, et entendant ses disciples reprocher à Marie d'avoir répandu tant d'huile précieuse, il leur dit qu'en l'ondoyant ainsi, elle préparait son corps pour la mort.

Quand Jésus quitta la Bithynie, une foule nombreuse vint à sa rencontre et le suivit. Ce fait convainquit davantage les orthodoxes de la nécessité de le tuer. Ils n'attendaient que l'occasion pour s'emparer de lui.

Jésus savait aussi que la moindre parole imprudente de sa part contre la Loi servirait de prétexte pour le châtier. Néanmoins, dès son arrivée à Jérusalem, il entra dans le Temple et déclara de nouveau que l'adoration de Dieu au moyen des sacrifices et des ablutions était fausse, et il continua à prêcher sa doctrine.

Cependant cette doctrine, reposant sur les déclarations des prophètes, ne constituait pas une violation flagrante de la Loi qui permît de mettre à mort Jésus, d'autant plus que la majeure partie du simple peuple était avec lui.

Il se trouva que, pendant ces jours de fêtes, étaient accourus à Jérusalem des païens qui, ayant ouï parler de la doctrine de Jésus, se proposèrent de le consulter. Les disciples s'en émurent. Ils craignaient que, dans sa conversation avec les païens, Jésus ne se trahît et n'irritât ainsi le peuple. Après l'avoir caché à Jésus, ils finirent par l'en informer. Jésus en fut troublé. Il comprit qu'en prêchant aux païens, il montrerait clairement qu'il reniait toute la Loi juive, ce qui éloignerait de lui la foule et fournirait aux orthodoxes un prétexte pour l'accuser de fraterniser avec les païens abhorrés. Il se troubla, mais en même temps il se rappela que sa mission était de montrer aux hommes, tous fils d'un seul Père, leur communion, à quelque foi qu'ils appartinssent. Il n'ignorait pas que cet acte provoquerait la perte de sa vie corporelle, mais il savait qu'il donnerait en même temps aux hommes la solution véritable du problème de la vie. Et il dit :

« De même que la semence doit périr pour donner naissance au nouveau grain, l'homme doit sacrifier la vie de son corps pour engendrer le fruit de l'esprit. Celui qui tremble pour sa vie matérielle se prive de la vraie vie, et celui qui fait abandon de la vie de son corps reçoit la vraie vie. J'appréhende ce qui doit m'arriver, et cependant je n'ai vécu jusqu'à présent que pour arriver à cette heure. Comment, cette heure venue, n'accomplirais-je pas ce que je dois accomplir ? Que la volonté de mon Père se manifeste donc en moi ! »

Et ce qu'il avait dit tout bas à Nicodème, Jésus le répéta ouvertement au peuple, aux païens et aux Juifs :

« L'existence humaine, avec ses religions et ses maîtres divers, doit être complètement modifiée. Toutes les autorités doivent disparaître. Il faut seulement comprendre la mission de l'homme en tant que fils du Père de la vie, et cette conception anéantira toutes les divisions humaines et sera le lien unissant tous les hommes. »

Les Hébreux répondirent :

« Tu ruines toute notre religion. Notre Loi reconnaît le Christ, et toi tu déclares qu'il n'y a qu'un fils de l'homme et qu'il faut l'honorer. Que signifie cela ?

Jésus répondit :

« Honorer le fils de l'homme, cela veut dire : se guider au moyen de la lumière de la raison qui est en nous, afin de vivre de cette lumière, tant que la lumière est. Je n'enseigne aucune religion nouvelle, je rappelle seulement à chacun ce qu'il sait. Chacun sait que la vie est en lui ; chacun sait que la vie lui est donnée, ainsi qu'à tous ses semblables, par le Père de la vie. Ma doctrine consiste seulement à faire aimer la vie, qui nous est donnée par notre père à tous. »

Beaucoup de ceux qui ne détenaient aucune autorité eurent foi en Jésus, tandis que les dirigeants demeurèrent incrédules, parce qu'ils ne voulaient pas

pénétrer le sens immuable de sa parole, mais envisager seulement la portée passagère de sa doctrine. Ils voyaient qu'il détournait d'eux le peuple ; c'est pourquoi ils voulaient le mettre à mort. Craignant de l'appréhender ouvertement, ils résolurent de s'emparer de lui, non de jour et à Jérusalem, mais ailleurs et furtivement.

Alors, l'un de ses douze disciples, Judas l'Iscariote, vint les trouver. Ils le subornèrent pour qu'il conduisît leurs gens afin d'arrêter Jésus au moment où il ne serait pas au milieu du peuple. Judas le leur promit et revint vers Jésus, attendant l'instant propice de le trahir.

Le premier jour de la célébration de la Pâque, Jésus était parmi ses disciples. Judas s'y trouvait, croyant que le Maître ignorait sa trahison. Mais Jésus la connaissait : tous étant à table, il prit un pain, le rompit en douze parts et en donna un morceau à chacun, à Judas comme aux autres, et sans nommer personne, il dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. »

Il prit ensuite une coupe de vin, la fit passer à tous, sans omettre Judas ; en leur donnant à boire, il dit : « L'un de vous versera mon sang. Buvez mon sang. »

Puis il se leva, se mit à laver les pieds à tous ses disciples, y compris Judas ; quand il eut fini, il dit :

« Je sais que l'un de vous me trahira et versera mon sang : mais je lui ai donné à manger, je lui ai donné à boire, et je lui ai lavé les pieds. Je l'ai fait pour vous montrer comment il faut agir à l'égard de ceux qui vous font du mal. Si vous agissez ainsi, vous serez bienheureux. »

Les disciples voulurent savoir lequel d'entre eux était le traître. Mais Jésus ne le nomma point, afin qu'il ne fût pas châtié. Quand vint la nuit, Jésus désigna Judas et le renvoya. Judas se leva de table et s'esquiva. Personne ne le retint.

Jésus dit alors :

« Ceci veut dire qu'il faut honorer le fils de l'homme. Honorer le fils de l'homme, c'est être aussi bon que notre Père, non seulement pour ceux qui nous aiment, mais pour tous, même pour ceux qui nous font du mal. C'est pourquoi ne discutez pas ma doctrine, ne l'examinez pas comme l'ont fait les orthodoxes ; mais faites ce que je fais et ce que je viens de faire devant vous. Je ne vous donne qu'un commandement : Aimez tous les hommes. Toute ma doctrine, du commencement à la fin, est celle-ci : aimez tous les hommes. »

Mais alors une angoisse s'empara de Jésus. Au milieu de l'obscurité, il se rendit dans le jardin avec ses disciples pour s'y cacher.

Chemin faisant, il leur dit :

« Tous vous manquez de fermeté, et tous vous avez peur. Quand on viendra me prendre, vous vous enfuirez. »

Pierre lui répondit :

« Non, je ne t'abandonnerai pas. Je te défendrai jusqu'à la mort. »

Et tous les disciples en dirent autant.

Jésus reprit :

« Puisqu'il en est ainsi, préparez vous à vous défendre. Prenez avec vous des vivres, car nous aurons à nous cacher longtemps, et prenez des armes, car nous aurons à combattre. »

Les disciples lui annoncèrent qu'ils avaient deux couteaux. Lorsque Jésus entendit parler de couteaux, la tristesse l'envahit. Se dirigeant vers un endroit désert, il se mit à prier et dit à ses disciples de l'imiter. Mais ceux-ci ne le comprenaient pas.

Jésus priait :

« Mon Père-Esprit, fais taire en moi la tentation de la lutte. Raffermis-moi dans l'accomplissement de ta volonté. Je ne veux pas de ma volonté à moi pour défendre la vie de mon corps, mais j'ai besoin de ta volonté pour ne pas m'opposer au mal. »

Ses disciples ne le comprenaient pas davantage.

Il leur dit :

« Ne songez pas à votre corps. Efforcez-vous de vous élever par l'esprit : l'esprit est fort, la chair est faible. »

Et il pria encore :

« Mon Père, si les souffrances sont inévitables, qu'elles soient. Mais, dans mes souffrances mêmes, je ne désire qu'une chose : que ta volonté s'accomplisse, et non la mienne. »

Les disciples ne comprenaient toujours pas. Mais lui luttait contre la tentation ; et l'ayant enfin vaincue, il s'approcha de ses disciples et leur dit :

« Je suis résolu. Soyez calmes. Je ne me défendrai pas. Je me remettrai aux mains des hommes de ce monde. »

XI

Préparé à mourir, Jésus alla pour se livrer. Pierre l'arrêta, en lui demandant où il se rendait ainsi.

Jésus lui répondit :

« Je vais là où tu ne peux aller. Je suis prêt pour la mort, et toi non. »

Pierre lui dit :

« Si ; je suis prêt à donner ma vie pour toi. »

Jésus repartit :

« L'homme ne peut rien promettre. »

Et, se tournant vers ses disciples :

« Je sais que la mort m'attend et je crois en la vie de mon Père. C'est pourquoi je ne crains pas la mort. Vous non plus, ne vous lamentez pas sur ma fin. Croyez au vrai Dieu et au Père de la vie, et ma mort

ne vous effrayera pas. Si je suis uni au Père de la vie, je ne puis perdre la vie. Je ne vous indique pas, il est vrai, où sera et quelle sera la vie après la mort; mais je vous montre le chemin de la vraie vie. Ma doctrine vous ouvre la seule et véritable voie de la vie. Elle conduit à l'union avec notre Père, qui est le principe de la vie. Ma doctrine enseigne de vivre suivant la volonté du Père et d'accomplir sa volonté pour le bien de tous. Après moi, votre guide sera votre connaissance de la vérité. En suivant ma doctrine, vous vous sentirez toujours dans la voie de la vérité; vous sentirez que notre Père est en vous, et vous en notre Père. Et, le sentant en vous, vous jouirez d'un calme que rien ne saurait vous enlever. C'est pourquoi, sachant la vérité, vivant par elle, vous ne sauriez vous inquiéter ni de ma mort, ni même de la vôtre.

« Les hommes se croient des êtres isolés, chacun doué de sa propre volonté; c'est là une illusion. La vraie vie est celle qui reconnaît pour principe la volonté de notre Père. Ma doctrine révèle cette réunion de vies humaines, et elle montre la vie, non pas divisée en rameaux épars, mais pareille à un arbre qui nourrit tous ses rameaux. Celui-là seul qui vit selon la volonté de notre Père est semblable au rameau de l'arbre; tandis que celui qui veut vivre selon sa propre volonté meurt comme un rameau qui s'est détaché du tronc.

« Mon Père m'a donné la vie pour le bien, et je vous ai appris à vivre pour le bien. Si vous suivez mes préceptes, vous serez heureux. Et le précepte qui exprime toute ma doctrine est que tous les hommes doivent s'aimer entre eux. Et cet amour consiste dans le sacrifice de la vie du corps en faveur du prochain. Il n'y a pas d'autre définition de l'amour. En suivant mon précepte d'amour, vous ne l'observerez pas comme des esclaves, sans comprendre les prescriptions du Maître. Vous vivrez en hommes libres, ainsi que moi, car je vous ai montré le sens de la vie, qui découle de la connaissance du Père de la vie. Vous avez accepté mon enseignement, non pas au hasard, mais parce qu'il est le seul vrai, le seul qui donne la liberté.

« Les lois de ce monde engendrent le mal; ma doctrine enseigne l'amour du prochain. C'est pourquoi le monde vous haïra comme il me hait. Le monde ne comprend pas mon enseignement; aussi, vous persécutera-t-il et vous fera-t-il du mal en croyant ainsi servir Dieu. N'en soyez pas surpris et sachez que cela doit être : le monde qui ne connait pas le vrai Dieu doit vous persécuter, et vous, vous devez affirmer la vérité.

« Vous vous lamentez sur ma mort prochaine; mais on me tuera parce que je proclame la vérité. Ma mort est donc nécessaire pour affirmer la vérité. Cette mort, qui ne me fera pas déserter la vé vous raffermira davantage; vous saurez où est le vrai, où est le faux, et ce qui résultera de ce que vous en savez. Vous saurez que le mensonge est dans la croyance des hommes à la vie matérielle et dans leur ignorance de la vie spirituelle. Vous saurez que la vérité est dans l'union avec notre Père et que le triomphe de l'esprit sur le corps en résulte.

« Quand je ne vivrai plus dans mon corps, mon esprit sera avec vous. Mais, comme tous les hommes, vous ne sentirez pas toujours en vous la puissance de l'esprit. Vous faiblirez parfois, vous succomberez à la tentation et, d'autres fois, vous vous réveillerez à la vraie vie. A de certains moments, vous serez dominés par la vie du corps; mais il n'en sera pas toujours ainsi : vous souffrirez et vous renaîtrez à la vie de l'esprit, comme chez une femme en couches la joie succède à la souffrance dès qu'elle a mis au monde un être humain. Vous éprouverez alors une telle félicité que vous n'aurez plus aucun autre désir. Sachez donc que, malgré les persécutions, la lutte intérieure ou l'abattement, l'esprit vit en vous; sachez que la connaissance de la volonté du Père est le vrai Dieu que j'ai révélé. »

Et, invoquant son Père-Esprit, Jésus dit :

« Je fais ce que tu m'as ordonné : j'ai révélé aux hommes que tu es le principe de toutes choses. Et ils m'ont compris. Je leur ai appris qu'ils sont tous issus du même principe de vie éternelle, que, par suite, ils sont tous un; je leur ai appris que, de même que mon Père est en moi, et moi en mon Père, ils forment un tout indivisible avec moi et avec mon Père; je leur ai révélé aussi que, puisque, en les aimant, tu les a envoyés en ce monde, c'est dans l'amour qu'ils doivent y vivre. »

XII

Ayant ainsi parlé à ses disciples, Jésus se leva et, au lieu de s'enfuir ou de se défendre, il s'avança à la rencontre de Judas qui avait amené des soldats pour l'arrêter.

Jésus s'approcha du traître et lui demanda pourquoi il se trouvait là. Judas ne répondit pas, tandis que la troupe en armes entoura Jésus. Pierre s'élança pour défendre son maître, et, tirant son couteau, en menaça les soldats. Mais Jésus le retint et lui dit : « Celui qui lève le couteau périra par le couteau. » Puis il lui dit de jeter son arme.

Se tournant alors vers ceux qui étaient venus pour l'arrêter, il leur dit :

« Comme auparavant je me promenais au milieu de vous sans crainte, je ne vous crains pas davantage aujourd'hui. Je me remets entre vos mains : faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Tous les disciples s'enfuirent, et Jésus demeura

seul. Le chef de la troupe donna l'ordre de ligotter Jésus et de le conduire devant Hanaân.

Hanaân avait été grand prêtre et vivait dans la même maison que Caïphe, qui occupait cette fonction en ce moment. C'était ce dernier qui avait trouvé cet argument que, si l'on ne tuait Jésus, tout le peuple périrait.

Jésus, sentant en lui la volonté de son Père, était prêt à mourir; il s'était laissé arrêter sans opposition et marchait sans crainte. Mais ce même Pierre, qui tout à l'heure avait promis à Jésus de ne pas le renier et de mourir pour lui, ce même disciple, qui était tenté de le défendre, le voyant sur le chemin du supplice, eut peur de subir le même sort. Questionné s'il n'était pas avec Jésus, il répondit que non et s'éloigna. C'est à l'aube seulement, quand le coq eut chanté, qu'il comprit ce que lui avait dit Jésus. Il comprit qu'il y avait deux tentations charnelles : la peur et la résistance, et que c'était contre elles que Jésus avait lutté dans le jardin, en priant et en invitant ses disciples à prier avec lui. Il comprit qu'il avait succombé lui-même à ces deux tentations de la chair contre lesquelles Jésus l'avait mis en garde : pour défendre la vérité, il avait voulu lutter contre le mal et faire le mal. Ensuite, envahi par la peur de souffrir dans son corps, il avait renié son Maître. Son Maître n'avait pas succombé à la tentation de la lutte lorsque ses disciples avaient préparé leurs couteaux pour le défendre, pas plus qu'à la tentation de la peur à Jérusalem, devant les hommes, devant les païens et maintenant devant les soldats, quand on l'avait garrotté et conduit vers ses juges.

On mena Jésus devant Caïphe. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine. Mais Jésus, sachant que le grand prêtre le questionnait non pas pour connaître sa doctrine, mais seulement pour lui tendre des pièges, ne répondait point. Il dit seulement :

« Je n'ai rien caché et je ne cache rien. Si tu veux connaître ce que j'enseigne, interroge ceux qui l'ont entendu et compris. »

Un soldat de la garde du grand prêtre frappa Jésus au visage. Jésus lui demanda pourquoi il le frappait. Mais l'autre ne répondit pas, et Caïphe poursuivit son interrogatoire. On fit venir des témoins qui déposèrent que Jésus se vantait de détruire la foi juive. Les prêtres l'interrogèrent de nouveau; mais lui, voyant qu'on le questionnait non pour s'éclairer, mais pour simuler la justice, restait muet.

Alors le grand prêtre lui demanda :

« Dis-moi si tu es bien le Christ, Fils de Dieu? »

Jésus lui répondit :

« Oui, je suis le Christ, Fils de Dieu, et, en me torturant, vous vous apercevrez que le Fils de l'Homme est égal à Dieu ! »

Caïphe se réjouit de cette réponse et dit aux autres juges :

« Ces paroles suffisent-elles pour le condamner? »

Les juges répondirent :

« Elles suffisent et nous le condamnons à la mort. »

Sitôt cette sentence rendue, la foule se jeta sur Jésus et se mit à le frapper, à lui cracher au visage et à l'accabler d'injures. Il demeura impassible.

Les Hébreux n'avaient pas le droit de condamner à mort. Pour l'obtenir, il leur fallait l'autorisation du gouverneur romain. C'est pourquoi, après avoir jugé Jésus suivant leur code et l'avoir outragé, ils le conduisirent à Pilate pour qu'il fît exécuter la sentence.

Pilate leur demanda pourquoi ils voulaient le mettre à mort. Ils répondirent :

« Parce que c'est un méchant homme. »

Pilate objecta :

« Puisque c'est un méchant homme, jugez-le d'après vos lois. »

Ils répondirent :

« Nous voulons que tu le fasses supplicier, parce qu'il est coupable envers César ; c'est un révolté. Il soulève le peuple. Il défend de payer l'impôt à César et se dit Roi des Juifs. »

Pilate fit approcher Jésus et lui demanda :

« Pourquoi te fais-tu appeler Roi des Juifs? »

Jésus répondit :

« Veux-tu vraiment savoir ce qu'est mon royaume, ou bien m'interroges-tu pour la forme? »

Pilate répondit :

« Je ne suis pas Juif, et il m'importe peu que tu te dises ou non Roi des Juifs. Je te demande quel homme tu es et pourquoi ils disent que tu es Roi? »

Jésus dit :

« C'est vrai, ce qu'ils disent, que je m'appelle Roi : je le suis en effet; mais mon royaume n'est pas de ce monde : il est aux cieux. Les rois de ce monde se font la guerre, ils possèdent des armées, et moi, tu le vois, on m'a lié et on m'a frappé ; et cependant, je n'ai pas résisté. Je suis Roi dans le ciel, je suis tout-puissant par l'esprit. »

Pilate dit :

« C'est donc vrai que tu prétends être Roi?

« Tu le sais bien toi-même. Quiconque vit dans la vérité ne veut aucune entrave. Le seul but de ma vie et de ma doctrine est de révéler aux hommes cette vérité, qu'ils sont libres par l'esprit. »

Pilate répliqua :

« Tu enseignes la vérité; mais qui sait ce qu'est la vérité? Chacun a la sienne. »

Puis il se retourna et alla retrouver les Juifs, auxquels il dit :

« Je ne vois pas quel crime a commis cet homme. Pourquoi le supplicier? »

Les prêtres répondirent :

« Il faut le mettre à mort, parce qu'il sème la rébellion parmi le peuple. »

Pilate questionna alors Jésus devant les prêtres. Mais celui-ci, voyant que cet interrogatoire était de pure forme, ne répondit pas. Alors Pilate finit par dire :

« Je ne puis prendre sur moi de le juger seul ; conduisez-le chez Hérode. »

Devant Hérode, Jésus garda le même silence. Son juge, le tenant pour un homme de rien, ordonna par dérision de le revêtir d'un manteau de pourpre et le renvoya à Pilate.

Celui-ci en eut pitié. Il essaya de persuader aux prêtres de lui pardonner, ne fût-ce qu'en raison de la Pâque. Mais ils ne voulurent rien entendre : eux, et la foule avec eux, demandèrent à grands cris qu'on mît Jésus en croix.

De nouveau Pilate les objurgua de rendre la liberté à Jésus. Mais les prêtres et le peuple criaient qu'il fallait à tout prix le châtier.

« Il est coupable de se proclamer Fils de Dieu », disaient-ils.

Pilate rappela Jésus et lui demanda :

« Que veut dire que tu te proclames Fils de Dieu ? Qui es-tu ? »

Jésus ne répondit pas.

Pilate lui fit observer :

« Comment peux-tu ne pas me répondre quand j'ai sur toi le pouvoir de te châtier ou de te délivrer ? »

Jésus répondit :

« Tu n'as sur moi aucun pouvoir. Un seul a le pouvoir ; c'est Dieu. »

Pour la troisième fois, Pilate essaya d'obtenir la mise en liberté de Jésus. Mais les prêtres lui répondirent :

« Si tu ne châties pas l'homme contre lequel nous témoignons à titre de révolté contre César, tu es toi-même un ennemi de César. »

A ces paroles, Pilate céda et ordonna de supplicier Jésus. Mais d'abord, il le fit dévêtir et fustiger. Puis on lui remit son vêtement grotesque et on l'abreuva de nouvelles railleries et de nouveaux outrages. On lui fit porter sa croix, on le mena au Calvaire et, là, on le crucifia.

Quand il fut sur la croix, la foule entière se mit à l'outrager encore.

Lui répondit à ces outrages :

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Et sur le point de mourir, il dit :

« Mon Père, je remets mon âme entre tes mains. »

Et baissant la tête, il expira.

Léon Tolstoï.

(Traduit par M. E. Halpérine-Kaminsky avec autorisation de l'auteur.)

ENCORE WATERLOO

Il paraît que nous n'en avons pas encore fini avec Waterloo. Ces jours derniers, un officier anglais, mis en goût sans doute par les glorieuses victoires remportées au Transvaal par ses compatriotes, avide de les voir se renouveler sur un théâtre d'opérations européen, nous prédit, dans un livre ayant pour titre « Un nouveau Waterloo », une invasion prochaine et, naturellement, une seconde édition de Waterloo.

Il faudrait pourtant, une fois pour toutes, mettre les choses au point et ne pas laisser la légende effacer l'histoire au profit des Anglais qui volontiers tirent à eux toute la couverture.

Waterloo n'a été un succès anglais que dans une très modeste mesure. Lorsque Napoléon se décida, en juin 1815, à envahir la Belgique, il avait devant lui environ 220 000 adversaires. Sur ce nombre il y avait 40 000 ou 45 000 hommes de troupes anglaises tout au plus, le reste était prussien, hollandais, belge, hanovrien, brunswickois, nassavien, etc. Sur le champ de bataille de Waterloo, de Mont-Saint-Jean pour mieux dire, Wellington qui commandait en chef une armée de 80 000 hommes environ n'avait donc sous ses ordres directs que la moitié composée de troupes anglaises, et tout le monde sait que, s'il a vaincu, c'est grâce aux efforts de ses alliés, et surtout grâce à l'intervention des 80 000 Prussiens de Blücher, au moment où toute son armée était à bout de force. Les Anglais sont donc mal venus de dire qu'ils sont les vainqueurs de Waterloo. Ils n'ont pas plus le droit de s'approprier exclusivement ce succès que celui de l'Alma ou d'Inkermann. Ils y ont contribué pour une part importante, c'est incontestable, mais on peut affirmer que s'ils s'étaient trouvés seuls pour barrer à Napoléon la route de Bruxelles, celui-ci n'en aurait fait qu'une bouchée.

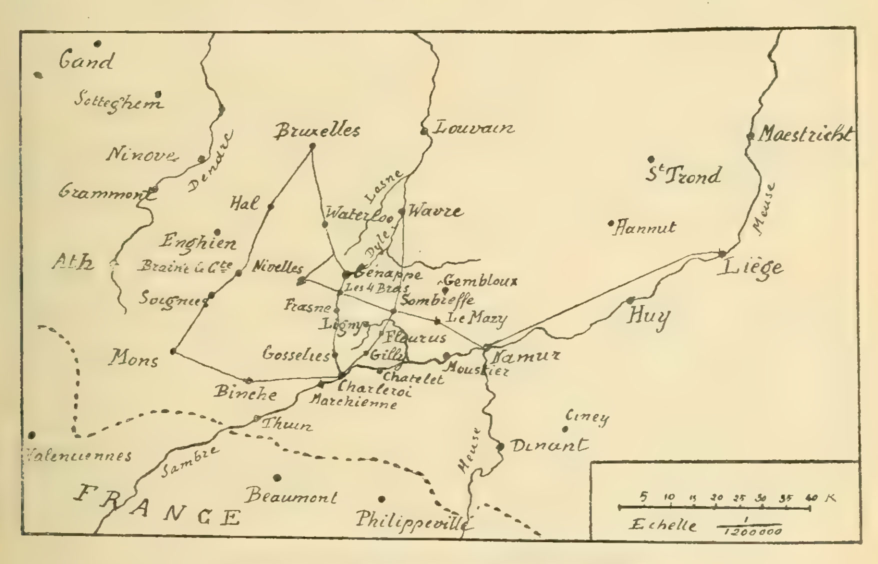
Mais, dit-on de l'autre côté de la Manche, le général en chef était un Anglais, donc la victoire est anglaise. A cela la réponse est facile à produire. Évidemment Wellington commandait en chef, mais il avait sous ses ordres la moitié seulement des troupes opposées à Napoléon ; l'autre moitié se trouvait sous le commandement, également en chef, de Blücher ; et si l'on analyse les mouvements de ces deux armées indépendantes, on peut se convaincre que le véritable vainqueur de Napoléon a été Blücher et non Wellington qui n'a commis que des erreurs. Les faits sont là pour le prouver.

***

Lorsque, le 15 juin, Napoléon prit décidément l'offensive et franchit la frontière, la situation des

deux armées qu'il avait à combattre était celle-ci : à droite, l'armée alliée commandée par Wellington, 95 000 hommes environ, était éparpillée dans le quadrilatère Gand-Bruxelles-Nivelles-Ath, avec avant-postes à Mons, Binche, Genappe. A gauche, l'armée prussienne commandée par Blücher étendait ses quatre corps, ensemble 125 000 hommes, sur la Sambre et la Meuse, de Charleroi à Liège, avec avant-postes vers la frontière française, de Thuin à Châtelet. Les deux zones d'occupation de ces deux armées étaient séparées, en quelque sorte, par la route de Bruxelles à Charleroi, et leur ligne de communication la plus directe était la route de Namur à Nivelle, croisant la première à angle droit aux Quatre-Bras.

Napoléon connaissait cette disposition des deux armées ennemies, il résolut d'en tirer tout le profit possible. A cet effet, il concentre, le 14 juin, toute son armée de 128 000 hommes entre Beaumont et Philippeville, et, le 15 au matin, il fonce comme un coin entre les deux masses par cette route de Charleroi à Bruxelles qui les sépare, avec l'intention de rendre cette séparation absolue et définitive et de tomber, soit à droite, soit à gauche, sur celui des deux adversaires qui se présentera à lui. Et en effet, le 15 au soir, toute son armée est groupée sur la rive gauche de la Sambre, autour de Charleroi, tenant par de forts



Croquis pour servir aux opérations de la Campagne de Waterloo.

partis la route de Bruxelles jusqu'à Frasne, la route de Namur jusqu'à Fleurus.

La première partie de son plan était accomplie ; les deux adversaires se trouvaient séparés.

Devant cette attaque aussi vigoureuse qu'imprévue, que font les deux généraux ennemis ? Blücher n'hésite pas un moment : il donne immédiatement l'ordre à toutes ses troupes éparses de se grouper autour du point d'attaque, le plus près possible de la ligne de jonction avec l'autre armée alliée, et nous voyons alors, dans la matinée du 16, trois des quatre corps prussiens (le quatrième était trop éloigné pour avoir pu rejoindre en si peu de temps) réunis au sud de la voie de communication reliant les deux armées (Namur, Quatre-Bras, Nivelles) et en position d'accepter le combat sur les hauteurs de Ligny. Certes la manœuvre est louable à tous les points de vue. Rapidité de concentration : certaines troupes durent faire 50 kilomètres ; choix judicieux du terrain de combat couvrant la ligne de communication avec l'allié et la ligne d'opérations.

Passons à l'autre aile. Là nous ne rencontrons chez le général en chef Wellington qu'incertitude, vague dans l'appréciation de la situation et égoïsme profond, puisque, dans ses calculs il néglige complètement son allié qu'il sait aux prises avec l'adversaire, et cela malgré de formelles promesses antérieures, malgré les demandes instantes de coopération pendant la journée du 15. Si Wellington avait agi comme Blücher, la plus grande partie de ses

troupes eut dû être rassemblée sur la ligne de communication Nivelles-Namur, aux Quatre-Bras par exemple, et prête à agir le 16 de concert avec les Prussiens : cela était tout aussi possible pour les premiers que pour les seconds, car il n'y a pas plus loin de Bruxelles, Ninove, Grammont aux Quatre-Bras, que de Ciney ou Dinant à Ligny. Si Wellington eût agi de la sorte, grâce à la faute capitale que fit Napoléon dans la journée du 15, de scinder son armée en deux groupes et d'engager ces groupes sur des lignes d'opérations divergentes, Waterloo eût été remplacé par Ligny, et l'armée française eût trouvé le revers final le 16 et non le 18 juin. Au lieu de cela, Wellington ne pensant qu'à lui, sachant qu'il n'a rien à craindre pour sa gauche couverte par 90 000 Prussiens commandés par Blücher, voit que le seul danger pour lui ne peut venir que vers la droite, et laissant son allié en l'air, livré à ses seules forces devant un ennemi redoutable, concentré et supérieur en nombre, il donne, le 15 au soir, l'ordre de réunir les troupes par divisions dans leurs zones particulières de cantonnement, c'est-à-dire à Bruxelles, à Ath, à Nivelles, à Grammont, etc.

***

Le résultat d'une pareille incurie ne fut pas long à se produire. Le 16 juin, l'armée prussienne contint seule l'attaque de Napoléon à Ligny et fut obligée d'abandonner le champ de bataille, mais, en général expérimenté et en bon allié, Blücher n'hésita pas à sacrifier sa ligne d'opérations Namur-Liège, pour se rapprocher de son allié et lui apporter l'appoint de ses forces. Il se retira donc, le 16 au soir, par la route de Wavre, ayant encore ses troupes bien en main quoique terriblement éprouvées. Si Napoléon n'avait pas eu la veille cette malencontreuse idée, qui fut cause de sa perte, de séparer son armée en deux groupes dont l'un fut confié à Ney, au lieu de 80 000 hommes contre 90 000, c'est 110 000 qu'il eût pu mettre en ligne à Ligny. Les Prussiens au lieu d'une défaite auraient subi un désastre, ils eussent été rejetés vers l'Est, et dans l'impossibilité de rejoindre leurs alliés. En agissant comme il l'a fait, Blücher a su d'un échec tactique se constituer un succès stratégique.

Pendant que Blücher livrait seul à Ligny une bataille qu'il avait prévue et pour laquelle il avait pris les dispositions les plus favorables, Wellington, surpris aux Quatre-Bras par Ney, ne dut son salut qu'à l'intelligence de ses lieutenants qui, plus avisés que lui, avaient compris les desseins de l'adversaire et s'étaient empressés de ne pas exécuter les ordres reçus, le 15 au soir, de leur général en chef. Le général hollandais Perponcher, au lieu de se concentrer à Nivelles, ce qui eût découvert la route de Bruxelles et la ligne de communication avec les Prussiens, réunit sa division le 16 au matin aux Quatre-Bras et appela à lui les troupes avoisinantes, de telle sorte que, lorsque Ney se présenta, le 16 vers 2 heures après midi, aux Quatre-Bras, il se buta contre des troupes solidement installées sur des positions défensives reconnues et occupées depuis plusieurs heures. Ces troupes recevant à chaque instant des renforts qui atteignirent un effectif de 40 000 hommes, et Ney non seulement ne recevant rien, mais privé de la moitié de son monde par une erreur inexplicable de Drouet d'Erlon, ne put arriver à prendre pied aux Quatre-Bras sur cette fameuse ligne de communication que tenait Napoléon après son succès de Ligny, mais dont l'importance pour les armées alliées avait disparu, grâce à l'habile retraite de Blücher vers Wavre et Bruxelles. Ce combat des Quatre-Bras, Wellington le dirigea pendant toute la journée. Vers la fin de la journée il commandait à un nombre d'hommes double de celui du maréchal Ney et cependant il n'obtint que le résultat assez négatif d'avoir recouvré ses positions, alors que, s'il avait manœuvré, il eût mis les 20 000 hommes de Ney dans une situation des plus critiques. Telle est sa part dans la conduite des opérations effectuées le 16 juin. On voit qu'elle est loin d'être brillante. Si ses ordres donnés le 15 avaient été exécutés à la lettre, le 16 au soir, Ney, ne trouvant aucun obstacle sur sa route, aurait pu coucher à Bruxelles.

***

La journée du 17 juin fut assez calme; chacun récolta les fruits des fautes commises la veille. Sauf Blücher qui s'étant engagé à fond la veille à Ligny, en vue de l'intérêt commun mais n'ayant pas été secouru par Wellington, pourtant dûment averti, avait dû se replier, mais dans une direction qui lui permît de donner facilement la main à son trop égoïste allié.

Blücher, enfin rejoint par son quatrième corps, celui de Bülow, trop éloigné le 16 pour pouvoir prendre part à la bataille de Ligny, concentre ses quatre corps, soit 115 000 hommes environ, en tenant compte des pertes et des éparpillements de la veille, autour de Wavre, en communication avec son allié par Bruxelles et après avoir reporté sa ligne d'opérations de Namur sur Louvain.

Napoléon instruit pourtant, par les événements du 16, de l'inconvénient résultant de la scission de son armée en deux groupes, persévère dans sa funeste erreur. Fatale aberration qui lui a coûté la perte de la campagne! Laissant 35 000 hommes à Grouchy pour poursuivre les Prussiens battus à

Ligny, il coopère avec Ney pour accabler les Anglo-Hollandais de Wellington aux Quatre-Bras. Pendant que Ney les attaquera de front, par la route de Charleroi à Bruxelles, lui les prendra à revers par leur aile gauche, sur la route de Namur à Nivelles. Malheureusement, tous les deux s'attardent pendant la matinée, et quand ils se rejoignent, l'ennemi a décampé, ne laissant derrière lui qu'un rideau de cavalerie. Napoléon les poursuit, mais sans pouvoir les joindre. Wellington en effet, apprenant la défaite de Blücher à Ligny, et ne voulant pas s'exposer à pareille mésaventure, s'était retiré vers le Nord, et avait pris position à Mont-Saint-Jean, pouvant se relier par sa gauche avec Blücher.

Le 17 au soir, les positions des armées opposées étaient donc les suivantes : sur la route de Bruxelles à Mont-Saint-Jean, Wellington avec toute son armée ; mais, comme il se méfiait toujours, surtout quand il était intéressé directement, comme il craignait une menace des Français, sur son aile droite, il avait détaché à Hal un corps de quinze à vingt mille hommes pour s'opposer à toute entreprise de ce côté. En face de lui, sur la même route, à hauteur de Plançenoit, Napoléon et Ney réunis.

Autour de Wavre, Blücher avec toute son armée. A la recherche de Blücher, dont il ne parvenait pas à découvrir la direction, Grouchy et ses deux corps d'armée.

Le 18, Napoléon, ignorant encore de quel côté Blücher avait opéré sa retraite, et croyant tenir devant lui Wellington seul, pendant assez de temps pour lui infliger une défaite tout au moins comparable à celle de Ligny, attaque de front l'armée anglo-hollandaise qui lui oppose une résistance des plus grandes. Au lieu de mener tactiquement l'attaque lui-même, il en laisse le soin à Ney, qui ne sait employer efficacement ni son artillerie, ni son infanterie, ni sa cavalerie, et ne peut entamer, malgré des actions offensives réitérées, les positions ennemies. Mais pendant ce temps, Blücher, bien que blessé la veille, retrouve, pour sauver son allié, les qualités d'énergie, de vaillance et d'intelligence qui l'ont guidé jusqu'alors et, entendant la canonnade sur sa droite, il dirige de ce côté trois de ses corps d'armée, en laissant un à Wavre pour faire tête à Grouchy, lancé à sa poursuite depuis la veille. Les Prussiens arrivent sur le champ de bataille, juste au moment où les Anglo-Hollandais à bout de souffle, sous les attaques aussi impétueuses qu'irraisonnées de Ney, allaient lâcher prise. Napoléon, obligé de faire face à cette menace sur sa droite, dégarnit son front, et ne pouvant lutter, avec ses 75 000 hommes déjà épuisés, contre 170 000 hommes, dont la moitié de troupes fraîches, finit par céder le terrain, trop tard malheureusement. Au lieu de la défaite, c'est la débâcle, le désastre, la catastrophe irréparable.

Pendant ce temps-là, les 20 000 hommes laissés à Hal, à 15 kilomètres du champ de bataille restaient l'arme au pied. Si Wellington avait été un général manœuvrier, n'aurait-il pas dû, ne voyant venir aucune menace par Braine-le-Comte, lancer ces 20 000 hommes sur le flanc gauche de l'armée française, tenu en échec devant Hougoumont toute la journée. Avec ces troupes fraîches sur son aile gauche, les Prussiens sur son aile droite, Napoléon et toute son armée se trouvaient pris comme dans une souricière. Mais Wellington admettait bien que Blücher s'engageât à fond pour lui venir en aide, il désirait garder une poire pour sa soif, à lui.

Voilà toute la gloire de Wellington pendant les quatre jours de cette campagne de Belgique. Y a-t-il lieu d'en être si fier ? et après cet exposé succinct des faits, peut-on dire encore que les Anglais et leur général Wellington sont les vainqueurs de Waterloo ? Non, le véritable vainqueur, c'est Blücher, et les véritables troupes victorieuses, ce sont les Prussiens.

* * *

Maintenant pouvait-il en être autrement ? Certainement oui. Napoléon a tenu dans sa main tous les atouts ; mais par une étrange aberration d'esprit, manquant à tous les principes qui, jusqu'en 1809, avaient assuré ses succès, il les a lâchés comme à plaisir. Son plan de départ était excellent, génial même. Devant deux armées étendues sur une longueur de 40 lieues, à peine reliées entre elles, pousser droit, avec ses 128 000 hommes comme un bloc sur la ligne de jonction, tomber sur celle qui serait la première concentrée, l'anéantir, puis se retourner vers l'autre et la terrasser. Il n'avait jamais mieux conçu, ni en 1796, ni en 1814. Hélas ! dès le premier jour, une idée à jamais regrettable envahit cet esprit si net, si pondéré. Il donne 40 000 hommes à Ney pour opérer isolément sur la route de Bruxelles pendant qu'avec le reste, 85 000 hommes, il se porte contre les Prussiens concentrés, au nombre de 90 000, en face de lui, à Ligny, sur la route de Namur. Il les bat, mais l'absence des 40 000 hommes donnés à Ney l'empêche d'anéantir Blücher et d'effectuer la séparation entre les deux armées ennemies. La leçon de Ligny ne lui sert pas. Le lendemain 17, au lieu de laisser devant les Prussiens, tant soit peu désorganisés par leur défaite de la veille, quelques troupes de cavalerie dont il possède une très grande quantité, et de tomber avec toutes ses forces sur les Anglais aux Quatre-Bras, il s'affaiblit de 35 000 hommes au bénéfice de Grouchy qui n'en sut tirer qu'un mé-

diocre parti. Il doit donc, le 18, attaquer les Anglo-Hollandais à Mont-Saint-Jean avec des forces égales, et comme il n'avait pu à Ligny écraser les Prussiens, grâce à la dissémination de ses forces, il retrouve ces mêmes Prussiens presque intacts qui, au nombre de 80 000, viennent, au milieu de la journée, l'empêcher de triompher de Wellington.

Voilà toute la campagne de Waterloo. On a écrit des volumes sur les causes de la défaite de Napoléon et bien inutilement, à mon avis, car la seule cause de cette défaite est la faute technique commise par Napoléon. On a incriminé Ney qui n'a pas occupé les Quatre-Bras le 15 au soir. Mais cette occupation n'eût rien changé aux événements de Ligny. On a fait grief à Grouchy de sa non-intervention à Waterloo. Mais Grouchy, ayant pour mission de suivre la retraite des Prussiens battus le 16 à Ligny, ne pouvait pas apparaître sur le champ de bataille de Waterloo le 18. Du reste, y eût-il paru, qu'il aurait été bousculé par les 80 000 hommes qu'amenait Blücher et par les 30 000 hommes laissés à Wavre et qui ne seraient pas restés inactifs. Napoléon, après la séparation en deux groupes de son armée, dont la concentration totale faisait la force, ne pouvait pas plus compter sur Grouchy à Waterloo que sur Ney à Ligny, puisque tous deux, ces deux mêmes jours et aux mêmes heures, étaient engagés avec des forces ennemies égales ou supérieures.

L'affaire de Waterloo en 1815 est maintenant tirée au clair, de telle façon qu'il n'y ait plus à y revenir. Nous verrons prochainement ce que pourra être le Waterloo de 1902, dont nous menace M. le capitaine Caernes dans son récent ouvrage : *Un prochain Waterloo*.

Lt-Colonel Patry.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc [1].

IV

Quand Harvey s'éveilla, la première bordée était à table, en train de déjeuner; la porte du poste se trouvait entre-bâillée, et il n'était pas un pouce carré de la goélette qui ne chantât sa chanson. La grosse masse noire du cuisinier se balançait par derrière, dans la minuscule cuisine, sur la lueur du fourneau; et les pots et les casseroles devant lui, à même la planche de bois percée de trous, s'entre-choquaient et carillonnaient à chaque plongeon. Petit à petit, le gaillard d'avant s'élevait, en se plaignant, s'enflant, tout parcouru de frissons, pour, d'un sec coup de serpe, retomber dans les vagues. Harvey entendait la proue vacillante fendre, au moment de s'y aplatir, les eaux qui, divisées, faisaient une pause avant de s'abattre sur le pont, au-dessus de sa tête, comme une grêle de chevrotines. Suivaient le bruit étoupé du câble dans l'écubier, un grognement et un cri du cabestan, une embardée, un plongeon et une ruade, et le *We're Here* se rassemblait tout pour répéter les mêmes mouvements.

— A terre, en ce moment, disait Long Jack, il y a de la besogne et il faut s'y mettre par n'importe quel temps. Ici, nous sommes bien à l'abri de la flottille, et nous n'avons rien à faire... ce qui est une bénédiction. Bonne nuit, tous.

Il passa comme une grosse couleuvre, de la table à sa couchette, et se mit à fumer. Tom Platt suivit son exemple; l'oncle Salters, accompagné de Pen, gagna le haut de l'échelle pour faire bon gré mal gré son quart, et le cuisinier remit tout en place pour la seconde bordée. Elle sortit de ses couchettes comme les autres étaient entrés dans les leurs, en se secouant et en bâillant. Elle mangea jusqu'à satiété; puis Manuel bourra sa pipe de quelque tabac terrible, s'assit entre l'arbre du cabestan et une couchette de l'avant, mit ses pieds sur la table, et adressa de tendres et langoureux sourires à la fumée. Dan, étendu tout de son long sur sa couchette, se débattait dans un corps à corps avec un superbe accordéon aux touches dorées dont le diapason montait ou descendait suivant les mouvements de tangage du *We're Here*. Le cuisinier, adossé à l'armoire où il gardait ses beignets, — Dan raffolait de beignets, — pelait des pommes de terre, un œil sur le fourneau pour le cas où une trop grande quantité d'eau se fût frayé passage en bas du tuyau. Et l'atmosphère ambiante défiait toute description.

Harvey examina ce qu'il en était, s'étonna de ne pas se sentir malade à mourir, et se glissa dans sa couchette, comme la place la plus moelleuse et la plus sûre, tandis que Dan faisait entendre les premières notes de *I don't want to play in your yard* (1), aussi correctement que le permettaient les secousses sauvages du bateau.

— Combien de temps cela va-t-il durer? demanda Harvey à Manuel.

— Jusqu'à ce que la goélette soit un peu plus tranquille et que nous puissions nager pour mettre les

1 Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin 1901.

1 Premiers mots d'une chanson américaine de café-concert.

cordes. Peut-être ce soir. Peut-être dans deux jours. Ça ne vous plaît guère? Oui-da?

— J'aurais été malade à en devenir fou il y a une semaine; mais en ce moment, ça ne paraît pas me chavirer... par trop.

— C'est que nous sommes en train de faire de vous un pêcheur. A votre place, quand j'arriverai à Gloucester, j'irais brûler deux et même trois grosses chandelles pour une si bonne fortune.

— Brûler où?

— Mais devant la Sainte Vierge de notre Église sur la Montagne, pour sûr. Elle est tout le temps très bonne pour les pêcheurs. C'est pourquoi il y en a si peu qui se noient parmi nous autres Portugais.

— Vous êtes donc catholique romain?

— Je suis de Madère. Je ne suis pas un type de Porto-Rico. Comment serais-je donc baptiste? Oui-da? Je brûle toujours des chandelles... deux, trois même quand j'arrive à Gloucester. La bonne Sainte Vierge ne m'oublie jamais, moi, Manuel.

— Je ne pense pas de même, intervint Tom Platt du fond de sa couchette, sa face balafrée éclairée par la lueur d'une allumette, comme il tirait sur sa pipe. Il est clair pour le bon sens que la mer est la mer; et, chandelles ou lampes à pétrole, il arrivera ce qui doit en arriver dans la circonstance.

— C'est cependant une sacrée bonne affaire, dit Long Jack, que d'avoir un ami dans les huiles. Je pense comme Manuel. Il y a dix ans à peu près, je faisais partie de l'équipage d'un bateau de marée de South Boston. Nous étions passé l'écueil de Minot avec un vent de Nord-Est, mais première, droit debout, plus serré dru qu'une épissure. Le vieux était saoul, le menton battant sur la barre du gouvernail, et je me disais à moi-même : « Si jamais j'accroche encore ma gaffe dans le débarcadère T., je ferai voir aux saints de quelle espèce de galère ils m'ont sauvé. » A l'heure qu'il est je suis ici, comme vous pouvez bien le voir, et le modèle du sale vieux *Kathleen*, qui m'a demandé un mois à faire, je l'ai donné au curé qui l'a pendu front à l'autel. Il y a plus de bon sens à donner un modèle, qui est en quelque sorte une œuvre d'art, qu'une chandelle. Des chandelles, ça peut s'acheter par charretées, mais un modèle, ça prouve aux bons saints qu'on a pris de la peine et qu'on est reconnaissant.

— Est-ce que vous croyez à cela, sacré Irlandais? dit Tom Platt en se retournant sur son coude.

— Est-ce que je le ferais si je n'y croyais pas, mon vieux Ohio?

— Eh bien! quoi, Enoch Fuller en a fait un modèle du vieil *Ohio*, et il est actuellement au musée de Salem. Et un joli modèle, tu parles; mais je crois bien que Enoch ne l'a jamais fait comme ex-voto; et de la manière dont je le comprends...

Il y avait là les éléments d'une de ces discussions interminables qu'affectionnent les pêcheurs, où la conversation se passe à vociférer en cercle sans qu'en fin de compte personne prouve rien, si Dan n'avait entonné ce refrain joyeux :

Up jumped the mackerel with his striped back,
Reef in the mainsail and haul on the tack:
For it's windy weather... (1),

Ici Long Jack fit chorus :

And it's blowy weather;
When the winds begin to blow, pipe all hands together (2).

Dan poursuivit, un œil prudent sur Tom Platt, et l'accordéon en dehors de la couchette :

Up jumped the cod with his chuckle head,
Went to the main-chains to heave at the lead,
For it's windy weather, etc. (3).

Tom Platt semblait fureter après quelque chose. Dan courba le dos plus encore, mais chanta plus haut :

Up jumped the flounder that swims to the ground.
Chuckle head! Chuckle head! Mind where ye sound! (4).

L'énorme botte de caoutchouc de Tom Platt tournoya à travers le poste et atteignit le bras levé de Dan. Il y avait toujours guerre déclarée entre l'homme et le gamin depuis que Dan avait découvert qu'au simple sifflement de cet air, lorsqu'il jetait la sonde, Tom Platt entrait en fureur.

— Je pensais bien que cela allait te toucher, dit Dan, en retournant adroitement le cadeau. Si tu n'aimes pas ma musique, sors-nous ton violon. Je ne vais pas rester couché ici toute la journée à vous écouter, toi et Long Jack, discuter à propos de chandelles. Le violon, Tom Platt; ou je vais, ici même, apprendre l'air à Harve.

Tom Platt se pencha vers un coffre et en sortit un vieux violon blanc. L'œil de Manuel étincela, et de quelque part derrière l'arbre du cabestan, il tira une toute petite chose en forme de guitare à cordes de métal, qu'il appelait une *machette*.

— C'est un concert, dit Long Jack, dont le visage s'épanouit à travers la fumée. Un vrai concert de Boston.

Le panneau s'ouvrit, donnant passage à un jet

(1) « Le maquereau au dos rayé a sauté en l'air.
Prends un ris dans la grand'voile et amure;
Car il fait du vent... »

(2) « Et il fait de la brise;
Quand le vent se met à souffler, sifflez tout le monde à la fois.

(3) « La morue avec ses bajoues a sauté en l'air,
Elle est allée aux grands porte-haubans pour jeter la sonde,
Car il fait du vent, etc. »

(4) « La flonde qui nage dans le sable a sauté en l'air
Tête de veau! Tête de veau! Regarde où tu sondes! »

d'embrun, et Disko sous ses cirés jaunes descendit.

— Vous arrivez juste à temps, Disko. Comment se comporte-t-elle dehors ?

— Vous le voyez !

Le choc et le relèvement du *We're Here* venaient de le pousser sur les coffres.

— Nous chantons pour faire descendre notre déjeuner. Et c'est vous, Disko, qui allez commencer, dit Long Jack.

— Je crois bien ne pas savoir plus de deux vieilles chansons, et vous les avez entendues toutes les deux.

Tom Platt coupa court à ses excuses en attaquant un air on ne peut plus douloureux, quelque chose qui ressemblait fort aux lamentations du vent et au craquement des mâts. Les yeux fixés aux poutres du plafond, Disko commença la vieille, vieille complainte suivante, tandis que Tom Platt se démenait autour de lui pour faire accorder tant soit peu l'air et les paroles :

— There is a crack packet... crack packet o' fame,
She hails from Noo York, and the Dreadnought's her name,
You may talk o' your fliers... Swallow-tail and Black-ball.

But the Dreadnought's packet that can beat them all.

— Now the Dreadnought's she lies in the River Mersey,
Because of the tug-boat to take her to sea;
But when she's off soundings you shortly will know.

(*En chœur*).

She's the Liverpool packet... O Lord, let her go (1).

— Now the Dreadnought she's howlin', 'crost the Banks o'
[Newfoundland,
Where the water's all shallow and the bottom's all sand.
Sez all the little fishes that swim to and fro :

(*En chœur*).

She's the Liverpool packet... O Lord, let her go!... (2)

(1) — Il y a un paquebot fameux... fameux d'entre les [fameux,
Il s'amène de New-York, et le *Dreadnought* est son nom,
Vous pouvez parler de vos courriers : *Queue d'hirondelle* et *Boule noire.*
Mais le *Dreadnought* est le paquebot qui peut les [battre tous !

— En ce moment le *Dreadnought*, il se trouve dans la [rivière Mersey,
Attendant le remorqueur qui doit le mener à la mer,
Mais quand il sera hors des hauts-fonds, vous saurez [vite

(*En chœur.*)

Que c'est le paquebot de Liverpool... Seigneur, con- [duis-le.

(2) — En ce moment le *Dreadnought*, il s'élance sur le [Banc de Terre-Neuve,
Où l'eau est tout en hauts-fonds et le fond tout en [sable,
Disent tous les petits poissons qui nagent à droite, à gauche, en rond :

(*En chœur.*)

C'est le paquebot de Liverpool... Seigneur, conduis-le !

Il y avait des tas de couplets, car il n'oubliait pas un mille de la traversée entre Liverpool et New-York pour faire manœuvrer le *Dreadnought* aussi consciencieusement que s'il eût été sur le pont du navire. A côté de lui, l'accordéon pompait et le violon grinçait. Ce fut ensuite le tour de Tom Platt avec quelque chose touchant « le rude et roide M'Ginn, qui voulait faire rentrer le vaisseau ». Puis on pria Harvey, lequel se sentit très flatté, de faire sa partie dans le concert. Mais tout ce qu'il pouvait se rappeler, c'était quelques bribes de « Skipper Ireson's Ride (1) » qu'on lui avait apprises à l'école volante dans les Adirondacks. Il semblait que ce fût assez de circonstance, mais il n'eut pas plutôt indiqué le titre, que Disko, frappant un coup de pied, s'écria :

— Ne continue pas, jeune homme ! C'est une erreur du jugement... et de la pire sorte, parce qu'elle se fixe dans l'oreille.

— J'aurais dû t'avertir, dit Dan. Cela donne toujours un coup à papa.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal ? dit Harvey, surpris et quelque peu mécontent.

— Tout ce que tu vas dire, répondit Disko. C'est tout salement faux du commencement à la fin, et Whittier a eu tort. Je ne suis pas spécialement chargé de redresser personne de Marblehead, mais il n'y eut pas de la faute d'Ireson. Mon père m'a raconté l'histoire des fois et des fois, et voici comment les choses se sont passées.

— Pour la centième fois, glissa tout bas Long Jack.

— Ben Ireson était patron de la *Betty*, jeune homme, et il rentrait du Banc... c'était avant la guerre de 1812, mais la justice est la justice dans tous les temps. Ils rencontrèrent l'*Active* de Portland, et c'était Gibbons de cette dernière ville qui en était le patron ; ils la rencontrèrent faisant eau, passé le phare du cap Cod. Il y avait une tempête terrible, et ils faisaient rentrer la *Betty* aussi vite qu'ils pouvaient la faire aller. Or donc, Ireson prétendait qu'il n'y avait pas de bon sens à risquer un bateau dans une pareille mer ; les hommes, eux, ne voulaient rien savoir ; et il leur proposa de rester auprès de l'*Active* jusqu'à ce que la mer se calme un brin. Voie d'eau ou pas, ils ne voulurent pas entendre parler de rester autour du cap par un temps pareil. Ils hissèrent sur-le-champ la voile d'étai et partirent, ayant naturellement Ireson avec eux.

Les gens de Marblehad furent furieux contre lui parce qu'il n'avait pas voulu courir le risque, et aussi parce que le jour suivant, alors que la mer était calme (ils ne cessèrent jamais de penser à cela) quelques-uns des gens de l'*Active* furent enlevés par un

(1) « La promenade du patron Ireson. »

de Truro (1). Ils arrivent dans Marblehead avec leur histoire à eux, disant que Ireson avait déshonoré sa ville, et ainsi de suite ; les hommes d'Ireson, par peur de voir l'opinion publique contre eux, se retournèrent contre lui, et jurèrent qu'il était responsable de toute l'affaire. Ce ne sont pas les femmes qui l'enduisirent de goudron et l'emplumèrent... les femmes de Marbehead n'agissent pas de la sorte... c'est une poignée d'hommes et de gamins, et ils le voiturèrent autour de la ville dans un vieux doris jusqu'à ce que le fond en tombe et que Ireson leur dise qu'ils regretteraient ça un jour. Eh bien, les faits parlèrent d'eux-mêmes plus tard, toujours comme à leur habitude, trop tard pour être en rien utiles à un honnête homme ; et Whittier vint par là, qui ramassa ce qui traînait encore de toute une menterie, et Ben Ireson fut, encore une fois après sa mort, passé au goudron et emplumé des pieds à la tête par lui. C'est la seule fois que Whittier se soit jamais mis dedans, mais ce n'est pas beau. J'ai bien arrangé Dan quand il rapporta cette machine-là de l'école. Toi, tu ne pouvais pas savoir non plus naturellement ; mais je t'ai raconté les faits pour que dorénavant tu t'en souviennes toujours. Ben Ireson n'était pas du tout l'homme qu'en a fait Whittier ; mon père l'a bien connu, avant et après cette affaire. Et il faut te garder des jugements précipités, jeune homme. Au suivant !

Harvey n'avait jamais entendu Disko parler si longtemps, et il retomba assis, le feu aux joues ; mais, comme Dan se hâta de le dire, un garçon ne pouvait savoir que ce qu'on lui apprenait à l'école et la vie était trop courte pour dépister toutes les menteries qui couraient le long de la côte.

Là-dessus Manuel se mit à pincer un air étrange sur sa petite *machette* aussi bruyante que discordante, et chanta en portugais quelque chose à propos de « Nina, innocente ! » Cela se terminait par un frottement de toute la main, qui brusquement mettait fin à la chanson. Puis Disko voulut bien faire le plaisir de sa seconde chanson, sur un ton criard à l'ancienne mode, et tout le monde se joignit au chœur. En voici une strophe :

Now April is over, and melted the snow,
And out o' Noo Bedford we shortly must tow ;
Yes, out o' Noo Bedford we shortly must clear,
We're the whalers that never see wheat in the ear (2).

(1) Village de pêcheurs de la côte américaine.
(2) « Voici avril passé et la neige fondue,
Et bientôt hors de New Bedford il nous faut faire re-[morquer ;
Oui, bientôt hors de New Bedford il nous faut nous [tirer,
Nous sommes les baleiniers qui jamais ne voient le [blé en épi. »

Ici le violon seul continua tout doucement pendant ún certain temps, et alors :

Wheat-in-the-ear, my true-love's posy blowing ;
Wheat-in-the-ear, we're goin' off to sea ;
Wheat-in-the-ear, I left you fit for sowing ;
When I come back, a loaf o' bread you'll be (1).

Cela fit presque pleurer Harvey, bien qu'il n'eût pu dire pourquoi. Mais ce fut bien pis quand le cuisinier, laissant tomber les pommes de terre, tendit les mains pour avoir le violon. Encore appuyé contre la porte de l'armoire, il se mit à jouer un air qui semblait quelque chose de très triste, mais qui arrivait fatalement à son heure. Au bout d'un instant il chanta, dans une langue inconnue, son gros menton tombé au bord du violon, et le blanc de ses yeux étincelant à la lumière de la lampe. Harvey se pencha en dehors de sa couchette pour mieux entendre ; et entre les plaintes de la charpente et le bruit de rinçage des eaux, l'air allait s'éteignant et se lamentant, tel le ressac de la marée dans un brouillard aveugle, pour finir dans un gémissement.

— Jésus de Nazareth ! Cela me donne la chair de poule, dit Dan. Que diable est-ce donc ?

— La chanson de Fin Mac Coul, lorsqu'il s'en allait en Norvège, dit le cuisinier.

Son anglais n'était pas guttural, mais tout à l'emporte-pièce, comme s'il sortait d'un phonographe.

— Ma foi, je suis allé en Norvège, mais je n'ai pas fait tout ce malsain bruit-là. Ça ressemble à quelques-unes des vieilles chansons, cependant, dit Long Jack avec un soupir.

— Il n'en faut plus d'autre sans quelque chose entre, dit Dan.

L'accordéon entonna un air tapageur, entraînant, qui se terminait ainsi :

It's six an' twenty sundays since las' we saw the land,
With fifteen hunder quintal,
An' fifteen hunder quintal,
'Teen hunder toppin' quintal,
'Twixt old' Queereau an' Grand (2) !

— Arrête ! rugit Tom Platt. As-tu donc envie d'enrayer la campagne, Dan ? C'est toujours un Jonas, à moins qu'on ne le chante quand tout le sel est employé.

— Non, ce n'en est pas un. Pas vrai, papa ? C'est pas à moi que tu apprendras quelque chose sur les Jonas ?

(1) « Blé-en-épi, bouquet de ma bien-aimée ;
Blé-en-épi, nous partons pour la mer ;
Blé-en-épi, je te laissai prêt à être semé ;
Tu seras un pain quand je reviendrai. »
(2) « Cela fait vingt-six dimanches depuis que nous avons [vu la terre,
Avec quinze cents quintaux,
Et quinze cents quintaux,
Quinze cents sacrés quintaux,
Entre le vieux Queereau et le Grand ! »

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Harvey, qu'est-ce que c'est qu'un Jonas?

— Un Jonas, c'est tout ce qui s'en vient à la traverse de la chance. Quelquefois c'est un homme... quelquefois un mousse... ou bien un baquet. J'ai connu, deux campagnes durant, jusqu'à ce que nous ayons mis le nez dessus, un Jonas qui était un couteau à fendre, dit Tom Platt. Il y a toutes sortes de Jonas. Jim Bourke en a été un jusqu'au jour où il s'est noyé sur les Georges. Jamais je ne me serais embarqué avec Jim Bourke, même si j'avais été mourant de faim. Il y avait un doris vert sur le *Ezra Flood*. C'était aussi un Jonas, et de la pire espèce. Il noya quatre hommes, et, la nuit, il brillait comme du phosphore parmi les autres doris.

— Et vous croyez à cela? dit Harvey, se souvenant de ce que Tom Platt avait dit à propos des cierges et des modèles. Est-ce que nous ne sommes pas tous bien forcés de prendre ce qui se présente?

Un murmure de désapprobation courut autour des couchettes.

— Hors du bord, oui; mais à bord il peut arriver des choses, dit Disko. Ne t'en va pas tourner les Jonas en dérision, jeune homme.

— En tout cas, Harvey n'est pas un Jonas. Le lendemain du jour où nous l'avons rattrapé, interrompit Dan, nous avons fait une sacrée bonne prise.

Le cuisinier rejeta sa tête en arrière et partit d'un soudain éclat de rire... un rire étrange, léger. C'était un nègre on ne peut plus déconcertant.

— Au meurtre! s'écria Long Jack. Ne recommence pas, docteur. Nous n'y sommes pas habitués.

— Eh bien! quoi? demanda Dan. Est-ce que ce n'est pas notre mascotte, et est-ce que la pêche n'a pas donné ferme après qu'on l'a eu pêché, lui?

— Oh! ou-ui, dit le cuisinier. Je sais bien, mais la pêche n'est pas encore finie.

— Il ne va pas aller nous faire du mal, dit Dan avec chaleur. Qu'est-ce que tu crois, et où veux-tu en venir? Il n'y a rien à dire sur lui.

— Rien. Non. Mais un jour il sera ton maître, Danny.

— C'est tout? dit Dan d'un ton placide. Il ne le sera pas... pas pour rien au monde.

— Maître! dit le cuisinier en désignant du doigt Harvey. Serviteur! et il désigna Dan.

— En voilà du nouveau. Et dans combien de temps? demanda Dan en riant.

— Dans quelques années, et je verrai cela. Maître et serviteur... serviteur et maître.

— Où diable as-tu été dénicher cela? demanda Tom Platt.

— Dans ma tête, où je peux voir.

— Comment? dirent tous les autres en même temps.

— Je ne sais pas, mais il en sera comme je dis.

Il laissa retomber sa tête, continua à peler les pommes de terre, et il ne fut plus possible de lui arracher un mot.

— En tout cas, dit Dan, il passera de l'eau sous les ponts avant que Harvey soit pour moi un maître quelconque; mais je suis content que le Docteur n'ait pas jeté son dévolu sur lui pour en faire un Jonas. Maintenant, j'imagine que l'oncle Salters est le plus Jonas de tous les Jonas de la flottille, tout spécialement en ce qui concerne sa chance. Je me demande si cela se propage comme la petite vérole. Il devrait être sur le *Carrie Pitman*. En voilà un bateau qui est son propre Jonas, pour sûr... équipage ni gréement ne l'empêchent de dériver. Jésus de Nazareth! Il chasserait en calme plat.

— Nous sommes bien à l'abri de la flottille, en tout cas, dit Disko. *Carrie-Pitman* et le reste.

On entendit frapper quelques coups sur le pont.

— C'est l'oncle Salters avec sa chance, dit Dan, comme son père les quittait.

— Il fait clair maintenant, cria Disko.

Et tout le poste monta lestement pour boire une gorgée d'air frais. La brume s'était dissipée, mais, derrière elle, une mer maussade roulait en grandes houles. Le *We're Here* glissait, pour ainsi dire, dans de longues et profondes avenues, de longs et profonds fossés qui auraient senti on ne peut mieux l'abri et le *home* si seulement ils avaient voulu rester tranquilles; mais ils changeaient sans trêve ni merci, et envoyaient la goélette couronner le piton de mille montagnes grises, pour, ensuite, la faire descendre en zigzag les pentes, tandis que le vent huait dans ses agrès. Tout là-bas une vague éclatait en une nappe d'écume, et celles qui suivaient, comme à un signal donné, se mettaient de la partie, jusqu'à ce que Harvey sentît ses yeux nager dans une vision d'entrelacs blancs et gris. Quatre ou cinq pétrels emportés par la tempête tournoyaient en cercle, et criaient au passage en rasant la proue. Un grain ou deux errèrent sans but sur l'étendue sans espoir, descendirent le vent, revinrent, et s'évanouirent, fondus.

— Il me semble que je viens de voir à l'instant quelque chose vaciller tout là-bas, dit l'oncle Salters en désignant le Nord-Est.

— Ce ne peut pas en être un de la flottille, dit Disko, en cherchant à voir sous ses sourcils, une main sur le passavant du gaillard, tandis que la proue solide entaillait l'entre-deux des lames. La mer fait de l'huile diablement vite. Danny, veux-tu sauter un brin jusque là-haut et voir comment se comporte la bouée du « trawl »?

Danny, malgré ses grosses bottes, courut plutôt qu'il ne grimpa dans le gréement principal (c'était une chose qui faisait se consumer Harvey d'envie),

s'accrocha autour des barres de hune chancelantes, et laissa rôder son regard jusqu'à ce qu'il saisît le minuscule pavillon de bouée noir au dos d'une lame distante d'un mille.

— Elle se comporte bien, héla-t-il. Une voile, ohé! droit dans le Nord, qui s'en vient comme le vent! Ce doit être aussi une goélette.

Ils attendirent une demi-heure encore, tandis que le ciel s'éclaircissait par lambeaux, avec, de temps en temps, l'éclair d'un soleil étiolé sous lequel s'allumaient des taches d'eau vert olive. Alors un bout de mât de misaine se dressa, plongea, et disparut, bientôt suivi sur la prochaine vague d'une haute poupe avec des daviers de bois à l'ancienne mode, en cornes de limaçon. Les voiles étaient passées au tan rouge.

— Un français! cria Dan. Non, ce n'en est pas un. Paa-pa!

— Ça, ce n'est pas un français, dit Disko. Salters, ta sacrée déveine tient plus ferme qu'une vis dans un fond de baril.

— J'ai des yeux. C'est l'oncle Abishai.

— Allons donc, tu ne peux pas l'affirmer.

— Le roi des rois de tous les Jonas, grommela Tom Platt.

— Oh! Salters, Salters, que n'étais-tu au lit, à dormir.

— Comment pouvais-je savoir? dit le pauvre Salters, comme la goélette avançait en se balançant.

Cela aurait pu être le Vaisseau-Fantôme lui-même, tant chaque cordage, chaque planche du bord, étaient emmêlés, salis, privés d'entretien. Le gaillard d'arrière, de vieux style, avait quatre ou cinq pieds de haut, et le gréement flottait embrouillé et plein de nœuds comme du goémon à l'avant d'une jetée. La goélette courait sous le vent, avec d'effrayantes embardées, son foc amené pour servir comme de misaine d'extra, et son gui de misaine décroché passant par-dessus bord. Le beaupré était relevé comme celui d'une frégate à l'ancienne mode; le bout-dehors en avait été jumelé, cloué et fixé à l'aide de crampons, à défier plus ample radoub; et, lorsqu'elle se soulevait de toute sa masse pour se porter en avant et s'asseyait sur sa large poupe, elle semblait aux yeux de l'univers quelque mauvaise vieille femme, dépeignée et sentant le caveau, en train de ricaner devant une fille décente.

— Ça, c'est Abishai, dit Salters. Chargé de gin et de gens de Judique, échappant aux jugements de la Providence qui le poursuivent sans jamais l'atteindre. Il revient de Miquelon où il est allé chercher de la boëtte.

— Il va la faire courir sous l'eau tout à l'heure, dit Long Jack. Ce n'est pas une voilure pour un temps pareil.

— Oh! que non, sans quoi il l'aurait fait depuis longtemps, répliqua Disko. On dirait qu'il se prépare à nous passer dessus. Dis donc, Tom Platt, est-ce qu'elle n'enfonce pas de l'avant plus qu'il ne faut?

— Si c'est sa manière de la lester, elle n'est pas très en sûreté, dit lentement le marin. Qu'elle crache son étoupe, et il n'aura plus qu'à courir salement vite à ses pompes.

L'étrange chose battit l'air, vira de bord dans une sorte de brouhaha et le cliquetis de ses agrès, et se trouva tête au vent à portée de voix.

Une barbe grise branla sur le bordage, et une voix épaisse hurla quelque chose que Harvey ne put comprendre. Mais la figure de Disko se rembrunit.

— Il risquerait la dernière de ses planches pour porter de mauvaises nouvelles. Il dit que nous en tenons pour une saute de vent. Je crois qu'il en tient pour pire. Abishai! Abi... shai!

Il fit aller et venir sa main de haut en bas avec le geste d'un homme aux pompes, et désigna l'avant.

— Va te faire lanlaire, et ferme ça, ferme ça! hurla l'oncle Abishai. Un sacré coup de vent... un sacré coup de vent. Oui! Vous en tenez bien pour votre dernier voyage, espèces d'aigrefins de Gloucester. Vous ne le verrez plus, Gloucester, plus jamais!

— Fou à lier... comme d'habitude, dit Tom Platt. J'aurais bien voulu toutefois qu'il ne s'en vienne pas nous espionner.

La goélette dériva hors de portée de voix, tandis que la tête grise hurlait on ne sait quoi à propos d'une danse dans la Baie des Taureaux et d'un homme mort dans le gaillard d'avant. Harvey frissonna. Il avait pu voir les ponts labourés et malpropres et l'équipage aux yeux farouches.

— En a-t-elle un joli petit enfer flottant pour cargaison! Je me demande dans quelles sales affaires il a pu se trouver mêlé à terre.

— C'est un « trawler », expliqua Dan à Harvey, et il rentre pour prendre de la boëtte tout le long de la côte. Oh! quant à la maison, non, jamais il n'y rentre. Il trafique le long de la côte Sud et de la côte Est par là-bas (Il fit signe de la tête dans la direction des baies sans miséricorde de Terre-Neuve.) Papa ne me prendrait jamais à terre par là. C'est tout un ramassis d'hommes extrêmement grossiers, — et Abishai est le plus grossier de tous. Tu as vu son bateau? Eh bien, il a presque soixante-dix ans d'âge, à ce qu'ils disent; c'est le dernier des vieux tapecus de Marblehead. On ne fait plus de ces gaillards d'arrière-là. Ce n'est pas qu'Abishai ait encore aucuns rapports avec Marblehead. On ne l'y réclame pas. Il ne fait que vagabonder tout partout, perdu de dettes, pêchant au « trawl » et hurlant des gros mots,

comme tu as entendu. Pour un Jonas, il l'a été des années et des années. Il se fait donner de la liqueur par les bateaux de Fécamp parce qu'il jette des sorts, et qu'il se fait acheter tel ou tel vent et un tas de trucs pareils. Il est fou, je crois bien.

— Ce n'est pas la peine de relever le « trawl » ce soir, dit Tom Platt sur un ton de calme désespoir. Il est venu par ici tout exprès pour nous porter malheur. Je donnerais mon gage et ma part pour le voir dans les haubans du vieil *Ohio* et qu'on n'ait pas encore renoncé au chat à neuf queues. Rien que cent coups, et Sam Mocatta les appliquant en croix!

Le tapecu échevelé dansait sous le vent comme un homme ivre, et les yeux de tous le suivaient. Soudain, le cuisinier cria de sa voix de phonographe :

— C'était l'approche de sa propre mort qui lui faisait dire cela! Il sent sa fin... sa fin, c'est moi qui vous le dis! Regardez !

La goélette naviguait dans une large tache de soleil liquide à une distance de trois ou quatre milles. La tache se ternit et s'effaça, et, en même temps que la lumière disparaissait, disparut la goélette. Elle tomba dans un creux de lames, et... ne fut plus.

— Sombrée, par la grande Poulie-à-Croc, s'écria Disko en sautant à l'arrière. Ivres ou non, nous sommes là pour les secourir. Vire court et arrache l'ancre! Lestement!

Harvey se trouva jeté sur le pont par le choc qui suivit la mise en place du foc et de la misaine, car ils virèrent à pic sur le câble, arrachèrent l'ancre d'une secousse sur son fond pour épargner du temps, et la hissèrent tout en s'en allant. C'est un tour de force brutal auquel on n'a guère recours que dans une question de vie ou de mort, et le petit *We 're Here* se plaignit tout comme un être humain. Ils coururent jusqu'à l'endroit où le bateau d'Abishai s'était évanoui, trouvèrent deux ou trois baquets à « trawl », une bouteille à gin, un doris défoncé... rien de plus.

— Laissez cela, dit Disko, bien que personne n'eût fait le moindre mouvement pour les repêcher. Je ne voudrais pas avoir à bord une allumette qui eût appartenu à Abishai. J'imagine qu'elle a fait le plongeon comme cela, sans façon. Elle a dû cracher son étoupe il y a une semaine, et ils n'ont jamais pensé à pomper. C'est encore un bateau de perdu pour être parti du port tout le monde ivre.

— Dieu soit loué! dit Long Jack. Nous aurions été obligés de leur porter secours s'ils étaient restés à la surface de l'eau.

— C'est à quoi moi-même je pensais, dit Tom Platt.

— Il la sentait venir! Il la sentait venir! dit le cuisinier en roulant les yeux. Il a emporté sa guigne avec lui.

— C'est, je pense, une bonne nouvelle pour la flottille quand nous la verrons. Oui-da? dit Manuel. Si vous filez par là contre le vent et que le bateau vienne à ouvrir ses jointures...

Il étendit la main dans un geste indescriptible, tandis que Pen s'asseyait sur le rouffle et se contentait de sangloter d'horreur et de pitié sur tout cela. Quant à Harvey, sans pouvoir se figurer qu'il avait vu la mort sur l'infini des eaux, il se sentait très malade.

Dan monta alors aux barres de hune, et Disko gouverna de façon à les ramener en vue de leurs bouées de « trawl », juste au moment où la brume allait s'en venir encore une fois ouater la mer.

— Nous n'en avons pas pour longtemps quand nous nous en allons, fut tout ce qu'il dit à Harvey. Songe à cela pour t'en souvenir, jeune homme. Voilà l'effet de la boisson.

Après le dîner, la mer fut assez calme pour pêcher du haut des ponts. Pen et l'oncle Salters y mirent cette fois toute leur ardeur. Et la pêche fut belle, et beau le poisson.

— Abishai a sûrement emporté sa guigne avec lui, dit Salters. Le vent n'a pas varié d'un cran. Comment se comporte le « trawl »? En tous cas, je fais fi de toute superstition.

Tom Platt insistait pour qu'on hissât l'engin afin d'aller mouiller ailleurs, ce qui, selon lui, valait mieux. Mais le cuisinier dit :

— Le charme est rompu. Vous vous en apercevrez à la première occasion. Moi, bien savoir.

Cela flatta tellement les idées de Long Jack que, triomphant des répugnances de Tom Platt, ils sortirent tous deux ensemble.

Relever un « trawl », cela signifie l'amener sur l'un des côtés du doris, en dégager le poisson, et reboëtter les hameçons pour les remettre à la mer, — quelque chose d'assez semblable au travail qui consiste à épingler et désépingler du linge sur une corde à sécher. C'est une besogne assez longue et plutôt dangereuse, car l'interminable ligne sous le poids de laquelle penche le bateau, peut le faire chavirer dans le temps d'un éclair. Mais quand ils entendirent : *And now to thee, O Capting!* sortir de la brume comme un grondement, l'équipage du *We 're Here* reprit cœur. Le doris bien chargé accosta vivement, tandis que Tom Platt hurlait à Manuel de leur servir de bateau de décharge.

— Cette fois, ça y est, la guigne est en deux morceaux, dit Long Jack en plongeant sa fourchette dans le poisson.

Et Harvey restait là bouche bée devant l'adresse grâce à laquelle le doris, malgré ses embardées, avait échappé à la destruction.

La première moitié était tout en courges, continua Long Jack. Tom Platt voulait hisser le « trawl » et

en finir tout de suite; mais je dis : « Je parie pour le Docteur qui a la seconde vue », et l'autre moitié est montée en pliant sous le poids de gros poissons. Vite, Manuel, et apporte-nous un baquet de boëtte. Y a de la veine en pagaille ce soir.

Le poisson mordit aux hameçons fraîchement regarnis, les mêmes dont on venait de détacher leurs frères. Et Tom Platt en compagnie de Long Jack, secouant méthodiquement le « trawl » de haut en bas dans toute sa longueur, faisaient se dresser l'avant du bateau sous le poids de la ligne trempée qu'ils dépouillaient des concombres-de-mer auxquels ils donnaient le nom de courges. D'une secousse contre le plat-bord ils dégageaient la morue nouvellement prise; puis ils reboëttaient, et chargeaient le doris de Manuel. Il en fut ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

— Je ne veux pas courir de risques, dit alors Disko. Non, tant qu'il flottera si près dans le voisinage, Abishai ne s'enfoncera pas avant une semaine. Amène les doris, et nous nous mettrons à la toilette après souper.

Ce fut une maîtresse toilette, que surveillèrent tout soufflants trois ou quatre épaulards. Elle dura jusqu'à neuf heures, et on entendit à trois reprises Disko éclater de rire, tandis que Harvey lançait dans la cale le poisson fendu.

— Dis donc, sais-tu que tu mords salement dur à la besogne, dit Dan, comme ils aiguisaient les couteaux, une fois les hommes partis se coucher. Il y a quelque chose comme mer ce soir, et je ne t'ai pas entendu faire la moindre remarque là-dessus.

— Trop occupé, répliqua Harvey en essayant le tranchant d'une lame. Maintenant que j'y pense, elle danse tout de même joliment.

La petite goélette s'ébattait tout autour de son ancre parmi les vagues pointées d'argent. Reculant avec un tressaillement de surprise affectée à la vue du câble qui se tendait, elle fondait ensuite sur lui comme un jeune chat, et soulevait par son plongeon l'eau qui faisait irruption dans ses écubiers avec un bruit de canon. Elle semblait dire, en branlant la tête : « Ma foi, je suis bien fâchée de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous. Je m'en vais au Nord. » Et elle s'en allait tout de guingois, pour, soudain, faire halte dans le cliquetis tragique de son gréement. « Comme j'allais justement en faire la remarque... », commençait-elle, avec la gravité d'un homme ivre qui s'adresse à un bec de gaz. Le reste de la phrase (elle s'exprimait en pantomime, cela va sans dire) se perdait dans une crise d'impatience, car elle se conduisait comme un petit chien qui mâche une ficelle, une femme pot-à-tabac sur une selle d'amazone, une poule dont on a tranché la tête, ou bien une vache piquée par un frelon, suivant la façon dont la prenaient les caprices de la mer.

— Regarde-la réciter son rôle. C'est Patrick Henry (1) maintenant, dit Dan.

Elle se balançait de côté sur une houle, et gesticulait en faisant aller son bout-dehors de foc de bâbord à tribord.

« Mais... quant... à... moi, donnez-moi la liberté... ou donnez-moi... la mort! »

Ouf! Elle s'assit dans le sillage de lune en faisant la révérence, avec des airs d'orgueil capables d'impressionner, n'eût été l'engrenage de la roue qui ricanait d'un air moqueur dans sa boîte.

Harvey se mit à rire tout haut.

— Ma foi, c'est exactement comme si elle était vivante, dit-il.

— Elle est aussi solide qu'une maison et aussi sèche qu'un hareng, dit Dan avec enthousiasme, au moment où un paquet de mer le lançait à travers le pont. Elle les tient en respect et encore et toujours. « Ne m'approchez pas de trop près », dit-elle. Regarde-la,... regarde-la en ce moment. Pour l'amour de Dieu! Il faudrait que tu voies un de ces malheureux cure-dents lever l'ancre sur sa pointe par quinze brasses d'eau.

— Qu'est-ce que c'est qu'un cure-dents, Dan?

— Ce sont ces nouveaux bateaux pour la pêche du haddock et du hareng. Minces comme un yacht à l'avant, avec aussi des arrières de yacht et des beaupréss en pointe, et un rouffle où tiendrait notre cale. J'ai entendu dire que c'est Burgess lui-même qui a fait les modèles pour trois ou quatre d'entre eux. Papa a des préjugés contre, à cause de leur tangage et de leurs cahots, mais il y a de l'argent en pagaille là dedans. Papa sait trouver le poisson, mais il n'est en aucune façon pour le progrès... il ne marche pas avec son temps. Ils sont pleins à couler de trucs pour vous épargner le travail et ainsi de suite. Tu n'as jamais vu l'*Électeur* de Gloucester? C'est une perle, si c'est un cure-dents.

— Combien coûtent-ils, Dan?

— Des montagnes de dollars. Quinze mille peut-être; plus aussi. Il y a de la dorure et tout ce qu'on peut imaginer.

Puis, en lui-même et à mi-voix :

— Je crois que je l'appellerais aussi Hattie S.

RUDYARD KIPLING.

(Traduit par LOUIS FABULET et CHARLES FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

(1) Patrick Henry, célèbre orateur américain, né en 1736 et mort en 1799. Son discours sur la liberté se trouve tout entier dans les livres d'école des jeunes Américains, qui le récitent en l'accompagnant de gestes extravagants.

OPINIONS ET PARADOXES

On lit dans les journaux du vendredi 28 juin :

« Les départs pour la grande course d'automobiles Paris-Berlin ont eu lieu avec le plus grand ordre et la plus grande gaieté... Le coureur Brasier, parti à sept heures du matin, est arrivé à neuf heures et demie à Reims. Il a écrasé à la maison Blanche un enfant de dix ans, nommé Ernest Bresser, qui a eu quatre côtes enfoncées et la colonne vertébrale brisée. Il est mort quelques instants après... »

A la ligne suivante, vous n'allez pas croire qu'il y a une oraison funèbre. Ah ! non. La ligne suivante elle est en nègre, et les autres aussi. Elles s'essoufflent pour suivre les coureurs. Il n'y a plus de phrases, plus de verbes, plus d'adjectifs, plus de substantifs : rien que des noms propres, et des heures, et des minutes, et des kilomètres.

... Rethel, 193 kilomètres : Fournier, 7 h. 10; Hourgières, 7 h. 13; de Knyff, 7 h. 36; Farman, 7 h. 38; comte de Périgord, 8 h. 14. Hourgières a cassé sa direction en écrasant un chien. Il poursuit malgré cet accident. Héroïque Hourgières ! Une voiture Panhard a été précipitée contre un mur. La voiture a été démolie. Le mur aussi. Le coureur n'a rien eu : on n'en revient pas ! Quant au petit enfant, il est loin derrière. On ne s'en occupe plus. Mais on en écrase deux autres tout en courant.

***

Parmi les causes de dépopulation, il est à la fois déplorable et singulier qu'on n'ait pas songé encore à signaler les automobiles. Les voitures à traction mécanique, les pétrolettes, les motocyclettes, les automobiles capables de faire du 80 à l'heure, détruisent pour ainsi dire chaque jour un assez grand nombre de vies humaines. Le centre de l'industrie automobiliste étant en France, c'est surtout dans ce pays qu'ont lieu les dévastations. Tout porte à croire que c'est la raison pour laquelle Guillaume II, empereur d'Allemagne, la considère d'un œil favorable.

Les automobilistes ont fait paraître des statistiques pour prouver que les voitures à chevaux causent plus d'accidents qu'eux. Mais ils se moquent du monde : car il y a encore, Dieu merci, mille ou quinze cents fois plus de chevaux que de teuf-teufs. D'après ces statistiques mêmes, par conséquent, chaque automobile est vingt-cinq ou trente fois plus meurtrier qu'une voiture à quatre chevaux.

La *Revue* du Touring-Club, qui compte un grand nombre d'automobilistes, a renoncé à les défendre. Elle avait d'abord essayé ! Tout en criant : « Mes frères, de la prudence ! » M. Pierre Dufay avait cité ces paroles d'un abonné de journal qui se plaignait, le naïf, que le Bois de Boulogne fût devenu impossible à fréquenter, et demandait, dans sa candeur, « que la police prît des mesures pour que les petits enfants y pussent jouer sans péril, et que le promeneur tranquille y pût sans danger de mort trouver un peu de repos et respirer autre chose que de la poussière et de la vapeur de pétrole ». A cette plainte si juste il répondait, M. Pierre Dufay : « Est-ce assez sujet de pendule ! Où est la croix de ma mère (1) ! »

Eh bien ! si c'est sujet de pendule, je demande à rester toute ma vie sur un manteau de cheminée : d'abord les automobiles n'entrant qu'avec peine dans les appartements, j'y serai relativement en sûreté. Ensuite, je suis absolument de l'avis de ce bourgeois que M. Dufay trouve idiot. Dans la même Revue une excuse présentée par un automobiliste a encore accru les craintes que j'éprouve maintenant à sortir dans la rue, à me promener sur les grandes routes. Ce chauffeur explique très franchement ceci :

« J'ai tristesse à constater que l'automobile abreuvant l'homme d'une des boissons les plus capiteuses qui soient, la vitesse, le gavant d'oxygène, de paysages, de spectacles toujours nouveaux, le rendant tout à coup à la nature et au naturel, lui fait parfois oublier l'urbanité que la civilisation lui a apprise. L'automobile a des joies âpres, intenses, et que certains cerveaux semblent supporter assez mal. Les psychologues en pourront disserter.

« L'homme qui demeure bien élevé, toujours son maître, ne traverse pas un village comme une locomotive échappée ; parce qu'il sait que l'enfant, le chien, la poule de son prochain peuvent être écrasés et que le prochain est, fût-il un mendiant ou un voleur, dans ses intérêts, aussi respectable que lui-même. Il n'y a pas de sommes d'argent qui puissent réparer ces fautes contre la conscience sociale, et, à mon avis, l'homme qui les commet de sang-froid en demeure taché.

« L'homme bien élevé tient à cœur de ne pas provoquer volontairement la répulsion. Il doit donc réagir de son mieux contre la prévention des campagnards qui voient en tout chauffeur une bête nuisible. Il arrête sa voiture dès que le cheval qu'il va croiser témoigne sa frayeur, au besoin arrête son moteur et descend prendre la bête par la bride. C'est la conduite d'une brute, en ce cas, que de passer coûte que coûte ; et, si un accident survient, c'est celle d'un criminel que de s'enfuir. Appelons un chat un chat ; nous ne sommes pas réunis sur ce livre pour échanger des madrigaux. »

Ainsi pour qu'un chauffeur 1° recule devant le risque d'écraser son prochain ; 2° s'arrête quand il l'a écrasé, *il faut qu'il soit un homme bien élevé*. Qu'on me permette de frissonner d'une terreur légitime.

---

(1) *Revue mensuelle du Touring-Club de France*, 1er mai.

La *Revue* du Touring-Club, d'ailleurs, a, dans son numéro suivant renoncé à défendre une cause perdue. Voici la note qu'elle publie :

« Nous recevons de divers côtés des protestations indignées au sujet de l'imprudence, du sans-gêne excessif des chauffeurs et des dangers qu'ils font courir aux piétons et aux cyclistes.

« Les voituristes raisonnables sont les premiers à déplorer de pareils abus et demandent, au nom même des intérêts de la circulation automobile, une sévère répression.

« Nous avons le devoir de le dire : si les chauffeurs imprudents auxquels nous faisons allusion continuent leurs méfaits, il viendra un moment où, sous la pression de l'opinion révoltée, les autorités se verront dans la nécessité de recourir à des mesures de rigueur, dans lesquelles seront enveloppés innocents et coupables, et qui seront de nature, cette fois, à porter un réel préjudice au développement de l'automobile.

« Et ce par la faute des voituristes ! »

Les autorités se verront dans la nécessité de recourir à des mesures de rigueur, sous la pression de l'opinion révoltée : mais c'est fait ! Elle est révoltée, l'opinion !

***

Je reconnais qu'il faut distinguer deux choses. Il y a le tourisme automobiliste, et il y a les courses sur route.

Pour ou contre le tourisme automobiliste, il faut prendre les précautions les plus sévères. Les chauffeurs disent que la route est à eux comme à tout le monde. Parfaitement ! C'est pourquoi elle ne doit pas être à eux tout seuls. Et elle est à eux tout seuls, du moment que ni homme, ni femme, ni cheval, ni chien, ni chat, ne peut s'y trouver en sécurité quand ils passent. L'admirable réseau de routes nationales et départementales qui a été créé en France sous Louis XVI par Perronet, puis sous le premier Empire, et enfin pendant la première moitié du XIXe siècle, n'est pas un joujou pour enfants et grandes personnes. C'est un instrument de première utilité, l'instrument de la fortune agricole de la France. Il y passe tous les jours des milliers de lourds et riches charrois portant de la paille, des raisins, des betteraves et des pommes de terre, des carrioles qui vont au marché, des troupeaux des bœufs, de moutons, et de cochons, sauf votre respect. Et si l'on parle d'intérêts économiques, je ne sais pas si l'on fait autant d'argent en France avec les automobiles qu'avec les seuls cochons !

Or ces charrois, ces carrioles, ces troupeaux sont, de leur nature, lents à déplacer, ils sont montés par des hommes dont la vie est intéressante. Ils ont droit à la route autant et plus que les chauffeurs, à cause des services qu'ils rendent. Qu'on le remarque : on a multiplié depuis quelques années les tramways sur route qui peuvent transporter un grand nombre de voyageurs ; ils passent sur des rails, à un endroit, par conséquent, parfaitement déterminé, et chacun sait qu'il est dangereux de rester sur les rails. Cependant il leur est interdit, par mesure de sécurité, de dépasser la vitesse de 15 kilomètres à l'heure. Et au contraire un automobile, ne pouvant contenir que quelques personnes, partant d'une utilité sociale beaucoup moins grande, pourrait faire, sur ces mêmes routes, 40, 60, 70 kilomètres à l'heure ! C'est monstrueusement absurde.

Il y a donc lieu de créer des pistes spéciales pour automobiles, à côté des routes réservées aux piétons et aux voitures ordinaires. On y arrivera. En attendant, il faut appliquer à ces engins dangereux les plus gros numéros possibles, leur imposer une vitesse maxima raisonnable, élever considérablement le chiffre des amendes dont ils sont passibles en cas d'infraction, et peut-être même élever sur les chemins des barrières mobiles qui ne gêneraient pas beaucoup la circulation ordinaire, mais opposeraient un obstacle sérieux à l'exagération de leur rapidité, et permettraient de percevoir une taxe à leur passage. Enfin, opposer la férocité à la vélocité.

Quant aux courses sur route, c'est beaucoup plus simple : il faut les interdire *complètement*.

Il y a pour cela une fort bonne raison : on nous a répété que ces courses se justifiaient par la nécessité de savoir si un automobile pouvait aller aussi vite qu'une locomotive de grande vitesse. On le sait maintenant : Fournier, dans la course Paris-Bordeaux, a dépassé le Sud-Express ! La preuve est faite, il est inutile de tuer beaucoup plus de petits enfants.

Si les chauffeurs, cependant, désirent continuer à s'offrir la jouissance et le délire de la vitesse ; si les constructeurs surtout trouvent intérêt à ces coups de réclame, ils sont assez riches pour se faire installer quelque part un motodrome quelconque : car les chauffeurs, propriétaires de leurs voitures, sont en général des personnes fort cossues qui peuvent se payer cette fantaisie, et il semble que le petit commerce des constructeurs ne va pas trop mal. Ce motodrome pourrait être une chose extraordinaire et magnifique, un champ immense de difficultés, une imitation de la nature, en ce qu'elle a de plus dangereux pour les chauffeurs, un perfectionnement des tournants les plus faits pour se rompre le cou, une étonnante succession d'abîmes, de montées, de descentes ; enfin l'idéal, pour la course à la mort. Il serait même aisé de le parsemer d'obstacles vivants, en décidant que les chauffeurs battus dans les dernières épreuves seront tenus de demeurer sur le passage de leurs concurrents plus heureux et d'y

attendre l'écrasement sans bouger d'une semelle. Et cela ferait de l'argent, vous n'en doutez pas, car il viendrait certainement un grand concours de peuple pour voir mourir des automobilistes, et principalement les pères, mères, époux, parents et amis des victimes de l'ancien état de choses : celui où on laissait ces machines avides de carnage errer en liberté dans les campagnes.

Si cette proposition est refusée, au nom de ce qu'on appelle hypocritement la liberté, — la liberté d'une minorité d'êtres mortellement gênante pour une énorme majorité, — je demande qu'on crée du moins, quelque part en France, une « réserve » où ni les automobiles, ni les bicyclettes n'auront le droit d'entrer. Les *sportsmen* s'en vengeront en l'appelant le paradis des culs-de-jatte, mais les hôteliers qui viendront s'y établir seront assurés d'une fortune rapide. Il y aura sur les routes un minimum de poussière, les violettes continueront à sentir la violette et les roses la rose ; les femmes y seront vêtues comme des femmes, les hommes comme des hommes, et non pas comme des bêtes fauves. On verra même, chose invraisemblable, des badauds aller d'un trottoir à un autre en lisant leur journal, et les vieilles corneilles dans les grands arbres diront à leurs petits : « Mes enfants, il y a quelque chose de changé. On baye en nous regardant ; nous n'avions pas vu cela depuis Louis-Philippe ! »

L'entretien d'une armée permanente considérable sur les limites de ce pays merveilleux serait malheureusement nécessaire pour empêcher les chauffeurs d'y pénétrer pour y établir un *record*. Car il est de la nature du chauffeur de vouloir être le premier à être allé là où il n'a que faire. De là une augmentation d'impôts que je prévois sans trouver aucun moyen d'y remédier. Mais il est impossible en ce monde d'être complètement heureux.

***

Il y a encore une solution, et je m'étonne de ne pas l'avoir découverte plus tôt. Les courses de vitesse ont donné tout ce qu'on attendait d'elles. Il s'agissait d'arriver avant « le grand frère », c'est-à-dire le train express. C'est acquis. Il s'agissait de démontrer qu'on pouvait enfoncer n'importe quel mur. C'est acquis. De prouver qu'aucune route n'était sûre dès qu'un automobile était dessus. C'est acquis. Qu'on pouvait tuer qui on voulait. C'est acquis. Qu'on pouvait par-dessus ces murs renversés, ces hommes, ces femmes, ces enfants écrabouillés, aller plus vite que le vent, l'éclair et l'oubli. C'est acquis. Il reste à faire des courses *de lenteur*.

PIERRE MILLE.

LES CARTES A JOUER

Parmi les pétitions enregistrées le mois dernier par la Chambre, il en est une qui réclamait la réforme du jeu de cartes. Le pétitionnaire, M. Guillemard, un instituteur en retraite, voulait que l'on eût un jeu de cartes vraiment républicain.

« Je remplaçais, nous écrit-il, dans une lettre datée du 21 juin dernier, les quatre rois par nos quatre premiers présidents de République. M. Thiers était roi de pique, avec, pour dame, Cérès couronnée d'épis de blés ; Mac-Mahon, roi de carreau avec pour dame Jeanne d'Arc tenant son étendard ; M. Grévy, roi de trèfle avec une République coiffée du bonnet phrygien, enfin M. Carnot roi de cœur avait pour dame la France personnifiée par une femme portant le drapeau tricolore. Les quatre valets étaient des agents de police, *excepté*, ajoute-t-il, *que je donnais un aide de camp à Mac-Mahon.* »

Qu'est-ce en effet, observe le *Temps*, que cette nomenclature où l'on désigne des rois et des valets? Que sont ces figures où l'on voit des sceptres et des couronnes? Il y a beau temps que de vrais démocrates ont opéré pour leur propre compte une révolution dans le jeu de cartes. « Quatorze de *tyrans* et trois *domestiques* », disent certains joueurs de piquet pour qui l'histoire n'est pas lettre morte... Ainsi s'implantent les traditions nouvelles...

Peut-être. — Pourtant il faut bien convenir devant l'évidence des faits que les traditions anciennes sont parfois singulièrement vivaces et profondes.

Les projets dans le genre de celui de M. Guillemard abondent. Non seulement ils ont surgi à chaque changement de régime, mais encore à propos d'événements beaucoup plus minces, et même à propos de rien. Pour ne pas remonter aux origines de l'histoire (car les cartes sont presque aussi vieilles que le monde), nous nous contenterons de signaler en ces dernières années le jeu destiné à commémorer la gloire de Victor Hugo. Il date de 1888.

Le grand poète occupait dans les trente-deux cartes la place d'honneur, celle du roi de cœur, et le cartier, pour compagnons, lui avait assigné Thiers, Mac-Mahon et Grévy, les trois premiers présidents de république. Les dames représentaient la Science, le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture. Quant aux valets, ils s'appelaient Molière, Voltaire, Racine et Gambetta.

Mais l'année 1889, date du centenaire de la Révolution, ne pouvait se passer sans inspirer à quelques cartiers l'ambition de marcher sur les brisées de David.

L'un d'eux, nommé Lenoir, imagina de lancer les vrais cartes républicaines. Et voici, à ce sujet, ce

que nous apprend Guy Tomel dans une de ses remarquables études sur les « Collections bizarres ».

Les couleurs étaient ainsi désignées :

Cœur : Liberté, représentée par une étoile.

Carreau : Égalité, représentée par un compas et une équerre.

Trèfle : Fraternité, représentée par deux mains.

Pique : Socialité, représentée par le bonnet phrygien.

Les rois se nommaient des fondateurs, c'étaient Guillaume Tell, Washington, Brutus et Camille Desmoulins. Les dames s'appelaient des vertus, à savoir, la liberté, l'égalité, la fraternité et la socialité déjà mentionnées. Quant aux valets, sous le titre de soutiens, ils symbolisaient l'Agriculture, la Justice, l'Armée et le Travail.

Lenoir avait demandé des représentants dans toutes les communes de France pour la vente de son jeu et, pour allécher les clients, répandait à profusion une mirifique affiche, entourée d'un liséré tricolore, dont on pouvait lire ces phrases émues :

« Il y a presque vingt ans que nous sommes en *République* et un siècle que nous avons proclamé les *Droits de l'homme* et nous en sommes toujours réduits à nous servir des expressions : quatorze d'as qui ne signifie pas grand chose, — quinte au roi quand nous n'en voulons plus dans nos institutions, — tierce à la dame, nom que l'on donnait aux Dubarry, Pompadour et autres maîtresses du roi, — quatrième au valet, valet de chiens, de fauconnerie.

« Remplaçons ces appellations surannées qui blessent nos convictions d'hommes libres et demandons, aux cafetiers et marchands de vins, qu'à l'avenir ils ne nous présentent pour faire notre partie que le *nouveau jeu de cartes républicain*... et alors nous entendrons avec plaisir, les joueurs annoncer ainsi leurs points :

« Quatorze d'emblèmes ! Quinte au fondateur ! Tierce à la vertu ! Quatrième au soutien !

« Et lorsqu'on demandera « en quelle couleur ? » au lieu de cœur, carreau, trèfle ou pique, nous dirons : en Liberté, en Égalité, en Fraternité, ou en Socialité ! »

Hélas ! les joueurs, sans souci de leurs convictions blessées d'hommes libres, continuèrent à suivre les fâcheux errements du passé et n'accordèrent qu'une attention dédaigneuse à l'invention de Lenoir.

Il est probable, observe avec beaucoup de raison Guy Tomel, qu'ils se fussent montrés aussi indifférents à l'égard des cartes dites patriotiques éditées en vue de la propagande boulangiste si, à leur occasion, un décret fort commenté dans la presse n'avait, le 28 mars 1889, interdit aux cartiers la fabrication de cartes différentes des cartes dites officielles.

***

Et maintenant quelques mots sur l'origine des cartes à jouer. Chacun sait aujourd'hui que les cartes à jouer ne sont pas une invention nationale imaginée à l'effet d'amuser Charles VI dans ses jours de folie. Cette erreur, qui date de Louis XIV, est due, en partie au R.-P. Ménestrier, lequel ayant trouvé dans les papiers de Charles VI le nom du peintre Gringonneur et un lot de jeux de cartes enluminées par lui, rédigea une dissertation pour enchâsser sa prétendue trouvaille. La vérité c'est que les cartes à jouer nous viennent d'Asie, comme les échecs et les instruments de musique à archet. Elles furent introduites en Europe, vers la fin du XIIIe siècle, par les Bohémiens.

Les Bohémiens viennent de l'Inde et ils sont désignés en Orient sous le nom de Sah Indous. Les analogies qui existent entre la langue de ce peuple vagabond et celle des peuples de l'Hindoustan sont très précises et indiquent une origine commune. De plus, les savants nous apprennent que les Bohémiens ayant pris la fuite devant la cavalerie d'un conquérant venu du Thibet et de la Mongolie, se réfugièrent d'abord dans le pays des Zinganes ; chassés, qu'ils traversèrent la Perse et l'Arabie, pour de là se répandre sur les contrées européennes où ils reçurent différents noms : les Écossais les appellent Gypsies, les Italiens, Zingari ; sur les bords du Danube et de la Moldau, on les nomme Tziganes ; nous les avons qualifiés de Bohémiens.

Ce sont eux, les diseurs de bonne aventure, qui ont apporté les cartes-tarots de l'Orient, et ces cartes portent, à n'en pas douter, le caractère de la civilisation indienne. Ce fou, ces rois, ces cavaliers, composant le tarot, ce sont les pièces du jeu d'échecs, qui est indien. Le rôle du fou, analogue au rôle du zéro parmi les chiffres arabes, n'est-il pas la preuve de l'origine orientale ? La folie est sacrée dans le pays où les fanatiques se jettent avec une joie surhumaine sous les roues du char qui promène leur idole. La carte de la Mort porte le n° 13 de la série des symboles : cette idée de malheur attachée au nombre 13 est aussi orientale. Les atouts symboliques se numérotent de bas en haut comme certaines écritures de l'Asie marchent de droite à gauche : cela non plus n'a-t-il pas un sens ?

Le jeu du tarot est établi tout entier sur les combinaisons du nombre 7. Il y a 78 cartes dans le jeu ; le fou mis à part, il en reste 77 (onze fois 7). Ces 77 cartes se subdivisent en deux parties ; les 21 atouts symboliques (trois fois 7) et les 56 cartes composées des rois, des reines, des cavaliers et des points (huit fois 7). Ces combinaisons imaginées autour du nombre sacré et les figures allégorique sur lesquelles il serait trop long de s'étendre, ne sauraient être con-

sidérées comme le résultat d'un simple caprice du hasard.

Les premières cartes chinoises furent également établies sur le nombre 7. Les Chinois connaissaient les cartes à jouer dès l'année 1120. C'est un sinologue, M. Abel de Rémusat, qui l'affirme en vertu de textes précis. Cette date n'est pas imaginée à plaisir. Si elle n'indique pas d'une manière absolue une création chinoise, elle donne probablement l'année de l'importation du jeu indien, ou plutôt elle désigne le moment où la Chine a fabriqué elle-même les éléments matériels du jeu sacerdotal et philosophique des peuples panthéistes.

Évidemment nos cartes ordinaires, celles qui nous servent pour le whist ou le piquet, ne sont pas des cartes symboliques, mais elles en dérivent. Dans la saison de l'enfance des peuples, les jeux étaient des interrogations adressées au destin et non des récréations comme les nôtres. Si, en Europe, les cartes apparurent d'abord avec ce caractère prophétique, elles ne tardèrent pas à devenir simplement un joujou nouveau. Plutôt que de se prosterner à perpétuité devant des symboles, les Occidentaux inventèrent une centaine de combinaisons très vives. Pour se délasser. mais non pas pour songer à la création, à la mort et aux problèmes métaphysiques, ils se sont lestement assis devant des tables revêtues d'un tapis vert, ou mis à cheval sur un banc, ou accroupis autour d'un tambour. Depuis lors, en temps de paix et en temps de guerre, ils jouent au piquet, à l'écarté au whist; leurs marmots jouent à la bataille... ils jouent.

On peut admettre que, dès leur importation en Europe, les cartes ont subi des modifications de dessin; mais les vraies cartes françaises ne datent guère que du milieu du xv[e] siècle.

* * *

Le siècle où l'on joua avec le plus d'acharnement fut le grand siècle. Un écrivain put dire avec assez de raison que Louis XIV avait fait du jeu une institution d'État.

Il faut observer que Mazarin avait préparé les voies. Mazarin jouait avec plaisir en sa qualité d'Italien; en sa qualité d'avare, il trichait, et il mourut épuisé par les veilles du jeu et presque les cartes à la main. Paul Delaroche a représenté le cardinal sur son lit de mort; il ne peut plus jouer lui-même; il fait jouer pour lui; son œil brille, il joue encore. Le tableau ne ment pas, les contemporains sont là pour le certifier, et, entre autres, le jeune Brienne: « Pour dernière circonstance de la mort du cardinal, dont je fus témoin oculaire, je dirai qu'on joua dans sa chambre, auprès de son lit, jusqu'au jour même où le nonce du pape, instruit qu'il avait reçu le viatique, vint lui conférer l'indulgence, après quoi les cartes disparurent. Le commandeur de Souvré tenait jeu, j'y étais : il fit un beau coup et s'empressa d'en avertir Son Éminence, comptant lui faire plaisir. « Commandeur », reprit-elle de fort bon sens, « je « perds beaucoup plus dans mon lit que je ne gagne « et ne peux gagner à la table où vous tenez le jeu. » Le commandeur dit: « Bon, bon! ne faut-il pas en- « terrer la synagogue avec honneur ? — Oui », dit le cardinal; « mais ce sera vous autres, mes amis, qui « l'enterrerez, et je paierai les frais de la pompe fu- « nèbre. »

Louis XIV règne; il n'a plus de premier ministre. Le jeu qui est interdit à la foule est permis, ordonné à Paris, à Fontainebleau, à Saint-Germain, plus tard à Marly et à Versailles. Louis XIV a tort et c'est le roi qui est coupable quand l'abbé de Choisy écrira ces tristes lignes : « La rage du jeu m'a possédé (il avait gagné et perdu des sommes considérables sous des vêtements de femme). Heureux si j'avais toujours fait la belle, quand même j'eusse été laide! Le ridicule est préférable à la pauvreté. »

Le *Mercure* du mois de décembre 1682 nous apprend que l'on jouait à la Cour *les jours où il y avait appartement*. L'hiver, à Versailles, c'était de six heures du soir à dix. Un concert ouvrait la soirée, finissait vite, et les courtisans couraient vers les tables de jeu uniformément recouvertes d'un velours vert galonné d'or. Chacun s'installait où il lui plaisait. Le roi, lorsqu'il n'était pas à sa partie, allait et venait entre les tables, très attentif à tous les coups. Il avait supprimé toute salutation dans ces soirées. Quelquefois le jeu n'avait lieu que dans les cabinets du roi à Marly. Les élus seuls y étaient admis.

Jusqu'aux évêques, jusqu'aux présidents, tout le monde était atteint de la folie du jeu. Quand il arrivait un coup douteux, on en appelait à des juges experts et désintéressés; chacun voulait trancher le différend, se donner des airs de grand joueur et se faire admirer comme Dangeau.

Ce Dangeau fut un très grand personnage. Il paraît que c'est l'homme de France qui joua le mieux aux cartes.

« Dangeau, nous dit Saint-Simon, était un gentilhomme de Beauce, tout uni, et huguenot dans sa première jeunesse; toute sa famille l'était, qui ne tenait à personne. Il ne manquait pas d'un certain esprit, surtout de celui du monde et de conduite. Il avait beaucoup d'honneur et de probité. Le jeu, par lequel il se poussa à la Cour, qui était alors toute d'amour et de fêtes, incontinent après la mort de la reine mère, le mit dans les meilleures compagnies. Il y gagna tout son bien; il eut le bonheur de n'être jamais soupçonné; il prêta obligeamment; il se fit des amis et la sûreté de son commerce lui en acquit

de véritables et d'utiles. Il fit sa cour aux maîtresses du roi; le jeu le mit de leurs parties avec lui; elles le traitèrent familièrement et lui procurèrent celle du roi. »

On sait que Dangeau finit par être grand maître de l'ordre de Saint-Lazare, grand maître, c'est-à-dire une manière de souverain, passant des revues, rectifiant des règlements, distribuant des cordons, et, par-dessus le marché, membre de l'Académie française et conseiller d'État d'épée. Sa femme était première dame du palais.

Il est évident que, due au jeu et rien qu'au jeu, cette miraculeuse fortune était éblouissante et scandaleusement enviable.

Louis XIV aima le jeu jusqu'au bout. En 1715, il avait soixante-dix-sept ans, il allait mourir; il joue encore au brelan pour célébrer la fête des Rois, et, au mois de mai, il ajoute, aux exemples qu'il a déjà donnés, un dernier et terrible exemple. « Il fait quitter le grand deuil à Mme la duchesse de Berry et il la mène lui-même dans ce salon où il la fait jouer. » Quatre mois après il expire.

Louis XIV meurt, le jeu a tué la conversation; l'amour la ranimera au siècle suivant.

Il semble, en effet, que, sinon au commencement, du moins au milieu du XVIIIe siècle, le jeu allait avoir un moment de discrédit ou d'épuisement après cent années de fièvre. L'amour dominant, Louis XV en avait fait sa grande affaire, et, comme toujours, le roi fut imité. On ne voit pas que Mme de Pompadour ait joué comme Mme de Montespan.

Mme du Barry jouait cependant. On rapporte qu'un jour, en pontant au pharaon, elle s'écria, voyant paraître la carte fatale pour elle : « Ah! je suis frite! — Il faut vous en croire, lui répliqua-t-on; vous devez vous y connaître. » Mot piquant en ce qu'il faisait allusion à l'état de sa mère qui avait été cuisinière. Mais les bouderies ne furent pas longues.

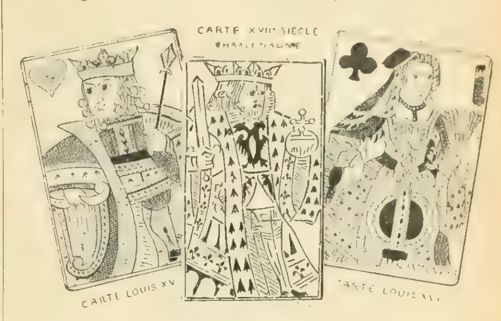
Le pharaon, le vingt et un, le whist : ces jeux régnaient alors. Le whist fait ainsi son entrée triomphale. La comtesse du Barry, très bonne enfant, ne se souciait pas beaucoup de gagner. Elle ne voulait qu'un amusement et pas de victimes.

Les mœurs allaient à vau-l'eau. La royauté, la noblesse et la magistrature, tout croulait.

Voici, dans les *Mémoires* de Mme Campan, un petit document au sujet du jeu à la cour de Louis XV :

« La cour de Versailles n'éprouva aucun changement d'étiquette pendant la durée du règne de Louis XV. Le jeu se tenait chez Madame la Dauphine, comme étant la première personne de l'État. Il avait eu lieu, depuis la mort de la reine Marie Leczinska, jusqu'au moment du mariage de Monsieur le Dauphin, chez Madame Adélaïde. Ce changement, suite d'un ordre de préséance qui ne pouvait être dérangé, n'en avait pas moins désobligé Madame Adélaïde qui, ayant établi un jeu séparé dans ses appartements, ne se rendait presque jamais à celui où devait se réunir la Cour, mais la famille royale.

Marie-Antoinette voulait que le jeu gardât les premières places dans les fêtes de la Cour, mais Louis XVI



avait le jeu en horreur. Cependant, une fois, — en 1799, — le roi se départit de ses habitudes. « L'effet que produisit sur lui une perte de cinq cents louis d'or, raconte Bertrand de Barère dans ses *Mémoires*, put faire juger qu'il n'aurait jamais la passion du jeu. Il contait sa chance malheureuse à tout le monde, même aux personnes qu'il connaissait le moins. Il en parlait comme d'une étourderie qu'il avait commise et qui ne se renouvellerait sûrement pas.

On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont le petit article que voici : « Les banquiers du jeu de la reine, pour obvier aux tricheries qui se commettent journellement, ont obtenu de Sa Majesté qu'avant de commencer, la table serait bordée d'un ruban, et que l'on ne regarderait comme engagé pour chaque coup que l'argent mis sur les cartes au delà du ruban.

Louis XVI se fâchait tout rouge quand on surprenait un de ces joueurs « à main exquise ». Et il profitait de l'occasion pour se plaindre des légèretés de la reine et de la Cour. Le comte d'Artois lui tenait tête. C'était lui le plus aventureux des chevaliers galants et des joueurs de cette Cour tant accusée...

Mais les temps sinistres sont venus.

En 1791, nous rencontrons déjà cette légende d'une caricature : *Louis jouant avec un sans-culotte :* « J'ai écarté les cœurs, il a les piques; je suis capot. »

Les barrières étaient rompues pour le mal comme pour le bien. Les conquérants du jour, avec une hâte fiévreuse, mettaient la main sur tout ce qui avait été l'apanage de leurs anciens dominateurs; ils se paraient de leurs vices, comme d'un signe éclatant de la victoire.

Edmond et Jules de Goncourt ont fait un tableau

saisissant de la passion du jeu pendant la période révolutionnaire :

« De la rue, le jeu monte dans les maisons, il prend Paris, capitale du monde ; le Palais-Royal devient la capitale du jeu : creps, passe-dix, trente et un, biribi. Les numéros 14, 18, 26, 29, 33, 36, 40, 44, 50, 55, 65, 80, 101, 113, 121, 123, 127, 145, 167, 190, 191, 192, 193, 200, 201, 203, 209, 210, 232, 233, 256, sont tous, au Palais-Royal, maisons de jeu. Le citoyen Charon, l'orateur de la Commune auprès de l'Assemblée nationale, peut estimer à *quatre mille* le nombre des maisons de jeu établies à Paris. »

Les muscadins et les incroyables jouent chez l'hospitalière Lafare, qui vend aux joueurs d'excellents déjeuners froids à la mode anglaise ; chez la baronne de Montmony, une baronne de rencontre ; chez Mme de Linières. Les gueux montent au biribi *des Vertus*, quai de la Ferraille. Même les joueurs de pièces de six liards ont leur maison rue de Richelieu, étrange taudis où l'on dîne avec des haricots et du fromage de cochon, et où les bancs servent de lit aux perdants. C'est un fouillis de désastres, de coups de fortune, de désespoirs et de crimes, du haut en bas de l'échelle, une orgie horrible...



Jeu de cartes républicain.

Après la tempête, un peu d'éloquence et de coquetterie reparurent enfin. On dansa alors beaucoup plus qu'on ne joua. On n'ignore point cependant que la bouillotte fut inventée dans le Palais du Luxembourg en plein Directoire, et le mot de Mme Tallien fit fortune : « Ils sont là-haut cinq rois qui suent sang et eau pour faire un brelan de valets. »

La bouillotte n'était pourtant pas une invention à dédaigner. C'est un joli jeu qui eut bientôt de la vogue. Mme Tallien, qui en avait médit, y fit jouer ses invités, et tout Paris fit comme elle. On jouait aussi chez Mme de Staël, rue du Bac (où coulait alors le fameux ruisseau), à l'hôtel de Mercy, boulevard de Montmartre, et surtout à l'hôtel Thélusson, rue de Provence.

« Je n'aime pas beaucoup les femmes, a dit Napoléon, ni le jeu. » C'est une boutade. On sait qu'il eut plusieurs passions violentes, et quand, en guise de tapis vert, l'Europe lui fut enlevée, il joua le whist, le vingt et un et aussi le piquet. Le jeu fut sa grande distraction à Sainte-Hélène. L'Empereur préférait le vingt et un au whist où excellait M. de Talleyrand. Les généraux de l'Empire ne se plaisaient qu'aux combinaisons toutes simples qui sont nées du lansquenet.

On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène :*

« Le soir, nous jouions constamment au vingt et un ; l'amiral et quelques Anglais étaient parfois de la partie. L'Empereur se retirait après avoir perdu d'habitude ses dix ou douze napoléons ; cela lui était arrivé tous les jours, parce qu'il s'obstinait à laisser son napoléon jusqu'à ce qu'il en ait produit un grand nombre. Aujourd'hui il en avait produit quatre-vingts ou cent. L'amiral tenait la main, l'Empereur voulait laisser encore pour voir jusqu'à quel point il pourrait atteindre ; mais il fit voir qu'il serait tout aussi agréable à l'amiral qu'il n'en fît rien ; il eût gagné seize fois et eût pu atteindre au delà de soixante mille napoléons. Comme on s'extasiait sur cette faveur singulière de la fortune à l'égard de l'Empereur, un des Anglais observa qu'aujourd'hui était le 15 août, jour de sa naissance et de sa fête. »

Depuis 1815, les maisons de jeu et la loterie ont disparu... Si les tripots clandestins n'ont jamais cessé d'exister, si l'on joue encore le baccara dans les grands et les petits cercles, on peut dire d'une façon générale que le jeu s'en va de nos mœurs. La vie depuis trois quarts de siècle est devenue trop active, trop fiévreuse, trop positive et le jeu ne peut prétendre aujourd'hui à autre chose qu'à délasser les hommes. Je sais bien qu'à Spa et à Monte-Carlo, la roulette et le trente et quarante font encore des victimes, mais les victimes sont beaucoup moins nombreuses.

Dans son livre de *la Passion du jeu*, Dussault cite un homme de sa connaissance, joueur de cour, qui écrivait son journal de jeu, et prouvait que plus de vingt millions lui étaient passés par les mains en un seul hiver. Aujourd'hui, nous trouverions plus difficilement des gens à qui les cartes aient fait manier tant d'argent.

En un mot, nous pensons que la passion du jeu diminue, mais elle ne s'éteindra jamais...

Il y avait une fois, dit la légende, un roi du Nord, un roi scandinave qui, saisi d'une violente fureur

contre le jeu, le défendit sous les peines les plus sévères. Ni cartes, ni dés, ni loto, rien n'était permis. Tout disparut. Voilà le roi enchanté qui se promène majestueusement dans son cabinet en s'adressant tous les matins ces paroles flatteuses : « Que tu es un homme puissant ! Est-il bien sûr que tu ne sois qu'un homme ? » Au bout de quelques jours, la police secrète l'avertit que les seigneurs de la Cour se réunissaient dans un tripot mystérieux et y jouaient des sommes folles. On apprit que le lieu du délit était un grand salon ; un espion s'y glissa. Personne ne parlait ; il n'y avait, suivant l'ordonnance, ni dés, ni cartes, ni loto ; cependant, de temps en temps, certaines personnes manifestaient une grande joie, et certaines, une grande tristesse. Ils se faisaient passer de l'argent. Évidemment ils jouaient, mais à quoi ? L'espion n'y comprit rien et le roi eut la migraine. Longtemps après, il apprit que les courtisans avaient imaginé ceci : ils tenaient leurs regards fixés sur les grandes fenêtres du salon ; ils choisissaient une vitre. Le gagnant était celui sur la vitre duquel, dans un nombre donné de minutes, venait se poser le plus grand nombre de mouches.

***

Mais à côté de ceux qui aiment les cartes pour jouer, il y a ceux qui aiment les cartes pour elles-mêmes ; ce sont les collectionneurs ; parmi ceux-là, nous citerons M. Chardonneret qui a bien voulu nous fournir les exemplaires servant à illustrer cet article et mettre à notre disposition sa très curieuse bibliothèque sur le jeu et les cartes à jouer.

« Ne vous faites jamais collectionneur », écrivait Balzac à Méry... « On appartient alors à un Dieu aussi exigeant et aussi jaloux que le Dieu du jeu. » Mais ce Dieu exigeant et jaloux permet parfois aux écrivains de trouver réunis, en un seul faisceau, tous les documents dont ils ont besoin...

HENRY FRICHET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Semeur de Cendres, par CHARLES GUÉRIN (Société du *Mercure de France*).

Il y a un grand charme de mélancolie dans les vers de Charles Guérin. Peut-être son œuvre n'aurait-elle pas également plu, il y a une douzaine d'années. Mais à présent, après tant de recherches, d'audaces, — d'ailleurs heureuses et qui ont renouvelé la poésie contemporaine, — les poèmes que voici, très simples, obéissants aux règles, de rythme classique, d'inspiration pure et douce, ont un agrément singulier. Il y a beaucoup d'art dans cette simplicité, mais le poète a mis toute son application à exprimer ses émotions de nature, d'amour, de pensée, sous une forme harmonieusement lyrique. Il a ce mérite, qui est rare chez les poètes, d'être un excellent écrivain et de s'intéresser à la correction du style : sa syntaxe est juste et il emploie les mots dans leur sens véritable. Cela est extraordinaire !... Son vers est parfois délicat et fin, spirituel, joli :

> Mars. Un oiseau, fauvette ou grive, je ne sais,
> Chante amoureusement dans les feuilles nouvelles,
> Et, transi de rosée encor, sèche ses ailes
> Au soleil, dans le jeune azur et le vent frais,

et parfois fort, puissant, comme dans le poème qui commence ainsi :

> Ce soir, mon Dieu, je viens pleurer, je viens prier
> Et rompre sur ta croix les reins d'un ouvrier
> Dont le labeur stérile a négligé ta gloire...

Mais la note la plus particulière de Charles Guérin est une mélodie pénétrante, triste et passionnée, et qui fait penser aux modulations d'une flûte :

> O Jardin ! Quand la mort, aux cœurs sombres fidèle,
> M'aura, liant ses bras aux miens, pris auprès d'elle,
> Mon jardin, vous rirez et fleurirez encore...
> Quand la terre, au printemps, languit d'amour, le soir,
> Sous le jeune feuillage, ému, je viens m'asseoir.
> L'air est pur ; la maison découpe son toit noir
> Sur le couchant de nacre où glisse une colombe...

Etc. C'est très beau !

Les colonnes infernales, par CHARLES FOLEY (Juven).

Ceci se passe en Vendée, au printemps 1794. Mlle Armande de Varanges quitte son château, vêtue en paysanne, pour aller porter à M. Stofflet les instructions du comte d'Artois. Jamais elle n'arriverait à mener à bien sa mission, si elle ne rencontrait d'abord un jeune homme qu'elle a déjà vu dans les bois, à la fontaine de la Bonne Dame des Aulnes, fontaine miraculeuse où les jeunes filles voient apparaître l'image de celui qui les aimera. Ce jeune homme, chirurgien républicain, sauve Mlle de Varanges de bien des difficultés. Ils cheminent de compagnie, comme frère et sœur, tout en s'aimant. Arrivée au camp de Stofflet, Armande y retrouve le comte de Briche que naguère on lui a fiancé, mais qu'elle n'aime pas. Elle doit maintenant aller retrouver son père. Elle a toute une petite escorte : Julien, le comte et deux braves gars dévoués qui la débarrassent d'un vilain traître, Ripoche, — lequel tâchait de saisir les papiers d'Armande pour les vendre aux bleus... A présent, nos héros sont en mer. Les garde-côtes républicains croisent au large et bientôt aperçoivent la petite barque suspecte. Que faire ? Il ne reste plus que d'abandonner la barque et de fuir dans le canot. Mais, pour dépister les soupçons, il faut que quelqu'un reste dans la barque. Armande, sommée de

choisir entre le comte et Julien, sacrifie celui qu'elle aime : n'aimant pas le comte, elle n'a pas le droit de disposer de sa vie. Julien lui obéit en la remerciant. Par bonheur, du reste, il sera sauvé, puis épousera Mlle de Varanges... Ce roman, très mouvementé, très pathétique, est écrit de verve et en même temps, au point de vue historique, charme comme une habile évocation du passé. Quelques scènes sont extrêmement émouvantes ; celle du sacrifice de Julien est, en outre, d'une réelle beauté morale.

Les lettres d'une Mère, par VICTOR DE MAROLLES (Perrin).

Cette mère, c'est Mme Quatre-Solz de Marolles, née Louise-Madeleine-Charlotte de Barentin de Montchal. Ces lettres, ce sont les pièces à conviction qu'utilisa le Tribunal révolutionnaire pour envoyer à l'échafaud, le 10 frimaire an II, cette dame et son fils. Mme de Marolles était condamnée pour « écrits contre-révolutionnaires », ce qui ne veut pas dire qu'elle collaborât à des gazettes ou composât des pamphlets, mais lesdits écrits n'étaient pas autre chose qu'une correspondance privée. Toutes ces pièces furent saisies au château de Marolles après l'arrestation de ses habitants ; la copie en fut signifiée aux parties et conservée ensuite dans les papiers de famille. C'est eux que publie M. Victor de Marolles, après les avoir, d'ailleurs, collationnés sur les originaux des Archives nationales.. L'ouvrage est assez intéressant et émouvant, comme la plupart des documents qui concernent cette époque. Ils mettent en relief une assez sinistre figure, ce maire de Coulommiers, Le Roy de Montflobert, dit « Dix-Août », sur la dénonciation de qui furent arrêtés les de Marolles.

Ève victorieuse, par PIERRE DE COULEVAIN (Calmann-Lévy).

Femme d'un savant et riche Américain qu'elle n'aime pas beaucoup, Hélène Ronald quitte New-York et vient à Paris. Cependant son mari reste au laboratoire. Hélène emmène avec elle une tante, son frère Charley, et une amie, miss Carroll, dont la liberté d'allures est célèbre et qui depuis plusieurs années fait attendre son fiancé officiel, Jack Ascott. A Paris, elle retrouve des Américaines nombreuses et dont la vie s'est diversement organisée : l'une d'elles est devenue marquise d'Anguilhon ; une autre a épousé un Italien nommé Verga. Donc, on s'amuse, on fait la fête. Un vieux gentilhomme français, le comte de Limeray, surpris de l'insouciance d'Hélène, lui fait cette prédiction : « Prenez garde, il ne faut pas tenter Dieu. Il faut encore moins tenter l'homme : il pourrait avoir son heure. » En effet, le brillant comte Sant' Anna, ami de Verga, entreprend la conquête d'Hélène. Il est d'abord repoussé. A Rome, le hasard le met encore en présence de Mme Ronald et de miss Carroll. Il fait la cour à cette dernière. Alors, sous l'influence de la jalousie, Hélène se met à aimer Sant'Anna, à l'aimer pour de bon ; et elle souffre au point de quitter Rome à l'annonce des fiançailles de Sant' Anna et de son amie. A Monte-Carlo, où elle se réfugie, elle retrouve son mari. Triste, triste, elle se convertit au catholicisme après une pénible crise religieuse. Néanmoins, elle va trouver un brahmine et lui demande de « couper la communication qui existe entre Sant' Anna et elle ». Le brahmine réussit parfaitement et Hélène, victorieuse, sent de nouveau la joie de vivre... Il y a de l'entrain dans ce roman. Il est amusant et la bizarre société de ces « déracinées » qu'il nous représente est gaie.

Monique et Valentine, par EDMOND FAZY (Ollendorff).

Après une fantaisiste préface, incohérente, d'ailleurs, et comme titubante d'ivresse exaltée, commence un étrange récit, ennuyeux et captivant à la fois. L'œuvre est construite contrairement aux règles habituelles, au bon sens même, et les détails s'entassent autour des choses superflues tandis que sur l'essentiel l'auteur passe avec désinvolture. C'est d'un effet amusant, mais facile. Le père de Monique, après une vie adulée, sombre dans la folie et se suicide ; la mère de Monique, extrêmement belle et passionnée, ne peut survivre à son amour et bientôt se tue. Monique est seule au monde à vingt ans ; elle a le cœur meurtri d'un incompréhensible amour qui, à quatorze ans, l'entraînait vers un petit collégien, Claude Amalvy. Le jeune garçon l'a dédaignée ; capricieux, il n'a pas voulu lui sourire. Elle n'aimera jamais aucun autre homme. Elle cultive avec soin dans son souvenir ce pauvre amour qui n'a pu éclore. Mais, à Constantinople, où elle promène sa chère mélancolie, Monique rencontre Valentine, jeune Anglaise, blessée d'une semblable passion pour le même Claude Amalvy. Seulement, Valentine aima Claude quand son intelligence était déjà formée : elle a subi son charme irrésistible de rêveur, elle a souffert de son ironie froide et artificielle. Les deux jeunes filles s'aiment et réalisent ensemble une vie de contemplation, tout entière tendue vers la pure beauté. Elles sont éprises de lumière, d'harmonie, de sons graves et doux, recluses volontaires, prêtresses d'idéal et d'amitié... Monique mourut la première ; Valentine, pieusement, fit embaumer son corps et mourut elle-même, peu de temps après... Ce roman, peu raisonnable, n'est pas sans valeur. Des idées, trop abondantes, qui débordent et refusent de se tasser ; des visions trop rapides. Et ce talent curieux manque excessivement de bonhomie et de simplicité.

Histoire de France 1226-1320, par CH.-V. LANGLOIS (Hachette).

Ce volume, qui continue la grande histoire de France dont M. Ernest Lavisse dirige la publication, est consacré à saint Louis, à Philippe le Bel, aux derniers Capétiens directs. Il est conçu dans le même esprit que les précédents, également documenté, clair et attrayant. M. Langlois a divisé son étude en deux parties. La première expose les événements politiques de l'intérieur et de l'extérieur, et certes ils sont nombreux à cette époque, des croisades à l'affaire des Templiers. Le récit est très vivant et la personne de saint Louis, par exemple, s'y détache de la manière la plus heureuse. La seconde partie traite des institutions et de la civilisation ; elle est extrêmement remarquable. Ce tableau de la société française au XIIIe siècle, avec le développement des lettres et des arts, est l'œuvre d'un érudit et d'un écrivain de premier ordre.

Cathédrales d'autrefois et usines d'aujourd'hui, (Passé et présent, de Carlyle), préface de JEAN IZOULET (Éditions de la *Revue Blanche*).

M. Camille Bos, ayant traduit le *Past and Present* de Carlyle, crut devoir en changer le titre parce que « *Passé et présent* se rencontre souvent en librairie », et, sans doute aussi, parce que *Cathédrales d'autrefois et usines d'aujourd'hui* plaisait davantage à la brillante imagination de M. Izoulet. C'est une chose bien connue que M. Izoulet n'aime pas les titres simples. Quand il traduisit lui-même *les Héros*, ne trouva-t-il pas indispensable d'intituler cet ouvrage les *Sur-Humains*, — au risque de faire un contresens, ou peu s'en faut ? M. Izoulet, père de Carlyle en France, comme Carlyle est en Angleterre le père de l'Impérialisme, écrivit pour cette traduction une petite préface sur « l'Impérialisme anglais », qui n'est pas, si j'ose dire, dans une musette. Voici le titre des plus beaux chapitres : « Les quatre peuples impériaux, dont un... (*sic*) impérialissime. — L'Angleterre ... (*sic*) impérialissime. — Le quadrilatère Anglais. — Un amiral inquiet, — Un poète suppliant. — Un premier ministre songeur. — La veillée des armes en Angleterre. — La santé de l'âme et du corps, etc. » Quant au contenu de ces chapitres, il n'est pas bien extraordinaire ; mais le style, par sa pédantesque truculence et sa naïve prétention, est... curieux.

De l'ignorance à l'amour, par PAUL JUNKA (Lemerre).

Ce roman à thèse, écrit avec soin, a quelque intérêt. La morale commune, si indulgente aux jeunes hommes qu'elle autorise à « jeter leur gourme » à leur fantaisie, est excessivement sévère aux jeunes filles. Ce n'est pas juste, observe Paul Junka. Anne Grandlieu, orpheline pauvre, très belle et douée d'un rare talent pour la peinture, souffre de la tristesse immense de sa vie isolée. Un homme passe, fort émouvant, tendre et adorateur. Elle croit découvrir en lui des trésors d'affection. Mais la grossièreté de ce personnage lui est révélée à temps. Comme elle commençait à se laisser griser du rêve de l'amour entrevu, elle se reprend. Les pages où est dépeinte la douloureuse résignation de cette raffinée devant l'échec de son espoir sont d'une finesse jolie et vraie... Plus tard, après cinq années de travail et de méditation, quand le succès de son art l'a rendue célèbre, elle épouse Philippe Chambray. Ils s'adorent ; leur bonheur est d'une douceur infinie. Mais Philippe apprend, par des racontars, l'aventure ancienne de sa femme ; et, comme celle-ci est bien trop fière pour se disculper, il s'exagère beaucoup l'importance de ladite aventure. Il ne saurait pardonner, et Anne s'éloigne. Mais une amie secourable, Urgèle, qui était dans la confidence de la jeune femme, expose à Philippe que sa sévérité est excessive : n'a-t-il pas eu des maîtresses avant son mariage ? et Anne ne s'est-elle pas ressaisie à temps, par bonheur ? Et, comme tous les arguments les meilleurs n'arrivent pas à vaincre l'obstination du mari jaloux, Urgèle avoue à Philippe qu'elle l'a jadis aimé : de ce fait, est-elle devenue indigne d'épouser un honnête homme qui sollicite sa main ? Philippe admet que, non, elle n'est pas devenue indigne, pour l'avoir aimé. (C'est très joli, cette casuistique par la fatuité !...) Persuadé enfin, Philippe revient à Anne, et le bonheur recommence, avec, en outre, l'espoir d'un bébé...

Les destinées du moi, par J. LAURENCE (Société d'éditions littéraires).

Il y a toute une doctrine philosophique dans ce petit volume, une cosmologie à laquelle se rattache une éthique. La première partie traite de la constitution du monde, et la deuxième du bien moral. L'éther remplit l'espace et est le récipient de tous les corps simples reconnus par la chimie. Les divers corps simples ne sont que la condensation d'atomes de mêmes espèces. La chimie constate qu'individuellement chaque corps simple est inerte. Il existe donc un atome vivant dont la petitesse échappe à nos meilleurs instruments. L'éther contient donc des atomes inertes et des molécules vitales. Tous les astres de l'espace et tous les êtres des globes sont nés d'une molécule vitale. Celle-ci est un moi indépendant et éternel comme la matière. Chaque moi, à quelque catégorie d'êtres qu'il appartienne, sculpte sa figure dans le temps jusqu'au moment où il a saisi la graine qui transmettra sa forme à ses descendants. Ces formes, parvenues à leur maximum de réalisation, se désagrégeront et se perdront dans l'infini

en même temps que l'astre qui les aura vues naître. Le *transformisme* est un mot inexact et qui doit être remplacé par celui de *variétisme*... Les atomes de l'éther résultent de vibrations. Mais d'où proviennent ces vibrations, qui, pour quelques atomes, produisent la vie même? D'un moteur: Dieu, l'Inconnaissable... Quant à ce globe, la Terre, nous savons, par l'histoire et la réflexion, que l'homme est absolument supérieur à tous les autres êtres parce qu'il possède la raison et la liberté. Par la raison et la liberté, l'homme est responsable de ses actes. L'histoire de l'humanité témoigne d'un progrès continu. Or, le progrès, si lent soit-il, mène au bonheur. La fin de l'homme est le bonheur... M. Jules Levallois a écrit pour cet ouvrage une intéressante préface.

Madame Louis Bonaparte, par C. D'ARJUZON (Calmann-Lévy).

Cet ouvrage fait suite à l'étude que publiait naguère M. d'Arjuzon sur *Hortense de Beauharnais*, et s'étend de 1802 à 1806, du mariage d'Hortense à l'avènement de Louis sur le trône de Hollande. C'est une période intéressante et l'auteur l'a traitée de la manière la plus heureuse. Mme Louis Bonaparte est le centre du récit, mais autour d'elle se groupent un très grand nombre de faits curieux, pittoresques. Il y a, par exemple, une représentation d'*Esther* à la Malmaison, que régla Mme Campan pour qu'elle fût « digne des beaux jours du siècle de Louis XIV ». La tragédie touche à sa fin... « J'irai pleurer au tombeau de nos pères... » Alors, on entend des sanglots dans l'assistance. Le Premier Consul s'informe auprès de Mme Campan de la cause de ce désordre : c'est le prince d'Orange qui joue cette petite comédie et, par cette allusion à son propre sort, tâche d'attendrir le Premier Consul. Mais celui-ci répond seulement : « Alors, ce n'est pas le cas de se retourner ! » Le livre de M. d'Arjuzon est d'une lecture très agréable, par la variété de l'information et l'élégante simplicité de la mise en œuvre.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Hachette, *Le mouvement litteraire contemporain*, par Georges Pellissier. — Chez Colin, une 6e édition, entièrement refondue et mise à jour jusqu'en 1900, de l'*Histoire de la civilisation contemporaine en France*, par Alfred Rambaud; — *La formation du style par l'assimilation des auteurs*, par Antoine Albalat. — Chez Fischbacher, *Drames vécus* (*Un beau-père*), par M. Ernest Creun, ancien conseiller de cour d'appel. — A Brive, *Le contremaître*, pièce sociale en deux actes, par J.-F. Louis Merlet. — Chez Ollendorff, *Le brasseur d'affaires*, pas Georges Ohnet; — *Jours d'été*, par André Theuriet.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Tolstoï et la littérature anglaise. — M. R. E. C. Long, dans la *Review of Reviews* de Londres, rapporte les opinions émises devant lui par Tolstoï *de omni re scibili*, mais notamment sur la littérature anglaise. Celle-ci, selon le grand Russe, manque d'une base philosophique, elle s'occupe trop des contingences, et trop peu des principes. D'ailleurs il ignore Ruskin. Il admire Dickens presque sans réserve, ne dédaigne pas Anthony Trollope, mais exècre Thackeray. Il voit du génie dans Fielding, Smolett, Richardson, Swift, surtout dans Sterne. Ce dernier, déclare-t-il, a exercé sur lui, Tolstoï, « une immense influence ». Qui s'en serait douté?

Ses autres sujets d'admiration? Berkeley et Milton pamphlétaire. De mépris? Milton poète, Goldsmith, Gibbon, Rudyard Kipling, et... Shakespeare.

Un budget bien ordonné. — C'est celui que, dans le *Cornhill Magazine*, M. G. Colmore recommande à quiconque dispose de 20000 francs par an. Voici. Épargne : 1250 ; impôts et charges diverses : 3250 ; ménage : 5200 ; gages des domestiques : 950 ; argent de poche de Monsieur : 1750 ; argent de... réticule de Madame : 1750 ; réparations : 1250 ; vacances : 1250 ; médecin et pharmacien : 750 ; vin : 500 ; tabac : 250 ; chauffage : 300 ; éclairage : 225 ; journaux, revues, livres : 125 ; poste, télégraphe et téléphone : 325 ; divertissements et bienfaisance : 875 francs. La seconde partie du dernier chapitre ne serait certes point ruineuse.

Le pessimisme britannique. — M. Andrew Carnegie se met à écrire ; peut-être songe-t-il à monter un trust de la pensée et du style. En attendant, il déclare dans le *Nineteenth Century* que les Anglais ont tort de se désoler de ce qui se passe dans le monde économique depuis quelque temps. Et pour le prouver, il énumère complaisamment, avec chiffres à l'appui, toutes les industries et branches de commerce où les États-Unis et l'Allemagne ont pris le pas sur la Grande-Bretagne.

Cartes postales antarctiques. — Le vaisseau anglais *Discovery*, capitaine Scott, va partir pour le Pôle Sud ou tout au moins sa banlieue. Voici la combinaison imaginée à ce propos par des collectionneurs de cartes postales illustrées. Le jour où l'expédition quittera Londres, M. Scott leur expédiera une carte n° 1, comportant une vue du bâtiment, et un portrait et un autographe du capitaine. La carte n° 2, décorée d'une carte géographique indiquant la route que compte suivre la *Discovery*, sera mise à la poste par M. Scott dans un port situé à peu près à mi-chemin entre Londres et la Nouvelle-Zélande. La carte n° 3 sera expédiée du dernier port où la *Discovery* fera relâche en Nouvelle-Zélande ; on enverra une photographie d'ensemble des membres de l'expédition et de leur bateau au moment de l'appareillage pour les régions antarctiques. La dernière carte montrera une photographie prise autant que possible au point extrême atteint par l'expédition, et sera envoyée du premier port

touché au retour. Pour ceux de nos lecteurs que cela pourrait intéresser, nous dirons qu'afin de recevoir les quatre cartes il suffit (réclame non payée!) de faire parvenir à Londres deux shillings (2 fr. 50) chez M. E. Wrench, 20, Haymarket.

Comment vit le Tsar. — Selon la *Leisure Hour*, Nicolas II ne lit jamais le moindre livre, et jamais l'on n'a vu une revue entre ses mains. Chaque jour, de une heure à quatre, pendant qu'il cause avec l'impératrice et joue avec leurs babies, un aide de camp lui lit le *Times*, le *Figaro* et la *Gazette de Cologne*. Il se lève à huit heures et demie et se couche à minuit. Il travaille, seul ou avec ses ministres, de neuf à dix heures du matin, de onze heures à une heure, de quatre à sept et de dix heures à minuit. Il fume peu, ne boit de vin qu'à son dîner, et jamais d'alcool. Pas un Russe n'absorbe plus de thé et de caviar.

Les Moustaches de César. — M. R. S. Baker, qui a maintes fois vu de près Guillaume II, affirme, dans le *Pearson's Magazine*, que ce monarque ne ressemble guère aux portraits que l'on trouve de lui partout. Jamais un grand personnage n'a veillé avec autant de soin à ce que l'on retouche ses effigies conformément au type idéal qu'il veut que l'on se fasse de lui. D'abord, l'empereur d'Allemagne a le teint si basané qu'il a l'air d'un trappeur canadien. Ensuite, ses moustaches sont infiniment moins longues que l'on ne croit, et ne forment pas les crocs légendaires. Guillaume II en est d'ailleurs désolé. Il passe son temps à tortiller ces deux annexes, et, en attendant qu'elles aient pris la forme rêvée, il exige que celle-ci figure sur tous ses portraits.

La ville la plus civilisée de l'Empire russe. — C'est Helsingfors, s'il en faut croire ce que dit M. Henry Norman dans le *Scribner's Magazine*. D'ailleurs voici ce qu'il ajoute : — Je ne connais dans le monde aucune ville qui surpasse celle-ci au point de vue de l'ordre, de la propreté, du confortable. » Il ne tarit pas non plus sur l'éclairage électrique, les tramways électriques, « modèles du genre », et le téléphone qui relie toutes les villes et beaucoup de villages de la Finlande entière. Enfin l'organisation finlandaise de l'éducation théorique et pratique des deux sexes lui semble digne d'être imitée par les pays occidentaux réputés les plus progressistes. Il rappelle que, sur 2 380 000 habitants, — c'est-à-dire bien moins que Paris, — l'ex-grand-duché possède une population scolaire de plus de 540 000 personnes, ce qui fait une proportion plus élevée que n'importe où.

Angelo Messedaglia. — Nom absolument inconnu hors de l'Italie, et qui n'est guère plus familier dans la péninsule. Ce fut pourtant celui d'un penseur d'envergure, et, maintenant que celui-ci est mort, on s'efforce de le rendre illustre. La *Nuova Antologia* reproduit le discours prononcé à ce sujet par M. Luigi Luzzatti, dans la séance publique annuelle de l'Académie *dei Lincei*, en présence de Victor-Emmanuel III. On rappelle là les cinquante années de dévouement que Messedaglia consacra successivement aux Universités de Pavie, de Padoue et de Rome. Ce maître, qui fut président *dei Lincei*, avait une culture universelle, au point qu'il menait de front une traduction en vers de Longfellow, un livre sur l' « uranographie d'Homère, » et un autre sur les « problèmes mathématiques de la population ».

Ex-libris d'Allemagne. — M. Ravenscroft Dannis vient de traduire en anglais, sous le titre de : *German Bookplates* (Londres, chez Bell), le grand ouvrage allemand où M. Karl Emich a recueilli et historiographié vingt mille ex-libris des pays germaniques, — et d'ailleurs. Cette réserve est nécessaire, puisque M. Karl Emich commence par rappeler les ex-libris de l'antiquité. Le plus vieux que l'on connaisse est l'étiquette que, quatorze siècles avant notre ère, Aménophis III faisait coller sur tous les papyrus de sa bibliothèque. L'ex-libris dessiné par Lina Burger en 1895 pour Bismarck porte un chêne, au pied duquel l'herbe est semée de trèfle. Celui exécuté en 1896 par Emil Dœple pour Guillaume II porte l'écusson impérial, et quatre volumes dressés de façon à dessiner l'initiale *W* (Wilhelm).

Une histoire du jeu de billard. — On la trouve dans un tout récent numéro de la *Quarterly Review*. Le billard a été introduit en Angleterre sous le règne d'Élisabeth. Lorsqu'il s'agit de pourvoir à l'éducation du futur Edouard VII, on ne manqua pas de lui donner un officiel professeur de billard, dans la personne de Dufton, élève de John Roberts. Celui-ci avait l'habitude de donner à quiconque trois cents points sur mille, et ne fut jamais battu de 1849 à 1869, date de sa mort. Le championnat appartient actuellement à Joseph Bennet, que personne n'a osé défier depuis 1885.

Les Mécènes d'Italie entrent en rivalité décidée avec ceux d'Amérique. Le sénateur Barracco possède une collection très nombreuse et très précieuse de sculptures grecques, égyptiennes, assyro-kaldéennes, etc. Il en fait cadeau à la ville de Rome, et se charge de la construction du musée voulu. Il ne demande que la cession gratuite du terrain.

Julien l'Apostat. — M. Gaetano Negri vient de consacrer un volume (Milan, chez Hœpli) à l'examen de cette figure si énigmatique. L'auteur ne dissimule point son admiration pour l'antiquité païenne et s'efforce de montrer que la « grande pensée » du règne de Julien n'était pas si folle qu'on le dit. Les pages sont très attachantes qui décrivent le suprême foyer de l'hellénisme, à Nicomédie, la ville où le neveu de Constantin se nourrit de néo-platonicisme sous la direction du docte Mardonios. M. Negri établit que son héros était un précurseur, puis qu'à peine parvenu au trône il proclama l'absolue liberté des cultes.

Les ancêtres de Shakespeare. — Mme C. C. Stopes, dans un volume récent, *Shakespeare's Family*, entend démontrer que ces ancêtres appartenaient à la meilleure noblesse. *Literature* lui riposte que cela n'aurait pas la

moindre importance, mais que d'ailleurs la thèse est chanceuse à soutenir. Le nom de Shakespeare était l'un des plus communs dans l'Angleterre du XVIe siècle. Et puis tous les documents allégués par Mrs. Stopes sont contestables. Du côté paternel, on ne peut remonter authentiquement que jusqu'à l'aïeul du grand Will, et cet aïeul était un petit cultivateur pas le moins du monde noble.

Les œuvres méconnues de Boïto. — Arrigo Boïto est devenu célèbre du jour au lendemain avec son *Mefistofele.* Beaucoup de gens s'imaginent que ce fut là son œuvre de début. Il y a là une erreur singulière, que M. Lorenzo Parodi veut réparer dans le *Caffaro.* Boïto, dès 1861, a écrit les paroles et la moitié de la musique d'une cantate qu'il intitulait: *le Mystère des sœurs d'Italie.* Il a fait aussi un hymne-marche pour la Société italienne de gymnastique de Trieste et une barcarolle. C'est tout. Entre ses deux triomphes de *Mafistofele,* il y a vingt-cinq ans, et de *Nerone,* il y a peu de semaines, il n'a rien donné au public. On ne saurait se permettre une pareille discrétion que lorsque l'on se sent capable de suppléer à la quantité par la qualité. Il est vrai que c'est le cas de Boïto.

Les tirages de la librairie américaine. — Le *World,* de New-York, donne la liste des livres américains dont il a été vendu plus de 50 000 exemplaires depuis le début de la présente année. Ces livres sont au nombre de 29, et l'on y trouve un surprenant amalgame d'œuvres d'art et de romans-feuilletons. Le record est détenu par le *David Harum* de M. Edwin N. Westcott: 480 000 exemplaires. Le deuxième rang appartient au *Richard Carvel,* de M. Winston Churchill: 400 000, et le troisième à *Whon Knighthood wasin Flower,* de M. Charles Major: 313 000. Puis viennent, pêle-mêle, du Marie Corelli et du Mrs. Humphry Ward, du Rudyard Kipling et du Zangwill, sans compter l'inévitable Marion Crawford.

Berlin jugé par un Yankee. — Ce Yankee est M. Sidney Whitman, et il déclare dans le *Harper's Magazine* que Berlin est la mieux administrée de toutes les villes de l'ancien continent, et que même elle est tellement administrée qu'elle en devient fastidieuse. En y débarquant de chemin de fer, on est frappé de l'allure automatique de tout être humain qui occupe un emploi quelconque dans la gare, et de l'absence de toute affiche-réclame. On ne tarde pas à s'apercevoir que c'est là, selon M. Sidney Whitman, un résumé de la capitale entière, où tout le monde semble fonctionnaire à moitié militarisé, et où rien n'égaye l'extérieur des maisons ni les voies publiques.

Le match dantesque. — Deux Italiens, M. Acquaticci de Treia, et un autre, dont l'on néglige de nous donner le nom, ont voué leur existence à collectionner les éditions de la *Divina Commedia,* raconte M. Americo Scarlatti dans la *Minerva.* M. Acquaticci a découvert 214 éditions, et son rival aussi. Celui-ci a trouvé un moyen merveilleux de l'emporter définitivement. Il a fait composer et imprimer à Pise une 215e édition, en veillant à ce qu'on en tirât un seul exemplaire.

La littérature à l'usine. — Les cigariers et cigarières de New-York sont presque tous des Espagnols, ou des Cubains, ou des Mexicains. Ce qui ne les a pas empêchés de s'organiser en une trade-union dont le règlement est d'une sévérité rare, même en ce pays dit anglo-saxon. Il est défendu de parler ou chuchoter durant le travail. Mais chaque atelier possède un lecteur ou une lectrice, payé sur la caisse de la Trade-Union. Cette espèce de fonctionnaire entre à l'usine et en sort en même temps que le reste du personnel. On a choisi quelqu'un qui ait une forte voix, une prononciation et une diction correctes, et une parfaite connaissance de la langue espagnole. On l'installe devant une petite table au milieu de l'atelier, avec de l'eau à sa portée et des cigares ou cigarettes. Et toute la journée il lit à haute voix. Il en résulte que les ouvriers et ouvrières de cet établissement se distrayent l'esprit en travaillant des mains, et sont arrivés à une culture scientifique, philosophique et littéraire, absolument remarquable. C'est à l'*Evening Post* de New-York que nous empruntons cette curieuse information.

L'organisation de la Confédération Australienne va rendre indispensable une réforme qui fera la joie des féministes. Tel est du moins l'avis exposé par M. Fitchett dans sa *Review of Reviews* de Sydney. En effet, les États qui n'ont pas encore donné aux femmes le droit de vote vont être forcés de le leur accorder, s'ils ne veulent pas se laisser « primer », dans le parlement fédéral, par les États « féministes » qui, n'ayant pas plus d'habitants, ont cependant deux fois plus d'électeurs.

Le lieu de naissance du drapeau des États-Unis est, selon le *Sunday-Strand,* dans le village de Great-Bingham, près de Northampton, c'est-à-dire en Angleterre. C'est de là que l'arrière-grand-père de George Washington partit pour l'Amérique en 1659. Or, on voit dans la petite église de l'endroit la tombe de Lawrence, femme de l'émigrant, et sur cette tombe, est gravé le blason de la famille : trois barres horizontales, avec trois étoiles dans le coin supérieur de droite.

Le nationalisme en littérature aux États-Unis. — Il a pour champion résolu M. George H. Warner, qui explique, dans le *New-York Times,* ce qui suit. Depuis qu'existe le peuple Yankee, il a possédé 6 500 écrivains de tout rang et de toute catégorie. Or, sur cet ensemble imposant, 700 personnalités *seulement* sont nées hors des États-Unis. L'auteur ne semble pas se douter que dans aucune littérature du monde on ne trouverait une aussi considérable proportion d'exotiques. Sur les 700, un contingent de 227 provient d'Angleterre, 86 d'Écosse, 95 d'Irlande, 28 de France, etc. Il y a aussi un Birman, un Chinois, un Cynghalais, un Persan, quatre indigènes des îles Hawaï, un indigène des Philippines, et un du Sénégal.

R. CANDIANI.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des Deux Revues), 19, rue des Saints-Pères. — 41059   *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 13 JUILLET 1901.

LE CENTENAIRE DE LA SIGNATURE
DU CONCORDAT
(16 juillet 1801).

I

Le 16 juillet, à deux heures du matin, il y aura tout juste cent ans que fut signé à Paris le Concordat passé entre Bonaparte et Pie VII.

Cet acte capital, que Napoléon à Sainte-Hélène regardait comme la plus grande faute de sa vie et qui a résisté à tant d'assauts dans le cours du XIXe siècle, on peut en penser ce qu'on voudra, force nous est bien de reconnaître que, depuis cent ans, il nous a donné la paix religieuse. Et cent ans de paix, même relative, ne sont pas à dédaigner.

Je voudrais aujourd'hui raconter, à l'aide des documents nouveaux, tout récemment mis au jour (1), la négociation si laborieuse et par instants si dramatique à laquelle le Concordat donna lieu, de novembre 1800 à juillet 1801 (2). Car il ne nous est point tombé du ciel miraculeusement, comme beaucoup de gens se l'imaginent. Cacault, qui fut chargé de le négocier à Rome, disait qu'il était l'œuvre d'un héros et d'un saint. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les instruments dont le pape et le Premier Consul se servirent pour arriver à leurs fins étaient singulièrement mêlés.

(1) *Documents sur la négociation du Concordat*, par le comte Boulay de la Meurthe (1 vol. gr. in-8°, Leroux).

(2) *Les Origines du Concordat*, par Léon Séché (2 vol. in-8°, Delagrave.

Si, du côté de Rome, au cours de la négociation, le bon Dieu montra de temps en temps le bout de son nez, du côté de Paris on ne vit guère que celui du diable. Et le diable, ici, était à double face : dans la coulisse il avait la figure blafarde de Talleyrand ; sur le théâtre, la figure rougeaude de l'abbé Bernier.

Comment l'ancien curé de Saint-Laud d'Angers, était-il parvenu à gagner la confiance de Bonaparte au point d'avoir été choisi par lui de préférence à tout autre pour négocier la paix religieuse avec les mandataires du souverain pontife? C'est ce que je vais dire avant d'aborder le fond même de la question, car il importe que le lecteur connaisse bien ce personnage.

L'abbé Bernier était curé de Saint-Laud au début de la Révolution. Lors de la mise en pratique de la Constitution civile, il ne se contenta pas de refuser le serment, il voulut frapper l'imagination de ses paroissiens, et, par un miracle qu'il prédit en leur faisant ses adieux, les vases sacrés disparurent, les cloches refusèrent de sonner, les cierges de fournir de la lumière pour la première messe du curé constitutionnel. Il avait enlevé les clefs de la sacristie, remonté les cordes des cloches et mouillé les mèches des cierges. « Trait indigne de l'histoire ! » s'écrie un de ses biographes (1). Non, car il trahit cet esprit de fraude et de duplicité dont le curé de Saint-Laud allait dorénavant utiliser toutes les ressources. Qu'on veuille bien se rappeler l'influence prépondérante qu'il exerça durant des années dans les conseils de l'armée vendéenne. Il y était entré par la flagornerie

(1) *Dict. historique et géog. de Maine-et-Loire*, par Célestin Port.

et le mensonge (1); il en sortit par un marché inavouable, après y avoir régné par la division, l'ostracisme et la ruse. La légende dit même par le crime, mais ce n'est qu'une légende et, faute de preuves matérielles, nul n'a le droit de l'accuser du meurtre de Stofflet et de Marigny. Cependant ici la légende est presque de l'histoire ; c'est la voix du sang, c'est le cri du peuple, c'est la malédiction des milliers de paysans qui, sur la foi de ses beaux discours, se firent tuer pour la défense du trône et de l'autel... Et l'homme qui joue avec les choses saintes comme avec une guitare; l'homme qui, le même jour, demande à Hoche un passeport pour la Suisse et au comte d'Artois des pouvoirs officiels; qui vend son âme au plus offrant et dernier enchérisseur, cet homme-là est capable de tout, et je ne m'étonne pas que, lorsque Bernier revint en Anjou, coiffé de la mitre, il ait trouvé chaque matin un baquet de sang à sa porte !... Au fond, l'abbé Bernier ne croyait à rien, et le général Hoche l'avait bien jugé, quand il écrivait au Directoire (le 21 frimaire an IV), que le gouvernement pouvait compter plus encore sur son ambition que sur son zèle. Tant qu'il avait cru au retour possible des Bourbons avec l'appui de la Russie ou de l'Angleterre, il s'était contenté du titre d'agent général qu'il avait pris parmi les Vendéens pour en imposer davantage aux coalisés. Mais lorsque Bonaparte devint premier consul, il devina le maître de la France, et se tourna de son côté. Il avait à Paris un émissaire nommé Martin Dubois. Le 3 décembre 1799, il lui écrivait du pays de Mauges :

Faites entendre que je puis beaucoup dans le dénouement qui se prépare. J'ai la confiance des paysans, celle des chefs ne me fera pas défaut. Qu'on me fasse des propositions, qu'on vienne à moi, car vous sentez bien que je veux avoir la main forcée. Une fois entré en pourparler, vous verrez de quelle manière je conduirai la barque (2).

Et le général Hédouville, par ordre de Bonaparte, se mettait immédiatement à sa recherche et le faisait venir à Angers où Bernier lui promettait que d'Autichamp et ses compagnons déposeraient les armes, s'il s'engageait de son côté à lui procurer l'accès de Bonaparte. Et le 18 janvier 1800, la paix était acceptée avec reconnaissance à Montfaucon-sur-Moine par tous les chefs et officiers vendéens de la rive gauche de la Loire ; et le 26 du même mois, Bernier, sous le nom du *citoyen Deschamps*, arrivait à Paris où il dînait avec le Premier Consul à la Malmaison et successivement chez les autres consuls et différents ministres.

Dans le court espace de deux mois, le curé de Saint-Laud avait achevé sa conversion à gauche. N'allez pas croire au moins que Bonaparte fut dupe de son jeu. Il savait pertinemment que le crédit de l'abbé était en décadence en Vendée et que c'était uniquement par ambition qu'il se rapprochait de lui ; mais il n'était pas fâché de montrer à la coalition et aux émigrés, au moment même où l'on attentait à sa vie, qu'il employait à la pacification du pays le dangereux agitateur qui, durant la guerre de Vendée, avait été leur porte-voix, leur instrument : c'est pour cela qu'il avait voulu que Bernier, à peine arrivé à Paris, parût avec toute la publicité possible. » — « Je sais que c'est un scélérat, disait-il à Volney, mais j'ai besoin de lui ». Et pour lui ôter l'envie de retourner, comme le chien de l'Écriture, à son premier vomissement, il l'enchaîna tout de suite par des égards et des faveurs. De son côté, c'est une justice à rendre à Bernier que du jour où le Premier Consul accepta ses offres de service, il se donna tout entier sans arrière-pensée et sans réserve. Il fit plus, il dépouilla le vieil homme et redevint, comme par l'effet d'un charme, au contact de Mgr Spina, délégué du pape, le prêtre correct, attaché à ses devoirs, respectueux des libertés gallicanes, qu'il était avant la Révolution, dans sa cure de Saint-Laud.

Tout ce qui lui resta de l'ancien partisan, ce fut une humeur batailleuse et une vanité qui le rendit parfois ridicule. On ne peut pas demander à un pécheur qui se convertit d'acquérir en un jour toutes les vertus des saints. Constant raconte en ses *Mémoires* que Bonaparte, s'entretenant avec son frère Joseph et Cambacérès des conférences sur le Concordat, leur dit une fois que l'abbé Bernier faisait peur aux prélats italiens par la véhémence de sa logique. « Rien n'était plus singulier, ajoutait-il, que le contraste de ses manières rudes et disputeuses avec les formes polies et le ton mielleux des prélats.... » Il faut dire aussi que son masque prévenait peu à première vue en sa faveur. Il avait la tête grosse, une figure pleine et commune, de petits yeux caves et, sans être tout à fait louche, il dirigeait rarement l'œil en droite ligne vers l'objet visuel ; en somme, dit Barré, ancien commissaire des guerres que le général Hédouville avait chargé de découvrir la retraite de Bernier dans les Mauges, il avait un air faux, et un abord qui était loin d'inspirer la confiance. Il finit cependant par l'inspirer aux prélats romains comme il l'avait inspirée à Bonaparte.

Certes le Premier Consul aurait pu opposer à

(1) En faisant courir le bruit, pour se donner de l'importance, que l'évêque d'Angers, en se retirant, lui avait délégué tous ses pouvoirs. Et lui qui, à l'aide de documents venus de Rome en cachette, avait convaincu le faux évêque d'Agra de supercherie, il ne craignit pas de s'attribuer de fait la juridiction [illegible]. L'évêque Lory le désavoua publiquement le [illegible] an II.

(2) Chassin, *les Pacifications de l'Ouest*, t. III.

Mgr Spina un négociateur plus digne. Il n'avait que l'embarras du choix. Sans parler de l'abbé Grégoire que Rome avait craint un moment de trouver devant elle et qui aurait certainement refusé de jouer le rôle de l'abbé Bernier, puisqu'il était hostile à toute idée de Concordat, Bonaparte aurait pu prendre l'abbé Émery qui, par son savoir, sa conduite irréprochable, l'estime générale dont il jouissait, son attitude décidée à l'égard de la promesse de fidélité qui venait d'être imposée à tous les ecclésiastiques, semblait tout désigné pour remplir ce poste d'honneur et de confiance. Mais il avait ses raisons, et nous avons dit lesquelles, pour lui préférer l'abbé Bernier. Quelles que soient, d'ailleurs, les rancunes que l'esprit de parti garde encore à sa mémoire, on est bien forcé de reconnaître que l'ancien curé de Saint-Laud s'acquitta de sa mission avec un zèle, une fidélité toute militaire. Je dis bien fidélité, parce que, dans la longue négociation du Concordat, il ne fit qu'exécuter les instructions de Bonaparte et que rien ne fut laissé à son initiative.

II

On connaît les préliminaires de cette négociation. Au mois de juin 1800, Bonaparte passant par Verceil, après Marengo, reçut la visite du cardinal Martiniana et en profita pour lui dire qu'il voulait faire cadeau au pape de trente millions de catholiques français, que son intention était de restaurer la religion en France, que les intrus du premier et du second ordre étaient un tas de brigands déshonorés dont il était résolu à se débarrasser, que les diocèses étaient anciennement trop multipliés et qu'il fallait en restreindre le nombre; qu'il désirait établir un clergé vierge ; que quelques-uns des anciens évêques n'étaient nullement considérés dans leurs diocèses où ils ne résidaient jamais; que plusieurs n'avaient émigré que pour cabaler et qu'il ne voulait pas les reprendre ; qu'on traiterait avec eux de leurs démissions et qu'il leur ferait un traitement convenable ; qu'en attendant qu'il pût doter le clergé avec des biens-fonds, il lui assurerait un sort très honnête, mais sans magnificence, et que le plus pauvre des évêques aurait quinze mille livres de rente; que l'exercice de la juridiction spirituelle du pape reprendrait librement son cours en France; que le pape seul instituerait les évêques et qu'ils seraient nommés par celui qui administrerait l'autorité souveraine; enfin qu'il voulait rétablir le pape dans la possession de tous ses États.

Cette conversation, dans laquelle furent jetées les bases du Concordat, avait eu lieu le 25 juin 1800. Le lendemain même, à la prière de Bonaparte, le comte Altiaci, neveu du cardinal Martiniana, partait pour Rome avec une lettre de son oncle où toutes ces propositions étaient consignées, et il déclarait au Saint-Père qu'il porterait sa réponse à Verceil où l'attendait le courrier de Bonaparte.

Quelques jours après, Mgr Spina, archevêque de Corinthe, se rendait à Verceil où devaient avoir lieu les premières conférences ; mais en arrivant à Florence, il apprit par une lettre du cardinal Martiniana que Bonaparte était parti pour Paris où il lui donnait rendez-vous ; et ce n'est que dans les premiers jours de novembre, quand Rome eut pris le temps de la réflexion, que l'envoyé du pape arriva à Paris.

Reçu le 6 en audience particulière par M. de Talleyrand, il fut abouché le 8 avec l'abbé Bernier, et la négociation fut entamée séance tenante. La discussion porta d'abord sur la démission générale des évêques dont Bonaparte faisait une condition *sine quâ non* et sur la question des biens ecclésiastiques. Sur le premier point, Mgr Spina éleva une protestation où la politique tenait autant de place que la religion. Le pape, suivant lui, excéderait son droit en demandant à tous les évêques de l'ancien régime de démissionner — car il n'était pas encore question des évêques constitutionnels. Mais en admettant que les circonstances lui en fissent un devoir, il y avait à craindre qu'une pareille demande ne déchaînât en France un nouveau schisme. Il proposait donc de recourir au moyen terme que voici : on inviterait les évêques à adresser à leurs diocésains un mandement sur la soumission qu'on doit au gouvernement, après quoi on les autoriserait à rentrer dans leurs églises.

Et si, dans le nombre, il s'en trouvait quelques-uns dont la rentrée pouvait être un objet de discorde, le souverain pontife n'hésiterait pas à leur demander leur démission et, en cas de refus, à pourvoir, d'accord avec le gouvernement, à l'administration de leur diocèse.

On voit que sur cette question primordiale, les négociateurs n'étaient pas très loin de s'entendre. Sur celle des biens ecclésiastiques, ils tombèrent assez vite d'accord. Le 12 novembre, Bernier proposa à Mgr Spina d'adopter comme base fondamentale de toute réunion, que les acquisitions des biens ecclésiastiques dits nationaux seraient maintenues et ratifiées par l'Église. Trois jours après, l'archevêque de Corinthe lui répondit que Sa Sainteté, tout en protestant contre l'aliénation de ces biens, considérés par l'Église comme *vota fidelium, patrimonium pauperum, sacrificia peccatorum*, était disposée à faire usage de toute son indulgence envers leurs acquéreurs, à condition pourtant que le gouvernement assurerait l'existence non seulement des évêques, mais encore des curés et des autres ministres inférieurs, qu'il rétablirait les séminaires et qu'il rendrait

aux églises et aux ecclésiastiques tous les biens qui n'étaient point aliénés. Cette condition n'était point pour surprendre Bonaparte, puisqu'il avait déclaré à Verceil qu'il assurerait au clergé un sort honnête. La négociation marchait donc à souhait, mais bientôt l'archevêque de Corinthe s'aperçut que sous les bonnes dispositions du Premier Consul, se cachait plus d'un piège. Ainsi, la Religion qui dans le principe devait être rétablie comme *dominante*, n'était plus à présent que la Religion de la grande majorité des citoyens français. L'Église de France était réduite à cinquante évêchés et douze métropoles, et les évêques constitutionnels qui devaient être sacrifiés dans le principe étaient maintenant traités sur le même pied que les évêques légitimes dans l'article du projet où il était dit que le pape inviterait les titulaires *quelconques* des évêchés français à se démettre de leurs sièges. De plus, les ecclésiastiques qui dans ces derniers temps étaient entrés après leur consécration dans les liens du mariage, devaient être réputés simples citoyens et réduits comme tels à la communion laïque. Enfin les évêques qui avaient exercé en France des fonctions épiscopales sans avoir été canoniquement institués par le Saint-Siège, et les prêtres qui avaient été pourvus par eux, devaient être de droit réunis au Saint-Siège, s'ils déclaraient simplement et volontairement à Sa Sainteté vouloir se conformer aux règles contenues dans les articles du Concordat.

Tout cela, évidemment, n'était pas l'abomination de la désolation, mais enfin le programme de Verceil ne renfermait rien de semblable. Encore, si Bonaparte avait tenu la promesse qu'il avait faite au pape de lui rendre ses provinces perdues! Mais non, pour toutes étrennes, il s'était contenté d'annoncer à Mgr Spina, le 9 janvier, que les Légations seraient rendues à la Cisalpine et qu'Ancône serait occupé par Murat sans toucher à l'administration pontificale. De ce côté encore, les espérances du pape étaient cruellement déçues. Quelle était donc la cause du changement d'attitude de Bonaparte? Il y en avait plus d'une. D'abord, en revenant d'Italie, pour rassurer les Constitutionnels sur ses intentions et au risque de paraître se contredire, il avait reçu l'abbé Grégoire qui, à la suite de leur entretien, lui avait adressé plusieurs mémoires sur le règlement des affaires ecclésiastiques. Puis, le clergé constitutionnel, mis dans le secret des conférences, s'agitait pour obtenir, au banquet de la réconciliation religieuse, la place à laquelle il avait certainement droit; enfin Talleyrand, qui tenait les fils de la négociation, les brouillait comme à plaisir, et Bonaparte était convaincu que le meilleur moyen d'arriver à un arrangement profitable avec la cour de Rome était de lui tenir la dragée haute.

Mais il avait affaire à forte partie. Mgr Spina avait déjà prévenu l'abbé Bernier qu'il lui serait impossible de mettre sa signature au bas d'une convention dont quelques articles étaient inconnus du Saint-Père. Quand on lui demanda de signer le projet que je viens de résumer, il renouvela sa déclaration, ajoutant, pour montrer sa bonne-volonté, qu'il se prêterait de grand cœur à la combinaison que voici : le traité serait envoyé à Rome comme projet, après avoir été certifié par lui et par l'abbé Bernier et dans les mêmes termes, et le souverain pontife serait prié de répondre au Premier Consul dans le plus court délai possible. C'est ainsi, disait-il, que les choses s'étaient passées en 1515 pour la préparation du Concordat conclu entre François Ier et Léon X. Mais Talleyrand n'entendait pas de cette oreille-là et il signifia à l'archevêque de Corinthe que, s'il persistait dans ses dispositions, sa présence à Paris deviendrait inutile. Comment allait-on sortir de cette impasse? Étant donné le caractère officieux de la mission de Mgr Spina, on ne pouvait pas espérer d'obtenir par l'intimidation ce qu'il n'avait pas le droit d'accorder. L'expulser, comme le Directoire l'avait fait pour Pieracchi, en 1796, c'était aller de gaieté de cœur au-devant d'une rupture qui pourrait être définitive. Il n'y avait réellement qu'un seul moyen de tout concilier, c'était d'envoyer le projet de convention à Rome, ainsi que le proposait le négociateur du pape.

Bonaparte s'arrêta donc à ce parti, après avoir crié, tempêté, menacé comme à son ordinaire. Seulement, comme il était pressé de conclure, il rédigea lui-même un projet plus court et tout aussi substantiel que les autres, où il n'était question de l'Église constitutionnelle que pour régler la situation des ecclésiastiques qui, comme Talleyrand, étaient entrés, depuis leur consécration, dans les liens du mariage. Après quoi, il chargea Cacault d'aller à Rome discuter cette convention et les intérêts temporels de la République. Cacault serait porteur d'un double plein pouvoir : un pour le spirituel, l'autre pour le temporel. La convention serait signée à Rome par lui et un « individu » désigné par le pape, et la cour de Rome enverrait en même temps à Mgr Spina sa ratification, qui serait échangée à Paris vingt-quatre heures après l'arrivée du courrier.

Tout cela, suivant l'habitude de Bonaparte, était réglé militairement. Mais par suite de retards imputables à l'hésitation de Cacault, au remaniement de certains articles, à la mauvaise humeur de Talleyrand, ce n'est que vingt jours après que le projet de convention rédigé par le Premier Consul fut notifié à Mgr Spina; en sorte que le courrier Livio Palmoni, qui devait l'emporter à Rome, ne put partir que dans la nuit du 26 au 27 février 1801.

III

Cacault, qui était de Nantes, avait laissé un excellent souvenir à Rome, qu'il aimait comme une seconde patrie. C'est lui qui avait négocié le traité de Tolentino, et il n'avait pas dépendu de lui que les conditions en fussent moins dures. Diplomate de carrière, formé à l'école de Talleyrand dont il avait été le secrétaire à Naples, il avait embrassé et servi loyalement la cause de la Révolution dans tous les postes qu'il avait remplis depuis 1789, mais il y avait laissé aussi la plupart de ses illusions. « Je suis un révolutionnaire corrigé », disait-il un jour à Artaud, son secrétaire d'ambassade à Rome. Aussi le Vatican, qui avait tant eu à se plaindre des autres représentants du Directoire, n'avait-il eu qu'à se louer des procédés de Cacault. Souple et franc comme un Breton de la Loire qu'il était, il n'entendait rien aux finesses astucieuses de la diplomatie ; toute sa politique consistait à jouer cartes sur table. Sa nomination fut donc bien accueillie à Rome et son arrivée aussi. Le 9 avril, à peine installé à l'auberge qu'il avait louée en entier au centre de la ville, il rendit visite à la première heure au cardinal secrétaire d'État, et dans l'après-midi au pape ; ils lui expliquèrent, l'un après l'autre et presque dans les mêmes termes, comment l'affaire du Concordat n'était pas encore terminée. Le pape avait examiné d'abord et étudié le projet de convention en particulier ; puis il avait été distribué à une commission de douze cardinaux, sous le sceau du secret. Les cardinaux s'étaient réunis pour en conférer, et chacun avait donné par écrit son avis au pape. On travaillait en ce moment au relevé des opinions, et d'après le calcul de Pie VII, le tout serait terminé dans une quinzaine de jours et envoyé à Paris. Le pape, comme l'écrivait le lendemain Cacault à Talleyrand, lui avait paru décidé à accorder tous les articles proposés, en changeant seulement certaines expressions. Il voulait donner au gouvernement français, en se plaçant lui-même dans la situation du Premier Consul, la facilité et les moyens d'accomplir ses vues bienfaisantes. Lorsque l'ouvrage serait arrivé à sa fin, il lui en serait donné communication : le pape désirait, en effet, entendre ses observations. Mais, comme lui, Cacault n'avait aucune connaissance dans la matière, il se bornerait à faire son possible pour ramener Rome au texte de l'acte proposé.

Il ignorait, quand il écrivait ce dernier paragraphe, que l'abbé Bernier, pour faciliter au pape l'adoption du projet de Bonaparte, et aussi pour se ménager ses bonnes grâces, avait confié en secret à Mgr Spina des variantes de rédaction comme susceptibles d'être admises par le Premier Consul.

Quelles étaient ces variantes? Je m'empresse de dire qu'elles différaient en somme assez peu du projet de convention. La pensée de Bonaparte y était plutôt délayée que travestie, et sur les points qui devaient paraître les plus durs à Rome, Bernier s'était efforcé d'en adoucir les termes. Du reste, en voici le texte exact que je place en regard de celui du projet de Bonaparte pour permettre au lecteur de mieux en juger :

PROJET DE CONVENTION
2 février 1801.

TITRE PREMIER

Art. 1er. — Le gouvernement de la République française reconnaissant que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des citoyens français, il sera fait de concert, par le gouvernement de la République et le Saint-Siège, une nouvelle circonscription des diocèses catholiques français.

Art. 2. — Les titulaires actuels, à quelque titre que ce soit, des évêchés français, seront invités par Sa Sainteté à se démettre. Les sièges de ceux qui se refuseraient à cette mesure que commande le bien de l'Église, seront déclarés vacants par l'autorité du chef suprême de l'Église.

TITRE DEUXIÈME

Art. 1er. — Le premier Consul nommera, dans les trois mois qui suivront la publication de la Bulle de Sa Sainteté, aux archevêchés et évêchés de la nouvelle circonscription. Sa Sainteté s'engage à conférer l'institution canonique dans les formes accoutumées aussitôt que les modifications lui seront notifiées.

Art. 2. — Les nominations aux évêchés vacants seront également faites par le Premier Consul.

TITRE SIXIÈME

Art. 1er. — Les ecclésiastiques qui sont entrés depuis leur consécration dans les liens du mariage ou qui par d'autres actes ont notoirement renoncé à l'état ecclésiastique rentreront dans la classe des simples citoyens et seront admis comme tels à la communion laïque.

VARIANTES DE L'ABBÉ BERNIER
25 février 1801.

Art. 1er. — Le gouvernement français reconnait que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des citoyens français. *Il l'adopte pour sa religion particulière : il protégera la publicité du culte, sans préjudice à la liberté d'aucun autre.*

Art. 2. — Il sera fait de concert entre lui et le Saint-Siège une nouvelle circonscription des diocèses français : *leur nombre sera réduit, de telle manière néanmoins qu'il suffise aux besoins spirituels des fidèles.*

Art. 3. — *Le gouvernement déclare que, vu les circonstances, il ne pourrait allier le maintien de la paix intérieure avec le retour de la religion catholique en France, sans l'abdication préalable de tous les évêques,* quel que soit leur titre. *Sa Sainteté accepte et ratifie cette disposition pour le bien de la paix et de la religion, et déclare qu'elle ne reconnaitra pour évêques titulaires des évêchés conservés en France, que ceux qui lui seront désignés par le Premier Consul dans les trois mois de la publication de la Bulle, et institués canoniquement par elle.*

Art. 17. — Les ecclésiastiques qui sont entrés depuis leur consécration dans les liens du mariage, ou qui, par d'autres actes, ont notoirement renoncé à l'état ecclésiastique, rentreront dans la classe des simples citoyens, et *pourront, s'ils le demandent, être admis à la communion de l'Eglise, mais parmi les laïques seulement.*

Je passe sur les autres variantes de l'abbé Bernier qui n'avaient aucune importance.

Ainsi, sur l'article 1er du projet de convention, la cour de Rome pouvait espérer, d'après le curé de Saint-Laud, que la religion catholique qui, de *dominante* qu'elle était dans le premier projet, n'était plus que *la religion de la grande majorité des citoyens français*, serait adoptée par le gouvernement français pour sa religion *particulière*.

Sur l'article 2, où il était question de la démission générale des évêques, *quel que soit leur titre*, Bernier ne laissait aucune illusion au pape : les évêques constitutionnels — et c'était là la grosse difficulté, le point délicat entre tous — devaient être traités sur le même pied que les évêques légitimes. Mais le mot *démission* était remplacé par celui d'*abdication* qui laissait la porte ouverte à un compromis, c'est-à-dire que dans le projet définitif, au lieu d'être invités par le pape à démissionner, les évêques constitutionnels et autres pourraient être forcés d'abdiquer. Par qui? comment? Restait à trouver la formule.

Malgré tout, ce projet de convention parut extrêmement dur au pape et fut l'objet de discussions très vives dans le sein de la petite congrégation chargée de l'examiner. Nous avons vu que Pie VII avait fait espérer à Cacault que le travail de la commission serait terminé dans une quinzaine de jours. Six semaines s'étaient passées, qu'il ne l'était pas encore. Quelle était donc la cause de ce retard? Hélas! il faut bien le dire : elle était plus *temporelle* que *spirituelle*. Pendant que la grande congrégation revisait le contre-projet de la petite, Consalvi enjoignait à Mgr Spina, qui attendait à Paris, de réclamer formellement la restitution des provinces conquises, avec une indemnité pour Avignon. Il ne devait pas oublier non plus d'entretenir le Premier Consul des biens nationaux romains et de s'appuyer dans toutes ses revendications sur le ministre de l'empereur de Russie. Car le pape, qui ne pouvait oublier qu'il était roi — et quel roi! — avait fait toutes sortes d'avances au tsar Paul Ier, en dépit de son caractère schismatique, pour rentrer en possession des provinces ecclé siastiques. C'est pour cela qu'il avait rétabli en bonne et due forme en Russie la Société de Jésus mise au ban des nations catholiques, et qu'il se montrait disposé à laisser prendre au tsar le titre de grand maître de l'Ordre de Malte, qui avait été jusqu'ici la pierre d'achoppement entre la cour impériale de Saint-Pétersbourg et le Saint-Siège. Mais on a beau être assis sur le trône de Saint-Pierre, on ne saurait tout prévoir. A l'heure où la Curie dressait ce magnifique échafaudage, Paul Ier mourut. Force était donc au pape de se retourner d'un autre côté. Mais lequel? il était en froid avec l'Autriche, en délicatesse avec Naples, et le roi d'Espagne venait de lui prouver son peu d'attachement en expulsant tous les Jésuites qui étaient rentrés sans sa permission. Dans ces circonstances, il lui parut que ce qu'il avait encore de mieux à faire, c'était de se jeter dans les bras de Bonaparte. Mais ses exigences religieuses l'effrayaient. Il ne pouvait admettre sans modification les articles des biens nationaux, de la nomination aux évêchés, de la démission des évêques. « Nous ne différons, disait-il à Cacault, que dans les tournures et expressions. Je lui donne tout ce qu'il m'a demandé, mais à l'égard des formes je ne puis me départir : il est juste qu'il me laisse parler à ma manière et répondre ainsi d'avance aux objections et difficultés qu'on ne manquera pas de m'opposer. » C'est pourquoi Pie VII préférait ne faire qu'une Bulle où tous les articles du Concordat seraient compris, sans user de la forme d'un traité. Les choses s'étaient passées ainsi, d'ailleurs, en 1516. Le Concordat entre Léon X et François Ier avait été tenu secret ; seule, la Bulle du pape avait été publiée et avait fait loi. Mais Cacault ne voulait rien entendre et s'opposait à tout changement dans la rédaction de l'acte — ce qui obligeait la Congrégation à recommencer son travail.

Enfin le 11 mai 1801 — deux mois jour pour jour après l'arrivée à Rome du projet de convention et des variantes de Bernier — Cacault informa Talleyrand que tout avait été fini la veille et que le courrier Livio partirait sans faute le 14, avec les pleins pouvoirs pour Mgr Spina, le Concordat, la Bulle et le Bref du pape au Premier Consul.

Et en effet Livio partit le 13 mai, mais trop tard. Dans l'intervalle, le Premier Consul, irrité par les dernières lettres de Cacault et les modifications que la cour de Rome se croyait obligée d'apporter à son projet de convention, avait fait appeler Mgr Spina et Bernier à la Malmaison pour se plaindre des atermoiements de la Curie, et quelques jours après, sans attendre le retour du courrier Livio, avait donné à Talleyrand l'ordre formel d'informer Cacault que, si, dans le délai de cinq jours, Rome n'avait pas pris une détermination définitive sur le projet de convention et sur celui de la Bulle, il devrait partir sur-le-champ pour Florence.

On juge de l'effet produit par cet ultimatum. Avant même qu'il lui fût notifié, Consalvi, prévenu par Bernier et Mgr Spina de l'irritation du Premier Consul, avait offert sa démission de secrétaire d'État. Quand il en eut connaissance, il dit à Cacault que le pape en mourrait si lui, Cacault, devait partir. Mais comment empêcher son départ? Écrire à Paris, c'était inutile et d'ailleurs les instructions de Cacault ne lui permettaient pas d'attendre au delà de cinq jours. Signer le projet de convention tel quel, le pape ne le pouvait pas après les modifications indispensables que la Congrégation lui avait fait subir.

Et le pape pleurait, et Cacault, qui était en partie cause de cet ultimatum, pour avoir communiqué à

Talleyrand, contrairement à l'engagement qu'il avait pris envers Consalvi, les changements apportés par la Congrégation au projet du Premier Consul, Cacault cherchait le moyen de tout concilier, sachant par expérience que Bonaparte n'était jamais plus près de céder que lorsqu'il se mettait en colère. Après avoir longtemps médité, « il découvrit un biais dont personne ne s'était avisé... » Ce biais, c'était que Consalvi partît immédiatement pour Paris. Il s'en ouvrit d'abord à Consalvi qui raconte la chose en ses *Mémoires* (1), et puis au pape, dans une conversation en tête à tête. Ce voyage, leur disait-il, flatterait énormément Bonaparte dont rien ne pouvait plus chatouiller l'orgueil que de montrer aux Parisiens un cardinal et surtout le premier ministre du pape. L'idée sourit à Pie VII qui convoqua immédiatement les cardinaux et, sur leur acquiescement à la proposition de Cacault, donna l'ordre à Consalvi de préparer son départ. Mais le bruit du rappel du ministre de France avait causé dans la ville une véritable panique. Il fallait avant tout rassurer l'opinion. A cette fin, il fut convenu que Cacault et Consalvi sortiraient ensemble de Rome et feraient route dans la même voiture jusqu'à Florence. En effet, le 6 juin, à la première heure du jour, ils montèrent tous deux dans le même carrosse, et comme ils étaient regardés partout avec étonnement, on raconte que le cardinal disait sans cesse à tout le monde en montrant Cacault : « Voilà le ministre de France ! » De la sorte, ils purent « dissiper à la fois les frayeurs mortelles et les espérances téméraires ». Le 7 juin, ils étaient à Florence où Murat les reçut à bras ouverts, et le lendemain Consalvi partait pour Paris.

IV

A peine y était-il arrivé (20 juin 1801) que le Premier Consul lui faisait savoir par l'abbé Bernier qu'il le recevrait le lendemain soir à sept heures « dans le costume le plus cardinal possible ». Cet empressement à lui donner audience le surprit, mais ne le troubla pas. M. Thiers dit bien qu'en arrivant à Paris il était plein d'épouvante, mais il a été induit en erreur par une lettre que le cardinal, à son départ de Rome, était censé avoir écrite au chevalier Acton, ministre de Naples, lettre dans laquelle Consalvi disait que le bien de la religion voulait une victime et qu'il marchait au martyre (2). Il ne connaissait pas la dépêche confidentielle que Cacault adressa alors au Premier Consul pour le mettre en garde contre les sentiments hostiles que pouvait faire naître dans son esprit la lettre attribuée au cardinal :

Souvenez-vous bien, grand général, disait Cacault, que le Saint-Siège n'aura jamais de communication sincère avec Acton... N'humiliez pas trop Consalvi. Prenez garde au parti qu'un homme aussi habile que lui, malgré ses peurs dont il revient, saurait tirer de sa propre faute ; ne le mettez pas sur le chemin de la ruse ! Abordez ses vertus avec les vôtres. Vous êtes grands tous les deux, chacun de vous à sa manière (1).

Le Premier Consul suivit le conseil de son ministre à Rome : il n'humilia pas Consalvi ; seulement, comme il n'était pas fâché de le frapper d'étonnement et de lui donner une idée de sa puissance, au lieu de le recevoir en audience privée, il profita de la revue qu'il devait passer le 21, pour le recevoir aux Tuileries en audience solennelle. Ce fut au bruit des tambours et des clairons de la garde consulaire, dans un salon où étaient rangés symétriquement les divers corps de l'État que Consalvi fut présenté par Talleyrand au Premier Consul, et, avant même qu'il eût ouvert la bouche, dut s'entendre dire à brûle-pourpoint et d'un ton bref :

Je sais le motif de votre voyage. Je veux que l'on ouvre immédiatenent les conférences. Je vous donne cinq jours pour signer le projet de Concordat ; si, à l'expiration de ce délai, les négociations ne sont pas terminées, je vous préviens que vous devrez retourner à Rome, attendu que quant à moi, j'ai déjà pris mon parti pour une telle hypothèse. Je doterai le pays d'une religion nationale.

Cinq jours, ce n'était pas beaucoup pour terminer une affaire aussi délicate ! Cependant le cardinal n'hésita pas à déclarer au Premier Consul qu'en présence de l'intérêt que mettait Sa Sainteté à conclure un Concordat avec le gouvernement français, il espérait être assez heureux pour arriver à cette fin dans le délai fixé.

Et, en effet, dès le 23, Consalvi donnait à Talleyrand une preuve de son esprit de conciliation en abandonnant, après un premier entretien avec l'abbé Bernier, une partie des revendications de la Cour de Rome ; mais ayant appris quelques jours après que Talleyrand avait quitté Paris et que Bonaparte était malade, il essaya de se reprendre dans un contre-projet que Bernier avait approuvé et qui, en y regardant d'un peu près, remettait tout en question. Bonaparte, tout en estimant que « l'état de malade est un moment opportun pour s'arranger avec les prêtres », ne voulut pas accepter le contre-projet de Consalvi et en arrêta un autre le 12 juillet, sur un nouveau rapport de d'Hauterive, en même temps qu'il nommait son frère Joseph, Crétet et Bernier

(1) *Mémoires de Consalvi*, t. Ier, p. 303.

(2) Cette fausse lettre avait été mise en circulation par Alquier, notre ministre à Naples, qui, d'après Artaud, se serait entendu avec Acton pour nuire à Consalvi et entraver la négociation du Concordat.

(1) Artaud, *Hist. de Pie VII*, t. I, p. 13[illegible].

comme plénipotentiaires pour « négocier, conclure et signer. » Il voulait que la Convention portât la date du 14 juillet.

La conférence devait s'ouvrir le 13, à neuf heures du matin, chez Joseph Bonaparte, hôtel Marbeuf, faubourg Saint-Honoré, mais les pouvoirs de la commission française n'ayant pas été expédiés à temps, elle fut renvoyée à huit heures du soir.

Ici se place un incident que Consalvi a raconté tout de travers dans ses *Mémoires* en lui donnant des suites dramatiques qu'il n'a pas eues. Le 13 juillet, dans la matinée, le cardinal reçut de l'abbé Bernier un billet ainsi conçu :

Éminence,

Je vous préviens que la conférence aura lieu chez le citoyen Joseph Bonaparte, ce soir, à huit heures. J'irai vous prendre à sept. Voici ce qu'on nous proposera d'abord, *lisez-le bien, examinez tout, ne désespérez de rien;* je viens d'avoir une longue conférence avec Joseph et Crétet. Vous avez affaire à des hommes justes et raisonnables. Tout finira bien ce soir.

Je vous offre mon profond respect.

BERNIER.

A ce billet était annexée la minute du nouveau projet de convention. Consalvi se hâta d'en prendre connaissance et fut stupéfié de voir que ce projet n'était autre que celui qu'il avait rejeté quelques jours auparavant. Immédiatement, il écrivit à l'abbé Bernier :

Rien, Monsieur, n'égale notre surprise en lisant le brouillon que vous venez de m'envoyer. Je ne sais pas concevoir comment, après que nous sommes convenus en tous les articles, on puisse présenter le jour même de la signature une rédaction aussi différente de celle qui avait déjà été arrêtée, comme vous le savez si bien. Vous savez aussi que tous les mots ont été si étudiés, qu'ils ne peuvent recevoir aucun changement. Je suis navré de douleur en pensant qu'au lieu de nous réunir pour signer, je suis appelé à une nouvelle discussion. Mes pouvoirs ne me permettant pas d'autres changements, je réclamerai l'exécution de ce qui avait été déjà convenu et admis. Je suis bien triste, je vous l'avoue.

Agréez l'assurance de mon estime.

H. cardinal CONSALVI (1).

Ses souvenirs le servaient donc mal, quand le cardinal dit dans ses *Mémoires* qu'il ne s'était aperçu de la substitution d'un projet à un autre que chez Joseph Bonaparte, au moment de signer.

La séance fut très calme, quoiqu'elle n'ait pas duré moins de vingt heures d'horloge. Joseph surtout y montra un esprit de conciliation dont on ne l'aurait jamais cru capable. Cependant, comme il connaissait son frère, au moment d'aboutir, il eut des scrupules et se crut obligé de lui faire part des modifications substantielles qu'ils avaient apportées à son projet. C'était courir le risque de tout remettre en question. En effet, dès que le Premier Consul eut pris connaissance du projet de convention arrêté par les plénipotentiaires, il entra dans une violente colère et en jeta le manuscrit au feu. Puis, sur les observations que lui fit Joseph, il ne repoussa d'une manière absolue que deux des concessions faites à Consalvi. La première portait sur la publicité du culte qui, dans le projet de Bonaparte, pouvait être restreinte à l'intérieur des églises; la seconde portait sur la nomination des curés qui était subordonnée dans ledit projet à la seule approbation du gouvernement, tandis que, dans le projet des plénipotentiaires, ils étaient choisis par les évêques parmi les ecclésiastiques jouissant de la confiance du gouvernement, mais ayant les qualités requises par les lois de l'Église. Bonaparte disait avec juste raison que la rédaction de ce dernier article, telle que l'avaient adoptée les plénipotentiaires, permettait aux évêques d'exclure tous les prêtres constitutionnels, ce qui était contraire à l'esprit qui devait animer le Concordat. Du reste, Consalvi le comprenait si bien, que dès le 14 au soir, il abandonnait ses prétentions sur ce point. Mais il se montrait inébranlable sur la rédaction de l'article concernant la publicité du culte, qu'il voulait entière à l'extérieur comme à l'intérieur des églises. Comment allait-on sortir de l'impasse où l'on était acculé ? Par une transaction dont le mérite et l'honneur reviennent à Joseph.

Le 14 juillet, au dîner de gala que Bonaparte donnait aux Tuileries, il avait interpellé vivement le cardinal et lui avait dit que tout était rompu, qu'il pouvait partir. Puis, sur l'habile intervention du comte de Coblenz, ministre d'Autriche, il avait consenti à ce que les pourparlers fussent repris le lendemain, mais pour la dernière fois. Cependant Consalvi s'était trop avancé pour pouvoir reculer. Le 15, après une discussion où, pendant douze heures consécutives, les arguments furent épuisés de part et d'autre, la séance allait être levée, quand Joseph, de guerre lasse et pour en finir, proposa la rédaction suivante :

La religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France. Son culte sera public, en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires *pour la tranquillité publique.*

Cette rédaction fut acceptée par Consalvi, et le Concordat fut enfin signé. Il était deux heures du matin. « A la même heure, dit Joseph dans ses *Mé-*

(1) [illegible] billets retrouvés récemment dans les Archives [illegible] publiés pour la première fois dans la *Co-* [illegible] de septembre 1900.

moires, je devenais père d'un troisième enfant ! »

Quelques jours après, Cacault, rentrant à Rome en vainqueur, recevait comme récompense une magnifique mosaïque du pape ; et un peu plus tard, Bernier qui avait compté sur l'archevêché de Paris était nommé évêque d'Orléans. Certes, Bonaparte devait bien une mitre à l'homme « de boue et de sang » qui avait été son principal collaborateur dans cette grande œuvre.

Léon Séché.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc (1).

V

Ce fut le point de départ de nombreuses conversations avec Dan, qui raconta à Harvey pourquoi il transférerait le nom de son doris au « haddocker » (2) de ses rêves, celui que devait construire Burgess. Harvey en entendit long sur la véritable Hattie, de Gloucester; il vit une boucle de ses cheveux, — que Dan, après avoir constaté le peu de profit des belles paroles, avait fini par « chiper », alors qu'elle était assise devant lui à l'école cet hiver, — et, de plus, une photographie. Hattie avait environ quatorze ans ; elle professait un affreux mépris pour les jeunes garçons et avait, durant cet hiver-là, piétiné comme à plaisir sur le cœur de Dan. Tout cela, sous le sceau d'un secret solennel, fut révélé sur les ponts enlunés, dans l'obscurité de mort ou dans la brume suffocante. Et la roue geignait derrière eux, le pont grimpait devant, et au dehors clamait la mer sans repos. Une fois, cela va sans dire, alors que les gamins commençaient à se connaître, eut lieu une bataille qui fit rage de la proue à la poupe, jusqu'à ce que Pen montât pour les séparer ; il promit du reste de n'en pas parler à Disko, lequel trouvait qu'en temps de quart se battre était pire que dormir. Harvey, physiquement, n'était pas un partenaire sérieux pour Dan, mais il faut dire, à l'éloge de sa nouvelle éducation, qu'il prit bien sa défaite et n'essaya pas des petits moyens pour disputer l'avantage à son adversaire.

Cela se passait au moment où il venait d'être guéri d'une série de clous entre les coudes et les poignets, à l'endroit où le jersey humide et les cirés coupent à même la chair. L'eau salée l'y cuisait de façon peu plaisante, mais, quand ils furent mûrs, Dan les traita avec le rasoir de Disko, et assura Harvey qu'il était maintenant un « sacré banquier », les furoncles étant la marque de la caste qui le réclamait.

En sa qualité de jeune garçon et de jeune garçon fort occupé, il ne se cassait pas la tête à penser. Il était extrêmement affligé pour sa mère ; souvent il aspirait à la voir, et, par-dessus tout, à lui raconter cette étonnante vie nouvelle et la façon brillante dont il s'en acquittait. Autrement, il préférait ne pas trop se demander comment elle supportait la secousse de sa prétendue mort. Mais, un jour, comme il se tenait sur l'échelle du gaillard d'avant, en train de taquiner le cuisinier qui les avait accusés, lui et Dan, de voler des beignets, il lui vint à l'esprit que ceci était de beaucoup préférable à l'ennui d'être réprimandé par des étrangers dans le fumoir d'un paquebot.

Il était reconnu comme faisant partie de tous les plans du *We 're Here*, il avait sa place à table et parmi les couchettes, et pouvait tenir son personnage dans les longues conversations les jours de mauvais temps, lorsque les autres étaient toujours prêts à écouter ce qu'ils appelaient les « contes de fées » de sa vie à terre. Il ne lui avait pas fallu plus de deux jours pour sentir que s'il parlait de son existence passée comme étant sienne (cela semblait déjà bien loin), personne, excepté Dan — et la croyance de Dan lui-même fut l'objet d'un amer essai, — n'y ajouterait foi. Aussi imagina-t-il un ami, un garçon dont il avait entendu parler, qui conduisait dans Tolède (Ohio) un drag en miniature attelé de quatre poneys, commandait cinq « complets » à la fois, et menait des choses appelées « cotillon » dans des réunions où l'aînée des jeunes filles n'avait pas quinze ans révolus, mais où tous les présents étaient de bel et bon argent. Salters protestait, déclarant que c'était là un boniment on ne peut plus dangereux, sinon positivement blasphématoire ; mais il écoutait de toutes ses oreilles comme les autres ; et leurs critiques à tous finirent par donner à Harvey des idées entièrement nouvelles en fait de « cotillons », complets, cigarettes à bouts dorés, bagues, montres, parfums, petits dîners, champagne, jeux de cartes et commodités d'hôtel. Petit à petit, il changeait de ton quand il parlait de son « ami » que Long Jack avait baptisé « l'Agneau sans cervelle », « le Bébé doré sur tranche », « le Vanderpoop (1) en nourrice », et autres sobriquets ; et, les pieds dans ses bottes de mer croisés sur la table, il inventait même des histoires sur certains *pyjamas* de soie et certains plastrons importés tout exprès, pour mieux discréditer « l'ami ». Harvey était quel-

(1) Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin et 6 juillet 1901.

(2) Bateau destiné à la pêche du « haddock ».

(1) On dit « Vanderpoop » en Amérique, où l'on dit « Rothschild » en France.

qu'un qui savait s'adapter aux milieux et tenait autour de lui un œil perçant et une oreille fine ouverts sur le moindre pli du visage et sur le moindre accent.

Il ne fut pas longtemps sans savoir où Disko gardait le vieil octant vert-de-grisé qu'ils appelaient le *hog yoke*, — sous le traversin de sa couchette. Quand il prenait la hauteur du soleil, et que, à l'aide de l'almanach du *Vieux Fermier*, il trouvait la latitude, Harvey ne faisait qu'un bond jusqu'en bas de la cabine pour graver le calcul et la date à l'aide d'un clou, sur la rouille du tuyau de poêle. Or, le mécanicien en chef d'un paquebot n'aurait pu faire plus, et nul mécanicien de trente années de services n'eût été capable de prendre, fût-ce à moitié, les airs d'ancien marinier avec lesquels Harvey, après avoir commencé à cracher soigneusement par-dessus bord, publiait la position de la goélette pour ce jour-là, et alors, seulement alors, débarrassait Disko de l'octant. Ces choses-là ne vont pas sans une certaine étiquette.

Ledit *hog yoke*, une carte marine d'Eldridge, l'almanach du *Fermier*, le *Pilote de la Côte* de Blunt, et le *Navigateur* de Bowditch, étaient tous les instruments dont Disko avait besoin pour se guider, si l'on en excepte la grande sonde, son œil de réserve. Harvey tua presque Pen avec cet instrument, la première fois que Tom Platt voulut lui apprendre à faire « voler le pigeon bleu »; et quoi qu'il ne fût pas de force à résister à un sondage soutenu dans un peu de mer, Disko l'employait volontiers sur les hauts-fonds en temps calme avec un plomb de sept livres. Comme le disait Dan :

— Ce n'est pas le sondage que papa demande. Ce sont des échantillons. Graisse-le bien, Harve.

Harvey enduisait de suif le creux à la base du plomb, et apportait soigneusement sable, coquille, fange, tout ce que ce pouvait être à Disko, lequel touchait, sentait, et donnait son avis. Comme il a été dit, quand Disko pensait morue, il pensait en morue; et grâce à un mélange d'instinct et d'expérience dedepuis longtemps éprouvés, il promenait le *We're Here* de mouillage en mouillage, toujours avec le poisson, comme un joueur d'échecs aux yeux bandés joue sur l'échiquier qu'il ne voit pas.

Mais l'échiquier de Disko, c'était le Grand-Banc, — un triangle de 250 milles sur chaque côté, — une immensité d'eaux roulantes, empaquetée de brume humide, affligée de tempêtes, harcelée de glace à la dérive, hachée par le passage des paquebots insouciants, et que semait de ses voiles la flottille de pêche.

Des jours durant ils travaillèrent dans la brume — Harvey à la cloche — jusqu'au moment où, familiarisé avec l'opacité de l'atmosphère, le jeune garçon sortit en compagnie de Tom Platt, le cœur plutôt sur les lèvres. Si la brume ne se levait pas, le poisson mordait, et personne n'est capable de rester plongé dans l'effroi sans espoir six heures de suite. Harvey se consacra à ses lignes et à la gaffe ou fourchette, selon ce que Tom Platt réclamait; et ils regagnèrent la goélette à l'aviron, guidés par la cloche et l'instinct de Tom; tandis que la conque de Manuel résonnait près d'eux, grêle et à peine distincte. Ce fut l'expérience d'un monde qui n'était plus la terre, et pour la première fois depuis un mois, Harvey rêva aux planchers d'eau mobiles et fumants tout autour du doris, aux lignes qui s'égaraient dans rien du tout, et à l'atmosphère du dessus qui se fondait avec la mer du dessous à dix pieds de ses yeux tendus. Quelques jours plus tard, il se trouvait dehors avec Manuel par ce qui aurait dû être quarante brasses de fond, mais le câbleau de l'ancre fila dans toute sa longueur, et l'ancre ne trouva rien; sur quoi Harvey se sentit pris d'un mortel effroi, celui d'avoir perdu son dernier contact avec la terre.

— Le « Trou de Baleine », prononça Manuel en ramenant l'ancre. En voilà une bonne pour Disko. Rentrons !

Et il revint à force de rames vers la goélette pour trouver Tom Platt et les autres en train de se moquer du patron qui, pour une fois, les avait conduits au bord du stérile abîme de la Baleine, le trou vide du Grand-Banc. Ils s'en allèrent à travers la brume mouiller ailleurs, et, cette fois, quand il sortit dans le doris de Manuel, Harvey sentit ses cheveux se dresser sur sa tête... Une blancheur évoluait dans la blancheur de la brume, avec une haleine semblable à l'haleine de la tombe, et l'on entendit un grondement, un plongeon et l'eau rejaillir. Ce fut sa présentation au redoutable iceberg d'été, sur le Banc, et il s'accroupit au fond du bateau sous le rire de Manuel.

Il y eut toutefois des jours clairs, paisibles et chauds, où il semblait que c'eût été péché de faire autre chose que de paresser sur les lignes à main et de gifler d'un coup d'aviron les méduses errant au ras de l'eau; et il y en eut d'autres avec brises légères où Harvey apprit à conduire la goélette d'un mouillage à un autre.

Un tressaillement le parcourut la première fois que, la main sur les rayons de la roue, il sentit la quille lui répondre et glisser par-dessus les longs entre-deux des lames, tandis que la voile de misaine fauchait d'arrière en avant sur le bleu du ciel. Voilà qui vraiment était magnifique, en dépit de Disko, lequel prétendait qu'un serpent se fût brisé les reins à suivre son sillage. Mais, comme toujours, la roche Tarpéienne était près du Capitole. Ils naviguaient sous le vent le foc déployé, — un vieux foc, par bonheur, —

et Harvey remettait la goélette au vent pour montrer devant Dan à quel point de perfection il était devenu maître dans l'art. Pan! la misaine passa de l'autre côté, et la corne en alla transpercer, pourfendre le foc que le grand étai empêchait naturellement de suivre le même chemin. Le lambeau fut amené au milieu d'un silence terrible, et Harvey, les quelques jours qui suivirent, employa ses heures de loisir à apprendre, sous la direction de Tom Platt, comment on se sert d'une aiguille et d'une paumelle. Dan en poussa des cris de joie, car il avait, disait-il, fait exactement la même bévue dans les premiers temps.

Comme tous les jeunes garçons, Harvey imita chacun des hommes à tour de rôle, jusqu'au jour où il fut arrivé à combiner la façon particulière de se pencher qu'avait Disko à la roue, le tour de bras de Long Jack quand on ramenait les lignes, le coup d'aviron que Manuel, en doris, donnait le dos arrondi, mais qui portait si bien, et le grand pas de Tom Platt le long du pont, le pas d'un matelot de l'*Ohio*.

— C'est curieux de voir comme il s'y met, dit Long Jack, un après-midi de brume où Harvey, appuyé au cabestan, avait l'œil au guet. Je parierais mon gage et ma part qu'il se joue à lui-même la comédie plus que de raison et qu'il se prend pour un hardi marin. Regarde son petit bout de dos en ce moment.

— C'est ainsi que nous commençons tous, dit Tom Platt. Les mousses, ça veut tout le temps se faire croire des hommes jusqu'à ce qu'ils se prennent eux-mêmes au mot, et il en est ainsi jusqu'à ce qu'ils meurent — avec des prétentions et des prétentions! J'en ai fait autant sur le vieil *Ohio*, je le sais bien. J'ai essuyé mon premier quart — un quart dans le port — en me croyant plus fin que Farragut (1). Dan est aussi pétri d'une foule d'idées de ce genre. Regarde-les en ce moment en train de jouer au vieux marsouin, — du fil de caret pour cheveux, et pour sang du goudron de Norvège. (Il parla du haut de l'escalier dans la cabine.) J'imagine que pour une fois, Disko, vous vous êtes trompé dans vos jugements. Qu'est-ce qui diable a bien pu vous faire dire à nous tous ici présents que l'agneau avait l'esprit dérangé ?

— Il l'avait, répliqua Disko, il l'avait comme un étourneau quand il est arrivé à bord; mais j'avouerai que depuis il s'est considérablement assagi. Je l'ai guéri.

— Il nous en conte pas mal, dit Tom Platt. L'autre soir, ne nous a-t-il pas parlé d'un petit type de sa taille, qui conduisait une diablesse de petite voiture gréée de quatre poneys par les rues de Tolède, dans l'Ohio... oui, je crois que c'était bien là; et qui donnait des soupers à un tas de petits types de son espèce. Drôles de blagues, mais salement amusantes, tout de même. Il en sait comme cela à la douzaine.

— Je crois qu'il les sort de son imagination, cria Disko de la cabine où il avait le nez plongé dans le livre de loch. Il est évident que tout cela est de sa façon. Ça ne pourrait duper personne que Dan, et il en rit lui-même. Je l'ai entendu, quand j'avais le dos tourné.

— Vous a-t-on jamais raconté ce que Siméon-Pierre Calhoun disait quand on se mit en tête de marier sa sœur Hitty et Loring Jerauld, et que les camarades lui montèrent cette scie là-bas du côté des Georges? dit d'une voix traînante l'oncle Salters qui dégouttait paisiblement à l'abri de la pile de doris de tribord.

Tom Platt lança une bouffée de fumée avec un dédaigneux silence: c'était un homme du Cap Cod, et il connaissait ce conte depuis pas moins de vingt ans. L'oncle Salters poursuivit en riant d'un bruit de râpe :

— Siméon-Pierre Calhoun disait, et il avait bien raison, à propos de Loring : « C'é un monsieur », qu'il disait, « doublé d'un sac' é imbécile; et je me suis « 'aissé 'ire qu'é s'était ma'iée à un homme 'iche. » Siméon-Pierre Calhoun n'avait pas de palais, et c'est comme ça qu'il parlait.

— Il ne parlait pas l'allemand de Pensylvanie, répliqua Tom Platt. Tu ferais mieux de laisser raconter cette histoire à un du Cap. Les Calhouns, c'étaient des bohémiens de par là-bas derrière.

— Bah! je ne fais pas métier d'être orateur, dit Salters. J'en viens à la morale de la chose. C'est justement ce qu'est, à peu près, notre Harvey! Un monsieur doublé d'un sacré imbécile; et il y a quelque apparence que c'est un homme riche. Ya !

— Vous est-il jamais venu à l'idée combien il serait amusant de naviguer avec tout un équipage de Salters? dit Long Jack. Un cultivateur doublé d'un ramasseur de bouses, ce que Calhoun ne disait pas, et qui veut se faire passer pour un pêcheur !

Un petit rire fit le tour du pont aux dépens de Salters.

Disko restait bouche close et bûchait le livre de loch qu'il tenait dans sa main carrée, taillée à coups de hache; voici ce qu'on y lisait, en tournant les pages salies :

« *17 juillet. — Aujourd'hui, brume épaisse et peu de poisson. Mouillé Nord. La journée finit de même.*

« *18 juillet. — Le jour se lève avec brume épaisse. Pris un peu de poisson.*

« *19 juillet. — Le jour se lève avec légère brise du N.-E. et beau temps. Mouillé Est. Pris beaucoup de poisson.*

« *20 juillet. — Aujourd'hui, dimanche, le jour se*

(1) Célèbre amiral américain.

lève avec brume et vents légers. La journée finit de [illegible]. Total du poisson pris cette semaine : [illegible]. »

Ils ne travaillaient jamais le dimanche ; ils se rasaient et se lavaient s'il faisait beau, et Pensylvanie chantait des hymnes. Une fois ou deux, il suggéra l'idée qu'il pourrait, si ce n'était pas se montrer trop hardi, y aller peut-être d'un petit prêche. L'oncle Salters lui sauta presque à la gorge rien que pour en avoir fait la proposition, et lui rappela qu'il n'était pas prédicateur et que ce n'étaient point choses auxquelles il dût songer.

— Nous le verrions se rappeler Johnstown la prochaine fois, expliqua Salters, et Dieu sait ce qui arriverait.

Ils se contentèrent donc de ses lectures à haute voix dans un livre appelé *Josèphe*. C'était un vieux bouquin relié de cuir, au relent de cent voyages, très solide et fort semblable à la Bible, mais tout vivant d'histoires de batailles et de sièges ; et ils l'écoutèrent presque d'un bout à l'autre. Autrement Pen était un petit être silencieux. Il restait parfois trois jours de suite sans prononcer un mot, quoiqu'il jouât au trictrac, écoutât les chansons, et rît aux histoires. Quand ils essayaient de le dégourdir, il répondait :

— Ce n'est pas que j'aie l'intention de faire le mauvais camarade, mais c'est parce que je n'ai rien à dire. Je me sens la tête complètement vide. J'ai presque oublié mon nom.

Puis il se retournait vers l'oncle Salters avec le sourire de quelqu'un qui attend.

— Eh bien, quoi, Pensylvanie *Pratt!* criait Salters. Tu vas m'oublier, moi aussi, un de ces jours.

— Non, jamais, disait Pen, en refermant les lèvres d'un air décidé. Pensylvanie Pratt,... mais oui, naturellement, répétait-il encore et encore.

Parfois c'était l'oncle Salters qui oubliait, lui disant qu'il était Haskins ou Rich ou Mac Vitty ; mais Pen était toujours content... jusqu'à la prochaine fois.

Il se montrait toujours très tendre à l'égard de Harvey qu'il plaignait aussi bien comme enfant perdu que comme cerveau détraqué ; et quand Salters s'aperçut que Pen aimait le gamin, il se dérida aussi. Salters était loin d'être quelqu'un d'aimable (il pensait qu'il était dans ses attributions de tenir les mousses) ; aussi la première fois que Harvey, tout tremblant de peur, parvint, par un jour de calme, à grimper à la pomme du grand mât (Dan se tenait derrière le jeune garçon, prêt à lui venir en aide), jugea-t-il de son devoir de pendre tout là-haut les grosses bottes de mer de Salters, en signe d'opprobre et de dérision pour la goélette la plus proche. Avec Disko, Harvey ne prenait aucune privauté, pas même lorsque le vieux, cessant de le commander, le traita, comme le reste de l'équipage, avec des : « Voudrais-tu faire ceci ou cela? » et : « Je crois que tu ferais mieux », et ainsi de suite. Il y avait sur ces lèvres rasées à blanc, dans les coins plissés de ces yeux quelque chose d'on ne peut plus calmant pour l'ardeur d'un jeune sang.

Disko lui apprit à suivre sur la carte pleine d'empreintes de doigts et de trous d'épingle, laquelle était, disait-il, supérieure à n'importe quelle autre publication officielle ; il le menait, crayon en main, de mouillage en mouillage sur tout le chapelet des bancs, le Have, Western, Banquereau, Saint-Pierre, Green, et Grand, — en parlant « morue » dans les intervalles. Il lui apprenait aussi le principe qui régissait l'usage du *hog-yoke*.

En ceci Harvey l'emportait sur Dan, car il avait hérité d'une certaine tête pour les chiffres, et l'idée de dérober une information à l'un des faibles éclairs de ce soleil maussade du Banc, sollicitait toute sa vivacité d'esprit. En toute autre matière maritime son âge lui donnait l'infériorité. Comme disait Disko, il aurait fallu commencer à dix ans. Dan pouvait boëtter la corde ou mettre la main sur n'importe quel cordage dans l'obscurité, et au besoin, quand l'oncle Salters avait un furoncle dans la main, procéder à la toilette au simple toucher du doigt. Rien qu'à la sensation du vent sur son visage, il pouvait gouverner par n'importe quel semblant de gros temps, se prêtant, juste au moment où il le fallait, aux caprices du *We're Here*. Il s'acquittait de ces choses aussi machinalement qu'il bondissait dans les agrès, faisait son doris partie intégrante de sa volonté et de son corps. Mais il n'eût pas été capable de communiquer sa science à Harvey.

Les jours de mauvais temps, quand ils se tenaient cloîtrés dans le poste ou bien assis sur les coffres de la cabine, et que roulaient et raclaient aux moments de silence les pitons, les plombs et les anneaux de réserve, on sentait flotter dans la goélette une atmosphère assez nourrie de connaissances générales. Disko racontait des voyages à la poursuite de la baleine entre 1850 et 1860 ; les grandes femelles éventrées à côté de leur petit ; les agonies sur les eaux noires et agitées, et les jets de sang à quarante pieds en l'air ; les bateaux volant en éclats ; les fusées brevetées qui partent par le mauvais bout et bombardent l'équipage tremblant ; le dépeçage et la mise au chaudron ; et cette terrible « morsure » de 71, quand douze cents hommes s'étaient trouvés sans abri sur la glace en trois jours, — histoires merveilleuses et toutes vraies. Mais plus merveilleuses encore étaient ses histoires de morues, la façon dont elles discutaient et raisonnaient leurs affaires privées tout au fond là-bas sous la quille.

Long Jack se sentait porté de préférence au sur-

naturel. Il les tenait sous le charme de ses histoires fantastiques. C'était les « Yo-hoes » de la baie de Monomoy, lesquels se moquent des solitaires chercheurs de clovisses; les coureurs de sable et les errants des dunes, qui ne se trouvent jamais convenablement enterrés; le trésor caché dans l'Ile de Feu, et que gardent les esprits des hommes de Kidd (1); les navires qui voguent dans le brouillard droit au-dessus de l'emplacement de Truro; c'était ce port du Maine où personne autre qu'un étranger ne jettera l'ancre deux fois à certaine place, à cause des équipages morts qui rament à minuit le long du bord, leur ancre à la proue de leur bateau démodé, et sifflent — n'appellent pas, je dis sifflent — l'âme de l'homme qui a troublé leur repos.

Harvey s'était toujours imaginé que la côte Est de son pays natal, depuis le Sud du mont Désert, n'était guère peuplée que de gens qui, en été, emmenaient là leurs chevaux, et conversaient dans des maisons de plaisance aux parquets de marqueterie et aux portières de perles. Il rit des histoires de revenants, — pas autant qu'il l'eût fait un mois auparavant, — et finit par rester assis sans bouger, des frissons plein le dos.

Tom Platt, quand c'était son tour, s'en tirait avec son interminable voyage autour du Cap Horn sur le vieil *Ohio* au temps de la garcette; avec une marine plus disparue que le *solitaire* (2), — celle dont on n'entendit plus parler après la grande guerre. Il leur racontait comment on glissait dans un canon les boulets chauffés au rouge, une bourre d'argile entre eux et la gargousse; comment ils fusaient et fumaient lorsqu'ils frappaient le bois, et comment les petits mousses de la *Miss Jim Buck* lançaient de l'eau sur eux en criant au fort de recommencer. Il racontait les histoires de blocus, — les longues semaines de balancement à l'ancre, que seuls distrayaient le départ et le retour des steamers qui avaient consommé leur charbon; les histoires de tempêtes et de froid — le froid qui tenait nuit et jour deux cents hommes à broyer, hacher la glace sur le câble, les poulies et le gréement, quand la cuisine était aussi rouge que les boulets du fort et que les hommes buvaient du cacao à même le seau. Tom Platt ne connaissait rien à la vapeur. Il avait quitté le service alors que c'était presque encore du nouveau. Il l'admettait, en temps de paix, pour une invention d'un caractère spécieux, mais il soupirait après le jour où la voile rebattrait aux mâts de frégates de dix mille tonneaux, armées de bouts-dehors longs de cent quatre-vingt-dix pieds.

Quant à Manuel, son parler était lent et caressant, — tout en jolies filles de Madère lavant du linge dans le lit desséché des ruisseaux, sous le clair de lune, à l'ombre bougeante des bananiers; tout en légendes de saints, en récits de danses ou de combats étranges là-bas dans les ports glacés de Terre-Neuve où l'on va faire provision de boëtte. Salters, lui, parlait principalement agriculture, car, bien qu'il lût *Josèphe* et l'interprétât, sa mission en ce monde était de prouver la valeur des engrais verts, et spécialement du trèfle de préférence à toute espèce de phosphate. Il allait jusqu'à la diffamation quand il s'agissait des phosphates; il tirait de sa couchette des livres graisseux de « Orange Judd (1) », et les chantait en brandissant son doigt sur Harvey pour qui tout cela était du grec. Little Pen montrait un chagrin si sincère, quand Harvey tournait en plaisanterie les lectures de Salters, que le gamin cessa de se moquer et supporta la chose dans un silence poli. Tout cela était très bon pour Harvey.

Le cuisinier naturellement ne prenait aucune part à ces conversations. En règle générale, il ne parlait que dans les cas absolument nécessaires; mais parfois il recevait soudain comme un étrange don de la parole, et il partait, moitié en gaélique, moitié en lambeaux d'anglais, pour ne plus s'arrêter une heure durant. Il se montrait particulièrement communicatif avec les deux mousses, et ne démordait jamais de sa prophétie, qu'un jour Harvey serait le maître de Dan, et que lui-même serait témoin de la chose. Il leur parlait du transport des dépêches en hiver là-haut par la route de Cap-Breton, du convoi de chiens qui va à Coudray, et du steamer-bélier *Arctic* qui brise la glace entre le continent et l'île du Prince-Édouard. Puis il leur racontait les histoires que lui avait racontées sa mère, sur la vie tout là-bas dans le Sud où l'eau jamais ne gèle; et il disait que lorsqu'il mourrait, son âme irait s'étendre sur une chaude et blanche baie de sable ombragée de palmiers au feuillage ondoyant. Les gamins trouvaient l'idée fort drôle pour un homme qui n'avait jamais vu une feuille de palmier en sa vie. En outre, régulièrement à chaque repas, il demandait à Harvey, et à Harvey seul, si la cuisine était à son goût; et c'était chose qui faisait toujours s'esclaffer « la seconde bordée ». Ils professaient cependant un grand respect pour le jugement du cuisinier, et en conséquence tenaient au fond de leurs cœurs Harvey pour une sorte de mascotte.

Et tandis que Harvey absorbait par tous les pores de nouvelles connaissances et buvait la santé avec chaque gorgée de grand air, le *We're Here* continuait son chemin en faisant ses affaires sur le Banc,

(1) Kidd, célèbre pirate.
(2) Espèce d'oiseau.

(1) « Orange Judd », Société d'éditions américaine, qui s'occupe spécialement de publier des ouvrages d'agriculture à bon marché.

et les piles gris argent de poisson pressé montaient de plus en plus haut dans la cale. Pas une journée de travail ne sortait de l'ordinaire, mais les journées moyennes se répétaient souvent.

Il va de soi qu'un homme de la réputation de Disko était étroitement épié — « presque étouffé », comme disait Dan — par ses voisins, mais il avait un très joli chic pour les planter là dans l'amoncellement et le glissement des brumes. Disko évitait la compagnie pour deux raisons. La première, c'est qu'il voulait se livrer seul à ses expériences; la seconde, qu'il était opposé aux rassemblements si mélangés d'une flottille de toutes nations. Cette flottille se composait principalement de bateaux de Gloucester, avec par-ci par-là quelques-uns de Princetown, de Harwich, de Chatham, et d'autres des ports du Maine, mais les équipages étaient recrutés Dieu sait où. Le péril engendre l'insouciance, et quand s'y ajoute l'appât du gain, il y a belles chances pour toute espèce d'accident dans la flottille encombrée, qui, pareille à un troupeau pressé de moutons, se porte autour de quelque chef non reconnu.

— Que les deux Jerauld les conduisent, dit Disko. Nous sommes obligés de rester un petit moment parmi eux sur les Bancs de l'Est, mais, si la chance tient, nous n'aurons pas à y rester longtemps. Où nous sommes maintenant, Harve, ce n'est en aucune façon considéré comme un bon terrain de pêche.

— Vraiment? dit Harvey, qui était en train de tirer de l'eau (il venait d'apprendre comment on donne au seau une secousse) après une toilette exceptionnellement longue. Ça me serait égal, alors, de tâter de quelque terrain pauvre pour changer.

— Tout le terrain que je désire voir, et je ne désire pas le tâter, c'est Eastern Point, dit Dan. Dites donc, papa, ça m'a tout l'air que nous n'aurons pas plus de deux semaines à rester sur les Bancs. Tu vas rencontrer alors toute la compagnie que tu veux, Harve. C'est le moment où l'on commence à travailler. Plus de repos à heures fixes pour personne. Un morceau sous le pouce quand on a faim, et la couchette quand il n'y a plus moyen de tenir debout. Bonne affaire qu'on ne t'ait pas cueilli un mois plus tard que tu ne l'as été, car nous n'aurions jamais pu te mettre en forme pour la Vieille Vierge.

Harvey comprit, d'après la carte d'Eldridge, que la Vieille Vierge et tout un essaim de bancs aux noms bizarres, étaient le point tournant de la croisière, et que, la chance aidant, ils finiraient d'y employer leur sel; mais en voyant la taille de la Vierge (c'était un point imperceptible), il se demanda comment Disko, même avec le hog-yoke et la sonde, pourrait la trouver. Il apprit plus tard que Disko était tout à fait de force à cela comme à toute autre besogne et pouvait même venir en aide aux autres.

Un grand tableau noir de quatre pieds sur cinq était pendu dans la cabine, et Harvey n'en comprit l'utilité que lorsque, après quelques jours de brume aveuglante, on entendit l'appel discordant d'une de ces sirènes que l'on manœuvre avec le pied, — une machine dont la note rappelle celle d'un éléphant phtisique.

Ils faisaient alors un court mouillage, traînant l'ancre à la remorque sous eux pour épargner de la peine.

— Une voile carrée qui beugle pour qu'on lui laisse ses aises, dit Long Jack.

Les voiles d'avant rouges et ruisselantes d'une barque sortirent en glissant du brouillard, et le *We 're Here* sonna trois fois sa cloche, selon la sténographie de la mer.

Le plus grand des deux bateaux masqua son hunier au milieu des cris et des appels.

— Un Français, dit l'oncle Salters d'un ton dédaigneux. Un bateau de Miquelon qui arrive de Saint-Malo. (Le cultivateur avait le flair d'un vieux loup de mer.) Je suis justement presque au bout de mon tabac, Disko.

— De même, ici, dit Tom Platt. Eh! *backez-vous, backez-vous! Standez awayez*, vous, espèce de cul de plomb! *mucho bono!* Êtes-vous de Saint-Malo, eh?

— Ah! ah! *mucho bono!* Oui! oui! *Clos-Poulet! Saint-Malo! Saint-Pierre-et-Miquelon*, cria l'autre équipage, en agitant des bonnets de laine et en riant.

Puis tous ensemble :

— *Bord! bord!*

— Monte le tableau, Danny. Cela me dépasse comment ces Français arrivent n'importe où. Il est vrai que l'Amérique est d'une chouette largeur. Il leur suffit de savoir qu'ils sont entre le 46° et le 49°; est-ce vrai?

Dan dessina à la craie des figures sur le tableau qu'ils pendirent dans les haubans du grand mât, tandis que la barque criait *merci* en chœur.

— Cela me semble plutôt peu gracieux de les laisser filer comme cela, suggéra Salters en tâtant dans ses poches.

— As-tu donc appris le français depuis la dernière campagne? demanda Disko. Je n'ai plus envie de nous voir lancer des pierres de lest à la tête pour t'entendre appeler les bateaux de Miquelon des « footy cochins », comme tu le fis à la hauteur du Have.

— Harmon Rush disait que c'était le moyen de les faire monter. Le simple parler de chez nous fera l'affaire. Nous sommes tous horriblement au bout de notre tabac. Jeune homme, est-ce que, toi, tu ne parles pas français?

— Oh! oui, dit Harvey vaillamment, et il brailla :

Oh! Dites donc! Arrêtez-vous! Attendez! Nous sommes venant pour tabac!

— Ah! *tabac, tabac!* crièrent-ils.

Et ils se remirent à rire.

— Cela a touché. Mettons un doris dehors, en tout cas, dit Tom Platt. Ce n'est pas que j'aie précisément des certificats de français, mais je sais un autre jargon qui, je crois, fait l'affaire, Viens, Harve et sers-nous d'interprète.

Le bavardage et la confusion furent indescriptibles lorsque lui et Harvey furent hissés contre la paroi noire de la barque. La cabine était placardée tout autour d'images de la Vierge aux couleurs éclatantes, — la Vierge de Terre-Neuve, comme ils l'appelaient. Harvey s'aperçut que son français était timbré au sceau d'un Banc non reconnu, et sa conversation dut se borner à des hochements de tête et à des grimaces. Mais Tom Platt agita les bras et fit avancer aisément les choses. Le capitaine lui offrit un verre d'un gin ineffable, et le joyeux équipage le traita comme un frère. Alors commença le marché. Ils avaient du tabac, des quantités de tabac... américain, qui n'avait jamais payé de droits en France. Ils désiraient avoir du chocolat et du biscuit. Harvey revint à force de rames pour s'arranger avec le cuisinier et Disko qui détenaient les provisions, et, à son retour, les boîtes de cacao et les sacs de biscuit furent comptés à côté de la barre du français. Cela ressemblait au partage d'un butin de pirates; mais Tom Platt en sortit ceinturé de « pig-tail » (1) noir et rembourré de tablettes de tabac à chiquer et à fumer. Alors les gais marins rentrèrent en cadence dans la brume, et la dernière chose que Harvey entendit, fut un refrain en chœur :

Par derrièr' chez ma tante,
Il y a un bois joli,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit...
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici?
Je donnerai Québec,
Sorel et Saint-Denis (2).

— Comment ça se fait-il que mon français n'ait pas marché, alors que votre conversation par signes a fait l'affaire? demanda Harvey, quand le butin eut été distribué parmi les hommes du *We're Here*.

— Une conversation par signes! s'esclaffa Platt. Eh! oui, c'était une conversation par signes, mais un joli brin plus vieille que ton français, Harve. Ces bateaux français sont pleins à couler de francs-maçons, et c'est la raison.

— Êtes-vous donc franc-maçon?

(1) Tabac en corde.
(2) En français dans le texte.

— Ça en a tout l'air, hein? dit l'ancien matelot du vaisseau de guerre, en bourrant sa pipe.

Et Harvey eut à méditer sur un nouveau mystère de la mer profonde.

RUDYARD KIPLING.

(Traduit par LOUIS FABULET et CHARLES FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

AVONS-NOUS UN BUDGET?

On peut dire que nous n'avons pas encore un budget : après tant de travaux et de recherches depuis la Révolution de 1789, les grandes lois budgétaires de la Restauration et du gouvernement de Juillet, et depuis trente années de République laborieuse et pacifique, on peut et on doit dire que nous n'avons pas encore réalisé la conception que nous nous sommes faite d'un budget.

Sans doute, si on appelait « budget » la somme brute des impôts que nous payons, le poids dont nous sommes accablés proclamerait bien haut que nous en avons un, — et le plus positif, le plus réel, le plus beau des budgets qui aient jamais été dressés ou « assis », comme disent les comptables, chez aucun peuple civilisé.

Mais on professe depuis le XVIIIe siècle que ce ne sont pas les chiffres, ni la somme qui font un budget : c'est l'ordre, la lumière, la liberté et la justice. Autrement, les tailles, dîmes et corvées de l'âge féodal auraient aussi constitué un budget, et c'est ce que n'admettent pas les docteurs de l'impôt.

Un budget se reconnaît à certains caractères politiques et moraux : si ces caractères lui manquent, ce n'est pas un budget. C'est pourquoi on peut dire encore aujourd'hui sans paradoxe que nous n'avons pas de budget; et un jour viendra sans doute où les historiens diront de l'époque magnifique où nous avons l'honneur de vivre, qu'il n'y avait pas de budget dans notre temps, comme les historiens du XIXe siècle ont dit qu'il n'y avait pas de budget avant la Révolution française.

* * *

On n'oublie pas ce que la République a fait, après « l'année terrible », pour la rénovation des finances et la prospérité matérielle du pays. Les circonstances lui sont venues en aide, le développement rapide des sciences qui touchaient juste à un moment où elles allaient prendre un essor nouveau, l'activité intellectuelle et économique d'un grand peuple, fouetté par la guerre même, et qui brûlait de l'impatient désir d'avoir d'abord cette revanche du travail et de

la paix, la seule qui fût à la portée de ses mains, la lassitude de l'Europe entière qui ne voulait plus de guerres ni de révolutions ; tout cela a aidé au succès de la République ; elle n'en a pas moins un mérite singulier à avoir réussi, comme on reconnaît le mérite des hommes qui réussissent avec le concours favorable des circonstances et des occasions qui les environnent.

Le tableau de la prospérité de ces trente années peut être dépeint des plus flatteuses couleurs, sans excéder la réalité que le monde a eue chaque jour sous les yeux avec une surprise indicible. Jamais il n'avait pensé que la République française aurait tant de chance ou tant de force propre. Les grands partis monarchiques et conservateurs en Europe ne peuvent pas encore le croire. Bismarck, que l'on érige en marbre à Berlin, mourut inconsolé : ses victoires fameuses ne lui disaient plus rien devant le réveil de la France.

La rançon de la défaite avait été payée, les désastres matériellement réparés comme par enchantement. Dès 1872 le graphique de nos exportations éclipsait les meilleures années de l'Empire ; nous vendions, il n'y a pas longtemps, pour 10 milliards de francs au dehors en un an. Le premier de nos emprunts avait demandé 2 milliards : le pays s'est empressé de lui apporter plus de 20 fois la somme. En 1890, pour la conversion des obligations sexennaires, on voulut avoir 869 millions ; on en eût quatorze fois plus. L'emprunteur éperdu ne savait comment se sauver des débordements de ce Pactole.

Il nous restait encore assez de ressources pour alimenter tous les emprunts des autres pays, pour relever le crédit de l'Empire des Tsars. Si l'Angleterre est le voiturier du monde, la France en est le banquier. La démocratie républicaine se faisait le prêteur bienveillant des seigneurs de la terre, et non pas l'usurier. On assure que dans le réservoir de nos caisses d'épargne les dépôts accumulés du peuple marquent 4 milliards à l'étiage. Nous entendons évaluer à plus de 20 milliards la rente du pays, ce que produisent bon an mal an son soleil, son sol et son travail. Quelles limites mettrait-il donc à sa confiance et à ses espérances ? Un budget annuel de 4 milliards, est-ce folie pour lui ? Une grande et illustre maison peut bien dépenser le quart de son revenu pour se tenir sur un pied honorable et digne des aïeux.

* * *

La variété des choses humaines, qui en fait tout l'attrait, et le jeu changeant des circonstances du monde devaient faire que les années de plus-values auraient pour cortège des années de moins-values ; les vaches grasses ont été suivies par les vaches maigres, et la faute des républicains, comme celle de tous les gouvernements connus, a été de compter sur la constance de la fortune inconstante et de laisser passer les jours, sans se réformer, dans la joie du pouvoir acquis. La République et la France ont-elles été trop heureuses depuis 1870, trop riches ? C'est bien possible. On ne fait pas de progrès dans la bonne fortune, on se contente d'en jouir, et, comme on est fatigué d'une si longue marche quand on est arrivé au but de ses désirs, on a soif d'abord de repos, et on se propose de connaître les jouissances de la vie, à l'exemple des régimes déchus, qui en sont morts : on se prépare à mourir ainsi à son tour sans y penser ; il paraît que c'est la meilleure des philosophies et la plus naturelle aux hommes d'un caractère doux et tempéré.

* * *

La pratique annuelle du « déficit », qui fut si commode aux régimes anciens, a été reprise avec avantage par la République ; cela dispense de compter et de se donner de la peine. On peut se permettre d'ajourner d'année en année les réformes, dont on eut l'esprit le plus entiché, parce que souvent l'on se trompe sur la valeur de ces réformes et que l'on considère comme progrès ce qui ne l'est aucunement. Au vrai, il n'y a de progrès que la réforme morale et intellectuelle de soi-même, et, si on ne fait pas cette réforme, les modifications des choses autour de soi ont peu d'importance ; c'est comme si une personne gardant tous ses défauts et sa déplorable manière de vivre, appelait réforme et progrès les changements de son habit et la révolution de ses meubles dans la maison qu'elle habite. Mais il est une question qu'on ne devrait jamais remettre à l'année prochaine dans une maison bien ordonnée, c'est l'équilibre sincère et solide des recettes et des dépenses. Nos rapporteurs du budget général ont dit cela tous les ans dans l'exposé de leurs comptes, mais nous n'avons pas vu qu'ils aient eux-mêmes tenu sérieusement compte de leurs observations si raisonnables. Leurs résolutions les plus fermes cédaient toujours au dernier moment et, pour montrer leur belle humeur, qui est ce que l'on prise le plus dans ce pays bienveillant et optimiste, ils abandonnaient d'un geste aimable tout ce qu'ils avaient voulu retenir. Être de belle humeur et de bonne composition, telle est la suprême loi des Français.

« Les quatre gouvernements qui se sont succédé de 1815 à 1870, dit un de ces rapporteurs, ont laissé, à la dette publique près d'un milliard et demi de découverts accumulés. Pendant des périodes entières de la royauté, de Juillet et du second Empire, l'excédent des dépenses semblait être passé à l'état d'institution ; et, si l'on examine nos résultats financiers

— en mettant de côté les deux années d'invasion et de guerre civile — on voit que, sur vingt-cinq budgets, quinze ont abouti à des déficits, dont la charge totale dépasse un milliard et laisse encore un passif de plusieurs centaines de millions, les excédents étant déduits... » Le rapporteur ajoutait : « Il n'y a pas d'abus plus funeste » ; mais on a continué de plus belle, rien n'étant plus commode que de continuer. Au temps de Napoléon III, les écrivains de l'opposition se plaignaient tous les ans du déficit ; les guerres avaient motivé en 1854, en 1855, en 1856, en 1859, des suppléments de crédit pour 1 813 millions, mais ces dépenses ayant été couvertes et au delà par les emprunts, dont l'intérêt figure au budget, il n'est pas permis, disait-on, d'attribuer à nos guerres ces déficits permanents ; ils proviennent d'une trop grande facilité à exagérer les dépenses des services ordinaires. En 1862, les dépenses ordinaires avaient été de 211 millions supérieures aux recettes ordinaires, et, malgré 176 millions d'excédent de recettes extraordinaires sur les dépenses extraordinaires, l'Empire était encore, en pleine paix, en déficit de 35 millions pour cette année-là ; mais le peuple, ami des apparences, se réjouissait de la splendeur de l'Empire et le grand nombre de ceux qui vivent des abus dans un pays centralisé outre mesure, et qui tiennent en même temps tous les ressorts du gouvernement, ne permettent pas qu'on le réforme. Tous les gens de service, les clients et les sycophantes qui pullulent, poussent des cris d'effroi si on tente de diminuer la dépense, et le public lui-même dit que la maison du financier doit aller mal, s'il le voit diminuer son train. Les gouvernements en France n'ont jamais oublié l'aventure de ce ministre au nom gracieux et ridicule, qui s'appelle Silhouette ; le pauvre homme voulait absolument refréner les dépenses de la monarchie, il n'en démordait pas : c'était un esprit obtus et borné, il rognait et rognait encore ; on le chansonna tant et tant et on mit son honnêteté à de telles épreuves, qu'on dégoûta à jamais tous les gouvernements de vouloir imiter le sage Silhouette.

***

S'il est vrai que les dépenses doivent être calculées sur les recettes, pour qu'il y ait un budget, nous n'avons guère plus de budget que n'en eut Louis XV, et, si l'on admet qu'un budget peut être en déficit honorablement, pourvu qu'il possède certains caractères politiques et moraux, qui sont principalement au nombre de trois, savoir : l'*unité* et la *clarté* (ce qui fait un) ; le *libre consentement* et la *publicité* (ce qui fait encore un) ; la *généralité* et la *proportionnalité* (ce qui fait le troisième caractère requis pour qu'il y ait vraiment budget), on peut dire que nous sommes fort loin d'avoir ce vrai budget, cette *loi de finances*, claire, libre et juste, pour laquelle a été faite en grande partie la Révolution de 1789.

Nous lisons dans les papiers législatifs de cette année même que la confusion et l'accumulation des impôts et des taxes sont telles que personne ne peut dire ce qu'il a à payer, ni ne peut vérifier son compte avec quelque sûreté. Est-on en 1901 ou en 1754 ? Voilà pour *la clarté* et le bon ordre. Quant au *consentement*, il est aussi libre, aussi explicite que peut l'être le vote de députés étroitement liés aux exigences de leur village ou de leur coin de rue ; il est aussi authentique que le suffrage de circonscriptions parcellaires, dont un grand nombre est privé de toute liberté digne de ce nom, travaillé de manœuvres et d'intrigues, et où les comités électoraux les plus purs et les mieux intentionnés ne parviennent pas à s'assurer l'indépendance et ne reconnaissent pas même les chaînes dont ils sont accablés.

Le clair discernement de contribuables conscients, qui savent ce qu'ils font et quels mandataires ils se donnent en élisant leurs députés, est encore trop éloigné de sa réalisation, l'éducation du public trop rudimentaire, pour que nous puissions vraiment nous flatter d'être en présence de la libre volonté des électeurs et de la conscience du peuple.

Et c'est bien là qu'il faut voir la cause profonde d'un système fiscal si plein d'inégalités choquantes et d'arbitraire, où, entre mille défauts, ce n'est pas le moindre que les produits du travail humain, nécessaires à l'alimentation de la vie, paient plus au fisc qu'ils ne valent par eux-mêmes et n'ont coûté à faire, et où chacun se hâte de rejeter, sur le voisin faible et sans défense, toute la part de charge dont il peut indûment s'affranchir.

Autrefois, pendant de longs siècles, ce furent les classes supérieures qui ne voulaient rien payer, et il pourra arriver que les classes inférieures aient à leur tour cette prétention, surtout lorsque l'on considère qu'être indemne de contribution est le signe de l'honneur et de la souveraineté ; le nombre se déclarant désormais souverain pourra vouloir pour lui cet apanage du souverain, et, au lieu que ce soit le duc qui ne paie pas, ce sera le charbonnier ; il pourra vouloir aussi ne plus payer sa place au théâtre et en chemin de fer, car on sait que ne pas payer sa place et avoir partout l'entrée gratuite est la marque de l'honneur social et du rang, auxquels sont accordés par surcroît toutes sortes de privilèges et de prévenances dispendieuses au trésor public ; ces avantages, le peuple souverain pourra de plus en plus les demander pour lui et il se les donnera par son vote. La *généralité* et la *proportionnalité*, ce troisième caractère d'un budget ne sera pas plus respecté dans un système que dans l'autre.

Toutes ces inégalités, toutes ces injustices, ou

criantes ou plaisantes, viennent évidemment de ce que l'éducation du public n'est pas faite, de ce que la conscience du peuple n'est pas éclairée et libre; et, dans ces conditions, en somme et au total, comment pourrait-on croire que ce système budgétaire est réellement voulu et consenti par la nation?

* * *

L'impôt sur le ou les revenus, idole pour les uns, monstre pour les autres, ne mérite pas d'être disputé avec cette furie, si l'on veut bien y réfléchir, car, en définitive, tous les impôts que nous payons, d'un bout de l'année à l'autre et du matin au soir, ne sont-ils pas des impôts sur nos revenus?

Il y a trois espèces générales d'impôt, ni plus ni moins : 1° l'impôt personnel, dont nous avons deux exemples : le service militaire et les prestations, ou la corvée, que l'on exécute par soi-même ou par ses domestiques, avec ses chevaux et ses chariots sur les chemins de la République, impôt de moyen âge, dit-on, impôt des peuples barbares ou naïfs, et qui ont du temps à perdre; 2° l'impôt sur le capital, butin et rapines de guerre, comme en Chine ou au Transvaal, lorsque les percepteurs, le sabre à la main, emportent vos étoffes précieuses et vos objets d'art, occupent vos métairies, vos champs et les mines d'or de votre territoire : voilà des formes de l'impôt sur le capital, dans toute la pleine acception du terme.

C'était encore un impôt sur le capital, lorsque nos bons rois, pour subvenir aux frais de leur gouvernement et de leurs guerres, par quoi ils ont constitué l'unité de la France, enlevaient les biens des églises et faisaient fondre les vases sacrés pour en faire de l'argent de poche; ou encore lorsque nous apprenons par voie d'affiches que le fisc fera vendre tel jour, à telle heure, le mobilier d'une famille en ruine, d'un commerçant en détresse qui, ne gagnant plus rien et privé de tout revenu, ne parvient pas à payer ses contributions : voilà encore des formes simples et expéditives de l'impôt sur le capital.

Dans tous les autres cas, l'impôt est sur le revenu, sur le profit, sur la rente, sur le salaire, sur le produit du travail de chaque jour; que cet impôt soit direct ou indirect, mobilier ou immobilier, principal ou accessoire, modéré ou exagéré, à moins qu'il n'attente à la liberté personnelle directement, comme la corvée, ou qu'il n'entame le capital, il n'est et ne peut être qu'un impôt sur le revenu; et c'est bien un tel impôt que nous payons, sans discontinuer, en tout ce que nous achetons et en tout ce que nous faisons, soit que nous nous habillions, mangions, buvions, voyagions à pied ou en voiture, ou dormions dans des lits, usions en un mot quelque chose que ce puisse être, toujours nous payons l'impôt sur nos revenus, à toutes les minutes de notre existence, dans un pays vraiment policé, où le fisc porte sur tous les actes de la vie et sur tous les détails des consommations; et lorsque le mendiant dépense deux sous chez l'épicier, il paie l'impôt sur son revenu d'aventure.

On ne peut nier que tous ces impôts sur le revenu ou les revenus, ajoutés les uns aux autres, depuis les *tailles* jusqu'au *timbre des quittances*, depuis les *gabelles* jusqu'aux *octrois* et jusqu'aux *primes des sucres*, ne constituent un système barbare, où nombre de contribuables et de familles se sentent frappés juste à l'inverse de leurs facultés et de leurs moyens.

Mais si nous ne devons faire que remplacer par un impôt d'ensemble sur le revenu les impôts éparpillés sur les diverses branches de revenus, rien ne nous assure que nous aurons un budget sensiblement meilleur, plus clair, plus proportionnel et plus équitable qu'aujourd'hui; nous aurons supprimé de vieilles iniquités et sans doute nous en aurons fait naître de nouvelles; quelques-uns seront allégés ou par l'effet direct du nouveau régime ou par ses conséquences imprévues, plusieurs autres seront frappés davantage qui déjà le sont trop, et, au total, le pays ne sera pas soulagé si on veut l'imposer de la même somme; mais commencez par supprimer 500 millions de dépenses et, sur cette base d'économies, élevez un système d'impôt proportionnel aux *facultés* de chacun, autant qu'il sera possible, et aux *services* que l'ordre social et gouvernemental vous rend dans votre personne et dans vos biens; alors sans doute on commencera à avoir un budget digne de ce nom, parce qu'il sera réellement plus *clair*, plus *un*, plus *égal* et mieux *consenti* vraiment par le suffrage universel; cette base de large réduction, cinq cents ou trois cents millions, par exemple, étant la condition expresse de la réforme de nos finances!

Que si vous nous présentez une carte à payer de 4 milliards, après comme avant, et si, partant de là, vous tendez encore à l'augmenter, comme il faudra le prévoir, puisque vous n'aurez pas changé vos habitudes et votre train de vie, nous n'aurons toujours pas de budget, nous aurons de plus en plus la confusion et l'impossibilité de l'examen et du contrôle dans une pareille barbarie administrative et financière.

Un sage de l'antique Hellade — je ne sais plus si c'était Anaxagore ou un autre — rencontra aux environs de sa ville un homme qui marchait à pas pesants, courbé, n'en pouvant plus sous une charge de bois; le savant mathématicien et géomètre arrêta l'homme, lui fit déposer sa charge, et puis la replaça lui-même sur les épaules et sur le dos dans un meilleur ordre et en équilibre, si bien que le bûcheron put continuer son voyage d'un pas allègre et le cœur

à l'aise; heureux résultat, dit-on, d'un équilibre rationnel et miracle de la philosophie !

Cette leçon de l'antiquité peut instruire les financiers d'aujourd'hui; mais l'historien qui nous rapporte ce trait a négligé plusieurs choses importantes, dont deux que voici : d'abord l'homme avait mis sa charge à terre, il avait redressé ses reins endoloris et il avait dilaté joyeusement sa poitrine; que l'on en fasse de même pour nous, que l'on nous accorde un an ou seulement un trimestre de remise pleine et totale, nous serons un nouveau peuple, frais et dispos pour reprendre notre travail et poursuivre notre destinée. En second lieu, il est absolument certain et mathématique que le fardeau du bûcheron fut moindre en soi, à la reprise, car, dans ces divers changements, plusieurs branches de bois mort s'étaient effritées, avaient laissé une partie de leur écorce et de leurs feuilles sur le sol, et je ne suis pas éloigné de croire que le bon philosophe avait oublié de remettre tout un rameau dans le tas du paysan avare.

HECTOR DEPASSE.

DE PARIS A PÉKIN [1]

I. — VOLONTAIRE

L'ordre était donné de demander des volontaires pour la Chine, et le capitaine le lisait à la compagnie rassemblée. Nul ne voudra quitter Paris, pensait-il; l'asphalte des boulevards, les permissions faciles, les minois éveillés et les petits théâtres retiendront tous les hommes. Mais le ministre le prescrivait, il fallait obéir. La formalité remplie, l'officier disait négligemment :

— Quelqu'un veut-il partir ?

Lorsque à sa grande surprise une voix répondit :

— Moi !

Et un homme sortit du rang la main à la visière.

Pierre Reullier passait pour un mauvais sujet. Solide gaillard, carré d'épaules, au regard ardent, à la chevelure drue, le coiffant d'un casque; il avait mauvaise tête, mais le cœur excellent, ainsi que les Bourguignons ses compatriotes.

Les réprimandes, les punitions, le mettaient en fureur; il rongeait son frein silencieusement, mais la rage dans l'âme et la haine dans les yeux : un mot de bonté le livrait pieds et poings liés à tout jamais. Son capitaine l'avait compris, et lorsqu'il le prenait en faute, il le faisait comparaître, lui demandait son avis sur la force de la punition méritée, s'adressait à sa raison, à son cœur, et n'hésitait pas à lui faire des compliments chaque fois qu'il avait bien agi. Aussi l'avait-il conquis, et souvent il songeait qu'en campagne avec une dizaine de semblables mauvais sujets, on pourrait tenter les plus audacieux coups de main.

— Vous ! dit l'officier surpris, mais avez-vous bien réfléchi ?

— Oui ! mon capitaine ! On veut voir du pays.

— Tout de bon ?

— Tout de bon.

— Vous savez qu'il y a loin : cinquante jours de mer; un pays de sauvages...

— Qui massacrent les Français... je veux en découdre quelqu'un.

Le capitaine lui serra la main.

— Entendu. Vous partirez demain. C'est bien, ce que vous faites là. Vous m'écrirez souvent. J'y tiens.

— Pour ça, oui, mon capitaine, et je vous apporterai en rentrant une queue de Chinois.

Les préparatifs rapidement faits, habillés, équipés, armés, ils partirent un matin une vingtaine, musique en tête, accompagnés à la gare par tout le régiment. Quand le train s'ébranla, le colonel fit porter les armes et salua du sabre ceux qui partaient pour l'honneur du drapeau; alors Reullier sentit quelque chose lui étreindre la gorge et avec un énergique juron cria :

— N. de D..., vive la France !

II. — EN ROUTE

« Nîmes, 9 août 1900.

« Mon capitaine, je profite d'un petit moment pour vous dire quelques nouvelles de notre voyage. Nous sommes arrivés à Nîmes à 2 h. 45 du matin. Il y avait des sergents, qui nous attendaient à la gare.

« Je suis à la 1re compagnie.

« Nous avons un sous-lieutenant, c'est tout ce qu'il y a de bon. Mais l'adjudant ne vaut pas cher. Le capitaine est très prompt, mais il a de bonnes qualités.

« Nous avons passé une revue du général de brigade hier, et une aujourd'hui par celui de division, un bon homme; il nous a serré la main à tous comme volontaires.

« Nous partons de Nîmes samedi pour Marseille, et lundi nous embarquons.

[1] Dans le récit que l'on va lire, les faits racontés sont de la plus rigoureuse exactitude. Les lettres du soldat ont été fidèlement transcrites. L'auteur les a en sa possession. Il a seulement apporté les modifications nécessaires à l'orthographe et à certaines tournures de phrases d'un français trop douteux, mais en respectant les idées, les faits et surtout la simplicité du récit, qui atteint parfois, comme dans le suicide du troupier en mer, une grande intensité dramatique. C'est donc là un récit vécu.

« Je vous dirai que j'ai remarqué dans mon voyage des pays très pauvres et d'autres très riches. A Nimes, c'est un chic pays. Il y a des arènes qui datent des Romains et sont très belles. Tous les dimanches il y a des courses de taureaux; il peut y tenir 30 000 personnes, et c'est un magnifique coup d'œil. Il y a aussi la Maison Carrée et puis tout près le Pont du Gard, qui est très remarquable. Dans la campagne on ne voit que des oliviers; le vin est à très bon marché, l'absinthe est à deux sous le verre, et de la bonne.

« Je compte sur votre bonté, mon capitaine, pour écrire à ma mère, comme vous l'avez promis. Je n'ai pu aller la voir avant de partir et je voudrais bien la savoir au pays consolée de mon départ, pour qu'à mon retour je la retrouve en bonne santé. Vous avez son adresse.

« On nous a donné des tentes et des effets de toile avec du campement, et tant et tant qu'il nous faudrait bien un petit cheval pour porter notre sac. On marchera quand même, mon capitaine, je vous le promets bien; voulez-vous dire aux camarades que je suis en bonne santé et content d'être parti.

« Je ne vois plus grand'chose à vous dire pour le moment; je termine ma lettre et vous serre respectueusement la main.

« Votre subordonné dévoué pour la vie,

« REULLIER. »

Brave garçon et grand cœur! Un mot le gagnait. Il se fera tuer pour le général qui lui a serré la main!

Combien sont ainsi parmi nos soldats de France, âmes héroïques et hautes, cœurs délicats trop sensibles, que des vexations mesquines, des châtiments injustes, des menaces grossières blessent, puis éloignent, détournent du droit chemin! Ne devrait-on pas exiger, avant tout, de celui qui commande, la connaissance de cet homme qui s'ignore et dont l'âme garde, secrète, les aspirations les plus élevées, les élans les plus généreux; son cœur bat pour toutes les nobles causes, et, sous une rude écorce, il cache une abnégation, une ardeur, un héroïsme, que les plus valeureux sont contraints d'admirer.

Le héros! C'est le petit soldat qui a tout quitté, famille, affections, champs paternels, clocher du village, qui peine et pleure, dont les pieds écorchés saignent le long du chemin, dont la poitrine siffle écrasée sous le poids du sac, du fusil, des cartouches. Il sait qu'au terme de la route, il y aura pour lui les maladies, les blessures, la mort peut-être et la fosse commune dans un champ inconnu; mais le petit troupier à qui l'on a parlé de Patrie et de Gloire, va, trouvant, au milieu de ses larmes arrachées par la souffrance, des rires et des chansons pour les triomphes prochains.

Que l'on ne s'y trompe point: la discipline ne fera ce prodige de réveiller ces âmes engourdies, de faire battre ces cœurs que si elle résulte de l'amour du soldat pour celui qui le commande, pour celui qu'il appelle « le chef ». Il adore celui qui le comprend, il déteste et méprise celui qui ne le connaît pas : tout le secret de la discipline est là.

« Marseille, 13 août 1900.

« Mon capitaine,

« Je fais réponse à votre lettre, que je viens de recevoir à l'instant et qui m'a fait grand plaisir en voyant que vous pensez toujours à moi.

« Nous avons quitté Nîmes hier à 10 heures de la caserne, et nous sommes partis à midi. Nous avons eu des honneurs admirables par la ville de Nîmes. Des drapeaux à toutes les fenêtres, des arcs de triomphe en verdure et en fleurs décoraient le parcours, et les maisons, les trottoirs paraissaient noirs de monde. Tout le peuple criait : « Vive l'armée! « Vive l'armée! » On sentait tout de même que ce que vous disiez était vrai, qu'on était fier quand on allait se battre.

« Les musiques du 40e et du 38e d'artillerie nous ont accompagnés jusqu'à la gare.

« Nous sommes arrivés à Marseille à 4 heures et demie, et casernés à l'ancien hospice de la Charité.

« Nous sommes très bien nourris, et la ville nous donne à chaque repas un cigare et un quart de vin.

« Nous embarquons demain mardi dans le bateau le *Polynésien*. Je vous donnerai des détails plus longs dès que j'aurai fait la traversée.

« Voilà, mon capitaine, tout ce que j'ai à vous dire pour le moment.

« Votre ami serviteur. »

III. — LE DÉPART

Toute l'après-midi quai de la Joliette, l'énorme bateau avait englouti des hommes. Ils arrivaient en rangs serrés, s'engageaient sur la passerelle inclinée, et s'engouffraient dans le monstre sans arrêt.

D'énormes colis, caisses, ballots de toutes sortes, entassés sur le quai, saisis par les chaînes suspendues à des grues à vapeur, étaient enlevés dans les airs, plus haut que le pont, et redescendaient à fond de cale dans un mouvement ininterrompu. Des matelots sur le navire couraient affairés, des officiers donnaient des ordres. Des parents, des amis, disaient un dernier adieu; des femmes en larmes embrassaient leur mari, leur frère, et les mères donnaient

à leur enfant une bénédiction suprême. De toute part, des cris retentissaient mêlés au grincement des poulies, au cliquetis des chaînes de fer, aux coups de sifflet assourdissants, au ronflement, qui montait de l'intérieur du colosse.

Tout autour, sur les quais, sur le môle, jusque sur les toits des hangars et des docks, dans des centaines de barques la foule s'entassait, compacte, frémissante, houleuse, bruissant comme la mer quand souffle le vent du large, avide de jeter une acclamation dernière à ceux qui partaient. Dans les ports, les navires avaient fait leur toilette de fête et pavoisé. Des milliers de banderoles et de drapeaux flottaient aux vergues, aux cordages, à la pointe des mâts, comme des papillons de mille couleurs dans le ciel d'un bleu intense.

Soudain la cloche sonne. Des femmes en pleurs quittent le navire. Le pont se couvre d'hommes, d'officiers et de soldats, pendant que, lentement, traîné par deux remorqueurs, le *Polynésien* s'infléchit, glissant sur l'eau calme du bassin. Puis, prenant un peu de vitesse, il avance, superbe, majestueux, colossal vers la sortie du port. Son hélice en mouvement commence à faire bouillonner le flot autour de ses flancs, tandis que ses cheminées vomissent un torrent de fumée.

Alors une immense acclamation retentit. Un cri jaillit de cent mille poitrines : « Vive la France! » et, du pont, les partants mêlant leurs vivats à la clameur de la foule, saluent de la main, agitent leurs képis. Au milieu des splendeurs du couchant, comme dans une apothéose, le navire gagnait la haute mer, haletant sous sa machine qui frémissait à chaque tour d'hélice.

Bientôt il dépassa les îles, puis la tour du Planier. Déjà on n'apercevait plus que de loin en loin le scintillement des lumières de la côte, noyée de brumes; le phare projetait par intervalles, sur l'immensité, de longues traînées de feu, semblables à des bras gigantesques.

La mer était à peine frissonnante; à la crête de chaque petite vague un léger filet d'écume s'irradiait sous la clarté de millions d'étoiles, et dans le silence des êtres et des choses chacun songeait.

Pauvres gens. Reviendront-ils ? Combien?... Comment?... Et quand ils rentreront au port, las, usés, blessés, finis, verront-ils les quais en fête, la foule en délire, et tous les navires avec leurs grands pavois... rien que pour eux?

IV. — EN MER

La Corse étage ses montagnes... Voici Salina, Lipari... Panaria s'éveille... Soudain un volcan se dresse : c'est le Stromboli!... Vulcano! Les côtes de Sicile se rapprochent, l'Etna vomit des flammes.. On passe Messine... Le bateau contourne la Calabre et les marins redoutent la mer Ionienne...

Tout à coup un cri lugubre retentit : « Un homme à la mer! »

Angoissées des têtes se penchent, une foule se précipite sur le pont, fixe un point en arrière, regarde anxieusement. Des questions se croisent... Qui est-ce?... Un soldat?... Un marin?.. Est-ce un suicide?.. un accident? Petit à petit le bateau perd sa vitesse; il stoppe. On met les canots à la mer. Mais combien de temps déjà s'est écoulé! Combien a-t-on fait de chemin, et dans l'étendue sans limites, on ne distingue rien que les petits esquifs, qui montent et descendent à la recherche du malheureux.

Pendant deux heures on fouille la mer... Rien! Les canots reviennent.

« En avant! » commande le capitaine, et l'on part laissant perdu à tout jamais un camarade, un homme, roulé dans les abîmes bleus.

Mais le clairon retentit, tout le monde descend en titubant. On fait l'appel. Saura-t-on le nom?

On le connaît. Il venait d'Auvergne. Ses camarades le disaient enclin à la tristesse depuis le départ; il ne pouvait supporter l'idée de quitter les siens, sa mère malade, son père âgé, sa sœur encore enfant!

« 19 août en mer.

« Malgré le roulis du bateau, je m'arme de courage, mon capitaine, pour vous écrire quelques mots. Je me porte très bien, mais beaucoup de mes camarades sont malades. Un homme est tombé à la mer, on a arrêté le navire, fouillé pendant deux heures, mais sans succès.

« On ne l'a plus jamais revu.

« Le vent souffle à ne pas tenir sur le pont et crie dans les mâts. La mer est très mauvaise; couverte d'écume, elle fouette le bateau à grands coups, on dirait des coups de massue. Je suis obligé de rester là, parce que rien ne tient en place.

« Port-Saïd, 20 août.

« Je reprends ma lettre à présent. Le mauvais temps a duré deux jours. Un cheval a été enlevé de dessus le pont. Dans l'entrepont, on ne pouvait dormir, parce que toutes les ouvertures étant fermées pour que la mer ne pénètre pas, l'air ne se renouvelle pas.

« Nous sommes arrivés ce matin. On a crié la terre bien avant qu'on ne la vît... puis on l'a plutôt devinée : une sorte d'épave sur l'eau...; enfin on a vu des palmiers ayant l'air de sortir de la mer, et des maisons blanches, des minarets, des mosquées.

« Nous ne pouvons pas descendre parce que nous restons peu de temps, et nous nous amusons à voir sur les quais des gens de tous les pays du monde,

des nègres, des Arabes, des Anglais et des paquets sales qui se promènent... On dit que ce sont des femmes.

« Au revoir, mon capitaine. »

Djibouti, 25 août.

« Enfin, nous sommes sortis de la mer Rouge où il faisait une atroce chaleur, 50° sur le pont et 60° dans les cabines. C'est comme si l'on entrait dans un four. Les bords sont blanc jaune, brûlés ; on ne voit à perte de vue que du sable, qui fait cligner les yeux et battre les paupières.

« Nous sommes à présent à Djibouti, après avoir été bien secoués, car la mer était grosse et les vagues fort grandes.

« C'est un grand village de nègres, avec des fonctionnaires français.

« Nous nous amusons à faire plonger de petits nègres comme des poissons. Ils vont chercher à des profondeurs impossibles des sous et des objets, que l'on jette toute la journée.

« A Port-Saïd, nous avons rencontré deux bateaux, qui allaient en Chine, un allemand, l'autre italien ; puis nous avons rattrapé un navire russe, qui nous a salué en chantant la *Marseillaise* et en criant : « Vive la France ! »

« Cela nous a fait plaisir. On aurait dit que c'était un peu du pays qui nous revenait.

« Votre ami subordonné pour la vie. »

Et le voyage reprit, après ce court arrêt sur l'océan Indien, avec des péripéties diverses, monotones pourtant.

A peine virent-ils Colombo, dont les maisons blanches se perdent sous une forêt d'arbres étranges au feuillage prodigieux, ville de langueur, de paresse et de rêve; Singapoure et ses quais sévères. Le voyage continuait sur le désert d'eau, toujours tout droit. Les nuits se succèdent, les jours se suivent; aux mêmes heures les mêmes besognes s'achèvent. Le voyage dure trop. Les figures pâlissent; un énervement commence, on a hâte d'arriver. Les poissons volants de la mer de Chine, la phosphorescence du flot, un coup de vent terrible, n'intéressent plus la curiosité lassée.

V. — EN CHINE

Takou !... L'ancre glisse le long des flancs du bateau, tombe dans la mer. Le bruit court que l'on est arrivé. Un mot magique circule :

— La Chine !

On s'entasse sur le pont ; on regarde. Tout autour, des bateaux énormes semblent dormir sur le flot. Ils portent des pavillons de toutes les nations de la terre, et dans le lointain une côte émerge à peine. C'est la Chine. Le bateau s'en tient à 14 kilomètres. La boue et la vase forment le fond à 2, 3, 5 mètres au plus, et l'on débarque en canots.

Huang-Tchouang, 2 octobre 1900.

« Mon capitaine,

« Je profite d'un petit moment pour vous écrire au crayon. Je n'ai pas d'encre, mais on fait ce qu'on peut en campagne. Nous sommes cantonnés dans un petit village, nous formons les avant-postes. Presque toutes les nuits il y a alerte. On court en n'importe quelle tenue, et parfois ce n'est rien. D'autres fois on tire sur les patrouilles ennemies qui s'approchent encore assez près.

« Nous nous servons de Chinois pour faire des corvées, chercher des vivres, préparer la popote.

« Nous avons été cinq jours sans manger de pain ni de viande fraîche. Nous ne possédions que du biscuit et des conserves, et l'on commençait à avoir faim.

« En somme, nous avons été quarante-trois jours en mer et nous avons débarqué à Takou, pauvre village où il n'y a que de petites maisons en terre, toutes brûlées. Pas une ne reste intacte.

« Les forts qui défendent l'embouchure de la rivière sont détruits ou tellement bouleversés qu'il faudrait bien du temps pour les remettre en état.

« De là, nous nous sommes embarqués en chemin de fer pour aller à Tien-Tsin, qui est à 140 kilomètres, et où nous avons été passés en revue par le général Voyron et par un général russe. Il y avait des Italiens, des Américains, des Allemands et des Russes.

« Tien-Tsin est une grande ville, mais elle est presque détruite. On ne voit que des murailles à moitié démolies, noires de la fumée des incendies. Les toitures tombent, les portes et les fenêtres encombrent les rues, et souvent on ne sait plus distinguer dans les décombres ni les bâtiments ni les rues.

« Nous avons couché sous la tente, sur la terre pendant trois jours, parce qu'il n'y avait pas d'abris dans Tien-Tsin, les murs et les toits croulent de tous côtés. Puis nous avons repris le chemin de fer pour arriver ici.

« Votre fidèle serviteur. »

Yang-Tsoun, 9 octobre.

« Mon capitaine,

« Un mot à la hâte. Jusqu'à présent les alertes n'ont pas été graves. Il paraît que cette nuit ça va chauffer. Je vous écris pour vous dire que je ne vous oublierai jamais, tant que je ne serai pas tué.

« Nous sommes à un poste d'honneur, qu'on vient de renforcer par des Anglais, des Russes, des Italiens et des Japonais.

« Adieu, mon capitaine ; je vous écris de 18 500 kilomètres de Marseille. Donnez de mes nouvelles à ma mère.

« Votre ami pour toujours. »

L'heure grave approchait. Un combat paraissait imminent. Avant le moment suprême, l'homme se recueille, il se sent petit et faible et il jette à ceux qu'il aime un dernier cri d'appel.

Reullier va se battre, il sera tué peut-être et il écrit à son capitaine, il le charge de prévenir sa mère. Son cœur déborde, il l'assure de son affection jusqu'à la mort.

Quel rôle joue donc le chef qui sait se faire aimer ? Il reste le confident et l'ami, c'est à lui que l'on ouvre son cœur et c'est lui que l'on choisit pour dire à la vieille mère que son fils est mort glorieusement.

Et la bataille est venue, sanglante, terrible.

Tout à coup des milliers d'hommes ont surgi, hérissant la plaine de képis, de casques, de baïonnettes, de drapeaux. Le crépitement de la fusillade, les cris des blessés, les commandements aigus, les sonneries stridentes, le grondement de l'artillerie, ont ébranlé l'air, tandis que le sol tremble sous les courses désordonnées et les furieux assauts. Les palissades sont emportées, les fossés franchis, les villages enlevés au pas de course, et Reullier indemne écrit quelques jours après :

« Liang-Feng, 17 octobre.

« Mon capitaine,

« Nous avons attaqué les Boxers le 10 octobre, et l'on s'est battu les 12, 13 et 15 octobre. Nous n'avons eu que onze morts et cinquante-trois blessés, ce qui a étonné le général.

« On s'est bien battu. Mon camarade à côté de moi a eu deux balles, une dans le bras gauche et l'autre dans la jambe. J'en ai vu un à qui une balle avait coupé le doigt. Il ne le sentait pas, mais quand il a été pour tirer, il s'est aperçu qu'il avait un doigt de moins. Le dernier jour, un soldat à côté de moi a eu deux balles dans le flanc gauche et une dans la cuisse ; moi, je n'ai rien eu. C'est de la chance.

« Dès qu'on avait pris un village, on le brûlait. Nous en avons détruit cinq le même jour. Aujourd'hui nous avons coupé le cou à trois grosses têtes de la ville, parce qu'ils avaient fait fusiller des Européens, qui s'étaient réfugiés chez eux.

« Toutes les troupes étaient là, formant un grand carré, et nous avons assisté au supplice.

« Dites de mes nouvelles à ma mère.

« Votre ami serviteur. »

Yang-Sou-Tien, 6 novembre.

« Mon capitaine,

« Je profite d'un petit moment de repos pour vous écrire ces quelques lignes. Je suis toujours en bonne santé. Nous sommes partis le 10 octobre de Yang-Tsoum pour faire colonne. Après la bataille, nous avons marché pendant dix jours sans repos. Nous avons campé quatre jours, et pendant six jours nous avons cantonné chez les habitants.

« Quand on arrive dans les villages, toutes les portes sont fermées, mais une fois que l'on est entré chez eux, on a tout ce qu'on veut : des poules, des œufs, des cochons, des poires, des légumes.

« Hier, une reconnaissance faite par vingt Italiens a eu dix-huit hommes tués. Une compagnie de 250 hommes de chez nous est partie à la poursuite des Boxers. Elle a eu quatre tués et cinq blessés. Je crois que nous allons tous partir pour les chasser et aller jusque dans les montagnes où ils se cachent. Les Chinois ne nous veulent pas de mal, mais ce sont les révoltés, qu'on appelle Boxers, commandés par des mandarins ambitieux, qui veulent, de cette façon, s'emparer du pouvoir.

« Vous m'avez réclamé une tresse de Chinois avant de partir. Eh bien ! j'en ai une de côté pour vous. Je l'ai prise sur un Boxer que j'ai tué. A l'entrée d'un village, il m'a tiré dessus à bout portant, et comme il m'a manqué, je l'ai tué raide.

« Votre ami dévoué. »

« Pekin, 15 janvier 1901.

« Je vous écris ces quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles. Je me porte toujours bien

« Nous sommes dans la capitale fameuse de la Chine, dont nous avons vu les ruines amoncelées. Nous sommes entrés par une porte détruite, élargie comme une brèche dans la muraille après un bombardement. Le quartier habité par les Européens, où étaient les légations, est un monceau de décombres, et nous avons vu avec émotion la place où les Français ont résisté pendant des jours et des jours avec tant de courage.

« Nous avons fait depuis notre entrée bien des reconnaissances ; toutes les fois nous revenons vainqueurs.

« Si les Boxers étaient armés comme nous et savaient prendre la ligne de mire, nous serions toujours vaincus, car ils sont toujours dix contre un. Mais chaque fois nous en massacrons des quantités.

« Le 1er janvier, après la prise d'un village, le général nous a fait un discours. Il nous a dit qu'aucune puissance ne pouvait rivaliser avec la France en bravoure et en discipline.

« J'avais reçu la veille la lettre que vous m'écrivez pour me souhaiter une bonne année.

« J'ai été bien touché de tout ce que vous me dites. Soyez sûr, mon capitaine, que je ferai toujours mon devoir, en souvenir de vous et pour la France, que l'on aime davantage lorsqu'on est si loin d'elle.

« On dit que nous allons repartir pour le pays au mois de mars. J'aurai bien du plaisir à embrasser ma vieille mère et à vous serrer la main.

« Donnez-lui de mes nouvelles, en lui disant que je la reverrai bientôt.

« Votre serviteur pour toujours,

« Reullier. »

« 18 janvier.

« Cette lettre trouvée sur Reullier vous sera adressée, mon cher camarade, avec un mot de ma main.

« Il est parti le soir même du 15 en reconnaissance. A la pointe du jour, la petite troupe s'est trouvée entourée par des forces vingt fois supérieures.

« Pas un des hommes n'a faibli. Reullier avec un héroïsme incomparable a brûlé toutes ses cartouches, puis s'est jeté sur l'ennemi à la baïonnette, et, criblé de coups, est tombé en criant : « Vive la France ! »

« Le secours est arrivé trop tard pour le sauver, mais nous avons gardé son corps à l'abri de toute profanation.

« Les rares survivants ont donné ces détails.

« Nous ferons à Reullier des funérailles dignes de sa bravoure.

« Il vous reste la tâche la plus rude, celle de prévenir la mère que son fils, un héros, est mort au champ d'honneur.

« Je vous serre la main.

« Général X... »

Henri Baraude.

POUR LES INDIGÈNES

Il y a des savants, des officiers, des professeurs, des écrivains qui pensent que ceux que l'on appelle des... indigènes sont aussi, — par surcroît, — des hommes. Et ils ont formé une sorte de gouvernement qui a pour objet d'intervenir auprès des gouvernements européens, dont les membres maintiennent encore certaines formes de l'esclavage, tout en le réprouvant dans leurs harangues officielles.

Ce petit gouvernement de penseurs et d'hommes généreux, c'est le *Comité de protection et de défense des indigènes*. Il compte, parmi ses initiateurs, des hommes d'élite comme MM. Paul Viollet, membre de l'Institut ; Auguste Molinier, Marillier, Édouard Viollet, Charles Gide, Sevin-Desplaces, le docteur G. Hervé, professeur à l'École d'anthropologie ; le contre-amiral Réveillère. Son action est encore restreinte, — mais elle va s'étendre et je suis heureux d'être un des premiers à signaler, dans cette Revue, les efforts qu'il tente, depuis un an, pour que notre ministre des Colonies fasse coïncider, en Nouvelle-Calédonie, l'action de la France avec la conception que M. Decrais se fait de la mission des puissances colonisatrices.

Ce fut à la séance solennelle tenue le 6 août dernier par le Congrès international de sociologie coloniale que M. Decrais prononça les paroles auxquelles je fais allusion.

« Les puissances colonisatrices ne se proposent pas seulement, disait-il, de développer des richesses encore mal connues, elles veulent encore créer un régime sous lequel les populations indigènes traitées avec bonté, avec justice, avec humanité, verront se relever les conditions matérielles et morales de leur existence. »

Il est temps que M. le ministre des Colonies mette en pratique ces généreuses idées. En ce qui concerne la Nouvelle-Calédonie, il lui faut, dans le plus bref délai : 1° supprimer l'impôt de capitation de 10 francs que l'on exige de malheureux spoliés ; 2° introduire dans notre domaine colonial une législation du travail offrant certaines garanties aux indigènes.

* * *

On trouvera tous les renseignements sur l'impôt de capitation dans un mémoire que va publier, en brochure, le Comité de défense des indigènes. J'en ai, sous les yeux, les bonnes feuilles.

Ce comité prend prétexte d'une information contrôlée du *Temps* pour entreprendre sa courageuse campagne. Des troubles ont eu lieu, vers la fin de mars, en Nouvelle-Calédonie. Deux tribus, l'une catholique, l'autre païenne, celle des Poyes, ayant refusé de payer l'impôt de capitation, l'autorité envoya dans ces deux tribus un dépôt de troupes.

Et l'information continue ainsi :

Le chef des Poyes, nommé Aman, parlementa d'abord avec le capitaine Boërie, chef du détachement ; il promit de payer l'impôt de capitation et s'engagea à faire remettre, dans les quarante-huit heures, tous les fusils possédés par ses guerriers. Mais, au lieu de tenir sa promesse, il abandonnait son village et se retirait avec sa tribu dans une forêt presque impénétrable. Nos soldats brûlèrent les cases du village abandonné, saccagèrent les récoltes et se mirent à la poursuite des Poyes. Dans un premier engagement, le soldat Dahin fut tué ; mais il fut impossible à nos hommes de pouvoir poursuivre plus loin les révoltés à l'abri dans leur forêt.

M. Feillet déclare, dans son télégramme d'hier, qu'il s'agit, en la circonstance, d'un fait absolument isolé, que toutes les autres tribus sont calmes, et qu'avant d'engager une poursuite sans merci contre les Poyes, il se propose de tenter tous les moyens de conciliation.

Les rédacteurs du mémoire que je cite apprécient comme suit le rôle de l'administration coloniale : « Brûler un village abandonné par des désespérés qui ne peuvent payer l'impôt, et déclarer ensuite qu'on se propose, avant d'engager une poursuite sans merci, de tenter tous les moyens de conciliation est un de ces traits admirables, où se révèle naïvement l'étonnante inconscience de certaines administrations coloniales. » Puis ils rappellent leurs protestations antérieures contre l'impôt de capitation. Et avouez qu'ils ont la partie belle! Je lis, en effet, une longue lettre adressée le 20 août 1900, par le Comité au ministre des Colonies, le jour où l'on apprit que l'impôt de capitation, interdit pour le budget de 1900, venait d'être rétabli, par décision du conseil général de la Nouvelle-Calédonie. Voici le passage le plus explicite :

Permettez-nous, Monsieur le Ministre, de vous dire comment cette taxe de capitation serait, en effet, écrasante pour les indigènes et, par suite, dangereuse pour la colonie tout entière.

A l'heure actuelle, les Canaques acquittent les mêmes impôts indirects que les Européens. Ils contribuent notamment pour des sommes importantes à l'impôt sur le tabac de commerce, à l'impôt de 0 fr. 03 par litre et par degré d'alcool, de 17 francs par barrique de vin, etc.

Le seul impôt qui, en apparence, ne pèse pas sur les Canaques est l'*impôt foncier*. Mais, si l'on y regarde de près, on constate bien vite qu'en réalité, depuis l'occupation française, les indigènes ont payé le plus lourd de tous les impôts fonciers. En effet, *c'est la terre elle-même, c'est la source de l'impôt qu'ils ont dû abandonner à l'Administration*. Celle-ci leur a arraché morceau par morceau leurs meilleures terres. Et c'est sur cette population dépossédée et pauvre, que des spoliations monstrueuses ont poussée à la grande révolte de 1878, ainsi qu'en fait foi une publication officielle ; c'est sur cette population infortunée que des spoliations nouvelles toutes récentes ont réduite au désespoir, qu'on prétend aujourd'hui faire peser d'une manière exclusive un impôt de capitation énorme de 10 francs par tête d'adulte. Si, en dépit des considérations fondamentales qui devraient faire exempter de l'impôt foncier une population à laquelle on a enlevé la base même de cet impôt, on veut absolument frapper les lambeaux de terre qui lui restent, on devra alors, soit établir sur ces débris de propriété un impôt foncier égal à celui qu'acquitte la population européenne, soit introduire un impôt équivalent. Or la capitation projetée de 10 francs par tête constitue un impôt pour le moins *quatre fois* plus lourd, en bien des cas *huit fois* plus lourd que l'impôt foncier payé par les blancs ou par tous autres propriétaires que les indigènes : c'est ce qui résulte invinciblement des rapprochements suivants.

D'après l'avertissement ci-joint, l'hectare de terre en Nouvelle-Calédonie est évalué par le fisc à 20 francs. L'impôt foncier est de 3/4 de franc p. 100, plus 0 fr. 05 additionnels par franc. Examinons maintenant la situation d'une famille indigène constituée de la façon la plus favorable au point de vue des charges fiscales : le père de famille, la mère et trois enfants tout jeunes. Aux termes du décret qui régit la propriété indigène, ces cinq personnes ont droit à la jouissance de 15 hectares (3 hectares par tête). Or le père aura à payer, pour la capitation qu'on prétend être équivalent de l'impôt foncier, une taxe de 10 francs.

Si, au lieu d'appartenir à la race autochtone, cet homme était étranger au pays, et si, au lieu d'être noir, il était blanc ou jaune, il payerait pour ses 15 hectares :

$$\frac{20 \times 15 \times 0,75}{100} = 2 \text{ fr. } 25,$$

+ 0 fr. 05 additionnels. .	0 » 13
Total . . .	2 fr. 38

2 fr. 38 au lieu de 10 francs, soit *quatre fois* moins.

Si la famille se compose d'un père, veuf, d'un fils marié, père lui-même de trois enfants, cette famille payera deux taxes de capitation, soit 20 francs au lieu de 2 fr. 38 d'impôt foncier : plus de *huit fois* la somme payée par le propriétaire étranger au pays.

Une famille composée d'un père veuf et de quatre fils majeurs payera 50 francs, au lieu de 2 fr. 38 !

Tous les indigènes devront ce multiple de l'impôt foncier, soit qu'il leur reste un lambeau des terres de leurs aïeux, soit qu'entièrement dépouillés, ils soient réduits à être ouvriers ou gagistes.

***

Et quand ils seront ouvriers, leur sort sera-t-il plus doux ? Ici, ce ne sont plus les bonnes feuilles d'une brochure, qui me serviront de guide, mais simplement une lettre que le Comité vient d'adresser au ministre pour se plaindre de l'absence, dans nos colonies, d'une réglementation du travail, lettre dont une copie m'a été remise ;

« Au Soudan, y est-il dit, au Congo, à Madagascar, en Indo-Chine, dans la Nouvelle-Calédonie, le travail forcé est la règle ; malgré les principes si souvent affirmés, malgré l'horreur que nous inspire le seul mot d'esclavage, nous retrouvons, plus ou moins déguisés, dans tous les rapports administratifs ou privés, entre Européens ou indigènes, les vieilles conceptions esclavagistes. Le Malgache, l'Annamite, le Canaque, sont considérés comme des êtres inférieurs, habitués à la paresse et qu'il faut contraindre au travail.

« Dans la période de conquête et d'organisation, on a tout d'abord, soit pour exécuter des travaux indispensables, soit pour assurer des transports, réquisi-

tionné de gré ou de force des *coolies;* un tel système aurait dû cesser dès l'établissement d'une administration régulière, il a persisté presque partout. Les premiers rapports avec les natifs, trop souvent fort rudes, ont laissé dans la mémoire des indigènes des souvenirs qui ne se sont pas effacés. L'Annamite comme le Malgache ne se soucie point de servir sous le bâton de l'Européen sur les chantiers souvent malsains, mal établis et mal surveillés, où tant d'autres ont déjà souffert et succombé. Qu'il s'agisse de grands travaux publics ou d'exploitations particulières, on ne voit pas d'autres moyens que la force pour recruter des travailleurs.

« ...Dans aucun cas, le *coolie* n'est considéré comme un homme libre et qui discute librement les conditions de son engagement. Sa propriété n'est pas plus garantie que sa personne. »

Le coolie est donc, en réalité, un esclave soumis à la volonté tyrannique d'un chef. En autorisant des contrats collectifs comme ceux que nous venons de signaler, l'administration reconnaît implicitement l'esclavage.

C'est contre un tel état de choses que les membres du Comité de défense des indigènes protestent hautement et ils demandent au gouvernement français de donner aux natifs de nos colonies les garanties qui se trouvent déjà dans les législations anglaise et hollandaise. D'ailleurs, en introduisant dans notre domaine colonial une législation du travail, le gouvernement servirait aussi bien les intérêts des colons que ceux des indigènes.

Le premier article d'une telle législation devrait être le suivant : « Tout contrat engageant la personne ou les biens d'un indigène doit être individuel et librement consenti; le libre consentement doit être mentionné dans le contrat, et celui-ci ne sera valable que s'il a été conclu en présence des autorités désignées à cet effet et s'il est rédigé dans la langue du pays.

Ensuite, viendraient certaines dispositions relatives à la durée du contrat, aux jours de congé, à l'interdiction des privations de nourriture, violences, voies de fait, châtiments corporels à l'égard des indigènes, etc.

On le voit, ce ne sont pas des droits spéciaux que le Comité réclame pour les indigènes, ce sont les droits de tous les hommes, *car ce sont des hommes.*

LÉON PARSONS.

LA VIE ET LES MŒURS

En 1913.

FRAGMENTS DE MÉMOIRES ÉCRITS EN L'ANNÉE 1920

...L'année 1913 fut vraiment une bonne année pour la République française. Elle n'était menacée ni au dehors ni au dedans. M. Millerand venait d'être élu au Congrès de Versailles président de la République pour sept ans, car on n'avait rien changé à la constitution de 1875 que M. Jean-Paul Laffitte avait toujours considérée comme excellente, que M. Charles Benoist lui-même, le célèbre député de la Seine, admirait depuis quelque temps, à laquelle M. Jules Lemaitre ne trouvait plus rien à reprendre (oh! les deux jolis volumes que M. Lemaître publia vers 1907, sur les péripéties de sa belle carrière politique!) mais contre laquelle M. Déroulède vieilli, — *vox clamans in deserto!* — écrivait encore dans les journaux de Saint-Jean-d'Angély des anathèmes reproduits parfois dans les journaux de Paris à titre de curiosité.

M. Millerand venait d'être élu par la concentration de tous les républicains modérés, avec l'appui évident des républicains ralliés et la complicité discrète des oppositions monarchistes, contre M. Doumer, candidat de toutes les extrêmes gauches après avoir failli être candidat de toutes les extrêmes droites. Il remplaçait M. Paul Deschanel élu sept années auparavant par 495 voix contre 312 accordées à M. Waldeck-Rousseau. La présidence de M. Paul Deschanel avait été glorieuse. Notre ancienne alliance avec la Russie s'était consolidée, et nous avions souscrit plusieurs emprunts. On parlait même d'un rapprochement sérieux et peut-être définitif avec l'Allemagne. Guillaume II avait le désir le plus vif de faire un voyage à Paris : il venait d'envoyer chez nous son ministre des Finances. Quant à l'empereur François-Joseph, il gouvernait toujours l'Autriche unifiée et forte, et, dans sa verte vieillesse, riait de bon cœur de ceux qui avaient, comme on dit, échafaudé des combinaisons sur sa mort : il avait même en un jour d'ironie décoré l'éminent écrivain André Chéradame de l'ordre de la Couronne de troisième classe. Bref, l'Autriche était, comme on dit encore, le pivot de toutes les alliances européennes. François-Joseph voulait s'allier avec nous : il venait d'envoyer à Paris son ministre des Finances...

La France était donc prospère. L'agriculture était florissante. L'industrie se développait. Les capitalistes, il est vrai, redoutaient la menace d'un impôt progressif sur le revenu, inquisitorial et vexatoire. M. Leygues, qui était devenu presque un homme important dans le parti radical-socialiste, s'était fait,

non sans avoir longuement hésité, le champion de cet impôt qui devait demander davantage au superflu et moins au nécessaire. Mais on ne s'inquiétait guère, car on savait par des exemples nombreux que M. Leygues n'avait pas coutume de réussir dans ses entreprises. Il n'avait pu accomplir qu'une réforme célèbre : celle du corps de ballet de l'Opéra. D'ailleurs il importait peu. Au moment critique, M. Millerand, disait-on, userait de sa grande autorité sur le Parlement pour empêcher le vote de cet impôt: il enverrait, s'il le fallait, un *message*, imitant en cela M. Paul Deschanel qui, durant son heureuse présidence, est intervenu plusieurs fois. M. Deschanel, en effet, ne négligeait rien de ce qui pouvait restaurer la force du pouvoir exécutif.

Certes, il y avait encore quelques impérialistes et quelques royalistes, mais impuissants. Ceux-ci recevaient de temps à autre des lettres de leur affectionné Philippe. Ceux-là, après s'être pendant une quinzaine d'années demandé lequel était le plus intelligent de Victor ou de Louis, se demandaient maintenant lequel des deux était le plus bête. Paul de Cassagnac, qui pour être demeuré constamment bonapartiste a conservé néanmoins sa liberté d'esprit et de parole, affirme à qui veut l'entendre que ces deux princes sont réellement aussi bêtes l'un que l'autre. M. Delafosse, un autre bonapartiste qui jouit d'une certaine autorité dans son parti, parce qu'un ouvrage de lui : *la Théorie de l'Ordre*, publié vers 1904, si je ne me trompe, vient d'atteindre à sa deuxième édition; M. Delafosse affirme, au contraire, qu'un sot peut être un excellent prince s'il est énergique et bien entouré. En ce temps-là, je rapportai ce propos à M. Arthur Meyer avec qui j'étais uni par les liens d'une ancienne, étroite et constante amitié. M. Arthur Meyer, de qui M. Delafosse était un collaborateur assidu, eut, je m'en souviens, un bon sourire...

... Il y eut beaucoup de fêtes cette année-ci : fêtes politiques à l'Élysée, fêtes littéraires un peu partout. L'une des plus belles, je crois, fut la réception de M. Jean Jaurès comme membre de l'Académie française le 24 janvier 1913. M. Jean Jaurès avait été élu huit mois auparavant par 16 voix contre 2 à M. Georges Leygues et 10 bulletins blancs. M. Leygues s'était présenté quatre fois à l'Académie : la première fois comme poète, il avait été battu par M. Larroumet; la seconde fois comme orateur, il avait été battu par Monsieur l'évêque de Blois; la troisième fois comme artiste, il avait été battu par M. Lintilhac, l'imperturbable doyen de la Faculté des lettres, et ce dernier coup avait été sensible à M. Leygues.

Quant à M. J. Jaurès, il avait renoncé depuis longtemps à la propagande socialiste. Il établissait une théorie dite du socialisme libéral ou du libéralisme socialiste. Au reste, le socialisme n'était plus qu'une affaire de théorie depuis qu'il avait été abandonné par les grands financiers. M. Jaurès s'était fait nommer professeur au Collège de France, où, devant un auditoire composé principalement de militaires retraités, de jolies femmes et de jeunes gens, il exposait avec joie ses doctrines confuses, chaleureuses et imprégnées d'un certain mysticisme. Au sortir des cours, il allait, accompagné de quelques-uns de ses disciples fidèles, dans une brasserie où il développait encore ses tendances mystiques en buvant des chopes de bière allemande. Il était applaudi et il engraissait.

On était très curieux de cette réception d'un homme assez populaire parmi la jeunesse et inoffensif. C'était donc une affluence énorme de gens avides d'entendre le discours du récipiendaire et celui du directeur de l'Académie qui était le comte de Mun. Le comte de Mun avait ramené sous la coupole l'aristocratie qui depuis longtemps s'était désintéressée de ces fêtes surannées auxquelles n'assistaient plus que la bourgeoisie du haut commerce et le monde des fonctionnaires. Mais aujourd'hui tous les mondes se mêlaient : on assistait là aussi à la fusion désirée de toutes les classes conservatrices. Au premier rang se trouvait le président de la République, qui avait tenu à rendre hommage à celui qu'il appelait encore, avec sa bonhomie un peu vulgaire, son vieux compagnon d'armes. M. Raymond Poincaré qu'on nommait de toutes parts, le jeune président du Sénat, était venu lui aussi et il souriait. On se montrait M. Viviani qui, après avoir passé quelques années de sa vie dans les luttes politiques et dans le journalisme pour lequel il n'était point né, était entré, enfin, dans la magistrature. Il avait fourni là une rapide carrière. Et depuis trois ans il était procureur général à Paris. Il occupait ce poste avec éclat. Ses réquisitoires étaient célèbres. Certes, ils n'étaient pas écrits en une langue très pure, mais ils étaient tout pleins d'une rude énergie. Jamais on n'avait vu un magistrat plus ardent à défendre toutes les institutions sociales sur lesquelles la société repose, pour longtemps encore, Dieu merci! Puis il avait su créer des magistrats à son image et tous ceux du ressort de Paris étaient les auxiliaires admirables du gouvernement. M. Viviani était accompagné de M. Gérault-Richard, le plus parisien des préfets de police, et fort aimé des femmes. Notre ancien ambassadeur à Berlin, M. Léon Bourgeois, assistait également à cette séance. On pensait, d'ailleurs, qu'il entrerait bientôt à l'Académie, non comme auditeur mais comme académicien. Il venait de publier une nouvelle brochure sur la *Solidarité*, qui complétait ses anciennes doctrines sur ce sujet en les contredisant un peu; et cela avait procuré à M. Izoulet, sociologue démodé, l'occasion d'affirmer une fois de plus que M. Léon Bourgeois était un grand philosophe.

Et je ne puis nommer toute l'assistance bigarrée de cette réunion. Rarement vit-on un assemblage plus considérable de noms illustres. Je me souviens que ces noms occupaient une colonne entière dans le grand journal conservateur, littéraire et mondain, fondé en 1910 par le baron Alfred d'Edwards et qui jouissait alors d'une faveur universelle dans la bonne société. Et ce que je sais bien aussi, c'est que, lorsque M. Jean Jaurès entra dans la salle des séances, un peu gêné dans son uniforme, le cou serré dans sa cravate de commandeur de la Légion d'honneur qui faisait paraître son visage plus rubicond, il y eut un grand frémissement.

Puis, le comte de Mun, d'une gravité magnifique et sereine, prit le premier la parole. L'Académie française, en effet, toujours encline, un peu trop encline pour mon gré aux innovations, avait décidé que le directeur trimestriel devait parler le premier pour accueillir le nouvel hôte de la Compagnie et qu'il convenait mieux que le récipiendaire parlât le second, comme pour remercier de l'accueil... Le discours du comte de Mun fut un enchantement. Il s'adressait à l'académicien nouveau : « Ah ! Monsieur, dit-il éloquemment, les desseins de la Providence sont impénétrables. Ma foi religieuse naguère me conduisit au socialisme et maintenant c'est votre foi socialiste qui vous amène à la religion... » Et il développa longuement cette superbe antithèse. On l'admirait encore quand il se tut. Et ce fut parmi un silence majestueux que M. Jaurès commença ainsi son discours : « Messieurs, au jour de mon élection, la presse mondiale proclamait, avec une bienveillance infinie pour moi, que la séance académique d'aujourd'hui procurerait l'occasion trop rare d'entendre un grand orateur. Or, M. le comte de Mun vient de parler. Et j'ai bien le droit, n'ai-je pas le devoir de dire qu'en sortant de cette enceinte, ce n'est pas seulement un grand orateur que vous aurez écouté ; non, Messieurs, vous en aurez entendu deux... » On s'entre-regarda, on applaudit, et la jolie Mme de B..., qui avait fini par comprendre, partit une minute après d'un éclat de rire fort impertinent. Elle riait encore quand M. Jean Jaurès termina son discours, qui obtint, somme toute, un véritable succès...

Cette séance laissa un souvenir durable ; le samedi suivant, M. Maurice Barrès écrivit sur elle, dans le *Temps*, une de ses meilleures *Vies littéraires*. Ai-je dit que M. Barrès avait succédé, en 1909, comme critique du *Temps* à l'aimable romancier et auteur dramatique Gaston Deschamps qui avait abandonné son article hebdomadaire pour se consacrer entièrement à ses charmantes psychologies féminines, où il excelle... M. Barrès est très apprécié des lecteurs du *Temps*, et, particulièrement, de son public universitaire à qui il rappelle un peu Edmond Schérer. Pour moi, j'ai goûté toujours sa critique solide et traditionnelle. Quelques-uns la jugent parfois doctorale, lourde et embarrassée ; tel n'est pas mon avis. M. Maurice Barrès est membre de l'Académie française ; M. Gaston Deschamps, aussi, naturellement...

... A quelques semaines de là, le 15 mars 1913, le ministère André Berthelot-Ferrette fut mis en minorité par un vote de la Chambre. Il fut remplacé par un ministère Louis Dausset.

J. Ernest-Charles.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Aus der... Geschichte der Ehen (De... l'histoire des mariages), par A. von Perfall (Rich. Eckstein Nachf., éd. Berlin).

Ce petit livre, d'allure alerte, traite de sujets graves. La première des deux nouvelles dont il se compose tranche une question d'art, la seconde prêche une morale de charité et de pardon. Gustave Cleving, un grand artiste, a commencé dans un genre qui paraît assez analogue à celui de Bouguereau ; il a peint sa femme en fée des bois, tout entourée de fleurettes bleues. Et, comme le tableau est joli et qu'Édith s'y trouve très ressemblante, elle y tient beaucoup. Mais, peu à peu, Cleving, sous l'influence d'amis fanatiques de vérité, abandonne toute joliesse en art et se croit appelé à exprimer la réalité la plus brutale, la plus pénible. Il rejette tout poncif, ne ménage pas les nerfs, ne flatte pas le goût de son public et, grâce à sa pléiade d'amis, grâce aussi à son vigoureux talent, il obtient un succès retentissant. Pour s'adonner à son art austère, il avait insensiblement écarté Édith, mais elle se venge adroitement. Elle devient plus réaliste encore que son mari, acclame la transformation de l'art suave en art brutal et se fait faire très vivement la cour par le plus outrancier de la pléiade... Enfin elle veut brûler triomphalement « la fée des bois ». Cleving ne peut pas s'y résoudre, il trouve un moyen de pacifier Édith : c'est de nouveau elle qui sera son modèle. Il ne renonce pas à la vérité dans l'art, mais, grâce à la bonne leçon qu'il a reçue, il y mettra quand même de l'idéal. Et tout le monde est content, le public aussi ; seul l'ami ne paraît pas enchanté, mais il n'est plus nécessaire... L'autre nouvelle implore notre clémence en faveur d'une pauvre femme qui abandonne son mari, égoïste et vain, pour un homme dont elle a toujours rêvé en secret et dont seules les circonstances l'ont tenue séparée. Le mari se console vite et reste l'idole de la

société. La femme est calomniée et méprisée, mais elle a trouvé le bonheur et elle s'y cramponne. L'auteur nous dit qu'il faut pardonner à cette femme; il est évident qu'il trouve son livre courageux et qu'il en est fier. Mais l'exemple qu'il donne est si frappant, il a pris un soin si exagéré d'attribuer à la femme toutes les qualités de l'âme et du caractère, et de les refuser en bloc au mari, qu'on éprouve seulement un immense dédain pour la bourgeoisie de petite ville qui a besoin de plaidoyers aussi rudimentaires. Cette nouvelle n'aura certainement pas beaucoup fait pour ébranler les préjugés et dégager la morale vraie de la morale conventionnelle. Son unique mérite est de faire voir combien cette dernière est fausse; d'autres écrivains, avant A. von Perfall, ont travaillé déjà à cette démonstration, et avec plus de talent.

La questione coloniale, par Gustavo Coen (Raffaello Giusti, éd., Livorno).

M. Gustavo Coen se propose, dans cet ouvrage, de démontrer que les colonies ne donnent pas toujours les résultats qu'on espère en les fondant, et principalement que les peuples de race latine ont jusqu'à présent fait assez mal leurs preuves dans la colonisation. Il n'est pas un adversaire absolu de la colonisation, mais il croit opportun de mettre en garde les nations européennes contre un désir insuffisamment réfléchi de suivre l'exemple de la Grande-Bretagne. Ce mode d'accroissement convient à certaines nations, non à d'autres. Et pour établir que les Latins, par exemple, ne réussissent pas dans la colonisation, M. Coen constate l'antipathie traditionnelle des Français pour l'expansion coloniale, et il étudie avec soin les tentatives que firent les Italiens pour s'établir avec profit dans l'Érythrée. Sans doute les conditions d'existence ne sont pas très propices, en Italie, à ce qu'on peut appeler « la colonisation intérieure ». A cause de la mauvaise qualité du sol, l'Italie ne peut fournir de travail à tous les bras, étant donné surtout l'augmentation progressive de la population, à laquelle ne correspond pas un égal rendement agricole. L'extrême pauvreté de la population rurale explique donc les efforts qu'a faits le gouvernement pour instituer en Abyssinie une colonie italienne. Reste à savoir si l'on s'y est bien pris et si cet essai pouvait réussir. Ces diverses questions sont discutables, et les auteurs, en effet, diffèrent d'opinion à ce sujet. M. Coen remarque que les jugements des économistes italiens sont plutôt contraires à la colonisation abyssine, tandis que les étrangers, tout en y reconnaissant des difficultés, lui sont favorables. Il n'est pas démontré que ces régions soient particulièrement fertiles et qu'on y trouve un Eldorado plutôt qu'un Sahara. Il convenait, en tout cas, de ne pas se lancer sans préparation dans une entreprise coûteuse et sanguinaire. M. Coen, en somme, croit qu'on a exagéré la tristesse de la condition des paysans italiens et il ne pense pas que l'on puisse orienter tout d'un coup l'émigration vers l'Afrique... Cet ouvrage, composé avec soin, bien documenté, contient un grand nombre de renseignements intéressants, d'idées importantes et qui méritent d'être prises en considération.

Ivan Strannik.

FRANCE

Les aventures du roi Pausole, par Pierre Louys (Fasquelle).

Le peuple heureux sur lequel règne le roi Pausole est celui des Triphémois, et Tryphème est une péninsule qui prolonge les Pyrénées vers les eaux des îles Baléares : s'il n'en est pas question dans les atlas, c'est notamment pour cette raison bien simple que, « les peuples heureux n'ayant pas d'histoire, les pays prospères n'ont pas de géographie ». Tryphème est une terre incomparable, vu que le code s'en résume en deux articles dont le premier est : « Ne nuis pas à ton voisin », et le second : « Ceci bien compris, fais ce qu'il te plaît. » Et Pausole, le roi de Tryphème, est un souverain extraordinaire, vu qu'après le souci de sa propre félicité, il n'a point d'autre idée en tête que d'entretenir la joie parmi ses sujets. Il est philosophe et pratique l'épicuréisme avec grâce; les grands déploiements d'activité lui semblent vains excessivement. Aussi lui est-ce une aventure assez terrible que de se mettre en route, un jour, pour retrouver sa fille, frivole fugitive, et de parcourir à cette fin sept kilomètres à dos de mule... Il a pourtant, le long du chemin, des divertissements nombreux, variés, appréciables, et dans le détail desquels je m'excuse de ne pas entrer... Un peu long peut-être, mais écrit avec infiniment d'art et d'esprit, le roman de Pierre Louys est charmant, d'une drôlerie et d'une fantaisie délicieuse, d'un humour délicat et souvent profond. Certaines pages font penser aux contes de Voltaire, je crois... Il me semble aussi que ce *Roi Pausole* est un peu scandaleux et totalement dénué de vergogne; il me semble, mais je n'en suis pas sûr, parce que je m'avoue, — après avoir professionnellement lu tant de romans contemporains, — tout à fait démoralisé.

L'année philosophique, par F. Pillon (Alcan).

Cette onzième *Année philosophique* est la première qui ne s'ouvre pas par un mémoire de M. Renouvier. On sait avec quelle régularité M. Pillon et M. Renouvier, assistés généralement de M. Dauriac, continuent dans ce nouveau recueil l'œuvre entreprise

avec la *Critique philosophique*. Le fascicule de cette année contient, comme d'habitude, une très riche « bibliographie philosophique française » de M. Pillon et plusieurs études intéressantes dont je signalerai spécialement celle-ci : « Les mythes dans la philosophie de Platon », par Victor Brochard. M. Louis Couturat prétendit naguère rejeter les mythes de la philosophie platonicienne et ne laisser subsister dans la doctrine que les résultats rationnels de la méthode dialectique. M. Brochard s'oppose à cette conception et il démontre très ingénieusement la valeur que les mythes peuvent avoir dans le platonisme. Platon fait une place très importante, dans la connaissance, à l'*opinion*, qu'il distingue, comme chacun sait, de la science : il place les *opinions vraies* « après la science et sur le même rang ». La science est à l'opinion vraie ce que l'être est au devenir. L'opinion vraie est la science du devenir. Mais, tandis que, suivant les idées modernes, les phénomènes expérimentaux sont l'objet même de la certitude, et les réalités supérieures celui de la croyance, c'est tout le contraire suivant la doctrine de Platon, la réalité n'étant pas dans le particulier, mais dans le général. Il en résulte donc que tout le monde phénoménal, tout le monde du devenir, échappant à la *science*, est du domaine du vraisemblable. Or, le démiurge, le *dieu* du Timée, ainsi que l'âme du monde, appartient au monde du devenir, et c'est pourquoi la philosophie de l'âme et de Dieu est représentée, dans les dialogues platoniciens, par des mythes qui font partie intégrante de la doctrine... On peut remarquer encore que les Grecs, ayant conçu l'indéfini comme le non-être, ne pouvaient laisser l'inconnaissable sans forme sous peine de le nier ; aussi les mythes sont-ils pour eux, en quelque sorte, une nécessité logique.

Alfred Nettement, par Edmond Biré (Lecoffre).

Alfred Nettement fut à son époque « le type du journaliste », et comme il eut, d'ailleurs, « un esprit chevaleresque », qu'il fut désintéressé, convaincu, dévoué, cela lui constitue un personnalité assez bizarre, qui étonne en des temps où « le type du journaliste » est tout autre... Le livre de M. Biré est intéressant et d'une lecture attrayante par le grand nombre de renseignements curieux qu'on y trouve. On sait la manière dont procède M. Biré : c'est par les petits faits, les menus détails qu'il écrit l'histoire, — et cela, je crois, est sujet à caution ; mais les inconvénients de cette méthode sont moins grands quand l'historien admire que quand il débine, — et Alfred Nettement est sympathique à M. Biré. Quoi qu'il en soit, du reste, sur toute la période qui s'étend de 1830 au début du second Empire, voici des anecdotes à profusion : les journaux, *la Gazette de France*, *les Débats*, *la Revue Contemporaine*, *la Semaine des Familles*, les écrivains, les hommes politiques, les artistes, les gens à la mode, Ponson du Terrail, Barbey d'Aurevilly, Rachel, Mlle Mars, Mme Dorval, Émile de Girardin, Balzac, etc., etc. Le récit est fait avec élégance, avec clarté, avec esprit.

La folle aventure, par Henri Malo (Lemerre).

L'auteur de ces petits poèmes « s'est simplement laissé aller à dire la vérité de son cœur et n'a pas eu d'autre ambition ». Et, ajoute-t-il, « les sujets sont toujours les mêmes ». Voici donc un recueil de vers sincères à la manière de quelques poètes antérieurs. Ce qui distingue néanmoins M. Malo, c'est une très agréable bonne humeur, une gaieté sereine et juvénile ; il est exempt de pessimisme et, comme il n'est point affecté non plus, il se contente d'écrire avec esprit de gentilles choses, plus aimables que très profondes :

Bonjour, Ninon, bonjour, ma chère !

Cele ressemble un peu, comme vous voyez, à du Musset, mais qu'importe ?

Bonjour, Ninon, bonjour, ma chère !
J'ai dormi comme un paresseux !
La Nuit, de son aile légère,
Se sauve là-bas dans les cieux ;
Bonjour, Ninon, bonjour, ma chère !...

Ou bien encore :

...Puisque ma patrie est la France
Et que j'ai l'amour de Ninon !...

Le volume se termine par un poème plus étendu, de forme dialoguée, mêlé de prose par endroits et digne d'intérêt.

André Beaunier.

Memento. — A la Revue Blanche, *Le singe, l'idiot et autres gens*, par W. C. Morrow, traduction de Georges Elwall. — Chez Cornély, *Pour l'armée républicaine*, par ***. — Chez Vanier, *Autour d'un donjon*, par Wils ; — *Humbles mousses*, poésies, par François Haussy. — Chez Lemerre, *Vers*, par Charles Troufleau ; *Horizons minimes et précieux*, vers posthumes, par Emmanuel Benjamin-Constant. — Chez Chevalier-Maresq, *Notes sur les Universités Italiennes*, par E. Haguenin. — Chez Calmann-Lévy, *Les classiques imitateurs de Ronsard* (Malherbe, Corneille, Racine, Boileau), extraits recueillis et annotés par Edmond Dreyfus-Brisac. — Au Mercure de France, *Airs*, cinq livres de poèmes, par Svares. — Chez Alcan, *Les Aïeux* (Les Sarrasins, Le Paraclet, La Pucelle), poèmes dramatiques, par Félix Henneguy. — Chez Plon, *Quelques notes sur l'histoire de Chine*, par M. de la Mazelière. — Chez Colin, dans les « Pages choisies des auteurs contemporains », *Tolstoï*, par R. Candiani.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Pour restaurer la musique sacrée. — Léon XIII vient de constituer, à cet effet, une commission spéciale, où siégeront M. Filippo Capocci, organiste très apprécié en Italie, et directeur de la chapelle de l'« Archibasilique » (Latran) ; M. Alessandro Farisotti, musicographe distingué, secrétaire du Lycée Musical et de l'Académie de Sainte-Cécile ; dom Calcedonio Mancini, liturgiste sévère ; M. Rodolphe Kanzler, pour qui la musique des premiers siècles de l'Eglise n'a, paraît-il, pas de secrets ; et M. Filippo Mattoni, professeur de chant grégorien au Lycée Musical. On s'étonne de ne point trouver là le directeur « à vie » de la Chapelle Sixtine, le maëstro Lorenzo Parosi.

Une solennelle réédition de Shakespeare. — La *Clarendon Press* d'Oxford prépare un fac-similé photographique de la première édition in-folio de Shakespeare, celle qui parut en 1623 et fut la première complète. Elle contiendra une préface où le plus érudit des shakespeariens, M. Sidney Lee, consignera jusqu'aux plus menus détails de tout ce que l'on sait de la biographie du grand Will. Il y aura aussi là un « recensement » de tous les exemplaires qui subsistent de l'édition de 1623, avec, pour chacun, autant que possible, la liste de ses possesseurs successifs. L'éditeur, Isaac Jaggard, établi dans Fleet Street, auprès de l'église Saint-Dunstan, fit imprimer cinq cents exemplaires. On craint avec raison de n'en retrouver pas plus d'une cinquantaine, et encore !

Fluctuations de la librairie allemande. — Selon les *Hochschule Nachrichten*, il a été publié en Allemagne, l'an dernier, 24 792 volumes. La proportion des ouvrages relatifs aux sciences militaires est moindre qu'en 1899. Les deux catégories où l'augmentation a été la plus considérable sont celles des sciences mathématiques et naturelles (1 390 volumes au lieu de 1 233 en 1899), et celle du droit et des sciences politiques et économiques (2 599 volumes au lieu de 2 313). L'Allemagne deviendrait-elle donc de plus en plus... grave ? Pourtant, la plupart des théâtres vivent sur les vaudevilles et opérettes de France.

Anglicanisme et catholicisme. — Le Révérend A.-F. Mannington Lugram, qui a été récemment nommé à l'évêché de Londres, passe pour le plus « catholique » des prêtres anglicans. La cérémonie de son intronisation a été la plus somptueuse qui ait jamais été célébrée dans la cathédrale de Saint-Paul depuis la Réforme. La presse, publiée et lue en Grande-Bretagne par le clergé protestant, n'a point protesté. Sa sœur d'outre-Atlantique (*The Churchmann*, de New-York, *The Church Standard*, de Philadelphie, etc.) lui demande à quoi elle pense, et crie au scandale. Elle prophétise avec amertume que, les rites catholiques une fois rétablis de la sorte, le nouvel évêque de Londres n'hésitera plus à restaurer la doctrine aussi, et, dans un temps peut-être peu éloigné, l'Eglise anglicane ne sera plus autre chose que ce que voulait être la gallicane, une Eglise à peine « autocéphale », intimement vassale de Rome.

Une nouvelle religion, mais sans Dieu. — Les Yankees sont des mystiques si forcenés, qu'ils éprouvent le besoin, quand ils sont athées, de s'organiser en communauté religieuse. Nous trouvons dans le *Sun* et d'autres journaux américains des détails sur une secte de ce genre que vient de fonder un avocat de Cincinnati, M. Charles Sparks. Celui-ci a rédigé un minutieux rituel pour le baptême, pardon, la « dédication agnostique » des enfants, et leur solennelle « confirmation dans la croyance à la non-existence de Dieu ». De même pour le mariage. Voici la formule sacramentelle prononcée par l'époux : « Je promets de faire tout ce que je pourrai pour rendre ma femme heureuse. Quand elle sera en colère pour une cause quelconque, je ne l'invectiverai ni ne la frapperai, mais j'emploierai pour la calmer la méthode des propos aimables et des tendres objurgations. Je ne m'ivrognerai pas. J'enverrai mes enfants aux écoles agnostiques du dimanche. » Et voici le couplet de la jeune épousée : « Si je découvre que je me suis trompée dans cette union et qu'il y a incompatibilité d'humeur entre mon mari et moi, je m'engage sur l'honneur à ne pas avoir d'enfant, car il ne doit venir au monde aucun enfant qui ne soit le sceau de l'affection mutuelle des époux. Et s'il est impossible à mon mari et à moi de vivre en paix, je promets de ne rien faire pour m'opposer au divorce. »

Le duel chez les animaux. — Le Dr Louis Robinson affirme, dans le *Pearson's Magazine* que, chez les animaux aussi, le duel est affaire de snobisme. En général, selon lui, les mâles qui se livrent des combats singuliers appartiennent aux espèces les plus élégantes, et les combattants s'arrangent pour qu'il n'y ait pas, du moins immédiatement, mort... d'animal. D'ailleurs, les armes employées, par exemple chez les bêtes à cornes, sont telles, que les blessures sont rarement mortelles — entre duellistes de la même espèce. Les cerfs se battent fréquemment ; s'ils y apportaient la fureur que l'on croit, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de cerfs sur terre.

La dépopulation de l'Angleterre. — M. Holt Schooling jette à ce sujet le cri d'alarme dans la *Fortnightly Review*. Il compare la fécondité des mariages en Grande-Bretagne avec celle que l'on constate en Allemagne et aux Etats-Unis, et il en

déduit que le premier de ces pays est battu par les deux autres dans le domaine en question comme dans ceux du commerce, de l'industrie, etc. En 1880, il y avait en Angleterre 441 enfants pour cent mariages ; il n'y en a plus maintenant que 346, ce qui fait un enfant de moins par mariage.

Tolstoï et les écrivains russes. — M. R. E. C. Long continue à enregistrer dans la *Review of Reviews* de Londres, les opinions qu'il a « soutirées » à Tolstoï, au cours d'innombrables et interminables interviews. Il s'agit maintenant des appréciations portées par l'auteur de *Résurrection* sur ses prédécesseurs et ses contemporains dans la littérature russe. Tolstoï commence par déclarer que Herzen eut énormément de génie. Puis, il parle avec le même enthousiasme des *Récits d'un Chasseur*, mais proteste contre tous les romans de Tourguéniev ; ce sont des œuvres « trop occidentales ». D'ailleurs Tourguéniev n'occupe, selon lui, que le quatrième rang au point de vue de l'influence exercée sur l'intellectualité russe ; le premier appartient à Pouchkine, le deuxième à Herzen, et le troisième à Gogol. Viennent après Tourguéniev, d'abord Lermontov, ensuite Dostoïewsky. Pour ce qui est des autres, rien de ce qu'ils ont produit n'intéresse Tolstoï. Exception faite cependant pour Soloviov, « le seul philosophe de la Russie ».

Don royal. — Les souverains exotiques se font des idées singulières sur l'importance relative des puissances occidentales. En 1876, le roi de Birmanie, à la suite d'une audience accordée à des missionnaires italiens, se persuada que, immédiatement après l'Angleterre, la plus grande puissance de l'Europe était l'Italie. Il s'empressa d'envoyer à Victor-Emmanuel II une quantité prodigieuse de présents, qui, pour la plupart, avaient une considérable valeur d'art, notamment une réduction de pagode, toute dorée, avec une statue du Bouddha, en albâtre. Cette collection était restée enfouie avec des débarras dans le palais de Capodimonte. On sait que Victor-Emmanuel II et son successeur ne brillaient pas précisément par la culture intellectuelle. Victor-Emmanuel III vient de faire épousseter toutes ces merveilles et les a données au musée d'ethnographie de Rome. Les orientalistes italiens, qui, pour la plupart, ignoraient l'existence de la collection, sont dans la jubilation.

Acteurs-Impresarii. — On sait, de reste, qu'à cet égard Mme Sarah Bernhardt, MM. Antoine, Lugné-Poë, Coquelin, n'ont fait qu'acclimater à Paris un usage qui, à Londres, est depuis longtemps entré dans les mœurs. M. Horace Wyndham, au cours d'une série d'interviews que publie le *Pall Mall Magazine*, rappelle que M. Charles Wyndham est actor-manager depuis un peu plus de vingt-cinq ans. Celui-là a pour principe de ne jamais jouer de pièces qu'il n'a pas expressément commandées. Il affirme qu'il n'a jamais découvert, en dehors de cette catégorie, un acte possible pour son théâtre. « Dans tout ce qu'on m'a offert, s'empresse-t-il d'ajouter, il y avait peut-être des œuvres de génie, mais aucune ne rentrait dans le cadre que je me suis imposé. »

M. Charles Hawtrey, actor-manager depuis seize ans, c'est-à-dire vice-doyen de cette corporation mixte, se voit offrir en moyenne deux pièces par jour. Il est encore, pour les auteurs éliminés (sept cents par an !), plus aimable que son confrère susnommé. « La plupart de ces œuvres, dit-il, sont excellentes ; elles ne pèchent que par l'ignorance technique de la scène. »

A M. Beerbohm Tree on ne soumet que quatre cents œuvres bon an mal an. « La majorité, déclare-t-il, n'ont ni queue ni tête. » Or, il est certain que cette majorité est la même que MM. Wyndham et Hawtrey ont déjà qualifiée ou vont qualifier de très talentueuse.

MM. Frederick Harrison et Cyril Mauda, depuis les quatre ans qu'ils dirigent le Haymarket, ont fait jouer, et joué dans quelque chose comme six cents pièces nouvelles. Honneur au courage, surtout quand il est quelquefois heureux.

M. Arthur Bourchier, qui préside aux destinées du Royalty, veut bien mettre à la scène des œuvres nouvelles, à condition qu'elles soient signées de noms connus. Aussi n'a-t-il à renvoyer à leurs auteurs que cent cinquante pièces par an.

Une association universelle. — Il s'agit de la « Young Man's Christian Association », dont M. W. S. Harvood raconte l'histoire dans le *Century Magazine*. Elle a été fondée à Londres, en juin 1844, par George Williams. Lorsqu'elle a célébré son cinquantenaire, la reine a créé chevalier M. Williams, à qui la cité de Londres a, en outre, accordé le droit de bourgeoisie.

Dès 1854, les sections étaient si nombreuses aux Etats-Unis et dans le Canada, qu'elles purent s'organiser en une branche américaine autonome. Eu Europe, la section de Paris date de 1855 ; celle de Hambourg, de 1875 ; celle de Genève, de 1878. Celle de Bruxelles est plus récente. Les membres sont au nombre de cent vingt-quatre mille dans le Royaume-Uni, et, parmi eux, les catholiques sont en forte proportion, bien que la majorité appartienne au protestantisme de toutes sectes.

La section parisienne a 1 500 adhérents dont 150 catholiques et 12 juifs. Quinze nationalités sont représentées dans cette section : 700 Français, 100 Anglais et autant de Yankees, puis des Belges, des Scandinaves, des Polonais, des Allemands.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41081. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 20 JUILLET 1901.

L'AME DES SÉVRIENNES

Depuis quelques années, il a été beaucoup parlé des jeunes professeurs féminins, de l'école de Sèvres qui les forme et des lycées de jeunes filles. Rien de plus naturel si l'on songe à l'importance que prennent chaque jour le travail des femmes et l'épanouissement de leur conscience. Parmi celles qui, avec leurs propres forces, bravent les duretés de la lutte pour la vie, les professeurs forment une élite; et, plus en vue, elles sont, les premières, l'objet de l'attention générale et aussi des critiques.

Naturellement on ne les leur a pas ménagées. On peut dire qu'avant même leur existence, elles furent condamnées par toute une classe d'ailleurs puissante qui se dit conservatrice et n'est qu'arriérée. Lorsque M. Duruy, sous le troisième Empire, essaya d'établir des cours où la femme apprendrait, disait-il, « à gouverner son esprit et à se mettre en état de porter avec un autre le poids des devoirs et des responsabilités de la vie », le but de cette œuvre fut déclaré « audacieux » et « détestable » par une opposition en majorité. Quand, vingt ans plus tard, la loi sur l'enseignement secondaire féminin fut soumise au parlement, il y eut des indignations et des colères dans les mêmes rangs, notablement diminués et aujourd'hui moins influents. Que ne reproche-t-on pas à cet enseignement et à celles qui le donnent? D'une part on déclare « flottante » la morale des jeunes professeurs, flottante jusqu'à préparer pour l'avenir les pires désordres; de l'autre on s'apitoie sur elles, on nous les montre victimes de leur instruction, déclassées par leur science, vouées à la pauvreté, à la persécution, à la solitude du cœur, au suicide.

Le roman, lui aussi, s'en est mêlé. C'est toujours un signe des temps et la preuve d'un intérêt général quand la littérature d'imagination aborde avec succès certains problèmes, décrit certaines classes de la société. Les « Sévriennes », les « lycées de jeunes filles » ont trouvé leur romancier ou plutôt leur romancière. Celle-ci fut Sévrienne, professa en province, et nous communique maintenant, toutes chaudes, ses impressions. Je n'ai pas à me prononcer ici sur son mérite littéraire, que mon confrère M. André Beaunier sait apprécier comme il se doit. Je dirai seulement que ses peintures m'ont souvent attaché par la véracité des détails, quoique l'ensemble fût superficiel, la psychologie médiocre et la vision des caractères troublée par une sensualité un peu grosse. En tout cas, elle a déchaîné le ressentiment de ses anciennes camarades qui se considèrent comme trahies. Elle leur répondit qu'elle pensait avoir écrit un chef-d'œuvre... Les discussions s'envenimèrent. Mais ces livres bien lancés confirmèrent les parents de province en cette opinion que les demoiselles qui professent finissent par tourner mal et qu'il est dangereux de commettre entre leurs mains de jeunes âmes...

Je ne crois pas que tel fut le but de la Sévrienne romancière qui est pleine de bonnes intentions et que le premier succès a enivrée. Malheureusement, pour obtenir la vogue il ne suffit pas de dire ce qui est, mais de correspondre, en les exaltant, aux notions faussées et incertaines qui reposent dans les foules. Les natures passionnées, forcément inclairvoyantes, donnent volontiers et inconsciemment dans ce travers, sans se douter qu'elles augmentent ainsi l'éter-

nel mensonge et l'éternelle ignorance, qui sont le pain et le vin des multitudes.

En tout cas, la verve imprudente de cette *authoress* a compromis le prestige de son école et fourni des armes nouvelles aux adversaires. Dans son premier livre « les Sévriennes », après avoir raconté les différents désastres qui, selon elle, guettent ses collègues dans le combat vital, elle prétend que l'enseignement de leurs maîtres conduit à l'union libre, et son héroïne fuyant le sérieux labeur, se voue délibérément à la passion. Dans le second roman » Un lycée de jeunes filles », la femme professeur transportée au fond de la province dans une petite ville réactionnaire et hostile, voit succomber ses généreux efforts d'éducatrice. Elle perd la vue et la santé en cette tâche ingrate; c'est la faillite complète de l'enseignement de Sèvres qui dévoie les unes, les fortes têtes, et n'apporte aux autres, à ses fidèles, qu'impuissance, misère et désespoir....

Tout cela n'est pas fait pour édifier l'opinion d'un public toujours avide de scandales et méfiant en face des nouveautés, surtout lorsqu'il s'agit de l'éducation. Les initiatrices d'une éducation qui répond enfin au vœu de Michelet quand il écrivait : « Les filles ne sont pas plus élevées qu'au temps où Fénelon a fait son aimable livre... Rien qui les prépare à la vie », sont en somme mal connues et inexactement jugées. Il m'a semblé pour ma part plus loyal, — au lieu de leur jeter la pierre d'après les racontars des autres, — de les approcher, de les entendre, de les voir à l'épreuve. J'étais curieux de savoir si après enquête il faudrait tomber d'accord avec le professeur Scott Clark de l'Université de Chicago qui s'est écrié l'autre jour du haut de sa chaire : « Le ciel vienne en aide à l'homme qui épouse une femme sortant d'un lycée de jeunes filles. L'infortuné qui place sa confiance en une bachelière ou en une agrégée a déjà le pied dans un enfer terrestre! »

*
* *

Où se recrutent nos Sévriennes? généralement parmi les filles de professeurs, d'officiers, rarement de commerçants. Elles naissent au milieu d'une bourgeoisie honnête et intelligente, mais sans fortune. Le terrible problème se pose vite pour elles. Comment vivre, que devenir? On leur apprend et elles constatent autour d'elles que le mariage est de plus en plus difficile pour celles qui ont autant de pauvreté que de fierté. D'autre part un préjugé règne chez leurs parents; ils s'imaginent que seules les fonctions libérales peuvent être adoptées par les jeunes filles de leur monde. Ah! bien peu de Sévriennes sont entrées à l'école avec le feu sacré de la vocation... Il n'en est pas pour elles comme pour les jeunes gens de la rue d'Ulm qui peuvent choisir entre plusieurs voies... D'avance assignées au devoir et même au sacrifice, elles se penchent sur leurs livres. Plus tard seulement le goût arrive avec la satisfaction d'exercer une action utile et importante sur de jeunes âmes... et puis n'y a-t-il pas en toute femme, puisqu'elle est créée pour la maternité, une éducatrice née? Le malheur c'est que les places deviennent chaque année plus introuvables. Une ancienne ne conseille plus aujourd'hui qu'en tremblant à une jeune élève d'adopter cette profession trop encombrée. Le personnel en fonction est encore trop jeune pour prendre sa retraite. Même en sortant première de Sèvres, il est difficile d'être casée. Il faut que les meilleures aillent accepter en province la tâche ingrate de « répétitrice ». Voilà le vrai sujet d'inquiétude.

Pour les autres inconvénients, les Sévriennes les prendraient assez bien. L'une d'elles, une « littéraire », me disait presque gaiement : « Mme Séverine, à propos d'un roman qui nous maltraite assez et qu'elle compare cependant à la *Case de l'Oncle Tom*, parla de nous comme de pauvres nègres à l'époque de leur esclavage et elle proposa de nous délivrer. Quelle étrange idée! Ne croyez rien de tout cela, Monsieur... Nous sommes non pas une classe d'opprimées, mais des *privilégiées*. Oui, je ne cesserai de le redire, des privilégiées par l'éducation supérieure que nous avons reçue et la mission qui nous est confiée. D'autre part, M. Gaston Deschamps, avec beaucoup de sollicitude, tendit la main pour nous... Cependant nous avons, en sortant de Sèvres, trois mille cinq cents francs à Paris et trois mille francs en province. Ce n'est pas le Pérou, mais c'est tout de même un denier acceptable... Ah! il y a encore, toujours d'après M. Gaston Deschamps et ses correspondantes, ce fameux « isolement du « cœur », fléau de celles qu'on envoie en province. Une telle infortune n'est pas réservée exclusivement aux sévriennes, et même elles peuvent y échapper mieux que d'autres. Ce sont les oisives qui ont du vague à l'âme. Le cœur n'est pas réellement isolé si on peut faire le bien, et cette possibilité est sans limites quand on est professeur. Nos camarades de province ont d'ailleurs dans leurs villes un parti : les parents qui leur ont confié des enfants. Je sais bien qu'une certaine opinion reste butée contre elles; mais n'est-ce point le cas de toute personne ayant quelque valeur?... Le dédain des imbéciles, il n'y a pas de parure plus facile à porter. »

*
* *

Il faut bien le reconnaître pourtant, ce n'est pas seulement chez les sots, multitude jusqu'à un certain point négligeable, que perce l'hostilité contre le tra-

vail intellectuel et éducateur de la femme. Chez les meilleurs j'ai parfois trouvé ce préjugé et cette méfiance invétérés. D'abord, disons-le tout de suite, il a pu arriver que certains professeurs aient commis des imprudences. Il y a des brebis galeuses et des caractères faibles partout. Et c'est là que les romans de la Sévrienne « hérétique » ont pu puiser largement. Mais dans l'ensemble il s'agit, je crois, d'un malentendu; peut-être qu'en l'éclairant il s'atténuera chez les esprits de bonne volonté.

On a prétendu que les Sévriennes perdaient du seul fait de leurs fortes études toute religion et toute morale. Cette opinion n'aurait-elle pas deux causes beaucoup plus spéculatives que réelles?

D'abord cette vieille idée préconçue sur la faiblesse féminine à qui il faudrait sans cesse des supports et des entraves sous peine de la voir sombrer dans toutes les erreurs et dans toutes les défaillances. La femme ne serait pas plus capable d'une liberté intellectuelle que d'une liberté économique. Une protection constante lui serait nécessaire. Livrée à elle-même, elle ne pourrait que tomber... — Puis cette autre idée préconçue aussi et plus antique encore : la religion, que l'on se donne le ton de mépriser hors de là, serait excellente pour les foules et pour les femmes afin de les pouvoir gouverner plus aisément. « Sans cela, dit-on, Ève ne saurait garder sa pudeur, et l'on verrait bientôt se tarir le dévouement, le sacrifice et même cette grâce un peu timide par quoi elle nous plaît. » — En somme, le servage, l'ignorance et une crédulité aveuglément obéissante seraient, d'après ces préjugés, les conditions indispensables du bonheur pour la femme et surtout du bonheur qu'elle est en devoir de nous donner.

Bien entendu ce n'est pas en un article que je vais discuter cette question immense : l'humanité dans son ensemble, masculine et féminine, gagne-t-elle à être libre et à s'instruire? Quelle que soit la solution véritable de ce problème, l'humanité s'est décidée pour la liberté, la science, et nous marchons à grands pas vers une acquisition toujours plus étendue de connaissances et vers l'émancipation. Ce que l'homme obtient déjà depuis longtemps, la femme le veut aujourd'hui, et comment en toute justice le lui défendre? Évidemment la femme instruite et indépendante ne ressemble guère au type que nous avons eu l'habitude d'aimer et d'admirer jusqu'ici. Qu'importe! s'agit-il, je vous le demande, de sentimentalité et de goût personnel ou de justice et de progrès? La nouvelle femme, nous ne pouvons que loyalement l'accepter quand même elle nous serait désagréable, puisqu'elle se veut ainsi dans sa marche en avant. Il y a cependant une condition indispensable pour que nous lui accordions notre estime. Cette femme sera-t-elle *morale* dans le sens complet du mot et même, si vous voulez, *religieuse* dans l'acception la plus large du terme qui exprime l'idée de solidarité universelle et de culte pour l'idéal?

Particularisons : Quelle est la morale et la tendance religieuse des « Sévriennes »?

Ma réponse sera nette. Je crois que celles qui savent comprendre et expliquer l'enseignement reçu (et elles sont la grande majorité) s'affirment, à un haut degré, morales et religieuses.

Tout d'abord, en dehors de l'œuvre quotidienne d'enseignement qui demande, souvent ingrate, un long et discret dévouement et la foi en l'amélioration de l'humanité, combien entre les professeurs féminins s'attachent aux problèmes sociaux, font partie des ligues anti-alcooliques, aident à créer des universités populaires! Toutes les importantes questions de l'époque les sollicitent. Il suffit de consulter quelques listes et de connaître les résultats acquis pour n'en pas douter.

La vie de méditation et d'étude à Sèvres, ces trois ans dans la grande maison laborieuse, voilà en quelque sorte la source où se sont trempées ces âmes délicates et vigoureuses. Tout part de là. J'ai écouté avec émotion de la bouche même des adeptes le récit de cette initiation moderne.

A Sèvres, m'ont-elles dit, règne une tolérance religieuse absolue; là entrent indistinctement des catholiques, des protestantes, des israélites, des libres penseuses. La première directrice fut Mme Jules Favre, une stoïcienne; maintenant, c'est Mme Marion, une catholique. Les professeurs, comme MM. Darlut et Lemonnier, eurent toujours le respect de ces jeunes consciences.

« Je vous assure, m'affirmait une de celles que j'ai consultées, que nos préoccupations ont toujours été hautes et innocentes... quand je me rappelle que deux d'entre nous se brouillèrent pendant une semaine, après une discussion sur l'immortalité de l'âme! Cela indique, n'est-ce pas, en quelle atmosphère de pensées abstraites nous vivions... Oui, nous faisions notre journal, mais il ne devait pas différer beaucoup des mémoires qu'eût rédigés dans son couvent une nonne instruite. »

C'est une sensation originale et douce que d'évoquer la gracieuse et sérieuse existence de ce couvent intellectuel, la lente et profonde transformation des âmes sous le bienfait de la retraite et du travail. La nouvelle arrivée n'est encore qu'une élève, une enfant qui a l'habitude de se laisser diriger. A Sèvres tout change d'un coup. La voilà responsable de ses pensées et de ses actes, traitée en femme. Elle n'a que dix-neuf ou vingt ans, et on la considère déjà comme le professeur qu'elle va devenir. Elle

jouit d'une certaine indépendance, court au musée ou au théâtre... La bibliothèque de l'école lui est largement ouverte. Elle peut, elle doit préparer des travaux qui demandent de longues et impartiales recherches. Elle goûte au vin généreux des philosophes et des poètes au lieu des sirops bassement littéraires que l'on sert d'ordinaire aux jeunes filles. Peu à peu, la fillette qu'elle était s'élimine: elle apprend, au milieu d'une indépendance limitée, le respect de soi-même. La petite personne à idées préconçues ou suggérées, à préjugés, étourdie et quasi inconsciente, se modifie jusqu'à devenir une âme réfléchie, passionnée d'art et de science, d'exactitude et de beauté. Ces philosophes, ces savants, ces poètes de l'antiquité ou de notre ère, dans les discussions, les méditations et les livres, ils sont là près d'elle comme des amis vivants, plus que des éducateurs, — des constructeurs de son âme...

***

Ici se place naturellement la crise religieuse.

A ce propos on peut tranquilliser par l'examen des faits les virils scrupules. La jeune fille n'est pas déchristianisée, faite irréligieuse, détachée de sa confession originelle par l'influence d'un milieu intellectuel et moral. Loin de perdre toute foi, — ce qui est bien plutôt le résultat d'une vie désœuvrée, frivole et indifférente, — celles qui sentent la nécessité de ce grand levier intérieur s'y confirment pleinement. Plusieurs Sévriennes se sont refaites là catholiques ou protestantes, et dans un esprit plus large et plus assuré, en connaissance de cause, non pas d'après les seules suggestions de leur enfance.

On dit encore que les travaux de l'intelligence, l'étude des sciences positives spécialement, rendent et rendront la femme athée. C'est une erreur de croire que la science doive fatalement nuire à la religion et réciproquement. Une « scientifique » donnait comme raison à la solidité et à la variété de ses convictions intimes que les cerveaux ont souvent « des cloisons étanches » : « On peut très bien, ajoutait-elle, être darwiniste quand on étudie l'histoire naturelle, et catholique le reste du temps. » Je ne nie pas cet état d'esprit assez fréquent de nos jours et dont M. Balfour, dans un livre déjà célèbre, nous a décrit le type; et j'accorde trop de crédit aux diverses religions pour supposer qu'il suffise de penser par soi-même pour qu'elles nous quittent, ne sachant pas se défendre.

En tout cas, ce qui est très important, aucun prosélytisme n'est permis à Sèvres, aucune pression intellectuelle ou sentimentale n'est exercée. Mme Jules Favre, protestante, avait un ascendant considérable sur les élèves. Pourtant, sous sa direction, aucune conversion au protestantisme ne fut signalée.

En revanche, certaines pour qui la religion n'était qu'une extérieure armature, une leçon apprise, s'en détachent là, sans attendre que la vie les en démunisse brusquement ou trop tard. Oui, trop tard, car il arrive pour bien des femmes que justement en ces cruelles minutes où elles auraient tant besoin d'un appui supérieur, leur croyance s'écroule. Rien ne leur ayant été donné pour remplacer cette croyance, leur vertu qui en dépendait fléchit, et avec la vertu le bonheur... Pour celles qui doivent en venir à renoncer à leur religion, — et c'est toujours une tristesse, sinon un malheur, — les lectures attentives à la bibliothèque, les travaux scientifiques, les réflexions sérieuses pendant les promenades ou seule dans la chambre devant la flambée des bûches, préparent une sorte de dogme intérieur qui les retiendra des égarements. Elles passent de la protection supérieure et paternelle du dogme à la seule domination d'une conscience éclairée, le plus souvent délicate. Leurs études fortes, loin de les démoraliser, leur constituent une seconde religion.

***

Malgré les convictions différentes et unanimement respectées, la morale est identique chez la plupart des sévriennes. Comment peut-il en être ainsi? Et par quel mystère les révoltées et les libertines sont-elles si rares parmi celles que leur intelligence peut émanciper jusqu'à la limite extrême? Comment spiritualistes (elles sont en majorité), chrétiennes, matérialistes, sceptiques tombent-elles d'accord sur la manière d'agir et sur le meilleur acte? D'où vient que la plupart — j'entends la masse restée dans l'enseignement et même beaucoup parmi celles qui y renoncèrent, sauf quelques têtes mauvaises ou faibles, brebis égarées comme il y en a partout, — d'où vient qu'elles acceptent la vertu et le dévouement comme régulateurs de leur vie, le dévouement qui est la vertu faite extérieure et la vertu qui est un sacrifice intime? C'est, je crois, qu'en plus de l'éducation et de l'instruction dont nous avons parlé, la profession est là, qu'elle influence les moins chrétiennes et leur donne un « christianisme de conduite ». Le Devoir se présente à elles, abondant, quotidien. L'altruisme y est, plus que partout ailleurs, doux et impératif. Répandre autour de soi un peu de lumière intellectuelle et affectueuse est une tâche qui a sa peine mais aussi son profit et sa récompense visibles. Cet altruisme-là n'est ni chimérique ni théorique, il est vivant, il accomplit sa fonction inépuisablement comme un cœur qui bat sans cesse. Il est efficace, il ne laisse pas de doute en celle qui, quelle que soit sa doctrine, lui a obéi. Malgré l'absence de dogme ou de commandement divins la loi

a de si visibles bienfaits qu'elle devient évidente, qu'il serait folie d'en douter.

J'ai là sous la main un paquet de lettres de professeurs et d'élèves qui m'ont été confiées ; çà et là j'y ai découvert des lignes typiques dans leur simplicité. C'est qu'elles n'attendaient pas l'impression. Je voudrais faire respirer quelques-unes de ces fleurs cachées et qui initient à la vie intérieure de ces laborieuses, à leurs motifs de suivre à tout prix la loi du Bien.

« C'est une joie, écrit une Sévrienne envoyée en province, de se dire qu'on a éveillé une intelligence à certaines idées, qu'on l'a poussée dans sa voie et de l'y voir avancer si forte, si sûre d'elle et si originale, tout en restant imprégnée de vous... » Et plus loin : «... Ce qui est bon ce n'est pas de jouir des adorations bébêtes de ces enfants, c'est de leur donner quelque chose de soi, le meilleur. Et d'instinct on ne leur donne que cela. C'est enfin la singulière et assez triste joie de se sentir utile, précieuse, pour une petite âme qui ne vous apprécie pas complètement, mais qui vous suit avec docilité, quitte à ne plus penser à vous lorsque, au tournant du chemin, elle aura trouvé un autre guide... »

Enfin pour atténuer la fine amertume pénétrant cette vision si juste du cœur des enfants aux inconscientes ingratitudes qui ne sollicitent pas moins le dévouement, elle terminait par cette constatation sereine : « J'ai la tranquille conscience d'être dans la vérité, puisque ma vie intellectuelle ne m'empêche ni d'aimer, ni d'agir. »

D'ailleurs, un principe, si négateur fût-il, pourrait difficilement, dans un cerveau féminin, s'il est raisonnable et éclairé, avoir d'immorales conséquences. Une « scientifique », qui est professeur de mathématiques dans un de nos meilleurs lycées, non sans crânerie, convenait que, pour elle, les idées morales pourraient bien n'être que des instincts ou des préjugés hérités. « Cela ne m'empêche pas, continuait-elle, de m'incliner devant les idées morales et de leur obéir comme j'accepte la pesanteur. Ce sont des forces, elles règlent le monde moral, comme d'autres forces règlent le monde physique. Il y a à l'origine de chaque chose un mystère. Nous ne savons très exactement pas plus ce qu'est la pesanteur que l'idée du bien. Qu'importe ? elles s'imposent à nous. »

Un professeur de littérature qui se reconnaît agnostique me tenait un discours semblable : « La vertu, m'expliquait-elle, c'est comme l'air pur et la nourriture saine : elle est nécessaire pour l'équilibre et la santé. Nous aimons le travail joyeux qui fait du bien au corps et à l'âme. Tenez, il y a trois saints dont je parle volontiers à mes élèves : saint François de Sales d'abord. Ce fut un saint, leur dis-je, avant de leur lire un passage de son œuvre, et pourtant il eut du bon sens. J'adore François d'Assise parce qu'il fut gai et Thérèse pour son sens pratique et pour sa grâce ; sa plus grande qualité fut de savoir prendre un balai avec le sourire sur les lèvres. Tel est le secret de la vie, surtout pour nous autres femmes, si nous voulons être heureuses. Il faut nous intéresser aux choses telles qu'elles sont, cueillir les petites joies que la nature nous offre çà et là et ne pas nous réserver exclusivement pour le grand bonheur trop lointain ou le grand désenchantement qui viendra. »

*
* *

Ce qui m'a plu chez les Sévriennes c'est qu'elles ont réduit à sa plus infime dose le pédantisme ; et même chez les « scientifiques » l'amour des maîtres de la littérature et le goût de l'art. Je me rappelle leurs visages tantôt calmes et fins, tantôt vifs et railleurs, les yeux spirituels ou réfléchis ; chez quelques-unes, une coquetterie étrange, la fierté de mèches trop tôt grisonnantes qu'on montre sur des fronts sans rides, l'expérience et la maturité préférées aux jolies mensonges des jeunesses enfuies. En vérité, de telles femmes, nous en voyons peu dans le monde, haïssant le piège, le mensonge, l'instabilité des nerfs et du cœur. La réflexion, l'étude, le devoir ne leur créent pas une atmosphère autoritaire et dure ; chez beaucoup j'ai deviné qu'un parfum d'affection remplissait toute la vie. L'une d'elles me disait ce mot exquis et profond : « Nous autres femmes, nous avons parfois des vertus qui nous coûtent aussi cher que des vices. » En effet combien ne se marient pas, vivent avec la distraction de leur seul travail, consacrant leurs appointements et leur cœur soit à une parente âgée, soit à quelque neveu tapageur, un monsieur de sept à dix ans qui est vite le maître de la maison...

Voilà que je me suis laissé entraîner à mêler aux problèmes de l'intelligence les élans de la tendresse. C'est que sans eux il n'y aurait plus de vraie femme, et un professeur de plus ne me consolerait pas d'une femme de moins. L'affection, l'amour, le mariage chez les sévriennes, voilà un problème plein de difficulté, de mélancolie et de beauté. Les premières en date ont eu généralement l'idée de garder leur situation ; elles ne voulurent pas dépendre de la fortune d'un homme. Le respect de soi-même reste la marque indélébile laissée par Sèvres. A l'inverse des femmes savantes de Molière, il m'a semblé que lorsqu'elles aimèrent, elles ont recherché plus le caractère que l'intelligence... Mais Dieu me garde de supposer des lois à l'amour ; il est lui-même un terrible maître ; comme l'Esprit, il souffle où il veut. Il ne faut donc là trop jurer de rien.

Ce qui est exact, c'est que le professorat canalise à son profit l'instinct conjugal et maternel.

Je crois entendre encore la Sévrienne, gracieuse et jolie pourtant, me faisant des confidences qui étonneraient beaucoup de nos psychologues habitués à juger la femme d'après le vieux critérium du tempérament et du caprice. Celle-là avait immolé la vie d'amour (de cet amour du moins tel que le monde l'entend) à la vie de devoir, à la profession.

« Je me rappelle, me disait-elle, que M. Legouvé avait toujours le souci que nous ne soyons plus des femmes et la peur que nous renoncions à la famille. Nous ne devenons que plus maternelles parce que nous enseignons. L'or que les autres placent sur une ou deux têtes, nous le dépensons en menue monnaie pour une foule d'enfants. D'ailleurs nous ne voyons pas seulement nos élèves pendant les classes, elles se plaisent à nous consulter, soit qu'elles aient le projet de se fiancer, soit qu'un conflit ait éclaté dans la famille. Vers les dix-huit ans, les jeunes filles ont besoin d'une femme qui les enseigne ; car elles tendent à trouver en elle une amie et en quelque sorte celle qu'elles peuvent devenir. »

Et comme je semblais m'étonner de la proportion considérable de célibataires chez les professeurs, surtout dans les premières promotions :

« Ce n'est pas un si grand mal que l'on pourrait le croire, continuait-elle ; d'abord il ne faut pas espérer qu'elles puissent se marier beaucoup mieux que dans cette classe de la bourgeoisie où les jeunes filles sont sans dot. Pour beaucoup, le mariage serait l'abandon de leur profession. Enfin il en est qui ont des devoirs de famille à remplir, et ces devoirs sont si absorbants qu'ils ne leur permettent pas de songer à un mari. Le célibat peut être aussi un choix personnel, une résolution, une sorte de vœu laïque dont la profession profite toujours. Oui, les élèves gagnent à ce que leurs professeurs ne se marient pas. J'irai même jusqu'à dire qu'il n'est pas désirable qu'elles se marient toutes. »

Je ne pus m'empêcher de plaindre cet exil des satisfactions les plus usitées de la vie. Elle ajouta :

« Ne vous effrayez pas trop de mes paroles. Les récentes générations de professeurs femmes se marient bien plus volontiers et en fait plus souvent que ne le fit la nôtre. Et même celles qui se rattachent au célibat, ne croyez pas qu'elles se ferment ainsi toutes les joies. Elles mettent toute leur vie dans l'éducation qu'elles donnent. Ce respect et cette tendresse d'enfants, qui ne sont pas les nôtres par la chair, mais dont l'âme nous appartient, ne les comptez-vous pas pour de véritables récompenses ? N'est-il pas agréable, quand la cloche sonne, au moment de la classe terminée, d'entendre ce cri : « Déjà ! » Nous ne cherchons jamais à les attirer à nous, nous n'excitons pas leurs confidences de peur de cultiver leurs petits chagrins. Mais il est doux de sentir qu'on a gagné leur confiance et qu'il est possible, par un conseil, de leur faire éviter l'écueil qu'elles ne voient pas. »

* * *

Tandis que nous causions, le couchant se faisait sur les arbres de Passy par la fenêtre s'ouvrant largement vers les branches et le soleil. La vie du paysage, en pénétrant dans l'appartement de la Sévrienne, semblait s'y imprégner de sagesse et d'art. Je regardai autour de moi les murs gais où le *Printemps* de Botticelli voisinait avec le visage ardent d'amour et macéré de jeûnes de sainte Thérèse. Çà et là, des statues de la Grèce antique affirmaient l'union du culte de la Nature et de la religion de la Beauté. Sur la table, des photographies de famille, des portraits d'enfants. Une poésie me gagna, faite de cette ambiance simple et d'une gravité charmante et de cette âme accordée avec tout ce qui est grand et pur. J'étais loin des romans douteux et des inutiles scepticismes ; je communiais avec la pensée d'une mère de beaucoup d'âmes qui silencieusement enfantait à la vie de l'esprit des générations.

Des professeurs, nous en étions venus tout naturellement à parler des élèves. J'entendais la confession d'une de ces providences trop modestes qui veillent sur les jeunes destinées.

« Nous apprenons d'abord à nos élèves, disait-elle, le devoir de vérité. Nous exigeons qu'elles soient « sincères ». Ainsi chacune doit me dire pour ses compositions si elle s'est fait aider. Dans ce cas je partage la note. La plupart nous l'avouent très simplement. Nous leur apprenons à ne rien faire « de chic », à ne pas affecter des sentiments qu'elles n'ont pas, à ne décrire que ce qu'elles ont vu et ce qu'elles savent bien. Nous préférons qu'elles se taisent plutôt que de se faire des idées fausses. Nous essayons de mettre dans leur esprit le plus de précision possible, d'en exclure le chimérique et le romanesque. Nous luttons contre la sentimentalité, tout ce qui est vague, trouble, sans harmonie avec le réel. C'est une éducation mal comprise qui a habitué les générations à penser et à sentir dans le nuageux et le désordre. Le cerveau féminin, le cerveau de la jeune fille surtout est d'une docilité merveilleuse. Je dois dire que pour ma part je n'ai jamais donné de punition pour insubordination. Il faut agir avec beaucoup de précautions et de scrupule pour ne pas abuser, même sans le vouloir, de cette obéissance intellectuelle. En revanche, quand nous avons éveillé un jugement personnel, quelle satisfaction ! et comme alors nous constatons le bienfait de nos méthodes ! »

* * *

Nous ne connaîtrions pas en effet suffisamment l'âme et la morale des professeurs si nous n'en étudiions pas le reflet chez leurs élèves. Ceci est la sanction de cela.

La Sévrienne se leva et prit sur la table un paquet de « copies », je suivais le mouvement lent et assuré de ses mains un peu grasses et très douces, comme en avaient les nobles abbesses d'antan. Et elle me montra des pages qui m'étonnèrent par leur lucidité de vision et la pureté des termes. C'était la description d'un tableau du Louvre. La psychologie des personnages, la richesse des couleurs étaient rendues sans exaltation verbale, mais avec une précision, une méthode que l'on découvre trop peu dans les œuvres des femmes.

— J'aurais voulu que vous fussiez là, reprit-elle, l'autre jour, à une discussion générale de ma classe à propos de *Bérénice*.

Vous vous rappelez au premier acte la déclaration si délicate qu'adresse à la reine Antiochus :

... Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encore me taire plus longtemps, etc.

Et vous avez aussi dans la mémoire la réponse un peu sèche de Bérénice :

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.

A la lecture de ces vers, une véritable indignation éclata chez toutes ces jeunes âmes.

— Cette Bérénice est une Belise, disait celle-ci. Une autre, se rappelant que Titus est préféré parce qu'il apparut...

Dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome,

s'écria : « C'est honteux d'aimer un vainqueur parce qu'il est vainqueur. » Puis, soulignant le passage où Antiochus

Se compte le premier au nombre des vaincus,

elle ajoute : « A la place de Bérénice, j'aurais préféré Antiochus, un vaincu il est vrai, mais pas par sa faute. » Ah ! je vous assure que Bérénice n'a pas passé ce jour-là un bon quart d'heure. Certaines même la déclarèrent une « atroce coquette » parce que, maltraitant Antiochus, elle veut tout de même le garder auprès d'elle, comme confident. Remarquez qu'aucune de ces critiques ne se trouve dans les livres, elles naissent spontanément dans ces intelligences fraîches. »

J'avouai être très intéressé par cette petite fille capable d'aimer un vaincu ; et je songeai que si l'éducation moderne créait beaucoup de femmes de ce genre, la face de l'humanité serait bien près de changer...

— De notre temps, reprit en souriant mon interlocutrice, nous n'étions pas aussi avancées. Quoique bien innocentes, le prestige de la passion nous éblouissait. Nous étions romantiques. Moi, par exemple, j'aimais Hermione. Mes élèves la trouvent au contraire lâche, vaniteuse ; une d'entre elles me disait ce joli mot : « Comment peut-elle insulter celui qu'elle a aimé et l'aimer encore ? »

* * *

De l'enquête que j'ai menée chez les Sévriennes, il résulte que la morale des Sévriennes, quoique indépendante, est plus efficace, plus élevée que la morale ordinaire et mondaine de ceux qui les critiquent le plus âprement, morale faite d'antiques habitudes machinales et où manquent la conviction intime et l'esprit. Le conflit que l'on voudrait inventer de toutes pièces entre le christianisme et leur conscience n'existe que d'une part entre la morale hypocrite, équivoque et de compromis dont se targue notre société moderne et d'autre part la morale, parfois agnostique, mais sincère et droite de ces jeunes professeurs. Ce conflit a comme champ de bataille le cœur même de l'élève, de l'Enfant. La jeune fille d'aujourd'hui reçoit, en réalité, une double éducation, celle de l'école et celle de son milieu. Tandis que l'école voudrait faire de chaque élève un être capable de servir l'humanité, les familles font d'autres rêves : espoirs de vie confortable et de bonheur plus ou moins égoïste. Voilà le motif le plus sérieux des tiraillements lorsqu'ils existent. « Nous essayons, a écrit une Sévrienne qui occupa une place importante dans l'Université, nous essayons d'inculquer à l'enfant l'amour de la vérité pour elle-même, quelles que soient ses conséquences; or, au point de vue intellectuel, la vérité fait peur ; — dans la pratique de la vie, la morale mondaine s'accommode mal de la fidélité absolue à l'idée, de l'obéissance à la loi morale... Mais il nous tarde d'aller plus loin. L'entente avec les familles n'est pas seulement possible, elle est utile. La vérité ne se trouve pas que d'un côté, celui de l'Université, et nous avons beaucoup à apprendre des parents de nos élèves. »

Voilà de sages paroles auxquelles tous ne sauraient qu'applaudir. Je les ai détachées du *Bulletin trimestriel de l'association des élèves de Sèvres* (mars 1900). Elles m'ont confirmé dans mon opinion que ce n'est pas par l'absence de morale que pécherait l'enseignement moderne des jeunes filles, mais souvent par un léger excès, un scrupule en cet endroit, ce que j'appellerais « l'exaltation de la conscience ». N'en est-il pas mieux ainsi, et si l'équilibre

doit être rompu, n'est-il pas préférable que ce soit de ce côté ?

Après maintes promenades, maintes lectures, maintes visites, maintes discussions, je ne trouve rien qui puisse mieux résumer mon impression et mon espoir, que ces lignes d'une femme éminente, qui longtemps appartint à Sèvres, et qui professe maintenant au Havre :

« Nos lycées n'ont à se préoccuper que d'une chose : faire si bien respirer un air de libre obéissance, de bonne volonté, d'amour pour tout ce qui est vrai, bon et beau, que l'âme en soit embaumée pour la vie. Ce n'est pas par la révolte ni par les revendications amères que nos jeunes filles contribueront à transformer le monde. Qu'elles restent modestes, sachent se taire et, s'il le faut, filent de la laine comme les femmes d'autrefois, mais que leurs yeux soient fixés sur l'idéal, et que leur cœur les dispose d'avance pour toutes les activités généreuses. »

A ce programme, parents et maîtres, — et même adversaires, — ne contrediront pas. Il répond au programme de l'éducation des filles comme l'a tracé M. Anatole France, et qui doit être non pas de sèches et trop longues nomenclatures, mais « une douce sollicitation ».

En somme, comme l'écrivait récemment M. Étienne Lamy, « le culte de la matière, l'affaiblissement de la famille, le règne de la force offensent l'intelligence, le cœur, les droits de la femme ». Cela est vrai même de celles qui ne sont plus chrétiennes. L'âme des chrétiennes penseuses libres ou croyantes renferme les caractéristiques qui nous ont fait aimer et respecter jusqu'ici « l'éternel féminin » ; elle possède en plus l'attrait d'une science et d'une réflexion consciente, que l'on trouvait rarement chez l'Ève ancienne. Ayons confiance en la science et en la femme. L'une et l'autre transformeront lentement nos mœurs mais au profit de l'Idéal.

Jules Bois.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc [1].

VI

Ce qui frappait le plus Harvey, c'était l'allure de suprême insouciance avec laquelle certains bateaux se prélassaient à travers l'immense Atlantique. Les bateaux de pêche, comme disait Dan, n'avaient naturellement qu'à s'en remettre à la courtoisie et à la sagesse de leurs voisins; mais on était en droit d'attendre mieux de la part des steamers.

Cela venait à la suite d'une autre entrevue intéressante, alors qu'ils s'étaient vus chassés sur un parcours de trois milles par un vieux bateau gros et pesant, toituré de planches sur le pont supérieur, destiné au transport du bétail, qui puait comme mille parcs à bestiaux. A l'aide d'un porte-voix, un officier fort surexcité leur cria des injures, et le navire resta à se vautrer désespérément sur l'eau pendant que Disko faisait courir le *We're Here* sous le vent et servait au patron quelque chose de sa façon.

— Où devriez-vous être, hein? Est-ce que vous méritez d'être quelque part? Espèces de traîneurs de basse-cour, vous vous en allez sur les hautes mers, fouillant du groin la route, sans la moindre considération pour vos voisins, et les yeux dans vos tasses à café au lieu de les avoir dans vos têtes d'idiots.

Sur quoi le capitaine s'agita sur le pont, et dit quelque chose visant les propres oreilles de Disko.

— Nous n'avons pas reçu une observation depuis trois jours. Croyez-vous qu'il soit facile de le faire marcher alors qu'on n'y voit goutte? cria-t-il à tue-tête.

— Eh bien, moi, je peux! rétorqua Disko. Qu'est-ce donc qui est arrivé à votre sonde? L'avez-vous avalée? Est-ce que vous ne pouvez pas sentir le fond, ou est-ce le bétail qui sent trop?

— Avec quoi est-ce que vous les nourrissez? demanda l'oncle Salters, le plus sérieusement du monde, car l'odeur des porcs réveillait en lui le cultivateur. On dit qu'on en perd affreusement au cours d'un voyage. Ça ne me regarde peut-être pas, mais j'ai une vague idée que les tourteaux se trouvent brisés en petits morceaux et quelque peu saupoudrés.

— Tonnerre...! dit un bouvier en jersey rouge, qui regardait par-dessus bord. Quel est l'asile d'aliénés qui a laissé sortir Sa Majesté Barbue?

— Jeune homme, commença Salters, tout debout dans les haubans de misaine, laissez-moi vous dire, avant d'aller plus loin, que j'ai...

L'officier sur le pont ôta sa casquette avec une politesse exagérée.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai demandé ma route. Si la personne de l'agriculture, celle avec le poil au menton, veut bien avoir la bonté de fermer ça, la moule à l'œil vairon pourra peut-être condescendre à nous éclairer.

— Voilà maintenant que tu nous as donné en spectacle, Salters, dit Disko avec colère.

Il ne pouvait pas soutenir ce genre particulier de conversation, et il lança sèchement la latitude et la longitude sans plus ample discours.

— Allons, voilà pour sûr une cargaison d'aliénés,

(1) Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin, 6 et 13 juillet 1901.

dit le capitaine, en sonnant à la chambre des machines, et en lançant un paquet de journaux dans la goélette.

— S'il y a de par le monde de s... imbéciles, en te mettant à part, toi, Salters, voilà un homme et son équipage qui sont bien les plus complets que j'aie jamais vus, dit Disko, comme le *We're Here* s'éloignait. Je suis justement en train de lui donner mon avis sur la façon de vagabonder comme un enfant perdu dans ces eaux-ci, quand il faut que tu viennes te fourrer en travers avec ton agriculture! Est-ce que tu ne sauras jamais mettre les choses à leur place?

Harvey, Dan et les autres se tenaient en arrière, échangeant des clins d'œil et exultants de joie; mais Disko et Salters se chamaillèrent sérieusement jusqu'au soir; Salters prétendant qu'en fait, un bateau à bestiaux était une grange sur le bleu des eaux, et Disko insistant pour dire que, même si c'était le cas, la décence et l'orgueil du pêcheur eussent réclamé qu'il laissât les choses à leur place. Long Jack supporta tout cela en silence pendant un certain temps, — un patron de mauvaise humeur fait que tout l'équipage se sent malheureux, — puis, après souper, il dit à travers la table :

— A quoi sert de se faire de la bile à propos de ce qu'ils diront?

— Ils raconteront cette histoire à notre détriment durant des années, voilà tout, dit Disko. Du tourteau saupoudré!

— De sel, naturellement, dit Salters impénitent, tout en lisant les comptes rendus agricoles d'un journal de New-York vieux d'une semaine.

— Cela froisse tous mes sentiments à la fois, continua le patron.

— Je ne vois pas les choses de la même façon, dit Long Jack, en manière de conciliation. Écoutez donc, Disko. Où est l'autre paquebot qui, aujourd'hui et par ce temps, aurait rencontré un petit vagabond en mesure, non seulement de le remettre dans sa route... mais, je vous le déclare, en mesure aussi d'échanger avec lui, en mer, une conversation des plus intelligentes sur l'élevage des jeunes taureaux et autres questions du même ordre? L'oublier! Il va sans dire qu'ils ne l'oublieront pas. C'est la conversation la plus complète en peu de mots qu'on ait jamais entendue. Deux parties, coup sur coup... tout cela pour nous.

Dan donna sous la table un coup de pied à Harvey, lequel étouffa de rire dans sa tasse.

— Eh bien! quoi, dit Salters, qui sentait que son honneur venait d'être quelque peu replâtré, j'ai dit que je ne savais pas si ça me regardait, avant même de parler.

— Et là-dessus, dit Tom Platt, ferré sur la discipline et l'étiquette — là-dessus, il me semble, Disko, que vous auriez dû le prier de s'arrêter si la conversation était, selon vous, sur le point de devenir en quelque manière ce qu'il ne fallait pas.

— Je ne sais pas si j'aurais dû le faire, dit Disko, qui vit là le moyen d'une retraite honorable sans porter atteinte à sa dignité.

— Eh quoi! sans doute tu aurais dû le faire, dit Salters, étant le patron ici; et je me serais arrêté de bonne humeur au moindre mot... non par persuasion ni même conviction, mais pour donner un exemple à nos deux s... mousses que voilà.

— Est-ce que je ne t'ai pas dit, Harvey, que cela retomberait sur notre dos avant que nous ayons rien fait? Toujours ces s... mousses! Mais je n'aurais pas voulu rater le spectacle pour la moitié d'une part dans une pêche au flétan, chuchota Dan.

— Et pourtant, il aurait fallu laisser les choses à leur place, dit Disko.

La lumière d'un nouvel argument s'alluma dans l'œil de Salters, comme il émiettait une tranche de tabac à chiquer dans sa pipe.

— Il est très important de savoir mettre les choses à leur place, dit Long Jack, dans l'intention d'apaiser l'orage. C'est ce dont Steyning, de Steyning et Hare, s'aperçut lorsqu'il envoya Counahan comme patron sur la *Marilla D. Kuhn*, au lieu du capitaine Newton qui avait été pris d'un rhumatisme inflammatoire et ne pouvait pas partir. Counahan le Navigateur, comme nous l'appelions.

— Nick Counahan! il n'allait jamais à bord pour une nuit sans une baquetée de rhum quelque part dans sa déclaration de marchandises, dit Tom Platt, en remettant la conversation dans la bonne voie. Il avait coutume d'aller bourdonner autour des bureaux maritimes à Boston, en attendant que le bon Dieu le fasse capitaine d'un remorqueur en récompense de ses mérites. Sam Coy, là-bas dans Atlantique Avenue, lui donna la table à son bord durant une année et plus, à cause de ses histoires. Counahan le Navigateur! Tek! Tek! Mort il y a quinze ans, n'est-ce pas?

— Il y a dix-sept ans, je crois. Il mourut l'année où le *Gaspar Mac Veagh* fut construit; mais il ne pouvait jamais mettre les choses à leur place. Steyning le prit pour la même raison que le voleur prit le poêle brûlant... parce que cette saison-là il n'y avait rien autre. Les hommes étaient tous sur le Banc, et Counahan, lui, ramassa une damnée et rude compagnie de gens comme équipage. Du rhum! On aurait pu mettre à flot la *Marilla*, assurance et tout, dans ce qu'ils en fourrèrent à bord. Ils quittèrent le port de Boston pour le Grand-Banc avec un vent de nord-ouest grondant derrière eux et tout le monde plein comme un œuf. Et il faut croire que le ciel veilla

sur eux, car ils accomplirent de diables de quarts, et mirent la main Dieu sait sur quels cordages avant de voir le fond d'un tonneau de jus de punaise de quinze gallons. « Cela fit environ une semaine, autant que Counahan pût se rappeler. (Si j'étais seulement capable de raconter l'histoire comme lui!) Tout ce temps-là le vent souffla comme vieille gloire, et la *Marilla* — c'était l'été, et ils lui avaient mis un petit mât de hune — prit droit sa route et la garda. Alors Counahan s'empara du « hog-yoke », trembla dessus un bon moment, et découvrit, à part lui, la carte et les bourdonnements dans sa tête, qu'ils étaient au sud de Sable-Island, en train d'avancer glorieusement, mais sans trouver à qui parler. Puis ils mirent un autre barillet en perce, et cessèrent de prévoir quoi que ce fût pendant un nouveau laps de temps. La *Marilla* penchait quand elle perdit de vue le feu de Boston, et elle ne quitta jamais sa ligne de vent jusqu'à ce moment-là — s'appuyant toujours sur un seul et même angle; mais ils ne virent ni goémon, ni goélands, ni goélettes. Tout à coup ils s'aperçoivent qu'ils sont partis depuis quelque chose comme quatorze jours, et ils soupçonnent le Banc d'avoir suspendu ses paiements. Là-dessus, ils mirent la sonde et trouvèrent soixante brasses. « C'est bien moi! » dit Counahan. « C'est bien moi, toujours le même! Je l'ai fait courir droit sur le Banc pour vous, et quand nous atteindrons trente brasses, nous irons nous coucher comme de braves petits hommes. Counahan est un grand homme », dit-il, « Counahan le Navigateur! » Au coup de sonde suivant, ils trouvèrent quatre-vingt-dix. Counahan dit alors : « — Ou la ligne s'est mise à s'allonger, ou bien le Banc a sombré. »

« Ils la ramenèrent, et ils étaient alors juste au point où on se prend encore au sérieux; puis ils s'assirent sur le pont à compter les nœuds et à emmêler la sonde sans plus de démêlage possible. La *Marilla* avait continué son allure et la conservait. Tout à coup s'en vient traîner par là un flâneur, et Counahan s'adresse à lui :

« — Est-ce que vous n'auriez pas vu par ici des bateaux de pêche? dit-il tout à fait comme par hasard.

« — Il y en a toute une ligne là-bas, sur la côte d'Irlande, répond le flâneur.

« — Ah! allons, va-t'en au diable! dit Counahan. Qu'ai-je à faire avec la côte d'Irlande?

« — Alors, qu'est-ce que vous faites ici? dit le flâneur.

« — Sang du Christ! dit Counahan (il disait toujours cela quand ses pompes ne marchaient pas, et quand il sentait que ça allait de travers). Sang du Christ! dit-il, où suis-je donc?

« — A trente-cinq milles ouest-sud-ouest du cap Clear, dit le flâneur, si cela peut vous être de quelque consolation.

« Counahan fit un bond de quatre pieds sept pouces, mesurés par le cuisinier.

« — De consolation! dit-il, fier comme Artaban. Est-ce que vous me prenez pour une épave? Trente-cinq milles du cap Clear, et quatorze jours du feu de Boston. Sang du Christ! c'est un record, et par la même occasion j'ai une mère à Skibbereen!

« Pensez donc! La bile qu'ils se faisaient! Mais, vous le voyez, il ne pouvait jamais mettre les choses à leur place. L'équipage se composait surtout d'hommes de Cork et de Kerry (1), à l'exception d'un de Maryland (2), qui voulait qu'on retourne, mais qui fut traité de rebelle, et ils amenèrent la vieille *Marilla* dans Skibbereen, où, pendant une semaine, ils se la coulèrent douce en visites à la ronde avec les pays. Puis ils repartirent, et il leur en coûta trente-deux jours pour battre le Banc de nouveau. On arrivait à l'automne, et les vivres baissaient; aussi Counahan ramena-t-il la *Marilla* à Boston en se fichant du reste.

— Et qu'est-ce qu'en dit la maison de commerce? demanda Harvey.

— Qu'est-ce qu'ils pouvaient dire? Le poisson était sur le Banc, et Counahan était au débarcadère T, en train de causer de son record dans l'Est! Ils tâchèrent de s'en contenter. Et tout ça, c'est venu de n'avoir pas commencé par mettre l'équipage et le rhum chacun à sa place, et ensuite d'avoir confondu Skibbereen avec Queereau. Counahan le Navigateur! paix à son âme! C'était un hardi citoyen!

— Une fois que j'étais sur la *Lucy Holmes*, dit Manuel de sa voix douce, voilà qu'ils ne veulent pas de son poisson dans Gloucester. Oui-da? Ils ne nous en donnent rien. Là-dessus nous traversons la mer, et pensons à vendre à quelque homme de Fayal (3). Puis le vent fraîchit, et nous ne pouvons plus bien voir. Oui-da? Voilà le vent qui fraîchit encore, et nous descendons en dessous et filons très vite... personne ne sait où. Bientôt nous apercevons une terre, et voilà qu'il se met à faire un peu chaud. Alors arrivent deux, trois nègres dans un brick. Oui-da? Nous demandons où nous sommes, et ils répondent... or donc, qu'est-ce que vous pensez qu'ils répondent?

— Grandes Canaries, dit Disko au bout d'un moment.

Manuel secoua la tête en souriant.

— Blanco, dit Tom Platt.

— Non. Pire que cela. Nous étions au-dessous de Bezagos, et le brick était de Liberia! De l'affaire nous

(1) Cork et Kerry, provinces d'Irlande.
(2) Maryland, province des États-Unis.
(3) Iles des Canaries.

y vendons notre poisson! Pas mauvais, hein? Oui-da?

— Est-ce qu'une goélette comme ceci peut faire droit la traversée jusqu'en Afrique? demanda Harvey.

— Doubler le cap Horn s'il y a quelque chose qui en vaille la peine et si les vivres tiennent encore, dit Disko. Mon père, lui, fit aller son bachot, c'était une sorte de chasse-marée d'environ cinquante tonneaux, je crois..., le *Rupert*, le fit aller jusqu'aux montagnes de glace du Groenland, l'année où la moitié de notre flottille essayait de poursuivre la morue jusque-là. Et, ce qui est mieux, il emmena ma mère avec lui... histoire de lui montrer, je présume, comment la monnaie se gagnait... ils furent enveloppés par les glaces, et je naquis à Disko. Je ne me souviens de rien de tout cela, naturellement. Nous revînmes quand la glace fléchit au printemps, et on me donna le nom de l'endroit. C'est plutôt un méchant tour à jouer à un bébé, mais nous sommes tous destinés à commettre des erreurs dans notre vie.

— Pour sûr! pour sûr! dit Salters, en hochant la tête. Tous destinés à commettre des erreurs, et je vous dirai à vous deux, mousses ici présents, qu'après que vous avez commis une erreur... vous n'en commettez pas moins de cent par jour... le mieux est ensuite de les reconnaître, en hommes.

Long Jack lança un coup d'œil, un formidable coup d'œil, qui embrassa tout le monde, sauf Disko et Salters, et l'incident fut clos.

Puis ils s'en allèrent de mouillage en mouillage vers le Nord, les doris dehors presque chaque jour, marchant le long de la lisière Est du Grand-Banc par trente ou quarante brasses d'eau, et pêchant sans discontinuer.

Ce fut là que, pour la première fois, Harvey rencontra l'encornet, un des meilleurs appâts pour la morue, mais d'humeur fort changeante. Ils furent tirés de leurs couchettes, une nuit qu'il faisait noir, par les cris de Salters : « L'encornet! ohé! » et pendant une heure et demie, chacun à bord resta pendu sur sa *turlute*— un morceau de plomb peint en rouge et armé à sa base inférieure d'un cercle d'épingles recourbées en arrière comme les baleines d'un parapluie entr'ouvert. L'encornet — pour quelque motif inconnu — aime cette chose autour de laquelle il s'enroule, et on l'amène avant qu'il ait pu échapper aux épingles. Mais en abandonnant sa retraite, il seringue d'abord de l'eau et ensuite de l'encre au visage de son ravisseur; et c'était curieux de voir les hommes tourner brusquement la tête pour esquiver le jet. Ils étaient aussi noirs que des ramoneurs lorsque tout ce remue-ménage prit fin; mais un tas d'encornets frais gisait sur le pont, et la grosse morue s'arrange fort bien d'un brillant petit morceau de tentacule d'encornet à l'extrémité d'un hameçon. Le jour suivant, ils prirent beaucoup de poisson, et ils rencontrèrent le *Carrie Pitman* à qui ils crièrent leur veine. Il exprima le désir de faire l'échange — sept morues pour un encornet de belle taille; mais Disko n'accepta pas le prix, et le *Carrie* s'éloigna maussadement sous le vent pour aller mouiller à un demi-mille de là, dans l'espoir d'en attraper pour son propre compte.

Disko ne dit rien jusqu'après souper; alors, il envoya Dan et Manuel flotter le câble du *We're Here*, et annonça son intention d'aller se coucher avec la hache. Dan, naturellement, répéta tout cela à un doris du *Carrie*, lequel voulait savoir pourquoi ils flottaient leur câble, puisqu'ils n'étaient pas sur un fond de roche.

— Papa dit qu'il ne risquerait pas un bac dans un rayon de cinq milles autour de vous! hurla Dan gaiement.

— Pourquoi ne s'en va-t-il pas, alors? Qu'est-ce qui l'en empêche? dit l'autre.

— Parce que c'est comme si vous aviez pris l'avantage du vent sur lui, et c'est une chose qu'il ne souffrira d'aucun bateau, sans parler d'une fascière comme vous qui ne fait que dériver.

— Il n'a pas dérivé un brin dans cette campagne, dit l'homme avec colère.

Car le *Carrie Pitman* avait la réputation déplaisante de briser l'équipement de son ancre.

— Alors comment se fait-il que vous mouilliez? dit Dan. C'est son meilleur moment pour se promener. Et s'il ne dérive plus, que diable faites-vous de ce nouveau bout-dehors de foc?

Le coup porta.

— Hé, toi là-bas, espèce de joueur d'orgue portugais! ramène donc ton singe à Gloucester. Retourne à l'école, Dan Troop, telle fut la réponse.

— Waterproofs! Waterproofs! glapit Dan, qui savait que l'un des hommes de l'équipage du *Carrie* avait travaillé dans une fabrique de waterproofs l'hiver précédent.

— Espèce de crevette! Crevette de Gloucester! Veux-tu bien sortir de là, gas de la Nouvelle!

On n'est jamais bien reçu lorsqu'on traite un homme de Gloucester, d'habitant de la Nouvelle-Écosse. Dan répondit en conséquence.

— De la Nouvelle vous-mêmes, espèces de bourgeois galeux! Espèces de pirates de Chatham! Voulez-vous bien sortir de là avec votre brick dans vos bas!

Et les puissances se séparèrent, mais Chatham avait eu le dessous.

— Je savais bien comment cela marcherait, dit Disko. Il a déjà fait changer le vent. Il n'y a donc

personne pour mettre l'interdit sur ce bachot-là! il va ronfler jusqu'à minuit, et juste au moment où nous allons nous endormir, il va partir à l'aventure. Heureux que par ici nous ne soyons pas entourés de bateaux partout. Mais je ne suis pas prêt à lever l'ancre pour Chatham. Il peut rester là.

Le vent, qui avait déjà tourné, se leva au coucher du soleil et se mit à souffler d'une façon plus soutenue. Il n'y avait pas toutefois assez de mer pour agiter même le palan d'un doris. Mais le *Carrie Pitman* n'obéissait qu'à lui-même; les mousses n'avaient pas fini leur quart qu'ils entendirent à bord de l'autre bateau un bruit comme le *crack-crack-crack* de ces revolvers énormes qu'on charge par la bouche.

— Gloria! Gloria! Alleluia! chanta Dan. Voici qu'il s'amène, papa, le gros bout par-devant, et qu'il marche en dormant comme il faisait à Queereau.

Se fût-il agi de tout autre bateau, que Disko aurait laissé les choses aller au petit bonheur; mais en l'occurrence, il coupa le câble au moment où le *Carrie Pitman*, avec tout l'Atlantique Nord pour se donner carrière, faisait des embardées en se dirigeant sur eux. Le *We're Here*, sous son foc et sa voile de cape, ne lui donna pas plus de champ qu'il n'était absolument nécessaire, — Disko n'avait pas envie de dépenser une semaine à courir après son câble; — mais il se tira des pattes en filant au vent, tandis que le *Carrie* passait à facile portée de voix, bateau silencieux et colère, à la merci d'une bordée délirante de grosses plaisanteries du Banc.

— Bonsoir, dit Disko, en soulevant sa coiffure, et comment ça pousse-t-il dans votre jardin?

— Va-t'en dans l'Ohio louer une mule, dit l'oncle Salters. Pas besoin de cultivateurs ici.

— Faut-il que je vous prête mon ancre de doris? cria Long Jack.

— Débarque ton gouvernail et colle-le dans la vase! dit Tom Platt.

— Dites donc! (La voix de Dan s'éleva aiguë et perçante du haut de la cage de la roue sur laquelle il se tenait debout). Di-ites donc! Est-ce que la fabrique de waterproofs fait grève; ou bien ont-ils embauché des filles, espèces de chabranacs?

— Virez les drosses de gouvernail! cria Harvey, et clouez-les au fond.

C'était une de ces plaisanteries fleurant le sel, dont Tom Platt lui avait donné l'idée. Manuel se pencha par-dessus l'arrière pour crier :

— Johnna Morgan joue de l'orgue (1)! Ah, ah, ah!

Il agita son large pouce dans un geste de mépris et de dérision indicibles, tandis que le petit Pen se couvrait de gloire en criant sur un ton sifflant :

— Tout doux. Hsssh! Viens donc ici. Ah, ah!

(1) Vieille chanson de mer.

Ils se balancèrent sur leur chaîne pour le reste de la nuit, d'un mouvement court, cassé, malaisé, comme le trouva Harvey, et perdirent une moitié de l'après-midi pour retrouver le câble. Mais les mousses furent d'avis que ce n'était pas trop cher acheter le triomphe et la gloire, et ils pensèrent avec chagrin à toutes les autres belles choses qu'ils auraient pu dire au *Carrie* déconfit.

RUDYARD KIPLING.

(Traduit par LOUIS FABULET et CHARLES FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

JEAN LOMBARD

On peut dire de l'œuvre de Jean Lombard qu'elle avait sombré corps et biens: à peine si quelques épaves flottaient de-ci de-là, un volume sali à une devanture de bouquiniste, un exemplaire pieusement conservé dans la bibliothèque d'un ami. Sur le plat ou le dos de la couverture ces mots : *Byzance* ou *l'Agonie* rappelaient les fresques démesurées, les cauchemars des foules grouillantes ressuscitées par un ouvrier de lettres qui eut du génie. Et c'était une grande tristesse de penser qu'après la cruauté du sort qui avait précipité dans la fosse l'écrivain en pleine jeunesse, l'absurde misère des choses, la faillite d'un éditeur, engouffraient dans l'oubli l'œuvre en pleine puissance.

Heureusement, cette œuvre reparait, rajeunie, embellie; au linceul des pages blanches d'une édition nouvelle, la pensée de Lombard, cette jeune morte si touchante, va comme l'Alceste antique palpiter sous les voiles; elle s'anime, elle se dresse, et la voilà qui s'avance constellée de joyaux, dans la raideur hiératique de sa robe incrustée d'émaux d'or, à travers ce livre étrange : *Byzance*.

* * *

Le souvenir de Jean Lombard, de ce petit homme au front bossué d'idées, comme éclairé d'âme, aux yeux noirs et brûlants, se lie indissolublement en mon souvenir à Marseille, la grande ville du soleil, du ciel bleu, des rues bourdonnantes, des ports brasillants, des voitures qui roulent, des vaisseaux qu'on décharge, à cette rumeur confuse de ruche en travail et en fête, à ces gesticulations vives, à tous ces visages parlants, à l'odeur de goémon, d'épices de pays lointains qu'exhalent les bateaux à quai dans l'eau verte. C'est en contemplant du haut de son modeste logis, au flanc du mont de Notre-Dame de la Garde, Marseille avec ses toits, ses flèches, ses dômes, ses fumées, ses rues pareilles à des fourmilières, que Lom-

bard certainement entrevit, de son ardent regard de visionnaire, les cités monstrueuses, les Babels du passé, mélanges tumultueux de civilisations et ruées voraces de peuples, Rome sous Héliogabale et Byzance sous Constantin V.

Marseille, ce jour-là, m'expliqua la prodigieuse vitalité créatrice de Jean Lombard; et Jean Lombard que je voyais pour la première fois, de sa voix nette et chaude, qui développait en hâte les idées et faisait fulgurer les images, m'expliqua Marseille, et en elle la vie puissante d'une société en marche, le heurt des questions et le conflit des idées, le drame des existences obscures qui luttent pour le pain, le Cosmos en raccourci qu'est une cité d'hommes. Ce don de généraliser, de voir et de comprendre se retrouve, au suprême degré, dans ses livres, y domine, y triomphe, et leur donne une ampleur et une intensité de vie qu'on ne rencontre guère ailleurs.

Je retrouvai Lombard, ensuite, à Paris; bravement, il se débattait contre les innombrables difficultés qui assaillent le poète pauvre, surtout lorsqu'il n'est pas seul, mais que sa nichée l'accompagne, la femme, les petits. Pauvre Lombard! je reverrai toujours ce visage tendu de volonté et rayonnant d'intelligence, ces yeux aigus, cette fièvre loquace. Il était plein de projets : *Un Volontaire de 92* allait paraître, il travaillait à son grand roman : *Commune! Commune!*

Puis tout à coup j'appris qu'il venait de mourir. Et au déchirement que j'éprouvais, je compris toute la profondeur de sympathie qui m'attachait à ce camarade de passage, à cet hôte intermittent, que j'avais rencontré quatre ou cinq fois peut-être, et que j'aimais comme un vieux et très tendre ami.

Alors je m'expliquai certaines particularités mystérieuses, certains *signes* que portait Jean Lombard, et que j'avais constatés chez ces *avertis*, comme les appelle Mæterlinck, chez ces prédestinés qui ne doivent point aller au bout de leur tâche : on ne sait quoi de rare, de pénétrant, de subtil qui se dégage de tout leur être mental, comme une lueur, ce signe d'annonciation qui brillait dans les yeux creux de Jules Tellier, dans le regard limpide de Paul Guigou, dans les prunelles de feu de Léon Vian, un autre disparu.

Quelle mélancolie de penser à ces êtres, des plus nobles et des plus beaux de la race, et à tant d'autres, germes magnifiques, forces perdues!

*
* *

La vie de Jean Lombard se résume en un mot : l'effort. Toute la jeunesse active de Marseille se rappelle l'extraordinaire fougue d'idées, de projets, d'entreprises qu'il déploya à ses débuts.

Il était ivre d'action.

Simple ouvrier bijoutier, il se jeta dans la politique. Ému par les souffrances prolétaires, par le rêve d'une humanité meilleure, il composa son poème d'*Adel, la Révolte future*, en même temps qu'il proclamait, dans des réunions publiques, les revendications de ses frères du peuple. Socialiste teinté d'anarchie, un des membres les plus en vue du premier congrès ouvrier tenu à Marseille, tout en prêchant la révolution par la parole et par la plume, il brassait toutes sortes de travaux littéraires.

Il créait de jeunes journaux, *la Sève*, dans la curieuse échoppe de sa librairie, sur la pente rapide de la rue Bernex; il patronnait *le Portique*, il collaborait à *la Ligue du Midi*, y publiait le début d'un roman inachevé : *Cinqualbre*.

Romans, vers, articles biographiques, compilations de librairie, Lombard, à qui la vie était lourde, ne reculait devant rien, peinait allégrement dans sa carrière de forçat de lettres, trouvait, entre deux travaux mercenaires, le temps d'écrire ces vastes romans : *l'Agonie* et *Byzance!*

Nul homme n'eut plus de courage et de fierté, nul ne se colleta plus héroïquement avec la vie. Pauvre, son labeur fut indomptable. Obscur, pour percer, il souleva des montagnes. Ignorant, il en apprit plus que les érudits afin de composer des livres d'une puissance et d'une originalité rares. D'autres en diront les défauts : une certaine impureté, qu'il ne faut pas confondre avec l'obscénité, car elle tenait au souci de l'artiste de peindre vrai une époque foncièrement dépravée; puis, dans la phrase, un abus des néologismes, des tournures barbares; mais là encore l'auteur eût pu prétendre qu'il voulait, par un style de décadence, donner une idée plus exacte et plus complète des époques qu'il retraçait. Laissons aux critiques leur métier; chacun le sien. Nous sommes des compagnons de Lombard, nous savons ce que représentent de labeur, d'énergie, de conscience, des travaux comme les siens; nous ne le jugerons que sur ses qualités.

Elles sont étonnantes, chez cet écrivain pétri du limon plébéien, grandi sans écoles, sans maîtres, sans autre influence première que celle d'un brave poète-forgeron, Justinien Béraud, apôtre humanitaire, mort à quarante ans, — après une admirable vie d'humilité chrétienne; — oui, si étonnantes, ces qualités, qu'on se sent étreint d'un amer regret en songeant quelles œuvres nous aurait données Lombard assagi, croissant chaque jour en progrès, fortifié par l'indépendance et le succès!

Ce qu'il a laissé est considérable et s'éparpille, non signé ou sous pseudonymes, dans une quantité de publications. En laissant même à part un livre intéressant, *Un Volontaire de 92* (Vie du général Mireur), il reste quatre manifestations curieuses ou décisives du talent de Lombard : un poème, *Adel, la*

Révolte future; les deux fresques monumentales, les saisissants poèmes en prose de *Byzance* et de *l'Agonie;* enfin, *Loïs Majourès,* un roman de mœurs politiques du Midi.

Les aspirations hautes, les tendances révolutionnaires du publiciste Loïs Majourès, ses déboires intimes, ses infortunes conjugales et le nouvel amour qui le console, remplissent ce livre observé, à la fois triste et satirique. Il fut écrit bien avant les autres. Le tempérament de Lombard s'y annonce déjà par deux larges peintures d'ensemble : les élections en province, et l'entreprise d'un phalanstère paysan. Les comparses, nombreux et variés, s'y agitent avec une vérité qui donne bien l'illusion de la vie. Néanmoins, nous préférons à ce roman, pourtant si sincère, les œuvres d'imagination qui suivirent, et nous ne doutons pas que *Loïs Majourès* ne donne envie de les connaitre.

M. Théodore Jean, qui a écrit la préface d'*Adel,* compare justement ce poème à une « symphonie à la manière de Wagner ». La misère prolétaire, l'écrasement de l'homme par son œuvre industrielle, ses hauts fourneaux, ses fabriques, ses docks, l'opposition de ce halètement d'esclaves avec la pure splendeur de la nature primitive, avec le flamboiement de la Beauté et de la Justice illuminant le monde redevenu vierge, voilà le thème d'*Adel.*

C'est « idéalisée, herculéanisée, l'incarnation de l'humanité asservie... ». Image de la Révolution future, Spartacus de l'avenir, Adel appelle à lui l'innombrable armée des misérables et met le feu à la Gomorrhe sociale. Une apothéose de liberté, d'égalité et de fraternité déploie à la fin son ciel d'aurore. En écrivant ces strophes, Lombard ne se doutait certes pas qu'il traitait un sujet analogue au *Laon et Cythna,* de Shelley. *Adel,* dans le fond, reproduit le leit-motif de poèmes humanitaires, conçus par des ouvriers. L'idée, le développement en sont prévus, connus. Mais, au lieu de pauvretés et de niaiseries, dont la maladresse vous désarme, une poésie âpre surgit. Qu'elle manque parfois de goût et de mesure, il n'importe. L'accent pénètre, l'inspiration souffle.

En ces vers s'affirme la vision large et véhémente. C'est la marque du talent halluciné de Lombard, qui fut surtout, avant tout, un poète, un créateur de formes et d'images, tel qu'il se compléta, ensuite, dans *l'Agonie,* dans *Byzance.*

* * *

Romans étranges, cauchemars violents. Qui les lit en reste obsédé. Du cauchemar, ils ont l'intensité, l'oppression sourde, le comique bizarre, et ces retours, ces circuits de l'idée revenant au carrefour de l'action, surtout ce déchainement des forces cruelles et meurtrières, cette abolition du sens moral qui caractérise le plein vertige du rêve, sans nul contrepoids de volonté.

On a dit que Jean Lombard avait subi l'influence d'Émile Zola. Ce fut en tous cas avec un apport d'imagination très personnel : il invente, il recrée le passé, il galvanise la mort. Encore un coup, c'est un poète. « Un Carlyle de sensations », pourrait-il se définir.

Analyser *Byzance* dépasserait le cadre de cette étude sommaire. Il faut entrer au cœur de la ville déchirée par les factions des Verts et des Bleus, divisés entre le culte des Eikones, la doctrine du Bien et des Arts humains et le culte du Théos officiel, entre les églises rivales, la Sainte-Pureté et la Sainte-Sagesse.

Il faut se joindre au complot de ceux qui veulent renverser l'Autocrator Isaurien, Constantin V, et le remplacer par l'enfant Oupravda, de race esclavone, et petit-fils du grand Justinien, auquel on mariera Eustokkia, l'Helladique, petite-fille de Théodose le Grand, nièce des sept prétendants aveugles. Il faut prendre part aux combats des Verts contre les Bleus, à la défaite du prétendant enfant, auquel l'Autocrator fait crever les yeux; il faut assister à la mutilation des partisans d'Oupravda et à leur écrasement final sous les décombres de la Sainte-Pureté, détruite par l'armée de Constantin.

Ce qui caractérise surtout l'art de Lombard, on s'en convaincra à la lecture, c'est le don de voir, un surprenant don de vision : qu'il s'agisse de foules se précipitant en mêlées furieuses, qu'il s'agisse d'individus surpris dans le plus humble ou le plus héroïque de leurs actes, c'est toujours avec une netteté de détail, une couleur et une intensité qui étonnent. Jean Lombard est un peintre. Décorateur pour vastes ensembles, il évoque de sa plume, j'allais dire de son pinceau, les masses compactes et les fait évoluer avec une souplesse robuste; en son cerveau s'agitait l'humanité avec ses fureurs, ses joies, ses fauves amours, ses rêves d'or et ses délires de sang. Prosateur épique, il voyait, il sentait naturellement grand.

Les livres ont leur destin, dit le proverbe latin. Souhaitons que ce destin, plus clément envers les œuvres durables qu'il ne le fut envers leurs auteurs périssables, répare une véritable injustice. De singulières fortunes emportent parfois dans un fracas de gloire des livres médiocres; puis ils disparaissent et l'on s'étonne qu'on en ait tant parlé. La grosse rumeur de la mode peut étouffer momentanément la voix d'un génie obscur, mais cette voix persistante finit toujours par se faire entendre de ceux qui lui prêtent une oreille même distraite, car elle a, du fond de la tombe, une force secrète et une persuasion irrésistible.

Paul Margueritte.

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN [1]

Lorsque l'année 1790 s'achève, l'ingénieur Paine est en Angleterre, soucieux du succès de son pont de fer dont un modèle est exposé dans un pré de la banlieue de Londres... C'est alors que paraissent (en novembre) les *Réflexions sur la Révolution en France*, par Edmond Burke. L'esprit de conservatisme britannique s'y déploie tout entier, avec une éloquence superbe et avec la morgue d'un maître en politique tançant des écoliers. Tout était fait dans cet écrit fameux pour heurter Thomas Paine. Représentez-vous le quaker égalitaire lisant certaine phrase sur la noblesse, « ornement majestueux dans l'ordre civil, chapiteau corinthien d'une société perfectionnée » ; imaginez le républicain, persuadé de la mobilité perpétuelle des sociétés, entendant glorifier les titres et privilèges, « ces institutions artificielles qui ont été adoptées pour donner de la stabilité à l'estime fugitive » ; — ou encore le libéral dont le point de départ est la confiance de l'homme en sa raison écoutant ce bon apôtre professer qu'il faut agir toujours « sous l'impression forte de l'ignorance et de la faillibilité humaine. » Ce mélange de mépris de l'homme et de respect des pouvoirs établis, de pessimisme philosophique et d'optimisme politique, qui fait le conservateur, le satisfait, l'autoritaire, lui était trop bien connu comme mortel à tout essor d'affranchissement... Il fallait parler ; d'autant plus que Burke avait rabattu au rang d'épisode négligeable les marques de sympathie données aux révolutionnaires français par Priestley, Price, Cartwright et les Associations radicales : « Ce n'est, avait-il dit, qu'une demi-douzaine de sauterelles qui bruissent sous une fougère, pendant que des milliers de grands troupeaux reposent à l'ombre des chênes britanniques, ruminent leur pâture et se tiennent silencieux... » Et comme les *Réflexions sur la Révolution*, traduites aussitôt, obtenaient cinq éditions françaises en 1790 et 1791, s'il ne se présentait aucun Anglais pour y répondre, on laissait s'accréditer en France cette idée que toute l'Angleterre, absorbée à « ruminer sa pâture » était indifférente aux agonies de la justice. De peuple à peuple, si ce malentendu s'établissait, comment le dissiperait-on jamais ? Paine, pour la seconde fois de sa vie, se sentit appelé (1). A peine a-t-il achevé la dernière page des *Réflexions* de Burke, à l'auberge du *Lion Rouge*, à Islington, qu'il demande du papier et commence dans l'auberge même une réponse. Ainsi est composée de verve, en moins de trois mois, la première partie du pamphlet des *Droits de l'homme*. Un éditeur de Londres se risque à la publier en mars 1791. C'est un étrange livre. Burke y est persiflé, parodié, chargé à fond par son ami de la veille. La monarchie anglaise de George III est couverte d'outrages, avec son parlementarisme vénal et incohérent, les taquineries d'un gouvernement sans principes, surtout avec la moisissure qui vient de l'hérédité des charges et de l'hérédité du trône. Puis le journaliste passant au rôle d'historien apprécie, d'après ses souvenirs personnels, la révolution d'Amérique et raconte, d'après le témoignage de ses amis de Paris, les commencements de la Révolution française. Enfin, avec la sérénité d'un philosophe, il pose dogmatiquement les principes du gouvernement protecteur de l'égalité des droits. Le ton de tout l'ouvrage est franc et rude ; comparé aux draperies à l'antique de l'éloquence de Burke, il fait penser à ces cotonnades bourrues pour chemises d'ouvriers.

La finesse d'épiderme du public lettré en fut comme écorchée. Le peuple anglais tout entier en frémit. Mais de colère ; car c'est un peuple entêté de sa vénérable servitude, et le moins révolutionnaire qui soit. Quel est donc ce trouble-société qui veut tout remettre en question ? Est-il seulement qualifié pour parler ? C'est un mauvais Anglais, certainement, car il glorifie ce qui se fait de l'autre côté de l'eau. Qu'il passe en France, s'il y trouve plus de raison que nous n'en avons ici ! — Et, en même temps qu'une foule, par loyalisme, va saccager, à Birmingham, la maison de Priestley, qui s'est déclaré, lui aussi, favorable aux révolutionnaires français, d'autres bons patriotes brûlent en effigie Thomas Paine dans les bourgs de Durham et de Northumberland. Ne sachant comment rendre les mannequins reconnaissables, — car la figure de l'écrivain n'est point populaire, — on leur met sous le bras des corsets, en mémoire du métier exercé par Paine à Thetford. Ce petit trait, cette dérision de la condition de l'artisan par un public surtout

(1) Voyez la *Revue* des 20 et 27 avril, 4 mai et 1er juin.

(1) En même temps que sir James Mackintosh, dont les *Vindiciæ Gallicæ* (1791), sont aussi une réfutation de Burke.

composé d'artisans, montre assez bien jusqu'à quel point une longue accoutumance à servir déforme les esprits. Tel est l'appui prêté par le pauvre peuple à ses défenseurs.

Burke lui-même, déconcerté de l'attaque, dit en haussant les épaules « que la seule réfutation digne des *Droits de l'homme* était celle de la justice criminelle ». Et en effet, la justice du Banc du Roi se mit en branle, mais bien plus tardivement ; après que les éditions du libelle subversif eurent été multipliées, de plus en plus populaires et presque distribuées gratuitement. Ce fut cette diffusion des principes républicains chez les simples, chez les pauvres, qui effraya le gouvernement. Le procès fut plaidé en décembre 1792, alors que l'accusé depuis trois mois déjà était en sûreté à Paris et membre de la Convention nationale. Avant de quitter l'Angleterre pour un autre champ de bataille, il avait lancé à ses compatriotes, comme une dernière flèche, le plus narquois de ses pamphlets, la *Pétition aux Pétitionnaires*, « *Address to the Addressers* ». Quelques phrases de ce léger ouvrage eurent un écho prolongé ; ceci, par exemple : « C'est un essai dangereux pour tout gouvernement de dire à une nation : tu ne liras pas » ; et ceci encore : « La pensée, d'une façon ou de l'autre, s'est répandue dans le monde, et ne peut être arrêtée, quoiqu'on puisse, il est vrai, arrêter le lecteur. » Cependant l'auteur, quant à lui, échappe ; ayant passé à Douvres les épreuvss de cet impertinent factum sous le nez soupçonneux de la police, il débarque heureusement à Calais, le 15 septembre. Ivre d'un succès si brusque, assaisonné de persécution, il écrit à ses juges à Guildhall une lettre de défi, inutilement outrageuse pour George III, sa famille et ses fidèles. Le jury, sans même attendre les réquisitions de l'attorney général, le condamne au bannissement. En vain le plus grand avocat et l'un des plus généreux hommes du temps, Thomas Erskine, avait entrepris de le défendre, ou plutôt, — car il n'acceptait point ses idées, — de défendre en sa personne les libertés anglaises.

Certainement cette posture d'accusé, puis de proscrit, rehaussa grandement le prestige de Paine en France. Parmi les Français qui l'applaudirent avec transport à Calais, à Amiens, à Paris, il en était peu qui eussent médité le *Sens commun* et les *Droits de l'homme ;* on saluait en lui, avant tout « l'homme qui à souffert pour la cause ». C'est un titre suffisant en France, pour être populaire, et en temps d'élections, pour être député. Thomas Paine, qui était éligible depuis le 26 août (1), fut donc en septembre élu député à la Convention nationale (au suffrage universel à deux degrés) ; quatre départements le choisirent à la fois : Oise, Puy-de-Dôme, Somme, Pas-de-Calais. De spectateur enthousiaste et lointain de la Révolution française, voici que soudain il en devient acteur.

Toute la France sans doute le savait républicain. Les révolutionnaires autorisés qui dirigèrent dans chaque département le choix des Assemblées primaires, le connaissaient pour ce qu'il était. D'abord, on avait lu les traductions du *Sens commun*, par Griffet de la Baume, et des *Droits de l'homme*, par Lanthenas, qui circulaient dès 1791 par milliers d'exemplaires. Puis l'auteur avait pris position, comme champion de la république, à Paris même, plus d'un an auparavant, en deux circonstances notables : le 1er juillet 1791, par la publication d'un manifeste, et le 8 juillet, par une discussion publique avec Sieyès, sur le principe du gouvernement.

Voici le fait. Le premier matin de juillet 1791, les Parisiens stupéfaits encore de leur roi évadé, disparu, puis ramené brusquement de Varennes, depuis cinq jours à peine, purent lire sur mainte muraille, et notamment à la porte de l'Assemblée nationale, une affiche singulière portant le timbre d'une certaine « société de républicains » :

AVIS AUX FRANÇAIS

Frères et concitoyens, la tranquillité parfaite, la confiance mutuelle qui régnaient parmi nous pendant la fuite du ci-devant roi, l'indifférence profonde avec laquelle nous l'avons vu ramener, sont les signes non équivoques que l'absence d'un roi vaut mieux que sa présence, et qu'il n'est pas seulement une superfluité politique, mais encore un fardeau très lourd qui pèse sur la nation..., etc., etc.

Signé : DUCHASTELLET,
citoyen français, colonel des chasseurs et président de la société.

Ce Duchastellet (que nous avons déjà rencontré en 1788) n'était ici que traducteur ; l'auteur du placard était Thomas Paine. Quant à la « société de républicains », elle se composait tout juste de cinq membres : Thomas Paine, ses deux disciples Du Chastellet et Bonneville, ses deux amis Condorcet et Brissot. Un journal, le

(1) Ayant été, à cette date, proclamé citoyen français par la Législative.

Républicain ou le défenseur du gouvernement représentatif, rédigé « par une société de républicains », c'est-à-dire par les cinq mêmes personnes, essaya de soutenir la politique annoncée dans l'affiche ; à vrai dire, il s'arrêta court après le quatrième numéro (1). On reconnaît encore une fois la constante méthode de *Common Sense :* l'appel à l'opinion. Mais l'opinion était sourde. La foule entend les cris, non les raisons. Paine avait eu l'expérience de cette enfance du peuple, l'après-midi du 25 juin, quand dans la cohue spectatrice du retour de Varennes, il s'était vu appréhendé pour n'avoir pas de cocarde à son chapeau, et assailli de vingt cris de mort : L'aristocrate à la lanterne !

L'Assemblée ne fut pas plus clairvoyante que la foule. Le placard de Du Chastellet lui est apporté par Malouet, qui répugne même à le lire tout haut. Un député dit : « Il est ridicule de dénoncer une opinion individuelle aussi folle, aussi extravagante » ; un autre : « Il est évident que l'auteur de cette affiche est un insensé qu'il faut abandonner aux soins de ses parents » ; un troisième raille « la ridicule chimère d'une république française » ; Robespierre écarte de lui le soupçon de nourrir quant à lui un projet semblable : « Je ne veux pas, dit-il, répondre à certains reproches de républicanisme qu'on voudrait attacher à la cause de la justice et de la vérité (2). » Ainsi tous repoussent comme vaine et délirante la prophétie d'un événement qui se réalisera, à l'applaudissement de tous, moins de quinze mois plus tard. Tant il est vrai que les peuples, loin de marcher à l'avenir, y tombent, entraînés à reculons.

Cependant la fugue de Varennes avait posé la question, monarchie ou république ; cette question resta ouverte pendant les deux premières semaines de juillet, jusqu'au décret que l'Assemblée nationale rendit le 15. Les journaux furent donc remplis de consultations politiques. Les amis de Paine saisirent cette occasion de publier leurs principes. Bonneville, dès le 26 juin, proclamait dans son journal *La Bouche de fer :* « Voilà enfin un plébiscite, la république est sanctionnée ». Brissot publiait une profession de foi dans le *Patriote français* du 6 juillet : « Je crois que la Constitution française est républicaine dans les cinq sixièmes de ses éléments ; que l'abolition de la royauté en est un produit nécessaire, que cet office ne peut subsister à côté de la *Déclaration des Droits*... (3) » Mais dans le *Moniteur* du même jour (6 juillet), Sieyès, avec son autorité d'augure, prétendait démontrer, en un article de doctrine, qu'on est plus libre en monarchie qu'en république. Paine entra en lice, à visage découvert, contre lui. Il lui adressa une longue lettre que le *Moniteur* publia dans son numéro du 16 juillet, avec la riposte de Sieyès. Paine se posait en « ennemi déclaré, ouvert et intrépide, de ce qu'on appelle monarchie, et cela *par des principes* » — principes d'humanité, de fraternité, de liberté pour tous qui sont justement les principes de la *Déclaration des Droits*. Il demandait donc un régime représentatif. Mais ce régime ne serait sincère qu'avec un exécutif nommé par le peuple et dépendant du peuple. Voilà ce que l'expérience de l'Angleterre démontrait chaque jour... C'était rattacher nettement le gouvernement mutuel aux *Droits de l'homme*, la troisième proposition de la thèse républicaine aux deux premières, admises par Sieyès lui-même. Sieyès répliqua que la république de Paine était une « polyarchie » qui « desserrait » l'unité nationale, en même temps qu'elle compromettait la division des pouvoirs et par conséquent la liberté. Cela pouvait être vrai, mais c'était changer la question. Telle fut cette controverse, où je crois bien que les cinq « républicains » amis apportèrent un plan concerté ; car le même jour (16 juillet) où paraissait au *Moniteur* la lettre de Paine, Condorcet publiait dans le *Républicain* une pénétrante dérision du préjugé monarchiste (1). Mais qu'étaient ces cinq républicains perdus dans une grande nation monarchique depuis dix siècles ? Ils ne furent pas écoutés ; le temps n'était pas venu.

Seulement, un an plus tard, les événements se sont pressés ; la Patrie est « en danger » ; le roi chef de guerre a paru faire défection, et le péril urgent a forcé la nation à vouloir se gouverner elle-même pour ne pas s'abandonner comme elle a été abandonnée, le fantôme du pouvoir royal s'est évanoui le 10 août ; alors, je ne suis pas surpris que plus d'un se rappelle les déclarations républicaines qui ont fait hausser les épaules l'année précédente. La république se trouvant être le fait, la masse des Français

(1) Aulard, *Hist. polit de la Révol. fr.*, p. 136.
(2) Aulard, p. 121.
(3) Aulard, p. 133. — Le *Républicain* où les mêmes hommes écrivaient commença de paraître aussi en juillet et continua encore un peu de temps après que le vote de l'Assemblée eut clos le débat ; sans doute afin de préparer l'avenir par des discussions plus théoriques que celles des autres journaux, suivant la méthode des sociétés anglaises d'*Etudes constitutionnelles*.

(1) C'était la lettre d'un jeune mécanicien qui s'engageait à fabriquer un irréprochable automate de roi constitutionnel. — Aulard, p. 138.

devient républicaine, par conservatisme, selon le penchant des Français, ou plutôt selon la gravitation de toute masse d'hommes. Les opinions du jour arrivent à coïncider exactement avec les manifestes de Du Chastellet et de Paine. On reconnaît que le mot de la situation a été dit alors, qu'il faut y revenir. Et voilà comment, avec l'appui de quelques-uns qui l'ont naguère combattu, Thomas Paine est élu conventionnel, comme porte-étendard de la république. J'ai indiqué déjà que les taquineries du gouvernement anglais ont achevé de le rendre populaire en France. Voter pour cet étranger, c'est faire acte de patriote...

Le 20 septembre, quand le bonhomme Paine fut entré dans la salle du Manège, où la Convention tint d'abord ses séances, quand il se vit perdu parmi sept cents Français emphatiques et gesticulants, et qu'il put se dire : voici donc la république que j'attendais, — je devine qu'il eut le cœur un peu serré. Dès le 21 septembre, après une philippique de Grégoire, la formule fatidique de rupture avec le passé fut articulée : « La Convention nationale décrète, à l'unanimité, que la royauté est abolie en France. » Et alors ce sont des cris, des applaudissements, de fraternelles accolades, des bras levés agitant des mouchoirs, des cannes et des chapeaux, jusque dans les tribunes et les couloirs. Le lendemain 22, la république commencera donc. Ce sacre du souverain nouveau manque de gravité. Il est difficile de croire que ce soient là des volontés réfléchies qui s'expriment. On dirait plutôt quelque phénomène physique, le bouillonnement d'un fleuve grossi qui a troué enfin sa digue, et qui se répand.

Paine assistait aux débats, mais de loin, en quelque sorte, car son ignorance du français le confinait hors du cercle magnétique des paroles. Il était calme à son banc, avec ce sourire vague et inopportun du sourd-muet, qui refroidit ceux qui le regardent. On se tournait cependant vers lui avec déférence, comme vers une statue vivante de la liberté. L'affranchissement de l'Amérique le consacrait. D'ailleurs sa présence au milieu des Français, comme celle du Prussien Anacharsis Cloots, paraissait signifier que la Convention se ramifiait aussi dans les pays étrangers, ce qui était conforme à sa prétention de légiférer pour l'humanité tout entière.

Le 11 octobre Paine fut nommé du Comité de Constitution. Parmi les huit membres élus avec lui, il retrouvait ses amis Condorcet, Brissot, Danton, qui pouvaient lui servir de truchements, et son ancien contradicteur Sieyès. On ne sait pas au juste quelle part il prit aux travaux du Comité ; mais il est à peu près certain qu'il collabora au projet de Condorcet.

A l'analyse, on reconnaît dans ce projet quelques-unes des idées, anglaises, plébéiennes ou quakeriennes, que j'ai exposées déjà. Le suffrage universel était consacré définitivement, contre la doctrine des Constituants, conformément à celle des radicaux égalitaires ; le principe, non de la tolérance et de l'abstention dans l'ordre religieux, mais du respect des convictions, était affirmé, dans les termes des Puritains ; la liberté de la presse et de toutes les manifestations d'opinions était garantie ; l'instruction universelle promulguée comme une dette de la société envers ses membres ; toute hérédité dans les fonctions était abolie comme absurde et tyrannique (cela marquait que la notion statique des sociétés cédait la place) ; enfin la « censure du peuple sur les actes de la représentation nationale » était organisée minutieusement ; un citoyen quelconque pouvait saisir de sa réclamation tout le système des assemblées qui allaient s'élargissant autour de lui ; il fallait qu'il persuadât cinquante citoyens d'abord, puis une assemblée primaire, puis les assemblées primaires d'une commune, puis celles d'un département, celles enfin de toute la République ; et ce système des ondes concentriques était, je l'ai dit, celui des meetings quakeriens ; je ne sais où Condorcet en eût trouvé ailleurs le modèle... Au demeurant, cette Constitution est la plus purement républicaine qu'on ait édifiée en France.

Vous savez qu'elle ne fut pas votée. On la trouva trop compliquée (elle l'était) ; puis c'étaient des Girondins qui la proposaient. Les Montagnards traînèrent, attendirent d'avoir la main forcée par les événements ; enfin, lorsqu'il fallut d'urgence une Constitution pour faire digue contre la guerre civile, ils donnèrent à Hérault de Séchelles commission de bâcler un projet. Hérault plagia hâtivement le projet de Condorcet ; seulement les mesures qui marquaient une confiance ingénue dans l'intelligence du peuple furent prudemment retouchées, la liberté religieuse restreinte, par peur des menées du clergé réfractaire, le système quakerien de l'initiative populaire détruit... Les parties démocratiques de l'édifice étaient toutes empruntées au plan de l'ami de Paine.

Du reste, quel que fût le plan préféré en 1793, montagnard ou girondin, il n'importait pas beaucoup : la nécessité prit la barre, et disposa autrement de l'avenir.

(A suivre.) PAUL DESJARDINS.

LA DÉFENSE CONTRE LA PESTE

AU XVII[e] SIÈCLE [1]

Depuis deux ans que la peste menace l'Europe, des mesures sanitaires ont été prises de toutes parts pour arrêter la marche du fléau. On sait comment à Vienne, à Oporto, dans diverses villes anglaises et plus récemment à Marseille le mal a été étouffé. Et il semble que cette victoire si rapide et si complète, remportée sur l'épidémie qui jadis épouvanta et décima tant de nos contrées, soit une chose toute nouvelle, un prodige que pouvait seule tenter et accomplir la science moderne. Pourtant les savants du XVII[e] siècle osèrent, si faiblement armés qu'ils fussent de leurs rudimentaires notions d'hygiène et de thérapeutique, entrer en lutte contre la terrifiante ennemie, et il a bien fallu que ce fût avec quelque avantage, puisque, après avoir été à peu près endémique chez nous plusieurs siècles durant, la peste décrut et s'éteignit vers le milieu du règne de Louis XIV.

Elle avait été patiemment pourchassée. Les magistrats et les médecins rivalisaient à qui édicterait contre elle les ordonnances les plus souveraines, et, de ce beau zèle, naquirent une législation et une thérapeutique qui valent d'être étudiées.

I

Dès qu'un cas de peste se produisait dans un lieu habité — ville, bourg, village — la famille ou les voisins de l'individu atteint étaient tenus d'avertir les autorités qui, aussitôt, mettaient en vigueur un système prophylactique dont de nombreux arrêts des Parlements et des ordonnances de police traçaient le détail.

Et d'abord le malade est isolé. S'il est riche et occupe une maison entière, lui et son domestique y sont enfermés et toute communication est coupée avec l'extérieur. A la porte de la demeure contaminée est tracée une grande croix blanche qui indique au passant le danger d'approcher. Tous ceux qui ont pénétré là — prêtres, médecins, valets — doivent désormais ne paraître par les rues que tenant à la main une baguette blanche, et se doivent rigoureusement abstenir du commerce des gens sains. Si le malade est pauvre, il est immédiatement transporté dans une infirmerie spéciale située loin des habitations.

Triste enfer que ces infirmeries ! Ce sont généralement de méchants hangars, construits en pleins champs loin des enceintes des villes et où tout manque. Le malade, qui reçoit défense sous peine de la vie de communiquer avec les siens, y est réduit aux soins de ceux que le peuple a baptisés « les corbeaux » et dont la sinistre besogne consiste à arracher de leurs logis les individus atteints ou menacés de peste, à les tenir étroitement emprisonnés et enfin à enterrer leurs cadavres dans un lieu solitaire. Quant à secourir les lamentables patients, on ne peut guère espérer qu'ils y songent. Ce sont généralement des hommes étrangers à la ville où sévit le mal : ruraux chassés de la glèbe par la famine, soldats aventuriers qui ont abandonné la guerre pour la maraude, « bohèmes » ou jongleurs dont les cordons sanitaires arrêtent le vagabondage ; tous ces misérables, séduits par de hautes payes, contraints par des menaces, consentent à approcher les pestiférés, mais certainement ils leur sont peu pitoyables. Et à quel abandon sont alors voués les malheureux ! Au reste, voilà le tableau qu'un chirurgien du temps trace d'un dispensaire de pestiférés :

« J'ay traicté des pestez en Picardie, écrit Marion Rolland, où j'arrivay à la déclinaison de la maladie... C'est à un bourg nommé Nully Saint-Fron où trois chirurgiens y étoient demeurés, et à cause que c'étoit vers la fin d'octobre où il pleuvoit continuellament, estant impossible de transporter les pauvres malades dans les jardins comme on avoit accoutumé, on trouva une grange à l'écart où ils furent conduits, mais en tel nombre qu'il étoit nécessaire les ranger l'un contre l'autre comme de pauvres animaux, et n'y furent longtemps que l'infection et la putréfaction (tant de la paille qui se pourrissait sur la terre n'ayant point d'air par dessoubs que des nécessités que plusieurs rendaient en la ditte paille et près de leurs compagnons) fut si grande que lorsqu'on entroit en cette grange, bien qu'elle eust de l'air en suffisance, il falloit estre bien robuste si on ne recevoit de l'incommodité... Il étoit besoin, tant aux prêtres qu'à moy, de se coucher entre deux malades (ceux-là pour administrer les saints sacrements et moy pour les panser et médicamenter), estant aussi souvent contrainct de me mettre à genoux, voire

1 Les principales sources auxquelles nous avons puisé pour écrire cette étude sont les suivantes : *Très excellente et nouvelle description contre la Peste*, par J.-J. Monacius ; — *le Cadet d'Apollon nay, nourrit et élevé... pendant la contagion de l'année 1625*, par Marion Rolland ; — *Traité de la Peste advenue en cette ville de Paris*, par Guillaume Petit ; — *Advis sur la nature de la Peste*, par François Citoys ; — *le Préservatif des fièvres malignes*, par Rodolphe Le Maistre ; — *Discours de la Peste*, par Philibert Guybert ; — *Ordres à observer pour empêcher que la peste ne se communique.* — *Traité de la Police* de Delamasre ; — *la Peste de 1668 à Tournai*, par M. Eugène Sail ; — *la Peste à Rouen au XVII[e] siècle*, par M. Boucher ; — *Notes sur la Peste de Barbezieux*, par M. Pellisson ; — *la Peste à Compiègne*, par M[me] de Marsy ; — *la Peste de Château-Gontier en 1626 et 1627*, par M. Joubert ; — *Des épidémies et en particulier de la grande peste en Lorraine*, par M. Deligny ; — *les Pestes ou contagions à Amiens*, par M. Dubois.

me poser sur une main pour, par-dessus un malade, traiter son voisin, ce que j'ay veu et faict mille fois. »

A Paris, depuis l'ouverture, vers 1620, des hôpitaux de Saint-Louis et de Sainte-Anne spécialement construits pour abriter les sujets atteints de maladies contagieuses, les pestiférés sont assez bien traités. Saint-Louis et Sainte-Anne, habituellement vides, reçoivent aux premiers signes d'une épidémie un mobilier pris à l'Hôtel-Dieu. On y tend des lits de serge, on y transporte en abondance des ustensiles, du linge, des provisions et des médicaments ; puis dans la première maison les Récollets, dans la seconde les Capucins, prodiguent les consolations et les secours aux malheureux hospitalisés.

Mais les autorités se soucient plus encore de préserver les bien portants que de sauver les malades. La police des hôpitaux est négligée pour celle des cités. Là le désordre règne sans que l'on songe beaucoup à y remédier ; ici on veille exactement à l'observation des mesures sanitaires multiples et rigoureuses. Une sorte d'état de siège est proclamé et les citadins sont soumis à la plus dure oppression ; désobéir aux lois exceptionnelles qui sont promulguées expose à de terribles pénalités. Le commerce est entravé ; toutes les relations avec les alentours coupées. Des patrouilles circulent dans les campagnes environnantes, fermant les passages, d'autres vont en armes par les rues, cadenassant les maisons contaminées et réclamant à tout venant le « billet de santé » sans lequel on ne doit pas circuler. Les magistrats régentent et règlent la vie privée de leurs administrés avec la dernière minutie. Ils font défense d'entamer aucune fouille ni construction, d'ouvrir les fenêtres donnant sur les rues, de vendre les vieux meubles, de rien jeter sur la voie publique, d'assister aux « visitations des corps morts » et enterrements, de recevoir de l'argent ou des présents des pestiférés et de ceux qui les approchent. Le clergé reçoit l'interdiction de « tendre dans les églises » et de mettre « eau dans les bénitiers », les notaires d'accepter les testaments des malades. Ordre est donné d'« occire sans retardement » les chiens, chats, chevaux des familles dont un membre est atteint par la contagion et d'empêcher les autres de « divaguer par les rues ». Il est prescrit également d'immoler les « pourceaux, oisons, canards, coulons, avettes, lièvres ou lapins » qui peuvent être gardés dans les maisons. Puis on s'efforce d'empêcher la propagation du fléau aux lieux circonvoisins. Défense a été faite aux habitants de s'éloigner avant d'avoir accompli une quarantaine dans un lazaret et de ne faire sortir « ny meubles, ny hardes ».

Enfin, dans certaines villes, où la terreur est plus forte, l'épidémie plus meurtrière ou les magistrats plus énergiques et actifs, on constitue une *serrade*. Et ceci n'est pas le moins curieux. Les habitants reçoivent l'ordre de se renfermer dans leurs maisons respectives et de s'y tenir pendant quatre semaines sans sortir, ni entretenir aucune relation avec l'extérieur. Voici quelles dispositions sont en outre ordonnées :

« Que chacun ait à se pourvoir chez soy de ce qui peut lui estre nécessaire, soit pour la vie, soit pour autre chose, surtout du linge blanchi pour tout le temps de la *serrade*. Que ceux qui n'auront pas de quoy acheter semblables provisions, le corps de ville leur fournira les vivres et autres nécessitez, sauf d'en poursuivre le remboursement six mois après la peste finie... Dans les huit premiers jours après cette publication, les intendants des quartiers feront faire par les syndics des rues un rolle de toutes les personnes qui seront en icelles, qu'ils remettront aux magistrats pour estre pourvus par eux aux provisions nécessaires pour leur subsistance pendant les dits quarante jours, ne devant être permis à aucun de rien prendre en dehors pendant ledit temps que des personnes à ce préposées par le bureau, pour esviter les inconvénients d'une communication contraire à la *serrade*. Les magistrats politiques du lieu feront faire des fours en tous les quartiers, en suffisance pour cuire le pain pendant quarante jours, qui sera porté tout chaud aux maisons de ceux qui en demanderont et versé par des canaux de bois faits exprès de la rue en la maison sans communication quelconque, et sans souffrir qu'aucune personne puisse paistrir du pain chez soi et l'envoyer au four. Il y aura pareillement en chaque quartier des magasins de vin qui sera versé comme cy-dessus et en la même forme par des canaux de bois. On establira une boucherie, une poissonnerie, un marché d'herbes et un magasin de bois en chaque quartier et en lieux différents, de façon que les uns ne fréquentent pas avec les autres d'où l'on portera à chacun ses nécessitez... Lorsque quelqu'un sera malade de quelque maladie que ce soit dans les maisons, les habitants d'icelles seront tenus de le déclarer au syndic sous peine de la vie, lequel fera d'abord advertir l'intendant du quartier et iceluy le médecin et le chirurgien de santé pour procéder à la visite du malade que l'on fera descendre ou porter à la rue ou dans la cour de la maison. Si c'est une maladie ordinaire, on le reportera sur son lit, et il sera permis au médecin et chirurgien tel que le malade voudra de le voir à la maison et le traiter ; si c'est peste, il sera d'abord envoyé à l'infirmerie, conduit ou porté par les corbeaux que l'on y mandera en les faisant passer entre deux gardes à la distance de vingt pas chacun sans qu'iceux puissent laisser choir à terre ni manier chose quelconque, depuis estre sortis de l'infirmerie, hors les malades de peste et leurs licts qu'il faudra

porter aux infirmeries pour leur servir, sous peine de la vie; après quoy, on mènera tous les autres habitants de la maison en lieu destiné pour les suspects... »

Les *serrades* ne purent naturellement jamais fonctionner à Paris. Il était impossible de transformer une ville d'une si grande étendue en lazaret. Mais le système prophylactique qui les remplace est fort sévère et, il faut le reconnaître, généralement judicieux. On s'y occupe, en premier lieu, de la propreté des rues : quantité d'arrêts du Parlement traitent de la matière, et dans tous les ouvrages spéciaux on s'appesantit également sur elle :

« Que les bourgeois, est-il dit dans l'un d'eux, soient fait soigneux de faire jetter de grand matin quelques seaux d'eau devant leurs portes et faire dévaller les ordures par les ruisseaux. Et qu'à cette fin toutes les fois qu'on pavera les rues, qu'on fasse aux ruisseaux de bonnes pentes. »

Tous ces soins étaient, paraît-il, exceptionnels. Exceptionnel aussi, sans doute, est le bon entretien « des tueries et échaudoirs des bouchers et des trempés des salines » qui est ordonné par la police pour le cas d'épidémie. Il est également défendu « de mettre ou faire mettre aucun drap ou hardes sur perches aux fenêtres », et un grand autodafé est prescrit au marché de la friperie où, « à peine de punitions corporelles », les revendeurs sont tous condamnés à brûler leur fonds de guenilles. D'autres bûchers sont édifiés dans les carrefours, et ceux-là doivent, au contraire du premier, exhaler de très agréables relents, car les « bois de senteur » n'y sont point épargnés.

« Je scay que le feu est salubre, dit à ce propos le docte Philibert Guybert, et que pour cela le Petit Poète entre les autres félicitez désirait *focum perennem*... On brûlera en été du myrthe, grenade, pruniers et oyselets de cyprès, en hyver du laurier, genèvre, romarin, tamaris, pin et sarments de vigne. »

Puis on s'occupe de fermer les hôtelleries et tavernes, les étuves publiques et les spectacles, de disperser « les foules du Palais », de reculer la tenue des foires, de renvoyer chez leurs parents les écoliers et dans leurs couvents « les étudiants des religions », de diriger sur des asiles lointains les pauvres des hôpitaux et de chasser les mendiants. C'est très rigoureusement que l'on sévit contre ces derniers. Voici en quels termes le Parlement les bannit :

« Ordre est donné à tous vagabonds, gens sans maîtres et sans aveu, et à tout pauvre valide qui n'est de Paris d'en sortir sous vingt-quatre heures et de se retirer chacun aux lieux de leur naissance, à peine d'être pendus et étranglés sans forme ni figure de procès. »

En province des mesures d'une semblable férocité sont prises contre les misérables que des « chasse-gueux » poursuivent avec acharnement. Et ce qui frappe en parcourant les ordonnances sanitaires du XVII[e] siècle, c'est ce même caractère de férocité qui partout les marque. La vie et la souffrance y sont étrangement dédaignées. A Metz, ordre est donné d'ériger une potence à la porte de la ville afin que les voyageurs, qui tenteraient par ruse ou par force de passer outre sans avoir présenté des billets de santé, y fussent aussitôt pendus. A Tournay, les contrevenants aux édits de salubrité sont menacés « d'être pilorés et fustigés ». A Angers, ceux qui effacent les marques désignant au public les maisons contaminées, doivent être « arquebusés ». A Paris, les mêmes délinquants ont le poing cassé. Et presque à chaque paragraphe des « défenses » revient comme un refrain la sommaire et sinistre formule : « à peine de la vie ». Nous avons dit combien était cruel le sort des pestiférés relégués aux infirmeries; celui de leurs familles resserrées dans les lieux infestés ne l'est pas moins : la famine et la misère menacent ces malheureux. Les cultivateurs voient, durant leur séquestration, leurs champs rester en friche ou leur grain « mangé sur pied par le bétail qui lui-même est en partie tué par les loups faute de gardes ». Les marchands ne pâtissent pas moins, car leur négoce avec les centres commerciaux est bien souvent suspendu. Entre 1619 et 1680 les communications sont successivement coupées avec la Hollande, la Lorraine, Cologne, Marseille, Tournay, Lille, Rouen, Dieppe, etc. Défense est faite aux « chasses-marées » de Dieppe de continuer leurs expéditions de poisson sur les halles de Paris. Les ventes de « laines, étoupes, cotons, fourrures et estoffes de laine de quelque nature qu'elles soient » sont prohibées à chaque réapparition de l'épidémie, ces « produits animaux » passant pour recéler les miasmes plus aisément que tout autre.

Pour imposer aux citoyens des règlements si nuisibles à leurs intérêts immédiats, il fallait user de vigilance et d'autorité. Une surveillance active devait sans cesse être exercée sur le public par des gens capables de faire respecter leurs injonctions. Les magistrats ordinaires sont trop peu nombreux, trop peu armés pour remplir une semblable tâche. Aussi partout où la peste règne, institue-t-on une magistrature spéciale et temporaire à laquelle tout pouvoir est délégué quant à la répression de l'épidémie, et qui dispose de groupes d'archers. En province, ces gens-là portent généralement le titre de « capitaines de santé » ; à Paris on les nomme « prévosts de la santé », et il en existe trois qui dirigent chacun trois aides. Ces prévosts de la santé qui, eux et leurs gens, sont obligatoirement vêtus de casaques noires marquées

de croix blanches, logent dans les cimetières Saint-Gervais, Saint-Séverin et des Saints-Innocents. De ces points centraux, ils surveillent les quartiers alentour, faisant observer les ordonnances de prophylaxie, s'enquérant des malades, s'assurant que nul cas de peste n'est tenu secret et distribuant amendes et châtiments aux gens qui font mine de regimber contre eux. Ils sont recrutés parmi les petits bourgeois et les riches artisans que le souci de la chose publique, en même temps que le plaisir d'exercer une sorte de dictature, décident à subir les dangers et les ennuis d'une pareille charge; les dangers sont assez restreints, car les prévosts de la santé ne fréquentent pas les maisons interdites et non plus n'abordent ni ne transportent les pestiférés, ce soin restant l'attribution des « corbeaux ». Les ennuis sont en revanche très réels, les prévosts de la santé devant, tant que durent leurs fonctions, s'isoler de leurs parents et de leurs amis et adopter pour demeures des lieux mortuaires.

A côté d'eux vit une autre corporation moins honorée, mais sûrement plus exposée : celle des « parfumeurs ». C'est elle qui est chargée de la désinfection des locaux contaminés. Partout où un cas de peste se produit, les parfumeurs sont mandés et, après avoir renvoyé tous les habitants de la maison qui a abrité le pestiféré, doivent « assainir et parfumer les lieux » par une série d'opérations très longues et minutieuses. D'abord, ils entament un nettoyage complet, « décrotant » les murailles, décrochant toute tenture, « cirrant » les meubles, aérant la literie, battant les vêtements et le linge et les étalant sur des perches; puis ils lavent les parois et les charpentes avec :

« Eau de chaux où on aura saulge, rosmarin, tym, lavande et autres bonnes herbes. Le semblable est fait des meubles de bois... Quant aux meubles d'or et d'argent et autres telles matières... pourront être lavés avec vin ou vinaigre eschauffés; que s'ils estoient enfermés en quelques étuys, boëtes ou seaux, comme l'argent monnoyé, il les faudra nettoyer ou brûler. »

Ensuite on procède aux fumigations :

« Les parfumeurs mettent en chaque chambre ou autres lieux de la maison, au milieu du plancher, cinq ou six livres de foin sec; ils l'étendent de la rondeur d'un pied et demi de diamètre, ils l'abaissent et l'arrangent avec les mains et l'imbibent d'une pinte de vinaigre... Quelques-uns y ajoutent, pour donner plus d'activité, une pareille mesure d'eau de vie et mettent après, dessus, le parfum suivant :

« Deux livres de souffre ;

« Une d'encens ;

« Une de poix raisine;

« Deux onces de romarin et laurier pulvérisé;

« Deux dragmes de camphre;

« Deux poignées de sel gris.

« L'on couvre ce parfum d'une poignée de foin et on l'arrose encore d'une pinte de vinaigre et d'eau de vie... que si les lieux sont parquetés ou que les planchers soient de planches, l'on prend de la terre à potier dont on fait un rond au milieu de la chambre assez grand pour contenir le parfum, et assez épais pour conserver le plancher. L'on bouche exactement toutes les issues... Puis on met le feu au parfum et l'on se retire. »

Les chambres emplies de fumée restent closes deux jours, après quoi elles sont ventilées durant le même temps et alors seulement rendues à leurs locataires. A coup sûr, ces désinfections comme les quarantaines, l'institution d'hôpitaux d'isolement, l'assainissement des rues, l'organisation d'une police sanitaire empêchèrent souvent la diffusion de la peste et concoururent donc à son extinction. Il serait aventureux d'attribuer le même mérite à la thérapeutique des membres de la Faculté contemporaine, thérapeutique plus bizarre encore que ne l'a dit Molière.

II

Les médecins ne s'escriment pas moins que les magistrats contre l'épidémie; ce n'est pas par indifférence qu'ils pèchent. Et d'abord comme leurs partenaires, ils songent à préserver les gens sains de l'atteinte du fléau. Maintes panacées sont par eux mises en avant, qui doivent immuniser ceux qui en font usage. Il faut avant tout, assurent les Diafoirus, fortifier le cœur. Lampérière prescrit pour atteindre ce but l'application sur la poitrine d'un pigeon « détrempé de jus d'ail ». Rodolphe Le Maistre prône le procédé suivant :

« Prenez, écrit-il, deux verres du meilleur vin que pourrez avoir, autant d'eau de rose, y ajoutez le poids de deux écus de thériaque avec un scrupule de camphre. Y tremper une petite pièce de feutre écarlate ou autre draps de même et tièdement l'appliquer sur cœur par diverses fois. »

Marion Rolland célèbre, et avec lui beaucoup de ses contemporains, l'usage de l'arsenic sublimé amalgamé d'argent vif... De ce mélange, on prend deux dragmes que l'on entoure étroitement de papier, puis d'une étoffe de soie, et ce petit sachet est suspendu à « l'endroit de la région du cœur ». Quant à Monacius, il recommande une masse à l'euphorbe, au pyrètre, au basilic :

« ... laquelle masse se doit porter et enclore en quelque cuir ou autre livre, fermement tissu, de peur que la vertu ne soit pas trop tôt évaporée par l'air. Ou bien plutôt, elle doit être enclose ou en-

châssée de dans une petite quaisse d'argent ou d'or, laquelle on portera contre le cœur pendue au col. Laquelle châse doit être en plusieurs endroits percée de petits trous par lesquels sortira la vertu et efficace. »

Enfin, Guybert, l'auteur du *Médecin charitable*, le premier manuel de vulgarisation médicale, vante une poudre de myrrhe et d'aloès, enfermée dans un « écusson » et comme les autres antidotes, placée sur le cœur.

Des pommes de senteur composées de musc, d'ambre, de cannelle, de noix muscade, de nénuphar et de benjoin sont universellement recommandées. Celles-là doivent être tenues à la main quand on traverse des quartiers suspects et fréquemment respirés. Des limons piqués de clous de girofle, des fragments de racines d'angélique, des éponges imbibées de vinaigre, sont employées de la même façon par les pauvres. Mais voici bien une autre méthode :

« Plusieurs, écrit un contemporain, vont à jeun pour tirer et inspirer l'air de quelque privé, afin de se conserver tout le reste du jour de contagion. A quoi je dirai que le cœur et les poumons estant abreuvés de cette vapeur crasse et fâcheuse, mais accoutumée dès la naissance et dénuée de pourriture insigne, ne donnent place à l'air pestilent. »

Dans le même ordre d'idées, le populaire fréquentait assidument de vieux boucs, tandis que certains apothicaires conseillaient le port d'une armure faite de « brassards » d'écrevisses qui, répandant « une forte puanteur », empêchait le mauvais air de s'attacher aux vêtements. On craignait fort en effet que le mauvais air, seul agent de contagion soupçonné, ne les imprégnât. Beaucoup d'étoffes, et en particulier le drap, le velours et tous les tissus « couverts de laine » passaient pour retenir les miasmes. Aussi les médecins prescrivaient-ils à l'envi les habits de satin, de camelot, de cuir, de tabis ou de toile « qui ne montrent point le poil et sont si lissez et serrez que malaisément le mauvais air y peut entrer ».

Les aliments excitaient comme la vêture la vigilance de la Faculté qui institua pour le temps d'épidémie un régime assez étroit. Le poisson « estant subject à la putréfaction et rendant les corps perceptibles à la ditte » en est rigoureusement écarté. Écartés sont aussi la plupart des fruits, et en particulier « concombres, gréagues et prunes », le gibier, les laitages. Au contraire les viandes blanches, baignées de « verjuz de grain ou d'ozeille, jus d'oranges et vinaigre », et encore les pruneaux et raisins de Damas « qui font bien aux chaleurs du foyer », les amandes « qui purgent les obstructeurs des veines », les olives qui fortifient les pomons et l'estomak » sont très recommandés.

L'ensemble de ces prescriptions hygiéniques et d'autres qui, toujours longuement et confusément énoncées, encombrent les traités spéciaux, ont été énumérées d'une façon assez amusante, et en tout cas concise, par un médicastre badin. Voici le morceau :

BALLADE CONTRE LA PESTE

Qui veut son corps en santé maintenir
Et resister contre l[illegible]
Doit liesse voir et tristesse fuir
Et fréquenter joyeuse compagnie.
D'infestion totalement bannie,
Boire bon vin, nette viande user
Et bonne odeur contre punaisie.
N'aille point hors s'il ne fait bel et clair.

De grosse chair se doit-on abstenir.
Aussi des fruits pour plus grande partie.
Manier bon pain, la poulaille rotie
Et d autres chairs. Pour toute épicerie
Canelle et clous sans point de poivrerie.
Tout d'aigre ou d'aigrelet détrempez,
Dormir matin, tout ce n'oubliez mie.
N'aille point hors s'il ne fait bel et clair.

A jeun estomach ne doit point partir
Sans manger, boire, prendre droguerie.
Fasse feu clair en sa chambre tenir;
De femme avoir ne lui doit souvenir;
Bains et estuves, à son pouvoir, il fuit
Car les humects font mouvoir et troubler,
Sans boire ne soit heure et demie.
N'aille point hors s'il ne fait bel et clair.

ENVOI

Doncques, prince, ta haute seigneurie
Puisque se voit de la peste garder
Ne faim, ne soif n'endure quoy qu'on die.
N'aille point hors s'il ne fait bel et clair.

Mais les médecins n'avaient pas qu'à prévenir la peste ; il leur fallait, en traitant ceux qu'elle atteignait, lutter avec elle d'une façon plus directe que personne. Hélas ! bien peu acceptaient ce rude devoir. L'un d'eux avoue que « peu de bons chirurgiens vont aux pestez », un autre que presque tous ceux qui consentent à fréquenter à Paris les hôpitaux de pestiférés sont des « apprentifs », entrés là seulement pour « gaigner leurs maîtrises sans chef-d'œuvre ». Et ce privilège de la maîtrise accordée d'emblée aux étudiants qui secouraient les pestiférés était en effet l'appât qui les décidait à braver la contagion. La pauvreté de quelques-uns, à jamais incapables malgré leur savoir de payer le privilège, les incitait à prendre ce moyen désespéré ; mais le plus grand nombre ne cherchaient ainsi qu'à écourter leurs études, et ceux-là, paresseux et ignares, étaient « plus à craindre que la peste même ».

En province, ne pouvant séduire les médecins avec des offres de diplômes, on les contraint à soigner les pestiférés « par fausses promesses, par violences, par menaces de les chasser hors de la ville », et ils s'exécutent la mort dans l'âme avec une mauvaise volonté si flagrante qu'en plusieurs

lieux le populaire les veut lapider. Pourtant de hautes payes leur sont concédées. A Angers, les gages des médecins et officiers de santé qui lors de la « contagion » de 1627 prennent soin des pestiférés, montent à huit cents écus par mois. A Paris, un chirurgien barbier reçoit de la ville pour le même service trois cents livres par mois. Il est vrai que les pauvres sires doivent se consacrer exclusivement au service des pestiférés, fermer leurs boutiques et renoncer à visiter et entretenir leur clientèle qui, alors, va aux concurrents. Puis, il y a le risque de la contagion, et il est douteux que les méthodes employées par les médecins pour y remédier aient été bien efficaces.

Les uns se servent, lorsqu'ils approchent leurs inquiétants malades, de bâillons d'herbes aromatiques qu'ils appliquent le plus étroitement possible sur leurs lèvres et leurs narines, d'autres arborent le masque de verre des alchimistes, d'autres « entrant au logis du patient advisent de faire bon feu partout, puis arrivant au lit font porter devant soy un réchaud plein de braises rouges et toujours tenir celui-ci entre eux et le pestez », d'autres font faire autour d'eux, durant leur visite, de « grands arrosements de vinaigre et de parfums ».

Plus judicieuses eussent été les précautions que la marquise de Sablé exigeait de son médecin en temps d'épidémie. Elle ne le laissait approcher d'elle, lorsqu'il arrivait du dehors, qu'après qu'il eût changé de vêtements et procédé à de multiples ablutions. Ses familiers la raillaient fort de telles exigences, un peu excessives en somme, car le médecin ordinaire de la bonne dame ne visitait pas les pestiférés, puisqu'il était défendu aux « chirurgiens et barbiers des sains » de voir les suspects à peine de 400 livres d'amende et d'une suspension de six mois, défense dont se targuaient à l'envi bien des couards.

Au reste, les procédés employés contre la peste par ceux des praticiens qui osaient la braver n'ont rien qui puisse faire déplorer le peu de zèle de la Faculté. Tout d'abord le *saignare*, *purgare* était appliqué dans toute sa rigueur. Puis l'inévitable thériaque était donnée à hautes doses, cette thériaque si précieuse qui était un chef-d'œuvre d'apothicaire.

« Il faut bien l'espace de douze ans et plus, écrit un spécialiste de la peste, pour cuire suffisamment une thériaque et la rendre à sa perfection thériacale. Ainsi le commencement de sa vertu n'est au plus tôt qu'à la douzième année et peut durer en cette vertu encore trente ans, tellement que la vieillesse et le déclin de sa force ne se doivent prendre qu'après quarante ans. »

A côté de ce remède vénérable et anodin, les médecins plaçaient les pierres précieuses qui, disaient-ils, « renferment des esprits capables de fortifier les nôtres ». Ils les donnaient généralement en particules amalgamées dans des tablettes de sucre, où souvent étaient aussi contenues ces substances fabuleuses qui sont la corne de licorne, le larmier de cerf et le bézoard. Toutefois, au XVIIe siècle, la vogue de ces derniers commence à baisser ; celle des gemmes est au contraire grandissante.

« Le saphyr, écrit un des médecins ordinaires de Louis XIII, empêche les charbons pestilentiels de naître et, appliqué dessus, il les modère et adoucit. Pour sa vertu singulière, on l'emploie en antidote composé contre les venins et la pestilence... Le rubis, l'améthyste et le grenat ont aussi une merveilleuse force de résister à l'air corrompu, d'affermir le cœur et le resjouir... Avec l'hyacinthe pendue au col ou portée au doigt, si vous entrez aux lieux infectés vous n'en serez point offensé. Entre les mains d'un pestiféré, elle perd sa splendeur et ternit. »

Mais après avoir traité par leurs inoffensives méthodes médicinales le « venin mortifer » de la peste, les praticiens du grand siècle lui appliquaient de redoutables procédés chirurgicaux. Ils brûlaient, entaillaient, arrachaient les « charbons » de leurs lamentables patients, prodiguant l'huile bouillante et la poix avec une rigueur et une conviction soutenues. L'un d'eux pourtant s'est révolté contre cet affreux traitement, et la phrase par laquelle il l'a condamné mériterait d'être mise en épigraphe de bien des manuels médicaux d'autrefois, et peut-être de quelques-uns de ceux d'aujourd'hui. La voici dans toute son ingénue profondeur :

« La cruauté des douleurs que l'on cause communément sous le prétexte des remèdes, tue souventes fois misérablement les malades qu'il seroit désirable de laisser mourir plus doucement et qui, la plupart, préféreroient volontiers la mort à la misère des tourments... »

PIERRE LALANDE.

HISTOIRE D'UN VILLAGE

I

Au sud de Vaucouleurs, à la limite des deux départements de la Meuse et des Vosges, les collines qui bordent la plaine meusienne à l'ouest font partie de l'Argonne méridionale, pays accidenté qui sépare les bassins de la Seine et de la Meuse. Ces hauteurs sont peu élevées : la principale, le buisson d'Amauty,

(1) Cet article forme un chapitre du volume : *Au pays de Jeanne d'Arc*, qui paraîtra prochainement à la librairie Alfred Didier, 1, rue Christine.

n'atteint que 405 mètres ; mais elles sont découpées par des vallées étroites, profondes, parsemées de villages qui semblent se cacher dans les arbres et réunies entre elles par des plateaux en majeure partie couverts de bois. De nombreux ruisseaux, des petites rivières ont leurs sources dans ces vallons, arrosent les prés, mettent en mouvement de nombreux moulins et vont se perdre soit dans la Meuse, soit dans l'Ornain, quand des sécheresses trop grandes n'ont pas diminué leur débit. Avant la conquête romaine cette contrée accidentée, bien plus qu'aujourd'hui cachée par des forêts qui s'étendaient sans solution de continuité jusqu'en Belgique, était une position stratégique dont l'importance n'avait point échappé aux Gaulois, qui avaient tracé des chemins permettant de se rendre facilement de l'Ornain à la Meuse, par les longues vallées qui pénètrent comme des couloirs étroits aux pentes douces jusqu'au centre du plateau, où beaucoup ont leur point de départ et où quelques-uns se rejoignent presque. La nature elle-même a indiqué à l'homme les routes qu'il doit suivre, soit pour conquérir, soit pour faire du commerce ; il n'a plus qu'à améliorer ce premier travail afin d'en tirer la somme la plus grande de profits.

Les Romains, plus pratiques, plus habiles que les Gaulois, remplacèrent les chemins primitifs par des chaussées solidement construites, bien entretenues, qui assurèrent leur conquête et développèrent la richesse. La voie ferrée qui met en communication directe Neufchâteau, sur la Meuse, et Gondrecourt, sur l'Ornain, à travers les collines qui séparent ces cours d'eau, n'est que le système de Rome perfectionné. Comme de ce côté la frontière de l'empire était toujours menacée par les envahisseurs germains qui, réussissant à franchir le Rhin, s'élançaient vers l'ouest de la Gaule dans les riches provinces arrosées par la Seine et ses nombreux tributaires, les passages de l'Argonne étaient bien gardés. Au petit village actuel de Naix-aux-Forges, sur l'Ornain, entre Gondrecourt et Ligny, il y eut un arsenal et une garnison nombreuse. De ce centre de population, alors cité importante — Nasium — une route quittait la plaine de l'Ornain et rencontrait une vallée arrosée par un gros ruisseau, la Barbouze, qui prend sa source en amont de Bovée. Après avoir dépassé ce village commence un autre vallon qui descend à l'est, vers la Meuse. Sur ce parcours, entre les deux rivières, pas de travaux d'art ; il s'agissait de niveler le terrain suivi par la chaussée, ce qui exigeait peu d'efforts. A l'endroit où ce chemin débouchait dans la vaste plaine meusienne, au village de Vacon actuel, une source énorme jaillit au pied de la colline, met en mouvement deux moulins et une tréfilerie, sous le nom de Fluent se joint à un autre ruisseau, la Méholle, et va, après avoir arrosé la petite ville de Void, se jeter dans la Meuse.

La Méholle a sa source au centre du plateau, l'étroit vallon qu'elle suit eut également une route aboutissant à l'Ornain en aval de Naix et formant avec la première les côtés d'un triangle dont le sommet se trouve vers la Meûse et la base du côté de l'Ornain. Cette seconde route fut suivie par tous les envahisseurs, quand Rome, tombée, eut abandonné la Gaule, et dans toutes les guerres entre les différents peuples qui se disputèrent le pays et le transformèrent en un champ de bataille ; Germains, Francs, Austrasiens, Neustriens, Bourguignons, Lorrains, Français, Allemands, Suédois luttèrent dans cette vallée argonnaise, rougirent de leur sang ses ruisseaux, couvrirent de leurs cadavres ses terres et ses bois, pillèrent et rançonnèrent ses populations, ne laissant aux malheureux survivants, comme souvenir de leur passage, que la peste. En 1814 et en 1870, les alliés et les Allemands se servirent de ce couloir naturel pour pénétrer dans la vallée de l'Ornain et l'atteindre sans difficultés.

La chaussée romaine qui remontait la vallée de Mauvages, longeait le pied d'un coteau boisé et suivait une dépression qui arrivait au plateau séparant l'Ornain de la Meuse ; au sommet de la hauteur s'élevait un fortin romain protégeant le passage de la chaussée. Ce fortin existe encore. C'est un enclos circulaire entouré d'un mur en pierre sèche protégé par un fossé bordé par une contrescarpe De ce belvédère, on dominait la vallée, la route et les descentes à droite et à gauche, raides comme les pentes d'un ravin, empêchant toute surprise. L'un des côtés, vers le plateau, était au niveau du sol, mais les moyens de défense y étaient plus compliqués. Comme sur cette hauteur l'eau manquait, les ingénieurs stratèges pour parer à cet inconvénient, grave toujours, mais d'une exceptionnelle importance en cas de siège, avaient creusé tout autour, dans le sol argileux, des bassins où se conservait l'eau de pluie. Ces réservoirs existent encore ; les habitants les nomment des mares où se vautrent les sangliers, où vient se désaltérer toute la faune de la forêt. Depuis des siècles, chênes, hêtres, charmes, érables poussent dans ces ruines, les ronces, les herbes les couvrent d'un tapis épais ; mais malgré la nature, malgré l'homme plus destructeur encore que les éléments et la végétation, ces restes d'une domination disparue sont restés debout, solides, comme la marque indélébile du génie organisateur d'un grand peuple. Le large sentier qui monte de la vallée en face des ruines, redescend au fond d'un étroit couloir, espèce de défilé, dissimulé par les grands arbres dont les têtes puissantes occupent l'espace libre entre les deux pentes.

En creusant une carrière à la lisière du bois de Domgermain, en 1845, on découvrit des tombes en pierre contenant des squelettes. A côté de ces restes humains, des épées romaines dont le fourreau était détruit et la lame complètement rouillée, mais à la poignée de cuivre bien conservée. Sur le couvercle des cercueils aucune inscription qui pût fixer sur la date de l'inhumation de ces squelettes. Ces armes et quelques objets en cuivre permirent cependant de constater que ces morts avaient été des légionnaires décédés par suite de maladies, car les os, les crânes ne portaient aucune trace de blessures.

II

Un chroniqueur du moyen âge a dit au sujet de Mauvages : « En pareil lieu que celui de Mauvage ouvert à toutes invasions. » Cet auteur constatait évidemment des choses dont il avait été le témoin, et connaissait le passé historique de ce centre de population qui semble pourtant comme perdu tout au fond de l'Argonne, assez éloigné des plaines de la Meuse et de l'Ornain, entouré de collines couvertes de forêts qui semblaient l'isoler du reste du pays, et, quand éclatait la guerre, devaient plutôt éloigner les belligérants. A peine, au contraire, une lutte armée menaçait-elle de s'engager, que le malheureux village était envahi par l'un ou l'autre des adversaires. Ce qui s'est fait avant Jésus-Christ s'est répété dans le cours des siècles et, tant que dureront les guerres, se renouvellera aux siècles futurs.

Du temps des Gaulois, quand les différents peuples de la contrée luttaient entre eux, lorsque Rome eut conquis la Gaule et que les barbares d'au delà du Rhin accouraient pour la piller, la vallée de la Méholle fut un des couloirs qui permirent à l'envahisseur d'atteindre le bassin de la Seine. En 1587, les troupes du duc de Bouillon traversant l'Argonne détruisirent en partie Mauvages ; plus tard des bandes de lansquenets en marche sur Auxonne renouvelèrent cette catastrophe, puis les Suédois à leur tour, alliés de Richelieu et ennemis de la Lorraine, brûlèrent une partie du village, la chapelle de la Visitation, sauf le chœur. Quand fut réunie la Lorraine à la France, Mauvages respira, mais lorsque les alliés, poursuivant Napoléon, franchirent le Rhin et envahirent les départements de l'Est, leurs bataillons remontèrent la vallée de la Méholle et le village subit les exigences des Allemands et des Cosaques qui se conduisirent en véritables sauvages. Pendant la malheureuse guerre de 1870-1871, nouvelle avalanche de Germains qui suivaient cette ligne si directe de la Meuse à l'Ornain, sans plus rencontrer aucun obstacle. Après la signature du traité de Francfort, lorsqu'il fallut fortifier la nouvelle frontière, Mauvages ne pouvait être oublié. Vers la fin du règne de Louis-Philippe on avait creusé dans sa vallée le canal de la Marne au Rhin, établi une belle route départementale de Void à Rozières-en-Blois, mettant en communication directe, sur un terrain presque plat, les routes nationales de Paris à Nancy et de Joinville à Toul ; les nécessités de la défense décidèrent la construction d'un chemin de fer stratégique de Brienne à Sorcy, et une gare de haute importance stratégique fut installée à Mauvages. Redevenue presque frontière cette partie de l'Argonne méridionale a repris sa valeur comme point militaire. Les mêmes nécessités reparaissant à vingt siècles de distance ont imposé les mêmes travaux. Les généraux chargés de défendre l'entrée du pays à la fin du XIXe siècle ont choisi les points fortifiés autrefois par les chefs de la Gaule et les stratèges de Rome.

La route, le canal, le chemin de fer avec ses accessoires, la poste et le télégraphe n'ont point rendu à Mauvages son antique importance. Sa population réduite à 500 habitants a toujours une tendance à diminuer. Le plus ancien dénombrement complet cité par l'abbé Frussotte est de 1610. La première seigneurie comprenait 424 habitants ; la deuxième 40 ; la troisième 360 ; la quatrième, la plus importante de beaucoup, 1 000, soit un total de plus de 1 800. En 1635 ces chiffres avaient un peu augmenté. Les guerres de XVIIe siècle, la peste et l'émigration qui en furent les conséquences dépeuplèrent la bourgade. En 1671 le nombre des habitants de la quatrième seigneurie était tombé à 504 ; en 1698 à 372 ; en 1710 à 208. Les trois autres fiefs ayant éprouvé proportionnellement les mêmes pertes, la population totale se trouvait réduite de deux tiers dans l'espace d'un siècle. En 1699 les intempéries avaient complété les désastres causés par les guerres et les épidémies : les habitants, dans une supplique adressée à leurs seigneurs, disent que plus de 1 000 personnes manquent de pain. En 1788 le nombre des habitants était de 1 200. Au commencement du XVIe siècle, François de Lorraine, gouverneur du Barrois, voulant favoriser Mauvages, lui avait accordé un marché par semaine, le mardi, et deux foires, l'une le 9 mai, l'autre le dernier jour de juin. La population, enchantée de cette faveur, éleva à ses frais une halle assez vaste pour la commodité des marchands. Cette halle, bâtie en 1546, avait 140 pieds de longueur sur une largeur de 23. Elle fut détruite en 1587 en même temps qu'une partie des maisons ; en 1610 les communautés demandèrent l'autorisation de la reconstruire sur le même plan, les quatre seigneurs consentirent, et les travaux annoncés furent promptement terminés, mais les désastres qui suivirent amenèrent la disparition du marché, les foires existèrent jusqu'à la Révolution.

III

Mauvages comptait trois communautés et quatre seigneuries. Cet organisme compliqué pour une localité aussi petite fonctionna généralement à la plus grande satisfaction des habitants qui trouvaient dans cette division des pouvoirs une garantie de leurs intérêts. La première des communautés formait deux seigneuries ; elle était de l'office et prévôté de Gondrecourt. Ses appels relevèrent d'abord du bailliage de cette ville, puis de celui du Bassigny, siège à Saint-Thiébault, et en dernier lieu de celui de Bar-le-Duc. La deuxième et la troisième, qui comprenaient chacune une seigneurie, étaient, l'une de l'office et du comté de Ligny, l'autre de l'office de Toul, mais leurs appels ressortissaient au bailliage de Chaumont. Les rois de France, qui avaient souvent réclamé leurs droits sur Gondrecourt, les voyaient dans une certaine mesure reconnus par les appels à Chaumont, ville française. Gondrecourt, en cas de guerre, pouvait être occupé, solidement fortifié ; il commandait le cours supérieur de l'Ornain et par Mauvages on débouchait dans la contrée meusienne ; il était donc de l'intérêt de la politique royale de garder au moins une apparence de pouvoir sur ces points importants des marches lorraines.

La première seigneurie mouvante de Gondrecourt avait droit de haute, moyenne et basse justice. Chaque contribuable payait annuellement vingt-sept gros en deux termes, Pâques et la Saint-Jean-Baptiste (1). De plus, tous les hommes valides devaient à tour de rôle se rendre à Gondrecourt pour garder le château. Mais le duc de Lorraine, de qui dépendait cette seigneurie, avait, par lettres patentes datées de Nancy le 7 août 1592, exempté ses vassaux de toute taille et imposition. La seconde seigneurie mouvante de Gondrecourt possédait les mêmes droits de justice que la première et l'on voit encore, près du bois dit de Domgermain, le tertre sur lequel se dressait la potence. L'impôt était, par sujet mâle, de six gros et une poule par an ; pour les veuves, trois gros seulement et une poule, On pouvait s'acquitter en deux termes, Pâques et la Saint-Remy. Le titulaire de cette seigneurie jouissait de privilèges spéciaux, en dehors de son fief, D'abord tous les habitants de Rozières-en-Blois, hameau à trois kilomètres de Mauvages, qui épousaient une Mauvageoise, devenaient, par ce fait, ses sujets, et tous les ans, le jour de la fête de Saint-Remy, lui offraient en signe de vasselage « *une* poule avec plumes ». Si un vassal du seigneur — homme ou femme — se mariait au dehors, il devait chaque année le même impôt à la même date, et comme une garantie était sans doute nécessaire pour le payement régulier de ce tribut à plumes, une pièce de terre de peu de valeur était donnée comme caution. Il y avait des chènevières et des terres qui devaient un impôt en nature — dit de farinelle ; — il se composait de la douzième gerbe pour les céréales et du douzième bouchot pour le chanvre. Comme cette dernière plante ne se coupait pas avec la faucille comme le blé, ou la faux comme l'avoine, mais s'arrachait à la main, tige par tige ; un bouchot formait ce que pouvaient enserrer de tiges les deux mains réunies ; on liait ces tiges, presque au sommet, soit avec un brin d'osier, soit avec un lien de paille, puis d'un tour de main habile on évasait cette gerbe au pied ; elle pouvait ainsi tenir debout et l'air vif commençait, en enlevant une partie de l'humidité, la dessiccation. L'impôt de la douzième gerbe rapportait en moyenne dix bichets de grains. Le bichet était une mesure contenant soixante litres. Quand décédait un détenteur de ces propriétés, elles passaient comme les autres aux héritiers, mais le nouveau titulaire devait, dans l'espace de quarante jours, payer un droit spécial de succession fixé à douze deniers barrois ; autrement il était condamné à une amende de trois francs. Sur les grosses dîmes le seigneur avait encore le privilège d'un préciput de quatre-vingt-quatre bichets d'avoine. Ce droit donna lieu à beaucoup de procès, à des réclamations sans nombre ; il fut considérablement réduit au XVIIe siècle.

La troisième seigneurie, de l'office de Ligny, était de franc-alleu. L'impôt annuel était de trois gros par sujet. Les cultivateurs, pour leurs « bêtes tirantes à la charrue », devaient cinq sols pour un cheval, trois gros pour un bœuf, deux carolus (1) pour une vache. Ces divers tributs se payaient en deux termes, à Pâques et à la Saint-Remy. Par préciput le seigneur prélevait en outre sur les grosses dîmes deux muids de blé.

Le plus important des fiefs du domaine de Mauvages était de l'office de Toul. Comme pour les autres, son titulaire exerçait les droits de haute, moyenne et basse justice et, de même que le précédent, était de franc-alleu. L'impôt par sujet s'élevait à treize gros et se payait également à Pâques et à la Saint-Remy ; Pâques fut ensuite remplacé par la Saint-Georges. Les femmes de corps, femmes vassales et tous les sujets qui quittaient la seigneurie devaient payer un droit en nature d'une poule vive, en plumes, chaque année, comme reconnaissance du droit seigneurial. Un des possesseurs de ce fief, Charles de Vigneulle, exempta ses vassaux, par

(1) Le gros, créé par saint Louis, valait 12 deniers : soit un sou.

(1) Le carolus était une monnaie française valant un blanc, ou 10 deniers.

faveur spéciale, de l'obligation d'aller faire cuire leur pain au four banal en échange d'une redevance annuelle de quatre francs barrois à laquelle s'ajoutait une taxe fixe de quarante-deux francs payable en deux fois. Enfin, pour « chaque bête tirante à la charrue » les laboureurs payaient quatorze deniers.

Il y avait à Mauvages deux moulins — à vent et à eau, dit le haut vent et le cours d'eau. Le premier dépendait de la quatrième seigneurie dont nous venons de parler. Le revenu tout entier appartenait au seigneur; il n'était que co-propriétaire du second, prélevait un quart seulement sur la mouture et n'était tenu à aucune réparation. Il avait sous son autorité un auditoire avec, accompagnement obligé de tout tribunal, une prison et un pilori qui se dressait sur la partie de son domaine dite Orival. Il partageait avec le titulaire de la deuxième seigneurie de l'office de Gondrecourt la propriété du bois de Domgermain. Ces deux parties étaient séparées par une tranchée dont on permit l'usage aux habitants pour se rendre plus rapidement soit sur le plateau de la côte, soit à quelques villages situés au delà de la forêt. Cette tolérance devint avec le temps un droit, la tranchée fut changée en un sentier que l'on ne put supprimer lorsque le bois appartint à un seul propriétaire.

Nous avons dit que la première des quatre seigneuries dépendait du duc de Lorraine. Au xve siècle la seconde appartenait au sieur de Magnonville, vers le milieu du xvie aux barons de Rorthe; en 1574, à Claude de Verrières, seigneur de Montbras et d'Amauty, qui la céda en 1608 à Daniel de Pouilly; en 1678, le fils de ce dernier la vendit à Jean-Louis de Monteval, elle se trouva réunie à la quatrième et n'en fut plus séparée jusqu'à la Révolution. Ce quatrième fief avait eu pour maitres pendant près de deux siècles des membres de la célèbre famille du Châtelet. Au milieu du xve siècle il passa, en vertu d'une vente, à Errard le Grand et à sa femme Marguerite de Grancey. En 1628 Antoine de Gâtinois et Renée de Lovigny, sa femme, petite-fille de Marine du Châtelet, le cédèrent à Charles de Vigneulles, seigneur de Maxey-sur-Vaize, Taillancourt et Ménil la-Tour, qui le laissa à sa fille Antoinette en 1656. Celle-ci épousa Jean-Louis de Monteval, ils firent bâtir le château qui existe encore. Leur fils épousa une demoiselle de Vassinhac-Imécourt, il mourut en 1744, sa veuve fut dame de Mauvages jusqu'à sa mort, en 1780. La seigneurie passa par héritage à Alexandre du Boulet, marquis de Maranvielle, mari de Scholastique de Monteval, fille de Charles-Gabriel de Monteval et de Claude-Éléonore de Vassinhac-Imécourt. Le marquis et sa femme vendirent le domaine à Charles, comte d'Alençon, seigneur de Neuville-sur-Orne qui mourut sur l'échafaud révolutionnaire. Peu de temps avant la chute de la monarchie il avait cédé la seigneurie au baron Antoine de Chollet, chevalier de Saint-Louis, maréchal des camps et armées du roi; ce dernier seigneur de Mauvages ne fut point inquiété pendant la tempête révolutionnaire malgré les menaces et les dénonciations de quelques énergumènes. Sa femme était atteinte d'un cancer : redoutant pour elle une arrestation qui eût pu se terminer par un drame, il voulut lui faire quitter la France, mais arrivée à Toul, ses douleurs devinrent intolérables, elle demanda à être ramenée à Mauvages où elle mourut tranquille. Elle fut inhumée dans le cimetière au pied de la façade de l'église. Le deuxième des barons de Chollet, Adrien, décédé en 1863, laissa un fils et deux filles qui épousèrent l'une, le comte de Sade, l'autre, le marquis de Saluces. Leur frère, Antoine, mourut en 1884. Il n'était pas marié, la ligue masculine de Chollet s'éteignit. Cette famille était très ancienne, originaire de l'Anjou. Un de ses membres avait accompagné le duc René quand il fut appelé à régner sur le Barrois, et ses descendants ne quittèrent plus la Lorraine.

IV

Une tombe qui se voyait encore en 1893 dans un coin du cimetière, du côté du presbytère, rappelait un nom qui eut une certaine célébrité sous le règne de Louis XVI et de Napoléon : l'abbé Georgel. Le premier des Georgel à qui ses parents, bien que très pauvres, firent donner une complète instruction fut d'abord élève des jésuites, entra dans leur ordre et professa à l'université de Pont-à-Mousson qui était sous leur direction, puis aux collèges de Dijon et de Strasbourg où il connut le prince de Rohan, coadjuteur de l'évêque. Nommé ambassadeur à Vienne, le prince choisit pour secrétaire Georgel. L'évêque de Strasbourg étant mort, le coadjuteur dut aller prendre possession de son poste diplomatique, il confia l'administration du diocèse à son secrétaire avec le titre de vicaire général. Ce fut l'abbé Georgel qui fit acquitter M. de Rohan, devenu cardinal et grand aumônier de France dans la fameuse affaire dite « du collier de la Reine ». Les ennemis du prince et de la reine se vengèrent du premier vicaire en obtenant contre lui un ordre d'exil, il fut relégué à Mortagne. Plus tard, il se retira à Bruyères, dans les Vosges, où il était né et dut ensuite se réfugier en Suisse en 1793, s'installa à Fribourg-en-Brisgau où il s'occupa de la rédaction de ses mémoires. Il fit partie de la députation qui se rendit à Saint-Pétersbourg pour offrir la Grande Maitrise de Malte à l'empereur Paul Ier. Rentré en France sous le Consulat, il refusa la dignité épiscopale qui lui fut offerte, mais

accepta le poste moins élevé de vicaire général des Vosges et mourut à Bruyères en 1813. Le curé de Mauvages était son neveu, et comme lui fort instruit. Il avait été précepteur des enfants de M. de la Galaizière, intendant de Lorraine, chanoine de Wissembourg. Le cardinal Giraud, abbé de Gorze, le nomma curé de Mauvages où il sut se faire aimer de toute la population qu'il instruisait, aidait matériellement et dont il défendait les intérêts contre les puissants. Quand il mourut, chacun prit le deuil, toutes les familles assistèrent à ses funérailles, le Conseil municipal vota à l'unanimité les fonds nécessaires pour lui élever un tombeau modeste enlevé il y a quelques années. La pierre portant l'épitaphe a été posée contre la façade de l'église ; il serait à désirer qu'elle ne fût pas détruite, car elle rappelle le souvenir d'un prêtre pieux, charitable et lettré, d'une modestie rare et qui ne voulut jamais un poste plus élevé que celui de pasteur d'une petite paroisse isolée dans un repli de l'Argonne (1).

En 1736 l'abbé de Gorze avait nommé à Mauvages un prêtre autoritaire, avare, qui voulut empiéter sur les droits d'un chapelain ; ses exigences étaient tellement exagérées que le conseil de fabrique prit parti pour son adversaire ; avec ses paroissiens il montrait la même insociabilité et il fallut la haute autorité de l'évêque pour le ramener au respect des règlements. Ce curé, l'abbé Dordelu, est resté légendaire dans le pays. On raconte encore des mésaventures qui lui arrivèrent, à cause de sa vanité et de son avarice ; mais on ne prête qu'aux riches, il est probable qu'on a ajouté beaucoup de choses fausses aux faits vrais ; cependant on cite une anecdote que nous reproduisons. Dordelu était fort riche ; il avait deux neveux qui aimaient s'amuser et dépenser sans compter, façon de vivre qui les réduisait souvent aux expédients. L'oncle était dur, ne donnant rien aux besogneux intéressants, il n'y avait donc pas à songer à tirer de sa bourse l'argent indispensable à la satisfaction de leurs fantaisies. Un jour, à bout de ressources, ils tentèrent l'aventure et réussirent. Ils se présentèrent à l'abbé comme ayant toute la confiance de l'évêque de Toul (2), Mgr Drouos, et lui contèrent que le prélat, fort pressé d'argent, saurait reconnaître le service qu'on lui rendrait par le prêt d'une somme importante. Dordelu, flatté, se voyant déjà chanoine, oublia son habituelle prudence et offrit trois mille écus qui furent acceptés avec plaisir, et les pseudo-agents de l'évêque, après avoir donné un reçu, parfaitement libellé, quittèrent la cure pour porter l'argent à son destinataire ; ils étaient pressés de tranquiliser Monseigneur. Le curé n'entendit plus parler de son prêt, pas même un remerciement ; cela lui parut le comble du sans-gêne. Ayant eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois l'évêque, voyant qu'il ne faisait aucune allusion aux trois mille livres, il se décida à lui rappeler délicatement le service rendu. Surpris, Mgr Drouos se fit expliquer la chose et rit beaucoup du tour, malgré l'indélicatesse des moyens employés ; mais Dordelu, victime et ridiculisé, se montra moins gai, car son argent et ses espérances étaient perdus ; il n'avait plus à songer à faire partie du chapitre de l'évêché.

En 1897 mourut dans ce village le dernier descendant, par les femmes, d'une famille de Vaucouleurs, dont une des filles fut la maîtresse du roi de France, en même temps que du royaume, la célèbre comtesse Jeanne Du Barry, née Jeanne Bécu. Quand la petite modiste arriva à une situation aussi élevée que scandaleuse, elle oublia ses parents, car ils vécurent et moururent pauvres. Peut-être ignorèrent-ils cette grandeur ignoble, ou s'ils la connurent, ne voulurent-ils point en bénéficier. Une demoiselle Bécu épousa un cultivateur de Mauvages, dont une des filles se maria à un menuisier d'origine alsacienne qui s'établit dans la localité. Ce menuisier-Eguiller, eut un fils mort célibataire à soixante et onze ans. Il connaissait parfaitement sa filiation avec les Bécu et se souvenait d'une tante Bécu, morte très âgée à Mauvages où elle était venue s'établir avec sa sœur et son beau-frère.

AUGUSTE LEPAGE.

(1) Un autre abbé Georgel, appartenant à la même famille, a été premier vicaire d'Oran. Comme son parent, c'est un lettré, auteur de publications intéressantes.

(2) Mauvages avant la Révolution était du diocèse de Toul.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Sainte Lydwine de Schiedam, par J.-K. HUYSMANS (Stock).

Trois religieux, — Jan Gerlac, sacristain du monastère de Windesheim, Jan Brugman, frère mineur de l'Observance, et Thomas A Kempis, le même auquel fut attribuée à tort l'*Imitation*, — contemporains de Lydwine, écrivirent sa vie. C'est d'après leur récit principalement que J.-K. Huysmans a composé ce nouvel ouvrage, qui est très curieux et admirable. Considérant que Jan Gerlac, Jan Brugman et Thomas A Kempis furent des gens très dignes de foi, et que d'ailleurs leurs dires peuvent être contrôlés au moyen d'un procès-verbal rédigé par les bourgmestres de Schiedam au temps de la sainte « dont ils passèrent la vie au crible », J.-K. Huysmans est plein de confiance dans toute cette histoire miraculeuse et il écrit avec la même inaltérable certitude que Thomas A Kempis, Brugman ou Gerlac. Mais il écrit d'un style

nouveau, je pense, parmi les hagiographes, d'un style pas naïf du tout, qui contraste avec l'archaïque crédulité du récit, et d'une étrange richesse de vocabulaire. C'est merveille de voir comme l'auteur d'*A-Rebours* s'est maintenant fait une âme passionnément chrétienne et fanatique à souhait. Il est d'une cruauté superbe pour les hérétiques qu'on persécute : « On eut beau les détruire par le feu, ils repoussèrent » ! Et, au contraire, dans les passages où il loue la sainteté de Lydwine, il décrit avec complaisance et raffinée somptuosité tant de merveilles. Les anges s'introduisent dans la chambre de la Bienheureuse : « Ils flambaient, revêtus de draperies de flammes bordées d'orfroi en ignition et les bluettes de fabuleuses gemmes couraient sur le feu mouvant des robes ; et, soudain, tous s'inclinèrent ; la vierge s'avançait, accompagnée d'une suite magnifique de saints, auréolés de nimbes d'or en fusion, enveloppés d'étoffes fluides de neige et de pourpre... J.-K. Huysmans a, d'ailleurs, consulté tous les ouvrages qui pouvaient le renseigner sur le temps de Lydwine, et son livre est une merveilleuse évocation du XIVe siècle chrétien.

Almaïde d'Étremont, par FRANCIS JAMMES (Mercure de France).

Ce petit roman, comme *Clara d'Ellebeuse*, est un exquis chef-d'œuvre où la manière si spéciale de Francis Jammes se caractérise très heureusement. Sa sensibilité toujours alarmée, la nostalgie du passé, des anciens étés où vécurent les anciennes jeunes filles parées de leurs noirs « repentirs », la tristesse des événements très simples et la poésie quotidienne de la vie, tout cela se retrouve ici, très émouvant, avec en outre, dans cette œuvre nouvelle, de la chaude, saine et vraie passion... A un mariage, il y a un vieux M. d'Astin qui fait un discours, et ce discours est une merveille. M. d'Astin a beaucoup navigué ; mais, à la fin de sa vie aventureuse, il a une douce et familiale philosophie : « Certes, il est beau de voyager !... Il est agréable d'étudier l'astronomie en compagnie des Péres Jésuites de Pékin, et d'assister chez un peuple délicat aux fêtes de la quatrième lune !... Mais combien plus belle l'existence de celui qui aura vécu suivant le Seigneur et qui mourra, pareil au laboureur du Fabuliste, les mains dans les mains de ses enfants... » A son *Almaïde d'Étremont*, Francis Jammes a joint des *Notes*, brefs croquis, souvenirs, impressions au jour le jour, des pages délicieuses d'attendrissement, de mélancolie ou d'humour, — et j'aime spécialement ceci : ne rêve-t-il pas un jour de Jean de Tinan, lequel est en gaieté parce qu'il a, « pour s'amuser, fait boire des boissons anglaises à des soldats qui faisaient les grandes manœuvres »... Etc... Je signale enfin, dans ce précieux petit volume une brève étude sur Rousseau et Mme de Warens, qui est très pénétrante, douloureuse et belle. Je ne sais si l'on a jamais rien écrit de plus vrai, de plus profond sur Jean-Jacques...

Mademoiselle Annette, par ÉDOUARD ROD (Perrin).

« Le dernier mot de la sagesse est un précepte négatif : il ne faut jamais penser à soi. C'est tout le secret de la vie. » Cette moralité est celle du délicat et touchant récit que vient de publier Édouard Rod, un de ses livres les plus charmants d'émotion contenue et de simple vérité. Mademoiselle Annette « a vécu comme si elle n'existait que pour servir au bonheur du prochain ». Elle était fiancée, mais une faillite de son père survient, et le promis se retire. Elle dirigeait une école ; elle prend à tâche de tirer d'affaire toute sa famille, qui est nombreuse, éparpillée. Elle envoie de l'argent à son père qui s'est installé tant bien que mal au Canada, elle soigne un vieux grand-père paralytique, des enfants maladifs, et elle subvient à tout, alerte et vive, presque gaie dans cette détresse, bienfaisante surtout par la bonté de son cœur, par la tendresse qu'elle épanche autour d'elle et le bon exemple de courage qu'elle est incessamment. Un oncle d'Amérique débarque un beau jour, riche à millions, qui achète en passant un château, y installe sa famille, disparaît et puis, de retour, ne peut souffrir les pauvres diables qu'Annette a hébergés dans la belle demeure. Et c'est alors qu'Annette a le plus à faire et que son rôle est le plus difficile. Car il lui faut concilier des caractères opposés, pas du tout faits pour vivre ensemble. Mais, « elle répare les injustices du sort, elle raccommode les destinées en mauvais état, elle neutralise les dégâts que font la sottise ou la méchanceté... » Elle est une sorte de quotidienne et familière providence, pleine de tact et de douceur, qui a toute la poésie et toute la grâce de la bonté. Il n'y a pas d'événements considérables dans ce roman, plutôt de très nombreux incidents, douloureux avec monotonie, pareils à l'existence vraie. Édouard Rod l'a écrit de la manière qui convenait, avec une extrême simplicité. L'œuvre est belle.

Socialisme, communisme et collectivisme, par EUGÈNE D'EICHTHAL (Guillaumin).

Sous ce titre, M. d'Eichthal avait publié, en 1891, un petit volume qui est épuisé et dont il donne aujourd'hui une édition nouvelle très augmentée. L'auteur a fait une revision très attentive de son livre et il l'a mis au courant des événements nombreux qui, depuis dix ans, se sont produits. Ce n'est pas une histoire du socialisme qu'il prétend écrire ; mais il a voulu seulement tracer un bref et clair tableau dans lequel s'aperçût le lien des diverses doctrines dont

l'ensemble constitue le socialisme. Procédant en historien, M. d'Eichthal a replacé chaque système dans son milieu véritable, l'expliquant par les influences diverses qu'il a subies, le commentant par les faits qui lui donnaient sa raison d'être et son opportunité. M. d'Eichthal, quoique très préoccupé du progrès social, est en somme ennemi déclaré du socialisme; mais, dans son exposé, il ne s'efforce que d'être exact, précis et clair, et s'il distingue nettement ce qu'il considère comme acceptable et ce qu'il juge dangereux dans le socialisme, du moins ne l'interprète-t-il pas tendancieusement pour réussir mieux sa démonstration. En appendice, M. d'Eichthal imprime un très commode « sommaire chronologique des principaux événements qui marquent dans l'histoire du socialisme en France, Allemagne et Angleterre. »

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Le *Bulletin hispanique*, qui paraît à Bordeaux sous la direction de MM. E. Mérimée, A. Morel Fatio, P. Paris et G. Cirot, a publié dans son dernier numéro, avec d'intéressants articles de MM. Paris sur *les sculpteurs du Cerro de los Santos* et Morel Fatio sur les *Soldats espagnols du XVIIe siècle*, une bibliographie très complète et une « chronique » relative à la littérature et à la philologie espagnoles. — Chez Alcan, *les Timides et la timidité*, par le docteur Paul Hartenberg. — A la « Société nouvelle de librairie et d'édition », *Histoire de l'inquisition au Moyen âge*, par Henri-Charles Léa, traduit par Salomon Reinach, tome II : l'Inquisition dans les divers pays de la chrétienté (avec un portrait de l'auteur). — Chez Plon, *les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, par J.-J. Jusserand; — *Samarkand la bien gardée*, par A. Durrieux et R. Fauvelle. — Chez Stock, *Justice militaire*, par Georges Clemenceau, cinquième volume d'articles relatifs à l'Affaire Dreyfus. — Chez Hachette, *l'Exploitation de notre empire colonial*, par Louis Vignon.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Giosuè Carducci. — La *Rivista d'Italia* a consacré tout un épais fascicule à ce poète, qui ne fut jamais beaucoup lu à l'étranger, et qui ne l'est plus dans son pays depuis une bonne dizaine d'années. Un détail significatif, c'est qu'à ce numéro d'apologie ont collaboré une quantité d'écrivains, dont nul ne saurait être, même par politesse, qualifié de jeune, et dont nul n'a jamais atteint même au deuxième rang, au rang des talents encore notables. D'ailleurs, tous ces féaux de Carducci s'accordent pour prôner dans les œuvres de celui-ci les caractères qui précisément font qu'elles ne sauraient guère plaire par le temps qui court. Carducci fut le chantre du juste milieu en toutes choses, le versificateur typique pour la classe moyenne, un tonitrueur de lieux communs à la Joseph Prudhomme. L'aristocratie ne lui pardonne pas ses odes à la louange de Mazzini et de Garibaldi, le peuple méprise en lui l'adulateur de Victor-Emmanuel II, de Humbert Ier, et de toutes les Altesses de la Maison de Savoie. Les lettrés n'arrivent pas à découvrir parmi eux un seul auteur qui lui doive quoi que ce soit, et pensent que la nature et l'amour ont été célébrés par lui avec une banalité indigne d'un pays où les bardes villageois, par exemple en Sicile et en Sardaigne, savent rimer chaque jour du pittoresque inédit ou du moins suffisamment renouvelé.

Verdi et la caricature. — C'est une amusante étude de M. Giuseppe Bocca dans la *Rivista Musicale Italiana*. On y apprend que Paris fut le premier à oser rire du maestro. Cela se passait en 1867, en pleine vogue du *Trouvère*, puis au moment du fiasco de *Don Carlos*. Verdi était représenté sous les espèces d'un joueur d'orgue de Barbarie ou d'un mouleur de café. Les caricaturistes italiens dépensèrent des trésors de verve contre le grand musicien lorsqu'il se convertit au drame lyrique. Pourtant, à en croire le *Floh*, de Vienne, — lequel, croyons-nous, ne fit que reproduire là une image française, du *Rire* peut-être, — Wagner ne pouvait juger suffisante cette conversion. Dans le Paradis des Musiciens, où il est Dieu, il refuse d'admettre « ce mouleur de valses » et ordonne au concierge (l'abbé Liszt, armé d'une grande pipe allemande) de « le flanquer à la porte ».

Les Romagnols. — Mme Anna Evangelisti, dans la *Rivista Italiana di Sociologia*, déclare qu'ils sont les plus exubérants de tous les Italiens, peut-être même de tous les Européens du Midi. Vous voyez deux paysans de la Romagne s'aborder sur une route. Ils se mettent à agiter frénétiquement leur chapeau, à sautiller, à rire aux éclats, ils s'embrassent et se réembrassent avec tumulte. « — Ainsi, tu es encore de ce monde! s'écrie l'un. — Et toi, riposte l'autre, ne t'est-il pas arrivé quelque accident? » Et de se réembrasser, avec les larmes aux yeux Vous vous informez. Ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-quatre heures, et ils sont à peine amis. Les Romagnols sont, ou anarchistes, ou ultra-cléricaux. Les opinions intermédiaires ne leur inspirent qu'un profond mépris. Et les deux partis ne rêvent que révolution. Mais ils ont une passion commune, celle des cloches. Il leur faut des carillons ou des tocsins à propos de tout et de rien. Ils s'agitent énormément, se mêlent de tous les métiers, et sont au dessous du médiocre dans les travaux des champs comme dans ceux de la ville. A côté de cela, ils ont un vif besoin d'instruction, les femmes surtout. La proportion des illettrés est moindre parmi elles que dans le sexe adverse. Autres qualités : la franchise, la loyauté, le courage et la probité. De sorte qu'en somme ils valent infiniment plus qu'ils n'en ont l'air.

La Fin de la Rime. — Elle est prédite par M. C. N. Andreïevsky dans une conférence que reproduisent, avec divers commentaires, tous les grands journaux russes. M. Andreïevsky affirme que, depuis Henri Heine, l'Europe n'a pas eu un poète qui fût complètement maître de la rime, et que si Tourgueniev, Flaubert et Maupassant ont écrit en prose, c'est parce qu'ils n'ont pas osé

bousculer les traditions en ne produisant que des « vers blancs ». La rime s'imposait pour « la romance, l'ode, le livret, l'élégie, l'églogue, les piécettes humoristiques, la satire, l'épigramme », — et les bouts-rimés, ajouterait judicieusement M. de la Palice ; — elle ne cadre plus avec la conception moderne de la poésie. Pour le prouver, M. Andreïevsky analyse les pièces considérées comme les chefs-d'œuvre des poètes tenus pour les plus grands des dix dernières années, et il y montre un antagonisme « désespéré » entre la forme et le fond. Il paraît que cette thèse est nouvelle pour les Russes, puisqu'ils déclarent quasi scandaleuse la conférence en question.

Les œuvres pies en Italie. — La presse transalpine s'en occupe beaucoup depuis quelque temps. Il faut savoir qu'il est, là-bas, indispensable, à quiconque veut compléter sa silhouette sociale, de s'inscrire a une *Opera pia*, laïque ou non. Et voici comment, selon l'*Ora*, fonctionnent certaines de ces institutions de bienfaisance. Il y avait une fois, dans une grande ville, une *Opera pia* excessivement nombreuse, dont faisaient partie toutes les notabilités financières, mondaines, commerciales, cléricales, militaires, etc. Un jour, le conseil municipal s'avisa qu'elle ne lui avait pas une seule fois soumis ses comptes annuels comme le veut une loi promulguée en 1890. Il demanda à voir au moins le budget de 1900, et nomma une délégation à cet effet. Celle-ci découvrit avec stupeur que jamais, au grand jamais, l'*Opera pia*, depuis douze ans qu'elle a été fondée, n'avait remué un centime, ni pour le donner à un pauvre, ni pour l'encaisser à titre de cotisation, subvention, don ou legs. Celles des *Opere pie* qui jouissent d'une existence moins fantomatique, se débattent sous le plus dur des régimes fiscaux. On a calculé que chacune d'elles verse au Trésor, sous forme de multiples taxes, bon an mal an, 17 p. 100 de ses recettes. L'État touche de ce chef 15 millions par an. C'est le principal bénéficiaire des *Opere pie*. Il est vrai qu'en Italie l'État est si peu fortuné.

Voltairiana inedita. — Voici un petit livre qui sera vivement apprécié de quiconque aime Voltaire. M. Wilhelm Mangold y a recueilli (Berlin, Wiegandt et Grieben) tout ce qui, dans les archives royales de Berlin, a trait à Voltaire et n'a cependant jamais été inséré dans les œuvres complètes de celui-ci. On trouve là des variantes à des poésies déjà publiées ; un conte polisson ; des allégories mythologiques d'une fadeur écœurante ; des vers et de la prose où sont tour à tour platement adulés et cyniquement vilipendés Frédéric le Grand et diverses Altesses. Il y a aussi une lettre à un ministre, pour remercier celui-ci d'avoir fait emprisonner un homme qui avait osé critiquer certaines œuvres de Voltaire, et pour demander que l'on « fasse taire » un autre irrévérencieux. D'autres papiers montrent le grand homme faisant signer par des hommes de paille des diatribes contre ses adversaires, et s'occupant de faire fermer par la police une imprimerie et emprisonner à Spandau la propriétaire de celle-ci, une veuve, et son prote.

P. R. B. — Ces caractères vaguement magiques ne désignent pas une association vélocipédique, mais les *Pre-Raphaelite Brothers*, auxquels M. Émile Hannover consacre une étude dans la revue danoise *Tilskueren*. Étude complète, c'est-à-dire où l'auteur ne se contente pas, comme on le fait d'ordinaire, de raconter la vie et l'œuvre de Rossetti, de Holman Hunt et de Millais. Il rend justice aux artistes secondaires qui prirent rang parmi les prosélytes de la première phalange, et aux critiques et aux mécènes qui travaillèrent à « lancer celle-ci. Il a d'ailleurs entrepris un long travail sur la peinture anglaise au siècle dernier. Le deuxième article sera consacré à John Ruskin, lequel est décidément en passe de devenir un dieu pour tout l'univers cultivé, exception faite, bien entendu, de ce spirituel Paris.

Merveilleuses interprétations de l'Odyssée. — On nous a rassasiés de l'Iliade, il n'était pas mauvais que l'on s'occupât un peu de l'Odyssée, qui est d'ailleurs autrement intéressante à tous les égards. Il est généralement admis aujourd'hui que les deux poèmes ne sauraient être du même auteur, et que, du reste, chacun d'eux n'est qu'une rhapsodie résultant de la collaboration d'une quantité d'aèdes d'époques et de régions très différentes.

Mais voici que deux érudits protestent contre cette thèse avec des arguments bien neufs. L'un est un Anglais, M. Samuel Butler, et son livre est intitulé : « *The Authoress of the Odyssey* : où et quand elle écrivit, qui elle était, comment elle utilisa l'Iliade », etc. M. Butler affirme que l'Ithaque de l'Odyssée n'est pas celle de la géographie courante, mais qu'elle correspond à la partie Nord-Ouest de la Sicile, et que presque tous les noms de lieu mentionnés dans le poème peuvent être (avec un peu de bonne volonté, sans doute) retrouvés dans ces parages. L'Odyssée a été composée, selon lui, à Drepanon (Trapani), par une femme, qui n'était autre que Nausicaa, princesse des Phéaciens, Nausicaa aux bras blancs. M. Butler analyse minutieusement le beau roman d'aventures, et s'efforce de démontrer qu'à chaque ligne transparaissent la tournure d'idées et les sentiments d'une femme, et d'une femme de l'aristocratie.

Autre cloche. Elle est sonnée par un Allemand, M. Joseph Schreiner, dans un livre intitulé : *Die Odyssee ein mysteröser Epos*. Là, on nous dit que Homère est l'auteur, et l'auteur unique, du poème, mais qu'il a raconté dans celui-ci, « sous le voile pénétrable d'un langage secret, la glorieuse histoire d'Israël ». Ithaque, c'est Jaffa. Calypso, c'est Rahab, qui vivait dans une grotte près de Jéricho. Ogygie, c'est la Mer Morte. Les Phéaciens, ce sont les Phéniciens. Nausicaa, c'est Salomé. Et ainsi de suite. Il ne faut pas désespérer de voir un de ces jours un érudit italien nous prouver que l'auteur de l'Odyssée fut un poète mexicain et que le poème se passe au Japon ou dans la lune.

R. Candiani.

Paris — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41102. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 27 JUILLET 1901.

LES VICE-ROIS DU YANG-TSE (1)

Les lignes suivantes sont extraites de la préface d'un livre publié en 1898 par Tchang-Tché-Tong, vice-roi de Hankéou :

A aucune période de l'histoire de la Chine une crise n'a surgi comme celle que le pays traverse actuellement. C'est en vue de faits nombreux et dans l'espoir d'aider mon pays à sortir de ses embarras présents que moi, le vice-roi du Liang-Hou (des deux Hou, le Hou-pe et le Hou-nan), j'ai préparé ce travail spécialement pour les Chinois placés sous ma juridiction et aussi pour mes compatriotes des autres provinces.

De tous les pays la Chine, seule, dans les cinquante dernières années, a été désespérément endormie. La plupart des fonctionnaires et des administrés sont à la fois vains et indolents. Les premiers sont inintelligents, nous n'avons pas de vrais savants, et nos ouvriers manquent d'habileté ; nous ne sommes pas représentés au dehors, et nos écoles sont insuffisantes. Rien donc ne peut nous aider à corriger nos imperfections, rien ne stimule l'esprit, ne fortifie l'âme ; la Chine semble condamnée à périr misérablement dans les ténèbres de la désespérance.

Tchang-Tché-Tong, relisant ces lignes lancées dans le feu de la composition, ne les a pas jugées indignes de sa réputation de styliste incomparable. Esclave de sa plume, cet écrivain, un peu redondant, se grise de déclamation sonore et ne fuit pas le lieu commun ; un thème s'offre à sa pensée, il le développe, en périodes fleuries ou sombres, selon le sujet. Il n'est pas impossible que la lecture des innombrables mémoires dont il n'a jamais cessé d'accabler la Cour impériale ait plus d'une fois exercé le courage des fonctionnaires chargés du dépouillement de la correspondance.

Le pessimisme de Tchang-Tché-Tong est, selon toute vraisemblance, un pessimisme de rhétorique. Il croit si peu que la Chine soit condamnée à périr, qu'il indique aussitôt les moyens qui doivent lui permettre de vivre. Le livre a été publié, qu'on ne l'oublie pas, en 1898, en pleine fièvre réformatrice, quand l'empereur Kouang-Sou faisait paraître tous les matins un édit dont l'exécution, si elle avait été possible, eût bouleversé les us et coutumes séculaires de l'empire.

La Chine, pour se relever, doit instruire ses enfants, les envoyer dans les pays étrangers pour qu'ils en connaissent les lois, le langage et la science ; elle doit tolérer les religions étrangères, développer ses immenses richesses naturelles à l'aide des méthodes occidentales, construire des chemins de fer, qui seront le plus grand facteur pour le renversement de l'obstruction traditionnelle. Elle doit en même temps faire revivre la vraie morale du confucianisme, conserver sa loyauté à l'égard de la dynastie dont la grandeur garantit le maintien des institutions nationales. Tels sont les sujets traités dans le livre de Tchang-Tché-Tong, qui porte ce titre caractéristique : « Instruisez-vous ! »

« L'ignorance, dit-il, est l'ennemi le plus re-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 8 juin 1901.

doutable que nous ayons à combattre. » Pour triompher de cet ennemi, les classes dirigeantes de la Chine doivent s'émanciper du vieux système d'enseignement classique qui, depuis des milliers d'années, fournit au fonctionnarisme son intarissable recrutement de « lettrés ». Il ne s'agit pas d'abandonner l'enseignement chinois, mais de le doubler de l'enseignement occidental. Les institutions chinoises ne doivent pas être brutalement bouleversées, mais modifiées avec une méthode lente et sûre pour qu'elles s'accommodent aux exigences modernes.

La rénovation doit s'accomplir sans le sacrifice des traditions, sans l'amoindrissement du loyalisme. Elle doit venir d'en haut, non d'en bas ; c'est le trône qui en doit prendre l'initiative, puis la diriger et la faire pénétrer peu à peu dans le peuple.

* * *

Liou-Kouen-Yi, le vice-roi de Nanking, n'est ni un penseur ni un lettré, c'est un homme d'action, d'esprit ouvert, mais de culture moyenne. Originaire du Hou-nan, qui est la province la plus chinoise de tout l'empire chinois, et d'où sont sortis le plus grand nombre des hommes de valeur que compte la Chine au temps présent, il a passé dans les camps une bonne partie de sa vie, et il y a acquis l'art de commander et de faire accepter son autorité. Très populaire parmi les gens du Hou-nan, il est aimé et respecté, comme peu de vice-rois peuvent se flatter de l'être, dans les trois provinces que comprend son gouvernement. On le dit énergique et juste, bienveillant, généreux ; on lui attribue un jugement très droit et une compréhension pratique des choses, qui l'ont mené, par le chemin du bon sens, aux conclusions où Tchang-Tché-Tong a été conduit par de profondes ou subtiles considérations philosophiques. Il est cordial et franc ; les interviewers l'ont trouvé aussi disposé à parler librement sur certains sujets, que résolu à se taire sur d'autres, et le faisant clairement entendre.

Comme Tchang-Tché-Tong, il est bien plus préoccupé de la question de la régénération intérieure de la Chine que de celle du rétablissement de relations cordiales, ou simplement pacifiques, avec les puissances étrangères. Les désastreux événements de 1900 étant dus aux conseils de l'entourage malavisé du trône à cette époque, il faut que ces mauvais conseillers soient écartés, que l'influence des Mandchous disparaisse, et que l'empereur n'ait plus à ses côtés que des hommes éclairés, amis du progrès. Or, l'influence des Mandchous ne sera détruite que si l'on abolit les privilèges de leur caste, et Liou-Kouen-Yi ne recule nullement devant cette conséquence. Il faut que le Trésor impérial cesse de nourrir les Mandchous comme il l'a fait jusqu'à présent ; il faut en outre leur enlever la faculté de parvenir aux fonctions sans subir l'épreuve des examens. Cette seule réforme suffirait à écarter de la vie publique des hommes semblables aux auteurs des derniers événements.

Liou-Kouen-Yi, comme Tchang-Tché-Tong, est convaincu de la supériorité de la science occidentale et de la nécessité de faire entrer cette science dans le cadre de l'enseignement chinois. Cette réforme doit, à son avis, être réalisée à tout prix et dans le plus bref délai.

Tchang-Tché-Tong et Liou-Kouen-Yi ne sont pas des exceptions en Chine. On doit les considérer comme les représentants les plus éminents, les plus significatifs, de toute une classe d'hommes qu'animent les mêmes idées et les mêmes aspirations, ce qui fait que l'on peut affirmer l'existence en Chine de puissantes forces morales, suffisantes pour assurer la vitalité de cet empire.

Ces forces, dirigées par deux hommes qui sont aussi patriotes que les plus fougueux des chefs Boxers, mais qui entendent le patriotisme d'une autre façon, ont été l'obstacle infranchissable à l'expansion du boxérisme dans le centre de la Chine, la raison déterminante de son confinement dans le Tché-li, dans la Mandchourie et dans une partie du Chan-si.

* * *

Il faut rappeler quelle était la situation en juillet 1900 dans la vallée du Yang-tsé-Kiang. Des communautés étrangères y vivaient, paisibles et prospères, dispersées sur une étendue de plus de deux mille kilomètres le long du grand fleuve, sans aucun moyen de défense. Des missionnaires, des ingénieurs se trouvaient isolés dans des districts lointains.

La seule force occidentale disponible pour la protection de ces étrangers consistait en quelques canonnières et deux ou trois croiseurs britanniques.

Des forts chinois, bien pourvus d'armes et de garnisons, commandaient l'embouchure du Yang-tsé, à Wousoung, à Kiangning, à Nanking, à Matoung. A Nanking et à Outchang, des corps de troupes, bien exercés et bien équipés, étaient sous les ordres des deux vice-rois. Des Européens, qui ont assisté à des manœuvres

de batteries d'artillerie à Hankéou, ont été émerveillés.

On ne sait trop ce qui serait arrivé si les deux hauts fonctionnaires avaient résolu de faire usage de ces troupes contre la poignée d'Européens qui défendait Shanghaï, ou consenti seulement à les envoyer dans le Nord coopérer à l'œuvre qu'accomplissaient, avec lés Boxeurs, les bandes du Kan-Sou, commandées par Toung-fou-Siang et les troupes régulières que dirigeait le prince Tching.

Les sollicitations ne firent défaut ni à Tchang-Tché-Tong ni à Liou-Kouen-Yi. La Cour leur envoya émissaires sur émissaires, entre autres le fameux Li-Ping-Heng (1).

Celui-ci avait pour mission de parcourir toutes les provinces du centre, d'y exciter les sentiments anti-étrangers, de recruter des adhérents pour le boxérisme, de soulever les passions populaires. Les vice-rois reçurent communication d'édits formels, portant la signature de l'empereur, et ordonnant l'extermination ou l'expulsion des étrangers.

Si les deux vice-rois avaient eu quelque hésitation dans la conception du devoir qui leur incombait, si le sentiment du respect pour l'autorité impériale les avait entraînés dans un acquiescement même purement tacite au mouvement, les plus grands malheurs pouvaient se produire dans l'immense vallée du Yang-tsé-Kiang. Ils n'hésitèrent pas, et refusèrent très résolument d'obéir aux ordres venus de Pékin, dont au surplus ils avaient bien quelques bonnes raisons de suspecter l'origine (2). Ils écartèrent de leurs gouvernements les agitateurs, annoncèrent leur intention de réprimer toute velléité de troubles, conservèrent leurs troupes et protégèrent les missionnaires, les convertis et les étrangers.

* * *

Chang-Tché-Tong et Liou-Kouen-Yi conclurent avec les consuls et les généraux étrangers à Shanghaï, une sorte de convention de neutralité. Ils auraient pu et dû jouer un rôle plus important dans les négociations générales, si les puissances n'avaient pas accepté avec une facilité extraordinaire de négocier avec la Cour par l'intermédiaire de gens aussi peu dignes de confiance que le prince Tching et Li-Hong-Tchang.

Le prince Tching est un homme aimable, mais faible, timoré, qui, pendant le siège des légations, eut l'attitude la plus louche. Il avait sous ses ordres les troupes régulières réunies à Pékin. Il les dirigea tour à tour contre les Boxeurs et contre les étrangers, ne portant aux uns et aux autres que des coups incertains, dénués de conviction, laissant publier sous son nom les édits les plus insultants pour les représentants des puissances, ou s'efforçant de les amadouer par la concession d'une sorte de trêve, qui ne mettait en aucune façon fin au siège et aurait scellé le sort de la communauté européenne et de ses défenseurs si les alliés n'étaient pas arrivés à temps.

Li-Hong-Tchang, qui était vice-roi des deux Kouang, au début des troubles, avait d'abord convenu avec Tchang-Tché-Tong et Liou-Kouen-Yi qu'il maintiendrait l'ordre dans sa vice-royauté de Canton, comme ses deux collègues le feraient dans leurs gouvernements de Hankéou et de Nanking. Peu satisfait cependant de ce rôle passif, qui ne convenait pas à l'ambitieuse activité dont était encore tourmentée sa vieillesse, il quitta Canton, se déclarant appelé dans le Nord par un édit impérial. L'histoire aura à discuter l'authenticité de cet édit : d'aucuns prétendent qu'il n'est jamais parti de Pékin et que Li ne se fit aucun scrupule de le fabriquer lui-même pour les besoins de la situation. Il se

(1) Li-Ping-Heng, Mandchou de la province de Feng-tien, était gouverneur du Chan-toung quand les missionnaires allemands y furent massacrés en novembre 1897. L'Allemagne exigea qu'il fût déposé. Li-Ping-Heng est un très honnête homme, au sens chinois. Il a le double défaut, aux yeux des Européens, d'être réactionnaire et ennemi de l'étranger. L'impératrice le chargea, en novembre 1899, d'aller vérifier sur place si les vice-rois Tchang-Tché-Tong et Liou-Kouen-Yi avaient assuré la défense contre les étrangers dans leurs provinces. Il était investi des fonctions et du titre de haut commissaire du Yang-tse et il avait le rang des vice-rois des provinces qu'il devait inspecter. Il arriva en mars 1900 à Outchang, capitale du Hou-pe, et voulut vainement entraîner vers le Nord les troupes du vice-roi Tchang-Tché-Tong. Rappelé à Pékin par les événements de mai et juin, il fut nommé généralissime par l'impératrice à la place de Young-Lou, et débuta par l'exécution de deux membres du Tsong-Li-Yamen, coupables de libéralisme (27 juillet 1900).

(2) Le 21 juin 1900, ils reçurent, du généralissime Young-Lou, un message daté de Pékin, les avisant de ne point tenir compte des décrets qui seraient publiés ultérieurement. L'avertissement ne fut pas perdu. C'est à ce moment que Young-Lou, devenu modéré, essayait de combiner une action avec Tchang-Tché-Tong, Liou-Kouen-Yi, et le gouverneur du Chan-Toung, Yuan-Chih-Kaï. Le directeur général des chemins de fer, Cheng, reçut le 18 juillet une dépêche de Young-Lou, expédiée le 26 juin, par courrier spécial, de Pékin, via Pao-Ting-fou. La situation était critique, les soldats se mutinaient dans les rues. L'empereur, le Tsong-Li-Yamen, le prince Tching et Young-Lou, étaient incapables de diriger les événements. Les maîtres de la situation étaient le prince Tuan, le général Toung-fou-Siang, le vice-roi du Tché-li, You-Lou, et les 15 000 Boxeurs dont disposait ce triumvirat.

rendit à Shanghai, où les représentants des puissances l'accueillirent avec une circonspection qui en disait long sur les idées que leur suggérait le déplacement du vieil homme d'Etat chinois. Il y resta tout juste le temps nécessaire pour voir de quel côté les événements allaient se décider à Pékin. Immédiatement après la délivrance des légations, il se proclama le seul, ou tout au moins le premier négociateur possible et s'embarqua pour Tientsin.

Les amiraux l'arrêtèrent à Takou, et l'y retinrent d'abord, redoutant quelque tour de sa façon. On n'a jamais bien su par quelle influence mystérieuse il put sortir de leurs mains pour aller discuter, avec les ministres des puissances, à peine délivrés des souffrances du siège, les conditions du rétablissement de la paix

A ces deux personnages, Tching et Li, furent adjoints comme négociateurs les deux vice-rois du Yang-tsé ; mais l'édit qui les désignait pour cette tâche ne fut pas appliqué, et ils restèrent des négociateurs *in partibus*. Il est fâcheux qu'ils n'aient jugé opportun d'intervenir que pour prendre parti contre la Russie dans l'affaire de la convention pour la Mandchourie, mais il y aurait déjà une explication suffisante de cette attitude dans le fait que Li-Hong-Tchang s'était fait, auprès de la Cour, l'avocat très zélé de l'entente séparée avec la Russie.

Le vieux Li doit en vouloir cruellement à ses collègues provinciaux de lui avoir valu un tel affront. Rien ne pouvait lui être plus sensible que cet échec dans une négociation entre ses maîtres et la seule puissance qu'il respecte et dont il estime que la Chine doive redouter la colère et rechercher l'amitié.

L'incident est, malgré tout, de peu d'importance. Li reste, aux yeux de la Cour et du peuple, l'homme providentiel, celui qui intervient quand la Chine est en péril d'invasion, celui qui sait parler aux barbares, les arrêter dans leur marche et les décider à se retirer.

Les vice-rois du Yang-tsé, au contraire, qui durant toute la crise ont observé la conduite la plus correcte, gagné l'estime des agents des puissances et des chefs des troupes alliées, préservé le centre de l'empire de la contagion du boxérisme, sauvé du massacre un grand nombre d'existences précieuses, sont exposés à se voir frappés de disgrâce aussitôt que la terreur salutaire des armes occidentales aura cessé de peser sur la coterie mandchoue.

Que si l'impératrice douairière a la sagesse de les maintenir dans leur haute situation, ils seront les chefs du futur mouvement réformateur en Chine, si les événements accomplis doivent susciter en un tel pays, ce qui est encore à expérimenter, l'évolution que les uns attendent comme une des conséquences les plus heureuses des rudes épreuves subies en 1900, tandis que les autres y voient la menace d'un « péril jaune » à notre humble avis complètement chimérique.

***

Pour bien comprendre dans quel esprit ces hauts mandarins chinois se montrent désireux de recourir à la science de l'Occident pour réveiller les facultés intellectuelles un peu endormies de leur race, il faut tenir compte de l'effet qu'a dû produire sur leurs dispositions la série de leçons de choses données à la Chine par la civilisation européenne de 1898 à 1900.

Cette civilisation ne s'est manifestée à eux, durant ces deux années, que par des actes d'une singulière brutalité, inspirés du plus pur mépris des idées de justice et de droit. Toutes les excuses que l'on a pu chercher pour pallier le vrai caractère de la saisie de Kiao-Tchéou par l'Allemagne, en 1898, sont parfaitement vaines. Une grande puissance d'Occident s'est emparée d'un morceau de territoire chinois, sans droit, et parce qu'elle disposait de cette force que donne la science. Il est vraiment remarquable combien peu de protestations ont été soulevées en Europe par un acte d'une violence si arbitraire. La condamnation a été générale, mais plutôt silencieuse ; les moralistes ont pratiqué la fort juste maxime : la parole est d'argent, mais le silence est d'or, ou cette autre, que la parole a été surtout donnée à l'homme pour déguiser ou parer sa pensée.

Au lieu de déclarer tout simplement qu'un vol venait d'être commis, on a composé d'agréables variations sur le caractère fantasque de la politique impériale, sur les caprices du maître, sur son goût pour les manifestations théâtrales ; et, d'ailleurs, pourquoi se montrer plus royaliste que le roi, alors que la Chine avait paru si aisément accepter le coup qui lui était porté, qu'elle avait fait un si brillant accueil au frère de l'empereur, spécialement délégué en Chine pour y faire sanctionner et rendre merveilleusement légal ce que l'aventure avait pu présenter au début d'un peu indélicat !

On a donc passé outre en Europe, mais non en Chine, où, sous le semblant de la résignation officielle, l'effet produit fut très profond, dans le peuple et la Cour.

Le Japon eut à son tour à méditer sur un nouvel exploit de la civilisation occidentale.

En 1895, la Russie et l'Allemagne s'étaient unies pour l'empêcher de conserver Port-Arthur et Wei-hai-Wei, c'est-à-dire la presqu'île de Liao-toung et celle de Chan-toung, considérées comme les portes de Pékin. Le souci de l'intégrité de la Chine ne permettait pas à l'Europe de supporter le maintien de ces positions aux mains des Japonais. Ceux-ci se retirèrent, fort mécontents de se voir arracher le prix de leurs victoires. Trois ans ne s'étaient pas écoulés, que des deux positions, si nécessaires à la sécurité de la Chine, la Russie avait pris l'une, Port-Arthur ; l'Allemagne et l'Angleterre se partageaient l'autre, Kiao-Tchéou et Wei-hai-Wei.

Les Européens estimaient visiblement que ce n'était pas la peine de se gêner avec un pays où le manque absolu de patriotisme et la pusillanimité dans le gouvernement et dans la population permettaient l'acceptation stupidement docile d'un pareil traitement.

Ces faits contribuèrent à rendre plus étroit l'accord entre les Japonais et ceux des Chinois qui ressentaient l'humiliation nationale.

Le mouvement boxer surprit le Japon comme les puissances européennes. A Tokio, les détenteurs du pouvoir décidèrent qu'il convenait de distinguer entre la vraie Chine avec laquelle ils avaient commencé à préparer les évolutions de l'avenir, et une insurrection dont les instigateurs, privés ou officiels, étaient à leurs yeux les pires ennemis de cette vraie Chine.

* * *

On doit se garder d'exagérer les affinités de race des Japonais et des Chinois. Les traits distinctifs des deux nations, moraux, intellectuels, physiques même, accusent de plus grandes différences que l'on n'en peut trouver entre deux nations européennes quelconques.

Le Japon a fait à la Chine des emprunts considérables en art, en littérature et en religion, mais sans jamais perdre son individualité. Il a transformé ce qu'il empruntait, en le marquant de son empreinte propre.

La philosophie de Confucius et le mysticisme bouddhiste ont dû, en s'implantant dans les îles japonaises, s'adapter à l'esprit de la nation, esprit d'entreprise, d'aventure, de vaillance chevaleresque, qui forme un contraste si éclatant avec le pédantisme scolastique et la torpeur morale qui règnent en Chine.

Il reste cependant que les Japonais ont eu des occasions qui ont manqué aux Européens de pénétrer dans les replis intimes de la pensée chinoise, et qu'ils sont évidemment plus aptes que nous à comprendre les particularités de la vie intérieure de ce peuple.

La guerre de 1894-95 a montré avec quelle méthode et quelle persévérance les Japonais avaient entrepris, depuis qu'ils étaient sortis de leur recueillement plus de deux fois séculaire, l'étude, sous toutes les formes possibles, de l'état d'âme chinois. Les Allemands n'étaient assurément pas mieux préparés à la guerre qu'ils firent en 1870, par une connaissance approfondie du pays et des ressources de l'ennemi, que ne le furent les Japonais à la guerre de 1894. Et la paix était à peine conclue que les Japonais reprirent avec plus d'ardeur que jamais leur étude.

La guerre ne rendit d'ailleurs pas plus difficiles les relations entre Japonais et Chinois ; elle les rendit, au contraire, plus aisées en multipliant entre eux les points de contact. C'est à partir de ce moment surtout que les mandarins les plus éclairés, comme Tchang-Tché-Tong, commencèrent à attendre du Japon des avis et des encouragements pour l'œuvre de rénovation intérieure dont la pensée encore confuse s'était emparée de leur esprit.

Vers le milieu de 1898, le marquis Ito avait quitté le pouvoir à Tokio. La politique intérieure lui laissant quelques loisirs, il en profita pour aller rendre visite à l'empereur Kouang-Sou, qui était alors dans le feu de son zèle réformateur. Le célèbre homme d'Etat japonais ne se rendait point à Pékin en simple visiteur de hasard ; il avait une mission, soit que le comte Okouma, son successeur à la présidence du Conseil l'eût envoyé porter la bonne parole libérale aux jeunes conseillers progressistes du souverain de la Chine, ou plus probablement que le Mikado, dont le marquis Ito avait toute la confiance, l'eût chargé de donner des conseils de sagesse et de prudence à cet empereur de vingt-six ans qui rêvait de tout bouleverser en quelques semaines dans une société de trois cent millions d'hommes, la plus routinière du monde, la plus soumise au joug de la tradition.

C'était le marquis Ito qui, trois années auparavant, avait imposé à la Chine le traité de Simonosaki, la convention la plus humiliante à laquelle le Fils du Ciel eût jamais eu à apposer le sceau impérial.

La Cour cependant lui fit l'accueil le plus cordial. Les réformateurs, au zénith de leur courte faveur, l'entourèrent avec empressement, comptant sur son appui. L'impératrice douairière et son entourage mandchou le traitèrent également avec la plus courtoise déférence. Il

fut pendant quelques semaines le « lion » de Pekin.

Il est probable que le coup d'État de septembre lui causa une forte surprise. Il quitta la capitale quelques jours après la mainmise du parti réactionnaire sur l'empereur. Mais il ne retourna pas directement au Japon. Il s'en alla rendre visite aux vice-rois du Yang-tse-Kiang, et eut avec eux de longs entretiens. Le Japon devint l'asile d'un assez grand nombre des réformateurs fugitifs et Tchang-Tché-Tong continua d'envoyer des jeunes gens Chinois étudier à Tokio le secret de l'adaptation de la science occidentale à la vieille civilisation locale.

Le vice-roi de Hankéou, qui avait été pris d'un violent accès de colère à la nouvelle de la signature de la paix à Simonosaki, n'avait cependant pas tardé à comprendre que la haine ne remédie à rien et qu'il y avait mieux à faire pour relever la Chine de l'humiliation que venait de lui infliger le Japon, que de couvrir de malédictions ce pays et ses chefs. C'est la science occidentale qui avait armé le bras du Japon, qui lui avait donné la force avec laquelle il venait de détruire l'armée et la flotte chinoises. Il fallait donc savoir ce qu'était cette science occidentale qui produisait des résultats si merveilleux, et c'est au Japon même qu'il convenait de se livrer à cette étude ; car plus Tchang-Tché-Tong reconnaissait la nécessité d'emprunter aux Occidentaux leur science en même temps que leurs capitaux, plus il était résolu à recommander à ses compatriotes de ne leur rien emprunter d'autre, et de rester avant tout et par-dessus tout Chinois.

Or Tchang-Tché-Tong était assez fin observateur, bien qu'il n'eût jusqu'alors tenu sa connaissance et ses renseignements que de seconde main, pour comprendre que les Japonais, qui avaient su si bien s'assurer tous les avantages que donne la science occidentale, étaient restés absolument Japonais et n'avaient rien perdu des caractéristiques de leur esprit national.

Les Japonais devaient donc être d'excellents modèles pour le genre d'évolution que Tchang-Tché-Tong rêvait de voir s'opérer dans les procédés d'instruction en Chine. Dès 1897, il entra en relations avec le marquis Ito et avec le comte Okouma, et il commença à envoyer de jeunes Chinois s'initier aux études modernes au Japon.

Au moment où éclatèrent les troubles à Tientsin et à Pékin, en 1900, il y avait à Tokio cent cinquante de ces jeunes Chinois, et parmi eux un fils de Tchang-Tché-Tong. Ils durent quitter le Japon ; mais à Yokohama, quand ils s'embarquèrent pour Shanghaï, ils furent accompagnés jusqu'au bateau par un grand nombre de Japonais du haut monde officiel, alors que l'on savait déjà à Tokio que la légation japonaise était incendiée et qu'un de ses membres avait été assassiné. On estimait donc qu'il y avait deux Chines, celle dont les soldats attaquaient en ce moment même les concessions étrangères, et une autre, plus éclairée, gouvernée par des hommes dont le parti mandchou se voyait lui-même obligé de respecter l'autorité, et à laquelle appartenaient ces jeunes gens dont le départ excitait chez leurs hôtes des regrets sincèrement sympathiques.

Les relations entre les Japonais et le parti des sages réformes en Chine ne se bornaient pas à cet envoi de jeunes étudiants aux écoles de Tokio par le vice-roi de Hankéou. Des sociétés de propagande libérale et progressiste, constituées au Japon sous la direction d'hommes éminents dans la vie publique, envoyaient en Chine de véritables missionnaires de réforme, qui, dans les principales villes de l'empire, apportaient le concours de leur expérience et la promesse de l'appui moral des libéraux japonais à tous les Chinois dont l'esprit était travaillé par une idée plus ou moins précise de régénération nationale.

Ces missions étaient organisées par des comités résidant à Yokohama, à Kobe, à Nagasaki, à Hakodate, et elles étaient composées en partie de Chinois ; le recrutement en était préparé à l'aide d'écoles, de journaux et de clubs ou réunions de débats sur les questions politiques. Il s'opérait, dans les provinces du centre et du sud de la Chine, par l'entremise de ces sociétés sino-japonaises, un travail lent et continu de propagation des idées nouvelles, encouragé et soutenu par les vice-rois du Yang-tse.

* * *

Il y a, d'ailleurs, même au Japon où l'on connaît infiniment mieux qu'en aucun pays d'Europe les particularités de la mentalité chinoise, une grande variété d'opinions sur la valeur des éléments de régénération que la Chine est par elle-même capable de développer.

D'après les uns, l'esprit de réforme n'a pas cessé de gagner du terrain en Chine, malgré l'énorme vague de réaction qui a couvert le pays depuis 1898. D'autres disent que Kang-You-Wei n'a été qu'un illuminé, un énergumène, un fantoche, que jamais un mouvement révolution-

naire comme celui qu'il prétendait diriger, ne réussira en Chine, eût-il de nouveau l'appui de l'empereur, comme il l'avait eu en 1898. On répond que les idées qu'a semées cet agitateur n'ont pas toutes été emportées par le vent, que beaucoup commencent à germer et qu'avant peu elles jailliront du sol en pousses nouvelles et puissantes.

Une autre opinion, plus singulière qu'absurde, est que la régénération de la Chine et son acquiescement à l'adoption des méthodes, des sciences et de la civilisation occidentales, seront l'œuvre du parti réactionnaire anti-étranger, comme les grandes réformes libérales ont été inaugurées en Angleterre par les conservateurs, et comme la transformation si soudaine et si complète du Japon en puissance civilisée à la mode européenne, a été accomplie par les hommes mêmes qui jadis avaient été le plus hostiles à toutes les formes d'influence étrangère.

*

Quoi qu'il advienne de ce mouvement réformiste, il est un point sur lequel les vice-rois du Yang-tse n'admettraient aucune hésitation. Ils estiment que la Chine ne peut être sauvée que si on conserve la dynastie actuelle, parce qu'il n'y a rien à mettre à sa place et que, si précaire que soit sa situation, elle a encore, aussi longtemps qu'est maintenue son existence, une réserve considérable d'autorité.

Il paraît à peu près établi que l'impératrice douairière a été plus entraînée par le mouvement boxeur qu'elle ne l'a dirigé. Mais, quelles que soient ses fautes et ses erreurs, un fait remarquable et incontestable est que tous les Chinois, les plus éclairés comme les plus réactionnaires, les vice-rois du Yang-tse comme les chefs mandchous, Young-Lou ou Toung-fou-Siang, ceux qui ont résisté avec une énergie méritoire à la pression du parti étranger comme ceux qui ont le plus fortement exercé cette pression, sont restés absolument fidèles à leur souveraine, ne mettant pas un instant les désastres que son aveuglement a déchaînés sur la Chine en balance avec les services qu'elle a rendus pendant ses quarante années de règne.

En fait, les négociations ont été assez habilement et heureusement menées pour que la Cour ait pu souscrire aux conditions posées sans être irrévocablement humiliée devant le peuple. L'autorité de l'impératrice sortira peut-être un peu diminuée d'une si terrible aventure, mais d'autre part le prestige de l'empereur aura été relevé ; les événements dont il n'a été, comme chacun le sait, que le spectateur involontaire, tendent à lui restituer une partie du pouvoir dont l'impératrice l'avait dépouillé depuis bientôt trois ans.

La puissance impériale en Chine, ayant soutenu victorieusement une tension aussi violente que celle de la crise ouverte en juin 1900, représente une force bien plus grande que ne le supposaient les observateurs européens. Cette force seule maintient en action, au milieu des circonstances les plus extraordinaires, les rouages de cet immense mécanisme. La Cour a été chassée ignominieusement de sa capitale, elle a dû chercher un refuge à mille kilomètres dans l'ouest, passer l'hiver au milieu des plus singulières et des plus humiliantes privations, sans pompe ni étiquette. A Pékin même, la ville interdite a été profanée par les étrangers, les temples ont été souillés, les palais impériaux dévastés ; de hauts fonctionnaires ont dû être dégradés ou décapités sur l'ordre de chefs barbares. Rien n'a ébranlé le solide, traditionnel et respectueux loyalisme de ce peuple.

Tchang-Tché-Tong et Liou-Kouen-Yi ont pu ne tenir aucun compte d'édits inspirés par la coterie mandchoue, répudier toute participation à l'œuvre, jugée par eux néfaste, du boxérisme, conserver par devers eux leurs troupes au lieu de les envoyer à Pékin aider les bandes de Toung-fou-Siang à forcer les légations. Ils ont pu protéger les missionnaires, lès convertis et les Européens dans cinq des plus grandes et des plus riches province de l'empire, adresser aux souverains mémoires sur mémoires auxquels aucune réponse n'a été faite, tenir tête au tout-puissant Li-Hong-Tchang et faire rejeter malgré lui la convention mandchourienne avec la Russie. Mais que l'impératrice, après le départ des étrangers et le retour de la Cour à Pékin, ordonne à ces grands dignitaires, pour lesquels le monde civilisé de l'Occident éprouve une sympathie toute naturelle, d'abandonner le gouvernement de leurs provinces et de rentrer dans le rang, ils obéiront et ne songeront point à former contre la Cour une « Ligue du Bien public » analogue à celle que constituèrent jadis nos grands chefs féodaux contre le roi Louis XI.

AUGUSTE MOIREAU.

LE PONT DES BATAILLES

I

— Passerez-vous le pont aujourd'hui?

— Non, je ne le passerai pas, pas plus aujourd'hui qu'hier ou que demain ; je ne le passerai jamais, jamais, jamais.

— Ne vous vantez pas. Je vous dis que vous le passerez. Vous le passerez, oui, vous le passerez.,.

Il n'y avait pas de jour où ce dialogue ne mît aux prises M. et Mme de Tarbagnac. Le ton seul des deux acteurs lui donnait quelque variété : parfois violent, parfois ironique et mordant, ou bien pincé et pointu. Madame surtout excellait dans l'art d'amener le *pont* sur le *tapis ;* elle se faisait aguichante et frétillante, exquise de grâce et pomponnée d'amabilité pour poser sa question sur un petit air badin : — Passerez-vous le pont aujourd'hui ? — et toutes les fois elle avait le malin plaisir de voir son mari dresser les oreilles comme s'il entendait le bruit du canon, et partir en guerre avec une furie toute française.

Ce pont était tout simplement un monument ridicule que Madame avait fait construire, malgré l'opposition maritale, sur un ruisselet sans conséquence qui traversait leur parc et reflétait gentiment les verdures penchées des grands arbres. Il n'y avait certes pas besoin d'être le colosse de Rhodes pour poser un pied sur chaque rive de l'eau courante, et la nécessité du pont demeurait chose problématique. Cependant il se dressait, formidable, unissant les deux bords en une voûte massive, s'offrant le luxe d'un tablier très cher et d'un parapet compliqué : il semblait qu'on avait fait le ruisseau pour le pont, tant le second dominait le premier en importance.

Vainement le baron de Tarbagnac avait lutté contre son épouse, au cours de plusieurs mois orageux, pour obtenir qu'elle renonçât au pont : Madame tenait à son pont, voulait son pont, ne pensait qu'à son pont, si bien que le pauvre mari, craignant d'en avoir trois, dut en subir au moins un. Il ne pardonna point à sa femme cette obstination, il entrava par des moyens inavouables (il alla jusqu'à payer les ouvriers pour les mettre en grève) les travaux commencés ; il essaya même une nuit de détourner l'eau du ruisseau afin d'ôter au pont sa raison d'être. Rien n'y fit : la baronne redoubla d'astuce et d'énergie et le baron vit un jour, avec une colère concentrée, l'achèvement de l' « ouvrage d'art ». Il aiguisa ses plus fins sarcasmes, effila jusqu'à la cruauté la pointe de ses allusions, afin de tourner en dérision le goût de sa femme triomphante. Celle-ci lui servit une vengeance de sa façon : elle donna un grand dîner d'inauguration.

Les invités se pressèrent, nombreux et prêts aux compliments que la mine du baron leur fit rentrer aussitôt. Le premier qui arriva fut un doux vieillard bénin aux rides souriantes et à la bouche en cœur. Comme il savait l'histoire romaine, il dit complaisamment à M. de Tarbagnac :

— Alors, vous avez construit sur votre Rubicon?

— Moi ! Jamais de la vie ! — répliqua lestement le baron ; — me prenez-vous pour une bête?...

Et le vieillard, interloqué, se tourna vers le sourire de commande de Mme de Tarbagnac.

Puis les commensaux défilèrent successivement. Le baron les accueillit avec sa grâce coutumière ; mais à la moindre allusion au monument de discorde, il se hérissait comme un porc-épic. Les invités rengainèrent les épithètes dont ils pensaient décorer le pont, cause du gala, ne comprenant rien à l'hostilité de leur hôte.

Lorsqu'on eut somptueusement festoyé selon la tradition provinciale, Madame n'eut rien de plus pressé que de conduire ses invités à travers le parc : son mari les suivit en maugréant, pestant et ronchonnant, s'appuyant au bras du petit vieillard conciliant qui désirait se faire pardonner son incartade inconsciente.

Et la caravane parvint ainsi à travers les allées sinueuses du parc plein d'ombre et de mystère, au bord du ruisselet qui pompeusement portait son pont. Madame en fit les honneurs avec une grâce enchanteresse : tout le monde passa le Rubicon avec des cris de joie ; seul le mari demeura sur l'autre rive, retenant impérieusement le petit vieillard prêt à lui échapper afin de flatter la baronne : « — Vous ne poserez pas vos pieds sur cette arche grotesque », — lui dit-il d'une voix basse et autoritaire.

Mais la baronne appelait à grand renfort de paroles aimables le vieil homme qui furtivement s'esbigna des mains du baron, et traversa la passerelle à pas menus et fins. A cette trahison suprême, M. de Tarbagnac ne put retenir un signe de désespoir, tandis que sa femme arrondissait des gestes de triomphe et roucoulait de l'autre côté, écoutant avec de petites minauderies perfides les compliments qu'on lui adressait à l'aise, hors de la présence du mari maussade.

Un instant le baron fut tenté de franchir le pont et d'exhaler sa colère en dispersant les invités de sa voix tonnante ; mais il s'était juré de ne jamais faire à la passerelle l'honneur de ses pieds dédaigneux. Malgré l'âge, il sauta donc le ruisseau, et fut assez malheureux, — on l'est toujours dans ces circonstances-là ! — pour toucher de ses deux talons l'eau qui éclaboussa les robes des dames.

— Maladroit que vous êtes ! s'écria la baronne radieuse ; vous voyez bien que ce pont était nécessaire !...

II

La vie en commun devint pénible et tempêtueuse. Madame avait-elle une visite? Vite elle la conduisait vers le pont : un peu plus elle y aurait installé son boudoir. L'été, elle s'y faisait placer un fauteuil et y demeurait de longues heures à s'ennuyer afin d'ennuyer son mari.

Celui-ci refusait toujours de franchir la petite arche de pierre. Il s'était exercé, comme les lutteurs de la Grèce antique, à sauter les obstacles : maintenant il ne ratait plus son élan et bondissait comme un chamois. Quand, par hasard, il se trouvait avec sa femme au bord du ruisseau, tandis qu'elle stationnait sur le pont, il sautait à diverses reprises et de diverses façons, avec élan, sans élan, à pieds joints et même sur un pied.

— Qu'avez-vous à bondir ainsi ? lui criait sa femme vexée.

— Je constate l'utilité de votre pont, répondait-il, caustique.

Lorsque le baron recevait quelque personne ignorante de ses luttes navales avec la baronne, il la conduisait dans le parc, l'obligeait à sauter le ruisseau et lui faisait un discours violent contre la stupidité de ce pont ridicule, puis lorsqu'il l'avait ainsi mis au point, il retenait son hôte à déjeuner. Là, très insidieusement, il amenait la conversation sur la passerelle, et l'invité, tombant dans le panneau, déblatérait à souhait contre le petit monument qui gâtait l'harmonie du feuillage et des eaux : il ne s'arrêtait qu'en s'apercevant de la figure sévère et sèche de la baronne. Et le baron se frottait les mains, ravi de son stratagème.

Il n'avait cependant pas toujours le dessus dans les combats conjugaux. Un jour que la dispute s'était envenimée, Madame lui décocha en manière de conclusion un : « Vous êtes un sauteur ! » qui lui ferma le bec pour quelque temps.

Les plus à plaindre parmi ces débats étaient leurs hôtes. Invariablement la causerie en venait au pont, le *pont des batailles*, comme on l'avait surnommé dans les environs, car il avait entendu plus d'orages que son confrère de Venise n'avait ouï de soupirs. Les plus braves détournaient savamment la conversation, désireux de ne pas prendre parti. Mais l'un ou l'autre des irascibles conjoints ramenait les fuyards l'épée dans les reins : bon gré, mal gré, il fallait opiner pour ou contre le pont ; on était d'un camp ou de l'autre, on ne pouvait rester neutre.

Il y en avait qui louvoyaient :

— Mon Dieu, Madame, disait l'un, je ne dis pas que ce pont ne soit pas utile...

Et comme les sourcils du baron se hérissaient, il ajoutait :

— Mais peut-être, cependant...

Les indécis faisaient donc une large consommation de *peut-être, il me semble, on pourrait objecter, je ne veux rien affirmer*. Mais ils n'aboutissaient qu'au dédain de M. et Mme de Tarbagnac, en quête d'alliés vigoureux et non de phrases irrésolues.

D'autres changeaient d'avis selon qu'ils avaient besoin du mari ou de la femme pour leurs affaires personnelles. Quand on avait une fille à marier, la baronne étant d'une intrigue précieuse, on déclarait le pont magnifique et indiscutablement nécessaire. Si l'on avait une difficulté de bornage ou de droit de chasse, le baron n'étant pas un voisin commode, le pont devenait aussitôt d'une flagrante inutilité, d'un goût fort contestable. Et lorsque ainsi l'on passait d'un camp dans l'autre, on était sûr d'un bon accueil, le mari ou la femme étant heureux d'affaiblir le parti adverse.

Les domestiques eux-mêmes prenaient part au combat. Jean, le cocher, s'était dès le premier jour carrément déclaré contre le pont : il était d'ailleurs très paresseux et Madame avait eu l'audace de vouloir l'y faire travailler. Marianne, la cuisinière, avait été d'abord du même avis ; mais Madame lui ayant augmenté ses gages, sans s'embarrasser du changement elle défendit aussitôt ce même pont que jadis elle invectivait en un répertoire de grasses épithètes. Monsieur fut particulièrement sensible à cette défection, car depuis lors Marianne ne lui confectionna plus ses plats favoris. La femme de chambre étant pour Madame, le valet de chambre en fit autant par amour. Quant au jardinier, furieux d'avoir vu changer quelque chose au parc dont il avait l'habitude, il était le plus solide adversaire de la construction nouvelle.

Et le *pont des batailles* dressait toujours sur les eaux paresseuses du ruisseau sa niaise indifférence, ignorant des tournois féroces qui se livraient en son honneur.

III

La bataille dura dix ans sans trêve ni merci. L'âge ne calma point l'ardeur des combattants qui s'aigrirent et se dirent des choses de plus en plus désagréables.

Un jour, le pont croula en partie : il avait été édifié à la hâte dans un but de querelle domestique. Le baron s'en vint au déjeuner, triomphant et égrillard :

— J'espère que vous allez *le* laisser tranquille, dit-il à son épouse : car aucun d'eux ne prenait plus la peine de désigner plus clairement le monument qui hantait leurs cervelles opiniâtres.

— Je le réparerai aujourd'hui même, fit-elle.

— Vous ne le réparerez pas.

— Je le réparerai.

— Non.

— Si.

— Non.

— Si! si! si! si!

Monsieur perdit patience, prit sa serviette et fit le geste, — le geste seulement, — de la lancer, à travers la table, à la figure de Madame. Madame eut une crise de nerfs et le pont fut réparé.

Le baron en mourut : il était d'ailleurs déjà vieux et avait une maladie de cœur. Comme il sentait la mort venir, il murmura doucement à sa femme, en clignant des yeux avec malice : « Je ne l'ai pourtant jamais traversé!... » Et la baronne dut se dominer pour ne pas faire une scène au moribond.

Le jour des funérailles, craignant que les porteurs ne suivissent la route ordinaire, elle rectifia le parcours et ordonna de prendre par le pont. Entre ses dents elle ajouta :

— Il n'a pas voulu *le* passer vivant; il *le* passera mort!

Henry Bordeaux.

LA DAUPHINE ET LA GUERRE DE SEPT ANS (1)

Jusqu'en 1756 Marie-Josèphe de Saxe, dauphine, femme du fils unique de Louis XV ne joua aucun rôle important à la cour. Elle était arrivée en France, environ dix années auparavant, pour épouser le dauphin, et peu à peu elle s'était fait aimer et apprécier par le roi d'abord et ensuite par son mari ; ses qualités de cœur et d'esprit reconnues, on avait oublié qu'elle n'était qu'un « joli laideron ». Elle avait assuré la succession au trône par les naissances du duc de Bourgogne, du duc de Berry (Louis XVI) et du comte de Provence (Louis XVIII). Sa popularité était très grande et le mot du marquis de Souvré résumait bien l'opinion favorable qu'on s'était faite de cette princesse gracieuse et bonne : « On ne doit plus prendre les femmes qu'en Saxe, et quand il n'y en aura point, je les ferai plutôt faire en porcelaine pour en avoir une de ce pays-là ; les Saxonnes doivent servir d'exemple à toutes les femmes de l'univers. »

Mais en avril 1756, alors que va éclater la guerre de Sept Ans, la dauphine, bien contre son gré, est mêlée directement aux affaires de l'État. Son père, Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, se trouve dans la position la plus critique. Frédéric II, sans crier gare, envahit l'électorat qu'il traite en pays vassal, prenant possession des villes, des forteresses, levant des contributions de la façon la plus arbitraire. Les caisses publiques sont saisies et confisquées, la population est rançonnée, on lui enlève pain, provisions, fourrages ; il faut que tout cède aux exigences du roi de Prusse.

Frédéric, tout en pillant ainsi la Saxe, accable Auguste III de protestations d'amitié, il l'assure de sa bienveillance, il déclare qu'il ménagera ses domaines et n'aura que des égards pour la famille d'un « grand prince » qu'il estime. Il n'en veut qu'aux Autrichiens, il prend simplement le chemin le plus court pour arriver en Bohême ; c'est pour aller combattre ses ennemis qu'il se fraye un passage à travers la Saxe — *transitus innoxius* (passage inoffensif) — suivant l'expression diplomatique dont il se sert. « La cour de Vienne, écrit Frédéric, a cru trouver le moment favorable pour mettre en exécution des desseins que depuis longtemps elle couvait contre moi... Ce n'est ni la cupidité, ni l'ambition qui dirigent mes démarches, mais la protection que je dois à mes peuples, et la nécessité de prévenir des complots qui deviendraient plus dangereux de jour en jour, si l'épée ne tranchait ce nœud gordien. »

Brühl, le premier ministre d'Auguste, n'a rien prévu, la cour de Saxe est en désarroi ; on ne sait comment se protéger contre cette tempête qui s'élève tout à coup et surprend roi et diplomates dans leur indolence. Les finasseries épistolaires, voilà le recours de Brühl ; espérant gagner du temps il ferraille pour reprendre haleine ; mais Frédéric ne veut pas entendre raison, il reste inébranlable ; il voit qu'il est « plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre ».

On ne songe même pas à la résistance ; l'armée électorale abandonne Dresde et se rassemble à la hâte au camp de Pirna, fuyant un adversaire dont les forces sont, il faut le dire, quatre ou cinq fois supérieures ; le roi de Pologne va s'enfermer au quartier général de Struppen, dans l'attente des événements ; il compte sur les négociations entamées par les soins de Brühl, et demeure inactif au milieu de ses soldats. La reine, Marie-Josèphe, archiduchesse d'Autriche, reste seule dans son palais de Dresde, au poste d'honneur, avec les princesses, ses filles.

Telles sont les nouvelles qui, coup sur coup, arrivent à Versailles où chacun tâche de consoler la dauphine au milieu de ses craintes et de ses désespoirs. Auguste envoie à Louis XV un ambassadeur extraordinaire, le général de Fontenay, qui vient implorer le secours de la France. Rouillé, ministre des Affaires

(1) Sources : Archives royales de Saxe, *Relations des ambassadeurs de Saxe en France*. — *Geheimnisse des Sächsischen Cabinets*, 2 vol. Stuttgard, 1866. — Archives de l'Aube, *Papiers du prince Xavier de Saxe*. — Archives des Affaires étrangères, *Relations des ambassadeurs de France en Saxe*, etc. Ces pages sont extraites d'une étude qui paraitra dans quelques mois sous le titre de : La Mère des Trois derniers Bourbons, *Marie-Josèphe de Saxe et la Cour de Louis XV* (1747-[illegible]).

étrangères, avait plus de bonne volonté que d'influence réelle ; il ne fait tout d'abord que des promesses vagues à Fontenay. En somme il plaint beaucoup la dauphine, mais au point de vue politique il se montre assez indifférent au malheur qui accable Auguste III. Cependant les dépêches de Dresde et de Struppen continuent à être très alarmantes ; l'émoi est à son comble lorsqu'on apprend que la reine de Pologne a subi des affronts odieux de la part de Frédéric.

Dans une lettre du 1er septembre 1756 le roi de Prusse avait dit à Auguste qu'il le plaignait de se livrer aux conseils d'un homme dont les mauvaises intentions étaient évidentes et dont il pourrait prouver les « noirs complots, papiers sur table ». Il s'agissait de Brühl et de ses sentiments anti-prussiens bien connus à la cour de Berlin. Frédéric possédait depuis longtemps les copies des traités signés par Auguste et des dépêches écrites par ses ambassadeurs auprès des cours étrangères. Ces pièces, au dire de Frédéric, justifiaient toute sa conduite, il avouait pourtant qu'il ne pouvait tirer parti de ces documents ; s'il les avait publiés, les Saxons les auraient fait passer pour des faux. Aussi fut-il obligé, tel est son propre langage, « d'avoir recours aux pièces originales qui se trouvaient encore aux archives de Dresde ».

C'est ici que se place l'épisode le plus ignominieux de ce prétendu *transitus innoxius*. Frédéric donne l'ordre de saisir les papiers d'État qui étaient emballés et prêts à être envoyés en Pologne. Ils sont sous la garde de la reine, mais tout doit céder devant la volonté de l'envahisseur, même le courage et l'énergie d'une femme qui, simplement entourée de quelques gardes suisses, ne peut rien contre la soldatesque prussienne.

Le 9 septembre la reine voit arriver au château, à la porte de la chancellerie secrète, trois patrouilles ennemies ; elle apprend que Wangenheim, commandant des grenadiers de Frédéric II, est chargé par son maître de veiller à ce qu'aucun papier ne sorte du palais ; s'il trouve la moindre résistance, toutes les issues du château seront gardées. La reine répond à l'envoyé du roi de Prusse qu'elle va faire apposer le sceau royal sur les portes du cabinet secret. Wangenheim accepte cette mesure pour le moment, bien qu'il doive, par ordre, réclamer les clefs mêmes des archives ; il déclare grossièrement que la garantie pourrait bien être insuffisante, et il exige que son sceau à lui soit aussi apposé sur les portes. Le lendemain, dès sept heures du matin, Wangenheim revient ; il fait dire à la reine que, le roi de Prusse ayant besoin de certains papiers déposés aux archives, il faut qu'il y pénètre malgré le sceau qui en protège l'entrée. La reine sort inopinément de la chapelle où elle venait d'entendre la messe. Elle marche droit à la porte et demande à Wangenheim s'il osera user de violence envers elle. Le commandant proteste de son intention de respecter la majesté royale, mais il a des ordres précis, la « reine doit laisser faire ce qu'elle ne peut empêcher ».

La reine se retire : après de longs pourparlers auxquels prend part le général de Wylich, commandant prussien de la place de Dresde, un des chambellans saxons, Biernacki, brise le sceau royal qui ferme la porte des archives. Reste la question des clefs. On les fait demander à la reine, elle répond qu'elle les a égarées et qu'elle n'est pas d'humeur à les chercher. Les Prussiens passent outre, pénètrent dans le cabinet secret ; aidés de Martini, serrurier de la Cour, ils forcent les armoires ; vers sept heures du soir on les voit emporter d'énormes liasses de papiers qui remplissent trois gros sacs de toile. Frédéric aura de quoi confondre Brühl.

Cet événement est bien connu : si nous l'avons raconté après tant d'autres, c'est que l'on a toujours exagéré la rudesse des Prussiens et la violence qu'ils exercèrent sur la reine. Il ne s'agit pas de défendre ou d'atténuer la conduite inqualifiable des agents de Frédéric, et de Frédéric lui-même, mais il importe de présenter les faits sous leur véritable jour. Or, l'auteur des *Secrets du cabinet saxon*, le comte de Vitzhum, à qui nous avons emprunté ce récit, ne saurait être accusé de partialité envers Frédéric, puisqu'il était Saxon, et pourtant la narration qu'il fait de cette scène célèbre ne renferme aucun des détails par trop dramatiques dont les historiens se sont plu à agrémenter cet épisode. La reine ne s'assit pas sur le coffre où étaient les papiers diplomatiques, comme l'affirme Michelet, il ne fallut pas la faire lever de force, etc. Les choses se passèrent plus simplement, on le voit ; du reste, la lutte, pour morale qu'elle fut, n'en fut pas moins violente.

En France on était révolté de la conduite du roi de Prusse. La Dauphine, à qui l'on ne peut cacher cette grave nouvelle, verse d'abondantes larmes qui sont tournées en dérision par Frédéric ; on s'en servit, dit-il, « pour émouvoir la compassion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne ».

Marie-Josèphe vit dans une continuelle agitation, elle ne songe qu'à ses parents. Elle est enceinte, l'on redoute un accident, et non sans raison, car les courriers se succèdent apportant de navrantes dépêches. Après la violation des archives ce fut la bataille de Lowositz (1er octobre), où Prussiens et Autrichiens luttent pendant huit heures, la journée reste indécise, les Autrichiens gardent leurs positions, mais ils ne réussissent pas à joindre les Saxons. Puis vient la capitulation d'Auguste ; il se rend avec toute son armée (16 octobre) et part pour

Varsovie, laissant la reine à Dresde où elle veut rester vaillamment, malgré tout ce qui l'attend encore d'affronts et d'avanies.

La dauphine ne pleure plus; elle agit; désolée du peu de succès des démarches qu'elle ne cesse de faire auprès des ministres, elle se décide à écrire à Louis XV la lettre « la plus touchante ». Elle lui dépeint encore une fois la triste situation du roi, son père, le prie de n'écouter que son bon cœur, de ne pas se laisser détourner des excellentes dispositions qu'il avait eues au commencement de l'équipée du roi de Prusse; elle fait appel à des arguments politiques, aux garanties qu'offrent à la Saxe les traités de Westphalie et d'Aix-la-Chapelle : enfin elle termine en invoquant les devoirs de l'amitié, et en parlant de la gloire dont se couvrira le roi de France s'il vient au secours des opprimés.

A cet intérêt de famille les ministres opposent l'intérêt de l'État. Néanmoins la rupture avec la Prusse est décidée; Knyfhausen, ambassadeur de Frédéric, est prié de ne plus se présenter à la cour; le marquis de Valori, ministre de France à Berlin, est rappelé. Tout un parti que mène le marquise de Pompadour est favorable à la guerre. Pour la première fois la favorite et la dauphine ont les mêmes désirs, les mêmes ambitions, bien que les motifs soient tout à fait différents; toutefois on hésite encore, l'hiver approche, le moment ne paraît pas propice, et les malheureuses finances sont dans un état déplorable. Marie-Josèphe, malgré les bonnes intentions de Louis XV, ne réussit pas comme elle le souhaiterait. « Nos malheurs, écrit-elle au comte de Wackerbarth-Salmour, m'ont tellement accablée que je puis dire que je n'ai presque pas le temps de penser. Le désir de pouvoir être utile en quelque chose à mon cher papa, à maman, et à mon pays, fait que je passe mes journées à parler, à écrire, ou à réfléchir au moyen de les servir; s'il ne fallait que mon sang pour les retirer d'un malheur où un barbare les plonge, je le verserais avec plaisir. Vous me connaissez dès mon enfance, ainsi vous pouvez juger de ce que je sens, de ce je voudrais pouvoir faire et de ce que je souffre. Mais j'ai mis toute ma confiance en Dieu, j'espère qu'il ne nous abandonnera pas... (25 novembre 1756). »

Au début du printemps de l'année suivante le maréchal d'Estrées, qui a obtenu le commandement de l'armée, arrive à Wesel où sont réunis 100 000 hommes prêts à soutenir les troupes autrichiennes contre le roi de Prusse. En attendant ils pourchassent le duc de Cumberland et marchent à la conquête du Hanovre. Ils remportent la victoire de Hastenbock (26 juillet) et c'est pour la dauphine une grande joie. « Que la Saxe, écrit-elle à Bernis, est heureuse d'avoir un protecteur tel que le Roi! Elle vous devra aussi de la reconnaissance... Ma tête est bouleversée... je crois que toutes les lettres que j'ai écrites depuis que je sais la nouvelle n'ont pas le sens commun. »

D'Estrées vient de faire ses preuves, et c'est le moment que l'on choisit pour l'obliger à se démettre de ses fonctions en faveur du duc de Richelieu. Les cabales de Versailles annulent ces premiers succès; il n'est pas de spectacle plus triste que ces intrigues de grands seigneurs, futiles comme Clermont, incapables comme Soubise, à qui l'on confie tour à tour le sort de milliers d'hommes. On va comme à plaisir au-devant des désastres. C'est à cette époque que fut publiée une estampe qui représente le maréchal d'Estrées fouettant Cumberland avec une branche de laurier dont Richelieu ramasse les feuilles.

La situation était belle pourtant. De toutes parts Frédéric était cerné par les alliés de l'Impératrice-Reine et le seul soutien du roi de Prusse était Cumberland qui bientôt abandonnera pour un moment la partie. Avant même la journée de Rastenbeck, Frédéric songe à rendre les armes : il s'adresse à sa sœur bien-aimée, la margrave de Bayreuth, pour qu'elle lui serve d'intermédiaire auprès de la cour de Louis XV. La margrave accepte cette mission, elle propose à son frère d'envoyer à Versailles un gentilhomme français, attaché à sa personne, M. de Mirabeau. « Puisque vous voulez vous charger du grand ouvrage de la paix, écrit Frédéric, je vous supplie de vouloir envoyer M. de Mirabeau en France. Je me chargerai volontiers de la dépense, Il pourra offrir jusqu'à 500 000 écus à la favorite pour sa part, et il pourra pousser ses offres beaucoup au delà, si en même temps on pouvait l'engager à nous procurer quelques avantages. Vous sentez tous les ménagements dont j'ai besoin dans cette affaire, et combien peu j'y dois paraître; le moindre vent qu'on en aurait en Angleterre pourrait tout perdre. » Ce n'était pas la plume à la main que Frédéric devait réussir. Il trouvera le moyen de faire face à toutes les difficultés; les menées des généraux français ne seront pas étrangères aux sanglantes représailles qui se préparent. Richelieu accumule fautes sur fautes, il signe à lui tout seul la convention de Closter-Seven, hautement désapprouvée à Versailles; il semble aller au secours de Soubise alors qu'il n'a qu'un but : faire échouer son rival; il excède ses troupes par des marches forcées et décourage ses soldats.

Le lion qu'entourent ces ennemis pleins de mollesse profite de l'occasion et, le 5 novembre, gagne la bataille de Rosbach. La Dauphine a des remords en voyant les résultats de cette guerre qu'elle a tant souhaitée. Elle fait part à Fontenay de son chagrin en une lettre vraiment admirable : « Nos malheurs sont affreux; je les sens dans toute leur étendue. Je serais bien heureuse si j'avais autant de vertu et de

courage que vous m'en croyez, mais malheureusement vous vous trompez sur cet article. Malgré toute ma bonne volonté, mon zèle et mon tendre attachement pour tous les miens, je sens tous les jours davantage combien je leur suis peu utile, et peut-être même leur suis-je nuisible. Je ne suis point faite pour les affaires de cette espèce : elles sont au-dessus de ma portée et ne conviennent point à une femme. Si jusqu'à présent j'ai osé m'en mêler, vous savez que la seule espérance d'être utile à ma trop malheureuse famille m'y a portée, malgré la répugnance que j'ai de me mêler de ce que je sens fort bien qui ne me convient pas. Je vous ai demandé plusieurs fois de me délivrer de ce fardeau; vous m'avez retenue en me faisant croire que j'étais utile à mon père, mais enfin je vois que je ne suis rien moins qu'utile aux intérêts de mon père. Je me meurs de chagrin et voilà tout le fruit que vous en retirerez. Je vous demande donc en grâce de me permettre de ne plus me mêler d'affaires pour lesquelles je ne suis pas faite. Ma tendresse et mon respect pour tout ce qui m'appartient ne changera jamais; mon sang, s'il leur était utile, serait versé avec plaisir, mais je ne puis soutenir l'horreur d'être haïe de tout ce que j'aime le mieux au monde. »

Quelques jours après, un nouveau coup vient frapper la dauphine. Sa mère meurt subitement à Dresde le 17 novembre 1757. Les avanies que Frédéric avait fait subir à cette malheureuse reine étaient certainement la cause de sa mort. Il venait de lui défendre de se promener en dehors de l'enceinte de la vieille ville et avait fait tirer des salves d'artillerie en l'honneur de la bataille de Rosbach, sous les fenêtres mêmes du palais royal.

Fontenay est chargé d'annoncer ce deuil à la cour; il voit d'abord le roi et le dauphin. Ce dernier va immédiatement chez Marie-Josèphe qui était dans son oratoire. Il lui dit avec un visage bouleversé qu'il est en peine de la santé de la reine, sa mère. Elle ne répond rien, pleure et ne fait pas la moindre question. Peu après, Marie Leszczynska vient la voir et lui adresse quelques paroles de consolation.

— Ma chère maman, lui dit la dauphine, priez Dieu pour ma pauvre mère.

Quand Louis XV arriva à son tour, elle ne lui fit pas plus de questions qu'aux autres. Ils sortirent pour aller à la messe et avouèrent à Fontenay qu'ils n'avaient pas eu la force d'annoncer à Marie-Josèphe la perte cruelle qu'elle avait faite.

La dauphine n'était pas en état d'aller à la chapelle; elle entendit la messe dans son appartement. Lorsque le service divin fut achevé, elle appela une de ses femmes et lui donna de l'argent pour qu'elle fît prier pour le repos de l'âme de sa mère. Quand son mari revint, il la trouva un livre à la main et lui demanda ce qu'elle lisait.

— L'Office des morts, répondit-elle.

Il vit très bien qu'elle ne doutait plus de son malheur et donna l'ordre qu'on annonçât l'ambassadeur de Saxe. La dauphine le fit entrer sur-le-champ. Fontenay lui remit les lettres, elle les lut. Le dauphin était présent; elle lui dit qu'au premier mot qu'il avait proféré, elle avait compris que sa mère n'était plus. La famille royale rentre bientôt, la reine embrasse sa belle-fille en fondant en larmes; le roi, l'infante, duchesse de Parme, alors en séjour à Versailles, et Mesdames témoignent aussi toute leur tendresse et leur affliction à la dauphine. La scène est déchirante; de temps en temps, les sanglots sont entrecoupés par cette exclamation de Marie-Josèphe : « Ah! qu'elle est heureuse! »

Morte, la reine de Pologne ne fut pas plus respectée de Frédéric qu'elle ne l'avait été durant sa vie. « On me mande de Dresde, écrit-il à son frère Henri, que la reine de Pologne était morte d'un catarrhe suffocatif. Cela ne me fait ni chaud ni froid. »

La guerre se continue, navrante. On remplace Richelieu par Clermont, Clermont par Contades; après Rosbach, vient Creveld. Fleming, ambassadeur de Saxe à la cour de Vienne, s'en prend à la dauphine de tous ces désastres. « Plût au ciel, écrit-elle à Fontenay, le 15 juillet 1758, que par mon inaction je fusse la seule coupable des malheurs que nous éprouvons! Si le comte de Fleming voyait l'excès des douleurs dont mon cœur est incessamment la proie, il verrait aisément que ce n'est pas faute de sollicitations et de représentations que l'armée n'a pas de chefs... Ma mère a déjà été victime de cette guerre. Sa malheureuse fille résiste à tous ces maux et peut-être que ceux que j'éprouve sont encore plus vifs que les siens. Je n'ai pour les dépeindre qu'un mot à dire : je suis également bonne Française, et bonne Saxonne. »

Voici cependant une bonne journée, celle de Lutzelberg (10 octobre 1758.) « Je nage dans la joie, écrit Marie-Josèphe au cardinal de Luynes, M. de Soubise a gagné une bataille entre Cassel et Munden, dont je vous envoie le détail que mon frère (le comte de Lusace) m'a écrit le soir même; et voilà ce qui met le comble à ma joie, c'est que mon frère s'y soit trouvé et s'en soit tiré heureusement. » De son côté l'armée autrichienne, commandée par le maréchal Daun, gagnait à Hoch-Kirchen (14 octobre) une sérieuse victoire.

Mais Bernis, alors ministre des Affaires étrangères, prêche la paix; il déclare que la tâche est au-dessus de ses forces, que sa santé est altérée; en novembre il se démet de ses fonctions au grand désappointement de la dauphine. Il est remplacé par le comte

de Stainville, récemment créé duc de Choiseul, ambassadeur de France auprès de la cour de Vienne. Les sentiments de ce ministre ne paraissent pas très favorables à la politique saxonne que Bernis, après bien des hésitations, avait défendue de tout son pouvoir. Fontenay ne tardera pas à se plaindre du ton sec de Choiseul.

Le départ de Bernis, qui servait d'intermédiaire entre la dauphine, le roi et la marquise, change la face des choses et amène un rapprochement forcé avec Mme de Pompadour sans laquelle on ne peut rien. Le dauphin lui-même consent à la voir.

Vers la fin de novembre le comte de Lusace vient passer quelque temps à Versailles; profitant des bonnes dispositions de la marquise, Brühl charge ce prince d'une mission délicate : « Sa Majesté (le roi de Pologne), dit-il, souhaite que V. A. R. cherche une occasion favorable de parler seul à cette dame pour lui témoigner le plus obligeamment possible la confiance que le Roi met dans son affection et la prier de continuer à appuyer ses intérêts auprès du Roi très Chrétien. V. A. R. n'aura garde de rien dire à qui que ce soit de cette démarche qui pourrait ne pas plaire partout, mais que la politique et l'avancement des intérêts du Roi exigent. »

Le comte de Lusace est fort empressé à faire sa cour à la marquise. Il n'était pas, certes, très influent, mais Mme de Pompadour voyait en lui le fils d'un roi et, bien qu'il n'eût ni bonne mine, ni tournure élégante, elle n'en était pas moins flattée de recueillir des hommages princiers ; en mettant au service du comte de Lusace sa puissante protection elle flattait le parti dévot, c'est-à-dire la reine, Mesdames et le dauphin ; la marquise, on le sait, ne désespérait pas d'amadouer ses plus farouches ennemis.

Au moment où Brühl donnait au frère de la dauphine ces instructions confidentielles, un nouveau traité d'alliance offensive et défensive se signait avec l'Autriche. C'était le premier gage de dévouement que Choiseul donnait au roi. C'était aussi, par contre-coup, faire le jeu de Brühl qui attendait tout des représailles. Frédéric venait de se venger de ses défaites en donnant l'ordre d'incendier les faubourgs de Dresde, et le 20 novembre il s'était installé au château royal dans les appartements d'Auguste III. La guerre seule pouvait délivrer la Saxe et la sauver des violences et des exactions dont encore une fois elle était menacée. Il est décidé, en conseil, que le corps de troupes saxonnes sera augmenté et une nouvelle convention est signée avec Auguste III. C'était là une preuve de l'influence de la dauphine. Le maréchal de Broglie remporte la victoire de Bergen (13 avril 1759), Minden est pris le 9 juillet, mais bientôt abandonné par Contades. Cette défaite à l'heure où l'on pouvait espérer voir le commencement d'une période plus heureuse fut un coup terrible.

Cependant Brühl et Choiseul se disputent et accablent la dauphine de leurs plaintes respectives. Ils auraient pu mieux choisir leur moment. Choiseul non seulement combat les idées politiques de Brühl, il s'attaque à la vie intime d'Auguste III et de son ministre. On apprend à Versailles que le roi de Pologne continue à entretenir une troupe d'opéra pendant cette guerre pour lequelle la cour de France fait de si grands sacrifices au profit du plus indolent de ses alliés.

Choiseul récrimine. On apprend aussi que Brühl construit un palais à Varsovie beaucoup plus beau que celui de son maître. Choiseul est furieux. Il n'entend pas qu'on dilapide ainsi les finances. Brühl se défend : l'opéra est l'unique délassement du roi qui passe ses journées dans la plus triste solitude. Les dépenses de ce spectacle ne sont pas si grandes qu'elles ne puissent être prélevées sur les revenus particuliers d'Auguste. Enfin, les subsides accordés par Louis XV ont été exclusivement réservés aux membres de la famille royale qui résident à Dresde : à Varsovie on n'a jamais reçu un sol. Quant au palais — Brühl dit : *ma maison* — le ministre en prend à son aise, cela ne regarde pas le duc de Choiseul, et la supposition que fait ce dernier en insinuant que Brühl emploie les subsides à son propre usage est également gratuite et odieuse. Brühl met la question sur le tapis diplomatique et charge Durand, ministre de France à Varsovie, de faire comprendre au duc de Choiseul que ses propos sont trop vifs ; dans sa longue dépêche à Fontenay, il ne peut se défendre de lancer la flèche du Parthe, il dit en terminant : « Le roi de Pologne ne s'accorde pas les distractions des autres princes, il dîne seul, ne soupe jamais, ne joue pas et n'a aucune maîtresse. » Il est à supposer que Fontenay garda pour lui seul ces impertinences, quelque justifiées qu'elles fussent.

Une victoire de Daun qui fait mettre bas les armes à 12 000 Prussiens campés à Maxen, près de Pirna (20 novembre), calme un peu la mauvaise humeur de Brühl et distrait la dauphine des jérémiades ministérielles. En 1760 la Saxe commence à être évacuée ; les Russes, alliés à l'Autriche, entrent à Berlin ; on est heureux... pour peu de temps, hélas ! La fatale journée de Torgau prive les Saxons de tous les avantages qu'ils avaient obtenus : l'armée de Marie-Thérèse est entièrement défaite, 13 000 soldats de Frédéric sont tués, blessés ou faits prisonniers. La bataille fut opiniâtrément disputée de part et d'autre ; cet acharnement coûta 20 000 hommes aux Impériaux dont 8 000 prisonniers. La paix que l'on désire en France et que l'on craint à Varsovie est

encore éloignée. Les armées autrichiennes et françaises, dans la campagne de 1761-1762 semblent enfin avoir l'avantage. Le prince Henri de Prusse va être délogé des montagnes de Saxe, Frédéric abandonnera Schweidnitz à ses ennemis, le prince de Wurtemberg perdra la ville de Colberg. La Prusse est aux abois, suivant l'expression même du Roi-historien, lorsque tout à coup meurt la czarine Élisabeth (5 janvier 1762). Cette catastrophe a pour conséquence immédiate la cessation des hostilités de la part des Russes ; ils se réconcilient avec les Prussiens et sauvent Frédéric dont le royaume « se relève par la mort d'une femme, et se soutient par le secours de la puissance qui avait été la plus animée à sa perte... A quoi tiennent les choses humaines ? Les plus petits ressorts influent sur le destin des empires et le changent (1) ! »

Quand le successeur d'Élisabeth, son neveu Pierre III, comme don de joyeux avènement se jette dans les bras de Frédéric, on comprend enfin à Versailles qu'il est inutile de poursuivre les hostilités. On est très découragé de la défection du czar ; on désire la paix, malgré l'infériorité dans laquelle où se trouve : la France n'avait retiré aucun avantage de son union avec l'Autriche, et tandis que nos armées étaient occupées de cette guerre continentale, notre marine était décimée par les Anglais, les négociations commerciales étaient compromises, les colonies perdues ; Marie-Thérèse, de son côté, devait renoncer à la Silésie ; personne n'était satisfait, et comme il était impossible de continuer la guerre, tous faisaient des vœux pour le rétablissement de la paix, quelque humiliante qu'elle fût.

Le 3 novembre 1762 furent signés à Fontainebleau les préliminaires des traités de Paris et d'Hubertsbourg par Jean, duc et comte de Bedford, par Don Jérôme Grimaldi et par César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin. C'était la fin de cette malheureuse guerre de Sept Ans. L'Angleterre voyait ses colonies d'Amérique, d'Afrique, des Indes, augmentées au détriment de la France et de l'Espagne ; les puissances continentales, appauvries et décimées, avaient lutté sans honneur et sans profit et avaient assuré à la Prusse une place prépondérante en Europe.

Cette paix, disait Louis XV à Tercier, n'est ni bonne, ni glorieuse, personne ne le sent mieux que moi, mais « elle ne pouvait être meilleure et je vous réponds que si nous avions continué la guerre, nous en aurions fait une pire l'année prochaine. »

C'était un aveu d'impuissance, une triste constatation de la faiblesse d'un gouvernement désemparé. Pour se consoler, la cour reprit ses habitudes ; ce ne furent que spectacles et divertissements ; le calme ramenait les Ris et les Grâces, et cette paix honteuse fut le prétexte de danses nouvelles et inédites.

Chez la maréchale de Duras il se donna un bal auquel assistèrent le dauphin, la dauphine et Mesdames. On organisa un quadrille tout d'actualité. Il était composé de quatre paires qui représentaient la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne. La première dansa une courante, la seconde une sarabande, la troisième une anglaise, la quatrième une allemande. Puis apparut une savoyarde, d'une très jolie figure, qui dansa alternativement avec les trois premières paires et fit de son mieux pour les engager à s'unir ensemble en une contredanse ; n'ayant pas été écoutée, elle se retire, mais elle revient à la charge et réussit à tout concilier. L'Allemagne, laissée de côté, finit par se décider à prendre part à la contredanse générale qui termine ce ballet exécuté avec beaucoup de charme par les plus jolies femmes de la cour.

Quelques mois plus tard on inaugura en face du pont tournant des Tuileries la statue de Louis XV, cette glorification était certes aussi intempestive que la fête chorégraphique donnée par Mme de Duras.

Depuis lors Marie-Josèphe n'a que des chagrins ; en 1763 elle voit mourir son père et son frère aîné ; l'année suivante le dauphin commence à dépérir, il meurt en 1765, lui laissant une lourde charge, cinq enfants à élever : les trois derniers Bourbons, Mme Clotilde qui deviendra reine de Sardaigne, et cette pieuse et angélique Élisabeth, victime, comme Louis XVI, des fureurs révolutionnaires. Mais la dauphine, abattue par le chagrin, ne peut supporter le fardeau de son veuvage. Une semaine après la mort du dauphin elle avait écrit à son frère, le comte de Lusace : « Le bon Dieu a voulu que je survive à celui pour lequel j'aurais donné mille vies ; j'espère qu'il me fera la grâce d'employer le reste de mon pèlerinage à me préparer, par une sincère pénitence, à rejoindre son âme dans le ciel, où je ne doute pas qu'il demande la même grâce pour moi. » Elle n'attendit pas longtemps le terme de son *pèlerinage ;* elle mourut, quinze mois après le dauphin, le 13 mars 1767, sincèrement regrettée par Louis XV qui l'aimait comme ses propres filles et qui l'appréciait pour sa droiture, son intelligence et sa bonté.

CASIMIR STRYIENSKI.

(1) *Histoire de la Guerre de Sept Ans*, par Frédéric II, IV, 303.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc [1].

VII

Le jour suivant, ils tombèrent sur un plus grand nombre de voiles, qui tournaient toutes lentement de l'est-nord-est vers l'ouest. Mais juste au moment où ils s'attendaient à faire les bancs du côté de la Vierge, la brume se referma sur eux, et ils jetèrent à l'ancre, environnés du tintement de cloches invisibles. On ne se livra guère à la pêche ; mais il arrivait qu'un doris en rencontrant un autre dans le brouillard, échangeait avec lui les nouvelles.

Cette nuit-là, un peu avant le jour, Dan et Harvey, qui avaient dormi une grande partie de la journée, se glissèrent hors de leurs couchettes pour chiper des beignets. Il n'y avait aucune raison pour qu'ils les prissent sans se cacher, mais cela les leur rendait meilleurs et faisait enrager le cuisinier. La chaleur et l'odeur de la cuisine les chassèrent sur le pont avec leur butin, et ils trouvèrent Disko à la cloche. Il la passa à Harvey.

— Continue à la faire aller, dit-il. Il me semble que j'entends quelque chose. Quoi que ce puisse être, je ne saurais me trouver mieux que là où je suis pour voir venir les événements.

C'était un petit tintement esseulé. L'atmosphère épaisse semblait le prendre comme une pincée ; et, dans les temps d'arrêt, Harvey entendit le cri voilé d'une sirène de paquebot. Or, il en savait assez sur le Banc pour comprendre ce que cela voulait dire. Il lui revint, avec une horrible netteté, comment un petit jeune homme en jersey rouge cerise, — il détestait maintenant les vestons de fantaisie avec tout le mépris d'un pêcheur, — comment un petit jeune homme ignorant, bruyant, avait une fois déclaré que ce serait quelque chose d'« épatant » si un steamer coulait un bateau de pêche. Ce petit jeune homme-là avait une cabine particulière avec bain chaud et bain froid, et dépensait dix minutes chaque matin à faire son choix sur un menu doré sur tranche. Et ce même petit jeune homme — non, son frère plus âgé de beaucoup — était en ce moment debout, à quatre heures, dans l'aurore à peine distincte, en cirés ruisselants et craquetants, en train d'agiter, littéralement pour le salut de la vie, une cloche plus petite que celle avec laquelle le stewart annonçait le premier déjeuner, tandis que quelque part à portée de la main une proue d'acier haute de trente pieds chargeait à vingt milles à l'heure ! Et le plus amer, c'est qu'il y avait là des gens en train de dormir dans des cabines sèches et tapissées, appelés à toujours ignorer qu'ils avaient massacré un bateau avant leur petit déjeuner. Aussi Harvey l'agitait-il, la cloche !

— Oui, ils ralentissent d'un tour de roue leur sacré propulseur, pour rester dans les bornes de la loi, dit Dan, en appliquant lui-même la bouche à la conque de Manuel, et c'est consolant quand on est tous au fond. Écoute-le ! C'est quelqu'un de pressé !

— *Aououou-whououou-whoup !* allait la sirène.

— *Wingle-tingle-tink*, allait la cloche.

— *Graaa-outch !* allait la conque, tandis que la mer et le ciel se confondaient en un brouillard laiteux.

Alors, Harvey se sentit tout près d'un grand corps mouvant, et se surprit en train de regarder là-haut, tout là-haut, le bord humide d'une proue de navire, assez semblable au rebord d'une falaise, qui se précipitait droit, on l'eût dit, sur la goélette. Un gentil petit panache d'eau frisait à l'avant, et montrait en se soulevant une longue échelle de chiffres romains — XV, XVI, XVII, XVIII, et ainsi de suite — sur une lumineuse paroi couleur saumon. Il fonça de l'avant avec un « ssssououou » à vous glacer le cœur ; l'échelle disparut ; une ligne de sabords cerclés de cuivre jeta un éclair au passage ; un jet de vapeur fusa sur les mains de Harvey levées en signe d'imploration ; une trombe d'eau chaude gronda le long de la lisse du *We're Here*, et la petite goélette chancela et trembla dans le torrent d'eau tordue par l'hélice, tandis qu'un arrière de paquebot s'évanouissait dans le brouillard.

Harvey se sentait prêt à perdre connaissance ou à tomber malade, et peut-être les deux, quand il entendit un craquement semblable à celui d'une malle jetée sur un trottoir, et, à peine perceptible à son oreille, une voix lointaine de téléphone qui criait sur un ton traînant : « Arrêtez, là ! Vous nous avez coulés ! »

— Est-ce nous ? dit-il à bout de souffle.

— Non ! Un bateau, là-bas plus loin. Sonne ! Nous allons voir, dit Dan, en mettant dehors un doris.

En une demi-minute, tous, sauf Harvey, Pen et le cuisinier, étaient hors du bord et déjà loin. Soudain, le tronc d'un mât de misaine de goélette, cassé net par le travers, passa à la dérive à l'avant du *We're Here*. Puis un doris vide, peint en vert, s'en vint cogner à la coque de la goélette, comme pour demander qu'on le prît à bord. Suivit après cela quelque chose, face à l'envers, en jersey bleu, mais, ce n'était pas la totalité d'un homme. Pen changea de couleur et retint sa respiration avec un tic tac de la gorge. Harvey frappa désespérément sur la cloche, car il craignait qu'on ne les coulât à chaque minute, et il sauta à portée de voix de Dan dès que l'équipage revint.

[1] Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin, 6, 13 et 20 juillet 1901.

— La *Jennie Cushman*, dit Dan avec un rire nerveux, coupée net en deux, mise en miettes et éparpillée aux quatre vents! A moins d'un quart de mille. Papa a pu avoir le vieux. Il n'y a plus personne autre, et il y avait aussi son fils. Oh! Harve, Harve, c'est une chose que je ne peux supporter! J'ai vu...

Il laissa tomber sa tête sur ses bras et sanglota, tandis que les autres traînaient à bord un homme à tête grise.

— Pour quoi faire que vous m'avez repêché? grogna l'étranger. Disko, pour quoi faire que tu m'as repêché?

Disko appesantit une lourde main sur son épaule, car l'homme avait des yeux hagards et ses lèvres tremblaient tandis qu'il fixait l'équipage silencieux. Alors tout haut parla Pensylvanie Pratt, qui était aussi bien Haskins ou Rich ou Mac Vitty, quand l'oncle Salters oubliait; ses traits se métamorphosèrent, et de ceux d'un niais devinrent ceux d'un homme chargé d'ans et de sagesse, puis il prononça d'une voix forte :

— Le Seigneur a donné, et le Seigneur a repris; loué soit le nom du Seigneur! Je fus, je suis ministre de l'Évangile. Laissez-le-moi.

— Oh! vraiment, l'êtes-vous? dit l'homme. Alors, priez pour que mon fils me soit rendu! Priez pour que me soient rendus un bateau de neuf mille dollars et mille quintaux de poisson. Si vous m'aviez laissé, ma veuve serait allée à la Prévoyance et aurait travaillé pour gagner sa vie, et elle n'eût jamais su..., jamais su. Maintenant il me faudra lui raconter.

— Il n'y a rien à dire, dit Disko. Le mieux est de te coucher un brin, Jason Olley.

Quand un homme a perdu son fils unique, le travail d'un été, et ses moyens d'existence, en trente secondes, montre en main, il est difficile de lui fournir des consolations.

— Tous de Gloucester, n'est-ce pas? dit Tom Platt, en jouant d'un air désespéré avec un taquet de doris.

— Après tout, qu'est-ce que cela fait? dit Jason, en tordant sa barbe mouillée. Je promènerai les baigneurs cet automne aux environs d'East Gloucester.

Il gagna lourdement le bordage, en chantant :

Happy birds that sing and fly
Round thine altars, O most High! (1)

— Viens avec moi. Viens en bas, dit Pen, comme s'il avait quelque droit à donner des ordres.

Leurs yeux se rencontrèrent et se livrèrent une lutte de quelques secondes.

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais je viens, dit Jason avec soumission. Peut-être bien que cela me fera rentrer en possession des... de quelques-uns des... neuf mille dollars.

Pen le conduisit dans la cabine dont il glissa la porte derrière lui.

— Ce n'est pas Pen, s'écria l'oncle Salters; c'est Jacob Boller; et il se rappelle Johnstown! Je n'ai jamais vu de ces yeux-là dans aucune tête humaine. Qu'est-ce qu'il va falloir faire maintenant? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

On put entendre la voix de Pen et celle de Jason s'élever ensemble. Puis Pen continua seul; et Salters ôta son chapeau, car Pen était en train de prier.

Tout à coup, le petit homme parut au bout des marches, le visage inondé de larges gouttes de sueur, et regarda l'équipage. Dan sanglotait toujours contre la roue.

— Il ne nous reconnaît pas, grommela Salters. C'est tout à refaire encore, le trictrac et le reste... et que va-t-il me dire, à moi?

Pen parla. Ils purent voir qu'il s'adressait comme à des étrangers.

— J'ai prié, dit-il. Notre monde a foi dans la prière. J'ai prié pour le fils de cet homme. Les miens ont été noyés sous mes yeux, elle et mon fils aîné... et les autres. Un homme peut-il montrer plus de sagesse que son Créateur? Je n'ai jamais prié pour qu'ils recouvrent la vie. Et voilà que j'ai prié pour le fils de cet homme... et ce fils lui sera certainement rendu.

Salters jeta sur Pen un regard d'imploration pour voir s'il se rappelait.

— Combien de temps ai-je été fou? demanda Pen soudain, sa bouche ayant des contractions.

— Bah! Pen, tu n'as jamais été fou, commença Salters. C'était seulement comme si tu avais été un peu absent.

— J'ai vu les maisons marteler le pont avant que les incendies ne s'allument. Je ne me rappelle plus rien. Combien y a-t-il de temps de cela?

— C'est une chose que je ne peux pas supporter! Je ne peux pas! cria Dan.

Et Harvey se mit à gémir de concert.

— Cinq ans environ, dit Disko d'une voix tremblante.

— Ainsi, j'ai été chaque jour à la charge de quelqu'un pendant tout ce temps-là? Qui était-ce?

Disko désigna Salters.

— Mais non! mais non! s'écria le cultivateur-marin en se tordant les mains. Tu as gagné plus que deux fois ton entretien, et c'est moi qui te dois de l'argent, Pen, outre la moitié de ma part dans ce bateau, qui t'appartient pour valeur reçue,

— Vous êtes de braves gens. Cela se voit sur vos visages. Mais...

(1) « Heureux les oiseaux qui chantent et volent
Autour de tes autels, ô Très-Haut. »

— Sainte Mère de Dieu! murmura Long Jack. Et dire qu'il a été avec nous pendant toutes ces campagnes! Il est tout à fait ensorcelé.

La cloche d'une goélette se fit entendre le long du bord, et une voix héla à travers le brouillard :

— Ohé, Disko! Entendu parler de la *Jennie Cushman*?

— Ils ont retrouvé son fils! s'écria Pen. Tenez-vous tranquilles, et voyez la main du Seigneur!

— Recueilli Jason ici à bord, répondit Disko, dont la voix tremblait... Y a-t-il... y en avait-il d'autres?

— Nous en avons trouvé un, nous aussi. Nous sommes tombés en travers, il était entortillé dans un méli-mélo d'épaves qui pouvaient bien avoir été un gaillard d'avant. Il a la tête un peu fendue.

— Qui est-ce?

Tous les cœurs, à bord du *We 're Here*, battirent d'un même mouvement.

— Je crois que c'est le jeune Olley, dit la voix d'un ton traînant.

Pen éleva les mains et dit quelque chose en allemand. Harvey aurait juré que sur son front levé dardait le plus éclatant soleil; mais la voix au ton traînant poursuivit :

— Di...ites donc! Vous autres, copains, vous vous êtes chouettement moqués de nous l'autre nuit!

— Nous ne sommes guère en train de le faire en ce moment, dit Disko.

— Je le sais; mais pour dire honnêtement la vérité, nous... *chassions* plutôt..., oui, nous *chassions*, quand nous sommes tombés sur le jeune Olley.

C'était l'irrémissible *Carrie Pitman*, et un tremblant éclat de rire s'éleva du pont du *We 're Here*.

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que vous nous envoyiez le vieux à bord? Nous rentrons pour prendre de la boëtte et un équipement d'ancre. J'imagine que vous n'avez pas besoin de lui en tout cas, et ce sacré travail de cabestan fait que nous manquons d'hommes. Nous en prendrons soin. Il est marié à la tante de ma femme.

— Je peux vous donner tout ce que vous voudrez dans le bateau, dit Troop.

— Besoin de rien, sauf, peut-être, une ancre qui tienne. Dites? Le jeune Olley commence à se montrer plutôt inquiet et agité. Envoyez-nous le vieux!

Pen le tira de la stupeur où l'avait plongé son désespoir, et Tom Platt l'emmena à force de rames. Il s'en alla sans un mot de remerciement, ne sachant pas ce qui arrivait. Et la brume se referma sur le tout.

— Maintenant... dit Pen, en prenant longuement sa respiration comme s'il allait prêcher : son corps tout tendu rentra en lui-même comme une épée rentre dans le fourreau : dans ses yeux trop brillants la lumière s'éteignit; sa voix reprit son petit ricanement touchant... et maintenant, dit Pensylvanie Pratt, croyez-vous qu'il soit trop tôt pour une petite partie de trictrac, monsieur Salters?

— Tout juste... tout juste ce que j'allais dire moi-même, s'écria promptement Salters. C'est renversant, Pen, la façon dont tu devines ce qui se passe dans l'esprit d'un homme.

Le petit personnage rougit et suivit docilement Salters à l'avant.

— Amène l'ancre! Dépêchons! Quittons ces sales eaux-là! cria Disko.

Jamais il ne fut plus promptement obéi.

— Et maintenant, que diable supposez-vous que tout cela signifie? dit Long Jack, quand ils furent une fois de plus en train de trimer dans le brouillard, trempés, dégouttants, et encore sous le coup de l'étonnement.

— Tout ce que je comprends là dedans, dit Disko qui se tenait à la roue, en parlant de Pen, le voici : l'affaire de la *Jennie Cushman* est arrivée à un estomac vide.

— Il... nous avons vu un des hommes passer, sanglota Harvey.

— Et c'est cela, naturellement, qui l'a échoué, tout juste comme un bateau au rivage; c'est cela qui l'a mené tout droit, j'imagine, à se rappeler Johnstown et Jacob Boller et un tas d'autres souvenirs. Alors, de consoler Jason, cela l'a maintenu un bout de temps, tout comme on accore un bateau. Puis, comme il est faible, les étais lui ont manqué l'un après l'autre, et il a glissé jusqu'en bas des chantiers, et maintenant le voilà à flot de nouveau. C'est tout ce que moi, du moins, je comprends là dedans.

Il fut admis que Disko était entièrement dans le vrai.

— Cela aurait tout retourné Salters, dit Long Jack, si Pen était resté Jacob Boller pour de bon. Avez-vous vu sa figure quand Pen lui a demandé à la charge de qui il avait été toutes ces dernières années? Comment va-t-il, Salters?

— Il dort d'un sommeil de plomb. Il s'est mis au lit comme un enfant, répondit Salters, en gagnant l'arrière sur la pointe du pied. Naturellement, il n'y aura pas de boulottage jusqu'à ce qu'il s'éveille. Avez-vous jamais vu une pareille disposition pour la prière? Il a véritablement fait rendre à l'Océan le jeune Olley. Pour moi, j'y crois en toute sincérité. Jason était fichtrement orgueilleux de son garçon, et j'ai tout le temps soupçonné que Dieu le punissait à cause qu'il adorait de vaines idoles.

— Il y en a d'autres tout aussi sots, dit Disko.

— Cela, c'est différent, rétorqua promptement Salters. Pen n'est pas très bien calfaté, et je ne fais que remplir mon devoir auprès de lui.

Ils attendirent trois heures, ces hommes affamés,

que Pen réapparût, le visage rassis et ne se souvenant plus de rien. Il déclara qu'il croyait avoir rêvé. Puis il voulut savoir pourquoi ils étaient si taciturnes, et ils ne purent le lui dire.

Disko fit travailler tout le monde sans merci les trois ou quatre jours qui suivirent; et, lorsqu'ils ne pouvaient pas sortir, il leur faisait faire demi-tour dans la cale pour empiler les provisions du navire dans un plus petit espace afin de ménager plus de place pour le poisson. La masse entassée allait de la cloison de la cabine à la porte à coulisses derrière le poêle du poste; et Disko montra comme quoi c'est tout un art de savoir arrimer le chargement de façon à amener une goélette à son meilleur tirant d'eau. L'équipagé se trouva ainsi tenu en haleine jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses esprits; et Long Jack chatouilla Harvey d'un bout de corde, sous prétexte qu'il se montrait, disait l'homme du Galway, « aussi mélancolique qu'un chat malade pour des choses qu'on ne pouvait empêcher ». L'esprit du jeune garçon travailla beaucoup pendant ces sombres journées; il dit à Dan ce qu'il pensait, et Dan fut de son avis — même pour demander les beignets au lieu de les chiper.

Mais, une semaine plus tard, tous deux firent presque chavirer la *Hattie S.*, dans une tentative furieuse pour poignarder un requin à l'aide d'une vieille baïonnette attachée à un bâton. Le monstre farouche se frottait le long du doris en quête du fretin, et ce fut une grâce d'état que, sur les trois, pas un ne restât sur le carreau.

Enfin, après avoir bien joué à colin-maillard dans la brume, vint un matin où Disko, du fond du gaillard d'avant, cria :

— Dépêchons, mes garçons! nous voilà en ville!

RUDYARD KIPLING.

(Traduit par Louis FABULET et Charles FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. le Président Loubet.

Est-il un important? Ne serait-il pas, plutôt, un importun? Voilà la question que je me posais, dans les premiers temps de sa haute magistrature. Sans tomber dans ce que je considère comme une erreur, et que quelques enthousiastes de ce qui se passe, probablement, en Amérique voudraient voir s'élever en France, il me semblait cependant quelque peu paradoxal, qu'un magistrat d'un rang aussi élevé ne fût que l'ornement d'un monument dont un architecte facétieux aurait surmonté le campanile. Et j'observais que dans de pareilles conditions, la préséance, les présentations, les discours, tous les regards dirigés sur sa personne devaient prendre à ses yeux une tournure affectée, fâcheuse, contradictoire et décevante.

Il faut, cependant, qu'il y ait quelque chose de changé dans sa situation. M. le Président ne paraît plus considérer sa charge comme un sacrifice auquel il se résignerait avec un peu d'humilité et beaucoup de patience. Il se découvre un personnage nouveau dans les veines duquel un sang plus riche circulerait. Sans tapage, sans heurt, mais par l'effet d'une sage prudence, d'un tact et d'un bon sens non dépourvu de finesse, il conquiert, tous les jours, un peu plus du terrain que des politiciens turbulents ou des tacticiens mystérieux l'empêchaient d'approcher.

Certains hommes se cabrent, s'obstinent, résistent et, un beau jour, envoient tout promener. D'autres, au contraire, sont plus raisonnables. Ils jouissent, peut-être, d'une plus grande maturité d'esprit. Comme le roseau, ils ploient. Ils ont cette faculté admirable d'espérer toujours un lendemain qui les dédommagera de la veille.

J'imagine que M. le Président dut regretter, parfois, ce petit coin du Luxembourg qu'il a abandonné et où la vie doit être si douce, si sereine. On n'accepte pas volontiers l'impopularité, et celle-ci doit être doublement pénible quand elle résulte d'un concours de circonstances dont on n'est pas l'auteur et qu'elle ne se justifie par rien de rationnel.

J'ignore, tout en croyant les deviner, les moyens dont on se servit pour amener M. le Président à accepter la succession de l'homme qui, si « candidement », s'imaginait être à sa véritable place là où on voulait le hisser et où il dut se trouver si désabusé le jour même de son élévation. Il n'avait jamais conçu une telle ambition, non qu'il ne s'en crût digne, mais parce que ses goûts, son origine, sa manière de concevoir l'existence, toutes choses qui empêcheront toujours qu'on ne le classe, lui, dans les rangs des parvenus, le détournaient d'une semblable fin.

Il a pu ressentir vivement les cris, les injures et les diatribes dont il fut, certains jours, accueilli. Mais son caractère, la tournure de son esprit, sa connaissance des événements qui ressemblaient fort à ce « galimatias inexplicable » dont parle Gondy, le disposaient à passer l'éponge sur des incidents auxquels il ne jugeait pas nécessaire de donner une importance plus grande que celle qu'il pouvait lui convenir de leur prêter. Il eut l'intuition qu'il devait à sa tranquillité personnelle, et au bien de l'État, de ressembler à Louis XII et d'oublier des aventures que, loin d'exploiter, il était politique de négliger.

M. le Président appartient à la bourgeoisie; comme elle, il croyait la société civile et politique parfaitement constituée après 1879; il la voyait maîtresse du pays; il se rendait bien compte qu'il y avait des réformes importantes à accomplir, mais il se reposait sur le progrès général des idées pour achever ou continuer, tout au moins, une œuvre qu'il livrait au temps, un révolutionnaire autrement actif et puissant que les blanquistes ou les partisans de M. Jaurès.

Comme les hommes politiques des classes moyennes après 1815, il fondait l'édifice des destinées de la France sur la paix tant extérieure qu'intérieure. Tourner les questions, éviter les collisions, telle était sa pensée fixe. Volontiers, il aurait dit, répétant les partisans de Casimir Perier, aux environs de 1832 : « A l'intérieur la Charte! à l'extérieur la paix! »

Comme M. Loubet aurait été heureux s'il avait pu déclarer, à la façon de M. de Barante, qu'il n'existait plus aucun lien d'opinion; que chacun était à ses affaires, sans songer qu'il y a un gouvernement. Au lieu de cela, il voyait le pays troublé par des divisions et des agitations.

En songeant à M. le Président, j'ai l'illusion de ce qui se passa en 1848. Comme à cette époque, on a l'intuition qu'une crise va éclater. Ce n'est pas seulement en lisant les journaux, pâles reflets de l'opinion publique ou en regardant ce qui se passe au Parlement qu'on éprouve cette impression; partout où l'on va, surtout en province, on entend des conversations où les faits de chaque jour sont commentés, peut-être avec moins de véhémence, mais encore avec assez de chaleur pour faire comprendre qu'un fossé se creuse. On saisit que tout le monde est préparé à des événements qu'on ignore, mais dont on ne doute pas. Il semble qu'on ne vit plus que d'une existence artificielle. Les rouages tendant à se fausser, on ignore où on se retrouvera le lendemain.

Je crois qu'au contraire de Louis-Philippe vieilli et n'écoutant plus les conseils que lui apportait M. de Montalivet, M. le Président entend et réfléchit. Loin de se dire qu'il est trop tard et que, fût-il quelque chose, il n'aurait pas le moyen d'élever la voix, il a conscience des intérêts qu'il représente et de l'action qu'il peut avoir.

Certes son émotion a dû être grande quand il s'est aperçu des dangers que le pays courait, quand il s'est retracé la légèreté, l'insouciance criminelles de tant de gouvernements qui se sont succédé, leur imprévoyance, leur manque d'énergie, l'importance qu'ils donnaient aux partis, leur oubli de la Constitution. Il a dû comprendre alors qu'il aurait fallu changer l'esprit de ces ministres émanant de parlements brouillons dont ils étaient les humbles serviteurs et qu'on ne s'y est opposé que pour des raisons mesquines, personnelles, de celles-là qui permettaient autrefois de dire à M. Dufaure : « Législateurs, rendez le député respectable au député! » Et c'est parce que j'ai la conviction que M. Loubet a médité sur ces événements de notre histoire d'hier et d'aujourd'hui, que nous le voyons se débarrasser de toutes entraves et qu'il s'élève peu à peu, sans froissement, sans conflit, à des hauteurs où on croyait qu'il ne pourrait jamais atteindre.

On se trompait; M. Loubet, qu'on voyait déjà le bouc émissaire d'une période fâcheuse et devant supporter le poids de toutes les fautes commises pendant ces derniers temps, s'est dégagé plus qu'habilement, honnêtement, de gens qui ne songeaient qu'à le compromettre. Loin de consentir à ce que la République ne soit qu'un changement de nombre, un calcul arithmétique, une multiplication du despotisme, il se présente comme l'adversaire d'une pareille démocratie, et fait entendre des paroles très propres à amener l'apaisement dans les esprits, en même temps qu'elles justifient le pays et le font demeurer calme en face des provocations.

Si M. Loubet n'appartient ni à l'école de Louis Blanc ni à celle de Proudhon, il ne faut pas conclure qu'il est un doctrinaire ou que son libéralisme a fait faillite au contact des radicaux. Je crois par contre qu'il a des tendances à se rapprocher des idées émises par M. de Tocqueville. S'il saisit les avantages du régime démocratique, il ne perd pas de vue les inconvénients que celui-ci entraîne à sa suite, et c'est parce qu'il entrevoit les tendances oppressives des majorités démocratiques qui sont loin de représenter l'opinion publique, qu'il se range du côté de cette dernière, qu'il la soutient et qu'il s'établit comme son véritable représentant.

Il a dû apprendre à l'école de Mirabeau le respect, la crainte et l'omnipotence de l'opinion publique. En tous cas, ses derniers discours en font foi : il reconnaît qu'un gouvernement n'a de réelle autorité que s'il marche d'accord avec elle. Il a eu cette sagesse de discerner cette force et de se ranger de son côté. Il a vu que l'opinion publique n'est pas faite seulement d'engouement, mais qu'elle a sa vertu, sa propreté, j'insiste sur le mot, son patriotisme, sa clairvoyance. Que seule, sans soutiens, sans guides, elle peut, parfois, se tromper, mais qu'elle se reprend vite et qu'elle devient formidable quand elle s'appuie sur des âmes loyales qui la dirigent et l'éclairent.

En agissant avec cette indépendance, il a montré qu'il était homme avisé. Au lieu de demeurer dans l'ombre, il s'est placé en pleine lumière, devinant que l'opinion publique lui en saurait gré, attendu que, si elle admet une certaine diplomatie, ce n'est qu'à la condition que celle-ci aboutisse à quelque chose de profitable ou d'honorable.

Si j'avais à comparer M. Loubet à quelqu'un, c'est de M. Grévy que je le rapprocherais. Il possède son large bon sens, un peu de sa maîtrise, et s'il ne jouit pas encore de l'autorité personnelle que l'ancien président de la République avait acquise par de si nombreux services, il y supplée par une intelligence parfaite des sentiments de l'opinion et par une fermeté qui n'exclut pas la bienveillance.

Sa philosophie est bonne, elle n'emprunte rien aux spéculations métaphysiques, mais à l'observation et à la connaissance des hommes. Il n'est pas de ceux qui assurent que c'est la République qui étouffera la République, mais il n'est pas éloigné de penser que c'est ce qu'il adviendra si l'esprit libéral, dont l'action produisit jadis tant de bienfaits, ne se réveille pas. Il est, à mon avis, l'ouvrier de cette œuvre éminemment démocratique et si éloignée de l'anarchie et du césarisme où, insensiblement, nous nous laissons aller.

Il a encore une autre qualité. Il nous appartient par toutes les fibres de son individu. Il semble qu'il ait quelque chose de commun avec la terre de France, cette terre si riche, jamais ingrate, dont nous pouvons parfois médire, mais à laquelle nous sommes attachés par des liens que nous disons ténus et dont nous sentons cependant la force. Ce bourgeois devenu tel par ses études, par le milieu où il s'est introduit, est toujours le descendant d'une longue lignée de paysans qui ont peiné, lutté, et dont le grand mérite a été de ne jamais perdre confiance dans la force que donne la persévérance. Il est bien Français.

X.

OPINIONS ET PARADOXES

Des rapports de la Théologie et du Théâtre.

C'est à propos du théâtre scandinave que j'en voudrais parler d'abord parce que, tout récemment, j'ai eu le grand plaisir littéraire de relire dans leur entier l'œuvre dramatique d'Ibsen et celle, moins importante, de M. Björnson; ensuite à cause d'une thèse que vient de soutenir, dans une interview — à laquelle l'intervieweur a peut-être « collaboré » . — une authoress anglaise de beaucoup de talent.

Cette authoress est Mrs Craigie : une Américaine qui vit en Angleterre, a signé du pseudonyme de John Oliver Hobbes de très remarquables romans et quelques pièces de théâtre, et dont la conversion au catholicisme, il y a bientôt dix ans, après certains malheurs de ménage — dans lesquels, déclarèrent les les tribunaux, elle n'était pour rien — eut du retentissement. Nous ne sommes pas ici en présence d'une interview dont jamais un mot n'a été prononcé — n'en disons pas de mal, ce sont parfois les meilleures, les plus vraies, et *Huit jours chez M. Renan*, qu'écrivit jadis M. Maurice Barrès, resteront peut-être le modèle de ce genre, — ni d'une conversation dans laquelle tout est exact, même et surtout les sottises que la victime a dites dans le feu de l'improvisation, et qu'elle s'empresse de démentir. M. William Archer s'est souvenu de son métier, il a éclairci et il a dramatisé ; mais ce sont assurément les idées de Mrs Craigie qu'il a reproduites. Et elles sont intéressantes encore que paradoxales d'apparence : ce qui me donne le droit de m'en occuper.

Confortablement assise dans son *drawing-room*, entre la cheminée et l'indispensable petite table à thé Mrs Craigie exposa à son visiteur, avec un enthousiasme que je puis qualifier de jeune, — quel que soit l'âge de cette personne, — qu'il lui paraissait impossible d'écrire un bon roman sans être ou sans avoir été catholique. M. Archer eut tort de ne pas lui demander si elle n'était point dans la maligne intention de faire un peu enrager sa rivale Mrs Humphry Ward, qui ne porte pas l'Église romaine dans son cœur. Je le regrette. Mais Mrs Craigie ne lui en dit pas moins des choses qui feront dresser les cheveux sur la tête à cette autre romancière.

— Comment, dit-elle à son interlocuteur, n'avez-vous pas encore remarqué que l'Église catholique, la seule parmi toutes les églises de l'Europe occidentale qui impose de continuels examens de conscience, est le véritable créateur de notre moderne littérature d'analyse? Les Pères de l'Église ont été les pères de la psychologie. Saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, Abélard : trouverez-vous jamais de plus subtiles micrographies du cœur humain que dans leurs écrits. Voilà pourquoi la littérature d'ana-analyse est née et n'a pu grandir que dans le voisinage d'un confessionnal...

« Voyez Racine, le plus exquis des psychologues. N'était-il pas élève de Port-Royal? Et le moderne roman d'analyse n'a-t-il pas ses origines en France, par des hommes dont quelques-uns ont rejeté le catholicisme, mais sont tous sortis de familles catholiques, donc familiarisés avec la théorie et la pratique de la confession : Balzac, Stendhal, Flaubert, Renan, Bourget. Et rappelez-vous que la Russie, patrie de Tourguenief, de Dostoiewsky, de Tolstoï, est aussi « pays de confessionnal ». Pourquoi? Rien n'est plus clair. Il n'y a pas de protestant qui examine sa conscience, qui pèse ses actions, qui en analyse les motifs comme un catholique est tenu de le faire. Et s'il existe un roman d'analyse protestant, c'est sous l'influence du catholicisme! »

Là-dessus M. Archer demanda à Mrs Craigie ce qu'elle faisait de Samuel Richardson, à propos duquel

tout justement Taine a écrit que la casuistique chrétienne était une histoire naturelle de l'âme : question qui ne laisse pas d'être embarrassante, si Paméla, Clarisse Harlowe et Grandisson ne sont pas plutôt œuvre de moralisateur que de psychologue : et il y a une différence. En tout cas Mrs. Craigie ne répondit point. Mais elle prit sa revanche quand on lui parla de Shakespeare. Shakespeare, c'est sa meilleure preuve.

— Même en admettant, dit-elle, qu'il n'ait pas été catholique, — et il y a, selon moi, les plus fortes présomptions qu'il l'a été, — il est hors de discussion qu'il connaissait parfaitement le catholicisme, était familier avec ses rites et ses pratiques.

« Dans *Roméo et Juliette*, les rapports de Juliette et Roméo avec le Frère Laurent sont des rapports de confesseur à pénitent. Et Shakespeare a au contraire soigneusement éliminé la thèse d'Arthur Brooke, cet auteur auquel il avait emprunté son sujet, et qui disait raconter cette histoire comme un terrible avertissement à ceux qui seraient tentés « de laisser pénétrer dans leur intimité des moines superstitieux. »

* * *

Si le paradoxe de Mrs Craigie est vrai, — et en effet, dans le théâtre scandinave, l'analyse des motifs et des actes n'est le plus souvent ni neuve ni exacte ; les personnages n'y sont point expliqués, et il se trouve alors qu'ils paraissent mal équilibrés, ou gauches, ou faux, — que, pour tout dire d'un mot, ils n'ont pas l'air d'être arrivés, — n'y a-t-il pas cependant un élément d'origine religieuse, qui donne à ce théâtre une vigoureuse grandeur? On répondra par l'affirmative, et tout de suite : *Au-dessus des Forces* et *Brand* sont des pièces dont le sujet est religieux, ou plutôt théologique, et M. Maurice Muret, dans une étude récente, publiée dans la *Revue de Paris*, et dont on ne saurait trop louer l'intelligence et l'ingéniosité, a montré quelle avait été l'influence du théologien Kierkegaard sur la pensée d'Ibsen. « C'est de Kierkegaard, dit M. Muret — et combien plus que de George Sand ! — que procèdent toutes les révoltées d'Ibsen. Tandis qu'Indiana et Lélia réclamaient la liberté des mœurs, Nora exige — avec Kierkegaard — la liberté morale. Les femmes de George Sand réclamaient le droit à la passion, celles d'Ibsen revendiquent, avec Kierkegaard, les droits de la personnalité humaine. »

Voilà qui est bien certain, et il est certain aussi, comme le fait remarquer le même critique, que le dilemme du théologien Kierkegaard, à savoir qu'il faut choisir entre la vie esthétique, c'est-à-dire la joie de vivre, et la vie morale, se retrouve dans Brand : pour gagner le salut éternel, il faut sacrifier toutes les raisons de vivre. Considérons ces points comme acquis. Mais il y a plus : les dogmes fondamentaux mêmes dont les nations protestantes sont pénétrées, ont pénétré le théâtre scandinave, et ce sont eux qui lui donnent ce caractère si différent du nôtre. Il y a de quoi frémir : car il va falloir faire cinq minutes de théologie.

* * *

Comment l'homme peut-il être sauvé ? Est-ce Dieu qui, dans sa toute-puissance, l'attire à lui sans qu'il y soit pour rien? Ou, au contraire, les mérites de l'homme, ses bonnes actions et son repentir de ses actions mauvaises, sont-ils pour quelque chose dans son salut? Tel est le problème. Saint Thomas d'Aquin l'avait résolu d'une façon large et humaine. Selon lui, l'homme est sauvé par la foi, et la grâce est un don de Dieu ; mais la foi étant un acte intellectuel, elle a besoin d'être déterminée par la charité, l'amour et la reconnaissance pour Jésus-Christ, par la haine et le remords du péché, la rémission du péché par le sacrement de pénitence.

Le fidèle catholique peut donc, à certains signes : absence de péché mortel, mépris des biens du monde, conjecturer qu'il est en état de grâce. Mais pour en être sûr, il lui faudrait une révélation spéciale de Dieu, et cette incertitude l'engage à s'appliquer aux bonnes œuvres et à recourir à la confession. Pratiquement, c'est donc du tribunal de la pénitence que vient la grâce, et la grande préoccupation du catholique sera de connaître ses fautes, leur gravité relative, et la part plus ou moins grande de responsabilité qu'il y a prise. L'intensité de ses remords, les douleurs morales, les peines même physiques qu'il a subies en conséquence de son acte, sont pour lui autant de motifs de rachat. Tout pour lui devient un drame au bout duquel est l'absolution ou la damnation. C'est pourquoi l'analyse des passions humaines, devenue le souci de tout un peuple, a pu, en effet, caractériser notre littérature : la beauté d'une œuvre sera en raison de la violence même de la passion subie et de l'exactitude avec laquelle cette passion est étudiée dans ses effets.

Or la conception protestante est à l'autre pôle. Il n'y a pas d'acte, pas de repentir, pas de mérites qui puissent seulement mettre sur la voie de la grâce. Celle-ci est un don gratuit de Jésus-Christ, l'article de la confession d'Augsbourg l'a déclaré formellement, et les institutions de Calvin tiennent un langage peu différent. Par une sorte de révélation directe, l'homme vraiment croyant connaît dans un éclair qu'il est un juste. « Si ce n'était Christ, a écrit un théologien protestant, ma conscience me mettrait en pièces. La conscience est la chose la plus positive du monde, celle qui cause le plus d'inquiétude et de tourment. C'est le grand miracle de la religion du Christ de pouvoir apaiser la conscience, et en

quelque sorte la rendre bonne en dépit d'elle-même. »

Il y a dans l'attente de cette grâce pleine et sublime que l'homme ne peut acquérir par lui-même, qui peut toujours lui être refusée, qui sera toujours refusée à quelques-uns, un terrible motif d'angoisse. Mais aussi la conviction que cette grâce est venue est une cause magnifique d'enthousiasme et d'action. On obéit de plein gré ou plutôt on est confondu avec la volonté divine, on n'est plus tenu — je cite un texte — à l'observation des « choses indifférentes » et, tout en évitant de scandaliser les faibles, on est en mesure de résister à ceux qui voudraient restreindre notre liberté. Toutes les chaînes tombent, l'immense échafaudage des devoirs, des petites pratiques, des institutions artificielles est frappé à sa base, on est seul devant tous les hommes, et on est *un juste*. Alors la joie est sans bornes, rien ne peut plus faire plier un homme qui a vu Jehovah. Il peut mourir, mais qu'importe, puisqu'il est déjà dans l'Éternel! En attendant, il est comme ces *berserkers* scandinaves, qui nus, couverts de blessures dont une seule eut dû les faire tomber, combattaient soutenus par un délire sacré. Même mourant, *même mort*, il est irrésistible, que dis-je, il ne pourrait même pas se résister à lui-même. Qu'on se rappelle le grand cri, le cri surhumain et victorieux de Luther à la diète de Worms. « Me voici, *moi* : et je ne puis être autrement! » Eh bien, c'est ce cri qu'on entend d'un bout à l'autre de l'œuvre d'Ibsen.

Qu'on y fasse attention ; je ne prétends pas du tout qu'il s'agisse pour Ibsen de la démonstration d'un dogme, qu'il ait même, quand il écrit, la conscience actuelle du dogme de la justification ou de celui de la sanctification. Mais il a appris dès l'enfance qu'il y avait, qu'il devait y avoir des cas de subite illumination où l'homme, devenu juste, goûte dans sa plénitude la joie d'être, de croire, d'agir ; et tous ceux de sa race et de sa religion l'ont appris aussi, l'ont cru, et recommenceront à le croire à l'approche de la mort. Voilà pourquoi cette illumination sublime, elle apparaît presque toujours au point culminant d'une pièce, même dans des œuvres où l'orthodoxie luthérienne a peut-être à souffrir, comme dans ce *Brand* où la voix profonde du ciel enseigne, à la fin, que Brand s'est trompé, et que Dieu est charité : ce qui rétablit l'importance des œuvres dont, en 1559, le théologien Nicolas Amsdorf alla jusqu'à enseigner qu'elles étaient nuisibles au salut (1). Quand il s'agit de pièces qui sont à proprement parler des thèses théologiques, il n'y a rien là d'étonnant. Mais prenez toutes les autres. Cette conviction qu'a la petite Nora de ne plus pouvoir se tromper, sa joie intime et profonde au moment d'abandonner son mari, ses enfants, elle vient d'une illumination intérieure, qui ne laisse place à rien, qu'à l'enthousiasme. Elle est justifiée, la petite Nora! Et, après l'aveu du crime le plus terrible, le plus prémédité, celui d'une persécution qui a poussé la première femme de Rosmer au suicide, quand Rebecca prend le parti de mourir à son tour et que Rosmer comprend qu'il ne peut faire autrement que de la suivre, ils se disent l'un à l'autre : « Viens, nous marcherons joyeux! » Ils n'ont plus ni doute ni peine.

Combien d'autres! Voici Stockmann injurié par toute une ville. On l'a privé de sa place, on a banni ses enfants de l'école, on lui jette des pierres, on brise ses carreaux. Il se précipite sur ses anciens amis pour les battre. Puis, tout d'un coup, l'illumination lui vient, à lui aussi. Il a découvert le secret de la force, et que sa mise hors l'humanité l'a mis au-dessus de l'humanité. Car l'homme le plus libre est celui qui vit le plus seul. « Que le jour est beau, que ce soleil est clair, dit-il alors : je suis l'homme le plus puissant de la ville! » N'est-ce pas le cri de Luther : « Me voici, *moi*, et je ne puis être autrement! » Et voici maintenant la *Dame de la mer*, Ellida, la vraie sœur de Nora bien qu'elle se décide inversement à celle-ci, qu'elle adopte à la fin des enfants qui ne sont pas à elle, un mari qu'elle n'a pas aimé — mais pour la même raison que Nora abandonne les siens : qu'elle se sent tout à coup libre de faire ce qu'elle veut et responsable. C'est l'illumination qui est venue. La grâce a changé de nom, elle s'appelle ici le sens de la responsabilité, mais c'est bien la grâce, le coup subit qui change l'âme, la rend joyeuse, claire, pleine en même temps de paix et de volonté.

Et enfin, il y a l'Agnès de *Brand*. C'est la *mater dolorosa* : son enfant est mort. Il n'y a pas eu de souffrance comparable à la sienne, et elle meurt de cette souffrance, et elle ne peut être sauvée pourtant que si elle donne jusqu'au souvenir de cette souffrance amère et délicieuse et jusqu'à son signe visible, les vêtements mêmes de l'enfant mort. Il faut citer la

1 Mais la discussion dans *Brand*, avant d'arriver à cette conclusion, dure tout le long des cinq actes. Qu'on lise cette scène entre Brand et Agnès :

Brand. — Il n'y a pas de mot qu'on traine dans la boue comme le mot *charité*. Avec une ruse diabolique, on en fait un voile pour masquer l'absence de la volonté, et la vie devient un jeu de coquetterie. A-t-on assez d'un sentier abrupt et glissant, on l'abandonne pour suivre l'*amour*. Préfère-t-on le grand chemin, on s'y engage par *amour*. Voit-on le but mais craint-on de combattre, on compte vaincre tout de même, par l'*amour*.

Agnès. — Oui, tout cela est faux, je le sais, et cependant je suis quelquefois bien près de croire que c'est vrai.

Brand. — Non. Car il est une condition première qu'on néglige : avant tout la loi suprême veut la justice.

Ce sont là des paroles que Luther n'aurait pas reniées.

scène, encore qu'elle soit sans doute dans toutes les mémoires.

Agnès. — Viens, femme. Tiens, prends la robe que mon enfant portait à son baptême. Voici la jupe, l'écharpe, la casaque. Voici la petite capeline de soie. Il n'aura pas froid avec cela, ton enfant, à toi. Prends, prends tout, jusqu'au dernier lambeau.

La femme. — Donne.

Brand. — As-tu tout donné?

Agnès, *donnant encore.* — Voici le manteau royal qu'il portait au baptême du sacrifice. (*La femme sort.*) Dis-moi, Brand, est-ce juste d'exiger plus ?

Brand. — Ce terrible sacrifice, l'as-tu fait volontiers?

Agnès. — Non.

Brand. — Alors ce que tu as donné est tombé dans la mer. La dette pèse encore sur toi.

Agnès. — Brand!

Brand. — Quoi?

Agnès. — J'ai menti. Vois, je me repens et m'humilie. Tu ne sais pas, tu crois que j'ai tout donné?

Brand. — Eh bien?

Agnès, *retirant de son sein un petit bonnet d'enfant tout chiffonné.* — Tiens, voici encore quelque chose.

Brand. — Le bonnet?

Agnès. — Oui. Celui de son agonie. Humide de ses sueurs, arrosé de mes larmes.

Brand. — Reste donc soumise à tes dieux.

Agnès. — Attends!

Brand. — Que me veux-tu?

Agnès. — Oh! Tu sais! (*Elle lui tend le bonnet.*)

Brand. — Volontiers?

Agnès. — Volontiers!

Brand. — Donne-moi le bonnet. La femme est encore sur l'escalier. (*Il sort.*)

Agnès. — Dépouillée, dépouillée de tout, du dernier lien qui me rattachait à la terre. (*Elle se tient un instant immobile. Peu à peu son expression change, un rayon de béatitude illumine ses traits. Brand rentre, elle vole joyeusement au-devant de lui, se jette à son cou et crie:*) Je suis libre, Brand, je suis libre!

* * *

Il faudrait être une singulière espèce de brute pour écouter ou lire ce passage sans larmes et sans éprouver en même temps le contre-coup de ce choc héroïque qui vient d'enlever une âme au-dessus de l'humanité. Certes, le dogme de la grâce existe aussi dans le catholicisme, et l'extase mystique, et la résignation parfaite également. Mais si la littérature de nos pays latins n'en a rien tiré d'équivalent, c'est sans doute que tout cela ne fait pas partie de nos préoccupations coutumières, et que les effets extérieurs n'en sauraient produire, devant un public ordinaire, que de l'étonnement, car ce n'est pas là-dessus que nos éducateurs religieux ont insisté, mais surtout sur la théorie du péché. Tandis qu'il n'en est pas de même dans le pays où Ibsen écrivit.

Et alors la conclusion est simple. Oui, Mrs Craigie avait raison. Oui, dans l'analyse des passions humaines, les peuples du Sud ont excellé, et leurs dogmes religieux y sont pour quelque chose, car cette analyse est souvent faible et insuffisante ailleurs que chez eux. Mais voici un nouvel élément de beauté, que nous ne connaissions guère. Il fait la grandeur du théâtre scandinave; il a, lui aussi, pour origine, les modalités particulières d'une confession chrétienne, et ces modalités peuvent subsister, sous la forme d'habitude de pensée, après l'évanouissement de la foi même.

Seulement, voilà en partie ce qui fait que ce théâtre doit être, fatalement, très différent du notre. Il doit procéder par crises plus confuses, ou du moins par développements moins suivis, et il arrive à la subite affirmation contre le monde d'une âme qui a compris sa puissance, sa responsabilité, son devoir, et brûle tout à coup d'un éclat aveuglant. Et c'est alors surhumain. C'est du pur lyrisme. Nous avons beaucoup de peine à nous figurer que le théâtre puisse être lyrique : mais il le peut, et c'est très beau. Et je vous dis que ceci n'est pas, pour une fois, un paradoxe.

Pierre Mille.

CORRESPONDANCE

LETTRE DE M. L. A. GERVAIS A LÉON TOLSTOÏ

Tonneins, le 19 juillet 1901.

Monsieur le Directeur,

A propos de l'étude du comte Tolstoï publiée dans les numéros du 22 juin et du 6 juillet, la *Revue Bleue* rappelle en note la lettre du grand penseur russe en réponse à son excommunication par le Saint-Synode. Cette lettre était une véritable profession de foi qui ne me parut point incompatible, du moins en ses éléments essentiels, avec les principes du théisme chrétien tels que les professe le protestantisme libéral. La seule phrase qu'on y pourrait relever comme entachée peut-être de panthéisme : *Je crois que Dieu est en moi comme je suis en lui*, procède du même esprit que certains passages du Nouveau Testament. Il suffit de rappeler le fameux discours que Paul adressait aux Athéniens au milieu de l'Aréopage, en particulier cette parole :

Et certes, Dieu n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; et, comme l'ont dit quelques-uns de nos poètes, nous sommes aussi de sa race.

Après cela je reconnais que l'étude sur la vie et la doctrine de Jésus n'est pas sans laisser à cet égard quelque indécision. Peut-être conviendrait-il de l'in-

terpréter à la lumière de la lettre au Saint-Synode, qui semble revêtir un caractère plus dogmatique, s'il est permis à propos de Léon Tolstoï de s'exprimer ainsi. Pour mon compte, c'est ce que je fais, estimant à haut prix le sentiment de me sentir, sur les points principaux, en communion de foi avec une âme aussi généreuse. Quoi qu'il en soit, je vous envoie la copie de deux pièces relatives à cette lettre. Vous pourrez l'insérer si vous jugez que la chose soit de nature à intéresser vos lecteurs.

Je vous prie d'agréer, etc.

L. A. GERVAIS.

***

Tonneins, le 18 mai 1901.

A MONSIEUR LE COMTE LÉON TOLSTOÏ, A MOSCOU.

Monsieur,

J'ai lu récemment, dans le *Temps* du 1er mai, votre réponse à l'excommunication dont vous avez été l'objet par le Saint-Synode. J'y ai trouvé, sur la plupart des points de doctrine que vous énumérez, l'expression de mes propres croyances religieuses. Et cela n'est nullement en contradiction avec ma situation comme pasteur. Le protestantisme libéral s'attache, en effet, à la doctrine pure de Jésus-Christ, qu'il va chercher à sa source, non dans les symboles ou les confessions de foi, et en laquelle pour lui se révèle la vérité morale. Le protestantisme libéral continue, il est vrai, à pratiquer le baptême et la Sainte-Cène, cérémonies auxquelles il a laissé le nom de *sacrements;* mais il ne met, ni dans le baptême, ni dans la Sainte-Cène, aucune des idées dont vous faites une juste réfutation.

Je n'accepte pas tout ce que vous dites sur la prière. Je ne crois pas que Jésus ait proscrit la prière commune, collective, manifestation naturelle et nécessaire des âmes réunies dans un même sentiment de piété. Après sa mort, ses disciples montent au Temple pour y prier. La forme de l'Oraison dominicale semble marquer qu'elle n'est pas seulement un modèle de prière personnelle. Enfin, d'après Marc, XI, 17, le Temple doit rester une maison de prière. Ce n'est pas la prière commune, collective, prononcée au nom de l'assemblée par un de ses membres, ou chantée par ceux-ci, que le Christ réprouve dans Mathieu, VI, 5-13; c'est la prière personnelle faite en public (synagogues et angles des places), avec le désir plus ou moins conscient d'attirer l'attention.

Cette réserve, et quelques autres secondaires, que j'aurais à faire, ne m'empêchent point de vous exprimer la grande joie que j'ai éprouvée à lire votre réponse au Saint-Synode. Vous êtes de ceux qui font luire devant les hommes la lumière de l'Évangile.

L. A. GERVAIS,
Pasteur de l'Égl[illegible]

***

Cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre et l'ai lue avec une vive joie.

Je crois que les gens sincères ne peuvent pas différer dans leurs opinions, ou plutôt leurs croyances religieuses. La relation de l'homme à Dieu est partout la même. Et plus nous serons sincères, plus nous serons unis.

Je vous remercie pour votre bonne lettre et me dis votre frère en Dieu.

LÉON TOLSTOÏ.

2 juin 1901

LA VIE ET LES MŒURS

Simple anecdote.

Je ne sais pas si nous avons en France de grands artistes dramatiques. Cela, d'ailleurs, m'est extrêmement indifférent. Je sais au moins que nous possédons des cabotins de génie. Nous pourrions même en approvisionner l'univers. Or, si cette race ou cette espèce s'est développée si monstrueusement chez nous, c'est bien notre faute. Constatons les faits, mais récriminons le moins possible. Nous serions deux fois ridicules. Disons-nous seulement, avec une tristesse souriante, que chaque pays a les cabotins qu'il mérite. Sourions, sourions donc et ne nous indignons pas. Mais enfin, il est bien naturel que les cabotins, à force de nous amuser de toutes choses, nous fassent rire une fois à leurs dépens.

L'occasion est propice à cette petite vengeance, si je ne me trompe, et nous l'allons montrer tout à l'heure. Mais auparavant déballons sans prétention quelques modestes idées générales. Cela est permis en toute saison. Il n'est pas inconvenant d'affirmer que chaque acteur est, pour le grand profit de sa gloire, l'artisan d'une « réclame » effrénée. Il ne se contente pas d'être loué modérément. Il ne saurait comprendre les flatteries délicates. Il ignore la pudeur du goût, du bon goût français. Il réclame des éloges pompeux, dithyrambiques, gigantesques, forcenés, incessants. Il lui faut des hyperboles, n'en fût-il plus au monde. Et il trouve ces louanges folles, il les trouve car nous avons les mœurs que nos comédiens nous ont faites. Ces gens-là sont les rois de la république, ils nous dominent, ils nous oppriment, ils règnent tyranniquement sur nous. Pour moi, je vous l'ai dit, cela m'est égal, car les comédiens présentent toujours l'estimable supériorité d'être des

rois dont on peut se gausser sans péril : ils permettent à leurs esclaves de les servir avec ironie... Mais de bons esprits s'irritent. Par exemple, l'auteur excellent de *la Comédie d'aujourd'hui*, un livre paru il y a deux ou trois ans, livre nerveux, spirituel et indépendant qui naturellement n'a pas obtenu le moins du monde la faveur dont il était digne, l'auteur de *la Comédie d'aujourd'hui*, M. F. Lhomme, un universitaire parisien, si je suis bien informé (faut-il dire que l'esprit et l'indépendance se réfugient maintenant chez les universitaires ?), M. Lhomme, donc, écrit avec quelque virulence : « Toute louange qui s'arrête à mi-chemin de l'hyperbole ne touche pas le comédien et ne saurait lui agréer. La Presse l'a gâté. Sarah Bernhardt ne souffre pas qu'on lui compare Champmeslé, Mars ou Rachel ; elle est à part, elle est divine. Les dieux l'ont créée tout exprès pour qu'elle marquât la limite de leur puissance ; il n'y a rien à côté d'elle, il n'y a rien au delà. Elle était femme à penser ainsi d'elle-même, mais on le lui a dit et elle le croit. On ferait un livre avec les épithètes laudatives que la bassesse des critiques a prodiguées pour elle. » Au fond, cela doit être vrai. Mais n'insistons pas, et n'exagérons rien. Au reste, on supporte assez aisément Sarah Bernhardt. « Nous avons tellement l'habitude. » Puis, elle a travaillé immensément : ce qui est un mérite et presque une excuse. Et elle a duré, ce qui n'est pas un sort commun pour les choses humaines et les comédiennes.

Mais il est exact, trop exact que les comédiens nous ahurissent de leur réclame excessive. Rien ne les arrête. Ils innovent, ils raffinent, ils compliquent. Alcibiade autrefois coupait la queue de son chien. Maintenant les cabotines perdent leur chien tout entier : il y a lieu d'ajouter que leur chien est si petit ! Mais enfin on dirait qu'elles le font exprès. Il fut une époque de ma vie où, dans les journaux, je ne lisais les faits-divers que pour savoir quelle était l'actrice qui, la veille, avait perdu son chien. Heureuse époque ! Mais, hélas ! elle est passée. Cette habitude des actrices est entrée depuis quelque temps dans la littérature par l'entremise des critiques dramatiques. L'un d'eux devait publier un livre, car tout arrive. Peu de jours auparavant, voyez donc ce hasard ! il perdit son chien, son petit chien, le joli petit chien qu'il aimait tant. Alors, il prit un fiacre à l'heure, informa l'agence Havas, plongea dans toutes les rédactions, rédigea la note, la fit insérer. Oh ! cette note ! Il promettait comme récompense « une bonne loge dans un grand théâtre » à celui qui lui rapporterait le petit chien-chien chéri. Admirable ! n'est-ce pas? et généreux et discret ! Évidemment, « la bonne loge » eût été choisie dans un théâtre subventionné. Et moi, pauvre diable de contribuable, j'aurais payé une partie de la loge. Et le critique ne m'eût même pas remercié ; le chien non plus. Enfin, grâce à Dieu ! le chien ne fut pas retrouvé ; il n'avait peut-être pas été perdu. Après tout il n'avait peut-être jamais existé. Mais la réclame était faite, et le livre pouvait paraître...

Passons ! Le procédé du petit chien perdu est devenu banal et vulgaire, presque grossier. Les actrices, donc, l'ont abandonné aux hommes de lettres. Mais quand elles sont en tournée, dans les pays étrangers, elles ont des imaginations magnifiques, étourdissantes. D'abord elles nous envoient chaque jour des bulletins de victoire, auprès desquels ceux de Napoléon font, si j'ose dire, piètre figure. En outre, elles sont reçues à peu près toutes les semaines par toutes sortes de rois : en somme, au temps où nous vivons, les monarques n'ont guère autre chose à faire qu'à recevoir des actrices... Mais jamais, jamais je n'avais vu mieux, plus audacieux, plus neuf, plus brutalement saisissant que la note suivante imprimée dans les journaux de Paris, note concernant Mme Réjane, c'est-à-dire, en vérité, l'une des actrices contemporaines qui ont le plus complètement réussi à communiquer à leurs amis la certitude qu'elles ont un incomparable et même inimitable génie. Lisez donc, je vous en conjure. Lisez chaque phrase. Lisez chaque mot. Lisez et relisez. Goûtez et savourez :

De Dublin :

L'accueil fait au Royal-Theatre à Mme Réjane a été chaleureux.

Une bizarre aventure est arrivée à Mme Réjane. Elle s'était rendue à la photographie Lafayette pour se faire photographier dans son rôle de *la Course du flambeau*. En se plaçant devant l'objectif, elle prit une expression douloureuse, comme il convient à la pauvre Sabine.

Cela ne fit pas l'affaire du photographe qui, selon la formule, invita Réjane à sourire. Elle n'entend pas un mot d'anglais, et le Pierre Petit de Dublin ne comprend rien aux beautés de la langue de Molière ; dès lors, il devenait difficile d'expliquer que Sabine n'est pas Frou-Frou ou Mme Sans-Gêne.

Cependant, à force de bonne volonté réciproque, on finit par s'entendre, et l'artiste photographe commença son opération. Il allait prononcer le sacramentel *don't move!* lorsqu'il fut pris soudain d'une crise de larmes : l'expression de profonde douleur que venait de revêtir le visage de Réjane avait trouvé le chemin du cœur de l'excellent homme !

Ce ne fut qu'après un bon quart d'heure que l'impressionnable artiste put reprendre possession de son sang-froid et terminer son opération.

Mme Réjane, qui venait pour la première fois en Irlande, a été tellement satisfaite de son séjour qu'elle est entrée en pourparlers avec un propriétaire de Dublin ; elle se propose d'acheter une villa aux environs de Bray, la contrée d'Irlande la plus pittoresque.

D'abord, vous reconnaissez bien là le style volontiers grotesque des courriéristes de théâtre. Mais la forme est sans importance. Examinons les faits, les faits seuls.

Négligeons l'un d'eux. Il est tout loisible à Mme Réjane d'acheter une villa en Irlande, et même aux environs de Bray, nous savons bien qu'à quelque endroit qu'elle se trouve nous ne manquerons jamais, jamais de ses nouvelles. Et cela nous rassure. Arrivons donc, en toute hâte, au photographe de Dublin.

Et précisons, précisons impitoyablement. On nous apprend que Réjane veut se faire photographier dans son rôle de *la Course du flambeau*. Donc, en se plaçant devant l'objectif, elle prend, comme il convient à la pauvre Sabine, une expression douloureuse (*sic*). Or voici que le photographe se montre immédiatement abasourdi! Qu'est-ce à dire? Le photographe admis à l'honneur de photographier une actrice illustre, venue dans sa ville, ignore donc Réjane et *la Course du flambeau*, et Hervieu, de l'Académie! Il ne sait pas, le photographe, que les pièces de Hervieu sont tristes, et que Réjane, qui joue les pièces tristes de Hervieu, doit être triste lorsqu'elle se fait représenter dans son triste rôle... En vérité!

Précisons encore! Ce photographe de théâtre, pour être ainsi interloqué devant l'expression douloureuse de Réjane, n'a donc jamais photographié des actrices dans des rôles et des poses mélancoliques! Et on ose nous dire qu'il « invite Réjane à sourire »! Comme c'est vraisemblable! Il est, au contraire, certain que les actrices, photographiées dans le costume d'un rôle, ne sourient presque jamais, car leur portrait deviendrait banal comme une photographie familiale et bourgeoise. Elles prennent des attitudes ingénieuses. Elles lèvent les yeux ou les bras au ciel, menacent un ennemi invisible, sont farouches ou énigmatiques ou godiches. J'ai vérifié chez Reutlinger, chez Boyer, ailleurs encore : il n'est pas une actrice sur vingt qui sourie dans ses photographies, et particulièrement Réjane ne sourit à peu près jamais. Ce photographe de Dublin ignorait donc tout cela. Non, a-t-on jamais vu photographe pareil!

Mais ne nous lassons pas de préciser. Réjane prend donc, comme il nous est dit, l'expression de profonde douleur... Notez que l'explication a eu lieu entre Réjane et le photographe. A force de bonne volonté, ils ont fini par se comprendre. L'opérateur s'attend donc à voir Réjane prendre la fameuse expression douloureuse. Il est averti, préparé; il est sur ses gardes. Notez, avec cela, qu'il est très préoccupé de faire une photographie digne du modèle. L'artiste, en lui, domine l'homme, le comprime, l'écrase, l'anéantit. Il ne saurait pleurer, puisqu'il opère.

Notez que, puisque le photographe ignore la langue française et, à plus forte raison, le français de Paul Hervieu, puisqu'il ignore *la Course du flambeau*, il ne sait pas, permettez-moi l'expression, à quoi rime exactement la pathétique grimace de Réjane, il ne sait pas si l'héroïne qu'elle incarne de la sorte (ah! si génialement et tant et tellement génialement!) déplore la perte de son honneur, la mort de sa belle-sœur ou d'avoir manqué le train pour un voyage urgent ou d'avoir oublié son porte-monnaie dans son réticule sur le guéridon de sa chambre à coucher... Et il pleure! Il pleure donc pour la beauté du geste de Réjane : il pleure donc, en somme, sans savoir au juste pourquoi, simplement pour l'expression de profonde douleur de l'actrice française...

Je le veux bien, mais alors référez-vous au texte. Pourquoi ce photographe surprenant n'a-t-il pas pleuré lorsque Réjane s'est placée la première fois devant l'objectif. L'« expression douloureuse » du visage était donc moins géniale la première fois que la seconde! Ça, je ne puis le croire.

Parlons franchement. Cet opérateur anormal était-il « gâteux »? Tout est possible, et qui dirait les souffrances qui peuvent être semées dans la vie d'un photographe! Mais alors Réjane a dû s'en apercevoir, dédaigner une manifestation qui n'était pas un hommage, elle à qui les hommages ne font pas défaut... Au reste, je fais une remarque : pour photographier habilement, il faut du coup d'œil, de la promptitude, de la décision, de la netteté, un geste précis, enfin tout ce qui manque à un homme affaibli par l'âge et par les malheurs, enclin à pleurer devant les personnes qui viennent « prendre la pose ». Dans les grandes maisons de photographie, même à Dublin, il n'y a pas, j'en suis sûr, d'opérateurs âgés et sans énergie.

L'anecdote est donc inacceptable. Elle est effarante lorsqu'on lit que les larmes du photographe durèrent un quart d'heure, un bon quart d'heure. « Ce ne fut qu'après un bon quart d'heure que l'impressionnable artiste put reprendre son sang-froid. » C'est long, un quart d'heure, quand on pleure! Et pour ma part, j'ai vu de très grands chagrins, je n'ai jamais vu pleurer « un bon quart d'heure ». Mais précisons une fois de plus. Un bon quart d'heure, dites-vous : mais comment le savez-vous! Réjane a donc consulté sa montre quand les larmes ont commencé, quand elles ont fini de couler... Ce n'était pas gentil pour l'admirateur ingénu qui pleurait. Et précisons encore. Était-ce le chef de la maison de photographie qui opérait lui-même comme Pierre Petit? Alors il aurait donc pleuré par flatterie ; mais, par flatterie, pleurer un bon quart d'heure, c'est trop, c'est beaucoup trop. Réjane aurait dû le lui dire... Était-ce un auxiliaire subalterne? Mais comment! il a pu

pleurer pendant un bon quart d'heure devant tout le monde assemblé, et on ne s'est pas inquiété de faire remplacer immédiatement ce malade ! Et qu'a fait Réjane durant cette crise de larmes ? A-t-elle consolé le photographe, a-t-elle rédigé la note aux journaux, ou bien, dites-le-moi, a-t-elle gardé la pose pendant tout ce temps-là ?...

...Non, vraiment, Réjane a un très grand talent. Mais de telles anecdotes ! ! Ah ! je ne sais pas quel effet elles peuvent produire en province. Quant à moi, j'en demeure stupide.

J. Ernest-Charles.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The crisis (La crise), par Winston Churchill (Macmillan, éd. London).

M. Churchill, après le succès retentissant de son dernier roman, *Richard Carval*, publie maintenant *La Crise*, dont la vogue sera aussi grande. La sûreté de main de M. Churchill, son habileté à varier les scènes et à mettre en jeu les passions les plus diverses sont surprenantes. Sa science de psychologue est au contraire assez superficielle. Mais il ne faut pas lui en vouloir : son but est d'amuser le lecteur, de lui donner des émotions faciles et de courte durée ; il a garde de le fatiguer. La Crise se passe au temps de la « guerre civile », en Amérique ; tout le pays en est secoué, et dans bien des âmes aussi une crise se produit, qui change du tout au tout les anciennes convictions. Ainsi la belle Virginia Carvel, riche héritière du Sud, qui trouvait naturel et beau d'avoir des esclaves nègres, finit par épouser Stephen Brice, l'ami et l'émule de Lincoln. Cela n'a pas lieu sans difficulté. Pendant tout le temps que dura la guerre, Stephen a dû, pour vaincre l'orgueil et les préjugés de la belle Virginia, accomplir une fabuleuse série d'actes héroïques dont le moindre aurait suffi à fléchir toute autre femme. Surtout Stephen s'est acharné à sauver, à plusieurs reprises, la vie du fiancé de Virginia ; car Virginia, pour mieux se défendre de l'amour que, malgré elle, le Yankee lui avait inspiré, s'était fiancée à un cousin qu'elle n'aimait pas et que prudemment elle faisait attendre... La victoire de Stephen sur Virginia coïncide avec la victoire du Nord sur le Sud. Nous trouvons dans ce livre toute une série de portraits historiques, tracés avec fidélité. La grande figure de Lincoln ressort avec force. L'ouvrage appartient à la catégorie « roman-feuilleton » ; mais, comme tel, il n'en est pas moins intéressant. Une certaine raideur corrigée de bonhomie ajoute encore à son charme.

Monte-Carlo, par Georg Freiherr von Ompteda (Fontane, éd. Berlin).

Ce livre est plein de haine contre Monte-Carlo ; il en est tout vibrant, tout saignant. Par moments, il prend l'ampleur d'un sombre poème. L'auteur semble halluciné par Monte-Carlo, et il termine chacun des trente-six chapitres de son ouvrage par ce nom qui résonne, tantôt attirant et triomphal, tantôt sinistre et grave. Von Heese, bon géant du Nord, riche et beau, se rend à la ville de jeu par simple curiosité. Il ne jouera pas, il observera seulement les autres. En wagon, quelques heures avant l'arrêt final du train, il entre en conversation avec un Autrichien, le baron Lipari, qui raille avec bienveillance ses projets d'abstention, et lui prédit qu'il se laissera entraîner comme les autres. Cette prophétie s'accomplit. Von Heese se met à jouer dès le premier jour. Avec indifférence au début, tant que la fortune est pour lui, avec frénésie dès que la chance l'a trahi. Il perd fabuleusement. Lipari effrayé tente de le sermonner, mais en vain. Une jeune femme, séduite par la beauté du « géant blond », prodigue les coquetteries les plus savantes. Von Heese, ivre de jeu, ne remarque rien. Enfin une jeune fille qui l'aime risque sa réputation pour lui et vient le retrouver dans son hôtel; elle le supplie de mettre fin à ce gaspillage insensé. Von Heese est ému, mais il ne peut s'arrêter maintenant. Dans son cerveau exaspéré, l'idée folle de la revanche a germé. Monte-Carlo lui apparaît maintenant comme un monstre qu'il doit vaincre, auquel il arrachera le million englouti. Il ne lui reste plus que deux pièces d'or. Il les risque et les perd. Alors une vision de son pays lui passe dans les yeux. Il ne peut y retourner, pauvre et vaincu. Un moyen lui reste de se venger du monstre. Il fonce sur la roulette, son revolver à la main, bouscule tout, met les joueurs en déroute, et subitement, au milieu de la panique générale, se fait sauter la cervelle. Après le premier moment d'horreur, les croupiers dissimulent le grand corps désormais inoffensif et le jeu recommence. Il se trouve même des joueurs qui choisissent, pour y déposer leur argent, les éclaboussures de sang restées sur la roulette. Tel est l'attrait irrésistible et meurtrier de Monte-Carlo.

Ivan Strannik.

FRANCE

Une reine, par J.-H. Rosny (Plon).

C'est la triste et pure histoire d'une femme que le sort a faite reine et qui ne demanderait qu'à vivre dans le recueillement et l'exaltation d'un grand amour. Hélène-Marie, reine du Weissberg, est une belle et merveilleuse créature; le roi Egbert, insi-

gnifiant et timide, avec une âme froide de vieillard dans un corps las, ne lui inspire qu'une condescendante pitié. Hélène-Marie vit au milieu de sa cour dans un complet isolement moral. Elle n'a pour elle que l'amitié de la duchesse de Löwen, vertueuse et charmante coquette. Mais là encore, elle ne trouve pas la douce communion d'âme qu'elle rêverait : son titre de reine lui impose, même avec son amie, une réserve qui lui pèse. L'existence, si morne, était possible cependant jusqu'à ce que, subitement, le cœur d'Hélène-Marie se sentît envahir d'un bel amour, qui lui fait sentir l'immense détresse de ne pouvoir vivre comme une autre femme et d'être écrasée par « le poids des ancêtres ». Maurice de Nimburg, chevaleresque et rêveur, voue à la souveraine un culte ardent et désespéré. Hélène-Marie se sait aimée de lui et sa tendresse va à lui spontanément. Mais elle est reine, elle ne peut fléchir. Sa couronne maintenant lui est trop lourde. Fuir serait un scandale. Orgueilleusement, Hélène-Marie mourra... Elle fait chavirer une barque qu'elle conduit sur un petit lac, au bord duquel, une seule et suprême fois, elle a donné ses lèvres à celui qu'elle aimait. On croit à un accident. L'honneur de la reine est sauf. Maurice, par dévouement, continuera à vivre autant qu'il le faudra pour sauver de toute ombre la chère mémoire... Ce beau livre est d'une mélancolie noble et tendre, sereine et passionnée. Les descriptions de paysages y sont exquises et merveilleuses... Des chiens passent souvent dans ce récit; J.-H. Rosny parle d'eux avec une compréhension de leur âme tout à fait touchante.

Idylle rouge, par Adolphe Chenevière (Lemerre).

C'est une assez belle histoire, émouvante, ardente, sensuelle. Un pauvre diable d'ouvrier, qui s'appelle Gilfard, est anarchiste convaincu. Il a ses théories, il a lu Kropotkine, un peu de Rousseau et il sait trouver dans saint Paul des choses subversives. Il veut remédier au mal social qu'il constate et pour se maintenir énergique et fort dans sa mission, il s'est fait une règle de la chasteté. « Le peuple le plus sensuel du monde suivait saint Paul de bourgade en bourgade, si bien que le soir quatre mille hommes et femmes, enfants et vieillards, étaient sur ses pas. » Or, Gilfard est électricien dans un théâtre ; il a son poste dans les coulisses. Poste terrible à qui s'est fait une règle de la chasteté ! Donc, évidemment, Gilfard s'éprend d'une actrice, et de la plus belle, sans nul doute, de la plus fêtée, de la plus somptueuse. Mais il l'aime avec toute l'ardeur de tout son être. Sans espoir, bien entendu. Telle est sa folle passion qu'il pénètre clandestinement chez la belle, pour la voir dormir, pour lui dire deux mots, que sais-je ? Il est pris par les domestiques, arrêté, confondu avec un voleur, condamné. La belle actrice sait très bien de quoi il retourne ; mais elle craindrait le ridicule en révélant ce secret. Pauvre Gilfard ! Il est mourant. Mais celle qu'il aime vient à son chevet et lui donne de suprêmes baisers qui l'ensorcellent ; et il s'achemine ainsi doucement à l'agonie.

Les Morts mystérieuses de l'histoire,
par le Dr Cabanès (Maloine).

« Il y a deux choses, dit Alfred de Vigny, que l'on conteste bien souvent aux rois : leur naissance et leur mort. On ne veut pas que l'une soit légitime ni l'autre naturelle. » Le docteur Cabanès, bien connu pour ses études historico-médicales et dont *le Cabinet secret de l'Histoire* est célèbre, a étudié soigneusement, à la fois en érudit et en médecin, les circonstances au milieu desquelles s'est produite la mort des souverains et princes français de Charlemagne à Louis XVII. Il nous apprend que Charlemagne, par exemple, est mort d'une pneumonie ; Louis IX de cachexie palustre ; Charles V d'une lésion aortique d'origine goutteuse ; François I[er] d'une fistule tuberculeuse, etc. Le docteur Cabanès consacre même un chapitre à Louis XVI, dont la mort cependant n'eut point une cause très obscure, mais il publie au sujet de cet événement une pièce intéressante, le récit véridique d'un témoin oculaire particulièrement digne de confiance : Philippe Pinel, qui assistait à l'exécution du roi comme garde national... L'auteur de ce curieux ouvrage ne s'est pas seulement proposé de débrouiller des énigmes difficiles, mais, apportant à son travail une vraie conscience d'historien, il s'est à la fois efforcé d'éclaircir un grand nombre de questions de détails et d'esquisser une grande étude philosophique de la dégénérescence des races royales.

Le problème de la vie, par Louis Bourdeau (Alcan).

Cet « essai de sociologie générale » a pour but d'esquisser une sorte du « métaphysique positive ». L'auteur considère que les positivistes ont raison de distinguer entre le connaissable, qui est accessible à la science, et l'absolu, qui est « absolument inconnaissable ». Néanmoins, il pense qu'« entre les certitudes de la science et les insondables ténèbres s'étend une zone où l'on peut pénétrer par les voies de l'hypothèse et qui constitue le domaine de la métaphysique » ; mais l'induction métaphysique, au lieu d'être capricieusement indépendante de la méthode scientifique, doit au contraire en être « le développement rationnel » ; c'est-à-dire qu'il convient d'établir une métaphysique qui soit « l'extension inductive de l'ensemble des connaissances les mieux établies ». Conformément à ces principes, M. Louis Bourdeau, procédant à l'analyse de la vie individuelle (somatisme et psychisme) et à la synthèse de la vie

collective, en déduit les « lois générales de la vie ». Sa doctrine est celle-ci : Le principe générateur de toute existence finie est une loi d'association et d'individuation. Chaque être est, à la fois, un élément d'un tout et l'unité supérieure d'un groupement. Le mal dans le monde provient de ce fait que l'association introduit dans l'agrégat, en même temps qu'un principe d'union, un principe de contradiction et de lutte, chaque partie s'adaptant difficilement à son double rôle d'individualité spéciale engagée dans une activité commune. Le bien résulterait d'une parfaite appropriation de chaque être à sa véritable destinée individuelle et collective. L'essai de M. Louis Bourdeau, très intéressant à bien des égards et principalement dans son effort pour donner à la métaphysique un caractère positif, est peut-être un peu trop ingénieusement systématique, et l'on a fait depuis longtemps de justes objections à de semblables essais d'étendre à la morale sociale des constatations biologiques, organiques ou cosmiques.

La femme de demain, par ETIENNE LAMY (Perrin).

Cet ouvrage de M. Lamy se compose de trois études qui furent composées distinctement. La première, « les femmes et le savoir », a été lue à Besançon ; la seconde, « la femme et les penseurs », à Paris ; la troisième, « la femme et l'enseignement de l'État », à Angers. Peu importe, d'ailleurs, et ce qui fait l'unité quand même de ce volume, c'est que les mêmes choses, — de pauvres choses, — y sont sempiternellement ressassées de la première page à la dernière. Des choses comme ceci : « Ce que les féministes, qui se croient aujourd'hui audacieux, voient en rêve, ils pourraient, mieux instruits, le voir en souvenir. » Où ça ? Mais dans la société de jadis, telle que l'organisait l'Église. Ou bien encore : « Servir le catholicisme, c'est pour la femme servir sa propre cause. » Ou bien encore : « Si aujourd'hui le catholicisme a besoin d'elle, elle aura toujours besoin de lui ; si elle veut être défendue, qu'elle le défende. » Etc. M. Lamy s'est aperçu lui-même, du reste, qu'il ressassait. Il s'en excuse ainsi : « Si quelque lecteur s'aperçoit que certaines idées réapparaissent, et si, les examinant plus d'une fois, il les adopte avec plus de certitude, il me pardonnera. » Il pardonnera sûrement, lassé.

Le Conflit, par FÉLIX LE DANTEC (Colin).

Ce « conflit » est celui de la science et de la religion, et pour nous en montrer l'acuité, la nature et sans doute aussi l'insolubilité, M. Le Dantec imagina la petite fiction que voici. Un savant qui s'appelle Fabrice Tacaud et un certain abbé Jozon qui s'intéresse à l'histoire des premiers siècles chrétiens, anciens camarades de Sorbonne, se retrouvent pendant des vacances sur une plage bretonne. Leurs causeries sont des « entretiens philosophiques » et sur les questions essentielles, la méthode d'autorité, la mort, l'intelligence des animaux, la matière et la pensée, l'infini et l'absolu, ils discutent conformément à leur caractère propre de savant et d'abbé. Ils disent des choses intéressantes, pas toujours très nouvelles, mais claires et plausibles. Ils ne s'entendent pas du tout, et le voilà bien le « conflit ». Quelquefois, lorsque par exemple Tacaud a énoncé sur la mort des opinions subversives, l'abbé hausse les épaules et « ils continuent silencieusement leur promenade ». Mais, en général, ils sont cordiaux l'un avec l'autre. Sur « les superstitions et la géologie » ils pensent différemment, mais la promenade au bord de la mer donne à leur « guenille matérielle un vigoureux appétit » et ils entrent à l'auberge pour se restaurer ; ou bien ils résolvent provisoirement le conflit sur l'intelligence des animaux par un bon bain dans la mer délicieuse, comptant sur cette « immersion rafraîchissante » pour apaiser leur goût de l'éristique. Ce petit ouvrage est agréable.

Pascal, par AD. HATZFELD (Alcan).

Cet ouvrage fait partie de la collection des « Grands Philosophes », de laquelle j'ai signalé déjà le *Kant* de M. Ruyssen. M. Hatzfeld venait de terminer son *Pascal*, lorsqu'il mourut, dans les derniers mois de l'année dernière. Il s'était, en somme, toute sa vie occupé de Pascal et le présent volume est le résultat de minutieuses recherches. On y trouvera une excellente biographie de l'auteur des *Pensées*. M. Hatzfeld suit d'année en année le développement de ses idées et de son génie et il indique le rapport qu'il y a entre les circonstances de sa vie et l'attitude particulière qu'il prit, à telles ou telles époques, vis-à-vis de la religion et de la raison. En outre, les critiques qui, jusqu'ici, étudièrent Pascal laissèrent à peu près de côté, faute d'une suffisante compétence, ses travaux scientifiques. M. Hatzfeld s'était adjoint pour cette étude un collaborateur, M. Perrier ; nous avons donc ici un exposé complet de l'œuvre de Pascal.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Plon, *En Indo-Chine*, 1896-97 (Tonquin, Haut-Laos, Annam septentrional), par le marquis de Barthélemy. — Chez Ollendorff, *Mirages*, poésies, par Frem. — Chez Calmann-Lévy, *La vie Folâtre*, par Richard O'Monroy. — A la Maison des poètes, *Les femmes de Shakespeare*, poèmes, par Théodore Maurer. — Chez Lemerre, *L'Islam*, poèmes, par Jacques de Vilade. — *Vers*, par Charles Troufleau.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Les Nansen d'Italie. — Le numéro de juin du *Pall Mall Magazine* est riche d'articles intéressants. Etudes de M. Frederick Wedmore sur l'œuvre de Chardin; de M. W. H. Y. Webber sur les travaux poursuivis en vue d'approvisionner d'eau de source Birmingham; du duc des Abruzzes sur son expédition arctique. L'explorateur avait douze compagnons, mais le nombre 13 ne lui a pas porté bonne chance comme aux passagers du *Fram*. Son bateau, la *Stella Polaris*, fut avarié par la pression des glaces, au point qu'il fallut plusieurs mois pour le réparer. Le chef eut les doigts gelés et dut confier à son second, le capitaine Cagni, le commandement de l'équipe chargée de se rendre en traîneau depuis le point d'hivernage à l'extrême Nord de l'Archipel François-Joseph, jusque... au Pôle. M. Cagni emmena cinq hommes, en perdit trois, et ne dépassa que de dix-neuf « minutes » la latitude atteinte précédemment par Nansen. Enfin les premiers humains que l'expédition revît en jetant l'ancre à Hammerfest, lui apprirent l'assassinat du roi Humbert.

Toujours l'Irlande. — La réorganisation du parti nationaliste irlandais ramène l'attention des revues anglo-américaines sur l'île malheureuse. M. Dudley S. A. Cosby commente, dans la *Westminster Review*, la thèse de M. T. W. Russell, qui propose au gouvernement d'aider les *occupants* du sol irlandais à acheter celui-ci aux *propriétaires;* M. Cosby prend la défense de ces derniers. Dans la *North American Review*, M. Goldwin Smith se place à un point de vue assez neuf, du moins pour les périodiques de langue anglaise. Il estime que ce n'est pas seulement l'oppression britannique qui a réduit l'Irlande à la plus effroyable des misères; l'oppression catholique fut aussi néfaste, dit-il, et l'on ne voit guère possibilité que ce peuple se débarrasse de l'un des deux fléaux, sans courir le risque d'être aussi malade avec l'autre.

La question de Terre-Neuve. — Les revues britanniques s'accordent pour rappeler l'attention, — qui sait pourquoi? — sur le sempiternel litige auquel donne lieu le French Shore. Le *Pall Mall Magazine* décrit Saint-Pierre et Miquelon, et tente d'établir que ce pauvre petit mouillage constitue un grand danger pour la domination anglaise dans l'Amérique septentrionale. Le *Windsor Magazine*, impartial au contraire, estime que ce qui nuit au développement de Terre-Neuve, ce n'est pas tant les pêcheries françaises, que la mauvaise administration locale.

Un Yankee typique. — Ce n'était cependant pas un *trustman*. Mais il offrait une physionomie curieuse de *self made*. Son nom, Hazen S. Pingree, n'avait point passé l'Atlantique, et il était gouverneur du Michigan, ce qui, en somme, était à peine prestigieux. Mais tous les journaux de là-bas déplorent sa mort, et affirment que l'on comptait sur lui pour occuper dans peu d'années la plus haute situation constitutionnelle et y réaliser des choses grandes peut-être, neuves à coup sûr. Pingree était né dans le Maine en 1840, avait été simple soldat dans l'armée nordiste, puis s'était établi petit cordonnier à Détroit. Quinze ans après, il était propriétaire d'une manufacture de chaussures qui employait un millier d'ouvriers et produisait annuellement pour un million de dollars. En 1889, les Républicains l'élurent maire avec une énorme majorité. Il commença par réduire dans de sérieuses proportions le prix du gaz, des places de tramways, des coups de téléphone, et municipaliser une quantité de services publics. Puis, estimant que la ville allait devenir suffisamment riche grâce à ces réformes, — ce qui advint en effet, — il répartit entre les pauvres tous les terrains vagues qu'elle possédait. Immédiatement on le baptisa Potato, parce que les nouveaux propriétaires s'empressaient d'organiser pour leur usage personnel des jardins maraîchers. Élu gouverneur de l'État en 1896, il voulut continuer sur une plus large échelle ses améliorations humanitaires. La Législature lui déclara une guerre à mort, et après quatre ans de lutte il dut démissionner. Alors il partit en Afrique australe pour inviter les Boers à émigrer dans le Michigan. Puis il alla étudier l'agriculture égyptienne et les forêts de l'Allemagne du Sud, pour être à même de recommander à ses concitoyens les bonnes méthodes. La mort l'a surpris à Londres sur la voie du retour.

La fin d'un peuple. — Le tout récent dénombrement de la population britannique a établi que, au cours des dix dernières années, l'Angleterre et le pays de Galles ont gagné 3523191 « âmes », et l'Ecosse, 446310, alors que l'Irlande en a perdu 248204. M. William T. Stead en conclut facilement, dans sa *Review of Reviews*, que, de ce train-là, dans un siècle et demi au plus, il ne restera pas un Irlandais en Irlande.

Une carte du sixième siècle. — Elle est décrite par M. C. Raymond Beazley dans le *Geographical Journal*. C'est une mosaïque longue de 15 mètres et large de 6, qui représente, d'une manière naturellement naïve, mais pourtant assez exacte, le pays entre Naplouse et le Nil. Elle a été découverte en 1880 dans le dallage de l'église de Kérak.

Les nègres civilisateurs. — Un article publié par M. W. S. Scarborough dans le *Forum* va donner sans doute à réfléchir à plus d'un Yankee. L'auteur démontre en effet que les Nord-Américains à peau théoriquement blanche ne peuvent compter que sur leurs compatriotes noirs pour civiliser les Philippines. Les nègres, dit-il, seront seuls à s'acclimater là-bas, au propre et au figuré.

Paquebots pour millionnaires. — M. Pierpont Morgan, Napoléon de l'Acier (*Steel's Nap*), roi des Paquebots, vice-roi de la Houille et des Railways, etc., s'occupe de faire construire deux bateaux pour « transatlantiquer » ses rivaux et ses vassaux. C'est à Aix-les-Bains qu'il s'est entendu à ce sujet avec le directeur d'une des Compagnies de navigation qu'il a récemment placées sous son *contrôle;* on sait ce que les Yankees entendent par ce charmant euphémisme. Les deux paquebots ne transporteront, et pour cause, que des passagers d'archi-première classe. Pas une cabine isolée. Chaque voyageur disposera d'un appartement : salon, chambre à coucher, salle de bain, et. La décoration et le mobilier seront variés à l'infini; un appartement sera de style Louis XV,

un autre de style Renaissance italienne, un autre, de style Empire, un autre, de modern-style, un autre, à la Japonaise, etc. Les salons communs et la salle à manger seront décorés par des artistes fameux. On prendra ses repas « par petites tables », chacun des convives ayant un domestique pour lui tout seul. Il y aura à bord une vacherie, un poulailler, une faisanderie, des chenils, des serres. Il y aura aussi un théâtre et un café-concert, où l'on engagera des artistes de premier ordre. Puis, un gymnase; une riche bibliothèque, des nurseries modèles, un nombreux personnel de médecins et infirmières, de pédicures et manicures, de masseurs, de maîtres d'armes et de professeurs de gymnase, de lecteurs, d'interprètes, et de dactylographes et sténographes. Le prix du voyage entre l'Angleterre et New-York, ou inversement, sera d'au moins cinq mille francs par personne.

Les Tartufes de Boston. — Récemment, les nombreux affiliés bostoniens de la *Young Men's Christian Association* célébraient un jubilé quelconque. Les mères et sœurs de ces jeunes gens, c'est-à-dire des personnes qui doivent s'y connaître en moralité, leur offrirent une réception dans le Palais des Beaux-Arts. Voici pourtant la protestation qu'ont publiée à ce sujet l'évêque méthodiste Mallalieu et son clergé. Nous nous en voudrions de ne pas la traduire littéralement :

« Les soussignés protestent respectueusement contre la réception offerte par les dames auxiliaires aux délégués de la Y. M. C. A. dans le Muséum des Beaux-Arts, qu'ils considèrent comme un endroit peu convenable pour une réunion mondaine où sont mélangés des jeunes gens des deux sexes, — peu convenable, à cause de la présence, dans maintes parties de l'édifice, d'une grande quantité de statues masculines pleinement développées (*fully developed*) et entièrement nues. Il n'y a, dans le magique terme de l'Art, rien qui excuse l'indécence. L'obscène exhibition des formes humaines, pour avoir été ciselée par des mains de maîtres, n'en exerce pas une moins puissante séduction. Au contraire, on peut soutenir que plus l'art est fidèle aux lignes de la chair, et plus la tentation où il nous induit se rapproche de celle qui nous vient de la chair même. L'art du nu n'a jamais aidé une âme à s'élever vers le Seigneur Jésus. »

Une autobiographie. — Il s'agit de celle que vient de publier M. Broadhurst (Londres, chez Hutchinson). L'auteur a été ouvrier maçon, et, en cette qualité, il a collaboré à l'édification du Ministère de l'Intérieur (*Home Affairs*), où il devait plus tard occuper les fonctions de sous-secrétaire d'Etat. Comme beaucoup d'hommes politiques anglais, il a travaillé à Oxford : il y a réparé les cheminées du Christ College. M. Broadhurst gagnait sa vie dès l'âge de douze ans, et sept ans plus tard il épousait une ouvrière. Il était déjà l'un des plus militants des Trade-Unionists. Quand il devint membre de la Chambre des Communes, il n'avait jamais eu d'autre tailleur que sa femme, et depuis lors sa situation s'est à peine améliorée. Une seule fois il endossa un habit, loué d'ailleurs. Ce fut lorsque, nommé sous-secrétaire d'État, il dut aller rendre visite à la reine. Cette cérémonie l'horripila au point, que le lendemain il adressa à Victoria une supplique pour être autorisé à ne jamais plus revêtir le frac, et à ne figurer qu'à la dernière extrémité dans les solennités officielles. Il va de soi qu'il lui fut répondu favorablement. Cette simplicité enthousiasma le prince de Galles, qui invita M. Broadhurst à passer une semaine à Sandringham, et ne se lassa pas de bavarder avec son hôte. Telles ces mondaines qui s'amusent à aller boire du lait frais à la ferme, de loin en loin.

La question des Langues à Malte. — M. Alexander Paul, dans la *New Liberal Review*, s'étonne du bruit que l'on mène à ce sujet depuis quelque temps. Il l'attribue à l'impopularité croissante de M. Chamberlain. Le nombre augmente sans cesse des journalistes qui sont à l'affût des moindres bévues commises par le ministre des colonies anglaises. Il est vrai que celui-ci leur offre la partie belle. L'idiome maltais, dit M. Alexander Paul, est un charabia résultant de la déformation à l'italienne d'une quantité de mots arabes et berbères, et de quelques termes français, anglais, espagnols, grecs, turcs, etc. Il est enseigné dans toutes les écoles élémentaires de la colonie, et c'est de lui qu'on se sert pour inculquer aux enfants l'anglais et l'italien. Ces deux langues sont admises à égalité dans tous les actes officiels, devant les tribunaux, etc. M. Chamberlain a simplement décidé que, à partir de 1913, l'anglais serait la seule langue officielle. La réforme est aussi modeste que légitime, et la population aura douze longues années pour s'y préparer.

Anglicans et Calvinistes. — Dans le *Nineteenth Century* aussi, le chanoine Wirgman, de la cathédrale de Grahamstown, déclare que la guerre sud-africaine est surtout un conflit religieux, et que ce conflit n'a pas d'autre cause que le calvinisme des Boers. C'est une thèse nouvelle, très particulièrement nouvelle. Le chanoine considère les Boers comme les seuls Calvinistes vraiment orthodoxes qui subsistent dans le monde, et il estime que le calvinisme voue à leur perte les peuples qui le professent. Évidemment, il a oublié l'histoire de Genève, et des Pays-Bas, et de la Nouvelle-Angleterre, mère des États-Unis. « Un calviniste orthodoxe, à cause du dogme de la prédestination, ne saurait avoir la moindre conception de la justice. C'est pourquoi les Boers ont repoussé les offres magnanimes de M. Chamberlain en 1899.

Windsor Magazine de Juin. — Une monographie consciencieuse des catacombes de Paris, par M. Alder Anderson. Aussi une étude de M. Charles T. Bateman sur l'œuvre du célèbre peintre anglais G. F. Watts, — étude illustrée de reproductions des toiles caractéristiques. On est ainsi à même d'apprécier les très divers aspects de Watts, tantôt allégoriste poncif, tantôt prudemment réaliste, mais excellent portraitiste de babies — et de chevaux.

R. CANDIANI.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41136. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 3 AOUT 1901.

« LA POLITIQUE NATIONALE »

A Monsieur Godefroy Cavaignac.

Dans le discours qu'il a prononcé en partie au théâtre des Nouveautés de Toulouse, qu'il vient de publier *in extenso*, dans une brochure, sous ce titre : « La politique nationale et le ministère Waldeck-Rousseau », M. Godefroy Cavaignac, deux fois ministre de la Guerre, une fois ministre de la Marine, a formulé en ces termes son principal grief contre le temps présent :

Lorsqu'on répand cette idée, qui est en contradiction avec l'histoire de l'humanité tout entière, que la raison suffit à faire triompher le droit ; lorsqu'on frappe de ses anathèmes l'emploi de la force, lorsqu'on proclame cet amour de la paix, il y a derrière ces déclarations philosophiques une conséquence pratique, immédiate, c'est l'acceptation du *statu quo* européen ; c'est l'acceptation non plus provisoire et contrainte, mais résignée et définitive, de la situation diminuée que les événements de 1870 ont faite à la France en Europe.

On voit bien que le grief n'est pas contre le ministère Waldeck-Rousseau tout seul, il est plutôt contre le temps présent ; il est contre l'attitude politique et morale de la démocratie française : il porte encore plus loin, il touche l'Europe entière et la position de l'Europe dans le monde.

Au fond, je ne suis peut-être pas plus satisfait que M. Godefroy Cavaïgnac de l'état général des choses françaises et européennes, mais c'est pour d'autres motifs que lui. Nos griefs ne sont pas les mêmes et la direction respective que prend notre esprit au spectacle de ces choses du monde est fort différente.

Le passage reproduit plus haut du discours de Toulouse dépeint fidèlement une forme de l'opinion, qui est partagée par un grand nombre de personnes et que je tiens pour parfaitement honorable et digne de considération ; mais il en est peu, parmi ceux qui ont ces pensées et ces sentiments, qui en aient démêlé l'intime mixture et qui sachent dire au juste pourquoi ce malaise, cette oppression qui les accable, et comment elle pourrait être allégée.

D'abord, vous vous plaignez de la paix : c'est là le sujet de votre doléance essentielle et fondamentale. Mais quelle paix ? La paix armée, cette paix morne, étouffante et réellement meurtrière, cette paix dont on a pu dire qu'elle est pire que la guerre même. Est-ce la paix ?

On ne peut pas admettre qu'une âme moderne réprouve et condamne la paix en soi, et cependant c'est ce que vous paraissez faire, car j'ai lu quelque part que l'on vous disait : « Il vous faut donc la guerre ! » La guerre et tout ce qui l'accompagne et la suit, le pillage, le massacre et le viol joyeux dans le sang, la bestialité triomphante, comme on l'a vu en Chine, et ce n'était pas encore la guerre, mais une simple opération de police. Ah ! elle est propre et jolie, la police européenne !

La conscience contemporaine a condamné la guerre..., oui, la guerre en soi, pour tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle vaut, et cette condamnation est sans appel ; la conscience des nations, la conscience de l'humanité qui compte, éclairée par les résultats de l'histoire et par les découvertes successives de la science, a prononcé sur la guerre une malédiction qui n'est pas seulement celle du poète : *bella matribus detestata*. On ne reviendra pas là-dessus. Les

chefs d'armée, monarques, Césars, peuvent et doivent en prendre leur parti : c'est un dogme fini, un culte éteint.

S'ils veulent soutenir leur règne, qu'ils cherchent d'autres moyens. Entre la guerre et la liberté, les peuples ont fait leur choix, il est définitif. L'Europe de la science et de la démocratie a son siège fait sur ce point radical de notre évolution historique. Vous pouvez faire votre deuil de la guerre : elle a assez tué pour que nous célébrions ses funérailles.

Ce qui ne veut pas dire que nous ne ferons plus la guerre, et, vraiment, on la fait encore chaque jour, mais on ne l'avoue plus, même la faisant, et voilà qui est admirable ! Depuis plus de deux années qu'ils sont en guerre contre les Boers, lord Salisbury et Chamberlain ont prétendu établir en principe et en droit que ce n'est pas une guerre !

C'est une opération de police, comme en Chine, et aussi en Crète, et aussi en Arménie : honteux sophismes, soit ; mais la guerre désavouée ne reprendra pas son prestige sur l'esprit des foules asservies ; quand la guerre cesse d'être un jeu brillant et tragique, ce n'est plus la guerre. Des opérations de police, sous l'uniforme *khaki*, sans épaulettes et sans panache : morne besogne ; où est le grand jeu, vraie essence de la guerre, essence enivrante, qui seule l'expliquait ? Il faudra à l'imagination des hommes d'autres jeux et d'autres spectacles : on ne couronne pas de fleurs les agents de police nationale ou internationale, les femmes ne leur jettent pas des roses avec des baisers. Donc, vous voyez bien que la religion de la guerre est au nombre de ces dogmes éteints qui couvrent la glèbe européenne de leurs cendres et de leur poussière ; mais les résidus des foyers morts ont une vertu fécondante, singulièrement estimée des cultivateurs de la terre.

* * *

Il n'y a plus rien à faire, en Europe, au xxe siècle, avec l'opinion des Moltke et autres, avec cette superstition militaire, déclarant la guerre utile et nécessaire en soi, — bien plus, la déclarant sainte et sacrée, semence de civilisation, salut du monde. Si la guerre avait dans sa fonction ou dans son rôle une certaine partie salutaire à l'humanité, cette partie est désormais prise et remplie par d'autres facultés ou manifestations de l'esprit humain. Et l'on doit comprendre en philosophe qu'à l'extrémité des temps où nous touchons, lorsque la planète entière aura été occupée par les arts, par les diverses familles du genre humain civilisé, la guerre, telle que vous l'entendez et la recommandez encore aujourd'hui, aura perdu toute espèce de justification ; elle la perd chaque jour, et avec une vitesse étonnante, comparable à la vitesse de beaucoup d'autres phénomènes contemporains. Donc la guerre n'a pas ou elle n'a plus cet élément moral que vous vous plaisez à lui attribuer et par lequel vous croyez la relever du discrédit public et de sa décadence irrémédiable et de sa pourriture qui nous infecte ; car ce que nous en avons encore n'est plus qu'une décomposition de la guerre, une corruption putride du monstre dont vous faites votre dieu !

La grandeur et la puissance des mécaniques qu'elle met en action ne remédie pas à cette perte de l'élément moral de la guerre ; au contraire, tout ces engins prodigieux ne font qu'accentuer et précipiter sa ruine et, plus elle a besoin de force matérielle, plus elle démontre que la moralité l'abandonne, moralité et matière étant contraires.

De Moltke avait foi en la guerre parce qu'elle le servit pendant un temps et lui sourit ; Thiers eut la même foi en elle, en sa vertu salutaire : il en tira, en effet, trente volumes, d'où il édifia sa fortune plus que du charbon des mines d'Anzin ; mais l'Europe sous les fers, couverte de plaies et transpercée de mille glaives, est lasse de servir à la splendeur d'une demi-douzaine de politiciens.

Nous avons appris que la guerre ne résout aucune des questions qu'elle a la prétention de trancher ; ni la guerre religieuse, ni la guerre politique, ni celles de races et de conquêtes ; aucune, depuis cinq cents ans, n'a résolu d'une manière sérieuse et durable les difficultés de l'Europe.

Pour que la guerre donne des solutions, il faut la faire à la façon des Barbares qui envahissaient le monde romain, ce n'est plus le temps et ce n'est pas, je pense, le cas pour les Européens entre eux. C'est-à-dire qu'il faut faire la guerre entière et intégrale, la pousser à ses résultats extrêmes, c'est très difficile et nous n'en sommes plus capables. Les mitrailleuses mécaniques et les explosifs ne suppléent pas à la barbarie réelle ; ces moyens trouvent leur restriction dans notre moralité relative, mais déjà suffisante pour ôter à la guerre son efficacité totale ; or, si elle n'est pas totale, la guerre n'est qu'une sottise et une duperie.

La suppression des tyrans par le glaive, quoiqu'il en ait péri beaucoup, n'a pas extirpé la tyrannie de la terre. Machiavel, l'un des derniers qui crut théoriquement aux solutions radicales de la force, pourrait considérer aujourd'hui, dans son pays d'abord et dans l'Europe entière, l'échec de sa politique. Ni la Saint-Barthélemy, dont on vantait, il n'y a pas longtemps, la vertu efficace dans l'Hôtel hospitalier des Sociétés savantes (ô curieuse rencontre !) n'a étouffé la Réformation, qui, au contraire, n'a fructifié que plus largement en France et en Europe ; ni la guerre communaliste de 1871 n'a résolu la question ouvrière et sociale : il aurait fallu que le prolétariat européen n'eût qu'une seule tête et l'écraser d'un seul coup ; ni

les guerres napoléoniennes n'ont résolu la question du gouvernement et de l'ordre sur cette portion de la planète comprise entre la Néva et le Tage ; ni la guerre de 1870, bien plus étroite en ses vues, guerre toute locale et de raccroc, n'a résolu la question franco-allemande, même pas la question allemande pure et simple, qui, après Sadowa et Sedan, reste disputée sur l'Elbe et le Danube, comme à l'époque des Conrad et des Conradins ! Les zélateurs de la guerre nous annoncent de belles réminiscences du moyen âge, pour le jour où François-Joseph, cédant à la nature, viendra à quitter la place.

S'il est vrai que Sedan soit la fille de Sadowa, certainement Sadowa est de la lignée d'Austerlitz, d'Iéna, d'Essling, de Wagram. Napoléon a fait plus que Bismarck et de Moltke pour la solidification des éléments allemands qui reste inachevée et qui, probablement, ne s'achèvera jamais dans le moule césarien. La France est encore, malgré tout, le seul exemplaire d'une véritable unité politique et morale, et c'est par là qu'elle brille au premier rang, non moins que par la forme élective et républicaine qu'elle a su donner à son gouvernement : deux choses que l'on disait inconciliables, deux caractères réputés incompatibles, et qui se sont fondus en elle au feu ardent des révolutions et de l'adversité.

*
* *

L'état présent de l'Europe n'est ni la guerre, ni la paix, et ce à quoi nous aspirons d'une indicible ardeur, c'est la vraie paix et la sainte alliance des nations. Comme la France a été la maîtressse de la guerre, elle peut être la maîtresse de la paix et c'est la dernière forme de gloire qu'il lui reste à s'approprier ; mais il faut entendre quelle paix, pleine d'action pour la liberté et le bonheur du genre humain. C'est le dernier enseignement que la France libératrice donnera à l'Europe pour son avenir et son commun salut. Après tout et depuis que la France ne fait plus la guerre, personne d'autre ne la sait faire comme il faut, n'y sait mettre l'éclair de la magnanimité et du génie. Pour les burlesques et tristes parodies que l'on nous en montre, ô guerrier, tes piaffements sont inutiles, tes hennissements superflus. Il y a une conquête de l'univers à réaliser, dont nous tenons maintenant la méthode et la stratégie, et qui excédera en beaux risques et en émotions sublimes tout ce que le cœur de l'homme a jamais éprouvé.

Mais pour aujourd'hui, et sans aller au loin dans les perspectives les plus certaines et les plus légitimes, l'Europe sent bien que son salut présent est attaché aux œuvres de paix, de paix mutuelle entre tous ses membres. Pourquoi mettre ici en cause le ministère Waldeck-Rousseau, ou le parti républicain, ou la France même ? La paix appartient à l'Europe et c'est l'Europe qui la veut garder, qui en sent le besoin profond, inéluctable, rien que pour sa conservation et son maintien dans l'harmonie du monde. Après mille ans de guerres, l'Europe demande la paix. M. Jules Lemaître lui-même la lui accorde :

« Oui, dit-il, il est odieux et absurde, qu'aujourd'hui encore des rois, des empereurs, des chefs de peuples rêvent des conquêtes par les armes, des agrandissements de territoires... Mais cela est ainsi et nous n'y pouvons rien. »

Nous y pouvons beaucoup, au contraire, et les peuples le prouvent depuis trente années, au moins pour ce qui concerne leur terre et leur maison d'Europe. Ils ont manifesté depuis trente années leur ferme volonté de ne plus y admettre la guerre et, depuis tout ce temps, les grands porteurs d'épée leur cèdent en frémissant et respectent la maison.

C'est que l'Europe a parfaitement aperçu que tous les rapports et les proportions du monde sont changés : elle a, dans notre âge, pour la première fois, embrassé la vraie figure du monde, l'Afrique, l'Asie, l'Australie, le Japon ; elle a tout pesé et mesuré, elle s'est mesurée elle-même dans l'ensemble et elle s'est trouvée petite. Cette admirable Europe, avec ses golfes et ses caps, découpée comme l'œuvre d'art privilégiée de la nature terrestre, s'est vue toute pareille à une Hellade, sœur un peu plus grande de l'antique patrie de tout art et de toute vérité.

On a déjà dit ici que l'histoire de la Grèce finira par se renouveler sur l'Europe entière si les Européens renouvellent sur eux-mêmes les dissensions des Grecs.

*
* *

Nous savons bien qu'elle est la pierre d'achoppement pour nous sur le chemin de la paix voulue et déclarée, — pierre sacrée, pierre de sacrifice, semblable à un autel de la patrie ; on demeurerait devant elle, immobile et muet jusqu'à la mort, mais on n'y porterait pas une main sacrilège pour l'ôter du chemin.

Vous avez pris la peine de nous la désigner et vous avez dit : Vous ne passerez pas, car le chemin de la paix est barré. Nous sentons la force de l'objection, vous affirmez qu'elle justifie à jamais votre foi au culte de la guerre. C'est ici et pour ceci que nous sommes tenus de dire et de publier que la guerre recommencera, et que le devoir s'impose de ne pas enseigner la paix...

Ah ! vous prenez cette position avec une belle *maestria !* Mais si les peuples libres, maîtres de leur destinée, ne veulent pas s'entr'égorger, que ferez-vous ? S'il faut choisir entre la guerre et la liberté, et s'il n'y a pas une troisième alternative, si les peuples ont fait leur choix, comment maintiendrez-vous

votre objection? Vous accuserez la France de lâcheté? C'est un peu grave : le monde n'acceptera pas ce dilemme, ô guerriers logiciens!

« Lorsqu'on frappe de ses anathèmes l'emploi de la force, dites-vous, lorsqu'on proclame son amour de la paix, il y a derrière ces déclarations une conséquence pratique, immédiate, c'est l'acceptation du *statu quo* européen... » Mais s'il n'y a pas de *statu quo*, si le *statu quo* n'existe pas, si tout marche et se renouvelle dans le monde, que devient l'argument, théoriciens dogmatiques de la guerre aux immenses surprises et aux contre-coups étourdissants?

Sans guerre européenne depuis trente années, pensez-vous que l'Europe n'a pas changé de face? Elle n'est plus reconnaissable et Bismarck, qui la voyait changer, en est mort inconsolé. Aucune guerre ne l'eût transformée au point où nous la voyons, et peut-être la guerre, au lieu de la transformer, l'eût rejetée dans les formes du passé.

Une Europe fédérée par la paix, pour son salut commun et pour le maintien de sa juridiction et maîtrise, — condition qui apparaît chaque jour plus nécessaire, — une telle Europe rend tous ses membres libres et agissants, chacun à sa place et en son rôle, dans l'harmonie d'ensemble.

Alors votre objection vous quitte, vous abandonne. Elle est terriblement aiguë, votre objection ; dans la fausse paix où nous sommes, vous en profitez pour nous la passer allégrement au travers du cœur; mais la vraie paix que l'Europe se doit, si elle ne veut pas son suicide dans le monde nouveau, la vraie paix européenne vous prive de votre objection irrémédiablement. Et veuillez noter que cette harmonie de l'Europe n'est pas un rêve, puisqu'elle apparaît chaque jour, d'une nécessité plus évidente, la condition même de la conservation de l'Europe. La France, à la tête de cette politique, est-elle diminuée? Elle est toujours grande, comme elle le doit être, et j'ose dire, moralement et politiquement la première, s'il est encore permis de parler de rang dans cet ordre nouveau européen, qu'elle crée et qu'elle inspire.

Regardez bien, cherchez bien, où peut être l'avenir de la civilisation européenne : il est là, vous ne le trouverez pas ailleurs. Regardez bien aussi les effets et les suites de la politique que vous préconisez, — avec bonne foi, certes, avec patriotisme, on n'en doute point, — vous verrez que vous n'allez à rien de moins que rejeter la France hors de son avenir et de ses voies ; qu'à la disloquer et la briser; et la preuve, c'est que vous avez compris qu'il vous fallait d'abord séparer l'armée de la démocratie républicaine, refaire une autre armée animée de l'ancien esprit, une armée d'avant 1870, une armée monarchique et impériale, et cette œuvre poursuivie secrètement, — encore par patriotisme, j'en suis sûr, — a fait tous vos malheurs ; elle aurait pu faire le nôtre. Votre pensée essentielle et principale, que vous caressez avec amour, d'où vous croyez tirer l'honneur et le salut, vous rejette à mille lieues de la France moderne, de la patrie que le travail des siècles et l'élaboration de l'esprit français nous ont faite, vous renfonce d'une chute aveugle dans le passé, avec les dogmes morts, avec le césarisme, le royalisme et la théocratie.

HECTOR DEPASSE.

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN [1]

Une question rétrospective vint à la traverse de tout essai d'organisation de la République. Le procès de Louis XVI absorba les deux derniers mois de 1792 et la plus grande partie de janvier 1793. Sans doute, on s'occupa au jour le jour d'expédier les affaires urgentes ; mais toujours cette question : que ferons-nous du ci-devant roi, obsédait les esprits. Quand la Convention décrète, le 4 décembre, la peine de mort contre « quiconque proposerait ou tenterait d'établir en France la royauté », et, le 16 décembre, la peine de mort contre « quiconque proposerait ou tenterait de rompre l'unité de la République française », il commence à devenir visible qu'on a peur du passé. On l'a tué, mais sans en être pleinement sûr, et on veut, en toute hâte, l'enterrer assez profond pour qu'il ne revienne pas. On multiplie les pénalités, fiévreusement, comme des pelletées de terre ; on supprime les oppositions qu'on n'a pas le loisir de ramener. La plus mortelle ennemie de la liberté, la panique des foules gagne l'Assemblée, saisit le gouvernement. Pour se rendre compte de l'état nerveux où tombe alors Paris (Paris beaucoup plus que le reste de la France), il faut avoir vu de ses yeux la poussée d'une cohue qui s'étrangle aux issues d'une salle où un cri d'alarme a été jeté. L'instinct de conservation est affolé. Si, un an plus tard, la Terreur s'installe à Paris, c'est que le pain va manquer : famine ! famine ! — et l'on s'en prend à l'Aristocrate, à l'Étranger, avec un féroce appétit de le déchirer en effigie ; et si, par malheur, quelque pauvre être de chair se trouve là, qu'on désigne comme l'Aristocrate ou l'Étranger en personne, c'est sur lui qu'on se rue, non comme sur un homme vivant, mais comme

1 Voir la *Revue* des 20 et 27 avril, 4 mai, 1er juin, 20 juillet 1901.

sur une effigie, et on se soulage les nerfs par sa mort, son anéantissement. Ce déséquilibre nerveux nous est aujourd'hui connu. La « psychologie des foules » en étudie les phénomènes. L'excitation « nationaliste » n'a rien à voir, nous le savons, avec l'exercice de la pensée proprement dite. Or, en décembre 1792, cette ennemie de la raison, qui l'est donc aussi de la République, eut vite fait de supplanter la République, improvisée de la veille, encore sans racine dans les esprits et toute faible. Quelle discussion méthodique eût été valable contre ce cri : nous sommes trahis ! — qui se propage alors dans les faubourgs, effarés des révélations de l'armoire de fer ? Devant ce grand épouvantail de la trahison, qui ne manque jamais son effet, que pouvait la critique ? Il faut un effort de réflexion pour juger du droit, il n'en faut ancun pour crier : vive nous, mort aux autres ! et pour casser la tête à un passant montré au doigt par l'hypnotiseur...

Il est manifeste pour l'historien que c'est ce nationalisme impulsif qui a tué Louis XVI, et avec lui, non la royauté, déjà morte et décomposée, mais la République naissante. Louis XVI, c'est le mari de « l'Autrichienne », c'est le roi membre de l'internationale des rois, c'est l'ami de l'Étranger, et la preuve, c'est que l'Étranger arme pour sa cause, pour sa cause mitraille les patriotes...

Thomas Paine connaissait mieux que par ouï-dire ce délire patriotique : les excités qui avaient saccagé la maison de son ami Priestley et qui assouvissaient leur haine en brûlant quotidiennement des poupées à sa ressemblance à lui-même, se dressaient sur sa route encore une fois, de ce côté-ci du détroit, exactement pareils, perpétuellement soulevés contre la raison et la liberté. Il les reconnut : il n'eut donc pas, seul ou presque seul des Conventionnels, l'illusion que ce fussent là des républicains : il prit le parti de leur résister, conformément à sa prière quakerienne : *que je sois seul à servir le peuple égaré en dépit de lui-même !* Tout ce qui était possible pour sauver la vie du roi déchu, il l'essaya, par républicanisme. Il proposa la seule mesure praticable, après que Louis eut été déclaré coupable le 14 janvier : qu'il fût retenu comme otage, garant de la conduite pacifique des autres rois, et, la guerre une fois finie, transporté en Amérique, où les Etats-Unis, naguère libérés par son concours, l'accueilleraient. Cette opinion écrite du député de Calais, fut remise le 15 janvier au président de la Convention, Vergniaud ; mais les débats sur la fixation de la peine furent clos avant qu'on en eût donné lecture ; on l'imprima seulement et on la distribua.

Les arguments de Thomas Paine étaient de deux ordres : de politique et de justice. Il invoquait l'expérience de l'histoire d'Angleterre, qui montre le retour des Stuarts après la décapitation de Charles Ier, tandis qu'après le simple bannissement de Jacques II, c'en fut fait de leur dynastie. Tuer l'homme n'est donc pas tuer la royauté ; et Monsieur, frère cadet de Louis XVI, qui est hors d'atteinte au delà des frontières, se trouverait, par la mort de son aîné et la captivité de son neveu, revêtu du prestige royal qui lui serait une force dans les rangs des ennemis de la France. Évitons cette faute. Et si l'on se préoccupe de la justice, on peut dire que la culpabilité est au moins partagée entre Louis et l'Assemblée nationale, qui, après sa volontaire disparition et son retour de Varennes, l'a rétabli malgré lui sur son trône. Enfin les supplices sont un moyen des vieilles monarchies, qui répugne à un régime de raison ; on n'aura détruit vraiment la royauté qu'en détruisant aussi les procédés de gouvernement de la royauté, et d'abord la peine de mort. Commençons par là...

On sait que la mort fut votée. Presque tous les Girondins fléchirent ; les uns : Brissot, Buzot, Louvet, opinant pour la mort avec sursis ; les autres : Vergniaud, Guadet, Barbaroux, etc., pour la mort sans condition. Parmi les amis de Paine, Condorcet seul ne renia point : il vota, en termes vagues, « pour la peine la plus rigoureuse qui ne fût pas la mort ». Sieyès qui, en juillet 1791, avait défendu la monarchie contre Paine, prononça aussi la mort, en haussant les épaules. On sait, enfin, la lâcheté inoubliable du duc d'Orléans, cousin de l'accusé... Quant à Thomas Paine, à l'appel de son nom, il se leva, et d'une voix nette, en français, il articula : « Je vote pour la réclusion de Louis jusqu'à la fin de la guerre, et pour son bannissement perpétuel après la guerre. » 286 députés se rallièrent à cette sentence, avec quelques variantes ; mais 433 furent pour la mort, dont 387 pour la mort sans condition.

Ce vote une fois acquis, le 16 janvier au soir, l'arrêt définitif est rendu dans la séance du 17. Or, le *Moniteur* de ce même jour publie, avec le plaidoyer écrit de Paine en faveur de Louis XVI, un autre plaidoyer, celui qu'en Angleterre Erskine vient de prononcer en faveur de ce même Paine, auteur des *Droits de l'Homme*, et qui ne l'a pas sauvé du bannissement : juxtaposition éloquente ; c'était l'autorité de l'avocat, son brevet de républicanisme s'ajoutant à ses

conclusions et les fortifiant. Cependant une dernière bataille se livre dans la Convention, le 19 janvier, sur la question de l'exécution immédiate. Le défenseur de la République, cette fois, ne se contente plus de remettre au président un manuscrit ; il monte à la tribune. Il s'y tient debout, pour payer de sa personne, tandis que le secrétaire Bancal, près de lui, lit à haute voix son discours traduit en français. A peine la lecture est-elle commencée que Marat interrompt : « Je soutiens, crie-t-il, que Thomas Paine ne peut voter dans cette question ; étant quaker, ses principes religieux s'opposent à la peine de mort ! » Des cris entre-croisés et des murmures s'élèvent des divers coins de l'Assemblée. Cependant, la lecture peut reprendre. Paine déclare qu'il regrette le vote de la peine de mort ; il y voit la marque d'un déplorable défaut de sang-froid ; il supplie que l'on réfléchisse, que l'on n'engage pas l'avenir à la légère, que l'on songe au poids dont on charge, en une délibération de quelques heures, les épaules d'une longue postérité ; il est anxieux, dit-il, pour l'honneur de la France. Il ajoute enfin que les républicains d'Amérique, amis de la République française, et les seuls qu'elle puisse compter, seront profondément blessés dans leur gratitude en apprenant la mise à mort d'un roi, naguère champion de leur affranchissement. — Les premières considérations étaient trop réfléchies pour qu'on pût les entendre alors, et la dernière était maladroite : c'était faire intervenir « l'Étranger ». La susceptibilité nationaliste se cabra, comme à un défi. Un conventionnel, Thuriot, s'écria : Ce n'est pas là le langage de Thomas Paine ! Marat escalada la tribune, échangea avec Paine quelques mots en anglais, et dénonça l'infidélité de la traduction. Un autre membre, Garran de Coulon, attesta que la traduction était exacte. Au milieu de toutes ces clameurs, Paine, debout à la tribune, sourit avec calme ; des paroles passionnées qui se répercutent, il ne perçoit que le bruit, comme s'il assistait à un phénomène de la nature. La lecture achevée, Marat s'élance dans l'hémicycle en répétant que Paine a voté contre la mort parce qu'il est quaker. « Non pas, rectifie Paine, qui a compris ; j'ai voté contre la mort par un motif de justice et d'intérêt public. » Cependant l'agitation est extrême ; l'opinion est ébranlée ; Brissot s'est ressaisi, il vient appuyer son ami, il allègue les sympathies de l'Europe... Mais le prononcé du verdict est remis au lendemain ; et le lendemain 20 janvier, la contagion du délire de la foule tassée, congestionnée, convulsive, dans les tribunes, arrache à une majorité de 70 voix « patriotes » (sur 690 présents) la sentence dernière : Louis XVI mourra dans les vingt-quatre heures. C'était la défaite de la République.

* * *

Nous comprenons aujourd'hui les conséquences de cet acte de colère, de cet acte de faiblesse que fut l'exécution de l'ancien roi. Nous voyons commencer, dès lors, une longue répercussion de chocs violents, s'ouvrir une série de guerres ; nous voyons s'amener, comme une suite inévitable, l'usurpation des gens de guerre, contempteurs du droit, et à la fin, après l'accès, dans tout le peuple, une soif haletante de repos, lui faisant passer jusqu'à l'envie de la liberté. Les contemporains ne pouvaient le prévoir ; mais ils se sentirent tomber ; ils ne savaient pas dans quel avenir inconnu ; ils ne savaient pas que cet avenir était un passé déjà vu et qu'on retombait ; la rapidité seule de la chute leur apparut, et ils en eurent le vertige. Ainsi presque aussitôt après la république proclamée, toute confiance en la Révolution se perdit, même chez ceux qui la dirigeaient. Ils se colletèrent en désespérés avec les conséquences de leurs premières erreurs. Ils y dépensèrent souvent un courage de héros, mais celles-ci ne les lâchèrent plus.

A ce geste déraisonnable, de la décapitation de Louis XVI, les spectateurs sympathiques des événements de Paris s'étaient détournés. La Révolution, tout d'un coup, cessait de traduire en actes leur propre conscience. Cartwright, le candide ami de Paine, qui naguère félicitait le président de la Constituante, essaya de dégager la cause de la République de cette compromission : « La sainte liberté, dit-il, ne doit pas souffrir d'un acte qui émane du chétif esprit de vengeance d'une petite faction, dont les auteurs sont les meneurs d'une populace ignorante, souillée de tous les vices qui, depuis des siècles de despotisme, fermentent dans une capitale surpeuplée. » Des milliers d'autres, sans doute, par tout pays, qui avaient espéré voir la déchéance définitive de la raison d'État, du régime des menottes et du bâillon, enfin la clôture de la période zoologique de l'histoire humaine, furent, en 1793, condamnés, quoique innocents, à ce supplice insupportable : la mort brusque de leur foi, et le dégoût de travailler pour un meilleur lendemain. Un exemple significatif est celui du jeune Johnson. C'était un Anglais de vingt ans, de famille riche, qui, entraîné dans l'orbite de Thomas Paine, l'avait suivi à Paris afin de contempler de plus près le lever des temps nou-

veaux. Il avait le cœur ardent, mais la tête peu solide. Il ne put résister à l'anéantissement de son rêve. Au commencement d'avril, dans la maison de Paine, où il habitait comme un chien fidèle, il se frappa de deux coups de couteau ; on entra dans sa chambre à temps pour lui arracher l'arme, dont il allait s'achever ; on trouva sur sa table ces mots écrits d'une main tremblante : « J'étais venu en France pour y jouir de la liberté ; mais Marat l'a assassinée. L'anarchie est plus cruelle encore que le despotisme. Je ne puis résister au douloureux spectacle du triomphe de l'imbécillité et de l'inhumanité sur le talent et la vertu (1). » Le robuste Paine lui-même, en cette faillite de sa république désirée, se sentit enfoncer dans le désespoir. Il se mit à boire du rhum pour s'étourdir, comme il le raconte ingénument. On le vit plus d'une fois les yeux vagues et l'esprit absent ; c'en fut assez pour que l'opprobre d'un vilain vice restât sur son nom (2). Pourtant il ne perdit point sa lucidité ; ses lettres en témoignent. Le 20 avril, quelques semaines après l'accident du pauvre Johnson, il écrit à Jefferson, en Amérique : « Si la Révolution avait été conduite conformément à ses principes, il y avait grand espoir de voir la liberté se propager dans la plus grande partie de l'Europe. Mais aujourd'hui je renonce à cette espérance. » Il ajoute qu'une victoire décisive sur les envahisseurs et une prompte paix pourraient seules ramener une bouffée d'air respirable dans la jeune république où, parmi les armes, la liberté étouffe. Le 6 mai, il écrit à Danton : « Il serait bon de prendre quelques mesures contre l'esprit de dénonciation qui règne aujourd'hui... Je n'ai ici aucun intérêt personnel en jeu, et je ne suis pour rien dans les querelles de partis. Je ne me préoccupe que des principes... Je suis désolé de voir les choses si mal conduites, et si peu d'attention accordée à l'exacte justice. Voilà ce qui fait tort à la Révolution. »

La Révolution cependant continuait. Dans quel sens ? Dans celui nécessairement où l'entraînait le poids des premières erreurs commises. Dans le sens de la lutte aveugle de nation à nation. Bientôt l'antagonisme ne fut plus entre l'arbitraire et les Droits de l'Homme, mais entre la poigne des gens d'en deçà du Rhin et la poigne des gens d'au delà. A chaque défaite sur les frontières du nord, de l'est, du midi, ou du côté de la Vendée, la liberté perdait pied, le nœud coulant se serrait, — pour se relâcher un peu après une victoire. Et les défaites n'étaient pas des défaites simples, de simples malheurs. La défection de Dumouriez (28 mars-4 avril), suggéra aux patriotes qu'il fallait toujours y chercher des crimes. La monomanie du soupçon se généralisa. Les révolutionnaires s'entre-regardaient avec un sourcil inquisiteur. On ne donnait à un commis quelque autorité qu'en se tenant prêt à la lui reprendre, avec sa tête. A cette inquiétude s'ajouta la grande difficulté de vivre, — emprunt forcé, enchérissement du pain, mise à la ration, famine, — qui rendit impossible à chaque citoyen de s'abstraire, une heure de jour ou de nuit, des périls publics. A Paris surtout, pendant dix-sept mois consécutifs d'insomnie continuelle, cette nervosité resta tendue comme une peau de tambour qui amplifie les moindres vibrations. Un événement chuchoté, un ouï-dire, faisait tout de suite gronder à la trahison. Des troupes de gens passant sous les fenêtres avec des clameurs en faveur de quelqu'un, contre quelqu'un, traduisaient « la volonté du peuple » ; l'initiative partait de là, mettait en branle les Clubs et la Commune de Paris, puis émouvait l'Assemblée. On le voit à la journée du 31 mai ; mieux encore à celle du 2 juin, où la garde nationale parisienne exige et obtient par menace que la Convention s'ampute de vingt-neuf de ses membres, qui déplaisent. Le 7 juin, Robespierre demande une loi « contre les étrangers ». Le patriotisme impulsif, celui qui crie dans la rue, était désormais la force qui précipitait la Révolution.

Paine usa de son reste de prestige pour sauver quelques Anglais, Américains, Espagnols, fourvoyés dans la cité en armes. Il passa tout l'été de 1793 à l'écart ; il gîtait dans une ancienne résidence délaissée de Mme de Pompadour, 63, faubourg Saint-Denis ; au fond du grand jardin plein d'arbres fruitiers; il se distrayait en causant avec des visiteurs de toutes nations, ou bien, comme un enfant, en jouant à la marelle et aux billes. Mélancolique distraction de découragé : le jardin ombreux et suranné du faubourg Saint-Denis fait penser à certains cadres idylliques des Dialogues de Cicéron, écrits pendant les tourmentes civiles.

Cependant, on s'avisa bientôt que cet hôte des oiseaux de passage était lui-même venu d'ailleurs. Son origine, son nom, son idiome dénonçaient l'étranger. Puis il était l'ami des Giron-

(1) Paine raconta cet incident et communiqua ce papier à Brissot, qui en fit usage dans le *Patriote français* du 16 avril, comme un grief à retenir contre Marat, dont la mise en accusation avait été décrétée le 13 avril.

(2) Jusque dans les articles de dictionnaires biographiques.

dins, et la plèbe parisienne tenait que ceux-ci complotaient contre l'unité de l'empire par haine de Paris. En effet, les derniers jours de mai, Lyon se soulevait et guillotinait le montagnard Chalier (16 juillet) ; le 28 août, c'était Toulon qui proclamait Louis XVII et passait aux Anglais : on put trembler que la France ne s'en allât ainsi, morceau par morceau ; or, à Lyon, à Toulon, qui retrouvait-on, menant le mouvement séparatiste? Toujours les Girondins, ou leurs amis. Du reste, ceux-ci avaient autorisé vraiment cette rumeur. Plusieurs d'entre eux, arrêtés le 2 juin, Buzot, Barbaroux, Guadet, Pétion, Louvet, Brissot, s'étaient échappés, et vers la mi-juin, couraient les routes, en Normandie, pour ameuter les départements contre la capitale. Le sentiment nationaliste s'affola. Et il faut bien convenir que le danger n'était pas imaginaire, il y allait de la cohésion, de l'existence même de la nation. Unité, unité ! voilà le cri instinctif du peuple, et la Convention, centre de cette unité, se contracta violemment. Elle ramassa en elle, non seulement toutes les énergies éparses du Rhin aux Pyrénées, mais tous les pouvoirs que la constitution républicaine voulait distincts et indépendants, le législatif, l'exécutif, le judiciaire. Le Tribunal révolutionnaire, établi depuis le 11 mars, devint une annexe de l'Assemblée politique, avec, en bout de perspective, pour maintenir l'unité, l'échafaud. Comment, en cette convulsion, eût-on pu garder une appréciation libre des hommes, une attention exacte à la justice? Le corps de Marat, assassiné le 13 juillet, traversa Paris dans une apothéose ; et cet enthousiasme n'impliquait nul jugement, nulle approbation de la conduite de Marat, mais seulement un âpre défi à « l'Etranger » à qui l'on attribuait le coup ; ce deuil n'était que colère. Imaginez la lamentation d'une tribu fétichiste, de qui l'on a tué le serpent sacré. Quoi que Marat eût fait, il tombait victime de son patriotisme, la Patrie était visée en sa personne : c'est ainsi qu'on en jugeait.

Ainsi, à partir d'août 1793 jusqu'à l'été de 1794, le patriotisme jaloux supprima toute liberté ; du moins à Paris et dans les grandes communes. Ce fut le règne de la Montagne, de « la Sainte Montagne ». Quiconque gardait une certaine autonomie d'appréciation, ou seulement du calme, quiconque raisonnait et semblait par là se soustraire à l'effervescence générale, quiconque ne se coiffait pas ou ne parlait pas à l'unisson des autres, se dénonçait soi-même comme un *étranger*, ainsi que l'homme demeuré froid dans les anciennes orgies de Bacchus. Et ce corps étranger, — telle une poussière de charbon introduite sous la paupière — était expulsé par un spasme irrésistible.

Le mois d'octobre 1793 ne fut qu'une longue crise. Un décret rendu le 3 par la Convention traduisit devant le Tribunal révolutionnaire les Girondins détenus, comme « agents de la faction anglaise ». Dans son rapport, le conventionnel Amar dénonça parmi ceux-ci Thomas Paine, que l'Angleterre avait pourtant proscrit. Il s'était « déshonoré », dit Amar, dans le procès de Capet, en appuyant l'opinion de Brissot et en osant alléguer le mécontentement des États-Unis d'Amérique. Mais Robespierre, satisfait du coup de filet enveloppant toute la Gironde, dédaigna de soutenir l'accusation contre l'auteur des *Droits de l'Homme* et celle-ci n'eut pas de suite, quant à présent. Cependant, le 10 octobre, un décret ordonna l'arrestation de tous les Anglais ; plusieurs jeunes républicains d'outre-Manche s'enfuirent furtivement d'auprès de Paine jusqu'aux frontières. Or, le jour même où ce décret fut rendu, Paine de son côté écrivait à Jefferson pour que les États-Unis prissent l'initiative de convoquer, à La Haye, un congrès pacifique en vue de garantir la liberté du commerce et de raccommoder les peuples ennemis : c'était la seule chance restante de sauver la cause des Droits de l'Homme... *Internationalisme* ingénu d'une part, *nationalisme* suraigu, d'autre part, et se manifestant à la même heure, vous voyez comme l'écart s'agrandit entre Paine et la Révolution.

Cependant il voit que Brissot et ses autres amis sont déjà retranchés des vivants. Autour de lui, à la Convention, les bancs sont vides. « Ah ! France, dit-il, tu as détruit le caractère d'une révolution que la vertu avait commencée, et tu as tué ceux qui l'avaient promue. Je pourrais dire comme le serviteur de Job : « *Et je suis le seul survivant* (1). » Le procès des Girondins commence le 24 octobre ; le 29, sur l'injonction du club des Jacobins, la Convention rend le décret le plus anti-républicain qu'on ait vu jusque-là, — on devait bientôt en voir d'autres, — celui qui autorise le président du Tribunal révolutionnaire, après trois audiences, à couper court aux débats si le jury se déclare suffisamment éclairé, bref qui supprime la défense, au mépris de la Déclaration des Droits. On sait que la suite de ceci fut l'immolation de tous les accusés en masse, le dernier jour d'octobre. Quelques retardataires, Mme Roland, le 8 novembre, Manuel, le 14, Rabaut Saint-

(1) Lettre à lady Smith, 25 octobre.

Etienne, le 5 décembre, Guadet, Barbaroux, six mois plus tard, furent tués à leur tour ; la nouvelle seule de leur exécution fit souvenir qu'ils avaient échappé jusque-là. Il faut ajouter ceux qui se tuèrent eux-mêmes : Valazé, puis Roland, et, un peu plus tard, le grand ami de Paine, le philosophe de la République, Condorcet (29 mars 1794).

Contre Paine lui-même, les terroristes revinrent à la charge. Bourdon de l'Oise (1) le dénonça dans la Convention le 26 décembre 1793. Le grief était, comme il fallait s'y attendre, une connivence probable avec « l'Etranger », enveloppée de beaucoup de mystère. « Je sais, dit Bourdon, qu'il intrigue avec un ancien agent du bureau des affaires étrangères. » Rien de plus : l'accusation était en l'air, et d'autant plus difficile à détruire. Quand Paine la connut, il fut quelque peu suffoqué de ces procédés de discussion nationalistes. « J'aurais voulu, dit-il simplement, que Bourdon de l'Oise eût été assez sage pour s'informer mieux des faits, avant de prendre la parole contre moi. » Barère défendit la thèse sur laquelle se fondait Bourdon : « ...Il faut faire connaître au peuple français combien est nuisible à ses intérêts le décret qui appelle des étrangers à la représentation nationale. » Robespierre se tut, mais l'Assemblée devina son sentiment. Docilement, elle décréta qu' « aucun étranger ne pourrait être admis à représenter le peuple français ». Thomas Paine et Anacharsis Clootz, le Prussien humanitaire, se trouvèrent par là exclus de la Convention.

Deux jours après, le Comité de sûreté générale donna ordre de les arrêter tous deux. Dans la nuit du 28 au 29 décembre (8 nivôse an II), comme Paine avait soupé chez des amis Américains, à l'*Hôtel de Philadelphie*, passage des Petits-Pères, puis y passait la nuit pour n'avoir pas à regagner si tard son lointain faubourg, il fut réveillé par un commissaire et des gardes. Il s'habilla et les suivit. On fit, en sa présence, une perquisition à son domicile, puis, rue Jacob, chez le typographe où commençait à s'imprimer un nouvel ouvrage de lui, l'*Age de raison ;* enfin on le conduisit à la prison du Luxembourg, où il devait rester enfermé plus de onze mois, échappant par miracle, à la guillotine.

A ce long emprisonnement, il gagna du moins de n'être pas mêlé de près au débordement de tyrannie qui suivit. On était plus libre dans les cachots que dehors ; on y était à l'abri des délateurs. Tout le printemps de 1794 la France subit le régime le plus opposé à celui de l'égalité des Droits, le plus contraire à la République ; pas une liberté qui ne fût interrompue : celle de la presse, celle des réunions, celle des simples conversations. En germinal, le Tribunal révolutionnaire commence à condamner pour opinions religieuses ; le 18 floréal, Robespierre fait établir une religion d'État, celle de l'*Être suprême* et de l'*Immortalité de l'âme*, officiellement déclarée la religion du peuple français ; et, comme les Jacobins résistent à cette conversion par ordre, le promoteur du nouveau symbole dénonce « une conspiration de l'étranger », toujours. Le 22 prairial enfin, sur la proposition de Couthon, c'est-à-dire de Robespierre, fut votée la loi fameuse, archaïsme juridique inouï, scandale de la conscience moderne, qui prétendait châtier un crime indéterminé, celui d' « ennemi du peuple ». Pour avoir « secondé les projets des ennemis de la France en persécutant et calomniant le patriotisme » ; pour avoir « cherché à dépraver les mœurs et à corrompre la conscience publique », et pour d'autres griefs non moins élastiques, les citoyens étaient frappés de mort ; ni témoins, ni défenseurs, ni discussion, ni preuves matérielles ; rien que des « preuves morales », admises sur-le-champ, sans contrôle ; c'est-à-dire toutes brides lâchées à la prévention et à la délation. Les qualificatifs tels que « fanatiques, égoïstes, intrigants, etc. » s'introduisaient dans les textes de lois, ce qui est un symptôme précis de la perversion de la justice.

A la place de la justice, les gouvernants en étaient venus à faire régner la Terreur, mais par impuissance de faire régner autre chose, la Terreur étant d'abord en eux. Saisis à la gorge et secoués par des forces terribles, ils prenaient à la gorge leurs voisins et les secouaient de même ; ils ne faisaient, en somme, que transmettre une commotion. Voilà ce qu'il est équitable de rappeler. Personnellement, la plupart étaient bien intentionnés, probes, très laborieux, compétents en diverses parties ; les fouilles que l'on fait aujourd'hui dans leurs biographies tournent à leur éloge ; et en effet, quelques-uns, au Comité de Législation, à celui de l'Instruction publique, eurent des illuminations admirablement raisonnables. Ils rencontrèrent parfois le juste et le simple, parce que, n'ayant plus de routines à ménager, on pouvait pousser une idée à bout ; ils prirent des mesures d'un réalisme fort, parce qu'une expérience de plusieurs siècles se pressa en quelques semaines et que, d'ailleurs, les nationalistes de 1794, au

(1) Ce même Bourdon, *fructidorisé* en l'an V, devait mourir à la Guyane. Choc en retour.

lieu de s'exciter sur des hallucinations et des phrases, eurent à se tirer de difficultés réelles et rudes. Mais enfin ces malheureux légiféraient à l'impromptu parmi les sonneries du tocsin et de la générale. Imaginez ce cauchemar d'un chef d'orchestre, cloué à son poste, et agitant sa baguette inobéie dans un ouragan de bruits fous...

Voilà par quelle nécessité la constitution républicaine, avec l'égalité des droits, avec la liberté, fut remisée, pour un lendemain qui recula toujours. Il a fallu sauver le corps de la nation d'abord. Les Révolutionnaires à qui l'on imputerait cette faillite de la république en France, pourraient répondre comme tels parents qui se disculpent d'avoir un enfant mal élevé : il est gâté, certainement ; mais la raison en est qu'il fut malade à la mort dans son enfance ; et nous avons obtenu du moins qu'il ait survécu. — La réponse est-elle valable? — Que chacun en décide suivant ses principes.

Paul Desjardins.

(*A suivre.*)

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Francesco Crispi.

C'est un roman que la vie politique de cet homme, un roman dont les premiers chapitres auraient pu être écrits par Dumas père et dont le dénouement revient de droit aux héritiers de Gaboriau. Il débuta par une épopée pour échouer à soixante-dix-huit ans sous une accusation infamante.

Le jeune avocat qui, en 1847, à vingt-huit ans, souleva la Sicile, avait pourtant des principes. Il abhorrait la tyrannie et rougissait des scandales d'une monarchie agonisante. Le peuple de Palerme acclama cet ardent patriote ; et pendant deux ans, Francesco Crispi fut un nouveau Mazaniello.

L'insurrection réprimée, en 1849, le jeune révolutionnaire prit le chemin de l'exil. Les Bourbons de Naples, comme les Siciliens, le crurent sincère. Ceux-ci l'idolâtraient. Ceux-là le craignaient. On sait maintenant qu'il eût suffi de l'acheter et que ce patriote n'était qu'un politicien qui, sous couleur d'affranchissement de sa patrie, cherchait seulement à faire des affaires.

Il cacha son jeu assez longtemps pour faire illusion aux plus méfiants. Pendant dix ans, il vécut à Paris, protestant de son ardent amour pour la liberté, proclamant son républicanisme intransigeant, et lorsque, en 1859, grâce à l'alliance française, le Piémont commença l'unification de l'Italie, Crispi, revenu en Sicile, prépara la légendaire expédition des Mille. Garibaldi n'eut pas de plus ardent lieutenant et, pour un peu, Crispi fût devenu un héros. S'il fût tombé alors sous une balle napolitaine, son nom eût été inscrit en lettres d'or dans les annales italiennes.

Mais la métamorphose ne se fit pas attendre. Dès 1861, le politicien apparaît sous la chemise rouge du garibaldien. Palerme l'envoya siéger au premier parlement italien. Il est toujours républicain, mais son intransigeance capitule devant l'intérêt supérieur de la patrie. Il sacrifie ses opinions et accepte la maison de Savoie. Il attend son heure, opérant graduellement son mouvement de conversion. Il ne se hâte pas. Il voit venir, travaillant habilement le terrain parlementaire. En 1870, le travail aboutit, et à l'avènement du ministère Depretis-Nicotera, il est élu président de la Chambre.

Il commence dès lors à se donner de l'air. L'habile homme flaire le vent. La France est vaincue, c'est vers Berlin qu'il s'oriente. Il nous aime bien pourtant. Il n'oublie pas les années d'exil, les amitiés qui le lient avec, précisément, les hommes qui ont entrepris la lourde tâche de refaire la France grande et forte. Cette France est républicaine. Elle a le gouvernement qui répond à ses aspirations. Mais cette république n'est qu'une étiquette. Le patriote italien s'épouvante de ses tendances ultramontaines. En 1877, il n'y tient plus. Il quitte Rome et s'en va à travers les capitales prêcher la bonne parole contre le danger qui menace l'Italie. Il s'arrête à Berlin, à Vienne, à Pesth, à Berne, à Londres, à Berlin surtout. Bismarck le fascine déjà. Il y reviendra.

La glace est rompue. A son retour, il est ministre. Pour peu de temps. Juste assez pour devenir plus redoutable dans l'opposition et pour pouvoir être l'âme de cette pentarchie avec laquelle Depretis fut jusqu'au dernier jour obligé de compter, opposition toute constitutionnelle du reste. Crispi a complètement oublié qu'il fut révolutionnaire et républicain. Et lorsque, en 1887, la mort prive le roi Humbert de son conseiller inamovible, Crispi recueille tout naturellement sa succession.

La suite, c'est l'histoire d'hier, et pas seulement l'histoire de l'Italie, mais l'histoire de l'Europe. Crispi avait une ambition illimitée. Il voulait éclipser Cavour, dépasser Bismarck. Il inventa la mégalomanie, et pendant neuf ans, l'Europe fut sous le coup d'une perpétuelle angoisse. On sait le rôle que lui fit jouer son maître allemand. Il avait trouvé la triple alliance toute faite. Il s'en fit l'agent provocateur. Et avec quelle conscience! Crispi avait, dans cette fonction, les ressources de Crispino avec un compère au lieu d'une commère. Le compère qui s'était usé les ongles à vouloir nous

égratigner pour nous faire commettre quelque folie, lui avait passé la main et Crispi avait pris le jeu avec empressement.

Notre diplomatie le rencontrait à tous les carrefours. La frontière des Alpes n'était plus qu'un immense piège à loups, les côtes méditerranéennes qu'une série ininterrompue de Charybde et de Scylla. Il nous fallut sans cesse avoir l'œil au guet. Ce n'était partout que chausse-trapes et guet-apens. Ce premier ministre avait des ingéniosités de *bravo*, et pour cause. Il en devenait compromettant pour son grand complice, et Bismarck disparu, il fut bien obligé de chercher ailleurs un exutoire à sa folie des grandeurs.

Il crut l'avoir trouvé en Afrique. La fin fut lamentable. Il s'effondra sous le désastre. La déroute d'Adoua débarrassa l'Italie et l'Europe de Crispi.

* * *

Ce pauvre honnête homme de Cavallotti n'a pas eu la joie d'assister à cette déchéance, lui qui l'avait un jour flagellé à Monte-Citorio de cette apostrophe cinglante : « Que les consciences troublées saluent les consciences tranquilles ! »

Il avait eu un moment d'espérance. Crispi *regnante*, M. Giolitti, qui avait temporairement remplacé le mégalomane encore premier ministre, était, un beau jour, apparu à la Chambre avec un dossier formidable. Il s'agissait des scandales de la Banque Romaine qui s'était écroulée avec un déficit de 23 millions. Ces 23 millions personne ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus. M. Giolitti prétendait avoir en partie découvert le secret. Son dossier contenait des petits papiers intéressants et curieux. C'étaient des billets à ordre souscrits par Francesco Crispi et par donna Lina Crispi, épouse légitime dudit. Les billets avaient été négociés à la *Banca Romana*, et oubliés dans les tiroirs aussi bien par les escompteurs que par les tireurs.

Le scandale fut étouffé, — l'Italie ne voulut pas avoir son *panamino*. On prétendit que l'intervention royale ne fut pas étrangère à cette tutélaire opération. Humbert Ier croyait au génie de son « grand ministre ». On l'a bien vu quand, après la défaite du général Baratieri à Adoua, en mars 1896, il s'était agi de se débarrasser du personnage. Le roi ne voulait rien entendre. Il fallut l'unanimité des manifestations populaires pour lui faire comprendre qu'il jouait gros jeu à se solidariser avec son « cousin », le chevalier de l'Annonciade, Francesco Crispi. Et encore, pour prendre le pouvoir, le marquis di Rudini dut accepter de n'y entrer que par la petite porte, derrière le général Ricotti.

On vient de voir ce qu'est l'homme. Voyons son œuvre. Elle est nulle. Elle est toute de destruction.

Son patriotisme et son républicanisme ne furent que moyens de parvenir. Les convictions de sa jeunesse, les amitiés des années de lutte et d'exil, il les foula aux pieds lorsque son intérêt le lui commanda. Pour satisfaire son ambition, pour asservir ses haines, il ruina son pays, à l'indépendance duquel il avait prétendu sacrifier sa jeunesse.

En 1887, quelques semaines avant de remplacer M. Depretis, comme premier ministre, M. Crispi était venu plaider un procès à Nice. Il y avait prononcé un discours dans lequel, après avoir rappelé les dix années d'exil passées à Paris, il avait proclamé son inaltérable attachement à la France. Cet attachement il l'a prouvé. Sa reconnaissance envers la puissance émancipatrice, il nous l'a témoignée. Quelques mois après, il allait à Friedrichsruhe faire ses offres de service à M. de Bismarck, non pas en allié, c'était son droit, mais comme agent provocateur. Il se faisait fort de nous contraindre à la guerre. Il s'attela en conscience à cette méprisable besogne. Les incidents surgissaient comme par enchantement sur la frontière des Alpes. Il nous harcelait en Tunisie, il inventait des histoires fantastiques au sujet de la Tripolitaine, et, perdant toute conscience de la situation réciproque des deux pays, des intérêts les plus essentiels du sien, ne pouvant nous pousser à une rupture politique, il nous déclarait la guerre économique. Notre impassibilité l'exaspérant, il oubliait toute retenue. Ses maîtres de Berlin se voyaient contraints de désavouer ce compromettant allié. Partout où nous avions une difficulté quelconque, le Crispi surgissait, se mettant en tiers avec nos rivaux.

Et tout cela en pure perte. C'est alors qu'il inventa la folie africaine. Ce fut sa seule idée, la grande conception de son génie. Le roi, fasciné, le laissa faire. L'Italie affolée se laissa entraîner. Le réveil fut terrible. L'armée italienne était vaincue, et pas un seul des bons amis de M. Crispi n'avait bougé.

Il avait fait faillite. Il n'avait plus qu'à déposer son bilan. Il fallut l'y contraindre. Depuis lors, ses successeurs liquident. L'opération est longue et délicate.

L'Italie est ruinée, et pour longtemps. Elle ne peut même plus faire face à ses charges militaires. Les dernières statistiques établissent que 50 p. 100 des conscrits sont ajournés ou réformés pour raison d'économie, et que la moitié à peine des appelés est réellement enrôlée. En 1895, sur 391 153 conscrits, 89 185 seulement avaient pris du service — pas le quart ! Si le général Baratieri s'est fait battre par Ménélik, c'est parce que son armée était mal équipée, et parce que l'on n'avait pas d'argent pour lui envoyer les renforts qu'il réclamait !

Sous Crispi, la misère a provoqué des émeutes dans les provinces, en Sicile, surtout, dans cette Sicile que M. Crispi soulevait en 1847 et qui est à

peine moins malheureuse aujourd'hui qu'elle ne l'était sous la domination bourbonienne.

Que l'on cite dans toute la carrière ministérielle de M. Crispi un seul acte politique, une seule initiative généreuse, une seule œuvre durable ou même momentanément utile! Il a voulu une guerre européenne, il a tout fait pour nous y provoquer et y entraîner ses alliés ; il a misérablement échoué. Il a voulu l'alliance anglaise, il ne l'a pas eue. Il a voulu donner à l'Italie un empire africain, il l'a précipitée dans une lugubre aventure. Il a rêvé de faire son pays l'égal des plus grandes puissances militaires et il ne lui a pas même laissé en quittant le pouvoir de quoi entretenir son armée!

Ch. G.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc[1].

VIII

Jusqu'à la fin de ses jours jamais Harvey n'oubliera le spectacle. Le soleil était juste au-dessus de l'horizon qu'ils n'avaient pas vu depuis près d'une semaine, et sa lumière rouge venait en rasant frapper les voiles de cape des trois flottilles de goélettes à l'ancre, — une au Nord, une vers l'Ouest, et une au Sud. Il devait y en avoir presque un cent, de toutes formes et constructions possibles, avec, dans le lointain, une française aux voiles carrées, toutes s'entre-saluant et se faisant des révérences. De chaque bateau s'égrenaient les doris, comme ces abeilles qui tombent d'une ruche encombrée, et la clameur des voix, le grincement des cordages et des poulies, le bruit des avirons, portaient à des milles sur l'ample soulèvement des houles. Les voiles prenaient toutes les couleurs, le noir, le grisperle, le blanc, à mesure que montait le soleil; et des bateaux toujours plus nombreux émergeaient de la brume vers le Sud.

Les doris s'assemblaient en groupes, se séparaient, se reformaient, se rompaient de nouveau, tous suivant la même direction; tandis que les hommes se hélaient, sifflaient, hurlaient et chantaient, et que l'eau se mouchetait d'un tas de détritus jetés par-dessus bord.

— C'est une ville, dit Harvey, Disko avait raison. C'est en effet une ville!

— J'en ai vu de plus petites, dit Disko. Il y a environ un millier d'hommes ici; et voici là-bas la Vierge.

1 Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin, 6, 13, 20 et 27 juillet 1901.

Il désigna un espace libre de mer verdâtre où l'on ne voyait pas de doris.

Le *We're Here* fit le tour de l'escadrille Nord en la serrant de près, Disko saluant de la main amis sur amis, et mouilla avec autant de correction qu'un yacht de course à la fin de la saison. La flottille du Banc a pour habitude de laisser passer en silence une bonne manœuvre; mais gare au maladroit, il est l'objet de railleries tout le long de la ligne.

— Juste en temps pour le petit capelan, cria la *Mary Chilton*.

— Le sel presque employé? demanda le *King Philip*.

— Hé! Tom Platt. Viens-tu souper ce soir? demanda le *Henry Glay*.

Et questions et réponses volaient ainsi de part et d'autre. Certains d'entre eux s'étaient déjà rencontrés à la pêche en doris dans le brouillard, et il n'y a pas d'endroit où l'on bavarde plus que dans la flottille du Banc. Ils semblaient tous au courant du sauvetage de Harvey, et demandaient s'il gagnait déjà son sel. Les jeunes têtes ardentes plaisantaient avec Dan, lequel pour son compte avait la langue bien pendue, et s'enquéraient de leur santé par les sobriquets de ville qui leur plaisaient le moins. Les compatriotes de Manuel baragouinaient avec lui dans leur langue; et il n'est pas jusqu'au silencieux cuisinier qui ne fût surpris à cheval sur le bout-de-hors de foc, en train de crier du gaélique à un ami aussi noir que lui. Après qu'ils eurent flotté le câble, — tout le tour de la Vierge est en fonds rocheux, et la négligence se traduit par des équipements d'ancre éraillés et le danger de dériver, — après qu'ils eurent flotté le câble, leurs doris s'en allèrent rejoindre le rassemblement de bateaux ancrés à un mille de là environ. Les goélettes roulaient et tanguaient à distance prudente, comme des mères canes qui veillent à leur couvée, tandis que les doris se conduisaient en canetons qui manquent de maintien.

Comme ils pénétraient au milieu de la confusion où les bateaux s'entre-choquaient, Harvey sentit ses oreilles tinter aux remarques qu'on faisait sur sa nage. Tous les dialectes en usage depuis le Labrador jusqu'à Long Island, y compris le portugais, le napolitain, le sabir, le français et le gaélique, avec des chansons, des acclamations et de nouveaux jurons, retentissaient autour de lui, et il semblait qu'il fût le point de mire de tout cela. Pour la première fois de sa vie il se sentit intimidé, — peut-être cela venait-il d'un si long séjour avec ses seuls compagnons du *We're Here* — au milieu de ce tas de visages farouches qui se dressaient et se renforçaient suivant les mouvements des petites embarcations vacillantes. Une houle paisible, comme la respiration d'un être apaisé, laquelle comptait six cents mètres d'étendue entre son creux et sa crête, soulevait pares-

seusement sur son dos une enfilade de doris aux couleurs variées. Ils restaient un instant suspendus, étrange frise sur la ligne du ciel, pendant que leurs hommes brandissaient le bras et hélaient. Le moment d'après les bouches ouvertes, les bras levés et les poitrines nues disparaissaient, et sur une autre vague surgissait une file toute nouvelle de personnages, comme les acteurs de carton d'un théâtre d'enfant. Aussi Harvey ouvrait-il de grands yeux.

— Veille bien ! dit Dan, en agitant une éprouvette. Quand je te dirai : « Attrape ! » tu attraperas. Le capelan peut arriver en bande d'un moment à l'autre à partir de maintenant. Où allons-nous nous mettre, Tom Platt?

Tout en poussant par-ci, écartant par-là et se déhalant par ailleurs, saluant de vieux amis d'un côté, et de l'autre avertissant de vieux ennemis, le commodore Tom Platt conduisit sa petite flottille bien sous le vent de la cohue générale, et immédiatement trois ou quatre hommes se mirent à hisser leurs ancres avec l'intention de profiter de l'abri des gens du *We're Here*. Mais un éclat de rire s'éleva. Un doris venait de s'élancer hors de son poste avec une rapidité excessive, et l'on voyait l'occupant tirer furieusement sur l'amarre.

— Donne-lui du jeu! rugirent vingt voix. Tâche qu'il s'en débarrasse.

— Qu'est ce qu'il y a? demanda Harvey, comme le bateau filait Sud avec la rapidité de l'éclair. Il est mouillé, n'est-ce pas?

— Mouillé, oui, c'est assez probable, mais son équipement m'a tout l'air d'un matois, dit Dan, en riant. La baleine s'est embrouillée dedans... Attrape, Harve! Les voici!

La mer autour d'eux se couvrit comme d'un nuage et s'assombrit, puis ce fut en un frisselis d'averse l'arrivée de tout petits poissons d'argent, et sur un espace de cinq ou six acres la morue commença à sauter comme la truite en mai; derrière la morue trois ou quatre larges dos d'un gris noir partageaient l'eau en gros bouillons.

Alors au milieu des cris et des appels, chacun tâcha de hisser son ancre pour arriver au milieu du banc des petits poissons, s'embrouilla dans la corde de son voisin et dit ce qu'il avait sur le cœur, puis plongea furieusement dans l'eau son éprouvette, et hurla à ses compagnons des conseils et des avertissements, tandis que l'abîme fusait comme une bouteille de soda fraîchement débouchée, et que morue, hommes et baleines fonçaient de compagnie sur l'infortunée boette. Harvey se trouva presque renversé par-dessus bord par le manche du filet de Dan. Mais au milieu de tout ce tumulte sauvage, il remarqua, pour ne jamais l'oublier, le petit œil fixe et malicieux — quelque chose comme l'œil d'un éléphant de cirque — d'une baleine en train de faire route presque au ras de l'eau, et qui, déclara-t-il, lui faisait de l'œil. Trois bateaux virent ces chasseurs insouciants du sein des mers s'embrouiller dans leurs amarres, et furent remorqués un demi-mille avant que leurs chevaux ne se fussent débarrassés de la corde.

Puis le capelan s'éloigna, et cinq minutes plus tard on n'entendait plus que le clapotement des plombs de ligne le long du bord, le battement de la morue, et le bruit des maillets au fur et à mesure que les hommes étourdissaient le poisson. Ce fut une pêche miraculeuse; Harvey pouvait voir la morue luire sous l'eau et nager lentement en troupe, aux mordant avec autant de constance qu'elle nageait. La loi du Banc interdit strictement plus d'un hameçon par ligne quand les doris sont sur la Vierge ou sur les bancs de l'Est; mais les bateaux se tenaient si près l'un de l'autre que les simples hameçons eux-mêmes s'entortillaient, et Harvey se trouva bel et bien en chaude discussion avec un doux et barbu Terre-Neuvien d'un côté, et de l'autre un Portugais braillard.

Pire que nul pêle-mêle de lignes de pêche était sous l'eau la confusion des petits câbles de doris. Chaque homme avait mouillé où bon lui avait semblé, dérivant et ramant autour de son point fixe. Lorsque le poisson mordait moins vite, chacun voulait lever l'ancre pour aller chercher un meilleur terrain; mais il y avait bien un homme sur trois d'intimement mêlé avec quelque quatre ou cinq voisins. Couper le câble d'autrui est sur le Banc un crime inqualifiable; et pourtant cela fut fait, et fait sans qu'on découvrît les coupables, trois ou quatre fois ce jour-là. Tom Platt surprit un homme du Maine en plein dans l'acte noir, et le cogna sur le plat-bord avec un aviron, et Manuel traita un compatriote de la même façon. Mais le câble de Harvey fut coupé, de même celui de Pen, et ils durent être transformés en bateaux de décharge pour porter le poisson au *We're Here* au fur et à mesure que les autres doris s'emplissaient. Le capelan revint encore en bancs au crépuscule, et la clameur sauvage recommença; et lorsque arriva la nuit, ils s'en retournèrent à l'aviron pour procéder à la toilette sous la lumière des lampes à pétrole posées sur le rebord du parc.

Le tas était énorme, et le sommeil les prit en faisant la toilette. Le jour suivant, plusieurs bateaux firent la pêche droit au-dessus du cap de la Vierge; et Harvey, au milieu d'eux, put plonger ses regards sur l'herbe même de ce roc isolé qui se hausse à moins de vingt pieds de la surface. La morue s'y trouvait en légions, et accomplissait sa procession solennelle sur le goémon au feuillage de cuir. Lorsqu'elles mordaient, elles mordaient toutes ensemble,

et il en était de même lorsqu'elles cessaient de mordre. Vers midi, il y eut un moment de relâche, et les doris commencèrent à se mettre en quête d'un amusement. Ce fut Dan qui signala l'arrivée de *The Hope of Prague*, et comme ses bateaux venaient se joindre à la compagnie, ils furent accueillis avec cette question :

— Quel est l'homme le plus avare de la flottille ?

Trois cents voix répondirent gaiement :

— Nick Bra-ady.

Cela résonna comme un chant d'orgue.

— Qui est-ce qui a volé les mèches de lampe?

C'était Dan qui donnait sa part de contribution.

— Nick Bra-ady, chantèrent les bateaux.

— Qui a fait bouillir de la boette salée à la place de soupe?

C'était un médisant inconnu à un quart de mille de là.

Le chœur reprit d'une voix joyeuse.

Or Brady n'était pas particulièrement avare, mais il avait cette réputation, et la flottille en tirait tout le parti possible. Puis ils découvrirent un homme d'un bateau de Truro, qui, six ans auparavant, avait été convaincu du crime qui consistait à se servir d'un attirail de pêche à cinq ou six hameçons — un « scrowger » comme ils appellent cela — sur les Hauts-fonds. Naturellement on l'avait baptisé : « Scrowger Jim » ; et quoique, depuis ce temps-là, il se fût toujours tenu caché sur les Georges, il trouva l'attendant à pleine voix tous les honneurs qui lui étaient dus. Les pêcheurs entamèrent une sorte de chœur en feu d'artifice :

— Jim! O Jim! Jim! O Jim! Sssscrowger Jim! qui fit la joie de tout le monde.

Et lorsqu'un homme de Beverly, poète à ses heures, — il avait passé la journée à arranger cela, et ne faisait qu'en parler depuis des semaines, — chanta « l'Ancre du *Carrie Pitman* ne le tient pas pour un sou »! les doris se sentirent vraiment en bonne fortune. Alors il leur fallut demander à cet homme de Beverly comment il faisait pour se passer de son cassoulet, puisque les poètes eux-mêmes ne font pas tout ce qu'ils veulent. Chaque goélette et presque chaque homme vit son tour arriver. Était-il quelque part un cuisinier négligent ou sale? les doris le chantaient lui et sa cuisine. Trouvait-on une goélette mal en point? la flottille l'apprenait tout au long. Un homme avait-il chipé du tabac à un camarade à table? on le nommait dans l'assemblée ; et le nom s'en allait rebondir de houle en houle. Les jugements infaillibles de Disko, le bateau de marée que Long Jack avait vendu des années auparavant, la bonne amie de Dan (oh! mais cela mettait Dan dans une rage!), la malchance de Pen avec les ancres de doris, les idées de Salters sur les engrais, les petits faux pas de Manuel à terre dans les sentiers de la vertu, et l'air de demoiselle avec lequel Harvey maniait l'aviron, — tout se voyait étalé en public ; et comme la brume retombait autour d'eux en plis argentés au-dessous du soleil, les voix semblaient celles d'un tribunal de juges invisibles en train de prononcer des sentences.

Les doris rôdèrent, pêchèrent et se chamaillèrent jusqu'au moment où, la mer grossissant, ils tirèrent davantage chacun de son côté pour mettre leurs flancs à l'abri, pendant que quelqu'un criait que, si la mer continuait à grossir, la Vierge allait briser. Un homme du *Galway*, insouciant, et son neveu, prétendirent que non, amenèrent l'ancre, et gagnèrent à la rame le dessus du roc même. Nombre de voix leur crièrent de revenir, tandis que d'autres les défiaient de tenir. A mesure que les houles au dos poli passaient en route vers le Sud, elles soulevaient le doris de plus en plus haut dans le brouillard pour le laisser retomber dans une eau vilaine, aspirante et tout en tourbillons, où il pirouettait autour de son ancre à un pied ou deux du roc invisible. C'était jouer avec la mort par simple bravade. Les bateaux regardaient dans un silence gêné, quand Long Jack, grimpant à force de rames derrière ses compatriotes, coupa tranquillement leur câble.

— Est-ce que vous ne l'entendez pas cogner? cria-t-il en désignant le rocher. Poussez! au nom de votre sacrée vie! Poussez!

Les hommes jurèrent et voulurent discuter tandis que le bateau dérivait; mais la houle suivante eut un petit soubresaut, comme un homme qui trébuche sur un tapis. On entendit un sanglot profond, suivi d'un rugissement croissant, et la Vierge rejeta deux acres d'eaux écumantes, blanches, furieuses et lugubres au-dessus de la mer sans profondeur. Alors tous les bateaux se mirent à applaudir de toutes leurs forces Long Jack, et les hommes du *Galway* retinrent leur langue.

— N'est-ce pas que c'est élégamment fait? dit Dan, en se laissant balancer comme un jeune phoque dans son élément. Elle va briser maintenant à peu près une fois par demi-heure, à moins que la houle remplisse bien. Qu'est-ce qu'elle met de temps d'ordinaire quand elle travaille, Tom Platt?

— Une fois toutes les quinze minutes, à la minute battante. Harve, tu as vu la chose la plus étonnante du Banc; et sans Long Jack tu aurais vu mort d'hommes.

Une rumeur de gaieté partit de l'endroit où la brume reposait plus épaisse et où les goélettes faisaient tinter leurs cloches. Une grande barque avança avec précaution le nez hors du brouillard, et fut accueillie par des acclamations et des cris de : « Venez donc, chérie! » de la part du clan irlandais.

— Un autre français? demanda Harvey.

— Tu n'as donc pas d'yeux? C'est un bateau de Baltimore, et qui tremble de peur bleue! dit Dan. Nous allons nous fiche de lui à le mettre en quatre morceaux. J'imagine que c'est la première fois que son patron rencontre la flottille sur ce chemin.

C'était un bateau de huit cents tonneaux, noir et de belle prestance. Sa grand'voile était carguée, et son hunier battait avec indécision dans le peu de vent qui soufflait. Or, une barque est féminine entre toutes les filles de la mer, et cette grande créature hésitante, avec sa poupée blanc et or, avait tout à fait l'air d'une femme qui relève à demi ses jupes pour traverser une rue crottée sous les quolibets d'une bande de mauvais petits drôles. C'était du reste assez sa situation. Elle se savait quelque part dans le voisinage de la Vierge, en avait entendu le rugissement, et en conséquence demandait son chemin. Voici seulement un échantillon de ce qu'elle entendit de la part des doris en train de danser :

— La Vierge? De quoi parles-tu? C'est le Have un dimanche matin. Rentre chez toi pour te dégriser.

— Rentre, espèce de tortue! Rentre leur dire que nous venons.

Une demi-douzaine de voix entonnèrent le chœur le plus harmonieux, pendant que son arrière redescendait dans l'entre-deux des lames en soulevant un bourrelet d'eau et en entraînant tout un bouillonnement d'écume :

— Ça — aaa — y est, — elle touche!

— Tribord! tribord pour le salut de votre vie! Vous êtes en ce moment sur la pointe.

— Bâbord! bâbord! Laisse tout aller!

— Tout le monde aux pompes!

— Bas le foc, et pousse-la à la gaffe!

Ici le patron se fâcha et dit de gros mots. On suspendit immédiatement la pêche pour lui répondre, et il lui fallut entendre pas mal de choses curieuses à propos de son bateau et de son prochain port d'attache. On lui demanda s'il était assuré; et où il avait volé son ancre, parce que, disait-on, elle appartenait au *Carrie Pitman;* on appela son bateau une *marie-salope*, et on l'accusa de jeter des ordures pour effrayer le poisson; on lui offrit de le remorquer et de l'amener contre remboursement à sa femme; et un jeune gars plein d'audace se glissa presque sous la pompe, la frappa du plat de sa main ouverte, et hurla :

— Allons, ma vieille!

Le cuisinier lui vida dessus une casserole de cendres, et l'autre répliqua par des têtes de morue. L'équipage de la barque leur lança de la cuisine des morceaux de charbon, et les doris menacèrent de venir à bord les « raser ». Ils auraient prévenu la barque sur-le-champ si elle avait été réellement en péril; mais, voyant qu'elle était bien à l'abri de la Vierge, ils tirèrent le plus grand parti possible de la situation. La farce fut éventée quand le rocher parla de nouveau, à un demi-mille au vent, et la barque au supplice, hissant tout ce qu'elle avait de toile, poursuivit son chemin; mais les doris eurent conscience que les honneurs leur restaient.

Toute cette nuit-là, la Vierge rugit d'une voix rauque; et le matin suivant, sur une mer en courroux et toute crêtée de blanc, Harvey vit la flottille, les mâts vacillants, qui attendait le mot d'ordre. Pas un doris ne fut mis dehors jusqu'à dix heures, lorsque les deux Gerauld du *Day's Eye*, imaginant une accalmie qui n'existait pas, donnèrent l'exemple. En une minute la moitié des bateaux furent dehors à s'entre-saluer au milieu des houles moutonneuses, mais Troop garda les hommes du *We're Here* au travail de la toilette. Il ne voyait pas de bon sens dans les « défis »; et comme ce soir-là la tempête augmentait, ils eurent le plaisir de recevoir des étrangers trempés, qui n'étaient que trop contents de trouver un refuge au milieu du coup de vent. Les mousses se tenaient avec des lanternes au pied des palans de doris, les hommes prêts à amener, un œil ouvert sur la vague balayante qui leur faisait lâcher tout et se retenir pour le salut de leur vie. De l'obscurité sortait un cri aigu :

— Doris, doris!

Ils agrippaient au moyen d'un croc et hissaient à bord un homme trempé et un bateau à demi sombré, au point que leurs ponts étaient garnis de nichées de doris et que les couchettes étaient pleines. Cinq fois, pendant leur quart, Harvey ainsi que Dan durent sauter sur la corne, à l'endroit où elle était attachée au bout-dehors, et se cramponner des bras, des jambes et des dents aux cordages, aux mâts et à la voile trempée, tandis qu'une grosse vague couvrait les ponts. Un doris fut mis en pièces, et la mer envoya l'homme la tête la première sur le pont, lui ouvrant le front; et vers le point du jour, quand les vagues lancées au galop de courses commencèrent à se lueurer de blanc tout le long de leurs froides arêtes, un autre homme, tout meurtri et avec un visage de spectre, rampa jusqu'à bord, une main brisée, en demandant des nouvelles de son frère. Sept bouches d'extra s'assirent au déjeuner, — un Suédois, un patron de Chatham, un mousse de Hancock (Maine), un homme de Duxbury et trois de Province.

Le jour suivant on procéda dans la flottille à un appel nominal; et quoique personne ne dît mot, tout le monde mangea de meilleur appétit quand l'un après l'autre les bateaux firent connaître qu'ils avaient à bord leurs équipages au complet. Seuls deux Portugais et un vieil homme de Gloucester furent noyés, mais nombreux étaient ceux qui avaient reçu des blessures ou des contusions. Deux

goélettes avaient cassé leur câble et s'étaient trouvées emportées dans la direction du Sud, à trois jours de mer. Un homme mourut sur un français, — c'était la même barque qui avait fait l'échange du tabac avec ceux du *We're Here*. Elle s'éloigna en glissant tout doucement par une matinée humide et blanche, gagna une tache où l'eau s'indiquait profonde, ses voiles pendant toutes n'importe comment, et Harvey put voir les funérailles à l'aide de la longue-vue de Disko. Elles consistèrent en un paquet oblong glissé par-dessus bord. Ils ne parurent pas avoir aucune forme de service, mais dans la nuit, à l'ancre, Harvey les entendit, à travers l'étendue noire de l'eau poudrée d'étoiles, chanter quelque chose qui s'élevait comme un hymne.

C'était, sur un ton très lent :

La brigantine
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O vierge Marie.
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie ;
Québec, adieu !

Tom Platt leur rendit visite, parce que, dit-il, le mort était son frère comme franc-maçon. On sut qu'une vague avait renversé le pauvre gars sur le pied du beaupré et lui avait brisé les reins. La nouvelle de cette mort se répandit comme un éclair, car, contrairement à la coutume générale, le français fit une vente de la défroque du mort, — il n'avait de parents ni à Saint-Malo ni à Miquelon, — et tout fut étalé sur le toit du rouffle, depuis son bonnet rouge en tricot jusqu'à sa ceinture de cuir avec, au dos, le couteau dans sa gaine. Dan et Harwey se trouvaient dehors par vingt brasses d'eau sur la *Hattie S.*, et, naturellement, ils allèrent à coups d'aviron rejoindre la foule. Ce fut une longue nage, et ils restèrent un petit moment, le temps pour Dan d'acheter le couteau, qui avait un curieux manche de cuivre. Quand ils repassèrent par-dessus bord et poussèrent au large dans la bruine et dans les coups de fouet de la mer, il leur vint à l'esprit qu'ils pourraient tirer de l'ennui d'avoir négligé les lignes.

— J'imagine que cela ne nous ferait guère de mal d'être réchauffés un brin, dit Dan en frissonnant sous ses cirés.

Et ils continuèrent à nager au cœur d'une brume blanche qui, comme toujours, tomba sur eux sans crier gare.

— Il y a trop de sacrés courants par ici pour s'en fier à son instinct, dit-il. Jette l'ancre, Harve, nous allons pêcher un peu jusqu'à ce que cette machine-là se lève. Attache ton plus gros plomb. Trois ne sont pas de trop dans une eau comme celle-ci. Regarde comme elle tend déjà sur son câble. Un tout petit bouillonnement se produisait à l'avant, où quelque irresponsable courant du Banc maintenait le doris en droite ligne sur sa corde ; mais ils ne pouvaient voir à une longueur de bateau dans aucune direction. Harvey remonta son col et se courba en deux sur son tourniquet, de l'air d'un navigateur éreinté. La brume, maintenant, n'était plus pour lui un objet de terreurs particulières. Ils pêchèrent quelque temps en silence et trouvèrent que la morue mordait bien. Puis Dan tira le couteau à gaine et en éprouva le fil sur le plat-bord.

— C'est un bijou, dit Harvey. Comment as-tu pu l'avoir à si bon compte ?

— A cause de leurs sacrées superstitions catholiques, dit Dan, en donnant des coups de pointe avec la lame brillante. Il ne se soucient pas de prendre du fer d'un mort, pour ainsi parler. As-tu vu ces espèces de Français d'Arichat reculer quand j'ai mis l'enchère ?

— Mais quand il s'agit d'une vente, il ne s'agit pas de prendre quelque chose à un mort. C'est une affaire.

— Oui, nous autres nous savons que ce n'est pas la même chose, mais il n'y a pas à discuter en matière de superstition. C'est un des avantages qu'il y a à vivre dans un pays de progrès. Et Dan se mit à siffler :

Oh, Double Thatcher, how are you?
Now Eastern Point comes inter view.
The girls an' boys we soon shall see,
At anchor off Cape Ann!

— Pourquoi cet homme d'Eastport n'a-t-il pas poussé, alors ? Il a acheté ses bottes. Est-ce que le Maine n'est pas un pays de progrès ?

— Le Maine ? Peuh ! Ils n'en savent pas assez, ou bien ils n'ont pas assez d'argent, pour peindre seulement leurs maisons dans le Maine. Je les ai vus. L'homme d'Eastport m'a dit que le couteau avait servi, — c'est du moins ce que le capitaine français lui a déclaré, — avait servi sur la côte française l'année dernière.

— Il a blessé un homme ? Lance-nous le maillet.

Harvey amena son poisson, reboetta, et rejeta la ligne par-dessus bord.

— Il l'a tué ! Naturellement, quand j'ai entendu *cela*, j'ai grillé plus que jamais du désir de l'avoir.

— Bonté du Christ ! Je ne le savais pas, dit Harvey, en se retournant. Je t'en donnerai un dollar quand je recevrai mon gage... Dis donc,.. je t'en donnerai deux dollars.

— Vrai ? Est-ce qu'il te plaît tant que cela ? dit Dan, en rougissant. Eh bien ! pour parler franchement, je j'ai plutôt acheté pour toi, pour te le donner ; mais je ne voulais pas le dire jusqu'à temps que j'aie vu comment tu prendrais la chose. Il est à toi, de grand cœur, Harve, puisque nous sommes

camarades de doris, et de ceci et de cela, et de tout le reste. Attrape ça!

Il le lui tendit, ceinture et tout.

— Mais écoute, Dan, je ne vois pas...

— Prends-le. Il ne m'est pas utile. Je désire que tu l'aies.

La tentation était trop forte.

— Dan, tu es un homme blanc, dit Harvey. Je le garderai toute ma vie.

— Ça fait plaisir d'entendre ça, dit Dan avec un rire bon.

Puis, pressé de changer de sujet :

— On croirait que ta ligne est attachée à quelque chose.

— Embrouillée, j'imagine, dit Harvey en s'évertuant autour.

Avant de tâcher de l'arracher, il attacha la ceinture autour de lui, et ce ne fut pas sans un profond plaisir qu'il entendit la pointe de la gaine cliqueter sur le banc.

— Nom de nom de nom d'un chien ! s'écria-t-il. Elle fait comme si elle était sur un fond de fraises. C'est tout sable ici, n'est-ce pas ?

Dan se pencha au dehors, et tâta pour voir ce que c'était.

— Le flétan se conduira de cette façon s'il boude. Ce n'est pas un fond de fraises. Donne une ou deux secousses. Elle rend, pour sûr. Je crois que nous ferions mieux de la ramener pour voir ce que c'est.

Ils tirèrent ensemble, en attachant fortement aux taquets chaque tour de ligne, et le poids invisible s'éleva avec une molle lourdeur.

— Quelle prise, hein ! Hisse ! cria Dan.

Mais l'exclamation finit en un double cri perçant d'horreur, car de la mer sortait... le corps du Français mort qu'on avait enseveli deux jours auparavant! L'hameçon l'avait saisi par-dessous le creux de l'aisselle droite, et il se balancait rigide et horrible, la tête et les épaules au-dessus de l'eau. Les bras étaient attachés au côté, et... il n'avait pas de visage. Les deux garçons tombèrent comme une masse l'un sur l'autre au fond du doris, et ils restèrent là tandis que la chose saluait le long du bord, maintenue par le bout de ligne.

— C'est la marée... la marée qui l'a apporté! dit Harvey les lèvres tremblantes, comme il cherchait à tâtons l'agrafe de la ceinture.

— Oh, mon Dieu ! Oh, Harve ! gémit Dan, dépêche-toi. Il est revenu à cause d'elle. Redonne-lui. Enlève-la.

— Je n'en veux pas ! je n'en veux pas ! cria Harvey. Je ne peux pas trouver la bou... oucle !

— Vite, Harvey ! C'est ta ligne !

Harvey se dressa sur son séant pour dégrafer la ceinture, faisant face à la tête qui, sous ses cheveux ruisselants, n'avait pas de visage. « Il tient toujours », souffla-t-il tout bas à Dan, qui sortit son couteau et coupa la ligne, tandis que Harvey lançait la ceinture loin par-dessus bord.

Le corps rentra dans l'eau en faisant « plop », et Dan avec précaution se leva sur les genoux, plus blanc que le brouillard.

— C'est pour lui qu'il est venu. C'est pour lui qu'il est venu. J'en ai vu un bien avancé s'en venir sur un « trawl », mais cela ne m'a trop rien fait, tandis que *lui*, il est venu à nous tout exprès.

— Je voudrais... je voudrais n'avoir jamais pris le couteau, car c'est sur ta ligne qu'il serait venu.

— Je ne sais pas la différence que cela aurait fait. Nous en voilà tous les deux vieillis de dix ans. Oh, Harvey, as-tu vu sa tête ?

— Si je l'ai vue ! Je ne l'oublierai jamais. Mais voyons, Dan ; cela ne pouvait pas être *exprès*. Ce n'était que la marée.

— La marée ! Il est venu pour lui, Harve. Tu comprends, ils l'ont immergé à six milles au sud de la flottille, et nous sommes à deux milles de l'endroit où le bateau est mouillé maintenant. Ils m'ont dit qu'ils l'avaient chargé d'une brasse et demie de câble-chaîne.

— Je me demande ce qu'il avait bien pu faire avec le couteau, là-haut sur la côte française ?

— Quelque chose de mal. J'imagine qu'il est obligé de le porter avec lui jusqu'au jugement dernier, et c'est pourquoi... Qu'est-ce tu fais avec le poisson !

— Je le jette par-dessus bord, dit Harvey.

— Pour quoi faire ? Ce n'est pas nous qui le mangerons.

— Cela ne fait rien. Il m'a suffi de le regarder en face pendant que je défaisais la ceinture. Tu peux garder ta pêche si tu veux. Quant à la mienne je n'ai qu'en faire.

Dan sans rien dire rejeta son poisson par-dessus bord.

— Je crois que le mieux est de se mettre à l'abri, murmura-t-il enfin. Je donnerais un mois de paye pour que cette brume se lève. Il se passe dans le brouillard des choses que l'on ne voit pas en temps clair... des sanglots et des huées, et autres machines semblables. C'est une sorte de soulagement pour moi qu'il ait pris le chemin par où il est venu, au lieu de marcher. Car il aurait pu marcher.

— Tai-ais-toi, Dan ! Nous sommes juste au-dessus de lui en ce moment. Ah ! que je voudrais être rendu sain et sauf à bord, quitte à recevoir une dégelée de la part de l'oncle Salters !

— Ils vont se mettre à notre recherche d'ici un instant ; passe-moi le cor de chasse.

— Dan prit la trompette de fer-blanc, mais fit une pause avant de souffler.

— Vas-y, dit Harvey. Je n'ai pas envie de rester ici toute la nuit.

— La question est de savoir comment il va prendre cela. Il y a un homme d'en bas de la côte qui m'a dit qu'une fois il était sur une goélette où ils n'osaient pas seulement souffler de la corne pour appeler les doris, à cause que le patron — pas l'homme avec lequel il était, mais un capitaine qui l'avait commandée cinq ans auparavant — il avait noyé un mousse contre le bord dans un accès d'ivresse, et toujours depuis, ce mousse ramait aussi le long de bord et criait : « Doris ! doris ! » avec les autres.

— Doris ! doris ! cria une voix étouffée dans la brume.

Ils s'accroupirent de nouveau, et la trompette tomba de la main de Dan.

— Tiens bon ! cria Harvey, c'est le cuisinier.

— Je me demande ce qui a bien pu me faire penser à cet imbécile de conte, dit Dan. C'est le docteur, c'est clair.

— Dan ! Danny ! Oooohé, Dan ! Harve ! Harvey ! Oooohé, Haaarveee !

— Nous sommes ici, chantèrent en chœur les deux gamins.

Ils entendaient les avirons, mais ils ne purent rien voir jusqu'à ce que le cuisinier, luisant et dégouttant, arrivât sur eux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? dit-il. Vous allez être battus en rentrant.

— C'est tout ce que nous demandons. C'est après quoi nous soupirons, dit Dan. Tout ce qui peut nous arriver à bord est assez bon pour nous, pourvu que nous y soyons. Nous avons eu de la compagnie quelque peu démoralisante.

Comme le cuisinier leur passait une amarre, Dan lui raconta l'histoire.

— Oui ! Lui venu pour son couteau.

C'est là tout ce qu'il dit.

Jamais le petit *We're Here* roulant ne parut un plus délicieux home que lorsque le cuisinier, né et élevé dans les brumes, les y ramena à force de rames. De la cabine sortait un chaud halo de lumière, et de l'avant une bonne odeur de cuisine, et cela vous mettait au septième ciel d'entendre Disko et les autres, tous bien vivants et solides, penchés sur la lisse, leur promettre une raclée de première classe. Mais le cuisinier était un noir passé maître en matière de stratégie. Il ne fit pas accoster les doris avant d'avoir fourni les points les plus saillants de toute l'affaire, et il expliqua, tandis qu'il reculait et cognait dur tout autour de la voûte, comme quoi Harvey était un mascot à réduire à néant toute espèce de malchance. Aussi arrivèrent-ils à bord plutôt sous l'apparence de héros quelque peu inquiétants ; et, au lieu de les rosser pour avoir causé de l'ennui, chacun se mit à leur adresser des questions. Little Pen y alla d'un véritable discours sur la folie des superstitions ; mais il eut contre lui l'opinion publique, qui fut tout en faveur de Long Jack, lequel raconta les plus atroces histoires de revenants jusqu'à près de minuit. Sous l'influence de cette atmosphère, personne, sauf Salters et Pen, n'osa parler d'« idolâtrie » lorsque le cuisinier plaçant sur une planchette une chandelle allumée, un gâteau de fleur de farine et d'eau, et une pincée de sel, mit le tout à la mer à l'arrière du bateau pour tenir le Français tranquille au cas où il se serait montré encore turbulent. Dan alluma la chandelle parce que c'était lui qui avait acheté la ceinture, et le cuisinier grommela et marmotta des paroles magiques aussi longtemps qu'il put voir cahoter sur l'eau le petit point lumineux.

— Qu'est-ce que tu penses des progrès et des superstitions catholiques ? demanda Harvey à Dan, comme, leur quart fait, ils allaient se coucher.

— Euh ! j'imagine que je vois aussi clair et que je suis autant pour le progrès que le premier venu, mais quand il arrive à un simple matelot de Saint-Malo, après qu'il est mort, de rendre tout roides de peur deux pauvres gamins, tout cela pour un couteau de trente sous, eh bien ! alors, le cuisinier peut bien me faire croire tout ce qu'il voudra. Je me méfie des étrangers, vivants ou morts.

Le lendemain matin, tous, sauf le cuisinier, se sentaient quelque peu honteux des cérémonies de la veille, et ils abattirent double besogne sans s'adresser la parole autrement que d'un ton bourru.

Le *We're Here* luttait à armes égales avec le *Parry Norman* à qui ferait le plus vite ses derniers chargements ; et la lutte fut si chaude que la flottille prit parti et paria du tabac. Tout le monde travailla aux lignes ou à la toilette jusqu'au moment où on tombait de sommeil sur l'ouvrage — commençant avant le lever du jour, pour finir quand il faisait trop sombre pour bien voir. On se servit même du cuisinier pour jeter le poisson, et on envoya Harvey dans la cale pour passer le sel, tandis que Dan aidait à la toilette. Le hasard voulut qu'un homme du *Parry Norman* se donnât une entorse en tombant du gaillard d'avant, et ceux du *We're Here* l'emportèrent. Harvey avait beau se demander comment on aurait pu fourrer un poisson de plus, Disko et Tom Platt tassaient, tassaient toujours, nivelant la masse à l'aide de grosses pierres prises au lest, et il y avait toujours « juste encore une journée de travail ». Disko ne le leur dit pas quand tout le sel fut employé. Il se contenta de déambuler jusqu'au lazaret derrière la cabine et se mit à déplier l'immense grand'voile. Il était dix heures du matin. Vers midi, la voile de cape était amenée, la grand'voile et le hunier mis en place, et des doris s'en

vinrent avec des lettres pour la maison, en enviant leur bonne fortune. Enfin on procéda au nettoyage des ponts, le pavillon fut hissé, — honneur qui revient de droit au premier bateau qui part du Banc, — l'ancre levée, et la goélette se mit en mouvement. Disko prétendit vouloir rendre service aux gens qui ne lui avaient pas envoyé leur courrier, et en conséquence la fit aller et venir avec grâce parmi ses sœurs. A dire vrai, c'était sa petite promenade triomphale, et pour la cinquième année elle montrait le marin qu'il était. L'accordéon de Dan et le violon de Tom Platt servirent d'accompagnement au couplet magique qu'on ne doit pas chanter avant que tout le sel soit employé :

« Hih! Yih! Yoho! Send your letters raound!
All our salt is wetted, an, the anchor's off the graound.
Bend, oh bend your mains'l, we're back to Yankeeland —

With fifteen hunder 'quintal.
An' fifteen hunder 'quintal,
'Teen hunder 'topping quintal,
'Tween 'old 'Queereau an' Grand 1.

Les dernières lettres s'abattirent sur le pont eurgulées à des morceaux de charbon, et les hommes de Gloucester crièrent des commissions pour les femmes et pour leurs armateurs, tandis que le *We're Here* terminait sa promenade en musique au milieu de la flottille, ses voiles d'avant agitées comme la main d'un homme lorsqu'il la lève pour dire adieu.

RUDYARD KIPLING.

(Traduit par Louis FABULET et Charles FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Souvenirs d'Edmond de Amicis.

M. Edmond de Amicis a publié, il y a quelque temps déjà, des pages détachées du livre de sa vie : réminiscences de faits, de choses, d'hommes qui, à titres divers, y ont laissé leur empreinte. Ce qu'il lui a plu de noter, il y a plaisir à le lire; on est aise de faire plus intime connaissance avec l'auteur de tant d'ouvrages remarquables et bienfaisants, qui depuis longtemps ont répandu son nom en France comme en Italie, et le suivant au milieu de scènes très différentes, l'on sourit et l'on pleure avec lui, et l'on admire une fois de plus son talent de narrateur et de peintre. Ce volume est divisé en quatre parties : souvenirs de jeunesse, souvenirs de voyageurs et d'artistes, souvenirs d'outre-monts et d'outre-mer, souvenirs sacrés.

Les souvenirs de jeunesse sont particulièrement intéressants; ils s'ouvrent par le récit d'une déception cruelle éprouvée par de Amicis à l'âge de treize ans. C'est dit d'une façon charmante. *Garibaldien manqué*, écrit-il en tête de la première page, et il nous transporte au temps « où les victoires de Calatafimi et la prise de Palerme avaient incendié l'air et les âmes. Toutes les semaines des troupes de volontaires de tout âge et de toute classe partaient de Turin aux applaudissements du peuple. Les écoles étaient en ébullition; les professeurs chantaient les louanges des *Mille* du haut de leur chaire; toutes les compositions italiennes et latines se terminaient par le nom de Garibaldi; on n'étudiait plus; on frémissait. » Parmi les plus frémissants étaient de Amicis et deux de ses camarades. Un jour, après avoir tenu conciliabule, jugeant que Garibaldi avait besoin d'eux, ils décidèrent de partir ensemble pour la Sicile. Il n'était pas question d'obtenir le consentement des parents, il fallait partir en cachette. Il y avait dans la petite ville qu'habitaient les adolescents un comité d'enrôlement à la tête duquel se trouvait un avocat qu'ils connaissaient de vue. Fortement émus en frappant à sa porte, ils sortirent fous de joie, comme s'ils eussent déjà endossé la chemise rouge, cet homme de peu de paroles et aux yeux froids et scrutateurs, leur ayant dit après avoir écrit leurs noms : « Repassez dans trois jours; vous saurez quand. » Rien d'autre. Ce laconisme nous fit une vive impression. Quel homme! Un homme d'action, véritablement. Donc, c'était une affaire faite! Nous vécûmes pendant ces trois jours dans un état d'ivresse indicible. Nous partons! Nous partons! Nous partons! Adieu latin, adieu algèbre, adieu histoire ancienne! » Une pensée troublait la joie des garibaldiens en herbe : celle d'abandonner ainsi leurs parents sans même prendre congé d'eux; ils allaient, à coup sûr, les frapper d'un grand coup, surtout les mamans, et ils compatissaient d'avance à leur chagrin; mais quelle compensation glorieuse pour les auteurs de leurs jours, puisqu'ils étaient sûrs, « sûrs comme de l'éclat du soleil qu'à la première bataille à laquelle ils prendraient part, ils seraient portés à l'ordre du jour ». Le troisième jour venu, le président du comité renvoya à trois jours plus tard encore les héros futurs, et lorsque ce sixième jour d'attente eut lui, l'homme aux regards fixes et perçants leur imposa un nouveau délai. Un doute poignant traversa leur esprit. Cet avocat connaissait le père de l'un d'eux; il avait dû dénoncer l'escapade préméditée et comptait les berner ainsi jusqu'à la complète libération de la Sicile. Oh! mais il fallait rappeler à son devoir patriotique ce président de comité! Et la tête haute, le cœur résolu, les trois amis allèrent le trouver, l'un d'eux portant la parole pour tous. L'orateur fut sublime. L'avocat l'écouta d'un visage impassible et lui dit de se rendre le lendemain matin à la gare à

quatre heures et demie avec ses camarades. Pensant qu'il serait « humain » de laisser une lettre d'adieu à leurs parents, de Amicis, comme le plus sentimental des trois, fut chargé de la rédiger, là, séance tenante, dans la rue, à la lueur d'allumettes, — car la nuit était venue, que — l'orateur, fumeur précoce, faisait partir l'une après l'autre et tenait de la main gauche, en guise de torches. « Agenouillés par terre, pressés l'un contre l'autre, nos trois têtes se touchant, jetant de tous côtés des regards soupçonneux, nous avions conscience en traçant ces paroles suprêmes dans cette rue déserte, à la lueur vacillante de ces feux follets, de former un groupe admirable digne du pinceau d'un grand peintre patriote. La fin de la lettre nous émut : *Adieu, parents bien-aimés! La patrie nous appelle, priez pour nous. Dieu nous réunira. Vive Garibaldi!*

Il n'y avait plus qu'à préparer la fuite. Une grosse corde qui servait à des exercices de gymnastique fut attachée par de Amicis au rebord de la terrasse sur laquelle donnait la fenêtre de sa chambre ; par là il comptait descendre dans la cour comme un artiste du trapèze. et quant à la porte de la rue, il s'était assuré la complicité du fils du portier, fou de Garibaldi, lui aussi. Ayant pu à peine manger, fuyant les regards de sa mère, la gorge serrée en l'embrassant et ne pouvant arriver à lui dire : « Bonne nuit », le jeune garçon se retira dans sa chambre et ne put s'endormir qu'après minuit d'un sommeil agité où se succédèrent mille visions de chemises rouges courant à l'assaut et de régiments bourboniens en fuite.

Aux tintements solennels de l'horloge de la ville qui sonnait trois heures, il crut entendre des coups de canon et se réveilla en sursaut, pétrifié de stupeur en voyant sa chambre éclairée et sa mère devant son lit. Trahison! Le président du comité avait averti les familles! C'était le déshonneur et le désespoir. Avec un tact tendre et délicat, Mme de Amicis sut dire ce qu'il fallait pour consoler et calmer son fils.

« — Je ne suis pas une mère égoïste et lâche, tu le sais bien ; je suis une mère italienne ; d'autres guerres seront encore nécessaires, et quand viendra le jour, je te laisserai aller avec Garibaldi et je te donnerai ma bénédiction, en pleurant, mais le cœur ferme. Mais aujourd'hui, c'est trop tôt ; ta place est encore à mon côté.

« Toute ma douleur s'évanouit dans les douces larmes que ces paroles m'arrachèrent du cœur, et pendant que je pleurais et l'embrassais, il me sembla voir au-dessus de sa tête la tête blonde et glorieuse de Garibaldi qui me souriait d'un air de paternelle indulgence.

« Je me réveillai au lever du soleil, résigné et rasséréné, mais une grande amertume m'attendait. Ah! parfois, combien cruelles sont les choses! Ayant ouvert ma fenêtre et fait deux pas sur la terrasse, j'eus l'impression de recevoir un soufflet : je vis la grosse corde qui pendait du rebord jusque sur le pavé de la cour où, le nez en l'air, la mine effarée, commentant la chose à voix basse, peut-être avec le soupçon d'un « vol avec effraction », le portier, la portière, la servante et un groupe de gamins étaient plantés à la regarder. Après la faillite de mon héroïque entreprise, ce maudit câble, qui se balançait, était si misérable, si stupide, si atrocement ridicule, que dès que je l'eus vu, je rentrai précipitamment dans ma chambre, le visage rouge de dépit et de honte. Et pendant bien longtemps, chaque fois qu'à table, à n'importe quel propos, on prononçait les cinq malheureuses lettres *c, o, r, d, e*, je penchais la tête sur mon assiette et avalais des bouchées empoisonnées. Oui, pendant longtemps on aurait pu m'appliquer le fameux proverbe avec une légère variante : « Ne parlez pas de corde dans la maison « d'un... Garibaldien manqué. »

C'est de ce même ton alerte, aimable et gai que de Amicis conte ses impressions recueillies à Turin, où il se rendit en 1863, pour continuer ses études dans un collège préparatoire aux écoles militaires. Ce départ très désiré lui fit l'effet non d'un voyage, mais d'une sorte d'ascension enivrante. Turin était alors beaucoup moins grande ville que maintenant. « Là où s'élèvent les élégants quartiers neufs s'étendaient des champs et des prairies ; mais la vie battait plus fort au cœur de la cité, l'aspect de la population était plus varié, l'animation plus grande ; tous étaient dans l'attente continuelle de grands événements et de grandes nouvelles ; à chaque pas on croisait une célébrité politique, la plus grande partie des hommes illustres qui maintenant surgissent ici et là, en bronze et en marbre, circulaient alors par les rues. » Le jeune homme fut ébloui, mais un peu ahuri par tout ce bruit et ce mouvement ; un peu confus aussi, se trouvant l'air provincial au milieu de tout ce beau monde et croyant que tous devaient en juger ainsi.

La première fois où des amis de sa famille lui proposèrent de l'emmener au théâtre entendre Rossi, il lui sembla qu'on lui offrait tous les royaumes de la terre, on donnait *Francesca da Ramini*. La fameuse déclaration du troisième acte provoqua chez de Amicis une émotion nouvelle, profonde, une véritable secousse électrique : « Ce *je t'aime* de Ernesto Rossi me fit l'effet du cri d'un ange ; ce fut comme une révélation du paradis, comme un rayon dans mon esprit, une flamme dans mon sang, une infinie douceur dans mon cœur. Je retournai au logis avec un désir immense de crier ce *je t'aime* dans une pe-

tite oreille rose, effleurant de mes lèvres une nuque dorée et serrant dans la mienne une main tremblante. Oh! comme je me préparais bien aux études de mathématiques! Aujourd'hui encore, après trente-sept ans, chaque fois que je pense à cette soirée, j'entends l'écho de ce cri. Hélas! Francesca est morte, Ernesto Rossi est mort, je suis à moitié mort moi-même. Y a-t-il vraiment encore des gens qui crient: *je t'aime?* »

En parlant du théâtre piémontais tel qu'il était à cette époque, de Amicis constate avec quel recueillement et quel plaisir le public d'alors, mélangé de bourgeoisie cultivée et de menu peuple, absorbait les pièces morales qui maintenant font bailler ou ricaner. « Une fraîcheur et une sincérité de sentiment juvéniles étaient comme partout répandues; on respirait chez les artistes, dans les comédies, dans l'auditoire, un air pur et sain, un air d'âge primitif du théâtre, de peuple adolescent, de matin serein de la vie. Cela ne semblait pas une honte alors de tirer son mouchoir pour s'essuyer les yeux, et de tous côtés, on voyait se lever et s'abaisser les blancs étendards de la tendresse. » Cette simplicité de cœur d'où dérivait cette naïveté des émotions a existé et s'est perdue ailleurs qu'à Turin.

Il y avait au collège un petit cénacle qui, aux heures de récréation, discourait beaucoup de littérature; la majeure partie des élèves professaient les admirations littéraires qui leur avaient été inoculées par leurs familles, correspondantes aux principes politiques des pères, et ne voulaient pas souffrir de discussions sur leurs écrivains préférés, hurlant à chaque piqûre de la critique.

Quelques poètes qui par leurs chants patriotiques enflammaient cette jeunesse déjà si vibrante trouvaient cependant grâce devant tous et Berchet, Giusti, Guerrazzi étaient aux honneurs, ainsi que Prati et Alcardi.

« Entre temps, nous dit de Amicis, le démon de la poésie s'était éveillé en moi et j'avais commis je ne sais quels méchants vers en l'honneur des insurgés polonais. Cet âge est sans pitié, dit de l'enfance un grand poète; on pourrait dire de l'âge qui vient après qu'il est sans pudeur intellectuelle. Je pensai aussitôt à faire divulguer ma mauvaise action par quelque journal et je choisis la *Gazzetta di Torino*. Je me rendis très agité aux bureaux de la rédaction, ayant préparé une belle phrase d'entrée; mais quand je me vis devant Botto, le directeur, haut comme un grenadier, le visage pâle et sévère, avec deux grands yeux scrutateurs, je perdis la boussole et je changeai la phrase préparée contre cette autre, assez malheureuse :

« — Monsieur, que mes premiers mots ne vous fassent pas une trop désastreuse impression...

« Botto à cette étrange entrée en matière eut un mouvement de recul et me regarda d'un air épouvanté, comme disant à part lui : — Quel est ce messager de malheur! — Ayant entendu de quoi il s'agissait, il se rassura et fit un geste de la main qui signifiait : — Eh, que diable! on ne vient point annoncer une poésie comme une rencontre de trains!

« Puis, courtoisement, il me répondit que la *Gazzetta* ne publiait jamais de vers, qu'il le regrettait et que si cela avait dépendu de lui... en un mot, il me servit une longue et belle période qui me fit faire une longue et vilaine figure et je m'en retournai au collège ma poésie entre les mains et la queue entre les jambes. »

Plus heureux avec le *Diritto*, de Amicis connut l'ineffable joie de voir pour la première fois son nom imprimé et il lui sembla qu'il avait acquis un son nouveau, harmonieux, vibrant, plein de significations mystérieuses. Enhardi, il envoya ses rimes à divers écrivains; quelques-uns lui répondirent et même lui donnèrent des conseils plus ou moins goûtés : Bersezio lui dit de ne pas trop se hâter de se faire imprimer, de laisser ses vers mûrir en portefeuille, de penser beaucoup et de peu écrire, et Prati à peu près de même. Ce dernier se montra des plus bienveillants envers le jeune poète et fit tout à fait sa connaissance. Quelle félicité, quel orgueil pour de Amicis, — Prati lui ayant dit : « Quand vous me rencontrerez, comme je n'y vois pas, arrêtez-moi et nous ferons un bout de causerie ensemble », — d'user de la permission et de se promener bras dessus, bras dessous avec son grand homme à qui, peu de temps auparavant, il pensait comme à un dieu inconnu dont il ne pourrait jamais approcher. Bien d'autres personnages qu'il s'arrêtait alors à regarder comme des êtres d'un monde supérieur sont devenus depuis ses meilleurs amis et ce lui est maintenant un vif plaisir, dit-il, de s'imaginer quelles auraient été sa joie et sa stupeur si on lui eût prédit en ce temps quelle part ils auraient dans sa vie. Bonne fortune que tous n'ont pas de voir réaliser ce qui même dans leur jeunesse leur paraissait de trop folles espérances et cimes trop inaccessibles à gravir!

« Mais, ajoute de Amicis, l'effet produit chez quelques autres personnages éminents de ce temps à l'ouïe de la prédiction de leur avenir, eût été bien différent! C'est pitié de se figurer les gestes de dénégation et de colère, les cris d'étonnement et d'angoisse et les frémissements de terreur avec lesquels ils auraient écouté les paroles prophétiques. » Et suit une revue de gens disparus de la scène de ce monde beaucoup plus tôt et plus tragiquement qu'on ne l'aurait pensé ou y ayant joué un rôle tout autre que celui qu'ils avaient rêvé ou esquissé. Parmi les tributs d'affection et de regrets que de Amicis rend

à plusieurs se mêlent de malicieuses et virulentes apostrophes à l'endroit de ceux qui sous la pression des événements et des intérêts ont changé d'opinions et de direction, passant, par exemple, en politique de la gauche à la droite et, après avoir été hors du pouvoir de furibonds mangeurs de ministres, ayant, une fois les rênes en mains, tourné toutes leurs furies contre les révolutionnaires. De Amicis nous donne les noms de ces gens-là, mais le portrait s'applique à tant d'autres!

Pour lui, ses rêves d'avenir ont-ils été tous remplis? Si nous en croyons les lignes par lesquelles il termine ses souvenirs de jeunesse, nous avons lieu de penser qu'il a eu sa part de déceptions et de désillusions; d'ailleurs nous savons bien que la vie, même en tenant quelques-unes de ses meilleures promesses, ne revêt pas les choses de ce charme suprême que leur donnaient le désir et l'espérance, le mirage des vingt ans. Parlant de Turin qu'il dut quitter et ne devait plus revoir capitale de l'Italie, de Amicis dit que lorsqu'il y revient, tout dans la ville lui produit un effet singulier. Rien n'est changé dans les rues, dans les places, les monuments, et il lui semble que partout il y a de grands changements. « En quoi? Non dans l'apparence des maisons, des magasins dont je reconnais les enseignes; non dans les choses, en un mot. Cela doit être certainement dans ce que les choses me disent. Autrefois les murs, les arbres, les maisons me disaient : — En avant, courage, jeune homme; tu verras, tu entendras! Ah! quelles merveilles! — Et maintenant, elles me disent : — Tu as vu, hein? Tu as entendu? Quelle bonne plaisanterie! — Ah! maisons, arbres, magasins menteurs!

« Et je vois bien qu'ils continuent à promettre et à mentir à d'autres, je le vois à l'air riant dont les regardent les passants qui ont les yeux vifs et les moustaches noires comme je les avais alors. Oui, ce qui m'attriste c'est le fantôme de ma seizième année qui se montre à moi à chaque tournant, et qui va, va, le front haut et les cheveux au vent, comme si au bout de chaque rue l'attendait un trône d'or; et le voyant et sachant qu'il va se casser la tête contre un mur, je suis tenté de l'arrêter et de lui crier en face la dure vérité... Tenté seulement, cependant. A quoi bon? Un grand penseur a dit avec raison : « La désespérance est encore plus stupide que l'espérance. Après y avoir bien pensé et repensé, ce que nous pouvons faire de plus sage vis-à-vis de la jeunesse, c'est de continuer à promettre et à mentir comme les choses. »

Dans les pages consacrées aux voyageurs et artistes, deux noms français arrêtent le regard, ceux de Jules Verne et de Victorien Sardou. De Amicis a désiré faire leur connaissance, ce qui n'est pas dire, sans doute, que son admiration et sa sympathie s'adressent exclusivement à eux, — et raconte son entrevue avec chacun. C'est escorté de ses deux fils — il les avait encore tous les deux alors! — qu'il s'est rendu à Amiens; on comprend que pour de jeunes garçons ce soit un vrai pèlerinage et un but poursuivi que d'aller voir l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Voici les impressions recueillies de cette visite : « Si, le rencontrant sans le connaître, on m'eût donné à deviner sa condition, j'aurais dit : un général en retraite, ou un professeur de physique et de mathématiques, ou un chef de division de ministère; pas un artiste. Sauf la bonté de la physionomie et l'affabilité des manières, je ne trouvais rien de commun entre le Verne qui était devant moi et celui qui avait été dans mon imagination. Et ce qui m'avait été dit par un de mes amis de Turin, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, me revint à l'esprit : — Vous allez voir Jules Verne? Mais Jules Verne n'existe pas! Ne savez-vous pas que les *Voyages extraordinaires* sont l'œuvre d'une société d'écrivains qui ont pris un pseudonyme collectif? — Ma stupeur s'accrut quand, amené à parler de ses ouvrages, il le fit d'un air détaché, d'une façon presque distraite, comme il l'aurait pu faire des ouvrages d'un autre, ou comme de choses dans lesquelles n'entrât aucun mérite personnel, comme d'une collection d'estampes ou de médailles qu'il aurait acquises et dont il se serait occupé plus par besoin de faire quelque chose que par passion de l'art. » Sur sa façon de concevoir et d'écrire, sur le choix des pays qui doivent être le théâtre de ses romans, Jules Verne entra dans beaucoup de détails intéressants qui renversèrent également toutes les idées préconçues de de Amicis et, décrivant la monotone tranquillité de sa vie provinciale, il acheva d'étonner son visiteur.

« Qui aurait jamais pensé, dit-il, que vécût ainsi celui qui a inventé tant de faits extraordinaires, tant de personnages curieux à la vie agitée et turbulente, volant à tire-d'ailes de pays en pays comme des hirondelles, en quête d'événements imprévus et d'orageuses émotions! »

Jules Verne montra sa bibliothèque; sur des rayons à part sont réunies les traductions de ses ouvrages, une centaine de volumes en toutes les langues, non pas européennes seulement, car une traduction arabe et une japonaise se trouvent parmi les autres. Sur d'autres rayons les ouvrages originaux sont disposés par ordre de date.

— Quatre-vingts volumes, dit Verne à de Amicis, en souriant et en secouant la tête, comme s'il avait dit : Quatre-vingts ans. « Que de souvenirs me traversèrent l'esprit à la vue de tous ces livres, lus avec un si vif plaisir dans ma première jeunesse et

recherchés tant de fois dans l'âge mûr pour récréer mon esprit fatigué ou mon âme triste ! Et me rappelant tout cela, j'étais stupéfait à nouveau que tout cela fût sorti de l'esprit de cet homme si simple, si calme, d'une vie si réglée ; et pensant à la popularité extraordinaire de ces quatre-vingts ouvrages répandus dans le monde entier, à ces milliers de créatures de son invention empreintes dans des millions d'esprits comme des personnes vivantes et familières, la simplicité avec laquelle il répondit à l'expression de ma pensée me parut encore plus admirable et plus aimable :

« — Cette grande diffusion, voyez-vous, est due en grande partie à ce qu'en écrivant je me suis toujours proposé, même en sacrifiant des questions d'art, de ne jamais laisser échapper de ma plume ni une page, ni une seule phrase, que ne pussent lire les jeunes garçons pour qui j'ai écrit... et que j'aime. »

Réponse faite, en effet, pour toucher le cœur de celui qui aimant aussi les jeunes garçons, les aimant à travers ses propres enfants, a su également si bien écrire pour eux.

La visite à Sardou est racontée sous forme de lettre à un ami.

« Je satisferai de mon mieux à la première de tes demandes : Quel homme est-ce ? dit de Amicis, mais quant à te donner une appréciation raisonnée de son théâtre je te prie de m'en dispenser, parce que j'ai toutes les bonnes et mauvaises qualités qu'il faut pour ne pas être un critique dramatique.

« Je vais au théâtre comme un illettré et un enfant, un peu par disposition de nature et davantage par parti pris ; pour cela je m'abstiens autant que possible d'analyser l'œuvre et les sentiments qu'elle éveille en moi, et non seulement je ne cherche pas dans le drame ou dans la comédie les défauts que je n'y vois pas, mais je m'efforce de ne pas les voir quand ils m'apparaissent, de les oublier si je ne puis me les cacher, et de les justifier si je ne puis les oublier, me faisant ainsi le collaborateur et parfois le *claqueur* de l'auteur et des acteurs. Si tu me dis que c'est honteux, je te répondrai que c'est possible ; mais chacun cherche son bien où il le trouve. Tu ne saurais imaginer quels gros mélodrames j'ai pu écouter bouche ouverte, tandis qu'autour de moi j'entendais crier : — Quel fatras ! — Tu vois s'il y a étoffe de critique chez ton ami et s'il peut avoir l'audace de te donner le jugement que tu lui demandes. »

Toutes ces précautions oratoires de de Amicis pour éviter de prononcer un jugement en recouvrent peut-être bien un réel ; mais « très amusé toujours, ému souvent, et ayant éprouvé à la représentation des pièces de Sardou des impressions de terreur, de pitié et d'angoisse inexprimables », il s'en tient à ses impressions et ne veut pas se faire l'écho des critiques.

Quant au portrait de Sardou il le déclare peu facile à faire, non pour la forme, mais pour l'expression de la physionomie mobile à l'excès. « Un prêtre, — pensais-je au premier abord, — un haut prélat diplomatique de la Cour pontificale, et je me rappelai en même temps le visage de Napoléon Ier et celui de Voltaire et la figure souriante et malicieuse d'une vieille actrice que j'avais vue en photographie la veille dans une vitrine des boulevards. Se levant au cours de la conversation pour aller chercher quelques manuscrits, se rasseyant pour se lever encore tout d'un coup, et nous conduisant de-ci et de-là dans son cabinet de travail, sans que la vivacité presque fébrile de son visage, de ses paroles, de ses gestes, s'apaisât un seul instant, je compris qu'il devait être ainsi toujours et naturellement comme un volcan en incessante éruption et que le travail artistique était sans doute en lui une production en grande partie spontanée, une succession ininterrompue d'inspirations, de visions dramatiques, une farandole, une conversation bruyante de fantômes, de personnages achevés et ébauchés, mêlés aux faits et aux pensées de la vie réelle, tourbillonnant sans relâche en son esprit comme un nuage roulé par le vent et traversé par de continuels éclairs. » L'impression générale reste celle-ci : « Sardou est un homme content, doué de toutes les qualités aimables que les hommes satisfaits ont coutume d'avoir et qui sont comme les irradiations de leur contentement : content d'avoir la gloire, la richesse, la popularité, les honneurs officiels, la santé qui lui permet une activité juvénile, le succès continuel d'où dérive en grande partie la santé ; tout ce que peut désirer un homme, sauf la jeunesse. Et c'est cette pleine satisfaction, je crois, qui le maintient dans la vieille formule dramatique. Il a besoin de la certitude du succès, bruyant et immédiat ; il sait qu'il l'obtient par les moyens habituels et ne veut pas courir de risques ; il ne veut pas troubler sa vie, il veut être heureux. »

A propos d'une représentation de *Madame Sans-Gêne* à laquelle il avait assisté la veille au soir, de Amicis se plaignit à Sardou de la façon trop précipitée dont parlaient les acteurs. La moitié des mots lui avait échappé. Ayant demandé des explications à Paul Déroulède qui se trouvait dans la même loge, celui-ci les lui avait données en parlant encore plus vite que les acteurs, de sorte « qu'entre ces deux torrents impétueux de syllabes » il avait fini par ne pas comprendre grand'chose. Sardou rit de bon cœur, reconnut que les acteurs français, même les meilleurs, disent souvent bride abattue et demanda si les acteurs italiens faisaient de même. De Amicis répondit qu'ils avaient plutôt le défaut contraire. Il se peut

faire qu'un Italien, même connaissant très bien notre langue, trouve toujours que les Italiens parlent plus lentement que les Français; mais de Amicis base son observation sur un fait et après avoir adressé une critique à nos acteurs en adresse une au public de son pays. « Nos acteurs, dit-il, sont obligés de forcer l'articulation des mots, soit parce que la langue nationale n'est pas aussi familière en Italie qu'en France aux auditeurs de toutes conditions, soit parce que parmi nous on n'observe pas au théâtre le même silence que chez les Français. Les spectateurs italiens estiment la plupart du temps que c'est pour eux un devoir sacré de discourir de leurs faits personnels, même pendant la scène capitale d'un drame. »

Les récits de voyages de de Amicis ont fait connaître quelle est la netteté de sa vision et la richesse de ses coloris. La saisissante description d'une journée passée dans les Pampas, contenue dans la troisième partie du présent volume, en est une preuve nouvelle.

« La voiture courait rapide sur l'herbe, sans heurt et sans bruit, comme une barque sur l'onde. Le vent avait balayé le ciel; on voyait à une grande distance, distinctement, comme en mer. Le propriétaire de l'*estancia* qui embrassait plus de six cents milles carrés et était peuplée de plus de cent mille animaux, brebis, vaches et chevaux, avait donné l'ordre la veille que la plus grande partie de ses troupeaux épars dans ses vastes possessions fussent rassemblés.

« Et déjà de tous côtés de la plaine immense les grands troupeaux s'avançaient et il semblait qu'ils sortissent de terre. Toute cette étendue qui peu d'instants auparavant était déserte, et comme morte, s'était faite vivante et l'on aurait dit que la plaine elle-même marchait.

« Nos chevaux allaient au pas et la voiture fendait ces flots vivants; à peine étions-nous sortis d'un troupeau que nous entrions, nous nagions dans un autre plus nombreux, plus dense, qui nous brûlait à nouveau de ses mille haleines et ondoyait autour de nous, aussi loin que l'œil pût atteindre, emmêlant ses croupes bigarrées, mugissant, fumant, répandant son odeur. Debout dans la voiture nous regardions autour de nous comme en rêve, imaginant de voir passer les innombrables troupeaux d'un ancien peuple barbare, émigrant à la conquête du monde.

« ... Le soleil déclinait à l'horizon quand les *gauchos* donnèrent la chasse à un cheval sauvage. Elle se fait ainsi. Parmi un troupeau de poulains échappés, l'un d'eux, celui que l'on a en vue, se détache des autres, s'échappant plus vite. Il a vu au poing terrible des *gauchos* les cordes fatales tournoyant dans l'air, — il a compris, — il fuit, il revient, il se lance de-ci et de-là avec une rapidité prodigieuse. Mais de tous côtés sa fuite est suivie, accompagnée, empêchée; de tous côtés l'implacable *gaucho* apparaît comme un spectre le lasso levé. Alors, éperdu, l'animal semble devenir fou. Le premier à qui je vis donner la chasse était un superbe poulain noir, petit, l'encolure courte, les jambes fines, rappelant beaucoup un cheval arabe. Il volait. Il passa à côté de notre voiture comme la foudre. Je le vis à peine une seconde et je le vois toujours! Il était beau, superbe, tout frémissant, convulsé par l'angoisse et la colère, le ventre touchant presque le sol et la tête droite et terrible; il passa comme un éclair, beau à lui envoyer un baiser comme à une créature humaine éclatante de beauté désespérée et héroïque. Nous eûmes à peine le temps de jeter une exclamation admirative et déjà il revenait semblant porté par un ouragan. Toute notre sympathie instinctive était pour lui, violente comme un élan de volupté. Il était la jeunesse indomptée, il était la beauté, la force libre et ingénue, l'innocence sauvage et heureuse fuyant la force du nombre, l'oppression, la rapacité, l'astuce. Nous suivions avec anxiété sa course folle; nous aurions voulu qu'on ne réussît pas à l'attraper; nous étions heureux de ses victoires d'un instant. — Le voilà sauvé! — s'écria l'un de nous. Il avait franchi le cercle qui l'enserrait et en était déjà loin. Mais deux *gauchos* le suivaient de près, tournoyant sur la pampa comme des aigles dans le ciel. — Ils ne l'attraperont pas! — disions-nous. A ce moment un lasso lui prit une des jambes postérieures. N'importe, il volait encore, rasant l'herbe, paraissant s'allonger et s'amincir dans cette course effrénée. Tout à coup il broncha. Un autre lasso lui avait pris une jambe de devant. Il fit encore quelques bonds désespérés, s'embarrassa dans les cordes, battant la terre des pieds et puis tomba comme frappé d'une balle. A la distance où nous étions nous voyions palpiter horriblement son beau flanc épuisé, condamné désormais à l'outrage perpétuel du talon humain.

« ... Le soleil avait disparu et de tous côtés les innombrables troupeaux s'en allaient, se perdant aussi à l'horizon. Sur l'espace solennel de la pampa blanchie par la lune, de nouveau on ne voyait plus signe de vie. L'*océan de terre* s'étendait autour de nous immobile et silencieux, coupant le ciel clair de son immense ligne rigide et nette, au delà de laquelle notre imagination enfiévrée voyait encore la plaine infinie s'étendre formidablement sous la clarté lunaire, des bois sous-tropicaux de Tucuman aux solitudes glacées de la Patagonie. »

Parmi les affligés il en est qui renferment leur douleur dans le plus secret de leur âme, sanctuaire pieusement et jalousement gardé où nul n'aura le droit de

pénétrer ; d'autres, au contraire, éprouvent le besoin de crier leur peine et d'associer tous ceux qu'ils peuvent atteindre au culte rendu à de chères mémoires. C'est ce que fait de Amicis dans ses *Souvenirs sacrés.* Il a perdu une mère bien-aimée, un fils adoré, et sa plume s'est complu à les faire revivre, à leur rendre hommage, à retracer les moindres traits de leurs nobles et attachantes figures, voulant de tous côtés, nous dit-il, éveiller et entendre l'écho de ses pleurs, et pour ce faire fouillant ses inguérissables blessures.

Ce livre de l'auteur italien est donc un peu l'histoire de toute vie humaine : commencé avec les pages riantes de sa jeunesse il se ferme sur des feuilles toutes mouillées de larmes. Le chemin se fait triste et se creuse de tombes à mesure qu'on avance. « Espérons, si possible, — ce sont paroles empruntées au dernier chapitre de de Amicis, — qu'au-dessus du mystère immense qui nous enveloppe il y a véritablement une infinie pitié, la prédestination de tous à un bien suprême et immuable pour lequel il est nécessaire que tous souffrent et quelques-uns plus que tous. »

H. Douesnel.

M. LEYGUES AU CONCOURS GÉNÉRAL

Je suis allé hier à la distribution des prix du Concours général. Toutes les choses sont douces qui peuvent vous rappeler une adolescence déjà lointaine : et moi aussi, j'ai mangé, en traduisant des versions latines, le pâté de veau et de jambon, qu'on a eu, dans les années qui suivirent, la colossale impertinence de supprimer! (Je vous avouerai entre parenthèses que je considère, depuis cette ridicule réforme, les épreuves du Concours général comme faussées dans leur essence.) J'ai même entendu, de mes propres oreilles, le dernier discours latin qu'on ait prononcé à la Sorbonne.

Cela s'est passé dans une salle qui réunissait à miracle tous les défauts, car elle était laide, petite, basse obscure, d'acoustique mauvaise, — et elle servait aussi au moment des examens pour les compositions écrites, ce qui ne peut qu'ajouter à la légitime horreur que j'en ai gardée. L'orateur, si j'ai bonne mémoire, expliqua fort éloquemment ce qui devait surtout importer à la République *ne quid detrimenti capiat.* Au fait, je ne me souviens plus bien exactement de ce qui importait à ce moment-là pour que la République ne prît pas de mal, mais j'ai gardé la mémoire de l'air tragique de Jules Ferry, alors grand maître de l'Université, se levant pour dire : « Messieurs, le discours latin a vécu. Pour la dernière fois il a retenti sous les voûtes de l'antique Sorbonne. » Il avait l'air d'avoir tué un dragon, et je me sentis vraiment bien ému.

A ses côtés, ou se montrait Gambetta, prématurément vieilli, sommeillant, et dont le ventre surhumain se recourbait en replis tortueux. Depuis, Jules Ferry, Gambetta, et l'antique Sorbonne sont allés rejoindre le discours latin, et les jeunes gens « calés en histoire » parlent, je suppose, de cette époque reculée comme d'un temps héroïque où Victor Hugo prenait parfois l'omnibus Panthéon-Place Courcelles.

Aujourd'hui, le nom des lauréats du Concours général sont proclamés dans une autre salle, honneur d'un nouveau palais. Puvis de Chavannes y a peint sur les murailles un chef-d'œuvre si pur qu'on ne saurait négliger une seule occasion de le revoir. De plus, j'étais tout pénétré d'une curiosité malsaine, car on m'avait prévenu qu'à l'occasion de cette cérémonie une manifestation aurait lieu qui ne pouvait manquer de saper les fondements de la République. Nul n'ignore, en effet, que MM. Faguet et Gebhart avaient l'intention d'aller dire, chacun dans un lycée de Paris : « Jeunes élèves » et de continuer parce qu'on a coutume d'ajouter à ce début, qui constitue la seule partie qu'on retienne de tout le discours : mais que M. Leygues. qui est grand maître de l'Université, n'a pas voulu les laisser faire. Moi, je ne comprends pas M. Leygues, grand maître de l'Université, car il est excellent que les académiciens donnent l'exemple des devoirs de vacances.

... C'est un spectacle d'une réelle beauté que cette cérémonie du Concours général. L'entrée des massiers, porteurs de vieux symboles dont le métal éclate, la splendeur des quatre Facultés en robes cerises, oranges, amarantes et violettes, tout cet appareil, anciennement réglé, émeut par sa régularité majestueuse, et le jeu vivant de ses couleurs. Il semble même qu'ici les armes le cèdent véritablement à la toge : les uniformes militaires groupés au milieu de l'illustre assemblée avaient quelque chose de froid pour l'œil, car ils sont ajustés, étriqués, et la lumière n'y joue pas comme dans les plis des étoffes de soie. Et puis, il y a les lauréats : les figures spirituelles, élégantes et frêles des enfants ; les fatigues, les ambitions, les caractéristiques professionnelles déjà marquées chez les jeunes gens : faces tout en front, avec des cheveux mal taillés, l'âpreté d'un vouloir concentré dans les yeux pour les scientifiques ; recherches du costume chez certains littéraires, cheveux plats retombant sur une redingote à taille longue et une cravate double, comme d'un Bonaparte qui serait ressuscité en 1830. Et enfin la pensée qui vient pendant qu'on regarde : ceux qui sont là, qu'est-ce qu'ils deviendront ?

* * *

J'attendais toujours qu'on sapât les fondements de la République. Cette opération devait se faire aux cris de « Vive Faguet ! » Par malheur, l'immense majorité des assistants et principalement la jeunesse, ne connaissaient pas de vue cet académicien, en sorte qu'on ne put le saluer comme on l'aurait voulu. Un professeur de mathématiques fit en termes graves et précis l'éloge de la science qu'il connaît et M. Leygues parla à son tour.

Au-dessus de lui le bois sacré des Muses s'étendait dans son calme. Un amphithéâtre circulaire de forêts couleur de bronze, sous le soleil couchant, entourait la source des vérités éternelles. Des hommes en venaient boire l'onde toujours claire et toujours renouvelée; une des Muses chantait à l'ombre des grands arbres. Je me demandais s'il était absolument nécessaire que M. Leygues ajoutât quelque chose à ce chant. Mais M. Leygues, parce qu'il est grand maître de l'Université, avait à faire l'éloge des Muses dans son langage. C'est pourquoi il expliqua que « les locomotives dévorent les continents et que les flottes labourent les mers ». Il parla aussi « de la voix qui passe sur un fil que le poids d'un oiseau ferait plier ». Image qui eût été plus originale encore si, rappelant à lui sa veine poétique, il avait ajouté : un oiseau qui vient de France.

Les belles vierges du bois sacré ne montrèrent à cette nouvelle aucun signe d'admiration. Mais il paraît que la jeunesse a des opinions politiques assez diverses. Une partie des lauréats, qui n'avait pas réussi à reconnaître M. Faguet, se rattrapa en applaudissant le ministre quand il ne s'y attendait point.

« Fils de la Révolution, disait-il, nous aimons passionnément la justice et la liberté. »

Les élèves de Stanislas s'empressèrent de se faire remarquer pour leur dévouement bruyant aux idées de justice et de liberté.

« La démocratie, poursuivait le ministre, est le milieu, la république est le fait. »

Un certain nombre de personnes trouvèrent dans cette phrase je ne sais quoi d'ironique. A la réflexion, ils s'aperçurent que c'était une phrase à laquelle nul ne comprendra jamais rien.

Il fut question ensuite de « la charte fondamentale de l'État ». A ce moment, un bébé, dans les bras de sa mère, montra de grands signes d'agitation qui ne furent pas compris assez vite. Il se mit donc à pleurer de toutes ses forces, et il y eut de nouveaux applaudissements adressés à ce juvénile orateur.

Comme d'autre part on acclamait M. Leygues de bonne foi, son discours eut en somme un perpétuel succès. Le ministre termina sa lecture fort à son aise et plia bien soigneusement son manuscrit, sans doute pour en utiliser différentes parties dans de prochains comices agricoles. Quant aux fondements de la République ils n'avaient pas remué.

A ce moment, une personne pleine de rancunes politiques cria d'une tribune : « Vive Faguet! »

— Nous y sommes, songeai-je. Et me comparant à l'Anglais qui suivait un dompteur pour ne pas manquer le moment où celui-ci serait dévoré, ma propre cruauté me fit horreur.

La personne pleine de rancunes politiques répéta :

— Vive Fa...

A ce moment, le chef de la musique de la garde municipale fit un geste mystérieux et un énorme ophicléide mugit :

... Fou hou hou, fumf fumf, romph!

La grosse caisse répondit : Poum poum!

Et la personne pleine de rancunes politiques se tut, écrasée d'harmonie. Ce qui permit à M. Niewenglowski, inspecteur d'académie, d'annoncer au monde que M. Rémy avait obtenu le prix d'honneur de mathématiques spéciales. Ce jeune homme alla se faire bénir par le ministre aux sons d'une valse entraînante.

Et M. Dagier, qui n'avait que le second prix, n'obtint qu'un pas redoublé.

Tel est l'historique, aussi précis que possible, des grands événements qui eurent lieu à la Sorbonne le 29 juillet 1901.

PIERRE MILLE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Souvenirs du vicomte de Courpière, par ABEL HERMANT (Ollendorff).

Ces mémoires sont destinés à « servir à l'histoire de la société », ce qui, certes, est inquiétant pour la société, car les documents qu'il faudra tirer de ce livre, véridiques probablement, ne sont à coup sûr pas flatteurs. Mais ce petit roman est très spirituel, amusant et rosse, et, puisqu'il fustige des vices, il est tout à fait de nature à satisfaire des moralistes, et comme, d'autre part, pour fustiger ces vices, il faut d'abord qu'il les exhibe, il saura plaire aussi à des personnes que l'éthique ne préoccupe pas. Je crois que ce livre est un des meilleurs d'Abel Hermant, par l'aisance de l'exécution, la légèreté du style, la vivacité du récit, son impertinence élégante et hardie, sa variété. Les personnages sont très vivants, observés avec justesse et démontrés sans pédantisme. Ce vicomte de Courpière est un curieux échantillon d'un jeune homme de notre époque qui, sans avoir beaucoup d'argent à sa disposition, n'a pas

besoin de travailler pour vivre. Il n'est pas effronté ni cynique; il est seulement tout à fait dénué de sens moral, ce qui lui donne, dans la vie, de grandes facilités et lui évite d'avoir l'air d'un monstre scandaleux. Abel Hermant a merveilleusement attrapé cette délicate nuance d'infamie et son œuvre est parfaite de minutieuse subtilité. C'est un des jolis romans d'à présent.

Tournebut, par G. LENOTRE (Perrin).

L'auteur de *Vieilles maisons*, *Vieux papiers* est un chercheur incomparable et un véritable historien; ces deux qualités ne sont pas fréquemment unies. Son nouveau livre est très curieux, amusant comme l'autre et plus ample; c'est une excellente étude de « la chouannerie normande au temps de l'Empire », le récit des nombreuses conspirations qui se produisirent de 1804 à 1809, et dont les héros, très romanesques, les épisodes, très variés, ont un délicieux air de mélodrame rococo. Victorien Sardou, qui a écrit pour cet ouvrage une préface aussi amusante qu'instructive, remarque avec justesse que voilà donc dans la réalité de l'histoire les romans et les mélodrames de Ducray-Duminil et de Guilbert de Pixerécourt : *Alexis ou la Maisonnette dans les Bois*, *Victor ou l'Enfant de la Forêt*. Et ces histoires de brigands qui nous semblent maintenant de folles imaginations plaisaient aux contemporains par leur vraisemblance; les temps n'étaient pas calmes et nous prenons pour de l'extravagance ce qui ne fut peut-être, en somme, que du réalisme un peu poussé... L'aventure de Mme de Combray, dans le livre de M. Lenôtre, est passionnément intéressante, et celle surtout de sa fille, Mme Acquet de Férolles, déguisée un jour en hussard pour commander une bande de gens armés qui attaquaient une diligence... Oh! comme nous vivons donc, à présent, à une époque grise et terne et dénuée d'extravagance.

Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine, par ISABELLE MASSIEU (Plon).

L'ouvrage de Mme Isabelle Massieu sur la Birmanie, les États Shans, le Siam, le Tonkin et le Laos est d'un intérêt considérable autant par le sujet que par la manière aussi dont il est traité. L'auteur a voyagé de la façon la plus intelligente, n'épargnant rien pour se renseigner complètement, examinant les choses dans le détail et avec une remarquable clairvoyance. En outre, par l'agrément du style, le récit possède un grand charme; il est amusant, spirituel, pittoresque et, dans l'étude même des questions les plus complexes, parfaitement clair et précis. Mme Massieu ne s'est pas contentée de rapporter de sa longue tournée des notes éparses et des documents, mais elle a elle-même tiré de ses observations les conclusions qu'il fallait et auxquelles il conviendrait que fissent attention les gens qui ont la charge de notre empire colonial. Il résulte de ce qu'a vu Mme Massieu que l'Indo-Chine est une excellente colonie, un pays magnifique, très riche et qui a sur les Indes anglaises, par exemple, cette supériorité de ne renfermer aucun territoire stérile. Mais pour que cette colonie, parfaite en elle-même, donne tous ses résultats, trois choses entre toutes sont nécessaires : 1° l'esprit de suite dans l'administration du pays, 2° le développement des moyens de locomotion, et 3° la réduction du nombre des fonctionnaires. Car voici des chiffres éloquents : nous avons là-bas plus de 3,000 fonctionnaires pour 15 millions d'habitants, tandis que les Anglais administrent, et très bien, les 11 millions d'habitants de leur Birmanie avec 650 fonctionnaires!

Napoléon, par Lord ROSEBERY (Hachette).

La beauté principale de ce livre, c'est sa suprême impartialité; vraiment il est noble de se mettre en présence de l'histoire avec ce détachement, cette libre et sereine intelligence. Ce sont les dernières années de Napoléon qu'étudie ici Lord Rosebery. Il commence par faire la critique, très méthodiquement, des sources auxquelles ont recours, d'habitude, les historiens de Napoléon : Las Cases, Antommarchi, Gourgaud, etc., et pour chacun d'eux il pose des principes très nets d'appréciation. Lord Rosebery admire Napoléon et le portrait qu'il nous en fait est d'une singulière intensité de vie. Autour de lui s'agitent des personnages médiocres ou odieux, surtout mesquins, et c'est un extraordinaire spectacle que celui de ces basses intrigues, de ces jalousies, de ces pauvres manigances de cour qui continuent autour du grand homme captif. Lord Rosebery, qui s'appuie surtout sur les mémoires du général Gourgaud, n'apporte pas de documents nouveaux sur le sujet qu'il traite, mais il le renouvelle néanmoins par l'originalité judicieuse de son récit. M. Augustin Filon a remarquablement traduit cet ouvrage; tout au plus, pourrait-on lui reprocher d'avoir traduit les citations de Montholon, de Gourgaud et de Las Cases au lieu de prendre la peine de restituer le texte. Il a joint à sa traduction une intéressante notice sur la personne et la carrière de lord Rosebery.

Napoléon prisonnier, par PAUL FRÉMEAUX (Flammarion).

La situation de Napoléon à Sainte-Hélène fut d'abord connue par les récits du docteur O'Meara, de Las Cases, du docteur Antommarchi et du comte de Montholon qui virent l'Empereur dans sa captivité. Il résultait de leur témoignage que Hudson Lowe avait été parfaitement odieux à l'égard de son pri-

sonnier. Mais en 1853, l'Anglais Forsyth voulut reprendre la question et, au moyen des papiers posthumes d'Hudson Lowe, il récrivit cette histoire : il critiquait vivement Las Cases, Antommarchi, Montholon et O'Meara, découvrant avec subtilité les raisons que ceux-ci devaient avoir de noircir Hudson Lowe et l'Angleterre; mais il n'apportait pas la même critique avisée à ses documents personnels et bravement innocentait Hudson Lowe sur le témoignage de Hudson Lowe lui-même. Depuis, les rapports des trois commissaires chargés par le roi de France, le Tsar et l'empereur d'Autriche de surveiller l'exil du « général Bonaparte » ont été publiés, — et ils portent contre Hudson Lowe de graves accusations. M. Frémeaux enfin a découvert des mémoires intéressants, ceux du docteur John Stokoe qui séjourna à Sainte-Hélène de 1817 à 1819, et au moyen de ces documents il a écrit une très curieuse histoire de la captivité de Napoléon. Son récit peut être, sans doute, attaqué sur plusieurs points; il est, en tous cas, attachant et il apporte sur cette question difficile des clartés nouvelles.

Souvenirs de Sainte-Hélène, par la COMTESSE DE MONTHOLON (Emile Paul).

Le comte Fleury publie sous ce titre d'assez intéressants mémoires concernant les années 1815 et 1816. On trouvera dans ce volume un très grand nombre d'anecdotes, évidemment curieuses mais qui, à vrai dire, n'ont pas une importance décisive pour l'histoire de la captivité, si difficile à préciser avec justesse. La comtesse de Montholon écrit dans l'esprit « du *Mémorial* de M. de Las Cases et du journal si véridique du docteur O'Meara ». Elle mêle, d'ailleurs, à ses notes sur l'Empereur, des détails personnels qui ne sont pas du plus haut intérêt; mais il y a néanmoins à glaner dans son récit. Le comte Fleury a soigneusement annoté ce volume, et il a joint aux souvenirs de la comtesse des notes du comte de Montholon, extraites d'un petit cahier sur lequel il inscrivait ses remarques quotidiennes et qui lui servirent ensuite à rédiger ses *Récits de la captivité de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène*. Les lettres qui suivent, adressées par le comte de Montholon à sa femme, sont simples et émouvantes.

En anarchie, par CAMILLE PERT (Simonis Empis).

Fils d'une cabaretière installée à Rouen et devenue anarchiste depuis la mort de son mari, tué pendant la Commune, Émile Lavenir a reçu une éducation soignée; il est employé à l'usine Weill et son patron l'estime. Or, le cabaret Lavenir est un centre de propagande révolutionnaire : il y vient régulièrement Charrier, ouvrier révolté que la guigne poursuit, Bergès le conférencier, le docteur Paul Hem, médecin des pauvres qu'il excite à la haine en les soignant, et les deux amoureux Alessandro et Gina Cetti, instigateur d'un attentat récent. Or, un jour, Émile Lavenir lance une bombe dans la cathédrale de Rouen, au mariage d'un riche et de la fille d'un général; il la lance mal, d'ailleurs : elle ne blesse qu'un enfant de chœur et un prêtre. Procès d'assises; Émile est condamné à mort. Mais ce que le public ne sait pas, et ce que nous savons grâce à Camille Pert, c'est la cause véritable de l'acte d'Émile : une histoire de femme. Car Émile est un doux, non un violent. Une jeune femme célèbre par sa beauté, son talent de peintre, Ruth Etcheveeren, a eu un caprice pour le jeune ouvrier puis elle l'a chassé. C'est alors que, désespéré, Émile cède aux théories du docteur Hem et lance la bombe dans l'église où sa maîtresse devait se trouver. Après la condamnation, Ruth a une entrevue avec son ancien amant; elle vient lui offrir ses lèvres pour lui rendre douces ses dernières heures et, sincère, elle lui dit pourtant : « Jamais nos nerfs affinés, nos cerveaux compliqués ne se mêleront sincèrement, complètement avec vos cervelles et vos cœurs primitifs, qui sentent, qui souffrent, qui espèrent, aiment et haïssent, alors que nous ne pouvons plus qu'observer stérilement, percer, analyser... sourire. » Voilà, du reste, la philosophie de ce roman, qui n'est pas très bien écrit, mais où il y a des qualités certaines de vie et d'émotion, et de la bonne haine pour de vilaines choses.

Le Chaos, par LOUIS LUMET (Stock).

Sous ce titre : « Un jeune homme dans la société », M. Louis Lumet a entrepris la publication d'une « tétralogie » dont voici le second volume; le premier s'appelait « La Fièvre », le troisième et le quatrième seront intitulés « l'Ergastule » et « Entonnailles ». *Le Chaos* est un livre étrange et désordonné : désordonné comme la société où s'agite ce jeune homme, étrange aussi comme ce jeune homme qui, au milieu de tout cela, se manifeste comme un prodigieux idéaliste. Louis Léclat cherche le bien de l'humanité, passionnément; il demande aux philosophies, aux sciences, aux idéologies anciennes et modernes la solution du grand problème qui le hante. Il se mêle aux gens qui peinent, aux gens qui agissent, aux résignés et aux révoltés, à toute la pauvre vie universelle des hommes misérables. Il multiplie les expériences et il s'exalte douloureusement à cette double activité physique et mentale... Le livre de M. Lumet, d'une forme un peu négligée, est intéressant, plein de vie, d'entrain et de tristesse. Les descriptions en sont justes et évocatrices, et, dans les bons passages, la phrase a une sonorité particulière, souvent très intense dans sa simplicité : « La petite Lie parfois était mélancolique Elle chan-

tait. Quelles chansons? Des romances surprises dans une cour, au coin d'un passage, des gaudrioles! Elle défigurait étrangement les phrases, les mots à peine entendus, mais accoudée à sa fenêtre, vers la nuit tombante, elle exprimait suavement son âme dans la tristesse mauve du crépuscule. La chanson se dépouillait de son sens exact, niais et brutal, et c'était un jaillissement très doux d'espoirs confus, qui montaient comme un parfum de fleur, dans une nuit tiède, de vagues regrets, de plaintes... »

Les maîtres d aujourd'hui, par Paul Lorquet (Firmin-Didot).

Ayant entendu parler d'une « crise de la peinture », M. Lorquet voulut se rendre compte de la gravité de la situation. Il fut d'abord étonné de l'excessive abondance qu'il constata dans la production contemporaine et il se demanda si cette complexité n'était pas de l'incohérence. Mais, méthodique, il fit des classifications et distingua : l'école classique, l'impressionnisme, le plein-airisme, l'idéalisme, le colorisme, l'archaïsme et l'exotisme. Il fit entrer dans ces groupes la plupart des artistes d'aujourd'hui et, dans les divers chapitres de son livre, traita de leur art avec goût et avec compétence. Le mérite principal de M. Lorquet est de se montrer compréhensif, accueillant pour chaque tentative nouvelle et d'apercevoir que toute révolution, en art, est heureuse, puisqu'elle empêche la consécration d'un poncif. Toute école, si hardie qu'elle se soit révélée au début, est destinée à créer un poncif. L'art alterne incessamment entre le poncif et l'innovation; il a besoin d'un perpétuel rafraîchissement. « Chaque école est utile, dit avec justesse M. Lorquet, jetant bas quelque convention démodée, ruinant quelque préjugé puéril ou malfaisant, apportant quelque beauté nouvelle : de toutes les doctrines et de toutes les méthodes, nous n'avons regretté que les excès. Mais qui oserait affirmer que les excès mêmes ne soient pas profitables et par le progrès qu'ils consacrent et par la réaction qu'ils provoquent? » M. Lorquet célèbre donc la peinture contemporaine; il a seulement tort d'exprimer sa satisfaction en niant « l'anarchie » de l'art d'aujourd'hui : j'aurais préféré qu'on le louât d'être, — car il l'est, — parfaitement anarchique.

Illusions fauchées, par André Theuriet (Lethielleux).

M[lle] de Lafauche aime Robert Champlan. Ce jeune homme n'a pas de situation. M. de Lafauche, le père, le considère comme un drôle outrecuidant et cherche pour sa fille un autre parti. Mais Ludivine tient à son Robert; elle lui a promis de lui accorder sa main quand il reviendrait, riche, de Tunisie. M. de Lafauche meurt. Robert revient, mais ruiné. En outre, il a pris en Afrique le goût des plaisirs faciles. Le docteur Dambroise, ami de la maison et amoureux de Ludivine, cherche à lui ouvrir les yeux. Mais Ludivine s'entête à son amour, jusqu'au jour où, définitivement désabusée, elle entre en religion. Dambroise part pour Madagascar et meurt à Tamatave de la fièvre bubonique... Des ouvrages antérieurs de M. Theuriet avaient quelque agrément par de gentilles descriptions de la nature, d'aimables paysages. Le livre que voici n'est qu'une sage et raisonnable glose de ce vieux principe que les parents ont plus d'expérience que leurs enfants. Chaste et colonial, ce récit mérite certainement de figurer dans les catalogues de livres pour distributions de prix. Un bon conseil aux jeunes demoiselles qui songeront bientôt à se marier, un encouragement colonial aux adolescents qui chercheront bientôt un emploi pour leur activité. Et puis des pensées, pas subversives, mais poétiques, — oh! si poétiques, ma chère! — « l'herbe des prairies est comme nos joies et nos douleurs, que le souvenir seul embaume et rend vraiment savoureuses; il faut qu'elle soit fanée pour dégager son odeur. »

A travers l'idéal, par Azar du Marest (Perrin).

Ceci n'est point un livre didactiquement composé, mais un recueil de « fragments du journal d'un peintre ». On y trouvera du fatras et du bavardage assez vain. Peu importe; il y a dans ce volume des pages très intéressantes, celles particulièrement où des paroles d'Eugène Carrière sont rapportées. L'auteur suivait alors les cours du soir de la Société de la Palette à Montmartre. Carrière venait corriger les travaux des étudiants, et M. Azar du Marest enregistra quelques-uns de ses propos, lesquels sont précieux. « Ne rien accepter en dehors de soi et sans le consentement de sa propre nature, telle est la ligne de conduite à suivre pour l'artiste soucieux de se rendre intelligible et de remplir dignement son rôle d'initiateur dans l'humanité... Rien n'est aussi dangereux que l'exécution lorsque celle-ci devient le but de l'artiste, au lieu de demeurer son moyen... Je cherche la lumière et ne vois que couleurs... Etc. » Il faudrait que ces nobles principes fussent quotidiennement enseignés à nos jeunes maîtres: cela leur vaudrait mieux que les disciplines académiques. Sur Roll, sur Jean-Paul Laurens, sur Henri Martin, Cormon, Cazin, Henner, Puvis de Chavannes, Dagnan-Bouveret, M. Azar du Marest a de justes réflexions, souvent, et dans une brève étude consacrée à Aman-Jean j'aime relever cette impression, qui est fine et vraie : « Il y a parmi cette œuvre d'intuition délicate l'apothéose constante de la solitude et du silence. »

André Beaunier.

MEMENTO. — Chez Vanier, *La Coudraie*, histoire d'un fermier et d'un instituteur, par Marc Langlais, avec une lettre-préface de Jules Claretie, et un avant-propos de Frédéric Bataille. — Chez Lemerre, *Jeune amour*, poèmes, par Victor Billaud; — *Les Souvenances* (eaux-fortes et pastels, aubes et crépuscules, légendes et récits, la poésie en habit noir), par Louis Chollet; — *Le Jardin secret* (le Parfum des myrtes, le Frisson des palmes, l'Ombre des cyprès), poèmes, par Henri Rouger. — Dans les éditions de la Revue des Poètes, *Poèmes de la Solitude*, par Henri Allorge.

A. B.

COLONIES DE VACANCES

Voici les vacances. Parents et enfants, maîtres et élèves, vous bouclez déjà votre valise; demain vous irez chercher un air pur au bord de la mer ou près d'un lac, dans la forêt, sur la montagne. C'est le moment de vous présenter une requête pour ceux qui ne peuvent pas quitter Paris.

De quoi s'agit-il? D'une œuvre bienfaisante entre toutes. Un jour, quelques femmes du monde se sont dit qu'il est bien triste que de pauvres enfants soient condamnés à ne respirer toute l'année que l'air de Paris, à ne rien connaître des champs, de l'espace, de la vie libre. Cela est triste et cela est mauvais. D'abord, pour la santé physique, car il faut du soleil, il faut de l'exercice pour fortifier muscles et poumons. Et mauvais aussi pour la santé morale, car, pendant les lourdes journées d'août, tandis que le père ou la mère travaille, que deviendront-ils, ces petits, livrés à eux-mêmes, sans occupation et sans distraction, errant par les rues, exposés à tous les hasards et à toutes les rencontres? Les personnes charitables dont nous parlons se sont dit tout cela; elles l'ont dit beaucoup mieux que nous, et l'Œuvre des Colonies de vacances a été fondée.

Les débuts furent modestes. Il y a quelque part, dans le Loiret, entre Montargis et Gien, un village qu'on appelle les Bézards, et, dans ce village, une grande ferme connue sous le nom de la Poste; c'était autrefois le relais de la diligence. Le propriétaire de la Poste mit généreusement sa ferme à la disposition de l'Œuvre naissante. La première année, une vingtaine d'enfants, plus ou moins, furent reçus aux Bézards. Ils y restèrent un mois; on se souvient encore de leur étonnement à l'arrivée et de leur joie de chaque jour à découvrir tant de choses nouvelles pour eux: les animaux en liberté, le blé qui pousse, les fruits aux arbres, le bon lait dont on peut boire à satiété. Le mois passa vite; les enfants rentrèrent à Paris avec une provision de santé, et aussi de gaieté. Deux femmes, qu'on ne se fût pas permis de louer de leur vivant, mirent une droite intelligence et un grand cœur au service de l'Œuvre: Mme de Pressensé, à Paris, faisait appel aux bonnes volontés, suscitait les sympathies; Mme Louis d'Eichtal, aux Bézards, organisait la colonie de vacances, non plus seulement à la Poste, mais dans toute la commune, plaçant les enfants chez de braves gens du pays, s'assurant que dans chaque famille on les traitait bien, surveillant par elle-même tous les détails de leur vie, considérant que tous ces pauvres petits Parisiens lui étaient confiés et en prenant toute la responsabilité.

Une vingtaine d'enfants, disions-nous plus haut. Le nombre alla augmentant d'année en année. En 1900, quand, pour la dernière fois, il fut donné à Mme d'Eichthal de s'occuper d'eux, on recevait aux Bézards 594 enfants. Et ce n'est pas tout: d'autres colonies ont été organisées, d'abord dans différentes communes du Loiret, puis au bord de la mer dans la Somme. Il y a maintenant plusieurs centaines d'enfants qui, chaque année, vont ainsi passer trente jours hors de Paris: songez ce que ces trente jours sont pour eux! Mais, ceux-là sont des privilégiés: il y en a d'autres, des milliers et des milliers, qui ne bougent pas de Paris, qui, pas une seule fois, ne respirent une bouffée d'air pur. Pourquoi? Parce que l'argent manque, et ce qu'on vous demande c'est précisément un peu d'argent.

La somme n'est pas très élevée: donnez 30 ou 40 francs, et ce sera, pour un de ces enfants, un mois tout entier à la campagne. Au moment de partir vous-mêmes en vacances, prélevez cette petite somme sur votre budget de voyage. Mieux encore, si vous avez des enfants autour de vous, faites-leur une part dans cette bonne action; parlez-leur de ces autres enfants, qui n'auront pas de vacances, à moins que quelqu'un ne pense à eux; mettez, vous parents, la pièce d'or, et demandez à ceux qui vous entourent de mettre chacun sa petite pièce blanche. Vous leur donnerez ainsi une leçon qui s'ajoutera aux leçons du collège; vous leur apprendrez à penser un peu aux autres. Et puis, la somme réunie, vous l'adresserez à Mlle Delassaux, directrice-trésorière, 2, cité Gaillard.

Une trentaine de francs, que sera-ce dans le beau voyage que vous projetez? Une partie de voiture ou une partie de bateau en moins: — mais il y aura quelque part un pauvre enfant à qui vous aurez donné un mois de plaisir, un mois de santé.

J.-PAUL LAFFITTE.

(*Journal des Débats.*)

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Bibliothèque perdue. — Le professeur Giles, dans le *Nineteenth Century* (qui, depuis le 1er janvier 1901 a pris le titre assez bizarre de *Nineteenth Century and after*), dresse un catalogue des livres précieux qui, à sa connaissance, ont été brûlés lors des récents événements de Pékin. Il faut surtout déplorer la disparition du Yung-Lo-Ta-Tien, une encyclopédie littéraire, historique et scientifique, dont il n'existait qu'un seul exemplaire. Cet ouvrage, composé au quinzième siècle par quatre mille lettrés, comprenait onze mille volumes, dont chacun avait un pouce d'épaisseur.

Bibliothèque retrouvée. — En guise de consolation, sinon de compensation, M. Hilprecht, professeur à l'Université de Pennsylvanie, vient d'exhumer dix-huit mille des trente mille ouvrages qui composaient la bibliothèque du grand temple de Nippour. Cette ville était la capitale de la Chaldée, cinq mille ans avant notre ère, et voilà onze ans que M. Hilpacht travaille à la ressusciter. Les « livres » de Nippour sont naturellement écrits en caractères cunéiformes sur des tablettes d'argile. Il paraît que la grande majorité de celles-ci sont merveilleusement conservées.

La Duse en Amérique. — M. George C. Tylor vient d'engager la Duse pour New-York. La grande tragédienne, dont ce sera le troisième voyage aux États-Unis, — le deuxième date de 1896, — jouera là-bas, l'hiver prochain, la *Dame aux Camélias*, *Magda*, la *Gioconda*, *The Second Mrs Tanqueray*, et la *Ville Morte*.

A la même époque, Gabriel d'Annunzio fera une tournée de conférences dans les grandes cités de l'Union.

Un millénaire. — On vient de célébrer à Winchester le millième anniversaire de la mort d'Alfred, qui fut roitelet du Wessex, et que les Anglais tiennent pour le fondateur de leur nation. On a inauguré une statue, due à M. Hamo Thornycroft, et autour de laquelle il y a eu débauche de discours. Certains revuistes d'outre-Manche comparent Alfred à Marc-Aurèle simplement. Les Yankees, plus royalistes que le roi, insinuent même qu'Alfred, à cause de son christianisme, fut supérieur à Marc-Aurèle, vulgaire philosophe. C'est du moins l'opinion de l'*Atlantic Monthly*.

Une victime de la chaleur. — Les récentes chaleurs ont en effet tué, dans le Massachusetts, M. John Fiske, qui était né dans le Connecticut en 1842. A l'âge de *sept* ans, John Fiske lisait couramment le latin, le grec, et le français, et dans des auteurs comme Jules César, Flavius Josèphe, Rollin, etc. De sa septième à sa huitième année il dévora Shakespeare, Milton, Pope, Goldsmith. A vingt-et-un ans, il était docteur en droit et docteur ès-lettres de l'Université de Harvard, et il entamait par tout le pays une fougueuse campagne de conférences en faveur du darwinisme. Il laisse un nombre considérable d'ouvrages, qui font autorité : une histoire de la Constitution américaine, une histoire de la Nouvelle-Angleterre en tant que colonie britannique, une histoire de la guerre de l'indépendance, plusieurs volumes sur le transformisme, un livre contre le tabac et un contre l'alcool, etc.

Le Sport le plus coûteux. — C'est le yachting, assure M. Arthur F. Aldridge dans le *Muncsey's Magazine*. Et il le démontre, Un yacht convenable ne saurait, tout compris, coûter moins de 150000 dollars (750000 francs). En outre, l'équipage, toujours pour être convenable et tout compris, ne peut se composer de moins de 50 hommes. Les appointements du capitaine s'élèvent a 2500 dollars (12500 francs); ceux de chacun des deux lieutenants à 1000 dollars; ceux de chacun des deux quartiers-maîtres, à 480 dollars; ceux de chacun des matelots, chauffeurs. etc., à 360 dollars. Si l'on tient compte du traitement exceptionnel qu'il faut assurer au médecin du bord, au premier et au second mécaniciens, au commissaire, au maître d'hôtel, au chef de cuisine, à la *nurse*, et ainsi de suite, on arrive au total de 40000 dollars (200000 francs) par an. Ajoutez le combustible, les vivres, etc., et vous trouverez logique que, par exemple, sir Thomas Lipton ait dépensé, en deux ans, pour son yacht *Erin*, 5 millions de francs.

Une polémique à propos de Botticelli. — Il est des personnes qui ne peuvent se décider à éprouver, devant les chefs-d'œuvre de l'art, seulement de l'admiration. Tel est M. Émil Jacobsen. Il s'efforce, depuis quelques années, de nous gâter la *Primavera* de Botticelli en y découvrant des allusions à je ne sais quel incident de l'histoire intime des Médicis. Quelques critiques, trouvant que cette interprétation fait bien dans le paysage du pédantisme, se sont empressés de l'appuyer. D'autres se sont insurgés. Il en est résulté une polémique dans plusieurs revues d'Allemagne et d'Italie, polémique où l'on en est déjà aux acerbes personnalités, mais à laquelle il faut espérer que va mettre fin le décisif article de M. B. Marrai dans la *Rassegna Internazionale* de Florence. M. B. Marrai prouve péremptoirement que dans la fameuse peinture il ne saurait y avoir autre chose que ceci : dans le Jardin des Hespérides, sous des frondaisons parsemées des mythiques « pommes d'or », et sur un gazon constellé de fleurs, les trois Grâces dansent ; un homme, personnification robuste de la jeunesse, cueille une « pomme d'or », Zéphyre lutine Flore comme le raconte Ovide, et le Printemps, sous les espèces d'une belle jeune femme qui porte couronne et collier da fieurs, et une robe toute fleurie aussi, sème des roses. Au centre, Vénus, chastement drapée, représente presque réalistement (elle a jusqu'au « masque ») l'éternelle Génitrice, tandis que l'Amour, voltigeant au-dessus d'elle, vise d'une flèche l'adolescent. Ce n'est pas plus compliqué que cela, affirme M. B. Marrai. Il paraît que ce ne l'est pas assez pour M. Emil Jacobsen. Oh ! les abstracteurs de quintessence !

Universités bienheureuses. — Ce sont, comme de juste, celles des États-Unis. Mois par mois, on publie au « Bureau of Education » (ministère de l'Instruction publique) de Washington, le tableau des dons et legs dont elles ont bénéficié. Or, jamais, depuis qu'elles existent, elles n'ont reçu autant de « gifts » que pendant le mois de juin de

cette année. Vingt-cinq d'entre elles ont été gratifiées d'une somme globale de 12817082 dollars. Les plus favorisées ont été l'Université Washington, de Saint-Louis: 5000000 de dollars; la « Brown »: 2000000; la « Yale »: 1667000; et la « Harvard »: 1462075 dollars. Une forte proportion de ces sommes ont été données par Andrew Carnegie, naturellement. Récemment, cet homme admirable, qui possède encore 1 milliard et demi de francs, n'a-t-il pas déclaré à un interviewer qu'il était disposé à distribuer à des « œuvres intéressantes » les quatorze quinzièmes de cette fortune!

Les grades universitaires et la politique. — M. Gilmer Speed, dans l'*Ainsley's Magazine*, observe que la grande majorité des hommes politiques et des hauts fonctionnaires des États-Unis, ont tous leurs grades universitaires. Il y a là un phénomène qui n'est pas trop rare en Grande-Bretagne, mais qui l'est tout à fait en France, ce qui n'est pas à la louange de l'Ancien continent. M. Mac Kinley n'a pas ses grades, mais les huit membres de sa maison civile les ont tous; l'un d'eux a même professé dans une université. Tous les membres de la Cour suprême sont des « University Men »; trois d'entre eux viennent de la « Yale » un de la « Harvard », etc. Sur les 86 sénateurs, 44 sont des « graduates », et il y a 168 « graduates » parmi les 360 membres de la Chambre des représentants. On en trouve sept sur les huit directeurs des principaux quotidiens de New-York, et 14 sur les 15 directeurs des revues les plus importantes de l'Union. Si l'on passe aux « trustmen », on constate que M. Pierpont Morgan a conquis ses grades à Boston, et les a « doublés » en Europe, à Gœttingen.

Un peuple de poètes. — Ce sont les Chinois, affirme M. W. A. P. Martin dans la *North American Review*. Tout fils du Ciel, un tant soit peu lettré, ne manque pas de célébrer en vers tous les événements marquants de sa vie et de celle des membres de sa famille ou de ses amis. Il est aussi de tradition d'improviser un petit poème chaque fois que quelqu'un accepte votre hospitalité pour plus d'un jour. On sait que M. Martin est président de l'Université impériale fondée à Pékin par les Anglo-Américains. Il serait donc bizarre de mettre sa parole en doute. La Chine, dit-il, est le seul pays du monde où l'initiation aux rythmes et au langage de la poésie fasse partie intégrante du système d'éducation. Nul jeune homme aspirant à une fonction civile n'est exempt de la composition en vers dans la section « écrite » des examens. Un candidat au poste de collecteur d'impôts est jugé bien plus sur cette composition que sur ses connaissances en mathématiques. Souvent les proclamations officielles, les règlements d'administration, les sentences judiciaires, sont rédigés en vers. Il y a une encyclopédie scientifique dont les 40 gros volumes sont écrits entièrement en vers.

L'Anglais tel qu'on le parle... en Angleterre. — M. Alfred Ayres se plaint, dans le *Harper's Magazine*, que ses compatriotes de Grande-Bretagne soient au monde les gens qui maltraitent le plus leur langue maternelle; il affirme que pareil phénomène ne se constate nulle part ailleurs. « A Berlin, dit-il, dans n'importe quel milieu cultivé, et quels que soient les sujets de conversation, vous n'entendrez jamais un mot mal prononcé, jamais une faute de grammaire, et pourtant la syntaxe allemande est bien compliquée. A Paris, on affecte de mépriser le purisme, et cependant, les vrais Parisiens n'écorchent point le français. A Londres, c'est continuellement que les personnes instruites pataugent dans l'emploi des verbes auxiliaires; usent d'adjectifs là où il faudrait des adverbes et inversement; disent : *seen* pour *saw* ou *saw* pour *seen*, *done* pour *did*, *since* pour *age*, *lay* pour *lie*, *without* pour *unless*. Et la prononciation! Quel Londonien ne dit pas *fother* pour *father*, et *dot-er* pour *daughter*?

La situation religieuse aux Philippines. — Elle inquiète fort trois hauts personnages ecclésiastiques, le cardinal Gibbons, primat catholique d'Amérique, Mgr Nozaleda, archevêque des Philippines, et Mgr Chappelle, délégué apostolique pour cet archipel. Tous trois ont eu force conférences avec le Pape, et n'en semblent pas plus avancés. Mgr Nozaleda, interviewé par des journalistes de Philadelphie et de San-Francisco, explique que, sous la domination d'Aguinaldo comme sous celle de l'Espagne, une seule religion, la catholique, était autorisée aux Philippines. Les autres n'étaient que tout juste tolérées. Désormais, les Yankees vont appliquer là-bas comme chez eux l'absolue liberté de conscience. Mgr Nozaleda déclare que les protestants vont en profiter pour multiplier leurs efforts en vue de lui soustraire ses fidèles. D'ailleurs, il s'est déjà formé un étonnant comité qui dirigera les missions non-catholiques; il est présidé par un Méthodiste, et comprend des Baptistes, des Quakers, des Presbytériens, etc. Les moines tiendront-ils tête longtemps avec avantage à cette coalition?

Les fouilles archéologiques en Palestine. — Sur l'initiative des présidents des principales universités américaines, et de nombreux pasteurs et rabbins du même pays, une souscription a été faite en faveur de l'école américaine de Jérusalem; destination spécifiée : les fouilles archéologiques à Samarie, Jéricho, Hébron, etc. On a recueilli 200000 dollars. La *Tribune* de New-York trouve que cette somme est bien insuffisante, et qu'en général les archéologues négligent trop la Palestine. Là, on trouverait les vestiges précieux de toutes les civilisations qui se sont succédées dans l'Asie Antérieure depuis l'âge paléolithique jusqu'à l'établissement de la domination turque. Les Chaldéens, les Égyptiens, les Hittites, les Grecs, les Romains, Byzance, les Arabes y ont régné. Et puis l'on ne sait presque rien encore des Philistins, des Amorrhéens, des Moabites, qui étaient peut-être des peuples très intéressants. Enfin il est possible que l'on découvre de curieux documents sur les Croisades. Toute préoccupation confessionnelle mise à part, on devrait donc remuer avec ardeur le sol de la Judée.

R. Candiani.

P[illegible] et Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — 41162. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 10 AOUT 1901.

LE MÉTIER DRAMATIQUE

Il y a quelque quinze ans la bataille littéraire s'est livrée au théâtre sur la question du métier. Il n'était pas de mot qui marquât assez le mépris des « jeunes » pour le métier ; il n'était pas seulement tyrannique, il était odieux.

Le temps a marché. Augier, Dumas sont morts et Sardou, bien vivant, se repose. De nouveaux auteurs triomphent au théâtre, et leur nombre et leur talent sont tels que M. Émile Faguet a pu dire qu'à aucune époque, la période classique exceptée, le théâtre n'a été meilleur en France.

De ceux qui, jadis, menèrent le combat contre les formules surannées, quelques-uns sont retombés dans l'obscurité, d'autres sont aujourd'hui des écrivains considérables. L'Académie, qui ne sourit aux révolutionnaires que lorsqu'ils sont au pouvoir, a ouvert ses portes à quelques-uns d'entre eux et s'apprête à accueillir les autres. Le Théâtre-Libre, qui fut leur principal champ de bataille, est devenu l'un de nos premiers théâtres réguliers. Jules Lemaître qui, par sa grande autorité sur le public, favorisa l'évolution, s'est retiré de la lutte au lendemain de la victoire.

N'est-ce pas le moment, l'évolution accomplie, de chercher à en marquer les progrès ? C'est dans cette intention que nous avons demandé à ces auteurs, venus d'hier au succès, leur opinion sur cette question du métier, au nom de laquelle se font au théâtre toutes les révolutions. Ont-ils, eux aussi, un métier, et quel ? Quels sont leurs principes de composition et, si l'on peut ainsi parler, leur esthétique dramatique ? Eux-mêmes nous le diront.

M. Paul Hervieu.

La formule actuelle du théâtre ? Mais des formules, il y en a des tas et des plus opposées. Chacun de nous a son tempérament propre qui le porte à produire telle sorte d'ouvrages. Dans la pépinière de l'art dramatique les arbres sont tous d'essences diverses ; il y a des essences de poirier, de pommier... Pour ce qui est de la nouveauté, elle n'est guère que d'apparence ; faisons-nous au fond autre chose que de couler des idées renouvelées dans de vieux moules ?

Pourtant on peut observer que le théâtre retourne à une heureuse simplification. J'ai, dans une conférence que je fis jadis, remarqué que la littérature dramatique semblait obéir à la loi de retour, bien connue en physiologie, qui ramène vers les types primitifs de l'espèce les sujets qui s'en étaient éloignés à force de croisements successifs. Je crois donc qu'après tous les essais bâtards de mélodrame, de comédie dramatique, de comédie-vaudeville, de folie-vaudeville, voire même de drame historique avec couplets, les genres retournent aujourd'hui à leur simplicité primitive. Et tandis que la comédie se fait légère, gracieuse, affinée, pure de tout mélange, la tragédie, débarrassée de ses formes solennelles, renaît, moderne, sans peplum, sans pompe, raisonneuse et prosaïque.

De ces deux genres c'est la tragédie que j'ai adoptée, parce qu'elle m'a paru la plus propre à réaliser mes concepts. J'ai tâché d'intéresser en montrant simplement la souffrance d'êtres pareils à nous, d'émouvoir par le spectacle des débats où peut nous engager une illusion que nous n'aurons pas entièrement dépouillée. Pour atteindre à l'émotion tra-

gique j'ai adopté toutes les nécessités du genre. J'ai rejeté tout ce qui nuit à l'exposé sobre d'un cas, j'ai répudié tout épisode agréable qui emporterait l'action hors du cadre rigide des développements logiques, qui interromprait l'enchaînement inéluctable des événements. Donc, pas de décors, hormis ce qui est indispensable ; pas de « scène », quand le récit peut en tenir lieu ; pas de personnage artificiel qui incarne une de ces illusions auxquelles se complaît le public.

Pour *la Course du Flambeau*, un de mes amis me reprocha de n'avoir pas représenté la scène chez l'agent de change qui devait fournir un acte pathétique et d'un effet certain. Je ne l'ai pas fait, parce que c'eût été détruire l'harmonie architecturale de l'œuvre. C'est uniquement afin de garder la ligne simple et belle de la tragédie que je lui ai emprunté le moyen du récit, au lieu de recourir au procédé moderne des décors nombreux qui, s'il amuse l'œil du spectateur, s'il anime le drame, fait cependant dévier l'action principale et éparpille l'intérêt.

Et c'est parce que j'estimais que la tragédie moderne devait s'efforcer d'enseigner le triomphe sur soi-même et la résignation à la vie imparfaite, que j'ai toujours repoussé les dénouements arbitrairement optimistes — le vice puni et la vertu récompensée — ou les morts opportunes, qui font disparaître si heureusement dans le dernier acte les gens qui nous gênaient, donnant ainsi la mort d'autrui comme solution aux problèmes de la vie. C'est d'ailleurs pour avoir refusé de toujours faire trancher toutes les difficultés de devoir, d'amour ou d'argent par les vieux ciseaux de la Parque théâtrale que le théâtre moderne a mérité, ô ironie, d'être appelé théâtre pessimiste, le théâtre optimiste restant celui de nos prédécesseurs qui n'est, avec *Froufrou*, *la Dame aux Camélias* et en général toutes les pièces de Dumas, qu'un immense cimetière.

Et c'est encore parce que j'ai refusé d'apporter au public l'illusion stérile que j'ai rejeté de tous mes drames le personnage arbitrairement sympathique qui fit toujours, au théâtre, la joie du public et le succès de l'œuvre. J'ai voulu des types d'humanité moyenne qui fissent, comme nous tous, le mal et le bien, suivant des instincts tempérés par de l'éducation. Dans *la Loi de l'homme*, par exemple, ni l'homme ni la femme ne sont mauvais ; il y a seulement incompatibilité d'humeur. Je me suis appliqué à mettre dans la bouche de l'homme d'excellentes raisons qui expliquent sa conduite, si elles ne la justifient pas. Dans *la Course du Flambeau*, ma principale héroïne agit avec sa fille d'une façon admirable, et d'une façon épouvantable avec sa mère. C'est qu'en effet nul n'est foncièrement bon ou absolument mauvais. Il y a dans la vie du pire gredin des moments admirables et dans celle de tout honnête homme de terribles défaillances. N'est-ce pas Joseph de Maistre qui a dit : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un gredin, mais je sais ce que c'est que la conscience d'un honnête homme... c'est horrible ! »

Un de mes amis me montrait dernièrement certain papier qu'il avait acquis dans une vente ; c'était, je crois, un extrait d'un rapport au roi un sujet d'une bataille dans les Flandres. Il y était parlé du sire d'Artagnan dont le rapport flétrissait la conduite : « Dès le premier engagement, disait le rapport, il a tourné bride et s'est enfui, montrant une incroyable lâcheté. » Allez donc faire « avaler » au public que c'est là son d'Artagnan, et qu'un homme qui s'est battu en duel avec un rare courage peut, à un moment, être pris devant l'ennemi d'une frousse intense !

Le personnage tout d'une pièce, tout bon ou tout mauvais, reste au théâtre une des pires exigences du public. Au personnage sympathique il ne « passe » pas la plus légère défaillance. Tel est l'effet du mal qu'il tache les meilleures choses. C'est là une impression que nous subissons tous. Que si nous lisons une appréciation très élogieuse sur un ouvrage et qu'il se glisse parmi les fleurs de l'éloge une ligne de légère critique, c'est elle que nous retiendrons, elle que nous transmettrons, et c'est avec elle que nous condamnerons l'ouvrage. Ainsi en est-il des personnages de théâtre. Une défaillance suffit à gâter irrémédiablement la plus belle âme.

C'est pour ces diverses raisons que dans notre effort vers la séparation des genres, dans notre retour à la tradition classique nous avons à lutter contre certaines résistances du public. Il est, en effet, malaisé d'acclimater au théâtre la tragédie, c'est-à-dire le drame sans éléments comiques. Autrefois le théâtre vivait surtout d'une élite ; les auteurs travaillaient pour un monde de noblesse et de richesse qui venait chercher au théâtre un plaisir littéraire. Aujourd'hui les frais qu'il supporte, loyer, artistes, décors, étant très élevés, le théâtre a besoin pour subsister d'un public souvent renouvelé et très nombreux ; or c'est ce public-là, la majorité, qui vient chercher au théâtre un délassement. Augier et Dumas avaient, par condescendance pour lui, introduit dans tous leurs drames le personnage comique, qu'on ne retrouve pas, je ne dirai pas seulement chez les tragiques du XVIIe siècle, mais même chez ceux du siècle, les Ponsard, les Delavigne.

Ce passage du drame avec éléments comiques à la tragédie moderne s'est fait sans aucune transition et, ce qui est pis pour le public, sans que le genre nouveau fût autrement désigné que par l'appellation trop vague de comédie. Ce fut la cause d'une équivoque

qui subsiste encore entre l'auteur et le public et qui fut surtout sensible avec *les Corbeaux*. Bien des gens trouvèrent que pour une comédie, celle-ci n'était pas très gaie. Et ils avaient raison, quant au mot; seulement cette comédie, c'était une tragédie. Mais nous avons gardé le fâcheux tour d'esprit de ne donner ce nom de tragédie qu'aux drames qui se terminent dans la mort, alors pourtant que les œuvres dramatiques nouvelles s'efforcent de dénouer les luttes tragiques d'une façon plus conforme à la réalité, — diminuant ainsi la mortalité théâtrale.

De tels efforts sincères vers plus de vérité ont donné à la tragédie moderne une très haute valeur morale. Je n'ai pas de plus haute ambition que de désirer qu'on fasse de cet effort vers la vérité la marque de toutes mes tentatives littéraires. La dédicace de *Peints par eux-mêmes* se complétait de ces mots : « ce livre sans hypocrisie » ; j'aurais pu mettre ces quatre mots en tête de tous mes romans ou de chacune de mes pièces. Et si la mode des devises existait encore, j'aurais pu choisir ce vers dénaturé de Boileau, tel que je l'inscrivis récemment au bas d'une photographie pour laquelle on me demandait une pensée :

Le vrai seul est utile, le vrai n'est pas aimable.

Je n'ai, en effet, poursuivi d'autre but que d'extirper l'erreur, le mensonge ou l'illusion de l'âme de mes contemporains. Je me suis efforcé de les « baigner » dans le vrai, de les arracher à l'optimisme béat dans lequel ils se complaisent. Et c'est parce que je crois à la bienfaisance d'une telle action que je répudie la croyance de l'illusion nécessaire. Certes si l'illusion n'avait de terribles réveils, si elle n'était la mère féconde des déceptions et des désespoirs, je me joindrais aux autres pour répandre les doux mensonges et je me ferais l'apôtre de l'erreur. Mais, convaincu que l'homme n'a rien à gagner à s'illusionner, je m'efforce de l'entraîner au-dessus de l'abîme et de lui montrer la vérité, si fâcheuse soit-elle. Je ne veux point bercer d'illusions mes semblables, convaincu que ce serait les berner. C'est la « formule » de mon théâtre, comme ce fut celle de mes romans.

M. Maurice Donnay.

— Vous me demandez ça, comme ça... Je ne le sais pas, comment je travaille. D'ailleurs croyez-vous que ce soit bien intéressant? Il me paraît que ce qui est intéressant, c'est ce qu'on fait et non la façon dont on le fait. Enfin, quel est votre but? qu'exigez-vous de moi?

— Je voudrais savoir si vous avez une méthode... et quelle?

— Évidemment, j'ai une méthode... quand ce ne serait que l'absence de méthode. Et si vous me poussiez, je finirais tout de même par vous dire la façon dont je travaille; puisque je travaille, c'est évidemment d'une certaine façon. Eh bien, voilà... j'ai un sujet, la plupart du temps une histoire d'amour, parce que « la grande, l'unique question entre l'homme et la femme, c'est l'amour ». Veuillez observer que ce n'est pas un chroniqueur de la *Vie Parisienne* qui a dit cela ; c'est un des plus grands philosophes de ce temps, c'est Izoulet, l'auteur de la *Cité Moderne*. Et je crois que, en dehors de la farce, c'est encore l'amour, le seul sentiment susceptible d'intéresser la majorité des gens, hommes et femmes, réunis dans une salle de théâtre.

— Ne ferez-vous plus que des pièces à conflits sentimentaux? N'écrirez-vous pas la pièce sur l'argent ou ne tenterez-vous pas quelque incursion sur le domaine de la *Clairière?*

— Certes j'ai des idées de pièces où il n'y aurait pas d'amour, où du moins il n'y aurait pas exclusivement de l'amour, où l'amour aurait un rôle pour ainsi dire épisodique, accessoire. Quand je les jugerai au point, je les écrirai. Et tenez, puisque vous me demandez ma façon de travailler, je viens de vous la dire. Je pense à de certains sujets; ils se forment lentement en moi... comment? je n'en sais rien... j'y pense, voilà tout. Peu à peu les figures se dessinent, les caractères se marquent... des idées de scènes me viennent, des bouts de dialogue que je note. A un certain moment, une des questions les plus importantes pour moi c'est de trouver le nom de mes personnages. Quelqu'un n'a-t-il pas dit que nommer une chose c'était la créer? Quand j'ai donné un nom à mes personnages, ils existent alors vraiment pour moi; ce sont des êtres que je connais. Mais le travail ne s'arrête pas là, car ce serait par trop borner la pièce à l'affiche. Il faut faire parler ces gens-là. Et ceci me fait songer qu'on m'a reproché parfois de mettre dans mes pièces des choses inutiles, de me plaire en des conversations superflues. »

Maurice Donnay s'est arrêté et il semble chercher un souvenir. Pour l'aider je lui rappelle certaine répétition à laquelle j'assistai. On venait de répéter le second acte ; le directeur, assis dans la salle, fit observer que c'était un peu long et demanda à Maurice Donnay s'il ne pouvait couper un peu. Résigné, l'auteur prit le manuscrit et proposa de supprimer une certaine scène. On se récria : une scène si charmante! ce serait dommage! Il tourna des pages; nouvelle proposition, accueillie de la même façon. Après quatre ou cinq tentatives du même genre on décida de laisser l'acte en l'état. On voulait bien couper en

principe : mais quand on arrivait au passage à enlever, il y avait toujours une excellente raison pour le conserver.

— C'est qu'au fond, reprit Maurice Donnay, tout cela n'était pas inutile. Je trouve que toutes ces scènes, dites scènes à côté, créent l'atmosphère de la pièce. Je voudrais que le théâtre s'efforçât de serrer la vie d'aussi près que possible. Je sais bien qu'il y a des limites et que par exemple ce qu'on appelle un dialogue naturel chez l'auteur et un jeu naturel chez le comédien ne sont pas naturels du tout.

Aujourd'hui, quand il s'agit de meubler un salon au théâtre, on ne peint plus une cheminée ou une bibliothèque sur la toile de fond ; mais le metteur en scène le plus scrupuleux et le plus réaliste ne pourra accrocher au-dessus de la vraie cheminée une vraie glace qui refléterait les spectateurs, pas plus qu'il ne mettra dans cette cheminée du bois ou du charbon allumé qui pourrait faire flamber le théâtre. Cela me conduit à penser que certains dialogues trop vrais, certains caractères trop réels seraient une glace dans laquelle quelques spectateurs seraient choqués de se voir, de même que certaines idées trop généreuses et certaines satires trop sincères seraient le charbon incandescent ou le bois flambant qui mettrait le feu à leur pudeur collective, si différente de leur pudeur individuelle.

— Construisez-vous un scénario ?

— Je n'en ai pas besoin : grande ou petite, bonne ou mauvaise, mon idée se développe naturellement. J'évite les fausses entrées et les fausses sorties, les apartés, les monologues, les tirades. J'ai horreur surtout du fait divers soit comique, soit tragique... du fait divers trop facile... et pas logique. Oh ! non, pas logique, car pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ? Et entendez bien que le fait divers, pour moi, ce n'est pas seulement l'accident de chemin de fer, la femme dévorée par des lions ; c'est aussi l'homme qui est amoureux de sa sœur sans savoir qu'elle est sa sœur, c'est tout ce qui peut arriver par suite de plusieurs mariages, d'une série de divorces, admirables combinaisons qui ont été fort bien résumées dans une chanson de café-concert qui s'intitule : « Les suites d'un premier lit. » Oui, j'ai horreur du fait divers qui constitue à proprement parler tout l'intérêt des pièces dites à tiroirs. Je tâche que mes personnages se disent simplement ce qu'ils ont à se dire, qu'ils découvrent ce qui se passe en eux sans l'aide d'aucun artifice extérieur.

— Je vous arrête. Cela, en effet, apparaît bien dans *Amants,* dans *la Douloureuse*, dans *le Torrent...*, mais dans *Georgette Lemeunier* n'y a-t-il pas certaine histoire de bague qui fait tout découvrir ?

— Vous avez raison de me citer cela comme un artifice ; mais remarquez que je l'ai choisi le plus naïf qui puisse être et que je ne me suis pas mis en frais d'imagination ni de malice. Par cette simplicité je désarme ma propre critique. De même je n'hésiterais pas, par exemple, si j'y étais obligé, à faire arriver une catastrophe par la découverte d'une lettre, car en amour la rupture vient le plus souvent par la lettre comme la fièvre typhoïde vient par l'eau. Il serait donc puéril de m'ingénier à d'autres détours et ce serait pécher justement contre cette simplicité que j'aime.

— Du moment que vous renoncez à tous ces artifices, qu'est-ce qui vous porte à choisir, dans une histoire, telle scène plutôt que telle autre ?

— Ceci est plus malaisé à dire. Il y a un exercice de mathématiques qui consiste à étudier des courbes, c'est-à-dire, étant donnée une équation entre x et y, à déterminer la courbe qu'ils représentent. Pour cela, autant que je puis me le rappeler, on cherche les points intéressants de la courbe, les maximum et les minimum, l'endroit où elle coupe l'axe des x et des y ; pour y arriver, on donne à x et à y des valeurs déterminées ou extrêmes, zéro ou l'infini. Les points intéressants obtenus..., entendons-nous : je dis intéressants pour les mathématiciens ; les points intéressants de mes pièces peuvent en revanche, et par un juste retour des choses d'ici-bas, ne pas intéresser les mathématiciens. Donc, les points intéressants trouvés, on les relie entre eux sans avoir besoin de déterminer les points intermédiaires. Eh bien, dans chacun des actes d'une pièce, j'étudie l'un des points intéressants de la courbe psychologique, si j'ose ainsi dire, que représente par exemple une aventure sentimentale, et c'est ce qu'on devine se passer dans les entr'actes qui les relie entre eux.

« Vous ne vous attendiez pas, ajoute Maurice Donnay, à voir intervenir les x et les y dans cette affaire. Moi non plus. Mais admirez qu'ayant à vous donner l'idée d'une méthode, j'ai recours à la mathématique, ce qui m'amène à m'exprimer de la façon la plus confuse. Cela n'est-il pas mon châtiment... et le vôtre, d'avoir voulu à toute force me faire formuler une méthode ? Et je crois bien que le mieux c'est de n'en pas avoir et d'exprimer le plus consciencieusement possible ce que l'on a profondément senti, en l'entourant de ce que l'on a observé. »

Nous nous arrêterons sur cette belle formule que résume le titre de la pièce de Maurice Donnay que la Comédie-Française vient de recevoir : *Dans la Vie.* N'est-elle pas, en effet, en ces trois mots qui contiennent tant de choses, l'épigraphe que pourrait mettre, en tête de son théâtre, Maurice Donnay ?

(*A suivre.*) P. L.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT (1)

LA VIE, LES MOEURS, LES MODES

Les libelles dans Paris. — Les publications en librairie. — Chateaubriand et l'abbé Morellet. — Portrait de Chateaubriand. — Les caricatures en librairie. — Les *Semaines critiques*. — Plus de liberté au théâtre. — Mlle Contat. — Alexandre Duval. — Emmanuel Dupaty. — Les pièces de Corneille et de Molière corrigées. — La *Poissarde parvenue*. — Les loges de Bonaparte. — Les acteurs dans la société. — L'enterrement de Mlle Chameroy. — Rivalité entre Mlle Duchesnois et Mlle Georges. — Les grands seigneurs rentrés à Paris. — L'*Almanach national*. — Les calembours. — Les mystificateurs et les mystifications. — La nouvelle jeunesse dans les salons. — Mme Vigée-Lebrun. — Les habits noirs. — Les expériences d'électricité. — L'Espagnol incombustible. — Bernardin de Saint-Pierre. — Les fous.

Ainsi se poursuivait la vie de chaque jour. Les étrangers continuaient à se montrer à Paris. Après les grands seigneurs, ce furent les bourgeois. Ceux de Berlin y étaient aussi nombreux que ceux de Londres, venus avec leur famille, grandes filles et jeunes garçons, que l'on voyait circuler dans les rues, à pied, s'arrêtant aux étalages pour marchander les plus minimes objets. Et en même temps que les étrangers, les libelles et les brochures contre le Premier Consul et son entourage se répandirent à profusion dans la grande ville. La police saisissait des voitures pleines de ces papiers expédiés de Londres ou imprimés à Paris clandestinement. Ils reparaissaient quelques semaines après, excitant, chez Bonaparte, une colère intense. En dehors de ces libelles, les ouvrages scientifiques, les romans, les volumes de vers, ne diminuaient point. « Jamais disent les journaux de l'époque, la librairie ne fut plus riche et les libraires plus pauvres. » Et cependant la lecture des romans n'était plus de bon ton, dans la société élégante. Elle les avait abandonnés aux valets et aux grisettes. Sauf *Fanchon la Vielleuse*, qui avait gardé sa grande vogue, les salons royalistes, comme celui de Mme de Luynes, ne lisaient que *Mademoiselle de la Vallière* le récent volume de Mme de Genlis; les autres ne s'occupaient que des vers de l'abbé Delille, des leçons de M. de La Harpe, de la *Delphine* de Mme de Staël, ou bien de la mélancolique et tendre élégie d'*Atala*. Les éditions de ce chef-d'œuvre se succédaient; les formats se diversifiaient pour la commodité des lecteurs. Chateaubriand était sorti, tout à coup, de son obscurité. Alors, Fontanes, qu'il avait connu à Londres, l'avait présenté à Élisa Bacciochi, et, tout de suite, elle avait goûté le style imagé et biblique du jeune écrivain dont elle avait fait son favori. Malgré cette haute protection, l'abbé Morellet ne craignit point de censurer la manière du nouveau poète, qui semblait n'avoir que des larmes au bout de sa plume. Les nomades eux-mêmes, les saltimbanques agrémentèrent leur parade d'allusions aux amours de la jeune Indienne. Tout le monde s'en mêlait. En ses Mémoires, l'illustre auteur insiste sur cet engouement qui, des musées de cire de Londres, était tombé jusqu'aux boîtes en étalage sur les quais de Paris. Et pis encore : « Je vis sur un théâtre du boulevard, dit-il, une sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*âme de la solitude*, à un sauvage de son espèce, de manière à me faire suer de confusion. On représentait, *aux Variétés*, une pièce dans laquelle une jeune fille et un jeune garçon, sortant de leur pension, s'en allaient par le coche se marier dans leur petite ville. Comme, en débarquant, ils ne parlaient, d'un air égaré, que crocodiles, cigognes et forêts, leurs parents croyaient qu'ils étaient devenus fous. Parades, caricatures, moqueries, m'accablaient. L'abbé Morellet, pour me confondre, fit asseoir sa servante sur ses genoux et ne put tenir les pieds de la jeune vierge dans ses mains, comme Chactas tenait les pieds d'Atala, pendant l'orage. Si le Chactas de la rue d'Anjou s'était fait peindre ainsi, je lui aurais pardonné sa critique (1). » Il avait été piqué au vif; il s'arrête là; il se sent assez vengé (2).

Bientôt, la publication du *Génie du Christianisme* corrobora la célébrité naissante de Chateaubriand. Ce livre eut le retentissement du premier, et vint à son heure, pour activer la renaissance des idées religieuses. Il servait ainsi la politique du Premier Consul, qui voulait rétablir le culte catholique; et pour l'en récompenser, le chef du gouvernement envoya Chateaubriand, comme secrétaire, près de M. de Cacault, à l'ambassade de Rome. Le futur grand homme était alors l'hôte assidu de Mme de Beaumont, qu'il devait tant aimer. Chez elle, il rencontrait d'autres écrivains distingués, tels que Joubert, Fontanes, de Bonald, Molé, Pasquier, Chênedollé. Joubert sut l'attacher à lui plus que les autres et, néanmoins, le désir de se plaindre, ou de critiquer est si fort chez le peintre d'Atala, qu'il ne manque pas de faire connaître les petites manies du philosophe, son ami. Il déchirait, dit-il, les pages qui lui déplaisaient sur ses livres de lecture, de sorte

(1) Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900, 13 et 20 et 27 avril 1901.

(1) Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 5.

(2) Thibaudeau. *Mémoires sur le Consulat*, p. 136.

Thibaudeau ne le ménage guère. Voici ce qu'il écrit de cet abbé : « Morellet, prêtre autrefois, philosophe athée et parasite, ne tenant à l'Église que par des bénéfices, économiste pensionné par l'État, pour composer un dictionnaire de commerce, dont il n'avait depuis trente ans fait que le discours préliminaire. On avait dit de lui, qu'il ne faisait pas le dictionnaire du commerce, mais le commerce du dictionnaire.

qu'il n'avait, en sa bibliothèque à son usage, que des livres à la couverture trop large. M[lle] de Chastenay, qui fut l'amie des deux hommes, prétendait que Joubert avait l'air d'une âme, ayant rencontré, par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle pouvait.

L'estampe, mise en tête des œuvres de l'illustre écrivain, représente un homme d'un âge mûr, un peu épais, dont le buste supporte une tête d'un ovale régulier, avec un beau front couvert d'une chevelure en broussaille et des pommettes très fortes sur lesquelles descendent de petits favoris qui ne dépassent point les oreilles. Ceux qui connaissent le type des visages bretons ne peuvent se méprendre sur l'origine de Chateaubriand. C'est un Breton, certes, par la largeur des épaules et la figure; un Breton, à l'aspect méditatif, dont les yeux, au regard vague, complètent l'apparence d'une nature mélancolique et rêveuse, que, forcément, devait avoir son portrait. Le nez est droit, aux narines larges, relevé, à la pointe, d'une saillie qui explique la tendance caustique et frondeuse des pensées. Mais la partie la plus développée de cette figure, celle par où s'affirme le caractère de l'homme, est le menton, — énorme, charnu, d'une ampleur extraordinaire, — signe d'une volonté inébranlable, ainsi qu'une bouche aux lèvres très arquées, très larges, très hautes, et jointes ensemble et comme scellées par une moue de dédain et d'ennui. Il bâillait sa vie, a-t-il écrit. C'est bien cette expression que donne l'image de sa personne. Ennuyé, maussade, il se montre, portant, sous le front, une rumeur de pensées qu'il savait discordantes avec celles de son temps et celles de son entourage. Tel est l'homme qui prit une si grande place, plus tard, sous la monarchie légitime.

Les caricatures n'étaient pas moins répandues que les libelles : caricatures sur la vaccine, encore très contestée; sur « les soirées de thé »; sur le roi d'Angleterre et le traité d'Amiens; sur les princes anglais envoyés en Hanovre, qui fuyaient devant nos armées. L'une surtout fit fureur, au commencement du Consulat, sur le czar Paul qui devait périr assassiné par les amis de son fils. Il était représenté en pied, portant, en l'une de ses mains, le mot *ordre*, dans l'autre *contre-ordre*, et *désordre* sur le front, en gros caractères. Le gouvernement consulaire n'étant point encore réconcilié avec l'empereur autocrate, la caricature ne fut point prohibée. Le czar Paul était-il fou? qui sait?... son caractère était en proie à une grande incohérence d'idées. Bonaparte disait de lui : « C'est peut-être un grand homme embarrassé (1). »

Ce fut surtout contre les Anglais que s'exerça la verve de la satire. Kotzebue (2) parle des caricatures qu'il vit, en un magasin de bric-à-brac. « Ici l'on voit, dit-il, le roi entre son bon et son mauvais génie. Il se jette entre les bras du mauvais. Ailleurs, un Anglais est à cheval sur un coq-dinde. A la selle sont attachés des paniers, remplis de bouteilles de vin, avec cette inscription : *l'attaque*. Le pendant de cette caricature est *la défaite*, où le même Anglais est représenté, se sauvant à cheval sur un cerf, et perdant son chapeau et sa pipe. Ici, c'est le duc de Cambridge, qui part en poste, en fouettant lui-même ses chevaux, et ayant, derrière sa voiture, un tonneau avec cette mention : *sang hanovrien*. Ou bien, c'est une armée de grenouilles dont le général grenouille, en uniforme anglais, est à cheval sur une écrevisse, pendant qu'un Français prend les grenouilles, l'une après l'autre, et les coupe en deux avec son grand sabre. En une autre, un éléphant prend avec sa trompe le vase du roi et le jette dans un puits où l'on peut lire ces mots: *Tu sauteras à la fin*. En une autre encore, le roi saute par-dessus le canal et perd sa couronne, en sautant; ou bien, il tient à la main beaucoup de papiers où sont écrits les noms des pays qu'il gouverne. Comme ces papiers ne peuvent tenir tous dans sa main, il en perd quelques-uns. Déjà le Hanovre est par terre; l'Irlande est près de tomber, et Malte va lui échapper. Ici, les Anglais prennent la fuite devant un nuage de poussière, soulevé par un troupeau de moutons..., etc.

Les Semaines critiques donnaient aussi leur note : « une caricature représente, disaient-elles, un jeune homme sous le costume complet d'un « incroyable ». Il abandonne le bras d'une jolie femme, se détourne et donne mystérieusement l'aumône à une pauvre rentière. Au bas est gravé : « Vous, qui me critiquez, en feriez-vous autant? » Celles, vendues sous le manteau, sont encore plus plaisantes. Au milieu d'une architecture qui décore un salon, destiné à quelque assemblée, si l'on en juge par les banquettes dont il est entouré, on a représenté une harpe, appuyée contre un fauteuil. Au bas sont écrits ces mots : « Où David ne siégera plus, que faire de la harpe (1)? »

IV

Tandis que les lycées, et les athénées qui succédèrent aux lycées, débordaient de femmes élégantes, qui, ayant renoncé aux discours à la tribune pour

(1) Meme.-Desclozeaux, t. I, p. 200.
(2) Kotzebue, t. I, p. 97.

(1) Quant aux épigrammes, il en pleuvait sur le Sénat au moment des élections pour cette haute assemblée. Celle-ci entre autres :

C'est ainsi que le sortant peste
De ne point au Sénat rester.
Et que le sénateur, qui reste,
Contre les entrants va pester.
Faut-il pour cela que tout reste?
Non. — Le restant, qu'on voit pester,
Ferait mieux, au lieu de rester,
De suivre le sortant qui peste.

elles-mêmes, se contentaient maintenant d'applaudir aux hommes de talent occupant la séance, les théâtres, de plus en plus suivis, se multipliaient en abaissant leur prix, afin d'attirer un plus nombreux public. La belle Grassini, venue à Paris avec le vainqueur de Marengo, fondait les « Bouffons-Italiens ». Le genre du théâtre Feydeau était modifié; l'Odéon incendié allait être reconstruit; le théâtre de l'Estrapade offrait à ses spectateurs des places à dix centimes, et, dans le faubourg Saint-Marceau, des artistes amateurs : le héros, un garçon épicier, la princesse, une ravaudeuse, jouaient des pièces de comédie dans une vieille église délabrée. Sous cette ferveur populaire, le nombre des acteurs s'accrut à Paris à ce point que, ne pouvant trouver un emploi sur place, ils durent s'exiler à Saint-Pétersbourg. Quoi qu'on fît, et quoi qu'on jouât, les bancs étaient envahis dès l'ouverture des salles. On estimait alors à douze mille francs les recettes quotidiennes et totales des théâtres. L'admiration pour certains acteurs était telle, qu'une représentation au bénéfice de Mlle Comtat donna dix-huit mille francs, et, pour Molé, trente mille francs.

Les habitués acceptaient tout. Le *Publiciste* écrivait : « On affiche une bonne pièce; on en donne une mauvaise; ils se taisent. On annonce Talma, et c'est Dupont qui joue; ils se taisent. Les entr'actes sont éternels, et ils attendent. Les soldats de garde obstruent les passages, au lieu de les rendre faciles. On pousse; on est poussé, et on prend patience. Au lieu de prélever sur la recette de quoi rendre les dépendances de la salle propres et salubres, on ne dépense rien, ou presque rien, pour que les parts soient plus grosses ; et le « décadier » trouve que tout est au mieux. Il croit que le public est content, parce qu'il laisse faire, qu'il approuve et qu'il endure [1]. »

La liberté de la presse supprimée, le théâtre devint le refuge des allusions politiques, des critiques anodines, ou violentes, contre le gouvernement. Les amis du Premier Consul, le public également qui lui avait gardé sa foi, applaudissaient aux vers des tragédies, qui s'appliquaient à leur héros, ou à ses projets. Au deuxième acte d'*Hécube*, Priam dit à Achille :

> D'un peuple généreux remplissez l'espérance!

Et la salle battait des mains à ce vers, indiquant ainsi à Bonaparte qu'il pouvait s'emparer du pouvoir suprême, but à peine déguisé de son ambition.

Mais les allusions ne prenaient pas toujours la même tournure. Tous les auteurs contemporains n'étaient pas de ses amis. Alexandre Duval venait d'achever une pièce... *Édouard en Écosse*. Avant de la présenter au Théâtre-Français, il la lut dans un salon où se trouvait Mlle Comtat, qui, à maintes reprises, s'écria : « C'est charmant, c'est divin! » Mlle Comtat était royaliste, et elle se montrait ravie des allusions faites aux Bourbons. Lorsque la pièce fut jouée, les royalistes, garnissant la salle, ne manquèrent point de manifester bruyamment leur joie, à chaque passage qui chatouillait leurs espérances et leurs convictions. Bonaparte assista à la deuxième représentation; le duc de Choiseul également, dans une loge en face de la sienne; et les bravos et les vivats de l'aristocrate étaient autant de démonstrations hostiles au Premier Consul, qui comprit. Dès lors, maussade, il se désintéressa de la pièce qui, le lendemain, fut interdite. « A quoi bon tout cela? disait-il. C'est sans but! C'est même tendre un piège aux royalistes, car, à la fin, s'ils se montraient trop à découvert, il faudrait bien frapper dessus. » Alexandre Duval fut invité à voyager. Il passa un an en Russie.

Ce ne fut pas la seule pièce qui fut proscrite et suscita des désagréments à son auteur. Emmanuel Dupaty avait apporté au théâtre : *l'Antichambre ou les Valets entre eux*. Les personnages de la pièce —, les valets, — étaient habillés de vêtements de la même couleur que ceux des Consuls. Arrivait un militaire. L'un des valets lui demandait qui il était. « Je suis au service, répondait le soldat. — Et moi aussi, reprenait le Crispin galonné; nous sommes collègues. » C'eût été une raillerie pardonnable, si l'acteur, représentant le valet, n'eût mis son habileté à répéter les gestes de Bonaparte. Le Premier Consul, averti, manda Chaptal, le ministre de l'Intérieur, qui ne connaissait pas la pièce. On s'adressa au chef de division, Arnault, qui répondit de même. Un employé subalterne était seul coupable du visa de la censure. Si Arnault n'avait pas été le beau-frère de Regnault de Saint-Jean d'Angely, qui avait toutes les faveurs du Premier Consul, il aurait été sacrifié à la colère du maitre. L'infortuné Dupaty en subit seul les effets. Bonaparte voulait l'expédier à Sanit-Domingue. Il se contenta de le maintenir quelque temps à Brest, parce que la pièce avait été faite avant le Consulat. Elle fut reprise, plus tard, sous le nom de *Picaros et Diego;* et Dupaty revint à Paris.

Ce fut une leçon.

Dès lors, le théâtre expurgé, émasculé, n'offrit plus aucun intérêt. Un jour, on voulut interdire la représentation de *Tancrède*, parce que l'intrigue de la pièce s'appuie sur un proscrit rentré en sa patrie. Une autre fois, après le Concordat, on parla de corriger *Tartufe*, à cause des prêtres dont les idées pouvaient être blessées par les vers cinglants de Molière. *Héra-*

(1) *Le Publiciste*. 1er germinal an X.

clius, dit Bourrienne, ne parut plus que mutilé. Les pièces, au contraire, où la satire des mœurs était poussée à fond, ne trouvaient, contre elles aucun obstacle. Les « nouveaux riches », les parvenus, dont la vanité et l'orgueil excitaient les quolibets de la bonne société, furent moqués sans pitié; et nul ne pensait à restreindre la vivacité de l'ironie. La censure y eût applaudi plutôt. Une de ces pièces obtint alors un beau succès, et sous le nom de *Madame Angot, ou la Poissarde parvenue*, elle nous a laissé une peinture exacte, quoiqu'un peu forcée, de la plupart des femmes qui cherchaient à s'imposer aux salons.

Mme Angot. — Me v'là donc à la veille d'être la mère d'un chevalier. On a bien raison de dire qu'hasard fait tout. Il est vrai que l'argent ne nuit pas. Si M. Angot, défunt, ne m'avait pas laissé de ça, je ne me verrais pas aujourd'hui dans la passe de quitter mon commerce, et je ne pourrais pas de même, comme ainsi est, marier ma fille à un homme de qualité. Oh! queu mot flatteur!

Adieu donc pour la vie
Baquets et tabliers :
Je nomme en compagnie
Mon fils, le chevalier.
Z'on viendra m'habiller,
Me caparaçonner.
Z avec grand étalage
Des couleurs au visage
Suivant le bel usage.
Et puis, sur mon genou,

Faisant le geste de passer la main sur le dos d'un petit chien.

Bizou, Bizou,
Mon petit chien, mon petit chien Bizou!

Voyez la comédie.
Madame, dira-t-on.
Pour être bien, ma mie,
Faut l'sapeau z'au ballon,
Au col le médaillon.
Ruban pour ceinturon,
Riches blouques pendantes,
Les lévites trainantes.
Et puis, sur mon genou,

Faisant le geste de passer la main sur le dos d'un petit chien)

Bizou, Bizou,
Mon petit chien, mon petit chien Bizou!

Mais le naturel de la poissarde se montre, lorsque fortement émue, après une discussion, on lui dit : « Ne vous trouvez-vous pas mal? Voulez-vous mon flacon? »

Mme Angot répond : « Non, non ; donnez-moi plutôt une goutte d'eau-de-vie! »

Une goutte d'eau-de-vie!... quelle jolie trouvaille!

Les coupures, les restrictions, engendraient de nombreuses cabales, et la jeunesse se rendait aux théâtres, munie de soufflets à sifflet, que l'on plaçait dans la chaussure, ou bien, dans l'habit, sous les bras. Au moindre mouvement, le sifflet produisait un bruit strident. Mais, comme maintenant, comme toujours, la police arrivait à ses fins, au silence.

Les loges de Bonaparte étaient d'un grand luxe, drapées de velours avec une étoile d'or, placée soit au-dessus, soit au-dessous de la loge. Là, il se tenait sérieux, presque immobile, ayant derrière lui ses officiers debout. Jamais il ne manifestait son sentiment sur la pièce. Ceux qui suivaient, sur son visage, les impressions ressenties n'y percevaient aucun signe d'émotion. Il demeurait glacial.

La foule y était gouailleuse, comme elle l'est encore aujourd'hui, et, au moindre incident, élevait la voix. Elle ne tolérait pas qu'une dame laissât pendre son écharpe hors de sa loge, ni que l'on tournât le dos à la scène ; et pour être obéie, ses cris prolongés forçaient la police à soutenir ses exigences (1).

Et, cependant, quel que fût ce goût, unanime alors pour tous les théâtres, on ne voyait jamais un acteur, ou une actrice, être reçus dans un salon, comme des personnes de qualité. Ils étaient mandés à une soirée, pour jouer la comédie, ou chanter. On les payait et ils se retiraient. Garat, le chanteur célèbre, recevait, pour deux ariettes, 1 500 francs, somme énorme jadis. Mais il était admis, comme acteur seulement, au milieu de la société. Le temps de sa vogue et de sa royauté, à la Chaumière de Mme Tallien, était évanoui. C'est que les préjugés d'autrefois contre les comédiens avaient repris leur empire, depuis la résurrection des idées religieuses. Lorsque Mlle Chameroy, la danseuse de l'Opéra, mourut en couches, le curé de Saint-Roch, la paroisse de l'actrice, refusa de recevoir le corps à l'église et de présider à l'enterrement. Les amis de la morte trouvèrent heureusement meilleur accueil près du curé de l'église des Filles-Saint-Thomas ; et le service mortuaire eut lieu avec toute la solennité désirable. Bonaparte, instruit de ce scandale, exigea de l'archevêque de Paris que le curé de Saint-Roch fût réduit à une retraite de trois mois; et, le lendemain, on lisait dans le *Moniteur* les lignes suivantes :

Le curé de Saint-Roch, dans un mouvement de déraison, a refusé de prier pour Mlle Chameroy et de l'admettre dans l'église. Un de ses collègues, homme raisonnable, instruit de la véritable morale de l'Évangile, a reçu le corps dans l'église des Filles-Saint-Thomas où le service s'est fait avec toute la solennité ordinaire. L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Christ commande de prier, même pour ses ennemis, et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes les pratiques superstitieuses, conservées par quelques rituels, et qui, nées dans des temps d'ignorance, ou créées par des cerveaux échauffés, dégradaient la religion par leur niaiserie, ont été proscrites par le Concordat et par la loi du 18 germinal.

---

(1) Kotzebue, t. II, p. 256.

Et tout rentra dans l'ordre, comme en un régiment.

Ce qui dura et, avec le temps, ne fit que s'accroître fut la rivalité entre deux actrices, deux tragédiennes célèbres, Mlle Duchesnois et Mlle Georges : la première, de grand talent que ne soutenait pas la beauté ; la seconde, d'une beauté majestueuse et sculpturale, que ne soutenait point le talent. Bonaparte n'était point insensible à la beauté de Mlle Georges. Il lui avait accordé ses faveurs ; et les ennemis du général, pour le molester, se déchaînaient contre l'infortunée tragédienne, et applaudissaient à outrance sa rivale. Les hommes de lettres et les critiques avaient pris parti dans l'un et l'autre camp ; et les coups, de part et d'autre, étaient furieux. Mme Bonaparte, jalouse, ne manqua point de se ranger du côté de Mlle Duchesnois. Elle lui envoyait des châles magnifiques, des bijoux, d'autres présents, que les gazettes énuméraient. Ce fut un long déchaînement de vives critiques, de mots injurieux de l'un des camps à l'autre ; et simplement parce que Bonaparte s'était donné une préférée.

Ce fut à l'occasion des débuts de Mlle Georges, dans le rôle de *Phèdre*, que l'émeute gronda au parterre du Théâtre-Français. Mlle Duchesnois, charmeuse, tendre, passionnée, avait indiqué, dans ce rôle, avec la fougue de son talent, toute la violence qui enflamme cette tragédie de Racine. Ce n'était plus Phèdre, telle que l'avaient jouée ses devancières ; ce n'était plus un amour particulier qu'elle exprimait, c'était l'amour simplement, une passion désordonnée, furieuse, et sans entrave, l'amour maître de l'esprit, du cœur, du sang même de sa victime, et qui la courbe à tous ses excès. La flamme était dans son regard, dans sa voix, dans ses gestes ; et le spectateur soulevé s'abandonnait, avec enthousiasme, à la noble tragédienne. Elle était laide ! qu'importe ! sa laideur disparaissait dans l'expression de son délire. On la nommait partout la grande actrice, l'incomparable artiste. On ne voulait qu'elle, dans ce rôle et dans celui de toutes les reines amoureuses.

Mlle Georges y parut, à son tour, pour ses débuts. Les partisans du régime consulaire devinrent aussitôt ses adorateurs, parce qu'ils connaissaient le caprice de Bonaparte. C'est pourquoi, lorsque le comité du Théâtre-Français, obéissant peut-être aux suggestions du château, déclara que Mlle Duchesnois ne remplirait, à l'avenir, que les rôles de coquettes amoureuses, et non celui des reines, attribué à Mlle Georges, le parterre du théâtre se souleva furieux. Les interpellations, les cris, les claquements de pieds, couvrirent la voix des acteurs. On voulait, on exigeait Mlle Duchesnois, dans le rôle de Phèdre. Geoffroy, dans ses feuilletons dramatiques au *Journal des Débats*, nous a dépeint ces zizanies, qui furent si violentes. « Il ne s'agit plus de savoir, écrivait-il, si Duchesnois a un vrai talent, d'examiner la nature et le caractère de son talent. Ses enthousiastes ont toujours regardé la réflexion, comme un outrage ; l'examen, comme un crime.

« Il faut adorer Mlle Duchesnois, et même l'aimer, si c'est possible. Il faut croire qu'elle est l'actrice unique, admirable, telle qu'il n'en a jamais existé, et n'en existera jamais... De quoi s'agit-il donc, aujourd'hui ? D'abord, d'empêcher que Mlle Georges ne joue une troisième fois le rôle de Phèdre, rôle de l'emploi pour lequel elle est reçue, rôle de début. Il s'agit, ensuite, de faire en sorte que ce rôle de Phèdre soit joué, sur-le-champ, par Mlle Duchesnois, et lui soit, à l'avenir, donné en toute propriété, comme à la seule actrice capable de le bien jouer... Si l'on représente aux dévots de Mlle Duchesnois que c'est insulter, outrager Mlle Georges, ils répondent que l'amour-propre de Mlle Georges n'est rien, en comparaison des intérêts de l'art... Il n'y a plus, en France, ni équité, ni principe, si Mlle Duchesnois ne joue pas Phèdre... et l'orange jetée hier, sur la scène, peut être regardée comme la pomme de discorde. » (4 ventôse an XI.)

En dehors de ces cabales, de ces querelles littéraires, en dehors de ces passions politiques, la vie se rattachait de toutes les manières à celle du passé. Dès que rentrait un émigré de grande famille, un Breteuil, un Calonne, les gazettes l'annonçaient, et, de même, les alliances qui unissaient entre eux les grands noms. On savait que ces petits événements mondains n'étaient plus indifférents pour personne. On s'en occupait avec autant d'intérêt que s'ils se fussent rapportés aux personnages marquants du nouveau régime. Ainsi du mariage de la veuve de Victor de Broglie avec le fils de Voyer d'Argenson ; de celui de Mlle de Broglie, avec Victor de l'Aigle, au même titre que celui du fils de Lebrun, le troisième Consul, avec Mlle Barbé-Marbois, et de Mlle Lebrun, avec M. Godard de Plancy. On citait l'arrivée, à Bordeaux, de Lally-Tollendal avec lady Burnett, dont les romans étaient fort estimés à Londres ; et l'on ne craignait plus de faire connaître le lieu de leur séjour, chez M. de la Tour du Pin, à Saint-André-de-Cubzac. Quatre cloches étaient baptisées, pour l'église Saint-Gervais à Paris, et on détaillait la cérémonie. Les prêtres, revêtus de leur costume, recommençaient à suivre les condamnés à mort jusqu'à la place de Grève, devenu le lieu choisi pour le supplice de la guillotine et celui du fouet et de la marque imposé aux faussaires. Les brocanteurs de la rue de Thionville, ceux du palais du Tribunat, avaient encore leurs boutiques pleines des objets enlevés aux châteaux et aux églises. La police fit disparaître ces étalages. Les avocats, revenant à la dignité de leur profession, interdirent aux membres de leur corpo-

ration de se faire inscrire aux annonces des journaux, comme de vulgaires commerçants. L'*Almanach national*, enfin, pour la première fois, en l'an XI, indiquant la désignation officielle des consuls et des fonctionnaires les plus élevés du gouvernement, recommanda, il est vrai, l'appellation de « citoyen », mais ne proscrivit plus celle de « monsieur ». Et comme il fallait donner satisfaction aux vieilles habitudes du peuple, la police laissa la foire aux jambons se réinstaller, comme autrefois, au parvis de Notre-Dame. Mais c'est en vain que l'on voulut proscrire le duel. Il devint plus fréquent, plus inéluctable que jamais, et souvent suivi de mort (1). On se battait dans les rues, en plein jour, et, le soir, à la lueur d'un réverbère, pour la cause la plus futile; quelquefois, par jactance, à la sortie d'un bal, ou bien pour un calembour, qui avait piqué la vanité d'un causeur.

Ce genre banal d'esprit était fort estimé, en ce temps-là (2), ainsi que les mystifications, sans lesquelles il n'y eut point de fêtes agréables. Le mystificateur faisait l'ornement et l'agrément d'un salon. Il y eut « les professionnels » de cet amusement, dont les supercheries étaient attendues avec autant d'impatience que la gavotte des danseurs. La maîtresse de maison, qui organisait sa soirée, après avoir fait ses invitations se disait : « Ah! il faudra mystifier M. X... » Elle s'adressait alors à Musson, ou à Legros, ou à Thiémé, ou bien encore à Tousez, et, au bas de ses lettres d'invitation, elle faisait graver ces mots : « Il y aura mystification. » Qui serait mystifié? on l'ignorait. Les mystificateurs, souvent deux ensemble, pour augmenter l'attrait, arrivaient travestis, méconnaissables, présentés aux invités comme des personnages importants. Ils avaient changé leur voix en même temps que leur physionomie, et avec le plus grand sérieux, au cours de la soirée, ils commençaient à débiter leurs mensonges. Ceux mêmes qui étaient dans le secret, se laissaient prendre aux fanfaronnades des trompeurs. Et quand la farce était dévoilée, c'était un rire universel auquel s'associait le mystifié.

Et le jeu continuait à exercer ses ravages dans la grande cité. Les journaux donnaient comme certaine l'existence, à Paris, de 42 roulettes, de 50 trente-et-un, de 28 biribis et de 800 maisons ouvertes à la bouillotte. Ils citaient, ensuite, le quartier des Lombards où les domestiques, devenus la proie des filous agioteurs, vendaient les pièces d'argent, reçues pour le ménage, et recevaient, en échange, de la monnaie de billon, pour leurs achats; monnaie, à la fin, si abondante, que les petits commerçants, surchargés de gros sous, finirent par se plaindre à la police, qui fit disparaître ce trafic malhonnête.

Après la paix d'Amiens, les dîners et les bals furent innombrables, et le luxe s'accrut par la livrée donnée aux domestiques. Les nobles firent reprendre à leurs valets leur ancienne tenue. Les financiers en donnèrent une aux leurs. L'exemple était venu de Mme de Montesson à la grande fête où elle avait convié tout le beau Paris, lors du mariage d'Hortense de Beauharnais avec le jeune frère de Bonaparte, — Louis. Puis, ce fut chez Mme Récamier où les salons étaient splendidement ornés. Chez l'une et chez l'autre, on vit, pour la première fois, une foule de valets en culotte courte, et en habit largement galonné, remplir les antichambres, et prêts à servir les invités. La jeunesse de vingt ans, la plus nombreuse alors, dans les fêtes, puisque la guillotine et l'exil avaient emporté la génération précédente, — cette jeunesse, ignorante des agréments du monde d'autrefois, et pour qui, jusque-là, tous les salons avaient été fermés, se trouva tout à coup éblouie par cette cohue de domestiques, paraissant d'autant plus dignes qu'ils se sentaient rehaussés d'un uniforme. Les salons, avec ce nouveau lustre, retrouvèrent tout leur charme et leur attrait perdus. Et, comme toujours, il y eut bientôt émulation pour le nombre des valets. Ce fut à qui en montrerait le plus; si bien que le gouvernement crut pouvoir frapper, de fortes taxes, ceux qui en exagéraient la quantité. Au troisième valet, l'impôt était de cent francs par tête.

Mme Vigée-Lebrun, une royaliste rentrée d'émigration, ne manque pas, en ses Mémoires (1), de faire un triste retour sur la différence de ces fêtes mondaines avec celles d'autrefois. Au temps de la monarchie, dit-elle, toutes les têtes étaient poudrées, et les habits étaient de soie ou de velours, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, tandis que les têtes plates, aux cheveux courts, les habits noirs du nouveau régime, donnaient un aspect morose aux bals et aux soirées de théâtre. Il y avait, pourtant, quelques jolies femmes de l'ancienne noblesse, ses amies, qui se montraient aux salons de cette époque : la marquise de Grollier, Mme de Verdun, la comtesse d'Andlau et ses deux filles, Mme de Rosambo

(1) Menneval, t. III, p. 26.
« Un duel eut lieu entre le général Régnier et le général Destang qui fut tué. »

(2) *L'Observateur français*, juillet 1803.
« Les calembours sifflaient, volaient de bouche en bouche. C'était un feu roulant; c'était un transport universel. Le caractère et l'état n'y faisaient rien. On a vu des législateurs mettre les lois en calembours; des juges prononcer des arrêts de mort en calembours; des médecins ordonner l'émétique en calembours : des femmes galantes écrire leurs billets doux en calembours, et enfin, qui le croirait? on a vu jusqu'à des gourmands laisser échapper une langue de carpe pour courir après un calembour. Il fut relégué bientôt dans le foyer du Vaudeville et de la Montansier. »

(1) Vigée-Lebrun, *Mémoires*, t. I, p. 115.

et Mme d'Orglande; la comtesse de Ségur, dont la gêne de famille était extrême; puis, la comtesse de Canisy, « très belle femme, dit-elle, faite comme un modèle ». Ce qui achevait, d'ailleurs, d'assombrir ces réunions, c'est que les femmes étaient toutes d'un côté du salon, et les hommes de l'autre. A moins que pour un bal, on ne voyait plus cette confusion aimable d'autrefois, où la petite voix des femmes et leurs sourires et leur grâce savaient aiguiser les prévenances et tenir en éveil la politesse des hommes.

On suivait également beaucoup les leçons et les expériences d'électricité. Le galvanisme était devenu l'objet de la curiosité générale. La foule s'intéressait passionnément aux phénomènes constatés, sur le corps des grenouilles préparé à cet effet. Et chacun de se bien tenir, devant les pointes de la machine électrique : Louis Bonaparte, surtout, qui était rhumatisant, et qui cherchait, dans les fortes décharges de fluide, un soulagement à ses maux. On accourait, enfin, à l'exhibition d'un jeune Espagnol (1) dont l'insensibilité physique était extraordinaire. Aux villages, on croyait aux momeries des sorciers; à Paris, le merveilleux enthousiasmait les gens du monde, qui s'étaient affranchis de l'influence de Voltaire. Le grand philosophe était délaissé. Et comme l'esprit humain a besoin d'un idéal, d'une foi qui remplisse son rêve, il se donnait à ce qui soulevait, en soi, le plus d'émoi : chez les paysans, c'était aux sortilèges; chez les mondains, aux phénomènes révélés par la science nouvelle.

Pendant ce temps, Bonaparte se livrait au peintre Isabey, qui faisait son portrait en pied, au milieu des allées de la Malmaison; à David, qui le représentait à cheval franchissant les défilés des Alpes. Bernardin de Saint-Pierre, « l'homme avare et tyrannique, mal vu et peu recherché », disent les *Mémoires d'une inconnue* (Mme Cavaignac), ouvrait une souscription pour une nouvelle édition de *Paul et Virginie*. Legouvé remplaçait Delille au Collège de France, et les amateurs de peinture se désolaient de la dispersion de la galerie du duc d'Orléans, composée de trois cents tableaux, envoyés en Belgique, et aussitôt vendus à l'Angleterre. D'autres, poursuivant leur chimère froissée par tant d'événements, entamaient de longs soliloques dans les rues, se frappant le front du poing, s'efforçant de trouver des phrases pour exprimer, à haute voix, leur amertume, leurs chagrins, ou leurs regrets. Dans les villages on avait les maniaques; dans la grande ville, des fous.

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

(1) *Mercure de France*, germinal an XI.

« Il existe dans ce moment à Paris un individu né à Tolède, âgé de vingt-trois ans, affecté d'une insensibilité physique dont il n'y a, sans doute, aucun exemple. Ce jeune Espagnol a été soumis dans l'amphithéâtre de l'Ecole de médecine, en présence d'un très grand nombre de spectateurs, à des épreuves qui paraissent fabuleuses. Voici le témoignage du docteur Burard : 1° Il a plongé ses pieds et ses mains dans l'huile bouillante, chauffée à 85° de chaleur. Il a lavé son visage avec la même huile; 2° il a lentement et à différentes reprises promené ses pieds et ses mains sur un fer très large et très épais, rouge et même blanchi par le feu; 3° une spatule large et épaisse, rougie jusqu'au blanc, a été appliquée et promenée sur sa langue pendant quelques minutes; 4° il a successivement pris et fait circuler dans sa bouche de l'acide muriatique, nitrique et sulfurique; 5° une chandelle allumée a été pendant près d'un quart d'heure promenée sur ses jambes et sur ses pieds; 6° il a plongé ses mains et ses pieds dans de l'eau chargée d'une grande quantité de sel et chauffée jusqu'à 70°, sans donner aucun signe de douleur et sans traces de brûlure; il jouit d'une bonne santé. Sa peau est douce et souple comme celle d'une jeune personne. A Tolède, il se plaçait dans un four fermé et chauffé à 70°.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc (1).

Harvey ne tarda pas à s'apercevoir que le *We're-Here* avec sa voile du cape, flânant de mouillage en mouillage, et le *We're Here* maintenu Ouest un peu vers le Sud sous la toile du retour, étaient deux bateaux fort différents. La roue mordait et ruait même par peu de brise; il pouvait sentir le lourd poids mort dans la cale lancé en avant avec une force irrésistible au travers des lames, et le torrent de bulles qui courait le long du bord lui donnait le vertige.

Disko les tint occupés à taquiner les voiles; et lorsqu'elles furent tendues comme celles d'un yacht de course, Dan dut attendre sur le grand hunier, qu'il fallait ramener à la main à chaque bordée. Dans les moments de répit, ils pompaient, car le poisson entassé laissait dégoutter une saumure qui ne fait pas précisément de bien au chargement. Mais, à partir du moment où l'on ne se livra plus à la pêche, Harvey eut tout le temps de regarder la mer à un autre point de vue. La goélette, accouvée sur sa ligne de flottaison, se trouvait dans les termes les plus intimes avec son entourage. On voyait peu de l'horizon, sauf quand elle couronnait une vague; et le plus souvent, c'est en jouant des coudes, en se démenant et par des cajoleries, qu'elle se taillait droit sa route à travers les gouffres gris, gris bleu, ou noirs, galonnés partout en travers de raies d'écume disloquée; ou bien en se frottant avec des airs de caresse au flanc de quelque plus grosse montagne d'eau. On eût cru qu'elle disait:

(1) Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin, 6, 13, 20, 27 juillet et 3 août 1901.

— Vous ne voudriez pas, sûrement, me faire de mal ? Je ne suis que le petit *We're Here.*

Puis elle s'éloignait d'une glissade, se riant doucement à elle-même jusqu'à ce qu'elle se trouvât en présence de quelque nouvel obstacle.

Les gens les plus bouchés ne peuvent être témoins de pareilles choses, heure sur heure, au cours de longues journées, sans y prêter attention ; et Harvey, qui était moins que bouché, commençait à comprendre et à aimer le chœur désolé des crêtes de vague qui tournent sur elles-mêmes avec un bruit d'incessant déchirement ; la course des vents qui font route à travers les libres espaces et rassemblent en troupeaux les grands reflets bleu pourpre des nuages ; la splendide ascension du rouge lever de soleil ; le reploiement et l'empaquetage des brumes du matin, quand il semble que des murailles se retirent les unes après les autres sur d'immenses planchers blancs ; l'éblouissement et le flamboiement des midis aromés de sel ; le baiser de la pluie tombant sur des milliers de milles carrés, mornes et plats ; l'embrunissement frileux des choses à la fin du jour ; et les millions de rides de la mer sous le clair de lune, quand le bout-dehors de foc fourgonnait avec solennité dans les étoiles, et que Harvey descendait pour demander au cuisinier un gâteau sec.

Mais le plus amusant, c'était quand les deux gamins étaient mis ensemble à la barre, Tom Platt restant à portée de voix, et que la goélette, abaissant sa lisse opposée au côté du vent au niveau de tout ce fracas d'azur, conservait un petit arc-en-ciel de sa façon, intact au-dessus de son cabestan. Puis les mâchoires de bôme geignaient contre le mât, et les écoutes grinçaient, et les voiles s'emplissaient de rumeur ; et quand elle glissait dans un creux, elle trébuchait comme une femme qui se prend les pieds dans sa robe de soie, pour ressortir de là son foc trempé jusqu'à moitié, et soupirant après les hauts phares jumeaux de Thatcher's Island, qu'elle cherchait du regard.

Ils laissèrent le gris froid des mers du Banc, virent les bateaux chargés de bois en route pour Québec par les détroits de Saint-Laurent, avec les bricks de Jersey, qui arrivent chargés de sel d'Espagne et de Sicile ; passé le banc d'Artimon ils trouvèrent un brave petit vent de Nord-Ouest qui les mena en vue du phare Est de Sable Island — point devant lequel Disko ne traîna pas — et qui leur tint compagnie passé Western et Le Have, jusqu'au bord septentrional des Georges. De là ils atteignirent les eaux plus profondes, et la laissèrent filer gaillardement.

— Hattie tire sur la ficelle, dit confidentiellement Dan à Harvey. Hattie et maman. Dimanche prochain tu paieras un mousse pour jeter de l'eau sur les fenêtres afin de pouvoir dormir. J'imagine que tu vas rester avec nous jusqu'à ce que ton monde arrive. Sais-tu ce qui est encore au-dessus du plaisir de rentrer au port ?

— Un bain chaud ? dit Harvey.

Il avait les sourcils tout blancs d'embruns desséchés.

— Ça, c'est bon aussi, mais une chemise de nuit, c'est encore meilleur. J'ai rêvé de chemises de nuit tout le temps, depuis que nous avons hissé la grand'-voile. C'est qu'alors on peut faire jouer ses doigts de pied. Maman en aura une neuve pour moi, lavée à l'eau douce. C'est la maison, Harve. C'est la maison ! Cela se sent dans l'air. Nous courons au bord d'une brise chaude en ce moment, et je sens d'ici les baies de laurier. Je me demande si nous n'allons pas arriver pour souper. Barre bâbord un tout petit peu.

Les voiles hésitantes claquèrent et se gonflèrent dans l'air tiède, tandis que l'abîme se calmait, bleu et huileux, autour d'eux. Mais quand ils sifflaient pour n'avoir que du vent, la pluie vint aussi, en verges drues, bouillonnante et tambourinante, et derrière elle, le tonnerre et les éclairs de la mi-août. Ils restèrent étendus sur le pont, pieds et bras nus, à s'entre-raconter ce qu'ils commanderaient à leur premier repas à terre ; car voici qu'on la voyait maintenant en plein, la terre. Un bateau de Gloucester, qui faisait la pêche à l'espadon, s'approcha d'eux, le petit poste d'observation sur le beaupré occupé par un homme, les cheveux tout collés aux tempes, qui brandissait un harpon.

— Et tout va bien ? chanta-t-il gaiement, comme s'il faisait le quart sur quelque grand paquebot. Wouverman vous attend, Disko. Quelles nouvelles de la flottille ?

Disko les lui cria et passa, tandis que le gros orage d'été pesait là-haut sur les têtes, et que les éclairs vacillaient le long des falaises de quatre coins différents à la fois. A leur lueur apparurent le cirque des montagnes basses qui entourent le port de Gloucester, Ten Pound Island, les hangars à poisson, en même temps que la ligne crénelée des toits des maisons, et jusqu'au moindre espar et à la moindre bouée sur l'eau, en photographies aveuglantes qui revenaient et s'évanouissaient une douzaine de fois à la minute tandis que le *We're Here* entrait avec précaution à la demi-marée et que la bouée sirène se lamentait et pleurait derrière lui. Puis l'orage s'éloigna en dagues de flammes bleuâtres, longues, espacées, mauvaises, suivies d'un dernier grondement pareil à celui d'une batterie d'obusiers. Et l'air ébranlé tressaillit sous les étoiles en revenant au silence.

— Le pavillon, le pavillon, fit soudain Disko, en brandissant le doigt en l'air.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Long Jack.

— Pour Otto! En berne. On peut nous voir du rivage maintenant.

— J'avais tout à fait oublié. Il n'a pas de parents à Gloucester, hein?

— La fille qu'il devait épouser cet automne.

— Que Marie la prenne en pitié! dit Long Jack.

Et il amena le petit pavillon à mi-mât en mémoire d'Otto, balayé du bord par un coup de vent à hauteur du Have trois mois auparavant.

Disko essuya ses yeux et conduisit le *We're Here* au débarcadère de Wouverman, en donnant ses ordres à voix basse, tandis que la goélette faisait en se balançant le tour des remorqueurs amarrés, et que les gardes de nuit la hélaient de l'extrémité des jetées noires comme l'encre. Dominant l'obscurité et le mystère de leur marche, le continent, Harvey le sentait, l'entourait une fois de plus, avec ses milliers et milliers de gens endormis, la senteur de la terre après la pluie, et le bruit familier d'une locomobile de garage encore battante, qui toussotait toute seule dans une cour de décharge. Et toutes ces choses lui faisaient battre le cœur et lui serraient la gorge tandis qu'il se tenait debout auprès de l'écoute de misaine. Ils entendirent le veilleur de nuit ronfler sur un phare flottant, et pénétrèrent dans un cul-de-sac de ténèbres qu'une lanterne, de chaque côté, éclairait faiblement; quelqu'un s'éveilla en bougonnant, leur lança une corde, et ils s'amarrèrent à un quai silencieux, que flanquaient de grands hangars toiturés de tôle et pleins de vide chaud. Puis ils restèrent là sans plus de bruit.

Alors Harvey s'assit auprès de la roue, et sanglota, sanglota, comme si son cœur allait se briser. Et une grande femme, qui attendait assise sur une bascule, sauta dans la goélette et embrassa Dan sur la joue; car c'était sa mère, et elle avait vu le *We're Here* à la lueur des éclairs. Elle ne fit attention à Harvey que lorsqu'elle fut un peu remise, et que Disko lui eut raconté son histoire. Alors on se rendit tous ensemble chez Disko, comme le petit jour commençait à paraître; et jusqu'à ce que le bureau du télégraphe fût ouvert et qu'il pût télégraphier aux siens, Harvey Cheyne se sentit peut-être le garçon le plus abandonné qui fût en Amérique. Mais, chose curieuse, ni Disko, ni Dan ne semblèrent trouver mauvais qu'il pleurât.

Wouverman ne voulut pas accepter les prix de Disko, tant que celui-ci, sûr que le *We're Here* était au moins d'une semaine en avance sur n'importe quel autre bateau, ne lui eut pas donné quelques jours pour les digérer; aussi tout le monde s'en alla-t-il flâner par les rues, et vit-on Long Jack arrêter le tramway de Rocky Neck, par principe, disait-il, jusqu'à ce que le conducteur acceptât de le voiturer pour rien. Pendant ce temps-là, Dan errait, son nez taché de son en l'air, plein à craquer de mystère, et traitant sa famille du haut de sa grandeur.

— Dan, il faudra que je te corrige si tu continues, dit Troop d'un air pensif. Depuis que nous sommes à terre cette fois-ci, te voilà devenu beaucoup trop impertinent.

— Je le corrigerais dès maintenant s'il m'appartenait, dit aigrement l'oncle Salters.

Lui et Pen prenaient pension chez les Troops.

— Oh, oh! dit Dan en se traînant avec l'accordéon tout autour de la petite cour de derrière, prêt à sauter de l'autre côté du mur si l'ennemi approchait. Papa, vous êtes libre de juger comme il vous plaît, mais rappelez-vous que je vous ai averti. C'est votre propre chair et votre propre sang qui vous ont averti! Ce ne sera pas ma faute à moi si vous vous êtes trompé, mais je serai sur le pont pour voir la tête que vous ferez. Et quant à vous, l'oncle Salters, le maître d'hôtel de Pharaon ne vous allait pas à la cheville! Attendez et vous verrez. Vous serez mis plus sens dessus dessous que votre sacré trèfle sous la charrue, mais moi, — Dan Troop, — je verdirai comme un jeune laurier parce que je ne m'en suis pas tenu à ma seule opinion.

Disko fumait dans toute la dignité d'un capitaine à terre et dans une superbe paire de pantoufles en tapisserie.

— Tu deviens aussi détraqué que le pauvre Harve. Vous ne faites que ricaner, chuchoter et vous donner des coups de pied sous la table, au point qu'il n'y a plus de tranquillité dans la maison, dit-il.

— Il va y en avoir encore joliment moins bientôt, pour certaines gens, répliqua Dan. Attendez voir.

Lui et Harvey se rendirent par le tramway dans Gloucester Est, d'où ils gagnèrent à pied le phare par les massifs de lauriers, et ils s'étendirent sur les gros galets rouges où ils rirent à en avoir mal au ventre. Harvey avait montré à Dan un télégramme, et ils jurèrent de garder le silence jusqu'à ce que la bombe éclatât.

— La famille de Harvey? dit Dan sans sourciller, après souper. Eh bien! j'imagine que ce n'est pas grand'chose, sans quoi nous aurions entendu parler d'elle à l'heure qu'il est. Son père tient une espèce de commerce là-bas dans l'Ouest. Il se peut qu'il vous donne la jolie somme de cinq dollars, papa.

— Qu'est-ce que je t'ai dit? repartit Salters. Dan, prends garde de t'étrangler.

IX

Quels que puissent être ses chagrins privés, un multimillionnaire, comme tout autre homme de tra-

vail, doit rester à la hauteur de son affaire. Harvey Cheyne père s'était, vers la fin de juin, rendu dans l'Est au-devant d'une femme complètement brisée, à moitié folle, qui nuit et jour rêvait à son fils en train de se noyer dans les eaux grises de l'Océan. Il l'avait entourée de médecins, d'infirmières expertes, de masseuses, voire même de ces amis fidèles qui guérissent par la persuasion, mais tout avait échoué. Mrs Cheyne demeurait dans le même état, et ne cessait de gémir, ou bien des heures durant parlait de son garçon à qui voulait l'entendre. De l'espoir, elle n'en avait aucun. Qui eût pu lui en offrir? Tout ce qu'il lui fallait, c'était l'assurance que ceux qui se noient ne souffrent pas ; et son mari était obligé de se tenir sur ses gardes dans la crainte qu'elle n'en fît l'expérience. De son chagrin, à lui, il parlait peu, — et il ne se fit guère une idée de sa profondeur que le jour où il se surprit à demander au calendrier sur son pupitre :

— A quoi bon continuer?

Il avait toujours eu, fort plaisante pour lui, comme idée de derrière la tête qu'un jour, lorsqu'il aurait tout mis en ordre et que l'enfant aurait quitté le collège, il prendrait son fils sur son cœur et le conduirait dans ses possessions. Alors, suivant son raisonnement, le raisonnement des pères occupés, ce garçon-là deviendrait sur-le-champ pour lui un compagnon, un associé, un allié, et il s'ensuivrait de splendides années employées à mener ensemble de grands travaux à bonne fin. Voici maintenant que l'enfant était mort perdu en mer, comme s'il se fût agi d'un de ces simples matelots suédois que Cheyne employait sur ses grands navires chargés de thé ; l'épouse était mourante, ou pire ; lui-même se voyait à la merci de régiments de femmes, de docteurs, de servantes et de dames de compagnie ; excédé à n'en pouvoir mais par le déplacement et le changement inquiets de ses pauvres caprices, à elle ; sans plus d'espoir ni plus de courage pour tenir tête à ses ennemis.

Il avait conduit sa femme à son nouveau palais de San Diego, tout frais construit, où elle et ses gens occupaient une aile opulente, et Cheyne, dans une pièce en vérandah, entre un secrétaire et une copiste à la machine, laquelle était aussi télégraphiste, jour sur jour peinait à en être harassé. Il y avait entre quatre chemins de fer de l'Ouest une guerre de tarifs dans laquelle on le supposait intéressé ; une grève ruineuse avait pris de l'extension dans ses chantiers de bois de l'Orégon, et la législature des États de Californie, qui ne témoigne guère d'amour pour ceux qui la créèrent, préparait contre lui une guerre ouverte.

En temps ordinaire il eût accepté la bataille avant même qu'on ne la lui offrît, et eût mené campagne joyeuse et sans scrupules. Mais maintenant, il restait assis les membres flasques, son chapeau noir de feutre mou avancé sur le nez, son grand corps ratatiné dans ses vêtements lâches, les yeux sur ses souliers ou sur les jonques chinoises dans la baie, et répondant un « oui » absent aux questions du secrétaire qui ouvrait le courrier du samedi.

Cheyne était en train de se demander ce qu'il en coûterait de lâcher tout et de se retirer. Il était assuré pour des sommes énormes, il pouvait acheter pour lui-même de royales annuités, et entre une de ses terres du Colorado et une petite société (qui ferait du bien à la femme), c'est-à-dire Washington et les Carolines du Sud, un homme pourrait oublier des plans réduits à néant. D'un autre côté...

Le tic tac de la copiste s'arrêta net ; la jeune fille regardait le secrétaire qui avait pâli.

Il passa à Cheyne un télégramme qu'on faisait suivre de San Francisco :

Repêché par goélette de pêche We're Here *étant tombé bateau bien amusé sur Banc de pêche tous bien portants attends Gloucester Massachussets aux bons soins Disko Troop argent ou mandat télégraphique télégraphiez quoi faire et comment va maman Harvey N. Cheyne.*

Le père laissa choir le papier, pencha la tête sur le cylindre du bureau fermé, et soupira fortement. Le secrétaire courut chercher le docteur de Mrs Cheyne, lequel trouva Cheyne en train de se promener de long en large.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce possible ? Est-ce que cela signifie quelque chose ? Je ne peux pas arriver à comprendre, pleura-t-il.

— Je comprends bien, moi, dit le docteur. Je perds sept mille dollars par an, c'est tout.

Il pensa à la situation difficile de New-York qu'il avait lâchée sur la demande impérieuse de Cheyne, et rendit le télégramme avec un soupir.

— Cela signifie que vous le lui diriez ? Il se peut que ce soit une imposture ?

— Pour quel motif ? répondit le docteur avec calme. La découverte est trop certaine. C'est très sûrement l'enfant.

Entra une femme de chambre parisienne, impétueusement, comme quelqu'un d'indispensable que retiennent seulement de gros gages.

— Mrs Cheyne demande que vous veniez tout de suite. Elle croit que vous êtes malade.

Le maître de trente millions de dollars courba la tête avec humilité pour suivre Suzanne ; et une voix grêle, aiguë, sur le palier supérieur du grand escalier en bois blanc, cria :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Nulles portes ne purent arrêter le cri qui se répercuta à travers la maison un moment plus tard, quand son mari laissa échapper la nouvelle.

— Et voilà qui va bien, dit avec sérénité le docteur à la copiste. Le seul aphorisme médical qui, dans les romans, ait quelque apparence de vérité, c'est que la joie ne tue pas, Miss Kinzey.

— Je le sais ; mais nous avons d'abord des tas de choses à faire.

Miss Kinzey était de Milwaukee, quelque peu positive en paroles, et comme elle avait du penchant pour le secrétaire, elle devina qu'il y avait du travail en main. Il était en train de regarder avec attention la vaste carte d'Amérique déroulée sur le mur.

— Milsom, nous traversons tout droit. Le car particulier... droit pour... Boston. Fixez les embranchements! cria Cheyne du haut de l'escalier.

— C'est ce que je pensais.

Le secrétaire se tourna vers la copiste, et leurs yeux se rencontrèrent (ce furent les prémisses d'une histoire — rien à faire avec celle-ci). Elle jeta un regard interrogateur, car elle doutait de ses ressources. Il lui fit signe de se diriger vers le Morse, comme un général conduit ses brigades à l'action. Puis, à l'instar d'un musicien, il se passa la main dans les cheveux, regarda le plafond, et se mit au travail, tandis que les doigts blancs de miss Kinzey appelaient le continent d'Amérique.

— *K. H. Wade, Los Angeles* — La *Constance* est à Los Angeles, n'est-ce pas, Miss Kinzey?

— Oui.

Miss Kinzey fit signe de la tête entre les tic tac pendant que le secrétaire regardait à sa montre.

— Vous y êtes? *Envoyez* Constance, *car particulier, ici, et arrangez pour partir d'ici dimanche en temps pour vous rattacher à New-York Limited* (1) *à Seizième rue, Chicago, mardi prochain.*

Click-click-click !

— Il n'y a pas moyen de faire mieux que cela?

— Pas sur ces pentes. Cela leur donne soixante heures d'ici à Chicago. Ils ne gagneraient rien à faire chauffer spécialement une locomotive à l'Est de cette dernière ville. Vous y êtes? *De plus arrangez avec Lake Shore and Michigan Southern* (2) *pour prendre* Constance *sur New-York Central and Hudson River Buffalo* (3) *à Albany, et B. and A.* (4), *et de même Albany à Boston, Indispensable que je sois Boston mercredi matin. Assurez-vous que rien ne m'en empêche. Ai télégraphié aussi Canniff, Toucey et Barnes.* — Signez Cheyne.

Miss Kinzey fit oui de la tête, et le secrétaire continua.

— Et maintenant. Canniff, Toucey et Barnes, cela va sans dire. Vous y êtes? *Canniff, Chicago. Veuillez conduire mon car particulier* Constance *de Santa Fe Seizième rue mardi prochain après midi sur N. Y. limited à Buffalo et remettez N. Y. C.* (1) *pour Albany.* — Jamais été à New-York, Miss Kinzey? Nous irons un de ces jours. — Vous y êtes? *Menez le car de Buffalo à Albany sur Limited mardi après-midi.* Cela, c'est pour Toucey.

— Sans être jamais allée à New-York, je sais *cela!* dit-elle avec un hochement de tête.

— Pardon. Maintenant, Boston et Albany, Barnes, mêmes instructions d'Albany à Boston. Partons trois heures après-midi (inutile de télégraphier cela) ; arrivons neuf heures cinq du soir mercredi. Ainsi Wade est à couvert pour tout, mais c'est chose qui se paie de remuer les directeurs.

— C'est merveilleux, dit miss Kinzey, avec un regard d'admiration.

C'était le genre d'homme qu'elle comprenait et appréciait.

— Ce n'est pas mal, dit Milsom modestement. Oui, tout autre que moi aurait perdu trente heures et dépensé une semaine à arranger le trajet, au lieu de passer Cheyne au Santa Fe droit pour Chicago.

— Mais, dites, à propos de cette New-York Limited. Chauncey Depew lui-même n'a pas pu y accrocher son car, suggéra miss Kinzey qui rentrait en possession d'elle-même.

— Oui, mais il ne s'agit pas ici de Chauncey. Il s'agit de Cheyne... qui peut lancer la foudre. Cela va.

— Parbleu. Je crois que nous ferions bien de télégraphier au gosse. Vous avez oublié *cela* en tout cas.

— Je vais demander.

Quand il revint avec le message du père, priant Harvey de venir à leur rencontre à Boston à telle heure, il trouva miss Kinzey en train de rire sur les clefs. Milsom se mit alors à rire aussi, car à tic tac furieux Los Angeles disait : *Nous demandons à savoir pourquoi... pourquoi... pourquoi? Malaise général s'est manifesté et se répand.*

Dix minutes plus tard, Chicago appela miss Kinzey en ces termes : *Si crime du siècle est mûrir prière avertir amis en temps. Nous nous mettons tous ici à l'abri.*

Mais le plus joli de tout fut un message de Topeka (et en quoi cela regardait-il Topeka, Milsom lui-même n'eût pu le dire) : *Ne tirez pas, colonel. Nous allons nous rendre* (2).

Cheyne eut un sourire farouche devant la con-

(1) *New-York limited.* Compagnie de chemins de fer.
(2) *Lake Shore and Michigan Southern.* Compagnie de chemins de fer.
(3) *New-York Central and Hudson River.* Compagnie de chemins de fer.
(4) *Buffalo et Albany.* Compagnie de chemins de fer.

(1) *New-York Central.* Compagnie de chemins de fer.
(2) Allusion à un conte américain.

sternation de ses ennemis quand les télégrammes furent sous ses yeux.

— Ils croient que nous sommes sur le sentier de la guerre. Dites-leur, Milsom, que nous ne nous sentons pas en train de combattre en ce moment. Dites-leur ce que nous allons faire. Je crois que vous feriez bien de venir, vous et miss Kinzey, quoiqu'il soit peu probable que je m'occupe d'affaires en route. Dites-leur la vérité... pour une fois.

C'est ainsi que la vérité fut dite. Miss Kinzey fit cliqueter le renseignement pendant que le secrétaire ajoutait cette citation mémorable : « Ayons la paix. » Et dans des salles de direction à deux milles de là, les représentants de soixante-trois millions de dollars en intérêts de chemins de fer diversement gérés se mirent à respirer plus librement. Cheyne volait à la rencontre du fils unique, à lui si miraculeusement rendu. L'ours sentait son ourson, non pas les taureaux (1). De rudes hommes, qui avaient déjà tiré le couteau pour défendre leur existence financière, mirent bas les armes et lui souhaitèrent bonne chance, tandis qu'une demi-douzaine de voies de fer-blanc frappées de panique se rengorgeaient et parlaient des choses étonnantes qu'elles eussent accomplies si Cheyne n'avait pas fait la paix.

Ce fut une fin de semaine affairée pour les télégraphes ; car, maintenant que tout sujet d'anxiété semblait écarté, hommes et cités se hâtèrent d'accorder ce qu'on demandait. Los Angeles fit appel à San Diego et à Barstow pour que les mécaniciens de la Southern California reçussent avis et se tinssent prêts dans leurs cabanes isolées ; Barstow passa le mot à l'Atlantic and Pacific ; et Albuquerque le fit voler tout le long de l'administration de l'Atchison, Topeka and Santa Fe, et jusque dans Chicago. Il s'agissait d'« accélérer » sur ces deux mille trois cent cinquante milles une locomotive, un « combination car » (2) avec équipe, et le grand car particulier *Constance* tout doré. Le train prendrait la précédence sur cent soixante-dix autres, soit pour les rencontrer, soit pour les dépasser ; il fallait avertir les expéditeurs et les équipes de chacun desdits trains.

On aurait besoin de seize locomotives, seize mécaniciens et seize chauffeurs, — toutes et tous triés sur le volet. Il serait accordé deux minutes et demie pour changer de machines, trois pour faire de l'eau et deux pour faire du charbon. « Prévenez les hommes, et disposez réservoirs et chutes en conséquence ; car Harvey Cheyne est pressé, pressé, pressé », chantaient les fils télégraphiques. « On compte sur quarante milles à l'heure, et les surveillants de division accompagneront ce train spécial sur le parcours de leur division respective. De San Diego à la Seizième rue, à Chicago, qu'on étende le tapis magique. Vite ! oh, vite !

— Cela va chauffer, dit Cheyne, comme ils roulaient hors de San Diego, le dimanche dès l'aube. Nous allons nous dépêcher, la maman, aussi vite qu'il nous sera possible ; mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire que vous mettiez déjà votre chapeau et vos gants. Vous feriez mieux de vous étendre et de prendre votre médecine. Je ferais bien avec vous une partie de dominos, mais c'est dimanche.

— Je serai gentille. Oh ! je veux être gentille. Seulement, enlever mon chapeau, cela me fait comme si nous ne devions jamais arriver là-bas.

— Essayez de dormir un peu, la maman, et nous serons à Chicago avant que vous vous en aperceviez.

— Mais, père, c'est à Boston. Dites-leur de se presser.

Les coursiers à six pieds se martelaient leur route vers San Bernardino et les terres incultes du Mohave, mais la rampe n'était pas faite pour accélérer la vitesse. Cela viendrait plus tard. La chaleur du désert succéda à la chaleur des montagnes comme ils tournaient est vers les Aiguilles et la Rivière Colorado. Le car crépitait dans la sécheresse extrême et le jour éblouissant, pendant qu'on posait de la glace pilée sur le cou de Mrs Cheyne, et franchissait laborieusement les longues, longues pentes, passé Ash Fork, vers Flagstaff, où sous des cieux arides et lointains s'étendent les forêts et les carrières. L'aiguille du marqueur vacillait et se démenait de droite et de gauche ; les escarbilles cliquetaient sur le toit, et un tourbillon de poussière semblait comme pompé derrière les roues tournoyantes. L'équipe du « combination car » était assise sur les bancs, haletante et en bras de chemise, et Cheyne s'aperçut bientôt qu'il était au milieu d'elle en train de lui crier, par-dessus le rugissement du car, de vieilles, vieilles histoires de chemin de fer que connaît tout homme du métier. Il parlait de son fils et racontait comme quoi la mer avait rendu son mort, et ces hommes branlaient la tête, crachaient et partageaient sa joie ; ils s'informaient d' « *elle*, là-bas derrière », et si elle pourrait supporter que le mécanicien « laisse l'autre, la *Constance*, marcher un peu », et Cheyne pensa que oui. En conséquence, le grand cheval de feu fut « lâché » entre Flagstaff et Winslow au point qu'un surveillant de division crut devoir protester.

Mais, dans le boudoir où la femme de chambre, pâle de frayeur, se cramponnait à la poignée d'argent de la porte, Mrs Cheyne se contentait d'émettre

(1) Il y a là un double jeu de mots. Le monde financier [illegible] désigne sous le nom de « Bears » (en français « ours ») les baissiers, et sous le nom de « Bulls » (en français « taureaux ») les haussiers.

(2) [illegible] destiné au personnel et à l'équipe.

quelques gémissements et demandait à son mari de les prier d'aller « vite ». Et c'est ainsi qu'ils laissèrent derrière eux les sables desséchés et les rochers brûlés d'Arizona, et continuèrent à griller jusqu'à ce que le fracas des chaînes d'attelage et des freins pneumatiques leur disent qu'ils étaient à Coolidge, près de la ligne de partage du continent.

Trois hommes hardis et expérimentés, — rassis, pleins d'assurance et le corps sec au début; pâles, tremblants et trempés à la fin de leur tour de force avec ces roues diaboliques, — enlevèrent la *Constance* jusqu'au haut du grand remblai, d'Albuquerque à Glorietta et par delà Springer, plus haut, plus haut encore jusqu'au tunnel de Raton sur la ligne de l'État. D'où ils redescendirent, en se balançant, dans la Junta, pour avoir un aperçu de l'Arkansas et se frayer un chemin jusqu'au bas de la longue pente, jusqu'à Dodge City, où Cheyne reprit une fois de plus courage en mettant sa montre en avance d'une heure.

On parlait fort peu dans le car. Le secrétaire et la copiste étaient assis côte à côte sur les coussins de cuir de Cordoue, auprès de la glace du poste d'observation tout à la queue du train, à regarder fuir comme une houle les poteaux télégraphiques qui s'amoncelaient derrière eux, et, croit-on, à prendre des notes sur le paysage. Cheyne allait et venait nerveusement entre son luxe extravagant et le dénuement complet du « combination car », un cigare non allumé aux dents, au point que les équipes, prises de compassion et oubliant qu'il était leur ennemi né, finirent par faire de leur mieux pour le distraire.

Le soir venu, les faisceaux de lampes électriques éclairèrent ce palais de douleur tout regorgeant de luxe, et ils avancèrent somptueusement, lancés à travers le vide de la plus abjecte désolation. Tantôt ils entendaient le gloulou d'un réservoir, et la voix gutturale d'un Chinois, le cliquetis des marteaux qui éprouvaient les roues en acier Krupp, et le juron qui chassait un chemineau de la plate-forme d'arrière; tantôt le fracas solide du charbon lancé dans le tender; et tantôt un choc en retour de bruits lorsqu'ils dépassaient au vol quelque train attendant leur passage. Leurs regards tantôt plongeaient dans de grands abîmes, un simple pont de tréteaux frémissant sous leur passage, tantôt s'accrochaient aux rochers qui barraient la moitié des étoiles. Tantôt scènes et ravins, changeant d'aspect, allaient se rouler en montagnes déchiquetées au bord de l'horizon, et tantôt faisaient place à des collines qui s'abaissaient de plus en plus jusqu'à devenir, à la fin, de véritables plaines.

A Dodge City, une main inconnue jeta à l'intérieur du car un exemplaire d'un journal du Kansas contenant une sorte d'interview de Harvey. Celui-ci était évidemment tombé d'accord avec un reporter entreprenant, et l'interview avait été télégraphiée de Boston. La prose flamboyante déclarait qu'il n'était pas douteux que ce fût leur enfant, et cela calma Mrs Cheyne pour un bout de temps. Son unique mot « vite » fut transmis par les équipes aux mécaniciens à Nickerson, Topeka et Marceline, où les rampes sont faciles, et ils brûlèrent le continent. Villes et villages maintenant se multipliaient, et on pouvait ici sentir qu'on avançait dans des pays peuplés.

— Je ne peux pas voir le cadran, mes yeux me font si mal. Qu'est-ce que nous faisons?

— Le plus que nous pouvons, la maman. Il n'y aurait aucun bon sens à arriver avant le Limited. Nous n'aurions qu'à attendre.

— Cela m'est égal. J'ai besoin de sentir que nous marchons. Asseyez-vous et dites-moi les milles.

Cheyne s'assit et déchiffra le cadran pour elle (il s'agissait d'un nombre de milles qui sert encore aujourd'hui de record), mais le car de soixante-dix pieds ne varia jamais dans son long glissement de steamer en avançant à travers la chaleur avec le bourdonnement d'une abeille géante. Cependant la vitesse n'était pas encore suffisante pour Mrs Cheyne, et cette chaleur, la chaleur impitoyable d'août, lui donnait le vertige; les aiguilles de l'horloge ne semblaient pas bouger, et quand? oh! quand seraient-ils à Chicago?

Il n'est pas vrai que, lorsqu'ils changèrent de machine à Fort Madison, Cheyne remit à la « Fraternelle Réunie des Mécaniciens de Locomotives » une dotation qui eût suffi à les mettre en état de le combattre pour toujours, lui et ses pairs, sur un terrain égal. Il paya aux mécaniciens et aux chauffeurs les services qu'ils lui avaient rendus selon ce qu'ils méritaient d'après lui, et son banquier seul sait ce qu'il donna aux équipes qui lui avaient témoigné de la sympathie. On rapporte que la dernière équipe prit l'entière responsabilité de faire marcher les opérations à la baguette à la seizième rue, parce qu'« elle » finissait par tomber dans une sorte d'assoupissement et que le ciel devait venir en aide à quiconque la secouerait.

Or, le spécialiste de haute paye qui conduit le Lake Shore and Michigan Southern Ld de Chicago à Elkhart, a quelque chose d'un autocrate, et il n'autorise personne à lui dire comment on recule sur un car. Il ne s'en prit pas moins avec la *Constance* comme si ç'avait été un chargement de dynamite, et lorsque l'équipe lui fit des reproches, elle les fit à voix basse et en pantomime.

— Bast! dirent les hommes d'Atchison, Topeka et Santa Fé, en discutant plus tard sur les choses de la

vie; ce n'était pas un record que nous courions. La femme de Harvey Cheyne était malade derrière nous, et nous ne voulions pas lui causer de l'ennui. Quand j'y pense, nous sommes allés tout de même de San Diego à Chicago en cinquante-sept heures cinquante-quatre minutes. Vous pouvez aller dire cela à ces sacrés trains de petite ligne de l'Eastern. Quand nous voudrons faire un record, nous vous en aviserons.

Pour l'homme de l'Ouest (quoiqu'il en puisse déplaire à l'une ou l'autre cité) Chicago et Boston sont côte à côte, et quelques chemins de fer encouragent cette illusion. Le Limited amena en tourbillon la *Constance* dans Buffalo, et dans les bras de la New York Central and Hudson River (ici d'illustres magnats à favoris blancs et avec des amulettes d'or à leurs chaînes de montre vinrent le long du car causer un peu affaires avec Cheyne) qui la fit glisser avec grâce dans Albany, où la Boston and Albany compléta la course d'un océan à l'autre, — temps total : quatre-vingt-sept heures trente-cinq minutes, ou trois jours, quinze heures et demie.

Harvey les attendait.

Rudyard Kipling.

Traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine Walker avec autorisation de l'auteur.

(*A suivre.*)

LA VIE ET LES MŒURS

Dandysme.

Je n'ai pas besoin de rappeler longuement qu'il y a eu l'année dernière en France une Exposition universelle des produits du commerce et de l'industrie. C'est un fait que sans doute on n'a pas encore complètement oublié. Mais on ne se souvient peut-être pas suffisamment que M. Peck était à cette exposition le commissaire général des États-Unis. Or, M. Peck avait un fils qui s'appelle Ferdinand W. Peck. M. Peck père, en venant à Paris l'an dernier, amena avec lui M. Peck fils, car il avait probablement entendu dire que les voyages et que les expositions forment la jeunesse. M. Peck fils, en effet, s'instruisit beaucoup à Paris. Il observa et il compara. Et bientôt il lui sembla que parmi les merveilles de cette exposition parisienne, la plus remarquable était M. Le Bargy qui, assurément, a dû naître en province. M. Ferdinand Peck nota soigneusement cette observation originale sur son carnet. En relisant ses notes l'autre jour, il s'aperçut subitement qu'il manquait quelque chose à Chicago. Ce quelque chose est très exactement le je ne sais quoi par quoi M. Le Bargy passe, aux yeux de plusieurs personnes pour un homme élégant, je dirai même pour l'homme élégant, pour un dandy, pour l'incarnation du dandysme. Et voilà pourquoi M. Peck fils, au nom de toute la belle jeunesse de Chicago, vient d'écrire à M. Le Bargy et de le prier de se rendre à Chicago pour y faire une série de lectures sur l'art de s'habiller. Par un hasard que je ne cherche point à pénétrer, l'univers a été informé tout de suite de cet important événement. Il n'a pas été permis aux journaux d'en ignorer le plus petit détail. N'insistons pas. Un tel fait prouve péremptoirement que les Expositions universelles sont très utiles, qu'elles coopèrent furieusement aux progrès de la civilisation, et, en particulier, il nous démontre que l'an passé, M. Peck père fut très bien inspiré d'amener avec lui M. Peck fils à Paris.

Oui, nous avons là de quoi nous réjouir et même de quoi nous enorgueillir. Les autres peuples admirent en nous des merveilles que nous distinguons à peine. Nous possédons M. Le Bargy, ce chef-d'œuvre de la nature et de l'art; nous le possédons et nous n'y prenons point garde. Mais l'Amérique entière a ses regards ardemment fixés sur lui, et par conséquent sur nous. Qu'on ne vienne donc pas prétendre que les autres peuples et surtout les peuples anglo-saxons nous sont supérieurs, puisqu'ils remarquent chez nous telles choses médiocres à quoi nous ne faisons même pas attention!

Certes, je le veux bien, la lettre, la prière, la supplique de M. Peck fils à M. Le Bargy est un aliment reconstituant pour notre fierté nationale. Qu'on me permette toutefois d'être un peu humilié, tout en restant fier. Je suis éperdu de reconnaissance envers Chicago qui veut bien demander quelque chose à la France, mais je suis aussi très attristé qu'il lui demande seulement ce qu'un comédien peut donner. M. Le Bargy, missionnaire pacifique de la civilisation française, ira donc à Chicago. Qu'il y aille, et qu'en bon citoyen il accroisse là-bas le renom de notre chère patrie. Mais cependant il me fera bien plaisir de se persuader que la France et le prestige de la France ne sont pas le moins du monde intéressés dans son voyage. Et s'il tient essentiellement à s'exalter par des souvenirs ou des comparaisons, qu'il se dise que l'Amérique, ayant vu cette année M. Gaston Deschamps, a voulu apparemment, en l'invitant à son tour, lui, Le Bargy (article exclusif, unique), connaître et apprécier une personnalité un petit peu différente de la vie parisienne.

Et vraiment, plus je réfléchis, plus je suis gêné pour applaudir sans réserve à ce voyage. Ah! me pardonnent M. Le Bargy et M. Peck fils! mais je trouve que cette aventure commence bien grossièrement. Les lourds jeunes gens de Chicago convoquent Le Bargy par lettre — et ils communiquent leur

lettre à la presse, à moins que M. Le Bargy n'ait pris lui-même ce soin superflu. Et que voit-on dans cette lettre? On voit que tous les jeunes Peck de Chicago et de la banlieue sont disposés à faire de gros « sacrifices » pour apprendre l'élégance. Ils y mettront le prix, ces fils de famille! Ils paieront l'élégance ce qu'elle vaut et même un peu plus, car « ils ont de quoi » et leurs parents leur permettent cette fantaisie assez sotte mais, du moins, peu banale.

Ces rustres ne lésineront pas pour devenir des dandys. Allons, bon! puisque les gentilshommes en apprentissage, d'outre-mer, ne sont point parcimonieux, que notre toujours jeune premier, qui n'a guère, en somme, que quarante-sept ou cinquante-trois ans, sache exploiter l'admirable débouché ouvert soudain à son industrie. Ce peut être une excellente affaire et qu'il en tire donc tout le parti possible! Je l'en louerai énergiquement. Qu'il fasse assavoir aux adolescents du Michigan que, dans les maisons de couture parisiennes, les mannequins sont très bien payés. Et que hardiment il réclame un prix fort pour cette marchandise d'exportation dont on ne peut s'approvisionner qu'en France!

Au reste, M. Le Bargy aura beaucoup à faire pour que son voyage produise un résultat. Les jeunes millionnaires des Alleghanys ont sans doute beaucoup d'argent, mais ils le disent avec une indiscrétion qui fait mal juger de leurs dispositions natives à l'élégance, au dandysme. Et vous voyez d'abord qu'ils commencent ingénument par abaisser, par avilir le dandysme. C'était autrefois je ne sais quelle tension permanente d'élégance de tout l'être physique, intellectuel et peut-être moral; c'était une affectation universelle de ton, de manières, d'idées et de goûts. Ce n'est plus pour eux que l'art de s'habiller. Ils veulent seulement, ces primitifs outrageusement épris de raffinement, qu'on leur enseigne à bien agencer, sinon à bien porter les toilettes masculines compliquées, coûteuses. Voilà leur ambition! Piètre ambition!

Au surplus, même au temps où il florissait en Europe, le dandysme ne fut qu'une pauvre chose vulgaire. Et les dandys ne furent que de pauvres êtres un peu vils. Si le dandysme put triompher en Angleterre, c'est parce que le goût est rare chez les Anglais. En France, quoi qu'on puisse prétendre, le dandysme ne fut jamais de bon ton. Et maintenant, à Paris quand on rencontre un dandy, on se demande immédiatement de quel baccara douteux il tire ses ressources et dans quel cercle interlope il a connu le monde élégant. Le type illustre du dandysme, Georges Brummel lui-même, était d'ailleurs un pitoyable individu. Bassement ivrogne, noceur invétéré, valet impertinent de l'aristocratie, inconsciemment dégradé au point de vue intellectuel et moral, parvenu perpétuel, il vécut lugubrement et mourut sinistrement dans la folie alcoolique complétée par la folie des grandeurs. Il fut roi de la mode à Calais après avoir été roi de la mode à Londres. Puis on dut créer pour sa misère une place de consul à Caen. Il y vécut ses derniers jours. Et parfois il se revêtait de ses habits irréprochables, et, dans son salon éclairé en plein jour, se donnait à lui-même des fêtes. Alors, tout seul, il annonçait le prince de Galles, lady Fitz-Herbert, lady Conningham, lady Yarmouth, puis, tout à coup, s'apercevant de sa démence, il pleurait des larmes amères et désespérées. Pauvre diable de Brummel, sa mort fait pardonner sa vie.

Si M. Le Bargy est philosophe, il contera d'abord ces choses aux pesants aristocrates de Chicago. Puis il consacrera toute sa patience infinie pour leur inculquer ces deux principes où se résume le dandysme intégral :

Pour être bien mis, il ne faut pas être remarqué.

Dans le monde, tout le temps que vous n'avez pas produit d'effet, restez; si l'effet est produit, allez-vous-en.

Mais je crois bien que, malgré sa science éminente, M. Le Bargy ne réussira pas et que, malgré « leurs gros sacrifices » ah! qu'en termes galants!... les jeunes Yankees ne parviendront pas à l'élégance, car on naît élégant, on ne le devient pas, quand bien même « on ne regarde pas à la dépense ».

Si donc M. Le Bargy, comme j'en suis convaincu, est un homme intelligent, il aura, au moins, le tact de dire à ses élèves de bonne volonté que le dandysme n'est pas une chose française et qu'il n'est pratiquée à Paris que par des étrangers non naturalisés. Si, au contraire, il se prend au sérieux, tant pis pour lui, qu'il aille alors à Chicago et qu'il y reste. L'attention de la France ne l'y suivra pas. Et nous dirons : ce voyage n'est qu'une tournée de comédien.

J. Ernest-Charles.

LE TRAVAIL

DANS LES SANATORIUMS POPULAIRES

On ne semble pas encore avoir bien compris en France que la tuberculose est une maladie sociale, que le sanatorium constitue le meilleur moyen de la combattre, et que des lois organisant les « assurances ouvrières » sont de toute nécessité pour la construction et le fonctionnement de ces sanatoriums.

Cependant, après avoir vu ce qu'en peu de temps on était arrivé à faire en Allemagne, et les résultats que l'on avait obtenus, on trouvera peut-être quelque intérêt à étudier un point particulier, qui touche

en même temps à l'économie sociale, à la morale et à la thérapeutique : *les occupations et le travail des tuberculeux dans les sanatoriums populaires.*

I

Aujourd'hui, plus encore qu'auparavant, on rencontre dans ces établissements des hommes jeunes, ayant presque toutes les apparences d'une bonne santé et n'accusant que peu de manifestations morbides : ce sont les « tuberculeux au début » que les compagnies d'assurances recommandent à leurs médecins d'envoyer au sanatorium, dès qu'on a pu reconnaître les premiers symptômes d'infection. C'est qu'en effet plus tôt on combat la maladie, plus grandes sont les chances de curabilité ; et les compagnies d'assurances, pour avoir moins de primes à payer, ont tout intérêt à voir les gens guérir vite et bien. La loi allemande, un peu brutale, n'admet pas de demi-mesures : dès qu'un ouvrier est signalé comme tuberculeux, il doit immédiatement, qu'il le veuille ou non, être dirigé sur un sanatorium.

Voilà donc un homme brusquement arraché à ses occupations journalières, à sa famille, souvent nécessiteuse, et transplanté dans un milieu qui n'est pas le sien. Il n'est pas à son aise dans ce décor souvent trop luxueux ; cette atmosphère d'inactivité, de paresse lui pèse, à lui qui est habitué le plus souvent à devoir au travail de ses mains le pain de chaque jour. Prenons le cas de l'ouvrier le plus favorisé, qui n'a pas à s'inquiéter du sort de sa famille pendant son absence ; supposons qu'il ne soit point choqué par la comparaison qu'il fera entre le superflu dont il jouit, et ce qui peut manquer aux siens ; admettons qu'il se laisse aller tout simplement à cette vie végétative, qu'on réclame de lui d'ailleurs, — il sortira toujours les muscles affaiblis, les bras plus mous, plus faciles à la fatigue. Il aura toujours de la peine à se remettre au travail, même s'il ne reprend pas son ancien métier, devenu trop pénible. Trop heureux, si, pendant son séjour au sanatorium, — l'oisiveté devient facilement douce et il est plus difficile de revenir à de bonnes habitudes que de les perdre, — il n'a pas contracté le goût de la paresse !

Chaque médaille a son revers, et plus d'une fois le sanatorium rend à la société un individu aux muscles atrophiés, quand ce n'est pas un déclassé dangereux à lui-même et aux autres. Il n'en serait pas de même si — cela va sans dire, autant que le permettraient le traitement et l'état de sa santé — le malade pouvait, lorsque le médecin le jugerait à propos, exercer de temps à autre ses muscles du membre supérieur, et ne pas se déshabituer complètement du travail.

A Grabowsee, — j'ai dit ailleurs tout le bien que je pensais de cet établissement, type du sanatorium vraiment populaire, et quel en était l'esprit, — on s'est justement ému de cet état de choses. On a compris qu'il fallait songer aussi au sanatorié au point de vue social, et pendant son traitement et à sa sortie ; on s'est occupé, une fois guéri, de lui procurer de l'ouvrage, s'il n'en trouve pas, ou s'il est incapable de reprendre son premier état. Un groupe spécial s'est constitué dans ce but. Devant le Congrès, où la question de la tuberculose a été nettement portée sur le terrain social, le docteur Hochheimer, de Berlin, a présenté un rapport : *Ueber Arbeitsvermittlung für Heilstättenpfleglinge.*

On a même parlé de « colonies agricoles » pour les tuberculeux guéris.

II

Pour chasser les sombres pensées qui viennent assaillir le malade en cours de traitement, et aussi pour détourner son attention de ses souffrances et de celles de ses compagnons, des distractions sont nécessaires.

Partout, on peut se procurer de bons livres, des jeux de dames et d'échecs, des journaux, — à condition qu'ils soient exempts de tendances politiques, — des gravures, des traités de botanique et d'histoire naturelle ; le billard ; le croquet, le palet, le tonneau, — lorsque le temps le permet, — voilà des amusements sans danger et qui peuvent faire passer le temps, mieux que des discussions politiques ou religieuses. Les cartes sont moins exemptes d'inconvénients ; il faut rester assis, on s'échauffe, on s'excite, et cela se traduit souvent par une légère augmentation de température.

Dans les sanatoriums allemands, la musique est très en honneur : on joue de la cithare, du violon, parfois même du piano, si quelque facteur généreux a envoyé un de ses instruments en guise de réclame.

L'ouvrier, en Allemagne, est très *musikalisch*, comme ils disent, et les sociétés de chant se forment même parmi les malades. Je citerai ici une phrase charmante du Dr Brecke, médecin de Grabowsee, qui caractérise bien la façon dont il comprend les choses :

« Une fraîche chanson dans la verte forêt, un chant grave aux lueurs de l'arbre de Noël, chassent souvent, mieux que des discours pleins de bonnes intentions, les sombres et les troubles pensées... Et je n'ai eu aucun scrupule à laisser chanter aux chanteurs qui m'en faisaient la demande un cantique d'adieux sur la tombe d'un de leurs compagnons de souffrance. »

Parfois, on organise une représentation théâtrale ; une baraque tient lieu de scène, que l'on monte dans

le parc; devant, les spectateurs apportent leurs chaises, et voilà la forêt transformée en amphithéâtre : c'est une salle de spectacle, à laquelle on ne peut faire le reproche de manquer d'aération.

La sténographie jouit aussi d'une certaine faveur et nombre de malades l'apprennent pendant leur séjour à l'établissement.

Lorsque, comme à Grabowsee, le sanatorium est en plein bois, sur le bord d'un lac, les malades ont à leur disposition d'autres distractions plutôt sportives, mais ayant un caractère d'utilité quelconque : la pêche à la ligne, par exemple, ou la pêche à l'épervier, dont le produit vient enrichir l'ordinaire du jour généralement peu somptueux ; ou bien les malades vont, dans la forêt, chercher des champignons et des baies. Quelques-uns élèvent des lapins ou des cochons d'Inde : d'autres vont donner à manger aux cygnes et aux canards du lac.

Toutes ces distractions doivent être non seulement réglées de telle façon qu'elles n'empiètent pas sur le temps consacré au traitement, mais encore surveillées. Toutes ne conviennent pas à tous, et c'est le médecin seul qui doit permettre telle ou telle distraction, qu'il jugera ne pas devoir nuire à l'état du malade.

Mais ces moyens, qui occupent le temps sans le remplir, deviennent à la longue insuffisants et ne procurent pas la même satisfaction qu'un mode d'activité comportant une utilité vraie.

A ce point de vue, l'ouvrier est plus difficile à contenter que l'intellectuel. A celui-ci, le plus souvent, des livres suffiront ; et, même s'il ne s'attache pas à une étude sérieuse, les romans vides fourniront à son esprit une nourriture substantielle. Il n'en est pas de même pour l'ouvrier.

La lecture d'abord le fatigue vite ; ses yeux et son cerveau n'y sont point entraînés, — sans compter que, n'étant pas toujours en mesure de comprendre complètement les idées qu'on lui présente, il est enclin à les fausser avant de les assimiler. Ce ne sera jamais pour lui une distraction suffisante, — pas plus que celles que nous avons énumérées. Ce qu'il lui faut pour satisfaire à son besoin d'activité, c'est une occupation plus précise, plus concrète, et dont il aura reconnu lui-même le caractère d'utilité directe. Le prolétaire cherche d'instinct le travail utile, dont la notion même manque au bourgeois, et il ne s'illusionne pas facilement : faire des allumettes en papier, trier des lentilles ou des baleines de parapluie — ce sont les travaux courants d'« assistance par le travail » — lui sembleront toujours comme une déchéance.

Si, au contraire, le malade peut, je ne dis pas même se livrer à une occupation se rapprochant de son ancien métier, mais simplement jardiner, bêcher, ratisser, exécuter de ces petites besognes qu'il faisait plutôt pour se délasser, quand il était bien portant, non seulement il aura atteint à cette satisfaction dont je parle, mais encore, il aura eu la preuve matérielle qu'il est de nouveau capable de faire quelque chose, et qu'il est sur la voie de la guérison.

Et ce contentement moral lui vaudra mieux que toutes les autres distractions que l'on pourrait lui apporter.

Le travail, en tant qu'occupation des malades d'un sanatorium populaire, est donc aussi souhaitable que possible, au point de vue social comme au point de vue moral.

III

Toutes ces considérations, cependant, devraient s'effacer devant la thérapeutique, si le travail, compris dans de certaines conditions et pratiqué par des malades ayant les qualités requises, ne devenait précisément un élément même de traitement. Loin d'apporter un retard à la guérison, il l'active au contraire et peut être regardé comme un adjuvant thérapeutique que l'on dose à l'égal de la marche ou des exercices respiratoires.

Gebser, médecin d'Albertsberg (1), avait, en 1897, traité cette question du travail dans une brochure parue en mai 1898 (*Aerztlicher Bericht über die Heilstätte Albertsberg*).

Weicher l'avait reprise en 1898 dans ses *Beitrage zur Frage der Volksheilstätten.*

Le médecin-major Schultzen fit à Grabowsee, en décembre 1897, des expériences que reprit et continua Brecke, son successeur comme médecin de l'établissement. Brecke a consigné le résultat de ses recherches dans un rapport présenté au Congrès de Berlin en mai 1899, et auquel nous avons fait pour cette étude de larges emprunts : *Ueber die Beschäftigung der Lungenkranken in der Heilstätte.*

Quels sont d'abord les malades auxquels il faut permettre le travail ? Quels sont ceux auxquels il faut l'interdire ? Il est évident que tout individu porteur de lésions étendues est impropre au travail, — tel celui chez lequel un lobule pulmonaire est fortement intéressé, et même les gens à respiration courte.

La tuberculose du larynx, l'albuminurie, les suites manifestes d'endocardite et de péricardite sont naturellement autant de contre-indications.

Brecke écarte systématiquement les « catarrheux » et les « tousseurs ».

(1) Albertsberg, près d'Auerbach en Saxe, sanatorium populaire dont l'installation est comprise dans le genre de Grabowsee : ce sont le même esprit et les mêmes tendances.

Il n'admet au travail que les malades chez lesquels l'amélioration s'est faite régulièrement, et qui, ayant habituellement un bon état général, ne présentent que des manifestations morbides peu importantes.

« Avant tout, il faut tenir compte de la conformation générale du malade, et jusqu'à un certain point de sa profession. Un commis de bureau ou un horloger, par exemple, ne doivent pas travailler : on leur demandera seulement une somme d'efforts, d'abord moins étendue, et ensuite d'une progression plus lente qu'à un forgeron ou à un cultivateur. »

Le travail, pratiqué dans ces conditions et réglé de telle sorte qu'il ne compromette en rien le but du séjour dans l'établissement, est de beaucoup supérieur, au point de vue médical, à tous les autres exercices de mouvement que l'on a coutume d'ordonner dans les sanatoriums. En effet, une certaine quantité de mouvements alternant avec des périodes de repos, — la marche, lente et régulière, secondée et complétée par des exercices respiratoires (1), — constitue un des moyens d'action considérés en Allemagne comme des plus importants dans le traitement de la tuberculose pulmonaire.

Quelle est l'action du mouvement?

Le travail musculaire favorise les échanges organiques et augmente les bénéfices que l'on retire du séjour prolongé au grand air.

Nous traduisons Brecke, en lui laissant d'ailleurs la responsabilité de ses idées :

« Pendant la marche : marche lente avec thorax conservant une attitude régulière, la respiration devient plus profonde et plus étendue, la capacité d'extension des poumons augmente, et la circulation se fait mieux. L'air pénètre dans des portions de poumons qui n'avaient jusqu'ici que peu ou point de part à la respiration. Comme il y a afflux de sang plus considérable, les échanges gazeux et les échanges locaux de matières sont activés, la séparation des produits pathologiques, secondée par l'expectoration, se fait plus facilement; alors, les manifestations catarrhales diminuent, de nouveaux vaisseaux se forment, à la suite desquels peuvent se produire des cicatrices de tissu conjonctif et des encapsulations. »... « Mais ces deux sortes de mouvements, — marche et exercices respiratoires, — sont limités à une seule direction. Dans la marche, ce sont les muscles du membre inférieur et une partie des muscles du tronc qui travaillent; dans les exercices respiratoires, ce sont les muscles inspirateurs et expirateurs, tandis que les muscles des bras et des épaules demeurent, autant dire complètement, immobiles. »

Il n'est peut-être pas indifférent de laisser dans l'inaction un groupe de muscles aussi considérable. En comblant cette lacune, on peut prévenir du même coup une atrophie musculaire, dont les conséquences, moins appréciables pour des bourgeois, peuvent avoir plus d'importance pour les hôtes d'un sanatorium populaire, habitués le plus souvent à gagner leur pain par un travail manuel.

En examinant ce qui se passe à Grabowsee, il sera plus facile de se rendre compte des choses. Voyons d'abord quels sont les travaux susceptibles de déterminer une influence favorable sur l'issue du traitement.

En première ligne, il faut placer le jardinage, les travaux champêtres faciles, parce qu'ils forcent au séjour en plein air : ratisser, semer, planter, arroser, bêcher, à condition que ce soit dans un terrain sablonneux et léger; charrier des brouettes peu chargées, enfin, tout à fait exceptionnellement, et seulement pour des cultivateurs, faucher (1).

Avant tout, pas de fortes tensions musculaires brusques, comme celles qu'exige l'action de soulever un poids lourd; non seulement elles sont inutiles, mais encore elles peuvent facilement devenir dangereuses, par exemple, en provoquant la déchirure d'une cicatrice récente.

« Il faut faire surtout des mouvements calmes et réguliers et augmenter graduellement la somme d'efforts. Pendant le travail, le malade doit, à de fréquentes reprises, se redresser et faire des inspirations profondes. »

Ici, Brecke indique quelques mesures d'économie intérieure, où se marque cet esprit pratique des Allemands, que l'on retrouve jusque dans leurs conceptions philanthropiques.

« Comme l'établissement retire de ces travaux mêmes un profit capable d'être exprimé par une certaine somme d'argent, et que, d'un autre côté, tout travail mérite son salaire, j'ai tenu pour équitable d'indemniser les malades du travail qu'ils fournissent. Les travaux de jardinage sont payés un prix modique à l'heure et réglés d'après une liste portant le nombre d'heures de travail de chacun.

« Les malades, qui ont une bourse de l'établissement, ou dont les familles sont secourues par le Volksheilstättenverein, ne reçoivent aucune indemnité. »

(1) Les exercices de respiration, qui viennent compléter l'action de la marche, commencent, d'après le règlement, au bout de trois semaines de séjour. Plus tard, on les augmente et on les modifie.

(1) Pour se garantir du froid l'hiver, les malades qui travaillent en plein air portent des sabots de cuir à fortes semelles de bois et des gants; il y a quelque temps on a commencé à leur donner aussi des pèlerines en drap imperméable, qu'ils peuvent encore utiliser pour les heures de chaise longue.

Après le jardinage, viennent les travaux de menuiserie. Il est facile de supprimer tous les inconvénients que comportent les ateliers des villes : poussière, chaleur, air vicié. D'abord, dès que le temps le permet, on s'installe en plein air. Puis, les baraques qui servent d'ateliers sont largement aérées, par les fenêtres que l'on tient ouvertes sur tout un côté; et l'on a soin de faire disparaître immédiatement tous les débris et les rognures (1).

Ici entrent toutes les industries artistiques, le découpage sur bois, la peinture sur argile ou sur linoléum, etc., qui sont un métier pour beaucoup de gens, mais qui n'exigent aucun déploiement de forces et, comme telles, doivent être plutôt reportées au chapitre des distractions.

A Grabowsee, le travail commence le matin à huit heures et demie, après le premier déjeuner et la douche, et cesse à quatre heures et demie, heure du deuxième déjeuner ; quelques malades sont autorisés à le reprendre après le grand déjeuner, ou après le goûter à quatre heures.

Il ne faut pas plus de deux heures, trois heures au maximum de travail par jour, sous peine d'empiéter sur le temps consacré au traitement; et en particulier à la cure de repos.

Voyons maintenant quels sont, au point de vue médical, les résultats obtenus. D'abord une recrudescence de l'appétit, qui pendant un long séjour finit toujours par baisser de temps à autre.

L'augmentation de poids peut subir des variations; quelquefois, on observe, dans les premiers temps, que le poids du corps prend un accroissement moins rapide, — parfois même il y a diminution, pour continuer ensuite à augmenter graduellement. Chez d'autres malades, au contraire, on ne constate rien de particulier.

L'aspect extérieur est notablement amélioré; l'expression du visage est plus éveillée; les couleurs sont plus fraiches. L'amélioration se manifeste aussi du côté des poumons.

« Pour beaucoup de malades, dit Brecke, j'ai l'impression que, sous l'influence du travail, la capacité d'extension pulmonaire a augmenté plus vite, que les bruits secondaires, encore perceptibles pendant la respiration ont disparu plus rapidement. »

C'est une affirmation, qui ne se déduit pas des chiffres; mais, comme preuve à l'appui, Brecke cite les recherches faites régulièrement à intervalles rapprochés sur la capacité pulmonaire, et sur la quantité de crachats expectorés dans les vingt-quatre heures. Les recherches, portant sur un grand nombre de malades, avaient lieu avant et après le travail (1).

Il n'a jamais constaté de préjudice apporté au progrès de la guérison. Jamais les malades ne se sont plaints de douleurs du côté du cœur, de palpitations, d'essoufflement, d'accélération du pouls.

D'un autre côté, si, chez les malades qui travaillent, les maladies intercurrentes, en particulier celles qu'il faut attribuer au refroidissement, sont d'une extrême rareté, on doit se rappeler que, seuls, les plus vaillants ont l'autorisation de travailler.

IV

Tout en me faisant visiter l'établissement dans tous ses détails, le Dr Brecke m'avait fait le commentaire de son rapport au Congrès.

Dans tout ce qu'il m'avait dit, il était une chose au moins qu'il m'était facile de constater par moi-même : l'aspect extérieur de ces tuberculeux qui travaillaient. Je fus précisément frappé de ces physionomies, parce qu'elles ne présentaient rien de saillant; c'étaient de celles que l'on rencontre tous les jours dans la rue.

C'étaient même plutôt de « bonnes figures », n'ayant pas désappris le sourire. Elles ne gardaient pas l'empreinte de cette lassitude morne, de cette mélancolie résignée, que j'avais rencontrées ailleurs — et comme elles faisaient peine à voir, ces « tristesses de pauvre monde »...

Dans ce que Brecke disait de ses malades, on sentait sa sollicitude pour leurs misères, son affection pour le peuple qui souffre, — et c'était le meilleur éloge qu'il pût faire de lui-même.

Je pense en effet que dans un sanatorium, plus encore peut-être qu'ailleurs, le médecin doit être doublé d'un psychologue; et surtout dans un sanatorium populaire, il doit être d'abord l'ami de ses malades.

L'impression, que j'emportai de Grabowsee, fut donc des plus réconfortantes : j'avais comme la sensation d'être près de la vérité, il me semblait que là, on avait compris, et qu'on était dans la bonne voie.

Tandis qu'ailleurs, malgré les somptuosités et les perfectionnements d'exposition d'hygiène, on sentait percer le découragement; on avait conscience des efforts inutilisés parce que l'on était à côté, et les figures pâles respiraient la tristesse et l'ennui.

(1) Les travaux de menuiserie sont payés d'après un tarif fixé par l'établissement, au cas où on ne peut les évaluer à l'heure.

(1) Au début (décembre 1897) Brecke fit travailler seulement deux malades en plein air, de une demi-heure à une heure. En avril 1899, sur cent pensionnaires, vingt travaillaient de une heure à trois heures par jour. Il y en aurait davantage, si tous pouvaient rester à l'établissement aussi longtemp qu'il le faudrait au point de vue médical.

(2) Brecke constate l'action fortifiante que la tension musculaire lente et régulière peut exercer sur la fibre cardiaque, dans les cas peu graves de « cœur gras. »

L'explication me paraît bien simple de cette différence, et résider tout entière en ce fait que ceux-ci ne font rien, et que ceux-là travaillent.

D'un côté, nous avons avec le traitement purement matériel, qui néglige l'avenir social et moral de l'ouvrier, les dangers de l'oisiveté, les risques pour le prolétaire de se contagionner à des vices bourgeois.

De l'autre le travail employé comme moyen thérapeutique pour relever la capacité productrice et la résistance du corps, le souci de préserver le malade de la tristesse morale et corporelle, la préoccupation, en évitant l'atrophie de ses muscles, de lui redonner en même temps la confiance dans ses propres forces.

Dr Albert C. Tartarin.

ARTHUR RIMBAUD

Le 21 juillet, on inaugurait en belle place le buste d'Arthur Rimbaud à Charleville, sa ville natale ; ce petit fait n'est point sans importance ; il marque, dans l'histoire littéraire, une date ; c'est le commencement des honneurs officiels pour cette pléiade de poètes qui précédèrent les poètes symbolistes, dont ils furent les aînés immédiats, pour ce groupe de poètes que Paul Verlaine, un d'entre eux, appela les poètes maudits, non sans quelque ressouvenir, peut-être un peu suranné, du romantisme.

Dans un volume qui contient six portraits littéraires, Verlaine analysait et vantait, outre Mme Desbordes-Valmore, quatre de ses propres émules ; c'était Tristan Corbière, dont l'ironie neuve, l'émotion picaresque et la technique libre et fantasque n'étaient connues que de quelque dix personnes. Corbière venait de mourir à trente-six ans. C'était Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé et Arthur Rimbaud. Verlaine s'était protraicturé lui sixième, sous le nom de Pauvre Lelian; cette fois, et c'était mieux, l'influence shakespearienne lui avait glissé cet anagramme.

La sélection était juste, significative; elle eût été complète si Verlaine eût goûté à sa valeur la saveur des vers de Charles Cros et le particulier de sa vie. Le choix même de Marceline Desbordes-Valmore, placée dans ce livre, pour sa grâce, pour un peu d'oubli qui avait suivi une expansion trop restreinte de gloire, n'était pas malheureux. Marceline Desbordes-Valmore, en effet, avait eu des sincérités et aussi des coquetteries de sincérité, des élans simples et un éloignement de la rhétorique qui la rapproche de Corbière ou de Verlaine. L'hommage que lui adressait Verlaine lui rendit les poètes qui l'oubliaient un peu, depuis que Sainte-Beuve et Baudelaire avaient cessé de la vanter. D'ailleurs, entre ces poètes que groupait Verlaine, pas de ressemblance mais bien plutôt des affinités, car rien n'est aussi dissemblable que l'art de Verlaine et celui de Mallarmé. Deux liens les unissaient; d'abord, tous deux ils étaient des évadés du Parnasse, ensuite l'admiration des jeunes écrivains les citait ensemble; de plus ils goûtaient réciproquement leurs œuvres.

Les malheurs de Paul Verlaine, sa pauvreté, l'alternance de ses chants émus, de ses élégies pieuses avec des pièces bacchiques et même érotiques qui sont la tare de son œuvre, l'idéal de perfection difficile d'écriture que s'était fixé Stéphane Mallarmé, contrastant avec une abondante et lucide causerie où il excella, fixent les traits de leur physionomie. Villiers de l'Isle-Adam, clown et mage, prosateur éloquent, souvent grandiose, ironiste souvent exquis, très rarement un peu fatigant, leur ressemble en leur amour de l'art et la recherche de l'originalité. Un point aussi les caractérise tous trois. Ils ont, en quittant le Parnasse, laissé se diminuer de beaucoup leur admiration pour Leconte de Lisle, moins celle qu'ils portaient à Théodore de Banville. Ils admettent Hugo comme un très grand poète, mais non point comme les Parnassiens à l'état de miracle, et ils sont résolus à sortir des routes qu'il a tracées. Tous trois sont fortement Baudelairiens, et ils continuent l'œuvre de l'auteur des *Fleurs du Mal;* par Baudelaire, ils ont subi l'empreinte de Poe. C'est Poe, surtout, le maître de Villiers de l'Isle-Adam; c'est Baudelaire et Poe qui apprennent aux poètes qui les aiment à resserrer le champ d'action de la poésie pour lui donner plus d'intensité; tous les genres que la prose peut prendre, ils les lui abandonnent, surtout ils lui laissent tout récit, toute évocation épique. On venait d'écrire beaucoup de petites épopées, et la prose de *Salammbô* paraissait plus capable de chant héroïque que le vers romantique ou Parnassien. Encore un autre souci hanta, parmi ce groupe, au cours de leur développement, deux poètes, Verlaine et Rimbaud. Ils pensaient que si Baudelaire avait eu raison de condenser le vers romantique que les élèves de Musset et d'Hugo avaient relâché, il était temps, la condensation de Baudelaire ayant été à son tour exagérée, de rendre ce vers plus souple, plus mobile, et de le débarrasser de ce qu'on pourrait appeler les difficultés d'amour-propre, les petits obstacles qui donnent à bon compte de la *difficulté vaincue.* Ils pratiquaient ce qu'on appelle actuellement le vers libéré (très différent de ce qu'est le vers libre, qui prend ailleurs ses moyens de structure), ils négligeaient de placer exactement la césure, admettaient l'hiatus, abolissaient les rimes pour l'œil, la différence faite entre les singuliers et les pluriels, et se soustrayaient à l'obligation édictée

par Banville de rimer avec la consonne d'appui. En somme, ils voulaient la rime, moins prévue, moins obligatoirement sonore, ils la cherchaient moins rhétorique et plus musicale, et Verlaine a bien traduit sa pensée en traitant la rime de bijou d'un sou, c'est-à-dire d'affiquet sans valeur, *en toc*, dont l'exhibition trop apparente était preuve de mauvais goût. Un trait commun relie encore ces artistes, que Verlaine groupait dans son livre des *Poètes maudits :* ils ont tous des parties de génie, tous sont contrecarrés dans le développement de ce génie par quelque côté de leur esprit. Supérieurs comme portée à leurs adversaires littéraires, ils n'en ont pas toujours eu l'abondance heureuse, ou l'opiniâtreté, ou le don de se présenter en une formule d'apparence définitive. Il leur a manqué quelque chose pour réaliser pleinement un idéal très élevé. Ils ont très bien vu ce qui manquait à notre poésie et à notre littérature, qu'elle avait trop d'action, pas assez de rêve, et qu'on y discourait trop; ils l'ont fortement marqué, mais ils n'ont pas mis, à la place de l'idéal qu'ils refusaient, un idéal complet; ils n'ont point détrôné les vieilles formules pour en instituer une autre, comme c'était leur rêve. Ils n'ont pas fait l'avenir, mais ils ont sur lui une influence considérable.

Parmi ces écrivains exceptionnels, Arthur Rimbaud est un cas à part; parmi ces figures de haute originalité, il est d'apparence légendaire. Sa précocité est plus grande que toute autre connue : c'est à l'école qu'il fait ses premiers bons vers ; il les envoie à des amis à Paris; on lui fait fête, on l'appelle. Théodore de Banville, Cros, Verlaine l'encouragent. Victor Hugo dit : C'est Shakespeare enfant. Il a dix-huit ans quand il écrit son poème le plus fameux : *le Bateau ivre;* il a vingt ans quand il note les *Illuminations*, série de poèmes en prose mêlée de quelques poèmes en vers, où il y a des éclairs ardents de lyrisme, des concisions extraordinaires, des visions neuves, une mêlée d'images, de métaphores qui se nuisent par leur complexité touffue, puis brusquement il prend en haine la littérature et va gagner sa vie loin de France, ayant pris en dédain la vie d'Europe, soucieux d'autres horizons...

C'est un départ bizarre, si on ne l'explique par la lassitude qu'il a d'un monde littéraire si éloigné de ses idées, si éloigné de désirer ce que lui veut exiger de l'art. Mais c'était un départ raisonné, car désormais aucune de ses lettres ne fera à la poésie la plus légère allusion. En Éthiopie, où il donnera des soirées en sa factorerie, il distraira ses invités par des danses et des chansons des pays Gallas ou Amhariques, et s'il écrit, ce sont quelques notes précises et documentaires, à la Société de géographie. Le poète marcha beaucoup et fit des découvertes, mais personne n'eût pu se douter qu'il avait eu des ailes. Et encore, on ne pourrait dire que, lorsqu'il quitta l'Europe, il allait se faire explorateur ; non, il cherchait seulement à aller le plus loin possible, à changer de milieu le plus souvent possible, en vivant sur le pays, grâce aux habiletés diverses qu'un Européen instruit apporte toujours, dans la mesure de sa culture scientifique, dans les pays neufs. « Si je reviens (en Europe), écrit-il à sa famille (en 1885), ce ne sera jamais qu'en été, et je serai forcé de redescendre, en hiver au moins, vers la Méditerranée. En tout cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde. Au contraire. Si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement, et en m'occupant d'une façon intelligente à quelques travaux intéressants. Vivre tout le temps au même lieu, je trouverai toujours cela très malheureux. Enfin, le plus probable c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas, et que l'on fait plutôt ce qu'on ne veut pas faire, et qu'on vit et décide tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, cela sans espoir d'aucune espèce de compensation. »

Dans ses voyages, soit à Aden, soit aux plateaux du Harrar, où en rapport avec M. Ilg, M. Chefneux et les conseillers européens du négus Menelick il semble avoir exercé quelque influence, on peut croire qu'il n'a jamais lu de livre littéraire ; les ouvrages qu'il fait venir sont d'un ordre purement technique, soit les Constructions métalliques de Monge, les manuels du charron, du tanneur, du verrier, du briquetier, du fondeur en tous métaux, du fabricant de bougies (de chez Roret), un traité de métallurgie, une hydraulique. Sa correspondance ne contient pas *un mot* qui ait trait à la littérature; il ne fut en rapport avec aucun écrivain. Une seule velléité et pas exclusivement littéraire ! En 1887, il proposa au *Temps* une correspondance relative aux opérations de l'armée italienne en Éthiopie ; la négociation n'aboutit point. M. Paul Bourde, son ancien condisciple à qui il s'était adressé, le mit au courant, bien incompréhensivement d'ailleurs, du bruit qui se faisait autour de ses œuvres. Il ne semble pas s'en être autrement préoccupé. C'était bien, et voulu obstinément, le plongeon dans l'ombre, à moins qu'il n'ajournât tout après la conquête de cette indépendance qu'il se rêvait. C'est en tâchant de la conquérir, qu'il tomba malade; il revint en France pour y agoniser longuement.

* *

L'œuvre poétique d'Arthur Rimbaud, dont on a pu reconstituer une notable partie, compte un peu plus d'un millier de vers. Les poèmes de la première période (il y a quinze ans) ne sont point sans réminiscences d'Hugo et de Musset, c'est à Hugo qu'il empreinte ce *Forgeron* :

> Le Bras sur un marteau gigantesque, effrayant,
> D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant
> Comme un clairon d'airain avec toute sa bouche
> Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
> Le Forgeron parlait à Louis XVI, un jour
> Que le Peuple était là, se tordant tout autour
> Et sur les lambris d'or trainant sa veste sale.

et c'est Musset, le Musset du début de *Rolla* qui lui inspirera *Soleil et chair* :

> O Vénus, ô déesse.
> Je regrette les temps de l'antique jeunesse
> Des satyres lascifs, des faunes animaux,
> Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
> Et dans les nénuphars baisaient la Nymphe blonde.
> Je regrette les temps où la sève du monde,
> L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts
> Dans les veines de Pan mettaient un univers.

On notera, dans le même poème, l'influence de Théodore de Banville, du Banville des *Exilés*, l'évocateur de dieux païens :

> O grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
> Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,
> Blanche sous le soleil, la voile de Thésée;
> O douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
> Tais-toi ! Sur son char d'or bordé de noirs raisins
> Lysios, promené dans les champs phrygiens
> Par les tigres lascifs, et les panthères rousses
> Le long des fleuves bleus rougit les sombres mousses.

Dans sa seconde période (il a seize ans), après encore du Musset libertin, une *Comédie en trois baisers*, des caricatures féroces comme les Assis, des tableaux de genre d'un ton doux, comme ces Effarés, qui lui appartiennent en propre avec leur mélange de gaminerie et de tendresse, sorte d'image à la Teniers, mais émue :

> A genoux, cinq petits : misère !
> Regardent le boulanger faire
> Le lourd pain blond
>
> . . . .
>
> Et quand, tandis que minuit sonne
> Façonné, pétillant et jaune
> On sort le pain.
>
> Quand sous les poutres enfumées
> Chantent les croûtes parfumées
> Et les grillons.
>
> Que ce trou chaud souffle la vie,
> Ils ont leur âme si ravie
> Sous leurs haillons,
>
> Ils se ressentent si bien vivre,
> Les pauvres petits pleins de givre,
> Qu'ils sont là tous,
>
> Collant leurs petits museaux roses
> Au grillage, chantant des choses
> Entre les trous.
>
> Mais bien bas, comme une prière,
> Repliés vers cette lumière
> Du ciel rouvert.
>
> Si fort qu'ils crèvent leur culotte
> Et que leur chemise tremblote
> Au vent d'hiver.

Mais surtout il faut dans cette œuvre choisir le *Bateau ivre*, une centaine de vers, d'une expansion lyrique alors toute neuve, divination d'un adolescent qui n'avait point vu la mer, page descriptive des plus curieuses, transposition aussi de certains états d'âme, de certains appétits d'aventures qu'il avait déjà, et de lassitude native. C'est le bateau à la dérive, à qui il prête une voix :

> Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures
> L'eau verte pénétra ma coque de sapin
> Et des taches de vins bleus et des vomissures
> Me lava, dispersant gouvernail et grappin.
>
> Et dès lors, je me suis baigné dans le poème
> De la mer. . . . .
> Où teignant tout à coup les bleuités, délires
>
> Et rythmes lents sous les rutilements du jour
> Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres
> Fermentent les rousseurs amères de l'amour.
>
> . . . .
>
> J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
> Baisers, montant aux yeux des mers avec lenteur :
> La circulation des sèves inouïes
> Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.
>
> . . . .
>
> J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles
> Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur.
> Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
> Million d'oiseaux d'or, ô future vigueur.

La curiosité publique néglige parfois les côtés larges d'une œuvre nouvelle, pour s'arrêter outre mesure à quelque détail un peu criard. Ce fut le cas pour Rimbaud et pour son sonnet des Voyelles. Il faut dire que ce ne fut pas tout à fait la faute du public, beaucoup de jeunes artistes qui suivaient assez inconsidéremment le mouvement nouveau, et qui étaient surtout sensibles à ses audaces qui furent, pour le symbolisme, ce que furent pour le romantisme ses truculences, attachèrent eux-mêmes un sens trop capital à ce sonnet et s'en firent candidement une esthétique. Il faut remarquer que dans sa Saison en enfer, Rimbaud, pour parler du sonnet des Voyelles, débute ainsi : « A moi, l'histoire d'une de mes folies..., j'inventai la couleur des voyelles ! A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique, accessible un jour ou l'autre à tous les sens... Ce fut d'abord une étude; j'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable; je fixais des vertiges.

Le texte est net. Le sonnet des Voyelles ne contient pas plus une esthétique qu'il n'est une gageure, une gaminerie pour étonner les bourgeois. Rimbaud traversa une phase où, tout altéré de nouveauté poétique, il chercha dans les indications réunies sur les phénomènes d'audition colorée, quelque rudiment d'une science des sonorités. Il vivait près de Charles Cros, à ce moment hanté de sa photographie des couleurs, et qui put l'orienter vers des recherches de ce genre. En surplus il ne faut jamais oublier, avec Rimbaud, l'influence fondamentale de Baudelaire dont les *Correspondances* hantaient fort les cerveaux de ses disciples. Rimbaud essaya de noter quelques correspondances possibles, sur ce terrain de l'harmonie verbale; il fit peut-être fausse route, en tout cas il ne se servit point de sa méthode. Il reste de cette tentative les belles analogies que signalent quelques vers de son sonnet.

E, candeur des vapeurs et des tentes
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frisson d'ombelles;
I pourpre, sang craché, rires des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.

Ce fut après ces recherches d'une poésie infiniment compliquée, que Rimbaud donna de douces cantilènes, analogues de ton à certaines qui contribuèrent à la gloire de Verlaine; il disait dans sa chanson de La plus haute Tour :

Oisive jeunesse
A tout asservie
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent...

et d'autres poèmes d'un charme neuf; c'était le temps où il écrivait les *Illuminations*.

Paul Verlaine disait qu'« Illuminations » devait être pris un peu en synonyme d'enluminures, d'imageries, de ce que les Anglais appellent *coloured plates*. L'ambition du titre et du livre apparaissent plus grandes. Il s'est agi pour l'auteur de tirer des feux d'artifice d'images. Le livre a paru difficile. Cette difficulté apparente c'est que, comme plus ou moins tous les poètes qui ont développé l'idée romantique, en se gardant de la rhétorique et des longs développements, il supprime les transitions, et dédaigne de donner des explications préalables. Ainsi ces facettes de prose, intitulée *Enfances*, qui procèdent par phrases juxtaposées :

« Je suis le saint en prières sur la terrasse, comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

« Je suis le savant au fauteuil sombre ; les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

« Je suis le piéton de la grande route par les bois nains : la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

« Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée portée à la haute mer, le petit valet suivant l'allée dont le front touche le ciel.

« Les Sentiers sont âpres ; les monticules se couvrent de genêts, l'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde en avançant. »

Les phrases forment un fragment indépendant d'une série intitulée *Enfances* où Rimbaud a voulu décrire ses sensations d'enfance, mais non point en les résumant didactiquement, mais en essayant de donner, par la juxtaposition des idées, l'impression de leur naissance rapide et successive, l'impression d'images de lanterne magique qu'elles purent avoir en passant dans son jeune esprit. Ce petit fragment contient l'histoire de sa rêverie dont les éléments lui sont donnés par des illustrations de Vies de saints, par quelque Faust, quelque conte du Petit Poucet, le tout mêlé à ses souvenirs de promenades, à ses impressions personnelles de nature, ainsi que cela peut se faire chez un enfant très liseur et très impressionnable.

Ailleurs, dans la *Saison en enfer*, il explique qu'il est un Celte, qu'il a, de ses ancêtres gaulois, « l'œil bleu, la cervelle étroite et la maladresse dans la lutte. » Il indiquera qu'il sent qu'il a toujours été race inférieure et qu'*en sa race* il se rappelle l'histoire de la France, fille aînée de l'Église. « J'aurais fait, manant, le voyage de Terre sainte; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des rues de Byzance des remparts de Solyme ; le culte de Marie, l'attendrissement sur le Crucifié s'éveillent en moi, parmi mille féries profanes. Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied du mur rongé par le soleil; plus tard, reitre, j'aurais bivouaqué sous les nuits d'Allemagne.

« Ah ! encore, je danse le sabbat dans une rouge clairière, avec des vieilles et des enfants. »

Je crois qu'on ne trouvera là nulle obscurité ; c'est une évocation d'âme de roturier, de vilain, selon un Michelet ou un Thierry, mais le petit mot d'explication qui placerait tout de suite le lecteur sur le terrain historique, l'auteur ne le dira pas. La généralité des auteurs cherche à épargner toute fatigue et toute intuition nécessaire à leurs lecteurs. Rimbaud exige du sien un petit effort. Il ne veut pas alourdir sa phrase par des développements qui ne feraient pas corps avec l'idée, qui ne seraient qu'explicatifs; le lecteur se refuse à cet effort, et alors l'accusation d'obscurité adressée à l'auteur se précise.

* * *

Je ne cite que des cas particuliers, de ces œuvres en prose de Rimbaud si courtes, mais très touffues et profondément variées de page en page. Il y aura toujours des auteurs difficiles, et il faut sans doute qu'il y en ait puisqu'il y en a. L'évolution de la littérature n'est pas un phénomène de hasard. Il y a lien et logique entre les phénomènes. C'est logiquement que le romantisme a produit Baudelaire, que de Baudelaire ont procédé les poètes tels que Verlaine et Rimbaud et que le symbolisme s'est produit.

C'est par un jeu fatal de contraste et d'équilibre qu'après la poussée symboliste, est intervenue une sorte de réaction parnassienne; toute action est suivie de réaction. Quelle sera l'influence de Rimbaud, nous ne pouvons encore le délimiter. Elle sera. S'exercera-t-elle, par dilution chez des écrivains plus abordables, sur le grand public? l'œuvre de Rimbaud ne sera-t-elle qu'un livre rare, où iront se délasser des blasés, des amateurs de littérature sans concessions, d'art pour l'art? C'est le temps qui fixera ces points. Mais notons qu'en dehors de tout, c'est une précieuse note psychologique pour l'étude de la formation des cerveaux littéraires, que cette sorte de poussée de sève, chez un tout jeune homme, suivie d'un si long et dédaigneux silence.

Rimbaud avait-il tout dit? C'est possible. Le doute où l'on en est, et que rien ne permet de fixer, laisse sa figure plus énigmatique, partant plus curieuse pour le critique. Mais pour ceux qui, plus sévères que Victor Hugo, ne lui concéderaient pas le génie, il reste un être très exceptionnel; nier son expansion intellectuelle ne signifierait rien; il vaut mieux tâcher de la comprendre et d'établir entre soi et lui, au prix d'un peu d'effort, la relativité qu'on peut avoir sans difficulté, avec un écrivain quelconque, plus normal ou moins ambitieux ou moins prophète, ou moins doué.

GUSTAVE KAHN.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

La Democrazia nella Religione e nella Scienza
par ANGELO MOSSO (Trèves, éd. Milan).

Voici une très belle étude sur l'Amérique. Angelo Mosso voudrait être sympathique à son sujet, ou, tout au moins, se montrer impartial; mais on sent que ce nouveau monde l'agace par sa civilisation trop récente, son activité folle, le manque de traditions et de souvenirs. Les Américains, bien que jeunes, lui paraissent usés. Ils sont nerveux, se fatiguent vite; ils sont extrêmement sensibles aux influences de climat et de milieu, ils souffrent de petites intempéries qu'un Européen n'aurait pas songé à remarquer. Leurs yeux sont dénués d'expression, leur âme de chaleur. Ils ont un respect extrême de la religion, mais ils n'ont pas l'esprit religieux. Tous les cultes chrétiens sont librement admis en Amérique, il est bienséant d'être chrétien, il serait mal vu d'avoir des convictions ardentes. Leurs prédicateurs sont indulgents aux multiples nuances de doctrine; ennemis de la controverse, ils prêchent en chaire la morale et souvent aussi le patriotisme et soignent leur style plus que leurs idées. Angelo Mosso accorde aux Américains de la vaillance au travail. Dans les universités, les jeunes gens font des études assidues. Les professeurs ont à un très haut degré le sens de la responsabilité et ils le cultivent chez leurs élèves. Autant, en Amérique, la liberté est grande pour les jeunes gens dans leurs familles, autant la règle est sévère à l'université. La moralité des étudiants est contrôlée, leurs opinions sont épiées avec soin. L'auteur admet la liberté proverbiale dont on jouit en Amérique, il ajoute seulement en manière de paradoxe que la tyrannie y est très grande aussi. La science n'apparaît pas, dans le Nouveau Monde, comme une chose abstraite; elle y est vulgarisée, asservie à un but utilitaire, appliquée à l'industrie. On rencontre souvent en Amérique des hommes qui ne sauraient dire s'ils sont des industriels ou des savants, tant la fusion de la pensée spéculative et de l'action paraît naturelle. La force de l'Américain est dans son sens pratique et dans son âpre énergie. L'aristocratie, basée sur l'argent, fonde des universités et des bibliothèques. Elle est avant tout soucieuse de l'utile, et, bien que redoutable, elle travaille au bien de son pays. « On peut croire, dit Angelo Mosso, que comme les étudiants des universités américaines vainquirent ceux des autres nations aux jeux olympiques d'Athènes en 1896, ils vaincront bientôt l'Europe par l'intelligence », et dans son âme d'Italien raffiné on sent passer une inquiétude...

A Reading of Life (Une explication de la vie), par
GEORGE MEREDITH (Constable, éd. London).

Depuis quelques années déjà Meredith n'avait rien publié, aussi son nouveau livre était-il guetté comme un événement littéraire. Ceux qui n'aiment en Meredith que le brillant romancier de *Diana of the Crossways* éprouveront peut-être une déception. Pourtant le présent recueil de vers, écrit dans la méditation et le silence, est d'un grand charme. L'auteur s'y révèle épris de la nature et de la beauté, attentif aux mille voix des choses muettes. Il est

humain et tendre, il comprend la passion et l'admire quand elle est belle; il est libre de préjugés étroits et sait absoudre des êtres que la foule a condamnés. Parfois son inspiration s'attriste au bruit de guerre qui vient à lui. Ce n'est pas le Dieu des armées qu'il voudrait qu'on invoquât, mais le Dieu de miséricorde. Un large souffle de charité anime son œuvre. Il désire répandre autour de lui le grand calme qu'il a dans l'âme, et, comme un sage revenu des ambitions vaines, il conseille la sérénité. Sa doctrine apparaît dans son poème « La Prévoyance et la Patience ». Il y dépeint la Patience sous les traits d'une douce aveugle qui sait savourer l'espoir. Ce n'est pas la résignation qu'il prêche, c'est l'attente confiante. Et Meredith lui-même est plein d'espoir. Il a foi dans la nature humaine et il exhorte tous les êtres à une absolue sincérité. « Ne méprisons que ce qui est lâche en nous! C'est le seul moyen de nous faire une route à travers la vie. » Quelques fragments de l'Iliade, traduits avec noblesse et ampleur, et une imitation de Mistral, terminent ce petit volume que tous liront et dont bien peu voudront comprendre la portée. Ce n'est pas au plus fort de l'Impérialisme anglais qu'une voix qui enseigne la douceur sera écoutée outre-Manche.

Po Zakonou (D'après la loi), par A. Novikoff (Souvorine, éd. Pétersbourg).

M. Novikoff s'est fait un nom dans la presse russe par de courageux articles de journaux où il prenait la défense des paysans contre le grand propriétaire terrien qui les exploitait odieusement, et par un volume de notes où il livrait au public beaucoup d'abus et d'injustices dont seuls les pauvres avaient eu à souffrir. Il connaît bien la campagne russe, et la loyauté qu'il mit toujours à peindre les choses sous leur vrai jour lui acquit maintes sympathies parmi les libéraux. Maintenant M. Novikoff publie un roman. C'est un échec lamentable! Il faut croire que, pour faire une œuvre d'art, il ne suffit pas d'être homme de bien... Ce roman : *D'après la loi*, a pour but de démontrer que la loi est souvent mauvaise, ou, tout au moins, qu'on l'applique mal, qu'il ne faut pas marier les filles contre leur gré, ni calomnier son voisin. Macha, fille de paysans riches, aime un pauvre diable, Séreja. Les jeunes gens veulent s'épouser et se sont juré la fidélité jusqu'au tombeau. Mais les parents de Macha en décident tout autrement et lui choisissent un époux riche. La pauvre fille se résigne sous le coup des menaces. On la marie et le malheur ne la quitte plus. Sa belle-mère la martyrise, son mari la bat et proclame qu'il ne fait qu'user de son droit. Elle essaie de fuir, mais « la loi » la réintègre au domicile conjugal. Le vieux père de Séreja est convaincu d'avoir volé, au plus dur de la famine, une poignée de son chez un riche seigneur; « la loi » le condamne à plusieurs mois de prison. Un incendie éclate au village. On soupçonne Séreja d'en être l'auteur. Comme les preuves manquent, « la loi » se borne à lui infliger l'exil comme châtiment. Macha meurt à la suite des mauvais traitements de son légitime époux. Elle envoie un suprême adieu à Séreja; à son tour, il meurt de chagrin. Les personnages de cette histoire sont de vagues fantoches qui ne vivent pas et qui s'agitent gauchement; tout l'arrangement du livre est naïf et confus, l'auteur revient sur ses pas, s'arrête ou se précipite de la manière la moins justifiable. Il est vraiment à regretter que M. Novikoff n'ait mis au service de son excellente intention que si peu d'habileté. Son livre dénote une connaissance profonde du code. Présenté sous forme d'articles, il aurait une valeur réelle.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Le vigneron dans sa vigne, par JULES RENARD (*Mercure de France*).

Ce volume, dont certaines parties étaient connues déjà, contient avec « Le Vigneron dans sa vigne », les « Nouvelles du Pays » et les « Tablettes d'Éloi ». C'est un pur chef-d'œuvre, une délicate et forte et charmante merveille. Aucun écrivain peut-être n'eut à ce point le sens de la réalité, cette étonnante aptitude à en saisir les divers aspects, le détail multiple et l'unité complexe. La description est exacte sans excessive minutie, elle n'embellit ni ne pousse au noir et elle ne prétend qu'à être juste. Mais à force d'intense vérité elle devient émouvante, car voici donc de la vie authentique où l'art n'est intervenu que d'une manière discrète, sans en altérer le caractère. Il y a dans ce petit livre dix pages (entre autres) incomparables, *Le Petit Bohémien*; je crois que Jules Renard n'a rien écrit de plus parfait. Cette brève anecdote est si vivante, si simplement douloureuse, et d'une si pénétrante mélancolie que cela donne le frisson même de la vie... Délicieuses aussi les quelques « histoires naturelles » du *Vigneron dans sa vigne*, dont voici l'un des chapitres, *in extenso* : « *Le Serpent*. Trop long. » Voici encore le chapitre du *Ver Luisant* : « Que se passe-t-il? Neuf heures du soir et il y a encore de la lumière chez lui. » Etc. etc... Mais *Le Petit Bohémien* est plus beau que tout.

La Jérusalem nouvelle, par GUY VALVOR (Tresse).

L'ouvrage de M. Guy Valvor est un roman curieux et, en même temps, a une portée sociale, — à la manière, si l'on veut, de cette *Histoire de l'Inquisition*, de Ch. Léa, dont la librairie Bellais publie une tra-

duction excellente. C'est la seconde inquisition espagnole, qui est ici représentée, celle du « frêle roi Charles II ». M. Guy Valvor s'est documenté soigneusement sur toute cette époque sinistre, sur les pratiques et les solennités du Saint-Office, sur les intrigues, les meurtres, la politique et les turpitudes diverses de cet héritage de Charles-Quint. Il nous fait assister à d'effrayantes cérémonies, à de sanglantes parades, à des auto-da-fé. Dans ce décor se déroule un drame émouvant, mais qui, à vrai dire, sert principalement à relier les scènes diverses du roman; car c'est une évocation historique qui nous est ici offerte, — et dans une pensée, louable d'ailleurs, d'édification. Les personnages sont peints d'une manière brillante et vive. La reine, par exemple, princesse française, Marie-Louise d'Orléans, récemment mariée à ce Charles II, qui l'adore mais qui, plus encore, a peur du Saint-Office, est émouvante dans l'effroi que lui causent ces mœurs toutes neuves pour elle. On la fait assister à un auto-da-fé; une pauvre femme la supplie avec des cris déchirants; alors elle se trouble et demande au roi la grâce de cette malheureuse. Mais celui-ci, soudain effaré, comme éveillé d'un somme, se tourne à moitié vers elle, sans la regarder et tremble : « Mi reina, mi reina, cela ne se peut! » Le livre est intéressant.

Vénus, par Michel Corday (Fasquelle).

Le roman contemporain était las, paraît-il, de passer pour un genre frivole, et le voilà donc qui se fait social, philosophique, moral. M. Corday a voulu étudier ici les conditions de l'amour dans la société moderne; et il le trouve fort empêché par deux circonstances, dont l'une fut naguère exposée par M. Couvreur dans son roman de *Mancenilles*. Un médecin, le docteur Reiset, fait sur cette question d'utiles discours dans le livre de M. Corday. Voir, par exemple, page 78. L'affabulation même du roman n'est pas très intéressante; c'est l'histoire, assez vulgaire, d'un littérateur qui s'appelle Léon Murat, qui est un débauché, qui a de nombreuses maîtresses, successives ou simultanées, et qui pâtit des deux inconvénients de l'amour moderne, et qui, enfin, se tue. M. Corday n'attachait pas, du reste, une grande importance à tout cela, mais la portée sociale de son œuvre le préoccupait principalement. Il est possible que son apostolat ait quelque efficacité. Néanmoins, le mélange de l'art et de ces choses ne me satisfait pas; il me semble que ces choses nuisent à l'art, et réciproquement, — puisque, « ces choses », M. Corday, dans son livre, n'ose seulement pas les nommer par leur nom... D'ailleurs, il y a dans ce roman de réelles qualités littéraires, des scènes très vives et bien enlevées, — celle, par exemple, du hachisch, qui est dramatique et belle.

J.-B. Carrier, représentant du Cantal à la Convention, par Alfred Lallié (Perrin).

« Carrier était débauché, cruel, brutal, irascible... Son intelligence était médiocre et sa raison n'était pas des plus saines... » On imaginerait, d'après cela, que ledit Carrier ne valait pas un gros livre de 450 pages. M. Lallié n'est pas tendre pour son héros; il voudrait pourtant, sinon l'excuser, du moins le représenter comme un monstre assez ordinaire en son temps. Quand la Convention traduisit les membres du Comité de Nantes devant le tribunal révolutionnaire de Paris, lors de la réaction qui suivit le 9 thermidor, elle n'avait pas, suivant M. Lallié, d'autre intention que de faire oublier l'approbation donnée huit mois auparavant à toutes les horreurs de Nantes. Les écrivains « de l'école révolutionnaire » partent de là, paraît-il, pour laver le Comité de Salut public et la Convention de toute complicité avec Carrier. M. Lallié n'est pas un écrivain « de l'école révolutionnaire », et il se propose, dans le présent ouvrage, de démontrer que « les crimes de Carrier avaient été le résultat d'un système de gouvernement et non pas simplement les actes d'un scélérat atteint de fureur homicide ». Il a, d'ailleurs, utilisé pour cette monographie des documents nouveaux qui sont intéressants.

Voyage au Cumina, par O. Coudreau (Lahure).

Cet ouvrage, dû à la veuve de l'explorateur Henri Coudreau, mort au Brésil, contient des renseignements intéressants sur une région jusqu'à présent mal connue de l'État de Para. L'auteur s'est appliqué à nous révéler à la fois la nature du sol, la qualité des indigènes, le climat, etc. Mais, indépendamment même de sa valeur scientifique, on devra trouver à cette rapide relation d'un périlleux voyage, un charme très réel de simplicité, d'entrain, de vaillante bonhomie. Le volume est illustré d'un très grand nombre de vignettes qui reproduisent des photographies faites par Mme Coudreau; en outre, une carte très nette du Rio Cumina satisfera les spécialistes.

André Beaunier.

Memento. — Chez Lemerre, *Études et préludes*, poèmes, par R. Vivien; — *Symphonies des hauteurs*, poèmes par Tony Bouillet. — Dans les éditions de « la Plume », *Nouvelles élévations poétiques*, par Paul Souchon. — A la librairie de l'Art indépendant, *Au Palais de Circé*, poème dramatique, par Louis Ernault. — Chez Ollendorff, *Thémistocle-Epaminondas Labasterre*, petit récit haïtien, par Frédéric Marcelin.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Prophéties sionistes. — M. Israel Zangwill, le très talentueux et vite célèbre romancier et dramaturge, est un sioniste convaincu. Il a prédit à un interviewer du *Daily Mail* qu'en l'an 2000, les Juifs seraient au nombre de plus de deux millions dans leur antique patrie, et qu'ils auraient transformé celle-ci « en un jardin de beauté et de fertilité, sillonné de chemins de fer et pourvu de ports excellents, et avec un gouvernement autonome qui servira de modèle à tous les États du monde ». Il affirme que, dans la moindre agglomération des Juifs, il y a une forte proportion de sionistes enthousiastes, et que ce sont les Juifs pauvres qui, par leurs humbles souscriptions, ont le plus contribué à constituer le fonds de cinq millions de francs dont l'on dispose aujourd'hui pour le repeuplement israélite et la mise en valeur de la Palestine. Cette race, ajoute-t-il, étonnera bientôt le monde par son patriotisme, et, dès que les premières colonies importantes auront été instituées en Judée, on y verra accourir de partout des non-Juifs d'initiative, comme à présent aux États-Unis, tant sera puissante l'attraction exercée par cette république idéale !

La couronne de Bohême. — Il faut la mettre sur la tête de l'empereur François-Joseph, et le plus solennellement possible, affirment le *Fremdenblatt*, le *Pester Lloyd*, et beaucoup d'autres journaux d'Autriche-Hongrie. Ils ajoutent que la question tchèque sera ainsi résolue à jamais, et que l'on verra aussitôt s'évanouir à Prague toute agitation nationaliste. La *Neue Freie-Presse*, qui semble parfois inspirée par l'ombre de Metternich, ajoute que cette cérémonie restaurera en Europe le prestige de la monarchie ! A quoi M. Rieger, chef des vieux-Tchèques, réplique dans le *Neues Tageblatt*, que le voyage de l'empereur à Prague n'est qu'une promenade protocolaire, sans la moindre portée politique, économique ou sociale. Il rappelle que ses compatriotes ont été fort étonnés de voir toutes les invitations aux fêtes, et les programmes, et les menus, rédigés, non en tchèque, mais... en français, ce qui ne saurait être considéré comme une concession aux aspirations de la Bohême. M. Rieger en profite pour rappeler ce que sont au juste ces aspirations : elles tendent simplement à une autonomie analogue à celle de la Hongrie.

Libraires d'autrefois. — M. E. Marston esquisse leurs portraits (*Sketches of Booksellers of other Days*, à Londres, chez Sampson Low et Marston), et il en est de fort amusants. L'auteur estime que l'on peut bien s'occuper un peu de la biographie des grands éditeurs, alors qu'on a tout publié sur celle des moindres écrivains. C'est d'une équité incontestable. M. E. Marston n'a fait de recherches, naturellement, qu'en Angleterre. Il se trouve que le métier de libraire fut toujours excellent en ce pays. Thomas Guy s'enrichit au point de pouvoir fonder un important hôpital. Il y eut un éditeur anglais qui devint célèbre... comme romancier : Samuel Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*.

Nos portes et nos fenêtres. — La transformation qu'on leur impose depuis quelques années réjouit M. A. L. Plehn (*Die Nation*). On verra de moins en moins de façades où les fenêtres sont toutes identiques comme dimensions et comme décoration. Il faut que chaque pièce n'ait qu'une baie, dont les proportions, la forme, le style, lui soient rigoureusement appropriés. Toutefois, il est regrettable que l'on s'obstine à munir les chambres à coucher de fenêtres plus petites que celles des salons et salles à manger. La chambre à coucher est, de toutes les pièces, celle qui a besoin de la plus grande quantité d'air et de lumière. Quant aux portes, M. Plehn proteste contre l'énormité et la somptuosité qu'on leur donne jusqu'à présent dans les maisons « cossues ». Il ne voit pas la nécessité de munir d'une porte cochère une habitation qui ne comporte ni écuries ni remises. En un mot il insiste sur l'erreur que l'on a commise depuis la Renaissance, en considérant les portes et fenêtres, non pas tant comme des utilités, que comme des ornements extérieurs.

Le Labyrinthe. — Mrs. Mary A. Galloway (dans le *Nineteenth Century and after*) montre quels intéressants résultats ont déjà été obtenus dans ces fouilles de Crète, dont les archéologues français ne semblent guère se soucier. MM. Evans et Hogarth, deux Anglais, ont, à leurs frais, exhumé la majeure partie du palais de Minos à Cnosse, près de Candie. Cet édifice, qui couvrait une supèrficie de 8000 mètres carrés, abonde en corridors sinueux et sans issue, qui rendent bien compte de la légende du Labyrinthe. Dans les galeries principales, on voit des fresques, conservées à merveille, et où des dames de cour d'il y a quatre mille ans portent des costumes et des coiffures singulièrement analogues à ceux de nos jours. On a trouvé des bronzes, des orfèvreries, des terres cuites polychromes, d'un travail souvent supérieur, et d'une esthétique au moins égale, à ceux des objets d'art de l'Égypte et de Mycènes.

A Festo, les chercheurs italiens s'emploient à ressusciter un palais plus vaste encore et peut-être plus précieux pour la science. Il y a là, en effet, tout un code gravé sur la pierre. M. Evans a aussi découvert à Cnosse des tablettes d'argile couvertes d'inscriptions. Les caractères utilisés dans les deux cas semblent ne se rapporter à aucun des groupes connus jusqu'à présent, et prouvent que les Crétois possédaient une écriture antérieure à celle des Phéniciens, et bien différente de celle-ci.

Le bel âge pour les chefs-d'œuvre. — Un collaborateur anonyme du *Bookman* tâche de démêler quel est généralement l'âge auquel un écrivain réalise ses chefs-d'œuvre. Thackeray a écrit ses meilleurs livres entre sa trente-cinquième année et sa cinquante-deuxième, où il mourut. Par contre, les romans capitaux de Dickens ont été écrits entre l'âge de vingt ans et celui de trente. Trollope ne commença à produire qu'à partir de sa quarantième année. Milton avait cinquante ans quand il entreprit son grand poème ; Swift, cinquante-neuf, lorsqu'il imagina Gulliver ; Defoë, cinquante-huit, au moment où il s'at-

tela à Robinson Crusoë. Il faut noter toutefois que Defoë avait déjà fait beaucoup de journalisme, et que le journalisme, à cette époque, était très littéraire. Walter Scott avait quarante-quatre ans lorsqu'il écrivit son premier roman, *Waverley;* Darwin, cinquante ans, quand il lança son *Origine des espèces;* Hood, quarante-six ans, à l'époque où il composa le *Chant de la Chemise*. Les meilleurs romans de George Eliot parurent quand celle-ci avait de cinquante à cinquante-deux ans. Mais Hugo, Byron, Burns, Pope, Alfred de Musset, Shelley, Théophile Gautier, et tant d'autres, étaient bien jeunes quand ils rimèrent des chefs-d'œuvre. Il en faut conclure à la vanité de toute loi cherchée pour cet ordre de phénomènes. L'âge de la plus intense activité littéraire varie avec le tempérament des individualités, avec le milieu où celles-ci se sont formées, le temps où elles ont vécu, les conditions sociales, etc.

Encore une nationalité. — C'est celle du Trentin, assure Ettore dans la *Minerva*. Il n'y avait pas encore assez de groupes ethniques à revendiquer leur autonomie dans l'empire austro-hongrois, voilà que s'en mêlent les Italiens du Trentin. Quand nous serons à trente ou quarante... Beaucoup de journaux de la péninsule s'étonnent, ou plutôt s'indignent, que ce ne soit plus pour réclamer leur annexion à l'Italie, que s'agitent les Trentins. Ils proposent en exemple à ceux-ci les Irrédentistes de l'Istrie, — qui sont d'ailleurs un tout petit groupe noyé au milieu de la masse iougo-slave. En attendant de se rendre à ces objurgations, les bons montagnards du Tyrol italien multiplient les manifestations autonomistes, et leurs représentants au Reichsrath menacent d'entrer dans la bataille obstructionniste. Ils s'accordent avec les habitants du Tyrol allemand et du Vorarlberg, pour demander que toute cette région soit constituée en une fédération de petits États autonomes, sous la tutelle nominale de la couronne cisleithane. Il n'y aura décidément pas un coin de l'Empire qui ne donne sa note dans le chaos, quand François-Joseph aura disparu.

Les bains et la civilisation. — M. Lymann déclare, dans la *New Voice*, que si nous sommes obligés de prendre des bains, c'est parce que nous portons des vêtements, que nous habitons en des boites. Si nous allions nus au grand air comme les fauves, nous serions plus que suffisamment lavés par le vent et la pluie. L'auteur prend le point de comparaison que voici : on n'a pas besoin d'étriller les chevaux qu'on laisse vivre au grand air en Amérique et en Russie. A quoi l'on peut objecter que, si les gardiens de troupeaux de chevaux n'étrillent pas leurs bêtes, c'est parce que celles-ci sont trop nombreuses, et puis parce qu'eux-mêmes, les gardiens, étant excessivement sales, ne comprennent pas la nécessité de la propreté pour les autres. En outre, il est permis d'observer que les sauvages à peau noire, ou brune, ou rouge, qui ne portent aucun vêtement et couchent à la belle étoile, n'en sont pas plus « lavés par le vent et la pluie », mais sont au contraire les plus malpropres des humains. Décidément, certains anthropologistes se laissent aller parfois à des paradoxes bien puérils.

L'intelligence des singes. — M. Edward L. Thorndike, de la Columbia University, a fait de longues et méthodiques recherches sur l'intelligence des singes, et il les rapporte dans le *Popular Science Monthly*. Il proclame que ces messieurs manquent totalement d'idées générales. En quoi ils ressemblent à la grande majorité de notre espèce. Mais, à tous autres égards, les singes ont des fonctions cérébrales qui les placent bien entre les hommes et les autres mammifères. Ils surpassent même les éléphants pour la compréhension et le raisonnement. Ce qui les rapproche surtout de nous, c'est leur goût pour les mouvements inutiles, goût qui prouve l'excessive excitabilité de leur système nerveux. D'autre part, leur odorat est à demi atrophié comme le nôtre, au profit du sens de la vue, comme chez nous aussi. Ils sont, de tous les animaux, ceux qui se rendent compte le plus vite des distances, des proportions, des formes et des couleurs.

Le Renan de l'Italie. — Ce fut David Castelli, assure M. Angiolo Orvieto (*Rivista d'Italia*). Il est bon d'observer que M. Orvieto ne fait ici allusion qu'au Renan hébraïsant. Castelli, né à Livourne en 1836, est mort il y a quelques mois. Lui aussi, jeta la soutane aux orties après examen des deux Testaments. Seulement, ce ne fut pas un sceptique; il n'y eut jamais rien de trouble dans ses idées. Il échangea sa foi religieuse contre une croyance aussi passionnée, le culte de la science. Son œuvre est considérable, elle a eu une grande influence en Italie sur les deux dernières générations, elle est connue en Allemagne, et l'on s'étonne que la France l'ignore encore. Après avoir vulgarisé dans son pays les travaux exégétiques de Renan, de Strauss, etc., il se mit à étudier les idées messianiques en historien et en psychologue; la littérature hébraïque, en critique pur; les prophètes, en aliéniste; les lois d'Israël, en jurisconsulte. Il a publié une fort belle histoire des Juifs; il a aussi dégagé tous les éléments de folk-lore que renferment la Bible et le Talmud. Enfin il a écrit sur la pédagogie et sur la politique. Il ne lui a manqué que du style, et du nihilisme philosophique, pour que la « bonne société » de son pays l'auréolât de gloire.

Les courses de taureaux aux États-Unis. — L'Espagne se venge. Elle civilise à rebours ses vainqueurs les Yankees. Des courses de taureaux viennent en effet d'avoir lieu à South-Omaha, dans le Nebraska, et il est question d'en organiser à Chicago, à Buffalo (naturellement) et à Coney-Island. Toute la presse de l'Union proteste avec véhémence. Seule, la *Post* de Washington plaide en faveur de ce genre de spectacle. Comme le journal en question est un officieux de la Maison-Blanche, le *Democrat* de Rochester en conclut qu'à l'avenir, l'inauguration d'une Présidence comprendra dans son programme l'assassinat de quelques taureaux.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41179 *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 17 AOUT 1901.

LE DERNIER SECRÉTAIRE DE CHATEAUBRIAND

Julien Danielo
d'après des documents inédits.

Chateaubriand a eu dans sa longue carrière un certain nombre de secrétaires ; il n'a jamais eu comme tel qu'un seul écrivain, et ce ne fut ni Ed. L'Agneau, ni Hyacinthe Pilorge, ce fut Julien Danielo.

L'Agneau serait inconnu sans l'indélicatesse dont il se rendit coupable en vendant, vers 1846, alors que Chateaubriand avait déjà un pied dans la tombe, les fragments de ses *Mémoires* que M. Victor Giraud a publiés, il y a deux ans, dans la *Revue des Deux Mondes*.

Pilorge était l'homme de confiance, l'intendant du maître, bien plus que son secrétaire, si l'on s'en rapporte au témoignage de Mme de Chateaubriand.

> J'ai vu Hyacinthe, écrivait-elle à Mme Joubert le 23 août 1822. Il est venu en courrier apporter la nouvelle de la mort de lord Castlereagh : il est arrivé gros, gras et ivre, et s'en est retourné de même. Il se plaît beaucoup à Londres, mais il excite la jalousie des secrétaires qui n'ont pas comme lui la confiance de M. l'ambassadeur (1).

Gros, gras et ivre ! Que voilà bien la façon spirituelle et peu charitable dont la « Chatte » habillait ou déshabillait les gens de son entourage ! En trois mots qui étaient trois petits coups de patte prestement administrés, elle vous burinait un portrait.

Mais vous pensez bien que ce n'était pas seulement pour ces qualités négatives que Chateaubriand tenait tant à Pilorge. Il dit quelque part qu'il l'avait « façonné à toutes ses fortunes (1) ». Cela prouve qu'il était d'une humeur égale et d'une pâte assez souple. Mais il était aussi très décoratif, et je crois que Chateaubriand l'avait gardé près de lui un peu beaucoup à cause de cela. Quand il parle de son voyage à Prague où il était allé visiter Charles X, en qualité d'ambassadeur de Mme la duchesse de Berry, il remarque incidemment que le ruban rouge dont était ornée la boutonnière de Hyacinthe lui attirait des respects incroyables. Et c'est bien quelque chose, n'est-il pas vrai ? d'avoir pour compagnon de voyage quelqu'un qui vous fasse respecter, surtout quand on porte un des plus beaux noms de France.

En s'attachant Julien Danielo comme secrétaire, Chateaubriand avait dû céder à des raisons d'ordre purement professionnel (2), car le pauvre diable ne payait point de mine. Grand, carré d'épaules, pâle sous sa crinière de cheveux frisés, mal cravaté, mal culotté, c'était une espèce de bohème de lettres, mais un bohème de talent et qui, à force de tremper sa plume dans l'encrier de son maître, avait fini, comme on le verra tout à l'heure, par en tirer des paillettes d'or, lisez des comparaisons et des images, voire des réflexions et des tours de phrase qui, par instants, donnent l'illusion de son style.

Lui-même s'y était laissé prendre, comme un grand enfant qu'il était. Un jour que, dans sa petite chambre

(1) *Les Correspondants de Joubert*, p. 269.

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI, p. 19.

(2) Ce qui le prouve, c'est qu'il l'avait rappelé cinq fois près de lui dans l'espace de vingt ans. (Cf. *les Conversations de M. et Mme de Chateaubriand*, t. XII des *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition originale.)

de la rue du Bac, il déclamait en gesticulant, sous l'œil hébété de poules vivantes perchées sur le bois de son lit, des fragments d'un de ses ouvrages, un ami de Bretagne (1), de qui je tiens cette anecdote et la plupart des renseignements qui suivent, crut lui faire un compliment en lui disant que c'était beau comme une page de l'*Itinéraire* ou des *Martyrs;* Danielo se récria, affirmant que cela valait beaucoup mieux, et qu'il avait corrigé souvent le style défectueux des *Mémoires*.

Comment était-il entré au service de Chateaubriand? Je ne saurais le dire au juste, mais je suppose qu'il devait cet honneur bien plus à son titre de compatriote qu'à ses qualités d'écrivain. Il est bon de dire que l'auteur du *Génie du Christianisme* avait un faible marqué pour tout ce qui lui rappelait sa « pauvre et chère Bretagne », et que toute sa vie il prit plaisir à encourager, à pousser les jeunes écrivains de son pays qui lui demandaient sa protection. Quand Brizeux publia *Marie*, Chateaubriand écrivit à M. de la Villemarqué, qui lui avait envoyé ce petit « roman » : « M. Brizeux chantera ces bois de Bretagne que je n'ai fait que traverser dans mon enfance (2) »; et il ne perdit depuis aucune occasion de le servir.

Les *Portraits et Souvenirs littéraires* d'Hippolyte Lucas sont pleins de billets à lui adressés par le grand Malouin pour le féliciter ou le remercier. Dans un, voici ce qu'il lui dit : « Oui, Monsieur, je suis Breton comme vous, Breton jusque dans la moelle des os. Je ne donnerais pas mon nid de bruyères pour les plus doux *ramosa hospitia* (3). Je mourrai enfant des vents et des flots. » — Dans un autre : « Je vais lire avec un vif empressement les nouvelles de mon *Aristarque ;* j'y ai déjà aperçu des noms bretons : ainsi je me retrouverai encore dans ma patrie (4). » — Dans un autre, enfin, daté du 10 septembre 1844 :

Je reçois, Monsieur, votre lettre datée de la rue de Bréda avec les beaux vers que vous avez bien voulu adresser à ma tombe. J'y marche à grands pas, et dans quelques jours, j'y reposerai. Le bruit des vagues m'empêchera d'entendre le bruit du monde. C'est à vous, Monsieur, mon compatriote, à soutenir de votre voix la cause de la religion que je n'abandonne pas, mais que je laisse en mourant à mes dignes successeurs.

Ainsi donc, si Danielo devint un jour le secrétaire de Chateaubriand, c'est mon sentiment qu'il le dut surtout à sa qualité de Breton. Du reste, il n'avait encore publié, lorsqu'il entra chez lui vers 1830, qu'un ou deux volumes sans grande valeur, tels que *la Révolution, l'Europe et la guerre*, ou de *Louis-Philippe et de Charles X*, et *Lettres des femmes célèbres de France* avec une introduction et des notices.

De quel pays de Bretagne était-il originaire? quel âge avait-il? quelle avait été son éducation? quelle était sa famille? C'est ce que je vais dire avant d'aller plus loin.

I

Julien Danielo était né à Noyal-Muzillac (Morbihan) le 3 thermidor an X (1), de Guillaume Danielo et de Guillemette Johanno, sa femme, cultivateurs au village de Kerlanio, où ils étaient sur leur bien. Son père était mort dans la force de l'âge d'une maladie terrible; sa mère qui était une sainte l'avait mis aussitôt après ses communions au collège de Vannes dans la pieuse pensée d'en faire un prêtre. Ce collège était en 1812 ce qu'il était en 1830 quand Jules Simon y entra : une manière de petit séminaire où l'on n'apprenait guère que du latin (2). Danielo y fut un assez bon élève, mais il trompa toutes les espérances de sa mère. Aux premiers bulletins qui le représentaient comme un enfant « studieux, de caractère timide et honnête », en avaient succédé d'autres, au bout de quelque temps, dont les notes laissaient beaucoup à désirer. Lisez plutôt celles-ci que je relève dans une lettre de Danielo à sa mère :

Succès satisfaisants, mais pas de religion.
De piété, de dévotion, point.
Peu de soumission et d'obéissance.
Travail selon le caprice et non la règle.
Nulle attention à suivre sa classe.
Ne veut étudier que comme bon lui semble et d'après son goût.
Mène ses maîtres plutôt que de s'en laisser mener.
Bon cœur cependant, mais mauvaise tête.
Dans le bien comme dans le mal il ira loin.

Et au bas de ces notes peu rassurantes, le supérieur du collège avait écrit, afin de mieux marquer son inquiétude : *Priez pour lui !*

Vous pensez si la mère de notre écolier avait pleuré en recevant de pareils bulletins. « Priez pour lui ! » est-ce que son Julien était déjà perdu? Aussitôt elle avait ramassé toutes les vieilles du village, et elles avaient commencé ensemble, à l'intention de son fils, « des neuvaines aux deux calvaires, à tous les autels, à tous les saints de la grande église de la paroisse, et à quelques-unes des chapelles des *frairies* d'alentour ».

(1) M. le Dr Closmadeuc, de Vannes.
(2) Extrait d'une lettre inédite.
(3) Lettre du 29 août 1836.
(4) Lettre du 17 mai 1837.

(1) Et non en 1800, comme le dit Vapereau.
(2) «... Mais quitterai-je mon pauvre collège de Vannes, après avoir dit ses misères, sans rendre justice à ses qualités? Comme instruction, il faisait de nous des latinistes, ignorants de toutes choses, excepté du latin... » (*Premières années*, par Jules Simon, librairie Flammarion. 1901).

Quelques louis additionnels, raconte Danielo, avaient même été ajoutés au prix de sa pension, pour engager le supérieur du Collège à joindre ses prières aux neuvaines, mais toutes les messes, les neuvaines et les ex-voto ne l'avaient point changé. Son esprit était demeuré si dissipé, les prêtres disaient si perverti, qu'il aurait mieux aimé « voir cet argent venir grossir son prêt de semaine et ajouter aux douceurs de la vie de collège, que de l'entendre tomber dans les coffres de la sacristie ».

Qui donc l'avait tourné ainsi? étaient-ce les mauvaises fréquentations? Non, c'étaient les mauvaises lectures. Il suffit d'un mauvais livre pour pervertir une jeune âme, et le collégien avait déniché je ne sais où pendant les vacances quelques volumes dépareillés de Jean-Jacques et de Voltaire qui lui avaient mis la tête en feu. C'était principalement la nuit, lorsque sa mère dormait, qu'il lisait ces livres. Comme il ne pouvait pas allumer de chandelle, de peur d'attirer son attention ou celle des voisins, il se mettait à cheval sur la fenêtre entr'ouverte de sa chambre, et là, enveloppé d'un vieux manteau héréditaire, verdâtre et râpé, qu'il avait soin de retenir comme supplément de couverture sur son lit, il lisait à la clarté de la lune.

Le firmament sans repos tournait sans cesse et me variait en tournant le tableau sur ma tête; des feux du zénith il abattait des millions d'astres dans les eaux du couchant et en élevait d'autres par millions de l'horizon opposé. Ainsi me changeait-il à chaque instant mes flambeaux.

Mais je n'y prenais garde, mon esprit était ailleurs et ne suivait que le récit frivole de mon livre. Les corps célestes marchaient et brillaient pour mon service, mais nullement pour mon culte : car, si ce sont des astres que la jeunesse adore, ce ne sont pas les astres des cieux; et quand une chimère l'occupe, tout se remuerait, se bouleverserait autour d'elle, qu'elle dédaignerait de s'en apercevoir.

Cependant la pâleur de l'aube, et surtout le froid toujours piquant du matin, m'annonçaient l'approche du jour et la nécessité de changer de station : alors, les pieds à la glace et la tête bouillante, le cœur battant et l'âme enivrée, je regagnais mon lit, où je ne goûtais que ce demi-sommeil, ce sommeil dur, agité, sans fraîcheur, que donne mal l'aurore, et dont pourtant nos villes se contentent à la sortie de leurs fêtes.

Et pendant ce temps-là sa mère qui ne dormait que d'un œil priait et pleurait.

Mais ce n'était qu'une crise, — la crise de croissance que toutes les âmes ardentes ont traversée. A mesure qu'il grandissait, Danielo se sentait devenir meilleur. Les larmes de sa mère en lui tombant sur le cœur l'attendrissaient. Un jour il suffit d'une parole pour le faire pleurer à son tour, et vous savez qu'une larme qui coule ne se trompe pas. Cette parole, la voici. A la suite des plaintes de ses maîtres, et les exagérant toutes, de méchantes langues, comme il y en a partout, disaient à chaque instant à sa mère : « Quel malheur pour vous ! ce garçon-là tournera mal ! » Un matin, Danielo entendit la pauvre bonne femme leur répondre : « Je ne le crois pas tout de même ! » Ce *je ne le crois pas* qui sortait du cœur, « cette sublime et sainte incrédulité d'une mère, le frappa d'une nouvelle reconnaissance. Dès lors il ne résista plus à la vertu qui luttait en lui contre ses défauts. Il fut gagné, il se soumit, et le jeune fou qui se faisait un plaisir de braver les hommes, un amusement de chicaner les docteurs, se trouva humble, obéissant, silencieux, désarmé devant une simple femme qui n'avait contre lui que la force de sa tendresse et de son dévouement. »

Mais il avait perdu la vocation religieuse tout en gardant la foi, et quand il eut vingt ans notre jeune séminariste, au lieu d'embrasser la carrière ecclésiastique, embrassa la carrière des lettres — ce qui pour lui était encore un sacerdoce.

II

Le voilà parti pour Paris. Comme il avait un peu d'argent en poche et qu'il en recevait régulièrement du pays, il ne miséra point; il ne semble pas avoir connu ce qu'on appelle vulgairement la vache enragée. Il avait emporté de Noyal-Muzillac quelques lettres de recommandation du curé et de sa sœur qui était religieuse, il en profita pour se faire quelques bonnes relations. Il fréquenta les bureaux des journaux catholiques, il s'enferma dans les bibliothèques durant des mois et des années pour y puiser les matériaux de ses futurs ouvrages. Bref, quand il entra au serviee de M. de Chateaubriand, il savait son métier d'écrivain; il ne lui manquait que le plus difficile à acquérir : le style. Disons-le tout de suite, il n'arriva jamais à se dégager complètement de l'imitation, à secouer le joug du maître, qu'il avait subi malgré lui. Hé! sans doute, ce qu'il a écrit a du charme, de la couleur, du mouvement, du pittoresque; on trouverait même dans son œuvre des morceaux que Chateaubriand n'aurait pas désavoués et c'est bien quelque chose; mais ce n'est pas du Danielo pur; la marque personnelle, la griffe du maître n'y est pas; or, comme le fond de ses ouvrages vaut encore moins que la forme, on conçoit sans peine que rien de lui n'ait surnagé, et que son nom, en fait de souvenirs littéraires, ne rappelle guère que les *Conversations de M. et Mme de Chateaubriand* dont il avait fait suivre, dans l'édition originale, le tome XII et dernier des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et dont quelques pages sont vraiment belles.

Je n'en regrette pas moins vivement que M. Edmond

Biré n'ait pas cru devoir lui consacrer dans les appendices de sa récente édition des *Mémoires* une de ces notices documentaires dont il a été si prodigue envers des gens qui ne le valaient certainement pas. Je parlais tout à l'heure des *Conversations de M. et Mme de Chateaubriand*. Il me semble qu'il aurait pu en extraire quelque chose, ne fût-ce que le passage qui a trait au manuscrit des *Mémoires* ayant servi à leur impression, ou mieux encore le portrait de Mme de Chateaubriand qui est un petit bijou (1). Rien que dans le *Chroniqueur*, revue scientifique, historique et littéraire à laquelle Danielo collabora de 1834 à 1836, M. Edmond Biré aurait pu trouver, s'il s'en était donné la peine, des articles fort bien troussés sur Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, etc., car, sans avoir fait partie de la « boutique romantique » il va de soi que Danielo avait pris fait et cause pour la nouvelle école.

Mais les questions d'art étaient secondaires à ses yeux ; en littérature comme en politique il subordonnait tout à la morale. « Qu'est-ce que l'érudition? qu'est-ce que la science? qu'est-ce qu'un livre, à côté d'une belle vie ? » écrivait-il à sa mère au mois de juillet 1837. Et pour nous le faire mieux sentir, il nous traçait de la vie qu'elle menait dans son village un tableau véritablement délicieux.

De votre chambre, lui disait-il, vous pouvez entendre les chants de l'office divin, et de votre fenêtre voir la flèche du clocher qui, lorsque le soleil a passé le méridien et incline au couchant, promène son ombre et celle de son coq le long de vos carreaux, et marque sur votre plancher, à vos pieds, l'heure qui sonne en même temps sur les cloches, au-dessus de votre tête.

De hautes herbes, trop grasses de poudre humaine pour se soutenir, et ondoyant lourdement sur les tombes comme si elles y pleuraient les laboureurs dont elles vivent ; un reliquaire montrant, à travers la claire-voie qui lui sert de mur, un tas énorme d'ossements nus à peine, et de crânes à peine dépouillés d'une chevelure désormais inutile; une grande rue hérissée de pierres plutôt que pavée ; un cercle de maisons qui tournent à l'entour, toutes de formes différentes et dont les unes sont blanchies de chaux, tandis que les autres sont abandonnées à la rouille du temps et à la dent des âges : voilà le reste de la vue : elle n'est pas gaie, j'aimerais mieux la pleine campagne.

Je veux y aller avec vous encore lorsque, bientôt, je reviendrai en Bretagne, et si, ce dont je doute, vous vous levez encore avant moi comme lorsque j'étais enfant ; comme alors aussi appelez-moi en me disant encore :

« Allons, Julien, lève-toi ! il est jour, le soleil est haut, les fleurs sont épanouies, les hannetons volent, les oiseaux chantent, et, si tu es fin et habile, tu trouveras des nids plein les haies et tu rapporteras des petits œufs et des petits oiseaux plein tes mains. »

Il terminait ainsi sa lettre :

Au revoir, ma bonne mère, il sonne trois heures et demie du matin : le crépuscule arrive, le soleil n'est pas loin. Paris, la grande ville, est bien calme maintenant : son million d'habitants dort dans son sein ; elle ne jette aucun bruit ; de ses innombrables cheminées aucune ne fume encore, toutes ses portes, ses magasins, ses boutiques sont fermés au verrou, un reste d'huile brûle en pâlissant dans ses réverbères ; les dernières patrouilles de la nuit passent au loin devant des postes dont j'entends la sentinelle leur crier : *Qui vive?* Du reste, les rues, que je commence à distinguer clairement, sont aussi tranquilles et aussi désertes que nos vallées de la Fontaine-Froide et du Pont-Robin.

(1) Voici ce portrait où Danielo s'est véritablement surpassé :

« Ce n'était pas une femme comme une autre, et c'est à ce point de vue qu'elle doit être jugée. Cependant, n'ayant presque jamais flatté personne, tant s'en faut, je conçois que Mme de Chateaubriand n'ait pas eu de flatteurs ; au moins lui devait-on justice, et je ne sache pas qu'on la lui ait rendue. Est-ce bien à moi de venir réparer un oubli non mérité et lui rendre une justice qu'on ne lui eût pas refusée si on l'eût mieux connue? Je ne sais pas. Peut-être n'a-t-elle pas été moins sévère pour moi que pour d'autres. Mais ce n'est pas de moi qu'il doit être question ici.

« M. de Chateaubriand dit qu'il ne sait pas s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de sa femme : il a raison, il eût même pu ajouter : et une intelligence plus haute. En effet, Mme de Chateaubriand, douée de tout l'esprit, et même de plus d'esprit qu'il ne faut dans le monde, savait en outre tenir la conversation la plus sérieuse et dire son mot dans les questions les plus élevées. Elle n'était dépaysée sur aucun terrain. Lorsqu'elle venait à entrer dans le cabinet de M. de Chateaubriand au moment où nous débattions les sujets les plus graves, elle ne s'en effrayait point et ne manquait jamais d'y prendre part et d'y placer, en guise de plaisanteries, des observations très compétentes, d'un goût très fin et souvent d'un sens très profond.

« Lorsque rien n'était en discussion et qu'elle nous trouvait écrivant ou lisant, elle se jetait sur une bergère où sa petite personne maigre, mince et courte disparaissait presque tout entière. Du fond de ce meuble, et avec sa petite voix grêle, elle rompait le silence, commençait la conversation et se livrait à toutes les originalités de son caractère, à tous les spirituels, les mordants, espiègles et gentils propos d'une femme du monde.

« Impossible, quand elle le voulait bien, d'entendre rien de plus piquant, de plus gracieux. C'était la gaze la plus finement tissue, la plus richement brodée ; c'était un petit carillon de l'harmonie la plus vive, de l'argent le plus pur ; c'était un prisme aux couleurs inattendues, un diamant aux facettes, aux feux, aux miroitations infinies. M. de Chateaubriand approuvait et souriait, mais il ne luttait pas, il eût été battu.

« Son genre de vie et son génie se peignaient sur sa figure fine, régulière, expressive et blanche comme tout le reste. On peut dire, sans exagération, qu'elle ne mangeait presque pas et qu'elle vivait de rien. Aussi, sans être pourtant trop décharnés, ses traits purs paraissaient-ils en quelque sorte transparents. On eût dit une de ces figures d'ascète que l'abstinence, purificatrice du sang comme de l'esprit, du corps comme de l'âme, fait reluire d'une sorte de clarté. La vie sobre embellit ; elle donne à l'être entier, surtout à la physionomie qui le résume, au front qui le domine, quelque chose d'indéfini, de supérieur et comme un reflet auguste. Au lieu du trouble, c'est la sévérité qui rayonne. C'est le signe des justes, le nimbe des saints. Quelque chose de cette irradiation mentale semblait percer parfois dans les traits caractéristiques et diaphanes de Mme de Chateaubriand. Lecteur et traducteur des *Saintes Légendes*, j'en devais être frappé : je l'étais... »

Maintenant vous dormez aussi ; bientôt l'angélus du matin vous réveillera, je vais m'endormir à mon tour, peut-être en finissant de vous écrire ; à mon réveil, je ne serai plus à vous, plus à moi, je vous aurai quittée de nouveau, et je serai à ce public qui m'attend et qui va me juger.

Votre JULIEN.

Danielo prenait donc son rôle d'éducateur au sérieux. En lisant ces lignes, je suis sûr que sa bonne femme de mère se sera rappelé ses bulletins d'autrefois qui lui avaient causé tant de soucis et aura remercié Dieu de ce que son fils qui pouvait aller si loin dans le mal était allé si loin dans le bien. Quant à Chateaubriand qui l'avait encore fortifié dans son amour pour la Bretagne, il n'avait pas tardé à le prendre en grande affection. Dans les commencements il l'avait employé à des recherches dans les bibliothèques. Sur la fin de sa vie il lui inspirait une telle confiance qu'à plusieurs reprises il l'avait chargé de missions tout à fait délicates. C'est ainsi qu'en 1845 il l'envoya à Venise porter un message à la duchesse de Berry. Ce fait resté inconnu jusqu'à ce jour nous est révélé dans une lettre que Danielo écrivait à sa sœur le 20 juillet de cette année et qui est d'autant plus intéressante qu'en dehors des renseignements qu'elle contient sur le palais de la duchesse et sur le comte de Chambord, elle prouve que Danielo avait vu Venise avec les mêmes yeux que Chateaubriand, c'est-à-dire avec des yeux de Breton.

Au mois de septembre 1833, Chateaubriand se trouvant à Venise écrivait ceci dans ses *Mémoires* :

Je cherchais en me réveillant pourquoi j'aimais tant Venise, quand tout à coup je me suis souvenu que j'étais en Bretagne, la voix du sang parlait en moi. N'y avait-il pas au temps de César, en Armorique, un pays des Vénètes, *civitas Venetum*, *civitas Venetica?* Strabon n'a-t-il pas *dit qu'on disait* que les Vénètes étaient descendants des Vénètes gaulois?

On a soutenu contradictoirement que les pêcheurs du Morbihan étaient une colonie des *pescatori* de Palestine : Venise serait la mère et non la fille de Vannes. On peut arranger cela en supposant (ce qui d'ailleurs est très probable) que Vannes et Venise sont accouchées mutuellement l'une de l'autre. Je regarde donc les Vénitiens comme des Bretons, les gondoliers et moi nous sommes cousins et sortis de la corne de la Gaule, *cornu Galliæ* (1).

Danielo qui écrivait à sa sœur était bien forcé d'être plus simple sous peine de n'être pas compris. Voici donc ce qu'il lui disait :

Un ancien et très grave historien prétend que les Vénitiens qui fondèrent Venise étaient des Vannetais, c'est-à-dire des habitants du pays de Vannes. Peut-être étaient-ce des gars de Sarzeau, des loups de mer de l'île aux Moines et de Port-Navalo. Mais Venise ne ressemble pas tout à fait à Vannes. Elle ne ressemble même point aux autres villes d'Italie. On sent que ce n'est plus l'Europe, et que c'est l'Orient qui commence. Ses rues sont des canaux ; ses voitures, des gondoles. Ses palais sont faits sur le modèle de ceux de Constantinople plutôt que de Rome.

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI, p. 259.

Cela dit, il arrivait à la duchesse de Berry :

Mme la duchesse de Berry vient d'en acheter un qui ne lui coûte que 100000 francs et qui est fort beau. Il est situé sur le plus grand canal de Venise et il se distingue par les trois fleurs de lys peintes en or sur les poteaux bleus où s'amarrent ses barques. Quand on passe là en gondole, on est ému de voir ce souvenir de France dans une ville étrangère. On ne peut pas être plus aimable que Madame. Elle a daigné me faire voir son palais. J'y ai reconnu bien des choses de son château de Rosny. Il y a dans son nouveau palais deux colonnes en jaspe fin qui à elles seules valent le prix du palais : on dit qu'elles viennent du temple d'Éphèse, mais ce n'est pas prouvé. Cependant Venise est pleine de monuments grecs. C'étaient, jadis, de riches et puissants pirates que ces Vénitiens : alors ils exploitaient, ils pillaient tous les beaux pays du monde comme aujourd'hui les Anglais.

Comme aujourd'hui les Anglais ! il faut être né en Bretagne pour goûter le sel de cette comparaison.

Quant au prince, continue Danielo, il est charmant comme son âge et distingué comme sa race. Il a les cheveux blonds, le teint d'une pureté rare : ce sont des lys et des roses. Son œil est bleu, vif et doux; sa bouche gracieuse, son nez bourbonien; sa voix claire et agréablement sonore. C'est la santé même; c'est la jeunesse dans sa fleur la plus vive. Il a un peu plus d'embonpoint qu'à Londres, mais il n'en a pas de trop. Il nage comme un dauphin : il fait plus d'une lieue d'une seule traite. Les plus grands rois de sa famille n'en eussent pas fait autant (1). Nous logions dans son hôtel, et tout le temps que nous avons passé à Venise j'ai vécu avec son secrétaire et son aumônier. Ce sont les gens les plus dignes, les plus aimables et les plus sensés que j'aie vus. Cette cour est une jeune cour, mais le plus grand ordre y règne, il faut même dire la vertu. Le prince m'a fait

(1) A rapprocher de ce portrait celui que Chateaubriand a tracé du comte de Chambord enfant sous la date de 1833 : « Henri est mince, agile, bien fait; il est blond; il a les yeux bleus avec un trait dans l'œil gauche qui rappelle le regard de sa mère. Ses mouvements sont brusques ; il vous aborde avec franchise ; il est curieux et questionneur ; il n'a rien de cette pédanterie qu'on lui donne dans les journaux ; c'est un vrai petit garçon comme tous les petits garçons de douze ans. Je lui faisais compliment sur sa bonne mine à cheval :

« Vous n'avez rien vu, me dit-il, il fallait me voir sur mon cheval noir; il est méchant comme un diable; il rue, il me jette par terre, je remonte, nous sautons la barrière. L'autre jour, il s'est cogné, il a la jambe grosse comme ça. N'est-ce pas que le dernier cheval que j'ai monté est joli? mais je n'étais pas en train. »

l'honneur de m'inviter à sa table. Voilà, ma chère sœur, une partie de ce que j'ai vu dans mon voyage. Je vous dirai le reste quand j'aurai le plaisir de vous revoir.

Votre tout dévoué frère,

J. Danielo.

Léon Séché.

(*A suivre.*)

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc (1).

Après une émotion violente, la plupart des gens et presque tous les jeunes garçons réclament à manger. On fêta le retour de l'enfant prodigue derrière les rideaux tirés, retranchés tous trois dans ce grand bonheur, tandis que les trains rugissaient à l'entour. Harvey mangea, but et s'étendit sur ses aventures, presque sans respirer, et quand il avait une main libre la mère s'en emparait pour la dorloter. La vie au grand air salin lui avait grossi la voix, la paume de ses mains était devenue rude et râpeuse, il avait les poignets marqués de cicatrices de clous, et un bel et bon arome de morue flottait autour de ses bottes de caoutchouc et de son jersey bleu.

Le père, bien accoutumé à juger les hommes, le regardait attentivement. Il se demandait à quel degré l'enfant pouvait avoir perdu. Il est vrai qu'il se prit lui-même à penser qu'il en savait bien peu de son fils; mais il se rappela distinctement un gamin pâle et mécontent, qui prenait plaisir à « faire descendre le vieux » et à mettre sa mère en larmes, — un de ces personnages qui ajoutent à la gaîté des salons de conversation et des galeries d'hôtels où les jeunes ingénus du monde riche, s'ils ne jouent pas avec les garçons, les insultent. Mais ce jeune pêcheur bien dressé ne se démenait pas, le regardait d'un œil assuré, clair et ferme, et parlait sur un ton de respect fort net, sinon étonnant. Il y avait aussi dans sa voix ce quelque chose qui semblait promettre que le changement pourrait être durable, et que le nouvel Harvey devait rester tel.

— Quelqu'un l'a mis au pas, pensa Cheyne. Or, Constance n'aurait jamais permis cela. Je ne vois pas trop comment l'Europe aurait pu faire mieux.

— Mais comment n'avez-vous pas dit à cet homme, à ce Troop, qui vous étiez? répéta la mère, quand Harvey eut déroulé pour la seconde fois au moins tout le chapitre de son histoire.

— Disko Troop, chère maman. Le meilleur homme qui ait jamais arpenté un pont de navire. Je me demande s'il a son pareil.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit de vous mettre à terre? Vous savez que papa l'aurait indemnisé dix fois.

— Je le sais; mais il croyait que j'étais détraqué. J'ai bien peur de l'avoir traité de voleur parce que je ne pus pas retrouver les billets de banque dans ma poche.

— Un matelot les retrouva auprès de la hampe de pavillon cette... cette nuit-là, sanglota Mrs Cheyne.

— Cela explique tout, alors. Je ne blâme Troop en rien. Je lui déclarai seulement que je ne travaillerais pas... surtout sur un Terre-Neuvier,... et naturellement il me donna un coup sur le nez; je vous crois si j'ai saigné comme un porc qu'on égorge.

— Mon pauvre chéri! Ils doivent vous avoir horriblement maltraité.

— Cela, je n'en suis pas bien sûr. Mais, après, j'entrevis une lueur.

Cheyne se tapa sur la cuisse et partit d'un éclat de rire. Ça allait donc être un fils selon les besoins de son cœur. Il n'avait jamais remarqué auparavant ce scintillement dans l'œil de Harvey.

— Et le vieux me donna dix dollars et demi par mois; il m'en a payé la moitié à l'heure qu'il est; et je me fis le camarade de Dan et mis la main à la pâte. Je ne dis pas que je puisse faire encore le travail d'un homme, mais je peux manier un doris tout au moins aussi bien que Dan, et dans une brume je ne perds pas la tête... pas beaucoup; je peux faire ma partie quand il n'y a pas trop de vent... c'est-à-dire gouverner, mère chérie...; je peux presque boetter tout un « trawl »; je connais mes cordages, cela va sans dire; je pourrais passer le poisson toute une éternité; je suis ferré sur le vieux Josèphe; je vous montrerai comment je peux clarifier le café avec un morceau de peau de poisson, et ...je vous en demanderai encore une tasse, s'il vous plaît. Ecoutez, vous n'avez pas idée du tas de travail que l'on peut faire pour dix dollars et demi par mois.

— J'ai commencé avec huit et demi, mon fils, dit Cheyne.

— Vrai? Vous ne me l'avez jamais dit?

— Vous ne me l'avez jamais demandé, Harvey. Je vous raconterai cela un de ces jours, si vous tenez à l'entendre. Goûtez donc une olive farcie.

— Troop prétend que ce qu'il y a de plus intéressant au monde, c'est d'arriver à savoir comment le prochain gagne sa vie. C'est joliment chic de retrouver une table bien garnie. Nous n'étions pas mal nourris, cependant. La meilleure marmite du Banc. Disko nous donnait une nourriture de première classe. Ah! c'est un fameux homme. Et Dan... c'est son fils... Dan est mon camarade à moi. Et il y a

(1) Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin, 6, 13, 20, 27 juillet, 3 et [illegible] août 1901.

l'oncle Salters avec ses engrais, qui lit Josèphe. Il est persuadé que je suis encore détraqué. Il y a aussi le pauvre petit Pen, qui l'est, lui, détraqué. Il ne faudra pas lui parler de Johnstown, parce que... Et, ... oh, il faut absolument que vous fassiez la connaissance de Tom Platt, et de Long Jack, et de Manuel! C'est Manuel qui m'a sauvé la vie. Je regrette qu'il soit Portugais. Il ne peut pas beaucoup causer, mais c'est un musicien épatant. Il m'a trouvé au moment où je m'en allais à la dérive, et m'a repêché.

— Je me demande comment votre système nerveux n'est pas complètement ruiné, dit Mrs Cheyne.

— Comment cela, maman? J'ai travaillé comme un cheval, mangé comme un ogre, et dormi comme une souche.

C'en était trop pour Mrs Cheyne, qui se mit à penser aux visions qu'elle avait eues, d'un cadavre ballotté sur les eaux salées. Elle regagna son boudoir, et Harvey se pelotonna aux côtés de son père, expliquant la dette qu'il avait contractée.

— Vous pouvez vous en reposer sur moi, je ferai pour l'équipage, Harvey, tout ce qui est en mon pouvoir. D'après ce que vous en dites, ce doivent être de braves gens.

— Les meilleurs de la flottille. Vous pouvez demander dans Gloucester, dit Harvey. Mais Disko croit encore qu'il m'a guéri d'un dérangement de cervelle. Dan est absolument le seul auquel j'aie dit quelque chose de vous, de nos cars particuliers et tout le reste, et je ne suis pas tout à fait sûr qu'il y croie. Je veux les épater demain. Dites, est-ce qu'on peut conduire la *Constance* jusqu'à Gloucester? Maman ne semble pas en état de repartir, en tout cas, et nous avons le nettoyage à terminer demain. Wouverman prend notre poisson. Vous voyez, nous sommes revenus du Banc les premiers cette saison, et c'est quatre dollars vingt-cinq cents par quintal. Nous avons tenu bon jusqu'à ce qu'il les paie. On le demande tout de suite.

— Ce qui signifie, alors, que vous aurez à travailler demain.

— Je l'ai promis à Troop. Je suis sur la bascule. J'ai apporté les tailles avec moi. (Il regarda le carnet graisseux avec un air d'importance qui fit éclater de rire son père.) Il n'y a pas moins de trois... non... de deux quatre-vingt-quatorze ou quinze quintaux de plus d'après mon calcul.

— Payez un remplaçant, suggéra Cheyne, pour voir ce que dirait Harvey.

— Je ne peux pas. Je suis le marqueur de taille de la goélette. Troop dit que j'ai meilleure tête que Dan pour les chiffres. Troop est un homme d'une justice étonnante.

— Mais, supposons que je ne puisse pas déplacer la *Constance* ce soir, comment vous arrangerez-vous?

Harvey jeta un coup d'œil à l'horloge. Elle marquait onze heures vingt.

— Alors je dormirai ici jusqu'à trois heures et j'attraperai le fret de quatre heures. C'est une règle de nous laisser, nous autres hommes de la flottille, circuler gratis.

— C'est une idée. Mais je crois que nous pouvons faire tourner la *Constance* presque aussitôt que le fret de vos hommes. Vous feriez bien de vous coucher dès maintenant.

Harvey s'étendit sur le sofa, secoua ses bottes, et dormait avant que son père eût pu tirer les écrans des lampes électriques. Cheyne s'assit pour contempler le jeune visage qui reposait à l'ombre du bras rejeté derrière la tête, et parmi tout ce qui lui passa par l'esprit, se présenta l'idée que, peut-être, il pouvait avoir négligé ses devoirs de père.

— Est-ce qu'on sait quand on court ses plus gros risques? dit-il. Cela aurait pu être pire que la noyade; mais je ne pense pas que cela le soit... non, je ne le pense pas. Si cela ne l'est pas, je ne suis pas assez riche pour payer Troop, voilà tout; et je ne pense pas que cela le soit.

Le matin apporta par les fenêtres la fraîcheur de la brise de mer, la *Constance* fut remorquée sur une voie de côté parmi les wagons de fret jusqu'à Gloucester, et Harvey se trouva rendu à ses affaires.

— Alors, il va falloir qu'il tombe encore par-dessus bord et qu'il se noie, dit la mère avec amertume.

— Nous allons aller voir, prêts en ce cas à lui jeter une corde. Vous ne l'avez jamais vu travailler pour gagner son pain, dit le père.

— Quelle absurdité! Comme si personne pouvait croire...

— Eh bien! l'homme qui le paie a cru, lui. Il a bien aussi quelque peu raison.

Ils descendirent entre les magasins remplis de cirés pour les pêcheurs, jusqu'à l'entrepôt de Wouverman, où le *We're Here* se balançait haut sur sa ligne de flottaison, son pavillon du Banc flottant encore, tout le monde affairé comme des castors, dans la glorieuse lumière du matin. Disko se tenait auprès du grand panneau, en train de surveiller Manuel, Pen et l'oncle Salters au palan. Dan faisait pivoter jusque sur le pont les paniers chargés au fur et à mesure que Long Jack et Tom Platt les remplissaient, et Harvey, un carnet à la main, représentait les intérêts du patron devant le commis de la bascule au bord du quai saupoudré de sel.

— Vous y êtes? criaient les voix au-dessous.

— Hisse! criait Disko.

— Hi! disait Manuel.

— Voilà! disait Dan en balançant le panier.

Puis ils entendirent la voix de Harvey, claire et fraîche, contrôler le poids.

Le dernier poisson venait de claquer dans la manne que Harvey sauta de la gouttière à six pieds en l'air sur une enfléchure, comme le plus court chemin pour passer la taille à Disko, en criant :

— Deux quatre-vingt-dix-sept, et la cale vide !

— Ce qui fait au total, Harvey? demanda Disko.

— Huit soixante-cinq. Trois mille six cent soixante-seize dollars et quart. Dommage que je n'aie pas une part avec mes gages.

— Ma foi, je dirais presque que tu l'as méritée, Harvey! Veux-tu grimper jusqu'au bureau de Wouverman pour lui porter nos tailles?

— Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? demanda Cheyne à Dan, lequel était habitué à se voir poser des questions de toute sorte par ces imbéciles de propres à rien qu'on appelle les baigneurs de la saison.

— Ma foi, c'est une espèce de subrécargue, répondit-il. Nous l'avons repêché sur le Banc comme il s'en allait à la dérive. Il est tombé par-dessus bord d'un paquebot, à ce qu'il dit. C'était un passager. Le voilà qui devient pêcheur maintenant.

— Est-ce qu'il en fait pour sa nourriture?

— Oui-da... Papa, voilà quelqu'un qui demande si Harvey en fait pour sa nourriture... Dites, voudriez-vous monter à bord? Nous allons fixer une échelle pour la dame.

— Mais, avec grand plaisir, je crois bien. Cela ne peut pas vous faire de mal, la maman, et vous serez à même de voir par vous-même.

La même femme, qui ne pouvait pas soulever sa tête huit jours auparavant, descendit tant bien que mal par l'échelle, et resta stupéfaite au milieu du gâchis et du fouillis de l'arrière.

— Est-ce que vous vous intéresseriez par hasard à Harvey? demanda Disko.

— Mon Dieu, ou-ui.

— C'est un brave enfant, et auquel on n'a pas besoin de répéter deux fois la même chose. Vous avez entendu comment nous l'avons trouvé. Il souffrait alors, j'imagine, d'une sorte de prostration nerveuse à moins que sa tête n'eût porté sur quelque chose, quand nous l'avons hissé à bord. Il s'est débarrassé de ça maintenant. Oui, voici la cabine. Ce n'est guère en ordre, mais ne craignez pas de jeter un coup d'œil. Ce sont ses chiffres que vous voyez là sur le tuyau du poêle, où nous tenons le compte la plupart du temps.

— Est-ce qu'il dormait ici? demanda Mrs Cheyne, en s'asseyant sur un coffre jaune, l'œil sur les couchettes en désordre.

— Non. Son port d'attache était à l'avant, Madame, et sauf pour ce qui est de chiper les beignets, lui et mon garçon, et de faire du raffût quand ils auraient dû dormir, je crois n'avoir aucune faute à lui reprocher.

— Il n'y avait rien à redire avec Harvey, dit l'oncle Salters, en descendant les marches. Il lui arrivait bien d'aller suspendre mes bottes à la pomme du grand mât, et il n'était pas tout ce qu'il y a de plus respectueux pour ceux qui en savaient plus long que lui, spécialement en ce qui concerne la culture; mais c'était surtout la faute de Dan.

Dan, en attendant, faisait son profit des avis mystérieux que Harvey lui avait donnés dès le matin, et était en train d'exécuter une danse de guerre sur le pont.

— Tom! Tom! chuchota-t-il par l'écoutille, son monde est là, et papa ne s'en est pas encore aperçu; ils sont en train de discourir dans la cabine. Elle, c'est un bijou, et lui, il est tout à fait comme disait Harve, d'après ce qu'on en peut voir.

— Par la sacrée fumée de ma sacrée pipe, dit Long Jack, en apparaissant sur le pont, tout couvert de sel et d'écailles de poisson. Est-ce que tu crois que ses histoires d'enfant gâté et d'attelages à quatre petits chevaux étaient vraies ?

— Je l'ai cru tout le temps, dit Dan. Venez voir comme quoi papa peut se tromper parfois.

Ils vinrent, en se délectant à l'avance, juste pour entendre Cheyne dire :

— Je suis content qu'il ait un bon caractère, car... c'est mon fils.

Disko laissa tomber la mâchoire — Long Jack a toujours pris Dieu à témoin qu'il en entendit le déclenchement, — et il ouvrit de grands yeux sur l'homme et la femme alternativement.

— J'ai reçu son télégramme à San Diego il y a quatre jours, et nous avons traversé l'Amérique.

— En car particulier? demanda Dan. Il disait que vous pouviez.

— En car particulier, cela va sans dire.

Dan lança à son père une bordée d'œillades des plus irrévérencieuses.

— Il y avait une histoire qu'il nous racontait, d'un attelage à lui de quatre poneys qu'il conduisait, dit Long Jack. C'était vrai, alors?

— Fort probablement, dit Cheyne. Était-ce vrai, la maman?

— Il avait, je crois, un petit drag quand nous étions à Toledo, dit la mère.

Long Jack eut un petit sifflement.

— Ohé, Disko, fit-il.

Et ce fut tout.

— Je me suis... je me trompe dans mes jugements... pire que les hommes de Marblehead, dit Disko, comme s'il fallait lui tirer les mots à l'aide

d'un treuil. Je ne crains pas de vous confesser, Mister Cheyne. que j'ai soupçonné l'enfant d'être détraqué. Il parlait d'argent d'une façon plutôt bizarre.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Est-ce qu'il ne vous a pas dit autre chose? Car une fois je l'ai mal arrangé.

Cela fut dit avec un coup d'œil quelque peu anxieux du côté de Mrs Cheyne.

— Oh! oui, répliqua Cheyne. J'avouerai que cela lui a fait probablement plus de bien que n'importe quoi au monde.

— J'ai pensé que c'était nécessaire, autrement je ne l'aurais pas fait. Je ne voudrais pas que vous croyiez que nous maltraitons en quoi que ce soit nos mousses sur ce petit paquebot-là.

— Je ne le crois pas non plus, Mrs Troop.

Mrs. Cheyne venait de scruter tous les visages : celui de Disko, d'un jaune d'ivoire, sans barbe, à la contenance de fer; celui de l'oncle Salters, avec son collier de barbe d'homme des champs; l'air de simplicité égarée de Pen; le tranquille sourire de Manuel; la grimace de joie de Long Jack; et la balafre de Tom Platt. Rudes, ils l'étaient certainement selon ses données; mais elle avait dans les yeux le bon sens d'une mère, et elle se leva, les mains tendues.

— Oh! dites-moi, lequel de vous... s'écria-t-elle presque en sanglotant. Je veux vous remercier et vous bénir, vous tous.

— Ma foi! cela me paie au centuple, dit Long Jack.

Disko les présenta tous dans les formes. Le capitaine d'un de ces anciens navires qui faisaient le commerce avec la Chine n'eût pu faire mieux, et Mrs Cheyne bégaya quelques mots incohérents. Elle se jeta presque dans les bras de Manuel, quand elle comprit que c'était lui le premier qui avait trouvé Harvey.

— Mais comment est-ce que je pouvais le laisser s'en aller à la dérive ? dit le pauvre Manuel. Qu'est-ce que vous auriez fait vous-même si vous l'aviez trouvé comme ça? Oui-da? Nous sommes tombés sur un brave enfant, et je suis même enchanté qu'il soit votre fils.

— Et il m'a dit qu'il avait Dan pour camarade! pleura-t-elle.

Dan était déjà suffisamment rouge, mais il tourna au beau cramoisi quand la mère de son camarade l'embrassa sur les deux joues devant l'assemblée. Alors, on emmena Mrs Cheyne pour lui montrer le poste, ce qui la fit de nouveau pleurer, et il lui fallut absolument descendre pour voir la couchette même de Harvey; là, elle trouva le cuisinier nègre en train de nettoyer le fourneau, et il eut une légère inclinaison de tête, comme si c'était quelqu'un dont il eût attendu la rencontre depuis des années. Ils essayèrent, deux à la fois, de lui expliquer ce qu'était la vie de chaque jour du bateau, et elle s'assit auprès de l'arbre du cabestan, ses mains gantées sur la table graisseuse, le rire sur ses lèvres tremblantes et les pleurs dans ses yeux qui dansaient.

— Et qui osera jamais se servir du *We're Here* après cela? dit Long Jack à Tom Platt. Cela me semble comme si elle en avait fait une cathédrale.

— Une cathédrale ! ricana Tom Platt. Oh, si ç'avait été au moins le bateau de la Commission de pêche au lieu de ce sale petit cuveau de malheur. S'il y avait eu seulement de la décence ou de l'ordre à bord, avec des mousses pour faire la haie quand elle va descendre à terre. Il va falloir qu'elle grimpe à cette échelle comme une poule, et nous, nous devrions être en train de garnir les vergues!

— Ainsi, Harvey n'était pas fou, dit lentement Pen à Cheyne.

— Non, par exemple... Dieu merci, répliqua le gros millionnaire, en se courbant d'un air plein de bonté.

— Cela doit être terrible d'être fou. Sauf de perdre un enfant, je ne connais rien de plus terrible. Mais votre enfant vous a été rendu? Remercions-en Dieu.

— Allô! dit Harvey, en jetant sur eux tous un regard heureux du haut du quai.

— Je me suis trompé, Harvey. Je me suis trompé, dit Disko vivement, en levant une main. Je me suis trompé dans mes jugements. Inutile de me faire des reproches.

— Avec cela que j'observerai la consigne, dit Dan tout bas.

— Tu vas t'en aller maintenant, n'est-il pas vrai?

— Oh! pas sans régler la balance de mon gage, à moins que vous ne vouliez voir le *We're Here* saisi.

— C'est juste; j'avais complètement oublié.

Et il compta le reste des dollars.

— Tu as fait tout ce que tu t'étais engagé à faire, Harve; et tu l'as fait à peu près aussi bien que si tu avais été élevé...

Ici Disko s'arrêta court. Il ne vit pas bien comment la phrase devait finir.

— Ailleurs que dans un car particulier? suggéra Dan avec malice.

— Venez que je vous le montre, dit Harvey.

Cheyne resta à causer avec Disko, mais les autres s'en allèrent en procession jusqu'au garage, Mrs Cheyne en tête. La femme de chambre poussa les hauts cris devant l'invasion; et Harvey étala devant eux, sans un mot, les splendeurs de la *Constance*. Ils s'en rendirent compte pareillement en silence, — cuir estampé, poignées de portes et rampes d'argent, velours ciselé, glaces de cristal, bronze, fer forgé, et bois rares du continent sous forme de marqueteries.

— Je vous l'avais bien dit, répétait Harvey, je vous l'avais bien dit.

C'était sa revanche finale, et elle était d'une belle taille.

Mrs Cheyne commanda un repas ; et afin que rien ne manquât à l'histoire que Long Jack devait raconter ensuite à sa pension, elle les servit elle-même. Les hommes qui sont accoutumés à manger à de toutes petites tables par des tempêtes hurlantes, ont des habitudes de table d'une propreté et d'un raffinement curieux ; mais Mrs Cheyne, qui ignorait ce détail, ne laissa pas d'en être surprise. Elle eût souhaité avoir Manuel comme maître d'hôtel, tant il montrait de douceur et d'aisance à se mouvoir parmi la verrerie frêle et l'argenterie délicate. Tom Platt se rappela les grands jours sur l'*Ohio* et les manières des potentats qui dînaient avec les officiers ; et Long Jack, en bon Irlandais, pourvut aux cancans jusqu'à ce que tout se monde fût à son aise.

Dans la cabine du *We' re Here* les papas s'inventoriaient l'un l'autre derrière leurs cigares. Cheyne le savait suffisamment quand il se trouvait en présence d'un homme à qui il n'y avait pas d'argent à offrir ; de même savait-il que ce que Disko avait fait, nul argent n'eût pu le payer. Il fut discret et attendit des ouvertures.

— Je n'ai rien fait à votre garçon ou *pour* votre garçon, sauf de le faire travailler un brin et de lui apprendre comment on se sert du « hog-yoke », dit Disko. Il a deux fois plus de tête que le mien pour les chiffres.

— En passant, dit Cheyne comme par hasard, dites-moi, qu'est-ce que vous comptez en faire, du vôtre ?

Disko ôta son cigare de sa bouche et désigna, d'un geste large, tout le tour de la cabine.

— Dan est un garçon très carré, et il ne me permet pas de penser pour lui. Il aura ce petit paquebot-là en bon état quand il me faudra carguer les voiles. Il n'a aucune velléité de quitter le métier, je le sais.

— Hum ! Vous n'êtes jamais allé dans l'Ouest, Mr Troop ?

— J'ai été jusqu'à New York une fois en bateau. Je ne sais pas me servir des voies ferrées ; Dan pas plus que moi. L'eau salée, c'est bien assez bon pour les Troops. J'ai été presque partout..., par la voie naturelle, s'entend.

— Je suis en mesure de lui offrir toute l'eau salée qui peut lui être nécessaire jusqu'à ce qu'il devienne patron.

— Comment cela ? Je croyais que vous étiez plutôt un roi des chemins de fer. C'est ce que Harvey m'a dit quand je me trompais dans mes jugements.

— Nous sommes tous sujets à nous tromper. Je pensais que peut-être vous saviez que je possède une ligne de chargeurs de thé... San Francisco à Yokohama. En tout, six... construits en fer, environ dix-sept cent quatre-vingts tonneaux chacun.

— Sacré gamin ! Il ne me l'a jamais dit. J'aurais prêté l'oreille à *cela*, au lieu de toutes ses machines à propos de chemins de fer et de voitures à poneys.

— Il ne le savait pas.

— C'est une si petite chose que cela a pu lui échapper de l'esprit, j'imagine.

— Non, je n'ai empoign... mis la main sur les chargeurs « Blue M. »... la vieille ligne Morgan et Mac Quade... que cet été.

Disko s'affaissa sur son siège à côté du poêle.

— Grand Tout-Puissant César ! Je soupçonne que me voilà joué d'un bout à l'autre. Comment, Phil Airheart, lui, est parti de cette ville-ci il y a six ans ... non, sept... et il est, à cette heure, second sur le *San José*, bateau qui ne reste que vingt-six jours en route. Sa sœur habite encore ici, et elle lit ses lettres à ma femme. Et vous, vous possédez les chargeurs « Blue M. » ?

Cheyne fit un signe de tête affirmatif.

— Si je l'avais su, j'aurais ramené d'un coup de barre le *We're Here* au port en plantant tout là, rien que sur ce mot.

— Peut-être que cela n'aurait pas été aussi bon pour Harvey.

— Si j'avais seulement su ! S'il m'avait seulement *dit* à propos de la maudite Ligne, j'aurais compris. Je ne m'entêterai plus dans mes jugements, plus jamais. Ce sont des paquebots bien compris. C'est Phil Airheart qui le dit.

— Je suis content de cette recommandation. Airheart est maintenant capitaine du *San Jose*. Ce que je voulais savoir, c'est si vous me prêteriez Dan pour une année ou deux ; nous verrions si nous ne pouvons pas en faire un second. Le confieriez-vous à Airheart ?

— C'est bien chanceux de se charger d'un garçon si novice.

— Je sais un homme qui a fait plus pour moi.

— C'est différent. Examinons l'affaire, si vous voulez. Je n'ai pas à recommander Dan d'une façon spéciale parce que c'est ma chair et mon sang. Je sais bien que les habitudes du Banc ne sont pas celles des chargeurs de thé, mais il n'a pas trop à apprendre. Il sait gouverner... aucun mousse ne fait mieux, si j'ose dire... pour le reste, c'est dans le sang, et ça va ; mais je voudrais bien qu'il ne soit pas aussi salement faible sur la navigation.

— Airheart pourvoira à cela. Il fera un voyage ou deux comme mousse et puis nous le mettrons à même de faire mieux. En supposant que vous le gardiez encore cet hiver, je l'enverrai chercher dès le commencement du printemps. Je sais que le Pacifique est bien loin d'ici...

— Bah ! Pour cela, nous autres Troops, tant vivants

que morts, nous sommes aux quatre coins de la terre et des mers.

— Mais je tiens à vous faire bien comprendre... et j'insiste sur ce point — que toutes les fois que vous voudrez le voir, vous n'aurez qu'à me le dire, et je m'occuperai de son transport. Cela ne vous coûtera pas un cent.

— Si vous voulez bien faire un bout de chemin avec moi, nous irons jusqu'à la maison pour parler de ça à ma femme. Je me suis si stupidement trompé dans mes jugements que tout ça ne me paraît pas comme si c'était arrivé.

Ils allèrent jusqu'à la maison de Disko, une maison de dix-huit cents dollars, blanche, décorée de bleu, avec, dans la cour de devant, un doris retraité tout plein de capucines, et un parloir aux volets clos, qui était un musée de choses pillées outre-mer. Là était assise une forte femme, silencieuse et grave, avec les yeux ternis de ceux qui épient longtemps sur la mer le retour de leurs aimés. Cheyne s'adressa directement à elle, et elle donna son consentement d'un air las.

— Nous en perdons un cent par an rien que de Gloucester, Mr Cheyne, dit-elle, des jeunes garçons et des hommes, cent! Et j'en suis arrivée à haïr la mer comme si c'était un être vivant et qui m'entende. Dieu ne l'a jamais faite pour que les humains aillent y fixer l'ancre. Vos paquebots, à vous, ils vont droit leur chemin, si je ne me trompe, et reviennent tout droit à la maison ?

— Aussi droit que les vents le leur permettent. Et je donne une prime pour les traversées qui tiennent le record. Le thé ne se bonifie pas à rester en mer.

— Quand il était petit, il avait coutume de jouer à tenir boutique, et j'avais l'espoir qu'en grandissant cette idée le suivrait. Mais aussitôt qu'il put faire aller un doris à la godille, je vis bien que cela me serait refusé.

— Ce sont des navires gréés en carré, la mère ; construits en fer et bien compris. Souviens-toi de ce que la sœur de Phil te lit quand elle reçoit ses lettres.

— Je n'ai jamais connu Phil comme un menteur, mais il est trop aventureux... comme presque tous ceux qui vont à la mer. Si Dan voit cela d'un bon œil, Mr Cheyne, il peut s'en aller... je ne l'empêcherai pas.

— Elle déteste l'océan, expliqua Disko, et moi... moi, je ne sais pas me tirer de la politesse, sans quoi je vous remercierais mieux que ça.

— Mon père, mon frère aîné, deux neveux, et l'homme de ma sœur cadette, dit-elle, en laissant tomber sa tête dans sa main. Est-ce que vous vous soucieriez de quelqu'un qui les a tous pris ?

Cheyne se sentit soulagé quand Dan, rentrant, accepta avec plus de plaisir encore qu'il ne pouvait l'exprimer. A vrai dire, l'offre était un acheminement droit et sûr vers tout ce que l'on peut désirer ; mais Dan pensait surtout aux quarts qu'il commanderait sur de larges ponts, et aux ports lointains qu'il visiterait.

Mrs Cheyne avait pris à part l'incompréhensible Manuel pour lui parler du sauvetage de Harvey. Il semblait n'avoir aucun penchant pour l'argent. Pressé ferme, il déclara qu'il accepterait cinq dollars parce qu'il désirait acheter quelque chose pour sa belle.

— Autrement, pourquoi accepterais-je de l'argent quand je gagne si facilement mon manger et mon tabac ? Vous voulez à toutes forces m'en donner, que je le veuille ou non ? Oui-da ? Alors vous me donnerez de l'argent, mais pas de cette manière-là. Vous donnerez tout ce que vous voudrez.

Il lui présenta un prêtre portugais tout barbouillé de tabac à priser, armé d'une liste de veuves semi-indigentes, aussi longue que sa soutane. En qualité de Socinienne stricte, Mrs Cheyne ne pouvait guère sympathiser avec cette foi, mais elle finissait par respecter le petit homme brun à la langue facile.

Manuel, fidèle enfant de l'Eglise, s'appropria la pluie de bénédictions qu'elle s'attira par sa charité.

— Cela me donne de la marge, dit-il. Me voilà maintenant avec de bonnes absolutions pour six mois.

Et il partit à la recherche d'un mouchoir pour la « belle » du moment, insoucieux de briser le cœur à toutes les autres.

Salters s'en alla dans l'Ouest pour quelque temps avec Pen, sans laisser d'adresse. Il était effrayé à l'idée que tous ces millionnaires-là, avec leurs cars ruineux, pussent prendre quelque intérêt exagéré à son compagnon. Il valait mieux aller rendre visite aux parents de l'intérieur jusqu'à ce que la côte fût débarrassée.

— Ne te laisse jamais adopter par des gens riches, Pen, dit-il lorsqu'ils furent en wagon, ou bien, tu vois ce tric-trac, je le prendrai pour te le briser sur la tête. Si tu oublies encore ton nom... qui est Pratt... rappelle-toi que tu appartiens à Salters Troop et assieds-toi sans plus de façons où tu es, jusqu'à ce que j'arrive. Ne t'en va pas ici ou là te mêler à ceux dont les yeux débordent de graisse, dit l'Écriture.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par LOUIS FABULET et Charles FOUNTAINE WALKER, avec autorisation de l'auteur.

(*A suivre.*)

LE MÉTIER DRAMATIQUE [1]

M. François de Curel.

Et d'abord laissez-moi vous dire que cette expression de « métier dramatique » me paraît impropre, et que j'y substituerais volontiers celle-ci : les conditions du théâtre.

J'estime en effet que le métier est inutile, si, par métier, il faut entendre un certain tour de main, la facilité d'arrangement pour arriver à produire des effets déterminés, une certaine habileté à préparer et à justifier les entrées et les sorties..., toutes choses qui peuvent être de grande utilité pour le vaudevilliste, mais dont le théâtre sérieux n'a que faire. Le métier n'est donc pas indispensable, mais ce à quoi nul auteur ne peut échapper, ce qu'il observe fatalement s'il est auteur dramatique, ce sont les « conditions du théâtre ».

Parcourez toutes les pièces écrites depuis Sophocle jusqu'à nos jours et vous remarquerez qu'en tant que forme elles sont à peu près toutes pareilles. Nos conquêtes au théâtre, durant ce long espace de temps, se réduisent à bien peu de choses. Je ne vois guère que les trois unités, et encore est-ce là une conquête toute matérielle, due aux progrès de la mise en scène, à l'art de se maquiller. Comme le comédien gardait le même visage, le sien, il eût été malaisé au public de jadis d'admettre qu'il avait vingt ans au premier acte et cinquante ans au second ; de là la nécessité de l'unité de temps. Mais si, par un habile maquillage, on nous montre le même personnage sous plusieurs aspects, nous nous laissons aisément duper ; et c'est ainsi que jadis, dans *Niniche*, Judic a pu, en trois heures de temps, se montrer à nous sous les traits de la jeune fille, de la femme, puis de la grand'mère, sans que nous en soyons choqués. Encore cette triple conquête, — maquillage, mise en scène et vérité dans la déclamation, — n'est elle propre qu'à notre pays, car à l'étranger on n'a pas eu besoin de la faire.

A part cette conquête des trois unités, — qu'il faut même réduire à deux, l'unité d'action ou de sujet restant une des conditions du théâtre, — nous n'avons guère gagné au théâtre, et cela surtout dans ce dernier siècle, qu'un certain élargissement. En surmontant ses résistances, on a peu à peu amené le public à une résignation qui lui permet d'accepter moins de conventions dans les personnages. Que de scènes le public écoute aujourd'hui avec attention qu'il n'eût pas supportées il y a vingt ans ! C'est surtout là et uniquement là, dans un élargissement progressif de son cadre, que le théâtre peut faire de nouvelles conquêtes. Il est certain qu'il y a dans la salle les préjugés du spectateur. Il y a des choses de la vérité desquelles il est persuadé et que pourtant il n'admet pas qu'on lui présente. Par les temps d'anticléricalisme les plus farouches, on ne pourrait mettre sur la scène un mauvais prêtre. Voilà un exemple de convention du spectateur. Or on peut dire que depuis quinze ans le progrès accompli là est très sensible.

Si nous observons qu'à travers trente siècles les œuvres de théâtre sont restées toujours les mêmes, il faut bien en conclure que le théâtre a des conditions essentielles. Ces conditions, il me semble qu'on peut les réduire à trois.

Et d'abord l'*unité du sujet*. Que si en un premier acte on nous montre des gens que l'amour, ou un malentendu, ou un scrupule, ou l'argent met en lutte, il est bien évident que jusqu'au dernier acte on devra nous tenir là-dessus. L'auteur peut prendre son sujet où il veut, dans quelque domaine que ce soit, mais une fois son sujet choisi il n'a plus le droit de le lâcher pour en traiter un autre, quelque parenté qu'il ait avec celui qui formait le point de départ. Ceci est élémentaire. Mais l'unité de sujet touche non seulement la fable, mais aussi la facture.

C'est pour avoir manqué à cette loi essentielle que j'eus jadis une déception avec mon cinquième acte du *Repas du lion*. Lorsque j'avais lu la pièce à des gens très expérimentés, à des hommes de théâtre, le troisième acte, qui est un acte sans action, tout de discussion, leur avait paru devoir « passer » difficilement ; mais tout le monde était d'accord que si on atteignait la fin du IV, le cinquième acte serait un grand succès. Or il arriva qu'à la répétition générale les quatre premiers actes se firent écouter honorablement, tandis que le dernier acte fut entendu avec quelque froideur. D'où venait cela ? C'est que pendant quatre actes j'avais intéressé le public avec des idées et seulement avec des idées et que le cinquième acte était de l'action pure. Il y avait là un changement brusque qui troubla le public ; pour avoir suivi pendant quatre actes un spectacle d'idées il se trouvait gêné à être brusquement transporté dans une action dramatique, dans un acte tout en manifestations extérieures. C'était une faute. Au théâtre le public est incapable de « saute ». On le désoriente en lui montrant quelque chose qu'il n'attend pas. Il faut toujours donner au public ce qu'il attend. Même dans les coups de théâtre il sait fort bien qu'il va être surpris, s'il ne sait pas de quelle façon.

La deuxième condition essentielle du théâtre me paraît être l'évolution constante du sujet, évolution que rien ne doit interrompre. Il ne faut qu'à aucun

1. Voyez la *Revue* du 10 août 1901.

moment « ça se décroche », pour employer une expression du langage des coulisses. On peut assimiler l'action à une grande route qui se déroule ; nous sommes partis du point A et nous allons vers le point B. Il faut que sans cesse le public ait la sensation de cette marche en avant ; il faut qu'il aperçoive à l'horizon le point B de l'arrivée. Ceci doit être constamment sensible. Après chaque scène le public doit se demander : Que va-t-il arriver ?

Et enfin la troisième condition, celle sur laquelle repose tout l'art dramatique, serait celle-ci : il faut, par le spectacle de passions ou d'idées revêtant la forme de passions, s'adresser aux passions du spectateur, jamais à son intelligence pure. En un mot, il faut atteindre la mentalité du spectateur en frappant le sentiment. Ce n'est pas au théâtre que la pensée éveille le sentiment ; l'action y est inverse et la pensée doit jaillir du sentiment. En effet, on n'a pas au théâtre le temps de la réflexion ; que si, pendant que je suis chez moi, dans mon fauteuil, vous me communiquez une belle pensée, je la rumine un moment, puis, toutes les conséquences m'en apparaissant nettement, je l'admire. S'il me fallait au théâtre agir ainsi, je ne pourrais suivre la pièce. Il faut donc que le choc soit immédiat ; l'émotion l'est, si la pensée ne l'est pas. Dans une pièce de théâtre, j'entends une pièce qui fait penser, la réflexion naîtra de l'émotion. La loi essentielle, primordiale du théâtre reste donc celle-ci : la pensée par l'émotion.

Et qu'on mette en scène des idées ou des faits, il importe peu, pourvu que si, par exemple, on met en scène des idées, on ne les présente qu'habillées par la passion... la passion qui est l'étoffe du théâtre.

Je vous parlais tout à l'heure de ce troisième acte du *Repas du lion* qui dure une heure dix et est tout en dialogue. Il semble incompréhensible que le public ait pu le supporter, quand on songe notamment que certain dialogue entre de Max et Dumény durait exactement trente-cinq minutes ! La discussion portait, il est vrai, sur la lutte sociale, sur des questions vitales qui intéressent le spectateur au plus haut point. Au théâtre ce n'est pourtant pas une raison pour qu'il ait été intéressé. La vérité c'est que ces deux personnages, l'un directeur de mine occupant vingt mille ouvriers, l'autre à la tête de cercles catholiques, de groupements énormes, personnifiaient une lutte, lutte de deux individus passionnés, pris par leurs idées, leurs rêves d'action ; c'est que derrière eux on apercevait deux armées en présence ; c'est que la question se posait : lequel des deux triomphera ? Et par là ce simple dialogue devenait de l'action, de la lutte, prenait un intérêt purement dramatique, et voilà pourquoi il put être écouté pendant trente-cinq minutes, ce qui avait paru impossible à beaucoup de mes amis, très intelligents et très au courant de l'âme du public.

Ces trois conditions me paraissent des lois essentielles auxquelles nulle œuvre de théâtre ne peut déroger. Pour le reste, la plus grande liberté est permise. Musset, qui me paraît l'auteur dramatique le plus parfaitement dénué de métier, — et j'ajoute l'un des plus grands, — a toujours scrupuleusement observé ces conditions du théâtre. Shakespeare seul a parfois manqué à l'unité de sujet ; mais remarquez que les trois quarts de ses pièces sont injouables, même en Angleterre.

A côté de ces conditions du théâtre que l'auteur dramatique doit observer scrupuleusement, il est indispensable qu'il possède certaines qualités. Et d'abord il faut qu'il « ait le dialogue ». Ceci peut encore s'acquérir ; j'ai vu des auteurs arriver à la longue à faire du dialogue très vivant, alors que ce n'était pas chez eux une qualité native. Mais ce qui ne s'acquiert point, c'est une certaine qualité de vision qui permet de montrer, dans les trois heures de temps dont on dispose, toute une aventure humaine. Et je crois que là est le don, le don de Sarcey, ce fameux don dont on parle souvent sans toujours savoir en quoi il réside. Oui, le don du théâtre me paraît être tout simplement l'art du « raccourci », qualité précieuse qui naît avec l'auteur dramatique, vision rare qui permet la déformation systématique grâce à laquelle on peut, en une courte soirée, donner le panorama de toute une vie.

M. Alfred Capus.

Kant a dit que le théâtre était né du besoin qu'a l'homme de se voir représenté. Ce besoin, on le rencontre aux premiers âges de l'humanité et il est très probable qu'on le retrouvera encore aux derniers ; l'extinction des feux de la rampe correspondra à l'extinction des races. La fin du théâtre, dont on a beaucoup parlé il y a quelque dix ans ne se réalisera guère qu'avec la fin de l'homme.

Et c'est pour cela, parce qu'il est une représentation de l'homme pour l'homme, que le théâtre n'a pas changé depuis Plaute, depuis Térence. Les mœurs qu'on y porte, et par suite les types, sont autres et voilà tout. Nous ne nous intéresserions plus à l'esclave, c'est bien certain. Nous voulons retrouver au théâtre nos mœurs et nos types, comme les Romains aimaient y voir les leurs.

On a, je le sais, beaucoup parlé en ces dernières années de la substitution de la comédie de mœurs à la comédie d'intrigue. Est-ce bien sûr ? Les contemporains de Scribe et Scribe lui-même voyaient dans ses comédies un reflet des mœurs contemporaines.

Si l'intrigue s'est simplifiée, c'est probablement parce que le spectateur apporte au théâtre moins d'attention. Et d'ailleurs, sommes-nous bien certains que, dans les comédies d'intrigue, ç'ait été l'intrigue même qui le séduisait? Le spectateur voit ce qui se passe sous ses yeux, sans plus, sans effort pour saisir une pensée générale, d'ensemble. Si la scène l'amuse, il applaudit et voilà tout. Au fond, tout l'art du théâtre se réduit à ceci : faire de bonnes scènes. Une scène est un tout; un acte aussi. L'œuvre de Molière n'est qu'un ensemble de scènes excellentes.

Attrapons maintenant tous les clichés dont le théâtre est le motif, toutes ces vérités banales ou ces inexactitudes qui sont un des sujets ordinaires de nos conversations et que nous répétons volontiers pour deux raisons : d'abord parce que ça ne signifie pas grand'chose et ensuite parce que ça nous laisse totalement indifférents.

Il y a d'abord cette vieille question du métier dramatique. Eh bien! oui, parbleu, il y a un métier du théâtre parce qu'il faut présenter les événements qu'on raconte d'une certaine façon, mettre en relief certaines parties. Il faut savoir faire un acte et, ce qui est plus difficile, un entr'acte. Il faut laisser le spectateur sur une impression assez forte pour qu'il développe lui-même ce qu'il vient de voir représenter et en quelque sorte prévoie — oh! très vaguement! — ce qui va arriver.

Il y a ensuite la question de l'influence du théâtre sur les mœurs, sur l'évolution des idées; on la dit très grande, elle est infime. Quand par exemple le théâtre s'attaque à un article du code, soyez bien certain que celui-ci est déjà vermoulu; il tombe en poussière parce qu'il est suranné, parce que... parce que...; mais dans tout cela l'action du théâtre est bien faible. Je ne dis pas qu'elle est nulle, je dis qu'elle n'est qu'un des nombreux composants qui déterminent un mouvement. Et cela parce que le théâtre ne fait que reproduire d'une façon bien atténuée — et forcément atténuée à cause de la grande portée qu'il a — les événements contemporains.

Sur cette question de l'influence du théâtre sur les événements, il nous faut en rabattre beaucoup. Eh! non, ce n'est pas le théâtre de Beaumarchais qui a fait la Révolution, et s'il y a contribué, c'est avec beaucoup d'autres événements. Il faut bien admettre, en effet, qu'une affaire comme celle du collier de la Reine a eu, sur la Révolution, une influence au moins égale à celle de Beaumarchais; et quand je dis égale... N'oublions pas, en effet, que, du temps de Beaumarchais, toutes ces tirades sociales qui nous paraissent si osées formaient, mais à un degré beaucoup plus fort, la conversation ordinaire des salons. Beaumarchais, qui nous apparaît comme un révolutionnaire, n'était qu'un simple auteur dramatique qui, pour amuser son public, a pris un type qui depuis Molière traînait partout et lui a fait parler le dialogue du jour. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer cette prétendue contradiction qu'on a remarquée dans l'œuvre de Beaumarchais : une grande audace d'un côté, de l'autre des choses très banales, très usées. Eh! non, ces audaces n'en étaient pas à l'époque; elles ne le sont devenues que soixante ans plus tard. C'était, sous Beaumarchais, les propos ordinaires des salons, la conversation habituelle des cabarets, mais combien atténuée! De même qu'aujourd'hui nos pièces sociales ne sont que très faiblement l'écho des journaux et des revues; de même que toute la grivoiserie du théâtre est bien pâlotte à côté des libertés de la conversation.

Concluons : le théâtre est et restera toujours la même chose; la forme seule change. Il y a un million de façons de marier une jeune fille; au fond c'est toujours une jeune fille qu'on marie. Et la forme ne change que parce que les mœurs changent. Le théâtre représentera toujours les mêmes choses parce que nous faisons toujours les mêmes choses, que nos enfants feront exactement ce que faisaient nos pères. Pour que le théâtre change il faudrait que l'homme change, et vous devinez le nombre de siècles qu'il y faudrait.

Il n'y a pas de théâtre nouveau : il n'y a que de nouveaux auteurs.

P. L.

(*A suivre.*)

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE CONGRÉGANISTE

D'APRÈS LES DOCUMENTS DE L'EXPOSITION

I. — LE PROBLÈME

« Laissez venir à moi les petits enfants. » Cette parole de Jésus, que les congrégations enseignantes ont prise pour devise, la prononcent-ils dans le même esprit que celui dont ils ne sont peut-être plus les disciples, tout en s'en proclamant les représentants? Par un discours, récemment placardé dans toutes les communes, M. Bourgeois, président du jury de l'enseignement à l'Exposition, a appelé l'attention sur ce problème vital, qui, remarquons-le, dépasse les termes simplement législatifs en lesquels il se posait par l'article 14. Si le vote de la Chambre ne vise pas l'enseignement des Frères, c'est de celui-ci pourtant que s'est uniquement occupé l'ancien grand maître de l'Université. Et en effet, à côté des 450 000 élèves que les congrégations possèdent pour l'enseignement primaire, les 31 000 du secondaire sont peu de chose, et le milieu social

où ils vivront leur offrira plus de chances de libération qu'aux futurs abonnés que prépare à *la Croix* l'école primaire. Le projet Leygues, outre qu'il établit un monopole et tue l'enseignement libre laïque, n'est-il pas une simple précaution au sujet des fonctionnaires, une mesquinerie à côté de la seule proposition qui soulève en termes larges la question de principe : l'article 7 ?

Le point de vue du jury présidé par M. Bourgeois a été formulé ainsi : « Droit de donner l'enseignement religieux, mais devoir d'enseignement moral : or, la haine est immorale. » Le libellé du nôtre sera plus libéral encore : « Droit de donner l'enseignement religieux, oui ; droit d'enseigner, oui ; mais, en revanche, devoir absolu de vérité (ce point de vue englobe l'autre, puisque vérité implique négation de la haine). » Nous sommes pour la libre concurrence en toutes choses. La seule réserve, c'est que cette concurrence soit loyale. Nous admettons un enseignement rival de celui de l'État, à la condition d'abord qu'il ne soit pas frelaté, et ensuite qu'il ne soit pas un travail d'approche pour une tout autre entreprise.

La question ainsi posée, il est d'une méthode rigoureuse d'en enrichir autant que possible cette première documentation que soumet à tous l'affichage voté le 25 mars. Ces éléments supplémentaires d'enquête, c'est, comme à M. Bourgeois, l'Exposition qui nous les fournira, avec ses facilités que nous ne retrouverons plus : à côté des livres imprimés, prudents, quasi officiels, qu'on pouvait déjà connaître, les monographies des écoles par les maîtres et surtout les devoirs des élèves. Oh ! ces devoirs ! malgré les précautions probables, à chaque instant le témoignage ingénu et candide des préventions dont on imprègne les enfants, des insinuations ambiantes, etc. En écoutant Éliacin, nous entendons ce que souffla Joad. Nous laisserons de côté tout ce qui a pu nous édifier sur la force et la propagande de l'enseignement confessionnel, sur son antagonisme et ses persécutions à l'égard de l'enseignement laïque : « l'ennemi ». S'il n'y avait là que concurrence, même les jalousies de boutiques nous indigneraient peu, n'étant que les petits côtés de l'émulation féconde. Mais il n'y a émulation que quand le but est le même. Quel est le but, non apparent, mais réel, de l'enseignement congréganiste ?

II. — L'ENSEIGNEMENT

« Mes écoles sont instituées, dit Jean-Marie de Lamennais, pour faire connaître Jésus-Christ. » Soit, mais pour faire connaître la vérité ? Est-ce bien pour donner le savoir ? N'est-ce pas plutôt pour lutter contre le nôtre, le savoir véritable, l'éveilleur des esprits ? Écoutez cet aveu qui a valeur historique :

« Lorsque le célèbre rapport de Lazare Carnot à Napoléon 1er sur l'organisation de l'instruction primaire tomba entre les mains de M. de Lamennais, vicaire capitulaire de Saint-Brieuc, il y vit un plan d'organisation générale pour toute la France, et il fut saisi d'effroi. « Il y a là, dit-il aux prêtres, le germe d'un « mal immense. » Il avait le sentiment que ce rapport serait désormais la base de l'enseignement primaire, que l'instruction serait le fait général, l'ignorance l'exception, que, par une conséquence inévitable, les maîtres d'école seraient désormais les guides tout-puissants de l'esprit et de l'âme de l'enfance. Il fallait *prendre les devants* et préparer immédiatement des maîtres religieux. »

Cette citation éclaire bien des faits. Si, de nos jours, nous avons assisté — trop passivement — à une telle poussée de l'enseignement congréganiste, c'est que la France venait d'appliquer le mot d'ordre de Gambetta : « La République sera éducatrice » et que le « fiel de l'obligatoire avait traversé de toutes parts ». Non, le but n'est pas le même. Ce n'est pas, au profit des enfants, une rivalité de dévouement désintéressé : la Congrégation les veut pour elle, seul l'enseignement laïque les veut pour eux. O vérité, comme tu es crainte !... La prosopopée serait facile. L'Église sait que la vérité est la plus forte... à condition qu'on lui permette d'arriver aux oreilles et de n'y pas arriver trop tard ; l'erreur, dite à l'enfant, l'emportera sur la vérité dite à l'adulte, car alors le terrain prime la graine.

Maintenant nous connaissons le but : non embellir, élever les esprits, mais leur mettre une estampille durable, les modeler selon le rite, comme ces accoucheuses de la Cordillère des Andes, travaillant les crânes des nouveau-nés ; bref, en faire, comme dit Hegel, des pièces mécaniques ossifiées.

En cette mainmise experte, soucieuse du détail (voyez par exemple cette dictée d'écriture pour les tout petits : « Il faut aimer la Congrégation comme une bonne mère »), tout converge admirablement au but conscient. Les catéchistes qui, sans humilité chrétienne, définissent leur œuvre comme saint Paul : « Dieu exhortant par notre bouche », « inclinent aux enfants l'oreille de leur cœur ». Ils « font des merveilles dans ces jeunes âmes vêtues de l'innocence baptismale ». Ainsi de l'enseignement, de la tâche de désintéressement par excellence, ils réclament le prix. Certainement il y a parmi ces prêtres bien des hommes dévoués, mais l'ordre, lui, est intéressé : ce sont de bonnes personnes sans doute, mais nos instituteurs à nous sont de braves gens.

Justifions l'éloge que nous venons de donner aux congréganistes. Leurs établissements pratiquent le

juste et habile précepte de Mgr Dupanloup : « Quand on élève un enfant, il faut se dire qu'on doit s'occuper de tout en lui, depuis son âme jusqu'aux cordons de ses souliers. » Leur plus grande supériorité peut-être sur l'enseignement laïque, c'est l'excellence, le dévouement des sous-ordres, leur égalité avec les autres membres du corps enseignant, le respect affectueux dont on les entoure. « Frères de ménage » chargés du service, « frères d'emploi », faisant au besoin des cours dans la cuisine, tout en s'occupant du pot-au-feu, ce sont d'attachantes silhouettes... Et « le cher frère qui profitait de toutes les anfractuosités de rocher pour planter des choux, qui étaient pour sa chèvre, qui était pour son lait, qui était pour ses malades », et l'autre « grand conteur d'histoires et éleveur d'oiseaux chanteurs qui parlaient du printemps à l'ombre des rideaux blancs ». Autre supériorité très importante : ils ont une souplesse que nous n'avons pas, nos instituteurs étant trop abandonnés. Selon les besoins de la région, ils se plient à tout, font des arpenteurs ou des comptables, tout ce que l'on veut; ils s'adressent à tous, à la future fermière comme au jeune marin, enseignent la musique, la gymnastique, l'exercice militaire, etc. ; ils ont de magnifiques instituts agricoles, comme à Beauvais, écrivent des monographies d'atelier, ont eux-mêmes des ateliers d'enseignement professionnel. Dans leur enseignement ils ont pour eux comme une pratique psychologique fort profitable : ils savent par exemple l'importance de la répétition — les mêmes devoirs sont recommencés plusieurs fois — et celle de la suggestion. Voici un texte de problème : « Un domestique gagne tant par an, dépense tant pour son entretien, et *rien au cabaret*. Que lui reste-t-il ? »

Il y aurait donc bien des choses à imiter dans leur organisation et dans leurs méthodes. Mais c'est de plus près qu'il faut étudier leur valeur pédagogique. Voici leur bulletin mensuel : 1° piété; 2° discipline; 3° travail; 4° ordre et bonne tenue; 5° respect et politesse, 6° récréations et promenades... hum! le coefficient du travail ne semble pas brillant. Après tout, l'épithète d'ignorantin est-elle une antiphrase? Dans la monographie des Frères de Saint-Gabriel, il y a des pages écrites par le directeur dans un français de garde champêtre. Quelle ardeur de conviction dévouée peuvent apporter ces religieux à professer les « sciences profanes »?

Si l'enseignement n'était que médiocre... mais il est tendancieux jusqu'en ses plus petits détails. En français, ce sont de mièvres dictées de François Coppée; en littérature, des condamnations de ce « mensonge immortel » qu'on appelle les Provinciales, des critiques contre Musset, Lamartine, Hugo, suivies de ce soupir de soulagement rappelant le « Enfin Malherbe vint » : « Enfin François Coppée montre un vrai et beau talent poétique et fait honneur au théâtre français. » S'ils enseignent bien le calcul, la géographie, les langues, pour les disciplines où le raisonnement déborde davantage le fait, ils sont plus volontairement insuffisants. Ne parlons pas de la philosophie, réduite à des définitions, des divisions bizarres, des affirmations sans arguments, rejetant d'un mot dédaigneux par exemple « la doctrine nuageuse et impie de Kant ». Nulle part ce n'est le pain nutritif de la pensée qu'ils distribuent : c'est, intellectuellement comme matériellement, l'alcool qui engourdit et paralyse; c'est, pour répéter une allusion transparente, « l'abbédictine des R. R. P. P. Papistins ». De la science, ils craignent à la fois les résultats et les méthodes. Aussi triomphent-ils d'elle en lourdauds, comme en témoigne l'histoire des os d'un grenadier dans le Rhin, que des savants prennent pour des ossements antédiluviens, — des citations de « la Grammaire » de Labiche eussent aussi bien fait. — Et leurs solutions n'ont rien d'hésitant : « le transformisme, cette hypothèse est démontrée fausse ». Voulez-vous un cours d'astronomie ?

« L'astronomie a été pendant quinze siècles le monopole des religieux. Copernic renversa le système de Ptolémée, qui disait que c'est le soleil qui tourne autour de la terre (et Galilée, l'Église ne l'a pas connu, sans doute?). On peut encore citer Newton et Le Verrier comme astronomes remarquables. De nos jours les savants sont d'accord à affirmer la négation (*sic*) de Dieu et les journaux se sont emparés de cette hypothèse. » « On a voulu étudier la date de l'origine de l'homme et les « savants d'aujourd'hui » ont trouvé des chiffres fabuleux ; ils ne sont point d'accord et ne sont arrivés à aucun résultat. » Le conférencier a cité Newton, mais dégustez ce raisonnement scientifique : « Il y a deux forces créant les deux mouvements des astres : l'une, qui se conçoit, qui attire les astres au centre; l'autre, la gravitation, qui ne se conçoit pas. D'où vient cette deuxième force, la vraie merveille des cieux, si ce n'est de Dieu ? »

Décidément, il y a du vrai dans la faillite de la science... cela dépend où l'on en dresse le bilan.

Mais c'est surtout en histoire qu'est le plus manifeste l'abus de confiance qu'est l'enseignement congréganiste. Abus de confiance, disons-nous, et dans le plein sens juridique du terme. Comment qualifier autrement des éducateurs qui, sachant que, pour la Saint-Barthélemy, le pape alla à l'église française de Rome célébrer une messe solennelle d'actions de grâce, et qu'aujourd'hui encore il y a au Vatican un tableau glorifiant l'assassinat de Coligny, apprennent à des enfants sans résistance qu'à la nouvelle des

événements « l'Église fut plongée dans la douleur » : des éducateurs qui, sachant que Jacques Clément était un dominicain, que ses supérieurs encouragèrent jusqu'à fabriquer pour lui un faux afin de l'introduire auprès du roi, enseignent aux jeunes crédulités qui les écoutent que c'était un huguenot!

« L'enseignement de l'histoire doit être religieux », disent-ils. Nous pensons, nous, qu'il doit être vrai, mais ce sont là imaginations d'hérétiques. L'histoire est une religion en action; « la fin de l'histoire ne peut être, après la gloire de Dieu, que le bonheur de l'humanité, son bonheur temporel d'abord, éternel ensuite, opéré par le moyen de l'Église catholique ». « Tous les maux de l'Angleterre viennent principalement de la Réforme : c'est le catholicisme auquel elle revient de plus en plus, qui seul peut lui apporter un remède efficace. » A plus forte raison, toute notre histoire subit-elle comme un déplacement du centre de gravité : le pivot de l'histoire de France, c'est la suppression du pouvoir temporel de Rome. Nulle part il n'est question de luttes d'idées : le protestantisme s'explique d'un mot : « la jalousie de Luther, un augustinien, contre les dominicains, chargés de prêcher des indulgences en Allemagne ».

Sans trop allonger la liste des... déviations que les congréganistes font subir à l'histoire, citons encore au hasard :

« Alors commence le moyen âge ou âge chrétien; Charlemagne fut chargé de la suprême autorité temporelle par le souverain pontife, vicaire de J.-C.; plus tard, le petit peuple s'organise et forme, sous l'égide de l'Église, les corporations que nous regrettons aujourd'hui. »

Ils blâment la révocation de l'Édit de Nantes (1), mais en rejettent tout l'odieux sur Louis XIV, plus disposés d'ailleurs à certaines concessions à la justice historique, lorsqu'il s'agit de faits antérieurs à la Révolution. Mais à partir de ce moment, tout serait à citer.

« Les sociétés secrètes préparent dans l'ombre cette formidable insurrection du XVIIIe siècle contre le Seigneur et contre son Christ. » « La Révolution, honteusement soutenue par les gouvernements fondés par le libéralisme, travaillait à soumettre partout l'autorité spirituelle au pouvoir civil, afin de faire peser ensuite sur les nations le plus odieux des césarismes, à laïciser l'enseignement, à s'en emparer à tous les degrés pour corrompre la foi, la religion, la morale des peuples. »

De tous les mensonges déversés sur la Révolution, mentionnons seulement celui qui a trait à l'instruction, car ils y reviennent sans cesse. Je le prends dans une conférence faite à Fougères (1) :

« A partir de 1789, l'instruction était peu développée à cause de la Révolution qui supprima les écoles. Aussi nos grands-pères étaient ignorants et on trouvait peu de gens lettrés... Si nos grands-parents n'étaient pas instruits, c'est à cause de la Révolution de 1789. » Et ailleurs : « Sous la Révolution on détruit tant d'écoles que l'ignorance régnait. »

Mais il y a un danger : si les pupilles des congréganistes venaient à connaître l'œuvre admirable de la Révolution, ses institutions ayant pour but, dans l'esprit de leurs créateurs, « de régénérer l'esprit humain, en réalisant l'encyclopédie vivante »? On y pare à l'avance : « Les écoles dont elle décréta l'institution n'avaient aucun rapport avec les grandes écoles qui portent les mêmes noms aujourd'hui. » Et l'on peut maudire sans restriction « ces hommes farouches et lâches, dominés par des brigands ».

Dès lors les affirmations sur l'histoire contemporaine ne sont plus pour nous surprendre. Voici le récit des trois glorieuses de 1830, de qui le désintéressement fut si absolu : « Le drapeau tricolore fut arboré, les rues se couvrirent de barricades, chaque carrefour fut une embuscade, chaque maison une meurtrière. La religion aussi fut outragée : on abattit les croix, on dévasta les églises. » Un point, c'est tout. Pour l'œuvre de Duruy, une épithète suffit : « ministre de carrière entiché de la discipline universitaire ». Découpons encore; pour le second empire : « une des causes de la chute de Napoléon III est que l'enseignement religieux fut entravé par les faveurs accordées à l'Université »; pour la guerre de 1870 ce sont des insinuations sur le manque de courage de Garibaldi; pour Gambetta, cette oraison funèbre : « il fit beaucoup de mal à la France », et enfin ce résumé de ces trente ans : « la République française déchristianise la France ». Il serait plus simple de changer tout de suite ces feuilles d'histoire en bulletins de vote réactionnaires.

Nous voyons donc ce que l'esprit critique aurait à reprendre dans l'enseignement congréganiste. Au reste, rien n'est moins fait que cet enseignement pour le développer. On n'y fait appel qu'à la mémoire, et dans la mémoire à la répétition mécanique. A peine une fois cet aveu dont le ton fait sourire : « car l'intelligence aide beaucoup la mémoire ». Il ne faut sans doute pas qu'elle l'aide trop; savourez l'involontaire ironie de ce regret :

« L'œuvre satanique se continue par le gouverne-

(1) Se rappeler pourtant la citation donnée par M. Bourgeois : « 80 000 protestants quittèrent le royaume et ne rougirent pas de porter à l'étranger leur industrie, leur courage, leur haine contre Louis XIV et leur patrie. »

(1) Conférences occasionnelles, a-t-on dit, faites par des personnalités étrangères à l'école, mais ce sont précisément celles-là qui font le plus d'impression sur l'esprit des élèves

ment, qui a rejeté la religion d'État; la législation, au lieu d'être, comme dans l'âge chrétien, basée sur l'Évangile, n'est plus dictée *que* par la raison humaine. » Et l'anathème est formel contre les libres penseurs, « les fils de Caïn ». « Le césarisme a pris aujourd'hui le nom de libéralisme : toujours la substitution de la raison humaine à la foi, de l'orgueil humain à l'autorité divine. »

On rit des exigences intellectuelles et l'on fait apprendre à des enfants des choses aussi compréhensibles que celles-ci : « Mon père, faites qu'ils soient uns par charité, comme nous sommes uns pas nature! » En revanche on prend des précautions contre la claire raison qui se prouve elle-même. Voici « l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale » : « Qu'on se rassure, dit l'éditeur, cette œuvre de Claude Bernard a été annotée comme il convenait par un religieux théologien et présente toutes garanties. »

Et à force de se défier du raisonnement chez les élèves, on le met en péril chez les professeurs eux-mêmes. C'est, entre autres, la manie du symbole, comme en cette explication que je lis dans le livre du maître : « Le proverbe : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, a, au sens figuré, la même signification que l'histoire du jeune pâtre qui avait fait accourir des bergers en criant faussement au loup !... et qui, la seconde fois, n'est plus cru. La multiplicité des péchés lasse la patience de Dieu qui fait alors éclater sa justice. »

Dès lors, il est facile de deviner ce que pensent les congréganistes des grandes voix hérétiques qui parlent de progrès. « En Vendée, dit l'un d'eux, la prétendue civilisation moderne n'a pas encore atteint cette excellente population. » Mais rien n'aurait l'éloquence de cette naïveté d'un enfant de 15 ans : « Les croisades cessèrent *à cause des esprits.* »

III. — L'ÉDUCATION

En somme nous étions prévenus : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » C'est à nos instituteurs laïques de s'occuper de ce surcroît. « L'enseignement de la religion et la formation à la piété restent avant tout la préoccupation des maîtres, et même la raison d'être absolue de l'établissement. »

Comment forme-t-on à la piété? Il s'agit, non de la foi robuste des anciens chrétiens, mais de la piété mystique, efféminée, païenne, en laquelle elle a dégénéré de nos jours. On émet devant les enfants des énonciations comme celles-ci : « Le cœur de Jésus est une prison d'amour... Entrons dans le cœur de Jésus comme dans une salle de festin. » Les procédés témoignent de cette connaissance profonde de la psychologie que nous avons déjà notée.

Ainsi « de temps en temps, dans le cours d'une leçon, lorsque l'âme des enfants y aura été préparée par l'exposition du sujet, l'instituteur s'interrompra avec fruit pour formuler une réflexion religieuse ou une oraison jaculatoire, qui jaillira de la matière traitée et de l'impression qu'elle a fait naître; par exemple : « O Dieu, inspirez-nous un vif désir du ciel « que, dans votre bonté, vous nous avez promis. » Ces courtes prières laisseront dans le cœur des enfants une impression ineffaçable; ils contracteront peut-être l'habitude de semblables invocations à l'occasion de besoins pressants etc. » Autres conseils analogues aux élèves : « Faire, sans respect humain, une petite prière à Notre-Dame de Lourdes; les maîtres en donnant presque toujours l'exemple. »

Ce qui suit ne semble-t-il pas un chapitre de suggestion : la manière de bien prier. On habitue les enfants, pendant qu'ils prient, « à diriger les regards sur un objet pieux comme le crucifix ou une image de la très sainte Vierge, afin de prévenir les écarts de l'imagination en les fixant... » (C'est le procédé principal des exercices spirituels de Loyola.) « On assigne aux prières un but précis : l'obtention d'une faveur déterminée : « celui qui demande reçoit » ; on leur affirme que, par leurs prières, ils ont peut-être délivré une âme du Purgatoire, que le bon Dieu, la très sainte Vierge et les anges ont été contents de leurs prières ». Bref, c'est un bon point tiré à échéance sur le ciel.

Ces piétés bien éduquées, on les enrégimente pour qu'elles deviennent plus solides en s'encadrant. « Dans chaque division, les plus pieux, les plus sages et les meilleurs sont proposés sur demande écrite à faire partie de la Congrégation de leur cours, associations pieuses où ils se retrouvent pour s'édifier, s'encourager au bien, à la vertu, et investies de la mission de conserver le bon esprit. C'est la Congrégation de la sainte Vierge, des saints anges, etc. Elles sont favorisées de privautés... »

Mais l'éducation religieuse ne saurait dispenser, quoi qu'en disent les bons pères, de l'éducation morale. En vain leur cours de morale est uniquement un cours religieux; en vain ils déclarent : « sans religion la discipline n'est qu'une police toute matérielle, elle peut cacher des crimes affreux »; il est trop facile de proclamer que « la règle est l'expression de la volonté de Dieu », ce « Dieu, dont le maître tient la place ». En réalité, l'éducation, c'est la discipline voulue, aimée, comprise par ceux qui s'y astreignent; c'est la joie de l'effort sous toutes ses formes, et cette joie serait surprenante dans une religion qui fait du travail une expiation. Si la discipline est ce qu'est le travail, que doit donc être chez eux l'expiation? Voici des conseils très humains, mais

trop précis pour ne répondre qu'à des erreurs passées : « On ne doit donner aucune pénitence qui puisse altérer la santé des enfants ou les rendre malades, telle que de les faire asseoir par terre et tenir les pieds en haut, de leur faire mettre les mains sous les genoux, les bras en croix, de les laisser trop longtemps à genoux, etc. »

La discipline n'est qu'un côté de l'éducation, un des moins positifs. Poursuivons notre enquête. Voici, dans chaque monographie, des photographies d'élèves : les physionomies sont fermées, les bouches sont murées par l'habitude du silence. En effet presque partout et toujours, même pendant le déjeuner, le silence est de rigueur. Dans la promenade en ville, les élèves — je vais citer un de ces mots qu'on n'inventerait pas — les élèves « se mettent en silence ». En classe « le maître ne permettra jamais aux écoliers de lui parler sans permission ; il les obligera à lui parler toujours bas et leur répondra de même ». Mais c'est de lui aussi qu'on désire le silence. C'est alors l'invention saugrenue de signes pour s'éviter de parler.

« Pour faire lire les élèves tous ensemble par syllabes, il frappera un coup pour attirer l'attention, puis, ayant fait un mouvement circulaire avec le signal, il en baissera deux fois la poignée horizontalement sur le livre... »

Mieux encore, l'imprimé évite la parole. Des sentences sont écrites au mur : « Il faut s'appliquer à l'école » ou : « Étudiez les leçons », et quand les enfants manquent à l'un des devoirs exprimés dans ces sentences, le maître frappe un coup de signal, fait lire à haute voix la sentence en faisant lever l'élève, etc. Bref, un véritable dressage d'animaux savants.

Silence et passivité, tels sont les deux mots qui nous paraissent caractériser cette éducation. La charité se fait mécaniquement, sans instruire à la bonté agissante : « l'aumône est organisée par des questeurs, au nom de la « promenade », pour tous les pauvres rencontrés ». Les esprits sont élevés sous cloche pneumatique. Voici peut-être une bouffée d'air pur : un essai de conférences sociales. « Chaque élève a toute liberté pour formuler telle objection qui lui paraît raisonnable », attendez «... Monsieur l'aumônier et les professeurs interviennent, si cela est nécessaire, pour ramener et maintenir la discussion dans le sujet traité et les limites raisonnables. » Je n'ai du reste pas trouvé trace d'un usage de cette liberté d'objection où « l'avocat du diable » serait certainement sacrifié d'avance, et c'est pourtant l'appel le plus net que j'aie pu noter, dans tous ces cahiers, à la réflexion autonome. En général, il s'agit « d'incruster le mot d'ordre », « d'assouplir et d'unifier les jeunes indépendances ». « L'élève « philosophe », qui dédaigne les jeux et qui recherche l'isolement ou la société de quelques condisciples disposés à l'écouter, est généralement un mauvais esprit... C'est faire une bonne œuvre que d'en débarrasser un établissement le plus tôt possible ! » En effet, celui-là est fait pour un autre enseignement qui, lui, aura pour devise : *perinde ac vivus !*

Chez les Frères rien n'est fait pour développer la spontanéité. « L'élève qu'on choisira pour telle fonction s'estimera très heureux de cette dignité. » C'est le ravissement par ordre. Pourquoi non : « obéir, c'est aller au paradis sur les épaules d'un autre ». Alors on est mûr pour les instructions de Loyola, et les voici en effet :

« Recommandez aux enfants de ne jamais agir contre leur conscience, à moins que leur confesseur n'en décide autrement ; en ce cas (ô Pascal !), ce n'est pas agir contre sa conscience, mais contre ses scrupules, et préférer l'avis et le sentiment de ses directeurs à ses propres idées. » (*Guide des écoles*, au chapitre : Manière de former la *conscience* de l'enfant.)

Toute éducation morale s'achève en éducation sociale. Quelle est celle que donnent les instituteurs religieux ? Ce n'est pas le sens de la fraternité, c'est l'émulation à outrance et l'espionnage mutuel. Pour l'émulation, c'est l'Académie avec ses scrutateurs, puis les Congrégations dont nous avons parlé, avec, à la tête, sept dignitaires, le préfet, deux assistants, un sacristain, élus par les condisciples congréganistes. Mais voici qui devient plus féroce : « Chaque classe est un champ de bataille où la lutte est toujours ouverte. Pour y donner plus de courage aux jeunes soldats, on augmente le nombre des vainqueurs. Une classe comprend toujours plusieurs divisions de dix élèves ; il y a évidemment moins de gloire à être premier en troisième division qu'en première, mais combien plus encourageant que d'être le vingt-et-unième de la classe ! » (Ils pourraient ajouter : et comme cela trompe mieux les examinateurs dans les livrets scolaires !) « Chaque classe est partagée en deux camps où luttent les rivaux, adversaire contre adversaire, deux camps avec un chef : Orient et Occident, Romains et Carthaginois ; il y a attaque entre les deux camps pour les leçons de mémoire, et le camp vainqueur reçoit alors comme récompense un drapeau avec le mot victoire, placé de son côté dans la classe. A la fin du mois, le camp vainqueur a l'honneur, et souvent autre chose. De nombreuses divisions multiplient les batailles en combats de détail ; chaque semaine composition, chaque mois concertation. Enfin deux élèves sont souvent mis en conflit pour piquer l'amour-propre. »

Même ainsi comprise l'émulation n'est pas sans pouvoir développer l'estime mutuelle. Nous n'en dirons pas autant de l'autre forme de contact qu'on

impose aux élèves : l'emploi de moniteurs, choisis parmi les écoliers pour surveiller, peut-être même espionner les autres. « Ce moniteur ne dira rien aux enfants, mais il aura soin de voir tout ce qui se passe dans leurs rangs, de marquer tous ceux qui manquent à leurs devoirs et de remettre fidèlement leurs noms au commencement de la classe suivante. » De même un camarade a pour mission d'empêcher qu'il n'y ait deux élèves de la même classe en même temps aux lieux d'aisances.

En somme les congréganistes éduquent peut-être leurs écoliers, ils ne les élèvent pas dans le grand sens du mot.

IV. — LE BUT VÉRITABLE

Mais vraiment, est-ce pour ces résultats, bons ou médiocres, d'instruction et d'éducation, que les congrégations ont fait l'effort prodigieux de ces trente dernières années, et que tout l'élément clérical lutte, avec l'énergie que l'on sait, contre la loi qui proclamera le devoir de neutralité à l'égard de l'enfance? Je me posais cette question quand mes yeux tombèrent sur une photographie. C'était une petite mise en scène imaginée à l'occasion d'une fête, un groupe fort édifiant : un prêtre, un officier, un ouvrier. L'ouvrier brandissait une bannière avec un Sacré-Cœur, l'officier tirait son sabre, et, d'un geste farouche, le prêtre montrait la croix, semblant dire : « Tue, tue ! Dieu reconnaîtra bien les siens ! »

Alors je compris l'idéal social qu'il s'agit d'enseigner, le but de ce formidable organisme. Ce n'est pas seulement la résistance *passive* à toute amélioration sociale : « la doctrine de J.-C. guérit tous les fléaux dont l'humanité est ravagée, mais découvre l'inanité des utopies politiques et sociales, celle par exemple qui prétend à l'extinction de la guerre par l'emploi des seuls moyens naturels ». Ce n'est pas seulement « le parti des bornes », comme disait Lamartine, insinuant dans ses dictées des difficultés grammaticales tendancieuses comme celle-ci (rappelant certains procédés du *Mariage de Figaro*) : « C'est au peu de liberté qu'a (participe passé de avoir) la nation qu'elle a dû ses succès. » Ce n'est pas seulement l'anathème à « tous les barbares du XVIII[e] siècle », au « chaos de la Révolution française » (il est évident qu'au Paraguay l'ordre régnait), lancé par des éducateurs qui, ayant été blâmés pour avoir fait dire à leurs élèves dans un examen : « la période de 89, époque de si triste mémoire », commentent ainsi ce blâme : « triste était faible en effet, pour peindre exactement l'inoubliable horreur qu'éveille le souvenir de cette période de crime et de folie », ou qui parlent avec une rancœur qui leur fait oublier le français de « l'inspecteur donnant une leçon de « civique » et des administrations francs-maçons (*sic*) de la Vendée ». Non, c'est autre chose que des métaphores qu'ils comptent opposer « au XIX[e] siècle qui s'en va, tel qu'un lac qui ne couve que des tempêtes, et dont les derniers flots en s'écoulant découvrent un fond boueux et fétide où grouillent les reptiles malsains », autre chose que des lamentations qu'ils entendent répandre si « nous ne sommes plus au siècle des triomphes catholiques et des fiertés nationales ». Il s'agit bel et bien d'une résistance active contre « ces théories abrutissantes et subversives du jour » chez « ce peuple ingrat et méchant ». Ces théories se résument dans le « césarisme » dit gouvernemental, qui consiste à faire tout dépendre du gouvernement, et tend à ses fins par la sécularisation de tout, de la famille, de l'individu lui-même. Cependant l'Évangile n'a-t-il pas dit : « Rendez à César ce qui est à César » ? Sans doute, mais « une seule condition peut nous dispenser d'obéir aux lois de notre pays ; si elles sont en opposition avec les lois de Dieu, elles se trouvent frappées dans leur essence même qui est d'être les interprètes de la loi divine et suprême ».

Et voici que ces hommes qui parlent sans cesse du dédain du « siècle », l'estiment encore assez pour chercher à le dominer, à être les maîtres en ce « bivouac d'un jour ». Le monde n'est plus un obstacle, mais un moyen de salut ; ils veulent bien des promesses de la vie présente à côté de celles de la vie future, et je lis cette affirmation si contraire à l'esprit du Christ, mais formulant si bien les prétentions de ses exploiteurs : « les *droits* que l'Église possède sur les choses extérieures ».

Les revendications de la « mère de l'humanité » ne manquent pas d'ampleur. Un cours d'histoire universelle porte cette épigraphe : « L'armée catholique s'avance à la conquête des esprits et des cœurs : des esprits par le redressement des doctrines, par un retour aux grands principes sociaux, par une joyeuse soumission aux enseignements de l'Église, des cœurs par la charité à laquelle rien ne résiste. » C'est la devise ambitieuse et menaçante, non dans son texte, mais dans ses sous-entendus : *Instaurare omnia in Christo*.

Cette restauration universelle commence par Rome. « La nécessité du domaine temporel du Saint-Siège, au sens fixé par les évêques, est un point de l'enseignement catholique qui doit être reçu et suivi par tous les vrais enfants de l'Église... groupés autour du siège de saint Pierre comme autour de la colonne de vérité. » Cette colonne, non seulement on lui veut un large soutènement matériel, mais on entend que tout gravite dans son ombre. On sait que pour l'Église, *notre première patrie*, la France n'est qu'une « province » et l'on pourra comprendre les malédictions contre la Déclaration du clergé de

France (1682) qui lui donnait une certaine indépendance. Néanmoins ce n'est pas sans un certain sursaut qu'on lit dans des livres belges (l'Internationale noire — au reste nationaliste en France — laissait les frères de Belgique, d'Amérique, etc., exposer à la section française): « Le gallicanisme asservissait l'homme dans ce qu'il a de plus noble : la conscience. »

La France ne doit être que l'agent de la politique ultramontaine. Pourquoi des colonies? « le but des Anglais est de créer des comptoirs où ils pourront gagner beaucoup d'argent; le but des Français, de créer une France catholique au loin, à l'image de la métropole ». Dans cette métropole, il faut donner l'enseignement chrétien qui est essentiellement « l'enseignement français ». Remarquez l'habileté de cette prise de possession d'une épithète. Avec plaisir on cite cette instructive anecdote : « Quand on soumit à Napoléon Ier le programme de la maison de la Légion d'honneur, il remarqua cet article : « Les élèves assisteront à la messe le dimanche et le jeudi. » L'empereur prit une grosse plume, barra ces lignes et écrivit d'une grosse écriture : « Les élèves assisteront à la messe tous les jours. » Avec plus de plaisir encore l'exemple de cette école polytechnique à l'Equateur, confiée à des jésuites allemands. Il faut en effet surtout capter l'armée et développer l'esprit militariste, on sait pourquoi. Et un enfant déplore « la misère des populations de l'Afrique centrale qui n'ont ni prêtres ni soldats ». Ainsi pourra être maintenue en tutelle la France « fille aînée de l'Église, châtiée chaque fois qu'elle semble oublier sa mission » ; ainsi pourront recommencer les *gesta Dei per Francos*.

Ainsi les congrégations enseignantes, ce n'est pas une religion, c'est une politique. Oratoriens, eudistes, capucins, jésuites, lazaristes, dominicains, puissant réseau s'étendant sur le pays par une activité qui ne peut s'employer que contre l'esprit social, agents de « l'ordre moral », ils forment un État dans l'État et regrettent tout haut « 1875, le sommet des hauteurs que nous avons pu parcourir ».

Quand nous parlons de réaction, nous pensons à tort à une minorité parlementaire réduite à une politique au jour le jour, incapable de donner le coup de hache décisif : le vrai danger est dans les congrégations enseignantes, ces hannetons suceurs à la racine de l'arbre de la liberté. Là il existe un esprit de suite redoutable, une autorité sans contrepoids sur la France future qu'on leur livre désarmée. Elles savent la puissance du pli donné à l'avance; il faut « former chez les enfants les habitudes, les inclinations et les mœurs chrétiennes, sinon les bonnes dispositions qu'on aurait fait naître s'évanouiraient sans aucun appui..., mettre le futur citoyen en état de participer, le cas échéant, aux discussions et aux conversations historico-politiques et religieuses qui, de nos jours, par l'influence du journalisme et d'une presse menteuse, envahissent même le foyer de la famille... »

Et, dans le sein de cette Église souffrante, on forme pour l'Église militante. De deux de ces congrégations enfantines dont nous avons parlé, le Lys et la Croix, voici le chant de guerre, très républicain d'intention :

> La Victoire, lys triomphant.
> Est promise à qui te défend :
> Azur et lys, sainte armoirie,
> Couleurs de France et de Marie !

Tel est le pæan de ces bataillons scolaires de zouaves pontificaux. Il faut de bonne heure les amener à se signer devant la Déclaration des droits de l'homme « imbécilement proclamée sur la négation des Droits de Dieu ».

Et maintenant le but dernier de ces « puériculteurs » se dévoile : il n'est pas l'instruction des intelligences, il n'est pas même le rachat des âmes, il est la captation des esprits. Toute notre enquête aboutit à cette conclusion : dans l'enseignement clérical, l'instruction n'est qu'un prétexte. Pour être aussi impartiaux que possible, disons qu'elle n'est pas le but, mais le moyen (1). C'est ce qu'on qualifie de concurrence déloyale, ne pas donner ce qu'on doit donner : l'impartial savoir, la vérité non truquée, et donner autre chose que ce qu'on doit donner : un catéchisme politique. Il s'agit de faire non des citoyens, mais des électeurs, et ce que nous avons dit de l'histoire est vrai de l'enseignement tout entier : n'étant plus à l'usage du dauphin, il est *ad usum futuri electoris*.

MAURICE LEVEL.

LETTRES FINLANDAISES

ANGEL GANIVET

Tant de choses ont été dites, — et si bien dites ! — sur l'auteur de l'*Idearium*, qu'on ne saurait revenir, sans un peu d'hésitation, sur son étrange personnalité, sa complexité d'idées et d'études, sa vie aventureuse et sa fin dramatique. A relire les pages que lui ont consacrées M. Nicolas Maria Lopez et M. Rouanet, on se sent pénétré d'un double sentiment de regret et de plaisir : regret de ne pouvoir dire mieux ni davantage, plaisir de retrouver, sous des plumes si autorisées, tout l'essentiel d'un auteur aimé. Je vous renvoie donc à ces excellents critiques dont

(1) Discours de M. Leygues, 2[illegible] mars, définissant l'objectif congréganiste : « *la religion n'est pas en cause : le but à atteindre est un but exclusivement politique.* »

l'un, M. Rouanet, séduit comme nous par quelques lignes de l'humoriste espagnol, voulut le connaître, le lut en entier, ne manqua pas une occasion d'en parler et de le répandre, et reste de ceux qui l'auront le plus aimé et pleuré. Je puis dire, comme lui, que je n'ai jamais connu Ganivet, mais que je l'ai aimé de suite à travers son œuvre et que « sa parole, bien que figée en caractères d'imprimerie, a exercé sur moi la même influence à laquelle semble n'avoir échappé aucun de ceux qui l'approchèrent ». J'avais, d'ailleurs, pour m'y intéresser, un ami à lui, un de ces étudiants perpétuels comme l'Espagne en produit encore, et qui, grâce à quelques menues leçons et traductions, vivent parmi nos musées et nos bibliothèques des heures si indépendantes et si heureuses. Tel était ce *bachiller* nonchalant et querelleur, susceptible et exalté, mais d'une sobriété et d'une loyauté sans égale, d'une sensibilité d'enfant, et d'une érudition qui lui a permis d'entreprendre et de réussir une traduction en vieil espagnol de notre Montaigne. Nous mettions nos connaissances en commun et prolongions notre travail jusqu'aux repas que nous partagions dans un petit restaurant fréquenté d'Angevins et de Bordelais où la gloire a déjà fait plus d'un vide. Un jour que je m'étonnais de ne l'avoir pas aperçu, je le vis venir à moi si abattu et si morne que je devinai un malheur. Il venait d'apprendre la mort — encore inexpliquée — de son ami (1) et ne parvenait pas à maîtriser son désespoir qui s'épanchait en touchants éloges entrecoupés d'imprécations contre *le sort* et de sanglots déchirants. C'est alors qu'un peu pour le consoler et par sympathie pour le haut esprit et le talent qu'il m'avait vantés tant de fois, je me mis à lire quelques pages de Ganivet, puis son œuvre entière.

Elle se composait alors de six ouvrages : *Granada la Bella*, Helsingfors, 1896 (un chef-d'œuvre typographique); *La Conquista del reino de Maya*, Madrid, 1897; *Idearium Espanol*, Granada, 1897; *Cartas finlandesas*, Granada, 1898; *Los Trabagos del Infatigable Pio Cid*, 2 volumes, Madrid, 1898.

Le journal *El Defensor de Granada* a publié en plus divers articles dont l'ensemble comprend deux volumes : l'un continuant l'*Idearium* sous le titre de *El Porvenir de España*; l'autre, *Hombres del Norte*, consacré à l'étude de quelques littérateurs scandinaves. Citons enfin un autre roman : *La Tragedia, testamento mistico de Pio Cid*, et une comédie de mœurs andalouse, *la Casa eterna*.

De ces neuf ouvrages dont l'analyse m'entraînerait trop loin, trois semblent mieux résumer le talent et les idées de Ganivet. Ce sont *Los Trabagos del Creador Pio Cid*, roman coupé et morcelé en une série d'épisodes imaginés par l'auteur pour faire triompher ses idées sociales et le héros qui les représente; l'*Idearium Espanol*, sorte de formulaire condensé de toutes les idées politiques, religieuses et autres où Ganivet entrevoit le salut de sa nation; et les *Cartas finlandesas*, série d'études sur les idées, les curiosités, et les mœurs de la Finlande; le tout formant le travail le plus complet qu'on ait écrit non seulement en France, mais en Europe, sur ces pays curieux et lointains.

C'est pour obéir au dernier désir de mon ami, aujourd'hui professeur à Madrid, que j'ai entrepris de faire connaître, à ma manière, Angel Ganivet. Il ne saurait être question de traduire son œuvre entière. Outre que beaucoup de questions n'ont qu'un intérêt national par trop exclusif, le lecteur français se révolterait peut-être, quoi qu'en pense M. Rouanet, du tour paradoxal dont l'auteur abuse quelquefois. Mais l'*Idearium* et les *Lettres finlandaises* méritaient d'avoir leur traduction dans notre langue. Nous avons tenté la première, dont les lecteurs de la *Revue Bleue* ont pu apprécier quelques pages; voici aujourd'hui des fragments de la seconde. A eux de juger si l'œuvre en valait le travail et suffit à justifier le vœu que M. Rouanet formulait un jour : « Je veux espérer que les *Lettres finlandaises* ne tarderont pas à être traduites en français. Nos compatriotes les accueilleraient certainement avec joie, car ils trouveraient en elles le meilleur commentaire des auteurs dramatiques septentrionaux applaudis si souvent sur nos théâtres. Et peut-être devrons-nous un jour à Angel Ganivet de mieux comprendre Henrik Ibsen. »

Différents états sociaux de la femme.

Quand on écrit sur un pays, on s'en tient généralement à l'homme. L'homme est l'être humain en général, mâle ou femelle, et ce qu'on dit de lui s'applique aux deux sexes. Mais ici, en Finlande, cette règle n'est plus rigoureusement applicable parce que la femme a brisé ses lisières. La *kvinna*, la femme, est un oiseau rare. Elle a sa personnalité propre et bien marquée et mérite une étude psychologique à part. Je vais donc écrire quelques lettres sur la femme en étudiant le dedans par le dehors, et commençant par ce qu'elle a de plus extérieur, son état social. Je parlerai des célibataires, des femmes mariées, des veuves et des divorcées. Quant aux religieuses, je ne puis rien en dire, parce qu'il n'y en a pas.

Le type le plus curieux de femme est la célibataire qui vit seule. Celle qui vit avec sa famille est plus ou moins comme partout ailleurs, si ce n'est qu'elle a ici une extraordinaire liberté d'allure. Dès le bas âge, les petits garçons et les petites filles étudient ensemble à l'école et vont et viennent en bande, et cette union, cette intimité se prolongent durant les études secondaires qui forment l'éducation courante de la femme et jusqu'aux cours de Faculté ou d'Université que suivent un grand nombre de jeunes filles. La femme voit dans l'homme un compagnon d'études, un camarade, un ami auquel on peut se

(1) Ganivet est mort à trente-quatre ans, à Riga, où il venait d'être nommé consul. Il était docteur en droit et ès lettres. Sa mort, m'écrit un de ses compatriotes, est encore un mystère .. *Han circulado muchas versiones que la distancia nos [illegible] comprobar, mas aun la inercia de nuestro go-[illegible] hoso molestarse en averiguar si su consul de R[illegible] fue asesinado.*

confier comme à une amie, sauf dans les cas où l'amitié se transforme en un sentiment plus intime, en *kaerlek* ou amour. Mais cet amour n'est ni une étincelle divine, ni un entraînement frénétique, c'est une amitié plus tendre et plus caressante. Le mot *kaerlek* se compose de *kaer* qui se prononce *cher* et signifie en français *chéri*, et de *lek* qui veut dire *jeu*. Le *kaerlek* n'est donc qu'un jeu d'affections, une plaisanterie sans conséquences. Il y a des femmes qui tombent, mais elles tombent parce qu'elles le veulent bien, après y avoir mûrement réfléchi. La tête est toujours calme et le cœur fonctionne comme un chronomètre. Hercule pourrait seul accomplir cet exploit de troubler la boussole d'une femme finlandaise.

Bien que la femme soit moins libre ici qu'en Russie, il ne manque pas de jeunes filles qui comprennent, au moins théoriquement, les avantages de l'union libre. Mais si elles se décidaient à faire une sottise, elles la feraient intelligemment. La froideur du tempérament, appuyée de l'instruction, garantit une femme de la chute passionnelle, de sorte qu'il ne reste qu'un chemin d'ouvert à qui veut la tromper : celui de la propagande scientifique. Don Juan n'a qu'à se changer ici en maître d'école, car doña Inès est bourrée de diplômes. Au lieu de déclamer des tirades de vers passionnés, il n'a plus qu'à discuter comme un sophiste. Pour saisir la façon dont ce pays comprend l'amour, il n'y a qu'à voir les devantures des librairies et les collections d'estampes en montre : la plupart d'entre elles n'auraient en Espagne qu'une vente clandestine. L'art qui nous semble obscène et dangereux par le fait des usages — des mauvais usages — est ici inoffensif parce qu'il est trop loin de la réalité. Une jeune fille qui voit une femme nue dans une posture érotique prend cela pour une allusion mythologique et reste aussi insensible que devant la Vénus de Milo. Un jour que j'avais donné des revues et des journaux à une jeune fille de mes relations très familiarisée avec la littérature française, je l'avertis de l'absence d'un numéro de revue parisienne où se trouvait une scène, non pas inconvenante, mais sale. « N'importe, me répondit la *froeken*, tant soit peu vexée du rôle tutélaire que je m'arrogeais, donnez-le-moi et je ne vous en ferai pas de reproche. Je regarde ces choses-là *à un point de vue artistique*. »

La femme finlandaise sait user de sa liberté. Les pères de famille laissent, en Espagne, leurs fils étudier dans les capitales pour y pouvoir suivre la carrière qu'ils ont choisie. On accorde ici la même liberté aux filles. Il y a beaucoup de jeunes filles qui vivent seules avec des hommes. Quelques-unes viennent étudier ou chercher des situations, d'autres travaillent dans des bureaux publics ou privés, donnent des leçons de langue, de musique, de peinture. Elles ont leurs amis et donnent de petites réunions à leurs heures de loisir ou les jours de fête. On ne voit aucun mal à ce qu'une fille aille chez un garçon pour y donner ou y prendre des leçons ou qu'elle invite un ami chez elle pour y boire une tasse de thé et bavarder un moment. Tant qu'il n'y a pas d'« actes extérieurs » qui laissent supposer qu'on a perdu les étriers, le monde ne dit mot. Chacune reste libre de faire ce qu'elle veut chez elle. Une femme qui donne des leçons n'est qu'une *spraklaerarinna* et personne ne s'inquiète de savoir si ses élèves... apprennent ou n'apprennent pas. Tout ce que peut faire la loi, c'est d'interdire l'agglomération de jeunes filles sous un même toit. Dès qu'elles s'écartent du bon chemin, il leur est interdit de vivre plus de deux ensemble.

Nombre de ces femmes indépendantes s'éprennent de la vie libre et secouent le joug masculin. Elles commencent par médire des hommes, achètent une bicyclette et enfin se coupent les cheveux. Il y a des colombes émancipées, celles qu'on pourrait appeler les « laideurs définitives », qui se les raseraient volontiers jusqu'au crâne ; mais les autres, celles qui gardent quelque arrière-pensée, ne perdent jamais l'espoir et se laisseraient repousser la chevelure si on le leur conseillait avec sympathie et douceur. Je crois même avoir noté que les femmes qui s'adonnent aux travaux les plus vulgaires sont plus portées à la vie sentimentale. Le prosaïsme de leurs occupations leur enlève la grâce de l'expression et sa délicatesse ; mais, sous ces apparences frustes et masculines, persiste l'idée mère, l'idée constitutive de la nature de la femme, celle de se rendre et de se soumettre, de bon ou mauvais gré, à l'autorité naturelle de l'homme.

Ce qu'il y a de plus singulier, vu la liberté des usages, c'est l'importance qu'ont ici les fiançailles ou promesses. Un homme et une femme peuvent se connaître à fond et vivre sur un pied d'intimité beaucoup plus grand que les jeunes Espagnols, dont les relations sont sujettes à tant de réserves : ils ne se tiennent pas encore pour contents, il leur faut se voir de plus près et passer de l'état d'amis à celui de *foerlofvade*. C'est sous ce titre dans les journaux suédois — et sous celui de *kituloïssa* dans les journaux finlandais — que se trouve, en première page, l'annonce où les fiancés inscrivent leurs noms.

Le *foerlofning* se réduit à l'échange des alliances et ne crée aucune obligation. Telle jeune fille en a trois ou quatre. Mais il influe sur les relations sociales, les fiancés pouvant aller seuls partout, voyager ensemble et se permettre telle ou telle expansion innocente. La jeune fille qui souhaitait hier le bonjour d'une solide poignée de main peut adoucir un

peu le mouvement et manifester sa tendresse en régularisant la cravate de son bien-aimé ou en lissant les poils de son manteau. La moralité n'en souffre pas parce que les fiançailles sont un moment d'épreuve pour la femme et qu'elle sait qu'à ce jeu il y va pour elle d'un sot mariage.

Quand les fiancés se sont lassés du jeu (on n'oublie pas qu'ici l'amour est un jeu), ils se présentent aux grands-parents. Puis vient le mariage qu'on annonce encore dans la colonne des *Vigde* en suédois, et des *Vihityt* en finlandais, en mettant, comme dans l'annonce des *Foerlofvade*, les noms de la femme et de l'époux et, de plus, l'église où s'est passée la cérémonie. La femme commence alors à jouer son rôle véritable, mais sans changer aussi brusquement sa vie que la femme espagnole. L'épouse finlandaise passe généralement plus de temps dans les rues, c'est une habitude qu'elle a prise dans sa période d'indépendance, mais à part ce point faible et sauf quelques dames qui ne se soumettent pas au régime autoritaire, la femme mariée est excellente, continue à s'occuper des travaux qu'on peut faire chez soi (et cela dans les meilleures familles) et reste une auxiliaire du mari. Elle est aussi expérimentée et instruite que l'homme et lui reste unie non seulement par l'affection et les intérêts domestiques, mais encore par la communion intellectuelle.

Je comprends les avantages de la famille intellectuelle du type finlandais et préfère la famille sentimentale *à l'espagnole*. En Espagne, un homme de science ou d'art trouve difficilement une femme qui s'intéresse à ses travaux. Il doit penser seul. Mais la pensée n'est pas toute la vie. Il y a nombre d'hommes qui ne pensent presque jamais et la plupart de ceux qui pensent ne le font que de loin en loin. L'intellectualité est donc secondaire chez la femme si elle se borne au rôle qu'elle représente dans la vie de l'homme. Il serait fort beau que, sans abandonner ses fonctions naturelles, la femme s'instruisît avec mesure. Mais si elle doit s'instruire dans des vues émancipatrices ou révolutionnaires, il vaut mieux qu'elle ne sorte pas de la cuisine. La femme finlandaise n'est pas encore en harmonie avec sa situation. Elle envie la Russe et l'Américaine du Nord et croit qu'à force d'études elle arrivera au niveau de l'homme. Mais en se mariant, et quelquefois avant le mariage, elle voit que la tyrannie ne vient pas de l'homme, mais du naturel féminin et particulièrement de la maternité, et cherche à se dégager de ce fatigant devoir. D'aucuns s'imaginent que le sens maternel est annulé chez les femmes intelligentes, Quant à moi, je suis d'avis que c'est seulement leur volonté. Dès qu'une femme perd le sens exact de ses obligations et de son œuvre, dès qu'elle calcule par réflexion et non plus par instinct, elle se révolte contre sa propre nature — seule cause de ses infirmités — et se change en un homme étroit des épaules et court de jambes, véritable fléau esthétique et social.

Bien que le plus fort des durs travaux de la génération soit supporté ici par les classes pauvres et rurales, les Finlandais n'ont pourtant pas atteint l'idéal moderne. Et ces dames sages et polyglottes se résignent, non sans un dégoût très marqué, à être mères de famille. La naissance d'un nouvel être est ici quelque chose de plus important qu'en Espagne et s'annonce aussi dans la presse comme tous les événements de la vie de famille. Point n'est besoin de connaître un journaliste pour faire savoir au monde l'heureux événement, car il y a, à la première page des journaux, une colonne de *Foedde* ou *Syntinit* où les pères rendent compte de l'augmentation de leur famille dans les termes enthousiastes dont on use ici à tout propos. La façon la plus sérieuse est de mettre en très grandes lettres : En gosse (une fille, un fils) les noms de la mère et du père, la date et la localité, afin d'annoncer l'événement partout où les parents ont des amis et veulent faire connaître leur joie. Ordinairement, au lieu de *dotter* ou fille, on met quelque chose de plus expressif : *En frisk flicka*, par exemple, *En rask flicka*, une grosse petite fille, *En naëts toes*, une jolie petite fille ; et si c'est en finlandais, *Reipass Tyttoe*, et au lieu de *gosse* ou garçon : *En rask gosse*, *en ductig gosse*, ou *Reipass Poika* et autres choses du même genre. Ces traits de la vie finlandaise et mille autres révèlent une certaine candeur, une simplicité propre aux peuples primitifs et qui jure avec les raffinements d'une culture un peu artificielle.

Ce qui attira mon attention dès mon arrivée, c'est le grand nombre de veuves. Comme l'état de veuvage est, dans un certain sens, l'état idéal pour une dame cultivée, j'en suis arrivé à me demander s'il n'y aurait pas là-dessous quelque grave mystère.

La raison est pourtant bien simple et bien innocente. Avec le système moderne des changements de mode, un homme ne peut entretenir décemment une famille qu'au moment de toucher à la vieillesse, surtout ici où la vie est plus coûteuse et où la femme a plus d'exigences. D'un autre côté, la femme finlandaise est très pratique et ne s'arrange pas de l'amour tout court. Le proverbe « du pain, des oignons et toi » ne trouve ici aucune application, d'autant plus qu'on ne cultive pas d'oignons ; enfin le climat conserve parfaitement les gens et, pour ce qui est du mariage, un homme de cinquante ans représente un Espagnol de trente-cinq ou quarante. Les femmes finlandaises ne font nullement fi des vieux et il est bon qu'on le fasse savoir. Un monsieur de cinquante à soixante ans et dans une position indépendante peut

aspirer à la main d'une jeune fille, et, ce qui est plus beau, inspirer un véritable amour, si l'amour est ce qui en porte le nom ici. Les unions inégales ont encore cet avantage que le vieux galant ne tarde pas à mourir de l'aventure et laisse à sa jeune épouse le moyen de vivre indépendante dans d'admirables conditions pour se divertir et servir d'ornement à la société. C'est un sacrifice un peu douloureux pour celui qui meurt, mais la communauté en sort grandement avantagée.

Les femmes mariées jouissent, comme les veuves, du titre de leur mari et le placent avant leur nom. La femme d'un docteur est *doktorinna*, celle d'un président *presidentska*, celle d'un capitaine *kapteuska*, et ainsi de suite pour des centaines de noms qui jurent parfois avec la situation de la femme. Les veuves placent devant ce titre le mot *enke*. *Enkefru* est la veuve en général et le titre ne vient qu'après : *enkedoktorinna*, *enkesenatorska*, *enkeofverstinna*, etc. Cet usage du titre est si enraciné qu'on s'en sert jusque dans la famille entre père et fils. Une dame dont la fille a épousé un colonel demandera par exemple : « La *coefverstinna* (la Colonelle) est-elle venue ? » Les étiquettes sociales ont une valeur extraordinaire. Un nom ne signifie rien tant qu'on ne le fait pas précéder du titre de la charge que remplit son possesseur.

Pour compléter ce tableau d'études sociales, je dirai deux mots sur les femmes divorcées. Dans l'intérieur du pays, où les mœurs sont plus primitives, où l'on pèche beaucoup contre la morale, mais bien plus par ignorance que par malice, le divorce est inconnu. S'il existe dans les villes, c'est comme conséquence de la civilisation. En Espagne, nous n'avons idée de la divorcée que par ce qu'on raconte de la nation voisine où le type est quelque peu scandaleux. Ici, le divorce est naturel et doit exister parce qu'il rentre tout à fait dans la conception de la famille. Il serait impossible d'établir en Espagne des écoles mixtes, et il y a peu de temps qu'une grave émeute éclatait en France à propos des abus commis dans le collège de Cempuis où l'on voulut essayer du système. Ici petits garçons et petites filles étudient ensemble sans la moindre difficulté. Il y a déjà entre fiancés un détail qui montre la nécessité d'autoriser le divorce. On passe, comme nous l'avons vu, de l'amitié au *Kaerlek*. Si le *Kaerlek* prend fin, on retourne à l'amitié, et ceux qui furent fiancés restent grands amis. Une demoiselle conserve soigneusement tous ses souvenirs d'amour et les montre à tout le monde, même aux femmes de ses anciens fiancés, en s'en servant pour se faire autant d'amies de ces dernières. On voit des choses qui prouvent une froideur enviable.

On m'a raconté, à propos de divorce, un fait bien typique. Une dame fatiguée de son mari et amoureuse d'un prétendant assidu posa en famille la question de confiance pour ne pas se mettre, sans doute, dans la triste obligation de manquer à ses devoirs. L'époux comprend parfaitement la nouvelle situation psychologique, remercie sa femme de sa franchise et se résigne à la séparation, et la dame se marie. Je ne sais si l'ancien époux assista à la noce, mais il continua à fréquenter la maison du nouveau ménage comme ami intime et de confiance. Je déclare sincèrement que cette manière de jouer toutes cartes sur table me plaît. Le jeu n'a pas d'attraits et les auteurs de tragédies se trouveraient bien appauvris si toute l'humanité imitait les amoureux qu'on rencontre ici. Mais celui qui voit les choses de dehors se divertit et va même jusqu'à s'éprendre de ces gens qui lui offrent de si consolants exemples de fraternité chrétienne.

Qualités esthétiques des Finlandaises.

Dans le royaume des aveugles... En Espagne, les belles femmes abondent et peu d'écrivains, autant dire aucun écrivain n'a songé à disserter sur un thème aussi savoureux que celui de l'esthétique féminine.

Aussi ne parlerai-je pas de la beauté des femmes finlandaises sans dire quelques mots sur l'état actuel de cette question aussi sérieuse, à mon sens, que celle d'Orient. Si l'on me disait de choisir un procédé pour réformer une nation, je n'hésiterais pas, j'en choisirais un qui n'a jamais été mis en pratique d'une façon sérieuse : la transformation des idées esthétiques de l'homme par rapport à la femme et *vice versa*. Un changement de critérium sur ce point entraîne avec lui à bref délai la transformation de la famille et de la société.

L'instinct et l'habitude font trouver aux hommes les femmes belles ; mais ni l'instinct ni l'habitude ne suffisent pour établir un critérium esthétique. J'ai une maison où j'ai toujours vécu, il n'y en a pas pour moi de meilleure ni de plus belle, parce que je la reconnaîtrais les yeux fermés et que tout ce qu'elle contient me rappelle les moments gais ou tristes de ma vie. Comme œuvre architecturale, c'est peut-être une monstruosité ; elle manque d'unité, de proportions, de symétrie, et j'admets que ce soit une pure bicoque. Tout le monde voudrait qu'on la démolît au profit de l'ornement public, et je m'y trouve pourtant, tel qu'un docteur Pangloss, dans la meilleure maison qui soit. N'empêche que, si on m'obligeait à la jeter par terre, j'en construirais une toute différente. La vieille maison me plaisait par tradition. Je veux que la nouvelle me plaise par son accord avec mes besoins et mes idées.

N'en serait-il pas de même avec les femmes? Elles nous plaisent par tradition, parce que notre œil est déjà fait à les voir; mais si nous pouvions les refaire à notre goût, les referions-nous telles qu'elles sont aujourd'hui, ou inventerions-nous un nouveau modèle? J'ai posé là, sous une forme vulgaire, le problème métaphysique de l'esthétique féminine. Si, à force d'imagination ou de sophisme, nous arrivons à concevoir une femme plus belle que le type actuel nous aurons un type de comparaison pour juger les femmes réelles. Et, peut-être, en viendrons-nous à cette triste conclusion qu'en laissant de côté la beauté circonstancielle et passagère, les femmes qui existent dans ce monde, les blanches, les jaunes et les noires, toutes en un mot, sont laides d'après les principes fondamentaux et éternels de la science du beau.

Il fut un temps où les hommes étaient plus galants, mieux élevés, et croyaient à la beauté du sexe féminin comme à un dogme. Il y avait, comme aujourd'hui, des femmes jolies ou laides selon le goût de chacun, mais tous les hommes étaient d'accord sur les paroles sacramentelles : *le beau sexe*. Aujourd'hui, on file plus fin, et nous avons des docteurs qui analysent les femmes comme des substances chimiques ou les mesurent comme des pièces de toile.

Il me semble extravagant de chercher, comme on le fait aujourd'hui, la perfection esthétique dans la régularité des proportions. Une femme n'est pas une statue et on ne peut la juger au mètre. C'est un être vivant dont la beauté naît de la vue même. Une femme déformée par l'excès de la maternité est plus belle qu'une virago, de même qu'un homme intelligent, prématurément vieilli par l'excès de travail mental, est plus beau qu'un bellâtre. La beauté de la femme est dans son aptitude à vivre comme une femme et dans l'œuvre qu'elle réalise comme une femme. La beauté plastique n'est pas dans la perfection extérieure, d'après les types de sculpture, mais dans la concordance de la forme avec les faits qui constituent la vie propre de la femme. D'après les philosophes misogynes, la femme est inférieure, même en beauté, à l'homme; mais quand ce serait vrai (et toutes les femmes l'admettent), personne ne se risquera à désirer que le sexe faible se fortifie et se pourvoie de tous les attributs masculins. Une femme en pantalon n'est pas un homme, c'est un non-sens. La femme n'a qu'un moyen de surpasser l'homme en mérite, c'est de devenir chaque jour plus femme. Tout le Nord de l'Europe travaille ardemment contre l'émancipation. Demandez à n'importe quelle femme de par ici quelles sont ses idées; elle vous dira qu'elle veut être libre, mais non émancipée. Et le voulût-elle, qu'elle n'en laisserait rien voir, comprenant, d'après les essais tentés, le ridicule de la parodie.

Esthétiquement, la femme finlandaise ne me satisfait pas parce qu'elle est peu femme. Il y a des jeunes filles — pas beaucoup — qu'on appelle *dockor*, poupées. Le drame d'Ibsen *Ett Dockhem* ou *Maison de Poupée* a popularisé le type de la femme sans caractère qui finit par s'émanciper en abandonnant ses enfants pour mieux se distraire. Mais, le type courant est le type masculin : la femme qui imite l'homme. C'est pour moi, en matière esthétique, le point le plus important, car les particularités du type pourront avoir quelque valeur pour un étranger jusqu'à ce qu'il s'y habitue, mais elles ne signifient plus grand'chose par la suite. Ce qui me frappa tout de suite chez les femmes, à mon arrivée, c'est leur blancheur un peu aqueuse. Bien que les rouges dominent, il s'en trouve aussi des brunes, comme les Andalouses, mais plus claires. Puis je fus frappé de la variété des types. On distingue à première vue le type finlandais, slave ou suédois, ou des types mélangés. La configuration des Finlandais ressemble même un peu à celle de la race mongolique : les yeux un peu obliques, le visage anguleux et les pommettes saillantes. Le type supérieur en beauté et en aptitudes intellectuelles est le type mixte, finno-suédois. Un autre détail qui me sembla bizarre dès les premiers jours, c'est la régularité mécanique des mouvements. Ma première domestique, une pure indigène, me rappela certains Annamites venus quelques années auparavant donner des représentations théâtrales dans plusieurs villes d'Europe. Pour saluer, par exemple, ou pour remercier, ils rapprochent les jambes comme s'ils voulaient s'accroupir, et font un petit saut en se levant. Les enfants, en saluant ainsi, ont infiniment de grâce.

Mais une fois les premiers jours passés et l'habitude prise de voir de nouveaux visages, ici comme ailleurs, les différences s'évanouissent. Ce qui persiste et garde le plus de force, c'est ce qui est spirituel, ce qui tient étroitement à l'intimité de chaque individu et se reflète dans la vie commune. C'est là le fondement du véritable jugement esthétique. La femme finlandaise est très intelligente, — je n'ai rencontré aucune exception. — Toutes dépassent la moyenne; le milieu de culture est supérieur à celui de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de la France, et néanmoins on compte les femmes qui donnent l'impression de la beauté intellectuelle parce que l'instruction n'est pas tout à fait appropriée à la nature de la femme et que les fonctions qu'elle accomplit sont souvent absurdes. J'ai été présenté dans une réunion à plusieurs dames. Chacune avait sa profession, car ici la femme travaille comme l'homme. L'une est gymnaste, l'autre professeur de langues, celle-ci clerc de notaire, celle-là professeur de massage ou caissière de banque, et ainsi de suite. Peu importe la profession, l'essentiel

est de gagner de l'argent. Dire d'une jeune fille *qu'elle gagne beaucoup d'argent* est le plus grand éloge qu'on puisse faire ici. La femme clerc de notaire est fille de magistrat, la linguiste fille d'un comte; la fille d'un docteur ou d'un député est à la tête d'un commerce de vins. Toutes ces jeunes filles qui travaillent pour avoir leur argent à elle et pouvoir s'amuser vont au théâtre, au concert, puis s'en vont dîner en bande jusqu'à une heure ou deux du matin dans les restaurants à la mode. D'après les idées du pays, aller au théâtre à des places de second rang est une déchéance, mais on trouve tout naturel de gagner de l'argent dans un métier que nous trouverions avilissant. Il arrive donc que les femmes étudient et qu'après être rentrées dans la vie extérieure et mécanique, elles subissent la pression de la routine et perdent les attitudes esthétiques naturelles chez la femme qui fait des choses féminines comme lire, coudre, broder, soigner les oiseaux, arroser les fleurs. On ne comprend pas cela ici.

Les fiancés sortent ensemble pour se promener et s'en vont à petits pas s'asseoir dans un restaurant pour manger et boire. La passion gastronomique est si désordonnée que tous les spectacles finissent par un dîner. Si on se rend visite le soir, on vous invite à souper; si la réunion dure très tard, on fait quatre ou cinq repas. Par contre, avec tant de femmes intelligentes, c'est à peine s'il en est une qui sache donner le ton à une réunion et soutenir une conversation spirituelle. Et la cause de tout cela, c'est que l'instruction n'est pas féminine, que la femme étudie comme l'homme pour le supplanter et vit enfin dans une contradiction perpétuelle parce que sa culture est en désaccord avec sa nature. Chaque fois que j'ai parlé avec une femme ou une jeune fille très instruite, j'en ai retiré une pénible impression. Avec un peu moins de savoir et un peu plus de chaleur affective, ou du moins avec quelques idées humaines, elles nous causeraient un plaisir très pur, celui que réveille la beauté intellectuelle. Mais, comme les idées sont plus sèches que des tapis et apprises sur les bancs des collèges, on peut dire, comme l'artiste français Forain, à l'issue d'une réunion de savantasses américaines : « Quel plaisir j'aurais maintenant à causer avec une portière! » Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces idées arides qui n'ajoutent que peu ou point de beauté à l'esprit de la femme, éteignent la rare clarté sentimentale qui se trouve en elle et la laissent pour ainsi dire dans l'obscurité. La femme la plus naturelle paraît la plus artificielle parce qu'elle pense tout ce qu'elle fait; ses actions sont réfléchies et semblent *étudiées*, ses coquetteries sont éminemment doctrinales.

Mon opinion esthétique sur les femmes peut se résumer dans les termes suivants, moins favorables que je ne voudrais : Pour ce qui est de la beauté plastique, en tenant compte des beautés exceptionnelles ou de l'impression que peut produire une femme plus intimement connue, — ainsi que des cas de laideur outrée et offensante, — on peut assurer sans crainte, et la conscience tranquille, que la Finlandaise au repos est assez défectueuse, disons mieux : peu appétissante, et qu'elle gagne beaucoup au mouvement, car si elle manque de grâce, elle a de la force et de l'agilité. La beauté intérieure triomphe de la beauté extérieure et on rencontre assez souvent une femme intellectuellement belle. Mais, malgré l'éducation, et peut-être à cause d'elle, le caractère prédominant est le caractère pratique, et les tendances générales sont matérialistes. L'amour a moins d'importance que les boissons alcooliques dont les deux sexes sont fervents partisans. La vie sociale est embellie par l'extraordinaire intervention du sexe féminin, et les femmes produisent individuellement une impression agréable : celle de personnes qui peuvent vivre indépendantes en se passant de conseils et de tutelle. Les paresseuses tombent facilement. Celles qui savent et veulent travailler trouvent un chemin facile, et ne sauraient, dans l'hypothèse d'un faux pas, démériter au point de vue social, puisqu'elles continuent de vivre honorablement de leur travail. La femme finlandaise aspire à la beauté intellectuelle, mais ce qui la relève le plus, c'est l'action, la volonté, la constance. Intellectuellement, c'est un livre d'études. Quant à la Foi, qui embellit tant l'âme féminine, je ne conseille à personne de venir la chercher ici. La foi de ces femmes se résume dans une phrase que prononce Nora, la poupée rebelle, quand Torvald cherche à reconquérir son affection.

Helmer. — Nora, ne serai-je donc plus jamais qu'un étranger ?

Nora. — Oh! Torvald, il faudrait, pour l'espérer, le miracle des miracles.

Helmer. — Quel est ce miracle des miracles ?

Nora. — Oh! Torvald, je ne crois plus aux miracles!

J. Chasles-Pavie.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Un mari pacifique, par Tristan Bernard (Éditions de la *Revue Blanche*).

C'est une joie de retrouver ici Daniel et Berthe, les héros, — si l'on peut dire, — des *Mémoires d'un jeune homme rangé*. Leur caractère ne s'est pas transformé très sensiblement: mais leur existence continue d'une manière normale et régulière. Il ne leur

arrive rien d'extraordinaire. Car les événements d'une vie n'y ont, en somme, que l'importance que nous leur conférons et Daniel sait rendre anodin l'ennui qui ne lui est pas épargné. Non, certes, qu'il soit indifférent et incapable d'émotion; même il se plaît souvent à exalter plus que de raison les impressions qu'il ressent. Il ne demanderait qu'à vibrer; il vibre un peu. Mais il est une âme dans laquelle le calme se rétablit tout de suite. Il a des velléités de passion, et un intime besoin de tranquillité : ce besoin-là ne tarde jamais à l'emporter. Inquiet et serein, plutôt bon garçon, un peu sot, également dénué de belles vertus et de vilains vices, Daniel est un type admirable d'humanité moyenne. On ne saurait le haïr ni l'aimer ardemment : on le méprise avec mansuétude. Telle est du reste l'attitude, fort convenable, de Berthe à son égard... Tout cela est d'une observation charmante, très juste et profonde. Il y a dans ce rapide récit une grâce délicate et il est à la fois très amusant et triste à pleurer, — tant il donne la sensation véritable de la vie, gaiement saugrenue et par trop laide décidément.

Le sang de la Sirène, par Anatole Le Braz (Calmann-Lévy).

Avec un juste orgueil, Le Braz rappelle, dans les premières pages de ce livre, ce jugement qu'on a porté sur lui : « Cet homme a le sens de la mer! » L'œuvre que voici est belle et très émouvante. Dans un très beau décor de l'île d'Ouessant, elle évoque un drame terrible que mènent d'obscures fatalités. Les flots voisins cachent douze sirènes, — onze, du moins, car l'une d'elles s'est fait aimer, il y a cent ans, mille ans peut-être, d'un jeune homme de Cadoran. Elle devint femme dans ses bras : sa chair tiédit et les écailles de ses jambes tombèrent. Mais une fatalité pèse sur la race de la Morgane. Un implacable destin guette la jeune femme, excessivement belle, qui continue le Sang de la Sirène. Et c'est ainsi que Marie-Ange, « la fleur d'Ouessant », n'évitera pas le malheur qui l'attend. Jean, son mari, périt dans les flots, un jour de calme, nul ne sait comment. On ne retrouvera pas son corps; les « sœurs de la mer », les onze jalouses, l'ont ravi... Descriptions merveilleuses, personnages très vivants, narration vive et variée. C'est un des livres, je crois, les plus profonds qu'on ait écrits sur l'âme bretonne, superstitieuse avec tant de complexité, fidèle inconsciemment à de très anciennes croyances et encore imprégnée de naturalisme païen, malgré le christianisme, tout cela mêlé...

Jeux passionnés, par Gabriel Mourey (Ollendorff).

Une jolie histoire d'amour, dont les héros sont des enfants. Premières tendresses, premiers baisers, premières jalousies, premières perfidies... Ils sont déjà des hommes. Ce simple récit est écrit et composé d'une façon terne et un peu monotone. Il est possible que cela donne une grâce plus naïve et enfantine... En tous cas, si le roman est, à la lecture, un peu long et ennuyeux, on lui trouve, à la réflexion, plus de mérites, si l'on remarque toutes les difficultés qu'a dû résoudre M. Mourey. Il s'agissait d'abord de nous représenter des enfants et non des « grandes personnes » puériles et de moindre format. M. Mourey y réussit, — dont il faut le louer, car tant d'autres y échouèrent, en littérature comme en peinture et en sculpture. Il convenait aussi que, sans être fade, ce roman fût chaste, car rien n'est plus désagréable que les vilaines aventures où les romanciers compromettent quelquefois l'enfance. Ici encore M. Mourey a trouvé la note juste. L'amour qui s'éveille dans ces petits êtres est bien l'essentielle passion que suscite aux cœurs le désir; mais l'éclosion en est secrète, à peine devinée, et elle se manifeste par une inquiète et douce ferveur. Et tout cela est à la fois exquis et douloureux, un peu futile, très sincère et pourtant passager, — comme dans la vie... A la fin du roman, il se passe des choses; des événements sont là, à seule fin d'amener une conclusion. C'est un tort.

Loges et coulisses, par Jules Huret (Editions de la *Revue Blanche*).

Du reportage, M. Jules Huret a su faire vraiment un genre littéraire et quelque chose comme une science auxiliaire de l'histoire. L'enquête sur la question sociale, par exemple, qu'il publiait il y a quelques années, contenait des chapitres excellents, d'une documentation riche et très sûre et d'une très pénétrante intelligence : celui, entre autres, qui concernait la Russie. Quant à son nouvel ouvrage, il sera indispensable à qui doit, un jour, écrire l'histoire du cabotinage contemporain. Les professionnels du théâtre se montrent ici en toute franchise, même quand ils mêlent à leurs déclarations de la vanité, de la rosserie et de l'inexactitude, car cela est encore de leur caractère. Sur différentes questions relatives à l'art dramatique, M. Huret a consulté de notoires auteurs. Ceux-ci lui ont écrit de belles lettres qu'il nous communique. Ils en ont mis long, ils ont disserté, ils ont consciencieusement travaillé, comme qui accomplit un devoir ou simplement se fait de la publicité. Ils sont, du reste, très personnels dans ces pages de circonstance et ils ne traitent pas les questions dans l'abstrait, comme de vagues rêveurs. C'est très curieux... On trouvera aussi dans ce volume de beaux portraits psychologiques de Réjane, de Sarah, de Duse, d'Emma Calvé, de Jeanne Ludwig, et, sur deux colonnes, confrontées, les deux

versions que donnent respectivement M. Porel et M. Bergerat de la célèbre, célèbre affaire du Capitaine Fracasse, qui fut jadis pour M. Bergerat si importante et si plaisante pour le public.

La vraie vie, par Léon Tolstoï (Fasquelle).

Tolstoï, d'abord, n'avait pas l'intention de publier tel quel cet exposé de sa foi. Mais, malade dans ces derniers temps, il écrivit à son ami Tchertkov qui s'occupe de la publication de ses livres à l'étranger : « Je n'espère plus avoir le temps de refaire cet ouvrage afin de le rendre aussi complet et aussi clair que je le voudrais. Toutefois, je crois que, tel quel, il pourra quand même être de quelque utilité pour les hommes. Vous pouvez donc l'imprimer. » C'est un résumé de la doctrine que professe depuis vingt ans Tolstoï et dont témoignent déjà *Ma Religion*, *Le Salut est en vous*, *Les Évangiles* et ses autres traités dogmatiques. Ses idées depuis lors n'ont pas beaucoup varié, si ce n'est que la notion d'un Dieu personnel, « Celui qui m'a envoyé ici-bas et vers lequel j'attends, chaque heure, le retour », semble prendre, à présent, plus d'importance dans la pensée de Tolstoï. La religion de Tolstoï qui ne fut, primitivement, qu'une éthique, paraît aboutir à quelque mysticisme déiste... A cet ouvrage M. Halpérine Kaminski, le traducteur bien connu, a joint, — apparemment pour grossir le livre, — deux autres écrits de Tolstoï que l'on connaissait déjà et dont le premier, par exemple, vient d'être traduit par M. W. Bienstock dans son volume, *les Rayons de l'Aube*. M. Halpérine Kaminski, avec désinvolture, range cet opuscule avec un autre sous le titre : *La vie et la doctrine de Jésus*. Il ne nous donne aucun renseignement sur l'époque à laquelle furent composés ces divers ouvrages. M. Halpérine Kaminski est l'un de ces traducteurs plus empressés que judicieux auxquels il faut attribuer l'extraordinaire désordre de l'œuvre Tolstoïenne dans la librairie française.

Paroles d'un homme libre, par Léon Tolstoï (Stock).

M. J.-W. Bienstock publie sous ce titre des « Études philosophiques » du comte Tolstoï, qui complètent *les Rayons de l'Aube*, parus il y a quelques mois. Il faut le louer d'avoir fait ce travail avec soin et avec méthode. Une grande partie du volume est occupée par un traité de « la doctrine chrétienne » que M. Halpérine Kaminski vient, lui aussi, de publier sous un autre titre... (Ce sera ainsi tant qu'il n'y aura pas une entente littéraire entre la France et la Russie.) Mais le volume de M. Bienstock contient encore un très grand nombre de documents du plus vif intérêt, principalement ceux relatifs à l'excommunication de Tolstoï et à l'émigration des Doukhobors. Il convient de signaler aussi des pages admirables de *Pensées sur Dieu* et *Pensées sur le sens de la Vie* qui expriment de la manière la plus nette les convictions actuelles de Tolstoï. Ces pensées ont été choisies par M. Tchertkov, le disciple de Tolstoï, avec l'aide de Tolstoï lui-même, dans des écrits (lettres privées, brouillons, notes diverses, journal) que le maître n'a pas publiés. M. Bienstock a bien fait de nous donner dans sa préface les explications indispensables sur les traités qu'il traduit, l'époque de leur composition, les circonstances auxquelles ils se rapportent. Il aurait pu, du reste, multiplier ces renseignements et préciser quelques faits. Un commentaire rigoureux de ce volume constituerait le plus passionnant chapitre de l'histoire humaine dans ces dernières années...

La Bague de plomb, par Georges Maurevert (Simonis Empis).

Voici un très agréable recueil de nouvelles, écrites avec goût, variées de ton, spirituelles ou émouvantes, richement illustrées d'ailleurs par Couturier, Ibels, Léandre, Métivet, Steinlen, Rochegrosse, etc. L'histoire de « la bague de plomb » est celle-ci. La princesse Laure, fille d'un fils qu'eut à Madrid, illégitimement, Joseph, frère aîné de Napoléon, est donc la nièce de Napoléon III. Celui-ci, bienveillant, la veut marier de façon digne. Avec les princes allemands, cela ne s'arrange pas, et il lui donne donc pour époux un horrible, abominable, scandaleux et dégoûtant personnage, le prince Serge Gregorieff. La princesse Laure a trop à souffrir de ce monstre, de mille manières, dont quelques-unes sadiques. Mais elle trouve le parfait amant en la personne du baron Sabraziès. Entre ces deux hommes la haine s'allume ; rixe, et puis duel. Gregorieff est tué. Sabraziès est grièvement blessé. Des deux balles qu'on lui extrait, il fait galamment faire la bague nuptiale de la princesse qu'il épouse... Ailleurs, l'imagination de M. Maurevert est plus gaie, plus humoristique, dans *L'Inconsolable veuf*, par exemple ; et le *Merry Christmas* nous transporte au tragique Transvaal.

Les prolétaires intellectuels en France, (Édition de la *Revue*).

Le « duel inégal de l'Intelligence et de l'Argent » est étudié ici d'une manière précise et juste et ce sont des chiffres surtout qui font l'éloquence de ces pages. L'ouvrage se compose de sept chapitres dont voici les titres et les auteurs : « Les prolétaires intellectuels » et « la crise du fonctionnarisme » par Henry Bérenger ; « Les prolétaires dans le clergé » et « le Prolétariat des Élus », par Paul Pottier ; « Le Prolétariat artistique », par Pierre Marcel ; « Le Prolétariat dans l'armée », par P. Gabillard ; « le Prolétariat aux colonies », par Marius-Ary Leblond. La

conclusion de ces études n'est pas gaie, assurément, et peut-être est-il à souhaiter que ce livre se répande beaucoup afin de détourner la jeunesse d'à présent des « carrières libérales » ; — si l'on pouvait surtout la détourner du fonctionnarisme, ce serait excellent, — et de la littérature aussi, du reste, et de l'art, et de la politique. Et si, dans un second volume, on voulait bien alors lui dire que faire, notre temps devrait une très grande reconnaissance à la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*).

Chez nos contemporains d'Angleterre, par CHARLES LEGRAS (Ollendorff).

Les études qui composent ce volume ont paru déjà dans le *Journal des Débats*. Elles sont intéressantes. M. Charles Legras connaît très bien les écrivains dont il parle. Il a lu toutes leurs œuvres et il a causé avec eux. Il sait où ils demeurent et comment ils sont installés, et l'opinion qu'ils ont sur ceci ou cela, sur nos écrivains français, par exemple, ou telles autres questions frivoles. M. Legras a le grand mérite de ne jamais oublier qu'il écrit pour des gens d'une ignorance absolue, car la méconnaissance de la littérature anglaise est, je crois, assez générale chez nous, — et il ne procède pas par allusions comme on peut le faire avec un public plus renseigné. Quant à ses appréciations, elles sont justes probablement ; en tous cas, elles le semblent ; elles ne sont, d'ailleurs, ni malveillantes, ni excessivement enthousiastes, et ce critique est manifestement dénué d'intentions perfides. M. Legras laisse de côté Rudyard Kipling parce qu'il est « très connu en France, — mauvaise raison ; nous réclamons une interview de Kipling... M. Legras a joint à son livre un appendice assez curieux, « comment on écrit l'histoire en Angleterre ». Il paraît qu'on l'y écrit mal, d'une manière partiale et passionnée, et pour le démontrer M. Legras nous donne ici quelques extraits d'historiens anglais, relatifs, par exemple, à Jeanne d'Arc et à Sainte-Hélène. Tout cela ne m'a pas paru scandaleux d'une façon très inattendue.

Jean Bouchet, par AUGUSTE HAMON (Oudin).

Jean Bouchet est l'un de ces versificateurs de la première moitié du XVIe siècle qu'on appelle « les grands rhétoriqueurs ». Ceux-ci n'ont pas une très bonne réputation dans notre histoire littéraire, et en effet ils apparaissent comme de fâcheux pédants dénués par trop d'inspiration. M. Hamon n'est pas tombé dans cette erreur commune d'idéaliser son héros, et il ne nous donne pas son Bouchet comme un grand poète, mais il lui reconnaît pourtant des mérites et il tient à lui faire honneur d'avoir « travaillé la strophe et la rime avec persévérance ». En tout cas, M. Hamon a bien analysé les procédés et, si l'on peut dire, le système littéraire de Bouchet, et là-dessus on se fait une idée précise de ce que furent les grands rhétoriqueurs. Bouchet avait encore cet intérêt d'avoir eu une vie assez variée, d'avoir été mêlé à pas mal de choses en son temps, d'avoir connu et fréquenté les lettrés d'alors. M. Hamon a très heureusement saisi cette occasion de nous faire, au sujet de Jean Bouchet, un tableau intéressant de la société française, et spécialement du monde littéraire au milieu du XVIe siècle, dans les années qui précédèrent la Pléiade.

La formation du style par l'assimilation des auteurs, par ANTOINE ALBALAT (Colin).

Antoine Albalat est cet homme singulier qui tient absolument à enseigner le style à ses contemporains. En quoi il se montre, sans doute, dévoué, mais, si je ne me trompe, inconsidéré aussi, vu qu'il y a beaucoup trop de gens actuellement qui savent écrire, et qui écrivent, et si maintenant cela peut s'apprendre « en vingt leçons », — où diable placerons-nous notre copie ? Car, il n'y a pas apparence que ces écrivains-là gardent leur style pour eux, et cela va grossir terriblement l'armée des « prolétaires intellectuels », comme on dit. Quoi qu'il en soit, M. Albalat pense que par l'assimilation des auteurs on peut se faire un style, et il recommande à son disciple de lire ; mais, « lire, c'est étudier ligne à ligne une œuvre littéraire ». Il lui recommande aussi « le pastiche, bon exercice ». Notre nouveau Quintilien est un pédagogue ingénieux, et il multiplie les préceptes, les encouragements, les indications pratiques. Mais j'aimerais faire honneur surtout à M. Albalat des fines analyses qu'il a faites du style de quelques grands écrivains ; il en démonte avec délicatesse les procédés. Sur Victor Hugo, Lamartine, Louis Blanc, il a de très bonnes pages qui sont d'un fin lettré, d'un homme de goût et d'un psychologue averti.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — A la librairie Molière, *Aveu suprême*, par Georges Pradel. — Chez Ollendorff, *Les jeunes filles peintes par elles-mêmes*, « réponse aux *Demi-Vierges* », par Olivier de Tréville. — Chez Lemerre, *Mémoires d'un moraliste*, par Théodule Branche. — Chez Alcan, *Les preuves du transformisme et les enseignements de la doctrine évolutionniste*, conférences faites à l'Université populaire d'Annecy, par le docteur Gustave Geley. — Chez Douniol, *La Chrétienté*, « philosophie catholique de l'histoire moderne », par le R. P. Delaporte.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Les carabinières. — Les Anglaises de la haute société ont une singulière façon de comprendre le féminisme. Les voilà qui s'exercent au maniement du fusil. Miss Annesley Kenealey donne, dans le *Lady's Realm*, des détails sur cette nouvelle forme du snobisme. Le principal club de « riflewomen » a pour présidente d'honneur la princesse Christian et compte parmi ses membres miss Marie Corelli, les ladies Pirbright et Wantage, etc. Ces dames tirent à la cible tous les lundis et vendredis sur le stand du Guildford Rifle Club, — les deux seuls jours de la semaine qui aient été consacrés à une déesse. Devise du club : — *Alta petens.* Alors, on « tire en l'air », comme dans les duels au pistolet ?

Documents sur Galilée. — M. Alexandro Paoli en a rempli presque tout le gros tome XXII des Annales des Universités Toscanes. Ce sont surtout des correspondances, jusqu'alors inédites. Quand on les a lues, on sait à quoi s'en tenir sur le fameux mécanisme des Médicis, et on est stupéfait de la misère intellectuelle où croupissait la Toscane au temps de Galilée. Ce sont surtout les enseignements philosophiques de celui-ci que M. Paoli s'est attaché à mettre en valeur, ainsi que leur influence profonde, et presque immédiate, sur tout ce qui, à Florence, professait le culte de la pensée.

Le carnegisme en Italie. — Le grand artiste Stefano Ussi, qui vient de mourir, a légué ses tableaux à la Galerie Moderne de Florence, à l'Académie des Arts de Florence, à la Galerie Moderne de Rome, et ses aquarelles et dessins au Musée des Offices. De plus, il laisse à l'Académie ci-dessus nommée 125 000 francs, pour la fondation d'un prix quinquennal à décerner « au meilleur tableau qu'un artiste italien aura exposé n'importe où pendant les cinq années écoulées ».

Moisson future. — Ce sera une splendide récolte de documents que pourront faire les membres du prochain Congrès historique international de Rome. M. Nasi, ministre de l'Instruction publique, a en effet invité tous les directeurs de musées de la péninsule, et tous les présidents de groupements publics ou privés, institués en vue de la conservation des monuments historiques, des fouilles et études archéologiques, etc., à lui envoyer pour le Congrès des monographies détaillées, avec bibliographie : ces notices devront indiquer tout ce qui a été fait en Italie, depuis 1860 jusqu'à 1900, dans les domaines de la préhistoire, de l'archéologie classique, et de l'histoire du moyen âge.

L'autel de Vulcain. — Ces jours derniers, on a découvert, dans le Forum Romain, ce monument, l'un des plus anciens de la ville. Il est situé un peu au nord des Rostres et à l'est de l'Arc de Septime Sévère. C'est un bloc de roche, veinée de rouge, dont les quatre flancs, taillés verticalement, dominent de peu le sol du Forum. C'est sur cette espèce de plate-forme que, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus parlementait avec Tatius, et que, plus tard, Brutus montait pour haranguer le peuple, — avant la construction des Rostres.

Les anarchistes. — M. Ettore Zoccoli s'est voué à une étude approfondie de leurs doctrines, de leur organisation, etc., et il lance un premier volume intitulé : *I Gruppi Anarchici degli Stati Uniti e l'Opera di Max Stirner* (à Modène, chez Vincenzi). On trouve là un intéressant exposé des idées de Max Stirner et de leurs rapports avec celles des autres individualistes à outrance : Proudhon, Bakounine, Duncan, Reclus, Krapotkine. L'auteur publie aussi force données sur les groupes de « compagnons » qui fonctionnent aux États-Unis, et surtout à Boston et à Paterson, — d'où venait l'assassin de Humbert Ier.

La littérature et les Boers. — Le numéro du 20 juillet de *Literature* demeurera précieux pour l'histoire de notre temps. Il contient une bibliographie de tout ce qui a été publié, en volumes, brochures, articles de revue, sur la guerre sud-africaine. Cette liste est comme le catalogue d'une énorme bibliothèque. L'affaire Dreyfus elle-même semble avoir fourni moins de travail aux imprimeries. Les œuvres signalées par *Literature* sont classées en : histoires générales de la guerre, narrations personnelles, opérations particulières, récits d'Anglais qui ont vécu chez les Boers durant la guerre (prisonniers, reporters, etc.), et romans ou nouvelles dont l'action se déroule en Afrique australe durant la guerre.

Nouvelles Lusiades. — C'est en effet au poème de Camoëns que fait penser un peu l'espèce d'épopée que sir Edwin Arnold ne craint pas de publier. Titre : *The Voyage of Ithobal.* L'auteur s'est basé sur une allusion d'Hérodote à une circumnavigation de l'Afrique. Ithobal de Tyr s'est fait donner par le Pharaon Neku (Nekao) la mission d'explorer les mers inconnues qui règnent au sud de l'Erythrée. Il s'embarque à Suez avec une belle négresse, qui se dit princesse, qu'il a achetée sur le marché aux esclaves, et qui a promis de lui révéler les mystères du continent noir. Plus heureux que certains recordmen, il accomplit son tour d'Afrique juste dans les délais fixés. Les sept chants du poème correspondent aux sept journées qu'il faut à Ithobal pour raconter au Pharaon ce qu'il a vu et ce qu'il a subi : tempête classique, mutinerie des équipages, rien n'y manque.

Olive Schreiner en prison. — Ce n'est pas un conte. C'est une information sûre, publiée par Ouida, et confirmée par M. Fisher Unwin, qui, en sa qualité d'éditeur d'Olive Schreiner, est bien placé pour savoir à quoi s'en tenir. La grande romancière, qui est l'une des gloires les plus pures de la littérature anglaise contemporaine, expie par la prison deux crimes : d'abord, elle est la sœur de l'illustre Afrikander qui fut premier ministre au Cap, ensuite, elle a publié trop de choses gênantes sur la guerre actuelle. Elle s'apprêtait, dit-on, à faire des révélations encore plus inopportunes. Aussi tous ses manuscrits ont-ils été brûlés comme par hasard au cours de perquisitions. Le Saint-Office n'agissait pas

autrement. Il ne reste plus qu'à faire monter Olive Schreiner sur un bûcher.

Trente-trois ans en Extrême-Orient. — Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui l'apparition des deux premiers tomes de cette œuvre importante de M. von Brandt (Leipzig, chez Wigand). L'auteur, un diplomate, a passé sa vie en Chine, en Corée, au Japon. Que de choses n'a-t-on pas écrites sur ces pays! Cependant ce dernier venu nous en apprend encore beaucoup, et surtout sa longue expérience des Jaunes l'induit à rectifier maintes opinions courantes sur la religion de là-bas, le régime social, les mœurs.

La Femme en Extrême-Orient. — C'est en étudiant la condition de la femme chez les peuples « jaunes », qu'on s'aperçoit des différences sociales considérables qui existent entre ces peuples. Telle est l'opinion que miss Anna Northend Benjamin exprime dans l'*Ainslee's Magazine*, après de grands voyages et de longs séjours en Asie. Les Coréennes sont probablement les plus malheureuses de toutes les femmes. Nulle part, dans les basses classes, l'homme ne maltraite autant sa compagne; celle-ci est moins considérée qu'une bête de somme. Dans la « haute société », il lui est presque totalement défendu de marcher et de parler. En Chine, le régime familial tant vanté a pour conséquence un asservissement complet de la femme. Mais les mœurs atténuent beaucoup ce que les lois et traditions offrent de rigoureux. Au Japon, Miss Northend Benjamin s'est réjouie de constater que l'homme du peuple traite sa mère avec respect, sa fille avec tendresse, et sa sœur et sa femme sur le pied d'une parfaite égalité. Dans les classes supérieures, le nombre des femmes « émancipées », pratiquement ou théoriquement féministes, est déjà considérable. Et il est à remarquer que ce mouvement date de bien plus loin que l'entrée en relations avec la civilisation des Blancs.

Temples à roulettes. — On avait déjà, dans ce genre, le char de Djaggernath, — et la petite église du Transsibérien. Les Yankees ont maintenant le « Gospel-Car », le wagon-évangile, décrit par M. Forrest Crissey dans la *Saturday Post* de Philadelphie. Cette étrange institution a été innovée, au profit de l'église baptiste, par l'Oncle Boston, c'est-à-dire par M. Boston W. Smith. Cela se passait à Saint-James, Minnesota. Cette ville, à présent importante et bien bâtie, consistait alors en une multitude de tentes disséminées autour d'une baraque servant de gare. L'oncle Boston acheta un wagon réformé, l'aménagea en chapelle, et l'expédia à Saint-James. Le pasteur provisoire fut un épicier qui, installé depuis un mois, avait déjà eu le temps de fonder sous une de ses tentes une école du dimanche. Peu d'années après, en 1890, il se constitua à New-York un trust des wagons-évangiles. Ces véhicules sont à présent au nombre de six. On les incorpore à des trains en partance pour des régions où le baptisme ne prospère pas encore. Des missionnaires s'y installent avec des ballots de brochures. Ils ont déjà fondé de la sorte, dans les États du Sud-Ouest, une centaine de paroisses.

Surprenante déclaration d'un pasteur. — Elle est textuellement rapportée par la *Public Opinion* (New York), qui néglige de spécifier à quelle « dénomination » appartient l'auteur, le Révérend Dr. Lloyd Jones, de Chicago. La voici dans sa simplicité : — Qu'est-ce que nous avons fait aux Etats-Unis ? dix-sept espèces de Méthodismes, treize sortes de Baptismes, douze genres de Presbytérianisme, et environ 350 autres catégories de sectes. Ce n'est pas seulement scandaleux, c'est imbécile (*it is imbecile*). En religion, toute étiquette est quelque chose comme un blasphème. » Jeu de mots sur *label* et *libel*.

Échec à la co-éducation. — L'Armour Institute, de Chicago, est un établissement d'enseignement secondaire où la co-éducation était pratiquée en vertu des statuts mêmes. Il y avait là six cents jeunes filles et autant de garçons. Le Conseil d'Administration estime que l'expérience a été malheureuse. Il a décidé qu'à dater de la prochaine rentrée, on n'admettrait plus que des garçons.

La figuration du couronnement. — Le Conseil privé d'Angleterre l'a réglée conformément aux plus authentiques traditions. Il en résulte ces détails qui, sans nul doute, auront une influence considérable sur la société présente et future : le *globe* sera porté par le duc de Somerset, et le bâton d'argent par le comte d'Erroll. C'est à lord Gray de Ruthyn que seront confiées les cuillers d'or. Le comte de Shrewsbury portera le gant droit du roi, et soutiendra le bras avec lequel celui-ci portera le sceptre. M. Brown portera le dais dont seront abritées les têtes du couple royal. M. de Norfolk sera échanson d'Angleterre, et sir Wyndham Armstruther, « tranchant » d'Écosse.

Scapa. — C'est le nom usuel formé avec les initiales de la « Society for Checking the Abuses of Public Advertising ». Cette espèce de ligue, à force de propagande, a abouti à ce que plusieurs municipalités d'outre-Manche réglementent l'affichage pour le plus grand bien des yeux de leurs administrés. A Douvres, on vient d'exiger une autorisation pour les affiches, et d'interdire « l'affichage céleste ». A Londres, à Glascow, à Manchester, on est allé jusqu'à fixer des limites à la dimension des affiches et de leurs lettres. La Scapa est satisfaite. Elle affirme que le timbre est inapplicable en Grande-Bretagne.

Le prix Chasseloup-Laubat. — Le marquis de Chasseloup-Laubat, il y a trois ans, a chargé l'Académie des sciences de Berlin de décerner un prix triennal de 3 000 marks à une œuvre sur l'histoire de l'Amérique. Cette fondation vient d'être utilisée, pour la première fois, au profit de M. James Ford Rhodes, né à Cleveland, Ohio, et beau-frère du fameux sénateur Hanna. L'ouvrage couronné est une « Histoire des Etats-Unis depuis le compromis de 1850 ».

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. 41263 *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 24 AOUT 1901.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc (1).

X

Mais il en fut autrement du silencieux cuisinier du *We're Here*. Il s'en vint, ses hardes dans un mouchoir, et prit pension sur la « Constance ». Ce n'était pas les gages qu'il avait pour objet, et cela lui était parfaitement égal de dormir n'importe où. Son affaire en ce monde, comme il en avait reçu en rêve la révélation, était de suivre Harvey pour le reste de ses jours.

On essaya du raisonnement, on finit par employer la persuasion; mais un nègre de cap Breton en vaut deux comme ceux de l'Alabama, de sorte que le cuisinier et le suisse durent en référer à Cheyne. Le millionnaire se contenta de rire. Il présuma que Harvey pourrait un jour ou l'autre avoir besoin d'un domestique attaché à sa personne, et il ne doutait pas qu'un volontaire valût cinq mercenaires. L'homme pouvait donc rester, même s'il s'appelait Mac Donald et jurait en gaëlique, lorsque le car retournerait à Boston d'où, s'il était toujours du même avis, on l'emmènerait dans l'Ouest.

Avec la « Constance », que tout au fond de son cœur il détestait, partirent les derniers attributs de sa souveraineté de millionnaire, et Cheyne put se livrer tout entier aux charmes d'une active oisiveté. Ce Gloucester était une nouvelle ville dans un pays nouveau, et il forma le projet de « s'en emparer », comme jadis il s'était emparé de toutes les villes, depuis Snohomish jusqu'à San-Diego, de cette partie du monde d'où il tombait. On faisait de l'argent le long de cette rue tortueuse, qui était moitié entrepôt, moitié centre d'approvisionnement de navires: en professionnel de marque il voulut apprendre comment se jouait aussi ce beau jeu-là. On lui déclara que sur cinq rissoles de poisson servies au premier déjeuner du dimanche de la Nouvelle Angleterre, quatre venaient de Gloucester, et on l'accabla de chiffres à l'appui : statistiques de bateaux, équipement, droit d'attache, capital engagé, sel, emballage, comptoirs, assurances, gages, réparations et profits. Il causa avec les propriétaires de ces grandes flottilles auprès desquels les « patrons » n'étaient guère plus que des hommes à gages, et dont les équipages étaient presque tous suédois ou portugais. Puis il conféra avec Disko, un des rares qui fussent propriétaires de leur bateau, et fit des comparaisons de chiffres dans son vaste cerveau. Il alla s'installer sur des tas de câbles-chaines chez des revendeurs de la marine, posant cent questions avec la curiosité enjouée, inlassable, d'un homme de l'Ouest, au point que tous les gens du quai finirent par se demander « ce que, sacré mille bombes, pouvait bien vouloir, après tout, ce client-là ». Il alla rôder dans les salles de l'Assurance Mutuelle, et demanda des explications au sujet des signes mystérieux que chaque jour on traçait à la craie sur le tableau noir; et ce fut cause qu'il vit s'abattre sur lui les secrétaires de chacune des « Sociétés pour venir en aide à la Veuve et à l'Orphelin du Pêcheur » fondées dans la ville. Ils mendièrent impudemment,

(1) Voyez la *Revue* des 15, 22, 29 juin, 6, 13, 20, 27 juillet, 3, 10 et 17 août 1901.

chacun anxieux de battre le record détenu par l'autre institution; et Cheyne, tirant sur sa barbe, les passa tous à Mrs. Cheyne.

Elle restait dans un boarding-house près d'Eastern Point — établissement étrange que dirigeaient, semblait-il, les pensionnaires eux-mêmes, où les nappes étaient à carreaux rouges et blancs et où les habitants, qui paraissaient se connaître intimement les uns les autres depuis des années, se relevaient à minuit pour faire des omelettes au fromage quand ils se sentaient faim. Le second matin de son séjour, Mrs. Cheyne ôta ses « solitaires » avant de descendre pour le petit déjeuner.

— Ce sont des gens on ne peut plus charmants, confia-t-elle à son mari; et de plus, très bienveillants et très simples, quoi qu'ils soient, pour ainsi dire, tous de Boston.

— Ce n'est pas de la simplicité, maman, dit-il, en regardant les galets derrière les pommiers où les hamacs étaient suspendus. C'est cette autre chose que nous... que je n'ai pu acquérir.

— Cela ne peut être, répondit tranquillement Mrs. Cheyne. Il n'y a pas ici une femme qui possède une toilette de cent dollars. Comment, nous...

— Je le sais, ma chère. Nous avons — cela va sans dire que nous avons. Je crois que c'est seulement une affaire de mode, et qu'il s'agit de celle qu'on porte dans l'Est. Prenez-vous du bon temps?

— Je ne vois pas beaucoup Harvey; il est toujours avec vous; mais je suis loin d'être aussi nerveuse que je l'étais.

— Pour moi, je n'ai jamais pris autant de bon temps depuis la mort de Willie. Jamais auparavant je ne m'étais fait une idée précise que j'avais un fils. Harvey est en passe de devenir un garçon étonnant. Faut-il aller vous chercher quelque chose, chère amie? Un coussin pour mettre sous la tête? Bien, nous allons descendre encore sur le quai pour y jeter un coup d'œil.

Harvey fut en ces jours l'ombre de son père, et tous deux flânèrent côte à côte, Cheyne prenant les montées comme excuse pour poser sa main sur l'épaule carrée du jeune homme. Ce fut alors que Harvey s'aperçut avec admiration de ce qui ne l'avait jamais frappé jusque-là — la faculté étonnante qu'avait son père de plonger au cœur de toutes nouvelles questions comme s'il les apprenait des passants de la rue.

— Comment leur faites-vous vider leur sac sans rien dire de vos propres affaires? demanda le fils alors qu'ils sortaient du magasin d'un gréeur.

— J'ai eu, en mon temps, affaire à pas mal de gens, Harvey, et on arrive de manière ou d'autre à les jauger, je pense. Je me connais aussi quelque peu moi-même.

Puis, après une pause, comme ils s'asseyaient au bord du quai :

— Les hommes s'en aperçoivent presque toujours quand on a mis soi-même la main à la pâte, et ils vous traitent comme un des leurs.

— De la même façon qu'ils me traitent là-bas à l'entrepôt de Wouverman. Je fais partie de la foule maintenant. Disko a dit à tout le monde que j'avais bien gagné ma paye.

Harvey étendit ses mains et en frotta les paumes l'une contre l'autre.

— Voilà qu'elles redeviennent toutes douces, dit-il d'un air triste.

— Laissez-les comme cela quelques années encore, pendant que vous faites votre éducation. Vous aurez le temps ensuite de les durcir.

— Ou-ui, je le suppose, répliqua le jeune homme d'un ton peu enthousiaste.

— Cela dépend de vous, Harvey. Vous pouvez rester sous les jupes de votre mère, cela va sans dire, et lui faire faire des embarras à propos de vos nerfs, de votre sensibilité, et de toutes sortes de fantaisies de ce genre.

— Est-ce que j'ai fait cela? dit Harvey avec inquiétude.

Son père se tourna du côté où il était assis et étendit la main au loin :

— Vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, que je ne peux rien faire de vous, si vous ne vous conformez pas strictement à mes avis. Je peux vous diriger étant seul, si vous voulez rester seul, mais je n'ai pas la prétention de vous gouverner à deux, vous et... votre maman. La vie, en tout cas, est trop courte pour cela.

— Cela me montre sous un jour peu favorable, n'est-ce pas?

— Je crois que ç'a été en grande partie ma faute; mais si vous voulez la vérité, vous n'avez pas fait grand'chose jusqu'à présent. Est-ce vrai, dites?

— Hum! Disko pense... Dites-moi, combien estimez-vous que cela vous a coûté pour m'élever depuis mes premiers pas, — en chiffres ronds?

Cheyne sourit.

— Je n'ai jamais calculé, mais je pourrais évaluer la chose, en dollars et en cents, plutôt à cinquante mille qu'à quarante mille; peut-être soixante. La jeune génération monte à des prix élevés. Il lui faut un tas de choses, dont elle se fatigue, et — le vieux crache les billets de mille.

Harvey eut un petit sifflement, mais au fond du cœur il éprouvait plutôt quelque plaisir à penser que son éducation avait tant coûté.

— Et tout cela est un capital jeté à l'eau, n'est-ce pas?

— Placé à intérêts, Harvey, placé, j'espère.

— En ne l'évaluant qu'à trente mille, les trente dollars que j'ai gagnés ne représentent que dix cents pour cent dollars. C'est une prise bien piteuse.

Harvey branla la tête avec gravité.

Cheyne se mit à rire au point d'en choir presque du haut des piles dans l'eau.

— Disko a tiré joliment plus que ça de Dan depuis qu'il a pris dix ans ; et pourtant Dan va à l'école la moitié de l'année.

— Oh, voilà où vous voulez en venir, n'est-ce pas?

— Non. Je ne veux en venir à rien. Je ne me sens pas fier de moi à l'heure qu'il est, — voilà tout... Je mériterais des coups de pied dans le derrière.

— Je ne peux pas, mon gros, sans quoi je le ferais, je présume, si je me sentais bâti pour cela.

— Alors je m'en serais souvenu jusqu'au dernier jour de ma vie, — et *jamais*, vous entendez, je ne vous aurais pardonné, dit Harvey, les deux poings sous le menton.

— Précisément. C'est à peu près ce que je devrais faire. Vous comprenez?

— Je comprends. C'est à moi qu'incombe la faute, et à personne autre. Tout de même, il faudrait bien prendre un parti.

Cheyne tira un cigare de la poche de son gilet, en coupa le bout avec ses dents, et se mit à fumer. Le père et le fils se ressemblaient beaucoup ; car, si la barbe cachait la bouche de Cheyne, Harvey avait le nez légèrement aquilin de son père, ses yeux noirs un tant soit peu rapprochés, et ses pommettes étroites et saillantes. Une touche de fard brun en aurait fait de la façon la plus pittoresque un Peau-Rouge de roman.

— Vous pouvez maintenant, à partir d'aujourd'hui, dit Cheyne lentement, continuer à me coûter entre six et huit mille dollars par an jusqu'au jour où vous serez électeur. Oui, alors nous vous appellerons un homme. Vous pourrez, à partir de ce moment-là, continuer de même à vivre à mes crochets au train de quarante ou cinquante mille dollars, en outre de ce que votre mère vous donnera, avec un valet et un yacht ou bien un «ranch» de fantaisie, dans lequel « ranch » vous pourrez prétendre faire l'élevage de tout un stock de trotteurs, et jouer aux cartes avec votre entourage.

— Comme Lorry Tuck? lança Harvey.

— Oui ; ou encore les deux petits de Vitré ou le fils du vieux Mac Quade. La Californie en est pleine, et voici, pendant que nous parlons, un échantillon de ceux de l'Est.

Un étincelant yacht noir à vapeur, avec rouffle en acajou, habitacles nickelés, et tente rayée rose et blanc, montait dans le port en se trémoussant sous le pavillon de quelque club de New-York. Deux jeunes gens vêtus de ce qu'ils prenaient pour des costumes de mer, jouaient aux cartes auprès de la claire-voie du salon, et deux femmes avec des ombrelles rouge et bleue regardaient et riaient bruyamment.

— Je ne me soucierais pas de me voir emporté là-dedans par une brise quelconque, critiqua Harvey, comme le yacht ralentissait pour prendre son corps-mort.

— Ils s'amusent comme ils peuvent. Je peux vous offrir cela et deux fois autant, Harvey. Cela vous va-t-il?

— Seigneur! Mais ce n'est pas une manière de descendre un canot par-dessus bord, dit Harvey, encore tout entier au yacht. Si je ne pouvais pas faire glisser un palan mieux que cela, je resterais à terre... Et si cela ne m'allait pas ?

— De rester à terre, — ou quoi?

— Yacht et « ranch » et vivre aux crochets du « vieux », — et me mettre derrière maman quand il y a des ennuis, dit Harvey en clignant de l'œil.

— Eh bien, en ce cas, je vous prends sur l'heure avec moi, mon fils.

— A dix dollars par mois.

Nouveau clin d'œil.

— Pas un cent de plus jusqu'à ce que vous le méritiez, et vous ne commenceriez à les toucher que dans quelques années.

— J'aimerais mieux commencer par balayer le bureau, — n'est-ce pas ainsi que commencent les gros bonnets? — et toucher quelque chose dès maintenant, que...

— Je le sais ; nous avons tous éprouvé cela. Mais je crois que nous pouvons louer tous les balayeurs dont nous avons besoin. J'ai moi-même fait cette erreur de commencer trop tôt.

— Trente millions de dollars valaient bien une erreur, n'est-ce pas? Je la risquerais pour autant.

— J'en ai perdu, j'en ai gagné. Je vais vous raconter.

Cheyne tira sur sa barbe, sourit en laissant son regard franchir la nappe d'eau paisible, et prit la parole, sans s'adresser directement à Harvey, qui eut soudain conscience que son père était en train de raconter l'histoire de sa vie. Il parlait d'une voix basse, égale, sans gestes et sans nuances, et c'était une histoire qu'auraient payée combien de dollars une douzaine de grands journaux! — l'histoire de quarante années, qui se trouvait en même temps celle de cet Ouest Nouveau dont l'histoire est encore à écrire.

Elle débutait par un garçon sans famille, lâché la bride sur le cou dans le Texas, et continuait, fantastique, par cent changements d'existence, cent vies

différentes, sur des scènes qui passaient d'un état de l'Ouest à un autre; des cités qui s'élevaient en un mois, et en une saison dépérissaient pour complètement disparaître, aux sauvages aventures dans des camps plus sauvages encore, qui sont maintenant de laborieuses municipalités pavées. Elle englobait la construction de trois lignes de chemins de fer et la destruction réfléchie d'une quatrième. Elle parlait de steamers, de territoires communaux, de forêts, de mines, tout cela peuplé, créé, défriché, creusé par des hommes de toutes les nations du globe. Elle touchait aux chances de richesse gigantesque qui avaient passé devant des yeux qui ne pouvaient voir, ou s'étaient trouvées manquées par le plus simple accident de temps ou de voyage; et à travers ce changement de scènes éperdu, parfois à cheval, le plus souvent à pied, tantôt riche, tantôt pauvre, dedans, dehors, en arrière, en avant, simple matelot, homme d'équipe, entrepreneur de travaux publics, propriétaire de boarding-house, journaliste, ingénieur, commis voyageur, agent d'immeubles, homme politique, décavé, marchand de rhum, propriétaire de mines, spéculateur, bouvier ou chemineau, passait Harvey Cheyne, alerte et dispos, cherchant sa voie, et, comme il le disait, la gloire et l'avancement de son pays.

Il parla de la confiance qui ne l'avait jamais abandonné, même quand il se trouvait suspendu à l'âpre bord du désespoir, la confiance qui vient de la connaissance qu'on a des hommes et des choses. Il s'étendit, comme s'il se parlait à lui-même, sur le courage et la ressource vraiment extraordinaires qu'en tous temps il avait trouvés en soi. Le fait était d'une évidence telle dans l'esprit de l'homme qu'il ne changeait même pas d'accent. Il décrivit comment il avait enfoncé ses ennemis ou leur avait pardonné en ces jours d'insouciance; comment il avait supplié, cajolé, intimidé villes, compagnies, syndicats, tout cela pour leur propre bien; s'était traîné autour, à travers, sous montagnes et ravins, tirant après lui un chemin de fer de pacotille, et, pour finir, comment il s'était assis tranquille pendant que les communautés les plus diverses s'amusaient à mettre en lambeaux les derniers fragments de son caractère.

L'histoire tint Harvey presque hors d'haleine, la tête un peu relevée de côté, les yeux fixés sur le visage de son père, tandis que le crépuscule s'accentuait et que le bout rouge du cigare éclairait les joues creusées de sillons et les lourds sourcils. Il lui semblait voir une locomotive en train de faire rage à travers la campagne dans l'obscurité — un mille entre chaque lueur dardée par la porte du fourneau qu'on ouvre; mais cette locomotive avait le don de la parole, et ses mots secouaient et réveillaient l'enfant jusqu'à la racine de l'âme. A la fin, Cheyne lança au loin le bout de cigare, et tous deux restèrent assis dans l'obscurité, au-dessus de l'eau qui, en bas, lapait comme une langue.

— Je n'ai jamais encore raconté cela à personne, dit le père.

Harvey poussa un soupir.

— C'est certainement la plus grande chose qui fut jamais! dit-il.

— Voilà ce que j'ai *eu*. J'en arrive maintenant à ce que je n'ai *pas eu*. Cela ne vous dira guère, mais je ne veux pourtant pas que vous arriviez à mon âge avant d'avoir compris. Je sais manier les hommes, cela va de soi, et je ne suis pas un imbécile pour tout ce qui concerne mes propres affaires, mais... mais... je ne peux pas rivaliser avec l'homme qui a *appris*! J'ai ramassé par-ci par-là le long de la route, mais j'imagine que cela transpire de toute ma personne.

— Je ne m'en suis jamais aperçu, dit le fils avec indignation.

— Vous vous en apercevrez, Harvey. Vous verrez... à peine vous sortirez du collège. Ne le sais-je pas? Est-ce que je ne le vois pas à leur regard, lorsqu'ils pensent que je suis un... un « mucker (1) », comme on dit ici? Je peux les réduire en miettes... oui... mais je ne peux pas les atteindre précisément là où est le foyer de leur vie. Je ne prétends pas dire qu'ils soient très, très haut, mais je sens que je suis, en quelque sorte très, très loin. Maintenant, vous, vous avez la chance. Vous n'avez plus qu'à pomper tout le savoir alentour, et vous vivrez au milieu de gens qui font la même chose. Ils le feront avec quelques milliers de dollars de revenu tout au plus; mais rappelez-vous que vous le ferez, vous, avec des millions. Vous apprendrez la loi suffisamment pour surveiller vos biens quand je ne serai plus de ce monde, et il vous faudra nouer des liens solides avec ceux qui sont appelés à devenir les meilleurs sur le marché (ils sont utiles plus tard); et par-dessus tout, il vous faudra faire ample provision de cette érudition claire, commune, qu'on apprend, les coudes sous le menton. Rien ne vaut cette monnaie-là, Harvey, et elle est appelée à valoir de plus en plus chaque année dans notre pays, en affaires aussi bien qu'en politique. Vous verrez.

— Il n'y a pas beaucoup de sucre pour moi dans tout cela, dit Harvey. Quatre années de collège! Je crois que j'aurais dû choisir le yacht et le valet!

— Ne vous tourmentez pas, mon fils, insista Cheyne. Vous placez votre capital dans l'affaire qui lui fera rapporter les meilleurs dividendes; et je crois que vous ne trouverez pas votre avoir en quoi que ce soit diminué quand vous serez prêt à vous en

(1) *Mucker*. Ladre qui entasse les écus.

saisir. Réfléchissez, et rendez-moi réponse demain matin. Dépêchons-nous! Nous allons être en retard pour souper.

Comme il s'agissait d'une conversation d'affaires, Harvey n'avait pas besoin d'en parler à sa mère, et Cheyne naturellement envisagea la chose au même point de vue. Mais Mrs. Cheyne s'aperçut de quelque chose, fut prise de crainte et se sentit un peu jalouse. L'enfant qui sautait sur elle à pieds joints s'en était allé, et à sa place régnait un jeune homme aux traits mordants, étrangement silencieux, qui adressait de préférence sa conversation à son père. Elle comprit qu'il s'agissait d'affaires, et partant, de choses en dehors de ses attributions. Si elle avait pu conserver les moindres doutes, ils se dissipèrent lorsque Cheyne, allant à Boston, lui en rapporta une nouvelle bague marquise en diamants.

— Qu'est-ce que vous venez de comploter tous les deux, entre hommes? dit-elle avec un faible petit sourire, comme elle tournait la bague dans la lumière.

— Nous avons causé, rien que causé, la maman; Harvey est un enfant qui ne prend pas de détours.

Il n'en prenait pas, en effet. Il avait conclu un traité pour son propre compte. Les chemins de fer, expliqua-t-il gravement, l'intéressaient aussi peu que les coupes de bois, la propriété foncière ou les mines. Si son âme soupirait après quelque chose, c'était après le contrôle sur les navires à voiles que son père avait nouvellement achetés. Qu'on lui promît cela dans le laps de temps qu'il considérait comme raisonnable, et, de son côté, il garantissait application et sagesse au collège pour quatre ou cinq années. Aux vacances il lui serait permis de s'initier pleinement à tous les détails se rattachant à la ligne, — il n'avait pas posé moins de deux mille questions à son sujet, — depuis les papiers les plus confidentiels du coffre-fort de son père jusqu'aux remorqueurs dans le port de San-Francisco.

— C'est une affaire conclue, dit Cheyne pour finir. Vous aurez changé vingt fois d'avis avant de quitter le collège, cela va sans dire, mais si vous vous y tenez dans des bornes raisonnables et n'embrouillez pas trop tout cela d'ici le jour où vous atteindrez vingt-trois ans, je vous passerai la chose. Ça vous va-t-il, Harvey?

— Non; cela ne vaut jamais rien de partager une affaire en train. Il y a, à tous égards, trop de concurrence de par le monde, et Disko prétend que « les gens de même sang ont le devoir de ne faire qu'un ». Son monde ne discute jamais avec lui. C'est une des causes, affirme-t-il, de leurs grosses recettes. Dites-moi, le *We 're Here* part pour les Georges lundi. Ils ne restent pas longtemps à terre, n'est-ce pas?

— Ma foi, nous devrions, je crois, nous en aller aussi. J'ai laissé mes affaires sens dessus dessous entre deux océans, et il est temps de rallier. Je le fais à regret, cependant. Je n'avais pas eu de vacances comme celles-ci depuis vingt ans.

— Nous ne pouvons vraiment pas nous en aller sans voir Disko partir, dit Harvey, et lundi c'est jour de fête. Restons jusqu'à ce qu'elle soit passée, en tout cas.

— Qu'est-ce que c'est que cette fête? On en parlait au boarding-house, dit Cheyne, indécis.

Lui non plus n'était pas pressé de gâter ces journées d'or.

— Ma foi, autant que j'en puis juger, c'est une sorte de représentation consistant en chants et en danses, organisée pour les baigneurs. — Disko ne s'en soucie pas beaucoup, dit-il, parce qu'on fait une quête pour les veuves et les orphelins. Disko est indépendant. Ne l'avez-vous pas remarqué?

— Mais... oui. Un peu, par endroits. C'est une fête locale, alors?

— C'est l'Assemblée d'été. On lit tout haut les noms des types noyés ou qui se sont égarés depuis la dernière fois, on fait des discours, on récite, et tout le reste. Puis, prétend Disko, les secrétaires des Sociétés d'Assistance s'en vont dans la cour se battre sur ce qu'on a ramassé. La vraie fête, dit-il, a lieu au printemps. Les ministres y mettent alors tous la main, et il n'y a pas de baigneurs par-là.

— Je comprends, dit Cheyne, avec la brillante et parfaite compréhension de quelqu'un qui est né et a été élevé pour l'orgueil de la cité. Nous resterons pour la fête, et partirons le soir.

— Je crois que je vais descendre jusque chez Disko pour l'engager à amener tout son monde avant qu'ils ne mettent à la voile. Il faudra naturellement que je me tienne avec eux.

— Oui, vraiment, il le faut? dit Cheyne. Moi, je ne suis qu'un pauvre baigneur, mais vous, vous êtes...

Un Terre-Neuvas... un Terre-Neuvas pur sang! cria Harvey par-dessus son épaule en sautant dans un tramway électrique.

Et Cheyne poursuivit sa route dans ses délicieux rêves d'avenir.

Disko n'avait rien à voir avec les réunions publiques où l'on fait appel à la charité, mais Harvey déclara que la journée perdrait tout son charme, en ce qui le concernait personnellement, si ceux du *We're Here* en étaient absents. Alors Disko fit ses conditions. Il avait entendu dire — c'était étonnant comme le long de la côte on était au courant de tout ce qui se passait dans le monde — il avait entendu dire qu'une « femme de théâtre de Philadelphie » devait prendre part à la représentation; et il soupçonna qu'elle pourrait leur servir « La promenade du patron Ireson ». Pour lui, il n'avait pas plus à voir avec les

femmes de théâtre qu'avec les baigneurs ; mais la justice est la justice, et quoique, à lui-même, le pied lui eut une fois manqué (ici Dan ricana) en matière de jugement, il ne fallait pas que cette chose-là eut lieu. C'est ainsi que Harvay revint à East Gloucester, et employa une demi-journée à expliquer à une actrice dont la royale réputation s'étendait sur les deux côtes, et que l'affaire amusa fort, la profondeur de la bévue qu'elle allait commettre. Elle reconnut que c'était justice, comme Disko l'avait dit.

Cheyne savait grâce à une vieille expérience comment les choses se passeraient ; mais tout ce qui était réunion publique était un véritable aliment pour l'esprit de cet homme. Il vit les tramways électriques se hâter vers l'Ouest, dans le petit brouillard de chaleur matinal, remplis de femmes en claires toilettes d'été, et d'hommes au visage pâle en chapeaux de paille, frais échappés à leurs pupitres de Boston ; la pile de bicyclettes à l'extérieur de la poste ; l'allée et venue des fonctionnaires affairés se congratulant l'un l'autre ; le coup de fouet et le balaiement lents de l'étamine dans l'air lourd ; et l'homme d'importance qui, armé d'un tuyau, inonde le trottoir de brique.

— La maman, dit-il soudain, est-ce que vous ne vous rappelez pas... après que Seattle eût été incendiée... et qu'ils la firent remarcher ?

Mrs Cheyne fit signe que oui, et laissa tomber un regard de critique sur la rue tortueuse. Comme son mari, elle se connaissait à ces assemblées, à force de parcourir l'Ouest, et les comparait l'une avec l'autre. Les pêcheurs commençaient à se mêler à la foule autour de l'Hôtel-de ville — des portugais aux joues bleues, leurs femmes la tête nue pour la plupart ou enveloppée d'un châle ; des gens de la Nouvelle-Écosse à l'œil clair, et d'autres des provinces maritimes ; des français, des italiens, des suédois et des danois, avec les équipages étrangers de goélettes faisant le cabotage : et partout des femmes en noir, qui se saluaient d'un air de sombre orgueil, car c'était leur grand jour. Et il y avait tous les ministres de diverses croyances — pasteurs de congrégations puissantes et dorées sur tranche, venus au bord de la mer pour se reposer, aussi bien que simples bergers du travail régulier, — depuis les prêtres de l'église sur la montagne jusqu'aux ex-marins luthériens à la barbe en broussaille, camarades de mer avec les hommes d'une vingtaine de bateaux. Il y avait les propriétaires de services de goélettes, lesquels apportaient aux sociétés une large part de contribution, et de petits personnages dont les quelques pauvres bateaux étaient hypothéqués jusqu'à la pomme des mâts, aussi bien que des banquiers et des agents d'assurances maritimes, des capitaines de remorqueurs et de bateaux-citernes, des gréeurs, des ajusteurs, des déchargeurs, des saleurs, des constructeurs, et des tonneliers, et toute la population mêlée des quais.

Ils passèrent le long de la rangée des sièges qu'égayaient les toilettes des baigneurs, et l'un des fonctionnaires de la ville fit la patrouille et sua sang et eau jusqu'à ce qu'il rayonnât des pieds à la tête de tout l'orgueil du citoyen. Cheyne lui avait parlé cinq minutes quelques jours auparavant, et la plus parfaite entente régnait entre eux deux.

— Eh bien, Mrs Cheyne, que dites-vous de notre cité ?... Oui, Madame, vous pouvez vous asseoir où il vous plaira... Vous avez de ces sortes de choses-là, je présume, là-bas dans l'Ouest ?

— Oui, mais nous ne sommes pas aussi vieux que vous.

— C'est vrai, cela va sans dire. Il aurait fallu que vous assistiez à la fête quand nous avons célébré notre deux-cent cinquantième anniversaire d'existence. Je vous assure, Mrs. Cheyne, que la vieille cité se fit honneur.

— Je l'ai entendu dire. Cela rapporte, aussi. Comment se fait-il toutefois que la ville n'ait pas un hôtel de premier ordre ?

— Juste au-dessus à gauche, Pedro. Autant de places que vous voudrez pour vous et les vôtres... Ma foi, c'est ce que je leur dis tout le temps, Mrs. Cheyne. Cela représente beaucoup d'argent, mais je présume que cela ne vous touche guère. Ce que nous demandons, c'est...

Une lourde main s'appesantit sur le drap fin qui revêtait son épaule, et le patron très allumé d'un caboteur de Portland pour le transport du charbon et de la glace, lui fit faire demi-tour sur lui-même.

— A quoi, pour Dieu, voulez-vous en venir, mes gaillards, en appliquant de cette façon la loi sur la ville quand tous les honnêtes gens sont à la mer ? Hé ! La ville est sèche comme un os et pue cent fois plus depuis que je l'ai quittée. Vous auriez bien pu en tout cas nous laisser un débit pour les boissons inoffensives.

— Vous ne me paraissez pas avoir jeûné ce matin, Carsen. Nous discuterons cela plus tard. Asseyez-vous contre la porte et réfléchissez à tout ce que vous avez à me dire là-dessus jusqu'à ce que je revienne.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos raisonnements ? A Miquelon, le champagne est à dix-huit dollars la caisse, et...

Le patron s'affala sur son siège, tandis que les premiers accords d'un orgue lui imposaient silence.

— Notre nouvel orgue, dit le fonctionnaire à Cheyne avec fierté. Il nous coûte quatre mille dollars, savez-vous. Il nous faudra revenir aux grosses patentes l'an prochain pour le payer. Je n'allais pas laisser les pasteurs prendre toute la religion pour

eux dans leur conférence. Voici quelques-uns de nos orphelins qui se lèvent pour chanter. C'est ma femme qui leur a appris. Je compte vous revoir tout à l'heure, Mrs. Cheyne. On me demande sur l'estrade.

Hautes, claires et franches, les voix des enfants couvrirent les derniers bruits de ceux qui s'installaient pour écouter.

— *O vous tous, Ouvrages du Seigneur, bénissez le Seigneur : louez-Le, et exaltez-Le à jamais!*

Les femmes, d'un bout à l'autre du hall se penchèrent en avant pour regarder, tandis que les sons répercutés remplissaient l'air. Mrs. Cheyne, en même temps que quelques autres personnes, commença à sentir sa respiration s'entrecouper; jamais elle ne s'était imaginée qu'il y eut tant de veuves au monde : et instinctivement elle chercha des yeux Harvey. Il avait retrouvé ceux du *We're Here* au fond de l'auditoire, et se tenait, comme à la place lui revenant de droit, entre Dan et Disko. L'oncle Salters, revenu du détroit de Pamlico la nuit précédente avec Pen, lui fit un accueil méfiant.

— Est-ce que votre monde n'est pas encore parti? grommela-t-il. Qu'est-ce que vous faites ici, jeune homme?

— *O vous, Mers et Fleuves, bénissez le Seigneur : louez-Le, exaltez-Le à jamais!*

— Est-ce qu'il n'est pas dans son droit? dit Dan. Il a été là-bas comme nous tous.

— Pas dans ces vêtements-là, grogna Salters.

— Veux-tu bien fermer ça, Salters, dit Disko. Voilà que tu as retrouvé ta bile. Reste où tu es, surtout, Harve.

Alors, se levant, l'orateur de circonstance, autre pilier de la municipalité, prit la parole : il souhaita au monde entier la bienvenue dans Gloucester, et fit remarquer incidemment en quoi Gloucester l'emportait sur tout le reste du monde entier. Puis il en vint aux richesses maritimes de la cité, et parla du prix qu'il fallait, hélas, payer la récolte annuelle. On entendrait tout à l'heure les noms de leurs morts, perdus là-bas — au nombre de cent dix-sept (ici, les veuves relevèrent un peu l'œil et s'entre-regardèrent). Gloucester ne pouvait pas faire parade de manufactures ou de moulins puissants. Ses enfants travaillaient pour tels gages que la mer voulait bien donner; et ils savaient trop tous que ni les Georges ni le Banc n'étaient de paisibles pâturages. Le mieux pour ceux qui restaient à terre, était de venir en aide aux veuves et aux orphelins; et, après quelques considérations générales, il prit cette occasion de remercier, au nom de la cité, les personnes qui, dans un si parfait sentiment du bien public, avaient consenti à apporter leur concours aux réjouissances de la fête.

— Je déteste seulement les côtés mendiants de l'affaire, dit Disko. Cela ne donne guère aux gens une riche opinion de nous.

— Si les gens ne sont pas prévoyants et ne mettent pas de côté quand ils en ont l'occasion, répliqua Salters, c'est tout naturel qu'un jour vienne où ils ont à rougir. Tenez-vous pour averti, jeune homme. Les richesses, ça va bien pour un temps, mais si vous les gaspillez dans le luxe...

— Mais perdre tout ce qu'on a... tout, dit Pen. Qu'est-ce qui vous reste à faire, alors? Jadis, je... (les yeux d'un bleu limpide s'ouvrirent tout grands en haut, en bas, comme s'ils cherchaient quelque-chose où asseoir leur regard) jadis, j'ai lu... dans un livre, je crois... l'histoire d'un bateau où tout le monde fut noyé... sauf un... et il m'a dit...

— Des bêtises! dit Salters, en l'interrompant. Lis un peu moins et prends plus d'intérêt à ton affaire, tu arriveras peut-être un peu mieux ainsi à payer ton entretien, Pen.

Harvey, pressé dans la foule des pêcheurs, se sentit parcouru d'un tressaillement qui, se glissant, rampant, et accompagné de picotements, lui commença dans la nuque pour finir dans ses souliers. En outre, il avait froid, quoique la journée fût étouffante.

— C'est ça l'actrice de Philadelphie? demanda Disko Troop en fronçant les sourcils dans la direction de l'estrade. Tu l'as renseignée à propos du vieux Ireson, n'est-ce pas, Harvey? Tu sais pourquoi maintenant.

Ce ne fut pas « Ireson's Ride » que l'artiste débita, mais une espèce de poème où il était question d'un port de pêche appelé Brixham et d'une flottille de trawlers en train de tirer des bordées la nuit contre la tempête, tandis que les femmes, pour les guider, allument du feu au bout du quai avec tout ce qui leur tombe sous la main.

« They took the grandma's blanket
Who shivered and bade them go;
They took the baby's cradle,
Who could not say them no (1). »

— Mazette! dit Dan, en risquant un œil par-dessus l'épaule de Long Jack. Voilà qui est chic! Cela a dû toutefois coûter bon.

— En v'là une boîte de terre aux vaches, dit l'homme du Galway, et un port salement éclairé, Danny.

. . . .
« And knew not all the while
If they were lighting a bonfire
Or only a funeral pile (2). »

---

(1) « Elles prirent la couverture de la grand'mère,
Qui, frissonnante, leur dit d'aller;
Elles prirent le berceau du bébé
Qui ne pouvait leur dire non. »

(2) « . . . .
Elles se demandaient tout le temps
Si ce qu'elles allumaient était un feu de joie
Ou seulement qu'un bûcher funéraire. »

Tout le monde se sentait pris jusqu'aux fibres par la voix de miracle; et lorsqu'elle dit comment les équipages furent lancés tout ruisselants au rivage, tant vivants que morts, et comment elles transportèrent les corps à la lueur des feux demandant: « Petit, est-ce ton père? » ou « Femme, est-ce ton homme? » on aurait pu entendre les souffles s'activer partout sur les bancs.

And when the boats of Brixham
Go out to face the gales,
Think of the love that travels
Like light upon their sails! [1].

Lorsqu'elle eut fini, on applaudit peu. Les femmes cherchaient leurs mouchoirs, et un grand nombre d'hommes levaient au plafond des yeux pleins de larmes.

— Hum, dit Salters; cela vous coûterait un dollar à entendre dans n'importe quel théâtre... peut-être deux. Il y a, je présume, des gens qui peuvent se permettre cela. Pour moi, c'est de l'argent franchement gâché... Mais comment, pour l'amour de Dieu, le capitaine Bart Edwardes est-il venu toucher barre par-là?

— Il n'y a pas moyen de l'en empêcher, dit par derrière un homme d'East port. C'est un poète, et il faut qu'il dise sa pièce. C'est mon *pays*.

Il ne disait pas que le capitaine B. Edwardes avait fait des pieds et des mains pendant cinq années consécutives pour être autorisé à réciter un morceau de sa composition le jour de la fête de Gloucester. Un comité amusé et à bout de patience avait fini par accéder à son désir. La candeur du bonhomme et le bonheur dont il débordait là, debout dans ce qu'il avait de plus beau comme habits du dimanche, lui gagna l'auditoire avant même qu'il eut ouvert la bouche. On supporta assis, sans murmurer, trente-sept couplets taillés à coups de serpe, où tout au long était décrite la perte de la goélette *Joan Hasken* passé les Georges dans le coup de vent de 1867, et lorsqu'il arriva à la fin, on l'acclama d'une voix sympathique.

Un reporter de Boston plein de clairvoyance s'éclipsa pour obtenir copie entière du poème épique et pour prendre une interview de l'auteur; de sorte que la terre n'eut plus rien à offrir au capitaine Bart Edwardes, ex-baleinier, constructeur de navires, patron-pêcheur, et poète, en la soixante-treizième année de son âge.

— Eh bien, moi, je prétends que c'est plein de bon sens, dit l'homme d'Eastport. Tel que vous me voyez, j'ai tenu son écrit dans ces deux mains-là, tel qu'il l'a lu, et je peux certifier qu'il a mis tout cela dedans.

— Si Dan ici présent n'arrivait pas à mieux employer sa main avant de casser la croûte le matin, il n'y aurait plus qu'à le fouetter, dit Salters pour soutenir l'honneur de ceux du Massachusetts en matière de principes généraux. Non pas que je vous accorde sans réserve que ce soit un homme fameux en fait de littéraire... pour le Maine, s'entend. Pourtant...

— C'est pas possible, l'oncle Salters va mourir à cette tournée-ci! Le premier compliment qu'il m'ait jamais fait, dit Dan en riant sous cape. Qu'est-ce que tu as, Harvey? Tu ne dis rien et tu es tout vert. Tu te sens malade?

— Je ne sais pas ce que j'ai, répondit Harvey. Je sens comme si mon intérieur était trop gros pour mon extérieur. J'ai du plomb dans l'estomac et il me passe des frissons dans le dos.

— De la dyspepsie? Bah!... comme c'est embêtant. Nous allons attendre la lecture, et puis nous partirons pour attraper la marée.

Les veuves — elles l'étaient presque toutes de cette saison-là — se raidirent du haut en bas comme des gens qui vont de sang-froid au-devant d'un coup de feu, car elle savaient ce qui allait venir. Les femmes et les filles des baigneurs, en corsages roses et bleus, turent soudain leurs rires étouffés à propos de l'étonnant poème du capitaine Edwardes, et tournèrent la tête afin de voir pourquoi tout était silencieux. Les pêcheurs se poussèrent en avant tandis que le fonctionnaire qui avait causé avec Cheyne, montait d'un pas précipité sur l'estrade et se mettait à lire la longue liste des pertes de l'année, en les divisant par mois. Les sinistres du dernier mois de septembre concernaient pour la plupart des célibataires et des étrangers, mais sa voix résonnait tout de même très haut dans le silence du hall:

9 septembre. — Goélette *Florrie Anderson* perdue, corps et biens, passé les Georges.

Reuben Pilman, patron, 50 ans, célibataire, de la ville, Main Street.

Emil Olsen, 19 ans, célibataire, de la ville, 329 Hammond Street; Danemark.

Oscar Stanberg, célibataire, 25 ans; Suède.

Carl Stanberg, célibataire, 28 ans, de la ville, Main Street.

Pedro, supposé de Madère, célibataire, de la ville, Keene's boarding-house.

Joseph Welsh, dit Joseph Wright, 30 ans, de Saint Jean, Terre-Neuve.

— Non... d'Augusta, dans le Maine! cria une voix du milieu de la salle.

— Il s'est embarqué à Saint-Jean, dit le lecteur, en cherchant à voir.

— Je le sais. Il est d'Augusta. C'est mon neveu.

[1] Et quand les bateaux de Brixham
S'en vont affronter les tempêtes,
Pensez à l'amour qui voyage
Comme la lumière sur leurs voiles.

Le lecteur crayonna une correction en marge de la liste, et reprit :

Même goélette, Charlie Ritchie, Liverpool, Nouvelle-Ecosse, 33 ans, célibataire.

Albert May, de la ville, 267 Rogers Street, 27 ans, célibataire.

27 septembre. — Orvin Dollard, 30 ans, marié, noyé en doris passé Eastern Point.

Le coup porta, car une des veuves recula sur sa chaise, ne cessant de croiser et décroiser ses mains. Mrs. Cheyne, qui avait écouté, les yeux grands ouverts, renversa la tête en arrière, et étouffa un sanglot. La mère de Dan, à quelques sièges plus loin à droite, vit, entendit, et accourut près d'elle. Le lecteur poursuivit. En atteignant les naufrages de janvier, les coups portèrent dru comme grêle, et les veuves ne respirèrent plus que les dents serrées :

14 Février. — Goélette *Harry Randolph*, dématée en revenant de Terre-Neuve : Asa Musie, marié, 32 ans, de la ville, Main Street, passé par-dessus bord.

23 Février. — Goélette *Gilbert Hope :* s'est égaré en doris, Robert Beavon, 29 ans, natif de Pubnico ; Nouvelle Ecosse.

Mais sa femme était dans le hall. On entendit un cri sourd, comme celui d'un petit animal qu'on aurait heurté. Il fut aussitôt réprimé, et une jeune femme quitta le hall en chancelant. Elle avait, durant des mois, espéré contre toute espérance, parce qu'on en avait vu, qui, partis à la dérive en doris, s'étaient trouvés miraculeusement recueillis par des voiliers de haute mer. Maintenant elle avait la certitude, et Harvey put voir le policeman héler du trottoir une voiture pour elle.

— C'est cinquante cents pour aller à la gare, commença le cocher.

Le policeman leva la main.

— Mais ça ne fait rien, je vais par-là. Sautez dedans. Dites donc, Alfred, vous tâcherez de ne pas me pincer la prochaine fois que mes lanternes ne seront pas allumées. Hein ?

La porte de côté se referma sur la tache d'éclatant soleil, et les yeux de Harvey revinrent au lecteur et à son interminable liste.

19 Avril. — Goélette *Mamie Douglas* perdue sur le Banc avec tout son monde.

Edward Canton, 43 ans, patron, marié, de la ville.

D. Hawkins, dit Williams, 34 ans, marié, Shelbourne, Nouvelle-Ecosse.

G. W. Clay, homme de couleur, 28 ans, marié, de la ville.

Et toujours, et toujours, Harvey se sentait la gorge bouchée, et son estomac lui rappelait le jour où il était tombé du paquebot.

10 Mai. — Goélette *We're Here* le sang lui picota par tout le corps). Otto Svendson, 20 ans, célibataire, de la ville, tombé par-dessus bord.

Encore un cri sourd, déchirant, de quelque part au fond du hall.

— Elle n'aurait pas dû venir. Elle n'aurait pas dû venir, dit Long Jack, avec une petite toux de pitié.

— Ne pousse pas, Harvey, grommela Dan.

Harvey entendit bien la voix, mais le reste n'était plus pour lui que ténèbres marbrées de disques de feu. Disko se pencha en avant pour parler à sa femme qui était assise, un bras passé autour de Mrs. Cheyne, et l'autre maintenant les mains couvertes de bagues qui cherchaient à retenir, à agripper.

— Penchez la tête en avant... bien en avant ! murmura-t-elle. Cela va passer dans une minute.

— Je ne pe-eux pas ! Non, je ne pe-eux pas ! Oh, laissez-moi.

Mrs. Cheyne ne savait pas du tout ce qu'elle disait.

— Il le faut, répéta Mrs. Troop. Votre garçon vient de tomber en faiblesse. Cela leur arrive quelquefois quand ils font leur croissance. Vous voulez prendre soin de lui, hein ? Nous pouvons sortir de ce côté. Soyez calme. Venez avec moi. Bah, ma chère dame, nous sommes femmes l'une et l'autre, j'imagine. Notre devoir est de prendre soin de nos hommes. Venez !

Ceux du *We're Here* traversèrent promptement la foule comme une garde du corps, et le Harvey qu'ils tâchèrent d'affermir sur un banc dans une antichambre était un Harvey bien blanc et bien secoué.

— Il ressemble à sa maman, fut la seule observation de Mrs Troop, comme la mère se penchait sur son fils.

— Comment avez-vous pu supposer qu'il supporterait cela ? s'écria-t-elle avec indignation en s'adressant à Cheyne, lequel n'avait rien dit du tout. C'était horrible... horrible ! Nous n'aurions pas dû venir. C'est faux et stupide ! Ce n'est... ce n'est pas vrai ! Pourquoi... pourquoi ne pas se contenter de mettre ces choses dans les journaux, à qui elles appartiennent ? Êtes-vous mieux, mon amour ?

A vrai dire tout cela ne faisait qu'emplir Harvey de honte.

— Oh, je crois que je vais tout à fait bien, dit-il, en faisant des efforts pour se mettre sur les pieds et avec un ricanement vite éteint.

— Ce doit être quelque chose que j'aurai mangé à déjeuner.

— Le café peut-être, dit Cheyne dont le visage était tout en traits inflexibles, comme si on l'eut taillé à même le bronze. Nous n'allons pas rentrer.

— Je pense qu'il serait aussi bien de descendre au quai, dit Disko. On étouffe au milieu de tous

ces étrangers, et l'air frais remettra Mrs. Cheyne.

Harvey déclara qu'il ne s'était jamais de sa vie senti mieux; mais ce ne fut guère que lorsqu'il vit le *We're Here* frais sorti des mains des chargeurs, au débarcadère de Wouverman, que son malaise se dissipa dans un étrange mélange d'orgueil et de chagrin. Il y avait par-là des gens, — baigneurs et autres de même sorte — qui jouaient dans des yoles ou contemplaient la mer du bout de la jetée; mais c'est du cœur maintenant qu'il touchait les choses — plus de choses que sa pensée ne pouvait encore en embrasser. En tout cas, il eut pu tout aussi bien s'asseoir pour hurler de douleur, car la petite goélette allait partir. Mrs. Cheyne se contentait de pleurer, de pleurer à chaque pas de la route, et de dire les choses les plus extraordinaires à Mrs. Troop qui la dorlotait comme un enfant, au point que Dan, qui n'avait pas été dorloté depuis l'âge de six ans, se mit à siffler tout haut.

C'est ainsi que le vieil équipage — Harvey se sentait le plus ancien des marins — sauta dans la vieille goélette parmi les doris décrépits, tandis que Harvey dégageait l'amarre d'arrière du bout de la jetée; puis ils la firent glisser en appuyant leurs mains le long de la paroi du quai. Chacun avait tant de choses à dire que personne ne dit rien d'extraordinaire. Harvey chargea Dan de veiller aux bottes de mer de l'oncle Salters et à l'ancre de doris de Pen, et Long Jack supplia Harvey de se rappeler ses leçons en fait de choses maritimes; mais les plaisanteries tombaient à plat en présence des deux femmes, et on est malaisément drôle quand l'eau verte du port s'élargit entre de bons amis.

— Hisse le foc et la misaine! cria Disko, en se mettant à la barre, comme elle prenait le vent. Nous nous reverrons, Harvey. Je ne sais pas, mais j'en arrive à penser beaucoup à toi et aux tiens.

Puis, elle glissa hors de portée de voix, et ils s'assirent pour la regarder sortir du port. Et Mrs. Cheyne ne cessait de pleurer.

— Bah, ma chère dame, dit Mrs Troop, nous sommes femmes l'une et l'autre, j'imagine. Bien sûr que cela ne vous soulagera guère le cœur de pleurer comme cela. Dieu sait que ça ne m'a jamais fait pour un liard de bien; et pourtant, il sait que j'en ai eu des raisons de pleurer!

Or, c'était quelques années plus tard, et sur l'autre rive de l'Amérique. Un jeune homme remontait à travers l'épaisse brume de mer une rue où s'engouffrait le vent et que flanquent les plus somptueuses maisons, lesquelles sont construites en bois imitant la pierre. En face de lui, comme il s'arrêtait auprès d'une grille en fer forgé, rentrait à cheval — à mille dollars le cheval aurait été donné pour rien — un autre jeune homme. Et voici ce qu'ils dirent:

— Eh, Dan!

— Eh, Harvey!

— Que m'apprendras-tu de bon?

— Eh bien, je crois que me voilà sur le point de devenir, à ce voyage-ci, cette espèce d'animal qu'on appelle un second. Et toi, en as-tu bientôt fini avec ce collège de malheur?

— Ça se tire. Je l'avoue, le Leland Standford Junior n'est pas à comparer avec le vieux *We're Here;* mais je vais rentrer dans l'affaire pour tout de bon avant l'automne.

— Ce qui veut dire nos paquebots.

— Rien autre. Attends un peu que je te mette le grappin dessus, Dan. Je vais faire plier la vieille ligne jusqu'à ce qu'elle demande grâce, quand je vais la prendre en main.

— J'en accepte le risque, dit Dan, avec un bon sourire fraternel, comme Harvey descendait de cheval et lui demandait s'il entrait.

— Bien sûr, c'est pour cela que j'ai pris le tramway; mais dis donc, est-ce que le docteur est quelque part par là? Il faut que je noie cet idiot de nègre un de ces jours, sa sale plaisanterie et le reste.

On entendit rire tout bas, mais d'un accent de triomphe, et l'ex-cuisinier du *We're Here* émergea du brouillard pour prendre la bride du cheval. Il ne tolérait pas que personne autre que lui-même veillât aux besoins de Harvey.

— De la brume comme sur le Banc, n'est-ce pas, docteur? dit Dan d'un ton conciliant.

Mais le celte couleur de suie, doué de seconde vue, ne crut pas devoir répondre jusqu'au moment où, ayant donné à Dan une tape sur l'épaule, il lui croassa à l'oreille la vieille, vieille prophétie:

— Maître... serviteur. Serviteur... maître. Vous vous souvenez, Dan Troop, de ce que je vous ai dit sur le *We're Here*?

— Eh bien, quoi, je n'irai pas jusqu'à nier que cela m'en a tout l'air de la façon dont les choses se présentent, dit Dan. Ah! c'était un solide petit paquebot, et de façon ou d'autre je lui dois beaucoup... — à lui et à papa.

— Moi aussi, dit Harvey Cheyne.

P.-S. — Quelques lecteurs de *Capitaines courageux* se sont aperçus que le titre de ce roman de M. Rudyard Kipling était une citation. Je me fais un plaisir de leur apprendre qu'il a été en effet tiré de cette vieille ballade anglaise, intitulée *Mary Ambree*:

When captains courageous whom death could not daunt
Did march to the siege of the city of Gaunt,
They mustered their forces by two and by three
And the foremost among them was Mary Ambree:

Dont voici la traduction :

Quand les capitaines courageux que la mort ne pouvait dé-
[courager,
Marchèrent au siège de la ville de Gaunt
Ils rassemblèrent leurs forces par deux et par trois
Et le premier d'entr'eux fut Mary Ambree.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par Louis FABULET et Charles FOUNTAINE WALKER
avec autorisation de l'auteur.

FIN

LA POLITIQUE NATIONALE

Le parti républicain a vécu trente années sur la promesse et l'espoir de « la revanche ». Il pouvait s'accorder du temps. Il occupait les esprits du progrès quotidien de la renaissance de la patrie et de la lutte contre l'ancien régime qui s'efforçait de ressaisir la France. C'est à peine s'il avait pu établir, à une voix de majorité, une constitution de république incertaine et ambiguë. Il avait d'abord à fonder son propre gouvernement, à résoudre le problème toujours nouveau de l'accord de l'ordre avec la liberté. Ainsi il tenait l'opinion du monde attentive.

Il n'était pas responsable de Sedan. Il avait combattu jusqu'aux dernières extrémités de la fortune contre l'invasion étrangère qui avait été follement attirée par un autre. Ainsi l'on voyait sur le parti républicain le lustre du patriotisme et l'honneur des armes conservé par lui intact dans ces jours néfastes. Innocent de tant de malheurs, il pouvait garder la paix plus longtemps qu'aucun autre gouvernement n'en aurait eu le droit. Si l'Empire avait été restauré, le successeur de Napoléon III aurait dû, vraisemblablement, tenter de nouveau, à courte échéance, l'épreuve des combats. Une paix de trente années fut le don de la république. Ce don ne pouvait être offert que par elle : le pays, à ce qu'il semble, ne pouvait l'accepter que d'elle seule.

Mais, en même temps, cette paix, dont on goûtait les douceurs, qui refaisait les finances privées et publiques, était considérée comme l'acheminement vers les réparations nécessaires. La route n'était si longue, ne serpentait en mille détours, que pour atteindre le but plus sûrement. Ce but, c'était la reprise de notre bien perdu, de nos provinces volées. C'est pour cela qu'on aimait la paix, d'un amour exclusif et jaloux : on ne souffrait pas d'en être distrait par aucune autre pensée. Le pays aurait sacrifié toute ambition coloniale, le Tonkin et Tunis ; il aurait laissé partager le monde sans lui, pour concentrer sur cet objet unique ses forces, ses ressources et son destin. Il se plaisait à croire qu'il jouerait là-dessus sa carte suprême et il y était déjà prêt de toute sa volonté, mais il y préparait ses moyens.

S'il est sage et si jamais il est permis de jouer son va-tout, quand même, dans une dernière épreuve, et de risquer le tout pour reprendre la partie, ce serait une question à examiner à part ; il est vrai que si on l'examine et la discute, on ne creusera l'idée d'un tel risque que pour s'en écarter. Le pays ne discutait pas l'idée de la revanche, il en était possédé ; il la voulait d'une foi absolue et sans réserve, d'un instinct impulsif comme une force de la nature. La république, pour ce qui la regarde particulièrement, aurait cru que sa force morale, sa justification dans l'histoire, sa vie même étaient perdues, si cette idée l'abandonnait ou seulement s'éloignait d'elle. L'impulsion vers la revanche s'identifiait avec l'instinct de la conservation même.

* * *

Tout l'élément de patriotisme et même celui de « chauvinisme » étaient du côté de la république et dans la république.

Il y avait un certain chauvinisme exempt de ridicule, pur et désintéressé encore, et qui n'était pas tombé dans la farce. Les souvenirs guerriers de la Révolution française, les armées de paysans en sabots rejetant hors des frontières l'Europe coalisée, Valmy, l'Argonne, Gœthe disant : « Ici, à cette heure, s'est ouvert une nouvelle période de l'histoire du monde », Hoche, Marceau, Carnot « l'organisateur de la victoire », contribuaient au prestige et à la force du parti républicain. Tant de grands noms, de traditions héroïques, de légendes soutenaient la troisième république après la guerre, alimentaient sa vie morale. On les cultivait avec un soin assidu, les inculquant à la jeunesse, les remémorant dans les conférences et dans les banquets populaires, toujours en vue de cet avenir imminent et *dans ce but*, expression grossièrement fautive qui prend ici une singulière justesse.

Oui, c'est *dans ce but* qu'on se livrait aux manifestations ardentes du patriotisme, et c'est pour ce but que l'on vivait, but positivement *immédiat*, non pas dans le temps, mais dans l'idée, car on se donnait du temps pour l'atteindre, mais on y pensait toujours. C'est pour cela qu'on allait à la Revue, qu'on pavoisait les maisons, avant que le « cheval noir » commençât à tout gâter ; pour cela qu'on organisait l'enseignement du peuple et qu'on traduisait en français « les discours de Fichte à la nation allemande » : on répétait que le maître d'école avait été le premier ouvrier de la victoire allemande. C'est encore pour cela qu'une grande union s'était faite entre tous les

partis, que les retardataires hâtaient le pas et que les impatients se contenaient ; qu'on acceptait volontiers les plus lourdes charges, que les impôts excessifs s'acquittaient avec facilité. Jamais une armée ne fut honorée et aimée comme l'armée blessée de 1870 et, pour la consoler, pour panser ses plaies et la relever au-dessus de son destin, aucun sacrifice ne coûtait à la nation. Un homme incarna en lui toute cette époque si vivante et si remplie d'espérances de la troisième République ; chargée de souvenirs sombres et des amertumes de la défaite, elle nous apparait cependant aujourd'hui brillante de foi et de jeunesse, en comparaison des années qui suivirent. Gambetta avait de rares qualités de gouvernement, un cœur généreux et une éloquence sans égale : ce n'est pas assez encore pour expliquer son succès prodigieux et l'enthousiasme des foules qui le suivaient ; mais on voyait en lui, hier chef inlassable de la Défense quand même, la promesse et le gage de la Revanche de demain ; et cela seul explique l'empire de Gambetta sur l'opinion, et c'est pour cette cause essentielle que l'on a pu dire qu'il avait personnifié la conscience nationale.

Tel fut le grand et unique ressort de la République pendant trente années ; le point cardinal et le gond de toute la vie politique et morale de ce pays. Si on l'ôte, que reste-t-il ? Que mettra-t-on à la place pour combler le vide et pour tenir le rôle de ce point qui portait d'aplomb tout l'édifice ?

* * *

Il y eut un moment où, entre la pensée de Ferry le Tonkinois et la pensée de Gambetta, le conflit intellectuel apparut nettement. Jules Ferry ouvrait les voies d'une politique qui allait disperser la France aux quatre coins de l'horizon terrestre. Les partis qui suivent toujours, dans un sens ou dans un autre, les idées les plus générales et par une force d'instinct sans discernement ni analyse, qualifièrent Ferry d'Allemand, jetèrent à sa face impassible cette accusation de trahison par laquelle on assomme et on assassine ses adversaires politiques dans les démocraties. La France n'aurait pas pu s'abstenir de ces éphémères partages du monde, qui sont condamnés par leur arbitraire même à une caducité plus ou moins précoce, mais qui entraînent tout, bon gré mal gré, dans le moment où ils se produisent ; la République n'aurait pas pu s'isoler dans sa pensée profonde et dans son culte intime, sans faire naître un danger soudain. Elle ne s'est pas contentée de suivre le mouvement d'expansion coloniale, elle l'a déclaré et lui a donné un branle universel, selon la coutume de la France qui rend universel tout ce qu'elle touche ; mais il est vrai que ce fut fatalement une diversion et que tout ce qui est donné à la solution précipitée de problèmes lointains et factices, est autant que l'on ôte à la question logique, essentielle et nécessaire.

On doit éprouver une admiration sans réserve pour les personnes qui se croient un patriotisme supérieur, d'une qualité exquise et sans mélange, qui s'intitulent fièrement « les nationalistes » par excellence et privilège, dans l'ensemble de la nation, et qui, étant nationalistes à ce point, se lancent éperdument dans toutes les entreprises coloniales les plus hasardeuses, portent une jalousie extrême dans les contestations les plus douteuses, sur les sujets les plus particuliers et les plus éloignés, et, au premier prétexte venu, engageraient le drapeau à fond dans les marécages des noirs déserts, dans les litiges nilotiques, nigritiens, chinois, siamois, à perte de vue, loin de la vraie question où tout nationalisme se résume.

Les vrais soldats d'Europe, tant qu'on en aura besoin, se font et se feront sur le Rhin, sur l'Elbe et le Danube, non pas sur le Peï-Ho ; dans les Vosges et les Alpes, plutôt que dans l'Himalaya et sur le Gaorisankar ; l'éducation militaire que l'on rapporte d'Asie ou d'Afrique, depuis Alexandre et Pompée, n'a jamais réussi aux empires ni aux républiques de notre continent. Que la politique coloniale, portée à ces extrémités, ait servi pour un temps la paix européenne, ait déversé aux plus lointains rivages le flot de fiel et de sang qui menace toujours de nous étouffer, nous ne nions pas l'effet momentané de cette diversion ; mais elle laisse entières les questions, toujours présentes, quoique voilées, n'aide pas aux réalisations de la justice et de la liberté que l'Europe attend et dont elle a besoin pour continuer de vivre ; et, en tout cas, faire de cette dispersion à l'infini la base d'un système de politique nationale ou nationaliste, voilà un des paradoxes les plus extraordinaires que l'on ait rencontrés dans l'histoire des partis !

* * *

Vous n'avez pas été sans remarquer que, si l'on emploie un trop long temps à préparer un projet, sans cesse le maniant et le remaniant pour l'amener à un point qui donne la certitude, on épuise dans ces préparatifs la plus grande partie du feu dont on était animé ; en sorte que l'on se trouve rempli d'indifférence et tout froid envers un projet qui avait excité le plus vif enthousiasme ; on y renonce, déjà fatigué, avant d'avoir mis la main à l'exécution. Il n'y a pas un travailleur ou un artiste, en quelque genre de métier ou d'art que ce puisse être, un écrivain, un philosophe, qui n'ait éprouvé un semblable revers.

D'une autre part, les points de vue ont changé ; vos sentiments, vos idées ont pris un autre tour ; les circonstances du monde ont subi elles-mêmes

une série de variations, tandis que votre projet mûrissait; enfin, lorsqu'il est tout prêt, vous constatez qu'il ne répond plus à vos propres dispositions, ni à celles du monde.

Une famille de paysans avait résolu d'aller s'établir dans une autre contrée, où la terre produisait en abondance des fruits merveilleux; ils passèrent plusieurs années à tourner et à retourner ce projet dans leur esprit; c'était le motif de conversations sans fin, autour de la table où l'on était réuni le soir, le travail de la journée achevé. On se mit positivement à l'œuvre pour préparer le commun départ, les rôles étaient distribués entre les membres de la famille, selon l'âge et le sexe. On se procura les chariots que l'on chargerait des gros meubles, on rangea soigneusement les objets les plus précieux que l'on garderait près de soi dans les voitures : sur ces entrefaites, l'aïeul tomba malade et mourut. Quand, avec piété, on lui eut rendu les derniers devoirs, on reprit plus ardemment que jamais le projet qu'il avait conseillé lui-même à ses enfants et petits-enfants. On l'améliora en plusieurs de ses parties : au lieu de longer la rivière pour aller chercher un gué éloigné, on décida de construire un radeau à l'aide duquel on passerait au plus près. Arriva la saison mauvaise, on convint que l'on partirait après la baisse des eaux. Puis d'autres circonstances survinrent qui firent encore modifier le plan primitif. Une fille, ayant changé d'idée, se maria dans le voisinage. Les plus petits devenaient grands, les anciens touchaient à l'âge de la retraite : une autre génération s'est élevée aux lieux où l'on a tant parlé de se mettre en marche, et l'on en parle toujours par tradition.

* * *

Gambetta conseillait « d'y penser toujours et de n'en parler jamais » ; c'était une manière pour lui d'en parler et tous comptaient sur lui pour lever la loi de silence quand le moment serait venu. De tels moments doivent venir d'eux-mêmes, poussés par une force des choses inéluctable, et sous le coup de circonstances généralement étrangères au sujet ; il n'appartient à personne d'en marquer l'heure à un peuple libre qui, désormais, est résolu à ne plus s'abandonner aux mains d'un maître.

Après trente ans de paix — *grande mortalis ævi spatium*, — le caractère pacifique de la démocratie, commandé par les nécessités mêmes de son travail et de son existence, a acquis une fixité qui n'est pas à la merci d'un accident. La démocratie a conscience que sa loi est la paix. Jamais un parti politique n'a conçu un plan de vie plus idéalement noble et plus rapproché du plan même de la philosophie et de la raison, bien supérieur en cela à tous les partis de monarchie et d'empire, mais la démocratie est autre chose qu'un parti.

C'est par la paix voulue et raisonnée que la démocratie se distingue surtout, qu'elle « se différencie », nettement et radicalement des régimes du passé, des gouvernements de force et de sabre. On pourrait dire que la guerre est la loi des partis, mais la paix est la loi de la démocratie, gouvernement de justice et de liberté. C'est de la paix qu'elle attend tous les progrès et le succès définitif de l'évolution des sociétés humaines.

Elle ne peut donc pas aller volontairement abdiquer dans une guerre partielle son caractère fondamental, ce qui équivaudrait à son suicide et, du même coup, à la perte des résultats particuliers et successifs qui sont compris dans le plan d'ensemble. Il y a quelques jours à peine, les délégués des travailleurs de France et des travailleurs d'Angleterre, réunis à Londres, dans la grande salle de Shoreditch Town-Hall, proclamaient leur foi dans la paix et votaient unanimement cette formule : « Guerre à la guerre ! » qui exprime d'une manière belliqueuse l'ardeur de leur opposition au principe brutal et meurtrier des despotismes du passé !

Pendant ces trente années de paix qui ont servi à la formation de la conscience démocratique, les sciences ont marché à pas de géant, l'instruction s'est généralisée et les peuples, aux mœurs de plus en plus policées et adoucies, ont conçu pour la guerre, ses souffrances et ses laideurs, une aversion qui devient insurmontable, d'autant plus justifiée que les moyens de tuer et de détruire deviennent en même temps plus monstrueux.

La science, ingénieuse et bonne, s'exerce à épargner la souffrance aux malades ; elle porte dans les opérations nécessaires l'inconscience et l'illusion, suspendant en quelque sorte la vie pour écarter la douleur ; et d'une autre part la guerre utilise la science, contre sa destination et son génie, à se procurer d'elle des outils, des machines et des systèmes capables de faire en un moment plus de mal que tous les fléaux de la nature dans une éternité. Ainsi la guerre moderne, prodige de sauvagerie et de lâcheté, traîne à sa suite deux attirails contraires qui vont s'augmentant sans cesse en se perfectionnant à l'infini ; les hôpitaux doublent l'étendue et la dépense des camps ; le massacre et la médécine, l'infirmerie et la tuerie, pareillement enrégimentés, obéissant au même pouvoir, s'escriment à l'envi au milieu des membres fracassés et des entrailles fumantes, spectacle de démence qui excède bientôt la mesure de folie qu'il y a dans l'esprit humain. Les femmes, d'un élan spontané de leur cœur, se portent bien au delà des problèmes historiques et politiques qui arrêtent nos raisonnements ; elles organisent sans

scrupule contre la guerre leurs ligues de l'humanité et de la pitié; comme elles n'y ont point généralement leur part, frappées d'exclusion moins par leur sexe que par l'égoïsme orgueilleux des hommes avides d'une domination exclusive, elles ont commencé à faire à la guerre une opposition qui la ruine et la désagrège moralement. Affranchies d'un vain respect humain, elles défendent, comme mères et comme femmes, leur propre cause, la vie de leurs fils et la liberté du monde.

Toutes ces circonstances de la société nouvelle étant réunies contre vous, la science, l'instruction, la démocratie, la douceur des mœurs, l'influence des femmes, comment reprendrez-vous avec quelque chance de succès une guerre qui se démoralise à vue d'œil et précipite d'elle-même son déclin par l'excès de ses dépenses et de ses artifices pour se maintenir?

Et cependant, d'une autre part, il y a de nécessaires revanches, car la Revanche tient aussi à la racine du cœur humain. En toute lutte, la plus frivole ou la plus grave, en toute forme de jeu, innocent ou tragique, que l'humanité inventa pour sa vie ou pour sa mort, le premier cri du vaincu, et qui jaillit spontanément de sa poitrine, n'est-il pas : « Ma revanche ! » Impossible à une conscience d'y renoncer, car c'est le renoncement à son autonomie et à sa souveraineté, c'est l'abdication de son être.

La Revanche aussi est une inéluctable loi de la vie, — vie politique, vie intellectuelle, vie morale, revanche contre autrui, contre la fortune, contre soi-même. Revers appelle fatalement revanche, et s'y soustraire, c'est disparaître.

Il s'agit de savoir, la guerre condamnée dans son principe et rendue impraticable, comment et par quels sacrifices vous pourrez, dans la paix, opérer le redressement de votre autonomie brisée.

HECTOR DEPASSE.

LA POÉSIE NOUVELLE

Jules Laforgue.

Il naquit en 1860 à Montevideo, d'une famille bretonne, fut de bonne heure amené en France, y vécut d'abord à Tarbes, puis à Paris, habita pendant quatre ou cinq ans Berlin comme lecteur de l'Impératrice Augusta, se maria en 1887 et cette même année, le 20 août, mourut.

Telle fut la destinée de ce jeune homme qui, à vingt-sept ans, avait prononcé des paroles inoubliables. Les événements de sa vie extérieure n'ont pas beaucoup d'intérêt. Seule importa pour lui la vie mentale, qu'il eut intense et variée et par laquelle il s'éleva très au-dessus des circonstances.

L'hérédité bretonne, pas plus que la naissance montévidéenne, ne se retrouve dans la formation de son esprit. Peut-être l'étude des philosophes allemands lui fût-elle facilitée par le séjour à Berlin. Mais voilà tout. Il fut lui-même, uniquement.

Ceux qui le virent se souviennent de lui comme d'un homme très bien élevé, un peu cérémonieux et froid, de conversation fine, peu abondante, mais pleine de grâce et d'imprévu. De manières, il semblait plutôt anglais, par une sorte de correction voulue et d'humour flegmatique. Paul Bourget l'estima.

Quant à ses écrits, en voici l'inventaire succinct. Laforgue publia en 1885 et 1886 deux volumes de vers, les *Complaintes* et l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*. Il en avait composé encore un troisième qui, sous le titre *Des Fleurs de bonne volonté*, dut paraître en 1887; mais Laforgue, changeant d'intention, décida de garder à part lui ce recueil et de le remanier. Il en tira le *Concile féerique*, et quelques poèmes qu'on a réunis ensuite sous le titre de *Derniers vers*.

En prose, outre les *Moralités légendaires* qui parurent posthumément, mais dont Laforgue avait achevé la composition, il y aurait à signaler nombre d'articles de journaux ou de revues, et des notes manuscrites qui témoignent d'une singulière activité intellectuelle. On y trouve plus d'idées, indiquées brièvement, que n'en ont exprimé tant de gens de lettres notoires dans les vingt-cinq volumes qu'ils ressassèrent. Idées profondes, piquantes, fécondes, étonnamment variées !... Il y avait une œuvre dans cette jeune tête.

* * *

Laforgue se distingue, tout d'abord, par une merveilleuse aptitude à la pensée abstraite. Il étudie les philosophes et sa rêverie est sans cesse hantée de leurs systèmes. « Je vague, dit-il,

à jamais innocent,
Par les grands parcs ésotériques
De l'Armide métaphysique.

Aux paysages qu'il peint, aux fictions qu'il imagine, aux sentiments même qu'il éprouve, se mêlent plus ou moins réalisées, les conceptions des penseurs. Dans une de ses *Complaintes* n'évoque-t-il pas le Temps et « sa commère l'Espace », très Kantiens, se demandant s'ils ne sont pas « le fondement de la Connaissance » ? Des souvenirs de Darwin et de Schopenhauer apparaissent souvent dans ses écrits et s'y joignent à des idées bouddhistes. Mais c'est à la philosophie de l'Inconscient de Hartmann qu'il doit le plus. Il l'accepte pleinement et il en fait l'idée directrice de sa réflexion tout entière, car il ne se

contente pas d'en poser comme une plausible hypothèse théorique les principes essentiels, mais il en tire une éthique et une esthétique. Ne considère-t-il pas l'Inconscient comme la « raison explicative suffisante, unique, intestine, dynamique, adéquate, de l'histoire universelle de la vie ». L'objection que l'on doit faire au système de Hartmann, Laforgue ne l'évite pas et, comme son maître, il a le tort de transformer en une entité substantielle une qualité de la substance. Il ne se contente pas de dire que le principe de tout est inconscient, mais il déclare l'Inconscient principe de tout.

C'est par la psychologie d'abord et l'introspection qu'il est amené à cette doctrine. Il eut une singulière tendance à la vie intérieure, au repliement sur soi-même. Dans un de ses derniers poèmes, sur le ton de badinage qu'il aimait, il déclare :

> Moi, je suis le Grand Chancelier de l'Analyse.
> Qu'on se le dise !...

Mais, plus sérieusement, dans une note qu'il écrivait pour lui-même, il décrit ainsi sa « rage de vouloir se connaître, de plonger sous sa culture consciente vers l'Afrique intérieure de notre inconscient domaine : c'étaient des épiements pas à pas, en écartant les branches, les broussailles des taillis, sans bruit, pour ne pas effaroucher ces lapins qui jouent au clair de lune, se croyant seuls... Il avait enregistré quelques menues fleurs, rapporté, plongeur, quelques échantillons secs... » Surtout, il était revenu de ces explorations intimes avec le sentiment d'un mystère définitif, la certitude que l'essentiel de la vie psychique est noyé dans les profondeurs obscures de l'inconscient. Et il fut si frappé de cette découverte qu'il en généralisa la portée. Comme le vieil Héraclite, ému de l'universelle fugacité des choses, fit du Devenir l'essence génératrice du Cosmos, Laforgue, ainsi du reste que Hartmann, réalisa métaphysiquement l'Inconscient... « L'Inconscient, dit-il, n'est pas à chercher dans les perceptions infinitésimales uniquement », et, dépassant donc l'idée leibnitzienne, il déclare l'Inconscient « la force monstrueuse qui me mène, la force qui me fait me développer selon mon type, la vertu qui raccommode ma main qui s'est blessée, etc... » Ailleurs, cette philosophie est sur le point de se transformer en une religion, et cette croyance à l'Inconscient, origine et raison suffisante de tout, aboutit presque à du mysticisme. « Le dernier divin,... le seul divin minutieusement présent et veillant partout, le seul infaillible, le seul vraiment et sereinement infini, le seul que l'homme n'ait pas créé à son image...

De cette philosophie générale, Laforgue a tiré toute une esthétique, qui est celle même de son œuvre. Non, sans doute, que ses poèmes soient seulement l'application méthodique d'une théorie, mais tout cela, ses principes abstraits, ses aspirations poétiques et l'art qu'il réalisa, est harmonieusement uni dans cette belle et si complète intelligence.

L'esthétique de Laforgue est basée sur la métaphysique de l'Inconscient et sur l'Évolutionnisme darwinien, ces deux doctrines étant, d'ailleurs, liées dans sa pensée par le fait qu'il conçoit l'Inconscient comme sans cesse évoluant et que son transformisme est donc celui de l'Inconscient. « De par le principe d'évolution, dit-il dans le préambule d'une étude sur l'art moderne en Allemagne, du nouveau et indéfiniment du nouveau ! Les génies, selon l'étymologie du mot, sont ceux et seulement ceux qui ont révélé du nouveau. » Par suite, les conventions, les règles et les écoles sont condamnables. Le respect des traditions artistiques ne peut avoir que ce fâcheux effet de retarder l'œuvre de la sélection naturelle qui élimine tout le caduc et l'abolit... Il n'y a d'art que du nouveau ! Comme l'Inconscient est la seule réalité, le rôle de l'art ne peut être que d'exprimer l'Inconscient. Mais cela n'est possible que d'une manière immédiate et perpétuellement renouvelée ; les poncifs n'expriment rien et l'incessante spontanéité de l'inconscient réclame un art incessamment neuf. On dirait que les images, à mesure qu'elles vieillissent s'écartent de l'Inconscient auquel d'abord elles ont adhéré presque et que, se flétrissant ensuite, elles tombent comme des feuilles mortes.

En d'autres termes, le principe esthétique est, suivant Laforgue, « réductible uniquement au besoin d'échapper à l'ennui », — à l'ennui, c'est-à-dire à cette demi-mort de l'âme qui, ayant perdu sa fraîche émotivité, cesse d'être sensible aux impressions de réalité que lui doit donner l'art. Empêcher l'âme de tomber dans cette torpeur, l'entretenir toujours fervente, c'est le rôle de l'art, et il n'y réussit que par de « minutieux et subtils coups de fouet, le mouvement, le nouveau ».

Cette idée est si importante aux yeux de Laforgue qu'il en accepte sans hésitation toutes les conséquences, même les plus osées. C'est ainsi qu'il ne semble accorder à l'œuvre d'art qu'une valeur passagère et qu'il sacrifie au moderne l'art ancien le plus consacré. « Littérairement, dit-il, avec des goûts d'historien, d'antiquaire, nous pouvons être amoureux sincèrement d'un type de femme du passé, Diane chasseresse, l'Antiope ou la Joconde... Mais telle grisette de Paris, telle jeune fille de salon, telle tête de Burne Jones, telle parisienne de Nittis, etc., la jeune fille d'Orphée de Gustave Moreau nous feront seules sangloter, nous remueront jusqu'au tréfonds de nos entrailles, parce qu'elles sont les sœurs immédiates de notre éphémère, et cela avec leur al-

lure d'aujourd'hui, leur coiffure, leur toilette, leur regard moderne. »

Laforgue se refuse à déterminer un archétype de beauté, puisque, de cette manière, il marquerait une limite à la possibilité des innovations dont la perpétuelle trouvaille entretient la vie même de l'art. Et, par exemple, il s'oppose à la théorie de Taine qui, s'appuyant sur ce qu'il appelle « la bienfaisance du caractère », arrive à cette conclusion que « le Beau, c'est la Santé. » Mais, objecte Laforgue, « où prenez-vous la santé? Apprenez que l'Inconscient ne connaît pas la maladie ». Il ne faut point chercher à discipliner l'art; il convient au contraire de l'émanciper et de lui donner pour caractère « l'anarchie même de la vie ». Il ne faut point vouloir fixer l'idéal de l'art suivant des théories telles qu'unité d'impression, idée mère, balancement des lignes, etc., mais... « la vie, la vie et encore rien que la vie, c'est-à-dire le nouveau ! Faites de la vie vivant telle quelle et laissez le reste, vous êtes sûr de ne pas vous tromper... Faites de la vie, faites de tout, et vous serez dans le vrai, dans la divine imperfection douloureuse, mais touffue et incohérente, de la créature éphémère ».

Cette esthétique se singularise surtout par ce fait qu'elle n'est pas destinée à recommander une forme quelconque de beauté et qu'elle ne repose même pas sur la notion de la Beauté ! Laforgue a conçu l'art comme un moyen d'expression. Seulement, sa philosophie lui ayant fait envisager la vie, le monde et la pensée d'une manière toute différente de la manière classique et traditionnelle, l'art, moyen d'expression, se trouve transformé en même temps que se transforme la conception de ce qu'il doit exprimer. La philosophie de l'inconscient exigeait une esthétique nouvelle, et c'est précisément celle-là qu'a voulu énoncer Laforgue au moyen de la précédente théorie moderniste et impressionniste. Il s'est parfaitement rendu compte que ces principes contenaient en germe toute une révolution de l'art et en particulier de la poésie, et il caractérise ainsi l'opposition de ce qu'il condamne et de ce qu'il instaure : « Aujourd'hui, tout préconise la culture exclusive de la raison, de la logique, de la conscience. La culture bénie de l'avenir est la déculture, la mise en jachère. Nous allons à la dessiccation : squelettes de cuir, à lunettes, rationalistes, anatomiques. Retournons, mes frères, vers les grandes eaux de l'Inconscient ! »

* * *

Il s'agit avant tout de n'écrire que des vers pleinement expressifs et pour cela le premier soin du poète doit être d'éviter absolument ce que l'on appelle des *clichés*, et il faudrait ici pouvoir appliquer ce mot non seulement au style, mais à la forme du vers et au sentiment qui l'inspire. Les clichés sont des modes d'expression en désuétude qui, ayant trop servi, ont cessé d'être expressifs. C'est de la matière morte.

Laforgue loue quelque part Corbière d'avoir été, plus que nul autre artiste en vers, « dégagé du langage poétique : chevilles, images, soldes poétiques ». Et, dans un très pénétrant et curieux essai sur Baudelaire, il fait cette réflexion : « Baudelaire dit *son beau corps nu* — une fois — dans une pièce où ce coin de photo est noyé, étouffé dans le reste, — mais c'est bien rare à lui ! »

Laforgue a la constante préoccupation d'éviter ce style afin qu'il n'y ait rien dans sa phrase qui ne soit vif et tout frémissant de la présence réelle d'une idée. La familiarité de ton qu'il observe le garde contre l'emphase et la convention. Il invente aussi quelquefois des mots : celui-ci, par exemple, qui est délicieux : « Une cloche angéluse en paix »; mais surtout il excelle à utiliser d'une manière toute spéciale le vocabulaire commun, à faire rendre aux termes les plus connus des nuances nouvelles de pensée : « Ah ! que la vie est *quotidienne !* »

A la suite du romantisme, dont la consommation verbale fut immense, il s'était peu à peu créé, à mesure que l'inspiration s'affaiblissait, un « langage poétique » de convention qu'il importait de liquider pour rendre enfin à la poésie française sa fraîcheur native. Or, c'est l'idée incessante de Laforgue d'échapper à ce « langage poétique », et il a recours pour cela à tous les moyens. Si le style littéraire ne lui offre qu'une expression bien connue dans les élégies, il s'adressera au parler populaire, vulgaire même, et plutôt que de tomber dans le lyrisme de tel Coppée, entre autres, il écrira : « Ah ! je suis-t-il malûreux !... »

Mais ce qu'il faut le plus admirer chez Laforgue, c'est une exquise fantaisie d'imagination, grâce à laquelle son style se renouvelle au fur et à mesure qu'apparaissent les idées, s'invente incessamment, si l'on peut dire, pour les besoins très divers de la pensée la plus complexe.

La métrique traditionnelle ne pouvait, dans ces conditions, satisfaire Laforgue. Avec ses règles formelles, elle aboutissait à la consécration d'une sorte de vers type, d'une harmonie agréable peut-être, mais une fois pour toutes déterminée, et donc inexpressive. Laforgue n'est pas arrivé du premier coup à se constituer, à la place de celle-ci, la métrique qu'il lui fallait, et dans la majeure partie de son œuvre, nous le voyons lutter contre son imparfait instrument et s'appliquer, de mille manières ingénieuses, à l'adapter à son usage. Le vers des *Complaintes*, de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* et même des *Fleurs de Bonne volonté* est, suivant l'ha-

bitude classique, basé sur le nombre des syllabes.

Mais il désorganise l'habituelle harmonie du vers classique en déplaçant, de la façon la plus capricieuse, la césure, en multipliant les rejets et les enjambements. Il obtient ainsi des vers charmants et du genre de ceux « délicieusement faux exprès », que louait Verlaine chez Arthur Rimbaud. Pourtant, il faut reconnaître que cette métrique est bâtarde, qu'elle n'a point en elle-même, positivement, son harmonie, et qu'elle ne produit ses effets que par la violation de l'harmonie classique. Ce que Laforgue a voulu, en procédant ainsi, c'est, avant tout, faire taire le ronronnement traditionnel du vers français, déshabituer l'oreille de cette impersonnelle et usée petite chanson pour lui substituer de plus expressifs accents.

Laforgue devait aboutir au vers libre. Cette forme, infiniment souple et docile aux intentions les plus variées du poète, pouvait seule répondre à son vœu d'une expression adéquate à la complexe spontanéité des sentiments. Or, Laforgue, avec Gustave Kahn, et peut-être sur l'indication première de celui-ci, se créa donc son vers libre, — très différent d'ailleurs de celui de Kahn, mais dérivé du même principe.

En 1886, Laforgue avait à peu près achevé ses *Fleurs de Bonne volonté;* il s'était même assuré d'un éditeur pour la publication de ce recueil. Mais il prit bientôt une autre résolution et « sacrifia son livre, qu'il ne considéra plus que comme un répertoire pour des poèmes nouveaux ». Or, dans le travail de revision qu'il entreprit, la plus grande transformation qu'il fit subir à ses anciens poèmes fut de les récrire en vers libres.

Son vers libre est charmant, subtil, délicat, spirituel. Mais surtout, il le faut considérer comme l'aboutissement logique de tout l'effort que ce poète avait fait pour briser la musiquette du vers régulier. Il voulait empêcher que le vers fût une harmonie quelconque et vaine, qui s'amuse à se ressasser et n'est plus *significative.* Et, tandis que d'autres poètes, Kahn, par exemple, demandaient au vers libre des sonorités nouvelles, Laforgue l'utilisait principalement pour réagir contre le lyrisme.

* *

Réagir contre le lyrisme! Telle pourrait être la formule de Laforgue, si l'on songe aux lieux communs, aux développements poétiques, à l'emphase ou à la sentimentalité conventionnelles qu'implique, en général, le lyrisme. Les romantiques ont transformé ce genre en un poncif déplorable où ne peuvent s'éviter la mélancolie, l'amour dolent, l'affection pour la nature et la philosophie vague. Tout cela indépendamment du poète et de ses goûts propres.

Or, c'est le goût de Laforgue d'être sincère incessamment et minutieusement; — c'est le goût de Laforgue et, suivant les principes de son esthétique, c'est aussi la condition même de son art, car tout ce qui s'écarte, même un peu, de l'intime vérité des choses, est inexistant.

L'attitude lyrique en présence de la réalité est une attitude d'emprunt, dont la fausse et facile élégance choque un esprit délicat autant qu'elle doit sembler sotte à un esprit philosophique. Elle a le tort de ne pas être motivée par une conception réfléchie du Cosmos et son ridicule lui vient de n'être vraisemblablement pas conforme du tout à la nature dudit Cosmos. « Quand est-ce, dit Laforgue, que nous nous montrerons adéquats *à la valeur des phénomènes* et quand vivrons-nous *justes de ton?* »

Ce sentiment de la mesure, Laforgue l'eut éminemment.

La peur d'être excessif, outré, tenait toujours en éveil cette nature très fine. Et, comme il s'était fait une philosophie, ce fut son principal souci de conformer à ce système ses appréciations du monde et ses émotions mêmes, afin de ne point être dupe et d'envisager la réalité telle qu'elle est. Or, la philosophie de l'Inconscient n'exalte pas la raison humaine; elle ne lui donne pas une place très prépondérante dans la Vie. Et le transformisme non plus n'accorde pas à notre espèce une importance définitive dans l'incessante évolution des êtres. La poésie lyrique habituelle et, par exemple, celle qui dérive du romantisme, semble reposer sur cette conviction que l'homme est le centre du monde, la fin dernière de tout ce qui est, — et qu'en particulier ce poète qui présentement exhale ses harmonieuses mélancolies est tout à fait intéressant. Or, Laforgue avait, au contraire, une conception des choses très différente de cet anthropocentrisme et, pensant qu'il ne convient pas d'attacher à la créature éphémère plus de gravité qu'elle n'en a, il ne voulut que sourire de tout cela, et badiner au sujet du Cosmos, puisqu'à le vouloir chanter de trop sublime manière, on risque d'être ridicule et déplacé : une âme un peu susceptible ne s'en consolerait pas... « Pour éloigner le bourgeois, écrit-il, se cuirasser d'un peu de fumisme extérieur », — et le *bourgeois,* c'est ici la sentimentalité facile et cette espèce de cordialité un peu vulgaire qui nous fait traiter amicalement, comme de vieilles connaissances, les choses de la vie.

Il préfère railler, et dans sa raillerie il n'y a pas seulement de la gaieté, mais de l'amertume aussi et une tristesse plus touchante parce qu'elle ne veut pas s'avouer.

Il raille tout, et notamment l'Univers. Le « Cher Tout » lui est un sujet de complaintes irrespectueuses, parce qu'il lui semble, en somme, saugrenu,

tout mélangé qu'il l'aperçoit de philosophies diverses. Et les soleils, les nébuleuses, les étoiles, parmi elles la lune, un peu falote, l'émerveillent par leur magistral entêtement à fonctionner de façon régulière, sans dégoût d'une telle éternelle monotonie... « Maman Nature », bonne dame un peu hypocrite peut-être, avec son doux air attendri et de son indifférence fondamentale, non exempte d'un peu de sottise, l'amuse et le divertit.

Mais c'est lui-même surtout qu'il moque. Il n'a aucune espèce d'admiration pour ce « bon breton né sous les Tropiques » qui s'acharne à des méditations excessives sur la Nature des choses, et qui a trop roulé par les livres et, qui seul enfin, plus seul qu'il ne voudrait, mais songeur et hanté de vagues idéologies, s'intéresse exagérément à la « Quelconque Loi » des phénomènes. Et, comme s'il craignait que ce métaphysicien ne s'éprît pas trop de son système et n'en conçût, mal à propos, de l'orgueil, il croit urgent de le rappeler à la modération qui sied, en lui ravalant un peu sa métaphysique, et il n'est pas jusqu'à l'Inconscient qu'il ne lui transforme en un sujet de complainte humoristique !

Son sarcasme n'est jamais grossier, et la drôlerie en est souvent délicieuse. Mais, à force de s'attaquer à tout rêve comme à toute idée, à toute chose comme à tout être, il aboutit à une tristesse infinie, à une détresse morne, que le poète esquive avec une nouvelle espièglerie :

Allons, dernier des poètes,
Toujours enfermé, tu te rendras malade !
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors,
Va donc acheter deux sous d'ellébore,
Ça te fera une petite promenade.

*
* *

Dans une note de Laforgue on lit ceci : « J'aime, j'aime, j'ai bu un bon coup de vertige... Je me sens tout solennel... Je me sens généreux, céleste, humain, palpitant, si plein de choses que je n'ose me regarder entre quat'z yeux. Et tout ça sans blague ! » C'est à de brefs aveux de ce genre qu'on le reconnaît, et alors on comprend mieux «sa blague » et l'on devine tout ce qu'elle cache d'émotion profonde et de délicate pudeur de soi-même. Car il n'y eut pas d'âme plus sensible, plus aisément alarmée que la sienne, plus douloureuse et frémissante. Seulement, il a peur de s'abandonner à ses impressions, surtout il a peur de s'épancher, et il se retire en lui-même, et il tâche de se dérober à lui-même, craintif et susceptible à l'excès. Sa poésie alterne d'un commencement de confidence douloureuse à une subite restriction :

Ah ! tout le long du cœur
Un vieil ennui m'effleure...
M'est avis qu'il est l'heure
De renaître moqueur.

L'âpre philosophie dont il a fait sa doctrine est loin de le laisser impassible. Son pessimisme est ardent et bien qu'il ne le veuille pas, trop fier, exprimer avec complaisance, des cris parfois lui échappent par où se révèle une sombre désespérance et une révolte en vain réfrénée à l'égard du Tout tel qu'il le conçoit :

Que Tout se sache seul, au moins, pour qu'il se tue !

La vision qu'il a du Cosmos le jette en une morne détresse morale, car, dans le domaine de l'intelligible, non plus qu'en celui du réel, il n'a trouvé nulle consolante sympathie :

Mon Dieu, que tout fait signe de se taire !
Mon Dieu, qu'on est follement solitaire !

Il faut croire que c'est un sentiment essentiel au cœur humain, puisque les plus accoutumés à la méditation philosophique n'y échappent pas, cette poignante stupeur où vous laisse la Nature quand on l'a, une fois, aperçue différente, étrangère, sans rien de fraternel ni de compatissant :

J'espérais
Qu'à ma mort tout frémirait, du cèdre à l'hysope...
Qu'un soir, du moins, mon cri me jaillissant des moelles,
On verrait, mon Dieu, des signaux dans les étoiles...

Laforgue est infiniment sensible à la musique. Il ne l'aime pas seulement en artiste, d'une manière réfléchie ; mais, sans qu'il le veuille et sans qu'il y songe, elle l'émeut, le tourmente et l'emplit de mélancolie passionnée. N'importe quelle musique, celle même de l'orgue de Barbarie avec ses trop dolentes ritournelles, ses plaintes forcenées et l'excessif acharnement de ses lamentations. Dans ses *Complaintes*, il évoque plusieurs fois la tristesse des pauvres romances qu'on entend, pianotées ou chantées, au long des rues, derrière les fenêtres, par les dimanches des petites villes provinciales, et il en redoute l'énervante mélodie, encore que grêle et ridicule un peu. Personne n'a, plus intensément que lui, perçu et exprimé « la séculaire tristesse qui tient dans un tout petit accord au piano ».

Telle est son émotivité qu'il se garde, et d'une façon presque ombrageuse, des impressions qui le pourraient effleurer et trop vite meurtrir. En attendant « que la Nature soit bien bonne », il voudrait « vivre monotone ». Mais c'est alors, dans la torpeur des journées vides, l'angoisse, à crier, de la solitude et l'exaspération de l'ennui !...

Un sentiment chez Laforgue domine tous les autres : la tendresse ! Seulement, là encore et là plus que jamais, il se dissimule, et c'est au travers de son ironie qu'il faut apercevoir une âme très aimante et câline, très éprise de la douceur d'être aimée, et très pure dans son rêve de bel amour. On devine, au tournant d'un vers, une émotion profonde, et suffi-

sante pour toute une élégie, mais que le poète, au contraire, élude avec modestie. Ainsi, à la fin de la *Complainte à Notre-Dame des Soirs*, d'une fantaisie un peu désordonnée, un sanglot subitement éclate, au souvenir hélas ! lancinant, de quelque séparation :

> Notre Dame, Notre-Dame des Soirs,
> De *vrais* yeux m'ont dit : Au revoir !

Ailleurs encore, dans la *Complainte d'un certain dimanche*, le badinage, d'ailleurs, un peu fiévreux et moins gai qu'il ne se voudrait, s'interrompt de même :

> Elle est partie hier. Suis-je pas triste d'elle ?
> Mais c'est vrai !... Voilà donc le fond de mon chagrin !
> Oh ! ma vie est aux plis de ta jupe fidèle !
> Son mouchoir me flottait sur le Rhin...
> Seul. Le couchant retient un moment son quadrige
> En rayons où le ballet des moucherons danse,
> Puis, vers les toits fumants de la soupe, il s'afflige.
> Et c'est le soir, l'insaisissable confidence...

Il s'efforce de sourire, mais toujours revient l'horrible angoisse de la solitude ; et il sublimise sa douleur avec de la métaphysique et des argumentations idéologiques, il tâche de se donner le change à lui-même, mais une nostalgie passionnée est au fond de son cœur, — « tout ça sans blague ! ».

*
* *

Cette ironie fine et discrète, qui n'est, en somme, que le déguisement d'une âme très jalouse d'elle-même et sensitive, constitue la manière propre de Jules Laforgue. C'est grâce à elle qu'il a pu revivre la vieille vie humaine comme toute neuve, et recommencer l'éternel poème de la méditation sur l'infini, de la mélancolie et de l'amour sans répéter la chanson d'autrui. Sa philosophie et son esthétique l'engageaient à cette même recherche d'une vision de la réalité distincte de toute autre, et dans sa jeune et fraîche pensée il put incarner à nouveau l'antique rêve de la terre...

Il a su retrouver l'ingénuité native de l'esprit, qu'il faut avoir pour contempler dans leur authentique beauté les apparences mobiles du Tout qu'elles enveloppent. Et, pour leur restituer leur mystérieux charme, il se plut à les faire baigner dans la lumière douce et confidentielle de la Lune, plutôt que de les exposer à l'excessive clarté solaire. Il avait constaté que les choses, à être longtemps vues toujours les mêmes, cessent d'être perceptibles parce que s'use notre impression. Mais elles réapparaissent soudain lorsqu'une circonstance change autour d'elles. Et il choisit d'en modifier l'éclairage habituel. A la calme lueur lunaire, coulant sur elles mollement, suscitant parmi elles une vaporeuse et fine atmosphère, il les vit étranges et un peu falotes. Dans les féeries du silence, elles émergèrent, naïves, comme au premier jour, tandis que, dématée, roule, au large, à travers les brisants noirs des nuages, la Lune.

> Comme la nuit est lointainement pleine
> De silencieuse infinité claire !
> Pas le moindre écho des gens de la terre
> Sous la lune méditerranéenne !

Au milieu de tout ce recueillement infini, tel qu'un Pierrot lunaire, il vint et, sur les apparences magiques de la réalité, dit des paroles singulières dans lesquelles alterne avec une sorte de gravité religieuse une enfantine et adorable moquerie.

Enfin, il fut attentif à conserver intact le sens qu'il avait du mystère, et comme Hamlet, son héros de prédilection, il tint à garder vis-à-vis des êtres et de l'Univers l'attitude de l'étonnement... « Ah ! tout est ineffable, n'en parlons plus ! » Maurice Maeterlinck a noté que l'Hamlet des *Moralités légendaires* « est à certains moments plus Hamlet que l'Hamlet même de Shakespeare ». Il est, si l'on veut, exclusivement cet Hamlet qui, se dégageant de l'intrigue particulière où la fantaisie du dramaturge l'a introduit, ne s'intéresse qu'à « la présence extraordinaire de son âme ». Et cet Hamlet un peu extravagant, mais qui préfère cette extravagance à l'indifférence blasée des familiers de la vie, si profond dans sa fantaisie tantôt amère et tantôt souriante, toujours méditative, c'est Laforgue lui-même, celui des Poèmes et celui des *Moralités*, qui semble se jouer, parmi les événements de la vie et des légendes vénérables de l'humanité, qui des légendes et de la vie prend seulement ce qu'il lui faut pour composer son inédite image du monde, et qui, en toutes choses environnantes, laisse un peu de son âme pensive afin de les diviniser.

Tel apparaît, à travers son œuvre inachevée ce poète qui inventa un sourire nouveau.

Lorsque mourut, à vingt-sept ans, Jules Laforgue, il avait réalisé déjà son individualité, et, pour en exprimer le caractère spécial, il avait encore eu le temps d'inventer, à son usage personnel, la forme d'art qu'il lui fallait. En outre, il secoua si rudement l'ancienne poésie, il déconsidéra tant de poncifs et, par ses innovations heureuses, communiqua à d'autres écrivains un tel désir de sincérité fraîche et hardie, qu'il faut le considérer comme l'un des héros de la poésie nouvelle. Ses idées, qui forment un tout si cohérent et harmonieux, lui appartiennent en propre. Mais plusieurs d'entre elles ont rayonné autour de lui, et l'honneur est grand pour Laforgue d'avoir constitué une esthétique de l'Inconscient à l'aube d'une littérature qui allait se fonder, en réaction contre le positivisme, sur la reconnaissance de l'essentiel mystère des choses.

ANDRÉ BEAUNIER.

LE DERNIER SECRÉTAIRE DE CHATEAUBRIAND

Julien Danielo

d'après des documents inédits [1].

III

Cependant les années passaient, Danielo approchait de la cinquantaine et ne jouissait encore que d'une assez courte notoriété. A quoi bon dès lors entasser chronique sur chronique et volume sur volume, puisque la littérature ne lui avait procuré jusqu'à ce jour ni honneurs ni argent ? Le découragement commençait à le prendre, quand éclata la révolution de 1848. Ce coup de tonnerre dans un ciel serein lui donna une commotion des plus violentes. Il n'avait encore fait de la politique que dans le cabinet de M. de Chateaubriand. L'idée lui vint, dans l'enthousiasme général, qu'il pourrait en faire sur un plus grand théâtre, et, sans plus hésiter, Danielo prit un beau matin la diligence de Vannes, ayant en poche une profession de foi catholico-républicaine qu'il avait lue en petit comité à ses amis de Bretagne, sous l'œil étonné de ses poules toujours perchées sur son lit, et qui, naturellement, devait produire un effet irrésistible sur l'esprit particulier des populations du Morbihan.

Mais il était à peine arrivé qu'il déchantait. Personne ne comprenait rien à sa république. Vainement, pour en imposer au comité électoral démocratique de Vannes, eut-il recours à l'affichage, les meneurs du parti républicain dédaignèrent sa proclamation qu'ils traitaient d'utopie et jusqu'à l'illustre patronage sous lequel il se présentait, car vous pensez bien qu'il n'avait pas oublié de dire qu'il était le secrétaire de M. de Chateaubriand. On lui joua même le mauvais tour de le remplacer sur la liste des candidats, —où figuraient Beslay, le futur membre de la Commune, et Caro, inspecteur de l'Université à Dijon, père du futur membre de l'Académie française — devinez par qui ? par un homonyme, l'abbé Danielo, curé de Guer.

Pour le coup, notre Danielo devint furieux, et secouant avec mépris la poussière de ses souliers à la porte Saint-Vincent, il s'en alla par la Rabine faire une tournée — littéraire — dans les îles du Morbihan, pendant que les électeurs votaient comme un seul homme pour l'abbé Danielo, Caro et Beslay.

Cependant, tout en parcourant le pays de Saint-Gildas, il se demandait quelle vengeance il pourrait bien tirer de l'affront qu'on venait de lui faire, et voici ce qu'il inventa.

[1] Voir la *Revue* du 17 août.

Un journal républicain s'était fondé récemment à Vannes sous le titre de *La Concorde* ; il en devint le collaborateur assidu et signa désormais tous ses articles : Julien Danielo, de *Noyal-Muzillac et non de Guer*.

On ne dit pas si ces flèches du Parthe firent beaucoup de mal au curé de Guer, mais je doute qu'elles aient contribué à sa chute, aux élections de la législative. En tout cas, elles n'empêchèrent pas ses biographes de lui attribuer — souveraine ironie ! — quelques-uns des ouvrages de notre Danielo. C'est ainsi que M. Kerviler, d'ordinaire mieux informé, met à son compte *Panthéisme*, *Mosaïsme*, *Christianisme* qui sent pourtant bien son Noyal-Muzillac !

Entre nous, c'est heureux que Julien Danielo n'ait pas eu connaissance de cette substitution, car, jaloux comme il l'était de son bien, il aurait été capable d'en mourir d'un coup de sang. Il avait raison, d'ailleurs, d'être fier de ce qu'il écrivait. J'ai déjà dit que Chateaubriand n'aurait pas désavoué quelques-unes de ses pages. Qu'on lise plutôt celles-ci que j'ai déterrées dans la *Concorde* de Vannes du 8 mars 1849 ! elles ont toute la saveur de l'inédit et comme le reflet lumineux des belles descriptions de l'auteur des *Martyrs*.

LA BAIE DU CROICH'TI

Au printemps, la lande se couvre de fleurs semblables à des papillons jaunes et à la fleur du genêt. Ce jaune pâle tranche assez bien sur le rouge brun des bruyères. Celles-ci, plus humbles que l'ajonc, et vivant à moins, tapissent les espaces qui sont trop maigres pour porter d'autres plantes. Tels ne sont pas tout à fait les bords du *Croich'ti*. Le sol est bon, mais négligé, mais sévère, c'est pour cela peut-être que rien n'est plus imposant que ce lieu.

En face, au sud, est le *Mor-bras* ou la mer grande, avec ses îles. Dans l'ouest, s'arrondit la blanche falaise de Quiberon ; dans l'est, c'est la baie d'Abraham, peut-être plus belle encore.

Tandis qu'au milieu de ces deux grandes baies celle du *Croich'ti* est tranquille et cachée sous la montagne du Raz, le goulet de Port-Navalo rugit incessamment au revers et à gauche de la même montagne. C'est par là que la *mer grande*, quand elle s'enfle, se précipite à grand bruit pour aller deux fois par jour remplir le *Morbihan*, ou la petite mer.

Quand la mer grande retombe, la petite mer refoulée jusqu'au fond des campagnes, redescend à son tour. Elle arrive de tous côtés, déchargeant les eaux de sa double rivière de Vannes et d'Auray. Tout cela passe et repasse par le petit goulet de Port-Navalo. C'est un *raz* ou courant continuel. Carybde a moins de hurlements. C'est l'incessante clameur de la meute des flots qui, à travers des écueils peu nombreux mais terribles, se presse pour revenir.

L'anse du *Croich'ti* entend le tumulte et n'en ressent

rien. Sauf quelques vagues élancées qui se brisent sur la barre, c'est le repos à côté du mouvement, le port à côté du danger.

On dirait que sa chapelle la protège, en répandant comme une influence sainte en ces lieux druidiques jadis. Lorsqu'on sort du goulet ou qu'on y entre, on l'aperçoit à la hauteur de l'îlot de Mèaban, sur le penchant du coteau. — C'est ici, me dit l'équipage d'une chaloupe qui me conduisit à Belle-Ile, que les marins se découvrent et chantent l'*Ave maris stella* en l'honneur de Notre-Dame du *Croich'ti*, pour les avoir sauvés ou pour qu'elle les sauve des flots. Arrivés au port, ils font dire des messes sur son autel. Quelquefois, quand ils chantent, la petite cloche s'agite et sonne dans l'étroite arcade du pignon de la chapelle. Cette cloche me rappelait celle que saint Gildas fondit de ses propres mains, comme il sera dit dans sa légende, et c'est quelque chose de saisissant que ces chants pieux et ces sons d'argent échangés au-dessus des flots. Leurs cris semblent moins rauques et la montagne de Port-Navalo, qui entend le concert, semble s'élever plus belle dans les airs.

Quand les jours étaient longs et purs, quand au lieu de raser la terre dans la brume, le soleil chaud et brillant décrivait un arc plus élevé dans les cieux, que de fois, du haut de cette montagne, je me suis plu à contempler ce tableau, à écouter ces oscillations de l'abîme! tout y était doux et grand; tout y était frais et tiède; l'atmosphère chauffait la mer; la mer rafraîchissait l'atmosphère. L'air ainsi assaisonné nourrissait l'âme et le corps. L'idée libre y nageait comme les poissons dans l'eau.

Ah! moi aussi, que je voudrais avoir là une cellule!

C'est par ces larges baies sans histoire, mais non sans événements, que passait jadis la navigation phénicienne et carthaginoise. Elles allaient porter les merveilles de Tyr et chercher l'étain dans les Iles Britanniques.

C'est sur ces eaux que la flotte romaine parut et que se décida le sort des Venètes. Leurs vaisseaux à la proue haute, aux câbles de fer, sortirent fiers et puissants par le goulet de Port-Navalo. Ils y rentrèrent désarmés, enchaînés. Les Romains les montaient. Le Sénat de la République armoricaine allait périr et les bois sacrés des rivages tomber avec les druides sous le fer et le feu.

Les Romains avaient eu peur, ils ne pardonnèrent pas.

Dès ce jour néfaste, à la lueur de ces flammes, cette mer roulait comme elle roule; elle roulait des têtes; elle roulait du sang et se ruait plaintive dans le détroit du raz. Elle va partout; elle touche à tout, et cependant elle murmure, elle s'agite toujours. C'est comme l'âme humaine. Un jour enfin se reposera-t-elle?

Sous quelle haute pression se débat-elle donc en fuyant, en revenant, en criant ainsi? Comme l'élan vient de loin! comme un flot pousse le flot! comme la moindre écume lancée par le coup de ses lames file et siffle avec agilité sur le sable et les roches! que lente et lourde est l'eau des fleuves à côté de celle-ci! — A la manière dont elle va, à la manière dont elle vibre, on la croirait électrique; on la croirait animée. On dirait l'onde mère encore une fois en travail. Est-ce de la formation d'un monde nouveau ou de la dissolution du vieux monde? Dieu, qui la pousse, Dieu seul le sait!...

Je pourrais multiplier les citations de cette nature. Je pourrais aussi, pour montrer Danielo sous un autre jour, tirer de sa *Vie d'Isabelle, sœur de saint Louis*, quelques pages de la préface qu'il a dédiée à sa sœur Anastasie, supérieure de l'hôpital général de Lannion, et dans laquelle il parle avec une éloquence réellement admirable de la vie religieuse et de la bienfaisance. Je me contente de renvoyer le lecteur à ce livre et je reprends mon récit au point où je l'ai laissé.

Quand il eut visité toutes les îles de la Petite Mer, Julien Danielo revint à Paris pour assister à l'agonie de M. de Chateaubriand qui lui fit promettre « de l'aller voir sur le grand Bé et d'être fidèle à sa mémoire (1) ». On sait que le grand écrivain s'éteignit au mois de juillet 1848.

Cette mort, succédant d'assez près à celle de son frère et de sa mère, — car un malheur n'arrive jamais seul, — lui porta un coup dont il ne devait pas se relever. Il lui sembla que le ressort de sa vie venait de se briser. C'est que, à quarante-six ans, on change aussi difficilement de maître que d'habitudes. Joignez à cela que Danielo se trouvait pour ainsi dire sans ressources, ayant toujours vécu au jour le jour. Il avait hérité de son père une petite borderie à laquelle il tenait beaucoup (2). Après avoir essayé vainement de l'affermer, il l'avait vendue et du peu qui lui était revenu, une fois ses dettes payées, il ne

(1) Cf. *les Conversations de M. et Mme de Chateaubriand.*

(2) Dans une lettre sans date il écrivait à sa mère : «... On me dit aussi que Kernerdre n'est pas encore affermé. J'avais prié mon frère François de l'affermer pour moi. Il paraît qu'il ne se soucie pas de me rendre ce service, qui n'exige pourtant pas beaucoup de peine. Oserais-je donc, dans ce cas, ma bonne mère, vous prier de l'affermer vous-même. Diminuez le moins possible, mais s'il le faut, diminuez ce qui vous semblera bon; ce que vous ferez sera bien fait. Affermez-le en argent, car cela débarrassera de mille tracas et de mille frais. Vous prendrez ce que vous voudrez du revenu de cette ferme, et s'il en reste, vous l'emploierez, si vous le voulez, à payer une partie de la rente de cette somme que j'ai empruntée à Vannes et que je dois rendre bientôt. J'ignore si les deux années de revenu qui ont couru depuis mon départ ont suffi pour toutes les petites dettes de la famille. Du reste, je vous établis ma représentante, tout ce qui est à Kernerdre est à vous, vous m'en donnerez ce que vous voudrez et si vous avez trop; voilà tout ce que je demande et encore je ne le demande pas avec instance. Il est donc tout autant de votre intérêt que du mien de penser à Kernerdre, de l'affermer au moins, ce qui vraiment n'est point difficile et ne demande pas beaucoup de soin. J'aimerais bien qu'on ne fît qu'une ferme de cinq ans, car si le temps et mes occupations me le permettent, je me propose de l'arranger un peu, d'y faire des défrichements nouveaux et peut-être de changer le village de place comme le voulait mon père. Il serait bon aussi de mettre dans l'acte de ferme que le fermier serait obligé de planter par an un certain nombre de pommiers, de chênes et de châtaigniers, et surtout de bien entretenir le ruisseau qui monte sur la lande de Karnely... »

devait pas lui rester grand'chose. Qu'allait-il faire à présent ? à quel saint allait-il se vouer ? Il avait bien sur le chantier différents travaux littéraires, mais il n'avait jamais pu vivre entièrement avec sa plume, malgré tout son labeur. Dans une lettre à sa sœur datée du 10 novembre 1849 je vois qu'il parle de la publication prochaine des *Saintes Légendes*, qui l'empêche de se rendre, comme il le voudrait, près d'elle à Noyal. Dans la même lettre il dit que M. Berryer et son fils qu'il connaît depuis longtemps l'ont aidé puissamment auprès de M. de Falloux, leur allié. « J'étais presque sûr d'une amélioration dans mon sort, mais le voilà parti, peut-être sans retour (1). Malgré le commencement de justice qu'il avait fini par me rendre, il faudra donc encore attendre et souffrir un peu cet hiver, mais ce ne sera pas long, je l'espère. » Chateaubriand lui avait donné autrefois un témoignage public de sa gratitude, il l'avait recommandé, dans la préface de ses *Études historiques* « à quiconque aurait besoin de l'aide d'un littérateur instruit et laborieux ». Avec ce certificat, Danielo aurait pu frapper à bien des portes. Sa fierté de Breton, sa timidité, sa sauvagerie l'en empêchèrent. Il attendit patiemment que la Providence vînt à son aide, et un beau jour, avec l'appui de quelques ecclésiastiques, il entra à l'archevêché comme secrétaire-adjoint de Mgr Sibour, dont il raconta, dès 1852, les *Visites pastorales*.

Ce qu'étaient ces *Visites*, il l'a dit lui-même dans l'introduction de son livre :

Après avoir eu longtemps l'honneur difficile de participer aux travaux du premier écrivain de ce siècle, rien ne pouvait être plus agréable, plus honorable pour moi, que d'avoir à recueillir les notes que des mains fidèles et pieuses ont prises, que des témoins oculaires m'ont fournies sur les premières visites de notre premier pasteur, et à les remettre en ordre comme j'ai mis plus d'une fois les *Mémoires d'outre-tombe*. Ce n'est pas que j'oublie les *Dernières conversations de M. de Chateaubriand*, qui touchent à tant de questions et dont les premiers fragments, publiés à la suite des *Mémoires d'outre-tombe*, ont été si bien accueillis du public, mais ce nouveau travail méritait à plus d'un titre de passer avant elles.

Combien de temps notre Danielo demeura-t-il à l'archevêché ? Je ne saurais le dire au juste, mais je crois bien qu'il en sortit après la publication des *Visites pastorales* de Mgr Sibour, car à partir de l'été de 1852 il voyagea beaucoup, et il ne semble pas que ce fût au compte de l'archevêque. Cette année-là, il parcourut « toute la partie française des Alpes, depuis Grenoble et la Grande-Chartreuse jusqu'à la mer de Provence ». L'année suivante il visita la Normandie ; il se proposait même de remonter par Cherbourg vers le Havre, la haute Normandie et la Belgique, quand un accident quelque peu comique l'arrêta en route. Voici comment il racontait la chose à sa sœur :

Ma chère sœur,

... L'année dernière, mon passeport ne m'avait presque jamais été demandé, pas même à Toulon où je me trouvais en même temps que le président de la République, maintenant empereur. D'autre part je n'avais jamais entendu dire que les trains de plaisir de Paris prissent des passeports pour aller au Havre que, malgré la distance, on regarde comme un faubourg de Paris. Je m'y étais donc rendu avec un passeport près d'expirer. Du Havre j'ai voulu me rendre ainsi jusqu'à Cherbourg que je ne croyais pas si loin. Je suivais les côtes de Normandie, les plus belles de France ; je faisais de temps en temps des excursions dans les terres quand on me disait que cela en valait la peine, je visitais ces fameux herbages du pays d'Auge où l'on engraisse les plus grands bœufs qu'il y ait en France et où l'on peut faire jusqu'à sept lieues sans trouver un champ, sans trouver autre chose que des prairies et des bœufs, des bœufs qui ne travaillent pas, qui couchent dehors et qui ne font que paître ou se coucher. Je visitais aussi les fermes où je trouvais des tonnes qui contenaient jusqu'à 50 ou 60 barriques de cidre. A Isigny, pays du beurre le plus recherché à Paris, je m'informais de la manière dont on le faisait, dont on soignait le lait. Tout allait à merveille. Je n'avais jamais fait un plus beau voyage. Je trouvais un peuple des plus aimables, des plus intelligents, partout le plus gracieux accueil. Je ne pensais pas à mon passeport et mon passeport expirait. En sortant de la petite ville de Carentan, les gendarmes me l'ont demandé pour la première fois. Il était expiré, on croyait même voir un 2 changé en 3 dans la date du passeport, et l'on m'a arrêté. On disait que j'étais venu pour faire hausser les grains et l'on m'a conduit à Saint-Lô, chef-lieu du département de la Manche où j'ai été mis en prison.

N'ayant pas fait le moindre mal et n'étant accusé de rien que d'un passeport mal en règle, je croyais que ce serait bientôt fini. Le juge d'instruction, qui m'avait interrogé en arrivant à Saint-Lô, me dit même que si mes antécédents étaient bons, on me remettrait en liberté ; mais il fallait pour cela écrire à Paris et peut-être à Noyal. Cela demandait du temps, et moi je ne disais rien, bien sûr que mes antécédents ne pouvaient pas être mauvais. Mes gardiens eux-mêmes qui ont été fort aimables ne concevaient pas mon inaction. Ecrivez vous-même, me disaient-ils, ça hâtera les choses. J'ai écrit à l'archevêque de Paris, mais avant la réponse de l'archevêque m'est arrivée celle d'un chanoine, ancien abonné du *Chroniqueur* et prédicateur célèbre dans le pays. Il avait fait légaliser sa signature et revêtir du sceau de l'évêché de Bayeux. Pendant ce temps, Mgr Daniel, ancien recteur de l'Académie de Caen (1), abonné aussi au

(1) [illegible] venait de quitter le ministère.

(1) Sur l'abbé Daniel, consulter les *Premières années* de Jules Simon, qui l'eut comme proviseur au lycée de Caen, en 1836. « Je me rendis aussitôt, conformément aux instructions

Chroniqueur, et maintenant évêque de Coutances, s'écriait en lisant ma lettre : « Mais on devient donc sauvage dans notre pays ! » et envoyait le directeur de son collège de Saint-Lô me réclamer au plus tôt et me mener coucher au collège d'où je vous écris. Mais déjà j'étais libre et ce n'est qu'à la mairie où je prenais un nouveau passeport, que je rencontrai l'envoyé de l'évêque qui disait hautement qu'il était venu me réclamer et qu'il revenait de chez le juge. Il a fait dire la même chose à la prison d'où j'étais sorti et où j'avais une chambre assez propre et séparée de tout le reste. Les femmes me faisaient même des signes bienveillants par les fenêtres, de sorte que ça été pour moi une immense consolation. Le procureur impérial m'a fait dire par le greffier du tribunal qu'il regrettait ce qui s'était passé. Non seulement Monseigneur me fait loger à son collège de Saint-Lô, mais il m'invite à l'aller voir à Coutance, et j'irai certainement. Bien des petits esprits et bien des envieux ont attaqué mes écrits qu'ils ne comprenaient pas ; mais ici, au milieu du clergé le plus intelligent et le plus instruit, je trouve ma récompense d'avoir défendu la religion selon mes faibles moyens et mes faibles lumières. L'année dernière j'avais trouvé la même chose à la Grande-Chartreuse de Grenoble, et dans plusieurs endroits du midi. A la Chartreuse on me disait que je devrais y venir passer au moins une quinzaine de jours chaque année. Je n'ai plus de pied-à-terre à moi dans mon pays, mais si je le voulais, je trouverais l'hospitalité en bien des lieux. J'en suis reconnaissant, mais je ne l'accepte pas. Je ne voyage que lorsque j'ai de l'argent ; mais pourquoi tant voyager, me direz-vous ? Ne croyez pas que je voyage par de vains motifs ; c'est un peu pour ma santé et surtout pour mon instruction, pour compléter mes études, tous les gens sérieux le savent bien ; aussi se sont-ils fait un plaisir de m'indiquer tout ce qu'il y a de curieux dans leur pays.

Ainsi, ne craignez ni pour vous ni pour moi le résultat de ce petit accident. On est loin d'y applaudir ici, on répète plutôt le mot de l'évêque : « On devient donc sauvage dans notre pays ! »

Faites savoir ceci à Fanchine, car bien que nous ne nous entendions guère en politique, je ne crois pas que nos cœurs soient très éloignés. Du moins a-t-elle ainsi que vous le mien tout entier. Il faut aussi remercier M. le Maire des bons renseignements qu'il a donnés sur ma conduite à Noyal, car on m'a dit que tous les renseignements étaient bons et que ma conduite n'avait rien à craindre. Vous voyez qu'il fait bon d'être honnête homme : ça sert à l'occasion. Je ne vous dis pas de m'écrire si cela vous dérange, mais si vous m'écrivez, écrivez-moi à Paris, rue des Prêtres-Saint-Étienne-du-Mont, n° 6. J'y arriverai vers la mi-octobre.

Bonsoir, il est tard quand je vous écris. Je suis dans une très belle chambre et je vais coucher dans un lit superbe. Avant mon accident je dînais au collège de Bayeux avec son savant principal, l'abbé Cauvain. Après mon accident, c'est au collège de Saint-Lô que je soupe et que je couche. Dormez bien. Mes amitiés à ceux de Kerlanio et mes compliments aux amis de Noyal, si j'en ai.

Votre très affectionné frère,

Julien Danielo.

J'ai cité tout au long cette lettre parce qu'il m'a semblé qu'elle peignait admirablement le caractère de celui qui l'a écrite. Pauvre Danielo ! être arrêté en Normandie sous l'inculpation d'y être venu pour faire hausser les grains ! Comme c'était mal le connaître ! Mais les grains, juste ciel, étaient déjà bien trop élevés pour sa bourse, et je suis persuadé qu'il eût fait volontiers et de grand cœur quelques mois de prison à Saint-Lô s'il avait pu les faire diminuer à ce prix !...

N'allez pas croire, d'ailleurs, qu'il riait de son « accident ! » Bien qu'il eût reçu à cette occasion les témoignages empressés de la sympathie d'un évêque et du clergé « le plus intelligent de France », il avait au fond été cruellement mortifié d'avoir été pris pour ce qu'il n'était pas. Et le dernier mot de sa lettre trahit suffisamment son inquiétude ! Évidemment il n'avait pas que des amis à Noyal ; et l'on a si vite fait dans les petits pays de dénaturer les choses les plus simples, que, malgré les bons renseignements donnés sur son compte par le maire de sa commune, il se demandait comment les mauvaises langues de Noyal-Muzillac avaient interprété la nouvelle de son arrestation.

Il revint donc à Paris plus triste qu'il n'en était parti. Sa correspondance, qui jusque-là était assez régulière, s'espaça de plus en plus. Dans toutes ses lettres (1) — et j'en ai une demi-douzaine sous les yeux — il écrit qu'il n'est pas malade, et il agit comme s'il l'était. La misanthropie met chaque jour un peu plus d'ombre dans sa pauvre tête qui se détraque. Depuis la mort de Chateaubriand il a déjà changé de logement quatre fois. Quand il n'a plus d'argent pour voyager, il déménage. Jusqu'en 1851 il habitait au numéro 104 de la rue du Bac.

En 1853, il se transporte au numéro 6 de la rue des Prêtres-Saint-Étienne-du-Mont ; en 1854 il est rue de la Montagne-Sainte-Geneviève ; en 1855, avenue de Ségur ; en 1856, rue Notre-Dame-des-Champs. Et savez-vous pourquoi il change si souvent de domicile ? C'est à cause de ses poules dont j'ai dit un mot à plusieurs reprises, car Danielo est un ami des bêtes et, comme tous les amis des bêtes, il est leur esclave. En revenant de Normandie il était tellement dégoûté de la méchanceté des hommes, qu'il s'arrêta à Chateau-Thierry rien que pour voir la maison et

de M. Cousin, chez mon proviseur. C'était M. l'abbé Daniel, un gros homme qui n'avait pas de cou, et qui rougissait dès qu'il se sentait regardé... » (p. 212).

(1) Toutes ces lettres m'ont été obligeamment communiquées par M. le Dr Closmadeuc, qui les tient de M. Ducourtioux, de Vannes.

la statue du bon La Fontaine. Et que lui dit le bonhomme du haut de son piédestal? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Il lui dit que la société des bêtes valait infiniment mieux que celle des gens et qu'à sa place, après ce qui lui était arrivé à Saint-Lô, il s'enfermerait avec ses poules dans une petite maison donnant sur un petit jardin. Et notre Danielo fit ce que lui avait conseillé le bonhomme. Lisez plutôt la lettre qu'il adressait à sa sœur, sous la date du 10 janvier 1856 :

Ma chère sœur,

Depuis la lettre où vous m'annonciez la démission et la retraite de M. Pirio, c'est-à-dire depuis plus d'un an, je n'ai point de vos nouvelles. Peut-être est-ce de ma faute, je dois m'expliquer. Quand je reçus de vous cette dernière lettre dont je vous parle, je demeurais rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 66. J'avais pris un rez-de-chaussée afin d'avoir un petit jardin pour quelques oiseaux que j'ai. Mais ce rez-de-chaussée, quoique boisé et parqueté, se trouvant un peu humide, et ma santé étant toujours faible, médecin et confesseur me sommèrent de déménager. Je déménageai donc au commencement de janvier de l'année dernière et j'allai demeurer avenue de Ségur, 49 *bis*. J'y avais un petit appartement charmant, mais il arriva que les locataires principaux qui me sous-louaient cet appartement étaient des gens peu honnêtes : on me volait les œufs de mes poules, et je vis bien vite que je n'y pouvais pas rester. Alors à quoi bon écrire, me disais-je, et donner une adresse où je ne serai bientôt plus. Mais trouver un petit appartement et un petit jardin comme ceux que j'avais était difficile et je ne pus y réussir que pour la Toussaint. Maintenant donc je demeure rue Notre-Dame-des-Champs, n° 107, dans de vieilles petites maisons que j'ai louées au fond d'un terrain qui a deux ou trois cents pieds de profondeur. C'est là que j'habite seul avec mes petites bêtes dont je préfère la douce compagnie à celle des hommes que j'ai trouvés presque tous vils ou méchants... »

Et ce qu'il disait là était si vrai qu'à cette époque, plutôt que de se séparer de ses poules, il refusa l'hospitalité que lui offrait un curé de Paris dans son presbytère. Mais ses poules avaient beau lui faire des œufs magnifiques tous les matins, ce n'est pas avec cela qu'il pouvait vivre et payer son loyer. Un moment vint où ses ressources furent entièrement épuisées. Pour comble de malheur, l'archevêque de Paris, qui ne le perdait pas de vue, tomba à ce moment sous le poignard d'un prêtre assassin. Ce fut pour Danielo le coup de grâce, comme les *Dernières conversations de M. de Chateaubriand* furent son chant du cygne. Il avait commencé dans l'intervalle une vie de Saint-Vincent, il n'eut pas le courage de la finir. Et lui qui, en 1848, devant la baie du Croich'ti, rêvait d'une cellule au bord de la mer de Bretagne, s'en alla quinze ans après échouer misérablement, triste épave de la vie de Paris, dans un taudis du faubourg Saint-Jacques!

Ah! si Chateaubriand avait pu voir cette fin lamentable, il aurait dit une fois de plus qu'il avait porté malheur à tous ceux l'avaient aimé, approché et servi. Et le fait est que les Italiens n'auraient pas manqué de voir en lui un *jettatore*. Il n'avait eu parmi les siens qu'une sœur pour l'adorer : Lucile mourut folle. En rentrant de l'émigration il avait eu la bonne fortune de rencontrer une femme charmante qui s'était éprise de lui et dont il avait fait vibrer toutes les fibres avec les phrases mélancoliques d'*Atala* : Pauline mourut de consomption trois ans après. Plus tard, ce fut au tour de la belle duchesse de Mouchy, la Blanca du *Dernier des Abencérages*, de mourir du même mal que Lucile. A combien d'autres sylphides n'a-t-il pas fait perdre la tête!...

Si Danielo, son dernier secrétaire, n'est pas mort fou, il avait, lui aussi, le germe fatal de cette épouvantable maladie. Quelques mois de plus, et sa raison sombrait sans doute, comme avait sombré celle de son père, de trois de ses frères et d'un de de ses neveux qui est encore enfermé dans l'asile de Lesvellec! Et je me demande si, après tout, cette fin inconsciente n'aurait pas été préférable à celle que Dieu lui réservait.

J'ai là, devant moi, le récit de ses derniers jours fait au maire de Noyal-Muzillac par un compatriote demeuré fidèle à son souvenir. Je ne sais rien de plus navrant. Danielo était tombé dans un dénuement tel, qu'il n'avait même pas deux sous pour acheter du papier et qu'il écrivait sur de vieilles enveloppes de lettres. Il habitait avec ses poules, au numéro 252 de la rue Saint-Jacques, une espèce de pigeonnier garni d'un méchant lit rempli de vermine, d'un poêle de fonte à moitié défoncé et de deux ou trois chaises boiteuses. Encore n'en pouvait-il payer le maigre loyer (1). Mais il avait pour concierge une de ces femmes du penple qui sont aussi tendres aux malheureux qu'elles sont dures aux mauvais riches. C'est elle qui le soigna quand il prit le lit, qui le veilla dans son agonie et qui lui

(1) Après sa mort, le propriétaire de ce pigeonnier fit vendre pour se payer le peu que Danielo y avait laissé. Or, dans le lot de papiers qui fut vendu comme chiffon, se trouvait un recueil d'articles du plus haut intérêt. Voici comment en parle Dianelo dans les *Conversations de M. et Mme de Chateaubriand*. Lorsque les *Mémoires* furent lus chez Mme Recamier pour la première fois et annoncés dans les journaux par des citations précédées des articles (de Sainte-Beuve), une personne placée auprès de M. de Chateaubriand recueillit ces citations et ces articles en deux vol. in-8°.

Cette personne eut la bonté de m'en donner un exemplaire. Je le conserve d'autant plus précieusement qu'il est peu connu, quoique fait sous les yeux de M. de Chateaubriand. Il renferme des choses curieuses, et je m'en servirai au besoin.

ferma les yeux. Danielo avait une horreur profonde de la fosse commune où avait été jeté, en l'absence de son grand frère, le corps de Lucile de Chateaubriand. Il avait demandé à sa garde-malade qu'on épargnât à sa dépouille mortelle la promiscuité dégoûtante du tombeau. Son dernier vœu fut exaucé. Des voisins charitables s'unirent à sa concierge pour lui payer une tombe et ces braves gens voulurent l'accompagner jusqu'au champ du repos. C'est ainsi que Julien Danielo mourut le 8 février 1866, dans la soixante-quatrième année de son âge.

Comme le disait, quelques jours plus tard, la *Revue de Bretagne* dans son bulletin nécrologique, « pour cette plume bretonne la faim n'avait jamais réussi à être une mauvaise conseillère ».

LÉON SÉCHÉ.

NORMALIENS ET SORBONNARDS.

Les grandes écoles et en particulier l'École normale supérieure ont eu de tout temps beaucoup d'adversaires; mais jusqu'ici les discussions dont elles étaient l'objet conservaient un caractère théorique, et, de part et d'autres, les arguments étaient présentés dans les termes les plus courtois. Les temps sont changés, et tout récemment, à propos du concours d'Agrégation des lettres, une polémique violente s'est engagée, des accusations graves ont été lancées contre les Normaliens; des noms même ont été prononcés.

Qui avait tort? Qui avait raison? Je me contenterai d'exposer les faits : les lecteurs jugeront.

* * *

L'Agrégation des lettres est un concours auquel ne se présentent guère que des élèves de l'École normale et des étudiants de la Sorbonne. Il comprend des épreuves écrites et des épreuves orales; les épreuves écrites se passent dans les premiers jours de juillet ; les épreuves orales au mois d'août.

Or, cette année, les premières épreuves venaient de prendre fin, lorsque parut dans un journal du matin une note accusant les Normaliens de s'être groupés dans la salle du concours, et, une fois groupés, de s'être entr'aidés ; une plainte, ajoutait cette note, allait être adressée au Ministre de l'Instruction publique.

Cette plainte, solennellement annoncée, ne fut pas déposée; le Ministère fit savoir, par une note officielle, qu'aucune réclamation n'avait été formulée; le combat allait finir faute de combattants, quand le même journal qui avait inséré la première note publia une lettre anonyme d'« un candidat à l'Agrégation ». L'auteur de cette lettre renouvelait les accusations précédentes et en formulait d'autres plus précises.

Il y a à l'École normale des élèves de première, de seconde et de troisième année, des « Conscrits », des « Carrés » et des « Cubes », comme on les appelle rue d'Ulm. Seuls, les Cubes se présentent au concours d'Agrégation. Or, n'avait-on pas vu, le jour de la composition en version latine, un « Carré » rôder, l'air indifférent, dans les couloirs de la Sorbonne? Qu'y faisait-il? n'attendait-il pas qu'un des « Cubes » enfermés sortît de la salle, sous le prétexte qu'on devine, et, en passant, lui indiquât le texte de la version? n'était-il pas là tout exprès pour aller rapidement chercher une traduction et la faire parvenir aux amis du dedans? « C'est possible », affirmait l'accusateur inconnu, et il s'exprimait avec ironie, voulant indiquer par ces mots que la chose était certaine.

Les Normaliens envoyèrent alors au journal qui avait accueilli cette lettre une lettre signée dans laquelle ils protestaient contre ce qu'ils appelaient des insinuations et réclamaient une enquête officielle.

L'enquête ne fut pas ouverte alors. Mais un autre journal reprit l'affaire près de s'éteindre, en publiant une autre lettre non signée d'un autre candidat à l'Agrégation. M. X*** ajoutait aux griefs antérieurs des accusations plus nettes et plus pittoresques : il avait calculé qu'au cours des épreuves écrites les candidats Normaliens étaient sortis de la salle du concours plus souvent que leurs concurrents; il croyait savoir aussi qu'un professeur de l'École normale avait, la veille du jour où l'on composait en grammaire et en métrique, traité à un de ses élèves un des sujets de grammaire proposés le lendemain... Et tout cela n'était rien : M. X*** savait pis encore.

Dans la salle du concours, les candidats s'étaient mis à l'aise pour travailler. Normaliens ou Sorbonnards, tous avaient quitté leur veste, pour le moins, et M. X*** ne leur en fait pas un grief. Mais un jour, un Normalien, voulant quitter la salle, pour la raison qu'on sait, fit quelques pas vers la porte en bras de chemise, puis se ravisa, revint prendre sa veste, la mit sur son bras et sortit gravement.

Pourquoi l'avait-il reprise, si ce n'était pas pour l'endosser? Évidemment les poches en étaient bourrées de notes.

M. X*** avouait de bonne grâce qu'il ne connaissait guère que par ouï-dire la plupart des faits qu'il alléguait, mais il demandait une enquête : cette fois, l'enquête fut décidée, et ouverte aussitôt au Ministère de l'Instruction publique. — Par ouï-dire aussi, je crois savoir qu'elle n'a pu réussir à mettre en lumière un seul crime.

L'accusation portée contre un professeur de l'École, une fois tirée au clair, n'eut pas un sort très heureux.

Peut-être n'est-il pas sans quelque intérêt d'en connaître la genèse pour qui se sent l'âme encline aux jugements téméraires.

Les questions proposées dans la composition de grammaire et métrique étaient : une phrase de Thucydide à commenter au point de vue grammatical et une phrase de Salluste à examiner au point de vue prosodique.

L'une et l'autre phrase étaient choisies naturellement dans les textes inscrits au programme d'agrégation et préparés par les candidats. A l'École normale, ces textes sont expliqués et préparés par les élèves, sous la direction d'un professeur : chaque élève, à tour de rôle, prépare un ou deux chapitres et les explique devant ses camarades, qui dorment, et un maître de conférences, qui écoute.

La phrase de Thucydide donnée à l'agrégation avait donc été expliquée par un Normalien à une conférence ; par un hasard, le même Normalien avait examiné pendant l'année la phrase proposée de Salluste ; quand, dans la salle, il lut les sujets indiqués, il ne contint pas sa joie et dit assez haut : « Quelle chance ! Je connais la phrase latine et j'ai expliqué chez M. H... la phrase grecque ! » La franchise naïve de cette exclamation eût dû, semble-t-il, suffire à rassurer l'esprit le plus prévenu. Mais M. Z..., qui l'avait entendue, la répéta, en la défigurant un peu, comme il était fatal, à M. Y..., et M. Y... la défigura un peu en la répétant à M. X..., et M. X... crut de bonne foi qu'un professeur de l'École avait convoqué un de ses élèves pour lui expliquer à huis clos une phrase grecque, — et il crut sans doute aussi que cet élève l'avait crié bien haut à ses amis et aux autres, dans un élan de belle franchise... Le conseil d'enquête ne le crut pas.

Quant au « Carré », qui, disait-on, avait rôdé dans les couloirs de la Sorbonne, son cas, sans doute, était grave, mais nul ne put éclairer le Conseil sur ce mystérieux personnage ; nul ne l'avait seulement entrevu ; nul n'avait entendu son nom ; M. X... tenait l'histoire de M. Y..., et M. Y... la tenait de M. Z..., mais M. Z... la tenait d'un autre qu'on ne put trouver, — et ainsi s'évanouit la légende du « Carré-Fantôme. »

Restait, il est vrai, l'histoire de la veste, dans les poches de laquelle s'était réfugié tout l'espoir des accusateurs. Hélas ! le Conseil d'enquête n'y prêta, dit-on, que peu d'attention : il jugea que, si la veste eût été bourrée de notes, le candidat n'eût pas jugé à propos d'attirer l'attention sur elle, et, une fois encore, il passa outre.

Je m'arrête ; il ne m'appartient pas de rien préjuger sur les conclusions de l'enquête. Des journaux, bien ou mal informés, affirment déjà que la parfaite innocence des Normaliens a été démontrée avec évidence. — Est-ce ma faute si je ne puis prendre très au sérieux les récits de M. X..., de M. Y... et de M. Z... ?

*
* *

Mais si les élèves de l'École normale ont eu une attitude correcte, si aucun fait n'a pu être relevé contre eux, une question se pose, inévitable : pourquoi leurs concurrents les ont-ils accusés ? Pourquoi les ont-ils attaqués dans la presse, avec cette aigreur ?

Pour le comprendre, il faut, je crois, savoir qu'en face des Normaliens, unis par la vie commune, il existe depuis plusieurs années une confrérie de « Sorbonnards ».

Jadis les élèves de l'École normale, lorsqu'ils se présentaient à l'Agrégation, n'avaient pas de concurrents bien sérieux à redouter. Seuls ils étaient convenablement préparés : seuls — ou peu s'en faut — ils réussissaient.

Depuis que les Facultés se sont développées en province et à Paris, la situation a changé : les étudiants de la Sorbonne ont eu d'aussi bons maîtres et des maîtres aussi attentifs que les Normaliens. Ils ont eu dès lors des succès qui parfois ont balancé ceux de leurs concurrents ; insensiblement, ils se sont groupés à leur tour ; la caste des « Sorbonnards » s'est dressée devant celle des Normaliens, d'où une hostilité permanente et cachée, inavouée de part et d'autres, plus hautaine peut-être d'un côté, plus sourdement jalouse de l'autre, mais de plus en plus réelle et profonde.

Ce qui explique et justifie, dans une certaine mesure, les sentiments des « Sorbonnards », c'est que leur insuccès relatif dans les concours vient de la nécessité où sont beaucoup d'entre eux de gagner leur vie. Occupés à donner des leçons ou à enseigner dans des institutions privées, il leur reste parfois peu de temps pour étudier leur programme, et l'on comprend qu'ils ne voient pas d'un très bon œil les Normaliens logés, nourris, chauffés aux frais de la République, d'autant qu'il en est plus d'un parmi eux qui s'est présenté à cette École et, par un accident ou l'autre, n'a pu en forcer les portes.

Évidemment, cette inégalité matérielle n'est pas une raison suffisante pour accuser sans preuves ses concurrents de fraude ou d'indélicatesse, mais elle permet de comprendre, sinon d'excuser la malveillance de Sorbonnards et leurs sentiments hostiles.

Que cette hostilité soit un mal, ce n'est pas douteux. Autant une concurrence loyale et cordiale serait profitable à l'Université, autant les divisions et les haines sont de nature à l'affaiblir. Il n'est pas à souhaiter que tous les futurs professeurs aient sur toute chose les mêmes idées, les mêmes aspirations ;

mais il faudrait que tous ils apprissent, en dépit des divergences d'opinions, à s'aimer et à s'estimer.

Et alors ?...

Faut-il supprimer l'École normale ? Faut-il au contraire, lui conférer un monopole analogue à celui que possèdent d'autres grandes Écoles, décider que seuls les Normaliens pourront se présenter à l'Agrégation.

La seconde solution ne marquerait pas un progrès ; la première à peu de chances d'être adoptée.

Peut-être suffirait-il de supprimer les professeurs de la rue d'Ulm et de les envoyer à la Sorbonne, de transformer l'École normale en une sorte d'hôtel pédagogique où des jeunes gens admis par concours, trouveraient le gîte, le couvert, une belle bibliothèque, des camarades instruits, mais d'où ils sortiraient chaque matin pour aller à la Faculté des Lettres suivre les mêmes cours que les « Sorbonnards ».

Cette idée a, je crois, été déjà défendue. Je la donne pour ce qu'elle vaut.

JEAN REYNIÉ.

OPINIONS ET PARADOXES

Un discours de Mme Séverine.

Une trop courte note, égarée dans les journaux, a informé le public que Mme Séverine avait prononcé, à la distribution des prix de l'école communale de Pierrefonds, le discours d'usage. Certes, son éloquence est digne d'un plus grand théâtre ; combien le gouvernement eût montré d'atticisme, en lui faisant prendre la place, dans un lycée de Paris, de M. Faguet ou de M. Gebhart, que des circonstances indépendantes de leur volonté ont empêché de prouver leur zèle ! Avouons-le : M. Leygues a manqué une spirituelle occasion de montrer tout le bien qu'il pense du féminisme. Mais Mme Séverine, par la plus délicate des vengeances, n'en a pas tenu rigueur à l'Instruction publique. Vaillant lutteur d'avant-garde, comme toujours, elle a tenu à manifester son dévouement à la cause de la décentralisation.

La cérémonie a eu lieu dans l'antique château féodal que M. Viollet-Leduc, on le sait, a si habilement transformé en chalet de bains de mer. Une heureuse indiscrétion nous a mis à même de reproduire pour nos lecteurs quelques-uns des passages les plus marquants de la chaude et vibrante allocution improvisée pas l'oratrice.

* * *

« Est-ce bien moi, mes enfants, moi qui vous parle, sous ces lambris gothiques, en face de ces armures, près de ces oubliettes qui jadis auraient étouffé ma voix et ma vie ? Ils ont vu Bosqui aux des Armagnacs, Rieux le coupeur de bourses, Villeneuve le Malcontent, un empereur, une impératrice, un enfant, passer, rire, passer encore, s'en aller... Ah ! misère de moi, ou sont-ils allés ! Je suis républicaine, puisque je suis Séverine ; que dis-je, je suis la République elle-même et la Révolution, je suis une tricoteuse qui crie : Mort à l'échafaud ! Telle est ma nature, délicieusement contradictoire : j'ai toujours sur la main mon cœur tumultueux, il n'y a pas de limite à l'expansion ni à la généreuse inconséquence de mon âme populaire. Et alors, puisque je suis Séverine, comment voulez-vous que je ne me mette pas à gémir sur Bosquiaux des Armagnacs, Rieux le coupeur de bourses, Villeneuve le Malcontent, et les autres, oui les autres !

Je suis républicaine, mais mon génie me pousse, je ne saurais lui résister. Je serais malheureuse de n'avoir personne à plaindre, et je suis bien heureuse qu'il reste toujours à plaindre quelqu'un. Grâce à Dieu, il y aura toujours bien le Diable. Excellent article à faire ; les souscriptions pleuvraient : Bébé et sa mère, Lili et Zézette, une femme qui a aimé, trois cœurs bien français, un bon Juif, enfin tous mes amis m'enverraient leur obole, et j'en ferais part aux fils, petits-fils, neveux et arrière-neveux de ce pauvre diable.

Dès mon plus jeune âge, voyez-vous, les gosses, je me suis senti cette vocation. Il y a de méchants enfants qui font du mal aux animaux : moi, je nourrissais des mille-pattes, je faisais l'aumône aux cancrelats, je favorisais les amours des hannetons, je disais du bien des imbéciles pour les défendre d'autres imbéciles. On se figure que je suis féministe, socialiste, nihiliste. Où donc a-t-on été charcher que j'ai une opinion, et comment en aurais-je, si je suis Séverine ? J'ai des sentiments, ce qui est juste le contraire. Un jour je m'aperçus que je ne comprenais absolument rien ni aux lois, ni au commerce, ni à l'industrie, ni au collectivisme, ni à la politique en général, ni à rien de ce qu'on écrivait dans les journaux, et que le public était comme moi. Dès ce moment, ma vocation me fut révélée. Prenant à pleine bouche le grand clairon de Jules Vallès, j'y fis passer les romances de Loïsa Puget. Le succès vint comme la foudre. Pauvre Vallès ! c'était son instrument qui était bon, mais moi qui avais raison. J'ai eu l'art de comprendre ce grand fait historique : quand les portes de Jéricho tombèrent, au son des cors de bélier, c'est que les gonds n'en tenaient plus. Ainsi je ressemble beaucoup à Pindare. Il y a de la sagesse dans mon délire.

Avec quelle vibrante émotion, quelle joie mélancolique je vous considère tous en ce moment, vous tous petits garçons et petites filles, et vous, excellents ins-

tituteurs et institutrices, et vous monsieur le percepteur, et vous-même, monsieur le sous-préfet! Vous êtes mes clients, je me prépare à vous défendre, car vous n'aurez pas de chance dans la vie; ne vous en défendez pas, vous n'aurez pas de chance! J'aurai à dire que le gouvernement ne vous paye pas selon vos mérites, je peindrai des uns la misère de leur foyers piteux, des autres la médiocrité de pensée dont ils ne sont pas responsables. Les malheurs de votre vie privée, vos amours, vos divorces m'appartiendront également. Enfin, vous pouvez songer avec allégresse, mes enfants, que lorsque vous passerez en cour d'assises, je serai là, et que ceux d'entre vous qui parviendront jusqu'au bagne auront mon attention particulière, et mon inaltérable affection.

Je l'ai déjà dit, mais je suis capable de répéter indéfiniment la même chose, je suis Notre-Dame de la larme à l'œil; on rit de moi durant les beaux jours, on vient à moi dans l'adversité; et, comme les avocats, le bon Dieu, les mamans et la Sainte Vierge, j'estime qu'il faut être large dans le choix des clients C'est pourquoi j'ai parlé même du pape avec sympathie.

J'ai la spécialité des attendrissements : et puis après? C'est une spécialité qui doit exister et il est bon, il est nécessaire qu'on entraine les hommes et les femmes à s'apitoyer sur n'importe quoi et sur rien, six fois par semaine, de peur que leurs glandes lacrymales ne s'obstruent, que leurs yeux ne restent secs et leur cœur froid, le jour ou il faudrait pour de bon y aller de son voyage. La petite fleur bleue des brutes est celle qu'il faut arroser le plus souvent, car elle est celle qui sèche le plus vite. Et par le mot de brutes j'entends bien ne froisser personne individuellement, car je fais allusion à toute l'humanité.

C'est en effet ma conviction que personne n'aurait pitié de personne, si je n'étais au monde. J'écrirai toujours. Les sujets de pitié sont innombrables : il y a les pauvres cochers et les pauvres chevaux, les nègres, les modistes, les journalistes, les chiens, toute la terre, et la lune, qui a l'air si triste... »

***

Mme Séverine termina ce discours dans un sanglot. Tout le monde pleurait. Par un de ces phénomènes bien connu de ceux qui ont étudié le délire des foules, l'émotion gagna même les gens du dehors et les oisifs du Casino, qui n'avaient rien entendu : car tous avaient lu des articles de Mme Séverine; ils savaient ce qu'elle avait pu dire. Trois paysans et une riche famille qui séquestraient leurs filles depuis cinquante ans, mirent en liberté leurs victimes, et celles-ci, dans un élan de reconnaissance, vinrent se jeter aux genoux de la femme éloquente et sensible à qui elles devaient leur liberté. La garnison de Compiègne dut être mobilisée, le peuple parlant d'aller ouvrir les portes de la maison centrale. Mais le maire fit respecter fort adroitement le violon de la commune en déclarant que celui-ci avait l'âme française. Cette allusion à une romance très populaire fut infiniment goûtée.

La cérémonie s'était terminée par une cantate de l'orphéon de Compiègne, sur un vieil air de Lulli, des plus touchants :

A Séverine rendons les armes,
Admirons ses moindres mots,
Chérissons surtout ses larmes;
Ses alarmes
Ont des charmes,
Y a pas mieux dans les journaux!

PIERRE MILLE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Sister Teresa (sœur Thérèse) par GEORGE MOORE, (Fisher Unwin, éd. Londres.)

Sister Teresa est la seconde partie de *Evelyn Innes*, que George Moore publia en 1898. Les deux livres sont si étroitement liés que l'auteur, afin de conserver à son œuvre l'unité à laquelle il tient, vient de récrire entièrement *Evelyn Innes* et en donne aujourd'hui une édition nouvelle. C'est l'histoire, douloureuse et troublante, d'une jeune fille qui, douée d'un rare talent de cantatrice, s'étiole dans une vie étroite. Son père, tout en ayant conscience de son génie, ne fait rien pour le développer. Un gentilhomme vieillissant, sir Owen Asher, propose à à Evelyn de lui donner l'éducation musicale et la vie large qui seules peuvent lui assurer le succès. Evelyn accepte, attirée par la personne d'Owen, séduisante et cynique, attirée surtout par le mirage de la gloire. Elle avait eu naguère, dans son adolescence inquiète, une crise de piété, mais elle oublie l'extase de la prière et suit lucidement son séducteur à Paris ou elle devient, en peu de temps, une des reines du théâtre. Owen prend à tâche de détruire tout ce qui restait en elle de mystique et de maladif et il pense avoir réussi. Pourtant il n'a pas absorbé la personnalité d'Evelyn et quand, de retour à Londres, elle prend un nouvel amant sans avoir le courage de rompre avec le premier, d'ardents remords naissent dans son âme. Violente comme tous les êtres faibles, elle a sa vie en horreur et ne voit désormais que dans le cloître son seul espoir de réhabilitation. Alors devant les deux rivaux, le lord

dépravé et le poète doux et pur, se dresse un ennemi redoutable — le prêtre. Tous deux luttent désespérément; ils pardonneront les fautes passées, ils fermeront les yeux s'il le faut. Mais Evelyn se dérobe à eux. Elle devient sœur Thérèse. Comme la vocation vraie lui est refusée, elle souffre affreusement, elle se débat dans le doute, ses sens l'affolent, Elle chante à l'église, et les richesses affluent au couvent, mais ceci ne fait qu'exaspérer la basse jalousie et la malveillance qui l'entourent. Les nonnes sont puériles comme des enfants ou méchantes comme des bêtes enfermées. Seules la supérieure et la sœur Mary John la soutiennent; mais la supérieure ne tarde pas à mourir, et la sœur Mary John, prise de scrupule devant une affection trop grande, se retire dans un autre couvent. Sœur Thérèse perd la voix à force de trop chanter. Elle se résigne, par lassitude : le théâtre avait secoué tout son être, maintenant le cloître finissait de vider son âme, et dans l'anéantissement définitif elle trouve une espèce de paix. Même, une fois que la porte de l'enceinte est restée ouverte, elle méprise de se sauver, bien que, de longs jours, elle n'ait vécu que dans l'espoir de la fuite. Souriante et brisée, elle continue une existence plus atroce que la mort... Cette œuvre est digne de compter parmi les plus belles, les plus profondément humaines de George Moore. Il s'y montre réaliste avec audace et psychologue avec délicatesse. Des descriptions de paysages, brèves et spontanées, ajoutent encore à ce roman une grande valeur poétique.

Frau von Stael (Madame de Staël), par MATHIAS FRIEDWAGNER (Carl Meyer, éd. Berlin).

Dans cette intéressante étude, M. Friedwagner, tout en manifestant son admiration pour la vigoureuse intelligence de Mme de Staël, porte quelques coups habiles et froids à cette gloire un peu exagérée, suivant lui. Mme de Staël n'est pas autant une novatrice qu'on a bien voulu le croire, elle doit beaucoup à ses prédécesseurs, beaucoup aussi à des contemporains que la postérité semble oublier. Elle n'est pas tant un génie spontané et indépendant, qu'une élève, exceptionnellement bien douée, de Rousseau. Le lien qui la rattache aux traditions du XVIIIe siècle apparaît dans la plupart de ses écrits. Même dans le goût de Mme de Staël pour les littératures du nord, on aurait tort de voir une prodigieuse innovation. Il est vrai qu'elle a dit que « La mélancolie, ce sentiment fécond en ouvrages de génie, semble appartenir presque exclusivement aux climats du Nord » ; seulement, on oublie qu'elle a été aidée dans cette découverte par Chênedollé, qui ne cachait pas son admiration pour Klopstock et qui eut sur Mme de Staël une influence véritable. En parlant de « l'Allemagne » de Mme de Staël, M. Friedwagner donne raison à M. Texte qui prétend que « beaucoup de collaborateurs obscurs et illustres y ont travaillé avec elle ». Le principal mérite de Mme de Staël est d'avoir su se faire écouter. Il est même à noter qu'au moment où elle écrivait son fameux ouvrage, elle ne possédait pas très bien la langue allemande... En général, elle fait preuve d'un insupportable orgueil. Elle trouve bizarre qu'on lui fasse faire un voyage à Zurich pour voir un poète allemand, même quand ce poète est Wieland, et se fait fort de réduire à rien, en un quart d'heure, toute la philosophie de Fichte. En philosophie non plus Mme de Staël n'a pas conduit le lecteur français dans des régions inexplorées. C'est Isler qui lui apprend l'existence de Kant et en 1801 Charles de Villars publiait déjà un ouvrage sur le grand philosophe allemand... M. Friedwagner, ne s'étant guère laissé éblouir par la brillante image de Mme de Staël, explique, par manière de scrupules, qu'une critique modérée et juste vaut mieux que de tumultueux hommages.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Le Chariot d'Or, par ALBERT SAMAIN (Société du *Mercure de France*).

De pieux amis d'Albert Samain ont réuni dans ce recueil de très beaux poèmes qu'il avait lui-même, pour la plupart, classés et qu'il comptait publier ainsi. Un prochain volume contiendra, avec une réimpression de *Aux flancs du Vase*, qui est épuisé, le poème dramatique de *Polyphème*, qui a paru récemment dans la *Revue de Paris*; enfin un petit volume sera formé de quelques contes délicieux, *Xanthis ou la vitrine sentimentale, Divine Bontemps, Hyalis ou le petit faune aux yeux bleus... Le Chariot d'or*, permet d'apprécier l'irréparable perte qu'a faite la poésie française quand mourut Albert Samain. Il y a dans cet ouvrage quelques-uns de ses meilleurs vers, les Sonnets de Versailles, qui sont merveilleux de justesse, évocateurs, mélancoliques avec l'emphase gracieuse qu'il fallait. *Le Nocturne provincial*,

La petite ville sans bruit
Dors profondément dans la nuit

est parmi les plus fines choses qu'il ait écrites, et l'on admire l'adresse avec laquelle il tire de nouveaux effets du vers régulier, sans en modifier extérieurement la forme métrique, mais par un art secret et mystérieux. Les *Élégies* sont d'une douceur un peu morbide, infiniment touchantes de sensibilité, de tendresse vite alarmée, et l'on y sent aussi une âme

très noble et haut placée. D'autres poèmes, *la Peau de Bète,* par exemple, sont d'une toute différente inspiration, rude, sauvage. Il se peut que l'influence de Leconte de l'Isle soit ici sensible ; mais peu d'écrivains en vers ont, en ce temps, eu cette vigueur de style. La poésie de Samain est étonnamment variée...

La Source fatale, par André Couvreur (Plon).

C'est à l'alcoolisme que s'attaque ce troisième volume des « dangers sociaux ». Ce nouvel ouvrage de M. Couvreur n'est pas très différent de ceux qui l'ont précédé ; on y trouve les mêmes solides qualités, la même vigueur de composition, la même vaillance de pensée. Il peut être aussi l'objet de critiques analogues, auxquelles, d'ailleurs, M. Couvreur ne se rend pas, car il affirme très nettement ici que « le roman peut offrir un résultat efficace de moralisation », que « l'anecdote présentée au grand public, même avec quelques détails scientifiques, peut mettre en garde contre un fléau social... » A Savagnies, dans le Nord, François Duprat est distillateur et Blumenthal dirige une fabrique d'absinthe. Voilà donc la « source fatale ». L'ouvrier Vandessaert, ivrogne et fils d'ivrogne, a des crises terribles : son fils est un ignoble petit être et sa femme, de misère et de faim, s'asphyxie avec ses autres enfants. Le ménage Dubuc n'est pas moins sinistre. Poulard, le placier de Blumenthal, s'intoxique lentement par l'apéritif quotidien. Malavoine ne boit que du vin, mais assez pour enfler, enfler et crever. Christiane, cousine de Jeanne Duprat, est conduite par l'alcoolisme à de vilaines débauches, etc... Mais Bordier et Jeanne, êtres sains, se marieront comme ils le méritent. Enfin, une grève effroyable éclate dans ce milieu d'alcooliques et d'exaltés, et la « source fatale » flambe, incendiée... Il y a là de très belles pages, bien que tout cela ne soit pas très neuf.

Les maîtresses d'une heure, par François de Nion (Editions de la *Revue Blanche.*)

C'est un recueil de petites nouvelles, agréables, écrites à la cavalière, négligemment et avec facilité. Les meilleures ne prétendent à être que des anecdotes piquantes ; celles qui paraissent viser à de la philosophie sont moins heureuses : parce que cette philosophie est un peu trop superficielle, quoique obscure, d'ailleurs. Mais *Le corps sans âme* est assez curieux! On y voit une jeune femme du meilleur monde qui, par respect pour l'honneur de son mari, s'interdit toute liaison sérieuse que le monde pourrait deviner mais s'arrange de façon que ce qu'elle fait soit « si énorme que personne ne pourrait le croire, en eût-on la preuve ». Fort ingénieux !... *L'instantané* est celui d'une exquise figure de jeune fille dans l'encadrement d'une jolie fenêtre hollandaise. Or, le héros de cette histoire, ayant vu cet instantané, se jure d'en voir l'original. Sans plus de renseignements, il entreprend le voyage, trouve la fenêtre ; mais la jeune fille était morte !

Méprise tragique, par Henri Vignemal (Lemerre).

Anna Mésu a quitté le foyer conjugal pour suivre, dans la très vieille ville de Veere, en Zélande, David Faal qu'elle adore. C'est un être assez médiocre que celui-ci. Bientôt il se lasse de leur solitude à deux et, sous un prétexte quelconque, il s'en va, laissant Anna « dans une affreuse prostration ». Mais quand on apprit, dans Veere, qu'elle n'était point la légitime femme de David, on s'émut, et Anna fut mise à l'index. Seuls, un poitrinaire, Hendrick et M. Caljoux, le pasteur, viennent la voir. M. Caljoux ne trouve d'abord à lui dire que de froides paroles de consolation ; mais ensuite il devient ami, — malgré l'opposition de sa sœur Mina, farouche protestante qui veille jalousement sur lui. Caljoux ne tarde pas à aimer Anna, qui, bonne, accepte de diriger un orphelinat créé par lui. Sur ces entrefaites, David revient, après un petit tour au Japon ; il est repris du désir d'Anna, veut l'emmener. Mais celle-ci, qui peut-être allait céder, voit la douleur de Caljoux et repousse David. Alors, décidément, elle aime Caljoux, et ils ont de beaux jours d'amour. Mais le scandale est près d'éclater dans la petite ville. Furieuse, Mina fait une démarche violente auprès d'Anna, l'induisant presque au suicide. Anna s'empoisonne et Mina est maudite par son frère, Bible en mains... Ce roman, un peu confus, d'une composition peu serrée, n'est cependant pas sans valeur. Le style en est parfois joli et heureusement poétique. Le caractère d'Anna, complexe et douloureux, est bien étudié, et cette aventure est aussi tragique que banale, d'un pauvre être qu'aura tué une petite ville pharisienne.

A. B.

Memento. — Chez Alcan, dans la collection des « Ministres et hommes d'Etat », *Prim,* par H. Léonardon. — Chez Perrin, *La Souricière*, roman, par Louis Dimier. — Chez Plon, *Un vieux célibataire*, roman, par Jules Pravieux. — Chez Stock, *Tranquillement*, poèmes, par Valentin Mandelstamm ; — *Carlo Lano*, roman, par M. Reepmaker. — Chez Ollendoff, *La ferme aux grives*, roman, par George Garnier ; — *Une âme obscure*, roman, par Jean de Ferrières. — Chez Lemerre, *Une âme*, roman, par Olivier Theix. — A Genève et Paris (Alcan), *La folie, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique*, par Th. Darel.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Le véritable record. — La presse américaine fait observer avec raison que le record du tour du monde n'appartient pas du tout à notre compatriote M. Gaston Stiegler. M. Charles Cecil Fitzmorris, de Chicago, a en effet accompli le fameux tour de force en 60 jours 13 heures et 29 minutes. On a même été jusqu'à tenir compte des secondes : 42 et 4 cinquièmes. Le *Literary Digest* de New-York ajoute que, le Transsibérien une fois terminé, toutes ces « épreuves » ne signifieront plus rien, puisqu'alors on pourra effectuer le tour du globe en 33 jours, et même en 30, si les express d'Amérique et surtout d'Asie se décident à adopter les mêmes vitesses qu'en Europe.

Les ouvrages en plusieurs volumes. — M. Arthur E. Bostwick communique à *The Critic* de suggestives observations que lui a permis de faire sa situation de directeur de la Bibliothèque circulante de New-York. Quand un ouvrage quelconque est en plusieurs volumes, on lit moins le deuxième que le premier, moins le troisième que le deuxième, et ainsi de suite. Voici, par exemple, la proportion des lecteurs pour les 6 volumes de la traduction anglaise du *Vicomte de Bragelonne* : 31-30-24-22-21-16. Pour 37 personnes qui demandent le tome premier de la *Case de l'Oncle Tom*, il y en a 24 qui empruntent le tome second. Proportion des lecteurs pour les trois volumes de l'autobiographie de Longfellow : 6-4-2. Pour les quatre volumes de *Our Mutual Friend* de Dickens : 5-4-1-0. Pour les trois volumes de la Révolution Française de Carlyle : 18-10-8. Pour l'Histoire d'Angleterre de Hume, en 6 volumes : 24-7-5-2-1-1.

Il y a des exceptions, mais elles portent presque toutes sur les ouvrages d'histoire qui embrassent une très longue période, dont la fin se trouve offrir un intérêt d'actualité littéraire. C'est ce qui se passe, par exemple, pour les 6 volumes de l'Histoire Romaine de Gibbon : 38-12-7-3-4-6. Le léger relèvement que l'on remarque dans la proportion des lecteurs des derniers tomes provient de la vogue de *Quo vadis*. Beaucoup de gens ont voulu contrôler par l'histoire le récit du célèbre feuilletonniste polonais. L'actualité politique joue aussi son rôle, comme de juste. C'est pourquoi il y a 11 lecteurs du troisième volume de *Our Own Times*, de Mac Carthy, alors que le deuxième n'en trouvait que 8 (le premier, 27).

Edgar Poë, étudiant. — En dépit de la légende, il ne se contentait pas de jouer et de s'alcooliser. M. Charles W. Kent l'établit dans *The Bookman* après avoir consulté les paperasses officielles de l'Université de Virginie et les souvenirs publiés de droite et de gauche par d'anciens condisciples d'Edgar Poë. Celui-ci était en même temps un des « athlètes » les plus fanatiques, et un des plus heureux fidèles des concours littéraires et scientifiques. Puis il écrivait beaucoup de vers et entreprenait des ouvrages historiques. Enfin c'était un grand *debater*, un enragé de « conférences mutuelles ». Il lui restait donc certainement peu de loisirs pour les cartes et l'alcool. Passant aux détails, M. Kent a découvert qu'Edgar Poë détenait à Richmond les records de la boxe, de la natation, et du saut. Il avait alors dix-sept ans. A la même époque, il était classé tantôt le troisième, tantôt le quatrième, tantôt le sixième, parmi les dix-neuf meilleurs étudiants pour le latin et le français, — et il était le plus jeune de ces dix-neuf forts en thème. On a, d'autre part, des espèces de notes de discipline, ou plutôt de police, où sont signalés les plus grands buveurs et les plus grands joueurs de l'Université. Or, le nom d'Edgar Poë ne se trouve sur aucune de celles qui datent de l'époque où il fréquentait l'Université en cause.

La dépopulation de l'Amérique. — Il est des « scies » qui s'universalisent avec une facilité merveilleuse. Celle de la dépopulation, par exemple, a déjà passé la Manche ; la voilà maintenant qui s'acclimate aux Etats-Unis. Le dernier recensement ayant permis de constater dans ce pays une augmentation tant absolue que proportionnelle du nombre des habitants, divers auteurs s'empressent d'en conclure à la dépopulation ! *The Medical News*, de New-York, en trouve la preuve dans ce fait que les ménages de millionnaires n'ont plus, en général, qu'un seul enfant, au lieu qu'autrefois les Vanderbilt, les Gould, etc., n'étaient guère moins prolifiques que les immigrants irlandais ou allemands. « Prenez au hasard quinze hôtels de la cinquième avenue, vous n'y constaterez pas plus de quinze enfants. » C'est la première fois, croyons-nous, qu'on assimile le légendaire boulevard à la totalité d'un pays immense. Et il est permis d'observer aussi que l'augmentation proportionnelle de la population nord-américaine ne provient point de l'immigration puisque celle-ci diminue rapidement d'année en année

Un prédicant sans pareil. — Il vient de mourir, c'était un nègre, et il s'appelait le Révérend John Jasper. Depuis vingt ans il parcourait les États-Unis pour y démontrer que tous les astronomes sont des fous ou des imposteurs, et que la Bible, ayant été écrite sous la dictée de Dieu, ne saurait nous induire en erreur sur le chapitre de la cosmogonie pas plus que sur les autres. Le *Frank Leslie's Monthly*, le *Town and Country*, rappellent, d'après la sténographie, les plus caractéristiques de ses sermons. — Frères, quand la Bible dit que le soleil se lève, c'est qu'il se lève. Et de même quand elle dit qu'il se couche. Or, comment pourrait-il se lever et se coucher, s'il ne se déplaçait pas? « Donc, c'est le soleil qui tourne autour de la terre. — Et la terre, il y a des gens qui déclarent qu'elle est ronde. Or, comment voulez-vous, frères, qu'il en soit ainsi, alors que la Bible nous dit formellement qu'il y a quatre anges qui veillent aux quatre coinss de la terre ! D'ailleurs, si la terre était ronde et si elle tournait, comment pourrions-nous y rester la tête en bas pendant la nuit? » Il est bon de noter que le Révérend John Jasper était un éminent latiniste, helléniste, et hébraïsant, et qu'il passait pour fort instruit.

La résurrection d'une peuplade sauvage. — Il s'agit des Maoris de la Nouvelle-Zélande. Leur nombre augmente

sans cesse. Peut-être est-ce l'unique peuplade dite sauvage qui présente un pareil phénomène. Ils étaient 39 623 en 1896; on en a recensé cette année 42 850. L'*Argus* de Melbourne fait à ce propos des réflexions intéressantes. — Les Européens, et surtout, comme de juste, ceux qui colonisent l'Océanie, prennent des précautions permanentes contre la peste, la lèpre, la variole. Or, les Maoris sont constamment décimés par ces fléaux, contre lesquels ils se gardent bien de se prémunir. En outre, la tuberculose, l'alcoolisme et les plus pernicieuses formes de l'influenza sévissent parmi eux avec une cruauté inouïe. D'autre part, il ne faudrait pas croire que la quasi miraculeuse conservation de leur race soit due à on ne sait quelles vertus spécifiques de la vie sauvage. Les Maoris s'habillent et se nourrissent comme nous, vivent en des maisons identiques aux nôtres, envoient leurs enfants à nos écoles, et rivalisent avec nous dans toutes les professions, y comprises celles qualifiées de libérales. On peut donc prévoir une époque où il existera une grande nation maorie, maîtresse à peu près absolue de la Nouvelle-Zélande. Les indigènes auront là leur revanche, comme dans ces républiques de l'Amérique du Sud, où l'immense majorité de la population est déjà redevenue « de sang indien. »

Squelettes en douane. — L'anecdote est rapportée par le *Tageblatt* de Lucerne. Un missionnaire luthérien venait d'explorer la Patagonie, non pas tant pour y faire des conversions, que pour s'y livrer à des recherches préhistoriques, dont il est un fervent. A la douane de son pays, la Suisse, on lui fit ouvrir ses caisses. L'une d'entre elles était remplie de squelettes recueillis dans des tombes de l'Afrique Australe. Gravement les employés qualifièrent ces reliques : os d'animaux, et demandèrent la taxe prévue pour les os que l'industrie va utiliser : dix *rappen* (vingt centimes) par demi-kilo.

Le missionnaire protesta avec véhémence, et entreprit une conférence d'anthropologie. Le brigadier des douanes, après l'avoir écouté avec une vive attention, déclara que la caisse ne paierait rien, et inscrivit sur ses registres : « Effets personnels, déjà portés. »

La fin des Zoarites. — Les Zoarites, c'est ainsi que s'intitulait la plus ancienne colonie communiste de l'Ohio. Elle fut longtemps prospère; mais de 1884 à 1899 elle déclina tout doucement. A la dernière date, elle ne comprenait plus que 136 adhérents, c'est-à-dire adultes des deux sexes. On décida la dissolution. Il a fallu deux ans pour répartir équitablement la propriété commune, vendre les terrains, etc. Enfin, chacun des Zoarites s'est retiré, ces jours derniers, avec 5000 dollars. Six vieux hommes, tenaces dans leurs convictions, se sont transportés dans le Minnesota, y ont acheté 6000 acres de terre, et prétendent y fonder une nouvelle colonie. Les 130 autres membres ne veulent plus entendre parler de cette utopie, qui consiste à tenter dans le monde actuel un genre de vie qui est de vingt siècles en retard ou de mille ans en avance. L'un d'eux, Miss Lida Rose Mac Cabe, explique, dans l'*Evening Post* de New-York, les causes de la décadence des Zoarites. Lorsque, en 1884, la colonie fut dotée d'une station de chemin de fer, des touristes s'avisèrent qu'elle occupait un site admirable. On construisit des villas et des hôtels. Il en résulta des magasins, puis des écoles. Enfin la localité reçut le conseil de se transformer en municipalité. Au point de vue politique, les Zoarites fusionnèrent donc avec les « Philistins. » Les femmes et les enfants se chargèrent de la fusion économique. Les unes devinrent blanchisseuses ou couturières pour les Philistins, les autres servirent de ciceroni à ceux-ci. La monnaie une fois introduite dans le phalanstère, celui-ci ne pouvait plus guère se maintenir. Zoar avait... de l'or dans l'aile. Et puis il était si vieux! Il avait été fondé, en 1817, par des Würtembergeois.

Les Irlandais de Londres. — Le *Blackwood's Magazine* leur consacre une intéressante monographie. Le recensement de cette année a constaté que 69 465 d'entre eux sont nés à Londres. La plupart habitent dans les plus pauvres quartiers de l'East-End, et dans les parages identiques situés entre Blachfriars et London Bridge. Beaucoup sont employés dans les usines à gaz, beaucoup aussi dans les gares du Sud. Mais la majorité vivent de métiers « non qualifiés », de ces besognes que l'argot des faubourgs parisiens englobe dans le terme de « bricolage. »

Les porteurs (les forts) du marché de Covent Garden sont presque tous des Irlandais. Pendant la bonne saison, ils gagnent en moyenne deux guinées par semaine. En hiver, il en faut rabattre des trois quarts. Alors ces pauvres gens deviennent figurants ou machinistes. La plupart des « marchands des quatre saisons » sont des Irlandais ou des Juifs.

Les Irlandais de Londres sont, paraît-il, les plus sales de tous les Irlandais, et c'est beaucoup dire. Ils sont aussi les anglophobes les plus enragés du monde.

Toutes les Bretagnes. — On sait que de graves discussions se poursuivent, de l'autre côté de la Manche, au sujet des nouveaux titres à conférer à Edouard VII. Certains protocolistes suggèrent cette formule : Edouard VII, par la grâce de Dieu, roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et de toutes les possessions britanniques d'outre-mer, défenseur de la Foi, empereur de l'Inde. Lord Rosebery estime que c'est un peu long et préférerait : roi de toutes les Bretagnes d'en deçà et d'au delà des mers. On mettrait sur les monnaies : ***Brittaniarum Rex.*** M. William T. Stead objecte, dans ***Review of Reviews,*** avec son bon sens habituel, que ce titre serait parfaitement saugrenu. On voudrait plagier le titre d'empereur de toutes les Russies. Mais celui-ci s'explique par ce fait qu'il y avait une Grande-Russie, une Petite-Russie, une Russie-Rouge, une Russie-Blanche, une Russie d'Asie, et même, jusqu'en 1867, une Russie d'Amérique. Au lieu que jamais il n'y a eu, dans l'empire britannique, plus d'une Bretagne.

R. CANDIANI.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41224 *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMERO 9. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 31 AOUT 1901.

NICOLAS II

Impressions et souvenirs.

C'était au début de l'hiver, en 1880. Les rues de Saint-Pétersbourg étaient déjà couvertes de neige. Les petits traîneaux noirs filaient, rapides dans toutes les directions. Le ciel était bas et, de la perspective Newski à peine pouvait-on distinguer la tour de la vieille amirauté qui se perdait dans le brouillard. Les « planchers » installés depuis peu sur les glaces de la Néva entre le quai Anglais et le quartier de Wasili-Ostrow étaient piqués par des points sombres, cheminant dans les deux sens, ce qui donnait un spectacle assez semblable à celui des approches d'une fourmilière. De ma chambre, à l'hôtel d'Europe, j'apercevais la place et le palais Michel, habité par la vénérable grande-duchesse Catherine, et j'y pouvais contempler à l'aise cette fenêtre qu'il était, disait-on, interdit de regarder depuis que Paul Ier avait trouvé une fin tragique dans l'appartement qu'elle éclaire. Sur le côté gauche de la place se profilait la façade du théâtre où nos acteurs français jouent le répertoire de nos auteurs et devant lequel je me trouvais, le 2-13 mars de l'année suivante, lorsque j'entendis les détonations, peu éloignées, des bombes nihilistes qui tuèrent l'empereur Alexandre II.

En cette fin d'année, le général Chanzy représentait la France, en Russie. On attendait à l'ambassade l'arrivée de M. Ternaux-Compans, nouvellement nommé conseiller dans ce poste, qui avait comme second secrétaire le vicomte Melchior de Vogüé, aujourd'hui l'un des quarante. Le général de Boisdeffre, dont le képi ne portait encore que les cinq galons d'or et d'argent de lieutenant-colonel, était notre premier attaché militaire, et le capitaine Moulin, qui est toujours à Saint-Pétersbourg, faisait fonction de second attaché. Le lieutenant-général de Schweidnitz, doyen du corps diplomatique, était ambassadeur d'Allemagne, et le comte Nigra, ambassadeur d'Italie. Le premier ne manquait jamais d'assister à la revue du dimanche. Tout en reconnaissant les mérites de l'ancien commandant en chef de la deuxième armée de la Loire, l'empereur Alexandre II regrettait le temps où le prédécesseur du général Chanzy, le général Le Flô arrivait, parfois, en retard, à la parade et s'en excusait en disant dans sa brusque franchise militaire : « C'est un peu de la faute de Votre Majesté qui m'a fait donner (et il désignait le cheval qu'il montait et qui sortait des écuries impériales) une fameuse rosse. » Le général Loris Mélikow était ministre de l'Intérieur, et comme les nihilistes, depuis quelque temps, semblaient avoir renoncé à leur sanglante propagande, on faisait remonter le mérite de cette accalmie à la politique libérale dont il était l'agent. C'était le moment où, poursuivant une politique qu'il avait inaugurée en abolissant le servage, l'empereur Alexandre II paraissait entrer dans les vues d'un petit groupe d'hommes remuants et qui ne rêvaient rien moins que l'établissement du régime parlementaire en Russie. Dans les salons de Mme de Nelidow, on rencontrait le ministre Abazza, lequel passait pour être le grand réformateur de toutes les idées économiques et financières. Les conversations que l'on avait là, comme aux dîners du samedi au Club anglais, vous laissaient l'impression de deux grands courants se

manifestant en sens inverse dans l'opinion pétersbourgeoise : l'un, tout dévoué aux idées libérales, ayant pour principal organe le *Golos*, alors dans tout son éclat et qui ne devait pas tarder, pourtant, à disparaître ; l'autre, le parti moscovite, considéré comme rétrograde parce qu'il était, au contraire, inféodé aux idées slavophiles défendues par Katkow dans son journal la *Moskowskia Wiedomosti*, et qui devait triompher bientôt, après le martyre de l'empereur libérateur.

La cour portait le deuil de l'impératrice Marie Alexandrowna, morte le 3 juin/22 mai précédent, aucune fête n'avait lieu.

Le césarewitch, qui devait devenir l'empereur Alexandre III, habitait le palais Anitchkow, sur la perspective Newski, non loin de l'église de Kazan. Il y vivait, entouré des siens, et ne se plaisait que dans la charmante famille que lui avait donnée la princesse Dagmar. L'empereur actuel n'avait que douze ans; son frère, le grand-duc Georges, neuf ans à peine; la grande-duchesse Xénia venait d'entrer dans sa sixième année, et le grand-duc Michel était un bébé de dix-huit mois. On ne songeait pas encore à la grande-duchesse Olga qui devait venir au monde deux années après, seulement.

J'ai le souvenir très précis de la seule fois que j'eus l'honneur d'approcher celui qui devait être l'empereur Alexandre III. A qui n'était pas initié à l'existence du futur monarque, la simplicité avec laquelle les audiences étaient accordées au palais Anitchkow aurait pu sembler extraordinaire. Lorsque j'entrai dans la pièce où il me reçut, le césarewitch tenait sur ses genoux la petite princesse Xénia; la césarewna était assise à quelques pas de lui, et, un moment après, le jeune Nicolas, en costume de matelot, fit son entrée, non pas sans s'être arrêté sur le seuil de la porte pour regarder les personnes qui causaient avec son père. C'était alors un jeune garçon, petit, mais de taille bien prise, très fin, et dont la physionomie rappelait de façon étonnante celle de sa mère. Je fus tout particulièrement frappé de ce tableau de famille, d'une famille très simple, très unie, dont les membres n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre, mais à qui un regard suffisait. En les quittant, on ne pouvait s'empêcher de dire : « Ah ! les braves gens ! » Ils vous avaient donné, en effet, la sensation de tout ce que peut procurer le bonheur domestique. Avec une bonne grâce exquise, ils vous avaient, en quelque sorte, fait oublier leur rang, et l'on ne savait si l'on était surpris ou bien ému; en tous cas, on était charmé.

Bien des années après, je me trouvais en Extrême-Orient lorsque le grand-duc Nicolas Alexandrowitch effectua son voyage à travers l'Océan Indien et les mers de Chine et du Japon. Il s'était arrêté à Saïgon où la population l'avait reçu avec un véritable enthousiasme. Le gouverneur général, M. Piquet, avait donné une fête en son honneur ; mais le césarewitch n'avait point paru s'y amuser extraordinairement, et, à plusieurs, avait semblé réservé, timide même. Par contre, je le vois encore se laissant aller à toute la joie de son âme, une joie de *midship*, au bal qui lui fut offert par l'amiral Besnard, alors commandant notre division navale d'Extrême-Orient, sur cette vieille *Loire* dont le pont avait été, pour la circonstance, décoré avec un goût exquis; il dansa, causa avec tout le monde; et, il y a quelques années, je rencontrai sur un de nos courriers de Chine, une jeune femme qui retournait à Saïgon avec son mari et qui se plaisait à me rappeler les détails de cette soirée superbe au cours de laquelle elle avait eu l'honneur de valser deux fois avec l'impérial touriste.

A quelque temps de là, je revis le césarewitch à Kobé. Il revenait d'une excursion au célèbre lac Birva, non loin de Kioto, ce lac des poètes et des poétesses japonais, dont les eaux reflètent les montagnes voisines, et qui est, en quelque sorte, un lieu de pèlerinage obligé pour tous ceux qui visitent le « pays d'entre ciel et terre », dont l'histoire est remplie des tableaux héroïques où s'agitent les *daïmios* tragiques et les farouches *samouraïs*. Un attentat venait d'être commis contre le grand-duc et, sur le quai, au moment de s'embarquer dans le canot qui devait le ramener à son bord, il racontait à quelques privilégiés la scène telle qu'elle s'était passée, et rappelait qu'il devait à son cousin, le prince Georges de Grèce, d'avoir conservé la vie.

M. Chewitch, ambassadeur de Russie à Madrid, alors ministre plénipotentiaire à Tokio, m'a raconté, peu de jours après l'attentat, à quel point le grand-duc avait été désolé d'être obligé, sur l'ordre de son père, d'interrompre son voyage et de ne pouvoir aller à Tokio et aux temples de Nikko, et comme ses regrets étaient devenus plus grands encore lorsque, de toutes les parties du Nippon, il avait vu affluer ces cadeaux que, depuis le Mikado jusqu'au plus humble des hommes du peuple, tout le monde lui envoyait comme pour protester contre la lâche agression dont il avait été victime. Il se plaisait tout particulièrement, me disaient M. et Mme Chewitch, à montrer quelques piastres que de pauvres bonzes d'un couvent bouddhiste du Nord lui avaient adressées en ces termes : « Nous ne sommes pas riches et nous ne savons que vous envoyer; mais nous vous offrons ce peu d'argent pour que vous vous achetiez ce qui vous plaira. » Toute la journée c'était, à bord du *Pamiat-Azova*, un incessant arrivage de riches présents auxquels se mêlaient de modestes fleurs et des oiseaux. Cela s'amoncelait sur le

pont où déjà était amarré le *djirincha* (petite voiture traînée par un homme), dans lequel le césarewitch se trouvait au moment de l'attentat et qu'il avait tenu à conserver.

Peu de temps après, le prince Georges de Grèce, venant de Wladiwostok, où il avait accompagné son impérial cousin, fit relâche au Japon d'où il devait regagner l'Europe par la voie d'Amérique. Il ne descendit pas à terre, mais il voulut bien accepter l'invitation à dîner à bord de la *Triomphante* que lui fit parvenir l'amiral Besnard. J'assistai à ce repas, qui fut de tous points charmant. Lorsque la conversation menaçait d'en venir à la part considérable qu'il avait prise à l'événement par lequel le voyage du césarewitch avait été si brusquement interrompu, et alors que nous savions tous avec quel courage il s'était jeté sur le meurtrier et l'avait terrassé, le prince Georges détournait le cours de la causerie. Il prenait plaisir à nous conter certains souvenirs de famille où nous autres Français nous jouions toujours quelque rôle. L'étonnement, par exemple, et l'incrédulité de son petit frère André quand son père lui avait dit que l'amiral Lejeune, de notre marine, le réorganisateur de la flotte hellénique, — qui, on le sait, était journellement reçu au Basilicon comme s'il eût été un membre de la famille royale, — n'était pas son aïeul, alors que le petit prince l'avait toujours appelé « grand-père ».

J'ai revu enfin Nicolas II le jour de son couronnement, et de cette vision superbe il m'est resté, entre mille autres, la mémoire d'une scène toute d'émotion intime. Je veux parler du moment où, ayant reçu les attributs du souverain pouvoir, et alors que son exquise jeune femme venait, elle aussi, d'être couronnée, l'empereur alla embrasser sa mère et oublia, pendant ce moment de vive effusion, qu'il était le souverain le plus puissant du monde, pour se rappeler seulement qu'il était un fils adoré, respectueux et reconnaissant de toute l'affection que l'impératrice douairière lui avait prodiguée.

En notant ces souvenirs, je ne peux m'empêcher de songer que la France a dû la visite impériale de 1896 à Alexandre III, car, dans l'esprit du jeune empereur, elle était certainement considérée comme un de ces actes qu'un fils respectueux de la volonté paternelle doit accomplir. Son père disait souvent : « Avec Carnot, la République me va. » Les successeurs de celui-ci n'effraient point Nicolas II, car il a, probablement, présente à la pensée cette autre parole d'Alexandre III : « Il y a de grandes ressemblances, décidément, entre un président et un empereur. Tous deux sont au premier rang de la nation, et tous deux sont voués aux mêmes destinées. Mon père a été assassiné pas les nihilistes, comme Carnot l'a été par les anarchistes. »

On m'a rapporté que, peu de temps avant son premier voyage en France, l'empereur Nicolas, causant avec un des personnages diplomatiques près la cour du roi de Danemark, lui disait : « Je ne crains qu'une chose, en allant en France, c'est d'en revenir avec le regret de n'avoir pu y demeurer davantage. »

C'est qu'il n'ignorait pas tout ce qu'on préparait chez nous pour le bien recevoir. On lui avait raconté les fêtes données ici et ailleurs au moment du passage de l'amiral Avellan, et il se doutait de l'enthousiasme avec lequel on le recevrait, lui, l'empereur, le fils d'Alexandre III qui, dans tous les esprits en France, est l'initiateur de l'alliance franco-russe. Mais une autre pensée avait dû venir à ce jeune souverain. Il a dû se dire que son séjour parmi nous aurait son utilité, que sa présence serait comme un exemple vivant de ce que vaut une politique nette, définie et obstinée. Et la Russie, en effet, n'a atteint le degré de puissance où elle est aujourd'hui parvenue que grâce à ses qualités de persévérance, et il faut bien avouer que ce sont celles-là qui nous ont manqué le plus jusqu'à ce jour. Cependant ne désespérons pas plus que l'empereur Nicolas. S'il revient parmi nous, c'est qu'il espère réaliser ce miracle : des hommes d'État français qui sauraient se conduire comme des gens raisonnables.

Un diplomate.

LA SITUATION DES INDIGÈNES ALGÉRIENS

A propos d'une insurrection récente.

I

L'émeute de Margueritte a éclaté comme un coup de foudre dans un ciel serein. Elle a surpris en France nombre de gens qui n'entendant plus parler de mouvements insurrectionnels depuis la dernière révolte du Sud-Oranais, en 1880, s'étaient habitués à l'idée que tout, en Algérie, devait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; que colons et indigènes, le temps aidant, avaient fini par adopter les uns à l'égard des autres une tolérance mutuelle ; qu'entre eux avait dû intervenir une sorte de *modus vivendi*, grâce auquel les deux races tendaient à se rapprocher ; bref, que l'ère des insurrections pouvait être considérée comme close. Mais ce malheureux événement ne saurait étonner ceux qui sont au courant de la situation morale et économique de l'Algérie et des errements qui, surtout dans ces trente dernières années, entretiennent et aggravent la mésintelligence entre l'élément européen et l'élément indigène et creusent de plus en plus le fossé qui les

sépare. A la vérité, nous avons bien entendu, dès le lendemain de l'émeute, diverses personnalités algériennes attribuer cet événement à des causes fortuites, telles que l'antisémitisme, la politique radicale de M. Cambon, l'hostilité sourde des fonctionnaires locaux voulant se mettre en travers des réformes projetées par le gouvernement général, et aussi le fanatisme des Arabes, voire même la propagande des missionnaires méthodistes parmi les Kabyles. Mais ces faits, s'ils existent, et ces arguments ne sauraient être retenus en l'espèce. Depuis quelques années nous sommes habitués à les voir mettre en avant, chaque fois qu'un fait ou un événement anormal dans le domaine politique se produit en Algérie. Dans la polémique courante, ils sont comme autant de lieux communs qui servent aux divers partis qui agitent le pays, chacun des adversaires invoquant le fait ou l'argument qui convient le mieux à ses passions ou à ses intérêts. Lors de la mise à sac du village de Margueritte, on ne pouvait manquer d'avoir recours aux mêmes procédés de discussion, et c'est ce qui a eu lieu en effet, chacun mettant en avant son argument favori pour expliquer l'événement. Mais des lieux communs sans cesse ressassés, et à l'aide desquels on prétend expliquer toutes choses, ne sauraient satisfaire des esprits non prévenus qui veulent aller au fond des choses et qui entendent avoir de chaque fait son explication particulière et rationnelle. Aussi bien cette échauffourée ne provient pas de causes banales et purement accidentelles; elle est due à un état de choses permanent, général, provoqué par tout un système d'errements persistant depuis trente ans; et c'est ce qui fait la gravité de la situation. Ce qui est survenu à Marguerrite aurait pu tout aussi bien éclater sur un autre point du département d'Alger, comme aussi dans la province d'Oran et dans celle de Constantine, car partout, en Algérie, les mêmes errements sont pratiqués et ont amené le même état de chose. Ces errements et cette situation, il faut avoir le courage et la franchise de les signaler; il faut que les yeux soient ouverts à la lumière.

II

L'indigène est réduit aujourd'hui à un état d'extrême misère ; c'est là une vérité sur laquelle, chose rare quand il s'agit d'affaires algériennes, tout le monde tombe d'accord. De cette misère, il faut malheureusement le reconnaître, le gouvernement de la métropole est en grande partie responsable. Depuis la conquête, en effet, nous nous sommes désintéressés des indigènes ou nous ne nous en sommes occupés que pour prendre à leur égard des mesures qui ont eu pour résultat d'amener leur détresse. Nous leur avons enlevé violemment ou à l'aide de moyens détournés la meilleure partie de leurs terres, nous leur avons appliqué des dispositions de nos Codes incompatibles avec leur genre d'existence; nous leur avons imposé des contributions destinées exclusivement à faire vivre certaines catégories de colons sans qu'ils puissent en tirer aucun parti pour eux-mêmes. Nous avons tout fait, en un mot, pour rendre leur situation matérielle plus précaire.

La dépossession des indigènes du territoire qui qui les fait vivre remonte aux premiers jours de la conquête. Cette dépossession est, on peut le dire, le fait dominant de l'histoire de la colonisation algérienne. A travers les oscillations sans nombre, les indécisions fréquentes, les tâtonnements incessants, les essais plus ou moins heureux, les programmes pris, abandonnés, repris, qui caractérisent la ligne de conduite de l'administration algérienne depuis trois quarts de siècle, un seul fait se dégage, constant, immuable, le but toujours poursuivi de l'accaparement des terres des indigènes et de la spoliation des premiers possesseurs du sol. Dès le lendemain de l'insurrection d'Abd-el-Kader, et alors même que la banlieue d'Alger n'était pas encore complètement soumise, en 1841, l'administration militaire, qui présidait alors aux destinées de l'Algérie, confisquait toutes les terres qu'elle pouvait aux tribus habitant les environs d'Alger. C'est ainsi que sur le littoral, entre l'oued Harrach et l'oued Chiffa, dans la contrée qu'on appelle le Sahel d'Alger, les Hadjoutes, les Beni-Khelil, les Beni-Salem, d'autres tribus encore, se virent dépossédées de tout ou partie de leurs terres et durent aller vivre ailleurs ou se fondre et disparaître dans les tribus voisines.

Quelques années après, la plaine de la Mitidja, qui prolonge le Sahel d'Alger dans l'intérieur des terres, ayant été soustraite définitivement aux incursions des bandes de pillards qui l'infestaient, fut, dans sa presque totalité, enlevée à son tour aux indigènes. De pareilles spoliations eurent lieu également dans la province d'Oran et dans celle de Constantine. Les terres confisquées servirent à donner des concessions territoriales à des colons européens que l'administration installait en Algérie. En 1871, le Domaine ayant distribué à peu près toutes ses terres disponibles, de nouveau eut lieu une confiscation des terres indigènes : 300 000 hectares furent alors enlevés d'un coup aux tribus arabes ou kabyles. En même temps que ces spoliations violentes avaient lieu, des procédés captieux furent à la même époque employés vis-à-vis des indigènes pour les dépouiller de leurs terres. C'est ainsi qu'en 1873, M. Varnier, député algérien, fit voter une loi relative « à l'établissement et à la conservation de la propriété de l'Algérie ». Sous cette formule, en apparence anodine, on n'avait

visé rien moins que la transformation de la propriété collective qui est la règle générale chez les Arabes, en propriété privée, dans le seul but de permettre à la colonisation officielle de se développer et de se continuer indéfiniment. Cette loi ayant été trouvée encore insuffisante fut aggravée par la loi de 1887, qui établit une procédure rapide et peu coûteuse pour le partage des immeubles restés indivis après la délivrance des titres, appliqua aux partages et licitations la loi française, et créa une procédure administrative pour permettre l'acquisition des terrains collectifs par les Européens.

Cette loi de 1873, aggravée par celle de 1887, a causé peut-être plus de mal aux indigènes que les confiscations violentes dont ils furent les victimes en 1841 et en 1871. Elle a enfanté des injustices, des spoliations à peine déguisées; elle a été exécutée souvent avec cynisme. A peine était-elle mise en vigueur qu'on en vit les funestes effets. Aussitôt les titres de propriété délivrés dans une tribu, les indigènes se virent dépossédés et dépouillés par des spéculateurs éhontés, qui les expropriaient au moyen de titres de créances remontant parfois à de nombreuses années. Quelques douros prêtés à 50 p. 100 d'intérêt pour trois mois, quelque peu de marchandise avariée, livrée à des prix exagérés, étaient le point de départ d'une expropriation. Le jour même de la délivrance des titres, les huissiers se mettaient en campagne pour saisir. C'est ainsi qu'aux environs d'Oran, dans les communes de Ténazet, El-Gada, Telibat, Thoumiat, une grande partie du territoire passa entre les mains des usuriers et que beaucoup d'indigènes furent dépouillés pour des créances antérieures à la délivrance des titres de propriété. A l'aide de ces odieux moyens un israélite marocain devint propriétaire de 3 à 4000 hectares de terrains arabes aux environs d'Oran et déposséda des douars entiers. Les spéculateurs ne s'attaquèrent pas seulement à la propriété individuelle nouvellement constituée. Profitant des dispositions de la loi de 1887, ils mirent aussi la main sur la propriété collective, et l'on vit des usuriers et des gens d'affaires acheter pour quelques francs la part indivise d'un arabe pour faire exproprier tout un douar. A ce sujet, le rapport de M. Frank Chauveau, au nom de la Commission sénatoriale d'études sur les questions algériennes en 1891, contient les détails les plus navrants. D'après ce rapport, il n'est rien de plus ordinaire que de voir, au lendemain de la délivrance du titre de propriété, un spéculateur survenir et acheter à l'une des parties son droit indivis pour un prix infime, puis assigner toutes les parties en licitation et partage. Étant donné le grand nombre des parties en cause et l'application des règles de la procédure française, le résultat de l'opération est extrêmement onéreux. On a vu certaines licitations, dans lesquelles etaient intéressés 100, 200 et jusqu'à 441 ayants droits, coûter 5000, 6000 et 12000 francs. Les Arabes ne peuvent payer ou ignorants de notre procédure ne peuvent se défendre, et tout le territoire du douar passe aux mains du spéculateur. Ils sont chassés de leur ancien domaine ou obligés, à titre de métayers au cinquième ou d'ouvriers, de cultiver les terres dont ils étaient la veille propriétaires.

Si encore ces effrayants abus de la loi sur la constitution de la propriété indigène étaient d'un profit quelconque pour le peuplement européen! Mais ils ne servent en réalité qu'à satisfaire la voracité implacable de certains spéculateurs. Le Trésor même en souffre et ses recettes baissent à mesure que s'étend l'expropriation des terres des indigènes. Cette dépossession des Arabes par les usuriers a en effet souvent pour conséquence la restriction des cultures, sinon leur absolu abandon. Dépouillé même du coin de figuier de Barbarie qui le nourrissait pendant les mauvaises années, l'Arabe ne peut plus cultiver, ne paie plus d'impôt. Dans une lettre adressée en mars 1887 au gouverneur général, un fonctionnaire écrivait les lignes suivantes : » Prenons deux douars, communes à proximité d'Oran, ceux de Toumiat et de Ténazet, et reportons-nous aux rôles d'impôts qui sont un critérium absolument certain, puisqu'ils sont une évaluation exacte de la fortune des indigènes : avant la constitution de la propriété indigène dans ces deux douars, en 1878, le total de l'impôt était, pour Toumiat, de 13 294 francs et pour Ténazet de 19 657 francs. En 1887, année excellente au point de vue des céréales et de l'élevage du bétail, le total de l'impôt pour Toumiat est descendu à 4 471 francs au lieu de 13 294 et pour Ténazet à 12 696 au lieu de 19 657 francs, soit une diminution de 66 p. 100 pour le premier des deux douars et de près de 35 p. 100 pour le second. Ajoutez à cela que les indigènes dépossédés sont aujourd'hui sans ressources et vous saurez maintenant pourquoi tant de vols et de crimes se commettent journellement, pourquoi l'insécurité augmente de jour en jour malgré la répression. »

III

Grâce à ces manœuvres violentes ou sournoises, le domaine des indigènes, depuis plus de soixante ans, se restreint de jour en jour et Arabes et Kabyles se trouvent dépossédés graduellement du territoire qui les fait vivre. Mais à cette dépossession ne s'est pas bornée l'iniquité administrative. Après les avoir dépouillés de leurs biens, on s'est ingénié à les empêcher de vivre sur les terrains qui leur restent ou que s'est approprié l'État. Il y a en Algérie des surfaces boisées, qui couvrent près de trois millions

d'hectares, appartenant soit à l'État, soit à des communes indigènes, soit à des particuliers. Ces surfaces boisées ne sont pas inhabitées comme les nôtres. Tandis que nos forêts du continent ne sont habitées que par les gardes-surveillants, la forêt algérienne est peuplée : on y vit, on y meurt, on y sème, on y laboure ; une race pauvre et sobre, mi-nomade et mi-pastorale, qui n'a pour toute richesse que ses troupeaux, y campe depuis des siècles. Le pâturage est pour l'habitant des forêts une des formes du droit de vivre. Or, cédant à la manie assimilatrice, nous avons transporté en Algérie notre code forestier de 1827, qui ne pouvait prévoir les conditions si particulières où ce pays se trouve placé, ni les besoins impérieux ni les habitudes séculaires de ses habitants. L'habitation en forêts, le labourage en forêt, souvent indispensable à l'existence du troupeau, sont devenus des délits. Des mesures presque draconiennes ont été prises pour protéger les forêts. En cas d'incendie, si les coupables demeurent inconnus, la forêt est fermée pour six années, même aux usagers, des amendes collectives sont frappées sur les tribus du territoire; quand les incendies dénotent un concert préalable, on les assimile à des faits insurrectionnels et ils peuvent entraîner l'application du séquestre sur les populations incriminées. Que ces dernières soient coupables ou non, peu importe.

Beaucoup de ces incendies sont dus à des causes fortuites, parfois à la négligence de certains colons ou concessionnaires européens, sûrs d'être amplement dédommagés pas l'application de la responsabilité collective. De 1891 à 1895 notamment, on n'a relevé que 15 p. 100 d'incendies pouvant être attribués à la malveillance. Mais les indigènes sont toujours certains d'être frappés. Jules Ferry, le premier, dans son magistral rapport sur le gouvernement de l'Algérie, a dénoncé cet abominable régime sous lequel 96 000 procès-verbaux ont été dressés entre 1883 et 1890, et les condamnations pécuniaires sont montées en une seule année à 1 600 000 francs. De par l'application des dispositions de notre code forestier à l'Algérie, le gouvernement de toute la population indigène qui vit de la forêt et qui s'élève à près de 800 000 individus est, en fait, passé aux mains de l'administration forestière ou plutôt de ses agents subalternes dont l'autorité dégénère trop souvent en tyrannie. Absolument inapplicable à l'Algérie et conduisant à des monstruosités, ce régime est à la fois inique, puisqu'il inflige à toute une population des souffrances imméritées; impolitique, puisqu'il amasse contre nous des colères et des haines; absurde, puisqu'il peut provoquer les représailles des opprimés et ne tend à rien moins qu'à l'anéantissement de ces mêmes forêts qu'il prétend protéger.

IV

Dépouillés de leurs terres propres, mis dans l'impossibilité de vivre sur celles qui appartiennent à l'État ou aux communes indigènes, les Arabes sont en outre obligés de payer pour subvenir aux besoins des colons fixés à proximité de leurs douars. L'exploitation des indigènes s'opère par la commune mixte. On sait qu'on désigne sous ce nom une commune à laquelle se trouve rattachés les douars indigènes. Les Arabes rapportent par tête en moyenne 6 francs à la commune dont il dépend, a écrit M. Burdeau, et l'on comprend avec quel empressement le colon cherche à rattacher un douar à sa commune. En réalité, les indigènes sont rattachés aux communes mixtes pour fournir à celles-ci des ressources, et les douars sont transformés en domaine de rapport pour les colons. Les Arabes ne bénéficient nullement de l'emploi de leurs contributions. Le conseil municipal, composé de colons ou sous la prédominance des colons, répartit à l'avantage des seuls colons les impôts qu'il prélève sur plusieurs milliers d'indigènes, quelquefois sur plusieurs dizaines de milliers, sans donner à ces derniers ni un puits ni une fontaine, sans ouvrir pour eux une école ou un cours agricole, sans fonder un hôpital, ou leur accorder des prêts de semences ou des secours.

V

Tels sont les principaux faits qui peuvent servir à caractériser la situation actuelle des indigènes en Algérie. La résultante est un état de détresse et de misère générales chez l'Arabe aussi bien que chez le Kabyle, qui portent ces derniers au pillage et au vol. L'Arabe dépossédé devient trop souvent un vagabond ou un bandit. Ainsi l'insécurité grandit tous les jours. Tous les colons font entendre sur ce sujet des plaintes amères et demandent qu'on y porte remède par des répressions rigoureuses. Mais toutes ces répressions, si rigoureuses soient-elles, resteront inefficaces et n'arrêteront en rien le mal. C'est aux causes mêmes qui l'ont fait naître et qui le laissent se développer qu'il faut s'attaquer : ce sont les errements mêmes que nous venons d'exposer qu'il faut supprimer et faire disparaître. En s'en tenant exclusivement à la répression, on ne fera qu'aggraver le mal. Les déplorables événements dont Margueritte a été le théâtre doivent être pour nous un enseignement. La tribu des Hammam-Rirha, d'où est parti le mouvement insurrectionnel qui a abouti au sac de ce village, avait souffert autant qu'une autre des errements que nous avons signalés. Le territoire de cette tribu, qui était de 17 000 hectares en 1840, est actuellement

réduit à 7000. D'autre part, habitants d'une région montagneuse, ils n'ont pour toute ressource que de faire paître leurs troupeaux dans la brousse décorée du nom de forêt et se voyaient appliquer toutes les rigueurs du code forestier. Leur misère est extrême. Déjà, ils avaient, il y a une dizaine d'années, fait entendre leurs plaintes devant la Commission sénatoriale de l'Algérie. A cette époque, la délégation qui visita le 12 mai 1892 leurs douars, et qui était composée de MM. Jules Ferry, Labiche, Combes, Isaac, dut entendre leurs tristes doléances. « L'administration ne s'occupe pas de nous, disaient-ils. Si l'État ne nous écrasait pas d'impôts, s'il nous concédait des terres du domaine qui ne sont pas de vraies forêts, et si la caisse de prévoyance nous accordait des avances, nous sortirions certainement de notre misère. » Malheureusement, on ne leur a donné depuis que de bonnes paroles. Comprend-on maintenant quel terrain favorable ont présenté aux excitations d'un fanatique les indigènes d'Hammam-Rirha, combien deviennent intelligibles les événements de Margueritte, et combien il est nécessaire que le gouvernement général, qui y est disposé d'ailleurs, prenne l'initiative de réformes destinées à améliorer un état de choses qui ne peut plus subsister, sans compromettre, avec l'avenir de l'Algérie, la domination de la France sur cette colonie.

ROUIRE.

LA PREMIÈRE REVANCHE

La guerre réprouvée en principe et chaque jour moins praticable en fait, comment obtiendrez-vous la revanche nécessaire à votre conservation même ?

La réponse immédiate qui surgit à cette question est étonnante et scandaleuse, mais elle s'impose avec la force de l'évidence : la Revanche par la guerre étant écartée, vous ne pouvez avoir la Revanche que par la Paix.

Nulle autre alternative, c'est la réponse forcée ; elle est infiniment redoutable, car elle provoque cette autre question qui montre une face de sphinx: comment la Paix peut-elle donner la revanche de la Guerre?

La Revanche n'est pas seulement de se retrouver en possession d'un bien perdu, d'une province volée, de réintégrer d'une manière ou d'une autre son jardin et la maison de ses pères : si on en doit la reprise à la clémence du vainqueur ou à l'arbitrage d'un tiers, ou à un acte de haute justice émanant d'une autorité extérieure, ce n'est toujours pas la réparation que vous vous devez.

Il s'agit de réintégrer votre prestige, votre honneur, votre liberté, votre propre vertu; pour tout dire d'un mot, il s'agit de réintégrer votre souveraineté, et non pas de recevoir votre bien par la grâce d'une autre souveraineté, à laquelle vous restez lié par les liens de la reconnaissance et du devoir.

Vous n'auriez toujours pas votre revanche, en tenant dans vos mains et en pressant sur votre cœur le précieux trésor reconquis, puisque vous en seriez redevable à la pitié ou à la condescendance, ou au repentir ou au décret d'une justice extérieure.

La revanche nécessaire et suffisante ne peut-être que votre œuvre à vous-même. Ce qu'il faut, c'est que vous rentriez en possession, non seulement de votre bien, mais de votre confiance, que vous récupériez l'intégrité de votre conscience même, et cela ne peut être fait que par vous.

C'est pourquoi nous avons dit : l'hypothèse de la guerre écartée, par quels sacrifices, par quels efforts et labeurs pourrez-vous opérer, dans la paix, le redressement de votre autonomie brisée? (1)

Ces seuls mots montrent assez que vous ne trouverez pas dans l'examen attentif d'une telle question des arguments pour la jouissance d'une lâche paix.

Vous pouvez nous suivre sans appréhension, vous qui êtes impatients d'une existence inerte et morne, qui dénoncez la prolongation du *statu quo* européen comme un fléau de tous les jours et la source cachée d'un malaise inexprimable, qui se traduit par la dépression morale et par ce que vous appelez « la dépopulation » lente de la terre de France ; rassurez-vous, nous vous ouvrons ici une carrière de luttes plus pathétiques que tout ce que vous avez jamais osé souhaiter et dans laquelle il vous est loisible de vous engager dès demain tout entiers.

***

Cela ne dépend que de vous-mêmes, vous en aurez tout le mérite et vous donnerez la preuve du vrai courage qui vous anime ; car, pour la vieille guerre des esclaves, vous êtes obligés d'attendre le commandement d'un chef, et l'on ne saura pas si vous suivez l'impulsion spontanée de votre nature généreuse, ou si vous obéissez à la fatalité des circonstances ; mais pour la lutte où je vous convie, il faut que vous y alliez vous-mêmes, de propos délibéré, et que vous soyez vos propres chefs et vos propres rois.

Sans doute c'est plus ardu et plus effrayant, car je remarque que vous voulez bien la guerre que vous ne pouvez pas et qui vous refuse ; vous la voulez quand même on vous la démontre mauvaise et stérile, vous êtes prêts à lui donner votre vie pour rien

(1) *Revue Bleue*, 24 août.

et vous n'êtes pas acceptés; mais cet autre sacrifice infiniment plus réalisable, vous l'écartez; vous battez en retraite à sa vue, le cœur glacé d'effroi, tandis que vous n'avez qu'à le vouloir pour l'accomplir.

Les principaux d'entre ceux qui veulent toujours la guerre et de qui elle dépend principalement, ne la veulent pas dans une pensée de patriotisme étroit et de « nationalisme » exclusif, comme vous; mais ils se la proposent, ils s'appliquent à en entretenir constamment les préparatifs et le système, à l'aide de dépenses immenses, pour empêcher par ce moyen, ou pour ajourner autant qu'il se pourra l'émancipation intellectuelle et morale des peuples, leur affranchissement du régime autoritaire et guerrier; — vrai péril, celui-là, et le seul vraiment à craindre, la liberté pour tous et la souveraineté de la raison, catastrophe et désastre de l'ordre antique !

Les organisateurs de la guerre ont une pensée générale, une philosophie politique, qui vous confond prodigieusement; les idées de patrie et de nationalisme ne leur sont que secondaires ; ils ont d'abord et avant tout un système de gouvernement du monde, et ce système est construit par peur des mouvements libres de la vie consciente et de l'extension indéfinie de la paix, phénomène mille fois plus effrayant que tous les dangers de la guerre aux shrapnels, à la lydite et au péroxilène!

Vous êtes donc priés de considérer attentivement cette observation : c'est que la guerre où vous êtes prêts à jouer noblement votre vie est un moyen de l'égoïsme et de la peur pour s'épargner les grands sacrifices à la libération du genre humain et pour maintenir ce *statu quo*, où vous êtes las de végéter et que vous voulez rompre à tout prix.

Au contraire vous le conservez, vous le consolidez par la guerre; vainqueurs ou vaincus, et, dans la plus favorable des hypothèses, si vous en tirez quelque réparation partielle et toujours précaire, cependant vous ne faites qu'affermir par la guerre le régime de de la peur, de l'égoïsme et de l'abdication morale ; vous vous trompez vous-mêmes par des illusions de sacrifice et de vertu sublime, tandis que vous ne faites que river vos chaînes par la lâche peur d'être libres dans les espaces infinis de l'avenir, sous le soleil radieux.

Par le système organisé de la guerre, quels qu'en soient les effets momentanés, heureux ou malheureux vous conservez ce *statu quo*, que vous nous avez dénoncé d'une voix éloquente, et qui, à quelques variations près, toujours éphémères, demeure depuis deux mille ans la chape de plomb de la conscience humaine.

Vous aimez à dire que la vie n'est précieuse que par la liberté, mais vous êtes plongés dans une telle incurie de vous-mêmes et dans une telle mollesse et lâcheté habituelle d'esprit, que vous préférez au contraire vous offrir bravement à la mort plutôt que d'être mis au pied du mur de la liberté imminente.

Il paraît que la vie ne vous est chère que si elle n'est pas libre. Vous courez au-devant du sacrifice, non pour être libres, mais pour ne l'être pas, et pour ne pas avoir la charge du gouvernement de vous-même, dans la paix, l'égalité et la justice. De telles illusions sur les secrets motifs de leur conduite ne sont pas rares chez les hommes ni chez les peuples. Combien ils sont prompts, dans le privé et dans le public, à colorer de générosité et de vaillance des mouvements qui ne sont inspirées que pas l'égoïsme et la faiblesse !

Ainsi la guerre, dont la vision fulgurante vous exalte, et que vous croyez fomenter en vous tous les éléments nobles, ne tend qu'à garder ou à refouler les nations, et vous avec elles bien entendu, dans les plus basses régions de la moralité, dans une honteuse indigence politique, sous quelques maîtres de rencontre et Césars d'occasion; et ceux-ci, de leur côté, se font l'illusion singulièrement étroite et bourgeoise de se croire les guides de la civilisation et les Mainteneurs de l'harmonie vitale, tandis qu'ils appliquent leur système, avec votre concours aveugle, aux avortements successifs de la liberté, par la peur de se sentir bientôt inutiles, superflus et sans emploi !

* * *

Cette paix est donc infiniment plus dangereuse, plus remplie de risques et de tragédies et de poèmes épiques que la guerre servile, dont vous êtes toujours hantés, et voilà votre humeur sublime en repos, elle ne manquera pas de sujets à s'exercer dignement.

Cette paix terrible doit être employée à l'œuvre de la rénovation de vous-mêmes ; c'est la première revanche, qui emporte avec elle toutes les autres et sans quoi il n'y en a aucune autre possible. Chacun ici peut payer librement de sa personne et s'avancer dans la zone du feu, tous faisant leur sacrifice, sans distinction de rang ni de grade. Mais si nous ne savons pas entreprendre cette première revanche sur nous, sur nos habitudes d'égoïsme, de légèreté, de cabotinage, de snobisme, sur la soif immodérée des jouissances matérielles et de l'argent, inspirateur souverain de toutes nos actions, si nous ne savons pas prendre cette revanche, comment peut-on croire que nous en prendrons une sur le sort et sur nos rivaux implacables que le sort a servis ? Vous voulez redresser le cours des temps et vous n'avez pas la vaillance d'esprit de redresser vos défauts.

* * *

Avoir fait la République après Sedan, c'est un acte qui mérite considération : très certainement on a entendu par là prendre un premier gage de la revanche. L'empire fut balayé, un vif et unanime effort militaire manqua rejeter l'étranger hors du territoire. Si la France, au 4 septembre, s'était montrée incapable d'une révolution si aisée, si indiquée, elle aurait cessé d'être ; demeurant liée à la forme impériale abattue et morte, elle n'eût été bientôt elle-même qu'un cadavre.

Avoir fait vivre cette République trente ans et davantage, sans que l'on en aperçoive le terme, c'est mieux encore ; mérite singulier et unique, car cela ne s'était jamais vu dans les histoires. On n'en peut pas douter, il y a là une continuation de la revanche contre les succès de la force, contre nous-mêmes, contre le système monarchique et césarien qui reste celui d'une grande partie du monde ; il y a une volonté claire et persévérante de trouver et de se donner une vie nouvelle.

De tels signes de revanche morale différencient nettement la France de ces autres nationalités qui demeurent accablées sous leur mauvaise fortune ; elles n'ont pas en elles le ressort intime qui relève en transformant. Mais cette transformation nécessaire de revanche, l'avons-nous réellement réussie, ou l'avons-nous continuée avec assez de suite et de vigueur, ou n'est-elle pas arrêtée, inclinant déjà vers le passé ? Avons-nous vraiment, dans cette République formelle, pris soin de mettre d'autres mœurs et un esprit nouveau ? Y avons-nous mis la liberté, celle des personnes, celle des idées, liberté intellectuelle, spirituelle, politique, même la liberté électorale, celle du vote et de la presse ? Y avons-nous mis la justice et la bonté ? Pour tout dire, cette République légale et constitutionnelle est-elle assez la République de notre cœur et de notre esprit ?

Il semble bien que les Français se soient fait une République trop semblable, en ses lignes générales, au régime déchu qu'ils avaient à remplacer chez eux, trop pareille ou trop analogue aux gouvernements de force et de despotisme qui les environnent. A tort ou à raison, la France n'a fait et voulu faire qu'une moitié de la révolution qui lui était commandée pour son salut et son prestige moral dans l'univers.

Sans doute, elle en a fait assez pour se distinguer des autres, pas assez pour ce qu'elle se devait à elle-même, à son histoire, à sa renommée et aux espérances qu'ont placées en elles tous les esprits qui pensent et tous les cœurs qui battent dans le monde.

Quand on fait abstraction de la forme républicaine pour envisager le spectacle de notre vie et de nos mœurs, on y trouve souvent une ressemblance frappante avec le spectacle monarchique et impérial. Nous nous sommes exercés à nous différencier avec discrétion, tandis qu'il fallait nous différencier avec éclat, au risque de causer un peu de scandale dans le monde. Il y a des scandales salutaires, quand ce sont des marques de contradiction aux triomphes de la force brute et à l'asservissement général. Hier encore nous entendions dire par un étranger qu'il manquait une grande voix parmi les peuples, depuis que la France se tait. On ne peut pas concevoir les effets qu'auraient eu dans le monde pour l'avancement de la justice et de la liberté, une rénovation plus osée, plus profonde de la France républicaine et pacifique. C'était là la revanche de ce temps, ce l'est toujours, la revanche par la paix, mais par la vraie paix, non cette paix « violente et désespérée » dont parle le poète, mais la paix de douceur et d'espoir, de bonté, de justice pour tous, entre nous d'abord, pour la donner au genre humain. C'est toujours la revanche qui nous reste à faire, et, vraiment, tandis que la maîtrise de la force et des armes règne toujours sur le monde, que la France, historiquement et naturellement la guerrière, l'éducatrice des armes chez tous les peuples, se proclame organisatrice de la Paix, pourrait-elle s'offrir à elle-même une revanche plus compréhensive et plus intégrale, lancer une plus forte ironie à l'adresse de toutes les forces aveugles de l'univers ?

Ce triomphe de l'esprit, il ne tiendrait qu'à nous. Et alors on se dit : Si le Tsar, notre allié et notre ami, voulait...? — Dérision, folie? — Pourquoi? Logique et raison au contraire. Le Tsar n'a-t-il pas fait la conférence de La Haye? Il s'agit seulement de savoir ce que l'on fait et ce que l'on veut ; rien à craindre, nul sujet de peur, un seul : cette paix même et ce qu'elle contient de joie et de liberté. Le Tsar va contempler dans les plaines de Reims, foulées depuis les siècles par les soldats, le plus grand appareil guerrier qui jamais se soit vu, produit du travail d'un peuple, de l'émulation des sciences et d'une dépense incalculable de millions : autant en emporte en une heure un vent de bataille, dans un tourbillon de ruines et de sanglots ! Si le Tsar voulait, si la France seulement voulait, s'ils n'avaient pas ensemble l'effroi du sourire de la paix et du bonheur du monde : le seul sujet de peur qui soit à leur taille et les tienne en balance. Ils briseraient les reins à la guerre ; quelle fête et quel hosanna sur la planète terre ! Ils ne le feront pas et ils manqueront l'heure du destin.

HECTOR DEPASSE.

LA DEMOISELLE DU MANOIR

— Brignogan n'est ni un village ni un hameau. C'est un groupe de cinq ou six maisons de pêcheurs bâties au fond de la baie de Pontusval sur une petite colline dont la mer baigne le pied à marée haute. A marée basse la baie reste à sec et à perte de vue on n'aperçoit que des récifs et du sable. J'arrivai à l'unique auberge du lieu vers six heures du soir, harassé par la fatigue du voyage, anéanti par la violence d'un désespoir qui ne me laissait plus même la force de penser. Pendant les premiers jours je restai soit dans ma chambre, soit au bord de la mer.

Un jour, attiré par un soleil radieux, je me dirigeai vers la campagne. Je m'assis au pied d'un grand chêne, sur la mousse, regardai un instant le sentier étroit et sinueux devant moi, puis fermai les yeux en m'adossant au chêne. Je sentis, tout à coup, que je n'étais plus seul, et rouvris les yeux brusquement. Dans le sentier, à dix pas de moi, me regardant sans bouger, se tenait une créature qui me fit l'effet d'une apparition. C'était une toute jeune femme, vêtue d'une longue robe noire. Elle était mince et avait quelque chose d'élancé dans toute sa personne. Son visage étroit et d'une blancheur mate était éclairé par deux grands yeux lumineux brillant dans l'ombre de son chapeau. Elle me regardait fixement; puis poussant un profond soupir, elle laissa tomber un bouquet de bruyère et porta ses deux mains à son front. Je fis un mouvement, alors elle tressaillit et s'enfuit en courant. Le soir, à mon dîner, j'interrogeai mon hôtesse sur cette apparition.

— Ah! c'est la demoiselle du Manoir! me répondit-elle.

— Quel Manoir? Et à qui est-il?

— A Mme de Kerlauzec.

— La demoiselle est sa fille?

— Non, c'est la fille de sa sœur. Ces dames sont venues il y a trois ou quatre ans, et elles y sont revenues cette année depuis déjà quelques mois. Elles sont installées au Manoir avec M. et Mme de Kerlauzec.

— Cette demoiselle se promène ainsi souvent seule sans rien craindre?

— Oui, elle sort tous les jours et va dans la campagne. Tout le monde la connaît, ces dames sont très bonnes et très aimées, et il n'y a rien à craindre.

Mais j'avais assez vu la mer; il fallait bien connaître l'autre côté du pays.

Ces nouvelles excursions me firent du bien. Il y avait des moments où je me sentais à demi consolé; et alors je m'effrayais tout à coup du vide affreux qui se ferait en moi quand mon amour n'y serait plus.

J'avais rencontré plusieurs fois la *demoiselle*; toujours seule, errant dans la campagne sans but apparent. A chaque rencontre elle attachait sur moi un regard profond, comme si elle eût cherché à me reconnaître; et j'avais pris l'habitude de la saluer.

Je l'avais bien *vue*, avec le regard du peintre, mais je ne pouvais décider si elle était laide ou jolie. Ses formes délicates faisaient penser à une fée du pays: Rubens n'en aurait fait aucun cas. Sur un front très élevé s'aplatissaient deux bandeaux d'un noir d'ébène, noués par derrière en une lourde torsade. Son cou long et mince semblait avoir de la peine à porter sa tête, qui s'inclinait souvent d'un côté ou de l'autre. Son visage était entièrement blanc, et l'expression en était plus âgée que les lignes. Elle devait avoir au moins vingt-cinq ans, au lieu de seize ou dix-sept que je lui avait donnés la première fois. Sa bouche était sérieuse, le nez long et mince, les sourcils fins et très arqués; la seule chose remarquable de son visage, c'étaient les yeux, profonds, vagues, gris avec des reflets verts, fauves, chatoyants qui semblaient éclairer ce qu'elle regardait.

Un matin, je m'éveillai avec l'idée de peindre, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Je pris ma boîte et mon chevalet et m'en allai dans la campagne cherchant une étude à faire. Un chemin creux, assez large, bordé de hauts talus d'où s'élançaient des arbres formant berceau, m'apparut comme un petit paradis, et je vins m'installer au milieu du chemin, sur l'herbe fine et drue comme un tapis de velours, et je me mis à peindre.

J'étais là depuis plus de deux heures, absorbé dans mon travail, lorsque j'entendis le bruit d'un pas léger qui accourait dans le sentier derrière moi.

— Vite, montez sur le talus, hâtez-vous! cria une voix de femme effrayée et haletante.

Je me retournai : la *demoiselle* arrivait à quelques pas de moi, poursuivie par une vache affolée par les mouches. Elle me montra le talus, où je m'élançai d'un bond; puis je lui tendis la main pour l'aider à y grimper. Elle avait sauté en même temps que moi; mais son pied s'était accroché dans les plis de sa jupe, et elle était retombée dans le chemin, à quatre pas de la vache furieuse. La pesante bête allait se jeter sur elle au moment où elle se relevait : je n'eus que le temps de saisir la jeune fille et de gravir le talus en l'emportant. La vache n'essaya pas de nous y poursuivre, elle se vengea sur mon chevalet, ma boîte, et mon pliant qu'elle renversa et piétina; puis elle s'enfuit en courant le long du sentier.

— Nous pouvons descendre à présent, me dit ma compagne redevenue calme. Elle ne reviendra pas, elle ira toujours droit devant elle. Ces accidents-là arrivent souvent dans cette saison : il faut alors se jeter de côté ou se cacher derrière un arbre; le moindre obstacle suffit. Mais j'ai été bien maladroite,

et sans vous, monsieur, j'aurais eu le même sort que cette pauvre boîte...

Je l'interrompis.

— C'est à moi de vous remercier, mademoiselle, car vous auriez pu vous mettre à l'abri beaucoup plus tôt et vous devez le danger que vous avez couru à votre pitié pour un étranger qui avait le malheur d'ignorer les habitudes des vaches bretonnes.

— Eh bien! vous ne les oublierez plus, à présent, répondit-elle avec gaieté en redescendant le long du talus. Comptons les morts et relevons les blessés.

Elle s'agenouilla sur l'herbe pour m'aider à rassembler les débris de mon attirail, et je constatai avec plaisir que le désastre pouvait se réparer. La boîte était renversée, et quelques tubes éventrés teignaient l'herbe de vermillon, de cadmium ou d'outremer; mais le pliant et le chevalet n'étaient que fort peu endommagés, et mon étude avait été jetée sur le côté de la route où elle avait eu l'esprit de tomber à l'envers.

Elle la regarda :

— Comme c'est vivant! me dit-elle. C'est calme, c'est frais, je retrouve le même sentiment dans le modèle ; mais je ne l'aurais pas trouvé dans la nature sans votre étude. On dirait que vous avez saisi l'âme du paysage au passage.

Je m'inclinai. J'étais fier de l'éloge, heureux d'avoir été compris, heureux d'avoir rendu mon impression.

Mes malheurs réparés, ma compagne voulut se remettre en route ; elle se releva, mais au premier pas qu'elle fit, une vive rougeur colora son visage ordinairement si pâle, elle chancela, et instinctivement elle étendit la main comme pour chercher un appui.

Je la soutins.

— Qu'avez-vous ? Êtes-vous blessée ?

— Je crois que je me suis foulé le pied, dit-elle en souriant avec effort. Mais c'est peu de chose ; je vais tâcher d'aller jusqu'au bout du sentier qui mène à la route du Manoir : là je trouverai bien les moyens de rentrer. Ma promenade est finie pour aujourd'hui.

Je l'accompagnai, la soutenant, la portant presque. Au moment où nous atteignions la route, une charrette chargée de regain et traînée par des bœufs revenait des champs, escortée par un beau jeune gars aux jambes nues, à la fière tournure, vêtu de la veste à galons rouges et de la culotte courte en toile blanche, et le bonnet bleu posé sur ses cheveux blonds. Il balançait l'aiguillon dans sa main et murmurait à demi voix un refrain du pays.

— Yvonnic ! appela la *demoiselle*, veux-tu me prendre sur ta charrette ?

Yvonnic arrêta son attelage, et, sans dire un mot, il creusa dans son foin une niche comme pour une madone. Puis il s'approcha de la *demoiselle*, l'aida à monter et elle s'assit en souriant dans cette grotte parfumée.

— Voulez-vous m'accompagner ? me dit-elle. Ma mère et ma tante seront heureuses de connaître et de remercier mon sauveur.

Je refusai, et je la vis s'éloigner. Je revins au gîte tout pensif, et je m'arrêtai longtemps à l'endroit où nous avions fait connaissance d'une façon si imprévue.

J'y revins le lendemain : mon étude avait besoin d'être complétée; j'y revins encore les jours suivants, et je fis, à peu près au même lieu, plusieurs études dont je me servis pour commencer un tableau.

J'y travaillais un matin, ma fenêtre ouverte pour jouir de la gaieté du ciel, lorsque j'entendis en bas des voix de femmes qui causaient en français. Cela me frappa; car à part la maîtresse de l'auberge qui parlait à peu près ma langue, les femmes du pays ne connaissaient que le breton.

Je me levai tout doucement et j'allai me mettre à la fenêtre. La *demoiselle* était là avec une dame d'une cinquantaine d'années qui traitait je ne sais quelle question de ménage avec mon hôtesse. Je crois qu'il s'agissait de poisson frais que celle-ci s'engageait à lui fournir. La *demoiselle* ne disait rien et regardait autour d'elle. Elle m'aperçut tout à coup, et fit un geste de surprise. Je ne crus pas pouvoir me dispenser de descendre pour m'informer de sa santé.

Sa compagne en me voyant fit un pas en arrière tout en me regardant d'un air interrogateur et effaré.

— Ma tante, dit la jeune fille, c'est monsieur qui m'a délivrée de la vache furieuse, et qui a prétendu m'en avoir beaucoup d'obligations.

Mme de Kerlauzec me tendit la main.

— Nous n'aurions pas attendu si tard, monsieur, pour vous adresser nos remercîments, si nous avions su où vous prendre. Vous n'habitez pas ordinairement ce pays ?

— Non, madame, je suis artiste, et je suis venu peindre en Bretagne.

— La Bretagne est certainement digne de vos pinceaux, monsieur ! Mais on ne peut peindre à toute heure de la journée, et si vous vouliez venir quelquefois passer au Manoir vos instants de loisir, ses habitants seraient charmés de vous recevoir.

J'acceptai l'invitation, et le lendemain au déclin du jour, je me dirigeai vers le Manoir. Je n'eus pas de peine à m'en faire indiquer la route, et j'y arrivai au moment où les derniers reflets des nuages empourprés faisaient flamboyer toutes les fenêtres. Je pris un plaisir d'artiste à considérer cette vieille habitation moitié maison, moitié château. Au fond

d'une vaste cour fermée en avant par un mur percé d'un seul grand portail, on apercevait le corps de logis, flanqué de deux ailes en retour. La ligne blanche nettement dessinée qui encadrait toutes les pierres contrastait avec la couleur sombre du granit gris. Non loin de l'aile droite s'élevait un pigeonnier dont on entendait roucouler les hôtes déjà rentrés au nid, pendant que quelques retardataires y accouraient de toute la vitesse de leurs ailes. Dans la cour, assise sur un banc de pierre contre la maison, une servante à coiffe blanche filait : deux ou trois chiens jaunes, bassets aux jambes torses, erraient autour d'elle et venaient de temps en temps poser sur ses genoux leur longue et grosse tête intelligente.

Au centre de la cour, un large puits, vers lequel convergeaient tous les pavés régulièrement disposés, dressait au-dessus de sa margelle en pierres sèches le grand arceau de fer ouvragé, orné d'arabesques capricieuses, où pendait la poulie avec sa corde et son seau. La porte du Manoir s'ouvrait sur un perron de pierre dont les marches descendaient à droite et à gauche. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fort hautes, celles du premier étage beaucoup plus petites : au-dessus, des greniers en mansardes. La servante qui filait se leva à mon approche, imposa silence aux bassets qui semblaient indécis sur l'accueil qu'ils devaient me faire, et m'introduisit dans la maison. Elle me demanda mon nom pour m'annoncer, et ce nom, prononcé à haute voix à la porte du salon, sembla produire un effet de vive surprise sur les quatre personnes qui s'y trouvaient : Mme de Kerlauzec, sa nièce, une dame et un homme à cheveux blancs. Tous se tournèrent vers moi, et la maîtresse du logis me tendit la main en souriant.

— Vous ne nous aviez pas dit votre nom, monsieur, me dit-elle, et je m'en réjouis, car je n'aurais peut-être pas osé engager un homme célèbre à venir chez de simples campagnards bretons. Mais puisque le hasard nous rapproche, je suis heureuse de pouvoir vous dire combien nous aimons vos œuvres.

— Et combien nous sommes heureux d'en connaître l'auteur, interrompit l'homme aux cheveux blancs, qui était M. de Kerlauzec. Quel plaisir j'ai éprouvé à regarder votre grande toile d'il y a deux ans, *Ruth dans le champ de Booz*...

— Oui ! je me rappelle ! dit tout à coup la *demoiselle* qui était restée debout, droite, immobile et silencieuse.

— Tu te rappelles ce tableau, ma chère Thérèse ! tu te le rappelles? s'écria avec une émotion qui me surprit la dame qui n'avait pas encore parlé. Elle se leva et vint prendre la main de la jeune fille.

— Oui, ma mère, répondit celle-ci, je le vois... Et elle étendit la main, dessinant du doigt dans le vide des figures imaginaires. Au milieu, Ruth, les bras chargés d'épis; à gauche, le vieux Booz qui la montre aux moissonneurs, un soleil d'or sur tout le tableau, et à droite, là, en bas de la toile, endormi sur une gerbe, un petit enfant... Oh ! le beau petit enfant !...

Elle se tut, son bras retomba lentement le long de son corps; elle resta encore un instant debout, immobile, avec un regard qui voyait toujours le petit enfant là-bas, puis elle alla s'asseoir auprès de la table, reprit sa broderie et ne dit plus rien. Sa mère fut charmante pour moi, et les maîtres du Manoir se joignirent à elle pour me faire promettre d'y revenir souvent. On parla un peu de tout, simplement, sans prétentions. Le maître du logis, ancien marin, avait vu beaucoup d'hommes et de choses. Sa femme avait un goût et un tact exquis, et cette grâce des vieilles femmes qu'on aime parce qu'elle nous repose de la coquetterie des jeunes. Mme de Tigery, — ainsi se nommait sa sœur, — tout en causant avec animation, regardait souvent du côté où Thérèse brodait silencieusement, près de la lampe, à demi cachée dans l'ombre du grand abat-jour de soie rose. La jeune fille paraissait fatiguée : elle laissait à chaque instant tomber son ouvrage sur la table et passait sur son haut front blanc ses petits doigts effilés, par un geste que je lui connaissais déjà et qui devait lui être familier. On eût dit qu'elle cherchait à se rappeler quelque chose. Pourtant, quand la grande pendule antique eût frappé dix coups avec un son de beffroi, elle se leva, remit son ouvrage dans son panier, et rangea les livres et les journaux qui étaient sur la table. Au même instant, la porte s'ouvrit, et la fileuse à la coiffe blanche entra en apportant le thé. Les bassets profitèrent de l'occasion pour se glisser timidement dans le salon derrière elle, et vinrent s'asseoir sur le tapis à deux pas de Thérèse, suivant tous ses mouvements d'un œil de convoitise, pendant qu'elle coupait la brioche. Elle servit le thé gaiement, avec l'aplomb d'une femme habituée à faire les honneurs de chez elle, et ne parut plus songer à ce qui l'avait préoccupée toute la soirée.

Lorsque j'eus pris congé et que je me retrouvai seul sur la route, je me sentis le cœur plus léger que je ne l'avais eu depuis bien longtemps. Je restai quelques instants à regarder de loin le Manoir, dont la masse noire et confuse ressortait vaguement dans les ténèbres; et je vis s'éclairer les fenêtres du premier étage avec leurs châssis découpés en une multitude de petites vitres ; alors je m'enfonçai dans le chemin creux qui ramenait du côté de l'auberge. Je revins lentement; je n'étais pas pressé d'arriver : la nuit était si belle ! Point de lune au ciel, point de bruit sur la terre; partout le calme, le silence et la paix. La grande voix de la mer s'entendait au loin comme un doux murmure impuissant à couvrir le chant des grillons et le frémissement d'ailes de

quelque oiseau qui se remuait sur une branche. Je m'enivrais des parfums sauvages qui m'arrivaient par bouffées : air salin qui sent la violette, thym, myrthe et serpolet, ajoncs qui sentent le miel. Tout cela avait dû exister ainsi de tout temps : cette terre de Bretagne est si immuable qu'elle semble éternelle ; et je n'aurais pas été surpris de voir se détacher d'un de ces groupes confus d'arbres et de rochers quelque prêtresse couronnée de verveine.

Je ne sais pourquoi mon imagination lui prêtait les traits de Thérèse. Étrange fille ! Elle avait l'air de venir d'un monde mystérieux et d'y vivre encore en esprit la plupart du temps. Et que de contrastes en elle ! Dans ses mouvements, dans ses attitudes, dans ses vêtements aux longs plis, toute l'apparence d'une toute jeune fille ; dans ses manières et dans ses discours toute l'assurance d'une femme. Nulle timidité : sa simplicité parfaite la préservait de ce défaut. Elle ne ressemblait à personne et pourtant elle était parfaitement naturelle. Ce qu'il y avait en elle de particulier, c'est que, lorsqu'on cherchait à se rappeler ses traits, on n'en retrouvait que l'expression : les lignes devenaient confuses. Ce n'était pas une femme, c'était une âme vivante.

Les jours suivants je sortis beaucoup, cherchant des études à faire un peu partout, je rencontrai plusieurs fois Mlle de Tigery, toujours seule et se promenant sans but. Elle regardait mon travail, me parlait un instant et s'en allait glissant sur l'herbe la tête penchée. Ses remarques étaient toujours justes, et un jour je lui demandai si elle dessinait.

— Un peu, me répondit-elle simplement.

— Alors, vous devriez bien essayer cette haie avec le talus et le tronc d'arbre. J'aimerais à voir ce que vous faites, je suis sûr que ce ne serait pas quelconque. Vos observations sont très justes ; et en faisant tous deux la même étude je me figure que de regarder la vôtre me servirait pour la mienne.

Elle me regarda de ses grands yeux irisés, avec un air embarrassé et un peu mécontent.

— Je pensais que vous alliez m'offrir des conseils, dit-elle, et voilà que vous avez presque l'air de m'en demander. Pourquoi vous moquez-vous de moi ? ce n'est pas bien. Mais c'est ma faute, je n'aurais pas dû vous donner mon avis sur vos études ; est-ce que mon avis vaut quelque chose ?

— Votre avis vaut beaucoup, interrompis-je vivement, et c'est très sérieusement que je demande à voir vos dessins. Ce vous sera toujours un agréable passe-temps, et je ne me moque point de vous.

— Comme vous voudrez ! Je viendrai dessiner. A demain donc, ma première leçon.

Elle vint en effet le lendemain, puis le surlendemain et parut trouver un grand plaisir à dessiner. Je me fis vite une douce habitude de la voir assise à quelques pas de moi, grave, attentive, tantôt le menton dans sa main, le coude sur son genou, contemplant le paysage, tantôt penchée sur son carton, sa taille frêle un peu courbée, et ses longs cils noirs abaissés, projetant une ombre sur sa joue. Souvent nous avions des visites. M. de Kerlauzec s'arrêtait un instant près de nous en allant à la chasse ou en en venant ; sa femme, sa belle-sœur elle-même, malgré sa mauvaise santé qui la retenait ordinairement au Manoir, venaient s'asseoir près de Thérèse, suivant son travail et la comblant de tendres éloges. Tous paraissaient ravis que je l'eusse décidée à reprendre ses crayons, et ils m'en témoignaient leur reconnaissance par les attentions les plus délicates. Je ne m'en étonnais pas trop : il me semblait tout naturel qu'ils tinssent au talent de leur fille.

Du talent, elle en avait, quoique une grande inexpérience se révélât dans son travail ; mais son moindre croquis, si incorrect qu'il fût, avait son charme. Avant de se mettre à l'œuvre, elle regardait longtemps devant elle, muette et absorbée. Elle regardait, ses grands yeux dilatés, on eût dit qu'elle s'imprégnait du paysage ; puis tout à coup, saisissant vivement son crayon, elle dessinait, sans hésiter, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle eût terminé. Alors seulement j'avais la permission de voir ce qu'elle avait fait. Le plus souvent cela ne ressemblait guère au modèle, du moins les détails étaient fort différents ; mais l'impression générale, la physionomie du paysage étaient merveilleusement rendues. Si je lui indiquais quelques changements à faire, elle essayait d'un air embarrassé, tâtonnait et finissait par tout gâter. Vous voyez bien, lui disais-je en riant, que vous n'avez pas besoin de leçon.

Une indisposition de Mme de Tigery retint sa fille au manoir pendant quelques jours. Je les occupai à faire une vue d'un groupe de rochers sur lesquels se brisait la mer écumante. Mon tableau fait, je le portai à mes nouveaux amis. On reconnut le site, on loua le tableau : Thérèse seule ne disait rien.

— Ne reconnais-tu pas, lui dit enfin sa mère les grands rochers qui forment une pointe à gauche de la baie ?

— Oui, ce sont eux... mais ils ne sont pas ressemblants.

— Pas ressemblants ! mais tu n'y penses pas, mon enfant !

— J'y pense très bien au contraire. Ce sont leurs formes, leurs couleurs, la vague fait jaillir la vraie écume, mais il y manque quelque chose, c'est leur esprit tourmenté que vous n'y avez pas mis, ajouta-t-elle, en se tournant vers moi, c'est trop calme.

Trop calme ! cette idée me surprit d'abord. A ce moment on annonça une visite de voisins — à la campagne on est voisins dans un rayon de plusieurs

lieues — et je m'en allai en songeant à ce que Thérèse m'avait dit.

Topffer a raison quand il affirme que tout peintre fait toujours deux portraits à la fois, celui de son modèle et le sien propre. Ce que j'avais mis de moi dans mon tableau, et qui en gâtait la vérité, c'était donc du calme! Du calme en moi, chose étrange! en moi si frémissant, si agité, si désespéré, quand j'étais venu échouer sur cette rive après le naufrage de mon cœur! Était-ce bien possible? avait-elle dit vrai, avait-elle lu dans mon cœur cette mystérieuse jeune fille, et avait-elle le don de deviner les autres sans se laisser deviner elle-même? Du calme! Ce n'était pas vrai assurément!

Pour me prouver que ce n'était pas vrai, j'ouvris ma malle et j'en tirai un paquet de lettres. C'étaient pour la plupart de courts billets; celle qui les avait écrits aimait trop l'action, la gaieté, le mouvement et la vie pour se plaire à noircir de longues pages; mais chacun de ces billets avait son histoire, et je me la redisais, me rappelant ce qui avait précédé et ce qui avait suivi: heures d'épanchement et de bonheur, heures de joie, heures d'attente, heures de jalousie, heures de tourments...

Tout cela était fini, bien fini! C'était vrai, mon cœur était calme! calme, c'est-à-dire muet, mort! Je rejetai le paquet de lettres, et je pleurai mon pauvre amour qui m'avait fait tant de mal et tant de bien, mais qui, pendant presque un an, m'avait fait vivre tour à tour dans l'ivresse du bonheur et dans les tourments, mais cet amour m'avait fait vivre, tandis qu'à présent je ne vivais plus.

Le lendemain à mon réveil, mon premier regard fut pour mon tableau. Comme il me parut froid, et comme Thérèse avait eu raison! Je le remis sur le chevalet et toute la journée, fiévreux, irrité, contre moi et les autres, le cœur plein d'amertume j'y travaillai sans reprendre haleine. Je ne m'arrêtai qu'à la nuit, brisé de corps et d'esprit, et au lieu d'aller passer la soirée au Manoir, je me couchai et m'endormis d'un lourd sommeil coupé de songes pénibles.

Vers midi, je vis arriver à l'auberge M. de Kerlauzec, suivi de ses bassets et portant glorieusement sa carnassière pleine. Il venait m'inviter à dîner ce jour-là du produit de sa chasse, et il ajouta avec quelque embarras. « Vous êtes parti si brusquement l'autre jour que je n'ai pas eu le temps de vous faire des excuses pour les paroles de ma nièce. La pauvre enfant! Il ne faut pas lui en vouloir...

— Mais je ne lui en veux pas du tout, interrompis-je. Elle avait parfaitement raison, et m'a rendu service. J'ai passé ma journée d'hier à retravailler mon tableau et il n'est plus trop calme. J'arriverai de bonne heure ce soir pour pouvoir le montrer au jour, et je suis sûr que je n'aurai pas le reproche de l'autre fois.

M. de Kerlazec me regarda, puis ouvrit la bouche comme s'il allait parler, hésita, soupira et la referma sans rien dire. Il me serra la main et partit en me disant au revoir.

Quand j'entrai dans le salon du Manoir, la famille était réunie auprès de la grande cheminée où flambait le premier feu de la saison; car on était à la fin de septembre, et malgré la beauté des jours, les soirées étaient déjà fraîches. Tous se levèrent et vinrent près de la fenêtre pour mieux voir le tableau que je rapportais; chacun dit son mot, excepté Thérèse. Mais elle le contempla longuement; puis levant vers moi ses grands yeux rêveurs, elle me regarda avec une expression de tristesse et de tendre pitié, et elle me tendit la main.

— Allons, dit son oncle, voilà la réconciliation faite.

Moi, j'y voyais tout autre chose. J'étais profondément ému, car je sentais que Thérèse avait lu sur mon tableau mes souffrances des deux derniers jours, et qu'elle venait à moi comme un ange consolateur. J'étais surpris de ne pas me sentir blessé par sa pitié, j'étais étonné de l'ascendant qu'elle prenait sur moi; mais, loin de me révolter contre des sentiments si nouveaux et si étranges, j'y trouvai une telle douceur que je serrai la main que je tenais.

Le soir on parla de musique, et Thérèse s'anima à propos des mélodies de Schumann.

— Les chantez-vous? lui demandai-je?

— Non, dit-elle, je n'ai point de voix.

— Elle jouait du piano autrefois, dit sa mère en soupirant.

Thérèse se leva sans rien dire, passa près de la grande lampe dont elle diminua la lumière, et alla s'asseoir au piano, placé à l'autre bout du salon. Sa mère, au moment où elle s'était levée et avait traversé le salon, se rendant au piano, s'était dressée dans son fauteuil comme si elle voulait la retenir, mais elle était retombée assise et regardait Mme de Kerlauzec avec une expression d'angoisse et de bonheur qui me surprit extrêmement. Thérèse resta un moment sans jouer, les mains sur les touches et les yeux baissés; puis elle commença. Ce n'était pas un morceau appris par cœur qu'elle jouait; cela avait le décousu, mais aussi le charme des improvisations et à mesure que je l'écoutais, je découvrais dans ses mélodies ce qu'elle savait si bien trouver dans les beautés de la nature, une pensée, une âme comme elle disait.

C'était un chant bizarre et douloureux, des cris, une angoisse profonde, toutes les tempêtes d'un cœur en délire; puis toutes ces voix désespérées s'assourdissaient et venaient se réunir dans une

tristesse pleine de douceur, et de paix, pour s'épanouir enfin dans un immense hosanna. Jamais je n'oublierai cette soirée : les parents, immobiles, charmés, retenant leur souffle, et en proie à une vive émotion, c'était visible ; la jeune muse, perdue dans la demi-obscurité du grand salon, apparaissant seulement comme dans un éclair avec sa figure pâle et ses yeux lumineux, quand la flamme du foyer se réveillant tout à coup, envoyait jusqu'à elle un rayon fugitif. Les hautes et sombres boiseries, les meubles antiques de bois sculpté, le plafond, dont la lumière faisait saillir les poutres de chêne, noirci par l'âge, avec son grand lustre hollandais en cuivre, tout cela m'avait d'abord causé une émotion d'artiste et m'avait transporté dans un monde fantastique. Mais bientôt la voix qui chantait dans le piano était parvenue jusqu'à mon cœur. J'avais reconnu mes luttes et mes souffrances, j'avais reçu comme une rosée du ciel la consolation qu'elle me versait, et maintenant tout mon être s'unissait au merveilleux instrument pour chanter l'hymne de la délivrance. Thérèse se tut et revint s'asseoir près de la cheminée. Elle reçut tranquillement les félicitations de sa famille, félicitations où je croyais sentir comme une nuance de tendresse inquiète.

Je dormis peu cette nuit-là ; d'ailleurs j'aurais été bien fâché de dormir, tant je jouissais avec délices de l'apaisement répandu sur ma fièvre de la veille. Mû par une curiosité maladive, je cherchais à rappeler les pensées qui m'avaient naguère tant fait souffrir ; mais je les cherchais en vain, je ne pouvais plus les évoquer. C'était comme certaines souffrances physique dont il est impossible de retrouver nettement la sensation une fois qu'on ne les éprouve plus. Je revoyais la pâle figure de Thérèse, son beau regard consolant, sa main tendue vers moi, et je me sentais heureux.

Les jours qui suivirent m'ont laissé un souvenir très doux. Comme un convalescent, je pensais peu, je me laissais vivre. Dans la journée, je travaillais ; le soir, je prenais toujours la même route, et j'avais bien vite franchi la distance qui me séparait du Manoir. La servante à la coiffe de nonne m'accueillait avec un sourire familier et grave, et un « bonjour, monsieur », car en Bretagne le serviteur fait encore partie de la famille et se croit l'ami des hôtes qu'elle reçoit. Les bassets n'aboyaient plus et venaient frôler ma jambe en remuant la queue : et je sentais que j'étais le bienvenu dans le grand salon aux antiques tapisseries. Comme je m'y trouvais bien ! Dans la vie agitée de Paris, j'avais oublié ce que c'était qu'un foyer de famille ; là, dans cette vieille province, j'en pouvais savourer toute la douceur. Ces femmes, ce vieillard, ces choses de l'ancien temps qui les entouraient, cette jeune fille, tour à tour nonchalante et exaltée, mais toujours charmante, ne ressemblaient à rien de ce que j'avais connu. On eût dit que la paix et le bonheur immuables habitaient cette maison, et que la porte en était à jamais fermée au chagrin. A mesure que j'entrais dans l'intimité du Manoir, je remarquais certains changements. Thérèse semblait avoir grandi ; toute sa taille s'était redressée ; ses mouvements étaient plus assurés, son regard plus ferme ; elle n'avait plus de ses longs silences qui m'étonnaient autrefois ; elle se mêlait de plus en plus à la conversation, avec à-propos, avec esprit, avec une connaissance de toutes choses, et une assurance complète.

Elle devenait aussi plus gaie, elle souriait souvent et riait même. Une remarque que je fis, c'est qu'elle ne portait que rarement maintenant ses mains à son front, ce que je lui voyais faire si souvent au début de notre connaissance. Son oncle, sa tante, sa mère surtout, l'écoutaient, suspendus à ses lèvres avec un air de ravissement qui m'eût surpris, si j'avais pu trouver étonnant qu'elle fût l'objet de leurs adorations. Et quand j'avais provoqué de sa part quelque charmante saillie ou quelque fol éclat de rire, quand, à ma prière, elle avait consenti à se mettre au piano, on aurait dit qu'ils m'en remerciaient, tant leur politesse habituelle devenait affectueuse et presque reconnaissante. Une fois, Mme de Tigery s'était indirectement et très discrètement informée du temps que je devais passer dans le pays, et elle avait paru délivrée d'une grosse inquiétude en apprenant que je ne songeais nullement au départ.

Un soir, on me pria de lire tout haut un article du journal. Celui-ci, après une longue appréciation de la musique de Wagner, racontait une représentation de Lohengrin dans une ville d'Allemagne. Le premier rôle de femme avait, disait-on, été complètement effacé par le second, dont une jeune cantatrice qui venait de France avait mis en relief les sauvages beautés. Suivait l'analyse du rôle d'Ortrude, et de la manière sublime dont l'artiste avait su y rendre la jalousie, la colère, l'hypocrisie suppliante, la haine triomphante et enfin la rage désespérée de la sorcière vaincue. Je lisais les mots sans y attacher aucune idée. Celle qui venait de faire frémir toute une salle par l'expression des passions les plus infernales, c'était celle que j'avais vue tour à tour si fière et si tendre, si pleine de passion et d'esprit, toujours exquise dans tous ses rôles ; c'était *Elle!* et mon cœur ne battait pas à son nom que je prononçais comme un autre nom, et son image qui m'apparaissait comme une ombre dans le lointain du souvenir, me laissait froid et indifférent. Quelques semaines, quelques jours plutôt, je m'étais indigné contre moi-même à la seule pensée qu'elle pourrait n'être plus rien pour moi, et j'avais reculé d'effroi devant le vide

de mon cœur. A présent, c'était fini, bien fini, et je ne souffrais pas, et je ne désirais même pas en souffrir.

Ma lecture était achevée. Mes hôtes avaient vu l'artiste dans ses rôles principaux, et ils admiraient la souplesse de ce talent merveilleux qui pouvait se prêter avec un égal succès à des interprétations si différentes. Thérèse ne disait rien.

— Et toi, mon enfant, qu'en penses-tu? lui demanda sa mère en lui prenant la main, pour l'arracher à sa rêverie.

— Je pensais, répondit-elle, que si j'avais été actrice j'aurais voulu choisir mes rôles. Il y en a que j'aurais toujours refusé, certainement.

M. de Kerlauzec se mit à rire.

— Tu n'aurais pas trouvé de directeur, qui acceptât tes conditions, je t'assure.

— Tant pis pour les directeurs. Ils n'auraient rien gagné à me forcer à jouer malgré moi, car j'aurais si mal joué que j'aurais mis le public en fuite. Je ne l'aurais pas fait exprès; mais je sens bien que je n'aurai pu jouer que les rôles où j'aurais été moi; et où j'aurais eu à rendre des sentiments que j'étais capable d'éprouver. Ceux que je ne ressens pas, je ne les connais pas, je ne saurais les exprimer.

— C'est que tu n'es pas née artiste, reprit son oncle. Les vrais artistes conçoivent par l'imagination les types les plus opposés, mais leur cœur n'y est pour rien. Si leur cœur s'en mêlait, comment pourraient-ils conserver assez de sang-froid pour calculer leurs effets? Il faut pour ainsi dire qu'ils se dédoublent, et que la meilleure partie d'eux-mêmes reste calme afin de diriger l'autre.

— Je n aurais pas été artiste de cette façon-là, c'est vrai, reprit Thérèse d'un air rêveur. Mais pourtant, il me semble que j'aurais aimé à rendre, à faire vivre une de ces grandes créations que les poètes nous ont données. Je n'aurais plus fait qu'une personne avec mon rôle; à la fin de la pièce, je crois que j'aurais fini comme mon héroïne. Si j'avais joué Ophélie, cette pauvre créature, que son chagrin terrasse, peut-être serai-je devenue folle comme elle, et ne...

— Thérèse, mon enfant, tais-toi! s'écria sa mère, d'une voix si pleine d'angoisse que je la regardai avec stupeur. Sa sœur était blanche comme le mouchoir qu'elle brodait, et M. de Kerlauzec se leva d'un mouvement brusque qui fit rouler sur le tapis un des bassets qui était appuyé contre sa jambe.

— Sais-tu que tu n'es pas folâtre ce soir, ma chère nièce, dit-il, d'une voix enrouée; je demande du thé et de la brioche pour changer le cours des idées; et les chiens aussi, n'est-ce pas mes vieux?

Thérèse se leva et servit le thé en souriant, mais je voyais que les parents n'étaient pas comme d'habitude, et qu'ils faisaient effort pour causer avec moi, et ne pas me laisser penser qu'ils avaient une préoccupation quelconque.

Je pris congé de mes hôtes de meilleure heure que l'heure ordinaire. J'avais hâte de repasser en mon esprit tous les incidents de cette soirée; de penser à mon aise. Penser sans souffrir! il y avait longtemps que cela ne m'était arrivé. La nuit était belle; je me sentais le cœur libre et léger. Je songeai à la gloire, à la beauté, à la splendeur *de celle* que j'avais aimée, et qui m'avait aimé; je la revis, idole de la foule, rendant vivantes les créations les plus sublimes des grands maîtres, et je sentis renaître mon enthousiasme pour l'art dont elle était la digne prêtresse — mais pour l'art et pour l'artiste seulement — la femme n'était plus rien pour moi. Puis mes pensées prirent un chemin qu'elles n'avaient jamais pris encore. Elles me montraient un foyer, une famille; un bonheur discret et paisible; qui ne serait pas seulement une halte dans ma vie affairée et fiévreuse, mais qui serait désormais ma vie elle-même. A ce foyer venait s'asseoir près de moi l'ange de la sincérité, celle qui se sentait incapable de prendre un masque et de se montrer jamais, même pour une heure, autre qu'elle n'était; la fée mystérieuse qui avait guéri mon cœur malade; et qui aimait et comprenait si bien la nature. Je l'aimais! Je ne savais pas comment cela s'était fait, je ne savais pas comment cela finirait : je savais seulement que je lui appartenais et que tout mon être se reposait avec délices dans cet amour où je sentais grandir et se purifier ma conscience d'homme et d'artiste.

Quelles douces heures je passai à rêver ainsi!

Je n'étais pas inquiet de Thérèse; elle qui avait si bien su lire en moi, elle avait dû deviner avant moi-même que je l'aimais; et j'espérais que la force de mon amour lui ferait me donner le sien. L'accueil de ses parents me donnait plutôt de l'espoir que de la crainte : après avoir vu en moi un ami, ne leur serait-il par facile d'y voir quelque chose de plus?

J'étais encore sous l'empire de ces pensées lorsque le jour suivant je rencontrai Thérèse dans une clairière où nous devions dessiner. En répondant à mon salut, elle leva les yeux pour me regarder en face, comme elle regardait toujours ceux qui lui parlaient. Mais ce jour-là, subitement, son visage s'illumina du plus beau des sourires, qui creusa des fossettes aux coins de sa bouche, et fit d'elle la plus séduisante des femmes. Je fus ébloui, et j'eus de la peine à ne pas la remercier pour ce sourire. Mais elle, me regardant toujours :

— Vous avez la figure d'un homme heureux. Est-ce que vous avez déjà travaillé ce matin? Ou vous avez fait quelque chose de bien, ou vous allez le faire.

— Je vais le faire, peut-être, lui répondis-je en

m'installant. Il cet certain que je suis bien disposé aujourd'hui : je veux réussir.

— Bravo ! voir et vouloir, ce doit être, il me semble, la meilleure devise pour un artiste.

Voir et vouloir ! je pesai longuement ces deux mots, et ils me semblèrent de bon augure. Quand mon ébauche fut assez avancée pour être comprise, je la lui apportai.

— Comme c'est gai ! s'écria-t-elle. Le temps est au beau fixe, dans votre étude. En dépit de l'automne, votre prairie, votre ciel, vos arbres prétendent qu'il n'y a pas d'hiver, qu'il n'y en aura jamais, et que, s'il y en a eu autrefois, c'est si loin que cela ne compte pas. Il faudra appeler ce tableau-là *la Joie*.

— Le voilà bien baptisé ! Je tâcherai qu'il soit digne de sa marraine. Vous lui porterez bonheur et à moi aussi.

— Je ne demande pas mieux, reprit-elle vivement, en me regardant de ce regard étrange qui regardait au loin, puis elle baissa la tête et paru très occupée de son dessin.

Nous passâmes là encore une heure environ, mais nous ne parlâmes plus guère, et j'aimais mieux cela. Je sentais que le moment était venu pour moi où les mots les plus simples allaient prendre une signification étrange. J'étais comme étonné des inflexions de ma propre voix, et j'avais peur de me trahir par les paroles les plus indifférentes. Je voulais avouer mon amour à Thérèse ; je cherchais les expressions les plus tendres, mais aussi les plus respectueuses, et j'étais effrayé de ma témérité ; et alors je m'efforçais de me prouver que le moment n'était pas bien choisi et qu'en attendant au lendemain je serais tout à fait maître de moi, et de mon langage.

Le soleil baissait, les ombres s'allongeaient, il fallait interrompre notre travail. J'accompagnais généralement Thérèse jusqu'à l'entrée de la route du Manoir ; là je m'arrêtais ; je la regardais s'éloigner alors du pas rapide et comme glissant qui lui était particulier quand elle était seule. Arrivée près du portail, elle se retournait, me faisait un signe d'adieu de la main ; et je reprenais le chemin de l'auberge.

Ce soir-là, je l'accompagnai aussi, et je me demandais si je parlerai. Nous entrâmes dans le chemin creux où je l'avais vue pour la première fois : le silence du soir commençait à envelopper la campagne ; on n'entendait plus que le faible murmure de la mer qui parvenait à peine jusqu'à nous pardessus la colline, ou la note lointaine de quelque paysan chantant aux bœufs. Thérèse semblait écouter ces bruits vagues et doux avec ravissement ; son émotion me gagnait et m'attirait vers elle. Il me semblait que nos deux cœurs étaient à l'unisson, et que si je ne lui parlais pas en ce moment, je ne lui parlerais jamais.

— Mademoiselle... lui dis-je tout bas et d'une voix si émue qu'elle se retourna de mon côté toute surprise. Elle me considéra attentivement, sembla frappée de mon regard et porta la main à son front. Puis elle jeta les yeux autour d'elle, comme si elle avait besoin de voir où elle se trouvait, me regarda encore et baissa la tête. Mais je vis son visage se couvrir d'une rougeur subite, et un sourire céleste lui donna une expression de bonheur ineffable.

— Thérèse, dis-je avec transport, car j'étais sûr maintenant qu'elle m'avait compris — ma Thérèse bien-aimée...

Elle releva lentement la tête ; sur ses lèvres était toujours son doux sourire, et dans ses yeux brillait un rayon de joie. Je ne parlais plus, mais elle avait l'air d'écouter l'écho de son propre cœur qui répondait au mien. Tout à coup elle recula d'un pas, brusquement, en poussant un cri rauque. Je m'élançai pour la soutenir, croyant qu'un malaise subit la saisissait.

— Non ! s'écria-t-elle avec terreur en me repoussant du geste. Non !... attendez... Et ses deux mains se crispaient sur son front. Ah oui !... C'est cela... je vois... Je me souviens !... C'était ainsi... ici...

Sa voix haletante, avait peine à sortir de sa bouche, son visage était devenu d'une pâleur effrayante et portait l'expression d'une affreuse douleur. Je ne savais plus si j'avais encore ma raison ou si la folie s'emparait de moi. Je voulais parler, et aucun son ne sortait de ma bouche. Tout à coup elle poussa un grand cri, cri d'angoisse, que j'entendrai toujours, et s'enfuit en courant vers le Manoir. Je restai cloué à ma place sans oser faire un pas, et quand elle eut disparu, je revins à l'auberge en chancelant, comme hébété, et me répétant ses incohérentes paroles, sans y rien comprendre.

Pendant trois jours je restai seul dans ma chambre, accablé, le cœur meurtri, creusant sans cesse la même pensée, cherchant une explication, une solution, ne les trouvant point, mais pressentant quelque malheur irréparable.

Le quatrième jour, mon hôtesse monta.

Il y a là, me dit-elle, un monsieur qui vous demande : ce doit être votre frère, car il a tout à fait votre ressemblance.

— Faites-le monter, répondis-je étonné ; et un instant après un grand jeune homme brun, de quelques années moins âgé que moi, et qui me ressemblait en effet un peu à première vue, entrait dans ma chambre. Il avait l'air fort triste, et sans songer à me dire son nom :

— Monsieur, me dit-il en me saluant, auriez-vous

la bonté de venir tout de suite au Manoir? Mme de Mauves désirerait vous voir et vous parler.

— Mme de Mauves! répétai-je avec surprise, cherchant à qui pouvait appartenir ce nom.

— Oui, monsieur; elle est très malade, et elle vous demande. Vous la connaissez bien, ma femme, Thérèse de Tigery?

Je sentis comme un écroulement, au milieu duquel j'eus la présence d'esprit de comprendre qu'il fallait cacher mon trouble... Votre femme! m'écriai-je. Pardon, monsieur, je ne comprenais pas... Tout le monde dans le pays l'appelle Mademoiselle.

— C'est vrai, dit-il, vous ignoriez qu'elle fût mariée. C'est une douloureuse histoire, et je vois qu'il faut vous l'apprendre...

... Voulez-vous venir près d'elle? Hélas! il n'y a pas de temps à perdre!

Je le suivis, le cœur brisé. Thérèse mariée... et mourante! Lequel de ces deux coups me frappait le plus?

M. de Mauves marchait près de moi la tête baissée; il arrachait aux arbres du sentier des feuilles qu'il froissait convulsivement entre ses mains. Cela dura peu : il parut bientôt se calmer et relevant les yeux, il me regarda; dans ses yeux il y avait l'expression d'un désespoir affreux, et me dit :

— Il faut que je vous explique, monsieur, le mystère qui entoure ma pauvre Thérèse. Il y a quatre ans, visitant la Bretagne en touriste, je rencontrai dans ce village une jeune fille... celle que vous connaissez... et je ne songeai plus à quitter Brignogan...

C'est ici, dans ce sentier où nous passons, que je lui dis que je l'aimais... Je la suivis à Paris qu'elle habitait avec sa mère, et nous fûmes mariés deux mois après. Au bout d'un an, nous avions un fils; sa mère le nourrissait, elle l'adorait, elle ne pouvait le quitter une heure, cet enfant était devenu toute sa vie... et il mourut!

Il mourut au moment où il commençait à nous connaître, à nous aimer, à nous appeler, à courir au devant de nous sur ses petits pieds chancelants! J'étais absent quand le croup le prit; sa pauvre mère était seule avec lui au château, à quatre lieues de la ville. Les secours mandés en toute hâte arrivèrent trop tard, et quand j'arrivai à mon tour, je trouvai ma femme folle auprès du berceau de mon enfant mort.

Il s'arrêta un instant, comme étranglé par les larmes. Je ne sentais plus mon chagrin, je ne pensais plus qu'à sa douleur.

— Sa folie, exaltée d'abord, reprit-il, devint plus calme au bout de quelques jours. Elle resta triste et silencieuse, mais elle ne pleurait plus et revenait aux habitudes de la vie. Seulement, elle avait complètement perdu la mémoire des dernières années et se croyait la jeune fille, la Thérèse d'autrefois. Elle reconnaissait sa mère, sa tante, ses amis, mais elle me parlait comme à un étranger. Quand on essayait de la forcer à se souvenir, elle se passait les mains sur son front et paraissait souffrir; si l'on insistait, elle redevenait folle comme aux premiers jours et nous effrayait par sa violence et l'incohérence de ses idées. Les médecins nous conseillèrent de la faire voyager, de l'éloigner de tous les souvenirs de sa vie de femme et de mère, de nous prêter à sa manie et d'attendre patiemment la guérison. Une crise violente, tous s'accordèrent à nous l'affirmer, pouvait, en lui rendant trop brusquement la raison, ébranler sa frêle santé et lui coûter la vie. Nous obéîmes, et au printemps dernier, sa mère l'amena ici, où on ne l'avait connue que jeune fille et où personne ne pouvait lui donner un titre qui troublait ses idées et retardait sa guérison. Je dus rester loin d'elle : ma présence l'étonnait et l'inquiétait. On m'écrivait continuellement, on me tenait au courant du moindre changement dans son état. J'appris avec joie qu'elle semblait s'éveiller d'un rêve, qu'elle était moins silencieuse, qu'elle s'était rappelé un de vos tableaux, que j'avais admiré avec elle la première année de notre mariage. Je me remis à espérer et mon espérance grandissait à chaque lettre : elle avait repris ses crayons! elle redevenait gaie, elle s'intéressait à la vie, sa santé était meilleure; un jour on m'apprit qu'elle avait rouvert son piano et retrouvé ses anciennes inspirations. J'étais heureux, je m'étais rapproché, je me tenais prêt à accourir au premier appel... Il y a trois jours je l'ai reçu, cet appel : *Venez, elle se meurt!* et j'ai assisté à trois jours d'agonie, de délire muet, de crises terribles. Elle paraissait me reconnaître et posséder toute sa raison, mais pas un mot ne sortait de sa bouche. Enfin, ce matin, elle m'a souri, elle m'a parlé de notre enfant, de sa mère, de mon malheur. Les médecins ne me laissent aucun espoir. Elle a voulu vous voir, je suis allé vous chercher. Vous savez tout maintenant.

J'étais anéanti. J'eus à peine la force de lui dire :
— Elle est si jeune. Qui sait? Espérez encore!

Il secoua tristement la tête. Nous entrions dans la cour. Mme de Tigery, vieillie de dix ans, parut à une fenêtre du premier étage :

— Montez vite, elle vous demande toujours, dit-elle.

Nous montâmes le grand escalier de bois sculpté, nous traversâmes deux ou trois pièces, M. de Mauves ouvrit une porte, souleva une lourde portière, et j'aperçus, couchée dans un lit au fond de la chambre, celle qui voulait me voir avant de mourir. Ses yeux étaient fermés, son visage avait repris la blancheur immobile des premiers jours, et ses cheveux noirs, dont je ne connaissais pas encore la beauté, inon-

daient l'oreiller. Au bruit que nous fîmes, elle ouvrit les yeux, et je ne pus plus douter de notre malheur, tant son regard avait perdu toute expression terrestre.

Elle sourit à son mari, me tendit la main et me dit :

— Vous êtes bon d'être venu. Je voulais vous remercier, car je vous ai dû beaucoup, et vous dire adieu...

— Adieu ! oh ! non ! non ! madame, m'écriai-je.

A ce moment le bruit d'un sanglot étouffé me fit retourner, et je vis M. de Mauves qui s'était éloigné doucement, soulever la portière et disparaître. Sa belle-mère sortit aussi en pleurant. Thérèse avait suivi des yeux son mari, et une faible rougeur passa sur son pâle visage. Au bout d'un instant elle reprit:

— Je vous ai fait du mal sans le vouloir... à vous... et à moi, — murmura-t-elle plus bas. — Ce n'est pas votre faute, ni la mienne : vous ne saviez pas ; moi, je ne savais plus... Nous avons vécu tous deux d'une illusion ; la lumière s'est faite comme par un coup de foudre, et j'en meurs...

Je pleurais. Elle mit sa main sur mon bras. Je m'inclinai vers elle.

— J'ai quelque chose à vous demander, reprit-elle timidement. Vivante, j'étais morte pour vous ; morte, je voudrais rester vivante dans votre âme par le souvenir. Ne m'oubliez pas, pensez à ces semaines heureuses, où nous travaillions ensemble dans ce beau pays, où vous avez fait de si belles choses. N'oubliez pas la pauvre insensée, et ne regrettez pas de l'avoir... connue.

Elle s'était soulevée en parlant et semblait revenir à la vie ; mais elle retomba, épuisée, et se tut. Puis, d'une voix éteinte :

— Adieu ! mon ami ! appelez ma mère, tous... que je les revois encore.

Ils vinrent tous et entourèrent son lit. Je m'étais retiré un peu à l'écart. Elle eut une parole affectueuse pour chacun, puis elle mit sa main dans celle de M. de Mauves et parut s'endormir. Une heure se passa ainsi, nous retenions notre souffle pour mieux entendre le sien. Au dehors les pigeons roucoulaient et rentraient au nid avec un grand bruit d'ailes ; le soleil baissait et la chambre commençait à s'assombrir. Un des bassets se glissa dans la chambre et vint s'accroupir à mes pieds. Tout à coup Thérèse tendit les mains en avant comme pour saisir un être invisible, rouvrit les yeux, sourit, et s'écria : « Mon cher petit enfant ! » Puis, doucement, peu à peu, son sourire s'effaça, ses deux mains retombèrent et s'allongèrent à ses côtés sur le drap et ses longs cils noirs s'abaissèrent. Nous nous étions penchés vers elle. Vivait-elle encore ? Il nous semblait l'entendre respirer... mais non, c'était le battement de nos cœurs que nous entendions dans ce silence solennel. Plus un mouvement, plus un souffle, rien ! c'était fini ! et nul de nous ne l'avait vue mourir !

HÉLÈNE COLOMB.

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN (1)

Cependant Thomas Paine, dans sa prison, philosophait. Il mettait en ordre ses idées sur la religion. Ce n'était pas uniquement pour se distraire, pour s'absenter en esprit ; il était trop journaliste pour penser en dehors de l'actualité, et, en effet, la question de croyance religieuse ne laissait pas d'être actuelle. Avec les maximes de la Terreur, c'était le fétichisme qui refleurissait. L'origine de toutes ces erreurs meurtrières gisait dans une certaine théologie confuse, en retard de bien des siècles sur la *Déclaration des Droits*, et en opposition tranchée avec elle. Au Dieu universel, humanitaire, rationnel des philosophes, à qui Voltaire disait : « Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ;... fais que tous les hommes aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes ! » — se substituait peu à peu un antique Dieu de tribu, jaloux et exterminateur. On ne l'appelait pas Dieu, mais Patrie, quelquefois même Liberté, officiellement « la Raison » ou bien « l'Être suprême » ; mais, de quelque nom qu'on l'appelât, c'était en effet un dieu semblable au Iahvé de Déborah et de Gédéon, car ses fidèles, les « patriotes » se sentaient tenus par une règle inexorable et obéie sans examen, à user du sabre et du couperet contre l' « incivisme », j'allais dire contre l' « incirconcision » ; on contraignait les employés à jurer amour à certains objets, haine à certains autres ; on étendait les poursuites aux femmes, aux enfants, aux parents des accusés ; on violait les sépultures ; on faisait la guerre aux pierres mêmes, car on parlait dans la Convention, comme sur les stèles Moabites ou Assyriennes, de raser les villes rebelles (Lyon, Toulon) et d'abolir leurs noms afin de les tuer encore dans la mémoire des hommes ; — ensemble de rites qui caractérisent les guerres sacrées, de purs contre impurs, telles que furent toutes les guerres avant qu'on eût conçu le Dieu unique, universel... Il était à propos de reparler

(1) Voir la *Revue* des 20 et 27 avril, 4 mai, 1er juin, 20 juillet 1901.

un peu de la grande idée du XVIIIe siècle, de l'Humanité. Une simple réédition, en 1794, de la *Très humble remontrance aux Inquisiteurs*..., de Montesquieu, ou du *Traité de la Tolérance*, de Voltaire, eût pris une attitude courageuse de pamphlet.

C'est à peu près ce que Paine essaya avec son *Age de Raison*.

Le gouvernement sans tyrannie, qu'il voulait, ne pouvait se maintenir que chez un peuple parvenu à l' « âge de raison », c'est-à-dire, à la libre pensée. Seul, l'homme qui ne se flatte pas de posséder la vérité définitive, mais qui cherche modestement à voir plus clair, et qui se critique soi-même, est préservé de vouloir tyranniser les consciences ; seul il a l'esprit républicain. Cependant Robespierre et ses acolytes, disciples de Rousseau, se montraient incapables de penser librement. Savaient-ils même ce que c'était ? Dans leur *religion naturelle*, ils dogmatisaient, ils excommuniaient, comme le pape dans sa religion littérale. Paine en fait l'observation : « L'esprit intolérant de la persécution ecclésiastique, dit-il, s'est transporté dans la politique; le tribunal appelé révolutionnaire a pris la place de l'Inquisition. » On n'aurait pas attendu que la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* enfantât une telle servitude. Car enfin la grande innovation de Rousseau, ç'avait été qu'il entendait n'être rien qu'un homme quelconque, sans titre, isolé, élevant la voix en son nom seulement, pour donner aux autres l'exemple d'en faire autant. Oui, mais cet exemple ne fut suivi de personne, et cette voix de « l'homme de la nature » continua de résonner seule dans le silence avec la sonorité intimidante de l'airain ; le style même du *Vicaire savoyard*, sentencieux, et d'une rigidité pontificale, n'invite pas à la discussion ; d'ailleurs lorsqu'il dit : « J'ai pris mon parti, je m'y tiens ; je resterai comme je suis », Rousseau ne parle-t-il pas comme un esprit buté, un pharisien? — Il ne faut plus s'étonner, après cela, si « la religion de la conscience » aboutit très vite à l'élimination des gens « sans conscience », ou à conscience autre, de ceux que Rousseau, trente ans avant Robespierre, appelle déjà « les Méchants ».

Thomas Paine a les mêmes croyances à peu près que le Vicaire ; mais sa méthode est très différente. Ce n'est pas, comme l'autre, un « Orphée chantant les premiers hymnes » ; c'est un utilitaire qui consulte l'expérience. Au lieu de donner comme vérités premières ses propres illuminations intérieures, il trouve la marque de la vérité d'une religion en ceci, qu'elle procure le bonheur général des hommes. Celle qui paraît les porter à se haïr et s'entre-tuer ne saurait être que fausse. Le vrai divin, c'est l'humain. La vraie religion ne consiste donc pas en la bonne volonté pure, qui suffit à rendre l'individu sans reproche, mais dans la bienfaisance réfléchie et efficace. Elle est *imitation de Dieu*, créateur et père, raison et amour. Loin que cette religion vraie nous soit révélée par un instinct primitif, à retrouver au fond de nous « dans le silence des préjugés », elle est un acquis récent de l'expérience, précieux en tant que chèrement payé, et en tant que salutaire ; il faut préserver cet acquis et l'accroître encore. Ainsi la conscience des modernes est bien un produit de l'histoire ; mais son autorité n'en est pas moins sûre : au contraire, puisque c'est l'autorité d'une expérience authentique, poursuivie d'âge en âge. Cette conscience moderne a le droit de juger les conceptions religieuses de jadis ; dans la Bible, elle choisit ; retient comme sien tout ce qui est conforme à la raison et prépare la fraternité, rejette tout le merveilleux irrationnel, toute la « mythologie chrétienne », et surtout repousse les commandements barbares donnés par le dieu national juif à son peuple. L'exclusivisme de la synagogue est certainement détestable ; il faut lui ôter le prestige d'une prétendue conformité à la volonté de Dieu. Le philanthrope Jésus essaya, par bonté, d'en désabuser ses contemporains ; mais il en fut la victime, digne d'être plainte et encore vénérée.

Voilà le sommaire des idées de Paine sur la religion ; plus voisines, à ce qu'il semble, de Voltaire que de Rousseau ; mais différant de Voltaire même par l'accent, bien plus populaire, sérieux et tendre.

Aucun des pamphlets de Paine ne lui fit plus d'ennemis que ce petit ouvrage de théologie rationnelle. Il touchait le lecteur anglais au point sensible, au respect des « Saintes Écritures ». Dès lors, les haines pieuses mirent à le noircir un zèle infatigable.

Cependant il n'avait visé à froisser personne ; tout son dessein était de rendre témoignage à ce qu'il apercevait de vérité. Il avait écrit l'*Age de Raison* avec une conviction profonde, comme son testament. Il l'acheva en prison, dans l'attente de la mort, que tout lui présageait imminente. Des cellules voisines de la sienne il vit partir, charrette après charrette, Hérault de Séchelles, Cloots, Camille Desmoulins, Danton... tous bâillonnés par leurs juges comme l'avaient

été les Girondins. En une seule nuit, 168 prisonniers furent tirés du Luxembourg, desquels 160 furent guillotinés le lendemain. Quelle chance Paine avait-il encore de survivre ? Sans doute il était citoyen américain ; mais Gouverneur Morris, représentant officiel des États-Unis, l'abandonnait. Quelques-uns de ses concitoyens, établis en France, adressèrent bien à la Convention une pétition pour le faire mettre en liberté (27 janvier 1794). Mais précisément un des accusateurs de celui qu'on voulait sauver, Vadier, se trouvait alors président de l'Assemblée ; sans répondre ni oui, ni non, il noya la réclamation sous des phrases. Paine était donc perdu. Il prit soin seulement de la conservation de ses papiers, et, du fond de sa prison, écrivit, avec un adieu, la dédicace de son *Age de Raison* à ses concitoyens de l'Amérique du Nord.

La circonstance par laquelle la vie lui fut conservée est toute fortuite : ce n'est qu'une négligence. La porte de sa cellule était ouverte et rabattue contre le mur du corridor, quand, un soir, on vint la marquer à la craie du signe de mort pour le lendemain matin ; la porte une fois refermée, la marque se trouva reportée au dedans ; le commissaire qui, avant le jour, avec sa lanterne, parcourut le corridor pour faire évacuer les cellules désignées, ne remarqua rien sur cette porte, et passa... Puis, ce fut le 9 thermidor, la Terreur enrayée net, la délivrance générale.

La délivrance du moins pour les autres captifs. Paine, oublié par les exécuteurs, fut oublié encore par les libérateurs. Il écrivit à la Convention, le 19 thermidor, pour rappeler qu'il existait et demander son élargissement ; la lettre ne fut pas communiquée. Il continua donc de croupir dans sa cellule du Luxembourg tout l'automne ; il fut très malade, épuisé du mauvais régime et du manque d'air, atteint d'abcès à la hanche qui le faisaient rapidement dépérir. Enfin il eut la chance que Monroë, son ami, remplaçât, comme chargé d'affaires des États-Unis, son ennemi personnel Gouverneur Morris. Monroë, aussitôt, intervint ; le 2 novembre, il réclama au Comité de sûreté générale la mise en liberté de Paine ; il l'obtint, le 7 novembre. L'auteur de l'*Age de raison* rentra donc dans la vie. Le décret qui l'excluait de la Convention étant rapporté, il revint prendre sa place à son banc, le 8 décembre, comme un pâle revenant des jours, lointains déjà, où l'on avait inauguré la République avec des vivats. « Des neuf membres du Comité de Constitution, remarqua Paine lui-même, il n'y a que Sieyès et moi qui ayons survécu ; lui, en pliant aux événements ; moi, en ne pliant pas. »

*

La Terreur une fois chassée, ce fut la terreur de la Terreur qui gouverna. Le pendule oscilla en retour. Autant on s'était hâté, en 1792, de prendre toutes les mesures imaginables pour empêcher le despotisme royal de recommencer jamais, pour faire que le passé fût passé, autant, deux ans plus tard, on s'évertua pour conjurer à jamais la possibilité d'un nouveau Robespierre, pour tuer définitivement ce passé plus récent, plus haï. Le besoin de sécurité, après de longs mois de transes, peut atteindre, chez d'honnêtes bourgeois un degré d'exaspération sauvage. Thomas Paine, qui gardait la normale, se trouva donc, une fois encore, passé de la droite à la gauche. « Aristocrate » du point de vue terroriste, le voici démocrate, au regard des thermidoriens. C'est qu'il n'oscillait pas. Il disait : « Des principes qui peuvent être influencés par les circonstances n'ont point de fondement dans le cœur. » Il pardonnait à tout le monde ; il le pouvait ; on ne lui avait point fait de mal, car il gardait sa certitude intacte, avec ses raisons de vivre. L'expérience qu'il avait subie n'entamait pas sa confiance dans le peuple. Ce n'était pas, croyait-il, le peuple qui l'avait emprisonné et persécuté, mais une faction usurpatrice du pouvoir populaire. Le peuple ne laissait pas, pour cela, d'être le souverain légitime, le seul qui eût droit d'orienter le gouvernement par l'élection de représentants, délégués pour faire, non des décrets de circonstance, mais des lois générales et durables. Si la Constitution eût été obéie, ces actes d'arbitraire dont on était révolté eussent été rendus impossibles. — Quelle constitution ? Celle de Condorcet, ou bien celle d'Hérault ? Cela ne faisait pas grande différence ; pourvu que ce fût une constitution écrite, imprimée, en tant d'articles, telle que chaque citoyen pût la porter sur soi, dans sa poche. L'arbitraire ne vient que de ce qu'on est à la merci des événements. Le mal est que la république n'a point d'armature fixe, que la liberté n'est point réglée. Voilà ce qui fut développé, avec force, dans une *Dissertation de Paine sur les Premiers Principes du Gouvernement*, publiée au commencement de juillet 1795, alors que justement la *Constitution de l'an III* était en délibération.

Ce moment, on le sait, marque un reflux de la Révolution. La Constitution de l'an III, fort libérale, en somme (elle essaye la séparation de l'Église et de l'État), n'est guère populaire. On

revient prudemment au suffrage censitaire, au régime bourgeois. Parce qu'on a vu des pauvres brandir des piques aux jours d'émeutes, on retire aux pauvres le bulletin de vote. Étrange raisonnement, et pourtant naturel. Boissy d'Anglas dit en propres termes : « Nous devons être gouvernés par *les meilleurs*. Les meilleurs sont les plus instruits et les plus intéressés au maintien des lois. Or, à bien peu d'exceptions près, vous ne trouvez de pareils hommes que parmi ceux qui possèdent une propriété... Un pays gouverné par les propriétaires est dans l'ordre social (1)... » C'était, dans toute sa netteté, le système antique, celui de la société à étages, contre lequel précisément Paine s'était toujours élevé. Il ne pouvait le laisser proclamer sans une protestation. Exténué par la maladie et l'abandon, il se força néanmoins à venir à la Convention, à parler (19 thermidor an III, 7 juillet 1795). Il se tint debout à la tribune, tandis que le secrétaire lisait une traduction de son discours. Après s'être excusé de sa longue absence involontaire, il affirmait la constance de son républicanisme ; il rappelait le sens initial de la Révolution française, sens indiqué par la *Déclaration des Droits ;* or, la Constitution proposée s'en écartait ; en retirant au peuple le suffrage universel, elle n'était pas vraiment républicaine. Le droit politique attaché à la propriété, c'était la routine, l'inertie introduite dans le régime dont le propre est d'être mouvant et vivant... — Paroles importunes, et qui ne furent pas écoutées. Paine semblait ne pas comprendre la situation : le vote de la Constitution de l'an III était un *confiteor* que la Convention, chargée d'un lourd reproche, devait à la bourgeoisie, un essai pour rentrer en grâce, avant de disparaître. Le discours de Paine obtint de la déférence, mais n'eut point d'écho ; on n'en publia même pas la traduction française.

C'est la dernière fois que le champion de la République soit intervenu dans les affaires de France. Le 26 octobre 1795, la Convention ayant fini sa carrière, Thomas Paine redevint simple particulier.

* *

Continuant de vieillir à Paris, sous le Directoire, entouré de quelques fidèles, oublié du public, il tenta encore de promouvoir, pour un avenir différé, les mœurs républicaines, la religion républicaine, dont le manque venait de faire avorter la Révolution. Il fit imprimer en anglais dans un atelier parisien, puis traduisit en français son livre : *Age of reason*, où la conscience moderne, sans obliquité et sans sarcasme, osait enfin s'établir juge des traditions chrétiennes, et posait une religion épurée, réduite aux seules croyances qui paraissaient nécessaires pour fonder la fraternité entre les hommes.

Naturellement, il fut l'un des premiers adhérents, peut-être même l'instigateur, de la *Théophilanthropie*. C'était, en effet, une tentative à l'anglaise. L'ancien ami de Paine, celui qui jadis l'avait présenté à Franklin, David Williams, avait imaginé une *Liturgie fondée sur les principes universels de raison et de morale*, en application de quoi il avait rassemblé des Libres penseurs anglais dans un temple, à Londres, pour qu'ils s'y raffermissent mutuellement le cœur. Les Théophilanthropes essayèrent simplement de naturaliser en France cette institution (1). Ils réussirent d'abord. Certains pères de famille soucieux d'élever moralement leurs enfants ; certains philosophes qui avaient quelques exigences de raison avec un vif besoin d'épanchements, tels que : Thomas Paine, Grégoire, Valentin Haüy, Marie-Joseph Chénier, Bernardin de Saint-Pierre, devaient y adhérer avidement. Pour ceux qui n'avaient point de culte, les réunions théophilanthropiques en tenaient lieu ; pour les fidèles de quelque autre église, ce pouvait être encore des exhortations à conformer leur conduite à leur foi. On s'interdisait toute polémique, religieuse ou autre, tout prosélytisme. L'ascendant seul d'une morale pure et exactement suivie devait rallier à cette libre église les esprits libres. La première réunion, tenue dans une salle fort simple, 34, rue Saint-Denis, le 16 janvier 1797, s'ouvrit par une homélie laïque de Thomas Paine *sur l'existence de Dieu*. Après une démonstration analogue à celle du Vicaire Savoyard, l'orateur insista sur le péril de se fourvoyer dans le mysticisme, et sur la nécessité de maintenir les esprits dans un état de lucidité raisonnable, scientifique. « Tout prédicateur, dit-il, doit être un philosophe, et toute maison de dévotion une école de science. » Cependant il ne tarda pas à se séparer des théophilanthropes. Pour ne rebuter aucune sympathie, ceux-ci évitaient de dire catégoriquement ce qu'ils ne croyaient point. Cette réticence ne convenait pas à Paine, toujours explicite et net.

Toutefois les sectateurs de la religion neuve gagnaient du terrain ; on leur abandonna dix-huit églises à Paris, dont Saint-Thomas-d'Aquin ; ils s'installèrent même un temps à Notre-Dame.

(1) Aulard, p. 550.

(1) Aulard, p. 646-648.

Leur culte sobre, éthéré, la nudité de leurs temples, ornés seulement de belles sentences, leurs robes d'azur et leurs ceintures roses, leurs offrandes innocentes de fleurs et de fruits, rafraîchirent les imaginations et firent goûter à beaucoup le plaisir de communier entre frères sans être forcés de renier leur raison... Sur ces entrefaites, le Concordat survint, et les Théophilanthropes, avec les autres non-conformistes, furent nivelés.

Lorsque les prêtres rentrèrent ouvertement et que les cloches recommencèrent à bourdonner, Thomas Paine en conçut quelque mauvaise humeur ; il écrivit même à Camille Jordan, promoteur de cette tolérance, pour protester. Il approuvait seulement, quant à lui, un culte silencieux et réfléchi : ni cloches, ni orgues, ni tambours, ni manifestations provocantes. Une expérience récente n'apprenait-elle pas qu'il faut se méfier de tout ce qui surexcite la partie sensitive de l'homme ? L'empire qu'on prend ainsi sur lui n'est ni légitime, ni prudent : on le mène, comme un somnambule, aussi bien au malheur, ou au crime. Il le faut affranchir ; toute religion qui se propose une autre fin est un péril public...

Mais, apparemment, le premier consul n avait pas le ferme propos d'affranchir ses concitoyens.

Paine, d'abord, avait cru quelque peu en Bonaparte. Celui-ci, à son retour d'Italie, était venu le saluer et le cajoler comme il savait le faire. Peut-être ce Bonaparte était-il prédestiné à détruire les vieilles tyrannies ; peut-être William Pitt trouverait-il en lui l'obstacle... Justement il était question que le vainqueur de l'Italie essayât une descente en Angleterre. A cette nouvelle, le vieux radical anglais tressaillit d'espoir : pourquoi un général de la Révolution française irait-il débarquer en Grande-Bretagne, sinon pour émanciper le peuple anglais et lui apporter enfin la république attendue, laquelle seule peut procurer la paix ? Paine se hâta de combiner un plan pour la descente ; il voulait accompagner, en personne, le corps de débarquement. Un emprunt était ouvert ; Paine adressa au Conseil des Cinq-Cents (28 janvier 1798), avec ses vœux pour le succès de l'entreprise, la modique offrande que sa pauvreté lui permettait : cent francs. Le 26 février, un banquet se tint, pour célébrer l'expédition prochaine : Paine vint s'y asseoir ; son enthousiasme pour la liberté se confondit dans l'enthousiasme patriotique des autres banqueteurs, sans qu'il aperçût le malentendu profond entre ces deux sentiments. Il se leva et porta ce toast : « Aux trois garanties des républiques : Que les opinions soient libres ! Que les droits soient égaux ! Puisse la majorité gouverner les autres comme elle se gouverne elle-même ! » Paroles pleines de sagesse, mais jetées au vent.

L'abandon de ce beau projet de libération de l'Angleterre, et le départ de Bonaparte pour l'Égypte déçurent cruellement Thomas Paine.

Combien plus encore son retour !... Après le 18 brumaire, la France n'offrit plus d'issue à l'activité d'un conseiller du peuple. Le peuple n'avait plus d'influence sur les événements. Il était dispensé de veiller à son propre intérêt. Et s'il veut s'en mêler encore, une police diligente, une censure tranchante, le font aussitôt rentrer dans l'ordre. « L'amour de l'ordre » est devenu, selon la formule de Fouché, « la première des vertus publiques ». Malheur à qui s'en montre dépourvu ! Ainsi Nicolas Bonneville, éditeur, hôte et ami de Paine, ayant dans son journal *Le Bien informé*, comparé Bonaparte à Cromwell, est mis en prison, et son journal suspendu... La Terreur paraissait recommencer, non plus aiguë, mais chronique, régulière, avec toute chance de durer...

C'était la retombée de la roche de Sisyphe ; cette fois Thomas Paine renonça. Vaincu avec tous ses rêves, il se ressouvint de son âge avancé, — il avait près de soixante-six ans, — il souhaita le repos, la vacance, la compagnie de la seule nature muette. Le désir de cultiver la terre, dans sa ferme de New-Rochelle, le saisit. Il dit donc « adieu à l'agitée et malheureuse Europe ».

Il s'embarqua au Havre le 1er septembre 1802, et le 30 octobre, après une absence de quinze années, années remplies et lourdes, il revit l'Amérique.

*
* *

Les États-Unis, pacifiés, semblaient un bon pays pour y venir mourir. N'ayant plus d'ennemis, le peuple américain, à l'aise sur un large continent, était sauf de cette fièvre patriotique qui rendait les vieilles nations d'Europe inaptes au gouvernement fraternel. Oui, mais une autre fièvre l'agitait : le zèle dévot. « L'ennemi », ici, ce n'était pas l'homme d'au delà du fleuve, mais Satan lui-même. Le fétiche sacré, ce n'était plus le drapeau, la cocarde ; c'était la Bible. La Bible passait encore pour inviolable, chez ce peuple primitif à qui Voltaire était inconnu. Or, Thomas Paine avait parlé librement de la Bible. On le lui fit bien sentir.

Sans doute, en souvenir des services anciens, *Common Sense* fut accueilli amicalement par Jefferson, successeur de Washington à la présidence des États-Unis ; il put rentrer en jouissance

de sa ferme et de ses terres, enfin se trouver chez lui. Mais l'*Age de raison*, dédié au peuple d'Amérique, était arrivé à son adresse. Et le peuple d'Amérique signifiait assez clairement sa réponse : la réprobation des divers clergés, des cœurs simples de chaque communauté pesait sur la tête du téméraire. Et les Quakers n'étaient pas les moins indignés contre leur ancien coreligionnaire. Le nombre de ceux qui avaient lu le livre était fort restreint ; le nombre de ceux qui n'auraient pas consenti à le lire, et qui l'anathématisaient, était immense. Les gens du voisinage s'attendaient à voir un jour ou l'autre le diable entrer par la cheminée du cottage pour enlever l'âme de son suppôt. Un brave voiturier, homme de foi vive, refusa de le conduire, de crainte que la foudre du ciel ne tombât sur son cabriolet.

Ce sentiment archaïque *d'exsécration de l'impur* devait prendre à cette date la forme de la proscription politique. Car interdire la communion des saints à quelqu'un qui s'en était lui-même retiré, le dévouer aux dieux infernaux, auxquels il ne croyait pas, c'était le frapper d'une arme mousse. Mais refuser le bulletin de vote qu'il venait déposer dans l'urne, sous le prétexte inventé que l'émancipateur de l'Amérique n'était pas régulièrement citoyen Américain, c'était l'atteindre dans des droits auxquels il tenait, c'était narguer des principes qu'on savait sacrés pour lui. Les adversaires politiques de Paine l'osèrent, en 1806, à New-Rochelle, très persuadés que la majorité compacte du peuple soutiendrait cette mise hors la loi de l'ami et allié de Satan.

Mais en même temps, comme Thomas Paine était un personnage en vue et qu'on pouvait faire de son nom une manière d'étendard, les convertisseurs se mirent à l'assiéger : il y aurait de la gloire pour le ministre qui le ferait se rétracter publiquement. Son amie, Mme Bonneville, — qu'il avait recueillie avec ses deux enfants, lui rendant en Amérique son hospitalité de Paris, — était fort occupée à écarter de lui les personnes zélées qui le guettaient. Tout à coup, la porte de la chambre où il reposait s'ouvrait toute grande, et une salutiste apparaissait en disant : « Je viens avec un message du Seigneur ! » — « Je n'en crois rien, lui criait Paine le Seigneur eût choisi un messager plus agréable. » Cependant, la mort semblant proche, deux pasteurs l'entreprirent avec une compassion obstinée. Il leur dit seulement, les saluant : « Laissez-moi seul : bonjour ! » Et il exprima fortement sa foi : « Dieu est du côté de la libre-pensée. » Se tournant vers Mme Bonneville, il lui recommanda que ses enfants fussent bien élevés ; car de l'éducation dépend le progrès de la justice dans l'avenir. En écrivant son testament, il se rendit témoignage à lui-même : « J'ai vécu une vie honnête et utile à l'humanité ; mon temps a été consacré à faire du bien, et je meurs dans un calme parfait et une parfaite résignation à la volonté de mon créateur, Dieu. »

Il mourut, en effet, très doucement, le 8 juin 1809, au matin, sans qu'on eût entendu de tonnerre, ni vu jaillir du sol la moindre flamme.

Les Quakers refusèrent de laisser déposer le corps dans leur cimetière. On creusa donc une fosse dans la propriété même de New-Rochelle. Mme Bonneville décida que les obsèques se feraient rapidement, pour éviter toute manifestation de haine des personnes pieuses. Avant que le cercueil fut fermé, elle mit une rose sur la poitrine du mort, et ce fut tout. Un maigre cortège accompagna : quelques voisins, quelques nègres, pour manifester la gratitude de toute leur race envers l'infatigable adversaire de l'esclavage. Le silence, le manque de toute cérémonie, au moment où la terre fut jetée, serra le cœur de Mme Bonneville, qui avait apporté de France d'autres habitudes. Elle ne pouvait cependant imaginer ni un discours ni une bénédiction. Pour toute cérémonie, elle fit placer son fils aîné au pied de la tombe, se tenant elle-même à la tête, et elle dit ces simples mots : « O monsieur Paine ! voilà mon fils debout pour vous dire merci au nom de l'Amérique, et moi, pour vous dire merci au nom de la France. » Il n'y eut rien de plus.

Quant à l'Amérique elle-même, et à la France, engagées pour un temps encore dans la barbarie, elles oublièrent l'inventeur de la République, dont l'heure n'était pas venue.

PAUL DESJARDINS.

LES ALLÉES DU LUXEMBOURG

Monsieur Bergeret se promenait le long de cette allée du Luxembourg où se trouve le Jeu de Paume et qui aboutit en face la rue de Fleurus. Il affectionnait ce coin, planté largement et pourtant suffisamment arborescent. Les statues y sont voilées d'un peu de recul et de la pudeur de quelques feuillages. Les jardiniers, par distraction ou par suite de l'ubiquité que leur impose le service de l'État, y abandonnent pour de longs instants, sur les pelouses rectangulaires, des appareils d'arrosage qui pro-

duisent dans l'air matinal un bruissement frissonnant et léger. Au ras presque de ces pelouses, sur des bancs, sur des chaises, des femmes cousent ou lisent, et leur éloignement, ainsi que l'agrément de l'heure, permet qu'on leur attribue à toutes de la sveltesse et de la grâce.

M. Bergeret marchait, l'âme libre de soucis, éparse, vacante; il eût désiré que le hasard dessinât sur cette page blanche quelque image imprévue, de relief léger, comme tout ce qui l'entourait en cette matinée claire, fraîche, satisfaisante. Sa démarche s'était soulevée, et, comme un rythme, l'entraînait au devant de quelque forme nouvelle de l'Illusion ou de l'Espérance. Il se pressait. Il réfléchit alors qu'il était peu sage de courir loin et au hasard, vers une idée que commençait à lui inspirer justement le calme doux de cet endroit, et qu'il en écouterait fort bien les suggestions sur le banc de bois tout proche. Il allait s'asseoir, lorsqu'il aperçut au bout de l'allée son ami, M. Jumage, qui y pénétrait à longues enjambées, et quand M. Jumage aperçut M. Bergeret, il ralentit son allure et biaisa très légèrement, sans toutefois qu'on pût augurer nettement qu'il allait éviter M. Bergeret. Celui-ci se souvenait combien M. Jumage était empressé, chaque fois qu'il passait par Paris, à venir apporter à son ami M. Bergeret ce qui lui avait été donné d'entendre des bruits du monde, et spécialement de ceux qui pouvaient être désagréables à M. Bergeret. Ce ralentissement de la démarche de M. Jumage fit craindre à M. Bergeret que son ami ait perdu de sa belle ardeur pour l'épigramme, ou ne nourrit plus aussi abondamment son information. Mais M. Jumage, tout en ayant communiqué à son allure une plus majestueuse lenteur, n'avait d'autre souci que de l'aborder et de lui donner le plus cordial bonjour. Il lui apprit aussi qu'il se fixait désormais à Paris et pour n'en plus bouger.

« Vous le savez, dit-il, mon cher ami, Paris m'est, pour ainsi dire, une cité nouvelle. Depuis près de trente ans que je me suis mis à attendre assez impatiemment ma retraite, je n'ai revu Paris qu'à de brèves vacances, en passant pressé, et la ville gardait pour moi, comme pour tous les étrangers, son masque. Elle a, pour eux, un petit air de fête; elle semble toujours prête à partir pour quelque coin endimanché de la banlieue. Les places publiques, les carrefours semblent autant de gares en plein vent, d'où le voyage continue, s'élance vers d'autres gares. Puis, j'y suis toujours venu dans des buts très précis, ayant à passer au ministère, à prendre des notes à la Bibliothèque, à m'acquitter de commissions nombreuses exigeant un retour, de sorte que je ne suis jamais reparti qu'excédé de bagages, les bras trop arrondis par des paquets trop nombreux, aigri par la difficulté de caser autour de moi, dans le wagon, tous mes impédiments. De sorte que je ne connais point Paris heureux; je ne sais pas, je ne sais plus ce que c'est que de vivre à Paris, comme vous faites, en longeant paisiblement une allée jolie et tranquille, en prenant complètement conscience de ce calme et même de ce nonchaloir.

— Si je comprends bien, dit M. Bergeret, vous prenez votre retraite et vous venez vivre à Paris.

— Oui, cher ami, las d'avoir, comme tout fonctionnaire, arpenté toutes les routes de notre pays, d'y avoir professé dans les plus pittoresques, les plus silencieuses, les plus commerçantes, les plus écartées et les plus centrales de ses villes, mais jamais à son centre même, je reviens vieillir ici. Je me logerai dans ce quartier qui est le nôtre, non peut-être parce que nous y avons étudié, mais parce que nous y avons formé nos plus belles chimères. On y revient, sinon déçu, au moins ayant appris combien les faits se rangent peu pour laisser passer les chimères.

— Il faut toujours faire une moyenne, dit M. Bergeret.

— Je souhaite beaucoup vous voir, vous voir souvent, mon cher Bergeret. Vous êtes un des rares hommes qui fassent éprouver, de la conversation, tout le plaisir qu'on peut en attendre. Cela est dû à votre modération. Votre attention se porte sur toutes choses, et touche toujours le fait ou l'idée sous les oripeaux dont on nous veut leurrer. En me reportant, à votre dernière conversation, je vous avouerai, que depuis, en y réfléchissant, j'ai trouvé la vérité de votre côté.

— Ce m'est un grand plaisir, dit M. Bergeret, mais mon faible mérite n'y est pour rien, et j'en rends tout l'honneur à votre perspicacité...

— Qui s'était endormie, mon cher Bergeret, bercée par quelques beaux mots déviés de leur sens, par des sophismes. J'en ai, je vous l'avouerai, quelque honte.

— Ah! beaucoup d'honnêtes gens se sont trompés comme vous, et je ne parle pas de ceux à qui l'on a fait croire que leur intérêt consistait à crier : mort aux juifs! parce que les grands magasins de MM. Chauchard ou Jaluzot, augmentaient démesurément, auprès des Français de toutes religions, leur chiffre d'affaires. Mais, vous ne venez pas, je pense, à Paris pour vous occuper de politique.

— Non, cher ami, à aucun degré; je vais tout d'abord me loger commodément, j'espère, quoique modestement.

— Vous avez trouvé.

— Pas encore, mais je trouverai, quitte à monter vers les avenues lointaines, au seuil desquelles, comme un avertissement qu'on entre là en terres peu connues, l'administration a dressé la fontaine de la Géographie, avec un schéma sculpté des di-

verses races d'hommes qui peuplent les horizons opposés de l'Univers. Là, je m'installerai, j'installerai mes livres, j'achèverai quelques petits travaux; ils sont, à la vérité, dénués d'importance, mais je ne voudrais point partir sans les avoir menés à bonne fin. Ce seront les fruits tardifs de projets qui m'ont aidé à supporter la vie active. Ils ont un peu soulagé ce que notre carrière comporte d'administratif.

— Ou plutôt d'administré, dit M. Bergeret; mais ne songez plus à cette carrière dont vous avez dépassé les ennuis, et accompagnez-moi, si vous en avez le temps, je vais jusqu'à l'Odéon.

— C'est une des joies que je me promets, répondit M. Jumage. A vous dire vrai, je préfère les quais. Les *nouveautés* y sont presque aussi abondantes. Les exemplaires qu'ont cédés incontinent au bouquiniste les membres de la presse, offrent, comme sous les galeries, trop de pages closes, mais les amis ont lu, avant de rejeter, pour son bien, le volume dans la circulation, et la lecture rapide en est rendue plus commode. Les boîtes des quais ont pour elles les agréments et les promesses du hasard. Ce n'est point qu'on y découvre des raretés; mais l'espoir d'en acquérir n'est défendu à personne, et il y a un pittoresque qui naît du voisinage de volumes aussi différents qu'une Salammbô auprès des Lettres à Émilie, ou d'un petit classique du XVIIIe siècle à côté d'un Paroissien. Le fond est terne, ce sont les romans qui le composent.

— Et encore, reprit M. Bergeret, cela a son charme. Ces pauvres romans sont aussi nombreux que les gouttes d'eau de la Seine toute proche. De même que le hasard pousse à la surface, sous la flèche du soleil, telle goutte depuis longtemps prisonnière dans la masse du fleuve, le caprice de l'étalagiste, le hasard du marché fait surgir, du flot indistinct des productions médiocres, quelque volume. Il sort d'une cave où l'éditeur le gardait sans en être heureux, d'un coin de bibliothèque où seule la poussière s'occupait de lui. Il a été acheté un jour de voyage, pour faire oublier la banlieue banale. Il reprend sur le quai, un peu de vie; le soleil chauffe son dos jaune, il apparaît une minute à la surface. Ces vieux titres, ces signatures oubliées me sont assez précieuses, car elles évoquent un temps, des circonstances, un entour, parfois un gracieux portrait, celui d'une dame avec de longues anglaises, aux doux yeux d'épagneul. Elle attendait comme attendirent les filles du Lys dans la vallée ou des romans idylliques de Georges Sand. C'est une frissonnante Indiana, ou une majestueuse et révoltée Lélia. Parfois l'on admire de jeunes romantiques, si chevelus, si byroniens, si romantiques, si ridicules. Nous eussions, peut-être, été comme eux, si nous avions été de leur temps et si quelque prudence ne nous en eût empêchés. Croyez-vous, Jumage, qu'à quelque moment de l'évolution où nous fussions nés, nous étions fatalement destinés à enseigner les humanités.

— Peut-être pas, mais il y avait en nous, certainement, quelque besoin de règle intelligente et de stabilité acceptable qui nous élevait, au-dessus du fonctionnaire et nous écartait de la littérature et de ses modes changeantes. Voici, sans doute, parmi ces jeunes gens qui s'avancent vers nous, de futurs poètes.

— Oui, dit M. Bergeret, nous entrons dans leur Luxembourg. Ce jardin qui est petit, depuis qu'on l'a amputé de sa Pépinière, apparaît immense, quand on songe aux subdivisions que les habitudes y établirent et aux démarcations qu'elles fixèrent. Là où je vous ai rencontré, c'est le jardin des sages. Des érudits, des anciens professeurs comme nous, y vont guetter le vol alourdi des dernières chimères; des historiens y supputent les leçons du passé; des économistes s'y attardent à additionner des forces ou des simulacres de forces et de prospérités. Au rond-point, près des fleurs, ce sont des dames qui viennent faire parade de la coquetterie avec laquelle elles habillent leurs enfants; les bébés y sont amenés par des servantes mises convenablement, pour ne point faire honte à leurs jeunes maîtresses qui viendront exhiber là les plus jolies qualités maternelles. Là-bas, près de la fontaine, ce sont des lectrices, des liseuses, et sur les bancs, à côté des personnes douces qui apportent du pain aux moineaux et font là de bonne solidarité cérébrale, on voit des vieillards fatigués qui recherchent un peu d'ombre, entre un brin de soleil et le parfum de la fraîcheur de l'eau. Dans la partie qui longe la rue de Médicis et le boulevard Saint-Michel circulent les étudiants, les tout jeunes hommes de lettres, et aussi les personnes qui aiment à leur départir l'illusion de la vie et de l'amour. Les poètes vont par tout le jardin, ils en sont l'unité ainsi que les ouvriers; ceux-ci s'asseoient au hasard, pour s'attarder une heure à un endroit où rien ne rappelle le labeur interrompu. Au-dessus, là où fut la pépinière, dans ces jardins rectangulaires d'une jolie perspective, mais pauvrement ornés, ce sont des rentiers, des rentières aussi, à qui le grand jardin paraît trop immense.

— Oui, ils aiment à se sentir entre des maisons.

— Ça ressemble mieux à leur rêve : un petit jardinet à la campagne, bien emboîté entre des constructions.

— Mais il y a, dans le Luxembourg, une population toujours croissante, à laquelle vous ne prenez point garde.

— Et laquelle?

— Mais le peuple des bustes, des bustes de poètes; le nombre s'en accroît tous les jours.

— Mais, dit M. Bergeret, il n'y aurait pas grand mal, si tous étaient des poètes, certains y sont bien situés. Où aurait-on placé ce pauvre Mürger ?

— Voyez-vous une nécessité à ce que Mürger ait un buste ?

— Oh non ! le pauvre homme était sans génie : mais, si longtemps, tous les jeunes gens de seize ans ont aimé le souvenir de Musette et celui de Phémie, teinturière. Si Mürger n'avait pas mis d'idéal dans la vie de ce quartier, il y avait disposé de la fantaisie. C'est un Musset pour futurs pharmaciens. Il affirme que Musette, ni Mimi ne doivent, dans la vie sérieuse, suivre leurs jeunes amoureux ; elles préfèrent mourir. Mais il n'y a pas que lui, j'aperçois Banville qui fut un très beau poète.

— Je vous le passe, mais Vicaire ? en faites-vous cas ?

— Je l'ai un peu connu, c'était le meilleur garçon... Il était affligé d'une grande laideur que de beaux yeux éclairaient à peine. Il aimait le bon vin, la bonne chère, les fillettes accortes, pas celles qui fréquentent ce jardin, celles qui vivaient dans sa Bresse natale. Il en était amoureux, généralement. Il leur savait gré d'être lointaines, d'avoir parfois aux lèvres un brin de chanson populaire, il les chantait sous le nom de Rosette ou de Lise ; c'était pour lui des orphelines douces et rustiques, ou la joie de l'œil auprès du verre de petit vin blanc. Il réussit moins dans l'épopée que lorsqu'il disait les mérites de Rosette ou qu'il contait la légende des enfants que Saint-Nicolas retrouva dans le saloir. Il avait une trogne épaisse, beaucoup de bonté timide et de jactance bachique. Quand on l'enterra, dans son pays, près d'Ambérieux, il vint une foule de gens recueillis et respectueux, à cause de son père qui était là-bas, je crois, un notaire considéré.

— Choulette aussi devait y être placé ?

— Choulette y serait, s'il n'avait manqué de respect aux grands de la terre. Choulette ignorait les nuances du parlementarisme. Il n'avait pas notion de l'importance d'un sénateur ; c'était pour lui un degré infinitésimal entre le peuple et le souverain pontife. Il venait souvent par ici ; fréquemment il longeait la rue de Médicis ; il y venait exprès, à certaines heures où il était assuré d'y rencontrer Leconte de Lisle se rendant à la bibliothèque du Sénat. Choulette ne se portait à la rencontre du maître que pour lui présenter l'hommage de son respect et d'une admiration sans cesse accrue ; mais il prenait soin de le faire, la tête couverte d'un béret où était reproduite la tour Eiffel ; ce que Leconte de Lisle trouvait injurieux.

— Des jeunes gens aussi m'ont conté une histoire se rapportant à Leconte de Lisle et à une édition rare du *Corbeau*, d'Edgar Poe, traduction Stéphane Mallarmé, mais elle m'est devenue confuse.

— Je la sais ; elle est simple. Cette édition rare se trouvait à la vitrine d'un marchand d'estampes de la rue de Médicis. Leconte de Lisle était entré s'enquérir du prix, et il en avait offert une somme inférieure à celle que désirait le marchand ; il tint bon, le marchand tenait bon, et tous les jours Leconte de Lisle venait s'enquérir de l'état de ses prétentions. Des jeunes vers-libristes qui n'avaient point pour Leconte de Lisle l'idolâtrie que lui portaient les Parnassiens, pensionnèrent cette édition du *Corbeau*, c'est-à-dire qu'ils rallièrent le marchand à leur jeu facétieux en s'engageant à donner, de cette édition, un peu plus que le Poète à la condition qu'on fît durer la négociation.

— Et qu'advint-il ?

— Je crois que Leconte de Lisle se lassa, et qu'alors les jeunes gens ne sentirent plus la nécessité d'acheter ce livre, qui resta aux mains du marchand ; il y a longtemps qu'on m'entretint de cela !

— Le vers libre, dit Jumage, ne me paraît plus être tant à la mode.

— Oui, on fait beaucoup de sonnets.

— Et fait-on bien, à votre avis ?

— Mais j'ai fait beaucoup de réserves contre la poésie nouvelle ; elle froisse certaines de mes habitudes, et je me méfie de ne la point assez comprendre. Elle me touche surtout quand elle a beaucoup d'affinités avec l'ancienne. Il y a de beaux sonnets ; ils ne sont pas tous dans les *Trophées*. M. Brunetière déclare que le dernier vers d'un sonnet est plus beau et découvre plus d'horizon que le dernier vers de n'importe quel poème. Je respecte cette assertion sans trop la comprendre, et je pense qu'elle manque de clarté. Le lecteur semble se plaire au sonnet, mais n'est-ce pas parce qu'il est assuré que ce sera très court. Ces petites formes achevées du sonnet ou de la ballade peuvent contenir de la poésie ; mais suffisent-elles à l'enfermer toute ? Je ne le pense pas.

> Sonnet, dogme entier, debout sous l'exégèse,
> Même edmondschéresque ou francisquesarceyse,

a dit Choulette !

— Dogme ! c'est bien gros.

— Mais, dit M. Jumage, nous voici près de l'Odéon ; nous allons pouvoir y feuilleter des volumes de vers ; il y en aura qui seront composés de sonnets ; j'aime beaucoup ceux d'Angelier ; ils sont délicieux !

— Certes.

— Et parmi ces volumes de vers que nous allons voir, n'y en aura-t-il point, en forte proportion, qui seront l'œuvre de poètes qui deviendront de ces poètes morts jeunes à qui l'homme survit, et qui

dédaigneront la Muse pour devenir préfets, diplomates, ingénieurs ou ministres.

— Oui, repartit M. Bergeret, mais il ne faut pas leur donner tort, ni même croire en principe que tous ceux qui abandonnent ainsi la poésie n'étaient pas capables d'écrire de jolis vers. Chez beaucoup de personnes, la poésie est une parure de jeunesse qui se fane dès l'âge mûr. Font-ils pas mieux de tendre leur bouquet et de se taire ensuite que de redonner les mêmes vers ; il y a de bons poètes qui n'ont pas persévéré...

X X

(*A suivre.*)

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Les vingt et un jours d'un neurasthénique, par Octave Mirbeau (Fasquelle).

Les admirateurs d'Octave Mirbeau seront heureux que, pour réunir en volume ses chroniques du *Journal*, si ardentes et si profondes, si passionnées et douloureuses, il ait eu recours à ce quelconque stratagème. Je suis neurasthénique et, pour ce, je fais une saison d'eaux. Dans les loisirs abondants que le traitement me laisse, je me souviens de ceci et de cela, d'un tel et d'un tel, et je rédige mes souvenirs ; ce monsieur que j'aperçois, ou cette dame, me rappelle... une de mes anciennes chroniques, et la voici. A vrai dire, j'aurais mieux aimé une simple réimpression de ces pages, telles quelles. Mais c'est à quoi ne se prêtent pas, paraît-il, les exigences de la librairie contemporaine. Et puis, c'est à peu près ainsi qu'Hérodote composa son histoire, au fond... Du reste, l'unité de ce beau livre de Mirbeau ne lui vient pas de ce lien, un peu médiocre, dont il en a attaché, les unes aux autres, les parties, mais de l'inspiration, qui en est caractéristique. Peu d'œuvres expriment, d'une manière aussi intense, un tel mépris, un tel dégoût de la vie et des hommes. Les personnages qui défilent ici, nombreux, variés, sont des coquins, des grotesques ou des imbéciles ; et il n'est pas rare qu'ils cumulent ces trois qualités. Des infirmes aussi, des bêtes malades et irresponsables. Et la haine qu'ils inspirent s'adoucirait de pitié si l'horreur de ce spectacle n'excitait trop de répulsion. Les caricatures de Mirbeau sont prodigieuses, excessives comme pour constituer une grande épopée de l'infamie humaine, mais ressemblantes et vraies, et, en même temps, d'une singulière fantaisie, d'un humour étonnant, parfois d'une incomparable drôlerie...

Trois artistes étrangers, par Hugues Rebell (Tricon).

Sous ce titre, Hugues Rebell publie d'intéressantes études sur Robert-Harborough Sherard, — écrivain curieux dont il traduit aussi quelques contes, — Sattler et Félicien Rops. Et voici vraiment de belle critique, pleine de renseignements précieux, et surtout pleine d'idées. A propos de ses trois héros, en effet, Rebell expose les doctrines auxquelles il tient, et qu'il résume dans sa préface. Notre pays qui, à de certaines époques de saine et forte vitalité, subit heureusement des influences étrangères, — celles de l'Italie au XVIe siècle, de l'Espagne au XVIIe siècle, de l'Angleterre au XVIIIe siècle, — et de cette manière s'enrichit sans rien perdre de son génie, reçoit aujourd'hui, très différemment, des idées dangereuses qui lui viennent de loin, de Pologne, de Norvège, de Russie. Or, cette fois, cette intrusion de l'étranger chez nous, au lieu d'être bienfaisante, inquiète. Soit que nous ne soyons plus assez forts pour la limiter à temps, pour l'empêcher de vite devenir excessive et indiscrète ; soit encore que les étrangers qui nous viennent aujourd'hui aient, par eux-mêmes, un dangereux caractère. Et c'est bien ainsi que les juge Rebell. Dangereux ces Norvégiens et ces Russes : des révolutionnaires, des révoltés qui ont la haine des lois naturelles et sociales, des enfants tapageurs que les violences séduisent, des gens qui rêvent de « changer l'univers », ignorant que « subsister, prospérer » est déjà « une œuvre assez difficile... » Excellent exemple, au contraire, et avantageux modèle : Félicien Rops ! — lequel ne « donne pas de leçon,... ne propose pas d'idéal pour les songe-creux, n'annonce pas les révolutions terrestres ni célestes, ne prêche pas une morale universelle » et, de même que Sattler et Sherard possède admirablement les qualités de sa race... Car il n'y a pas de sophisme que ne puisse démontrer d'une façon plausible un esprit ingénieux et subtil et un écrivain tel que ce Rebell ; — mais j'appelle sophismes les opinions des autres quand je ne les partage pas. (Ce volume, tiré à 500 exemplaires, et fort bien édité, contient de très belles illustrations, d'après Sattler et Rops.

Le mauvais amant, par Louis de Robert (Fasquelle).

Ce mauvais amant-là décrit ainsi son triste caractère : « Pour me croire heureux, il faut que je fasse souffrir autrui ou moi-même... A douze ans, ignorant tout encore et parfaitement innocent, je me revois arrêté devant un kiosque de journaux avenue d'Antin, devant Saint-Philippe du Roule. Un numéro du *Journal des Voyages* y représentait un homme empalé, et cette gravure déterminait chez moi une sorte de

plaisir physique que je ne m'expliquais pas... » Néanmoins, cet être exécrable est aimé, très aimé, et plus il la fait souffrir plus la pauvre Françoise l'adore, — jusqu'à ce qu'enfin elle y renonce, pour épouser M. Feltone. Alors, il l'aime sérieusement. Il l'aimait déjà; — mais il était rosse, ainsi le voulait sa nature. Son ami Philippe est un très bon, très doux garçon: on le prend pour ami; quand il a l'air de hasarder un petit bout de déclaration, on lui demande s'il n'est pas fou... Ce roman est joli; à son habituelle manière, un peu lente et monotone, M. Louis de Robert a joint, ici, de l'humour, de la grâce légère et une sorte de mélancolique gaieté qui a bien du charme.

Bibliothèque générale des sciences sociales (Alcan).

Les trois dernières publications de la « Bibliothèque des sciences sociales » sont particulièrement intéressantes. *Assistance sociale; pauvres et mendiants*, de M. Paul Strauss, est une étude très documentée et généreuse; la doctrine qui l'inspire est bien différente de cette « sotte philanthropie » dont parle Spencer, « qui ne pense qu'à adoucir les maux du moment, persiste à ne pas voir les maux indirects, et produit peut-être au total une plus grande somme de misère que l'égoïsme extrême. » M. Paul Strauss s'élève avec raison contre la théorie du *tout ou rien* que prônent à présent tels dogmatiques, et qui « équivaudrait à la condamnation à mort de milliers de malheureux de tout âge et de toute catégorie. » *L'éducation morale dans l'Université* est un recueil de conférences et de discussions que présida M. Alfred Croiset. Un certain nombre de professeurs se réunirent pour élucider ensemble la question de savoir si l'Université, habile à enseigner, est capable ou non d'éduquer. Chacun d'eux, suivant sa spécialité, traita une partie du problème, et s'il n'est pas aujourd'hui résolu, du moins se pose-t-il plus clairement. M. Croiset, dans une fine et ingénieuse préface, établit d'ailleurs que la qualité morale d'un homme et sa valeur exemplaire ne dépendent pas des théories qu'il a par-devers lui, et que les professeurs de l'Université, dont les opinions sont diverses, sont des hommes de bien... *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, par Ch. Seignobos, est un cours professé pendant trois années au Collège libre des Sciences sociales. L'ouvrage se compose de deux parties : la première (la méthode historique appliquée aux documents des sciences sociales) reprend les principes formulés déjà par l'auteur dans l'*Introduction aux études historiques*, publiée naguère avec M. Ch.-V. Langlois; la seconde, (la méthode historique et la science sociale), plus brillante encore et plus hardie, soulèvera l'indignation des sociologues qui, dans leur désir de voir leur science se constituer avec indépendance, s'acharnent à la vouloir séparer de l'histoire.

En Méditerranée, par Charles Diehl (Colin).

Les « promenades d'histoire et d'art » où nous emmène M. Diehl sont extrêmement intéressantes. M. Diehl est un érudit de premier ordre et un très bon écrivain; l'Herzégovine, l'Athos, Delphes, Constantinople, Rhodes et Jérusalem sont de beaux endroits : ce livre est tout à fait digne d'attention. M. Diehl a cet agrément délicieux de ne se point présenter comme un spécialiste, mais en chacune de ces études nous le trouvons également intéressé par l'archéologie, le pittoresque des paysages, ainsi que par les questions politiques qui se posent ici ou là, dans ces pays divers où s'exerça jadis si efficacement l'influence française. Le chapitre consacré à Delphes est d'un intérêt tout particulier; ces quelques pages expliquent avec plus de clarté qu'on ne l'avait encore fait l'état actuel des fouilles et la qualité des trouvailles qu'elles ont amenées. La description du littoral dalmate, celle aussi de l'Athos, sont d'une belle couleur.

Amours barbares, par Etienne Renaud (Lemerre).

Il y a de beaux vers dans ce recueil. Ils ne sont pas la majorité, certes, mais ils suffisent à distinguer ce poète de la foule de ses semblables. M. Renaud refait, sans utilité, de petits poèmes post-parnassiens qui n'ont pas beaucoup d'intérêt, — mais, quand il le veut, il a pourtant sa manière, qui est robuste et vigoureuse, même dans la grâce. Cette strophe est belle (le poète y évoque ses amours avec la Montagne) :

> Le ciel nous a prêté sa plus discrète étoile,
> Et la complicité de ses espaces bleus.
> Notre tente de noce eut des chênes pour pieux,
> Et de blanches vapeurs en tissèrent la toile...

Les rythmes qu'il emploie, classiques et souvent ressassés, ont quelquefois de l'agrément; ainsi ces décasyllabes, auxquels le déplacement de la césure (tantôt après le quatrième, tantôt après le cinquième pied) donne un charme trouble et délicat :

> Je ne sais pas pourquoi toujours j'y pense
> A cette lointaine et pauvre maison,
> Qui dort là-bas en la chaude saison,
> Sous le ciel roux accablé de silence.

Le vertige de l'absolu, par Émile Bruni (Flammarion).

C'est une œuvre assez curieuse, d'analyse très intense et de méditation ardente. L'état d'esprit qu'étudie M. Bruni est une sorte d'exaltation passionnée qui transforme en souffrance ou en joie presque physique tout la vie mentale et qui donne aux idées abstraites elles-mêmes un tressaillement

nerveux. Son héros, qu'il prend dès l'enfance et chez lequel il suit le progressif accroissement des hantises, des hallucinations et des vertiges, semble très raisonnable par instants et, à d'autres, excessivement peu calme. Il se demande à lui-même s'il n'est pas fou, s'il envisage les choses telles qu'elles sont ou s'il ne leur prête pas peut-être, une plus tragique apparence qu'il ne faudrait... M. Bruni qui se révèle ainsi comme un psychologue intéressant, n'a cependant pas évité dans ce livre des longueurs terribles, de la confusion et parfois du fatras; en outre, il écrit souvent d'une façon négligée et ne s'applique pas autant qu'on le souhaiterait à dégager ses idées du jargon philosophique.

Questions américaines, par Th. Bentzon. (Hachette.)

Les différentes études qui composent ce recueil ont paru déjà dans la *Revue des Deux Mondes;* il est agréable de les trouver ici réunies. Elles traitent toutes de questions graves qui pour être envisagées ici du point de vue américain, n'en intéressent pas moins notre vieux monde autant que le nouveau. M. Bentzon remarque, en effet, que les préjugés de race, qui divisent, outre-mer, les blancs et les noirs, ne sont pas le monopole de l'Amérique, certes, et que, sous des formes diverses, on les retrouve chez nous notamment. De même, la question des classes, le féminisme, la colonisation et les guerres qu'elle entraîne, posent des problèmes, comme on dit, « mondiaux ». Le présent volume contient un chapitre sur « l'armée anglaise peinte pas Kipling », — dont, au premier abord, on ne voit pas très bien la raison d'être ici; — mais M. Th. Bentzon remarque que Kipling, naguère, ne célébra pas moins la campagne de Cuba que, depuis, celle du Transvaal, — que l'impérialisme anglais dont Kipling est un des plus ardents représentants a, en Amérique, une grande influence, — et que Kipling est donc, à des égards, Américain... Quoiqu'il en soit, les pages que lui consacre M. Bentzon sont extrêmement intéressantes, de même que celles sur Hamlin Garland, le « radical de la Prairie », et sur « le Conseil international des femmes ». Mais je signale comme particulièrement agréable et suggestif le chapitre intitulé *Recits du Kansas*.

La Galerie d'un sous-préfet, par Paul Mimande. Perrin.)

Ce volume est dédié au comte Léon de Tinseau, littérateur notoire, et qui, paraît-il, débuta dans le fonctionnarisme. Mais, « sans attendre que Marianne fut sevrée, et désireux de répondre aux agaceries des Lettres françaises », il a, « un beau jour, résolument jeté le frac brodé parmi les ronces, tandis que » M. Paul Mimande « continuait, pauvre chemineau administratif, à errer de province en province, et du nord au midi, n'ayant d'autre distraction que de crayonner, *passim,* choses et gens, suivant le hasard des rencontres. » Ce point d'histoire littéraire ainsi fixé, constatons que les « esquisses, dessins, pochades, aquarelles », qui composent la galerie de ce sous-préfet, sont fort gentils et meilleurs, plutôt, que les œuvres du comte Léon de Tinseau.

Souvenirs de la guerre du Transvaal, par H. Lecoy de la Marche. (Colin.)

L'auteur de ces souvenirs, ancien officier d'artillerie, commandait un détachement français au Transvaal. Son récit, qui s'étend du mois de mars au mois de septembre 1900, est intéressant à plusieurs égards. Et d'abord, il vaut par lui-même, contenant bien des pages curieuses; voir, par exemple, un petit croquis des funérailles de Joubert, très habilement tracé, et singulièrement expressif. Mais on apprendra aussi, par ce livre, pourquoi les secours étrangers, les volontaires français, allemands, russes, hollandais qui sont allés là-bas, sollicités par le plus vaillant enthousiasme, n'y ont pu agir aussi effectivement qu'on était en droit de l'espérer. Les Boers les ont bien reçus, sans doute, à leur manière évangéliquement hospitalière, mais avec méfiance pourtant. Cette méfiance, il faut l'avouer, n'était pas toujours injustifiée, car il y avait de tout dans ces volontaires, mais elle empêcha qu'une action concertée des forces nationales et des européennes se produisît. En réalité, entre les Boers et nous il n'y a pas d'assimilation possible : leurs idées, leur religion, leurs mœurs même les différencient... M. Lecoy de la Marche ne désespère pas de l'avenir du Transvaal. Surtout le souvenir lui reste à jamais « du veldt désolé, avec le bruit de la fusillade sur les kopjes rocheux et, le soir, au campement, le chant mélancolique des psaumes qui appellent le Seigneur au secours du droit, de la justice et de la liberté. »

André Blaunier.

Memento. — Chez Delagrave, *Le gouffre et la rivière souterraine de Padirac*, par E.-A. Martel. — A la « Société nouvelle de librairie et d'édition », *Le manifeste communiste* de K. Marx et F. Engels, traduction nouvelle, par Charles Andler, avec les articles de F. Engels dans la Réforme (1847-48). — Chez Vanier, *Feux follets*, poésies, par Maurice Chevais, préface de Maurice Bouchor, — *Les heures de silence*, poésies, par Hippolyte Suquet. — A la librairie Molière, *La famille Boulot*, par O. Pradels. — Chez Stock, *Contes insidieux*, par Edouard Leblanc.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

La Bibliothèque de Max Müller. — On pense bien que l'illustre professeur avait rassemblé une collection, peut-être unique au monde de ce qui a été publié en Europe sur les langues et les religions de l'Orient. Mais il y avait aussi chez lui une profusion de rares manuscrits sanskrits, tibétains, chinois, japonais, etc. Or, rien de tout cela ne restera en Occident. M. Takakusu, professeur à l'Université de Tokio, et l'un des élèves de Max Müller, s'était mis en tête de faire entrer ladite Université en possession de toute cette bibliothèque. Il en parla au baron Suyumatsin, ministre de l'Intérieur, et à M. Kato, ancien ambassadeur à Londres. Ces Messieurs firent observer que, le Parlement étant en vacances, on ne disposait d'aucune somme. Mais, après réflexions, ils s'adressèrent à un richissime philanthrope, le baron Iwasaki. Celui-ci s'empressa d'acheter la bibliothèque de Max Müller et de l'offrir à l'Université de Tokio, aux trois conditions suivantes : 1° la collection sera « logée » à part, et demeurera classée comme l'a voulu son premier propriétaire ; 2° elle sera gratuitement accessible ; 3° l'Université s'engage à veiller à sa conservation, même au prix de mesures exceptionnelles. L'Université n'a pas hésité à faire construire un pavillon spécial, qui s'appellera Bibliothèque Max Müller. La collection comprend près de treize mille volumes, 81 manuscrits sanskrits, etc.

Le Mémorial Victoria. — Le Comité qui a entrepris l'érection de ce monument a déjà recueilli 130000 guinées, c'est-à-dire 3250000 francs. Il n'estimera la souscription close que lorsqu'il aura reçu encore 1750000 francs. En attendant, c'est M. Brock qui a été chargé d'établir les dessins préalables. Ce M. Brock, naturellement, n'est connu et apprécié que des milieux officiels de Londres. C'est dire que le monument sera grand, haut, cossu, mais pas du tout artistique. La reine sera assise dans un fauteuil dominé par la Victoire, — jamais un calembour n'aura reçu une consécration aussi solennelle. Aux pieds de la vieille dame seront installés le Courage et la Constance. A droite du fauteuil, il y aura « un groupe symbolisant la vérité » ; à gauche, « un groupe symbolisant la justice ». On aime à croire que les figurants de ce groupe seront des faméliques d'Irlande et de l'Inde, des femmes et des enfants des camps de concentration de l'Afrique Australe, des Chinois fumeurs d'opium, et ainsi de suite. Derrière le fauteuil, « un groupe représentant la maternité ». Toutes les statues seront en bronze, et trois fois plus grandes que nature. Le piédestal général sera haut de six pieds, et reposera lui-même sur une plate-forme circulaire haute de huit pieds. Il y aura aussi quatre lions, quatre fontaines, des bas-reliefs représentant des sujets militaires, etc.

Les hommes qu'elles préfèrent. — Un collaborateur du *Cosmopolitan*, qui est sans doute une femme, et qui signe Rafford Pyke, explique aux hommes comment ils doivent être pour plaire à la femme de trente ans. Les bonnes *manières* sont, paraît-il, superflues, mais il faut absolument avoir l'*air* distingué. « La femme excuse le laisser-aller, mais ne l'aime point ». Une deuxième condition est la libéralité, et cela n'a pas besoin de développements. Une troisième, c'est « non pas d'être cruel, mais de sembler capable de le devenir ». Il faut savoir donner de loin en loin un petit frisson de terreur. Enfin, il est indispensable « d'avoir fait quelque chose, — mais de l'avoir *réalisé*. Les hommes à projets sont voués à déplaire. »

Une nouvelle guerre de cent ans. — Il y a quatre-vingt-deux ans que les Malais musulmans du pays d'Atchin, au nord du Sumatra, sont en guerre avec la Hollande, et M. R. D. Blumenfeld, qui connaît à fond l'Insulinde, prédit, dans le *Harper's Magazine*, que le conflit ne sera pas terminé avant une vingtaine d'années! Les Atchinois, en 1819, étaient sous le gouvernement tout nominal des Anglais, qui les abandonnèrent à la Hollande avant d'avoir même tenté de les soumettre. Depuis lors, il y a, tantôt des batailles rangées, tantôt la guerilla, dans ce coin de Malaisie, mais les braves Atchinois en sont encore à céder un pouce de leur territoire. Le mois dernier, un transport chargé de troupes a relâché à Southampton, en route pour Sumatra. Le spectacle est devenu banal depuis des générations, mais cette fois-ci on l'a remarqué parce que le transport levait l'ancre en même temps qu'un vaisseau anglais emmenant des renforts vers l'Afrique Australe.

Les Atchinois, si terribles dans la défense de leur patrie, sont d'ailleurs, paraît-il, plus qu'à demi civilisés. En tout cas, les prisonniers hollandais qu'ils échangent de temps en temps, ne tarissent pas sur la douceur avec laquelle on les traitait. Est-ce qu'on ne pourrait pas laisser tranquille, une bonne fois, ce petit peuple, ne serait-ce que pour conserver, à titre de curiosité, la seule agglomération de gens de couleur à qui les blancs n'aient pas encore réussi à imposer l'alcool, le militarisme, l'opium, la bureaucratie, les missions, la tuberculose, la famine, etc.

Quand le monde sera-t-il plein? — M. Holt Schooling aime à se poser des questions de ce genre, et à les résoudre par des calculs à une fraction près. Cette fois, il déclare, dans le *Cosmopolitan*, que le monde pourra être considéré comme plein lorsque la densité moyenne de la population y sera, dans tous les pays, presque le double de ce qu'elle est aujourd'hui en Belgique, — lorsque enfin elle sera de mille habitants par *mille* carré. Cela adviendra vers l'an 2 250. La planète aura à cette époque 52073 millions d'habitants, au lieu des pauvres 1 600 qu'elle a présentement. Il est à souhaiter qu'en 2250 on ait trouvé le moyen de diriger quelques convois d'émigrants vers la lune ou d'autres régions plus ou moins circumvoisines. Sans quoi, M. Holt Schooling en convient, la situation ne serait plus tenable ici-bas.

L'Éducation des nègres. — M. W. E. B. Du Bois, dans l'*Independent* (New-York), appelle l'attention sur la détestable situation qui est faite, dans le domaine de l'in-

struction publique, à ceux de ses compatriotes qui se trouvent avoir la peau noire. Dans les seize États qui furent esclavagistes, l'élément « de couleur » représente plus du tiers de la population, et cependant ne bénéficie que du cinquième des dépenses faites pour l'éducation. Bien mieux, dans cinq de ces Etats, l'élément « de couleur » paye, directement ou non pour les écoles, vingt-cinq pour cent de plus qu'il ne lui est accordé sous forme de dépenses fédérales, d'État, ou municipales, pour l'éducation.

Le plus grand génie du vingtième siècle. — Il est des gens qui le connaissent déjà! *The Humanitarian* prédit que ce sera Nikola Tesla. Pourtant celui-ci semblerait plutôt « chevaucher » les deux siècles; il a quarante-quatre ans. C'est un Serbe du Banat, et, par conséquent, il naquit sujet hongrois. Son père était pope. Nikola Tesla commença par être ingénieur du réseau téléphonique de Budapesth. Puis il fut, à Paris, l'un des principaux techniciens de la fameuse entreprise Jablochkoff. En 1882, il passa en Amérique, et devint collaborateur d'Edison. On sait qu'il ne tarda pas à se brouiller avec celui-ci, qui passe d'ailleurs pour avoir un excellent caractère. Il a affirmé au rédacteur de l'*Humanitarian* qu'il va expérimenter la télégraphie sans fils entre l'Amérique et l'Europe, puis entre San-Francisco et le Japon ou l'Australie. Il déclare avoir trouvé le moyen sûr de transmettre des signaux aux habitants de Mars et de Vénus. Enfin, il ne doute pas d'arriver à créer de la matière organique, et à l'animer. S'il disait vrai, il faudrait considérer l'*Eve Future* de Villiers de l'Ile-Adam comme l'un des plus beaux livres que l'on ait jamais écrits, — ce dont, au surplus, maintes gens sont déjà persuadés.

Quelques paris fameux. — M. G. S. Street a dépouillé le registre des paris que l'on tenait jadis au Brooks' Club, de Londres, et il signale, dans la *North American Review* quelques gageures bien curieuses. — 11 mars 1776. M. Shelden parie cinquante guinées contre M. Charles Fox (ni plus ni moins) que la paix sera faite avec l'Amérique avant deux ans à compter de ce jour. — Dans la même année, le 19 août, on constate que Fox en était arrivé à croire que Sheldon voyait juste. — M. Fox parie cinq guinées contre lord Bolingbroke, qu'avant deux ans à dater de ce jour, l'Amérique n'appartiendra plus au roi de Grande-Bretagne. Le même registre montre qu'en 1852, il y avait à Londres de grands personnages aussi peu confiants en l'avenir de la télégraphie électrique que Thiers l'était chez nous en l'utilité des chemins de fer: M. Cadogan parie cent cinquante guinées contre M. R. G. Alston qu'il y aura un jour des communications par télégraphie électrique entre l'Amérique et la Grande-Bretagne! »

Chute d'un grand favori. — Rudyard Kipling est assez malmené, depuis quelque temps, dans les revues françaises. Mais ce n'est rien auprès de ce qui lui arrive en Amérique. Le *Journal* de New-York, l'*Evening Transcript* de Boston, le *Literary Digest* et d'autres, en sont déjà à le considérer comme « enterré » et à disserter sur les causes de sa chute si rapide. Il y a trois ans et même moins, Kipling était, dans les bibliothèques publiques, le plus demandé de tous les auteurs; à présent il est tombé au vingt et unième rang. Chez les libraires, ses livres passent au stock des « rossignols ». Les critiques de là-bas s'accordent pour attribuer cette décadence surtout à l'attitude adoptée par Kipling au sujet de la guerre sud-africaine.

Les gains des romanciers anglais. — Le *Bookman* s'est livré à une enquête d'où il résulte que quarante romanciers et conteurs anglais peuvent vivre sur un pied raisonnable, rien que grâce à des droits d'auteur perçus dans leur pays et ses colonies. Il en est quatre-vingt-cinq autres qui vivent aussi exclusivement de leur plume, mais à cause de l'appoint fourni par des droits perçus aux États-Unis. Quatre auteurs de la seconde catégorie reçoivent plus de l'Amérique que de l'Angleterre, et vingt reçoivent autant des deux pays.

Une colonie de jeunes filles. — C'est une institution philanthropique décrite par l'*Evening Post* de Chicago, et fondée par Mrs F. M. Smith, femme d'un multi-millionnaire qui est le roi du borax. Il y a un roi du borax. Où la monarchie va-t-elle se nicher! Cette colonie est installée sur une colline qui domine Oakland, en Californie, dans un parc de 35 acres (l'acre vaut 40 ares). On a réuni là cent orphelines pauvres, qui sont réparties entre dix cottages. Chacun de ceux-ci est dirigé par une vieille demoiselle. Les dix pensionnaires se partagent les occupations du ménage, de la cuisine, etc., et s'instruisent par enseignement mutuel, sous les auspices de la vieille demoiselle, qui est d'ailleurs une « graduée » d'université. Les jeunes filles vivent là jusqu'à ce qu'elles se sentent capables de voler de leurs propres ailes, soit comme institutrice, soit comme sténo-dactylographe, ou comptable, ou musicienne.

Le Roi d'Ys à Londres. — A Covent Garden, pour clore la saison, on a donné le *Roi d'Ys*, et c'était une nouveauté pour Londres. Presse détestable. Les appréciations les plus indulgentes émanent de la *Saturday Review*, et en voici un résumé: « Œuvre nullement puissante. Parfois Lalo a écrit des morceaux qui émeuvent au premier abord; une deuxième ou troisième audition leur restitue leur valeur exacte: c'est de la rhétorique musicale. Il y a pourtant de la passion dans le duc, qui d'ailleurs est trop long; de l'agrément dans certaines phrases d'amour, et de l'habileté dans la mise en œuvre de plusieurs vieux airs bretons. » Quant au livret, il est « immoral, indécent », car on y voit deux sœurs « en amour avec le même gentleman. »

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41245. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 7 SEPTEMBRE 1901.

LE MÉTIER DRAMATIQUE

M. Edmond Rostand.

Le savons-nous, comment nous travaillons, et n'est-ce pas par instinct plutôt que d'après certaines théories préconçues ? Nous travaillons, sans bien nous rendre compte de ce que nous faisons, au milieu des démolitions, car les formules d'hier sont à peine écroulées que celles d'aujourd'hui commencent à fléchir. Le progrès est incessant. Les pièces qui nous apparaissent le plus vieux jeu eussent été trouvées audacieuses il y a seulement dix ans, de même que les chevelures les plus révolutionnaires d'aujourd'hui seront les perruques de demain. Travaillons donc au hasard, selon l'inspiration, obéissant seulement à notre tempérament, à un sourd instinct. Travaillons comme dans un nuage, sans idée préconçue, sans chercher à voir très clair dans ce que nous faisons. Je me méfie de ceux qui, l'œuvre faite, nous disent ce qu'ils ont voulu faire, et je doute fort qu'avant de se mettre au travail ils aient eu la même netteté de vision.

Oui, je sais bien, il y a les gens qui travaillent d'après théories. Il y a le comédien qui, un soir, dans un salon, nous explique la façon dont il entrevoit le rôle d'Hamlet : il nous ouvre des horizons magnifiques sur l'interprétation du rôle ; nous sommes émus, transportés... et si d'aventure il le joue, c'est pitoyable. Il en va de même des littérateurs qui veulent faire une certaine chose ; leurs théories sont très belles ; quand vient l'œuvre, c'est à pleurer !

D'ailleurs, cette manie des théories qui sévissait si fort il y a quelque dix ans disparaît de plus en plus. Chez la génération d'après nous, j'entends celle qui est encore au lycée ou qui en sort, je pressens une volonté très nette de faire table rase du passé, du moins en ce qui concerne tout ce fatras de théories, et en même temps un besoin violent d'action, de production spontanée, si je puis dire, sans s'empêtrer en de stériles formules.

Reconnaissons-le : toutes les tentatives faites au théâtre depuis une quinzaine d'années ont donné au métier actuel plus de liberté, plus de souplesse. Mais combien a-t-il fallu d'outrances pour amener un tout petit peu plus de libertés ! Un de nos plus profonds critiques observait naguère qu'en poésie il fallait dix ans de vers libres, de proses rythmées, de licences folles pour amener une licence ridicule, un hiatus, moins encore... Il en a été de même au théâtre. Non que toutes conventions aient disparu ; ce sont les anciennes qui ont disparu pour être remplacées par de nouvelles.

Mais ce dont surtout nous sommes délivrés, et pour toujours je crois, c'est de ces formules toutes faites que pendant si longtemps on s'est jeté à la figure. Nous sommes débarrassés, enfin, de la superstition des pièces bien faites, du spectre de la scène à faire. Et en disant cela je ne veux pas dire que l'auteur peut se passer de développer une scène, d'en tirer tout ce qu'elle doit donner ; je me réjouis seulement qu'il puisse le faire comme il lui plaît, en la traitant complètement ou en l'indiquant simplement s'il y gagne certains effets pittoresques. Ne nous y

1 Voyez la *Revue* du 10 août 1901.

trompons pas, ces mots « scène à faire » signifiaient en réalité scène à faire de certaine façon et voilà pourquoi ils étaient odieux.

Et ces clichés imbéciles : c'est du théâtre ou ça n'est pas du théâtre, signifiaient-ils autre chose que : c'est ou ça n'est pas d'un certain théâtre ? Car, enfin, tout l'art du théâtre est-il autre chose que l'art d'intéresser ? Intéresser de quelque façon que ce soit, pourvu qu'on intéresse. Et c'est un don, en effet ; et il y a un sens du théâtre. Mais il n'y a pas de règles, de lois ; et ceux qui ont ce don intéresseront avec rien, par un simple dialogue. Sitôt qu'on est assis dans son fauteuil il est aisé de voir, dès les premières phrases, si un auteur sait ou non intéresser en faisant parler des personnages ; il n'est pas besoin pour cela d'attendre que la pièce soit terminée.

On peut imaginer une pièce où il n'y aurait ni anecdote, ni étude de caractère, ni rien de ce qu'on a demandé jusqu'à ce jour au théâtre, et qui pourtant, intéresserait énormément. Cette pièce-là est faisable. C'est un tour de force, je le veux bien, mais qui sait s'il ne se trouvera pas quelque jour un auteur pour le réaliser. Ce serait le dernier coup donné aux théoriciens de la pièce bien faite. Pièce bien faite ! *Le Misanthrope*, est-ce une pièce bien faite ? Et *Tartuffe*? Et tant d'autres qui sont des chefs-d'œuvre !

D'ailleurs ces préjugés néfastes, si longtemps entretenus par les directeurs de théâtres, s'évanouissent avec une rapidité vertigineuse. Il n'y a pas de pièce dans *l'Aiglon ;* le public ne s'en est même pas aperçu.

Mais ce nouveau théâtre va avoir des conséquences terribles pour les directeurs. Car jusqu'à présent ils avaient un critérium pour juger une œuvre : toutes les pièces devant être fondues dans le moule de la pièce bien faite, c'est-à-dire de la pièce dont l'armature était une anecdote qui se développait selon des lois inéluctables, il leur était aisé de recevoir ou de refuser une pièce, sinon de la juger. Comment feront-ils désormais, sans rien pour les guider, quand il faudra qu'ils jugent littérairement, psychologiquement une œuvre ? En vérité, je vous le dis, la formule actuelle du théâtre, qui est d'en avoir le moins possible, réserve de cruels déboires aux directeurs ! Les directeurs n'ont plus la boussole de la pièce bien faite ; ils vont errer à l'aventure. Que de désastres en perspective !

M. Brieux.

Je sais bien ce que, au théâtre, le public préfère, c'est le spectacle du déploiement d'une volonté. Sans s'en rendre compte, le public voudrait que l'auteur dramatique fût un professeur d'énergie. Dès qu'une œuvre contient ce considérable élément de succès, sa fortune est faite. Et les exemples ne manquent pas. En voici quelques-uns au hasard :

1° *Le Maître de forges.* — C'était là une très belle idée de théâtre : mettre aux prises deux personnalités que séparent des préjugés plus forts que l'amour. C'était le thème d'une très belle lutte dramatique que de nous montrer le mari s'efforçant de vaincre des résistances d'éducation et d'atavisme. D'acte en acte le déploiement de cette volonté eût pu fournir un spectacle éminemment dramatique. Le premier acte, très bon, exposait fort bien la crise ; mais la pièce se passe pendant l'entr'acte qui précède le second.

2° *Le Tour du monde en 80 jours.* — Là encore il faut attribuer le succès, non pas tant aux décors, aux incidents pittoresques, qu'à sa véritable cause : l'audace d'une volonté. Un homme dit : je ferai le tour du monde en quatre-vingts jours. C'est cela, et cela seulement, qui fait jusqu'au bout l'intérêt de l'œuvre, qui retient le spectateur attentif jusqu'au dernier tableau. Arrivera-t-il ? Ou n'arrivera-t-il pas ? Voilà qui crée l'intérêt dramatique. Combien de pièces, mieux montées que le *Tour du Monde*, qui fut à l'origine piètrement mis en scène, n'ont eu aucun succès ! C'est que tant que les tableaux montrés au spectateur étaient ingénieux, brillants, il suivait encore ; mais dès qu'il tombait sur des incidents de moindre importance, c'était fini : il lâchait la pièce. Dans le *Tour du Monde*, au contraire, il supportera fort bien deux ou trois tableaux peu intéressants ; ce sont les nécessités d'un tel voyage et il faut bien passer par-dessus ; il y passe, parce qu'il sait où il va. Et s'il fallait vous donner une autre preuve que tout l'intérêt dramatique est là, dans le déploiement logique d'une volonté, je vous ferais observer la difficulté qu'il y a à retenir le spectateur une fois l'évolution achevée. Tout l'esprit de la terre ne pourra retenir le spectateur après le dénouement. Remarquez même que dès que ce dénouement est indiqué, de telle façon qu'on puisse être assuré qu'aucun événement ne le changera, tous les spectateurs se lèvent et se disposent à partir. La pièce pour eux est terminée, dût-elle durer encore dix minutes.

3° *La Veine.* — Je prends cet exemple à dessein, d'abord parce qu'il est très près de nous et ensuite parce qu'il semble bien à première vue qu'il y ait contradiction avec la théorie dramatique de l'évolution d'une volonté.

Cette contradiction n'est qu'apparente, car si ce n'est point la volonté du principal personnage qui agit, c'est une volonté mystérieuse qui agira pour lui et sur laquelle il compte. C'est elle qui, sous le nom de veine, mènera sa vie... et la pièce. Et c'est même là une des causes principales du succès de l'œuvre de Capus. La veulerie moderne s'accommode fort

bien de cette théorie de la veine. Les gens sans volonté, et ils sont nombreux aujourd'hui, sont enchantés qu'on leur conseille de se laisser vivre; ils se laissent bercer par cette illusion décevante. C'est une sorte de réaction contre les théories du darwinisme, faite par tous ceux qui se sentent inaptes à la lutte. La veulerie a fait fête à qui lui ouvrait une porte d'espérance.

Cette grande loi du théâtre, cette nécessité plutôt, observée, l'œuvre sera dramatique, sans plus. Pour que vienne par surcroît le succès, il faut d'autres qualités; mais à défaut de l'originalité, de l'invention, ou même en surplus de ces dons, il y a un moyen certain d'atteindre aux centièmes, c'est de dire au public ce qu'il aime s'entendre dire.

Pourtant, dût le succès en souffrir, il vaut mieux apporter au public les vérités utiles que les mensonges agréables. J'estime que le rôle de l'auteur dramatique doit se borner à une sorte d'intermédiaire entre les pensées des grands savants, inaccessibles à la masse, et le public. Il doit offrir à ce dernier, sous une forme intéressante, des idées très belles, très généreuses. Oui, c'est là notre rôle : séduire le public en mettant à sa portée les beaux rêves des philosophes et des savants. L'auteur dramatique devient ainsi en quelque sorte le commis voyageur de l'intellectualité.

De plus en plus, le théâtre devra se hausser à l'étude des grandes questions actuelles. La comédie de caractères nous est presque fermée depuis qu'un nommé Molière a passé par là. La comédie de mœurs? Elle est dans toutes nos pièces sans pourtant suffire à les animer. Mettons-y donc une pensée et cette pensée prenons-la autour de nous, dans la vie, dans la souffrance de nos semblables. Gœthe disait : « Emplissez votre esprit et votre cœur, si larges qu'ils soient, des idées et des sentiments de votre siècle, et l'œuvre viendra. »

(*A suivre.*) P. L.

LE FELD-MARÉCHAL DE BENEDEK

Une victime de la raison d'État.

D'APRÈS LES PAPIERS POSTHUMES DU VAINCU DE SADOWA [1].

Le 15 juillet dernier, une touchante cérémonie se déroulait sur la place publique d'Aedenburg, petite ville des bords du Raab. On érigeait une statue à la mémoire d'un des plus nobles enfants de la Hongrie, au plus dévoué des serviteurs qu'ait peut-être jamais eus, au cours du XIXe siècle, la monarchie des Hapsbourg.

L'homme à qui ses concitoyens rendaient ce solennel et tardif hommage, mourait, il y a vingt ans, à Gratz, en Styrie. Ancien feld-maréchal des armées austro-hongroises, il se nommait Louis de Benedek,

C'était un vaillant soldat qui avait loyalement servi l'empereur et l'Autriche pendant l'insurrection hongroise de 1848. En 1859, il triomphait des Piémontais à San-Martino, et, grâce à cet avantage important, rendait presque indécise la bataille engagée le même jour à Solférino. Mais, nommé en 1866 au commandement de l'armée de Bohême, la fortune des batailles le trahissait à Sadowa.

Dès lors, frappé d'incapacité militaire malgré quarante ans d'éclatants services, victime des injustes préventions de ses contemporains, rendu, par ordre de la Couronne, seul et unique responsable du désastre, le feld-maréchal de Benedek a vécu et est mort, *lié par un serment* — qui l'eût cru? — odieusement arraché à son loyalisme, emportant dans la tombe *un secret d'Etat* qui aurait pu le réhabiliter! Cet homme étonnant, héroïque jusqu'à la dernière minute de sa vie, avait même fait promettre à sa famille, assemblée près de son lit d'agonie, d'attendre vingt ans avant de livrer cette triste vérité à l'implacable jugement de l'Histoire.

Vingt ans ont passé sur les cendres du vaincu de Sadowa, vingt ans de silence et de recueillement pendant lesquels la promesse faite au mourant fut scrupuleusement respectée. Ce long intervalle de temps a même vu disparaître la plupart de ceux qui vécurent avec lui le drame intime. Mme de Benedek a rejoint son mari dans la tombe. Le colonel Muller, le fidèle aide de camp du vieux feld-maréchal, est mort comme son chef; jamais peut-être le monde n'aurait connu cette page inédite de l'histoire autrichienne si une nièce, Mme la comtesse de Saalburg, n'avait cru de son devoir de l'exhumer d'un oubli où d'aucuns avaient intérêt à la laisser, et de la narrer, d'après des papiers de famille.

Chose étrange : les publicistes des bords du Danube ont fait le silence sur ces documents. Publiés tout récemment à Leipzig, peut-être sont-ils encore inconnus des Autrichiens, « toujours en retard, comme disait Napoléon, d'une année ou d'une idée ». Ou bien ont-ils été jugés trop compromettants pour quelque haute personnalité de la cour de Vienne? Qui le dira?

Quoi qu'il en soit, il y a dans le simple et impartial récit qu'on va lire la réhabilitation d'un homme qui, victime d'un machiavélique complot, apprit à ses dépens de quelles petitesses sont parfois capables les grands de ce monde; et qui, frappé publi-

1 *Benedeks nachgelassene Papiere*, recueillis par Henri Friedjung. Préface de Mme la comtesse de Saalburg, nièce de Benedek. Leipsig, 1901. Grü el.

quement de la pire des humiliations, put connaître ce que vaut cette loyauté légendaire « qui devrait se retrouver toujours, disait Jean le Bon, dans le cœur des monarques ».

* * *

Le 4 mars 1866, Benedek était à son quartier général de Vérone, où il commandait l'armée autrichienne d'Italie, quand une lettre autographe de l'empereur François-Joseph l'appela à Vienne. Les relations diplomatiques étaient alors fort tendues entre l'Autriche et la Prusse d'une part, l'Autriche et l'Italie, d'autre part. Les journaux des trois pays parlaient ouvertement d'un conflit.

Déférant à l'ordre impérial, Benedek arrive le surlendemain à Vienne, où l'empereur lui fait connaître son désir de le recevoir immédiatement en audience privée pour communication urgente. Quelle n'est pas la stupéfaction du commandant de l'armée d'Italie, lorsque, dès les premiers mots de l'entretien, François-Joseph lui annonce sa nomination éventuelle, en cas de guerre, au commandement de l'armée de Bohême : « En vain, raconte-t-il dans une lettre à sa femme, objectai-je à l'empereur que j'étais peu qualifié pour une semblable mission. D'abord, je n'avais jamais fait évoluer de troupes dans ce pays; j'y avais même peu voyagé. En revanche, mon long séjour dans la péninsule m'avait familiarisé avec toutes les difficultés d'une campagne contre l'Italie. Pourquoi Sa Majesté ne me laisse-t-elle pas le poste où ma compétence peut lui rendre le plus de services? » Le raisonnement était si juste, les raisons si graves, que l'empereur, sans se départir complètement de sa première idée, se déclara disposé à réfléchir.

La vérité — et Benedek n'était pas homme à la cacher au souverain — c'est que le chef le mieux désigné pour ce commandement, c'était l'archiduc Albert. On sait que le fils de l'archiduc Charles avait hérité des talents stratégiques de son illustre père, et sa victoire de Custozza, remportée presque comme en se jouant sur les troupes de Victor-Emmanuel II, a confirmé la haute opinion qu'avaient donnée de sa valeur ses écrits militaires. A la différence de Benedek, il avait maintes fois dirigé des manœuvres en Bohême, et longtemps même, il avait eu son quartier général à Olmutz, en Moravie : tout le désignait pour un commandement dans le nord. Il y avait encore une autre raison, d'ordre moral : une victoire remportée sur l'ennemi principal par un membre de la famille impériale n'était-elle pas en elle-même de nature à rehausser la popularité des Hapsbourg? C'est pourquoi, dans les milliers de publications, dans les innombrables livres qu'a fait éclore cette campagne de 1866, on n'a pas manqué de faire ressortir quelle faute considérable avait commise le gouvernement autrichien, en intervertissant les rôles de ces deux officiers généraux, au mépris de tout bon sens et de toute logique. Toujours, on s'est demandé quelles néfastes influences avaient agi sur l'empereur, pour l'amener à commettre une bévue de cette importance.

D'aucuns ont accusé Benedek d'avoir sollicité lui-même ce poste redoutable. C'était bien mal le connaître. D'autres ont dit que sa nomination était principalement motivée par le désir d'être agréable aux cours alliées de l'Allemagne du Sud, où le nom de Benedek était très populaire, et où l'on n'appréciait pas la raideur toute militaire de l'archiduc Albert.

Une autre raison donnée — on en a cherché beaucoup pour une décision aussi imprévue — raison politique celle-là, c'est que l'archiduc Albert, comme gouverneur de Hongrie, s'était fait détester pour son despotisme, et l'on craignait que ce mécontentement n'eut un funeste contre-coup dans l'exécution des ordres sur le champ de bataille. En revanche, Benedek, fils d'un médecin magyar, devait avoir l'amitié et la confiance des Hongrois qui obéiraient volontiers à un chef de leur nationalité.

Ce motif a pu, à la vérité, peser de quelque poids sur la décision impériale, mais ce ne fut pas le motif décisif. Il y en eut un autre, assez inattendu, que nous révèlent les papiers posthumes du feld-maréchal. En réalité, l'on eut peur à la cour de Vienne, peur d'un désastre, et l'on craignit, en confiant le commandement à l'archiduc Albert, de faire retomber sur la monarchie des Hapsbourg le ressentiment du pays. « L'armée du nord, écrit Benedek, est dans un si triste état qu'elle a fâcheusement impressionné l'archiduc Albert. Les généraux, tous d'un âge avancé, peu actifs, peu énergiques; les soldats insuffisamment instruits. Voilà la situation. »

Quelques jours après, Benedek recevait la visite de l'archiduc qui, lui aussi, priait, suppliait, avec une insistance singulière, pour que Benedek consentît à assumer la responsabilité du haut commandement en Bohême. Cependant, le feld-maréchal demeurait inébranlable. « On veut donc le malheur de la nation, répétait-il, moi, je ne le veux pas. » Cependant les prières se faisaient chaque jour plus pressantes. Le comte Estherazy, le premier ministre de l'Empire, tout en présentant les choses d'une façon agréable à l'amour-propre de Benedek, fut le premier à lui laisser entrevoir qu'on attendait de lui un réel service, et que son refus serait pénible à l'empereur. Benedek, en face de telles objurgations, demeure indécis et rêveur. Qu' « attendait-on » de lui, enfin? Il allait bientôt le savoir.

La nuit qui précédait son retour à Vérone, il reçoit la visite du comte Crenneville, aide de camp de

Sa Majesté. « Le kaiser, lui dit le comte Crenneville, supporte une grave responsabilité, s'il nomme à votre place un autre général. L'opinion publique vous désigne, et l'intérêt de la Couronne qui est en jeu dans cette affaire, ne vous laisse même pas le choix de la réponse. » — « Alors, c'est bien, répond Benedek, du moment que c'est un sacrifice qu'on me demande, je me tais et je m'incline. Je dois obéissance à l'empereur, comme citoyen et comme soldat. » Et dans une lettre à sa femme, laquelle s'étonne qu'il se soit laissé gagner. « Que veux-tu, ma bonne Julie, j'aurais été un mauvais drôle (*ein schlechter Kerl*) si j'avais refusé. »

L'empereur, aussitôt qu'il eut appris l'acceptation de Benedek, lui envoie une lettre de remerciements et lui annonce sa nomination au maréchalat. C'était la récompense accordée à sa faiblesse. Mais Benedek, plus que jamais défiant de lui-même, répond « qu'il n'acceptera cette dignité que quand il l'aura méritée ».

Sur ces entrefaites, l'archiduc Albert était nommé au commandement de l'armée d'Italie. Les deux généraux se rencontrèrent en gare de Vicence. L'archiduc complimente Benedek devant ses officiers sur la haute situation que l'empereur « a bien voulu » lui confier, et souhaite « à son ami et compagnon d'armes » un prompt succès. Mais le nouveau commandant de l'armée de Bohême, secoue la tête avec inquiétude comme mû par un pressentiment : « Altesse, dit-il, il n'y avait pas un arbre ici, pas un repli de terrain dans ce pays, qui ne me fût connu ; là où je vais, tout m'est étranger. »

Fait incroyable : cet homme à qui l'on vient d'imposer une « monstrueuse responsabilité » n'a même pas la latitude de choisir ses collaborateurs. Il eût désiré comme chef d'état-major son ami et confident d'Italie le maréchal-lieutenant baron Jean. Or, qui consulte-t-on? L'archiduc Albert, lequel désigne un ami personnel, le comte de Krismanic, comme le plus apte à seconder Benedek. Choix lamentable, s'il en fut.

A peine arrivé à Olmutz, le 26 mai, il se met avec courage à l'organisation de l'armée. Mais voici que de Vienne on le presse de partir. Le cabinet militaire du kaiser envoie télégrammes sur télégrammes, où l'on dépeint l'impatience du souverain, l'énervement de l'opinion, l'embarras du gouvernement. Benedek invoque des considérations militaires : on lui répond par un exposé politique. Les injonctions gouvernementales se font de plus en plus pressantes : il faut marcher. Le 15 juin, un nouveau télégramme du comte Crenneville arrive, ne contenant que trois mots : « Quand partez-vous? » Cette interrogation, éloquente en sa brièveté, était un ordre.

Le 19, Benedek prescrit le départ : 180 000 soldats s'avancent vers la Bohême pour donner la main à 60 000 Austro-Saxons, détachés en avant-garde sur l'Elbe. Le sort en est jeté : il ira, comme il dit, « silencieusement et résolument à sa destinée ». Mais auparavant, il envoie « à sa chère, à sa bonne Julie » cette lettre d'adieu où se peint toute sa grandeur de caractère et sa noblesse de cœur.

«... Je te remercie, lui écrit-il (18 juin), pour toute l'indulgence, l'amitié, la bonté, l'amour que tu m'as prodigués depuis vingt ans qu'est associée notre vie. Si Dieu daigne bénir l'Autriche et l'armée impériale, s'il permet que je revienne, avec ou sans blessures, mais l'âme contente, au foyer tranquille que m'ont fait tes soins et ton amour, je saurai avant tout montrer combien est grande ma modestie de soldat. Si Dieu daigne bénir l'Autriche et son armée, mais si je reste couché là-bas, enseveli comme tant d'autres, dans la commune victoire, alors c'est que mes jours sont dès maintenant comptés. Je te demande de supporter ton sort avec résignation, avec une résignation qui ne sera pas sans fierté. Mais hélas! je puis te revenir aussi général vaincu. En ce cas, aie de l'indulgence pour ton mari déconsidéré. Tu l'aideras à subir son malheur en silence, comme il convient à un homme... Je m'en vais donc résigné à ma destinée. Si je me sacrifie, c'est pour l'empereur, c'est pour notre grand pays, c'est pour l'armée. Malgré tout, comme je suis un homme d'espérance et de confiance en Dieu, je veux croire que ma vieille chance de soldat ne m'abandonnera pas. »

Benedek, on le voit, n'espérait plus qu'en son étoile. Or, chose curieuse, bien que les circonstances aient été presque toutes contre lui, il faillit triompher. On ne peut lire ces « Papiers posthumes » sans être frappé de combien peu il s'en fallut pour que Sadowa ne fût une déroute prussienne, pour que l'aigle de Germanie, écrasé dans son œuf, ne pérît au pied des monts de Bohême avant d'avoir vécu.

Il n'entre pas dans notre intention de refaire ici le récit de cette campagne de 1866, bien connue des lecteurs de cette revue. Ils nous pardonneront toutefois de préciser certains points encore inédits qui rendent plus sympathique, s'il se peut, la personnalité du général malheureux; et ils verront que si Benedek a commis une faute : ce fut celle d'avoir trop obéi.

* * *

On sait comment M. de Moltke, le redoutable adversaire de Benedek, avait jugé bon de diviser ses troupes en deux grandes armées. La première sous le commandement du prince Frédéric-Charles devait opérer contre la Saxe et envahir ensuite la Bohême par le sud. La seconde, sous la direction du prince royal de Prusse avait mission de protéger la Silésie

contre une diversion possible des Autrichiens et de pénétrer en Bohême par le nord. Dans la pensée du chef de l'état-major prussien, ces deux groupes d'armée devaient, par une marche concentrique, tomber simultanément sur les flancs de l'unique armée autrichienne, plus forte que chacun d'eux, mais inférieure numériquement à ses deux adversaires réunis.

Comme l'ont expliqué tous les critiques militaires, le plan de l'état-major de Berlin était parfait en théorie, mais pouvait facilement échouer dans la pratique. Il suffisait d'un retard de vingt-quatre heures, imputable à l'un ou à l'autre des deux généraux prussiens, pour que les deux gigantesques tenailles imaginées par de Moltke ne se rejoignissent pas à l'heure voulue et ne fussent brisées à leur tour sous les chocs successifs d'une masse formidable.

Benedek avait vu le point faible de son ennemi : « Mon plan — comme ce serait, je pense, le plan de tout homme raisonnable — écrivait-il le 24 juin, est de tomber d'abord sur le prince Charles et de me retourner ensuite contre le Kronprinz. Si on me laisse réaliser mon idée, j'ai bon espoir que je les battrai. » Malheureusement il avait compté sans son entourage.

Après avoir trouvé qu'il partait trop lentement, on trouvait maintenant qu'il marchait trop vite. M. de Krismanic, le chef d'état-major que lui avait imposé la cour de Vienne, faisait, de sa propre initiative, suspendre le mouvement en avant, sous prétexte que la liaison n'était pas suffisamment assurée entre les colonnes. Trois jours se passent à évoluer autour de Josephstadt; Benedek tombe malade le 27 juin; on piétine sur place.

Cependant, les événements se précipitaient. Ce même jour, l'armée du Prince Royal franchissait sans encombre les défilés des Monts-Géants, tandis que Frédéric-Charles, pénétrant en Bohême, arrivait sur l'Iser, affluent supérieur de l'Elbe.

Benedek, comprenant enfin qu'il a laissé trop longtemps le pouvoir à ses conseillers, s'efforce de prendre le commandement d'une main ferme. Il ordonne à tous les généraux commandant les corps détachés en avant de rallier le gros des troupes et d'effectuer la « concentration en arrière » sous Kœniggratz. Mais le malheur le poursuit — tous ses subordonnés, volontairement ou non, désobéissent à ses instructions.

L'archiduc Léopold, à qui il avait donné « l'ordre verbal » de battre en retraite, livre bataille, et se laisse vaincre par Steinmetz. Le général Clam-Gallas, à qui il avait prescrit d'éviter toute rencontre, s'attarde en route, et est écrasé le 29 juin à Jicen par l'avant-garde de Frédéric-Charles.

Le 1er juillet, la situation était désespérée. Le lieutenant général de Beck, délégué par l'Empereur, à l'armée de Bohême, se résout lui-même à la conclusion immédiate de la paix, pour éviter une catastrophe désormais trop certaine. Mais à cette demande si pressante et si justifiée, l'Empereur répond par ce télégramme, écrit de sa propre main : « La paix est impossible, si la retraite est nécessaire, commencez-la de suite. »

Ce n'était pas tout malheureusement : au bas du texte impérial, le néfaste comte Crenneville avait glissé cette question stupide : « La bataille a-t-elle eu lieu? »

Le doute, dès lors, n'était plus permis sur les intentions de la Cour. Vienne consentait à la retraite plutôt qu'à la paix, mais préférait une bataille à toute retraite. Benedek, comprenant l'insidieuse interrogation, plia tranquillement la dépêche impériale, et dit à son aide de camp « Müller, nous nous battrons demain. »

Ainsi fut décidée cette bataille de Sadowa, où se heurtèrent 500 000 hommes.

Vainqueur jusqu'à deux heures de l'après-midi, Benedek était vaincu à cinq. Au moment où l'armée de Frédéric-Charles, ayant engagé ses dernières réserves, débordée sur ses deux ailes, son centre entamé, faiblissait à vue d'œil, une violente canonnade retentissait à l'extrême droite des Autrichiens. C'était l'armée du prince royal de Prusse qui arrivait à l'heure psychologique, avec cette mathématique précision qui faisait dire au général Verdy du Vernois dans ses Mémoires récemment publiés « qu'il fallait être un général de génie pour être arrivé si juste... »

* * *

Un long et dur calvaire commençait pour Louis de Benedek.

Ayant réussi à ramener son armée à Olmutz, le vaincu reçoit tout d'abord l'ordre de céder son commandement à l'archiduç Albert, qui revenait d'Italie, couvert des lauriers de Custozza. Cette décision lui semble toute naturelle. « C'est une concession nécessaire à l'opinion publique, et il faut comprendre, écrivait-il à Mme de Benedek, toute la responsabilité qu'assume le kaiser dans les circonstances malheureuses où se débat le pays. »

François-Joseph était bien, en effet, sur le terrain glissant des « concessions », car, quelques jours plus tard, à la suite d'une violente campagne de presse, Benedek recevait du comte Crenneville une courte missive de quatre lignes, dans laquelle on l'avertissait qu'il « avait plu à Sa Majesté de faire ouvrir une enquête sérieuse sur la manière fâcheuse dont son Excellence avait rempli les fonctions qui lui étaient confiées ». Il devait se mettre à la dispo-

sition d'une commission d'enquête, à Vienne, et « aviser de son départ. »

Sans un mot, sans un geste d'irritation, Benedek obéit. Le 28 juillet, il est devant ses juges, et, quatre mois durant, subit leurs interrogatoires.

Mais Mme de Benedek, plus susceptible, plus passionnée que son mari, ne pouvait comprendre qu'on lui infligeât l'humiliation d'une enquête militaire, après tout ce qui s'était passé entre lui et l'empereur. Dès lors, entre ces deux êtres, une lutte émouvante s'engagea. Elle, invoquant la justice la plus élémentaire, les droits de l'homme, l'honneur et la considération du monde; lui, mettant au-dessus de tout ses devoirs de soldat et de fidèle sujet. Il trouve pour la convaincre des accents sublimes : on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer ou de l'amour intense, furieux de cette épouse pour son mari malheureux, ou de la farouche énergie de cet homme qui résiste à tant de sollicitations pour couvrir de son silence une responsabilité souveraine.

— « Certes, lui écrit-il, elle est grande mon infortune, après 44 ans d'honorables services, mais le malheur de l'État est encore plus grand : ceci doit primer cela. » — « Personne ne peut m'humilier, lui dit-il encore : le kaiser sait bien pourquoi je ne parle pas devant la commission. Tout cela finira bien, j'en suis sûr. Tranquillise-toi». Mais, dit Mme de Benedek, avec cette étonnante perspicacité qu'apportent parfois les femmes dans les choses de la vie et dans le jugement des hommes : « Non, cela ne finira pas bien, on t'a sacrifié, on te sacrifiera, tu es trop bon. »

Benedek, en effet, n'écoutant que son grand cœur, déclare qu'il prend sur lui toutes les responsabilités de la campagne. Il couvre Krismanic, en considération de l'archiduc Albert; il évite d'incriminer l'archiduc Léopold, par égard pour la famille impériale. Enfin, il va jusqu'à excuser l'acte inconsidéré du comte Clam-Gallas (acte que certains écrivains militaires ont qualifié de trahison) « afin de ne pas entacher l'honneur d'un de ses lieutenants ».

Il prend même la précaution de demander à sa femme « de ne pas trop jeter la pierre à Clam ».

Cette fois, Mme de Benedek trouve la recommandation vraiment excessive, et reproche à son mari cette étrange indulgence qui le met dans une fausse posture devant le monde». Et le vaincu de Sadowa, — dans une lettre admirable, belle d'une beauté supérieure, que nous voudrions pouvoir citer ici, — riposte à son tour que « lors bien même que l'univers entier l'injurierait, la femme du maréchal de Benedek se devrait à elle-même de supporter silencieusement le malheur!... Un temps viendra, ajoutait-il, où l'on me rendra justice, et s'il ne venait pas, ce temps-là, il suffira pour moi d'être en paix avec moi-même, ma conscience et mon Dieu... »

Le 4 novembre 1866, l'archiduc Albert allait, de la part de l'empereur, trouver Benedek, et après l'avoir assuré de la « grande sympathie », de la « vive reconnaissance » du Souverain pour son attitude devant la Commission d'enquête, lui exposait longuement quels embarras ce serait pour le Couronne, si Benedek livrait plus tard à la publicité ce qu'il savait sur la conduite de la guerre. « Je vous promets de garder le silence, répondit immédiatement le maréchal. Le kaiser, d'ailleurs, connaît ce que j'ai dit à la Commission. Mon attitude ne variera pas devant le public. Le passé doit être une garantie de mes futures intentions. » « Merci, fit l'archiduc, mais faites-moi donc par écrit la promesse de ce silence jusqu'à la mort. »

Asquiescement de Benedek qui, le 19 novembre, envoie à l'archiduc l'engagement demandé.

Trois semaines se passent. Le 8 décembre l'enquête est déclarée close, et la *Gazette de Vienne*, journal officiel de la cour, publie un décret impérial daté du palais de Schoenbrunn, par lequel « à la requête du Sénat de Haute-Justice militaire, les interrogatoires sont déclarés terminés sur le cas du commandant en chef et des autres généraux incriminés ». La sécheresse calculée du document officiel cause une déception douloureuse à Benedek. Il avait espéré, sous la plume de l'empereur, au moins une expression bienveillante, rendant justice à sa bonne volonté ou à son courage, et relevant sa situation devant l'opinion publique hostile.

Hélas! le lendemain, ce fut bien pis. La *Gazette de Vienne*, expliquant la signification du décret de Schœnbrunn, déclarait que « Benedek avait trahi toute la confiance de son souverain et que sa réputation militaire était annihilée devant les contemporains et devant la postérité ». Quand il lut ces lignes, le pauvre grand honnête homme n'en put croire ses yeux. Ainsi donc, on l'avait joué indignement.

Il lui restait pourtant encore une douleur à connaître, une marche de son Golgotha à gravir. Qui avait pu faire insérer ces lignes? Par qui l'empereur avait-il été circonvenu? Un ennemi personnel, un envieux d'autrefois peut-être: Non. La vérité est tout autre, et elle est tellement inexplicable dans son étrangeté, tellement odieuse dans son invraisemblance que l'esprit se refuserait à l'accepter, si elle n'était pas affirmée sous la foi du serment, dans le testament de Benedek.

Les auteurs de l'article étaient au nombre de deux. C'étaient le feld-maréchal lieutenant baron Jean, son ami d'Italie, et... l'archiduc Albert!...

* * *

De ce jour, tout fut brisé dans la vie de Benedek. Accablé par le chagrin, vieilli par le malheur, l'an-

cien commandant de l'armée de Bohême traîna quinze ans ses désillusions et sa douleur, mais il garda le silence, fidèle à son serment, héroïque jusqu'au bout. Il appartenait à une de ces touchantes natures d'hommes, plus admirables peut-être qu'imitables, qui se dévouent sans raisonner jusqu'à l'abnégation, jusqu'à l'aveuglement, qui ne soupçonnent pas l'ingratitude, parce qu'ils ne la croient pas chose humaine, et qui succombent, victimes brisées par l'excès même de leur bonté.

Il se confina dès lors dans la retraite, et l'Autriche aurait sans doute oublié le vaincu de Sadowa si les événements, plus forts que les hommes, ne l'avaient rappelé au souvenir de ses contemporains. C'était après 1870. Ses deux vainqueurs de 1866, le prince Frédéric-Charles et le Prince Royal, venaient de remporter d'autres victoires sur d'autres champs de bataille. Le Prince Royal triomphait à Wissembourg; le terrible Prince *Rouge* écrasait tous les généraux français en Lorraine, et marchait de gloires en gloires, jusqu'au jour où il trouvait enfin dans Chanzy un tacticien redoutable et digne de lui.

Certes nos malheurs n'étaient pas de nature à consoler Benedek, mais sa réputation militaire s'en releva. On se rendit compte, pour la première fois, à quels adversaires il avait eu affaire. L'opinion publique opéra à son égard un de ses ordinaires revirements, et le faible François-Joseph, mobile et changeant comme elle, se reprit à songer à « son vieux Benedek ».

Un essai de rapprochement fut tenté entre le souverain et le soldat. Il échoua. Le cœur du vieux guerrier nourrissait une blessure qui ne pouvait pas guérir.

Le 27 avril 1881, Benedek mourut. Conformément à ses désirs, aucune fleur, aucune inscription ne furent placées sur sa tombe. Des télégrammes de condoléances affluèrent chez Mme de Benedek. Il en vint d'Autriche, de Hongrie, d'Allemagne, de France : rois, empereurs, archiducs, généraux, ministres rendirent hommage à ce « grand vaincu » dont ils ne soupçonnaient probablement pas toute la grandeur. Or, dans ce concert d'éloges posthumes, ce fut François-Joseph qui donna la note la plus juste : il évoqua « la fidélité » de son vieux serviteur ! C'était bien l'éloge qui convenait, mais combien tardif !...

Lorsque, quelques jours après sa mort, on ouvrit le bureau où Benedek avait coutume de ranger ses documents relatifs à la guerre austro-prussienne, on le trouva vide. Il les avait brûlés.

Un seul papier, plié en deux, contenait ces mots :

Gratz, 1[illegible] juin 1873.

« Ceci est mon testament.

« Je laisse derrière moi une longue vie de soldat, agitée, mouvementée : cependant, j'écris aujourd'hui mes dernières volontés dans la tranquillité et la plénitude de mon esprit.

« Je n'ai jamais cherché l'argent, je n'ai même pas songé à épargner, et si je ne laisse aucune dette, c'est que ma femme, ayant gagné un gros lot à un tirage de valeurs turques, m'a préservé de tout embarras financier.

« Je fus toujours un soldat loyal, dévoué, fidèle à son devoir : j'ai été, je suis un chrétien peu exemplaire (1), mais humble de cœur. Je regarde venir la mort sans appréhension. Je déclare que je ne laisse derrière moi, ni biographie, ni mémoires sur la campagne de 1866.

« Le 19 novembre 1866, j'ai promis au commandant supérieur, le feld-maréchal archiduc Albert, « de me taire même dans l'avenir, et d'emporter toutes mes réflexions dans la tombe ».

« Cette promesse était peut-être empreinte de précipitation et d'imprévoyance, mais cette promesse était, en elle-même, l'expression la plus significative de mon caractère de soldat.

« Que le gouvernement autrichien, ayant en main la promesse de mon silence, et croyant à l'honorabilité de cette promesse, ait fait publier dans la *Gazette* le 10 décembre 1866 son article inouï, où l'on me conteste jusqu'à mon passé, que cet article inqualifiable de la *Gazette gouvernementale*, conçu à la Chancellerie de l'état-major, ait été corrigé et mis au point par le feld-maréchal lieutenant baron Jean et par l'archiduc Albert, et enfin publié partout, sur l'ordre impérial, avec une imperturbable tranquillité d'âme, cela dépasse tous mes efforts de jugement, toutes mes conceptions de la justice.

« J'ai supporté dans le silence, même cette dernière ignominie, et à l'heure actuelle, voici sept ans que je subis philosophiquement ma destinée amère. Je n'en veux à personne, je quitterai le monde sans regrets, l'esprit apaisé, n'emportant qu'une tristesse, celle d'avoir perdu mes illusions de soldat... »

Et Benedek, après avoir spécifié ses dernières volontés, exprime le souhait de trouver encore à son lit de mort, veillant sur ses derniers instants, celle qui fut la « consolatrice de son âme », Mme Julie de Benedek, née comtesse de Hochfelde.

Suprême satisfaction accordée par le Destin à cette victime de la capricieuse Fortune des armes et de la triste raison d'État !

J. Delaporte.

(1) Benedek était protestant.

PORTRAITS CONTEMPORAINS [1]

M. Waldeck-Rousseau.

Il n'a manqué à Térence que d'être moins froid, disait La Bruyère. C'est également le défaut qu'on reproche, communément, à M. Waldeck-Rousseau. Il est certain qu'il a un penchant très accusé pour tout ce qui est net et s'éloigne, avec soin, des fioritures et des arabesques. A un ouvrage original mais inégal, il préfèrera, une œuvre plus terne mais où se rencontrera moins de négligence. Il doit préférer Malherbe à Ronsard, Racine à Corneille, Lamartine à Alfred de Musset. Il dédaigne les comparaisons, les métaphores qui, loin de chatoyer à ses yeux, les offusquent ou les blessent. Son éloquence est le portrait de son âme. Elle n'a rien d'emporté, de virulent; elle est simple, lucide et paraît facile, tant l'art sur lequel elle s'appuie est rationnel et s'éloigne de tout ce qui ressemble à de l'artifice. En l'entendant, on éprouve un plaisir très fin. Il n'est pas familier, mais il est naturel. Sa froideur, on le sent, n'est qu'apparente, c'est un simple glacis dont il recouvre ses paroles par un sentiment de retenue ou plutôt de respect pour lui-même. Il ne lui convient pas, en effet, de se livrer au public. Sa réserve résulte, en quelque sorte, d'un instinct de préservation dont il entoure sa propre dignité.

En art, quand on l'écoute, il peut paraître, à première vue, moins affermi dans ses goûts, mais on n'est pas long à distinguer sous son éclectisme des tendances dont son esprit ne peut s'affranchir. S'il conçoit avec largeur et indulgence les différentes manifestations artistiques, si son dilettantisme est libéral, il n'en revient pas moins et toujours à une esthétique où il retrouve les émotions que lui-même éprouve devant une œuvre qui, en dehors de l'éclat, de l'originalité qu'elle pourra avoir, comportera des finesses, des beautés et des procédés secrets que, seuls, les adeptes découvrent.

Si, maintenant, je considère M. Waldeck-Rousseau comme homme politique, je m'aperçois qu'il poursuit dans cette carrière peu aisée une pensée dont la mentalité s'accorde avec sa personne, comme avec ses goûts et les suggestions qui l'ont conduit à former le cabinet qu'il dirige.

Avant d'atteindre au concept qui conduit actuellement et détermine ses actes et donne à sa politique une brutalité peu conforme à ses précédents, M. Waldeck-Rousseau était un parlementaire. Ses penchants, comme son éducation, le portaient à se rapprocher de ce que nous avons vu si longtemps en Angleterre. Il considérait le gouvernement de cabinet tirant sa force de deux chambres différemment élues, s'appuyant sur le pouvoir exécutif, comme fort capable, malgré ce qu'en pensait M. de Bismarck, en 1869, de résister aux entraînements du suffrage universel. Il le croyait également susceptible de faire bénéficier le pays des avantages que donne la liberté, quand elle a pour frein une organisation politique consentie par la nation, dont les rouages ne peuvent être faussés par des coalitions jalouses, tapageuses et ignorantes.

Les événements survenus en France pendant ces vingt dernières années, en lui révélant les défauts inhérents au système parlementaire préconisé par W. Thornton et trop littéralement adopté dans notre pays, ont dû avoir pour effet de changer sa première manière de voir et de l'engager à chercher des remèdes aux vices que comporte ce régime. Il n'est pas douteux, pour moi, qu'il a été amené ainsi à reconnaître que, dans un état centralisé comme le nôtre, il est toujours difficile d'établir la liberté. Je suis également convaincu que, devant l'impossibilité de reconstituer, sur leurs propres ruines, des lois organiques dont les moindres morceaux tombent en poudre, il a reconnu qu'il fallait recourir aux forces que seul un gouvernement dictatorial peut donner.

Mais le gouvernement dictatorial a des formes infinies. Il peut ressembler au Directoire, au Consulat; il peut se trouver centralisé entre les mains d'un ou de plusieurs comités; il a le loisir, tout en demeurant républicain, d'être aristocratique ou de revenir à Périclès. En France, depuis un peu plus de cent ans, il n'a jamais eu longue durée; il demande, en effet, des qualités que, jusqu'à présent, on n'a pas cherché à y acclimater.

Il ne faut pas perdre de vue que M. Waldeck-Rousseau n'est pas homme à se payer de mots, que sa personnalité est bien accusée, qu'il se rend compte de sa responsabilité morale et qu'il ne doute pas qu'elle repose bien plus sur ce qu'il est que sur ce qu'il fait, attendu que, s'il n'était pas, il serait incapable de rien produire. Par suite, il n'est pas difficile de déduire, et cela sans recourir à Hobbes ou à Spinoza, à d'Holbach ou à Kant, qu'il possède, avec la volonté, la liberté de ses actes, et que ceux-ci doivent nécessairement tendre à un but défini et non à une panacée qui, comme tous les remèdes universels, porte plus de mal qu'elle ne produit de bien.

Ce qui contribue plus encore à me donner la conviction qu'il n'a pas pris le pouvoir pour continuer simplement ce que ses trop nombreux prédécesseurs avaient poursuivi, c'est qu'il fut l'ami et le confident de M. Challemel-Lacour. Or, ce dernier, cet esprit si distingué, cet écrivain et cet orateur de haute allure qui, en dépit du mal qu'ils ont fait, « était tenté de

1. Voir la *Revue* du 27 juillet 1901.

rire à voir campés si fièrement au sommet des sociétés, dans l'attitude glorieuse et protectrice de coqs sur le haut d'un fumier », les conquérants fameux, les faiseurs de tyrannies, les grands ambitieux, les oppresseurs les plus odieux, était non seulement un philosophe qui avait beaucoup appris dans la fréquentation des penseurs de la fin du XVIIe siècle et de celui-ci, mais encore un véritable homme politique. A ce titre, il avait de l'État, qu'il considérait, en dépit de Nietzsche, non pas comme l'adversaire de la liberté, mais comme son plus influent allié, une opinion qui ferait frissonner les pâles parlementaires dont tous les talents réunis n'arrivent à concevoir que la licence et le dérèglement.

Étant donné ces prémisses, je ne serais pas autrement surpris que M. Waldeck-Rousseau poursuivît une politique aboutissant, si d'autres événements ne viennent pas contrecarrer sa marche, à un protectorat semblable à celui qu'institua Cromwell en Angleterre, et qui inaugura la liberté que nos voisins possèdent depuis plus de deux siècles.

Soit, diront quelques libéraux, mais, dans ces conditions, pourquoi nous combat-il? pourquoi s'allie-t-il aux pires ennemis de l'État? Pourquoi, diront encore quelques nationalistes, a-t-il soutenu la cause de Dreyfus?

J'ai essayé de montrer que M. Waldeck-Rousseau était un politique. Un politique n'est pas ce que trop de gens s'imaginent. Il est tout le contraire d'un chef de parti. La simplicité ne peut commercer avec lui. Il ne lui appartient que bien rarement d'atteindre le but qu'il s'est marqué par des chemins droits et commodes. Il est forcé de se conduire selon les circonstances de temps et de lieu. Il ne doit pas seulement voir où il va, il est encore nécessaire qu'il prévoie les difficultés qu'il rencontrera en s'acheminant vers sa conquête. Un politique est un général dont l'attention n'est pas uniquement portée sur les troupes qu'il combat, mais également sur celles qu'il a sous ses ordres. Son attitude ne dépend pas de ses sympathies ou de ses antipathies, mais de ses calculs.

Si M. Waldeck-Rousseau ferraille contre les libéraux et les nationalistes, c'est qu'il les considère, à tort ou à raison, comme les agents d'une politique qui pour tendre, peut-être, à des fins à peu près identiques à celles qu'il se propose, ne constitue pas moins, actuellement, un parti en opposition avec les gens qu'il a pris, accidentellement, pour compagnons et auxquels il est obligé, sous peine de disparaître, de donner des gages. Il ne s'est allié aux socialistes, aux révolutionnaires et aux radicaux que parce qu'il avait besoin d'une armée bien dans sa main, qui ne lui fît pas défection dans les moments critiques et lui permît de mener jusqu'au bout la campagne qu'il a entreprise.

C'est pour un motif analogue qu'il a pris position dans l'affaire Dreyfus. Il s'est vu dans la nécessité, pour établir solidement sa position, mais plus spécialement pour réunir les forces disparates qu'il allait employer, de les lier, en quelque sorte, par une question commune où tous se rencontreraient dans une même croyance. L'affaire Dreyfus est devenue, entre ses mains, ce que fut la Réforme au XVIe siècle. Elle lui parut un mobile capable de refréner, pendant un moment, des aspirations qui l'effraient, qui concordent mal avec ses penchants, mais assez puissant pour lui donner la faculté de changer la face de l'État. C'est l' « affaire » qui lui a permis d'agréger en un même faisceau des personnages de mœurs et d'idées différentes. Les hommes n'ayant pas changé et se laissant toujours conduire bien plus par leurs passions que par leurs intérêts, il a saisi ce qu'il pouvait tirer d'une question de sentiment, faible au premier regard, mais formidable quand on veut bien examiner tout le mal dont elle est susceptible et le bouleversement dont elle a été le point initial.

Sa politique est double, car s'il veut que le parlementarisme, dans sa forme actuelle, succombe ; il entend, d'autre part, ne pas être étouffé par les révolutionnaires quand il aura forgé le premier anneau de la chaîne qui lie ses aspirations.

M. Waldeck-Rousseau est de ceux qui pensent avec Dupont-White « que le progrès moral et intellectuel est le fait d'une élite et qu'il ne peut devenir celui des foules que sous le poids d'une contrainte ». Il se dit qu'il faut, parfois, imposer le progrès, quelque ennui qu'on y trouve et quelques blessures qu'on fasse. A ceux qui ne sont pas de son avis, il répond avec Bacon: *In societate aut vis aut lex valet.* Dans la société règne ou la loi ou la force. Il veut faire régner la loi, mais il croit ne pouvoir y atteindre qu'en usant de la force. Si tout ce que j'exprime sur M. Waldeck-Rousseau se réalise, il aura, plus tard, dans l'histoire, une page aussi intéressante que fertile en observations pour tous les esprits qui ne s'arrêtent pas aux bagatelles de la porte.

M. Bourgeois.

Avec M. Bourgeois, et quoiqu'il appartienne au même parti, on s'éloigne de personnages aussi exclusifs que MM. Brisson et Ranc. Comme eux, il défendra le bien de la république, mais ce sera avec simplicité et sans virulence. Il tend, évidemment, à une fin plus conforme à son tempéramment. Il représente, parmi nous, tel de ces archontes fins et lettrés, comme on en rencontrait encore à l'époque de la décadence athénienne et qui dissimulaient leur mépris pour les Cléon, gens autrement vils que les Béotiens qui n'étaient que grossiers, seulement parce

qu'ils étaient tenus de par leur dignité à une certaine réserve. Mais tout en paraissant pactiser avec ces sectaires, il s'arrangera de façon à ne pas trop se compromettre et à se tenir à une égale distance de ce qui est et de ce qui peut être.

Il est de ces sceptiques qui disent que « quand les idées manquent, c'est alors qu'un mot vient à propos en tenir la place ». Il y a du pyrrhonien et du Childe-Harold dans sa manière de voir et de procéder. Il aime la politique, mais c'est à la condition qu'elle ne dérangera pas l'existence qu'il s'est improvisée et qui satisfait à ses goûts et à ses besoins. Cet homme sans illusions est un épicurien. Il n'a ni malveillance, ni haine, ni aversion pour personne; il est simplement indifférent aux autres. Par suite, il ne peut être méchant, encore moins cruel; mais, par contre, il est égoïste. Être égoïste, c'est faire tort à sa valeur morale, c'est, en quelque sorte, l'exclure. C'est faire plus qu'admettre le fort, c'est se ranger de son côté. C'est devenir injuste et admettre le *jus primi occupantis* qui est aussi le droit que s'arroge la violence.

Je ne doute point que M. Bourgeois ne soit de l'avis de Sterne, quand celui-ci nous confie qu'il préfère la vie privée à la vie publique, « car j'aime mes amis, ajoute-t-il, c'est-à-dire un petit nombre d'individus ». Mais en dépit de ce bon conseil qui nous invite à ne pas jouer avec le feu, M. Bourgeois a pris des habitudes qui sont chez lui comme une seconde nature, et qui l'incitent à poursuivre une carrière dont il pense être toujours assez adroit pour se dérober aux moments compliqués, ou mieux, énigmatiques, sauf à reparaître à l'instant précis, quand il y aura quelque chose à récolter ou bien tout simplement, quand l'accalmie aura succédé à l'orage.

Il a déjà donné des preuves de son savoir-faire à cet égard, et la haute mission dont il fut chargé par le gouvernement, en allant au congrès de La Haye, n'a été qu'un moyen de s'éviter l'ennui d'entrer dans un cabinet à un moment critique où il aurait recueilli plus de coups que de gloire. Sa présence, au milieu d'un aréopage quasi universel, fut une façon de billet à La Châtre. Il s'en prévalut pour continuer à faire les yeux doux à ses collègues du Parlement et conserver son prestige, sans faire tort à ses intérêts.

Il y a vingt-trois siècles, il aurait eu, sur l'agora, les rieurs de son côté. Paris, à cet égard, est bien le centre le mieux créé pour faire valoir sa philosophie, ses goûts, la complexité de son caractère. Il n'étonne ni ne choque. S'il en avait la fermeté et l'élégance, on pourrait le comparer à Armand Marrast, cette physionomie si aimable, si probe, dont l'intelligence égalait la droiture et qu'on avait surnommé, en 1848, le « marquis de la république ».

M. Bourgeois exprime sa pensée dans une langue châtiée; il a de l'enjouement dans la parole, il y joint de l'imagination, de la délicatesse, du montant, parfois de la fantaisie. En le voyant, on a devant soi un homme qui se plaît aux choses belles comme aux écrits qui sont ingénieux. Son atticisme a dû lui gagner le cœur de beaucoup d'artistes et d'écrivains. Et puis, il n'est pas banal, il sait admirer et faire admirer. Il est curieux, et l'intelligence, en éveillant son esprit, lui prête des mots sensibles ou spirituels.

Est-il autre chose qu'un amateur? J'en doute. S'il n'est pas un badaud dont on rit, il n'est pas non plus un personnage qui s'impose. Il fait partie du « tout le monde », mais d'un tout le monde athénien capable, par conséquent, de faire des sottises, mais auquel on ne peut les reprocher, attendu qu'il ne les fera jamais qu'en nombreuse compagnie.

Son radicalisme n'est qu'un vernis sous lequel il est difficile de remarquer le dégoût qu'il éprouve pour ceux qui l'entourent, comme pour tout ce qui se fait de vulgaire autour de lui et avec son assentiment.

En traçant ce portrait de M. Bourgeois, il ne faudrait pas qu'on s'imaginât que je cherche à l'excuser. Mon intention est tout autre : j'essaie de l'expliquer et, en même temps, je profite de la circonstance qui m'est offerte pour montrer qu'à une époque comme celle que nous traversons, il existe des hommes qui, tout en paraissant encourager la démagogie, en assistant, impassibles, semble-t-il, aux bouleversements qu'elle traîne à sa suite, en paraissant hurler avec les loups, en favorisant ses excès, en la laissant se complaire dans son œuvre de destruction et d'abomination, des hommes, dis-je, qui peuvent encore trouver du charme dans tout ce que le passé comporte de grand, d'exquis, de délicat et de propre à élever l'esprit.

Faut-il ranger M. Bourgeois parmi ces âmes blessées que tout indiffère et qui inclinent à rire des sottises des autres, auxquelles ils aiguisent leur esprit. Je ne le crois pas. La personnalité de M. Bourgeois ne se contenterait pas de ce qu'il considérerait comme une épitaphe bonne à mettre sur la pierre tombale de gens dont il n'a ni le caractère, ni les révoltes, ni les indulgences. Il appartient à un temps plus pratique et à une catégorie de politiques qui ne se font une habitude du présent que pour mieux envisager l'avenir.

S'il dissimule, grâce à mille habiletés, ce qu'il regarde comme néfaste et dangereux, il se rend très exactement compte qu'il existe des contingences qui nous permettront de sortir du gâchis où nous pataugeons. Seulement, et par suite de ce que j'essayais d'expliquer en débutant, il ne lui convient pas de se compromettre en aucune façon.

Il est trop instruit et trop perspicace pour jamais atteindre au *liberum arbitrium indifferentiæ*, sa raison ne l'admettrait pas ; mais il considère qu'il a le droit d'agir autrement que sa conscience ne le lui indique, parce qu'il lui paraît nécessaire de laisser aller les choses comme elles vont, parce qu'il se dit, probablement, qu'il n'empêchera pas un torrent de renverser ce qu'il rencontrera sur sa route et que si toutes les actions se rapportent à des motifs, tous les motifs conduisent à des actes et qu'en politique, comme en philosophie, comme dans les sciences, il faut se soumettre à l'évolution des êtres et des choses.

« C'est l'esprit qui voit, l'esprit qui entend, le reste est aveugle et sourd », se dit M. Bourgeois, et il attend l'orage tout en cherchant à se garer de ses effets. On prétendra que cette façon d'agir n'est pas courageuse. Je ne dis pas que M. Bourgeois est courageux. Je veux indiquer seulement ses vues, comme les moyens dont il se sert pour résister à la catastrophe qu'il n'est pas sans prévoir.

Il pense, à tort ou à raison, que sa conduite est sage. Pourquoi voudrait-on qu'il en changeât ? Que d'autres déblaient, lui se tient sur la réserve et il s'y tient au milieu de la lutte, dans un camp où l'on ne rencontre que gens impatients et indisciplinés. A l'abri des coups que ceux qui le considèrent comme un ami ne feront pas, espère-t-il, pleuvoir sur lui, il attend là que le peuple, comme dans les « Chevaliers » d'Aristophane, reconnaisse qu'il a été volé, trompé, et qu'il donne le pouvoir à quelqu'un qui ne gardera pas la plus grosse part de ce qu'il sera toujours obligé de lui prendre.

***

LA FIANCÉE VOGOULE [1]

Nouvelle.

Son père nous logeait dans une tente voisine de la sienne ; sa mère, une vieille d'une extrême laideur, nous cuisait des pâtés de poisson, nous préparait des quartiers de cerf. C'est pourquoi nous voyions cette fille incessamment. Elle entrait chez nous en coup de vent, vaquait dans la cour aux besognes domestiques, riait, criait, allait chercher de l'eau à la rivière, revenait en courant : c'était notre mouvement perpétuel, le tapage de tous nos instants. Ses irruptions soudaines nous faisaient trembler pour nos notes et nos collections ; mais, malgré tout le risque de sa turbulente personne, nous aimions à la voir, tant elle nous apportait de vie, de charme inconscient, de libre et fantasque sauvagerie. Elle se moquait des livres que nous lisions, de nos préparations anatomiques, de nos petites bêtes mortes rangées dans des boîtes, et de tout cela faisait des jouets mêlés sans cesse et bousculés au gré de son humeur d'enfant. J'aurais dû me fâcher, la renvoyer ; je voulais le faire, mais elle me désarmait par je ne sais quel prestige, ou plutôt par l'absence de tout prestige, et mon camarade, dont elle raillait les lunettes, qu'elle accablait de ses grimaces, n'était pas moins faible que moi.

De jour en jour, nous la gâtions davantage, son sans-gêne dépassait toute mesure. Nous lui demandions du bois, et elle le jetait devant notre porte, pour voir la manière dont nous le fendrions ; nous lui demandions de l'eau pour le samovar et c'était elle qui nous envoyait à la rivière, riant à pleine gorge, suffoquant de rire, d'un rire vainqueur qui me gagnait moi-même, quand l'homme aux lunettes prenait le seau, l'allait remplir et revenait en répandant l'eau sur ses bottes. Partions-nous pour quelque excursion, elle ne nous faisait pas grâce ; pour les courses en forêt, son père nous la donnait comme guide ; et si nous demandions au bonhomme de nous passer de l'autre côté du lac, elle sautait dans le frêle canot creusé et ramait gentiment pour notre service. Nous tremblions dans le dangereux esquif — allait-elle nous faire chavirer pour rire ? — nous l'admirions, sous bois, debout sur ses raquettes de bois peint, quand elle filait à fleur de neige, sans bruit, sans effort, nymphe gracieuse de cette forêt. Tout d'un coup, elle avait disparu dans le hallier ; nous peinions sur nos machines, nous courions sur ses traces, avec des crocs-en-jambes, avec des chutes ; et son rire clair, argentin, son rire charmant et vainqueur nous guidait vers elle qui fuyait plus loin, insaisissable, en circuits rapides, tout autour des arbres et des monticules de neige amoncelée.

Nos exploits de chasse étaient un autre sujet de sarcasme. Avec nos bons fusils, il nous arrivait de courir toute la matinée par monts et par vaux, de revenir bredouilles, et de trouver devant notre porte

(1) Les Vogouls, comme les Ziriancs, les Ostiaks, les Votiaks et les Tcheremisses, sont une de ces races autochtones, rameaux de la souche finnoise, qui peuplait le nord de la Russie et de la Sibérie. Le canton qu'ils occupent est limité à l'Ouest par les Monts Oural, à l'Est par le fleuve Irtych, et sillonné par la rivière Konda ; certaines analogies linguistiques ont permis de les rattacher aux Hongrois, qu'on croit avoir avec eux une parenté ethnique directe ; mais d'une manière générale les Vogouls sont peu connus des savants, peu visités des voyageurs dans l'obscur canton sibérien où ils vivent, loin de toute morale écrite et de toute civilisation. Cet isolement, l'ignorance du monde à leur sujet ne donnent que plus de prix, croyons-nous, au joli morceau de littérature documentaire que leur consacrait récemment un des publicistes les plus versés dans la connaissance de la Russie du Nord et dont nous offrons ici la traduction à nos lecteurs.

trois cerfs qu'elle avait tués et qu'elle nous apportait. Elle les avait longtemps suivis, courant sur ses légères raquettes ; les bêtes heureuses jouaient sur la neige et ne se défiaient pas d'elle, mais en s'approchant, en armant son petit fusil à pierre, elle avait décoché successivement les trois coups... Et c'était étrange et cruel de voir avec quelle passion, avec quelle émotion elle mimait à nouveau toute cette scène, devant les trois bêtes inertes au pelage ensanglanté.

* * *

Pourtant une chose nous déplaisait dans Galachka — ainsi se nommait notre voisine : — c'était sa manière d'être avec un jeune Vogoul qui venait la voir tous les soirs et qui la suivait avec un regard particulier, de ses yeux flottants, chaque fois qu'elle s'approchait de nous. Nous le prenions d'abord pour un de ses adorateurs, pour un pauvre diable ensorcelé par elle comme nous l'étions nous-mêmes ; mais nous eûmes le désagrément de les voir demeurer ensemble de longues heures, dormir même dans un coin, si bien pelotonnés sous la pelisse que nous ne voyions plus rien d'eux en passant que les petits pieds nus de la fille mêlés aux grosses pattes du garçon.

Nous nous indignâmes, et nous le lui dîmes ; mais elle ne comprit rien à notre prêche et nous regarda avec des yeux si pleins d'innocence, qu'il fallait se retenir pour ne pas l'embrasser. Sa mère nous expliqua l'affaire, que nous dûmes désormais tenir pour régulière, conforme aux usages établis. Ce Vogoul était depuis un an le fiancé de Galachka ; c'est pourquoi il venait tous les soirs dormir avec elle, en attendant qu'il eût tué suffisamment d'élans et de cerfs et qu'il eût gagné à coups de fusil les trente roubles du *kalym*. Alors, le *kalym* payé, il emmènerait Galachka chez lui, dans la tente où sa mère aveugle les attendait.

Jusque-là, les parents les laissaient faire l'essai l'un de l'autre et prenaient patience en attendant que le kalym fût prêt ; ils trouvaient dans cet apprentissage de vie conjugale des garanties pour l'avenir, l'habitude et l'attachement devant à la fin inciter le paresseux fiancé à saisir résolument son fusil et à gagner à la chasse les trente roubles du *kalym*. Telles sont leurs mœurs le long de leurs rivières lointaines, dans leurs bois sourds ; le ton tranquille de la mère, qui nous exposait ces choses, nous fit comprendre assez qu'elles étaient ce qu'elles devaient être, qu'elles ne pouvaient pas être autrement.

Nous essayâmes une fois de demander à Galachka si elle aimait son fiancé ; mais elle ne nous comprit pas. Le mot *aimer* manque dans la langue des Vogouls ; *désirer* y supplée, *désirer* suffit à exprimer leurs sentiments de toute nuance et de tout degré. Nous lui demandâmes donc si elle *désirait* ce garçon, et la grimace qu'elle fit nous réconcilia presque avec le drôle, nous rendit indulgents aux visites, aux doubles sommeils, et à toutes ces scènes du soir qu'une simple pelisse soustrayait aux yeux du monde. Il était clair que Galachka se considérait comme dégagée de tout devoir d'affection envers son fiancé, aussi longtemps qu'elle était fille et libre ; et c'est ce qu'elle nous fit voir plus clairement encore peu de temps après. Un jeune homme du voisinage venant à fréquenter chez son père, elle en usa de telle manière avec ce nouveau visage, que l'autre, l'ancien, s'irrita, tempêta. Il accusait la mère de négligence, la fille d'infidélité, il étalait publiquement son chagrin ; mais les parents le reçurent si mal que, dans son redoublement de désespoir, peu s'en fallut qu'il ne se livrât au sorcier et n'allât lui demander tout courant les trente roubles du *kalym* !

Galachka était libre et profitait de sa liberté pour se mettre activement en quête d'un fiancé définitif. Encore enfant, à peine femme, elle n'en portait pas moins à ses mains blanches des anneaux sans nombre, souvenirs des gens qui auraient pu l'épouser ; ces anneaux, qu'elle montrait avec orgueil, étaient comme des titres de gloire aux yeux des filles du village. Pour chacun d'eux, elle nommait une personne et détaillait des circonstances ; à mesure que son âme naïve se dévoilait à nous, elle nous paraissait plus pure, plus belle de naturelle simplicité ; cette beauté croissait pour ainsi dire, en raison des fautes que Galachka nous avouait ; nous comprenions que si sa conduite répondait si peu à notre idéal moral, c'est que d'autres idées éclairaient sa conscience et que rien ne nous autorisait à lui imposer notre conception du rôle de la femme et de l'honneur féminin.

Un certain Séneka (1) lui fit la cour ; elle-même nous en avertit. La paresse de ce Séneka était extra ordinaire : concessionnaire d'un droit de chasse, il avait vendu à la mort de son père son cheval, sa vache et sa maison, afin de payer la concession et depuis lors se gardait soigneusement de chasser. Galachka et Séneka échangèrent la croix et l'anneau ; ils firent mainte course en forêt, mainte promenade en bateau. Le drôle, très épris, vint même un matin nous demander de lui vendre des rideaux rouges que nous avions à nos fenêtres, et qui plaisaient à la fillette. Mais les parents, au sens pratique, le chassèrent, et le projet qu'il avait conçu d'enlever Galachka la nuit, à l'aide de quelques camarades, ne réussit pas. Après quoi Galachka, aimable comme devant avec son fiancé, le reçut de nouveau le soir

(1) Diminutif de Stephane.

et dormit dans ses bras. Nous lui demandâmes si elle regrettait son Séneka, et comme toujours, elle nous rit au nez. Qu'importait Séneka? Qu'importait Ivan, le fiancé? Elle voulait être aimée, voilà tout, jusqu'au jour où elle trouverait l'homme des trente roubles, le mari qui l'emmènerait avec lui; alors, assurait-elle, elle serait épouse fidèle, bonne ménagère, mère dévouée...

*
* *

Les saisons passaient, les amoureux se succédaient; Galachka attendait toujours le prétendant qui paierait le *kalym*. Pour connaître son nom, elle essayait des sortilèges et des divinations; un jour, elle nous emprunta une aiguille, et, dans le bruit que fit cette aiguille en tombant entre deux pierres, elle entendit distinctement ce nom : « Stéphane, c'est Stéphane. » Au 1er janvier, elle vit l'image de Séneka dans l'eau du *proroub* ouvert sous la glace du fleuve. Mais Séneka ne revenait pas et Galachka, toujours libre, triste de n'être pas encore épouse à vingt ans passés, s'en allait dans la solitude chanter ses chagrins.

Elle chantait partout dès qu'elle était seule, mais nulle part aussi volontiers que dans sa barque, sur la rivière; on eût dit qu'alors l'eau dormante, ce pur miroir de lumière où se reflétaient les rochers des rives, excitait et charmait son âme d'enfant. Ses chants ressemblaient à des mélodies hongroises ou à des airs hindous; le caprice, le mouvement, le rythme rompu, changeant, en étaient tels qu'on désespérait de les fixer par les notes ou seulement de les répéter. Un motif plaintif et désolé qui revenait sur sa bouche, aux heures de grande tristesse, me plaisait particulièrement; justement, elle le chantait en s'approchant de moi sans me voir, un jour que je fouillais le sable du fleuve pour en extraire des crânes de la période préhistorique.

Je laissai là mon travail et, m'asseyant les pieds dans le trou, j'écoutai Galachka et tâchai de la comprendre. Tantôt elle s'interrompait, abîmée dans ses souvenirs; tantôt, elle faisait éclater de nouveau ce motif, puis récitait d'un ton rapide quelques phrases plaintives, et reprenait encore le motif fondamental; sa voix changeante exprimait tour à tour la tendresse, la force débordante, la douleur victorieuse et la mort; et tout le bois semblait l'entendre, et tout le lac, rougi par le soleil couchant. Je la voyais très bien de ma cachette; elle était assise sur le tronc d'un cèdre qu'un orage avait jeté à terre, juste au bord du lac; ses petits pieds nus pendaient entre l'arbre et l'eau; sa taille souple, sa tête noire qu'ornait une natte, se détachaient sur ce fond pourpré. Par moments, elle se renversait en arrière, ouvrait les lèvres pour chanter; sa poitrine émue palpitait. Puis, son motif achevé qui s'en allait au loin se perdre et se noyer dans l'eau, elle retombait immobile et regardait fixement devant elle, sans doute en pleurant.

Elle chantait. Attentif à ses paroles, mais impuissant à les saisir parfois, quand son ton baissait et que sa voix indistincte n'était plus que le murmure de son cœur inconscient, j'écoutais et j'écrivais :

« Il y a longtemps, bien longtemps. Je coupais du bois dans la forêt; un garçon accourut vers moi; je tremblais comme la branche. Il me désirait beaucoup, beaucoup, et portait une casquette de fourrure de renard blanc.

« Oh ! Il y a longtemps, bien longtemps. J'étais au bord de la rivière; quand une barque arriva et Simon s'approcha de moi. Il portait une chemise rouge, et me désirait beaucoup, beaucoup. Il me donna un anneau de cuivre. Où es-tu maintenant, Simon?

« Oh! Il y a longtemps, bien longtemps; alors je désirais Ivan. Ivan portait une veste de peau d'élan et me désirait beaucoup. Nous échangeâmes nos croix. Où es-tu maintenant, Ivan? Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée avec toi?

« Oh! Il y a longtemps. Pétrouchka vint de la forêt, ses raquettes aux pieds et son fusil sur l'épaule. Il me désirait beaucoup, beaucoup, et portait une ceinture rouge. Ah ! la belle ceinture rouge qu'il portait! Il était le meilleur de tous, et voulait m'emmener sous sa *yourta*. Pétrouchka, maintenant, tu es bien loin et tu m'as oubliée!

« Il y a longtemps, oh! bien longtemps, qu'Ivan Ivanovitch est venu chez nous. Il portait avec lui un coffre tout plein de mouchoirs rouges. Ah! comme Ivan Ivanovitch me désirait! Il me donna un morceau de savon... Où es-tu maintenant, Ivan Ivanovitch? Où vends-tu tes mouchoirs rouges? Pourquoi ne m'as-tu rien donné qu'un morceau de savon? »

Galachka dit bien d'autres choses encore, que je ne puis redire ; elle évoqua longtemps ses souvenirs bizarres, discontinus, chanta les rendez-vous donnés sous bois, au bord de la rivière, sur les eaux du lac, le jour, la nuit, avec tout venant; elle dit quels détails du costume, du corps, elle avait observés chez chacun, répéta les injures proférées jadis contre des infidèles et mêla à sa plainte poétique, murmurée en langue vogoule, des mots russes si grossiers que je ne pouvais les entendre sans que le rouge me montât jusqu'aux oreilles. A la fin, n'eut-elle pas l'audace, la coquine, de nous ajouter à la série, mon camarade et moi, et de dire qu'à notre tour nous l'avions désirée et que nous lui avions donné les rideaux rouges de nos fenêtres? La possession de ces rideaux était son vœu le plus cher, et, bien qu'elle eût menti sur mon compte, elle me plaisait si fort dans l'instant,

perchée sur ce vieil arbre et jetant au vent son chant d'oiseau, que je décidai sur l'heure de lui donner ces rideaux rouges et même, comme avait fait autrefois Ivan Ivanovitch, un morceau de savon...

Je me montrai brusquement à elle; ce mouvement la fit s'envoler, disparaître sous bois, regagner sa *yourta* par un circuit; je ne pus lui demander pour quelle cause elle s'était permis de nous ranger parmi ses amoureux, mon camarade et moi, alors que nous ne portions ni laine rouge à la ceinture, ni fourrure de renard blanc au chapeau, ni rien de ce qu'elle appréciait chez ses amants. Maintenant encore, cette cause m'échappe, et je songe avec humiliation qu'à l'heure qu'il est Galachka se plaint peut-être de nous dans ses chansons et demande au vent du soir pourquoi, pourquoi nous l'avons oubliée?

* * *

Nous apprîmes un beau matin que Galachka venait de disparaître subitement de la maison paternelle.

Un certain roman, qui s'était depuis quelque temps introduit dans sa vie et que nous avions laissé passer inaperçu, s'achevait tout à coup par ce dénoûment. Le héros en était un pauvre chasseur, nommé Proneka, tombé amoureux d'elle au commencement de l'hiver! Cet homme, bien incapable de payer le *kalym*, car il n'avait pas même un fusil à pierre et chassait tout simplement à l'arc, n'en avait pas moins fait sa demande aux parents de Galachka. Reçu une première fois avec des rires de mépris, il revint le lendemain, traînant sur la neige un cerf qu'il avait tué : il voulait prouver par là son talent, les moyens qu'il avait de nourrir une femme et même de payer un *kalym* élevé. On l'éconduisit encore et il regagna tout en larmes sa demeure à quarante verstes de là, sans même avoir pu dire adieu à l'objet de ses désirs.

Au printemps, quand la neige commençait à fondre doucement, Proneka se mit à chasser le coq de bruyère et vint en chassant rôder autour de notre village d'Orontow. Il réussit d'abord à revoir Galachka, rarement pour peu d'instants. Puis bientôt la débâcle arrive, les neiges s'effondrent, les ruisseaux débordent, les rendez-vous des deux amoureux se trouvent interrompus. Or, Galachka, en ces jours de printemps, est violemment éprise de son Proneka et ne supporte pas la longue séparation d'avec lui. Elle souffre, elle attend, et tout à coup, à bout de patience, sort la nuit de la maison, franchit la limite du village, s'engage dans le bois...

Douloureuse étape, au bout de laquelle l'amour seul pouvait la mener! Elle s'avance dans les profondeurs inconnues de la forêt vierge, à travers marais, tourbières, fondrières, dans ces halliers mystérieux où l'adroit chasseur vogoul tremble lui-même, interrompt son fredonnement de marche, et craint de voir crouler sur lui la branche fragile, que le moindre bruit détache du tronc. Galachka ne voit pas le danger. Son âme, tendue vers l'amant, la hâte dans la direction mystérieuse qu'elle devine par un sûr instinct; mais tout à coup un danger vivant se dresse sur son chemin et marche au-devant d'elle; un ours brun, velu, s'approche. Elle s'arrête, et ne sait où fuir, et voit la fourrure du fauve qui se hérisse... Tout à coup, elle se souvient, à l'instant même où la bête va se lever sur ses pattes de derrière pour l'étreindre et l'étouffer, elle se souvient qu'il faut étendre le bras en croix, montrer à l'ours qu'elle n'a pas d'armes, qu'elle n'est qu'une fille amoureuse, non pas un chasseur cruel, un avare vendeur de fourrures, enfin aucun de ceux que les ours attaquent sous bois, qu'ils lacèrent et mettent en lambeaux. L'ours, comme s'il avait honte, se détourne grommèle, s'enfuit : on entend au loin le craquement des branches. Et Galachka, plus brave encore qu'auparavant, plus joyeuse, arrive au bord de la rivière ; son amant habite sur l'autre rive, elle l'appelle, et Proneka est surpris et charmé à tel point qu'il ne souffre pas qu'elle marche davantage; il la prend dans sa barque, puis l'emporte sur ses bras, comme un enfant, et la cache jalousement dans sa *yourta*.

La mère de Proneka fit bon accueil à la nouvelle venue et la traita comme sa bru; Proneka se mit en chasse avec ardeur, pour gagner avec ses flèches l'argent du *kalym;* enfin, tout fut parfait pour les deux amants pendant une semaine. Mais un matin, Proneka étant à la chasse, la mère de Galachka apparut tout à coup sur le seuil de la *yourta*, saisit sa fille par les cheveux et l'entraîna jusqu'à la rive où le père attendait dans une barque. Ils la ramenèrent à la maison en suivant les circuits des rivières. Galachka pleura abondamment, Galachka pleura sur elle-même, désolée de ce que sa mère l'eût maudite au retour et qu'elle eût jeté sur elle un seau d'eau froide : elle désespérait, après cela, d'être heureuse et prévoyait que Proneka lui-même s'éprendrait d'une autre et l'oublierait.

* * *

A peu de temps de là, le batiouchka (1) vint à Orontow dans sa barque. Les Vogouls manifestèrent tant de joie à sa vue et tirèrent tant de coups de feu que nous crûmes un instant que le village était

(1) Le pope. Les prêtres russes qui exercent leur ministère dans ces confins écartés ont les rivières pour moyens de communication; ils possèdent souvent des bateaux-chapelles sur lesquels sont les images et les objets du culte.

assailli par des ours. Mais la plus joyeuse de tous fut encore Galachka. Nous la vîmes avec étonnement, après la bénédiction générale, tomber à genoux, saisir la main molle de l'ecclésiastique et porter cette main à son front avec toute l'apparence de la piété.

A peine Galachka était-elle chrétienne ; en tout cas elle n'était point religieuse ; mais cet accès de dévotion nous fut expliqué un instant après, quand nous la retrouvâmes en grand conciliabule avec le batiouchka dans le vestibule de notre maison. Elle était venue supplier le prêtre, lui promettre je ne sais quels biens, car Galachka ne possédait rien ; enfin, le prier à genoux de daigner lui procurer un fiancé qui payât les trente roubles du *kalym*.

Nous les laissâmes en conférence ; quelques minutes après, le batiouchka entra chez nous, apportant deux canards que Galachka avait tués la veille et dont elle venait de lui faire présent. Une conversation s'engagea sur la moralité des ouailles confiées aux soins du pasteur :

— Que voulez-vous ? disait le batiouchka, avec un geste d'impuissance qui faisait flotter au vent la longue manche de sa soutane, ces pauvres gens ne savent ce qu'ils font. J'ai longtemps voulu les convaincre et les amender, mais ils m'ont toujours arrêté court par la naïveté des questions qu'ils me posaient. Ce sont des enfants ; il leur reste à grandir avant de comprendre ce que nous nommons péché. Ne pas tuer, ne pas voler, secourir leur semblable, voilà toute leur morale ; les finesses de la nôtre ne sont pas pour eux. Une fois, je m'en souviens, je confessais une pauvre petite âme de girouette, pareille à celle qui me suppliait tout à l'heure en me baisant les mains...

— Ah ! ah ! fîmes-nous, que vous disait-elle ?

Notre empressement à l'entendre rendit plus circonspect le batiouchka.

— Je ne dois pas révéler les secrets du confessionnal, opposa-t-il.

— Allez donc, batiouchka, ce ne sont pas des secrets !

— Je confessais donc une de ces libellules, pareille à la vôtre, et je lui demandais pourquoi elle colportait partout ses faveurs. C'est mal, disais-je, c'est une honte... Choisis-en un une bonne fois, amène-le près de moi et je vous fiancerai. Après quoi, le bon Dieu vous permettra de vivre ensemble jusqu'à ce qu'il ait payé le *kalym* et que je puisse vous marier.

Mais distribuer tes baisers à tout venant, c'est une honte, c'est un péché. — « Pourquoi une honte ? me répondit-elle. Toutes font ainsi. Maria, Dachka, toutes mes amies se moqueront de moi, si je fais autrement. Personne ne voudra plus m'épouser ! » Elle fondit en larmes, et je me reprochai de l'avoir troublée ; je la couvris de l'épitrachyle (1), la pauvre enfant, en lui disant : « Va, Dieu te pardonne. Vis comme ton âme te dit de vivre... » Avec les garçons, c'est tout de même ; ils ne veulent pas se marier avant d'être sûrs que leur femme leur donnera des enfants. Allez après cela les moraliser. Bien heureux encore qu'ils ne volent pas, qu'ils ne tuent pas, qu'ils aident leurs frères malheureux... Dieu leur pardonnera en raison de la charité qu'ils font, conclut-il, et nous tombâmes d'accord avec lui.

Nous étions alors à faire nos paquets et à nous préparer pour le départ. Nous prîmes congé des habitants du village, congé de Galachka, à qui nous donnâmes les rideaux rouges de nos fenêtres et de l'argent plein sa petite main. En nous accompagnant jusqu'au canot, elle nous assura qu'elle enfouirait cet argent en terre et le donnerait secrètement à son fiancé, pour qu'il vînt plus aisément à bout des trente roubles du *kalym*. Servîmes-nous vraiment à l'établissement de la pauvrette ? Le fait est qu'elle se maria dans l'automne de la même année, non pas avec Ivan ni avec Proneka, ni avec aucun de ses fiancés prévus, mais avec un Vogoul d'une rivière lointaine, un hardi chasseur de zibelines que le hasard avait amené dans les bois d'Orontow et qui, cherchant des zibelines, trouva Galachka.

Il s'amourracha d'elle sans retard, et sur l'heure remit aux heureux parents cinq zibelines, en sorte que le *kalym* fut payé comptant. Retournant à son village, il emmena sa femme avec lui pour l'installer sous sa yourta avant l'hiver.

Le batiouchka les fiança par la suite et fit sur ce couple définitif le signe de croix qui efface tout. Il alla même les voir, ainsi qu'une de ses lettres en fait foi : « Ils vivent dans l'aisance ; le jeune homme nourrit fort bien Galachka ; leur yourta est neuve ; ils possèdent deux chevaux et un bœuf blanc... »

On s'étonnera peut-être que possédant un bœuf blanc, Mme Galachka n'ait pas de vache ; mais moi qui connaît les usages vogouls je crois comprendre, je puis affirmer que cette vache existait en effet dans les apports du futur, mais qu'elle fut donnée au batiouchka et à son diacre pour les payer de la peine qu'ils avaient prise en allant au fil des rivières fiancer les deux jeunes gens.

K. NOSSILOF.

1. L'étole. Le prêtre couvre la tête du pénitent avec l'étole, au moment de l'absolution.

LES ROMANTIQUES OUBLIÉS

Alexandre Soumet.

I. — LE NOVATEUR.

En 1845, à la veille de sa mort, Alexandre Soumet était illustre, en 1901 il est absolument inconnu. C'est contre cet injuste oubli, cette méconnaissance d'un grand poète, que je viens protester, pièces en main, et, si je ne gagne pas aujourd'hui mon procès, j'aurai déjà fait un sérieux effort pour restaurer la mémoire de celui qui nous a laissé quelques-unes des plus belles tragédies de la scène française et la seule épopée complète que nous possédions.

On a dit, à propos de Soumet, qu'il était né trop tôt en 1788. Cependant il n'avait que deux ans de plus que Lamartine. Il a devancé Victor Hugo de quatorze années ; mais il était encore un homme jeune quand Victor Hugo préludait. En 1822, il n'avait que trente-quatre ans, et à cet âge il était déjà célèbre, et il avait produit des chefs-d'œuvre. A trente-quatre ans il apparaissait comme un des promoteurs du Romantisme, et il avait plus fait à cette date pour la rénovation littéraire que Lamartine dans ses *Méditations* et Victor Hugo dans ses *Odes* encore imprégnées de faux classique. Soumet était si bien le précurseur des poètes qui, depuis, se sont immortalisés qu'Hugo n'omettait pas une occasion de le proclamer son maître. Il le préférait ouvertement à Lamartine. Dans sa correspondance il l'appelait « notre grand Alexandre » comme Passerat ou Gilles Durant auraient dit : « Notre Monsieur de Ronsard. » D'un autre côté, pour qui regarde de près et se connaît en style poétique, Alfred de Vigny, dans *Eloa*, *Moïse*, *le Déluge*, ne s'est pas seulement démontré son disciple, mais encore son imitateur, si l'on songe que de 1816 à 1822 ont paru les premiers fragments de *Jeanne d'Arc* et de *la Divine Épopée*.

Alexandre Soumet avait débuté sous le premier Empire. Originaire de Castelnaudary, fils adoptif de cette ville de Toulouse qui est la mère des artistes, des chanteurs et des poètes aussi, qu'il ne quitta d'ailleurs pour habiter Paris qu'au milieu de la Restauration, il déploya de bonne heure un tempérament méridional, un génie latin. Les poètes de Rome semblent en lui revivre avec leur chaude couleur, leur relief d'expression et leur sonorité de bronze. Tantôt c'est Ovide ou Properce, tantôt Stace ou Claudien, avec ce qu'ajoute à leur vigueur, à leur précision antique, le sentiment élargi de la nature et le souffle d'infini qui circule dans la poésie moderne. Ce Toulousain se fit connaître à Paris par des poèmes qui sacrifient, je l'avoue, au goût didactique de l'époque, la *Chevalerie*, l'*Incrédulité*, mais qui se séparaient déjà de l'école régnante par la nouveauté de la forme. Ce n'était plus le vers flasque de la coterie voltairienne, ni la sécheresse élégante de Delille et de ses adeptes, c'était un vers souple, ferme, coloré, mélodieux, qui répondait à la prose de Chateaubriand, à l'harmonieux enchantement des vocables d'Eudore et de Cymodocée. Joignez-y la mise en œuvre de la rime riche, perdue depuis longtemps en France, et retrouvée avec la consonne d'appui, de la rime, cet instrument du XVe et du XVIe siècle, que le XVIIe siècle avait laissé s'émousser, que le XVIIIe siècle avait faussé complètement. Soumet fut le premier à restituer la rime dans son intégrité métallique : il en transmit le précepte et le modèle aux jeunes hommes qui se groupèrent autour de lui.

C'est en effet au commencement de la Restauration que, malgré son séjour en province, Soumet devint un véritable chef d'école. Arbitre de ces concours des jeux Floraux où Victor Hugo se révéla, il correspondait avec celui qu'on appelait « l'enfant sublime », avec un officier de la Maison du Roi qui fut Alfred de Vigny, avec Henri de Latouche qui allait nous rendre André Chénier, avec Émile Deschamps, qui, bientôt suivi par son jeune frère Antoni, s'exerçait aux innovations en s'essayant à traduire. Il s'entendait à merveille avec Alexandre Guiraud qui fut pour lui comme un frère d'armes. Soumet, Guiraud, Émile Deschamps, Jules Le Fèvre, dont on attendait des merveilles, et qui a laissé de beaux poèmes trop délaissés, Alfred de Vigny, Victor Hugo formèrent ainsi le premier cénacle romantique, auquel devaient se rallier quelques années après Sainte-Beuve, Antoni Deschamps, Ulric Guttinguer, Jules de Ressé guier, Adolphe de Saint-Valry. Enfin, de 1816 à 1824 Soumet fut incontestablement le chef. Dans une brochure qui eut du retentissement il rétorquait finement les scrupules de Mme de Staël qu'il n'estimait pas suffisamment novatrice. Il inspirait le recueil de combat, la *Muse française*. Vigny lui dédiait ses premiers poèmes ; Victor Hugo, qui l'avait eu pour témoin à son mariage, échangeait avec lui des confidences poétiques et le conviait à la lecture de *Cromwell*; Sainte-Beuve l'inscrivait comme novateur dans ses *Pensées de Joseph Delorme;* Émile Deschamps dans la préface de ses *Études françaises et étrangères*. Et ce même Émile Deschamps racontait plus tard en beaux vers sa première entrevue avec le Maître.

Telle était la situation dans les lettres d'Alexandre Soumet au milieu de sa carrière. Les mémoires, les correspondances, les journaux et les revues de la Restauration en font foi; Lamartine en témoigne dans ses entretiens littéraires. Nous allons voir par quel talent, je dirai même par quel génie Soumet justifiait cette admiration de ses contemporains.

II. — LE POÈTE TRAGIQUE.

Poète tragique, Alexandre Soumet crée d'abord une forme de tragédie absolument neuve, affranchie de l'imitation voltairienne qui sévissait alors, émancipée même du pur genre classique, intermédiaire entre le théâtre de Racine et le drame futur. C'est cette forme que Mme Hugo dans son livre appelle la néo-tragédie et qui peut-être plus que le drame serait conforme au goût français, à ce besoin de concentration et d'unité si sensible que nos chroniqueurs dramatiques, s'ils veulent rendre hommage aux ouvrages intenses des plus récents auteurs, d'un Brieux, d'un Hervieux, d'un de Curel, le qualifient, eux, du nom de tragédie. Cette néo-tragédie constituait une réelle innovation, le mélange de la couleur antique et du mouvement moderne avec l'harmonie et la pureté racinienne. C'est ce mode d'innovation qui a créé le Théâtre de Soumet avec ces six chefs-d'œuvre qui s'appellent *Clytemnestre*, *Saül*, *le Secret de la Confession*, *la Fête de Néron*, *Norma*, *le Gladiateur*.

Clytemnestre, que n'effacent pas à mon avis l'*Orestie*, de Dumas et *les Érynnies* de Leconte de Lisle, est la deuxième tragédie véritablement antique de notre théâtre, l'*Agamemnon* de Lemercier étant la première en date. En effet l'*Andromaque*, l'*Iphigénie* de Racine, ces merveilles de pathétique et d'éloquence sont absolument modernes par le caractère et le ton des personnages. On y recueille des sentiments éternels puisés dans une psychologie incomparable et attribués à des personnages essentiellement humains, mais qui n'ont rien d'hellénique. Il suffit de comparer les héros et surtout les héroïnes. Racine ne tient ni de Sophocle ni d'Euripide. Il n'en est du reste que plus original.

Soumet est original à sa manière dans son mode d'imitation créatrice. Il fait pour l'antiquité tragique ce qu'André Chénier avait fait pour l'antiquité pastorale et élégiaque. Electre nous apparaît dans sa *Clytemnestre* non plus comme une Cornélienne de la Fronde ou une Racinienne de la cour de Louis XIV, mais comme une fille des tragiques grecs. Avait-on entendu rien de semblable à ce langage sobrement coloré, tout à fait empreint de la diction et du sentiment des grands Athéniens ?

> Que sont-ils devenus ces jours de mon enfance
> Ces jours de mon bonheur où fière de mon nom,
> Chargeant mes jeunes mains du laurier de Junon,
> Aux bords de l'Inachus, d'un grand peuple entourée,
> J'allais dans l'urne d'or puiser l'onde sacrée,
> Chanter contre Ilion l'hymne des Grecs vainqueurs
> Et des vierges d'Argos renouveler les chœurs...
>   Allons, et que du moins ma douleur solitaire
> Console Agamemnon de la pompe adultère.
> Je ne puis lui porter de précieux présents ;
> Mes quinze ans de regrets lui tiendront lieu d'encens ;
> Ma ceinture, un rameau trempé dans l'eau lustrale,
> Orneront chastement l'enceinte sépulcrale ;
> J'achèverai d'offrir, en soulevant mes fers,
> Mes cheveux tant de fois sur cette tombe offerts.

Ne dirait-on pas du Sophocle? et n'est-ce point ailleurs la sensibilité particulière du moraliste Euripide?

> A tes vertus, ma fille, ajoute l'indulgence :
> Ne vois point mes remords d'un œil indifférent.
> Va ! de tous les malheurs le crime est le plus grand !
> Le crime, dont l'aspect t'irrite et t'importune,
> A besoin de pitié plus qu'une autre infortune.

L'arrivée d'Oreste, le songe de Clytemnestre, les souvenirs d'Electre échangés avec Oreste, étaient autant de révélations de la Muse grecque au public français. Malgré la résistance des champions de l'école voltairienne, on comprend l'enthousiasme de tous ceux qui demandaient au théâtre une tragédie renouvelée.

Le même soir on jouait à l'Odéon le *Saül* du même poète. Ce succès fut aussi retentissant. Il fut également considéré par « les jeunes » comme une victoire d'avant-garde. Je ne crains pas d'avancer que l'œuvre de Soumet demeure un chef-d'œuvre, même après *Athalie*, et que dans le dialogue, dans les chœurs, elle est plus profondément imprégnée de couleur biblique. On peut en juger par ce récit du massacre des prophètes :

> Sous le lin, la tiare, et sous leurs cheveux blancs
> Les vieillards du Seigneur hâtaient leurs pas tremblants.
> Rien ne put les soustraire à ces fureurs fatales :
> On chargea de liens leurs mains sacerdotales,
> Ils expirèrent tous sous le couteau mortel ;
> Le sang humain remplit les vases de l'autel.
> Les célestes esprits du temple se bannirent,
> Les sept flambeaux sacrés d'eux-mêmes s'éteignirent,
> Et sur le mont terrible ou Dieu vint l'allumer
> L'holocauste éternel a cessé de fumer.

La pièce est intéressante, les personnages bien tracés, depuis la pythonisse d'Endor jusqu'à cet Achimélech qui vaut Joad, depuis Saül toujours saisissant jusqu'à David toujours sympathique. La scène du vieux prêtre et de David est assurément l'une des plus poétiques et des plus belles qui soient au théâtre. Tout le rôle de Michol me semble ineffable. La visite de Saül à la Pythonisse, le dialogue d'Achimélech et de Saül restent des morceaux admirables. C'est aussi beau que la vraie tragédie classique avec le lyrisme en plus.

La *Cléopâtre* représentée en 1824, bien qu'elle n'offre que des beautés de détail, et qu'elle soit insuffisante dans l'ensemble, est plus alexandrine à coup sûr que le *Pompée* de Corneille et que l'œuvre ultérieure de Madame de Girardin. Elle est précédée d'un prologue et d'un épilogue prononcés par la statue d'Isis :

Oui ! je suis la deesse au trone ceint d'étoiles
Et la foudre descend, quand on lève mes voiles.
Oui ! je vois se courber sous ma gerbe d'epis
Tous les grands dieux du Nil dans le sable accroupis,
Et je puis de Memnon rajeunir les miracles,
Car ma levre de bronze a garde ses oracles.
J'épanche sur la rive ou l'ibis fait son nid
De mes puissantes mains l'urne de l'infini,
Et je sais expliquer dans leur ombre profonde
L'énigme de mes sphinx et l'énigme du monde...
Jadis du haut des monts que mes yeux regardaient
Avec le cours du Nil les cités descendaient
Et des honneurs pour moi la moisson était ample ;
Chaque Olympe venait se peupler dans mon temple ;
Je portais dans mon sein sous le lin radieux
La ruche au miel sacré d'où s'envolaient les dieux.

De tels vers, qui devançaient *les Orientales*, font pressentir Hugo et Leconte de Lisle. Cette pièce cependant reste inférieure au *Saül* et à la *Clytemnestre*, mais toutes les inventions d'un poète n'ont pas le don d'atteindre à une égale beauté.

Le Secret de la Confession, qui parut sous le titre d'*Élisabeth de France*, en vertu des exigences de la Censure, appartient à cette catégorie alors appréciée de tragédies conçues d'après la poétique de Mme de Staël et de Benjamin Constant, imitations du théâtre étranger appropriées au goût français. C'était du romantisme classique. Telles furent, avec des mérites et des succès inégaux, non seulement l'*Élisabeth* de Soumet, mais l'adaptation de *Fiesque* par Ancelot, la *Marie Stuart* de Lebrun. Cette dernière tragédie eut une vogue qui devait se renouveler avec l'interprétation de Rachel. Le *Fiesque* d'Ancelot n'obtint pas la même fortune. *Le Secret de la Confession* réussit pleinement. C'est une transcription originale du *Don Carlos* de Schiller qui me semblerait supérieure à la tragédie allemande, si l'admirable anachronisme du marquis de Posa n'avait pas existé. De toute façon les beautés abondent dans cette œuvre. Le rôle d'Alvarès est sublime; celui du grand inquisiteur établi fortement; les analogies anticipées avec le *Ruy Blas* et le *Torquemada* d'Hugo présentent un vif intérêt. En définitive, quoique inspirée par un chef-d'œuvre étranger, cette tragédie a sa place dans le répertoire français.

La Fête de Néron, qui par deux fois a supporté l'épreuve d'une reprise à l'Odéon, suggère une confrontation attachante avec *le Britannicus* de Racine. La seule chose qui puisse manquer au chef-d'œuvre du XVIIe siècle, la couleur et la vie de la Rome impériale, la vue de Néron déclamateur, chanteur, historien, Soumet nous l'a donnée avec profusion. Nous ne saurions nous en plaindre. C'est la conception romantique du théâtre, le drame avec le coloris local, et cet ouvrage était aussi neuf, aussi hardi, que devait l'être *Hernani* peu de temps après. Je ne veux pas prétendre qu'il égale en profonde psychologie le *Britannicus*, mais il garde le privilège d'avoir été le premier à mettre en scène la vie des Romains. C'est Michelet après Montesquieu. Je ne pouvais en faire un plus formel éloge.

En 1830 la révolution romantique est accomplie et Soumet n'a plus à bénéficier de son titre de précurseur. Mais il devait encore donner deux tragédies d'ordre éminent au XIXe siècle, *Norma* et *le Gladiateur*. Toutes deux valent également par le sujet, l'action et le style, et renferment de continuelles beautés. Je n'hésite pas à les proclamer deux chefs-d'œuvre. Dans la première de ces tragédies l'héroïne, aussi grande que la Velléda des Martyrs, à la fois prêtresse, épouse et mère, parcourt la gamme des sentiments féminins avec une vibration toujours égale et ne cesse point d'être pathétique et touchante en attendant de devenir douloureuse et formidable. Gauloise aimée d'un proconsul romain, elle est trahie pour une jeune fille, Adalgise, et elle punit le Romain parjure, l'époux infidèle, par l'affreuse vengeance de Médée. Elle immole un de ses enfants et se précipite avec l'autre dans un abîme. C'est la Médée moderne et qui peut supporter le rapprochement avec sa devancière. Du reste cette Norma, qui fut applaudie à son apparition, eut l'éclatante fortune d'inspirer un opéra de premier ordre à Bellini. Mais peut-être la concurrence musicale a-t-elle porté quelque préjudice à la tragédie, comme le *Rigoletto* de Verdi a pu nuire au *Roi s'amuse* de Victor Hugo. Je ne reprocherais à l'ouvrage de Soumet que certaines imperfections de style, certaines impropriétés, qu'on ne trouve dans aucune de ses œuvres antérieures, et qu'on ne retrouve pas dans *le Gladiateur*, son œuvre suprême, écrite en collaboration avec sa fille Gabrielle d'Altenheym, et représentée au Théâtre Français le 24 avril 1840.

La critique fêta cette dernière inspiration du grand tragique où nous trouvons, comme dans *les Martyrs* et *l'Acté* de Dumas les prolégomènes du *Quo Vadis?* de Sienkiewicz. J'ai sous les yeux dans le recueil de Soumet le témoignage enthousiaste des *Débats*, du *Temps*, du *Siècle*, de *l'Écho Français*, signés des noms recommandables de Jules Janin, de Briffaut, de mon père Alfred des Essarts, d'Hippolyte Lucas, d'Arsène Houssaye. *Le Gladiateur* devait être la première partie d'une trilogie que la mort ne permit pas à Soumet d'achever et qui aurait compris *Le Serf* et *Le Nègre*. Une telle conception ne pouvait venir que d'un homme de génie. Ce génie éclate dans le personnage du Gladiateur, dans le rôle d'Origène qui représente la pensée émancipatrice du Christianisme, dans les anathèmes de l'Émonide, dans les imprécations fanatiques du prêtre de Junon, dans l'héroïsme de Flavien, ce nouvel Eudore, dans la tendresse chrétienne de Néodémie. La vie de Rome y circule comme dans la *Fête de Néron*, mais l'œuvre est plus originale, étant toute romanesque et n'en-

pruntant que deux personnages à l'histoire. Les beautés sont innombrables et il faudrait citer la pièce entière. Je me bornerai à ces vers que prononce Origène :

> Oui ! nous versons des pleurs pour expier vos fêtes !
> Nous recueillons tous ceux que ta Rome proscrit
> Pour ouvrir au malheur les bras de Jésus-Christ...
> La mort, c'est là notre conquête,
> Venez brûler nos chairs, venez briser nos os,
> Venez par vos lions relayer vos bourreaux,
> Dans un jour de repos si son âme sommeille,
> Alors qu'il faut mourir, tout chrétien se réveille.
> En Asie, au désert, à Thèbe, en ces remparts,
> La palme de la mort fleurit de toutes parts.
> Les martyrs font germer sa semence féconde.
> La mort en nous frappant ressuscite le monde !

L'homme qui a écrit ces vers admirables du *Gladiateur* après avoir suscité le type inspirateur de *Norma*, qui chez nous avait créé la tragédie néo-grecque avec *Clytemnestre*, néo-latine avec la *Fête de Néron*, lutté contre Schiller dans *Le Secret de la Confession* et contre Racine dans *Saül*, était sans aucun doute un grand poète tragique et le premier après les trois maîtres immortels de notre scène. *Polyeucte*, *Athalie*, *Les Burgraves*, *Le Gladiateur*, c'est ainsi que j'établirais la classification des génies dramatiques, l'immortelle hiérarchie de la tragédie française.

III. — LE POÈTE ÉPIQUE

Quelle que soit la valeur du théâtre d'Alexandre Soumet, elle s'amoindrit singulièrement quand on la compare à la *Divine Épopée* qui me paraît une des œuvres maîtresses de notre littérature. C'est la seule épopée homogène dont puisse s'énorgueillir la France; car les admirables écrits de Leconte de Lisle et la merveilleuse *Légende des siècles*, si beaux qu'ils soient, ne sont que des poèmes séparés. Ici la splendeur du style s'alliait pour la première fois dans notre poésie, si déshéritée sous le rapport épique, à l'originalité de la fiction. Pour la première fois aussi, sauf l'exception de Dante, un poète s'affranchissait de l'imitation d'Horace et de Virgile et construisait une épopée qui n'était pas une œuvre de seconde main.

L'analyse de cet ouvrage fera juger de sa puissante nouveauté, et mes brèves citations de sa magie poétique. Il n'y avait rien encore de pareil pour l'ampleur et le coloris. Remarquez que nous sommes en 1841, que Leconte de Lisle, âgé de vingt et un ans, n'avait pas débuté, que Victor Hugo, à part le discours de Milton dans *Cromwell*, n'avait rien donné dans le genre épique.

L'épigraphe du poème fait pressentir sa hardiesse :

> Le poète peut chanter tout ce que l'âme rêve.

En effet la conception de Soumet, ce qui fera toujours tort au plein succès de son ouvrage, a donné prise aux objections formelles d'hommes éminents, soit parmi les écrivains catholiques, soit chez les protestants, tels que Vinet et Monnard. Soumet dans sa préface revendique le droit pour le poète d'être à sa façon métaphysicien. Il se fonde sur le triple exemple de Dante, de Milton et de Klopstock. Il s'autorise d'une opinion d'Origène et d'une expression de Saint Jean Chrysostome : « Le fils de Dieu a brisé les portes d'airain de l'enfer. » Jusqu'à quel point s'étendait la pensée de ce père de l'Église, on ne saurait le dire, et Soumet n'a pas laissé d'être téméraire en déduisant que le Christ devait racheter l'Enfer. C'est donc la donnée du poème, donnée sublime à coup sûr, mais périlleuse, car pour le libre penseur elle n'offre pas de prise et d'intérêt, pour le chrétien, qu'il dérive de Rome ou de Constantinople, de Londres ou de Genève, elle constitue une hérésie. Il faut par conséquent que le chrétien ou le libre penseur admette cette donnée initiale pour passer en revue toutes les beautés du poème. C'est là que réside, je dois l'avouer, une difficulté réelle. Mais, si l'on avait assez de largeur d'esprit pour surmonter cette difficulté, on en serait récompensé par une véritable succession de merveilles.

Cela dit, après avoir admiré une page resplendissante sur l'aigle dont une plume à moitié consumée par la foudre a servi au poète pour tracer

> Les récits étoilés de son drame mystique,

nous pénétrons dans le ciel. D'ordinaire la peinture des félicités forme la partie la moins heureuse des épopées. Soumet y a réussi plus que ses devanciers. Dans son séjour divin les vers sur la Vierge Marie,

> Encensoir d'or portant tous les parfums des âmes,

le morceau sur les enfants morts à leur naissance, les pages sur Jeanne d'Arc, Raphaël et Milton, seraient de toute beauté, si leur beauté ne devait être surpassée dans la suite.

Au chant deuxième le poète nous présente Sémida, son héroïne, comme ayant été la dernière perfection visible du monde finissant :

> De la forme idéale éblouissant adieu.

Elle nous apparaît errante dans le ciel, solitaire inconsolée, regrettant l'amour d'un homme qu'ici bas sa foi lui a défendu d'aimer. Elle exprime sa nostalgie pleine de pitié à Marie Madeleine d'abord, ensuite à Jésus-Christ lui-même qui lui apprend des réalités douloureuses. Idaméel, celui qui l'aimait, devenu l'antéchrist et l'ennemi de Dieu sur la terre, a détrôné Satan dans l'Enfer. Cette invention est as-

surément grandiose, mais plus grandiose encore la résolution que prend le Christ de racheter les damnés.

Le chant III nous transporte dans l'Enfer. Quatre éléments composent la grande Géhenne, c'est d'abord la haine, puis la colère, ensuite l'orgueil, enfin la mort. La mort n'est pas seulement un élément, elle garde la forme de squelette, « reine au royaume des pleurs » qui s'est fait un temple du sépulcre éternel et chante sa vaste entreprise :

Oh ! sous tant de soleils quelle route nocturne !
Quel deuil autour de moi, que de pleurs et d'adieux !
J'eus des palais plns hauts que les dômes des dieux.
Même avant de frapper, moi reine inassouvie !
De mon spectre caché j'épouvantais la vie.
Toute chair pâlissait à m'attendre venir.
J'étais le grand mystère au seuil de l'avenir ;
Et j'avais, comme Isis, mais plus lourds et plus sombres,
Des voiles me prêtant l'énigme de leurs ombres.
Oh ! comme on tremblait quand j'abrégeais sous ma main
La courte éternité d'un empereur romain !
Quand je frappais un peuple ou que ma course avide
Suivait dans l'herbe un ver rampant sous mon œil vide,
Ou que j'allais saisir sur son axe enflammé
Un soleil, œil immense, entre mes doigts fermé...
Toutes les amitiés m'avaient pour horizon.
Ainsi qu'un drapeau noir sur une ville immonde
J'ai flotté dix mille ans sur les plaisirs du monde.

Dans l'Enfer chaque passion enfante son supplice, c'est l'homme qui crée ses bourreaux et les bourreaux sont ses spectres et ses crimes. Alors treize visions se déroulent, treize visions infernales que Théophile Gautier et d'autres contemporains ont admirées comme « des inventions dignes du poète Florentin. » Ces visions sont géniales. La première nous montre un damné qui sur terre a corrompu sa sœur, vendu sa fille, trahi son ami. Chaque anneau de sa chaîne personnifie un de ses crimes et les lui rappelle successivement ; toujours le supplice recommence :

Car, à travers l'effroi de ce long jugement
Que rendait dans ses bras la formidable chaîne,
Le damné par anneaux montait de haine en haine :
De l'un à l'autre cri son histoire marchait.
Son odieuse main en se tordant touchait
Les échelons de fer tout calcinés de soufre :
Car il fuyait bien plus la chaîne que le gouffre.
Ne s'apercevant pas, lorsqu'il les compte tous,
Que les anneaux franchis le suivent par-dessous,
Et que loin de quitter chaque âme sa complice
Il soulève après lui tout le profond supplice.
Oh ! quelle ascension d'efforts immesurés ?
Quels souvenirs gardiens de chacun des degrés ?...
Enfin, d'un autre enfer l'air vient baigner sa lèvre ;
L'espoir dans tous ses sens court en frissons de fièvre.
Il croit revoir le jour, il pose un pied crispé
Sur le dernier chaînon du voyage escarpé,
Mais les deux bras raidis, succombant sous l'épreuve,
Il tombe comme un plomb qu'on jette au fond du fleuve.
Il tombe, et sans repos recommence en fureur
Le trajet éternel dont-il parcourt l'horreur.

La seconde vision nous montre un criminel dévoré par une hydre, ressemblance affreuse de ses péchés ; la troisième un conquérant dont l'âme est enfermée dans un squelette formé des ossements de ses victimes ; la quatrième un poète impie dont les images et les strophes se transforment en cérastes brûlants, dont la lyre d'airain s'allume entre ses bras :

Un réprouvé superbe au beau front électrique
Moloch de la pensée et des sombres accords.

La cinquième et la sixième vision nous offrent des mères infanticides. L'une voit l'image de son enfant vieillir sous ses baisers, l'autre, de jeunes tigres sucer le sang de son fils. Plus loin un avare sent se liquéfier près d'un bûcher sa chair changée en or. La débauche,

Une femme, effrayante autant qu'elle était belle,
Impudique et terrible, un spectre de beauté,

est incessamment revêtue d'une parure somptueuse, mais où les fleurs, les joyaux, la robe, incrustent leurs brûlures sur la cruelle élégance de la toilette, sur le corps intérieurement carbonisé.

La neuvième vision, c'est le supplice du parricide :

Un souffle faible et lent murmure : Parricide !
Une main apparait dans l'obscurité vide,
Une main de vieillard, une main sans couleur
Et dont lui-même un jour augmenta la pâleur !
Elle descend sur lui, flétrie et décharnée !
Saisit par les cheveux sa tête condamnée,
Courbe le criminel écumant et hagard
Et sur son châtiment ramène son regard.

La dixième, c'est l'orgueil ; la tête du réprouvé qui se sépare du corps dans un effort d'ascension et dont un vautour chauve vient ronger les yeux. Deux autres damnés personnifient la haine et luttent enfermés dans deux taureaux d'airain. Le meurtrier est puni par la vision de son fils qu'il est condamné à décapiter quotidiennement. Enfin deux amants coupables sont écrasés dans leur enlacement par un animal antédiluvien.

Il suffit d'avoir le sens poétique pour admirer ces treize visions égales par la conception comme par l'exécution aux plus étonnants chefs-d'œuvre de la poésie humaine. Je recommanderai encore à la fin de ce chant, sous forme de comparaison, une vision de Napoléon, dans la guerre de Russie, passant de l'incendie de Moscou au neigeux orage de la retraite, qui précède la page de l'*Expiation* et qui la vaut :

Qu'un seul homme de moins rend la gloire déserte !

Le chant IV nous met en présence d'Idaméel, le vainqueur de Satan, le rebelle surhumain,

Dont le regard toujours semble opposer plus fier
A l'éternelle nuit un éternel éclair...
Mais cette beauté voile un génie infernal
Qui peut tout ce qu'il veut et ne veut que le mal ;

Cette fausse beauté, fascinant privilège,
Ressemble au grand oiseau blanc, plus blanc que la neige,
Qui de l'Himalaya vient raser le contour :
On le croirait un cygne et ce n'est qu'un vautour.

Idaméel souffre au milieu des souffrances, mais il se console par son orgueil.

Ses pieds se sont promis d'escalader le ciel.

Une seule douleur pèse sur son indomptable fierté, l'absence de Sémida, qu'il voudrait reprendre à son ange gardien. Cependant l'anniversaire de sa victoire doit être célébré par une fête infernale. L'imagination du poète y atteint des proportions inouïes. Notons deux épisodes de cette fête, le récit de Néron et celui de don Juan. Le premier, selon le témoignage de Gautier, a toute la franchise antique et le second tout l'éclat du romantisme le plus pittoresque.

Au chant V[e] Idaméel déploie sous les yeux de ses sujets les trois tables d'airain où s'est gravée l'histoire de ses audaces et de ses forfaits. Il fut le dernier né des humains. Orphelin de naissance, il est élevé dans une crypte par un vieux magicien. Il épuise le savoir et les secrets du passé; il déroule en vers égaux en beauté toutes les phases de l'humanité, toutes les évolutions de la science, caractérise sur son chemin d'une façon admirable Œdipe, Job, Prométhée, parcourt l'univers et rencontre Sémida. Désormais il est partagé entre son amour et l'ambition de retarder, même de conjurer la ruine du monde. Idaméel y ranime la vie en ressuscitant la chaleur du soleil. Il est le roi de la terre, mais il ne peut obtenir le fécondité disparue, il ne peut soustraire à la mort Sémida dont la fin est chantée par des anges en strophes ineffables, il ne peut empêcher l'évocation de la vallée de Josaphat, il assiste enfin au dernier jour de l'univers, tombe, et se relève roi des enfers. Ces récits occupent trois chants.

Le chant VIII aborde la grande et redoutable donnée de l'épopée. On vient annoncer à Idaméel l'approche d'un inconnu dont la parole est un charme.

L'étranger s'avançait par les démons conduit,
Ainsi qu'une blancheur sur les pas de la nuit.

Devant lui l'infernal souverain ébauche son plan de révolte et de guerre contre le ciel. L'étranger le réfute en un langage digne d'un dieu. Idaméel troublé, mais toujours hautain, demande à connaître cet étranger à la parole de prophète. Il interroge les grands criminels du passé. C'est d'abord Caïn qui croit reconnaître Abel, Sémiramis qui signale Nemrod, Robespierre avec

Son profil convulsif de chat-tigre effrayé

qui dit revoir Louis XVI. Un dernier témoin est consulté, c'est Satan dans sa prison solitaire,

Exilé de sa pourpre et non pas de lui-même.

Satan va s'écrier! « C'est Jésus-Christ! » Idaméel livre à ses bourreaux son divin visiteur.

Au chant IX nous revenons dans le ciel où nous retrouvons les mélodieuses confidences de Madeleine et de Sémida parmi toutes les anxiétés des saintes, veuves du Christ absent. Ce chant se termine par un superbe dialogue entre Sémida et Idaméel, qui se rencontrent aux confins du ciel et dans lequel se livre le combat entre la nostalgie de l'amour et l'habitude exquise du ciel.

Les trois derniers chants, les plus difficiles à construire, sont d'un bout à l'autre sublimes. Le Christ est accablé de tourments, il voit se reproduire Gethsémani, puis le Calvaire. Dans son martyre infernal il revoit Jérusalem renaissant pour son supplice, et ses tortures sont déplorées par Satan qui dans ses remords devient comme un médiateur entre la terre et le ciel. Cependant Idaméel lutte jusqu'au bout, fertile en inventions monstrueuses. Dans son sinistre égarement il se croit presque vainqueur.

Enfin le Père intervient et d'un éclair d'abord, puis d'un rayon, il anéantit l'Enfer et transfigure les damnés. Le sacrifice de Jésus-Christ a été fécond une seconde fois. Car tous sont rachetés, Idaméel le premier.

Ayant brisé la coupe où son orgueil a bu,
Idaméel, lion de la grande tribu,
Se lève; sa pensée est rajeunie et pure
Flamboie à son beau front avec sa chevelure,
Signe phosphorescent de puissance et de foi,
Couronne du génie à sa tête de roi.

Sémida est devenue sa compagne immortelle. Une femme a sauvé le monde pour l'Éternité.

Ces derniers chants contiennent tant de beautés que par moments on éprouve comme un vertige. Mais qui peut se plaindre de la prodigalité du Beau?

Telle est cette épopée qui renferme tant d'expressions neuves, de métaphores éclatantes, d'éblouissantes descriptions, d'éloquents discours, qu'elle mérite d'être lue et relue par les connaisseurs. Elle serait faite pour rallier tous les poètes; car elle unit le symbolisme à l'art le plus achevé. D'ailleurs on a pu voir que par la largeur de l'alexandrin et la solidité de la forme elle devançait la *Légende* et les *Poèmes barbares*. C'est donc une des créations les plus neuves et les plus personnelles du XIX[e] siècle. Si l'on pouvait me croire, on reviendrait à ce poème merveilleux et l'on saluerait en lui l'épopée de la France. On replacerait Soumet à son rang d'apothéose, à sa place d'aède souverain, immédiatement après Hugo, comme étant en second lieu le plus puissant créateur, le plus prodigieux coloriste.

EMMANUEL DES ESSARTS.

LES ALLÉES DU LUXEMBOURG [1]

M. Jumage et M. Bergeret étaient arrivés au seuil du jardin, à la grille ouverte sur la rue de Vaugirard. M. Jumage considérait avec bienveillance la masse correcte et grise de l'Odéon et se félicitait déjà d'en gravir les quelques degrés, lorsque M. Bergeret attira son attention sur le petit soldat de garde, qui, sa bonne face rougeaude serrée par la jugulaire, laissait errer un regard neutre, sur les massifs de fleurs qui l'entouraient, sur les arbres, sur les bancs où des femmes vêtues de robes élimées, maintenaient sur leurs genoux des enfants endormis.

— Voyez-vous ce guerrier ? dit M. Bergeret à M. Jumage.

— Oui, dit M. Jumage, il a de la prestance et sa contenance est bien celle d'un héros possible. Les grands événements le trouveraient prêt à accentuer cette allure martiale. Il est, d'ailleurs, pour veiller à la barrière du Luxembourg, formidablement armé. Son Lebel à répétition est peut-être excessif pour la surveillance des moineaux qui viennent se culbuter à ses pieds, et des pigeons qui volent en projetant sur sa tête une ombre furtive.

— Ce qui m'intéresse en lui, reprit M. Bergeret, c'est qu'il court en ce moment les plus terribles dangers auxquels soit exposé un soldat en armes. Il le sait, et appuyé sur son fusil, il songe, comme un lièvre au gîte, l'oreille dressée. Nos soldats, sauf ceux qu'on envoie évangéliser des peuplades sauvages, et leur porter l'espoir séduisant d'une prochaine vie électorale, ne sont exposés à d'autres attaques que celles de leurs supérieurs. Ce pauvre diable qu'un caporal vient de placer à ce poste d'honneur, tremble à l'idée de la soudaine apparition d'une force militaire plus qualifiée que la sienne. S'il ne pressent pas, s'il ne devine pas la marche cauteleuse de son supérieur, celui-ci lui infligera une punition pour lui apprendre à mieux voir ; il est vraisemblable qu'il n'arrivera ainsi qu'à exaspérer les terreurs de ce factionnaire, et lui troublera l'esprit sans le mieux préparer à défendre sa patrie, à des heures décisives. J'ai entendu dire que parmi les futurs chefs militaires, il en est qui utilisent ce service de rondes, pour s'exercer à surprendre par des marches secrètes et rapides, l'ennemi représenté à son insu par le factionnaire. Et l'on met Pitou à la salle de police pour lui enfoncer dans la tête cette idée : qu'il est naturellement maladroit.

— Cela est sans doute exact, dit M. Jumage, pour cette portion de l'armée qui tient garnison à Paris. En province, le plus souvent on place des factionnaires dans des rues très écartées où l'herbe croît en une tranquille abondance. Là, le bruit le plus menu est discernable de loin, à plus forte raison le cliquetis, même léger d'un sabre. La méditation, fût-elle profonde, n'empêcherait point Pitou de deviner de loin, son supérieur. Je me suis parfois demandé et vainement, pourquoi on aimait placer des soldats dans ces rues abandonnées.

— Ce sont, répliqua M. Bergeret, les vestiges d'anciens errements, dont, seuls, les archivistes, tel mon ami M. Mazure, sont parfois informés.

— Vous le savez, mon cher ami, reprit M. Jumage, j'ai eu longtemps un goût trop vif pour les choses militaires, et ne me dédis point d'en rester, avec prudence, amateur. Il y a là des spectacles et des belles parades. Un fait, pourtant, m'avait démontré, il y a longtemps, que le temps de nos officiers pourrait parfois recevoir un emploi plus pratique que celui auquel ils s'arrêtent d'ordinaire. Je professais alors dans une petite ville du centre, affreuse de silence sans recueillement, resté chef-lieu par routine géographique au milieu de la prospérité grandissante de sous-préfectures voisines. Les officiers de la garnison (c'était de la ligne) n'avaient d'autre plaisir, outre une monotone promenade sur un grand espace dénué d'arbres orné d'un kiosque en fer ajouré destiné à la musique militaire, que le flirt. Si le flirt était facile là comme partout, la pratique de l'amour clandestin n'y était pas simple, car un baiser y résonnait jusqu'aux faubourgs, et les pas de chacun étaient suivis de beaucoup de regards curieux. Les jeunes officiers riches prenaient des trains, s'évadaient, fréquentaient aux châteaux voisins ; il n'en était pas de même pour les officiers dont la bourse était légère ; or, je vis, en passant par une ruelle infréquentée, où me conduisit au hasard ma rêverie, sur les derrières de la maison d'un épicier, par une porte mal à propos ouverte, un lieutenant ; c'était, je crois, un Saint-Maixent. Assis sous un embryon de tonnelle dépouillée, qui l'aurait dû cacher mais ne le dissimulait pas, mon homme, le képi sur la nuque, et la tunique déboutonnée, tournait avec un zèle régulier la manette d'une bombille à torréfier le café. Tout près de lui, l'encourageant d'un sourire clair, la femme de l'épicier, une assez jolie brune, lisait quelque roman. Et je me rappelais Hercule aux pieds d'Omphale, pour ensuite me demander si l'acte de ce militaire n'était point pour lui un rappel de quelque occupation antérieure à son agrégation d'héroïsme. Peut-être se soumettait-il à cette discipline qui est la force principale des armées, et à laquelle il était rompu, soit que l'ordre lui provînt du ministre de la guerre, soit d'une belle, les deux puissances auxquelles un brave obéit toujours sans murmurer...

(1) Voir la *Revue* du 31 août 1901.

— « Mais voulez-vous que nous allions vers les galeries ? »

— Volontiers, répondit M. Bergeret, discernant que son ami avait un vif désir de propos nouveaux cueillis tout frais dans le livre ou la revue ; ainsi des amateurs mettent au-dessus des fruits les plus choisis, les cerises qu'ils détachent des branches basses qui se tendent au-dessus de la haie.

M. Jumage ne manqua point de s'arrêter devant l'étalage nombreux des jeunes revues.

— On n'a jamais tant publié ! Que de petits fascicules ! dit M. Jumage.

— Oui, répondit M. Bergeret, beaucoup de jeunes gens croient que leur destin est de persuader leurs semblables, et leur devoir, de n'y mettre aucun retard ! De là, ces petitscahiers, rouges, jaunes, violets, vert pâle dont quelques-uns sont ornés sur la couverture d'agréables vignettes. Ce sont des fleurettes qui poussent à tous les coins de France. Celle-ci évoque les carillons du Nord qu'on entend s'égrener dans l'air gris de villes studieuses et tranquilles. La revue du Sancerrois s'appelle la *Terre Inconnue*, et ceux de Lorraine emménagent dans une *Grange* leurs premières gerbes ; cette autre fait penser aux terres de grand soleil ou après que des jeunes gens chevelus, sous le figuier troué de flèches d'or ont fait vibrer les verres de leur éloquence politique, d'autres jeunes gens, non moins chevelus se livrent à la grandiloquence versifiée, et rivalisent avec la crissante cigale. Maintenant ils en sont à la louange du blé, du pain dont ils célèbrent la couleur d'or, des semailles, des vendanges. Ils voudraient solenniser le train régulier de la vie humaine.

— C'est, dit M. Jumage, l'apothéose de l'estomac.

— Je ne pense, pas dit M. Bergeret. C'est peut-être une mode nécessaire du moment que nous traversons ; à la veille de la Révolution, la littérature était froidement idyllique. Récemment, un groupe de jeunes écrivains redécouvrait avec pompe Bernardin de Saint-Pierre. Durant les périodes troublées, alors que les philosophes disputent sur la forme future du monde, les poètes s'en vont aux champs, et les chantent. On peut dire ici qu'il y a deux écoles.

— Il me vient une autre théorie, dit M. Jumage. Serait-ce que des excellentes études qu'ils ont terminées dans les lycées, ces jeunes gens ne se sont souvenus avec force que de leurs vacances ?

— Ou bien, est-ce avec la vie qu'ils prennent des vacances ? Ils en ont le temps !

— Mais, dit M. Jumage, publier une revue, c'est un grand point, la faire lire en est un autre.

— Je ne les crois pas là-dessus très exigeants ; et plutôt que de les blâmer, je les en louerais ; sans que ce soit leur but exact, ils travaillent à augmenter la somme de nos plaisirs, car ils peuvent avoir de la fraîcheur et des idées ; leur intention, après tout, est bonne.

— Je penserais plutôt, dit M. Jumage, qu'ils ont beaucoup d'ambition et fort bonne opinion d'eux-mêmes.

— Ce n'est point un défaut à leur âge, répondit M. Bergeret. Songez à l'effort qu'il faut donner en vue de la moindre chose, et croyez-vous qu'on donnerait cet effort si on ne s'en exagerait la nécessité et le fruit. Il est utile qu'un jeune homme rêve qu'il surpassera Balzac ou bien Sainte-Beuve pour qu'il arrive à donner un passable roman de mœurs, ou une étude critique, documentée et soignée de forme. Si une voix secrète indiquait avec précision à l'homme jeune le point juste où le mènera son labeur, peut-être les plus volontaires abandonneraient-ils toute carrière esthétique ou seulement libérale, pour chercher dans la vie pratique des satisfactions plus sensibles. La Beauté fuit l'artiste en agitant autour d'elle des voiles diaprés, et il y a de la duperie dans le sourire avec lequel elle semble promettre de s'arrêter. Beaucoup de ses poursuivants butent en chemin et s'en vont par une allée latérale ; ils y entrent essouflés, se calment, se consultent et continuent lentement leur marche en tournant le dos à la route d'abord choisie ; d'autres, restent assis et contemplent d'un air de regret le chemin par où la Beauté a passé ; les plus heureux ou les plus agiles peuvent simplement l'approcher d'un peu plus et noter, les uns, un air de son visage ; d'autres, la bigarrure d'un de ses voiles ; très peu la considèrent d'un grand coup d'œil qui en fixerait l'image dans leurs prunelles ; presque personne ne l'embrasse tout entière de ses bras, durant un instant admirable et fugitif ; personne ne la retient ni ne la fixe. Il faut donc beaucoup de présomption et d'opiniâtreté pour tenter la recherche de la Beauté. Il en est des poursuivants de cette déesse, comme des soupirants de la Fortune, dont parle La Fontaine : il est peut-être plus sage d'attendre qu'elle passe devant votre maison et d'en saisir un reflet sur la vitre.

— C'est fort bien raisonné, dit M. Jumage, mais dans la réalité, pour les relations de la vie et l'aménité des rapports intellectuels entre l'auteur et le lecteur, ces jeunes gens sont souvent tranchants, pleins d'affirmations hasardées et le jeu de les lire ne vaut pas les chandelles que cela coûte, parce qu'ils manquent toujours de cette harmonieuse concordance des éléments d'intérêt, de pensée et de style qui font le plaisir du lecteur ; sur beaucoup de points, je vous dirai qu'à mon avis, quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent ou qu'ils aient fondée, ils disent de terribles sottises.

— Ou plutôt, dit M. Bergeret, ils énoncent, sans argumentation, des prémisses que nous jugeons dé

rangeantes, aggressives et inexactes; ils se tromperaient du tout au tout que cela n'aurait point encore toute l'importance que vous y attachez en ce moment. Je vous rappellerai un fait qui peut donner à réfléchir à tous ceux qui considèrent avec curiosité l'histoire littéraire. Il est incontestable, n'est-ce pas, que les romantiques avaient, en général raison contre les classiques de leur temps, et personne, même ceux qui regrettent que les beaux génies de 1830 n'aient pas été des Racine ou des Molière, ne discute leur supériorité sur MM. Jay Arnault ou Étienne. Or, il est à considérer que Lamartine comme Hugo, influencés par M. de Chateaubriand qui était devenu un homme politique, et sous la pression de pensées d'ordre sentimental, émotions à la mémoire des cruautés révolutionnaires ou des brutalités impériales, souvenirs tendrement réveillés de la religion, goût pittoresque pour le gothique, se trouvèrent dans leurs opinions politiques et sociales avec le passé, contre le développement moderne, que leurs rivaux, les classiques, qui étaient libéraux, défendaient. Ils furent du côté du pouvoir restrictif contre l'humanité en marche. Ce qui prouve qu'ils eurent tort, c'est que ces hommes du plus haut talent durent se mettre à courir pour rattraper la tête de la Démocratie qui continuait son chemin sans eux. Cette Démocratie, Lamartine en fut le ministre, et Hugo, pour ainsi dire, le Pape, non sans quelque vague dans le dogme et dans le culte. Ils se sont donc trompés, fortement, de leur aveu, pendant une quinzaine d'années. Vous voyez que les premières inexpériences que vous qualifiez si fortement, ne comptent pas; il faut simplement de la longévité, pour qu'une pensée humaine, par trouvailles, excès, regrets et concessions, finisse par s'établir en un bel équilibre.

A ce moment, un monsieur et une dame frôlèrent M. Jumage et M. Bergeret. La dame disait à son compagnon : « Voilà beaucoup de livres. » Celui-ci leva la tête vers les plus hauts rayons de l'étalage, lut, machinalement à mi-voix : *Shakespeare complet*, *soixante francs*, et reprit : « Oui, que de livres » et ils passèrent.

— Cet homme, dit M. Bergeret, vient de nous traduire l'opinion publique touchant la littérature et les livres. Il a énoncé un grand nom, un chiffre, et il a fait allusion à la surproduction : qu'il se soit exprimé à sa manière, cela n'en indique pas moins une opinion très nette et si M. Jules Huret l'allait interviewer, il déduirait, sans doute fort bien, ses raisons.

— On écrit trop, dit M. Jumage.

— Je ne suis pas toujours absolument de votre avis, mon cher confrère, et j'en diffère en ce moment : peut-être n'écrit on pas assez. Vous admettrez, je pense, que les répétitions ne comptent point, et vous ne considérerez pas qu'un livre, conçu en stricte imitation d'un autre livre, puisse être admis comme faisant sérieusement nombre. Tous les matins, cent journaux, écrits à la plume et aussi, selon l'argot du métier, aux ciseaux, racontent les mêmes faits, avec une note d'humour toute pareille. Ceci encore ne compte point. Si vous vous restreignez à faire cas uniquement des livres originaux, votre liste annuelle ne sera pas très longue. Vous avez, mon cher Jumage, une curiosité assez pénétrante et érudite pour savoir que les livres qui demeurent ne sont pas toujours ceux que la gloire accueillit tout de suite avec des palmes et des cris de joie. On a cherché quelquefois à se demander quels seraient les dix ou vingt volumes qu'on voudrait sauver si des barbares nouveaux détruisaient la Bibliothèque; vous savez que ce paradoxe a couru que, seule, la destruction des textes antérieurs pourrait donner aux Temps à venir une réelle originalité ; c'est là, plus qu'une idée sanguinaire, elle est propre à faire chérir la collection des *Petites Affiches*. Or, mon cher Jumage, combien faut-il de livres, pour que parmi eux, il en jaillisse un immortel? Quel terreau riche et nombreux ne faut-il pas, pour qu'y pousse, harmonieuse, la fleur du chef-d'œuvre ?

—Sans doute, dit M. Jumage, mais le raisonnement est trop commode pour les barbouilleurs, et puis le peuple, dans son ensemble, j'entends depuis la duchesse de X., jusqu'au couvreur que son architecte emploie, depuis M. le Préfet jusqu'au marchand des quatre saisons, depuis le gros fabricant jusqu'à l'humble canut est possédé d'indifférence esthétique

— Tel n'est point mon avis, dit M. Bergeret.

— Vous n'allez pas dire que ces gens qui parcourent, une fois l'an, un roman, en chemin de fer, s'intéressent à l'art.

— Je le prétends, dit M. Bergeret, et ma conviction est fortifiée d'arguments. Les lecteurs de romans, en chemin de fer, ou au coin du feu, ou sur les bancs du jardin public, je les maintiens pourvus de qualités esthétiques et même morales. Songez bien, à ce qu'un lecteur désire d'un roman ; on l'a déjà dit avec justesse, il veut se comparer, à qui? au héros ou à l'héroïne, selon la formule inexacte du langage courant, à un type humain, pourrons-nous préciser. Il faut donc admettre que tous ces pauvre gens, attelés à de difficiles besognes, soit le maintien de leur fortune, soit l'acquisition régulière du pain quotidien, prennent sur leur temps, pour se comparer. Ceci indique un recueillement, un besoin de sortir de ses propres et étroites limites; on ne saurait dire que cela procède d'un besoin physique; notez, en plus, que le roman, depuis des années, a délaissé la péripétie, pour se confiner dans l'étude des âmes. Considérez donc que les lecteurs de romans sont des curieux d'âmes autre que la leur propre, et vous trouverez

là une curiosité esthétique au plus haut degré. Il y a plus, il y a désintéressement, car ces personnes sont ainsi amenées à s'occuper de choses qui ne les concernent point directement, à s'émouvoir pour des créatures irréelles. J'admets que le fond terre à terre du roman contemporain et l'habitude du lecteur de croire que *c'est arrivé*, pourvu qu'on emploie à lui présenter le récit quelque ingéniosité, sont cause que les récits de ces événements étrangers à eux, leur sont, en une certaine mesure, applicables. Il n'en est pas moins vrai, qu'ils savent par une expérience multiple, que ces peintures de mœurs n'ont pas trait à leur vie particulière, et pourtant ils y donnent de leur temps.

— A ce compte, dit M. Jumage, les potins de la province et ses abondants commérages ressortiraient de la curiosité esthétique et morale.

— Non pas, dit M. Bergeret, il y a le plaisir actif et le désir de se rendre personnels des événements qui ne le sont point.

— J'aperçois, dit M. Jumage, deux de mes jeunes amis ; permettez-moi de vous les présenter, car je crois qu'ils vous agréeront ; en nous promenant dans les allées du Luxembourg nous pourrions peut-être leur demander ce que leurs amis et eux-mêmes pensent de tous ces sujets. Ils sont, je crois pouvoir l'affirmer, du tout dernier bateau.

— Ils semblent, dit M. Bergeret, discuter avec quelque animation.

XX.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

PSYCHOLOGIE ENFANTINE.

On étudie beaucoup aujourd'hui la psychologie de l'enfant. C'est surtout dans les pays de langue anglaise et en Allemagne que sont nombreux les psychologues principalement voués à cette science de l'enfant. Nous sommes bien loin de contester la valeur considérable des travaux poursuivis en France, et nous serions le dernier à faire peu de cas des livres qu'on a publiés sur la question en Italie aussi, — par exemple les *Saggi di Psicologia del Bambino*, de Mlle Paola Lombroso. Mais il est impossible de nier que les savants de la Grande-Bretagne, des États-Unis et des Universités d'outre-Rhin, aient pris sur ceux des pays dits latins, et en particulier sur ceux de France, une sensible avance.

Nous nous contenterons de rappeler les ouvrages de Freyer, de Stanley Hall, de Sully, de Galton. Le deuxième surtout a recueilli de précieuses données sur les goûts et opinions des tout petits et sur leurs jeux. Il existe d'ailleurs, de l'autre côté du détroit, deux ligues spéciales : la *British Child Study Association* et la *Childhood Society*.

En Allemagne, les psychologues de l'enfance ont plus particulièrement des visées pédagogiques. Ils veulent établir les limites du travail musculaire et mental dont leurs « sujets » sont capables. La plupart de leurs études sont insérées dans l'excellent périodique, le *Kinder Fehler*. Il est présumable que, grâce à leurs efforts, on ne tardera guère à résoudre pratiquement le si grave problème du surmenage scolaire.

M. Earl Barnes, miss Catherine Dodd et d'autres pérégrinent, à cet effet, d'école primaire en école maternelle, ou inversement. Ils comparent les données recueillies dans les établissements de garçons avec celles qu'on leur a fournies dans les établissements de filles, et leurs études mettent aussi en valeur les différences qui peuvent exister entre les établissements des villes et ceux des campagnes, entre les établissements confessionnels et ceux dirigés par des laïques. Enfin, ils tiennent à se documenter tour à tour dans chacun des trois grands pays dits germaniques.

Leur méthode d'investigation est aussi simple que sûre. Munis d'autorisations qui ne se refusent jamais, ils causent, durant les récréations, avec les écoliers, dont ils enregistrent les réponses à des questions d'ordre très général et posées à tous sous la même forme.

M. Earl Barnes, après avoir exploré de la sorte les écoles de Londres et de San-Francisco, a constaté que, par exemple, l'enseignement de l'histoire n'est que trop considéré comme un pur exercice de mémoire. On n'explique aux élèves à peu près aucun des termes que l'on y emploie couramment. Nul, ou peu s'en faut, des gamins et gamines de neuf à dix ans qu'a fait parler M. Earl Barnes, ne comprend, même avec une exactitude approximative, ce que c'est qu'un moine, un château, un chevalier, et ainsi de suite. A l'âge de quinze ans, les deux tiers des élèves sont à peine plus avancés à cet égard. Les autres ont réussi à se former une idée adéquate des êtres ou objets en cause.

Miss Catherine Dodd a déjà publié dans des revues les plus intéressants de ses « reportages scolaires », et c'est surtout à ses travaux que, selon nous, devra se reporter quiconque voudra, en France, entreprendre des études identiques.

Miss Dodd tient pour acquis ce fait, que les écoliers ne comprennent point l'histoire, c'est-à-dire qu'on ne leur explique point le passé selon une méthode rationnelle. Elle a voulu savoir si, du moins, on leur inculquait des notions nettes sur le présent, — ou mieux, sur ce qui, dans le présent, appartient

à la généralité des thèmes de conversation et d'enseignement, ou se rapporte au fonctionnement de l'école même.

Elle a donc posé, à des élèves d'écoles londoniennes, puis à d'autres de la campagne, — dans une classe paroissiale du Lincolnshire, — des questions comme celles-ci : « Qu'est-ce qu'un policeman, un facteur (*postman*), un soldat, un roi, un professeur, un membre du Parlement, un nègre, une commission scolaire (*School Board*) ? » Notons que le terme de *policeman* n'est pas applicable seulement à ce que nous appelons un sergent de ville, mais qu'il englobe ce que nous qualifions de gendarme, de garde champêtre, etc. De même, le terme de *postman*, que nous avons traduit, pour plus de concision, par celui de facteur, convient aussi bien à tout employé sédentaire des postes. Nous n'insistons sur de pareils détails que pour montrer quel soin l'enquêteuse apporte à évoquer seulement des images très générales.

La grande majorité des enfants interrogés — non pas, remarquons-le bien, la totalité, — répondit correctement au sujet du policeman, du facteur, du soldat et du roi. Mais, pour le reste, quel chaos !

Voici la proportion des « enquêtés » qui témoignèrent d'une notion définie — sinon parfaitement exacte — de ce que peut être un professeur, un membre du Parlement, etc. Trente-sept pour cent au sujet du premier, 71 pour 100 au sujet du second, 63 pour 100 au sujet du nègre, 39 pour 100 au sujet de la commission scolaire. Observons d'abord que ces enfants comprenaient moins bien les fonctions de leur professeur que celle du législateur, que pourtant ils n'avaient sans doute jamais vu. Ils avaient, à la maison, entendu leur père parler des élections, des débats dans les deux Chambres, etc. ; tout cela les avait passionnés en tant que matières d'enseignement non inscrites au programme obligatoire, et aussi en tant que préoccupations inhérentes à l'âge d'homme. Au lieu que le professeur est « obligatoire, » lui, et puis son existence est un rappel permanent de ce fait qu'on est loin encore d'avoir atteint l'âge d'homme ; donc, il intéresse médiocrement.

Miss Dodd compare les notions des écoliers de Londres avec celles des petits villageois du Lincolnshire, et elle trouve que les derniers ne sont guère moins au courant du parlementarisme que les premiers (67 pour 100, contre 75). Le nègre jouit de la même faveur que le député ou le lord « assis » ; 67 pour 100 des écoliers ruraux, et 70 pour 100 des écoliers urbains savent à quoi s'en tenir sur son compte. Mais où la différence est prodigieuse, c'est quand il s'agit du professeur et de la commission scolaire. Les jeunes citadins bien informés sont dans la proportion de 70 pour celle-ci, et de 65 pour celui-là ; les jeunes ruraux, dans la proportion de 8 pour 100, seulement 8, pour les deux.

Passons à la forme des définitions. En voici quelques-unes relatives au policeman : « un policeman garde nos maisons et met en prison les gens ivres ; — c'est un homme qui arrête les assassins, — c'est lui qui emmène les voleurs ; — c'est un gros homme solide qui est posté dans la rue pour empêcher les embarras et les rassemblements ; — c'est lui qui tâche de nous faire observer les lois ; — c'est un monsieur (*a gentleman*) qui se montre quand les gens font du tapage ».

Toutes ces définitions émanent d'écoliers londoniens. On voit que dans chacune l'enfant ne considère qu'une des multiples fonctions du policeman. L'avant-dernière est, selon toute évidence, une phrase apprise à la maison, d'un père solennel et sentencieux ; jamais un enfant n'est capable d'une notion aussi abstraite.

Passons aux petits villageois. « Un policeman, c'est un homme qui va dans les endroits où il y a des foires pour arrêter les ivrognes quand ils se battent. » — « Un policeman est celui qui mène les vagabonds et les mendiants devant le juge qui les envoie en prison. » — « C'est l'homme qui interdit aux cyclistes les sentiers. — C'est l'homme qui crie aux cyclistes d'agiter leur sonnette quand ils traversent le pays ; — qui envoie en prison les gens qui ne mènent pas leur cheval par la bride ; — qui veille à ce qu'il n'y ait pas de voleurs sur la route, et puis il va en prison avec eux, et puis il leur demande ce qu'ils faisaient par là. — Le policeman est un homme qui attrape les pick-pockets quand il peut ! » Ah ! la merveilleuse intuition de la relativité des efforts multipliés pour le maintien de l'ordre public.

Un gamin de douze ans, du Lincolnshire, a donné par écrit la consultation suivante : « Un policeman est un homme qui vous mettra en prison si vous faites quelque chose de mal ; il vous y laissera longtemps, avec un morceau de pain sec et rien que de l'eau, et il vous donnera des coups de bâton si vous êtes un garçon ou une fille ; mais si vous êtes un homme il vous fera payer une somme d'argent, et chaque fois qu'il vous donnera des coups de bâton vous en saignerez beaucoup, et il vous fera travailler dur. »

Parmi toutes les définitions du facteur rural, il n'en est qu'une de pittoresque : « C'est un homme qui fait beaucoup de chemin pour vous apporter les nouvelles. »

Les définitions du soldat sont d'une variété singulière : « C'est un homme qui va à l'armée pour y apprendre à sauter. » — « C'est un gentleman qui doit se battre à certains moments de l'année. » — « C'est une personne qui se bat sur terre. » Un Anglais qui se

respecte ne se bat que sur mer, l'enfant a déjà conscience de cela.

Les écoliers de la campagne sont bien plus enthousiasmés par l'habit rouge que ceux de la ville (67 p. 100, contre 13 p. 100).

Encore deux formules. Celle-ci est bien antérieure à l'expédition de Chine : « Un soldat se bat, tire des coups de fusil, et brûle des villes. » Cette autre est peut-être le résumé du régime militaire en pays britannique : « Un soldat est un homme qui doit marcher tout raide, et qui est puni s'il ne le fait pas. »

A présent, les futurs électeurs du Lincolnshire vont décrire toutes les fonctions essentielles d'un monarque : « Un roi est un beau monsieur qui vit dans un palais, qui porte une couronne, qui est assis sur une trône, qui a des soldats qui se battent pour lui, et qui lui-même se bat quelquefois. »

Et le professeur ? Beaucoup d'écoliers de la ville ne peuvent se représenter leur maître comme un professeur authentique ; c'est pour eux un simple *teacher*, ou instituteur. Les professeurs « pour de bon » sont ceux qui se mêlent de bien d'autres choses que l'enseignement : « Un professeur, c'est quelqu'un qui écrit des histoires, qui fait un livre, un gentleman qui publie quelque chose. »

Mais pénétrons plus avant dans le chaos : « Un professeur est un homme qui passe un examen très difficile, un homme très savant, un homme très connu pour son instruction, un homme rempli de bon sens, quelqu'un qui travaille avec beaucoup de facilité, un homme bien mis, un homme qui vit dans une belle maison, un homme qui fait quelque chose de bien. »

Deux définitions témoignent d'un scepticisme, d'une irrévérence à peine concevables : « Un professeur est une personne qui annonce qu'elle va faire quelque chose, » et : « C'est un homme qui dit qu'il est capable de faire quelque chose. »

Une autre résume la pédagogie anglaise avec la même causticité dont nous avons eu tout à l'heure un exemple, quand il s'agissait du régime militaire : « Un professeur est un homme qui, généralement, joue à la balle. »

Miss Dodd montre que, au sujet du parlementarisme, beaucoup de ses petits amis et compatriotes n'ont pas d'idées moins singulières : « Un membre du Parlement est un gentleman qui essaie de faire des lois. » Le père de ce jeune homme doit être un anarchiste.

Diverses réponses sont encore plus subversives dans leur inconscience narquoise : « Un membre du Parlement est un homme qui se réunit avec d'autres membres du Parlement plusieurs fois par an, — qui s'occupe à signer des papiers, à adopter des *bills*, et à penser à des réformes. — C'est un gentleman, et les gens votent pour lui. »

Le nègre proposé par miss Dodd évoque des images auxquelles on ne s'attendrait guère : « Un nègre est un gentleman qui vit en pays étranger. — Un nègre est un homme noir qui vit dans l'Inde, — un homme foncé qui vient d'Amérique, — un esclave comme on en voit dans la *Case de l'Oncle Tom.* » Il ressort de tout cela que les instituteurs ont le tort de croire que les notions les plus répandues sont superflues à enseigner. Le fait que les nègres viennent d'Afrique, et le fait que l'esclavage a été aboli en Amérique, sont de ceux que l'on ne sait pas en venant au monde, quoi qu'en puissent penser les partisans des « idées innées. »

Continuons, avec le nègre : « C'est un homme étranger qui a la peau noire partout (les écoliers n'ont de noir que les mains), des lèvres épaisses, des cheveux noirs et enroulés, qui va tout nu. — Un nègre est un homme, mais un homme qui vit dans un pays très chaud (d'où, sans doute, pour l'enfant, la couleur de la peau, et aussi, sûrement, la nudité), et qui vit dans une petite hutte (encore un souvenir de l'oncle Tom). — Un nègre est un homme noir qui travaille dans un cirque, — un homme qui mange les missionnaires. »

Qui croirait que miss Dodd a dû enregistrer des réponses innocemment satiriques jusque sur le compte de la commission scolaire ? « Un *School Board* est une collection de gentlemen qui savent (sous-entendu : pour les autres ?) les lois des écoles, — une grande pièce où des hommes s'asseyent en rond, — un endroit où on écrit des lettres, — un endroit *où des gens parlent sur l'éducation pour arriver à ce qu'on vote pour eux.* »

A une autre époque, miss Dodd a entrepris une enquête d'un genre tout différent. Elle posait aux enfants les deux questions suivantes : « Aimeriez-vous mieux être un homme, ou une femme, et pourquoi ? — Quel est, des hommes ou des femmes dont vous avez le plus entendu parler, le personnage à la place duquel vous voudriez être, et pourquoi ? »

Cette fois, miss Dodd avait recueilli des éléments de comparaison dans plusieurs écoles urbaines d'Angleterre et d'Allemagne. Dans le second de ces pays, 48 p. 100 des fillettes interrogées refusèrent positivement de répondre. Il n'est pas douteux qu'elles avaient leur « siège fait », et l'on pourrait écrire un gros volume pour analyser les sentiments qui les induisaient au mutisme. Voici les réponses de quelques autres Gretchen en herbe : « Je veux être une femme, parce que la vie d'une femme est très agréable, — parce que cela ne me servirait à rien de souhaiter d'être un homme, — parce que, comme ça, je ne serai pas forcée d'être soldat. » Sur quatre-vingt-six

fillettes questionnées, une seule exprima le regret de n'être pas née dans l'autre sexe.

En Grande-Bretagne, au contraire, 44 pour 100 des gamines déclarèrent avec ardeur qu'elles auraient de beaucoup préféré être des garçons : « Parce qu'un homme est plus fort, plus libre, et que, lui au moins, il peut avoir des aventures. »

Lorsque la seconde question vint sur le tapis, miss Dodd trouva que 50 p. 100 des petites Allemandes ont voué un culte exclusif à la reine Louise et 40 p. 100 à Sainte Élisabeth « de la Wartburg. » Les aspirations des petites Anglaises sont infiniment plus variées, mais « toutes d'un ordre moins élevé », selon l'expression même de la psychologiste. Les divinités de ces jeunes misses sont Florence Nightingale (est-ce donc là une héroïne d'ordre peu élevé?), Gladstone, la reine Victoria, Shakespeare, Wellington, Nelson (où le jingoïsme va-t-il se nicher!), Christophe Colomb, Napoléon, Adelina Patti, Elisabeth Browning, Ellen Terry, Tennyson, Salomon, Ruskin, et... la Belle au Bois dormant. Ah! miss Dodd, pourquoi ne nous avoir pas nommé la fillette qui vous fit cette adorable réponse!

Les garçons d'Allemagne ne veulent pas changer de sexe : « Je suis très content d'être un homme, parce que je deviendrai amoureux et que je me marierai... » Les garçons d'Angleterre sont également satisfaits de leur sort, mais pour des raisons moins couleur de myosotis : « Parce que je ferai mon chemin, et que je gagnerai beaucoup d'argent. »

L'immense majorité des garçonnets d'outre-Rhin sont en adoration devant l'oncle Paul : — « Je voudrais être Krüger, pour donner du fil à retordre à ces impudents et avares d'Anglais! »

Ce qui n'empêche pas l'authoress de conclure en ces propres termes : « Le boy anglais est un vigoureux petit barbare, lorsque le boy allemand est déjà la moitié d'un homme de pensée. »

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

La Regenta (la Présidente), par Léopoldo Alas. (Fernando Fé, éd. Madrid.)

Ana Los Ozores est une jeune fille noble et pauvre. Aucune tendresse n'a veillé sur son enfance : elle n'a pas connu sa mère, et des préoccupations scientifiques et politiques ont tenu son père loin d'elle. Elle grandit méconnue, entourée d'une sourde malveillance qui froisse toutes ses susceptibilités. A dix-huit ans, devenue belle d'une beauté troublante et souveraine, elle épouse don Victor de Quintanar, ex-président de l'Audience, être médiocre, et déjà vieux. Sa solitude de cœur continue, mais son existence extérieure change du tout au tout. Elle est adulée, comblée de louanges, suivie d'adorations. Dona Ana veut rester honnête ; dans le trouble de sa vie mondaine, elle cherche un appui auprès de son confesseur don Fermin de Pas. Ce prêtre, taillé pour la lutte, ambitieux et séduisant, aime sa pénitente avec une ardeur féroce, mais il se persuade qu'un amour mystique, où les âmes seules communient, lui est permis. Il exalte Ana par de longues causeries religieuses et s'exaspère à vouloir la préserver des périls du monde. Il la gardera pour lui, pure, courbée sous la domination de son autorité de prêtre. Mais Ana, affolée, sent le danger; elle sait, comme s'il le lui avait dit, que tout l'être de don Fermin crie vers elle, et, pour lui échapper, elle se donne à un banal séducteur, don Alvaro. Le prêtre la dénonce et le mari d'Ana, touchant de faiblesse, se laisse tuer en duel par l'amant de sa femme. Il n'avait fait à Ana aucun reproche parce qu'elle était blanche et douloureuse; la nécessité de se battre lui apparut comme une fatalité stupide. Lui aussi a agi sous la suggestion du prêtre. A la nouvelle de la mort de don Victor, Ana tombe dans un affreux désespoir; quand, après de longs mois de prostration, poussée par une habitude d'âme, elle se traîne à l'église, c'est la voix de don Fermin qu'elle entend. Elle perd connaissance et, dans le temple obscur, un enfant de chœur qui passe vient, par curiosité perverse, mettre un baiser sur ses lèvres... L'horreur de cette histoire est très heureusement atténuée pas des descriptions gracieuses et spirituelles de la vie en Espagne. L'auteur possède une verve ironique qui charme et repose. Il sait faire vivre ses personnages, créer une atmosphère. Et, dans le grouillement de la foule tant ecclésiastique que mondaine, il sait, comme le dit Pérez Galdos dans sa préface à *La Regenta*, ménager les nerfs de son lecteur, tout en lui offrant toujours la peinture sincère de l'humanité. Pérez Galdos voudrait voir dans don Fermin de Pas, ce prêtre criminel et sympathique quand même, la personnification de l'Espagne entière qui se débat pour le droit de vivre contre l'oppression lourde de l'Église... Il est possible que M. Alas ne se soit pas proposé une tâche de cette envergure, mais, symbolique ou naturaliste, son œuvre mérite amplement le succès qui l'a acclamée.

Geschichten aus Sachsen-Sieben-Indien, par Édouard Aly. (Fontane, éd. Berlin.)

M. Édouard Aly publie, sous ce titre plein de promesses, la seconde partie de son Décaméron. Il s'y montre comme toujours spirituel et nerveux, impatient de la grossièreté des êtres hamains, épris de fantaisie. C'est la convention surtout qu'il ne peut souffrir, or il la trouve partout : chez les poètes et

chez les femmes, même dans la nature. « Le soleil ment, le ciel ment, les fleurs mentent!!... » Il dit aussi : « Ce qu'il y a de meilleur c'est de se taire. » Fort heureusement il ne met pas son principe en vigueur, mais s'il énonce quand même ses idées, au moins a-t-il soin d'en éloigner toute clarté offensante. Il rêve tout haut, à bâtons rompus, il divague un peu, il croit se souvenir ou pressentir vaguement, et note ses impressions au hasard : c'est de la vie qui passe, lointaine, réelle et chimérique à la fois. Un accent de souffrance revient souvent dans ces légères esquisses, et, à travers l'ironie, une pitié respectueuse de ceux que l'existence a meurtris. Dans un petit récit intitulé « Erato », Edouard Aly raconte avec discrétion un commencement d'amour entre un très jeune homme et une femme un peu vieillissante déjà. Ils se sont dit des paroles inoubliables et puis se sont séparés pour toujours, volontairement. Était-ce fou, était-ce sage? Il ne le sait pas, parce qu'on ne comprend jamais rien aux mystères des destinées. Dautres images sont simplement évoquées pour la joie des yeux. Tel le petit Désidério, lutin ailé qui vient s'abattre dans le jardin d'un poète, ne révèle rien, s'envole et se transforme en un petit nuage blanc perdu dans le ciel lumineux... Le livre est d'un délicat rêveur, et s'il déroute en peu, il n'en charme que plus.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Monsieur de Phocas, par JEAN LORRAIN. (Ollendorff.)

L'histoire d'un homme qui est « amoureux, pis : envoûté, possédé d'une certaine transparence glauque », et qui la cherche, cette transparence glauque, dans les prunelles et dans les pierres. Conséquemment il a la furieuse passion des plus diverses gemmes et, esclave de leur sortilège, il est halluciné par elles. Et les yeux humains aussi lui sont l'objet d'un intérêt morbide. Monsieur de Phocas est un esprit très délicat, jusqu'à l'extrême perversion. Il se plaît également, et d'une façon peu différente, à de très belles œuvres d'art et à des filles ; il s'intéresse à peu près de même à d'incomparables bijoux et à des spectacles de music-halls... Il y a des êtres effrayants parce qu'on ne sait pas, à les examiner, s'ils sont fous ou sains d'esprit ; on ne sait comment les classer, et ils impressionnent parce qu'ils font apercevoir la ténuité, l'incertitude de la limite qui doit séparer la santé intellectuelle et la démence. Monsieur de Phocas témoigne de l'analogie inquiétante qui existe entre le plus exquis raffinement moral et une certaine sorte d'abjection. Et cela fait frémir. Jean Lorrain, dans la dédicace de ce livre à Paul Adam, traite de « Misères » et de « tristesses » les élégances de M. de Phocas, et, dans le livre même, il les évoque complaisamment ces misères délicieuses et ces séduisantes tristesses ; il les évoque merveilleusement avec la puissance et la subtilité qu'on lui connaît, son style à la fois robuste et morbide, de structure saine et, dans le détail, maladivement nuancé. Et l'on se demande si l'on n'admire pas l'homme aux pierreries — ou si l'on n'a pas un peu de dégoût pour lui. Un peu de dégoût, plutôt, — suivant le moral désir de l'auteur, — et l'on se prend à désirer d'être un bon gros garçon simple qui s'amuse à de bonnes grosses choses et fait la manille avec des camarades...

Byzance, par JEAN LOMBARD. (Ollendorff.)

C'est une œuvre extraordinaire que cette *Byzance* de Jean Lombard, qui, à son apparition, n'eut pas le moindre succès, n'empêcha pas son auteur de se débattre contre toutes les difficultés de la vie et maintenant, ressuscitée, fait fureur, trop tard. Une œuvre extraordinaire, si l'on songe à tout ce qu'elle résume de science durement acquise, par ce petit ouvrier de Marseille qui s'est fait lui-même, âme ardente, intelligence passionnée, tenace volonté, génie désordonné, tumultueux, admirable. C'est composé d'une manière quelconque et les chapitres s'en accumulent capricieusement. Le style est mêlé de tout, d'inutiles néologismes et de splendides vocables, de belles expressions évocatrices et d'incorrections. Mais le tableau est prodigieux de cette ville de Constantin V, l'Autocrator Isaurien, que les partis bouleversent, que déchirent les factions des Verts et des Bleus et qu'inquiètent les discussions théologiques et très doctes de la Sainte-Pureté et de la Sainte-Sagesse, sa rivale. Tout cela est d'un éclat singulier, d'une violence et d'une intensité sans égales. Les mouvements des foules affolées, les exaltations subites qui les prennent, qui les secouent et qui les jettent ici ou là alternativement, sans autre cause qu'une sorte d'obscure frénésie, sont dominés par instants du geste des conducteurs d'hommes, bientôt engloutis, eux aussi, dans l'immense remous de ces foules. Ce spectacle est saisissant, d'une grande beauté et d'une sauvage horreur. Paul Margueritte a écrit pour ce livre, illustré luxueusement par Auguste Leroux, une belle préface.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Stock, *Hors de l'envoûtement*, roman, par Fernand Aubier. — *Superstitions politiques et phénomènes sociaux*, par Henri Dagan. — A la Revue Blanche, *La Morte irritée*, roman, par François de Nion. — Chez Vanier, *L'Ennemi de la nature*, par Jacqueline Delavelle. — Chez Ollendorff, *Les Bonnets verts*, par Gaston Busset.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Par ordre du Prince (*By Command of the Prince*). — C'est un nouveau roman de M. J. Lawrence Lambe (Londres, chez Fisher Unwin). Cela se passe en Bulgarie, et c'est d'un tragique intense. Il paraît que c'est un roman à clef, et que l'auteur n'a inventé ni un personnage, ni un incident. On en doit conclure que les gens amoureux de tranquillité n'iront jamais se fixer à Sofia.

Manru. — Il faut prononcer *Mannrou.* C'est un opéra que Paderewski vient de faire jouer à Dresde, et qui a été acclamé. Le livret, écrit par M. Alfred Nassig. On y voit un Tsigane, Manru, qui a épousé une villageoise Magyare, Vlanas, mais qui, après un « essai loyal » de vie sédentaire et régulière, est pris de nostalgie. Sa femme lui fait boire un philtre plus ou moins malsain, pour le retenir. Mais la tribu de Manru passe, et avec elle l'ancienne fiancée de celui-ci. Manrou rejoint les siens.

Après plusieurs représentations triomphales, le public s'est aperçu que la musique dont est assaisonné l'incident du philtre est un naïf pastiche de *Tristan et Yseult.* Le reste de la partition est une très habile rhapsodie de mélodies populaires hongroises, c'est-à-dire tsiganes, puisque, on le sait, les Magyars doivent toute leur musique aux Gypsies.

La peur des trusts. — Amusante image dans la *Tribune* de Minneapolis. John Bull, affolé de voir chez lui les deux fameux créateurs de trusts Pierpont Morgan et Carnegie, consolide son île à grands renforts de pilotis. Si l'on allait la lui emporter, après avoir déjà englobé dans les prodigieuses combinaisons d'outre-Atlantique sa marine marchande, sa métallurgie, etc. !

Les commandos en Angleterre. — M. Conan Doyle, globe-trotter et feuilletoniste émérite, s'est imaginé d'acclimater en Angleterre le *commando*, tel qu'il fonctionne en pays boër. Dans sa villégiature du Surrey, il a organisé une compagnie de 130 hommes robustes, qui s'exercent à devenir d'aussi bons tireurs que les soldats de Botha, et à opposer à la fatigue, aux intempéries, et à toutes les « inconfortabilités », pareil stoïcisme. Le capitaine Philip Trevor est allé inspecter cette troupe et deux autres analogues qui n'ont pas tardé à se former dans le voisinage. Il affirme au *Strand Magazine* que rien n'y manque, même pas la barbe et la pipe. M. Conau Doyle estime que, dans toute guerre coloniale aussi bien que de défense nationale, l'avenir est au *commando.*

Le général cosmopolite. — M. William T. Stead, dans le *Young Man*, qualifie ainsi le généralissime de l'Armée du Salut. Lord Wolseley affirme que M. Booth a le profil de feu Napier. Mais le grand peintre Vereschaguine déclare que M. Booth a un pur type de moujik. Ce qui n'empêche pas le général d'être singulièrement populaire en Finlande et dans les trois pays scandinaves.

Il y a eu plusieurs entrevues entre lui et M. Cecil Rhodes. Opinion de celui-ci : « Le général est *all right.* Je me trouve d'accord avec lui en toutes choses, sauf que, là où il parle de salut, moi je parlerais d'empire. » L'impression de M. Booth est identique, à part l'inversion des deux mots « salut » et « empire ».

La Rome future. — M. Frédéric Harrisson, qu'il ne faut point confondre avec ses innombrables homonymes d'Amérique, confie au *Nineteenth Century* les sensations qu'il rapporte d'une visite méthodique aux États-Unis. Il est au comble de l'enthousiasme, surtout en ce qui concerne l'architecture. Washington, selon lui, réédite la Rome des Antonins, et si l'on continue à y multiplier les colonnades et les coupoles, il n'y aura jamais eu dans le monde une aussi belle et aussi considérable accumulation de marbre. Le dôme du Capitole, « à cause de ses proportions parfaites, impressionne bien plus que ceux de Saint-Pierre de Rome, de la cathédrale de Florence, de Sainte-Sophie, de Saint-Isaac de Pétersbourg, du Panthéon, de Saint-Paul de Londres, et de la nouvelle cathédrale de Berlin ». Le Capitole entier lui semble, immédiatement après ce que fut le Parthénon, le plus notable édifice qu'ait jamais produit l'humanité.

Le Couronnement d'Édouard VII. — Les périodiques d'outre-Manche commencent à multiplier à cet égard des suggestions plus mirifiques les unes que les autres. Dans le *Nineteenth Century*, M. Lulu (*sic*) Harcourt, qui prend la plume pour la première fois de sa vie, — singulier début? — explique gravement que l'on devait reconstituer la grande cavalcade sacramentelle qui a été organisée pour la dernière fois lors de la restauration de Charles II.

La Samaritaine à Rome. — Cette pièce de M. Rostand vient d'être représentée pour la première fois en Italie. Voici, traduit de la *Minerva*, le plus aimable des comptes rendus qu'ait publiés la presse transalpine.

— Désappointement général. Le génial (*sic*) auteur de *Cyrano* nous a donné là un long et ennuyeux prêche, terminé par la récitation du *Pater noster.* Si la représentation est allée jusqu'à sa fin, c'est seulement à cause de la grande beauté de la protagoniste, Mme Tinadi Lorenzo, de la séduction de sa voix, de la chaleur de son interprétation. Le théâtre était plein d'un public choisi, qui s'est ennuyé à mourir et avait peine à contenir ses bâillements. S'il s'était agi d'une œuvre d'un auteur italien, il y aurait eu un vacarme de jugement dernier (*un finimondo*).

Education de Roi. — Maître Fernandez de Otero, en son traité intitulé *El Maestro del Principe*, déclarait, il y a trois siècles, qu'un infant d'Espagne ne devait pas étudier plus d'une heure par jour, et n'avait besoin de s'instruire sérieusement que dans l'art héraldique. Nous avons changé tout cela. Le petit roi Alphonse XIII lit et parle convenablement le français et l'anglais, apprend le latin et l'allemand, est passionné pour les mathématiques et la géographie. On le sature d'histoire sainte, d'histoire de l'Eglise, etc. De temps en temps, on lui parle un peu d'histoire de l'Espagne. On l'habille avec des uniformes militaires, et on lui fait faire l'exercice. Toute cette édu-

cation est dirigée par le plus pieux des généraux. Et c'est ainsi que l'on espère faire de lui l'homme qui régénèrera l'Espagne.

Le père de la carte postale. — La *Scena Illustrata* rappelle que ce fut un Autrichien, M. Herrmann, en 1869, et que, chose peu commune, il fut prophète en son pays : celui-ci adopta immédiatement l'invention. Stephan, en Allemagne, avait bien imaginé, l'année d'avant, quelque chose d'analogue, mais il s'agissait de cartes énormes, et dont le port était double de celui des lettres ordinaires. Le type Herrmann fut adopté en 1870 par l'Allemagne, l'Angleterre, le Luxembourg et la Suisse ; en 1871 par la Belgique, les Pays-Bas et le Danemark ; en 1872, par la Suède et Norvège et la Russie. La France, les Etats-Unis, la Serbie, la Roumanie et l'Espagne, ne se décidèrent qu'en 1873. L'Italie attendit jusqu'à 1874. M. Emmanuel Herrmann est actuellement professeur à l'école polytechnique de Vienne, et sa « paternité » remonte au 26 janvier 1869 : article de la *Neue Freie Presse*, intitulé : « D'un nouveau mode de correspondance postale. »

Le provincialisme en Amérique. — M. Arthur Reed Kimball, dans l'*Atlantic Monthly*, pose en principe que la capitale du « philistinisme cultivé », du provincialisme pédant, est Boston, la vieille métropole de la Nouvelle-Angleterre. Il a pris part aux dîners rituels des clubs les plus renommés de cette ville, et il en est sorti écœuré, non pas de la cuisine, qui est naturellement excellente, mais de l'état d'âme des convives, qui lui semblent avoir poussé jusqu'au génie l'art de la médiocrité. Dans ces agapes, il y a, paraît-il, des formes traditionnelles de laisser-aller ; on est invité à ne s'exprimer qu'en termes choisis, et l'esprit est de rigueur, — l'esprit des Puritains d'il y a deux siècles. Quant aux toasts « improvisés », ce sont des chefs-d'œuvre de laborieuse rhétorique. Chaque dîner comporte une attraction ; il y a un hôte exotique, — c'est-à-dire, de New-York ou de Chicago. On le regarde et on l'écoute comme une bête curieuse, et chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, donne aux Bostoniens un délicieux petit frisson de scandale.

L'anticléricalisme au Mexique. — Le mouvement est dû là-bas presque exclusivement, dit-on, aux étudiants de Mexico. Ils ont multiplié les meetings, les manifestations, les pétitions, les affiches, et ont fini par propager leur ardeur dans les milieux cultivés. Le Parlement les seconde, et le gouvernement parle de confisquer tous les biens du clergé pour les consacrer à l'extinction de la dette publique. La masse du peuple, composée de métis, pousse la religiosité jusqu'aux extrêmes limites de la superstition ; il est donc probable qu'il y aura des troubles.

Kubelik en tournée. — M. Daniel Frohman organise une tournée américaine du jeune violoniste autrichien Kubelik, — que le *Times* de New-York qualifie froidement du plus grand génie musical de ce temps. Kubelik devait prochainement faire son service militaire dans son doux pays. Il a été dispensé, sur intervention personnelle du roi Edouard, ni plus ni moins !

Herbert B. Adams. — Ce célèbre professeur vient de mourir. Depuis 1878 il dirigeait, à l'Université Johns Hopkins, de Boston, l'enseignement de l'histoire et des sciences politiques, économiques et sociales. Né à Shutesbury, Massachusetts, en 1850, il était docteur en philosophie de l'université de Heidelberg, docteur ès lettres de l'université de l'Alabama, etc. Il a publié un nombre considérable de volumes et de brochures, et dirigé, pour le Bureau d'éducation (ministère de l'Instruction publique), la collection des travaux relatifs à l'histoire pédagogique de l'Amérique, et il était secrétaire de l'*American Historical Association* depuis 1884. Enfin c'était sous son contrôle que le Johns Hopkins publiait ses inappréciables *Studies in historical and political science.*

Piétisme et Expositionnisme. — L'une des principales monstruosités de l'Exposition Panaméricaine de Buffalo consiste en ceci que, le dimanche, les pavillons gouvernementaux et quelques autres sont fermés. C'est là le résultat des démarches d'une multitude de pasteurs de toutes sectes, et ces messieurs demandaient même que l'Exposition entière fût close le dimanche ! Ainsi, les employés et ouvriers qui n'ont de libre que ce jour-là seront dans l'impossibilité de visiter ceux des pavillons que l'on prétend organisés précisément pour l'instruction des masses ! Les pasteurs, pour se venger de ce qu'on ne leur a accordé que trois quarts de satisfaction, ont imaginé ce que voici. Auprès de l'entrée principale, une tente dite « évangélique » a été construite, qui peut contenir 1400 personnes. C'est sans désemparer que, tous les soirs de la semaine, et toute la journée du dimanche, on y prêche, prêche et prêche, et des escouades de jeunes femmes raccolent les passants à la sortie de l'Exposition et les poussent comme des troupeaux vers la tente sacrée.

Chronique du mécanisme. — En ouvrant le testament de feu Jacob S. Rogers, constructeur de locomotives, on a constaté que ce citoyen de Paterson partageait 250 000 dollars entre ses huit héritiers, et léguait le reste de sa fortune, soit 7 750 000 dollars (38 750 milliers de francs !) au *Metropolitan Art Museum* de New-York. C'est, paraît-il, la plus forte donation qu'ait encore reçue un musée, même aux Etats-Unis. Mais les huit héritiers, dont chacun ne doit toucher que 156 250 francs, ne sont pas contents et parlent de saisir les tribunaux. Il est probable qu'ils en seront pour leurs frais, et c'est désirable aussi, puisque tous sont déjà millionnaires.

L'Opéra en Roumanie. — Pour la troisième fois, on va essayer de doter Bucarest d'un Opéra. Jusqu'à présent, le public de cette capitale n'a montré de goût que pour l'énervante musique tsigane des lautars et pour les opérettes et vaudevilles importés de Paris et de Vienne. Le comte Onofrie entreprit, l'an dernier, une campagne d'opéra qui aboutit à un désastre financier. Il n'est pas découragé, puisqu'il va réitérer sa tentative.

R. Candiani.

P[illegible] — T[illegible] [illegible]cherot et Renouard Impr. les *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41252. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 14 SEPTEMBRE 1901.

L'HERBE TENDRE

Roman.

I

Sur la rive gauche de la Saône et à mi-hauteur, un petit village caché sous la verdure : c'est Savinieux, dans cette partie du département de l'Ain qui est formée des anciennes Dombes. Le site est joli, la tranquillité profonde. La vue, restreinte, se perd dans les bouquets d'arbres où s'abritent les fermes du voisinage ; mais, en s'élevant un peu, jusqu'au sommet du plateau, on dominerait d'un côté l'admirable vallée de la Saône, avec ses prairies ombragées de saules, ses routes bordées de peupliers et ses vignobles dorés qui s'étagent au couchant sur les riches coteaux du Beaujolais ; de l'autre, la région des Dombes, plate, grise et sans fin, où le soleil naguère encore se réfléchissait dans le miroir terne de centaines d'étangs, desséchés aujourd'hui pour la plupart et mis en culture. Il semble que le paysage, entre ces deux contrées d'aspect si différent, participe un peu de leur double physionomie, tenant de l'une un reflet atténué de sa grâce florissante, ayant gardé de l'autre comme un ressouvenir lointain déjà de l'âpre mélancolie qui l'embrumait.

Si, après avoir contourné les nombreuses exploitations agricoles qui attestent la richesse du pays et dont les lourds bâtiments font comme une ceinture bastionnée à Savinieux, on pénètre au cœur du village, on s'aperçoit que celui-ci ne se compose en réalité que de quelques maisons assises en carré autour d'une place exiguë ombragée par des platanes, et que domine à un bout la masse trapue de sa vieille église. Toute la vie officielle et publique du petit pays s'est concentrée là : on y trouve la mairie, où le fermier Landry réunit une fois par semaine ses conseillers municipaux, et l'école que dirige avec autorité le zélé M. Bouvard ; puis c'est le joli pavillon entre cour et jardin où le notaire Baudrillart a récemment accroché ses panonceaux, et le café Landoin, d'où sort jusqu'à une heure avancée de la nuit le bruit sec des boules d'ivoire choquées avec force sur le tapis usé du billard. Du côté opposé, le coiffeur Merlou, enfoncé dans l'unique fauteuil de sa boutique, dévore de vieilles livraisons à gravures auprès de ses rasoirs inoccupés, tandis que plus loin Vignaud le tailleur, accroupi sur sa table au milieu d'un fouillis d'étoffes peu chères, mesure, déchire, épingle, coud et coupe en méditant des farces à l'adresse de son voisin, le gros fermier de la Grange-aux-Belles qui vient de se commander une redingote au chef-lieu de l'arrondissement. Une paix inaltérable plane au-dessus de ce petit coin de vie rurale, de cette jolie place ombreuse et garnie de bancs de pierre, qui ne s'anime guère que le soir, avec les piailleries des enfants sortant de l'école, ou le dimanche après les offices, quand les belles fermières en robes de soie s'attardent sous les platanes à tailler des bavettes, et que ces messieurs, habits bas et la pipe aux dents, se livrent à d'émouvantes parties de boules.

Il n'était pas, sur tout le territoire de la commune, de fermier plus considéré que le père Gérard, le propriétaire de la Grange-aux-Belles et l'ennemi intime du tailleur Vignaud. Venu à Savinieux sans un brin de paille dans ses sabots, comme il se plaisait

à le dire, il avouait une fortune de deux cent mille francs que les gens bien renseignés augmentaient d'un bon tiers. Grand et fort, la figure hâlée, avec une forte mâchoire et un regard dur, la tête enfoncée dans deux larges épaules voûtées par le travail, il était resté volontairement paysan, se levant avant l'aube pour aller dans les granges secouer ses valets, labourant, hersant, ensemençant lui-même, et ne quittant guère ses sabots que le dimanche. Il était sobre et rangé. Pendant que tant d'autres, moins sages, mangeaient leur bien à mesure qu'il venait, buvant sec vin ou bière au café Landoin, y jouant gros jeu pendant des heures entières ou s'en allant semer leurs beaux écus, si durs à gagner pourtant, dans les vilaines rues de la ville voisine, le père Gérard empilait les siens. Il était veuf pourtant, n'avait pour toute famille qu'un grand garçon en âge de se conduire, et il se serait laissé aller par-ci par-là à quelque fredaine, que personne au monde ne s'en fût offusqué. Mais la dissipation n'était pas dans ses goûts, et quand il avait une politesse à rendre, une bouteille de vieux beaujolais à offrir, c'était chez lui que la chose se passait, dans la jolie maison bourgeoise qu'il avait fait construire récemment adossée au mur extérieur d'un des hangars de la ferme, et dont la coquette façade ornée d'un perron avoisinait, sur la place de Savinieux, la boutique du tailleur Vignaud.

La Grange-aux-Belles, où le père Gérard avait débuté, petit berger d'abord, garçon de labour ensuite, était un vaste bâtiment quadrangulaire n'offrant au dehors que des murailles nues et tristes qu'entouraient des chemins creux, défoncés par le passage des chariots et du bétail. Dans la façade principale, entre deux étroites ouvertures garnies de barreaux de fer, le portail s'arrondissait, imposant avec ses deux vantaux énormes semblables à ceux d'une prison; sur l'un d'eux, de temps immémorial, le squelette informe d'une chouette clouée par les ailes se desséchait : telles de sauvages armoiries, symboliques de la crédulité paysanne. Toutes les pièces prenaient jour sur la cour intérieure, une cour immense et boueuse avec une mare au centre et que fermaient à droite et à gauche de longs hangars sous lesquels brillait le soc des charrues, des remises encombrées de matériel, des granges regorgeant de foin, des écuries pleines de bétail. Dans le fond, un mur bas, par-dessus lequel on apercevait la campagne, complétait la clôture.

C'est là que le père Gérard avait grandi, là qu'il avait mis ses premiers sous de côté et, longtemps encore après être entré en possession de la ferme, il avait continué à manger du pain noir et, à coucher sur une paillasse, dans un coin de l'écurie. Il s'était marié de bonne heure, selon l'excellente coutume de nos paysans, qui, leur temps de service accompli, envisagent aussitôt avec tous les soucis et les efforts qu'elle comporte la vie qui s'ouvre devant eux. Peu sentimental, le paysan de France ne prend généralement pas une compagne pour ses beaux yeux, mais pour être l'associée de ses travaux et la mère de ses enfants; rien de plus. La préoccupation du temps présent, la crainte de l'avenir, lui font une sorte d'obligation de tirer de cette associée le plus possible; il lui demande de le servir plutôt que de lui plaire, et il l'estime d'autant plus qu'au bout de l'année elle lui a moins coûté.

Le père Gérard, élevé dans ces principes et n'en connaissant pas d'autres, avait été poussé par sa propre nature à les appliquer dans leur plus extrême rigueur. Une fois à la tête d'une exploitation bien à lui, il avait si étroitement associé sa femme à son dur labeur, que la pauvre Mme Gérard était littéralement morte à la peine, sans se plaindre, recommandant seulement à son homme d'être doux et patient à l'égard de leur petit Daniel, qui courait sur ses dix ans.

Le fermier, bien qu'il n'eût pas mauvais cœur, avait été plus surpris encore qu'affligé de cette disparition à laquelle il ne s'attendait pas. Pendant que des voisins emmenaient l'enfant, lui, assis au pied du lit où reposait la pauvre défunte, n'arrivait pas à comprendre qu'une femme dont la présence était pourtant si nécessaire à la bonne tenue de sa maison, pût déserter ainsi, à trente ans, au milieu de travaux inachevés et la récolte à peine entrée dans la grange.

A plusieurs reprises cependant, notamment quand il aperçut, équilibrée sur deux chaises, la funèbre caisse où l'on allait étendre le corps de celle qui avait tant peiné durant sa vie, puis quand il entendit monter de la cour où se promenaient mélancoliquements les parents et les amis en habits de deuil la psalmodie aiguë des enfants de chœur, il avait senti comme une violence qui s'exerçait sur sa sensibilité physique; il avait eu même au cimetière un moment de véritable émotion en écoutant le grincement des cordes et le bruit sourd de la bière que deux hommes à figure rougeaude faisaient descendre dans le trou dont la terre s'entassait sur les bords, toute fraîche. Puis la pensée que Pierrette, la vieille servante, était là et qu'elle serait toujours assez bonne pour préparer la soupe aux travailleurs, soigner le gamin, présider aux lessivages, tenir enfin la maison en ordre, lui avait rendu un peu de tranquillité. Bientôt, lorsque silencieusement, sous le ciel bas, il poussait la charrue, l'image de la défunte ne vint plus que de loin en loin se placer entre son regard pensif et les deux gros bœufs qu'à intervalles réguliers excitait son aiguillon.

Daniel, du reste, prospérait à vue d'œil, il était gai, vif, impétueux même ; sa figure aux traits délicats, qui ne rappelait en rien le rude masque paternel, n'offrait pas cet air un peu ahuri habituel aux petits paysans ; il y avait de la douceur et de la sensibilité dans son regard qui ressemblait, observait la vieille Pierrette, à celui des enfants de la ville. Puis il était nerveux, bien bâti ; tout faisait prévoir qu'il ferait à vingt ans un solide gars.

Que serait-il un jour ? Telle était la question que le fermier se posait à lui-même quand il revenait des champs le soir, sa houe à la main, ou qu'il se promenait sur la place, le dimanche, autour des joueurs de boules. En ferait-on un monsieur ou un paysan ? Et il se sentait plus embarrassé devant cet enfant aux joues roses que le statuaire antique devant son bloc de marbre. Parfois, le souper fini et les assiettes enlevées, après qu'il s'était installé bien commodément dans son large fauteuil au velours fripé, il attirait Daniel entre ses deux robustes genoux, et, appuyant sa grosse main calleuse sur cette tête bouclée, il cherchait jusqu'au fond des yeux étonnés de l'enfant à déchiffrer le secret que l'avenir s'obstinait à lui tenir caché ; mais le brave homme ne savait pas lire, et son regard découragé se promenait bientôt ailleurs, pendant que le gamin examinait curieusement et d'un œil déjà fouilleur ce colosse qui avait un visage si indécis.

C'est à ces moments-là surtout que la pensée inquiète du père Gérard évoquait le souvenir de la défunte ; non pour s'attendrir, hélas ! ou la plaindre, mais pour lui reprocher un embarras qu'elle aurait bien pu lui éviter en retardant son départ de quelques années seulement. N'était-ce pas à la mère à s'occuper de l'enfant, à le conduire au moins jusqu'à l'âge où les jambes deviennent solides, où les bras, moins fragiles, peuvent faire à leur tour besogne utile et profitable ? Que pouvait-il en pareille circonstance, lui, pauvre homme qui ne savait rien de rien, ayant du reste bien autre chose à faire que de s'occuper d'un gamin et de se demander ce que ce gamin deviendrait ?

Il fallait pourtant qu'il s'en occupât, qu'il prît une détermination. Alors le fermier renvoyait l'enfant pour y songer plus efficacement et trouver enfin une réponse à la question embarrassante. Il se bouchait les oreilles pour n'être pas distrait par les bruits du dehors, prenait sa grosse tête à deux mains, et sous ce front dur et poli, qui s'était tendu sous la pensée persistante du labeur quotidien, dans ce crâne qu'emplissait tout entier l'image pour ainsi dire pétrifiée de sa ferme et de ses terres, la vanité et l'intérêt se livraient de furieux combats. Le paysan, tiraillé en tous sens par ces deux passions ennemies, sentait sa tête sa fendre et son cerveau se congestionner. Son gros bon sens, d'accord en cela avec l'intérêt, lui disait bien que l'homme doit rester dans la sphère où sa naissance l'a placé et qu'à vouloir s'élever plus qu'il ne convient, il risque de retomber autrement que sur ses pieds ; mais la vanité accourait, elle aussi, prête à la lutte, ayant réussi à percer l'épaisse carapace du paysan, et à pénétrer dans la place avec son attirail brillant d'illusions et de promesses.

Le fermier alors cherchait autour de lui des exemples ou des encouragements ; et sa réflexion, qui ne demandait qu'à se fixer, s'arrêtait sur un de ses voisins, M. Chapuis, un fermier comme lui, qui avait fait de son fils un médecin ; puis sur le fils à Gaillard, le cordonnier de Savinieux, lequel avait été reçu l'année d'avant à l'École polytechnique parmi les premiers ; et aussi sur le petit Gustave Chandieu, un gamin à qui il avait tiré les oreilles plus d'une fois quand il venait lui voler ses pommes, et qui était maintenant au séminaire d'Alix d'où il sortirait avec la soutane.

Le père Gérard, oubliant Daniel, voyait ainsi défiler devant ses yeux à demi clos tous ces jeunes gens qui avaient été élevés, sauf le respect, dans le fumier, qui s'étaient battus entre eux à coups de sabots dans tous les coins du village et qui, chaque année maintenant, revenaient au pays voir les vieux : celui-ci avec des gants, cet autre avec une longue redingote noire, un troisième avec un chapeau de général et une épée au côté, tous bien mis, bien peignés, chaussés de bottines vernies, et parlant avec des gestes si élégants, des termes si choisis, qu'on aurait passé une journée entière à les écouter.

C'était beau un spectacle pareil, et tentant, et flatteur pour les parents. On le voyait bien à l'attitude de ces derniers, quand ils promenaient sous les platanes de la place leurs fils dont un peu de la gloire rejaillissait sur eux. Pourquoi Daniel ne marcherait-il pas sur les traces de ces beaux messieurs, fils de fermiers comme lui, et assurément moins riches que lui ? Pourquoi ne ferait-il pas son chemin parmi les citadins et les bourgeois, aussi bien que le fils à Chapuis, le fils à Gaillard et le fils à Chandieu ?

Le petit Daniel, pendant ce temps-là et sans se mettre souci en tête des visées ambitieuses dont il était l'objet, fréquentait l'école du village, ne prenant pas toujours pour s'y rendre le chemin le plus court. La petite salle blanchie à la chaux, dans laquelle M. Bouvard éduquait et fustigeait toute la marmaille de la commune, faisait à Daniel, dont l'esprit et le corps également vifs aimaient à vagabonder du matin au soir, l'effet d'une prison. Ni les pupitres en bois noirci, avec leurs encriers de verre, ni les deux cartes de l'Europe et de la France qui tiraient les yeux par le jeu de leurs petites taches

multicolores, ni la chaire en haut de laquelle trônait le maître d'école, sa règle à la main en guise de sceptre, et ses lunettes sur le nez, ne valaient aux yeux du jeune paysan la place du village qu'il pouvait, en se levant un peu, apercevoir de son banc, et où il faisait, à la sortie, de si bonnes parties de barres avec les galopins de son âge.

Le sévère M. Bouvard avait beau le sermonner de sa belle voix de chantre et lui représenter qu'un garçon qui avait l'honneur de s'appeler Daniel Gérard devait à tous l'exemple du travail et de la docilité, le jeune écolier n'en persistait pas moins à n'en faire qu'à sa tête et à suivre d'une façon tout à fait irrégulière et scandaleuse les leçons du docte instituteur. Les choses en vinrent à un tel point que le brave homme, au risque de perdre un élève qui lui rapportait, sinon gloire, au moins profit, et un profit qui se chiffrait par cinquante beaux écus tous les ans, crut devoir s'en ouvrir sur ce sujet au père Gérard.

Ce dernier qui, au moment où l'instituteur l'aborda, liait fortement, un genou en terre, une gerbe sous le hangar, s'arrêta net, surpris, et releva la tête.

— Comment ! monsieur Bouvard, vous me dites que Daniel ne travaille pas ?

— Je ne dis pas cela, répondit prudemment le maître d'école en tirant sa tabatière et en humant une prise pour se donner une contenance, je dis seulement que Daniel pourrait peut-être... Enfin, s'il voulait, avec une intelligence aussi ouverte et les dispositions qu'il montre, il ne tiendrait qu'à lui... Au lieu que véritablement... Oh ! il n'y a rien de grave, rien de grave ! s'empressa-t-il d'ajouter en voyant le fermier, qui s'était levé, froncer le nez et les lèvres d'une façon inquiétante.

Mais le père Gérard n'était pas homme à se contenter de ces réticences. Il voyait là, du reste, une occasion de fixer définitivement le sort de Daniel, et il avait hâte de s'arracher cette épine du pied.

— Voyons, monsieur Bouvard, fit-il en appuyant sa lourde main sur l'épaule de l'instituteur, je vois bien que vous n'êtes pas satisfait de cet enfant. Il faudra donc que je prenne une détermination à son égard. Soyez tranquille, allez, et laissez-moi faire : je vais lui frotter les oreilles.

M. Bouvard, qui avait pâli à ce mot de détermination, jugea bon de ne pas pousser les choses plus avant. Sa conscience ne lui demandait pas d'ailleurs d'en faire davantage.

— C'est cela, monsieur Gérard, conclut-il avec fermeté ; frottez-lui les oreilles. Daniel est un excellent sujet, j'oserai même dire un sujet hors ligne ; il apprend tout ce qu'il veut, et ce serait vraiment dommage de négliger une si belle intelligence. Quant à moi, je vais le surveiller d'une façon toute particulière. N'ayez aucune crainte à son endroit, monsieur Gérard, et s'il veut bien m'écouter, comme je n'en doute pas, je lui promets pour la fin de l'année tous les prix de sa classe.

— Merci, monsieur Bouvard, merci, répondit fort poliment le fermier. Et maintenant, allez faire un tour du côté de la grange : la Pierrette a trouvé ce matin dix-huit œufs dans la paille, une vraie cachette de ces satanées poules !... Dites-lui de ma part qu'elle vous en remette une demi-douzaine. C'est bon les œufs frais, monsieur Bouvard, et les œufs de mes poules tout particulièrement. Si vos écoliers étaient aussi vaillants à l'ouvrage !

M. Bouvard se confondit en remerciements, fit une profonde révérence et, d'un pas que le souci de sa dignité ralentissait malgré lui, se hâta vers dame Pierrette.

Le soir venu, le paysan, suivant qu'il l'avait promis, sermonna fort et longuement Daniel, lui représentant tout ce qu'il devait à sa situation de fils de fermier riche. Mais Daniel ne s'en émut guère. Ce n'était pas qu'il eût mauvaise tête, ni même qu'il fût enclin à paresser ; mais l'amour du grand air l'emportait chez lui sur tout le reste, et le besoin de courir, de sauter, de se développer librement en long et en large, comme il disait, l'incitait en des révoltes continuelles contre la tyrannie bénigne pourtant de M. Bouvard.

L'instituteur dut en déférer une seconde fois au père Gérard, et devant ces dispositions de son fils qui n'annonçaient ni un futur magistrat, ni un futur polytechnicien, le fermier n'hésita plus.

— Daniel sera un paysan comme moi ! déclara-t-il un jour à la vieille Pierrette, qui, en entendant cette sentence, faillit tomber de son haut : jamais il ne lui était entré dans la cervelle, à la brave vieille, que son jeune maître pût être autre chose un jour que sous-préfet, notaire, ou curé d'une grande ville.

— Paysan ! lui, not' Daniel ! répétait-elle en levant les bras au ciel. Mais vous n'y pensez pas, not' maître ! Est-ce que ce chérubin pourra jamais tenir le manche d'une charrue !

— Il aura des valets pour cette besogne, répliqua judicieusement le fermier. L'important, c'est qu'il apprenne à surveiller les travaux et à compter, afin que la Grange-aux-Belles ne périclite pas un jour entre ses mains.

Mais Pierrette ne cédait pas.

— Que vous en fassiez un fermier ou un bourgeois de la ville, vous ne pouvez pas ne pas lui faire apprendre le latin, déclara-t-elle péremptoirement. Si vous ne lui laissiez pas faire ses études, avec l'argent que vous avez, tout Savinieux vous jetterait la pierre.

Ce raisonnement impressionna le père Gérard, qui du coup était retombé dans ses perplexités. Satané

gamin! que de soucis il lui donnait! Le latin! évidemment la vieille Pierrette était dans le vrai, et le fils du fermier de la Grange-aux-Belles ne pouvait pas ne pas passer par le collège. Enfin il verrait encore, réfléchirait, prendrait une détermination, mais une vraie cette fois, et sur laquelle il n'y aurait plus à revenir.

Et c'est ainsi que, grâce à la bonne Pierrette, Savinieux n'eut pas à jeter la pierre à un de ceux, parmi ses enfants, qui, pour la bonne tenue des terres et la réussite des opérations agricoles, lui faisaient le plus d'honneur. On apprit sans surprise dans le village que le jeune Gérard entrait comme pensionnaire au collège des Jésuites de Villefranche, où tout ce qu'il y avait de bien dans la contrée envoyait ses fils.

Daniel était pris, immobilisé, et cette nature d'enfant remuant et tapageur, avec en plus la timidité du petit paysan qu'on sort de son milieu, en subit quelque étonnement. Plus de vagabondage. L'oiseau prisonnier replia ses ailes devenues inutiles et se retira sauvagement en un coin de sa cage. Perdu au milieu d'enfants à qui cette claustration paraissait toute naturelle et desquels instinctivement il se méfiait, il se jugea d'abord très malheureux, et, à force de s'attendrir sur lui-même, acquit cette sensibilité, cette mollesse de l'âme qui la prépare si bien à recevoir la semence des pires douleurs, quand elle ne vous laisse pas désarmé plus tard en face des pires sottises. De ce saut brusque dans une vie inconnue, un nouveau Daniel surgit, d'allures tranquilles à force de volonté, de visage froid par crainte des railleries, mais d'esprit inquiet et d'imagination maladive. Cette songerie héréditaire et mystérieuse, qui, le chassant hors de sa maison, incline vers la terre, qu'il arpente à pas lents, le front du paysan de France, s'était idéalisée dans l'âme neuve de Daniel, cette petite âme villageoise en marche vers les destinées aventureuses des villes. Une nature primitive et fruste, au contact d'autres natures affinées à l'excès, risque fort, si elle n'est que de valeur moyenne, de se métamorphoser en quelque chose de craintif, d'indécis et d'incohérent. Daniel, en songeant à la vie, s'éleva à des enthousiasmes puérils, retomba à des inquiétudes, à des tristesses vagues. Des avenirs grandioses et impossibles avec des palais de contes de fées, des visions souriantes de chaumières perdues dans la verdure, défilèrent tour à tour devant ses yeux, emplissant d'un éclat triomphal ou d'une lueur douce son incessante rêverie.

Ses dernières années passées au collège avaient amené cependant un peu de calme et de décision. Cette âme flottante et craintive avait paru se ressaisir; ses études faites, le temps du service achevé, le jeune homme n'avait voulu être ni sous-préfet, ni officier, ni curé d'une grande ville; il était bravement revenu à Savinieux, résolu à s'initier à tous les détails de l'exploitation agricole, de façon à pouvoir gérer lui-même la Grange-aux-Belles. En rentrant à Savinieux, il avait trouvé son père installé dans la petite maison bourgeoise que ce dernier venait de faire construire, avec la pensée que ce ne serait pas une chose inutile pour l'établissement de son garçon.

Rien de plus coquet que cette maisonnette, adossée à un des hangars de la ferme, élevée d'un étage seulement et dont les six fenêtres aux persiennes vertes s'ouvraient gaiement sur les ombrages de la place de Savinieux. Un perron de trois marches, agrémenté d'une balustrade en fer que le père Gérard avait fait peindre en rouge pour lui donner plus de cachet, précédait le vestibule qui séparait le salon de la salle à manger; au fond de ce vestibule, une porte vitrée ménagée dans le hangar, mettait en communication directe la petite maison bourgeoise avec la cour de la Grange-aux-Belles. Grâce à cette disposition des lieux, le père Gérard n'avait pour ainsi dire pas quitté ces vieux bâtiments de la ferme qui lui rappelaient sa dure jeunesse, son enfance misérable, et qui, à cause de cela, lui étaient restés si chers.

II

Les deux mains enfoncées dans les poches de son tricot, son chapeau de feutre sur les yeux et les yeux fixés sur la terre, le père Gérard, ce jour-là, se promenait songeur dans la cour de la Grange-aux-Belles. Autour de lui, toute la gent ailée, poules, canards et pigeons, s'ébattait à son habitude, faisant un tapage du diable; des vaches rentraient harcelées par les cris et les coups de gaule du petit berger, des chevaux se précipitaient à l'abreuvoir, un garçon de ferme jetait du haut d'une fenêtre du premier étage des bottelées de paille : le vieux fermier ne voyait rien, n'entendait rien, un souci grave le harcelait.

C'était au sujet de Daniel. Le front des pères se rembrunit souvent à la pensée des fils. Daniel cependant n'était pas de ceux par qui cette amertume arrive; il était doux, tranquille, peu coureur. Peu coureur! voilà justement ce qui tracassait le père Gérard; non pas qu'il souhaitât d'avoir pour fils un débauché, loin de là; il avait même maudit dans le fond de son cœur les trois ans de service militaire qui venaient de lui prendre son Daniel et desquels il n'attendait rien de bon; mais, depuis le retour du jeune homme au pays, des bruits couraient dans le village, qui expliquaient fâcheusement chez Daniel cette peu ordinaire régularité de conduite. Le garçon

avait une liaison, mais là une liaison sérieuse, de celles qui durent et font faire des sottises. C'est ce que lui avait laissé entendre, la veille encore, le tailleur Vignaud dans un de ces colloques toujours aigres qui s'échangeaient journellement entre les deux voisins. Daniel avait une liaison, et l'on citait le nom : Claudine Ballu, dite la Maigriote, une pauvre fille qui traînait la misère le long des routes de Savinieux, mais dont la conduite, en dépit de cette misère, n'avait donné prise encore à aucune suspicion sérieuse. Là précisément était la gravité de l'aventure; une gourgandine n'eût pas effrayé le père Gérard. Mais, connaissant son Daniel, il envisageait avec effroi la situation que ce dernier semblait s'être créée. Daniel était un monsieur qui se piquait d'originalité, de délicatesses, de toutes sortes de sentiments peu compréhensibles : il y a tout à craindre avec les gaillards de cette espèce.

— Ce garçon-là est trop inoccupé, se dit le fermier. Pendant que je retourne la terre ou que je visite mes bêtes, il s'en va rêvasser par les chemins, le nez au ciel, ou bien il reste à la maison à se détraquer l'imagination avec un tas de livres... Il faut que je mette ordre à tout cela, et aujourd'hui même.

Désireux d'y réfléchir encore, le père Gérard était sorti de la cour et il longeait, en secouant de temps à autre sa grosse tête, les bâtiments nus et tristes de la Grange-aux-Belles. Il arriva sur la place de Savinieux, alluma une pipe et s'engagea d'un pas lent sous les platanes dont le feuillage tout jeune encore s'offrait aux tièdes caresses de cette belle après-midi d'avril. Le village tout entier reposait dans une paix profonde, on eût dit que les maisons étaient vides, et le café Landoin lui-même se taisait, comme abandonné. Personne sur la promenade, qu'un vieux chemineau endormi sur un banc. Un chien, tranquillement étendu sur le ventre en plein soleil, rongeait un os, et ce raclement continu s'entendait d'un bout de la place à l'autre, rompant seul le grand silence. Brusquement, à ce petit bruit monotone s'en ajouta un autre : une fenêtre venait de s'ouvrir dans la bâtiment en pisé, à façade triangulaire, où était installée l'école, et il en sortait un murmure de jeunes voix reprenant toutes ensemble des phrases débitées d'une voix forte par l'instituteur. Le fermier s'arrêta pour écouter, et sa figure rude se rembrunit encore. Sans doute songeait-il au temps déjà lointain où son Daniel, assis sur ces mêmes bancs qu'il pouvait apercevoir par la fenêtre ouverte, prêtait une oreille distraite aux doctes leçons de M. Bouvard; sans doute se repentait-il de n'avoir pas arrêté délibérément là les études du gamin. Le mal maintenant était fait, le petit paysan était devenu un monsieur, avec une âme compliquée, et des idées qui effrayaient parce qu'elles étaient mystérieuses. Comment le reprendre à présent, le ramener à soi, le reconquérir à l'amour de la terre, ce garçon en qui ne subsistait plus rien de l'enfant d'autrefois; que ses habits, ses allures, son langage, tout enfin faisait un inconnu et un étranger parmi les siens? Hélas! c'était fini, bien fini, et le père Gérard n'avait plus de fils. Et c'était bien sa faute! Sans sa vanité sotte, tout cela ne fût pas arrivé, et Daniel à cette heure, les pieds dans des sabots et le tricot autour des reins, besognerait ferme pour soutenir la vieille réputation de la Grange-aux-Belles.

Le paysan, après avoir fait le tour de la place, se dirigeait vers sa maison, impatient de voir Daniel et de lui laver la tête comme il convenait, quand au moment où il s'apprêtait à gravir les trois marches du petit perron, une voix narquoise le fit s'arrêter.

— Eh bien donc, monsieur Gérard, on ne parle pas au pauvre monde aujourd'hui?

C'était le tailleur de Savinieux, Vignaud, un petit homme sec et noir en qui mûrissait une haine sourde contre les Gérard père et fils, depuis que le premier, conseillé par Daniel, s'était commandé une redingote à Villefranche.

Le fermier se contenta de hausser les épaules, et il allait rentrer chez lui sans répondre, quand Vignaud, sautant lestement de la table où il était assis, vint se planter sur le seuil de sa boutique, et tout à fait provocant cette fois :

— Vous avez bien un moment, que diable! monsieur Gérard! Je voulais vous demander où en était Daniel avec la Maigriote.

Du coup, le père Gérard revint sur ses pas, et se campant devant le tailleur qui prudemment recula :

— Monsieur Vignaud, lui dit-il posément, je sais que vous avez de la propension à vous gausser du monde, comme aussi à flatter ceux qui vous peuvent du bien, quitte à leur aboyer après quand ils ont les talons tournés. Mais je vous avertis une bonne fois que ces choses ne me plaisent point; je ne veux pas qu'on me manque, ni vous ni personne, tenez-vous le pour dit.

Le tailleur allait répliquer, mais, devant deux gros yeux qui s'allumaient et deux énormes poings qui se fermaient à son intention, il jugea prudent de remonter sur sa table et de renvoyer au lendemain la suite de la conversation.

Tout ému encore de ces sottes plaisanteries, le père Gérard montait les trois marches de son perron en secouant la rampe comme s'il eût tenu entre ses fortes mains le tailleur lui-même. Au moment d'entrer, il s'arrêta. Au fond du vestibule, debout devant une petite glace accrochée à l'espagnolette de la porte vitrée, un joli garçon de vingt-deux ans relevait ses cheveux bouclés, tortillait sa petite moustache blonde et se souriait complaisamment lui-

même en chantonnant un refrain de café-concert.

— Encore à ta toilette, Daniel! fit le père Gérard d'un ton où perçait plus de mauvaise humeur que de bienveillance.

Daniel, surpris, se retourna et ne répondit rien; mais son front se plissa légèrement, comme dans l'attente d'une discussion qu'il savait devoir se produire un jour et qu'il eût bien voulu reculer encore.

Le fermier devint goguenard.

— Monsieur se soigne bien depuis quelque temps, dit-il en croisant les mains sur son ventre et en inclinant sur une épaule sa grosse tête rougeaude. Écoute ici près, Daniel, approche-toi. Bien. Maintenant pourrait-on savoir, Monsieur le beau garçon, pourquoi et pour qui tous ces parements qui n'en finissent plus? Je suis intrigué, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes au-dessus de Savinieux, et je ne serais pas fâché de deviner cette devinette.

En dépit de ses années de collège et de son passage au régiment, Daniel avait conservé, en parlant à son père, ces formules de respect restées de tradition dans certaines de nos campagnes et qui par exemple ne permettraient pas à un fils de dire *tu* à ses parents.

— Mon père, répondit-il d'une voix légèrement émue, ne vous moquez pas plus longtemps. Vous savez bien que je ne suis pas un cachottier et que je ne désire rien tant que d'agir au grand jour. Je vous dirai donc, si vous le désirez, pour qui je me fais si beau, quoique vous le sachiez aussi bien que moi.

— Oui-dà! répartit le fermier en enveloppant son fils d'un regard qui ne présageait rien de bon, tu es aussi franc que cela, mon gaillard, et tu viendrais me parler en face de cette...

Il hésita, chercha le mot, eut peur de dépasser le but.

— De cette?... interrogea Daniel devenu pâle.

— De ta conquête, parbleu! fit le père Gérard plus doucement; de la Maigriote, puisque tu ne comprends point à demi mot.

— Claudine, ou la Maigriote, comme vous l'appelez, n'est pas ma conquête, mon père, répondit froidement Daniel. Ou du moins elle ne l'est pas comme voudraient le laisser entendre les braves gens de Savinieux. Si je l'ai conquise, elle m'a conquis moi aussi; puisque vous teniez à l'apprendre de ma bouche, voilà qui est fait.

Le père Gérard s'était tenu à quatre pour ne pas éclater; il fit un pas vers son fils, qu'il prit au collet, et roulant des yeux furibonds:

— Vois-tu, Daniel, lui dit-il les dents serrées et en le secouant de sa forte poigne, si j'avais parlé dans le temps jadis à mon père comme tu me parles en ce moment, il m'aurait cassé la tête d'un coup de pioche. Mais aujourd'hui les enfants ne respectent plus rien, et c'est notre faute, à nous autres, qui sommes trop bêtes, qui voulons faire de nos fils des bourgeois, des messieurs, qui les envoyons dans les collèges et leur laissons fourrer le nez dans toutes sortes de méchants livres au lieu de leur faire prendre la blouse, de les mettre derrière la charrue et d'en faire enfin de bons paysans comme nous. Ah! oui, c'est de notre faute, et si au lieu de dépenser des mille et des cents par an pour te faire apprendre le latin...

Le père Gérard s'interrompit: la pensée de la belle éducation qu'il avait fait donner à son fils, en le flattant intérieurement, apaisa sa colère, et c'est d'un ton moins rogue qu'il continua:

— Tu sais que je ne te frapperai point, Daniel, et tu en profites pour me manquer, à moi qui travaille encore maintenant plus que tous nos bœufs ensemble pour que tu sois riche un jour, à moi qui te laisserai une ferme où tu n'auras pas autre chose à faire qu'à surveiller et à compter les écus qu'elle te rapportera; à moi enfin à qui tu dois tout, aussi bien le pain que tu vas manger tout à l'heure que les souliers que tu as aux pieds!

Le fermier s'était radouci et parlait d'un ton bonhomme. Ses grosses mains menaçantes s'étaient détendues et ses yeux clignotaient, tout remplis de compassion et d'indulgence; il avait attiré peu à peu à lui son fils, et, le tenant campé contre la porte du salon, il lui parlait de tout près, avec à peine un restant de colère sur ses grosses lèvres bonasses. Daniel, que cette indulgence gênait plus que ne l'avait effrayé la violence de tout à l'heure, et qui voyait la soirée s'avancer, le soleil descendre, écoutait avec impatience et tâchait de se dégager tout doucement des deux bras qui le maintenaient. Peine perdue! Le fermier ne paraissait pas d'humeur à borner là un sermon si bien commencé.

— Mais enfin, reprit Daniel, qui voulut brusquer les choses et sortir la conversation de tous ces chemins de traverse dans lesquels se promenait complaisamment l'éloquence du père Gérard, vous lui en voulez donc bien à cette pauvre fille, à la Maigriote? Que lui reprochez-vous donc?

A ce nom de Maigriote, le front du fermier s'était rembruni. Il fit quelques pas dans le vestibule, les mains dans ses poches, la tête hérissée. Ce ne fut qu'un instant. Il redevint plus bonhomme que jamais, et, se plantant devant son fils, qu'il regarda avec un large sourire plein de miséricorde:

— Ce que je lui reproche! Mais rien, rien, gros bêta, je ne puis lui en vouloir, je la connais à peine, la pauvrette, et je n'ai aucune mauvaise pensée à son égard, quoique cependant... si on écoutait...

— Si on écoutait... si on écoutait... Eh! mon père, on n'écoute pas, c'est bien plus simple et c'est plus

vite fait. On laisse les mauvaises langues aller leur train et l'on s'en moque.

— Sans doute, sans doute... Le monde exagère toujours, aussi bien sur le compte de Claudine que de toute autre, et ce n'est pas parce que cet imbécile de Vignaud la traite de coureuse...

— Coureuse!... il me le payera! cria Daniel dont les yeux brillèrent.

— Enfin, continua le fermier plus sévèrement, tu as beau enfler la voix et défier tout le village, tu ne feras pas que le monde ne soit le monde, c'est-à-dire méchant et bavard. Eh bien! à tort ou à raison, la Maigriote a une mauvaise réputation à Savinieux... Ne secoue pas la tête... une très mauvaise réputation. Du reste, le père était un fainéant et un ivrogne qui n'a jamais eu qu'une bonne idée dans sa vie, celle de débarrasser le pays de sa présence en se pendant à une poutre de sa baraque; sa mère, c'est la mère Ballu, et c'est tout dire : une vieille sorcière qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

— Eh! il est bien question de sa mère!

— Et puis...

— Et puis?

Le père Gérard chercha une phrase qui fût énergique sans être incivile : il s'étudiait, en effet, devant son fils, à parler correctement.

— Enfin, je ne veux pas entendre parler d'elle, déclara-t-il nettement. Je suppose bien que tu n'as pas l'intention de la prendre pour femme?

Et comme Daniel se taisait, le fermier, persuadé que ce silence était un premier signe de soumission, continua :

— Voyons, raisonne un peu. Daniel Gérard épouser la fille de la mère Ballu! Ce sont de ces choses... Tout Savinieux, y compris l'ami Vignaud, tournerait en risée le père et le fils. Ce n'est pas pour te flatter, mon garçon, mais sous aucun rapport ce n'est une fille digne de toi : ça n'est pas de notre monde; sans compter que c'est chétif, maigre, jaune; on ne lui voit que les yeux, elle n'a pas de santé.

— Et surtout elle n'a pas d'argent, ajouta Daniel en osant cette fois regarder son père en face.

— Et elle n'a pas d'argent, répéta celui-ci avec tranquillité. Tu as beau me fixer de tes deux yeux, ça ne lui remplira pas les poches de son tablier, à ta Maigriote. Ce n'est pas que je lui fasse un crime de sa pauvreté, Dieu m'en garde! Il n'y a pas là de sa faute, à la pauvre fille! On a beau dire que les paysans sont rapaces, et qu'ils n'ont pas d'autre Dieu que l'or : c'est des bêtises. Tout paysan que je suis et que je me flatte d'être, moi qui parle, quand j'ai épousé défunte ta pauvre mère, elle n'avait pas un sou vaillant...

— Eh bien! alors?

— Il est vrai, continua le père Gérard, que mon sac ne pesait guère davantage. Mais nous avions à nous deux quatre bons bras, et c'était là une richesse qui en valait bien une autre. Vois-tu, Daniel, il faut que les époux soient assortis, qu'ils apportent chacun leur butin, et qu'ainsi ils n'éprouvent pas de honte à se trouver en face l'un de l'autre. J'ai besogné comme un Africain pour mettre de côté quelques beaux chiffons bleus que je te remettrai le jour où tu iras à la mairie; de plus, la ferme du père Gérard n'est pas une mauvaise exploitation, tant s'en faut; ses terres sont un peu proprement travaillées, je m'en vante, et la moitié de ce qu'elles voudront bien rendre sera pour toi. Tu comprends donc que jamais, au grand jamais, je ne t'avantagerai de toutes ces bonnes choses pour que tu en fasses profiter une fille qui n'a rien; c'est aussi évident que le soleil va se coucher dans une heure. Je n'ai pas envie, encore une fois, de devenir la fable du pays.

— Et c'est votre dernier mot, mon père? fit Daniel qui avait hâte d'en finir.

— C'est mon dernier mot.

— C'est bien, père, répondit tranquillement Daniel en descendant le perron.

— Où vas-tu? demanda le fermier, soupçonneux.

— Là, à deux pas, répondit le jeune homme en se dirigeant tout songeur vers un petit chemin qui descendait en pente douce du côté de la Saône.

Le père Gérard regarda Daniel s'éloigner, puis, haussant les épaules et faisant une violente moue de ses grosses lèvres, il entra de son pas lourd dans le vestibule. La porte de la salle à manger était ouverte, laissant apercevoir dans le fond de la pièce un immense buffet en noyer verni, aux parois duquel grimpaient en rangs serrés des assiettes à fleurs bleues et de larges plats violemment enluminés. La cheminée, à dessus de marbre grisâtre, que surmontait une belle glace au cadre doré tout flambant neuf, était ornée d'une pendule en cuivre ayant pour support une boîte à musique, et flanquée de deux globes en verre sous lesquels dormaient des touffes de roses blanches artificielles. Contre le mur à droite, une large commode, à dessus de marbre, puis quatre ou cinq chaises en paille. Une table ronde, recouverte de sa toile cirée où s'enchevêtraient des figures géométriques, s'appuyait lourdement de son unique et large pied sur le carrelage de briques rouges. Enfin, dans l'encoignure de la fenêtre, où venait s'encadrer avec ses bouquets de verdure et ses bancs de pierre la petite place de Savinieux, un vieux fauteuil très large, au velours usé, mais au bois soigneusement reverni, épave dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. On voyait qu'en prenant possession de la maison neuve, le père Gérard avait réuni dans cette pièce les plus belles choses de son ancien logement.

Le fermier, avant d'entrer, déposa prudemment ses sabots dans un coin du corridor, ne gardant que ses chaussons; puis il alla s'asseoir dans le vieux fauteuil et là, les deux jambes croisées, les yeux fixés sur le café Landoin qui, de l'autre côté de la place, montrait par la porte grande ouverte le tapis vert de son billard, il se mit à songer.

JEAN SIGAUX.

(*A suivre.*

PORTRAITS CONTEMPORAINS [1]

M. Constans.

Je ne sais si, comme Caton le censeur, M. Constans a été quatre-vingts fois accusé, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il a toujours été acquitté. Il a traversé la vie en philosophe. Il a supporté les tracasseries et les désappointements qu'elle comporte, avec une douce ironie. Il a tiré sa force de son caractère et encore plus de son esprit. Son caractère lui a permis de s'intéresser à tout ce qui se passe sur le pourtour de notre machine ronde; son esprit lui a donné la faculté de rire d'un tas de choses qui auraient tiré des larmes au plus grand nombre.

Ce n'est pas un modeste, encore moins un timide. Il ne doute aucunement de sa valeur personnelle. Je ne crois pas qu'il ait jamais été embarrassé. Son mérite consiste à trouver, au moment précis, le mot à dire ou l'action à faire. Il est plus sage que scrupuleux et, en cela, il se montre un politique avisé. Il va son chemin sans faire beaucoup de bruit mais, par contre, il utilise son temps, et sa besogne est toujours profitable. Quelquefois, il est espiègle et on est certain alors qu'il aura le public de son côté. C'est un homme tout d'une pièce qui ne dit que ce qu'il lui convient qu'on sache, mais dont la volonté est assez forte pour entraîner les gens dont la résolution est moins affermie.

Chez M. Constans, l'esprit ne se réduit pas à une boutade, à un *concetti* brillant, à une répartie prompte et subtile, à un marivaudage; il ressemble davantage à ce qu'on nomme l'intelligence et à ce qu'on appelait chez les anciens *ingénium*. Son esprit se manifeste dans ses aptitudes particulières et celles-ci sont aussi diverses que faciles à se succéder; elles se développent le long d'un clavier où, à côté de dispositions naturelles, on y rencontre de la capacité, de la pénétration, de l'habileté, de l'autorité. Son esprit n'emprunte rien à la fantaisie où à l'originalité, mais il se rapproche du bon sens dont il fait quelque chose d'étendu, de raffiné, de pénétrant et de quintessencié.

De tous les hommes qui ont accusé du caractère depuis les débuts du régime républicain, il est un des plus complets et des moins compliqués. Son passage au ministère a marqué et l'a fait remarquer. Dans les différentes missions dont il fut chargé, il a laissé, également, des traces profondes de son passage. Aujourd'hui, il ressemble à un revenant et, en effet, tout passe si vite, hommes et choses, et laisse si peu d'empreintes dans ce mouvement démocratique qui nous emporte, que son nom ne dit rien à beaucoup de gens, à ceux surtout dont l'existence ressemble à ces automobiles brûlant le pavé des routes sans que leurs voyageurs aient le temps de regarder les paysages qu'ils traversent.

M. Constans était désigné, cependant, pour servir de guide à notre démocratie. Il est un des serviteur les plus utiles de la République. Dans tout autre pays que le nôtre, un gouvernement se le serait toujours attaché et aurait tenu à user de son expérience. Le contraire s'est produit. Pendant de longues années on l'a tenu, systématiquement, éloigné des affaires. On aurait dit qu'il faisait peur. A sa place, on a choisi, bien souvent, des incapables, des intrigants ou des gens avides de mettre la main sur un portefeuille. Jamais on n'a consenti à reconnaître qu'il était d'autant plus nécessaire de lui donner une part dans l'administration de la chose publique, qu'on avait eu plus à se louer des services rendus. En agissant avec cette ingratitude, on a permis de supposer que notre démocratie n'était pas la bonne, car le premier devoir d'un gouvernement égalitaire est de conserver ses bons serviteurs. En réalité, M. Constans gêne les gens dont la seule marque distinctive est d'être remuants et imprévoyants.

Il a, apparemment, trop bien servi la république à un moment où celle-ci était gouvernée par des individus qui alliaient à une déplorable faiblesse, une versatilité susceptible de tous les dommages et, par le fait de leur incapacité, laissaient entraîner le pays sur le chemin des coups d'état et du césarisme. Grâce à son bon sens, à sa connaissance des dispositions de la nation, aux mesures habiles qu'il sut prendre, M. Constans fit rentrer tout le monde dans l'ordre et fit succéder, à un état anarchique qui affolait, la tranquillité et l'assurance du lendemain.

Dans certains milieux, on ne pardonne pas de pareils triomphes. On y fut blessé du tour qu'il avait eu le talent de donner à certaine aventure qui, en se prolongeant, n'aurait contribué, cependant, qu'à permettre de mesurer davantage, l'insuffisance de certains hommes, leur marche mal assurée, leur nullité. L'ostracisme dont M. Constans fut la victime est la conséquence d'un fait qu'il avait dé-

1 Voir la *Revue* du 27 juillet, 3 août et 7 septembre 1901.

montré, celui-ci : qu'ils n'étaient que des imbéciles !

S'apercevant qu'on faisait bon marché de ses talents et son activité ayant besoin de se dépenser, M. Constans demanda à s'en aller à l'étranger. On eut le bon sens de ne pas repousser sa requête et de se souvenir qu'il avait fait preuve des qualités les plus essentielles à la légation de France, en Chine et au gouvernement de l'Indo-Chine. On l'envoya à Constantinople. Il y arriva à un moment où, malgré le passage de M. Cambon, notre influence était loin de se relever. L'Allemagne, très habilement, s'est poussée, en effet, à la première place. Elle a évincé l'Angleterre, comme nous-même, dans les conseils de Yildiz-Kiosk. Poursuivant une politique qui fut la nôtre, elle a obligé les échelles du Levant à remplacer nos marchandises par les siennes et, profitant du prestige que donne la victoire, elle a obtenu des concessions dans l'Asie Mineure, ce dont notre bon renom ne peut que souffrir. Pour contenir le Sultan et l'empêcher de s'abandonner, irrémédiablement, à une puissance dont les appétits ne font doute pour personne, il était nécessaire que nous ayons à Péra, un diplomate dégourdi, ingénieux, alliant à beaucoup de prudence, une grande dose d'énergie. Quelqu'un de très souple, d'allure plutôt simple, mais qui fût capable de soutenir sa volonté non seulement par des paroles énergiques et en prenant des dispositions comminatoires, mais encore par des actes. Nul plus que M. Constans n'était préparé pour un pareil rôle. Son tempéramment, son absence d'affectation, sa bonhomie, sa finesse, comme son impassibilité devaient l'aider dans une pareille tâche. S'il prit, tout de suite, une importance considérable aux yeux de ses collègues étrangers, qui ne furent pas longs à saisir combien il fallait compter avec un homme de sa trempe, dont les réclamations ne s'appuient jamais que sur une jurisprudence contre laquelle le droit des gens ne peut trouver d'objections ; il s'insinua, d'autre part, et par le fait de ces mêmes qualités, dans l'esprit d'Abdul-Hamid. Celui-ci goûta tout de suite la parole et les conseils habilement donnés de ce nouveau venu s'imposant bien plus par sa familiarité et son inaffectation que s'il avait voulu se composer un personnage superbe et arrogant.

A l'inverse de la plupart des hommes politiques, trop souvent, esclaves de théories et de traditions, ou de diplomates s'enfermant dans la lettre beaucoup plus que dans l'esprit de leurs instructions, M. Constans a toujours su se dégager, avec à propos et avec un sens très exact de la situation qu'il avait à envisager, de toutes les obstructions rencontrées sur sa route. Je crois que, justement, à cause de ce penchant à se libérer de tout ce qui peut gêner son action, il n'appartient à aucune école. Tout au plus se rapproche-t-il de John Adams, ce successeur de Washington à la présidence de la République des États-Unis qui, bien loin de s'abandonner aux rêves qu'on formulait de son temps, demeura toujours le champion des idées mixtes, de celles-là qui empruntent ce qu'il y a de bon dans tous les régimes, sans s'occuper d'autre chose que du résultat à atteindre.

Pour appuyer sa conviction, M. Constans use d'arguments sans répliques. C'est un manœuvrier dans l'art d'amener les gens à ses vues. Sa dialectique est si serrée, les preuves qu'il donne si adroitement disposées, ses déductions si claires, ses conclusions si nettes, qu'il convainc les plus aveugles, qu'il les entraîne et, il s'ensuit, qu'à une situation fausse ou désemparée, il fait succéder quelque chose de précis, de bien établi et n'admettant aucun subterfuge.

Il n'est pas douteux que dans l'affaire des quais de Constantinople et du règlement de diverses questions d'ordre financier, il a forcé notre gouvernement à partager son avis. Mais avant de chercher à atteindre ce résultat, il a préparé son action et ne s'est mis en peine de l'exécuter que lorsqu'il fut certain d'avoir tous les atouts dans son jeu. L'arrivée de l'empereur de Russie sur notre territoire, lui a paru un événement très propre à seconder ses projets et à souligner ses revendications. Et, bien vite, avec une décision toute militaire, il a pris à partie le Sultan, le cheikh-ul-islam, le ministre des Affaires étrangères, les amis dans l'impossibilité de se dérober et, toujours avec le même entrain, a décidé le quai d'Orsay à soutenir ses desseins, convaincu d'avance du regain d'autorité qu'il retirerait à Constantinople de cette façon un peu brusque de procéder, et dont la France, comme son représentant, profiterait.

Or, et c'est là, en quelque sorte, la morale qu'il faut tirer de tout ce qu'on vient de lire, si M. Constans est un habile homme, il n'est pas inutile que son nom reparaisse de temps à autre à l'horizon de notre politique. Il appartient déjà à une génération oubliée, mais dont quelques hommes n'étaient pas sans mérite. Lui, il s'est maintenu en dépit de nos mœurs relâchées et de notre indifférence, et il prouve, en cette occasion, à des esprits qui ne paraissent pas soupçonner ce que c'est que la politique, qu'on ne fait une besogne utile qu'à la condition d'avoir de la suite dans les idées, de la volonté et du caractère, c'est-à-dire les choses dont on se détourne le plus en ce moment.

X.

M. Henri Brisson.

M. Henri Brisson me rappelle cet homme qui n'obéissait qu'à un sentiment, la peur. Il n'avait qu'un motif qui l'empêchât d'aller à la messe, la crainte que le diable ne s'en fâchât. Un de mes amis qui a joué un rôle intéressant au parlement de notre troisième république, m'a confié qu'il ne pouvait voir ou entendre l'ancien président de le Chambre sans qu'immédiatement il ne fût pris d'une envie folle de se divertir à ses dépens. Sa solennité engendre l'ironie. Il n'est pas ridicule, mais il donne l'illusion du vide et sa redondance amène la plaisanterie et conclut à la caricature.

Je sais qu'il a laissé auprès de quelques-uns de ses collègues qui ont fait partie avec lui de combinaisons ministérielles un souvenir où se démêle plutôt de la compassion que de l'admiration. L'un d'eux, et non des moindres, disait, après avoir quitté un cabinet qu'il présidait : « J'ai fait la connaissance de M. Homais, c'est, évidemment, M. Brisson que Flaubert avait pressenti, qu'il prit pour modèle et qu'il a peint quand il créa son célèbre apothicaire d'Yonville. Il n'en est pas moins vrai que dans un certain milieu, celui où il vit d'habitude et où il trouve des clients, M. Brisson passe pour un esprit fort.

M. Brisson serait très surpris si on lui affirmait qu'il n'est ni démocrate, ni libre-penseur, ni le représentant le plus autorisé des traditions républicaines mais, au contraire, l'ennemi le plus acharné de la liberté. Il s'est forgé un idéal de gouvernement qu'on peut rapprocher de cette monstrueuse dictature, si fameuse sous le nom de Comité de salut public auquel seul, Carnot donna quelque lustre, et dont la plupart des actes furent en opposition avec l'esprit de la démocratie, autrement dit avec le sentiment le plus élevé où semble devoir tendre la société moderne.

C'est un jacobin, pense-t-on tout d'abord. C'est plus exactement un terroriste. Son rêve serait de dominer une Chambre unique à l'aide de quelque club ou d'une vaste association dont il serait le rapporteur. Il est de ceux qui font grand étalage de la « déclaration des droits de l'homme et du citoyen », mais qui ne tirent de ce rudiment qu'un dénouement assez précaire, c'est-à-dire l'impossibilité pour tout gouvernement de subsister, ainsi que, sans qu'ils s'en doutent, ce principe établi par Proudhon, que l'anarchie est le bien suprême et qu'il y a contradiction entre tous ces termes : gouvernement, représentation, intérêts, libertés, rapports. Aussi, est-on amené à leur répéter ce que disait si excellemment en 1851, le célèbre polémiste : « Anarchie ou césarisme, vous ne sortirez pas de là. Vous n'avez pas voulu de la république honnête, modérée, conservatrice, progressive, parlementaire et libre, vous voilà pris entre l'Empereur et la sociale. » Chaque fois que ces lignes me reviennent à la mémoire, je ne puis m'empêcher de songer au parti radical, dont les actes n'ont pour effet que d'atteindre aux fins prophétisées et démontrées par Proudhon. N'est-ce pas le joyeux curé de Meudon qui prétendait qu'une ville sans cloches est comme un aveugle sans baston?

Les conceptions politiques de M. Brisson, sont, par suite, peu nombreuses. Il appartient à l'école, — faut-il dire école — des irréductibles qui rient ou se fâchent quand on essaie de leur expliquer que la politique n'a rien de simple, mais qu'elle est une science difficile demandant de ceux qui s'en occupent, non-seulement des qualités d'observation, mais d'impartialité. Que pour mener cette science à bien, pour ne pas suivre la routine, qui n'est qu'une habileté à laquelle manque la réflexion, il faut savoir se débarrasser du vieil homme qui gît au fond de nous tous, enfin qu'il est nécessaire de ne pas partir d'une formule toute faite, sorte d'axiome qui pèse continuellement sur le jugement et produit indubitablement une obscurité à laquelle les plus intelligents ne se soustraient qu'avec peine.

Je crois qu'on serait mal inspiré si on cherchait à lui expliquer que la politique, prise comme science, ne peut se satisfaire de mots, de programmes et que, pour l'aborder, il faut avoir le courage de renoncer à ses convictions, à ses sympathies comme à ses antipathies, à ses préjugés, enfin à tout ce qu'on considère trop légèrement comme des vérités auxquelles on ne peut toucher, et dont l'effet le plus véniel est de fixer des croyances qui, la plupart du temps, sont fausses, et ne revêtent qu'une enveloppe aussi généreuse qu'elle est trompeuse.

L'ignorance n'est un défaut que chez les individus dont la culture intellectuelle est de qualité moyenne. Elle crée alors les médiocres, race d'autant plus redoutable qu'elle est livrée à ses instincts et qu'elle n'a pour en modérer l'ardeur, ni la raison, ni la science qui en sont les correctifs. Les médiocres ont une liturgie comme l'Église; elle leur impose un *credo*, en dehors duquel il n'y a que duperies et mensonges. Elle les conduit à considérer comme vérités des sophismes qu'ils ont recueillis dans quelques bouquins ou auprès d'hérésiarques dont les aberrations prennent à leurs yeux un caractère d'infaillibilité et d'orthodoxie. Ce sont des hypostases, selon le terme employé en théologie, aussi fiers qu'ils sont heureux de la vérité qu'ils portent en dedans d'eux-mêmes.

Ils tirent, en effet, de l'étroitesse de leurs vues et de l'illogisme qui conduisent la plupart de leurs actions, une sécurité que les privilégiés de l'intelli-

gence peuvent considérer, tout d'abord, avec indifférence, froideur ou dégoût, mais qu'ils sont bientôt obligés de regarder avec frayeur. C'est qu'ils représentent le nombre, qu'ils peuvent, par suite, atteindre à la force, et qu'ils sont incapables de concevoir la tolérance, la liberté, non plus la condiction qui appartient à tout homme dont les intérêts, pour ne pas être semblables aux leurs, n'en sont pas moins dignes d'attention.

M. Brisson n'est pas seulement le chef de cette catégorie d'individus, il est encore leur androïde, l'incarnation la plus exacte de leurs défauts et de leur inintelligence. J'imagine que dans les endroits où il fait entendre ses oracles, il est considéré comme un personnage d'essence supérieure, une sorte de théanthrope dont on doit suivre les conseils. Il y jouit d'un ascendant qu'il a obtenu grâce aux hautes situations qui lui sont échues, à sa manière toute pontificale d'exprimer ses opinions, à l'air, peut-être, de son visage et à l'énergie qu'il met à déclamer contre tous ceux qui ont le malheur de ne pas s'incliner devant ses formules.

M. Brisson ne doit avoir qu'une connaissance très vague de la morale d'Épictète et de Marc-Aurèle ; il n'a, en tous cas, ni l'humilité du premier, ni le dévouement au bonheur des hommes du second. S'il avait pris soin de cultiver différemment son esprit, il parlerait des personnes qui ne pensent pas comme lui, avec moins d'excès. Il conviendrait que l'humanité nous incite à aimer ceux-là mêmes qui nous ont offensés et que, rationnellement, il ne peut exister d'autre vengeance que celle de ne pas nous rendre semblables à ceux dont nous croyons devoir nous plaindre. Il aurait alors plus de pitié que de passion et au lieu de n'être qu'un sectaire, il serait un homme.

Ce qu'on appelle les idées libérales de M. Brisson, cachent un corps de doctrines que Quinte-Curce nous fait apercevoir, quand il énonce qu'il n'y a rien de meilleur pour mener la multitude que la superstition. Sans la superstition, elle est emportée, cruelle, changeante ; une fois séduite par les mensonges d'une religion, elle obéit mieux à ses sorciers, qu'elle n'obéissait à ses chefs.

Son système tend à nous ramener à une époque analogue à celle où Lamennais, ultramontain, déclarait l'impossibilité d'exister à tout gouvernement sous lequel les sujets n'auraient pas été unis par une même croyance. Et on est amené ainsi à comparer M. Brisson, dont le temple de la rue Cadet a remplacé Montrouge et Saint-Acheul, à ces ultra-royalistes qui poursuivaient le duel à mort, que l'on sait, entre le pouvoir civil et le pouvoir spirituel, ou aux hébertistes proclamant la déesse Raison, ou encore à Robespierre créant le culte de l'Être suprême.

N'est-ce pas Gambetta qui a dit : « la République, quand elle sera fondée depuis quelque temps en France, sera défendue par ceux-là qui l'attaquent aujourd'hui. » Il prévoyait, en fin psychologue, l'époque que nous traversons et ne se dissimulait pas les dangers que font naître certains tempéraments dans une démocratie. Il avait prévu M. Brisson, pour lequel il n'avait qu'une sympathie tempérée, dont les idées ne répondaient pas aux siennes et tendaient à arracher à la Chambre des lois limitatives, pour fortifier un régime qui n'a besoin pour vivre et prospérer que de la liberté. Il avait saisi, enfin, qu'avec des personnages de ce tempérament, on ne peut atteindre qu'au *bellum omnium contra omnes* de Hobbes, la guerre de tous contre tous.

Ce serait, je le devine, beaucoup trop demander à M. Brisson que d'exiger qu'il réformât sa vie. Il est trop vieux, évidemment, pour changer ses habitudes. Le voulût-il, il n'en aurait, probablement, ni le moyen, ni le loisir. Il est la victime de ses propres entraînements, comme de l'étroitesse de ses idées. Il est dominé par un mythe et sa grandeur l'attache au rivage où il a établi son empire. Celui-ci se compose d'une population d'aveugles qui ne l'ont élu roi que parce qu'il passait pour n'être que borgne. J'en ai connu beaucoup auxquels il ressemble. Tous ont fait le même mal. Ils étaient comme lui sous la dépendance d'un semblable orgueil et vivaient dans une obscurité aussi profonde. Leur malheur provenait d'un semblable défaut, l'ignorance ; d'une même faiblesse, le besoin de dominer ; d'un même milieu, des médiocres et des envieux.

M. Brisson ne laissera qu'une simple ligne dans l'histoire de la troisième république. On dira de lui qu'il avait tiré sa force de ce qu'il n'était rien et de ce qu'il plaisait à ceux-là qui lui ressemblaient.

M. Méline.

Étant donné un parlement où l'incohérence inspire presque tous les actes, il ne peut être qu'intéressant de suivre un homme dont le talent s'est dépensé à tourner des difficultés tous les jours renaissantes, à lutter sans cesse contre les tendances d'un milieu dominé par des intérêts souvent si grossiers qu'ils rappellent la boutade de cet Anglais : *I cannot afford to keep a conscience.* Entretenir une conscience c'est trop cher pour moi.

M. Méline, auquel je fais allusion en parlant ainsi, appartient, évidemment, à une époque très différente de celle que nous traversons. Il donne, en tous cas, la sensation d'un personnage dont l'existence se serait passée dans le commerce de gens n'ayant pas, exactement, l'idéal auquel on se borne

aujourd'hui. Sa conduite décèle autre chose que de la déviation ou du recul: bien loin de ressembler à un Thersite, il se rapproche de certaines phalanges que nous avons connues et dont les membres, quoique d'éducation et de tempérament différents, agissaient dans un même dessein aussi grand que légitime : une France plus forte ayant à sa tête des hommes dont le seul souci était, comme dit Bluntschli, dans sa *Théorie générale de l'État*, « le développement des facultés de la nation, le perfectionnement de sa vie, son achèvement par une marche progressive qui ne le mette pas en contradiction avec la destinée de l'humanité et qui respecte le devoir moral et politique ».

Faire ainsi l'éloge de M. Méline ne signifie nullement que je sois partisan de toutes ses idées et de celles, principalement, qu'il a poussées si loin dans le domaine économique ; mais, tout en faisant ces réserves, je reconnais que dans des situations difficiles et en face d'une Chambre qui ne représente que désordre et confusion, il a manœuvré de façon à retenir le pays sur la pente glissante où des esprits plus audacieux que pondérés veulent l'entraîner.

Il est à remarquer que tandis que M. Méline était au pouvoir, il n'a jamais cherché à faire de grandes choses. Avec un sens très juste de la situation, il s'est contenté, non pas de vivre comme quelques-uns pourraient le supposer, mais d'empêcher ou de retarder, plutôt, les maux dont il ne se dissimulait pas la prochaine venue. En agissant avec cette prudente défiance et en usant d'une diplomatie habile, il a fait plus qu'une œuvre méritoire, il a répondu aux nécessités du moment. Il a compris qu'il était inutile et dangereux de se lancer dans une lutte où, comme Gambetta, il aurait été vaincu à la première attaque, et s'est contenté de s'appliquer à empêcher, par tous les moyens en son pouvoir, une scission entre le gouvernement dont il avait pris la direction et la majorité d'aventure qu'il avait recrutée. Pour atteindre à ce résultat, et bien loin de se laisser influencer par la parole sévère de Louis Blanc, il a employé « les petites manœuvres, les petites habiletés, les petites intrigues » que celui-ci reproche à ceux qui veulent conquérir des scrutins favorables dans une assemblée législative et, grâce à ces « petits moyens », il est parvenu à faire évoluer les troupes dont il disposait dans le sens qu'il a jugé le plus propre au bien de l'État.

Je suppose que beaucoup de gens répugneraient à une si longue intrigue, qu'ils n'auraient, en tous cas, ni la même patience, ni le même courage ; reste à savoir s'ils n'auraient pas été renversés beaucoup plus tôt que M. Méline, et s'il ne s'en serait pas suivi des difficultés qu'il fallait, coûte que coûte, éloigner. Je juge, en effet, que l'audace n'est et ne peut être que négative quand elle s'accuse dans un milieu qui n'est susceptible d'aucune élévation et où tout ce qui touche aux intérêts du pays est sacrifié à des considérations électorales.

M. Méline a compris, sans difficulté, que nous étions sortis de l'ère héroïque, de celle où la parole avait encore quelque influence et où il suffisait qu'on évoquât certains exemples devant les représentants de la nation pour qu'ils demeurassent dans le droit, et ne se fissent pas les détracteurs de la liberté.

Son passage aux affaires a été ce qu'il a voulu qu'il soit, une ère de repos, de tranquillité et, peut-être, pour les plus optimistes, d'espérance. Il a satisfait, à cet égard, l'opinion publique, lui a permis de reprendre haleine et a écarté, momentanément, des dangers que tout le monde devinait.

Tandis que je m'occupe de M. Méline, il me revient à l'esprit les paroles d'un homme qui s'est retiré de la vie politique. Un jour que je passais avec lui place de la Concorde, au moment où l'on venait de hisser, monumentale, au haut d'un guichet de carton, la fille galante qu'on voulait nous faire passer pour le symbole de la Parisienne qui fut plutôt l'emblème de cette foire babylonienne qu'on a intitulée l'Exposition universelle, il me dit : « L'Exposition universelle n'est qu'un prétexte ou mieux un subterfuge. Ses auteurs n'ont eu qu'un but politique et personnel en la décrétant. Cette vaste entreprise n'a pour objet que d'occuper les esprits, de faire travailler les bras, d'exsuder l'argent des coffres-forts, d'endormir le pays et de le désintéresser des questions scabreuses intérieures et extérieures dont on craint les suites. Cette exposition n'est que le maquis de la procédure politique actuelle. Elle n'a pour effet que de faire durer l'expectative où nos gouvernements se complaisent. »

Celui qui parlait ainsi, n'était pas un adversaire de M. Méline, mais il appartenait à ces groupes qu'on rencontre dans tous les camps et qui sont les ennemis de la défensive, la considérant comme indigne d'un gouvernement, attendu qu'elle a une allure de neutralité fort peu en honneur auprès des gens dont les rêves sont plus importants que la réalité.

Si je relate ce trait, c'est qu'il m'est revenu que quantité de gens croyaient de bonne foi que M. Méline avait été le principal artisan de ce grand effort. Or, il n'en est rien, mais le député de Remiremont, devenu président du conseil, a su profiter de l'armistice qui en fut le résultat et s'en faire sinon une arme contre ses adversaires, tout au moins un bouclier. Il avait saisi que l'attente de l'Exposition aurait pour principal effet de corriger les impatiences qui se faisaient jour, de rendre raisonnables les esprits trop exaltés, d'empêcher les emballements et de noyer, en quelque sorte, les difficultés pour la

solution desquelles il aurait fallu montrer des qualités combatives inadmissibles vis-à-vis d'un parlement prêt à toutes les défections.

Est-ce que pendant la durée du cabinet Dupuy, au moment de l'affaire de Fachoda, et alors qu'on ne parlait de rien moins que de partir en guerre, le président du conseil, quelqu'un de son entourage ou un autre ministre — il ne me convient pas de préciser — n'a pas dit « qu'une pareille éventualité était impossible, qu'au lieu d'en courir la chance, on ferait plutôt les excuses « les plus plates » à l'Angleterre : qu'il ne fallait pas perdre de vue qu'une guerre désastreuse ou victorieuse entraînerait la chute de la République? Toutefois, comme on ne pouvait pas avouer de pareilles affres, qu'il était habile et peut-être captieux de laisser entendre qu'on était obligé à des ménagements à cause de l'Exposition dont le succès ne pouvait être compromis. »

C'est ainsi que pendant une durée de près de neuf années, cette kermesse a été la tarte à la crème qu'on n'a cessé de nous servir pour calmer les impatiences et amortir les susceptibilités. L'Exposition est devenue, en quelque sorte, le cheval de Caligula. Elle s'est imposée comme le *Deus ex machina* de l'ordre public. Les anciens avaient des dieux dont ils écoutaient les oracles, nous eûmes, nous, une épiphanie dont l'événement était attendu comme le Messie, mais qui, il faut le reconnaître, nous a placé, après sa venue, dans une situation des plus énigmatiques.

Pour sa part, M. Méline était impuissant à agir autrement qu'il n'a fait. En face d'un parlement jouissant d'une véritable hégémonie, il ne pouvait que se servir d'expédients et employer les moyens à portée de sa main pour en tirer quelque chose de compatible avec les intérêts qu'il avait à défendre. Il lui fallait devant ce maître à huit cents têtes, agir avec une adresse que bien peu ont eue autant que lui. Un parlement, pour tout homme raisonnable ne peut avoir d'autorité, parce qu'il y en a trop d'opposées, dans les assemblées, à la seule qui a droit de se manifester. Cette constatation n'indique-t-elle pas le rôle que doit jouer un ministre en face de l'anomalie qui siège sur les bancs de notre parlement.

Le grand mérite de M. Méline est d'avoir su éviter pendant longtemps — plus de deux ans — les cornes du taureau contre lequel il combattait. Il avait reconnu que le gouvernement entre les mains d'un parlement est la ruine d'un pays, que sa soif d'égalité, ses instincts, ses besoins, le conduisent fatalement au spectre du despotisme démocratique, et il a combiné ses efforts pour retenir par devers lui ce que la constitution lui octroyait de pouvoir. Il joua cette partie sans jamais montrer aucune défaillance. Quand il tomba, on ne put lui rien reprocher. Ceux-là qui l'accusaient d'avoir manqué de fermeté, n'auraient pas tenu un mois dans le poste périlleux d'où il s'en allait avec les honneurs de la guerre.

A une époque comme celle-ci, où nous voyons s'organiser un club de jacobins, en attendant le moment où tout le monde sera furieux et farouche de peur, il est bon que nous possédions des hommes dont le libéralisme éclairé nous protège contre les excès des sectaires. Certes, je ne me fais pas d'illusion sur ce que l'avenir nous réserve, mais j'ai la certitude qu'après une période de calamités qui ne peut tarder, nous serons heureux de retrouver des hommes du tempérament de M. Méline, pour nous sortir du gâchis où nous conduisent certains partis incapables de saisir ce qui existe en dehors d'eux-mêmes et qui sont subalternisés par leurs passions.

Le jour où la force ne sera plus mise au service de l'oppression et où le pays sera fatigué d'un gouvernement où l'ombre de Robespierre présidera, nous verrons avec joie revenir au pouvoir M. Méline ou quelqu'un qui lui ressemblera, car gouverner signifie convaincre et pour convaincre il faut, avant tout, avoir l'aperception de ce qui se passe dans l'esprit des autres.

***

LE PRINCE HENRI DE PRUSSE A PARIS

en 1784 et en 1788.

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

De tous les princes, qui, au XVIIIe siècle, jouèrent un rôle considérable dans la politique européenne, et approchèrent de la royauté sans avoir la satisfaction de l'atteindre, il n'en est aucun qui mérite autant que le prince Henri de Prusse une place honorable dans l'histoire. Comme son frère aîné, le grand Frédéric, comme la plupart des souverains de son époque, il fut un ami des lettres, un protecteur des écrivains et des artistes, et dans cet amour il apporta autant de sincérité que d'ardeur. De plus, désireux, à défaut du sceptre souverain, de tenir une place prépondérante dans les affaires de l'Allemagne, il chercha tour à tour à être l'aide indispensable de Frédéric II et le guide de son successeur Frédéric-Guillaume II.

Il est vrai qu'il n'y réussit pas toujours, et sa vie fut semée de disgrâces. Aussi éprouva-t-il des déceptions cruelles. Vaniteux et fier, comme ceux de sa race, il aimait à ce que l'Europe s'occupât de lui; dans ce but il sut flatter et caresser l'opinion pu-

blique, et en retour celle-ci lui fut généralement favorable. Vaillant capitaine, il décida plus d'une fois du sort des batailles, tellement que « Frédéric lui-même ne pouvait se défendre d'un sentiment de rivalité en apprenant les succès militaires de son frère (1). » Et de fait, si le grand Frédéric se montra jaloux de lui et le tint souvent éloigné des affaires, c'est à cause d'une popularité qui aurait pu contrebalancer la sienne propre.

Le prince Henri, ami de la France, resta, jusque pendant l'époque révolutionnaire, un chaud partisan de l'alliance franco-prussienne. Il travailla ardemment à l'union politique des deux pays. Désireux d'être utile à la couronne de sa race, il nourrissait aussi pour la France, pour ses écrivains, ses penseurs et ses artistes, et surtout, pour les idées d'avant-garde qu'elle représentait dans le monde, une grande et sincère admiration. Il avait été élevé à l'école de Voltaire, avait correspondu avec Grimm, avait admis le chevalier de Boufflers dans son intimité, et bon nombre de nos écrivains, de nos savants, de nos artistes, furent honorés de son amitié et de ses faveurs. Sa résidence de Rheimsberg, qu'il avait su rendre si intellectuelle et si recherchée, avait été le rendez-vous de beaucoup de nos compatriotes; elle fut même l'asile de quelques-uns.

Durant toute sa vie le prince Henri voyagea beaucoup, soit pour son agrément, soit pour sa santé, souvent pour mener à bien les nombreuses négociations dont il se mêla. Il circula constamment en Allemagne, où son activité remuante ne fut pas toujours appréciée; il se rendit plusieurs fois en Russie; il alla fort souvent à Spa; malgré ses sympathies pour la France, il ne vint cependant chez nous qu'à deux reprises, en 1784 et en 1788. Mais dès la première fois qu'il arriva à Paris, la France savait à quel prince éclairé et libéral elle avait affaire. Elle était fixée sur la plupart de ses idées à notre égard. Paris, qui n'ignorait pas ses efforts pour le rapprochement des deux pays, était bien décidé à le traiter en ami de la France.

Il a été dit du grand Frédéric qu'il ne connut qu'une passion : l'amour de la célébrité. C'est cette même passion qui, au XVIIIe siècle, guidait la plupart des souverains, assoiffés de gloire et de popularité. Et nul ne la posséda davantage, à côté de Frédéric de Prusse, que la grande tsarine Catherine II. Dans sa sphère d'altesse royale, le prince Henri de Prusse la posséda tout autant : désireux de gloire, de célébrité et de popularité, son ambition n'avait pas de limites.

Tel fut le prince à qui, par deux fois, Paris fit un bel accueil, sans se laisser aller, cependant, à de grandes ovations.

(1) Le mot est de l'avocat général Séguier.

I. — EN 1784.

Le voyage du prince Henri de Prusse fut précédé de pourparlers que la correspondance encore inédite de notre ambassadeur à Berlin nous révèle, et qu'il n'est pas inutile de mettre au jour. On y verra à quel point le voyage du frère du roi de Prusse dans une cour étrangère était, au XVIIIe siècle, susceptible d'éveiller l'attention de l'Europe; et par suite à quel point il devait être entouré de formalités destinées à dissiper les obstacles et à assurer au voyageur un accueil digne de lui.

C'est au mois d'août 1784 que le prince Henri de Prusse fit son entrée à Paris. Mais dès le mois de mai, notre ambassadeur à Berlin, le comte d'Esterno, avait informé le comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères, que le prince se proposait de voyager en France, et se préoccupait beaucoup de la réception qui lui serait faite. Vergennes répondit à son agent que Louis XVI verrait avec plaisir le frère du roi de Prusse exécuter son projet (1) : « Il sera traité comme il le jugera à propos, et je crois qu'il ne sera pas mécontent de la manière dont il sera accueilli. »

Pendant qu'un courrier apportait ces instructions à notre ambassadeur, celui-ci envoyait à Paris une dépêche où il faisait connaître les intentions du prince et l'itinéraire du voyage. Le prince Henri partirait le 28 juin pour Francfort; de là, il devait se rendre à Mayence, puis par la droite du Rhin à Bâle. Sur son chemin il se proposait de visiter les forteresses de Neuf-Brisach et de Huningue. Après avoir parcouru le Nord de la Suisse, l'auguste voyageur avait le projet de s'arrêter à Lausanne, puis à Genève. De là, il devait aller à Lyon, Dijon, Langres, Nancy et Strasbourg. Et le comte d'Esterno ajoute que si le prince n'arrive pas à Paris, « ainsi qu'il en avait eu l'intention », c'est à cause de « l'état de ses finances (2). »

Et par cette même dépêche, d'Esterno nous révèle le curieux motif du voyage : « Le prince Henri est au moment de perdre une personne qui lui est chère; il a éprouvé des malheurs de ce genre cet hiver, en sorte que toute sa société est dérangée. C'est ce qui donne lieu à ce voyage dans lequel il n'est certainement question que de chercher de la dissipation. » Le prince Henri n'attend même pas, pour prendre des distractions, *aliàs* « de la dissipation », que la personne qui lui est chère se soit éteinte! Nous voilà du moins fixés sur les causes du voyage : par l'am-

(1) *Archives du Ministère des Affaires étrangères. Correspondance de Prusse*, vol. 203. Dépêche de Vergennes à d'Esterno du 19 mai 1784.

(2) *Ibid.* Dépêche de d'Esterno du 25 mai 1784.

bassadeur de France lui-même nous savons qu'il n'y en a pas de politiques.

C'est le 10 juin que le comte d'Esterno put exprimer au prince tout ce que le comte de Vergennes lui avait mandé « d'honnête ». Et notre ambassadeur rendit compte de sa démarche en ces termes (1) : « Je suis bien certain que Son Altesse royale y sera de la plus grande sensibilité. On croyait déjà qu'Elle ne résisterait pas au désir d'aller à Paris et à la cour; mais d'après les assurances que le roi l'y verra avec plaisir, je ne doute pas que le prince n'abandonne ses calculs de finances, et qu'il ne trouve sûrement le moyen de faire ce voyage, dont il a le plus grand désir. »

Il faut croire que le gouvernement de Louis XVI n'était pas fâché que le prince arrivât à Paris, car, à la date du 16 juin, de Vergennes écrivait encore à notre ambassadeur : « Je présume que M. le prince Henri sera parti lorsque cette dépêche vous parviendra. Dans le cas contraire vous direz à ce prince que Sa Majesté aura un véritable plaisir à le voir à sa cour, et qu'il aura la plus entière liberté de garder l'incognito, comme il le jugera à propos. »

Mais la question financière n'était pas l'unique souci du voyageur. Sa grande préoccupation était de savoir comment il obtiendrait du roi son frère l'autorisation d'aller jusqu'à Paris. Il faut voir la dépêche caractéristique du comte d'Esterno du 22 juin pour nous faire une idée de la peur que lui inspirait le grand Frédéric. Le prince Henri avait communiqué au roi de Prusse « son plan d'aller à Lausanne, Genève, Lyon, Nancy et Strasbourg », et avait obtenu la permission de faire ce voyage. D'Esterno écrit à Vergennes : « Le prince Henri n'ose lui parler du changement de ce plan, ni du projet de se rendre à Paris, de peur que le roi son frère ne saisisse ce prétexte pour l'empêcher d'aller même à Genève et à Lyon. En un mot il ignore absolument si le roi son frère approuverait ou non ce voyage. Ce qui dépend beaucoup de la situation de corps et d'esprit où se trouverait Sa Majesté prussienne dans le moment où la demande du prince Henri lui parviendrait. » Cependant, le prince montrait pour le voyage de Paris « l'empressement d'un enfant ». Pour éviter le refus redouté du roi il était donc besoin d'un expédient. Ce fut le prince Henri qui le souffla à notre ambassadeur; et celui-ci s'y prêta de fort bonne grâce. « Le prince Henri, écrit-il à Vergennes, a le plus grand désir de se rendre à Paris et de faire sa cour au roi; cela dépendra en quelque manière absolument de Sa Majesté. Si le roi a la bonté de faire quelques honnêtetés et quelque invitation au prince Henri à Lausanne ou à Genève par son résident, alors ce prince écrirait directement de Lyon au roi son frère qu'il n'a pu se dispenser de se rendre à Paris. »

Mais la dépêche du 16 juin par laquelle notre ministre avait chargé d'Esterno de faire part au prince Henri de l'invitation du roi de France arriva à Berlin avant le départ du voyageur. Notre ambassadeur s'acquitta de la commission, et c'est en ces termes qu'il en rendit compte : (1) « Le prince Henri est parti le 1er de ce mois. J'avais exécuté la veille les ordres que vous m'avez donnés d'assurer Son Altesse royale que le roi aurait un véritable plaisir de le voir à sa cour. Ce prince est d'une joie et d'une reconnaissance extrême des bontés du roi, et ne manquera pas de se rendre à Versailles à moins que le roi son frère ne le lui défende de manière à ne pouvoir lui désobéir. »

On conviendra que ce voyage ne pouvait pas avoir de but politique bien déterminé puisque le roi de Prusse y tenait si peu. Et c'est dans cette dépêche que le comte d'Esterno nous initie à quelques habitudes de la cour de Berlin, et à l'étrange façon dont le prince effectua son départ : « Les formes de cette cour sont étranges. Le prince Henri ne pouvant aller à Sans-Souci qu'avec la permission de son frère, et n'ayant pas voulu la demander, est parti sans en avoir pris congé, et se presse de s'éloigner de peur de recevoir quelque ordre de revenir. Le roi de Prusse est la seule personne qu'il ait négligée, étant allé prendre congé de la reine à la campagne, ainsi que de toutes les personnes de la famille royale. Ce prince n'a pas osé lui-même faire connaître au roi son frère son projet d'aller à Paris, *ni l'invitation que le roi a bien voulu lui faire;* il m'a fait demander très instamment d'en faire part moi-même à M. de Finck, quelques jours après son départ. Cette démarche étant une honnêteté pour le roi de Prusse, j'ai cru devoir la faire. Je n'ai pas parlé de l'invitation que le prince Henri pourra recevoir à Lausanne, à Genève ou à Lyon; c'est cependant cette démarche qui fournira au prince Henri la raison ou le prétexte de dire au roi de Prusse qu'il n'a pu se dispenser de déférer à l'invitation du roi. »

Il est donc officiellement établi que le prince Henri reçut avant son départ de Berlin l'invitation du roi de France de se rendre à Paris, et que malgré cette invitation, il s'en tint à un subterfuge qui lui évitait de demander l'autorisation de son frère. Ce n'est pas pour s'être si facilement prêté à ce subterfuge que Vergennes désavoua notre ambassadeur; mais c'est pour la façon dont il s'en acquitta : D'Esterno crut devoir remettre au comte de Finck une lettre dont le roi de Prusse aurait pu se servir à notre détriment.

(1) *Ibid.* Dépêche de d'Esterno du 11 juin 1784.

(1) *Ibid.* Dépêche de d'Esterno du 6 juillet 1784.

Pour cette imprudence il encourut ces reproches (1) : « Je ne vous le cache pas que je vois avec peine que vous avez outrepassé mes instructions en écrivant à M. le comte de Finck la lettre jointe à votre dernière dépêche. Le roi de Prusse ne manquera pas de divulguer cette lettre, parce qu'il a un grand désir de paraître dans une liaison particulière avec nous, et l'opinion s'établira, non seulement que c'est le roi qui a provoqué le voyage que le prince Henri fera probablement à Paris, mais aussi que ce voyage a un motif politique. Vous sentirez de vous-même dans quelle perplexité cette opinion mettra toutes les cours de l'Europe. Quoi qu'il en soit, Monsieur, M. le prince Henri, s'il vient à Paris, sera certainement reçu du roi d'une manière conforme à son rang et à la considération qu'il a si justement acquise. Je présume que Son Altesse royale se vouera à l'*incognito* le plus absolu. »

Les craintes de Vergennes étaient légitimes. Cependant elles ne se réalisèrent pas. Frédéric II ne se livra à aucune indiscrétion. Et un courrier spécial fut envoyé au prince Henri pour lui signifier que le roi le laissait entièrement libre de profiter de l'invitation de la cour de France. Il était donc désormais certain que le prince Henri se rendrait à Paris et à Versailles.

Le prince Henri partit donc de Berlin le 1er juillet. Son escorte n'avait rien de fort brillant. Sa suite était composée de deux de ses gentilshommes, le baron de Wreech et M. de Knaesbeck, et de son favori, M. de Tavenzin, officier de son régiment et fils du gouverneur de la Silésie. Et, au dire de d'Esterno, le mérite des uns et des autres était fort médiocre. De Tavenzin avait même quitté son régiment « sans congé du roi, sur une simple permission de son colonel, au risque d'être cassé et emprisonné » ; aussi, à un moment donné, dut-il abandonner l'escorte du prince pour aller assister à des manœuvres à Potsdam, après lesquelles il rejoignit le prince à Paris. Les allées et venues de cet officier contribuèrent à redoubler les bruits de négociations entre les cours de Versailles et de Berlin. Le ministre d'Autriche à Berlin s'en émut, et prétendit que Tavenzin avait apporté des dépêches au roi de Prusse et rapporté sa réponse à Paris.

Ces suppositions étaient sans fondement, et le roi de Prusse lui-même fit de son mieux pour les détruire. Peu de jours avant l'arrivée de son frère à Paris, dans un grand dîner, n'alla-t-il pas jusqu'à s'écrier? « Mon frère Henri ira à Paris. On croira peut-être que je l'y envoie pour mes affaires ; mais si j'en avais quelqu'une, ce n'est pas lui que j'en chargerais. » Le mot avait pour but de détourner les soupçons de la diplomatie ; il fut répété, ainsi que l'avait voulu son auteur.

C'est par d'Esterno que nous apprenons, enfin, comment le prince Henri put, financièrement parlant, exécuter ce fameux voyage de Paris, rêve de sa vie. Le prince y consacra 16 000 écus ; de plus, le prince Ferdinand, son frère, qui était très riche, lui prêta une somme considérable. Et les goûts du prince nous sont également dévoilés (1) : « Le prince Henri voudra tout voir, mais il sera surtout occupé des spectacles. Il y en a de fort magnifiques. Les derniers voyageurs français ont assisté à Rheinsberg à une représentation d'*Athalie* avec les chœurs dans laquelle il a paru 69 acteurs habillés avec la plus grande magnificence ; ainsi je ne doute pas que les spectacles n'attirent principalement son attention. » A Paris, en effet, le prince Henri se montra surtout friand de spectacles.

C'est en quittant Genève que le prince Henri pénétra en France. Il admira beaucoup le lac et la ville de Genève, et il n'y laissa aucune de ses illusions à la Jean-Jacques. Il arriva à Lyon le 4 août, et il y fit un arrêt de quelques jours bien employés.

A Lyon, les représentants du roi de France lui firent un bel accueil. M. de Royer, ancien lieutenant général de police, qui avait été chargé de faire au voyageur les honneurs de la ville, écrivit au comte de Vergennes qu'il était « parlant, accort et aimable ». (2) Le prince Henri visita les manufactures, les antiquités, les hôpitaux, la bibliothèque et la plupart des monuments. Mais si c'est par ses manufactures que, quelques années auparavant, Lyon avait fait l'admiration de l'empereur Joseph II, ce fut surtout par la comédie que le prince de Prusse se montra captivé. « Applaudi en entrant, en rentrant, en sortant, et dans les corridors avec excès », le prince se montra fort satisfait. L'archevêque de Lyon donna un grand dîner en son honneur ; et comme Son Altesse royale demandait « à aller en société », M. de Royer pria Mme de Rochebaron « d'avoir des femmes » chez elle et de donner une fête. Le prince Henri fit donc connaissance avec la *Lyonnaise* avant d'être appelé à constater les charmes de la *Parisienne*.

Vers le milieu d'août, ainsi que nous l'avons dit, le prince, sous le nom de comte d'Oëls, arriva enfin à Paris.

II

Le Tout-Paris de 1784 avait déjà pu contempler les traits du prince Henri de Prusse. Au Salon de

(1) *Ibid.* Dépêche de de Vergennes du 21 juillet 1783.

(1) *Ibid.* Dépêche de d'Esterno du [illegible] juillet 1784.
(2) *Ibid.* Lettre de M. Rayer au comte de Vergennes.

l'année précédente, un statuaire de talent, Monnot, avait exposé le buste de Son Altesse royale, et Grimm, qui entretenait avec le prince des relations suivies, nous dit que « c'était un chef-d'œuvre de ressemblance et de vérité ». De tous les bustes du Salon de 1783, aucun n'avait eu le don d'attirer l'attention autant que celui-là. Il donna même lieu à des vers d'une insuffisance telle qu'il est inutile de les rappeler.

La mode était aux poésies à propos de n'importe quoi. Le prince Henri, qui lui-même s'amusait à en composer, était accoutumé à en recevoir et à y faire bon accueil.

En 1784, Houdon fit aussi le buste du prince Henri, et le chevalier de Boufflers, qui était de ses amis intimes, composa ce quatrain, qui fut mis au bas du buste :

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

Dès le mois de juillet, Paris avait appris la prochaine arrivée du prince de Prusse. Gustave III se trouvait encore dans la capitale, et le bruit se répandit que le jeune roi y prolongeait son séjour afin de se rencontrer avec son oncle. Ce bruit, comme tant d'autres, s'évanouit, et le roi de Suède quitta la France sans attendre la venue du prince Henri.

Malgré l'importance du voyageur, l'arrivée du prince passa assez inaperçue à Paris. Métra, qui la relate le 22 août, ajoute : « Nous sommes tellement accoutumés à voir des grands hommes, que nous ne paraissons plus y faire que peu d'attention; et à peine en parle-t-on. » Que dirait Métra, aujourd'hui, de l'affluence de tous ces princes et grands-ducs qui font de Paris le rendez-vous de toutes les têtes couronnées, découronnées ou à couronner?

Le comte d'Oëls descendit à l'hôtel de la Chine; et son goût pour le théâtre se manifesta tout de suite : une de ses premières sorties fut pour aller à l'Opéra, dans la loge du maréchal de Biron.

Il n'est pas dans notre intention de suivre jour par jour les pas du prince Henri à Paris. Ce serait difficile, d'ailleurs, car il se mêla à la foule, et ses faits et gestes ne furent pas si saillants qu'ils aient été tous consignés. Le comte d'Oëls visita nos principaux monuments, fréquenta nos théâtres et nos académies; il alla à Versailles où son *incognito* fut respecté; il rendit visite à nos artistes et à nos écrivains; il se conforma enfin à tous les usages, et remplit toutes les obligations d'un prince éclairé et amateur de belles choses. Enfin, par ses allures à la fois familières et distinguées comme par ses saillies, il obtint tous les suffrages, et les populaires comme les aristocratiques.

Le 25 août, jour de la Saint-Louis, le prince Henri assista à une séance de l'Académie française. Garat y lut son *Éloge de Fontenelle*, qui venait de remporter le prix d'éloquence. Au dire de Grimm, l'auteur ne fit guère valoir son œuvre. Néanmoins il recueillit de nombreux applaudissements, et le prince Henri, sur lequel tous les yeux étaient tournés, en donna plusieurs fois le signal. La séance académique se termina par la lecture de deux églogues : l'une de Florian, *Booz et Ruth*, à laquelle l'Académie venait d'accorder le prix de poésie; l'autre, le *Patriarche*, qui avait obtenu une mention, et dont Marmontel fit connaître plusieurs fragments. Enfin, lorsque fut remis à la dame Legros, « à la généreuse libératrice de Latude, le prix de vertu que la voix publique lui avait décerné depuis longtemps », Marmontel, qui parlait au nom de la compagnie, se tourna vers la tribune où était assis le comte d'Oëls, et dans une allusion délicate se fit l'interprète des sentiments de l'assemblée. Le prince Henri se montra satisfait de cette séance, et très flatté du discret éloge dont il avait été l'objet.

Parmi les représentations théâtrales auxquelles assista le prince de Prusse, il faut citer celle de *Castor* qui fut donnée en son honneur. L'auguste voyageur avait à ses côtés le fils de Mme de Sabran, Elzéar de Sabran, et s'amusa beaucoup des questions et des réparties de l'enfant. Grimm les rapporte ainsi : « Mais qu'est-ce donc que Castor et Pollux ? — Ce sont deux frères jumeaux. — Et qu'appelle-t-on des jumeaux ? — Ce sont des enfants sortis du même œuf. — D'un œuf ? — Et vous même vous êtes sorti d'un œuf ?... » L'enfant n'était pas revenu de sa surprise que le chevalier de Boufflers, qui avait le don de l'*impromptu* galant, lui souffla ce quatrain pour le prince Henri :

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle ;
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes un aigle.

Le comte d'Oëls, il va sans dire, alla voir le *Mariage de Figaro*, qui, déjà à sa cinquantième représentation, passionnait toujours les esprits. Il se montra très satisfait de la pièce. Peu de jours avant son départ de Paris fut jouée une nouvelle pièce de Sedaine, *Richard Cœur-de-Lion*, drame en trois actes et en prose, mêlé d'ariettes, qu'il alla voir également. C'est à la suite de la première représentation que ces vers furent adressés à Grétry :

Ceux-ci font bien, ceux-là font vite ;
Le plus grand nombre ne fait rien ;
Mais Grétry seul a le mérite
De faire beaucoup, vite et bien.

Il va de soi que le prince Henri de Prusse se rendit souvent à Versailles. Il y reçut du roi un accueil

empressé, et plusieurs fêtes y furent données en son honneur. On remarqua cependant quelque réserve de la part de la reine et de la part des princes de la cour de France, qui, tout en lui témoignant des égards, ne le fêtèrent pas « autant qu'il pouvait s'y attendre. » C'est, dit Métra, « que le genre de ses connaissances n'est point analogue aux amusements de la cour. » Il y avait du vrai dans cette assertion : le prince Henri, lettré, d'un esprit curieux, ne prenait pas grand plaisir aux danses, aux cancans et aux fariboles qui entraient pour une si large part dans les occupations des principaux personnages de la cour. D'autre part, les parades militaires n'avaient pas le don de le retenir beaucoup. Mais de la part de la reine cette réserve avait un autre motif : le prince Henri, adversaire avéré de l'Autriche, mettait à profit son voyage à Paris pour éloigner Louis XVI de l'empereur et pour rapprocher la cour de Berlin de celle de Versailles. Marie-Antoinette et le parti autrichien qui s'agitait autour d'elle ne pouvaient donc pas le voir d'un œil bien sympathique.

Le comte d'Oëls se montra aussi chez les ministres du roi, et en fréquenta certains, mais sans assiduité. Il fut invité à dîner chez chacun d'eux. C'est à l'un de ces dîners que le maréchal de Soubise se mit à parler de la bataille de Rosbach. Le prince, avec plus de tact et d'à-propos que n'en avait eu son interlocuteur, répliqua : « Il est vrai que ce jour-là le roi mon frère fut très heureux, mais les troupes françaises montrèrent le plus grand courage. » A un autre dîner ministériel, le prince faisant l'éloge de Louis XVI vanta fort sa justesse d'esprit et sa grandeur d'âme. Il ajouta : « Quant à la reine, elle est infiniment plus jolie qu'on ne me l'avait dit. » L'éloge n'avait rien de bien chaud.

Le prince de Prusse eut aussi quelques entretiens particuliers avec plusieurs ministres. Il eut, notamment, une conférence de plus de deux heures avec le ministre de la Marine, où il fut évidemment parlé de la politique adoptée par la France au sujet des difficultés de l'empereur avec les Hollandais. Est-ce à dire que le prince exigea que Louis XVI écrivît à l'empereur, et ce dans des termes qui eussent probablement amené une rupture avec l'Autriche ? Il a même été soutenu que le prince gagna à ses vues les deux ministres Vergenne et Calonne, et que non seulement l'envoi de la lettre fut décidé, mais encore que les termes en furent soumis au frère du grand Frédéric. Cette lettre écrite dans un langage ferme et résolu eût été une sorte de déclaration de guerre ; et ceux qui répandirent ce bruit ajoutèrent que grâce à l'influence de Marie-Antoinette, de l'ambassadeur d'Autriche et du parti autrichien, et aussi du duc de Choiseul, l'envoi de la lettre fut d'abord retardé ; puis la lettre elle-même aurait été modifiée, et les termes singulièrement adoucis ; si bien que l'on procura à Joseph II le moyen de sortir du mauvais pas dans lequel il s'était imprudemment engagé. Il n'est pas permis d'admettre que le gouvernement de Louis XVI eût été avec cette légèreté au-devant d'une rupture avec l'Autriche. Ce qu'il est permis de croire, c'est que le prince de Prusse reçut tout bonnement l'assurance que Louis XVI était décidé à entretenir des relations de bonne amitié avec Berlin et à conclure un traité d'alliance avec la Prusse. Il y eut donc échange de vues entre le prince Henri et les ministres du roi ; à proprement parler, il n'y eut pas de négociations, le mot serait trop fort. D'ailleurs, ces échanges de vues purent avoir lieu par l'entremise du duc de Nivernois que le prince fréquenta très assidûment. On remarqua, en effet, que, contre son habitude, l'honorable académicien, qui n'avait rien d'un courtisan, se rendit plusieurs fois à Versailles pendant le séjour du prince à Paris. C'est sans doute que le duc de Nivernois, qui faisait grand cas d'une politique de bonne intelligence avec le grand Frédéric, s'efforça de plaider à la cour et dans les conseils du gouvernement les vues favorables à cette entente.

Mais, bien que le voyage du prince de Prusse n'eût aucun objet politique, il circula dans Paris des bruits singuliers auxquels, il convient de ne pas s'arrêter. Il suffit de citer celui touchant la prochaine abdication du roi de Pologne. A entendre les gens bien informés, le roi de Pologne devait être remplacé par le comte d'Artois, et le duché de Courlande attribué au prince Henri de Prusse. Il est à remarquer que dans la plupart des combinaisons politiques, — sérieuses ou non, — qui virent le jour à la fin du XVIII[e] siècle, le prince Henri était celui qu'on couronnait le plus facilement, ou auquel on attribuait au moins quelque duché. Cela se comprend parce qu'il était le frère du grand Frédéric, et que par son âge, par son expérience et par son ambition, il était une puissance ou du moins une personnalité dont l'Europe se préoccupait volontiers.

Mais c'est au monde artiste, plutôt qu'au monde officiel, que le comte d'Oëls marqua ses préférences. C'est avec M. d'Angevillers, directeur général des Bâtiments, qu'il visita les tableaux du roi ; il s'arrêta surtout devant un portrait fort ressemblant de Turenne. Peu de jours après M. d'Angevillers lui apporta une copie très réussie de ce portrait, réduite en miniature sur une tabatière, et qui avait été faite par M[me] Vigée-Lebrun.

C'est précisément pendant le séjour du prince à Paris qu'eut lieu le mariage du poète Vigée, frère de M[me] Vigée-Lebrun, avec la fille d'une ancienne actrice de la Comédie-Italienne, M[me] Rivière. Le prince Henri soupa « avec la noce » chez le contrôleur

général. Le jeune marié, qui était déjà connu pour des poésies d'un genre plutôt gai, reçut comme présent de noces la place de contrôleur de la caisse des amortissements qui pouvait s'évaluer à 12 000 livres d'appointements.

Dans ses *Souvenirs*, Mme Vigée-Lebrun nous apprend comment elle fit la connaissance du frère du grand Frédéric. C'est Mme de Sabran qui la présenta au prince. Mme Vigée-Lebrun nous dit aussi que le prince Henri, qui adorait la musique, et qui jouait assez mal du violon, assista, pendant son séjour à Paris, à bon nombre des soirées musicales qu'elle donna, et ne craignit pas d'y faire sa partie, à côté des premiers virtuoses, tels que Viotti.

Parmi les solennités auxquelles assista également le prince Henri, il convient de ne pas oublier la séance de l'Académie des sciences où Bailly donna lecture de son fameux rapport sur le magnétisme. L'engouement pour le magnétisme touchait à son déclin ; cependant les colères qu'il avait suscitées et l'opposition qu'il avait soulevée avaient réveillé l'énergie de ses nombreux partisans. Le prince Henri voulut se rendre compte de l'efficacité ou de l'inefficacité de ce prétendu remède universel, et il se prêta, sans aucun succès d'ailleurs, aux bizarres opérations des adeptes du baquet. Mais il ne fut pas dupe de ces excentricités ; il ne voulut que satisfaire sa curiosité, et il assista à la lutte en amateur avisé.

C'est durant la saison où le roi de Suède et le prince Henri de Prusse se succédèrent à Paris que le duc de Chartres ameuta contre lui le commerce parisien en installant ses fameuses boutiques au Palais-Royal. On sait que le duc de Chartres organisa dans le jardin du Palais-Royal des fêtes de nuit, ou plutôt des redoutes, où la société mondaine et surtout galante s'assemblait en quête de bonnes fortunes. Et c'est un de ces bals masqués, pendant le séjour de Gustave III, que le roi de France dut faire interdire par la police, au dernier moment, tant la fête promettait d'être suspecte ! Près de 500 carrosses se présentèrent ce soir-là aux portes du Palais-Royal fermé par ordre du roi.

Somme toute, le prince de Prusse ne souleva à Paris aucun grand enthousiasme, bien qu'il ait été dit que son séjour chez nous « fut une sorte de triomphe et d'enchantement ». Mais il y fut traité par tous, grands et petits, avec faveur. Et il y passa quelques mois fort agréables, non point occupé à suivre le cérémonial du protocole, ni à flirter avec les belles, mais passionné pour les arts et les lettres, à vivre d'une vie intellectuelle et fortifiante. Il fut surtout fêté par les gens de lettres, et il emporta de notre capitale le meilleur des souvenirs.

CH. DE LARIVIÈRE.

(*A suivre.*)

L'EFFROI DE LA PAIX

De tout temps, les hordes sorties des forêts de l'Est se sont ruées sur la Gaule ; toujours, soit par la force ouverte, soit par des traités perfides, les hommes d'outre-Rhin lui disputent ses plaines fertiles et ses coteaux dorés.

La Gaule, dès sa naissance, est morcelée, mutilée, par le traité de Verdun, reléguée loin du Rhin, coupée de ses communications avec l'intérieur de l'Europe. Son apparition au jour est marquée immédiatement par une violation des lois de la nature, par une amputation de sa forme légitime et nécessaire ; comme si on avait voulu ruiner l'énergie d'un jeune hercule au berceau.

L'effort guerrier le plus constamment suivi dans la Gaule, du temps des Romains à celui de la Révolution française et de Napoléon, en passant par Turenne et Condé, a été pour repousser l'invasion des hommes de l'Est, pour se donner de l'air et ne pas être bloqués dans les rochers de l'Armorique.

Toute cette histoire de Gaule et de France est un acte de préservation continue contre les assauts des Allamans, Teutons, Saxons, marée humaine qui déferle en tumulte sur la patrie des Français, jour et nuit la pénètre, la ronge, la creuse ; moins furieuses ou moins sourdes sont de l'autre côté les attaques et les infiltrations de la marée océanique.

Entre ces deux flots la France, de siècle en siècle, se maintient et se défend ; adossée à ses falaises armoricaines, elle oppose aux agressions continentales un front inflexible. Dans l'entraînement de la défense, elle a poussé à travers la Germanie, jusqu'à la mer hellénique, des pointes hasardeuses, à six cent lieues de sa base d'action ; toujours la marée terrienne est revenue sur elle, la roulant meurtrie et décharnée jusqu'à la Seine et la Loire, et enfonçant les portes de sa maison.

Lorsque la Germanie astucieuse annonce qu'elle a des garanties à prendre, des revanches à exercer, l'historien doit rire, car, dès l'origine, l'Allemagne ravage la France par le fer et le feu, lui fait des échancrures et des trous béants, s'efforce de la rejeter jusqu'au seuil de l'Atlantique.

Dès l'origine, l'Esprit de la Gaule a porté le poids d'un monde barbare qui penche sur elle ; et toujours c'est elle qui doit se secouer et se débattre pour n'être pas écrasée sous la masse. Ce danger historique, évident, ancien comme l'Europe, résulte de la configuration même des pays ; il a commencé sous les derniers Romains, il a continué, avec des vicissitudes diverses, pendant tout le moyen âge et les temps modernes jusqu'à nous, et, un tiers de siècle après la guerre de 1870, il tend à arriver à son apogée.

Ce monde hostile, s'accroissant rapidement en population, pèse aujourd'hui deux fois plus lourd sur la France diminuée. En outre il a appris la guerre et les arts; la Gaule a contribué puissamment à son éducation dans la guerre et dans la paix; il tourne maintenant contre elle, avec la barbarie du nombre, les moyens savants qu'elle lui enseigna.

*
* *

L'Allemagne a le branle de la victoire, le prestige et l'Empire. Ces forces morales sont d'autant plus à craindre qu'une partie des Français leur apportent l'adhésion de leur cœur; toujours amoureux de la gloire des combats, par laquelle ils furent trahis, ils s'empressent à payer spontanément à l'Allemagne, outre les milliards qu'ils lui versèrent, le tribut de leur humilité et de leur asservissement moral; vraiment, ils vont vers elle, les bras ouverts, ils se rallient à elle en esprit et ils brûlent de lui manifester, sous diverses formes, leur funeste et aveugle désir de l'imiter, c'est-à-dire de se ranger sous ses lois.

Non seulement ils tendent à l'imiter, à la copier, dans son organisation de guerre, dans sa tactique de combat et dans plusieurs autres parties de ses institutions; mais à haute voix ils appellent à eux l'Empire, philtre qui toujours les enivre, qui a déjà failli les empoisonner; ils montrent une incroyable impatience de retourner, par patriotisme, disent-ils, à leur vomissement et à leur « revomissement », déjà deux fois rejeté, avec de sanglantes nausées; fils de la Révolution et de la Liberté de l'esprit, où donc ont-ils puisé ce goût des chiens immondes?

Jusqu'à un certain point, ils convient à eux l'Empire allemand lui-même, en conviant l'Empire russe; leur pensée s'exalte vers le modèle impérial dont ils sont fascinés; ils voudraient avoir les deux empereurs, le Tsar et le Kaiser, à cheval, passant en revue les soldats de la France; s'ils se sentent une préférence, c'est plutôt à l'égard de l'héritier de Sadowa et de Sedan, parce qu'il leur apparaît l'incarnation plus immédiate des triomphes de la force, et c'est la force qui possède l'amour et le culte de leur âme.

Ils ont la République, source de vie et de rénovation, gouvernement de la justice et de la paix, la République une et unique, qui est la création originale de l'esprit de la France, qui les distingue, les caractérise et, par elle-même, constitue déjà une revanche et une réaction contre le milieu impérial ambiant qui tend à les absorber. Mais ils abandonneraient volontiers ce refuge et ce fondement de leur personnalité, de leur originalité, de leur souveraineté propre et ils iraient avec volupté s'immerger et s'engloutir dans la banalité impériale allemande, autrichienne, russe, britannique.

L'Empire, qui n'a un sens que s'il possède la domination et s'il est représenté par un unique exemplaire, semble devenu, pour la confusion de ces temps, le plagiat universel et le lieu commun de l'Europe; il n'y a pas jusqu'aux libres Anglais qui ne prétendent être l'Empire, et pourquoi pas les descendants des confédérés du Grutli?

Et les Espagnols et les Italiens, — ceux-ci surtout, maîtres de Rome et de l'Unité — pourquoi ne seraient-ils pas l'Empire aussi bien que Postdam, Vienne, Londres et Constantinople, quand nous voyons ce titre de contrefaçon romaine tombé dans la vulgarité la plus écœurante ou la plus risible, tous singeant l'Empire à la fois et l'Empire n'étant nulle part? Étonnant carnaval qui nous rappelle ce mot d'un historien sur l'ancienne Égypte, où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même! Les oignons du Nil étaient Dieu comme les choucroutes de l'Elbe et du Weser sont l'Empire. Tel est pourtant l'objet des vœux ardents de plusieurs de nos concitoyens qui disent avoir pour privilège entre tous le sens de l'originalité française et le culte de la personnalité nationale.

*
* *

Si la France, après Strasbourg et Metz perdus, était aussi « Empire », elle ne serait plus rien qui vaille, — empire de second et de troisième ordre, au milieu de cette rivalité et de cette confusion d'Empires qui, tous, prétendent à la domination, et tous d'ailleurs contraints au partage de la puissance et à une paix armée qui, n'étant ni la paix ni la guerre, est un mensonge permanent, la ruine de toute véracité sociale, et le plus abrutissant et honteux régime auquel puissent être soumis des peuples civilisés.

Au lieu d'être un élément inférieur de ce chaos d'Empires, la France est une grande République, la première et la seule sur ce Continent, et c'est par là qu'elle fixe les regards du monde, qu'elle se tient hors de pair et qu'elle peut encore tout se promettre dans l'évolution de l'avenir.

C'est par là que la France est depuis trente ans l'ancre de la paix générale, de cette paix, quelle qu'elle soit, et que l'on considère, telle qu'elle est, comme un bienfait; le monde doit ce bienfait à la République française, non pas aux différents systèmes d'alliance qui régissent l'Europe, mais parfaitement et en propre à la République, parce que si quatre Empires s'étaient trouvés face à face, sans ce frein et ce modérateur d'une grande démocratie républicaine, il y a longtemps que les quatre monstres se seraient jetés les uns sur les autres.

L'opinion de l'Europe a-t-elle une vue claire de ce bienfait quotidien que la République française, depuis trente années, lui assure? Les politiques et

les hommes d'Etat se rendent-ils un compte exact de cette situation? On en doute. La République n'a pas l'habitude qu'on lui ait de la reconnaissance pour tant de services qui viennent d'elle et ne sont ni sentis, ni aperçus; mais la moindre réflexion fait comprendre que dans cet entassement monstrueux de gouvernements despotiques et guerriers, juxtaposés ou superposés, comme les pierres d'une vague construction cyclopéenne, l'élément d'ordre et de paix, c'est elle; le principe d'une architecture pratique de l'Europe, c'est encore elle.

*
* *

Continuer la paix quand même, la développer, la propager parmi les nations asservies à la guerre, avec tout ce qu'elle comporte de sentiments nouveaux et de pensées nouvelles, la faire pénétrer dans l'âme des peuples et des familles assez fortement pour dissoudre toute l'antique forme mentale, — quelle autre politique pourrait-on concevoir qui fût mieux opposée à la politique du passé?

Or, cette politique du passé, c'est notre ennemi, l'ennemi héréditaire, par qui la France a été vaincue, trahie et livrée. A « la guerre quand même », vous opposez « la paix quand même ». Quel plus beau programme de radicalisme? Et qui oserait essayer de dire jusqu'à quel degré de rénovation politique et sociale irait cette paix dissolvante de tout l'ancien ordre de choses, avec la durée du temps?

Aussi devons-nous croire que les puissances armées feront tout ce qui dépend d'elles pour arrêter les progrès de cette paix. Si imparfaite, si peu qu'elle soit la vraie paix, elle est déjà la terreur des États guerriers qu'elle ruine. Et c'est pourquoi on n'a pas permis à la conférence de La Haye de produire de meilleurs fruits; conférence de La Haye, extraordinaire imprudence d'un jeune autocrate ami de la gloire!

Un duel est engagé entre la Guerre et la Paix, qui ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'à présent dans les histoires: il semble bien que, dans ce duel, les destinées du monde soient suspendues.

La Russie, qui n'est pas féodale, comme l'Allemagne, ni constitutionnelle et parlementaire à l'instar des autres gouvernements, possède sa constitution propre et singulière qui peut supporter cette terrible paix plus longtemps que le reste de l'Europe réuni. On ne s'étonne pas qu'un tsar ait conçu, au scandale des autres potentats, l'idée de la grande conférence pacifique, mais on est plutôt surpris qu'il n'ait pas poussé son idée avec plus de vigueur et de suite. Les simulacres de guerre que l'on va nous offrir en spectacle, au milieu de l'enthousiasme des foules, ne peuvent rien de bon et d'utile pour la paix, ni pour la guerre même. Nos revues militaires sont magnifiques comme celles que nous offrait l'Empire, non pas le 14 juillet, mais le 15 août; à cette différence près, les deux grandes journées populaires et nationales ont un caractère de ressemblance admirable.

J.-J. Weiss nous a donné quelquefois des articles prophétiques; il sentait, jusqu'au déclin de son âge, son jeune cœur d'enfant de troupe tout battant neuf, au souffle des trompettes. Il suivait les pantalons rouges, en fredonnant sous sa vieille moustache des refrains de jeunesse. Il écrivit dans le *Journal de Paris*, au retour de je ne sais quel *15 août*, une page vibrante et palpitante comme il en savait faire. Il dépeignit en traits de feu les spectacles dont il venait d'être le témoin; il nous donna une énumération, à la mode d'Homère, des régiments, des bataillons, des escadrons et des drapeaux illustres et des batteries tonnantes; et, à la fin, s'élevant au ton biblique, « la guerre a passé, disait-il, tout a été emporté en un clin d'œil; tentes et pavillons de Jacob, qu'êtes-vous devenus? » Il avait voulu démontrer froidement, sous toute cette flamme, un an ou deux avant 1870, le piège des solennités militaires.

Le tsar Nicolas II est un militaire assez philosophe et qui a vu d'assez haut les choses de ce monde, pour se dire, en passant la revue des armées, dans les plaines de Narva ou dans celles de Reims, que le secret de la guerre et la clef de l'avenir ne sont point là.

On a rassemblé pour lui au château de Compiègne, par une attention délicate, et autant qu'on l'a pu, l'ancienne bibliothèque impériale; il pourra, en traversant la galerie, promener son regard sur les régiments de livres soigneusement alignés dans leurs reliures avec leurs riches armoiries. Mais qu'y a-t-il dans ces livres? Il faudrait les ouvrir et les scruter; et ces livres vous diraient qu'un sentiment ou une pensée qui tient en trois mots vaut mieux que toute une bibliothèque pour le gouvernement des hommes et des nations.

*
* *

Les bons européens sont avertis par l'histoire que les revanches guerrières sont condamnées à n'avoir pas de fin. Il y avait trois cent dix-huit ans que la France était établie à Metz et deux cent trente-deux ans qu'elle y était reconnue par les traités, lorsqu'un Hohenzollern, sorti de terre on ne sait comment, s'en empara pour venger Arioviste et Charles-Quint des coups que leur portèrent, à quinze cents ans d'intervalle, Jules César et François de Guise.

Pourquoi l'Italie, héritière de l'Empire, n'a-t-elle pas encore réclamé Metz, Toul et Verdun comme partie intégrante de la Lotharingie? La Triplice, en bonne logique, n'aurait-elle pas dû lui servir au moins à récupérer le patrimoine des fils de Louis le Débonnaire?

Mais si un descendant des Gaulois, ou mieux encore un Slave des bords de la mer Hyrcanienne, vient s'établir à Metz, vers l'an 2185, nous serons encore de bon compte; cette hypothèse a tout le caractère de la probabilité par ce que nous voyons : ce sera la revanche naturelle des événements de 1870, qui vengèrent si à propos, selon Moltke et Bismarck, les événements de 1552 et ceux de l'an 59 avant Jésus-Christ.

Les Français sont toujours prompts à espérer comme à désespérer sans mesure, mais les retours de l'histoire ne se font pas aussi vite; les revanches se suivent à des siècles de distance les unes des autres, et tout est parfaitement préparé dans notre Occident pour que Sedan et Metz soient un jour vengés par quelque héros en *ski* ou en *of*.

Si l'Europe veut sortir de ce cercle barbare où elle trouverait sa perte, le monde continuant de s'instruire et de progresser autour d'elle, certainement elle n'en sortira que par la paix entre tous ses peuples ; paix de justice et de liberté pour tous, mais non cette paix violente, sombre grimace de la guerre.

Et voici l'obstacle à la paix, nous l'avons dit : c'est que les puissances de ce monde et les *Beati possidentes* ont beaucoup plus peur de cette paix que de la guerre elle-même.

HECTOR DEPASSE.

LE JEU DES IDÉES SUR LA JUSTICE

A propos d'un livre récent (1).

Il est rare qu'un peuple ait fait un plus grand abus des idées générales que le nôtre, depuis deux ans. S'il est vrai, comme le pense M. Émile Faguet, que l'idée générale soit, par essence, antisociale et détruise tout peuple qui en est engoué, nous voilà bien rapprochés de notre perte. Il convient cependant d'espérer, car si nous comptons beaucoup d'esprits religieux ivres d'abstractions et du bruit sonore des mots, il en est un aussi grand nombre qui observent la réalité avec un regard dégrisé. Les premiers se font entendre de loin, mais les autres sauront se faire écouter.

On les écoute déjà et on les suit. Et cela est surtout manifeste, si l'on s'intéresse aux écrits des derniers venus dans la politique, de ceux dont le principal avantage est, qu'étant jeunes, ils expriment, dans le présent, une parcelle de l'avenir. D'une façon assez générale, ils apparaissent comme des réalistes et des praticiens. Machiavel, Joseph de Maistre, Auguste Comte, Karl Marx, Taine, Renan et Nietzsche; voilà quelle est leur famille intellectuelle. Au Fichte révolutionnaire, ils préfèrent le Fichte du *Discours à la nation allemande*, et ils ne se défendent pas d'une certaine nuance d'admiration à l'adresse de Bismarck. S'ils avaient à porter un jugement sur les hommes politiques de notre France contemporaine, ils s'accorderaient, je crois, pour préférer M. Waldeck-Rousseau à M. Léon Bourgeois, M. Jules Méline à M. Jules Lemaître, M. Paul Lafargue à M. Jaurès, abstraction faite, bien entendu, des raisons particulières que chacun d'eux peut avoir de sympathiser avec les uns ou avec les autres : nous sommes ici dans l'ordre des préférences intellectuelles et non sentimentales.

L'apparente confusion que l'on pourra noter d'ailleurs parmi les noms, que je viens de citer montrera clairement que je n'apporte ici aucune préoccupation de partis. Ce n'est pas le fonds nationaliste du *Discours à la nation allemande*, qu'un socialiste réaliste aimera dans l'œuvre de Fichte, mais la méthode; de même qu'un nationaliste éclairé pourra se plaire dans la lecture de Marx et le souci qu'a M. Paul Lafargue de rechercher toujours dans chaque idée le contenu qui l'explique, en la situant dans telle période historique, lui ralliera aussi des sympathies nationalistes.

Ce n'est donc pas dans les cadres d'un même parti que se groupent aujourd'hui les politiques *réalistes*, mais ils sont dispersés dans tous. Comme ils ont l'accent un peu âpre, comme ils ne parent les faits d'aucune couleur empruntée à la métaphysique ou à la poésie, comme ils ne se paient pas plus d'idées que de mots, on juge leur philosophie décevante, et ce sont les *idéalistes*, — faut-il dire les *idéologues*? — qui se font surtout écouter sur le forum.

Oui, le peuple est encore touché par les... *idola fori*. Bacon n'aurait pas à changer grand'chose à son *Novum Organum*. On se préoccupe de lutter contre l'alcoolisme qui désorganise l'être humain; quelle besogne urgente serait aussi de lutter contre cet *alcoolisme des idées*, dont l'abus atrophierait les volontés les plus fortes! L'idée de justice, l'idée de liberté, l'idée d'égalité, l'idée de nation, qui donc éloignera ces nuées de notre horizon politique?

Elles nous entourent depuis plus d'un siècle, elles nous enveloppent, elles se font de plus en plus denses et nous pénètrent. Tandis que notre esprit ne devrait se poser que sur le solide terrain des faits, tandis que notre volonté ne devrait se déterminer que d'après des constatations exactes pour que notre action soit féconde, c'est dans le sens des rêveries abstraites que notre esprit égare notre volonté et rend vaine ainsi notre action.

1 Cf. *Superstitions politiques et phénomènes Sociaux*, par M. Henri Dagan. P. V. Stock, éditeur, rue Richelieu, Paris.

Observons le jeu de nos écrivains politiques depuis deux ans — de ceux que l'on a appelés des... intellectuels. Un capitaine d'état-major avait été victime d'une erreur judiciaire, dont la *réalité* était assez facilement contrôlable. Au lieu de s'attacher au fait en lui-même, ainsi qu'il semble bien que la victime l'aurait fait à la place de ses défenseurs, on fit appel à tout l'accessoire romantique, et c'est une atteinte à l'idée de justice que l'on prétendit réparer en demandant que justice fût rendue au condamné une atteinte à l'idée de vérité, en dénonçant certains faux témoignages : une atteinte à l'idée d'égalité, en réclamant pour un juif les mêmes garanties dont jouit chez nous un chrétien.

Ceux qui avaient un intérêt politique à ce que l'erreur ne fût pas réparée protestèrent au nom de l'idée de nation, et l'on vit se former un parti nationaliste. Alors, on les accusa de créer une nouvelle *Raison d'Etat ;* mais ils furent bien vengés, quelques mois après, par le mouvement logique des événements, car un gouvernement conforme aux intérêts des défenseurs du condamné ayant pris la direction politique de la France, ceux-ci protestèrent à leur tour contre l'amnistie, au nom de l'idée de République, qui est la forme moderne de la Raison d'État. On vit alors se former, autour de M. Waldeck-Rousseau, un parti de conservation sociale, et, nouveau caprice des choses, c'est M. Jules Lemaître, ce sont les nationalistes qui se font maintenant les défenseurs de la Justice, de l'Égalité et de la Vérité outragées. Ainsi, on se bat au nom des principes. Ce sont des volants qui vont de raquette en raquette, inlassablement.

*
* *

Ici, M. Henri Dagan intervient et dit : « Il est plus difficile de bien connaître ce que sont *réellement* la Justice ou la Révolution, la Patrie ou la Liberté que de les défendre. »

Au fait, quelles idées se cachent donc sous ces mots, et quelles réalités ces idées expriment-elles ? Quel est leur contenu, quelle est leur substance ? Vous constatez que nous voilà en pleine scholastique. Mais, si vous voulez, nous oublierons Descartes et Locke, nous négligerons de paraître érudits en citant Archélaüs et, afin d'éviter que le débat ne s'égare, nous le circonscrirons, en lui donnant comme objet la seule idée de Justice et en ne sortant point du domaine de la philosophie politique.

Pour M. Jaurès, — je prends le plus éclatant de nos politiciens modernes — l'humanité a, dès son point de départ, dès l'instant où elle se dégage de l'animalité, « une idée obscure, un pressentiment premier » de la Justice, état idéal vers lequel elle tend. « Avant l'expérience de l'histoire, avant la constitution de tel ou tel système économique, l'humanité porte en elle-même une idée préalable de la justice et du droit, et c'est cet idéal préconçu qu'elle poursuit, de forme de civilisation en forme supérieure de civilisation ; et quand elle se meut, ce n'est pas par la transformation mécanique et automatique des modes de production, mais sous l'influence obscurément ou clairement sentie de cet idéal. »

Cette conception de la Justice, ce fut celle de Proudhon : « La vraie constitution de la Société, a-t-il écrit, a pour fondement la justice considérée tout à la fois comme puissance de l'âme et notion de l'entendement ; ce principe anémique et intelligible est *immanent à la nature humaine* ». Et c'est la conception idéaliste de la Justice. C'est celle à laquelle adhèrent tous ceux qui font la critique des événements politiques, au nom de l'idée de justice, qu'ils considèrent comme l'état idéal vers lequel tend l'humanité avec une conscience de moins en moins obscure. Renan fut un idéaliste de cette sorte dans certaines pages de l'*Avenir de la Science.*

Quelle est, par opposition, le conception de ceux qui s'intitulent *réalistes* ou matérialistes ? (Je supplie que l'on ne me rende pas responsable d'une terminologie encore bien hésitante). Elle est variable, et j'en donnerai, je crois, la raison. Pascal a écrit que la Justice, c'est ce qui est établi. On voit que, par suite d'une tournure d'esprit qu'il faut trouver louable, mais qui supprimerait toute velléité de changement dans les sociétés humaines, Pascal, à l'abri des nuées idéologiques, ne pouvait pas concevoir que le juste fût différent de ce qui existe. Pascal ne voyait pas de région où pût trôner la Justice, en dehors de l'appareil des lois qui réglaient, à son époque, les rapports des citoyens français. M. Henri Dagan cite une page de Pascal, dont je veux reproduire ici le début et la fin : « L'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur ; l'autre, la commodité du souverain ; l'autre, la coutume présente, *et c'est le plus sûr* : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi ; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit... Il ne faut pas que le peuple sente la vérité de l'usurpation : elle a été introduite autrefois sans raison ; elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, *et en cacher le commencement*, si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin. »

Ce n'est point du tout l'avis de Machiavel, qui s'empresse, dès les premières pages de son *Discours sur Tite-Live*, de nous révéler... le commencement de la Justice.

« Ce hasard (?) a donné naissance à toutes les espèces de gouvernement parmi les hommes. Les

premiers habitants furent peu nombreux et vécurent pendant un temps dispersés à la manière des bêtes. Le genre humain venant à s'accroître, on sentit le besoin de se réunir, de se défendre; pour mieux parvenir à ce dernier but, on choisit le plus fort, le plus courageux; les autres le mirent à leur tête et promirent de lui obéir. A l'époque de leur réunion en société, on commença à connaître ce qui est bon et honnête, et à le distinguer de ce qui est vicieux et mauvais. On vit un homme nuire à son bienfaiteur.

« Deux sentiments s'élevèrent à l'instant dans tous les cœurs: la haine pour l'ingrat, l'amour pour l'homme bienfaisant. On blâma le premier, et on honora d'autant plus ceux qui, au contraire, se montrèrent reconnaissants, que chacun d'eux sentit qu'il pouvait endurer pareille injure. Pour prévenir de pareils maux, les hommes se déterminèrent à faire des lois, et à ordonner des punitions pour qui y contreviendrait. Telle fut l'origine de la Justice. »

Il faut aussi faire connaître l'opinion de M. Paul Lafargue qui, s'appropriant les vues de Locke, admet que l'idée de justice n'est apparue qu'à la suite, et comme conséquence de la propriété privée. Or, comme M. Paul Lafargue est communiste, il se réjouit de penser que cette idée, loin de se réaliser dans les faits, comme le souhaitait Proudhon et comme le prévoit M. Jaurès, s'évanouira comme un mauvais rêve, le jour où la propriété commune, qui était la règle à l'origine des sociétés humaines, aura remplacé, à nouveau, la propriété privée. Quant à M. Dagan, il prend à son compte la boutade de Pascal et il la développe: « La justice est l'application de la loi. La loi n'est ni un contrat, ni une intervention, ni un caprice. Elle est l'expression d'un rapport social entre certains groupes humains (ou classes). Ces rapports changent; par conséquent la *Justice change.* »

***

Que la Justice change, c'est d'une certitude contrôlée par l'histoire; qu'elle disparaisse, un jour, des préoccupations de l'humanité, c'est dans le domaine des choses possibles; que l'humanité elle-même doive disparaître en tant qu'humanité, ce n'est pas contraire aux données actuelles de la science; mais qu'une idée puisse germer dans un cerveau humain sans qu'elle soit nécessaire, c'est ce que ma raison ne peut admettre. Nous ne croyons plus à l'absurde, ni à l'irrationnel. Quand M. Émile Faguet a dit que l'idée de justice est une idée fausse et une idée antisociale, il l'a jugée relativement à une certaine conception qu'il se fait, de la vérité et de la société, et c'est, de sa part, très légitime, mais il n'a pas expliqué cette idée de justice. De même, quand Pascal, Machiavel, MM. Paul Lafargue et Dagan font correspondre la Justice à un fait qu'ils choisissent dans la complexité organique des sociétés changeantes — appareil judiciaire ou propriété privée — ils définissent la conception qu'ils ont, eux, réalistes, de la Justice, mais ils ne donnent pas la raison permanente pour laquelle des penseurs, comme Proudhon et M. Jaurès, se sont fait une conception idéale, en contradiction avec les *formes connues de la Justice.*

Écartant, à l'instant de conclure, mes préférences personnelles, basées sur les nécessités économiques et politiques du moment, je ne puis nier l'action nécessaire des idées générales sur le développement des sociétés. La conception réaliste de la Justice, de la Liberté, de l'État est essentiellement conservatrice; elle aboutit, dans la pratique, à sanctionner le fait accompli ou à ordonner les faits qui sont en train de se produire. Les politiques réalistes sont des constructeurs. Ils travaillent sur les données positives que la société leur fournit. Je crois que tout politique, pour faire œuvre utile, doit être un réaliste; mais je crois aussi que les sociétés resteraient figées dans des formes immuables, s'il n'existait pas des forces négatrices, qui revêtent à nos yeux les formes de la pensée. L'idée, voilà quelle est la force révolutionnaire, désorganisatrice par excellence, l'idée, nourrie du levain des souffrances et des révoltes de ceux qui sont blessés par la réalité des faits. Les idées générales, voilà les forces négatrices, destructives, au nom desquelles se fait toute protestation contre l'ordre établi. M. Émile Faguet, que je citais en débutant, a raison de dire que les peuples succombent lorsqu'ils s'engouent des idées générales; mais n'était-il pas nécessaire qu'ils succombassent, si le mot peuple signifie ici nation ou État, et si c'est pour faire place à des formes supérieures de la nation ou de l'État, formes qui ne pouvaient naître que si la pensée négatrice avait accompli son œuvre préalable de destruction. Le mouvement idéologique de l'Encyclopédie a précédé la crise révolutionnaire d'où est sortie la société contemporaine. Certains idéalistes font dater de ce moment la naissance de la Justice et de la Liberté. Ils ont tort, ce sont de vieilles connaissances; mais ils se trompent surtout lorsqu'ils attribuent à ces idées une portée positive, lorsqu'ils en font un idéal préconçu de la société. Prenant les formes de l'absolu, elles sont négatrices de toute réalité, et c'est de là que vient leur action, c'est ce qui les rend légitimes, mais non sacrées ni divines. Cherchons dans la pensée un levier pour écarter les obstacles que rencontre la vie, mais reconnaissons que celle-ci s'est trompée lorsqu'elle a voulu prévoir avec exactitude les formes nouvelles qui allaient naître grâce à son effort. Quels Encyclopédistes avaient prévu notre société basée sur la production machiniste? Mais

comme ils furent ardents et féconds pour détruire le vieux monde féodal !

Si nous appliquons ce point de vue à l'étude de la dernière crise politique, nous ferons des constatations analogues. Une seule suffira ici, c'est qu'on a vu un même parti, ou un même homme, faire de la Justice une idole ou la piétiner, suivant qu'il était en opposition avec l'ordre établi ou qu'il avait à s'y appuyer.

Protestation contre ce qui est, prenant les formes absolues de la pensée, voilà donc le caractère commun qui permet de définir les idées générales. Deux forces gouvernent le monde : une qui nie, c'est l'idée, une qui affirme, c'est le fait. En France, nous avons trop détruit depuis cent ans. Il est temps de construire. Soyons réalistes en politique et remercions M. Henri Dagan de nous avoir donné de nouveaux et précieux motifs de l'être.

LÉON PARSONS.

LA VIE ET LES MŒURS

Course d'été.

Il n'y a qu'un jour de courses par an dans cette petite ville. C'est une grande fête aristocratique et chevaline. Je viens d'y assister et j'ai noté entre mille les quelques impressions suivantes.

Silhouettes. — Ils sont trois commissaires des courses : le baron, le comte, le marquis. Le baron est très petit et très gros. Il est plus bête que cela n'est permis à un homme du commun. Mais il est si content de lui qu'on ne lui tient pas rigueur pour sa bêtise. Au reste, assez bon garçon, un peu pingre, mais jovial. — Le comte est un grand diable sympathique et rieur. Ayant mangé son fonds avec son revenu, il épousa d'abord une jeune femme qui mourut très vite en le faisant héritier d'un bien considérable. Il n'a pas cru pouvoir moins faire que de se remarier. Depuis lors, il ne laisse pas de juger encore que la vie vaut la peine d'être vécue. — Le marquis est si maigre qu'il paraît enfoui dans sa jaquette dont le col bâille. Son chapeau s'enfonce jusqu'à ses oreilles. C'est un aristocrate forcené. Et il est pieux avec férocité. Il voudrait, par amour de Dieu, exterminer tous les républicains, les libéraux surtout, car cela lui paraît la marque d'une singulière perversité intellectuelle et morale, que de supporter qu'un voisin ait une opinion différente de celle qu'on professe. Aujourd'hui, pour venir aux courses, il a manqué les vêpres. Il assistera à deux messes demain matin.

... Le marquis donne le départ en faisant un grand geste qui a l'air d'un signe de croix plein de magnificence. Le comte est plutôt juge à l'arrivée. Le baron tient, comme si c'était le sabre d'honneur de son père, l'immense parapluie du comité. Il le brandira tout à l'heure sur la tête des commissaires lorsque la pluie se mettra à tomber avec une abondance paradoxale pendant la quatrième course qui, d'ordinaire, est bien la plus intéressante de toutes...

... Le président de la Société des courses est marquis lui aussi. Mais il est fort aimable. Il s'achemine vers la vieillesse d'un pas lent et gracieux. Il a été préfet de l'Empire, puis représentant du comte de Paris dans le département, puis candidat de conciliation républicaine. Il tremble légèrement ; il fume un excellent cigare, et il sourit infatigablement aux hommes et aux choses, après avoir autrefois souri de préférence aux femmes. Il a beaucoup d'esprit.

La tribune des sociétaires. — La tribune des sociétaires est étroite et surmontée d'une terrasse en tôle d'où l'on découvre bien, sous le soleil d'orage, le panorama des courses. La tribune n'est qu'à moitié remplie. Beaucoup, beaucoup de femmes. Ce sont les mères, les épouses et les filles des hobereaux des environs. Voilà les descendantes de l'aristocratie féodale ! Elles sont rarement jolies, mais elles ont toutes un grand orgueil. Elles ne cherchent nullement à le dissimuler. Elles ne parlent qu'entre elles. Parmi elles, les jeunes filles de 30 à 35 ans ne manquent pas. Elles sont assez mal habillées car, Dieu qui, au fond, est un homme équitable, s'il leur a donné la noblesse, a donné à d'autres la fortune. Elles portent des corsages d'autre couleur que la jupe : car c'est ainsi que se combinèrent toujours les toilettes économiques. Elles les portent du moins avec dignité. Elles font toutes de la photographie et jouent au tennis dans les pelouses, près des chateaux. Quelques-unes sont peintres. Toutes, excellentes musiciennes, naturellement. Plusieurs ont une voix admirable : elles chantent à l'église du village les jours de fête. Elles brodent des nappes pour le maître-autel. Elles aiment bien leurs parents mais font en secret des neuvaines pour que Dieu leur délègue un mari.

... Il y avait dans un castel du pays quatre filles très bien nées qui s'en allaient chaque jour sous la surveillance de leur noble mère chercher un mari par monts et par vaux. Les maris tardaient à paraître car les quatre filles étaient pauvres, très pauvres. Elles séchaient en attendant l'époux désiré et leur cas était légendaire dans toute la province. Enfin, elles firent l'autre hiver un petit héritage. Et voici que deux d'entre elles se sont mariées coup sur coup. L'aînée avait trente-six ans. Elles ont épousé

deux aristocrates de la montagne, sortes de paysans mal équarris. Ils sont cette année aux courses pour la première fois. Et on les inspecte avec une grande curiosité. On constate, hélas ! en regardant les deux vieilles filles devenues enfin deux jeunes femmes, que le mariage ne les a pas fait refleurir sur leur tige desséchée. Mais elles montrent orgueilleusement leur conquête, et près des maris balourds les deux sœurs moins âgées font à leurs sœurs victorieuses une héroïque garde du corps...

Derrière les représentants de l'aristocratie de race, sur les gradins supérieurs, les représentants de l'aristocratie de la fortune. Les deux mondes ne fraient pas entre eux. Ceux-ci, industriels récemment enrichis ou fils d'industriels, sont confortablement habillés. Ils jalousent un peu les nobles, mais rendons-leur cette justice qu'ils méprisent surtout ce que nous appelons l'aristocratie intellectuelle. Parmi eux encore on remarque spécialement deux jeunes mariés. Ils sont « les plus riches de la ville. » C'est la jeune fille jolie, impérieuse, un peu sotte mais n'en croyant rien, qui a voulu l'épouser, lui, « le plus beau parti qu'on connaisse. » Ils sont mariés depuis deux mois et, dès aujourd'hui, elle tient judicieusement son mari pour stupide. Dès qu'il ouvre la bouche, elle l'interrompt... « Mon pauvre Pierre, que tu es bête ! » La phrase est passée en proverbe et lorsque dans la ville quelqu'un dit ou fait une sottise : « Mon pauvre Pierre, que tu es bête ! » lui dit-on.

... Plus haut, toujours plus haut, isolée, une assez jeune femme est assise à côté de sa femme de chambre, je dirai même de sa caméristе. Elle a les traits un peu fripés, mais le maintien modeste et l'allure « distinguée. » Qui donc est-elle ? Eh ! parbleu, c'est Fernande, qui a collaboré au bonheur d'un certain nombre de jeunes gens de nos meilleures familles. D'ailleurs voyez-les qui montent à la file vers la terrasse. En passant près d'elle, ils sourient discrètement. Et Fernande répond à chaque sourire en clignant de l'œil gauche ; mais, de l'œil droit elle reste vraiment « femme du monde ».

Le sous-préfet. — Le sous-préfet n'est pas depuis longtemps dans la sous-préfecture. Il a été nommé par le ministère Waldeck-Rousseau. Il avait été « dégommé » autrefois par Brisson : cela le fit bien accueillir par la bonne société, j'entends par la bonne société industrielle, commerciale et républicaine. Il y a une nuance. Il passe pour connaître un peu Constans ; cela lui a donné une grande réputation d'habileté. Il ne l'a pas conservée tout entière. Néanmoins, en quelques mois, il a trahi tous les partis.

Il a coopéré de son mieux, voilà plusieurs semaines, pour les élections au conseil général, à la défaite du conseiller sortant républicain. Celui-ci avait pourtant laissé supposer qu'il était anti-ministériel et laissé comprendre qu'il était ministériel. Il a été battu par le socialiste qui a paru plus ministériel que lui. L'autre jour, le sous-préfet a prononcé un discours à la distribution des prix du lycée. Il a parlé de l'enseignement des langues mortes : d'où il a tiré des conclusions républicaines et démocratiques. Mais c'est l'*Avant-garde* socialiste qui a inséré le texte intégral de son discours. Jusqu'à présent c'était l'*Union républicaine* qui avait toujours eu le privilège de publier les discours des sous-préfets. Où allons-nous !

Le sous-préfet a trente-cinq ans. Il est célibataire et non encore bedonnant. Il est donc assez élégant. Il a revêtu pour venir aux courses, un complet-veston gris. Il a des bottines vernies qui le gênent un peu. Il a des gants blancs. L'un enfilé à la main gauche. Il tient l'autre, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche. Il paraît ne savoir qu'en faire. Il a une cravate blanche. Il a aussi un chapeau blanc à bords un peu larges, avec un ruban blanc : c'est le seul chapeau de ce modèle que j'aie vu cette année. A son gilet une grosse chaîne en or. Il s'est lissé la moustache et la barbe tout le matin. Un type parfait de commis voyageur qui a de bonnes manières. Il a l'air un peu dépaysé dans ces courses, un peu isolé. Il converse avec les jeunes républicains de moins de vingt-cinq ans. Ah ! s'il avait vu tout à l'heure avec quel mépris le regardaient, de la tribune des sociétaires, les filles de hobereaux.

Décidément je doute que mon sous-préfet connaisse Constans !

La femme du vétérinaire. — C'est une véritable institution. Elle vient tous les ans aux courses. Ce fut une belle femme autrefois, une gaillarde, une luronne. Déjà elle n'avait pas peur. Elle est devenue maintenant la forte femme, dont parle l'Écriture. Elle a une « toilette à ramages » en soie, très chic : beaucoup de violet et de jaune. On la voit de loin. On la voit partout en même temps, car elle va, vient, court, s'agite et se démène, suit les jockeys qui partent en course, les soupèse du regard, encourage les chevaux, se flanque un coup d'éventail sur la figure pour tuer une mouche, se retourne violemment et, avec un large sourire maternel sous sa moustache, tutoie quelqu'un qu'elle ne connaît pas, fonce alors vers le pari mutuel, met vingt francs sur un cheval, et s'éponge, s'ébroue. Son mari, vétérinaire médiocre mais bon philosophe quoique un peu abruti, se rencontre alors avec elle ; mais ce vieux malin fait comme s'il n'avait rien vu, et, telle Galatée fuyant derrière les saules, il disparaît avec placidité parmi les groupes mouvants.

La « mère Gourlier » vient de toucher la deuxième course. Elle a chaud, mais elle est ravie. Elle rit

toute seule et va boire un bock au pesage. Elle revient en bruissant, parie pour la troisième dont le départ est donné. Péripéties. Première place très disputée. C'est Ixora qui gagne d'une tête. La mère Gourlier avait parié pour Ganymède. Elle devient furieuse, elle rugit. « Ah! nom de Dieu! s'écrie-t-elle en se frappant la cuisse, si j'avais crû que cette sacrée jument!... » Les vieilles petites jeunes filles du meilleur monde gloussent, effarées. Leurs frères se rapprochent, car on sait que la mère Gourlier se trompe rarement dans ses pronostics. Alors elle se rassérène. Les chevaux rentrent au pesage. Et la mère Gourlier, qui n'a pas de rancune, félicite bruyamment de la voix et du geste, le jockey de Ganymède : Très bien, mon petit Valentin!... Puis elle pique un galop à travers le pesage et on croit encore entendre : Très bien, mon petit Valentin...

Les accidents. — Il a plu à torrents le matin. La piste herbeuse est profondément détrempée. Les courses de haies sont assez dangereuses, car à chaque haie les chevaux glissent, sautent difficilement et risquent de tomber. Ils tombent, en effet, à qui mieux mieux et toujours à la même barrière.

Trois officiers prennent part au steeple-chase militaire. Le premier saute la haie fatale, le deuxième tombe. Le troisième arrive et tombe aussi. Mais l'un et l'autre tombent bien, en vrais gentilshommes accoutumés aux chutes. Ils se relèvent, remontent sur leurs bêtes, reprennent la course. Et celui qui est bon dernier, qui le fut tout le temps, s'écrie en arrivant au pesage : « Ah ! quelle guigne! Si je n'étais pas tombé, je gagnais! »

A la course suivante, à la même haie, un cheval tombe, se tue net. Le jockey fait une prodigieuse culbute. Et on le voit de loin, étendu, immobile, inerte. Est-il mort aussi? Le public de la pelouse se précipite, traverse le champ de courses, entoure le malheureux. Enfin des soldats ramènent le jockey sur un brancard, en le balançant furieusement. Il entr'ouvre les yeux. Il n'était qu'étourdi. On soupire de soulagement. Mais tout de même il me semble percevoir parmi cette foule une sourde déception que l'homme ne soit pas mort.

D'autres disent : le cheval tué était vraiment une belle bête...

... J'aurais pris bien d'autres notes, mais d'abord mon article eût été trop long, et puis, il a tellement plu pendant les dernières courses!

J. ERNEST-CHARLES.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Cina, par LOUIS BERTRAND (Ollendorff).

La Cina, c'est le nom d'une jeune fille corse, née et élevée en Algérie, fille d'un capitaine, très belle mais sans fortune, qui, après avoir traîné de salon en salon sa réputation de cantatrice, devient la maîtresse du richissime Michel Botteri qu'elle suit en Italie, et là un prêtre italien les marie en secret sans le consentement de Mme Botteri, la mère. Cette vieille dévote, ambitieuse, pousse son fils à profiter pour une carrière politique du souvenir qu'a laissé en Algérie, où il posséda des terres très amples, le général Botteri. Michel entreprend donc une campagne électorale; mais il est faible, et la situation entre l'archevêque, le préfet et les divers chefs de partis est compliquée. Il y a dans les rues des batailles que conduit l'illustre antisémite Carmélo. Cependant, Mme Botteri, ayant appris la présence auprès de son fils de la Cina, arrive furibonde pour chasser « cette fille »... Toute cette aventure n'offre pas un très vif intérêt. Mais *la Cina* est un très beau livre et, en bien des pages, révèle un admirable écrivain, en dépit de la très imparfaite composition du roman. La vie algérienne est représentée ici avec une intensité surprenante; l'auteur se défend d'avoir voulu y peindre la politique et les querelles du jour : il n'importe, mais peu de romanciers ont, avec autant de vigueur, remué des foules, secoué des passions populaires, des instincts vils que surexcitent des meneurs, exalté des masses sociales. Et, en même temps, cet écrivain est un merveilleux poète; plusieurs chapitres de son livre égalent les plus belles choses de d'Annunzio. Ainsi, tout le début de la *Salutation des Roses :* « Jamais les campagnes voisines de la mer n'avaient été si gracieuses qu'en ce commencement d'automne, etc... » Dans le prestigieux décor de lumière, de joie, de vie, et dans la suprême nostalgie des ruines de Tipasa, cette histoire d'amour prend un charme ardent et mortel...

Le Cilice, par MAURICE PALÉOLOGUE (Plon).

« Trois femmes l'avaient aimé... » Ce début, déjà, nous satisfait, et nous aurons pour ce roman la même prédilection que pour le théâtre de Porto-Riche. Ici, ce sont les femmes qui aiment et qui sont torturées par leur amour : c'est bien leur tour, — et le nôtre à nous de consentir à être aimés... Plus sérieusement, *le Cilice* est un livre délicieux, de mélancolie douloureuse et passionnée. Il est tout imprégné de la tristesse vraie de la vie, tristesse décourageante, faite un peu de lâcheté, née aussi des circonstances, et rattachée à des causes si multiples, si

enchevêtrées, qu'on n'espère pas s'en délivrer, qu'on s'abandonne à elle, qu'on s'en laisse ensevelir... Henri Vaudrec et la comtesse de Brienne se rencontrèrent dans le monde et s'aimèrent. La comtesse, bien qu'indifférente à son mari, cependant ne se donna pas; mais elle aimait Vaudrec et Vaudrec l'aimait. Celui-ci, pourtant, prit pour maîtresse une actrice, Sophie Heller, qui s'était mise à l'adorer. Il s'efforce de cacher cette liaison à Mme de Brienne; mais bientôt elle sait tout et souffre intimement de ne se sentir nul droit d'adresser à Vaudrec un reproche et de ne le vouloir, comme elle le pourrait, prendre tout à elle. Quand Vaudrec, l'automne, vient chez les de Brienne pour les chasses, avec quelle angoisse elle l'épie ! quelle torture quand il doit partir, sans doute appelé par l'autre, et quel triomphe quand elle réussit à le retenir !... Une autre liaison de Vaudrec fut ensuite pour elle le supplice de tous les instants, le cilice, — volontairement accepté, ou par faiblesse, avec l'espèce de paradoxal héroïsme des énergies brisées...

Sous la toque, par Albert Juhellé (Fasquelle).

Il paraît que voici les « mœurs du palais ». Elles sont abominables. M. Juhellé, que *Les Pêcheurs d'hommes* avaient naguère révélé comme un réaliste qui n'en craint pas, n'a pas changé sa manière et ce roman, ainsi que l'autre, est excessif presque puérilement. Tous les crimes, toutes les vilenies, turpitudes, lâchetés, tous les vices, si je ne me trompe, toutes les hypocrisies sont accumulés ici, entassés ici, afin, sans doute, de rendre le tableau plus saisissant; il devient si invraisemblable qu'il cesse d'émouvoir. Il faut reconnaître, du reste, que l'œuvre est bien composée, écrite avec vigueur et que cet écrivain a d'assez puissantes qualités, mais il les gaspille. Quelques types, malgré l'excès de la caricature, sont vivants; ainsi cette intrigante écervelée, Mme Raynal, et cette débauchée, Mme Thénard de Merville, Haas le sceptique, Delessart le dogmatique, etc.

L'idée sociale au théâtre, par Emile de Saint-Auban (Stock).

Sous ce titre, M. de Saint-Auban groupe une longue série d'études sur les pièces les plus importantes des deux ou trois dernières années. Et c'est une chose remarquable qu'elles s'accommodent parfaitement de ce titre. Il est vrai que pour introduire MM. Donnay et Capus dans ce monde de sociologues, M. de Saint-Auban doit appeler le chapitre qu'il leur consacre « le sourire de l'anarchie », ce qui n'est pas moins spirituel qu'habile. Mais enfin, à feuilleter ce livre, on s'émerveille du caractère social qu'a pris, en effet, le théâtre dans ces derniers temps. C'est une question qu'on pose sans cesse, de savoir si le théâtre est un sûr document pour l'historien des mœurs d'une époque. Mais l'usage que fait M. de Saint-Auban des drames contemporains ne l'induit pas à des généralisations excessives. Sa méthode est judicieuse et, bien qu'il ne se donne pas ici essentiellement comme un critique, sa manière de procéder influencerait heureusement tels critiques professionnels qui s'acharnent à ne juger les œuvres dramatiques que quant à leur fabrication, à seule fin de pouvoir décider si, oui ou non, « c'est du théâtre ».

Fiancée d'outre-mer, par Daniel Lesueur (Lemerre).

Avec l'abondante facilité qu'on lui connaît, M. Daniel Lesueur a écrit quatre nouvelles intitulées : *Fiancée d'outre-mer*, *Péril d'amour*, *Justice mondaine*, *Une mère*. Au genre même de ces titres, on devine du néo-Bourget et c'est, en effet, à cette école qu'appartient Daniel Lesueur quand il s'intéresse à de la psychologie au lieu de laisser sa très riche imagination renouveler chez nous le roman feuilleton. Voici *Fiancée d'outre-mer*. Maggie, charmante jeune fille, refuse d'épouser Max. Mais Max lui sauve la vie, à bicyclette. Alors, elle épousera Max par reconnaissance. Vous ne voudriez pas ! Max non plus, — et il annonce qu'il va faire des imprudences dans une aventure d'exploration. A cette nouvelle, Maggie s'aperçoit qu'elle l'aime, et elle l'épousera par goût. Voilà. *Une mère* est plus émouvant. Cela se passe parmi des gens pas riches, cette fois, et la pauvre héroïne de ce récit, obligée de se débattre contre toutes les tristesses et les difficultés de l'existence, a de grandes qualités de cœur et d'énergie qui nous interdisent de ne pas nous intéresser à elle.

Les treize jours d'Annette, par Armand Charpentier (Ollendorff).

Appelé à Brest pour une période de territoriale, il fait la connaissance, dans la rue, d'Annette. Cette jeune fille demeurait chez ses parents, son père était employé à l'Hôtel de Ville. Mais Annette sortait parfois seule, pour faire des courses. Idylle. A six heures, ils se retrouvaient; ils allaient se promener en des endroits écartés, ils s'asseyaient sur des bancs de faubourgs et causaient gentiment. La « période d'instruction » s'achevait... Il fut obligé de quitter Brest brusquement, sans dire adieu à Annette... Pourquoi? Eh bien! mais à cause de l'Affaire Dreyfus! Sans doute... Car il eut, à table, une discussion sur ce procès considérable; à la suite de quoi son colonel l'invita à quitter Brest sans retard. Ce volume contient d'autres nouvelles en-

core, rapides et bien tournées, d'un réalisme parfois assez amusant, ainsi l'*Idée d'Isidore Corbineau*.

Victor Hugo et la grande poésie satirique en France, par Paul Stapfer (Ollendorff).

Dans cet ouvrage, M. Stapfer montre la transformation considérable que Hugo fit subir au genre satirique en le rendant définitivement lyrique. Puis, il étudie, après la forme, le contenu de la satire de Hugo, l'ensemble des idées religieuses, sociales et politiques et il conclut par un éloquent parallèle de ce poète et d'Agrippa d'Aubigné, — lesquels se ressemblent à bien des égards, en effet, et encore en ceci, s'il faut en croire M. Stapfer, que tous deux auraient été des dreyfusards déclarés. Je crois que M. Stapfer a raison. C'est un petit jeu auquel on se livra, au temps de l'Affaire, et l'une des quelques distractions qu'on lui dut, de décider si tel ou tel écrivain, penseur, artiste d'autrefois, aurait été dans tel ou tel camp. Chacun décidait à sa guise, — et là-dessus, pas plus que sur le reste, on ne s'entendait... Du reste, ce n'est pas du tout comme un jeu que M. Stapfer s'est posé cette question au sujet de Hugo, mais il prétendait analyser en ce poète le moraliste et le philosophe politique ; il devait donc, pour l'apprécier, le mettre en contact avec la réalité contemporaine... Le livre de M. Stapfer, écrit avec une agréable vivacité, est plein d'aperçus nouveaux, hardis, curieux.

La crise actuelle, par Christian Schefer (Plon).

Voici encore un petit ouvrage sur l'Affaire Dreyfus, ou à propos de l'affaire Dreyfus. M. Schefer, dans cet « essai de psychologie contemporaine », s'efforce de justement caractériser la crise dont souffre à présent notre pays. Or, cette crise eut, suivant lui, pour cause occasionnelle l'Affaire Dreyfus, — mais ladite Affaire ne fut qu'un assez médiocre prétexte à la manifestation d'un état social qui s'est obscurément préparé depuis très longtemps et qui maintenant éclate avec soudaineté. Les symptômes divers que l'on aperçoit, quand on observe la France d'aujourd'hui, signifient tous un relâchement des idées de respect et d'autorité. Voilà le diagnostic de M. Schefer. Il n'est point paradoxal, mais il est développé dans ce livre d'une manière aussi ingénieuse que sage. Il est inquiétant pour les personnes qui tiennent aux idées « de respect et d'autorité », — rassurant, au contraire, pour d'autres... M. Schefer s'est fait un devoir, dans tout ce livre de « s'abstenir de prononcer aucun nom ». Je ne sais pas pourquoi. Par courtoisie, politesse, amabilité? Ou bien pour ne pas avoir à citer le nom de gens qui ont détenu « de l'autorité » et cependant n'étaient pas dignes « de respect »? Peut être. Mais, dans ce seul fait, il révèle un défaut (à mon avis), essentiel de son ouvrage, qui est excessivement idéologique et n'attribue pas, avec la netteté qu'il faudrait, à certaines *individualités* la responsabilité de la *Crise* actuelle. Car, dans l'histoire, rien n'est jamais fait que par des individualités, le mal comme le bien.

Un an de caserne, par Louis Lamarque (Stock.)

Ce livre est triste et vrai. L'auteur, — qui n'a pas l'âme assurément d'un vieux zouave, — ne semble pas avoir de prévention contre l'armée et il n'a pas écrit ces trois cents pages pour illustrer une théorie. Simplement il a fait une année de service militaire, comme dispensé. Sans qu'il lui arrive rien de particulièrement épouvantable à la caserne, il y souffre, d'une manière si intense et continue que le supplice, au moment où il se termine, était sur le point de devenir insupportable. On sent qu'il n'y a rien dans tout cela d'inventé, mais cette humble vérité est suffisante à elle seule pour émouvoir profondément. Octave Mirbeau a écrit pour ce livre une belle préface, éloquente et juste.

Les amours de Victor Hugo, par Tristan Legay (La Plume).

Ce petit volume est à signaler aux amateurs de petits problèmes historiques ; il offre, en outre, un utile commentaire aux *Lettres à la fiancée* qui ont été publiées récemment. M. Legay démontre que Hugo, malgré la renommée, ne fut pas seulement l'amant de la gloire, mais qu'il eut du goût pour de moins abstraites beautés ; il les énumère. Ensuite, il établit, au moyen d'une lettre d'Arsène Houssaye et de raisonnements divers, que Mme Hugo ne céda jamais à la passion qu'elle avait inspirée à Sainte-Beuve. Il me semble que M. Legay, malgré la juvénilité de sa discussion, n'argumente pas mal ; il doit avoir raison... Mais j'ai surtout l'impression que tout cela n'est pas notre affaire.

André Beaunier.

Memento. — Chez Lemerre, *Poésies choisies*, de Henri Fauvel, avec une préface par Armand Gasté. — Chez Delagrave, *Les Grandes Ombres* (poésies diverses, au printemps de la vie), par Louis Ratisbonne ; — *L'Aululaire* et *Les Ménechmes* de Plaute, traductions en vers de Paul Richard. — Chez Giard et Brière, *La Guerre et la Paix par des chiffres*, brochure, par Lucien Le Foyer. — A la Société libre d'édition des Gens de Lettres, *Le But de la Vie*, poésies, par N. Seintib ; — *La Fille d'Aglaure*, roman, par Félix Depardieu.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Auteurs pensionnés. — On sait que l'usage de servir des pensions d'État aux littérateurs s'est maintenu en Norvège. Ces subsides varient de 1 200 à 4 000 couronnes (de 1 500 à 5 500 francs) par an. Pour la première fois, une femme vient d'être inscrite à ce chapitre du budget.

Le maître de la sculpture scandinave. — M. W. R. Prior, dans le *Magazine of Art*, consacre une belle étude au grand sculpteur Stephan Sinding, que l'on qualifie toujours de danois, et qui est cependant norvégien. Sinding a un frère compositeur et un autre, peintre. Il a soigneusement évité d'étudier dans les écoles de beaux-arts, et c'est sans doute ce qui explique son rare talent. Il a perfectionné sa manière en vivant tour à tour dans l'atmosphère de Berlin, de Paris, et de Rome. Lorsqu'il se fixa définitivement à Copenhague, en 1883, il avait déjà exposé en Allemagne et en France, et les musées de Danemark et de Norvège possédaient de ses œuvres. On sait qu'il a eu le grand prix de sculpture a Paris en 1889. Il n'aime à produire que des groupes « de genre ». On ne connaît de lui que deux statues, celles d'Ibsen et de Bjœrnson pour la façade du théâtre national de Kristiania. Son chef-d'œuvre est peut-être le groupe intitulé « Homme et Femme » ; le sujet est le même que celui du « Baiser » de Rodin, et, ma foi, l'œuvre de ce dernier est à peine supérieure.

Dick Whittington et son chat. — Ils sont au moins aussi populaires en Grande-Bretagne que saint Antoine et son porc dans les guignols parisiens. M. Moncure D. Conway, dans le *Harper's Magazine*, dégage ce que la légende peut contenir d'historique. En 1862, des ouvriers, creusant un puits dans la cave d'une maison de Gloucester, découvrirent un bas-relief représentant un garçonnet qui tient dans ses bras un chat. On fouilla les archives de la ville et on constata que le terrain en cause avait appartenu à des descendants de Whittington. D'autres recherches permirent de découvrir que les nombreuses branches des dits descendants conservaient les mêmes singulières armoiries.

Richard Whittington, né à Londres en 1358, fut lord maire en 1397, 1406, 1419, et 1416 et mourut en 1423 Comme il n'avait point de parents, proches ni éloignés, — c'était un enfant trouvé, originaire de Taunton Dean, Somerset, — il laissa sa fortune, assez considérable, à un collège et à des hôpitaux. C'est tout ce qu'on sait de lui. Le reste est pure légende. On n'en voit pas moins le fameux chat figurer dans un portrait où Dick est représenté en grand costume de lord maire, avec l'exergue : *Vera Effigies preclarissimi Dominé Richardi Whitington* (sic) *Equi Aurat.* Cette *Vera Effigies* date du seizième siècle.

La maison à vapeur. — Il est dit que le vingtième siècle verra se réaliser toutes les imaginations de Jules Verne. Les progrès de l'automobilisme ont, en effet, donné à quelques millionnaires de New-York l'idée de se faire construire des « roulottes » automobiles pour pratiquer le tourisme à petites journées. Quelques-unes de ces « maisons à vapeur » circulent déjà dans la banlieue de la grande ville. Elles sont naturellement confortables et luxueuses. Le soir, quand le temps le permet, on quitte la roulotte pour s'installer sons une tente. Le jour, pendant que le gros automobile suit doucement la grande route, les touristes, à bicyclette, et le kodak en bandoulière, poussent des pointes fantaisistes dans toutes les directions. Il est évident que cette manière de voyager doit être délicieuse.

Les Bâbis. — Cette franc-maçonnerie républicaine, à tendances de communisme théocratique, voit sa propagande sévèrement entravée dans toute la Perse depuis que l'un des affiliés a tué le père et prédécesseur du souverain actuel. Les loges que la secte a organisées à Chicago et à Paris ont décidé, nous apprend la *Public Opinion*, de demander au Shah la fin des persécutions dont leurs amis de Perse sont victimes. La secte réprouverait solennellement le régicide et s'engagerait à renoncer à toute propagande révolutionnaire, à condition que le Shah proclamât la liberté des cultes, la gratuité et la neutralité de l'instruction primaire obligatoire. Les négociations seraient conduites par M. Lloyd Griscom, ministre des Etats-Unis à Téhéran, et par son prédécesseur M. Herbert W. Bowen. Les Bâbis comptent que le Shah écoutera favorablement le représentant d'une nation non suspecte de visées sur son pays.

Le droit de grâce aux États-Unis. — Le président Cleveland, durant le second « terme » de ses fonctions, a usé du droit de grâce dans une proportion sans exemple. Sur 44 recours, il en a agréé 41. Ces chiffres sont publiés par l'Attorney des Grâces, M. James E. Smith. Le président Mac-Kinley, lui, demeure ferme partisan de la peine de mort. Il n'a accueilli favorablement que 36 recours en grâce, sur 60 qui lui ont été transmis durant le premier terme de son mandat.

L'Idéal du collège de jeunes filles. — Miss Alice K. Fallows, dans le *Century Magazine*, affirme que cet idéal existe aux Etats-Unis, et elle le prouve. Les collèges de là-bas ont organisé leur enseignement de telle sorte que la jeune élève à sa sortie, puisse aussi bien devenir une ménagère modèle aux côtés d'un brave homme, qu'une célibataire décidée à vivre rien que de son travail. Quelques établissements se sont d'ailleurs spécialisés. A l'Oberlin Collège, par exemple, et à l'Université de Californie, on ne forme que des ménagères. Les jeunes filles deviennent là expertes en tout ce qui concerne la cuisine, le blanchissage, la couture. Beaucoup de familles riches vont chercher là les « surintendantes » de leur domesticité féminine et ces surintendantes gagnent de gros appointements. Le système d'éducation est le même dans les collèges de Holyoke et de Wellesley. Il est tout différent à Bryne Mawer ; là, on veut former principalement des « intellectuelles ». Dans les collèges de Smith et de Vassar, on prépare des auxiliaires pour le commerce et l'industrie : comptables, traductrices, sténodactylographes, etc.

Les prisons au Maroc. — M. Rafael Mitjana raconte, dans la *España Moderna*, les impressions de voyage de l'ambassade espagnole envoyée l'an dernier au sultan du Maroc. Ce qui ressort de l'ensemble de ces impressions, c'est que rarement des Européens ont eu à parcourir un pays où la population soit aussi sale et, en majorité, aussi misérable. Mais un détail exquis, c'est l'argumentation humanitaire que les grands du pays ont imaginée pour dégager leur responsabilité des fléaux nationaux. Ainsi, M. Mitzana revient écœuré d'une visite aux prisons de Marrakesh. Ces carcères ont été richement dotées, jadis, mais le capital qui avait été placé en vue de leur entretien, a disparu depuis longtemps. Chaque bâtiment fut un véritable palais, et jamais il ne fut réparé. Enfin, les prisonniers des deux sexes ne sont ni nourris, ni vêtus par l'État; ils vivent du travail de leurs mains, après que les geôliers, chargés de la vente au dehors, ont prélevé un bénéfice laissé, naturellement, à l'appréciation de ces messieurs. Il faut dire que les geôliers, eux non plus, ne reçoivent absolument rien de l'État ; c'est à eux de se payer sur les détenus.

M. Mitzana déclarait à Abd-el-Krim-Ben-Soliman ce qu'il pensait d'un pareil état de choses. Cet Abd-el-Krim passe pour le plus civilisé des Marocains, et c'est lui qui, plus récemment, fut envoyé dans diverses capitales européennes. — Hé! s'écria-t-il, pourquoi voulez-vous que nous dépensions de l'argent en faveur des coquins emprisonnés, alors qu'il y a, de par le monde, tant d'honnêtes gens sans ressources!

Le positivisme dans l'Amérique latine. — Il s'y propage d'une façon remarquable depuis deux ou trois ans. La *Rivista positiva*, périodique mensuel fondé au début de la présente année, et dirigé par M. Agustin Aragón, jeune professeur de l'Université de Mexico, est l'organe officiel des Comtistes américains de langues latines. Mais il va avoir deux émules à partir de cet automne, et peut-être même trois. L'un sera dû à l'initiative de M. Scalabrini, directeur du Musée de Correntiers, dans l'Argentine, un autre aura pour fondateur un de nos confrères péruviens, M. Práxedes Muñiz, et le dernier paraîtra peut être à Rio-de-Janeiro. Cette diffusion est d'autant plus intéressante, qu'elle a lieu dans des pays où on lit fort peu, et où la proportion des illettrés est d'ailleurs énorme encore.

Péruviennes d'antan. — On vient de publier à Lima une curieuse *Description du Pérou*, qui était jusqu'à présent demeurée enfouie parmi les manuscrits du *Brithish Museum*. L'auteur, un naturaliste allemand, Thaddée Hænke, l'écrivait il y a exactement un siècle. Voici ce qu'il pensait des Péruviennes d'alors : — Elles sont supérieures aux hommes par leurs qualités morales. (Il a déclaré, dans les pages précédentes, que les Péruviens ne valaient pas grand'chose). « Et même on peut les considérer comme aussi estimables et respectables que celles des Européennes qui le sont le plus. Avec cela, elles sont toutes très belles, très gracieuses, très coquettes, très spirituelles : on ne saurait les voir sans en devenir amoureux à la folie. Leur démarche, leurs attitudes, leurs gestes, leur voix, tout en elles est divin. » Le docte naturaliste explique d'autre part que l'on ne commet de crimes qu'à cause d'elles; et ce sont des crimes atroces, et assurés de l'impunité. « Tout le monde conspire pour cacher les coupables, les disculper, et au besoin, défendre leur vie et leur liberté ». Les Péruviens de 1801 auraient donc été les derniers, mais les plus fervents des chevaliers.

Présidents chiliens. — M. Federico Errazuriz y Echaurren, président du Chili depuis le 18 septembre 1896, étant mort le 12 juillet dernier, a été remplacé, le 2 septembre, par son cousin, M. Germain Riescoy Errazuriz Zañartu. Les deux hauts magistrats descendant d'immigrés espagnols de race basquaise. Le défunt, né en 1850, avait été à la fois avocat et agronome, et ce fut le premier latino-américain qui plaida la cause de la représentation des minorités. Député de 1876 à 1889, puis sénateur, il avait été ministre de la guerre et de la marine en 1890, et l'un des principaux adversaires du fameux Balmaceda. Après un voyage d'études à Paris, il avait été de nouveau député, puis sénateur, et il était ministre de la justice et de l'instruction publique lorsqu'on l'élut chef de l'Etat.

Son successeur est né à Rancagna le 28 mai 1854. Il a été avocat, puis magistrat. Voici ses états de services politiques: 1880, procureur général près la Cour d'Appel de Santiago ; 1890, ministre de la justice; 1897, procureur général près la Cour suprême; 1898, sénateur. C'était l'un des leaders du parti libéral, qui travaille notamment à une triplice entre le Chili, l'Argentine et le Brésil, coalition où ses propagandises voient le noyau d'une vaste confédération de l'Amérique « latine », fièrement dressée contre l'Oncle Sam.

Le Centre dramatique du monde. — Ou est-il ? à Paris, à Londres, à Bayreuth, à Bussang, à Orange, à Oberammergau, à Béziers? Le professeur John Scholte Nollen, de l'Université de l'Iowa, a décidé que c'était à Berlin! — Il est incontestable, concède-t-il dans le *Transcript* de Boston, que Paris et Vienne ont une certaine importance au point de vue de la vie théâtrale. Mais ce n'est rien auprès de la capitale allemande. Ses raisons ne manquent pas d'imprévu. Si Berlin est la première ville dramatique du monde, c'est, dit-il, parce que ses théâtres vivent à peu près exclusivement de traductions d'œuvres françaises, anglaises, italiennes, scandinaves, russes !

R. Candiani.

Plusieurs quotidiens, et non des moins importants, se plaisent à reproduire, dans leurs « *Échos* de première page, ni plus ni moins, la majeure partie de chacun des présents Bulletins. Nous n'avons pourtant pas entrepris cette rubrique pour approvisionner de copie gratuite des journaux qui n'ont même pas la correction de citer la *Revue Bleue*.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41273. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 21 SEPTEMBRE 1901.

MAC KINLEY

M. William Mac Kinley a dû à la mesure douanière, à laquelle son nom fut attaché et que le Congrès de Washington vota en 1890, de passer subitement de l'obscurité à la lumière, de devenir sans transition un des hommes les plus célèbres de son temps. Jusqu'alors sa notoriété, même aux États-Unis, avait été toute locale. Avant la fin de 1890, son nom retentissait dans le monde entier, soulevant en Europe une véritable tempête d'indignation.

Désormais M. Mac Kinley, le fameux major Mac Kinley, était l'homme-tarif. Son nom signifiait : fermeture du territoire américain aux produits de l'ancien monde ! Guerre à l'industrie européenne !

Il n'avait cependant aucune férocité naturelle, ce terrible ennemi de nos usines. C'était un homme fort doux, instruit, travailleur, imbu des traditions américaines de la fidélité au parti, poussé par les circonstances au parti républicain et au protectionnisme, qui établit sa carrière politique sur la conviction qu'un tarif hautement protecteur était indispensable, même après les grands progrès déjà réalisés par les industries américaines, pour assurer leur plein développement et la prospérité générale du pays.

Dans cette conviction acquise par la réflexion, par l'étude et par l'influence du milieu, — William Mac Kinley était né et avait grandi dans un district manufacturier de l'Ohio, et il s'était inspiré, dans ses travaux économiques, des doctrines du protectionniste Henry Carey, — il n'y avait aucun fanatisme. Le Mac-Kinleyisme n'a été à aucun moment une politique de passion. De quelques malédictions que les nations européennes aient chargé son tarif, Mac Kinley n'en avait point gardé rancune ; il n'y eut jamais dans sa vie officielle ou privée aucun signe du plus fugitif sentiment de haine contre l'étranger.

Il naquit en 1843 dans l'Ohio, où avait émigré, il y avait déjà plusieurs générations, la famille irlando-écossaise dont il est issu. Son nom même indique cette origine. Le jeune William, dont les parents occupaient une situation aisée, fit ses études à l'école publique d'abord, puis dans un collège. Il avait dix-huit ans lorsque la guerre civile éclata. Il s'engagea dans un régiment d'infanterie volontaire de l'Ohio, au temps même où le futur général Grant s'efforçait d'obtenir un commandement du gouverneur de cet État.

Si l'on songe à l'extrême jeunesse du nouvel engagé, on ne s'étonnera pas du peu d'éclat qu'aient eu ses services militaires. Il se conduisit cependant de telle sorte pendant ces quatre années de guerre qu'il gagna successivement tous les grades jusqu'à celui de major qui lui fut conféré, en 1865, au moment où le Sud, vaincu, mettait bas les armes.

C'est deux mois plus tard que Lincoln, assistant à une représentation au théâtre Ford, à Washington, fut atteint mortellement d'une balle que lui envoya à bout portant un acteur, Booth, qui se fit le vengeur des humiliations et des rancunes de la Confédération esclavagiste écrasée.

Cet attentat fit, à cette époque déjà lointaine, une sensation énorme dans tout le monde civilisé. Encore ce Booth paraissait-il avoir tué, pour un sentiment, pour la haine collective dont il était le représentant contre la personne même du chef de l'État, tandis que le crime de l'anarchiste Czolgosz est un

attentat sans cause et sans objet, commis en quelque sorte par un anonyme contre une abstraction faite homme, bien plutôt que contre l'homme même.

Mac Kinley ne se doutait pas, en 1865, lorsqu'il apprit que le président des États-Unis venait d'être assassiné, qu'il serait un jour président lui-même d'une république de 80 millions d'hommes, et que la balle d'un assassin viendrait le frapper à mort, lui aussi, en plein succès, en pleine possession de la plus triomphante popularité.

Il avait vingt-deux ans et rentrait dans la vie civile, ne rapportant de la guerre que ce titre de major qu'il conserva selon la coutume américaine, et sous lequel il fut connu jusqu'au jour où la faveur de ses concitoyens le fit entrer à la Maison-Blanche.

Il étudia le droit, fut inscrit au barreau, fonda un cabinet, fit de mauvaises affaires et subit même une faillite. C'est un de ces accidents qui, dans ce grand pays neuf, n'ont pas les mêmes conséquences, au point de vue social, qu'elles entraînent souvent de ce côté-ci de l'Atlantique. Il ne perdit rien dans l'estime de ses compatriotes et chercha des compensations dans la politique.

Entre temps il se maria, en 1871, avec la fille d'un banquier de la ville de Canton (Ohio), miss Ida Saxton. Le jeune ménage se fixa en cette localité, où Mac Kinley avait encore hier son *home* familial et modeste, où il venait chaque année se reposer des soucis et des fatigues de la vie officielle.

Deux de leurs enfants moururent en bas âge. Mme Mac Kinley fut atteinte, par l'ébranlement de cette perte, d'une maladie nerveuse dont elle ne guérit pas et qui faillit l'emporter, il y a quelques mois, à San Francisco, au cours d'un voyage d'été. On sait avec quelle sollicitude, quelle affection dévouée, le président soigna sa compagne, dont l'Union entière salua avec allégresse le rétablissement presque inattendu.

C'est en 1876 que le nom du major Mac Kinley commença à émerger. Enrôlé dans l'armée politique du parti républicain, il s'y fit lentement une place à part à cause de son caractère droit, de son allure sympathique, du sérieux de ses connaissances, de l'orthodoxie parfaite de ses opinions, entièrement conformes déjà à celles de la majorité de son parti.

Les électeurs l'envoyèrent au Congrès fédéral; il prononça son *maiden-speech* sur la scène nationale, en 1878, en prenant à partie un bill douanier antiprotectionniste, présenté par les démocrates.

La présence du major à Washington ne fit pas autrement sensation. En 1881, le futur président eut encore sous les yeux le lugubre spectacle dont il devait lui-même un jour être la victime.

Le général James Abram Garfield avait été élu président à la fin de 1880 et était entré en fonctions le 4 mars 1881. Il passa les trois premiers mois à se débattre contre la nuée de solliciteurs qui s'était abattue sur la capitale et sur la Maison Blanche. Mme Garfield, convalescente d'une grave maladie, était à Long Branch (New Jersey) et le président se préparait à l'aller retrouver pour quelques jours au bord de la mer. Le 2 juillet, à 9 heures 30 du matin, il se trouvait à la gare du chemin de fer Baltimore and Potomac et passait, avec M. Blaine, son secrétaire d'État, par le salon d'attente des dames; deux coups de feu éclatèrent; le président chancela, puis s'affaissa sur le plancher. On arrêta l'assassin, qui déclara se nommer Charles-Jules Guiteau. Il tenait encore en main son revolver, de fort calibre. Lorsqu'on eut relevé Garfield, on constata qu'une balle était entrée par le dos du côté gauche, près de l'épine dorsale, mais elle ne put être retrouvée. Le blessé fut transporté sur une civière à la Maison Blanche. Mme Garfield, immédiatement prévenue, s'installa au chevet de son mari, et alors commença une longue dispute de cette vie précieuse à la mort. La lutte dura quatre-vingts jours. La nation entière en suivit avec une douloureuse anxiété les phases successives, entremêlées d'espoirs fugitifs. Les souffrances terribles qu'endurait le malade firent de ce répit de deux mois et demi une cruelle agonie. Le 6 septembre, on transporta Garfield dans un cottage près de la mer. Il y mourut le 13. Il n'avait pas encore tout à fait cinquante ans.

Le vice-président, Chester Arthur, prit, en septembre 1881, à la mort de Garfield, et conformément aux prescriptions constitutionnelles, le titre et les fonctions de président de l'Union. Chester Arthur appartenait au parti républicain aussi bien que l'homme auquel il succédait. Nouvelle analogie avec la situation présente, le président assassiné était de l'État d'Ohio, et le vice-président qui prenait sa place était de l'État de New York. Mais Garfield représentait, dans le parti républicain, un élément de réforme et de rénovation, une protestation contre les méthodes corruptrices de la « machine » électorale du parti, dirigée par des *bosses* tout-puissants, tels que Roscoe Conkling, et que dans l'argot politique du temps on désignait sous le nom de *Stalwarts*. Arthur était l'homme lige de la coterie des *bosses*, dont les États de New York et de Pensylvanie étaient la forteresse.

Garfield, peu de temps après son élévation à la présidence, avait nommé à la recette des douanes de New York, un des postes les plus rémunérés dont disposait le pouvoir fédéral, un adversaire des *Stalwarts*. Conkling et ses amis organisèrent vainement dans le Sénat une opposition acharnée contre cette nomination; ayant échoué, il donna, dans une

lettre pompeusement motivée, sa démission de sénateur, et Platt, un autre *boss*, le second sénateur pour l'État de New York, suivit son exemple.

L'affaire provoqua un tel débordement de passions furieuses et de menaces contre Garfield, qu'un homme exalté put prendre un jour ces menaces à la lettre et se charger de les mettre à exécution. L'opinion que Guiteau avait commis son crime dans un accès d'aliénation mentale ne fut pas confirmée par le résultat de l'enquête médicale. On retrouva d'ailleurs dans les papiers de l'assassin une liste des hommes qui devaient composer, après la mort de Garfield, le ministère de son successeur désigné, Chester Arthur, avec Conkling pour secrétaire d'État.

On sut aussi qu'il avait adressé, dans les derniers temps, et à plusieurs reprises, au président Garfield une demande d'emploi, qui n'avait pas été agréée. Le solliciteur éconduit croyait que l'ancienne maxime : « aux vainqueurs les dépouilles » lui créait des droits à une place dans la nouvelle administration républicaine. En tuant Garfield il exerçait une vengeance personnelle ; en même temps il supprimait l'homme qui, depuis le commencement de sa magistrature, s'était posé en adversaire décidé des politiciens partisans de cette maxime trop longtemps en faveur en Amérique.

Coukling et ses amis condamnèrent naturellement l'acte criminel de Guiteau et déclinèrent toute responsabilité de son odieux attentat. On put penser cependant que, si ce n'est pas le parti des *Stalwarts* qui avait frappé Garfield, c'était au moins l'état d'esprit, engendré par les tendances et les principes de ce parti, qui avait armé l'assassin. Celui-ci savait que son coup de revolver allait faire un président des États-Unis de l'homme qui représentait, sinon ses propres idées et ses propres sentiments, mais les idées et les sentiments de la faction à laquelle il se vantait lui-même d'appartenir.

Ces choses se passèrent il y a vingt ans. Malgré tant d'analogies extérieures, la situation est tout autre. L'anarchiste polonais Czolgosz ne représente aucune des doctrines professées par les politiciens d'aucun des partis qui se disputent aux États-Unis l'influence et le pouvoir ; il ne représente que l'anarchie, un nom et une doctrine exécrés par tous les Américains. Il a tué pour tuer, et tuerait, s'il le pouvait, le nouveau président Roosevelt, comme il a tué Mac Kinley.

Chester Arthur ne fut nullement un mauvais président. Mais il ne sut pas conquérir une réelle autorité sur ses compatriotes. Il se produisit sous son administration une formidable poussée d'opinion contre le parti républicain, maître du gouvernement, des places et des honneurs depuis un quart de siècle. Les démocrates, qui venaient de reconquérir la majorité au Congrès, portèrent, en 1884, leur chef, Grover Cleveland, à la présidence.

Cleveland était encore un New-Yorkais. Il s'était fait connaître par un déploiement remarquable d'énergie et d'honnêteté dans l'administration de la ville de Buffalo qui l'avait élu maire. Il passa de là au gouvernement de l'État de New York, puis à celui de l'Union. Il fut un excellent président, mais, s'il représentait une doctrine monétaire de bon aloi, *sound money* et étalon d'or, contre la folie argentiste qui commençait à s'emparer des États de l'Ouest, ce qui le recommandait aux gens de l'Est, démocrates et républicains, il professait en matière de commerce et d'industrie des doctrines libérales et anti-protectionnistes. Il s'y obstina courageusement ; elles le compromirent, et avec lui son parti, devant la majorité de la nation, qui se dessinait de plus en plus protectionniste.

Ainsi se préparaient les circonstances qui allaient permettre à Mac Kinley de sortir de l'ombre où il avait jusqu'alors végété.

En 1888, lorsque la convention nationale des républicains se réunit à Chicago pour désigner le candidat du parti à la présidence de l'Union, il fut mis à la tête du comité chargé de rédiger et de présenter à la convention la *platform* (programme) du parti. Le 21 juin il monta sur l'estrade et donna lecture du programme. Lorsqu'il eut prononcé cette phrase, devenue célèbre : « Nous sommes absolument (*uncompromisingly*) en faveur du système américain de la protection », les applaudissements éclatèrent formidables. Tous les membres de la convention (un millier) se levèrent, acclamant l'orateur. Mac Kinley était, à partir de ce moment, l'homme de la révision du tarif douanier dans le sens ultra-protectionniste. Le mot *uncompromisingly* fut pour lui ce que, vingt-six ans auparavant, les mots *unconditional surrender* (reddition sans condition), proférés en réponse à une offre d'armistice d'une garnison confédérée, avaient été pour le général Grant.

La fortune politique de Mac Kinley était faite. Dans la convention même où il venait de s'affirmer avec un tel éclat, il fut un des aspirants à la *nomination* (choix du candidat à la présidence). Il eut 2 voix au premier tour, 8 au second. Le lendemain il retira sa candidature, et eut pourtant encore 11 voix au quatrième tour et 16 au septième. Mais finalement toutes les voix se réunirent sur le nom de M. Harrison. Le tour de Mac Kinley ne devait venir que huit ans plus tard.

Lorsque se réunit, en décembre 1889, le Congrès qui avait été élu en même temps que M. Harrison, le *speaker* de la Chambre des représentants, M. Thomas Reed, désigna Mac Kinley, représentant de l'Ohio, pour la présidence de la commission des

ways and means (voies et moyens) qui correspond à ce qu'est dans notre Parlement la commission du budget. Lorsque le projet du tarif sortit des délibérations de cette commission, il fut manifeste pour tous que la majorité républicaine n'avait été que trop fidèle à la fière déclaration de l'année précédente. Le bill portait, selon l'usage, le nom du président de la commission qui l'avait rédigé. Mac Kinley offrait bien aux votes du Congrès un protectionnisme intransigeant (*uncompromising*).

On put croire, pendant quelque temps, qu'il avait dépassé la mesure. Non seulement le bill Mac Kinley excita en Europe de vives protestations et une explosion de colère, suivie, il est vrai, d'appréciations plus réfléchies; mais, aux États-Unis même, l'application du nouveau tarif se heurta à de violents mécontentements. Peu de temps après sa mise en vigueur, le suffrage universel frappa de disgrâce le parti républicain, qui avait endossé la politique inspiratrice du tarif. Une forte majorité ramena au pouvoir, pour la seconde fois, les démocrates avec M. Cleveland. En même temps une crise économique intense éclatait; elle provoqua les extravagances du parti argentiste et suscita, en 1896, la candidature présidentielle de M. Bryan.

Le parti républicain se ressaisit alors, et se serra autour de Mac Kinley, en arborant, avec la même résolution qu'en 1888, le double mot d'ordre de la protection douanière et de l'étalon d'or.

Toutes les puissances financières de l'Union, les grands manufacturiers, les grands banquiers, les promoteurs de ces gigantesques organisations qui, sous le nom de *trusts*, émerveillent et inquiètent le vieux continent, donnèrent leur appui au candidat que le parti opposait aux hérésies monétaires et à la démagogie de M. Bryan. Mac Kinley subissait alors encore les effets d'anciennes mésaventures commerciales. Un de ses fidèles, le richissime M. Mark Hanna, dégagea cette situation, prit la direction de la campagne présidentielle, et obtint des hautes classes capitalistes, industrielles et commerciales, les plus larges concours.

Mac Kinley fut élu. Les deux grands événements intérieurs de sa première présidence ont été le vote du tarif Dingley en 1897, tarif qui est une aggravation de celui de 1890, mais qui contient aussi, grâce à une heureuse prévoyance de ses auteurs, le principe d'adoucissements éventuels sous l'action de la clause de réciprocité, et le vote de la loi de mars 1900, qui, en établissant d'une manière définitive le régime de l'étalon d'or, a clos le débat monétaire qui agitait les États-Unis depuis la guerre de la Sécession.

Mais la présidence de Mac Kinley a été traversée par de bien autres événements : la guerre contre l'Espagne, la conquête de Cuba, de Porto-Rico et des Philippines.

L'élu de 1896 n'avait pas prévu que de si grandes questions allaient surgir. Rien dans ses travaux, dans ses préoccupations antérieures, dans les péripéties de sa vie politique, ne l'avaient préparé à en proposer la solution à ses compatriotes. Il n'était pas jingoïste; l'impérialisme s'est développé en dehors de son action personnelle. Avant lui, M. Gillespie Blaine, un des plus remarquables parmi les politiciens de haute marque qu'ont possédés les États-Unis, et qui, à cause de cela même peut-être, ne put jamais arriver à la présidence, créa, alors que Mac Kinley n'était pas encore une grande figure, le panaméricanisme. Quant à Cleveland, il ressuscita, rajeunit la vieille doctrine de Monroë et faillit brouiller l'Angleterre avec les États-Unis pour le Venezuela.

La grande République, emportée depuis 1896, avec le triomphe des industries protégées, dans un courant inouï de prospérité matérielle, commerce, industrie, agriculture, se laissa tout naturellement gagner aux idées d'expansion, de politique extérieure plus active, d'intervention dans les affaires du monde. Mac Kinley, dans cette évolution de son pays vers des destinées nouvelles, suivit bien plutôt le mouvement qu'il ne le dirigea. On le vit, dans les circonstances les plus importantes et qui réclamaient une solution, se retrancher systématiquement derrière le Congrès, se livrer à des consultations, prolongées et scrupuleuses, de l'opinion publique, ne se décider, enfin, que lorsque la voix populaire avait elle-même prononcé.

On en vint à lui reprocher de trop subordonner aux influences extérieures l'exercice de sa prérogative présidentielle. Le reproche est justifié en partie. Si la vie privée de l'homme est, de l'aveu de tous, sans tache, s'il fut un grand travailleur, un politicien guidé plus encore par l'amour de son pays que par de simples considérations de parti, l'homme public manquait un peu de la fermeté qui fait les grands caractères. Il fut souvent plus obstiné que résolu. On ne pourra, malgré tout, le classer parmi les hommes d'État de premier rang; il fut, surtout dans les derniers temps, plus un reflet lumineux, un miroir fidèle, qu'une force vive, un moteur conscient.

On ne peut nier pourtant qu'il n'ait été un président modèle, selon la conception américaine de cette haute fonction. Son honnêteté, la simplicité de sa vie, l'aspect même, à la fois sévère et affable, de sa personne, son respect pour la volonté populaire exprimée par les grands rouages du mécanisme constitutionnel, lui ont valu une popularité d'une intensité extraordinaire. Sa réélection, en 1900, parut aussi naturelle qu'indispensable pour le développement de la prospérité et de la grandeur nationales.

Le revolver d'un stupide meurtrier a brisé tout cela. Comment s'étonner de l'explosion d'amour qui se produit, aux États-Unis, pour cet homme frappé en plein bonheur, et d'horreur pour la secte qui a produit l'assassin?

AUGUSTE MOIREAU.

BALZAC A FOUGÈRES

La genèse des « Chouans ».

I

Il y a quelques années, je passai une partie de l'été à Fougères. Un jour que nous nous promenions en voiture sur la route d'Ernée, mon hôte me dit, quand nous eûmes passé la vallée du Couesnon : « Nous voici arrivés au pied de la Pèlerine où Balzac a placé la scène de l'embuscade qui remplit le premier chapitre des *Chouans*. Descendons de voiture et montons la côte à pied; cela soulagera notre cheval et vous me direz, lorsque nous aurons atteint le sommet de la Pèlerine, si vous reconnaissez le paysage que Balzac a décrit avec tant de complaisance. »

Or, depuis une huitaine de jours, je m'amusais à vérifier sur place l'exactitude topographique des scènes du roman de Balzac. J'avais fait la connaissance d'un homme du peuple, barbier de son état, qui savait l'histoire de la chouannerie sur le bout des ongles et avait réuni dans son arrière-boutique, à côté de vieilles faïences remarquables, une très curieuse collection d'armes de ce temps; à force de causer avec lui, l'idée m'était venue d'ouvrir une enquête sur les conditions dans lesquelles Honoré de Balzac avait écrit *Les Chouans*, et de faire la part de la vérité et de l'imagination qu'il y a dans ce livre.

Nous montâmes donc à pied la côte de la Pèlerine, et je constatai une fois de plus en la gravissant que Fougères avait été admirablement nommé. Il y a, en effet, de chaque côté de la route, tout le long des hauts talus embroussaillés qui bordent les prairies et les champs, d'énormes fougères dont les palmes fines et dentelées se marient de la façon la plus agréable aux rameaux effilés des genêts et aux branches hérissées des ajoncs. Ces fougères gigantesques sont la caractéristique de la flore de ce pays : on dirait qu'on les a semées autour de la ville pour mieux la désigner aux yeux du voyageur. Et quand le regard passe par-dessus ces haies vives, à voir la verdure grasse et tendre qui tapisse le fond du vallon, on se croirait plutôt en Normandie qu'en Bretagne. Sans compter que la Normandie n'est pas loin, puisque la rivière du Couesnon, qui fait la joie et la richesse de cette vallée, sépare vers Pontorson l'Avranchin du Fougerais.

Après avoir bien contemplé le magnifique paysage qui se déroulait sous nos yeux, je regardai mon hôte et je lui dis :

— Savez-vous où je me crois transporté en ce moment?

— Non.

— Eh bien, je me crois transporté en plein Bocage vendéen, entre Montrevault et Beaupréau, au sommet de la colline qui dévale vers cette dernière ville. Seulement Beaupréau est dans un trou, tandis que Fougères est sur une butte.

J'avais *Les Chouans* dans ma poche. Je les ouvris à la page où Balzac décrit la vallée du Couesnon, et quand j'eus promené longuement mes yeux du livre au paysage et du paysage au livre, je m'écriai : « Eh bien, non, ce n'est plus cela. Balzac lui-même dirait qu'on lui a changé sa toile. Si les premiers plans sont restés les mêmes, les derniers ont été si bousculés qu'on ne s'y reconnaît plus. Le château de Fougères, que Victor Hugo comparait à une cuillère dont la ville serait le manche, était autrefois le motif central, on pourrait dire unique, de cette toile merveilleuse. On ne voyait dans le fond du tableau que la masse formidable de ses tours et le clocher de l'église Saint-Léonard qui les dominait. A présent, ce ne sont plus les tours du château qui tirent l'œil; ce n'est pas non plus le clocher de l'église voisine; la main grossière du maçon a mis, depuis la mort de Balzac, des couleurs criardes sur les tons gris et doux de cette toile séculaire, et la crête du rocher où Fougères est assis se hérisse, sur la droite, de fabriques blanches et rouges et de hautes cheminées d'usines qui défigurent et déshonorent l'admirable paysage des *Chouans*.

« N'empêche, dis-je à mon hôte, que Balzac avait bien choisi le théâtre dont Marche-à-terre est le sinistre Quasimodo. Outre que Fougères a donné naissance à l'un des chefs les plus redoutables de la chouannerie bretonne, la ville touche à la Normandie et au Maine qui furent les principaux foyers de la chouannerie et en souffrit beaucoup elle-même. Il est fâcheux seulement que Balzac ait passé si peu de temps à Fougères — une vingtaine de jours tout au plus — quand il écrivit son livre; qu'au lieu de vivre parmi les paysans et les gens du peuple, il ait vécu de la vie de château et qu'il ne soit venu dans ce pays qu'en quête d'un cadre...

— Alors vous croyez que *Les Chouans* étaient déjà faits quand Balzac vint à Fougères?

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr, puisque Balzac écrivait à sa sœur, en 1827 : « J'ai encore une quinzaine de jours à passer sur *Les Chouans* »

et qu'il ne vint à Fougères qu'à la fin de l'été de 1828. Du reste, nous savons maintenant, par les quelques lettres de Balzac, que M. du Pontavice de Heussey a publiées naguère, l'histoire vraie du roman des *Chouans* et, si vous le voulez, je puis, à l'aide de ces documents précieux, vous la raconter dans tous ses détails, de son point de départ à sa fin.

— J'accepte volontiers, dit mon hôte.

Et le soir, après dîner, sous l'abat-jour vert de la lampe, je fis le récit qui va suivre.

II

Quand Balzac entreprit d'écrire *Les Chouans* il était complètement ruiné. Après avoir débuté dans la vie par faire de méchants livres, justement oubliés d'ailleurs, l'idée lui était venue un jour de s'installer à Paris imprimeur-typographe, et il avait monté, en 1823, dans la rue des Marais-Saint-Germain, n° 17, une imprimerie à laquelle il avait annexé une fonderie. Le tout sous la raison sociale : Laurent, Balzac et Barbier.

Il était âgé de vingt-quatre ans. « C'était alors un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait et écumant en parlant parce que toutes ces dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide (1). »

Ainsi parle Alfred de Vigny qui avait connu Balzac en 1826, pendant qu'il imprimait la deuxième édition de *Cinq-Mars*. Le portrait, pour n'être pas flatté, doit être ressemblant, car j'en retrouve les traits caractéristiques dans la plupart des écrivains qui se sont occupés de Balzac imprimeur. On sait qu'il ne réussit pas dans cette profession et qu'au bout de quatre ans, il avait englouti tout l'argent que lui avait donné son avare de père. Mais s'il avait tout perdu, il lui restait l'honneur et les quelques meubles qu'il avait sauvés de la catastrophe. Encore trouvait-on parmi les siens que ces meubles étaient de trop et que la chambre où il s'était réfugié, rue de Tournon, pour gagner sa vie avec sa plume, était trop luxueuse pour la situation misérable où il se trouvait. Voici, en effet, la lettre de justification et d'excuses qu'il adressait à sa sœur quelque temps après la fermeture de son imprimerie :

Ta lettre m'a donné deux détestables jours et deux détestables nuits. Je terminais ma justification de point en point, comme le mémoire de Mirabeau à son père, et je m'enflammais déjà à ce travail, mais je renonce à l'écrire ; je n'ai pas le temps, ma sœur, et je ne me sens d'ailleurs aucun tort. On me reproche l'arrangement de ma chambre, mais les meubles qui y sont m'appartenaient avant ma catastrophe ! Je n'en ai pas acheté un seul ! Cette tenture de percale bleue qui fait tant crier était dans ma chambre à l'imprimerie. C'est Latouche (Henri de Latouche) et moi qui l'avons clouée sur un affreux papier qu'il eût fallu changer. Mes livres sont mes outils de travail ; je ne puis les vendre, le goût qui met tout chez moi en harmonie ne s'achète pas (malheureusement pour les riches) ; je tiens, au surplus, si peu à toutes ces choses, que si l'un de mes créanciers veut me faire mettre secrètement à Sainte-Pélagie, j'y serai plus heureux ; ma vie ne me coûtera rien, et je ne serai pas plus prisonnier que le travail ne me tient captif chez moi. Un port de lettre, un omnibus sont des dépenses que je ne puis me permettre, et je ne sors pas pour ne pas user d'habits ! Ceci est-il clair ?

Ne me contraignez donc plus à des voyages, à des démarches, à des visites qui me sont impossibles ; n'oubliez pas que je n'ai plus que le temps et le travail pour richesse, et que je n'ai pas de quoi faire face aux dépenses les plus minimes.

Si vous songiez aussi que je tiens toujours forcément la plume, vous n'auriez pas le courage d'exiger des correspondances ! Écrire quand on a le cerveau fatigué et l'âme remplie de tourments !... Je ne pourrais que vous affliger, à quoi bon ?... Vous ne comprenez donc pas qu'avant de me mettre au travail, j'ai quelquefois à répondre à sept ou huit lettres d'affaires ?

J'ai encore une quinzaine de jours à passer sur « les Chouans »; jusque-là, pas d'Honoré ; autant vaudrait déranger le fondeur pendant la coulée. Ne me crois aucun tort, chère sœur ; si tu me donnais cette idée, j'en perdrais la cervelle. Si mon père était malade, tu m'avertirais, n'est-ce pas ? Tu sais bien qu'alors aucune considération humaine ne m'empêcherait de me rendre près de lui.

Il faut que je vive, ma sœur, sans jamais rien demander à personne, il faut que je vive pour travailler, afin de m'acquitter envers tous ! Mes *Chouans* terminés, je vous les porterai, mais je ne veux en entendre parler ni en bien ni en mal ; une famille, des amis sont incapables de juger l'auteur.

Merci, cher champion dont la voix généreuse défend mes intentions. Vivrai-je assez pour payer aussi mes dettes de cœur ?

Telle était la position d'Honoré de Balzac en 1827, et tel aussi son état d'âme au moment où il allait s'attaquer au premier livre qui devait porter son nom. Comment avait-il conçu l'idée de ce livre ? Qui lui en avait fourni le sujet et la trame ? Il dira plus loin qu'on lui avait raconté un fait historique de 1798 se rapportant à la chouannerie et qu'il avait songé tout de suite à le développer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que *Les Chouans* étaient bâtis et fort avancés quand Balzac partit pour Fougères. Et pourquoi, demanderez-vous, avait-il jeté son dévolu sur cette ville plutôt que sur telle autre, sur Avranches, Granville, Dol, Alençon, Mayenne ou Quimper-Corentin ? Est-ce que le fait historique en question

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1897, p. [illegible]. *Lettres inédites d'Alfred de Vigny.*

s'était passé à Fougères? Je ne le crois pas, en tout cas il n'y paraît guère, mais la famille de Balzac était liée depuis longtemps avec celle du général baron de Pommereul qui habitait cette petite ville, et comme il ne connaissait personne en Bretagne, en Normandie et au Maine, il est tout naturel que Balzac ait choisi pour théâtre de l'action de son drame une localité où la chouannerie avait fait rage et où il avait de bons amis.

Le baron de Pommereul (1) était le fils aîné du général de ce nom qui dut toute sa fortune politique à Bonaparte dont il avait été, comme colonel d'artillerie, examinateur à l'école de Brienne. Nommé préfet d'Indre-et-Loire au début du Consulat, le général se signala dans ce poste par un certain nombre d'excentricités, dont celle-ci, qui causa un grand scandale. Comme il était philosophe, il s'avisa un jour de faire circuler, à Tours et dans tout le département, un almanach dans lequel tous les noms des saints avaient été remplacés par ceux des philosophes du paganisme et par les figures emblématiques de leurs systèmes. En même temps, s'il faut en croire la biographie Michaud à laquelle j'emprunte ces détails, il fit distribuer les listes d'athées publiées par Lalande, après avoir eu le mauvais goût d'y ajouter le nom du cardinal de Boisgelin qui était archevêque de Tours. Tout autre préfet eût été révoqué à sa place. Mais Pommereul, qui se savait protégé par le Premier Consul, ne fut pas inquiété, malgré les plaintes du cardinal. Ce n'est qu'à la mort de M. de Boisgelin qu'il fut envoyé, toujours comme préfet, dans le département du Nord. Il mourut à Paris en 1823, quelque temps avant que Balzac ouvrît son imprimerie. Justement, pendant qu'il était à Tours, il avait fait la connaissance du père de notre romancier, qui, après avoir acheté aux portes de la ville une maison et des propriétés, était devenu directeur du grand hôpital. M[me] de Surville, sœur de Balzac, raconte même que son père, « espèce de bourru bienfaisant et original qu'on aurait pu prendre pour un personnage échappé aux contes d'Hoffmann », obligea M[me] de Pommereul dans différentes circonstances.

C'était assez pour que Balzac, après sa ruine, eût recours à l'hospitalité de son fils, qui, comme je l'ai dit, habitait Fougères.

Un matin, le baron de Pommereul reçut la lettre que voici :

Paris, le 1[er] septembre 1828.

Monsieur et ami,

Ce que beaucoup de personnes pouvaient prévoir et ce que j'ai craint moi-même en commençant et soutenant avec courage un établissement dont les propositions avaient quelque chose de colossal, est enfin arrivé. J'ai été précipité, non sans les prévisions de ma conscience, du haut de ma petite fortune. Les événements financiers qui troublent la place de Paris et la mèneront on ne sait où m'ont contraint de m'arrêter.

Grâce au dévouement de ma mère et aux bontés de mon père, nous avons sauvé l'honneur et le nom aux dépens de ma fortune et de la leur. Ma liquidation paye intégralement toutes mes dettes et je reste, à trente ans bientôt, avec du courage et un nom sans tache.

Je ne vous apprends, général, ce triste événement que par suite d'une circonstance qui est née de ma nouvelle résolution. Je vais prendre la plume et il faut que l'aile agile du corbeau ou de l'oie me fasse vivre et m'aide à rembourser ma mère. Depuis un mois je travaille à des ouvrages militaires d'un haut intérêt et j'espère qu'à défaut du talent, tout à fait problématique chez moi, les mœurs nationales me porteront peut-être bonheur.

Je me suis aperçu que, telle diligence que je puisse faire, mes essais ne me produiraient rien de ce qui peut ressembler à un traitement budgétaire avant le 1[er] janvier prochain, et l'on m'a présenté, par le hasard le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des Chouans et des Vendéens, lequel me fournit un ouvrage facile à exécuter. Il n'exige aucune recherche, si ce n'est celle des localités. Ma première pensée a été pour vous et j'avais résolu d'aller vous demander asile pour une vingtaine de jours. La muse, sa main de papier et moi ne sommes certes pas gênants, mais le vrai est que la seconde pensée a été que sans nul doute je vous gênerais. Vous voyez, général, qu'une question jetée avec tant de franchise en réclame tout autant dans la réponse, et je vous supplie d'avoir la bonté de me répondre avec votre loyauté militaire sur cet article, car vous penseriez comme moi, que dans ce cas, Madame votre mère, à laquelle je conviendrais avec vous d'écrire mon humble requête, aurait peut-être la bonté d'accorder au pauvre romancier une chambre au château (1), et je pourrais faire mes excursions avec cette liberté de conscience et d'enjambée que l'on a quand on sait ne gêner aucune âme au monde. Or, figurez-vous, général, qu'un lit de sangle et un seul matelas, une table, pourvu qu'elle soit comme les quadrupèdes et non invalide, une chaise et un toit sont tout ce que je réclame avec votre bienveillance si précieuse et si charmante.

J'ai mis tant de laisser aller dans mon épître et ma demande, que je serais tenté de vous en faire mes excuses.

Quelques jours après Balzac recevait la réponse du général de Pommereul, et l'on juge de la joie qu'il ressentit en lisant ce billet laconique comme un ordre militaire : « Votre chambre vous attend, venez vite ! »

(1) Il était né à Fougères le 14 mai 1774, et son père, le 12 décembre 1745.

(1) M. de Pommereul habitait le château de Marigny, près de Fougères.

III

Quand Balzac arriva à Fougères, il n'y restait plus de traces de la chouannerie, mais les survivants de cette guerre atroce n'étaient point rares, et si les patriotes se terraient dans leurs trous comme le gibier qui vient de recevoir des coups de fusil, les Chouans ne se gênaient pas pour désigner du doigt, les jours de marché, les paysans vêtus de peaux de bique qui avaient dans le temps pillé les diligences et *descendu* les Bleus derrière les haies. Balzac pouvait donc se documenter à loisir sur les hommes et les choses de la chouannerie à Fougères, surtout avec un guide aussi distingué et aussi populaire que le général de Pommereul. Mais, comme il avait déjà écrit une bonne partie de son livre, il ne s'occupa que de deux choses : du cadre, autrement dit du paysage, et des us et coutumes du pays qui pouvaient donner à son récit la couleur locale voulue. Encore les descriptions de fantaisie ne font-elles point défaut dans les *Chouans*. Qui pourrait dire, par exemple, où se trouvait le château de la Vivetière qui fut le théâtre de scènes invraisemblables et la maison truquée, comme un décor de l'Ambigu, où Pille-Miche, aidé de Marche-à-terre et de Galope-Chopine, fit rôtir les pieds d'Orgemont pour lui extorquer ses écus ? M. du Pontavice de Heussey, qui a publié la correspondance de Balzac avec le général de Pommereul, prétend que le roman des *Chouans* abonde en détails et en anecdotes authentiques. Je ne dis pas non, mais l'imagination du romancier y joue encore un plus grand rôle, et c'est d'autant plus fâcheux que le roman — tout au moins la partie amoureuse — ne tient pas debout. Explique qui pourra le rôle et le caractère de Mlle de Verneuil, moi j'y perds mon latin !...

Il eût été intéressant de pouvoir lever les masques des personnages que Balzac a mis en scène. J'ai eu beau interroger tout le monde, personne n'a pu mettre un nom vrai ou ayant quelque chance de l'être sur la figure du Gars, de Mme du Gua, de Marche-à-terre et de ses pareils. Seul M. du Pontavice s'obstine à voir dans le héros du roman de Balzac le chef de partisans Aimé-Casimir Picquet du Bois-Guy. Il n'y a pourtant guère de ressemblance entre eux. Si du Bois-Guy répond assez bien à première vue au type du Gars, sous le rapport de la jeunesse et de l'audace, aucun des comparses qui gravitent autour du petit marquis de Balzac ne rappelle cet officier du Bois-Guy qui, sous le sobriquet de *Sans-Chagrin*, lui sauva la vie en 1796 de façon si héroïque, nous savons, de plus, que ce chef de Chouans mourut en 1839, soit quarante-deux ans après sa dramatique évasion du château de Saumur, et onze ans après la venue de Balzac à Fougères, tandis que le Gars trouva la mort, en 1798, 1799 ou 1800, on ne sait pas au juste, en s'échappant par un œil-de-bœuf de la chambre et du lit de Mlle de Verneuil !

Je doute également que Mme du Gua, surnommée par Balzac la *Jument de Charette*, ait vécu et soit morte à Fougères, comme l'affirme M. du Pontavice, au milieu du siècle dernier. Non que cette bonne amie du Gars eût des mœurs indignes des marquises et des comtesses qui vivaient dans les camps de la Vendée militaire ; mais ce n'est pas au pays d'Aimé du Bois-Guy que Charette recrutait ses « juments ».

Quant à d'Orgemont, le vieil usurier à qui Marche-à-terre et Galope-Chopine font rendre gorge, je crois bien que Balzac ne l'a introduit dans son roman que pour se venger des juifs qui vécurent de la ruine de son imprimerie : les usuriers de ce type et de cet acabit sont si rares en Bretagne !

Les personnages du roman des *Chouans* me semblent donc être sortis tout armés, ou peu s'en faut, du cerveau bouillant de Balzac. Mais on ne saurait nier qu'il les a fait se mouvoir dans un cadre qu'il connaissait bien et qu'il avait bien vu. On n'a qu'à regarder du haut de la Promenade qui sert de parvis à l'église Saint-Léonard, pour reconnaître certains horizons et certains coins du livre. Je passe sur les expressions populaires, telles que *rote*, *échalier*, *oribus*, *peau de bique* et *chandelle de résine* qui firent je ne sais pourquoi l'étonnement de Balzac et qu'il a enchâssées très heureusement dans son récit : cela, qu'on me permette de le dire ici, n'est que la menue monnaie de la couleur locale.

M. du Pontavice, que je suis pas à pas, parce qu'il est le premier qui se soit occupé du séjour de Balzac à Fougères, nous fait connaître l'emploi de son temps pendant les vingt jours qu'il passa dans le pays. Il raconte que, du matin au soir, il allait par monts et par vaux, son calepin à la main, s'arrêtant au bord des routes pour croquer un paysage, entrant dans les fermes pour causer avec les paysans et noter les particularités de leur langage, et revenant à la nuit au château du baron de Pommereul avec une provision de documents qu'il s'empressait d'utiliser...

C'est ainsi évidemment que dut procéder Balzac, car il n'agit pas autrement dans la suite quand il écrivit les romans qui ont établi sa réputation. Il y aurait même un livre très amusant à faire sur les excursions de Balzac à travers les villes de la province où se passent les scènes diverses de la *Comédie humaine*.

Je m'étonne cependant qu'on ne lui ait pas montré à Fougères, dans une rue écartée du faubourg Saint-Sulpice, la petite maison basse où siégeait le tribunal révolutionnaire du district, ou, si on la lui montra, qu'il n'en ait pas tiré parti. Cette maison existait encore il y a quelques années et je puis la

décrire de mémoire, tant son image me frappa. Extérieurement elle avait l'apparence d'une ferme. Coiffée d'un toit conique et qui avançait sur la rue, elle était percée au milieu d'une porte étroite assez haute et, à peu près à deux mètres au-dessus, d'une lucarne unique. A gauche, sur le côté, un escalier en pierres disjointes d'une dizaine de marches conduisait à une porte pleine qui s'ouvrait comme celle d'en bas dans une salle carrée. Autour de cette salle, à la hauteur d'un demi-étage, il y avait une galerie à balustrade à laquelle on accédait du dehors par cet escalier de pierre, en dedans par un autre escalier tournant à rampe ouvragée. Le tout était éclairé par le jour douteux qui tombait de la lucarne. C'est dans cette galerie que se tenait le public, quand le tribunal révolutionnaire siégeait ; et il siégeait souvent, et il se commit là des horreurs ! Car les Républicains furent, durant toute la Révolution, les maîtres de la ville de Fougères ; elle ne fut occupée que trois ou quatre jours par les Vendéens, quand ils marchèrent sur Granville, et Maupillé raconte (1) qu'après leur passage les patriotes usèrent de représailles terribles. « Des soldats indisciplinés, écrivait le médecin Gainou à son ami Robespierre, se sont portés dans les hôpitaux, y ont égorgé les blessés des brigands dans leurs lits ; plusieurs femmes des brigands y étaient malades, ils les ont violées et les ont égorgées après ! »

Qu'on s'étonne après cela de la sauvagerie des Chouans et du brigandage que Marche-à-terre, Pille-Miche et autres sacripants de leur espèce pratiquèrent ouvertement et impunément dans la contrée. La chouannerie, qu'on ne l'oublie pas, fut la queue de la guerre de Vendée, comme la Commune fut la queue du Siège, et la vraie chouannerie, en Bretagne, celle qui eut pour promoteurs et pour chefs les rois de Bignan, les Bois-Guy et les Cadoudal, sortit de l'abominable boucherie de Quiberon. L'évêque constitutionnel de Quimper n'aurait probablement pas été fusillé de nuit, sur la route, si l'évêque réfractaire de Dol n'avait été passé par les armes avec les malheureux compagnons de Sombreuil. Un crime en appelle un autre et le sang répandu ne se lave que dans le sang.

Les Chouans de 93, les Vendéens de Cathelineau, de Bonchamps, de Lescure, avaient des sentiments humains et généreux. Quand ils commettaient des exactions ou des violences, c'était en dehors et malgré la défense des chefs qui les commandaient.

Les Chouans de 1796 à 1800, ceux qui terrorisèrent les villes et les campagnes de la Normandie, de la Bretagne et du Maine, n'avaient d'humain que la figure. Et encore ! Avec leurs cheveux tombants et leurs peaux de bique, ils ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes ; et quant aux Bleus qui avaient le malheur de passer à portée de leurs fusils, ils les tuaient comme des loups.

Méditez plutôt les *temps de leur charge* que je tiens de M. Roussin, le barbier collectionneur de Fougères, et que je suis surpris de n'avoir pas trouvés dans les *Chouans* de Balzac :

— Attention l'gâs !... align'ons bé tertous à l'échalié !... Ça y est-i ? — Poussez l'oreille du chat. — Prenez de la graine d'oignon dans votre bissac. — Mettez de la graine d'oignon dans la petite augette. — Tirez l'oreille du chat. — Passez le bâton creusé à gauche. — Prenez de la graine d'oignon. — Mettez de la graine dans le bâton creusé. — Boutez-y un tapon de papier. — Attention, l'gâs pour gauler, et ne faites point comme les gâs bleus qui gaulent une fâ, deux fâs, gaulez six fâs s'il faut, pour que ça pète sec ! — Mettez de la maillette dans le bâton creusé. — Boutez-y un tapon de papier. — Gaulez. — Ça y est-i ? — Attention l'gâs pour tirer, et mirez à hauteur de genâs, comme pour quer un loup !...

Je ne sais pas si cette charge des Chouans vous fera la même impression qu'à moi, mais en voyant M. Roussin l'exécuter dans sa boutique, le fusil à pierre en mains, il me passa un frisson dans le dos.

Tels étaient les Chouans de Fougères. Il est tout naturel qu'ayant à les peindre, Balzac nous en ait donné une image si cruelle et malgré tout si vraie.

IV

A la fin d'octobre 1828, il prenait congé de ses hôtes et rentrait à Paris pour revoir l'œuvre commencée, la remettre sur le métier et ne la quitter qu'après l'avoir menée à son terme (1).

Mais rien n'est plus difficile — Balzac en fit ici l'expérience — que de remanier de fond en comble un livre, quel qu'il soit. Quelque temps après, il écrivait de Versailles au baron de Pommereul :

> Mon ouvrage n'avance pas. J'ai encore pour un mois environ de travail, mais je regrette si vivement d'avoir quitté la Bretagne, que ma mère a fini par concevoir de quelle importance était mon séjour. Jamais je n'ai si bien travaillé. J'ai déjà concurrence dans les offres et j'en suis content ; avant deux mois, vous verrez, le soir, Madame combattre le sommeil sur mon livre et y succomber.
>
> Quant à mes affaires, elles sont bien douloureuses ; néanmoins, j'espère recouvrer moitié dans la faillite qui m'a sitôt arraché aux délices de Fougères et aux charmes de votre douce et point cérémonieuse hospitalité, dont je

(1) *Histoire de Fougères.*

(1) C'est donc à tort que Balzac a daté son roman de « Fougères, août 1827 ».

conserve le gracieux souvenir et vous prie d'agréer derechef ma reconnaissance.

. . . .

Je suis ici à travailler et je ne quitterai que lorsque j'aurais terminé, non plus le *Gars*, titre qui déplaisait à Mme de Pommereul, mais *Les Chouans* ou *La Bretagne il y a trente ans*.

Ces dernières lignes veulent que je m'y arrête. J'ai dit plus haut qu'on ne savait pas au juste en quelle année s'était passé le drame de guerre et d'amour qui avait abouti à la mort du Gars et de Mlle de Verneuil. Balzac, en effet, comme pour intriguer davantage le lecteur et le dérouter, a changé trois fois la date du sous-titre de son livre. Dans sa première lettre au baron de Pommereul nous avons vu qu'il se proposait de mettré en scène un fait historique de 1798. Nous verrons tout à l'heure que lorsqu'il parut, en 1829, le roman portait comme sous-titre : « Ou la Bretagne en 1800 ». Plus tard, dans l'édition définitive, ce sous-titre devint : « Ou la Bretagne en 1799. » Balzac modifia également trois fois le titre principal de ce livre. A l'origine, il devait s'appeler « Le Gars ». Notre romancier renonça à ce nom bizarre pour être agréable à Mme de Pommereul et lui donna, quand il parut, le titre de « Le dernier Chouan » qui fut changé dans l'édition définitive en celui de « Les Chouans » sous lequel il est connu aujourd'hui.

M. de Lovenjoul qui possède les manuscrits de Balzac, dans une préface inédite des *Chouans*, nous donnera peut-être un jour la clef de ces changements quelque peu énigmatiques. En attendant je regrette, pour ma part, que Balzac ait cru devoir substituer à ce titre « le Dernier Chouan », qui faisait de son livre une étude particulière, celui de « Les Chouans », qui lui donne un caractère beaucoup trop général. Car, je ne saurais trop le répéter, il y eut Chouans et Chouans, comme il y a fagots et fagots, et ceux que Balzac a mis en scène, pour être la vivante et fidèle image de ceux de Fougères, ne ressemblent pas entièrement à ceux des Côtes-du-Nord, du Morbihan ou du Maine.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre par laquelle Balzac annonça, le 11 mars 1829, au général baron de Pommereul l'apparition de son roman :

Général,

Vous recevrez dans cinq on six jours, par la poste, les quatre volumes in-12 du *Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*. Comme les tyranneaux de la poste prohibent toutes ces expressions de sentiment que les auteurs sont dans l'habitude de mettre à la première page du livre qu'ils offrent, je désire vivement que cette lettre tienne lieu du témoignage de reconnaissance de M. Balzac envers M. de Pommereul, que j'aurais écrit sur le titre de mon ouvrage. Qu'est-ce que je dis là, mon ouvrage? Il est un peu le vôtre, car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelques coups de ce joli petit vin de Graves et ces beurrées de craquelins (1). Il n'y a pas jusqu'à la chanson : « Allons, partons, belle » chantée par M. Alexandre, et jusqu'à « la Tour de Mélusine », etc., qui n'y soient. Tout est à vous, jusqu'au cœur de l'autêur, et sa plume et ses souvenirs. J'espère que Mme de Pommereul rira de quelques détails sur le beurre, sur les pichés, sur les oribus, sur les noces, les échaliers et les difficultés d'aller au bal, que j'ai mis dans mon ouvrage, si toutefois elle peut le lire jusqu'au bout sans s'endormir.

Nous n'avons pas la réponse du baron de Pommereul, mais on peut être assuré que ni lui ni sa femme ne s'endormirent à la lecture de *leur* livre. Ce n'est certainement pas le meilleur qu'ait signé Balzac, mais c'est, tout de même, un des plus mouvementés et des plus passionnants, et quand on sait dans quelles conditions il fut écrit, la critique aurait tort de se montrer trop sévère, d'autant qu'à tout prendre il y a beaucoup plus à louer qu'à critiquer dans *Les Chouans*.

LÉON SÉCHÉ.

L'HERBE TENDRE (2)

Roman.

III

Claudine Ballu, plus connue à Savinieux sous le nom de la *Maigriote*, jouissait dans tout le village et le pays environnant d'une fort mauvaise réputation. Elle n'avait pas deux ans que déjà sa mère la battait comme plâtre, et la petite alors de pleurer, de crier, de mener une vie d'enfer : c'était une très méchante enfant.

La mère Ballu, qui avait perdu son mari dans le même temps que sa fille lui était née, et qui vivait avec beaucoup de peine du maigre produit d'un petit terrain cultivé à la grâce de Dieu, habitait, à un bout de l'unique rue de Savinieux, une méchante cahute, malpropre, sentant la misère et faisant peu d'honneur à la commune. Deux moutons phtisiques, qu'elle menait paître sur le *communal*, et quelques poules, dont les œufs venaient augmenter un peu ses maigres ressources, trouvaient un abri, le soir venu, dans ce misérable taudis. C'était, pour parler net, un vilain voisinage que le voisinage de la mère Ballu,

(1) Petits gateaux secs et non sucrés que l'on mange en Bretagne avec le café au lait.

(2) Voir la *Revue* du 14 septembre.

surtout depuis la naissance de la petite; et, quand les gens du village passaient devant la cabane, laquelle, comme honteuse, se tenait un peu à l'écart des autres habitations, ils étaient sûrs d'en entendre sortir des cris.

— Quel moucheron! disait-on en haussant les épaules; s'il est permis d'avoir des engeances pareilles!

Quelques voisins, il est vrai, plus pitoyables, donnaient tort à la mère et lui reprochaient d'avoir la main trop leste. A quoi elle répondait fort sensément :

— Laissez-moi donc tranquille! Cette petite vipère ne fait que crier, je suis bien obligée de la battre.

Ce qu'elle eût pu ajouter pour son excuse, c'est qu'elle avait été fort battue elle-même du vivant de Gaspard Ballu, un cultivateur à la journée, fainéant et ivrogne. Aussi prenait-elle sa revanche maintenant, et rendait-elle à la fille ce qu'elle avait reçu du père. Quoi de plus juste?

Au milieu de ces coups, la petite Claudine grandissait, chétive d'apparence, robuste néanmoins et vivace, avec des petits bras nerveux, plus solides que les gros bras potelés des gamines de son âge. Il semblait qu'un sang tout autre que celui des paysans coulât sous sa peau brune, où les veines, fermes et gonflées, dessinaient de gentilles lignes bleues. Enfin, si elle avait été bien lavée, bien nippée, on aurait pu la prendre pour une petite demoiselle. Dame! la mère Ballu n'avait pas toujours été battue sans motifs; on se rappelait parfaitement l'avoir vue rôder plus d'une fois, au temps de sa jeunesse, autour d'un certain château des environs, et si l'on avait voulu être méchant, faire des suppositions, ce n'étaient pas les yeux de la petite qui eussent donné tort aux mauvaises langues. Ils luisaient étrangement, ces grands yeux noirs, quand la mégère s'avançait vers sa fille un bâton à la main; mais ils devenaient subitement doux et caressants comme ceux d'un jeune chien, quand un voisin, attiré par le bruit, se mettait entre le bâton et elle.

Lorsque la Maigriote vint à marcher sur ses dix ans, la mère Ballu se décida à l'envoyer à l'école de Savinieux, où sa mine chétive et ses robes rapiécées lui valurent d'être aussitôt le souffre-douleur de ses camarades. Elle se révolta, se battit comme un vrai diable, puis se résigna, prit son mal en patience, et finalement refusa d'aller là plus longtemps. Comme elle était dans les « gratuits », on n'essaya pas de la retenir; au contraire, il valait mieux pour tout le monde qu'elle s'en allât; elle eût pu donner le mauvais exemple.

C'est alors que le curé de Savinieux, l'abbé Chapoton, dont le cœur était plus miséricordieux que celui de ses paroissiens, la fit venir de temps en temps à la cure où il lui donna pour rien quelques leçons de catéchisme et d'histoire sainte. Mieux traitée par le bon curé que par M. Bouvard, à qui elle ne rapportait pas un sou vaillant, la Maigriote aurait fait des progrès rapides, car elle était loin d'avoir la tête dure, si la mère Ballu, envieuse du peu de bien qui pouvait échoir à sa fille, ne lui eût enjoint brusquement de laisser là ses livres et d'aller poursuivre son instruction sur le communal, en compagnie des deux moutons.

A l'école de Savinieux, où filles et garçons s'asseyaient sur les mêmes bancs, Daniel Gérard, qui avait l'esprit vif et la main leste, avait été tout d'abord un des persécuteurs de Claudine; un peu plus tard, dans la longue rue de Savinieux ou dans les sentiers qui avoisinent le communal, il ne s'était pas trouvé le dernier à lui jeter des pierres et à lui faire des niches. Aussi était-ce à lui surtout qu'elle en voulait et, du plus loin qu'elle le voyait venir, ses yeux brillaient de colère et tout son petit corps frémissait.

Comment se fit-il qu'un beau jour, comme elle était acculée contre une haie, frappée, tiraillée de tous côtés par une bande de galopins, Daniel, qui rôdait dans les environs, eut l'idée de s'ériger en redresseur de torts et de tomber à bras raccourcis sur toute cette marmaille? C'est ce que personne ne saurait dire. Sans doute tint-il à montrer ce jour-là qu'il avait les poings solides et que trois ou quatre adversaires ne lui faisaient pas peur.

Que ce fût pour cette raison ou pour une autre, à partir de ce moment Daniel se déclara le protecteur en titre de la Maigriote; et celle-ci, un jour qu'ils se rencontrèrent seuls dans le chemin des Saulaies, qui descend de Savinieux vers la Saône, le remercia si gentiment, le regarda avec des yeux si doux, qu'il ne put s'empêcher de l'embrasser et de lui dire :

— Sois tranquille, Maigriote, on ne te taquinera plus tant que je serai là.

Et, de fait, on l'avait laissée tranquille, même après le départ de Daniel pour le collège des jésuites.

Quel chagrin pour la pauvrette que ce départ du seul ami qu'elle eût au monde! et quelle joie pour tous deux, pour elle surtout, quand les jours de congé ou les vacances lui ramenaient son Daniel!

Claudine avait alors quatorze ans, ce qui n'empêchait pas qu'elle fût battue encore de temps à autre, car elle paraissait si frêle de figure et si mince de corps qu'on la prenait pour une enfant. Mais, depuis que Daniel lui avait juré amitié, il semblait que tout un changement se fût fait dans son caractère. Au lieu de se rebiffer comme jadis, de froncer le sourcil et de lancer des éclairs du fond de ses grands yeux noirs, elle s'était faite douce comme un agneau et obéissante aux moindres fantaisies de sa mère. Quand

cette dernière se fâchait trop fort, pour des riens, comme toujours, et qu'elle menaçait de prendre le terrible bâton, la Maigriote s'éloignait sans mot dire.

Son plus grand plaisir était alors de prendre un petit sentier tout caillouteux, qui montait en faisant des détours à n'en plus finir jusqu'au communal. Quelques touffes d'herbes qui n'appartenaient à personne poussaient là, vrai jardin du bon Dieu, avec des plantes parasites et des bruyères, parsemées au printemps de jolies fleurs bleues. Deux ou trois chênes rabougris, affaissés sur eux-mêmes comme de vieilles gens, semblaient en être les gardiens attentifs et couvraient d'une ombre chétive ce champ des pauvres que la commune, ne pouvant le louer, abandonnait généreusement à la discrétion des misérables.

C'est là, sur cette espèce de plateau qui dominait le village et d'où l'on découvrait la si jolie vallée de la Saône, fermée à l'horizon par les montagnes du Beaujolais, que la Maigriote avait trouvé pour la première fois un défenseur dans la personne de Daniel. Pour cette raison, elle avait voué une amitié reconnaissante à ce coin désert et sauvage où les oiseaux mêmes ne faisaient que passer, à ce sol aride et crevassé où rampaient humblement de maigres racines, à ces pauvres vieux chênes, dont les branches tordues se dépouillaient un peu plus chaque hiver et craquaient douloureusement au moindre vent d'orage. Elle établissait machinalement, dans sa petite cervelle chercheuse et active, une comparaison entre son existence à elle et cette lande abandonnée, et durant des heures elle restait pensive, regardant vaguement devant elle. Puis la pensée, l'image de Daniel grandissait peu à peu dans sa petite tête ; elle le voyait, elle l'écoutait avidement, et une douceur extraordinaire se répandait dans tout son être. Son cœur alors battait joyeusement, son regard s'attendrissait, ses lèvres s'entr'ouvraient souriantes, un sang vermeil et tiède lui montait aux joues et leur donnait une belle couleur ambrée. Le ciel était bleu, les chênes frémissaient gaiement, les ronces avaient des parfums, les petites fleurs bleues la regardaient, heureuses, et le plateau désolé se transformait en un délicieux parterre. L'amitié de Daniel avait fait toutes ces choses.

Cette amitié cependant, si elle protégeait la Maigriote contre les coups et les malices des gamins, semblait avoir ameuté contre la pauvre fille tout ce que le village comptait de gens sérieux. Le père Gérard, quand il la rencontrait par hasard sur son chemin, lui faisait de si terribles yeux qu'elle prenait peur et devenait toute tremblante. Et pourtant elle était courageuse, la Maigriote, et elle tremblait plus souvent de colère que de peur. Mais le gros fermier était le père de son Daniel, et cela suffisait pour qu'elle le craignît et le révérât.

Elle l'évitait aussi le plus possible : sa vue lui rappelait que Daniel était le fils d'un propriétaire et d'un richard, et alors, abaissant les yeux sur sa petite robe, qu'elle entretenait pourtant bien, mais dont elle ne pouvait cacher les reprises, elle soupirait tristement.

Elle était plus mal vue encore des autres paysans.

Ceux-ci, pour faire leur cour au fermier, à moins que ce ne fût par simple malice, la traitaient tout haut de vagabonde et de suborneuse ; la mère était une harpie qui avait fait mourir son homme de chagrin, et la fille une propre à rien qui voulait se faire épouser plus tard par ce benêt de Daniel. Les jeunes filles ne l'aimaient pas davantage, et quand on s'avisait de parler devant elles de la figure pâle et des yeux noirs de Claudine, c'était parmi toutes ces jeunesses un bel éclat de rire.

Bref, d'un bout à l'autre du village s'élevait un haro tel contre cette créature, qui vivait à l'écart des autres comme une sauvage, qu'elle aurait inévitablement fini par être lapidée sur la place de Savinieux si l'on n'avait eu peur de Daniel.

Ce dernier, en effet, qui en revenant du service avait retrouvé la Maigriote plus jolie que jamais, du bonheur de le revoir, avait déclaré bien haut qu'il casserait la tête au premier qui s'aviserait de toucher à un cheveu de la Claudine. On se le tenait pour dit et on se contentait de rire et de plaisanter sur le chemin de la pauvrette.

Le pré Gervais appartenait au père Gérard, et le chemin des Saulaies, après avoir contourné les bâtiments de la Grange-aux-Belles, y conduisait tout droit en moins de dix minutes. C'était une petite prairie, traversée par un ruisseau et descendant en pente douce jusqu'à la Saône, dont elle n'était séparée que par une lisière de sable très fin et très uni. Les trois autres côtés étaient fermés par une haie d'aubépines le long de laquelle couraient moineaux, rouges-gorges et chardonnerets ; une double rangée de peupliers d'Italie, dont les feuillages grêles bruissaient au moindre souffle, lui formait comme une seconde clôture de hauts éventails toujours en mouvement. On y pénétrait par une barrière en bois, à demi cachée dans le buisson, et contre laquelle venait mourir le chemin des Saulaies.

C'était un endroit paisible et retiré, un tapis de verdure tout blanchi de marguerites ; l'herbe y poussait dru, car elle était garantie des brûlures du soleil par le rideau mouvant de ses grands arbres, et le petit cours d'eau qui le traversait, aussi bien que le voisinage de la Saône, lui conservait aux époques les plus chaudes une inaltérable fraîcheur.

C'était là, dans ce joli clos ombreux dont les buissons d'alentour faisaient une solitude, que les deux jeunes gens avaient pris l'habitude de se donner ren-

dez-vous. C'était là qu'ils se voyaient presque tous les soirs, depuis que Daniel était définitivement rentré à Savinieux. Assis côte à côte sur l'herbe, et les yeux fixés sur la rivière, ils causaient de leurs occupations de la journée, et quelquefois aussi de l'avenir.

Et plus souvent encore ils se taisaient, tout heureux de s'aimer et n'éprouvant pas le besoin de se le dire.

IV

Assis dans son grand fauteuil qu'il avait poussé auprès de la fenêtre ouverte, le père Gérard songeait. Dans les premiers temps, il avait fermé les yeux, et quand le tailleur Vignaud ou quelque autre malintentionné venait lui dire : « Eh bien ! père Gérard, j'ai vu passer votre bru aujourd'hui ! » il se contentait de rire et de hausser les épaules.

Mais les commérages qui bourdonnaient autour de la ferme comme autant de méchants frelons, les médisances, les railleries de plus en plus grossières, les avis doucereux qui lui arrivaient de tous les côtés, et sous toutes les formes, avaient fini par agacer le brave homme. On ne lui laissait ni paix ni trêve, et tout Savinieux semblait s'être donné le mot pour l'exaspérer. Et des niaiseries ! des contes à dormir debout ! Un jour, Daniel avait juré en plein jeu de boules que la Maigriote serait sa femme et qu'il quitterait le pays plutôt que d'y renoncer. Une autre fois c'était M. Bouvard, le maître d'école, qui, passant par le plus grand des hasards devant la cabane à lapins où logeait la mère Ballu, avait entendu cette dernière dire à Claudine : « Laisse-moi faire, nous le tenons. » Propos absolument invraisemblable, attendu que, de notoriété publique à Savinieux, la mère et la fille vivaient en très mauvaise intelligence, et que la première n'avait que des rebuffades et de mauvaises paroles au service de la seconde.

Tous ces cancans, néanmoins, n'étaient pas sans inquiéter le père Gérard ; aussi entreprit-il d'y mettre le holà sans plus tarder.

— Il faut absolument que je le marie, se dit-il, et le plus tôt sera le mieux. Si je consultais là-dessus l'abbé Chapoton !

Le fermier se montrait parfois homme de résolution prompte. Il se leva, remplaça son tricot par la fameuse redingote achetée à Villefranche, son chapeau mou par un haut de forme aux larges ailes, et il se rendit à la cure.

L'abbé Chapoton accueillit le fermier avec sa cordialité habituelle, et celui-ci, allant droit au but, exposa au digne abbé le désir qui le tourmentait d'avoir le plus tôt possible une bru et des petits-enfants. Il n'était pas question de la Maigriote.

— Vous avez raison, mille fois raison, monsieur Gérard, répondit le curé à l'ouverture du fermier. Il faut marier les jeunes gens de bonne heure, si l'on veut en faire de bons époux et de bons pères de famille selon la loi de Dieu. Daniel a vingt-deux ans : c'est le bon âge. Avez vous quelque jeune personne en vue, monsieur Gérard ?

— Vous savez que je vis en sauvage, répliqua celui-ci. Mais si nous cherchions !

— Avec l'aide divine, nous trouverons, mon bon monsieur Gérard.

Et tous deux, la tête dans leurs mains, firent mine de chercher.

— Eh bien ! monsieur le curé ?

— Eh bien ! faut-il vous dire franchement à qui je viens de penser, comme cela, tout d'un coup ?

— Dites, dites vite.

— Bien entendu que tout cela est entre nous, et que les murs fermeront leurs oreilles, s'ils en ont ?

— Allez donc, allez donc, monsieur le curé, vous me connaissez, n'est-ce pas ? Qui avez-vous trouvé ?

— Mlle Geneviève.

— La fille au père Landry ?

— Elle-même.

La figure du fermier s'illumina ; un sourire de contentement entr'ouvrit ses grosses lèvres, et il eut, en regardant l'abbé, un clignement d'yeux qui équivalait à une chaude approbation.

— Croyez-moi si vous voulez, monsieur le curé, fit-il après avoir paru réfléchir un moment, mais plus j'y songe en effet, plus il me semble que c'est le bon Dieu lui-même qui vient de s'exprimer par votre bouche. Oui, ça ferait assurément un joli couple. Geneviève Landry est une belle fille, et qui aura du bien un jour, car son oncle Dutheil et la brave mère Dutheil n'attendent plus personne maintenant, et ils n'ont de regards que pour leur nièce.

— M. Landry, lui aussi, appuya le curé, doit avoir une fort honnête petite fortune. Depuis qu'il est maire de Savinieux, il a fait beaucoup de bien au pays.

— Voilà qui nous débarrasserait vite de la Maigriote ! ne put s'empêcher de penser tout haut le père Gérard, tout en cherchant à aligner dans sa tête un bataillon de chiffres qui se pressaient les uns contre les autres, pêle-mêle comme des conscrits.

— Pauvre Claudine ! fit le prêtre, je n'y songeais plus. Est-ce vrai ce que l'on dit, monsieur Gérard, que votre Daniel aurait un penchant ?...

— Des cancans, monsieur le curé, des cancans ! protesta vivement le fermier. Geneviève Landry ! Savez-vous, monsieur l'abbé, que c'est une fière idée qui vous est venue là ?

— Je le crois comme vous, monsieur Gérard, il n'y a pas à craindre d'opposition de la part de la jeune demoiselle ; et quant à ce qui est du père...

— Lui! interrompit le fermier, c'est le plus honnête homme que je connaisse. Il sera trop heureux! Geneviève Landry! Merci, monsieur le curé, merci pour votre idée, je vais la creuser et je compte sur vous.

Le soir même, le père Gérard fit demander à M. Landry s'il ne le verrait point dans la journée, et ce dernier, que l'abbé Chapoton s'était empressé d'aller mettre au courant et qui appréciait fort le propriétaire de la Grange-aux-Belles, répondit qu'il viendrait le lendemain.

V

Étalé dans son large fauteuil et plongé dans ses réflexions, le père Gérard serait resté longtemps ainsi sans doute, si la voix de la vieille Pierrette causant dans le vestibule n'était venue le tirer de cet engourdissement.

— Qu'y a-t-il? cria le fermier en relevant la tête et en voyant la servante ouvrir d'un air mystérieux la salle à manger.

— Il y a, dit-elle tout bas, que M. Landry est là qui demande à vous parler.

— M. Landry! s'écria-t-il en se levant vivement et en allant jusque dans le corridor recevoir son hôte.

Ce dernier, un petit vieux au teint hâlé, figure sèche et rasée de paysan tourné au bourgeois, se tenait là, le sourire aux lèvres, le corps perdu dans une large redingote ouverte, et son chapeau de feutre noir à la main.

Depuis que la confiance de ses concitoyens lui avait ouvert la mairie de Savinieux, depuis surtout qu'il avait dîné à la sous-préfecture de Trévoux en compagnie du receveur général, du préfet et d'autres grosses notabilités du département, M. Landry, fermier et propriétaire de père en fils de la Grange-Landry, ne sortait plus sans sa redingote en drap noir, son feutre aux larges bords et ses souliers à fortes semelles. De plus, il avait adopté sans trop de peine des manières empreintes d'affabilité, des habitudes de courtoisie qu'il jugeait inséparables de sa nouvelle situation et indispensables aux hautes fonctions qui lui étaient dévolues. C'était, au fond, un paysan finaud, quelque peu usurier, disaient les mauvaises langues, mais si accueillant et si bienveillant à tous que sa nomination ne lui avait suscité aucun envieux.

Les deux hommes se firent un profond salut et échangèrent une cordiale poignée de main.

— Ce bon monsieur Landry! comme vous êtes aimable!

— Bonjour, monsieur Gérard, bonjour, bonjour.

— Pas mal, je vous remercie, et la vôtre? Entrez donc.

— Après vous.

— Je n'en ferai rien.

— Non, non, monsieur Gérard, je connais mes devoirs. Montrez-moi le chemin.

— Allons, père Landry, ne faites donc pas tant de façons.

Et les deux paysans restaient là, sur la porte, se faisant mille politesses et se refusant obstinément l'un et l'autre à passer le premier.

— C'est pour vous obéir, monsieur Gérard! dit enfin le maire en franchissant le seuil de la salle à manger, à l'entrée de laquelle il fit encore une profonde révérence.

Mais, arrivés tous deux auprès de la table, les politesses recommencèrent à propos du fauteuil, et le père Gérard dut se fâcher sérieusement pour le faire accepter au père de Geneviève. La vieille Pierrette, sur un signe de son maître, plaça aussitôt devant eux une assiette de biscuits et un carafon de sirop de groseille acheté tout exprès la veille en prévision de cette visite.

— Landry est un monsieur maintenant, avait pensé le père Gérard, et il serait peu convenable de lui offrir autre chose.

Bien que le motif qui les mettait ainsi en face l'un de l'autre fût bien connu de tous deux, le fermier de la Grange-aux-Belles eut le bon goût de ne pas ouvrir le débat immédiatement et pensa devoir ne livrer la bataille décisive qu'après quelques escarmouches préliminaires.

Tout en causant des nouvelles courantes, de la mairie qu'il était question d'agrandir; du nouveau notaire, Me Baudrillart, un jeune homme très bien, quoique Parisien; des achats en bœufs qui s'étaient traités au dernier marché de Villefranche et des espérances qu'offrait la récolte prochaine, le père Gérard faisait de son mieux les honneurs de sa maison. Il versait lentement, dans des verres à pied, qu'il trouvait incommodes à cause de leur légèreté, le sirop, dont la couleur rougeâtre ne semblait lui inspirer qu'à moitié confiance; puis sa grosse main se portait, hésitante et tremblante, sur l'assiette de biscuits.

Cependant la conversation languissait; M. Landry, homme du monde, trempait élégamment et d'un geste plein d'aisance son biscuit dans son verre; mais le père Gérard, qui suivait attentivement les mouvements de son hôte pour apprendre les bonnes manières, faisait la grimace, trouvant le sirop pâteux et les biscuits chose fade.

Enfin la patience lui échappa.

— Tenez, mon père Landry, fit-il en repoussant d'un geste méprisant assiettes et verres, à quoi bon nous gêner? Cette drogue et ces saletés-là ne valent pas le diable, pas vrai?

Et appelant Pierrette :

— Pierrette, écoute ici, ma bonne.

La servante accourut tout essoufflée.

— Enlève ces machines-là, vois-tu, et rapporte-nous un fromage de chèvre et une bouteille de Fleurie. Du 68 : le cachet rouge ! lui cria-t-il, tandis qu'elle s'éloignait en grognant et en cherchant dans sa poche la clef du caveau.

Une fois le vin et le fromage sur table, les deux paysans changèrent de figure.

— A la bonne heure ! fit le père Gérard en débouchant délicatement la bouteille, dont le verre encrassé commandait la vénération due à son contenu. Cela me connaît. Mais ne me parlez pas de leurs sirops. Qui diable a pu inventer des médecines pareilles? N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Landry ?

— Le fait est, répondit ce dernier, que l'on trouve rarement du bon sirop. Il me souvient pourtant d'en avoir goûté d'excellent à la sous-préfecture.

— Oh ! à la sous-préfecture, c'est une autre affaire. Si tout n'était pas bon dans ces endroits-là ! N'importe, ajouta-t-il en caressant la bouteille du plat de sa main, je leur en souhaite à vos sous-préfets du Fleurie comme celui-là !

M. Landry, pas plus que le père Gérard, ne dédaignait le beaujolais. Si bien que, la bouteille entamée, les langues se délièrent, la chaise et le fauteuil se rapprochèrent, et le fermier de la Grange-aux-Belles aborda carrément le grave sujet pour lequel il avait mandé le premier magistrat de Savinieux.

Tandis que la causerie des deux hommes allait son train, d'un pas égal et sans trève, par la fenêtre toute grande ouverte les derniers rayons du soleil de juillet, éparpillés par le rideau de platanes qui longeait la maison, entraient à flots dans la salle à manger et jetaient aux pieds des deux compères des gerbes de paillettes vermeilles. Ceux-ci, en riant, reculèrent devant cette invasion table et sièges, et le père Gérard, se levant, alla ramener un peu à lui les deux volets.

Au dehors, la petite place, si déserte et si muette pendant la chaude journée, commençait à vivre de son animation de chaque soir.

Les moineaux, avant de s'endormir, s'égosillaient dans les branches. M. Bouvard, l'air digne, la tête droite, ramenait au bercail son troupeau indocile et bavard, qui s'égrenait à chaque seuil et remplissait la place de cris aigus et de claquements de sabots. Des paysans passaient avec lenteur, revenant des champs, leur faucille sur l'épaule, la figure pensive. Par instants, une odeur saine et pénétrante emplissait l'air, un bruissement grêle se faisait entendre et une charretée de fourrage frôlait la maison, semant jusque dans la salle à manger du père Gérard des brindilles sèches.

Les deux hommes cependant, les coudes sur la table et le menton au poing, continuaient à converser, élevant un peu la voix quand le bruit du dehors l'exigeait. De temps à autre, on voyait, à leurs gestes un peu plus animés, que la discussion de certains articles n'allait pas sans quelque tiraillement. Le père Gérard, la figure rouge, des gouttes de sueur perlant sous ses cheveux crépus, avait tiré de son portefeuille un crayon et une large bande de papier, sur laquelle, de ses gros doigts noueux, il alignait péniblement des chiffres qu'il faisait passer ensuite sous les yeux de M. Landry. Ce dernier, la mine grave, avait chaussé son nez de fines lunettes à branches d'or, et, tranquillement, posément, il ajoutait, biffait, calculait. De temps en temps, au milieu du bruit, on surprenait des lambeaux de phrases, des mots jetés plus haut que d'autres.

— Le bois de Serpillières, le pré Gervais et la petite baraque du haut, tout cela vaut bien quinze mille écus.

— Il y a les mauvaises récoltes.

— La partie du bas gèle souvent.

— Geneviève pourra aussi...

— C'est une chose entendue, père Gérard, dit enfin M. Landry en remettant ses lunettes dans leur gaine de cuir, je suis arrangeant comme pas un, moi. Et puis nous ne demandons que leur bien, à ces deux tourtereaux. Mme Landry, de son côté, ne sera pas indifférente...

Et, comme Pierrette, sur un signe discret du fermier, avait apporté une seconde bouteille, les verres allaient se remplir encore une fois pour sceller dans toutes les règles l'arrangement conclu, quand deux petits coups discrets, frappés du dehors contre les volets, firent lever le nez aux deux paysans.

Jean Sigaux.

(*A suivre.*)

LE MÉTIER DRAMATIQUE [1]

M. Fernand Vandérem.

S'il y a un métier dramatique? Je crois bien. Je viens justement de relire des pièces de Dumas, d'Augier, de Becque, de Meilhac et d'Halévy, de Sardou. Voilà des pièces solides et drues et bâties. On en peut dire ce qu'on voudra ; mais c'est et cela demeurera du bel ouvrage dramatique.

— Vous ne citez que des auteurs anciens. Serait-ce que vous n'aimez pas les contemporains?

---

1. Voyez la *Revue* des 10 août et 7 septembre 1901.

— Il ne manquerait plus que cela. Ce sont presque tous mes camarades ou mes amis. Et de plus, je leur trouve à tous infiniment de talent. Seulement, dame, leur technique est différente et plus simpliste. Elle consiste à prendre « la grande scène du trois » et à mettre du dialogue autour... Oh! ne souriez pas. Ce n'est déjà pas si facile. Et avec ce système, pour obtenir un succès moyen, il faut que la grande scène et le dialogue environnant soient de premier choix...

— En somme, vous semblez penser que le métier dramatique est en décadence chez les auteurs nouveaux?

— Du tout, je constate qu'il est autre, simplement. Il n'y a recul que là où il y a perte. Or, si l'on a un peu perdu du côté de la sévère composition et de la noble progression en ces derniers temps, remarquez tout ce que l'on a gagné en humanité, en vérité, en poésie et même en esprit vrai. Étudiez de près les meilleures pièces de Dumas et d'Augier, vous verrez que l'action, l'intrigue ne se maintiennent d'un bout à l'autre qu'à l'aide de grosses chevilles, de gros trucs, de grosses conventions qui ne seraient plus acceptées dans une œuvre neuve. C'est peut-être parce qu'on a retiré ces grosses chevilles que les ouvrages d'à présent semblent avoir moins de tenue, moins de consistance. Mais les matériaux sont équivalents, sinon supérieurs. Alors pourquoi pleurer?...

— Je crois saisir, quand même, que vous reprochez aux pièces d'aujourd'hui d'être un peu vides et flottantes?

— Mais nullement. Au théâtre, le succès est le grand criterium. D'une pièce qui a eu du succès, impossible de déclarer que c'est une pièce mal faite. Eh bien! n'a-t-on pas vu en ces dernières années des pièces « où il ne se passait rien », comme on dit, obtenir des succès triomphaux?

— Mais on en a vu de toutes pareilles avoir une moindre fortune.

— Question d'atmosphère. Aujourd'hui je tendrais à croire, tenez, que l'atmosphère a remplacé au théâtre l'ordre et la composition. Qu'est-ce que l'atmosphère d'une pièce? Tous les gens de théâtre savent ce que c'est et peu pourraient le définir. C'est un ensemble de conditions qui fait qu'une pièce, qu'un auteur, à certain moment, s'accordent avec le public. Sentiments exprimés, conception des choses, tendances générales, tout dans l'œuvre se trouve être concordant avec des états d'âme similaires chez le spectateur. Alors c'est la conflagration, les effusions, le triomphe. Le public se jette dans les bras de l'auteur comme dans les bras d'un ami inconnu ou retrouvé. Ce n'est affaire ni de raisonnements ni de règles. C'est une combinaison chimique, une brusque synthèse dont nulle analyse ne peut reconstituer les éléments...

— En un mot c'est le hasard?...

— Non, et pour la bonne raison qu'il n'y a pas de hasard. Tous les savants vous diront que ce que nous appelons le hasard est une série de concordances dont nous ignorons la loi. Il existe sans doute là-haut la formule de cette combinaison qu'on appelle le succès théâtral actuel. Mais dans l'état présent, on ne peut que constater le phénomène. La loi nous échappe.

— Que pensez-vous du théâtre qu'on a appelé le « théâtre d'idées »?

— Si nous parlions d'autre chose.

— Vous êtes hostile au théâtres d'idées?

— Non... Mais enfin je me rappelle le scandale affreux que causa, il y a quelques années, Wyzewa, et je ne voudrais pas le renouveler... Vous ne vous souvenez pas?... Il avait osé, dans un article, déclarer que le total des pensées incluses dans l'œuvre d'Ibsen ne dépassait pas de beaucoup ce qu'on rencontre chez les penseurs de seconde ou de troisième main... Cet article fut du plus fâcheux effet... Les amateurs de théâtre tolèrent malaisément que l'on conteste leurs penseurs attitrés...

— Et vous, vous seriez disposé à contester ceux d'aujourd'hui?

— Pas précisément... C'est très délicat à expliquer. Cela tient sans doute à des lectures que j'ai faites... Enfin, que voulez-vous, je vous avouerai que je n'ai pas été extrêmement frappé par ce que j'ai entendu de « pensée » sur les planches en ces dernières années... Certaines « idées » m'ont semblé assez fragiles, peu cohérentes, plutôt mal digérées... Ou bien d'autres étaient de vieilles connaissances à moi... Je les avais fréquentées auparavant chez d'excellents philosophes fort connus... Je ne leur en voulais certes pas de débuter au théâtre... Oh! non!... Mais franchement je ne pouvais pas leur témoigner cet enthousiasme, fait de curiosité et de surprise, qu'on ressent souvent pour les nouveaux visages... Voilà mon cas... Vous voyez qu'il est très spécial...

— En résumé, si vous aviez des conseils pratiques à donner à un jeune auteur, que lui diriez-vous?...

— Je lui dirais : « Jeune homme, où vas-tu?... J'espère bien que tu vas vers la vérité. Il n'y a que cela qui compte. C'est vers cela que marche le théâtre depuis cent ans, malgré lui et malgré tous. C'est cela qui doit être notre but, notre espoir unique : la réalité, sans laquelle il n'est nulle poésie, la réalité d'où jaillit toute pensée, toute flamme, tout idéal lorsqu'on sait la heurter au bon coin... Et maintenant, quant au métier, crois-moi, ne le dédaigne pas trop. Dis-toi bien qu'il décuplera tes forces et ton pouvoir. Rappelle-toi l'exemple de

Dumas fils. Il haïssait Scribe. La technique du vieil auteur surtout l'exaspérait. Il ne se contenta pas de la dénigrer. Il en inventa une autre. Tâche d'imiter ce grand dompteur. Songe un instant à ce qu'eût été sa carrière dramatique et littéraire, si l'on en avait supprimé les secours de l'adresse technique et de la sûreté scénique : celle peut-être d'un rhéteur sans prestige chez qui le vague le disputerait au paradoxe et dont les pièces, injouées dès la troisième œuvre, n'auraient même pas trouvé d'éditeur… Et là-dessus, si les moyens de Dumas ne te suffisent plus, fais comme il fit : cherches-en d'autres. »

M. Émile Fabre.

I

Il en est un peu du métier dramatique comme de la langue dans l'apologue d'Ésope. « Par elle on bâtit les villes et on les police », « par elle on détruit les cités » ; « elle est l'organe de la vérité et de la raison », « elle est aussi celui de l'erreur et de la calomnie ».

C'est grâce au métier dramatique qu'on écrit des œuvres solides et qui durent ; — c'est parce qu'on y a tout sacrifié, au métier, que certaines œuvres sont éphémères et périssables.

II

Monsieur Victorien Sardou connaît admirablement son métier. Nul comme lui n'a su combiner une intrigue, l'exposer, la nouer et la dénouer. Il est d'une incomparable ingéniosité : il trouve de plausibles motifs pour rendre vraisemblables les plus anormales situations, pour amener ses personnages dans le lieu où ils ne devraient pas être, pour leur faire tenir des propos qui ne sont ni du moment ni du caractère, mais qui sont utiles à la marche du drame. Et ces supercheries échappent au public tant elles sont subtiles. On n'est jamais choqué ; tout paraît naturel : tout a été préparé. En somme M. Sardou prépare des préparations. Certaines de ses pièces ont été faites tout entières pour préparer le mot de la fin.

Trop de métier.

III

« Nous avons changé tout cela. »

Dans les comédies actuelles, le premier acte n'expose rien ; le dernier acte ne conclut pas. Les actes intermédiaires sont pleins de mots d'esprit, de digressions politiques et sociales, de discussions morales et philosophiques : on parle de la République, des Juifs, du Code, du Divorce, de Dieu, de l'Atavisme, de la Guerre de Troie, — *de quibusdam aliis.* On se croirait à l'Église, à la Sorbonne, à l'École de Médecine, à la Chambre, partout, excepté au théâtre. Enfin, à l'avant-dernier acte, une scène dramatique éclate.

Une comédie moderne, c'est une scène autour de laquelle on a mis cinq actes.

Métier insuffisant.

IV

Une grosse faute de métier détruit tout l'intérêt d'une scène, d'une œuvre.

Un des plus beaux morceaux de Corneille, la délibération entre Ptolémée et ses ministres (*la Mort de Pompée*), perd tout son effet, parce que cette scène est la première de l'œuvre : nous ne nous intéressons encore à rien, ni à personne. Précédée de vingt vers, où on exposerait le sujet, la scène deviendrait admirable.

Autre faute de métier, dans Euripide (*Hélène*) et dans Racine (*Bajazet*) : l'auteur a pris un postulat inadmissible.

Euripide veut nous contraindre à croire qu'Hélène est restée chaste, que son fantôme seul a été possédé par Pâris, et que pour elle, transportée par une déesse à Phéros, elle y a attendu, dans les larmes, le retour de son époux Ménélas.

Bajazet refuse le trône que Roxane lui offre parce qu'il lui faudrait épouser la sultane ; or, il veut prendre pour femme, et pour femme unique, Atalide.

Hélène vertueuse ! Un turc monogame ! Cela heurte trop nos idées. Les sentiments, les caractères que nous peint l'auteur nous paraissent factices ; l'intérêt meurt.

V

Il faut que les gens de talent aient plus de « métier » que les hommes de génie.

Un chef d'œuvre peut être mal composé, avoir une exposition embarrassée, un dénouement postiche, des incidents inutiles, etc. Il reste néanmoins un chef-d'œuvre s'il y a des caractères intéressants et vrais. (*L'École des femmes, le Mariage de Figaro, le Roi Lear, le Conte d'hiver, le Canard sauvage.*)

Une œuvre médiocre ne se soutient que par le métier. Comme l'intérêt naît ici non plus de la peinture des caractères, mais de l'action, il faut que cette action soit clairement exposée, adroitement conduite, logiquement dénouée.

Voltaire connaissait mieux son art que Shakes-

peare, et *Zaïre* est plus habilement « fait » qu'*Othello*.

VI

Cependant il y a peu de chefs-d'œuvre qui ne soient d'un métier très sûr. *Œdipe Roi*, *Richard III*, *Britannicus*, *Iphigénie*, *les Femmes savantes*, *la Parisienne* sont faits de main d'ouvrier. La composition, l'ordonnance, la marche en sont admirables. Scribe aurait osé les signer.

M. Jean-Jullien.

A la fin du XIXe siècle, le romantisme étant épuisé et le naturalisme se montrant impuissant à créer une forme de théâtre, la scène était devenue, sans partage, le domaine des faiseurs de pièces. Leur habileté prodigieuse et leur savoir-faire, aidés d'une réclame effrénée, triomphaient. Il s'agissait bien moins pour eux de parfaire une œuvre d'art que d'assembler plus ou moins bien des scènes à effet; et, se bornant servilement à suivre le goût de la foule — lequel n'est point toujours le meilleur — ils se contentaient de flatter les préjugés, la sensiblerie, les appétits, voire les vices du public. En un mot, le théâtre n'était plus un art, mais un métier. Métier lucratif, j'en conviens, au demeurant assez semblable à celui du cuisinier qui assaisonne un ragoût. Un jeune critique put alors écrire avec raison, en traitant du théâtre : *la fin d'un art;* et des hommes éclairés, abusés par ce qu'ils voyaient sur la scène, purent affirmer avec quelque vraisemblance que le théâtre n'était pas un art, ou que, s'il en était un, c'était bien le plus inférieur de tous.

Telle n'était pas ma conviction. J'avais toujours considéré l'art dramatique comme le plus haut et le plus complet des arts. La peinture, la sculpture, la musique n'atteignent au frisson d'art que par la couleur, la forme ou le son; la littérature et la poésie par l'évocation abstraite; tandis que l'art dramatique crée tout entière la vie idéale ou réelle, corps et âme. L'art de l'auteur dramatique consiste à surprendre le secret de la vie. Il est dans la réalisation d'une humanité vivant par l'intelligence, le cœur et le corps, non dans l'évolution de ridicules fantoches; il est dans le jeu des passions, non dans celui des portes ; il est dans la suggestion des idées fortes par une action saisissante, non dans le ressassage de banalités érotiques ou niaises en un argot bien parisien.

Certes, il faut du théâtre pour tous les goûts et vous ne pouvez pas forcer les gens à entendre des pièces auxquelles ils ne comprennent rien. Qu'il y ait du vaudeville pour les bourgeois, du mélo pour les repris de justice et des pièces à petites femmes pour les messieurs âgés, je n'y vois pas d'inconvénient ; ce qui est abusif, c'est que les auteurs ne travaillent que pour la satisfaction de ces médiocres. Chacun est libre de gagner sa vie comme il lui plaît ; il n'est cependant pas admissible que l'on puisse vendre un chromo pour de la peinture et un pavé pour de la sculpture ! C'est pour cela qu'il était nécessaire d'établir une ligne de démarcation entre les auteurs et les faiseurs, entre les artistes et les gens de métier.

Est-ce à dire pour cela que les auteurs doivent proscrire le métier ? Pas plus que les peintres, les sculpteurs ou les hommes de lettres ne le proscrivent. Le métier est indispensable à l'art ; mais, de tous les arts, celui où il doit le moins paraître est bien l'art dramatique. Il doit s'effacer, comme l'auteur, pour laisser la place entièrement libre aux personnages qui mènent l'action. Et puis, si le métier apprend le mécanisme des effets, donne le moyen de prendre le spectateur et de retenir son attention, il n'a pas donné encore, que je sache, un procédé pour produire à volonté le frisson de vie et d'art.

Quant aux lois immuables qui régissent la scène, je n'y crois pas; parce que d'abord rien n'est immuable dans la nature ; parce qu'ensuite, si l'humanité ne se modifie pas, rien n'est plus modifiable que le public d'un théâtre. Ne voyons-nous pas réussir, aujourd'hui, des pièces que, il y a seulement quinze ou vingt ans, aucun directeur n'aurait osé monter ? J'ai pu le constater l'an dernier avec *La Poigne* et, dans quelques jours, je vais tenter une nouvelle expérience avec *L'Écolière*, qui attendait depuis dix ans le bon vouloir d'un directeur.

En somme l'auteur dramatique artiste doit, comme le premier artisan venu, connaître son métier, pour s'en servir le moins possible.

(*A suivre.*) P. L.

UN POINT D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Voyage de l'impératrice Frédéric à Paris en 1891 [1].

Le 19 février 1891, on apprit en France, brusquement, que l'impératrice Frédéric qui vient de mourir, épouse du défunt empereur et mère de l'Empereur actuel d'Allemagne, venait d'arriver à Paris.

L'émotion causée par cette nouvelle fut grande, non seulement à Paris, mais dans toute la France et à l'étranger. Que vient faire l'Impératrice? Est-ce un voyage d'agrément? Vient-elle remplir une mission?

---

1 Extrait d'un ouvrage ayant pour titre : *Un point d'histoire contemporaine* qui va paraître à la librairie Daragon.

Les journaux officieux affectèrent en France de mentionner à peine le voyage de l'Impératrice Frédéric et déclarèrent qu'elle voyageait *incognito*. — Pardon, répondirent avec raison des personnes au courant de l'étiquette, elle ne voyage pas *incognito* puisqu'elle est descendue à l'*ambassade d'Allemagne;* il n'est pas d'usage que les souverains descendent chez leurs ambassadeurs lorsqu'ils viennent sans caractère officiel.

En Allemagne, on commença à parler du voyage de l'Impératrice en des termes qui devaient soulever en France des défiances et des colères. Un très fort mouvement d'opinion se dessina aussitôt à Paris. Aux prétendues avances — elles étaient réelles, mais on ne faisait alors que de le supposer — de l'Empereur d'Allemagne, l'ancien parti boulangiste, à peine rentré dans l'ombre, résolut sur-le-champ de répondre par un refus indigné.

Il avait la partie belle; il rédigea des protestations violentes et, en retour, la presse allemande déchaîna contre nous une tempête d'injures furieuses et de véritables provocations.

Le *demi-incognito* gardé par l'Impératrice ayant pour objet de tâter le pouls à l'opinion avait donc eu un résultat contraire à celui qu'elle attendait.

Il paraît, en effet, certain que la visite serait devenue officielle si la tentative de conciliation préparée par l'Empereur Guillaume II avait abouti.

Mais l'Impératrice venue en France avec les meilleures intentions du monde avait commis des fautes : sa visite à Saint-Cloud fut pour le moins inconsidérée... Ne connaissant pas la susceptibilité française, l'auguste souveraine croyait que la démarche qu'elle avait faite auprès des peintres français pour les inviter à participer à l'exposition de Berlin, comblerait de joie leur vanité. Elle croyait surtout que cette démarche serait considérée en France comme une marque de haute estime et une adroite flatterie à notre orgueil artistique. Il est certain que si l'Impératrice était venue dans le plus strict incognito, si l'on n'avait pas fourni maladroitement l'occasion aux chauvins de pousser des clameurs furieuses, les visites impériales auraient été considérées par tout le monde comme de grandes marques d'honneur dont la discrétion aurait rehaussé le prix.

Malheureusement il n'en avait pas été ainsi : le tapage de la presse, la surexcitation tous les jours plus grande de l'opinion, tout devait rendre de plus en plus difficile le séjour de l'auguste souveraine à Paris.

Le gouvernement français fit pressentir *officieusement* et indirectement à M. le comte de Münster que l'Impératrice Frédéric agirait sagement en écourtant son voyage.

Le 27 février, l'Impératrice partit pour Calais, où un bateau spécial, qui l'attendait, la conduisit à Douvres.

Elle gagna ensuite Windsor. Voici comment M. G. Routier raconte les conséquences d'un événement minuscule en apparence, qui fut à la veille de devenir redoutable :

On peut dire que ce fut dans toute la France — et même dans toute l'Europe — un véritable soulagement, quand on apprit le départ de l'impératrice Frédéric pour Londres.

L'opinion publique était devenue, en effet, terriblement nerveuse ; les journaux français, qui au début avaient défendu les deux thèses, celle de l'acceptation par les peintres de l'invitation qui leur était faite d'exposer à Berlin et celle du refus catégorique, n'avaient été divisés que jusqu'au jour de l'enlèvement de la couronne des patriotes sur le monument d'Henri Regnault. A partir de ce moment, poussés par l'opinion, ils devinrent unanimes à réclamer l'abstention de nos peintres, leur refus d'exposer à Berlin. Dans tous les partis, dans toutes les opinions politiques, la presse employa le même langage.

Il ne faut pas aller à Berlin, tel fut le mot d'ordre. Avouons qu'il ne fut écouté que parce que tout le monde était emballé, que parce que la réflexion et le sang-froid faisaient défaut à tous ceux qui menaient l'opinion. A tort, j'en suis convaincu, on en était arrivé à se persuader qu'il serait déshonorant pour la France que nos peintres allassent exposer à Berlin. C'était ridicule, mais c'était respectable cependant, car ce sentiment provenait d'un excès de patriotisme et était le résultat des maladresses et du tapage qui venaient d'être faits.

La veille du départ de l'impératrice Frédéric, un *Français* publiait dans le *Figaro* la belle lettre que voici, sous le titre : *Nos artistes doivent-ils aller à Berlin?*

Aux arguments tirés du sentiment, veut-on me permettre d'opposer les arguments tirés des faits et de la raison même? Ce sera résoudre ainsi par des documents indiscutables cette question toujours controversée parmi nos artistes, question démesurément grossie et dénaturée :

« Doit-on exposer à Berlin? »

Résumons d'abord les griefs :

1° Le soldat français, dit-on, sera peut-être mal accueilli.

— Réponse : Les tableaux patriotiques d'Alphonse de Neuville ont été exposés à Berlin il y a quinze ans déjà, entre autres *le Bourget* et *le Cimetière de Saint-Privat*, et ils ont obtenu le plus grand succès d'émotion.

En outre, toutes les esquisses de Detaille et de de Neuville, qui avaient servi au panorama militaire de Champigny, ont voyagé à travers l'Allemagne et ont soulevé partout un tel sentiment d'admiration qu'elles sont restées plusieurs mois à Dusseldorf, un des centres d'art en Allemagne.

2° On ne doit avoir aucun rapport artistique avec l'Allemagne.

— Réponse : Depuis de longues années déjà, presque tous les grands peintres français envoient leurs œuvres à l'Exposition de Munich : c'est aux Bavarois cependant que nous sommes redevables de la destruction de Bazeilles. Et nos peintres ont reçu à Munich des médailles d'or et d'argent, bien que M. Von der Thann, le généralissime

des armées bavaroises, soit venu en France à la tête de ses troupes et se soit montré l'un des plus cruels parmi nos cruels envahisseurs.

En outre, il n'est pas un auteur dramatique, pas un romancier, pas un écrivain, pas un poète, qui ne fasse vendre son œuvre en Allemagne: il n'est pas une pièce représentée avec succès sur une de nos scènes parisiennes qui ne soit le mois suivant applaudie dans les principaux théâtres de Berlin.

3° Les Allemands ne sont pas venus à l'Exposition universelle de 1889.

— Réponse: Ils ont commencé par venir en 1878, c'est-à-dire sept années après la guerre. Et c'est M. Antoine de Werner (celui-là même qui est aujourd'hui à la tête de l'Exposition de Berlin) qui a pris l'initiative de cette participation à notre Exposition universelle de 1878.

M. Antoine de Werner était accompagné à Paris de M. Gedon, de Munich, un homme de génie dans l'art décoratif, qui avait construit au Champ-de-Mars un pavillon d'un goût merveilleux où se trouvaient réunies les plus belles toiles de l'art allemand. Il suffit de rappeler la *Forge*, de Menzel, et les *Paysans lisant les journaux*, de Leibl, deux chefs-d'œuvre qui furent admirés de tous. (Leibl était un des grands amis de Courbet.)

En 1889, aucun Etat monarchique de notre vieille Europe n'était officiellement représenté au Champ-de-Mars: il ne faut pas négliger ce détail. Il ne faut pas oublier non plus que, malgré cette abstention générale, les artistes allemands sont venus.

L'initiative privée avait installé un pavillon de l'*art allemand*, pavillon restreint parce que la décision avait été tardive, mais pavillon très visité, très admiré et très récompensé par les jurys français.

Il y avait à la tête de cette section allemande M. Liebermann qui expose d'ailleurs à tous nos Salons et auquel on a décerné la médaille d'or, et M. Kœpping, un graveur du plus rare mérite, qui a été aussitôt décoré de la Légion d'honneur par le gouvernement de la République.

Il ne faut pas omettre non plus dans cette liste un nom que nous retrouverons avec tant d'autres noms allemands, sur la plupart des livrets du Palais de l'Industrie, celui de M. Menzel, auquel Meissonier fit donner la croix. M. Menzel, un des plus grands artistes vivants, est venu, il y a sept ou huit ans, exposer en plein Paris l'ensemble de ses œuvres, et la Ville elle-même lui loua un de ses locaux officiels, un bâtiment de la Cour des Tuileries!!!

Il y a donc, depuis fort longtemps déjà, un échange continu de relations artistiques entre les deux pays.

D'un autre côté, Berlioz est joué à l'heure actuelle à Carlsruhe et à Dusseldorf, et ce grand compositeur français commence une tournée triomphale à travers toute l'Allemagne. Qui donc songerait à s'en plaindre parmi nous?

Nos peintres peuvent donc aller en Allemagne, en dehors de toute préoccupation politique et sans crainte d'être accusés du crime de lèse-patrie.

Mais ils doivent y aller en colonne serrée, pour montrer notre art dans tout son prestige, ou bien aucun d'entre eux ne doit s'y rendre.

Il n'y a pas de milieu.

En leur réservant les plus beaux salons de l'Exposition de Berlin, on a témoigné du désir formel que l'on avait d'accueillir nos artistes comme ils méritent de l'être. Et on ne comprendrait pas pour quelles raisons, après être allés à Stuttgard et à Munich, nos compatriotes n'iraient pas à Berlin où un incontestable succès les attend.

Mais allez donc écouter des paroles de sagesse, quand on a la fièvre, quand le sang bout de colère et d'indignation. Les écrivains sensés se voyaient débordés de tous côtés par des furieux qui poussaient des rugissements de rage et montraient le poing à des chimères.

Detaille, Bouguereau, Gervex, Cazin, Benjamin-Constant, Dubufe, M. Chayne lui-même, l'organisateur de l'Exposition des peintres français à Berlin, tous se désistèrent et publièrent leur désistement.

M. Dubufe écrivit à M. Chayne la lettre suivante :

Cher camarade,

Je croyais, je crois encore que nous pouvions, que nous devions tous accepter la courtoise invitation qui nous était faite. Je croyais, je crois encore que nous pouvions, pour la plus grande gloire de l'Art français, et peut-être même pour le plus grand bien de notre pays, exposer à Berlin, *mais à la condition d'y exposer tous*.

Beaucoup, et des meilleurs parmi nos maîtres et nos amis, ont pensé autrement. Dans cette délicate question, comme dans toutes celles qui touchent de près ou de loin à la patrie, l'unanimité doit être notre force comme notre dignité.

J'estime que, dans les circonstances actuelles, nous devons nous soumettre, quelles que soient nos idées, à un sentiment aussi vif et aussi digne, et, pour ma part, je renonce à exposer à Berlin et vous prie d'accepter ma démission de membre du Comité d'examen, convaincu que, dans ce cas, il ne doit plus y avoir aucune division entre des confrères, entre des amis, entre des Français.

DUBUFE fils.

Les élèves des ateliers, ardents comme la jeunesse de tous les pays, se livraient à une active propagande contre la participation à l'exposition de Berlin : beaucoup de peintres craignirent de devenir impopulaires en ne refusant pas d'aller à Berlin. Le mouvement de l'opinion était irrésistible, mais pourtant il faut avouer que certaines manœuvres employées pour faire se désister les peintres de leur dessein furent à la fois odieuses et sottes. Nous ne parlerons pas des lettres anonymes, des menaces qu'on leur adressa ; mais nous rappellerons que tous les artistes qui avaient promis d'envoyer leurs toiles à Berlin

reçurent chaque matin, pendant cinq ou six jours, une carte de visite portant ces simples mots :

HENRI REGNAULT

69e bataillon de marche, 1re Compagnie,

BUZENVAL.

Cet envoi leur arrivait régulièrement au courrier du matin. Qui donc se livrait à ce sacrilège de se servir du nom d'un mort pour influencer des vivants ? Même pour défendre la plus juste des causes, je ne puis admettre un pareil procédé.

Si Henri Regnault, au lieu d'être tombé sur le champ d'honneur, martyr de son dévouement à la patrie, avait survécu à l'année terrible, qui peut prétendre que son grand cœur n'aurait pas connu l'apaisement, le calme, après les excitations de la bataille ? Qui peut affirmer qu'il n'aurait pas écarté de son esprit tous les motifs d'aveuglement et de déraison, qu'il n'aurait pas éloigné de son âme toute haine contre un ennemi plus heureux que nous, mais qui avait combattu bravement contre nous ? Les soldats n'ont pas l'habitude de se mépriser ou de se haïr après la bataille ; plus ils ont montré de part et d'autre d'acharnement et de valeur pendant le combat, plus ils se témoignent ensuite d'estime et de respect, quand la paix refait de deux ennemis deux êtres humains.

Pourquoi vouloir éterniser des sentiments de haine et de vengeance ? Et pourquoi attribuer ces sentiments à un mort, à un être dont l'âme connait enfin la grande Vérité ? Je suis sûr que si les morts pouvaient parler, ils ne conseilleraient aux humains que la bonté, la pitié, l'amour du prochain, qu'ils leur diraient de chercher le bonheur par la justice, par la solidarité, par une saine compréhension de ce grand et beau mot : *l'humanité.*

Soyons patriotes, soyons résolus à défendre nos droits et à faire respecter notre patrie, mais ne rétrogradons pas, ne redevenons pas des brutes ou des sauvages, restons des hommes civilisés, des êtres sociables !

Qu'on me pardonne cette petite digression. Ce n'est point, du reste, l'envoi quotidien de cette carte de visite qui pouvait amener la crise à l'état aigu où nous la trouvons le 27 février, jour du départ de l'Impératrice. Ce jour-là, la question des peintres devenait secondaire ; il ne s'agissait plus d'exposer ou non à Berlin quelques tableaux français, nous entrions dans une ère de complications plus graves. L'affaire devenait un véritable différend de peuple à peuple ; les passions des deux pays surexcitées semblaient devoir se déchaîner, et on sentait de tous côtés les signes précurseurs d'une effroyable tempête politique.

Et ici, ce n'était plus de notre côté qu'étaient les torts, en admettant même qu'il y en avait eu auparavant.

La question des peintres était une question d'ordre privé et moral ; les peintres pouvaient aller à Berlin ou ne pas y aller, tout comme de simples particuliers qu'ils sont, sans que le pays se mît en émoi pour si peu de chose. On aurait donc dû ne pas transformer cette question d'ordre privé en une question d'ordre public. Or, qui était responsable de cette métamorphose, si ce n'est celui ou ceux qui avaient imaginé le voyage à grand fracas de l'impératrice d'Allemagne à Paris et qui avaient voulu donner une signification qu'elle ne pouvait avoir à la participation de nos peintres à l'Exposition de Berlin ?

Que l'opinion publique en France se fût montrée trop chatouilleuse, qu'elle ait pris la mouche pour rien, que toute une partie de la presse française et les boulangistes aient exploité la situation pour amener une crise, une explosion de patriotisme intempestif, ceci est juste, nous devons le reconnaître et en faire notre *meâ culpâ !*

Mais, lorsque le 27 février la *Gazette de Cologne* publia contre la nation française entière un article d'ignominieuses calomnies et de basses injures, il y eut en France et dans toute l'Europe un instant de stupéfaction. Est-ce que les Français n'avaient pas le droit d'exposer ou de refuser d'exposer à Berlin, sans pour cela sortir de leurs prérogatives de citoyens français ? Est-ce que, chez eux, en France, ils ne pouvaient pas dire et écrire ce qu'il leur plaisait, sans être accusés de manquer à leurs devoirs internationaux ? L'Impératrice était venue à Paris sans y être invitée ; on ne l'y avait jamais insultée, elle avait reçu *partout* un accueil poli, pas un sifflet, pas un cri sur son passage. Nos peintres avaient refusé leur concours à l'Exposition à cause des incidents du voyage ; la presse allemande en pouvait inférer que le voyage de l'Impératrice n'avait pas réussi, qu'on n'avait pas compris en France ses excellentes intentions, que l'attitude de la presse et de l'opinion en France faisait ressortir clairement que la France n'était pas disposée à oublier sa situation de vaincue et à faire litière de sa dignité ! Soit ! La presse allemande aurait pu dire tout cela, s'en montrer furieuse ; mais elle fit voir le 26 février des dispositions si belliqueuses que tous les gens sensés se demandèrent avec inquiétude quelle allait être l'issue de cette *querelle d'Allemands.*

Voici un passage de l'article de la *Gazette de Cologne :*

Sous ce titre : « Un grave incident », la *Gazette de Cologne* commence par mettre en *lumière* l'attitude *chevaleresque* de l'empereur d'Allemagne à l'occasion de la mort de Meissonier. Elle ajoute que cette ma-

nifestation a été accueillie avec sympathie partout, excepté en France.

Elle n'avait pas espéré que le voyage de l'impératrice Frédéric amènerait un rapprochement cordial entre les deux nations ; elle supposait seulement que cette visite n'amènerait aucune conséquence fâcheuse et elle terminait par ces lignes :

Si les Français veulent continuer de regarder fixement la trouée des Vosges comme des hypnotisés, bien ! ils ont le droit de régler leur conduite d'après la raison clairvoyante ou la passion aveugle.

Nous ne voulons pas leur arracher violemment du cœur le désir de la revanche, et nous préférons prendre froidement et sagement des mesures efficaces pour empêcher que ce sentiment, au culte duquel les Français attachent une si grande importance, ne nous surprenne pas quelque jour par une éruption volcanique.

Mais les Français n'ont pas le *droit d'offenser l'auguste chef de l'Empire allemand et sa noble mère par des insultes de polissons.* Tout Allemand qui a le moins du monde le sentiment de la dignité de la nation, se sent mortellement outragé dans la personne de son empereur.

Le peuple allemand a le droit de compter que *le gouvernement et le peuple français lui donneront une satisfaction suffisante* et effaceront la tache faite à l'honneur de la France, en rappelant énergiquement à l'ordre les misérables que nous considérons, nous les Allemands, comme un rebut de la société humaine.

On conçoit sans peine que, montée à un tel diapason, la discussion entre journaux français et allemands ne pouvait manquer, pour peu qu'elle durât, d'aboutir à des paroles irréparables.

L'article de la *Gazette de Cologne* ne fut connu en France que le 26 février, à 5 heures du soir, par une dépêche du *Temps*. La provocation était si flagrante, les injures si grossières, que les journaux français se contentèrent le lendemain de relever le terme de *polissons* en faisant remarquer bien haut que *jamais l'Impératrice n'avait reçu la moindre insulte durant son séjour à Paris.*

Pendant ce temps, la *Gazette de Cologne*, revenant à la charge, publiait le 27 février, jour même du départ de l'Impératrice, un second article, où elle déclarait qu'en Allemagne « la déception est universelle au sujet de la faiblesse du gouvernement français baissant la tête devant un mouvement de rues démagogique » et répondant si mal, « de façon à placer la France dans la plus pénible situation aux yeux de l'Europe, à la magnanimité, à l'esprit conciliant de l'Allemagne ». Elle termine enfin en exprimant ironiquement l'espoir que, « pour le moment, la force du gouvernement est encore suffisante pour garantir la personne de l'impératrice Frédéric et celle de sa fille des outrages de la population parisienne ».

En présence de ce langage passionné, l'union de tous les Français se fit encore plus étroite, encore plus intime. La question des peintres devenait « une affaire internationale » ; le ton des journaux allemands sentait la poudre. Le *Berliner Tagblatt* ne publiait-il pas la *Wacht am Rhein*, sous prétexte de répondre aux *insultes faites à l'Impératrice*, insultes qui n'existaient que dans les calomnies de la *Gazette de Cologne?*

Instinctivement tous les Français sentirent le danger et recouvrèrent le bon sens et le calme ; cette attitude insolente de la presse allemande jeta, on peut le dire aujourd'hui, plus que tout le reste l'opinion française du côté de l'alliance russe.

Les boulangistes eux-mêmes, dans une réunion tenue le 21 février dans le XIII[e] arrondissement, salle du *Siècle*, sous la présidence de Paulin Méry, député, évitèrent de répondre aux provocations allemandes autrement que par le mépris. Paul Déroulède obtint un grand succès en lisant la lettre suivante de Detaille :

« Mon cher Déroulède,

« Votre affectueuse lettre m'a fait un sincère plaisir; je sais que vous, personnellement, n'avez jamais pu douter de moi. J'ai voulu être plus royaliste que le roi et je reconnais loyalement que le patriotisme ne peut admettre de subtilités. C'est un sentiment élevé, et farouche même, qui doit rester tout d'un bloc ; c'est la religion des athées, et je le dis en bonne part.

« J'ai reçu bien des horions dans cette polémique, mais j'en sors trempé à nouveau, et vous me connaissez assez pour savoir que je n'en avais pas besoin.

« J'ai été très ému par votre lettre, et c'est de tout cœur que je vous envoie mes plus affectueuses amitiés.

« Detaille. »

Cette lettre était la clôture de l'incident créé par l'Exposition projetée à Berlin ; c'est ainsi que la présenta Déroulède aux 600 personnes présentes. On l'acclama, et la réunion se termina par des attaques... au *gouvernement français*. On leva la séance aux cris de : *Vive la Russie! A bas les alliés des Allemands!*

A Berlin, la situation était plus grave que le grand public ne le pensait. Dans le monde politique on remarquait de nouveau cette nervosité du temps de M. de Bismarck. La mauvaise humeur de l'empereur Guillaume II avait été extrême en face de l'insuccès de la démarche de son auguste mère : les courtisans, journalistes et hommes politiques avaient cru s'attirer les bonnes grâces du souverain en poussant des cris d'orfraie. Tout le monde déclarait que la *politique de l'ennui*, promise par M. de Caprivi, était con-

damnée à mort, que les idées de l'Allemagne et ses plans politiques allaient être modifiés, que, puisque la France ne renonçait pas à l'Alsace-Lorraine, on allait lui donner une nouvelle et terrible leçon... que sais-je encore?

Au Reichstag, M. de Bennigsen, national libéral, crut opportun de déclarer que la Chambre ferait tout ce que demanderait le gouvernement, la France n'ayant pas renoncé à reconquérir l'Alsace-Lorraine.

M. Windthorst dit qu'il fallait prouver l'union intime de la Chambre et de la couronne.

La séance produisit un gros effet; on sentait qu'il y avait quelque chose de changé depuis vingt-quatre heures dans les idées dirigeantes.

En même temps, la *Gazette de Cologne*, qu'on voulait récompenser de son accès de fièvre chaude, recevait la primeur de la communication du décret rétablissant l'obligation du passeport en Alsace-Lorraine.

Un des premiers effets de la colère de l'Empereur eut pour résultat de frapper les Alsaciens-Lorrains; furieux contre les Français, il s'en prit aux malheureux annexés et leur fit payer les pots cassés.

La population de Strasbourg fut douloureusement surprise, le 28 février au matin, par la publication d'une résolution prise la nuit même par le ministère sur des ordres venus de Berlin.

« A partir de mardi 3 mars 1891, à 8 heures du matin, l'ordonnance du 22 mai 1888 relative à l'obligation des passeports sera appliquée dans toutes ses dispositions; en particulier, tous les adoucissements se rapportant à la circulation sur les chemins de fer avec des billets pris pour traverser le pays d'une frontière à l'autre sont supprimés. »

C'était donc le régime spécial appliqué de nouveau dans toute sa sévérité.

Le *Journal d'Alsace*, qui parut le soir, dit: « Le malheur est que c'est nous qui allons subir les conséquences de cette affaire. Rien, pourtant, ne s'est produit dans notre pays qui ait pu faire prévoir une aggravation des règlements d'exception encore en vigueur. Pauvre pays qui ne fait que pâtir pour les autres! »

L'*Express de Mulhouse* dit: « Cette décision nous affecte d'autant plus que nous étions à la veille de voir la mesure des passeports supprimée d'un seul coup, et nous retournons au régime strict. Ce revirement nous est d'autant plus sensible que nous n'avons rien fait pour le provoquer. »

Cette mesure de rigueur, injustifiée assurément, et qui, sans doute, aurait été repoussée par l'Empereur si on lui en avait fait observer l'inutile sévérité, fut appréciée d'une façon très dure et très juste par la presse européenne, qui déclara que « l'emballement lui paraissait plus grand à Berlin qu'à Paris ».

Le langage des journaux allemands, en constatant que la presse française ne répondait que dédaigneusement et que le gouvernement français ne se laissait pas prendre au dépourvu, changea, du reste, rapidement. Déjà la *Gazette de Francfort* avait jugé sainement les faits, et parlé avec modération :

Il faut se rappeler, dit-elle, que l'immense majorité des Français ressent toujours douloureusement la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine; et que la venue de la femme et de la fille du vainqueur de Reichshoffen a dû toucher cette blessure d'une manière excessivement pénible.

Pour les habitants de la capitale, surtout, les souffrances et les tristesses du siège sont inoubliables.

Il n'est donc que très naturel que chez beaucoup d'entre eux le séjour de l'Impératrice éveille tout autre souvenir que ceux des temps joyeux... Il faut donc vraiment estimer la force d'âme avec laquelle les Français ont su non seulement observer le calme et les convenances, mais aussi reconnaître les bonnes intentions qui ont motivé le voyage de l'Impératrice.

Le langage de la *Gazette de Francfort* fut imité par beaucoup d'organes sérieux, et l'opinion allemande ne tarda pas à se calmer.

Le *Times*, dans une lettre de son correspondant à Paris, M. de Blowitz, jugea assez sainement de son côté la situation, et son opinion parut refléter celle de la majorité de la presse européenne :

L'impression plutôt désagréable qui a modifié le sentiment public est résultée de la visite aux ruines du palais de Saint-Cloud, brûlé un peu inconsidérément par les Allemands, et de la visite à Versailles, où, sur le balcon de Louis XIV, le roi de Prusse fut couronné empereur et l'empire allemand proclamé en présence de ses enthousiastes armées.

Ceux qui ont persuadé ou n'ont pas dissuadé l'impératrice Frédéric de tenter cette excursion ont prouvé qu'ils n'ont pas cette sensibilité instinctive qui, pareille aux antennes des insectes, vibre au moindre changement de lointains courants atmosphériques.

Sedan n'a pas encore la reculée historique de la bataille de Tolbiac, et le palais de Saint-Cloud n'est pas reconstruit.

Tout ce que l'on peut espérer à l'avenir, c'est que la France et l'Allemagne se supporteront, se craindront, s'estimeront, allant ainsi jusqu'aux extrêmes limites de la paix. Mais il n'y a qu'un seul, qu'un unique accord, qui, sans blesser l'orgueil des deux nations, pourrait entraîner une définitive solution de paix, impliquant le repos pour toute l'Europe, restituant à l'industrie et à l'agriculture assez de bras pour que ce continent puisse lutter avec l'Amérique, rendant aux contribuables les milliards gaspillés, changeant les menaces de la France et de l'Allemagne en félicitations fraternelles.

Cet accord est si loin de nous que l'on peut vaguement s'y référer, à peine, sans offenser l'une ou l'autre des parties. Mais ce ne sont pas les visites d'une gracieuse

souveraine, rendues futiles par des erreurs qui sont presque des fautes, qui pourront conduire au delà d'une tolérance passagère.

Le sentiment, d'ailleurs, de notre force militaire et de notre préparation aux pires éventualités donna à la presse française une grande sérénité, et l'opinion publique, en France, se ressaisit tout de suite. Les impertinences de quelques journaux allemands passèrent sans réponse, dédaignées, méprisées.

Les boulangistes, d'ailleurs, avaient trouvé une diversion qui leur paraissait excellente, et qui était analogue à celle de Guillaume II frappant sur les Alsaciens-Lorrains : au lieu de polémiquer avec les journaux allemands, ils attaquèrent le Cabinet français et surtout notre honorable ambassadeur à Berlin, M. Jules Herbette. Le *Journal de Genève*, ayant publié la dépêche suivante, ce fut le signal d'une attaque à fond de train contre M. Herbette :

« Les politiciens allemands avouent que la tentative de M. Herbette et d'autres hommes d'État de rapprocher la France et l'Allemagne a piteusement échoué. La position de M. Herbette semble ébranlée, et le bruit court avec persistance, malgré les démentis réitérés, que le comte de Münster demanderait un congé illimité. De quelque côté qu'on envisage les derniers événements, il est clair que les rapports franco-allemands vont se tendre de nouveau. »

Nous verrons, au chapitre des *responsabilités*, combien peu coupable était M. Herbette.

Pour rendre hommage à la vérité, il faut reconnaître ici que l'impératrice Frédéric fit, dès le premier jour, tous ses efforts pour calmer le ressentiment de l'Empereur et lui dévoiler la vérité. Dès le 1er mars, l'empereur d'Allemagne manifestait à son entourage qu'il regrettait d'avoir été surpris par des renseignements exagérés et tendancieux ; ce revirement de l'esprit de l'Empereur était dû à une longue lettre de son auguste mère qui rétablissait les faits et affirmait qu'elle n'avait eu qu'à se louer des égards et de la courtoisie que n'avaient cessé de lui prodiguer les plus hautes personnalités françaises. Une détente immédiate se produisit dans les sphères officielles allemandes.

Le correspondant du *Figaro* lui télégraphiait de Berlin, le 2 mars :

Le bruit court que le prince de Hohenlohe, statthalter d'Alsace-Lorraine, a fait parvenir sa démission à l'Empereur ; son successeur serait le général de Waldersee. On parle également de la prochaine retraite du comte de Münster ; on cite le prince de Radolin ou M. de Radowitz comme devant le remplacer.

Je vous confirme, d'une manière précise et absolue, que l'Empereur a reçu de sa mère une lettre dans laquelle elle adjure son fils de ne pas maintenir les aggravations de la mesure des passeports, qu'il aurait certainement ordonnées dans un moment de mauvaise humeur et en étant imparfaitement renseigné. Elle lui demande instamment de ne pas faire en sorte que son voyage à Paris soit la cause involontaire des mesures qui frappent les populations du Reichsland. Elle affirme avoir parcouru avec la princesse Marguerite tous les quartiers de Paris, que certainement beaucoup d'Alsaciens-Lorrains ont dû la voir, mais qu'aucune personne n'a manqué d'égards envers elle ; qu'elle a reçu à Paris l'hospitalité la plus courtoise.

On assure même que l'impératrice Frédéric aurait adressé au comte de Münster une lettre qu'elle destinait à la publicité et dans laquelle elle remerciait l'ambassadeur et le priait d'être son interprète auprès de toutes les personnes qui se sont fait inscrire à l'ambassade ; elle constatait en même temps l'accueil parfait qu'elle a reçu à Paris. C'est à la suite d'un ordre venu de Berlin que cette lettre n'a pas été publiée.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* constate dans une note officieuse que la presse française a repris son sang-froid et dit : « La mesure prise en Alsace prouve que l'Alsace est à tout jamais allemande et qu'un fossé sépare la France de l'Allemagne, fossé qu'on pourra faire plus large et plus profond s'il le faut. » Elle ajoute, « pour empêcher la formation d'une légende », que l'Allemagne entière a partagé la façon de voir de la *Gazette de Cologne*.

Les journaux conservateurs disent sur tous les tons que le parti du Cartell est reformé et que le gouvernement va gouverner avec ce parti contre les libéraux.

De bonne source on mande de Berlin à la *Gazette de Cologne* que le gouvernement impérial considère l'incident franco-allemand clos par la mesure qu'il a prise au sujet du régime des passeports, qu'à moins de nouveaux incidents il n'a pas l'intention, pour le moment, de prendre d'autres mesures ni d'adresser au gouvernement français une note ou toute autre communication y relative.

Ainsi le malentendu de la première heure semblait s'éclaircir : l'empereur Guillaume II regrettait peut-être sa colère ; les nuages qui avaient rendu l'horizon si sombre disparaissaient l'un après l'autre.

Gaston-Routier.

LES ALLÉES DU LUXEMBOURG [1]

— Mon cher confrère, dit M. Jumage, après les présentations, M. Rabeaux et M. Garnier sont deux de mes anciens et excellents élèves ; j'ai aimé leur application et leur zèle, égoïstement, parce qu'il m'était agréable, à la fin de ma carrière, de m'adresser à de belles intelligences. Ils vont maintenant passer où nous passâmes, comme dit Olympio, à cette nuance

---

(1) Voir la *Revue* des 31 aout et 7 septembre 1901.

près que, si le succès favorise leurs entreprises, M. Rabeaux voudrait, plutôt que de professer, écrire dans les revues et les journaux, et que M. Garnier désirerait donner moins de temps à l'enseignement qu'à des travaux érudits sur des périodes mal explorées de notre histoire littéraire... Je les soupçonne tous deux d'être, très discrètement, des poètes. Vous sembliez, Messieurs, quand nous vous avons aperçus, agiter des idées avec des sentiments opposés.

— Mais pas absolument, cher maître, dit M. Rabeaux. Nous parlions du Tour du Monde, du record établi récemment par M. Gaston Stiegler et de l'opportunité de son travail. Je me plaçais, comme c'est l'usage, à mon point de vue de débutant littéraire, et j'émettais des regrets. M. Gaston Stiegler est, à ma connaissance, un critique d'art judicieux; j'ai entendu M. Turot à une conférence qu'il fit pour une représentation de la Pâque socialiste. M. Turot y émit, dans une jolie langue, des idées généreuses. Et je pensais qu'il avait fallu qu'on croie le lecteur des journaux quotidiens beaucoup plus sensible à l'amusette d'un record curieux, qu'au talent des écrivains qu'on lui fait lire, pour avoir utilisé ces deux messieurs à une besogne aussi parfaitement vaine.

— Et vous, mon cher Garnier, qu'objectiez-vous ? dit M. Jumage.

— Mon impression n'était point la même ; j'admettais l'opportunité du voyage de M. Stiegler, non son utilité; car on n'est jamais si pressé ; personne ne voudra courir le monde avec cette précipitation, tel un facteur cosmopolite qui s'arrêterait aux postes de toutes les villes pour y déposer en hâte le courrier. Mais son *raid* pouvait à la rigueur faire plaisir à nombre de sportsmen, familiarisés avec des succès moins importants, et leur être servi comme un roman-feuilleton. Je réservais mon blâme pour M. Turot, ou pour les personnes qui ne lui firent point d'objection avant d'admettre qu'il se lançât en sens inverse de M. Stiegler. La véritable façon de concurrencer ce courrier, c'était de faire le tour du monde en flâneur, le plus long possible, le tour du monde de l'art et de la curiosité : c'est-à-dire partir de Paris, y revenir, si l'on veut, par les voies les plus rapides et les plus droites, mais en ne laissant rien passer de curieux ni d'esthétique, et nous donner ainsi le nombre de jours qu'il faut pour faire le tour du monde, en visitant les musées et rencontrant dans les villes traversées les personnages vraiment notoires, et publier au retour un carnet plein de paysages, de silhouettes et de vues successives, qui serait comme un cinématographe pour l'esprit, bref le tour du monde le plus long possible, sans une journée perdue.

— Je pense, au contraire, dit M. Jumage, que les promoteurs de ces deux excursions un peu longues jugeaient fort bien leur époque. Ils perçurent que beaucoup de personnes aimaient la science à l'état élémentaire ; on ne pouvait décemment placer entre leurs mains, à cause de leur âge et de leur gravité, quelque jouet d'enfant inspiré de l'art de l'ingénieur, tel un railway mécanique ou une automobile minuscule ; et l'on trouva ce périple qui les leur suggérait.

— J'en tombe d'accord, dit M. Bergeret, car nous aimons beaucoup la science et la respectons infiniment. On en met partout, même dans la politique. Elle y apporte un caractère peu scientifique et veut bien se plier à toutes les théories faites d'avance qu'on l'invite à appuyer de sa méthode et de sa véracité. Tout récemment, M. Paul Bourget écrivit : « Cette conformité de la doctrine monarchiste avec les vérités aujourd'hui reconnues par la science, est un fait aussi gros de conséquences qu'autrefois l'accord de la forme républicaine avec la philosophie de Rousseau. » D'un autre côté, le savant M. Duclaux, dont l'autorité me semble préférable, juge la science d'accord avec les doctrines les plus libérales et modèle sa conduite sur cette opinion; il n'est point le seul, on l'a pu voir lors de l'affaire Dreyfus. Ce qui est plus surprenant, c'est que dans le même camp, traditionniste, monarchiste, clérical, les autorités sont partagées. Ainsi M. Ferdinand Brunetière déclare la science en faillite, tandis que M. Paul Bourget s'en fabrique un solide soutien.

— Il serait peut-être à souhaiter, dit M. Rabeaux, que les savants qui inspirent ces écrivains fussent assez bons pour développer eux-mêmes leurs façons de voir : l'idée y gagnerait peut-être en clarté, et les arguments, de provenir de première main, en seraient plus convaincants.

— En vérité, reprit M. Bergeret, le « je crois parce que c'est scientifique » d'un homme qui ne connaît des sciences que les résultats vulgarisés, n'est pas très différent du « je crois parce que c'est absurde ». Il est certain que la science, consultée à propos de la vie, a fourni à ses questionneurs différents des réponses diverses. Cela tient à ce qu'ils choisissaient celles qui les flattaient le plus. La science a ses variations, mais il semble que tous ceux qui l'ont vue de haut et d'ensemble ont toujours été partisans des doctrines les plus libérales.

— D'ailleurs, dit M. Rabeaux, la science ne peut être la règle absolue en sociologie ; la sociologie est une réunion de constats, d'expériences, et la méthode seule en est dégagée, et non pas l'ensemble de lois qu'elle comportera un jour.

— Je trouve moins d'incertitude, dit M. Bergeret, à des théories purement littéraires, qu'à ces généralisations rapides où l'on effleure la science en s'autorisant de son prestige.

— Le vrai, dit M. Jumage, c'est que tout le monde invoque la science, et la prie, comme une Madone toute-puissante, de vouloir bien ratifier des concepts qui lui sont étrangers.

— La loi d'airain, dit M. Garnier, est aussi bien déduite que les raisonnements qui partent du darwinisme pour affirmer l'excellence des sélections aristocratiques.

— J'ajouterai, dit M. Rabeaux, que ce n'est point la vérité d'une doctrine qui assure son triomphe, puisqu'il s'agit seulement qu'elle ait pour adeptes la majorité des électeurs ; or, le consentement universel est variable; et comme presque tout le monde est décidé par des sentiments et non par des raisonnements, dire qu'une doctrine a conquis beaucoup de partisans, c'est constater qu'elle est en conformité avec les passions du plus grand nombre :

Premier point : Vous avez besoin d'argent.

Deuxième point : Les Juifs sont réputés en avoir beaucoup.

Troisième point : Dépouillez les Juifs.

Voilà un raisonnement simple, peu scientifique, mais dont l'allure rigoureuse conquerra facilement ceux qui convoitent une fortune. Tous les arguments tirés de l'ethnographie et de la philosophie de M. Taine n'altèrent pas la candeur de ce principe.

— N'importe, dit M. Jumage, l'âpreté des passions politiques et la nécessité d'un changement social font croire que les jeunes gens verront de belles choses.

— Est-ce votre opinion, monsieur Rabeaux? demanda M. Bergeret.

— Je crois, dit M. Rabeaux, que les choses suivront leur cours, et que l'exemple de M. Millerand, qui a cette apparence de vérité pour lui de ne satisfaire complètement aucun parti, est d'un enseignement précieux. La Démocratie qui nous régit commande impérieusement l'adjonction des capacités, et pour arriver à de bonnes solutions des difficultés économiques, on sera de plus en plus amené à investir du pouvoir des socialistes modérés. Outre qu'ils ont une certaine habitude de ces questions, ils ont, pour réussir de bons arbitrages, l'avantage qu'ils ont l'oreille de tous les intéressés.

Les ouvriers les acceptent parce qu'ils sont socialistes, et les patrons parce qu'ils participent de la majesté de l'État. Si le fait se généralise et que plus de socialistes soient appelés aux fonctions publiques, ils feront une moyenne entre leur désir de rénovation intégrale, et les intérêts du pouvoir dont ils ont accepté une délégation; ce compromis entre leur enthousiasme et leur sagesse les amènera à appliquer, avec une prudence énergique, des idées excellentes, mais dont le brusque transport dans le domaine des faits occasionnerait du trouble. Devenus modérés, tout en demeurant progressistes, au rapport de ceux qu'ils remplacent, ils devront s'associer, pour des arbitrages nouveaux de difficultés plus complexes, des esprits un peu plus exigeants qu'eux dans leur désir d'application rapide et qui feront aussi une moyenne; cette moyenne sera encore plus favorable aux intérêts du quatrième État, et ainsi, par échelons, les théories révolutionnaires seront appliquées, sans qu'il y ait par trop de heurts, au moins sans révolution brutale.

— C'est, dit M. Jumage, l'opportunisme que vous définissez là.

— L'opportunisme a du bon, résuma M. Rabeaux.

— Dans nos raisonnements, dit M. Bergeret, c'est toujours la France qui nous sert d'exemple. Elle n'est pas seule dans le monde ; la révolution ne pourrait-elle nous venir d'ailleurs, et de même que la France fut un foyer de révolution et un exemple entraînant pour les autres pays, ne pourrions-nous être attirés, à notre tour, par un mouvement socialiste qui commencerait hors de chez nous?

— J'ai quelquefois pensé, dit M. Garnier, qu'il est heureux que la Révolution ait eu lieu, ainsi que d'autres changements de régime avant l'invention des armes perfectionnées. Les peuples qui ont conservé la monarchie la supporteront peut-être encore longtemps, maintenant que la voirie même s'est faite la complice de l'autorité, et que toute capitale offre un terrain plus favorable à la répression d'un mouvement insurrectionnel qu'à son éclosion. Déjà, peut-être, sans la guerre, n'eût-on jamais pu renverser l'Empire que défendaient les chassepots de sa garde. C'est là, je crois, une des idées qui peuvent le plus incliner à se contenter d'une évolution progressive.

— Est-ce cela, dit M. Jumage, que pense la jeunesse?

— Je n'en sais rien, répondit M. Rabeaux; il est très difficile de savoir ce que pense la jeunesse, car elle est nombreuse et variée. Ses soucis n'ont point d'unité; les méthodes et les besoins ne sont pas les mêmes pour tous. M. Émile Zola avança, dans un roman, que la jeunesse travailleuse et silencieuse partageait rarement les théories de la jeunesse qui manifeste dans les rues, ou qui rédige des manifestes. Il y a là du vrai, encore que les manifestes représentent au moins la pensée d'une partie de la jeunesse. La manifestation dans les rues n'a point de valeur d'indication, parce qu'elle n'est jamais unanime, et que les foules qui la constituent ne sont à l'ordinaire pas plus nombreuses que les figurations de nos théâtres de féerie. Elles peuvent aussi porter la clameur d'une trop extrême jeunesse. Mais je crois qu'au rebours de l'avis général, la jeunesse est expectante, qu'elle parcourt la gamme des opinions sans s'attacher à aucune, ni s'y compromettre jus-

qu'à ce qu'il se produise une occasion déterminante qui conduise Pierre ou Paul à prendre un parti. Les mêmes circonstances, les convenances aussi, sont pour beaucoup dans cette adoption d'une route désormais droite; c'est peu romantique, c'est peut-être plus philosophique.

— Cela revient, dit M. Garnier, à énoncer cette idée que je crois juste : que la jeunesse cherche surtout des débouchés.

— Comme les puissances économiques! soupira M. Bergeret; cela leur tient lieu d'honneur, de justice, de générosité et de largeur de vues. C'est ainsi qu'on laisse massacrer les Arméniens, et qu'on se fâche pour les quais de Constantinople, où il y avait malfaçon.

— Quelle jolie journée! s'écria M. Jumage! on ne saurait trop admirer la calme beauté de ce jardin.

— Il est dessiné, dit M. Bergeret, de façon si heureuse, et planté si agréablement que les lignes de ses verdures et les vives couleurs de ses parterres font oublier les statues qui l'enlaidissent.

— C'est surtout auprès du musée, dit M. Rabeaux, que les statues sont malencontreuses; elles semblent hérisser les abords de ce pavillon d'une bande horrifiée de défenseurs brusquement changés par un dieu, en pierre, marbre ou bronze. Dans le vrai, l'aimable M. Benedite a trop de statues, aussi les dispose-t-il comme un horticulteur rejetterait en bordure des géraniums.

— M. Bénédite, dit M. Bergeret, doit ressembler, au moins par un point, à tous les directeurs de Musée, à savoir qu'il ne fait pas ce qu'il veut; de plus, il a peu de place; l'essor du génie et du talent est tel chez nos artistes contemporains qu'un espace aussi restreint ne saurait les contenir. Je ne dis pas qu'on ne pourrait s'aménager quelques vides utiles, en déménageant quelques œuvres qui sont, pour ainsi dire, les répliques d'œuvres voisines. Le Musée en acquerrait aussi, s'il lui était loisible que la sélection fût plus juste. Il est fâcheux que M. Bénédite ne puisse exposer les écoles étrangères que par petites tranches au lieu d'en présenter l'ensemble. Il nous prive ainsi, bien malgré lui, j'en suis sûr, d'une impression flatteuse pour notre amour-propre national, car les écoles étrangères nous sont, en ce moment, infiniment redevables; il est vrai que les maîtres qui ont exercé cette influence sont, pour la plupart, maigrement représentés par la collection Caillebotte.

— Je n'aime pas les impressionnistes, dit M. Jumage, leur coloris est brutal et papillotant; je suis sensible au défaut d'ordonnance de leurs tableaux; je n'aime pas qu'on me représente perpétuellement des banlieues, des gares ou des guinguettes. Je préfère la peinture à idées, à sujet.

— Il est évident, dit M. Bergeret, que les impressionnistes ne sont que des paysagistes; mais si, l'année dernière, vous avez visité la Centennale de l'art français, vous avez dû voir qu'ils tiennent quelque chose de Daubigny et de Corot qui tenait de Huet, lequel avait beaucoup travaillé sur Watteau.

— On a soutenu, dit M. Garnier, que si cette collection représente mal les impressionnistes, c'est qu'ils avaient été peu empressés à céder leurs meilleures toiles à Caillebotte leur confrère, leur ami, qui fut autrefois un de leurs rares acheteurs, et qu'ils sont, comme on dit, punis par où ils avaient péché.

— J'aime mieux croire, dit M. Bergeret, que la collection Caillebotte, qui n'est pas toute récente, ne les représente pas complètement, et qu'elle est curieuse pour l'histoire de l'impressionnisme, plutôt qu'elle ne lui attribue toute sa valeur dans un musée.

— Vous ne me convertirez pas, mon cher Bergeret, mon goût rejette ces nouveautés excessives. Je m'en tiens à la tradition.

— Mais eux aussi y tiennent. On pourrait dire en art, et peut-être en littérature, n'est-ce pas, monsieur Rabeaux : rien ne se crée, tout se tient, tout procède, tout est significatif et par conséquent légitime, sauf de puériles archaïsmes ou des outrances illogiques dans la nouveauté. Aimez-vous nos récents poètes, monsieur Rabeaux?

— Certes, Monsieur, j'ai pour l'art de certains d'entre eux la plus vive sympathie; je demande pourtant à choisir et de ce que je crois que la poésie avait besoin d'être renouvelée, après que les Parnassiens avaient été un peu trop fidèles au fond et à la forme romantique, je ne me crois pas obligé à m'incliner devant M. Francis Jammes quand il se complaît à des simplesses excessives. M. Francis Jammes a fort bien dit les douleurs des petits ânons qui ploient sous le faix, là il n'est que sensible; mais quand il emploie le rythme d'or, pour me dépeindre un petit veau, grignotant sur la haie voisine une paire de chaussettes, je m'étonne. J'admets l'authenticité du fait, mais n'admets point qu'on le pindarise. Mon goût classique se satisfait avec plusieurs des poètes vers-libristes. D'ailleurs M. Francis Jammes n'occupe parmi eux qu'un certain rang.

— Je n'aime pas non plus ces nouveautés-là, dit M. Jumage. Le vers traditionnel était excellent; dans ma jeunesse, on trouvait que les romantiques avaient pris avec lui trop de libertés, les Parnassiens étaient de cet avis, et lui en rognèrent; pourtant j'ai toujours préféré les vers des romantiques à ceux des Parnassiens, et j'aime encore mieux les vers classiques. Il me semble que la poésie contient une part de convention; on s'était mis d'accord sur une prosodie qui a fourni des vers très harmonieux, ce n'était pas la peine d'en changer.

— M. Rabeaux vous convertira, mon cher Jumage, dit M. Bergeret.

— Mais vous, cher ami, qu'en pensez-vous ?

— Quelque bien.

— Mais votre ami, M. Paul Vence?

— Je crois qu'il ne les hait point. Quoiqu'il ait fait des vers et de beaux vers, il est surtout attentif à noter sa pensée en prose de façon qu'elle soit le plus discernable possible et avec toutes ses nuances. C'est déjà beaucoup pour lui de suffire à ses exigences de vérité et de netteté. Il s'est fait aussi un idéal de pureté cadencée, et il aime tant suivre toutes les délicatesses de l'idée dans ses méandres que la prose lui est nécessaire. Le vers ne peut, sans doute, rendre tous les chaînons d'une argumentation, tous les degrés possibles d'une métaphore. C'est pourquoi les vers-libristes procèdent plutôt par strophes juxtaposées ; ils ne tiennent point à ce que la métaphore se suive, mais à ce qu'elle éveille de nombreuses analogies avec d'autres métaphores, dont leur lecteur reçoit ainsi une vision rapide.

— Sans doute, dit M. Jumage, mais je serai difficile à convertir.

On arrivait près du jeu de paume, quelques jeunes gens en toilette appropriée finissaient de disputer une partie. De sages vieillards, jouissant comme M. Jumage d'une retraite, considéraient avec un évident plaisir ce jeu où l'esprit n'avait aucune part, et cela les reposait de tant de soins intellectuels qu'ils eurent dans leur vie. Indolemment, ils attendaient d'avoir assez vu d'efforts physiques pour que cela leur donnât de l'appétit.

M. Bergeret dit alors :

— Ces joueurs me font souvenir d'un écho que j'ai lu dans les Revues et qui me fit grand plaisir. Un Américain a trouvé dans les *Archives Universitaires* qu'Edgar Poë aimait les sports, que jeune, il était ardent à la littérature, que c'était un humaniste et non un ivrogne, ainsi qu'ont voulu le persuader au monde ses ennemis et quelques pasteurs piétistes. J'ai élargi cette information ; il me semble qu'il faut rattacher la mauvaise réputation de Poë à ce fait qu'il fut ivre, une fois dans sa vie, le jour où son second mariage devait se célébrer. Ses amis ont avancé que c'était pour se mettre dans l'impossibilité de conclure ce mariage qu'il s'était contraint aux libations ; il avait à combattre contre son cœur qui voulait ce lien nouveau, et tout le passé d'un vieil amour envers sa femme, morte pendant une commune misère, protestait ainsi que contre une profanation. J'aimerais mieux admettre que la crise morale fut assez forte pour que le plus léger excitant la fît dégénérer en rebutante ivresse. On a été bien dur pour Edgar Poë. Je lisais hier que M. Edmund Gosse, un critique anglais autorisé, déclare que Poë serait peut-être un grand poète, « s'il n'avait pas toujours accordé sa harpe sur le même air : des regrets passionnés pour les morts perdus ». Parallèlement, le critique juge que les rythmes de Poë ont influencé tous les poètes anglais depuis Tennyson jusqu'à nos jours. Il prononce néanmoins que Poë n'est pas un véritable grand poète. Poë eût peut-être montré plus de variété, s'il n'était mort à trente ans, ce qui a limité son évolution.

— Tout de même n'est-il pas mort en état d'ivresse? dit M. Jumage.

— Il est bien difficile, mon cher ami, de constater à coup sûr l'ivresse sur un cadavre, et convenez qu'on y a mis de l'acharnement. On est trop disposé à admettre tous les bruits fâcheux qui peuvent diminuer un homme de talent.

— C'est vrai, dit M. Rabeaux, de même qu'on a tort d'exiger des écrivains nouveaux qu'ils égalent d'un coup la richesse littéraire du passé.

— Un de nos confrères, dit M. Jumage, résume ainsi la question : je ne suis point rétrograde, déclare-t-il, mais j'ai une montre. Les écrivains prétendent qu'il est midi ; je consulte ma montre et je leur réponds : il est onze heures.

— Sans doute, dit M. Bergeret, mais ne faut-il pas les faire trop longtemps languir avant de convenir qu'il est midi.

— Surtout, ajoute M. Rabeaux, que c'est l'heure de déjeuner, ce qui est aussi nécessaire aux artistes qu'aux autres hommes.

Le jeu de paume était abandonné, et les spectateurs quittaient la place. Il était tout près de midi et M. Bergeret se sépara de M. Jumage et de ses jeunes amis, en exprimant le désir de les revoir bientôt.

***

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Su le orme di Dante (Sur les traces de Dante), par Angelo de Gubernatis Typographie coopérative, Rome).

M. de Gubernatis publie en un volume une série de vingt conférences qu'il vient de faite sur Dante à l'université de Rome. Cet ouvrage, très documenté, d'une érudition profonde, est aussi d'un très grand charme à cause du frémissement d'admiration passionnée qui l'anime d'un bout à l'autre. L'auteur évoque la personne mystérieuse, complexe et auguste de Dante ; il le fait vivre et palpiter sous nos yeux avec ses haines implacables et sombres, ses amitiés fidèles, son amour lumineux et surnaturel de Béatrice. M. de Gubernatis rejette comme vieillie et invraisemblable l'hypothèse suivant laquelle Béa-

trice ne serait, dans l'œuvre de Dante, qu'un symbole de la théologie; il voit en elle une femme que Dante a aimée d'un amour très pur et immortel, qui a été pour lui la source de l'inspiration, l'étincelle qui alluma son génie. Dante l'a adorée douloureusement; il ne put être fidèle à Béatrice vivante et lointaine, comme il ne fut pas fidèle au souvenir de Béatrice morte, mais il souffrait de chaque chute et se relevait toujours pour monter plus haut. Dante était un divin, un sublime visionnaire, et il avait conscience de son don de voyant. « Ses songes étaient fréquents, vivants, pleins de signification... Son émotivité de poète était infinie et toujours en éveil. » La foi de Dante dans l'intervention du surnaturel, dont il sentait la présence, explique pourquoi il avait choisi pour sa *Divine Comédie* la forme d'une vision. Dante cédait à l'illusion des songes, qui se changeaient pour lui en une sorte d'extase. Ainsi le rêve de Béatrice, qu'il raconte dans la *Vita Nuova*, il l'a eu véritablement; tout son être physique ainsi que son être moral en a été secoué, il a appelé Béatrice avec des sanglots véritables avant de l'appeler en vers immortels. Son génie comprenait toute l'essence artistique de son époque et il égalait les plus illustres de ses contemporains et des maîtres qui vinrent après lui par sa divination et sa sensitivité. Ainsi, dans ses descriptions, il a le goût sévère de Giotto, il sculpte, en paroles, avec la puissance de Michel-Ange et il sent la musique avec la pénétration de Wagner. Toute la science de son siècle, vague, mystique, tourmentée de présages, Dante se l'est aussi assimilée. Il donne un parfum d'ineffable poésie aux légendes orientales dont se nourrissaient alors les esprits et qu'il recueillit et transforma. M. de Gubernatis a reconstitué, avec à peine quelques incertitudes pour les années où les documents étaient trop contradictoires, la biographie entière de Dante. Il le suit presque pas à pas dans sa vie douloureuse, il évoque l'entourage qui lui était familier, ses fureurs politiques, sa nostalgie d'exilé. Les hypothèses de M. de Gubernatis ont pour elles l'autorité d'une science très grande et très scrupuleuse; elles intéressent et convainquent.

Robert Buchanan and other Essays, par Henry Murray (Wellby, éd., Londres).

Ce recueil présente une solide étude critique sur Buchanan, où l'homme et le poète ressortent avec un relief puissant, et une série d'articles sur des écrivains connus de notre époque. M. Murray place Buchanan au même rang que Tennyson et Browning, ce qui est peut-être pousser l'éloge un peu trop loin, mais se montre sévère pour la plupart des célébrités en vogue. Ainsi Rudyard Kipling le surprend par ses dons d'acrobate : « Il fait des tours extraordinaires et jongle avec les verbes et les adjectifs comme Cinquevalli sur la scène de l'Alhambra... Comme lui, il est très fort, très intelligent, maître de son métier, et, comme lui, il est très aimé et admiré par le public des music-halls. » Swinburne, l'émouvant et le mélodieux, lui paraît vide, maladif et artificiel, fatigant plus encore qu'inquiétant. La critique de M. Murray n'est pas toujours impartiale, mais elle charme par son allure vive, par des trouvailles d'idées parfois charmantes et par des vues larges. Il n'est nullement chauvin et se moque avec esprit de ses compatriotes *ultra-jingo* : « Leur idéal serait que tout le globe terrestre appartînt aux Anglais, tandis que des spécimens des autres races seraient conservés dans des vitrines de musées, à titre de curiosités. » Lui-même s'intéresse vivement aux littératures étrangères. Il aime les Français, qu'il trouve essentiellement artistes. Il professe pour Zola une vénération sincère et s'incline devant l'idée morale de ce réformateur robuste. Une lettre adressée par M. Murray à son « neveu Arthur » sert de conclusion au volume. Afin de détourner ce jeune homme de la carrière littéraire qui le tente, l'oncle, désabusé, lui révèle la vérité : la presse manque de discernement et de franchise, les hommes de lettres ont perdu le respect de leur art, le public a des caprices inexplicables. Pourtant, comme, après une boutade en bloc contre tous les écrivains, M. Murray cite, sans paraître s'en apercevoir, beaucoup de brillantes exceptions, son *De profundis* ne peut guère être pris au sérieux. Espérons que le neveu Arthur, s'il a du talent, ne se laissera pas décourager par des difficultés qui sont, au fond, plus anciennes et moins invincibles que son oncle ne semble le croire.

Ivan Strannik.

FRANCE

Le pays de l'Instar, par Franc-Nohain (Éditions de la *Revue Blanche*).

Ce pays-là n'a pas de « frontières naturelles » et on ne peut même pas lui assigner de situation géographique précise ; mais il est éminemment français. Il se compose de tout ce monde de fonctionnaires qui est éparpillé à travers la France et, dans les préfectures, sous-préfectures, chefs-lieux de canton, etc., s'applique à vivre à l'instar de Paris. Les citoyens du pays de l'Instar n'ont pas de caractère national, ni local comme tels ou tels provinciaux que leur petite ville a faits à son image ; mais un semblable désir les tient tous : se rapprocher de Paris!... Ils sont énormément ridicules. Le compte rendu que nous donne Franc-Nohain de ses observations au pays de l'Instar est étonnant de vérité, délicieux aussi d'humour et de fine raillerie, — mais

effrayant surtout parce qu'il témoigne de l'immense, irrémédiable et monstrueuse bêtise de ces gens-là... Seulement, lui, ne dit pas de ces gros mots et c'est avec une sorte de sérénité scientifique qu'il relate les résultats de son enquête. L'ouvrage contient un « petit précis de la conversation franco-instar ; choix de quinze dialogues gradués et faciles pour causer en société ». C'est un chef-d'œuvre. Vous trouverez là toutes les phrases qui se ressassent, en effet, au jour la journée, entre la Préfecture, la succursale de la Banque de France et le Café de la Terrasse, tous les clichés qui se redisent mécaniquement et sans rien exprimer, rien absolument ; et dès que la phrase est un peu plus personnetle, c'est pour dénigrer, envier, calomnier, — essentiellement, c'est pour *ne pas comprendre*... En guise d' « exercice du degré supérieur » dans son précis de conversation, Franc-Nohain publie ici sa petite comédie de *Vingt-mille âmes* qu'on a jouée au Gymnase le printemps dernier et qui est charmante. Et puis, en appendice, le dossier du parlementaire Martin-Martin : admirable.

La Rose et les épines du chemin, par SAINT-POL-ROUX (Société du *Mercure de France*).

M. Saint-Pol-Roux considère comme le but excellent de l'œuvre d'art, de « coaguler l'abstrait, iconiser l'absolu, figurativer le mystère, organiser l'invisible, meubler l'espace, coloniser l'inconnu ». Voilà un programme littéraire capable de troubler bien des lecteurs dans leurs plus invétérées habitudes d'esprit. Tout bonnement, M. Saint-Pol-Roux est symboliste. Mais il l'est d'une façon prodigieuse, inouïe. Il l'est continuement, et parfois en pure perte, souvent avec un merveilleux éclat. On dirait qu'il lui est impossible de voir, de sentir autrement et le symbole est la forme naturelle de sa pensée. Les idées ne se présentent pas à lui toutes nues et telles quelles, mais toujours revêtues d'images et accompagnées d'accessoires divers que suscitent inévitablement autour d'elles des associations imprévues ou de mystérieuses concordances. Il y a là un phénomène psychologique exceptionnel, le presque anormal développement de l'imagination évocatrice. Le présent volume, recueil très varié de « thèmes philosophiques, symboles d'âme, notations de saisons, peintures d'heures, magies de phénomènes », est tout à fait de nature à déconcerter, à choquer, à déplaire, mais on ne peut lui refuser d'être une œuvre unique dans la littérature d'aujourd'hui et très belle en plus d'un endroit, très belle ou curieuse, mêlée, étonnante... « Alouettes, les coups de ciseaux gravissent l'air... Les premiers chants de coq, ce sont les grincements de la serrure et des gonds des logis qui d'eux-mêmes, la nuit achevée, s'ouvrent pour le départ des songes... Chapelle de hameau : blanche aux tresses de lierre, emmi des tombes, elle s'élève telle une gardeuse d'oies gaillarde... Que j'en ai rencontré de ces vastes gardeuses, aux oreilles de confessionnal, à la poitrine comble de rosaires et de cantiques et de roucoulements d'harmonium, sous le hennequin de dentelle où nichent des campanes !... Mais voici la gardeuse en joie, tellement que son porche affecte un air de pan de jupe retroussé. Soudain la joie craque d'un si fol rire que toutes ses quenottes volent s'épivarder sur la place, en jet de semence. Et puérilement je ramasse les dragées du baptême, etc. »

Camisards, peaux de lapins et cocos, par G. DUBOIS-DESAULLE (éditions de la *Revue Blanche*).

Si l'on s'attend, à cause du titre, à trouver ici de la drôlerie, on sera volé. Ce livre est effroyable. Il traite des « corps disciplinaires de l'armée française », connus vulgairement sous ces noms de Camisards, Cocos et Peaux de lapins. L'ouvrage est composé de la manière la plus sérieuse. Ce n'est pas là une vague diatribe, ni non plus le journal rancunier d'une ancienne victime. Si M. Dubois-Desaulle a enregistré ici ses souvenirs personnels, il paraît l'avoir fait de la manière la plus objective, et, en tous cas, il a eu soin de corroborer ses dires au moyen de documents précis et qu'on peut vérifier après lui. Il a procédé en historien véritable. Il étudie d'abord la législation, — ancienne et contemporaine, — relative aux compagnies disciplinaires, et il confronte avec ces règlements l'interprétation qu'on en fait dans la pratique. C'est une chose scandaleuse ! Les écrits concernant les prisons, bagnes et autres lieux de supplice, se sont multipliés dans ces derniers temps et Dieu sait les atrocités qu'ils révèlent. Mais l'horreur est ici bien plus épouvantable. La lecture de ces quatre cents pages est affolante... M. Dubois-Desaulle mentionne des faits précis ; il cite des noms. Il serait inouï que de semblables révélations n'aboutissent pas à une réforme d'un tel sinistre état de choses.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Plon, le cinquième volume (tome III des romans) des *Œuvres complètes de Paul Bourget*, contenant *Le Disciple* et *Un cœur de femme*. — Chez Lemerre, *Les Caresses, les baisers, les larmes*, poésies, par Honoré Fourmond. — Chez Simonis Empis, l'*Almanach Guillaume* (septième année) pour 1902. — A la librairie Molière, *Deux Rosses*, roman, par Jean Bouvier. — A la librairie Blériot, *L'Or vaincu*, roman, par Paul Croiset. — Chez Fischbacher, *Poèmes mystiques*, par O. de Bezobrazow, préface de Paul Adam.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Faut-il publier les lettres d'amour? — Le *Outlook* de New-York affirme énergiquement que non, et cela au sujet de la correspondance de Victor Hugo que l'on vient de publier, et de celle de Dickens qui va paraître. Sans doute, il est intéressant de tout connaître des grands hommes (et des grandes femmes); il est utile de ne pas garder d'illusions sur le revers des médailles illustres; enfin, les plus beaux romans d'amour sont encore ceux qu'ont vécus les faiseurs de romans. Mais il est indiscret et inconvenant de violer le tréfonds du cœur d'autrui. Et puis, si l'on continue à divulguer les lettres d'amour des célébrités, quiconque s'estime voué à la célébrité n'en écrira plus. Or, comme tout le monde ou à peu près compte sur la gloire, il n'y aura plus d'amour, tout au moins par correspondance, et qui oserait prétendre que ce ne serait pas déplorable!

La littérature groenlandaise. — Mme Signe Rink, une Danoise, s'est donné la mission de recueillir la littérature orale du Groenland. Elle a visité tous les villages de ce doux pays, et a transcrit une quantité de chansons et de contes sous la dictée des Esquimaux et des métis de Danois et d'Esquimaux. Un premier volume, dû à ces recherches, vient de paraître: *Hajakmaenner* en est le titre.

Jusque vers 1850, il n'y eut pas, dans la grande île glacée, d'autres livres imprimés que quelques exemplaires de la Bible. Puis, des missionnaires apportèrent des livres de classe pour les écoles qu'ils fondaient, et rédigèrent de petits romans édifiants qui circulaient en manuscrits recopiés de village en village. La première presse fut introduite en 1861. Le Dr Rurk l'utilisa pour fonder un journal hebdomadaire l'*Atnagagdlintit*, qui existe encore, et qui est d'ailleurs resté le seul périodique du pays. On le distribue gratuitement, car tous les frais, — ils sont modiques! — sont couverts par l'État. La rédaction est assurée par les communications du gouvernement, les extraits des journaux européens dont les paquebots apportent de loin en loin une brassée, et la collaboration bénévole des médecins, des pasteurs, des instituteurs. L'*Atnagagdlintit* est dirigé, composé, imprimé, plié, expédié et même illustré, par une seule personne, M. Lars Mœller.

Prophéties. — Il y a, dans Macaulay, un passage célèbre entre tous, et c'est la description d'une caravane d'archéologues néo-zélandais venant, dans quelques siècles, étudier les ruines du pont de Londres, de la cathédrale de Saint-Paul, etc. M. Georges Hibbert a découvert une boutade analogue dans une correspondance inédite de Horace Walpole: — Le prochain siècle de Périclès ou d'Auguste se déroulera de l'autre côté de l'Atlantique. Il y aura un Thucydide à Boston et un Xénophon à New-York, et plus tard un Virgile à Mexico et un Horace à Lima. Alors des touristes chiliens ou vénézuéliens viendront visiter la Grande-Bretagne et disserteront sur les ruines de Londres comme nous le faisons sur celles de Baalbek et de Palmyre. »

Les electeurs noirs aux États-Unis. — Les Yankees à peau théoriquement blanche veulent bien qu'en Europe on croie que l'égalité politique est parfaite entre eux et leurs compatriotes noirs, — à condition que cette opinion ne soit pas fondée dans la réalité. C'est ainsi que toute leur presse discute avec passion, depuis quelques semaines, sur les résultats politiques d'un phénomène constaté par le dernier recensement. Ce phénomène consiste en ceci: partout la proportion des hommes devenus électeurs (c'est-à-dire non illettrés, et payant le minimum voulu de contributions) a augmenté, et de beaucoup, dans la population noire, alors qu'elle est demeurée stationnaire parmi les blancs. C'est dans l'Alabama, l'Arkansas, la Floride et la Géorgie, que cela est le plus sensible. La législature du premier de ces États, en présence d'une situation si inquiétante pour la vanité des blancs, n'a pas hésité devant un coup d'État. Elle a décidé que seraient désormais électeurs les personnes, même illettrées et sans ressources, « dont le grand-père avait droit de vote avant la Guerre de Sécession », — adorable euphémisme pour exclure les nègres. De sorte qu'un nègre pourra être un médecin très savant ou un ingénieur étonnant; s'il ne paie pas le minimum voulu d'impôts, il ne sera pas électeur, — mais tous les chemineaux blancs le seront à sa place.

On demande des romans de guerre. — Ce vœu émane de Mrs. Jane H. Findlater, qui l'exprime dans la *National Review*. L'auteur constate que, de toutes les grandes littératures modernes, l'anglo-américaine est la seule où aucun romancier n'ait mis en œuvre la guerre. Sur le continent, il y a *Guerre et Paix*, de Tolstoï, la *Débâcle*, de Zola, et bien d'autres livres de haute valeur. Il n'est pas jusqu'à des Polonais, comme Sienkiewicz, qui n'aient sacrifié à ce genre. Les Anglais n'ont, jusqu'à présent, que les ineptes romans-feuilletons inspirés par la guerre sud-africaine. Waterloo ne leur a rien inspiré, et leurs cousins germains de par delà l'Océan semblent n'avoir pas senti ce qu'il y a eu d'épique dans la Guerre de Sécession. Mrs. Jane H. Findlater termine par une affirmation peut-être un peu risquée: « Si Shakespeare avait vécu de notre temps, dit-elle, il n'est pas douteux qu'il aurait fait de Henry V un roman! »

L'amour dans les romans. — La question est très en vogue dans les périodiques anglo-amédicains. *The Academy*, de Londres, s'étonne que l'amour ait survécu à la révolution littéraire déterminée par les naturalistes. Il s'agit, bien entendu, de l'histoire d'amour que les auteurs se croient obligés d'incorporer à chacun de leurs romans. Or, la littérature, depuis vingt ou vingt-cinq ans, se targue d'une absolue fidélité dans la représentation de la vie, et cependant elle persiste à faire à l'amour une place primordiale qu'il est loin d'occuper dans l'existence de n'importe qui.

Dans le *Commercial Advertiser*, de New-York, le professeur Richard Burton, de l'Université du Minnesota, sonne la même cloche, mais recherche en outre les causes de l'aberration reprochée aux romanciers. Ceux-ci veulent absolument n'écrire que pour les femmes, et

sont persuadés que les histoires d'amour sont ce que les femmes lisent avec le plus de plaisir. Il serait bon que l'on se rappelât Cervantès, Balzac, et tant d'autres, qui attribuaient à l'amour un rôle secondaire comme celui qu'il a dans l'existence réelle, et qui, malgré cela, peut-être même à cause de cela, ont écrit des chefs-d'œuvre.

Nègres, Yankees et Londoniens. — Ceux-ci, dans leur façon de traiter ceux-là, se comportent décidément avec moins d'indécence que les Yankees. Il se tient en ce moment, à Londres, un « concile œcuménique international » des protestants épiscopaux. Parmi les nombreux délégués d'Amérique, on voit deux cents nègres, dont quatre sont évêques. Quelques Yankees à peau blanchâtre s'aperçurent que, dans le même hôtel qu'eux, on hébergeait plusieurs de leurs compatriotes à peau noirâtre. Ils sommèrent le propriétaire d'expulser les prélats et autres ecclésiastiques convaincus d'être « colorés ». Le propriétaire commença par tomber des nues ; puis il rit à s'en rendre malade. Enfin il tourna le dos aux blanchâtres, qui s'empressèrent de chercher un autre logis. Toute la presse de leur pays (*Evening Post* de New York, *Sun* de Baltimore, *Herald* de Boston, etc.) leur donne tort, mais pas du tout au point de vue que l'on pourrait croire. On leur reproche simplement de ne s'être pas informés, avant d'arrêter une chambre, s'il n'y avait pas de noirâtres dans la maison, — ce à quoi ils devaient s'attendre, connaissant l'originalité des Londoniens.

Mines d'or sous la mer. — On a découvert d'importants gisements d'or au large de Nome, sur la côte de l'Alaska. La pente est si douce sur laquelle vient mourir la mer en cet endroit, qu'en hiver il n'y a pas une goutte d'eau qui ne soit gelée, à plus d'un kilomètre du point des extrêmes marées basses de l'été. On se promet donc de n'exploiter les gisements que durant l'hiver. On n'aura qu'à forer des trous peu profonds dans la banquise pour atteindre le sol où les minerais affleurent. La *Mining and Scientific Press* de San-Francisco observe qu'il n'y aura là rien de nouveau. En Sibérie, on exploite depuis longtemps, chaque hiver, des gisements situés dans le lit de cours d'eau considérables. Ceux-ci ne se congèlent pas complètement, mais il est facile, en perçant dans la croûte de glace des trous de plus en plus profonds, de faire geler peu à peu la couche liquide juste au-dessus du gisement convoité. On réalise ainsi ce miracle de travailler « sous l'eau » sans scaphandres ni cloches à plongeur, et sans même avoir à craindre l'inondation du chantier !

L'Évangile et le socialisme. — Un argument usuel contre le socialisme moderne est celui qui consiste à déclarer qu'on n'avait pas besoin de cette doctrine, parce que le christianisme, tel que l'enseigne le Nouveau Testament, va infiniment plus loin. L'*Outlook*, lui premier, croyons-nous, proteste. Jésus, dit-il, n'a pas du tout enseigné que tous les humains doivent être égaux. Il ne glorifie pas la pauvreté et ne blâme pas la richesse. Il n'enseigne pas qu'il est condamnable d'augmenter sa fortune. Au contraire, il déclare explicitement que les conditions des hommes seront toujours différentes comme leur valeur intellectuelle et morale, qu'il est très honorable d'être riche, et même que l'on doit s'efforcer de le devenir de plus en plus. Ce qu'il anathématise, c'est simplement le mauvais emploi de la fortune. Conclusion : les milliardaires, du moment qu'ils pratiquent la charité, sont de tous les humains ceux qui se conforment le mieux à l'esprit du christianisme.

Un Congrès de Pacifiques. — Il existe, de l'autre côté de l'Atlantique, une Union de la Paix Universelle, qui s'est bien gardée de protester contre la guerre avec l'Espagne et contre ce qui se passe aux Philippines, mais qui tient très régulièrement sa Convention annuelle, depuis 1867, à Mystic, dans le Connecticut. Cette Convention est surtout une vaste kermesse, au centre d'un camp dressé par les adhérents soucieux de villégiature en masse. La Convention de cette année, réunie tout récemment, a décidé avec solennité de travailler à résoudre à l'amiable la « grève de l'acier », grève qui était déjà sur le point de se terminer. Puis, on a résolu de pétitionner pour la suppression des exercices militaires dans les collèges. On a émis le vœu que les États-Unis proposent leur arbitrage dans tout conflit surgissant sur n'importe quel point de la planète. Jamais encore on n'avait imaginé une aussi amusante extension du principe de Monroë, un plus ingénieux travestissement des instincts chauvins.

Un périodique d'art. — M. George Newnes, l'aventureux éditeur londonien, entreprend la publication d'un périodique trimestriel, *The Ideal*, dont chaque fascicule coûtera dix livres sterling, 250 francs, pas davantage ! Mais c'est que ce fascicule contiendra une vingtaine de photogravures sur papier de luxe, de 50 centimètres sur 40. Dans le premier, on trouvera 6 Vélasquez, 6 Fortuny, 5 Tadema, et 4 Turner. Il est regrettable qu'un éditeur ne cherche pas à réaliser, avec de moindres bénéfices, une publication analogue quant au contenu, mais plus à la portée de tout le monde quant au prix. On se contenterait certes d'un papier moins mirifique et de dimensions plus restreintes. Hélas ! on fait beaucoup pour l'éducation scientifique des masses, et presque personne ne songe à leur éducation esthétique, laquelle n'a cependant pas moins d'importance.

Le paradis des bibliothèques publiques. — C'est, naturellement, l'Amérique du Nord. Le dernier recensement a prouvé qu'il existe aux États-Unis 5 383 bibliothèques publiques possédant plus de 1 000 volumes. Le total des volumes est de 44 591 851, en augmentation de plus de 11 millions et demi sur 1896. Depuis cette année-là, on a d'ailleurs fondé 1 357 bibliothèques. Il y a maintenant une de celles-ci pour 14 118 habitants, et 59 volumes pour 100 habitants.

R. CANDIANI.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41301. *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 28 SEPTEMBRE 1901.

LA LEÇON DE BAYREUTH

Les Fêtes de Bayreuth viennent de s'achever. — Ce qu'elles ont été cette année ; si l'on a eu tort ou raison de monter le *Vaisseau Fantôme;* cette question, passionnante, paraît-il, des mérites respectifs de M. Burgstaller et de M. Van Dyck ; et cette autre question, plus passionnante encore, à savoir si M. Siegfried Wagner est devenu l'égal de M. Hans Richter... ces choses, oserai-je le dire, ne m'inspirent qu'un intérêt médiocre. Puis-je ajouter que, tout compte fait, il semble qu'on doive, à Bayreuth, monter les drames wagnériens avec plus de respect et plus de compréhension qu'ailleurs? Et je me permettrai de suggérer aux *anti-Wahnfriedistes* intransigeants que, peut-être, les héritiers de Richard Wagner ont le droit de donner, chez eux, tel spectacle qui leur convient?...

Laissons ces fadaises. Mieux vaut, une fois de plus, tenter de comprendre et de faire comprendre l'enseignement que nous donne Bayreuth, ce que la théorie wagnérienne a de fécond pour l'avenir du drame musical, et à quels principes elle se résume, lorsqu'elle est débarrassée des ornements « philosophiques » dont on s'est plu à l'obscurcir. Mais le sujet est si complexe, si encombré de questions accessoires, qu'on ne sait, en vérité, « par quel bout le prendre ». J'aurais hésité à l'aborder dans son ensemble, si je n'avais eu la chance de trouver, dans un volume récent de M. Camille Saint-Saëns, un résumé précis et infiniment spirituel de toutes les objections qu'on a coutume de faire au « wagnérisme ». A des questions nettes, on peut tenter de faire des réponses précises. Ainsi disparaissent la confusion et le vague, principaux dangers d'une discussion de ce genre.

J'ai dit que M. Saint-Saëns avait résumé toutes les objections; toutes, en effet ; les sérieuses... et les autres. — Parmi ces dernières, on peut ranger, j'imagine, les plaisanteries sur les critiques wagnériens. Elles sont amusantes, et souvent justifiées. Mais comment des divagations personnelles, si déconcertantes qu'elles puissent être, affaibliraient-elles la justesse d'une théorie qui n'a presque rien à voir avec elles? Remarquez d'ailleurs que la plupart de ces divagations ont pour thèmes, moins les principes ou même les ouvrages de Wagner, que l'idée « philosophique » qu'il y a mise, ou qu'on a voulu y mettre. M. H. S. Chamberlain, — et ce wagnérien-là n'est pas négligeable, — se plaignait naguère de la tendance de certains critiques à résoudre l'accord de *septième diminuée* par une conception du monde... Rions de ces prétentions. Mais reconnaissons aussi que, malgré leur évidente bonne volonté, il sera difficile à ces critiques d'écrire autant de niaiseries en soutenant Wagner, que leurs adversaires en l'attaquant.

Aussi bien ne me suis-je arrêté à cette objection préliminaire que pour signaler à M. Saint-Saëns une inadvertance dont il se serait fort réjoui, je pense, si elle était venue d'un wagnérien. Il cherche à prouver que la « Théorie du Drame » est incompréhensible, et, comme argument décisif, il écrit : « Quand je relis mes anciens ouvrages théoriques, disait un jour Wagner à M. Villot, je ne puis plus les comprendre... » Or, ce que Wagner a, non pas dit, mais écrit à Villot, dans une lettre célèbre, c'est ceci :

« A la répugnance prononcée que j'ai maintenant à relire mes écrits théoriques, il m'est aisé de reconnaître qu'à l'époque où je les composais j'étais dans une de ces situations d'esprit où l'artiste peut se trouver une fois dans sa vie, mais non se replacer une seconde (1)... » Quand on se rappelle la crise morale et intellectuelle que traduisaient les « écrits théoriques », quand on voit surtout que Wagner écrivait ces lignes pour s'excuser du temps qu'il avait mis à rédiger sa lettre, le sens de la phrase, dans son vrai texte, est d'une limpidité extrême, — et pas tout à fait conforme à l'adaptation de M. Camille Saint-Saëns.

Ce point réglé, revenons à la question ; ou, pour mieux dire, aux questions diverses et précises posées par M. Saint-Saëns. Et, afin d'être plus clair, énumérons-les une à une, et tâchons d'y répondre successivement.

1° — *En quoi le* DRAME-MUSICAL *diffère-t-il du* DRAME-LYRIQUE, *et celui-ci de l'* OPÉRA ?

2° — *Pourquoi doit-il être pensé musicalement?*

3° — *Pourquoi doit-il être nécessairement symbolique et légendaire?*

4° — *Pourquoi doit-il exister dans l'orchestre et non dans les voix?*

5° — *Pourquoi ne pourrait-on appliquer à un* DRAME-MUSICAL *de la musique d'* OPÉRA ?

6. — *Quelle est la « nature essentielle » du* LEITMOTIV ?

Il est entendu, une fois pour toutes, que je m'abstiens ici de toute appréciation ; mon seul souci est d'expliquer certaines choses ; plus tard, s'il est nécessaire, viendra la conclusion.

I

En quoi le Drame-musical diffère-t-il du Drame-lyrique, et celui-ci de l'Opéra?

Tout d'abord, il faudrait s'entendre sur la valeur des mots. Et, pour commencer, j'avoue que je ne vois pas du tout « en quoi le *Drame-lyrique* diffère de l'*Opéra* ». C'est la « poularde » que le Gorenflot de Dumas père baptisait « carpe » le vendredi. L'appellation d'*Opéra* n'est plus en faveur ; on y a substitué celle de *Drame-lyrique* pour faire plaisir aux badauds ; c'est la même marchandise (dont la valeur musicale n'est pas en question) sous deux noms différents. Entre un « Drame lyrique » de M. Salvayre et un « Opéra » de M. Paladilhe, je ne discerne pas, — au point de vue qui nous occupe, — de différence appréciable.

Appelons les choses par leurs noms. En face de l'*Opéra*, tel qu'on l'a applaudi jusqu'à ces dernières années, il y a le DRAME, tel que l'a rêvé et réalisé Wagner. Mais comme ce mot de DRAME impliquerait l'admission de certaines théories que je cherche précisément à éclaircir, appelons-le jusqu'à nouvel ordre le *Drame wagnérien*, et cherchons en quoi il diffère de l'*Opéra*. C'est bien cela, n'est-ce pas, que demandait M. Saint-Saëns ?

... Ici, et pour la clarté de la discussion, il me faut revenir en quelques mots sur ce que j'ai eu naguère l'occasion de répondre à M. Saint-Saëns. L'auteur de *Samson*, — je résume librement sa pensée, et en l'exagérant un peu, ainsi qu'il convient quand on discute et qu'on veut avoir raison, — M. Saint-Saëns semble croire que le *Drame wagnérien* a été inventé, un beau matin, par vanité et par malice ; Wagner n'aurait pas daigné employer une forme d'art dont d'autres s'étaient servis avant lui : pour molester les autres musiciens, il aurait tenté de discréditer d'avance leurs ouvrages... et la critique aurait suivi. Rien n'est moins exact. Si le *Drame wagnérien* est venu, c'est sans doute parce que Wagner l'a « inventé » ; mais Wagner ne l'a inventé que parce qu'il était l'une des étapes presque forcées que la forme dramatique-musicale devait rencontrer dans sa marche. Je rappelle très sommairement les étapes précédentes.

D'abord l'*Opéra* et l'*Oratorio* se confondent, ne se distinguent que par la différence des sujets, profanes ou sacrés, qu'ils illustrent. La musique progresse, devient de plus en plus souple et expressive ; mais l'*Opéra*, en tant que genre dramatique, reste pareil à soi ; des musiciens inégalables, des Mozart et des Beethoven, des Weber plus tard, ornent de mélodies immortelles des sujets comme *la Flûte enchantée*, *Fidelio*, *Obéron* ; peu leur importe la fable même : ils ont, pour traduire leurs âmes, c'est-à-dire pour « faire de la musique » l' « ouverture » et l'« air »...

Puis, le public, à mesure qu'il devient plus familier avec le théâtre, devient plus exigeant pour la partie dramatique de l'œuvre ; et, assez brusquement, l'*Opéra* tombe d'un excès dans l'excès contraire. Aux pièces sans intrigue et presque sans sujet, succèdent des pièces si solidement construites, si compactes, que la musique ne sait par où y pénétrer, et qu'en vérité elle ne leur ajoute rien. (Comme exemple, je citais le quatrième acte du *Prophète*, où, après un extraordinaire développement de richesses orchestrales et chorales, la musique disparaît en même temps qu'apparaît la scène capitale ; et j'ajoutais qu'il était possible, sans fanatisme, de ne pas admettre comme parfaite une forme de drame musical dont la plus belle situation se passait de musique.) Mais ces œuvres, qu'elles péchassent par pénurie ou

(1) Lettre à Villot (préface de *Trois poèmes d'Opéra*, chez Durand et chez Calmann-Lévy).

par excès de substance dramatique, n'en contenaient pas moins des passages sublimes ; ceux où, toute complication accessoire étant abolie, un sentiment pouvait se développer librement. Cette « découverte » faite, — et elle devait sauter aux yeux de quiconque envisagerait ces ouvrages au point de vue purement dramatique, — il était naturel que l'on songeât à appliquer à l'ensemble de l'œuvre les conditions grâce auxquelles certaines scènes atteignaient la perfection. La condition principale était qu'un sentiment pût être amplement et librement développé. Donc un ouvrage dramatique musical devait être uniquement psychologique, ou, du moins, le plus psychologique possible.

Et c'est aussi la conclusion à laquelle Wagner arriva, empiriquement si l'on peut dire. L'histoire de ses recherches et de ses tâtonnements est trop connue pour que j'y revienne. C'est ces années d'incertitudes auxquelles il fait allusion dans sa lettre à Villot. Rappelons-en seulement l'essentiel. Il cherchait « comment, un sujet étant donné, on devait le traiter, *musicalement*, pour l'amener à son maximum d'effet *dramatique* » : il aboutit à deux ouvrages : l'un (*la Mort de Siegfried*) dont le sujet était si mince qu'il excluait toute idée d'adaptation dramatique ; l'autre (*Frédéric Barberousse*) si fortement construit et si compact, que la musique ne lui eût rien ajouté, au point de vue purement dramatique. Donc le problème était mal posé : *il y avait des sujets qui ne pouvaient pas être traités sous la forme dramatique musicale*. Restait alors à chercher les sujets qui réclamaient l'adjonction de la musique. On sait quelle fut enfin la solution du problème : le sujet purement psychologique ; ou, selon l'expression même de Wagner, le sujet « purement humain », abstraction faite de toute considération — trop précise, j'insiste sur ce point, — de temps et de lieu...

On m'excusera d'avoir, une fois de plus, répété tout ceci. Il fallait bien, avant de chercher ce qui distingue le *Drame wagnérien* de l'*Opéra*, se rendre compte, au moins superficiellement, de ce qu'est le *Drame wagnérien*... Il est entendu, d'ailleurs, que ces définitions, encore peu précises, ne doivent pas être considérées comme définitives.

Peut-être pourrons-nous, maintenant, répondre plus clairement à la question de M. Saint-Saëns. Débarrassée du malentendu qu'entraînent les expressions *Drame lyrique* et *Drame musical*, elle se résume en ceci :

En quoi le DRAME WAGNÉRIEN *diffère-t-il de l'*OPÉRA ?

Il en diffère d'abord par ce qui vient d'être dit. Car, si ce que nous appelons le *Drame wagnérien* doit être uniquement psychologique, on peut soutenir qu'il ressemble assez peu aux *Opéras* représentés jusqu'ici. Ce n'est pas un paradoxe, je suppose, d'avancer que la psychologie, ou l'élément « purement humain », n'ont pas été le souci dominant des librettistes, depuis Scribe et Hippolyte Jouy jusqu'à leurs plus récents confrères... Il en diffère encore de par ce *truism*, — dont on a voulu faire un principe révolutionnaire !... — que le drame en musique doit être un drame : ce qui exclut tout effet, et tout hors-d'œuvre exclusivement musicaux. Et, si l'on veut y réfléchir, on verra que, déjà, l'opposition entre l'*Opéra* et le *Drame wagnérien* s'accuse avec quelque force.

Mais ce n'est pas tout. L'idée essentielle du *drame wagnérien*, c'est que la musique *n'en est pas le but, mais le moyen*... Si clair que soit d'ailleurs ce principe, essayons de l'éclaircir encore.

Quelles sont les pensées d'un musicien, devant un livret d'*Opéra ?* Il le lit, l'étudie, en marque les scènes importantes, et en prévoit les effets principaux ; telle situation lui paraît dramatique ; telle autre permettra d'écrire un bel ensemble ; telle autre encore demande un large développement musical ; ou bien il y a là une scène d'une invention originale sortant un peu de la banalité courante... sans compter le ballet qui, le plus souvent, pourrait se transporter sans dommage d'une pièce à l'autre. Et si, après examen, le livret lui plaît, le musicien se met au travail. Mais remarquez que cet examen est purement *littéraire*. Si l'on excepte certains morceaux d'ensemble ou certains effets prévus (marches, défilés, etc.), le jugement que portera le musicien sur ce livret sera tout pareil à celui que porterait un critique sur ledit livret, représenté sans musique... Et cela est si vrai que M. Saint-Saëns, dans une lettre qu'il me fit l'honneur de m'adresser, et qui fut publiée ici même, que M. Saint-Saëns écrivait : « Tout ce qui est dramatique me semble également musical... » Je me borne à noter cette appréciation, qui confirme ce que je viens de dire : le premier travail d'un musicien sur un livret est purement littéraire. C'est-à-dire que le musicien se trouve précisément dans l'état d'esprit où était Wagner lorsqu'il cherchait « comment traduire en musique un sujet donné, pour l'amener à son maximum d'effet dramatique ». Et, le sujet choisi, le musicien n'a plus d'autre pensée que de mettre sur son livret le plus de musique possible, et la meilleure qu'il pourra. En un mot, la musique est son seul but... Qu'il ait tort ou raison, je ne le cherche pas cette fois : je tente seulement de vous faire comprendre en quoi le *Drame wagnérien* diffère de l'*Opéra*.

Voyons, maintenant, le travail du musicien devant un *Drame wagnérien*.

La musique, disais-je, n'est pas le but, mais la moyen de ce drame : disons mieux, il est l'un de ses moyens. En d'autres termes, il s'agit de trouver un

sujet dans lequel la musique, la parole, la pantomime, et même la mise en scène pourraient se combiner de manière à former un drame complet... Ce qui rend ces questions si difficiles, c'est le malentendu qui est à l'origine; Wagner proteste qu'il a voulu faire tout autre chose que l'*Opéra;* et c'est toujours au point de vue de l'*Opéra* que l'on discute ses ouvrages. Prenons les choses de plus haut.

Imaginons un drame, un drame où l'élément psychologique tienne la première place. Dans ce drame, si psychologique qu'il soit, des « faits » se passeront qu'il faudra mettre en scène, ou se seront passés qu'il faudra raconter; des scènes se présenteront, où deux sentiments lutteront ensemble, se développant et se dévoilant devant les spectateurs; mais certains de ces sentiments pourront être si vagues encore que rien qu'à les exprimer par la parole, on les exagérerait; d'autre part, ils pourront, au contraire, devenir si profonds et si « sublimés » que la parole sera tout à fait impuissante à les traduire : il y a des choses qu'on ne peut dire en prose ; il en est d'« inexprimables... » Imaginez un tel drame; il ne pourra être réalisé par la parole seule, puisque certains de ses éléments, les principaux, sont inexprimables. Il lui faudra un nouveau moyen d'expression, et ce moyen d'expression sera la musique, qui, selon le mot de Wagner, « exprime l'inexprimable ».

Mais, de ce nouveau « moyen », encore faut-il user avec discernement. La musique ayant un rôle dans ce drame, ce rôle sera le premier, sans doute. Toutefois, sa souplesse et ses ressources sont telles qu'il sera possible, sans la faire disparaître, de la laisser parfois au second rang. — S'agit-il d'un de ces « faits » dont je parlais tout à l'heure, qu'il faut montrer ou raconter? Dans le premier cas, la musique se bornera à accompagner l'action (qui, visible, n'a pas besoin d'un nouveau moyen d'expression). Dans le second cas, elle donnera, grâce à la déclamation musicale, un accent plus énergique et plus significatif à la parole. Et, si besoin est, dans les deux cas, elle nous révélera les rapports cachés qui existent entre ce moment du drame et les autres moments. (Exemple : au premier acte de la *Walkyrie*, le récit de Sieglinde, soutenu par la marche du Walhall, nous révèle l'origine des héros.) — S'agit-il d'un sentiment naissant, à peine formé, que toute expression littéraire défigurerait, la musique, sous des paroles quelconques, ou même sans paroles, nous le révélera. (Exemple : dans la *Walkyrie*, la plainte du violoncelle pendant le long regard qu'échangent Sieglinde et Siegmund.) — S'agit-il d'un sentiment déjà formé, qui doit s'exprimer devant nous : la musique monte, si je puis dire, au premier rang; elle soutient et emporte la parole avec elle dans un élan lyrique. (Exemple : les Adieux de Wotan.) — Enfin, nous voici aux sentiments poussés à leur paroxysme, aux sentiments dont nul mot ne saurait traduire l'étendue ni la profondeur; alors la musique n'est plus seulement au premier rang : elle est seule, elle « parle » seule, elle « agit » seule; et, par sa seule puissance, nous pénètre jusqu'au fond de l'âme... « Venu du cœur, et fait pour y pénétrer », écrivait Beethoven sur une de ses partitions. (Exemple : la scène finale du *Crépuscule des Dieux.*)

Imaginez maintenant que, de ce drame, on supprime la musique. Ce n'est pas seulement un agrément qu'on lui enlèvera; c'est un de ses nécessaires éléments. Sans la musique, ce drame, à proprement parler, n'existera pas, puisque sa partie la plus importante, — c'est-à-dire la naissance, le développement peut-être, et l'épanouissement suprême de la passion, — aura disparu avec la musique. Au surplus, faites une expérience; essayez de raconter *les Huguenots*, par exemple; vous oublierez peut-être quelques épisodes ou quelques morceaux; mais rien ne sera plus facile que de résumer la pièce. Essayez de raconter *Tristan;* vous ne le pourrez qu'en « racontant » aussi la musique... C'est qu'ici la musique est réellement un des éléments constitutifs du drame : elle s'incorpore à lui; elle lui est, — au point de vue dramatique, — aussi indispensable que le poème. Ce n'est plus le « Drame musical », ou le « Drame lyrique », appellations contre lesquelles Wagner n'a cessé de protester; c'est le DRAME, tout simplement : le *Drame*, qui emploie toutes les ressources de tous les arts des hommes pour traduire tous les aspects de toutes les passions humaines.

Mais laissons les phrases. Ce qui nous importe aujourd'hui, c'est la différence entre l'*Opéra* et le *Drame*. Or, vous voyez que la conception de l'un est tout à fait différente de la conception de l'autre. Le travail préparatoire, si l'on peut dire, de Wagner sur un sujet comme *Tristan*, n'a rien de commun avec la distinction, souvent arbitraire, entre les récitatifs et les morceaux, par exemple... Une comparaison rendra ceci plus visible encore.

Il est assez facile de concevoir le travail d'un Racine, je suppose, sur un sujet comme celui d'*Hernani*. Il eût d'abord éliminé tout ce qui est couleur locale ou histoires trop précises : il eût gardé les personnages, mais les eût pris au moment le plus tragique de leur aventure, et nous eût montré le retentissement de ce moment dans leurs âmes, sans se soucier du reste. C'est à un travail analogue que s'est livré Wagner; il serait intéressant, si on en avait le temps, de comparer ses ouvrages aux poèmes ou aux légendes dont il les a tirés. Et il serait plus instructif encore d'opposer l'une à l'autre les différentes versions de *l'Anneau du Nibelung*. On

y suivrait l'effort obstiné de Wagner pour transporter le drame « de l'extérieur à l'intérieur », pour en bannir tout ce qui n'est pas « purement humain », pour réaliser enfin ce drame idéal où tous les éléments de poésie et de musique pussent librement s'épanouir.

En un mot, rappelant la comparaison entre *les Huguenots* et *Tristan*, on peut dire que dans l'*Opéra* la musique n'est qu'un agrément ajouté à la pièce, tandis que dans le *Drame* elle est nécessaire et indispensable.

Là-dessus, M. Saint-Saëns répond : « La belle trouvaille! L'union intime de la parole et de l'action avec la musique a été recherchée par tous les musiciens, et bien avant qu'il fût question de Wagner! Et qui m'empêche de concevoir un *Opéra* conforme à la définition ci-dessus?... » — Rien, assurément. Seulement, cet *Opéra* sera un *Drame*. Il faut bien employer des mots pour désigner des choses. Et, par opposition à l'*Opéra*, tel qu'on le pratique depuis près d'un siècle, il a fallu trouver un terme pour qualifier ce qu'a réalisé Wagner. Maintenant, vous plaît-il de dénommer la *Gazza ladra* « drame », et *Tristan* « opéra », cela rendra la discussion un peu moins claire, mais cela ne changera rien à la conclusion.

Si j'ai pu répondre suffisamment à la première question de M. Saint-Saëns, et si j'ai pu surtout faire comprendre ce qu'il y a d'essentiellement, de « constitutivement » musical dans ce que nous avons appelé le *Drame*, — j'aurai répondu aussi à la seconde question :

Pourquoi le Drame doit-il être pensé musicalement?

Comment, en effet, pourrait-il l'être autrement, puisque, sans musique, il n'existerait pas? Et comment une situation qui ne peut être traduite que par la musique, pourrait-elle être pensée autrement qu'« en musique »?

II

3° Pourquoi le Drame doit-il être nécessairement symbolique et légendaire?

Il n'est en aucune façon « nécessaire » que le *Drame* soit « symbolique et légendaire ».

Le *Drame*, nous l'avons vu, doit être « purement humain », c'est-à-dire uniquement psychologique, du moins le plus psychologique possible; il doit être, — non pas précisément dégagé de toute acception de temps et de lieu, mais de tout ce qu'une pareille « acception » pourrait introduire en lui d'arbitraire et d'« extérieur ». Or, la « légende » est purement humaine : le « temps » et le « lieu » y sont à peu près indifférents. Elle est donc une excellente matière à *Drame*. S'ensuit-il qu'elle soit la seule? Non, certes. On peut situer, en un temps et en un lieu précis, un ouvrage musical dramatique qui réponde à la définition du *Drame*. Cela sera plus difficile, sans doute, parce que les personnages, — « limités » en quelque sorte par leurs mœurs définies, et par leurs situations, si l'on peut dire, — ne seront pas aussi libres de leurs passions. Mais cela ne sera pas impossible. Et, puisqu'il s'agit de Wagner, on peut citer les *Maîtres Chanteurs*; ils ne sont aucunement « légendaires », et pourtant ils sont un *Drame*; tandis que *Robert le Diable*, légendaire, n'en est pas moins un *Opéra*.

En somme, la légende est à peu près pour le *Drame* ce que le *Trône* était pour la tragédie classique : un moyen d'affranchir les personnages de toutes les entraves matérielles qui, dans la vie, sont un obstacle au développement de la passion. Les héros de Racine étaient des princes, ceux de Wagner sont des dieux ou des demi-dieux; et cela revient au même. L'essentiel est que leurs sentiments ne puissent être gênés par rien.

De même, il n'est pas « nécessaire » que le *Drame* soit symbolique.

La vérité, c'est que des personnages affranchis des obligations matérielles et doués d'une forte vie intérieure, arrivent assez facilement à ce point de généralité et d'ampleur où ils représentent « plus qu'eux-mêmes ». Ils deviennent alors, si l'on veut, symboliques. Et tel est, assurément, le cas de certains héros de Wagner. Mais cette mésaventure n'a pas atteint qu'eux seuls. Nombre de personnages créés par les poètes en ont été victimes aussi. Le *Prométhée enchaîné* n'est-il pas un symbole? Toute religion n'est-elle pas faite de symboles? La Bible en est remplie. Et la Dalila de l'Écriture, que M. Saint-Saëns a si magnifiquement mise en musique, n'est-elle pas aussi un symbole?... Dire qu'un drame est symbolique, cela signifie seulement que les sentiments qu'il met en œuvre sont assez vrais, assez généraux et assez profonds pour déborder le cadre où ils sont placés. Mais cela ne veut pas dire qu'on doive, d'abord, « piocher le symbole », symbole que ni le drame, peut-être, ni les personnages ne parviendraient ensuite à représenter.

III

4° Pourquoi le drame doit-il exister dans l'orchestre et non dans les voix?

Qu'une pareille question puisse être posée — et par M. Saint-Saëns! — rien ne montre mieux le singulier état où le wagnérisme a mis les esprits. L'auteur de *Samson* n'est pas seulement le premier musi-

cien, c'est une des intelligences les plus claires et les plus compréhensives de ce temps; et c'est lui qui emploie de pareils arguments! Pourquoi pas aussi « la musique de l'avenir », comme feu Albert Wolff? Et comment se résout-il à écrire que « le *Drame* ne doit pas exister dans les voix », lui qui se souvient pourtant du second tableau de *Parsifal*, du premier tableau du *Rheingold*, du premier et du dernier acte de la *Walkyrie*, du dernier acte de *Siegfried*, du second acte de *Tristan*, des adieux de Brunnhilde, de la mort d'*Yseult!*... Enfin expliquons, puisqu'il faut expliquer.

Nous retrouvons ici le malentendu signalé plus haut, et qui consiste à juger les ouvrages de Wagner du point de vue de l'*Opéra*. Vous avez vu que, dans le *Drame*, le rôle de la musique est infiniment varié. Dans tout ce qui est « récit », elle s'efface devant la parole, et se borne à lui donner plus d'accent, au moyen de la déclamation : ce qui est, si je ne me trompe, tout à fait conforme à la logique dramatique. Or, deux choses sont à considérer ici. En premier lieu, les récits chez Wagner (cela est surtout vrai pour le *Ring*) sont nombreux : et l'on peut dire, sans exagérer, que bien des faiseurs d'opéras auraient bel et bien mis en romances ou en ariosos, — c'est-à-dire interprété lyriquement, — des passages qui demandaient à être prosaïquement déclamés. Et cela a frappé des auditeurs habitués à rechercher et à trouver dans un ouvrage dramatique musical un simple prétexte à musique. — En second lieu, les récits, chez Wagner, sont, non seulement indispensables à la clarté de l'action, mais étroitement reliés au *Drame;* la musique, alors, doit nous révéler les rapports du fait présent avec les faits antérieurs ou postérieurs; et, puisque, à ce moment, la voix se borne à raconter, c'est-à-dire à déclamer, c'est l'orchestre qui nous fait cette révélation; il la fait par le rappel de thèmes connus, qui ont une forme extrêmement précise, et qui semblent d'autant plus « mélodiques » que la voix, alors, se contente de suivre l'inflexion de la phrase parlée... Et vous pressentez le raisonnement de l'auditeur mal averti : pour lui, quand on chante, c'est de l'opéra : quand on « parle » c'est du drame. Et comme, lorsqu'on parle, l'orchestre continue souvent à « chanter », l'auditeur conclut que, dans le drame wagnérien, « le drame est à l'orchestre ».

Remarquez, du reste que cette phrase ne signifie absolument rien; car si un effet « dramatique » se dégage de telle scène de récits, cet effet est produit par la *double* impression causée par la parole et par le commentaire de l'orchestre. Rappelez-vous le récit de Sieglinde au premier acte de la *Walkyrie*. Qu'est-ce qui nous intéresse ici? Est-ce de savoir qu'un homme, d'une force prodigieuse, a enfoncé son épée dans l'arbre qui soutient la cabane d'Hunding (c'est ce que *dit* la voix)? Non, sans contredit. Est-ce de savoir qu'il existe des dieux au Walhall, et que Wotan est parmi ces dieux (c'est ce que *dit* l'orchestre)? Non, évidemment. — Ce qui nous intéresse, c'est de savoir quel était l'homme, et, par suite, qui sont Siegmund et Sieglinde; et cela nous le savons, non par la parole seule, pas plus que par l'orchestre seul, mais par la combinaison de l'orchestre et de la parole. Pendant que Sieglinde conte l'arrivée de l'inconnu, l'orchestre nous apprend que cet inconnu était Wotan. Alors, mais alors seulement, nous sommes pleinement renseignés.

Je n'entends donc pas le sens exact de cette phrase « Le *Drame* doit être dans l'orchestre et non dans les voix. » Qu'on dise que, dans certaines scènes de récits, *c'est-à-dire dans des cas très particuliers*, l'orchestre est plus mélodique que la voix, et je comprendrai ce que cela signifie. Quant au *Drame*, vous voyez qu'il est à la fois dans l'orchestre et dans la voix, dans la mélodie et dans le récit, qu'il a besoin de l'un et de l'autre pour exister... Et ce serait une preuve nouvelle, s'il en fallait encore, de l'incorporation réciproque de la musique et de la poésie dans ce que nous avons appelé le *drame*. (Que certains de ces récits soient disproportionnés ou qu'ils paraissent tels aux auditeurs « pressés » que nous sommes, cela est possible. Mais ce n'est pas des ouvrages de Wagner que nous parlons ici, c'est de sa théorie du *Drame*.)

Ce qui a été dit pour les récits pourrait s'appliquer à peu près aux scènes où, les mots devenant impuissants, la musique seule « prend la suite », si l'on peut dire, de la parole chantée. Rappelez-vous la phrase éperdue de l'orchestre *seul* à la fin du *Crépuscule des Dieux*. La phrase est d'une ampleur admirable; et, pour l'apprécier musicalement, il suffit de l'entendre, dégagée du drame. Mais vous ne comprendrez sa signification *dramatique* que si la situation vous est connue, que si vous savez la résignation désespérée de Brunnhilde, que si vous vous rappelez de quelle gloire cette phrase était la promesse, quand, — chantée naguère par cette même Brunnhilde, — elle annonçait la force joyeuse de Siegfried.

Donc, ici encore, même ici, alors que l'orchestre est seul, c'est toujours le *drame* qui progresse et qui « agit », le *drame* créé par l'union indissoluble de la poésie et de la musique.

Pour le reste, il ne me paraît pas indispensable d'énumérer toutes les scènes où le *drame* est réellement « dans les voix »; j'en ai cité quelques-unes en commençant. La liste complète serait, en vérité, trop étendue.

JACQUES DU TILLET.

(*A suivre.*)

EN CHINE

Après la signature du protocole du sept septembre.

Ce qui va suivre n'est qu'une opinion. Son seul mérite consiste en ce fait qu'elle est le résultat d'une longue connaissance de la Chine et des Chinois. Elle n'a jamais varié, elle s'est fortifiée, plutôt, de tous les événements grands ou petits, pacifiques ou militaires dont cet empire a été le théâtre jusqu'à ce jour.

Le sept de ce mois, les envoyés des puissances européennes à Pékin, auxquels s'étaient joints les plénipotentiaires américain et japonais, ont signé, d'accord avec les représentants de l'empereur Kouangsu, le protocole qui met fin à l'intervention internationale motivée par les troubles dont la Chine et tout particulièrement sa capitale subirent les effets dans le courant de l'année dernière. Les diplomates se sont congratulés comme il convient après une besogne si longue et si ardue, les troupes d'occupation rentrent dans leurs pays respectifs, les Célestes reprennent possession des territoires évacués et, enfin, le gouvernement du Bogdo Khan, qui n'a jamais perdu le fil d'Ariane d'une politique constante dans ses sentiments et continue dans son action, doit trouver de bonnes raisons pour se féliciter d'être sortie, sans dommages trop appréciables, d'une crise aussi aiguë.

Comme chaque fois qu'ils se sont trouvés en face d'une situation difficile, pénible ou même inextricable, les Chinois, bien loin de perdre la tête, ont usé avec un art merveilleux des moyens les plus propres à sauvegarder leurs intérêts. Comme au mois d'octobre 1860, alors que l'empereur s'enfuyait à Moukden, que son palais était la proie des flammes, que sur l'ordre de lord Elgin, on en faisait le sac et que le prince Kong, propre frère de l'empereur, usait de subterfuges pour traiter dans des conditions qui devaient, nécessairement, amener, plus tard, des contestations quand à la validité d'un acte sur lequel il avait apposé un cachet qui n'était pas le sceau impérial, nous avons vu, cette fois encore, les négociateurs chinois profiter de toutes les occasions pour échapper à des conditions trop onéreuses. Avec le même succès, ils ont exploité les divisions politiques, les rivalités commerciales, la maladresse et l'ignorance des agents étrangers. Ils se sont fait une arme des préjugés qu'on a toujours eus à leur endroit, se sont servis des conseils et de l'expérience de sir Robert Hart, cet agent anglais si dévoué à leur cause et, en fin de compte, ont conduit les négociations qui ont précédé la signature des douze articles du nouvel instrument diplomatique, dans le sens le moins désagréable à leur orgueil et à leur bourse. C'est ainsi que, sans trop de peines et à un prix relativement bas, ils reprennent, aujourd'hui, le cours d'une existence tourmentée et qu'on croyait, dans certains milieux où l'on est ignorant des contrées où se parle le kouan-hoa et de leurs ressources, bien près d'être terminée.

Leur adresse a été telle, que ce sont les Européens qui vont payer les frais de l'expédition des armées internationales. Grâce, en effet, à un relèvement de cinq pour cent des droits de douane, c'est le commerce étranger qui déboursera les quatre cent cinquante millions de taëls que les puissances réclament à la Chine. Bien mieux, ces Célestes, pour lesquels on n'a trop souvent que des sarcasmes, ont eu le talent d'esquiver tout ce qui aurait pu avoir pour effet, en réglant leurs relations avec les autres pays, de changer les habitudes et les coutumes de leur gouvernement.

Rien que par ces traits, on peut voir que l'influence du confucianisme n'est pas aussi paralysante et déprimante qu'on se plaît quelquefois à le faire entendre, et que les Chinois sont très aptes à arrêter leur esprit sur les nécessités politiques, économiques et sociales qui leur incombent.

Il ne faudrait pas s'y tromper, les progrès, pour paraître lents à se développer dans l'Empire du Milieu, ne sont pas moins persistants. Ce peuple de race jaune est remarquablement doué et aussi capable de comprendre et d'appliquer les découvertes de la science qu'il est subtil dans le grand art de la politique. L'obstacle qu'il rencontre et qu'il n'est pas toujours assez puissant pour vaincre, ne vient pas à proprement parler de lui, mais du mandarinat, classe fort intéressante, qu'on aurait tort de considérer comme dépourvue d'intelligence et de capacité, mais qui, pour des motifs de conservation faciles à comprendre quand on connaît le jeu des institutions dans ce pays, est réactionnaire, ne craignant rien tant que l'arrivée d'autres hommes dont les mérites, tirés de tout ce que l'Occident leur aurait appris, les mettraient dans une posture subalterne.

Il suffit de séjourner en Chine, d'y voyager, d'observer ce qui se passe autour de soi, de causer avec les habitants, pour s'apercevoir, au bout de peu de temps, du degré de développement intellectuel dont ceux-ci sont capables. En se livrant à ces investigations, on arrive bientôt à cette conviction que ce pays peut devenir, dans un avenir peu éloigné, une puissance redoutable, tant au point de vue économique que militaire.

Les Japonais, qui sont mieux placés qu'aucun autre peuple pour juger de ces Asiatiques, considèrent qu'il suffirait de la disparition de la dynastie des Tsing qui n'a, après tout, que deux cents ans d'existence, et de son remplacement par un gouvernement

étranger, pour leur permettre de se développer et de prendre un essor considérable. Cette conviction est si profonde que j'ai entendu des hommes d'État, à Tokyo, projeter une alliance avec la Chine, tandis que d'autres, plus téméraires, émettaient l'avis qu'il fallait placer la Chine sous la puissance nominale du Mikado.

A ce propos, il n'est pas inutile qu'on sache que les Japonais ont, en Chine, des moyens d'action qui leur ont toujours permis d'être merveilleusement informés sur tout ce qui s'y passe. D'autre part, ils se rendent parfaitement compte que l'entente des puissances occidentales ne durera pas éternellement et que, durerait-elle, il n'est pas impossible qu'un jour arrive où le Japon sera obligé, pour sa propre conservation, de faire cause commune avec son ennemi d'hier. Le seul obstacle qu'il puisse rencontrer lui viendra de la Russie ; il est plus que probable, en effet, que cette puissance qui n'a employé que bien rarement la force contre la voisine de son empire sibérien, et alors seulement qu'elle était indispensable comme à Kouldja, a chance de s'immiscer très avant dans la confiance du gouvernement de Pékin et de faire, le cas échéant, cause commune avec lui. Si cette dernière hypothèse se réalisait, il est hors de doute que l'Empire du Milieu entrerait immédiatement alors dans une ère nouvelle et qu'il lui suffirait de bien peu d'années pour s'imposer aux autres nations.

Mais pour en revenir à la seule Chine et si on se place à un point de vue purement militaire, on ne sera pas long à reconnaître qu'elle a accompli de notables progrès. Quand on considère les efforts que les Chinois ont faits en 1894 et qu'on les compare à ceux dont ils furent capables en 1842, en 1860 et en 1884, on est forcé de s'apercevoir de leur valeur. et on est moins surpris de la résistance dont ils donnèrent le spectacle à Phyang-Yang, à Port-Arthur, à Makenen-tre et à Kang-wa-sac. On arrive ainsi à conclure que des troupes européennes, ne jouissant pas des effectifs que possédaient les Japonais, ni des moyens dont ceux-ci disposaient grâce au voisinage de leur point d'attache, auraient été placées dans une position tout au moins difficile.

Une nouvelle preuve de ce que j'avance, c'est qu'au lendemain de cette guerre, la Chine s'est efforcée de réparer immédiatement ses pertes. Avec l'aide du capitaine Hanncken, instructeur allemand, appelé par Li-Hung-Chan, elle créa une nouvelle armée, se fit construire des navires pour remplacer ceux qu'elle avait perdus dans le Youlou, pourvut d'un personnel indigène, formé à l'étranger, ses différents arsenaux, dont quelques-uns, comme Han-Kéou et Kiang-nan, peuvent rivaliser avec d'autres établissements similaires des plus importants situés à l'étranger et, en même temps, en bonne politique et par crainte de tomber sous la dépendance d'une puissance quelconque, elle s'adressait à plusieurs pour obtenir de celles-ci des instructeurs et des ingénieurs.

Pour des motifs trop aisés à comprendre, les onze puissances signataires du dernier protocole ont pensé qu'il fallait enrayer ce mouvement ascensionnel et profiter de l'insurrection de 1900 pour empêcher la Chine de s'avancer dans une voie où elle aurait bientôt fait de se séparer de tout ce qui l'a empêchée jusqu'à présent de sortir des limbes où elle demeure encore. Au lieu d'aider l'empereur Kouang-su dans les projets de réformes auxquels il avait paru se ranger et que le coup d'État de 1898 arrêta dans son essor, elles paraissent désirer le retour à une politique dont l'impératrice douairière sera, comme précédemment, l'inspiratrice et dont les effets se sont fait sentir d'une façon si significative avec le soulèvement des Boxers. Il semblerait que les Puissances espèrent se retrouver, une fois encore, en face d'une situation aussi périlleuse que celle dont elles sortent à peine, comptant, peut-être, grâce à la défection de quelques-uns de leurs alliés occasionnels, avoir, dans un temps donné, les mains plus libres que cette fois, pour agir selon leurs convenances. Si ce n'est pas le véritable motif de leur peu d'empressement à servir les intérêts de la civilisation, on est en droit de supposer qu'en s'instituant les tuteurs de la Chine, elles ne veulent qu'attendre un événement quelconque dans le genre, par exemple, de celui qui mit fin au *condominium* égyptien, ce qui permettrait aux plus habiles d'entre elles de se tailler de vastes domaines dans cet empire de 400 millions d'habitants.

C'est là, il faut en convenir, une politique pitoyable. Elle n'est pas seulement attentatoire au droit des gens, elle l'est au bon sens et, bien loin de servir de vastes desseins et de non moins vastes espoirs, elle va à l'encontre de tous ceux qu'on peut former. Il ne faut pas se payer d'illusions, le spectacle que les plénipotentiaires réunis à Pékin viennent de nous donner, est la reproduction des incidents survenus à la suite des guerres de 1860 et de 1884. On peut, par suite, en tirer la conclusion que la Chine, bien décidée à vivre, trouvera le moyen de se fortifier, qu'elle y sera, certainement, aidée et qu'il arrivera un jour où, par suite de quelque malentendu, d'une injure à réparer ou pour tout autre motif, lesdites Puissances se trouveront en face d'une tâche qu'il n'est pas certain qu'elles pourront surmonter.

On s'apercevra, en tous cas, et avant qu'il soit longtemps, que ces Chinois, dont on fait bon marché, sont capables de choses sinon grandes, du moins fort habiles. Ils peuvent, en effet, avoir une

conception différente de la morale et de la politique, comme il n'est pas douteux que leurs idées sont, sur quantité de sujets, diamétralement opposées aux nôtres, mais on aurait tort d'en conclure qu'ils ne sont ni intelligents, ni civilisés. Ils pourront encore baisser la tête devant un attentat semblable à celui dont les Allemands se rendirent coupables en s'emparant de Kiao-Tchéou, ce port situé dans la province du Chantoung, berceau de Confucius, mais ils n'oublieront jamais et, au moment où on s'y attendra le moins, ils feront naître quelque vaste insurrection qu'ils soutiendront par des moyens toujours plus efficaces.

La politique occidentale à laquelle on se complaît, vis-à-vis de la Chine, est une politique boiteuse. Il fallait, tandis qu'on était en force, détruire de fond en comble les vieilles institutions autour desquelles pivote, sans grand enthousiasme, la Chine tout entière. En substituant au mandarinat lettré un mandarinat versé dans les sciences recueillies tant en Europe qu'en Amérique, en mettant l'impératrice Tsou-Hsi dans l'impossibilité de reprendre même l'ombre du pouvoir et, puisqu'on ne trouve aucun moyen de remplacer la dynastie mandchoue par une autre qui, après tout, ne serait peut-être pas plus éclairée et plus capable de servir les intérêts du monde civilisé, il aurait été sage et prudent d'aider le jeune Bogdo Khan dans la poursuite de réformes dont il n'est pas ennemi, de l'entourer de conseillers choisis et d'atteindre ainsi à un résultat qui n'aurait pas été aléatoire comme celui en présence duquel on se trouve aujourd'hui.

En agissant différemment, en laissant subsister une organisation qui rappelle la constitution des anciennes monarchies asiatiques conquises par Alexandre, c'est-à-dire une sorte de théocratie qui comporte en même temps une certaine décentralisation administrative personnifiée par les vice-rois, ces images des satrapes du grand roi, on a permis le retour de tous les accidents dont nous avons été trop souvent les victimes. Et comment pourrait-il en être autrement, quand on songe que les Chinois sont toujours tels que sir George Stannton nous les représentait en 1824, quand il écrivait : « Les Chinois ne semblent pas avoir une idée nette de la paix et de la guerre, dans le sens où nous employons ces mots. Avec eux, il n'y a pas de paix qui, dans une certaine mesure, n'implique la soumission et il ne peut y avoir de guerre qui n'ait, en même temps, le sens de rébellion. » Ceci découle de ce fait que, pour les Chinois, toutes les nations de la terre sont vassales de leur empereur.

C'est quand on se reporte à de semblables constatations, qu'on comprend mieux les infractions au droit des gens dont les Chinois se sont rendus si souvent coupables et dont nous avons eu un nouvel échantillon quand, il y a un an, ils firent le siège des Légations. Mais dans ce cas encore, ils se gardèrent d'oublier qu'ils étaient des politiques, et tout en entourant la demeure de nos envoyés, en leur causant beaucoup de mal et beaucoup d'effroi, ils s'arrangèrent de telle sorte qu'ils purent, sans trop de forfanterie, soutenir avoir fait tous leurs efforts pour empêcher les Boxers de pénétrer dans celles qui étaient défendues. Ils ne mentaient qu'à moitié en parlant ainsi. Il suffit, en effet, de connaître Pékin, et de se rappeler comment les légations de France et d'Angleterre étaient construites, — pour ne parler que de celles-là, — pour se faire une idée du peu de difficultés que les soi-disant insurgés devaient rencontrer, pour les enlever et passer au fil de l'épée ceux qui s'en étaient faits les défenseurs. Il suffit, du reste, de lire certains passages du rapport de M. Pichon, pour n'avoir aucun doute à cet égard.

Mais c'est là toute la Chine et tous les Chinois, et c'est justement pourquoi il fallait, avant de penser à autre chose, briser l'organisation du mandarinat telle qu'elle existe actuellement et exiger de l'empereur (ce qui eût été aisé, si on se fût mis, quand il en était temps encore, à sa poursuite) la réalisation d'un programme de gouvernement qui aurait eu pour effet de faire entrer la Chine dans le concert des nations civilisées.

G. M. A.

LE PRINCE HENRI DE PRUSSE A PARIS

en 1784 et en 1788 (1)

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

I

Tout autre fut le second voyage du prince Henri en 1788.

La politique n'y fut pour rien, moins encore qu'en 1784. Le moment n'était pas aux négociations entre la France et la Prusse. Frédéric II était mort en 1786, et son neveu lui avait succédé. Avec Frédéric-Guillaume II il n'y avait pas à songer à un rapprochement entre la Cour de Versailles et celle de Berlin. A Berlin, le parti anglais était tout-puissant. De plus, le prince Henri de Prusse, qui avait cherché à imposer au nouveau roi ses vues comme ses favoris, était dans le plus complet discrédit. Nul ne l'ignorait en Europe. Et si le roi avait eu quelque négociation à entamer avec la France, ce n'est sûre-

(1) Voir la *Revue* du 14 septembre 1901.

ment pas son oncle qu'il en eût chargé. Aussi la diplomatie n'eut-elle pas à s'occuper de ce nouveau voyage du frère du grand Frédéric. Et de fait, le prince de Prusse n'alla à Paris que pour son agrément. La curiosité l'y attira, ainsi que le plaisir de revoir ses amis de France; et aussi la volonté de se faire voir à Paris au moment de l'ouverture solennelle des États-Généraux; et peut-être également le désir d'y laisser courir le bruit qu'il n'était pas si éloigné d'accorder sa faveur aux idées nouvelles du parlementarisme.

Mais c'est par la façon dont l'envisagea la Cour de France que le voyage de 1788 fut différent de celui de 1784. En 1784, le voyageur avait reçu de Louis XVI une invitation formelle. En 1788, Louis XVI était si peu désireux de la visite du Prince, qu'il lui fit donner le conseil de renoncer au voyage. Le prince Henri passa outre à cet avis. Ce fait ressort de la correspondance qui fut échangée entre notre ministre des Affaires étrangères et notre ambassadeur à Berlin. On conviendra que le voyage ne se présentait pas sous des auspices aussi favorables que celui de 1784. Il n'est pas inutile, d'ailleurs, d'indiquer brièvement les pourparlers engagés.

En 1788, le département des Affaires étrangères était occupé par le comte de Montmorin. Celui-ci, ayant été informé du projet du prince de Prusse, eut soin de prévenir notre ambassadeur à Berlin qui était toujours le comte d'Esterno, que la Cour de Versailles n'avait qu'un médiocre désir de voir arriver l'auguste voyageur. Le comte de Montmorin, certes, affirmait que Louis XVI ne se méprenait pas sur le peu de crédit du prince Henri, et ne le rendait aucunement responsable de l'attitude peu conciliante de la Prusse vis-à-vis de la France. Aussi chargeait-il le comte d'Esterno d'assurer Son Altesse royale que le roi de France la reverrait avec plaisir dans ses États et à sa Cour; mais, après cette banale formule de politesse, venait une restriction qui donnait toute son importance à cette dépêche du 7 septembre 1788 :

« Au reste je vous prie de prévenir M. le prince Henri que les États-Généraux seront probablement convoqués à Paris vers le mois de mars, et vous lui insinuerez adroitement que son séjour dans cette capitale durant l'assemblée serait un embarras pour lui comme pour nous. Le Roi désirerait, en effet, que le Prince ne fût pas à Paris à une époque où il y aura nécessairement grande fermentation; mais Sa Majesté veut éviter d'exprimer son vœu à cet égard, et elle désire que vous assuriez avec sagesse Son Altesse royale à le prévenir. »

Il s'agissait donc d'amener le prince Henri à renoncer à son voyage, ou du moins à l'avancer et à l'écourter de façon qu'il eût quitté Paris au moment de l'ouverture des États-Généraux. On conviendra que la démarche était délicate, si l'on songe que le Prince avait la plus grande envie d'assister à cette première séance de l'Assemblée nationale.

Notre ambassadeur opéra avec toute l'habileté dont il était capable. S'il échoua, c'est qu'il se heurta à une détermination formellement arrêtée de Son Altesse royale. Et voici comment d'Esterno rendit compte de son intervention (1) :

« Le prince Henri a eu la bonté de me donner une audience particulière dans laquelle je lui ai exposé avec ménagement, mais cependant très clairement, les intentions de Sa Majesté telles qu'elles sont expliquées dans votre dépêche. Je m'attendais qu'après cette déclaration, dont le sens est très évident, il me répondrait qu'il renonçait au projet de voyage; au lieu de cela il n'a cessé de montrer le plus grand désir d'aller en France, et une curiosité puérile d'être témoin de la première séance des États-Généraux. M'ayant fait diverses questions sur les habillements du Roi, des princes et des divers membres des États, disant qu'à moins de fermer toutes les portes et toutes les barrières du royaume, il est sûr que 20 000 Anglais ou Prussiens viendront à Paris pour cette séance, et qu'il n'y sera pas plus embarrassant que le plus simple d'entre eux. J'ai cependant amené ce Prince à me promettre qu'en arrivant en France il consulterait M. le duc de Nivernois, et se conformerait à ce que M. le duc, de l'amitié duquel il ne peut douter, lui indiquerait être convenable. »

Le prince Henri ne reçut pas seulement avis du duc de Nivernois. Grimm, de l'attachement duquel il faisait grand cas, lui donna aussi le sien. L'un et l'autre l'engageaient sans détour à renoncer en ce moment à un voyage à Paris. Rien n'y fit. Son Altesse royale avait projeté ce voyage depuis plus d'un an, et avait même manifesté le vague désir de s'installer en France, auprès de ses amis, dans ce milieu intellectuel et artistique qui avait pour lui tant d'attraits. Le Prince prit donc congé du roi son neveu, ainsi que de son frère, le prince Ferdinand; et le 19 octobre il se mit en route pour la France.

Le prince Henri arriva à Paris dans les premiers jours de décembre. Comme en 1784, il voyageait *incognito*, et sous le nom de comte d'Oëls. Son arrivée se fit sans bruit. Cela était d'autant plus naturel que le voyage, au su de tout le monde, n'avait aucun caractère politique. Ce n'est pas à dire, cependant, que le Prince ne reçut pas du monde officiel les devoirs auxquels il était en droit de s'attendre; mais c'est particulièrement la société artiste et mondaine qui lui renouvela les égards qu'il avait rencontrés une première fois.

Le 29 décembre 1788, le comte d'Oëls assista à

(1) *Archives des Affaires étrangères. Correspondance de Prusse*, vol. 209. Dépêche de d'Esterno du 28 septembre 1788.

une séance publique de l'Académie française, qui fut pour lui du plus haut intérêt. Il s'agissait de la réception du chevalier de Boufflers, qu'il honorait de son amitié la plus intime. Boufflers remplaçait à l'Académie M. de Montazet, archevêque de Lyon. Le chevalier de Boufflers fut applaudi pour ses pensées généreuses, pour ses idées fines et ingénieuses ; et le Prince s'associa avec une joie visible à ces applaudissements. Le comte d'Oëls se montra également touché des éloges que le directeur de la Compagnie, M. de Saint-Lambert, adressa dans sa réponse au chevalier de Boufflers. M. de Saint-Lambert vanta sans restrictions « la finesse d'esprit et l'enjouement » du nouvel académicien, et fit ressortir son talent de saisir sur le vif, dans « ses pièces fugitives, ce qu'il y a de plus piquant et de plus agréable ». Enfler ses mérites eût été une maladresse ; M. de Saint-Lambert sut l'éviter ; il resta dans la note vraie. La séance académique se termina par la lecture d'une pittoresque étude du chevalier de Boufflers sur les mœurs du Sénégal dont il était gouverneur, et par la lecture de quelques fables de Florian, — notamment celle-ci : *Le Roi et les deux bergers*, — dont « la simplesse et la naïveté » furent appréciées du public.

Le Prince put assister, le 26 février 1789, à une autre séance de l'Académie, mais elle ne lui offrit pas les mêmes attraits. Au lieu de Boufflers, Son Altesse royale dut se contenter d'entendre le duc d'Harcourt vanter les talents militaires, plutôt que littéraires, de son prédécesseur au fauteuil, le maréchal de Richelieu. Et c'est un académicien du nom de Gaillard, que l'immortalité académique n'a pas sauvé de l'oubli, qui répondit au duc d'Harcourt. Son discours terne et fade ne fit pas plus d'impression sur le comte d'Oëls que sur les autres auditeurs, public d'élite comprenant toutes « les beautés contemporaines », — nous guillemettons ce mot « beautés », car la plupart étaient fanées, — qui, telles que Mesdames de Brionne, d'Harcourt, de Coislin, etc., tenaient bureaux d'esprit.

Après ces deux discours, Florian lut cinq ou six fables qui eurent le don de dérider l'assemblée. Enfin Rulhière se fit également applaudir dans une fable allégorique intitulée : *L'A-propos*.

Comme à son premier voyage, le prince Henri visita la plupart des monuments de Paris. Nous citerons le Lycée et le Palais. Il y reçut des compliments auxquels il se montra sensible.

Mais c'est surtout au théâtre que le public lui fit un accueil chaleureux ; et c'est là surtout qu'il alla le plus volontiers. Peu de jours avant son départ de Paris, le 6 mars 1789, eut lieu à la Comédie-Française la première représentation d'un drame en deux actes, en vers, *Auguste et Théodore* ou *Les deux pages*, qui, malgré ses longueurs et ses défauts, obtint un certain succès. Succès dû pour une bonne part, il est vrai, à ce que le rôle de Frédéric fut tenu par un acteur qui, ayant pris conseil d'un gentilhomme de la suite du prince Henri, sut parfaitement rendre les gestes et la physionomie du roi de Prusse. C'est le prince de Beauvau qui, ce soir-là, conduisit Son Altesse royale au théâtre.

Ce n'est pas au théâtre seulement, d'ailleurs, que le prince Henri put se convaincre de l'estime dont jouissait à Paris son frère défunt. La première édition des *Œuvres posthumes* du roi de Prusse venait de paraître ; l'effet qu'elles produisirent fut considérable. Grimm écrivit que la partie historique de ces œuvres, c'est-à-dire l'*Histoire de mon temps* et l'*Histoire de la guerre de Sept ans*, fut généralement considérée « comme un des plus précieux monuments du siècle ». Et Grimm, qui est ami de la flatterie, ajoute : « L'on ne pense pas que, depuis *les Commentaires* de César, il existe un seul ouvrage qui puisse offrir aux militaires de plus hautes et de plus utiles leçons. » Il faut reconnaître que la postérité a, en quelque mesure, donné raison à Grimm, et consacré les mérites militaires et littéraires du grand Frédéric.

Mais, de toutes les fêtes auxquelles assista le prince Henri, les plus pittoresques furent celles que le duc de Nivernois et la comtesse de Sabran donnèrent en son honneur.

Comme en 1784, le duc de Nivernois fut du nombre de ceux que le Prince fréquenta le plus. Le clou de la soirée que donna l'honorable académicien fut la primeur d'un proverbe dont il avait écrit les paroles et la musique, Ce proverbe était brodé sur ce mot qui pouvait lui servir de thème, sinon de titre : *Une hirondelle ne fait pas le printemps*. Ce spectacle à ariettes fut fort goûté des invités ; et, à la fin de la représentation, le duc, les lunettes sur le nez, se mit à chanter quelques couplets de son cru en guise de remerciements, ce qui mit le comble à l'enthousiasme de la brillante compagnie assemblée chez lui.

C'est *Le Bourgeois gentilhomme* que la comtesse de Sabran donna dans ses salons, et en l'honneur de la duchesse d'Orléans en même temps que du prince de Prusse. Le fils de Mme de Sabran, dont les reparties enfantines avaient en 1784 amusé le prince Henri, et qui plus tard se fit connaître par ses relations avec Mme de Staël, y joua le principal rôle. Pour la circonstance, le chevalier de Boufflers avait ajouté un épisode à la quatrième scène du second acte. Il va sans dire que cet épisode contenait une allusion aux deux invités princiers.

Le Bourgeois gentilhomme fut vivement applaudi ; il en fut de même de *L'A-propos* du chevalier de Boufflers. Et le prince Henri se montra flatté d'être chansonné et fêté de si belle façon.

Pendant son séjour à Paris le prince Henri suivit de près, sans s'y mêler, et sans trop paraître s'y intéresser, les affaires de France. La convocation des États-Généraux, dont il n'attendit pas l'ouverture, — bien à regret, — préoccupait l'Europe entière. Il était naturel que le prince de Prusse, esprit curieux et agité, aimant à s'instruire et à être renseigné, bien qu'il n'eût aucune part dans la direction des affaires de la Prusse, se renseignât sur les forces d'action dont pourraient disposer les partisans de l'esprit nouveau, et sur les forces de résistance que le gouvernement de Louis XVI était en mesure de leur opposer. Il assista aux préliminaires de ces grandes assises parlementaires; il vit les enthousiasmes et les espérances des uns, — qu'il partagea peut-être, — et les craintes des autres; il put dès lors apprécier dans quelles conditions allait s'engager la lutte entre la royauté affaiblie et les représentants des droits de la nation. Il est à croire, en effet, qu'ennemi du despotisme, — dont il avait tant à souffrir dans son propre pays, — le Prince se berça de l'espoir du triomphe des idées nouvelles. Mais, envisageant la situation avec la précision dont il était coutumier, il se rendit compte que la France allait être soumise à une bien grande « fermentation », à de cruelles vicissitudes, et allait perdre les avantages de la paix intérieure. Aussi renonça-t-il au projet qu'il avait sérieusement formé d'abandonner Rheinsberg et de se retirer en France. Il était venu chez nous hanté de cette idée; et dès son arrivée il avait traité de l'acquisition d'une maison à Paris et d'un vaste domaine à quelques lieues de la capitale. Il ajourna ce projet et rompit ces arrangements aussitôt qu'il vit que la France allait subir une crise violente dont il était difficile de prédire l'issue.

Le Prince, avons-nous dit, n'était chargé d'aucune mission ; et le discrédit dans lequel le laissait le roi, son neveu, ne permettait aucun doute à cet égard. Néanmoins, plus d'un esprit crut à des conférences avec le gouvernement français. L'impératrice de Russie fut du nombre de ceux qui imaginèrent des négociations entre le prince et les ministres du roi ou ceux qui aspiraient à les remplacer. Dans quelques années Catherine II appellera le prince Henri « un démocrate à brûler », et ne sera pas éloignée de le confondre avec le grand Frédéric, dont elle disait volontiers qu' « il mentait comme un arracheur de dents ». Mais pour le moment elle le compte encore parmi ses amis; aussi écrit-elle à Grimm, qu'elle a plus d'une fois consulté sur les sentiments et sur les vues du prince (1) : « L'atmosphère que le prince Henri venait de quitter quand il est débarqué chez nous est chargée de fumée et de vapeurs épaisses qui tôt ou tard ne seront dissipées que par les coups de canon. » Grimm assurait la tsarine qu'il prouverait « géométriquement » au prince Henri que la France était « perdue sans ressources ». Mais si Catherine était convaincue de l'impuissance du prince Henri à apporter un changement quelconque à l'état de l'Europe, elle n'était aucunement rassurée sur cette « atmosphère chargée de fumée et de vapeurs épaisses » que sa clairvoyance lui montrait ne devoir être dissipée que par le canon.

Les faits les plus saillants qui se produisirent à Paris pendant le séjour du prince Henri de Prusse furent incontestablement la publication clandestine de la correspondance diplomatique de Mirabeau et le procès retentissant auquel elle donna lieu.

Du mois de juillet 1786 à la fin de janvier 1787 Mirabeau avait été envoyé en mission extraordinaire à Berlin, dans le but de prêter son appui au comte d'Esterno en vue d'un rapprochement de la Prusse et de la France. En réalité Mirabeau n'avait pour mission que d'étudier ce terrain d'entente sur lequel le gouvernement de Louis XVI trouvait téméraire de s'engager, et surtout de surveiller les derniers moments de l'agonie du grand Frédéric, et de nous tenir au courant des événements qui allaient se précipiter en Prusse. Malgré sa réputation suspecte, Mirabeau avait reçu un bel accueil en Allemagne; le prince Henri avait été du nombre de ceux qui, sans lui faire de confidences, sans lui livrer le moindre papier, lui avaient témoigné le plus d'empressement. Il semble que Mirabeau eût dû être sympathique ou du moins indulgent au prince Henri, tête du parti français à Berlin et qui cherchait à être l'ouvrier principal de l'entente franco-prussienne. Mirabeau n'avait pas eu cette reconnaissance, ni ce tact; et dans sa correspondance il avait traité le prince avec une sévérité fort exagérée.

C'est cette correspondance qui, sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, parut dans les premiers jours de 1789, sous ce titre : *Histoire secrète de la cour de Berlin* ou *Correspondance d'un voyageur français.* Une telle publication contrevenait à tous les usages. L'ouvrage produisit un tel scandale que le Parlement fut saisi de l'affaire ; et le 10 février 1789, la Cour, toutes chambres réunies, entendit un réquisitoire violent et plein d'emphase de l'avocat général Séguier. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, s'exprima ainsi sur cette publication : « C'est peut-être le plus inconcevable et le plus audacieux libelle que l'on ait jamais osé publier. » M. Henri Welschinger, qui, sous ce titre : *La mission secrète de Mirabeau à Berlin* (1), a récemment publié cette fameuse correspondance,

(1) Lettre de Catherine II du 23 janvier 1789.

(1) Un volume in-8°. Paris 1900. Librairie Plon.

en la faisant précéder d'une magistrale introduction, avoue :

« Le scandale fut énorme. Il s'aggrava d'autant plus que l'un des personnages, fort maltraité dans l'ouvrage, le prince Henri, était justement à Paris. L'ambassadeur de Prusse fit aussitôt des démarches officielles pour qu'on découvrît le lieu de l'impression et qu'on punît l'imprimeur. »

Et le comte de Montmorin, officiellement saisi de l'affaire, se montra d'autant plus irrité et embarrassé que le prince Henri était l'hôte de la France.

Du réquisitoire de l'avocat Séguier il ne nous importe de connaître que l'effet qu'il produisit à Paris et à Berlin; et il n'est pas inutile de remarquer en quels termes il y fut parlé du prince Henri. Sur ce point citons M. Welschinger, à la sûreté de jugement duquel nous pouvons nous rapporter :

« L'avocat de la cour, en termes pompeux, fit du prince Henri un homme doux et affable, humain et compatissant; il découvrit même en lui l'activité d'Annibal, la prudence de Fabius et la sagesse de Scipion. »

Un tel réquisitoire était encore plus emphatique que ne le permettait la mode du jour. Paris le jugea tel, s'attachant surtout aux beautés du langage, ou plutôt à leur absence. En Prusse, au contraire, on s'attacha davantage à ses conclusions, et aux paroles par lesquelles Séguier flagellait les auteurs responsables de cette publication. « Le public de Berlin, écrivit d'Esterno (1), est fort satisfait du réquisitoire de M. de Séguier. Quelques personnes, parmi lesquelles M. le comte de Hertzberg, sont fâchées que ce magistrat ait dit que la gloire de la Prusse était ensevelie avec Frédéric II. » Le roi de Prusse, d'ailleurs, s'était « montré furieux de cet ouvrage », et ordre avait été donné de conduire à la forteresse de Spandau tous les libraires qui en posséderaient des exemplaires.

Le prince Henri de Prusse ne prit pas les choses d'une aussi tragique façon. C'est même avec un grand flegme, — qui n'est pas de l'insouciance, ni de l'indifférence, — qu'il manifesta ses sentiments sur Mirabeau, sur la publication de cette correspondance et sur le procès auquel elle donna lieu. Et nous savons aussi ce qu'il répondit au marquis de Luchet, qui, tout troublé, vint lui annoncer la mise en vente de l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*. « Pourquoi s'en affliger? Je suis né dans un rang qui me dévoue tout entier à la vérité historique. Si ce que M. de Mirabeau dit de moi est vrai, il ne fait que devancer l'histoire, et il n'y a pas là de quoi se fâcher. Si ce qu'il dit est faux, je ne dois pas m'en mettre en peine; l'histoire me vengera. Faites-moi le plaisir d'envoyer acheter 16 exemplaires de cet ouvrage, et qu'on me les apporte tout de suite. » Et aussitôt, le prince Henri, après avoir mis un exemplaire de côté pour lui, alla distribuer les autres à ses amis les plus sûrs, en leur disant : « Voilà un ouvrage où je suis fort maltraité. Faites-moi le plaisir de le lire, et de bien examiner si je ressemble au portrait qu'on y fait de moi. » Et le lendemain, le Prince, rencontrant à Versailles, dans les appartements du roi, l'avocat général Séguier, qui lui annonçait avec une joie manifeste l'ordre qu'il venait de recevoir de faire un procès, répondit : « Je suis bien reconnaissant et fâché de la sollicitude qu'on daigne avoir à ce sujet. Mais n'est-ce pas faire au coupable plus d'honneur qu'il ne mérite ? »

M. Welschinger, qui présente les détails de cette affaire, ajoute qu'on ne pouvait réfuter Mirabeau « avec plus d'adresse, ni avec plus de dédain ». Le prince Henri, en effet, en refoulant son indignation, en affectant quelque indifférence, fit preuve de beaucoup d'esprit. C'est avec une douce philosophie, sinon avec une grande indulgence, qu'il envisagea la publication d'une correspondance secrète où il était si vivement pris à partie.

Le prince Henri de Prusse eût beaucoup voulu assister à l'ouverture des États-Généraux; mais il comprit qu'il n'était pas prudent ni convenable à un prince étranger de se trouver à Paris en un pareil moment. En nous quittant, au milieu du mois de mars, il retourna à sa résidence de Rheinsberg.

Si son premier voyage en France lui avait valu de le rapprocher momentanément de son frère Frédéric, il n'en fut pas de même de son second voyage à l'égard du roi son neveu. Les amis clairsemés qui lui étaient restés fidèles en Prusse lui conseillèrent de dépêcher au roi de Prusse, au moment de son entrée dans ses États, un gentilhomme chargé de le complimenter et de lui demander si sa visite à Potsdam lui serait agréable.

Son Altesse royale répondit que « c'était à son neveu à l'inviter ». Le prince de Prusse passa donc devant le château de Potsdam sans s'arrêter, et sans voir le roi.

D'ailleurs, à ce moment-là, avaient lieu à la Cour de Berlin de grandes fêtes en l'honneur de la princesse d'Orange, de passage dans la capitale, et en l'honneur du prince et de la princesse Frédéric de Brunswick. Et nous savons par notre ambassadeur à Berlin que les oncles du roi, les princes Henri et Ferdinand, ne parurent pas à ces fêtes. Ils n'y furent pas invités par le roi. Si le prince Ferdinand ne fut pas invité, c'est « parce qu'on ne voulait pas du

(1) *Archives des Affaires étrangères. Correspondance de Prusse*, vol. 210. Dépêche de d'Esterno du 10 mars 1789.

prince Henri » (1). Et le comte d'Esterno, qui raconte le fait, ajoute : « Le prince Henri fait donc tout ce que ses ennemis peuvent désirer, et l'on doit le regarder comme enseveli pour jamais. »

Certes, ainsi qu'il lui était arrivé plus d'une fois, le prince Henri, par sotte bouderie et par excès de vanité, faisait tout ce qu'il fallait pour perdre irrémédiablement l'influence à laquelle il était en droit de prétendre. N'empêche que ce prince aimable et lettré, qui passe à juste titre pour une des curieuses figures du XVIIIe siècle à son déclin, était digne de l'attention que l'Europe apportait à tous ses actes.

Ch. de Larivière.

LE TSAR ET L'ARBITRAGE

Juste au moment où le tsar Nicolas II venait rendre visite à la France, au sortir des entrevues de Dantzig, affirmant ainsi plus haut que jamais sa politique européenne, les républiques du Sud-Africain faisaient de nouveau appel à l'arbitrage.

Depuis l'origine du conflit anglo-boer, les gouvernements unis de l'Orange et du Transvaal n'ont cessé d'invoquer le verdict du grand jury européen, confiants dans la bonté de leur cause, sûrs de la réponse qui serait faite par le tribunal de l'opinion, ils en appelaient spontanément à la conscience générale.

Dans les premiers jours d'octobre 1899, les Anglais agresseurs concentraient leurs troupes sur les frontières du Transvaal. Le Président Krüger sollicita l'arbitrage des puissances civilisées ; en même temps il exhortait les Anglais à cesser leur offense et à retirer leurs troupes pour le 11 octobre à cinq heures du soir. Quel scandale à cet ultimatum du plus faible, appuyé sur son bon droit, et dans l'attente d'un arbitrage si douteux ! Il est de fait que, depuis les Romains, on ne vit rien de plus antique que l'attitude de ces paysans, dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

Les deux années terribles qui suivirent sont devant nos yeux : se rappelle-t-on avoir rien vu de comparable dans l'histoire ? La fraternité d'armes de l'Orange et du Transvaal, qui a laissé l'Europe insensible, est un trait plus beau que tout ce qu'il y a de beau dans la légende antique, et la plus éloquente démonstration qui pût être donnée de l'excellence de leur commune cause ; car on sait que l'Angleterre avait pris soin, d'abord, de ne pas comprendre l'État d'Orange dans la querelle ; toute sa diplomatie ensuite s'est exercée à maintes reprises à séparer les deux amis ; celui qui pouvait si aisément se garder sain et sauf et libre dans les formes et apparences extérieures, est allé, la main dans la main de son ami, volontairement, jusqu'à la mort, témoin et martyr du droit, dans toute la vérité du terme ; deux groupes de l'humanité, deux peuples, ont renouvelé l'exemple immortel de l'amitié des Hellènes, en le portant au plus haut degré et à la plénitude de l'expression. L'Europe est demeurée froide et aveugle, plongée dans ses jouissances et dans ses affaires d'argent, devant cette figure du sublime, que le Paganisme aurait couronnée de fleurs et adorée sur les autels.

Dans toute la première partie de la campagne, marquée chaque jour par les défaites anglaises, Krüger et Steijn, après chacune de leurs victoires, ont demandé l'arbitrage ; chaque fois ils ont arrêté l'ardeur de leurs troupes et attendu la réponse de l'Europe. S'ils n'avaient pas perdu dans cette vaine attente des jours précieux, ils auraient marché sûrement jusqu'aux rivages de la mer, ils auraient occupé les ports du Natal et de la colonie du Cap. L'ennemi profitait de leur demande de paix et de leur appel à la justice pour refaire ses bataillons débandés et puiser dans son vaste réservoir d'hommes.

Tous ces souvenirs servent aujourd'hui à mettre en relief la différence caractéristique de la situation nouvelle. La Cour permanente d'arbitrage fondée à la Haye par le consentement de l'Europe, sur l'initiative du Tsar, a informé officiellement les Puissances du monde civilisé qu'elle était enfin constituée. Elle ne pouvait pas attendre davantage sans paraître manquer à sa fonction et faillir à la magistrature dont elle a été revêtue par l'accord des gouvernements et des peuples ; certes elle ne s'est point hâtée à l'étourdie, elle a agi avec toute la maturité digne d'un si grand cénacle ; la science et l'art du protocole se sont dépensés pendant deux années entières pour donner à la Cour de la Haye une constitution irréprochable, et aux actes qui émanent d'elle tout le poids et l'autorité qu'ils doivent avoir. Qui aurait pensé que la guerre du Sud-Africain n'aurait pas été terminée pour cette époque, que la grande iniquité n'aurait pas été consommée, et les deux Républiques sœurs et amies accablées et exsangues, mortes ensemble pendant le cérémonial de l'installation de la Cour ? Mais les deux nobles blessées s'obstinent à vivre contre toute prévision ; elles remuent encore ; de leurs tronçons de glaives, avec leurs membres mutilés, elles frappent encore des coups étonnants, plus mortes que vives il est vrai, et, cependant, en un état si voisin de la mort, assez vivantes pour continuer de tenir en échec le triomphe de la force brutale. Cruel embarras, en vérité, et bien surprenant, puisque la Cour d'arbitrage international

(1) *Archives du Ministère des Affaires étrangères. Correspondance de Prusse,* vol. 210. Dépêche de d'Esterno du 30 juin 1789.

n'a pas pu attendre, pour proclamer sa constitution, que le martyre fût achevé !

Le Président du conseil administratif de la Cour a donc fait savoir au monde que ladite Cour était organisée et que sa juridiction, en vertu d'un article formel de la Convention internationale, s'étendait aux litiges en suspens entre des puissances non signataires, ou entre des puissances signataires et d'autres non signataires, ce qui est précisément le cas de l'Empire britannique avec les Républiques sud-africaines.

Alors les délégués plénipotentiaires des deux Républiques ont adressé à qui de droit leur demande de justice, sous la forme d'un *Mémoire à la Cour d'arbitrage de la Haye*. Cette fois-ci, ils n'ont pas l'indiscrétion scandaleuse de provoquer eux-mêmes la justice par un acte de leur initiative propre, toujours si insupportable chez le pauvre et l'opprimé ! Non, ils n'adressent plus spontanément une demande, ils font une réponse à une communication officielle et publique du tribunal qui leur dit enfin, à eux comme à tous : « Je suis, j'existe et j'attends... Qui a des doléances à formuler dans ce vaste monde ? » — « Nous, répondent les deux Républiques sœurs ; depuis deux ans nous nous battons, à un contre cent, pour le droit, pour nos foyers, et nous n'en pouvons plus, et nous expirons, et la voix sort de notre gorge avec des flots de sang pour répondre à votre question et vous crier une dernière fois : Paix et arbitrage ! »

Et maintenant la Cour rentrerait dans son silence ? Elle serait plus morte elle-même que ces mourantes, terrifiée d'entendre ces spectres qui parlent ? Parmi les capitulations de la justice que nous avons vues dans ce siècle, nous n'en aurions pas encore vu une de cette grandeur et de cette envergure, venant d'un tribunal local, d'une magistrature établie dans une des provinces de l'Europe, et surtout d'une Cour vraiment plénière, revêtue d'un mandat universel. Elle ne se serait manifestée que pour disparaître ? Elle n'aurait provoqué les demandes en justice que pour les étouffer sous ses grimoires ? La Cour d'arbitrage international aurait joué la comédie de caserne d'un caporal qui ne fait approcher les plaignants que pour les obliger à se taire sous sa grosse voix et son regard courroucé ? La Cour européenne, — plus qu'européenne, planétaire et mondiale, — n'a pas même l'indigne ressource de cette feinte colère ; elle n'aurait que celle des plus bas sophismes, prononcés d'une voix qui se dérobe, honteuse des sons dépourvus de sens qu'elle articule devant le monde. On n'aurait jamais assisté à une pareille renonciation de la justice instituée.

Tandis que nous considérons avec joie et avec espérance les manifestations des représentants les plus autorisés des États, tandis que nous écoutons les empereurs et les présidents proclamer « les principes de paix et d'équité », notre Europe, que l'on compare quelquefois à une caserne, ne mériterait pas cet honneur ; elle ne serait qu'un collège de sophistes et de robins, balbutiant des *distinguo*, des *concedo* et des *nego* de Diafoirus, éperdus devant l'éclat des sabres.

* * *

Cette nation boer, que des publicistes nous représentent encore aujourd'hui comme une horde de paysans incultes et de brigands, avait envoyé à l'Exposition de Paris, en 1900, des spécimens de ses écoles. Le temps écoulé n'a pas affaibli l'émotion qui nous venait jusqu'aux larmes, à la vue de ces devoirs d'enfants, envoyés du fond des champs africains, en pleine guerre, témoignage humble et charmant de la conscience d'un peuple intrépide, placé sous les yeux du jury européen, tandis que là-bas les Boers combattaient pour la cause de l'indépendance.

On ouvrait un cahier des élèves de première classe, âgés de dix ou douze ans, et on y lisait, copiée d'une écriture nette et ferme, comme on en voit peu dans les écoles des capitales européennes, cette strophe de l'hymne transvaalien, où les petits enfants d'Oost-eind avaient mis la vigueur précoce de leur main et de leur courage :

Prétoria est notre lieu de résidence.
Connais-tu ce peuple si héroïque,
Et pourtant si longtemps subjugué ?
Il a sacrifié son bien et son sang
Pour la liberté et la justice !
En avant, citoyens, déployez vos étendards !
Nos souffrances ont pris fin.
Glorifiez-vous dans la victoires de vos braves,
Ce peuple libre, c'est nous.

Les enfants de dix ans ont enfourché les chevaux qui les menaient à travers la plaine non frayée aux écoles lointaines, dans les fermes isolées, et ils sont partis pour la guerre. Ils ont laissé leurs plumes et leurs livres pour prendre des fusils. Beaucoup sont tombés à côté de leurs pères pour la patrie, ayant d'abord vendu chèrement leur vie en fleur, à l'âge où les petits Anglais et les petits Français ne font encore que jouer et barbouiller leurs cahiers de folles caricatures. Les camarades de Pretoria et de Koppieskraal ont déjà deux ans de guerre avant d'avoir quinze ans ; leur poitrine adolescente s'est déjà gonflée des noirs ressentiments de l'homme violenté dans son droit et traqué par l'étranger sur le sol de la patrie. Ceux qui survivent à leurs pères fusillés par les Roberts et les Kitchener, comment oublieraient-ils cette éducation que l'Angleterre leur a faite, au milieu de leur famille décimée et de leurs maisons détruites ?

Les Anglais ont été de fameux instituteurs des petits Boers ; on peut leur donner l'assurance que leur enseignement a été furieusement pratique ; voilà de vraies leçons de choses ; elles seront fructueuses. Dans les dix dernières années qui ont précédé la guerre, ces paysans avaient porté leur budget des écoles de 250 000 francs à environ 6 millions de francs, ce qui représenterait pour la France, toutes proportions gardées, un budget de près d'un milliard ; et les écoliers étaient hier au nombre de 15 000 inscrits, en augmentation de plus de 10 000 en dix ans. La guerre stupide des Chamberlain et des Cecil Rhodes a ravagé les écoles par le fer et le feu ; mais elle est elle-même une école où les leçons se gravent dans la chair vivante et ne s'effacent plus.

* * *

Oui, les Anglais auront été de bons « réalisateurs », comme le dit lord Milner de Capetown, et des agronomes émérites pour la culture intensive des sentiments de haine dans les champs du Sud Africain. Ils n'ont pas su respecter les formes les plus spécieuses de la légalité dans la guerre, donnant à leurs adversaires, outre le grief de la guerre même, le grief pire de la violation perpétuelle des formes dites légales. Ils se sont attachés dès l'origine à prétendre que ce n'était pas une guerre comme les autres, une guerre entre deux ou plusieurs puissances, mais la répression d'un vassal rebelle.

Il a été suffisamment répondu à cette prétention, ici même, par les textes des traités. Le dernier acte de lord Kitchener fixant au 15 septembre la date irrévocable où la guerre serait finie et le traitement dû aux rebelles désormais appliqué sans réserve, montre plus clairement que toutes les discussions de texte que c'était donc, au moins jusqu'à ce 15 septembre, la guerre, la vraie guerre dans sa formalité reconnue ; mais, si ce fut la vraie guerre, depuis le 11 octobre 1899 jusqu'au 15 septembre 1901, ce l'est encore et toujours, les derniers coups des Burghers, dans l'Orange et dans la colonie du Cap, témoignant assez haut de la persévérance de leur volonté et de la ténacité imperturbable de leur dessein.

Or, l'esprit de sophisme et de casuistique n'a pas d'autre moyen contre l'arbitrage de la Cour de la Haye : les républiques sud-africaines ne sont ni parmi les puissances signataires, ni parmi les puissances non signataires ; elles manquent de cette condition première et fondamentale : « être une puissance », une puissance souveraine. La Cour n'a pas à se prononcer dans les affaires intérieures d'un empire et dans la révolte des provinces. Et, s'il en est ainsi, si l'on adopte l'identification de la souveraineté avec la force, il ne reste donc aux Boers qu'à continuer la preuve qu'ils donnent au monde, depuis deux ans, de leur personnalité morale et de leur conscience souveraine, par la sûreté de leurs balles et leur invincible résistance jusqu'à la mort.

Pour le moment nous en sommes à ce point aigu du débat : on attend la réponse de la Cour de la Haye à ceux qui meurent pour l'arbitrage et la justice ; on se demande si ces arbitres suprêmes, institués et établis dans les formes, n'auront pas un mot pour les principes sacrés auxquels ces pauvres gens donnent tout leur sang.

Hector Depasse.

L'HERBE TENDRE [1]

Roman.

— Eh ! c'est notre brave curé ! s'écria le père Gérard, en se levant empressé.

M. Landry en fit autant et tous deux s'approchèrent de la fenêtre.

L'abbé Chapoton, son large chapeau à la main, s'épongeait le front comme après une longue course ; appuyé de l'épaule contre le petit balcon de la fenêtre, il respirait bruyamment ; deux touffes de cheveux, d'une blancheur de neige, s'ébouriffaient sur ses tempes, et, le long de ses joues rubicondes de bon vivant, descendaient lentement de grosses gouttes de sueur.

— Entrez donc, au moins, monsieur le curé, fit le père Gérard en secouant vigoureusement la main que lui tendait le prêtre.

M. Landry, plus cérémonieux, avait fait un profond salut et souriait aimablement.

— Entrez donc !

Mais le curé refusait, voulant seulement souffler un peu. Le soleil avait été si chaud toute la journée ! Il y avait bien longtemps qu'on n'avait subi un été aussi sec. L'abbé revenait des Moulinottes, à deux lieues de là, voir la femme du père Chassignol, qui était au plus bas ; en passant sur la place, par l'ouverture des volets, il avait aperçu ses deux paroissiens le verre à la main, et, ma foi, il s'était approché sans façon, au risque de les déranger.

— Du reste, vous êtes en affaires, ajouta-t-il en clignant de l'œil au père Gérard, et je ne veux pas vous troubler.

— Mais vous ne nous troublerez pas, au contraire ; et puis, nous avons fini, dit le fermier en répondant au regard d'intelligence du prêtre.

— Est-ce que l'abbé Chapoton peut être de trop n'importe où ? ajouta courtoisement M. Landry.

Le curé refusant décidément d'entrer et ne vou-

1. Voir la *Revue* des 14 et 21 septembre.

lant pas seulement accepter un verre de vin étendu de beaucoup d'eau, tous trois restèrent ainsi à causer, debout, auprès de la fenêtre. Parfois, un voisin, ou un paysan des environs qui traversait Savinieux, s'approchait, échangeait une poignée de main, avec deux ou trois mots, puis, après un grand coup de chapeau, continuait mélancoliquement sa route.

La soirée, du reste, était à souhait pour les causeries en plein air. Si pur et si bleu était le ciel, que, sans la disparition lente du soleil qui ne dorait plus que le haut des maisons et des arbres, on se serait cru au milieu du jour. Une petite brise toute chargée de l'odeur âpre et saine des prairies voisines passait comme une caresse sur la tête des trois hommes, et faisait bruire doucement les feuilles indolentes des platanes. L'abbé, la tête nue et le nez au vent, aspirait avec délices ces rafraîchissantes bouffées. Sa grosse tête placide, sa figure rougeaude qu'éclairaient deux yeux bleus à fleur de tête, ne tranchait pas sensiblement sur celle du père Gérard, et, n'eût été la soutane qui relevait un peu la vulgarité de sa personne, on l'eût pris pour un fermier des environs :

— Quelle divine soirée ! observa le digne prêtre, après un moment de silence et pour donner un autre tour à la conversation..

— Oui, voilà le bon moment de la journée, répondit distraitement M. Landry qui, depuis quelques minutes, ne quittait pas des yeux le café Landoin.

C'était l'heure, en effet, où chaque soir, avant souper, il allait chez Landoin faire sa partie de billard avec M. Baudrillart, le nouveau notaire, avec le médecin, le percepteur, et quelquefois même, faute de mieux, avec des bambocheurs, tels que le tailleur Vignaud. M. Landry tenait à rester en bons termes avec tout le monde, puis, sa dignité de maire n'empêchait pas qu'il n'aimât la joyeuse compagnie, et si Mme Landry n'eût pas été la gaillarde que l'on savait, son mari, avec sa figure austère, lui en eût fait voir de belles.

En ce moment, le café Landoin, dont la porte doublée de persiennes jaunes restait grande ouverte, laissait deviner dans la demi-obscurité de sa voûte enfumée des consommateurs en blouse, tournant autour du billard. Parfois, l'un des joueurs venait, sa pipe au coin des lèvres, respirer une minute sur le pas de la porte. On entendait les billes rouler et les paysans, à quelque merveilleux carambolage, battre bruyamment des mains.

— C'est l'heure de votre partie, nous vous retardons, dit enfin le père Gérard, qui venait de surprendre sur la figure maigre de M. Landry quelques signes d'impatience.

— En effet, appuya le curé en souriant, il m'est venu aux oreilles que M. Landry était un fort joueur de billard devant Dieu et devant les hommes.

Le maire allait répondre et protester modestement quand un cri subit, une exclamation peureuse de gamin qui court se cacher après avoir fait un mauvais coup, s'éleva tout près d'eux.

— Eh ! Maigriote ! Maigriote !

Le père Gérard inquiet regarda du côté d'où venait la voix, et il vit la Claudine qui, de son petit pas agile et pressé, traversait la place en se dirigeant vers le chemin des Saulaies. Le fichu de laine brune qui lui couvrait la tête et dont elle avait noué les bouts sous son menton faisait paraître plus pâle encore et plus mince sa figure triste et sauvage, éclairée cependant par deux grands yeux, d'un noir profond et velouté.

Le cri du gamin avait fait monter une légère rougeur au front hâlé de la pauvrette. En apercevant l'abbé Chapoton, et, derrière lui, dans l'encadrement de la fenêtre, les deux fermiers dont elle sentit le regard braqué sur elle, la Maigriote eut un moment d'hésitation et sentit son cœur battre à coups pressés dans sa poitrine. Enfin, elle ramassa tout son courage, et, comme elle s'était trop avancée pour faire un détour, elle passa vite en baissant la tête et en faisant une petite révérence timide au curé, qui souriait.

Le gamin s'était prudemment esquivé, rasant les murs et se faufilant derrière une charretée de foin qui passait au même moment.

Cet incident ne laissait pas d'embarrasser un peu le père Gérard, à cause des bruits qui couraient dans le village. Néanmoins, il crut devoir faire l'indifférent, et, s'adressant à l'abbé :

— Vous la connaissez un peu, monsieur le curé ?

— N'est-ce pas le devoir du pasteur de connaître tout son troupeau ? répondit le prêtre en souriant.

— Singulière fille, n'est-il pas vrai ?

— Dites une pauvre enfant ! je lui ai appris un peu de catéchisme.

— Et elle n'en a guère profité, dit-on ? hasarda insidieusement M. Landry.

— Le monde est parfois plus méchant que véridique, répliqua le curé.

— Peut-être, après tout, est-elle sage, continua M. Landry, sans grande conviction, et dans tous les cas elle vaut mieux que la mère.

Mais le prêtre évita de se prononcer, disant que la mère n'était sans doute pas si mauvaise femme qu'on voulait bien le dire, qu'on exagérait comme toujours...

— Eh ! mais, à propos, père Gérard, dit à son tour M. Landry avec un petit air goguenard, est-ce que Daniel...

Et un coup d'œil narquois du maire acheva la phrase.

— Mais non, mais non, interrompit vivement le

fermier, ne croyez donc pas à tous ces bavardages, monsieur Landry. Daniel n'est pas capable... il ne voudrait pas se galvauder...

— Enfin, déclara plus affirmativement le maire, que la contenance embarrassée de ses deux compères émoustillait, on prétend beaucoup de choses, et je connais un vieux proverbe qui assure qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— Mais non, mais non.

— Pas même un petit sentiment?...

— Je vous dis qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces commérages.

Mais le maire était implacable.

— Monsieur le curé, fit-il, demandez donc à notre brave père Gérard si c'est son Daniel qui lui a dit de ne pas croire un mot de tout cela.

— Oui, Daniel me l'a dit lui-même.

Le père Gérard, en proférant ce gros mensonge, rougit autant que le lui permettait la couleur naturelle de son visage. Mais il s'excusa en lui-même : il avait été mis au pied du mur, c'était tant pis.

L'abbé Chapoton faisait sauter sa tabatière d'une main à l'autre, et affectait, tout en gardant son sourire, une grande distraction : le va-et-vient des joueurs de billard, au café Landoin, semblait l'intéresser vivement.

Le fermier de la Grange-aux-Belles, cependant, tout en discutant, avait eu soin de guigner la Maigriote du coin de l'œil, et il avait eu un furieux froncement de sourcils en la voyant s'engager dans le chemin des Saulaies, ce même chemin qu'il voyait Daniel prendre chaque soir. Il voulut chasser toutes les idées fâcheuses qui s'en venaient bourdonner, avec un bruit de tous les diables, dans sa tête; et, comme M. Landry prenait son chapeau et que l'abbé se préparait de son côté à continuer sa route, il fit mine de vouloir les retenir à souper. L'un et l'autre refusèrent.

— C'est sans façon !

— Nous le savons, monsieur Gérard, mais une autre fois. Le bonjour à Daniel. Monsieur le curé et moi, nous allons faire route ensemble.

Resté seul, le père Gérard referma la fenêtre, sortit de la salle à manger où la vieille Pierrette mettait le couvert, et, l'idée de la Maigriote lui tracassant la cervelle, il s'achemina à pas lents vers sa cour, en grommelant :

— Petite drôlesse!

VI

Ce jour-là, Daniel prit, fort triste, le chemin du pré Gervais, et, comme il y arriva le premier, il s'assit sur l'herbe et se mit à regarder devant lui, en proie aux plus amères réflexions. Les projets de son père lui étaient connus maintenant, et il ne songeait pas sans terreur qu'il lui faudrait accepter, presque les yeux fermés, la femme que celui-ci lui présenterait. Certes, Savinieux n'était pas pauvre de jolies filles. Sans aller chercher bien loin, il y avait la Catherine Landoin, la fille du cafetier, une gaillarde à la mine futée, et qui ne manquait pas d'amoureux assiégeant le comptoir où elle trônait. Il y avait aussi Geneviève Landry, une fière beauté, celle-là, une demoiselle pour mieux dire, connaissant la musique, le dessin, et toujours mise comme une princesse ; puis tant d'autres, aux joues roses et rebondies, aux yeux brillants, qui faisaient l'orgueil du pays, et sur le passage desquelles tous les garçons se rangeaient respectueusement, le dimanche, au sortir de la messe, se poussant du coude et se parlant bas à l'oreille.

Daniel, en ce moment, les voyait toutes défiler devant lui, les unes après les autres ou par groupes, riant, bavardant, faisant un beau ramage avec leurs jupes empesées, leurs robes à volants et l'étalage orgueilleux de leurs corsages traversés de chaînes d'or. Il pouvait aspirer à toutes, et il n'aurait eu que l'embarras du choix entre la Catherine et la Geneviève, et tant d'autres, si..., s'il n'avait aperçu, toute seule dans un coin et se faisant toute petite, une jolie figure pâle qui souriait mélancoliquement de ses grands yeux noirs et contemplait avec envie les dédaigneuses demoiselles de Savinieux.

Et Daniel souriait alors, lui aussi, comme s'il eût eu réellement en face de lui la Maigriote, et il se voyait allant prendre hardiment, au nez de ses rivales, la Claudine radieuse, en disant bien haut :

« Voilà celle que je choisis! »

. . . .

— Daniel! Daniel!

Daniel, tiré de sa rêverie, avait relevé la tête.

— C'est moi! fit la Maigriote, qui se tenait debout devant lui avec son sourire triste. Ne me reconnais-tu plus, Daniel? Qu'as-tu à me regarder ainsi?

— C'est que je faisais un rêve, Claudine, et un beau rêve, encore!

— Raconte-moi ça, Daniel, fit la jeune fille en lui mettant la main sur l'épaule et en s'asseyant à côté de lui. Ton père t'aurait-il parlé?

— Oui, ma Claudine, mon père m'a parlé, et ce qu'il m'a dit n'est pas gai, ni pour toi, ni pour moi.

— Oh! moi, répondit-elle, je ne suis guère habituée à recevoir de joyeuses nouvelles, et tu resterais bouche close que je saurais quand même ce que tu as à me dire. Tout à l'heure, en traversant la place, j'ai vu ton père avec M. Landry.

— C'est bien cela, Claudine, il veut me marier avec Geneviève.

— C'est une belle fille, et qui a du bien. Ne te plaît-elle point?

— Pourquoi me dis-tu cela? Tu sais bien que je n'ai jamais pensé à elle ni à aucune autre... qu'à toi, Claudine.

— Hélas! mon pauvre Daniel, je sais bien que tu as de l'amitié pour moi. Mais voilà que ton père veut se donner une bru à sa convenance, il faut lui obéir, il faut m'oublier, vois-tu, et ne plus te souvenir seulement que tu as connu la Maigriote!

— Mais si je me marie, que deviendras-tu, Claudine? Je suis ton seul ami, les gens de Savinieux sont méchants pour toi, et je ne serai plus là pour te protéger, pour imposer silence aux garnements qui t'en veulent.

— Quand tu seras marié, je partirai, je quitterai le pays, de manière que tu ne me rencontres jamais quand tu auras Geneviève à ton bras.

— Et où iras-tu, ma pauvre fille? Ta mère te laissera-t-elle partir, d'abord?

— Si ma mère ne veut pas, je partirai quand même. J'irai à Trévoux ou à Villefranche, j'apprendrai à travailler ou je me mettrai en condition. Je tâcherai aussi d'oublier, Daniel.

Daniel eut un mouvement de colère.

— Et si je résistais à mon père? Si je le menaçais de quitter le pays avec toi, de te suivre partout, de lier nos deux sorts à jamais? Vois-tu, Claudine, je respecte mon père et je l'aime; mais quand je songe qu'il veut nous séparer, m'empêcher de te voir et me forcer à prendre pour femme une fille que je n'aime pas; quand je songe que je n'entrerai plus le soir dans le chemin des Saulaies pour te rencontrer, que je ne viendrai plus m'asseoir à ton côté, là où nous sommes, et que c'est fini pour moi de te parler et de te regarder, je sens mon cœur se rompre en deux, le sang me monter à la tête, et je crois que je ferais un mauvais coup si seulement tu me donnais un mot d'encouragement!

— Tu es bon, Daniel, répondit la Maigriote en souriant, et je t'aime bien pour ce que tu viens de dire, quand même ça n'est guère raisonnable. Mais si tu faisais ce que tu dis là, tu te repentirais plus tard, et ton amitié pour Claudine se changerait peut être en haine. Sois courageux, Daniel; je le suis bien, moi; penses-tu que cela ne me coûte rien?. Ne te monte pas la tête, et obéis à ton père.

— C'est bien, Claudine, fit Daniel d'un ton dur, en se levant. J'obéirai à mon père, et je t'obéirai.

La Maigriote s'était levée aussi, toute blanche et près de suffoquer.

— Est-ce que tu me gardes rancune? fit-elle en prenant la main du jeune homme et en s'efforçant de sourire. Non, n'est-ce pas? Tu sais bien que partout où j'irai je penserai à toi, et que je serai heureuse de te savoir heureux. Allons, séparons-nous; il est temps de nous quitter, si nous voulons rentrer avant qu'il ne fasse nuit noire. Ne veux-tu pas m'embrasser et me dire adieu, Daniel?

Daniel était si hors de lui, qu'il ne put répondre. Il se laissa embrasser par Claudine et reprit lentement le chemin de Savinieux, pendant que la Maigriote, le cœur endolori et les yeux gonflés de larmes refoulées à grand'peine, le regardait s'éloigner en songeant tristement.

Cependant, le père Gérard, enchanté du marché qu'il venait de conclure avec M. Landry, attendait son fils avec une impatience qui n'était pas exempte d'inquiétude. Il soupçonnait les deux amoureux d'être en ce moment même l'un près de l'autre, et il redoutait qu'un malintentionné ne les surprît et ne l'allât répandre par tout le village. Il savait bien que son Daniel, tout vif et impétueux qu'il fût, n'oserait pas se buter à la volonté paternelle nettement exprimée, mais il craignait que M. Landry, après les informations de toutes sortes qu'il ne manquerait pas de prendre, après les conseils des amis, les avis intéressés ou simplement perfides des envieux, ne se laissât influencer et ne soulevât au dernier moment quelque difficulté.

Geneviève étant un beau et honorable parti, le père Gérard prévoyait aussi que les jalousies iraient bon train, et que les mauvaises langues ne manqueraient pas une si bonne occasion d'abattre de la besogne. Daniel, en effet, bien qu'il n'eût pas mauvaise réputation à Savinieux, n'était pas de ces garçons modèles sur le compte desquels il n'y a absolument rien à dire. Il avait bonne mine, il est vrai, il était instruit, bien élevé, et ce n'est point le pain qui lui ferait jamais défaut; mais aussi, il fallait pourtant bien le dire, c'était un garçon qui souvent n'en faisait qu'à sa tête, et dont les idées n'étaient pas toujours des plus raisonnables. A preuve cet incident survenu tout dernièrement à Savinieux: Jacqueline Pardon, la fille d'un pauvre jardinier du pays, avait quitté père et mère pour aller faire la fête à Paris, où elle avait, disait-on, mené grand train, roulant carrosse et ruinant des fils de famille, dont un prince. Puis, un beau jour, elle était revenue mourir misérable à Savinieux, ne laissant pas seulement de quoi se faire enterrer. Pas un voisin n'avait voulu, comme de juste, accompagner le convoi. Ce que voyant, Daniel, qui ne l'avait pas connue, étant trop jeune, ne s'était-il pas avisé de suivre, tout seul, le cercueil de cette fille, jusqu'à l'église, et de l'église jusqu'au cimetière, en traversant ainsi tout le village? Il en était résulté un scandale épouvantable, et on avait pensé généralement qu'un gaillard capable de se compromettre à ce point ne pouvait inspirer une sérieuse confiance.

Ajoutez à cela l'amitié qu'il professait ouvertement pour la Maigriote, une fille dont un garçon de labour

n'aurait pas voulu pour femme, et vous avouerez que c'était plus qu'il n'en fallait pour donner à réfléchir à un père de famille.

Il s'agissait donc de profiter de la bonne volonté de M. Landry, et de mener les choses rondement.

— Pour plus de sûreté, je verrai la mère Ballu, se dit le père Gérard parvenu au bout de ses réflexions, et je la déciderai à quitter le pays avec sa fille. Il me faudra la payer, cette affreuse sorcière! mais puisque le gouvernement ne protège pas les honnêtes gens, je ferai un sacrifice.

Il était nuit, et la vieille Pierrette, qui avait servi le souper depuis un bon quart d'heure, s'impatientait déjà, quand son jeune maître parut. Le père Gérard, qui attendait son fils, lui aussi, en frappant du pied, le fit passer dans la salle à manger, et, avant de s'asseoir, se plantant droit devant lui :

— Daniel, mon garçon, fit-il, c'est une chose décidée. La Geneviève Landry sera ta femme quand tu voudras, et il faut t'arranger pour le vouloir au plus tôt. Maintenant, soupons.

— Je ferai ce que vous voudrez, mon père, répondit simplement Daniel.

VII

Huit jours après cette déclaration du père Gérard, aussi courte que nettement formulée, il y avait grand remue-ménage dans le joli bourg de Savinieux. On aurait pu se croire à la vogue du village, si l'époque n'en eût été passée depuis longtemps. La plupart des paysans étaient bien partis de grand matin aux prairies comme d'habitude, pour achever de retourner le regain et de rentrer la récolte; mais, pendant que les hommes prenaient, sans se plaindre, un bain de soleil, les commères, au lieu d'étendre le linge ou de préparer la soupe, allaient et venaient sur la place, s'arrêtant de porte en porte pour échanger leurs impressions. La vieille Pierrette, qui ordinairement ne sortait guère de la ferme que pour faire ses provisions en toute hâte, n'étant pas bavarde de sa nature, avait descendu les trois marches du perron, et, appuyée contre la rampe, son panier à la main, elle se débattait de son mieux pour échapper aux questions pressantes de trois ou quatre voisines. Le tailleur Vignaud était même sorti de sa boutique, en voyant ce rassemblement de commères, et leur avait crié grossièrement :

— Eh! Mesdames, voulez-vous des chaises?

Sur la place, de gros fermiers des environs, proprement vêtus et rasés de frais, la tête raide dans les grands cols empesés qui leur meurtrissaient la chair, causaient devant le café Landoin, échangeant de vigoureuses poignées de main avec de nouveaux arrivants ou avec des habitants de Savinieux.

Il y avait à coup sûr un événement, et un événement heureux, car la Pierrette, avant de rentrer, avait dit aux voisines :

— Pour un beau mariage, ça sera un beau mariage!

C'était fête, en effet, à la Grange-Landry. Et, dans la vaste habitation du maire, attenant aux bâtiments de la ferme, et toute proche de la place, c'était un branle-bas complet. A chaque instant, des gamins du village, déguisés en marmitons, traversaient les corridors, l'air affairé et la mine importante, descendaient à la cave, sortaient de la cuisine, les uns avec une bouteille cachetée de rouge dans chaque main, les autres avec des casseroles étincelantes et fumantes, des piles d'assiettes à fleurs, des châteaux en pâtisserie qui arrachaient, au passage, des cris d'admiration; tous obéissant au doigt et à l'œil à Mme Landry qui, allant et venant, commandait d'une voix ferme à toute cette marmaille et se démenait, les yeux brillants, la figure cramoisie.

C'était le jour des fiançailles de Daniel avec Geneviève : il devait y avoir, sous un des hangars de la ferme décoré pour la circonstance, un grand dîner suivi d'un bal, et des invitations nombreuses avaient été lancées. Le maire et sa femme étaient résolus de faire convenablement les choses.

Aussi l'opulente Mme Landry ne perdait-elle pas son temps. Quelle que fût sa démangeaison d'aller dans le salon bavarder avec les dames qui s'y trouvaient déjà, elle se disait sagement qu'elle était avant tout maîtresse de maison, et elle comprenait parfaitement la lourde responsabilité qui pesait sur elle.

— Tant pis! s'était-elle dit, je m'habillerai au dernier moment.

Et, en attendant le dernier moment, elle avait ceint le tablier de tous les jours et courait de droite et de gauche, la poitrine lâche et de grosses gouttes de sueur perlant sous ses cheveux roux.

— Édouard, ici le pâté froid. Pierrot, ne secoue pas le vin de cette manière-là, ou je te renvoie chez ta mère. Claude! Claude! où te caches-tu, petit animal? Viens vite chercher ce plat.

— Ma bonne, dit le maire en entrant dans la cuisine, nous venons t'aider, M. Gérard et moi.

Et, ce disant, il tirait après lui le père Gérard, mal à son aise et comme honteux dans sa redingote neuve, raide et brillante.

Mais Mme Landry avait bien autre chose à faire que de les écouter.

— Va-t'en, va-t-en, monsieur Landry, fiche-moi la paix. Monsieur Gérard, excusez-moi. Vous autres hommes, vous n'êtes bons qu'à embarrasser. Allons, sauvez-vous. Allez rejoindre Daniel, vous ferez mieux; vous pourrez, par la même occasion, lui dire

d'être un peu plus galant et empressé auprès de Geneviève.

— Allons, monsieur Gérard, vous entendez? sauvons-nous, dit le maire en riant. C'est Mme Landry qui commande ici.

— Et c'est une gaillarde qu'il ne faut pas contrarier, hein? répliqua le père Gérard.

M. Landry parut goûter médiocrement cette remarque, faite pourtant sans méchanceté; il respectait fort sa femme, en effet, la craignait même un peu, mais il ne tenait pas à ce qu'on s'en aperçût, ni surtout qu'on lui en parlât. Aussi laissa-t-il l'observation sans réponse, et pensant tout à coup à Daniel :

— Mais où donc est votre fils, père Gérard? Est-il au moins avec ces dames?

— Je ne crois pas, je l'ai laissé à l'écurie en train d'examiner votre nouveau cheval.

— Ce n'est pas sa place, monsieur Gérard. Vous avez entendu Mme Landry, il devrait se montrer plus galant. Que diable, un jeune homme! et qui a fait ses études, encore!

— Oh! vous le connaissez, répondit vivement le fermier, il est un peu timide avec les dames.

— Que me dites-vous là! Un garçon qui a été élevé chez les Jésuites! et qui a trois ans de caserne!

Les deux hommes, en rentrant dans la cour, furent littéralement étouffés sous les embrassades. Les invités arrivaient en foule; les femmes dans des toilettes de princesses, avec une profusion de croix d'or au cou, de chaînes à triple rang sur la poitrine, de bijoux aux poignets, aux oreilles, dans les cheveux; les hommes avec de longues blouses prudemment passées sur leurs redingotes neuves dont on n'apercevait que les pans.

— C'est un véritable salon que ta cour, avait dit à M. Landry souriant le frère de sa femme, l'oncle Dutheil, qui venait de dételer et de remiser sa carriole. Ma parole d'honneur, on est obligé de se retenir pour ne pas glisser.

Mme Dutheil arrivait de son côté, rose, fraîche et la poitrine triomphante sous sa belle robe de soie verte.

— Hein! est-elle belle, ma femme? s'écria le mari en la poussant dans les bras de Landry et du père Gérard.

— Tais-toi donc, répliquèrent ces derniers, tu devrais te cacher, tu devrais avoir honte!

— Honte?... Ah! oui, toujours la même rengaine: « Comment, diable! ce gros Dutheil fait-il pour n'avoir pas...? » Allez, allez, père Gérard, Daniel n'en sera pas fâché un jour. Et puis, les enfants! c'est si commun! tout le monde en a!

— Excepté toi.

Là-dessus l'oncle et la tante Dutheil admirèrent une dernière fois la belle décoration de la cour et se dirigèrent vers le salon, non sans avoir fait auparavant un petit tour dans la cuisine.

JEAN SIGAUX.

(*A suivre.*)

L'AFFAIRE MISEREY [1]

Je ne sais quel homme politique, à qui l'on reprochait d'avoir changé d'opinions, répondait qu'il n'avait, lui, jamais varié, mais que c'est l'Opinion qui n'était plus la même. Il la devança jadis, et sa hardiesse le fit populaire; elle l'a dépassé depuis, d'où son impopularité. Et peut-être l'explication était-elle vraie Car la vie littéraire aussi est sujette à ces vicissitudes, et pourtant l'immutabilité d'un livre ne saurait être douteuse : si, à quelques années d'intervalle, il impressionne différemment l'opinion publique, ce n'est pas à cause de lui, mais à cause d'elle, et, lui n'ayant pas changé, c'est vraiment que l'Opinion a changé autour de lui : ce qui fut un livre de gauche devient, sans bouger, un livre de droite : heureux encore si le public continue de s'y plaire malgré ces péripéties et si les raisons seules du succès se sont déplacées sans en interrompre le cours. Telle est la destinée du *Cavalier Miserey*.

*
* *

Un samedi soir de l'an 1886, les fidèles du *Temps*, habitués dans ces articles à des considérations plus purement « livresques », entendirent soudain leur *Vie littéraire* s'achever en coup de clairon :

« Pour moi, je ne connais qu'une ligne du fameux ordre que le colonel fit lire dans le quartier des Chartreux, à Rouen.

« C'est celle-ci : « Tout exemplaire du *Cavalier* « *Miserey*, saisi au quartier, sera brûlé sur le « fumier, et tout militaire qui en serait trouvé « possesseur sera puni de prison. »

« Ce n'est pas une phrase très élégante, j'en conviens; mais je serais plus content de l'avoir faite que d'avoir écrit les quatre cents pages du *Cavalier Miserey*. Car je suis sûr qu'elle vaut infiniment mieux pour mon pays. »

(1) *Le Cavalier Miserey*, par Abel Hermant. Nouvelle édition, illustrée par Jeanniot, 1 vol. in-16. Librairie Ollendorff, 1901.

Et c'est Anatole France qui contresignait, de cette plume belliqueuse, l'ordre du colonel...

..Mais ce n'est pas d'Anatole France qu'il s'agit : aussi bien, l'ardeur même qu'il déploya, dans cette dispute, suffirait-elle, s'il en était besoin, à prouver sa sincérité, et que ses libres opinions d'aujourd'hui sont d'autant plus respectables qu'il semble avoir été plus fervent du traditionnalisme militaire. Il ne s'agit pas davantage de ranimer la querelle sur le principe de cet ordre du jour qui faisait tant de bien au pays : quelque opinion qu'on ait eue sur le *Cavalier Miserey*, la précision avec laquelle M Abel Hermant situait le 21e chasseurs, les lieux et les circonstances où évoluait sa vie, les détails typiques concernant les officiers, autorisaient le colonel à y voir une *affaire personnelle* entre ce livre et ce régiment.

Mais l'incident ne se contint pas en d'aussi étroites limites : d'une part, un chef de corps défendant ses officiers, de l'autre, un romancier qui portraiturait à la charge une demi-douzaine de capitaines et de lieutenants du régiment où il avait servi. La question apparut plus haute et plus grave : on vit dans le *Cavalier Miserey* comme une déclaration de guerre par principe, un plan d'attaque longuement élaboré, la révolte parricide d'un écrivain — contre l'Armée et contre la France.

Ce n'est pourtant pas l'aventure du pauvre Miserey qui pouvait provoquer un si gros scandale. Il ne semble pas, malgré la vigueur et la netteté de cette étude psychologique, que la simple histoire d'un brigadier qui déserte et perd ses galons pour une aventure féminine, fût assez *extraordinaire* pour que sincèrement on en crût la narration subversive. Ce n'était pas davantage la personnalité de l'auteur. Extrêmement jeune, inconnu, élève de l'École normale, il venait, il est vrai, d'en sortir, démissionnaire, en faisant claquer les portes derrière lui. Mais cet événement n'avait pas bouleversé le monde, et son nom n'était pas de ceux qui, rappelant par eux-mêmes le souvenir d'une œuvre, d'une méthode, d'une philosophie de la littérature et de la vie, imposent le livre ou l'article nouveau à l'attention et à la discussion publiques.

S'il y eut donc une Affaire Miserey, et qu'en soi ni Miserey ni Hermant n'y fussent pour beaucoup, c'est sans doute que la tendance et le ton général de l'œuvre y suffirent ? — Encore faut-il s'expliquer, et distinguer. Il y a toujours intérêt, pour un adolescent de lettres, à lancer des pierres dans une fenêtre sacrée, surtout s'il est le premier frondeur à s'attaquer à des vitraux encore vierges. Quand parut le *Cavalier Miserey*, l'armée n'était pas intacte absolument : six ans plus tôt, par exemple, les *Soirées de Médan* y avaient bien un peu touché. Ce recueil de nouvelles était en même temps, il est vrai, un manifeste d'école qui coïncidait avec la campagne de critique naturaliste d'Émile Zola, et la préoccupation sincère d'y affirmer des « tendances littéraires » communes, pouvait atténuer l'effet des exemples choisis et de cette sorte d'application du réalisme aux choses de l'armée elle-même. Lorsque, à la fin de l'*Attaque du Moulin*, « le capitaine français entra le premier dans la cour »; « tout enflammé » par cet « unique succès », « grandissant sa haute taille, riant de son air aimable de beau cavalier», et qu'ayant aperçu « Françoise imbécile entre les cadavres de son mari et de son père, au milieu des ruines fumantes du moulin, il la salua galamment de son épée, en criant : — Victoire ! Victoire ! » le lecteur peut voir dans ce tableau l'indication d'une théorie politique et sociale ; mais s'il est de bonne foi et s'il a lu les dix lignes de la Préface, il y doit voir tout autant un essai de vision littéraire neuve, dégagée des fadeurs irréelles où se diluaient complaisamment à cette époque le roman sentimental des salons et le refrain guerrier des cafés-concerts.

Au surplus, le sujet de ces nouvelles était, à précisément parler, non l'Armée, mais la Guerre, la guerre de 1870 avec ses héroïsmes et ses brutalités ; et peut-être, à l'inverse de ce qu'on serait tenté de croire, le cadre de l'Année Terrible rendait-il *Boule-de-Suif* et *Sac-au-Dos* moins agaçants pour l'impressionnabilité publique que ne devait l'être la satire plus actuelle, moins générale et moins fictive du *Cavalier Miserey*. Au lieu de souvenirs déjà lointains dont l'horreur ne laissait pas de place aux ironies, au lieu d'arrangements littéraires qui devaient leur intensité d'effet autant à l'imagination du conteur qu'à l'observation directe des faits et des êtres, c'étaient, cette fois, des impressions toutes vives du moment, collectionnées par le romancier la veille même, ressenties, hier, aujourd'hui, demain, par tous les citoyens-soldats de la France nouvelle ; c'était notre armée de la troisième République, tout battant neuve, mais concentrée et comme réduite dans la personnalité particulière d'un certain régiment, avec sa vie véridique, belle de rêves, souvent mesquine de réalités, avec ses officiers aisément reconnaissables, leurs caractères, leurs humeurs, leurs tics. Auprès du colonel comte de Vermandois, grand seigneur et beau soldat, un Chef — dont le personnage

superbement taillé dans ce roman au lendemain de la « mise à pied » des princes, aurait déjà à lui seul allumé les polémiques autour de *Miserey*, — le lieutenant-colonel Spatois qui avait la réputation d' « espionner le comte », de « nourrir ses chevaux avec des restes de gamelles et de distribuer à ses poules l'avoine qu'il touchait pour ses chevaux » ; — plus bas dans la hiérarchie, Grapotte, le capitaine en second du premier escadron, qui « ne découchait pas du quartier, punissait partout, au quartier comme en ville, et, chaque fois, huit jours : consigne, salle de police ou prison, n'importe, mais le chiffre ne variait jamais ; toujours de service, capitaine de semaine *à perpette ;* — Weber, le capitaine pleurard, « avec l'éternel « c'est embê-« tant » qui servait de ponctuation à ses jérémiades » ; — Simard, « toujours collé à cheval, si bien au courant du service qu'il demande chaque fois qu'il entre au quartier : « Ahé, ahé, ahé... où est... où est mon escadron ? »... Et voilà comment Abel Hermant eut l'air de donner à l'Armée, lui premier, une nasarde sacrilège et révolutionnaire.

***

Quinze ans ont passé depuis cette polémique : le 21e chasseurs a quitté, têtes basses, la capitale normande, Saint-Maclou, Bon-Secours, le faubourg Saint-Sever, le quai Boïeldieu, pour aller se morfondre à six et sept heures de Paris à la frontière, au diable ! Le comte de Vermandois s'est confiné, soldat muet, dans sa retraite et dans sa dignité, et la génération nouvelle se rappelle à peine que le 21e chasseurs fut *son* régiment. L'adjudant-prince s'est jeté dans la vie parisienne, dans le journalisme, dans la littérature, dans les affaires, dans le grand chic civil. Herbert de Simard, alourdi, graveleux ou rhumatisant, traîne sans doute de pesages en paddocks son indifférence paresseuse et vide. Et Swift, « le petit Maurice », aigri par la monotonie du métier, est en train de perdre un peu de cette politesse séduisante qui faisait de lui, au temps de Miserey, l'incomparable sous-lieutenant. Les hasards de la carrière et de la vie les ont dispersés : l'un a été versé aux spahis, l'autre finit aux cuirassiers, personne ne sait plus autour d'eux qu'ils ont servi au 21e chasseurs et qu'ils ont été les héros d'un roman à clé : oubliés, disparus, perdus dans la foule, ils ne sont plus que des fantômes autour desquels ne saurait renaître le scandale d'autrefois, et si le roman de M. Hermant n'avait vécu que par eux, il ne vivrait plus.

D'ailleurs, depuis le jour où Miserey fut nommé brigadier, pendant les manœuvres, au cantonnement de Pacy-sur-Eure, une loi militaire nouvelle a supprimé toutes les exemptions complètes, et l'expérience des choses de l'armée est devenue, si l'on peut employer ce comparatif, plus universelle encore. Pourquoi tant de bruit autour de ce bon soldat qui, à la fois abêti et exaspéré par l' « emprisonnement » de la vie de caserne, énervé — dans le double sens du mot — par les lâches paresses succédant aux fatigues suraiguës, accumule les sorties sans permission et les rentrées tardives au quartier, déserte, revient, fasciné par le régiment quand même, mais dorénavant suspect, méprisé, haï, tombe de la salle de police à la prison, et de la prison au conseil de guerre ?... Il n'y a personne aujourd'hui, étranger ou Français, qui n'ait rapporté du « service » le souvenir d'incidents analogues à ceux que M. Hermant recueillit dans son régiment ; ces tristesses se voient ailleurs qu'au 21e chasseurs en particulier, et même, *mutatis mutandis*, ailleurs qu'au régiment en général : elles sont de toute armée, et de toute humanité... Et enfin — on ne peut pas l'oublier tout à fait — nous avons eu depuis, pour nous blaser sur l'Affaire Miserey, d'autres Affaires...

***

Ce qui reste du *Cavalier Miserey*, après ces quinze ans, ce qui en fait, au lieu d'un pamphlet, une œuvre, c'est d'abord l'observation vraie du détail intime, du petit mouvement d'âme, des impressions et des émotions à peine conscientes que les mille incidents de la vie militaire provoquent dans l'esprit et le cœur d'un « homme ». L' « ancien » de Miserey lui ayant « bordé » son lit et demandé : « Tu n'auras pas froid ? » « Miserey affirma qu'il n'aurait pas froid », puis il « se coucha tout de suite, attendri, étonné de ne subir aucune brimade, de ne point trouver son lit en bascule ou ses draps en portefeuille, mais plus ému peut-être et plus angoissé dans son inquiétude imprécise de l'avenir par cette pitié à demi gouailleuse ». Il connut « l'angoisse d'être impuissant à la voltige... la honte de rouler chaque fois, avec sa bonne volonté inutile, dans la sciure du manège, et de se relever pour entendre : « Tu coucheras au trou, Miserey ! » — et « la douleur lasse et lâche qui le faisait, au pansage, tourner derrière son cheval en frôlant les jarrets et la croupe... avec cette obsession : « Un coup « de pied... Un mois d'hôpital... Un mois de con-« valescence... Ou bien être estropié, la ré-« forme... » ; et l'impatience de la première

permission, la bizarrerie, une fois chez soi, de trouver les journées longues et vides, d'être « dérouté par le souvenir des larges et hautes chambrées », de sentir l'appétit lui venir à l'heure de la soupe, de se réveiller ponctuellement comme si le trompette de garde avait sonné, et d'avoir, le soir, pendant le premier sommeil, « une hallucination de l'extinction des feux ». Il connut le plaisir de se faire remarquer par l'officier de peloton, le « gentil » sous-lieutenant Swift, de mettre à le saluer une correction toute particulière, de se faire donner des conseils par lui, de trotter derrière lui, — l'enivrement du plein air au premier « service en campagne », par une belle matinée de printemps, et l'espèce de fraternité que « le premier plaisir de leur existence commune leur révélait dans un attendrissement », — puis les manœuvres, les rassemblements de la brigade, les charges, colonel en tête, ivres de grand air, de fanfares et de *furia*, les cantonnements, la joie du soleil, la pluie funèbre : détails de sensibilité infimes et intimes, impressions vite effacées et toujours vivantes : on ne se les précise pas toujours à soi-même, on les laisse à la caserne avec les basanes et le képi, on ne les raconte pas en public comme l'anecdote de la blanchisseuse des sous-officiers, surnommée — et pour cause — « l'instruction des cadres », ou celle du « brigadier qui en fait porter au capitaine », on sourirait même, avec une mauvaise affectation d'ironie, du causeur naïf qui s'aviserait d'en faire parade, — mais on les garde toujours au fond de soi, et, réveillées par le talent d'un écrivain, elles rajeunissent soudain l'âme jusqu'aux émotions de la vingtième année : tel le murmure machinal d'un refrain perdu, tel un parfum qui passe, rouvrent parfois, en une seconde, à l'imagination le monde des amours éteintes…

Et c'est aussi, à côté de cette ténuité de notation, par une singulière opposition de procédés où l'influence de Zola n'est pas étrangère, un souffle large et majestueux qui domine toutes ces « petites histoires », et les élève jusqu'à lui, et les fond ensemble, et donne la vie, la conscience, la personnalité à cette multitude administrative, matriculaire, anonyme : le Régiment : dans le quartier sombre, silencieux, gigantesque, le Régiment « dort d'un sommeil unique et ronfle d'un même souffle » ; dans la vaste plaine entre Ménilles et Pacy, « la majesté du Régiment en marche » : « sur le front des troupes, tous les gibiers de la campagne se levaient, effrayés par le piétinement sourd de ces quatre cents chevaux dont les sabots ébranlaient la terre… le Régiment passait comme un être surhumain et destructeur… » ; le Régiment, être vivant, qui attire et qui passionne, exalte les énergies et fait tressaillir les âmes : il n'était vraiment pas un révolté, Miserey, quand, après la charge, entendant les paroles d'éloge que le général disait au comte de Vermandois, il frissonnait d'émotion comme si le général se fût adressé personnellement à lui et qu'il éprouvait « l'humble orgueil des hommes obscurs qui ont un instant la conscience nette de leur rôle utile et ignoré dans une grande œuvre ».

***

Il y a quelque chose de plus surprenant dans la destinée du *Cavalier Miserey* que d'avoir produit sur le public, à si peu d'intervalle, des effets si différents. Certains fils étonnent parce qu'ils sont nés de certains pères : — et c'est le genre d'étonnement que me cause le *Cavalier Miserey*. Comment ce livre a-t-il été écrit par Abel Hermant ? Voilà qui est beaucoup plus étrange que l'ordre du jour d'Anatole France. La finesse de sa taille, la délicatesse de ses manières, son souci minutieux des élégances extérieures auraient fait de lui un très joli lieutenant de cavalerie, et il était bien plus le congénère du « petit Swift », de l'adjudant-prince, du capitaine Maugenay-Joyeuse, voire du comte de Vermandois lui-même, que du cavalier Claveyrolas qui faisait « former la masse » aux quarts de litre sur la table de la cantine Jeanrot, et du brigadier Atigneulle entonnant, pour égayer la route vers Pont-de-l'Arche :

J'aperçois … un jambon …
Un jambon … de Mayence …
V'là qu'ça commence.....

Passe encore pour les ironies : on n'a pas besoin d'être « dans la peau » de ses personnages pour se moquer d'eux, au contraire… Mais, pour cette sensation puissante de la grande âme commune du Régiment, et surtout pour cette reviviscence émue des impressions intimes du soldat, il faut bien croire — car son imagination n'eût pas été à ce point créatrice — que l'auteur a vécu cette vie avec sincérité et que, malgré ses délicatesses physiques et intellectuelles, il a été, cette année-là, très carrément homme du peuple et de toute son âme cavalier de 2[e] classe. Il s'est bien rattrapé depuis…

Georges Delahache.

LA VIE ET LES MŒURS

Aérostation.

L'Aérostation! Joseph Prudhomme dirait que cette question ne doit pas être traitée en l'air; et Alphonse Allais, qui est un peu le petit neveu de Joseph Prudhomme, affirmerait qu'il ne faut rien de *lest* en une étude sur les ballons. Ces bons Français ont toujours raison. Examinons donc avec toute cette gravité, dont le centre manque prodigieusement aux aérostats lancés parmi les nuages par nos inventeurs nationaux, les expériences de navigation aérienne dont nous fûmes, de près ou de loin, les observateurs attentifs, expériences négligeables, dit-on, au point de vue de la direction des ballons, mais qui nous fournissent, en revanche, de précieux documents sur la vie et sur les mœurs de notre sympathique patrie.

Il paraît d'abord absolument évident que les bruyantes expériences actuelles ne sont, en elles-mêmes, d'aucune utilité. Je ne dis pas qu'elles sont méprisables, mais je dis qu'elles sont nulles; c'est d'ailleurs ce qui nous permet de nous intéresser à elles avec une entière liberté d'esprit.

La tentative dans laquelle le jeune Santos-Dumont a courageusement et brillamment échoué à plusieurs reprises, les frères Renard l'ont effectuée, cinq fois avec un succès total, indiscutable et au surplus applaudi de tous, dans les années 1884 et 1885. Par conséquent, alors même que le hardi Santos, accompagné du valeureux Dumont, accomplirait autour de la tour Eiffel sa promenade aérienne, de façon à ravir d'aise M. Deutsch qui est de la Meurthe, il ne réaliserait aucun progrès dans la circulation par les aérostats et nous serions contraints encore de prendre, pendant des années nombreuses, ces tramways que nous payons si cher et qui restent si souvent en panne. Et même il serait simplement équitable de préférer au *Santos-Dumont* n° 6 ou n° 7 la *France* n° 1 qui fut jadis le ballon des frères Renard, et qui parcourut sans bruit des espaces plus considérables avec une discipline plus méthodique et plus rigoureuse.

Ce n'est pas tout. Si nous pouvons confondre généreusement dans une admiration enthousiaste les deux Renard et l'unique Santos-Dumont, il nous faudra bien, en fin de compte, avouer que notre admiration est plus sentimentale que réfléchie. En effet, si nos inventeurs renouvellent de tous points une expérience parfaitement accomplie naguère, tant mieux pour nous et tant mieux pour notre pays, qui a fort besoin de trouver n'importe où une gloire quelconque et une quelconque suprématie, mais nous n'irons dans les airs ni plus haut ni plus loin, puisque les frères Renard ayant fait autrefois beaucoup mieux, en somme, que ce que M. Santos-Dumont prétend faire aujourd'hui, ils ont néanmoins compris que leur invention ne pouvait pas être utilisée pratiquement et ils ont renoncé aussitôt à de vaines expériences, à des expériences de parade et qui semblaient être recommencées seulement *ad pompam et ostentationem*.

Il est donc, en vérité, charmant de voir le public français bondir d'admiration pour des essais illusoires et clamer la gloire d'un inventeur vaincu d'avance par des concurrents déjà retirés de la lutte. Cela prouve avec éclat que nos facultés d'admiration ne sont pas entièrement épuisées et on sait qu'il n'y a de peuples forts que ceux qui savent admirer.

* * *

Au reste, ce n'est pas là une admiration sottement dépensée, car si les frères Renard, M. Santos-Dumont, M. Roze ne sont pas encore les hommes marqués par le destin pour doter l'univers d'un moyen de locomotion nouveau, ils nous font voir de beaux caractères: et n'est-ce point la plus profitable des inventions?

Les frères Renard — l'un colonel et l'autre commandant — dirigent les travaux du parc aérostatique de Meudon; et ils sont nos inventeurs officiels. Ils considèrent donc avec un peu de dédain les efforts de leurs concurrents. Ils les observent aussi avec un peu de mécontentement. Ils paraissent se demander si des hommes qui ne sont pas des fonctionnaires et qui ne sont même pas complètement Français — puisque le jeune Santos est demeuré Brésilien — ont le droit de se livrer ouvertement à des travaux qui sont presque des contrefaçons. Est-ce que l'État ne va pas défendre nos industries nationales? Est-ce qu'il ne va pas soutenir le privilège naturel de ses inventeurs patentés? Une invention due à l'initiative privée sera nécessairement moins bonne pour cela. Le gouvernement de la République devrait y veiller. Et les frères Renard établissent immédiatement qu'ils ont dans l'aérostation substitué la science à l'empirisme. Certes, ils n'ont pas créé tout à fait les ballons dirigeables, mais « ils ont créé la doctrine scientifique de l'aérostation ». Qu'on se le dise! Néanmoins, les frères Renard travaillent silencieusement, loin des indiscrets et loin des journalistes. Ils ne demandent qu'à leur œuvre de fonder leur renommée. Et ils la préparent, cette œuvre, avec une noble persévérance et une inattaquable méthode. Les frères Renard sont évidemment « ce qu'il y a de mieux » en fait d'inventeurs officiels. Ils sont très estimables, ils sont peut-être admirables.

Admirable, je crois que M. Roze l'est tout à fait. Notez que jusqu'aujourd'hui personne ne connais-

sait ses efforts opiniâtres et silencieux. Il se cachait du monde pour mieux l'étonner par sa découverte. Il travaillait sans autre encouragement, sans autre soutien que sa foi en son invention. C'est le hasard, le hasard tout seul qui l'a conduit à précipiter ses tentatives. S'il les eût retardées davantage, elles eussent peut-être été définitives. Il paraît que son appareil est trop compliqué : ce sont les frères Renard qui l'affirment. Mais, sans doute, cela vaut mieux pour lui qu'il soit trop compliqué que s'il était trop simple. Ah ! je ne suis pas absolument certain que M. Roze obtienne le prix de M. Deutsch qui est de la Meurthe. Mais il coopérera plus efficacement que beaucoup d'autres à nous ouvrir toutes grandes les routes aériennes.

Et d'autre part il faut suivre d'un regard sympathique le jeune Santos-Dumont. Il n'a que vingt-six ans et ce n'est pas son moindre mérite. Passe encore de monter dans les airs, mais inventer des ballons ! à cet âge ! — c'est à coup sûr une excellente occupation pour sa jeunesse. Les inventera-t-il, je n'en sais rien. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour le blâmer.

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle.

et plus tard, il n'est pas démontré que de plus grands auront plus de bonheur. Les frères Renard affirment bien que le ballon de M. Santos est des plus incomplets. Il manque de beaucoup de qualités nécessaires à un dirigeable. Il n'a ni équilibre, ni stabilité longitudinale. Il est ingouvernable scientifiquement. Voilà bien des défauts pour un seul ballon. Qu'importe ! On ne nous empêchera pas d'accompagner cordialement Santos-Dumont dans ses pérégrinations vers le firmament. Oh ! je sais bien qu'il s'est un peu hâté de convoquer la presse. Puis il emploie des procédés qui nous gâtent un peu son courage. Le Brésilien qui persiste en Santos contredit le Français que Dumont nous révèle. On a trop pris soin de nous faire assavoir que cet aéronaute, hardi et pieux, portait à son bras, attachée à une chaînette d'or, je ne sais quelle médaille bénite que lui avait donnée, comme un talisman, la comtesse d'Eu. Et cette chaînette nous a désagréablement rappelé les menottes d'or dont se parait l'histrion politique d'Alger : menottes reçues en présent des femmes algériennes, ce qui d'ailleurs ne suffit pas pour assurer à ce cadeau une grande valeur morale. Mais enfin Santos-Dumont joue sa vie d'autant plus bravement que son ballon est moins parfait et qu'il accumule plus inutilement ses hâtives expériences. Par toutes sortes de qualités simples, rudimentaires et un peu « voyantes » il nous plaît.

* * *

Il plaît à tous et la foule s'émerveille volontiers de ces entreprises prématurées. Tout sollicite, au reste, l'admiration populaire. Ce prix de 100 000 francs qui paraît au bourgeois parcimonieux une prodigalité romantique et, qui, je pense, couvrirait à peine les frais généraux ! Cette condition imprévue : contourner la tour Eiffel, qui frappe à coups redoublés les imaginations et qui, pour les esprits sérieux, paraît comme une excuse de la construction même de la tour Eiffel ! Cet empressement des journaux qui, pendant les vacances, étaient presque complètement privés de sujets d'articles ! Cette rivalité généreuse de tous les paladins de l'aéronautique qui pousse subitement M. de la Vaulx à traverser la Méditerranée en ballon, conduit ou non conduit par le croiseur *Du Chayla !* Quoi encore ! tout nous engage à la fois à lever les yeux pour apercevoir les ballons qui sillonnent la nue en zigzaguant...

Mais hâtons-nous d'admirer nos aéronautes ! Bientôt les mouches du coche ou du mailcoach aérien nous convieront, nous contraindront à d'autres enthousiasmes. Et le jeune Wiener lui-même, celui que nous voulons bien appeler de Croisset et qui vint jadis de Bruxelles pour nous « raser » si fort avec un *Chérubin* équivoque et belge, le jeune Wiener lui-même oubliera de vanter obséquieusement les prouesses des descendants de notre aristocratie nationale — et après ces histoires de ballons qui auront été des ballons d'essai — par un juste retour des choses d'ici-bas, on ne nous parlera plus pendant quelques jours que du génie de M. Lambert fils ou du talent de M[lle] Sorel, ou des motifs qui obligeaient impérieusement les cabots de M. Claretie à donner un tour de faveur au petit auteur étranger de l'*Homme à l'oreille cassée*, pièce interdite par la censure...

J. ERNEST-CHARLES.

VARIÉTÉS

Une conférence féministe.

M[me] Marguerite Durand, de la Comédie-Française, directrice du journal *la Fronde*, se dispose à répandre à travers la province l'Évangile féministe. Le temps n'est plus aux sermons prononcés sur la montagne, parmi les disciples accroupis à terre ; M[me] Marguerite Durand part avec Coquelin. La naïve parabole sera remplacée par des pièces du répertoire, entre lesquelles se glissera une conférence que les spectateurs seront obligés d'écouter. C'est un peu la conférence-cachet, l'amère et bienfaisante quinine dissimulée entre les deux rondelles de pain azyme.

De telles précautions nous semblent superflues en l'occurrence. Mme Marguerite Durand se propose d'abandonner les truismes de la question féministe. Négligeant de flétrir notre égoïsme et de dévoiler une fois de plus la conspiration séculaire par laquelle toutes les lois concourent, — sans y parvenir, — à l'abaissement de la femme, l'artiste-conférencière s'appliquera à mettre en lumière des faces inconnues de l'antique débat. Prenons au hasard, parmi les sujets étudiés, celui-ci :

Leurs ouvrages.

Mesdames, Messieurs,

Notre tournée touche à sa fin. Nos camarades ont fait applaudir partout les chefs-d'œuvre de notre théâtre, et celle qui vous parle pourrait être accusée d'ingratitude si elle ne remerciait pas publiquement tous ses auditeurs passés de l'accueil plus que sympathique qu'ils lui réservèrent.

Il n'est cependant pas de joie complète. Un détail, futile peut-être, empoisonna constamment notre joie et fut pour nous l'*amari aliquid* du poète latin.

Sur toute l'étendue du territoire, sous les pins de la Provence, tout sonnants de cigales, parmi les pommiers à l'arome emmiellé de la Normandie, nous avons vu des femmes, toutes les femmes, de toute condition, de tout âge, s'installer dans un coin propice après leur déjeuner et travailler à leur « ouvrage ».

Vous ne savez que trop, hélas ! ce que c'est qu'un « ouvrage » !

Le Malgache s'obstine à incruster dans l'ébène de minces lames d'argent suivant un dessin invariable : il fabrique des cannes Le Papou taille avec un mauvais couteau d'invraisemblables et indécents bonshommes dans un bois qu'il a choisi dur à plaisir : il fabrique des dieux. La femme française s'évertue à passer du fil sur du fil le long de petites lignes bleues dessinées sur une étoffe ; elle semble avoir fait la gageure d'accumuler le plus de fil possible dans le plus petit espace donné ; ses yeux s'aiguisent, ses doigts tremblent et se blessent, son échine se courbe, ses pieds s'emplissent de fourmis et son cerveau fonctionne tout juste autant que celui d'un caniche tournant la broche : elle « fait son ouvrage ».

Nous avons entendu d'honnêtes mères de famille nous dire : « Il ne faut pas qu'une jeune fille demeure inoccupée. Il faut qu'elle ait toujours un ouvrage en train. »

Les innombrables journaux de modes ne peuvent suffire à fournir les modèles. En vain des rédacteurs inépuisables, d'infatigables dessinateurs s'appliquent-ils sans relâche à trouver de nouveaux motifs de dessus d'étagère, de liseuses, d'étuis à gants, à mouchoirs, à souliers, à tables de nuit, les petits doigts qui passent et repassent le long des inexorables lignes bleues couvrent d'un fil rapide et nombreux les combinaisons les plus sauvagement compliquées. Tout dans la maison est recouvert de petits tapis, il y en a sous toutes les lampes, sous les bustes, sur les canapés, sous les canapés ; le buvard de Mademoiselle, les pantoufles de Monsieur, la chancelière de Madame, le tablier de la bonne, le paletot du chien sont tarabiscotés d'innombrables broderies où d'incommensurables quantités de fil se relèvent en bosse ; il n'importe ! Marche ! dit à l'aiguille une voix invisible, et comme la maison est pleine, on travaille à des cadeaux, et nous voyons, aux jours fastes, déployer sous nos yeux épouvantés ces objets ridicules et touchants que l'on est forcé, par politesse, d'étaler en belle place.

Certaines, que les mères montrent en exemple à leurs filles, désespérant de pouvoir jamais venir à bout d'un ouvrage commencé dans un moment d'enthousiasme, le portent avec elles, roulé dans un réticule, et, dans les bureaux d'omnibus, dans les salles d'attente, dans les gares, tirent leur invraisemblable torchon déchiqueté, le piquent et le repiquent de plus belle. Le dimanche, dans la fraîcheur mouvante des forêts, en été, au bord des plages où la mer est un spectacle toujours renouvelé, elles ne voient rien, n'entendent rien, ne sentent rien : elles ne sont que des doigts pressés de réduire une bobine de fil à son plus petit volume. « L'immense tremblement des chênes » ne vaut pas cette petite feuille qui se courbe sous le poids d'un oiseau et dont le clair est figuré par un pointillé, alors qu'un épais amas de fil indique l'ombre.

La manie de perforer le linge n'est balancée chez la plupart des maîtresses de maison que par l'amour de l'argenterie. Avoir des cuillers, des plats, des saladiers d'argent, autant qu'il se peut Louis XV, visiblement marqués à son chiffre, et du linge brodé en piles imposantes constitue pour plus d'une de nos pareilles le comble de l'ordre, du bien-être, du luxe, de l'art et même de l'honnêteté. De l'honnêteté, vous avez bien entendu. J'ai vu des femmes rouler un regard méfiant et lourd de conjectures vers d'autres qui, les mains sur leurs robes unies, tenant un mouchoir sans initiales, regardaient le ciel et le paysage pendant un quart d'heure.

Mesdames,

Il importe à toutes les personnes intelligentes et volontaires qui ont pris à tâche de relever la condition de la femme ; il importe, dis-je, à tous les féministes sérieux de combattre sans relâche un travers aussi ridicule et, pour ne rien sous-entendre, aussi avilissant. La broderie, n'en doutez pas, est une in-

vention de l'homme! Lui seul pouvait trouver un aussi efficace moyen d'habituer la femme aux besognes mécaniques et de la rendre ainsi inférieure à l'araignée, qui, elle du moins, brode pour se nourrir. Sous prétexte de créer un art de la femme, les inventeurs de la broderie ont posé sur leurs compagnes un joug inéluctable, fait de niaiserie et de vanité.

Il est vain de démontrer que l'art ne participe en rien à l'élaboration de ces patientes horreurs. En revanche, la volonté, l'attention, la persévérante assiduité y sont asservies. Ces qualités précieuses, fréquentes chez nous, sont détournées au profit de l'infâme chiffon trépané; elles s'exaspèrent à l'entour d'oiseaux et de fleurs ineptes.

Ainsi, à la grande joie des hommes, vous vous dépouillez de vos auxiliaires les plus efficaces dans votre vie quotidienne, dans vos rapports avec la société. L'art véritable élèverait, embellirait votre âme; la broderie l'avilit sans retour.

Inévitablement la femme qui passe tous les jours deux heures en tête à tête avec un mouchoir, un « dessus de buffet » ou une taie d'oreiller, se sent dépaysée et faible dans la vie courante. Elle ressemble à ces chevaux de moulin qui vivent les yeux bandés tournant une meule et qui ne peuvent plus galoper dès qu'on les lâche en plein air.

RICHARD CANTINELLI.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nicette et Milou, par EUGÈNE LE ROY (Calmann-Lévy).

On se rappelle le grand succès qu'eut, l'an passé, *Jacquou le Croquant;* M. Eugène Le Roy, inconnu la veille, fut, pendant quelques semaines, célèbre. Son nouveau livre a des analogies avec *Jacquou*, mais c'est plutôt moins bien, et puis cette note, qui plut par sa nouveauté, est maintenant connue. Le public parisien est exigeant, et goulu, — et pressé: il n'a pas le temps de lire deux livres qui se ressemblent... Il y a pourtant de belles et originales qualités dans *Nicette et Milou*... Au commencement du siècle dernier, sur la route de Limoges, près de Périgueux, deux petits enfants (entre autres) sont déposés à la porte de l'hospice, une petite fille, Nicette, et un garçon, Milou. Ce sont les deux histoires distinctes de ces deux pauvres êtres qui sont ici racontées. Nicette est confiée à une brave femme; elle pousse, mignonne, gentille et fine. Après sa première communion, elle se loue chez les riches du pays, les Coulande. Brutalisée, elle souffre durement. Elle aime Jean Rudel, le fils du médecin. Mais le père Rudel, un affreux homme, convoite la pauvre fille, la prend de force, et elle se noie plutôt que d'avouer sa honte... Milou est mis en nourrice chez les Barbot, des miséreux. Avec les petits Barbot il apprend la maraude et le braconnage. Ensuite il se loue chez une vieille demoiselle Céleste, qui est presque sur le point d'avoir pour lui des faiblesses. Milou a de mauvais instincts. A Périgueux, il fait une vilaine noce, vole, puis devient rôdeur de grande route, dévalise de nuit les passants et, le jour, se cache dans un puits où vient le retrouver la petite Suzon qui l'adore. Milou est pris, jugé, guillotiné. La petite Suzon devient folle, erre dans la campagne en appelant: « Milou, — Milou!... » La demoiselle Céleste va compulser à Hautefort les registres de l'état civil. Milou était son fils (toujours le docteur Rudel!...) La pauvre demoiselle se pend. Ces deux tragiques et douloureuses aventures sont racontées par M. Le Roy d'une manière sobre, forte, un peu rude, émouvante. Le réalisme n'en est pas offensant, parce que dans ce simple récit il apparaît comme de la vérité. Le style est vigoureux, la langue riche, — un peu trop, à mon gré, car les expressions locales, parfois très belles, qui y foisonnent, rendent la lecture du livre un peu pénible, de temps en temps...

L'Unique Moyen et Sur la question sexuelle, par LÉON TOLSTOÏ (Stock).

M. Bienstock continue la traduction des récents opuscules de Tolstoï. Les deux que voici sont importants; ils précisent sur plus d'un point la doctrine de l'auteur, bien qu'à vrai dire ils ne soient, ni l'un ni l'autre, une révélation très inattendue. La brochure *Sur la question sexuelle* est composée d'un assez grand nombre de pensées provenant « du journal, des brouillons, des lettres privées et autres écrits inédits » de Tolstoï; à cela, on a joint une « postface de la Sonate à Kreutzer » qui fut insérée en Russie dans les éditions de la Comtesse Tolstoï; mais la censure avait pratiqué dans cet opuscule des coupures nombreuses: le texte complet est ici rétabli. Tolstoï, on le sait, recommande d'une manière absolue la chasteté comme l'idéal auquel il faut tendre, et il soutient sa thèse avec son habituelle rigueur logique. On lui objecte que cet idéal anéantit le genre humain. Il répond d'abord: Vous confondez deux choses, la prescription et l'idéal; l'idéal n'est réalisable qu'à l'infini, l'espèce humaine ne court donc aucun risque. Et il ajoute avec crânerie: « La destruction du genre humain est, d'ailleurs, pour les hommes religieux un dogme de la foi et pour les hommes de science le résultat inévitable des observations sur le refroidissement du soleil... » *L'Unique Moyen* est la dernière œuvre de Tolstoï; il la dicta pendant sa récente maladie. Elle traite de la question ouvrière, la pose et la résout avec une aisance

prodigieuse : en vingt-cinq pages où il y a bien des répétitions. Considérant le problème social comme un problème moral exclusivement et repoussant toutes les discussions des économistes, Tolstoï prétend démontrer que « l'unique moyen » est l'acceptation par tous de cette maxime : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent. » Or, pour que tous l'acceptent, il faut qu'ils en aperçoivent l'évidente vérité, la valeur absolue, indiscutable. Quiconque est préoccupé du bien général n'a pas autre chose à faire que d'argumenter en faveur de cette maxime essentielle...

L'Évolution du Socialisme, par Jean Bourdeau (Alcan.)

Le socialisme étant une idée, on n'en doit pas confondre l'histoire avec celle des faits politiques ou sociaux même : une idée a son existence séparée des faits, indépendante des réalisations effectives. Mais le socialisme n'est pas une idée abstraite ; on ne saurait donc l'étudier dans l'absolu. M. Bourdeau a très heureusement concilié ces deux exigences et il a traité comme elle le voulait l'histoire de cette idée pratique. Il en a, avec beaucoup de clairvoyance, distingué les éléments théoriques et les transformations dues aux circonstances, à la nécessité d'une adaptation à un état de choses déterminé. La question sociale, sous l'influence de la Révolution française, s'est complètement déplacée au commencement du XIXe siècle. Il s'agissait autrefois de détruire la propriété féodale ; il s'agit désormais de réformer ou de supprimer le droit de propriété créé par la Révolution : le socialisme est en opposition radicale avec la Convention même. En outre, les découvertes scientifiques, le développement, grâce à la vapeur, des machines, des moyens de transport, la formation des grands ateliers et des grandes villes industrielles ont modifié profondément les rapports des classes sociales entre elles. M. Bourdeau étudie les différentes écoles socialistes contemporaines qu'il distingue ainsi : socialisme instinctif, expérimental, scientifique, idéaliste, agraire, communiste. Et, dans l'application, il considère séparément le socialisme municipal, politique et ouvrier. Il faut mentionner comme tout particulièrement intéressantes les pages qu'il consacre aux congrès de 1900 et au mouvement syndical qui suivit la loi de 1884. L'ouvrage dans son ensemble est remarquable de documentation, d'exactitude, et la clarté en est aussi parfaite que méritoire en de telles questions compliquées...

Les Vaines Tristesses, par Maurice Boyer (Lemerre).

Comme l'indique déjà son titre avec une modestie charmante, ce recueil de poésies a subi l'influence de Sully Prudhomme, — celle aussi peut-être d'André Rivière, dont il cite en épigraphe deux vers. Il n'est pas d'une forme très originale, mais l'inspiration en est simple, sincère, touchante, d'une exquise délicatesse et d'un grand charme de tendresse et de mélancolie :

> J'ai connu si cruellement
> Ce que c'était que la folie
> D'isoler dans un sentiment
> Tout son cœur et toute sa vie
> . . . .
> J'ai si bien connu tout cela,
> Et mon âme est si mal guérie,
> Qu'aujourd'hui, mon Dieu, me voilà
> Fatigué pour toute la vie.

Une toute petite note, mais jolie.

Peut-on refaire l'unité morale de la France ? par Henri Berr (Colin.)

Le 12 novembre 1900, à onze heures du soir, M. Berr entendit sonner dans la nuit le canon qui annonçait la fin de l'Exposition. Il attribua à ce simple événement une excessive importance et se persuada que ce n'était pas seulement l'Exposition qui finissait, mais « une période de l'histoire humaine ». Alors, pour la nouvelle période de l'histoire humaine qui allait commencer, il voulut constituer une règle de vie qui l'empêchât, cette période nouvelle, d'être aussi troublée que la précédente. Il voulut refaire l'unité morale de la France. Et il écrivit le présent petit ouvrage qui est d'une très agréable lecture, d'une onction délicate, ingénieuse, et d'une éloquence, enfin, qui n'a d'égale que son inefficacité. M. Berr s'efforce de prouver à ses contemporains que ce qui les divise n'a pas autant d'importance que ce qui les unit. Ils se laissent séduire par des raisons de discorde, quand ils devraient, au contraire, unifier leur *credo* ; ils y arriveraient aisément, s'ils avaient un peu plus de confiance dans « l'œuvre de synthèse » qu'ils ont à accomplir... Seulement la généreuse exhortation de M. Berr ne sera pas entendue au milieu des discordes présentes et de notre anarchie, car le canon du 12 novembre ne célébrait décidément la clôture que de l'Exposition, et non d'une « période de l'histoire humaine ».

Notes sur l'éducation publique, par Pierre de Coubertin (Hachette).

M. Pierre de Coubertin, dont on connaît les sérieuses études sur les collèges anglais, sur les universités américaines, était bien documenté pour juger notre éducation publique française, à la lumière de ce qui se fait à l'étranger. Il remarque, avec beaucoup de justesse, que « la montée universelle du flot démocratique » transforme en France le problème pédagogique. Ce fait n'entraîne pas seulement un changement de méthode, mais un change-

ment de programme; le but de l'éducateur n'est plus le même, ni non plus ses moyens d'action. M. de Coubertin pose très bien la question; sur la manière dont il la résout, on peut différer d'opinion avec lui. Ainsi, sur la séparation nette de l'école et du collège, M. de Coubertin est d'avis qu'il faut maintenir ce double organisme. Et il donne pour raison que l'État a besoin de deux catégories de serviteurs dont l'une lui doit être fournie par l'école, l'autre par le collège. « Or, argumente-t-il, l'intérêt de l'État importe plus à la démocratie que la réalisation d'aspirations égalitaires nobles, mais impratiques... » Ainsi raisonne M. de Coubertin. Mais, en se plaçant encore au point de vue de ce qu'il appelle « l'intérêt de l'État », il lui faut objecter que l'État a intérêt à être servi par les meilleurs, quelle qu'en soit la provenance, et que ces meilleurs *peuvent* être originaires d'une classe ou d'une autre, et qu'il serait donc utile de rendre *possibles* à tous l'éducation intégrale, que rend très difficile aux enfants du peuple la séparation absolue de l'école et du collège. En outre, la séparation absolue de l'école et du collège a l'inconvénient de laisser étrangères l'une à l'autre deux classes de la nation qui se méconnaissent, etc. Le livre de M. de Coubertin est, du reste, intéressant et sur l'éducation physique, par exemple, contient d'excellentes pages.

La Réforme de l'Enseignement par la Philosophie, par Alfred Fouillée (Colin).

M. Fouillée n'est pas de ceux qui mettent en doute la *crise* de l'Enseignement. Il la croit, au contraire, très grave. Seulement il propose un remède au mauvais état de choses qu'il constate; c'est ce qui empêche son livre d'être trop affligeant par son pessimisme. Dans une première partie, M. Fouillée étudie en détail ce qu'il appelle « l'échec pédagogique des lettrés et des savants »; il montre que les historiens, les grammairiens et les philologues, les littérateurs et les hommes de science ont tous diversement raté l'œuvre d'éducation qu'ils s'étaient proposée. Il résulte, sans doute, de là que l'histoire, la grammaire, la littérature ou telle science particulière peut être une branche importante de l'enseignement, mais ne suffit pas à organiser tout un enseignement. Or, d'après M. Fouillée, c'est à la philosophie qu'il faut avoir recours, comme à la discipline supérieure qui sera l'unité de toute la pédagogie nouvelle. Dans la seconde partie de son ouvrage, il indique avec précision la manière dont la philosophie devra être introduite dans le programme des divers ordres d'enseignement; il s'appuie notamment sur la valeur de la philosophie dans l'éducation républicaine pour démontrer l'importance toujours croissante qu'elle doit prendre dans nos classes, et il conclut par la nécessité de la philosophie pour tous. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue Bleue* qu'il faut révéler l'intérêt et la haute inspiration des écrits de M. Fouillée...

Cheu nous, par Henri Frémont (L'Édition moderne).

M. Henri Frémont a publié naguère un livre sanglant qui s'appelait *Mon crime* et dont la couverture rouge, coagulée, faisait frémir. La couverture de son nouvel ouvrage est ornée d'une plus joviale vignette... *Cheu nous* est un recueil de petites histoires du village, à peine des histoires, de brèves notations de paysages, de mots caractéristiques, de traits de mœurs, etc. C'est assez habilement fait, — très réaliste, d'ailleurs, sans grossièreté mais avec un peu de vulgarité, tout de même. Il faut un art admirable pour consacrer les plus communes choses de la vie quotidienne. Jules Renard y réussit... *Cheu nous* est cependant digne d'estime.

Les Flammes mortes, par Martin Paoli (Lemerre).

Ce recueil de vers a bien des défauts, et principalement une abondante, une excessive facilité. Quelques poèmes sont tout à fait mauvais, ainsi « les Litanies du Pardon » :

Madame, pardonnez! je ne suis qu'un brutal, etc.

D'autres sont d'habituels vers d'amour, médiocres... Mais enfin, ici et là s'aperçoivent de temps en temps des qualités et si M. Paoli n'avait pas la mémoire si encombrée des rythmes, des rimes et de « l'inspiration » d'un très grand nombre de poètes d'hier, il écrirait probablement d'assez bonnes choses. Il y a des strophes bien venues dans le poème « A la Terre » :

Les ancêtres, errant dans tes monts, sur tes plages,
T'adoraient d'un amour héréditaire et fort;
Ils suçaient tes mamelles, emportés et sauvages,
Et toi, tu souriais à leur puissant effort...

Mais il faudrait ne plus écrire les Litanies du Pardon!...

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *Excursions et sensations pyrénéennes* (cimes ariégeoises), par le vicomte Jean d'Ussel. — A Fribourg, le *Pervigilium Veneris*, traduction et préface par G. M. — Dans les éditions de la Plume, *Eugène Grasset et son œuvre* (nouvelle édition), par C. Lemonnier, G. Kahn, Ch. Saunier, etc., avec 72 reproductions des œuvres de Grasset. — Au Mercure de France, *Les fragments de la vie radieuse*, poésies (1890-1900), par Henri Aimé, avec une eau-forte de V. Prouvé. — Chez Lemerre, *Le prophète Jésus*, drame philosophique en trois parties, par Louis-Frédéric Sauvage. — A Mons (édition de l'Idée Libre), Yolaine, drame, par Jehan Maillart.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Une fresque miraculeuse. — En réparant le chœur de la vieille basilique de Sainte-Cécile à Rome, on a mis à jour une fresque de toute beauté, et de dimensions peu banales: 14 mètres de longueur sur plus de 2 mètres de hauteur. On voit là le Christ siégeant sur un trône. La Madone est auprès de lui, et quatre anges sont rangés de chaque côté. MM. Hermann et Bartolucci, qui ont examiné cette fresque, l'attribuaient d'abord à Giotto. Mais ils ne tardèrent pas à se persuader qu'elle était d'un élève de ce maître, de Pietro Cavallini, dont la vie et les œuvres sont fort peu connues. Toutes les figures sont dans un parfait état de conservation, sauf celle de la Vierge, laquelle est irrémédiablement perdue, et voici pourquoi. Les Bénédictines, à qui la basilique servait de chapelle, s'effrayèrent, en 1527, de la beauté des huit anges, qui sont visiblement des portraits. Elles firent couvrir la fresque entière d'une épaisse couche de vernis. Le vernis tomba de la face de la Vierge. On le remplaça. Il tomba encore. On en conclut au miracle, et l'on chargea une espèce de peintre en bâtiment de « restaurer » avec de « bonnes » couleurs à l'huile l'image merveilleuse. Le praticien commença par gratter la fresque, pour la remplacer par quelque chose qui est digne des vitrines du quartier Saint-Sulpice.

La littérature galloise au XIXe siècle. — On se décidera peut-être un jour à l'apprécier au point de vue de la qualité. En attendant, *Literature*, par la plume de M. T. Rhys Jones, démontre qu'il serait puéril de la dédaigner en tant que quantité. De 1800 à 1895, il a été publié, dans le pays de Galles, 8 425 volumes imprimés en gallois, et, dans le Royaume-Uni, 3 188 volumes (imprimés en anglais) consacrés strictement au pays de Galles et surtout à son idiome et à son intellectualité. Il convient d'insister sur une encyclopédie galloise, le *Gwyddoniadur*, qui comporte 10 forts volumes avec 10 000 rubriques, et qui en est à sa deuxième édition. Et les périodiques? Il se publie en gallois, dans le pays de Galles, 25 revues hebdomadaires, 28 mensuelles, 2 semestrielles, et 3 trimestrielles.

Le théâtre yiddi. — Le *yiddi*, c'est une sorte de *sabir* des Israélites d'origine allemande, polonaise, russe, roumaine. La littérature *yiddie* est florissante aux États-Unis. Il y a même à New-York deux théâtres qui ne représentent que des œuvres écrites originalement en *yiddi*, ou traduites de l'anglais, du français, etc., en *yiddi*. M. Louis Lipsky étudie, dans le périodique *Menorah*, les tendances générales des auteurs *yiddis*, comme MM. Hermalin, Gordin, Libin, — tous immigrés de nationalité russe, ainsi que leur nom l'indique assez. Ces auteurs sont, paraît-il, surtout des Ibséniens. Mais leurs œuvres comportent presque toutes de la musique de scène. Un détail curieux, c'est qu'on n'y voit presque jamais de crimes, mais que le suicide y joue un grand rôle.

Lettres d'un contemporain d'Abraham. — Elles remplissent trois volumes que M. L. W. King vient de publier à Londres, chez Luzac, et il va de soi qu'elles sont authentiques. Elles ont été dictées à des « secrétaires particuliers » par maître Khammurabi, que la Bible appelle Amraphel, et dont elle parle avec peu de bienveillance, attendu qu'il fit la guerre en qualité d'allié de Kedor-Laomer. Ce personnage, d'une dynastie originaire de l'Arabie méridionale, c'est-à-dire du pays de Saba, fut le véritable fondateur de Babylone. Sa correspondance, recueillie sur des briques, ne présente guère de lacunes, et c'est le meilleur témoignage que l'on possède sur la civilisation des anciens Chaldéens. Le monarque y fait preuve d'une puissance de travail, d'une étendue de connaissances, et d'une habileté administrative, qui sont vraiment stupéfiantes.

Pourquoi les Évangiles ne concordent point. — Le Dr Edwin A. Abbott estime avoir résolu cette question dans son récent livre : *Clue, a Guide through Greek and Hebrew Scripture* (Londres, chez Black). Il estime que le texte original fut hébreu, et que les « inconcordances » sont dues à des « confusions, manques de compréhension, spéculations », etc., des premiers lecteurs, copistes, et traducteurs. Il demande pourquoi l'on refuserait d'admettre cela, alors que l'on constate de si notables différences entre le texte des Septante et la version dite Vulgate.

Pour Raphaël. — Le Sanzio a trouvé, dans la personne d'une Allemande, Mme Henrietta Clara von Förster, une admiratrice qui menace de se montrer aussi exclusive que M. Charles Ravaisson-Mollien pouvait l'être, — mais avec infiniment plus de raison, — pour le Vinci. Mme von Förster a fait jouer, à ses frais et pour cause, sur plusieurs scènes allemandes, un drame où Raphaël joue le rôle du plus grand génie de tous les temps. A présent, elle mène une campagne pour que l'on appose une plaque commémorative sur la maison que l'artiste habitait à Rome, dans le faubourg de Borgo-Nuovo (palais *dei Convertendi*). Et en l'honneur de cette plaque elle a eu l'idée bizarre de constituer un solennel et innombrable Comité, qui est présidé par le prince héréditaire de Hohenzollern !

Un Concours. — L'Université d'Iéna met au concours le thème suivant : Quels sont les rapports entre la théorie de l'hérédité et les principes qui doivent présider au développement politique et social et à la législation des États modernes? Le prix est de 40 000 francs. Les manuscrits doivent être rédigés en allemand, et adressés au professeur Hæckel avant le 1er décembre 1902.

Une exposition et une statue. — Il y aura, paraît-il, une splendide exposition universelle à Pétersbourg en 1913, à l'occasion du deuxième centenaire de la proclamation de la ville comme capitale de l'empire russe. En attendant, les anarchistes, nihilistes, et autres fanatiques en *istes*, plus ou moins russes, recueillent des souscriptions pour élever à Berne une statue à Bakounine.

Comment on lance un roman. — Il s'agit du nouveau livre de M. Hall Caine, *The Eternal City*. L'éditeur, M. Heinemann, qui est marié à une Italienne, fille du

poète Sindici, avait résolu de donner, à ce volume consacré à Rome, une publicité d'un caractère que, jusqu'à présent, on avait réservé pour les journaux et revues. Du 15 au 20 août, tous les quotidiens de Londres reçurent le livre, avec prière de n'en parler que dans leur numéro à paraître le 21. Dans la nuit du 20 au 21, tous les murs furent tapissés d'une énorme affiche représentant la basilique de Saint-Pierre au soleil couchant. C'était comme un tableau d'un effet saisissant. Pas un caractère d'imprimerie ne s'y voyait. Le public était plutôt intrigué. Le lendemain matin, tous les journaux parurent avec, en deuxième page, un long compte rendu du livre, et, en cinquième ou septième page, une annonce de proportions inusitées. Résultat : 50000 exemplaires vendus en quinze jours !

Éducation de princesses. — Un père qui a bien casé ses filles, c'est le principicule de Monténégro. Des deux sœurs de la reine d'Italie, l'une, Miliza, est grande-duchesse, et l'autre est princesse Romanowskaia. Le *Daily Telegraph* nous apprend que les trois filles de Nikita ont été élevées à Pétersbourg, au Smolny, c'est-à-dire au lycée des filles nobles. Elles ont appris là le russe, le français et l'allemand, les arts d'agrément, la pâtisserie fine, la broderie et la tapisserie, et juste les quelques clichés scientifiques, historiques et littéraires qu'il faut posséder pour avoir l'air de comprendre ce que les hommes disent devant vous. Cet ensemble de notions représente ce que le *Daily Telegraph* appelle une instruction approfondie, vaste, moderne, etc. On exige davantage de la première téléphoniste venue.

Résurrection d'une dynastie. — Il y a cinq ou six ans, les connaissances que l'on avait de l'histoire de l'Égypte ne remontaient pas plus haut qu'à la quatrième dynastie, c'est-à-dire à l'époque où furent construites les pyramides, sauf celle dite « à gradins ». C'était déjà joli. Les professeurs Flinders Petrie et Garstang sont venus, et maintenant, grâce à eux, on commence à se familiariser avec la préhistoire de la vallée du Nil. M. Flinders Petrie a reconstitué les règnes des trois successeurs immédiats de Ménès : Zer, Den, et Khasekhemui, et de quelques autres monarques des deux premières dynasties. Mais il restait un « chaînon » à retrouver : la troisième race de rois. M. Gastang s'est fixé la tâche de cette espèce de résurrection, et il y a réussi, comme il appert du rapport qu'il vient de publier sur ses fouilles du printemps dernier. En plein désert de Beit Khallaf, à l'ouest de Girga, il s'est mis à fouiller un amoncellement de ruines que l'on avait toujours négligé. On croyait qu'il s'agissait d'un blockhaus du temps des Ptolémées, c'est-à-dire d'une époque sur laquelle il semble que l'on n'ait plus grand chose à apprendre. Or, il y a là une quantité de tombes royales, toutes de la troisième dynastie. Notamment celle de Neter Kha, le Pharaon qui fit construire la fameuse pyramide à gradins, et celle de son successeur Hen Khet, dont l'on ignorait encore jusqu'au nom. Tout cela est en hypogée, et l'on y descend par un escalier de pierre, au-dessus duquel une belle voûte, parfaitement cintrée, est qui la plus ancienne construction de ce genre que l'on connaisse. Dans la vingtaine de tombes qui ont été mises à jour, les bijoux abondent, ainsi que les étoffes, les armes, la céramique et une infinie variété d'objets en pierre, en cuivre, en or, en ivoire. Tout est dans un merveilleux état de conservation.

Riccardo Selvatico. — L'Italie n'a pas de chance depuis quelque temps. Après avoir perdu Verdi, et puis trois grands peintres, Segantini Palizzi et Morelli, — dont le premier avait presque du génie, — il lui a fallu voir disparaître encore un de ses meilleurs poètes et conteurs, Riccardo Selvatico. Celui-ci, avec Giacinto Gallina, était à la tête du mouvement « régionaliste » de Venise, et Venise l'adorait comme Naples adore Salvatore di Giacomo et Matilda Serao, comme la Sicile adore Mario Rapisardi et Luigi Capuana, comme Turin, Edmundo de Amicis, Milan, Ada Negri, Bologne, Giosué Carducci. Car la littérature italienne de ce temps est comme une fédération de littératures particularistes. Selvatico a doté Venise d'un théâtre où l'on ne joue que des pièces dialectales, et c'est lui aussi qui a fondé ces périodiques expositions d'art qui sont rapidement devenues si remarquables. Venise, pour le remercier, l'avait élu maire et député, — de même que Fogazzaro est sénateur et d'Annunzio député. O peuple de dilettanti !

Mistral en Amérique. — Le professeur Charles-Alfred Downer a fait en 1899 la connaissance de Mistral, et déjà il connaissait à fond la Provence et son dialecte; c'est donc un livre très sûrement documenté que celui qu'il vient de publier à New-York, chez Macmillan, sous ce titre : *Frédéric Mistral, Poet and Leader in Provence.* Près de la moitié du volume est consacrée au dialecte provençal et à son histoire. *Mireille* a vivement intéressé l'auteur, sans l'enthousiasmer. Le mieux qu'il trouve à en dire, c'est qu'il y a là le plus long poème, après *Jocelyn*, qui ait été élaboré en France au siècle dernier. D'autre part, il n'a pas manqué d'observer que le vaste chapeau de feutre qui sert de signe de ralliement au Félibrige, et qui a l'air d'être son dogme essentiel, n'a rien de spécialement provençal. Le colonel Cody (Buffalo Bill) est là pour le prouver.

Le Pape futur. — *La Rivista politica e letteraria*, par la plume d'un anonyme qui semble étonnamment informé, déclare que le successeur de Léon XIII sera le cardinal Rampolla. Celui-ci, dit-elle, a dressé ses plans avec une habileté si consommée, que son élection est certaine. L'auteur s'attache en outre à démontrer que la monarchie italienne, si elle veut, dans le domaine de la politique secrète, triompher une bonne fois du Vatican, n'a qu'à se rapprocher de plus en plus de la France. La Triple Alliance, paraît-il, fait les délices de la Curie Romaine, parce qu'elle maintient entre la France et le Quirinal une mésintelligence dont ladite Curie bénéficie largement dans sa lutte contre l'Italie laïque.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41323. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 5 OCTOBRE 1901.

LES ENTREVUES DE DANTZIG ET DE COMPIÈGNE

Le voyage de l'empereur de Russie, en France, est considéré comme un triomphe de notre politique. Nicolas II est venu, à la face de l'Europe, affirmer, une seconde fois, son amitié pour notre pays. C'est, il faut en convenir, un acte dont la portée est considérable. Ce n'est pas l'union de la Russie autocratique et de la France républicaine qui forme l'intérêt de cette nouvelle visite, mais c'est, bien davantage, la situation très nette que prennent les deux nations vis-à-vis du monde ; ce que le jeune empereur a très heureusement traduit quand il a conclu que « l'union intime de deux grandes puissances animées des intentions les plus pacifiques et qui, tout en sachant faire respecter leurs droits, ne cherchent à porter aucune atteinte à ceux des autres, est un élément précieux d'apaisement pour l'humanité entière. » Ces paroles avaient d'autant plus d'autorité qu'elles corroboraient celles du Président de la République qui, dans un langage des plus sages et des plus élevés, venait de rappeler que l'alliance franco-russe était sortie d'une idée « essentiellement pacifique », que sa force provenait de sa modération et qu'elle ne s'inspirait que de la justice.

Cependant, comme les peuples ne vivent pas seulement de sentiments et d'idées hautement et sainement exprimées, mais qu'ils sont souvent le jouet de contingences qui, comme telles, les entraînent fort loin du but qu'ils se sont marqué, il n'est pas inutile, après avoir rendu hommage aux discours qui ont été prononcés dans des circonstances intéressantes et après avoir goûté les témoignages de touchante cordialité dont nos augustes visiteurs nous ont donné des marques si franches et si réelles, d'examiner, à un point de vue purement politique, certains problèmes dont la solution, dans un sens ou dans un autre, peut avoir pour effet de modifier non pas nos sentiments pour notre alliée, mais, ce qui est autrement grave, notre attitude vis-à-vis d'autres puissances et, tout particulièrement, de l'Allemagne.

Alexandre II, celui-là que les Russes appellent le tsar libérateur, avait préparé le mouvement que nous avons vu se produire pendant le règne de son fils, Alexandre III. Cette disposition à se rapprocher de la France a été due à des causes différentes, mais qui avaient toutes une même origine, la guerre de France, notre prompt relèvement, l'action du général Le Flô, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, enfin, le mouvement slavophile, à la tête duquel se rencontraient, il y a plus de vingt ans, le publiciste Katkoff et le président du Saint-Synode, M. Pobedonostzew. Si le premier de ces deux hommes, en effet, combattait l'élément germanique en Russie, dans des articles d'une très grande virulence, le second, avec des moyens différents, mais qui avaient, peut-être, une importance plus considérable, décidait l'empereur à prendre la direction d'un mouvement dont les effets se firent immédiatement sentir et que le général Ignatiew traduisit très exactement le jour où il s'écria : « Enfin, nous redevenons Russes ! »

En rejetant en dehors de ses administrations, de son armée, des conseils de l'empire, tous les élé-

ments étrangers et particulièrement allemands qui, depuis la grande Catherine, s'y rencontraient, la Russie prenait, tout à coup, une allure nouvelle, plus conforme à ses origines et à ce qu'on a appelé, si longtemps, le testament de Pierre le Grand. Pour accentuer son acte d'indépendance ou, plus exactement, pour se donner à elle-même une marque tangible de la liberté de ses actes, la Russie est venue à la France, non pas parce que France elle était, mais bien plutôt parce que sa mésintelligence avec l'Allemagne l'indiquait, tout naturellement, à ceux qui avaient souffert des airs de tutelle que Berlin affectait vis-à-vis d'eux avant la mort d'Alexandre II.

Ce fut là ce que je pourrais appeler la politique de sentiment de la Russie. Elle répondait à un besoin instinctif de l'âme slave, elle corrigeait un état de choses qui s'alliait mal avec « la tache d'huile », selon le mot du prince Gortschakow, qu'elle étendait sur des territoires toujours plus lointains.

Une fois ce premier point acquis, les hommes qui composent les conseils de l'empire, gens froids, sérieux, sur lesquels les sentiments n'ont pas de prise, mais qui comprennent les nécessités d'un gouvernement, se rendirent parfaitement compte qu'ils ne trouveraient jamais en Allemagne, et encore moins en Angleterre, les fonds indispensables pour parachever ou commencer les nombreux travaux sans lesquels il était impossible à la Russie de se développer. Ne nous en formalisons pas. Ces hommes sont venus frapper à notre porte, parce qu'ils savaient y trouver un bas de laine bien rempli. En gens avisés, ils n'ont pas eu de peine à se convaincre que la France bourgeoise et qui, quoi qu'on dise et qu'on fasse, revient toujours assez aisément à ses goûts de traditions historiques, ne trouverait rien d'anormal à s'allier à un grand empire.

Ils se sont rapprochés de nous parce qu'ils voulaient atteindre à un résultat qu'ils avaient en vue et qu'il y avait danger, selon eux, à ne pas l'obtenir dans le délai le plus bref. Grâce à notre alliance, à ce que celle-ci leur a rapporté financièrement, ils ont fait reprendre à la Russie la part d'influence qu'elle était bien près de perdre dans la presqu'île des Balkans; en Turquie — elle l'a bien prouvé lors des affaires d'Arménie — elle joue le rôle qui lui convient; elle achève, en ce moment, son chemin de fer transasiatique; a pris, en s'installant à Port-Arthur, une position inexpugnable dans la mer de Chine; s'est emparée, virtuellement, de la Mandchourie et tient en respect des puissances qui, sans notre concours sonnant et trébuchant, l'auraient devancée là où elle entend être seule maîtresse.

On pourrait tirer de tout cela plusieurs conclusions; je ne m'arrête qu'à une seule, celle-ci : que les Russes paraissent nous connaître assez bien. Déjà, en Crimée, nous n'étions pas considérés par eux comme des ennemis, mais plutôt comme des guerriers combattant pour la gloire. Au moment du passage de l'amiral Avellan à Paris, un des officiers qui l'accompagnaient me disait : « Vous autres, Français, vous êtes encore plus enthousiastes que nous. En 1812, nous n'avons incendié que Moscou, et vous, pour nous recevoir, vous mettez toute la France en feu. »

Ce n'était pas là une critique; simplement une constatation. Mais dans la bouche de celui qui me parlait, elle avait pourtant sa portée. Elle semblait dire que nous sommes gens qui nous échauffons beaucoup, qui donnons trop d'ardeur, peut-être, dans des occasions où la politesse, le bon accueil, les marques de sympathie doivent suffire. Et, en effet, on n'aurait vraiment plus qu'à étouffer le général heureux qui nous rendrait l'Alsace et la Lorraine, quand on songe aux démonstrations, que je suis loin de blâmer, auxquelles j'ai pris part et qui ont entouré les visiteurs russes à leurs différents passages dans notre pays.

Il faut juger les nations d'après la loi du devoir, et j'entends ici, par devoir, celui qu'elles ont à remplir vis à vis d'elles-mêmes. La Russie possède, à un point très élevé, le sentiment des responsabilités qui lui incombent. Venue tard à la civilisation, elle a, par suite, l'obligation, aujourd'hui, à cette époque de progrès à outrance, de mettre les bouchées doubles, et si elle a pour elle les exemples que les divers pays du globe peuvent lui donner, elle a, par contre, des difficultés d'autant plus grandes à surmonter qu'elle représente un empire qui, par la force des choses, doit toujours s'agrandir et chercher des issues naturelles au développement de ses peuples, à leur activité et à leurs besoins. Par suite de cette marche forcée, il lui faut, nécessairement, user d'une très grande prudence, ménager ses adversaires, les amener à ses vues, tourner les difficultés qu'ils font naître, les aider dans certaines occasions et dépenser sa diplomatie à ce que chacun la supporte et ne prenne pas trop ombrage d'une extension de ses territoires qu'elle ne pourrait empêcher qu'en se suicidant. Il s'ensuit qu'elle a un intérêt considérable à ce que la guerre n'éclate pas, et Nicolas II, en s'affirmant comme « l'empereur de la paix », ne fait pas autre chose que servir les intérêts dont il a la garde.

Or, en dehors de l'Angleterre, dont elle n'a rien à craindre pour le moment, un seul pays est dangereux. Ce pays, c'est l'Allemagne. Là règne un personnage remuant, versatile, ambitieux, un de ces hommes très capables de répéter ce que disait le grand Frédéric : « Il est mal de violer sa parole sans raison. » Un être ayant quelque ressemblance avec Protée, aimant le pouvoir, le faste, la gloire, ne se

rappelant que distraitement l'origine de sa race et se considérant bien plus comme l'élu de Dieu que comme le descendant de ces petits margraves de Brandenburg dont la royauté ne remonte qu'au début du XVIII[e] siècle.

Mais ce souverain dont on nous relate, chaque jour, les faits, les gestes, les paroles, qu'on blâme aussi souvent qu'on le loue, qui excite sinon l'admiration, du moins l'étonnement, dont les discours, quand on les place les uns à côté des autres, paraissent incohérents, n'en est pas moins un politique qui, bien loin de s'endormir dans le présent, a toujours les yeux fixés sur l'avenir. Mais cet avenir, s'il peut lui présager un surcroît de puissance, est capable de lui apporter de grandes désillusions. L'alliance franco-russe a déjà eu pour effet de diminuer et, peut-être, d'annihiler la force qu'il peut tirer de la Triplice, cette machine inventée par le prince de Bismarck en vue de tenir l'Europe en respect et de permettre à l'Allemagne de s'assimiler telles parties de l'empire d'Autriche qu'elle convoite. Or, cette association basée sur la paix contrecarre de pareils projets. Elle peut, demain, lui susciter des embarras. Elle a la vertu, grâce aux forces dont elle dispose et qu'elle peut jeter sur les flancs de l'armée allemande, de mettre un frein à son humeur conquérante. Cette perspective rend d'autant plus songeur ce successeur de Barberousse, qu'il ne se dissimule pas que la mort de l'empereur François-Joseph sera suivie d'événements que, comme le prince de Bismarck, il prépare tant dans la haute et la basse Autriche qu'en Bohême et qui sont très susceptibles de placer, sous son sceptre impérial, les peuples qu'on rencontre par delà la Silésie et la Souabe et dont les produits trouvent une sortie au nord de l'Adriatique. De là, une diplomatie dont, nous autres Français, nous avons ressenti les effets bienveillants en Afrique; dont les Russes n'ont pas eu à se plaindre en Extrême-Orient; de là, encore, un penchant, tous les jours plus marqué, à se rapprocher de la Russie et de la France.

En invitant l'empereur Nicolas à assister aux manœuvres de la marine allemande dans les eaux de Dantzig, Guillaume II n'a pas eu seulement pour objet de faire une politesse à un voisin, il a posé un nouveau jalon sur la route qu'il s'est tracée. A la veille du voyage que le souverain russe allait effectuer en France, il a tenu à consacrer l'œuvre patiente de sa chancellerie. Avec le talent de parole que nous lui connaissons, il a voulu exprimer de vive voix les sentiments qui l'animent, présentement, pour la paix générale et le mettent, à cet égard, en si parfait accord avec le tsar. Mais ce n'a dû être là qu'une exposition du plan qu'il a mûri et il n'est pas difficile, aujourd'hui, et surtout après les paroles qu'il a jetées, dans le but évident qu'elles soient répétées, de penser qu'il n'a pas perdu une occasion si belle pour essayer de fortifier, par un acte, une idée à laquelle il attache un prix inestimable. C'est ainsi qu'il a dû être amené à déclarer à son impérial cousin, son désir d'entrer, lui, troisième, dans une alliance toute pacifique dont la France et la Russie ont pris l'initiative et qui consacre la pensée la plus haute où doivent tendre les États civilisés.

En priant Nicolas II d'être l'avocat de sa cause auprès du gouvernement de la République que lui-même a fait sonder et qu'il a trouvé en maintes occasions aimable et conciliant, il n'a pas été sans faire remarquer, je présume, qu'il existe, en France, un certain nombre d'hommes qu'on voit souvent revenir aux affaires, qui n'ont pas oublié les bons procédés du gouvernement de Berlin au moment de l'occupation de la Tunisie par nos troupes et chez lesquels on ne rencontre aucune répugnance à se rapprocher de l'Allemagne, considérant, probablement, qu'une guerre vieille de plus de trente ans ne peut plus être un obstacle à une réconciliation qu'ils jugent, évidemment, utile aux intérêts de notre pays. Que ces mêmes hommes rappellent volontiers Iéna et font remarquer que neuf mois après, à la paix de Tilsitt, Napoléon rendait au roi de Prusse la Poméranie, le Brandebourg, la Vieille Prusse, la Silésie, et concluent de tout ce passé qu'il n'y a pas de guerre suceptible d'empêcher deux peuples de s'entendre. J'imagine, cependant, que tout en insistant sur ces détails, Guillaume II a oublié, sciemment, de rappeler 1813, la coalition, le baron de Stein et cette plaie saignante : l'Alsace-Lorraine; mais il n'est pas douteux qu'il fut assez éloquent pour persuader de ses bonnes intentions un auditeur qui ne pouvait qu'applaudir à un discours dont tous les termes rendaient hommage à sa propre politique et aux fins qu'elle poursuit.

Par suite de cette entrevue de Dantzig et du sens qu'on est en droit de lui donner, on peut deviner ce que fut celle de Compiègne. Cette dernière a été la conséquence de tout ce qui s'est passé sur les bords de la Baltique et elle a pris, de ce fait, une portée incalculable. L'une et l'autre servent, à n'en pas douter, de préambule à d'autres entrevues où assisteront des personnages que beaucoup de gens, dans notre pays, seront surpris de voir se joindre, et où se ratifiera un accord qui peut paraître répondre au mouvement humanitaire approprié à certaines tendances qui se sont fait jour et dont la conférence de la Haye peut donner la signification, mais qui aura, n'en déplaise à quelques politiques, le grave inconvénient de nous placer, nous autres Français, dans une situation de neutralité dont nous ne pourrons que sortir amoindris.

Quand des puissances de la valeur de la France, de la Russie et de l'Allemagne s'unissent, elles n'ont pas pour habitude, de se lier les mains. Elles peuvent se promettre amitié, déclarer qu'elle ne feront jamais rien qui soit susceptible d'être nuisible à l'une d'elles, mais jamais, au grand jamais, elles ne s'engagent à aliéner leur liberté. Si la France et la Russie peuvent avoir des vues sur des territoires lointains, il n'en est pas exactement de même de l'Allemagne. Celle-ci, comme j'y insistais tout à l'heure, entend s'agrandir en Europe. A une Allemagne de quarante millions d'habitants, elle veut en substituer une qui en comptera soixante-dix, dont les routes iront de la mer du Nord à la Méditerranée et qui, au lieu de peser normalement dans le concert européen, modifiera du tout au tout les conditions politiques et économiques de notre continent et tout particulièrement d'un pays limitrophe comme la France.

A tout cela, je sais bien qu'on peut objecter que dans un cas semblable la Russie et la France recevraient des compensations. A la première, on pourrait offrir la Gallicie et le droit de descendre plus au sud de la mer Noire, dans la direction de Trébizonde et d'Erzeroum; mais la seconde, que retirerait-elle, à supposer une pareille éventualité?

Nous rendrait-on l'Alsace? J'en doute. L'Alsace est considérée, à Berlin, comme pays germanique, quoique située de ce côté-ci du Rhin et l'empereur Guillaume n'est pas homme à rendre un territoire qu'il considère comme son patrimoine. Pour la partie de la Lorraine que les Prussiens nous ont enlevée, la chose serait, peut-être, plus aisée, mais cette terre qui nous est chère à tant de titres compenserait-elle tout ce que l'Allemagne aurait englobé? On nous inciterait, probablement, à nous emparer de certaines parties de la Belgique. Mais nous prêterions-nous à cet envahissement? Je ne le crois pas et je le crois d'autant moins que notre gouvernement démocratique ne consentirait jamais à opérer une pareille annexion. Il nous faudrait, par conséquent, demeurer un peu plus que nous ne sommes actuellement et un peu moins que nous n'étions avant 1870. Le jeu n'en vaudrait vraiment pas la chandelle, et, par suite, je ne vois pas très bien ce que nous aurions à gagner en sortant du *statu quo* où nous vivons depuis tant d'années.

Servir à reconstituer la carte d'Europe au profit de la seule Allemagne est un jeu de dupes. Nous permettrait-on de nous emparer du Maroc, de nous agrandir en Extrême-Orient, que toutes ces acquisitions d'outre-mer n'auraient pas pour effet de changer notre situation et de faire que nous ne demeurions une puissance de trente-neuf millions d'âmes en face d'une autre puissance qui, elle, en compterait plus du double.

Dans cette affaire, Guillaume II a tout l'air de répéter son aïeul Frédéric II, qui, si joliment, disait à notre ambassadeur, en 1741 : « Je vais jouer votre jeu; si les as me viennent, nous partagerons. » Et j'ai lieu d'avoir grand'peur que le gouvernement de la République ne suive le conseil de certain petit-fils de Foucquet, le comte de Belle-Isle, et que, à son exemple, il ne soit d'avis qu'une alliance avec la Prusse représente des profits très appréciables pour la France.

Mon Dieu, je ne voudrais pas passer pour pessimiste, non plus avoir trop l'air de critiquer ce que je devine de si bien arrêté dans l'esprit de gens qui sont écoutés et presque toujours suivis, mais j'imagine que nous allons entrer dans une aventure, que nous sommes à la veille de signer un traité qui aura de grandes ressemblances avec celui de Nymphenbourg et qu'il arrivera un moment où, toujours comme son aïeul Frédéric, ce bon ami de M. de Voltaire, l'empereur Guillaume oubliera la parole qu'il nous aura donnée, nous fera défection et nous forcera, sous peine de déchéance, à une grande guerre, parce que, à l'imitation du cardinal Fleury, nous aurons voulu la paix à tout prix.

Un diplomate.

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT [1]

Ce fut à New-York, lors de la dernière élection présidentielle aux États-Unis, que je fis la connaissance de M. le colonel Théodore Roosevelt, alors gouverneur de l'État de New-York. Il menait en ce moment, contre M. W. J. Bryan, le candidat démocratique, cette campagne acharnée au cours de laquelle les deux adversaires parurent lutter non seulement pour le triomphe de leur politique, mais aussi pour savoir qui des deux « détiendrait le record » du plus grand nombre de discours. Voyageant en trains spéciaux, prononçant des discours dans toutes les grandes villes de l'Union et même à toutes les stations de chemins de fer, les deux candidats avaient apporté, dans cette campagne électorale, une telle énergie, une telle endurance physique, ils avaient tant payé de leur personne, qu'ils en étaient arrivés à surexciter l'esprit des masses et à enflammer leur enthousiasme.

Le peuple américain aime le côté pittoresque des choses publiques, aussi fut-il saisi d'admiration au

1 M. Arthur Lynch, ancien colonel de la légion irlandaise, nous envoie ces notes sur M. le président Roosevelt. Nous laissons à notre collaborateur la responsabilité de ses appréciations sur la justice et la moralité de la politique des États-Unis.

spectacle de la lutte de ces deux hommes qui représentaient si bien les deux grands partis de la politique américaine.

Il est certain que la haute personnalité de Mac Kinley, que la parfaite organisation des républicains furent de grands appoints dans la bataille, mais la masse ne connaît pas les dessous de la politique; elle concentra donc toute son attention sur les faits et gestes de Roosevelt et de Bryan, et suivit avec un intérêt croissant leurs tournées électorales à travers le continent.

Pendant la traversée de la rivière entre New-York et Jersey City M. St. John Gaffney me présenta à M. Roosevelt et je fus tout de suite frappé des manières simples et cordiales du futur vice-président.

— Ah! vous êtes, me dit-il, le fameux colonel Lynch!

Je n'étais pas fameux du tout, mais mon interlocuteur désirait me mettre à l'aise avec lui.

M. Roosevelt était un homme de quarante-quatre ans, paraissant plus jeune que son âge, plein de vigueur et de santé. Malgré l'énorme fatigue physique et morale de sa campagne, il avait l'air florissant et dégagé de soucis. De grande taille, carré d'épaules et bien bâti, il avait l'allure d'un athlète; sa mise était soignée mais sans recherche, et, avec son pardessus et son chapeau mou, on l'aurait pris pour un commerçant ou un homme d'affaires. Sa tête carrée et bien proportionnée à la structure du corps, ses traits accusés et réguliers lui donnaient quelque chose du masque d'un empereur romain. Le teint clair, les cheveux et la moustache châtains, tout, dans cet ensemble solide et pratique, rappelait en lui l'origine hollandaise.

Au cours de notre conversation M. Roosevelt me parla du sud de l'Afrique et parut s'intéresser à mes anecdotes, puis, passant à la guerre de Cuba: « On m'appelle, dit-il, le héros de San-Juan, mais vous pensez bien que je ne suis pour rien dans cette épithète. Je ne suis qu'un soldat, tant soit peu amateur, mais j'ai eu sous mes ordres des troupes excellentes et c'est grâce à elles que j'ai pu faire quelque chose. En tout cas, j'ai tâché de faire de mon mieux. »

Ces quelques mots, dits simplement, me frappèrent par leur contraste avec l'opinion que les journaux démocrates cherchent à donner de M. Roosevelt qui est, pour eux, un vaniteux, un vantard et le type même du *bluff*. Dans le *Journal* de New-York le caricaturiste Opper le représente à califourchon sur un petit cheval de bois s'écriant: « Je suis brave, moi; j'ai « flanqué » une balle dans le dos d'un Espagnol! » — Il le montre encore à sa table de travail écrivant d'énormes volumes, avec cette légende: « *All about me.* » (Tout cela sur moi.) On pourrait dire que ces charges ont contribué à la popularité de M. Roosevelt en faisant connaître partout ce petit diablotin de Teddy (diminutif de Théodore) aux cheveux mal peignés et à la grimace enjouée.

En me quittant, le gouverneur m'invita à aller lui rendre visite chez lui, à Albany. Mais il remit son invitation après l'élection: les Irlandais étant pour la plupart ses adversaires politiques, il ne voulait pas paraître faire de moi un agent électoral. Au moment du départ, les personnes qui l'entouraient lui demandèrent de dire quelques mots; il s'exécuta de très bonne grâce; son allocution fut courte, car le train allait se mettre en marche: il termina par ces mots qui amusèrent l'auditoire: « Et maintenant, mes amis, je vais vous donner un « tuyau »: nous les enterrerons tous! »

J'eus l'occasion de revoir le gouverneur lors du discours qu'il prononça à Madison-Square-Gardens, vaste salle pouvant contenir vingt-cinq mille personnes. J'avais déjà, dans cette même salle, entendu M. Bryan et j'avais été frappé de l'aisance avec laquelle sa voix sonore, bien timbrée et bien cadencée, remplissait cet immense vaisseau. Je me demandais comment M. Roosevelt se tirerait d'affaire.

Les orateurs qui parlèrent avant lui eurent grand'peine à se faire entendre, malgré leurs cris. Quand M. Roosevelt se leva, il fut accueilli par des applaudissements qui — montre en main — durèrent sept minutes. La foule poussait des cris et agitait des milliers de petits drapeaux.

Plus terre à terre que M. Bryan, M. Roosevelt parla en homme d'affaires et en homme d'État. Tous ceux qui voteraient pour le *republican ticket* savaient à quoi s'en tenir après l'avoir entendu. Sa voix forte et claire n'avait pas les intonations musicales de la voix de M. Bryan, mais elle était vibrante et très énergique.

M. Roosevelt exposa les principes du parti républicain: maintien du système industriel, nécessité de débouchés nouveaux pour le commerce américain, ferme intention de faire respecter partout le drapeau américain.

Aux termes de la Constitution, M. Roosevelt, nommé vice-président, conserva ses fonctions de gouverneur de l'État de New-York pendant six mois. On sait que l'élection populaire n'est pas définitive; c'est le collège électoral élu par le suffrage universel qui nomme le président. Jusqu'au dernier moment, le gouverneur resta sur la brèche, il dut même redoubler d'énergie le jour de l'élection, en tenant tête au « tigre », nom sous lequel on désigne l'organisation de Tammany. Il est bon de faire remarquer que si Tammany est tout-puissant dans la ville de New-York, dans certaines affaires d'intérêt plus général la municipalité peut être mise en échec par le gouvernement de l'État de New-York. Or, le jour de l'élection, Tammany prit certaines dispositions

destinées à porter l'intimidation parmi les électeurs républicains. Le gouverneur riposta immédiatement en menaçant de mobiliser les troupes de l'État. Les chefs de Tammany, et en particulier le « boss » Croker, qui ne désignait le gouverneur que par l'expression de « ce sauvage » (*that wild man*), savaient à qui ils avaient affaire et n'insistèrent pas.

Quand, quelques jours après, me trouvant chez lui, je fis allusion à ces incidents devant M. Roosevelt : « Je n'ai pas *bluffé*, me dit-il en riant : je n'ai hésité que sur le choix des troupes que j'emploierais à cette besogne. »

Au cours de cette visite, comme je lui souhaitais la présidence en 1904 : « Ah! me répondit-il, mes chances sont bien petites! » C'est qu'en effet M. Roosevelt n'était pas populaire auprès de la *machine* républicaine de l'État de New-York, ni auprès des organisateurs du parti à Washington. Il serait trop long d'expliquer ici ce qu'est cette *machine;* qu'il suffise de savoir qu'un candidat n'aurait pas la plus petite chance de réussir dans l'État de New-York, s'il n'avait pas le patronage du président de la *machine*, M. Platt. M. Platt est, dans l'État de New-York, ce que sont M. Croker dans la ville et M. Hanna dans le comité central du parti.

Or, ni l'un ni l'autre ne sont favorables à M. Roosevelt, auquel ils reprochent son indépendance. C'est malgré eux qu'il s'imposa après Cuba pour le poste de gouverneur de l'État.

Mais, si les fonctions de gouverneur de l'État de New-York sont considérées comme les plus importantes après celles du Président, en revanche la nomination à la vice-présidence est une sorte d'enterrement pompeux des ambitions d'un homme politique. C'est pour cette raison que les organisateurs du parti insistèrent pour que M. Roosevelt acceptât la vice-présidence. Il hésita longtemps avant d'accepter; il savait que la *machine* mettrait tout en œuvre pour lui barrer le chemin de la présidence et, de fait, avant le terrible événement qui lui donna la situation qu'il ambitionnait, M. Roosevelt devait envisager l'avenir sans espérance.

Aujourd'hui le voilà au faîte du pouvoir, et je ne le crois pas homme à se laisser étouffer (*snow under*) par ses ennemis ou par ses soi-disant amis.

L'arrivée de M. Roosevelt au pouvoir a une grande importance pour les États-Unis et peut-être pour l'Europe. Il est le plus jeune et le plus vigoureux des hommes qui ont jamais rempli les fonctions de Président. Il arrive au pouvoir libre de tout engagement, dégagé de toute promesse. Réformateur de tempérament, ainsi qu'il l'a prouvé lors de son passage à la préfecture de police de New-York, il sait qu'il y a des écuries d'Augias à nettoyer, il ne reculera pas devant les difficultés de cette tâche et ce serait un grand bien pour le pays.

En politique extérieure, M. Roosevelt est sinon impérialiste tout au moins *expansionniste;* il voudrait que les États-Unis prissent une place plus grande dans la politique du monde. Déjà, en qualité de sous-secrétaire de la Marine, il se fit remarquer par son désir d'augmenter la flotte des États-Unis. On le croyait anglophobe, à cette époque, et l'on disait que cette flotte, il la destinait à tenir tête à celle de l'Angleterre. S'il pensait ainsi, on peut affirmer qu'il s'est bien assagi et ses dernières déclarations à ce sujet sont précises : les États-Unis doivent vivre en paix avec tout le monde, mais surtout avec les nations qui sont plus particulièrement en contact avec eux, c'est-à-dire avec l'Angleterre et l'Allemagne.

J'aurais désiré connaître l'opinion du Président sur la guerre sud-africaine, mais lorsque j'abordais ce sujet, il me laissait parler et j'ai dû me borner à lui dire ce que je savais et ce que j'avais vu.

D'ailleurs, ainsi qu'il me le dit, il juge toutes les questions de politique extérieure au point de vue américain. Encore ici faut-il s'entendre. M. Bryan, anglophobe, qui promettait l'intervention des États-Unis dans la guerre sud-africaine, se mettait au point de vue américain, et M. Hay, le secrétaire d'État actuel, qui est très anglophile, juge, au point de vue américain, que les États-Unis n'ont pas à s'intéresser au sort des Républiques sud-africaines.

La situation de M. Hay indiquerait bien l'orientation politique du nouveau président. S'il reste en fonctions, on pourra conclure que la politique américaine suivra une route parallèle à celle de l'Angleterre. S'il se retire et, surtout, si M. Choate, l'ambassadeur des États-Unis à la Cour de Saint-James, manifeste l'intention de reprendre sa profession d'avoué qu'il a trop longtemps négligée, alors M. Chamberlain fera bien de ne pas éterniser cette misérable guerre sud-africaine et de trouver quelque *modus vivendi* avec le président Krüger.

Car M. Roosevelt n'est pas homme à s'en tenir aux intentions : ce qu'il veut, il le veut bien et il sait passer de la volonté à l'action. On sait qu'il a été l'un des instigateurs de la guerre hispano-américaine : le président Mac Kinley y était opposé et le gouvernement hésitait à mettre la flotte sur le pied de guerre pour ne pas éveiller les susceptibilités de l'Espagne. M. Roosevelt, alors sous-secrétaire d'État à la Marine, insistait au contraire pour augmenter les forces navales du pays et il entreprenait dans l'Union de grandes tournées pour exciter l'opinion publique contre les cruautés et les malversations des Espagnols à Cuba.

Puis, la guerre déclarée, il donnait sa démission et levait un corps de troupes, les *Rough-Riders* qu'il me-

nait à la conquête de l'île, coup de théâtre qui le rendit fort populaire.

De graves questions de politique extérieure se poseront pendant la présidence de M. Roosevelt, celle des réciprocités en matière de traités de commerce n'est pas une des moindres. M. Mac Kinley avait déjà indiqué ses tendances personnelles quelques jours avant sa mort, mais on peut se demander si son opinion était prépondérante dans les conseils du gouvernement. Il n'en sera pas de même avec le nouveau président qui, après s'être entouré de tous les avis, prendra une décision personnelle et l'exécutera. Désireux d'éviter les guerres commerciales, M. Roosevelt préconise l'arbitrage pour régler les conflits qui pourraient s'élever entre les États-Unis et les autres puissances, programme d'autant plus pacifique qu'il est appuyé sur la force. D'autre part, il faut faire remarquer son adhésion formelle à la doctrine de Monroe et le refus d'admettre qu'une puissance étrangère cherche à établir une station en Amérique, comme l'Allemagne dans les eaux vénézuéliennes.

Le percement d'un canal interocéanique dans un avenir prochain (achèvement du Panama ou construction du Nicaragua), le rattachement commercial des nouvelles possessions à la Métropole, l'intervention de la République dans toutes les questions commerciales du monde, tels sont encore les différents points du programme du nouveau président.

Quelques mots encore sur l'homme privé achèveront cette rapide esquisse.

Grand chasseur, M. Roosevelt a failli plusieurs fois être victime de sa témérité ; il a publié le récit de ses aventures de chasse dans une revue américaine de sport. Là, d'ailleurs, ne se borne pas son bagage littéraire : il a édité aussi un livre important sur le développement de la marine de l'Union ; un recueil d'essais sur la République des États-Unis et une biographie de Cromwell. Ses adversaires politiques lui ont reproché d'avoir brodé, sur la vie du Protecteur, la glorification de ses propres qualités et d'avoir écrit une œuvre sans valeur. Il est certain que l'histoire de Cromwell exigerait une érudition, une précision que l'auteur n'a pas eu le loisir d'apporter à son étude, mais on conçoit qu'il ait été tenté par les qualités de force et d'audace de son héros.

En résumé, M. Roosevelt représente bien la jeune Amérique. Elle l'attend à l'œuvre avec confiance, car jamais président à son arrivée au pouvoir ne lui a donné plus de gages de ses bonnes intentions et plus de preuves de son énergie pour les exécuter.

ARTHUR LYNCH.

LA LIBERTÉ ET LA RESPONSABILITÉ DES PROFESSEURS.

Aucun droit n'est isolé et absolu, chacun est limité par le droit d'autrui. Dans la question qui nous occupe, trois droits sont en présence : celui de la nation, celui des familles, celui des professeurs. La nation française ne saurait, par exemple, supporter qu'un de ses maîtres prêchât le mépris de la patrie ou l'annexion de la France à l'Allemagne. D'autre part, les familles ne confient leurs enfants à l'État que sous certaines garanties exprimées ou sous-entendues : elles ont le droit de demander qu'on respecte leurs convictions dans l'enseignement que l'État distribue à leurs enfants. Enfin, le professeur a le droit d'avoir ses convictions personnelles et de les respecter, lui aussi, dans ses paroles comme dans ses actes. Si ces convictions lui paraissent incompatibles avec le professorat, rien ne l'oblige d'y entrer. Le professorat est une charge librement choisie sous certaines conditions, et quand on choisit une position, — l'armée, la marine, la magistrature, le professorat, — c'est non seulement qu'on en a le goût, mais encore qu'on en veut accepter les devoirs.

I

Est-ce à dire que les devoirs du professeur, dans sa classe, soient une obéissance passive et un effacement de la personnalité? Tant s'en faut. L'éducation étant un des fondements de la cité comme de la famille, on ne saurait se faire de l'éducateur une idée trop haute. Le professorat est une magistrature, le professorat est un sacerdoce. Or, il n'y a point de sacerdoce sans une foi. La foi *morale* et *sociale* doit être celle du professeur. Celui qui a une conviction, surtout faite d'idées et de connaissances, ne saurait la dissimuler dans son enseignement, dont, au contraire, elle doit être l'âme. L'enseignement libre a une foi qui est une force ; l'enseignement de l'État peut-il être sans croyance et sans direction? Nous ne le pensons pas. La vraie neutralité que l'État impose n'est pas l'indifférence ; elle est le respect des croyances d'autrui et l'absence d'agression à leur égard ; elle n'est pas l'abandon de toute idée personnelle et sincère. Nous avons besoin d'esprits convaincus, de cœurs forts et virils, non de neutres. Jamais, d'ailleurs, un professeur de philosophie ou un professeur d'histoire ne pourra laisser ses opinions dans le strict *incognito*. L'essentiel est, s'il fait preuve d'une conviction profonde, qu'il y joigne le plus profond respect des convictions d'autrui. Cette règle une fois observée, que le professeur de lycée,

dans sa classe, fasse son cours à la fois selon le programme et selon sa conscience, mais en insistant sur ce qui peut unir les esprits et concilier les doctrines. non sur ce qui les divise et les met aux prises. L'enseignement donné à la jeunesse dans les lycées doit être une œuvre de pacification, non une déclaration de guerre. Il y a assez de choses à enseigner sur les grands principes de la morale privée et civique, sur l'amour de la patrie et sur l'amour de l'humanité, sans qu'il soit nécessaire de soulever devant les adolescents les problèmes à propos desquels les hommes se disputent et parfois s'entretuent. L'enfant n'est pas une *anima vilis* sur laquelle les inventeurs ou partisans des systèmes les plus contraires aient le droit de faire des expériences. Éducation secondaire, qu'on le veuille ou non, c'est tradition en même temps que progrès, — tradition nationale et internationale. Ce n'est pas à des enfants qu'on a le droit de prêcher les nouveautés du xxv[e] siècle. Inspirons-leur d'abord le respect des lois établies, des vérités admises par tous, des devoirs et des droits qui sont devenus le patrimoine commun.

Si vous autorisez un professeur d'histoire, sortant des programmes, à faire ouvertement son cours pour montrer que la grande loi de l'humanité est de traverser l'esclavage, le servage, le salariat, puis d'aboutir à la propriété collective, vous devrez trouver bon qu'un autre professeur d'histoire fasse son cours pour démontrer tout le contraire ; qu'un troisième fasse le sien pour prêcher avec Bossuet l'action de la Providence préparant la venue du Messie et même celle du pape infaillible. L'« histoire » se prêtera d'ailleurs, avec une inépuisable complaisance, à toutes ces thèses; elle aura des arguments et même des « faits » en faveur de toutes les opinions. C'est ce qui montre avec quelle réserve ses *conclusions*, toujours contestables, doivent être admises dans un enseignement qui s'adresse à des enfants de toute provenance. Si d'ailleurs vous réclamiez la liberté absolue des maîtres, vous devriez, pour être logique, admettre aussi l'entière liberté qu'auraient les pères de famille de blâmer le professeur, la liberté même des élèves de se plaindre, la liberté pour l'administration de faire des remontrances et de mettre à pied le professeur. Ce sera la discorde à l'état aigu et chronique tout ensemble. Il n'y aurait aucune raison pour ne pas introduire la même licence et la même anarchie dans l'armée ou dans la magistrature. Si donc l'officier n'a pas le droit d'insulter l'armée, ni le magistrat la justice, comment le professeur aurait-il le droit de se dresser en ennemi contre ce qui est actuellement admis en commun par la nation et par les familles ?

Que le professeur, tout en laissant entrevoir la doctrine dont il s'inspire, montre la plus entière tolérance à l'égard des croyances opposées, qui peuvent être celles de tel ou tel de ses élèves, il donnera par cela même à l'enfant la meilleure leçon morale de tolérance. Au contraire, un sectaire est, pour ses élèves, un maître d'intolérance et de haine.

La *Revue Bleue* fait aujourd'hui une enquête auprès des professeurs, des hommes politiques, des journalistes, fort bien ; il en faudrait faire une aussi auprès des pères de famille. Je n'ai pas le moindre doute sur le résultat. Les pères de famille répondraient en chœur : — Pas de politique, pas de luttes sociales, pas de professeurs esclaves d'un parti ou d'une doctrine ; instruisez et moralisez nos enfants, faites-en des citoyens éclairés et honnêtes ; voilà ce que nous vous demandons et ce que l'État vous demande. Si vous ne voulez pas vous borner à cette tâche, déjà assez belle, nous délaisserons vos lycées. Qu'y aurez-vous gagné ?

II

Quant à la liberté des professeurs en dehors du lycée, je ne vois que deux systèmes possibles : ou *individualisme absolu*, à l'américaine, ou *liberté* limitée par la *solidarité*. Dans le premier système, faire sa classe est une occupation rétribuée par un salaire; une fois la classe finie et le salaire reçu, on n'est plus que le citoyen John ou le citoyen Jonathan. Qui empêche même de cumuler? d'être professeur et médecin, professeur et marchand de vins ou de cotonnades? J'ai du temps de reste; si je suis maître de philosophie à Chicago, je puis bien me faire aussi vendeur de jambons : *time is money*, et *money is honour*. Est-ce là le régime que vous voulez instituer en France? Est-ce celui que peut admettre un sociologue ou un moraliste? Et si vous êtes choqué de voir un prêtre marchand, non seulement dans le temple, mais même hors du temple, ne seriez-vous pas choqué de voir un professeur de philosophie ou d'histoire courtier d'élections, pugiliste de réunion publique, insulteur à tant la ligne dans un journal de bas étage? Les professeurs qui prétendent, en dehors de leurs classes, se conduire en politiciens militants, ont beau, parfois, se dire socialistes, ils me semblent pratiquer un individualisme outré; ils oublient dans leur conduite la solidarité qu'ils prêchent dans leurs discours. N'y a-t-il pas solidarité entre les professeurs et l'Université tout entière, qui représente la nation enseignante, qui représente aussi les familles confiant à la nation leurs enfants? Est-ce ici le cas, pour le professeur, de répéter : — Moi, moi, dis-je et c'est assez! J'éprouve le besoin de déclamer contre ceci ou cela, contre celui-ci ou celui-là, de me mêler à tel débat brûlant, à telle question politique ou sociale où sont partagés les avis les plus

doctes. J'apporte *ma* solution, qui est *la* solution. Moi, dis-je! Une fois hors de ma classe, je pourrai tout dire et tout faire, quoi qu'il en résulte par contre-coup pour ma classe même, pour mes élèves, pour leurs familles, pour le lycée, pour l'Université, pour la nation entière. Ne suis-je pas *moi*?

Le plus étonnant, c'est que le « solidariste » d'opinion qui parle et agit avec ce sans-gêne individualiste, va jusqu'à rejeter la solidarité avec soi-même. Il prétend, comme citoyen, n'être pas solidaire du professeur. Il coupe lui-même sa vie en deux moitiés, non communicantes ; tel ce pieux savant qui disait : « Quand j'entre dans mon oratoire, j'oublie entièrement mon laboratoire! » quand j'entre à la réunion publique, j'oublie entièrement ma classe. C'est un peu trop sacrifier un des deux termes de la devise : liberté, solidarité. Ceux qui réclament si haut l'absolue liberté des professeurs « exerçant leurs droits de citoyen » ne la réclament, au fond, que pour ceux dont les opinions sont conformes à la bonne doctrine, c'est-à-dire à la leur. Qu'un professeur soit suspect d'être hostile au collectivisme, hostile au radicalisme, favorable aux idées religieuses, etc., les socialistes le dénoncent dans leurs journaux et appellent sur cet hérétique les foudres de l'autorité. Les catholiques font de même, partout où ils le peuvent. Personne n'admet en pratique le système de l'individualisme absolu.

Le second système, le vrai, a pour formule : la plus grande *liberté* compatible avec la *solidarité* et avec la *responsabilité* individuelle ou collective. C'est là, pour un sociologue et un moraliste, la seule formule qui semble exacte ; elle n'est ni individualiste, ni socialiste : elle est scientifique. Elle tient compte, en effet, des deux éléments du problème : *liberté* et *solidarité*, qui en entraînent un troisième : *responsabilité*. Quelque simple qu'elle soit, cette formule est sans cesse oubliée ou foulée aux pieds par les hommes de parti. J'en vois qui ont sans cesse à la bouche le mot de liberté, mais qui se gardent bien d'y ajouter *solidarité* et *responsabilité*. J'en vois encore qui crient sans cesse sur la place publique : *solidarité;* mais ceux-là font le plus profond silence non seulement sur la liberté individuelle, mais aussi sur la responsabilité individuelle et même sur la responsabilité collective. C'est ce qu'on appelle résoudre une équation en négligeant deux données sur trois.

On dit : — Le gouvernement peut-il tolérer l'indépendance de l'esprit et du cœur chez un fonctionnaire « qu'il paie »? — Il faudrait pourtant s'entendre! Ou vous acceptez la liberté absolue pour tous les individus, et alors, si un professeur attaque le gouvernement, la République, les radicaux, les socialistes, s'il prêche avec Pascal la messe et l'eau bénite, il faut le laisser faire et le féliciter même de son courage, qui n'est pas pour favoriser son avancement. Est-ce là le régime que veulent voir s'établir les radicaux et socialistes? J'ai bien peur qu'ils ne soient plutôt comme ce député qui disait : — Nous demandons la liberté pour nous au nom de vos principes ; mais, une fois au pouvoir, nous confisquerons votre liberté au nom des nôtres.

Pour en revenir au « gouvernement qui paie », je répondrai que les professeurs ne sont pas, comme on le répète sans cesse, des fonctionnaires du *gouvernement*, à l'égal des préfets ou sous-préfets ; ce sont des fonctionnaires de l'*État*, ce qui est bien différent. Ils sont au-dessus et en dehors de la sphère politique : ils représentent la perpétuelle tradition de la grande famille nationale et même internationale, qu'il s'agit de transmettre aux enfants de la France pour en faire de vrais Français. Le gouvernement, les ministères, les journalistes et les comités socialistes ou anti-socialistes n'ont ici rien à voir : les professeurs ne sont pas leurs hommes, ils sont ceux de la patrie, ils sont ceux de l'humanité. Je vais plus loin. On parle sans cesse de la *fonction* du professorat ; mais c'est plus qu'une fonction, c'est une mission. Et on ne se débarrasse pas de sa mission en quittant après la classe sa robe de professeur.

Si les professeurs ont ce privilège d'être au-dessus des orages politiques, ce n'est pas, sans doute, pour s'y mêler ensuite eux-mêmes et pour descendre de leurs *templa serena* dans le *forum*. Car alors le professeur se fera l'ami ou l'ennemi du gouvernement, il sera *persona grata* ou *ingrata*. Au lieu de rendre à sa manière des arrêts, il rendra des services. Sous prétexte d'indépendance, on aura ouvert la voie à toutes les dépendances ; on aboutira à la corruption du corps universitaire, soit par l'espoir de plaire au gouvernement d'aujourd'hui, soit par l'espoir de plaire à tel parti qui peut devenir le gouvernement de demain.

Nous voyons déjà les déplorables résultats de l'immixtion des instituteurs dans la politique, sous le honteux régime de la nomination par les préfets et de l'avancement par la recommandation des députés. Est-ce un régime analogue que l'on rêve pour les professeurs de l'enseignement secondaire? Au milieu de toute cette politique, que deviendra l'éducation de nos enfants? Non. Professorat oblige. Comme l'instituteur, le professeur est un homme de paix, non de lutte et de guerre.

Il peut y avoir des scandales de vie publique qui appellent le blâme. Le professeur ne doit se montrer ivre ni dans la *rue* ni dans la réunion publique ; il ne doit pas se faire un maître Jacques qui, dans la classe et sous sa robe, sera modéré et sage, dans la réunion publique, violent et dément.

On parle de la liberté des « ligues » ; elle ne me

semble admissible ni pour les élèves, ni pour les maîtres. Si vous laissez aujourd'hui enrôler élèves et maîtres dans une ligue nationaliste, demain ce sera une ligue anti-nationaliste; aujourd'hui les socialistes et les anarchistes feront leur propagande dans les lycées, demain ce seront les cléricaux. Le meilleur moyen pour que les élèves ne fassent pas de politique, c'est que les maîtres leur donnent l'exemple.

Je ne vois pas d'inconvénients à ce qu'un professeur de lycée, avec l'autorisation de ses chefs, fasse des conférences éducatives, fût-ce sur des questions sociales. De même, des conférences pour l'instruction et l'éducation populaires peuvent avoir leur utilité. L'extension universitaire est désirable en France comme en Angleterre. Il y a là des questions de tact et de convenance qu'on ne peut résoudre par des règles générales. En telle petite ville plus ou moins arriérée pouvez-vous laisser au professeur la bride sur le cou comme à Paris, à Lyon ou à Marseille?

Certains journaux sont devenus d'assez mauvais lieux; admettre que les professeurs écriront librement dans n'importe quelle feuille, y feront, s'ils le veulent, de la politique violente ou même de la pornographie, chose encore plus lucrative, c'est avoir une étonnante idée de la mission professorale. La faculté pour les professeurs d'écrire dans les journaux ne saurait être absolue; elle ne peut exister qu'en vertu d'une tolérance de l'autorité universitaire, et cette tolérance est subordonnée à l'usage qu'en fera la professeur. On a beau mettre en avant le « droit qu'a le citoyen d'écrire et de publier », tout droit est limité par des devoirs et par d'autres droits connexes. En acceptant d'enseigner la morale dans un lycée, je renonce vraisemblablement au droit de publier des feuilletons immoraux. Je renonce de même au droit d'injurier le ministère comme à celui de le flatter. Si le besoin d'invectiver est chez moi plus fort que tout le reste, je n'ai qu'à donner ma démission : je maudirai ensuite à loisir mes juges et mon ministre. Personne n'est obligé d'entrer dans l'Université ; si un jeune professeur estime qu'on y abdique ses « droits de citoyen » et qu'on y vit sous un régime tyrannique, qu'il ne sollicite pas sa nomination à un poste qui lui paraît dégradant.

Il y a d'ailleurs des distinctions à faire entre l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire. Le professeur de faculté doit avoir plus de liberté parce qu'il n'est pas chargé d'élever des enfants et qu'il s'adresse à un auditoire plus mûr ; il fait de la science beaucoup plus que de l'éducation; il est surtout spécialiste et a moins « charge d'âmes ». Mais l'enseignement secondaire, lui, doit tout subordonner à son rôle éducateur.

En somme, la France souffre manifestement d'une certaine anarchie; devons-nous augmenter encore le mal par l'affaiblissement de tout respect de soi et d'autrui? Devons-nous introduire l'anarchie dans le professorat même et dans les classes des lycées? Je rêve d'une mission plus haute pour nos professeurs, quand ils auront reçu eux-mêmes une éducation plus haute. Donnez-leur plus de lumières, et vous pourrez leur laisser plus de libertés. Pour ma part, j'ai toujours demandé et je demande encore une fois que, dans l'éducation des futurs éducateurs, on accorde la première place aux idées morales et sociales. Qu'on exige à tous les examens, à toutes les licences, à toutes les agrégations, des compositions de psychologie appliquée à l'éducation, de science morale, de science sociale; qu'on introduise dans tous les examens oraux et concours des interrogations sur ces grands sujets. Que l'École normale s'occupe un peu moins de paléographie ou de philologie, un peu plus de philosophie. Vous aurez alors des professeurs qui, sans avoir besoin de briser les vitres, sauront peu à peu ouvrir toutes les fenêtres à la lumière.

Le siècle qui commence sera sans doute le siècle des réformes morales et sociales ; qu'on fasse donc dès à présent la plus large part aux études de philosophie et de sociologie dans l'éducation ; le reste — y compris la bonne politique — viendra comme par surcroît.

Alfred Fouillée.

L'HERBE TENDRE[1]

Roman.

La cour de la Grange-Landry, et surtout le hangar sous lequel on avait dressé la table, étaient en effet supérieurement aménagés. C'est M. Bouvard, le maître d'école, qui avait voulu s'en charger; depuis deux jours il y travaillait, dans l'intervalle des classes, et il s'en était tiré, au dire des plus difficiles, d'une façon éclatante. Sous la grande remise qui faisait face au hangar, les cinq charrues de la ferme avaient été alignées, présentant, sous les timons dressés vers le ciel, leurs socs brillants et leurs lames soigneusement affilées; puis, en seconde file et sur un même rang, venaient les charrettes, les carrioles, chars à bancs et jusqu'aux brouettes, avec les roues si bien alignées dans le même axe qu'on eût dit une batterie d'artillerie un jour de revue sur la place Bellecour. Quant aux herses, M. Bouvard leur avait trouvé une destination toute spéciale. Il les avait en

1. Voir la *Revue* des 14, 21 et 28 septembre.

effet disposées dans un coin du hangar et recouvertes si artistement avec des nattes et des couvertures de laine en guise de tapis, il les avait si bien entourées d'arbustes et de torsades de buis qui, partant de quatre angles, allaient en courbes gracieuses se rattacher au plafond, que toutes les dames, à l'aspect de ce chef-d'œuvre du maître d'école, n'avaient eu qu'une même exclamation :

— Mais c'est un reposoir, monsieur Bouvard, que vous nous avez fait là !

C'était un reposoir, en effet, qui devait servir d'estrade, le soir, aux musiciens.

Tout le hangar était décoré avec le même goût. Un parquet mobile, commandé tout exprès à un charpentier de Villefranche, avait été posé sur le sol bien aplani ; les montants en bois qui supportaient la toiture, emmaillotés de draps, étaient ornés de drapeaux, d'écussons et de devises aimables rédigées par M. Bouvard à l'adresse des invités ; le long de la toiture elle-même couraient des banderoles tricolores qui miroitaient au soleil ; quant au mur du fond, il disparaissait derrière une profusion de verdure, de fleurs, d'inscriptions et d'emblèmes ; enfin, des fils de fer, artistement dissimulés dans des gaines d'étoffe rose, pendaient du plafond à intervalles égaux, prêts à recevoir les lampes qui devaient éclairer, la nuit venue, toutes ces splendeurs.

— C'est vraiment trop beau ! était le refrain de tous les invités.

— Ah ! le fait est que M. et Mme Landry, quand ils s'y mettent, font joliment les choses !

— Joliment ! reprenait un enthousiaste, dites qu'il n'y a qu'eux pour organiser des fêtes pareilles.

Le maire de Savinieux, un peu blasé sur les compliments depuis qu'il siégeait à la maison commune, répondait à tous et à toutes avec une parfaite amabilité. Le père Gérard, heureux et fier de voir entrer son fils dans une famille qui faisait si bien les choses, prenait pour lui-même une bonne part de toutes ces félicitations et n'en finissait pas de distribuer des poignées de main aux hommes et des accolades aux dames. La pensée cependant que Daniel ne répondait pas suffisamment à l'attente de M. et de Mme Landry ne laissait pas de le préoccuper. Il savait aussi que Geneviève n'était pas une de ces enfants craintives qui baissent les yeux quand on leur parle et répondent oui à tout ce qu'on leur demande. Elle tenait de sa mère sous beaucoup de rapports. C'était une fille haute en couleurs, à la taille solidement prise et au regard peu timide ; elle n'avait pas manqué d'adorateurs ; le bruit avait même couru, pendant quelque temps, que maître Baudrillart, le nouveau notaire, se mettait sur les rangs et qu'il n'était pas indifférent à Geneviève. Mais il ne fallait voir là qu'un propos de village basé sur cette croyance assez généralement répandue que tout jeune notaire cherche une dot pour payer son étude.

Le père Gérard, vu le caractère de Geneviève, avait donc tout lieu de craindre que, choquée de l'air indifférent et boudeur de son prétendu, elle ne fît un coup d'éclat en plein repas d'épousailles et n'envoyât promener toute la famille Gérard, avec ses fermes, ses bœufs, ses champs de blé, ses prairies et ses écus.

— Bah ! pensa-t-il, les choses sont trop avancées maintenant, voilà huit jours qu'il n'a pas vu sa Maigriote, il n'y pense plus, et il se dégourdira ce soir au bal.

Justement Daniel à ce moment-là parut, l'air assez maussade.

— Eh ! Daniel ! Daniel !

Ce ne fut qu'un cri parmi tous les invités qui attendaient, baguenaudant, faisant des tours de force avec les chaises ou causant des dernières élections de la commune.

Daniel, rouge et mal à son aise, s'efforçait de sourire.

— Comment ! malheureux ! tu es là, à te promener, à griller au soleil, pendant que ta prétendue te réclame ?

— Mais non, je viens du salon, Geneviève est remontée aider Mme Landry à s'habiller.

— Eh bien ! rentres-y, ton devoir est de ne pas quitter le beau sexe.

Et bon gré, mal gré, Daniel dut rentrer dans le salon où les dames, avec de petits cris d'admiration, se montraient mutuellement leurs toilettes.

— Excusez-le, fit le père Gérard, il est un peu sauvage.

— C'est tout le portrait de son père, répliqua en riant l'oncle Dutheil.

L'heure cependant s'avançait, le dîner était fixé pour une heure, et Mme Landry, aidée de Geneviève, mettait en toute hâte les dernières épingles à sa robe.

Une grande partie de la cour maintenant était encombrée de carrioles, tapissières, cabriolets, chars à bancs, de toutes les formes et de toutes les grandeurs. M. Bouvard se désolait et non sans raison, cet amas de voitures masquant complètement la belle ordonnance du hangar. On avait envoyé au pré tout le bétail pour laisser place dans l'écurie aux robustes chevaux du Charolais ou de la Bresse, qui avaient amené les invités. De temps à autre, pour augmenter encore l'encombrement, une nouvelle carriole débouchait tout à coup du tournant de la route et faisait son entrée dans la cour avec un grand bruit de grelots, de claquements de fouet et d'explications joyeuses ; on se pressait alors autour des retardataires ; les hommes descendaient lentement du siège,

pendant que les femmes, les jeunes filles, sautaient à terre avec toutes sortes de précautions, reçues dans les bras vigoureux qui se tendaient vers elles.

Dans le salon, quinze ou vingt dames, pour la plupart fortes gaillardes et serrées dans des robes qui sortaient de chez la meilleure couturière de Villefranche, parlaient posément en faisant des grâces. Les corsages garnis de chaînettes et de médaillons étincelaient, les jupes empesées outre mesure, les robes de satin vert à plis raides et pressés, rendaient au moindre mouvement un son métallique. Toutes ces figures, jeunes ou vieilles, fraîches ou fanées, respiraient la quiétude la plus complète, une ignorance profonde des passions de ce bas monde. Pendant que les jeunes filles, groupées dans un coin près de la fenêtre, chuchotaient et rougissaient à tour de rôle, se racontant des histoires qui devaient être fort intéressantes, quelques matrones entouraient Daniel, lui arrangaient son nœud de cravate, non sans lui faire un peu de morale et lui adresser mille recommandations émues.

—Allons, mon neveu, lui disait la bonne Mme Dutheil, il faut être plus gai que cela. Vous n'allez pas à un enterrement!

Et, dans un coin, Mme Sifflait, une petite rentière de Savinieux, toute ratatinée dans sa mince robe de soie défraîchie, disait à voix basse :

— Comme il a peu l'habitude du monde, ce garçon!

Quant à Geneviève, dominant de la tête toutes ses compagnes, elle riait haut et n'avait pas l'air de s'inquiéter beaucoup de son prétendu.

Mme Landry fit tout à coup son entrée, rayonnante, dans sa robe à grands ramages, ses cheveux roux dressés en pyramide sur sa tête hardie, et ses mains un peu fortes perdues dans des flots de dentelles. Toutes les dames se levèrent d'un même mouvement, et ce ne fut qu'un cri : « Cette chère Mme Landry! vraiment c'était mal d'être aussi belle que cela! elle allait faire trop de jalouses! »

La femme du maire s'inclinait avec bonté.

— Eh! mais, Geneviève, où se cache donc ton futur? demanda-t-elle en cherchant de tous côtés.

— Ne m'en parle pas, maman, répondit la jeune fille, en riant de mauvaise grâce, on ne s'entend plus depuis qu'il est arrivé.

— Ah! la méchante! c'est joli de se moquer ainsi de son futur époux!

Et toutes les dames de pousser jusque dans les bras de Mme Landry le pauvre Daniel, qui souriait avec contrainte et faisait positivement peine à voir. Il essaya de répondre, de trouver quelque chose d'aimable, il balbutia, s'embrouilla, pâlit, et finalement rougit si fort que l'on crut qu'il allait suffoquer.

— Allons, allons, mon neveu est ému, cela se comprend, dit la tante Dutheil, prise de pitié.

— Pourvu qu'il ne le soit pas trop le jour de ses noces! fit inconsidérément une petite jeune fille qui parut tout étonnée de voir les dames rire à cette observation et sa maman lui faire les gros yeux.

Daniel reçut enfin la permission d'aller rejoindre les messieurs, qui se promenaient dans la cour et sur la route, le salon étant trop étroit pour les recevoir.

En sortant de ce maudit salon, où depuis une heure il étouffait, il respira bruyamment, crispa les poings dans un mouvement de rage contre lui-même, et s'élança dans la cour, avec aussitôt sur les lèvres le sourire obligatoire, et si résigné! Quant à Geneviève, elle vit s'éloigner son fiancé sans paraître y prendre garde.

— Il se fera, il s'aguerrira, ton prétendu, lui dirent ces dames, croyant devoir la consoler.

— Je l'espère bien! répondit Geneviève avec hauteur.

Et, se tournant vers sa mère :

— Eh bien! maman, voilà deux heures qui viennent de sonner, ces dames attendent. Tout le monde est-il arrivé?

— M. le curé n'a pas encore fait son apparition, observa Mme Sifflait.

— M. l'abbé Chapoton ne peut malheureusement venir, répondit Mme Landry, il est allé déjeuner au château de Perrieux; mais nous l'aurons un moment, j'espère, au dessert.

— Alors nous sommes au complet?

— Je viens d'envoyer voir chez ces messieurs, reprit Mme Landry. Il ne manque plus que M. Baudrillart; mon mari a poussé une pointe jusque chez lui et va nous le ramener. Nous pourrons nous mettre immédiatement à table.

— Les notaires, ça devrait pourtant donner l'exemple de l'exactitude! observa judicieusement la tante Dutheil.

— Nous voici, fit M. Landry en ouvrant la porte. Ou plutôt me voilà. Mais un peu de patience, mesdames; maître Baudrillart en a pour cinq minutes. Le temps de passer sa cravate.

Un coup de sonnette retentit en effet.

— Vite, Rose, allez ouvrir, cria Mme Landry à sa bonne. Vous ferez entrer au salon, ajouta-t-elle en refermant la porte et en se préparant à recevoir dignement son dernier invité.

— Mon Dieu! que d'histoires pour un notaire! fit Mme Sifflait à sa voisine.

— On voit bien qu'il ne s'agit pas d'un paysan comme nous! répondit à haute voix celle-ci, une grosse commère dont l'estomac criait la faim et que toutes ces lenteurs impatientaient.

Maître Baudrillart était, en effet, un personnage à Savinieux. Encore jeune et la figure ornée d'une paire de favoris blonds qui tombaient jusque sur le col de sa redingote, c'était un gentleman dans toute la force du terme. Il arrivait du reste de Paris, où durant de longues années il avait fait son droit, prenant de nombreuses inscriptions au bal Bullier et à l'estaminet de la Cigarette. Cependant, une fois installé dans l'étude de maître Dupont son prédécesseur, loin d'exciter cette défiance qu'inspire aux paysans tout Parisien qui a négligé la précaution de naître dans le pays même, il avait su, par son maintien sérieux et sa politesse en train de devenir proverbiale, se concilier l'estime universelle. Être vu en la compagnie de maître Baudrillart était un honneur que les plus gros bonnets de Savinieux recherchaient avidement. Il n'était point de bon dîner sans lui, point de maison se respectant un peu où son couvert ne fût mis dans les grandes occasions ; et elles étaient nombreuses les jeunes filles de Savinieux qui se réveillaient le matin après avoir rêvé qu'on leur disait : « Bonjour, madame Baudrillart ! »

— C'est un garçon qui arrivera, disait-on universellement de lui.

— Il est fort capable, ajoutait le cafetier Landoin, et il me rendrait des points sur tout, excepté au billard.

Les mères de famille ne le regardaient pas non plus d'un mauvais œil. Il avait, entre autres, ses entrées, petites et grandes, dans la maison Landry, et s'il n'avait dépendu que de Geneviève, le fils du bonhomme Gérard, en dépit de tous ses écus, ne serait jamais devenu le gendre du maire de Savinieux.

L'entrée du notaire dans le salon de Mme Landry ne démentit pas l'excellente opinion que l'on avait de lui. Ganté de frais, en habit, et le col serré dans une étroite cravate blanche, il fit sensation.

— Eh ! mon cher notaire, vous arrivez bien à point, lui dit gracieusement Mme Landry en allant à sa rencontre.

Le notaire, les lèvres entr'ouvertes par un sourire discret qui découvrait une rangée irrégulière de dents un peu fanées, s'inclina profondément devant Mme Landry dont il baisa le bout des doigts, puis, se redressant par un mouvement sec, salua à la ronde les dames qui le contemplaient à une distance respectueuse ; après quoi il demanda fort civilement à Geneviève, qui, cette fois, baissa les yeux tout émue, des nouvelles de sa santé.

En ce moment, un grand bruit de portes ouvertes et fermées, des éclats de voix venant du corridor, se firent entendre, et le gros Dutheil, apparaissant brusquement :

— Moi, d'abord, j'ai faim ; allons dîner !

— Mesdames, ajouta courtoisement M. Landry qui le suivait, je vous préviens que tous ces messieurs sont furieux d'avoir été si longtemps privés de votre présence : ainsi vous êtes averties. Maintenant, pour éviter tout encombrement, chacune de vous, Mesdames, va être appelée par son nom, et trouvera à la porte son cavalier tout prêt à lui donner le bras. M. Bouvard, dont tout le monde a pu admirer le génie d'organisation, a bien voulu se charger de cette partie du programme. Allons, monsieur le maître des cérémonies, faites votre devoir.

Ce petit discours, prononcé d'une voix ferme, valut à son auteur une ovation méritée.

— Nous ferons de vous un député ! lui dit gracieusement la tante Dutheil.

Le maître d'école se posta auprès de la porte, toussa deux ou trois fois en attendant que le silence se fît, et, de sa voix la plus sonore, commença, les yeux sur sa liste, l'appel des noms : Mme Dutheil et M. Landry, Mme Landry et M. Gérard, Mme Jacquinet et M. Baudrillart, puis une foule d'autres, Geneviève et Daniel venant en tête de la jeunesse.

Le dîner fut gai, bruyant surtout. M. Bouvard avait eu l'excellente idée de faire abondamment arroser la cour quelques instants avant qu'on se mît à table, et la fraîcheur qui s'en élevait pénétrait sous le hangar et en renouvelait l'atmosphère surchauffée par toute une journée de soleil.

— Ah ! mon Dieu ! qu'il fait bon là-dessous ! fut le cri général.

Les dames surtout, serrées dans leurs corsages, humaient la fraîcheur avec délices.

Mme Landry, qui, de la place qu'elle occupait au centre de la table, dominait tous ses convives, fit les honneurs avec une aisance parfaite. On se serait cru vraiment à la sous-préfecture de Trévoux ou chez M. le Procureur de la République. Mme Sifflait elle-même ne put que s'incliner, et fit observer à sa voisine qu'elle avait rarement vu des épouses de fermier se tirer aussi convenablement d'affaire.

Pendant tout le repas, les hommes se montrèrent du dernier galant avec les dames ; les garçons racontèrent mille drôleries aux jeunes filles : il n'est pas jusqu'à ce sauvage de Daniel qui, grisé peu à peu par les vins de toutes catégories que lui versait malicieusement le notaire placé non loin de lui, ne sentît sa bonne humeur naturelle reprendre le dessus. La Maigriote fut oubliée pour un moment, et Geneviève triompha.

Enfin, de cette table immense, autour de laquelle manœuvraient des mâchoires formidables, où fumaient des volailles, des ragoûts et des rôtis en si grande quantité que le père Gérard, ayant voulu les compter, n'en put jamais venir à bout, s'élevait un concert discordant de rires, d'interpellations lancées

d'un bout à l'autre, un cliquetis de fourchettes et de couteaux, une sonnerie continue de verres; un vacarme tel enfin que, tous les gamins du village, attirés par le bruit et alléchés par l'odeur, menaçant de faire irruption dans la cour, M. Bouvard se vit obligé de fermer le grand portail et de chasser toute cette marmaille en l'aspergeant avec des arrosoirs.

Il y avait des heures qu'on était à table, et personne ne semblait s'en apercevoir.

La soirée, du reste, était délicieuse. La nuit avait envahi peu à peu le hangar, apportant une fraîcheur nouvelle, stimulant, parmi les convives, les hésitations et donnant une saveur de mystère aux familiarités. Les yeux luisaient, les bouches riaient. Dutheil, toujours jeune, avait embrassé dans l'ombre sa voisine, la grosse Mme Firmin, et l'annonce de cette hardiesse, devinée plutôt que vue, avait amené entre le mari de la dame et lui un commencement d'altercation vite étouffé sous les protestations de l'assistance. Le susceptible M. Firmin reçut l'autorisation solennelle d'aller embrasser à son tour Mme Dutheil, et tout fut dit.

Quant à Daniel, il était tout à fait lancé; encouragé par le notaire, que la perspective du contrat consolait de ses espérances déçues, il débitait les choses les plus folles à Geneviève. Celle-ci riait aux éclats en se renversant sur sa chaise, et le père Gérard, triomphant, poussait le coude à Mme Landry.

— Hein! voyez-vous, madame Landry? Quand je vous disais!

Bientôt, sur un signe de M. Bouvard, des lampes furent accrochées au-dessus de la table, au milieu des protestations des hommes que l'obscurité enchantait et des cris d'effroi des dames qui craignaient pour leurs toilettes. Tout se passa sans accident, et, seule, Mlle Sifflait se répandit en lamentations pour une goutte d'huile tombée sur sa manche.

Le dîner touchait à sa fin; les fromages de tous formats, les figues, les pêches, les pralines, les bonbons, avaient succédé aux crèmes et aux entremets; une détonation, partie du coin occupé par M. Landry, annonça que le champagne se préparait, lui aussi, à faire sa partie dans le concert. C'était le moment des chansons. A tout seigneur, tout honneur. M. Landry et le père Gérard durent s'exécuter les premiers pour donner le bon exemple et laisser aux dames le temps de fouiller dans leur répertoire. Le maire entonna un chant patriotique dont chaque refrain était repris en chœur; il fut vivement acclamé, et un ban de premier ordre fut voté en sa faveur à l'unanimité. Quant au père Gérard, il lança d'une voix de tonnerre des couplets en patois qui eurent un succès de fou rire.

— C'est au tour des dames! cria-t-on. Allons, madame Landry, donnez l'exemple. — Et tous les convives répétèrent en frappant sur leurs verres :

— Madame Landry! madame Landry! madame Landry!

Mais la femme du maire refusa obstinément, elle ne savait pas chanter, elle ne se rappelait plus, ou ce qu'elle se rappelait ne valait rien; c'était aux jeunes filles, du reste, et non à elle, à donner l'exemple. Bref, Geneviève, sollicitée de tous côtés et même pincée par ce coquin de Daniel, dut s'exécuter, et, d'une voix qu'elle fit aussi douce que possible, elle soupira un délicieux morceau :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?...

Ce fut un triomphe. L'enthousiasme débordait. La chanteuse dut faire le tour de la table au bras de Daniel et se laisser embrasser à la ronde par tous les messieurs; Daniel, de son côté, reçut la même faveur de chaque dame.

Le tour de l'oncle Dutheil était arrivé. Il se leva, non sans peine, et faillit, en fléchissant un peu à gauche, écraser sa voisine qui poussa un cri et se frotta vivement l'épaule. Mais il ne put ouvrir la bouche; il était rouge, il suffoquait.

— Ce n'est pas possible, balbutia-t-il, on a mis quelque chose dans mon verre.

Et, comme on se tordait de rire, il leva la main pour jurer.

— Vrai, je n'ai rien bu, aussi vrai... que... que...

— Allons, assieds-toi, Dutheil, lui dit sa femme, tu chanteras tout à l'heure.

Dutheil se rangea à ce conseil judicieux, et maître Baudrillart, dont le tour était venu et qui fredonnait depuis un instant, se leva.

Oh! ce fut alors un silence général. M. Baudrillart avait, en effet, comme chanteur, une réputation qui dépassait de beaucoup les limites étroites de la commune de Savinieux. M. Landry qui l'avait entendu, affirmait qu'on ne possédait rien de pareil au Grand-Théâtre de Lyon.

Le notaire se leva donc et sourit modestement en voyant, sous l'émotion du plaisir qu'on se promettait, s'épanouir tous les visages. Mais, au moment où, une main passée dans son gilet, l'autre appuyée négligemment sur le rebord de la table, le virtuose préludait à ses accents par des hum! hum! fortement timbrés, voilà qu'un grand brouhaha se produisit tout d'un coup à l'autre bout de la table et gagna de proche en proche jusqu'aux voisins du notaire et au notaire lui-même.

— Eh quoi! monsieur l'abbé! si tard!... Nous vous en voulons.

Et, Mme Landry se précipitant, suivie de son mari et de plusieurs invités, au-devant du curé,

force fut à maître Baudrillart de se rasseoir, non sans dépit. Le chanteur était oublié.

C'était l'abbé Chapoton, en effet, qui, sur le tard et au moment où on ne l'attendait plus, venait prendre sa part de l'allégresse commune et féliciter le couple qu'il allait être appelé à bénir dans huit jours.

— Monsieur le curé, par ici!

— Monsieur le curé, par là!

— Ne les écoutez pas, monsieur le curé, c'est ici votre place!

Le pauvre curé, ne sachant auquel entendre, eût risqué parfaitement de ne s'asseoir nulle part, si le père Gérard, qui était un peu éméché, ne l'eût saisi vigoureusement par sa soutane et assis de force entre lui et M. Landry.

— Bravo! fit ce dernier; bravo, père Gérard! la victoire est à vous!

— Je vous en veux, monsieur le curé, reprit Mme Landry; vous nous aviez formellement promis de venir au dessert.

— Eh! nous y sommes, au dessert! répliqua le maire. Monsieur le curé va nous faire l'amabilité de prendre un biscuit et un verre de vin vieux.

— C'est cela, un biscuit!

— Deux biscuits!

— Du vin vieux!

— Non, du champagne!

— Oui, oui, du cham... du champagne à l'abbé! balbutia l'oncle Dutheil.

L'abbé voulait protester, remercier; ce fut en vain. Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que trois ou quatre biscuits tombaient dans son assiette, tandis que cinq ou six mains tendaient leurs verres de son côté pour trinquer.

— Vous êtes trop bons, vous êtes en vérité trop bons, faisait-il, je ne puis pas... Non, je vous assure, je sors de table.

— Si, si, monsieur le curé, lui répondit le père Gérard sur un ton qui n'admettait pas de réplique, vous y êtes condamné.

— Le mariage ne se ferait pas sans cela, ajouta Mme Dutheil en riant.

— Et maintenant, que le chanteur commence! cria incivilement le père Gérard.

Ce mot de chanteur tout sec fit faire une grimace au notaire, qui se leva et entonna le grand air de la *Juive* :

Rachel, quand du Seigneur...

Mais l'attention était désormais distraite, et maître Baudrillart, peu en train, ne remporta qu'un demi-succès.

M. Landry et le père Gérard ne laissaient cependant pas leur voisin inactif. Le pauvre curé avait été forcé d'avaler ses trois biscuits, et il venait de poser son verre vide devant lui, quand ses yeux en retombant sur son assiette y aperçurent avec effroi un énorme morceau de gâteau.

— Oh! non, non, vraiment, je ne pourrai jamais! balbutia-t-il.

— Ah! monsieur le curé, vous ne pouvez refuser, lui répondit gracieusement Mme Landry; c'est mon gâteau à moi, c'est mon plat, c'est mon œuvre! c'est mon enfant! ajouta-t-elle enfin, dans un accès de lyrisme.

Le mot courut tout autour de la table et fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible.

— C'est l'enfant de Mme Landry! c'est l'enfant de Mme Landry!

— Monsieur le curé ne peut se dispenser de croquer l'enfant de Mme Landry.

Et les rires partirent de nouveau comme la gerbe de fusées du bouquet d'un feu d'artifice.

L'enfant de Mme Landry fut le mot de la soirée, et maître Baudrillart promit de l'envoyer dès le lendemain à un de ses amis, rédacteur au *Figaro*,

Tous les yeux maintenant étaient braqués sur le coin où l'abbé Chapoton, rouge et soufflant comme un damné, se débattait contre les instances joyeuses de ses implacables voisins.

Peine perdue! après le dessert, on voulut absolument qu'il goûtât au dindon, puis au poulet en sauce blanche. Tout le dîner, retour de la cuisine, défila dans son assiette, en sens inverse, et l'impitoyable amabilité de ses hôtes ne lui fit grâce que du potage dont il ne restait plus.

Cependant, comme il faut que les meilleures choses aient une fin, sur un nouvel ordre de M. Bouvard, les assiettes de pâtisseries, les fruits, les différents fromages, les tasses de café et les verres à liqueur disparurent comme par enchantement; il était dix heures du soir, et toutes les jeunesses, dont les jambes se trémoussaient sous la table, demandaient à grands cris qu'on finît dignement la soirée.

L'abbé enfin put faire ses adieux: il était temps! Mme Landry et ses invités le reconduisirent aimablement jusqu'au portail.

— A propos, je n'ai pas serré la main à ce cher M. Gérard, dit-il en s'arrêtant; où est-il donc?

— Tiens, c'est vrai, répondit-on en cherchant de tous côtés; où diable a-t-il passé?

— Eh! monsieur Gérard! monsieur Gérard!

Mais ce fut inutile, le père Gérard avait disparu.

— Ah! le gros sournois! fit M. Landry; il a profité du moment où tout le monde se levait de table.

— C'est tout juste convenable, observa doucement Mme Sifflait.

— Enfin, Daniel est là, reprit Mme Landry.

— Oui, oui, Daniel est là, et il va ouvrir la danse avec Geneviève, M. Landry et Mme Landry.

— C'est convenu, fit le maire ; je n'ai jamais dansé qu'une fois, dans une grande soirée à l'hôtel de ville de Trévoux, mais c'est égal, si je ne vais pas en mesure, vous me le direz. Où sont les musiciens ?

— Les musiciens ! Présent ! cria une voix forte.

Et maitre Bouvard apparut, poussant devant lui un cornet à piston, un tambour et un violon.

JEAN SIGAUX.

A suivre.

LA LEÇON DE BAYREUTH [1]

IV

5° Pourquoi ne pourrait-on appliquer, à un Drame, de la musique d'Opéra ?

Il y a ici, je pense, une légère confusion. Pour qu'on ait tenté d'appliquer à un *Drame* de la musique d'*Opéra*, il faudrait qu'un livret se fût rencontré, qui eût été conçu et écrit spécialement en vue de la musique dramatique, qui eût, en un mot, été « pensé musicalement ». Et c'est ce qui n'est pas arrivé, à ma connaissance. — Ce qu'on a dit, à propos de nombreux ouvrages contemporains, c'est qu'il était vain d'appliquer à *un livret d'*OPÉRA *de la musique de* DRAME.

Ainsi posée, la question se comprend mieux. Il serait plus facile de la traiter après avoir parlé du *leit-motiv*. Mais cette dernière interrogation de M. Saint-Saëns nécessitera des développements assez longs. Tâchons, pour un instant, d'y suppléer. — Toutefois et pour éviter de nouvelles confusions, spécifions que, par le mot « musique » nous entendons, non pas telle « phrase musicale » qui serait également belle où qu'elle fût placée : mais la forme générale, c'est-à-dire le « style » de la musique employée. Soyons tout à fait précis et disons : « Il est vain d'appliquer le *style symphonique* à un livret d'opéra »... — étant admis, jusqu'à nouvel ordre, que le style symphonique est celui du *Drame*. (Et sur ce point particulier, nous reviendrons tout à l'heure.)

En ce qui concerne le *leit-motiv*, tout ce que je vous demande d'admettre dès maintenant, c'est que le *leit motiv* est la représentation musicale d'un personnage ou d'un sentiment, et que, par ses transformations infinies (comme se transforme un *thème* dans la symphonie), il suit pas à pas les modifications de ce personnage ou de ce sentiment, participant étroitemment au *Drame*, lequel est avant tout psychologique.

* * *

L'impression causée par les *Drames* de Wagner fut, naturellement, différente selon les gens qu'elle toucha. Le public fut séduit, sans doute, par leur beauté musicale ; mais il fut aussi frappé par ce que ces *Drames* avaient de vraiment dramatique. Je ne me lasse pas de rappeler le mot du plus complètement intelligent de nos écrivains, qui, en matière musicale, est une sorte de « public idéal », infiniment compréhensif et dépourvu de parti pris ; à quelqu'un qui l'interrogeait sur l'impression que la *Walkyrie* lui avait laissée, il répondait, se défendant d'avoir une opinion musicale : « C'est le premier opéra qui ne m'ait pas semblé ridicule. » Entendez que c'était la première fois qu'il voyait, à l'Opéra, un ouvrage dramatique qui fût réellement un drame.

Telle fut, plus obscurément, l'opinion du public. C'est, pour une part, l'explication de la faveur grandissante qu'il accorde aux ouvrages de Wagner. Et c'est l'explication, aussi, du mot qu'on prêtait naguère à l'abonné « symbolique » de l'Opéra, maugréant contre Wagner : « Je le déteste ; je n'aime pas sa musique, et elle m'a dégoûté de celle que j'aimais ! »... Ce n'est pas la musique de Wagner qui vous empêche d'aimer l'autre, ô candide abonné ! C'est ses « drames » qui vous ont montré, de force, ce qu'il y a de trop conventionnel ailleurs...

L'opinion du public a son importance. Mais ce qui, — au point de vue de notre musique dramatique, — était capital, c'est la manière dont les drames de Wagner auraient « impressionné » les librettistes et les musiciens. Pour que la théorie nouvelle portât ses fruits, il fallait entre eux une collaboration étroite, et à tous deux une compréhension claire et nette... Vous savez ce qui est arrivé.

Sur les « librettistes », l'impression fut simple. Sans dédaigner outre mesure ces fort honnêtes gens, on peut admettre que leurs travaux antérieurs ne les avaient pas particulièrement préparés à comprendre ce qu'il y avait de vraiment nouveau dans les drames de Wagner. Ils n'y virent qu'une chose : c'est que le public les goûtait. Et, froidement, ils firent du « drame lyrique » ; c'est-à-dire qu'ils simplifièrent un peu les intrigues compliquées de jadis, et qu'ils affublèrent leurs personnages de noms remarquables par le nombre de leurs K et de leurs désinences étrangères. Quant à changer vraiment la nature de leurs poèmes, ils n'y songèrent pas, et pour cause.

L'impression des musiciens fut plus complexe et plus intelligente. Il faut bien oser dire qu'elle ne le fut pas assez. Comme il était naturel, ils furent cap-

---

1) Voir la *Revue* du 28 septembre 1901.

tivés surtout par la musique enchanteresse qui illustrait ces drames. Ils ne virent pas le réformateur qu'était Wagner, tant le musicien les avait conquis. Et, quand on chercha ensuite à le leur faire voir, ils pensèrent que « c'était de la littérature »... Wagner était un musicien, seulement un musicien, ce qui, déjà, était bien joli!... Mais, étant un musicien, on pouvait adopter les procédés dont il avait tiré de si puissants effets, le *leit motiv* surtout, qui était le plus visible de tous. Et, minutieusement, les musiciens se mirent à cataloguer des « motifs »; le ténor avait le sien, et le soprano, et la basse, et le contralto; les objets mêmes eurent leur thème : et, dès qu'une table, un sabre, une cloche apparaissaient, tout aussitôt quelques notes les signalaient dans l'orchestre.

Cependant, les librettistes continuaient leurs travaux avec sérénité. Ils « écrivaient », si j'ose m'exprimer ainsi, des livrets d'*Opéras*, tout pareils, avec moins de complications, mais moins d'ingéniosité, à ceux de Scribe : des pièces où l'analyse psychologique se réduisait à rien, où l'action était menée par les seuls « faits ». Que pouvaient les musiciens, eux qui n'avaient vu en Wagner que la seule musique? Se servir, — et cela le plus légitimement du monde, — des ressources nouvelles que les procédés de Wagner mettaient à leur disposition. Ils n'y manquèrent pas. Malheureusement, ces procédés ainsi appliqués n'avaient plus aucune raison d'être. En premier lieu, les personnages n'étaient pas apparus d'abord aux compositeurs sous la forme musicale; c'est-à-dire, n'avaient pas été « pensés musicalement ». De là vient le peu de « personnalité » des thèmes choisis. — Cette « personnalité » des thèmes est admirable chez Wagner. Rien de plus vivant, rien de plus significatif et de plus représentatif que les motifs de Siegfried, de Parsifal et de tant d'autres! C'est que ces motifs sont, en quelque sorte, le résumé musical d'un caractère longuement analysé. Vous vous rappelez les curieuses études de M. Binet sur nos auteurs dramatiques, qu'il divisait en « visuels » et en « auditifs ». Wagner (on a pu s'en convaincre par les esquisses trouvées après sa mort) était un auditif d'un genre particulier, un auditif musical. Pour lui, Siegfried *était* réellement cette phrase débordante de jeunesse et de joie qui sonne le réveil de Brunhilde. Mais, pour peindre ainsi un caractère, encore faut-il que ce caractère existe, qu'il soit nettement déterminé, qu'il ait une personnalité propre. Songez à tel héros d'opéra ou de « drame lyrique » contemporain. Ce n'est qu'un ténor; on pourra lui appliquer un thème, mais que pourra signifier ce thème, puisque le personnage ne signifie rien?

De cela, les musiciens ne se souciaient guère, puisque le « travail du *leit-motiv* » était pour eux exclusivement musical. Et comment transformer un thème conformément à l'action intérieure, si cette action n'existe pas? Comment le modifier selon le personnage, si le personnage est doué tout juste d'assez de vie pour être le jouet d'événements arbitraires? Le thème se transformait, bon gré mal gré, parce que nos musiciens savent leur métier, mais d'une manière tout étrangère au drame. Des *leit motiv* soigneusement modifiés indiquaient des modifications morales qui n'existaient pas! Prenez les quatre cinquièmes des ouvrages donnés depuis vingt ans sur nos scènes musicales, partout vous retrouverez cette contradiction entre le poème et la manière dont il est traité musicalement. On dirait, en vérité, deux actions parallèles : l'une, banale, sur la scène; l'autre, extrêmement intéressante, dans l'orchestre, mais n'ayant entre elles aucun rapport...

Et voilà ce qu'on entend, quand on dit qu'il est impossible d'appliquer à un *Opéra* de la musique de *Drame*...

Rien n'est « impossible ». Meilhac eût pu écrire la *Petite Marquise* en vers raciniens; on s'est bien délecté pendant un demi-siècle à ce qu'on appelait, — d'un titre qui ressemblait à une ironie, — la « comédie bourgeoise en vers ». On s'est aperçu un beau jour que la poésie n'était pas le moyen d'expression approprié aux mœurs bourgeoises. On est en train de s'apercevoir que la « poésie musicale » n'est pas appropriée davantage aux misérables mélodrames qu'on donne sous le nom d'opéras.

V

6° Quelle est la nature essentielle du « leit-motiv »?

A défaut de la « nature essentielle » du *leit-motiv*, — car c'est beaucoup demander, — je tâcherai, par de nombreux exemples, de montrer les applications presque infinies dont il est susceptible. Mais, avant de chercher ce qu'il est, il ne sera sans doute pas inutile de chercher d'où il vient, c'est-à-dire, de nous rendre compte de ce qui a décidé Wagner à l'employer. — On a vu que le *Drame* a été en quelque sorte imposé à Wagner par l' « évolution » logique du genre dramatique musical. Pareillement, le style de ce *drame* lui a été imposé par les principes mêmes d'où ce drame était sorti.

*
* *

D'une manière générale, on peut dire que chaque forme nouvelle d'art dramatique crée un style à son usage. Pour analyser l'âme féminine, il fallait un langage souple, clair, insinuant : et Racine le créa. Les romantiques prétendaient mêler le grotesque au

tragique, l'héroïque au trivial : il leur fallait un style plus sonore et plus imagé que celui de Racine : et Hugo le créa. De même, pour prendre des exemples moins généraux, les longues tirades démonstratives d'un Dumas fils étaient nécessaires à la « pièce à thèse » ; les formules courtes et nettes d'un Henry Becque s'imposaient pour la comédie faite de nombreuses et brèves notations ; les phrases inachevées, coupées d'arrêts et de points suspensifs convenaient aux fantaisies extra-réelles d'un Meilhac... Et, sans qu'il soit utile d'insister davantage, on comprend qu'il serait aussi vain d'employer le style de Racine pour écrire un drame romantique, que d'user du style d'Hugo pour composer une tragédie racinienne.

L'art dramatique musical avait son style, lui aussi, et ses formules. Comme on attendait le « Songe » dans les tragédies, on attendait dans l'opéra « l'Ensemble avec chœurs » ; pendant un demi-siècle l'un et l'autre furent obligatoires : et l'on n'exagérerait pas beaucoup en avançant qu'un seul et même moule servait pour ces manifestations artistiques. Je ne cite que pour mémoire les romances, caballettes, strettes, brindisi, chœurs, marches ou défilés, dont nos grands-pères n'auraient pu se passer, — et qui convenaient parfaitement à des ouvrages qui n'étaient que des prétextes à musique.

Le *Drame* était une forme nouvelle d'art dramatique musical. Il devait donc créer un style musical à son usage ; et ce style était déterminé d'avance par le but nouveau auquel il tendait. Dans le *Drame*, la musique devait, en des cas particuliers, suppléer à la parole. Il fallait donc qu'elle fût infiniment expressive, qu'elle fût expressive avant tout, qu'elle recherchât l'expression plus encore que la pure beauté ; pour mieux dire, ici la beauté n'était plus seulement la pureté de la forme, elle était la beauté dramatique, c'est-à-dire l'expression... (Le « *Qu'il mourût!* » d'*Horace* est d'une médiocre beauté plastique ; il n'en est pas moins sublime : mais sublime par le sentiment qu'il traduit, c'est-à-dire par l'expression). Et c'est ainsi, soit dit en passant, que certaines « hardiesses » de Wagner, admirables par ce qu'elles expriment, deviennent puériles et ridicules quand elles ne sont plus exigées pour la situation.

Mais, à ce nouveau style musical, il ne suffisait pas d'être infiniment et continûment expressif. Dans le *Drame*, nous l'avons vu, certaines parties, les principales, ne pouvaient être conçues et exprimées qu'en musique. Il fallait donc, — et cela était forcé, puisque le *Drame* était « pensé musicalement », — il fallait donc que les personnages et les sentiments eussent une représentation, une figuration musicale. De plus, — c'est là la nouveauté du procédé, — il fallait que cette phrase musicale « représentative » fût capable, tout en gardant sa personnalité propre, de subir toutes les transformations exigées par la marche du *Drame*.

Or, un modèle de ce style existait déjà dans la Symphonie, où Beethoven l'avait porté à la perfection. Là aussi, un thème est exposé, sur lequel la Symphonie tout entière est construite, un thème dont les facultés de développement et de transformation sont infinies. C'est ce style, ou ce procédé, que Wagner transporta dans le *Drame*, avec une restriction capitale : c'est que les transformations du thème choisi, — tout en suivant bien entendu les règles du développement musical, — seraient commandées, seulement et exclusivement, par l'action dramatique. En d'autres termes, en face d'un thème musical, le « symphoniste » cherchait à le développer de manière à fournir la matière musicale la plus belle ; au contraire, le « dramaturge », pour qui ce thème représentait un élément dramatique, lui donnait les seules « inflexions » imposées par le personnage ou le sentiment dont ce thème était la représentation. Ce thème, ce motif, Wagner l'appela *leit-motiv* : un mot d'une joliesse relative, j'en conviens, et auquel le Delmar de Flaubert eût préféré « morbidezza, analogue, et homogénéité » ; mais Wagner n'écrivait ni en italien ni en français ; Allemand, il a forgé un mot allemand nouveau pour exprimer une chose nouvelle ; ce mot est clair : que peut-on lui demander de plus ?...

L'idée d'accompagner certains personnages par des thèmes appropriés était très naturelle. Aussi s'est-elle manifestée d'assez bonne heure dans la musique dramatique. Mozart, Weber, même Meyerbeer se sont servis de motifs caractéristiques. Mais la théorie n'avait été qu' « entrevue et ébauchée » ; les thèmes, — immuables, — représentaient, soit l'impression générale causée par le personnage, soit le trait principal de son caractère. Dès qu'il manifestait ce caractère, dès qu'il intervenait dans le drame, le thème, — immuable, — apparaissait à l'orchestre. L'emploi d'un pareil procédé, sous peine de monotonie, devait donc être assez restreint : d'autant plus que, toujours pareil à lui-même, il n'ajoutait que peu de chose à l'intérêt dramatique ou même musical. Ce qui appartient en propre à Wagner, c'est d'avoir transformé ces thèmes conformément à l'action dramatique, c'est, comme le dit excellemment M. Saint-Saëns, d'avoir, grâce à eux, « fait comprendre, sous ce que disent les personnages, leurs plus secrètes pensées... » Et cette définition si précise me fait craindre que M. Saint-Saëns ne se soit quelque peu moqué de nous, en nous adressant des questions auxquelles, mieux que personne, il eût été capable de répondre...

Si juste que soit la définition que je viens de reproduire, elle n'est peut-être pas tout à fait complète.

J'entends que le *leit-motiv* ne se borne pas à traduire « sous ce que disent les personnages, leurs plus secrètes pensées » ; parfois il révèle au spectateur des choses que les personnages eux-mêmes ignorent ou commencent seulement de soupçonner ; comme dans l'exemple cité plus haut, où le spectateur comprend, avant Sieglinde et Siegmund, les liens qui les unissent à Wotan... Aussi bien, pour être à peu près complet, le mieux est-il d'envisager successivement les divers emplois du *leit-motiv*.

JACQUES DU TILLET.

(*A suivre.*)

UN ROMAN OUBLIÉ

Obermann.

I

Dans la magistrale étude qu'il a consacrée à Sénancour, M. Jules Levallois désigne l'auteur d'*Obermann* sous ce titre : *Un précurseur*. Certes, précurseur, il le fut, car sa mélancolie eut une influence considérable sur toute la littérature pendant plus d'un demi-siècle. La pâle figure du héros de Sénancour a été reflétée en d'innombrables compositions de tous genres, avant et après 1830, et il serait aisé d'établir une parenté étroite entre ces trois noms : Obermann, René, Werther. A son début, la période romantique se trouva ainsi marquée d'une teinte de rêverie douloureuse, d'un désenchantement qui n'alla pas toujours sans volupté. Toutefois les héros de Chateaubriand, de Gœthe, de lord Byron sont plus grands que nature ; leurs tragiques infortunes, leurs éclatantes douleurs, la satisfaction orgueilleuse de leur dédain en ont fait des personnages fictifs : ce sont de superbes modèles créés par de merveilleux artistes, ce ne sont pas des hommes.

Obermann, lui, est un homme, et c'est pourquoi il est resté intéressant et vivant. La plus haute valeur de ce livre consiste dans sa donnée psychologique et dans sa grande sincérité. C'est sous ce point de vue qu'il doit être examiné et interrogé. On constatera qu'il est difficile de porter plus loin l'esprit d'analyse, mais à creuser ses propres sentiments pour en extraire une souffrance, le cœur se fatigue et apparaît *comme un champ labouré jusqu'au sable et devenu stérile.*

II

Avant de parler de l'œuvre, quelques mots sur l'homme. On sait... ou plutôt on n'en savait que peu de chose, mais grâce aux patientes et subtiles recherches de M. Jules Levallois, le dévoué secrétaire de Sainte-Beuve qui devint l'ami de Mlle de Senancour, l'existence de l'auteur d'*Obermann* est aujourd'hui connue dans ses détails. Nous nous contenterons d'en tracer une esquisse rapide.

Étienne Pivert de Sénancour était le fils d'un contrôleur des rentes qui perdit sa fortune par suite de la dépréciation des assignats... Destiné par son père à l'état ecclésiastique, le jeune Sénancour, pour se soustraire à l'autorité paternelle, gagna la Suisse, aidé en secret par sa mère. Il promena sa mélancolie à travers les montagnes, puis se fixa chez une famille du canton de Fribourg où il ébaucha un roman sentimental avec la jeune fille de la maison, Mlle de Daguet, alliée à la famille des marquis de Jouffroy. Cette jeune fille ayant ensuite refusé le fiancé qu'elle avait alors ou celui-ci s'étant retiré, Sénancour crut l'avoir compromise et l'épousa pour réparer le tort qu'il avait pu lui faire. Elle mourut peu de temps après, laissant sans doute peu de regret à son mari, car Sénancour plaida souvent et avec insistance la cause du divorce. Il ne cessa, pendant la Révolution, d'aller et venir entre la Suisse et la France, pour veiller à la conservation d'une fortune que les événements réduisirent à très peu de chose. Arrêté tantôt comme soupçonné d'être prêtre réfractaire, tantôt comme accusé d'émigration, plusieurs fois en danger de mort, il échappa toujours, grâce à son sang-froid et à une sincérité qui n'était pas sans quelque adresse. Un jour — raconte M. Levallois — à la frontière, on lui demanda s'il avait sur lui des valeurs monnayées. « Fouillez-moi », dit-il, sans vouloir répondre ni oui ni non. On le laissa passer : il était porteur d'une assez grosse somme qui aurait causé sa perte. Une autre fois, les gendarmes l'avaient enfermé provisoirement dans la salle d'une petite mairie de village. Ils y trouvèrent leur prisonnier en train d'étudier attentivement une carte de France fixée au mur. « Le pauvre homme est trop bête pour être coupable », se dirent-ils. Et ils lui rendirent la liberté.

Même vie errante après la Terreur. Enfin il rentra en France sous le Directoire, vécut à Paris dans un appartement donnant sur la place Beauvau et traduisit ses impressions de solitaire désabusé de toute illusion dans un premier ouvrage intitulé : *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, puis dans un autre ouvrage : *Obermann*, qu'il acheva d'écrire en 1804 dans une localité près de Fribourg, Agis.

L'année suivante, il publiait : *De l'amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*, qui établit sa réputation. Dans ce livre, Sénancour soutient opiniâtrément le divorce comme seul correctif qu'il y ait au mariage et il réduit à si

peu de chose l'amour, en le voulant toujours guidé par la raison, que la spirituelle définition de Mlle de Staël : « L'amour, c'est de l'égoïsme à deux », n'aurait pas été de son goût ; il veut que l'amour soit de l'égoïsme pur et simple

A la chute de l'Empire, Sénancour se lança un peu dans l'actualité et publia quelques brochures politiques, mais il avait à peu près perdu toute sa fortune et, pour vivre, il dut collaborer à des entreprises de librairie, se soumettre à des besognes littéraires. C'est ainsi qu'il écrivit des *Résumés d'histoire de France* et des *précis* d'*histoire romaine* à l'usage de la jeunesse, qu'il apporta son concours à la *Biographie des contemporains* de Rubbe. Ses *Observations sur le Génie du christianisme* et son dernier roman : *Isabella* n'eurent qu'un succès médiocre malgré d'incontestables qualités.

L'âge était venu ; Sénancour s'éteignait dans la misère, accablé d'infirmités, lorsque M. Thiers, alors ministre de l'Intérieur, lui fit allouer une pension ; le ministre de l'Instruction publique, Villemain, lui en obtint une seconde et il put ainsi achever moins péniblement ces derniers jours.

Sénancour est à peine connu de la génération actuelle ; cependant *Obermann*, réimprimé en 1833, lui donna comme un regain de célébrité. Le 10 janvier, 1846, l'écrivain qui avait changé tout le courant littéraire d'une époque, s'éteignit dans une maison de santé de Saint-Cloud ; la dernière recommandation adressée par lui à son fils fut d'inscrire sur sa tombe ces paroles qui résumaient toute sa vie intellectuelle et morale : *Éternité, sois mon asile*.

M. Alvar Tornüdd nous dit que Sénancour avait exprimé la volonté qu'aucun ministre appartenant aux communions officielles ne fût appelé à son lit de mort. Pour lui, sa foi était fondée sur cette notion de permanence qui aurait pu lui servir de devise : « Celui qui médite sur l'Éternité ne sera point le jouet du temps. »

Six cents ans avant l'ère chrétienne, Çakya-Mouni avait dit la même chose à peu près dans les mêmes termes.

III

« Obermann, dit Sainte-Beuve, est le type de ces sourds génies qui avortent, de ces sensibilités abondantes qui s'égarent dans le désert, de ces moissons grêlées qui ne se dorent pas, des facultés affamées à vide, et non discernées et non appliquées ; de ce qui, en un mot, ne triomphe et ne surgit jamais ; le type de la majorité des âmes tristes et souffrantes, de tous les génies à faux et des existences retranchées. »

Ce livre n'est pas à proprement parler un roman, c'est une étude psychologique. Dans une suite de lettres écrites au jour le jour, Obermann retrace, à un ami qui ne répond jamais, ses désillusions, ses ennuis, la ruine de ses espérances et l'état maladif de son esprit qui ne trouve le calme nulle part. On a pensé que ces lettres étaient les confidences biographiques de Sénancour lui-même ; elles donnent en effet une analyse intense de son caractère, de son *état d'âme*, mais il a altéré à dessein les circonstances extérieures, il a dépaysé la scène et transposé quelques événements réels afin d'être plus à l'aise dans une fiction.

La souffrance morale d'Obermann provient surtout du sentiment net, irrécusable de ses facultés incomplètes. « C'est la rêverie dans l'impuissance, nous dit George Sand, la perpétuité du désir ébauché. Sa sensibilité est aiguë, maladive parfois, son intelligence est fine, mais l'énergie est insuffisante. C'est un rêveur patient, un esprit délicat qui se laisse souvent distraire par des influences puériles, mais que la conscience de son mal ramène à des larmes vraies, profondes, saisissantes, adoucies pourtant et comme attendries par la contemplation de la nature. Cette incurable tristesse, qui encadre de lignes infranchissables la destinée d'Obermann, offrait un type trop exceptionnel pour être apprécié lors de son apparition en 1804. Le souci de la guerre, les rêves de gloire absorbaient alors tous les esprits : un besoin d'activité virile et martiale bouillonnait dans les cœurs ; Obermann, isolé dans ses réflexions sur lui-même, traversa la foule tumultueuse, incompris, perdu... Plus tard, quand le régime impérial eut croulé avec un fracas de tonnerre, il se fit un grand silence, chacun dut chercher sa force dans son cerveau ; désormais, le développement de la pensée devait être le seul moyen de réaliser ses ambitions. Tous les ressorts de l'intérêt personnel, toutes les puissances de l'égoïsme, tendues, exaspérées, donnèrent naissance à un mal inconnu, auquel la psychologie n'avait point encore assigné de place dans ses annales et qu'Alfred de Musset décrira un jour dans la *Confession d'un enfant du siècle*.

IV

Il est évident que la vie individuelle ne peut avoir de prix que si la vie générale a un sens. Autrement l'existence reste absolument machinale et dans ce cas il n'y a plus guère qu'à se laisser flotter comme un bouchon.

Le scepticisme, ce doux oreiller cher à Montaigne, devient pour Obermann un buisson épineux. Ce tournant sacré : celui du but à atteindre, nul ne l'a exprimé plus éloquemment.

« On ne parle, dit-il, que de réprimer ses passions, et d'avoir la force de faire ce qu'il faut ; mais au mi-

lieu de tant d'impénétrabilité, montrez donc ce qu'il faut. Pour moi, je ne le sais pas, et j'ose soupçonner que plusieurs autres l'ignorent. Tous les sectaires ont prétendu le dire et le montrer avec évidence; leurs preuves surnaturelles nous ont laissés dans un doute plus grand. Peut-être une connaissance certaine et un but connu ne sont-ils ni selon notre nature, ni selon nos besoins. Cependant il faut vouloir. C'est une triste nécessité, c'est une sollicitude intolérable d'être toujours contraint d'avoir une volonté quand on ne sait sur quoi la régler. »

Voir sans comprendre, penser sans vouloir, vouloir sans agir, ces trois termes lui sont insupportables et sa vie intellectuelle se passera en agitations douloureuses.

Nous avons dit qu'*Obermann* n'était qu'une suite de réflexions, de descriptions ou de rêveries à peine liées entre elles. En relisant cette œuvre pour en détacher ici quelques fragments, nous comptons bien livrer nos citations sans aucun ordre. C'est une excursion à travers des pensées parfois contradictoires, d'un charme puissant ou délicat et toujours sincères.

« Il y a des hommes, écrit Obermann, qui croient se promener à la campagne lorsqu'ils marchent en ligne dans une allée sablée. Ils ont dîné; ils vont jusqu'à la statue et ils reviennent au trictrac. Mais quand nous nous promenions dans les bois du Forez, nous allions librement et au hasard. »

Et il ajoute :

« Je ne connais de promenade qui donne un vrai plaisir que celle que l'on fait sans but, lorsque l'on va uniquement pour aller et que l'on cherche sans vouloir aucune chose; lorsque le temps est tranquille et peu couvert, que l'on n'a point d'affaires, que l'on ne veut pas savoir l'heure et que l'on se met à pénétrer au hasard dans les fondrières et les bois d'un pays inconnu; lorsque l'on parle des champignons, des feuilles rousses qui commencent à tomber; lorsque je vous dis : « Voilà une place qui ressemble bien à celle où mon père s'arrêta, il y a dix ans, pour jouer au petit palet avec moi et où il laissa son couteau de chasse, que le lendemain on ne put jamais retrouver. »

Toutes les descriptions ont un grand parfum de poésie. Au surplus, elles sont simples elles ne datent point, qualité rare pour une époque où le genre pastoral avait rempli la littérature d'expressions rebattues comme *l'émail des prés*, *l'azur des cieux*, *le cristal des eaux*. Sénancour a su se défendre de ce genre faux, encore à la mode. Il avait le sentiment artiste, c'est-à-dire un goût très fin et très sûr.

« J'avais, je crois, quatorze, quinze et dix-sept ans lorsque je vis Fontainebleau... je parcourus avidement ces solitudes; je m'y égarais à dessein, content lorsque j'avais perdu toute trace de ma route et que je n'apercevais aucun chemin fréquenté. Quand j'atteignais l'extrémité de la forêt, je voyais avec peine ces vastes plaines nues et ces rochers dans l'éloignement. Je me retournais aussitôt, je m'enfonçais dans le plus épais des bois, et quand je trouvais un endroit découvert et fermé de toutes parts où je ne voyais que des sables et des genièvres, j'éprouvais un sentiment de paix, de liberté, de joie sauvage. C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre solitaire qui m'attristait déjà... j'aime le bouleau, j'aime cette écorce blanche, lisse et crevassée, cette tige agreste; ces branches qui s'inclinent vers la terre; la mobilité des feuilles et tout cet abandon... »

Et plus loin :

« Souvent je vais en ligne droite sans suivre de sentiers. Je cherche à ne conserver aucun renseignement, à ne pas connaître la forêt afin d'avoir toujours quelque chose à y trouver. Il y a un chemin que j'aime à suivre, il décrit un cercle comme la forêt elle-même, en sorte qu'il ne va ni aux plaines ni à la ville ; il ne suit aucune direction ordinaire ; il n'est ni dans les vallons ni sur les hauteurs ; il semble n'avoir point de fin ; il passe à travers tout et n'arrive à rien : je crois qne j'y marcherais toute ma vie. »

Mais cette joie physique de courir les bois dure peu :

« Je marche dans la fougère encore humide, dans les ronces, sous les bouleaux... Je monte, je descends, je vais comme un homme qui veut jouir ; puis un soupir, quelque humeur et tout un jour misérable. »

Bientôt la forêt de Fontainebleau finira même par lui déplaire :

« J'ai bien une terre libre à parcourir, mais elle n'est pas assez sauvage, assez imposante. Les formes en sont basses, les roches petites et monotones ; la végétation n'y a pas, en général, cette profusion qui m'est nécessaire. »

Et il termine avec dédain :

« C'est une terre de plaines. Rien ne m'opprime ici ; rien ne me satisfait. Je crois même que l'ennui augmente : c'est que je ne souffre pas assez. Je suis donc plus heureux ? Point du tout : souffrir ou être malheureux, ce n'est pas la même chose. »

Les romantiques ne paraissent pas avoir compris Obermann. René, Werther, Manfred, aimaient la vie. S'ils l'ont quittée volontairement c'est parce qu'elle n'a point donné ce qu'ils en attendaient. Obermann, lui, ne souffre d'aucun amour contrarié, il n'est point déçu, mais il ignore le pourquoi des êtres et des choses ; quant au bonheur qu'il n'a pas, il ne le désire point car il le sent fragile et périssable. On a voulu donner à Obermann une parenté éloignée avec Hamlet, ce type embrouillé et profond de la

faiblesse humaine, si complet dans son avortement, si logique dans son inconséquence ; mais nous pensons qu'Obermann est une individualité nette, originale, une image dont les traits n'ont de modèle exact et de copie nulle part. Seul, Pierre Loti paraît avoir exprimé dans une langue supérieure des désenchantements pareils.

« Ma situation est douce et je mène une triste vie. Je suis ici on ne peut mieux ; libre, tranquille, bien portant, sans affaires, indifférent sur l'avenir dont je n'attends rien, et perdant sans peine le passé dont je n'ai pas joui. Mais il est en moi une inquiétude qui ne me quittera pas ; c'est un besoin que je ne connais pas, qui me commande, qui m'absorbe, qui m'emporte au delà des êtres périssables. Vous vous trompez, et je m'étais trompé moi-même ; ce n'est pas le besoin d'aimer. Il y a une distance bien grande du vide de mon cœur à l'amour qu'il a tant désiré ; mais il y a l'infini entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être. L'amour est immense, il n'est pas infini. Je ne veux point jouir, je veux espérer, je voudrais savoir ! Il me faut des illusions sans bornes, qui s'éloignent pour me tromper toujours. Que m'importe ce qui peut finir ? L'heure qui arrivera dans soixante années est là près de moi. Je n'aime point ce qui se prépare, s'approche, arrive et n'est plus. Je veux un bien, un rêve, une espérance qui soit toujours devant moi, au delà de moi, plus grande que ce qui passe... »

En un mot, il n'y a point de félicité sans permanence. Si Obermann avait eu la foi, il aurait pu devenir un saint, car il a toutes les aspirations qui font les grands mystiques, mais, avec une âme profondément religieuse, son esprit est sceptique. Il n'a qu'une confiance médiocre dans la persistance de la personnalité *post mortem*.

« Très inquiets et plus ou moins malheureux, nous attendons sans cesse l'heure suivante, le jour suivant, l'année suivante. Il nous faut à la fin une vie suivante... C'est un assez beau rêve qui dure jusqu'à ce qu'on s'endorme pour jamais. Concevons cet espoir : heureux celui qui l'a ! Mais convenons que la raison qui le rend si universel n'est pas difficile à trouver. »

Le temps marche... Obermann est en Suisse, il a un peu vieilli car ses impressions qu'il recueille de la nature sont moins vives et il s'attriste encore :

« Je juge comme autrefois, dit-il, la beauté d'un site pittoresque, mais je la sens moins, ou la manière dont je la sens ne me suffit plus... Tout se décolore insensiblement, et cela devait être. Comment trouverais-je, dans les choses, ces mouvements qui ne sont plus dans mon cœur... »

Cette fois, les plaintes d'Obermann paraissent vaines et puériles. Il ne s'agit pas d'occuper son cœur, mais de parvenir à le distraire sans l'égarer ; et quand l'espérance n'est plus, ne nous reste-t-il pas un peu de curiosité et quelques habitudes ? C'est assez pour attendre la nuit.

Du reste, le noir pessimisme d'Obermann s'éclaire parfois de charmantes clartés. Il avait défini l'amour : « un voile jeté sur le néant », plus tard il dira :

« Qui n'a pas pleinement aimé n'a pas possédé la vie... L'amour doit posséder la terre que l'ambition fatigue... La grâce de la nature est dans le mouvement d'un bras ; l'harmonie du monde est dans l'expression d'un regard.

« ... Celui qui est incapable d'aimer est nécessairement incapable d'un sentiment magnanime, d'une affection sublime. Il peut être probe, bon, industrieux, prudent ; il peut avoir des qualités douces et même des vertus par réflexion ; mais il n'est pas homme. Il n'a ni âme, ni génie : je veux bien le connaître, il aura ma confiance et jusqu'à mon estime, mais il ne sera pas mon ami. »

L'amour, avec ce qu'il comporte de sensualité passionnelle, est défendu par Obermann avec un bon sens et une hardiesse rares. Les quelques lignes qui suivent paraissent avoir été écrites moins par un psychologue que par un physiologiste :

« On prétend condamner l'amour comme une affection tout à fait sensuelle, et n'ayant d'autre principe qu'un besoin qu'on appelle grossier. Mais je ne vois rien dans nos désirs les plus compliqués dont la véritable fin ne soit un besoin physique ; le sentiment n'est que leur expression indirecte : l'homme intellectuel ne fut jamais qu'un fantôme... Celui qui ne saurait vivre sans espoir de soumettre la terre n'y eût pas songé s'il n'eût pas eu faim. Nos besoins réunissent deux modifications d'un même principe : l'appétit et le sentiment ; tout but d'un désir naturel est légitime, tous les moyens qu'il inspire sont bons s'ils n'attaquent les droits de personne et s'ils ne produisent dans nous-même aucun désordre réel qui compense son utilité... Croyez bien, dit-il, que les vieillards auraient entièrement proscrit l'amour s'ils avaient pu trouver d'autres moyens de reproduction... Je veux que l'homme use librement de ses facultés quand elles n'attaquent point d'autres droits. Je veux qu'il jouisse afin d'être bon, qu'il soit animé par le plaisir, mais dirigé par l'équité visible ; que sa vie soit juste, heureuse et même voluptueuse ; j'aime que celui qui pense raisonne ses devoirs. Je fais peu de cas d'une femme qui n'est retenue dans les siens que par une sorte de terreur superstitieuse pour tout ce qui appartient à des jouissances dont elle n'oserait s'avouer le désir. »

On ne peut s'empêcher de rapprocher de ces dernières lignes le verset suivants de l'Ecclésiaste qui termine le chapitre IX : « Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta

vie de vanité que Dieu t'a donnée sous le soleil, pendant tous les jours de ta vanité; car c'est ta part dans la vie au milieu de ton travail que tu fais sous le soleil. Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le, car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas. »

Mais l'incurable Obermann paraphrase à son tour l'Ecclésiaste en écrivant :

« Estime des hommes, tendresse paternelle, douce conscience, fierté d'une âme pure, pain, fortune, honneur, espérance, amour... tout passe. Il ne s'agit plus d'aimer et de vivre : il faut dévorer ses larmes, traîner des jours précaires, flétris, misérables. Il ne s'agit plus de s'avancer dans les illusions, dans l'amour et dans la vie; il faut repousser les songes, chercher l'amertume et attendre la mort. Femmes sincères et aimantes, belles de toutes les grâces extérieures et des charmes de l'âme, si faites pour être purement, tendrement, constamment aimées... n'aimez pas. »

Cependant le farouche pessimiste s'amollit. Il plante « un saule au cimetière » un demi-siècle avant Musset, et termine son testament par ces mots :

« Si un jour plein de pensées encore, mais renonçant à parler aux hommes, j'ai auprès de moi un ami pour recevoir mes adieux à la terre, qu'on me couche dans l'herbe courte, et que de tranquilles marguerites soient là, devant moi, sous le soleil, sous le ciel immense, afin qu'en laissant la vie qui passe, je retrouve quelque chose de l'illusion infinie. »

Décidément le dernier mot de toutes les philosophies appartient encore à la résignation.

HENRY FRICHET.

COOPÉRATIVES DE CONSOMMATION

Il est un fait social sur lequel économistes individualistes et socialistes collectivistes manifestent le plus touchant accord : je veux parler de la *coopérative de consommation*. Les uns et les autres, ils en célèbrent les avantages immédiats, et je veux dire tout de suite qu'ils auraient beaucoup de chances de rallier l'ensemble des consommateurs à leurs conceptions, s'ils n'avaient à lutter contre les intérêts, prépondérants dans la politique électorale française, des petits commerçants, qui ne font pas de distinction entre le grand commerce, qui les supprime, en les réduisant à l'état de salariés, et la coopération, où ils pourraient trouver un emploi suffisamment rémunéré de leurs facultés, s'ils étaient plus clairvoyants.

Mais oublions, si vous le voulez bien, pour aujourd'hui, les intérêts électoraux du petit commerce. Je parlais des consommateurs. Vous m'accordez bien qu'ils forment la... totalité des citoyens français. S'ils comprenaient les avantages de la coopérative de consommation, celle-ci aurait gain de cause. Mais ils ne veulent pas comprendre. Est-ce indifférence? Est-ce qu'ils ont plus de bien-être qu'ils ne l'avouent? Serait-ce bêtise? M. Charles Gide le croit et le leur dit tout net. Écoutons-le :

« Il n'est aucune catégorie sociale qui soit plus ignorante, plus crédule, disons-le mot, *plus bête*, que celle des consommateurs. Le consommateur croit tout, supporte tout, avale tout, au sens matériel comme au sens figuré. On lui fait croire qu'il est de son intérêt que le gouvernement mette un droit de 7 francs sur le blé, et docilement il paye son pain une moitié en sus de ce qu'il devrait le payer. On l'habitue à boire du vin de figues sèches ou de bois de campêche, et il le trouve meilleur que les vins naturels. Une année, les tailleurs lui persuadent qu'il faut porter les pantalons courts et les pardessus longs; l'année suivante, les pantalons longs et les pardessus courts, et ingénument il change d'habits tous les ans pour faire gagner son tailleur. On lui fait payer à poids d'or les fruits ou les légumes que les malheureux producteurs vendent à perte. Je n'en finirais pas si je voulais citer des exemples et donner des chiffres pour démontrer l'exploitation dont il est victime depuis son berceau jusqu'à sa tombe, et qu'il justifie d'ailleurs par la débonnaireté avec laquelle il les accepte. C'est un mouton qui ne sait même pas bêler. »

Et pourtant, n'est-il pas roi, ce consommateur, dans l'ordre économique? « C'est de lui que tout part et c'est à lui que tout aboutit dans la circulation économique. C'est lui qui, par ses ordres, par ses commandes — ce sont les mots mêmes que l'usage a consacrés — détermine la production et lui dit ce qu'il doit faire. »

Sachant cela, M. Charles Gide se demande s'il n'est pas effrayant de sentir un tel pouvoir entre les mains d'un public qui n'a aucune conscience de ses fonctions, de sa puissance, de ses devoirs? Or, aux yeux de l'éminent sociologue, les sociétés coopératives de consommation ont pour effet de restituer au consommateur la direction effective de la production, de faire son éducation sociale en lui apprenant à exercer ce pouvoir dans un esprit de justice et de solidarité, en lui apprenant aussi à distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais. Aussi M. Charles Gide est-il un partisan convaincu de la coopération. Je dirai plus : c'est peut-être, en France, le seul apôtre de la coopération pour elle-même. La transformation économique, qu'il prévoit, se fera par

la coopération et pour aboutir... à la coopération.

« Actuellement, a-t-il écrit, le gouvernement économique est entre les mains d'une oligarchie de producteurs capitalistes; par le moyen de sociétés de consommation, ce gouvernement passera à la masse du public. La coopération, c'est l'avènement du suffrage universel dans l'ordre économique. »

Et, dans d'autres écrits, il a dit, avec précision, tout ce qu'il attendait de ce mode nouveau d'organisation économique. D'abord, immédiatement, les avantages des coopératives de consommation sont les suivants : 1° Une économie dans la dépense, ou un moyen d'épargner sans se priver si, conformément au système de Rochdale, elles préfèrent restituer à l'acheteur, à fin d'année, le bénéfice réalisé sur lui. 2° La cessation de la falsification des denrées. 3° L'abolition de la réclame, du mensonge et de la fraude commerciales sous toutes leurs formes, et par là l'élévation du niveau moral. Puis, dans un avenir peu éloigné, M. Charles Gide prévoit : 1° l'élimination progressive des marchands et généralement des intermédiaires ; 2° la réduction progressive de la sphère des entreprises individuelles, des sociétés par actions, etc., au fur et à mesure que les sociétés de consommation produiraient elles-mêmes tout ce qui leur serait nécessaire ; 3° la raréfaction des grandes fortunes et la multiplication des petites; 4° l'équilibre de la production et de la consommation et la suppression des crises et des chômages par le fait que les consommateurs associés ne produiraient plus que dans la proportion de leurs besoins.

*
* *

Mais M. Charles Gide est un révolutionnaire dans le monde des économistes. La plupart ne voient dans la coopérative de consommation qu'un *moyen*, un expédient momentané pour relever dans une certaine mesure le niveau matériel des pauvres gens. M. Léopold Mabilleau nous renseigne, il me semble, sur l'orthodoxie admise par les économistes, en matière de coopération.

Il fut invité, par le *Comité de défense et de progrès social*, à prononcer, le 6 mars 1896, un discours, qu'il intitule : *La Coopération, ses bienfaits et ses limites*. Après avoir montré quels résultats ont obtenus les Italiens, M. Mabilleau tire la leçon que comporte leur exemple et il ne dissimule pas qu'il y adhère volontiers. Voici, d'ailleurs, comment il formule cette leçon :

« La coopération n'est irréprochable que dans la mesure où elle ne nuit pas à l'expansion du petit commerce, ou, si vous le voulez, que dans la mesure où le tort qu'elle porte au commerce, est compensé et dépassé par les avantages qu'elle assure aux consommateurs. » En somme, M. Mabilleau admet que le principe de la coopération est légitime, mais il lui voudrait certaines limites. Et la difficulté se trouve dans l'établissement de ces limites.

On a d'abord pensé à diminuer le nombre des participants, en posant, par exemple, un minimum de 200 francs ou 400 francs de loyer par an; mais ce projet fut vite abandonné. On a cru encore pouvoir imposer aux personnes désireuses de faire partie d'une coopérative un droit d'entrée assez coûteux. On a aussi songé à restreindre le champ des opérations. Tâche bien malaisée ! M. Lourties, qui *rapporta* sur cette question au Sénat disait : « Ces restrictions-là n'ont pas besoin d'être préparées et édictées par la loi; ce sont des phénomènes économiques qui se produisent fatalement par l'effet de lois supérieures. La coopération de consommation se limite d'elle-même aux besoins essentiels et journaliers de la vie; ceux qui ont de l'argent n'iront jamais le mettre dans les coopératives. »

M. Mabilleau ne partage pas cette manière de voir. Et il cite l'exemple d'une coopérative, qui vient de se former à Caen et qui fournit à ses membres... des truffes, des éponges fines, des éventails, des cravates de soie.

Après s'être déclaré opposé à cette extension de la capacité marchande des coopératives, M. Mabilleau pose ce principe : *L'idéal serait*, dit-il, *que la coopération ne servît qu'à ceux qui en ont besoin, et pour les besoins primordiaux qu'ils ont*. Et il légitime ce point de vue en ajoutant, à la fin de son discours, que la coopération de consommation n'est qu'un expédient et non la solution du problème social. « Dès qu'elle s'étend hors de la classe pauvre et du domaine des besoins primordiaux, elle porte atteinte au commerce, qui est un des principaux ressorts de la fortune publique, et ses inconvénients balancent ses avantages. Elle a donc là des limites nécessaires. »

*
* *

On a vu que tel n'est point l'avis de M. Charles Gide. Ce n'est pas davantage celui des socialistes. Pour ceux-ci, la coopération n'est qu'un moyen de faciliter la transformation économique de la société dans le sens qu'ils prévoient; aussi ne lui imposent-ils aucune limite. « Une coopération de consommation sera non-socialiste si les coopérateurs la créent pour une tout autre raison que le désir de hâter la transformation de la société. Elle sera socialiste si les coopérateurs la font concourir à l'avènement de la société collectiviste ou communiste. »

Les termes de cette affirmation se trouvent dans le *Manuel du coopérateur socialiste* que M. Maurice Lauzel vient de publier (1).

(1) En vente à la *Société nouvelle de librairie et d'édition*.

On y lit aussi « que si le coopérateur bourgeois se soucie de la coopération pour les bénéfices personnels qu'elle lui rapporte ; le coopérateur socialiste use de la coopération comme d'un moyen propre à atteindre un but différent de ce moyen. Ce but est la révolution sociale. »

Si l'on prenait cette distinction à la lettre, il n'y aurait entre les modes de coopération que des différences d'*intention* dans l'esprit des coopérateurs. Je crois que les coopératives se distinguent par des différences... organiques. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces détails. J'ai voulu seulement, par cet article, attirer l'attention des lecteurs de la *Revue Bleue* sur un fait social auquel économistes et socialistes attachent également de l'importance. Je voudrais maintenant montrer par un exemple bien choisi tout ce que des coopérateurs intelligents, qu'ils soient socialistes ou libéraux, peuvent attendre, dans la société actuelle, de ce mode d'organisation économique. Et je choisis l'exemple du *Vooruit* de Gand, parce qu'il se trouve que je puis emprunter à un économiste des renseignements et des éloges sur cette entreprise socialiste.

***

Grâce à l'initiative d'Édouard Anseele, la coopérative *Vooruit* (En Avant) fut fondée à Gand, en 1880. Les membres fondateurs n'étaient pas plus de 150 et avaient, comme premier capital, un prêt de 2 000 francs du syndicat des Tisserands. Ils s'installèrent d'abord dans un estaminet ; mais, dès 1883, ils purent louer, pour dix-huit ans, au prix de 2 850 fr. par an, un vaste immeuble, dans un quartier central. On y installa une boulangerie, un café, une imprimerie et un magasin d'aunages et de confection.

Sur le café, M. Jules van den Heuvel, professeur à l'Université de Louvain, nous donne ces détails : « Il ne s'y débite pas de boissons alcooliques ; les fournitures se font à bon compte (10 centimes pour un verre de bière, 15 centimes pour une tasse de chocolat, 5 centimes pour une tasse de café). » Il n'y vient du monde que les samedis, dimanches et lundis, ou encore aux jours de fête et de cortège. Sur les murs, des devises caractéristiques comme celle-ci : « L'estomac des ouvriers est la caisse d'épargne de la société. »

Le 1er janvier 1883, on publia le premier numéro d'un journal quotidien, imprimé sur presse rotative : le *Vooruit*. En 1885, la première pharmacie est établie ; puis une deuxième et une troisième ; enfin une quatrième, en 1894. C'est alors le moment des grandes acquisitions : immeuble de 40 000 francs, où l'on établit un second café, un atelier de cordonnerie, un magasin d'ustensiles de ménage. Dans un autre immeuble aussi vaste, on installe de grands magasins de charbon. Du 1er janvier 1888 au 31 mai 1889, il est dépensé 96 849 francs pour les nouvelles installations.

Je passe sur d'autres dépenses, pour noter enfin la construction d'un nouvel édifice d'aspect grandiose, pour lequel la Société dépense plus de 225 000 francs. « Au rez-de-chaussée sont transportés les magasins d'aunages et de vêtements ainsi que la vente de chaussures. A l'étage supérieur se trouvent les ateliers des couturières, des piqueuses de bottines. Toutes les salles sont éclairées à la lumière électrique ; le service est facilité par un ascenseur ; une machine distribue la force motrice. La façade est couverte de peintures, d'inscriptions et de médaillons. On y voit les profils de de Paepe, de Marx, de Fourier et d'Owen, et on y lit : *L'union des travailleurs est la paix du monde.*

Outre ces immeubles, la Société en possède encore un dont la façade a été peinte en rouge, et sur lequel on a inscrit en grandes lettres dorées : *Local des fêtes du Vooruit.*

Et voilà ce que l'effort patient d'ouvriers coopérateurs a pu réaliser en dix-sept ans. « En 1880, dit M. Jules van den Heuvel, ce n'était qu'une humble coopérative de boulangerie, vivant retirée, loin du centre, dans un estaminet sans apparence. Et voici qu'aujourd'hui elle a pris pied au cœur de la cité ; elle a des magasins considérables ; elle ne fournit pas seulement le pain, mais encore les ouvrages et les confections, les chaussures, le charbon, les médicaments, les épiceries, les meubles ; elle ouvre des cafés, elle a des salles et des jardins d'agrément ; enfin elle dispose d'une presse qui la défend et lui recrute des clients. »

Le chiffre de ses membres croît sans cesse, ainsi que la production de sa boulangerie. En 1887, la société comptait 2 342 membres et on cuisait 1 482 280 pains. En 1897, c'est de 5 611 membres qu'elle se compose et la boulangerie produit 4 549 108 pains.

Quelles conditions faut-il donc remplir pour participer à cette grandiose entreprise? Il faut d'abord être ouvrier, puis payer 25 centimes à titre de droit d'entrée. Sur premiers bénéfices on déduit en outre 1 franc à titre de part dans le capital social. Quand on a rempli ces deux conditions, on profite de certains avantages : le principal est l'achat du pain à bon marché. Vous achetez, chaque dimanche, autant de jetons de cuivre que vous prévoyez avoir besoin de pains dans la semaine. Vous payez immédiatement, et le receveur inscrit sur votre livret le nombre de jetons achetés. Tous les jours, une charrette poussée par un ouvrier, et tirée par des chiens, vous apporte du pain, en échange de vos jetons de

cuivre. Chaque trimestre, il y a distribution des bénéfices.

Je cite mon auteur :

« Le pain d'un kilo, dit-il, la Société vous l'a fait payer 30 centimes ; soit le prix auquel les meilleurs boulangers du voisinage vendent leurs pains. Mais elle vous a promis des remises. A la fin du trimestre elle rend ordinairement 12 centimes par pain. Seulement, au lieu de vous payer ces 12 centimes en argent, elle les paie en cartes de bénéfices, c'est-à-dire en une monnaie qui n'a cours qu'au *Vooruit* et que vous ne pourrez utiliser qu'en achetant soit de nouveaux pains, soit des objets aux divers magasins. Or, comme le prix du pain est surélevé, on peut dire que la Société ne vous rend pas réellement 12 centimes, mais seulement une valeur qui peut être approximativement fixée à 10 centimes. »

Un autre avantage est celui de pouvoir faire d'autres achats à bon compte. Sur toutes les emplettes que l'on fait dans ses magasins d'épiceries, d'ouvrages et confections, de cuirs et de cordonnerie, la Société fait une remise de 6 pour 100 à titre de participation dans les bénéfices. Chaque semestre, pour l'épicerie et la cordonnerie ; chaque année pour les confections, un compte est dressé, les factures vérifiées, et remise est faite de ce qui revient à chacun en cartes de bénéfices.

Il y a encore les secours en cas de maladie, auxquels l'ouvrier coopérateur a droit, moyennant un paiement hebdomadaire de 5 centimes. Il y a la Bibliothèque, l'école professionnelle, une caisse d'épargne et... la section d'agrément.

Tous les dimanches, il y a concert, représentation ou bal au local des fêtes. Le mardi 3 mars 1897, le *Vooruit* rendait compte d'une représentation de *Tannhauser*. La salle était pleine. On avait écouté avec un enthousiasme correct. M. Anseele avait fait précéder la représentation d'une courte conférence sur Wagner et son œuvre.

Il m'est agréable de terminer par cette vision d'art un article que certains de mes lecteurs jugeront consacré à des préoccupations d'un ordre bien matériel. Ils auraient tort de m'en blâmer.

Léon Parsons.

UN MARI PACIFIQUE

Je n'avais pas vu depuis longtemps M. Tristan Bernard, et depuis longtemps je ne lisais plus les singulières — et pourtant si communes — aventures de ménage qu'il publiait dans le *Journal* et dont il avait brusquement interrompu le récit. Cet humoriste, amoureux de la retraite et du silence, des sommeils profonds et des longues paresses, aime le travail, comme une maîtresse jolie et fatigante : il ne lie commerce avec lui qu'aux heures où il est sûr d'en éprouver quelque plaisir, et l'on sait que ces heures sont rares. Les semaines passaient, je désespérais de jamais connaître la fin d'un roman dont la première partie m'enchantait.

Par bonheur la Providence veillait. Un jour, par hasard, dans la salle de rédaction d'une revue, je rencontrai M. Tristan Bernard. Assis devant une table immense, coiffé d'un chapeau de paille et tout de noir vêtu, le front en sueur, le visage défait, il contemplait avec une épouvante attristée des piles de livres qui montaient vers les cieux à portée de sa main, et il murmurait : « Mon Dieu ! mon Dieu ! j'en ai encore trois cents à dédicacer ! je reviendrai demain. » Je toussai pour l'avertir de ma présence. Il leva la tête, un pâle sourire palpita sur ses lèvres, il prit un volume, écrivit lentement au faux titre une dizaine de mots, et me le tendit d'un geste las, en se penchant. « Voici, dit-il, voici mon roman. » Brisé par cet effort, il retomba sur sa chaise et ferma les yeux. Entre mes doigts respectueux, je tenais *Un Mari pacifique*.

***

Un Mari pacifique fait suite à ce premier volume qui s'appelle *Mémoires d'un jeune homme rangé*, et le héros en est encore Daniel Henry.

C'est un homme excellent que ce Daniel, et je ressens pour lui une sympathie singulière. Il s'est marié, tout jeune, sans trop savoir pourquoi ni comment, obéissant avec une paresseuse docilité aux événements qui, le mettant presque tous les jours en présence d'une jeune fille aimable, ni trop bonne ni trop méchante, ni trop sérieuse ni trop légère, semblaient, à force de la lui montrer, la lui imposer comme compagne. S'il n'avait pas demandé sa main, après les quelques baisers volés dans les coins, loin des regards paternels, mais sous l'œil vigilant d'une amie aux aguets, Berthe Voraud, qui paraissait avoir pour lui une inclination, en eût sans doute éprouvé de l'ennui et du dépit, sentiments qui ne se traduisent jamais par des manières douces et tendres envers celui qui les a provoqués. Cette crainte de fâcher ou d'attrister, et de se rendre en même temps à soi-même la vie moins facile a sur ce tendre jeune homme une grande influence ; Daniel Henry ne redoute rien tant, en effet, que de compliquer son existence par des actes que d'autres étalent une sotte vanité à accomplir : prendre une résolution, affirmer sa volonté, exécuter un travail, sont pour lui de véritables souffrances et, comme il ne veut à aucun prix souffrir, il recule avec une continuelle et opiniâtre nonchalance le moment où il pourra y être

obligé. Les remords d'ailleurs lui rongent le cœur. Sans cesse inquiet, il tremble de n'être jamais à la hauteur des circonstances. Un malheur survient-il, il s'épouvante de ne pas montrer assez de chagrin; un bonheur égaie-t-il la maison, il se reproche de ne pas exprimer sa joie assez bruyamment et, par repentir, il tâche alors d'éprouver à lui tout seul toutes les émotions qu'éprouve chacune des personnes présentes.

Le voilà marié. Il comprend la dignité de ce nouvel état, et vous pensez bien aussi qu'il appréhende de n'être pas assez pénétré de la gravité de son rôle. Des mois s'enfuient. Il aime sa femme, et, en bon mari, il sort avec elle, dîne en ville, va au théâtre: en récompense de cette vie calme et régulière, Berthe lui donne un enfant. Bientôt elle lui donne autre chose qu'il n'avait point demandé.

Un jour, en effet, Daniel rencontre un de ses anciens camarades, Eric, auquel il se reconnait tout de suite inférieur avec plaisir, car il aime le commerce des hommes plus intelligents que lui. Il en fait à sa femme les plus vifs éloges, et, quelques jours après, il le lui présente. Il s'étonne de l'indifférence qu'elle montre pour cet esprit instruit et libre de tous préjugés. Au bout de peu de temps néanmoins, Berthe prend à causer avec Eric, qui est devenu l'intime de la maison, un intérêt qui enchante Daniel. Cet intérêt va si vite, si loin que Daniel doute de la parfaite fidélité de sa femme. Un soir, la vérité est avouée au milieu des larmes.

Un autre que lui eût assurément tout de suite songé aux pires remèdes: le duel ou le suicide. Daniel cessa simplement d'aimer Berthe d'amour; elle ne fut plus désormais qu'une petite sœur, frêle, jolie et entêtée, des actions de laquelle il se préoccupait plus que de celles de toute autre parente. Il vit Eric, il lui parla sans colère, avec une certaine vanité de se sentir maintenant supérieur à lui par la grandeur de sa mission; il rendit compte à sa femme de cette conversation, le divorce fut décidé. Par malheur, l'accomplissement de cette décision nécessitait tant d'efforts et entraînait tant d'ennuis qu'elle fut abandonnée. D'ailleurs Berthe ne pouvait être vraiment heureuse que si rien ne changeait ses habitudes, si elle restait la femme de Daniel tout en demeurant la maîtresse d'Eric. Daniel fut bon, divinement bon. Il n'avait pas le courage de se consacrer à essayer de reprendre Berthe, c'était une tâche vaine, mais l'idée qu'elle pouvait être malheureuse par sa faute lui était intolérable. Il n'avait pas l'énergie de la saisir violemment aux épaules pour la détourner d'une route dangereuse. Tout ce qu'il fit, ce fut de l'y suivre et d'écarter d'elle les ronces du chemin. Il fut un mari pacifique.

La vie dès lors s'écoula sans incident extraordinaire. L'été vint, on s'en alla à la mer. Eric était dans sa famille. Daniel surveillait Berthe, afin qu'elle ne trompât pas Eric. Quand le facteur apportait une lettre de lui, Daniel la montait à Berthe avec un grand air de discrétion, et parfois, quand il pleuvait, de crainte qu'elle ne s'enrhumât à porter ses réponses à la poste, il les portait lui-même. Il arrangeait tout cela en se disant qu'il n'était pas le mari de Berthe, qu'elle n'était pas sa femme, que c'était une sorte de pensionnaire dont il avait la garde.

Subitement un malheur arriva. Eric n'aimait plus Berthe: il avait une autre liaison. A cette nouvelle l'angoisse de Daniel fut terrible. Comme Berthe allait pleurer à chaudes larmes, pareille à une petite fille, avec des cris affolants! Elle tenait à Eric en enfant gâté, et les parents d'un enfant gâté souffrent de sa peine. Que faire? Daniel télégraphia à Eric, lui fixa un rendez-vous à Paris, et quand il le vit, traça de la douleur de Berthe, quand elle saurait, un tableau déchirant. Il le supplia de revenir. Ce fut inutile. Tout espoir était perdu. Le matin en rentrant, comme Berthe témoignait sa surprise de ce voyage soudain pour Paris, il lui raconta qu'il avait vu Eric, qu'il partait pour longtemps en Suisse, qu'il ne viendrait pas à la mer, que... Elle le regardait avec des yeux suppliants, et tout d'un coup elle comprit...

L'histoire finit là; elle est simple et courte. Le livre, comme on le voit, n'est pas moral; on y trouve une jeune femme coupable, un mari extraordinairement complaisant et un amant égoïste et insoucieux des douleurs qu'il cause. Nul châtiment ne les accable pourtant, et nul remords ne déchire leur âme. Il n'est pas immoral non plus: ces personnages ne nous sont pas donnés en exemple, et d'agréables couleurs ne rendent pas leurs vices aimables: on ne peut pas prétendre que l'auteur nous encourage et nous invite à les imiter. M. Tristan Bernard est amoral, simplement; il l'est avec douceur, légèreté et grâce, en souriant, mais il l'est profondément. Il ne lui vient pas un instant l'idée qu'on puisse avoir pour Berthe du mépris ou de la colère, ni que la conduite de Daniel soit odieuse à la fois et ridicule. Non. Berthe est une pauvre femme, qui a tous les charmants défauts de ses sœurs, l'inconscience, la faiblesse, la coquetterie... il ne faut pas lui en vouloir si elle succombe à la tentation; elle ne serait pas fille d'Ève si elle y résistait victorieusement. Pour Eric, il est ce que sont tous les amants: chasseur de plaisirs, vite blasé, que la diversité seule séduit. Quant à Daniel, c'est le type nouveau de mari, tel qu'une société civilisée à l'excès, ennemie des cris, des violences et des désespoirs, l'a fait, une société étant depuis longtemps habituée à tout considérer, les plus belles choses comme les plus horribles, sans étonnement, sans indignation, presque avec bienveillance. M. Tristan

Bernard est à l'heure actuelle, avec Jules Renard, l'écrivain de France dont l'observation est la plus exacte et la plus minutieuse. Tout ce qu'il décrit, il l'a vu, il ne l'invente pas; le meilleur de son talent naît de là. Soyez convaincu que Daniel Henry existe quelque part et que nous le connaissons peut-être fort bien.

Et, malgré toute son amoralité, une philosophie délicieuse d'indulgence et de bonté s'échappe de ce livre, que seuls les esprits très sages et très aimants peuvent pratiquer, avec, aux lèvres, un ironique et compatissant sourire. Il ne faut pas être méchant pour les femmes qui trahissent... elles sont si peu raisonnables, elles réfléchissent si rarement; elles savent à peine ce qu'elles font, elles obéissent à leurs désirs, à leurs instincts sans même essayer de se défendre... Et puis c'est la vie... elles sont ainsi, menteuses, trompeuses, sans volonté, sans énergie. Pourquoi tâcher de corriger ce qui a été de tout temps incorrigible? Il faut pardonner. A quoi bon les injurier, les mépriser ou les battre? Rien ne les transformera. Mais si nous ne les aimons plus assez pour nous efforcer, durant toutes les minutes de notre vie, de les conserver pures, nous devons au moins nous employer à ce qu'elles gardent dans leur existence d'infidélité comme une apparence de constance. Travaillons à ce qu'elles aient le moins d'amants possible, afin de leur épargner les souffrances qui résultent des changements trop nombreux, et de nous éviter à nous-mêmes des bouleversements trop fréquents dans nos habitudes. Cette façon d'agir sera aussi pour nous la source de vanités dont nous sommes friands : il n'est rien que les femmes chérissent plus que de nous voir pleurer à cause d'elles; le mari trompé qui continue à considérer sa femme comme une petite créature irresponsable, à qui il doit toujours et quand même aide et protection, possède une incontestable supériorité. Surprenante habileté! Daniel Henry ne parvient pas à nous écœurer ou à nous irriter. Il est tout près de nous, et nous éprouvons pour lui une étrange affection, dont nous voudrions vainement rougir. Aux heures où sa conduite devrait nous indigner, il nous attendrit. Lisez les pages où il apprend de Berthe le malheur qui le frappe, et celles où il lui fait comprendre qu'Eric l'abandonne : elles sont d'une émotion étonnante, dont nulle autre œuvre de notre littérature ne peut donner une idée.

A chacun des livres qu'il a publiés, M. Tristan Bernard s'est affirmé davantage un grand écrivain. De l'article fantaisiste il est passé à la nouvelle, et de la nouvelle au roman, en nous révélant chaque fois un peu plus ses dons rares et précieux d'observation, d'analyse et d'écriture. Cet homme tranquille, aux petits yeux fatigués, à la barbe assyrienne, qui semble vivre en dormant, a toute l'ironie et toute la tendresse de Dickens; il a en outre, ce qu'un Français seul peut avoir, la clarté, l'ordre, la mesure, toute la parure du génie classique. Quel chef-d'œuvre ne sommes-nous pas en droit d'attendre de lui?

PAUL ACKER.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The Heart of the Empire (le cœur de l'Empire) (Fisher Unwin, éd. Londres).

Ce livre, composé d'articles nombreux, d'auteurs différents, a toute son unité dans l'idée commune qui l'inspire. Il s'agissait d'exposer les questions économiques et sociales qui ont mûri en Angleterre pendant l'ère Victorienne, de secouer l'indifférence obstinée des classes dirigeantes à l'égard du bien-être réel de leur pays, d'arracher les Anglais à la contemplation fascinée de leur puissance en leur montrant combien leur gloire est chancelante... L'Angleterre ne songe qu'à la production à outrance. Certes, « elle marche à la tête du progrès européen », mais elle n'a su prévoir dès le commencement toutes les conséquences logiques de ce progrès; elle a opéré des transformations dans la vie de son peuple, sans comprendre que des classes entières d'individus en souffriraient : elle s'est enrichie, mais elle ne s'est pas ennoblie. Ainsi, elle a poussé les villes à un développement immense, mais elle a négligé de les rendre plus saines moralement et matériellement, de leur donner des qualités qui pussent compenser pour les êtres qu'elle cantonnait ainsi les bienfaits de la vie simple. Elle a délimité le travail, mais elle l'a rendu plus monotone et, par suite, plus abrutissant. Surtout elle a laissé croître le gouffre qui sépare le riche du pauvre. Le West End ne ressemble pas plus à l'East End que l'ouvrier, mal logé, mal nourri, ivrogne et ignorant, ne ressemble au riche, esclave des conventions, fastueux sans plaisir. La vie devient tous les jours plus artificielle, et c'est le pauvre qui en pâtit. Ni l'Église, ni la bienfaisance, ni même l'instruction qu'on met à sa portée, ne lui sont un secours : l'Église s'obstine dans une forme archaïque et altière, qui ne s'adapte plus aux conditions changées de l'existence; la bienfaisance, mal dirigée, tue souvent la dignité du pauvre au lieu de le soutenir et de le stimuler au travail; les écoles ne donnent qu'une maigre pâture aux intelligences des enfants, et laissent s'étioler leurs âmes et leurs corps sans récréations saines, sans jeux bruyants au grand air, sans connaissance de la vraie nature. Or, il im-

porte de tenir compte de la joie de l'enfant et de la dignité de l'homme, et c'est ce qu'on oublie de faire. Le volume se termine par un article sur l'impérialisme, très documenté et d'une sincérité parfaite. L'auteur est inspiré par un amour de la patrie, très distinct du jingoïsme si répandu parmi ses compatriotes. Il ne craint pas d'indiquer les erreurs de l'Angleterre, tant aux Indes qu'au Sud de l'Afrique, son esprit de domination, la faiblesse ou l'arrogance de ses ministres. « L'Angleterre est le pays le plus riche de l'Europe, mais ses besoins de dépenses croissent plus rapidement que ses richesses. On n'a pas encore entièrement épuisé les ressources du peuple, mais on est bien près d'avoir épuisé sa patience. » La recherche de la prospérité matérielle ne suffit pas à maintenir l'Empire britannique au premier rang des nations; il est urgent « qu'il reconnaisse les droits de la morale, qu'il se soumette à une transformation complète qui seule lui assurera une durée saine et heureuse ».

Interieurs aus dem Leben der Zwanzigjaherigen, par Richard Schaukal (Tiefenbach, éd., Leipzig).

Richard Schaukal, le poète connu et apprécié par les amateurs d'art et d'élégance raffinée, publie un curieux ouvrage en prose où il laisse voir l'être rêveur, sensuel et sensitif qu'il était à vingt ans. Ce sont des souvenirs de romans vécus ou rêvés, très subjectifs, vibrants, pleins d'inquiétude et déjà nostalgiques; l'auteur avait foi en lui-même et éprouvait un mépris attristé pour d'autres. Ce sont aussi des notes prises en passant, de rapides petits tableaux à la manière d'Altenberg, avec un fond d'amertume dans la pensée. Enfin des réflexions sur des livres qui venaient de paraître. Richard Schaukal raconte, dans une courte préface, les péripéties par lesquelles a passé ce manuscrit, dont une grande partie est ancienne de quelques années; il expose ses incertitudes sur la valeur de ces pages, qui naguère encore lui semblaient importantes. Maintenant, après avoir revu et remanié son œuvre, qui, selon lui, était « impossible » dans sa tenue première, « tantôt impudique comme une danseuse du Moulin-Rouge, tantôt enfantine comme la prière d'une montagnarde », il lui reconnaît une qualité : celle de la franchise absolue. C'est pour lui une libération de jeter au public ces feuilles de jeunesse incertaine; il croit rompre de cette manière l'obsession qu'elles exerçaient sur lui. En les extériorisant, il s'en affranchit. « Ce ragoût n'est pas une œuvre d'art, dit-il, il lui manque la forme. Mais depuis assez longtemps déjà, ce livre m'irrite; qu'il aille maintenant irriter les autres. » Cette boutade semble exagérée. L'œuvre de Schaukal, bien qu'inégale, révèle l'artiste qu'il est essentiellement. Ses descriptions sont délicieuses de plasticité, d'observation directe et originale. Il échappe entièrement à la banalité et écrit d'une manière très personnelle, s'aidant, pour illustrer sa pensée, de comparaisons souvent étranges, mais évocatrices, et ses impressions se prolongent dans l'âme du lecteur avec un long frémissement.

Ivan Strannik.

FRANCE

Mes souvenirs, par le comte de Reiset (Plon).

Ces mémoires d'un diplomate distingué sont relatifs aux débuts de l'Indépendance italienne. Le comte de Reiset fut, sous Grégoire XVI, attaché d'ambassade à Rome, puis sous Charles-Albert et Victor-Emmanuel, à Turin, secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires : il fut témoin de la guerre de Lombardie en 1848-49. Presque chaque soir, pendant sa longue carrière, il nota les événements auxquels il avait assisté. Des archives considérables ainsi amassées il vient de tirer, avec l'aide de M. Robinet de Cléry, le présent volume, qui est écrit d'une manière élégante et nette et qui fournit d'intéressants détails aux historiens. L'auteur s'est fait scrupule de raconter tout ce qu'il savait sur bien des gens, sur bien des choses; quelques petites intrigues, de fins scandales qui n'échappèrent pas à son observation, auraient donné, assurément, du sel à son récit : il ne l'a pas voulu. M. Robinet de Cléry espère que l'œuvre en semblera plus digne d'estime « aux gens sérieux ». Probablement; je ne sais... Il y a pourtant des pages amusantes dans ces *Souvenirs*. En 1851, Rachel fit une tournée à Rouen. M. de Reiset la vit; elle lui raconta que le prince Charles de Prusse prononçait son nom à l'allemande, et que du reste elle n'était pas Française, — Française de cœur, si! mais née à l'étranger : « Une pauvre femme voyageant en Suisse m'a mise au monde une belle nuit. » La petite Rachel n'avait pas, à ses premiers débuts, une très sûre éducation mondaine. Un jour, une grande dame l'invite à dîner. Elle demande à Samson ce que l'on fait dans ce cas-là. « Quand on n'a rien de mieux à faire, on accepte et on répond un petit mot. » Confiante et docile, Rachel écrit à la grande dame : « Certainement j'irai, car je n'ai rien de mieux à faire. »... A Turin, le comte de Reiset connut Silvio Pellico, « un homme fluet, maigre, maladif », et il cite de lui quelques vers, obligeamment donnés comme autographe à quelque admirateur, et qui sont médiocres.

L'annee sociologique (4 annee), par Émile Durkheim (Alcan).

J'ai signalé déjà, il y a un an, l'importance de cette publication. L'*Année sociologique* se compose

de deux parties : mémoires originaux et analyse des ouvrages intéressant la sociologie. Il serait à souhaiter que toutes les sciences eussent à leur disposition de telles bibliographies ; la sociologie en a tout spécialement besoin à cause de l'étendue et de la diversité de ses attributions et afin de se déterminer à elle-même son objet : car la sociologie est une science toute neuve, peu assurée encore de sa définition et de sa méthode. Les écrivains qui collaborent ici avec M. Émile Durkheim semblent avoir une conception très nette de ce qu'ils veulent réaliser et ils distinguent habilement leur science des sciences voisines qu'ils subordonnent à la leur. La sociologie se différencie à la fois des sciences abstraites et des sciences historiques. En conclusion du mémoire par lequel s'ouvre ce volume, *Remarques sur le régime des castes*, M. Bouglé insiste sur l'intérêt des matériaux fournis aux sociologues par les spécialistes, et il ajoute : « Si nous avons réussi à indiquer en quoi la définition et la comparaison des formes sociales peut servir à la mise en œuvre de ces matériaux, nous aurons contribué à réaliser le double vœu de cette *Année :* rappeler aux sociologues la nécessité de la recherche historique, et aux historiens l'utilité de la méthode sociologique. » Le mémoire de M. Bouglé est extrêmement intéressant, riche d'idées, d'observations pénétrantes, et vigoureux dans son désir d'appliquer avec exactitude sa méthode, d'affirmer l'existence de la sociologie comme science particulière. Viennent ensuite un très bel article de M. Durkheim, « Deux lois de l'évolution pénale », et un autre de M. Charmont, « Les causes d'extinction de la propriété corporative ».

La genèse d'un roman de Balzac, Les Paysans, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (Ollendorff).

Les lecteurs de la *Revue Bleue* savent tout l'intérêt de cet ouvrage. Les documents qu'il contient sont extrêmement curieux et ils n'importent pas seulement pour éclaircir une question littéraire compliquée, mais, dans leur ensemble, ils constituent la plus pathétique histoire d'une pensée géniale et laborieuse. M. de Lovenjoul donne d'abord le texte, inédit jusqu'à présent, du *Grand propriétaire*, qui est la première esquisse des *Paysans*. Il publie ensuite la correspondance qu'échangèrent avec Balzac Girardin et Mme de Girardin. Émile de Girardin s'était assuré pour *la Presse* la collaboration de Balzac qui, de 1837 à 1847, donna en effet à ce journal plusieurs de ses romans, entre autres *le Curé du village, la Rabouilleuse, Gaudissart II*, etc. Les relations du grand journaliste et du grand romancier furent très souvent troublées : Girardin voulait sa copie à la date fixée ; en outre, préoccupé de son public, il refusait, comme choquantes, *la Torpille* et *la Haute Banque ;* — Balzac, de son côté, réclamait son indépendance, était en retard, quittait Paris sans corriger ses épreuves... Mme de Girardin s'efforce d'empêcher une brouille définitive entre ces deux puissants cerveaux, dénués tous deux de patience. Elle ne réussit pas toujours à empêcher les mots désagréables... Enfin, M. de Lovenjoul publie la correspondance de Mme de Balzac avec Champfleury et d'autres, lorsque, après la mort du romancier, on chercha quelqu'un pour achever *les Paysans*. Balzac laissait d'énormes dettes et il fallait tirer tout le parti possible de son œuvre pour faire face aux créanciers !...

Dans le monde des réprouvés, par L. Melchine (Bellais).

M. Jules Legras traduit du russe les souvenirs de bagne d'un grand poète, paraît-il, qui ne nous est ici connu que sous le pseudonyme de Melchine. Impliqué en 1887 dans un procès politique, il fut condamné à mort avec quatorze autres accusés : sa peine fut commuée en travaux forcés à temps. Il a ensuite rédigé ces lugubres mémoires, d'une lecture torturante, atroce, et qui sont dignes de figurer à côté des *Souvenirs de la Maison des Morts* de Dostoïevsky. La cruauté de l'homme pour l'homme, l'effroyable chose qu'est l'autorité d'un être sur un être, le droit pour celui-ci de martyriser celui-là légalement, apparaissent ici de la manière la plus saisissante. Et l'on est ensuite obsédé par la pensée de tous ceux qui présentement, — oui, à cette heure, — souffrent d'indicibles tourments pour la conservation de cet état de choses, cet admirable état de choses dont nous jouissons ! Alors, on prend la vie en dégoût, vraiment... Le bagne sibérien mérite la réputation qu'il a, d'un enfer de damnés. Mais il n'est rien à côté de nos bagnes français, de notre *Camp Brun*, de notre *Biribi*, — et, il n'y a pas d'illusion à se faire là-dessus, la France est certainement l'un des pays où le système pénitentiaire est le plus abominable. C'est la conclusion que donne M. Legras au livre de Melchine, et il faut qu'elle soit connue.

André Beaunier.

Memento. — Chez Schleicher, dans les « Livres d'or de la Science », *Le Verre*, par Paul Frick. — Chez Lemerre, *Bouquet de pensées*, poésies, par la baronne d'Ottenfels. — Chez Colin, *Les nouvelles sociétés anglo-saxonnes* (Australie et Nouvelle-Zélande, Afrique du sud), par Pierre Leroy-Beaulieu, — nouvelle édition, entièrement refondue. — Dans les éditions de « la Plume », *Les Balcons sur la mer*, poèmes, par Henry Muchart ; — *Çà et là*, poésies, par Jacques le Lorrain.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Domenico Morelli. — Ce grand peintre italien vient de mourir, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était originaire de Naples. Avec son ami Filippo Palizzi, qui était son cadet de plusieurs années, et qui est mort en 1900, il avait donné le signal et l'exemple dans la réaction contre la peinture classique. Il laisse beaucoup de tableaux de religion ou d'histoire. On en trouve dans les musées de toutes les grandes villes d'Italie. Morelli avait exposé plusieurs fois à Paris et à Londres.

Dante homme de cour. — C'est le titre d'un curieux article de M. Michele Scherillo dans la *Nuova Antologia*. L'auteur démontre combien il est ridicule de chercher des symboles abscons sous la moindre syllabe de la Divine Comédie, ainsi que s'y efforcent tant de commentateurs depuis plus de quatre siècles. Il s'est amusé à fouiller une quantité de recueils d'*anas* datant de l'époque de Dante, et il a constaté que beaucoup d'épisodes de l'*Inferno* étaient simplement des allusions à de petites anecdotes légendaires dans les milieux où fréquenta le poète. Celui-ci fut bien plus mondain qu'on ne se l'imagine d'ordinaire; il joue son rôle de comparse dans plusieurs cours italiennes. Mais c'était un comparse plutôt « gêneur », dans le genre du philosophe de Chenavard. Il mangeait et buvait autant que les pires Épicuriens, affirment les chroniqueurs; seulement il avait le vin taciturne, hargneux. Aussi s'amusait-on fort à le mystifier. Voici une anecdote rapportée par Bracciolini. Dante était à la table des *Cane* della Scala, et pour lui faire honneur on l'avait placé entre le père et le fils. Ceux-ci, sans avoir l'air de rien, accumulèrent à ses pieds les os de toutes les volailles et les arêtes de tous les poissons dont ils mangeaient, eux et leurs voisins. Au sortir de table, tout le monde contempla avec admiration ce monceau de reliefs, et félicita le poète sur son appétit. — Hé! s'écria-t-il, je n'ai rien mangé en comparaison de mes deux voisins. Moi, j'ai laissé les os. Eux, en leur qualité de chiens (*cane*), ils ont tout dévoré, et c'est pourquoi vous ne voyez rien par terre aux environs de leurs sièges.

Pour le système métrique. — Le professeur Howard Gore, dans le *Forum*, conjure ses compatriotes américains d'adopter le système métrique, leur assurant que la prospérité de leur commerce extérieur est à ce prix. Il y a, dit-il, deux autres grands pays qui ne se sont pas encore résolus à cette réforme: l'Angleterre et la Russie. Avec celle-ci nous commerçons peu, avec celle-là nos affaires tendent à ne plus augmenter. Il nous faut donc souger à étendre nos relations commerciales avec les autres pays. Or, ceux-ci ont tous l'usage du système métrique, et trouvent avec raison que nos poids et mesures sont surannés et peu pratiques. La réforme serait d'autant plus facile à accomplir, que déjà notre système monétaire est conforme au système métrique.

La mensuration des arbres géants. — M. John Muir a appliqué aux fameux sequoias de Californie la méthode anthropométrique de Bertillon. Il a ainsi trouvé, raconte-t-il dans l'*Atlantic Monthly*, des sequoias, dont le diamètre du tronc, dépouillé de son écorce, et mesuré à un mètre au-dessus du sol, est de 10^{m},87, et dans cette masse il a compté 4 000 couches annuelles. Ces arbres avaient plus de 90 mètres de hauteur. Et le naturaliste affirme qu'il y a beaucoup de sequoias plus grands, plus gros et plus anciens. Pour donner une idée « plus compréhensible » de pareilles masses, il observe qu'au début de l'ère chrétienne, les sequoias mensurés par lui devaient avoir déjà un diamètre de plus de 8 mètres.

Questions de stature et de poids. — M. Henry Gannett, qui a dirigé, dans les services du dernier recensement américain, tout ce qui concerne l'anthropologie, explique, dans l'*Everybody's Magazine*, que le Yankee moyen est plus grand que l'Européen moyen. Cela devait être. Cinq pieds huit pouces, c'est près d'un pouce de plus que l'Anglais moyen, qui, paraît-il, dépasse tous les continentaux. Il faut croire que M. Gannett n'a pensé ni aux Scandinaves, ni aux Finnois, ni aux Magyars, etc. Le poids moyen du Yankee est de 150 livres, ce qui serait moins que pour les Anglais et les Allemands, les plus lourds des Européens.

Petits détails snr lés grands de ce monde. — M. Fritz Cunliffe-Owen, dans le *Munsey's Magazine*, résume tout ce que l'on a pu savoir sur les heures de lever et de travail des souverains actuels. Il affirme qu'Édouard VII, depuis son avènement, ne se lève plus jamais après sept heures (du matin)! C'est beau, mais à ce moment-là, tous ses « cousins » sont déjà sur pied. Notamment, c'est l'heure où Guillaume II et l'Impératrice déjeunent en tête à tête. François-Joseph se couche à l'heure des poules, ce qui lui permet de quitter son lit à quatre heures. Il travaille chaque matin de cinq heures à onze, sans désemparer. Il est vrai qu'il a à signer une moyenne quotidienne de 200 papiers.

Inventeurs méconnus. — M. Richard Kochlich, dans *Nord und Süd*, concède que, pour la fabrication des automobiles, et même des bicyclettes, la France tient la tête, au point de vue de la qualité comme à celui de la quantité, mais il revendique pour l'Allemagne l'invention des deux genres de véhicule. Le benzo-moteur, dit-il, est dû à un Allemand, Daimler, et c'est un dérivé d'une autre machine d'origine allemande, celle d'Otto. De même, selon lui, les bicyclettes françaises, anglaises, etc., ne sont que des perfectionnements de la machine inventée par l'Allemand von Drais. Tout cela n'a aucune importance. Quand une invention est telle que l'humanité entière est appelée à en profiter, à quoi bon lui imposer une nationalité quelconque! C'est de l'Impérialisme à roulettes.

Les catholiques et l'Université de Dublin. — M. O'Connor Morris, magistrat irlandais, constate, dans la *Fortnightly Review*, que l'université officielle de Dublin est de plus en plus délaissée au profit de sa rivale, l'université des Jésuites. Et l'auteur, qui est un catholique libéral, dé-

plore cette situation. Il voudrait que l'enseignement supérieur fût donné avec une absolue neutralité en matière confessionnelle. L'université catholique ne lui plaît pas davantage que l'anglicane. Pour que Dublin, dit-il, égalât, au point de vue intellectuel, les cités éminentes de la Grande-Bretagne, il conviendrait que l'université officielle renonçât à tout sectarisme, et que d'ailleurs, dans toute la vie administrative de l'Irlande, on abrogeât les innombrables mesures qui permettent aux catholiques militants de se coiffer de l'auréole du martyre. L'Église catholique n'est point persécutée, mais il est trop évident qu'elle n'est que tolérée ; on n'aura la paix sociale qu'en assurant une parfaite liberté de conscience.

Le militarisme en Australie. — Le Dr Fitchett, dans la *Review of Reviews* d'Australie, donne des détails précis sur le Federal Defense Bill dont tout le monde en Europe se préoccupe, mais d'après des renseignements qui étaient encore bien vagues. La loi, qui est l'une des premières votées par le nouveau Parlement fédéral, organise tout simplement la conscription à la française, ou à l'allemande, comme on voudra, pour tout homme valide de dix-huit à soixante ans. Le premier contingent à appeler sous les armes, en cas de mobilisation, comprend les célibataires, et les veufs sans enfants. Les troupes permanentes, constituées par enrôlement volontaire, et comprenant les sociétés de tir (*rifle-clubs*), sont fortes de 62000 hommes. Le nouveau bill met sous le coup de l'appel 912000 hommes de plus !

Les origines d'une armée. — Le général Francis V. Greene raconte, dans le *Scribner's Magazine*, comment l'armée américaine débuta, au point de vue des effectifs, de l'organisation, etc. Ce fut en juin 1775 que le Congrès, siégeant alors à Philadelphie, transforma en troupes régulières les bandes qui venaient déjà de battre les Anglais à Lexington et à Concord, et nomma Washington « général et commandant en chef de toutes les forces continentales levées ou à lever pour la défense de la liberté officielle ». Ces forces consistaient en 20 242 officiers et soldats, mais, à ce moment, 17 115 seulement étaient armés. Ces chiffres ont un grand intérêt historique. Les trois quarts de ce contingent étaient des citoyens du Massachusetts ; le reste provenait des trois États de Connecticut, New-Hampshire, et Rhode-Island.

Un vaisseau tenace. — C'est la *Belgica*. Elle n'a pas pu atteindre le Pôle Sud, elle veut absolument parvenir au Pôle Nord. C'est en effet l'un des trois bâtiments qui portent l'expédition Baldwin, partie de Tromsö le 17 juillet dernier. Le *Mac Clure's Magazine* vient de publier un article que M. Baldwin lui a laissé avant de quitter l'Amérique, avec prière de n'insérer qu'au moment où l'auteur comptait toucher au Pôle, c'est-à-dire en septembre.

Expédition curieuse. Il y a là 36 hommes, avec 15 chevaux sibériens et 400 chiens. Les explorateurs proclament qu'ils n'ont que deux buts : arriver au Pôle, et chasser l'ours blanc. Il serait bizarre que le Pôle, qui est demeuré caché pour tant de savants, et qui a causé la mort de tant de ceux-ci, se révélât à des sportsmen. Mais ce serait possible, car ces sportsmen ont, pour l'aménagement de leurs vaisseaux et le choix des appareils, outils, instruments, vivres, vêtements, etc., profité de l'expérience des expéditions de ces dix dernières années.

Les derniers cannibales d'Amérique. — M. James Mooney, de la Smithsonian Institution, affirme, dans le *Harper's Magazine*, qu'il existe encore, aux États-Unis, en plein territoire Indien, une cinquantaine de personnes qui ne demandent qu'à se nourrir de leurs semblables. Heureusement, on veille sur eux. Ces Indiens sont tout ce qui subsiste de la tribu des Tonkawas, qui occupait autrefois un vaste territoire auprès de San Antonio, dans le Texas. Chaque fois qu'ils pouvaient surprendre une jeune femme ou un enfant isolés de la tribu voisine des Shawnees, ils les mettaient à la broche. Les Shawnees se lassèrent à la fin, et, en 1862, ils exterminèrent les Tonkawas, sauf quelques familles pour lesquelles les autorités yankees eurent le temps de demander grâce ; on se hâta de faire changer d'air à ces survivants.

Doctoresses au pinacle. — L'*Interior*, de Chicago, évalue à huit mille au moins le nombre des femmes-médecins qui exercent actuellement. Aux États-Unis, il en est six mille ; dans l'empire britannique, quatre cents, — dont 86 à Londres ; — dans l'empire russe, sept cents ; en France, exactement 85, — dont 71 à Paris ; en Italie, une vingtaine. Quelques détails valent d'être cités. Dans l'Inde, 133 hôpitaux ont un personnel médical exclusivement féminin ; des doctoresses russes ont fondé un établissement identique en Perse. On trouve une femme-médecin au Caire, et une autre à Alexandrie. Une doctoresse d'origine suisse est attachée à la cour de Ménélik. Le médecin particulier de la reine d'Italie est une femme. Enfin, une doctoresse, miss Mac Gee, a fait la campagne de Porto-Rico comme médecin militaire. Elle touchait des appointements de lieutenant. Elle portait bel et bien le costume de son sexe.

Propagande mormone. — Quelques journaux européens ont annoncé dernièrement la disparition du Mormonisme. On ne sait où ils ont pris cette information. La vérité, c'est que cette religion, bizarre entre toutes, compte plus d'adhérents que jamais. L'État d'Utah est entre leurs mains à tous les points de vue : politique, économique, et social. Mais il y a mieux. Le *Transcript* de Boston nous révèle qu'il y a, par le temps qui court, de huit à neuf cents missionnaires mormons éparpillés dans le reste des États-Unis, au Mexique, en Grande-Bretagne, en Scandinavie, en Australie, en Nouvelle-Zélande, etc. Au Mexique, près de Chihuahua, ils ont déjà formé une communauté de près de dix mille adhérents. Dans les grandes villes de l'Union, leur propagande n'a guère de succès : une soixantaine de convertis à New-York, autant à Boston, une centaine à Chicago.

R. Candiani.

P[illegible] Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41336. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 12 OCTOBRE 1901.

PORTRAITS CONTEMPORAINS [1]

M. Casimir-Perier.

Je me suis demandé souvent pourquoi M. Challemel-Lacour s'était tant employé au succès de la candidature, à la présidence de la République, de M. Casimir-Perier. Comment un esprit aussi pénétrant que l'auteur des portraits de Léopardi, de Pascal, de Chamfort, de Swift, de Shelley, de Schopenhauer, un disciple de Sterne, un philosophe doublé d'un satirique et d'un homme d'État, avait pu se tromper d'une façon si lourde, sur la personnalité qu'il avait mise en avant pour un poste où il faut des qualités en contradiction avec celles qu'on se plaît à reconnaître chez le petit-fils de l'illustre ministre de 1831. Et pourtant celui-ci est un être plein de santé, un de ces hommes chez lesquels le sens commun trouve, comme le remarquait M. Challemel-Lacour, dans un bien joli paradoxe, ses défenseurs les plus incorruptibles, alors qu'il n'a rien de commun avec le don d'apercevoir la réalité qui est réservé aux malades. Et on est ainsi amené à penser que l'ancien président du Sénat n'avait pas une idée bien précise de ce qu'était devenue, de son temps, la plus haute magistrature de la République. A moins, toutefois, en y réfléchissant, qu'on ne se dise, comme je le fais moi-même, en ce moment, qu'il a obéi, plus vraisemblablement, à un motif puissant, à une raison grave, à un dessein concerté et mûri.

Ce qui me paraît devoir corroborer cette dernière hypothèse, c'est que, sous le coup de l'émotion causée par le crime dont M. Carnot fut la victime, un mouvement d'opinion en faveur d'une politique déterminée se fit jour, politique qui, en s'appuyant sur les groupes modérés de la Chambre, pouvait avoir une répercussion favorable sur le pouvoir exécutif en permettant à celui-ci d'user des droits que lui reconnaît la Constitution. Par suite, M. Challemel-Lacour, qui n'avait pas été sans goûter « l'esprit nouveau » dont son ami, M. Spuller, s'était expliqué, devait être amené à conclure que le moment était opportun pour placer à la tête de l'État un homme qui le séduisait autant par ses qualités combatives que par sa ténacité et sa décision.

Tous les deux étaient d'accord pour reconnaître, néanmoins, qu'il fallait apporter beaucoup de ménagements dans cette tâche qu'il importait de mener à bien. Loin de rien brusquer, il était nécessaire de rentrer dans la lettre de la Constitution, sans que le monde parlementaire, toujours si éloigné des réalités et si ignorant des textes, pût en prendre ombrage et crier au scandale, en agitant le spectre du pouvoir personnel. Ils convenaient, cependant, qu'il était nécessaire, dès le début de ce nouveau septennat auquel M. Casimir-Perier consentait à prêter son nom, de faire sentir l'autorité dont le nouveau président était investi et de tenir fortement les rênes du pouvoir en se rapprochant davantage du modèle laissé par M. Thiers que de celui donné par M. Grévy.

Pour M. Challemel-Lacour, encore plus que pour M. Casimir-Perier, il ne s'agissait pas, seulement, de repêcher, en quelque sorte, le pouvoir exécutif, de lui rendre sa véritable signification et de lui permettre de se mouvoir selon l'esprit de la loi, il était

1) Voyez la *Revue* des 27 juillet et 2 septembre 1901.

nécessaire encore de faire pénétrer, dans nos milieux politiques, des mœurs nouvelles, et cette vérité, trop longtemps méconnue, qu'il est essentiel pour un pays d'être gouverné et de se confier pour l'exécution de cette tâche à un seul homme, actif, diligent, prévoyant et puissant, dictateur temporaire, comme tels furent, en Angleterre, les Peel, les Palmerston, les Gladstone, et non à un tétrarque acéphale sinon indolent, du moins dépossédé.

En réalité, sans avoir une confiance exagérée dans un mouvement dont l'un et l'autre ne se dissimulaient pas l'importance toute factice, ils croyaient utile et courageux de risquer une aventure qui, en supposant son issue heureuse, donnerait des fruits trop appréciables pour qu'on pût hésiter un instant à n'en pas provoquer l'éclosion. Comme corollaire à tout ceci, M. Challemel-Lacour voyait la nécessité d'élever à la présidence un homme d'État qui fonderait, il y comptait bien, l'unité personnelle du pouvoir.

C'était là un beau rêve, qu'il n'est pas surprenant qu'ait conçu une intelligence aussi ouverte à tous les problèmes philosophiques et politiques que l'était celle de M. Challemel-Lacour et qu'ait consenti à essayer de réaliser un homme d'action, comme l'est M. Casimir-Perier. Malheureusement ce rêve n'eut pas de lendemain. Pour qu'il en eût été autrement, il aurait été nécessaire de trouver, dans le microcosme où l'on fait métier de politique, autre chose, comme le dit, rudement, l'auteur des *Études et Réflexions d'un pessimiste*, « qu'une assemblée d'imbéciles, qui se soûlent d'espérances, à l'heure même où le contraire de ce qu'ils attendent va s'accomplir », des timides, des temporisateurs ou des démolisseurs, ceux-ci ne méditant rien moins qu'une rénovation générale. Pour atteindre à la conception de M. Challemel-Lacour, il aurait fallu que les partis fussent organisés, qu'ils eussent une unité, qu'ils comprissent l'erreur où tombent les majorités, quand, sous prétexte qu'elles représentent la volonté populaire, elles perdent le sens de la modération et, en ne limitant pas leurs pouvoirs, se laissent entraîner à des excès ; que ces majorités eussent, enfin, pour les conduire, non plus des théories, mais des chefs.

Et, en supposant qu'on soit parvenu à un tel idéal, il aurait été encore indispensable que l'homme, choisi pour devenir l'arbitre entre les opinions et les différents pouvoirs, fût, non pas tant un agent prêt à rompre en visière avec les illusions, qu'un démocrate. En disant démocrate, j'entends quelqu'un porté par la nature de son esprit, par sa compréhension des besoins généraux de la nation, à s'assimiler les intérêts, les goûts, le tempérament de celle-ci et propre, toutefois, à calmer l'antagonisme entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas.

M. Casimir-Périer n'est pas un démocrate et, par suite, il n'a aucune des qualités nécessaires pour désarmer les revendications sociales exaspérées par le progrès égalitaire. Je ne mets pas en doute sa sincérité et j'imagine qu'il a gardé des heures où se forma entre lui et le causeur disert, attique et persuasif qu'était M. Challemel-Lacour, ce complot contre la bêtise humaine, un souvenir où doit se mêler de la fierté et du raffinement. Mais il n'a jamais compris les instructions de ce maître-philosophe. Il les a interprétées à sa façon, selon ses vues, ses sentiments, ses doctrines, son snobisme. Tandis que M. Challemel-Lacour lui démontrait la nécessité de la force, son utilité, les bienfaits généraux qui en découlent ; que celui-ci essayait de lui faire entendre que le pouvoir ne doit être qu'un dans son esprit, décidé dans ses résolutions et habile dans ses manifestations ; qu'il lui suggérait les moyens de mettre le gouvernement à l'abri des cuistres, des Brid'oison, des Homais, et des Prudhomme ; M. Casimir-Perier, tenu par des principes en contradiction avec le régime démocratique, principes qu'il a recueillis dans un milieu où, en dépit de l'avancement des idées, les opinions sont bornées et les vues étroites, entendait lutte au lieu de force et, partant de cette erreur, ne voyait dans la présidence de la République que la continuation, en quelque sorte, du règne de Louis-Philippe.

Certes, il avait le sentiment de la responsabilité du pouvoir et n'admettait celui-ci qu'à la condition d'avoir l'autorité, jugeant que, pour être l'élu du parlement, il ne devait pas se considérer comme son homme-lige, mais il ne se rendait pas compte de l'état actuel de la France et ne soupçonnait pas que les lois édictées par un gouvernement démocratique doivent être, nécessairement, la conséquence du principe sur lequel il repose. A ses yeux, il n'y avait qu'un mot de changé. Il ne percevait pas que ce mot entraînait à sa suite tout un organisme et qu'il s'ensuivait que le chef de l'État devait être, non pas le représentant de quelques classes privilégiées, mais de la masse.

Par suite de ce malentendu, l'expérience à laquelle M. Casimir-Perier avait consenti à se prêter, s'est terminée de la façon la plus déplorable. Un beau jour, dégoûté, peut-être désabusé, il s'en alla, à l'anglaise, sans motifs apparents, de ce palais national de l'Élysée, qui ne lui représentait qu'une façade derrière laquelle il n'y avait rien, ni personne. Il s'en alla convaincu de l'absurdité de la tâche qu'il avait voulu assumer et persuadé que c'était perdre son temps et sa peine que de vouloir lutter contre des abstracteurs peu subtils, incapables de comprendre que le chef de l'État doit jouir d'une liberté d'autant plus grande qu'il est appelé à décider entre toutes celles qu'on méconnaît ou qu'on foule aux pieds.

J'admets fort bien le sentiment de profond découragement qui a envahi M. Casimir-Perier, j'en vois les causes et j'en saisis les effets; par contre, ce que je m'explique plus difficilement, c'est le procédé qu'il a employé pour abandonner une magistrature où un homme de mérite ne peut que grandir. En supposant qu'il se soit trouvé trop à l'étroit dans ses fonctions, il devait, comme la Constitution l'y autorisait, faire entendre ses doléances. Pour les exprimer, il lui suffisait d'adresser un message aux Chambres où il aurait consigné, dans un langage aussi élevé que digne, les causes qui l'engageaient à abandonner le pouvoir. Je ne dis pas qu'il aurait été entendu par tout le monde, non plus qu'il aurait changé quelque chose au système actuellement en vigueur, mais il aurait fait œuvre de chef d'État et il aurait eu encore le mérite de marquer le respect que l'universalité des citoyens doivent au pays, quelle que soit la situation de chacun d'eux. En n'usant pas de ce procédé, il a permis toutes les suppositions et au lieu de rendre service à la cause qu'il était venu défendre, il lui a fait tort.

Est-ce à dire qu'il a eu, tout à coup, la perception de son erreur, de celle-là que je signalais il y a un moment, quand je disais qu'à la présidence de la République il faut un démocrate. J'aimerais à le croire. Je saisirais mieux, alors, cette fugue qui a indisposé contre lui beaucoup de gens qui avaient applaudi à son élévation. Il me deviendrait plus sympathique et, tout en regrettant son coup de tête un peu brusque, sa façon trop cavalière de quitter un poste d'honneur qui peut devenir, à certains moments, un poste de combat, je trouverais des circonstances atténuantes pour lui en vouloir moins.

M. Casimir-Perier appartient à un milieu où se conservent précieusement certaines traditions en honneur dans la première partie du siècle qui vient de s'écouler. Il descend de gens qui étaient les habitués des salons de mesdames Davilliers, Hainguerlot, Hamelin, Delessert, Duchâtel et où se pressaient tous les hommes qui jouèrent un rôle dans les rangs de l'opposition pendant la Restauration et furent les fondateurs de la monarchie de Juillet. Dans cette société choisie où se rencontrait l'élite de la nation, on avait gardé les mœurs qu'on avait héritées de la bourgeoisie qui se forma sous Henri IV, et le jansénisme, si rigoriste, n'avait pas été, lui-même, sans inoculer, en quelque sorte, dans les descendants de ce qu'on appelait alors les classes moyennes, un peu de cette austérité qui, pendant la Révolution et l'Empire, s'était modifiée, mais contribuait encore à donner aux rapports qu'on avait entre soi, une civilité qui était, en même temps, une étroite discipline d'où naissait un respect réciproque, n'impliquant nulle bassesse, mais le respect de soi-même. Mais cette société, remarquable à certains égards, était imbue de préjugés et dénuée, absolument, de l'esprit de progrès. Par suite, elle était inapte à comprendre la démocratie, devait résister à toutes les réformes et se poser comme l'adversaire des idées nouvelles. Et comment en pouvait-il être autrement, quand on s'aperçoit qu'elle a toujours eu une tendance marquée à posséder des privilèges; que son égoïsme, son inhumanité, son manque de pitié ne lui ont jamais permis de concevoir autre chose que son intérêt personnel; que, plus étroite, en ceci, que le grand Frédéric qui voulait que sur son territoire, chacun pût chercher son bonheur à sa guise, elle s'est toujours gendarmée contre ce qui pouvait contribuer à améliorer le sort des masses. En réalité, elle a toujours été plus fille de l'ancienne monarchie que de la Révolution. Elle a constitué une caste d'où les problèmes sociaux sont bannis et elle s'est fait une règle de conduite d'ignorer les classes où le travail est la seule ressource. En fait, elle s'est vouée à la défense des abus, ne s'est préoccupée que de ses intérêts directs et a cru être assez puissante pour opposer éternellement une digue au mouvement social. Si, en 1873, elle a accepté la République, c'est que M. Thiers avait déclaré que celle-ci serait conservatrice ou qu'elle ne serait pas. Cette formule avait satisfait cette haute bourgeoisie qui ne représente de nos jours, comme jadis, qu'un groupement d'intérêts impassibles, incapables d'invoquer des sentiments nobles, généreux et ne vivant qu'en vue d'absorber la France dans le dogme étroit des intérêts matériels dont le grand-livre est le symbole.

Quand on a été élevé et qu'on a vécu au milieu de cette oligarchie, on doit éprouver quelque peine à changer sa manière d'être et de voir. On est tenu davantage encore par ses liens lorsqu'on est, comme M. Casimir-Perier, le descendant d'une famille qui a joué un rôle influent et des plus honorables dans ses conseils, et que par sa grande fortune, ses relations, on est fatalement voué à la défense d'intérêts en opposition avec ceux de la démocratie.

Sous un autre régime, M. Casimir-Perier aurait pu rendre des services appréciables et je ne sais pas s'il n'en rendrait pas encore, comme ministre des Affaires étrangères, par exemple. Il a, en effet, cette qualité de considérer les fonctions qu'on lui donne sous un jour bien fait pour en tirer tout ce qu'elles permettent d'initiative et de responsabilité.

Comme président de la République, il n'est pas douteux qu'il a voulu affirmer certains droits que la Constitution lui accordait et qu'il a tenu à s'associer étroitement à tous les actes du gouvernement dont il se considérait le chef. Les lois organiques disent, par exemple, que c'est au Président de la République à négocier et à ratifier les traités; il en-

tendait, par suite, que tout ce qui émanait du quai d'Orsay, lui fût soumis.

Or, il rencontra des résistances de cette sorte, c'est-à-dire de celles qu'il devait vaincre. Il comprit, bientôt, que dans cette lutte, il serait le plus faible. D'une part, il avait affaire à des personnes dont toutes n'avaient pas ses goûts, ses origines, ses mœurs, son langage, et, par suite, étaient en contradiction avec sa manière de comprendre les relations entre gens qui doivent se rencontrer souvent, et voilà que, d'autre part, on opérait contre lui à l'aide de cette arme si connue dans nos administrations et qu'on appelle la force d'inertie. Il s'imagina qu'il n'avait plus qu'à s'en aller.

On dit que depuis cette aventure M. Casimir-Perier est devenu un peu plus sceptique qu'il ne l'était jadis, et je ne serais pas surpris s'il comprenait, aujourd'hui, toutes les satisfactions que donne le pessimisme. Le mouvement démocratique qui nous entraîne, ne doit représenter à ses yeux qu'une agitation dangereuse et décadente. Loin de saisir ce que ce mouvement peut recéler de forces, il ne doit y voir que le triomphe momentané d'une morale d'esclaves en opposition avec la morale de maîtres à laquelle il se tient. J'imagine, cependant, qu'il n'a pas gardé rancune de son échec à la République, mais que c'est en souriant qu'il répète, avec Schopenhauer, cette formule qui contient la loi morale : *Neminem læde, immo omnes, quantum potes, juva.* » Toutefois, je serais étonné si, au cours de ses réflexions, et tout en reconnaissant ce que se paie la vie politique, il ne la regrettait pas, cette « vie politique à laquelle on ne renonce pas sans être une brute » !

***

LA FOI [1]

... Vous demandez ce qui peut donner à un homme faible, corrompu et dépravé, comme nous tous au milieu des séductions qui nous entourent, la force de vivre de la vie chrétienne?

Au lieu de répondre à cette question, je demanderai ce qu'elle signifie exactement? Nous sommes si habitués à cette question qu'elle nous semble toute naturelle et compréhensible, et cependant elle n'est ni naturelle, ni compréhensible, mais tout à fait surprenante et étrange pour tout homme intelligent, non élevé dans les superstitions de la religion ecclésiastique.

Pourquoi le forgeron qui forge le fer, ou le laboureur qui laboure le champ, ne demande-t-il pas où prendre des forces pour accomplir l'ouvrage entrepris, mais le fait-il dans la mesure de ses forces? Il se trompe, il tâche de réparer la faute commise; il est fatigué, il s'arrête, laisse le travail pour un moment, se repose et le reprend. Chaque esclave de Dieu, qui tâche de vivre de la vie chrétienne, de remplir la volonté de Dieu qu'il reconnaît, n'est-il pas dans la même situation? Tout homme, s'il est sincère, en proportion des forces qu'il aura, vivra de la vie chrétienne, remplira la volonté de Dieu et, s'il se trompe, se corrigera, s'il est fatigué, se reposera et de nouveau reprendra la même œuvre de sa vie, qui consiste à s'approcher, dans la mesure de ses forces, de la perfection du Père Céleste, qui lui est indiquée.

La question : où prendre des forces pour la vie chrétienne? montre seulement que l'on a convaincu les hommes qu'il existe des moyens particuliers de se procurer les forces nécessaires pour une vie bonne, sainte, sans les efforts de chaque heure, sans les luttes, les chutes, le repentir, le relèvement, et de nouveau la chute et de nouveau le relèvement. Cette superstition même, que l'homme s'approche de la perfection, non par des efforts personnels, lents, mais qu'il peut d'un coup se purifier et devenir saint, cette superstition est une erreur des plus nuisibles, des plus terribles, et elle est propagée grandement par toutes les religions ecclésiastiques. Les uns convainquent leurs disciples que, grâce aux sacrements : baptême, confession, communion, l'homme se délivre des péchés ; les autres affirment que c'est la foi en la rédemption — en ce que le Christ-Dieu, nous ait purifiés de son sang — qui nous délivre des péchés. Et les uns et les autres enseignent qu'outre tout cela, la prière suppliante, adressée à Dieu pour qu'il nous pardonne nos péchés et nous fasse bons, nous purifie aussi, sans que nous-mêmes nous efforcions de devenir meilleurs.

Cette superstition est très nuisible, parce qu'elle renferme en soi la tromperie.

La première tromperie, c'est que l'homme peut devenir absolument pur et saint, alors que cela est impossible à l'homme vivant. L'homme ne peut être parfait et sans péchés, il ne peut que s'approcher *plus ou moins* de la perfection, en mettant dans cet approchement tout le sens de sa vie (Je pense même que la vie, après la mort, ne consistera encore que dans l'approchement vers la perfection, mais sous une tout autre forme.) Dans cet effort personnel vers la perfection est toute la signification et toute la joie de la vie. Et c'est pourquoi, si le perfectionnement s'obtenait par des moyens extérieurs, nous serions privés de l'essence même de la vie.

La deuxième tromperie, c'est que les forces de l'homme se distraient de ce qu'il lui faut faire — se

[1] Sous le titre *Raison, foi, prière*, paraît ces jours-ci à Christchurch, dans les éditions de M. Tchertkoff, la dernière brochure de Tolstoi, contenant trois lettres inédites.

travailler soi-même — et s'emploient à ce qu'il ne faut pas faire. Compter que les sacrements, ou la foi en la rédemption, ou la prière, aident à notre perfectionnement, c'est la même chose que si un forgeron, ayant entre les mains le fer et le marteau et devant lui l'enclume et la forge embrasée, au lieu de frapper le fer à coups de marteau, tâchait d'inventer le moyen de le forger ou demandait à Dieu la force de travailler.

On ne pourrait prier Dieu et chercher le moyen de se perfectionner que s'il y avait à cela des obstacles, et si nous-mêmes n'avions pas assez de forces. Dans l'œuvre du perfectionnement, ou de la vie chrétienne, ou de l'accomplissement de la volonté de Dieu, Dieu n'exige pas de nous ce que nous ne pouvons pas faire; mais au contraire, il a pris soin de nous donner tout ce qu'il nous faut pour remplir sa volonté.

Nous sommes dans ce monde comme dans une hôtellerie où le propriétaire a préparé tout ce qui nous est vraiment nécessaire, à nous, les voyageurs, et qui, lui-même, est parti en laissant des instructions sur la manière de se conduire dans cet asile temporaire. Tout ce qu'il nous faut est sous notre main, alors quel moyen avons-nous à inventer et sur quoi prier? Il faut seulement faire ce qui nous est prescrit. Ainsi, dans le domaine spirituel, tout ce qui nous est nécessaire, nous est donné, et l'affaire n'est qu'en nous.

Il est facile de comprendre que si nous voulons d'un coup être des saints, ou nous sentir justifiés, et en outre être riches, — si nous voulons que nous et nos amis soient à l'abri des maladies et ne meurent pas, que nos récoltes soient toujours bonnes et que nos ennemis soient anéantis, — il nous faut aussi demander tout cela à Dieu, comme on le fait dans nos églises. Mais Dieu n'a voulu rien de tout cela; il ne nous a pas prescrit d'être justes et sans péchés, mais au contraire, il nous a donné la vie dont le sens est seulement dans notre affranchissement du péché et notre approchement vers Lui; et il ne nous a pas destinés à être riches, exempts de maladies, immortels, mais il nous a imposé des épreuves : la pauvreté, les maladies, la mort de nos amis et la nôtre, précisément pour nous apprendre à mettre notre vie non dans les richesses, dans la santé, dans cette vie temporaire, mais dans Son service; et il nous a donné des ennemis, non pour que nous désirions leur perte, mais que nous apprenions à les transformer par l'amour; et il nous a donné une loi telle, qu'en la remplissant nous sommes toujours dans le bien. Ainsi nous n'avons pas à inventer de moyens particuliers de salut et à prier Dieu.

Tout ce qu'il nous faut nous est donné pourvu que nous suivions les indications de notre conscience et de Dieu, exprimées dans l'Évangile.

La troisième tromperie est dans ceci (et c'est pourquoi elle est surtout nuisible) : les hommes qui ont cru pouvoir remplir, avec leurs forces, la volonté de Dieu et vivre bons, cessent de se travailler eux-mêmes, et non seulement cessent cela, mais perdent la possibilité de se perfectionner. Il suffit que l'homme croie qu'il ne peut faire ce qu'il lui faut faire, pour que ses bras tombent et qu'en effet il ne puisse faire le nécessaire. Il suffit que l'homme se croie malade pour qu'il le devienne. Les possédés crient parce qu'ils se croient possédés. Les alcooliques ne se corrigent pas parce qu'ils sont convaincus qu'ils ne peuvent s'abstenir. Il n'y a pas de doctrine plus immorale et plus nuisible que celle-ci : l'homme ne peut se perfectionner avec ses propres forces.

Ce raisonnement que les forces personnelles ne suffisent pas pour la vie bonne, chrétienne, mais qu'il y faut encore une force extérieure, est semblable à celui d'après lequel la raison n'est pas suffisante pour connaître la vérité, sans l'addition de preuves extérieures, indiscutables.

Là-bas on suppose d'avance que quelque chose peut donner à l'homme la force de vivre de la vie chrétienne et de remplir la volonté du Dieu; et ici on suppose d'avance qu'il y a quelque chose par quoi l'homme peut reconnaître sûrement que ce qu'on lui dit est une vérité indiscutable. On suppose qu'il existe un moyen quelconque, en dehors de l'effort personnel de la raison, pour connaître la vérité et la vérité entière, parfaite. Mais c'est aussi impossible que de voir la lumière sans les yeux. La vérité est ce qui peut être reconnu par les efforts de l'intelligence et ne peut être reconnu par rien d'autre. En outre, la vérité reconnue par la raison humaine ne peut jamais être parfaite, mais elle s'approche plus ou moins de la vérité parfaite. Ainsi pour un homme, à un moment donné, la vérité peut être la vérité supérieure accessible, mais jamais elle ne peut être la vérité parfaite indiscutable pour tous les temps. Aucune proposition ne peut être telle vérité parfaite, déjà par cela seul, que la vie de toute l'humanité et de chaque homme en particulier, se passe toute dans l'attente de la vérité de plus en plus parfaite et consiste même en cela.

Cette conception instable et inepte : que la raison humaine ne peut, par ses efforts, s'approcher de la vérité, provient d'une superstition, aussi terrible que celle d'après laquelle l'homme ne peut, sans aide extérieure, s'approcher de l'accomplissement de la volonté de Dieu. L'essence de cette superstition est dans ce que la vérité complète, parfaite, est soi-disant révélée par Dieu lui-même : pour les Hébreux, elle fut révélée sur le Mont Sinaï et ensuite par les divers prophètes ; pour les chrétiens, par le Christ,

par les apôtres, les conclaves, l'Église ; pour les brahmanistes, dans le Véda ; pour les bouddhistes, dans le *Tripithaque*; pour les mahométans, dans le Coran. Cette superstition est terrible : 1° parce qu'elle déprave la conception même de la vérité ; 2° parce qu'une fois reconnue pour la vérité indiscutable, pour justifier toutes ces inepties et ces monstruosités qui sont prises pour la révélation de Dieu dans les Écritures, il faut dépraver encore plus le bon sens, et 3° parce qu'en reconnaissant comme source de la vérité, la révélation extérieure impeccable, l'homme cesse de croire au seul moyen de connaître la vérité : aux efforts de sa raison. L'homme qui agit ainsi fait comme celui qui chercherait sa route, mais qui, au lieu de faire tout son possible pour la reconnaître, fermerait les yeux et se laisserait guider par le premier venu se chargeant de le conduire.

On dit : Comment donc croire en la Raison, quand nous voyons que des hommes, guidés par elle, se trompent? Les hommes qui se guident par la raison — les protestants — se divisent en un nombre considérable de sectes, et parfois le même homme, en s'abandonnant à sa raison, passe d'une doctrine à l'autre. Alors, dit-on, la raison peut se tromper et on ne peut s'y fier.

Mais pourquoi donc ? quand l'homme croit à une chose et que sa raison ne lui montre rien de plus vrai, il reconnaît la vérité la plus haute pour lui et il a raison en la reconnaissant ; ensuite il conçoit la vérité supérieure, il a raison en la reconnaissant. De même il aurait raison, en reconnaissant une vérité encore plus haute et plus pure. Ce que l'homme ne peut concevoir, ne peut s'imaginer de plus haut, de plus clair, de plus sûr, c'est pour lui la vérité.

Sans doute il serait bon et très désirable que les hommes reconnussent, tous à la fois, la même vérité parfaite (pourtant, la vie cesserait, si cela arrivait) ; mais en admettant même que ce soit désirable, tout ce que nous désirons ne se fait pas. Il se peut que, pour les hommes non spirituels, il soit désirable que les hommes n'aient pas de maladies, ou possèdent les moyens de guérir tous leurs maux, ou que tous les hommes parlent la même langue ; mais cela n'arrivera pas parce que nous nous imaginerons que tous les hommes guériront grâce à notre remède, ou que tous parlent et comprennent le russe.

Si nous imaginons cela, nous nous faisons tort à nous-mêmes, ainsi que nous nous faisons tort quand nous imaginons que la vérité parfaite, éternelle, nous est révélée par la tradition, par les Écritures et par l'église. On pouvait encore croire cela au commencement du christianisme, quand une seule religion semblait possible ; mais en notre temps, quand, à côté de nous, nons pouvons voir des hommes de croyances les plus diverses qui tous s'imaginent que la vérité absolue, éternelle, leur est révélée, à eux, et non à nous, penser que précisément nous, nés dans cette religion, possédons la vérité entière, comme se l'imaginent les bouddhistes, les mahométans, les catholiques, les thaosistes et autres, est surtout absurde. Telle idée mensongère est surtout nuisible parce que plus que toute autre, elle divise les hommes. Les hommes devraient s'unir de plus en plus, comme l'enseigne le Christ et comme nous le montrent notre raison et notre cœur, et les doctrines sur les révélations désunissent le plus les hommes.

En outre, il faut encore comprendre que si l'homme croit en la révélation, il n'y croit que parce que sa raison lui dit de croire à telle ou telle révélation : mahométane, bouddhiste, chrétienne.

Le voulons-nous ou non, sans la raison, aucune vérité ne peut entrer dans l'âme de l'homme. La raison c'est comme le blutoir ou le tamis adapté à la batteuse ou au van, de sorte qu'on ne peut recevoir le grain que par le blutoir.

Peut-être laisse-t-il passer de la balle, mais il n'y a pas d'autre moyen de recevoir le grain, et si nous nous imaginons qu'en nous peut être du grain pur, sans tamis, nous nous trompons nous-mêmes et nous nous nourrissons de balle au lieu de blé, ce qui a lieu avec les ecclésiastiques.

Ainsi il ne faut pas se figurer que tout se fait comme nous le voudrions, mais il faut comprendre que tout se fait comme Dieu l'a décidé. Et la vie humaine est ainsi établie par Dieu, que les hommes ne peuvent connaître toute la vérité, mais s'approcher sans cesse vers elle, et de plus en plus, en reconnaissant plus clairement l'unique vérité.

Vous me demandez encore mon opinion sur la personnalité du Christ, si je le crois Dieu ; sur sa naissance, sur la vie d'outre-tombe, sur ce que j'entends par pharisiens et docteurs, et sur la communion.

Je crois que Christ est un homme comme nous tous, mais le considérer comme Dieu me semble le plus grand des sacrilèges et la preuve la plus évidente du paganisme. Reconnaître Christ comme Dieu, c'est nier Dieu.

Je crois que Christ est un homme, mais je crois sa doctrine divine, comme exprimant les vérités divines. Je ne connais pas de doctrine supérieure, elle m'a donné la vie, et autant que je le puis, je tâche de la suivre.

De la naissance du Christ je ne sais rien, et n'ai besoin de rien savoir.

Sur la vie d'outre-tombe, nous savons qu'elle existe, que la vie ne finit pas avec la mort ; mais quelle sera cette autre vie, nous ne le savons pas, parce qu'il ne faut pas le savoir.

Par pharisiens, j'entends principalement le clergé ; par docteurs, les savants qui ne croient pas à Dieu.

Quant à manger le corps et boire le sang, je pense que ce passage de l'Évangile est le moins important et signifie ou l'adoption de la doctrine ou le souvenir; mais ce n'est important ni dans l'un, ni dans l'autre cas, et cela ne signifie jamais ce que croient les fanatiques de l'Église. J'ai exposé, comme je l'ai pu ma conception de ce passage dans l'*Exposé succinct des Évangiles*.

Léon Tolstoï.

(Traduit du russe par J.-W. Bienstock.)

LES ANGLAIS DANS LE GOLFE PERSIQUE

Le conflit anglo-turc.

Depuis quelques jours il n'est question que de Kowéït, et cette petite localité, hier encore inconnue du grand public, est aujourd'hui citée dans toute la presse qui s'occupe de questions de politique internationale : c'est que les événements dont elle est le théâtre méritent d'appeler sérieusement l'attention. Un conflit très sérieux a été sur le point d'éclater entre la Turquie et l'Angleterre au sujet de Kowéït et la question s'est posée de savoir à qui appartenait la souveraineté de cette ville ou plutôt de ce petit État. La Turquie a voulu prendre possession effective du port de Kowéït, sur lequel elle exerçait jusqu'ici une suzeraineté purement nominale ou plutôt une suprématie purement religieuse. Mais l'Angleterre, dont le chéïkh de Kowéït est devenu, depuis dix-huit mois, le client et le protégé, s'est opposée ouvertement à ce dessein et les forces navales anglaises ont menacé au besoin de recourir à l'argument suprême du canon pour empêcher les troupes turques d'avancer. Nous allons ici définir la situation politique de Kowéït au point de vue international, l'origine du conflit anglo-turc, sa portée, et l'importance de l'objet en litige.

* * *

Kowéït est une ville maritime du nord-est de l'Arabie, à 140 kilomètres sud de Bassora. Elle est bâtie à l'entrée et sur la rive méridionale d'une baie de 30 kilomètres de long sur quinze de large, orientée de l'est à l'ouest, laquelle se trouve à quelques kilomètres au sud de l'embouchure du Chatt-el Arab, nom sous lequel on désigne le fleuve formé de la réunion du Tigre et de l'Euphrate. La baie qu'on nomme dans le pays *Khâr Abdilla* est spacieuse, bien abritée, offre des mouillages magnifiques et d'un accès facile. La population de la ville est d'environ vingt mille âmes; elle ne cesse de croître, en partie à cause de l'immigration des habitants de Bassora qui fuient leur pays fertile et insalubre pour le littoral sec et sablonneux de la région qui entoure la baie de *Khâr Abdilla*.

Kowéït est la capitale d'un État minuscule qui vit sous un régime politique assez curieux. Le territoire de cet État, en dehors de la ville, ne renferme pas plus de dix mille habitants et est circonscrit dans des limites restreintes se développant en arc de cercle autour de la baie *Khâr Abdilla*. L'exiguïté de son territoire avait permis jusqu'ici à cet État d'échapper aux convoitises de ses voisins. Conquis au commencement du XVIIIe siècle sur les Persans par des tribus arabes de l'intérieur dont la plus puissante d'entre elles, celle des Atéibeh, forma le fond de sa population, Kowéït se constitua en pleine Arabie turque en une sorte de république indépendante dont la suprématie patriarcale fut exercée par un chéïkh. Il en est encore de même aujourd'hui. Le chéïkh de Kowéït n'admet que la suprématie religieuse du sultan et administre à sa guise ses territoires. Le seul lien qui rattache ce petit État à l'Empire ottoman est la sorte d'investiture que depuis deux générations le sultan accorde aux chéïkhs. Aussi les habitants de Kowéït se disent-ils volontiers les gens les plus libres et les plus indépendants du monde, n'ayant aucun maître et leur chéïkh n'étant que le premier d'entre eux appelé à juger patriarcalement leurs différends et à exercer son action dans les affaires extérieures. En somme, l'État de Kowéït est, en quelque sorte, au milieu des possessions turques, ce qu'est la république de Saint-Marin au milieu du royaume italien. Les habitants n'en vivaient pas moins bien d'ordinaire avec le sultan et se faisaient quelquefois volontiers ses alliés. Grâce à eux les Turcs ont pu conquérir le littoral arabique au midi de Kowéït et en ont fait une province de l'empire turc sous le nom d'El-Hasa. Ils s'en sont d'ailleurs montrés reconnaissants et ont donné, aux habitants de Kowéït, en échange du service rendu, la zone de palmeraies de Bassora qui borde la rive droite du Chatt-el-Arab sur une longueur de soixante kilomètres. Bien entretenues et cultivées ces palmeraies donnent d'abondants revenus.

Depuis longtemps l'attention des Anglais avait été attirée sur le petit État de Kowéït, et dès 1820 ils avaient réussi à y installer un résident. On a même avancé que les premières relations politiques du gouvernement britannique avec la petite république du golfe Persique remontent à l'époque où Napoléon Ier songeait à conquérir les Indes et qu'elles eurent alors pour but d'essayer de faire du petit État, dont la position géographique était si avantageuse à l'embouchure du Chatt-el-Arab, un allié contre l'entreprise projetée. De son port pris comme base d'opérations, les Anglais auraient essayé d'opérer une diversion sur les flancs des armées que Napoléon aurait

dirigées sur les Indes. Quoi qu'il en soit, le gouvernement britannique ne persévéra pas dans ses visées. Le résident anglais ayant été obligé de subir toutes sortes de tracasseries de la part des Arabes et de quitter la place, ne fut pas remplacé. Plus tard, lorsqu'il fut question d'étudier le tracé du futur chemin de fer transmaritime de Londres à Bombay par le golfe Persique, le célèbre voyageur Lowet Cameron déconseilla aux Anglais de faire de Kowéït l'emplacement de la gare terminale de ce chemin de fer, sous prétexte que ce port n'était pas à l'embouchure de l'Euphrate, et la question de Kowéït eût été probablement enterrée si une autre puissance n'était depuis entrée en scène. On sait que dans ces dernières années l'Allemagne a jeté son dévolu sur l'Asie Mineure et qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour implanter en ce pays non seulement son influence commerciale, mais encore son influence politique. Grâce aux relations amicales que l'empereur Guillaume a soin d'entretenir avec le sultan, des concessions et des privilèges importants ont été accordés en Asie Mineure aux Allemands. Ces derniers ont acquis, entre autres, la concession du chemin de fer de Konieh à Bagdad et à l'embouchure du Chatt-el-Arab et considèrent volontiers le port de Kowéït comme le point terminus de la grande ligne transcontinentale Berlin, Vienne, Constantinople, Konieh, Bagdad et Bassora. Ces visées eurent pour résultat de faire sortir le gouvernement britannique de sa torpeur. Appréciant enfin à sa juste valeur l'importance géographique de Kowéït et les avantages qu'offre la sûreté de son port, il a cherché à développer son action économique et politique dans le golfe Persique. C'est surtout dans ces dix dernières années que les relations commerciales avec la république de Kowéït se sont développées et que le vice-roi des Indes, lord Curzon, a resserré ses rapports avec Moubarek-ès-Sahab, le chéïkh placé actuellement à la tête du petit État. Tout d'abord, la compagnie de navigation *British India* a fait de Kowéït une de ses escales, puis un véritable traité de protectorat a été conclu il y a dix-huit mois entre le gouvernement britannique et Moubarek-ès-Sahab. L'Angleterre a promis sa protection au chéïkh et à la République de Kowéït et s'est engagée à les défendre contre toutes les prétentions et revendications étrangères. A son tour, Moubarek a cédé au gouvernement de l'Inde un port de très grande valeur. Ce port serait situé à vingt kilomètres de Kowéït, dans la direction Est-Nord-Est, au pays des Beni-Laam, et serait admirablement situé non loin de l'embouchure du Chatt-el-Arab qu'il domine. A cet endroit, les fonds de plus de dix mètres sont à peine distants de quelques centaines de mètres du littoral. C'est le véritable havre marin de l'Euphrate. En même temps Moubarek concédait à l'Angleterre des privilèges douaniers considérables à Kowéït même et dans le port de Kassina dépendant de ses États. Il acceptait enfin auprès de lui la présence d'un agent consulaire et consentait à ce qu'un pavillon anglais flottât à l'entrée du port avec cette indication que ce drapeau avait été planté là par ordre de Moubarek et que serait sévèrement puni quiconque tenterait de l'enlever. Le chéïkh de Kowéït est devenu ainsi le client, l'allié et le protégé de l'Angleterre.

Tout marchait à souhait et bien peu de personnes en Europe se seraient doutées de la prépondérance acquise ainsi par l'Angleterre au fond du golfe Persique si le chéïkh de Kowéït n'eût cédé en ces derniers temps à des idées de grandeur. Protégé de l'Angleterre, celui-ci s'est cru un grand personnage, a voulu agir en potentat et a entraîné son petit État dans la guerre avec ses voisins. Au nombre de ces derniers est le sultan du Nedjed, qui gouverne un pays beaucoup plus étendu que celui de Kowéït. Le Nedjed comprend, en effet, une bonne partie de l'Arabie centrale; il a pour capitale actuelle El-Haïd. Profitant de ce que le sultan de ce pays avait quitté cette ville et était allé conférer avec les autorités turques à Bassora, Moubarek ayant réuni autour de lui divers chéïkhs du Nedjed mécontents, partit au mois de novembre 1900 pour ce pays et arriva, après une marche de 600 kilomètres, sous les murs d'El-Riad, ville de 35 000 habitants et ancienne capitale du Nedjed. La ville ouvrit ses portes sans coup férir à Moubarek qui put se croire un instant maître de l'Arabie centrale. Mais son illusion dura peu. Averti de ce qui se passait, le sultan du Nedjed, Ibn-Raschid, accourut promptement de Bassora, se rendit à El-Haïd, y réunit des troupes et marcha à son tour contre l'envahisseur. Les deux armées se rencontrèrent près de Bréidat le 17 mars dernier. Au cours du combat, les gens du Nedjed qui s'étaient ralliés au chéïkh de Kowéït depuis la prise d'El-Riad, l'abandonnèrent et retournèrent sous la bannière d'Ibn-Raschid. Pris entre deux feux, Moubarek fut battu à plate couture et poursuivi jusque sous les murs de sa capitale.

Alors la situation changea de face et un véritable coup de théâtre se produisit. L'« Homme malade, » comme on se plaît à appeler le Turc, n'est nullement moribond. On l'a bien vu lors de la guerre gréco-turque, et le sultan Abdul-Hamid, qui pour son compte ne se considère ni comme malade ni comme moribond, bien loin de laisser se détendre les liens qui rattachent les populations à son empire, serait fort disposé au contraire à resserrer ces liens. En l'occurrence, les autorités turques de Bassora virent dans la guerre allumée entre le sultan du Nedjed et le chéïkh de Kowéït, et dans la défaite de ce der-

nier, une occasion unique d'affirmer leur autorité sur la petite république. En conséquence, le 18 avril, des troupes partirent de Bagdad pour renforcer la garnison de Bassora et prendre part à une expédition contre Kowéït. Concurremment avec ces troupes de terre, le gouvernement ottoman expédiait un petit corps de débarquement à destination de Kouéit à bord de la corvette *Zoaf*. Mais quand les quelques bataillons turcs arrivèrent en vue de la baie de Kowéït, ils virent mouillés auprès de la ville les navires *Marathon* et *Laurence*, de la flotte anglaise, et se retirèrent à Samana, non loin de l'Euphrate, à la limite du désert qui sépare la vallée du Chatt-el-Arab de la baie de Kowéït. Et quand la corvette turque *Zoaf* arriva le 24 août avec ses troupes de débarquement en vue du navire anglais le *Marathon*, le commandant turc fut avisé que si les troupes tentaient de débarquer, les Anglais proclameraient officiellement leur protectorat sur Kowéït et ouvriraient le feu sur le *Zoaf*, et, tout comme les troupes de terre, la corvette turque dut se retirer en protestant. En même temps, le consul général d'Angleterre à Bagdad signifiait, au nom du vice-roi de l'Inde, aux valis de Bagdad et de Bassora, l'arrangement conclu entre l'Office de l'Inde et le chéïkh Moubarek, en vertu duquel ce dernier était assuré de la protection de l'Angleterre contre toute attaque de l'étranger et leur faisait savoir que si des troupes turques faisaient mine d'entrer à Kowéït, les Anglais occuperaient cette ville. Depuis ce temps des navires anglais se tiennent en permanence au mouillage de Kowéït, prêts à s'opposer, même par la force, à l'entrée des troupes turques dans la ville de leur protégé. Ils ont aussi pour mission de défendre cette ville contre les troupes du sultan du Nedjed, qui menacent Kowéït. Le 23 septembre dernier a eu lieu entre les troupes du chéïkh Moubarek et celles des tribus du Nedjed un engagement, et tout aussitôt on aurait décidé l'envoi à Kowéït de plusieurs gros canons de l'Inde anglaise.

* * *

Tels sont les événements et telle est la situation actuelle. Au premier plan apparaît un conflit entre chefs arabes ; mais derrière ce conflit se révèle la lutte d'influence entre la Turquie et l'Angleterre qui se disputent le fond du golfe Persique et la région centrale de l'Arabie. L'Angleterre a mis en avant son protégé le sultan de Kowéït dans le but de soustraire le Nedjed à l'autorité du sultan de Constantinople. De son côté, ce dernier a voulu profiter d'une occasion favorable pour mettre la main sur Kowéït. L'existence de cette petite république est une gêne et un obstacle au maintien de l'influence turque sur le littoral du golfe Persique au midi de l'embouchure du Chatt-el-Arab. Si l'on jette les yeux sur une carte du golfe Persique, on voit en effet que le territoire de Kowéït sépare la province turque d'El-Hasa de la province de Bassora et s'interposant entre ces deux possessions ottomanes interrompt la continuité de la domination turque sur le littoral du golfe Persique. D'autre part, les avantages et les concessions accordés pas le chéïkh Moubarek à l'Angleterre ont éveillé les inquiétudes du sultan. La position prise par cette dernière puissance à Kowéït constitue un danger grave et permanent pour le maintien de la suprématie politique du sultan sur les tribus de l'Arabie centrale, et la tentative audacieuse que vient d'entreprendre Moubarek, en voulant mettre la main sur le Nedjed, a été une révélation de ce danger. En faisant entrer ses troupes à Kowéït, le sultan pouvait espérer jouir du bénéfice du premier occupant et se mettre en meilleure posture pour discuter vis-à-vis de l'Angleterre la question de la souveraineté de Kowéït.

Mais le gouvernement britannique a de non moins bonnes raisons pour dominer à Kowéït. L'importance de cette position, méconnue bien à tort par Lowet Cameron, apparaît aujourd'hui manifeste à tous les yeux. Un chemin de fer va relier le Bosphore à l'Euphrate et à l'embouchure du Chatt-el-Arab ; il ne reste plus qu'à construire le tronçon Konieh à Bassora, et un syndicat franco-allemand s'est constitué dans ce but. Cette voie ferrée établira entre l'Europe et l'Asie méridionale une communication plus directe et plus rapide que par le canal de Suez. Il semble bien que la nouvelle route des Indes faisant abandonner la route du canal de Suez peut produire dans le monde économique une révolution analogue à celle qui suivit la découverte de la voie océanique par Vasco de Gama, laquelle eut pour résultat la déchéance de Venise. Le jour prochain où le chemin de fer reliera le port le plus septentrional du golfe Persique au Bosphore et au faubourg asiatique de Constantinople, l'importance d'Alexandrie, de Port-Saïd et de Suez comme lieu de transit entre l'Europe et les Indes sera, sinon ruinée, du moins fort atténuée. C'est l'Asie Antérieure qui héritera de la fortune de l'Égypte, et le Tigre et l'Euphrate verront alors refleurir sur leurs rives la splendeur des civilisations disparues que nous révèlent les ruines de Babylone et de Ninive et les inscriptions cunéiformes. Le chemin de fer du xxe siècle refera la route des caravanes qui, dans les temps antiques, mettait en communication les jeunes civilisations européennes avec les vieilles civilisations de l'Asie.

Or, cette voie ferrée, d'après les projets les plus récents, doit aboutir, en dernier lieu, à Kowéït, et c'est cette petite localité, hier encore inconnue, qui sera le port de transit entre l'Inde et l'Europe. Dans les mains des Anglais Kowéït sera la clef de la voie

nouvelle vers les Indes, comme Alexandrie et le Cap sont entre leurs mains les clefs des voies maritimes. Sans doute la localité même de Koweït a le désavantage d'être trop à l'ouest du Chatt-el-Arab. Mais l'éloignement du Rhône ou du Pô n'a empêché ni Marseille, ni Venise, ni Trieste de prospérer. Et en ce qui concerne Koweït, cette localité, quoique éloignée du Chatt-el-Arab, n'en a pas moins, même aujourd'hui, un commerce assez développé. Le chiffre des exportations et celui des importations ne cessent d'augmenter d'année en année. De ce port sont exportés aux Indes les chevaux arabes du Nedjed ; des bateaux en partent pour aller pêcher les huîtres perlières aux îles Bahréin ; et les produits de l'Inde y sont importés, de Bombay et de la côte de Malabar, pour de là être vendus dans l'Arabie centrale et septentrionale et diverses localités de l'Asie Mineure. Il n'y a plus qu'à développer son trafic et cette opération est certainement plus facile à accomplir que celle qui consisterait à créer de toutes pièces, plus près de l'embouchure du fleuve, une nouvelle cité marchande. D'ailleurs, même en ce cas, le possesseur de Koweït ne serait nullement embarrassé. Il n'aurait qu'à choisir, pour le substituer au port de Koweït, le mouillage merveilleusement situé à vingt kilomètres au nord-est de cette ville, que nous avons signalé comme le vrai havre marin de l'Euphrate. Les Anglais, à qui ce dernier port a été cédé, n'auraient qu'à l'appeler New-Koweït et ils n'auraient qu'à y faire les dépenses nécessaires pour y créer un port marchand et une station navale de premier ordre. On comprend dès lors toute l'importance du conflit anglo-turc et les intérêts primordiaux qui sont en jeu. Il ne s'agit de rien moins que de savoir qui, de l'Angleterre ou de la Turquie, restera la maîtresse du point terminus de la future voie transcontinentale des Indes et du nord et du centre de l'Arabie.

ROUIRE.

LA LEÇON DE BAYREUTH [1]

I. — RAPPEL DE THÈMES IDENTIQUES

1° *Le Thème représente un personnage.* — C'est à peu près ce qu'avaient fait certains maîtres antérieurs à Wagner. Il faut considérer, toutefois, que, chez eux, l'application du procédé était à soi-même son but et sa fin ; c'est à-dire qu'ayant trouvé pour tel personnage un motif convenable, ils se contentaient de le « citer » de temps à autre. Chez Wagner, au contraire, quand un thème nous désigne un personnage, l'apparition de ce thème est le point de départ *musical* du *Drame;* c'est, proprement, une « exposition » musicale ; c'est comme si l'on nous disait : « Voici le personnage : vous allez voir, ensuite, de quelle manière il se transformera... »

Il est à remarquer, en effet, que ces *rappels de thèmes identiques* ne dépassent guère l'exposition du *Drame;* aussitôt l'action engagée ils se développent en la suivant. Je devrais donc, ici, citer presque tous les thèmes-personnages de Wagner ; je me borne à rappeler ceux de Siegfried, de Parsifal, de Kundry et du Graal (qui est vraiment, dans *Parsifal*, le « personnage » principal) ; nous les retrouverons tout à l'heure.

2° *Le thème traduit un sentiment inexprimé.*

Il serait bon de spécifier pour quelles raisons le sentiment est inexprimé. Il l'est :

a) *Par ignorance :* C'est le cas, plusieurs fois cité déjà, de Siegmund et de Sieglinde qui ignorent ce qui nous est révélé par l'apparition à l'orchestre du thème du Walhall. C'est encore, en un sens (car Wotan ignore si le Destin exaucera le vœu qu'il forme), le cas de Wotan au troisième acte de la *Walkyrie ;* quand, après avoir entouré Brunhilde de flammes, il proclame que celui qui n'aura pas connu la peur pourra seul parvenir jusqu'à elle, l'orchestre fait entendre le thème de Siegfried. Et, comme le *leit-motiv* a presque toujours une action réciproque, si l'on peut dire, quand ce même thème accompagne plus tard l'apparition du héros invaincu, nous reconnaissons en lui Siegfried, l'élu de Wotan.

b) *Par vérité dramatique* (c'est-à-dire lorsqu'il y aurait inconvénient à ce que le sentiment fût révélé aux autres personnages). De ce cas, M. Saint-Saëns donne lui-même un exemple significatif. « Tristan demande : *Où sommes-nous ? — Près du but*, répond Yseult, sur la musique même qui précédemment accompagnait les mots *Tête dévouée à la mort*, qu'elle prononçait à voix basse en regardant Tristan... » Ce cas est, je pense, le plus fréquent, et celui où se démontre le mieux l'utilité, la nécessité du *leit-motiv* dans le *Drame*. Peut-être conviendrait-il de s'y arrêter un peu. Mais l'exemple M. de Saint-Saëns est si probant que je ne veux pas en affaiblir l'effet.

c) *Par impuissance de la parole* (c'est-à-dire quand le sentiment est si fort que, selon l'expression populaire, « les mots manquent »). — L'exemple classique est la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, à laquelle il a déjà été fait allusion plus haut. On sait que, dans la première version de la *Tétralogie*, Brunhilde, à ce moment, résumait en quelques vers l'idée générale de l'œuvre, et, « consciente » désormais, annonçait l'ère nouvelle. A la réflexion, Wagner supprima les vers qu'elle chantait. La parole en

[1] Voyez la *Revue* du 28 septembre et du 5 octobre 1901.

avait dit assez, c'était à la musique de couronner le *Drame*. Et, à cet exemple, il convient d'ajouter celui de Kundry. Son rôle, au 3e acte de *Parsifal*, est profondément émouvant, et, littérairement, il est composé de deux mots, ou pour mieux dire d'un seul, répété deux fois : « *Dienen!... Dienen!...* » (Servir!... Servir!...) C'est qu'en effet, ce que ressent Kundry devant Parsifal est vraiment « inexprimable ».

II. — RAPPEL DE THÈMES MODIFIÉS

(C'est, avec la signification psychologique donnée au *leit-motiv*, la partie la plus importante et la plus nouvelle du procédé employé par Wagner ; aussi les exemples en sont-ils innombrables ; je me borne à les diviser en deux classes.)

1° *Le thème représente un personnage.* — Nous retrouverions ici tous les thèmes de Siegfried, de Parsifal, de Wotan, du Graal, etc. Arrêtons-nous à celui du Graal. Vous vous rappelez le thème, tel qu'il est exposé au début du *Prélude*, triste, las, comme découragé. Mais le sauveur est là, Parsifal est revenu, et un léger changement dans la terminaison transforme cette plainte de détresse en un hymne triomphal. Vous voyez qu'ici la modification musicale est surtout dramatique. Au point de vue du pur développement musical, on trouverait dix altérations qui vaudraient celle-ci ; au point de vue dramatique, nulle ne la remplacerait, car elle seule « exprime » le triomphe du Graal enfin racheté.

De même, le thème de Parsifal, d'une allégresse si naïve et si simple, pourrait être transformé de dix manières ; aucune ne serait aussi expressive que celle de Wagner : une simple altération de mode, et, en trois notes, le nouvel état d'âme du héros nous est révélé. (Remarquez que, pendant que les thèmes de Parsifal et du Graal se transforment, le thème de la *Foi*, lui, ne change point ; c'est qu'elle est, en quelque sorte, au-dessus du *Drame;* Amfortas peut souffrir, Titurel peut mourir, et les chevaliers peuvent perdre leur sainte vigueur, la Foi n'en demeure pas moins.)

2° *Le thème rattache un épisode à l'action principale.* — (C'était déjà le cas du récit de Sieglinde, au premier acte de la *Walkyrie*; mais il ne s'agissait que d'un rappel de thème identique, qui se combinait avec la parole pour éclairer une situation. L'exemple suivant nous montre la *liaison musicale* qui existe entre tel et tel thème du *drame*.) Vous vous rappelez la tendre et triste phrase qui souligne le long regard échangé par Siegmund et Sieglinde, (la *Walkyrie*, acte Ier) ; comparez-la à une autre phrase qui exprime la « fuite » éternelle et douloureuse à laquelle sont condamnés les fils de Welse-Wotan. Les mêmes éléments musicaux ont donné naissance à l'une et à l'autre ; et vous voyez ainsi, une fois de plus, que le drame existe « en musique », puisque, — musicalement autant que littérairement, — Siegmund et Sieglinde appartiennent à la race maudite de Welsungs...

Si longue que soit cette énumération (un peu fastidieuse, j'en ai peur), elle n'est pas complète. Il eût fallu analyser scène par scène chacun des Drames de Wagner, vous montrer comment un *leit-motiv* se transforme, suivant pas à pas l'action dramatique, et devenant, autant que la parole, un élément indispensable du drame. — Il eût fallu encore indiquer comment Wagner crée ses *Leitmotiv;* comment, par exemple, ayant à exprimer l'ordre préétabli, l'origine et le fondement des choses, il le fait au moyen du seul accord parfait, fondement de toute musique (Prélude du *Rheingold*) ; comment, ayant ensuite à « exprimer » les *Nornes*, les trois Parques qui existent de toute éternité, il conserve l'harmonie de la phrase fondamentale, se bornant à en altérer légèrement le rythme. Il eût fallu, enfin, faire voir comment certaines idées (l'idée de rédemption, par exemple, et l'idée de la mort) trouvent, chez Wagner, des traductions musicales presque identiques, et prouver ainsi, s'il est nécessaire, que le *Drame* est « pensé musicalement »... Mais ces explications exigeraient des développements auxquels on ne peut se livrer ici, et qui, du reste, n'ont qu'un rapport éloigné avec le sujet de ces articles.

J'espère, toutefois, n'avoir rien négligé d'essentiel. Il me semble que presque tous les modes d'emploi du *Leitmotiv* pourraient entrer dans l'une des catégories ci-dessus. Et peut-être ces longues explications auront-elles fait entrevoir quelques-unes des applications, vraiment infinies, auxquelles il se prête ? Aura-t-on compris, surtout, quelle unité profonde le *Leitmotiv* donne au drame, avec quelle force il joint les diverses parties de l'œuvre, et comme le lien musical relie étroitement l'une à l'autre les différentes situations ?

Je souhaite, du moins, qu'on ait pu saisir ce qui distingue le *Leitmotiv*, uniquement dramatique, des purs développements symphoniques, uniquement musicaux. M. Saint-Saëns demandait quelle était « la nature essentielle du *leit motiv* ». — Ne pourrait on pas lui répondre que : *C'est d'être dramatique?...*

IV

Toute la question, en effet, aboutit à ceci : le *Leitmotiv*, tel que le comprend Wagner, est essentiellement *dramatique*. Et c'est dire qu'il n'a presque rien de commun avec le système mis en pratique par nos compositeurs.

Car parmi toutes les surprises que nous apporte l' « Illusion wagnérienne », la moins inattendue n'est pas celle-ci : que, depuis vingt-cinq ans, tous les musiciens, même les plus hostiles à Wagner, ont docilement emprunté ses procédés.

Qu'ils se refusent à faire usage du *Leitmotiv ;* qu'au lieu du *Drame*, ils choisissent l'*Opéra :* qu'aux déductions dramatiques-musicales de Wagner ils préfèrent la libre mélodie de Mozart, rien de mieux. Mais ils emploient le *Leitmotiv*, ils l'emploient dans sa forme la plus banale et la plus insignifiante ; et, — jugeant de ce qu'on en peut tirer par ce qu'ils en tirent eux-mêmes, — ils déclarent que son importance et son utilité ont été fort exagérées !.... Puis, si l'on proteste que le *Leitmotiv* est tout à fait autre que les rappels de thèmes dont ils abusent, ils sont près de vous traiter de maniaques. Tel un « chauffeur », qui, s'étant appliqué à ne faire que dix kilomètres à l'heure, jurerait que des chevaux vont plus vite que l'automobile !... Croyez que cette comparaison n'a rien d'exagéré. N'est-ce pas le pauvre Benjamin Godard qui, naguère, lorsque son *Pedro de Zalameda* marchait au supplice, ramenait à l'orchestre une sérénade pimpante et sautillante que Pedro avait chantée au premier acte? Si on l'avait interrogé sur les ressources du *Leitmotiv*, sa réponse, sans doute, eût été curieuse.

De chacun des ouvrages représentés depuis un quart de siècle, on pourrait tirer un exemple pareil. Mais je laisse ceux qui, comme le précédent, me donneraient trop facilement raison. J'en choisis deux, et je les emprunte au chef incontesté et glorieux de l'École française, à M. Camille Saint-Saëns.

Le premier est tiré d'*Henry VIII*. — Vous vous rappelez l'admirable duo du second acte, entre Anne et Henry. Le début est construit sur une phrase entendue au premier acte : « Si tu savais comme je t'aime ! » disait Henry à Anne, cependant qu'à l'orchestre résonnait la magnifique marche funèbre ; et la phrase est ample, expressive, passionnée, avec je ne sais quoi de volontaire qui est bien du personnage... — C'est cette phrase musicale, donc, qui sert de thème au duo dont je parle. Et elle est traitée avec un art, une souplesse, une science et une « inspiration » qu'on ne saurait trop admirer ; c'est un délice que de la suivre, sinueuse et reconnaissable, à travers l'orchestre, enveloppant et soutenant la parole, tour à tour impérieuse et caressante... Jamais M. Saint-Saëns n'a été plus parfait musicien.

Mais, au point de vue dramatique, à quoi sert ce *Leitmotiv?* Nous apprend-il quelque chose que nous ignorions? Pour me servir de l'expression de M. Saint-Saëns, « révèle-t-il, sous les paroles des personnages, leurs pensées les plus secrètes »?... En aucune manière. La situation, ici, c'est l'amour d'Henry pour Anne; nous le connaissons depuis le premier acte. Et leurs paroles se bornent à le confirmer. Faites ici l'expérience tentée plus haut pour les *Huguenots* et pour *Tristan;* supprimez par la pensée le merveilleux travail orchestral : la situation dramatique n'en sera pas changée. Elle se répète ; *musicalement*, l'exposition recommence.

Autre exemple ; il est tiré d'*Ascanio*.

Au début du premier acte, une phrase paraît à l'orchestre. Alerte, gaie, pimpante, elle accompagne et représente l'entrée des élèves de Benvenuto Cellini. L'acte se déroule : les élèves sortent ; et voici que revient la phrase du début, mais « à l'envers », si l'on peut dire. Elle était ascendante quand les élèves entraient ; elle est descendante quand ils sortent... Ici c'est le procédé wagnérien « dans toute son horreur ». Mais employé pourquoi, et dans quel but? Pour « décrire » musicalement des gestes, que nous voyons sur la scène, et des gestes qui n'ont aucun intérêt pour la marche du drame ! M. Saint-Saëns parle quelque part de l'insoutenable fatigue que causent à l'auditeur les ouvrages de Wagner. Ne pense-t-on pas que la fatigue est surtout causée par l'attention inutile?... En vérité, si le *Leitmotiv* ne devait servir qu'à cela, on comprend que M. Saint-Saëns ait pour lui quelque indifférence !

Dira-t-on que, chez Wagner lui-même, on trouverait des exemples analogues à ceux-ci (du moins au premier)? Soit ; mais d'abord ils sont assez rares : et surtout ils sont la partie la moins importante d'un ensemble où le *Leitmotiv* développe ses ressources les plus variées. — Dira-t-on que M. Saint-Saëns ne pouvait pourtant pas « révéler les pensées les plus secrètes » de personnages qui n'en ont point? Soit ; mais cela prouve une fois de plus qu'il est vain d'appliquer de la musique de *Drame* à un poème d'*Opéra*. — Dira-t-on enfin que tout ne peut pas être mystère et révélation dans un *Drame*, et qu'il y a des moments où les personnages disent tout ce qu'ils pensent? Soit ; mais pourquoi choisir précisément un de ces moments pour user du *Leitmotiv*, puisqu'il y est, dramatiquement, inutile?...

J'ai conscience du ridicule que j'assume, J'ai l'air d'un pion qui va « coller cinq cents vers » à un élève indocile ; et cet élève est un maître que j'admire entre tous ! Bien plus. Il semble que, — au nom de je ne sais quelles vérités originelles, — je prétende interdire à M. Saint-Saëns d'écrire la musique qu'il lui convient !... J'ose espérer qu'on ne s'y trompera pas : ni nos lecteurs, ni surtout M. Saint-Saëns. C'est là, encore, une des difficultés du sujet que je traite. A exposer une théorie, on a l'air d'abord de la faire sienne ; et, de cela, je n'aurais pas honte. Mais on a l'air aussi de vouloir l'imposer ; on a l'air, comme dit M. Saint-Saëns, de se croire un prophète et de parler

au nom d'un Messie.., Tout ce que j'ai tenté, c'est de montrer que, si tous nos musiciens ont adopté le procédé de Wagner, pas un, — même le plus grand, — n'a semblé vouloir profiter des ressources infinies qui sont en lui; et que, depuis Godard jusqu'à M. Saint-Saëns, il n'en est pas un seul qui n'ait méconnu la puissance dramatique du *Leitmotiv*. Ils n'y ont vu, ou ils n'ont voulu y voir, qu'un effet purement musical.

Et ce malentendu, — que nous retrouvons à chaque pas, — ce malentendu explique encore l'irritation que cause à certains le nom seul de Richard Wagner. Comme ces gens qui voient du rouge partout où il y a du vert, ils lisent *Musique* partout où il y a *Drame*. Leur parle-t-on de ce qu'il y a de profondément et d'intimement dramatique dans *Tristan*, ils protestent que la *Passion selon saint Mathieu* et la *Messe* en *ré* n'ont rien perdu de leurs beautés. Leur dit-on qu'au point de vue exclusivement dramatique, *Siegfried* paraît supérieur à *Obéron*, à la *Flûte enchantée* et à *Fidelio*, ils jurent que Mozart, Beethoven et Weber étaient d'aussi grands musiciens que Wagner. Enfin, tente-t-on de montrer ce qu'il y a d'original et de fécond et de *nouveau* dans la théorie dramatique de Wagner, ils proclament que la musique existait avant lui!... Et M. Saint-Saëns en arrive, de la meilleure foi du monde, à attribuer aux wagnériens des opinions comme celle-ci : « La musique... était, jusqu'à Wagner, dans l'enfance, et préparait son avènement; les plus grands musiciens, Sébastien Bach, Mozart, Beethoven, n'étaient que des précurseurs... »

M. Saint-Saëns, qui semble fort documenté sur l'exégèse wagnérienne, — soit dit en passant, on aimerait à savoir quel est le « maître illustre et justement admiré » qui a écrit que *le théâtre musical peut s'aventurer dans le domaine de la philosophie, mais ne peut faire de psychologie?...* — M. Saint-Saëns, dis-je, aurait quelque peine à citer ici ses auteurs. Ne sait-il pas que les pages les plus pénétrantes, les plus respectueuses, les plus admiratives sur les maîtres, c'est chez les wagnériens qu'il les trouverait, à commencer par Wagner lui-même? Qui donc a mieux parlé, et avec plus de piété, de Bach, de Mozart, de Beethoven et de Weber?

Non; ce que Wagner a dit, et ce que d'autres répètent après lui, c'est que ces maîtres ont été si mal servis par leurs librettistes que, malgré leur génie, leurs opéras, incomparables chefs-d'œuvre musicaux, sont, — dramatiquement, — imparfaits. (Peut-on nier que l'ineptie de *Fidelio* ne soit un obstacle, chaque jour grandissant, au succès de l'ouvrage?) Cet obstacle du poème, Wagner a cherché à le supprimer. Était-ce manquer de respect à ses devanciers? Et, parce que Mozart a écrit un chef-d'œuvre, — musical, — sur la *Flûte enchantée*, faut-il ne mettre en musique que des niaiseries?... C'est ici que M. Saint-Saëns aurait raison de protester contre l'« imitation ». Mais est-ce imiter un maître que de se servir des progrès réalisés par lui? A ce compte, tous les musiciens seraient des imitateurs de Sébastien Bach; Mozart le serait de Haydn, et Beethoven de Mozart; et Wagner, qui a reconnu ce qu'il devait à Weber, aurait pareillement imité l'auteur d'*Euryanthe*... — L'imitation, ce n'est pas d'emprunter à un maître tel moyen dramatique et de s'en servir comme il s'en est servi; c'est d'appliquer ce moyen-là où il n'a que faire, d'aligner des *Leitmotiv* qui ne signifient rien, uniquement parce que Wagner en a écrit qui signifiaient quelque chose.

V

Enfin, quel a été le rôle de la critique?

Nous sommes en présence d'une théorie du « drame paroles et musique »; cette théorie repose sur des principes dont personne, je pense, ne contestera la justesse. Ils se résument en ceci : que le drame musical doit être à la fois dramatique et musical; que, — la musique étant « toute-puissante quand il s'agit d'exprimer la passion à tous les degrés et les nuances les plus délicates du sentiment », — ce *Drame* doit être avant tout et presque exclusivement psychologique; que, — « la musique commençant où finit la parole, et disant l'ineffable », ce *Drame* doit être composé de manière que, le plus souvent possible, la musique ait réellement l'occasion de « prolonger » la parole...

De ces principes, personne, dis-je, n'oserait contester la justesse, et M. Saint-Saëns moins qu'un autre, lui dont je viens de citer des phrases si caractéristiques et si claires. Mais, ces principes, restait à savoir si l'on pouvait les appliquer. Et, sur ce point aussi, j'espère être d'accord avec M. Saint-Saëns, en disant que les ouvrages de Wagner en sont la démonstration évidente. Des *Drames* existent, conçus et réalisés selon ces principes : et ces ouvrages ont emporté l'admiration du monde entier. Jusqu'alors « la musique dramatique s'était contentée de textes médiocres ou pis encore »; donc, — dans cette recherche d'un sujet et d'un texte appropriés, dans ce souci de créer une forme dramatique qui exigeât réellement le concours de la musique, — il y avait une idée nouvelle qui méritait qu'on s'y arrêtât.

C'est ce que firent ceux qu'un amour passionné (et stérile!) pour les choses d'art avait relégués dans la critique. Ils s'y sont arrêtés avec excès, dit M. Saint-Saëns. Mais n'avaient-ils pas d'excellentes excuses?

La beauté, d'abord, des œuvres en question, la vérité des principes dont elles découlaient, et la nou-

veauté de ces principes; puis l'opposition par trop niaise qui leur fut faite, opposition qui allait jusqu'à nier les plus incontestables beautés des drames de Wagner : car enfin, ces beautés, on les sentait, on les comprenait, et l'on s'irritait contre ceux qui ne voulaient pas les voir.

Ce n'est pas tout. Ces théories, cette préoccupation de créer un *Drame* où la musique aurait un rôle digne d'elle, cet effort vers la vérité et vers la logique dramatique, tout cela répondait à nos instincts de Latins, amoureux avant tout de logique, de clarté, et aussi de théâtre. Il a donc semblé à quelques-uns que, si les principes wagnériens, principes « émancipateurs » de la musique, pouvaient trouver quelque part un terrain favorable à leur développement, c'était chez nous. Et c'était une raison, assez bonne, pour tenter de faire comprendre la théorie wagnérienne.

Ce n'était pas la seule. Car il ne faut pas oublier que notre musique dramatique entrait alors dans la période de crise dont elle n'est pas encore sortie. Bien avant que les théories wagnériennes fussent connues du public, bien avant que les drames wagnériens eussent été représentés chez nous, une sorte de lassitude s'était manifestée à l'endroit des formes d'art exclusivement admirées jusqu'alors : et cette lassitude était visible plus encore chez les auteurs que chez la foule. Meyerbeer remplissait à lui seul le répertoire de l'Opéra, que déjà Gounod écrivait ses chefs-d'œuvre, dont l'indépendance de forme fit scandale. Ses successeurs, et les meilleurs d'entre eux, avaient également renoncé à « la musique à grand spectacle » ; s'ils s'y essayaient, c'était sans conviction. A la suite de Gounod, ils inclinaient vers des ouvrages où les gros effets étaient moins obligés, où des sentiments moins théâtraux et plus intimes leur offraient une meilleure matière musicale. (Il est bien remarquable que le répertoire actuel de l'Opéra soit formé, exclusivement, d'ouvrages que directeurs ou même auteurs avaient jugés impossibles à y établir.) C'était une première réforme, mais trop timide. On ne guérit pas une maladie en supprimant seulement les erreurs qui l'aggravent. Et l'*Opéra* était malade, épuisé, comme toutes les formes d'art arrivent à l'être. Les « opéras » nouveaux, — d'une rare valeur musicale pour la plupart, — étaient (au point de vue dramatique) un peu moins offensants que leurs aînés, sans qu'ils donnassent encore satisfaction aux désirs de logique et de simplicité que le public commençait à manifester... Cependant une forme de drame en musique existait, qui pouvait renouveler le genre musical-dramatique. On tenta de le faire connaître... Mais l'on n'y serait jamais parvenu sans la représentation des ouvrages mêmes. Car c'est se moquer que d'attribuer le succès de Wagner à l'influence de la critique (dont le rôle se borne à expliquer au public ce que ce public sent confusément). Et l'attribuer à la réclame ou au snobisme, c'est raisonner à la façon de cet éditeur qui, émerveillé de la vente des évangiles, soupirait avec envie : « Comme cela a été lancé ! »...

Peut-être la besogne de la critique eût-elle dû s'arrêter ici ? Mais les musiciens aussi avaient été touchés par Wagner. Seulement, et comme il a été dit plus haut, ils avaient vu uniquement, dans ses théories, des procédés musicaux, qu'ils appliquaient à des ouvrages conçus en complète contradiction avec les théories wagnériennes. Ne fallait-il pas protester, montrer qu'il y avait « maldonne »?... Soyons de bon compte. Pour la plupart des musiciens, — je le dis d'autant plus librement qu'assurément M. Saint-Saëns n'est pas de ceux-là, — accoler une thème quelconque à un personnage quelconque, et les promener l'un portant l'autre à travers une action quelconque, c'est « faire du Wagner ». Ils en faisaient : et le public délaissait leurs ouvrages, et la critique leur jetait encore Wagner à la tête!... Mais, pourtant, que pouvait-elle, cette critique, sinon répéter toujours ces théories qui n'avaient pas été comprises, sinon revenir sans cesse à ces principes dont on usait si étrangement, sinon supplier les musiciens de s'en pénétrer et de les appliquer à d'autres sujets aussi musicaux, mais plus « français » ?... Et enfin, où est l'obstination, où est le fanatisme? Chez ceux qui tiennent ce langage? Ou chez ceux qui croient faire du Wagner parce qu'ils se servent, sans raisons, d'un procédé musical créé par Wagner?... Car l'imitation de Wagner, ce n'est pas la critique qui la prêche, c'est les musiciens qui la pratiquent. Rappelez-vous ce qui s'est passé pour *Fervaal*. Sur la valeur musicale de l'ouvrage de M. d'Indy tout le monde était d'accord. Pour les réminiscences de Wagner, qu'on croyait y voir, les uns les blâmèrent franchement, les autres plaidèrent les circonstances atténuantes : d'autres enfin les nièrent, et, comme ceux-ci adoraient l'œuvre et la défendaient... à coups de trique, il est probable que ces réminiscences ne leur semblaient pas un titre à l'admiration. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne loua l'auteur d'avoir « imité Wagner ». Alors ?...

Alors, où est, et en quoi consiste l' « Illusion wagnérienne » ? Dans les excès de quelques écrivains ? J'admets très volontiers que les doctrinaires du wagnérisme soient plus irritants encore que les autres : cela tient à toutes les questions qui se rattachent aux *Drames* de Wagner, et dont quelques-unes sont une inépuisable matière à sottises. Cela tient aussi à la manie philosophante de certains d'entre eux. (Après en avoir souri, on peut tout de même se demander en vertu de quelle distinction préétablie il serait

interdit à un poète dramatique de mettre en œuvre une vérité morale, ou du moins les sentiments qui y conduisent, sous ce prétexte que son drame contient de la musique?)... Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une raison pour rendre responsables de ces excès ceux qui croient à l'efficacité de la réforme wagnérienne. Ce n'est surtout pas une raison pour leur « ajouter » des bêtises, et leur faire dire que « la musique n'existait pas avant Wagner »... Pourquoi, alors, ne pas mettre à l'actif du wagnérisme les incroyables niaiseries de M. Zola sur le « Drame lyrique »?

L' « Illusion wagnérienne », serait-ce encore de demander du nouveau? « Quand Mlle Falcon jouait les *Huguenots*, écrit M. Saint-Saëns, Mme Malibran *Otello*, Mme Viardot *le Prophète*, l'émotion était à son comble, et l'on n'en demandait pas davantage »... De même, quand Talma jouait une tragédie de Baculard... Mais nous qui n'avons pu entendre, hélas! ni Mlle Falcon, ni Mme Malibran, ni Mme Viardot, ni Talma, pourquoi nous en tiendrions-nous à Baculard? (J'ai à peine besoin de faire remarquer qu'en vertu de ce raisonnement, Sébastien Bach, au lieu d'écrire le *Clavecin bien tempéré*, se serait borné à refaire les timides essais de ses devanciers.)

***

En résumé, de quoi se plaint M. Saint-Saëns? — Des excès de la critique wagnérienne? Elle est innocente, on l'a vu, d'une bonne moitié de ceux qu'il lui prête; en fût-elle coupable, que cela ne changerait rien à la justesse des principes wagnériens; de ce qu'un romantique en délire a, d'après la légende, traité Racine de « polisson », conclura-t-on que le romantisme est absurde? — De l'influence envahissante de Wagner? Pendant cinquante ans on a écrit des *Opéras* suivant la formule Rossini-Meyerbeer; nous attendons encore un *Drame* conçu et exécuté d'après les principes wagnériens. — De l'imitation de Wagner? On a vu qu'elle se réduit à rien : et le peu qui en existe est le fait des musiciens, qui l'ont pratiquée contrairement aux avertissements de la critique. — De l'obscurité, de l'incohérence, de l'incompréhensibilité de la théorie du *Drame*? Puissé-je être assez heureux pour lui en avoir éclairci, même un peu, les impénétrables mystères!

Il est un point surtout qui échauffe la bile de M. Saint-Saëns; et sur ce point, du moins, nous serons vite d'accord. Pour les wagnériens, dit-il, « Wagner n'est pas seulement un génie comme Homère, Eschyle, Dante et Shakespeare, c'est le Messie »... Et là-dessus, je pense que tous les wagnériens se contenteront de ce que M. Saint-Saëns accorde à leur maître.

Quant à l'idée de faire de lui le Messie, peut-être est-elle un peu exagérée. — Mais voici qui est plus sérieux : « Richard Wagner a, selon le mot d'Hugo, refrappé l'art à son image; sa formule a réalisé *d'une façon nouvelle et puissante l'union intime des arts différents dont l'ensemble constitue le drame lyrique*. Soit. Cette formule est-elle définitive? Est-elle LA VÉRITÉ? »... Ainsi s'exprime M. Saint-Saëns.

Il est impossible de résumer avec plus de force le rôle de Richard Wagner dans l'histoire du « Drame lyrique ». Et c'est parce qu'il l'a traité avec nouveauté et puissance qu'on s'efforce de faire comprendre en quoi consiste cette nouveauté, et cette puissance. Quant à savoir si cette formule est définitive, si elle est « la Vérité », qui donc serait assez sot pour le soutenir? Qui donc oserait affirmer qu'un artiste, si grand qu'il soit, a réalisé l'absolu? Et, enfin, chez qui M. Saint-Saëns a-t-il pu découvrir une pareille assertion? (Serait-ce chez l'illustre maître qui proclamait le pouvoir *philosophique* de la musique?)

Ce qu'on a dit, c'est que, « dans cette idée de l'union parfaite du drame, de la musique, de la mimique et des ressources décoratives du théâtre qui a toujours été la base de l'Opéra depuis qu'il existe », dans cette recherche de la Vérité, en un mot, Wagner s'était rapproché du but plus que ses devanciers, et que, — pour le moment, — ses *Drames* nous offraient des exemples aussi voisins que possible de la Vérité. En d'autres termes, il a fait faire à la forme dramatique-musicale un pas énorme, par ses ouvrages d'abord, et aussi par ses théories qui ont expliqué quelles conditions devait remplir ce *Drame* pour se rapprocher de la Vérité. — Et ici, nous serons certainement d'accord avec M. Saint-Saëns; car c'est bien ce qu'il pense quand il parle de la façon nouvelle dont Wagner a refrappé l'art à son image.

Mais soyons plus « modérés » encore. J'ai dit que Wagner s'était approché de la Vérité dramatique-musicale plus que ne l'avaient fait ses devanciers. Non; il n'a pas été plus « vrai » que Mozart et Beethoven ne l'ont été en certaines scènes qui resteront d'éternels modèles de drame musical. S'il a été plus vrai, c'est dans l'ensemble de son œuvre, dans sa soumission volontaire et constante, — non pas à la parole, comme le voulait Gluck, — mais aux conditions que doit remplir le *Drame*. En outre, de ces modèles il a su tirer une loi, et montrer quelles applications infinies elle comportait. Il a « étendu le champ d'expression musicale », dit excellemment M. Saint-Saëns. Il n'est pas la Vérité, car il ne pouvait l'être; mais il a montré le chemin qui y mène, l'un des chemins, si l'on veut, et le meilleur, jusqu'à présent.

Enfin, et pour ne rien négliger, atténuons un peu

ce qui vient d'être dit relativement à l'influence envahissante de Wagner. S'il est exact que cette influence ne se soit encore manifestée par aucun *Drame*, il n'est pas moins exact qu'elle est sensible dans tous les ouvrages, sans exception, représentés depuis un quart de siècle. M. Saint-Saëns la déplore. On serait tenté de la déplorer aussi, mais pour des raisons différentes, même opposées.

Cette influence, telle qu'elle s'exerce encore, — et l'on a longuement montré plus haut à quelles médiocres conséquences les musiciens l'ont réduite, — cette influence a pour résultat le plus clair d'empêcher à la fois les musiciens d'écrire un bon *Opéra* et un bon *Drame*. Pour le *Drame*, je ne me répète pas. Pour l'*Opéra*, à supposer qu'on puisse jamais revenir franchement à la forme illustrée par Mozart et par Gluck, on ne pourra y revenir tant qu'on sera préoccupé de cataloguer des *Leitmotiv*. Les deux formes diffèrent par leur essence même ; elles sont, si l'on peut dire, exclusives l'une de l'autre. Le mode d'expression de Gluck se suffit à lui-même ; il ne gagnerait rien à s'adjoindre celui de Wagner ; il y perdrait la liberté de mélodie par quoi il existe... C'est en ce sens qu'il faut déplorer l'influence wagnérienne, ou, pour parler plus net, la manière dont cette influence s'est exercée jusqu'ici.

Cela posé, — et étant donné que cette influence existe, — que reste-t-il à faire ? Détruire le « prestige » de Wagner ? Fort heureusement, on y perdrait et son temps et sa peine. Quand on répéterait que ses théories sont obscures à la fois et banales, qu'il est un monstre, et un monstre dangereux, que « la surexcitation nerveuse qu'il engendre est hors du but que l'art doit se proposer » (et je voudrais bien, à mon tour, que M. Saint-Saëns nous définît clairement le but de l'art) ; quand on répéterait mille fois ces choses, il n'en resterait pas moins *Tristan*, *Parsifal* et le *Ring*.... Si donc, et pour le moment, l'influence de Wagner est indestructible, n'est-il pas sensé, n'est-il pas raisonnable de chercher à rendre cette influence féconde, au lieu de la borner à de vains pastiches ? Et comment arriver à la rendre féconde, sinon en montrant, sans se décourager, ce qu'il y a de nouveau, de vrai, et d'« émancipateur », dans les principes wagnériens ?... N'est-ce point, enfin, une besogne utile que de répéter aux musiciens :

« Voici ce qu'a fait Wagner, et voici ce qu'il faut faire, si vous voulez faire comme lui. Ses théories vous semblent-elles justes ? Appliquez-les ; mais appliquez-les « par l'intérieur ». Vous semblent-elles fausses ? Revenez franchement à la forme de jadis. Mais choisissez. Renoncez à ces drames-lyriques, opéras « honteux », à ces œuvres qui ne satisferont personne, parce qu'elles manquent de deux qualités sans lesquelles aucune œuvre d'art ne saurait exister : la sincérité et l'unité... »

Ces explications, ces atténuations, ces réserves, pourront-elles, sinon convaincre M. Saint-Saëns, du moins l'adoucir à l'égard de ceux qu'il appelle les prophètes du nouveau Messie ? On le voudrait, par amour-propre, d'abord : car ce ne serait pas un médiocre succès. On le voudrait aussi parce que, tant qu'on n'est pas d'accord avec un homme de sa valeur, on n'est pas tout à fait tranquille... On le voudrait enfin parce que, s'il le voulait, le chef illustre de notre école française pourrait influer fortement sur les destinées de notre musique dramatique... Quel *Drame* il pourrait écrire, clair, émouvant, vraiment national, lui l'auteur de *Samson*, d'*Henry VIII*, et de l'admirable symphonie en *ut mineur !*... On voudrait le convaincre, le convertir... Mais sans grand espoir.

C'est que, derrière cette éternelle question wagnérienne qui, — telle qu'on la discute, — n'est trop souvent qu'une question de mots, il y en a une autre, plus sérieuse, qui touche à l'essentiel du « Drame musical ». Les théories de Wagner n'ont de valeur, d'existence même, que si l'on accepte leur principe initial. Ce principe, quoi qu'on en dise, n'est pas que Wagner est le Messie, et que rien n'existait avant lui. Il est plus modeste, et se résume en ceci : *Il y a des sujets musicaux, et d'autres qui ne le sont pas.* C'est ce que M. Saint-Saëns ne veut pas admettre. Pour lui, « tout ce qui est dramatique est également musical ». Or, c'est précisément le contraire qui semble vrai. Une scène, un dialogue, un mot, s'ils sont parfaitement dramatiques, — « littérairement », et c'est ainsi qu'il faut l'entendre, ou comment ?... — si cette scène, ce dialogue, ce mot, sont parfaitement dramatiques, et parce qu'ils le sont, ils ne seront pas, ils ne pourront pas être musicaux. On parviendra, très certainement, à les orner de musique. Mais qu'y gagneront-ils ? Sur quelle mélodie, notera-t-on le *Qu'il mourût !* Quelle harmonie soutiendra *Vous y serez, Madame ?*...

Sur ce point, j'ai grand'peur que M. Saint-Saëns ne soit irréductible... Au moins son irréductibilité sera-t-elle mon excuse pour avoir, — l'année même où l'on a fêté les noces d'argent du Théâtre-Wagner, — tenté de dégager une fois de plus la *Leçon de Bayreuth*.

Jacques du Tillet.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CONTEMPORAIN

On se rappelle l'éclatant début de M. Georges Pellissier dans la critique littéraire il y a environ quinze ans. *Le mouvement littéraire au XIXe siècle* fit un grand effet sur le public et sur la critique. M. Ferdinand Brunetière analysa avec beaucoup d'intérêt et loua avec beaucoup de chaleur ce livre important et nécessaire qui résumait si clairement et avec tant de sûreté toute l'évolution de la littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à Renan. Le livre devint et est resté scolaire. Après tout, et après tous, c'est le meilleur tableau que nous ayons, le plus complet à l'état succinct, de notre littérature au dernier siècle.

Seulement, il avait été publié vers 1885, et le siècle, en 1885, n'était pas fini. M. Pellissier s'en est aperçu comme nous tous, et a bien vu qu'en 1901 son livre n'était pas à jour. Il a jugé qu'il serait bon, pour remédier à cela, de lui donner un supplément ; il le lui a donné et c'est ce supplément qu'il intitule *le Mouvement littéraire contemporain.*

La rallonge n'est pas indigne de la table. *Le Mouvement littéraire contemporain* est un bon livre, bien informé, sérieux, consciencieux, bien ordonné et clair. Il a un très grand mérite ; c'est que l'auteur n'y oublie jamais de rattacher aujourd'hui à hier, ou, si l'on veut, hier à avant-hier. Chacun de ses chapitres, roman, théâtre, poésie, critique, histoire, commence par « l'état de la situation » en 1875. Le chapitre sur le roman commence par une vue sur Zola et Daudet ; le chapitre sur le théâtre par une appréciation générale d'Augier et Dumas fils ; le chapitre sur la poésie par une promenade rapide au « Parnasse » ; le chapitre sur la critique par quelques pages sur Taine et même sur Sainte-Beuve ; le chapitre sur l'histoire par un aperçu rapide de Taine et de Renan. Outre que ces morceaux relient le présent livre au précédent, outre qu'ils rappellent la suite ininterrompue du XIXe siècle littéraire, outre qu'ils ne sont pas, sans doute, malgré le grand sérieux dont ils sont écrits, sans la petite intention épigrammatique de montrer, sans y prendre garde, combien nous sommes inférieurs à nos prédécesseurs ; ces morceaux sont, comme fond et comme forme, ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage, et cela suffirait, quand même ils seraient déplacés, ce qui n'est pas, à leur y donner droit de cité. Je les recommande.

J'ai dit que l'auteur était très informé. Il l'est à merveille. Figurez-vous qu'il m'a appris quelques petites choses. J'ignorais que M. Édouard Rod eût commencé par être « naturaliste ». Rod naturaliste ! Il l'a été près de dix ans, s'il vous plaît, Il l'a été de théorie et de pratique. Il a écrit, en 1879, un « *A propos de l'Assommoir* » qui était, paraît-il, un panégyrique enthousiaste de M. Émile Zola. (Rod, mon ami, envoyez moi cela, je vous en prie, s'il en reste encore. Ça m'amusera. Je n'en abuserai pas.) Et puis, en conséquence, il a écrit cinq ou six romans selon la formule naturaliste. (Ça, par exemple, ne me l'envoyez pas ! Je vois ce que c'est d'où je suis. L'auteur du *Silence* et du *Sens de la Vie* faisant du naturalisme, je vois suffisamment ce que ça doit être.) Voilà pourtant à quoi il sert d'être intelligent. Quand on se fourvoie, on finit par s'en apercevoir — et pas trop tard.

De même je n'ignorais pas que M. Alfred Capus eût écrit des romans ; non, je ne l'ignorais pas ; à telles enseignes que M. Halévy ne m'a pas caché que tel d'entre eux est un chef-d'œuvre. Seulement, je ne les ai jamais lus. M. Capus, envoyez-moi quelque chose de cela. Vous me ferez grand plaisir. — Je ne continue pas à énumérer mes lacunes, parce que je m'aperçois qu'à chacune, je demande aux auteurs de la combler et voilà Baron qui va me dire comme dans les *Trente millions de Gladiator* : « Vous avez l'air d'un mendiant. »

Donc M. Pellissier est très bien renseigné, et, à considérer son volume seulement comme bibliographie, il est extrêmement utile.

Comme critique, il est très distingué. La plupart de ces jugements sommaires sont excellents. Je signale celui que M. Pellissier porte sur M. Bourget ; celui qui a pour objet M. Loti, quoique à mon gré un peu trop sévère ; la trop courte mais très judicieuse étude sur le théâtre de M. de Porto-Riche, où l'auteur nous demande à peu près ceci : « Après tout, connaissez-vous, depuis Marivaux, théâtre consacré à l'analyse des passions de l'amour qui vaille cela ? » — Je ne saurais, encore, trop appeler l'attention sur l'étude, plus détaillée et plus circonstanciée, que fait M. Pellissier du théâtre de Brieux. Elle est magistrale ; elle est d'une précision qui est familière à l'auteur et d'une souplesse qu'il n'a pas toujours. Conclusion, que je me laisse aller à citer, d'abord parce que je la trouve bonne ; ensuite parce qu'il me semble, soit que M. Brieux ne s'entend pas à la réclame ou pour toute autre raison, que l'éloge de M. Brieux ne paraît pas assez souvent dans les papiers : « M. Brieux possède des qualités tout à fait éminentes : la vigueur, la sûreté de main, le mouvement, la vie, une nette rectitude de sens, un grave souci des choses morales. Depuis le début, il n'a cessé de marquer son progrès... Et ce sont, chacune en son genre, des pièces qui font honneur à notre théâtre moderne par la franchise de l'observation, par le relief des peintures, par l'intensité du pathétique, enfin et surtout, par le na-

turel. Nous en avons de plus fines et de plus élégantes ; nous n'en avons pas de plus vraies, de plus solides, de plus humaines.

Le chapitre sur la poésie, quoique forcément incomplet, me paraît d'une très grande justesse. M. de Régnier, M. Samain, M. Gregh, M. Moréas y sont caractérisés avec beaucoup de netteté, et ce n'est pas toujours facile, et loués comme ils doivent l'être, sans complaisance et sans rigorisme. C'est juste ce qui sied et c'est dit ainsi qu'il convient. — A la vérité, M. Pellissier est un peu dur pour M. Gustave Kahn. Il cite cette strophe :

Elles, quand s'afflige en verticales qui se foncent le soleil,
Pourquoi seules?
Pourpres banderoles,
Où retirez-vous, vers quel fixe,
Vos muettes consolations?
Étirements, affaissements, ô normes,
Quelle fleur d'inconnu fane inutile aux reposoirs de nos soirs
Où frémit et languit une attente d'espérance vaine ?

Il cite cette strophe, et assure que pour lui elle n'a aucun rythme et que le sens lui en échappe complètement. Je suis complètement dans le même état psychique. Mais il fallait ajouter qu'il y a de très honnêtes gens, et nombreux et qualifiés, qui trouvent là un rythme exquis et un sens parfaitement clair. Il ne faut pas faire de la critique trop personnelle. Il faut tenir compte des suffrages de ceux qui nous dépassent, et confesser, non étaler notre impuissance.

Me voilà sur le chemin des critiques. J'en ai à faire, et une première qui est un demi-éloge. Le livre est trop court. Il y a très peu de livres dont on s'avise d'avoir cette opinion, après les avoir lus tout entiers. Puisque son volume n'a que trois cents pages, M. Pellissier aurait bien pu ne pas négliger des branches très importantes de la littérature contemporaine, Comprenez-vous un livre intitulé le *Mouvement littéraire contemporain*, où ne sont pas nommés M. Vandal, M. Hanotaux, M. Gebhart, M. Boutroux, M. Houssaye, M. d'Haussonville, M. Frédéric Masson, M. Séailles, M. de la Sizeranne? Cela veut dire simplement que le chapitre sur les historiens est trop court, que le chapitre sur la critique devait faire une place à la critique d'art et qu'il manque un chapitre sur la littérature philosophique et morale. Voyez-vous un « XVIII[e] siècle » où manquerait un chapitre sur les philosophes sachant écrire? Les philosophes et moralistes qui sont en même temps des écrivains doivent avoir leur place dans une histoire de la littérature. Il n'y a pas de si succinct manuel de la littérature au XVII[e] siècle qui ne consacre quelques pages à un nommé Malebranche, à certain Nicole, à je ne sais quel Pascal et à cet autre, là-bas, qui se nommait, je crois, Descartes. (Et ceci me fait aviser d'une autre lacune, toute matérielle : à un livre de ce genre il faut un *index*. J'ai peur, quoique ayant bien lu, que l'un des noms que je viens de citer comme manquants ne soit présent en quelque angle obscur.)

Et maintenant quelques divergences, désaccords, dissentiments, discords, différends et altercations. M. Haraucourt est nommé, mais loué avec une discrétion qui me semble un peu rigoureuse : « M. Haraucourt a fait dans la poésie de très louables tentatives ; mais les sujets qu'il traite demanderaient plus de vigueur et plus de souffle. » C'est maigre. Oh! que c'est maigre! Seul représentant, loin à la suite de M. Sully Prudhomme, de la poésie philosophique, M. Haraucourt, successeur inégal, sans doute, mais non successeur indigne, de Vigny, méritait mieux. Et puis, diantre, passe pour le souffle ; mais ce n'est pas la vigueur qui lui manque.

De même, si M. Estaunié est apprécié avec une bienveillance dont je suis très loin de faire un reproche à M. Pellissier, M. René Bazin l'est avec une brièveté qui ressemble terriblement à du dédain. Pourquoi M. Pellissier ne dit-il point tout simplement que M. René Bazin est un romancier vrai et touchant et un écrivain très distingué? Parce qu'il ne le croit pas? Je reconnais que c'est une raison.

De même M. Rostand... — Ah! vous y voilà? — Oui... De même M. Rostand est un peu plus maltraité qu'il ne faudrait. La *Samaritaine* est massacrée. Et Dieu sait que je connais les défauts de la *Samaritaine*, et qu'ils sont de toutes les manières d'être mauvais celle que j'exècre le plus ; mais encore il y a des choses exquises dans le second tableau surtout de la *Samaritaine*. Le *Cyrano* est qualifié de « chef-d'œuvre » ; mais de « chef-d'œuvre de ce genre ». Et l'on sait ce que veut dire « chef-d'œuvre de ce genre ». Du reste, voici le jugement en son ensemble : « ... Imagination facile et vive, verve, mouvement des scènes, éclat des décors, cliquetis des vers, bravoure cavalière et truculente. A quoi bon relever dans *Cyrano* des traits un peu gros, des mots d'esprit qui ratent, et, çà et là, une facture contournée? La pièce n'en demeure pas moins un chef-d'œuvre. Nous devrions y insister longuement si un chef-d'œuvre de ce genre pouvait avoir quelque influence sur l'évolution théâtrale... A vrai dire, cette merveilleuse comédie n'inventait rien. Outre *Marion Delorme* et *Ruy Blas*, nous y reconnaissions du Théophile Gautier, *du Vacquerie* (!), du Banville, tout cela retrempé sans doute à la source originelle de la poésie précieuse et de la poésie burlesque, à l'Astrée et à *Scarron* (!), mais enfin ne révélant rien de vraiment nouveau que l'admirable virtuosité de M. Rostand. Aussi bien, la pièce n'a aucun rapport avec les tendances du théâtre moderne. Elle ne peut compter que pour sa valeur propre ; elle n'exerce pas plus

d'influence sur l'évolution dramatique que le premier mélodrame venu. »

Allons! c'est peut-être sympathique, mais ce n'est pas passionné . « Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile? — Je conviens que le second, le quatrième et le sixième livre de son *Énéide* sont excellents; mais pour son pieux Énée, et le fort Cloanthe, et l'ami Achate, et le petit Ascanius et l'imbécile roi Latinus, et la bourgeoise Amata, et l'insipide Lavinia, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de si désagréable. J'aime mieux les contes à dormir de l'Arioste. — Oserai-je vous demander si vous n'avez pas grand plaisir à lire Horace? — Il y a des maximes dont un homme du monde peut faire son profit et qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire; mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes et de sa description d'un mauvais dîner et de la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel Rapilus dont les paroles « étaient pleines de pus », et un autre « dont les paroles étaient du vinaigre ». Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre les vieilles et contre les sorcières, et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami Mécénas que s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques, il frappera les astres de son front sublime... »

— « Il est vrai, répondit Candide; mais il a écrit : *Ubi pluri nitent non ego paucis offendar maculis*, et c'est un vers très judicieux ». — « C'est un passage interposé », répondit Pococurante.

Pour moi, il me suffit que *Cyrano* « compte pour sa valeur propre », ce qui est peut-être la meilleure manière de compter; et qu'il exerce ou qu'il n'exerce pas d'influence sur l'évolution dramatique, j'oserai dire que c'est cela qui m'est égal. En cela je suis très Pococurante. Je remarque que le théâtre de Voltaire a eu sur l'évolution dramatique une influence énorme et prolongée pendant un bon demi-siècle. Je remarque que La Fontaine n'a exercé absolument aucune influence sur l'évolution poétique. Je crains que La Fontaine ne puisse « compter que pour sa valeur propre ».

Je ferais peut-être aussi une petite chicane à M. Pellissier au sujet d'Augier, qui « n'ose peindre le mal qu'en mettant à côté le bien, d'où viennent ces contrastes factices... » — Il y a beaucoup de vrai ici; cependant je serais assez porté à croire que ces contrastes, un peu factices, en effet, sont une des nécessités du théâtre et que ce n'est pas pour une autre raison que Racine a opposé ses Aricie à ses Phèdre, ses Junie à ses Agrippine, ses Atalide à ses Roxane, et ses Josabeth à ses Athalie; ni pour une autre que dans Sophocle et Euripide il y a presque constamment des contrastes semblables,

Mais en voilà assez. Je finirais par me persuader à moi-même que je ne suis pas content du livre de M. Pellissier. J'en suis très satisfait, et sans « l'aimer tout ce qu'on peut aimer, » comme on disait au XVIIIe siècle, je l'aime très fort. Il est probe, il est sincère, il est vigoureux. Chose qui devrait être élémentaire, mais qui est bien rare dans un livre sur les contemporains, il ne cherche à plaire ni à aucune coterie, ni à aucune académie, ni à aucun cénacle, ni à aucun salon. « C'est l'orthographe! — Peu de gens, Monsieur, la mettent comme vous ». Je souhaite pour ce livre... d'abord que vous le lisiez ; ensuite qu'il soit placé dans toutes les bibliothèques scolaires de France et de l'étranger. Je ne dirai pas de l'étranger surtout; mais de l'étranger particulièrement; car je ne sais pas qui leur enseigne notre littérature; mais ils en ont quelqnefois des idées bien étranges. En France et hors France le livre de M. Pellissier sera un guide très sûr, très bien renseigné et de fort bonne compagnie.

ÉMILE FAGUET.

L'HERBE TENDRE [1]

Roman.

VIII

Pendant que les joyeux hôtes du maire de Savinieux festoyaient sous le hangar de la Grange-Landry, une scène d'un tout autre genre se déroulait dans la misérable cabane de la mère Ballu.

Assise sur un escabeau, dans un coin sombre où la lueur d'une chandelle fumeuse promenait des ombres sur sa figure blanche, la Maigriote se tenait immobile, les yeux mornes et fixés à terre, les coudes appuyés sur ses genoux et les mains jointes sous son menton, dans une attitude si triste et si douloureuse que la pauvre enfant eût fait pitié à toute autre qu'à sa mère.

La vieille paysanne, debout devant sa fille, ses cheveux gris embroussaillés autour des tempes, le regard dur, accablait de railleries la pauvrette.

Ce maintien résigné, ces grands yeux qui exprimaient tour à tour le désespoir et la peur, n'étaient pas faits pour désarmer la mégère.

— Ainsi, voilà qui est entendu! criait-elle ironiquement, tu es là, comme une souche, à compter les fourmis qui courent sous la porte, pendant qu'à dix pas d'ici on se moque de toi! Hein! est-il assez canaille, tout dè même, ton Daniel! A-t-il su t'en-

(1) Voir la *Revue* des 14, 21, 28 septembre et 5 octobre.

sorceler et te mener par le bout du nez jusqu'au moment où il lui tomberait une héritière dans les mains? Et tu ne t'indignes pas! et tu laisses un fils de paysan se gausser de nous et rire à nos dépens! Mais écoute, écoute donc un peu pour voir, tu n'es pas sourde, je suppose? Tu peux entendre leurs chansons d'ici. S'amusent-ils, hein, Mademoiselle? et sans vous encore! Pour moi, je m'étonne qu'on ne t'ait pas invitée à la petite fête!

La Maigriote, toujours immobile, semblait ne rien entendre.

— Ah! c'est trop fort! continua la mère Ballu, furieuse. Mademoiselle va se moquer de sa mère, à cette heure, et refuser de lui répondre! Ah! je te forcerai bien à parler, moi, Claudine! Écoute bien ce que je vais te dire. Il est dix heures du soir, n'est-ce pas? tous ces fainéants qui se gobergent dans la maison Landry vont quitter la ferme dans deux heures au plus tard; eh bien, tu vas aller sur la route, tu m'entends? et tu vas attraper Daniel, et avec Daniel le père Gérard, et avec le père Gérard tous ceux et celles qui l'accompagnent. Ah! ces messieurs et ces dames veulent tourner en dérision les pauvres gens! eh bien, on leur fera voir ce que les pauvres gens savent faire. Entends-tu, Claudine? comprends-tu? Tu vas les attendre sur la route et les agoniser de sottises, et arracher les yeux à ton Daniel, s'il ne s'exécute pas. Ah! Dieu de Dieu! si c'était moi! Mais tu peux faire aussi bien que ta mère, pas vrai? Autrement je te renierais, tu ne serais pas mon sang. Allons, lève-toi, ma fille, va; et ne rentre pas à la maison avant que le mariage avec la Landry soit à tous les diables!

— Vous le voulez, ma mère? dit enfin la Maigriote d'un ton ferme.

— Si je le veux! Tu me connais, n'est-ce pas? Eh bien, fais ce que je te dis, ou ne rentre jamais à la maison.

Claudine ne répondit rien, mais se leva brusquement, se couvrit la tête d'un mouchoir, et, plus pâle qu'une morte, elle sortit, chancelante.

La mère Ballu la regarda s'éloigner, referma la porte et se frotta les mains avec un rire sauvage.

— Maintenant, tout va bien, pensa-t-elle; ah! mes beaux messieurs et mes belles madames, si la Maigriote est la fille de sa mère, vous en verrez de grises!

En attendant, et comme cette nuit-là il ne fallait pas songer à dormir, la vieille mégère s'assit auprès d'une table graisseuse qui tremblait sur ses pieds, et, appuyant son menton sur son poing décharné, elle se mit à réfléchir.

Un silence lugubre régnait dans ce taudis, écurie plutôt que cabane. Dans un des angles, derrière une sorte de palissade formée de planches pourries, on devinait la masse confuse et tassée des deux moutons et des poules. Un froissement de paille, un grattement, de petits cris inarticulés, partaient de temps en temps de ce coin sombre, d'où une odeur chaude montait. Dans ce décor de misère, la figure de la vieille se détachait, haineuse, grimaçante, jaunie encore à la lueur fumeuse de la chandelle.

Deux ou trois coups, frappés d'une main peu assurée contre la porte, firent lever la tête à la mère Ballu.

— Qui est là? cria-t-elle.

Personne ne répondit, mais la porte s'ouvrit lentement, et la vieille poussa un cri de surprise en voyant entrer le père Gérard.

— C'est moi, mère Ballu, fit le fermier en hésitant un peu; n'ayez crainte, je ne suis pas un voleur.

Et, comme la vieille ne répondait rien :

— Cela vous étonne, hein! continua-t-il, de me voir ici, chez vous, à une pareille heure?

— Ça m'étonne et ça ne m'étonne pas, répliqua tranquillement la vieille sans bouger de sa place. Cela dépend de ce qui vous amène.

— Ce qui m'amène... ce qui m'amène... balbutia le père Gérard qui cherchait ses mots, car le grand air ne l'avait pas complètement dégrisé. Sûrement, ce n'est pas l'envie de vous faire la cour, mère Ballu. Mais à propos, s'interrompit-il en se faisant un abat-jour de sa grosse main et en ayant l'air de chercher, où donc est la Maigriote?...

— La Maigriote? qui ça, la Maigriote? fit la vieille en se levant si brusquement que le père Gérard recula de deux pas. Sachez, monsieur Gérard, qu'il n'y a pas de Maigriote ici, mais une honnête femme, une mère, qui veut vous demander compte de ce que vous avez fait de sa fille. Quand je dis vous, je veux dire Daniel, mais c'est tout un, n'est-ce pas? et vous pouvez répondre pour lui?

Le père Gérard, que ces menaces avaient tout d'abord effrayé, ne tarda pas à reprendre son sang-froid.

— C'est justement pour cela que je viens vous voir, mère Ballu, répondit-il d'un air bonhomme. Je ne veux pas vous cacher que Daniel se marie, parce que vous le savez; mais c'est précisément à cause de ce mariage que...

Il hésita.

— Que quoi?

— Enfin, je ne veux pas que mon fils ait aucun désagrément de votre côté. Je pourrais vous dire que Daniel n'a rien de commun avec votre fille, qu'il ne lui doit rien, et que tous les torts sont du côté de Claudine, si elle a pensé qu'il se marierait un jour avec elle; mais, néanmoins, je comprends les choses, mère Ballu, et je suis l'homme le plus accommodant du monde. Seulement je ne veux pas que la petite reste plus longtemps à Savinieux.

— Vrai! fit en ricanant la mère Ballu, et comment allez-vous vous y prendre, s'il vous plaît?

— Il faut qu'elle parte, et au plus vite, reprit avec plus de force le père Gérard. Mais, encore une fois, je suis bon enfant, je paierai la mère pour être débarrassé de la fille.

La mère Ballu esquissa un grand geste d'indignation, mais en même temps elle avait tendu l'oreille et sur ses lèvres jaunes avait passé, une seconde, un sourire de satisfaction.

— Ainsi, fit-elle en venant se planter devant le père Gérard, c'est pour me faire une proposition semblable que vous êtes ici! Monsieur Gérard, le gros fermier de la Grange-aux-Belles, vient chez les malheureux pour les humilier, pour leur faire affront, pour marchander leur conscience!

Elle attendit l'effet de cette virulente apostrophe. Mais le fermier savait à quoi s'en tenir.

— Voyons, mère Ballu, dit-il en se rapprochant d'elle et en baissant un peu la voix, ne faisons pas des phrases et allons droit au but. Je vous ai dit que vous auriez de l'argent, je ne m'en dédis point. Nous réglerons ce compte-là demain, et nous ferons la chose avec toutes les garanties possibles. Maintenant, où est Claudine?

— Claudine? ah! voilà!

Et la mère Ballu eut un sourire qui fit frissonner le père Gérard.

— Où est-elle? où est-elle? répéta ce dernier pris de peur.

— Écoutez, dit la vieille en prenant un air caressant qui la rendit plus hideuse encore, je vois que vous êtes un homme raisonnable, et que je puis, en toute honnêteté, m'accorder avec vous. Eh bien, je vais vous dire la vérité. La Claudine est peut-être bien sur la route en ce moment.

— Sur la route? Et pour quoi faire? s'écria le fermier, tremblant d'apprendre ce qu'il redoutait.

— Pour quoi faire? Pour quoi faire? Dame! faut être juste, monsieur Gérard; nous autres, pauvres gens qui ne mangeons pas du pain à notre saoul, nous vous entendons d'ici, de notre misérable cabane, crier, chanter, danser, faire les cent dix-neuf coups. Alors on se dit comme ça: « Qu'est-ce qu'ils ont donc tant à rire? » Et, quand même on n'a pas pour deux liards de colère ou de méchanceté dans le cœur, on veut aller voir de plus près.

Le fermier suffoquait; il devint furieux.

— Mère Ballu, cria-t-il, si Claudine fait de l'esclandre, je vous jure que c'est vous qui paierez pour elle; je vous tordrai le cou comme à une vieille poule, vous entendez?...

La mère Ballu, à cette menace, eut un rire tellement strident que le père Gérard, tout décontenancé, ajouta plus doucement:

— Voyons, vous savez ce que nous venons de dire, il faut que votre fille soit raisonnable. Mais comment se fait-il que je ne l'aie pas rencontrée en venant? J'arrive pourtant de chez Landry.

Et le fermier se prenait la tête entre ses grosses mains comme pour en faire jaillir sa mémoire rebelle.

Puis tout d'un coup:

— Mais qu'est-ce que je fais là, au lieu de courir après cette malheureuse?

Et il sortit précipitamment, son chapeau de travers et ses cheveux sur le front.

— A la bonne heure! à la bonne heure! ricana la vieille, quand elle fut seule, ça commence à aller mieux.

La maison ou plutôt la hutte de la mère Ballu était située un peu en contre-bas de la route vicinale qui, partant du haut de Savinieux, allait en droite ligne jusqu'aux bâtiments de la Grange-Landry. Le petit chemin qui passait devant la cabane rejoignait la route à quelques mètres, à un endroit appelé la Croix de Fer, nom qu'explique suffisamment une vieille croix, toute rongée de rouille, qui s'élève sur un petit piédestal de pierre, au point de jonction des deux chemins.

— Elle est déjà sur la route, la misérable! pensa le père Gérard, en voyant le chemin désert; et, prenant sa course, en quelques enjambées il arriva à la bifurcation.

De ce point, qui formait une espèce de monticule, on apercevait distinctement, à une centaine de mètres plus loin, la masse sombre des bâtiments de la Grange-Landry et la tache plus claire que formait l'habitation bourgeoise du maire de Savinieux.

Le fermier s'arrêta un moment pour souffler, et son regard inquiet enfila rapidement le long ruban, qui se déroulait devant lui, de la route blanche sous la clarté de la lune; mais la route aussi était déserte.

Il resta un moment comme anéanti.

— Trop tard! il est trop tard! et la gredine est déjà là-bas! pensa-t-il en serrant les poings.

Et il restait là, s'essuyant le front, n'osant aller plus loin. Il écoutait si quelque bruit ou quelque cri parti de la ferme ne lui apprendrait pas que la Maigriote était à ce moment même dans la place. Mais une vague rumeur de fête, traversée parfois d'un grincement aigu du violon, arrivait seule jusqu'à lui.

— Bah! se dit-il, elle n'aura pas osé!

Et il continua son chemin avec plus de confiance.

Quand il arriva dans la cour, où les couples tournoyaient, fouettés par les accords bruyants des trois musiciens, l'animation était si intense, la fièvre de la danse avait tellement empoigné les robustes paysans et leurs vigoureuses compagnes, que l'arrivée du fermier, réclamée naguère à cor et à cris, fut à peine remarquée.

Le père Gérard, pour le coup, fut rassuré tout à fait : la Maigriote n'était pas venue, il ne s'était rien passé de nouveau en son absence. La vieille avait voulu lui faire peur ; le lendemain il retournerait chez elle avec quelques billets bleus, et tout s'arrangerait. La vue de Daniel, faisant en ce moment même un cavalier seul devant le notaire, qui se dandinait élégamment entre Geneviève et Mme Dutheil, acheva de le tranquilliser.

A ce moment le fermier fut reconnu, entouré et finalement entraîné au milieu des quadrilles. Il se dégagea pourtant et chercha des yeux M. Landry.

— Vous cherchez ces messieurs? fit alors Geneviève en s'avançant vers lui, allez dans la salle à manger, monsieur Gérard, vous les trouverez tous.

Ils y étaient presque tous, en effet, causant et fumant autour d'une grande table sur laquelle brûlait un immense bol de punch. On força le fermier à s'asseoir, on le plaisanta beaucoup sur sa disparition qui avait été fort remarquée, lui disait-on, et enfin on l'obligea à prendre un verre et à trinquer.

M. Landry paraissait aux anges; la fièvre du dîner était un peu passée, la conversation ayant pris, loin du bal et de toutes ces jeunesses turbulentes, une allure plus sérieuse, et le maire, renversé sur sa chaise, au centre d'un cercle de figures épanouies, s'étendait longuement sur le bien que lui, Landry, avait déjà fait à la commune, et sur celui qu'il projetait de lui faire encore.

De temps en temps, le notaire et Daniel, qui étaient les plus enragés du bal, entraient boire un verre de punch pour se donner de nouvelles forces. En vérité, Daniel ne semblait pas se préoccuper beaucoup de la Maigriote en ce moment.

— Hein? père Landry, fit le fermier à voix basse, regardez si le coquin ressemble à ce qu'il était tout à l'heure.

— Heureusement, répliqua le maire, mais vous avouerez que ma fille y a bien mis du sien.

Les deux hommes restèrent un moment à causer, pendant qu'à l'autre bout de la table le gros Dutheil, échauffé par le punch, faisait pari sur pari et s'amusait à porter à bras tendus les lourdes chaises massives de Mme Landry.

Cependant l'heure s'avançait; déjà plusieurs des invités qui demeuraient loin de Savinieux avaient attelé et, debout dans la cour, sous la lueur vague des lanternes qui promenaient des ombres sur leurs longues blouses, ils attendaient impatiemment leurs dames et leurs demoiselles, que Mme Landry avait entraînées dans sa chambre pour les *rafistoler* un peu. M. Bouvard était parti depuis un moment, les yeux un peu brouillés et la figure pâle. Les compliments l'avaient grisé, disait-il.

Pour terminer dignement cette belle fête, il fut convenu que tous les convives qui demeuraient à Savinieux même reconduiraient en grande pompe le père Gérard et Daniel jusqu'à leur domicile. M. Landry voulut être de la partie avec Geneviève.

— Mais non, mais non, leur dit le père Gérard, qui tremblait quand même que la Maigriote ne fût à les attendre sur le chemin. Geneviève a besoin de repos ; vous aussi, monsieur Landry, il faut rester, voyez-vous.

Mais le maire ne voulut rien entendre.

— Je vous dis que nous vous accompagnerons, déclara-t-il nettement. Cela nous fera du bien de prendre l'air, n'est-ce pas, Geneviève? Et je suis sûr que Daniel ne dira pas non.

— Non, bien certainement, répondit Daniel en s'essuyant le front et en se faisant complaisamment rajuster sa cravate par sa fiancée.

— Partons donc, fit le père Gérard, en prenant, pour plus de sûreté, la tête de la colonne avec M. Landry.

Geneviève suivait, donnant le bras à Daniel, puis le notaire et cinq ou six autres invités.

— Bah! se dit le père Gérard, la Maigriote a dû rentrer chez elle. Et puis je les ferai passer par le chemin du haut.

IX

Claudine était sortie de chez sa mère la tête bouleversée; elle sentait le désespoir l'envahir lentement, et son premier mouvement avait été de quitter le chemin et de s'enfoncer à travers champs, comme si elle eût voulu échapper à cette obsession criminelle de sa mère qu'elle sentait peser sur elle, à cette voix rauque et haineuse dont le son retentissait encore à son oreille.

Un moment elle crut qu'elle allait devenir folle, tant ses idées se troublaient. Pendant deux heures elle erra au hasard cherchant à rappeler ses souvenirs, la tête perdue, et toujours poursuivie par la voix railleuse de sa mère : « Tu entends, Claudine? tu entends, Claudine? Ne reviens pas avant, pas avant. »

Peu à peu elle ralentit sa course, et la fraîcheur de la nuit dégagea de son cerveau les brouillards qui l'obscurcissaient; mais alors toute l'horreur de sa situation lui apparut nettement et elle se prit à trembler de tous ses membres; elle s'arrêta brusquement, les yeux fixes, la tête penchée en avant, comme attendant une voix qui lui apprît ce qu'elle avait à faire.

Qu'allait-elle devenir pourtant? Obéir à sa mère, entrer dans cette maison Landry tout en fête, marcher droit sur Daniel et soulever un esclandre? Telle était bien la mission dont on l'avait chargée. Mais de

quel droit? N'avait-elle pas été la première à se sacrifier et à pousser Daniel vers cette Geneviève dont il ne voulait entendre parler? Non, ce n'était pas possible.

Mais alors il ne fallait plus songer à rentrer dans ce misérable logis, qui était encore un abri; elle n'avait plus qu'à partir, à s'éloigner au plus vite, à quitter pour toujours ce pays où, depuis qu'elle pouvait se rappeler quoi que ce fût, elle n'avait reçu que des avanies; cette cabane où sa mère ne lui avait prodigué que des coups. Elle revint sur ses pas, voulut rentrer dans la hutte pour prendre le peu de hardes qu'elle possédait; puis, arrivée devant la porte, elle n'osa plus et se mit à écouter.

Il était près de minuit et, sous le ciel que parcouraient de légères nuées, tous les bruits avaient cessé; la Grange-Landry elle-même était redevenue muette, et la Maigriote, dans ce vaste silence, se sentait frissonner.

Tout d'un coup elle tressaillit; il lui sembla que sa mère se levait et venait ouvrir. Alors la peur la prit et elle s'élança, éperdue, dans le pré qui montait de la cabane vers la route. Elle ne voyait plus rien et n'avait qu'une pensée : échapper pour toujours à sa mère, qu'elle s'imaginait déjà entendre galoper derrière elle.

Toujours courant, elle était arrivée au bord du fossé et allait le franchir quand un bruit de voix, tout près d'elle, se fit entendre, et brutalement, avant qu'elle eût eu le temps de rien voir, elle se sentit arrêtée dans son élan et saisie par le bras.

— Misérable! lui dit à voix basse celui qui la tenait ainsi, tu n'iras pas plus loin!

Paralysée par la terreur, elle restait là, regardant stupidement l'homme qui lui parlait ainsi; elle reconnut alors le père Gérard et aperçut vaguement des ombres qui s'éloignaient.

— Oh ! n'essaye pas de faire du scandale, disait le fermier en secouant furieusement Claudine; si tu ne veux pas que je t'étrangle, tu n'as qu'à retourner au galop là d'où tu viens.

— Laissez-moi, faisait la Maigriote d'une voix frémissante; je ne vous voyais pas, je vous le jure.

M. Landry était accouru; Daniel et Geneviève, déjà loin, n'avaient rien vu. Le père Gérard, tout en maintenant dans sa large poigne Claudine qui se débattait, s'adressa à M. Landry :

— Allez toujours, monsieur Landry, ne vous arrêtez pas, et surtout pas un mot à Daniel.

Mais la Maigriote n'y tint plus, et, se laissant tomber sur le bord de la route :

— Daniel! Daniel! secours-moi, s'écria-t-elle en sanglotant...

Daniel accourait. Le père Gérard, qui avait lâché la Maigriote, le prit par le bras et l'entraîna violemment, pendant que Geneviève, restée en arrière, disait au notaire :

— Je ne comprends pas que la gendarmerie laisse des traînées pareilles courir le pays et faire peur au monde.

X

Le jour des noces de Daniel Gérard avec Geneviève Landry était un samedi. On l'avait choisi parce que le lendemain, jour de repos, l'oncle Dutheil voulait réunir chez lui, dans la belle ferme qu'il exploitait à Fareins, les deux familles au grand complet.

Ce matin-là, le soleil, comme s'il eût été invité à la fête, se leva plus radieux encore que de coutume. On était dans les grands jours de l'année, et dès avant l'aurore la jolie place du village s'animait du piaillement des moineaux dans les platanes et du gloussement des poules.

Comme à l'ordinaire, le père Gérard vint, dès la pointe du jour, prendre le frais sur son perron; il était en manches de chemise et chaussé de sabots. Malgré la solennité qui allait dans quelques heures mettre le comble à ses vœux, il montrait un visage grognon, comme sous le coup de quelque grosse contrariété qu'il aurait éprouvée la veille ou qu'il prévoyait pour ce jour-là.

Il jeta un coup d'œil sur la place, autour de laquelle les petites maisons blanches dormaient toutes encore, se frotta les mains nerveusement et descendit.

Juste à ce moment et comme s'il eût guetté le fermier, son implacable voisin, Vignaud le tailleur, ouvrait sa boutique. Cette rencontre n'était pas faite pour rendre sa bonne humeur au père Gérard. Vignaud lui souriait et accompagnait son sourire de ce ricanement qui avait le don d'agacer le fermier de la Grange-aux-Belles.

Les deux voisins se regardèrent une minute du coin de l'œil, et le père Gérard répondit à peine au signe de tête que lui fit le tailleur.

— Eh bien! monsieur Gérard, dit ce dernier toujours ironique, voilà, j'espère, un beau jour! Les curés vont bien dîner aujourd'hui.

Mais le fermier, peu en humeur de plaisanter, se contenta de hausser les épaules.

— Vous ne me répondez rien, monsieur Gérard? continua Vignaud, tout en rangeant symétriquement contre le mur de la maison voisine les différentes pièces de sa devanture; ce n'est pas bien de bouder un voisin comme moi. Le ciel vous en punira.

Le fermier ne broncha pas et se mit à examiner très attentivement le ciel.

Vignaud, enhardi, continua :

— Tenez, j'ai meilleur caractère que vous, moi, et je ne vous garde pas rancune, quand même vous avez été vous faire habiller à Villefranche. Le tailleur de Savinieux, ça ne peut pas compter, ça ne compte pas.

— Monsieur Vignaud, dit enfin le fermier en se rapprochant, je ne sais pourquoi vous entreprenez de m'arrêter toutes les fois que je sors de ma maison. Je me fais habiller où je veux et n'ai pas de comptes à vous rendre.

— Allons, allons, monsieur Gérard, ce que j'en dis là c'est pour en parler. On peut bien s'entretenir un peu sans se fâcher, que diable! Aujourd'hui surtout, vous devriez avoir une figure de triomphateur. Tout vous réussit : vous voulez marier votre fils, vous dites un mot et voilà la plus belle fille de Savinieux qui se jette dans vos bras. Vous conseillez à la mère Ballu d'éloigner sa fille, et c'est la Maigriote qui disparaît d'elle-même un beau soir, si bien qu'on ne sait même pas ce qu'elle est devenue. Voyons, monsieur Gérard, vous auriez tort d'accuser la Providence, comme dirait notre excellent curé.

— Monsieur Vignaud, répondit le fermier en se contenant de son mieux, vous verrez qu'un beau jour toutes vos plaisanteries vous tourneront à mal. Vous devriez pourtant savoir que je ne suis point patient et qu'il ne fait pas toujours bon me faire répéter plusieurs fois la même chose. Ainsi, encore une fois, laissez-moi tranquille.

— Allons, adieu, monsieur Gérard, fit le tailleur en retournant à son établi; je vous laisse tranquille, puisque vous ne savez pas reconnaître les amitiés de vos voisins. Mais j'espère que vous ne m'empêcherez pas d'aller à l'église tout à l'heure admirer les toilettes.

Le père Gérard, impatienté, prit le parti de rentrer chez lui. Pierrette préparait déjà le déjeuner, la cérémonie étant fixée pour dix heures.

— Daniel n'est pas encore descendu? demanda le fermier.

— Non, not' maître, pas encore, répondit la vieille servante qui se dépêchait de son mieux, ne voulant pas manquer l'entrée des mariés à l'église. Mais il ne tardera pas, ajouta-t-elle en retournant à sa cuisine, il y a un bon moment que je l'entends marcher et fourgonner là-haut dans sa chambre.

Daniel, en effet, descendit au même moment. Il était pâle, contre son habitude, mais semblait très tranquille, très sérieux surtout. Le lendemain du jour où il avait tant ri et tant dansé avec Geneviève, il avait paru se réveiller d'un songe; puis, en se rappelant tout d'un coup l'incident du retour et la rencontre de la Maigriote, il avait été pris comme d'un accès de rage contre son père, contre M. Landry, contre sa fiancée, contre tout le monde. Mais les jours suivants, en apprenant que Claudine avait quitté le pays, il s'était calmé, était devenu indifférent, avait paru oublier presque qu'il devait se marier le samedi suivant.

Le père Gérard eut un sourire de satisfaction en voyant Daniel déjà paré pour la cérémonie.

— Diable! lui dit-il avec bonhomie, tu ne seras pas en retard, au moins. Tu as raison. Allons, assieds-toi là, déjeune vite, et tu partiras devant pendant que je m'habillerai.

Ils déjeunèrent rapidement. Le fermier, tout en avalant les bouchées doubles, fit défiler devant les yeux de son fils tous les projets qu'il complotait d'exécuter après le mariage et auxquels son intention était de l'associer.

Daniel écoutait d'un air tranquille et répondait à peine. Évidemment, il y avait du froid, et le vieux fermier, devant cette attitude de son fils, se contraignait pour ne pas éclater.

Quand ils eurent fini, le père Gérard entra dans sa chambre et le jeune homme, ouvrant la porte vitrée du corridor, se trouva dans la cour de la ferme. Tous les garçons, serviteurs, bouviers, bergers et bergères avaient reçu congé pour ce jour-là, et la Grange-aux-Belles paraissait abandonnée.

Daniel traversa lentement la cour, ouvrit la porte basse qui donnait sur la campagne et s'engagea dans un petit sentier, à travers champs. Il allait lentement, les mains derrière le dos, ne pensant à rien. Tout à coup, il sembla sortir de sa torpeur et regarda avec effarement autour de lui. Sans y avoir pensé, il se trouvait à l'entrée du chemin des Saulaies. Les deux haies, toutes pleines d'oiseaux et toutes frémissantes sous les rayons du soleil levant, descendaient joyeusement devant lui et s'allaient perdre dans les prairies, blanches de rosée; plus bas, la Saône, comme un long ruban d'argent, miroitait entre ses deux rives; et, de l'autre côté, la plaine encore endormie du Beaujolais s'éloignait, montant insensiblement jusqu'au pied des montagnes.

Daniel, après un moment de contemplation, poussa un profond soupir et s'engagea dans le chemin des Saulaies. Sa figure avait perdu le calme de tout à l'heure; les couleurs étaient revenues à ses joues, ses yeux brillaient, sa poitrine se soulevait avec effort comme oppressée par une longue course. Il avançait avec peine, contemplait longuement la moindre touffe d'herbe de ce chemin parcouru tant de fois. Arrivé au bas, de grosses larmes vinrent au bord de ses yeux, qui demeuraient étrangement fixes, et descendirent lentement le long de ses joues; il fit encore quelques pas, ouvrit la porte-barrière et se trouva enfin dans le pré Gervais.

Là, il ne fut plus maître de lui; il éclata en sanglots, et, comme pris d'un accès de folie, se mit à arpenter le pré, appelant:

— Claudine ! Claudine !

Un moment il s'arrêta, l'air égaré, l'oreille tendue. De l'autre côté du buisson, à deux pas de lui, quelque chose avait remué, une voix étouffée avait prononcé son nom.

Hélas ! les feuilles seules des peupliers murmuraient sous la brise, et, le long du buisson, où perlaient encore au bout de chaque brindille des gouttes de rosée, les rouges-gorges, chardonnerets et mésanges, secouant leurs ailes, voletaient gaiement sous le soleil.

Daniel reprit sa marche, et cette fois descendit du côté de la Saône ; l'herbe toute mouillée lui montait jusqu'aux genoux. Brusquement et de nouveau il s'arrêta ; cette fois il ne se trompait pas : il avait bien entendu. Quand il se retourna, il poussa un cri, il eut presque peur.

— Toi, Claudine ! Toi ici !

— Oui, c'est moi, Daniel, dit la jeune fille en s'avançant vers lui.

Daniel la contemplait muet de surprise, se demandant s'il rêvait et si ce n'était pas un fantôme qui surgissait ainsi. Mais la Maigriote le touchait presque maintenant : c'était bien sa petite figure blanche, ses yeux profonds, sa démarche légère ; c'était bien elle.

— Oui, c'est moi, Daniel, dit-elle encore ; j'ai eu la même pensée que toi ; comme toi, j'ai voulu revoir le pré Gervais où nous avons passé de si doux moments. J'ai voulu le revoir aujourd'hui, au moment même où tu serais à l'église, à côté de...

— Tais-toi ! fit Daniel en lui mettant la main sur la bouche. Mais comment es-tu ici ? Tu es plus pâle encore que d'habitude, Claudine. Comment es-tu ici ? Dis-le-moi.

Elle ne répondit pas à la question, et sa bouche eut un sourire presque gai.

— Daniel, fit-elle au bout d'un moment, qu'y a-t-il de nouveau dans le village ? As-tu vu ma mère ? Que dit-on de moi ?

— Je n'ai pas vu ta mère, Claudine. On dit à Savinieux que tu t'es sauvée de chez elle pour la laisser dans la misère.

A son tour, la Maigriote posa sa main sur la bouche du jeune homme, et, souriant de nouveau :

— C'est dans un moment que tu te maries, Daniel, tu vas être heureux.

— Oui, répondit celui-ci, comme s'il achevait une pensée caressée depuis un moment, heureux, Claudine, bien heureux !

Claudine le regarda, étonnée ; mais Daniel souriait à son tour.

— Bien heureux, ma Maigriote ! répéta-t-il gaiement. Nous ne verrons personne ; nous aurons une maison et un champ pour nous deux seulement ; et une petite fille qui ressemblera à sa mère, qui sera gentille comme toi, Claudine ; qui sera un peu pâle comme toi ; qui aura tes grands yeux et qui aura ta voix...

Ils s'étaient assis tous deux, sans y penser, côte à côte et la main dans la main. La jeune fille, elle aussi, se laissait bercer par ce rêve que rêvait Daniel ; ils se regardaient avec joie, ayant tout oublié, se serraient les mains et, de temps à autre, riaient comme au bon temps.

Ils avaient choisi pour s'asseoir une petite éminence abritée par la haie, toute garnie de mousse verte et toute blanche de pâquerettes ; le soleil, au-dessus d'eux, rayonnait, baignant leurs deux jeunes têtes d'un flot de rayons vermeils. Toute la nature matinale, le ciel avec sa belle voûte déjà bleue, la prairie, avec sa ceinture de haies réjouies du chant des cigales et ses grands peupliers frissonnants, la Saône avec ses bords ensoleillés où la vie renaissait, tout souriait aux jeunes amoureux.

Brusquement, Daniel laissa retomber la main de sa compagne et releva la tête.

— Entends-tu, Claudine ? fit-il tout pâle.

— Oui, répondit celle-ci, dont les yeux prirent une fixité morne. C'est la cloche, Daniel, c'est la cloche qui sonne ton mariage !

Ils s'étaient levés tous deux.

— Notre mariage, fit lentement Daniel en reprenant dans les siennes les deux mains de son amie et en la regardant longuement. Notre mariage, Claudine !

La cloche se tut :

— Vois donc, reprit Daniel, comme la Saône est calme, comme elle paraît douce, comme elle est jolie !

Et ils descendirent tous deux.

La Maigriote avait repris son sourire et se laissait conduire par Daniel.

— Te souviens-tu, continua ce dernier, de nos amusements d'autrefois sur le bord de la rivière, la même où nous sommes en ce moment ? Nous nous mettions nu-pieds, nous entrions dans l'eau et nous avancions aussi loin que nous pouvions en nous tenant par la main.

— Oh ! oui, je m'en souviens !

Daniel s'arrêta et, regardant fixement Claudine, il lui dit, presque à voix basse, mais d'un ton très ferme :

— Veux-tu que nous recommencions ?

Il y eut un moment de silence. La jeune fille ferma les yeux et parut près de défaillir.

Quand elle les rouvrit, deux larmes descendirent le long de ses joues. Puis, sans regarder Daniel, elle répondit lentement :

— Je veux bien recommencer.

Ils étaient arrivés sur le bord de l'eau. De petites vagues, soulevées par l'air frais du matin, venaient en murmurant leur caresser les pieds.

— Claudine, je t'aime ! fit Daniel en s'arrêtant une dernière fois et en se tournant vers sa compagne.

Celle-ci ne lui répondit rien, mais elle lui jeta ses deux bras au cou et ils se tinrent longtemps embrassés.

La cloche de l'église tintait de nouveau, à toute volée cette fois, remplissant le ciel de sa large et sonore harmonie.

— Allons, la Maigriote ! fit Daniel gaiement.

Et, se tenant par la main, ils firent un premier pas dans l'eau.

Quand la vague vint leur battre la cheville, Claudine sembla hésiter; mais elle eut honte de sa faiblesse ; elle reprit son sourire, et tous deux, les yeux brillants de bonheur, continuèrent d'avancer.

La Saône toute frémissante étincelait ; sur les deux rives, encore désertes, la brume du matin avait fondu peu à peu, laissant des myriades de perles blanches sur les touffes de verdure.

Daniel et Claudine avançaient toujours, la tête haute, semblant aspirer de toutes leurs forces ce vivifiant réveil de la nature. Les tintements joyeux qui s'envolaient du clocher de Savinieux arrivaient plus pressés, plus distincts, et cette harmonie, qui emplissait le ciel, allait se perdre sur l'autre bord, dans les échos assoupis des vertes campagnes du Beaujolais.

Un bruit parti tout près d'eux leur fit tourner la tête, et ils aperçurent un pêcheur qui, caché dans une anfractuosité du rivage, les regardait curieusement. Les deux amoureux sourirent en le voyant, et le pêcheur, haussant les épaules et mécontent d'être dérangé, alla jeter sa ligne un peu plus loin.

Daniel et Claudine firent encore quelques pas, en agitant, de leur main restée libre, ces flots amis qui se pressaient autour d'eux avec de molles caresses. Quand ils sentirent l'eau monter à leur poitrine, ils s'arrêtèrent, et la Maigriote, élevant vers le ciel ses beaux yeux, où brillèrent des larmes, sembla murmurer une prière.

Mais Daniel la pressa, l'entraîna : ils avaient maintenant de l'eau jusqu'au menton. Le pêcheur leur tournait le dos.

Ils s'arrêtèrent encore une fois ; ils avaient peine à se maintenir debout.

— Mon Dieu ! pardonnez-nous ! ayez pitié de nous ! fit doucement Claudine.

Ils s'étreignirent alors, s'embrassèrent étroitement et, unis ainsi, ils firent un pas, entraînés par le courant, puis, brusquement, disparurent. Un remous de l'eau monta et frissonna une minute à la surface, avec un murmure, comme une plainte. Le pêcheur se retourna, et ne voyant plus rien, pris de peur, ramassa sa ligne et courut au village.

La cloche de l'église sonnait maintenant à toute volée dans le ciel bleu, et, debout dans la sacristie, le curé de Savinieux, en surplis, repassait tout bas dans sa mémoire le discours destiné aux jeunes époux.

JEAN SIGAUX.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

L'Illustre comité.

M. Le Bargy se souleva péniblement de la chaise longue où, comme l'avaient pieusement annoncé les journaux, fidèles coryphées de ses plus minimes actions, une podagrie légère le retenait couché. Son regard était triste, et triste le geste qu'il esquissa d'une main fatiguée, et sur son front un nuage passa. Autour de lui, soucieux et muets, les membres de l'illustre comité se rangeaient en cercle attentif, ainsi que jadis autour du grand Napoléon les maréchaux d'armée. M. Mounet-Sully, les yeux ouverts demesurément, tâchait en vain de donner à sa redingote l'élégance lugubre de la toge d'Œdipe, et son frère, les poings sur les hanches, les lèvres boudeuses, les épaules remontées, tenait avec obstination la tête penchée vers le tapis. Coquelin cadet, la bouche de travers, louchait. M. Silvain mirait dans une glace voisine son profil d'empereur costaud ; M. Albert Lambert tendait le jarret coquettement, bien qu'il n'y eût point de femmes. M. de Féraudy et M. Leloir, brisés par l'émotion, oubliaient de songer à prendre des attitudes.

M. Le Bargy laissa un soupir s'enfuir de sa poitrine :

— L'heure est grave, mes amis, dit-il.

Il retomba sur ses oreillers, pâle et sans force. M. de Féraudy se précipita, et avec l'habile délicatesse d'une sœur de charité, aida l'éminent artiste à se dresser sur son séant. Comme une mèche vagabonde détruisait l'harmonie de sa coiffure, d'un doigt très doux M. Le Bargy la replaça dans le droit chemin. Alors, plus bas, il murmura :

— L'heure est grave.

M. Mounet mugit :

— A qui le dites-vous?

M. Le Bargy jeta autour de lui les yeux pour voir si les meubles ou les tentures ne cachaient point un invisible ennemi aux aguets, et reprit :

— Vous avez lu l'article de Jules Huret dans la *Figaro*. Le public maintenant connait toute l'histoire

du *Roi* de M. Schéfer... Il y a dix ou douze ans, M. Schéfer a fait une pièce en cinq actes, *l'Esclave*, — vous vous rappelez, monsieur Leloir ? — les lecteurs la refusèrent. Malgré ce jugement définitif, l'auteur osa l'imprimer, et M. Édouard Thierry, trop bon, voulut bien la préfacer et la louer... Que Dieu pardonne à cet administrateur débonnaire !... Pour comble de malheur, un président du conseil des ministres lut la pièce et s'intéressa à elle... elle fut de nouveau présentée à la Comédie et reçue. On exigea des corrections et un autre titre. M. Schéfer coupa deux actes et appela son drame : *le Roi*... Je fus chargé de diriger les répétitions. Pauvre auteur ! pauvre pièce ! Il me fallut tout bouleverser... Les erreurs, des erreurs fantastiques, abondaient... Tout comédien du Théâtre-Français se double d'un auteur dramatique ; vous le savez mieux que personne, mon cher de Féraudy, vous qui êtes à la fois un dramaturge et un chansonnier... Je supprimai des scènes, des répliques, des effets ; j'exigeai un autre dénouement... le premier eût excité des rires fous... Enfin je refis la pièce, je n'en gardai ni un mot ni une virgule. Ce pauvre M. Schéfer ne cessait de m'approuver... Avec une touchante obéissance, il rayait, raturait, barrait, effaçait... Moi je dictais, lui écrivait. La pièce désormais était admirable... Nous tenions un succès, un succès sans précédent, et modeste je consentais à rester l'ouvrier inconnu de ce chef-d'œuvre, abandonnant sans regret toute la gloire légitime qui m'appartenait. M. Jules Huret, ce reporter, informé de mon dévouement a crié au scandale... je n'avais pas le droit, paraît-il, d'agir comme j'ai agi !... Dans quel siècle vivons-nous, pour que de pareils sentiments puissent être exprimés ?

— Qu'est-ce que c'est que ce M. Schéfer ? demanda M. Leloir.

— Un bibliothécaire... fit M. de Feraudy, en claquant des doigts dédaigneusement... un petit bibliothécaire.

M. Le Bargy hocha la tête.

— Et c'est pour un bibliothécaire qu'on mène ce beau tapage. Que peut-on nous reprocher ? Notre maison n'est-elle pas ouverte à tous ? C'est notre cher de Féraudy qui a découvert récemment M. de Croisset, et le seul tort qu'il ait eu, c'est de ne pas remanier lui-même complètement ce délicieux *Chérubin* ; il nous eût ainsi épargné l'ennui de reculer la première représentation à une date toute chimérique. Je n'ai pas voulu que M. Schéfer subît le même destin. J'ai cru lui être agréable, — et je puis le dire, j'ai cru être utile aussi aux Belles-Lettres — en récrivant en entier *le Roi*. Mon talent répondait de mon œuvre. Je n'y comprends plus rien. M. de Féraudy n'a pas touché à la comédie de M. de Croisset : l'opinion n'a pas été contente. Je n'ai conservé du drame de M. Schéfer que le titre : l'opinion n'a pas été contente. Comment nous y prendre dès lors pour la satisfaire ? Qu'en pensez-vous, Mounet ?

M. Mounet étendit le bras, le plia, porta la main à son front, et, sombre...

— Je pense, dit-il, que toute pièce où il n'y a point de rôle pour moi est mauvaise. Je pense aussi que les auteurs ne sont rien sans nous. Que serait Sophocle sans moi ?

— La Comédie est le Louvre de l'art dramatique, déclama M. Silvain.

— Et, comme les rois de France dans leur palais jadis, nous y sommes les maîtres, repartit Paul Mounet.

— Nous ne pouvons pas cependant accepter de jouer une pièce, telle qu'elle a été reçue, fit d'une voix très câline M. de Féraudy. Nous sommes les seuls comédiens de la République qui aient le pouvoir de contrôler les œuvres qu'ils représentent. Dans les autres théâtres, les acteurs sont uniquement des interprètes. Nous ne devons pas leur ressembler, Nous avons une mission à remplir. Rien ne nous contraindra à l'oublier. Les attaques des folliculaires ne nous atteignent pas. N'avons-nous pas assez montré de quoi nous étions capables : nous n'avons voulu jouer ni *Manoune* de Mme Marni, ni la *Veine* de M. Capus, ni *les Affaires sont les Affaires* de M. Mirbeau, ni les *Complaisances* de M. Devore, mais nous avons joué *Frédégonde*, et la *Reine Juana*, et nous avons accueilli en pleurant de joie *Chérubin*. Ce sont là, j'imagine, des titres suffisants à la reconnaissance.

De nouveau M. Le Bargy s'était renversé sur sa chaise longue, et, joignant ses mains fines, il écoutait avec un pâle sourire son ami qui parlait.

— Vous avez raison, fit-il, quand M. de Féraudy eut terminé. Mais on ne veut pas nous rendre justice. Ah ! ils sont loin les jours où Paris se préoccupait de nos toilettes... On nous insulte, on nous menace. Un chroniqueur odieux a été jusqu'à souhaiter un second incendie à la Comédie. On réclame notre démission, notre suppression, notre mort... Nos plus beaux efforts demeurent stériles. Que ferez-vous, Cadet, si le malheur nous frappe ?

— Oh ! moi, vous savez, fit tranquillement Cadet, avec mes monologues je m'en tirerai toujours ; et puis j'ai mon frère.

M. Mounet frappa le sol d'un pied retentissant :

— Napoléon nous a créés, lui seul peut nous détruire. Nous sommes inamovibles. Semblable au chêne orgueilleux, je brave la tempête.

— Il se pourrait, dit plaisamment M. Leloir, que nous soyons réduits au rôle obscur d'être uniquement des acteurs. Quelle folie ! Chacun sait qu'un sociétaire n'est pas un comédien. Nous sommes là

pour conseiller, diriger, corriger les auteurs, et si par hasard nous jouons leurs pièces, c'est pour leur faire plaisir, simplement.

— Écoutez, fit soudain M. Le Bargy tout tremblant.

Stupéfaits, puis épouvantés, les sociétaires prêtèrent l'oreille et entendirent un bruit étrange et discret.

— Il y a quelqu'un derrière la porte, cria M. Mounet... il y a quelqu'un. Gardes, soldats, mercenaires !...

Il n'y eut besoin ni de gardes ni de soldats ni de mercenaires. Cadet donna un tour de clef et poussa le battant. Et c'était M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, qui s'offrait le plaisir exquis d'écouter à la porte, avant de lire le décret tout neuf imprimé qui supprimait le comité. Derrière lui, Delobelle, ricanait et applaudissait.

Paul Acker.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'Agonie, de Jean Lombard (Ollendorff).

Dans la belle préface dont il a orné l'édition nouvelle de *Byzance*, M. Paul Margueritte a dit, de Jean Lombard, en des pages fortes et serrées, tout ce qu'il fallait dire. Avec l'émotion de l'ami et la perspicacité du critique, il nous a montré ce qu'était l'homme, en Jean Lombard, ce qu'était aussi l'écrivain. J'aurai donc peu de choses à ajouter.

D'origine ouvrière, Jean Lombard s'était fait tout seul. Je veux constater, en passant, une vérité. Plus nous allons, et plus tout ce qui émerge de l'universelle médiocrité, tout ce qui contient une force, force pensante, force artiste, force sociale, vient du peuple. C'est dans le peuple, encore vierge, malgré les corruptions de toute sorte où on l'entraîne, que se conservent, çà et là, les antiques vigueurs de notre race. Toutes les aristocraties sont mortes. Nos bourgeoisies, épuisées de luxe, dévorées d'appétits énervants, ne poussent plus que de débiles rejetons, inaptes au travail et à l'effort. Jean Lombard avait gardé de son origine prolétarienne, affinée par un prodigieux labeur intellectuel, la foi carrée du peuple, son enthousiasme robuste, son entêtement brutal, sa certitude simpliste en l'avenir des bienfaisantes justices. C'est ce qui lui a permis de vivre sa vie, trop courte, hélas ! par les années, trop longue et trop lourde par les luttes de souffrance et de misère où il se débattit.

J'ai été douloureusement étonné que M. Anatole Claveau, un lettré consciencieux et probe, dont l'École Normale n'a pu étouffer la hardiesse et la générosité d'esprit, se soit montré si sévère envers Jean Lombard, sévère au point de nier, sans réserve, son grand et âpre talent.

Qu'il lise donc l'*Agonie!*

Il est possible qu'il soit encore choqué par ce style barbare, désordonné, furieusement polychrome, un style forgé de mots techniques, pris aux glossaires de l'antiquité. Mais il reconnaîtra que, malgré ses défauts de goût et son manque de mesure, ce style a pourtant grande allure, des sonorités superbes, un fracas d'armures heurtées, un vertige de chars emportés et comme l'odeur même — une odeur forte de sang et de fauves — des âges que Lombard évoque. Il reconnaîtra surtout la puissance de vision humaine, l'espèce d'hallucination historique avec laquelle ce plébéien a conçu et restitué les civilisations pourries de Rome, sous Héliogabale. Œuvre grandiose et farouche, d'une monotonie splendide... Des théories d'hommes passent et repassent en gestes convulsés d'ovations, en rudes attitudes martiales de défilés de guerre, en troublants cortèges de religions infâmes, en courses haletantes d'émeutes. C'est frénétique et morne, hurlant et triste : tout un peuple d'ombres violemment soulevées hors du néant.

L'*Agonie*, c'est Rome envahie, polluée par les voluptueux et féroces cultes d'Asie ; c'est l'entrée obscène et triomphale du bel Héliogabale, mitré d'or, les joues peintes de vermillon, entouré de ses prêtres syriens, de ses eunuques, de ses femmes nues, de ses mignons ; c'est l'adoration de la Pierre-Noire, intronisée dans les palais et les temples, toute une colossale et fracassante et ironique folie, sombrant en des massacres de chrétiens, en des clameurs rouges de cirques, en des incendies.

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'écrivain se borne à des descriptions de temples, d'architectures, de cérémonies sanglantes, à des évocations de rites étranges et de mœurs maudites. Certes, Jean Lombard est un savant. Il connait jusqu'au moindre bibelot qui orne le coin d'un triclinium de Romain riche ; il sait jusqu'au nom de l'étoffe précieuse qui cache mal la nudité des femmes et des éphèbes ; il ne nous fait grâce d'aucun document, d'aucune reconstitution caractéristique. Mais, dans le prodigieux érudit qui revit curieusement toute une époque plastique, il y a un penseur profond, qui observe, explique les passions humaines, dans le recul pourtant si incertain de l'histoire, et qui, sous l'armure dorée des soldats byzantins, et la robe traînante des Asiatiques, sait les humaniser de vérités générales et éternelles. Et combien l'on regrette que ce visionnaire qui lit leurs secrets, aux pierres effacées des temples, aussi bien qu'au cœur des hommes, n'ait pu achever l'*Affamée*, ce livre social, où il aurait fixé, avec des couleurs terribles, l'histoire de notre époque,

comme il a fixé, en traits de sang, de fer et de feu, l'histoire de la Rome décadente.

L'*Agonie* aura le même succès que *Byzance*, un succès plus grand peut-être, car l'œuvre est encore plus forte, plus solidement construite, plus tumultueuse, plus variée aussi, et d'un érotisme plus sauvage. Lombard, qui était un laborieux terrible, était aussi un grand chaste, mais il ne reculait pas devant les peintures les plus crues, car il voulait aller jusqu'au bout de la vérité, sans souci de choquer les uns ou de surexciter les autres. Hélas! il ne sera plus là pour goûter la joie bien méritée du triomphe, et de la lutte il n'aura connu que les angoisses et les heures de lourd découragement.

Ce sont de bien tristes conditions littéraires que celles où se débattent les écrivains d'aujourd'hui... Une presse odieusement mercantile qui a transformé notre production intellectuelle en objets de réclame et qui force le génie pauvre à passer, les mains pleines d'or, à ses comptoirs... une critique indifférente ou enchaînée... un public ignorant qui ne sait vers qui aller et qui, naturellement, instinctivement, va vers tout ce qui est stupide ou abject... C'est plus qu'il n'en faut pour la protection des médiocres, et la défaite des talents... Et puis, il faut bien le dire, les écrivains sont trop nombreux. La mêlée est compacte, dure, égoïste. On n'y entend pas les cris de douleur, les appels désespérés couverts par le hurlement de tous. Chacun pour soi. On ne se connaît pas; on n'a pas le temps. On n'a le temps que de songer à ses intérêts, à sa réclame, à sa vie si disputée. Il paraît trop de livres, et les mauvaises herbes que personne n'arrache, et qui jettent à tous les vents leurs pullulantes graines, étouffent les belles fleurs poussées à leur ombre mortelle!... Heureux encore, quand, parmi les cimetières d'œuvres mortes, une, de temps en temps, survit et finit par graver, sur la pierre dure de l'immortalité, un nom cher et glorieux, comme celui de Jean Lombard!

OCTAVE MIRBEAU.

Bubu de Montparnasse, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE (Éditions de la *Revue Blanche*).

C'est un très beau livre, non réaliste comme on entend ce mot, mais vrai et d'une désolante vérité! On n'a guère écrit de livres plus tristes; les autres, du même genre que celui-ci, mêlent à leurs descriptions un peu de romantisme, ou du pittoresque, ou bien ils affectent d'être encore plus lugubres que de raison : mais ici c'est tout simplement la vie qui nous est présentée, sans nul ornement, la vie toute seule et laide, vilaine, sale. De pauvres existences soumises à tous les maux de l'esprit, du cœur, du corps, sans énergie pour se tirer de leur turpitude, sans remèdes pour se guérir. Des êtres ignobles aussi, d'une brutalité horrible et d'un scandaleux cynisme. Et puis d'infortunées petites âmes qui sont tombées là sans qu'on sache comment, parce que la vie l'a voulu, parce que c'est ainsi, — et il n'y a qu'à le constater avec tristesse; un peu de rêve fleurit encore en elles, un peu de tendresse douloureuse... M. Charles-Louis Philippe avait écrit déjà une jolie chose, *la Mère et l'Enfant;* ce nouveau roman, *Bubu de Montparnasse,* révèle en lui un écrivain très original, subtil observateur, et qui arrive au pathétique avec simplicité...

La Brocanteuse d'Amours, par HUGUES REBELL (Per Lamm).

Le marquis de Castel-Rodrigo, noble Espagnol, a la passion des antiquités, bien qu'il ne soit pas très grand connaisseur. Pour s'intéresser trop exclusivement à ses tableaux anciens, à ses armures rares, il néglige sa femme, qui est très belle, mais qui se résigne en dépit des véhémentes exhortations de sa mère. Les revenus du ménage passent en bibelots, non en robes. Même, le marquis emprunte à sa femme un peu d'argent sur les économies qu'elle a pu faire, quand il a le pépin de quelque acquisition nouvelle. Et puis ensuite le marquis se laisse prendre aux mignardises non archaïques d'une petite Catalina, — la brocanteuse d'amours, — qui vient lui proposer, pour de fortes sommes, des toiles peu authentiques et les lui fait accepter par tous les moyens, y compris les plus déshonnêtes. Là-dessus, le marquis et la marquise, avec le peintre Ciaramella, partent pour la campagne dans une automobile neuve, qui verse en route, — un détail en passant. — Or, ce Ciaramella fut le grand ami, jadis, de Catalina. Catalina arrive pour brocanter. Mais voilà que Ciaramella, vilainement, la dénonce à la marquise, parce qu'il voudrait, pour tirer parti de cette brouille, brouiller la marquise et le marquis. Il est entreprenant, Ciaramella. Tout finit bien, et suivant l'éthique : la marquise est sauvée des bras de Ciaramella par son mari, à qui elle pardonne... Ce petit roman est amusant, vif, d'une imagination riche et enjouée. Évidemment *La Câlineuse* était une beaucoup plus belle chose. Quant à l'édition, illustrée au moyen de photographies d'après nature, elle est horrible.

Études anglaises, par ANDRÉ CHEVRILLON (Hachette).

Ces études, très variées, constituent dans leur ensemble une assez complète analyse de l'âme anglo-saxonne, et si M. Chevrillon a pris pour types des hommes tels que Burne Jones, Shelley, Kipling, c'est pour avoir remarqué sans doute que dans la réalité,

de même qu'à cette exposition de Chicago où toutes les productions humaines entassées témoignaient de la condition présente de notre espèce, « seules, les œuvres d'art nous apprennent vraiment quelque chose ». Les chapitres qu'il consacre au peintre et aux deux grands écrivains britanniques sont d'un critique très averti, à la fois vigoureux et subtil, habile à systématiser et conscient néanmoins de la réalité. Ils abondent en remarques ingénieuses et fines. On n'avait jamais mieux analysé le symbolisme de la peinture anglaise et M. Chevrillon en fait bien sentir le caractère profond lorsqu'il met en relief le contraste de cet art idéaliste et du développement industriel de l'Angleterre contemporaine. Plus ce pays s'est acharné à la poursuite de la richesse, plus il s'est fait utilitaire, pratique, usinier, et plus les peintres ont éprouvé le besoin de purifier et de spiritualiser leur art : « à coup sûr, il est significatif que Birmingham ait vu naître M. Burne Jones... » Les pages intitulées *L'opinion anglaise et la guerre du Transvaal* révèlent un analyste des foules aussi pénétrant que ce critique d'art. C'est une très curieuse étude des déformations nombreuses et imprévues qui peuvent altérer une idée dans l'opinion publique. Il était intéressant de voir la guerre du Transvaal devenir, aux yeux de très honnêtes gens et par ailleurs capables de raisonner correctement, une entreprise noble et juste. Un jeune pasteur baptiste argumente ainsi : « C'est la volonté du Tout-Puissant que la terre soit mise en valeur ; eh bien ! au Transvaal, nous ne voulons qu'obéir à sa loi ; bons fermiers et vrais serviteurs de Dieu, notre intention est de changer cette terre en un jardin de plaisance. » Voilà ; tout est dans la façon de présenter les choses...

Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann (Editions de la *Revue Blanche*).

Ces « nouvelles conversations » ont trait aux événements de ces trois ou quatre dernières années et c'est merveille de voir comme Gœthe a su se tenir au courant. Il a lu tous les écrivains d'aujourd'hui, il a suivi les journaux avec une scrupuleuse patience, il a ses idées sur la question sociale, sur les hommes politiques d'à présent, sur les modes, sur le plus actuel snobisme, et il est dreyfusard ! Il raisonne, au sujet du dreyfusisme, avec une netteté singulière, un détachement, semble-t-il, auquel d'autres personnes ne nous ont pas habitués. Il juge Maurice Barrès, Viviani, Fernand Vandérem, Maurice Donnay, etc., avec la clairvoyance d'un homme qui n'est pas tout à fait un contemporain et que la hauteur de son génie isole des emballements de la foule... C'est très amusant. Il faut louer l'auteur de ce petit volume d'avoir utilisé de cette façon seulement le personnage de Gœthe, sans chercher par trop à faire un pastiche. Ces notes au jour le jour sont étonnantes par la quantité des sujets qu'elles traitent, elles n'omettent aucune des questions importantes de l'époque, ni non plus les frivoles, mais elles ne confondent pas les unes et les autres et, sans être jamais entachées de pédantisme, elles passent parfois du badinage au ton sérieux, quand il convient. Elles sont parfaites dans la moquerie, point excessives ni véhémentes, mais d'une singulière justesse. Le style en est délicieux, très précis, très clair, un peu sec, tout à fait exempt de clichés et sans bourre.

André Beaunier.

Scènes et Saynètes, par Henri Carrère.

Le monologue et la comédie de salon sont bien un peu démodés. La faute en revient-elle aux auteurs, aux acteurs ou aux deux réunis ? M. Jacques Normand prétend que ce pauvre monologue, si décrié aujourd'hui, devint trop vite envahissant et désordonné ; de là, son discrédit. Mais rien ne meurt jamais complètement et puisque « petit bonhomme vit encore », nous sommes heureux de féliciter M. Henri Carrère qui vient de publier *Scènes et saynètes* où le monologue se présente à nous avec une charmante couleur poétique. Les vers de M. Carrère sont lestement troussés et si la rime n'est pas très riche, elle est, du moins, toujours à l'aise, — voici quant à la forme. Le fond a la plus joviale allure avec, de-ci, de-là, de jolis traits et de l'observation. Enfin le livre débute par une préface si parfaite de M. Jacques Normand qu'elle pourrait presque faire oublier tout ce que le volume contient de fin et de délicat.

Memento. — Chez Hachette, *L'Œuvre de Cherbuliez*, extraits choisis à l'usage de la jeunesse, avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, par Georges Meunier. — Chez Albert Wolff, *Parmi les sources* (dans l'Oberland), par Mécislas Golberg. — A la Société française d'imprimerie et de librairie, *Horatio Spark*, drame d'histoire contemporaine, en cinq actes et en prose, par Gaston E. Broche. — A la Revue Blanche, *Le Déluge*, roman héroïque, de Henryk Sienkiewicz, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz ; — le tome IX du *Livre des Mille nuits et une nuit*, traduction du Dr J.-C. Mardrus (Histoire d'Abou-kir et d'Abou-sir, Anecdotes morales du Jardin parfumé, Histoire de Khalife et du Khalifat, etc.)

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Autre propagande. — Depuis que la Birmanie tout entière a été incorporée à l'empire anglo-indien, une multitude de missionnaires de toutes sectes se sont abattus sur ce malheureux pays, où le Bouddhisme est encore professé selon la même orthodoxie qu'au Siam et à Ceylan. Mais voici que trois Bouddhistes irlandais et deux de leurs correligionnaires, qui sont deux Misses de Chicago, viennent de se mettre à parcourir le pays en exhortant la population à demeurer fidèle à ses croyances séculaires. Jamais encore on n'avait vu de ces contre-missions. Le *Standard* de Chicago cite quelques-uns des « tracts » distribués par le chef du mouvement, un Irlandais nommé Calvin, qui, sous le titre de Dhammaloka, s'est fait admettre dans un monastère de Rangoon. — « Est-ce que vous allez vous convertir au Christianisme juste au moment où l'Europe n'en veut plus, s'écrie le bouillant Irlandais. Et puis, quel Christianisme choisirez-vous? Il y a ici les représentants d'une trentaine de sectes qui s'entre-dévorent ! »

Monastère arctique. — Le couvent le plus septentrional du monde est sûrement celui qui est situé dans la région dite Mourman, et que Mme Ellisef Wessel décrit dans le *Kringsjaa.* Le village le plus proche est à vingt-quatre kilomètres ; c'est Namster, sur le fjord de la Petschenga. Le couvent a été fondé au XVIe siècle par un certain Trifon, de Novgorod, qui s'était voué à la conversion des Lapons. Ceux-ci l'ayant assassiné, il en est résulté un saint et martyr de plus pour l'église orthodoxe. Au début du siècle suivant, des Finnois luthériens démolirent le monastère. Celui-ci n'a été reconstruit qu'en 1887. Il est très confortable et même luxueux. A part la chapelle, c'est du reste surtout une fabrique et un bazar, où les Lapons et Samoyèdes s'approvisionnent d'un peu de tout : icônes et conserves alimentaires, chapelets et couteaux de poche, scapulaires et batterie de cuisine, etc.

Les antécédents d'un premier ministre. — Il s'agit de M. Richard Seddon, chef du cabinet néo-zélandais, et sa biographie est contée par M. Frédérick Dolman dans le *Windsor Magazine.* M. Seddon est ministre du Travail, et l'auteur d'une loi de retraites ouvrières en vigueur dans le lointain archipel, et considérée par les hommes compétents comme l'idéal d'une loi de ce genre. M. Seddon est un *self-made man* dans toute la force du terme. Fils d'un ouvrier du Lancashire, il émigra très jeune dans la colonie de Victoria, et y fut durant plusieurs années chauffeur, puis mécanicien des chemins de fer. En 1876, il passa en Nouvelle-Zélande et s'établit cabaretier pour les mineurs d'or à Kumara, dans l'île du Sud. Deux ans après, les ouvriers l'envoyaient siéger au Conseil de comté, et, en 1879, il était élu député pour la circonscription de Hokitika.

Les fleurs d'Europe en Égypte. — Mrs. Butcher expose dans le *Longman's Magazine*, la destinée des fleurs européennes acclimatées en Égypte. Les « soleils » sont devenus comme indigènes depuis plus de quinze ans ; on en trouve partout, jusque dans le moindre jardinet de fellah. Les violettes et les primevères ne peuvent pousser que dans les jardins « scientifiquement » soignés. Les roses de France fleurissent toute l'année ; beaucoup d'espèces sont même retournées à l'état sauvage dans les oasis, où il est commun de rencontrer de luxuriants taillis d'églantiers. Les roses d'Angleterre ont été acclimatées avec plus de difficulté ; à présent cependant, elles donnent des fleurs durant neuf mois de l'année. Les géraniums et l'héliotrope sont comme chez eux. Mrs. Butcher observe qu'au moment où elle écrit son article, son salon est rempli de fleurs de toutes les saisons, — à prendre le mot saison au sens où il nous faut bien nous restreindre en Occident. Et contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'acclimatation de toutes ces plantes n'a fait que rendre leurs parfums plus intenses.

Le policeman peintre. — Ce phénomène déjà célèbre, paraît-il, de l'autre côté du détroit, s'appelle Jones, et M. Léonard Graham le couvre de fleurs dans le *Temple Magazine.* Jones était policeman à Leeds, et, en 1893, en arrachant une femme des mains d'un individu occupé à l'assommer, il reçut une blessure qui le rendit invalide pour le reste de ses jours. On le transforma en gardien du musée de la ville. A force de contempler des tableaux, il découvrit qu'il était peintre, lui aussi, selon la formule fameuse. Il se mit à badigeonner en cachette avec un couvercle de boîte à cigares en guise de palette. Un jour, il prit à deux mains son courage et ceux de ses essais qu'il jugeait les mieux venus, et il montra ceux-ci au conservateur du musée. Ce supérieur fut étonné, et prodigua encouragements et conseils. Au bout de trois mois, Jones, qui n'avait jamais auparavant manié pinceaux ni crayons, vit trois de ses tableaux, sur quatre qu'il avait présentés, reçus à l'exposition locale. Il a eu, depuis, des succès dans divers salons de province, et il prépare quelque chose pour l'Académie Royale.

Souvenirs sur George Eliot. — Ils sont publiés dans le *Harper's Magazine* par M. Frédéric Harrisson, qui fut des amis de la grande romancière, et il en résulte ce dont l'on se doutait, à savoir, que cette femme de génie s'intéressait passionnément à toutes les manifestations intellectuelles. Elle dévorait tout ce qui paraissait en Angleterre et à l'étranger en fait de poésie, roman et théâtre, et en fait de philosophie, de sociologie, de généralités scientifiques. En particulier elle admirait Auguste Comte. M. Harrisson nous la montre aussi étudiant la jurisprudence pour ne point commettre la plus légère erreur de détail dans ses romans. Il conseilla vivement à son amie de décrire en un livre à intrigue quelconque la cité de l'avenir, telle que la rêvaient les positivistes. George Eliot fut séduite par cette idée, mais ce fut tout. On doit le regretter. La comparaison eût été intéressante, entre ce livre et les *News from Nowhere* de William Morris.

Une Russie imprévue. — C'est celle que décrit M. Havelock Ellis dans la *Contemporary Review.* L'auteur affirme que le peuple moscovite « n'est pas, dans son genre, le

moins libre ni le moins prospère de l'Europe ». Cependant il avoue que s'il avait à choisir, ce ne serait pas dans ce pays qu'il irait vivre, car « la Russie est intolérable en tant que résidence d'un homme qui pense ». Mais il paraît que le moujik est incapable de penser, et qu'il est voué à demeurer toujours tel, et qu'il est très satisfait d'une pareille destinée. D'autre part, Havelock Ellis nous présente le peuple russe comme le plus propre du monde, après les Japonais. Il déclare que les moujiks passent leur vie à se baigner. Jamais les Russes eux-mêmes n'ont eu la moindre idée de tout cela. Décidément, les Anglais ne savent pas garder un juste milieu, quand ils parlent des Moscovites; ou bien ils montrent une haine obtuse, ou bien ils se livrent à des dithyrambes ridicules.

L'Instruction publique au Japon. — Il y a présentement, dans l'empire du Soleil Levant, 30000 écoles primaires, avec 4 millions d'élèves dont 1 million de fillettes, rapporte M. William Burnet dans le *Gentleman's Magazine.* L'éducation primaire est obligatoire depuis 1880, mais elle n'est gratuite que pour les indigents. Les écoles normales sont au nombre de 46, avec 4500 élèves instituteurs et 700 élèves institutrices. Tout cela est d'autant plus magnifique, que c'est seulement en 1871 que le gouvernement japonais, en fondant un ministère de l'Instruction publique, a manifesté, pour la première fois, un souci quelconque de la culture intellectuelle des masses. L'enseignement, à tous les degrés, n'est pas seulement neutre au point de vue confessionnel : il ignore tout à fait qu'il puisse exister sur terre des religions quelconques, sauf au point de vue historique. M. Burnet affirme que, sur les 100000 et quelques étudiants, lycéens et écoliers des deux sexes de Tokio, on n'en trouverait pas un (ni une) pratiquant n'importe quel culte.

L'immortalité est-elle désirable? — M. Myers, qui fut un des fondateurs de la Société britannique de Recherches psychiques, demandait un jour un avis sur l'immortalité à l'une des sommités de l'Église anglicane. — Je crois fermement à l'éternité de l'âme, répondit le prélat, mais je ne sais pourquoi je souhaite de tout mon cœur que vous et vos amis n'arriviez pas à la prouver objectivement. » L'anecdote est rapportée dans la *Fortnightly Review* par M. F. C. S. Schiller. La Société de Recherches psychiques compte 1500 adhérents, avec un ensemble de cotisations annuelles de 2000 guinées, ce qui tendrait à établir que, parmi les intellectuels d'outre-Manche, beaucoup ne sont pas de l'avis du prélat ci-dessus mentionné.

Toutefois, M. Schiller n'est pas tranquille à ce sujet, et il voudrait qu'on lui retournât, avec réponses sommairement motivées, le questionnaire suivant (adresse : Mr. F. C. S. Schiller, C. C. C., Oxford).

1. Préférez-vous « vivre » après votre « mort », ou non?

2. Si oui, vous contenteriez-vous, pour cette immortalité, de n'importe quelles conditions?

Dans le cas contraire, qu'est-ce qui vous semblerait préférable, en fait de conditions de cette vie nouvelle? Vous contenteriez-vous, par exemple, d'une vie plus ou moins analogue à la présente?

Pouvez-vous dire, ce qui, dans la vie présente, plaide, selon vous, en faveur de l'immortalité?

3. Pouvez-vous motiver vos opinions relatives aux questions 1 et 2?

4. Estimez-vous que la question d'une vie future importe à votre tranquillité mentale?

5. Avez-vous subi des changements dans vos opinions relatives aux questions 1, 2 et 4? Si oui, quels furent ces changements, et quand et comment intervinrent-ils?

6. Tenez-vous la vie future pour une certitude logique, ou est-elle pour vous un article de foi?

Notes biographiques sur le Dr Kuyper. — M. Stead les publie dans sa *Review of Reviews.* Le nouveau premier ministre néerlandais est né à Maassluis le 29 octobre 1837. Son père était un pasteur calviniste, et le destinait naturellement à la même carrière. Le jeune homme fit ses études au Gymnase (Lycée) puis à l'Université de Leyde, fut reçu docteur en théologie en 1862, avec une thèse sur Calvin, et occupa, pendant quatre ans, le poste de pasteur à Beesd. Mais la politique l'attirait. En 1862, il vint s'établir à Amsterdam, et quatre ans après il était député de Gouda. Ce fut à dater de 1872 qu'il publia son quotidien, le *Standard*, bientôt organe officiel des réformés orthodoxes, militant à la fois contre les catholiques et les socialistes.

En 1877, il démissionna de la Chambre pour fonder un second journal « local », le *Heraut*, et surtout l'Université libre d'Amsterdam. Ce fut en 1897 qu'il redevint député, cette fois pour Sliedrecht. Il est encore recteur de l'Université libre, et président de l'Association des journalistes néerlandais, où fraternisent les professionnels de toutes opinions sans exception.

Tout pour la marine. — M. Alessandro Chiappelli, dans la *Rivista d'Italia*, explique à ses compatriotes qu'ils doivent porter la plus grande somme de leurs efforts vers le développement de la marine, commerciale ou militaire. Pour argumenter cette vieille thèse, on ne peut plus correcte au point de vue commercial, mais utopique au point de vue militaire, il ne craint pas de faire appel à l'histoire universelle. Il montre que les seules civilisations qui ont laissé des traces sont celles qui ont évolué en des régions maritimes. Exemples : l'Égypte, les Phéniciens, les Grecs, Rome. L'influence générale des vieux empires Chaldéen, Assyrien, Mongol, Chinois, Mexicain, Péruvien, a été nulle, par ce que ces États ont négligé leur marine. Pour des temps plus récents, il est incontestable que le percement de l'isthme de Suez a donné au progrès universel une impulsion plus vive que ne l'ont fait les grands chemins de fer transcontinentaux d'Amérique et d'Asie; ceux-ci n'ont d'ailleurs d'importance capitale que parce qu'ils ont établi des relations régulières entre les Océans.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41353. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 19 OCTOBRE 1901.

LA NATION INSOCIABLE

J'ai rencontré, hier, un Anglais que j'ai connu, jadis, dans des capitales éloignées où il représentait, alors, sa très Gracieuse Souveraine. C'est un très aimable homme, un gai compagnon, un observateur attentif de tout ce qui l'entoure. Il est instruit, distingué, exempt de toute morgue et j'ai lieu de penser que ses sympathies ne vont ni au parti libéral, ni au parti tory, mais qu'elles se rapprochent des doctrines professées par John Stuart Mill. Il a conservé, de son passage au collège de Harrow et à l'université de Cambridge, un goût très passionné pour les belles-lettres et non moins d'attachement pour l'érudition et la philosophie. Il parle notre langue avec une rare facilité et comme si elle était sienne. Il en connaît les beautés, les curiosités, l'histoire, et je l'ai entendu, un jour, non sans étonnement, s'étendre, longuement, sur certains points spéciaux de la phonétique de notre idiome. Il peut causer, avec compétence, des hommes comme des choses qui nous intéressent. Il ne retourne jamais dans son pays, ou ne se met en route pour joindre le poste qui lui est assigné par le Foreign Office, sans s'arrêter un moment à Paris. Il aime notre ville, non pas seulement pour ses plaisirs, pour les trésors artistiques qu'elle recèle, mais pour les satisfactions qu'elle donne à ceux qui, comme lui, sont sensibles au mouvement général des idées. Il n'a rien d'un John Bull égoïste, snob, d'esprit épais et de mœurs violentes. Je ne crois pas qu'il s'exprimerait comme Carlyle au sujet de la population de la Grande-Bretagne, mais sans prétendre qu'elle se compose *mostly of fools*, « pour la plupart de crétins », on n'est pas long à saisir qu'il déplore quelques-uns de ses penchants. Il s'ensuit qu'on peut s'entretenir de toutes choses avec lui, même de celles qui touchent le plus près au Royaume-Uni, à son empire colonial, à sa haute et à sa basse Église, à l'Irlande, à ses habitudes, à ses coutumes, à ses qualités comme à ses défauts. On a l'impression, en l'approchant, qu'il a l'esprit affranchi des préjugés de sa race, qu'il raisonne froidement et que le jingoïsme de M. Joseph Chamberlain n'a pas le don d'annihiler sa qualité d'homme libre issu d'une nation libre.

J'arrive de Londres, me dit-il, en m'abordant. Tout le monde y déraisonne à plaisir. C'est l'effet de la guerre, des mauvaises nouvelles que le War Office n'est pas assez puissant pour escamoter, de l'incertitude dans laquelle on vit, des Consolidés tombés de 110 à 90, des trois milliards des frais de guerre, des 75 000 hommes sacrifiés, de la crainte d'un lendemain qu'on prévoit, mais qu'on se refuse à examiner. Pendant les nombreuses heures que j'ai passées à mon club, je n'y ai entendu que des raisonnements faux, spécieux et provenant, la plupart du temps, d'une surexcitation anormale. J'excusais, néanmoins, mes collègues, car je comprends qu'on parle d'une chose quand on y pense, mais leur dialectique m'échappait ou me surprenait. Je saisissais, cependant, que l'excitation dans laquelle ils vivent, depuis deux ans, les empêchait de juger avec rectitude. En les écoutant, je me rappelais une remarque que fait Sterne à la vue de gens dont l'esprit est perdu : « C'est là un spectacle, dit-il, qui ne manque jamais de m'attrister. » Il m'a paru qu'ils étaient pris

dans un engrenage que M. Chamberlain faisait mouvoir et d'où leur intelligence, leur bon sens ordinaire, leurs traditions sortaient broyés.

De tout ce spectacle, j'ai conclu que j'avais sous les yeux le tableau d'une démoralisation dont il fallait rechercher la cause dans un état d'esprit qui s'accommodait mal d'une situation en opposition avec les instincts d'un peuple fier, brutal, je vous le concède, et peu habitué à une résistance qu'il considère comme une injure dont il se croit obligé de tirer vengeance. J'ai compris, en même temps, qu'il n'y avait rien à tenter pour essayer, seulement, de changer un mouvement dont, très habilement, et malgré tout ce qu'il comporte d'incertitudes, de pertes, d'humiliations, M. Chamberlain se sert pour conquérir l'opinion publique à ses pratiques, et qu'étant donné l'exaspération aveugle du plus grand nombre, il valait mieux me taire, si je ne voulais pas me faire écharper.

Me voyez-vous, en effet, au milieu de tous ces gens dont les sentiments sont en opposition avec les miens, venir déclarer que les Boers ont raison de se défendre, comme ils ont eu raison d'attaquer ; expliquant qu'une nation grande ou petite a le droit de revendiquer son indépendance et de recourir aux armes pour recouvrer par la force ce qu'on essaye de lui arracher par la force ? Entendez-vous les clameurs qui se seraient élevées si je m'étais permis d'exprimer ma réprobation pour une guerre que je considère comme une violation de tous les principes reçus, comme un défi porté au droit, comme une erreur, dangereuse en ce sens qu'elle va à l'encontre des coutumes, des usages internationaux et qu'elle est en désaccord avec le progrès ? On m'aurait répondu que l'Angleterre n'a pas à se soumettre à des coutumes qui ne la regardent pas, et qu'elle le prouve en refusant de s'y soumettre. Et en me parlant sur ce ton, on n'aurait pas agi autrement que lord Brougham quand, critiquant le manifeste aux puissances, de M. de Lamartine, en 1848, il affirmait que celui-ci tendait une main amie aux insurgés de toutes les nations.

Il n'est pas douteux que nous passons par une phase dangereuse. J'ai l'intuition que nous venons de tourner, comme en 1832 et en 1884, une nouvelle page de notre histoire. A la première de ces dates, et grâce à lord Grey, nous avons permis aux représentants de villes industrielles et commerciales comme Manchester, Birmingham et Leeds, d'entrer au parlement ; à la seconde, nous avons admis le peuple dans les comices et voilà qu'avec l'intrusion de M. Chamberlain dans le gouvernement, nous nous trouvons en présence de ce grand nombre de gens qui ne lisent qu'avec les yeux et n'entendent qu'avec les oreilles.

A mon avis, le jour où M. Chamberlain a pris rang dans un cabinet tory, une révolution s'est faite en Angleterre. Cet homme, dont les instincts dirigent les actions, dont l'éducation, à peine ébauchée, ne peut tempérer les appétits, devait, forcément, grâce à la puissance qu'on lui concédait, attirer autour de sa personne tous ceux — et ils sont nombreux dans mon pays — qui considèrent la richesse, le succès, les jouissances grossières comme un couronnement à toutes leurs actions.

M. Chamberlain est le représentant le plus sincère, le plus autorisé de la démocratie telle qu'on la comprend chez tous les peuples anglo-saxons. Son insolence est due, en grande partie, à son ignorance. C'est un révolutionnaire d'autant plus dangereux qu'il incarne toutes les qualités, tous les défauts, tous les appétits, toutes les vanités de notre race. Il représente l'Anglais hautain et taciturne, n'ayant confiance que dans sa force, l'utilisant en toutes occasions, ne connaissant ni la temporisation, ni la pitié, cherchant toujours à dominer et ne répugnant à aucun mauvais traitement. Il est l'Anglais qui se prévaut d'être distingué parmi tous les hommes, par son excès d'insensibilité, par son insociabilité et par la haine qu'il récolte partout où il a passé.

Ne soyez pas surpris s'il s'est introduit dans le parti conservateur ou, pour être plus exact, s'il a réussi à allier son radicalisme au conservatisme hautain et sceptique de lord Salisbury. Pour comprendre la possibilité d'une telle union, il est nécessaire de considérer la valeur que nous donnons au terme de conservateur qui n'a pas, exactement, en France et en Angleterre, la même signification. Chez vous, il est le synonyme de modéré et quelquefois de réactionnaire ; chez nous, il n'a pas une signification aussi absolue. Il comporte une plus grande élasticité et une part d'arbitraire provenant plutôt d'un motif spécieux dû à des circonstances ou à des intérêts qu'à un raisonnement logique auquel l'esprit a contribué pour la plus grande part. Ce sont des accidents, en réalité, qui décident de l'opinion de mes compatriotes, ce n'est jamais un sentiment impératif, fruit d'une étude profonde et d'une philosophie élevée. En réalité, le conservateur anglais, pour ne parler que de celui-là, peut être un impatient et souvent un imprévoyant. La seule différence qui existe entre lui et le radical, c'est qu'il agit, dans beaucoup d'occasions, sous le poids d'une contrainte, — *pression from whitout*, — mais il subit sans difficultés les exigences qu'elle comporte. Si les arguments, qu'il trouve pour refuser une satisfaction demandée par la nation, ne sont pas assez probants pour faire revenir celle-ci sur le désir qu'elle a manifesté, il s'incline et se fait le défenseur de la réforme ou de la loi qu'il avait combattue. C'est pour la même raison qu'il s'est rangé sous la bannière de

M. Chamberlain, ne s'inquiétant que fort distraitement de l'irritation de l'étranger et de l'opinion universelle qui allait mettre son pays au ban de la civilisation.

Quant à M. Chamberlain, il n'a eu besoin que de se souvenir de lord Beaconsfield, le véritable créateur de l'impérialisme, pour être certain qu'il serait le bienvenu dans ce parti. Certes l'impérialisme de lord Beaconsfield, quoique déjà cassant et dédaigneux, ne ressemblait pas à celui du chef du parti radical; il se cantonnait dans les classes privilégiées, par suite, il avait des formes et, sinon de la délicatesse, du moins un certain détachement s'alliant assez bien avec des idées larges et des combinaisons où entrait un sentiment peut-être exagéré de fierté et d'audace, mais n'impliquant rien de bas et de vénal. On ne pouvait avoir, en effet, que de l'estime pour ceux qui en étaient les partisans. Ceux-ci, en patriotes ardents, subissaient des principes chers à leur pays et qui le portent à toujours vouloir s'agrandir.

Pour se les attacher, M. Chamberlain n'a eu, par conséquent, que fort peu de difficultés à vaincre. Il avait leurs ambitions, leur témérité et, en outre, une absence totale de sens moral. C'était dix fois plus qu'il n'en fallait pour réussir. Établi dans la place, il n'eut plus de repos qu'il ne les eût liés à sa fortune. Aidé de M. Cecil Rhodes, il fit miroiter à leurs yeux des bénéfices considérables. Il les tenta, et fut assez adroit pour les engager dans des opérations dont les résultats s'annonçaient comme immenses. Mais il ne s'arrêta pas en aussi beau chemin; il voulut les compromettre, se disant avec assez de raison qu'une fois ce pas franchi, ses alliés ne pourraient plus l'abandonner. De là, le raid Jameson, cette violation si flagrante du droit des gens; de là, le procès qui s'ensuivit et cet aveu fait avec un cynisme dont on gardera longtemps le souvenir et qui obtint, du reste, le succès le plus retentissant : « Que tout le monde aurait été avec lui — M. Chamberlain — en Angleterre si, au lieu d'échouer, il avait réussi. » M. Chamberlain, voyez-vous, est le Shylock de la société britannique. Il la tient, la pousse et l'oblige, sous peine de déchéance, à demeurer sous sa loi et à mettre sa main dans celle du peuple pour qui elle n'a eu, si longtemps, que du dédain.

C'est un homme retors, un dominateur, un ambitieux, un tyran populaire, mais c'est, avant tout, un perturbateur. Il entraîne dans la démocratie, en les corrompant, les éléments qui lui étaient le plus opposés. Quant à l'Angleterre, et je le dis avec une profonde amertume, il la fera descendre de plusieurs échelons des hauteurs où elle paraissait planer, en lui donnant pour maîtres ceux-là pour qui les instincts dominent la raison. C'est une évolution dans un sens fâcheux, parce qu'elle aura pour conséquence, non pas d'atteindre à une démocratie qui est loin de m'effrayer, mais à une ploutocratie telle que Carthage en connut avant de disparaître.

L'Angleterre est malade. Partout apparaissent des symptômes de décadence. Je n'accuse pas la démocratie. Je suis loin de la considérer comme responsable de tout ce qui se passe. Je pense seulement que, par fatigue, elle se laisse envahir par la médiocrité. Celle-ci est intrépide, audacieuse; elle risque sans trembler; elle entraîne à sa suite; on se surprend parfois à l'admirer; elle ne travaille pas, en effet, pour la paix, pour la pensée, pour le bien-être, mais pour la victoire. La victoire qui permet de mépriser ses adversaires. Et il semble que c'est à cela que doivent aboutir tous ses efforts, que c'est là ce qu'elle appelle le progrès et peut-être, qui sait? la morale. C'est qu'elle considère l'hégémonie du monde comme le bien suprême. Elle ne sera satisfaite, semble-t-il, que lorsqu'elle aura attaché à son char toutes les puissances de la terre. Alors, alors seulement, elle jouira de la plénitude du bonheur.

En France, vous ne nous connaissez pas, vous nous jugez mal. Vous nous accablez aussi souvent que vous nous louez injustement. Pour ma part, je ne puis m'empêcher de sourire quand je lis dans vos journaux et dans vos livres tout ce que vous étalez avec complaisance au sujet de la liberté telle que nous la pratiquons. Malheureux que vous êtes! Vous ne vous apercevez donc pas que cette liberté est tournée contre vous. Nous l'aimons, certes, mais nous ne l'admettons que pour nous. En dehors du cercle d'argent qui forme nos limites naturelles, nous n'éprouvons qu'un souverain mépris pour celle des autres peuples; aussi rien ne m'amuse plus que de voir vos socialistes vanter l'internationalisme et admettre les prolétaires anglais dans leurs savantes combinaisons. Nous ressemblons aux citoyens d'Athènes et de Rome et, comme eux, nous considérons comme « en dehors de la patrie » tous ceux que le hasard a fait naître par delà nos frontières.

Il en est à peu près de même de l'égalité. Nous ne la comprenons pas comme vous. Bien loin de la désirer, nous la jugeons inopportune et en désaccord avec nos plus chers intérêts. Tout le monde se réjouit en Angleterre de posséder un pouvoir dont la force réside dans des apanages et des démonstrations. La démocratie peut, par suite, s'affirmer, s'étendre et devenir toute-puissante, en conservant la royauté.

En étudiant notre histoire, en cherchant à vous expliquer comment se sont développés sur notre sol la société et le gouvernement, vous ne serez pas long à vous apercevoir que c'est grâce à un esprit très particulier où les compromissions, les transactions, les

accords bilatéraux tiennent la place la plus importante, qu'il a toujours été possible en Angleterre de pousser très loin une idée, sans expérimenter pour cela des principes dont l'application aurait eu pour effet de causer une perturbation dont nous ne nous serions pas accommodés. Vous souriez; il vous paraît que dans ce pays de brouillards on n'aime pas les choses nettes, définies, et qu'on se complaît, au contraire, dans des conventions qui doivent vous paraître paradoxales. Mais c'est qu'il y a très loin du pays de Descartes à celui de Hobbes, de Filmer, de Sidney et du savant Fortescue. Notre logique, à supposer que nous en ayons, n'est pas la vôtre et c'est justement par là que notre race se différencie de la française. Nous ne nous croyons en sûreté qu'à l'abri d'un artifice dont le mérite est de nous dissimuler la réalité.

La royauté britannique est l'effet d'un compromis. Mais de ce compromis est née une habitude invétérée dont nous ne pourrions plus nous passer et qui, aujourd'hui, est considérée comme un principe qu'on peut expliquer en disant que l'étiquette n'a d'importance qu'en ce qu'elle trompe sur la qualité de la marchandise qu'elle désigne.

Nous savons, en effet, que si le roi règne, il ne gouverne pas. Nous n'ignorons pas davantage qu'il peut être méchant, fou, inhabile à rendre aucun service, sans, pour cela, pouvoir nuire à l'État. Est-ce que la démence de George III nous a empêchés d'affermir nos libertés et de nous montrer énergiques vis-à-vis de l'étranger? Est-ce que jamais l'Angleterre a fait de plus rapides progrès que sous le règne de la reine Victoria, et lord Russel n'a-t-il pas dit excellemment tout ce que le monde pensait, quand il a souligné que c'est particulièrement pendant sa longue existence que la nation a pris l'habitude de se gouverner elle-même? Aux yeux des Anglais, la royauté ne comporte que des avantages. Elle représente un pouvoir fictif et cependant tangible. Elle donne une impression d'autorité et de force que le seul parlement ou son délégué serait dans l'incapacité de procurer. La royauté représente, pour nous, une valeur qu'on ne peut trop garantir; elle a quelque chose de défini, de puissant, d'élevé qui ajoute à notre fierté, à notre amour de la gloire, à tout ce qui peut impressionner l'imagination. Nous y voyons encore un moyen de peser davantage sur le monde, de l'éblouir et de paraître, à ses yeux, plus grands, plus formidables, grâce à toute la pompe dont nous l'entourons. Dans ces conditions, ce serait folie de se priver d'un pareil auxiliaire, et vous rencontrerez dans le monde des travailleurs une presque-unanimité à souhaiter de la conserver. Ce n'est peut-être qu'un hochet, mais comme tel il est une distraction et a le don d'égayer des existences souvent bien terre à terre. Lisez nos journaux, parcourez nos périodiques et vous serez frappé de la place occupée par les moindres gestes de la famille royale et de la gentry. Je me souviendrai toujours que c'est à un abcès que la princesse de Galles eut sous l'aisselle et qui la forçait à tenir le bras éloigné du corps, que nous devons cette façon aussi ridicule que disgracieuse qu'ont les femmes de donner la main, en relevant le coude. La royauté répond, en réalité, à certains penchants dont nous ne pouvons nous défaire. Elle a le pouvoir de nous intéresser et de donner à notre existence un aliment fait d'autant de curiosité que d'étonnement et de vanité.

Ils sont peu nombreux les Anglais qui voient différemment et c'est justement la circonstance qui permettra à la démocratie de s'organiser en Angleterre plus solidement que partout ailleurs. Nous aimons le passé, nous y sommes attachés et, la religion aidant, nous considérons la royauté avec un sentiment où se démêle, peut-être, de la reconnaissance, mais, en tous cas, une superfétation nécessaire, peu gênante et sous l'égide de laquelle nous pouvons nous abandonner à nos passions.

Si je n'épouse pas un grand nombre des idées de mes compatriotes, il ne faut pas en inférer que je les blâme dans toutes leurs manifestations. J'imagine, seulement, que, par suite de mon existence à l'étranger, de mes moyens d'information, de mes remarques personnelles, je suis porté à avoir des doutes sur l'avenir tel qu'il se dessine en ce moment. Je crains beaucoup, par exemple, que cette guerre sud-africaine n'ait des conséquences fâcheuses. Ne démontre-t-elle pas une partie de notre faiblesse et ne peut-elle pas avoir pour effet de lancer contre nous certaines puissances qui n'attendent qu'une occasion pour répéter à notre endroit ce que nous fîmes jadis contre la France, pendant la Révolution et sous l'Empire?

C'est parce que j'entrevois une pareille éventualité qu'il ne m'est pas possible d'applaudir à l'arrivée de la démocratie telle que l'entend M. Chamberlain. Je me fais peut-être illusion, mais je serais étonné si notre politique ne va pas toujours aller en s'affaiblissant n'ayant plus rien ni personne pour en modérer l'expression. L'opinion publique est maîtresse en Angleterre, c'est elle qui dirige les actions du gouvernement et celui-ci, s'il n'a pas à sa tête des hommes prévoyants, n'a qu'à s'incliner devant ses décisions. La démocratie, vous n'en doutez pas, s'est emparée du pouvoir. Vous avez été à même de juger de son omnipotence. Vous avez vu qu'elle imposait ses désirs, ses volontés et il ne vous est pas difficile de comprendre que jamais M. Chamberlain ne se serait maintenu dans la situation qu'il occupe, s'il n'avait pas été soutenu par la nation tout entière. Il est, en

réalité, son porte-paroles ; il la représente aussi complètement que possible, il est son confident; bien mieux, il est son image indiscutée. Comme elle, il est querelleur, batailleur, inhumain, cruel, éloigné des doctrines de Cobden qu'il renie et étranger à toutes considérations philosophiques ou morales pour lesquelles il a le dédain que professe l'ignorant pour ce qu'il ne conçoit pas. Il se juge cependant très fort, ne doute pas de sa supériorité, parle haut et veut être obéi. Il n'est, en réalité, qu'une monstruosité, un onocéphale menaçant pour le monde, mais bien autrement dangereux pour l'Angleterre.

Voilà où j'en suis de mes pensées. Comme vous voyez, elles n'ont rien de gai. Oui, je déplore l'arrivée d'un personnage comme M. Chamberlain; je le considère comme néfaste, parce que je juge qu'il contribuera à corrompre un pays qui est le mien, dont les instincts ont besoin d'être corrigés par autant de fermeté que d'habileté et de prévoyance.

Il n'est pas prudent de se considérer comme le seul peuple sain, fort et vaillant. Un philosophe, que la folie prit un jour, a pu dire que le sage doit faire souffrir sans se laisser dominer par la pitié et que, pour atteindre à de grandes choses, il faut avoir le courage et la volonté d'infliger de grandes douleurs. Ce sont là des aphorismes qu'on ne met pas en pratique sans en supporter un jour les inconvénients. Est-ce qu'il ne vous semble pas que la guerre de l'Afrique du Sud a quelque analogie avec la peine du talion?

Il m'apparaît que M. Gladstone a été le dernier champion de la vieille et libérale Angleterre. Lui disparu, personne n'étant là pour le remplacer ou le continuer, elle est à la merci de gens sans aveu, dont la caractéristique est la brûtalité.

Vous allez penser, en entendant tout ce verbiage, que mes nerfs sont faibles. Non, mais ma mélancolie est grande et je ne suis pas maître de la refréner.

G. M. A.

DEUX ABBÉS DE LA TRAPPE

Rancé et Lestrange.

Entre toutes les congrégations de France, il en est une qui a toujours, depuis sa création, provoqué les curiosités du public : c'est celle des Trappistes. Ces Trappistes qui vivent constamment dans la solitude et le silence, sont légendaires. Au moment où la mise en vigueur de la loi sur les associations appelle sur eux l'intérêt, il nous a paru à propos de retracer l'étonnant roman de la fondation et de l'existence de leur ordre.

I

Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, né à Paris en 1626, d'une bonne famille de robe et filleul de Richelieu, fut destiné au milieu de son enfance à la carrière ecclésiastique. Il s'agissait pour les siens de donner un titulaire à de nombreux bénéfices, tenus précédemment par leur maison et dont le possesseur venait de mourir. Au moment où il atteignait douze ans, il se trouva donc brusquement chargé d'un canonicat et, par le bizarre privilège de la commende (1), d'un prieuré et de quatre abbayes dont était la Trappe. Dès lors on lui donna une éducation religieuse ou plutôt une éducation littéraire et théologique. Au lieu de fréquenter ces « Académies » où les jeunes gentilshommes apprenaient à fond l'équitation, la danse, les armes, « le jeu de la guerre » et très superficiellement le latin, il étudie de doctes livres entre deux gouverneurs : un prêtre et un helléniste. Il semble bien que l'helléniste ait été celui des deux qui exerça l'influence dominante, car Rancé adolescent est tout à l'antiquité grecque. Il compose un commentaire d'Anacréon, traduit couramment Homère, possède Aristote... Enfin, comme il approche de sa vingtième année, il commence à fréquenter la Sorbonne où, ainsi que Retz, il obtiendra tous ses grades. En même temps il recevait les premiers ordres sacerdotaux et faisait ses débuts dans le monde où l'on accueillait à merveille le brillant abbé de Rancé.

Ses goûts étaient ceux d'un homme d'épée. Il menait l'existence d'un hardi gentilhomme, se donnant passionnément à la chasse, ferraillant volontiers et pratiquant les larges festins et la vie seigneuriale. Il habitait fréquemment son château de Veretz, en Touraine, où il offrait l'hospitalité à maints cavaliers et où on le voyait d'ordinaire « l'épée au côté, en habit couleur de biche, cravate de taffetas avec une broderie d'or pendante (2) », bref en un costume qui n'avait même pas la légère teinte cléricale de celui que portait Retz durant ses escapades.

A peu de distance de Veretz se trouvait le château de Couziers, domaine des Rohan-Montbazon. C'était alors le séjour favori de la duchesse de Montbazon, de celle qui avait été l'Égérie du duc de Beaufort et qui restait encore la « belle des belles ». Rancé fréquentait beaucoup chez elle, et il est indéniable qu'elle tint une large place dans sa vie. Quels furent au juste les sentiments de l'abbé pour la duchesse? Bien des biographes se sont obstinés à creuser cette

(1) On appelle « commende », écrit un théologien, la provision d'un bénéfice concédé à un clerc séculier avec dispense de vie regulière.

(2) Dom Gervaise, *Jugement critique des Vies de l'Abbé de Rancé*, p. 58.

énigme, sans qu'aucun d'eux soit arrivé à en obtenir une solution certaine. Cependant, d'après les probabilités historiques et psychologiques et un témoignage peu connu jusqu'alors, on peut avancer que Rancé aima la duchesse d'un grand amour.

Elle atteignait à la quarantaine, mais elle savait encore plaire, intéresser, imposer avec grâce l'ascendant de son esprit. Sans doute aussi connaissait-elle à merveille l'art subtil de la parure et les attitudes qui troublent. Tout cet ensemble de séductions, bien capable d'émouvoir un jeune homme, toucha Rancé ; hôte familier des Montbazon depuis son enfance, il devint le dévot de la duchesse, et un peu son confident. J'incline à penser que son intimité avec la sirène n'alla pas plus loin. Il était pour elle un très petit sire, et toujours elle avait eu la vanité de ses amants. D'autre part, elle le savait violent, extrême dans ses goûts et ses résolutions, et certainement elle eût craint, en lui donnant des droits sur elle, d'être forcée de lui sacrifier une partie des galanteries qui l'amusaient. Que devait-il advenir, lorsque la vieillesse tout à fait menaçante l'eût rendue avide des plus humbles hommages et condamnée à la dernière passion ? Alors peut-être eût-elle accepté à tout prix l'amour qui s'offrait... Mais la conjoncture ne devait pas se présenter. Mme de Montbazon fut saisie en pleine santé par une « fièvre maligne », et en trois jours elle mourait.

Rancé est frappé de stupeur. Il a assisté son amie jusqu'à l'approche des suprêmes affres, il la sait perdue et cependant, comme après s'être éloigné un instant pour vaquer à des soins déjà mortuaires, il revient et qu'on lui apprend que la moribonde a rendu le souffle, il s'affaisse défaillant, anéanti (1)... Dès lors commence l'œuvre de son renoncement au monde, la lente et sûre métamorphose qui va le conduire aux inhumaines folies d'une pénitence implacable et à l'apostolat.

Que s'est-il donc passé dans cette âme qui l'a altérée et ainsi à jamais transformée ? La violence des douleurs passionnelles décroît d'ordinaire vite, et les regrets qui viennent de la mort sont habituellement stériles. Mais Rancé n'avait pas à pleurer que la disparition d'une maitresse, à souffrir la mélancolique et égoïste peine de voir chaque heure effacer les contours d'une image aimée. Pour essayer de comprendre son désespoir, il faut supposer une foi religieuse intacte et absolue. Rancé, tout en se dissipant fort, n'a jamais cessé de croire au péché, à la vie future, aux punitions éternelles, et cela dans la forme même que l'Église enseigne, et si fermement que ces abstractions sont pour lui des réalités familières et mille fois contrôlées. Aussi l'une de ses premières pensées, devant la fin soudaine de Mme de Montbazon, dut être la conviction que cette pécheresse non repentie était vouée en un autre monde à des supplices atroces et probablement sans terme. Idée odieuse que celle de la souffrance perpétuelle et irrémédiable d'un être aimé ! Ainsi Rancé, devant la possible damnation de son amie, devait se reprocher de n'avoir tenté aucun effort pour sauver, lorsqu'il en était temps, l'âme en perdition. Considérant sa faute, il éprouva d'autres sentiments qu'une pitié désespérée pour la morte, il eut l'impérieux désir d'une expiation. Quelles pouvaient être la forme et l'étendue de celle-ci ? Il ne l'imagina pas tout d'abord : « Je me retirai à la campagne, écrit-il, l'esprit plein de ténèbres et de confusion, sans savoir ce que je deviendrais. » Et encore : « Je passai plusieurs mois dans l'inquiétude et l'agitation (1). » C'est qu'à mesure qu'il examinait le problème de sa vie, il le voyait s'élargir. Il ne s'agissait plus seulement pour lui de réparer une faute unique, mais bien tout le passé qu'il apercevait maintenant plein d'erreurs, et il lui fallait trouver une pénitence suffisante, qu'il se sentît de force à accomplir et à mener à bonne fin, sans hésitations ni faux pas.

Ce n'est qu'en 1662, cinq ans après ses premières angoisses, que Rancé orienta enfin sa nouvelle vie. Ces cinq années, il les avait passées dans une solitude à peu près complète, ne quittant Veretz que pour aller s'enfermer dans quelque édifiant ermitage, tel que Port-Royal des Champs. « La solitude, écrit-il, est un abîme de biens et de consolations qui ne sont connus que de ceux qui vivent dans la retraite et le silence (2). » A la suite des longues méditations, des lectures réfléchies auxquelles il se livra durant sa réclusion et d'entretiens avec des directeurs ascétiques, il arriva peu à peu à concevoir son avenir, à former des projets, à prendre des décisions. Et ainsi, il se résolut à renoncer au bien-être matériel dont il avait toujours joui, à ce solide et vaste luxe qui, au XVIIe siècle, entourait les grands. Ses huit chevaux de carrosse, son brillant mobilier, sa vaisselle plate, ses pierreries et ses maisons de Paris, Veretz aux beaux jardins sont aliénés en faveur des pauvres. Puis convaincu que la pluralité des bénéfices est un abus condamnable, le pénitent transmet à d'humbles et pieux prêtres ses riches biens ecclésiastiques, ne s'en réservant qu'un qui est l'abbaye de la Trappe. Cette abbaye lui servira de refuge ; il la conserve pour la relever, la rénover et y aller exercer de digne façon sa charge, négligée pendant tant d'années, d'abbé commendataire.

1. Dom Gervaise. *Jugement critique*, p. 15[illegible].

1. Abbé Dubois. *Histoire de l'Abbé de Rancé*, t. I, p. 15[illegible].
2. Lettres inédites. Ms. 2106, fol. 152. Bibliothèque de l'Arsenal.

Un abbé commendataire satisfera à ses obligations, écrit-il, quand il donnera à ses religieux ce qui sera nécessaire... pour vivre conformément à leur condition, quand il s'informera des besoins des pauvres qui sont dans le pays et qu'il aura soin de les secourir, quand il passera un temps considérable dans son abbaye pour s'y faire voir et pour y paroistre comme un homme qui est estably de Dieu afin d'y maintenir le bon ordre par son exemple et par son autorité, quand il empeschera qu'il n'y ait rien de négligé dans les dépendances du bénéfice (1).

Il fallait que Rancé, pour ériger en principes des propositions si contraires à la réalité courante, fût singulièrement en désharmonie avec son temps. Et rien n'est plus vrai. L'évolution qui s'était accomplie en cet homme avait mis de ses contemporains à lui une distance que, pour l'évaluer d'une façon claire, on peut dire de plusieurs siècles. Les conséquences de cet insolite éloignement furent de rendre inintelligibles à beaucoup, antipathiques à plusieurs, les idées de Rancé. Elles seront passionnément combattues, et par ceux-là mêmes qui auraient dû les mieux pénétrer, les plus soutenir, par des prêtres et des moines.

La Trappe est située dans un bas-fond marécageux qu'enserrent étroitement des collines uniformes et désolées. Est-ce l'austérité du paysage qui séduisit l'abbé de Rancé, lorsqu'il choisit, pour y mener son existence mortifiée et y établir l'âpre discipline des monastères médiévaux l'obscure abbaye qui s'élevait en cet endroit vers 1660? Ni la ferveur des moines, ni la beauté des bâtiments ne pourraient expliquer sa préférence. C'était au milieu de ruines lamentables que vivaient les sept réguliers qui peuplaient le couvent, et ils y menaient une existence fort peu monacale, n'observant ni l'abstinence ni la clôture et oublieux de l'antique règle de l'ordre de Citeaux auquel ils appartenaient.

Le délabrement et le désordre de la maison étaient inimaginables.

Les portes demeuraient ouvertes le jour et la nuit, écrit un témoin, et les femmes comme les hommes entraient librement dans le cloître... Les parloirs servaient d'écuries. Le réfectoire n'en avait plus que le nom; les moines et les séculiers s'y assemblaient pour jouer à la boule. Le dortoir, découvert et exposé à toutes les intempéries, était abandonné; chacun des frères se logeait où il voulait... L'église n'était pas en meilleur état que la maison (2).

Aussitôt arrivé dans cette Thélème, Rancé s'occupe de réparer les lieux et surtout de régler la vie des hommes. Il assemble les religieux et leur annonce qu'il a non seulement l'intention de leur faire observer les coutumes de Citeaux, mais encore de les soumettre à la réforme qui depuis quelque temps est introduite dans certains monastères de l'ordre et qui s'inspire de la règle primitive des fondateurs, saint Benoît et saint Bernard. Devant une telle perspective, les austérités, la dépendance qu'elles comportaient, les moines se révoltent, refusent de reconnaître l'autorité de l'abbé. Il fallut, pour modérer les rebelles, invoquer l'autorité royale. Justement, par ordre supérieur venait d'être licencié un prieuré de la région dont les biens avaient été confisqués et les moines voués à de sévères punitions. Cet exemple agit heureusement sur l'ardeur des récalcitrants, ils consentirent à s'accommoder avec Rancé qui, faisant de son côté des concessions, leur assura des pensions de 400 livres avec la liberté de se retirer où bon leur semblerait.

Rancé appelle alors auprès de lui quelques religieux de la voisine abbaye de Perseigne, demeurée fervente, et vaque en leur compagnie au relèvement de la Trappe. Mais il ne se satisfait bientôt plus des rigueurs mitigées de son état d'abbé commendataire. « Le monde est remply de demy-concessions, écrit-il, et la principale cause de ce mal est qu'on veut allier des esprits qui sont incompatibles et faire une espèce de monstre en joignant la vie de la terre avec la vie du ciel (1). » Lui ne veut point de commixtion; il lui faut la plénitude de « la vie du ciel ». Le voici donc en instance d'obtenir l'habit monacal et le gouvernement « régulier » de son abbaye. Dans le courant du mois de juin 1664, après une année de noviciat accomplie à Perseigne, il prononce ses vœux et prend possession de la Trappe comme abbé régulier.

A peine Rancé est-il au milieu du troupeau de clercs placides, installé par lui à la Trappe, qu'il reçoit de ceux des abbés de son ordre, qui ont établi dans leurs maisons l'étroite observance, un appel angoissé. La réforme est en péril, elle est attaquée par l'abbé de Citeaux, soutenu par tous les moines qui tiennent à conserver les libertés que, depuis la fondation de l'ordre, les siècles leur donnèrent. Il faut aller défendre à Rome les droits de la pénitence. Rancé part... Quelle étrange mission est la sienne! Il doit célébrer le renoncement et l'effacement social devant des prêtres ambitieux du gouvernement des États, vanter la vertu de la pauvreté à un souverain dont la cour est l'une des plus fastueuses de l'Europe, parler de détachement du monde et des proches dans le pays même et au plus beau temps du népotisme. Comme c'était probable, il échoue à peu près

(1) Lettres inédites. Ms. 2106, fol. 148. Bibliothèque de l'Arsenal.

(2) Procès-verbal de visite présenté par l'abbé du Val Richer au chapitre de Citeaux.

(1) Ms. 2106, fol. 146. Bibliothèque de l'Arsenal.

complètement dans sa mission (1). Le pape consent à souffrir l'étroite observance, que soutient d'ailleurs Anne d'Autriche, mais il se refuse à en consacrer l'indépendance, à en étendre, ainsi que le demandait Rancé, certaines rigueurs à Cîteaux tout entier.

Mais l'abbé de la Trappe n'en reste pas moins convaincu de la justesse de sa cause. Impuissant à régénérer par la pénitence tant de monastères relâchés qui emplissent la France, il va du moins accentuer les mortifications qui se pratiquent dans le sien. Il avait déclaré que, dans la réforme dont il était allé soutenir les affaires à Rome, « il ne voyait rien qui approchât du premier esprit de Cîteaux et qu'il voulait le faire revivre à la Trappe (2) ». Il entreprit dès son retour la dure tâche qu'il s'était ainsi tracée.

L'étroite observance avait supprimé du régime des religieux les aliments gras, il abolit l'usage du poisson, des œufs, du beurre.

On ne servira au réfectoire, écrit-il, que des légumes, c'est-à-dire des pois, haricots, lentilles, des racines, c'est-à-dire des raves, navets, carottes, salsifis, du laitage, c'est-à-dire des bouillies, du riz ou du millet préparés au lait... des herbes, c'est-à-dire des laitues, choux, épinards, oseille. On fait le pain de la communauté, moitié froment et moitié seigle dont on ne tire que le gros son.

On fait deux repas depuis Pâques jusqu'au 14 septembre; à dater de ce jour, le jeûne commence, et le repas du soir ne se compose que de trois onces de pain sans fruits et avec une petite quantité de boisson (3).

Voilà pour le jeûne. Quant aux mortifications, elles sont innombrables et toutes également rudes. Les promenades au dehors sont prohibées comme tous les jeux, toutes les récréations. Le sommeil est interrompu souvent aux environs de minuit, toujours avant deux heures du matin; et quel sommeil! Les religieux couchent sur des paillasses piquées, à peine épaisses de deux pouces et reposant sur une planche; ils s'y étendent sans draps, tout habillés de leurs vêtements de serge, chemise, chausses, robe, *coule* — dont, en été, le contact leur corrode la peau. Enfin un travail manuel de cinq ou six heures et qui consiste dans la pratique des plus accablantes besognes agricoles, est, après une nuit employée à la psalmodie, imposé à la communauté. Mais ce ne sont là que des macérations; et bien plus redoutable qu'elles est l'arsenal des pénitences morales.

Pour vous parler sans déguisement, écrira un Trappiste du XVIIIe siècle à un néophyte, je vous avoueray que, quelles que puissent être les austérités corporelles qui se pratiquent en cette maison, les mortifications de l'esprit les surpassent infiniment, et je ne puis, ni ne dois vous dissimuler que cette maison est le tombeau de la propre volonté, et qu'il faudra vous résoudre, si vous y venez, d'y vivre dans une perpétuelle dépendance, et de n'agir jamais dans aucune circonstance que par l'impression d'autruy... Je ne veux pas vous laisser ignorer non plus que la pratique des humiliations est icy fort en vigueur, et que nous la regardons comme un des principaux fondements de notre état... Nous nous appliquons à humilier davantage ceux en qui nous reconnaissons plus de mérite et plus de talents et de connaissances acquises ou naturelles (1).

Le raffinement des humiliations imposées aux Trappistes est en effet extraordinaire. Au « chapitre des coulpes », assemblée où l'abbé adresse des admonestations et impose des pénitences publiques à ses frères, ne va-t-il pas, pour éprouver les pénitents, jusqu'à les charger de fautes imaginaires? Et l'accusation injuste est soufferte, la punition qu'elle comporte silencieusement subie... Mais à cette indicible torture de l'orgueil ne se borne pas le supplice moral des disciples de Rancé; ils doivent encore supporter le silence et l'oisiveté intellectuelle.

« Le solitaire mettra des portes et des serrures à ses lèvres, dit l'Écriture, il s'assiéra dans le désert et se taira, et par le silence il trouvera la force (2). » Rancé fit de ce passage la plus familière maxime de sa réforme. C'est une des sentences tracées sur les murailles conventuelles, et il ne cesse de l'exalter et de la commenter. « Soyez persuadé, écrit-il, que Dieu ne parle qu'à ceux qui ne parlent point aux créatures, et que les hommes n'ont de commerce avec luy qu'à proportion qu'ils cessent d'en avoir avec le monde (3). » A la Trappe le silence est donc rendu obligatoire, un silence absolu et indéfini. Nulle part, en aucune circonstance, les religieux ne doivent converser entre eux. Le travail qui se fait en commun est muet; muets sont les repas, muettes les heures nocturnes où, étendus sur leurs couchettes jumelles dans les longs dortoirs que hante d'instant en instant le veilleur, les religieux reposent. « Le silence des Trappistes est étonnant, écrit le duc de Croy, et à l'appui de son dire il ajoute cet exemple frappant : « Il y a quelque temps, le feu prit à leur maison et ils l'éteignirent sans parler. »

Mais la plus anormale des mortifications pratiquées à la Trappe, celle qui excita les plus vives critiques, n'est pas encore le silence. La silence est fa-

(1) La lutte eut diverses phases où Rancé a toujours le dessous. Elle ne prit fin qu'en avril 167[illegible].
(2) Abbé Dubois, *Histoire de l'Abbé de Rancé et de sa Réforme*, t. I, p. 251.
(3) Règlement de la Trappe.

(1) *Lettre de Dom Malachie, prieur de la Trappe à M...., qui désire embrasser la vie religieuse.* Publiée par M. H. Tournouer, *Chronique du Perche*, p. 10.
(2) Jérémie, *Lamentations* III, 28; Isaïe 15.
(3) Ms. 2106, fol. 152. Bibliothèque de l'Arsenal.

vorable à la fois à la méditation et aux spéculations intellectuelles, et, plus ou moins mitigé, plus ou moins prolongé, il est en usage dans bien des ordres religieux. Les Descartes et les Spinoza ne s'y adonnèrent-ils d'ailleurs point? Ce qui, dans les constitutions de Rancé, semble surtout paradoxal, ce qui provoqua parmi les contemporains une violente réprobation, c'est l'interdiction des études. « L'érudition est l'écueil de l'humilité », dit le réformateur; et, rompant là encore avec les us de Cîteaux, où, depuis 1340, le pape Benoît XII avait prescrit des études, il substitua aux travaux de l'esprit le seul labeur manuel. La prière sous toutes ses formes, prière mentale, prière lue, prière psalmodiée, voilà quel est l'unique exercice intellectuel des Trappistes. Rancé écrit : « Un saint solitaire a dit autrefois que la fin d'un religieux est de n'interrompre jamais son oraison (1); » et ce principe de la Thébaïde, il fait en sorte qu'on l'observe autour de lui.

Cependant le bruit des épreuves imposées à la Trappe s'est répandu dans la société religieuse de l'époque, cette société religieuse dont font partie des ducs comme des moines, des maréchaux de France comme des évêques et tant de femmes de qualité. De cet aéropage, épris de subtilités théologiques et attentif à tous les sujets de controverses, des critiques s'élèvent, et à peu près jusqu'à la fin de sa vie, Rancé aura à s'en défendre. C'est d'abord l'abbé Leroy, l'ami d'Arnaud, qui blâme la pratique des humiliations telle qu'elle est usitée à la Trappe. C'est ensuite dom Mabillon, le savant bénédictin, qui s'élève contre l'ostracisme dont Rancé frappa les études. Il nie que la science conduise d'une manière fatale à l'orgueil.

On voit, dit-il spirituellement, des ignorants superbes et vains aussi bien que des savants, et il arrive assez rarement qu'une personne qui a des lumières tombe dans des excès de vanité auxquels sont sujets quelquefois ceux mêmes qui n'ont que de très médiocres connaissances (2).

La piété (3), ajoute-t-il, ne peut s'entretenir régulièrement sans le secours de bonnes lectures... Des livres spirituels simples peuvent suffire à des esprits simples et médiocres, mais ceux qui ont plus d'étendue ont besoin d'une lecture plus forte et plus relevée. Il leur faut une matière proportionnée à leur capacité, autrement ces esprits deviennent languissants et s'abattent facilement. Il faut donc quelque chose de plus relevé pour les maintenir dans leur assiette naturelle, et il n'y a que l'étude... qui puisse les soutenir.

Et le bénédictin rappelle de quelle utilité fut au moyen âge la culture littéraire des moines. Que saurait-on de ces temps obscurs en l'absence de manuscrits laissés par les chroniqueurs réguliers? Par exemple, « sans le secours des moines, on ne saurait rien de l'histoire d'Angleterre ».

A toutes les objections de son contradicteur, Rancé n'opposa que deux mots, mots véhéments et terribles : Mort, Éternité. Dans ses écrits un peu abondants ces entités-là sont le fond des raisonnements. La vie, dit-il en substance, n'est qu'une courte préparation à l'Éternité; pendant cette phase restreinte, le chrétien doit s'appliquer uniquement à gagner par des vertus et des mérites les récompenses surnaturelles. La tiédeur même passagère, une faute quelconque, l'exposent à perdre ses droits merveilleux à d'inépuisables joies; qu'il se préserve donc de toute tentation, qu'il se hâte d'entasser sans trêve le trésor qui achèvera de lui assurer le ciel, trésor des macérations, des jeûnes, des humiliations saintes, des tristesses arides fermement supportées. En présence de ce souci formidable de l'Éternité à mériter, qui aura besoin des vaines études humaines pour entretenir sa ferveur? Et qu'importe le vain accomplissement de tâches utiles aux sociétés!

Rancé est dans l'état mental de l'ascète des premiers siècles, « qui courait à la Thébaïde sans regarder la terre des hommes ». Un tel vertige, si ardent et si sûr de lui-même, ne demeurait point isolé dans les temps héroïques de l'Église. Au XVIIe siècle, c'est à peine si Rancé entraîna cent néophytes (1).

II

L'abbé de Rancé mourut à la Trappe en octobre 1700. Après lui le monastère demeura tel qu'il avait souhaité qu'il fût. On y pratiqua les mêmes mortifications que durant sa vie, s'inspirant toujours des mêmes maximes. Cependant au cours du XVIIIe siècle, on fait à peu près le silence sur la maison, si célèbre au XVIIe siècle. Les abbés qui succèdent à Rancé sont moins que lui avides d'apostolat, et ce n'est plus le temps des grandes correspondances. A qui, du reste, adresser désormais ces lettres sévères et pleines de foudroyantes apostrophes contre le monde, que le réformateur écrivait à tant de grandes dames dévotes et de courtisans amateurs de frissons sacrés?

Les Trappistes vivent donc en ce temps plus que jamais à part du monde et enfoncés dans leur vision mystique. Il faut les premiers coups de foudre de l'orage révolutionnaire pour leur rendre la notion des réalités actuelles. Le vote de l'Assemblée nationale qui interdit les vœux monastiques les tire

(1) Ms. 2106, fol. 151.
(2) Dom Jean Mabillon. *Traité des études monastiques*, p. 75.
(3) Ib., *ibid.*, p. 47.

(1) Rancé reçut durant qu'il gouverna la Trappe les vœux de 48 religieux. Il eut d'autres disciples, mais ce furent en général des admirateurs et non des imitateurs.

brusquement de leur rêve; ils sont stupéfaits... Est-il possible qu'on les mette hors la loi, eux qui ne prirent part à aucun complot et pratiquent si bien l'égalité et la fraternité? Ils adressent à l'Assemblée un mémoire où ils se défendent de leur mieux. Les municipalités voisines de Soligny, Mortagne, Laigle, Verneuil rédigent en même temps des requêtes dans lesquelles elles se portent garantes du « bon esprit » qui possède les frères, de leur « désintéressement », de leur « vertu ». La vieille inimitié qui animait partout les ruraux contre les moines percepteurs de la dîme fait trêve à l'égard des Trappistes. Ceux-là remuent la glèbe comme des paysans, et le produit de leur travail va soulager les misères agricoles. Ce ne sont point des aristocrates. Le conseil du district fournit à l'Assemblée un rapport où il dit :

L'unanimité des sentiments et le concert des témoignages rendus en faveur de l'abbaye de la Trappe fait l'éloge le plus complet de cette maison fameuse et semble devoir former un motif du plus grand poids pour vous déterminer à conserver un établissement réclamé par les municipalités voisines qui sont les plus capables de l'apprécier et d'en juger l'utilité...

Barbotte, député de la région, écrit alors dans le bizarre jargon de l'époque :

On rencontre des êtres en qui la piété exaltée au suprême degré fait un besoin de fuir leurs semblables. N'est-il pas d'ailleurs des circonstances véritablement affreuses et terribles où la société devient insupportable, où le monde est odieux, soit que les passions agitent l'âme avec violence sous les traits d'un désespoir invincible, soit que les remords pénètrent au fond du cœur pour le déchirer d'atroces syndérèses? Dans cette crise c'est un asile sombre et solitaire tel que la Trappe qu'il leur faut.

De pareils témoignages rassurent les Trappistes qui se croient à l'abri de toute persécution et reprennent avec quiétude la culture de leurs champs et le cours de leurs méditations. L'un d'eux néanmoins prévoit les calamités du lendemain. C'est dom Augustin de Lestrange, maître des novices. Il est énergique, extrême dans ses résolutions; un vif désir d'activité le possède. Ne pouvant convaincre ses supérieurs de l'imminence des périls qui menacent en France les religieux, il entreprend de tenter lui-même des démarches qui permettront l'exode de la communauté. Il sollicite du sénat de Fribourg l'autorisation de s'établir dans le canton avec ses frères. Sa demande est bien accueillie des magistrats, et bientôt un monastère abandonné, appelé la Val-Sainte, lui est concédé avec le droit de s'y installer en compagnie de vingt-quatre religieux. La Trappe renferme plus de cent moines; il est donc impossible de les emmener tous en Suisse. Lestrange, d'accord à la longue avec ses supérieurs, choisit les vingt-quatre hommes les plus valides de la maison auxquels il ajoute tous les novices, et à la tête de son mince parti, il passe la frontière.

Grâce à sa vaillante initiative, la réforme de Rancé ne périra pas dans la débâcle de l'ancien régime; bien mieux, elle y conquerra une force et une prospérité prodigieuses. Et ce n'est pas un des moins curieux chapitres de ce multiforme roman de la Trappe que celui qui commence. Il a tout l'imprévu, le mouvement d'un récit d'aventures, et il en a encore la conclusion invraisemblablement heureuse.

L'aspect de la Val-Sainte, au moment où les Trappistes y arrivèrent, était aussi décourageant que l'aspect de la Trappe, lors de la prise de possession de Rancé. Ici comme là, ce ne sont que cultures et ruines abandonnées. Si personne à la Val-Sainte ne s'oppose à l'intégrité de la vie monacale, l'argent y manque étrangement plus qu'il ne manquait à l'abbé réformateur. Tout doit donc s'improviser par le seul travail. Lestrange excite ses frères à des défrichements et à d'acharnés travaux d'amélioration des terres, et en récompense de leur labeur, le voilà qui veut encore les avancer dans la vie mystique. Il accroît les rigueurs promulguées par Rancé, et copiant plus étroitement la primitive règle cistercienne, il supprime l'assaisonnement dont les moines relèvent leur alimentation végétale, supprime aussi la pauvre paillasse qui recouvre les planches où ils s'étendent la nuit, réduit les heures de leur sommeil, augmente leurs jeûnes.

Cet excès d'austérité ne nuit pas à la prospérité de la Val-Sainte; les transfuges de la Trappe le supportent sans révolte, et avec eux une quantité de zélées recrues l'accepte. En effet, le troupeau de Lestrange s'est rapidement grossi. En France, peu de mois après le départ des Trappistes, on a procédé à la fermeture des couvents et à l'expulsion des moines, et beaucoup de ceux-ci errent maintenant par le monde, tristes et désœuvrés. La nostalgie du cloître les possède; ils regrettent la tutelle des supérieurs, par laquelle ils étaient si commodément exemptés des responsabilités, et la certitude morale qu'ils tiraient de l'exact accomplissement des devoirs monastiques. Ceux-là sont prêts à payer de bien des mortifications le retour à leur premier état. Or, la dispersion de leurs maisons est en général complète; nulle part les Cisterciens, Célestins, Prémontrés de France — et tant d'autres encore — n'ont de centre de ralliement régulier et autorisé; pas le moindre noyau de leur ordre ne subsiste. Quant aux communautés étrangères qui pourraient accueillir les proscrits de la Révolution, devant leur

encombrante multitude, elles se cuirassent envers eux d'indifférence et leur ferment presque partout leurs portes. Par contre, Lestrange fait un geste d'appel. Que les exilés consternés et misérables viennent se ranger sous sa bannière, il leur offre l'encouragement de sa parole chaude et convaincue, la compagnie de compatriotes de leur caste et une vie réglée. Il n'en faut pas plus pour attirer à la Val-Sainte des religieux de toutes robes. Des nonnes appartenant aux ordres contemplatifs surviennent aussi au nombre d'une centaine, puis ce sont des laïques qui accourent : gentilshommes ruinés et désemparés, pauvres élèves des séminaires en quête d'un collège et d'une pitance. Les premières sont installées sous des chaumines près du monastère. De certains des seconds, Lestrange fait des novices, et avec les autres qu'effraient les grandes pénitences, il constitue un « tiers ordre » peu sévère.

Sa charité est inépuisable ; malheureusement c'est une charité surtout spirituelle ; il s'occupe assez peu des besoins positifs de ses disciples. On a souvent faim et froid à la Val-Sainte.

Cependant, entre gens de même foi et de même patrie, la tranquillité, l'union y régnaient et, lorsque l'approche des armées républicaines en chasse les hôtes, c'est parmi eux un désespoir général. Va-t-il falloir qu'ils reprennent en solitaires le triste pèlerinage de l'exil ! Mais Lestrange ne consent point à disperser son troupeau. Il va assembler ses ouailles et les conduire toutes ensemble vers d'autres pâtures ; il marchera à leur tête, les guidant et les rassurant, et sous sa tutelle de berger infatigable et doux, elles pourront atteindre les contrées clémentes. Le projet ainsi formulé ne manque ni de noblesse, ni de grâce ; il évoque l'idée du pasteur évangélique, plus qu'aucune autre touchante à imaginer, et l'on sent bien que c'est cette idée qui exalta Lestrange et lui fit tenter la plus imprudente, la plus paradoxale des entreprises.

La communauté, aiguillonnée par son chef, réunit à la hâte son patrimoine — pauvres ustensiles sacerdotaux, provisions frugales, vêtements minables — et se forme en caravane. Pêle-mêle religieux, moniales, oblats, qui à pied, qui juchés sur de cahotantes charrettes, emplissent le chemin. Et le cortège s'ébranle, gagne du pays. Il faut marcher vite, car le but du voyage est terriblement distant. Il ne s'agit pas d'une excursion de quelques lieues, mais bien d'un exode aussi lointain que celui des Juifs vers la Terre Promise. C'est en Russie qu'on va. Au nombre des recluses de la Val-Sainte se trouvait la princesse Louise de Bourbon-Condé. Lestrange compte sur son appui, sur des relations de cour qu'elle eut jadis avec le tsar Paul Ier pour obtenir dans l'empire septentrional bon accueil et droit de séjour.

Avant que ces prévisions ne se réalisassent, que d'épreuves eut à subir la horde monacale ! Parfois, à l'étape, le repas et le gîte sont fournis par des habitants pitoyables, mais bien souvent aucune aumône ne vient soutenir les voyageurs, aucun abri ne leur est concédé. Et ce n'est pas impunément qu'ils dorment sur la terre nue, qu'ils endurent la faim, qu'ils cheminent alternativement sous la pluie, le soleil, la bise ; des religieux, des religieuses meurent à la peine ; d'autres sont si affaiblis que, leur vie durant, ils languiront, et peut-être y en eut-il qui perdirent leur ferveur.

Enfin, la Russie est atteinte et les émigrants s'y établissent, tolérés du pouvoir. Mais cette tolérance est peu durable. Lestrange commet la gaucherie de se brouiller avec Madame Louise qui le quitte pour se retirer dans un couvent de Varsovie. Désormais toute protection est enlevée à la colonie trappistine qui, persécutée, doit abandonner l'empire et recommencer son exode. En Autriche, en Prusse, en Bavière, en Hanovre, en Hollande, on la voit passer toujours misérable et errante. Quelques moines, la plupart des sœurs trouvent cependant, ici ou là, asile chez des catholiques où ils forment de petits centres réguliers. Mais la majeure partie du groupe suit encore Lestrange qui passe en Angleterre, puis gagne l'Amérique, que, du Sud au Nord, de la Floride au Canada, il arpentera sans trêve.

Pourtant le Concordat est signé, la France rouvre ses frontières aux émigrés. Les Trappistes osent alors, les uns, ceux d'Europe, sortir de l'ombre ; les autres, ceux d'Amérique, retraverser l'Océan. Chose merveilleuse ! malgré les épreuves subies ils ont continué à pulluler, recueillant toujours les meilleurs éléments des communautés abolies, et ils sont si nombreux qu'ils peuvent se répartir en six monastère différents (1). Napoléon avait dit d'eux : « Des religieux qui travaillent beaucoup et qui mangent peu ne sauraient être à charge à l'État. » Cet axiome d'une justesse brutale semblait promettre aux Trappistes la bienveillance impériale. En effet ils purent, sans être aucunement molestés, ouvrir leurs nombreuses maisons. Malheureusement, avec son imprudence naturelle, Lestrange ne tarda pas à gâter la situation. Il contraria l'exécution d'un ordre impérial, témoignant du plus mauvais vouloir envers le gouvernement français. La réplique qu'appelait une telle attitude ne se fit pas attendre et fut foudroyante. C'était

(1) La Val-Sainte en Suisse, Westmall en Hanovre, Cervera dans le pays de Gênes, Geronde dans le Valais, le Mont Soracte près de Rome et un peu plus tard le Mont Genève en Savoie et Grosbois dans le diocèse de Versailles. (*La Trappe*, par un trappiste de l'Abbaye de Sept-Fons, p. 241.)

un décret commençant ainsi : « Article I. Les couvents de la Trappe sont supprimés dans toute l'étendue de notre Empire. »

L'abbé reprit mélancoliquement le chemin du Nouveau Monde. Plus mélancoliques encore que lui furent les pauvres religieux que sa disgrâce condamnait à un nouveau voyage. Depuis longtemps ils déploraient l'esprit inconsidéré de leur chef, à tel point qu'une partie d'entre eux s'était affranchie de son joug, répudiant ses règlements et revenant à l'observance pure et simple des Constitutions de Rancé (1).

Néanmoins, eux qui pratiquaient cette réserve politique et cette indifférence pour les mesures humaines qui caractérisent leur ordre, ils durent sans distinction payer les incartades de Lestrange.

Lorsque la Restauration ramena en France l'Abbé et ses frères, leur donnant toutes garanties d'une sécurité définitive, une des premières pensées de la communauté fut de réacquérir le monastère de la Trappe où dormaient les précieux souvenirs de Rancé et de sa réforme. Avec ses bas-fonds marécageux et ses maigres terres à sapins, le domaine n'était guère fait pour susciter la convoitise des laïcs; son propriétaire consentit volontiers à le céder à Lestrange qui, mettant en œuvre cette inlassable activité dont il donnait alternativement des marques heureuses ou malheureuses, parvint, à force de quêtes, à en solder le prix.

Voici donc les Trappistes rentrés chez eux; une grosse déception les y attendait. Des bâtiments de Rancé il ne restait que les murs de la première cour et de la maison abbatiale. Plus de chapelle, de cloître, de réfectoire, d'annexes agricoles, tout avait été détruit pendant les vingt-cinq années d'abandon que venaient de souffrir les lieux. Pour rééditier un si vaste ensemble de constructions, il faut beaucoup d'argent, et les ressources de la maison, celles que peut fournir la charité séculière sont épuisées. Reste le produit du travail des moines; c'est seulement avec lui que les restaurations peuvent être entreprises. Le desséchement des marais, l'amélioration des champs, des bois sont menés de front. Hélas! ces grandes entreprises commencent par très peu rapporter, et il arrive souvent aux religieux de n'avoir du pain qu'une fois le jour. Mais voilà bien une autre calamité! L'abbé de Lestrange entre en contestation avec l'évêque voisin de Seez, et la querelle s'envenime si bien, l'hostilité devient des deux côtés si aiguë que force est aux Trappistes de se retirer hors du diocèse. Ils quittent encore leur chère abbaye qu'ils ne réintégreront qu'après la mort du bouillant Lestrange, c'est-à-dire en 1827.

III

Aujourd'hui la Trappe est parfaitement prospère. L'abbaye qu'on appelle aujourd'hui la grande Trappe, afin de la distinguer de toutes ses sœurs (1) et qui s'élève sur l'emplacement de celle de Rancé, a un fort bel aspect. C'est une spacieuse cité que domine une flèche d'un agréable néo-roman et où s'alignent d'innombrables corps de logis, tous également blancs et nets. A côté des édifices plus spécialement attribués à la vie monastique sont d'immenses magasins, un moulin, une imprimerie, une chocolaterie. Un peu plus loin est bâti un vaste orphelinat. C'est l'abbé actuel, dom Étienne, qui a construit ou rénové tout cela, en même temps que par des entreprises industrielles il doublait les recettes de la communauté. Au moment où la nouvelle loi sur les associations mettait toutes les congrégations dans la nécessité de demander l'autorisation du gouvernement, je voulus savoir quel parti prendraient les Trappistes et j'allai questionner dom Étienne sur ses intentions.

« Nous considérons, me répondit-il, notre société comme reconnue d'utilité publique, sinon d'une manière officielle au moins officieusement. La Trappe de Staouéli qui rend tant de services aux colons algériens a été instaurée par les soins de l'État. Vous savez peut-être qu'avant nos orphelins, nous reçûmes ici de jeunes détenus que nous confiait l'autorité supérieure. Il y eut à l'occasion de l'un ou l'autre de ces sujets des contrats passés, des actes officiels publics, tout ce qu'il faut pour nous conférer une existence légale.

« D'ailleurs un chapitre de notre ordre va être tenu ici fin septembre et la question y sera discutée. »

Cette question a été résolue depuis. Après un long débat que dirigea Dom Sébastien Viard, supérieur général de l'ordre, les Abbés réunis en chapitre se décidèrent à introduire une demande collective d'autorisation.

PIERRE LALANDE.

(1) Le schisme des Trappistes n'a cessé que vers 18[illegible] après la tenue de divers chapitres de conciliation où les Abbés des deux Réformes unifièrent les observances.

(1) Voici la liste des établissements que les Trappistes possèdent en France : N.-D. d'Aiguebelle (Drôme), — N.-D. de Saint-Lieu-Sept-Fons (Allier), — N.-D. du Port du Salut (Mayenne), — N.-D. de la Grâce-Dieu (Doubs), — N.-D. de la Double (Dordogne), — N.-D. des Neiges (Ardèche), — Tamié (Savoie), — Mérignat (Creuse), — Belle-Fontaine (Maine-et-Loire), — Meilleraye (Loire-Inférieure), — Briquebec (Manche), Les Dombes (Ain), — Tymadeuc (Morbihan), — Fontgombault (Indre), — Staouéli (Algérie).

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT

HOMME DE LETTRES

Il y eut un temps, et qui n'est pas très éloigné, où M. Théodore Roosevelt était plus connu comme écrivain que comme politique. A présent, la gloire de sa situation nouvelle éclipsera ses livres. Ils sont pourtant curieux et ils révèlent, d'une manière amusante et vive, l'homme qu'il est, sportsman avant tout, aimant la vie et la faisant consister tout entière dans le déploiement joyeux de l'énergie, de la force et de l'adresse individuelles.

L'œuvre littéraire du président Roosevelt est abondante et variée. Histoire, morale, politique, il a tout abordé. Pendant son passage au secrétariat de la Marine, il a composé des traités techniques sur les questions navales. Deux de ses ouvrages ont un intérêt particulier et le caractérisent avec netteté. L'un d'eux est ancien déjà, datant de 1886; il est intitulé *Hunting Trips of a Ranchman* (Excursions de chasse d'un homme des pâturages). Il remonte à une époque où Roosevelt n'avait pas d'autre gibier à sa disposition que les cerfs, chevreuils, daims et ours de la prairie. Les circonstances lui offrirent ensuite une occasion plus éclatante d'agir, dans des expéditions plus graves et plus périlleuses : il resta toujours beau chasseur et sportsman accompli. Avec un régiment de volontaires qu'il avait recruté lui-même il fit la campagne de Cuba et sut y jouer un rôle prépondérant. Il a raconté cet exploit dans un livre très vivant, *The Rough Riders* (Les rudes cavaliers, 1899). A douze ans de distance et en des circonstances si diverses, nous le trouvons, chasseur et homme de guerre, semblable à lui-même, audacieux et avisé, ardent, enjoué, cordial et jouissant de son activité comme d'un épanouissement heureux de tout son être.

I

Au centre des États-Unis s'étend une grande plaine de pâturages, très riche et uniquement consacrée au bétail. M. Roosevelt possédait là, sur le petit Missouri, des propriétés importantes. Il y vécut de longues années, s'occupant lui-même de l'exploitation du sol, surveillant ses nombreux cow-boys, partageant leur libre et large vie au grand air.

Le territoire des Ranches appartenait aux Indiens lorsque les États-Unis s'en emparèrent. M. Roosevelt est d'avis que cette occupation fut parfaitement juste. Il trouve que les Indiens avaient « peu de droits » à la possession de ce sol. Il a sur la justice des idées très claires et catégoriques, considérant que la plus grande expansion des États-Unis est toujours juste. D'ailleurs, il raisonne ainsi : les Indiens avaient, pour tout droit à la possession de cette terre où nous les trouvâmes, celui que leur donnait le fait d'avoir, quelques années auparavant, massacré les occupants primitifs ; si donc nous les expulsons à notre tour, le droit sera pour nous... C'est un raisonnement semblable qui légitime, aux yeux de Roosevelt, les revendications des États-Unis sur Cuba, et c'est aussi avec de tels arguments que les impérialistes anglais légitiment l'expédition du Transvaal. Il est intéressant de trouver Roosevelt si Anglo-Saxon, et il y a là de quoi rassurer les Anglais qui s'alarment de lui savoir des origines hollandaises.

Ce qui achève, du reste, de convaincre Roosevelt, quant à la justice de cette substitution de propriétaires que les États-Unis ont opérée sur le territoire des Ranches, c'est le mépris que lui inspirent les Indiens. Il abomine en eux des gens qui ne savaient pas mettre la terre en valeur. Il considère comme équitable que de tels sauvages, qui anéantissent les produits du sol et ne savent pas le faire fructifier, « disparaissent de la terre qu'ils encombrent (1) ».

Roosevelt, lui, sait tirer parti du sol. Il est pratique et se plaît à constater combien l'exploitation du Ranch est avantageuse. Il fait le calcul des bénéfices et des risques : un hiver rigoureux peut être un désastre ; les épidémies, les loups, les lynx peuvent décimer le jeune bétail. Néanmoins un habile Ranchman fait son profit, s'il est actif et prévoyant, de son entreprise.

Mais ce qu'aima surtout Roosevelt dans la vie du Ranch, c'est le sport perpétuel qu'elle constitue. Il a dédié ses *Hunting Trips* à son frère comme « au plus ardent des hommes de sport autant qu'au plus sincère des amis ». Le livre, — et cela lui donne une espèce de beauté, — est animé d'une admirable joie de vivre, de cet entrain, de cette exubérance qui résultent d'une bonne santé physique et morale. Roosevelt estime la chasse comme une excellente occasion de mettre en jeu toutes les qualités de force, d'endurance, d'intelligence, et de les développer.

La chasse est périlleuse ; elle exige de la résolution, de l'astuce, de la promptitude. Elle assouplit les muscles ; elle donne à l'œil et à l'esprit de l'acuité. Elle est un noble sport, à cause des belles facultés qu'elle suscite. « Les différents degrés d'estime que méritent les différentes sortes de gibier dépendent moins de la difficulté de la prise que de la nature même des qualités réclamées chez le chasseur par chaque forme particulière de chasse. Un homme hardi, résolu, bon tireur est plus près de réaliser

(1) *Hunting Trips of a Ranchman*, p. 20.

l'idéal d'un audacieux et libre chasseur que celui qui est seulement rusé et patient. Ainsi, bien qu'il soit beaucoup plus difficile de tuer un cerf à queue blanche que de tuer un cerf à queue noire, la chasse de ce dernier animal est certainement un sport plus noble, car elle requiert des qualités beaucoup plus viriles que ne fait l'autre. La plupart des chasseurs trouveront qu'il est presque aussi difficile d'épier en silence près d'un ruisseau durant la nuit, et puis d'exterminer d'un coup de fusil un cerf à queue blanche que ne le serait de marcher sur le sol rugueux, du matin au soir, puis d'approcher loyalement et de tuer un cerf à queue noire; cependant il n'y a pas de comparaison dans l'honneur que méritent l'un et l'autre de ces exploits (1). »

Le livre de Roosevelt est écrit d'une manière sobre et même un peu sèche, si on le compare à tels récits de chasse où les auteurs se sont laissés aller à leur célèbre vantardise. Roosevelt n'épargne pas son ironie à des chasseurs notoires qu'il soupçonne d'excessive imagination, et par exemple il est sans pitié pour Jules Gérard « qui s'intitule pompeusement le tueur de lions ». Il affirme qu'il serait aussi ridicule de prendre le livre de Gérard pour une autorité, que d'accepter comme une véritable contribution à la science les histoires de Jules Verne. Roosevelt s'abstient de toute tartarinade. Il consigne des faits, il enregistre des documents. Mais, malgré la rigueur de son récit, il ne peut s'empêcher de détailler avec complaisance la joie de tous ses muscles, l'espèce de saine volupté que lui donne la chasse. Alors, son style, habituellement terne, s'exalte et acquiert presque une allure poétique. « Voici la plus enivrante forme de sport : le cheval galope rapidement sur un sol inégal; les sens sont continuellement en alerte, épiant quelque apparition de gibier... L'élan et ce mouvement du cheval, le soin qu'il faut pour le guider et être en même temps toujours prêt à un coup de feu, empêchent la poursuite d'avoir jamais nulle monotonie. »

Le récit de ses chasses est très simple. Il n'essaie pas de se faire valoir et avoue ses cartouches manquées. C'est qu'il est sûr de lui-même et n'a pas besoin de bluff pour donner l'impression certaine d'un chasseur expérimenté. D'ailleurs, de beaux coups rattrapent les mauvais et c'est ainsi qu'un jour, visant des cerfs sur le penchant d'une montagne, il tire d'abord trop bas, puis trop haut; mais, au troisième coup, il rectifie si bien son tir, qu'il tue deux bêtes à la fois. La scène est amusante. « Pendant que je levais mon fusil, un autre cerf sortit et se mit à marcher vers le premier... J'attendis que le second cerf s'avançât, ce qu'il fit immédiatement : il se plaça juste sur la même ligne que le premier. Je visai par-dessus ses épaules et tirai sur la gâchette. Les deux cerfs tombèrent (1) ! » Le contentement d'un si bel exploit n'enlève pas à Roosevelt le calme de son intelligence méthodique ; afin d'enrichir sa mémoire d'un souvenir précis, il calcule la distance qui le sépare de ses victimes : il constate qu'elle est de quatre cent trente et un longs pas, c'est-à-dire de plus de quatre cents yards.

Cet esprit positif ne l'abandonne jamais. Il n'est pas un rêveur, ni le moins du monde un poète. Il ne s'attendrit pas sur le paysage, et, s'il le décrit parfois, c'est avec une sorte de précision sèche qui n'est nullement évocatrice. Il lui plaît que le paysage soit beau parce que cela fait partie, en quelque sorte, de son exigence du confort; mais il ne s'émeut pas outre mesure, ni ne s'attarde à des contemplations.

Lorsqu'il décrit les caractères, les mœurs, l'apparence physique des divers animaux des prairies, il ne recherche pas du tout le pittoresque, mais seulement l'exactitude. Il a étudié toutes les ruses, toutes les habitudes des divers gibiers : c'est afin de mieux adapter son mode de chasse à leurs expédients, afin de constituer des théories minutieuses de la chasse à l'oie, au castor, au canard, au dindon sauvage, au chevreuil, à l'ours, au buffle. On ne peut même pas dire qu'il s'intéresse à ces animaux pour eux-mêmes; il ne considère en eux que leur qualité de gibier. Si beaux ou élégants qu'ils soient, il ne les admire pas pour leur élégance ou leur beauté; il trouve seulement la chasse des uns plus amusante ou plus noble que celle des autres. Il en veut au daim de trop bien s'assimiler à la couleur du sol, de changer son pelage selon la tonalité générale du décor. Il n'est pas cruel, si l'on veut; c'est-à-dire qu'il épargne les petits, — apparemment pour les retrouver, plus tard, mieux en chair. Il ne veut pas que l'on extermine sans discernement et, par exemple, il s'indigne de la disparition prochaine du buffle sauvage. Mais il est toujours si férocement préoccupé du plaisir de tuer et ce plaisir lui paraît si normal, que de ce livre semble résulter une étrange philosophie du monde; on dirait qu'il n'y a sur terre que des chasseurs et du gibier, que les rapports entre ceux-ci et ceux-là sont toute l'histoire terrestre, et que les choses ici-bas sont dirigées par une finalité telle qu'elle ait en vue, uniquement, le plaisir des chasseurs.

La chasse est aussi, pour Roosevelt, un exercice moral. A chaque instant, elle lui fournit l'occasion de résoudre brièvement un cas de conscience, de poser un principe de vie, de formuler une règle de conduite qui devra trouver son application dans l'existence en dehors même des sports cynégétiques. Sa

(1) *H[illegible], Trips*, p. 1[illegible]7.

(1) *Hunting Trips*, p. 140.

doctrine apparaît ici comme nettement et consciemment utilitaire. Le bien consiste pour lui dans une juste adaptation des moyens à une fin. Il est mauvais en même temps qu'inesthétique et ridicule — car toutes ces choses vont ensemble — de dépenser pour un gibier plus de force et d'énergie qu'il n'en mérite. Un chasseur sérieux mesure son effort au résultat qu'il veut atteindre. Un jour, il se trouve, avec un compagnon, en présence d'un ours redoutable, mais à bonne distance pour le tuer. Le compagnon, dans un désir fantaisiste d'augmenter le danger et de rendre la chasse plus excitante, propose de viser d'abord la bête à la patte, afin de l'estropier et de l'irriter pour qu'elle se défende. Roosevelt ne veut pas de cela. Il s'agit de tuer un ours à vingt mètres, — à quoi une balle doit suffire. Il est inutile de multiplier les dangers avec fanfaronnade.

La chasse à l'ours semble à Roosevelt un très bon entraînement; surtout elle lui est une excellente démonstration de la nécessité du sang-froid. « Il n'y a pas de gibier dangereux », dit-il, et il démontre cet aphorisme un peu surprenant au moyen de cet ingénieux dilemme. Si la bête est à une distance de cent yards, elle ne s'élancera pas contre vous, mais elle préférera se sauver; si elle est à une distance moindre, il vous sera facile de la tuer, à condition que vous n'ayez pas perdu la tête. La cervelle d'un ours a le volume à peu près d'une pinte : qui n'est capable d'atteindre une pinte à trente ou quarante pieds (1) ?...

II

En parlant d'un ours qu'il avait tué, Roosevelt dit de lui que c'eût été un « vilain ennemi », si la première balle n'avait pas été décisive. Et ce sentiment qui l'exalte au moment de la chasse, qui le pousse à vaincre pour la joie autant que pour l'utilité de la conquête, il l'a conservé dans la guerre de Cuba, où il s'attira tant d'honneurs. Il agit en chasseur passionné, autant qu'en ardent patriote. Pendant la chasse aux ours il se sentait exalté par son orgueil d'homme dont la culture supérieure, l'adresse, l'adaptation à la vie toujours plus complexe et difficile, a raison des bêtes sauvages; pendant la guerre, il se comporta en libre citoyen des États-Unis, enivré de la force croissante de son pays, fier de lui, épris de sa grandeur et de sa force jeune. La plus grande domination, l'expansion la plus vaste de son peuple lui semblait utile et nécessaire. Cette idée est une exigence de son tempérament et une forme de son patriotisme. Il se lança sur ses ennemis, comme il se lançait naguère à la poursuite des bêtes qui nuisaient à la tranquillité de son bétail, ou dont la dépouille ornait son *home*. Les difficultés qu'il rencontrait sur son chemin n'avaient jamais dompté sa nature ferme et sûre d'elle-même; elles étaient plutôt un stimulant à son énergie, elles mettaient un âpre goût de sport dangereux à son action. Énergique et calculé, très entier dans ses convictions et incapable de sensiblerie, il se savait fait pour dominer les masses, comme il avait dominé ses cow-boys. L'hésitation lui était étrangère et équivalait pour lui à de la faiblesse. Au moment décisif il sut toujours garder sa présence d'esprit et commander de sang-froid, sans subtilité, avec la logique sommaire de l'à-propos. Sportsman habitué à l'action d'ensemble prompte et harmonieuse, conscient de l'ascendant qu'il avait sur ses compagnons, qu'il savait plus sensibles à l'exemple qu'à des ordres minutieux, il voit dans la question de Cuba une occasion de chasse superbe et fructueuse, dont tout son pays pourrait bénéficier; et, naturellement, par la force des choses, il surgit au premier rang. Son opinion, tout en faveur de la guerre, se heurta à celle d'un parti contraire, plus timoré. Il fallut lutter, et Roosevelt se dépense. Le devoir des États-Unis est, selon lui, d'intervenir dans les affaires de Cuba. Ce qui justifie ce « devoir », il ne le dit pas, mais il appuie sur les avantages de cette intervention qui ajouterait de nouveaux domaines aux États-Unis, et, en toute sincérité, l'idée d'avantage et celle de droit lui paraissent être identiques. Il se croit appelé à proclamer tout haut la ligne de conduite qu'il souhaite de voir adopter; il décide que si la guerre a lieu, il en sera, d'une manière ou d'une autre, et il est homme à ne se point dédire.

Il est, à cette époque, secrétaire de la Marine. Il ne se contente pas de vains discours, il se rapproche de ceux qui partagent ses idées, il recherche et provoque des sympathies, se mêle aux groupes déjà bien disposés en faveur de la guerre, se grise avec eux de leur passion, l'entretient soigneusement. Il choisit son général avant que la guerre soit déclarée et n'a pas de peine à lui faire tenir sa parole plus tard.

Il use d'ingéniosité autant que de volonté pour faire campagne. Quand il apprend que trois régiments de cavalerie vont être formés parmi les chasseurs des grandes plaines, sa joie éclate. Il saura prendre une place utile dans l'une de ces troupes. La réalité dépasse ses espérances : on lui offre le commandement d'un régiment. Mais ici Roosevelt, tout bouillant qu'il soit, montre qu'il estime la réussite générale de l'entreprise plus haut que sa satisfaction individuelle. Il ne se croit pas apte à diriger lui-même l'équipement et il fait confier le poste de colonel à un homme de plus d'expérience que lui en

1. *Hunting Trips*, p. 338.

ces matières. Il se contente donc du second rôle, qu'il sut bientôt changer en une situation exceptionnelle.

Tous deux, Roosevelt qui n'est que lieutenant-colonel, et son supérieur hiérarchique Wood, recrutent leurs hommes avec promptitude et lucidité. Les offres affluaient; il fallut trier. Roosevelt choisit les bons tireurs, s'assurant qu'ils avaient de la bravoure et de l'endurance; il se soucie peu du reste. Un régiment se forme, de cow-boys, de chasseurs des plaines, de chercheurs d'or qui sont tous plus ou moins des aventuriers, et, dans le tas, des étudiants d'Harvard et d'autres universités s'enrôlent aussi, ayant pour tout titre leurs exploits au foot-ball et leur ardeur belliqueuse. Il s'agissait de les armer, de les équiper, enfin de les discipliner et de leur apprendre l'action collective, de les asservir à une règle. Si un cheval impeccable et une grande sûreté de mouvements sont utiles à un chasseur, ces conditions deviennent plus graves encore à la guerre. Roosevelt ne perd pas de temps en méditations. Les hommes savent tirer, c'est l'essentiel. Mieux vaut une arme qui vous est familière, que tout un arsenal dont on ne pourrait tirer parti. Il ne leur enseigne pas à manier de nouvelles armes, il leur inculque lestement les principes élémentaires de l'obéissance et ferme les yeux sur de petites infractions à la discipline, telles qu'une certaine familiarité des hommes envers leurs chefs. Un jour, le soldat cuisinier annonce en ces termes au colonel et aux majors que le dîner est servi : « Vous autres, trois compagnons, si vous ne venez pas tout de suite, ce sera froid. » Roosevelt constate qu'il y a là, de la part de cet homme simple, de la prévenance à l'égard des officiers (1). On eut toutes les peines du monde à empêcher les sentinelles de joindre au salut réglementaire un « bonsoir, colonel » qui n'était d'ailleurs, dit Roosevelt, qu'une marque d'amitié. Mais il est implacable pour une insubordination sérieuse.

Il trouve encore le moyen de s'amuser de son régiment hétéroclite, qui fut surnommé les *Rough Riders*. Il relève les mots de ses hommes avec une paternelle indulgence; mais étant devenu, du jour au lendemain, un soldat accompli, il exige d'eux le même miracle et sait l'obtenir. Tant bien que mal, à travers une confusion qui laisse une large part à l'initiative individuelle des chefs, le régiment est monté, stylé, prêt à partir.

C'est une espèce d'immense train de plaisir qui s'ébranle. Wood et Roosevelt, soucieux de procurer à leurs hommes la somme de jouissance la plus grande, c'est-à-dire une part active à la guerre, les poussent en avant, s'emparent des bateaux déjà destinés à d'autres, ne souffrent aucun retard et, à force d'adresse et de rapidité, débarquent à Cuba parmi les premiers. Ici le jeu devient grave et, dès le début, Roosevelt juge ses adversaires en homme qui embrasse l'ensemble d'une situation. Il les méprise un peu de n'avoir pas su empêcher le débarquement, chose qui leur eût été facile, selon lui, et, tout en exultant, il profite avec habileté de leurs erreurs. Les insurgés cubains lui font hausser les épaules, mais il a quelque respect pour les troupes régulières des Espagnols; il leur en veut pourtant de se servir de poudre sans fumée, ce qui rend le combat ennuyeux par l'absence de cible, — comme il en voulait naguère au daim de trop bien s'assimiler à la couleur du sol. Mais, quand un engagement sérieux se produit, sa joie de chasseur lui revient toute; il est heureux pour ses hommes du déploiement d'énergie qu'il leur offre. Il les aime et éprouve un vrai plaisir de sa solidarité avec eux, mais il n'est entravé par aucune sentimentalité : il rend un juste hommage aux braves qui tombent, mais ne détourne pas un moment son attention des troupes agissantes. Philosophe, il laisse, quand il le faut, les morts enterrer les morts.

Jusqu'à Guasimas, Wood conserva le commandement, mais pendant la bataille même, les circonstances mirent Roosevelt au premier plan, et, durant le combat décisif de Santiago, il prit un rôle important, sur lequel il insiste peu dans son récit, mais que les faits révèlent avec évidence. Ainsi, au plus fort de l'engagement, il aperçoit la nécessité d'une manœuvre qui ne lui avait pas été commandée. Aussitôt il l'exécute. Il lance ses Rough Riders joyeux, les dents au vent, à travers une ligne de cavalerie américaine, qui avait ordre de rester en réserve. Par une brusque persuasion, il entraîne aussi ces réguliers et accomplit, de la sorte, un mouvement imprévu dont il a pris la responsabilité personnelle et qui réussit brillamment. « Les hommes, criant et courant sous la grêle de balles, les faces radieuses des officiers resteront toujours gravées dans ma mémoire (1). » Lui-même fait preuve d'une vaillance extrême : il s'expose sans souci au danger, traverse une seconde fois la plaine afin de donner un coup de main à un autre détachement et réussit à faire envahir par les Américains la position qu'il ambitionnait, — le sommet d'une des collines proches de Santiago. Il a sous ses ordres les restes dispersés de six régiments de cavalerie; étant alors le plus élevé en grade des officiers présents, il ne perd pas une si belle occasion d'agir. Il s'impose comme un commandant avec lequel on ne discute pas. Ayant remar-

(1) *Rough Riders*, p. 30.

(1) *Rough Riders*, p. 131.

qué des signes de défaillance parmi les troupes indiennes privées de leurs officiers, il accoste, le revolver au poing, un groupe de traînards. Il leur crie qu'il sait le courage dont ils ont fait preuve récemment, mais que néanmoins il tuera le premier homme qui, n'importe sous quel prétexte, s'attarderait. Il somme les Rough Riders de témoigner s'il est ou non homme à tenir sa promesse. « Tous, chasseurs, cow-boys et mineurs inclinent solennellement la tête et commentent en chœur, exactement comme cela se fait dans un opéra-comique : *Il la tient toujours, il la tient toujours* (1) ! »

Les sentiments d'angoisse, si familiers aux plus braves même, n'ont jamais effleuré cette âme de sportsman ; mais, par contre, le délice de l'action, l'amusement des détails puérils et humains, l'ont maintes fois fait tressailir. Jamais un mot de vantardise, mais une évidente conscience de son utilité. Il se sait un beau spécimen d'humanité, le produit d'une nation rationnelle, qu'il sert avec simplicité, heureux de son adaptation naturelle et parfaite.

Comme, après le combat de Santiago, les guerillas ennuient ses soldats par leurs attaques sournoises, il les traite en gibier malfaisant ; il choisit ses meilleurs tireurs et organise une battue dans le bois. Le résultat en est satisfaisant et, surtout, il a été obtenu avec le minimum de pertes : onze Espagnols sont tués sans qu'un seul chasseur ait reçu la moindre blessure.

Désormais, jusqu'à la fin des hostilités, Roosevelt, n'ayant plus de grands coups à frapper, utilise ses facultés de prévoyance et de patience, — qui lui sont moins chères que les autres mais dont il reconnaît l'à-propos. Après la chasse active, c'est la chasse d'attente. Il s'efforce d'entretenir ses hommes en bonne santé et, autant que possible, en bonne humeur ; il leur demande une extrême vigilance. Lui-même en montre une infatigable. Dans les tranchées qu'il leur fait creuser, il veille sur les sentinelles, il va jusqu'à inspecter celles des autres régiments, non par méfiance, mais par souci du but final. Et son autorité s'étend.

Quand la ville se rendit définitivement, une espèce de vague désir d'un autre objet immédiat à son énergie, l'envahit. Il ne s'attarde pas à une impression de joie, bien que cette joie soit immense ; il se demande ce que l'apaisement va donner aux États-Unis Ces soldats qui lui furent si précieux, dont il reconnaît les qualités, peuvent devenir un élément de désordre. Leur courte et brillante épopée ne doit pas troubler l'équilibre de leur vie. La guerre a été une belle partie, menée avec souplesse et aisance ; maintenant vient, non le repos, mais un changement d'activité, et, véridique, il ne leur cache pas son sentiment : « Le monde se souviendra de vous dix jours peut-être, leur dit-il, mais après cela vous aurez à vous remettre à un labeur quotidien comme tous les autres, à moins que vous ne veuilliez être traités de gens sans valeur et sans utilité (1). » Il leur serre la main à tous et les quitte.

Il posssède à un suprême degré la volonté qui consiste à savoir vivre dans la minute présente, en vue de l'avenir, mais affranchi du passé ; il sait jeter le lest des impressions vécues, pour mieux recevoir, peut être, les impressions neuves. S'il n'est pas compliqué, il est sincère ; aussi avoue-t-il avec franchise qu'il se félicita, à la fin de la guerre, de n'avoir pas eu trop de paperasses à rédiger. Il déclare se connaître aussi peu à ces choses que ses hommes, lors de leur enrôlement, se connaissaient aux exercices militaires.

Mais il faut croire qu'avec un caractère de cette trempe, aucune nouvelle tâche ne l'embarrassera jamais.

Dans l'expédition de Cuba, Roosevelt n'a pas seulement fait preuve d'entrain et d'initiative ; il a manifesté une qualité excellente, ou très dangereuse, suivant l'application qu'on en fait : il est individualiste excessivement. Quand la limite des droits et des devoirs n'est pas nettement définie pour lui par les règlements, « il se revêt lui-même de l'autorité qu'il juge nécessaire », non seulement dans ses actions personnelles, mais en ce qui regarde les autres existences qui lui sont confiées. Ainsi, pendant la guerre, il infligea des châtiments d'une sévérité qui étonnait, et gracia de même, de sa propre initiative, des délinquants que ses supérieurs hiérarchiques avaient condamnés. Il se basait sur ses idées à lui, son appréciation propre des circonstances atténuantes. Lorsque ces circonstances étaient de nature à prouver la bravoure de l'inculpé, elles étaient toutes-puissantes aux yeux de Roosevelt.

Comment réussira-t-il dans sa situation nouvelle de Président ? C'est là un sport assez dissemblable de ceux dans lesquels il a brillé. Il n'est pas douteux, en tout cas, qu'il y mette de l'énergie et que sa personnalité s'y manifeste avec audace.

IVAN STRANNIK.

(1) *Rough Riders*, p. 145.

(1) *Rough Riders*, p. 225.

LE MÉTIER DRAMATIQUE[1]

M. Georges Ancey.

Entendons-nous d'abord sur le mot « métier ».

Il n'y a pas bien longtemps encore, du temps de Sarcey et de son code, le terme avait pris une signification précise, cabalistique, dont rien ne pouvait le faire dévier. Tel un dieu sur son socle, solennel et hiératique, gros et gras, il s'imposait à l'imagination des foules, énergiquement défendu par une cohorte de critiques ignorants, respecté même des soiristes blagueurs. Hors de lui, point de salut. Il avait le secret de tous les triomphes et de toutes les gloires ; il distribuait, à lui seul, toutes les victoires et toutes les défaites. Lui seul menait aux centièmes et aux rapides fortunes.

Malheureusement pour lui, c'était un faux dieu. Ce n'était pas le métier dramatique qu'on aurait dû l'appeler, mais le « moule » dramatique. Ses lois, présumées divines, n'étaient que des recettes. Il se réclamait en effet de tel ou tel drame célèbre éclos vers 1820 et consacré par la faveur universelle. Ce drame-là, c'était *le métier* ou le guide-âne. Pour être auteur dramatique, pour avoir le don, il fallait uniquement être doué de facile plagiat et savoir refaire le drame en question sous une forme nouvelle et sans cependant rien y changer, avec des personnages nouveaux qui étaient cependant les mêmes ; de sorte qu'un jour où la critique tombait en arrêt devant quelque dramaturge inconnu la veille, c'était comme si elle avait dit : Bravo ! il a refait *les Deux Orphelines !*

Il est bien évident aujourd'hui qu'il y avait erreur et que ce n'est pas là le métier. Il est même bien présumable que le métier dramatique ne se définit guère. Il n'y a pas de règles pour faire une pièce. Est-ce que Molière travaillait comme travaille Ibsen? Évidemment non. Au fond, il n'y a qu'une loi ; c'est celle qui consiste à ménager, sans cesse et par n'importe quel moyen, la gradation de l'œuvre, et par suite, à maintenir l'intérêt de l'action dans l'esprit du public ; c'est très difficile et très compliqué ; mais il il est fort malaisé aussi de raconter une histoire aux petits enfants ; il y a des gens qui savent le faire, il y en a d'autres qui ne savent pas. Les premiers sont des auteurs dramatiques ; les autres, non.

Quelqu'un a formulé, de magistrale façon, ces quelques lois, qui me paraissent inébranlables et inéluctables. Ce n'est pas d'hier, car je veux parler d'Aristote. Ce qu'il a écrit là-dessus, et que je n'aurai pas la pédanterie de répéter, me paraît fort beau. La pièce de théâtre, d'après les lois qu'il a édictées une fois pour toutes, se trouve en conformité parfaite avec la structure même de la vie. Si nous envisageons un instant n'importe quelle manifestation vitale, depuis les plus infimes jusqu'aux plus hautaines, depuis la destinée de la plante jusqu'à celle de l'homme, nous constatons toujours le commencement, les péripéties et le dénouement. C'est la loi immuable. Tout être vivant naît, combat et meurt. Tout sentiment humain s'affirme, se heurte au voisin, et décroît. Toute histoire, tout acte de l'homme, ou moral ou physique, comporte un commencement, une lutte avec les milieux ambiants, et un dénouement ou *fin*. Quand nous agissons le moindrement, quand le drame de la vie va s'agiter, la comparaison de la montagne à franchir s'impose naturellement, avec ses trois points de repère : la montée, le sommet et la descente. Appelons-les dans le drame, qui est la représentation de la vie : l'exposition, la péripétie et le dénouement. Toute vie en est là ; et nous sommes tellement persuadés, dans notre entendement ou dans notre instinct, de cette vérité unique, que nous la réclamons d'emblée, dans tout ce que nous voyons au théâtre, comme une condition essentielle et secrète de l'intérêt que nous pouvons y prendre.

C'est là, en somme, que se borne à peu près toute la dramaturgie du philosophe grec. Certains la trouveront insuffisante ; pour moi, il eut raison, car tous les autres points sous lesquels peut s'envisager la question me paraissent secondaires. Il nous plaît tout au moins de constater avec lui que cette fameuse question du « métier », si incomprise et si rapetissée, qui tendit longtemps à faire du théâtre une science voisine des anciennes magies, rentre tout simplement, par ses principes fondamentaux, dans l'ordre universel et permanent.

M. Georges de Porto-Riche.

Je serais fort en peine de vous exposer mes idées en matière dramatique. Tâchez de les démêler à travers ces pages où j'ai réuni, sous le titre de *Théâtre d'amour*, mes quatre pièces préférées. Telles qu'elles sont, elles ne réalisent pas encore mon idéal de perfection. Mais qui réalise son idéal en ce monde ?

Toutefois, si j'ose le dire, je ne me suis jamais proposé qu'un seul but en écrivant : c'est d'essayer de créer une chose parfaite. Et pour me rapprocher de ce but, avant d'exécuter ma tâche, j'ai toujours soigneusement choisi dans mon cerveau ce qu'il me semblait renfermer de plus artiste, de plus personnel et en même temps de plus expérimenté, car il n'y a pas de bonne pièce sans maîtrise. Quant aux

[1] [illegible] la *Revue* des 10 août, 7 et 21 septembre 1901.

autres considérations — sociales, humanitaires, patriotiques, etc., — elles me paraissent d'ordre médiocre, quand il s'agit d'un travail qui doit être avant tout une œuvre d'art.

Notre enquête sur le métier dramatique se termine ici. Il faut nous résumer.

Sauf M. Maurice Donnay qui, poète, rejette la contrainte de toutes lois pour n'obéir qu'à sa fantaisie, nos principaux auteurs dramatiques modernes reconnaissent tous la nécessité d'une technique dramatique. Mais, tandis que M. Émile Fabre dégage de formules très précises une technique une et invariable, M. Fernand Vandérem ne pense pas qu'elle doive être immuable.

MM. Edmond Rostand et Alfred Capus semblent avoir, sur le métier dramatique, des idées quelque peu subversives. Sceptiques en ce qui concerne l'arrangement, la composition d'une pièce, ils sont persuadés que le public applaudit surtout au théâtre des scènes détachées plutôt qu'une œuvre d'ensemble. La pièce à succès serait donc en quelque sorte, d'après eux, la pièce où la somme des minutes agréables l'emporterait sur celle des minutes ennuyeuses.

Les conclusions de M. Jean Jullien ne sont pas moins déconcertantes : l'auteur dramatique doit avoir un métier très sûr et agir comme s'il n'en avait point.

MM. Curel et Brieux ont voulu aller plus loin et se sont efforcés de dégager les éléments du métier dramatique, ou, pour parler plus exactement, les conditions du théâtre. Mais, tandis que M. François de Curel les ramène à trois : nécessité de l'unité de sujet, de son évolution constante et enfin obligation, pour l'auteur dramatique, de s'adresser aux passions du spectateur et non à son intelligence pure, M. Brieux voit dans l'évolution d'une volonté la grande loi du théâtre.

Quant à M. Paul Hervieu, il s'est surtout plu à différencier la formule moderne de celles qui la précédèrent en en faisant ressortir l'heureuse simplification, née de la séparation des genres. La comédie pure, celle qui ne verse point dans le drame ou le vaudeville et dont les *Femmes savantes* restent, avec certaines œuvres du XVIIIe siècle, le type par excellence, cette comédie-là est en effet très rare dans le XIXe siècle. Barrière la tenta parfois, avec les *Faux bonshommes* notamment ; mais chez tous ses contemporains, chez Dumas, Augier et Sardou, la comédie contient toujours des parties de drame.

Est-il besoin de rappeler des opinions de MM. de Porto-Riche et Georges Ancey ? Déplorons toutefois, en ce qui concerne M. de Porto-Riche, qu'il n'ait point voulu marquer lui-même ce qui donne à son œuvre un caractère tout particulier, ce qui la rend à la fois si originale et si savoureuse : un métier très sûr au service d'une rare sensibilité artistique.

Concluons. Entre tant d'opinions diverses il est une pensée commune. C'est à M. Émile Trélat, l'éminent professeur d'architecture, que nous emprunterons la formule qui traduit excellemment cette pensée et apporte à notre enquête une élégante conclusion : « La théorie est impuissante à créer une œuvre d'art, mais elle permet à l'artiste d'équilibrer ses conceptions. »

P. L.

L'HERBE TENDRE [1]

Roman.

DEUXIÈME PARTIE

I

Là-haut, dans la minuscule salle à manger du petit appartement qu'ils s'étaient choisi rue d'Amsterdam aussitôt après leur mariage, le dîner avait été silencieux, presque morne ; et ni les questions tendrement inquiètes de la jeune femme, ni les agaceries mutines d'un bonhomme de trois ans qui, d'un geste drôle de ses deux poings, frottait énergiquement ses pauvres yeux gonflés de sommeil, n'avaient pu dérider Daniel, le tirer de la songerie mélancolique en laquelle, ce soir-là, il se complaisait.

Aussitôt le café pris, il alluma une cigarette, et, quittant la table, il alla s'accouder à une fenêtre de la pièce voisine. Là, sans souci de la rumeur qui montait d'en bas, atténuée dans la lueur décroissante du jour, il n'eut qu'à se recueillir un instant pour voir accourir de tous côtés la troupe éparse des souvenirs.

Et c'est ainsi qu'une fois de plus, tandis qu'à deux pas de là Mme Gérard, en endormant son fils, échafaudait silencieusement des rêves d'avenir, Daniel revécut les cinq années qui le séparaient de cette lugubre et pourtant si douce matinée de mai où Claudine et lui, enlacés, avaient échangé, avant de disparaître sous la nappe tranquille de la Saône, le baiser suprême.

Cinq années ! Et il avait encore dans l'oreille la voix du pêcheur criant à l'aide ; et il sentait peser encore sur ses yeux clos la masse glauque de l'eau qui, lui écartant les dents et s'engouffrant d'un seul coup en sa gorge crispée, ne lui avait laissé d'autre

---

(1) Voir la *Revue* des 14, 21, 28 septembre, 5 et 12 octobre.

souvenir que celui d'une sensation horrible d'angoisse. Plus nette, bien que son corps seul y eût assisté, s'évoquait en son cerveau la vision de la scène qui avait suivi et dont les détails lui avaient été contés plus tard. Un batelier appelé en toute hâte, sondant de sa rame l'endroit qu'on lui indiquait et faisant remonter bientôt à la surface deux corps inanimés; les gens du village accourant en longue file, et sur le gravier de la rive, au milieu des cris, des conseils, des lamentations et des injures, le père Gérard d'un côté, la mère Ballu de l'autre, tous deux l'œil haineux et fuyant, se mettant à genoux pour dénouer d'un geste sauvage la funèbre étreinte et séparer brutalement ce que la mort avait uni; puis c'était la carriole du fermier qui, chargée du corps de Daniel, s'acheminait vers le village, accompagnée de loin par les prédictions sinistres, la malédiction menaçante et pleurarde de la vieille femme restée seule auprès du cadavre de sa fille. La résurrection enfin! car Daniel avait survécu, et seule l'âme frêle de la Maigriote s'était envolée heureuse et légère...

Mais la figure enfantine passait, se décolorait, s'effaçait dans la mémoire déjà indifférente du jeune homme, et voilà que la rude voix paternelle se faisait entendre. Ah! la belle colère et le dédain supérieur dont le fermier de la Grange-aux-Belles avait écrasé le jeune désespéré, à peine revenu à lui et le cerveau brouillé encore du bain sinistre pris le matin même!

— Tu ne peux plus rester à Savinieux, je serais la fable du village et l'on ne rencontrerait pas une seule fois le fils sans avoir envie de se gausser du père. Donc, fais ton paquet et va-t'en. Où? Cela te regarde. Monsieur est libre.

— J'irai à Paris, avait répondu tranquillement Daniel.

— Paris si tu veux. C'est là qu'aboutissent tous les détraqués de ton espèce.

Et, huit jours après l'aventure, la pauvre Maigriote reposant bien définitivement dans un petit, un tout petit coin abandonné du cimetière, — oh! le triste enterrement, avec Daniel et la mère Ballu seuls derrière l'humble bière! — Daniel était parti.

Tous les événements qui constituaient sa minuscule histoire s'évoquaient ainsi, se précisaient un à un dans leur ordre chronologique, en ce miroir de songerie où se reflétait l'image du jeune paysan d'autrefois fuyant éperdument le sol où il avait poussé et, réfugié dans la grande ville, s'efforçant à revêtir d'une enveloppe de plus en plus parisienne son âme aisément devenue citadine.

Les premières semaines avaient été pénibles, et ce n'est pas sans un grand effort de volonté que le jeune homme était parvenu enfin à retrouver son équilibre, à triompher de la timidité et de la sauvagerie natives. La recherche d'un emploi pour vivre, en le mêlant à une foule de gens de tout âge et de toute figure, en l'embarquant dans une série de petites aventures où il fallait jouer des coudes et marcher sans hésitation sur les pieds du voisin, l'avait promptement dégrossi, et bientôt nul n'eût soupçonné dans ce garçon aux traits fins et à la démarche agile le descendant direct d'une longue lignée de paysans. Son teint légèrement rosé sous un restant de hâle et ses cheveux blonds donnaient même à sa physionomie un caractère de féminité délicate que relevait parfois, et tout à coup, un éclair passant dans le rayonnement doux de ses yeux bleus.

La rencontre d'un ami de collège l'avait tiré d'affaire le jour même où il entamait le dernier des quatre billets de cent francs que le fermier n'avait osé lui refuser en lui disant adieu. Cet ami, apparenté à un haut fonctionnaire de l'Instruction publique, avait eu le pouvoir d'ouvrir à Daniel les portes de la direction des Beaux-Arts, où une place de surnuméraire était à prendre. Le jeune fermier de Savinieux, brusquement transformé en Parisien, s'était donc trouvé échapper par miracle à la vie de privations, de déboires et de découragement à laquelle on l'eût cru destiné, et cette réussite rapide n'avait pas peu contribué à emplir son âme de cette confiance en soi qui s'allie à la candeur et à la droiture aussi bien qu'à l'impudence et à la rouerie. Assuré de vivre, il avait eu le désir de briller, afin de se prouver à lui-même que, par la culture de son esprit et les ressources d'une intelligence naturellement ouverte à tout ce qui la pouvait fortifier et embellir, il était digne de la nouvelle situation où il constatait, non sans orgueil, qu'il avait atteint.

Mais, pour arriver à faire figure dans le monde, il faut une initiation à laquelle ne sauraient suppléer des qualités intellectuelles et morales, même de premier ordre. Daniel avait trop d'amour-propre, surtout une crainte trop éveillée du ridicule, pour s'adresser à un collègue ou à un ami, de qui les conseils l'eussent gardé des faux pas et des chutes humiliantes dans une voie nouvelle pour lui : il avait donc entrepris de faire cet apprentissage difficile sans autre maître que les codes du savoir-vivre et les livres plus particulièrement consacrés à la description de l'existence mondaine de Paris. Parmi ces derniers, il s'était rappelé fort à propos les romans de Joséphin Bartel, desquels il se souvenait qu'il n'était pas une page qui ne donnât le compte rendu détaillé d'une fête, ou le portrait en pied d'une duchesse.

Daniel, qui s'était logé dans une petite chambre d'un sixième étage au haut de la rue d'Amsterdam, avait couru au cabinet de lecture le plus proche et en

était revenu, un roman de Bartel sous chaque bras. Joséphin Bartel! Il ne prononçait ce nom glorieux qu'à voix basse, et son admiration pour le grand homme le lui faisait apparaître beau comme un dieu, d'une élégance suprême, aimant à parader au bras des grandes dames, dédaigneux des regards d'envie dont il sentait l'hostilité s'allumer sur son passage...

Arrivé là de sa méditation, Daniel ne put s'empêcher de sourire en songeant au rôle imprévu que le célèbre écrivain devait jouer plus tard dans sa vie, et aussi à son désappointement quand, désireux de le connaître au moins de vue et n'en faisant point mystère, il n'avait rencontré à cet égard chez ceux qu'il interrogeait qu'indifférence ou raillerie.

— Bartel! on ne lit plus ça! avait déclaré en haussant les épaules un de ses collègues.

— Excepté dans les villages de l'Ain, avait charitablement ajouté un autre. Démodé, mon cher, ton Bartel, et depuis longtemps.

Bartel démodé! et cette grande réputation ne survivant plus que pour les lecteurs attardés de la province! Ces railleries avaient été le seau d'eau froide jetée sur l'enthousiasme brûlant de Daniel, et ce dernier en avait presque conçu une rancune contre le pauvre grand homme, qu'il eût accusé pour un peu d'avoir abusé de sa naïveté...

Mais Daniel ne souriait plus, et son visage avait pris une expression grave et triste. C'est au milieu de ces enfantines préoccupations de plaisirs et de fêtes que tout à coup lui était survenue la nouvelle de la mort de son père. Le vieux fermier, resté seul dans ses immenses bâtiments de la Grange-aux-Belles, n'avait plus mené qu'une vie morne et sans but, aigri contre son fils, contre tout le monde et contre lui-même. L'orgueil humilié avait détruit en lui jusqu'au sentiment le plus vivace et le plus enraciné en l'âme du paysan: l'amour du sol; et il en était venu à se désintéresser presque de la bonne tenue de ses champs et du rendement de ses récoltes. Daniel avait pleuré, et des larmes sincères. Sa conscience ne lui reprochait rien, et il se sentait coupable pourtant envers le vieux fermier; pour désarmer sa mémoire, pour que le fils méritât du père mort le pardon qu'il n'en avait pu obtenir de son vivant, il avait résolu son âme à l'apprentissage de celles des vertus paternelles qui jusqu'alors lui avaient paru indignes d'un homme de mérite, presque odieuses puisqu'il en avait souffert, c'est-à-dire l'ordre, l'économie, l'ambition non seulement de conserver la fortune transmise, mais encore de laisser en mourant plus qu'on n'a reçu. Dans les premiers temps il s'était tenu parole, et, le bien paternel liquidé, la ferme louée dans de bonnes conditions, il était sagement venu reprendre son emploi aux Beaux-Arts. N'ayant plus besoin de rien, pensait-il, il ne tarderait pas à être appointé. Et il ne se trompait pas. Capitaliste déjà, employé payé maintenant, il ferait quand il voudrait un beau mariage, un mariage dont le pauvre père Gérard serait content, s'il lui était donné là-haut d'en être le témoin.

Cette fois-ci Daniel rit franchement. Un beau mariage, c'est-à-dire une belle dot! Ç'avait précisément été le premier accroc donné à son programme.

Oh! ce mariage! un vrai roman.

Un des plus grands étonnements de Daniel, dans les premiers temps de son installation rue d'Amsterdam, avait été le soin que semblaient prendre les habitants de la maison de ne se jamais parler, de ne pas laisser la moindre parcelle de leur vie se mêler à l'existence de leurs plus proches voisins. Vingt, trente personnes se coudoyaient, se croisaient chaque jour dans l'escalier sans s'adresser la parole, sans avoir l'air de se connaître, sans se voir pour ainsi dire. Daniel avait suivi l'exemple, surpris d'abord, choqué même de tant d'indifférence, jugeant ensuite le système fort sage en raison de sa commodité.

Un soir cependant il s'était trouvé, minuit passé, montant dans l'escalier sans lumière derrière deux personnes qui rentraient sans doute du théâtre.

— Prends bien garde, papa, disait une petite voix de jeune fille, tiens-toi bien à la rampe.

Et le papa, docile aux conseils de sa fille, montait lentement, trop lentement au gré de Daniel qui s'impatientait tout bas.

Arrivés au cinquième, il y eut un arrêt. Le père cherchait des allumettes et n'en trouvait pas. Daniel, pris de compassion, en frotta une et reconnut alors ses voisins de l'étage au-dessous du sien: un petit vieillard, sec et ridé, et sa fille, une brunette au front sérieux et volontaire, au regard tranquille.

— Bien obligé, Monsieur! dit le petit vieux en remerciant, on a beau connaître sa serrure...

Ce fut le commencement d'une liaison: on se dit bonjour le lendemain, et peu après Daniel fut invité à aller tenir compagnie, quand il aurait un moment, au vieux monsieur et à sa fille. Il répondit évasivement et dissimula de son mieux une légère grimace. Ses rêveries de vie élégante et riche lui étaient revenues: or, l'intérieur du bonhomme ne devait lui donner qu'une idée lointaine des salons dorés dont les récits de Bartel lui avaient meublé l'imagination. Aller là, à quoi bon? quel plaisir en pourrait-il retirer, et quel profit?

— Comment s'appelle donc le locataire du cinquième, madame Bouquet? demanda-t-il un jour à sa concierge.

Et celle-ci répondit:

— Le cintième? c'est M. Bartel et sa fille, Mlle Adrienne. Un veuf qui a perdu sa femme il y a longtemps, paraît-il: car depuis qu'il habite ici...

Mais Daniel n'écoutait plus. Bartel! son voisin s'appelait Bartel, était un parent peut-être du grand écrivain. Le vieillard grandit subitement dans son estime, et dès lors Daniel prit l'habitude d'aller passer tous les jours quelques minutes chez son voisin.

— Êtes-vous de la famille du romancier? lui demanda-t-il dès les premiers jours.

— Un peu, répondit laconiquement M. Bartel.

— Et le voyez-vous quelquefois?

— Jamais! répliqua-t-il vivement.

C'était du reste un brave homme, un bon petit rentier, d'allures paisibles, de mise très propre et très simple, une façon de boutiquier retiré des affaires avec trois ou quatre mille livres de rente en trois pour cent.

L'intérieur de M. Bartel était modeste comme lui: un petit salon sur la rue, tout parfumé des fleurs apportées chaque matin par la jeune fille, puis une minuscule salle à manger donnant sur la cour et dont le meuble principal était un vaste fauteuil de cuir rouge du Levant où le père Bartel passait de longues heures à fumer sa pipe.

— Laisse donc ton tabac, père, disait quelquefois Adrienne, tu vois bien que la fumée incommode notre voisin!

— Notre voisin sera indulgent, ma fille, répondait le vieillard en s'excusant. Ma pipe, c'est ma seule consolation... Oh! après toi, ajoutait-il en riant.

— Et après quelques autres choses aussi.

— Lesquelles, Mademoiselle?

— La petite station quotidienne dans la loge et les petits bavardages chez la fruitière.

— Eh bien! quel mal y a-t-il à faire un brin de causerie avec ces braves femmes?

— Aucun, père, aucun, répondait Adrienne en l'embrassant avec tendresse.

— Alors toute votre journée se passe ainsi? demanda Daniel à son tour.

— Mon Dieu, oui.

— Vous ne lisez jamais?

— Un journal le matin.

— Jamais un livre d'histoire, un roman?

— Un roman!

Le petit vieux fit un geste d'horreur si drôle que tous trois éclatèrent de rire.

Mais, rentré chez lui, Daniel était devenu rêveur. Ainsi il pouvait se trouver à Paris, dans ce Paris éblouissant et dont le charme avait été si bien décrit par le glorieux homonyme du père Bartel, des gens d'une intelligence moyenne vivant heureux entre la lecture du *Petit Parisien* et les papotages des fournisseurs du quartier!

Un soir, en entrant chez son voisin, Daniel demeura saisi. Un vieillard était devant lui, en habit, en cravate blanche, un ruban rouge à la boutonnière. M. Bartel, — car c'était lui, — en voyant entrer Daniel, avait eu de son côté un moment d'embarras; mais il s'était bien vite remis, et avec un geste qui signifiait: « Bah! après tout! » il avait indiqué un siège au jeune homme.

Adrienne souriait en donnant un dernier coup de brosse à l'habit, encore fripé d'un long séjour dans l'armoire.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Gérard? demanda-t-elle en faisant mine de s'étonner elle-même de l'étonnement du jeune homme.

— Ce que j'ai! ce que j'ai! balbutia Daniel en examinant le ruban, la cravate, l'habit, toutes ces choses qui faisaient un si singulier effet dans cet humble logement et sur le corps du vieux rentier... Où allez-vous donc ce soir, monsieur Bartel? demanda-t-il enfin avec une sorte de timidité.

Celui-ci ne répondit rien. Mais Adrienne alla prendre sur la cheminée un carton satiné et armorié qu'elle tendit au jeune homme:

— Lisez. Mon père ne voulait pas, mais j'ai fini par le décider.

Et Daniel lut:

« Madame la comtesse de Brial prie M. Joséphin Bartel... »

Il se frotta les yeux. Eh quoi! ne se moquait-on pas de lui? Joséphin Bartel, le grand romancier, l'arbitre et l'historien des élégances parisiennes, le héros présumé de tant d'aventures, ce pouvait être ce petit vieux dont une concierge et une fruitière, — il s'en était vanté! — formaient à peu près toute la société?

— Moi-même, jeune homme!

Et Joséphin Bartel, répondant ainsi à l'interrogation muette de Daniel, redressait sa petite taille et regardait son voisin avec des yeux que celui-ci ne lui connaissait pas.

Dans ce « moi-même, jeune homme », l'écrivain, célèbre hier, dédaigné aujourd'hui, se révélait tout entier avec son légitime orgueil, à la fin révolté, sa rancune aussi des humiliations acceptées, du silence injuste faisant le vide autour de son œuvre et surtout peut-être de sa personne, de sa chute imméritée dans l'oubli.

Daniel, en proie à une émotion qui fit éclore un sourire de reconnaissance sur les lèvres de la jeune fille, contemplait sans mot dire et avec une sorte de respect attendri le front attristé de cet homme qu'il avait tant admiré de loin, tant envié aussi. Puis, la commisération épuisée, un étonnement le prit de cette retraite dédaigneuse, de cet exil volontaire et obstiné auquel s'était condamné l'écrivain revenu, malgré lui, des adulations mondaines et des enivrements de la célébrité.

Joséphin Bartel cependant, après un dernier coup

d'œil jeté sur cet habit qui lui rappelait tant de glorieux souvenirs, s'apprêtait à sortir.

— Que ne puis-je vous emmener avec moi ! dit-il à Daniel. Vous me tiendriez compagnie. Car, si la comtesse de Brial s'est ressouvenue de Joséphin Bartel, j'ai bien peur que Joséphin Bartel ne rencontre plus chez elle que des figures indifférentes. Ah ! Monsieur, les générations sont féroces les unes pour les autres !... Enfin, à la grâce de Dieu !

Et, déposant un baiser sur le front d'Adrienne qui lui faisait maternellement ses dernières recommandations, il sortit, accompagné jusque dans la rue par le jeune employé, tout fier d'escorter durant quelques instants son grand homme retrouvé.

Le lendemain, Daniel Gérard frappa de bonne heure à la porte de son voisin.

C'est Adrienne qui vint lui ouvrir.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Chut ! fit la jeune fille en mettant un doigt sur ses lèvres. Ne lui parlez de rien. Papa ne m'a rien conté de sa soirée, c'est mauvais signe. Je crois l'habit remisé pour longtemps.

Adrienne affectait de l'enjouement ; au fond elle était pleine de tristesse, et Daniel en la regardant se demanda qui il devait plaindre le plus, du père ou de la fille.

Bartel apparut bientôt, les traits tirés, le dos voûté dans son petit veston de la Belle-Jardinière, sans le moindre ruban à la boutonnière, et sa calotte de petit rentier sur la tête. En apercevant son jeune ami, il se redressa un peu et prit un air tout guilleret :

— Ah ! les veillées, jeune homme ! les veillées, à mon âge ! Cela ne vaut rien.

Et ce fut tout. Il passa immédiatement au petit papotage ordinaire, gronda sa fille de l'avoir attendu une partie de la nuit, bourra sa pipe d'un pouce nerveux et se plaignit fort du tabac acheté la veille. Puis, après avoir tiré quelques bouffées, il se laissa tomber dans son fauteuil et, regardant par la fenêtre entr'ouverte, il parut s'enfoncer dans la contemplation des toits voisins et du pan de ciel bleu apparu entre les cheminées.

Le père Bartel ne se doutait certes pas, en cette heure de morne accablement, de la sympathie tournée à l'admiration et bientôt à l'enthousiasme, qui grandissait à côté de lui. Daniel Gérard, en effet, nature sentimentale et naïve, s'attachait à son héros en raison même de l'abandon où il le voyait relégué. Ce soleil éteint l'aveuglait presque, et ce bonhomme au cinquième étage d'une banale maison bourgeoise lui faisait l'effet d'une de ces grandes infortunes qui suscitent les malédictions de la postérité et font vibrer pendant des siècles la lyre des poètes.

Adrienne devait profiter, elle aussi, de ce puéril et touchant emballement. Daniel l'avait à peine vue jusqu'alors. Il la regarda plus attentivement, lui trouva une physionomie calme et décidée, une distinction qui ne l'avait pas frappé tout d'abord. Le teint très brun et les yeux noirs de la jeune fille lui rappelèrent la pauvre Claudine, moins oubliée qu'il ne l'avait cru, et de ce jour il commença à l'aimer.

— A quoi songez-vous, monsieur Daniel ? lui demanda-t-elle un jour en surprenant le regard du jeune Gérard fixé sur elle avec une expression presque inquiète.

Là conversation prit alors une intimité charmante.

Daniel raconta à la jeune fille ses années de jeunesse à Savinieux, la simple et pure idylle du pré Gervais, la mort de la Maigriote.

Et quand il eut fini :

— Vous l'aimerez toujours ! lui dit Adrienne avec tristesse.

— Elle sera l'ange gardien d'un nouvel amour, répliqua Daniel en souriant.

Le mariage de Daniel Gérard et de Mlle Bartel fit luire sur la tête du vieux romancier un rayon de la gloire disparue. Les journaux l'annoncèrent en quelques lignes, et une Revue consacra même, à cette occasion, un petit article à l'œuvre oubliée de l'écrivain.

Après la cérémonie, ce dernier prit son gendre à part :

— Mon enfant, lui dit-il, vous êtes bon, vous êtes gentil, et vous me garderiez avec vous très volontiers, j'en suis sûr. Mais je ne veux pas plus encombrer votre petit ménage que je n'encombre à cette heure les lettres françaises. Je vais donc vous quitter.

Et comme Daniel se récriait, lui demandant où il comptait aller :

— Où ? mais au-dessus, dans votre chambrette. Vous descendez, je monte... Tiens ! s'interrompit-il en riant, je parle comme Victor Hugo m'écrivit jadis, à mes débuts. Donc, continua-t-il, nous faisons un échange d'appartements, et tout ainsi sera pour le mieux. Vous garderez ma vieille bonne, et quant à mes repas, c'est mon excellente amie la concierge qui s'en chargera. Seulement chaque jeudi et chaque dimanche je prétends avoir mon couvert mis à la table de mes enfants.

Il fallut en passer par là, et dès le lendemain du mariage Joséphin Bartel fit installer son grand fauteuil dans la chambre du sixième. Puis, attirant les deux jeunes gens près de lui :

— Pourquoi vous attrister de me voir seul ? leur dit-il. Je vous ai, cela ne me suffit-il pas ? J'ai connu la gloire, croyez-vous que je la regrette ? Allons donc ! Voyez-vous, mes enfants, la paix, le silence, l'oubli, voilà le vrai bonheur !... Oui, le vrai bonheur,

répéta-t-il avec force, et la preuve c'est que je n'ai jamais été si gai, c'est que je chante, c'est que je ris...

Et il se détourna subitement. Il pleurait.

Daniel aimait d'ordinaire à revivre tous ces souvenirs, à se conter à lui-même cette gentille historiette de son mariage. Jusqu'à ces derniers temps, les années de bonheur calme qui venaient de s'écouler lui avaient paru, quand il en évoquait la vision, infiniment douces : c'est que ce bonheur, pour être complet, avait dû briser le cadre étroit dans lequel la réalité l'avait enfermé. En effet, un caractère tranquille, sage, presque timoré, et un esprit vagabond, toujours en éveil, traversé d'un rêve continuel et fébrile, faisaient le fond de sa nature, et cette nature s'accordait parfaitement d'une dualité aussi bizarre. Retiré dans le mariage, et à l'abri de toute préoccupation d'existence par quoi les hommes de condition modeste échappent d'ordinaire au danger des aspirations sentimentales, il avait vécu, s'était laissé vivre plutôt, spectateur désintéressé de sa propre vie, dans cet antagonisme perpétuel de ses mœurs douces et de son imagination ardente; et grâce à cette heureuse combinaison, qui avait fait flotter au-dessus du prosaïsme de sa vie matérielle l'impalpable poussière d'or du rêve, il avait marché tout droit, tranquille, sans ambition, les pieds dans la boue parfois, mais la tête dans le ciel toujours, employé ponctuel aux heures du travail, le reste du temps poète de renom ou seigneur de haute allure, tour à tour époux fidèle d'une gentille petite bourgeoise et amant heureux de grandes dames imaginaires...

Que ne s'en était-il tenu à ces songeries inoffensives! Hélas! lui aussi avait voulu, ne fût-ce que la durée d'un instant, vivre son rêve, le serrer de près, l'habiller de réalité. Et voilà pourquoi nous trouvons Daniel accoudé à sa fenêtre, le front soucieux. Quelques jours auparavant, le désir lui était venu tout d'un coup de connaître le salon de la comtesse de Brial, et son beau-père, sollicité de demander pour lui une invitation, n'avait osé refuser ce petit service à son gendre.

— Mais vous irez seul, avait ajouté Bartel, ne comptez pas sur moi pour vous y accompagner.

— Et Adrienne?

— Moi, mon ami, avait répondu la jeune femme en montrant son fils, j'ai mieux à faire.

Et il était allé seul, avait été parfaitement reçu, et, malgré l'émotion qui l'étreignait à son entrée dans ces salons qu'il reconnaissait pour en avoir lu cent fois la description dans les romans de son beau-père, il s'était tiré de ce premier début dans le monde sans trop de maladresse. Invité à y retourner huit jours après, il n'y avait pas manqué, et cette seconde fois il s'était présenté chez la comtesse avec plus d'émotion encore, mais une émotion moins innocente...

— Encore là?

C'était la voix d'Adrienne, qui, ayant enfin endormi son fils, venait de frapper sur l'épaule de son mari. Ce dernier se réveilla d'un songe qui laissait dans ses yeux une vague inquiétude.

Il referma la fenêtre, et, après quelques paroles banales, vint s'asseoir devant la petite table du salon où ils passaient toutes leurs soirées, lui lisant, elle s'occupant à quelque menu travail de broderie.

— Tu es triste ce soir, mon ami? ne put s'empêcher de remarquer Adrienne. Pensez-vous à votre Claudine, mon bon seigneur? ajouta-t-elle en riant.

Daniel garda le silence.

Jean Sigaux.

(*A suivre.*)

LA VIE ET LES MŒURS

Eux.

... Qui que vous soyez, vous avez ouï dire
Qu'il est dans un pays tout plein de fiel et d'ire
Dans une longue rue où, des bouts au milieu,
On voit écrit partout le nom de Richelieu,
Dans cette rue enfin qu'en sa longueur immense
L'omnibus effréné parcourt avec démence
Un pâté de maisons que toutes les saisons
Émiettent en bouillie, et devant ces maisons
Dont chaque orage lave et disperse les plâtres
Un théâtre fameux parmi tous les théâtres...

Malgré Théodore de Banville, un théâtre est toujours le plus fameux de tous, et chaque comédien est toujours plus que tous les autres digne d'accaparer l'attention publique. Les comédiens! on ne peut jamais se flatter de parler d'eux pour la dernière fois. Les aventures dont ils sont les héros, ou plutôt les acteurs, n'aboutissent jamais à l'épilogue. Perpétuellement elles recommencent. Et vous verrez que dans quelques mois on continuera — comme par hasard, je ne dis pas comme par enchantement — de disserter sur le Comité de lecture. C'est une raison très suffisante pour que je n'en dise rien aujourd'hui. Mais toutes les histoires ont leur morale, même les histoires de comédiens. Tels incidents grotesques comme celui dont nous vîmes se dérouler les tumultueuses péripéties, nous fournissent sur les mœurs d'une époque des éclaircissements précieux. Ils ne seraient rien que de risible, s'ils n'étaient des documents. Et, en vérité, je tiens pour incontestable que la vanité des comédiens vient de revêtir un caractère nouveau, elle vient de s'aggraver en se compliquant. C'est ce qu'il importe, sans doute, de déterminer pour l'édification des peuples, par des exemples qui seront des comparaisons.

La vanité professionnelle des comédiens fut toujours effarante. On le sait trop. Chaque « m'as-tu-vu »

de sous-préfecture s'attribua constamment du génie, mais d'abord n'alla point au delà. Mille anecdotes témoignent de cet orgueil affolant qui n'était, en somme, dangereux pour personne. En voici, concernant la Patti, deux ou trois spécialement significatives. Ceux qu'elles désobligeront pourront d'ailleurs affirmer qu'elles sont fausses. Au cours d'une tournée, la Patti, quinteuse, refuse net d'aller à Bucharest où elle est annoncée. L'impressario, fort annuyé, s'ingénie. Il écrit à son secrétaire qui l'avait devancé : « Envoyez-moi le télégramme suivant : La noblesse roumaine prépare une réception grandiose pour l'arrivée de la Patti. Ministère sera représenté. Traîneaux, torches et musiques. Télégraphier l'heure de l'arrivée. — Organisez la mascarade. » Au reçu de la dépêche, la Patti, bondissante de joie, veut partir aussitôt. La nuit tombée, elle descend du train. Soixante figurants la complimentent et l'acclament. Elle ne suppose aucun moment la supercherie. Ces invraisemblables hommages lui sont dus : comment s'étonnerait-elle de les recevoir?

Dans une autre tournée, elle passe à Barcelone. Cabale. Elle est sifflée. Le croiriez-vous ? Pleurs, grincements de dents. Elle veut partir, elle va partir. L'impressario « n'est pas à la noce », si je peux dire. Les impressarios des grandes cantatrices ne s'amusent pas tous les jours ! La Patti va partir. Et pour le lendemain un grand concert est promis. Vingt mille francs de recettes sont assurés. Mais vingt mille francs ne sauraient faire balancer l'amour-propre d'une artiste. L'impressario s'ingénie encore. Un impressario doit toujours s'ingénier. Il s'entend avec un jeune fêtard de Barcelone, lequel se procure chez son père les cartes de visite des notables de la ville. C'est bien simple. Il fait déposer à l'hôtel de la Patti toutes ces cartes avec des protestations enthousiastes : *A la première chanteuse du monde ! — Oiseau, ne t'envole pas ! — Il y aura du sang ! — Siffler la Patti, c'est offenser Dieu dans une de ses œuvres les plus parfaites ! — A quoi sert la police ? C'est à rougir d'être Espagnol ! — Silence au parterre ! — Harpe céleste, fais-toi encore entendre !...* La Patti n'est point stupéfaite. Elle est ravie. Elle restera. Elle chantera. Et l'argent tombera dans la caisse. Un artiste ne résiste point aux plus déconcertantes flatteries.

Il veut qu'on célèbre son génie professionnel. Mais il ne veut pas qu'on célèbre le talent des autres. Le sentiment de sa supériorité ne l'empêche pas d'être jaloux. Et, naturellement, cette jalousie est phénoménale, gigantesque, violemment agressive, presque odieuse encore que prodigieusement ridicule. A Vienne, la Patti doit chanter dans un concert. Mais deux pianistes autrichiennes doivent paraître avant elle. Elles ont extrait elles-mêmes de leur bourse assez plate le prix de bouquets destinés à leur être jetés après le premier morceau à sensation. La Patti, apercevant les fleurs sur la table du foyer, demande à l'impressario : C'est pour moi, tout cela ! — Pardon, répond Schürmann, ces demoiselles ont cru devoir s'offrir ces témoignages d'admiration sur l'argent de leur cachet... La Patti ne peut le souffrir. Elle ne chantera pas, si on ne lui réserve ces fleurs. Qu'à cela ne tienne ! Les pianistes n'auront pas les fleurs qu'elles ont payées. Pauvres petites pianistes autrichiennes ! C'est ainsi qu'on apprend la vie.

Mais il ne suffit pas qu'un artiste célèbre — ou obscur — soit vain de son génie, il tend à s'attribuer dans le milieu social une exceptionnelle importance. Il réclame les hommages déférents que seuls les princes ont coutume d'obtenir. La Patti en tournées dîne chaque soir avec son mari et son impressario. Schürmann — habit, cravate blanche — s'abstient d'exhiber au dîner ses décorations : « Je ne vous comprends pas, lui dit sèchement la Patti, quand un empereur, un haut personnage viennent au théâtre, vous vous empressez d'exposer toute votre quincaillerie. Et moi qui suis cent fois plus acclamée qu'une impératrice, je ne mériterais pas un hommage semblable ? » L'impressario n'était pas homme à discuter, et dès lors, il ne dîna plus qu'orné de ses palmes académiques, avec le grand cordon jaune d'Isabelle la Catholique en sautoir.

Mais le comédien ne se satisfait pas des respects excessifs de son entourage immédiat. Son orgueil grandit, empire. Il a dans sa patrie, dans l'univers le premier rang. Le monde tout entier songe à lui. Lorsque Gambetta mourut, l'aîné des Coquelin, « l'ami de Gambetta », était en représentations à travers la Russie. Avec des ménagements pleins de délicatesse, on lui apprit la catastrophe. « C'est impossible, répondit le cabot. J'étais trop son ami. *Ils* me l'auraient télégraphié. » Le gouvernement avait oublié d'avertir Coquelin.

Et le comédien s'exalte en sa superbe. Le voici l'égal des « puissances » du monde. Ce sont celles-ci qui comptent avec lui, et qui se tiennent pour trop honorées. Le comédien est roi. Même au temps où l'Église lui refusait la sépulture, il était un des maîtres de la société. La Clairon était aussi ambitieuse, aussi glorieuse qu'elle était en d'autres moments bonne fille. Après je ne sais quelle escapade éclatante, on décida de la mettre au For-l'Évêque. Des policiers, un matin, vinrent au nom du roi la « cueillir » discrètement chez elle. Elle résista, fit des manières. Puis, tout à coup, reine de tragédie, hautaine et fière, elle céda : « Tout est au roi, sauf mon honneur », dit-elle pour la postérité. A quoi, l'exempt paterne répliqua sans politesse, mais avec beaucoup de précision : « Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Un siècle s'est écoulé, et main-

tenant les comédiens tutoient les monarques avec un petit air protecteur. Il paraît que l'autre soir, à Compiègne, lorsque Nicolas II reçut les comédiens après la représentation de gala, Coquelin Cadet dit à l'empereur de Russie : « Mon frère m'a chargé de vous présenter ses meilleurs souvenirs. » Dynasties et dynasties. Dans la société actuelle, les Coquelin ne se jugent plus inférieurs aux Romanoff. Le métier dramatique anoblit qui l'exerce, lui donne de la race, fait de lui le cousin du roi.

Maintenant, les comédiens exagèrent encore leur traditionnelle vanité. Ils la transforment sans l'améliorer. Ils s'attribuent des privilèges comme catégorie. Il faut qu'on les admire comme artistes et qu'on les respecte comme fonctionnaires. Les acteurs de la Comédie-Française — cette maison qui n'est pas heureuse parce qu'elle a des histoires — sont responsables de cette aggravation. Depuis longtemps déjà, le fonctionnaire chez eux paraissait, agissait sous l'artiste. En 1886, je crois, se produisit l'incident Dudlay. Mlle Dudlay appartenait depuis dix ans à la Comédie. Les comédiens ne voulurent pas renouveler son engagement. C'était strictement leur droit, dit-on, et ils prétendaient l'exercer contre une femme avec toute la grossièreté dont ils étaient capables. La presse alors sut accomplir son devoir, tout son devoir. Elle fut chevaleresque, elle fut bien française. Elle défendit Mlle Dudlay. Elle parla du sort de la tragédie. Elle invoqua Corneille, Racine, toutes sortes de grands hommes. Ce fut M. Goblet qui intervint. Il contraignit les comédiens d'accepter Dudlay parmi eux. Elle resta. Mais Got, Coquelin et divers Delaunay menacèrent de donner leur démission. Le ciel eut pitié de nous et nous épargna ce malheur.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Dans cette affaire si cocasse du comité de lecture, nous avons vu des comédiens menacer les ministres, occuper la presse, bouleverser la France, remuer l'Europe, inquiéter l'Amérique, effrayer la Malaisie et parler bien haut de leurs droits sacrés de fonctionnaires. Un journal nous a signalé la « pâleur » émue de M. Claretie, au moment où il communiqua aux comédiens le décret ministériel. Un autre journal n'osa pas prendre parti, oui, il n'osa pas prendre parti ! et, donnant les nouvelles, il prit soin de faire remarquer qu'il « se renfermait absolument dans son rôle d'informateur ». Voilà où nous en sommes. Et c'est bien fait pour nous. Chaque pays a les comédiens qu'il mérite. Nous sommes cause que les comédiens nous dominent. Nous leur avons permis de devenir des fonctionnaires. Ils sont désormais nos maîtres. Ils nous oppriment, ils nous tyrannisent. Bientôt nous aurons fort à faire pour défendre contre eux nos libertés.

J. Ernest-Charles.

NOTES D'ART

Un peintre de la Vie moderne : Toulouse-Lautrec.

L'artiste qui vient de disparaître à trente-cinq ans, et qui portait un des plus beaux noms de France, Henri de Toulouse-Lautrec, n'est pas de ceux qu'on puisse passer sous silence, si peu que l'on s'intéresse à la traduction moderne du temps présent, si peu que l'on préfère au poncif, à la banalité des redites, la notation aiguë, personnelle, des dessous de la vie parisienne... Et ce nom, qui peut-être n'eût point échappé à l'oubli par la seule vertu de sa noblesse héréditaire, j'ose dire que la postérité le retiendra pour sa signification précise dans l'histoire de l'art contemporain, pour le relief singulier de l'œuvre qu'il signa. Cette œuvre sans doute ne fut pas dans toutes les mains, elle ne s'étala pas sous tous les yeux, comme celle de tant d'autres à qui le présent fut doux, mais pour qui l'avenir sera rude : cette réputation qui est seulement naissante pour le public et toute *en devenir*, se forma dans le silence, si j'ose dire, bien que les termes soient contradictoires, ou, si vous préférez, dans le chuchotement de quelques délicats, toujours en avance et qui donnent le ton. Mais c'est la coutumière évolution des artistes rares, et, pour n'en citer que deux, n'est-ce point ainsi que s'imposa le nom d'un Constantin Guys ou d'un Edgar Degas ?

Un tel rapport n'est pas fortuit, et si ces noms viennent sous ma plume, ce n'est pas seulement que leur destinée les rapproche de notre peintre, c'est encore que par la qualité de leurs recherches, par leurs prédilections intimes, la plus saisissante analogie se manifeste entre eux. Toulouse-Lautrec, aussi bien que Guys et M. Degas, pour lesquels il professait d'ailleurs une admiration facilement explicable, consacra les plus aiguës de ses facultés d'observation à pénétrer, les plus incisives de ses facultés d'expression à traduire, à fixer les spectacles réels que la vie journalière lui proposait ; et, parmi eux, s'il est allé d'instinct aux scènes les plus osées, c'est qu'aussi celles-là lui semblaient enfermer la plus douloureuse humanité, c'est que son talent d'ironiste empreint d'émotion et de pitié y trouvait la matière de ses plus fécondes rêveries. Qu'on ne s'abuse pas sur la valeur de ce mot : *rêverie*, et qu'on veuille bien lui donner son plein sens, car certains pourraient le trouver déplacé. Il semblerait, au premier abord, qu'il ne doit s'appliquer qu'aux formes dites supérieures de l'art, à celles où les éléments de combinaison et d'invention tiennent la première place. Combien pourtant une telle vue serait superficielle, si l'on songe que c'est cette puissance de rêverie qui transpose la vi-

sion de l'artiste, même dans les sujets les plus immédiats, les plus proches de nous, et qui lui communique cette intensité, cette vérité, ce caractère de durée par où elle s'impose à nous en opprimant le souvenir! Oui, sans doute, avant de finir sur la pierre d'un lithographe les profils angoissés ou déprimés de ses miséreux, Toulouse-Lautrec a sur eux longuement, abondamment rêvé : entendez que par la puissance de la sympathie intuitive, cette faculté qui est la moitié de l'artiste, celle que vantait Balzac, celle que possédait Daumier, il a vécu leur vie, il en a remonté le cours, depuis l'actuelle déchéance jusqu'aux origines de cette déchéance, s'efforçant d'en restituer mentalement les multiples causes. Il a commencé par imaginer en psychologie ce qu'il allait représenter en peinture, et la vigueur, l'intensité de son interprétation sont faites, n'en doutez pas, pour la plus grande part, de la plénitude et de l'abondance de son imagination représentative. Sous ce dessin, qui de près serre la réalité, qui semble vouloir nous donner une image précise, nullement transformée, des scènes qu'il nous propose, que de place encore pour l'imagination grossissante, pour la vision hallucinatoire, pour tout ce qui fait que dans la série de ses ascendants et de ses maîtres, il ne faut pas seulement citer Constantin Guys et M. Degas, mais il convient encore de remonter jusqu'à Goya, le dernier des grands Espagnols.

Combien, d'ailleurs, fut exagéré par les commentateurs, par ceux de la basse qualité qui s'appliquent à déconsidérer toute vision originale sous l'accusation d'immoralité ; oui, combien fut exagérée la hardiesse de Toulouse-Lautrec ! Eh ! sans doute, ce ne sont pas là des images pour composer un album à l'usage des petites filles, celles-là mêmes « de qui l'on ne coupe plus le pain en tartines » : elles y pourraient trouver des commentaires trop suggestifs et qui ne sont point faits pour elles. Mais la Vie aussi bien n'est point pour elles, c'est-à-dire qu'il importe de ne pas les laisser avant l'âge y jeter un regard curieux. Toulouse-Lautrec la représente en ses lithographies ce qu'elle est ; au vrai, dans certains bas-fonds sociaux : avilie, déprimée, marquée des pires déchéances, mais avec je ne sais quel caractère dramatique, qui est comme la touche personnelle de l'artiste et communique une gravité douloureuse à ses plus audacieuses interprétations. Dans une mesure, on pourrait leur appliquer ce qu'un écrivain de ce temps disait de certaines danses populaires espagnoles : « Cela est brutal, cela est d'une crudité sauvage, mais conserve quand même une quasi-grandeur, parce que cela ne cesse point d'être grave. » Pareillement, et pour des causes identiques, devant cette série d'études des bas-fonds parisiens, que l'on pourrait intituler : *Déchéances*, il est impossible qu'un sourire ironique de gouaillerie libertine vienne aux lèvres du spectateur, et je défie qu'il éprouve un autre sentiment que celui d'une pitié douloureuse pour un tel avilissement de la dignité humaine. En ce sens, voilà qui est profondément moral, d'une haute moralité, si l'on veut envisager cette face de la question, puisque la vue des pires déchéances, commentées par un crayon d'artiste, nous incline aux pensées graves. Il y a loin de là aux images libertines, la plupart dépourvues de toute valeur d'art, qui s'étalent aux yeux des passants et n'ont d'autre ressource que d'irriter ce qu'il y a de plus malsain dans la curiosité publique.

Lorsqu'on s'adresse à un artiste de qualité si rare, il importe, pour le bien comprendre, de dégager ses moyens d'expression, d'analyser, si possible, les ressources de son dessin. D'une façon générale et avant tout ce dessin est *physionomique*, tel qu'on peut l'attendre d'un peintre de mœurs habitué à vivre en perpétuel contact avec les groupes sociaux qu'il étudie et concentrant toutes ses facultés d'attention sur le visage humain. Il est physionomique, parce qu'il tire ses plus grands effets de l'intensité des traits du visage et de leur valeur expressive : en ce sens Toulouse-Lautrec appartient à la même classe de dessinateurs qu'Honoré Daumier, ayant su, comme lui, mettre en lumière toute une physionomie morale par le relief, par l'accentuation des lignes de la face. Encore ne serait-ce point assez dire pour rendre compte de ses mérites : il est, en outre, dramatique et expressif par la physionomie des lignes, par la gesticulation des personnages. Baudelaire disait très justement qu'il ne connaissait qu'un homme pour dessiner comme Delacroix, et que cet homme c'était Daumier : par là il voulait grandir celui que le public spécialisait dans le domaine de la caricature, en montrant la parenté de génie entre ces deux maîtres que la postérité a déjà rapprochés.

Je n'entends établir aucun rapprochement de cet ordre sur le nom de Toulouse-Lautrec, et cependant je dois reconnaître et par conséquent souligner une parenté avec les plus illustres devant certaines lithographies de notre artiste. Qu'on regarde de près la série des quatre *Acteurs*, cette libre interprétation, toute synthétique d'ailleurs, qui consiste à choisir pour chacun le rôle, et dans ce rôle l'attitude, l'instant précis où il atteint à son maximum d'effet, autrement dit le geste typique qui doit demeurer dans le souvenir du spectateur. Toulouse-Lautrec s'y est appliqué pour quelques-uns, et comme il l'a fait avec une réelle sensibilité d'artiste, comme il ne s'est pas contenté d'être un appareil enregistreur, ce qui peut suffire à l'ambition d'un industriel photographe, il y a ajouté sa vision propre et sa personnalité. D'où ces très belles pièces, son *Bruant* que l'affiche a rendu cé-

lèbre, d'autres beaucoup moins connues, bien qu'à mon sens plus rares! *Yahne et Antoine*, *Gémier et Antoine*, *Anna Held et Baldy*, surtout *Sarah Bernhardt*, puis *Auguez dans Fortunio*. En présence de ces deux dernières, il me faut évoquer les plus grands noms, j'ose dire les plus classiques et les plus consacrés, car, pour la noblesse du geste et la vigueur dramatique, cette *Sarah Bernhardt* pourrait être signée Théodore Chassériau, comme pour l'élégance de la forme et la suprême délicatesse du dessin, je ne vois qu'un seul maître du XVIIIe siècle, et c'est Watteau, qui eût approché d'une telle réussite!

Nous voici loin, on en conviendra, des limites précises où certains malintentionnés entendaient réduire cette activité d'artiste, loin de cette spécialisation à outrance chère aux esprits étroits, et qui n'admet pas qu'un producteur quelconque, poète, peintre ou musicien, sorte du genre qu'il a une fois élu. Que le peintre de la vie moderne catalogué sous ce beau nom : Henri de Toulouse-Lautrec doive avant tout rester dans l'avenir le commentateur expressif des *dessous* de la vie parisienne, nul n'y contredira ; mais il importe de ne pas s'en tenir là, car son œuvre attentivement feuilletée proteste de la façon la plus formelle contre une telle assertion. Cet artiste qui aimait passionnément la vie dans ses multiples manifestations, jusqu'au point de consacrer un album entier aux bêtes familières qui nous entourent (voir ses belles illustrations pour l'*Histoire des Animaux* de Jules Renard), cet artiste ne s'arrête pas seulement au monde des femmes déchues qui étalent leur luxe insolent dans le restaurant de nuit, ou qui noient leur misère dans l'alcool, au fond des bars où l'atmosphère s'alourdit de tabac. Voir ces choses d'un œil sensible, les traduire d'un dessin subtil et expressif, c'est déjà beaucoup, c'est plus pour s'imposer à l'avenir que toute l'œuvre d'un poncif académique! Mais Toulouse-Lautrec a aimé, il a vu autre chose encore : il a traduit la gentillesse alerte de ces petits êtres qui sont le charme de nos faubourgs et de nos rues parisiennes : menus trottins pressant le pas sous l'averse qui fouette, jolies modistes et ouvrières en couture qui d'un rien composent une parure à la fraîcheur de leurs vingt ans; source de vie toujours jeune et perpétuellement renouvelée, où Paris peut choisir à l'aise, sans crainte d'épuiser son trésor! Ce que les mots sont inhabiles à peindre, voici qu'un trait de notre artiste le souligne et le fixe à jamais : c'est la vie qui nous entoure, et quelque chose de plus encore, la vie traduite par une main câline et caressante. Oui sans doute, ces caresses qu'il eût aimées et qui lui furent refusées parce que la Nature, d'une ironie cruelle, avait enfermé cette âme infiniment sensible dans une enveloppe disgracieuse et presque ridicule, — car la femme ne pénètre guère au delà des apparences qui viennent frapper ses sens, — j'imagine qu'il les reporta toutes d'autant plus ardemment, sur ces formes de l'art : mirage décevant, diront quelques-uns, habiles cependant à consoler certains pour qui la vie vécue se montre décidément trop rigoureuse.

PAUL FLAT.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Crépuscule des dieux, par ÉLÉMIR BOURGES (Stock).

Il y a vingt ans que cet admirable livre fut écrit, et son auteur n'est pas célèbre. Quelque critique ayant l'oreille du public, ou bien plutôt quelque entrepreneur de publicité, le découvrira quelque jour... Provisoirement, la librairie Stock a bien fait de réimprimer *le Crépuscule des dieux*, même si ça ne se vend pas comme du Sienkiewicz!... C'est à l'effroyable agonie d'une race princière que nous fait assister ce roman. Charles d'Este, duc de Blankenbourg, chassé de son royaume par l'armée prussienne, en 1866, détrôné au profit de son frère Wilhelm, vient jouir à Paris de ses immenses richesses, trois cents millions. Avec lui vivent ses bâtards, Hans Ulric, le comte Franz et Christiane, puis deux enfants légitimes, Otto et Claribel. Or, tous ces pauvres êtres dégringolent irrésistiblement dans l'abjection. Il y a autour d'eux des gens de rien, qui n'ont d'autre visée dans la vie que d'approcher les trois cents millions du duc Charles, et qui à leur convoitise sacrifient tout honneur, toute pudeur : servantes vite devenues maîtresses, et d'autres sont les mauvaises conseillères, perfides entremetteuses, enjôleuses, intrigantes... Parmi elles se dessine avec un relief singulier l'inquiétante figure de la Belcredi, cantatrice wagnérienne, dont le duc s'est amouraché et qui rêve de se débarrasser de tous les bâtards (ainsi, d'ailleurs, que des légitimes), pour se ménager l'héritage du duc. Est-ce qu'elle n'ira pas jusqu'à exciter la tendresse coupable de Hans Ulric et de Christiane? La scène est belle où elle leur déclame les amours de *Giovanni et Annabella*... Conséquemment Hans Ulric se tue et Christiane entre au couvent... Le comte Franz disparaît après avoir été pincé trichant au jeu. Otto, l'enfant chéri, est de tous le plus vicieux, le plus féroce, le plus bizarre... Les détails sont innombrables de ce roman complexe et riche, et ils s'y répartissent de la manière la plus heureuse. L'œuvre tout entière est étonnante de vie, d'éclat, de magnificence.

Théâtre de Maurice Maeterlinck, tomes I et III (Lacomblez).

Avec *la Princesse Maleine, l'Intruse, les Aveugles, Aglavaine* et *Sélysette*, que l'on connaissait, il y a, dans ces tomes I et III d'une réimpression qu'entreprend la librairie Lacomblez du théâtre de Maeterlinck, plusieurs choses nouvelles. D'abord la préface, qui est charmante, qui caractérise très délicatement l'ancienne manière de l'auteur et détermine avec netteté les tendances actuelles de son esprit. Il a montré jusqu'ici de pauvres petits êtres en proie à la terreur de l'inconnu, de la fatalité, de la mort; il s'est appliqué à peindre « cette faiblesse immense et inutile », de façon à tirer de ses personnages « quelques gestes de grâce et de tendresse ». Or, aujourd'hui, cela ne lui semble plus suffisant; il souhaite un poème « qui mène à des vérités aussi admissibles, *mais plus encourageantes* que la vérité qui ne mène à rien » ; il ne pense pas que l'enseignement moral doive être l'objet d'une œuvre d'art, mais il désire trouver dans l'inconnu qui nous entoure « une raison nouvelle de vivre et de persévérer ». Et il ne pense pas que cette recherche doive nécessairement être vaine : tel est, en effet, le mystère insondable de toutes choses que les diverses hypothèses auxquelles elles se prêtent sont plausibles semblablement; alors, on peut choisir, à peu près à sa guise, et suivant des convenances étrangères, telles que ce désir de vivre avec assurance ici-bas... Deux drames s'ajoutent aux précédents. Ce sont « de petits jeux de scène, de courts poèmes du genre assez malheureusement appelé *opéra-comique*, destinés à fournir aux musiciens qui les avaient demandés un thème convenable à des développements lyriques ». Ils sont, d'ailleurs, délicieux, ces livrets, *Ariane et Barbe-Bleue ou la délivrance inutile* et *Sœur Béatrice*, ce dernier spécialement : c'est l'histoire, tirée de quelque « miracle de Notre-Dame » d'une pauvre petite nonne, frivole encore et mal détachée des joies mondaines. Un chevalier la distrait de ses prières, l'emmène... Mais Notre-Dame prit ses habits et dans le couvent joua son rôle si exactement que nul ne devina le divin subterfuge...

La Courtisane de la Montagne, par UNE CIRCASSIENNE, (Éditions de la *Revue Blanche*).

Cela se passe à Constantinople, et nous avions déjà pas mal de romans turcs. Mais celui-ci plaît par de charmantes qualités. Il est écrit avec infiniment de goût, d'une manière simple et fine et sans le moindre effort de pittoresque. Rien du bric-à-brac habituel dans ces sortes d'écrits où l'auteur s'acharne presque toujours à trop d'exotisme. Si l'auteur du présent ouvrage n'est pas tombé dans ce défaut, c'est apparemment que les turqueries n'étaient pas pour lui de l'exotisme, tant il était accoutumé à cette civilisation orientale; il ne se déguisait pas en Turc pour écrire sa petite histoire, mais, sans effort, il était véridique avec naturel. Le drame se déroule dans la demeure du vénérable Cheïk-ul-Islam, gardien de la religion et des traditions ottomanes : ses deux nièces ont voulu épouser deux jeunes Turcs imbus d'idées nouvelles, corrompus par l'Occident qu'ils ont trop fréquenté, un peu anarchistes même; de terribles malheurs en résultent. Mais le drame véritable auquel nous fait assister ce roman, drame plus émouvant et grave que telle intrigue particulière dont une famille est troublée, c'est la lutte de deux civilisations, l'orientale et l'occidentale, c'est l'inquiétude que laisse dans l'âme séculairement musulmane de ces Ottomans la vieille foi qui cède à l'intrusion d'une nouvelle conception de la vie. Un peuple ne se transforme pas sans souffrance et celui-ci a de douloureux sursauts... Les personnages de ce roman sont très variés, très vivants et — l'art de l'écrivain se manifeste ici excellemment — tout à fait intelligibles au lecteur, malgré tout ce qu'ont de spécial et de différent leur psychologie, leur entente du bien et du mal, leur race et leur personnalité...

L'arbre et les vents, par JOACHIM GASQUET (Juven).

Les poèmes de M. Joachim Gasquet plaisent toujours par leur ton d'évidente sincérité, par leur simplicité, leur saine vigueur. Il n'y a pas là de recherches ni de tentatives ambitieuses; ce que l'écrivain voulait faire, il l'a réalisé, semble-t-il, pleinement. La prosodie traditionnelle est par lui sagement appliquée; le style, quoiqu'un peu négligé n'est pas souvent incorrect et il est clair. Mais, à vrai dire, *l'Arbre et les Vents* ont le tort de ne pas être très imprévus. Les meilleurs morceaux rappellent *les Voix intérieures* ou *les Rayons et les Ombres*, en moins bien, si je ne me trompe. M. Gasquet reconnaîtra, sans doute, cette filiation.

Je sens au fond de moi s'éveiller un écho
De ces rumeurs funèbres,
Et rôder les rayons de ta pensée, Hugo,
Mêlés à ces ténèbres,

dit-il, avec raison.

Maîtresse de Roy, par JEAN DE LA HIRE (Borel).

Dans sa préface, M. Jean de La Hire distingue deux sortes de romans historiques. Les uns sont trop soucieux de l'authentique vérité; ils sont de l'histoire, — pas amusants. Les autres sont moins scrupuleusement attachés à la vérité; ils laissent plus de place à l'imagination, — très amusants! Il va sans dire que l'auteur de *Maîtresse de Roy* s'est efforcé d'écrire un roman de la seconde catégorie. En fait, il y a, tant

bien que mal réussi. Son petit livre n'est pas ennuyeux, insignifiant plutôt, mais agréable. Cette « maîtresse de roi », c'est Mme du Barry. M. de La Hire nous raconte son histoire, — et dame! elle est assez connue; les inventions qu'il dut ajouter à la vérité pour appartenir à la seconde catégorie des romanciers historiques ne sont pas très extraordinaires et ne « renouvellent pas le sujet », comme on dit. Cela commence aux années joyeuses de la du Barry, avant qu'elle fût comtesse de ce nom, quand sa mauvaise conduite était encore obscure; et cela se termine sur l'échafaud. Il y a, du reste, dans cet élégant volume, de petites images où ce ne sont pas seulement les robes des belles dames qu'on admire.

Portraits intimes, par Adolphe Brisson (Colin).

Voici le cinquième volume de cette amusante série dans laquelle M. Adolphe Brisson nous a représenté au naturel presque tous les gens d'art de Paris, des peintres, des sculpteurs, des romanciers, des dramaturges, des chansonniers, des cabotins, des politiciens aussi, et cette fois le président Krüger lui-même. Quand on va voir Tolstoï d'un peu loin, il ne manque pas de manifester quelque étonnement à ce visiteur qui, pour le vain désir de contempler Léon Nicolaévitch, a fait tant de chemin, et il dit : « Ce sont mes idées qui importent, pas moi. » Parce que Tolstoï n'est pas un homme de lettres. Mais M. Brisson, qui est un homme de lettres, sait très bien l'importance extrême de M. X... ou de M. Z..., par rapport à l'œuvre perpétrée par lesdits messieurs; il sait très bien que ces écrivains ou artistes éminents n'ont pas seulement, sur la place de Paris, la valeur que leur œuvre leur conférerait, mais la valeur plutôt de leur *bluff*. Et c'est pourquoi M. Brisson a ingénieusement fait coïncider ce que jadis on appelait critique littéraire ou critique d'art avec le récit de ses visites à ces artistes ou littérateurs. Inutile, d'ailleurs, d'ajouter que M. Brisson est un interviewer très spirituel, un habile écrivain, et que ses petits portraits intimes ont beaucoup d'agrément.

Chansons de geste, par Charles Gourdon (Lemerre).

S'inspirant de nos anciennes épopées, M. Charles Gourdon a composé plusieurs beaux poèmes, une petite Légende des Siècles, moins éclatante, assurément, que la grande, mais estimable. Les vers en sont simples et bien frappés, d'une allure martiale sans vulgarité :

Olivier et Roland, casqués et cuirassés,
Vidant pour chaque armée une querelle ancienne,
Ont combattu trois jours sous les remparts de Vienne,
Et, ne pouvant se vaincre, ils se sont embrassés!

Oui, c'est moins bien que la *Légende des siècles*... Mais le poème du *Retour d'Iseult* est émouvant et la vieille aventure d'amour y a conservé sa pénétrante poésie, son attrait mortel.

Oh! la mélancolique et tragique chanson
Qui vous poigne le cœur et sans cesse vous hante!

L'épopée de *Girart de Roussillon*, dans laquelle l'auteur a très librement transformé les données du poème ancien, est la meilleure de tout l'ouvrage par la qualité de la forme et la variété de la composition.

Petite ville, par Claude Anet (*Revue Blanche*).

C'est une petite ville de 6000 habitants. Elle semble tranquille; on dirait qu'il ne s'y passe rien. « Les délits y sont rares, les crimes inconnus. Pourtant elle a ses drames. » Des drames cachés, silencieux, mais horribles, qui la bouleversent profondément sans qu'au dehors on s'aperçoive de tant d'émoi. Les existences qui s'écoulent dans cette petite ville ont en elles leur poésie parfois et leur souffrance. Le pauvre M. Louis Marthe, fils d'un commis à l'enregistrement, est un homme estimable et digne d'être heureux. Il n'avait pas de fortune du tout; mais Faguet, le vieil organiste, le prit, enfant, sous sa protection, lui enseigna le piano. Louis Marthe s'établit professeur de piano, donna des leçons à deux francs le cachet et, à force d'économie, put vivre convenablement. Il était exempt de grossièreté; à cause de cela, il ne frayait guère avec les jeunes gens de son âge. Il épousa une petite jeune fille qui vint d'Algérie après la mort de son père, une petite Zora. Oui, de là procédèrent tous ses malheurs, car cette petite Zora était d'humeur inconstante; Louis Marthe mourut, humblement, de ne pas s'habituer au sort qu'elle lui fit... Madame Bourrat, Madame Duret ont des notions de respectabilité qui sont abominables et conformes à l'esprit des petites villes... Les quatre ou cinq histoires qui composent ce volume sont écrites avec bien du talent par un observateur très avisé, très spirituel, habile à dire les choses sans insister, à peindre d'un trait net et vif.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *Souvenirs d'un franc-tireur en 1870-71*, « simple contribution à l'histoire du corps franc pendant la guerre franco-allemande », par P. Trochon; — *Seule*, roman par Henri Ardel. A la « Revue Blanche »; *Pan*, roman, de Knut Hamsun, traduit du norvégien par Mme R. Rémusat. — A la Plume, *Sans halte*, par Aurel. — A la Société libre d'Édition des Gens de Lettres, « Petits drames ignorés »; *Avec tous les atouts*, par Jeanne France.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

A la mémoire de Giotto. — On a inauguré le mois dernier, à Vicchio di Mugello, patrie de Giotto, une statue du grand artiste. C'est une œuvre intéressante de M. Italo Vagnetti. Le piédestal est fort simple, et cela est d'une logique que l'on oublie trop souvent. La statue, de grandeur naturelle, est en bronze, et Giotto y est en costume de son temps. M. Giuseppe Baccini a publié, à cette occasion, un petit volume où il a rassemblé tout ce qu'on sait de la biographie de Giotto, de sa famille, et de l'histoire de la localité (*Vicchio di Mugello a Giotto, Ricordi e Memorie*, à Florence, chez Civelli). M. Guido Mazzoni, à qui l'on ne saurait contester une éminente compétence en matière d'histoire de l'art, avait été chargé du discours d'inauguration. Il a rappelé notamment que Dante, Pétrarque et Boccace avaient salué en Giotto un grand rénovateur, et que Benozzo Gozzoli le proclamait le « père de la peinture ». Laurent le Magnifique commanda à Benedetto da Maiano un buste de Giotto, et ce monument fut solennellement inauguré, en 1490, dans Sainte-Marie *del Fiore;* le discours fut prononcé là par Ange Politien, et il était en vers.

Pour Alessandro d'Ancona. — Le professeur d'Ancona, qui occupait, depuis quarante ans, la chaire de littérature italienne à l'Université de Pise, ayant récemment jugé à propos de prendre une retraite bien méritée, quelques-uns de ses anciens élèves, dont plusieurs sont déjà presque illustres, lui ont dédié un recueil d'essais critiques (à Florence, chez Barbèra). Il y a là des pages fort curieuses, par exemple celles où M. Pari de Chistoni démontre comment Dante a établi une confusion entre les deux Catons, Caton le Censeur, et Caton d'Utique. Puis M. Guido Mazzoni étudie le poème de *Flore*, un arrangement anonyme, en 233 sonnets, du *Roman de la Rose*, et qui est conservé à Montpellier. Il pense que ce poème est attribuable à Dante, et que l'on devrait, à titre documentaire, l'imprimer dans toutes les rééditions des œuvres complètes de l'auteur de la *Divine Comédie*. Dans une autre partie du recueil, M. Gaston Paris publie un conte italien de Girolamo Brusoni, Vénitien du XVIIe siècle; il s'agit du récit que La Fontaine a traduit librement sous le titre de *La Courtisane amoureuse.* Un autre de nos compatriotes, M. Charles Dejob, qui a été des premiers à révéler au public français la splendide renaissance intellectuelle de l'Italie contemporaine, dresse le plan d'un livre où l'on retracerait la vie et les œuvres des Italiens qui ont vécu exilés en France durant la première moitié du XIXe siècle, et qui ont tant contribué à établir un grand courant de sympathie entre les deux peuples.

Le prix d'une madone. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que les tableaux célèbres atteignent, dans les ventes, des prix exorbitants. M. Karl Wœrmann, dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, publie tous les documents relatifs à ce qu'on appela, en 1753, à Plaisance, l'Affaire de la Madone de Saint-Sixte. Cette madone avait été peinte par Raphaël expressément pour la chapelle du couvent de Saint-Sixte. Les moines la vendirent au roi de Saxe, pour 24000 écus, somme énorme pour l'époque. Les gens de Plaisance trouvèrent cependant que ce n'était pas assez; il y eut presque des émeutes autour du couvent. On criait que le tableau de Raphaël aurait dû être considéré comme une propriété éternelle de la ville, et non du couvent, et que, par conséquent, les moines avaient volé l'un des plus précieux trésors de la communauté municipale.

Musée volé. — On a beaucoup déploré, et avec raison, les vols commis récemment au musée de Lyon. Mais il vient de se passer des choses bien plus graves au musée municipal de Reggio en Calabre. Une quantité de monnaies d'or et de médailles, datant, les unes, de la domination grecque dans l'Italie méridionale, d'autres, du royaume normand de Sicile, d'autres encore, de la monarchie aragonaise de Naples, ont disparu. Puis l'on a découvert de scandaleuses irrégularités dans l'administration du musée. Celui-ci a été fermé pour faciliter l'enquête judiciaire. Voilà donc maintenant la Maffia qui s'attaque aux collections archéologiques.

Une collection d'art décoratif. — Le Dr Jessen vient de donner au Musée d'Art industriel de Berlin une collection qu'il a mis bien des années à recueillir. Elle contient 3500 pièces, datant toutes du siècle dernier et provenant de tous les pays. Ce sont exclusivement des gravures décoratives : modèles d'ornementation, vignettes de tous genres (en-têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettres, illustrations de couvertures brochées ou reliées), programmes, menus, billets d'invitation, etc.

Temples superposés. — Comme la plupart des grandes basiliques chrétiennes, la cathédrale de Tarente a été édifiée sur les ruines, et en partie avec les matériaux, d'un temple païen. L'archevêque local, M. Lorio, est un érudit et un dilettante que les constatations de ce genre n'effrayent point. Il a chargé le critique d'art Vincenzo Fago d'étudier la basilique, de faire fouiller sous ses fondations actuelles, de fixer la date des diverses parties de l'édifice, et d'indiquer, pour chacune de ces parties, les restaurations possibles. M. Fago a pu mettre à jour de remarquables fresques et mosaïques byzantines, puis, dans les « couches inférieures », des sarcophages, des chapiteaux, des statuettes, des bas-reliefs, d'un temple romain de la Victoire. Enfin, plus profondément encore, il a révélé l'existence d'une crypte dont l'on n'avait jamais ouï parler, et qui, reposant sur 14 colonnes de granit, est pleine des vestiges d'un temple datant de la colonisation grecque.

Une effigie de Tibère. — A Turin, on procède, en ce moment, à l'agrandissement du palais consacré aux Œuvres Pies de Saint-Paul. Ces travaux ont permis de découvrir, à 6 mètres de profondeur, les fondations d'un temple romain, et une quantité d'objets d'un grand intérêt archéologique. Dans le nombre se trouve une tête de bronze creuse, de dimensions naturelles, du poids de 5 kilos, et d'un admirable travail artistique. Le modelé est dans un parfait état de conservation. Les cheveux, les oreilles, les yeux, montrent des traces de dorure au mercure. En

comparant cette tête à toutes celles que l'on possède de la même époque, on a été amené à penser qu'il s'agissait d'un fragment d'une statue de Tibère. On espère découvrir, dans les terrains avoisinants, le reste de cette statue, qui, à en juger par la tête, serait l'un des chefs-d'œuvre de l'art antique.

La Francesca da Rimini de d'Annunzio. — On parle beaucoup de ce nouveau drame de Gabriel d'Annunzio. Les principaux interprètes seront Eleonora Duse et Gustavo Salvini. La première représentation aura lieu à Rome, au théâtre Costanzi, dans la première quinzaine de décembre. La presse italienne affirme que la mise en scène sera merveilleuse quant aux scrupules de la restitution historique. Pour ce qui est de la pièce même, tout le monde affirme que ce sera un chef-d'œuvre. La renommée de d'Annunzio était « en baisse » depuis quelques mois dans toute la péninsule. Tout à coup on semble s'être donné de nouveau le mot d'ordre pour un enthousiasme hyperbolique. Il est à noter que cependant personne encore, — sauf la Duse et M. Costanzi, qui sont plus que discrets, — personne n'a lu le drame en cause.

Sénateurs de droit. — L'article 33 de la Constitution italienne établit que tout membre d'une Académie officielle, c'est-à-dire investie, par loi ou décret, du droit de se proclamer Académie *royale*, est sénateur de droit dès qu'il compte sept pleines années d'Académie. L'Académie des sciences de Palerme demande solennellement que le même droit soit étendu à toutes les sociétés savantes, *royales* ou non. Si cette requête était agréée, il est évident que le Sénat italien ne tarderait guère à compter des milliers de membres, et à se transformer en un congrès permanent de poètes de province, de numismates, etc.

Le Roman contemporain en Hongrie. — M. Diner-Denes lui consacre une étude dans *Die Zeit*. Il en résulte que les deux premiers « naturalistes » magyars — on dit là-bas: *véristes* — ont été M. Alexandre Bródy, en 1883, avec son recueil de nouvelles intitulé *Misère*, et, deux ans après, M. Édouard Kabos, avec ses *Dégénérés*, autre recueil de nouvelles. Le troisième fut M. Alexis Gozsdu, avec un recueil encore, *Tantale* (1886). Autres conclusions à tirer de l'article de M. Diner-Denes: les romanciers magyars subissent tous l'influence de la littérature française contemporaine, ou de l'allemande, ou de la russe. D'autre part, quand ils veulent mettre en scène la vie des montagnards de leur pays, ou des paysans de la *puszta*, ils se trouvent bien empêchés de parler exclusivement d'une vie à la magyare: les montagnards sont des Slovaques, ou des Ruthènes, ou des Roumains; les gens de la Puszta sont des Serbes, ou des Croates, ou des Allemands, ou des Tsiganes.

Une réimpression de Benvenuto Cellini. — On a souvent réédité, en Italie, l'autobiographie de Benvenuto Cellini, ce roman passionnant qui a, par-dessus le marché, une si importante valeur historique. Mais le grand artiste a publié maintes autres choses, par exemple un traité d'orfèvrerie et un traité de sculpture, que l'on ne pouvait plus guère lire que dans les bibliothèques publiques d'Italie. MM. Zahn Rusconi et Valeri viennent de rééditer en un seul volume tout ce qu'a écrit Benvenuto; ils ont multiplié les annotations historiques, techniques, etc.; enfin ils ont illustré le tout à l'aide de 200 photogravures de toutes les œuvres de sculpture, d'orfèvrerie, etc., de leur héros, des portraits de celui-ci, d'estampes représentant les milieux où il a évolué, les gens qu'il a fréquentés, etc. C'est un volume précieux (Rome, Société éditrice nationale), qui a un grave défaut, celui d'être à la portée de bien peu de bourses.

Femmes architectes. — Un feuilleton du *Berliner Tageblatt* nous apprend qu'elles commencent à pulluler, en Amérique comme de juste. C'est une femme, Mrs. Lois Glowe, de Boston, qui a remporté le second prix au concours institué pour l'édification du Palais de la Femme, à l'Exposition de Chicago. Mrs. Ida Anna Kyan, de Waltham, Massachusetts, a contracté l'habitude de remporter, tantôt le premier prix, tantôt le second, dans tous les concours relatifs à des constructions d'utilité sanitaire. Elle a déjà édifié un marché couvert et un sanatorium qui, paraît-il, sont des merveilles aux points de vue scientifique et esthétique. Mmes Hands et Gannon, de New-York, se sont associées pour couvrir la côte du New-Jersey de villas balnéaires à l'usage de millionnaires; à présent, en guise de compensation, elles construisent des *homes* ouvriers pour une société spéciale. On leur doit aussi un hôpital à San-Francisco, et un château qu'un certain Johnson a voulu identique à celui de Livadia. Enfin, Mrs. Wagner a bâti une profusion d'églises et d'écoles, et le Palais de la Femme à l'Exposition d'Atlanta.

L'Album d'Andersen. — Le *Strand Magazine* publie quelques curieux extraits de l'album sur lequel le grand conteur scandinave invitait ses visiteurs illustres à lui laisser le souvenir d'un dessin ou d'une pensée. Il y a là des autographes de Palmerston, de Walter Scott, de Wilkie Collins, de Charles Dickens, de Jenny Lind, de Rachel, de George Sand, de Henri Heine, de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas; de la musique de Mendelssohn, de Schumann, de Meyerbeer; des dessins de Thorwaldsen, de Karlbach. Voici ce que dit Jenny Lind: « L'Art et la Religion ont été donnés à l'homme pour lui montrer le chemin d'une autre vie. » Rachel est infiniment moins prétentieuse: « L'Art, c'est le vrai. » Victor Hugo a écrit quatre vers au-dessous du banal, où il finit par déclarer que « aimer, c'est la moitié de croire ». Henri Heine a tracé ces mots: « Vieux contes, idées nouvelles; contes nouveaux, vieilles vérités. » Quant à Andersen lui-même, il a placé en frontispice cette pensée: « La vie est encore le plus beau conte de fées. » C'était presque avouer qu'au lieu de gâcher son talent à écrire des histoires fantastiques, il eût mieux fait de raconter ce qui se passait autour de lui et en lui-même.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41372. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 26 OCTOBRE 1901.

LE MAL CRIMINEL

Le crime est une des maladies sociales qui, comme l'alcoolisme et la tuberculose, effraye à juste titre l'opinion et provoque une répulsion irrésistible.

Quand un forfait nouveau est commis, revêtant, comme dans ces derniers temps, des modalités inattendues et effroyables, un cri d'alarme est poussé ; mais ce cri n'a qu'un écho passager et la solution du problème resté toujours en suspens.

La multitude est surtout impressionnée par les manifestations variées, souvent barbares, de ce que l'on appelle *la criminalité de sang*. Cependant l'assassinat et le meurtre ne sont point les seuls dangers anti-sociaux et les législateurs s'en effrayent moins que l'opinion publique. Déjà, en effet, de grandes nations, telles que la Russie, l'Italie, la Belgique, la Suisse, etc., ont rayé la peine de mort de leurs lois pénales, sans que cette réforme humanitaire ait eu des conséquences fâcheuses, car, si l'on consulte les statistiques criminelles de ces divers pays, on n'aperçoit point que l'abolition de la peine capitale ait eu pour résultat d'avoir rendu plus nombreux les crimes de sang. La peine n'est qu'un acte de défense et même de vengeance sociale ; son exemplarité peut certes, pour certains, être un moyen suffisant d'intimidation, mais dans bien des cas, quand le facteur déterminant est la passion, la cupidité, la haine, la colère, la vengeance ou toute autre cause psychologique, l'auteur ne sera pas arrêté par les conséquences de l'acte qu'il va commettre ; il ne les entreverra même pas le plus souvent. A plus forte raison, quand le criminel sera un déséquilibré, un alcoolique, un dégénéré, sans être un dément, la crainte du châtiment restera encore plus au second plan et n'empêchera pas l'accomplissement de l'acte anti-social.

Il faut donc se demander si le mal criminel peut être combattu autrement que par des moyens de coercition pénale et de répression, et ne doit point être l'objet d'une médication préventive, plus en rapport avec l'état social actuel et les données nouvelles de la science.

Tout dernièrement, se réunissait, à Amsterdam, le cinquième congrès d'anthropologie criminelle, pour continuer l'étude scientifique de la criminalité chez l'homme, dans ses rapports avec la biologie et avec la sociologie. L'école italienne, avec son illustre chef M. Lombroso, y était largement représentée ; tous les pays d'Europe et d'Amérique y avaient également envoyé leurs anthropologistes, leurs sociologues ou leurs juristes les plus distingués. Il s'agissait, comme dans des congrès précédents, qui avaient tenu leurs assises successivement à Rome, à Paris, à Bruxelles et à Genève, de déterminer dans quelle mesure la Société doit demander compte au criminel de l'acte commis et si les systèmes répressifs édictés jusqu'à ce jour par les législateurs sont en conformité avec les données nouvelles de la science anthropologique. Problème troublant et inquiétant, quand on songe que, presque dans tous les pays civilisés, la défense sociale est assurée par une échelle de peines, atteignant le criminel dans sa fortune, dans sa liberté, jusque dans son existence même ! Et cela parce que depuis des siècles le crime a toujours été considéré comme un acte de nuisance volontaire, digne d'un

châtiment proportionné à son importance et à son intensité!

Or voilà que l'on vient affirmer scientifiquement aujourd'hui que le crime, cette maladie sociale, restée endémique, malgré toutes les mesures employées pour la réduire, n'est qu'un « *phénomène naturel* plus ou moins nuisible et plus ou moins pathologique ». Telle est, du moins, l'opinion de M. Enrico Ferri, cet éminent sociologue italien. Quant à son maître, le professeur Lombroso, il nous montre dans le *criminel-né* un être anormal, tellement prédisposé au crime, que la force inéluctable, qui déterminera l'éclosion de l'idée malfaisante et la perpétration de l'acte, ne pourra point le plus souvent être combattue, sans toutefois que cette énergie néfaste soit le résultat d'une démence réelle chez l'auteur du méfait! En un mot, tel homme naîtra difforme au physique, tel autre contrefait au moral, avec des tares indélébiles, qui le marqueront pour la vie et feront de lui un candidat au crime. Cette théorie du déterminisme de l'acte criminel peut paraître excessive, si on l'étend au delà d'une certaine limite, mais elle est une vérité, si elle s'applique à une catégorie d'individus, pour lesquels les anthropologistes ont établi d'avance un diagnostic certain. Mais alors, qui dira que tel criminel est un être normal ayant conçu dans la plénitude d'une conscience parfaite l'acte accompli, et que tel autre est un être anormal, non dément bien entendu, mais appelé par une fatalité implacable à perpétrer un méfait que le premier aurait eu seul la volonté de ne point exécuter? Et quelle gradation devra-t-on établir dans l'ordre des criminels, si l'on ne veut point les diviser seulement en deux classes trop absolues : les normaux et les dégénérés?

Cependant, il y a aussi des êtres qui n'apportent en naissant aucun de ces stigmates physiologiques ou psychologiques qui les classent tout de suite dans la catégorie des dégénérés héréditaires, et qui, dans le cours de leur existence, soit à la suite d'une maladie, d'un traumatisme ou d'un vice contracté, deviennent des anormaux. M. Enrico Ferri fait à ce point de vue une classification ingénieuse; il appelle *anormaux involutifs* ceux qui « ayant des tendances ataviques, égoïstiques et sauvages, commettent des crimes violents ou rusés, desquels aucune utilité ne dérive et n'est possible »; et il désigne sous le nom d'*anormaux évolutifs*, « ceux qui sont réfractaires à la société actuelle, mais par des tendances progressives et altruistes, et qui, égarés, peuvent extérioriser ces tendances, en somme utiles, par des actes nuisibles, violents ou même, quoique plus rarement, frauduleux ». Et partant de cette idée que les criminels sont toujours des anormaux, il prêche l'utilisation des énergies du criminel, en les canalisant dans des formes moins nuisibles ou plus favorables à la collectivité, quand il s'agit seulement des anormaux évolutifs : c'est le système de la *symbiose du crime*.

Sans s'arrêter davantage à cette théorie, qui peut avoir des conséquences trop absolues, n'est-il pas permis de se demander s'il n'y a point autre chose à faire, quand un acte anti-social est commis, que d'appliquer à son auteur, d'une façon plus ou moins sévère, les prescriptions pénales édictées?

Ne faut-il pas se préoccuper de la situation biologique de l'individu et aussi des facteurs qui ont déterminé l'acte commis?

En un mot, en laissant de côté l'idée de vengeance sociale, ne doit-on pas appliquer, au moins dans certains cas, au lieu d'une peine brutale, une véritable médication répressive, destinée à sauvegarder en même temps les droits de la collectivité et à préserver aussi d'une rechute celui qui a accompli un acte antilégal? C'est la théorie de la *sentence indéterminée*, qui prescrit, pour un temps non fixé d'avance, une *ségrégation* de l'individu inapte à la vie sociale et dangereux pour ses semblables.

Déjà notre législation, pour les délinquants primaires considérés comme non dangereux, a établi, avec la loi de sursis, une répression comminatoire et platonique, permettant à celui qui en est l'objet de se reclasser de lui-même dans la société, s'il ne commet pas d'autre acte délictueux dans un délai déterminé. Mais pour les autres, pour les individus, qui ne doivent point vivre dans le milieu social, parce qu'ils peuvent être nuisibles, pour ceux-là un emprisonnement d'une durée fixe aura-t-il raison de leur malfaisance?

En ce qui concerne ces derniers, il faut évidemment trouver un autre moyen de coercition que la prison cellulaire, qui endort les énergies criminelles jusqu'au jour ou la vie libre les fera renaître plus violentes et plus durables encore.

Il y a nécessité, en un mot, d'orienter les législations de l'avenir vers une méthode nouvelle tendant à combattre le mal criminel avant son éclosion et à le réduire par une médication pénale tout autre que celle qui a été jusqu'ici appliquée. Pour cela, il est utile, bien entendu, de changer tout d'abord les moyens à employer et de refaire une législation répressive basée sur les principes scientifiques, mais aussi de transformer la manière d'administrer la justice ainsi réformée. Il ne suffit pas, en effet, de changer la loi, il faut encore modifier le rôle du juge et jusqu'à son esprit. Pour cela, il est indispensable tout d'abord, à côté des sciences juridiques proprement dites, d'enseigner aux futurs magistrats la sociologie et l'anthropologie criminelles pour les préparer à une nouvelle pratique destinée à leur faire apercevoir, à côté de l'acte commis, le facteur l'ayant dé-

terminé et surtout à envisager l'auteur du méfait dans sa personnalité biologique et sociologique.

Une autre réforme s'impose ensuite, la spécialisation absolue des magistrats; les uns auront à juger les procès civils n'intéressant que les intérêts privés; les autres recevront la mission de réprimer les actes criminels de tous ordres commis contre les individus ou contre la collectivité. Et encore parmi ces derniers magistrats, je crois qu'une ligne de démarcation très nette devra toujours être tracée : le représentant de la Société, l'organe du Ministère public, magistrat responsable et amovible, ne devra point devenir, par voie d'avancement, le juge chargé de prononcer la sentence. Il tombe, en effet, sous le sens, qu'il est fâcheux de confier à un même homme tour à tour des fonctions si diverses pour lesquelles il est insuffisamment préparé : l'omniscience n'existe pas plus chez le magistrat que chez le médecin, ou chez tout autre homme investi d'une profession quelconque.

Le magistrat jugeant au criminel doit être doué d'une psychologie toute spéciale. On l'a compris dans d'autres pays, où la séparation de la justice civile et de la justice criminelle est depuis longtemps un fait accompli. C'est surtout quand il s'agira d'appliquer, non plus une peine écrite dans un texte à un individu délinquant, mais une mesure de préservation destinée à guérir le mal criminel avant que ce mal ne devienne tout à fait incurable, que la présence d'un magistrat possédant une grande expérience sera indispensable. Que ce magistrat soit appelé à juger des preuves, comme juge instructeur, ou à présider, avec l'assistance d'un jury, un tribunal répressif, il devra toujours être le représentant de cette justice immanente à laquelle ont droit tous les individus accusés d'un manquement à la loi. L'âme de ce magistrat sera certainement tout autre quand il n'aura plus à songer à des intérêts étrangers qui peuvent souvent le distraire de sa mission. En un mot, pour des fonctions spéciales, il faut des hommes spéciaux.

A un autre point de vue, une fois le juge choisi, une sélection s'impose : celle des délinquants qu'ils auront à juger. Il est, en effet, indiscutable que parmi les individus poursuivis comme criminels, il existe un nombre considérable de dégénérés et de déséquilibrés à côté des déments proprement dits. Ces individus plus ou moins irresponsables de leurs actes rentrent dans le domaine de la psychiatrie. Ceux-là doivent être envoyés, après un examen par des médecins préparés eux-mêmes par des études spéciales, dans des établissements créés à cet effet, où ils resteront le temps nécessaire pour assurer leur transformation intellectuelle et morale en même temps que pour ne point nuire à la société.

Quant aux autres, les volontaires du crime, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas de tares physiques ou psychiques permettant de faire d'eux des irresponsables, ils sont au premier chef des anti-sociaux contre lesquels la Société doit prendre des mesures rigoureuses.

Les occasionnels du crime, qui ont commis un manquement à la loi parce qu'ils y ont été poussés par une circonstance étrangère et passagère, pourront se racheter : la loi de sursis est le moyen le plus sûr pour amener leur reclassement social. Mais les professionnels du crime, les incorrigibles doivent être traités d'autant plus sévèrement qu'ils n'ont aucune excuse. Pour ceux-là, véritables épaves anti-sociales, sans jeter sur eux une sorte de *væ victis*, sans déchirer en deçà d'eux le lien de solidarité qui unit, même malgré eux, tous les membres d'une même collectivité, la nécessité de les soumettre à la loi naturelle du travail, contre laquelle ils se sont insurgés, est le seul remède à employer. Il faut, en outre, adapter le mode de répression à l'état physique et moral du coupable. Que les grands malfaiteurs soient utilisés, si l'on veut, dans quelque colonie pour servir aux travaux publics; que l'on forme avec eux des compagnies de travailleurs mobiles, destinées à épargner les vies plus précieuses de nos soldats et de nos colons libres; mais pour les vagabonds d'habitude et les délinquants incorrigibles de moindre marque, que l'on n'essaye pas d'en faire des colons et des défricheurs, on s'exposerait à une déconvenue!

Pour ces déchets sociaux, la seule solution, c'est la maison de travail, comme on essaye de l'organiser dans certains pays voisins, établissement intermédiaire entre l'usine et la prison, parce que le travail y est imposé aux paresseux invétérés.

Mais leur internement dans ces maisons doit-il être d'une durée limitée et fixée d'avance en appliquant un tarif pénal strictement réglementé?

La durée indéterminée de la mesure répressive, comme l'enseigne M. Van Hammel, l'éminent criminaliste hollandais, ne vaut-elle pas mieux, sauf à s'assurer à un moment donné de l'innocuité sociale du condamné? Mais alors il ne faudra pas laisser à un simple directeur de prison le soin de juger si l'individu interné a perdu toute son énergie criminelle; il sera indispensable, pour appliquer la méthode de la ségrégation indéterminée, d'organiser un contrôle sérieux pour connaître à peu près exactement l'état moral de l'individu soumis à ce régime; c'est chose fort difficile, mais non point absolument impossible.

Quoi qu'il en soit, si la Société a le droit de se défendre, elle a aussi le devoir de se préserver de l'invasion, du mal criminel, qui est un danger constant, et il est tout naturel d'employer tout d'abord les

moyens prophylactiques avant d'user des remèdes thérapeutiques. Pour cela on doit avant tout préserver la jeunesse où se recrute surtout l'armée du crime. A l'encontre des jeunes apprentis du crime, il faut créer une série de mesures préventives : le patronage dans la famille, quand celle-ci est bonne et ne demande qu'à être aidée dans sa tâche éducatrice, le placement familial au dehors, quand les parents sont mauvais, l'internement dans des maisons d'éducation spéciales pour les indisciplinés, avec des gradations, selon l'état moral de l'enfant, et, enfin, la maison médico-pédagogique pour transformer, selon les données de la science, les anormaux et les dégénérés.

Pour l'adulte, il faudra établir des maisons de travail et combattre de plus en plus les causes sociales du crime, telles que l'alcoolisme, en améliorant la situation hygiénique, morale et économique des classes laborieuses. En un mot, on devra marcher progressivement, mais sûrement, vers une organisation sociale, plus juste et plus humanitaire, cet idéal que chaque pays civilisé doit s'efforcer d'atteindre. Néanmoins, le crime ne disparaîtra pas brusquement, quels que soient les moyens employés, pas plus que l'on ne détruira d'un seul coup l'alcoolisme, la tuberculose ainsi que tant d'autres plaies sociales. Mais il diminuera d'intensité insensiblement si l'on a recours pour le combattre à une méthode rationnelle basée sur l'idée de préservation et de régénération. Les législateurs doivent entrer dans cette voie nouvelle en se pénétrant de la vérité de cet aphorisme : Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent !

LOUIS ALBANEL.

L'IMPOT SUR LE REVENU

Essayé en 1710 et jugé par Saint-Simon.

Au moment où le budget national va se discuter dans des conditions bien difficiles, puisqu'on signale une moins-value de 137 millions rien que pour les neuf premiers mois de l'année, relativement à l'an dernier, il ne semble pas sans intérêt d'évoquer le souvenir d'une crise assez analogue à celle que nous traversons, qui attrista les dernières années de Louis XIV et pour longtemps ruina la France.

C'était en 1710 : on venait de subir le rude hiver de 1709, de douloureuse et lamentable mémoire. Tout semblait s'acharner contre nous ; et, au dehors, l'ennemi reprenait peu à peu les conquêtes du Roi-Soleil et gagnait même du terrain sur le vieux sol gaulois. Sur les frontières, les défaites succédaient aux défaites, tandis que Vendôme et même Villars, dissimulant jusqu'au dernier moment les grandes batailles perdues, amusaient le vieux roi avec des bulletins de victoires, célébrant pompeusement la surprise d'un petit poste et l'occupation d'une baraque. Et pourtant, les vieux soldats des grandes guerres étaient toujours là, et les jeunes n'étaient inférieurs à leurs aînés ni en discipline ni en courage ; mais tous les plus grands généraux morts, quelques-uns — comme Catinat — tenus en suspicion et à l'écart, les lions étaient le plus souvent conduits par des ânes, et tout manquait : munitions, vivres, vêtements. La misère était partout, et, par suite, la désorganisation : les arsenaux, les magasins étaient à demi vides, tandis que les généraux-courtisans répétaient au roi qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre.

A l'intérieur, les affaires arrêtées ; les financiers seuls s'enrichissaient, suçant toute la moelle des fortunes particulières et tenant les plus riches par les dettes. Les choses en vinrent au point que le roi dut lui-même ouvrir les yeux et chercher des remèdes à cette grande liquidation militaire et financière. Ruinée à l'intérieur, et cernée à ses frontières, la France se voyait menacée dans son existence même. Il fallait de l'argent, à tout prix ; et tous les expédients semblaient bons pour en avoir. C'est alors que Louis XIV songea à saigner, jusqu'au pus (le mot est de Saint-Simon), ce pays épuisé, qui, à la vérité, semblait ne plus pouvoir être sauvé que par un effort héroïque.

On se rappela la *Dîme Royale*, véritable impôt sur le revenu, mais que le bon et honnête Vauban n'avait imaginé que comme un impôt *unique* destiné à alléger le peuple et à le soustraire à toutes les exaction connues ou inconnues des traitants et fermiers généraux, et dont les dangers de mise à exécution avaient d'ailleurs échappé à son âme grande et simple On se la rappela, non pour la substituer aux autres impositions, mais, ce qui était alors épouvantable, pour s'y joindre et les aggraver.

Ici, il faut laisser la parole au duc de Saint-Simon. Ce grand écrivain, qui fut aussi un grand patriote, a jugé ces choses avec une hauteur de vues admirable et, comme il a été témoin du fonctionnement de cet impôt, que plusieurs aujourd'hui songent à rétablir, il est curieux et précieux de recueillir, à ce sujet, le jugement d'un homme éclairé, et qui, tout grand seigneur qu'il était, a compris les misères du peuple et a su s'en émouvoir.

L'impossibilité, trop bassement éprouvée, d'obtenir la paix, et l'épuisement où était le royaume, jetèrent le roi dans les plus cruelles angoisses, et Desmarets (1) dans

(1) Contrôleur général des Finances.

le plus funeste embarras. Les papiers de toutes les espèces dont le commerce se trouvait inondé, et qui tous avaient plus ou moins perdu crédit, faisaient un chaos dont on n'apercevait point le remède : billets d'Etat, billets de monnaie, billets des receveurs généraux, billets sur les tailles, billets d'ustensile, étaient la ruine des particuliers que le roi forçait de prendre en paiement de lui, qui perdaient moitié, deux tiers et plus, et avec le roi comme avec les autres. Ces escomptes enrichissaient les gens d'argent et de finance aux dépens du public et la circulation de l'argent ne se faisait plus, parce que l'espèce manquait, parce que le roi ne payait plus personne et qu'il tirait toujours, et que ce qu'il y avait d'espèces hors de ses mains était bien enfermé dans les coffres des partisans. La capitation doublée et triplée à volonté arbitraire des intendants des provinces, les marchandises et les denrées de toute espèce imposées en droit au quadruple de leur valeur, taxes d'aisés et autres de toute nature et sur toutes sortes de choses, tout cela écrasait nobles et roturiers, seigneurs et gens d'Église, sans que ce qu'il en revenait au roi pût suffire, qui tirait le sang de tous ses sujets sans distinction, qui en exprimait jusqu'au pus, et qui enrichissait une armée infinie de traitants et d'employés à ces divers genres d'impôts, entre les mains de qui demeurait la plus grande et la plus claire partie.

Desmarets, en qui, enfin, le roi avait été forcé de mettre toute sa confiance pour les finances, imagina d'établir, en sus de tant d'impôts, cette dîme royale sur tous les biens de chaque communauté et de chaque particulier du royaume, que le maréchal de Vauban d'une façon, et que Boisguilbert de l'autre, avaient autrefois proposée, ainsi que je l'ai rapporté alors, comme une taxe unique, simple, qui suffirait à tout, qui entrerait tout autre dans les coffres du roi, au moyen de laquelle tout autre impôt serait aboli, même la taille et jusque son nom. On a vu au même lieu, et avec quel succès, que les financiers en frémirent, que les ministres en rugirent, avec quel anathème cela fut rejeté, et à quel point ces deux excellents et habiles citoyens en demeurèrent perdus. C'est ce dont il faut se souvenir ici, puisque Desmarets, qui n'avait pas perdu de vue ce système, non comme soulagement et remède, crime irrémissible dans la doctrine financière, mais comme surcroît, y eut maintenant recours.

Sans dire mot à personne, il fit son projet qu'il donna à examiner et à limer à un bureau qu'il composa exprès et uniquement de Bonville, conseiller d'État, mari de sa sœur; Nointel, conseiller d'Etat, frère de sa femme; Vaubourg, conseiller d'Etat, son frère; Bercy, intendant des finances, son gendre; Harlay-Cœli, maître des requêtes, son affidé, mort depuis conseiller d'État et intendant de Paris, et de trois maîtres financiers. Ce fut donc à ces gens si bien triés à digérer l'affaire, à en diriger l'exécution, et à en dresser l'édit. Nointel, seul d'entre eux, eut horreur d'une exaction si monstrueuse, et, sous prétexte du travail du bureau qu'il avait des vivres des armées, il s'excusa d'entrer en celui-ci, et fut imité d'un des trois traitants, à qui apparemment il restait encore quelque sorte d'âme. On fut étonné que Vaubourg ne s'en fût point retiré, lui qui avait beaucoup de probité et de piété, et qui s'était retiré des intendances par scrupule, où il avait longtemps et bien servi.

Ces Commissaires travaillèrent donc avec assiduité et grand peine à surmonter les difficultés qui se présentaient de toutes parts. *Il fallait d'abord tirer de chacun une confession de bonne foi, nette et précise, de son bien, de ses dettes actives et passives, de la nature de tout cela. Il en fallait exiger des preuves certaines et trouver les moyens de n'y être pas trompé. Sur ces points roulèrent toutes les difficultés. On compta pour rien la désolation de l'impôt même dans une multitude d'hommes de tous les états si prodigieuse, et leur désespoir d'être forcés à révéler eux-mêmes le secret de leurs familles, la turpitude d'un si grand nombre, le manque de bien suppléé par la réputation et le crédit, dont la cessation allait jeter dans une ruine inévitable, la discussion des facultés de chacun, la combustion des familles par ces cruelles manifestations et par cette lampe portée sur leurs parties les plus honteuses*; *en un mot, plus que le cousin germain de ces dénombrements impies qui ont toujours indigné le créateur et appesanti sa main sur ceux qui les ont fait faire, et presque toujours attiré d'éclatants châtiments.*

Moins d'un mois suffit à la pénétration de ces humains commissaires pour rendre compte de ce doux projet au cyclope qui les en avait chargés. Il revit avec eux l'édit qu'ils en avaient dressé tout hérissé de foudres contre les délinquants qui seraient convaincus, mais qui n'avait aucun égard aux charges que les biens portent par leur nature, et dès lors il ne fut plus question que de le faire passer.

Alors Desmarets proposa au roi cette affaire dont il sut bien faire sa cour; mais le roi, quelque accoutumé qu'il fût aux impôts les plus énormes, ne laissa pas de s'épouvanter de celui-ci. Depuis longtemps il n'entendait parler que des plus extrêmes misères; ce surcroît l'inquiéta jusqu'à l'attrister d'une manière si sensible, que ses valets intérieurs s'en aperçurent dans les cabinets plusieurs jours de suite, et assez pour être si en peine, que Maréchal (1), qui m'a conté toute cette curieuse anecdote, se hasarda de lui parler de cette tristesse qu'il remarquait, et qui était telle depuis plusieurs jours, qu'il craignait pour sa santé. Le roi lui avoua qu'il sentait des peines infinies, et se jeta vaguement sur la situation des affaires. Huit ou dix jours après, et toujours la même mélancolie, le roi reprit son calme accoutumé. Il appela Maréchal, et seul avec lui, il lui dit que, maintenant qu'il se sentait au large, il voulait bien lui dire ce qui l'avait si vivement peiné, et ce qui avait mis fin à ses peines.

Alors il lui conta que l'extrême besoin de ses affaires l'avait forcé à de furieux impôts; que l'état où elles se trouvaient réduites le mettait dans la nécessité de les augmenter très considérablement; que, outre la compassion, les scrupules de prendre ainsi les biens de tout le monde l'avaient fort tourmenté: qu'à la fin il s'en était ouvert au P. Tellier (2) qui lui avait demandé quelques jours à y penser, et qui était revenu avec une consulta-

(1) Médecin-chirurgien du roi.

(2) Jésuite, confesseur du roi depuis la mort du Père Lachaise.

tion des plus habiles docteurs de Sorbonne qui décidait nettement que tous les biens de ses sujets étaient à lui en propre, et que, quand il les prenait, il ne prenait que ce qui lui appartenait; qu'il avouait que cette décision l'avait mis fort au large, ôté tous ses scrupules, et lui avait rendu le calme et la tranquillité qu'il avait perdue. Maréchal fut si étonné, si éperdu d'entendre ce récit, qu'il ne put proférer un seul mot. Heureusement pour lui le roi quitta dès qu'il le lui eut fait, et Maréchal resta quelque temps seul en même place, ne sachant presque où il en était. Cette anecdote, qu'il me conta peu de jours après, et dont il était presque encore dans le premier effroi, n'a pas besoin de commentaire; elle montre, sans qu'on ait besoin de le dire, ce qu'est un roi livré à un pareil confesseur, et qui ne parle qu'à lui, et ce que devient un État livré en de telles mains.

Maintenant il faut dire ce que c'était que le Conseil des finances, et ce qui s'y faisait, et qui est de même encore aujourd'hui. . . . .

Ici, le duc de Saint-Simon entre dans des détails un peu longs et qui établissent que le fonctionnement et l'autorité de ce conseil étaient imaginaires: on le consultait pour la forme et sans lui laisser le loisir de rien examiner. Citons la fin de ce passage:

Tout ce qui s'appelle affaires des finances, taxes, impôts, droits, impositions de toute espèce, nouveaux, augmentation des anciens, régies de toutes les sortes, tout cela est fait par le contrôleur général seul chez lui, avec un intendant des finances dont la fonction est d'être son commis, quelquefois avec le traitant seul. Si la chose est considérable à un certain point, elle est rapportée au roi par le contrôleur général seul, dans son travail avec lui tête à tête, *tellement qu'il sort des arrêts du Conseil des finances qui n'ont jamais vu que le cabinet du contrôleur général, et des édits bursaux les plus ruineux qui de même n'ont pas été portés ailleurs, que le secrétaire d'État (le ministre) ne peut refuser de signer, ni le chancelier de viser et sceller sans voir, sur la simple signature du contrôleur général; et ceux qui entrent au Conseil des finances n'en apprennent rien que par l'impression de ces pièces devenues publiques, comme tous les particuliers les plus éloignés des affaires.* Cela se passait ainsi alors, et s'est toujours continué de même depuis jusqu'à aujourd'hui.

On voit par là quelle garantie existait pour les citoyens, et combien, pour tout dire, on avait reculé depuis le moyen âge! Un vieux légiste avait dit alors: « Entre toi, vilain, et ton seigneur, il n'y a pas de juge hors Dieu. » Sous Louis XIV, tous, nobles, bourgeois et vilains, étaient courbés sous le même niveau et livrés au bon plaisir du roi. Mais il faut continuer la triste comédie qui fit passer le nouvel impôt, et que Saint-Simon raconte avec toute sa fougue, et, disons-le à son honneur, toute son indignation.

L'établissement de la capitation fut proposé et passa sans examen au Conseil des finances, comme je l'ai raconté en son lieu, singularité donnée à l'énormité de cette espèce de dénombrement. La même énormité redoublée engagea Desmarets à la même cérémonie, ou plutôt au même jeu. Le roi, mis au large par le P. Tellier et sa consultation de Sorbonne, ne douta plus que tous les biens de ses sujets ne fussent siens, et que ce qu'il n'en prenait pas et qu'il leur laissait était pure grâce. Ainsi il ne fit plus de difficulté de les prendre à toutes mains et en toutes sortes; il goûta donc le dixième en sus de tous les autres droits, impôts et affaires extraordinaires, et Desmarets n'eut plus qu'à exécuter. Ainsi le mardi matin, 30 septembre, Desmarets entra au Conseil des finances avec l'édit du dixième dans son sac.

Il y avait déjà quelques jours que chacun savait la bombe en l'air, et en frémissait avec ce reste d'espérance qui n'est fondé que sur le désir, et toute la Cour ainsi que Paris attendait dans une morne tristesse ce qui en allait arriver. On s'en parlait à l'oreille, et bien que ce projet près d'éclore fût déjà exprès rendu public, personne n'en osait parler tout haut. Ceux du Conseil des finances y entrèrent ce jour-là sans en savoir davantage que le public, ni même si l'affaire baiserait ou non le bureau de ce Conseil.

Tout le monde assis, et Desmarets tirant un gros cahier de son sac, le roi prit la parole et dit que l'impossibilité d'avoir la paix, et l'extrême difficulté de soutenir la guerre, avaient fait travailler Desmarets à trouver des moyens extraordinaires qui lui paraissaient bons; qu'il lui en avait rendu compte, et qu'il avait été du même avis quoique bien fâché d'être réduit à ces secours; qu'il ne doutait pas qu'ils ne fussent d'avis semblables après que Desmarets le leur aurait expliqué.

Après une préface si décisive et si contraire à la coutume du roi, Desmarets fit un discours pathétique sur l'opiniâtreté des ennemis et l'épuisement des finances, court et plein d'autorité, qu'il conclut par dire qu'entre laisser le royaume en proie à leurs armes ou se servir des seuls expédients qui lui restaient, n'en sachant aucuns autres, il croyait encore moins dur de les mettre en usage que de souffrir l'entrée des ennemis dans toutes les provinces de France (1); qu'il s'agissait de l'imposition du dixième denier sans exception de personne; qu'outre la raison d'impossibilité susdite, chacun encore y trouverait son compte, parce que cette levée qui serait modique pour chacun en comparaison de ce qu'il avait sur le roi en rentes et en bienfaits (mais outre cette iniquité criante à ceux-là, combien des gens qui n'avaient rien du roi ni sur le roi!) en procurerait le paiement régulier désormais, et par là un recouvrement pour tous les particuliers (2), et une circulation pour le général qui remettrait une sorte de petite abondance et de mouvement d'argent; qu'il avait tâché de prévenir tous les inconvénients tant pour le roi que pour ses sujets, et que ces messieurs en jugeraient mieux par la lecture de

(1) Cet appel au patriotisme est assez habile; mais fallait-il que le « Grand Roi » fût tombé bas pour en venir à employer de tels moyens de persuasion!

(2) Encore un bien *piteux* argument du « Grand Roi ». Et Saint-Simon nous le dit plus bas : « Le roi ne paya non plus un seul denier qu'il faisait auparavant. » Chez un particulier, cela se nommerait de l'escroquerie.

l'édit même qu'il allait faire, que par tout ce qu'il en pourrait dire de plus. Aussitôt, et sans attendre de réponse, il se mit à lire l'édit, et il le lut d'un bout à l'autre tout de suite sans aucune interruption, puis il se tut.

Personne ne prenant la parole, le roi demanda l'avis à d'Aguesseau, à qui comme le dernier du Conseil c'était à parler le premier. Ce digne magistrat répondit que l'affaire lui paraissait d'une si grande importance qu'il n'en pouvait dire ainsi son avis sur-le-champ ; qu'il lui faudrait pour le former lire longtemps chez lui l'édit, tant sur la chose même que sur la forme, partant qu'il suppliait le roi de le dispenser d'opiner là-dessus. Le roi dit que d'Aguesseau avait raison (1) ; que l'examen qu'il demandait était même inutile, puisqu'il ne pouvait être travaillé plus que ce qu'avait fait Desmarets, qui était d'avis de faire cet édit, et tel qu'ils venaient d'entendre; que c'était aussi son sentiment à lui à qui Desmarets en avait rendu compte, et qu'ainsi ce ne serait que perdre le temps que de le discuter davantage.

Tous se turent, hormis le duc de Beauvilliers, qui, séduit par le neveu de Colbert, son beau-père, qu'il croyait un oracle en finances, et touché de la réduction à l'impossible, dit en peu de mots que, tout fâcheux qu'il reconnût ce secours, il ne pouvait ne le pas préférer à voir les ennemis ravager la France, ni trouver que ce parti ne fût plus salutaire à ceux-là mêmes qui en souffriraient le plus.

Ainsi fut bâclée cette sanglante affaire, et immédiatement après, signée, scellée, enregistrée parmi les sanglots suffoqués, et publiée parmi les plus douces mais les plus pitoyables plaintes. *La levée ni le produit n'en furent pas tels à beaucoup près qu'on se l'était figuré dans ce bureau d'anthropophages, et le roi ne paya non plus un seul denier qu'il faisait auparavant.* Ainsi tourna en fumée ce beau soulagement, cette sorte de petite abondance, cette circulation et ce mouvement d'argent lénitif unique du discours de Desmarets. Je sus dès le lendemain tout le détail que je viens de rapporter, par le chancelier. Quelques jours après la publication de l'édit, il se répandit qu'il s'y était opposé avec vigueur au Conseil des finances ; cela lui fit grand honneur, mais il s'en fit un bien plus véritable en rejetant hautement le faux. Il avoua à quiconque lui en parla qu'il n'avait pas été mis à portée de dire un seul mot là-dessus, qu'il en était même bien aise, parce que tout ce qu'il aurait pu dire n'aurait rien changé à une résolution de ce poids, absolument prise, dont on ne leur avait parlé que par forme, cérémonie qui l'avait même surpris. D'ailleurs il ne se cacha pas de blâmer cette invention affreuse avec toute l'amertume que méritait un remède tourné en poison.

Le maréchal de Vauban était mort de douleur du succès de son zèle et de son livre, comme je l'ai raconté en son lieu. Le pauvre Boisguilbert, qui avait survécu à l'exil que le sien lui avait coûté, conçut une affliction extrême de ce que, pour n'avoir songé qu'au bien de l'État et au soulagement universel de tous ses membres, il se trouvait l'innocent donneur d'avis d'un si exécrable monopole, lui qui n'avait imaginé et proposé le dixième denier qu'en haine et pour la destruction totale de la taille et de tout monopole, et sentant constamment que ce dixième denier en sus des monopoles ne produirait presque rien, par le défaut de circulation et de débit qui formait l'impuissance, et l'événement fit voir en bref qu'il ne se trompait pas. *Ainsi tout homme, sans aucun excepter, se vit en proie aux exacteurs, réduit à supporter et à discuter avec eux son propre patrimoine, à recevoir leur attache et leur protection sous les peines les plus terribles, à montrer en public tous les secrets de sa famille, à produire lui-même au grand jour les turpitudes domestiques enveloppées jusqu'alors sous les replis des précautions les plus sages et les plus multipliées; la plupart à convaincre, et vainement qu'eux-mêmes propriétaires ne jouissaient pas de la dixième partie de leurs fonds.* Le Languedoc entier, quoique sous le joug du comité (1) Baville, offrit en corps d'abandonner au roi tous ses biens sans réserve, moyennant assurance d'en pouvoir conserver quitte et franche la dixième partie, et le demanda comme une grâce. La proposition non seulement ne fut pas écoutée, mais réputée à injure et rudement tancée. Il ne fut donc que trop manifeste que la plupart payèrent le quint, le quart, le tiers de leurs biens pour cette dîme seule, et que par conséquent ils furent réduits aux dernières extrémités. Les seuls financiers s'en sauvèrent par leurs portefeuilles inconnus, et par la protection de leurs semblables devenus les maîtres de tous les biens des Français de tous les ordres. *Les protecteurs du dixième denier virent clairement toutes ces horreurs sans être capables d'en être touchés.*

Nous ne citerons plus qu'un dernier paragraphe qui montre que, dans l'entourage même de Louis XIV, et son entourage le plus immédiat, des protestations s'élevèrent contre ces duretés qui aboutissaient à ruiner les particuliers sans même relever sérieusement le crédit de l'État.

Quelques jours après la publication de l'édit, Monseigneur (le Dauphin), par grand extraordinaire, alla dîner à la Ménagerie avec les princes ses enfants et leurs épouses, et des dames en petit nombre. Là, M[gr] le duc de Bourgogne, moins gêné que d'ordinaire, se mit sur les partisans, dit qu'il fallait qu'il en parlât parce qu'il en avait jusqu'à la gorge, déclama contre le dixième denier et contre cette multitude d'autres impôts, s'expliqua avec plus que de la dureté sur les financiers et les traitants, même sur les gens de finances, et par cette juste et sainte colère, rappela le souvenir de saint Louis, de Louis XII, père du peuple, et de Louis le Juste. Monseigneur, ému par cette sorte d'emportement de son fils qui lui était si peu ordinaire, y entra aussi un peu avec lui, et montra de la colère de tant d'exactions aussi nuisibles que barbares, et de tant de gens de néant si monstrueusement enrichis de ce sang ; et tous deux surprirent infiniment le peu de témoins qui les entendirent, et les consolèrent un peu dans l'espérance en eux de quelque ressource.

(1) On ne se moque pas mieux des gens que le roi ici.

(1) Garde-chiourme.

Est-ce à cette espérance, — sujet de crainte pour tous les pêcheurs en eau trouble, — qu'il faut attribuer la mort mystérieuse du duc de Bourgogne, que tant de gens avaient intérêt à empêcher de régner ? A cette époque si troublée, l'avènement d'un roi juste était une menace pour cette armée de bandits.

Mais ce point d'histoire nous entraînerait trop loin. Revenons au duc de Saint-Simon. Il a semblé intéressant de montrer la façon si nette et si vive dont cet esprit lucide, qui a si souvent devancé son temps, semble prendre parti, deux siècles à l'avance, dans une question d'apparence toute contemporaine.

J. G.

SOUVENIRS DU CAPITAINE DESBŒUFS [1]

Entrée à Vienne. — Expédition en Bosnie contre les Turcs. — Nouveau séjour en Italie. — Une querelle de garnison — Retour en France. — Départ pour l'Espagne.

Au commencement d'octobre 1805, le corps d'armée partit pour Vienne. Il pleuvait; la route était couverte de boue et encombrée de troupes et d'équipages ; la nuit vint, l'artillerie resta en arrière, et le chemin s'étant rétréci dans un endroit où il était très encaissé, le large fourgon d'ambulance se trouva pris sans pouvoir avancer; il fallut dételer, attacher des chevaux derrière le fourgon, le faire reculer et le conduire à travers champs. Un ravin nous barra le passage et le fourgon, les hommes et les chevaux, entraînés sur la pente, roulèrent pêle-mêle jusqu'au fond. On eut bien de la peine à retirer de là le fourgon. Le lendemain je traversai le Danube à Stockerau, et j'arrivai à Vienne à onze heures du soir. Le matin je visitai la ville : elle est plus petite que le faubourg Leopoldstadt, où nous étions logés avec la plus grande partie de l'armée. Je remarquai une jolie aiguille devant la cathédrale, mais le palais impérial me parut assez mesquin.

Le prince Eugène passa le corps d'armée en revue le jour où l'empereur faillit être assassiné à Schœnbrunn. La semaine suivante, nous reçûmes l'ordre de nous rendre dans les provinces illyriennes, qui venaient d'être cédées à la France par le traité de paix. Le soin de prendre des vivres dans les fourgons fut cause que je ne partis de Vienne qu'une heure après le régiment. Nos troupes rasaient les remparts, et le peuple, irrité de cet affront, cherchait à se venger sur les soldats qu'il rencontrait dans les rues. Mon maréchal ferrant, ayant reçu quelques coups, dégaina et blessa un portefaix à la tête. On l'aurait mis en pièces si je ne l'eusse défendu en faisant le moulinet avec mon sabre. Je tenais la populace en respect lorsqu'une garde bourgeoise accourut et le conduisit chez le général Andréossy, gouverneur de la ville. Ne voulant pas l'abandonner, je marchais en tête de la garde, à côté du portefaix couvert de sang, qui ameutait le peuple par ses cris. J'étais fort mécontent de voir tous les yeux fixés sur moi. Arrivé en présence du général, je lui rapportai en peu de mots ce qui s'était passé et je le priai de retenir la garde et le portefaix au palais, afin de me donner le temps de m'éloigner avec mon soldat. Comme j'avais choisi mes expressions et que j'avais parlé avec chaleur, le général me répondit en souriant qu'on ne pouvait rien refuser à un si bon avocat, et il donna des ordres en conséquence.

Nous marchâmes plusieurs jours, accompagnés par des nuées de corbeaux qui croyaient sans doute que nous allions livrer quelque nouvelle bataille et qui nous regardaient comme une proie assurée : Essling et Wagram ne les avaient pas satisfaits. Sur cette route, j'échappai à un grave danger; nous venions de traverser une petite ville, et voulant passer du centre à la tête de la compagnie, je poussai mon cheval entre la roue d'un fourgon et l'un des côtés de la porte de cette ville; j'ignorais qu'à la sortie de cette porte un ruisseau profond, sans garde-fou, et resserré dans un canal de pierres de taille, longeait le chemin, qui était très étroit. Pendant quelques secondes, le cheval, pressé par le moyeu, dut tellement creuser le flanc que l'aplomb de mon corps portait sur l'eau. Le cheval gagna enfin le devant de la voiture, à ma grande satisfaction.

De Laybach, où nous restâmes quelques jours, le régiment se rendit à Neustadt, et, après un mois de garnison, il partit pour Carlstadt. La route, qui passe sur des collines, était couverte de glace. Les chevaux tombaient à chaque instant et se laissaient assommer sans vouloir tirer, ou reculaient au lieu d'avancer : il fallait dix à douze chevaux pour hisser un fourgon; les traits cassaient, des timons se rompirent et plusieurs soldats risquèrent de tomber dans des précipices avec leurs chevaux. On n'entendait que des cris et des jurements, lorsque, vers dix heures du soir, nous fûmes assaillis par un orage. Les éclairs laissant voir la route, nous profitâmes de leurs clartés fugitives pour en surmonter les obstacles. Le lendemain, nous passâmes par des chemins si couverts de boue que les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre; et à Carlstadt, où nous n'arrivâmes qu'à minuit, il n'y en avait pas moins de trente centimètres dans toutes les rues.

De Carlstadt, nous nous rendîmes à Sluin, chef-lieu d'un canton inculte, habité par des Croates par

1) Extrait des *Souvenirs du capitaine Desbœufs*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, qui paraîtront prochainement chez Alphonse Picard et fils.

reils à ceux des environs de la Dalmatie. J'appris des aides de camp du maréchal, Fabvier et Damrémont, avec lesquels j'avais fait connaissance, que nous allions nous battre contre les Bosniens qui, pendant notre campagne en Autriche, s'étaient emparés de quelques territoires sur la frontière. Peu de jours après, le régiment s'avança dans un pays désert et se mit en ligne avec le 79ᵉ et le 8ᵉ léger, en face d'une petite armée turque, composée en grande partie de troupes irrégulières, sous les ordres de l'aga de Vihacs, usurpateur des terrains contestés. A peine le premier poste fut-il établi que des cavaliers ennemis fondirent sur la sentinelle, qui tua le plus avancé et fut sabrée par les autres. Les soldats du poste se serrèrent dos à dos, firent feu et croisèrent la baïonnette. On courut à leur secours, et tandis que les Turcs se retiraient, le cheval de l'homme tué vint droit à nous, sauta par-dessus nos têtes et disparut.

Les Turcs chantèrent des prières pendant la nuit, et de bon matin ils vinrent en grand nombre puiser de l'eau à une source située en avant de leur camp ; on pointa sur eux une pièce, le boulet tua deux hommes et fit jaillir l'eau à la figure des autres qui, épouvantés, prirent la fuite, aux grands éclats de rire de nos soldats. Le lendemain, au lever du soleil, trois régiments d'infanterie arrivés la veille se montrèrent sur la gauche de l'ennemi, et deux régiments de chasseurs à cheval parurent sur leur droite; en même temps nous reçûmes l'ordre de nous porter en avant. La cavalerie turque, au lieu de rétrograder, pour ne pas être prise entre trois feux, fondit au contraire sur nous; c'était une nuée d'hommes sans uniforme, montés sur de petits chevaux maigres, d'une légèreté sans égale, obéissant à la voix et à la pression des genoux du cavalier, qui ne se sert ni de bride ni d'étriers. Ils furent reçus par un feu roulant qui ralentit leur ardeur ; quelques coups de canon à mitraille achevèrent de les mettre en désordre; ils se replièrent. La plupart des chevaux dont les cavaliers étaient tombés s'arrêtèrent d'eux-mêmes. D'autres cavaliers, mettant pied à terre sous une grêle de balles, attachèrent les blessés et les morts sur leurs chevaux, les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, et se remettant de nouveau en selle, disparurent tous à la fois. Un cavalier blessé, qui ne pouvait se relever, s'entortilla une main avec la queue de son cheval, et le piquant de l'autre avec son sabre, se laissa rapidement traîner et nous échappa. Quelques Turcs cependant restèrent sur place, et plusieurs autres, que leurs chevaux avaient emportés, furent tués sur les derrières de l'armée, après avoir donné une alerte aux équipages. Nous avançâmes au pas de charge, faisant feu de nos pièces sur l'infanterie postée plus loin. A notre approche, cette infanterie recula à son tour et se plaça sous la protection d'une redoute armée de canons; la cavalerie se reforma et les boulets et les balles furent dirigés sur notre colonne, qui continua sa marche avec autant de calme que si elle avait été à la manœuvre. Nos pièces et celles du 8ᵉ léger, s'étant avancées à la prolonge, portèrent le désordre dans les bataillons turcs; les chasseurs à cheval les serrant de près d'un côté, et les régiments arrivés la veille approchant de l'autre, ils rétrogradèrent de nouveau. En passant dans la redoute, je la vis couverte de morts; un de nos boulets, entré par une embrasure, avait enlevé le crâne à un géant d'environ $1^{m},90$ et gros en proportion de sa taille. Nous continuâmes notre poursuite jusqu'à un joli village où les Turcs voulurent tenir; mais les pièces, les voltigeurs et la cavalerie les débusquèrent promptement et ils s'enfuirent à travers un bois (1).

Les habitants du village n'ayant pas prévu que nous ferions six lieues en combattant, n'avaient eu à notre approche que le temps de se sauver; le maréchal donna l'ordre de brûler le village. Je courus avec quelques officiers à la maison la plus apparente; des appartements grillés donnant sur une cour nous ayant paru être le sérail, nous l'incendiâmes en l'honneur du beau sexe. Jamais je n'ai assisté à un aussi grand feu; plus de cent maisons, la plupart construites en planches, flambaient à la fois. De retour à la compagnie, je trouvai une dizaine de canonniers dansant grotesquement habillés en Turcs, d'autres plumaient des volailles, dépeçaient des agneaux et des cochons de lait et préparaient le repas. Un tronc d'arbre de trois à quatre mètres de hauteur sur un mètre de diamètre, creux d'un bout à l'autre, qui était à terre près du campement de la compagnie, fut placé sur un tas de planches embrasées; la flamme, sortant par le haut du tronc avec impétuosité, forma une gerbe de feu. Les canonniers, charmés du bel effet que cet arbre produisait, se prirent par la main et dansèrent une ronde autour en imitant le chant des Turcs. La compagnie étant campée en avant du front, il vint des soldats de tous les régiments pour jouir de ce spectacle.

Le lendemain nous marchâmes sur Vihacs, dont nous apercevions déjà les jolies maisons blanches, lorsque à notre grand regret l'aga, désireux de s'épargner notre visite, rendit les terrains usurpés et paya les frais de l'expédition. J'appris que la Porte, à qui l'aga n'avait pas voulu obéir, avait permis au maréchal de se faire justice lui-même. Le même jour nous revînmes sur nos pas et nous rencontrâmes un régi-

(1) Je remarquai que la plupart des trompettes des chasseurs à cheval, qui étaient habillés de rouge et qu'on avait sans doute pris pour des officiers, étaient blessés.

ment croate en marche pour nous rejoindre; chaque soldat de ce régiment portait trois bâtons pointus d'un bois dur; l'un de ces bâtons se plantait à terre et était surmonté des deux autres placés en X, de sorte qu'en un instant, les Croates étaient abrités derrière des lignes de chevaux de frise, précaution utile contre la cavalerie turque.

La roue d'un fourgon se brisa à trois lieues de Sluin; il était rempli d'avoine pour les chevaux du colonel, qui me prescrivit de rester à la garde du fourgon avec dix hommes, ajoutant que le lendemain il m'enverrait une autre roue. Il était à craindre que des maraudeurs turcs n'eussent suivi notre mouvement; aussi, quoique la nuit fût très froide, je la passai sans feu et dans le plus grand silence. Le matin la roue arriva, mais elle était trop petite; nous nous en servîmes cependant à l'aide de cordages et nous atteignîmes Sluin, où je me procurai une autre roue. Je rejoignis le régiment à Carlstadt, d'où il partit pour Mœttling. Il pleuvait le jour du départ et il faisait très froid. Je voulus marcher pour me réchauffer les pieds; mon cheval, jeune et vif, donna un coup de tête qui m'enleva la bride des mains, et s'élança dans la campagne couverte d'eau. Toutes les fois que j'étais sur le point de le saisir, il faisait un bond et s'éloignait de nouveau; il me conduisit ainsi près d'une lieue dans les terres; j'allais l'abandonner, car je m'exposais, en continuant ma poursuite, à rencontrer des Croates qui m'auraient sans doute assassiné, mais le regret de perdre mon portemanteau, contenant mon argent et mes meilleurs effets, me fit tenter un dernier effort qui me réussit.

La compagnie fut détachée au château de Guirovo. La dame du logis et une de ses parentes, toutes les deux fort jolies, proposèrent au lieutenant, à l'intendant de la maison et à moi, de les accompagner à un bal de Mœttling. Elles montèrent dans leur char à coquille et nous les escortâmes à cheval. Le lieutenant, qui se croyait un excellent cavalier, espérant briller aux yeux de ces dames, défia l'intendant à la course. Ils partirent, je les suivis; les trois chevaux se touchaient, le char volait sur nos traces. Le lieutenant, afin d'être plus libre de ses mouvements, s'approcha trop du bord du chemin; le sol manqua sous les pieds de son cheval et il roula avec son maître dans le champ voisin. Mon cheval, épouvanté de cette chute, fit un bond et me lança de l'autre côté de la route. Ces dames arrivèrent, et nous voyant couverts de boue mais sans blessures, elles ne purent s'empêcher de rire. Pour comble de désagrément, nous fûmes obligés de rentrer au château à pied, attendu que les deux chevaux, libres du frein, avaient regagné l'écurie au galop.

Revenus à Neustadt, les officiers du régiment donnèrent un bal. Plusieurs demoiselles refusant d'y assister sous divers prétextes, l'officier chargé avec moi des invitations, fatigué de leurs défaites, leur disait en français de l'air le plus gracieux : « Tas de bégueules, allez au diable », à quoi elles répondaient que nous étions trop honnêtes et nous reconduisaient poliment. Instruites plus tard du sens de nos paroles, elles nous en témoignèrent leur ressentiment par des regards foudroyants, des airs de mépris ou de petites mines boudeuses très divertissantes. Voulant encore nous amuser à leurs dépens, nous choisîmes un soir où il faisait un froid de sept à huit degrés; coiffés d'un mouchoir blanc, une chemise passée sur nos vêtements, nous allâmes danser, vers minuit, sous leurs croisées, au son de plusieurs instruments. Étonnées d'entendre de la musique à pareille heure, elles se levèrent, ouvrirent doucement leur fenêtre, et nous voyant sauter sur la neige en chemise, elles bravèrent la rigueur du froid à demi habillées, afin de jouir d'un spectacle où, à leur insu, elles jouaient le premier rôle (1).

Nous partîmes pour Udine, d'où je revins à Laybach avec mission d'y déposer le matériel de la compagnie et de remettre les chevaux à l'intendant de Goritz, chargé de les placer chez les propriétaires des environs. De retour à Udine, je fus logé dans un café où j'occupais une chambre du second étage

(1) Un soir, à l'entrée de la nuit, nous étions sur la grande place de la ville, lorsque Julien, un de mes amis, voyant arriver la voiture du général Bertrand qui commandait la brigade, s'élance tout à coup à la tête des chevaux en criant au cocher d'un ton effrayé : « Arrêtez, arrêtez, où allez-vous, malheureux! Est-ce que vous ne savez pas que le pont vient de s'écrouler? — Le pont vient de s'écrouler? dit le général, qui mit la tête à la portière. — Ah! c'est vous, mon général, pardon; oui, le pont vient de s'écrouler, et comme il fait très obscur, il est heureux que nous nous soyons trouvés là pour vous avertir. — Je vous remercie infiniment, Monsieur, et vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien m'indiquer le logement de votre colonel. — Avec plaisir, mon général, venez. » — « Colonel, dit le général, je viens vous demander l'hospitalité pour cette nuit; je comptais me rendre à Mœttling, mais la chute de votre pont me retient ici. — Comment! le pont est tombé? dit le colonel étonné. — Sans doute, reprit le général, ne le savez-vous pas? — Non, vraiment », dit le colonel, et appelant son sapeur d'ordonnance, il lui demanda comment il ne l'avait pas prévenu de la chute du pont : « Parce que je n'en savais rien, dit le sapeur. — Vous n'en saviez rien? Voilà comme vous êtes, vous autres, vous ne savez jamais rien. Allez voir cela. » Le sapeur revint assurer au colonel que le pont était toujours à sa place. « Mais, s'il en est ainsi, dit le général, quel intérêt pouvait avoir cet officier à me tromper? Je saurai cela », répondit le colonel, et s'adressant au sapeur : « Amenez-moi, lui dit-il, le premier officier que vous trouverez sur la place. » — Julien, qui se tenait aux aguets, se présenta et suivit le sapeur : « Qui a dit au général que le pont était tombé? demanda le colonel. — C'est moi, répondit Julien. — Pourquoi l'avez-vous trompé? — Pour vous procurer le plaisir de lui donner à souper, et pour l'empêcher peut-être de se tuer en voyageant de nuit par de si mauvais chemins. — Ah! dit le général en riant, puisque Monsieur avait de si bonnes intentions, il mérite bien que vous l'invitiez à souper avec nous. » Ce que le colonel trouva fort juste.

ayant vue sur une terrasse située au premier étage et sur la cour. Un jour, de très bon matin, je sentis un malaise qui me réveilla ; ma chambre était remplie de fumée et la porte brûlait. Je me hâtai de jeter par la fenêtre mes effets et les matelas du lit sur la terrasse et je me laissai choir dessus. De là je descendis dans la cour, où j'appris que le feu avait commencé par une mouchure de chandelle tombée par mégarde sous le comptoir.

J'allai voir Venise avec d'autres officiers ; nous traversâmes le pont du Rialto et la place Saint-Marc ; nous admirâmes le palais du Doge, l'église aux cinq dômes et le clocher isolé, haut de plus de 100 mètres, etc. Je n'ai rien vu, comme ville, d'aussi beau que Venise ; ses maisons en terrasse couvertes d'arbustes et ses canaux parsemés d'élégantes gondoles offrent un coup d'œil ravissant.

Le colonel partit pour Paris. Barbereau, ancien aide de camp, passé capitaine au régiment depuis peu, s'empara de l'esprit des deux chefs de bataillon et se rendit le tyran du régiment. Il insinua aux capitaines que la familiarité qui existait entre eux et les autres officiers en campagne devait cesser en garnison, et les engagea à prendre envers nous ce ton de supériorité qui convenait, disait-il, à leur grade. La première fois qu'il fut de semaine, au lieu de recevoir individuellement les cartes d'appel, comme cela se pratiquait au régiment, il nous fit former en cercle autour de lui, et nous retint jusqu'à ce qu'il eût reçu le rapport des compagnies logées à l'autre extrémité de la ville ; nous manquions ainsi tous les soirs le commencement du spectacle. Il n'ignorait pas que cette mesure nous était désagréable, et comme il ne tenait aucun compte de la contrariété que nous éprouvions, je pris un soir la parole et je lui dis : « Capitaine, quand on arrive dans un corps, on se renseigne sur la manière dont se fait le service et l'on s'y conforme ; je vous déclare donc que nous n'attendrons plus qu'il vous plaise de nous renvoyer. » Pour toute réponse, il m'infligea quinze jours d'arrêts ainsi qu'à tous les autres officiers de semaine, et il dit au commandant que j'étais un insolent. Les quinze jours finis, il prétexta une indisposition et il garda le lit. D'après le règlement qu'il avait mis lui-même en vigueur, nous devions le remercier de la levée de nos arrêts ; je me rendis chez lui avec un lieutenant à qui j'avais communiqué mon dessein. Nous le trouvâmes seul : « Je viens, lui dis-je, vous remercier de la levée de mes arrêts et vous demander raison de l'insulte que vous m'avez faite en me traitant d'insolent. » Il me répondit d'un ton hautain et d'un air de mépris : « Ah ! ah ! vous êtes bien hardi ! allons, passez-moi la porte ! » et me la désignant du doigt avec autorité, il ajouta : « Allons donc, vite, dehors. » Je lui répliquai froidement : « Je m'étais bien douté qu'un homme qui se conduisait comme vous ne pouvait être qu'un lâche. » En même temps, je lui appliquai une chiquenaude sur le nez ; il poussa de hauts cris et nous sortîmes aussitôt de chez lui. Une heure après, l'adjudant-major vint prendre mon sabre et me conduisit à la citadelle, où je fus enfermé dans une chambre voûtée, d'où Attila regardai jadis brûler Aquilée. Je sus que Barbereau s'était plaint que je lui avais donné un coup de poing sur la figure et qu'il exigeait qu'on me traduisît devant un conseil de guerre. Je ne craignais pas d'être condamné, parce que j'étais sûr de l'officier qui m'avait accompagné ; mais désireux d'éviter le désagrément d'être jugé, je me disposais à écrire au général Huart, qui commandait le département, lorsqu'on me rendit ma liberté par ordre de ce général. Instruit de ce qui s'était passé, il avait envoyé chercher le commandant du régiment et Barbereau, et après avoir donné une semonce au premier, il s'était adressé au second en ces termes : « Pour vous, Monsieur, il ne vous reste d'autre parti que de vous mesurer avec cet officier ou de quitter le régiment ; on doit beaucoup à la discipline, mais encore plus à l'honneur. » J'allai remercier le général de la protection qu'il avait bien voulu m'accorder ; il me répondit : « Je suis fâché qu'il existe de la désunion dans un si beau corps d'officiers ; du reste, j'approuve votre conduite. » Le même jour, le commandant dit à Barbereau devant tous les officiers réunis : « Pour votre affaire avec Desbœufs, vous vous arrangerez comme vous voudrez, je ne m'en mêle plus. » Barbereau m'aborda et me signifia qu'il m'attendait dans une heure à la porte d'Aquilée ; nous eûmes bientôt choisi un lieu commode ; j'ôtai mon habit, je mis l'épée à la main et j'attendis mon adversaire ; son dessein devait être de me surprendre, car au lieu de se mettre en garde, il me porta un coup tout à fait à l'improviste ; je parai et, en ripostant, je lui enfonçai mon épée dans le sein. Cela fut fait si lestement que les témoins ne s'en aperçurent même pas ; je lui criai : « Vous êtes blessé ! » et je me tins sur la défensive. Emporté par la colère ou enhardi par mon inaction, il s'abandonna sur moi, en me pressant assez vivement : je parai ses coups et je lui répétai deux ou trois fois : « Vous êtes blessé ! » Je voyais en effet du sang au bout de mon épée ; comme il ne m'écoutait pas, je m'écriai : « Vous en voulez un autre, vous êtes mort. » J'allais me fendre sur lui et le percer d'outre en outre, lorsqu'il tomba sans connaissance. La blessure, quoique dangereuse, ne fut pas mortelle ; ce qu'il y eut de singulier, c'est que Barbereau fut guéri par Moynier, de Perpignan, chirurgien de l'hôpital militaire, qui m'avait prêté son épée à lame triangulaire ; Barbereau avait exigé que le duel eût lieu avec une épée

de cette espèce. Le résultat de cette affaire combla de joie mes camarades et rabattit l'orgueil des capitaines.

Le ministre venait d'accorder des congés de semestre; j'étais sur la liste des semestriers et je partis avec d'autres officiers. A notre passage à Crémone, le Pô, grossi par les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours, inondait la ville. Nous apprîmes qu'à la hauteur de Plaisance, où nous comptions le traverser, il avait trois lieues de large. Nous nous rendîmes à Pavie; l'eau du Tessin couvrait les rues; nous louâmes une barque et nous voguâmes sur la grande route, guidés par deux rangées de saules qui laissaient voir les extrémités de leurs branches au-dessus de l'eau. Le lendemain nous traversâmes le Pô sur un grand bateau près de Voghera; il avait dans cet endroit plus d'une lieue de large et il était très profond vers le milieu. Arrivés au pied du col de Tende, nous prîmes des mulets et, laissant le chemin à notre gauche, nous montâmes directement par des raccourcis pendant trois heures avant d'arriver au sommet du col. C'est de cette position qu'Annibal vit l'Italie pour la première fois. Je considérai pendant quelques instants les champs italiens, la mer de Gênes et les hautes cimes des Alpes; et puis, portant mes regards vers la descente, j'aperçus une immense route se repliant tant de fois sur elle-même que le flanc de la montagne en est tout sillonné; Tende paraissait placé comme au fond d'un abîme. Nous descendîmes rapidement à pied pendant plus de deux heures, par des sentiers qui coupent la route dans tous ses détours, et nous la traversâmes souvent sans jamais la suivre. On m'assura qu'il faut deux jours aux voitures pour la remonter. On compte vingt-huit lieues de Tende à Nice. Cette route est très pittoresque. Dans certains endroits le chemin est taillé dans le roc; plus loin il est resserré entre des précipices et des rochers élevés à perte de vue. Nous distinguions les portes et les fenêtres des maisons de quelques villages situés à une distance de deux ou trois lieues sur nos têtes. Le pont du Var avait été emporté; nous passâmes la rivière à l'aide de longues planches branlantes posées sur les piles du pont que les eaux battaient avec furie.

Ma mère fut bien agréablement surprise de mon arrivée. Peu de temps après, les bataillons de dépôt des régiments de l'armée de Dalmatie passèrent à Perpignan, se rendant en Catalogne; j'invitai à dîner le commandant du bataillon de notre régiment et six officiers; trois ans après, la moitié de mes convives avaient été tués et les autres blessés. Sur la fin du repas, le commandant émit l'opinion que les bataillons qui étaient en Illyrie ne tarderaient pas à venir en Espagne. Ces paroles furent un coup de foudre pour ma mère, elle pâlit et cessa de manger. Dévote et royaliste, elle avait la guerre d'Espagne en horreur, et elle frémissait à la seule idée que je pourrais tremper mes mains dans le sang des moines armés. Les prévisions du commandant se réalisèrent. Les régiments du corps d'armée vinrent en Catalogne, à l'exception de notre régiment, qui se dirigea de Narbonne sur la Navarre. Je reçus l'ordre de rejoindre. Au moment du départ, ma mère m'embrassa froidement et me dit d'un ton solennel: « Adieu, nous nous reverrons dans l'autre monde où je vais bientôt t'attendre. » Ce même jour, soit désespoir, soit qu'elle sentît déjà les atteintes du mal qui devait la conduire au tombeau, elle se mit au lit et n'en sortit plus.

LA CONFÉRENCE INUTILE

Il faut avouer que depuis le jour où les conventions et les déclarations de la Conférence de La Haye ont été signées à la Maison au Bois (29 juillet 1899), aucun élément nouveau de sécurité et de confiance n'a été procuré aux nations, mais plutôt un sentiment vague d'appréhension dans l'avenir a toujours été en augmentant: chaque incident qui se produit dans les relations internationales ou dans la situation intérieure des États, devient le sujet d'une sorte d'émoi qui s'accuse toujours davantage.

On se dit que le monde roule vers un point où la paix fragile doit se rompre, et les jours et les heures, en s'écoulant, diminuent la distance qui nous sépare de ce terme inconnu, mais fatal. On a serré les freins de la machine, les ingénieurs ont multiplié les signaux le long de la voie, ils ont échelonné de chaque côté des armées de surveillants, semé des grains de poussière et des fétus de paille (comme cette Conférence de La Haye) sous les roues du train qui nous emporte, pour essayer d'en ralentir la course folle; il fuit toujours dans un fracas de tonnerre, et l'on est convaincu qu'il y a là-bas, quelque part, dans la nuit, un tournant où le train va sauter; on ne sait pas le lieu ni l'heure, mais on sait que cela arrivera.

Tel est l'agréable état d'esprit, dans lequel le monde vit et travaille. Si les peuples des Balkans se remuent sous les tyrannies locales qui les persécutent, si le bruit de nouveaux massacres nous arrive des bords du lac de Van, ou si un navire anglais apparaît devant une bourgade arabe au fond du golfe Persique, ou si l'émir d'Afghanistan meurt d'une mort imprévue, l'Europe entière se demande si ce n'est pas là l'occasion cherchée par le destin, le moment marqué de cette catastrophe inévitable, dont on ignore seulement l'heure où elle doit éclater au milieu du bruit des armes et des clameurs du monde.

Les lois de la justice et de l'humanité n'ont pas encore pu obtenir une place appréciable dans notre civilisation : on se sent à la merci de trois ou quatre grands despotismes aveugles, pareils à des fléaux de la nature, à des cyclones, à des torrents, ou à ces soulèvements périodiques des vagues sur la mer, — empire britannique, empire russe, empire allemand, empire fédéral de l'Amérique du Nord, — autant de monstres, de léviathans, qui marchent par le branle de leur impulsion interne, dépourvus de toute lumière de l'esprit ou de la conscience.

Les phénomènes naturels peuvent cependant être prévus et calculés jusqu'à un certain point; ils sont plus dociles que les hommes à la raison universelle des choses, ils suivent des lois impersonnelles et désintéressées, comme celles de la pesanteur ou de la gravitation; tandis que ces monstres politiques et sociaux sont la plupart du temps conduits par des chefs sans instruction véritable et sans réflexion, qui dépendent tout entiers de leurs propres et petites secousses impulsives. Ainsi l'humanité, à l'apogée de la civilisation, ressemble encore à un troupeau immense et confus, sous la domination de forces aveugles, et, vraiment, elle est peu différente de ces premières hordes humaines qui passaient leur morne existence à trembler constamment sous les coups imprévus et inexpliqués de la matière formidable.

Le système politique et moral de l'univers nous offre encore l'image assez exacte de cette époque de l'ignorance cahotique, où nos lointains ancêtres n'osaient pas lever les yeux sur les phénomènes de la nature, se contentaient d'en subir les chocs en les adorant. Le noir cortège des superstitions, expulsé par la science du théâtre de la nature, qui s'est illuminé et ordonné à nos yeux ravis, a gardé cependant toute son importance dans la vie politique des nations; elles demeurent livrées à tous les hasards, jouets de fatalités obscures, qu'elles n'osent pas encore regarder en face pour les étudier et les réduire à leur valeur; et ainsi cette antique loi du Destin arbitraire et capricieux que nous avons détrôné dans l'ordre matériel, règne encore souverainement, après vingt siècles de philosophie et de science, dans le système anarchique de nos gouvernements; nous nous vantons, non sans quelque raison, d'avoir dompté les monstres de la nature, mais nous demeurons asservis aux monstres de la politique, et, à la vérité, le bénéfice n'est pas considérable si les inondations, les volcans, les forces chthoniennes sont refrénées dans le monde assagi, tandis que l'humanité enfante elle-même d'autres puissances non moins aveugles qui peuvent à tout moment précipiter sur ce globe des fleuves de sang et de feu et rouvrir l'ère des dévastations préhistoriques. Le sombre désert du Sud-Africain a-t-il jamais produit, pour la ruine et l'anéantissement des races humaines, un fléau comparable à la sauvagerie monstrueuse des Kitchener et des Chamberlain?

* * *

Le Conseil des Sages qui délibère à La Haye ne trouve, dans les infinies ressources de la diplomatie, aucun expédient pour sauver les restes d'une race héroïque autant que malheureuse. L'Europe intellectuelle et morale, dont le jugement se manifeste en évidence, est trop accablée sous le joug des pouvoirs inconscients pour donner une sanction à ses vœux. Cette défaite de la conscience universelle sous la pression des fatalités extérieures est juste aussi tragique que l'étouffement des Titans, ces premiers ouvriers de génie, sous l'amoncellement des blocs de la montagne.

On ne sait si la conscience du monde est dans le devenir et si vraiment elle sera un jour et régnera; mais elle apparaît plongée, au début du siècle vingtième, et au milieu de la floraison de tous les arts, dans un abîme de servitude. L'opinion européenne ne se sert des mille voix de la presse que pour faire entendre des lamentations impuissantes sur l'un des plus notables parricides dont l'humanité ait jamais été le témoin; tout ce bruit que nous faisons du grincement de nos plumes et du vent de nos discours, et que l'on pourrait prendre pour la révolte de consciences libres, n'est que le honteux cliquetis des chaînes que le captif secoue sur le grabat où il raidit ses membres tuméfiés.

Si l'esclave puise dans cette agitation vaine l'illusion et l'orgueil de la liberté, il faut sans doute renoncer à l'espoir de le libérer jamais. Les fers qu'il porte aux mains et aux pieds, il dit que ce sont ses armes, insignes de sa noblesse, et le carcan qui étreint sa tête, il l'appelle son diadème de roi.

Le crime dénoncé comme tel aux peuples du monde continue toujours jusqu'à la consommation finale; le fléau africain poursuit sans désemparer ses ravages, détruisant les dernières racines d'une nationalité autonome et originale qui avait conquis cette place par son travail. Les protestations indignées prouvent sans doute qu'il y a une conscience dans le genre humain, mais la parfaite inutilité de cette indignation vertueuse prouve que la conscience demeure assujettie à des forces aveugles et sourdes.

Ainsi la moralité humaine ou européenne qui, souvent, se dit fière de sa maîtrise, s'illusionne; elle ne voit pas sa position qui est celle de l'esclavage sous le joug des fatalités sans conscience et sans raison.

La première négation du droit, qui a gâté dans ses fondements mêmes l'institution érigée à La Haye par l'initiative du tsar, s'est faite lorsque les libres répu-

bliques sud-africaines ont été exclues du concert des nations. Ce vice de l'œuvre est radical absolument; tout ce que nous voyons en est la suite et l'effet. Quand on a refusé de reconnaître l'existence des libres peuples du Transvaal et de l'Orange, on les a égorgés en réalité, par un sophisme du protocole, aussi et plus complètement que ne le fait Kitchener par l'épée et le lacet. Ce sont les puissances réunies qui ont livré les Boers à l'Angleterre, comme des vassaux en révolte, qui ont prononcé contre eux la peine capitale, *diminutio capitis*, en les dépouillant arbitrairement de leur personnalité autonome et souveraine; elles ont littéralement pendu le Transvaal et l'Orange aux chênes historiques du Bois sacré qui abrita la glorieuse république néerlandaise. Chamberlain et Kitchener ont continué en détail l'œuvre barbare que les puissances réunies avaient exécutée en bloc.

Pourquoi exclure de l'assemblée des puissances vivantes le Transvaal et l'Orange, quand on y admet le Luxembourg décapité, partagé entre la Belgique et la Hollande? Le Luxembourg qui a sa voix à La Haye est-il davantage une personne morale et un citoyen dans le libre collège des nations? Est-ce que les Républiques confédérées des Krüger et des Steijn n'avaient pas leur droit propre autant que ce duché gothique? Et le Portugal? Pourquoi compte-t-il, celui-là? En voilà un vassal de l'Angleterre qui étale au grand jour toutes les marques de sa vassalité! Et la Turquie d'Abdul-Hamid, sans parlement, sans lois, sans droit, sans aucune des institutions d'un État européen, que fait-elle, quelle autorité légale exerce-t-elle dans ce concert des puissances policées? Et que fait ici le Koran, quel dialogue peut-il entretenir avec l'Évangile des Chrétiens? S'il y a une exception criante et scandaleuse dans la Conférence des nations, c'est bien celle-là, et nous ne nous plaignons pas qu'on l'ait admise dans ce pandémonium, mais de quel droit alors en a-t-on chassé les Boers, nos frères de race, de culte et de légalité? Et la Chine? car la Chine aussi a voté et signé les actes du 29 juillet 1899; et, à peine avait-elle été appelée à joindre sa signature à celles des puissances européennes, qu'on a vu celles-ci mobiliser leurs flottes pour porter jusque dans Pékin leurs dévastations et leur pillage! Cependant si la Conférence possédait une autorité légale et morale quelconque, elle aurait dû la manifester au moins dans ce procès avec l'un de ses propres membres et recourir aux sanctions de la loi plutôt qu'aux sévices de la force militaire déchaînée. Ou, si la Chine est tenue pour une puissance barbare, hors la civilisation et le droit européen, comment est-elle venue siéger dans l'aréopage mondial et comment son vote a-t-il pu contribuer à exclure deux républiques chrétiennes? Mêmes observations ou analogues pour le Japon, pour la Perse, pour le Siam. Tout l'Orient a été convié, Mahomet et Boudha et les Mamamouchis, pêle-mêle avec le Christ, étonnante communion, soit; mais de quel droit les pontifes de cette communion universelle ont-ils excommunié les Boers et leur double République qui, depuis deux années, affirment leur droit par leur martyre?

La composition même de la Conférence de La Haye, œuvre de haut arbitraire et de prodigieuse fantaisie, la condamnait dès l'abord à la stérilité, comme entachée de deux vices contraires, mais réunis ici par miracle : l'excessive universalité jointe à la spécialité inique.

* * *

Le rescrit de 28 août 1898 portait une pensée principale et maîtresse, dans laquelle tout se résumait : « Mettre un terme à ces armements incessants et rechercher les moyens de prévenir des calamités qui menacent le monde entier, tel est le devoir suprême... » Ce devoir suprême ayant été écarté pour commencer, il était facile de concevoir que tout le reste serait nul. La pensée génératrice de la Conférence a été répudiée comme préface et condition même de la suite de ses travaux. Ce manquement radical au principe d'où la Conférence était issue et cette abdication de toute philosophie politique dans une telle œuvre, devaient la ruiner par la base.

L'auteur du rescrit à jamais fameux par la hauteur presque sublime de son inspiration autant que par sa profonde inutilité de fait, avait donné à sa pensée principale une forme parfaitement explicite. « Mettre un terme à ces armements incessants », pourquoi? Parce que « les crises économiques, dues en grande partie au régime des armements à outrance et au danger continuel qui gît dans cet amoncellement de matériel de guerre, transforment la paix armée de nos jours en un fardeau écrasant que les peuples ont de plus en plus de peine à porter. Il paraît évident, dès lors, que si cette situation se prolongeait, elle conduirait fatalement à ce cataclysme même qu'on tient à écarter... » Or « cette situation » n'a pas cessé une minute de « se prolonger », de s'aggraver par la continuation voulue de « ce régime des armements à outrance et de cet amoncellement du matériel de guerre », après la Conférence comme avant et même davantage; les crises économiques ont redoublé tout naturellement de gravité avec la continuation de ces armements insoutenables, comme l'avait prévu le philosophe couronné qui avait dit : « Les charges financières, suivant une marche ascendante, atteignent la prospérité publique dans sa source. Les forces intellectuelles et physiques des peuples, le travail et le capital, sont en majeure partie détournés de leur application naturelle et consumés improductive-

ment... » L'Allemagne, l'Angleterre, les premières, fléchissent sous le poids, et ces grandes puissances économiques en détresse ne savent plus par quels moyens financiers, par quelles tyrannies commerciales, elles continueront à multiplier et à perfectionner « ces engins de destruction effroyables qui, considérés aujourd'hui comme le dernier mot de la science, sont destinés demain à perdre toute valeur... »

Aussi, depuis les trois années pleines que ces paroles si graves ont été adressées au monde, il est bien permis de se demander si nous ne touchons pas au moment où nous allons rencontrer ce « cataclysme », auquel une telle situation « conduit fatalement »; et l'on comprend dès lors pourquoi la Conférence, en dénonçant avec tant d'éclat le danger, sans y pourvoir, n'a apporté aucun motif de confiance et de repos aux nations, mais plutôt a précisé une inquiétude qui va toujours en se développant à mesure que le temps s'écoule dans une situation déclarée périlleuse par une des autorités les plus compétentes de l'univers. Un architecte nous avertit que, si nous continuons, l'édifice va crouler; depuis trois ans nous avons continué imperturbablement le même système de pression sur les murs qui craquent et sur les voûtes qui ploient.

Et que disons-nous ? L'auteur du rescrit pacifique ne se transporte lui-même à travers le monde que pour vérifier « l'amoncellement du matériel de guerre », pour encourager et exalter le perfectionnement des « engins de destruction effroyables », ô contradiction des contradictions! La logique des choses, dans ce chaos, ne doit-elle pas faire que nous serons demain au bord du « cataclysme » annoncé ?

* * *

L'auteur ou les auteurs de la Conférence de La Haye ont fait trop et trop peu; ils ont péché à la fois par la recherche exagérée du nombre et de l'étendue et par le dédain ou la négligence de l'esprit, et ainsi ils sont tombés dans cette commune faute de sacrifier l'idée à la matière, — faute irréparable, et qui perdait toute l'œuvre, puisque le caractère de cette œuvre était tout spirituel.

La Chine, le Japon, la Turquie, le Siam, même l'Amérique étaient inutiles ou n'avaient pas ici leur place marquée par la raison politique, mais les Boers l'avaient au plus haut point; et, si le Luxembourg fut appelé, l'Alsace-Lorraine méritait bien d'y paraître. Mais on voulut embrasser le monde hétérogène et on laissa en dehors les personnalités morales les plus intéressantes, les plus précieuses, les plus profondément originales et conscientes. On rassembla confusément tous les grands corps, on y ajouta des existences sans valeur, qui ressemblent plutôt à des ombres, et on rejeta hors de la cité des nations, hors de l'Église de la Justice idéale les âmes les plus palpitantes, les plus fidèles à la religion de la liberté et de l'idée.

Nous remarquons dans cette Conférence de La Haye un instinct funeste de mégalomanie, la superstition de la quantité épaisse et lourde, le mépris des fines essences morales : la force et le poids bruts ont seuls été comptés, la vertu a été abstraite du total, et ainsi l'opération entière a été faussée, a été parfaitement contradictoire, puisqu'il s'agissait de mettre une limite à l'infatuation exagérée de la matière, à « l'amoncellement » des nombres!

* * *

Pensons donc que cette Conférence de 1899 fut un premier essai, une ébauche informe et grandiose, — qui peut se comparer à ces organismes démesurés que la Nature, à ses débuts, tailla à coups de hache. Il s'agit d'obtenir un dessin plus net, plus précis, une réunion de puissances ayant des intérêts communs, des idées et des sentiments analogues, et capables de converser les unes avec les autres : une conférence de l'Europe latine, germanique et slave, ce troisième terme est nécessaire comme les deux autres; elle sera bien assez large ainsi et elle ne le sera pas trop : elle aura un sens.

Hector Depasse.

L'HERBE TENDRE [1]

Roman.

II

« Mon ami, prenez garde! Votre cœur est jeune, votre âme ardente, vous voyez avec des yeux de rêve : craignez le diable qui rôde autour de vous, cherchant un poète à dévorer; craignez l'amour, auquel vous ne songez pas, et dont malgré vous votre parole est remplie. En vérité, je vous le dis : vous allez aimer, vous aimez déjà. Prenez garde! »

Accoudé sur son petit bureau d'employé, le front dans une de ses mains, Daniel, pour la dixième fois peut-être, relisait le doux billet que caressait son regard, et à chaque fois sa rêveuse figure s'éclairait d'un sourire fait de surprise, d'attendrissement, de l'orgueil du triomphe entrevu.

Et, dans la satisfaction de son cœur, ses yeux recommençaient encore la chère lecture, examinant avec une minutie enfantine la forme de chaque lettre,

---

(1) Voir la *Revue* des 14, 21, 28 septembre, 5, 12 et 19 octobre.

le moindre contour de chacune de ces frêles pattes de mouche qu'on sentait jetées là, toutes palpitantes sur le papier, par une fine, aristocratique et nerveuse main de jeune femme.

Un nom, à chaque fois, montait de son cœur à ses lèvres : Giselle!... C'était Giselle de Brial qui vivait tout entière, avec son mélange diabolique de fougue et de mélancolie, de finesse malicieuse et de vague poésie, dans ces quelques lignes si gentiment provocatrices, qui menaçaient avec un sourire si attirant, qui grondaient avec de si douces invites.

Giselle de Brial! l'évocation de ce nom aristocratique enorgueillit Daniel : il se leva et parcourut de l'œil les quatre côtés du petit bureau qui lui avait été dévolu à la direction des Beaux-Arts : une méchante pièce froide et nue, prenant jour sur une de ces rues silencieuses qui font une ceinture d'ombre au cloître ensoleillé du Palais-Royal. Et tout de suite, il compara cette installation lamentable de commis à trois mille francs avec le luxe fringant au milieu duquel s'ébattait à l'aise celle dont l'originale et troublante figure emplissait son rêve. Au fond du petit nid drôlement encombré de bibelots qu'elle s'était aménagé dans un coin de l'hôtel de Brial, il la vit, assise devant le vieux petit bureau en bois de rose, traçant d'une main légère, avec une flamme dans les yeux, un peu de chaleur aux joues, ces mêmes lignes qu'il ne se lassait pas de relire; le bruit même de la plume qui courait rapide sur le papier satiné arrivait jusqu'à lui. Et sous ses yeux mi-clos le tableau se précisait, chaque détail surgissant à son tour en une sensation de réel, sans que Daniel perdît aucun des mouvements de Giselle, aucun de ses jeux de physionomie. C'est ainsi que, le billet fini, elle le parcourait rapidement, un sourire aux lèvres, puis, la poudre d'or étalée sur l'encre toute fraîche et brillante, elle le pliait avec amour, choisissait la plus mignonne de ses enveloppes, et c'était son nom à lui que traçait maintenant la plume solidement conduite par une main mutine.

Son nom! il frissonna... Oubliait-il donc qu'il était marié, père de famille? Un peu trop de précipitation, une adresse mal mise, une méchanceté du hasard, et voilà une lettre qui pouvait tomber entrer les mains d'Adrienne, être décachetée par elle involontairement, ou, ce malheur évité, inspirer tout au moins des soupçons, faire naître la méfiance dans l'âme la moins disposée à croire au mal.

Daniel vit dans ce premier effroi un avertissement. La raison reprit le dessus, le rêve s'envola, et le jeune homme songea aux années de vie calme et sage qu'il comptait déjà à son actif; il se reprocha ce commencement de trahison envers sa femme, une douce et sérieuse créature, envers son fils, un petit homme qui poussait dru et qui serait plus tard député, ambassadeur ou académicien, — au choix.

Pourquoi s'était-il sottement laissé éblouir par les vaines et dangereuses splendeurs de l'hôtel de Brial? Pourquoi surtout avait-il rencontré là cette Giselle, dont le nom si doux chantait éperdument à son oreille?

C'était une singulière petite personne, svelte et fuyante, attirante et fantasque, intimidante aussi avec une note drôle quand elle s'avisait de prendre ses grands airs. Au physique, un bibelot mince et joli. Une envolée de cheveux d'or, si ténus qu'on les eût dits détachés d'un écheveau de fée, auréolait une figure d'enfant, à la peau fraîche, à la bouche moqueuse aux yeux de myosotis tour à tour agressifs, caressants et rêveurs. Et à toutes ces séductions s'ajoutait celle dont elle-même paraissait la plus fière : une voix musicale, du cristal le plus pur, avec parfois des intonations langoureuses d'un irrésistible effet, une voix faite pour réciter des vers et parler d'amour.

Fille d'un préfet du Midi et restée orpheline de bonne heure, elle s'était mariée à dix-huit ans, dans la ville où elle avait été élevée, avec un frère du comte de Brial, un lieutenant de cavalerie ivrogne et coureur, qu'on trouva un beau matin étendu sans vie, avec un couteau entre les deux épaules, au coin d'une rue suspecte. De la dot, il ne restait rien. Giselle, très instruite et bonne musicienne, vécut de quelques leçons; mais elle était née pour le luxe bruyant, non pour la vie étroite et la gêne en robe de soie. Elle courut le monde, eut des aventures, connut les heures de triomphe et les soirs de misère, et vint enfin à Paris chercher un abri auprès de sa belle-sœur, la comtesse de Brial, qui, veuve elle aussi, sans enfants et en possession d'une fortune personnelle fort respectable, accueillit avec joie la brebis égarée.

La comtesse de Brial avait reçu beaucoup du vivant de son mari, et, bien que d'une santé chancelante, elle continuait par habitude. Elle ne fut pas fâchée de trouver une coadjutrice sur qui se décharger le plus possible du soin de faire les honneurs de ses salons. Giselle s'en acquitta avec esprit, et les habitués de la maison ne jurèrent bientôt plus que par elle.

Très éprise de littérature, aimant à lire les poètes afin de pouvoir les citer, elle avait rencontré dans Daniel un partenaire tout disposé à lui donner la réplique. La jeune femme était enthousiaste ou feignait de l'être, le jeune homme voulait être brillant, tous deux se donnèrent à l'envi la comédie et cherchèrent à se séduire mutuellement. Leurs deux esprits tout d'abord entrèrent en lice, les cœurs se tenant sur la réserve, prêts à charger, eux aussi, au moment voulu. Un mot un peu vif, une allusion un peu imprudente glissée dans une lettre de Daniel à Giselle — car déjà

ils avaient commencé de s'écrire — fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Il avait fait un pas en avant, elle en fit deux, et sa réponse fut telle qu'on devait l'attendre de cette nature tout à la fois blasée et romanesque, comédienne jusque dans ses mouvements les plus sincères. Le mot amour avait été prononcé; Giselle repoussa le mot, tout en se défendant mal d'accepter la chose; elle fut enjouée, mélancolique, tendre, presque maternelle. Et l'on a vu qu'elle s'entendait à merveille à encourager une aventure en en signalant les dangers.

Avant de refermer la lettre, Daniel la considéra une fois encore longuement, d'une figure tout ensemble émue et préoccupée, puis, la glissant tout au fond d'un tiroir dont il retira la clef, il se mit à réfléchir, la tête dans les deux mains. Il eut quelque mal d'abord à ressembler ses idées : celles-ci, telles une troupe de moineaux francs qui sautillent et piaillent à l'envi sur une aire ensoleillée, s'agitaient tumultueuses dans sa jeune tête. Que pouvait-elle bien être au fond, cette mondaine spirituelle et sceptique, à la souple chevelure dorée, aux yeux d'un bleu changeant, et qui venait se jeter ainsi dans ses bras? Quinze jours auparavant il ne la connaissait même pas de nom, et voilà qu'elle faisait une brusque irruption dans sa vie à lui, sans motif, sans préparation ni sommation, en conquérante.

Daniel releva le front : un rayon de soleil, glissé des toits environnants, dansait dans un coin de la petite pièce, un pan de ciel bleu s'encadrait dans le haut de la fenêtre. Il prit son chapeau et sortit, ne pouvant tenir en place; puis, se dirigeant vers les quais presque déserts à cette heure avancée déjà de l'après-midi, il erra à l'aventure, la tête lourde, le cœur troublé, se demandant avec une sorte d'angoisse ce qu'il allait advenir de ce roman qui s'ébauchait. Cependant il se secoua, se raisonna, se reprit enfin, ne voulut voir que le côté gracieux et neuf de l'aventure; et ses traits s'éclairèrent, sa physionomie ordinairement songeuse et un peu triste s'épanouit dans un sourire de triomphe, de vanité satisfaite, et il marcha allégrement, heureux d'aspirer par tous les pores ce beau ciel d'un bleu tendre qui rayonnait au-dessus de sa tête.

La nuit venait. Il rentra, se souvenant tout à coup d'un travail qu'il avait à livrer le soir même. Tous les employés étaient partis, et son pas solitaire résonnait dans les vastes pièces qu'il avait à traverser. Une fois installé devant son petit bureau, Daniel reconnut son impuissance à mener à bien aucun travail et il s'immobilisa dans son fauteuil, les mains inertes, le regard au plafond, perdu tout entier dans une songerie vague au milieu de laquelle passait incessamment et repassait, avec des agaceries et des mines, la figure moqueuse de Giselle. Chaque mot de sa lettre lui revenait à la mémoire, et il méditait une réponse à la fois tendre et mutine, quand tout d'un coup il sursauta, une bouffée de sang lui montant au visage et lui empourprant les joues. Dans le couloir conduisant à son bureau, un pas rapide et léger venait de se faire entendre.

Avant qu'il pût se rendre compte de la cause de l'émotion qui l'étreignait, la porte s'ouvrit et, dans un froufrou eveloppé de parfums, toute la petite personne élégante et chiffonnée de Giselle apparut.

— Bonjour, Monsieur, fit-elle très vite, j'ai couru, je suis lasse, dites-moi de m'asseoir.

— Mais certainement, Madame, balbutia Daniel effaré par cette entrée soudaine, asseyez-vous là, près de moi, tout près de moi.

Elle prit place sur une chaise, et fixant sur les yeux du jeune homme un regard assuré :

— Pourquoi m'avez-vous écrit? dit-elle.

— Pour que vous me répondiez.

— Et pour que je vous aime! Mais vous savez bien que c'est impossible! Vous êtes marié, nous ne pouvons pas nous aimer.

Elle regardait toujours Daniel hardiment, un peu de fièvre dans les yeux. Ses cheveux d'or, ébouriffés par la course, lui faisaient, en retombant en désordre sur son front, une drôle de petite tête. Lui, était embarrassé. Ah! s'il l'avait aimée, il se serait jeté à ses pieds, lui aurait baisé les mains, et devoirs, morale, convenances et dangers, tout en un clin d'œil eût été balayé par-dessus bord. Mais son effarement, sa gêne, son inquiétude à ce moment où il pouvait, où il devait tout oser, lui apprenaient assez qu'il n'aimait pas. Comment sortir de là? Cette vague sentimentalité qui avait dicté sa lettre, il ne s'était pas imaginé, il le reconnaissait maintenant, qu'elle pût avoir d'autre conséquence qu'une distraction littéraire, un passe-temps poétique ; il n'avait pas rêvé d'autre intrigue que celle qui sort de l'encrier d'un littérateur, d'un romancier. Et voilà que le roman tournait à la réalité, que le rêve prenait corps : la situation s'établissait, et Daniel allait avoir à choisir entre un amour qui était un crime dont il ne pouvait prévoir les suites et la haine ou, ce qui lui parut plus redoutable encore, le mépris de Giselle.

— Eh bien! voyons, à quoi songez-vous? fit celle-ci avec un soupçon de moquerie au coin des lèvres et dans la voix un petit frémissement d'impatience, une note quelque peu brève, comme l'appel du pied qui invite à la lutte.

Daniel prit la main de Giselle et voulut la porter à ses lèvres. Mais Giselle se défendit, disputa au baiser qu'elle jugeait banal la main convoitée. Puis attachant son clair regard sur celui de Daniel :

— Allons, allons, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, fit-elle délibérément. La vie est courte,

il faut prendre garde d'en perdre un seul instant. Vous m'avez écrit : pourquoi, encore une fois ? Avez-vous songé seulement à ce que vous faisiez ?

— J'ai songé que je vous aimais, articula Daniel avec un peu d'hésitation.

— Vous m'aimez donc ?

— Oui, fit-il, en s'efforçant d'y mettre quelque chaleur.

Mais la conviction lui manquait. Giselle, qui avait de bons yeux, ne voulut pas s'en apercevoir.

— Vous m'aimez ! vous m'aimez ! reprit-elle. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous avez une femme, vous avez un enfant, vous êtes un garçon sage et tranquille, tout amour entre nous est impossible ! Oui, impossible, impossible.

Et Giselle frémissait de tout son corps frêle et charmant, et ses yeux brûlants, toujours fixés sur ceux du jeune homme, s'efforçaient d'allumer ce cœur qui tardait à prendre. Une fine et pénétrante odeur d'iris se dégageait à chacun de ses mouvements, enveloppant Daniel d'une griserie où se perdait peu à peu ce qui lui restait de volonté.

— Si ! aimons-nous ! fit-il brusquement. Aimons-nous, et advienne que pourra !

Il avait saisi de nouveau la main de Giselle. Mais cette dernière s'était levée, et, prête à partir, avec lenteur et le regard baissé, silencieuse, elle boutonnait un de ses gants. Daniel s'était levé aussi et de son bras droit lui avait entouré la taille ; tous deux restaient là, hésitant, n'osant se regarder et se sentant rougir sous l'émotion, sincère maintenant, qui montait en eux. Brusquement, comme en un mouvement de faiblesse, Giselle renversa la tête sur l'épaule de Daniel, et, attachant sur ce dernier ses doux yeux alanguis, elle lui tendit les lèvres. Quelques secondes passèrent sur cette étreinte muette, quelques secondes sans doute de vraie tendresse ; puis, toujours sans mot dire, la jeune femme avec précaution desserra la douce chaîne, caressa Daniel d'un long regard humide, ouvrit la porte et s'enfuit en envoyant du bout des doigts un rapide baiser.

La fine odeur d'iris flottait encore dans l'air ; Daniel, resté seul, eut quelque peine à remettre ses esprits. Il s'attendait si peu, il y avait un quart d'heure à peine, à ce qui venait de lui arriver ! Heureux, il voulait l'être, il le voulait absolument, et il faisait les plus louables efforts pour se persuader à lui-même qu'il y réussissait. Mais dans cette joie, qui était avant tout de l'orgueil, il y avait de l'inquiétude, l'appréhension des inévitables remords dont il croyait déjà sentir la morsure. Il avait beau se dire que l'aventure était fatale, qu'il ne faisait que suivre l'universel exemple, et que sa tendresse pour Adrienne n'en serait pas diminuée : il n'arrivait pas à se convaincre, sinon que pour des raisons multiples le métier de don Juan n'était pas son fait. Depuis quatre ans qu'il était marié, c'était sa première intrigue. Où le mènerait-elle ? Ce baiser, reçu plus encore qu'échangé et qui n'avait triomphé que par surprise d'une réelle froideur, ne serait-il qu'un fait-divers dans sa vie, ou le premier chapitre d'un roman dont il n'envisageait pas sans effroi les péripéties ? Un trouble, à cette pensée, lui brouilla l'âme, et il songea qu'il ferait peut-être bien d'en rester là. Oui, mais était-ce possible ? S'il n'aimait pas Giselle, Giselle était bien près de l'aimer. Sans cela, eût-elle répondu à sa lettre ? serait-elle venue ? lui aurait-elle tendu ses lèvres dans ce mouvement passionné qui avait précédé sa fuite ? Évidemment, il était aimé.

Aimé ! Comme son cœur battait, à cette idée, à ce mot ! Aimé par cette jolie femme, si mutine, si espiègle si attirante !

Et Daniel, de ses yeux où luisait un sourire, la revit toute, eut la curiosité de la détailler. Elle était désirable, certes, et bien faite pour endormir des scrupules plus puissants que les siens. Quel âge pouvait-elle avoir ? vingt-cinq à vingt-six ans ? et combien d'amours déjà dans sa vie ? Cette pensée le refroidit un peu, le rendit songeur, éteignit le sourire. Vingt-six ans ! A cet âge on n'agit déjà plus à l'étourdie : Giselle reviendrait.

Longtemps il se complut dans cette rêverie incohérente et orgueilleuse qui lui montrait, pâmée à demi dans ses bras, la belle créature dont la grâce provocante et la réputation d'esprit avaient suscité, il le savait, tant d'adorateurs, découragés bientôt par la plus complète indifférence. Ainsi il était aimé d'elle, et sans qu'il eût rien fait pour cela ! d'emblée, il avait conquis ce cœur qui, victorieusement, avait repoussé tant d'assauts ! Daniel sentit une bouffée d'orgueil brûler sa joue. Puis de nouveau il pensa à sa femme, à son enfant, et le remords revint plus aigu, lui mordit le cœur plus profondément. Son enfant si beau, si gai, aux côtés de sa mère ! Et cette dernière ! elle lui apparaissait, le front clair, le regard limpide, sûre de son mari qu'elle adorait, se faisant toute petite auprès de son tout petit et jouant avec le bambin comme une grande sœur, dans les allées ensoleillées et familières des Tuileries ou des Champs-Élysées.

Mais il ne pouvait plus reculer, sa réputation même d'homme d'esprit était en jeu. Que penserait de lui Giselle de Brial s'il montrait la moindre hésitation à pousser les choses dans la voie que fatalement elles devaient suivre ? Il se demanda où il pourrait bien la revoir et se décida pour le parc Monceau qui était tout proche de l'hôtel de Brial : il écrivit à la hâte un petit mot demandant un rendez-vous pour le lendemain soir, porta lui-même la lettre à la poste, et, comme sept heures sonnaient, il prit mélancolique-

ment le chemin de la maison. Il avait encore dans les yeux cet indéfinissable regard qu'y avait laissé Giselle en partant, regard de tendresse, d'abandon, presque de supplication...

Rentré chez lui, toutes sortes de pensées désobligeantes l'assaillirent. Ce rendez-vous pour le lendemain soir l'effrayait : c'était le second pas fait dans cette voie, ou plutôt dans ce chemin de traverse au bout duquel il apercevait distinctement le poteau fatal où flamboyait ce gros mot : *Adultère*. Que de chagrins ne se préparait-il pas? et pour qui? Savait-il ce qu'elle était au juste cette Giselle qui était venue ainsi étourdiment se jeter à sa tête? Cette précipitation même, dont quelques heures auparavant il s'était fait honneur et qu'il n'avait pu moins faire que d'attribuer à son propre mérite, qui sait si ce n'était pas tout simplement la comédie d'une femme en quête d'un nouvel amant et s'empressant de prendre le premier qui s'offrait à elle?

Et il se plut à évoquer de la jeune femme une nouvelle et plus définitive et moins flatteuse vision, il voulut à toute force trouver des tares à cette beauté parfaite. A tout prendre, avec ses yeux mobiles, sa chevelure blonde en désordre, c'était une figure de gamine effrontée plutôt que de femme du monde : puis elle était menue, presque maigre. Aurait-elle été malheureuse en amour? et Daniel n'était-il pour cette Ariane abandonnée qu'un en-cas et un pis aller?

La veillée lui parut longue. Aussitôt le dîner achevé, il prétexta une migraine et gagna son lit, s'en remettant au lendemain pour voir un peu plus clair dans sa pensée et savoir s'il devait trouver joie ou peine à l'aventure.

III

S'il est en plein Paris un coin aimé des poètes et des amoureux, c'est assurément ou ce devrait être le parc Monceau. Léché, bichonné comme un baby anglais le jour dominical, entouré d'une luxueuse ceinture d'hôtels à demi cachés dans la verte frondaison des magnolias et des platanes, sa parfaite tranquillité pendant la plus grande partie du jour en éloigne les profanes qui aiment à se laisser enrouler dans le monotone mouvement des foules, et il devient, dès que la nuit tombe, le rendez-vous préféré de ceux qui aiment, — et qui se cachent pour aimer.

Et vous avez beau accourir, gardiens soupçonneux et fureteurs, intraitables et obstinés protecteurs de la morale, vous avez beau fouiller dans les petites allées où n'atteint pas la lueur blanche des globes électriques, et en chasser d'une voix brève promeneurs ou amants, vous avez beau renverser les chaises et fermer les barrières; ne voyez-vous pas que l'amour se rit de vos menaces ridicules, de votre stratégie enfantine, qu'il vous bénit tout bas de faire ainsi la place nette pour ceux qui vont venir, qui viennent déjà, alors que, chassée par l'ombre grandissante, la foule banale s'éloigne, et que çà et là, ainsi que des fragments d'étoiles tombés du ciel, les vers luisants s'allument sur le bord des pelouses?

Oui, ils accourent, les amoureux! Fuyant hâtivement la foule bourdonnante, soucieux d'échapper aux coudoiements qui font frissonner, aux brusques flambées de gaz qui apeurent, aux regards bêtes qui dévisagent, inquiets et joyeux ils se glissent, formes légères, sous les ombrages abandonnés, se murmurant de douces paroles et se sauvant avec un rire effrayé quand, traîtreusement tapi au détour d'une allée, au coin d'un massif, un jet de lumière brusquement leur éclate au visage...

C'était pour six heures, dans une allée du parc que Daniel avait désignée avec les plus minutieuses précautions. Quand il arriva, le jardin se vidait de ses rares promeneurs, et un gardien à moustache de bachi-bouzouk pourchassait des couples timides d'amoureux. Daniel, d'un air indifférent, suivit la large voie centrale, traversa le jardin dans la moitié de sa longueur, tourna à gauche, puis, arrivé près d'une petite allée qui s'enfonçait entre deux massifs, après un rapide coup d'œil jeté autour de lui, délibérément il enjamba une petite barrière qui la fermait et disparut dans l'ombre. Essoufflée encore, toute pâle d'émotion sous la voilette épaisse qu'une de ses mains tenait un peu relevée, la jeune femme était là, heureuse d'être arrivée la première.

— Daniel!

— Giselle!

Et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassèrent longuement.

— Comme j'avais peur! fit Daniel.

— Et de quoi, mon ami?

— De ne pas vous rencontrer.

— Et moi, Daniel, j'étais sûre que tu viendrais.

Ils se regardèrent en riant et Giselle lui dit :

— Vous devez me trouver bien singulière; avouez-le, vous ne serez pas le premier. Il y a quinze jours, dans un salon où ne manquaient ni les jolies femmes ni les galants cavaliers, nous nous voyons pour la première fois; je ne sais quel diable nous pousse l'un vers l'autre, et au bout de cinq minutes nous nous trouvons seuls dans un petit coin : vous me parlez poésie, je vous récite des vers; votre esprit me plaît, le son de ma voix vous émeut. Une semaine après vous m'écrivez des choses tendres, je vous réponds des choses sages; vous me fixez un rendez-vous, je l'accepte. Enfin nous sommes réunis, tu me dis vous, je vous dis tu. Allons, mon ami,

« singulière » est peut-être un peu faible. Que pensez-vous de moi?

— Que vous êtes la plus...

— Je vous arrête, fit Giselle en lui mettant gentiment la main sur la bouche. Des banalités! Nous valons mieux que cela.

Tout en causant ils s'étaient pris le bras, et tous deux, perdus dans l'ombre, marchaient lentement.

On arrivait déjà sur le déclin de l'automne, l'air du soir fraîchissait et c'était un double plaisir qu'ils éprouvaient à se serrer, frileux et tendres, l'un contre l'autre. Dans la nuit qui les enveloppait, leurs deux cœurs se voyaient mieux, et le grondement lointain de Paris était comme la trépidation rythmée du train idéal qui emportait par delà les horizons mystérieux leur double rêverie. Quelques minutes de ce silence au bord duquel venaient mourir, inexprimées, les déclarations brûlantes, leur parurent une longue vie.

La voix de Giselle se fit entendre la première.

— Non, Daniel, répéta-t-elle nettement, pas de sentimentalités inutiles. Vous avez vingt-six ans, j'en ai vingt-quatre, nous sommes donc de grandes personnes qui ne s'enthousiasment pas à la légère, mais qui raisonnent. Ce qui ne nous a pas empêchés, du reste, de nous embrasser follement comme deux amoureux.. que nous ne sommes pas...

— Encore, continua Daniel.

— Encore, c'est possible; rien ne dit que nous ne le serons pas un jour. Mais jusqu'à présent ce n'est qu'un traité d'amitié, d'amitié ardente si vous voulez, que nous avons rédigé ensemble et signé — un peu prématurément — avec nos lèvres. Pourtant nos deux esprits semblent si bien façonnés pour s'entendre que nos deux cœurs pourraient bien se laisser à leur tour entraîner par l'exemple.

Pour toute réponse, Daniel prit dans ses mains la tête de Giselle et longuement baisa ses souples cheveux. Et il lui sembla en effet que ce n'était pas là un baiser d'amour, bien que ce fût un peu plus qu'un baiser d'amitié. De nouveau ils se turent, ne trouvant peut-être rien à se dire, et de nouveau ce fut Giselle qui la première rompit le silence.

— Mon ami, fit-elle, — et sa voix, dans la nuit, avait des intonations si musicales que son compagnon l'écoutait extasié et entendait son propre cœur, sous chacune de ces notes qui le frappaient doucement, résonner comme un pur cristal; — mon ami, savez-vous bien que nous commençons un roman sans savoir comment nous le continuerons, ni même si nous le continuerons. J'ignore tout de votre vie; de moi vous ne savez guère que le bien et le mal qu'en ont pu vous dire des indifférents. Inconnus l'un à l'autre, nous passions notre chemin sans songer à mal, et voilà que tout à coup nous accourons l'un vers l'autre, les mains et les lèvres tendues : deux francs étourdis n'agiraient pas autrement. A moins, ajouta-t-elle, — et Daniel devina dans l'ombre le mouvement de sa tête et de son doigt levés vers les étoiles, — à moins que toute cette aventure n'ait été combinée là-haut, en dehors de nous, par des puissances mystérieuses, et que ce que nous prenons pour un caprice puéril, une fantaisie passagère et fortuite, ne soit le résultat d'une longue préméditation, dans laquelle nous ne serions pour rien.

Et se serrant plus encore contre Daniel, appuyant, tout en ralentissant le pas, sa jolie tête pensive maintenant contre l'épaule de son ami :

— C'est égal, fit-elle d'une voix légère comme un souffle, il fait bon aimer! Il fait bon se promener à deux, dans l'ombre, avec la vision grandissante d'un bonheur qui s'approche...

Daniel, le regard perdu, écoutait avec un sourire mélancolique. Tout d'un coup Giselle s'interrompit, mutine, joyeuse :

— Je bavarde, je dis des sottises, et vous riez en vous-même, je suis sûre, de les écouter. Vous profitez de ce que nous ne pouvons nous voir.

Un ruban de lumière, venu d'un globe électrique lointain, leur barrait la route. Traîtreusement elle y poussa son compagnon, s'y jeta elle-même, et avec un beau rire :

— Là! fit-elle, vous parlerez enfin, monsieur le ténébreux!

Puis elle continua, vraiment émue :

— Non, mon ami, ne parlez pas, ne m'écoutez pas surtout. Je suis folle, je suis une gamine, une petite fille, moins encore, mais ne vous moquez pas de Giselle, elle est heureuse d'être ainsi avec vous, de vous sentir tout près, si près d'elle!...

— Ma chérie! murmura Daniel.

Et il fut sur le point d'ajouter :

— Je t'aime!

Elle ne vit pas son hésitation et put croire à un accès de timidité. Une cloche se fit entendre au loin.

— Sept heures! s'écria Giselle avec un petit air effaré. Sept heures, et je ne suis pas rentrée! Et nous avons du monde! Que va-t-on penser de moi? Adieu, mon ami, adieu, adieu, adieu!

Et comme ils se trouvaient sous le feu d'un nouveau globe électrique, elle s'arrêta :

— Il faut que nous nous embrassions en pleine lumière! déclara-t-elle gaiement. Figurons-nous que c'est Phébé en personne qui nous regarde.

Ils se tinrent étroitement enlacés; puis, s'arrachant brusquement des bras de Daniel, la jeune femme s'enfuit légère en lui envoyant, comme la veille, un baiser du bout des doigts.

IV

Daniel s'en retourna de ce premier rendez-vous, où rien de criminel ne s'était passé, dans une grande confusion d'idées et de sentiments. La nuit maintenant était noire, toute noire ; un vent d'hiver venait de s'élever et de gros nuages roulaient au ciel, sur un chemin d'étoiles. Les mains dans les poches de son pardessus, la tête enfouie sous son collet relevé, il marchait rapidement, dans une songerie douce. Quelle ensorceleuse que cette Giselle ! Quel charme enveloppant dans cette gaieté qui se fondait tout à coup en attendrissement et mouillait son rire d'une émotion si touchante ! Il revoyait ce petit visage chiffonné passant, avec un frisson de peur très amusant, dans la lumière blanche des foyers électriques ; il entendait cette voix, pure comme du cristal et chantante comme une source, cette voix qui donnait une âme à ces riens précieux, à ces banalités exquises, à ces caresses de mots, tâtonnement de deux cœurs qui ne se connaissent pas, qui voudraient s'aimer et qui s'observent. Il se sentait pour elle une amitié d'une essence autre que les amitiés terrestres, une affection où le désir, cette servitude corporelle, disparaissait presque entièrement sous je ne sais quelle vague aspiration d'idéal...

Puis, positif quand même, il en revenait toujours à son même refrain : où cela le mènerait-il ?

C'est dans ces dispositions d'âme que Daniel rentra chez lui. Assise auprès d'une petite table chargée de linges dépliés et de morceaux d'étoffes de toutes couleurs qui s'amoncelaient autour d'une grosse lampe de porcelaine blanche, Mme Gérard, calme et fort attentive à son ouvrage, cousait. Près d'elle, à ses pieds, dans un rond de lumière projeté par l'abat-jour, le petit Jacques, assis sur le tapis, jouait silencieusement, un peu las déjà du mouvement de la journée. C'était dans la petite chambre, occupée presque tout entière par le lit du jeune ménage, une tranquillité de sanctuaire, que traversait de temps en temps le bruit sec d'un fil se rompant ou le déchirement d'une étoffe entre les mains actives de la jeune femme.

— Bonjour, Daniel ! dit celle-ci sans se retourner, en entendant son mari ouvrir la porte. Tu es en retard, mon ami ; d'où viens-tu ?

Et, d'un mouvement familier, sans abandonner son ouvrage, elle tendit à Daniel son front pur sur lequel il mit un baiser distrait.

— Suis-je si en retard que cela ! répondit-il.

Le petit Jacques s'était levé et, courant à son père, lui avait jeté les bras autour du cou ; Daniel l'embrassa longuement, puis s'installant, comme tous les soirs à la même heure, dans son fauteuil, il attira à lui un journal qui traînait sur la table et le déplia machinalement, bien résolu à ne pas le lire.

— Tu n'as rien à me raconter ? fit au bout d'un moment la voix calme d'Adrienne.

— Non, je ne sais rien.

— C'est peu.

— Veux-tu donc que j'invente pour te faire plaisir ?

La conversation s'arrêta. Daniel sentait son agitation de tout à l'heure tourner peu à peu en mauvaise humeur, et le désir si humain d'expier sur le dos de son innocente femme ses propres torts. Il comprit la nécessité de lutter, de secouer la préoccupation qui l'étreignait, de penser à *autre chose*, de parler tout au moins *d'autre chose*. Mais il ne trouvait rien. Et machinalement :

— Ton père ne dîne-t-il pas avec nous ce soir ?

Mme Gérard regarda son mari, étonnée.

— Ce soir ? Mais pas du tout. En a-t-il été question ?

— Non, non, répliqua Daniel avec un accent de brusquerie devant lequel s'effara la jeune femme. Et elle lui dit :

— Mais enfin qu'as-tu donc ?

JEAN SIGAUX.

(A suivre.)

LE TESTAMENT POÉTIQUE

DE M. SULLY PRUDHOMME

Dans un livre, aujourd'hui épuisé et presque introuvable, M. Catulle Mendès a écrit ces lignes charmantes : « C'est dans le bureau de la *Revue fantaisiste* que j'ai vu Sully Prudhomme pour la première fois. Il venait offrir des vers au premier journal parnassien. Lorsque Sully Prudhomme entra un matin, je pris un air très grave et presque magistral. Je dus lui sembler d'autant plus ridicule qu'il avait, je pense, trois ou quatre années de plus que moi. Mais quoi, n'étais-je pas, malgré mon menton imberbe et mes cheveux d'enfant, — nous les avons bien expiés, ces cheveux-là ! — n'étais-je point un directeur de Revue, tandis que le visiteur n'était en somme qu'un *jeune poète* venant apporter des vers au recueil que je dirigeais ? Ah ! qu'on était gamin ! Le souvenir de ces enfantillages-là aujourd'hui nous amuse.

« Mais Sully Prudhomme m'étonna.

« Doux, calme, grave, vêtu avec une correction qui, pour un observateur subtil, aurait pu être le pronostic déjà du futur habit à palmes vertes, il parlait d'une voix lente, lointainement sonore, comme si on l'eût entendue d'une chambre voisine, ne faisait guère de mouvements, — seulement des gestes de politesse, qui saluent, tendent la main un peu, ne se

rétractent pas mais se restreignent; — n'était pas timide, mais modéré, mais paisible, avait dans toute son attitude comme un ennui d'être vu, comme une recherche de solitude, et dans sa parole parlée presque à regret un infini désir de silence; dans ses yeux presque tristes, purs comme des yeux de jeune fille, se plaignait tout le songe des aspirations sacrées et des mourantes tendresses.

« Tel je l'avais vu autrefois, tel à peu près je le revois souvent, *non pas vieilli, mais virilisé* (1)... »

Les mots que nous soulignons pourraient être mis en épigraphe au nouveau livre de M. Sully Prudhomme : ce livre est comme le journal de la pensée d'un artiste; on y voit à chaque page les principes esthétiques et la discipline intellectuelle qui ont permis à un talent de ne pas vieillir, mais de se viriliser.

Le titre ne trompera personne. Même avant d'avoir ouvert le livre, chaque lecteur prévoit qu'il faut prendre le mot *Testament* dans un sens qu'on ne lui donne pas à l'ordinaire : il ne s'agit pas ici des dernières volontés d'un poète qui est las de produire, qui se retire à l'écart et lègue son œuvre aux plus jeunes qui surgissent. Nous-même nous pouvons nous porter garant qu'il nous a été donné de voir à M. Sully Prudhomme, dans la défense des idées qui lui sont chères, une ardeur et une fougue, une promptitude de la pensée, et un jaillissement de la parole, que bon nombre de jeunes poètes d'aujourd'hui pourraient lui envier.

La lecture du livre montre bien ce qu'il faut entendre ici par *Testament*. Au jour le jour de sa vie de poète, M. Sully Prudhomme a été amené à écrire bien des pages sur la poésie et la versification : tantôt, un débutant faisait hommage, au maître illustre, de son premier volume de vers; et, tout naturellement, dans la préface que M. Sully Prudhomme écrivait pour recommander au public son jeune confrère, les pensées philosophiques, les conseils sur l'art des vers, se faisaient jour avec une magnifique abondance; tantôt, dans un banquet où l'académicien prenait la parole, soit à la table des « étudiants » ou à celle des « gens de lettres »; tantôt, pour le cinquantenaire de Chateaubriand, dans la retraite ombreuse autrefois, mais aujourd'hui dévastée de la « Vallée au Loup »; tantôt à l'occasion d'un rapport académique, M. Sully Prudhomme se laissait aller à des considérations hautes et généreuses, ou d'autres fois aimables et badines, selon les auditeurs et les circonstances, selon sa méditation ou sa fantaisie.

Mais toujours c'était lui qu'il donnait; c'était son âme de poète et de philosophe, c'était « l'esprit et les principes » de toute son œuvre. Aussi l'on peut dire que ce nouveau livre, où l'auteur n'a gardé que l'essentiel de ses discours et de ses préfaces, abandonnant au flot des heures et de l'oubli ce qui était seulement accidentel ou accessoire, — l'on peut dire que ce livre est vraiment le « témoin » de sa vie et de sa pensée d'artiste. En ce sens seul (*testis*, *testimonium*) nous souscrivons au titre du livre : *Testament poétique*.

* * *

Chaque nouvelle génération d'artistes et de poètes est obligée de lutter contre les mauvais artistes qui la précèdent et qui encombrent son chemin. Elle est contrainte, pour avancer, de faire d'abord un travail de critique, ou plutôt, s'il faut l'appeler par son nom, un travail de déblaiement. C'est là une loi naturelle et inévitable. En effet, dès qu'une œuvre de talent ou de génie est arrivée jusqu'au public, elle suscite aussitôt tout un fourmillement d'imitations. La foule des auteurs qui n'ont rien à dire, mais qui veulent écrire tout de même, se tient ce raisonnement : « Ceci réussit, imitons-le. » C'est ainsi que Lamartine et Musset, à leurs accents sublimes, avaient fait sortir de terre, comme des limaces après l'orage, toute la lamentable et pâle séquelle des pleureurs à nacelle et des don Juan au petit pied, qui croyaient imiter le chantre divin d'Elvire ou le douloureux poète des *Nuits*. « En ce temps-là, *un barde* était tenu, avant toutes choses, de pleurer sans fatigue pendant au moins deux cents vers, et dispensé largement, du reste, d'expliquer pourquoi il pleurait... » Mais la page de M. Henry Laujol (1) est si charmante, avec son mélange de vérité et de fantaisie, qu'il faut encore citer quelques lignes : « Devant un auditoire choisi, composé de colonels en retraite, traducteurs d'Horace, de diplomates ensevelis dans d'opulentes redingotes pareilles à des linceuls, de professeurs tournant le petit vers, de philosophes éclectiques, intimement liés avec Dieu, et de bas bleus quinquagénaires rêvant tout bas, soit l'œillet de Clémence Isaure, soit l'opprobre d'un prix de vertu, un jeune homme pâle, amaigri et se boutonnant avec désespoir comme s'il eût collectionné dans sa poitrine tous les renards de Lacédémone, s'avançait hagard, s'adossait à la cheminée et commençait d'une voix caverneuse la lecture d'un long poème où il était prouvé que le ciel est une patrie et la terre un lieu d'exil; ou bien encore quelque vieillard, usurier peut-être à ses heures, en tout cas ayant pignon sur rue, femme et maîtresse en ville, chantait les joies de la mansarde, les vingt ans, la misère heureuse, l'amour pur, le bouquet de violettes, Lisette, Babet ou Frétillon, et finalement

(1) *La Légende du Parnasse contemporain*. Bruxelles, 1884.

(1) Citée dans la *Légende du Parnasse contemporain*.

tutoyait *le Bon Dieu* et lui tapait sur le ventre dans des couplets genre Béranger... Mais de tous ces mauvais poètes, les plus exécrables assurément étaient les derniers débraillés restés fidèles aux traditions du cénacle d'Henry Mürger... Sur leurs crânes vides croissaient de véritables forêts vierges, inexplorées du peigne; dans leurs vastes poches jaunissaient des manuscrits mort-nés. Ces jolis messieurs étaient persuadés qu'une chemise crasseuse et un gilet rouge à boutons de métal remplaçaient avantageusement le génie... »

Or, contre tous ces inutiles imitateurs de Musset, de Lamartine, de Mürger ou de Béranger, que firent les poètes de 1865? Ils proclamèrent la nécessité du travail, la valeur de l'art; ils pensèrent comme La Bruyère que « c'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule »; ou, comme Boileau et les grands classiques l'avaient enseigné, ils voulurent « faire difficilement des vers faciles »; ils se souvinrent que Malherbe, dont certaines strophes sont des « institutions de langage », avait été, toute sa vie durant, un « regratteur de syllabes ».

« C'est chez Leconte de Lisle, vers 1864, — écrit M. Sully Prudhomme, — c'est dans les réunions où il voulut bien m'admettre, que j'ai pour la première fois bien compris ce que c'est qu'un vers bien fait. J'étais novice alors; j'écoutais avidement les récitations que plusieurs des disciples, et parfois le maître lui-même, faisaient de leurs poésies inédites, et je fus frappé de l'admirable solidité des vers de ce poète altier, vers dont la diction grave et lente accentuait la plénitude et la force. » M. Sully Prudhomme nous confie encore : « Aujourd'hui, l'improvisation est impossible... La feuille où j'ai écrit le *Vase brisé* est couverte de ratures : c'est la sincérité même de ma tristesse qui m'obligeait à des corrections répétées pour en atteindre l'expression exacte. » (*Testament poétique.*)

***

On ne saurait trop louer, chez les jeunes poètes groupés vers 1865 (1) autour de Leconte de Lisle, plus âgé et déjà glorieux, ce respect de l'art, ce mépris de l'exécution facile, ce souci de toujours « composer » leurs poèmes, de leur donner un commencement, un milieu et une fin, même quand il s'agissait d'une courte pièce, telle qu'un sonnet.

Mais, si l'on cherchait à préciser selon quels principes particuliers ils travaillaient et retouchaient leurs essais de vers, si l'on passait de ces généralités à la pratique de leurs écrits, peut-être pourrait-on dire, sans les en blâmer d'ailleurs, qu'il y eut dans leur esthétique et dans leur manière de poètes, moins d'invention et de sens artiste que de prudence et de circonspection avisée. En tout cas, ils ont fait ce que leur époque demandait qu'ils fissent : de même, après Ronsard et la Pléiade, Malherbe n'avait plus eu qu'à choisir, à conserver ou à rejeter, parmi ce qu'avaient prodigalement inventé ses devanciers; de même, après les Romantiques-initiateurs, les Parnassiens n'ont plus eu qu'à faire le tri, à passer au crible les minerais scintillants, mais encore mêlés de sable, que la génération de 1830 avait apportés à la lumière.

Vers 1865, cette mesure de prudence et de goût était excellente : elle produisit les meilleurs résultats, dont témoignent encore les belles œuvres des Parnassiens. Malheureusement, à mesure qu'une gloire toute légitime s'attachait à leurs noms, ils prirent de plus en plus une foi confiante et sereine dans la valeur de leurs principes d'exécution : par leur rigueur systématique, ils furent peut-être la première cause de la réaction tumultueuse des vers-libristes. Ils oublièrent trop vite que tout évolue, et ils crurent avoir trouvé une métrique éternelle.

C'est là un des effets les plus ordinaires de l'*habitude.* « L'habitude est une étrangère », a chanté M. Sully Prudhomme, dans des strophes qui se terminent par un mâle conseil contre « cette ménagère à l'apparence humble, dont on ne s'occupe pas et qui finit pas être la maîtresse du logis, *chassant la jeune liberté* » (Théophile Gautier). Prisonnier de leurs habitudes de poètes, l'esprit des Parnassiens ne put plus assez s'en évader, pour faire *du dehors* la critique de leurs propres principes; même les penseurs

(1) Sous ce titre : *La poésie en 1865*, il y a une série d'articles de Sainte-Beuve : rien n'est plus savoureux, et nous recommandons tout spécialement ces pages aux amateurs de tartufferies. Sainte-Beuve, qui était l'intelligence et le tact littéraires faits critique, devenait tout de suite, quand il s'agissait des contemporains et surtout des poètes, un excellent politicien : on sait combien il se vengea du génie d'Hugo. Entre autres choses, contre Hugo, il soutint Ponsard; contre la *Bovary* de Flaubert, il « inventa » la *Fanny* de Feydeau; et contre les poètes en 1865, il voulut lancer un nommé Veyrat. Qui donc connaît Veyrat? Or, sur soixante-douze pages des *Nouveaux Lundis*, il y en a six pour exécuter en bloc tous les poètes de 1865 (entre autres Mendès et Dierx : Leconte de Lisle n'est même pas nommé); — mais soixante pages sont consacrées à ce Veyrat, sauf quelques-unes à Boulay-Paty (?), et à un poète *de langue bretonne*... On comprend la manœuvre. — D'ailleurs ces poètes venaient de mourir.

Mais pourquoi Sainte-Beuve a-t-il écrit, — et bien à contre-cœur, — quelques pages sur M. Sully Prudhomme, presque inconnu alors? La mauvaise humeur et la sournoiserie du critique sont d'une saveur délicieuse. A part le « Vase brisé », à part une suite de vers qui tend à diminuer Musset, Sainte-Beuve ne cite guère que des passages où M. Sully Prudhomme se demande s'il est vraiment poète et s'il a le don du rythme et de l'expression; et Sainte-Beuve ajoute aussitôt que ce qu'il vient de citer est « le dessus du panier » (*sic*). — Quel article étrange : fiel et miel, avec un petit bonbon à la fin, pour la bonne bouche! Étaient-ce là les pages méritées par un livre, *Stances et Poèmes*, qui annonçait un maître?

du groupe ne s'occupèrent pas assez de *situer historiquement* leurs idées sur leur art ; ils oublièrent qu'elles n'étaient en définitive qu'un *moment* de la pensée française ; ils ne virent plus en elles tout ce qu'elles contenaient de relatif, de personnel et de changeant.

Chaque artiste, chaque poète, s'il est vraiment doué, est comme un monde nouveau qui s'ouvre à l'art et à la poésie ; son œuvre montre, en effet, comment le monde se reflète en lui à travers les mirages de sa sensibilité. Mais, d'après certains Parnassiens, quelle que soit cette nouvelle âme de poète, quel que soit le chant spontané et inentendu qui s'élève en elle, il n'y a qu'une forme de traduction, une expression qu'elle puisse prendre : c'est la forme parnassienne, c'est-à-dire la forme romantique spécialisée et appauvrie. Banville l'a dit. M. Sully Prudhomme le dit encore dans son *Testament poétique :* « L'art des vers, après la contribution capitale qu'il doit au génie de Victor Hugo, a reçu *tout* son complément, a épuisé *tout* le progrès que sa nature comportait. » Et M. Sully Prudhomme le démontre scientifiquement. Grâce à la loi du moindre effort, dit-il en substance, la meilleure métrique est celle d'Hugo, ou mieux encore celle des Parnassiens : tout ce qui sera autre, sera forcément nul et non avenu. « Nous sommes autorisé à croire, écrit-il, que les éléments primordiaux de la versification avaient fourni leur dernier stade d'évolution au moment même où les récentes écoles de poésie ont entrepris d'en créer un nouveau. » Ce qui veut dire : après nous, on nous imitera strictement, ou on ne sera point.

Malheureusement pour cette doctrine, il y a eu Verlaine :

Enfin Verlaine vint...

Un seul fait suffit pour infirmer toute une théorie. Verlaine, malgré ses premières attaches parnassiennes, si vite rompues, malgré tant de vers d'une beauté inquiétante et suspecte, a vraiment créé un alexandrin nouveau. Il sut, grâce à un habile mélange de l'alexandrin binaire (6+6) et de l'alexandrin trimètre (4+4+4), grâce à une subtile orchestration de voyelles et de consonnes qui font des rappels de sons, — et surtout grâce à l'harmonie chantante de son âme, — il sut faire entendre des musiques toutes nouvelles. Il est près encore de la facture parnassienne, mais déjà il s'en libère. On ne peut donc pas dire que la branche parnassienne, dernier rejeton de la poésie française, ne donnera que des fleurs toujours semblables à celles de 1865, puisque déjà l'œuvre de Verlaine, greffée sur le rameau parnassien, a fait fleurir de nouvelles formes et de nouvelles couleurs (1).

(1) Il y a une question que nous traiterons peut-être quelque jour : « Dans quelle mesure M. Sully Prudhomme fut-il et demeura-t-il Parnassien. »

* * *

Comme tous les groupes littéraires, le Parnasse aura fait œuvre utile en reléguant dans l'oubli les « poncifs » de l'époque précédente, c'est-à-dire tous les fâcheux imitateurs de Lamartine, de Musset, — ou même de Mürger et de Béranger. Cette besogne était facile d'ailleurs, et bon nombre de contemporains aidaient à l'accomplir. Par exemple, le succès de *Madame Bovary*, en 1857, commençait à ramener le goût d'un style sérieux et solide ; par exemple, Renan, en 1859, s'attaquait à la « théologie de Béranger », à ce « Dieu de guinguette et de gens attablés, à qui l'on tape sur l'épaule » ; d'autre part, en 1864 on publiait les *Destinées* d'Alfred de Vigny, et, de 1862 à 1865 paraissaient coup sur coup *Salammbô*, la *Vie de Jésus*, la *Cité antique*, la *Littérature anglaise* de Taine ; enfin, Darwin était traduit, et Claude Bernard publiait sa fameuse *Philosophie expérimentale :* les œuvres les plus diverses préparaient donc le public à favorablement accueillir les nouveaux poètes ; un esprit conforme à l'esprit de leur œuvre se répandait peu à peu parmi les lettrés.

Néanmoins, il ne faut pas diminuer le mérite du Parnasse ; s'il vint à l'heure propice, il eut assez de valeur pour pouvoir en profiter.

Il fut surtout une école de travail et de conscience artistique. Nous-même avons souvent entendu dire à M. Sully Prudhomme, et avec éloquence, que « l'école du vers libre était peut-être une preuve de l'abaissement des caractères ». Les belles œuvres des Parnassiens sont vraiment le fruit de leur volonté. Il en est ainsi d'ailleurs de presque tous les chefs-d'œuvre, et cela commande le respect et l'admiration.

Mais quelques théoriciens du Parnasse furent moins heureusement inspirés quand ils crurent qu'après eux, après leur œuvre et leur esthétique, il ne pouvait plus rien naître de viable. Il est toujours dangereux de penser qu'on a trouvé « la vérité, toute la vérité et rien que la vérité » ; car, quelle que soit l'apparence scientifique qu'on donne à une théorie d'art, une esthétique n'est guère que l'expression d'un tempérament ou d'une pensée personnelle, ou, si l'on veut, de quelques aspirations communes à une génération. Une fois les auteurs et leur public disparus, l'esthétique est à refaire, en vue de nouvelles œuvres : il apparaît tous les jours qu'une sensibilité, une âme, sont irréductibles à une autre âme ou à une autre sensibilité.

Nous-même, avec un respect et une modération dans la polémique auxquels M. Sully Prudhomme a bien voulu rendre hommage, nous avons combattu contre ce qui nous paraît dangereux dans les idées trop exclusives des Parnassiens. M. Sully Prud-

homme, dans son *Testament poétique*, a reproduit une partie de la discussion qu'il ouvrit naguère avec nous à la *Revue de Paris*, après la publication de la *Crise poétique;* il a bien voulu citer, avec sa courtoisie habituelle, une partie de notre réponse (1). Ce n'est pas ici le lieu d'insister, et le lecteur voudra bien nous permettre de ne pas parler de nous-même : bientôt, d'ailleurs, nous espérons revenir en détail sur le fond de la question.

Quant à la facture des vers, quant à la métrique même, les idées de M. Sully Prudhomme sont bien près d'être les nôtres : ce qu'il admet, nous l'admettons; mais, parmi ce qu'il rejette, peut-être certaines choses mériteraient-elles d'être admises. Nous sommes heureux de voir que dans son volume il a bien voulu nous faire quelques concessions et, par places, nuancer d'anciens textes de lui, grâce à des notes complémentaires : sa pensée est trop haute et trop désintéressée pour refuser de se laisser convaincre.

Nous croyons que par quelques fissures, aménagées aux endroits qu'on entend craquer, on pourrait faire entrer de l'air nouveau dans la poétique parnassienne, qui est généralement conforme au goût et au bon sens, mais qui est trop strictement fermée. On y étouffe. Mais il suffirait de peu de chose, sans doute, pour que l'on vît bon nombre de jeunes artistes y venir vivre aisément et en bonne compagnie.

* * *

Telles sont les réflexions que le *Testament poétique* de M. Sully Prudhomme a suscitées en nous. Nous serions injustes envers ce livre si nous n'appelions pas l'attention des lettrés sur certains chapitres, qui, sans traiter proprement de l'art des vers, contiennent un grand nombre d'idées ingénieuses ou profondes. Tels sont notamment les chapitres sur la vraie et la fausse vocation poétique, sur la poésie et l'état social. Enfin, parmi de belles pages sur la traduction en vers et en prose, dans lesquelles on reconnaît toute la compétence du traducteur du Premier Livre de Lucrèce, on nous permettra de choisir et de citer ces quelques lignes sur Leconte de Lisle : « Celui-ci avait scruté la condition humaine, reconnu la souveraineté du malheur, l'impuissance affreuse à le vaincre, l'horreur de la vie terrestre; il en couvait une idée atroce, spontanément éclose de ses propres tourments. Aussi les clameurs tragiques retentissaient-elles comme d'elles-mêmes dans les profondeurs douloureuses de son âme jalousement fermée. D'autre part, il avait le rire sarcastique, la plaisanterie hautaine et mordante, s'attaquant moins, toutefois, à l'homme misérable qu'à son odieuse destinée. »

En son ensemble, le *Testament poétique* de M. Sully Prudhomme est le « témoin », le miroir de toute une vie de poète. On y voit les principes d'art qui ont amené l'éclosion lente et continue d'une grande œuvre. La pensée philosophique de M. Sully Prudhomme s'y montre avec toute sa force et sa noblesse ; on y sent l'âme d'un poète et d'un homme de bien.

Adolphe Boschot.

(1) Dans un autre endroit du livre, où une phrase de nous est citée, une « coquille » s'est glissée, et nous prenons la liberté de la signaler, car elle modifie singulièrement ce que nous avons écrit. — Voici ce qu'il faut lire : « Croyez-en un violoniste. Les sons du violon n'ont pas tous le même timbre. Chaque *corde* (et non chaque *note*) d'abord, a son timbre. L'archet modifie encore le timbre, selon qu'il est près du chevalet, ou à sa place habituelle, ou près de la touche... Que dire enfin des notes *harmoniques* et des notes *à vide*... » (*Testament poétique*, page 154, en note

OPINIONS ET PARADOXES

Crottin officiel pour automobiles.

Je trouve que M. Léon-Petit, membre comme moi du Touring-Club, ne fait pas assez d'honneur à l'invention qui vient de jaillir de son cerveau. Il la raille, cette invention, il prétend ne pas la prendre au sérieux. Amant passionné de l'automobilisme — tiens, ça fait un vers! — il ne la présente que sous forme de caricature, pour vilipender les petits enfants mis en bouillie, les femmes mises en morceaux, les hommes mis en quartiers, par la machine objet de son amour. Il a tort. Tout homme de bon sens demandera l'application immédiate du procédé découvert par cet ami de l'humanité pour réprimer enfin l'emportement de ces machines furieuses. Qu'on lise attentivement; je vais copier les propres expressions de M. Léon-Petit :

« Qu'à l'avenir, dit-il, tout véhicule mécanique soit muni d'un distributeur automatique à tickets mû par un mouvement d'horlogerie plombé par les soins de l'administration. Chacun des tickets portera les noms, prénoms, dates de naissance, photographie, adresse et lieu de juridiction du conducteur de la voiture, ainsi que le numéro de son permis de circulation, délivré par l'administration.

« Grâce à cette innovation, il sera facile d'apprécier mathématiquement l'allure de la voiture. Il suffira pour cela de mesurer la distance entre deux tickets ramassés sur la route pour savoir si, oui ou non, il y a eu infraction aux règlements.

« Ce crottin officiel pour automobiles aura en outre l'avantage de fournir tous les éléments d'un procès-verbal documenté, sans discussion possible de la part du délinquant. »

Mais voilà qui est excellent! Je ne demande pas autre chose! Non seulement il était illogique qu'un automobile pût sentir si mauvais sans laisser de crottin apparent, mais encore j'affirme qu'une proposition si exécutable doit être exécutée, et que la plaidoirie de M. Léon-Petit pour les automobiles le démontre surabondamment. Il faut commencer par reconnaître qu'elle est pleine d'esprit, cette plaidoirie : après les lignes que j'en viens de citer, personne n'en doutera. Il faut dire aussi que M. Léon-Petit est doué, bien qu'automobiliste, de sentiments d'humanité les plus louables. C'est ainsi qu'il se félicite d'avoir parcouru, traîné par une de ces voitures sans chevaux ni entrailles, 1 400 kilomètres « sans tuer âme qui vive , ce qui, pour un médecin, est un joli record ». Vous m'étonnez, Monsieur, vous m'étonnez! D'autant plus que cela paraît vous étonner vous-même; mais enfin, je vous félicite.

Eh bien, l'état d'âme de ce docteur humain et spirituel, en tant qu'automobiliste, est excessivement intéressant. Il ne dit pas que les piétons, les voitures et les animaux vaguant sur la grand'route, méritent dix fois d'être écrasés et que c'est pain bénit quand ils le sont; mais on peut soupçonner qu'il le pense. Et cela est légitime, oserais-je suggérer, parce que l'automobiliste lui-même court un grand danger. Que d'objets funestes il rencontre sur les routes! Il y a de la fureur dans l'énumération qu'en fait l'écrivain du *Touring Club:* troupeaux de moutons, bandes de vaches, dindes, poules, canards, chiens hargneux, marmots morveux, bergers et bergères qui batifolent, charretiers dormant sur leurs voitures, tas de pierres, cylindres à vapeur des ponts et chaussées, ivrognes battant les quatre bandes de la route qui n'en a que deux, loustics se faisant une gloire de raser les moyeux, fortes têtes refusant de se ranger, mauvais types jetant un pavé dans les roues...

Ces êtres et ces choses, sauf exception malheureuse, ne constituent pas des écueils difficiles à éviter pour les cochers de voitures à chevaux, lesquelles ne peuvent aller qu'à une vitesse à peu près raisonnable, et ont toujours le temps de s'arrêter. Il n'en est pas de même pour l'automobiliste qui fait du quarante ou même du trente à l'heure, et brûle le macadam. Ceux des lecteurs qui sont bicyclistes comprendront parfaitement ce qu'il éprouve : ils ont noté sans doute la colère irraisonnée et déraisonnable qui les prend quand il a plu et que « ça dérape ». Les obstacles que l'agile bicyclette évite avec tant de sûreté et d'aisance par un temps sec deviennent tout à coup redoutables. Impossible de passer à côté d'une charrette sans penser: Si je glisse, je roulerai dessous. Et si alors la charrette dévie innocemment à droite ou à gauche, on dit à voix basse ou même à voix très haute : Sale voiture! Il arrive même parfois, sauf votre respect, que, le péril passé, on traite le charretier à peu près comme les charretiers ont coutume de traiter leurs bêtes. C'est dans cette espèce d'anxiété colérique que vivent les automobilistes. Quand l'obstacle est une oie, un mouton ou un chien, ils sont tentés de passer dessus plutôt que de risquer un détour trop brusque. Quand c'est un pauvre diable de piéton ou un enfant, leur conscience, — pas toujours! — leur impose ce détour, et alors vient la crainte du mur ou du fossé. Quand c'est une grosse voiture arrêtée, ou marchant lentement, c'est l'automobiliste lui-même qui aura le dessous dans le choc et se cassera la figure. Il est donc permis de poser en axiôme que, pour l'automobiliste, tout ce qui n'est pas lui sur la route est un ennemi haïssable. Et il le fait bien voir!

* * *

Moi aussi, j'ai été, une fois dans ma vie, un vaillant chauffeur. Je suis allé de Lille à Paris. Voilà comment ça s'est passé.

D'abord, on me mit sur le dos une espèce de casaque de cuir dans laquelle j'avais très chaud, sur le crâne une espèce de serre-tête de mineur, et sur les yeux les lunettes d'usage : elles brouillent et noircissent la belle nature, mais ce détail n'a aucune importance, pour une raison bien simple et qu'on va saisir tout de suite.

L'ami qui m'emmenait comptait profiter de ce que je connaissais une partie de la route, l'ayant faite à bicyclette. Nous partîmes. Du quarante à l'heure autant que possible. L'ami se pencha vers moi. Je crus comprendre qu'il disait quelque chose, mais quoi? On n'entendait plus absolument rien : rien, si ce n'est un effroyable tintamarre, tel que le pourraient faire douze marteaux-pilons frappant ensemble, et le sifflement d'un courant d'air qui fuyait. L'ami me hurla dans le creux de l'oreille :

— Où sommes-nous ?

Je lui répondis très sincèrement :

— Je ne sais pas. Je n'y vois plus !

Car si on n'entendait pas, on voyait encore moins. Nous étions au sein d'une trombe de poussière; on ne distinguait même pas les bords de la route. Ah! ils sont bons, les automobilistes, quand ils prétendent que ces brutes de piétons font exprès de ne pas se garer! Ce n'était pas nous qui aurions pu manœuvrer pour les éviter. J'aurais écrasé mon père, ma mère, tous mes aïeux, M. Deschanel et l'archevêque de Paris, que je n'aurais même pas pu m'en douter.

Tout à coup, *nous entendîmes quelque chose*. Et il fallait que ce quelque chose eût une rude voix, pour les motifs que je vous ai exposés tout à l'heure. En

effet, c'était le Grand Frère, pas moins! c'est-à-dire une locomotive. Nous étions arrivés à un passage à niveau du chemin de fer du Nord, du côté d'Hénin-Liétard, sans nous en douter. Et le passage à niveau était fermé par une barrière, à cause du Grand Frère dont je viens de vous parler, qui remorquait un tas de veaux, ou de voyageurs, je ne sais plus au juste.

Mon ami m'avait dit bien souvent :

— Comment veux-tu qu'on écrase quelqu'un, en automobile? Moi, j'arrête à bloc, sur une pente de 7 p. 100, lancé à soixante!

J'avais pris ça pour une blague. C'était très vrai. Presque arrivé à la barrière du passage à niveau, mon ami arrêta net, sans ralentir, en me criant :

— Tiens-toi bien!

Il n'avait pas besoin de me le dire : depuis le départ je me cramponnais à tout ce qui était cramponnable sur cette sale machine. Il paraît que la nature a doué les vers solitaires de crochets si remarquables que rien, sauf la mort, ne peut leur faire lâcher prise : les vers solitaires feraient d'excellents chauffeurs. Il faut savoir se cramponner. Mais, par malheur pour lui, l'homme généreux qui venait de me donner ce conseil de prudence n'avait pas prêché d'exemple.

C'est pourquoi il passa par-dessus sa direction et retomba à plat ventre sur le mâchefer, — aux environs d'Hénin-Liétard, les routes sont macadamisées avec du mâchefer. — Je pensai : « Il s'est tué. En voilà un idiot qui sait choisir son moment! Qu'est-ce que je vais faire tout seul sur cette mécanique? »

Si jamais vous ne vous êtes trouvé, abandonné à votre insuffisant génie, sur une de ces casseroles affolées qu'on nomme automobiles, avec la pensée qu'allonger seulement le doigt sur un levier peut vous emmener au diable sans espoir de retour, quelles que soient les messes payées par votre pieuse famille, vous ne pouvez comprendre l'amertume de mes sentiments. Mais mon ami n'était pas mort. Cela me fit plaisir. Il se mit sur les genoux, et contempla, cuirassé d'un froid héroïsme, la peau de la paume de ses mains qui lui pendait sur les poignets, tel un gant déchiré. Et il dit :

— As-tu vu comme j'ai arrêté net?

Je répliquai :

— Si nous arrivons à Paris, tu stopperas devant Sainte-Anne, n'est-ce pas?

Il me demanda pourquoi, de l'air le plus innocent et le plus naturel. L'automobilisme rend ces malheureux parfaitement inconscients. Nous repartîmes, comme si de rien n'était, à la même allure. Mon ami était très prudent. Il n'écrasa qu'un chien, deux canards, et parvint à passer entre un ivrogne, un mur et une charrette de foin. Mes cheveux se dressaient sur ma tête. A Saint-Quentin, il paraît qu'il y a un écriteau qui enjoint aux automobiles de « marcher au pas ». Cette bêtise : comment veut-on qu'ils aillent au pas puisqu'ils n'ont pas de jambes! Et comment veut-on que ceux qui les montent puissent lire les écriteaux puisqu'ils font du quarante à l'heure? Je voudrais bien vous y voir. Nous traversâmes donc Saint-Quentin comme un cyclone. Vaguement, je distinguai un agent de police qui dressait les bras au ciel. Des pompiers qui faisaient l'exercice sur une place, dans un faubourg, nous envoyèrent un jet de pompe : ce qu'on appelle la douche coercitive dans les maisons de fous. Nous n'y fîmes seulement pas attention.

Après ça, il commença de pleuvoir, ce qui supprima la poussière. On aurait donc pu voir quelque chose, mais la nuit tomba. A ma grande surprise mon ami fit halte. Je crus qu'il avait repris ses sens, et je lui dis :

— Où coucherons-nous?

— Où nous coucherons? fit-il, d'un air étonné, mais à Paris!

— Voyons, dis-je, c'est impossible. Tu m'as dit qu'il te fallait six heures et demie pour aller de Lille à Paris...

— Je battrai mon record. Nous arriverons en six heures.

Je fis semblant de n'avoir pas entendu, et continuai :

— Nous sommes partis de Lille à trois heures seulement. Tu n'as pas l'intention de continuer par la nuit noire. C'est absurde.

— Non, répondit-il, ce n'est pas absurde. C'est exprès que nous sommes partis tard : pour essayer le nouveau réflecteur!

En prononçant ces paroles inquiétantes il alluma deux lanternes, et je poussai un cri d'épouvante. Ce n'était pas des lanternes, c'était deux choses meurtrières, des flèches de feu qui crevaient l'œil, traversaient le cerveau, et vous mettaient les méninges en bouillie. Et encore je n'étais pas *devant*. C'est ce qui me fut expliqué avec fierté.

— Tu vas voir, me dit le chauffeur, exalté d'orgueil : c'est décidément de la veine que la pluie ait fait tomber la poussière, tu vas pouvoir voir!

Et je vis. Saint Jean n'avait pas trouvé ça pour son Apocalypse. Des oiseaux réveillés venaient se jeter sur les lanternes, complètement aveuglés. Des chevaux attelés renversèrent leurs voitures, cassèrent leurs traits. Des hommes et des femmes, affolés, quittèrent la route, s'enfuirent à travers champs en portant la main à leur visage. Aussi nous passions, pareils à des dieux, au milieu d'une terreur universelle. Le chauffeur criait :

— Hein, ça fait de la place! Ça vaut mieux qu'une corne!

Nous arrivâmes à Paris en six heures un quart. Mon ami me dit fièrement :

— Tu avoueras que ça n'est pas ordinaire!

* *

Je l'avoue, ça n'est pas ordinaire, et je ne trouverais pas extraordinaire qu'on appliquât à ces machines-là des règlements extraordinaires. Il y a un homme en France, — écoutez cela, c'est absolument authentique, — qui a su trouver la solution. Cet homme, je le déclare, est grand comme Napoléon. Il possède aux environs de Cabourg une propriété traversée par une grande avenue bien droite, et plantée de peupliers. Les automobiles se fichent des peupliers, mais ils aiment les avenues bien droites parce qu'ils y peuvent aller plus vite. De sorte qu'il dévalait quotidiennement dans cette avenue des douzaines de ces monstres. Et ils empestaient le propriétaire, et ils l'étourdissaient de leur fracas, et ils l'empêchaient de retrouver la paix de son cœur. Il fit donc mettre un écriteau pour leur interdire le passage dans cette allée qui était son bien. Mais on n'a jamais vu un automobile respecter un écriteau.

Alors le propriétaire fit scier à un mètre du sol un des peupliers de bordure, et maintint la tige droite à l'aide d'un verrou, mais en l'articulant sur une charnière. Et à présent, quand un automobile est signalé à l'horizon, il fait glisser le verrou : lentement avec majesté, le peuplier s'abaisse, et vient barrer le milieu de la route. Il n'y a pas que dans Shakespeare que les forêts marchent : les automobiles de Cabourg s'arrêtent comme de simples Macbeths.

Tout homme né d'une femme, à moins qu'il ne soit automobiliste, trouvera cette idée sublime. Et je la recommande aux municipalités, en attendant l'application de la merveilleuse découverte de M. Léon-Petit.

Pierre Mille.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The Eternal City (la Cité éternelle), par Hall Caine (Heinemann, éd. Londres).

Le livre de M. Caine, par les situations et les personnages qu'il met en jeu, rappelle un drame de l'Ambigu : il est poignant, d'une facture artificielle et d'un art assez vulgaire. Il a, en outre, le défaut d'être très volumineux ; des détails fatigants l'encombrent, dont chacun a la prétention gratuite d'être indispensable. Mais l'inspiration de l'auteur, si elle n'est pas profonde, est, du moins, noble. Cette œuvre est humanitaire et prophétique : elle commence au dernier jour du dernier siècle et s'achève par l'abdication simultanée, en Italie, du pape et du roi, par l'épanouissement, à Rome, d'une cité modèle où règnent le bonheur et la justice. M. Caine estime que l'énergie d'un seul homme a pu amener, en quelques années, cette transformation. C'est d'un optimisme audacieux et d'un évident mépris des probabilités. Le livre s'adresse au grand public avide de faciles utopies ; il ne saurait lui être un danger. Les héros que M. Caine agite devant ses yeux sont trop manifestement irréels. David Leone, fils illégitime du pape, a mendié en Angleterre quand il n'était qu'un pauvre enfant débile. Un médecin italien, qui cachait sous un nom d'emprunt une origine illustre, l'a recueilli et l'a élevé auprès de sa fille Roma. Ce bonheur dure peu. Le médecin tombe dans un piège de la police et se révèle anarchiste, volontiers régicide. David Leone disparaît en Amérique ; ensuite il revient à Rome sous le nom de David Rossi. Il se met à la tête d'un mouvement révolutionnaire qui tend à l'égalité de tous, à l'établissement du droit et de la miséricorde. Naturellement on le considère comme un danger social, et Roma, devenue une belle fille de vingt-quatre ans, maîtresse d'un puissant ministre, — qui est le personnage antipathique de l'histoire, — intrigue contre Rossi : elle n'a pas encore reconnu en lui son petit camarade d'enfance. Mais quand elle a déjà failli amener la perte de Rossi, l'identité véritable de celui-ci lui est révélée. Alors elle lâche son ministre, renonce au luxe, à la vie de fête, et met toute son ardeur à sauver Rossi qu'elle aime désormais frénétiquement. Elle réussit, mais elle s'est tuée à sa tâche. Cela vaut mieux ainsi : courbée par le remords de sa vie passée, elle ne saurait être la compagne du sublime Rossi. Car Rossi est sublime. Il est vrai qu'à cause de lui beaucoup d'êtres souffrent, que ses camarades sont en prison et que l'un d'eux est mort, avec des gestes de héros antique, d'ailleurs. Rossi déplore cela, mais continue son œuvre. Ses proclamations idéologiques agissent sur la foule ; son malheur émeut le pape qui reconnaît en lui le fils de sa jeunesse : le pape abdique ; le roi, effrayé ou convaincu, abdique aussi. Rossi devient président de la République Romaine. M. Caine, avec toute sa loquacité, ne nous dit pas ce qu'accomplit Rossi comme président ; mais cela dut être très beau et d'un bon exemple pour toutes les Républiques.

Frei geboren (Né libre) par Fr. Spielhagen (Staakmann, éd. Leipzig).

Ce roman de Fr. Spielhagen se présente sous la forme d'un journal de femme. Antoinette de Kesselbrook, vieille et infirme, revoit avant de mourir ses notes de jeunesse, les complète de réflexions amères ou indulgentes, fait, en quelque sorte, l'histoire de

toute sa vie. Les expériences ont été douloureuses; Antoinette, qui était née libre et indépendante, échoue dans un pessimisme plus triste encore parce qu'il sourit. Elle a conscience d'être une vaincue de la vie, mais sa suprême coquetterie est de montrer combien cette défaite est injuste et lâche. Petite fille, Antoinette était vive et indomptable, généreuse aussi et sûre d'elle-même; elle fut exploitée et dépouillée. Plus tard, dans le monde où elle va un peu, elle est vite dégoûtée de la futilité générale et se réfugie chez un professeur âgé qu'elle vénère comme un maître. Le malheureux savant s'éprend d'elle et Antoinette s'enfuit, seule et éperdue, après le suicide de ce singulier amoureux. Elle cherche du travail et accepte une place de lectrice dans un ménage israélite. Pendant quelques mois c'est la félicité complète. Les vieux Vielfelder réalisent l'idéal de la bonté et de la largeur d'esprit, mais ils ont un fils, riche banquier de Berlin, qui courtise la demoiselle noble et la demande en mariage. Antoinette, ignorante de l'amour, croit bien faire en acceptant, mais elle découvre après quelques années de mariage que Philippe est un assez triste sire. Antoinette ouvre son âme, sans remords, à un amour exalté et foudroyant pour un jeune comte, officier de l'armée prusienne. Elle l'aime avec une passion exclusive et sacrifierait pour le suivre ses enfants et sa position dans le monde; mais le comte est pieux, esclave des préjugés : cet amour est donc sans issue... Il en trouve une néanmoins dans la mort du guerrier lors de la guerre franco-prussienne. Antoinette s'adonne librement à sa douleur; sa santé s'écroule définitivement quand elle acquiert la certitude de n'être plus qu'une étrangère dans sa maison : depuis longtemps déjà sa belle-sœur est la maîtresse de son mari; maintenant les amants sont heureux avec impudeur. De belle et jeune qu'elle était encore, Antoinette devient une misérable épave que la vie physique n'a pas tout à fait abandonnée mais qui ne peut que souffrir et se ressouvenir. Elle attend la mort avec une philosophie amère et détachée en même temps; elle l'attend de longues années. Ce roman, volontairement diffus et lent, est remarquable par une préoccupation grandissante de la question sociale et féministe. L'auteur blâme avec force l'état de choses actuel; il n'y indique pas de remède immédiat. Dans sa pensée, ceux qui sont « nés libres » ont peu de chances de bonheur. La vie est infiniment triste et les êtres lucides en souffrent plus, par le fait qu'ils méprisent de se laisser glisser aveuglément sur les rails qu'utilise la foule. On peut tirer de l'orgueil de son intelligence, le temps n'est pas encore venu où l'on en puisse tirer de la joie.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Les braves gens, PAUL et VICTOR MARGUERITTE (Plon).

C'est le troisième volume de la série intitulée « Une époque ». Après le *Désastre* (Metz, 1870) et les *Tronçons du Glaive* (Défense nationale, 1870-71), Paul et Victor Margueritte réunissent sous ce titre des *Braves Gens* divers « Épisodes » : Sedan, Strasbourg, le siège de Paris, sur la Loire, Fontenoy, Bitche, Belfort... « A la pointe de la Marfée, en avant du groupe doré de son état-major et des princes, le roi Guillaume, sa lorgnette aux yeux, suivait comme au spectacle le déroulement sans fin des charges de la division Margueritte... Et devant ce tourbillon d'hommes et de chevaux massacrés en vain, admirant malgré lui la grandeur de l'héroïque folie, il s'écria : « Oh! les braves gens! » Le récit de la Chevauchée au Gouffre est extrêmement beau et pathétique, d'une incomparable simplicité, pas un mot oratoire, pas une phrase à panache, mais l'émotion, poignante, naît des faits eux-mêmes, qui sont présentés avec clarté, avec exactitude et précision, chacun à sa place et selon son importance. C'est une merveille de composition : il est aisé de se reconnaitre dans l'infinie complexité des détails et, pourtant, cela ne semble pas arrangé; on a l'impression certaine de la réalité. Les individus, au milieu de ces foules compactes, apparaissent un instant et puis se perdent dans la confusion générale; on les retrouve à certaines heures, bien dessinés, en vives silhouettes et on les perd. Les chefs sont représentés avec un relief singulier : Ducrot, Wimpffen, le pauvre Mac-Mahon et, déplorable, l'Empereur. La narration, qui littérairement est si belle, est faite encore avec tant de justesse qu'elle prend la valeur d'un document et elle accuse avec sévérité l'impéritie de Mac-Mahon. Une scène est tragique. Au moment où il faut capituler, nul général ne veut mettre son nom au bas de l'acte. Ducrot et Wimpffen en viennent à se quereller avec violence et ils se rejettent de l'un à l'autre les responsabilités. Mais dans le mouvement progressif qui a rassemblé toutes les fractions de l'armée ici, pour le désastre complet, avec méthode, avec rigueur, on sent plutôt l'action obscure et sure de la fatalité. De là procède la pathétique beauté de ce livre.

Les Oberlé, par RENÉ BAZIN (Calmann-Lévy).

René Bazin n'a pas seulement raconté ici l'histoire d'une famille alsacienne trente ans après l'occupation, mais c'est l'Alsace même qu'il évoque dans ce livre émouvant. Avec un entêtement sublime de réfractaires, est-ce qu'on refusera de s'adapter aux nouvelles conditions de vie que les vainqueurs veulent imposer à la province conquise? On le souhaiterait,

et certains s'y acharnent. Mais il faut vivre, pourtant, et quelques-uns sont de l'avis du vieil Oberlé qui dit à son fils : « Mon industrie est devenue allemande par la conquête. Je ne peux pas laisser périr l'instrument de ma fortune et de ton avenir. Je déteste le Prussien, mais je prends le seul moyen que j'ai de continuer utilement ma vie : j'étais un Français, je deviens un Alsacien. Fais de même. J'espère que ce ne sera pas pour longtemps. » D'autres se sont ralliés plus que de raison; ils vont au delà de l'obéissance ... Il y a des représentants de ces trois espèces d'hommes dans la famille Oberlé, qui, sans cela, serait une famille de braves gens, unie et recommandable. Tous sont sincères et ont des arguments en faveur de leur manière d'être ; leurs tempéraments divers diversifient leurs doctrines. De là naît le conflit. Il est terrible et douloureux et la tristesse de ce drame s'accroît, dans le roman de Bazin, du souvenir de toute l'Alsace ainsi tourmentée, torturée par un effroyable cas de conscience. Jean Oberlé, qui déserte son régiment prussien pour être soldat « chez nous », comme il dit, tombe à la frontière, atteint par la balle d'un douanier allemand. On lui demande : « Qui êtes-vous ? » Il répond : « L'Alsace... » On ne sait pas s'il est frappé à mort...

La Colonne, par Lucien Descaves (Stock).

Cette phrase d'Élisée Reclus est l'épigraphe de ce livre ; elle en indique assez l'esprit : « Il n'est pas, en ce siècle, de signe des temps qui ait une signification plus importante que le renversement de la colonne impériale sur la couche de fumier. » Et la dédicace : « A la descendance des héros de la Commune... » est encore de nature à contrarier pas mal de gens. Lucien Descaves n'en a cure; ce livre est courageux. Il est aussi d'un intérêt très vif par toutes les passions qu'il met en jeu. Les mouvements populaires de 71 sont évoqués ici de la manière la plus tragique ; des foules diverses, mêlées d'éléments hétérogènes, hostiles, traversent les paysages sinistres des faubourgs, de la ville en démolitions. La fièvre obsidionale travaille les cerveaux de mille façons et elle suscite chez les uns des velléités martiales, chez les autres des révoltes ardentes ; et elle éveille les soupçons, la hantise des trahisons, la peur, la sauvagerie. Jamais soulèvement populaire ne fut plus tumultueux et exaspéré ; il y avait là de quoi tenter un romancier puissant et subtil comme Descaves. Les types les plus variés surgissent aux pages de son livre, depuis Rabouille « plein de reconnaissance envers les Anglais pour le service qu'ils avaient rendu à la France en internant pendant six ans et en réduisant à l'impuissance un malfaiteur tel que jamais criminel ne mérita davantage le bagne à perpétuité », — jusqu'à ces braves invalos sur la peau desquels le temps a mis une patine de vieilles médailles et qui frémissent toujours au souvenir de l'Empereur. La scène est belle et amusante de ces bonshommes assemblés au réfectoire et lisant le décret de la Commune qui ordonne le renversement de la Colonne : autant de mots, autant d'arêtes qui écorchent le gosier du liseur, — et... « Allons donc ! Une frime !... N'oseraient pas !... »

Rêves d'artiste, par Ary Renan (Calmann-Lévy).

On a réuni en ce volume les vers que composa, dans les dernières années de sa vie, Ary Renan, cet artiste si délicat et profond, d'une âme si ardemment mélancolique. Poésies orientales, poésies de la mer, sonnets d'amour, sonnets de la mort, sonnets antiques, il y a là de très belles choses, colorées, éclatantes, et l'inspiration de ces poèmes est noble et hautaine. Voici le sonnet d'*Azrael :*

Il va parmi la foule, ainsi qu'un étranger
Qui cherche son chemin et ne parle à personne ;
Il a l'air pauvre et las ; mais nul ne le soupçonne,
Car il donne de l'or à qui veut l'héberger.

Ses hôtes, cependant, n'osent l'interroger ;
Quand il marche sans bruit, le plus brave frissonne
Il paraît attentif à chaque heure qui sonne
Et d'un grand roi de l'Inde on le dit messager.

Moi seul je te connais, visiteur d'aventure,
O triste pèlerin ! Ce livre à ta ceinture
Porte mon nom sans doute : entre chez moi ce soir.

Je n'ai pas peur de toi, malgré ton œil étrange,
Tu marques les maisons où tu dors d'un sceau noir :
Frappe la mienne aussi de ton aile d'archange !

Quelques-uns de ces poèmes, *l'Épave*, par exemple, ou *la Phalène*, rappellent la peinture d'Ary Renan et sont très beaux...

André Beaunier.

Memento. — Chez Eitel, *Spartacus*, roman du VII[e] siècle de l'ère romaine, de Raphaël Giovagnoli, traduit de l'italien par M[me] J.-W. Bienstock. — Chez Ollendorff, *Trois amoureuses*, par Jacques Vincent. — Chez Calmann-Lévy, *Héritier ?* roman, par Mary Floran. — Chez Hachette, *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée* (Mission Hostains-d'Ollone, 1898-1900), par le capitaine d'Ollone ; — *Vercingétorix*, par Camille Jullian. — Chez Perrin, *L'Enéide*, traduite en vers français par Alphée Motheau. — Chez Stock, *L'humanité et la patrie*, par Alfred Naquet. — Chez Simonis Empis, *Les sept maris de Suzanne*, roman, par Henri d'Alméras. — Chez Plon, *Trio d'amour*, roman par Adrienne Cambry.

P. S. — M. Gourdon, l'auteur de *Chansons de geste*, ne s'appelle pas Charles, mais Georges, je le reconnais.

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Andrea Laskaratos. — C'était un grand poète grec, et il vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans son île natale de Céphalonie. Il était excommunié par son archevêque depuis quarante années. Les malins Ioniens prétendent que ce fut là ce qui lui assura une si verte vieillesse. Laskaratos disait de rudes choses au clergé et aux politiciens de son pays. Celui de ses livres qui fit le plus de bruit fut : « Les Mystères de Céphalonie, ou pensées sur la famille, la religion et la politique ». C'était la cause de son excommunication. Dès que, ces temps derniers, le clergé eut rapporté cette mesure, l'auteur mourut. Il a publié aussi un recueil d'épigrammes, qui sont toutes populaires dans le monde hellénique. Il dirigeait un journal, le *Lychnos*, où il avait pour principaux collaborateurs ses trois filles, qui sont d'une beauté célèbre en Grèce. Il était, en politique locale, un autonomiste, fidèle à la tradition de son oncle Deladetzima, qui fut président du Sénat dans l'éphémère République Ionienne.

Alfred le Grand. — La célébration du millénaire de la mort de ce roi a occasionné un grand nombre d'articles de revue. Tous les auteurs ont affirmé qu'Alfred le Grand avait beaucoup fait pour civiliser la Grande-Bretagne ; la plupart d'entre eux se sont contentés de donner pour preuve son zèle féroce en faveur du christianisme. M. Warwick Draper, dans *Literature*, rappelle des choses plus dignes d'attention. Alfred le Grand fit traduire au anglais l'histoire universelle, d'Orose ; l'histoire d'Angleterre, de Bède ; les œuvres de Boèce, de saint Grégoire, de saint Augustin, d'Ésope. En tête de chacune de ces traductions, il écrivit une préface, et il fit envoyer une copie de chaque œuvre à chaque prélat du pays, avec une lettre de sa main. On possède encore trois copies de la traduction de saint Grégoire, — celles destinées aux évêques de Worcester, de Sherbone, et de Canterbury. Les lettres qui y sont jointes montrent que leur auteur avait une conception singulièrement moderne de l'instruction publique. — Toute la jeunesse d'Angleterre doit être initié aux belles-lettres, dit-il en propres termes.

Intempérances dans le langage d'un sénateur. — On s'étonnait de voir un sénateur, M. George L. Wellington, leader des Démocrates du Maryland, englobé dans les anathèmes que, depuis quelques semaines, les meetings américains fulminent contre les anarchistes. Voici de quoi M. Wellington est coupable. C'est l'un des plus tenaces adversaires de l'impérialisme et des trusts, et il a toujours considéré Mac Kinley et M. Roosevelt comme ses ennemis personnels. De malins reporters s'empressèrent de l'interviewer aussitôt après le crime de Golgosz. Il leur répondit dans les termes suivants : — Je n'ai rien à dire. Mac Kinley et moi nous sommes deux ennemis. Il m'a personnellement offensé dans des conditions impardonnables. Je ne puis rien dire de bon sur son compte, et je pense que le moment serait mal choisi pour en dire du mal. Je méprise cet homme, et je suis totalement indifférent à ce qui vient de se passer. » M. Wellington a déclaré depuis que ses paroles de ce jour-là n'étaient pas destinées à la publicité, mais qu'en somme elles traduisaient bien sa manière de voir. Une convention spécialement convoquée par les démocrates du Maryland, s'est empressée de l'expulser du parti et de le sommer de démissionner.

Plaidoyer pour la parodie. — MM. Trowbridge Larned et Percival Pollard, dans le *Bookman*, demandent que l'on cesse de tenir la parodie pour une forme inférieure de l'art. Shakespeare, Byron, Burns, Chaucer, Keats, Shelley, Pope, Coleridge, Swinburne ont cultivé ce genre, et ce devrait déjà être suffisant pour le consacrer. Mais deux de nos contemporains y ont déployé des trésors d'ingéniosité, d'humour, de sens critique : M. Andrew Lang dans ses fameuses Lettres d'Auteurs morts, et l'Américain Bayard Taylor, qui excelle à métamorphoser en les inepties les plus réjouissantes les meilleures pages de Rossetti, de Ruskin, de Morris, de Swinburne, rien qu'en altérant un mot ou une période par-ci par-là. Les deux collaborateurs du *Bookmann* reconnaissent d'ailleurs que le défaut capital de la parodie, c'est de n'être généralement qu'une arme de la dernière heure entre les mains des réactionnaires de l'art. Ce n'est pas le cas pour Andrew Lang, mais pour Bayard Taylor.

Centenaire négligé. — On a oublié de fêter le centenaire de fondation de la première bibliothèque publique du monde. Cette institution fut établie en 1799 à Peterboro, New-Hampshire. Il y avait déjà, dans le monde, une quantité de bibliothèques nationales ou municipales, mais aucune d'elles n'était ouverte au public, dans le sens absolu de ce mot. La municipalité de Peterboro fut la première à fonder une bibliothèque de prêt gratuit pour tout venant. Le premier catalogue, publié en 1834, ne contenait malheureusement guère que des ouvrages sur des questions religieuses et des relations de voyages.

Les femmes professeurs et l'aliénation mentale. — Dr Friedrich Zimmer est le surveillant sanitaire de diverses institutions pédagogiques fondées et administrées par des diaconesses luthériennes d'outre-Rhin. Sans doute pour faire plaisir à ces farouches piétistes, il déclare, dans la *Christliche Welt*, que la carrière de l'enseignement prédispose les femmes à l'aliénation mentale. Il a pris des informations dans toute l'Allemagne, ainsi qu'en Autriche et en Suisse, et il a constaté que la proportion des anciennes institutrices était de 23 sur 230 folles hospitalisées dans tel asile, de 19 sur 67 dans tel autre, etc. La réplique ne s'est pas fait attendre. Plusieurs journaux ont démontré que le Dr Zimmer ne citait que les asiles où il se trouve que les anciennes institutrices sont le plus nombreuses, mais qu'il se gardait bien de donner les chiffres globaux. Or, sur 12926 femmes qui sont dans les asiles d'aliénés de la Prusse, il n'y a que 143 anciennes institutrices, — soit : une pour 90.

La principale énigme de Pompéi. — M. Max Nordau observe, dans la *Neue Freie Presse*, que les cendres et laves du Vésuve ne firent, à Pompéi, que quelques centaines de victimes, sur trente mille habitants que contenait la ville. L'éruption ne dura que quelques jours, et la « croûte » sous laquelle gisait la malheureuse cité n'avait que trois mètres d'épaisseur. Comment se fait-il que les 28 ou 29000 survivants, parmi lesquels il se trouvait beaucoup de gens riches, n'aient pas creusé, n'aient pas restauré tant de petits palais d'art et de luxe ? Certes la peur du volcan ni la superstition ne les en empêchaient pas, puisque à aucune époque de l'histoire on n'a cessé d'habiter sur les basses pentes du Vésuve, et d'y reconstruire tenacement tout ce que celui-ci démolissait, — tout, sauf Pompéi. L'énigme est en effet saisissante ; on ne l'avait jamais encore formulée, à notre connaissance. Qui la résoudra ?

Sélection à rebours. — M. Charles E. Woodruff, médecin militaire, a fait une grande découverte, et il la communique au très officiel *Army and Navy Register*, qui la publie avec un courage professionnel dont les exemples sont bien rares en Europe. Cette découverte consiste en ceci, que les écoles spéciales militaires en général, et celle de West-Point en particulier, ne fournissent qu'un seul résultat, à savoir, l'amoindrissement physique, et l'annihilation mentale, de leurs élèves. Une longue expérience personnelle, et des informations prises aux sources mêmes, permettent à M. Woodruff d'affirmer qu'un jeune homme, quand il sort de West-Point, fût-ce dans les premiers rangs, en sait infiniment moins long sur toutes matières, que lorsqu'il y est entré, fût-ce avec les notes les moins bonnes. Il y a en outre, chez ce jeune homme, un commencement d'atrophie des facultés de compréhension, de mémoire et d'élocution. D'autre part, ce malheureux, quand même il aurait été jadis champion de tous les sports à l'Université, a perdu presque tout de son endurance et de sa souplesse, de sa robustesse et de son adresse.

Le cheval noir. — Le *Spectator*, de Londres, publie contre la France des diatribes aussi fréquentes que venimeuses. La plus récente est consacrée au colonel d'artillerie russe Louis Bonaparte. Celui-ci, au dire du périodique anglais, a « plus de chances » que ses deux concurrents, le prince Victor et le duc Philippe, et c'est désolant, car l'étonnant gallophobe d'outre-Manche voudrait que tous nos partis fussent de forces égales, afin que le pays s'entre-déchirât de fond en comble. Le *Spectator* affirme que le colonel Louis est à la veille d'épouser une Romanof, et que, chose infiniment plus grave, il prend soin de ne monter que des chevaux noirs !

Bizarreries de l'armée marocaine. — M. Rafaël Mitjana, dans la *España Moderna*, poursuit son intéressante relation d'un voyage accompli au Maroc le printemps dernier. Il donne cette fois ses impressions sur M. Mac Lean, ce médecin écossais qui est devenu l'instructeur en chef des troupes marocaines. Cet amusant aventurier s'occupe surtout, en fait d'instruction militaire, d'acclimater à Marrakesh le piano, les lampes à acétylène, le phonographe et le cinématographe. Sa femme se charge de la propagation du cyclisme, et sa sœur de la diffusion de la dactylographie. Il est vrai qu'il est presque impossible de militariser à l'européenne les hordes du Shérif. Des officiers français ont pour mission d'instruire spécialement l'artillerie. M, Mitjana a constaté que ces messieurs étaient dans l'impossibilité matérielle de s'acquitter de leur tâche. Leurs sous-ordres indigènes licencient la presque-totalité des hommes aussitôt après l'enrôlement. Il va de soi que cette petite opération leur rapporte beaucoup, d'autant plus qu'ils bénéficient des uniformes, vivres, etc., destinés aux effectifs indiqués sur le papier. Quand les instructeurs vont se plaindre au ministre, celui-ci éclate de rire et déclare que les caïds sont décidément très malins, et que la vieille gaieté marocaine a encore de l'avenir.

Dante et Giotto. — En 1840, à Florence, dans la chapelle dite du Podestat, Giovanni Bezzi découvrit le portrait de Dante jeune, peint à fresque par Giotto. Un vulgaire badigeonneur exécuta aussitôt à l'aquarelle une copie du chef-d'œuvre, ou plutôt une interprétation à sa guise, et l'image se répandit vite dans la péninsule. Puis un Anglais, Seymour Kirkup, accourut de Londres expressément pour prendre un calque scrupuleux de la fresque. A peine était-il de retour parmi ses compatriotes, que ceux-ci se mirent à proclamer que c'était lui qui avait découvert la fresque. Giovanni Bezzi eut beau protester, les historiens de l'art et les critiques, même en Italie, lui donnèrent tort. Enfin, tout récemment, un célèbre universitaire, M. Alessandro d'Ancona, lui a rendu justice. M. Alfredo Bezzi, fils de l'intéressé, vient à la rescousse ; il publie dans la *Nuova Antologio* la traduction d'un poème que Mrs Theodosia — elle s'appelait Theodosia Garrow — adressait, dès 1840, à Giovanni Bezzi pour le féliciter de sa découverte, et qui prouve que tous les Anglais d'alors n'étaient pas complices de la supercherie de Seymour Kirkup.

Contre Walt Whitman. — Il est probable que l'on ne s'entendra jamais sur la valeur réelle de cet étrange poète. En tout cas, il est sûr que, si cette valeur n'existait pas à un degré quelconque, on ne prendrait pas la peine de lancer contre lui des diatribes passionnées comme celle que M. E. H. Lacon Watson publie dans *Literature*. M. Lacon Watson reproche à Walt Whitman d'en avoir pris plus qu'à son aise avec la prosodie et avec la rime ; d'avoir multiplié dans ses œuvres les termes ou locutions français, espagnols, italiens ; d'avoir choisi des sujets sortant de l'ordinaire, Walt Whitman a commis bien d'autres crimes — dont il faut être indemne, paraît-il, pour être poète : il a employé beaucoup de métaphores, et la plupart d'entre elles sont inusitées, imprévues ! il a abusé des énumérations. Enfin il n'est pas toujours compréhensible pour tout le monde.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41103. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 2 NOVEMBRE 1901.

L'IDÉE DE VALEUR [1]

L'idée de valeur s'applique aux objets quelconques, hommes ou choses, considérés comme visés par l'attention et la croyance du public, aussi bien qu'aux objets quelconques, hommes ou choses, considérés comme visés par le désir du public. Je dis, en d'autres termes, qu'elle est applicable au plus ou moins de « vérité générale » des connaissances dont une société compose son trésor intellectuel, de même qu'au plus ou moins d'utilité générale des richesses et des autres biens qui forment l'outillage de son activité volontaire. Au nombre de ces connaissances, de ces *lumières*, il faut bien se garder d'omettre, à côté des groupes de connaissances qui constituent sa foi religieuse, sa foi linguistique et sa foi scientifique, sans compter sa foi politique, sa foi juridique et sa foi morale, cette grande constellation de célébrités, de crédits, de gloires, de popularités qui sont allumés par ses actes de foi ou de confiance personnelle en certains hommes à raison de leurs talents ou de leurs vertus supposés.

Or, la gloire d'un homme, non moins que son crédit, non moins que sa fortune, est susceptible de grandir ou de diminuer sans changer de nature. Elle est donc une sorte de quantité sociale. Il serait intéressant de mesurer avec une certaine approximation, moyennant des statistiques ingénieuses, pour chaque espèce de célébrité, cette quantité singulière.

Le besoin d'un *gloriomètre* se fait sentir d'autant plus que les notoriétés de toutes couleurs sont plus multipliées, plus soudaines et plus fugitives, et que, malgré leur fugacité habituelle, elles ne laissent pas d'être accompagnées d'un pouvoir redoutable, car elles sont un *bien* pour celui qui les possède, mais une *lumière*, une foi, pour la société. Distinction qu'il y a lieu de généraliser. La confiance générale est, pour l'individu qui l'inspire, une grande force, un grand moyen d'action; mais, pour le public qui l'éprouve, elle est une profonde tranquillité d'âme, une fondamentale condition d'existence. Quand une armée perd la foi en ses chefs, c'est aussi lamentable pour elle que pour eux, quoique diversement. Eux deviennent impuissants ; elle inexistante. — Le problème que je pose est, d'ailleurs, des plus malaisés à résoudre, quoique non insoluble en soi. La *notoriété* est un des éléments de la gloire ; elle peut se mesurer facilement par le nombre d'individus qui ont entendu parler d'un homme ou d'un de ses actes. Mais l'*admiration*, autre élément non moins essentiel, est d'une mesure plus complexe. Il y aurait à la fois à compter le nombre des admirateurs, à chiffrer l'intensité de leurs admirations, et à tenir compte aussi — ce serait là le *hic* — de leur valeur sociale très inégale. Comment ne pas regarder le suffrage de trente ou quarante personnes de l'élite, en chaque genre d'élite, comme bien supérieur à celui de trente ou quarante individus pris au hasard dans une foule ?

(1) Extrait de *la Psychologie économique*, qui paraitra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

Après avoir indiqué la place de l'Économie politique parmi les autres sciences sociales, l'auteur passe en revue les principales notions dont cette science fait usage; il montre jusqu'à quel point elles lui appartiennent en propre, et s'occupe de la plus fondamentale et de la plus vague de toutes *la valeur*.

Mais comment préciser numériquement cette supériorité-là ? Si ardu que soit ce problème (que certains anthropologistes simplifient fort, en le réduisant à mesurer l'*indice cranien*, le plus ou moins de *dolicho* ou de *brachy-céphalie*), il faut bien qu'il soit susceptible d'une solution, puisqu'en fait il est résolu tous les jours, dans tous les examens universitaires ou administratifs, pour l'appréciation comparée du mérite des candidats.

Ce n'est pas la gloire seulement, c'est la noblesse, c'est le crédit, qui donne à un homme « de la valeur ». Le plus ou moins de noblesse était évalué avec beaucoup de finesse et un discernement délicat des nuances dans les salons de l'ancien régime. Cependant, la noblesse semble comporter bien plutôt des types différents que des degrés inégaux. On les classait malgré tout : dans chaque type de noblesse, soit de robe, soit d'épée, ou dans chacun de leurs sous-types, le degré de noblesse d'un homme se mesurait à à l'ancienneté et à l'illustration de son nom, c'est-à-dire au nombre et à la valeur sociale des gens qui le savaient noble, et au nombre de générations qui l'avaient réputé tel, avec plus ou moins de respect. La noblesse est une sorte de notoriété héréditaire, de croix d'honneur apportée en naissant. La richesse est quelque chose de beaucoup plus simple et de beaucoup plus aisément mesurable ; car elle comporte des degrés infinis et fort peu de types différents, dont la différence va s'effaçant. En sorte que la substitution graduelle de la richesse à la noblesse, de la ploutocratie à l'aristocratie, tend à rendre l'état social plus sujet au nombre et à la mesure.

Le crédit d'un homme, né de la croyance du public en lui, est pour lui un grand moyen d'action, comme, pour le public, une grande sécurité, apparente ou réelle. Et les économistes ont raison de parler du crédit. Mais le crédit financier d'un homme, le seul dont ils s'occupent, n'est pas le seul dont il y ait à s'occuper. La confiance qu'un citoyen suscite, comme homme d'État, comme général, comme savant, comme artiste, est un crédit moral, tout autrement important que la confiance de quelques banquiers en sa solvabilité.

Comment naît, comment grandit le crédit d'un homme sous toutes ses formes, ou sa célébrité et sa gloire ? Il vaut bien la peine de s'intéresser à ces divers genres de *production*, aussi bien qu'à la production des richesses et de leur valeur vénale. Et peut-être ces sujets plus neufs se prêtent-ils à des considérations qui ne sont pas inférieures en généralité ni en exactitude à celles que les économistes ont décorées du nom de lois. S'il y a des « lois naturelles » qui règlent la fabrication de tels ou tels articles en plus ou moins grande quantité, et la hausse ou la baisse de leur valeur vénale, pourquoi n'y en aurait-il pas qui régleraient l'apparition, la croissance, la hausse ou la baisse de l'enthousiasme populaire pour tel ou tel homme, du loyalisme monarchique d'un peuple, de sa foi religieuse, de sa confiance en telles ou telles institutions ? Il y en a, assurément, mais non pas celles que les économistes ont formulées. Je prétends que tout ce qu'on a le droit de légiférer ici consiste en imitations rayonnantes de proche en proche à partir d'initiatives individuelles, en rencontres de ces *rayonnements imitatifs* et en conflits ou accords logiques qui résultent de leurs interférences, comme je l'ai abondamment expliqué ailleurs. Par exemple, la célébrité d'un homme naît quand les premiers hommes qui ont découvert ou imaginé un talent parviennent à faire partager leur admiration dans leur entourage qui la propage au dehors, et ainsi de suite, jusqu'à ce que cette expansion admirative se heurte à des âmes déjà remplies d'une admiration rivale et contradictoire qui elle-même est née et a grandi semblablement. Autant de chocs, autant de combats intérieurs où le plus fort des deux sentiments antagonistes, — le plus fort, parce qu'il se sait ou se croit partagé par le plus grand nombre d'autres hommes ou par des hommes d'un plus grand poids, — l'emporte sur l'autre. Le crédit moral ou financier d'un homme naît et croît de même, il s'arrête et rétrograde en vertu des mêmes causes.

Quant à la fameuse *loi de l'offre et de la demande*, qui serait le principe suprême de la détermination des valeurs, on a démontré depuis longtemps, depuis les critiques de Cournot à ce sujet, l'insignifiance de sa portée, si on l'entend au sens vague et indéterminé, le seul où elle soit à peu près vraie, et les erreurs où elle conduit si, l'entendant au sens précis, on se risque à la presser un peu. Voilà pour le domaine économique. Mais, si l'on s'avisait de l'exporter dans les domaines voisins, ce serait bien pis. Qu'on essaye d'expliquer par elle les variations de la valeur-foi, de la valeur-confiance, de la valeur-gloire, de la valeur-crédit même. On sait assez bien comment, c'est-à-dire par prédications enflammées et contagieuses d'apôtres, est née en chaque pays d'Europe, s'est propagée et s'est consolidée au moyen âge, la foi chrétienne. On sait encore mieux par quelles causes, — par propagations des idées scientifiques successivement découvertes, et jugées contraires aux dogmes, — la foi religieuse, en chaque peuple, a décliné, et par quelles causes opposées, — par prédications nouvelles de nouveaux apôtres apportant de nouveaux arguments — elle s'est ravivée ici ou là. Qu'est-ce qui ressemble, en ces contagions et en ces conflits d'exemples, au rapport inverse entre une offre et une demande ? De quelle offre, de quelle demande peut-il être question ici ? On voit

donc que cette loi soi-disant fondamentale de la valeur ne pourrait jamais être, fût-elle applicable à la valeur vénale, qu'une loi secondaire et spéciale. Mais la valeur vénale elle-même récuse son autorité.

Les économistes ont donné le nom de *marché* au domaine géographique et social où est circonscrit le système des valeurs vénales solidaires les unes des autres et où règne l'uniformité de prix. Qu'est-ce qui correspond au « marché » en fait de valeurs morales, de valeurs scientifiques ou artistiques ? Ne serait-ce pas la *société* dans le sens étroit du mot, le « monde », où la conversation roule sur les mêmes sujets, où l'on a reçu une instruction et une éducation communes ? Il est à remarquer que, en vertu de la nature *rayonnante* de l'imitation en tout genre d'exemples, les *sociétés* tendent toujours à déborder leurs limites et à s'étendre sans cesse, comme les *marchés*, si, comme ceux-ci, elles n'y parviennent pas toujours. En d'autres termes, le champ de l'opinion va s'unifiant et s'élargissant, et, avec le sien, celui des valeurs sociales de toute sorte dont elle est l'âme. Cette extension de la valeur en surface n'est pas, d'ailleurs, sans compensation ; et, *pendant qu'elle s'accomplit*, elle s'accompagne d'une instabilité plus grande de la valeur, dont les changements sont plus rapides à mesure que son uniformité est plus étendue. L'observation est facile à vérifier par nos cours publics, où l'on voit les Bourses des capitales du monde entier présenter, le même jour, des cotes de moins en moins inégales, mais, d'une époque à l'autre, des variations plus profondes, — quoiqu'une tendance à la consolidation des cours se laisse déjà apercevoir parce que l'œuvre d'uniformisation des cours est bien près d'être achevée. — Mais ce qui est vrai de la valeur vénale l'est aussi bien de la valeur-gloire, de la valeur-popularité, de la valeur-autorité, qui, de plus en plus facilement étendues, sont de moins en moins durables.

Sur la hausse ou la baisse de la valeur, dans tous les sens du mot, l'action de la presse, qui est un puissant agent de l'imitation, est indéniable. Elle agit sur les variations de la valeur vénale, par les informations de la Bourse, par les réclames de tout genre, directes ou indirectes, insinuées en entrefilets captieux ; sur les variations de la valeur littéraire ou scientifique des livres, par ses revues de la littérature ou des sciences ; sur les variations de la valeur morale ou esthétique des œuvres quelconques des produits quelconques, par l'ensemble des idées qu'elle préconise ; sur les variations de la valeur des personnes, et en particulier, de leur réputation et de leur gloire, par ses diffamations ou ses apologies, par ses encensements redoublés ou ses conspirations du silence.

Ce qui est manifeste aussi, c'est que le développement de la presse a pour effet de donner aux valeurs morales un caractère de quantité de plus en plus marqué et propre à justifier de mieux en mieux leur comparaison avec la valeur d'échange. Cette dernière, qui devait être bien confuse aussi dans les siècles antérieurs à l'usage courant de la monnaie, s'est précisée à mesure que la monnaie s'est répandue et unifiée. Alors elle a pu donner naissance, pour la première fois, à l'économie politique. De même, avant la Presse quotidienne, les notions de la valeur scientifique ou littéraire des écrits, de la célébrité et de la réputation des personnes, restaient assez vagues, car le sentiment de leurs accroissements et de leurs diminutions graduels pouvait naître à peine ; mais, avec les développements de la presse, ces idées se précisent, s'accentuent, deviennent dignes de servir d'objet à des spéculations philosophiques d'un nouveau genre. La Presse, en effet, en se répandant, tend à rendre plus nombreux et plus semblables les exemplaires des jugements individuels dont l'ensemble s'appelle l'opinion, et à rendre plus égale ou moins inégale d'un individu aux autres l'intensité de l'adhésion de chacun d'eux à chacune des idées qu'elle leur suggère. Ce sont là les deux *facteurs* principaux dont la gloire d'un homme ou celle d'un livre est le *produit*.

II

Pas plus que l'idée de la valeur, l'idée de la *monnaie* n'est du domaine exclusif des économistes. La monnaie sert de mesure aux richesses surtout, mais non pas à elles seules. D'abord, par le fait même qu'elle est le mètre des richesses, qui sont telles en tant que satisfaisant des désirs et jugées propres à les satisfaire, elle est aussi bien le mètre de ces désirs et de ces croyances. Tout aussi bien elle peut servir à mesurer avec une certaine approximation, par le chiffre comparé des legs pieux, des dons faits au clergé ou aux ordres monastiques, à diverses époques, les attiédissements ou les réveils des croyances religieuses et des mystiques désirs ; par les recettes comparées des théâtres où l'on joue les pièces de diverses écoles, la vogue plus ou moins grande de ces formes de l'art ; par une bonne statistique de la librairie (si elle pouvait être faite, *desideratum* énorme), le succès relatif des divers genres d'écrits, et des divers écrivains qui les représentent, ainsi que ses variations successives, qui nous renseigneraient sur celles de l'esprit public, etc. La monnaie est donc le mètre universel des quantités sociales, et non pas seulement des richesses.

On peut faire cette remarque générale : en tant que mesure des richesses, la monnaie n'a trait qu'à des échanges, ventes ou achats ; mais, en tant que me-

sure des croyances considérées à part des désirs, elle a trait surtout à des donations ou encore à des vols. C'est par des munificences, par des générosités en faveur d'œuvres scientifiques, ou littéraires, ou philanthropiques, ou patriotiques, par des souscriptions à des statues ou à des manifestations quelconques, que chacun de nous exprime la nature et la force des convictions qui dominent sa vie, des lumières qui constellent son ciel intérieur. C'est par ses dépenses désintéressées aussi qu'il révèle le degré de son admiration esthétique. Quelquefois même c'est par des vols où se montre la perversion d'un esprit sectaire, l'aberration et la profondeur de ses convictions passionnées.

Et, de fait, la donation et le vol sont des notions morales, étrangères en soi à l'économie politique, mais l'*échange* est une notion proprement économique. C'est par métaphore ou abus de langage qu'on dit de deux interlocuteurs qu'ils « échangent leurs idées » ou leurs admirations. Échange, en fait de lumières et de beautés, ne veut pas dire sacrifice, il signifie le mutuel rayonnement, par réciprocité de don, mais d'un don tout à fait privilégié, qui n'a rien de commun avec celui des richesses. Ici, le donateur se dépouille en donnant; en fait de vérités, et aussi bien de beautés, il *donne* et *retient* à la fois. En fait de pouvoirs, il fait quelquefois de même : le roi d'ancien régime délègue son pouvoir judiciaire sans jamais s'en dessaisir. — Aussi le libre-échange des idées, des croyances religieuses, des arts et des littératures, des institutions et des mœurs, entre deux peuples, ne saurait-il, en aucun cas, encourir le reproche qu'on a souvent adressé au libre-échange de leurs marchandises, d'être une cause d'appauvrissement pour l'un d'eux. En revanche, et par cela même qu'il est une addition réciproque, non une substitution, il suscite soit des accouplements féconds, soit des chocs meurtriers, entre les choses hétérogènes qu'il fait se confronter. Il peut donc faire beaucoup de mal, quand il ne fait pas beaucoup de bien. Et, comme ce libre-échange intellectuel et moral sert toujours tôt ou tard d'accompagnement au libre-échange économique, on en peut dire autant de celui-ci, qui, s'il pouvait être séparé de l'autre, serait ordinairement aussi inefficace qu'inoffensif. Mais, je le répète, ils sont inséparables, et, pour être durable indéfiniment, un tarif prohibitif doit se doubler d'un *Index*, ce prohibitionnisme ecclésiastique.

Les idées de *perte* et de *gain* sont applicables aux connaissances, comme aux richesses, quoique l'idée d'échange ne convienne proprement qu'à celles-ci. La mémoire humaine a une capacité limitée, la conscience attentive a un champ des plus étroits. Donc, toute idée nouvelle qui entre dans ce champ, apportée par la conversation, le livre ou le journal, en chasse une autre dont elle prend la place. Expulser n'est pas échanger. On a gagné une idée, on en a perdu une autre. A-t-on plus perdu que gagné? C'est la question du Progrès. Elle est insoluble si l'on n'accorde qu'il y a une commune mesure des deux idées. L'opinion finit, dans les cercles instruits, par prêter aux idées elles-mêmes, aux théories, aux connaissances, un classement hiérarchique par ordre d'importance, où les mieux démontrées (les plus croyables) et les plus fécondes en applications (les plus désirables) passent avant les moins démontrées et les moins fécondes. Quant à savoir si, de deux théories dont l'une est mieux prouvée mais moins applicable et dont l'autre est plus applicable mais moins prouvée, la première ou la seconde *vaut* davantage, a plus de *vérité*, c'est là une difficulté très délicate, non insoluble toutefois, pas plus que ne le sont les problèmes de physique où des quantités hétérogènes, telles que la masse et la vitesse, entrent en combinaison.

La notion de *propriété* est-elle applicable à toutes les acceptions de la valeur? Peut-être, mais pas dans le sens où les économistes l'entendent comme les juristes, celui de *libre disposition*. En ce sens, un homme n'est pas plus propriétaire de sa réputation, de sa gloire, de sa noblesse, de son crédit, qu'il ne l'est de ses membres, dont il ne saurait se dessaisir — comme membres vivants — en faveur d'autrui. Il n'a donc pas à redouter d'expropriation pour ces valeurs-là, les plus importantes de toutes, les plus impossibles à *nationaliser*. Est-il même propriétaire de ses sensations? Non, car elles sont essentiellement incommunicables à volonté et par la parole. Il l'est un peu plus de ses convictions et de ses passions, qu'il peut communiquer en les exprimant; mais, comme nous venons de le dire, en les répandant il ne s'en dépouille pas; il ne les affaiblit pas même, il les fortifierait plutôt dans son propre cœur par cette expansion hors de lui-même. Les idées que vous avez découvertes, vous les possédez d'une tout autre façon que les richesses que vous avez fabriquées, les eussiez-vous inventées et fabriquées le premier. Vos découvertes et vos inventions, vous les possédez d'autant plus, ce semble, que vous les propagez davantage par la conversation et le discours. Quant aux richesses que vous avez créées, si vous les avez transmises par l'échange ou la vente, elles ne vous appartiennent plus. Vous continuez, il est vrai, si vous en êtes l'inventeur, à posséder leur idée même et le mérite de l'avoir trouvée, mais c'est en tant que vérité et célébrité, non en tant qu'utilité. La distinction reste donc justifiée, car elle repose, au fond, je le répète, sur celle des états de l'âme *représentatifs*, qui sont transmissibles par leur

expression verbale, et des états de l'âme *affectifs*, qui sont, comme tels, intransmissibles verbalement. La merveille de l'art est de rendre transmissibles, par l'expression vive qu'il en donne, et qui alors est jugée belle, non pas les sensations et les sentiments il est vrai, mais leur image, et de socialiser de la sorte, d'apprivoiser en quelque sorte, ces états de l'âme individuels et sauvages par nature.

L'idée de *travail*, cela est clair, n'appartient pas en propre à l'économiste. Est travail tout effort humain en vue d'un but, que ce but soit la production ou l'acquisition des richesses, ou du pouvoir, ou du savoir, ou de la célébrité, ou de la beauté. Ce qui appartient en propre à la théorie des richesses, c'est l'emploi abusif de l'idée du travail qu'elle est trop portée à regarder comme la source unique (y compris le capital, travail accumulé suivant elle) des valeurs spéciales étudiées par elle. Nul juriste n'a commis l'erreur de dire que le travail est l'unique source des droits, et le politique sait bien que le pouvoir d'un homme ou sa popularité sont le frnit de la chance plus que de l'effort, qu'ils naissent plutôt d'une convenance accidentelle entre la nature de cet homme et les besoins de son temps et de son pays que d'une persévérance opiniâtre.

Le professeur, de son côté, n'aura jamais l'idée de penser que l'acquisition des connaissances ou la production de beaux tableaux et de belles statues sont proportionnelles chez ses élèves à leur application. Il y a une autre erreur que l'économie politique a toujours commise et qu'elle est seule à commettre, c'est celle qui consiste à ne pas distinguer, à l'égard de l'importance du travail, entre la création d'un nouveau genre de richesses ou d'un nouveau perfectionnement d'une richesse ancienne, et ce qu'elle appelle la *production*, mais ce qui, en réalité, n'est que la *reproduction* de cette richesse à l'exemple contagieux du premier créateur. Le travail *reproducteur* et copiste de l'ouvrier, de l'élève, du disciple en tout genre, est ingrat et pénible, et, dans une certaine mesure, malgré l'inégalité des talents, son résultat se proportionne à son intensité et à sa durée. Mais le travail joyeux du créateur, du producteur véritable, n'en est pas un à vrai dire, et c'est justement, je crois, que j'ai opposé l'inventeur au travailleur. L'inventeur peut avoir passé des années et des années à travailler péniblement sans rien trouver, et tout ce travail-là est perdu; quand l'idée a lui, toute cette peine est oubliée, et, brève ou longue, ne compte plus, noyée dans sa joie laborieuse. Et c'est sa joie, non sa peine, qu'on lui paie. Et sa joie, bien plus que sa peine, pourrait servir à mesurer la valeur sociale de son invention.

L'idée du *capital* a-t-elle un sens en dehors de la théorie des richesses? Oui, mais si l'on veut la généraliser, il faut l'entendre en un sens différent de ses acceptions scolaires, d'ailleurs confuses et inconciliables. Disons d'abord que le capital doit être conçu comme une condition *sina qua non* de la reproduction des richesses, et aussi bien des pouvoirs, des droits, des connaissances, des célébrités, des beautés. Mais cette condition, quelle est-elle? Dirons-nous que c'est l'existence d'un outillage, d'un outillage d'école ou d'atelier artistique aussi bien que d'un atelier industriel ou de ferme? Mais cette condition, qui n'est pas universelle, puisqu'on ne voit rien d'analogue pour la reproduction des pouvoirs, des droits, des popularités, des célébrités, n'est pas non plus absolument indispensable là où elle apparaît. A la rigueur, s'il n'a pas d'outils, l'ouvrier des champs s'en fabriquera avec d'autres outils plus simples, ou même avec ses doigts; le peintre, s'il n'a ni couleurs ni pinceaux, parviendra à s'en faire aussi; mais à une condition, nécessaire celle-là et seule nécessaire : c'est que l'un et l'autre auront déjà vu et vu faire des outils pareils qu'ils prendront pour modèle, à moins que, n'en ayant jamais vu, ni vu faire, ils ne les inventent. D'autre part on aura beau leur mettre en mains des outils tout fabriqués, ils ne pourront s'en servir s'ils ne l'ont déjà appris, c'est-à-dire si, en regardant leur patron ou leur maître, ils n'ont tâché de se modeler sur lui. L'essentiel, ici, est donc qu'on ait eu sous les yeux un type d'action qu'on puisse reproduire à plus ou moins d'exemplaires pour arriver à reproduire un type d'œuvre qu'il faut aussi voir ou avoir vu. La distinction du capital et du travail se ramène ainsi, au fond, à celle d'un modèle et d'une copie, et l'on voit que, à ce point de vue, il est facile de la généraliser. Il n'est pas de pouvoir politique, judiciaire, sacerdotal, qui n'ait été conféré et répandu à l'exemple d'un type traditionnel ou d'un type étranger, et suivant un procédé électoral, ou autoritaire, ou sacramentel, copié de même sur un premier modèle antérieur ou extérieur. Il n'est pas de droit qui, pour se propager, n'exige des modèles analogues. Il n'est pas de beauté littéraire ou artistique qui ne soit *en partie* (car en partie aussi, elle est ou prétend être modèle à son tour) composée d'imitations d'œuvres et de procédés magistraux. Il n'est pas de gloire qui ne soit faite de manifestations rituelles calquées sur un type ancestral ou importé, applaudissements, bouquets offerts, sonnets en Italie, chansons ailleurs, etc., et d'où résulte une illustration d'un certain genre qui rentre dans un type déjà connu. Partout s'impose, comme condition seule indispensable de la *reproduction*, de ce que les économistes appellent la production, l'existence et la connaissance de modèles, qui partout sont fournis par des inventions, pas des initiatives individuelles. Le groupe des inventions connues dans un pays con-

stitue son véritable capital, capital qui s'accroît de deux manières bien distinctes : par le grossissement de ce groupe, ou par la diffusion de la connaissance qu'on en a.

Que dirons-nous de la *division du travail*, autre notion aisée à exporter hors de l'économie politique, si ce n'est que les économistes lui ont souvent prêté les précieux avantages qui reviennent, en réalité, à l'harmonie des travaux? La division *des richesses*, leur différenciation toujours croissante au cours de la civilisation, et correspondant à celle des besoins, à la complication de notre psychologie raffinée, a par elle-même une tout autre portée que la division *des travaux* destinés à les reproduire. De même, la division des pouvoirs, leur complexité croissante, a une signification tout autrement importante que la division ou même la coalition des efforts en vue d'arriver au pouvoir? Il y a aussi une division des gloires, une multiplicité et une différence toujours grandissante des célébrités et des notoriétés, et elle mérite beaucoup plus d'être signalée à l'attention que la division des efforts pour parvenir à se faire connaître. C'est en se spécialisant dans un travail unique, bien plus que par la diversité des travaux, qu'on arrive à s'illustrer. Non pas que cette diversité soit sans importance, mais, pour atteindre à la gloire, à la popularité, au pouvoir, au savoir, à la perfection esthétique, aussi bien qu'à la fortune, ce qui importe avant tout, c'est l'harmonie des travaux, la convergence des efforts. Il est vrai que l'harmonie des travaux suppose leur division, mais elle est loin de lui être proportionnelle, et elle peut s'accroître sans que celle-ci augmente ou même pendant qu'elle diminue. Il se pourrait fort bien qu'une meilleure « organisation du travail » dans l'avenir fût liée à une moindre division du travail, ce qui ne serait pas un mal ; mais, si par hasard elle s'accompagnait aussi d'une moindre différenciation des richesses, ce serait autrement fâcheux.

C'est par l'*association* consciente ou inconsciente, rassemblée ou dispersée des travailleurs que s'opère la solidarité des travaux. Est-il nécessaire d'insister pour montrer que l'idée d'association n'est pas du domaine exclusif des économistes ? C'est évident.

Une société ne poursuit pas seulement à chaque époque la plus grande somme possible de richesses, de connaissances, de gloires, de puissances, de beautés ; elle poursuit encore la plus grande somme possible des richesses, des connaissances, etc., jugées les meilleures possibles à l'époque dont il s'agit. Le problème du *maximum*, déjà si ardu, se complique d'un problème d'*optimum* qui, à première vue, semble insoluble, mais qui, chose étrange, est le plus facilement résolu. Il y a, en tout temps et en tout pays, une hiérarchie de gloires diverses unanimement acceptée, et où une société se reflète aussi bien que dans sa hiérarchie de crimes, non moins admise par tous. Et ceci s'applique pareillement à sa hiérarchie de pouvoirs ou de savoirs. Le crime *majeur* est tantôt le blasphème, tantôt la lèse-majesté, ou le vol, ou l'homicide ; la gloire majeure était hier militaire, avant-hier religieuse, la canonisation : elle a été, sous la Restauration, poétique ; aujourd'hui elle serait plutôt celle du comédien que du dramaturge, celle du critique littéraire — extraordinairement en vogue de nos jours — que du poète ou du romancier même. A d'autres époques, en Italie, l'homme le plus glorieux a été un grand peintre, un grand sculpteur, un grand architecte. Dans l'Allemagne actuelle la gloire musicale l'a emporté de beaucoup sur les autres gloires artistiques. Il y aurait à subdiviser : par exemple, chaque période et chaque nation du moyen âge chrétien se peint dans la nature de ses saints ; là où fleurissent les saint Jérôme et les saint Augustin, les saint François d'Assise ne sauraient germer ni les Catherine de Sienne.

Pareillement, toute société a sa hiérarchie de richesses, non moins significative ou symptomatique, et dont la comparaison avec les hiérarchies voisines pourrait être fort utile à l'économiste. Il n'est pas indifférent que la richesse majeure soit en troupeaux, ou en sacs de blé, ou en capitaux, ou que les capitaux les plus recherchés consistent en créances nominatives sur des particuliers ou en rentes d'États au porteur. N'y a-t-il pas quelque chose d'irréversible dans cette série, qui va, non seulement, du concret à l'abstrait, du particulier au général, mais surtout du personnel à l'impersonnel, de rapports intimes avec un groupe étroit de personnes, parents et serviteurs, pendant l'ère pastorale, puis agricole, à des rapports anonymes avec d'innombrables et invisibles inconnus? Et n'y a-t-il rien d'analogue dans les séries voisines? Le pouvoir et le droit le plus fort, le type idéal du pouvoir et du droit, a commencé par être celui du patriarche sur sa famille, du suzerain sur ses vassaux, lien tout personnel d'homme à homme, formé par l'hérédité du sang ou le serment héréditaire ; il a fini par être le pouvoir, le droit du fonctionnaire sur le public. Le devoir le plus fort, le plus sacré, a commencé par être familial ; il a fini par être patriotique ou humanitaire. La gloire la plus enivrante a commencé par être l'admiration fanatique, passionnée, dévouée, d'un petit groupe de partisans, de thuriféraires serrés dans une chapelle étroite, elle a fini par être l'acclamation relativement froide, et sans dévouement vrai, d'un public dispersé et immense qui ne connaît pas personnellement son héros. La vérité la plus crue et la plus vivante, la vérité par excellence, a commencé par être le *credo* d'une petite secte, vérité toute personnelle acceptée sur la foi

d'autrui; elle a fini par être la vérité impersonnelle des lois scientifiques. En toutes ces transformations, en tous ces courants multiformes d'une société à l'autre, mais pareillement impossibles à remonter sur leur pente commune, se constate la tendance irrésistible à l'élargissement du champ social, orientation générale de l'histoire.

Quant à la multiformité de ces évolutions, indépendamment de leur même sens, elle tient aux caprices de l'opinion, qui dirige tantôt ici, tantôt là, le rayon de son regard visuel, sous l'influence de ses directeurs et des circonstances. Par exemple, de la disposition à admirer ou à respecter telle ou telle chose, ou à admirer en général plus qu'à respecter, naissent les célébrités en tel ou tel genre. Nos nations contemporaines ont de grands talents ou même de grands génies, parce qu'elles ont gardé le sentiment de l'admiration; elles n'ont plus guère de grands caractères, ou semblent n'en plus avoir, parce qu'elles ont perdu le sentiment du respect. Les grands respects font les grandes vertus renommées, comme les grandes indignations font les grands crimes, comme les grandes convictions font les grandes vérités. J'ajoute : comme les grandes confiances nationales font les grands hommes d'État. Une presse systématiquement diffamatoire tarit leurs sources. — On voit par là ce qu'il y a d'accidentel dans la gloire. A génie naturel égal, un homme rencontrera ou ne rencontrera pas d'idées géniales, suivant que les éléments de ces idées lui seront ou ne lui seront pas apportés par les courants croisés de l'imitation. Et, à égale génialité d'idées découvertes, elles le rendront illustre ou obscur suivant qu'elles rencontreront ou non un public soucieux d'elles et disposé à les accueillir.

G. Tarde,
de l'Institut.

(*A suivre.*)

PORTRAITS CONTEMPORAINS [1]

M. Paul Deschanel.

Le nom de M. Paul Deschanel me fait songer à cette république athénienne dont on aimait, jadis, à nous entretenir. Nous l'avons vainement attendue. Les jours de déception ont été, probablement, trop nombreux, ils se sont succédé avec une régularité quasi quotidienne et la statue de la grande déesse est restée voilée comme si le soleil s'était levé, chaque matin, sur la journée, néfaste entre toutes, des Plyntéries.

Est-ce à dire que nous ne possédons point les qualités de ce peuple de l'Hellade, qui était inconstant, capricieux et libre penseur, mais avait le respect des traditions, celui des ancêtres et ne s'écartait jamais des rites consignés dans de vieux documents ?

A bien considérer les choses, nous lui ressemblons par beaucoup de côtés. Si, en ce moment, nous vivons dans un état de contrainte, cherchant notre voie, ne sachant, exactement, à quel saint nous fier, c'est que nous aussi nous sommes tenus par des traditions, par un passé qui s'impose et qu'en dépit de nos intentions, de nos goûts, de nos besoins, de l'évidence des nécessités sociales, nous nous cramponnons à des formules et à des habitudes consacrées par l'usage.

Nous ne concevons l'égalité qu'en dehors du cercle étroit où nous nous mouvons ; nous rêvons de la liberté, mais nous ignorons où elle commence et où elle finit et, par suite, nous la confondons avec la licence ; nous nous disons démocrates, et nous sommes si ignorants de la démocratie, de tout ce qu'elle comporte de devoirs et d'abnégation que nous atteignons, sous prétexte de la renforcer, à la médiocrité.

Faut-il conclure de tout cela que l'idéal que nous poursuivons est incompatible avec nos mœurs, avec nos coutumes, avec la conception que nous avons de la société ? Je ne le crois pas, mais je m'explique certaines personnes qui se tiennent à l'écart, jugeant que le moment n'est pas venu, pour elles, de descendre dans la lice et de prendre une part active à un mouvement qui ne leur parait encore qu'indiqué.

Il n'est pas douteux, pour moi, que M. Paul Deschanel appartient à cette catégorie. Il a une inclination très marquée pour tout ce qui ressemble à l'ordre, à la discipline. Les changements brusques ne lui disent rien qui vaille. Il ne se fie pas au hasard. Il aime le progrès, mais c'est à la condition que celui-ci ne se manifestera que méthodiquement. Il se tient, par suite, à une égale distance entre ceux qui représentent la modération qu'il ne faut pas confondre avec la réaction et ceux, au contraire, dont le mobile est d'accélérer la marche des idées sans se rendre bien compte du but où l'on aboutira. Il s'ensuit qu'il demeure seul, isolé et qu'il paraît, à beaucoup de gens, un simple dilettante de la politique.

Cette politique si confuse, aujourd'hui, l'intéresse, cependant, si elle ne le passionne pas. Il s'accommode de l'état actuel des choses. Il n'est pas sans comprendre la force irrésistible qui pousse la démocratie et, bien loin de chercher à lui faire obstacle, il l'aidera au besoin. Mais s'il saisit tout ce qu'il y a en elle d'irrésistible, il ne peut s'empêcher de formuler certaines réserves et celles-ci ressemblent, par bien des côtés, à ce que consignait Tocqueville quand, pressentant l'avenir, il écrivait : « Je vois une foule in-

[1] Voir la *Revue* des 27 juillet, 7 et 14 septembre 1901.

nombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes, pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils remplissent leur âme. »

Pour M. Paul Deschanel, bien placé pour observer le jeu des partis, les hommes qui les composent, les passions qui les font agir, le danger que court la démocratie est de s'abandonner à des esprits médiocres qui condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée. Il craint, si on ne s'empresse d'y mettre ordre, que ces deux mots : démocratie, médiocrité ne deviennent des ménechmes, qu'ils aient une même signification, qu'ils expliquent le cahincaha des hommes, l'abâtardissement des consciences, tout ce qui est piètre, banal, étroit, douteux et chétif. « Le sentiment qui se fait jour dans « pauvre « homme » dit Herbert Spencer, à la vue d'un individu bien malheureux exclut la pensée de « mau« vais homme » qui pourrait naître dans d'autres moments. » Cette manière de désigner des individus dignes d'intérêt traités avec injustice et auxquels on ne peut reprocher des méfaits, donne, très consciencieusement, l'impression d'une foule inhabile qui va, vient, végète, incapable de se débrouiller dans l'enchevêtrement des compromissions et des protestations qui ne se signalent même plus à l'attention, tant elles sont ordinaires. M. Paul Deschanel appréhende pour notre démocratie un pareil état, il y voit la négation du progrès et, comme déduction, la décadence. Il a, d'accord avec beaucoup de bons esprits qui suivent, eux aussi, la marche de notre société, l'intuition que si cette foule parvient à ce degré, où elle n'inspirerait que de la pitié, on ne la plaindrait pas et on la traiterait comme tout ce qui est insignifiant, vulgaire ou faible. N'intéressant plus, on ne trouverait rien en elle digne d'éveiller l'attention, d'aiguiser les sens, de forcer les dévouements. Elle se serait si bien assimilé les défauts de la démocratie qu'elle subirait, sans s'en douter, l'affadissement, la platitude et la dépression des maquignons auxquels elle se serait confiée, dont elle subirait le joug et qui, eux, s'imaginent, trop souvent, n'avoir d'autre mission, tout comme la Réveillère, que de donner des places.

Cette défiance a pour conséquence de tenir M. Paul Deschanel, dans une certaine expectative. S'il n'est pas, en effet, l'homme d'action, celui-là justement, dont la présence se fait sentir tous les jours davantage, il n'est pas non plus de ceux qui voient le moyen de remédier à son absence. Il subit, avec tout le monde, le courant de l'opinion et comme celle-ci ne paraît pas se rendre compte du chemin qu'on lui fait parcourir, il s'ensuit qu'il demeure, les bras croisés, devant un spectacle qu'il est impuissant à modifier.

Par ses attaches familiales, par son éducation, par le milieu qu'il a recherché, qu'il a aimé et où ses inclinations le poussaient, il aurait été difficile que M. Paul Deschanel fût autrement que nous le voyons. Il est le fils de celui, de tous les proscrits de 1851, qui a laissé, en Belgique, le souvenir le plus exquis. A Bruxelles, son père n'était pas seulement aimé, il était suivi et écouté. Si Bancel fut un tribun dont la parole vibrante attirait la jeunesse autour de la chaire qu'il occupait à l'université, M. Émile Deschanel était, lui, un délicat, un charmeur pénétrant et ému, un causeur concis, expressif, savant, dont la simplicité plaisait et qui amenait à son enseignement tous ceux qui avaient le goût des choses belles, érudites et bien exprimées.

M. Paul Deschanel est né pendant l'exil de son père, à une époque où le roi Léopold I[er] disait, en parlant des Français que la politique impériale avait obligés à se réfugier dans son royaume : « L'élite de la France est en Belgique. » Ses premières années se sont passées dans une atmosphère où l'idée de patrie avait un sens presque sacré, où elle représentait ce qu'il y a de plus élevé, de moins abstrait, de plus pur, de mieux fait pour élever l'âme. C'était le temps où un de nos savants, que les manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne avaient engagé à venir en Belgique et auprès de qui de hautes personnalités de la politique et de la science insistaient pour qu'il acceptât une situation des plus considérables, des plus enviées et des mieux rétribuées, mais qui l'aurait obligé à changer de nationalité, remarquait que ces personnes étaient très aimables, mais bien étranges en s'imaginant qu'on change de patrie comme de chemise.

Les réfugiés de 1851 étaient, pour la plupart, des idéalistes. Ils ne fréquentaient pas Proudhon. Ils voyaient la république à travers la morale de Socrate. Ils aimaient le bon sens, l'esprit de justice de ce grand pionnier de la pensée humaine. Ils témoignaient de l'enthousiasme pour ses disciples, pour Xénophon, cet aristocrate, fugitif d'Athènes, mêlé aux rangs des Spartiates et qui nous a laissé un tableau si frappant de la plèbe ignorante, turbulente, méchante, cupide, intéressée et n'aimant que les hommes de néant ; pour Platon, cet autre adversaire de la démocratie à qui il reprochait le meurtre de son maître et dont la morale et la politique les charmaient comme des harmonies très douces à leur âme endolorie.

Cette république entrevue, rêvée, dont ils s'entretenaient, ne ressemblait certes pas à la République que nous possédons. Elle était établie sur la vertu, et celle-ci procédait de la sagesse qu'ils confondaient, comme Platon, avec la science. Tout, du reste, devait les conduire au platonisme. Ils étaient instruits,

ils vivaient loin de leur pays, et cet éloignement contribuait à le leur rendre plus désirable, et plus beau.

Plusieurs d'entre eux, comme Charras, avaient combattu aux trois glorieuses ; d'autres se souvenaient avoir suivi l'enterrement du général Lamarque ; la plupart étaient républicains ; peu, par contre, étaient démocrates. Ils ne concevaient pas la démocratie avec ses formes changeantes, son mouvement continuel, ses hardiesses, ses appétits, sa rage de nivellement et ses tendances générales. Ils étaient gens pondérés, prudents, prêts à combattre les abus, tous les abus. Ils croyaient que la république ne pouvait vivre qu'à la condition d'avoir la liberté pour base et ils voulaient celle-ci aussi étendue que possible, ne doutant pas de l'initiative qu'elle donne et du progrès qu'elle apporte ; de l'égalité, ils faisaient un moindre cas, non qu'ils ne comprissent son utilité, mais parce qu'ils prévoyaient ses dangers quand elle est accordée à un peuple dont l'éducation politique et sociale n'est pas faite. Mais par là, justement, ils s'éloignaient de la démocratie et demeuraient des libéraux qu'une oligarchie n'effrayait pas. Pensant comme des sages, ils devaient, forcément, considérer la politique comme une science paternelle et ne pouvaient admettre qu'elle fût entre les mains du plus grand nombre. Ils n'étaient ni factieux ni gens de désordre. Ils combattaient un gouvernement qu'ils estimaient pernicieux, erratique, désagrégé, sans pondération, s'emballant à tous propos et se calmant hors de propos. Le mobile qui les faisait agir, était pur de tout calcul mesquin ou individuel, soit qu'ils se sentissent encore trop près des temps héroïques, 1830, 1848 ; soit qu'ils fussent trop militants dans leur opposition, pour songer aux profits qu'ils pourraient tirer du triomphe de leurs idées. Ils voulaient la république, mais jugeant qu'on ne gouverne pas une nation avec la haine, la répression ou la licence, ils s'éloignaient des socialistes qu'ils regardaient comme des perturbateurs. Au fond, ils craignaient le césarisme démocratique et socialiste. Ils voulaient l'État fort et le pouvoir unique. Ils n'auraient pas été les fils de la Révolution s'ils n'avaient pas consideré l'Etat comme une personne vivante dont toutes les parties doivent contribuer au fonctionnement d'une même unité et qui consiste, par suite, dans la symétrie, la sympathie, et l'accord des intérêts et des volontés.

La personnalité de M. Paul Deschanel est le produit, en quelque sorte, de toutes ces idées. Il en a dégagé des principes qui ont guidé ses pas. Venu à l'âge d'homme, un peu après la guerre, il a complété son éducation en regardant ce qui se passait autour de lui et il n'a pas été long à saisir qu'il y avait loin entre un idéal qui ressemblait à la république de Salente ou à la cité du Soleil de Campanella, idéal qu'on poursuivait dans les petits cénacles de Bruxelles, et cette réalité brutale, dont les éléments se composent de la masse ouvrière frémissante, insurgée, n'ayant qu'un but, celui d'améliorer les conditions de la vie et prétendant obtenir une part plus grande du bien que le travail procure.

Devant un pareil fait, alors qu'il n'est plus douteux que la lutte entre le capital et le travail va prendre, tous les jours, plus d'acuité, il serait utile que les hommes politiques prissent parti. Or, le contraire se produit. Chacun demeure prudemment dans l'attente, fait le guet, se demandant ce qui sortira de cet antagonisme où les intérêts paraissent encore se balancer. On peut expliquer, cependant, leur neutralité. Leur passé les y condamne, comme leurs sympathies, comme l'erreur dans laquelle ils se sont complu et qui leur a permis de vivre avec cette croyance que la république pouvait se contenter d'un régime qui ne serait pas démocratique, autrement dit, qui n'aboutirait pas à l'égalité des conditions.

Il serait ridicule et injuste de condamner ces hommes que rien n'a préparés à la révolution qui s'accomplit actuellement. Ce ne sont pas eux qui ont tort, c'est l'histoire ; c'est la Révolution suivie de l'Empire, c'est la Commune ; c'est notre caractère qui permet, avec trop d'aisance, de passer de la dictature à la liberté, pour retomber dans les bras de la réaction, sans qu'il y ait jamais eu un pouvoir supérieur ou moral qui contînt les hommes, en leur permettant d'évoluer avec certitude dans le sens du progrès.

M. Paul Deschanel, dans la haute situation qu'il occupe, ressemble au grand Carnot, sous le Directoire. Comme ce dernier, il est franchement dévoué à la Constitution républicaine, mais comme lui, également, il ne pourra jamais partager les mesures qui lui paraîtront révolutionnaires et que les gouvernements qui vont se succéder seront forcés de prendre. Ainsi, de par la fatalité, il se trouvera jeté dans un parti dont il connaît la faiblesse, qu'il devra subir et qui l'emportera.

« Il y a des situations où l'honneur ne permet ni d'avancer ni de reculer, où il faut rester embourbé jusqu'à ce qu'une commotion violente vous en retire et vous sauve, ou vous tue. » Ne peut-on pas craindre que son républicanisme de bon aloi, recueilli aux sources les plus pures, ne soit bientôt plus que le synonyme de réaction ?

***

LA GENÈSE DU MILLIARD

Le génie d'une nation trouve, une fois ou l'autre, son expression véritable dans une œuvre littéraire ou artistique. La Grèce revit, pour nous, grâce à ses marbres mutilés. Nous voyons l'Angleterre à travers Shakespeare et l'Allemagne sous les traits de Gœthe.

Le dollar tout-puissant vient à son tour de trouver son poète. Un livre d'apparence assez modeste lorsqu'on le compare aux gros volumes dont les Américains sont coutumiers, a paru dernièrement. Les éditions succèdent aux éditions. C'est le succès de librairie dans toute sa beauté.

Ce petit livre s'appelle *The Kite Trust*, ce qui pourrait se traduire, fort maladroitement du reste, par ces mots : *Le syndicat des cerfs-volants* et il a pour auteur M. Lebbens Harding Rogers.

Syndicat — monopole — ces mots ne donnent qu'une idée vague de *trust*. Le sens propre de *trust*, c'est confiance, et certes peu de vocables en inspirent moins. Le trust a révolutionné les États-Unis. Mais il n'y a rien de nouveau sous la calotte des cieux et les accapareurs de blé en temps de famine faisaient des trusts sans le savoir. M. Rockerfeller, qui a syndiqué les huiles, gagne je ne sais combien de millions par an. Il paraît que le public s'en trouve bien, qu'il consomme de l'huile excellente à un prix modéré depuis que M. Rockerfeller lui en verse. D'un autre côté, pour les débitants modestes, c'est la ruine, tout bonnement. La théorie de la sélection peut s'élaborer à propos de bottes comme à propos de pétrole. Les forts écrasent les faibles et tout est dit.

M. Lebbens Harding Rogers est un homme jeune encore, si j'en crois le portrait qui orne mon exemplaire, et les jeunes aiment le succès, l'admirent, s'y laissent prendre comme les papillons à la lumière. Il a voulu chanter le succès, la force irrésistible du dollar vainqueur. Il a voulu chanter, non pas le million, chose banale, mais le milliard. Il l'a pris, pour ainsi dire, au berceau.

Voici comment.

Pour cadre il a choisi une ville de l'Ouest : Cincinnati. Pour personnages, des enfants qu'il suivra jusqu'à l'âge mûr. Il donne à son livre, comme sous-titre, celui-ci : *Roman de la richesse*. Roman, soit, mais roman d'où sera exclu tout amour, sauf celui du dollar, du beau dollar reluisant, attirant, affolant, du dollar magique dont on fait tout ce que l'on veut : puissance, luxe, bonheur ; avec lequel on conduit les hommes ; qui produit aussi les plus grandioses charités dont on puisse rêver, qui dote la pauvre humanité comme jadis les fées dotaient leurs filleules. Ainsi le dollar devient, dans la pensée de l'auteur, le symbole du progrès, la clef d'or qui ouvre la porte d'un paradis nouveau.

Ce livre étrange est singulièrement vibrant et intéressant. Il est composé à la diable. Il s'y trouve des parties excellentes et des pages enfantines. Il touche à tous les sujets possibles depuis le bimétallisme jusqu'aux grèves et aux détails de l'administration. Puis, au beau milieu d'un récit attachant, d'une admirable simplicité, les tables se mettent à tourner et les esprits à parler.... Cela déconcerte un peu les lecteurs du vieux monde.

Les petits héros de M. Rogers appartiennent à la classe ouvrière. Ils se nomment Micky et Sally Flynn, enfants d'une brave Irlandaise ; de Fred Schmidt, fils de veuve et de Ed Webster, le seul véritable Américain de la bande. Celui-ci est bien né, mais sa mère est aussi pauvre que Mmes Flynn et Schmidt. Tout ceci est bien observé. Les enfants de l'Irlandaise et de l'Allemande seront aussi complètement Américains que le petit Webster qui compte parmi ses aïeux un pèlerin du fameux *Mayflower*.

Ed deviendra par la suite le conseiller, l'homme de loi de la raison sociale Flynn et Schmidt. Pour le moment, à l'âge de dix ans, il fait les courses de MM. Lincoln Seward et Evarts, les plus grands avocats de Cincinnati. Doué d'une mémoire extraordinaire, d'une rare intelligence et d'un sérieux imperturbable, il étudie tout seul et se prépare à devenir, lui aussi, un grand avocat.

Parmi ses camarades, Ed jouissait déjà d'une réputation de légiste. Sa parole faisait foi. Une fois, deux gamins se disputaient un petit chien ; chacun des deux avait de nombreux partisans ; la querelle menaçait de tourner à la rixe. Ed, monté sur un tonneau vide, imposa silence, constitua des greffiers et des gendarmes, puis écouta les témoins. Ceux-ci compliquaient l'affaire et se menaçaient mutuellement. Le Salomon minuscule s'imagina alors de former deux camps et de mettre le chien en liberté. Le chien n'hésita pas un instant et courut à son maître véritable. L'affaire était jugée.

Micky Flynn s'il ne brillait pas à l'école, tandis que sa sœur Sally tenait la tête de sa classe, possédait de véritables dispositions commerciales.

Une convention se tenant à Cincinnati, Micky s'imagina de vendre de la limonade. L'éloquence dessèche les gosiers. Micky, ayant emprunté deux dollars à sa mère, acheta tous les citrons de son quartier et, à midi, il avait vendu cinquante verres de limonade à cinq sous le verre. Ayant appris que des camarades allaient lui faire concurrence il envoya sa sœur rafler tous les citrons des quartiers voisins. Sally l'aida de son mieux et la journée fut très fructueuse ; alors elle réclama un dollar comme sa part légitime des bénéfices. Micky, qui était rien moins

que généreux lui offrit quinze cents — ou sous — que Sally lui jeta à la figure. Micky passa deux heures à les ramasser, ils avaient si bien roulé.

Fred Schmidt était fort en calcul, mais en calcul seulement.

Une vieille dame, qui devait s'absenter, lui confia son cheval et sa carriole. Fred, le lendemain même, se servit de cet attelage pour faire toutes les commissions des voisins. Il gagna ainsi pas mal d'argent, mais il s'associa à un filou, perdit tout, faillit aller en prison et essuya l'indignation fort légitime de la vieille dame. Il n'était pas de force à fonder une grande entreprise, mais il devait se montrer admirable en sous-ordre.

Laissons maintenant la parole à l'auteur, nous bornant à élaguer certains détails qui risqueraient de ne pas intéresser les lecteurs français.

« Tout le monde connaît le grand syndicat des cerfs-volants. Cette société se composa d'abord de deux membres, Micky Flynn et Fred Schmidt et se constitua à Cincinnati dans la cave de la veuve Flynn, mère de Micky et de Sally.

« Mrs Flynn était blanchisseuse de son état. Catholique fervente, elle était estimée de ses voisins, travaillait ferme, payait comptant et ne demandait qu'à vivre en paix. C'était l'ordre en personne; tout chez elle se faisait à la minute. Mais sa journée commençait invariablement, qu'il fît beau ou mauvais, en hiver comme en été, à l'église, où elle assistait à la messe de cinq heures. Sa grande ambition était de donner à ses enfants l'éducation qui lui avait manqué à elle-même.

« Micky ne passait pas pour un aigle, à l'école communale, excepté lorsqu'il s'agissait de calcul. Son plus ardent désir était de gagner de l'argent. Comme il n'avait pas encore dix ans, sa mère l'envoyait en classe sans écouter ses doléances. Sally, au contraire, était toujours première. Proprette et soignée de sa personne, elle cherchait à faire rougir son frère de ses vêtements en haillons, de ses cheveux en désordre et de ses pieds nus, couverts de poussière.

« L'objet du fameux syndicat était, à ses débuts, assez modeste. On se trouvait en mars. La grande fête nationale du 4 juillet était encore loin, mais les gamins voulaient se préparer, longtemps d'avance, à la célébrer dignement. Ils calculèrent qu'avec 3,80 dollars ils pourraient acheter un petit canon, un pistolet, de la poudre, dix paquets de pétards, quelques chandelles romaines, de quoi faire pas mal de bruit dans le monde. Il s'agissait de gagner les 3,80 dollars. Ils se décidèrent pour le commerce des cerfs-volants et se rendirent à la cave de Micky pour en délibérer.

« Leur capital se composait de huit *cents*, dont Micky possédait six et Fred deux. Lorsque s'engagea la discussion de la division des bénéfices, l'existence du fameux syndicat se trouva gravement menacée. Micky affirma que, possesseur de six sous et fournissant la cave sans exiger de loyer, tandis que Fred ne pouvait produire que deux *cents*, il devait toucher les trois quarts des bénéfices tandis que Fred n'en aurait qu'un seul. Fred demandait le partage intégral. Une lutte homérique en résulta. Elle se termina par une descente à la cave de Mrs Flynn, qui donna, impartialement, une raclée aux deux gamins. Là, au moins, le partage se trouva égal.

« L'après-midi, la paix fut signée. Après d'interminables discussions, où Micky chercha encore à tirer à lui toute la couverture, il fut décidé que 9/16 des bénéfices reviendraient au principal capitaliste et 7/16 à l'autre. Alors, les associés s'en allèrent dépenser leur mise de fonds.

« Ils rencontrèrent leur camarade Ed Webster. Ce frêle garçon, avec sa grosse tête et ses grands yeux noirs, était regardé comme un puits de science; il étudiait le grec et le latin et balayait les bureaux des grands avocats Sewart et Evarts, gagnant à ce métier deux dollars par semaine. Toujours propre, dans ses pauvres vêtements soigneusement raccommodés, n'ayant aucun goût pour les jeux bruyants, les gamins disaient de lui « qu'il était toujours à réfléchir quand il ne lisait pas le code ».

« Micky et Fred lui confièrent leur grand projet. Il demanda, avec sa gravité professionnelle, si les papiers de la nouvelle association étaient bien en règle, ce qui étonna fort ses amis; ils n'avaient pas songé à ce côté de leur affaire. Ed leur expliqua que les neuf dixièmes des procès provenaient d'un manque d'entente au début d'une affaire. Micky et Fred jurèrent qu'ils étaient parfaitement d'accord et expliquèrent les conditions de leur association. Ed demanda à Micky s'il avait bien compris que les pertes, comme les gains, se partageraient à raison de la mise de fonds, sur quoi Micky s'écria qu'il n'y aurait pas de pertes. Ed alors questionna les associés au sujet de la division du travail; lequel des deux achèterait les matières premières, tiendrait la caisse et solderait les notes. Ce fut une bombe en plein camp; Micky et Fred voulurent décider la question de la caisse à grand renfort d'injures, auxquelles les coups allaient s'ajouter lorsqu'il fut décidé de s'en remettre à la sagesse précoce de leur homme de loi. Enfin, il fut convenu que les papiers nécessaires seraient signés en bonne et due forme. Ed demanda cinq *cents* comme honoraires. Ce fut un coup terrible. Le capital était de huit cents seulement. Cependant la nécessité absolue des documents sautait aux yeux.

« Micky, qui jamais ne se sépara sans angoisse d'un sou, commença par supplier Ed de leur donner

gratuitement son concours professionnel, mais Ed fit remarquer que ce serait déroger aux habitudes des hommes de loi. Alors Micky chercha à lui faire accepter un paiement en nature ou une part dans l'association. Ed refusa. Ses patrons n'acceptaient rien en fait d'honoraires que du bon argent comptant. Ed maintint son point si bien que les associés furent obligés d'accepter ses conditions. Tout ce qu'ils obtinrent fut de payer les honoraires sur leurs premiers bénéfices. Du papier d'emballage servit au contrat qui ne se fit pas sans mainte querelle et sans de sérieuses menaces de la part de Mrs Flynn, qui voulait jeter les associés et leur conseil hors de sa cave, où décidément ils faisaient trop de bruit. Enfin les deux papiers furent signés, Sally servant de témoin. Elle accepta la garde des documents et tous se sentirent soulagés et heureux, lorsque cette grande affaire fut décidée. Micky cependant exigea que les cinq sous d'honoraires donnassent droit aux services professionnels d'Ed, pendant un mois.

« L'association n'eût pas duré deux jours sans l'aide du précieux acte. Chaque fois qu'une question délicate surgissait, vite on sommait Sally de produire le papier. Tous les cas ayant été prévus, l'accord alors se faisait.

« Ce fut un beau jour lorsque, par un soleil radieux du mois de mars, Micky et Fred s'occupèrent à dépenser leurs fonds et commencèrent leur grande entreprise.

« A trois heures du matin, ne pouvant dormir, Micky écrivit sur un bout de papier les règles pour la fabrication d'un cerf-volant. L'orthographe était des plus fantaisistes, mais les règles étaient fort claires. Lorsque Fred arriva, il ne trouva rien à redire ; tout y était, même le dessin du cerf-volant et de ses différentes parties.

« Ils se dirigèrent alors vers une papeterie pour dépenser trois cents dans l'achat de trois feuilles de papier de soie. Avec chaque feuille on pourrait faire quatre cerfs-volants, soit douze pour les trois feuilles; ce qui, au prix de deux *cents* pièce, produirait vingt-quatre *cents*. Les associés choisirent du papier rouge, blanc et bleu, les couleurs nationales. Micky fut tenté par le vert et Fred par le jaune, mais, après discussion, ils se tinrent aux couleurs patriotiques. Pour faire de la colle, Fred proposa de dépenser un sou en farine, ce qui exaspéra Micky, toujours économe. Ils allèrent à la boulangerie qui fournissait le pain des deux familles et obtinrent la permission de gratter les barils vides. Après un travail acharné, ils réussirent à se procurer ainsi environ deux livres de farine.

« Il fallait maintenant songer aux baguettes pour former la carcasse. Parmi les déchets d'un menuisier, ils trouvèrent un bon morceau de sapin qui ne leur coûta rien. Restait le fil. Ils ne possédaient plus que cinq *cents*, et c'était le prix d'une bobine de fil. En vain Micky en offrit trois, puis quatre. Rien ne fléchit le mercier. Fred demanda si le fil noir ne coûterait pas moins que le fil blanc ou bien s'ils ne pourraient acheter la moitié de la bobine. Tout en vain! Enfin, Micky eut une idée de génie. Il offrit ses services et ceux de son camarade en échange du fil. Le mercier leur fit nettoyer sa cave. Le travail était dur; ils manquèrent la classe et reçurent une raclée du maître, mais ils gagnèrent leur bobine et passèrent la soirée à tailler les baguettes. A l'heure du coucher, la besogne n'était pas encore terminée.

« Le jour suivant, un vendredi, ils ajustèrent les carcasses et coupèrent leur papier. Avec les déchets, Sally, qui avait du goût, fit des cœurs et des étoiles pour la décoration des cerfs-volants et fabriqua la colle nécessaire. A neuf heures du soir, les douze cerfs-volants étaient terminés; la vente pouvait commencer dès le lendemain, samedi, jour où les écoles donnent congé.

« Justement il faisait beaucoup de vent. Micky et Fred, chacun portant six de leurs chefs-d'œuvre, se mirent à crier par les rues : « Cerfs-volants à vendre, « cerfs-volants à vendre! » A midi Fred avait vendu les siens. Micky ne rentra qu'à cinq heures de l'après-midi. Il y eut une dispute parce que Sally décida que le meilleur commerçant des deux était Fred. Mais la joie de leur premier succès fut telle qu'ils se réconcilièrent bientôt.

« Ils comptèrent leur argent; chacun apportait douze cents. Selon leur contrat, Micky était caissier; donc Fred lui remit ses gains. Alors Fred qui, par la suite, devint un comptable hors ligne, rédigea ce qui suit :

	cents
Capital de l'association au début des affaires. . .	8
Moins le prix du papier.	3
Reste du capital.	5
Vente de douze cerfs-volants à raison de deux cents pièce.	24
Total des capitaux à la fin de la première semaine.	29
Moins le capital dans l'affaire.	8
Total des profits de la première semaine.	21

(Restant des matériaux : une bobine de fil et de la colle.

« Fred demanda le partage des bénéfices. Micky chercha à lui faire entendre raison. Pourquoi dépenser en friandises ou en toupies de l'argent qui pourrait augmenter les affaires? Fred se réclama de leur contrat. Le différend dégénéra en querelle et les coups se mirent à pleuvoir. Mrs Flynn administra une maîtresse gifle à l'associé principal pour lui apprendre à ne pas se conformer au traité rédigé par Ed. Après le souper, Micky alla trouver son associé,

le prit par la douceur et obtint gain de cause. Il fut décidé que Sally, à l'avenir, tiendrait la caisse. Ed approuva et dit, avec le plus grand sérieux : « Messieurs, cette heure comptera dans votre vie « d'hommes d'affaires. » La raison sociale Flynn et Schmidt est définitivement fondée.

« Si nos gamins avaient été forcés de travailler dans une fabrique quelconque, comme ils travaillèrent à leurs cerfs-volants, ils se fussent bel et bien révoltés. Dès six heures du matin jusqu'au moment d'aller en classe, puis de sept heures du soir au coucher, ils taillèrent leurs baguettes de sapin jusqu'à ce que, dans la cave de Mrs Flynn, il se forma un tas à inquiéter la compagnie d'assurance. Tous les soirs, Sally et Ed se joignaient aux associés ; la première, fort adroite, travaillait de bon cœur. Ed, appartenant à une profession libérale, ne pouvait déchoir en aidant ses amis. Mais il causait, comme auraient pu causer MM. Lincoln, Seward et Cie eux-mêmes. Il faisait de véritables conférences sur les questions légales ou sociales. Jamais il ne souriait. La vie pour lui était chose sérieuse. Comme il était doué d'une mémoire prodigieuse et d'une intelligence précoce tout à fait rare, l'admiration dont il était l'objet dans la cave de Mrs Flynn augmentait jour par jour.

« La soirée du mercredi vit un tas de cent vingt cerfs-volants terminés. Jeudi et vendredi, tous les fonds furent dépensés en papier et en fil. Deux bobines avaient été épuisées, ainsi que trente feuilles de papier. En les achetant par grandes quantités, le papier ne revenait plus qu'à un demi-sou la feuille, et pour le fil, les associés obtinrent une réduction de 10 p. 100 : soit deux bobines pour neuf cents.

« A sept heures, samedi matin, Micky et Fred, chargés chacun de vingt-quatre cerfs-volants, s'en allèrent par la ville. Micky était de méchante humeur. Une fois de plus Sally avait cherché à lui faire honte de sa mauvaise tenue et prédit que Fred aurait beaucoup plus de succès que lui.

« Comme il faisait beau, avec un vent très vif, les enfants du voisinage achetèrent les cerfs-volants de Fred, si bien qu'à neuf heures il revint en chercher d'autres. Micky n'arriva qu'à midi, ayant tout juste vendu ses vingt-quatre, tandis que Fred avait disposé de soixante. La jalousie engendra une nouvelle querelle, sérieuse cette fois, si bien que le sang coula. Mrs Flynn, avec son balai, mit fin à la bataille.

« Micky, en y réfléchissant, d'autant plus qu'il n'était pas sorti vainqueur de la lutte, résolut de faire la paix. Il avoua que Fred savait vendre mieux que lui ; Fred, pour le consoler, lui dit que c'était lui le véritable organisateur et patron de l'affaire et, à partir de ce moment, la paix fut rétablie. Chacun avait trouvé son emploi.

« A deux heures, ils s'en allèrent de nouveau, cherchant des clients. Micky ne prit que vingt-quatre cerfs-volants, laissant tout le reste, trois douzaines, à son heureux associé ; Fred rentra à cinq heures et demie les mains vides ; il avait en poche 1 dollar 44.

« Il était sept heures et demie lorsque Micky arriva. Mrs Flynn était inquiète et Fred, ayant fini de souper, vint aux nouvelles. Il dut attendre près d'une heure. Sally, se rappelant ses sarcasmes au sujet du débraillé de son frère, sentait des larmes lui monter aux yeux. Ed arriva de son côté et rassura ses amis. La ville était bien gardée, la police faisait son devoir. Il n'était sûrement rien arrivé de fâcheux à Micky.

« L'associé principal de la maison Flynn et Schmidt venait de traverser une de ces expériences qui comptent dans la vie d'un homme.

« Se dirigeant vers la partie riche de la ville, il sonnait bravement à la porte d'entrée des belles maisons et demandait à vendre sa denrée. Quatre fois sur vingt, il réussit à placer un cerf-volant au prix de deux cents. Enfin, il monta les marches d'une maison splendide entourée d'un jardin. La porte lui fut ouverte par une gentille femme de chambre. Il allait, comme toujours, demander si quelque petit garçon ne désirait pas un cerf-volant, lorsque les mots s'arrêtèrent dans son gosier. Il eut comme une vision. Il ne savait plus s'il veillait ou s'il dormait. Le regardant droit dans les yeux, se tenait une petite fille de son âge à peu près ; elle était parée pour une matinée, vêtue de dentelles semées de paillettes et sans doute, en entendant sonner, avait cru qu'on venait la chercher. Micky ne trouva pas un mot. C'était ainsi que devaient être les anges ou les fées. Mais subitement la figure angélique prit une expression de moquerie et de dégoût : « Allez-vous-en, sale « petit Irlandais ! »

« Si un boulet de canon fût tombé à ses pieds, il n'eût été ni plus surpris ni plus blessé. Pour la première fois de sa vie, il comprit qu'il était sale, en effet. Le contraste de sa gueuserie et de la beauté parée de cette petite fée le frappa cruellement. Il devint tout rouge. Humilié, furieux, il voulait fuir et ses pieds nus semblaient collés au sol. Alors il vit que la petite fille faisait une grimace et il l'entendit rire. Cela produisit en lui comme un choc électrique, C'était maintenant la colère qui le faisait trembler de la tête aux pieds et il se mit à courir comme si tous les diables de l'enfer eussent été à ses trousses.

« Il ne s'arrêta qu'à une certaine distance de la belle maison ; sa colère le rendait presque malade et il dut s'asseoir sur le rebord du trottoir. A ce moment une voiture passa. Il vit de nouveau la belle petite fille

qui, narquoise, le dévisagea. Enfin, un peu remis, il demanda qui habitait la grande maison au milieu de son jardin. On lui nomma un commerçant très connu et colossalement riche. Il se jura que, lui aussi, un jour, serait riche et qu'il ferait repentir la fillette orgueilleuse de l'avoir appelé « sale petit Irlandais » !

« En attendant, ses affaires ne marchaient pas.

« Il s'était assis tout juste devant une épicerie. Le patron lui demanda ce qu'il pouvait bien faire d'une telle quantité de cerfs-volants. Il répondit qu'il les vendait deux sous pièce. L'épicier, voyant qu'ils étaient de bonne taille et faits avec soin, offrit d'en acheter douze à un sou, sur quoi Micky se récria. Cependant, il finit par comprendre qu'en vendant en gros il devait faire une réduction et céda une douzaine de cerfs-volants à raison de dix-huit cents, ce qui faisait une réduction sur le prix fort de 25 p. 100. Il promit, en plus, d'en livrer une autre douzaine le samedi suivant aux mêmes conditions.

« Alors il se décida à commencer tout de suite sa vie de grand commerçant, afin que, plus tard, la petite impertinente se repentît de l'avoir humilié. Il ne sonna plus à la porte des maisons particulières, mais entra carrément dans toutes les épiceries qu'il rencontra sur son chemin. Avant de finir sa tournée, il s'était engagé à livrer, le samedi suivant, trente et une douzaine de cerfs-volants à raison de dix-huit cents la douzaine. Entre temps, il avait réussi à vendre ce qui lui en restait, au prix fort. Il rentra enfin, très las et affamé. Il annonça qu'il était maintenant négociant et comptait faire son commerce en gros. Sur quoi, au lieu d'être grondé, il se trouva félicité et admiré. Seulement il ne parla pas de sa rencontre avec la petite fée qui lui avait fait honte. Cette nuit-là, il pleura de rage.

« A cinq heures du matin, il descendit à la cuisine, chauffa de l'eau et, dans un des baquets de sa mère, prit le premier bain qu'il se fût jamais octroyé à lui-même. Généralement sa mère le lavait de force, se souciant peu du savon qui lui entrait dans les yeux et la bouche. Ceci était tout autre chose. Jamais il ne s'était senti aussi propre. Il remit tout en ordre, revêtit ses habits du dimanche et fit reluire ses souliers. Le plus dur, c'était de mater sa tignasse rebelle. Lorsqu'il se vit dans la glace, il se demanda, tout frémissant de colère : « Suis-je encore un sale « petit Irlandais ? »

« Lorsque Sally le vit, elle tomba presque à la renverse, puis l'embrassa de bon cœur, disant qu'il était ainsi le plus joli garçon du quartier. Quant à Fred, il reconnut à peine son associé. Cependant, il ne perdit pas son temps à lui faire des compliments ; il avait à faire approuver ses comptes.

Rapport des affaires de la maison Flynn et Schmidt pour la semaine se terminant le 12 mars.

	cents	doll. cents.	doll. cents.
Capital.			08
Profits nets de la première semaine.			21
Total des capitaux en caisse. . .			29
Dépenses à déduire :			
30 feuilles de papier à un demi-cent la feuille.		15	
2 bobines de fil.	10		
Moins 10 p. cent.	01	09	24
En caisse, toutes déductions faites.			05
Vendu : 102 cerfs-volants à 2 cents.		2.04	
Vendu : 18 cerfs-volants à 24 cents la douzaine.	36		
Moins 25 p. 100.	09	27	2.31
En caisse			2,36
Moins le capital engagé			08
Profits nets.			2,28

Matériaux en main :
Une demi-bobine de fil,
De la colle,
Deux morceaux pour baguettes,
Des fragments de papier.

« Micky après avoir lu et approuvé ces comptes les rendit à son associé en disant :

« — C'est parfait, Fred. Mais la semaine prochaine nous ferons bien mieux.

« Le lundi matin trouva les deux associés au travail. Fred fit le calcul. Pour les 31 douzaines de cerfs-volants à livrer le samedi suivant il leur faudrait 744 longues baguettes et 372 plus petites. Jamais ils n'arriveraient à les tailler. Aussi quelques jurons bien sentis leur échappèrent. Ed, en garçon bien élevé, répugnait aux jurons. Il fit honte à ses amis et les quitta avec un air de grande préoccupation. Le cerveau, représenté par lui, devait venir au secours des mains, c'est-à-dire de Micky et de Fred. Lorsqu'il alla de nouveau à la cave Flynn, il dit gravement :

« — J'ai trouvé la solution du problème.

« — Quel problème ?

« — Celui des baguettes.

« Alors Ed expliqua que, parmi les clients de Lincoln Seward et Evarts se trouvait un fabricant d'allumettes. Une machine produisait en quantités énormes de minces bâtons, à peu près de la grandeur et de la grosseur voulues pour les cerfs-volants ; une autre machine les réduisait alors à la taille des allumettes. Il se trouvait forcément un déchet considérable ; beaucoup de morceaux se cassaient et on les jetait de côté.

« Ed se faisait fort, grâce au don magique de ces trois noms Lincoln Seward et Evarts, d'obtenir pour ses amis la libre disposition de ces déchets. Ce seraient des baguettes de cerfs-volants à peu près taillées.

« Les trois enfants se rendirent en courant à la fabrique et faillirent se trouver mal en voyant un tas

énorme de bois coupé en lamelles. Ed, au nom de ses patrons, obtint la permission voulue, puis s'en alla gravement à ses bureaux. C'était l'affaire de Micky et de Fred de faire le reste. Ils se chargèrent tellement qu'ils faillirent se casser le dos en emportant leur trésor.

« Les trente et une douzaines de cerfs-volants furent terminées le vendredi soir et livrées le samedi. Une commande de cinquante-trois douzaines pour la semaine suivante fut acceptée par la maison Flynn et Schmidt.

« Voici le rapport de Fred, pour la semaine se terminant mars 19 :

	cents	doll. cents	doll. cents.
Capital			0.08
Profits nets de la seconde semaine.			2.28
			2.36
Depenses à déduire :			
4 mains de papier à 12 cents la main		48	
6 bobines de fils à 5 cents. . . .	30		
Moins 20 p. 100.	06	24	
Une boite de cirage.		05	
4 chandelles pour la cave à 2 cents chacune.		08	85
Reste en caisse.			1,51
Vendu 31 douzaines de cerfs-volants à 24 cents la douzaine. .		7,44	
Moins 25 p. 100.		1,86	5,58
En caisse à la fin de la troisième semaine.			7,09
Moins le capital.			08
Total des bénéfices			7,01

En main :
3 feuilles de papier,
Une tasse de farine,
13 465 baguettes,
1/2 chandelle,
Une boite de cirage,
Des fragments de papier.

« Les associés, enchantés de ce beau résultat, donnèrent à Sally leur argent à garder.

« Il n'y avait plus de farine pour faire de la colle. Micky et Fred s'en allèrent de nouveau chez leur boulanger gratter les parois des barils. Ce que voyant, un des ouvriers leur dit d'aller plutôt ramasser la farine endommagée qui restait après un grand incendie de moulins. Ils trouvèrent des tas de farine à terre, des barils éventrés et à moitié brûlés, le tout sous la garde d'un agent de police. Les gamins s'adressèrent à lui et il les laissa passer. Ils remplirent deux vieilles caisses et s'en allèrent pleins de joie.

« Restait la question du papier. Leur homme de loi, Ed, leur donna un excellent conseil. Parmi les clients de ses patrons se trouvait un fabricant de papier. Ed avait, en portant des documents à ce fabricant, remarqué des tas marqués « échantillons ».

« Ed accompagna les associés et les présenta comme ses clients. Le commis auquel il s'adressa réprima son sourire, mais il appela le patron. Micky, en sa qualité d'associé principal, prit la parole et se tira fort bien d'affaire, sans révéler aucun des secrets de son commerce. Bientôt une demi-douzaine de commis vinrent écouter ses réponses. Le fabricant finit par s'intéresser à Monsieur Flynn et lui vendit tous les tas de papier de soie pour un dollar, à peu près au poids. Fred proposa de rentrer en courant et de rapporter la somme. Mais comme le patron assura que la recommandation de leur conseil suffisait, il fut permis aux gamins d'emporter le papier; le paiement se ferait à trente jours, selon les habitudes commerciales. Fred préféra payer le jour même et obtint de ce fait une réduction de 2 pour 100. La facture, faite aux noms de Flynn et Schmidt, fut la première sanction commerciale de cette raison sociale.

« Il se trouva qu'en mettant de côté les morceaux trop détériorés, il restait de quoi faire dix mille trois cent quatre-vingt-six cerfs volants.

« Cette nuit-là, Micky ne dormit guère. Un problème grave le tourmentait. Le bois n'avait rien coûté, la farine non plus, le prix du papier était dérisoire ; mais la question du fil existait toujours. Le lendemain, il faudrait en acheter. Il se décida à aller consulter Ed pour s'informer si Lincoln Seward et Evarts n'auraient pas un fabricant de fil parmi leurs clients. Une maison de nouveautés en gros, sur la recommandation de l'avocat en herbe, vendit aux associés deux cents bobines de fil endommagé dans un incendie, pour la somme de 50 cents. Ce fil suffisait parfaitement à la fabrication des cerfs-volants.

« Ces expériences diverses influèrent sur les destinées de Micky. Il prit l'habitude de chercher, et souvent de trouver des matières premières sans dépenser un sou, en dépensant du moins aussi peu que possible. Lorsqu'il posséda, plus tard, des millions et des millions, cette habitude grandit encore, comme on le verra en suivant l'histoire de Flynn et Schmidt. »

Jamais ces enfants n'avaient été heureux comme en ce temps de fort travail Tous les jours, après la classe, ils se réunissaient dans la cave de Mrs Flynn, et y veillaient assez tard, Micky, Fred et Sally fabriquant les cerfs-volants et Ed, perché sur son tabouret, causant de tout. Il puisait dans la grande Encyclopédie de ses patrons lorsque sa propre science faisait défaut et finissait par faire de véritables conférences. Cette éducation en commun en apprenait plus à la petite bande que les leçons de l'école, quoique tous quatre, maintenant, fussent à la tête de la classe.

Tous les sujets possibles furent ainsi passés en re-

vue : les aptitudes des uns et des autres ; la loi fatale qui fait d'un homme un génie et de son voisin un raté ; la valeur de l'épargne ; les relations du capital et du travail ; la richesse ; les impôts ; la dette nationale ; le libre-échange, etc., etc.

L'auteur n'oublie pourtant pas que le conférencier est, quand même, un enfant ; il lui prête une langue familière, à la portée de l'intelligence de ses auditeurs. Entre autres sujets, il aborde celui du bimétallisme, alors comme maintenant une question brûlante aux États-Unis, une de ces questions qui font ou détruisent des partis politiques, portent un homme à la Maison-Blanche ou le précipitent dans les derniers dessous de la vie publique.

Jeanne Mairet.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Le premier salon littéraire au XVIIe siècle.

MADAME DES LOGES

Entre tous les salons littéraires il en est un que l'histoire ne mentionne pas, bien qu'il ait été le premier en date, celui qui s'ouvrit au seuil du grand siècle, et eut l'honneur d'inaugurer l'ère de ces réunions d'élite : c'est celui de Marie *Bruneau, dame des Loges.*

La renommée de cette femme distinguée fut aussi grande de son vivant que ses talents et ses vertus privées ; mais comme elle n'a laissé aucune œuvre littéraire qui pût garantir son nom de l'oubli, elle n'a eu que l'éclat éphémère des femmes du monde et la poussière du passé a effacé jusqu'à la trace de cette noble figure, restée simple et naturelle au milieu de la contagion de la recherche et de l'afféterie.

Marie Bruneau était Champenoise ; sa famille, sans être de grande noblesse, était parvenue aux charges élevées de l'État ; son père était conseiller du roi. On peut fixer la date de sa naissance à l'année 1584.

A l'âge de quinze ans, Marie épousa un seigneur limousin, Charles des Loges ; elle en eut neuf enfants, dont six seulement vécurent.

Mme des Loges était protestante, et une protestante fervente et zélée, tout en témoignant d'une tolérance d'autant plus louable à une époque aussi divisée par les partis religieux. Elle était riche, ce qui ne gâtait rien et devait lui permettre de faire figure dans le monde et de recevoir ; enfin, elle rachetait certaines imperfections physiques par une grande bonté d'âme, jointe à une vivacité d'esprit extraordinaire, à une étonnante justesse de vues et à un caractère aimable et gai.

Son goût naturel la portant vers les belles-lettres, elle éprouva de bonne heure le désir de connaître plus intimement les écrivains en renom, de correspondre avec eux, de vivre de leur vie, enfin de participer aux progrès qui se faisaient autour d'elle et d'en favoriser l'expansion. Son salon était loin d'égaler pour la magnificence celui de l'hôtel de Rambouillet ; mais le tact et les talents de la maîtresse de maison, les entretiens et discours qui s'y tenaient, attirèrent très vite bon nombre d'écrivains brillants.

Parmi ceux-ci, il convient de nommer Daniel Cosnac, Limousin attaché dans sa jeunesse au prince de Conti, dans la suite aumônier de Monsieur, frère de Louis XIV ; Godeau, évêque de Grasse et de Vence, rival de Voiture à l'hôtel de Rambouillet ; Arnauld, le théologien militant de Port-Royal. On vit également tour à tour dans le salon de Mme des Loges : Ménage, Racan, Vaugelas, Tallemant, l'anecdotier à la mode, par goût et par métier, organe de tous les racontars de la cour et de la ville ; enfin plusieurs membres de l'Église réformée dont Boissat, surnommé l'Esprit, Conrad, Ogier de Gombauld, que Mme de Rambouillet appelait le « beau ténébreux », homme de cœur et d'esprit, plein de dignité et de délicatesse avec une pointe de ridicule, ajusté comme un sonnet, mystérieux et cérémonieux au possible. Citons encore parmi les plus assidus de la maison : Malherbe, l'impitoyable tyran de la Muse française ; le spirituel Voiture, l'idole et l'oracle de la « Chambre bleue » et surtout Balzac, le *Malherbe* de la prose, l'ami fidèle et sûr de la maîtresse de maison.

Mmes de Rohan, de Bellegarde et de Sablé assistaient fort souvent aussi à ces réceptions que de grands personnages, tels que Gaston d'Orléans, le duc de Weimar et même Condé, ne craignirent pas d'honorer à l'occasion de leur présence.

Mme des Loges recevait tous les jours cette société brillante et choisie qui, sous sa présidence, discutait littérature, lisait les œuvres nouvelles, et, loin de s'adonner exclusivement aux récréations littéraires et jeux d'esprit, alors si en honneur, abordait hardiment les plus graves questions politiques, sociales et religieuses, à l'ordre du jour.

L'esprit de réflexion, la raison et le bon sens de la maîtresse de céans donnait aux entretiens cette direction sérieuse, si peu en rapport avec la frivolité du moment. Ceci explique suffisamment l'empire qu'elle exerça durant de longues années sur les personnes qui fréquentaient son salon.

Mme des Loges n'était pas seulement une femme de bon sens, c'était aussi et avant tout une personne

simple et ouverte, ayant son franc parler, ennemie acharnée des vantards et des fanfarons. Au siècle des déguisements et des gasconnades, du pédantisme et de la préciosité, on est à la fois heureux et surpris de rencontrer quelqu'un qui ose déclarer carrément les rodomontades insupportables, et le jargon ampoulé de certains auteurs, tout simplement horrible.

C'est ainsi qu'elle baptisa sans façon *une bibliothèque renversée*, l'archevêque de Rouen, Mgr de Harlay, vrai puits de science (il en avait la profondeur et l'obscurité) et dans les écrits duquel on ne voyait goutte. Le mot résume bien le désordre des idées de l'auteur.

Elle disait de même à propos de l'abbé Costar, le prétentieux défenseur des ouvrages de Voiture: « C'est à la fois le pédant le plus galant et le galant le plus pédant qu'on puisse trouver. »

Voiture lui-même n'échappait point à ses railleries. On sait qu'il avait la faiblesse inexcusable de rougir de son humble origine ; or, un jour que ce fils de marchand de vin racontait une de ces aventures extraordinaires qui n'arrivaient qu'à lui, prétexte à exagérations et à vantardises, Mme des Loges, impatientée par tant de suffisance, s'écria : « Celle-là ne vaut rien, percez-nous en une autre. »

L'allusion passa de bouche en bouche et on en fit des gorges chaudes.

On voit par là combien Mme des Loges, par son amour de la simplicité et du naturel, était peu Rambouillet. Aussi devait-elle nécessairement déplaire à la marquise et aux familiers de la Chambre bleue où, on le sait, une certaine affectation n'était pas pour déplaire.

En effet, non seulement Mme de Rambouillet ne témoigna jamais aucune amitié à Mme des Loges, comme le fit Mlle de Gournay qui lui dédia un ouvrage ; mais encore elle ne lui épargna point les épigrammes, la jugeant avec sévérité et malice, et Tallemant se fit complaisamment l'écho de ces médisances auxquelles, dans cette société entreprenante et libre qui était celle de l'époque, personne n'échappait, même les plus vertueuses. Au dire des mauvaises langues, Malherbe aurait fait la cour à Mme des Loges ; mais on sait qu'il la faisait surtout en vers et qu'il n'était point dangereux et à peine compromettant. Voiture était plus entreprenant, et, avide de conquêtes, frappait à toutes les portes. Comme il fréquentait l'hôtel des Loges, il est plus que probable qu'il mit son cœur aux pieds de la maîtresse de maison, comme à ceux de tant d'autres ; mais tous ces pilotes du fleuve de Tendre soupiraient et se mouraient avec une si grande facilité qu'on n'y attachait point d'autre importance ; chaque dame avait son ou ses mourants, c'était la mode.

La médisance ne fut point sans associer aussi le nom de Racan à celui de Mme des Loges.

On oubliait alors que le bonhomme était d'une distraction peu propice à la galanterie et que ses bévues étaient légendaires.

On en jugera par ce seul échantillon de son étourderie : Un jour que Mme des Loges était en visite chez Mme de Bellegarde, M. de Racan, qui était de la maison, entra dans la chambre où elles étaient, ruisselant de pluie. Sans s'apercevoir aucunement de la présence de ces dames qui se chauffaient de chaque côté de la cheminée, il se fit tirer ses bottes par un laquais et, se croyant dans sa propre chambre, absorbé par l'idée de se sécher au point de ne rien voir de ce qui était autour de lui, une fois déchaussé, il enleva un bas et, prenant Mme des Loges pour un chenet, l'en coiffa. Puis, ôtant le second, il le plaça également sur le chenet d'en face qui était Mme de Bellegarde. Pour le coup, les deux femmes n'y tinrent plus et éclatèrent de rire ; le charme fut rompu et le bonhomme, fort ébahi d'entendre rire des chenets, fut rappelé à la réalité ; mais, coutumier de pareilles balourdises, il n'en parut pas autrement confus. Après cela, comment un tel distrait eût-il pu raisonnablement passer pour un bourreau des cœurs ?

Quant aux rapports de Mme des Loges avec Malherbe et surtout Balzac, ils ont un caractère d'intimité très douce où se glisse un sentiment de profonde tendresse. Mieux que tout autre, Balzac comprit très vite ce qu'il y avait de fond et de solide dans l'esprit de cette femme agréable. Il fut son ami dès la première heure et lui resta dévoué jusqu'à la fin. Cette préférence bien marquée, témoignée à Mme des Loges, ne fut pas sans exciter la jalousie de la marquise de Rambouillet dont le salon devenait chaque jour plus brillant, mais à la gloire duquel il manquait Balzac. Elle chargea donc ses fidèles de le convertir à sa cause.

Chapelain, entre autres, entreprit à ce sujet une campagne qui ne laisse point d'être piquante et qui a fourni matière à plusieurs lettres fort joliment tournées, échangées entre les deux adversaires.

Du reste, à cette époque, tout était prétexte à correspondance ; on s'écrivait à propos de tout et à propos de rien. Les hommes, même les plus graves, se pâmaient d'aise devant la missive du premier bel esprit venu ; on renchérissait à l'envi sur les façons accréditées par les maîtres de la plume. Les lettres qu'on recevait étaient qualifiées de *bienfaits*, celles qu'on rendait de *reconnaissances ;* on les baisait en les écrivant et en les recevant. Les femmes surtout en faisaient un usage immodéré parce qu'elles permettaient à leur imagination de se donner libre carrière ; elles allaient jusqu'à se visiter par écrit, et,

dans un même salon, elles s'adressaient des lettres dont elles gardaient le brouillon pour en envoyer des exemplaires à leurs amies.

Comme on le voit, tout dégénère toujours, et il est rare qu'on sache garder un juste milieu; cependant nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre: car ce débordement de lettres au XVIIe siècle a eu pour conséquence de nous mettre au courant des mœurs, habitudes, querelles et distractions de la société française de l'époque, et de nous permettre de vivre, à notre volonté, un peu de la vie à la fois brillante et frivole de tous ces intellectuels qui avaient de l'érudition, de l'esprit et aussi de la malice à revendre.

Pour en revenir aux lettres adressées par Chapelain à Balzac concernant sa toquade pour Mme des Loges, elles demeurèrent sans résultat. Balzac ne se laissa pas gagner par les merveilles de la Chambre bleue, « le lieu du monde où sa vertu et ses talents pouvaient avoir une place qui leur fût agréable », selon Chapelain, et celui-ci dut lever le siège; ce qu'il fit d'assez bonne grâce du reste. Mais les hostilités reprirent bientôt, cette fois au sujet de Mme de Sablé, « à laquelle on ne saurait écrire avec assez de grâce, et par suite encourir le risque qu'elle vous reprochât quelque jour d'avoir été plus civil pour Mme des Loges que pour elle ».

L'allusion était directe, ingénieuse et perfide ; décidément le salon de Mme des Loges portait ombrage de plus d'un côté.

On lui jalousait surtout Balzac et pour frapper un grand coup et le détacher complètement d'elle, les partisans de la marquise de Rambouillet et de Mme de Sablé allèrent même jusqu'à unir leurs efforts communs, Chapelain toujours en tête naturellement.

Les premières escarmouches du début sont loin, les traits lancés se font acérés et blessants, on ne disconvient pas que Mme des Loges ne soit une femme d'esprit; mais on lui reproche une affectation insupportable dans ses lettres. « Rien n'est plus dégoûtant pour une femme de s'ériger en *écrivaine*, s'écrie Chapelain, surtout quand c'est seulement pour s'entretenir avec les beaux esprits. » Nous citons les expressions mêmes.

Balzac laissa encore une fois passer l'orage et ne changea rien à sa manière de faire. Il continua de se rendre de temps en temps chez Mme de Sablé, d'exalter les talents de Mlle de Seudéry et d'être en correspondance avec la marquise; mais il n'alla jamais chez cette dernière et conserva ses préférences au salon de Mme des Loges qu'il dépeint comme celui des bonnes lettres et des Muses tranquilles.

Cependant l'orage n'était pas loin; peu à peu il se fit des vides dans ce cercle d'intimes; Godeau, Gombauld, Arnauld le délaissèrent complètement pour la Chambre bleue, alors dans tout son éclat. Les salons de la vicomtesse d'Auchy et de Mlle de Seudéry attiraient également de nombreux visiteurs; enfin des dissentiments se glissèrent parmi ceux qui fréquentaient encore la maison de Mme des Loges. Les railleries qui circulaient des uns aux autres n'allèrent pas sans offenser à la longue; il se produisit des malentendus regrettables. Une épigramme malveillante, adressée à Malherbe et dont Gombauld était l'auteur, fut attribuée à Mme des Loges qui finit par se disculper, il est vrai; toutefois, l'affaire, avant d'être tirée au clair, donna lieu à des explications pénibles et blessantes de part et d'autre. La politique aussi s'en mêla. Gaston d'Orléans, qui tenait en haute estime Mme des Loges, se rendait presque journellement chez elle. Ces relations suivies avec une maison protestante où les dissidents dominaient, inquiétèrent à la fin le cardinal qui craignit des indiscrétions concernant les secrets d'État, et finit par interdire ces réunions.

C'était un rude coup, mais ce n'était pas le seul qui atteignait à ce moment-là Mme des Loges. Des chagrins domestiques l'accablaient; elle n'avait point trouvé dans le mariage l'appui et l'affection auxquels elle était en droit de prétendre; l'imprévoyance et la légèreté de son mari étaient cause de brèches importantes dans sa fortune, ses frères et ses amis étaient engagés dans les dissensions politiques, l'établissement de ses enfants lui donnait de violentes inquiétudes. C'était en vérité trop de soucis et de désillusions à la fois pour une nature sensible comme la sienne ; aussi résolut-elle d'en finir avec la vie mondaine et de fermer ce salon, ouvert depuis vingt années et dans lequel s'étaient pressées tant de célébrités littéraires.

Elle quitta donc Paris pour le Limousin où une de ses filles mariée possédait un château à Laplau, près Oradour-sur-Glane, Haute-Vienne. Elle fut suivie dans sa retraite par un Allemand d'esprit cultivé, nommé Borotel, qui avait acheté des propriétés en Limousin.

C'est en 1629 que Mme des Loges vint s'établir à Laplau. Le château qu'elle allait habiter n'avait rien de claustral ni d'austère; c'était une belle habitation ancienne, ayant fort grand air, sise au milieu des arbres, marronniers, tilleuls, acacias, et des prairies qui s'échelonnent jusqu'à la riante vallée où coule la claire petite rivière de la Glane. Ce fut dans ce milieu de calme et de repos que Balzac, depuis quelques années déjà en résidence à Angoulême, vint visiter son amie.

Lui aussi, ayant éprouvé des désillusions profondes en tant qu'auteur, était venu demander à la vie simple et paisible de la province l'apaisement et

l'oubli. On peut facilement imaginer le plaisir que les deux amis goûtèrent à se revoir et à s'entretenir ensemble des choses du passé et de tous les événements mondains auxquels ils avaient été mêlés.

Balzac engageait plus que jamais Mme des Loges à écrire, à faire des vers, afin d'étendre sa réputation première; mais cette femme modeste persistait énergiquement dans sa résolution de ne rien produire ni faire imprimer qui pût attirer l'attention sur son talent. Elle n'éprouvait nulle envie d'ajouter à son renom de femme d'esprit et de cœur celui d'une femme auteur.

Sept années plus tard, Mme des Loges eut occasion de retourner à Paris pour régler des affaires d'intérêt. Elle y fut accueillie et fêtée comme jadis et reçut de nombreux témoignages de sympathie qui apportèrent un baume à certaines blessures mal fermées encore. Elle rapportait dans sa résidence de Laplau, qu'elle ne devait plus quitter désormais, l'impression agréable du souvenir qu'on avait gardé, dans la capitale, de son passé de femme du monde, et les dernières années de sa vie en furent considérablement adoucies.

Elle mourut le 16 juin 1641 et fut enterrée en face du château, à l'extrémité de l'allée principale.

Sa mort fut célébrée par de nombreux prosateurs et poètes. Même les plus fidèles de l'hôtel de Rambouillet: Tallemant, Chapelain et Ogier de Gombauld louèrent son esprit et ses qualités de cœur; Balzac la pleura sincèrement en des stances plaintives et douces; Bayle et Moréri, résumant ainsi l'opinion tout entière de l'époque, placèrent Mme des Loges au rang des plus illustres et des plus admirables femmes du XVIIe siècle.

Mais avec le temps, l'oubli et le silence se firent autour du nom de Mme des Loges, à peine mentionné dans quelques écrits du temps. Son mausolée fut détruit par la Révolution, ses cendres jetées au vent, et, dans le château qui lui a appartenu, on ne trouve aucun portrait qui évoque la trace de sa présence ici-bas.

Telle est l'œuvre cruelle de deux siècles écoulés autour de cette aimable reine de salon, protectrice des lettres, couronnée du seul diadème de l'esprit et de la grâce, à laquelle reviennent l'honneur et le mérite d'avoir, la première, ouvert un de ces salons littéraires où s'affinèrent les mœurs et la littérature de l'époque.

VICTORINE VALLAT.

L'HERBE TENDRE (1)

Roman.

Daniel prit peur. Si Adrienne allait s'inquiéter sérieusement, soupçonner quelque chose, chercher... et trouver! Rien en lui, sur lui, autour de lui, ne trahissait-il pas l'escapade qu'il venait de commettre? La jalousie féminine, une fois éveillée, est une policière terrible. Il s'efforça de recouvrer son calme, voulut s'absorber dans la lecture du journal, commença un article, l'épela presque mot à mot avec une contention d'esprit douloureuse, et, parvenu au bout, dut reconnaître qu'il n'avait pas retenu le sens d'une seule de ses phrases.

Peu à peu son regard était ramené vers ce rond de lumière vive dans lequel se mouvaient, agiles, les doigts laborieux d'Adrienne; mais il n'osait monter plus haut, jusqu'au visage même enfoui dans l'ombre de l'abat-jour : il craignait d'y faire naître, sur ce visage, ou d'y trouver le soupçon! Une tristesse le prit. Sa pensée de nouveau s'esquiva, vagabondant, le ramenant avec persistance vers cette Giselle dont l'image était restée au fond de ses yeux.

Mme Gérard cousait toujours. Et Daniel se hasardait maintenant à la regarder: il la détaillait, l'observait, et comparait. Mais chacune de ses pensées fuyait sans laisser de trace, et il lui suffisait de fermer à demi les paupières pour se retrouver à l'instant même dans la petite allée sombre du parc Monceau. Il se secoua, chassa enfin cette obsédante image, et, comme la bonne vint annoncer que Madame était servie, il eut un soupir de soulagement, prit son fils sur ses bras et précéda Adrienne dans la salle à manger.

Le dîner fut morne. Daniel se sentait coupable vis-à-vis de ces deux êtres qui n'avaient d'autre affection que la sienne, d'autre appui, d'autre exemple que le sien, de ces deux êtres qu'il chérissait et qu'il avait commencé de trahir. La soirée ne fut pas plus gaie: M. Bartel était descendu, et, aussitôt le petit Jacques couché, Mme Gérard s'était mise à sa machine à coudre, pendant que les deux hommes, l'un tirant de silencieuses bouffées de sa vieille pipe, l'autre parcourant d'un œil distrait un journal du soir, échangeaient de rares paroles. Daniel avait bien songé d'abord à mettre la conversation sur Mme de Brial et pour amener tout doucement le vieillard à lui parler de Giselle; mais une sorte de pudeur, ou peut-être simplement la crainte, l'avait retenu.

(1) Voir la *Revue* des 14, 21, 28 septembre, 5, 12, 19 et 26 octobre.

— Et cette bonne comtesse? fit tout à coup une voix, celle de M. Bartel.

Daniel tressaillit, se sentit pâlir, et, inquiet, regarda son beau-père. Celui-ci venait-il donc, tout à coup, de lire dans la pensée du jeune homme, de deviner le secret de ses préoccupations ? Avait-il des soupçons ? se méfiait-il, instinctivement? Mais non, Daniel n'eut qu'à l'examiner une seconde pour être sûr que nulle malice, nulle embûche ne se cachait derrière cette question si indifférente pour l'un, pour l'autre si troublante.

— Oui, continua M. Bartel, il y a bien longtemps, il me semble, que vous ne m'en avez parlé. Vous êtes retourné chez Mme de Brial, cependant, que devient-elle ? Et sa petite folle de belle-sœur ?

La conversation était amorcée. Daniel fut ravi de constater qu'elle ne lui pouvait susciter aucun risque et se réjouit d'interroger le vieillard sur cette Giselle dont il éprouvait une émotion mêlée d'un vague effroi à prononcer le nom tout haut. Enfin il allait donc parler d'elle, savoir ce qu'en pensait l'observateur subtil qui avait été si bien à même d'étudier le milieu tout particulier dans lequel elle vivait. Et, cependant, combattu entre la crainte de se trahir et celle de souffrir dans son orgueil, il ressentait une égale appréhension du bien ou du mal qu'il pouvait entendre dire sur le compte de la jeune femme.

— Singulière fille ! opina M. Bartel, et dont l'existence ferait peut-être le sujet d'un curieux roman.

— Pourquoi cela, père ? demanda Mme Gérard, elle a donc eu des aventures ?

— Si elle en a eu ! Ah ! mes pauvres enfants ! Elle a dû en voir, et en faire voir, du pays ! Dangereuse créature, au fond ! très dangereuse !

Daniel se sentait mal à l'aise.

— Mais si intéressante ! conclut brièvement le vieux romancier en songeant, non sans regret, à tout ce que cette jolie fille lui eût fourni de littérature vingt ans auparavant.

Daniel s'était remis. Au fond, cette courte et inquiétante appréciation de Giselle par un homme qui s'y connaissait et que ne devaient séduire, même passagèrement, que les sujets d'exception, chatouillait doucement son amour-propre et stimulait le sentiment vague encore qui l'animait. A entendre ainsi, chez lui, devant les siens, vanter le charme dangereux de la jeune femme, l'attrait qui émanait de toute sa personne et auquel, de l'aveu de M. Bartel, il était si difficile d'échapper, il se sentit moins coupable, il se dit que ses hésitations présentes étaient déjà un acte de courage méritoire, que ses remords futurs en seraient de beaucoup atténués ; enfin qu'Adrienne elle-même, si elle venait un jour à tout apprendre, trouverait à la faute de son mari tant de circonstances atténuantes, qu'elle serait certainement obligée, après avoir pleuré un peu, de pardonner bien vite.

Et voilà comment la soirée, commencée d'une façon si maussade, s'acheva presque gaiement. Le père Bartel avait fini sa pipe, Adrienne offrit de faire un peu de musique, on passa au salon, et Mme Gérard, bonne pianiste, exécuta une *Berceuse* dont la langueur amollit encore la conscience et le cœur de son mari. Il lui semblait, à ce dernier, qu'Adrienne accompagnait, en y mettant toutes les nuances, la cantilène sentimentale que chantait, entendue de lui seul, cette voix unique, cette voix idéale et irrésistible qui appartenait à Giselle.

V

« Alors, mon ami, puisque nous avons agi royalement et triplé les relais pour arriver plus vite, dites-moi où nous allons, expliquez-moi comment vous entendez notre vie, c'est-à-dire ce lambeau de notre vie que nous nous consacrons mutuellement. Moi, j'abats mon jeu la première et vous donne mon programme : je n'aurai aucun secret pour vous ; je vous demande la joie intense, profonde, d'être toujours sacrifiée à votre bonheur. En retour, vous me confierez tout ; vous ferez de moi un autre vous-même ; votre pensée sera mienne, et m'accompagnera partout. Je veux un cœur bien à moi, un esprit — et quel esprit plus fin et plus charmant puis-je désirer ? — qui trouve du plaisir à encourager le mien, un compagnon qui ne me laisse pas en route, à qui je puisse donner des heures de soleil et de joie. Le programme vous convient-il ? Je vous tends les lèvres. C'est pour le denier à Dieu, mon bon monsieur, si vous daignez accepter le long bail que je vous propose. »

Et en post-scriptum :

« C'est égal ! si un impresario quelconque eût passé ce soir au parc Monceau !... Quel effet au théâtre que cette lumière électrique teintant de rose, de bleu, nos deux âmes ! Car j'avais mis toute la mienne sur mes lèvres et je te l'ai laissée. Dis-moi que tu veux bien la garder, que tu m'aimeras de loin, de près, que tu es l'ami que j'attendais depuis si longtemps, que depuis si longtemps j'avais rêvé... »

Daniel, ce jour-là, fit une emplette : un petit coffret en bois de rose, muni d'une bonne serrure, reliquaire d'amour où il enfermerait les lettres de Giselle. Ce coffret enfermé lui-même tout au fond d'un tiroir de son bureau et la correspondance amoureuse mise ainsi sous double clef, il respira plus librement. Mais on ne saurait trop tout prévoir et se prémunir contre les cas les plus invraisemblables : le coffret fut enveloppé d'une chemise de papier blanc sur lequel Daniel inscrivit le nom d'un

de ses collègues. Il pouvait maintenant tomber malade, mourir, disparaître pour une cause ou pour une autre, les précieuses et compromettantes pattes de mouche ne sortiraient pas de la direction des Beaux-Arts, et toute porte était fermée à un scandale posthume, tout chagrin épargné à Mme Gérard. Daniel, à cette dernière pensée, s'attendrit un moment, et sur sa femme qui méritait tant d'être heureuse, et sur lui-même qui faisait, pour que cela fût, tout le nécessaire : il s'applaudit de sa prudence, de sa délicatesse, puis il relut, afin d'y répondre dans les termes qui convenaient, la lettre si flatteuse et si douce que Giselle avait écrite le soir même de leur premier rendez-vous.

Daniel, nous l'avons dit, n'était ni un sot, ni même un naïf, bien qu'il eût conservé une candeur d'âme que n'avait pu ternir encore le souffle de Paris ; mais enfin il était homme, et, à cette seconde lecture, Giselle lui apparut embellie encore de tout le bien qu'elle pensait de lui. Il se sentit délicieusement chatouillé; il ne doutait pas, en effet, il ne pouvait douter de la sincérité de l'aimable fille qui lui disait de si douces choses, et il put se demander un moment si le sentiment qui emplissait son cœur en songeant à elle était l'effet d'une gratitude très vive ou un commencement d'amour. La réponse qu'il écrivit fut tendre, d'une tendresse spontanée, jaillissante, qui lui fit chaud au cœur à la pensée du bonheur qu'en retirerait Giselle.

Sa lettre terminée, cachetée avec soin, il la porta lui-même à la boîte voisine, revint à son petit bureau, et alors, son agitation un peu calmée, il s'interrogea sérieusement et se demanda, non pas s'il aimait Giselle — il se croyait sûr du contraire — mais s'il l'aimerait un jour. Demande qui resta sans réponse ce jour-là.

Daniel ne pouvait se dissimuler cependant que son amie tenait déjà une grande, une immense place dans sa vie. Et même un sentiment nouveau venait de se glisser en lui, comme une goutte d'amertume au fond d'un breuvage très doux. De la jalousie? Non certes, le mot serait trop gros, mais une sorte d'inquiétude, de préoccupation mélancolique en ce qui concernait le passé de Giselle. Quel était ce passé, en dehors bien entendu de son mariage qui réellement ne comptait pas, le vicomte de Brial n'ayant pas mis plus de six mois pour manger la dot et abandonner la femme? Qui avait-elle aimé avant lui? Pour quel autre avait-elle mis dans le regard énigmatique et railleur dont elle dévisageait tous les hommes cette flamme tendre, cette lueur humide dont il eût tant voulu être seul à connaître la caresse ? Et surtout de quelle façon avait-elle aimé?... Avait-elle rencontré déjà cet « esprit fin et charmant » qu'elle voulait pour compagnon du sien? Daniel n'était pas loin de souhaiter qu'elle eût tout donné, hors cet amour idéal né d'une égale sympathie du cœur et de l'esprit, cet amour où son orgueil d'homme et son appétit de sentimentalité trouvaient leur compte.

Mais quoi! Giselle n'avait-elle pas dit, écrit, qu'elle n'aurait rien de caché pour lui, ce compagnon si cher? qu'elle lui dirait tout? Ils avaient rendez-vous pour le soir même au parc Monceau : il l'interrogerait au besoin, et il saurait.

Et ils se retrouvèrent le soir, dans ce qu'ils commençaient à appeler leur parc, leur allée, assis sur leur banc : car il y avait, dans cette allée sombre, un coin plus sombre encore, et dans ce coin un banc rustique par-dessus lequel, au printemps, les arbres égrenaient des fleurs, et des feuilles à l'automne. Ils s'y retrouvèrent à la même heure que la veille, ils s'y murmurèrent les mêmes tendresses. Mais Giselle oublia les révélations promises.

VI

Les dîners de la comtesse de Brial étaient célèbres. Le monde qui s'amuse, le monde qui s'ennuie, et celui qui, tour à tour, amuse et ennuie les deux autres — j'ai nommé le monde littéraire et artistique — visitaient volontiers, un jour par semaine, les salons bleu, blanc et or de la noble dame et les traversaient sans y mêler leurs os, selon l'expression d'un journaliste ami de la maison. La comtesse, qui avait une fortune bien assise, nulle famille à ménager, se piquait volontiers d'un éclectisme et d'une indépendance d'idées qui faisaient s'égarer ses invitations quelque peu au hasard et amenaient chez elle de tous les points de Paris des gens fort étonnés de s'y rencontrer. Fille d'honorables négociants du Marais qui n'avaient pu moins faire, donnant une grosse dot, que de chercher un gendre dans la noblesse, elle avait fixé son choix sur le comte de Brial, officier comme son frère, mais qui, deux ans tout juste après la cérémonie, partit pour le Tonkin et n'en revint pas. La jeune veuve pleura pendant l'espace de temps exigé par les mœurs du jour et les usages de la bonne société; puis, ce devoir facile accompli, elle fit comprendre à ses soupirants, agréablement surpris, que lui faire la cour pour ce qu'ils appelaient le bon motif ne pouvait que la désobliger, qu'elle ne se remarierait jamais, sa première expérience ne lui ayant que médiocrement réussi, mais qu'il n'était nullement nécessaire de chercher dans le code un mot de passe pour arriver jusqu'à son cœur. Elle eut ainsi un veuvage agité, mais pas exagérément affiché, juste ce qu'il fallait pour faire de ses salons le rendez-vous d'une foule aimable et de corruption élégante. A quarante ans, lasse déjà du

monde, incapable cependant, par réelle bonté d'âme, de désobliger ses amis en leur fermant sa porte, elle avait été heureuse d'accueillir chez elle sa jeune belle-sœur qui, nous l'avons dit, s'acquittait de sa tâche avec esprit, trouvant d'intuition pour chacun le mot et le geste qui convenaient.

La clientèle de l'hôtel de Brial ne différait en rien de celle qui se presse chaque soir dans les salons-littéraires de Paris, annexes du Rat-Mort, en même temps que cénacles d'académiciens : des mondaines curieuses de voir et d'interroger des célébrités ; des femmes de lettres, débutantes minces et timides ou matrones opulentes supportant sans faiblir la raillerie sournoise des regards dirigés sur elle ; des hommes de tout âge, de toute taille et de toute allure se heurtant dans une confusion qui jetait l'un contre l'autre le financier de la veille et le poète du lendemain, le jeune oisif à monocle et le membre de l'Institut à l'œil éteint. Des groupes disparates se formaient, causaient, entre deux calembours, du dernier tableau ou de la dernière pièce ; des petits jeunes gens se laissaient entraîner dans les petits coins par des bas-bleus à l'affût d'une improbable aventure ou désireuses tout simplement de trouver à qui parler de leur plus récent ouvrage. Le bruit de toutes ces conversations roulait, monotone, continu, ponctué, çà et là, d'un : « Eh ! mon cher ami ! » ou d'un : « Vous m'en direz tant ! » lancé d'une voix un peu plus forte, et ne s'arrêtait, un moment, que lorsque le domestique posté à l'entrée du premier salon lançait, en faisant un pas en avant, quelque nom sonore.

Pour la première fois, ce soir-là, Daniel avait été prié au dîner.

Dès son arrivée dans l'antichambre, il composa son allure et l'air de son visage, tâchant de rendre l'une aussi dégagée et l'autre aussi indifférent que possible ; puis, au milieu de l'inattention générale, il se dirigea d'un pas ferme vers la comtesse de Brial qui l'accueillit avec son amabilité coutumière. Daniel, tout en s'acquittant de son mieux des menus devoirs de la civilité puérile et honnête, en cherchait une surtout parmi les femmes qui, assises çà et là, immobiles dans le remous des habits noirs, jouaient négligemment de l'éventail, faisant des mines, attentives toutes à ce qu'on ne perdît rien de l'éclat spirituel de leurs yeux et de la grâce mystérieuse de leur sourire. Giselle par hasard n'était pas à son poste. Il alla donc, contournant les groupes, distrait et rêveur en apparence, se planta devant une toile sans signature qu'il se donna l'air d'examiner en connaisseur, s'assit sur un pouf qu'il trouva libre et attendit. Il était huit heures et demie passées et l'on voyait des messieurs tirer ostensiblement leurs montres et faire des gestes de détresse.

Tout d'un coup il se leva, une bouffée de chaleur aux joues, un battement au cœur. Un remous se fit, un murmure courut ; trois ou quatre jeunes gens, autant de vieillards, avec le même sourire sur les lèvres fraîches ou flétries, la même lueur dans les yeux hardis ou clignotants, s'empressaient au-devant d'une jeune femme dont la voix, aux inflexions tour à tour caressantes ou drôles, arrivait jusqu'à lui. Et il se sentit alors envahi par un orgueil immense : cette femme, que tous ces sourires guettaient, que tous ces yeux imploraient, vers qui se tendaient frémissantes et impatientes toutes ces mains, c'était lui, lui seul qu'elle aimait !

Il ne se montra pas tout d'abord ; à quoi bon ? N'était-il pas aussi heureux qu'il pouvait l'être à savourer ainsi longuement, même obscurément, son triomphe ? C'était lui qu'elle aimait ! il se disait qu'il n'avait qu'à paraître, à dire un mot, à faire un signe, pour que Giselle s'élançât d'un bond, écartant du coude tous ces pauvres gens, si comiques dans leur inutile assaut de gentillesses et d'esprit. Et désireux de prolonger ce moment, le plus doux de tous, où l'on voit, sans vouloir le saisir encore, son rêve à portée de sa main, il restait là immobile, ne se pressant pas, se dissimulant au contraire de son mieux.

Enfin, quand, le cercle qui enserrait Giselle se disloquant peu à peu et celle-ci approchant toujours, il se vit sur le point d'être découvert, Daniel s'avança vivement et, le regard ému, tendit dans un mouvement plein de franchise la main à son amie, qui la lui serra avec un éclair de tendresse dans les yeux que lui seul aperçut. Elle était délicieuse ce soir-là, dans un rayonnement d'apparition, légère et vive, franche et gaie, d'une gaieté caressante qui s'échappait de sa voix, de son geste, de son regard où peu à peu s'alanguissait une rêverie extasiée. Jamais elle n'avait été si jolie, et Daniel, à cette minute, l'aima d'un amour fou pour tout l'orgueil qu'elle lui donnait.

Neuf heures sonnèrent, les figures s'épanouirent : les portes de la salle à manger venaient de s'ouvrir toutes grandes et les couples se formaient en cortège derrière la maîtresse de la maison. Vingt bras s'offrirent à Giselle, qui les écarta doucement pour aller prendre celui de Daniel. A table il fut à un bout, elle fut à un autre ; ainsi en avait ordonné en toute innocence la comtesse de Brial. Mais, avant même de s'asseoir, un sourire et un coup d'œil furtivement échangés par-dessus les fleurs qui mettaient entre eux un parterre embaumé unirent pour tout le dîner leurs deux âmes.

Le repas fut gai : car, les convives étant trop nombreux pour que pût s'engager une de ces conversations où deux ou trois personnages réservés à ce rôle se donnent la réplique au milieu du silence de tous, les petites causeries de convive à convive

s'ébauchèrent aussitôt, chassant, dès le début, cette froideur guindée et prétentieuse particulière aux dîners de grand apparat. La composition de la table était, du reste, curieuse à voir, intéressante à observer. Un député révolutionnaire, spirituel et familier, se trouvait assis à côté d'une authentique princesse de la famille de don Carlos. Un banquier roumain étalait sa forte carrure et dressait sa grosse tête élargie encore par des favoris broussailleux à côté de l'habit étriqué et de la petite figure ravagée d'un poète symboliste. Peu à peu le dîner s'anima, les voix montèrent plus vibrantes dans le brouhaha monotone des colloques particuliers ; de temps en temps, comme à un signal donné, une accalmie se produisait, un vent de silence balayait d'un bout de la table à l'autre les voix et les rires, et alors les oreilles attentives écoutaient l'inévitable orchestre des tziganes qui faisaient rage dans un coin.

Invisibles l'un à l'autre, séparés par les fleurs, les candélabres, tout l'encombrement luxueux d'une table bien servie, que de gentils regards cependant, plus doux encore que s'ils eussent été réels, que de mystérieux sourires n'échangèrent-ils pas, durant tout le dîner, nos deux amoureux, qui dans le bruit des conversations ne percevaient que les voix unies de leurs deux cœurs et ne distinguaient que leurs deux visages dans le décor de lumière qui rayonnait autour d'eux ! Amoureux ! eh ! mon Dieu, oui. Giselle aimait pour tout de bon, et Daniel, qu'aiguillonnait encore la vue de tous ces hommes en qui il pouvait imaginer des rivaux, se délectait à la pensée de cet amour brillant et rare né à l'improviste et enveloppant le prosaïsme de sa vie journalière d'un tel éclat de romanesque et de poésie.

Cependant on s'était levé, et les conversations, interrompues un moment par la fin du repas, se continuaient plus hâtives et plus animées encore dans la spacieuse galerie qui conduisait aux salons. Ces derniers débordaient déjà d'une foule d'habits noirs au milieu desquels éclatait, çà et là, la note claire et chatoyante de quelque fraîche toilette.

— Viens ! avait dit tout bas Giselle en passant à côté de Daniel et en se penchant un peu comme pour dégager sa robe, et plus haut :

— Venez, monsieur Gérard, venez fumer une cigarette.

Un flot de jeunes gens répondit à cet appel adressé à un seul et suivit Giselle jusqu'au petit salon qui servait de fumoir. Elle les précédait en courant, svelte et charmante d'espièglerie dans sa toilette bleu pâle qui s'harmonisait avec l'envolée presque impalpable de ses cheveux d'or et ne laissait voir qu'une fugitive apparition de chair nue à travers les dentelles blanches du corsage.

On alluma les cigarettes, on plaisanta, on fit assaut d'esprit et de bonne humeur, et Giselle qui, d'ordinaire, avait la repartie mordante, le trait acéré, rentra ce soir-là les griffes de son esprit et fit montre envers les plus insignifiants de ses adorateurs d'une patience à toute épreuve. Il se trouvait là un ami d'enfance de la jeune femme, garçon de figure douce, toujours enclin par timidité à se tenir à l'écart ; un soupirant discret et obstiné.

— Pourquoi te caches-tu, Charles ? lui cria gaiement Giselle. Avance un peu à l'ordre, et plus vite que cela.

Et quand le jeune homme fut près d'elle, souriant mais légèrement inquiet de ce qui allait suivre.

— Qu'est-ce que tu remarques en moi ? lui dit-elle en se plantant bien en face. Voyons, parle, dis toute ta pensée. Ne vois-tu rien de changé dans ma figure ? Ai-je le même front, les mêmes yeux, le même nez, la même bouche ? Examine-moi bien.

Le jeune Charles se taisait, gêné par les regards moqueurs qu'il sentait peser sur lui, et cherchant une réponse spirituelle qui ne venait pas.

Avec une hardiesse charmante et cet instinct de cruauté envers l'homme dédaigné que l'amour pour un autre donne à la plus miséricordieuse, Giselle insista :

— Voyons, mon ami, n'ai-je pas l'air plus heureuse que de coutume ? n'ai-je pas la physionomie d'une femme qui... aide-moi donc !... d'une femme enfin qui aimerait et serait aimée ?

Une rougeur d'émotion, de surprise, qui excita autour de lui des moqueries et des dépits, avait envahi les joues pâles du jeune homme abusé. Mais déjà Giselle s'était tournée vers Daniel :

— A quoi songez-vous, monsieur Gérard ? et quelle pensée mélancolique s'envole sur la fumée de votre cigarette ? Auriez-vous des peines de cœur ? En ce cas prenez cette chimère — et elle lui tendit une toute petite statuette de saxe représentant un enfant endormi, — elle vous consolera et peut-être vous sera-t-elle un talisman.

Et, profitant d'un moment d'inattention :

— Embrasse-la vite et rends-la-moi.

Daniel obéit en souriant, et, l'ayant effleurée de ses lèvres à la dérobée, rendit la chimère à Giselle qui, avec un geste de gamine, la glissa dans son corsage.

Ce petit manège, si bien fait pour flatter l'amour-propre de Daniel, ne passa pas complètement inaperçu : il y eut des jaloux parmi les clairvoyants, et le jeune Charles, douloureusement déçu, se leva de méchante humeur, jeta sa cigarette dans une coupe qui faisait office de cendrier, et quitta le petit salon.

— Est-ce qu'il vous aime ? demanda Daniel tout bas à Giselle.

Mais celle-ci eut un geste coquet de dénégation.

— Non... Cependant... Mais tiens, méchant jaloux, baise vite pour ta punition le bout de mes petits doigts.

Daniel serra les petits doigts contre ses lèvres.

— Encore ! encore ! faisait Giselle en riant, et tout haut cette fois. Tu ne vois donc pas que nous sommes seuls ? Envolés, tous mes amoureux ! Et à cause de toi, vilain monstre ! ajouta-t-elle en lui prenant vivement le tête dans ses deux mains et en le baisant au front.

La soirée avait pris fin.

— A demain soir, dans notre parc et sur notre banc ! murmura Giselle à l'oreille de Daniel qui, la tête bourdonnante, s'en revint lentement par le parc Monceau et le boulevard extérieur.

Il était fort tard quand il rentra chez lui. Il n'eut garde de réveiller Adrienne, se glissa dans le lit conjugal avec mille précautions et s'endormit, plus fier qu'un général ne l'eût été d'une province conquise ou un savant d'une découverte.

VII

Daniel était surtout une nature faible. Sentimental et romanesque à l'excès, avec une régularité de conduite très bourgeoise, il se fût parfaitement accommodé avec Giselle, pendant de longs mois peut-être, d'une liaison toute platonique qui, en lui donnant des préoccupations de cœur très vives et très douces, eût atténué le remords véritable dont cette liaison était la source. Les idées de Giselle sur ce chapitre ne différaient pas beaucoup des siennes. Elle était fantasque, indépendante, elle s'enthousiasmait, s'emballait, suivant son expression, avec une fougue singulière ; mais, de même que chez Daniel, une droiture naturelle lui faisait contenir en de sages limites, quand il y avait conscience pour elle à aller trop loin, la libre expansion de ses caprices, et c'est ainsi qu'elle avait aimé des hommes qui n'en avaient jamais rien soupçonné.

Le remords qu'elle sentait poindre déjà dans l'âme de son ami, bien que ce dernier fît tout au monde pour n'en rien laisser paraître, elle en ressentait le contre-coup. Tous deux cependant savaient à quoi s'en tenir sur le dénouement de l'aventure, mais, comme d'un commun accord, ils s'efforçaient de le retarder le plus possible.

C'est ainsi que volontairement ils se contentaient de leurs entrevues au parc Monceau. Ces entrevues rapides, à la clarté des étoiles, dans une allée solitaire et sombre, étaient pleines de délices : l'amour, ainsi compris, ne ressemblait guère à l'enveloppement charnel, à l'obsession presque douloureuse qui donne une allure de mélancolie aux rencontres les plus passionnées ; il était, en ces furtifs instants, comme une chaste figure de rêve planant au-dessus de leurs têtes. Assis l'un près de l'autre sur le banc noyé d'ombre, la main dans la main, comme deux fiancés, sans désirs brusques, sans frissonnements de la chair, tous deux respiraient délicatement cette fleur d'amour qu'ils laissaient sur sa tige, ne se pressant pas de la cueillir et pour l'instant ne voulant d'elle que son parfum. Et ils trouvaient des douceurs ineffables à cette situation d'amants sans l'être que le monde eût trouvée odieuse ou ridicule.

Puis la séparation arrivait, mettant un peu de fièvre dans leur dernière étreinte. Ils s'en allaient, lentement d'abord, les yeux pleins de l'image l'un de l'autre, et ils finissaientpar avoir hâte de rentrer pour s'écrire de longues lettres dans lesquelles ils épanchaient, avec une abondance jamais tarie, elle toute la fougue d'amour idéal dont son cœur débordait, lui toute celle qu'il eût désiré ressentir. C'était une explosion de passion, une coulée de poésie qui, pour l'un du moins, était le trop-plein de l'imagination plutôt que du cœur. Daniel, si calme près de son amie, trouvait sans les chercher, une fois devant son encrier, des expressions d'une tendresse charmante, et Giselle l'aimait pour ces douces choses qu'il savait si bien écrire.

Et l'entrevue du lendemain ressemblait à celle de la veille, ne se passant guère qu'en menues et inoffensives caresses, où l'entretien languissait. Intelligents et spirituels tous deux, tous deux capables de parler au besoin sur une infinité de sujets, ils se taisaient le plus souvent, ne trouvant réellement rien à se dire. Plutôt que de laisser s'échapper de leurs lèvres des niaiseries ou des banalités, ils préféraient l'entretien muet de leurs deux cœurs. Ils ne connaissaient rien de leur existence antérieure, s'étaient juré cent fois de tout s'avouer, puis, réunis, n'y pensaient plus ; cette curiosité rétrospective leur faisait défaut ; à quoi bon ? Giselle aimait ardemment, de toute son âme, de tout son cerveau ; il lui semblait que Daniel ne vécût que depuis qu'elle le connaissait ; par une sorte d'indifférence inconsciente, n'ayant pas été mêlée à son passé, elle n'en voulait rien connaître, jugeant sans doute parfaitement absurde de se gâter son bonheur présent par de vains regrets. Quant à Daniel, peut-être craignait-il d'embarrasser Giselle par des questions indiscrètes, de la gêner, de la forcer, qui sait ? à des mensonges, et tout au moins à des réticences. Elle avait aimé ! eh ! certainement ! Mais qu'importait ? elle n'aimait en ce moment personne autre que lui ; pouvait-il lui en demander davantage, et réclamer d'elle, au risque de la blesser, la réalisation d'une promesse faite en l'air et à laquelle il ne tenait plus ? Ils étaient en face l'un de l'autre dans une absolue franchise, quant au présent ; le passé n'existait plus, à quoi bon l'exhu-

mer? Le bonheur n'est-il pas fait, pour une bonne moitié, d'ignorance ?

Du reste, qui eût dit à Daniel qu'il ne connaissait Giselle que depuis quelques jours l'eût bien étonné. Quelques jours ! Mais ils s'étaient toujours connus, et déjà il ne voyait plus sa vie sans elle. L'aimait-il enfin? Était-ce sérieusement, définitivement de l'amour, cette préoccupation constante, cette obsession de tous les instants, cette pensée qui ne lui appartenait plus, s'échappant de lui à chaque minute du jour pour aller chercher et lui ramener triomphalement la chère image ?

Parfois, il est vrai, il se souvenait qu'il n'était plus libre, qu'il avait une femme, un enfant. Il luttait alors contre cet accaparement qui lui faisait délaisser des êtres aimés, il s'en voulait aussi de cette tyrannie qui l'humiliait comme la constatation d'une faiblesse. De quel droit une étrangère venait-elle ainsi s'installer au chevet de son âme, la tenant, cette âme, sous la main, comme une malade, et agissant comme une maîtresse souveraine dont la seule présence suffisait à créer le vide autour de lui? Hélas ! cette étrangère était Giselle, et Giselle était si douce, si tendre ! C'était pour lui un émerveillement. Quoi ! il avait dompté cette nature, qui se donnait volontiers comme indomptable, contre laquelle s'était brisé l'effort de tant d'adorations ! Cette fille capricieuse, dominatrice, sans pitié pour qui ne lui plaisait pas, elle se faisait petite, craintive, humble, elle lui embrassait le creux de la main en signe de soumission, et elle attachait sur lui des yeux tendres et câlins comme ceux d'un jeune chien. Lui, bon par nature, reconnaissant du moindre égard, ému du moindre effort à lui plaire, était aux anges, et se laissait caresser, avec un sentiment de surprise.

Une jolie et singulière habitude qu'avait prise Daniel à la prière de son amie, c'était, chaque fois qu'il devait la voir, d'écrire un petit billet très tendre qu'il glissait dans son gant et que Giselle, dès qu'il arrivait, retirait en riant de la cachette improvisée. Un de ces petits manèges où se complaisent les amoureux, ces grands enfants chez qui la passion la plus sublime ne saurait subsister longtemps si elle ne s'alimentait constamment d'adorables puérilités. Un jour Daniel trouva son amie triste, maussade. C'était une après-midi, à l'hôtel de Brial.

— Qu'as-tu, ma chérie? lui demanda-t-il en voyant le sourire presque indifférent qui l'accueillait.

— Rien, ou plutôt je ne sais pas. Je me sens lasse sans avoir rien fait. Une lassitude d'âme, ajouta-t-elle en s'efforçant de plaisanter.

Et, le regard rentré, la bouche un peu crispée, elle s'étirait, se détendait les nerfs, avec nonchalance.

— Méchante ! reprit Daniel, tu ne penses même pas au billet !

— Ah ! oui, dit Giselle avec un pâle sourire.

Et, sans hâte, elle glissa ses deux doigts dans le gant de Daniel, en retira le petit message qu'elle lut et mit, comme d'habitude, dans son corsage. Daniel ne dit rien, mais il sentit passer sur son cœur comme un petit souffle glacé, une ombre de tristesse. Il causa de choses et d'autres, et au bout d'un moment, voyant Giselle toujours préoccupée, il se leva, l'embrassa et partit.

Il partit tout mélancolique, se demandant les motifs de cette froideur inattendue, et se promettant de faire sentir à qui de droit son mécontentement. Il n'écrirait plus de petits billets, puisqu'on en faisait fi ; il n'écrirait même plus du tout, ou ce serait alors une lettre très sérieuse et très digne.

Un petit mot qu'il reçut de Giselle le lendemain fit tomber toute cette grande colère. Le billet irrité, sérieux et digne, fit place à la lettre la plus tendre encore qu'il eût écrite ; il s'y plaignait doucement du méchant accueil, affirmait qu'il en était tout triste encore et qu'il ne fallait plus recommencer. Il cacha comme d'habitude la lettre dans son gant et courut au rendez-vous. Giselle reçut Daniel avec transport, dénicha le billet, le lut avec un sourire d'amour aux lèvres, et, serrant son ami contre son cœur, attachant sur lui ses yeux humides :

— Mon pauvre aimé, lui dit-elle d'une voix un peu triste, tu as raison de te plaindre, mais tu aurais tort de m'en vouloir.

De nouveau il s'inquiéta. Il savait bien — elle le lui avait assez dit — qu'il avait affaire à une nature fantasque, changeante, pleine d'à-coups et de soubresauts. Mais les soubresauts ne lui semblaient pas faits pour un amour comme le leur. Elle, ne plus l'aimer ? Allons donc ! Et il rejeta bien vite cette idée aussi sotte qu'invraisemblable.

Mais il chercha si de son côté il n'avait rien à se reprocher, si cette froideur inexpliquée et subite n'était pas une punition, un avertissement tout au moins. Non, il avait toujours été le même, caressant moins qu'il ne se laissait caresser. Eh ! mon Dieu ! n'était-ce pas là tout le crime? Daniel crut avoir trouvé. Oui, oui, c'était cela. Giselle voulait intervertir les rôles, ou plutôt que Daniel reprît le sien, celui de l'homme, qui est de prévenir les manifestations de tendresse et non de les attendre.

Il se mit donc en frais, accentua son sourire, se fit, autant que la chose lui fut possible, câlin, tendre, passionné même. Quelque peu maladroit au début, à ce jeu nouveau, il s'y fit assez vite, moitié sincère, moitié jouant son rôle. Et peu à peu il se grisa à ses propres paroles, aux sentiments qu'il voulait, qu'il s'imaginait ressentir. Un jour qu'il pressait Giselle contre sa poitrine avec plus de force encore qu'il n'avait fait jusqu'alors, il sentit des larmes, de

vraies larmes, lui monter aux yeux, et le mot divin, le mot éternel, échappa de ses lèvres :

— Je t'aime !

Et ce fut alors un ravissement inexprimable. « Je t'aime ! oui, oui, je t'aime ! » se répétait-il tout haut, une fois seul, afin que ce cri de passion emplît sa poitrine, n'en sortît plus.

Le lendemain il revit Giselle au rendez-vous habituel ; l'ardeur de la veille, un peu assoupie, se réveilla : il redoubla de caresses, et crut s'apercevoir que Giselle les lui rendait avec quelque froideur. Il en fut blessé.

— Mais enfin pourquoi cette tristesse ?

— Eh ! le sais-je ? répliqua-t-elle avec humeur.

Puis, se serrant contre Daniel, et sans le regarder :

— Mon bien-aimé ! fit-elle presque à voix basse.

Ils continuèrent leur promenade, silencieux. Quelle pensée les préoccupait ? la même sans doute. L'amour, tel qu'ils l'avaient pratiqué jusqu'alors, n'était plus possible, toute leur provision d'idéal s'était à la longue épuisée : de là le malaise, de là le malentendu. Le remède était si simple ! Daniel et Giselle se regardèrent, et se comprirent. Le moment de la séparation venue, ils s'embrassèrent longuement, avec plus de tendresse encore que d'habitude, baiser d'adieu scellé sur l'amour pur, ouvert déjà sur l'amour charnel... Baiser mélancolique de deux âmes qui se quittaient, pour toujours peut-être.

Jean Sigaux.

(*A suivre.*)

LA VIE ET LES MŒURS

La Censure.

Pour la vingt-troisième fois, ou plus exactement pour la trente-septième, la Commission du budget a supprimé la censure dramatique. Mais cette suppression, comme toutes celles d'ailleurs qui l'ont précédée, sera certainement définitive.

Au surplus, on peut conserver la censure ou bien la faire disparaître, je suppose que rien n'est plus indifférent aux honnêtes gens. Il y a longtemps qu'ils ont renoncé à tenir cette affaire pour une affaire sérieuse. La censure est, à leurs yeux, une institution qui donne un caractère officiel aux immoralités établies à leur aise parmi tous les théâtres. Elle consacre, elle garantit toutes les obscénités dramatiques dont ne s'étonnent même plus, je ne dis pas nos jeunes filles, accoutumées, hélas ! à ne plus s'étonner de rien au théâtre, mais nos grand'mères elles-mêmes, habituées jadis à plus de convenance dans les idées, et dans le langage à plus de retenue.

Il n'y a pas lieu de penser avec force sur la censure. Il n'y a pas lieu de se livrer contre elle à des attaques furibondes ou de chercher pour elle de condescendantes excuses. Naguère, parce qu'on pensait avec emphase sur tous les sujets et parce qu'on avait avec ou sans effort toutes sortes de colères politiques ou morales, les plus notoires écrivains se battaient noblement les flancs, si j'ose m'exprimer ainsi, pour soutenir la censure bienfaisante par des arguments inédits ou bien pour condamner par des considérations imprévues la censure odieuse, — cette censure bienfaisante ou odieuse dont il nous suffit maintenant de sourire avec un peu de mépris.

De Bonald, puissant donc pesant, était l'apologiste de cette belle institution. Royer-Collard, pesant donc puissant, était le détracteur de cette stupide administration. Il dirigeait contre elle les machines difficiles à mouvoir de sa dialectique. Ah ! disait cet homme ami des phrases longues : « Combien peu d'ouvrages d'histoire, de philosophie, de politique, et même combien peu de sermons, d'oraisons funèbres, de tragédies, d'apologues d'où on ne puisse en les tordant avec quelque habileté faire dégoutter la censure indirecte. » Chateaubriand lançait contre elle des anathèmes retentissants et rococos. Tous deux et d'autres encore, en la redondance grave et cependant folichonne de leur langage mûrement réfléchi, succédaient au badin Népomucène Lemercier, de l'Institut (qui connaîtrait Lemercier, de l'Institut, s'il n'avait été à ce point Népomucène !), lequel avait commis, d'abord, contre la censure une de ces plaisanteries éternellement regrettables dont on ne sait s'il faut s'indigner ou s'il ne faut pas plutôt s'affliger... Il avait écrit, le malheureux, une tragi-comédie en un acte, en prose (oui, en prose, comme ses vers) : *Dame Censure ou la Corruptrice*. Et ce titre paradoxal — oh ! ces paradoxes du premier Empire ! — s'éclairait de la note explicative suivante : voilez-vous la face !

Dame Censure, fille du Soupçon et de la Peur ; — l'Orgueil, l'Intérêt, l'Hypocrisie et l'Ignorance, pères et mères des Vices et des Ridicules protégés par la Censure ; — l'Esprit de parti, courtisan à trois faces, fils de la Cupidité ; — M. Mille-Œils dit de l'Espionnage, cousin de la Délation et de la Calomnie ; — le Génie, allié du Bon-Sens...

Ah ! le voilà bien, n'est-ce pas ? le voilà bien, notre esprit français dans toute sa grâce et dans sa délicatesse !... Mais la tragi-comédie du Népomucène de l'Institut n'est pas le seul crime dont la censure demeure à jamais responsable. Elle est reprochable assurément de beaucoup d'autres méfaits puisque About, ce Voltaire étendu d'eau de mélisse, écrivait, il n'y a pas bien longtemps : « La censure est inepte

à Rome comme dans tous les pays affligés d'une censure. »

Cela est probablement juste et je pense alors que la censure n'est pas si odieuse qu'on se plaît à le dire, puisqu'elle est plus bête encore qu'on ne le dit. L'un, qui va sans l'autre, compense l'autre. Et tâchons de garder la censure pour nous conserver quelques occasions de rire. Au reste, j'ai bon espoir qu'elle ne sera pas supprimée. Nous avons trop le goût du fonctionnarisme pour supprimer quelques fonctionnaires, et surtout les plus inutiles de tous les fonctionnaires. Et je comprendrais parfaitement que la fonction de censeur fût une sorte de pension à peine déguisée pour les grands écrivains pauvres. Mais on me dit que les censeurs d'aujourd'hui ne sont peut-être pas pauvres, et nul ne veut prendre sur soi d'affirmer qu'ils sont écrivains. Ah ! tant pis ! Du moins je les tiens pour excusables encore d'être censeurs, s'ils augmentent de quelques fleurs la gerbe d'anecdotes cocasses qui constituent « ce qu'il y a de mieux » dans l'histoire de la censure, et s'ils reproduisent avec quelque originalité les types classiques des inoubliables et fort ignorés censeurs qui les ont précédés.

Il y a d'abord le censeur grivois. C'est malheureusement le plus rare. Mais quand on pense que Crébillon fils, « l'auteur du *Sopha* », comme disent les braves gens en arrondissant les yeux, fut censeur, on est immédiatement secoué d'un bon rire et on proclame, à part soi, que dans cette catégorie, hélas ! si peu nombreuse, la qualité est en raison inverse de la quantité. Mais, avant Crébillon fils on avait vu, au temps de la Régence, le folâtre abbé Cherrier, auteur d'un livre, si je peux dire, intitulé *Polissoniana* et auteur d'un autre livre, si je puis employer ce terme, intitulé *l'Almanach de la Table*. C'était ce bon abbé qui pleurait en ôtant les gaillardises des ouvrages confiés à son examen. Et, un jour, qu'il effaçait par devoir une phrase comme celle-ci : « Il n'est rien de plus intéressant pour le public que d'être propriétaire d'une belle femme dont chacun tâche d'avoir l'usufruit », il écrivait en marge : « La pensée est pourtant délicate. » Bon censeur, excellent abbé !

Mais voici le censeur vertueux. Il n'est pas moins drôle que le censeur joyeux, mais il est drôle à sa manière qui est différente. Ce censeur vertueux opérait le jour où Pailleron lui soumit son spirituel *Parasite*. Arrivé à ces vers d'Eaque :

J'adore, tu le vois, ma belle Lampito,
La brune esclave de Myrrhine.
Fais que je puisse entrer dans son lit au plus tôt !

le censeur s'effara et, comme il était poète ou quelque chose d'approchant, il remplaça le dernier par celui-ci :

Fais-moi jusqu'à son cœur arriver au plus tôt !

On conçoit qu'Eaque ne fut guère satisfait de la modification : Pailleron, non plus.

Était-ce le même censeur qui sévissait lorsque Augier dut faire examiner *les Lionnes pauvres ?* Quoi qu'il en soit, l'homme de la censure voulait qu'Augier défigurât Séraphine Pommeau « pour la punir de sa perversité ». Ah ! disait ce remarquable esprit, cette femme est trop vicieuse. Il faut lui donner une leçon. Supposez qu'entre le quatrième et le cinquième acte elle soit atteinte de la petite vérole. Quel châtiment pour une coquette ! — Allons donc ! lui répondit Augier, ce que vous demandez là est absolument impossible. Séraphine a été vaccinée ! »

Ce qui prouve qu'Augier avait de l'esprit quelquefois. Les censeurs en ont aussi, mais alors on les cite comme des phénomènes : tel Lemontey, type unique du censeur narquois. C'était lui qui disait à un de ses amis : « Viendrez-vous ce soir à la Comédie-Française entendre Racine corrigé par Lemontey ?

En revanche, que de Prudhommes politiques, et qui font du zèle pour aggraver leur cas ! Un auteur avait donné à un valet fripon le nom de Dubois. Comme le préfet de police s'appelait aussi Dubois, le censeur lui écrivit qu'il avait fait rayer ce nom « parce qu'il ne convenait pas qu'un fripon portât le même nom que le fléau des fripons ». Le préfet de police dut être flatté.

On sait le cas de cet imbécile qui, trouvant dans une comédie un personnage qui demandait une salade de barbe de capucin, effaça la phrase et écrivit en marge : « Inconvenant. Choisir une autre salade. Il ne faut pas plaisanter avec la religion. »

Un autre fit interdire une pièce d'un certain Lubize : *la Hausse des Loyers*, parce que l'auteur y développait cette audacieuse plaisanterie : « Être propriétaire, c'est être le bourreau de ses concitoyens, le persécuteur du genre humain. »

Un autre — le même peut-être — fit interdire un vaudeville de Mario Uchard : *La postérité d'un gendarme*. « Cet ouvrage bafoue, disait-il, le représentant du corps de l'armée le plus spécialement chargé de la sûreté publique, le plus en contact avec la population, de la gendarmerie composée de soldats d'élite et entourée d'une considération méritée par de nombreux services. » D'où il suit que même sous le second Empire, les censeurs s'écriaient encore comme sous le règne de Louis-Philippe : « Vive le roi, la gendarmerie et son auguste famille ! »

On pourrait citer mille traits gracieux des censeurs de tous les temps. Celui-ci, du moins, doit être retenu. Vers 1860, un écrivain faisait dire dans je ne sais quelle pièce par je ne sais quel personnage : « Ah ! quelle foule d'imbéciles ! » Le censeur exigea la suppression de la phrase, parce que cet homme,

prompt au calembour, affirmait que Fould étant ministre, le public ne manquerait pas de comprendre : Quel Fould imbécile ! » Voilà qui est bien...

Au reste, lorsque Napoléon I[er] se faisait censeur, il ne dédaignait pas de devancer Prudhomme. Un jour, Legouvé fut admis à lire devant lui *la Mort d'Henri IV*. A un moment, Henri IV pressent sa mort prochaine et s'écrie :

Je tremble : je ne sais quel noir pressentiment...

L'empereur dit à Legouvé : « J'espère, Monsieur, que vous changerez cette expression. Un roi peut trembler, c'est un homme comme un autre ; mais il ne doit jamais le dire. » Legouvé écrivit alors :

Je frémis : je ne sais quel noir pressentiment...

Mais, en revanche, Napoléon, qui était, ne l'oublions pas, un homme supérieur, était quelquefois indigné de la stupidité des censeurs. L'un d'eux avait écrit à propos de *Tartuffe* : « Cette pièce doit être supprimée parce qu'elle peut déplaire au clergé et que le Concordat qui vient de le rétablir en France a pour but principal d'étouffer tous motifs de discordes qui pourraient naître du pouvoir spirituel en contact avec l'autorité civile. »

Napoléon déclara aussitôt : « C'est une place d'inspecteur à la Halle qui convient à cet homme. Remplacez-le immédiatement. Il est trop bête. »

Je ne prétends pas que nos censeurs contemporains soient trop bêtes. Je crois, au surplus, qu'ils seraient de médiocres inspecteurs à la Halle. S'ils se sentent menacés, qu'ils enrichissent donc l'histoire de la censure de quelques-unes de ces anecdotes, assez agréables en somme, qui ne fatiguent pas le cerveau et qui peuvent presque toutes être contées en famille. Elles constituent la meilleure justification de la censure et même des censeurs.

J. Ernest-Charles.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

En Chine, par Gaston Donnet (Ollendorff).

Au mois de juillet de l'année dernière, le directeur du journal *le Temps* chargeait M. Gaston Donnet d'une mission toute de confiance. Il s'agissait de partir pour la Chine, d'accompagner les troupes européennes en marche vers Pékin, d'aller à Pékin, d'y séjourner le plus longtemps possible, de se promener ensuite au hasard des événements à travers le Céleste-Empire et de raconter aux lecteurs du *Temps* ce qu'il aurait vu...

Le surlendemain M. Donnet s'embarquait à Marseille. Trente jours après il est à Shangaï ; environ un mois plus tard il arrive à Pékin pour assister aux massacres ; puis il explore la Chine du Nord, il explore la Chine du Sud et du Centre ; il descend et remonte des fleuves aux noms baroques ; cependant, comme tout a une fin, même les voyages à travers l'Asie, l'envoyé spécial du *Temps* se décide à regagner la France, en passant par l'Amérique. M. Donnet était resté treize mois absent. Il avait fait le tour du monde.

Très régulièrement pendant le voyage, M. Donnet ne cessa d'adresser à son journal des articles dont quelques-uns firent le tour de la presse. Ces articles, aujourd'hui réunis en volume, constituent un livre qui sera fort consulté parce qu'il raconte une des phases les plus captivantes de notre histoire coloniale et qui sera beaucoup lu, parce qu'il est très intéressant.

Nous observerons en passant que ce voyage et ce livre ne sont pas un début. On se souvient qu'en 1894, M. Donnet obtenait une mission du ministère des Colonies qui consistait à se rendre du Sénégal au Maroc par le Sahara. Malheureusement cette tentative hardie n'aboutit point : arrêté en cours de route et pillé par les indigènes, l'explorateur dut revenir sur ses pas, après avoir parcouru 1500 kilomètres dans le désert. La *Revue Bleue* publia le récit de cette expédition. Cinq ans plus tard, le gouvernement général de l'Indo-Chine chargeait encore M. Donnet d'une étude sur la Cochinchine, l'Annam, le Cambodge et le Tonkin. Entre temps, l'écrivain se reposait de ses voyages « au long cours » en racontant le charme intime de son pays natal : le Dauphiné.

Ceci dit, simplement, pour montrer que le jeune explorateur se trouvait déjà très préparé à accomplir la mission délicate et périlleuse qui lui était confiée.

On se souvient du récit des représailles exercées par nos troupes contre les boxeurs :

« Les soldats se précipitent, enfoncent à coups de crosse les murailles des maisons, font voler en éclats les meubles, et sous les nattes, sous les couvertures, sous les bottes de sorghos amoncelées, découvrent des hommes, des femmes, des enfants, pêle-mêle, serrés, recroquevillés ensemble, regardant ces fusils, ces poings levés, avec des yeux fous, des yeux de bêtes traquées qui ne voient plus, qui s'enfoncent dans l'orbite et roulent comme des billes blanches.

« On les empoigne par les cheveux, par la peau du ventre, par les pieds. On les traîne, on les pousse ; les torses rebondissent sur les dalles, les crânes cognent la pierre...

« Les hommes, eux, ne cherchent plus à se défendre. Ils se couchent, ils tendent les bras, décou-

vrant la poitrine — et la baïonnette s'y enfonce. Alors ils pantèlent et ils meurent les uns sur les autres, la face contre terre. Il en est qui veulent s'échapper; ils vont s'échapper quand une main les ramène par la natte, et si brusque est la secousse qu'ils tombent sur le dos, s'agitent un instant comme des crabes renversés, mais la même main les arrête, les cloue d'un coup de sabre. Et ils retombent et ils meurent, les yeux grands ouverts... »

Il faudrait citer tout le chapitre. Cette tuerie, cette « atroce mêlée de corps jaunes, au seuil des maisons et des pagodes, dans les fossés, dans les champs de maïs, sur les routes », car il y en a partout, est effroyable. Et ce n'est point du roman, cette histoire sanglante ; elle date de quelques mois à peine !

Le 10 janvier 1901, le chroniqueur de ces sinistres représailles est à Canton. « On marche dans une buée grasse, une odeur d'opium, de tripes, de santal et de pissat », mais « dans les ruelles étranglées, de nouveaux toits de pagodes pointent en chapeaux de gendarmes, multiplient les retroussis de leurs lignes », et voici des « bas-reliefs ajourés, fouillés comme des plaquettes d'ivoire. Les Chinois ont découpé dans les pierres massives des paysages plus frêles que ceux des bonbonnières de Lancret. Ils ne sont pas des artistes vrais, car ils ne sont pas des créateurs; cette imagination leur vient de l'Inde. »

Sur l'art chinois, sur les mœurs chinoises, sur toute la vie d'un peuple de 500 millions d'êtres qui a nié le progrès et s'est couché dans le sépulcre de ses murailles, M. Donnet nous donne des renseignements précieux ou exquis. Certes, il n'a pas la prétention, après tant d'autres, d'avoir inventé la Chine, mais il possède cette faculté merveilleuse qui consiste à voir juste, à sentir violemment et à comprendre!... Ému du spectacle sans cesse renouvelé des hommes et des choses, ses impressions, toutes les nuances de sa pensée nous parviennent avec une netteté absolue, parce qu'il a à sa disposition — c'est à la nôtre qu'il faudrait dire — la magie d'un style limpide, nerveux et puissant. Le plaisir de parcourir la Chine avec M. Donnet est d'autant plus vif que cet écrivain, par une horreur du « moi » poussée jusqu'à l'extrême, ne parle presque jamais de lui ; c'est le compagnon le plus discret qui soit au monde; il ne se met en scène que lorsqu'il lui est tout à fait impossible de faire autrement. Pour pressentir l'homme derrière l'artiste, il faut lire son livre à travers les lignes; alors une sensibilité charmante se dévoile chez l'écrivain, un écrivain qui connut, comme Flaubert, « la mélancolie des paquebots, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues ».

Henry Frichet.

Les Amants singuliers, par Henri de Régnier (Mercure de France).

Les trois histoires qui composent ce volume, et qui sont très belles, *La femme de marbre*, *Le rival*, *La courte vie de Balthazar Aldramin, Vénitien*, — sont tragiques : « le sang y coule par trois fois, de la gorge des deux Corcorone, du flanc de Balthazar Aldramin et du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon M. de La Thomassière ». Le style en est d'une hautaine et énergique brièveté, et en même temps d'un éclat, d'un relief surprenant : cela semble gravé sur de belle pierre dure. Les deux Corcorone virent Giulietta del Rocco et ils l'aimèrent. Cousins, ils étaient liés d'une étroite amitié, bien qu'ils fussent de très différents caractères : Alberto était passionné, Conrado était tendre. Donc, c'est Alberto qui eut la Giulietta. Les deux cousins furent ennemis. Conrado n'eut, lui, qu'une statue en marbre de celle qu'il aimait. Et Alberto disait avec une joie triomphante : « Pauvre Conrado ! Il l'aimait; moi, je l'aime et je l'ai... » Mais une épidémie ravagea la région ; la Giulietta mourut. Et Conrado, qui possédait la statue, fut joyeux. Il chantait en marchant ; et il disait, triomphant à son tour : « Giulietta est revenue. La vaine chair qu'elle anima pourrit maintenant dans la terre. Elle habite désormais la forme éternelle que tu lui avais préparée au marbre incorruptible... » Or, Alberto, frustré, par la mort, du corps délicieux qu'il adorait, souhaita la statue ; et il la désira si frénétiquement, la femme de marbre, et Conrado lui-même la gardait si jalousement, qu'un jour on les trouva tous les deux morts aux pieds de la statue : « l'un avait au cœur la pointe d'une dague à pommeau de perle ; l'autre dans la gorge, la pointe d'une dague à pommeau de rubis : et leur double sang ne faisait sur la dalle qu'une seule flaque rouge. » Ainsi peuvent coïncider, dans la ferveur du rêve, l'Art et la Vie, l'Art n'étant autre chose que la Vie sous une forme d'éternité.

Almanach du bibliophile pour l'année 1900 (E. Pelletan).

Cette belle publication, qui en est à sa troisième année, est, cette fois, illustrée par Steinlen, et d'une manière admirable. Ses compositions, gravées par les deux Froment, sont consacrées au Travail : travail du bois, de la pierre, du fer, de la houille, et les métiers divers, et les épisodes divers de la vie des travailleurs. Le dessin de Steinlen, vigoureux, vrai, pittoresque avec simplicité, émouvant sans affectation, est sincère et neuf dans tous ses détails : on n'y trouve pas de procédés connus ni de vaine maîtrise. Le texte de ce volume est consacré en grande partie à l'Exposition. Un chapitre d'Anatole

France sur *le Petit Palais* est charmant. France y démontre que « la véritable histoire humaine est l'histoire du travail », et qu'une œuvre d'art, une pièce d'orfèvrerie, par exemple, « nous instruit mieux de la vie, des mœurs, de la pensée même de la génération qui en fut témoin et y contribua, que ne l'ont pu faire les événements recueillis par les annalistes et les historiens, comme un partage de terre entre les fils d'un roi ou une bataille livrée par des vassaux à leur suzerain ». Et il décrit successivement la Sainte-Foy de Congres, qui est du xe siècle, « ouvrage de chaudronnerie grossière et magnifique », puis le Calice de Saint-Rémi, qui est de deux siècles postérieur et dont on ne peut qu'admirer le galbe pur, les proportions parfaites, la décoration riche, à la fois abondante et mesurée. Un attentif examen de ces deux objets nous renseigne de la manière la plus saisissante sur la réalité de la vie mentale en ces siècles lointains... M. Maurice Hamel étudie le Grand Palais, M. Édouard Pelletan fait de justes remarques sur le pont Alexandre, sur l'architecture du fer et la décoration des constructions métalliques. M. André Hallays résume avec bien de l'agrément ses souvenirs de l'Exposition; le Grand Palais est ainsi esquissé : « assemblage monstrueux d'éléments discordants, qui ressemble à une gare s'évadant d'un portique romain, — le Terminus de Caracalla!... » Ensuite, de nombreux articles de bibliophilie : la bibliothèque Guyot de Villeneuve, le Marché du livre, les Éditions de bibliophiles, etc. Un beau livre, de toutes les manières...

Nouveau journal inédit de Marie Bashkirtseff (éditions de la *Revue*).

Comme les précédents *Journaux* de Marie Bashkirtseff, celui-ci est amusant, attachant; il émeut et il divertit, — et il agace aussi quelquefois, si je ne me trompe, comme un assez vain bavardage. Évidemment l'âme qui se révèle dans ces pages est séduisante, mais pas complexe autant qu'on l'a dit, ni très profonde non plus, ni très mystérieuse. Peut-être qu'on a trop parlé d'elle et, avec ce journal qu'on a trop commenté, on nous l'a si souvent analysée, expliquée, qu'un peu de son charme a disparu. On dirait qu'il n'y a plus en elle ce quelque chose de secret qui est toute la beauté d'une âme. Comme nous n'avons qu'à feuilleter son journal pour savoir ses pensées quotidiennes et non seulement l'emploi de son temps, mais le détail de ses émotions, de ses joies, de ses peines, elle nous semble un peu trop exubérante; il est vrai que tout cela est contenu dans un « journal intime » et qu'elle ne l'écrivait pas pour nous... Ne l'écrivait-elle pas du tout pour nous? Je ne veux pas dire qu'il soit apprêté, mais souvent, à des formes de phrases, à des détails, on croit apercevoir qu'on n'est pas indiscret en le lisant... « Il ne me reste que vingt-trois jours! Les artistes comprendront mon désespoir... » Et puis, elle s'avouait donc à elle-même tout ce qu'elle pensait; elle l'écrivait sans timidité?... Du reste, elle apparaît ici telle qu'on la connaissait, douée d'une admirable puissance de vie, d'enthousiasme, d'une ardeur singulière à sans cesse frémir d'une émotion nouvelle; sans doute, elle est ambitieuse, mais sans mesquinerie, et c'est l'amour de la vie qui lui fait désirer la gloire comme l'épanouissement le plus complet de tout son être... Mme Renée d'Ulmès, qui publie ce volume avec une jolie préface, a joint au *Journal* la correspondance échangée entre Marie Bashkirtseff et Maupassant. Celui-ci ignora toujours le nom et la personnalité de son « inconnue »; il lui répondit avec humour, avec grâce, et quelquefois un peu grossièrement : il se méfiait et néanmoins subissait le charme de sa correspondante.

Les Chouans de la Mayenne, par Jean Morvan (Calmann-Lévy).

La légende de la chouannerie s'est organisée sous la Restauration; les survivants et les fils des Chouans l'embellirent : « Tout en exagérant leurs luttes pour le cause royale, ils demandaient souvent le prix des services rendus. » M. Jean Morvan s'est appliqué à substituer l'histoire à la légende; il a très consciencieusement étudié les documents authentiques dont la plupart font partie des archives de la Mayenne. Or, il paraît résulter de son investigation qu'il ne faut pas trop se monter la tête sur les Chouans. Très différents des Vendéens, très inférieurs. « Ce ne sont pas des corps de soldats; ce sont des agglomérations de bandits... » Non seulement leur révolte a eu pour le pays les conséquences les plus fâcheuses, au point de vue social, industriel, commercial, économique, etc. Mais encore il serait excessif de les prendre pour de très extraordinaires héros : « Ils ne luttaient, dit M. Morvan, pour aucun idéal..., ils ne possédaient ni cette force sereine, ni cette ardeur chevaleresque qui grandit quelques individualités et, dans le souvenir de leurs descendants lointains, les transforme en demi-dieux. » S'ils ont, jusqu'à un certain point, réussi dans leur tentative, c'est pour plusieurs raisons qui leur sont extérieures, — spécialement grâce à l'impéritie des généraux jacobins et à la gêne que causait dans le haut commandement la présence des représentants.

André Beaunier.

Memento. — A la Plume, *Le grand dieu Pan*, roman, par Arthur Machen, traduit de l'anglais, par P.-J. Toulet. — Chez Charles, *Ava*, « roman vécu, par un mort et un vivant. »

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Exemple à suivre. — Si l'on mesurait le degré de civilisation des divers peuples en raison de leur respective propreté corporelle, vous avez deviné que les premières nations du monde ne seraient, ni l'Espagne, ni l'Italie, et pas davantage la France. La *Public Opinion* donne la palme aux Japonais. Tokyo possède 800 établissements de bains publics, soit un pour 1 800 habitants. Ces bains sont fréquentés quotidiennement par 300 000 habitants, soit moins d'un cinquième de la population. Il en coûte, dans les établissements les plus luxueux, cinq centimes.

L'Hoplophoneus. — Ce nom bizarre a été donné à un tigre préhistorique dont aucun squelette complet ne figurait encore dans aucun muséum. Une mission qui fouillait d'épaisses couches de fossiles du Nébraska vient de découvrir toute la carcasse d'un de ces monstres, qui va être installée au Carnegie Museum. Il paraît que l'Hoplophoneus, un peu plus grand et encore mieux « endenté » que le tigre du Bengale, avait pour habitat le versant oriental des Montagnes Rocheuses.

Un concile. — Il vient de se tenir à Londres, et c'était une espèce de tour de Babel. Il avait été organisé par diverses sectes méthodistes, désireuses d'établir entre elles un lien fédéral universel. Une trentaine de « confessions » ont répondu à l'appel; les délégués d'une trentaine d'autres ont brillé par leur absence. Il est curieux de constater avec quelle jésuitique subtilité ces sectes varient leurs désignations respectives. Il y a des méthodistes wesleyens, primitifs, unis-libres, chrétiens-biblistes, indépendants, épiscopaux, protestants, et ainsi de suite. Les nègres eux-mêmes ont éprouvé le besoin de former jusqu'à quatre sectes, leurs délégués au Concile étaient au nombre d'une cinquantaine, sur 500. On apprendra sûrement avec une patriotique satisfaction que notre pays était représenté, lui aussi, à ces assises solennelles. Deux délégués étaient là pour prouver qu'il y a des méthodistes en France, ce dont l'on ne se doutait point.

Les deux Arméniens. — Un livre qui n'est que trop d'actualité, c'est celui que M. H. F. B. Lynch vient de publier à Londres sous ce titre: *Armenia, Travels and Studies.* L'auteur, depuis longtemps familiarisé avec l'Orient, a parcouru en tous sens et à petites journées, en 1893, 1894 et 1898, les pays turcs et russes où est disséminé le peuple martyr. Il était accompagné d'un topographe et d'un photographe; son livre est par conséquent abondamment illustré. On n'a encore publié rien d'aussi complet, croyons-nous, sur l'Arménie. Etude approfondie du pays, de la race et de la langue, du culte, archéologie, statistique, récit détaillé de la première grande série de massacres.

M. Lynch a été à même de relever beaucoup d'erreurs dans les idées courantes sur les Arméniens. Nous nous obstinons à considérer la Russie comme un pays gouverné à l'européenne, un pays moderne, et nous nous étonnons que les Arméniens n'y aient pas émigré en masse. Il est évident, dit l'auteur, que ceux de leurs compatriotes qui vivent en Caucasie sont moins malheureux, mais cela est vrai seulement au point de vue matériel. « L'oppression turque est physique et intermittente, l'oppression moscovite est morale et systématique. »

D'ailleurs il faut, ajoute-il, comprendre que les Arméniens, comme tous les persécutés, sont fanatiques. Ils exècrent les Russes (schismatiques à leurs yeux) presque autant que les Musulmans. Les Arméniens de la Caucasie se tiennent pour des exilés temporaires. Un fait le prouve bien. Le patriarche d'Etchmiadzin, que l'administration moscovite s'ingénie à mettre en vedette, et qui est en quelque sorte le pape des Grégoriens, n'est pas pris au sérieux par ceux-ci. Pour eux, c'est un captif. Toute leur vénération va au patriarche de Constantinople, qui, cependant, en hiérarchie officielle, ne vient qu'au quatrième rang, — après les *katholikoï* de Sis et d'Aghtamar.

Le trust du vaudeville. — Il ne manquait plus que celui-là. La *Public Opinion* annonce que les douze principaux théâtres de vaudeville des États-Unis viennent de se fédérer en un trust au capital de 2 millions de dollars. Le siège de l'entreprise est, comme on pouvait s'y attendre, à Chicago.

Pour l'abstinence totale. — Les catholiques des Etats-Unis se sont enfin avisés que la plus forte proportion d'alcooliques se rencontrait parmi leurs coreligionnaires les Irlandais, les Polonais, etc. Et pour remédier à cette situation, ils ont recours aux moyens extrêmes. Ils ont fondé une ligue dite de l'Abstinence totale, c'est-à-dire des buveurs d'eau. La ligue a constaté, à son récent Congrès de Hartford (Connecticut), qu'elle avait recueilli 85 000 adhésions. Elle affirme qu'elle a décidé 150 000 personnes à renoncer définitivement à l'usage de toute autre boisson que l'eau et le lait. Comme elle existe depuis une dizaine d'années et qu'il y a là-bas environ 10 millions de catholiques, il est aisé de se rendre compte qu'elle aura abouti à ses fins vers l'an 2560. Le cardinal Ireland, grand chef de la ligue, se déclare enthousiasmé de pareils résultats.

La réforme du costume féminin. — La princesse Marie d'Ysenburg, sœur de Henri XXII, prince de Reuss, branche aînée, part en guerre, dans la *North American Review*, contre les actuelles modes féminines. Comme la reine de Portugal, elle anathématise le corset. Mais elle va plus loin. Elle voudrait que les corsages ne fussent plus pincés à la taille. L'idéal lui semble une courte blouse tombant toute droite des épaules. Elle demande aussi que les robes ne descendent pas plus bas que la cheville, que les talons disparaissent, que les chaussures soient ajourées; que les cols des corsages, ou plutôt des blouses, laissent le cou franchement nu; enfin que, sous aucun prétexte, on ne porte plus ni voile ni voilette, et que l'unique couvre-chef autorisé par la mode soit une toque, ou un « panama », suivant la saison. Elle affirme que toutes ces graves réformes sont commandées par l'hygiène et le bon sens, ce contre quoi personne sans doute n'élèvera d'objections. Elle ajoute que l'esthétique y gagnera beau-

coup. On gagerait volontiers que ses « sœurs » contesteront sa compétence en pareille matière.

Prophéties de rabbin. — Un rabbin américain, M. Joseph Krauskopf, a fait le voyage d'Europe exclusivement pour voir jouer la Passion à Oberammergau, et de ce singulier pèlerinage il est résulté un volume : *A Rabbi's Impressions of the Oberammergau Passion Play* (Philadelphie, chez Stern). La conclusion vaut d'être textuellement rapportée. — Ce qu'il faut au monde chrétien, c'est un autre juif, pour compléter la trinité des grands réformateurs juifs, — un homme en qui fusionnent la pureté morale et religieuse de Jésus, et le zèle et l'énergie de Paul, ce sera le Messie tant espéré. Son apparition constituera le second avènement du maître nazaréen. Le temps de sa venue est proche. Les vieilles formes cultuelles ont disparu, et aussi les doctrines agressives. Quand le juif aura complètement abandonné son exclusivisme et son cérémonialisme, et le chrétien sa christologie, les deux religions n'en feront plus qu'une !

Le crâne de Mozart. — Acerbes polémiques en Autriche au sujet de cette relique. Le Conseil municipal de Salzbourg, patrie du grand homme, exhibe un crâne de Mozart qui lui a été légué par le docteur Hyrtl, lequel le tenait d'un des fossoyeurs qui avaient inhumé Mozart, et qui affirmait avoir dérobé, dans la nuit d'après les obsèques, la tête du cadavre. Mais voici que tout à coup les habitants de Mœdling ayant découvert dans un coin d'un hospice local une caisse de verre contenant un crâne, proclament que celui-ci est de Mozart. Un troisième camp assure que ni l'une ni l'autre de ces reliques n'est authentique, et que le crâne de Mozart est encore avec son squelette, dans la tombe. De pareilles polémiques étonnent, alors qu'il semble si simple de vérifier d'abord si le troisième camp a raison.

Concours allemands. — Les *Neueste Nachrichten*, de Munich, mettent au concours un roman où soit mise en œuvre la vie dans la capitale bavaroise. Il y a trois prix, de 7500, 3000 et 1500 marks, et les manuscrits doivent être envoyés avant le 1er mai 1902. Le plus curieux, c'est qu'il ne serait pas impossible que le prix allât à un Français ; on sait que Munich, grand foyer d'art, est très fréquenté par certains artistes et lettrés de nos compatriotes, et que plusieurs s'y sont même fixés presque complètement.

Une autre revue, les *Deutsche Kulturkampfer* demandent un *poème* portant ce titre même. Si la forme imposée est bien surannée, il y a du moins un prix très moderne : un automobile. Les deux autres prix symbolisent les deux pôles de la vie allemande, le pôle très positif, et le pôle musico-sentimental : — un mobilier de chambre à coucher, et un piano.

Musées régionaux. — Le Comité de l'Exposition internationale d'Art à Venise a pris une louable initiative, celle de pousser à la fondation de musées régionaux d'art moderne, dans les grands centres où les galeries consacrées aux œuvres modernes font pour ainsi dire « chaos » avec les collections classiques et autres. Un groupe d'amateurs s'est aussitôt constitué à Naples pour aviser à l'organisation d'un musée de ce genre.

Jupiter Stator. — Son temple à Rome était d'une grande importance historique, et l'on s'étonnait de ne pas en avoir encore découvert quelques vestiges. Mais en dégageant la base de l'arc de Titus et rabaissant les chaussées environnantes au niveau des voies antiques, on a mis à jour une vaste plate-forme, d'une structure très soignée. C'est entre le Palatin et l'arc de Titus, et l'on pense se trouver en présence des fondations de ce qui fut le temple de Jupiter Stator.

Les États du Pape. — M. H.-M. Vaughn, dans la *Westminster Review*, constate que le prétendu emprisonnement du Pape ne trouble plus (s'il a jamais troublé) personne au monde, et que les plus fervents catholiques de l'Italie, et de Rome même, ne s'en inquiètent guère. D'autre part, il y a forcément des relations officieuses permanentes entre le Quirinal et le Vatican, bien que celui-ci n'en convienne point. M. Vaughn estime qu'une solution s'impose à cette situation équivoque, jésuitique. Il faudrait, selon lui, que toutes les puissances représentées dans les « deux Romes » s'entendent pour persuader au Pape de se résigner formellement au fait accompli et de retirer l'anathème jadis porté contre la monarchie italienne, — et à celle-ci, de reconnaître, non pas l'indépendance, mais l'autonomie du Vatican. Celui-ci formerait en somme, au point de vue territorial, un minuscule état vassal de l'Italie, une république de Saint-Pierre, élégant pendant de celle de Saint-Marin.

La réforme du castillan. — M. Miguel de Vnamuno, recteur de l'Université de Salamanque, plaide en faveur de cette cause dans la *España Moderna*. Jamais, dit-il, l'Espagne ne s'européanisera, ne se modernisera, tant que sa langue demeurera ce qu'elle est aujourd'hui. Une révolution dans les idées est toute superficielle quand elle n'a pas pour substratum une révolution dans la langue. Et M. de Vnamuno déclare la guerre à la lente syntaxe actuelle, à l'imprécision du vocabulaire, à l'emphatisme suranné, à la débauche de métaphores et de périphrases, enfin à tout ce qui fait de la langue espagnole l'un des plus redoutables fléaux d'ennui auxquels puisse avoir affaire de nos jours un Européen cultivé. L'auteur compte beaucoup sur l'influence de la littérature française pour alléger et épurer le castillan.

La première pharmacienne. — Nous avons déjà en France quelques « doctoresses » en pharmacie, mais, chose curieuse, on n'en avait pas encore en Russie, où pullulent les femmes-médecins. La lacune vient d'être réparée. Mlle Antonina Lesniewska, une Polonaise, comme l'indique suffisamment son nom, a ouvert ces jours derniers une splendide pharmacie à Pétersbourg, et sur la Perspective Nevsky, ni plus ni moins.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 4127. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 9 NOVEMBRE 1901.

L'ACCORD NÉCESSAIRE

Tandis que la grève est en quelque sorte suspendue au-dessus de nous comme un sombre nuage, on aperçoit plus clairement que la grève, quelle qu'elle puisse être, n'est pas une solution, mais un procédé pour arriver à la solution cherchée ; et cette solution, en définitive, ne peut être que l'accord des parties qui viennent de se livrer bataille.

On a souvent comparé la grève à la guerre ; elles ont des traits de ressemblance, mais voici une différence assez notable : lorsqu'une guerre entre deux États ou deux peuples est finie, à notre époque, chacun a coutume de retourner chez soi ; vaincus et vainqueurs réintègrent leur pays et leur maison, de chaque côté du poteau-frontière ; un peu plus pauvres et plus embarrassés seulement qu'auparavant, les deux adversaires reprennent le cours de leurs travaux respectifs.

Lorsque la grève est terminée, ouvriers et patrons, administrateurs, contremaîtres retournent à la même usine, au même atelier, à la même fabrique, pour reprendre leur commun travail. Une même vie les ressaisit, remet en contact immédiat les coopérateurs d'une œuvre qui ne se poursuit que par leur accord.

Certaines modifications ont été introduites dans les rapports des uns avec les autres : oh ! bien médiocres, bien bornés sont ces changements qui peuvent naître d'une grève, comme nous l'avons vu par un si grand nombre d'essais stériles. Les modifications importantes se font d'autre manière. Une augmentation de quelques centimes sur le taux des salaires, une réforme de détail dans la discipline de l'atelier, dans la division du travail ; et, pour ce maigre résultat, on a laissé les feux s'éteindre, toute une contrée a été mise sens dessus dessous. Puisqu'il s'agit de revenir à l'accord intime d'un travail et d'une vie journalière partagés, il semble qu'on aurait pu commencer par s'entendre avant la grève au lieu de finir par s'entendre après.

Voilà pourquoi les premiers qui ont fondé des conseils du travail, entre ouvriers et patrons, avaient établi en principe que le travail continuerait régulièrement et que la grève n'aurait pas lieu pendant que les délégués des deux parties seraient à délibérer, et presque toujours, quand on a suivi cette méthode, la grève a été évitée, on s'est mis d'accord avant la bataille.

*
* *

Les ouvriers mineurs dans leur congrès de Lens, puis dans leurs réunions de Saint-Étienne, ont formulé ce qu'ils appellent leurs « revendications », au nombre de trois : 1° un minimum de salaire nettement déterminé, 2° une retraite de 2 francs par jours après vingt-cinq ans de travail, 3° une limite de huit heures de travail quotidien « du jour au jour », expression admirable de concision et de pittoresque, c'est-à-dire huit heures depuis le moment où ils quittent la lumière du soleil pour entrer dans le trou noir, jusqu'au moment où ils émergent de nouveau dans la libre atmosphère ! Qui dira que ce soit là une jouissance excessive de la vie pour les mineurs du XXe siècle, lorsque les sciences nous ont procuré une telle multiplication de forces et de moyens d'alléger nos peines ?

Les trois demandes des mineurs — sur lesquelles

nous présenterons tout à l'heure des observations, — se résument en somme dans ce vœu profondément humain et toujours plus général, plus ardent et plus légitime, à mesure que s'étend sur la planète l'empire de l'intelligence : s'affranchir de la besogne machinale, mettre une plus large part de liberté et d'idéal dans la vie. Il est vrai que si ce n'est pas pour cela que l'homme travaille, il ferait mieux de briser ses outils : l'homme des cavernes préhistoriques remplissait mieux que nous sa destinée.

Ce besoin de limiter son travail, d'en tirer un meilleur fruit et de jouir plus librement des avantages et des beautés de la nature conquise, devient et deviendra chaque jour la passion plus impérieuse de la démocratie industrielle, fière de ses progrès politiques. La discipline antique du travail est condamnée irrévocablement pour nous, le travailleur européen ne travaillera plus sous le fouet et le bâton. Le droit naturel de grève, c'est-à-dire de cesser son travail, à ses risques et périls, si on le veut ainsi, a été reconnu et protégé par les lois de tous les peuples civilisés. Il n'y a plus de travaux forcés, excepté par la nature des choses : je ne parle pas du *hard labour*.

Une discipline du travail, une loi, une charte, un gouvernement de travail n'en apparaissent pas moins nécessaires, ou plutôt ils le sont toujours davantage, à mesure que le travail se montre un plus vaste et plus puissant organisme. La plupart des difficultés du temps présent viennent de la recherche inquiète de ce gouvernement nécessaire ; nous sommes dans une période de transition entre la discipline ancienne qui n'est pas à la taille du travail moderne, et une discipline nouvelle que nous ne parvenons pas à fixer ; en sorte que nous sommes effectivement sans loi, en pleine anarchie, et le travail prodigieux, dont nous sommes les témoins et les acteurs, continue par sa force propre, presque sans le concours de notre volonté.

Cet abandon d'une discipline ancienne, désormais insuffisante par son étroitesse et qui craque de partout, et cette recherche d'une discipline nouvelle, sont parfaitement admis et compris, quoi que l'on en dise, par les grands industriels et les chefs des grandes affaires de notre temps. Ces hommes intelligents et actifs, nous en connaissons, qui possèdent des notions étendues sur les besoins variés de la planète, sur les mœurs et la législation des peuples, sur la valeur des choses et le change des monnaies en chaque pays et presque à chaque heure du jour, sur les voies les plus rapides et le jeu compliqué des tarifs, vraies têtes encyclopédiques, qui peuvent faire envie aux savants et aux historiens de profession, se rendent parfaitement compte que l'ancienne organisation du travail tombe de toutes parts et qu'elle ne mérite pas nos regrets, mais qu'il s'agit de la remplacer par une autre qui sera infiniment plus avantageuse et plus productrice que l'ancienne.

Ces industriels et ces commerçants éminents, qui embrassent dans leurs calculs une plus grande partie du monde, et avec plus de précision, que les conquérants et les politiques des temps passés, comprennent très bien que le rôle et la situation des travailleurs de l'avenir ne seront pas ce qu'ils étaient hier et ce qu'ils sont aujourd'hui ; qu'il faudra à ces machines, à ces vitesses, à ces forces infiniment multipliées sur la terre, dans l'air et sur la mer, des ouvriers armés d'une volonté et d'une intelligence infiniment supérieures ; et qu'il sera absurde de vouloir qu'un travailleur du XXe siècle pioche dix heures consécutives dans un trou noir, lorsque les trains perfectionnés et les automobiles, munis de tout le confort de la vie moderne, franchiront dans ce laps de temps la distance de Paris à Marseille et relieront en un jour les extrémités de l'Europe les plus éloignées l'une de l'autre. Supposez qu'un siècle soit encore nécessaire aux perfectionnements successifs de la locomotion et de l'aviation, pour obtenir ce plein résultat, c'est beaucoup, nous y tendons avec une vitesse qui chaque jour s'accélère, et, imaginer que les ouvriers de cette civilisation prochaine, les mineurs, les verriers, les tisseurs, les marins, les paysans seront les mêmes hommes que nous avons connus dans notre enfance ou que nous voyons encore aujourd'hui, avec les mêmes salaires, les mêmes conditions de travail, le même mode d'existence familiale et domestique, c'est aussi impossible que si l'on voulait confier le maniement des automobiles et des tramways électriques aux conducteurs des « diligences » de nos aïeux ou, aux matelots qui montaient les caravelles de Christophe Colomb, la conduite de nos steamers transatlantiques.

Les grands industriels et les grands commerçants, auxquels nous faisons allusion, assistent sans trouble, mais au contraire avec espérance à cette transformation du monde, ils en escomptent déjà en esprit tous les avantages et ils se tiennent à la hauteur de tous les problèmes. Ce sont les petits, avec leurs petits calculs, dans leurs petits comptoirs, qui s'inquiètent et poussent des cris d'alarme à nous fendre l'âme. Leur existence n'est pas méprisable, leurs droits aussi nous sont chers et précieux et leur fonction sociale durera autant que la société. Mais le monde n'est mené que par les grandes affaires ; le peuple le plus riche et le plus puissant sera celui qui abordera avec le plus de fermeté les problèmes de la nouvelle organisation du travail ; les industriels qui prospéreront, qui demeureront sous une forme ou sous une autre les guides et les chefs de l'empire du travail, seront ces hommes aux larges vues, au cœur solide, qui savent comprendre les besoins des générations

nouvelles et qui s'y adaptent ; les autres seront exclus des grandes affaires, ils retourneront à la médiocrité dont ils sont issus ; et certains qui trônent encore aujourd'hui dans les hautes sphères économiques auront leurs petits-fils ouvriers et prolétaires, comme ces dynasties déchues dont les rejetons se perdent ignorés et obscurs dans les plus humbles couches du peuple.

***

Cette discipline nouvelle, que nous voyons se former, affecte aujourd'hui la figure de commissions mixtes et de conseils du travail qui se prêtent à une foule de variations suivant les mœurs et les besoins. Mais le principe est le même sous les formes diverses, et combien plus fort et plus fécond que celui d'autrefois ! Il consiste expressément en ceci, que la règle du travail, au lieu d'être imposée d'en haut, naît du travail lui-même, et, au lieu d'être arbitraire et empirique, devient comme une loi de la nature des choses.

Les députés de nos districts miniers demandent à la Chambre de créer par une loi des commissions mixtes « composées de deux tiers d'ouvriers et d'un tiers de patrons », qui fixeraient le taux des salaires d'un commun accord. Ils ne peuvent pas se flatter de faire adopter une telle proportion d'ouvriers et de patrons, mais la commission mixte qu'ils proposent, est-elle autre chose qu'un de ces conseils du travail dont l'idée nous est devenue familière ? Ils n'ont même pas besoin de loi pour créer dans l'industrie des mines les conseils ou commissions en question ; l'initiative de quelques hommes éclairés chez les patrons et chez les ouvriers y suffirait pleinement.

Le président du conseil des ministres, choisi comme arbitre dans la grève du Creusot, il y a deux ans (septembre 1899), n'avait-il pas proposé à la compagnie et aux ouvriers d'organiser une commission mixte, élue par le suffrage universel de l'usine, qui se réunirait à intervalles périodiques pour aplanir les difficultés à mesure qu'elles s'élèvent, et le président de cette puissante compagnie n'avait-il pas accepté cette proposition ?

Il semble inutile de rappeler le nom de M. Mundella, qui organisa le premier, il y a environ un demi-siècle, des conseils du travail dans les manufactures de bonneterie de Nottingham. Ces conseils établirent des tarifs de prix pour six mille articles différents ; ils terminèrent les litiges par la conciliation et l'arbitrage ; ils firent régner l'ordre et la discipline dans les ateliers ; on remarqua que les conseillers ouvriers étaient les premiers à signaler et à redresser toute infraction aux règlements acceptés d'un commun accord ; et cette contrée, si souvent, déchirée par les grèves, jouit d'une prospérité de trente années sans un accident. De là les conseils du travail se sont répandus dans un grand nombre d'industries de l'Angleterre, puis en Belgique, et ils sont venus jusqu'à nous.

Toute cette histoire est assez connue, mais il est vrai qu'on est fort loin d'en avoir retiré les fruits qu'elle promettait. Nous voyons que depuis un an les mineurs français ont multiplié leurs congrès et leurs revendications et qu'ils nous ont acheminés jusqu'au bord d'une grève générale ; mais quel essai de conversation sérieuse a-t-on entrepris pendant toute cette année entre les délégués des ouvriers et les délégués des patrons ? Quel effort de délibération positive a été tenté avant l'heure où la grève a été déclarée imminente ? Quelle commission mixte a-t-on nommée pour étudier cette triple question du salaire minimum, des heures de travail, et des retraites pour la vieillesse ? Les mois se sont écoulés, tout l'été a passé, les vacances sont venues, elles sont passées à leur tour, ministres et députés se retrouvent au parlement, mais les difficultés ont singulièrement grandi en leur absence.

Les problèmes de ce monde ne chôment pas ; ils vont s'augmentant et s'élargissant le jour et la nuit, qu'il fasse froid ou qu'il fasse chaud ; et ceux qui devraient les étudier et les résoudre s'étonnent de les trouver si accrus et déjà menaçants, quand ils rentrent de leurs vacances.

***

Et pendant que nous écrivons ces lignes, on annonce d'Angleterre une grève de 100 000 hommes : les mineurs du pays de Galles ont décidé de cesser le travail pendant trois jours, — grève originale et qui, sauf un point, serait la grève parfaite, la grève pour la grève elle-même ; les mineurs en marquent le terme, en même temps qu'ils la déclarent ; ils ne visent d'ailleurs aucun but en dehors de l'interruption de travail décidée pour sa propre bienfaisance et vertu, ni une question de salaires ou d'heures ou de retraites, ni un autre sujet de contestation avec les compagnies, mais ils se donnent, comme les parlementaires, les professeurs et les avocats, des vacances non de trois mois, mais de trois jours, ni plus ni moins, c'est peu ; ce serait la vraie grève, la seule digne de ce nom, la jachère utile et féconde du travail humain, si elle ne devait raréfier le stock, produire une diminution de 400 000 tonnes de houille et relever par conséquent les prix, au détriment du public.

Cette idée de pure grève, limitée avec une précision mathématique, où rien n'est livré au hasard, pourrait appartenir aux compagnies elles-mêmes encore mieux qu'aux prolétaires ; si l'on ne savait que les compagnies anglaises ont de leur côté cette prétention d'introduire des poursuites contre les mi-

neurs individuellement, et, collectivement, contre leur Fédération tout entière.

Par une semblable méthode, les mineurs pourraient s'octroyer à eux-mêmes les huit heures ou les huit heures et demie, et ils n'auraient pas besoin de discuter avec les compagnies, mais le temps fixé pour une journée normale étant accompli, ils n'auraient qu'à laisser leurs pioches et leur trou noir et à remonter au soleil cultiver leur jardinet, sans autre explication qu'avec eux-mêmes, ils recommenceraient ainsi le lendemain et les jours suivants. Qui les en empêcherait? Cela pourra se voir un jour, et ce serait la discipline du travail établie par la sagesse des ouvriers eux-mêmes, modérant leur dépense de forces volontairement et mathématiquement.

Un seul dommage et la cause d'une perturbation générale, c'est que le reste du monde veut continuer de travailler, sans trêve ni grève, et avec une intensité qui s'augmente d'elle-même sans cesse; mais si chacun savait vivre pendant ce temps-là sur sa provision, résultat de sa prévoyance, et se donner libéralement cette heureuse reprise d'énergie, cette possession de soi-même et de sa conscience apaisée et réfléchie, dans un repos fécond plus que le travail lui-même, alors il est clair que cette sorte de grève vraiment générale ou plutôt unanime, ce tempérament universel de l'activité des peuples civilisés, serait d'un prix infini, n'aurait que des avantages pour tous et d'inconvénient pour personne : ce serait l'ordre et la paix.

M. Liotard Vogt disait, il y a quelques jours, dans son discours de rentrée à l'audience solennelle de la Cour des comptes, — car la Cour elle-même jouit régulièrement de son temps de grève, de jachère et de sommeil, — M. Liotard Vogt, procureur général et, par surcroît, homme de savoir éminent, disait donc : « Parmi les diverses causes de la crise économique qui sévit sur l'Europe, il faut compter la surproduction qu'entraîne nécessairement la puissance de l'outillage moderne. » La surproduction et aussi le surtravail, cet accès et cette folie du travail manuel et machinal, qui finira par amener l'Europe à un point où elle sera incapable, au milieu de ses richesses accumulées, de remplir sa mission intellectuelle et morale dans l'univers.

Le tempérament de toutes choses par l'accord raisonné et conscient; le frein mis à la concurrence furieuse et aux passions désordonnées qu'elle engendre et qui l'aiguillonnent : ce serait le salut de la civilisation, le succès définitif de la raison humaine; le monde moderne, dans l'enivrement et le fracas de ses jeunes forces entre-choquées, est peu sensible à ces leçons.

HECTOR DEPASSE.

EN TURQUIE

Levantins.

Péra est neurasthénique, c'est le refuge des fausses nouvelles, des potins, des dangereuses confidences, de la police secrète, des délateurs, des menteurs et des trembleurs, des vaines parlotes et des silences éloquents. Péra est un carrefour, un hôtel et ne représente pour personne une patrie. On n'est pas de Péra, même y étant né et y vivant.

On est le Grec ou l'Arménien, l'Européen ou l'Asiatique, le commerçant dont les entrepôts sont à Stamboul, l'employé dont les bureaux sont à Galata, le tripoteur dont les intérêts sont à Yldiz. On est le diplomate qui attend une promotion pour changer de poste, ou le financier qui attend une fortune pour aller la dépenser dans de plus gaies capitales. On est le fils du pacha qui vient le soir faire la fête dans les cafés-concerts et chez les courtisanes, l'espion qui promène ses oreilles sur les trottoirs étroits de la grande rue et au jardin public des Petits-Champs, l'agent du bakchiche, intermédiaire obligé entre la corruption des deux mondes, la proxénète élégante, intermédiaire obligé entre le vice et les apparences de la vertu. Dès la seconde génération, on y devient immanquablement un Levantin.

A la mesure de l'absolu, toutes les espèces d'hommes doivent paraître égales, si ce n'est en culture, du moins en moralité. A la mesure humaine, bien imparfaite, de notables différences s'accusent et c'est très généralement en faveur de ceux qui s'arrogent le droit de juger. Ainsi, du sein de nos sociétés organisées et de nos nationalités formées, nous exerçons de grandes rigueurs à l'égard de cet éternel provisoire, de ce monde en perpétuelle décomposition et recomposition, de ces dénationalisés de tous les groupes méditerranéens, qui essayent depuis quatre siècles et demi de vivre avec le Turc, de lui, et sous lui.

Les Levantins ont une triste notoriété et représentent pour une partie de l'Europe, la quintessence de ce que nos pères appelaient les rastaquouères. Pour être équitable, ce jugement manque de charité. Il est, par surcroît, téméraire, car les chrétiens des Échelles, élèves de nos sociétés occidentales, se sont contentés d'exagérer nos vices. Laissé à lui-même, à ses instincts, l'Orient est barbare, il n'est pas malhonnête; nourri de notre civilisation, qu'il avale de travers et digère mal, il devient malhonnête tout en restant à demi barbare. Il nous a pris tous nos travers en essayant de s'assimiler nos rares vertus. Se peut-il que nous ne nous reconnaissions pas en lui lorsqu'il pèche et que nous ne nous disions

pas qu'à tout bien prendre, la terre étant ronde on est toujours le Levantin de quelqu'un.

Le levantinisme se trahit par un excès d'honnêteté dans les manières et cache une moralité débraillée. Les Grecs l'ont trouvé dans l'héritage de Byzance et les Arméniens dans les villes et les ports, après avoir quitté leurs montagnes. Les étrangers s'en imprègnent le jour où ils adoptent le chapelet, le bouquin d'ambre et les divans des Turcs, les Turcs se vouent à lui en abandonnant leur caftan et leur bonhomie pour notre redingote et notre snobisme.

Tels qu'ils sont, ces Levantins décriés savent se faire aimer.

Ils ont gardé d'une éducation toute française la fine politesse que la France est en train de perdre. La bonne grâce leur est à tel point naturelle qu'on ne peut douter de l'excellence de leur race. Ils sont bien le résumé et la quintessence des peuples riverains de l'exquise Méditerranée.

— Bien arrivé, Monsieur! vous diront avec les roulements de l'accent grec les dames auxquelles on vous présentera, et les plus aimables s'informeront de l'emploi de vos premières journées par cette phrase polie : Avez-vous bien passé?

— Et comment trouvez-vous notre pays, mon çer? s'écrient des messieurs que vous connaissez depuis une heure.

Leur familiarité peut paraître excessive, mais ils ont un désir si naïf de plaire qu'il est impossible de leur en vouloir. Il n'est pas plus aisé de paraître leur déplaire, ni de se brouiller ouvertement avec l'un d'eux ou de se l'attacher pour la vie.

Quant à distinguer les traits d'origine de chacun, c'est fort difficile. Voici l'un, parlant un pauvre français, avec les zézayements enfantins des Hellènes; il est de Marseille, et naquit dans les Échelles d'un père immigré; voilà par contre un autre, puriste jusqu'à l'argot du petit Bob inclusivement et plein d'esprit par surcroît: Arménien, originaire des provinces asiatiques, sujet ottoman et fonctionnaire de Sa Majesté.

Le vernis hellénique est assez général et surtout indélébile. Tous les enfants pérotes, les Arméniens exceptés, parlent le grec de leurs nourrices qui n'est plus celui de Xénophon et sont condamnés leur vie durant à criailler dans leur idiome naturel et dans plusieurs autres.

Leur don de polyglottes est indéniable et trop extraordinaire pour s'expliquer par la seule nécessité. L'atavisme, la sélection jouent certainement leur rôle en cette affaire. Le bambin de six ans qui exprime des idées simples en grec, en turc, en français et en anglais, n'est pas un phénomène rare. L'adulte manie souvent avec désinvolture six vocabulaires restreints. On commence à se faire remarquer en devenant octolingue.

Ce gavage de la mémoire s'accomplit parfois aux dépens des facultés supérieures de l'esprit. On a des notions de tout, on est renseigné sur tout superficiellement; le faux savoir, frère brillant de l'ignorance, règne dans les Échelles. Aussi le plaisir est-il inappréciable de rencontrer un vrai byzantin — il en est encore quelques-uns — qui a tout lu, a médité sur tous les sujets et possède classées, rangées, étiquetées avec méthode des connaissances aussi précises que vastes. Malheureusement l'esprit grec dessèche cette belle récolte intellectuelle ; partout où il souffle, il apporte un goût de généralisation poussé à la manie. Tout l'acquis du cerveau ne sert plus qu'à des comparaisons oratoires, à des à-peu-près dialectiques et fuit goutte à goutte dans la parlote incessante, spirituelle et stérile, où se dépense l'énergie des descendants de Platon et d'Aristote.

N'importe, si nous en pouvons cueillir encore la fleur sur les lèvres des derniers héritiers de Byzance.

Pour ce qui a vulgairement nom intelligence, le Levant en tiendrait marché. Il en a trop et en fait médiocre usage. L'argent et la politique sont ici buts et moyens et suffiraient à expliquer le pourquoi et le comment de la vie si, au-dessus de tout, ne planait la vanité. En cela Péra ne fait encore que copier les grandes capitales, mais elle pousse le portrait à la charge. Que de passions met en jeu ce seul désir : paraître ! Et quelles petitesses voile toujours sa réalisation !

Voici une maison ! Il y en a cent ou mille dont la façade s'étale avec ces airs cossus, toute claire sous un frais badigeon, ornée de loggias aux vitres étincelantes et déshonorée par de hautes fenêtres sans volets ni corniches, laides comme des yeux sans paupières.

Sur le seuil, un portier monténégrin en tunique de drap vert, culotte bouffante et bas blancs, étalant plus d'or en broderies sur son gilet rouge et sa petite calotte qu'un chambellan sur toute sa personne, fume des cigarettes à travers un long bouquin d'ambre. Dans l'escalier, s'agite un domestique nombreux et bien stylé.

Les deux salons du premier étage ont fort grand air sous leurs lustres, avec leurs tapis qui cachent les parquets, remontent le long des murs et s'étalent sur les divans.

Dans ce cadre bien oriental se meuvent des élégances de divers degrés. La mode parisienne, serrée de près par les plus adroites, est rehaussée par d'autres d'une pointe d'enthousiasme, qui n'est qu'un hommage de plus au goût français. Quant à la profusion, vraiment remarquable, des bijoux, elle sent un peu trop le voisinage de la barbarie. A table, lors-

qu'on traite des convives, le service est d'une grande richesse, le menu comporte toutes les fantaisies de l'architecture et de la chimie culinaires : ce sont les quinze plats des festins d'autrefois.

Mais ne demandez pas à visiter les appartements privés, où toute la famille s'empile dans deux ou trois chambres pauvrement meublées ; évitez l'heure du dîner quand il n'y a pas de convives, de peur d'être assailli par les fumets du ragoût à la grecque et de la graisse de mouton. Mais que, surtout, votre imagination ne s'exalte pas lorsque de beaux yeux vous seront apparus au pli du rideau d'une loggia, car Dieu sait quelle camisole emprisonne la taille dont vous admiriez hier la souplesse et quelles savates traînent, du matin au soir, les pieds sur les tapis de Perse. Contentez vos yeux de ce qu'on vous montre, vous y trouverez des plaisirs exquis ; pour tout le reste soyez aveugle. La maison cossue est chargée d'hypothèques, les gages des domestiques sont en retard, les comptes des fournisseurs en souffrance, l'usure a ses entrées par une petite porte de derrière. Le besoin de paraître, la frénésie de jouer un grand rôle social ont introduit le désordre dans une société remplie de sens pratique et connaissant comme aucune autre la valeur de l'argent.

Un homme, père de plusieurs filles et de deux ou trois fils, bien installé en ville et à la campagne, roulant dans une voiture avec l'inévitable Croate rouge, vert et or sur son siège, naviguant en caïque avec son équipe de rameurs, recevant beaucoup et donnant à toutes les souscriptions publiques, ayant les airs rassurants de la fortune, possède quelque part pour tout bien un compte débiteur d'un demi-million. Restent, il est vrai, des espoirs sans limites : on se refait toujours quand on n'est point sot et le crédit repose, surtout, sur le savoir-faire. Aussi Galata fournit-il le type le plus accompli du brigand de finance, sans scrupule, mais sans maladresse, honnête homme au point de vue du code seulement. Comme cela suffit à peine au petit besoin de moralité du milieu, notre homme s'en tire avec une géniale hypocrisie, allant toujours au-devant du mépris public pour le braver ou pour démasquer les autres, affectant une indignation facile et calomniant à tort et à travers. Ah ! combien il souffre d'avoir à vivre dans une pareille atmosphère d'infamie !

Distinguer les honnêtes gens des autres est donc ici particulièrement difficile et on cède trop à la tendance humaine de ranger tout le monde dans la seconde catégorie, afin de n'être dupe à aucun prix.

Parfois, le mal d'argent mêlé au désir de sauver les apparences engendre de véritables héroïsmes. En mourant, le chef de famille n'a rien laissé derrière lui, car l'épargne ne fleurit pas sous ce climat. Restent quelques pauvres femmes, une veuve, des jeunes filles, sans le sou et ne pouvant toutefois se résoudre à déchoir. Tant qu'il est possible, des frères, des oncles, des cousins les soutiennent, avec un esprit de solidarité et de famille très remarquable qui est le correctif social de l'imprévoyance. Mais ces appuis mêmes viennent à manquer ; alors commencent des vies de sacrifices et d'expédients qui peupleraient le paradis de saintes, si l'orgueil était une vertu au lieu d'être un vice. La récompense se trouve sur cette terre, car le monde pérote, plus que tout autre, s'attache aux apparences et ne tient compte que d'elles, sachant même à quel prix elles sont sauvées. Il admet qu'on se prive de corsage pour avoir une belle jaquette et qu'on fasse, pendant six jours, la cuisine de ses mains, pour recevoir une fois par semaine.

Les conversations sont l'écho des soucis dominants. Entre la poire et le fromage, on taxe volontiers les gens à tant de capital, jamais comme nous le faisons à tant de revenus : — M. un tel, combien a-t-il ?

Et s'il s'agit d'un traitement ou du produit du travail, on ne dira pas « il gagne », mais « il prend ». Formule inquiétante pour nos oreilles occidentales seulement.

— Combien prend-il ?

Une autre question trahit une seconde préoccupation maîtresse :

— Quelles sont les nouvelles et que font les puissances ?

Cette manie de politique et de politicaille s'excuse par quelques raisons claires. Tout d'abord la tradition grecque, les mœurs perpétuées de la cité et de son agora. Puis, l'absence d'autres sujets de conversation, en cette ville privée de tout, n'ayant ni université, ni hautes études, ni presse libre, ni librairie libre, ni théâtre libre, ni pensée libre. Il se passe néanmoins dans cette sous-préfecture de très grandes choses, d'ordre politique. Le sort de chacun, sa fortune, sa sécurité, le présent et l'avenir sont étroitement liés aux intrigues internationales. Et comme il n'y a pas de cour, le monde des diplomates, seul, exerce l'attraction d'une aristocratie. Il faut en être ou ne pas être. Des familles entières travaillent pendant des années pour obtenir le baptême mondain, un billet d'invitation dans une ambassade. Le moindre attaché à la moindre chancellerie acquiert conséquemment une importance extraordinaire. L'orgueil levantin lui fait un piédestal. Il est attiré dans les familles ; à lui le sourire des jolies filles sous l'œil complaisant des mères, la cordiale déférence d'un père qu'il retrouve à son cercle, et la flatteuse humilité des jeunes gens qui lui fait la conduite le long des trottoirs de la grande rue de Péra. Il faut être au niveau de cet augure, participer autant que pos-

sible à son existence intérieure, pénétrer, tout en le respectant, le mystère dont il s'enveloppe, être capable d'apprécier la valeur de ses confidences, prêt à l'écouter et à le renseigner, à le conseiller, à l'épouser. Et toute la famille pioche la politique dans le livre toujours ouvert de la conversation.

— Bonjour, Monsieur, quelles sont les nouvelles? Et que font les puissances?

— Je l'ignore.

— C'est donc que vous me cachez ce que vous savez. Il y a quelque chose.

Ils vivent dans une atmosphère de soupçon, de réticences, de crédulité, de fausse peur. Ils osent tout, ils disent tout par leurs airs mystérieux et leur silence.

La causerie ouatée, le tic des coups d'œil rétrogrades vers les portes, l'attitude tapie, les distingueraient déjà du reste de l'humanité ; mais il y a encore la galoche.

Les usages religieux du conquérant ont répandu l'horreur islamique de la boue impure : les rues de Constantinople, lits de torrents mal desséchés, ont popularisé la galoche. Sur le rocher de Stamboul, les Turcs la portent en cuir bouilli et rigide, les Levantins la portent en caoutchouc sur le banc de marne qui, de Péra, glisse vers Galata. Elle varie ainsi selon les lois géologiques et s'adapte au caractère des races : la démarche du conquérant lui emprunte une certaine autorité, celle du sujet un surcroît d'humilité et de prudence.

A Péra, où elle règne du quinze octobre à la mi-avril, la galoche devient presque symbolique. Les voix sans éclat s'harmonisent avec les pas assourdis, l'abord discret prépare aux confidences dangereuses et le silence convient à des gens dont la vie se passe dans la fomentation d'un complot défensif.

C'est le royaume des ombres : vous ne pouvez vous hasarder dans la rue sans circuler au milieu d'elles. L'une vous barre le chemin et vous dénonce la pourriture de l'administration ottomane; une autre vous rejoint et se lamente sur l'inertie des puissances ; une troisième darde entre les baleines de son parapluie un regard qui signifie : « Je suis là, je veille. » Elles ont bientôt fait de vous mettre en garde contre le monde entier et souvent contre elles-mêmes.

Un petit vieillard pressé va et vient au trot de la porte du Cercle d'Orient à celle du Club de Constantinople. Il est retiré des affaires, mais toujours affairé : c'est un système. La curiosité, la fièvre de l'agora le retiennent dans la rue, et cependant il s'est persuadé qu'une fois ou l'autre la police, jalouse de son sens diplomatique, lui mettra la main au collet. Aussi est-il partagé entre le désir de lier conversation à tous les carrefours, et la crainte d'être surpris devisant des affaires de l'État. Parfois il ose, mais à peine tient-il une victime qu'il lui échappe.

— Bonjour, Monsieur, quelles sont les nouvelles?... Au revoir, Monsieur.

Il fuit sur ses galoches et glisse le long des devantures avec la raideur dorsale d'un homme qui attend par derrière un coup de poing ou de pied.

Cruel, à cette vue, qui ne ferait trêve de persiflage ! Et comment ne pas comprendre où le bât vous blesse, Levantins de Péra? Comment ne pas vous plaindre et vous admirer?

Vous pourriez — humainement vous devriez — nous détester, nous, Européens, qui n'y pensons pas. Étrangers, nous jouissons dans votre pays d'une quiétude parfaite sous l'aile des capitulations ; nous sommes inviolables, la malfaisante police du Sultan ne saurait nous molester ; nous avons la liberté en partage ; nous nous embarquons ; nous voyageons ; nous revenons, sans être inquiétés. Nous sommes maîtres dans nos domiciles ; un ambassadeur veille sur nos personnes et sur nos intérêts matériels ; nous avons donc quelques chances de n'être ni assassinés, ni emprisonnés, ni volés... tandis que vous... Vraiment, les malheureux sur lesquels pèse l'abominable régime de contrainte, d'espionnage et de proscription inauguré par Abdul-Hamid II sont fort à plaindre.

Cependant, les salons et les cercles de Péra restent aimables, très aimables. Leurs hôtes n'oublient jamais plus comment on y sait avec grâce flatter, aimer, haïr, sans que cela paraisse tirer à conséquence, et des hommes, auxquels la vie occidentale a beaucoup offert pourtant, reviennent de très loin dans l'espoir du sourire léger des Levantines et de la phrase de bon accueil sur le mode ionien, si douce et voluptueuse :

— Bien arrivé, Monsieur ! Avez-vous bien passé?

Trois Turcs.

Le vieux pacha reçoit à dîner. Quinze ans de séjour dans les ambassades, vingt-cinq ans de carrière administrative en Turquie et des loisirs nombreux, adroitement partagés entre la volupté et l'étude, ont fait de lui un type intéressant d'homme-frontière dans lequel l'Orient et l'Occident se rencontrent et se marient. Double culture, abondante et superficielle, double aménité de patriarche et d'homme du monde, double sagesse d'aventurier touranien et de cercleux désenchanté : il ne possède rien qu'en contre-parties ou en complément.

On a dîné entre hommes, autour d'une table garnie de vieilles faïences et de porcelaines de Saxe, ornée de fleurs et servie par des maîtres d'hôtel en gants blancs. Le *tabla*, ou plateau, n'apparaît, sur la

tête des esclaves noirs, qu'à l'heure du café, avec la griserie du tumbéki et du tabac. C'est l'heure turque. Le pacha affecte de s'asseoir sur sa jambe repliée, de renfoncer jusqu'aux oreilles son fez d'écarlate et de ponctuer sa conversation de longs silences, pendant lesquels il aspire avec effort la fumée de son narghilé. Il oublie volontairement d'avoir de l'esprit et laisse déborder la verve nationale, faite d'humour et d'ironie, abondante en boutades, en paradoxes, en anecdotes bouffonnes et morales selon Nasr-ed-Dine hodja et les autres conteurs populaires.

Il ne montrera, ce soir, que le tronc vivace sur lequel a si bien repris la greffe étrangère qu'il dissimule par coquetterie.

« Je tremble, dit-il, que quelqu'un d'entre vous n'écrive un jour un livre sur la Turquie. Permettez-moi d'affirmer que ce serait une mauvaise action de plus. Car, si Dieu a voulu punir les races latines en leur donnant la littérature dont elles meurent, il n'est pas raisonnable que nous mourions aussi, étouffés sous le poids de votre prose. Je voue à vos écrivains dits orientalistes une haine nationale. Nous ont-ils assez bafoués tous, les grands, Théophile Gautier, Amicis, comme les petits dont la race pullule ! Ils ont fourré de la poésie partout, dans la malpropreté de nos rues, qui n'est qu'un symptôme attristant de la misère de notre peuple, dans les ruines de nos palais qui n'évoquent à nos yeux que notre grandeur passée et notre actuel abaissement, dans nos *hamals*, nos portefaix, ces colosses, nés pour être les plus beaux soldats du monde et ravalés au niveau de la bête de somme. Tenez, ils trouveraient poétique Ahmed, mon capoudjar, mon portier avec sa face grêlée, et moi, avec mon ventre. Sommes-nous donc un peuple d'histrions dans un empire d'opérette ?

« Oui, je sais... vos peintres ont la rage d'écrire, mais attendez... vos écrivains graves, eux, prennent-ils la peine de nous étudier avant de traiter doctoralement de la question d'Orient ? Les Grecs, les Arméniens, les Bulgares, ces très chers chrétiens du Levant, on cherche à les connaître, on les connaît même un peu trop et on se flagelle l'imagination pour les trouver sympathiques. Mais les Turcs ? Connus, les Turcs ! Ne possède-t-on pas la formule ? Ma grammaire latine, lorsque j'étais au collège Sainte-Barbe à Paris, renfermait déjà, en 1849, ce bel exemple : *Magna est Turcorum crudelitas.* J'ai toujours sous les yeux cette phrase, en italiques, à l'avant-dernière ligne d'une page que j'avais barrée toute d'un trait de plume. Le Turc est cruel ou mieux encore fanatique. Cela suffit à toute définition.

« Mais où donc le trouvez-vous, à la fin, ce fanatisme ? Est-ce chez notre grand Mohamed el Fahti, le conquérant de Constantinople qui laissa subsister, à côté de l'Islam, les grandes églises chrétiennes ? Est-ce chez ses successeurs, les sultans qui donnèrent les capitulations aux Occidentaux et restituèrent les Lieux Saints à la papauté ? Est-ce chez Mahmoud II, le réformateur, qui s'entoura d'officiers européens ? Est-ce chez son fils Abdul-Medjid, qui proclama l'égalité des races et les droits des chrétiens ? Est-ce enfin chez Abdul-Hamid II, dont le cœur a saigné de la criminelle folie des Arméniens et qui vient d'ordonner à son peuple de taire sa juste indignation et de suspendre le châtiment ?

« Nasr-ed-Dine hodja veillait avec ses amis en attendant le lever de la lune de Rhamazan. Tout à coup un borgne entra dans la chambre et cria que la lune venait d'apparaître ; mais comme la chandelle se trouvait par terre, du côté de son œil crevé, il ne la vit pas et la renversa. — Comment, lui dit Nasr-ed-Dine, as-tu pu voir la lune si loin dans le ciel, toi qui ne vois pas la chandelle qui est à tes pieds ?

« A mon tour, je vous demande comment vous distinguez si bien tout le mal qui est dans ma race, ne vous doutant même pas de celui qui est dans la vôtre. »

Le vieux pacha affecte d'être très en colère, sa main tremblante porte à ses lèvres le bout de cristal du narghilé qu'il tette avec fureur. On n'entend plus que les hoquets inquiétants de la carafe où la fumée du tabac se rafraîchit et se parfume.

Le vieux pacha a donné la comédie à ses invités. Aussi bien qu'eux il sait à quoi s'en tenir sur les instincts cruels du Turc, cités dans les grammaires vers 1850 et toujours prêts à se mettre au service de la foi religieuse. Il juge au moins impolitiques les crimes commis en Arménie et ne se gêne pas toujours pour critiquer son souverain qu'il accuse de déni de justice envers ses sujets musulmans. Mais il a fait taire son double occidental et, en tant que Turc, il est sincère.

* * *

Le jeune bey affecte de n'offrir jamais à des Occidentaux que du café « à la française ». Une maison, dit-il en riant, n'est pas une tente arabe. Le fait est que sa maison, pour être située sur le plateau de Michan-Tache, entre celles du grand vizir en activité et de deux grands-vizirs en retraite, ne ressemble en rien à ses voisines. Elle n'est pas entourée de grands murs ni visiblement divisée en deux secteurs : « Haremlik » et « Sélamlik ».

La femme du bey est d'une indépendance d'allures qui doit être en scandale à l'Islam tout entier. Elle reçoit à sa table les amis européens de son mari et, seul, un règlement de police qu'elle trouve idiot l'empêche de sortir sans voile.

Lui, a fait à Paris et à Vienne des études de médecine assez complètes. C'est une manière de savant, absolument improductif, qui n'a qu'un idéal : apprendre, et qu'une occupation : lire. Aussi possède t-il une belle biblioihèque scientifique. Si Abdul-Hamid savait!... Mais pour une fois, sa police particulière est en défaut et le jeune bey vît bien tranquille entre ses livres, sa femme et ses amis étrangers qui échappent également à la censure.

Or hier, lorsque les familiers du jeune bey entrèrent chez lui, — comme on entre dans toute bonne maison : sans se faire annoncer, — ils le surprirent causant et fumant avec cinq ou six personnages très authentiquement turcs. L'un d'eux, un vieillard, portait le turban blanc et la robe des ulémas : « Un bon ami de feu mon père », dit le bey.

Puis comme la conversation, brusquement interrompue, ne parvenait pas à se renouer, il s'écria tout à coup d'un ton gai : « On peut le dire, à vous qui êtes des hommes aux idées larges, nous nous entretenions, lorsque vous êtes entré, de l'excellence de l'Islam, comparé aux autres religions... » Les Turcs, encore tout pénétrés de la grandeur du sujet, acquiescèrent par de lents et graves balancements de torse. La teinte d'ironie, la note blagueuse de l'aveu ne pouvaient que leur échapper. — Ou peut-être l'extrême finesse de ces Orientaux avait-elle perçu, voilée sous l'ironie et la blague, une impulsion secrète, un besoin de bravade, sincère comme un acte de foi chez cet incrédule, chez cet affranchi qui ne fait plus même son *namaz*, sa prière, une fois par an. Dans un élan, il venait de jeter à la face de ces chrétiens la vérité suprême, l'affirmation que les armes turques ont été porter jusqu'au cœur de l'Europe : la religion du Mahomed est supérieure à toutes les autres, Allah seul est Dieu.

Le vieil uléma sortit rapidement, impassible en apparence, mais, sans doute, l'âme frémissante.

Chez les amis du bey, ce fut une surprise générale. Comment un docteur, un lettré, sur la table duquel repose Darwin à côté de Nietzsche, peut-il perdre un après-midi en compagnie de l'ignorance pompeuse des gens de mosquée et traiter avec plaisir d'un sujet aussi vague et prétentieux?

C'est que le jeune bey, lui aussi, a un double. Loin de l'étaler comme le vieux pacha avec complaisance à de certaines heures, il passe sa vie à le dissimuler. Seul de tous les Turcs, il a, par la science acquise et par sa tournure d'esprit, le droit de se croire un personnage occidental. Il se dit citoyen d'Oxford, du quartier Latin et d'Heidelberg. On l'a entendu définir l'Islam, non pas une religion, mais un règlement qui fut bon pour les armées du VIIe au XVIIe siècle.

Parlant de la Turquie, il ne dit que « notre malheureuse Pologne », et il a baptisé le sultan : Poniatowski. Il y aurait de quoi se faire cent fois prendre, exiler en Arabie et étrangler d'office, s'il n'était l'intime de deux ambassadeurs.

Au fond, tout au fond de lui-même, ce frondeur, ce docteur, ce libre penseur garde sa croyance en la supériorité de l'Islam sur les autres religions, et il ne faudrait pas s'étonner de le trouver un jour, traitant autour du narghilé de l'excellence de la Turquie et d'Abdul-Hamid II comparés à l'Autriche et à François-Joseph, à l'Angleterre et à la reine Victoria. Il y croit aussi, ferme comme un roc.

***

Ahmed-effendi est un Jeune Turc. Non pas un de ces jeunes Turcs comme il y en a, qui se jettent dans la révolution par dénuement avec le ferme propos de se faire racheter.

Encore moins un de ces faux compagnons dont le Sultan a rempli nos universités, gens de police grassement appointés à la surveillance des étudiants turcs, des exilés, des rares convaincus et qui mangent les ressources des comités secrets, dérobent les caractères d'imprimerie des journaux subversifs et dépistent la correspondance. Ahmed-effendi est un vrai Jeune Turc.

Il est né pauvre à quelque distance de Trébizonde, dans un village grec converti depuis cinquante ans à l'Islam, donc particulièrement fanatique. On a fait de lui un safta. Un sombre medressé de Stamboul est devenu l'asile de sa dix-huitième année.

Chose rare, l'atmosphère de Constantinople a ennobli ses aspirations, tendu son esprit vers les généralités et les sciences. Il a fui la discipline religieuse, ce qui, à l'honneur de la religion musulmane, est assez facile. Pendant cinq ans il a travaillé avec ardeur pour devenir médecin légiste, attaché au poste de police de Galata-Seraï. Peu après, sans perdre sa place, il est parti pour Paris avec une bourse du gouvernement.

Le boulevard Saint-Michel lui a donné un coup de massue. Il lui sembla, dit-il, que toutes ses énergies coulaient de lui par le bout de ses pieds attachés au trottoir.

Dans les hôpitaux il apprit que ses cinq ans de labeur à Constantinople l'avaient à peine élevé au niveau d'un garçon de salle.

Désespérant de la médecine, il alla suivre des cours de droit. Du code il passa à la sociologie qui lui permit de mesurer l'étendue du mal turc. Il rêva de réformes imposées par le peuple ottoman; il rêva, par malheur, à haute voix dans les cafés de l'Odéon au milieu de ses compatriotes.

Où il y a deux Turcs, l'un espionne l'autre. Ahmed-effendi, dénoncé, reçut l'ordre de rejoindre sans retard son poste de police où il s'étonna de se re-

trouver non plus médecin-légiste mais prisonnier.

Une nuit, on le transporta au palais du Sultan. Son interrogatoire dura un mois. Ce qu'on lui fit, durant cette période, il refuse de le confesser. Il est sorti, libre enfin, la semaine dernière, crachant le sang et ne se nourrissant plus. Les espions qui le suivent dans les rues et les cafés de Péra ricanent : ils voient bien qu'il va mourir; lui seul ne s'en doute pas. Sous le toit de Sa Majesté on sait vous accommoder un homme et lui assurer une mort naturelle.

Ce qui surprend chez ce moribond c'est l'harmonie de ses opinions sociales.

Il a tout lu et tout retenu. Avec la clarté d'esprit qu'il doit à ses origines grecques il a fait son choix. En disciple de Mahomed il hait l'individualisme, se déclare soumis à la réglementation et à l'intérêt de la masse. La théorie allemande, Karl Marx, le collectivisme devaient lui plaire. Il se les est assimilés avec une rare facilité. Où cette facilité devient excessive, puérile même, c'est dans l'application du système à la Turquie actuelle.

Le double de ce bon collectiviste monte sans cesse la garde à ses côtés. Il s'accoude auprès de lui sur le marbre des cafés, le surveille tant qu'il pérore, s'alarme lorsque la discussion s'engage sur une pente dangereuse et finit toujours par intervenir. Du disciple de Karl Marx il a obtenu un compromis assez singulier qui sauve la pure tradition ottomane.

— Le principe de la souveraineté du peuple est inscrit dans les lois de l'Islam, disait un jour Ahmed-effendi. Le calife Omar, prêchant dans la mosquée du Caire, demandait aux fidèles s'ils étaient contents de lui et les conjurait d'exposer à haute voix leurs griefs contre son gouvernement. Tous égaux, tous maîtres, ni riches ni pauvres, l'État gérant la fortune de la nation...

— Les chrétiens comme les musulmans sans doute? interrogea un jeune Arménien.

Ici on vit pâlir encore le pâle apôtre :

— Jamais! dit-il d'un ton sec.

Puis, après un peu de réflexion :

— Jamais; car vous ne nous demandez l'égalité, vous chrétiens, que pour devenir nos maîtres.

Le double avait parlé.

En tous ces élèves de nos livres, de nos casinos et de nos réunions publiques le vieux Turc subsiste avec son fougueux orgueil. Raffinement des mœurs, culture intellectuelle, foi humanitaire, rien ne l'abolit. Et on s'étonne de le retrouver, dans le présent, ce qu'il fut dans l'histoire : féru de la supériorité de ses croyances et de ses mœurs, tranchant du maître sitôt qu'un chrétien, étranger ou sujet, a l'air de vouloir se hausser jusqu'à lui.

GEORGES GAULIS.

LA GENÈSE DU MILLIARD [1]

« Micky poursuivant son idée de « faire grand », alla trouver un riche commerçant qui employait deux cents commis voyageurs en épiceries et par eux se trouvait en relations avec tous les petits débitants du pays. M. Thurber, le commerçant en question, semblait disposé à acheter des lots de mille cerfs-volants avec un rabais de trente-trois et un tiers par cent. Micky promit d'en référer à son associé.

« Pendant qu'il attendait le bon plaisir de M. Thurber, il écouta des sénateurs et des députés, venus de tous les coins du pays, amis du grand commerçant, qui discutaient la question du bi-métallisme. « J'avoue », ajouta Micky en racontant leur conversation à Fred et à Ed, « que je n'y ai compris goutte. Ils avaient l'air de dire qu'un dollar en or valait seize dollars en argent. Si cela était, celui qui posséderait de l'or ne serait pas assez niais pour le dépenser; il le changerait, à mesure, contre seize fois sa valeur de dollars en argent et avec cela achèterait tout ce dont il aurait besoin. »

« Ed déclara que Micky avait, certes, mal compris. Personne ne pouvait s'attendre, avec un dollar, à recevoir la valeur de seize dollars, que ce fût en cerfs-volants, tables, farine, maisons, ou en argent. Tout ce qui se vend représente le travail de tant d'heures ou de jours : si un homme arrivait à recueillir en un jour seize fois plus d'argent qu'il en pourrait trouver d'or, il est évident que l'or vaudrait seize fois plus que l'argent.

« Un homme faisant par hasard une belle trouvaille d'or s'enrichirait du coup; mais un autre pourrait arriver au même résultat dans une mine d'argent. Si, un beau jour, des mineurs trouvaient l'intérieur d'une montagne pleine d'or pur qu'ils travailleraient comme le fer, il se trouverait que le monde entier serait pourvu du précieux métal. Qu'en résulterait-il?

« Les premiers qui arriveraient à Washington avec des wagons remplis de ce métal en barres le délivreraient au Trésor public. La loi veut que le gouvernement accepte tout dépôt semblable après la preuve faite au bureau spécial. La première cargaison serait reçue et payée comptant; la seconde, jusqu'à la cinquième peut-être, également. Mais si la procession continuait sans interruption, vous voyez d'ici l'ahurissement des autorités. Tout le trésor de Washington serait vite épuisé. Le télégraphe apprendrait à qui de droit que, tout le long de la route, des trains énormes, pleins d'or, avancent toujours; que d'autres vont partir. La réserve de toutes les banques

(1) Voyez la *Revue* du 2 novembre.

du pays s'épuiserait. Finalement on chercherait à payer les mineurs avec l'or en barre accumulé en monceaux énormes. Ce ne serait pas l'affaire de ces hommes. Le temps manquerait pour fabriquer des dollars. Les mineurs demanderaient à être payés en chèques et non en numéraire. Le gouvernement tout entier serait alors aux abois. Il faudrait créer une loi nouvelle pour un cas extraordinaire et une loi, pas plus que des pièces de monnaie, ne se fabrique en un clin d'œil. La seule chose à faire serait de livrer à chaque mineur un reçu de l'or qu'il apporte. A lui de le faire accepter par des banquiers!... Ceux-ci se récuseraient. Ils diraient : « A tirer du fer de la mine, un homme s'il trouve le métal pur peut gagner 24 dollars par jour; où le fer est mélangé il ne gagnera que 2 dollars. Si un homme trouve une veine d'or pur, il peut en extraire en un jour, douze tonnes à 750 000 dollars la tonne, soit 9 millions de dollars pour les douze. Pouvons-nous abandonner nos économies et celles de nos clients à raison de 9 millions de dollars par jour comme salaire d'un mineur du Colorado, lorsque nos mineurs de l'Est ne reçoivent que 2 dollars par jour?... Qu'allons-nous faire? D'après les dernières nouvelles, l'or des mines est tellement abondant qu'on n'en peut prédire la fin. »

« Le résultat d'un état de choses pareil, poursuivit Ed, serait que les mineurs, avec leurs barres d'or, ne pourraient pas en payer le transport, que les compagnies jetteraient le précieux métal à côté de la voie et qu'on finirait peut-être par en paver les rues.

« Toutes proportions gardées, c'est ce qui est arrivé pour l'argent. Certains disent que l'argent, au lieu de valoir la seizième partie de l'or, n'en vaut que la trente-deuxième partie. Au commencement des grandes découvertes, quelques heureux mineurs gagnèrent 20 millions de dollars chacun en deux ans. Cela affola la nation tout entière. Des milliers et des milliers d'hommes se ruèrent aux mines et découvrirent de telles quantités de métal blanc que personne n'en voulut plus. Les gouvernements étrangers refusèrent de l'accepter, ne sachant pas au juste la valeur de l'argent qui, selon la loi, devait passer tout comme l'or. On ralentit la frappe des pièces d'argent qui, à l'avenir, devait servir comme petite monnaie, absolument comme les sous. »

« Micky dit à Ed qu'il comprenait fort bien son explication et que sans doute la chose pourrait se produire pour les cerfs-volants.

« — Certes, répondit Ed, tout se résume en ces mots: offre et demande. Si les cerfs-volants poussaient sur un arbre, vous auriez soin de cultiver cet arbre en grandes quantités, afin d'en vendre cent mille par an à raison de deux cents pièce. Mais si un Robinson Crusoé quelconque revenait de son île déserte et racontait à qui voudrait l'entendre que ces arbres poussaient dans l'île en quantités inouïes et que des millions de cerfs-volants tombaient à terre chaque automne, — eh bien, vous n'auriez alors qu'à fermer boutique. Les cerfs-volants, apportés de l'île déserte, se vendraient, non pas deux cents pièce, mais à raison de trente-sept pour un cent. »

L'industrie des cerfs-volants prospérait merveilleusement. A la suite d'une causerie d'Ed sur les aptitudes qui faisaient d'un homme un maître, tandis que d'autres restaient éternellement des manœuvres, Sally s'écria, prise d'admiration pour le jeune professeur :

« — Ed, je crois que tu seras le plus grand avocat des États-Unis.

« Alors Micky se tourna vers son associé :

« — Fred, tu deviendras un financier hors ligne.

« Et Fred, pour n'être pas en reste, répondit :

« — Toi, Micky, tu as le génie de l'organisation et je suis tout disposé à servir sous tes ordres.

« Micky reprit :

« — Je consens à diriger, mais je ne ferai jamais rien sans te consulter.

« Alors Ed prit la parole :

« — Vous avez raison tous deux et je serais fier d'être votre conseil. Mais aucune grande entreprise n'a jamais prospéré, que je sache, sans l'aide d'une femme. Sally a un cerveau admirablement équilibré. Confiez-lui tous vos fonds.

« Fred fut d'avis qu'un jour Sally trônerait à la Maison Blanche.

« Micky résuma la situation dans son anglais qui laissait encore beaucoup à désirer :

« — Si, à nous quatre, nous avons ainsi de quoi mettre le grappin sur le monde, je ne vois pas ce qui nous arrêterait...

« Et, de fait, rien ne les arrêta. »

Cependant, malgré leurs visées ambitieuses, Micky et Fred n'étaient encore que deux gamins des rues, comme nous l'allons voir.

« Il ne faut pas perdre de vue que l'intention première de Micky et de Fred était de gagner de trois à quatre dollars afin de célébrer dignement la fête nationale. A mesure que le 4 juillet approchait, Fred songeait à ses pétards; il finit par en parler. Sur quoi Micky jeta les hauts cris. Dépenser ainsi un argent si durement gagné!... le voir s'en aller en fumée!... jamais de la vie!

« Il s'ensuivit une querelle homérique, d'autant plus pénible que les associés s'étaient montrés dernièrement fort bons camarades. Ed, paisible, assista à

la querelle et Sally, qui pourtant admirait fort le jeune « avocat », lui reprocha de ne pas chercher à faire la paix. Digne et silencieux, Ed s'éloigna, Sally bouda et les deux gamins se séparèrent sans avoir rien décidé.

« Il faisait une chaleur lourde. Micky et Fred se retrouvèrent auprès du canal, mais ne se parlèrent pas. La police ne permettait pas aux enfants de se baigner avant huit heures du soir. Sur la rive se trouvait un énorme tas de planches entassées très maladroitement. Une quantité de jeunes garçons s'étaient installés sur ce bois, y compris les deux associés. Un sinistre craquement se fit entendre, le bois céda et grande fut la dégringolade. Beaucoup d'enfants furent blessés; les plus grièvement atteints furent Micky et Fred que l'on transporta à l'hôpital.

« Dès que la nouvelle de l'accident arriva jusqu'à elles, les deux mères se précipitèrent à l'hôpital, où elles ne furent pas admises et Sally courut, en larmes, trouver Ed. Celui-ci, très digne d'abord, la consola. Il lui dit ces belles paroles :

« — Nous obtiendrons des dommages et intérêts. Le cas est excellent.

« Micky et Fred, quoique assez mal en point, Fred surtout dont le bras était cassé, se remirent assez vite, firent la paix et sérieusement cette fois. Fred se déclara converti aux principes d'économie de Micky.

« Ed interrogea cent cinquante-trois personnes. Il apprit que le bateau d'où on avait jeté les planches sur la rive appartenait à M. Ingals, le roi des chemins de fer et que la responsabilité d'une incurie coupable remontait jusqu'à lui. Ed prit les dépositions des hommes chargés de débarquer le bois, de deux agents de police, qui certifièrent que les autres négociants faisaient entasser soigneusement leurs planches et qu'ils avaient entendu dire aux employés de M. Ingals que « ce tas-là pourrait bien causer la « mort des enfants qui s'amusaient à y grimper ». Vingt témoins pourraient apporter leur témoignage quant au sérieux de l'accident et les chirurgiens de l'hôpital étaient là pour entrer dans tous les détails des blessures reçues. Bref, c'était le plus joli petit cas qu'un jeune avocat pût désirer.

« Ed présenta son réquisitoire à ses patrons. M. Evarts l'examina avec beaucoup d'intérêt et le confia à un de ses jeunes associés qui le mit tout à fait en règle. La maison entière s'amusa du cas de Ed Webster.

« Grande fut la stupéfaction de M. Ingals lorsqu'il se vit assigné pour dommages et intérêts montant à la somme de 20 000 dollars. Il s'en alla trouver ses amis, MM. Lincoln, Seward et Evarts, pour leur demander ce que signifiait cette mauvaise plaisanterie. Ces messieurs le firent entrer dans leur sanctum et lui expliquèrent ce qu'étaient les associés Flynn et Schmidt, ainsi que leur conseil Ed Webster. La conférence se termina par un formidable éclat de rire.

« Alors M. Ingals s'en alla à l'hôpital, fit jaser les deux blessés et s'intéressa beaucoup à eux.

« Voici ce qu'il proposa. Micky et Fred se portaient assez bien. Jamais aucun jury ne leur accorderait une somme de 20 000 dollars comme dommages et intérêts. Ce serait tout simplement ridicule. D'un autre côté, M. Ingals se sentait solidaire de l'imprudence commise. Comme les enfants semblaient intelligents et qu'ils seraient fort capables de profiter d'un grand voyage, il leur bourrerait les poches de passes et leur donnerait en plus 300 dollars pour leurs menus frais.

« Lorsque ce compromis fut proposé à Ed, il faillit rejeter très loin un arrangement aussi mesquin. Mais, se reprenant subitement, il demanda pardon à ses patrons et promit de transmettre leur avis à ses clients Flynn et Schmidt. M. Lincoln alors engagea une discussion légale avec ce petit garçon qui semblait un enfant : les autres grands avocats se joignirent à lui et firent ainsi subir un véritable examen à Ed. Celui-ci avait étudié le cas à fond. Grâce à son extraordinaire mémoire, il put citer vingt ou trente décisions rendues dans les différents États de l'Union, dans des cas analogues. Lorsqu'il eut fini, M. Lincoln lui posa la main sur la tête et lui dit :

« — Très bien, Ed, je suis fier de vous.

« Ce qui rendit le gamin fou de joie.

« Mais il eut beaucoup de mal à convaincre ses clients. Micky ne voyait qu'une chose. En offrant 1 000 dollars, 700 en passes de chemins de fer et 300 en argent, M. Ingals leur faisait tort de 19 000 dollars. Mais lorsqu'il eut enfin compris qu'un jury pourrait parfaitement ne leur rien accorder du tout, il se résigna et Fred approuva.

« Ed alors présenta une note de 25 dollars pour ses services et ceux de ses patrons. Micky en fit presque une maladie. Perdre du fait de ces grands avocats 19 000 dollars et payer en plus 25 dollars, c'était vraiment trop fort ! Il marchanda. Ed, digne et calme, se leva pour partir. Micky offrit 15 dollars, après en avoir offert 10, puis 20. Ed ne disait toujours pas un mot et se rapprochait de la porte. Enfin, en gémissant, Micky dit à Sally de faire un chèque, car elle avait déposé dans une banque les sommes qui lui avaient été confiées. C'était la première fois qu'elle faisait un chèque pour une aussi grosse somme et elle en ressentit une certaine fierté. Ed remercia avec une gravité professionnelle puis causa gentiment, comme si rien de particulier ne se fût passé. »

Le long voyage des deux gamins ressembla peu à un voyage de touristes. Ils ouvrirent leurs yeux tout grands, mais ne regardèrent pourtant que ce qui touchait à la préoccupation principale de leur vie.

D'abord, ils résolurent de ne dépenser que le strict nécessaire. Les mamans leur avaient bourré un panier de bonnes provisions; cependant, il fallait boire aussi bien que manger, et une tasse de café coûtait 10 cents. Ils firent le calcul de ce que leur reviendraient deux tasses de café par jour pendant leur tour : 24 dollars!... Cela leur donna le trac.

Alors ils offrirent aux voyageurs de leur cirer leurs bottes. A ce métier ils gagnèrent 1 dollar 20 cents. Comme, avec le sans-gêne national, ils faisaient leurs observations à haute voix, les voyageurs finirent par les écouter. Leur conversation offrait un mélange de naïveté et de sens pratique tout à fait piquant.

Ils visitèrent, ici et là, une fabrique de papier, une d'allumettes chimiques et à Minneapolis les vastes moulins qui déversaient sur le monde cinq mille barils de farine par jour. On commençait par se moquer de ces deux petits garçons qui se posaient en commerçants; on finissait par les écouter et ils prenaient gravement des notes, emportaient des échantillons et promettaient de faire d'importantes commandes dès que reviendrait la saison des cerfs-volants.

Les voyages forment la jeunesse. Micky et Fred, en visitant les grandes villes de l'Ouest, en traversant les interminables prairies, puis les montagnes, se sentirent un peu ahuris parfois, mais leur esprit éveillé comprenait et retenait mille choses utiles.

Ce qui leur manquait, inévitablement, c'était le sentiment artistique, l'admiration des beautés naturelles aussi. Il faut une certaine culture pour apprécier, non seulement un tableau, mais aussi un point de vue. Cependant, un jour, ils virent, au pied des Montagnes Rocheuses, un coucher de soleil tellement merveilleux que Micky, pour la première fois de sa vie, se sentit étrangement remué et les larmes lui montèrent aux yeux. Puis au Yellowstone Park, tous deux restèrent muets d'admiration.

En route pour San Francisco, un agent, espèce d'impresario, écouta bavarder les deux amis qui, tout en échangeant leurs opinions, touchaient à toutes les questions d'économie politique dont Ed les avait jadis entretenus. L'agent les interrogea. Leur histoire l'ayant amusé, il s'avisa qu'elle pourrait aussi amuser les jeunes Californiens. Il leur proposa de faire des conférences et leur offrit 25 dollars par soirée, tous frais payés. D'abord, Micky et Fred crurent à une mystification... Lorsqu'ils virent en grosses lettres l'annonce de la conférence intitulée : « Ce que virent deux gamins en allant des grands lacs au Pacifique », ils durent s'enfermer dans leur chambre d'hôtel afin d'y rire tout à leur aise. Seulement lorsqu'ils touchèrent 250 dollars pour dix soirées, ils trouvèrent la plaisanterie excellente. Tous les écoliers du pays étaient accourus pour les écouter et leur avaient fait une véritable ovation.

Au retour de leur grand voyage, ils se trouvèrent riches de 27 dollars, plus les 300 dollars des dommages et intérêts. Un journaliste raconta d'une façon plaisante leurs aventures. Du coup, Flynn et Schmidt devinrent célèbres, ce qui activa fort la vente des cerfs-volants au printemps.

A partir de ce moment, les affaires de la maison Flynn et Schmidt marchèrent à pas de géant. Lorsque les associés attinrent l'âge de seize ans, ils se trouvèrent posséder 4 216 dollars 27 cents, le tout déposé à la banque. En poche, ils n'avaient pas un sou.

Ed vint les trouver et leur conseilla d'acheter certains terrains. D'après un mot échappé à M. Evarts, ces terrains devaient bientôt prendre une plus-value considérable. En effet, quelques mois plus tard, des maisons avoisinantes brûlèrent; pour les rebâtir, les propriétaires, qui songeaient à faire grand, se trouvèrent avoir besoin de plus d'espace. La maison Flynn et Schmidt reçut pour ces terrains 6 500 dollars, tandis qu'elle n'en avait déboursé que 3 100. Ed présenta une note de 500 dollars, qui fut acquittée sans un mot. Micky, cependant, gémit intérieurement.

La nouvelle spéculation des associés fut plus hardie encore, Micky apprit que dans la Virginie on avait trouvé de l'huile. Il emporta 2 000 dollars et acheta deux mille acres de terrain boisé et inculte. Pendant un an, on ne trouva rien. Fred se montra sévère. Un mois plus tard, un puits fut creusé au bon endroit; l'huile rapporta 53 dollars par mois pendant près d'une année après quoi la source tarit. Ils avaient gagné 15 000 dollars et se réjouirent grandement lorsqu'ils vendirent le bois, dont leurs terrains étaient couverts, pour 18 000 dollars. Puis, on y découvrit du charbon; en cinq ans le charbon rapporta 22 000 dollars. Une compagnie de chemin de fer, se trouvant avoir besoin d'une partie de la propriété, en donna 5 000 dollars et le reste fut vendu à un charbonnage pour la somme de 60 000 dollars.

On voit que les contes de fées peuvent se retrouver, sous un déguisement moderne, dans des livres bourrés de chiffres.

Malgré leur nouvelle richesse, les associés ne dépensaient rien et se réunissaient chaque soir dans leur cave, en compagnie de Sally et d'Ed; celui-ci causait sans jamais se troubler, quel que fût le sujet de son discours, pendant que ses amis fabriquaient leurs éternels cerfs-volants.

Les journaux américains instituent volontiers des concours. Les uns offrent une forte prime à celui de leurs lecteurs qui battra tous ses rivaux au *base-ball*

ou au *golf*, qui prédira avec le plus de sûreté le candidat d'une convention politique, qui enverra le meilleur modèle pour un costume de bicyclette pour femme, etc., etc. Cela fait merveille pour la circulation d'un journal. Le propriétaire du *Cincinnati Enquirer*, indigné de voir que les moindres feuilles de chou arrivaient ainsi à la popularité, frappa un grand coup. Il offrit un voyage de dix mois autour du monde, toutes dépenses payées, aux deux élèves des écoles publiques, garçons ou filles, qui lui enverraient les meilleurs dissertations sur ce sujet : « Visez haut. »

Micky remporta le premier prix ; sa sœur Sally le second. La joie fut grande dans la cave de Mrs Flynn. Comme Sally ne tenait pas à faire le tour du monde, elle passa son prix à Fred. Une fois de plus, les deux associés partirent en voyage.

Pas avant d'avoir élaboré un plan de campagne pourtant. S'ils tenaient à jouir pleinement de leurs nouvelles expériences, ils désiraient surtout en tirer le plus de profit possible. Ils causèrent avec un vieux matelot de leurs amis qui avait, onze fois, fait le tour de notre petite planète. Ce vieux sage leur conseilla d'acheter avec tout leur argent disponible du gin-seng (1). En Chine, cela se vend 5 dollars la livre. Ni l'un ni l'autre ne connaissait cette racine, même de nom. Ils n'en purent obtenir à Cincinnati et dans les villes avoisinantes que 800 livres, à raison de 20 cents la livre. Une annonce mise dans les journaux produisit un effet merveilleux; tous les enfants du pays se mirent à chercher cette plante. En un mois, 15 000 livres furent achetées au prix de 2 500 dollars. Le gin-seng, envoyé en ballots à Hong-Kong devait être confié aux soins de MM. Russell et Cie. Les patrons d'Ed donnèrent aux voyageurs une lettre de recommandation pour ces messieurs.

Le journal annonça l'heure du départ de *ses* voyageurs. Une foule d'écoliers s'assembla pour leur souhaiter bonne chance.

Pour Micky et Fred, le Japon fut un rêve ; la Chine, un mystère gigantesque; Ceylan, un jardin; les Indes, un émerveillement; la Perse, l'Arabie, l'Égypte, un labyrinthe de souvenirs historiques; Constantinople, un conte des Mille et une Nuits; la Russie, un lieu de terreur; l'Italie et l'Espagne, un merveilleux roman; la Suisse, un trésor charmant pour les rêveries à venir ; l'Europe centrale, une désillusion; la France, une perpétuelle fête; l'Angleterre, une énorme fabrique. Des nombreux pays qu'ils visitèrent ils préférèrent l'Angleterre, car tous ses habitants étaient affairés.

Partout où ils séjournaient, les deux associés visitaient les industries du pays, cherchaient à en pénétrer les secrets et faisaient ainsi leur éducation pratique.

A Hong-Kong, ils furent très bien reçus par MM. Russell et Cie qui les complimentèrent sur leur ingénieuse idée. Le gin-seng, envoyé un peu partout, devait, selon leurs calculs, rapporter environ 45 000 dollars. Ce chiffre énorme les rendit rêveurs. Ils examinèrent les cerfs-volants chinois et japonais, aux formes bizarres, aux belles couleurs voyantes. La main-d'œuvre étant à très bas prix on en pouvait acheter mille pour un dollar. Ils résolurent de mettre tout leur argent dans ces joujoux.

Pour une fois, Fred, le comptable impeccable, fit une erreur. Il croyait commander 450 000 cerfs-volants. Il se trouva qu'il en acheta 46 285 270. MM. Russel et Cie, qui reçurent par dépêche l'ordre d'acheter, se montrèrent navrés d'une folie pareille; mais l'ordre étant formel, les 46 285 270 cerfs-volants furent expédiés à la maison Flynn et Schmidt.

Fred, qui sentait vivement sa responsabilité, resta accablé à la pensée d'un pareil désastre. Micky se montra à la hauteur de la situation. Il ne s'agissait que d'une chose : créer un *fad*. Ce mot américain répond à un état d'âme tout particulièrement national : « engouement » est faible comme traduction. Lorsque l'Amérique a un *fad*, rien ne l'arrête. Après la bicyclette, le *golf* est devenu le *fad* du moment; la campagne se couvre de *golf clubs;* tout le monde joue, depuis les vieux messieurs ventrus jusqu'aux fillettes en robes courtes. Micky se mit en devoir de persuader à ses compatriotes que lancer un cerf-volant est l'exercice le plus amusant comme le plus hygiénique du monde. Pour arriver à son but, il lui fallait absolument le concours de la presse. Il rencontra, en route, un journaliste jeune et spirituel, qui s'amusa énormément de l'aventure de nos deux héros. Il écrivit un article drolatique qui, grâce au syndicat de la presse, parut à la fois dans quelques milliers de journaux. Au printemps suivant, tout le monde s'exerça à lancer un cerf-volant aux formes bizarres, aux vives couleurs. La cargaison fabuleuse fut écoulée à des prix assez élevés pour faire de Micky et de Fred des archimillionnaires.

Le million — de dollars s'entend — n'est pas à dédaigner quand on ne peut pas aller au delà. Ce n'était pas le cas de nos deux associés. La cave de Mrs Flynn fut remplacée par une fabrique monstre. Dès qu'un rival surgissait dans la partie, vite on lui offrait une situation lucrative ou bien on l'écrasait — ce qui n'était pas difficile. Un autre associé fut admis dans la maison, un jeune homme du même âge que Micky et Fred, dont le génie inventif aida puissamment au développement de l'industrie. C'était un jeune émule d'Edison, dont le cerveau en ébullition élaborait toutes espèces de machines qui devaient

(1) *Panax quinquefolium*. Employé dans les pays d'extrême Orient comme remède universel.

remplacer la main-d'œuvre — et il ne travaillait que pour la maison Flynn et Schmidt.

Voilà pour le million. Arrivons maintenant au milliard.

Les deux associés, leur avocat et le jeune inventeur, sont maintenant des hommes. Grâce à une merveilleuse machine, les cerfs-volants se fabriquent par millions ; l'engouement n'est pas encore tombé et ces millions s'écoulent facilement. Micky peut tourner son attention ailleurs. Fred s'occupera seul de la fabrique. De nouveau, je laisse la parole à notre auteur :

« M. Michel Flynn était né spéculateur, mais spéculateur en grand, à la façon d'un Napoléon de la finance. Comme son modèle, il avançait hardiment, sans crainte, sûr de réussir, persuadé que les coups qui décimaient les rangs autour de lui ne l'atteindraient jamais.

« Il s'installa à New-York, s'entendit avec un agent de change et pendant un mois se hasarda peu, observa, étudia. Il savait par intuition quand il lui fallait acheter et quand vendre. A la fin du mois, il ajouta 700 000 dollars à son compte courant. Le second mois, il se lança davantage et se trouva à la tête de 1 200 000 dollars de bénéfices. Il acheta des obligations de chemins de fer qu'il plaça soigneusement par paquets de 100 000 dollars dans le coffre-fort qu'il avait loué dans une banque ; chaque paquet était entouré d'une forte bande élastique et mis dans une boîte portant l'étiquette de son contenu. Micky restait parfaitement inconnu à la Bourse ou même dans le bâtiment où se trouvait son modeste bureau. Les autres locataires qui prenaient un des ascenseurs en même temps que lui, le regardaient comme un employé infime. Il ne parlait à personne et allait rarement voir ses agents de change — il en employait maintenant plusieurs — choisissant pour ses visites indispensables les heures les moins courues de la journée. La plupart du temps il restait seul à son pupitre, méditant, lisant les journaux et écrivant à ses associés.

« Le troisième mois fut désastreux; Micky se trouva en déficit d'un demi-million. Pour calmer les transes de ses agents de change, il leur montra 4 millions de dollars de valeurs dormant paisiblement dans le coffre-fort, ce qui calma fort ces messieurs. Bientôt la fortune sourit de nouveau et Micky encaissa cette fois 900 000 dollars.

« Il n'avait pas de livres et détruisait tous les papiers touchant à ses affaires dès que ses bénéfices se trouvaient déposés en lieu sûr.

« Pendant les quatrième et cinquième mois, Micky terrifia ses agents de change par son audace ; il hasardait maintenant des sommes fabuleuses. Micky demanda si, d'après leur avis, sa mise de fonds était insuffisante : « Non, certes, mais c'est tout de « même tenter par trop la fortune ; nous nous récu- « sons. » Sur quoi, Micky augmenta le nombre de ses lieutenants.

« Au bout de six mois, il possédait dans son coffre-fort 11 millions de dollars en valeurs ; 700 000 dollars se trouvaient entre les mains de ses agents de change, et 500 000 chez son banquier.

« La seconde partie de l'année ne répondit pas à la première ; il n'avait guère que 16 millions de dollars d'actif ; comme il s'attendait à atteindre ses 20 millions, il se sentit quelque peu désillusionné. Il commença à douter de la probité des hommes qu'il employait et se mit plus que jamais à étudier les journaux, la partie politique aussi bien que la partie financière. Il se levait à cinq heures du matin, gardait toujours la misérable chambre à deux dollars par semaine qu'il avait louée en arrivant et ne la payait pas très régulièrement, de façon que sa logeuse, convaincue qu'il ne possédait pas dix dollars au monde, le regardait d'un très mauvais œil.

« Son petit déjeuner lui coûtait invariablement 15 cents, celui de midi la même somme et son dîner 20 cents. Il est vrai que l'hiver étant très froid, il se résigna à dépenser 12 dollars pour un pardessus.

« Sa garde-robe se composait de deux chemises, quatre cols, une cravate noire, une paire de bottines, un complet, un pardessus, un chapeau, deux chemises de flanelle, une brosse et un peigne, une brosse à dents et de quoi cirer ses souliers. Tout ce qu'il possédait tenait dans une petite valise, et les tiroirs de sa commode restaient vides, sauf pour le papier dont la propriétaire les avait garnis. Il était avare, il n'y avait pas à se le dissimuler, mais son avarice devait, plus tard, servir l'humanité.

« Les six premiers mois de sa deuxième année à New-York ajoutèrent à la fortune de Micky une somme de 7 millions de dollars et il dut prendre un second coffre-fort.

« A la fin de la seconde année, il restait aussi silencieux et aussi ignoré que par le passé ; mais sa puissance cachée se faisait sentir dans Wall Street. Son extraordinaire science financière le rendait hardi au delà de toute expression.

« On jouait un jeu d'enfer. A la Bourse, il y avait comme une folie de spéculation. Micky se mit à jouer à la baisse, tandis que ses concurrents jouaient à la hausse. Tout semblait contre lui. Semaine après semaine il dut recourir à sa réserve de fonds qui baissait d'une façon alarmante. Il s'était juré de créer une panique — et d'en profiter. Un jour vint où, si les valeurs avaient encore augmenté de 5 p. 100, il était ruiné du coup.

« Cette nuit-là, il dormit d'un sommeil d'enfant. Il était absolument sans crainte. Ses nerfs étaient

d'acier. Très matinal d'ordinaire, il ne se réveilla qu'à neuf heures, et, par extraordinaire, n'ouvrit pas un journal. A onze heures, il alla à ses affaires et fut tout surpris de trouver Wall Street en ébullition. Un grand homme politique, financier très connu qui avait poussé à la hausse de toutes ses forces était mort subitement pendant la nuit. Du coup, tout dégringola; les valeurs perdaient 15 p. 100. Micky vendit 200 000 actions. Les prix baissèrent encore. Il en vendit de nouveau 100 000. Il continua le même jeu jusqu'au moment où la ville fut absolument affolée. Le troisième jour, les fonds étant au plus bas, il racheta 600 000 actions. En définitive, il gagna 34 millions de dollars sans que personne devinât quelle main puissante avait abattu le marché de New-York pour le relever ensuite. »

Micky disparut de Wall Street aussi subitement et aussi mystérieusement qu'il y était arrivé.

Le jeu qu'il avait joué à New-York, il le reprit à Londres. C'était au moment des grandes spéculations Sud-Africaines. Il s'y jeta à corps perdu, fit monter et retomber les actions à son gré, grâce à ses fonds à peu près inépuisables. Sally, aussi forte en affaires que son frère lui-même, s'était établie à New-York afin de le seconder. A un moment donné, pour pousser ses concurrents à bout, il eut besoin de 40 millions de dollars. Par télégraphe, les 40 millions de dollars lui furent envoyés. Que faire contre une puissance pareille? Micky jouait des marchés étrangers comme il avait joué des marchés américains. Et de mois en mois, d'année en année, les millions s'ajoutaient aux millions, si bien que le fantastique milliard semblait à portée de sa main.

Pendant tout ce temps, Micky dépensait moins qu'un ouvrier à son aise et ne jouissait en aucune façon de sa prodigieuse fortune; ou plutôt, il en jouissait à sa façon. Se tenir dans son coin, rester ignoré et se sentir l'arbitre du monde, capable de faire ou de défaire la fortune des nations, d'influer sur leurs destinées sans qu'elles s'en doutassent; quelle ivresse! Il était devenu le maître inconnu, mais implacable, le Napoléon de l'argent.

Et ce conquérant moderne alla de Londres à Paris, de Paris à Vienne et à Berlin. Partout sa puissance étrange se faisait sentir. Un malaise indicible s'emparait des pays où il passait. Patient, il se rendit maître des langues étrangères afin de mieux jouer son rôle. Rien ne lui répugnait; rien ne lui semblait impossible. Il resta sept années en Europe.

Alors, il s'en retourna à Cincinnati où il ne resta qu'une semaine. Les associés se rendirent mutuellement leurs comptes. Le *Kite-Trust* était devenu une puissance nationale. Fred montra un actif de 250 millions de dollars et Micky de 550 millions, de quoi mettre en appétit, rien de plus. Quant à Ed, il était maintenant un des avocats les plus en vue de l'Amérique et gagnait des sommes folles. Sally s'occupait beaucoup de philanthropie et élaborait des projets très sages pour le bonheur de l'humanité.

Aucun de ces associés et amis ne semblait songer qu'il pourrait y avoir en ce bas monde autre chose que la richesse. Sans doute le temps leur manquait pour s'en apercevoir.

A partir de ce moment, nous autres lecteurs du vieux monde, nous perdons pied. Les combinaisons de Micky, aidé de sa sœur, deviennent par trop invraisemblables. Au moment d'une élection présidentielle et d'un trouble profond dans les marchés américains, Micky retire pour commencer 150 millions de dollars en or de la circulation, joue en Europe contre l'Amérique, en Amérique contre l'Europe, produit des cataclysmes, jette son or ici ou là, selon les besoins de sa cause. Les banqueroutes se succèdent, la ruine semble à peu près universelle. Puis, son jeu fini, Micky rend l'équilibre aux marchés, compte ses gains, et se trouve à la tête du milliard rêvé. Il est vrai que cette course folle s'est faite sur une route jonchée de ruines, au milieu de désespoirs et de suicides. Mais Micky tient son milliard.

Enfin, nous allons voir ce que nos petits gamins des rues vont faire de leur fortune scandaleuse et de leur puissance phénoménale. Ici, nous entrons dans l'utopie.

Partout, aux États-Unis, les *trusts* abondent; les financiers deviennent de plus en plus des accapareurs; toutes les denrées de première utilité, blé, huile, charbon, sont, comme l'on dit là-bas, *cornered*. L'auteur du *Kite-Trust* semble croire que les *trusts*, avec tous leurs inconvénients, sont pourtant un bienfait pour la grande masse. Peut-être.

Ce que fera Micky, sera de prendre dans ses mains puissantes tous ces monopoles divers, d'en faire un seul, dont il devient le maître.

Entre temps, Sally, dont la charité, toujours en éveil, ne se contentait pas de donner son argent, mais cherchait à remédier au mal, à l'aller trouver jusque dans ses racines, se persuada que presque tout le mal de la terre vient de l'ivrognerie. Dans une longue tirade passionnée et éloquente, elle raconta à ses amis ce qu'elle avait vu, ce qu'elle savait des misères sans nom des femmes du peuple. Elle leur demanda de travailler avec elle à combattre le monstre. Tous promirent.

Le monopole des liqueurs était une organisation puissante, tellement puissante, que Micky se mit en campagne sans savoir s'il en viendrait à bout. Ed Webster se trouvait à la tête du monopole de la presse et par là tout-puissant. La campagne fut, non seulement très hardie, mais très habile aussi.

Elle réussit. Les fabricants de liqueurs fortes, les marchands de vins, les brasseurs, tous ruinés, durent abandonner la partie.

Quand je vous disais que nous étions entrés dans le pays fantastique de l'utopie !

L'inventeur Sam, maintenant, devint le grand homme de la raison sociale. Pour sa nouvelle découverte, il dépensa un milliard — on n'en était plus à compter un milliard ! — et ce fut de l'argent bien placé. Il avait tout simplement trouvé un élément nouveau qui révolutionna le monde entier. Des puits profonds de plus de trois lieues touchaient à la force centrifuge ; celle-ci mise en contact avec une zone d'électricité à deux mille pieds au-dessous de la surface de la terre, produisait à volonté des aurores boréales et, grâce à des fils conducteurs, faisait mouvoir les locomotives, les machines, donnait la chaleur, la lumière — tout — tout enfin !...

La tête tourne un peu en cherchant à comprendre les bienfaits prodigués au monde par l'association de nos petits fabricants de cerfs-volants !

« Il y eut, entre les milliardaires, une véritable émulation : c'était à qui ferait le plus de bien. Des églises magnifiques furent bâties ; les institutions charitables se multiplièrent ainsi que les bibliothèques, les observatoires et les universités. On fonda des hôtels pour le peuple. L'aisance était à la portée de tous et les fortunes énormes devinrent si déconsidérées, que les hommes les plus riches cherchèrent et obtinrent des positions modestes et travaillèrent tout comme leurs voisins. Les affaires prospéraient et se multipliaient. Chacun trouvait un emploi proportionné à ses capacités ; la pauvreté disparut ; la mendicité n'existait nulle part. On ne permit l'émigration que dans certaines conditions et après un postulat de deux ans... »

Et ainsi de suite...

Il est temps de nous arrêter de peur de perdre haleine à suivre l'auteur du *Kite-Trust*. Nous retrouvons à la Maison Blanche — vers 1940 probablement — d'abord Micky Flynn, puis sa sœur, la première Présidente des États-Unis, et enfin Fred, car il ne faut pas faire de jaloux dans une association aussi unie... et là, enfin, nous prenons congé d'eux, saluant très bas.

Tel est ce livre curieux, dont j'ai nécessairement laissé de côté bien des incidents, beaucoup de dissertations aussi sur les sujets les plus palpitants de notre monde moderne. M. Rogers touche à tout, explique tout, juge tout. Il est bien de son pays. Il ne doute de rien. La partie surnaturelle qui jure singulièrement avec le sérieux du livre s'en pourrait détacher. La preuve en est que dans mon résumé je n'y ai fait qu'une seule allusion, et cependant je jurerais bien que M. Rogers y tient.

Il est étonnant comme les esprits évoqués par lui sont bavards ; ils conférencient comme professeurs en Sorbonne et expliquent minutieusement les théories chères au cœur de l'auteur.

Pour des habitants du vieux monde, ce livre est une véritable révélation ; il en dit plus long que tous les récits des voyageurs, que tous les auteurs qui ont étudié l'Amérique, la regardant à travers des lunettes achetées à Paris. Il nous montre le culte du dollar poussé jusqu'au délire, ne laissant de place ni aux sentiments naturels, ni aux préoccupations esthétiques, bien moins encore aux satisfactions vulgaires. Le milliard, c'est la puissance, c'est le levier avec lequel on fait vaciller les sociétés pourries ; il sert aussi à édifier, sur les ruines ainsi accumulées, une société nouvelle, où la part de la misère et du crime se trouve réduite à presque rien.

Si impossible que soit ce rêve d'un socialisme intelligent, — cette nouvelle manifestation du « bon tyran », — ce n'est pourtant pas un rêve vulgaire. Il contient des idées justes et généreuses au milieu de fantaisies extraordinaires et de véritables divagations. Et c'est bien là quelque chose.

JEANNE MAIRET.

L'HERBE TENDRE [1]

Roman.

VIII

Daniel avait reçu un petit mot : Giselle l'attendrait le soir à six heures à la grille de leur cher parc ; de là il la conduirait où il voudrait. Une émotion faite à la fois de joie et de crainte le troubla. Il sentit que cette soirée décisive lui assurerait à jamais ou lui enlèverait sans rémission le cœur de son amie.

Quand il arriva, six heures sonnant, à l'entrée du parc Monceau, il y trouva Giselle immobile et pensive. Elle ne l'avait pas entendu venir, et elle eut un petit cri de surprise en l'apercevant. Silencieusement, un peu de pâleur aux joues, ils descendirent le boulevard Malesherbes. C'était la première fois qu'ils sortaient ainsi. La soirée était claire ; ils éprouvaient un certain effroi à lever les yeux sur les gens qu'ils croisaient, et bientôt, se donnant étroitement le bras, ils précipitèrent le pas. Arrivés devant la rue de Constantinople, ils s'y engagèrent, et, apercevant à

(1) Voir la *Revue* des 14, 21, 28 septembre, 5, 12, 19, 26 octobre et 2 novembre.

leur gauche un de ces hôtels de famille où les familles ne vont jamais, ils traversèrent hâtivement la rue et s'engouffrèrent dans le couloir sombre au fond duquel était le bureau. Un garçon à mine de galérien les dévisagea, écouta avec un sourire narquois — ils le crurent du moins — la demande formulée d'une voix trop haute, prit au tableau une clef, sur le coin d'une table un bougeoir, et, suivi de Daniel, commença à gravir lentement l'escalier, au haut duquel se tenait déjà Giselle.

Tous ces détails hostiles, cette promenade inquiète par les rues, cette maison louche, cet escalier lugubre à demi noyé dans l'ombre, ce garçon sale, et par-dessus tout cette chambre, cette chambre lamentable, humide et comme honteuse, dans laquelle ils venaient de se glisser, leur causèrent une mélancolie et un malaise. Qu'ils étaient loin, mon Dieu ! de cette gentille allée, fraîche et embaumée, du parc Monceau, où s'était déroulée jusqu'alors la douce idylle de leurs amours ! Ici dans le silence de cette pièce malsaine, dont la tapisserie déteinte, les rideaux de guet-apens, les meubles tachés de bougie, semblaient s'animer d'ombres louches ; ici, sans le pardon deviné des choses complices, sans la poésie du décor, ils se sentaient doublement coupables, plongés en pleine banalité d'adultère.

Cette soirée, qu'ils s'étaient promise si passionnée, débutait donc dans le navrement et la tristesse. Quoi qu'ils tentassent pour s'étourdir, pour créer un dérivatif aux préoccupations de leur cerveau et de leur cœur, un vague regret d'avoir cédé à ce caprice les envahit, et elle leur parut interminable l'heure qu'ils s'étaient mutuellement promise.

Ils sortirent de cette maison funeste, s'efforçant de relever la tête dans un mouvement de protestation contre eux-mêmes et de bravade ; leurs âmes débordaient d'angoisse, et comme une envie les tourmentait de se réfugier sur la poitrine l'un de l'autre, de pleurer, de se demander pardon, de s'absoudre. Ils refaisaient maintenant en sens inverse le chemin parcouru une heure auparavant, et c'est à peine cette fois s'ils pensaient à se dissimuler, à éviter les rencontres fâcheuses, à fuir les regards des passants. A quoi bon ? Et la punition qu'ils portaient en eux, qui était écrite sur leur front soucieux, dans leurs yeux sans flamme, ne les faisait-elle pas quittes vis-à-vis du monde ?

Quand ils arrivèrent en vue du parc Monceau, quand dans la nuit sombre ils aperçurent la tache plus sombre encore de ses feuillages, de cette solitude où ils s'étaient adorés, leurs cœurs se serrèrent et un remords aigu s'enfonça dans leur chair ; évidemment cette infidélité qu'ils venaient de faire à leur jardin aimé, cette trahison stupide et ridicule, leur porterait malheur. Ils n'osèrent franchir la grille, pénétrer dans ces allées où tout les accuserait sans doute, où ils se heurteraient, semblait-il, contre leur pauvre amour gisant les ailes brisées sur le sable.

La route avait été silencieuse et morne. Ils se séparèrent presque froidement, en se donnant cependant rendez-vous pour le lendemain soir, à l'endroit habituel. Livré à lui-même, Daniel se demanda avec effroi ce qu'il allait advenir de cette épreuve, et il ne fallut rien moins, pour qu'il ne s'abandonnât pas au désespoir, que la perspective de l'entrevue du lendemain. Oui, le lendemain tous deux s'expliqueraient, tous deux s'ouvriraient leur cœur, et rien ne resterait de cette fatale et honteuse soirée, dont le souvenir l'exaspérait et l'humiliait.

Et ces alternatives d'agitation, d'inquiétude et de confiance avaient absorbé Daniel à ce point qu'il se trouva devant sa porte sans avoir rien vu du chemin qu'il venait de parcourir. Ce fut un réveil brusque, et une préoccupation d'un autre genre. Avant de monter l'escalier, il se tâta machinalement, avec cette pensée que sa faute devait le suivre, lui emboîter le pas, fatalement et obstinément, l'envelopper d'une atmosphère particulière, le désigner avec éclat aux yeux soupçonneux des siens.

— Bonjour, père ! lui cria joyeusement le petit Jacques, du palier où depuis un moment déjà il se tenait en observation.

A cette voix enfantine, à cet appel de confiance et de candide gaieté, Daniel frissonna ; des larmes, qu'il eut peine à refouler, vinrent mouiller ses paupières, et il dut s'arrêter un moment.

L'enfant, descendu de quelques marches, se suspendait au cou paternel. Daniel dénoua en tremblant les petits bras, détourna la tête, poussa silencieusement Jacques devant lui ; un trouble violent, une tristesse affreuse, lui emplirent le cœur. Comme un désir de se jeter aux pieds de ce tout petit, de lui demander un pardon que le pauvret n'eût pas compris, l'obsédait. Il dut faire un effort sur lui-même pour pénétrer dans la maison, se laissa embrasser par Adrienne sans oser lever son regard sur elle, et ne se départit pas d'un silence accablé durant toute la soirée.

Il dormit d'un sommeil lourd, plein de l'image de Giselle, et le lendemain matin se réveilla de bonne heure. Giselle était encore là, ou plutôt c'est elle qui lui ouvrait les yeux, comme d'habitude, lui souhaitant le bonjour gentiment, lui souriant comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé la veille.

— Pauvre Giselle ! pensa-t-il.

Et ces deux mots lui mirent au cœur une grande tendresse pour son amie. La confiance lui était revenue ; l'aventure de l'hôtel, à bien y réfléchir, lui paraissait même moins ridicule. Dans tous les cas, elle serait vite oubliée. Et il s'habilla au galop, déjeuna,

courut à son bureau : il avait hâte d'être arrivé pour écrire. Cent phrases tendres, passionnées, lui montaient du cœur aux lèvres ; il était sûr qu'à la même heure Giselle lui écrivait, qu'elle lui avait déjà écrit peut-être...

Il ne se trompait pas : une lettre l'attendait, lettre heurtée, vibrante, disant assez dans quelle agitation de cœur et d'esprit elle avait été écrite. Faisant allusion à la fâcheuse soirée, Giselle ne se plaignait pas, trouvait que tous deux avaient le droit d'être fiers d'une épreuve qui eût brouillé des amants vulgaires et qui les avait au contraire indissolublement attachés l'un à l'autre.

Cependant, au cours de ce long plaidoyer de l'amour et pour l'amour, une petite phrase, quelque peu énigmatique, éveilla un court frisson chez Daniel. « Mieux vaut, disait cette phrase ambiguë, mieux vaut aller tout droit dans la vie : cela n'empêche point les mystères charmants comme le nôtre. » Il la relut, l'analysa, y trouva tour à tour tout ce que la crainte ou l'espérance lui permirent d'y voir, et jusqu'à l'heure du rendez-vous l'incertitude le martyrisa.

Son anxiété lui montra une Giselle extraordinairement calme, indifférente même.

— Est-ce que nous ne nous aimons plus? dit-il d'une voix que l'émotion fit trembler.

— Enfant! répliqua Giselle avec un baiser tendre.

Mais elle se mit aussitôt à parler de choses indifférentes avec tranquillité. Nulle allusion à l'escapade de la veille. Hélas! où était-il le temps où elle ne trouvait rien autre à dire à Daniel que son amour, son amour encore, son amour toujours! « Mon chéri, comme je t'aime! » Cette phrase si simple et si douce n'était déjà plus qu'un écho affaibli, une modulation lointaine. Lointaine! trois ou quatre jours au plus! était-ce bien possible?

Giselle un soir lui apprit, d'un air calme, une grande nouvelle. Sa belle-sœur et elle partaient dans huit jours s'installer à Menton pour une partie de l'hiver. La chose avait été décidée à l'improviste, comme tout ce que décidait la comtesse de Brial. Cette annonce qui, deux semaines plus tôt, eût atterré Daniel, lui causa presque de la joie. Il sentait en effet, à mesure que son cœur à lui se prenait définitivement, celui de Giselle se refroidir davantage et lui échapper un peu plus chaque jour. Il était trop évident que cet amour s'en allait goutte à goutte. Seul un changement, une diversion, pouvaient conjurer le péril, retarder du moins le fatal dénouement. L'absence aurait, en dépit du proverbe, un effet salutaire. Éloignée, Giselle regretterait, et, la poésie du souvenir aidant, elle désirerait d'autant plus son ami qu'elle ne le verrait plus au gré de ses désirs.

Giselle sans doute partageait cette manière de voir. Pourtant tous deux sentirent le besoin de se tromper, de se mentir l'un à l'autre.

— Ma chérie, que vais-je devenir pendant ton absence?

— Mon adoré, ne m'oublieras-tu pas?

Mais tout cela était dit mollement, sans grande conviction : non qu'ils n'eussent au fond du cœur un réel chagrin de se quitter, mais parce qu'ils comprenaient que cette séparation était nécessaire, qu'elle serait peut-être l'aurore d'un nouvel amour, aussi doux, aussi ardent, aussi pur que le premier. Les promesses qu'ils échangeaient à ce moment n'en étaient-elles pas déjà les prémices? Ils s'écriraient, ils ne passeraient pas un jour sans noter leurs impressions, leurs joies, leurs tristesses, leurs moindres pensées, afin de se les communiquer régulièrement et fidèlement dans de longues lettres. A trois cents lieues l'un de l'autre, ils vivraient ensemble plus unis, plus rapprochés que jamais. Le désir même, qui s'était brisé les ailes et qui semblait bien mort, renaîtrai plus ardent et sa réalisation devenue impossible n'amènerait pas de nouveaux mécomptes. Qui sait? Les menues faveurs qu'ils s'étaient accordées, et jusqu'à cette fatale aventure de l'hôtel meublé, leur apparaîtraient peut-être — l'éloignement fait de ces miracles! — comme des souvenirs de délices.

Cette séparation avait un autre avantage encore, dont Daniel se rendait compte, dans un sentiment d'égoïsme beaucoup moins touchant. Son amie partie, l'hôtel de Brial fermé, tout danger se trouvait écarté, il n'y avait plus à craindre une de ces rencontres fortuites qui engendrent les drames de famille, ou font tout au moins couler d'innocentes larmes. Et cette idée l'amenait à constater avec joie, avec une sorte d'orgueil, que le secret de leur amour n'avait pas été trahi; que rien, ni aux yeux d'Adrienne, ni aux yeux de M. Bartel, ni à ceux sans doute de la comtesse de Brial et des habitués de ses salons, n'en était venu dévoiler le mystère. Adrienne, il est vrai, lui avait paru un soir plus pâle que d'habitude, plus nerveuse sous son éternelle apparence de tranquillité, et il avait craint, un moment. Crainte vaine! Il s'était bien vite convaincu, au ton enjoué dont elle avait accueilli ses observations timides à ce sujet et aux plaisanteries débitées ce même soir par Bartel, que ni le père ni la fille ne soupçonnaient rien.

Aussi tout regret à cette heure et même tout remords avaient-ils à peu près disparu de l'âme de Daniel. Parfois encore, il est vrai, sa conscience tâtillonne s'épandait en quelques vagues gémissements, mais il n'y prêtait plus qu'une oreille distraite, et se fâchait tout rouge même quand ces gémissements devenaient des criailleries Le crime

d'amour étant demeuré secret ne lui paraissait plus un crime. Et au fond, Daniel était-il si coupable? En aimant Giselle, avait-il cessé d'aimer Adrienne? C'étaient deux amours si différents, qu'ils pouvaient coexister dans un même cœur sans se contrecarrer ni même se diminuer l'un l'autre. Adrienne était la femme, l'épouse qui a des droits et sait les faire valoir, avec qui on partage les joies et les soucis de l'existence journalière. Giselle était la figure de rêve, l'apparition idéale qui éclaire la réalité d'un rayon de poésie ; elle était l'inspiratrice et l'évocatrice du beau, comme Adrienne était celle du bien. Daniel aimait les deux femmes d'une tendresse égale et n'en trahissait aucune.

Ainsi pensait-il, très complaisamment, et une joie vraiment sincère le faisait sourire à ces réflexions dont l'ingénuité lui en voilait l'hypocrisie.

Cette joie cependant fut de courte durée : l'inquiétude le reprit. Une séparation ! un voyage ! S'il allait s'ensuivre un résultat tout contraire de celui qu'il en attendait? Si Giselle allait l'oublier ! Ne serait-elle pas, là-bas, livrée à elle-même ? son imagination, veuve de celui qui l'alimentait, vagabonderait de nouveau à la recherche de l'inconnu, du nouvel inconnu ! Puis, en butte à mille obsessions, son cœur y résisterait-il? Et ne retrouverait-elle pas son idéal dans un autre Daniel ?

Il voulut éloigner cette pensée fâcheuse et n'y réussit pas complètement. Alors il se résigna. Si ce malheur devait arriver, à la grâce de Dieu ! Mais si la pensée de l'abandon était une telle souffrance, que serait-ce donc que l'abandon lui-même ?

IX

Deux longs mois s'étaient écoulés. Ç'avait été, durant les premières semaines, la correspondance la plus passionnée et la plus tendre. Aussi Daniel se sentait-il tout à fait rassuré ; et il s'applaudissait de cette séparation, dont l'effet prévu était en train de se réaliser, quand huit jours, huit jours interminables, se passèrent sans qu'il reçût le moindre mot. Il s'en émut, écrivit coup sur coup. Pas de réponse. Que se passait-il donc ? Il attendit, inquiet et mécontent. Ah ! certes, si la prochaine lettre ne lui apportait pas une bonne et valable explication, il tenait sa vengeance toute prête : une réponse froide, indifférente, celle d'un homme qui est prêt à toutes les disgrâces et s'en console aisément.

Huit nouveaux jours passèrent, sans que Giselle donnât signe de vie. Alors la fureur de Daniel s'amollit brusquement, et il tomba dans une tristesse noire ; les suppositions les plus désespérantes, accablèrent son cerveau, désolèrent son cœur. C'était bien fini ! elle ne l'aimait plus ! Il ne voulait pas croire encore cependant qu'elle en aimât un autre. Cela, ce n'était pas possible, et quand cette idée funeste venait l'assaillir il ouvrait le petit coffret, relisait les chères lettres et finissait par se rassurer et pardonner, convaincu que le cœur qui avait dicté ces lignes si douces ne pouvait s'être détaché, et que l'amour exprimé ainsi n'était pas de ceux qui s'éteignent en quelques jours.

Les semaines s'écoulaient pourtant, et toujours rien, Daniel avait renoncé à écrire. Farouche et la tête lourde, un grand vide au cœur, il montait chaque soir au parc Monceau, parcourait ces allées, s'asseyait sur ce banc, où tout lui parlait de l'absente, évoquait la chère vision et puisait pour ainsi dire une nouvelle faiblesse dans les efforts mêmes qu'il faisait pour ressusciter l'espoir ou conquérir la résignation.

L'espoir ! Daniel souriait amèrement en prononçant en lui-même ce mot décevant, amollissant, qui caressait son cœur et ses lèvres, qu'il savourait lentement comme un breuvage de vie, jusqu'à ce qu'il le rejetât avec fureur, avec dégoût, comme un poison de lâcheté. Il eût voulu, dans ces moments, pouvoir mourir de douleur, de colère et de honte. Et, comme il arrive, dit-on, aux moribonds, tout son passé se dressait devant lui, faisant défiler une à une dans le miroir de son cerveau ses années écoulées. Une image surtout, une image qui lui souriait tendrement, apportait à sa douleur quelque oubli : l'image de la douce Claudine, de la pauvre Maigriote, plus vivante maintenant que jamais et qui, elle, n'eût pas oublié ! Et il se retrouvait assis à côté d'elle sur l'herbe tendre. dans le pré Gervais, avec le doux clapotement de la Saône sur le gravier du rivage et le bleu du ciel sur leurs têtes. Des larmes lui montèrent aux yeux, il se pencha vers la chère vision... Mais brusquement il se redressa : au lieu des yeux noirs et caressants de Claudine, du sourire de Claudine, c'étaient les yeux bleus de Giselle, le sourire de Giselle qui rayonnaient devant lui. Sa pensée revint à Paris, le prosterna aux pieds d'Adrienne : il lui disait tout, lui faisait, au milieu des sanglots, une confession entière, implorait un pardon dont ses remords et sa douleur le rendaient digne... Hélas ! quand il osa lever les yeux sur la chère et miséricordieuse créature, c'est Giselle encore qui se trouva là, Giselle toujours, avec la décevante caresse de ses yeux de myosotis, l'énigme menaçante de son sourire.

Oui, Daniel tout entier est devenu le domaine de Giselle de Brial ; elle habite son cerveau, son cœur, son âme, tous ses sens : il ne saurait l'en déposséder et l'en chasser, et sa rêverie le ramène impitoyablement aux courts et délicieux instants en dehors desquels sa vie ne compte pas, n'existe plus. Et le

voici maintenant à l'hôtel de Brial, dans cette inoubliable soirée où pour la première fois lui est apparue Giselle. Les moindres détails du décor surgissent en pleine lumière.

Dans l'encadrement bleu des tentures qui pèsent sur leurs crépines d'or, sous la clarté opaline qui descend des lustres et baigne d'une lueur tranquille les hauts tableaux dormant dans leurs cadres au long des boiseries, l'éparpillement harmonieux des statuettes et des saxes et les gerbes orgueilleuses de fleurs sur le haut des consoles, c'est une ondulation gracieuse de chevelures brunes et blondes, encensoirs vivants d'où montent les parfums, un fouillis rosé d'épaules nues jaillissant des satins, une confusion joyeuse de tons clairs au milieu desquels se meut avec lenteur la tache sombre des habits noirs. Dans toutes les physionomies, jeunes ou vieilles, reposées ou inquiètes, les lèvres sourient invariablement, et les yeux brillent avivés par le reflet voisin des diamants ou se ferment à demi dans l'alanguissement involontaire de quelque obscure rêverie. Têtes fines posées sur de juvéniles épaules, têtes fatiguées de penseurs et d'artistes, têtes souriantes de vieillards aimables, les hommes, amoureux ou blasés, fureteurs ou indifférents, se pressent, cherchant les uns à voir, les autres à oublier, tous heureux de goûter l'heure présente qui les distrait de la vie. Et les conversations s'engagent, banalités brumeuses que traverse, çà et là, l'éclair d'un trait d'esprit; sur le passage des femmes, les compliments, en phrases décousues, jaillissent des bouches inconsciemment railleuses, tandis que, tapies dans le coin des lèvres, comme des flèches prêtes à partir, s'élaborent en des chuchotements cent fois interrompus les réflexions malignes qu'aiguise un sourire, et les insinuations perfides qui provoquent les confidences. De temps à autre un silence se fait, une sonorité retentit, et l'orgue, sous des doigts invisibles, élève et répand sur tous l'apaisement de son chant religieux; ou bien c'est, au milieu d'une récitation lente et profonde, des éclats de voix, un bruit saccadé de rimes qui s'égrènent, l'âme tout entière d'un poète qui s'exhale de deux lèvres vibrantes, s'en vient palpiter une seconde dans l'aveuglement des lumières et retombe à terre avec un froissement d'ailes.

Et soudain de toute cette vive lumière jaillit une lumière plus vive encore, tous ces ors s'éteignent, toutes ces splendeurs s'effacent: Giselle vient d'apparaître! Giselle qu'une force invincible pousse vers Daniel, et qui prend le jeune homme par la main, le montre à tous et à toutes comme le maitre de son cœur, puis l'emporte loin de tous et de toutes captif et vainqueur, dans ses bras parfumés!

Hélas! le rêve d'or s'est évanoui, tout redevient terne autour de Daniel, et c'est dans une morne et décevante contemplation que s'immobilise maintenant son âme, enfant malade que berce maternellement sur son sein la chère et cruelle mélancolie. Dans l'ombre de plus en plus noire qui s'avance au-devant d'eux, que cherchent-ils, que regardent-ils, ces yeux de l'imagination en qui se reflète si nettement la vision des choses lointaines et disparues? Une rue déserte, une maison sombre, un appartement vide comme un tombeau. C'est donc là qu'il va entrer, seul et triste comme tout ce qui l'environne. La porte, comme si elle attendait sa visite, s'ouvre d'elle-même devant l'ami qu'elle reconnaît, et une invisible main le pousse brusquement dans le grand vestibule désert et les salons abandonnés. Où sont les joyeuses flambées de lumière courant sur les tentures harmonieuses, les cadres d'or mat, les statuettes frissonnantes dans leur blanche nudité? où les épaules rayonnantes, les diamants, les rires, les chants de l'orgue, les accords de violons? Le voilà seul, s'enfonçant avec une angoisse au cœur dans la nuit et le silence qui retombent autour de lui, l'enveloppant, l'enserrant, lui défendant d'avancer, lui défendant de reculer. Sur le parquet qui crie comme un pauvre être qu'on écrase, son pas craintif hésite; ses mains, qui frissonnent, glissent sur les murs froids et humides... Et voilà que de toute cette nuit, de tout ce froid, de cette angoisse, de ce néant, un fantôme surgit, au front pâle, aux yeux bleus et cruels : et Daniel se cache la figure de ses deux mains, car c'est Giselle! Giselle qui l'accueille d'un rire insultant, le repousse d'un geste ironique et le chasse...

X

— Comme tu es gai ce matin, mon ami!

— Cela te fâche-t-il, Adrienne?

— Non, certes. Mais peut-on savoir la cause?

Voyant le front de Daniel se voiler légèrement, Adrienne s'interrompit.

— Je ne te demande rien, dit-elle d'une voix calme. Tous ces temps-ci tu avais une figure d'enterrement; j'ai voulu t'interroger, te consoler, tu m'as fait comprendre que je n'y pouvais rien, et je n'ai pas insisté. Je n'insisterai pas davantage aujourd'hui que je te retrouve avec une figure d'extase...

Daniel se leva de table, alla embrasser sa femme et, jugeant que cette marque de tendresse conjugale équivalait à une réponse, il vint se rasseoir et acheva de déjeuner avec une hâte fébrile...

Le matin même, il avait trouvé sur son bureau une lettre dont la vue, quand il en eut reconnu l'écriture, l'avait presque fait défaillir.

Oh! pas longue, cette lettre. Une seule ligne.

« Nous sommes de retour. Venez nous voir. — Giselle. »

Venez nous voir! Daniel n'avait pas voulu remarquer ce « vous » qui, trois mois auparavant, l'eût horriblement fait souffrir. Il allait la retrouver, et le jour même! C'est tout ce qu'il voulait savoir. Joies et douleurs, tout était oublié. Il allait la revoir!

Il descendit quatre à quatre les cinq étages, et se hâta. Mais il n'était que midi et demi, et il ne pouvait décemment se présenter avant deux heures à l'hôtel de Brial. L'hôtel de Brial! au souvenir des heures si douces vécues là, dans ce coin de paradis, des larmes lui montèrent aux yeux, larmes de tendresse, de regrets, de peur... Quel accueil allait-on lui faire? et que subsisterait-il de ce malentendu — car il en était sûr maintenant, il n'y avait eu qu'un malentendu dans cet inexplicable silence de trois mois — qui venait de lui torturer le cœur et eût fini, en continuant, par lui détraquer le cerveau? Ah! la douce réconciliation au-devant de laquelle il volait, et les baisers passionnés, les pleurs silencieux où se noient les reproches, où se retrempe délicieusement l'amour ressuscité et triomphant!

Et l'image de Giselle étouffant à sa vue un cri de joie, lui jetant les deux bras autour du cou et appuyant tendrement sa tête sur le cœur de l'ami retrouvé, lui emplit les yeux, lui fit précipiter sa course. Il était une heure à peine quand il arriva devant la maison. Une heure! Mon Dieu, que les minutes ce jour-là s'écoulaient lentement!... Mais le parc Monceau était tout près, montrant, derrière les piques dorées de sa grille, ses frondaisons charmantes. Ne méritait-il pas, ce pauvre jardin, qu'on lui fît avant tout une petite visite, qu'on allât fouler d'un pied reconnaissant, contempler d'un œil ému, ces allées parcourues tant de fois la main dans la main, où l'on s'était murmuré de si jolies et de si douces tendresses? Daniel revit ces chers ombrages, il s'assit sur ce banc où bientôt viendrait reprendre sa place, comme autrefois, celle dont le nom en ce moment lui caressait les lèvres.

Le son lointain d'une cloche qui sonnait deux heures le tira de sa rêverie. Il se leva d'un bond.

La rue de Monceau, déserte sous un pâle soleil, s'ouvrait devant lui, et tout au bout, dans l'ombre d'une encoignure, le petit hôtel de Brial était comme endormi.

Quand il appuya sur le bouton électrique, sa main tremblait. Toute confiance avait disparu. C'est une nouvelle figure de domestique qui vint lui ouvrir, et aussitôt l'impression qu'il courait à un désastre s'accentua. Ce petit fait prenait à ses yeux, à titre de présage, une importance énorme.

— Madame la comtesse de Brial?

— Madame la comtesse vient de sortir, Monsieur.

Daniel eut un mouvement de joie.

— Et Mme Giselle de Brial? demanda-t-il, un battement au cœur.

— Madame est ici. Si Monsieur veut bien me dire son nom?

Elle était seule. Assise, couchée presque tout au fond du fauteuil en tapisserie qui occupait tout un coin du petit salon encombré de bibelots où elle se tenait d'habitude, Giselle, un livre ouvert dans une main, un coupe-papier dans l'autre, paraissait fort absorbée par sa lecture, et c'est à peine si elle leva les yeux au bruit que fit Daniel en écartant la portière. Ce dernier, surpris, cruellement désillusionné déjà, se tenait immobile, n'osant plus avancer. Avec une grande tranquillité de visage et sans changer d'attitude, Giselle lui tendit la main :

— Monsieur Gérard, comme c'est aimable...

Monsieur Gérard! La figure de Daniel parut si singulière sans doute à Giselle, que celle-ci n'acheva pas la phrase commencée. Mais elle se remit bien vite, et, indiquant du doigt un siège près d'elle :

— Asseyez-vous donc, cher monsieur!

Daniel, à force de volonté, avait repris son sang-froid.

Désespéré dans le fond de son cœur, mais irrité aussi, comprenant qu'en s'humiliant devant Giselle, en tentant de l'attendrir, il en serait pour ses frais de lâcheté, il se composa un visage sur le modèle qu'il avait devant lui, et d'un ton glacial :

— Vous voilà revenue, vous êtes contente de votre voyage?

Mais l'effort avait été trop grand. Tout à coup il se couvrit le visage de ses deux mains et les sanglots éclatèrent. Giselle s'était levée, approchée, émue peut-être, préoccupée surtout de la crainte d'être surprise en un pareil moment. Et, avec un peu d'humeur, elle le consolait :

— Mon ami! Je vous en prie!

Mais pas la moindre caresse. Daniel qui, à travers ses larmes, l'épiait cette marque de repentir, de tendresse, qui les jetterait aux bras l'un de l'autre, qui fondrait en une seule âme leurs deux âmes endolories, se mit debout, essuya ses larmes.

— Ce n'est rien, fit-il d'un ton dédaigneux. Un moment d'oubli! pardonnez-moi. Il est vrai que je m'attendais si peu...

Il n'acheva pas, Giselle enfin lui avait pris une main, le regardait avec des yeux plus doux.

— Je vous aime plus que vous ne croyez, dit-elle d'une voix grave. Et nous resterons amis, je vous le jure. Mais rien qu'amis.

Et elle scanda ces derniers mots sur un ton qui marquait une résolution inébranlable.

Rien qu'amis! Dans le désarroi où s'en allait l'âme amollie de Daniel, ces trois mots lui semblèrent

presque doux à entendre. C'était, dans les ténèbres de douleur qui l'environnaient, la petite lueur qui permet à l'âme de se reconnaître, de retrouver sa route.

A partir de ce moment ils causèrent tranquillement, elle heureuse de voir terminer si vite la crise prévue et redoutée, lui s'efforçant d'obtenir des explications qu'elle se montrait peu désireuse de fournir. Plus tard! telle était sa réponse et il s'en contentait, si grande était sa peur de voir s'envoler, dans l'orage d'une discussion, le dernier lambeau d'espoir. Il baisait les mains de Giselle, et Giselle ne protestait pas : que lui fallait-il de plus ? Il voulut lui baiser les lèvres, et elle le repoussa. Sa douleur éclata brusquement, il se répandit en reproches passionnés. Puis la jeune fille le calma de nouveau et finit par le renvoyer presque apaisé.

Mais, dès qu'il fut dehors, Daniel comprit que tout était fini, et un effroi lui glaça le cœur, un désespoir morne lui vida le cerveau, allégeant ainsi sa souffrance en dispersant ses idées. Sans y songer, il se retrouva dans le parc Monceau, assis sur ce banc où elle ne reviendrait plus jamais, et il souhaita de mourir. Il se leva, fit quelques pas, essaya de réfléchir, de raisonner, prit enfin le parti, comme trois heures sonnaient lugubrement à cette même horloge lointaine dont le son lui avait paru si doux une heure auparavant, de se diriger vers son bureau.

Dès qu'il fut entré, il s'y enferma, ouvrit le petit coffret, en tira avec une lenteur étudiée les lettres de Giselle et il les relut toutes; il les relut d'un œil froid, avec un pli dédaigneux aux lèvres, voulut à toute force se persuader que son amour à lui était bien mort, que sa souffrance était bien finie, qu'il scellait, pour ne jamais plus la soulever, la pierre tombale sur ce passé détesté, ce passé qui pendant quelques semaines avait fait d'un homme le jouet ridicule d'une coquette. Mais ces lettres, il ne pouvait les garder, non plus qu'il ne pouvait laisser les siennes aux mains d'une étrangère. Il les prit et les plia méthodiquement : de l'une d'elles s'échappa une tresse blonde... il sentit son visage pâlir, sa main trembler; mais, d'un violent et persistant effort, il continua la besogne. Quand le paquet fut dûment ficelé, il le remit dans le coffret, écrivit à Giselle pour lui offrir l'échange. Puis il se remit à son travail. Jamais il n'avait été plus calme.

Jamais il n'avait été plus malheureux.

XI

Y avait-il donc du nouveau à Savinieux? le joli petit village montrait ce jour-là — et ce jour-là n'était ni un dimanche ni un lundi — une animation insolite. Sur le seuil du café Landoin, le patron, en manches de chemise, se tenait en permanence pour renseigner à la volée ceux de ses clients qui n'avaient pas le temps d'entrer prendre un verre ; sur la petite place aux platanes touffus, des groupes se formaient, se disloquaient, laissant à chaque fois un homme de bonne volonté pour retenir et agglutiner les éléments d'un groupe nouveau; et à chaque fois on voyait le tailleur Vignaud, un peu alourdi depuis que nous l'avons perdu de vue, descendre de la table où il était accroupi et venir d'un pas boiteux mais infatigable se mêler à la conversation. Il y avait des cris d'étonnement, des gestes de surprise, et des bras se tendaient vers la petite maison aux volets verts qu'avait habitée le pauvre père Gérard sur la fin de sa vie, alors qu'il ne prévoyait pas que cet écervelé de Daniel...

Daniel! c'était justement lui la cause de tout ce remue-ménage, et si vous aviez interrogé la vieille Pierrette que l'on apercevait, par les fenêtres grandes ouvertes, donner un dernier coup de plumeau au petit salon à carreaux rouges où le soleil, un gai soleil d'avril, jetait ses rayons à pleines brassées, elle vous aurait appris, avec des larmes dans la voix, la pauvre Pierrette, que ce jour-là était pour son cœur un jour de joie, un jour de fête, un jour extraordinaire, puisqu'elle *les* attendait, puisqu'*ils* allaient venir, puisque la voiture partie le matin pour la petite gare allait dans une heure, dans une demi-heure, dans dix minutes, *les* ramener enfin. Qui? Les « Parisiens », parbleu! C'est-à-dire Daniel — mon Dieu! qu'il devait avoir changé! — et la jeune Mme Gérard — comme on se promettait de se faire aimer d'elle! — et le petit Jacques — on le pouponnerait, ce mauvais diable! — et M. Bartel, le beau-père — on le disait si brave homme!

Oui, après six ans de séjour à Paris, Daniel revenait à Savinieux, la figure encore un peu triste, les joues encore un peu creuses, mais avec une aube de vie nouvelle dans les yeux et cette activité croissante du corps, cette légèreté de plus en plus significative d'allure, qui accompagnent les convalescences. Ah! certes, il avait souffert terriblement depuis le jour où entre les mains indifférentes de Giselle il avait cru laisser, avec les chères lettres, son âme tout entière et ne ramener de l'hôtel de Brial qu'un cadavre. Pendant un long mois, sans un regard pour Adrienne et le père Bartel désolés de son mutisme, du changement qui s'était fait en lui, il avait promené lamentablement, de son domicile à son bureau, de son bureau à ce parc Monceau où une force malfaisante le poussait malgré lui, un désespoir sans larmes, puis une résignation plus douloureuse encore, s'il est possible, car elle laissait étalé à nu devant ses yeux desséchés tout son malheur. Enfin, l'image de sa lâcheté lui était apparue un jour si clairement que,

pris de dégoût et de fureur contre lui-même, il avait eu le geste du duelliste qui, après s'être laissé désarmer, ramasse son épée, se remet en garde et, avec rage, fond, tête baissée, sur son adversaire.

L'adversaire ici, c'était la vie elle-même. Daniel se jura à lui-même qu'il la materait. Et tout d'abord un parti s'offrit à lui, qu'il accueillit avec transport : il quitterait Paris, non pour un mois ou deux, mais sans espoir de retour : il emmènerait tous les siens à Savinieux, et le petit employé des Beaux-Arts, l'amant déconfit d'une dame de la noblesse, coulerait des jours monotones mais paisibles dans la peau d'un propriétaire rural soucieux du bon rendement de ses terres, dans la peau d'un mari fidèle désireux de se réconcilier avec sa conscience et de travailler à l'accroissement de sa famille. Ce projet, bien arrêté dans ses grandes lignes, fut soumis à l'approbation d'Adrienne, qui l'accueillit sans surprise, du papa Bartel, qui s'en réjouit franchement, et même du petit Jacques, dont la réponse n'était pas douteuse. Le bail de la Grange-aux-Belles touchait à sa fin : Daniel le renouvela en partie au fermier, se réservant quelques terres qu'il ferait valoir lui-même, et donna les ordres pour que la jolie petite maison aux volets verts fût prête à recevoir au printemps ses nouveaux hôtes.

C'est de ce jour que sa guérison véritablement commença. Peut-être la plaie de son orgueil fut-elle plus longue à se cicatriser que celle de son amour. Mais cette constatation, en allégeant la douleur, activa la convalescence. Enfin l'irritation elle-même cessa, et le calme revint. Daniel ne pensait plus à son défunt amour qu'avec une mélancolie sereine, exempte de toute rancune. Bien mieux, il se créa une Giselle idéale, qui était morte et bien morte, là-bas, à Menton, et n'avait jamais rien eu de commun avec celle qui était revenue s'installer à l'hôtel de Brial.

C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur que Daniel partit pour Savinieux.

Faut-il dire sa joie, quand il revit ces lieux si chers, malgré la tristesse de quelques-uns des souvenirs qu'il y retrouvait? Et l'allégresse de Joséphin Bartel qui allait enfin trouver, dans l'intimité de cette grande consolatrice qu'est la nature, l'oubli des hommes si ardemment désiré ? Quant à la jeune Mme Gérard, l'idée de jouer à la fermière les jours de semaine, à la châtelaine le dimanche, la mit en un ravissement qui chassa bien vite et bien loin les nuages dont son front semblait chargé depuis de longs mois.

Savinieux fit une réception cordiale aux « Parisiens », qui bientôt n'eurent plus qu'un vague souvenir d'avoir habité un méchant petit appartement de la rue d'Amsterdam. L'installation était confortable, la saison douce, la paix profonde. Daniel semblait avoir complètement oublié, et son âme s'épanouissait sous le soleil comme un printemps nouveau. De temps à autre cependant une tristesse le prenait, comme sous une morsure de sa conscience, morsure insensible d'abord, puis plus aiguë. Le secret de sa faute lui pesait et souvent il se sentait gêné sous le regard clair d'Adrienne. Dans la pureté de ce ciel bleu, dans l'innocence de cette nature où son cœur s'attendrissait, où s'idéalisait tout son être, il avait hâte de se débarrasser pour toujours de ce lambeau du passé, lambeau de perfidie et d'hypocrisie, qu'il traînait fatalement après lui.

Il s'en ouvrit tout d'abord au père Bartel. Celui-ci écouta la confession de son gendre avec tranquillité, et quand il eut terminé :

— Je vous loue d'autant plus de votre détermination, mon cher enfant, lui dit-il avec indulgence, que cet aveu n'apprendra rien à Adrienne, mais lui sera une preuve de la sincérité de votre repentir. Oui, continua-t-il en voyant la figure d'épouvante avec laquelle Daniel accueillait cette déclaration inattendue, Adrienne sait tout, ou à peu près. Comment? peu importe !

— Mes lettres? commença d'une voix oppressée Daniel.

— Non, aucune lettre, pas plus de celles de Mme de Brial que des vôtres, n'est tombée entre ses mains. Mais vous avez été vu, vous avez été suivi ; une épouse trahie, à Paris, n'a-t-elle pas toujours quelque amie fidèle pour la renseigner?... Ah ! mon enfant, remerciez le ciel de vous avoir donné une femme comme la vôtre. Quand elle m'a eu fait part de ses doutes d'abord, de sa certitude ensuite, je n'ai pas eu de peine à la convaincre que, puisque le mal était fait, elle devait trouver dans son honnêteté de femme, dans sa dignité de mère, dans sa tendresse même d'épouse, la force de cacher sa douleur et la patience d'attendre l'inévitable dénouement. C'est bien peu bourgeois, n'est-ce pas, ce qu'elle a fait là? Je ne crois pas qu'aujourd'hui elle ait à s'en repentir. Cette confession pleine et entière que vous allez lui faire, elle l'attendait, nous l'attendions, mon cher enfant, nous étions sûrs, vous connaissant, que vous y arriveriez. Allez retrouver votre femme, Daniel. Et savez-vous, fit-il avec un sourire, le confessionnal qu'en vieux romancier incorrigible je choisirais à votre place? le pré Gervais. Le souvenir de la pauvre Claudine vous assistera et dictera à Adrienne un pardon que vous n'aurez pas grand'peine à obtenir.

Ainsi fut fait. Le pré Gervais entendit la confession du coupable. Le couple revint de là silencieux et comme recueilli. Mais le petit front volontaire d'Adrienne rayonnait, sa démarche était fière, et son bras tenait serré contre elle — devons-nous dire

emprisonné? — le bras de son mari. Daniel avait les yeux voilés de mélancolie. Il croyait entendre, et il entendait en réalité une voix — celle de sa propre jeunesse — qui lui disait :

« Adieu, Daniel ; monsieur Gérard, je vous salue. Car je te quitte, Daniel, et je laisse aux années qui vont suivre le soin de viriliser ou d'amollir à jamais l'âme que tu viens de léguer à monsieur Gérard. Nous avons fait de concert, mon ami, bien des sottises, et tu as eu raison de t'en repentir! Tu en feras d'autres, sois-en sûr, quand ce ne serait que celle de vieillir. Console-toi de celles-ci par avance comme tu t'es consolé de celles-là, et regrette-moi un peu. Ne me garde pas rancune des désillusions que tu me dois, d'autres t'attendent. La vie en est semée comme de cailloux le lit d'une rivière. La rivière passe, en chantant un peu plus fort à chaque remous. Fais comme elle. Les déceptions, du reste, ont leur utilité, et jusqu'à une certaine douceur : il est rare qu'elles ne donnent pas à l'homme qu'elles atteignent une plus haute idée encore de lui-même. Réagis donc, mon ami, réagis toujours, et garde-toi en aucun cas de t'apitoyer sur ton sort et de te croire une victime : dis-toi bien que les bras humains n'étreignirent jamais que le fantôme du bonheur, et qu'il n'y a pire duperie en ce monde que de n'avoir jamais été dupé. Monsieur Gérard, je vous salue. Adieu, mon pauvre Daniel.

FIN

JEAN SIGAUX.

THÉATRES

RENAISSANCE : *La Vie publique* : comédie en quatre actes de M. Émile Fabre.

Le succès de la pièce de M. Émile Fabre, qu'à l'origine on avait pu croire succès d'estime ou de curiosité restreinte, résultat déjà fort honorable pour une tentative aussi nouvelle, est en train de *s'étoffer* et de s'étendre. Non pas que le public y montre ses sentiments par ces manifestations bruyantes qui traduisent d'ordinaire la prise soudaine d'une œuvre sur sa sensibilité ! Nullement : il est remarquable, au contraire combien sont rares les signes extérieurs par où s'accusent les réactions de cette pièce sur un groupement d'auditeurs qui, chaque soir, varie et cependant demeure identique à lui-même. C'est quelque chose de très particulier que l'attitude de ce public : légèrement surpris, déconcerté, dérouté par la ligne générale et le caractère d'une comédie comme il ne lui fut pas encore donné d'en entendre — car elle échappe à toute forme traditionnelle — on sent en lui quelques réserves, réserves de qui ne veut pas se livrer : mais aussi bien sent-on comme un repliement sur soi-même, un effort de réflexion, je ne sais quoi de sérieux, de non habituel parmi ceux qui viennent, après leur dîner, chercher l'amusement d'une heure. Ce public en veut-il à l'auteur, ou lui sait-il gré de le contraindre à penser, à tendre son esprit, à goûter autre chose que des bons mots ou des polissonneries? On le démêlerait assez mal à l'analyse. Toujours est-il qu'il écoute et que vaguement il soupçonne là de l'inédit, une œuvre vraiment nouvelle et qui mérite attention. Chercher à préciser les causes de cette *attitude*, ce sera en même temps toucher du doigt les raisons de cette nouveauté.

Et d'abord, puisque, dans la *Vie publique*, tout lien traditionnel se trouve rompu avec le passé, c'est l'absence d'intrigue amoureuse, ou, si vous voulez, une intrigue tellement ténue, tellement mince qu'elle se développe à côté de la pièce et pourrait être supprimée sans lui nuire : qui sait même si elle n'y gagnerait pas! J'entends d'abord faire mes réserves, et qu'on n'aille pas m'attribuer une pensée qui n'est pas la mienne. Les relations entre les sexes demeureront toujours dans l'avenir ce qu'elles furent dans le passé, la plus féconde matière d'émotions dont puissent disposer les œuvres imaginatives, drame ou roman, pour cette raison que l'amour demeurera la magie suprême de la vie... Et pour cette raison aussi, nul doute que les plus grandes œuvres de l'avenir doivent être celles qui nous apporteront une façon nouvelle de le sentir! A cet égard il convient de donner son plein assentiment aux idées que M. Maurice Donnay développait dans cette *Revue*. Mais vraiment sous couleur d'amour ou d'intrigue amoureuse, le théâtre de ces dernières années a servi trop de niaiseries ou de fadeurs, trop d'imbroglios et de polissonneries, trop de déshabillés surtout et des pièces où l'on sentait que l'auteur faisait appel aux plus bas instincts du public; au théâtre comme dans le roman les infinies combinaisons de l'adultère élégant ont été épuisées, et voilà bien maintenant la donnée la plus usée, l'orgue de Barbarie le plus éreinté! Qu'on ne s'y trompe pas : il suffira d'un véritable artiste et d'une œuvre grave pour rendre sa vitalité à ce magnifique lieu commun, et pour en tirer un chef-d'œuvre! Jusqu'ici nous en sommes loin, et l'on peut justement répéter avec Renan que cette caricature de l'amour, cette grimace du sentiment, telles qu'on les trouve esquissées sur nos scènes du boulevard, sont « une des hontes de notre temps ». Vous voyez où j'en veux venir : à la surprise, à l'étonnement d'un public habitué aux sous-entendus des pièces à maillots roses, et qui se demande s'il est bien au théâtre, s'il ne rêve pas en écoutant la pièce de M. Émile Fabre. J'irai jusqu'au bout de mon idée :

l'auteur a cru devoir faire une légère concession en esquissant dans la *Vie publique* un coin d'intrigue amoureuse : présentée comme elle est, c'est la seule tache que j'y trouve, et son œuvre, à mon sens, eût gagné en beauté s'il l'avait développée toute en sa nudité franche, comme une satire sociale où la vie politique de notre temps eût constitué l'unique matière d'intérêt.

Car voilà bien la nouveauté : dans le *sujet* même qui occupe l'attention du spectateur et le contraint à songer... dans le sujet, c'est trop peu dire, ajoutons : dans l'*accent* que l'auteur lui a donné! Et vous pensez bien que je ne vais pas vous présenter la *Vie publique* comme le premier essai de satire sociale ayant la forme dramatique ! Nous en avons eu d'autres et qui ne furent point négligeables, quand ce ne serait que la *Journée parlementaire* de M. Maurice Barrès, avec laquelle l'œuvre de M. Fabre présente plus d'un point commun. Et dans cette *Journée parlementaire* aussi il y avait de belles choses, des choses cruelles, des traits gravés à l'eau-forte et qui mordaient : on y retrouvait, au milieu des maladresses de métier, la manière propre à l'auteur, si savoureuse, si nerveuse, cette cambrure et ce tour de rein que M. Barrès, à juste titre, goûte dans le génie espagnol. Mais — car il y a un *mais*, et un *mais* grave — c'était là ce que j'appellerai une *pièce de parti*, c'est-à-dire quelque chose de comparable, dans l'art du théâtre, à ce que serait une planche gravée où le jeu des ombres et des lumières ne serait pas observé, où les contrastes ne s'accuseraient pas. Si j'ai rapproché pour un instant la *Journée parlementaire* de la *Vie publique*, et deux écrivains dont l'un possède une maîtrise de forme incomparable, tandis que l'autre a encore beaucoup à acquérir de ce côté, que M. Fabre ne s'y trompe pas : c'est pour mieux affirmer, au point de vue de la composition, sa supériorité de dramaturge. Il y a, dans son œuvre, une indépendance de pensée, une sincérité de jugement, qui, à la représentation, et à la lecture peut-être mieux encore, doivent frapper un esprit libre. Et le public est tellement habitué à entendre des paroles de parti, que cette étrange indépendance ne contribue pas peu à l'étonner : quel est donc cet homme qui, d'une telle franchise, rive à chacun son clou et se montre aussi clairvoyant qu'il est sincère! Voilà au plus haut degré de l'art *impersonnel*, comme le rêvait Gustave Flaubert, comme il l'a si souvent prôné — vous vous rappelez tels fragments de sa correspondance ; — comme lui-même il fut si loin d'en faire — car on produit avec sa sensibilité, non point avec son raisonnement.

Et c'est bien, on n'y saurait trop appuyer, la véritable originalité de cette pièce remarquable. La *Vie publique* n'est pas remarquable seulement parce qu'elle met à nu les misères et les bassesses de l'existence politique, parce qu'elle désarticule une conscience d'honnête homme et progressivement nous initie à ses misérables compromissions, parce qu'elle nous fait assister au lent travail de désagrégation que l'ambition favorise : tout cela eût pu être montré avec autant, sinon plus d'âpreté, par tel autre que M. Fabre. Ce qui n'appartient qu'à lui, ce qui est sa signature, c'est son indépendance, sa liberté d'esprit dans l'analyse des *milieux* qui ont amené cette dissolution d'âme. Ici l'éloge doit être sans restriction, et tout homme y souscrira qui jugera cette belle comédie en mettant de côté ses préférences et ses passions politiques. Hélas ! combien la chose est difficile, et comme il faut, pour y atteindre, être dégagé des influences qui se font jour précisément dans la *Vie publique !* On a cité comme modèle du genre, et pour donner plein relief à cette idée, la scène du troisième acte où cette conscience de très honnête homme que fut tout d'abord le héros de la pièce, peu à peu sent sa volonté faiblir, ses principes défaillir sous la menace de l'insuccès prochain, et se trouve par là entraîné à conclure un accord avec ceux que, la veille peut-être, il eût chassé de chez lui. Cette scène, en effet, m'apparaît comme la plus belle réussite dans la nouvelle œuvre du jeune dramaturge : par la sincérité des personnages, par l'accent toujours vrai, jamais chargé, qui sort de leur bouche, par l'absence complète de déclamation, l'écueil le plus délicat peut-être et qu'a su éviter M. Fabre, enfin et surtout, parce que jamais un instant on ne peut soupçonner les préférences intimes de celui qui écrit, parce qu'il est aussi dur aux compromissions cauteleuses, insinuantes et câlines du parti clérical qu'aux boniments des commis voyageurs en grève ; pour toutes ces raisons et d'autres encore que le cadre de cette étude ne nous permet pas de déduire, cette scène n'est pas éloignée d'être un chef-d'œuvre, et, par l'accent de vérité qui s'en dégage, s'impose, comme toutes les très belles choses, à l'attention des inhabiles tout autant que des plus experts. Elle donne l'image, aussi exacte que l'art y peut atteindre, de la vie vécue, de la vie vraie, et rend un son qui depuis longtemps n'a pas été entendu au théâtre.

Reste, pour finir, la question d'interprétation, qui joue toujours un si grand rôle dans l'art dramatique, et qui, pour cette œuvre en particulier, avait une importance capitale. Là encore il faut reconnaître que M. Émile Fabre, qui est un heureux et qui mérite de l'être, a été servi par les circonstances. Être traduit avec intelligence, n'être pas trahi par ses interprètes, voilà une fortune rare pour un auteur dramatique. Ce qui importait, dans une comédie de cette nature, c'était beaucoup moins la supériorité d'un ou deux artistes que l'accord harmonieux d'un en-

semble subordonnant ses effets à la volonté directrice que doit être la pensée de l'auteur. A cet égard M. Fabre a été servi à souhait : il a trouvé, chez les acteurs de la Renaissance-Gemier une interprétation grouillante de vie et dans laquelle est observée la *perspective* de chaque personnage, tout aussi bien que dans les différents plans d'un tableau habilement composé. Certains critiques ont émis cette idée que la *Vie publique* aurait dû trouver place à la Comédie-Française... paradoxe élégant, soyez-en sûr, ou cruelle ironie ! Je viens de souligner les qualités d'interprétation qui donnent leur plein sens à la pensée de l'auteur ! Qui nous fera croire que la Comédie-Française, avec le cabotinage de ses sociétaires, plus insupportable et plus prétentieux que partout ailleurs, avec la vanité d'interprètes dont chacun n'a qu'un souci : tirer à soi la couverture, et se mettre en lumière ; oui, qui donc nous fera croire qu'une telle compagnie eût mieux servi la pensée de M. Fabre ! Rue Richelieu, M. Émile Fabre eût triomphé peut-être avec plus d'éclat, mais combien son œuvre et sa pensée eussent été diminuées, au point de vue qui, j'imagine, lui importe avant tout, celui d'un véritable artiste !

Paul Flat.

VARIÉTÉS

Les Chrysanthèmes.

Chaque année, peu après la fête des Morts, Paris célèbre la fête des chrysanthèmes, car c'est vraiment une fête, cette somptueuse exposition de fleurs devant laquelle tout Paris défile en témoignage d'un culte élégant et raffiné pour les descendants de ces lacustres de l'Inde dont les houppettes pluchées, les aigrettes cimeuses resplendissent de toutes les splendeurs pourprées du couchant. Quelle variété dans les nuances ! Il faudrait non pas des mots, mais les couleurs de la palette d'un peintre orientaliste pour en traduire la flamboyante magie.

Parmi les chrysanthèmes jaunes, il en est de jaune citron, de jaune de chrome, de jaune de Naples, de jaune indien, de jaune d'or ; puis toute la gamme des laques garances et carminées. Voici les tons chauds des terres de Sienne, les orangés couleur de chair, les blancs nacrés, enfin les violets délicats, le mauve transparent... le mauve, cette couleur d'un chagrin déjà bien avancé, la transition du gris au rose...

Et dans le grand hall du Palais de l'Horticulture, on se surprend à rêver de fêtes exotiques, pendant qu'un parfum amer, un parfum de terre humide, de terre profonde et remuée, voltige, subtil, dans l'atmosphère surchauffée...

J'ai visité cette charmante exposition le soir, sous les feux de l'électricité et aussi en plein jour ; les fleurs m'ont paru plus belles sous la lumière factice ; seules, les roses et les jeunes filles ne perdent rien de leur éclat dans la pâleur du soleil.

Hier, en quittant ce temple des chrysanthèmes où se précipitait le flot ininterrompu des visiteurs, je songeais à ce culte vivace, profond, instinctif que l'humanité restée païenne a toujours eu pour les fleurs.

De la petite ouvrière qui fleurit son corsage ou égaye sa mansarde d'un bouquet de deux sous jusqu'à la grande dame dont les fleurs sont une nécessité de haut goût, un complément indispensable de l'élégance, la passion est la même. Il suffit d'avoir un grain de poésie dans le cœur pour être charmé, conquis par la grâce de ces coquettes souriantes sur la flexibilité de leur tige. Elles symbolisent la vie fugitive ; leur petite âme silencieuse ne semble faite que pour plaire et mourir... Et de même que les notes de musique, agissant sur certains organismes, font apparaître des colorations, le parfum des fleurs appelle aussi des sonorités. Les aveugles, par de mystérieuses associations d'idées, ont une intuition assez juste des couleurs : le rouge est ardent, le bleu est calme, souriant, le noir triste, et la musique de Mozart a le parfum des roses... Il n'y a que les botanistes dans leurs subtiles classifications qui n'admettent pas l'odeur. Pour eux, l'odeur ne signifie rien, pas plus que la couleur. La couleur et l'odeur sont des luxes, des superfluités. Dieu avait donné ces charmes aux fleurs, les savants les leur ont enlevés. Ils veulent que toutes ressemblent à celles qui se dessèchent dans leurs herbiers, horribles cimetières où les pauvrettes sont enterrées avec des épitaphes prétentieuses entre deux feuilles de papier buvard...

Heureusement les fleurs que j'admire et que j'aime — de même que le soleil toutes les bonnes choses appartiennent à tous, — elles ne sont la propriété des savants ni de personne. On est déjà si peu locataire en ce monde.

« Je n'ai rien à moi, disait Alphonse Karr, mais j'ai les forêts, les prairies, la mer et le ciel. Un de mes amis vient d'acheter une maison et un jardin ; maintenant il me semble qu'il ne possède plus que cette maison et ce jardin.. »

Et je me souviens aujourd'hui d'un jardin où j'allais souvent autrefois parce qu'il était à tout le monde ; le jardinier préposé à son entretien m'avait inspiré un peu de la passion qu'il avait pour les fleurs, surtout pour les chrysanthèmes dont il culti-

vait avec une tendresse jalouse les variétés les plus précieuses.

J'aimais ce jardin en plein midi, au soleil, ce jardin dessiné à la mode anglaise et à la porte de ma maison.

Il était devenu ma promenade favorite ; j'en connaissais les moindres croix, les colonnes, les urnes funéraires.

C'était le petit cimetière de ma ville natale.

Tous les matins après mon déjeuner, j'y vaguais, un livre à la main, jouissant de l'ombre et de la solitude. Une fois, sous une motte de gazon, je trouvai un nid d'alouettes avec quatre petits, cette rencontre me charma. Qu'on me pardonne, mais la mort n'avait frappé aucune tête qui me fût chère, je veux dire qu'aucun des miens n'était enterré là.

Mon plaisir était de causer avec le jardinier. Tantôt, devant un monument de prix, il me disait :

« Celui qui repose là est le plus riche propriétaire du cimetière. »

Ou bien il me faisait sur certains personnages défunts des oraisons funèbres fort peu d'accord avec leurs épitaphes. Je souriais et m'en allais, après lui avoir donné quelques conseils sur l'alignement des tombes, de manière à séduire l'œil le plus possible ; nous y tenions beaucoup tous les deux. Un jour, comme j'exprimais devant lui mon admiration pour un superbe chysanthème dont la houpette tricolore se dressait fièrement sur la tombe d'un général récemment décédé, son amour-propre fut flatté et je devins son ami tout à fait.

— Voyez-vous, me dit-il, le chrysanthème est un rustique, pas difficile pour un liard, il croît n'importe où, pourtant il végète mieux dans une terre meuble comme celle-ci. On le propage de graines semées, mais comme ces graines mûrissent rarement sous nos climats, on multiplie encore ces plantes par boutures et par éclats de pied. En pinçant plusieurs fois l'extrémité des jeunes rameaux, on obtient des fleurs vigoureuses et superbes... Ce chrysanthème tricolore est, en effet, assez rare. Quant à celui-ci, d'un violet si riche, c'est le chrysanthème des lacs du Portugal ; il orne, comme vous le voyez, la sépulture d'un évêque... Cet autre chrysanthème, Monsieur, c'est le chrysanthème de l'Inde introduit en France en 1789 par Blancard. Je tiens énormément à cette variété d'un beau rouge pourpre, car elle me sert à fleurir la tombe de nos magistrats... Ces messieurs de la Cour sont enchantés... »

Je le félicitai comme il convient de ses délicates attentions. Il continua :

« Voici encore le chrysanthème de Chine à fleurs larges, à longs rayons étalés ; à côté, le chrysanthème à couronne. Quant à ce chrysanthème japonais remarquable par l'énorme développement de ses capitules et par la curieuse disposition de ses fleurons, je ne connais rien de plus beau ; je crois que mes amis seront satisfaits. »

Il avait souligné le mot « amis » d'un sourire aimable.

— Allons, répliquais-je, puisque, pour être reçu dans ce monde ou dans l'autre, une mise décente est de rigueur, habillez-moi de quatre planches, mais ne me descendez pas trop bas, j'ai tant aimé le soleil et les fleurs.

— Et les morts aiment tant les fleurs, si vous saviez... Dire qu'à Paris, on les brûle, les morts ; on a donc peur qu'ils ne soient pas assez morts !... Tenez, moi, lorsque je travaille, je ne suis pas seul, ceux d'en dessous me parlent ; oui, Monsieur, ils me parlent et me remercient... Ils sont si vite délaissés, les morts. On vient les voir, pendant un mois, tous les jours, et puis une fois de temps en temps, et puis c'est fini, on ne vient plus jamais...

. . . .

L'odeur de l'automne, l'odeur des terres nues, des feuilles humides rendait plus lourd l'air stagnant du crépuscule.

Le ciel se mit à pleuvoir.

Il pleuvait de grosses gouttes tièdes tombant aussi doucement que de silencieuses larmes pleurant sur des mains qui s'enlacent sans qu'un mot soit prononcé...

. . . .

Henry Frichet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

De Omnibus by the conducter, par M. Barry Pain (Fisher Unwin, éd., Londres).

Voici un livre d'une incomparable drôlerie. C'est une série de réflexions et de notes écrites au jour le jour par un conducteur d'omnibus, qui estime très haut sa propre importance et méprise profondément cette humanité que représentent les voyageurs de voitures publiques. Ce conducteur a le don de l'à-propos, de la repartie habile et prompte, et, bien que patient, il a souvent l'occasion de faire valoir son esprit. Un jour surtout il fut agacé : « Une vieille dame me demande une épingle ; je la lui donne avec un sourire poli. Un monsieur âgé veut que je lui dise l'heure exacte ; justement il y avait deux horloges sur la place, mais le monsieur trouvait probablement meilleur compte à me déranger qu'à

se servir de ses yeux. Je lui dis l'heure, mais je ne souriais plus. Ensuite un gamin me demande si la voiture va où lui-même pouvait voir qu'elle n'allait pas. Une bonne femme veut que je lui explique quels timbres mettre sur une lettre qu'elle me fait voir; une jeune fille me consulte au sujet de son chat... « Assez! miss, lui dis-je. On a déjà pris l'omnibus pour un bureau de renseignements, un bureau de poste et une loge de concierge, je ne veux pas qu'on le prenne pour un hôpital de chats. » Il est bourru parfois, mais le plus souvent il s'amuse et fait des tours à ses ennemis de hasard. Ainsi il cloue au plancher de sa voiture une pièce blanche : il observe alors la cupidité et l'impudeur de plusieurs personnes « très respectables » qui, successivement, prétendent avoir perdu cet argent et s'efforcent en vain de le relever. Cette plaisanterie lui fournit l'occasion de réflexions philosophiques. Le livre est plein de talent : le style est bien celui d'un conducteur de *bus* londonien; la prononciation même du bonhomme nous est indiquée, grâce à une transcription exacte de son curieux dialecte.

Li-hon-ciang e la politica cinese (Li-Hung-Chang et la politique chinoise), par Francesco Cerone (Tocco, Salvietti et Gaeta, éd., Naples).

Cet ouvrage, approuvé par l'Institut oriental de Naples, très documenté et précis, étonne un peu. La biographie de Li-Hung-Chang y prend presque le ton du panégyrique. L'auteur trouve qu'on avait, jusqu'à présent, noirci à plaisir le caractère de son héros. Telle est aussi l'impression de Li-Hung-Chang lui-même. Il sourit doucement quand il apprend ce qu'écrivent de lui les journaux européens et dit avec aménité : « Un bon ministre ne redoute pas les morsures de la calomnie. De même que la hauteur des tours se mesure à la longueur de leur ombre, les mérites des chefs se mesurent à l'acharnement des calomniateurs qui les escortent. » Il n'a pas été en butte aux reproches des étrangers seuls, il eut à souffrir de l'ingratitude de son propre pays. Sa carrière brillante, signalée par des services retentissants à sa patrie durant les guerres civiles qui y sévirent, fut traversée d'une disgrâce de quelques années. L'empereur du Céleste-Empire, Kuang-hsü, était hostile au vétéran glorieux, dont il jalousait l'ascendant. Li-Hung-Chang, qu'il écarte avec hypocrisie, ne se plaint pas : il prétend ne rechercher plus que le calme et le recueillement. Ce calme ne fut d'ailleurs que de courte durée. La Chine avait trop besoin de son grand homme pour le laisser dans l'oubli : lors du couronnement du tsar Nicolas II, Li-Hung-Chang, pour qui la politique occidentale n'a pas de secrets, est désigné comme représentant de la Chine à Moscou. Ses sympathies vont naturellement à la Russie. Il croit avantageuse une alliance avec l'empire moscovite et voit sans déplaisir l'expansion du Transsibérien; même il le considère comme utile à l'exploitation des produits chinois. Dans sa politique extérieure, il s'est toujours montré habile, et maintes fois il tira la Chine d'un mauvais pas. Ainsi, en 1899, dans un différend au sujet de la délimitation des territoires concédés à la France, il fit preuve de courtoisie et de sagacité. Il est avant tout un bon patriote, amoureux de la Chine et de ses traditions antiques, mais il reconnaît qu'elle a beaucoup de choses utiles à apprendre des Occidentaux, et qu'un mépris absolu pour tout ce qui n'est pas national serait imprudent. Il s'assimile la civilisation européenne et travaille à son expansion en Chine; même il enrichit le vocabulaire chinois de mots qui servent à désigner les innovations de la science importée; il encourage la traduction d'ouvrages occidentaux. Il est puissamment riche et fait le meilleur usage de ses biens, tout en réformant entièrement les coutumes économiques de la Chine. Li-Hung-Chang, patient, mystérieux et sagace, a été, suivant M. Francesco Cerone, pendant toute sa longue existence, le pivot du Céleste-Empire. Ce livre consciencieux et serré est d'une lecture agréable.

Ivan Strannik.

FRANCE

Études de littérature et d'histoire, par Albert Sorel (Plon).

Ces études sont très variées, traitant de Montaigne, de Pascal, de Maupassant, de Taine, du drame des poisons, de Napoléon et de sa famille, de Bismarck et de ses mémoires. Elles sont intéressantes, fines, soignées, pas trop académiques. Elles ont été écrites à l'occasion d'un livre qui paraissait, d'une fête, d'une commémoration, d'une statue qu'on inaugurait; elles ne prétendent pas épuiser les questions, mais elles se plaisent, au contraire, à les prendre d'un certain biais, à ne les considérer que d'une manière partielle, épisodique : cela leur donne une légèreté piquante et un délicat agrément. On y trouve aussi de jolis paysages, — celui-ci, par exemple, adroitement esquissé (il s'agit d'Eugène Boudin, natif de Honfleur) : « C'est qu'il est bien de ce pays, imprégné de notre nature marine, adoucie et comme attendrie par le courant du grand fleuve qui baigne de ses brumes les prairies salines et contourne les coteaux où les grands hêtres tourmentés se tordent sous le vent d'ouest. »

Les vies closes, par Georges Maze-Sencier (Perrin).

Sous ce titre, M. Maze-Sencier a groupé quelques « études d'âmes », fines, pénétrantes et agréables.

Les écrivains et les artistes, dont il analyse le caractère plus encore que le talent, ont ensemble cette analogie d'une destinée malheureuse : ils sont morts jeunes et ils n'ont pu réaliser complètement leur être. D'ailleurs, ils sont très différents les uns des autres : entre Hégésippe Moreau et Henri Regnault, il serait difficile de faire un parallèle plausible; de même entre Maurice de Guérin et Marie Bashkirtseff... Cependant il est vrai qu'une semblable mélancolie entoure leur souvenir. M. Maze-Sencier s'est laissé prendre à ce charme triste. Son livre, qui est, en somme, un joli traité de morale, s'ouvre par de poétiques chapitres, — *les Effacés, les Ames de souffrance, les Vies mortes,* — où l'on sent un peu, si je ne me trompe, l'influence de Maurice Maeterlinck et de l'incomparable et adorable *Trésor des humbles.* M. Maze-Sencier, d'ailleurs, n'a pas voulu s'abandonner à l'attrait un peu maladif de ces âmes de tristesse; en fin de compte, il leur adresse quelques reproches et ce martial encouragement : *Esto Vir!...* qui, à vrai dire, ne convient qu'imparfaitement à de pauvres êtres dont le tort principal fut de mourir avant l'âge. Mais c'est encore une grâce exquise pour ce petit ouvrage d'être plus persuasif dans ses mélancolies que dans ses allégresses.

La vie européenne au Tonkin, par Eugène Jung (Flammarion).

L'auteur de cet ouvrage a vécu longtemps au Tonkin et semble très bien connaître la situation de la France en Indo-Chine. Il a choisi, pour révéler les constatations qu'il a faites là-bas, la forme d'un roman très simple, — pas d'un roman à clé : « les personnages, déclare-t-il, sont des amalgames fantaisistes », mais d'un roman vrai; c'est-à-dire que dans une série de scènes variées et assez vivement écrites, il s'est efforcé de faire tenir une description aussi complète que possible de la vie européenne au Tonkin. Son livre n'a donc pas seulement un intérêt littéraire, mais il faudrait qu'il préoccupât nos colonisateurs de ministère. Car M. Jung n'est pas optimiste; « Tout est pour le mieux dans le meilleur des Tonkin, dit-il, à condition d'y tout changer. » C'est désagréable à apprendre, ces choses-là! M. Jung, dans sa préface, fait connaître que ce livre fut écrit il y a quelques années déjà : peut-être tout s'est-il merveilleusement amélioré là-bas, depuis lors... M. Jung ne le pense pas...

Le cœur des pauvres, par Eugène Demolder (*Mercure de France*).

Le petite Zélie Chalumeau était la fille d'une pauvre marchande de poisson qui traînait de rue en rue sa petite voiture. Zélie, en montant le poisson chez la grande couturière, entrevit le luxe merveilleux de l'atelier. Elle n'eut désormais d'autre rêve que d'entrer là comme apprentie. Ce qui advint. Mais la « première » qui lui était hostile, sans cause valable, méchamment, la fit chasser sous prétexte qu'elle sentait le poisson et communiquait cette odeur aux belles robes des belles dames. Zélie avait une petite tête trop bien organisée pour se laisser abattre par cet échec. Chassée, elle reçut, en outre, une claque de sa mère. Donc, elle s'enfuit et alla s'installer chez une tante, marchande de fruits et fleurs, qui demeurait au Point-du-Jour. Zélie est industrieuse; elle trouve moyen de se procurer du mouron, et puis des fleurs des champs, et puis des fleurs plus précieuses, et elle vend tout cela de son mieux. Elle s'applique à la confection de ses bouquets, et elle y réussit à merveille, — si bien qu'un jour elle entre chez le grand fleuriste du boulevard, Brillant-Narcisse, — que dis-je, elle devient ensuite son associée : « Brillant-Narcisse et Chalumeau »... Voilà l'une, entre autres des simples et aimables histoires qu'Eugène Demolder a écrites « pour les enfants »; elle est jolie dans le détail, — la cueille des fleurs diverses suivant la saison, etc., — elle est vraie, touchante et d'un bon exemple...

Dieu et le monde, par J.-E. Alaux (Alcan).

Cet « essai de philosophie première » termine la partie métaphysique de l'œuvre philosophique de M. Alaux; il fait suite à la *Théorie de l'âme inhumaine.* M. Alaux conçoit la métaphysique comme la reconstruction par la raison de la réalité donnée par l'expérience et par la foi. L'expérience et la foi sont, pour lui, deux sources de certitude, l'expérience de certitude physique et la foi de certitude morale. La métaphysique de M. Alaux est religieuse et, comme telle, se rencontre avec la théologie chrétienne.

André Beaunier.

Memento. — Chez Ollendorff, dans les « Éditions de la Revue d'Art dramatique », *Gerhard Grim*, poème dramatique en cinq actes, de Tor Hedberg, scènes traduites du suédois, avec notice, par Gaston Lévy-Ullmann. — Chez Fasquelle, *Histoire des Français*, depuis le temps des Gaulois jusqu'à nos jours, par Théophile Lavallée, développée et continuée par MM. Frédéric Lock et Maurice Dreyfous; tome VIII : la République parlementaire, 1876-1901. — A la Maison des Poètes, *Nocturnes solitaires*, poésies, par Jules Mouquet. — Chez Fontemoing, *Aucassin et Nicolette*, chante-fable du XII[e] siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, avec une préface de Joseph Bédier. — Chez Lemerre, *Savinien*, roman, par Ludana.

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Un referendum. — Le 15 décembre prochain aura lieu à Milan, par décision du Conseil municipal, un intéressant referendum. Tous les électeurs de la ville auront à répondre par *oui* ou par *non* à la question suivante : — La commune doit-elle accorder un subside au théâtre de la Scala ?

Une Exposition Panbritannique. — Les Anglo-Canadiens sont froissés de constater qu'à l'Exposition Panaméricaine de Buffalo leur pays ne joue guère que le rôle d'une « annexe honteuse » des États-Unis. Leur presse fait campagne pour qu'on organise à Toronto, l'an prochain, une exposition panbritannique.

Mark Twain empereur. — Le *National Magazine*, au mois de mai dernier, demandait à ses lecteurs de lui dire quel est, selon eux, le « premier » des auteurs américains vivants. Le fascicule de septembre publie le résultat de ce referendum. Mark Twain est l'heureux qui a recueilli le plus grand nombre de voix. Le deuxième rang appartient à M. William Dean Howells.

Un violon historique. — C'était l'instrument favori du célèbre virtuose norvégien Ole Bull. La *Music Trade Review* nous apprend que ce violon, établi en 1532 par Gaspardo da Salo, avait été décoré par Benvenuto Cellini. Le cardinal Aldobrandini l'avait acheté 3000 florins pour en faire cadeau au musée d'Innsbrück. Un soldat de Napoléon le vola et le vendit à un banquier viennois. Ole Bull, en 1830, en offrit une très forte somme ; le banquier déclara qu'il ne se séparerait du violon à aucun prix, mais en ouvrant son testament dix ans après, on constata qu'il léguait l'objet à... Ole Bull. La veuve de celui-ci a enfin donné le violon au musée de Bergen, ville natale du virtuose.

Une colonie tolstoïenne en Angleterre. — Elle vient d'être fondée par des Russes, exilés volontaires, c'est-à-dire soucieux de prévenir l'outrage de déportation en Sibérie. Ils sont sous la direction de M. Vladimir Tchertkof, neveu du comte Schouvalof, et parent par alliance de Tolstoï. Ils ont acheté du terrain à Christchurch, au bord de la mer ; ils y bâtissent actuellement leurs maisons, une fabrique, et une imprimerie, d'où ils comptent inonder le Royaume-Uni de brochures de propagande.

Shakespeare dans l'Inde. — Il y a près d'un quart de siècle, dit M. Stifford Ransome dans le *Tatler*, que les Hindous lisent dans leur langue et applaudissent Shakespeare. On a traduit en hindoustani, et représenté avec des acteurs et actrices du pays, la Comédie des Erreurs, Roméo et Juliette, Périclès, Othello, Hamlet, la Douzième Nuit, et le Marchand de Venise. Hamlet a fait salle comble à Bombay durant 56 soirées consécutives. Le protagoniste, Kavasgi Pallonji Khatao, a déjà joué la pièce plus de 150 fois. On a dû, pour plaire au public hindou, procéder à quelques modifications. Hamlet est devenu « Prince de Damas », et le titre est : *Khoone-Nahak,* » les Meurtriers sans raison » ! La scène des fossoyeurs a été supprimée.

La saison théâtrale en Italie. — Elle promet d'être fort intéressante. On jouera deux comédies en un acte que vient de terminer Giovanni Verga : *La Chasse au Loup* et *La Chasse au Renard.* Chacune d'elles forme un tout bien complet, mais comme elles font antithèse ainsi que l'indiquent les titres, on les représentera toujours l'une après l'autre dans la même soirée. Roberto Bracco achève un drame en quatre actes qui sera un peu beaucoup particulariste ; il ne s'agit guère, en effet, que de la mise en scène de mœurs napolitaines. E. A. Butti a confié au théâtre Manzoni de Milan, pour entrer en répétitions très prochainement, un drame intitulé : *Une Tempête ;* c'est la dernière partie de sa trilogie : *Les Athées.* Luigi Gualtieri va faire représenter *L'Étreinte de la Mort,* pièce à thèse sociale comme ses précédentes œuvres. Luigi Sugana, fidèle, lui, au félibrige de Venise, aura deux drames en deux actes sur l'histoire de cette ville : *Dernier Sénat,* et *Parmi les Fous.* Arturo de Angelis pour la musique, et A. M. Sodini pour le livret. travaillent à transformer en drame lyrique la pièce *L'Enamourée,* de Marco Prago. Enfin Ugo Ojetti, déjà poète, romancier, critique, globe-trotter, etc., aborde le théâtre avec une comédie : *Nous trois.*

Et ab hic et ab hoc. — Sous ce titre étrange, M. Americo Scarlatti vient de publier à Rome (Societá Lariale) un des livres les plus savoureux que l'on puisse imaginer. C'est un recueil d'innombrables documents et anecdotes de tous les temps et de tous les pays, quelque chose comme des miettes de l'érudition. Testaments bizarres, collections baroques, lapsus ou coquilles invraisemblables, distractions singulières, révolutions pour rire, et ainsi de suite. La plupart des rubriques ont déjà été insérées par notre excellent confrère *la Minerva.*

Sur le Risorgimento. — On sait le rôle important joué dans la monarchie piémontaise, d'abord comme général, ensuite comme ministre, par Cesare Durando. Son neveu et ancien secrétaire particulier, M. Giacomo Durando vient de publier à Turin, chez Roux et Viarengo, une copieuse liasse de documents, extraits des papiers laissés par le général. Presque tout cela est inédit, notamment des lettres de Cavour, de Garibaldi, de Mazzini. On trouvera là bien des détails intéressants sur les dessous de la politique en Italie durant la période de 1856 à 1863.

Les petits cadeaux... — Le khédive, souverain musulman, s'est tout à coup mis en tête de faire plaisir au Pape. Peut-être est-ce sur les conseils de ses protecteurs anglicans ? Il a expédié à Léon XIII une momie récemment découverte à Farafrah, et datant d'au moins 26 siècles avant Jésus-Christ. Le Saint-Père a fait mettre ce cadeau en belle place dans les galeries publiques du Vatican, et il a envoyé au khédive une lettre autographe, non pour l'anathématiser, comme on pourrait le croire, mais pour le remercier chaleureusement.

Records oratoires. — Le membre du Reichstag, qui parle le plus souvent, est M. Paul Singer, député socialiste. Il avait un rival en Italie, Imbriani. Aux points de vue absolu et proportionnel, il paraît qu'en effet jamais personne à Montecitorio ne fut aussi loquace que cet ancien Garibaldien, tout récemment décédé. En huit ans, il prononça à la tribune 505 discours, et développa en outre 645 interpellations ou questions. Ce qu'il y a de triste, c'est que tant de salive ait été dépensée en pure perte. Imbriani était en effet de ce parti républicain mystique et chauvin qui compte de moins en moins d'influence en Italie, le parti-tampon qui agonise entre l'enclume socialiste et le marteau monarchique.

Un humoriste allemand. — Les fêtes célébrées en l'honneur de Virchow et les hommages subséquents adressés à Mommsen ont éclipsé une autre solennité allemande, celle dont Wilhelm Raabe vient d'être le héros à propos de son soixante-dixième anniversaire. Raabe, qui écrivit d'abord sous le pseudonyme de Jacob Corvinus, est né à Brunswick, et sa vie a été fort simple. Collégien à Wolfenbüttel, commis de librairie à Magdebourg, étudiant à Berlin, journaliste à Stuttgart, il est revenu se fixer dans sa ville natale il y a trente ans. C'est tout. Il a publié une quarantaine de volumes, depuis sa *Cronik der Sperlingsgasse* en 1854, jusqu'à son *Hastenbeck* en 1899. Tous se sont, comme on dit, bien vendus ; aucun n'a suscité d'engouement. Pourtant son humour vaut celui de Thackeray. Tout à coup le public s'est avisé que c'était un grand écrivain. La municipalité de Brunswick lui a offert banquet et festival, et celle de Magdebourg a donné son nom à une rue. Les Universités de Gœttingen et Tübingen l'ont proclamé docteur *honoris causa*. Le roi de Würtemberg, les grands-ducs de Bade et de Weimar, lui ont envoyé des décorations. Le ministre de l'Instruction publique de Prusse a fait acheter les œuvres complètes de Raabe pour toutes les bibliothèques populaires. Il n'est jamais trop tard pour rendre justice.

Plus de maux de dents. — Un docteur américain affirme que si ses compatriotes et les Anglais sont au monde les gens qui souffrent le plus des dents, c'est parce qu'ils mangent trop de viande. Il paraît que les populations végétariennes n'ont jamais de maux de dents, même celles qui fument la pipe.

La Terreur Blanche à Naples. — M. Michelangelo d'Ayala publie, dans la *Nuova Antologia*, des documents jusqu'à présent inédits sur cette période que les historiens, même italiens, ont négligée, qui sait pourquoi ! Les récits qu'il reproduit émanent d'autorités impossibles à suspecter, puisqu'il s'agit de prêtres et de nobles tout dévoués à la restauration bourbonienne. Les scènes dont ces messieurs furent les témoins surpassent en atrocité les pires légendes que l'on ait jamais forgées sur la Terreur Rouge qui avait sévi à Paris huit ans auparavant. On voit la foule martyriser des milliers de gens des deux sexes et de tous âges dès qu'on lui annonce qu'il pourrait bien, dans le nombre, se trouver des Jacobins. Les *lazzaron* jouent au ballon avec les têtes de ceux-ci. Les moines font jeter à la mer des charretées de Rouges assommés, — morts et mourants mélangés. Il se passe des scènes d'un sadisme effroyable sous des fenêtres où des prélats et de belles dames applaudissent. Et ainsi de suite. Il faut lire ces pages pour se faire une idée de ce que fut le régime bourbonien dans l'Italie méridionale, et de ce qu'est la populace napolitaine, tant célébrée par les poètes.

Un empire de plus. — Sa formation est prédite par M. Walter B. Harris, dans le *Blackwood's Magazine*. Ce sera, paraît-il, une théocratie musulmane qui englobera le Sahara oriental, le Soudan central et égyptien, bref, d'immenses territoires autour du lac Tchad. M. Harris connaît à fond la moitié septentrionale de l'Afrique, il a étudié les sociétés secrètes de l'Islam, et il affirme que celles-ci ont provisoirement modifié leur tactique. Elles ne s'occupent plus, paraît-il, de préparer la guerre sainte en Algérie-Tunisie ni en Égypte. Profitant de ce que l'impuissance de la Turquie les a laissées constituer dans le Fezzan un État virtuellement indépendant, elles concentrent là toutes leurs ressources en hommes, en numéraire, et en armement, pour essayer de constituer bientôt un empire qui sera cinq ou six fois plus grand que ne fut celui du Mahdi. M. Harris est persuadé que la France, l'Angleterre et l'Allemagne n'auront pas le temps de prendre possession réelle de la région du lac Tchad avant cette grande catastrophe.

De quelle nationalité était-il ? — Une polémique puérile, et qui pourrait cependant avoir de graves conséquences aux pays du lynchage, se poursuit dans une quantité de journaux des États-Unis au sujet de la nationalité de Czolgosz. Il portait un nom polonais ; plusieurs écrivains autorisés en concluent que tous les Polonais sont des anarchistes terroristes. Le *Plain Dealer*, de Chicago, a recueilli des renseignements plus précis : la famille Czolgosz est polonaise, mais, avant de venir en Amérique, ses représentants étaient des sujets russes domiciliés en Allemagne ! Polonais, Russes, Allemands, cela fait bien des gens à lyncher. Mais il y a aussi la question de religion. Czolgosz était catholique, puisque Polonais, s'écrie l'*American Israelite*, de Cincinnati, et c'est pourquoi il a tué ; on sait l'amour des Jésuites pour le régicide. Tollé des confrères catholiques : « Czolgosz était Juif, puisque Emma Goldmann, son professeur d'anarchie, est une Juive ! » C'est à ces merveilleux arguments qu'en est la controverse.

Un homme complexe. — C'est le nouveau président des États-Unis, au dire de la *Saint-James Gazette*. Voici comment elle le définit : « Un peu de lord Cromer ; un peu de Jeff Davis ; un peu aussi, mais guère, de Lincoln ; Kitchener, Bismarck, Guillaume II, Jupiter, Chamberlain, Buffalo Bill. Mêlez et agitez, et vous aurez l'homme d'État selon le cœur des États-Unis de cette année. »

R. Candiani.

Paris. — Imp. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41155. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 16 NOVEMBRE 1901.

LA VIE PUBLIQUE

Comédie en quatre actes.

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE LE 14 OCTOBRE 1901

		MM.
FERRIER	Maire de Salente	GÉMIER.
MARQUIS DE RIOLS.	Président de la Chambre de Commerce, sous-directeur du *Crédit Immobilier*	LENORMANT.
ANDRÉ DE RIOLS	Son fils	FREDAL.
ASTRAUD	Premier adjoint	BERTHIER.
RONDOLI	Conseiller municipal	MOSNIER.
Me GAUBERT	Avocat de la ville	BEAULIEU.
GIDON	Conseiller municipal	ARVEL.
MARTIN	Conseiller municipal	MANENC.
MASSEBEUF	Conseiller municipal	DALLEU.
REGNIER	Directeur de l'*Indépendance*	JARRIER.
CORVINO	Directeur de la *Démocratie*	BAUDOIN.
MONSEIGNEUR DE BELMONT.	Vicaire général, évêque *in partibus* de Persepolis.	BEAULIEU.
LÉVY	Directeur du *Crédit immobilier*.	ADES.
VIDAL	Directeur de la *Banque de Salente*	MARC ROLAND.
GERBIER	Directeur de la Cie des Tramways	GODEAU.
SÉNART	Député de Salente	BAUER VALIN.
BOUCHONNET	Président du Comité royaliste.	VERSE.
TARDIEU	Adjoint au maire	MEGEVANT.
VERGOGNEUR	Rédacteur au *Journal du Peuple*.	JEHAN.
TURLIN	Courtier électoral	ROUSSEL.

Le marchand de vins	PILLOT
L'ouvrier zingueur	MERVAL.
Le premier ouvrier	JACQUET.
Second ouvrier	MILLET.
Justin fournier	RAYMOND.
Louis fournier	CAILLOUX.
Premier bourgeois	DESPORTES.
Second bourgeois	BARBET.
Troisième bourgeois	TESSIER.
RAJAC	SOUQUET.
Un journaliste	DE LIOUVIL.
Un Conseiller municipal	COURCELLES.

	MMes
CÉCILE FERRIER	EVA LINAY
CLAUDIA RAVAUT	MARCELLE PRAXINE
Mme ERRAZURA	CLAUDIA.
Me GIDON	ANNETTE CLEM.
Mme TARDIEU	RENÉE DESPREZ.
YVONNE	MARCELLE CROISSY.
ANNA	JEANNE LION.

Conseillers municipaux, ouvriers, bourgeois, femmes de conseillers municipaux.

La scène se passe à Salente.

ACTE PREMIER

Un jardin. — Au fond, une villa, avec un perron où on accède par un escalier de trois ou quatre marches. — Au lever du rideau, la scène est vide. — On entend un bruit confus dans la villa. — La porte s'ouvre : un flot de personnes, hommes, femmes, jeunes filles, se répandent sur la scène. — Cris, rires, conversations particulières. — On ne saisit d'abord que des phrases détachées.

— Vous partez ? — Ce déjeuner était excellent. — Ou est M. le Maire ? — Je dois être en ville à quatre heures. — Au revoir, Madame. — A demain, Madame. — La campagne électorale est ouverte. On a donné des réunions. — Croyez-vous que les ouvriers fassent une liste ? — Certainement. Maréchal est à leur tête. — Je n'étais jamais venu chez le maire : sa propriété est très belle. — Le préfet? C'est un âne. — Mademoiselle Yvonne! Mademoiselle Yvonne! — Les élections municipales ? Le premier dimanche de mai. — Et s'il y a un ballottage? — Le second tour ? Le dimanche suivant.

(Cécile qui était sortie par la gauche, rentre en courant. — Elle se perche sur un banc et élève au-dessus de sa tête une rose.)

CÉCILE. — A qui la rose?

(André de Riols et Martin se précipitent en scène, en bousculant quelques personnes.)

ANDRÉ. — A moi.

MARTIN. — A moi.

ANDRÉ. — Je suis arrivé le premier.

MARTIN. — Vous avez triché, monsieur de Riols.

ANDRÉ. — Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

CÉCILE. — M. Martin a raison. Parfaitement. (Elle saute à terre.) Vous aviez deux mètres d'avance sur lui, au départ. (A Martin en lui donnant la rose.) Tenez. (A André.)

s'éloigne de mauvaise humeur. Allons. Ne boudez pas. Venez ici. — tout de suite. (André revient vers Cécile. — Elle détache une rose d'un petit bouquet qu'elle porte à la ceinture.) En voici une autre. Je vais la passer à votre boutonnière. (Elle met la rose à la boutonnière d'André.)

ANDRÉ, bas. — Merci.

Mme GIDON, qui s'est approchée. — Monsieur Martin, un mot...

MARTIN. — Mais, madame Gidon, je...

Mme GIDON. — Un mot, seulement. (Sèchement.) Venez donc. Voyons... (Elle lui prend le bas et l'entraîne.) J'ai un renseignement à vous demander.

YVONNE. — Monsieur André... Voulez-vous me cueillir cette branche de lilas ?

ANDRÉ. — Mais volontiers, Mademoiselle. (Ils s'éloignent.)

Mme TARDIEU, à Cécile. — Quel est ce monsieur, là-bas, qui cause avec Maître Gaubert?

CÉCILE. — C'est le marquis de Riols, le père de M. André de Riols.

Mme TARDIEU. — M. de Riols?... Le sous-directeur du Crédit Immobilier?... Le président de la Chambre de commerce?... C'est un ami de monsieur le maire?

CÉCILE. — Pas précisément... mais il a souvent affaire avec papa, à la mairie... Et puis c'est un voisin.

Mme TARDIEU. — Je croyais que nous n'avions que des adversaires à la Chambre de commerce.

CÉCILE. — Vous voyez qu'on se trompe, madame Tardieu. Je suis sûre que M. de Riols sera un des premiers à venir féliciter papa de sa réélection, le mois prochain.

Mme GIDON, revenant. — Vous devez être contente, mademoiselle Cécile. Ce déjeuner a été charmant. Souhaitons que M. le Maire nous donne bientôt une nouvelle fête.

CÉCILE. — A propos de sa réélection?

Mme GIDON. — A propos... de votre mariage.

CÉCILE, riant. — Hé!...

YVONNE. — Vous vous mariez?

CÉCILE. — Je plaisante.

Mme GIDON. — Pourquoi?... Oh! vous trouverez des partis... La fille du maire!

YVONNE. — Vous n'éprouverez pas un gros chagrin à vous séparer de M. Ferrier?

CÉCILE. — Même mariée, je ne quitterais pas mon père.

Mme GIDON. — M. Ferrier ne consentirait pas d'ailleurs à vous laisser partir. Vous lui manqueriez trop. Il ne fait rien sans vous consulter.

CÉCILE. — Oh! quelle erreur, ma chère madame Gidon.

Mme GIDON. — Vous êtes la seule personne qui ait quelque influence sur lui. Nous le savons. Et c'est bien naturel.

CÉCILE. — Mais pas du tout! pas du tout! Et quand ce serait vrai, il ne faudrait pas le dire... Mais, je ne vois pas M. Massebeuf, Yvonne?

YVONNE. — Papa préside le banquet des Dames du Marché Central. M. Tardieu n'a pas pu y aller.

Mme TARDIEU. — Mon mari souffre de l'estomac. Comme dans ces repas de corps on sert presque toujours des nouilles à la vénitienne, vous comprenez...

CÉCILE, vivement. — Ah! Mesdames, je ne vous ai pas montré le coussin que m'ont brodé les petites élèves de l'École Sévigné?

LES DAMES. — Non.

CÉCILE. — Oh! venez voir ça... Une merveille!

(Elles entrent dans la maison.)

(Gidon, Martin, Tardieu entrent en discutant. Gidon a une quarantaine d'années. Martin a trente ans environ. Mise élégante.)

GIDON, très animé. — ... Enfin, tout de même, nous sommes arrivés au terme de notre mandat, sans qu'aucun de nous ait passé aux assises.

TARDIEU. — Je vous dis, Gidon, que nous avons des ennemis.

GIDON. — Oui, dans la bande noire.

MARTIN. — Quel reproche nous adresserait-on? Pendant ces quatorze mois, nous avons été des administrateurs prudents, honnêtes. On ne peut nous accuser ni d'avoir touché un pot-de-vin, ni...

GIDON. — C'est pour cela qu'*ils* sont furieux.

TARDIEU. — Hé! mon cher Martin, *ils* nous calomnieront!

GIDON. — Ah!... la calomnie... Voilà leur arme favorite. Basile n'est pas mort. Mais les prolétaires, eux, nous rendent justice. Nous sommes le premier conseil municipal un peu propre qu'il y ait eu dans cette grande ville de Salente, depuis dix ans. Quand nos prédécesseurs durent démissionner en bloc à la suite du scandale des Bons d'alimentation qui en amena cinq en cour d'assises, on songea dans le public, dans la presse, à faire une liste de personnalités honorables qu'on enverrait à la Mairie pour administrer avec sagesse les finances de la Ville. On nous a choisis. On a mis à notre tête un homme éminent, qui a donné des preuves de son indépendance, de son intégrité, lorsqu'il était président du Tribunal de commerce : M. Ferrier. Nous avons dépensé tout notre temps, mis tout notre zèle, et, disons le mot, toute notre intelligence, à accomplir la tâche difficile qui nous était imposée. Nous y avons réussi. Alors? Voyons, Tardieu, qu'est-ce qu'on nous reprocherait?

(Turlin entre. C'est un grand gaillard aux épaules larges, aux mains en battoir.)

MARTIN. — Tiens, Turlin.

TURLIN, sans gêne. — Oui... En passant sur le boulevard, je vous ai aperçus, par la grille. Alors, n'est-ce pas...?

MARTIN. — Vous avez bien fait.

TARDIEU. — Eh bien? Cette réunion d'hier soir?

TURLIN. — Oh! épatant!... Un emballement! Il y avait soixante-quinze électeurs. Ils ont acclamé votre candidature. Je vous réponds du succès, mes petits.

GIDON. — Qu'est-ce que je te disais, Martin?... Qu'est-ce que je vous disais, Tardieu?

TURLIN. — Ce soir, autre réunion au bar des Trois-Amis. Si quelqu'un rouspète, c'est à moi qu'il aura affaire. L'autre jour, au Bol-d'Or, j'ai jeté trois contradicteurs par la fenêtre. (Les conseillers rient.)

MARTIN, frappant sur l'épaule de Turlin. — Mon bon Turlin!

TURLIN. — Seulement, dites donc, il y a une chose qui me chiffonne, moi, pour ces réunions. Je ne connais pas encore la liste du patron. Qui garde-t-il parmi les adjoints et les conseillers? Quels sont ceux qu'il fiche à la porte? (Un peu d'inquiétude parmi les conseillers.

GIDON. — Ah! vous croyez que... Il modifierait la composition de son Conseil?

TURLIN. — Vous le savez bien, voyons, mon cher Gidon.

MARTIN. — Alors M. Ferrier... va se séparer de... d'un certain nombre... de nos collègues?

TURLIN. — Évidemment, mon petit Martin.

GIDON. — Moi, je suis bien tranquille.

TARDIEU. — Moi aussi.

MARTIN. — Moi aussi. Lors de la grève des tramways, je lui ai rendu, je crois, quelques services.

GIDON. — Il m'a invité à déjeuner, lundi.

TARDIEU. — Ma femme était souffrante la semaine dernière. Par deux fois il a fait prendre de ses nouvelles.

GIDON ET MARTIN. — Ah!

GIDON, après un nouveau silence. — Heu!... Je crois que le maire ferait bien de se débarrasser de Tonio. (Les conseillers hochent la tête.) N'est-ce pas votre avis, Tardieu?

TARDIEU. — Si. Il a eu, dans l'affaire du Canal de la Ripaille, un rôle louche. On m'a dit que la Compagnie des Eaux a payé son rapport six mille francs.

MARTIN. — Tiens, on m'a dit dix mille.

GIDON. — A moi douze. Et Fourchot, l'adjoint aux emplacements? Il n'accorde des autorisations d'étalage qu'aux commerçants qui lui graissent la patte.

MARTIN. — C'est honteux! Et Pastorel, qui profite de sa situation de conseiller pour vendre ses plumeaux et ses balais à toutes les administrations qui ont affaire avec la Ville.

TARDIEU. — Et Digonal?

UN CONSEILLER, qui passe, se retournant. — Quoi? Que me veut-on?

TARDIEU. — Rien. Je demandais où tu étais.

(Le conseiller s'éloigne.

MARTIN, plus bas. — Mais savez-vous quel est le plus compromis de tous? C'est Rondoli.

LES CONSEILLERS. — Le docteur?... Ah! celui-là!

TARDIEU. — Quel triste sire!

GIDON. — Pendant la grève des tramways, il avait l'air de soutenir les employés; il travaillait pour le compte de la Compagnie.

TARDIEU. — Et dans la discussion du contrat...

MARTIN, apercevant de Riols. — Chut! M. de Riols, un de ses amis. (A Turlin.) Alors, Turlin, nous comptons sur vous pour ces petites réunions. Les élections faites, on vous dédommagera de vos peines.

TURLIN. — Je ne l'entends pas de cette oreille. Si je me décarcasse, c'est dans l'intérêt du parti. Je ne demanderai jamais rien pour moi-même. A propos, Tardieu, vous êtes-vous occupé de...?

TARDIEU, lui prenant le bras et s'éloignant avec lui. — Oui. Elle n'aura pas de contravention. J'ai fait déchirer le procès-verbal. Mais, à l'avenir, qu'elle n'engueule plus les sergots, car... (La fin de la phrase se perd.

DE RIOLS, GIDON, MARTIN

De Riols s'est approché de Gidon

GIDON, très plat. — Monsieur le marquis, votre serviteur.

DE RIOLS, cinquante-cinq ans. Hautain, froid; chevalier de la Légion d'honneur. — On dit, Messieurs, que vous allez faire de grandes choses à la mairie, après votre réélection.

MARTIN. — Oui. Nous avons de beaux projets.

GIDON, ton de conférencier. — Dédaigneux des contingences et méprisant les individualités, mais serviteurs de l'idée sociale et de la collectivité, nous nous appliquerons avec zèle à faire triompher les grandes idées de justice, de fraternité, qui sont gravées dans notre cœur et développées sur notre programme.

DE RIOLS. — C'est très bien, monsieur Gidon, c'est très bien. Mais avant tout, voyez-vous, il faudrait songer à assainir la ville. La mortalité est trop élevée à Salente. Le *Petit Salentin* et l'*Indépendance* signalaient ce matin encore de nouveaux cas de variole dans le quartier de l'Évêché. Il y a là toute une population ouvrière vraiment digne d'intérêt. Aussi faisons-nous tous nos efforts pour que les immeubles appartenant au Crédit Immobilier soient épargnés par le fléau. Mais nous ne pouvons rien, rien. Il faudrait démolir ce vieux quartier. Je m'étonne que M. le maire et vous, qui vous préoccupez du bien-être des classes ouvrières, n'ayez pas songé à faire entreprendre ces travaux que les Salentins réclament.

GIDON. — Grosse opération. Il faut l'étudier de près. Nous pesons tous nos actes. Nous ne nous décidons jamais à la légère.

MARTIN. — A combien estimez-vous la dépense?

De Riols. — Oh!... Je ne m'occupe pas de la question financière. Je ne veux pas m'en occuper. Je sais seulement que la Banque de Salente prendrait l'affaire à forfait; son directeur, M. Vidal, un homme éminent, a eu plusieurs entretiens avec le maire. Tous les plans et devis ont été fournis à M. Ferrier. Je crois qu'en somme l'opération coûterait de trente à quarante millions, — ce qui n'est rien, — puisqu'il s'agit de diminuer la mortalité publique et d'embellir notre chère cité.

Martin. — Mais, bigre, quarante millions!

Gidon. — Monsieur le marquis, quarante millions ne se trouvent pas dans le pas d'une mule. Et d'ailleurs, nous avons à nous occuper d'affaires plus urgentes.

De Riols. — Lesquelles?

Gidon. — Nous sommes les représentants de la noble cause prolétarienne, ne l'oubliez pas, monsieur le marquis. Nous devons travailler à l'émancipation intellectuelle et morale de la démocratie. Et nous n'avons rien fait pour le peuple. Ainsi, tenez, par exemple, croiriez-vous qu'en plein cœur de la ville, derrière la mairie, il y a encore une rue Saint-Joseph et une rue Saint-Pierre? Est-ce qu'on ne devrait pas les avoir débaptisées depuis longtemps et appelées rue Robespierre et rue Danton? J'en ferai la proposition au Conseil. Ce sera mon premier acte d'administrateur.

De Riols. — C'est une excellente idée, monsieur Gidon. Mais... ensuite...?

Gidon. — Ah! plus tard... Je ne dis pas... (Ils remontent.)

Martin, à de Riols. — Expliquez-moi donc un peu...

Ils s'éloignent tous les trois. — Depuis un moment, Gaubert s'est assis dans un fauteuil. — Il fume un cigare. Rondoli s'approche de lui.

GAUBERT, RONDOLI

Rondoli. — Eh bien, maître Gaubert, les élections municipales ont lieu dans cinq semaines. Quels sont vos pronostics?

Gaubert. — Mais, il me semble, mon cher monsieur Rondoli, que le résultat des élections ne saurait être douteux.

Rondoli. — Heu!... Il dépend de la liste que va nous présenter le maire. Au fait, vous devez avoir des tuyaux là-dessus.

Gaubert. — Moi?

Rondoli. — Monsieur Ferrier se départ en votre faveur de sa réserve. Il a un faible pour vous. Si! Oh! il l'a bien montré quand il vous a nommé avocat de la Ville: votre confrère Tivolier, qui est, lui, conseiller général, sollicitait aussi ce poste; et c'est vous qui l'avez obtenu. La décision du maire a été maladroite. Je l'en avais averti.

Gaubert. — Je le sais.

Rondoli. — Tout le premier je rends hommage à votre talent: mais.... mais... vous n'êtes pas sympathique à nos électeurs. Vous avez été blackboulé aux élections législatives...

Gaubert. — Au profit de Sénart, que patronnait Guébriant!

Rondoli. — Vous avez plaidé pour l'ancien secrétaire général de la mairie, Bernard, quand il passa aux assises avec nos prédécesseurs.

Gaubert. — Bernard était innocent.

Rondoli. — Enfin, il a été acquitté... Mais on persiste à croire qu'il a tripoté avec les autres.

Gaubert. — On le dit du moins dans les journaux réactionnaires. Ils s'acharnent contre ce malheureux Bernard qui fut un bon républicain.

Rondoli. — Bref, on accuse le maire d'avoir fait de vous un des avocats de la Ville parce que vous avez plaidé pour un coreligionnaire politique, compromis dans une sale affaire. Ajoutez que Tivolier, vexé de son échec, fera naturellement campagne avec nos ennemis et que Guébriant (que vous agonisez d'injures et à qui on a rapporté vos propos) ne pardonnera pas au maire la marque de faveur qu'il vous a donnée. Il nous le montrera bien dans cinq semaines. Son influence est énorme, ici, comme au Sénat.

Gaubert. — Ah! c'est du propre!... Sénateur influent! ce tripoteur! ce brasseur d'affaires véreuses qui est mêlé à toutes les spéculations louches du nouveau Crédit de Paris, de la banque Marclou, de...

Rondoli. — Il est éloquent, et par deux fois il a sauvé le ministère. Il obtient pour ses électeurs des bureaux de tabac, des croix, des palmes.

Gaubert. — Or, les électeurs qui font passer avant l'intérêt général leurs petits intérêts, demeurent obstinément fidèles à de pareils représentants. C'est le malheur. Je rêvais, quand j'étais jeune, de devenir un grand personnage politique. Et je me plaisais à imaginer qu'on m'élèverait un jour une statue, sur le piédestal de laquelle on graverait en lettres d'or ces mots: « A la mémoire de Gaubert, qui fut député, qui fut sénateur, qui fut ministre, et qui ne fit rien pour sa ville natale. »

Rondoli. — Si vous vous lancez dans le paradoxe!

Gaubert. — Non, je vous assure, il n'y a rien de paradoxal à souhaiter que les électeurs, comme les élus, sacrifient leurs intérêts particuliers au bien général. Mais ils font le contraire. Et c'est pourquoi, soit au Parlement, soit dans les collèges électoraux, on voit se jouer autour des urnes les mêmes comédies répugnantes, — et effrayantes. Ah! elle a donné de jolis résultats en politique la morale du chacun pour soi.

Rondoli. — Dame! La politique... la politique...

ça n'est pas très propre... Aussi, je me demande si je ne vais pas y renoncer.

GAUBERT, surpris. — Vous ?

RONDOLI. — Je me tâte ! Peut-être prierai-je le maire de me rendre la liberté. Je retournerais à mes études et à mes malades.

GAUBERT. — Ah bah !

RONDOLI. — Ai-je tort ?... Voyons, parlez-moi franchement. Est-ce que...

(Les dames qui étaient entrées dans la maison en ressortent toutes. — Rondoli s'éloigne avec Gaubert.)

LES DAMES. — C'est charmant. Délicieux. Ces petites filles travaillent comme des fées.

YVONNE. — Mademoiselle Cécile, nous avons dansé dimanche dernier, nous ne dansons pas cette après-midi ?... Une petite sauterie ?

CÉCILE. — Oui... Quand j'en aurai demandé la permission à mon père. (Elle sort.)

Mme TARDIEU. — Nous mettrons mon mari au piano.

Mme GIDON. — Oh ! ce pauvre monsieur Tardieu !... Vous ne voulez donc pas qu'il danse ?

Mme TARDIEU. — Non.

Mme GIDON. — Et vous tenez à l'avoir sous les yeux ?

Mme TARDIEU. — Oui. (Les dames remontent. Martin, qui est entré, retient Mme Gidon.)

MARTIN, bas. — Lulu !

Mme GIDON. — Prends garde.

MARTIN, après avoir jeté un coup d'œil circulaire. — Personne.

Mme GIDON. — Eh bien ?

MARTIN. — Le maire veut remanier sa liste. Il faut parler de moi à Cécile.

Mme GIDON, sèchement. — Parle-lui toi-même.

MARTIN. — Mais, c'est que...

Mme GIDON. — Tu as de l'influence sur elle : tu lui fais la cour.

MARTIN. — Moi ?

Mme GIDON. — Oh ! je ne suis pas une bête : je vois ton petit manège. Ne prends donc pas cette mine étonnée. Tu travailles à devenir le gendre du maire.

MARTIN, violent. — Tu es stupide.

Mme GIDON. — Je sais ce que je dis. Mais je te surveille. Et d'ailleurs le morceau n'est pas pour ton bec. C'est M. de Riols qui...

MARTIN, incrédule. — Cette espèce de petit avocat ?

Mme GIDON. — Tu crois que je bluffe ? Offre-moi le bras. Nous allons faire un tour de jardin. Tu iras ensuite peloter ta Cécile, si tu l'oses, quand je t'aurai raconté ce que je sais. (Elle lui prend le bras. — Au moment où ils vont sortir.) Tiens ! Eh bien ?

MARTIN. — Quoi ?

Mme GIDON. — Regarde-les là, tous les deux.

MARTIN, agacé. — Qu'est-ce que ça prouve ?

(Mme Gidon et Martin sortent. — Cécile et André sont entrés.)

ANDRÉ, CÉCILE

ANDRÉ. — Nous pouvons nous asseoir ici.

CÉCILE. — Mais j'ai des invités, monsieur André. Il faut que je m'occupe d'eux.

ANDRÉ. — Accordez-moi quelques minutes. Depuis mon arrivée, nous n'avons pas échangé dix paroles.

CÉCILE. — Allons... (Ils s'asseyent. Pause.) Eh bien, vous pouvez parler. Je vous écoute.

ANDRÉ, qui lui a pris la main. — Je n'ai plus rien à vous dire.

CÉCILE. — Vraiment ? Vous êtes comme cela à la barre ?

ANDRÉ. — A la barre, je suis moins intimidé qu'auprès de vous.

CÉCILE. — Ai-je l'air si terrible ?

ANDRÉ. — Oh ! non. Vous êtes au contraire...

CÉCILE, vivement. — Chut !

ANDRÉ. — Quoi ?

CÉCILE. — J'ai cru qu'on venait.

ANDRÉ. — Mauvaise ! Personne ne vient. Vous n'avez pas voulu que je vous fisse un compliment.

CÉCILE. — C'est vrai. Encore si j'étais sûre que vous êtes sincère, tout à fait sincère...

ANDRÉ. — En doutez-vous ?

CÉCILE. — Non. Mais à quoi bon me faire des compliments ? Je sais bien que j'ai pour vous toutes les qualités, puisque...

ANDRÉ. — Puisque ?

CÉCILE. — Non... Je ne dirai rien.

ANDRÉ. — Alors, j'achèverai votre phrase.

CÉCILE. — Je vous le défends.

ANDRÉ, achevant la phrase. — Puisque je vous aime.

CÉCILE. — Taisez-vous ! Voulez-vous bien vous taire ! On pourrait vous entendre.

ANDRÉ. — Et quand on m'entendrait ? Bientôt, notre secret n'en sera plus un. Bientôt j'aurai le droit d'avouer mon amour. Ah !... Si c'était demain... Vous m'aviez promis de parler à M. Ferrier.

CÉCILE. — Ce sera fait ce soir.

ANDRÉ. — Et vous espérez ?...

CÉCILE. — Oh ! du moment qu'il s'agit de mon bonheur.

ANDRÉ. — Il s'agit donc vraiment de votre bonheur ?

CÉCILE. — Vous avez une façon d'interpréter les phrases les plus innocentes !

ANDRÉ. — Ah !... Alors ce n'est pas vrai ?

CÉCILE, le regarde, puis simplement — Si. (Il lui baise les mains.) Papa m'a toujours dit qu'il me laisserait libre dans mon choix. Mais vous, de votre côté ?...

ANDRÉ. — Oh !... moi...

CÉCILE. — Ne craignez-vous pas que M. de Riols ne s'oppose à notre mariage ?

ANDRÉ. — Certes, mon père est loin de partager les

opinions politiques de M. Ferrier, et ce n'est pas dans un monde un peu... hostile au nôtre, qu'il eût souhaité me voir prendre une épouse. Mais enfin, je suis majeur, libre; je fais ce que je veux.

CÉCILE. — J'entends être bien accueillie par vos parents. Je ne consentirais jamais à entrer dans une maison où l'on me traiterait en intruse.

ANDRÉ, *nettement.* — On aura pour ma femme tout le respect qu'on lui doit, je m'en porte garant. Nous nous inquiétons d'ailleurs sans raison. Mon père ne peut que désirer entretenir des rapports cordiaux avec le maire de Salente. Par prudence, j'obtiendrai son consentement avant les élections.

CÉCILE, *vivement.* — Craignez-vous que nous ne soyons pas réélus? Nous passerons au premier tour de scrutin avec six mille voix de majorité!

ANDRÉ. — Je n'en doute pas. Mais j'ai une telle hâte d'être fixé! Parlez donc à M. Ferrier dès ce soir. Et demain... Voyons... Comment pourriez-vous me faire connaître le résultat de...?

CÉCILE, *réfléchissant.* — Attendez un peu... Eh bien, passez devant la maison, à onze heures.

ANDRÉ. — En ville?

CÉCILE. — Oui... rue Hoche... S'il y a un ruban bleu à la fenêtre, c'est oui.

ANDRÉ. — Vous sortirez avec votre bonne, comme d'habitude?

CÉCILE. — Vers deux heures je passerai sur le cours Victor-Hugo.

ANDRÉ. — Et si... s'il y a une difficulté?

CÉCILE. — Je mettrai un ruban noir.

ANDRÉ. — Alors?

CÉCILE. — Alors... rendez-vous néanmoins sur le cours. Nous pourrons...

On entend depuis un moment une discussion dans la coulisse. — Ferrier entre avec Gidon. — Ferrier a une cinquantaine d'années. — Barbe et cheveux gris. — Il est chevalier de la Légion d'honneur.

FERRIER. — Inutile, mon cher Gidon, je ne mettrai pas ce monsieur sur ma liste.

GIDON. — Il a une grosse influence dans son quartier.

FERRIER. — C'est un petit sauteur.

GIDON. — A ce compte-là...

FERRIER. — Quoi?

GIDON. — Vous avez bien Tardieu.

FERRIER. — Tardieu? Quel rapport?

GIDON. — Si vous croyez qu'il est sérieux! On ne peut pas entrer dans son cabinet d'adjoint sans trouver sur le canapé une femme, en posture de solliciteuse. Il nous a fait voter le remboursement des droits d'emplacement au Grand Cirque, — et il couchait avec la directrice.

FERRIER. — Mais, monsieur Gidon, si vous le saviez, vous êtes impardonnable de ne m'en avoir pas averti.

GIDON. — Eh!... Si j'avais été sûr du fait!

FERRIER. — Vous êtes impardonnable alors de porter contre un de vos collègues une accusation grave, que vous ne pouvez pas prouver.

CÉCILE, *s'avançant.* — Monsieur mon papa, j'ai une requête à vous présenter.

FERRIER. — Présente ta requête.

CÉCILE. — Voilà. Il y a ici des demoiselles qui voudraient bien danser.

FERRIER. — Où?

CÉCILE. — Dans le grand salon, là-bas.

FERRIER. — Eh bien! allez, dansez, mes enfants; amusez-vous.

CÉCILE, *remontant.* — Yvonne, Jeanne, nous allons danser. Madame Gidon, nous allons danser, venez.

La scène se remplit de monde. — Cris, éclats de rire. Conversations particulières.

MARTIN, *prenant Rondoli à part.* — Docteur, vous avez toujours été pour moi un bon collègue. Je voudrais vous donner un avis.

RONDOLI. — Qu'y a-t-il?

MARTIN. — Vous savez que le maire va faire des modifications dans la liste. Or, à la suite de certaines intrigues, M. Ferrier serait décidé, dit-on, à vous sacrifier.

RONDOLI. — Oh! je ne suis pas encore sur le carreau. Mais d'ailleurs, je ne tiens pas à rester au conseil municipal. Merci tout de même de l'avertissement, mon cher Martin.

MARTIN. — Et puis... dites donc... Savez-vous... une autre chose...?

RONDOLI. — Laquelle?

MARTIN. — Que le petit de Riols fait la cour à Mlle Ferrier?

RONDOLI. — Ah bah!

MARTIN. — Oui. On les a vus ensemble sur l'Esplanade, et dans l'église Sainte-Ségolène.

RONDOLI. — Et le marquis?

MARTIN. — Le marquis ignore tout de l'aventure, naturellement. M. Ferrier, sans nul doute, en est mieux instruit. Mais lui, n'est-ce pas?... il se tait.

RONDOLI. — Ah!

MARTIN. — Le mariage de sa fille avec le fils de M. de Riols lui assurerait, pense-t-il, l'appui de la Chambre de commerce. Il se trompe. Jamais M. de Riols ne consentira à une telle union. Vous qui êtes un familier du marquis, vous agiriez peut-être sagement en le mettant au fait de l'intrigue. Vous lui rendriez service et vous rendriez service à ces deux jeunes gens : ils ébauchent un roman qui ne peut pas avoir de conclusion heureuse.

Mme GIDON, *près d'eux.* — Eh bien! Messieurs, nous allons danser. Monsieur Martin, vous m'avez invitée pour une valse...

Ils remontent.

Mme TARDIEU. — Monsieur le maire, vous ne venez pas?

FERRIER. — Ah! non, madame Tardieu; non, moi, je ne danse pas. Je reste ici pour fumer un cigare.

GIDON, [illegible] sa femme, bas. — Lulu!... Le maire veut remanier sa liste. Il faudrait parler de moi à Cécile...

([illegible] remonte et entre dans la maison.)

FERRIER, à la bonne. — Apportez de la bière.

(Il ne reste en scène que Ferrier, Astraud, Gaubert et Régnier.)

FERRIER, ASTRAUD, GAUBERT, RÉGNIER

RÉGNIER. — Je vais prendre congé de vous, monsieur le maire. On m'attend au journal. Je vous reverrai mardi ou mercredi : il faudrait commencer notre campagne.

FERRIER. — Laissez-moi d'abord faire choix de mes collaborateurs, mon cher Régnier.

GAUBERT. — Guébriant est ici; j'ai aperçu hier Claudia Ravaut.

ASTRAUD. — Eh bien... Et Mme Guébriant?

GAUBERT. — Oh! mon cher Astraud, quand Guébriant arrive à Salente avec Claudia, il renvoie sa femme à Paris, et quand il rentre à Paris avec sa maîtresse, il renvoie sa femme à Salente.

FERRIER. — Ah!... il vient se jeter dans la lutte?... Je me promets, si je suis à la mairie, lors des élections sénatoriales...

ASTRAUD. — Chut!... Vous ferez campagne contre lui si vous voulez, mais gardez-vous bien de le dire aujourd'hui. Guébriant tient dans sa main le préfet qui pourrait nous jouer quelque vilain tour.

FERRIER, haussant les épaules. — Bah!

RÉGNIER, à Ferrier. — Ah! je pense que vous parlerez dans votre programme de la rénovation des quartiers de l'Évêché? (Un silence. — A Astraud.) N'est-ce pas, monsieur le premier adjoint?

ASTRAUD. — Parbleu! La démolition des vieux quartiers sera la grande œuvre de la prochaine municipalité.

FERRIER. — J'ai soigneusement étudié les divers projets proposés. Mon opinion est faite. Moi maire, ces travaux ne seront pas entrepris.

RÉGNIER. — Comment?

ASTRAUD. — Pourquoi?

RÉGNIER. — Mais, sapristi! l'hygiène... la santé publique... Il y a, dans ces quartiers, des cas de variole quotidiens.

FERRIER. — Et on mène grand bruit autour dans le *Petit Salentin*, la *Démocratie*, le *Journal du Peuple*... l'*Indépendance*. Oh! sur ce point vous êtes tous d'accord.

RÉGNIER. — Nous nous intéressons aux pauvres diables.

FERRIER. — Les cas de variole sont signalés dans les maisons où les propriétaires ne veulent pas faire mettre l'eau de la Ripaille et où les locataires boivent de l'eau de puits. J'ai conféré sur ce sujet avec le directeur de la Compagnie des tramways, — qui, comme vous le savez, a transformé en maisons ouvrières ses anciennes remises, — et avec le directeur et le sous-directeur du Crédit Immobilier, M. Lévy et M. de Riols. Ces messieurs se montrent désolés de la situation. Mais je crains qu'ils n'aient pas insisté comme il le faudrait afin d'obtenir de leur Conseil les sommes nécessaires pour amener l'eau de la Ripaille dans les immeubles de la Compagnie. Au fond, les administrateurs du Crédit Immobilier, le directeur de la Compagnie des tramways, et les divers propriétaires des quartiers de l'Évêché, gardent le secret espoir qu'on les expropriera. Ils se trompent. Je les forcerai à fermer leurs puits. Ils seront bien obligés de donner de l'eau potable à leurs locataires.

RÉGNIER. — Mais moi, je serai obligé de vous embêter, dans l'*Indépendance*, pour qu'on démolisse ces vieux quartiers. C'est le vœu de tous mes lecteurs.

FERRIER. — Exposez-leur loyalement la situation.

RÉGNIER. — Ils diraient qu'on m'a acheté. Enfin, je vous le répète, la ville tout entière...

FERRIER. — Eh bien! la ville tout entière a tort. On aura beau crier, protester, m'envoyer des délégations, je n'en ferai qu'à ma tête.

ASTRAUD. — Si l'opération cependant n'était pas trop onéreuse?

GAUBERT. — J'ai vu le devis financier fourni par M. Vidal. La Banque de Salente se charge de l'opération moyennant trente-six millions, payables en vingt annuités. Et, je dois en convenir, à trente-six millions l'affaire n'est pas brillante pour la Banque.

ASTRAUD. — C'est donc qu'elle est bonne pour nous.

FERRIER. — Non. Je n'engagerai pas la ville dans une si formidable dépense. Et d'ailleurs, j'ai d'autres projets dont l'exécution sera moins coûteuse et dont l'intérêt me paraît plus immédiat.

RÉGNIER. — Lesquels?

FERRIER. — D'abord élever un nouvel hôpital. Nous manquons de lits. Et puis, je tiens à ouvrir des crèches, des garderies pour les enfants pauvres, à créer des écoles professionnelles pour les jeunes gens qu'il faut arracher à la rue et à qui il faut donner un métier. Les seules œuvres de ce genre que nous possédions à Salente sont entre des mains cléricales. M. de Petitchamp, Mme Errazura, et leurs acolytes, qui les dirigent, en tirent une influence énorme. Je m'en aperçois depuis mon arrivée à la Mairie. Et combien de temps leur a-t-il fallu pour devenir ainsi les maîtres de la Ville? Vingt ans, vingt ans à peine.

RÉGNIER. — En effet. Il y a une vingtaine d'années

que la Vierge est apparue au petit pâtre Dorillot sur la colline de Breuilly, où il n'y avait que des châtaigniers, et où se dresse aujourd'hui cet orgueilleux sanctuaire de Notre-Dame de Salente.

GAUBERT. — S'il était d'une belle architecture!... Mais on dirait un gâteau de Savoie!

FERRIER. — Et quel parti on a su tirer de cette apparition miraculeuse! Quel tintamarre autour de la Vierge et de ce petit pâtre imbécile! Quelle hâte on a mise à ouvrir des listes de souscription pour élever cette chapelle à l'ombre de laquelle sont nées et croissent toutes ces œuvres où l'on travaille sourdement, obstinément contre nous! Lisez-vous quelquefois le *Bulletin de Notre-Dame de Salente* que dirige le vicaire général, monseigneur de Belmont?

RÉGNIER. — Non; jamais.

FERRIER. — Vous avez tort. Vous verriez ce que ces gens ont fait de la religion: une arme de guerre contre leurs adversaires politiques, et une ingénieuse machine à pomper les économies des fidèles. Chaque semaine en tête de leur *Bulletin* paraît la liste des offrandes. Il faut la lire. C'est très réjouissant. On a sur l'état d'âme de quelques-uns de ses contemporains une vue toute nouvelle, quand on découvre les motifs de leur générosité envers la Vierge et Dieu: « Versement pour la prospérité d'une maison de commerce »; « pour qu'un paralytique marche » ou « qu'un aveugle voie »; « pour qu'un jeune ménage ait un fils »; « petit acompte et promesse d'un versement plus fort si on obtient un emploi », « si on gagne un procès »; « promesse de *partage* si on fait un gain inespéré ». En sorte que devant ces marchandages naïfs avec Dieu, ces maquignonnages impudents, et toute cette comptabilité céleste, on se prend à douter si on vit en France, au XIXe siècle, ou dans l'Australasie, au milieu d'une tribu de Papous.

ASTRAUD. — Le plus fâcheux, c'est que tous ces individus voteront contre nous.

FERRIER. — Tant mieux!

ASTRAUD. — Ils disposent de plus de douze mille voix.

GAUBERT. — Mme Errazura a les quatre mille voix des ouvriers de sa filature.

ASTRAUD. — Elle emploie quatre mille ouvriers?

GAUBERT. — Parfaitement. Je ne le sais que trop. Elle les a fait voter contre moi.

FERRIER. — Ah! la vieille macaque! Après avoir rôti des balais, — dont Dieu seul sait le nombre, — elle est tombée dans la religion, sur ses vieux jours. Et cette dure bigote, exigeante, tracassière pour ses ouvriers, est féroce pour les malheureux qu'elle recueille dans ses œuvres. Elle a fondé dernièrement un asile pour les jeunes phtisiques. J'ai fait prendre quelques renseignements. On oblige ces enfants malades à quitter leur lit à onze heures du soir pour aller adorer jusqu'à minuit le Cœur de Jésus. Dès que j'aurai été réélu le mois prochain, je ferai fermer cette boîte. Un sanatorium au centre de la ville, danger pour la santé publique.

ASTRAUD, inquiet. — Mais, au moins, Mme Errazura ignore?...

FERRIER. — Du tout. Je l'ai fait prévenir (Entre Massebeuf.) Massebeuf! Enfin! vous voilà!

MASSEBEUF, cinquante-cinq ans, massif, lourdaud. — J'étais au banquet des dames du Marché, monsieur le maire. On a mangé des nouilles. On m'avait placé à côté de la présidente qui faisait remplir mon assiette. J'étouffe.

ASTRAUD. — Buvez un verre de bière. A propos de banquet, Massebeuf... Ce soir a lieu celui du Syndicat des Coiffeurs, vous devriez y aller à ma place.

MASSEBEUF, protestant. — Mais, mon cher Astraud...

ASTRAUD. — On ne m'a prévenu qu'à dix heures. J'ai du monde à dîner, je ne peux pas renvoyer mes invités.

MASSEBEUF, résigné. — C'est bien, j'irai. On va encore me fourrer des nouilles, pour sûr!... Ah!... monsieur le maire, j'ai une nouvelle importante à...

FERRIER. — Une nouvelle importante? Laquelle? dites.

MASSEBEUF. — Voilà. Il y avait, dans une salle voisine, trois employés de la Compagnie des tramways, et parmi eux le secrétaire de leur syndicat. Ils se plaignent de la compagnie. Ils parlent de se remettre en grève.

ASTRAUD. — Encore!

RÉGNIER. — Fichtre!

FERRIER. — Oh! bien, ils se remettront en grève s'ils le veulent, cette fois ils n'auront pas mon appui.

ASTRAUD. — Une grève au moment des élections municipales!

RÉGNIER. — Entre eux et vous, ma situation serait délicate. Obligé de les soutenir, je...

FERRIER. — Si leurs revendications sont absurdes?

RÉGNIER. — Au journal, nous avons toujours soutenu les grévistes: c'est notre ligne politique qui veut ça.

MASSEBEUF, hésitant. — Enfin... Ils m'ont dit...

FERRIER, impatienté. — Quoi? Parlez donc, voyons, c'est *moi* qui vous dis de parler.

MASSEBEUF. — Eh bien, il paraîtrait que... Ils ne me l'ont pas affirmé... Il paraîtrait que notre collègue Rondoli aurait promis d'être leur porte-paroles.

FERRIER. — Ah! ce Rondoli, il doit encore jouer un double jeu. Mais, s'il croit...

YVONNE, paraissant sur le perron. — Messieurs! Messieurs! Nous manquons de danseurs!... Maître Jaubert, monsieur Astraud... (Apercevant Massebeuf.) Ah! bonjour, papa.

RÉGNIER, à Ferrier. — Allons, au revoir, monsieur le maire. Et surtout, hâtez-vous de faire votre liste. Le *Journal du Peuple* donnera cette semaine la liste ouvrière. Tenons-nous prêts à donner la nôtre. Au revoir. (Poignées de main. Il sort.)

MARTIN, sortant de la maison avec Rondoli. — Monsieur le maire, on téléphone qu'il y a un incendie à Petitbois.

FERRIER. — Important ?

MARTIN. — Non ; des hangars.

ASTRAUD. — Il faudrait néanmoins envoyer quelqu'un là-bas.

MARTIN. — Oui.

ASTRAUD. — Massebeuf.

MASSEBEUF, protestant. — Oh !

FERRIER. — Oui, c'est ça, Massebeuf, allez-y. Si l'incendie devenait plus violent, vous me téléphoneriez de nouveau.

MASSEBEUF. — Bien, monsieur le maire.

(Massebeuf sort. — Tous les personnages entrent dans la maison, sauf Rondoli qui retient le maire.)

RONDOLI. — Un mot, monsieur le maire. Avez-vous fait prendre des nouvelles de l'inspecteur de la salubrité ?

FERRIER. — Oui, le docteur Francez est très souffrant.

RONDOLI. — On me l'a dit, ce matin. Est-ce que le cas échéant... ?

FERRIER. — Eh bien ?

RONDOLI. — Mon Dieu, monsieur le maire, je vais être franc avec vous. Vous avez, je le sais, quelque peine à constituer votre liste : pour un siège de conseiller, vingt candidats se présentent, tous appuyés, patronnés par des cercles ou des comités influents. Je voudrais, dans la mesure de mes moyens, faciliter votre tâche. Si vous le jugiez utile, je céderais ma place.

FERRIER, froid. — Ah !

RONDOLI, un peu surpris. — Mais, au cas où l'inspecteur de la salubrité viendrait à mourir, je solliciterais de vous son poste. J'ose espérer, monsieur le maire...

FERRIER. — Je le regrette infiniment, monsieur Rondoli, mais j'ai déjà pris des engagements envers un de vos confrères.

RONDOLI, dissimulant son dépit. — Oh ! alors, parfait, parfait, je n'insiste pas.

(Ferrier remonte. — Il rencontre sur les marches du perron de Riols qui sort de la maison.)

FERRIER, à de Riols. — Vous nous quittez déjà ?

DE RIOLS. — Mais oui, mon cher monsieur Ferrier. Je suis absolument obligé de rentrer en ville.

FERRIER. — Au revoir, alors.

DE RIOLS. — Au revoir.

(Ils se serrent la main. — Ferrier entre dans la maison.)

DE RIOLS, RONDOLI

DE RIOLS, s'apprêtant à sortir. — Au revoir, docteur.

RONDOLI, qui réfléchissait. — Monsieur de Riols (De Riols se retourne.) serez-vous au Crédit Immobilier ou à la Chambre de commerce, demain ?

DE RIOLS. — Je pars à midi, pour Paris.

RONDOLI. — Et votre absence durera ?...

DE RIOLS. — Une dizaine de jours.

RONDOLI. — Vous vous éloignez de Salente pendant la période électorale ?

DE RIOLS. — Que ferais-je ici ?

RONDOLI. — C'est que... j'avais entendu dire que vous deviez être... candidat.

DE RIOLS, évasif. — Moi ?

RONDOLI. — Mes renseignements sont exacts, n'est-ce pas ?

DE RIOLS. — Oh ! on avait vaguement... C'est une idée qu'on a abandonnée.

RONDOLI. — Tant pis ! Le maire ne sera pas réélu.

DE RIOLS. — Pensez-vous ?

RONDOLI. — J'en ai la certitude. En quatorze mois, quand on est maire, on amasse sur soi bien des colères, bien des haines. Ses ennemis reprochent à M. Ferrier d'avoir supprimé les subventions à toutes les sociétés musicales, sportives, littéraires ; d'avoir congédié des employés municipaux, de...

DE RIOLS. — On l'a nommé pour faire des économies.

RONDOLI. — On ne lui pardonne pas d'en avoir fait. On le trouve trop sévère pour les agents de police, pour les employés de l'octroi. Il a des mots malheureux. Quand il a fait arrêter les apprentis de la tonnellerie Charriaux qui brisaient à coups de pierre les vitres de leur atelier, il a dit : « Les folies de vingt énergumènes ne troubleront pas une grande ville. » Vingt énergumènes ! Ce mot lui coûte cinq cents voix. En politique, il n'y a que les paroles qui restent. Enfin, M. Ferrier veut introduire des socialistes, des collectivistes dans son conseil, ce qui est absurde : il s'aliénera le parti modéré, sans gagner le parti ouvrier, qui votera pour Maréchal.

DE RIOLS. — Alors, c'est décidé ?... Ce fripon ?...

RONDOLI. — Hé ! c'est un beau parleur ! Et dans une démocratie, voyez-vous, mieux vaut un fripon qui parle qu'un honnête homme qui bégaie. Maréchal a groupé autour de lui un certain nombre d'individus de son acabit, Froment, le cafetier, le cordonnier Racloux, Vergogneur, du *Journal du Peuple*, Silvion, Pascalin, des gens tarés... heureusement. Aussi, entre M. Ferrier et Maréchal, y a-t-il place pour un concurrent heureux.

DE RIOLS. — On a songé à M. de Petitchamp.

RONDOLI. — Grosse faute ! M. de Petitchamp est un clérical à panache. Il n'aura pas dix mille voix.

Non, il faudrait un homme occupant une grande situation, ayant des idées un peu larges, comme vous...

De Riols. — Mon grand-père fut maire de Salente en 1846, et j'ai, il me semble, quelques qualités d'administrateur.

Rondoli. — Allons ! allons ! parlez-moi à cœur ouvert ! Avouez que vous êtes décidé à entrer en campagne, mais que vous attendez prudemment que vos adversaires aient démasqué leurs batteries. Soyez tranquille. Je garderai votre secret.

De Riols. — Et... vous demanderiez à faire partie de cette liste ?

Rondoli. — Mon Dieu, non ! Mon intention n'est pas de vous créer des difficultés. Je vous seconderai mieux, d'ailleurs, en me tenant dans la coulisse. En échange... Je joue cartes sur table... Au surplus, ma demande ne vous surprendra pas. Personne, à moins d'être dénué d'intelligence, n'a jamais rien fait pour rien. Donc, si vous arriviez à la mairie, je vous demanderais de me nommer inspecteur de la salubrité, ou médecin en chef de la Ville.

De Riols. — Et vous pensez qu'une liste à la tête de laquelle je serais, aurait des chances de...?

Rondoli. — Parfaitement ! Il va sans dire que vous ne vous présenteriez pas comme réactionnaire, ni même comme républicain, si cela vous gêne. Il faudrait trouver... Tenez : « Liste des réformes sociales. » Voilà un joli titre. Une étiquette heureuse, sonore et claire, il n'en faut pas davantage, en France, pour être élu. En tout cas, vous réunirez un nombre considérable de suffrages. Entre le premier et le second tour de scrutin, vous serez le maître de la situation. Vous ferez pencher la balance en faveur de qui vous voudrez. Vous dicterez vos conditions.

De Riols. — Et si, enlevant des voix à la liste Ferrier, j'assurais le succès de la liste Maréchal ?

Rondoli. — Eh bien ? Maréchal sera un très bon maire. M. Ferrier ne ferait pas entreprendre un seul de ces travaux que la Ville réclame. Ces quartiers de l'Évêché, où votre société a des immeubles, et qu'il faudrait jeter par terre dans l'intérêt de l'hygiène publique, M. Ferrier ne les fera pas démolir. Maréchal et ses amis n'hésiteront pas une minute. S'ils hésitaient d'ailleurs, quelques billets de mille francs les décideraient à agir. Jamais nous n'aurons eu un conseil municipal si bon marché.

De Riols. — Nous n'achetons pas les consciences.

Rondoli. — Oh ! quand elles sont à vendre... Et puis, rassurez-vous : pour donner du travail à des milliers d'ouvriers et s'en faire de futurs électeurs, Maréchal chambarderait toute la ville. Voyons, monsieur de Riols, décidez-vous. Je vous assure.

De Riols. — Oh ! rien ne presse, rien... (Il met ses gants.)

Rondoli. — Vous vous trompez. Vous avez intérêt à creuser, et le plus tôt possible, un fossé entre M. Ferrier et vous.

De Riols. — Pourquoi cela ?

Rondoli. — Mais parce que vous avez un fils qui trouve Mlle Ferrier bien jolie. Et il a raison, car elle est jolie, la mâtine. Cependant, s'il demandait sa main...

De Riols. — Qu'est-ce que c'est que ces racontars-là ?

Rondoli. — Ce ne sont pas des racontars. M. André et Mlle Cécile se voient très fréquemment. Votre fils fait une cour non dissimulée à la fille du maire.

On entend dans la coulisse des mandolinistes attaquer un morceau.

De Riols. — Mon fils est le comte de Riols ; il sait ce qu'il doit à son nom, à son titre.

Rondoli. — M. André donne dans les idées nouvelles, et me paraît avoir de la volonté.

De Riols. — Mon fils a mes idées et ma volonté.

Rondoli. — Prenez garde, monsieur de Riols, prenez garde. J'ai cru devoir vous donner un conseil : vous en ferez ce que vous voudrez.

Tous les personnages sortent de la maison et entrent en scène.

TOUS LES PERSONNAGES

Tous. — Tiens. De la musique. Des mandolinistes.

Ferrier, *à Anna, la bonne.* — Qu'est-ce que c'est, Anna ?

Anna. — L'estudiantina de Salente qui vient donner une aubade à M. le maire.

Ferrier. — Oui ! Et qui me demandera ensuite une subvention pour l'an prochain. Ah ! ils peuvent gratter leurs guitares. Ils n'auront rien.

Cécile, *voyant de Riols, qui s'éloigne.* — Vous partez déjà, monsieur de Riols ?

De Riols. — Oui, Mademoiselle, oui. (*A André.*) Tu m'accompagnes, n'est-ce pas ?

André. — Non. Je dîne au cercle.

De Riols. — J'ai deux mots à te dire.

André. — Je vous verrai demain matin, si vous le voulez bien.

De Riols. — Soit. (*Il sort.*)

Astraud, *à Ferrier.* — Y aurait-il un grand inconvénient à rétablir quelques-unes des subventions que nous avons supprimées ?

Ferrier. — Les finances de la ville ne sont pas dans un état assez prospère.

Astraud. — Nous nous ferons des ennemis.

Martin. — Bah ! Rien ne peut empêcher notre réélection.

Tardieu. — Si M. le maire a quelques ennemis, il a, par contre, des amis innombrables.

Gidon. — Oui, tous les prolétaires, tous ceux qui

sont attachés à la glèbe, internés dans les chiourmes du patronat, et vers lesquels il s'est penché dans son ardent amour de fraternité sociale.

TARDIEU. — Il n'est personne à Salente qui ne reconnaisse ses grandes qualités d'administrateur.

MARTIN. — Et qui ne rende justice à son intégrité.

GIDON. — A sa loyauté...

TARDIEU. — A sa...

(A ce moment, on entend la voix d'un vendeur de journaux qui crie dans la coulisse.)

LE VENDEUR. — Demandez la *Démocratie*, édition du soir. Scandales de l'Hôtel de Ville. Les pots-de-vin du maire ! Demandez la *Démocratie!*

(Dès qu'on a entendu crier la *Démocratie*, on a parlé plus fort mais on ne parvient pas à étouffer la voix du vendeur.)

MARTIN. — Sacrebleu ! si on faisait arrêter ce vendeur !

TARDIEU. — Oui. C'est infect.

GIDON. — On ne doit crier que le titre du journal. (Il remonte.)

FERRIER, le retenant. — Laissez donc ce pauvre diable de vendeur tranquille. Le coupable, ce n'est pas lui ; c'est Corvino, qui m'attaque dans tous les numéros de la *Démocratie* parce que j'ai refusé de donner à son imprimerie la clientèle de la Ville.

MARTIN. — Nous le repincerons.

TARDIEU. — Le mois prochain.

GIDON. — Dès que nous aurons été réélus.

RONDOLI, levant son verre. — Mes chers collègues, permettez-moi de boire à votre succès.

TOUS. — Vous nous abandonnez ? — Comment ? — Vous ne serez pas des nôtres ?

RONDOLI. — Non, mes chers amis, non. Je me consacre à mes malades.

GIDON. — Oh ! nous sommes désolés.

TARDIEU. — Un si bon collègue !

MARTIN. — Et qui nous a rendu tant de services !

RONDOLI. — Que voulez-vous ? Je reprends ma profession de médecin. Je perdais des clients et je ne suis pas riche. Mais, je veux profiter de cette réunion pour vous dire, mes chers collègues, et pour dire à monsieur le maire, la peine que j'éprouve à me séparer de vous. Je forme du moins, pour votre triomphe, des vœux bien sincères, quoique superflus, puisque vous serez conduits à la bataille, à la victoire, par un républicain ferme, par un honnête homme universellement respecté. (*Bravos.*) Et que monsieur le maire me permette de le lui dire ici, dût sa modestie s'en alarmer, il nous a donné à tous un grand et bel exemple, en montrant qu'on peut faire de la politique, tout en restant un homme droit, loyal, intègre. Messieurs, je bois à son succès, et au vôtre.

(On applaudit. — Ferrier outré, va répliquer. — Astraud l'en empêche, et se place au milieu de la scène.)

ASTRAUD, [illegible] — Mon cher collègue, c'est avec l'émotion la plus vive, que je vous remercie des...

(Le rideau tombe, pendant qu'Astraud continue son discours, que [illegible] et qu'on entend à [illegible] du vendeur [illegible] Demandez la *Démocratie!* [illegible] l'Hôtel de Ville. »)

FIN DU PREMIER ACTE

ÉMILE FABRE.

LE COMTE ANDRÉ

Nouvelle.

POURQUOI SIR JOHN MACDUFF ESQ. NE DESCENDAIT PAS DU TRAIN.

— Culoz ! cinquante minutes d'arrêt. Buffet. Tout le monde descend. Les voyageurs pour la ligne d'Italie traversent de l'autre côté !

Ainsi disait la voix traînante et ennuyée de Babylas, chef du train 951 qui arrivait de Paris et venait de s'arrêter en gare de Culoz.

Depuis plus de dix ans, à des heures différentes, mais de la même voix ennuyée et traînante, Babylas annonçait aux voyageurs : qu'ils étaient arrivés à Culoz ; qu'ils avaient un certain nombre de minutes à y passer ; qu'ils y trouveraient un buffet... des plus médiocres du reste, et que cette petite gare de Culoz était située dans un paysage charmant. Ceci, Babylas ne le disait pas parce qu'il n'en savait rien et qu'il se souciait de la nature à peu près autant que du premier gilet de tricot qui l'avait défendu contre la morsure de l'âpre brise du Nord, en ce pays alpestre.

Mais il ne laissait pas de faire remarquer que tout le monde devait descendre, parce que c'était la consigne, et il ajoutait régulièrement que les voyageurs pour l'Italie devaient *traverser de l'autre côté.*

Quant à cette dernière phrase, Babylas y tenait, quoiqu'elle renfermât un monstrueux pléonasme.

Mercure lui-même aurait perdu son éloquence à lui faire comprendre que lorsqu'on *traversait*, on passait toujours d'un côté à un autre côté, et que, par un mécanisme vicieux, il assemblait dans une même phrase deux idées dont l'une servait à l'autre de surérogation inutile.

Depuis dix ans, sur l'invitation de Babylas, les voyageurs pour la ligne d'Italie *traversaient de l'autre côté.*

Personne ne s'était jamais plaint, personne n'avait fait d'observation. Babylas trônait dans sa phrase avec la sincérité d'un souverain absolu, et tant que les voyageurs pour la ligne d'Italie *traversaient* do-

cilement *de l'autre côté*, on eût été bien mal venu à démontrer à Babylas l'incorrection de son avertissement.

Mais s'il tenait à diriger de cette façon les voyageurs pour la ligne d'Italie, il tenait surtout à ce que tout le monde descendît.

Aussi, ce matin-là, fut-il particulièrement scandalisé en apercevant un voyageur d'un compartiment de première classe resté tranquillement sur sa banquette.

Seul dans le wagon, le voyageur en avait pris à son aise. Il était allongé sur le dos : son habit et son gilet enlevés, les bottines remplacées par des pantoufles; un bras pendant, le ventre en l'air, il semblait n'avoir aucun souci des avertissements de Babylas, et tout, dans son attitude, indiquait pour le règlement un mépris qui scandalisa Babylas et qui lui sembla rejaillir jusque sur lui-même.

Il se pencha par la portière grande ouverte dans l'intérieur du wagon et répéta :

— Culoz! Tout le monde descend.

Le voyageur ne bougea pas.

— Dites donc, vous, est-ce que vous n'entendez pas ? Tout le monde descend! En v'là un abruti...

A ce moment parut le chef de gare.

— Qu'est-ce qu'il y a, Babylas ?

— Il y a que voilà un particulier qui a l'oreille rudement dure. Voilà trois fois que je lui gueule que tout le monde descend et que c'est comme si j'éternuais en tête du train.

— Il dort. Montez et éveillez-le doucement.

— Doucement... attends un peu. En v'là un engourdi!

Le chef de gare s'était éloigné. Babylas bondit dans le wagon et secouant la dormeur par le bras :

— Dites-donc, vous... est-ce que vous n'entendez pas... je vous dis que tout le monde descend. C'est-y pour aujourd'hui? Vous ne pouvez pas rester là.

Le bras qu'avait saisi Babylas retomba inerte le long de le banquette. Le mouvement imprimé au corps fit incliner sur l'épaule droite la tête du dormeur obstiné.

La pâleur du visage, l'abandon de l'attitude frappèrent Babylas qui se pencha à la portière restée ouverte et appela le chef de gare de toute la force de ses poumons.

— Chef! venez vite. Je crois bien qu'il ne peut pas descendre! Il est évanoui ou mort! Eh bien! en v'là une histoire!

Le chef de gare était accouru. Il s'élança dans le wagon en criant: « Un médecin! Vite, un médecin! Y a-t-il un médecin ici? »

Règle générale: il y a toujours un médecin.

Celui-ci se présenta, saisit le poignet du voyageur, chercha en vain le battement de l'artère, pencha sa tête sur la poitrine et prononça très nettement :

— Il n'y a rien à faire. Cet homme est mort.

En effet, sir John Archibald Macduff Esq., sujet de Sa Majesté Britannique, était bien mort.

Le cadavre fut descendu du wagon avec les précautions les plus respectueuses au milieu des exclamations de Babylas qui s'écriait de temps en temps :

— Eh bien! en v'là une affaire!

On l'étendit dans le cabinet du chef de gare et le jeune médecin, car c'était un jeune homme qui devait *traverser de l'autre côté* pour aller en Italie, après avoir constaté le décès et diagnostiqué une congestion cérébrale, prit son train et continua son voyage sans plus s'inquiéter de cet incident assez banal dans la vie d'un disciple d'Esculape.

Cependant, l'émoi était grand à la gare de Culoz. Quel était ce voyageur? A quelle nationalité appartenait-il? Avait-il une famille? Où la chercher?

La valise qu'il portait avec lui et qu'il avait déposée dans le filet pouvait fournir des renseignements. On sut, par la plaque incrustée sur l'une des parois, qu'elle appartenait à sir J. M. Macduff. Et puis? De plus, il fallait savoir exactement de quoi il était mort. Congestion? Oui, mais s'il y avait une famille et si cette famille demandait des détails, encore fallait-il pouvoir les lui donner aussi complets que possible.

A tout hasard, on télégraphia à Lyon pour mander le médecin de la Compagnie; et M. le docteur Dupré arriva. Le docteur Dupré était un homme d'environ soixante ans; très intelligent, très instruit; un des meilleurs élèves de la Faculté de médecine de Montpellier et ancien expert médico-légal. Il se fit conduire auprès du cadavre de sir John Macduff.

— Docteur, lui disait le chef de gare qui l'accompagnait, un de vos confrères, qui se trouvait par hasard dans le train, a vu le corps et n'a pas hésité à diagnostiquer une mort par congestion.

— Ah! vraiment, répondit le docteur Dupré, de ce ton très doux et un peu ironique qui lui était habituel. Ah! vraiment, il n'a pas hésité? Et quel âge a-t-il, ce confrère?

— Mais, à peine trente ans, à ce qu'il m'a paru.

— Très bien. A cet âge-là on n'hésite jamais. Moi aussi, monsieur le chef de gare, à trente ans je n'hésitais pas. C'est plus tard qu'on commence à hésiter : et dans notre profession quand on a commencé à hésiter... on hésite toujours. Après tout, je ne veux pas dire que mon jeune confrère se soit trompé. Rien n'est plus probable qu'une congestion chez un homme qui a passé la quarantaine, par une température un peu chaude... et peut-être avec quelques petits verres de wisky après dîner... puisque vous dites que c'est un Anglais. Voyons cela... voyons cela.

Sir John Macduff était toujours étendu sur le lit de sangle où on l'avait installé. Les traits étaient fort calmes. Aucune contraction du visage n'indiquait la

mort violente. Il semblait dormir et même, en dormant, sourire à quelque songe agréable.

Le docteur Dupré examinait avec un soin particulier le cadavre placé en face de lui. Il fit retirer la chemise de façon à voir le thorax bien en face; mais en écartant la chemise, il aperçut sur le linge une tache de sang à peine large comme la tête d'une épingle. A cette tache correspondait un petit trou qui avait percé la toile.

— Oh! oh!... murmura-t-il, il me semble que le jeune confrère qui a diagnostiqué la mort par un épanchement cérébral, s'est un peu bien pressé! Voyons donc... voyons donc...

Le trou de la chemise correspondait, en effet, à une blessure reçue dans la région du cœur.

L'habile praticien ouvrit sa trousse, en dégagea une sonde assez longue et l'introduisit dans les lèvres de la plaie. La sonde arriva droit au cœur.

— Eh bien! — conclut le docteur — nous sommes en présence d'un bel et bon assassinat! Il n'y a qu'à prévenir le procureur de la République. L'autopsie se fera régulièrement par les soins du Parquet; mais il n'y a aucun doute sur la façon dont il a été commis. L'arme dont on s'est servi doit être un poinçon: l'épanchement a eu lieu à l'intérieur. L'homme a été foudroyé.

Et voilà pourquoi sir John Macduff Esq. ne pouvait pas descendre du train... c'est qu'il était mort.

Chez le comte André.

Le comte André Grégorowitch Sépianine se trouvait ce matin-là dans la serre de l'hôtel qu'il habitait rue Monsieur. C'était un hôtel du faubourg Saint-Germain ayant appartenu au duc de Montréal. Sépianine avait respecté les lignes architecturales de la vieille demeure, mais il y avait apporté les aménagements du luxe le plus raffiné. Le comte André avait environ trente ans. Une abondante chevelure noire et légèrement bouclée se dressait comme un casque sur sa tête très fine, à laquelle ses grands yeux bleus et une moustache blonde donnaient une expression singulière. Le nez, droit, agitait deux narines mobiles comme des ailes de papillon, et la moindre émotion se lisait sur son front blanc et son visage pâle. Des dents, petites et aiguës comme celles d'un jeune loup, s'inséraient dans une mâchoire un peu carrée, signe de volonté forte et conquérante. De taille moyenne, sous l'harmonie d'un corps parfaitement proportionné se dissimulait une exceptionnelle vigueur. Une longue suite d'aïeux le rattachait aux premières familles de la Russie. C'était ce que l'on eût appelé à Rome un personnage consulaire. Des princes, des généraux, des courtisans, des favoris avaient entassé dans cette maison des richesses considérables.

Élevé en Russie par une mère d'origine française, il avait passé sa jeunesse dans une des terres paternelles. Un professeur français, qu'à cause de son amour exclusif pour le grec il avait surnommé Platon, avait été chargé de son éducation. Il avait tiré de son élève tout ce qu'il avait pu en tirer. Absolument réfractaire à une discipline quelconque, l'enfant considérait toute règle comme une injure, et son tempérament absolu et violent s'emportait en des accès d'humeur sauvage qui passaient de beaucoup les limites de l'indépendance. Cependant Platon avait un moyen de le discipliner. Il n'avait qu'à lui dire : « Vous n'êtes pas un seigneur : car un seigneur doit savoir ce qui convient à un seigneur; vous n'êtes qu'un paysan! »

Et le jeune comte, devenu tout à coup docile, se prêtait aux leçons du maître et, comme il était d'une intelligence vive et pénétrante, il apprenait vite et gardait en sa mémoire les connaissances que Platon se hâtait d'y jeter de peur que le moyen ne réussît pas toujours.

Plus tard il fut placé à l'école des pages. Mais lorsqu'il revint au château de son père, il y découvrit une vieille bibliothèque perdue dans une des ailes de l'antique demeure, et avec l'intempérance naturelle à tous ses appétits il dévora, sans grande méthode, il est vrai, et un peu pêle-mêle, tout le XVIe, le XVIIe et aussi le XVIIIe siècle. Quant à Platon, enfoui dans des précieures éditions de Démosthènes, d'Aristote et de Pythagore, il ne s'occupait plus guère de son élève et l'on ne s'occupait guère de lui. Il vivait là, au sein d'une abondance seigneuriale, et, comme jamais on ne lui avait parlé de s'en aller, Platon restait au château, servi, nourri, entretenu sans que cela tirât plus à conséquence que s'il se fût agi d'un pigeon familier.

Quand il fut sorti des pages, le jeune comte entra au service. Il avait profité de tous les enseignements gymnastiques, si bien que nul de ses camarades ne le surpassait dans les exercices du corps. L'escrime, le tir, tous les jeux qui exigent de la force et de l'adresse lui étaient devenus familiers. Un jour, il montait un cheval absolument indompté. La voiture de l'empereur s'avançait le long de la Perspective Newsky. L'animal emporté ne connaissait plus, comme dit Racine, ni le frein ni les rênes... et il allait se briser sur l'équipage du souverain. Quand tout à coup, sous la pression des jambes de son cavalier on le vit hésiter puis chanceler et s'abattre à dix mètres de l'escorte impériale, râlant à moitié étouffé. Le comte André avait dans les veines du sang encore sauvage, qu'y avaient peu à peu déposé, par une lente alluvion, les plus farouches seigneurs des temps anciens. C'était dans sa propre famille qu'au XIVe siècle on citait l'histoire de cette princesse qui, en hiver, faisait

mettre nues les filles de ses paysans et les faisait arroser de l'eau de son étang jusqu'à ce qu'elles fussent transformées en blocs de glace tandis que chaudement enveloppée de fourrures elle regardait ce spectacle du haut de la terrasse de son château. Au fond de la Russie, comme dans la Rome antique, le droit de vie et de mort disposait sans contrôle des créatures humaines. Pour moins que rien, un simple caprice : le knout, les verges, la torture et la potence ! Il y avait bien l'empereur, mais l'empereur était si loin ! Et lui-même, dans l'enivrement du pouvoir absolu, aurait-il seulement compris ce recours à sa justice ou à sa clémence ? Sipianine, avec des impulsions formidables, avait des retours soudains d'oubli de soi-même. C'est lui qui, en traversant la Néva au moment d'un dégel partiel, voyait un malheureux moujik disparaître dans une crevasse. Il s'élance et au péril de sa vie ramène l'homme sur la glace ; puis, irrité du bain qu'il vient de prendre et de la curiosité de la foule qui l'entoure, il adresse à l'homme un formidable coup de poing qui lui brise la mâchoire en l'appelant « imbécile » et lui jette sa bourse qui contenait mille roubles !

Il ne comptait plus ses duels dans lesquels il avait fait preuve d'une intrépidité sans pareille, et tantôt d'une cruauté singulière, tantôt d'une générosité chevaleresque.

Depuis quelque temps il était à Paris. Non pas précisément sous le coup d'une disgrâce. Mais l'empereur lui avait fait donner le conseil de voyager... et il voyageait.

Il était donc, ce matin-là, dans la serre qu'il avait fait construire dans le vieil hôtel du duc de Montréal. C'était une sorte d'immense jardin d'hiver où les plantes tropicales et les fleurs les plus rares avaient été accumulées. Au fond, une fontaine authentique de Jean de Bologne épanchait dans un bassin de marbre de Paros les flots d'une onde intarissable. André s'était levé d'assez méchante humeur, lorsqu'un valet apporta une lettre dont l'enveloppe à en-tête administratif le fit sourire. Il décacheta la lettre. Elle émanait du parquet de la Seine. M. Chanoine, juge d'instruction, convoquait André à son cabinet pour le lendemain « à une heure de relevée », comme disent les huissiers.

— Allons. Ça regarde Beloyson. Qu'on attelle.

Une heure après, le comte André était introduit dans le cabinet de M. Philippe-Auguste Beloyson. M. Philippe-Auguste Beloyson, qui n'était pas souvent chez lui, y était toujours pour les clients d'une importance notoire. Or, le comte André était de ceux-là. Cet avoué, très moderne, était le fils d'un petit fermier de Normandie. Son père avait rêvé de l'établir à la ville et d'en faire un monsieur. Il avait bien réussi : il en avait fait un double monsieur. Très intelligent, très pratique, il avait sauté par son mariage d'une médiocre étude de Lisieux dans une bonne étude de Paris. Tout de suite il avait jugé son époque. Il avait toisé les gens à leur aune, et reconnaissant que le monde actuel est un composé de snobisme et de roublardise, il avait gardé la roublardise et s'était livré au snobisme. Il avait des relations éclatantes qu'il achetait par des complaisances et des relations utiles qu'il cultivait avec tact. Lettré, comme il faut l'être, il avait des reliures de prix, fréquentait le Conservatoire, disait son goût, admirait Nietzsche et Schopenhauer, vantait la force et la grandeur de l'Allemagne et goûtait d'Annunzio, Ibsen, Bjornsön et Maeterlinck. Il criait la décadence de la France et trouvait déjà Wagner un peu panade. Quant à Gounod, Massenet, etc., c'était à vomir, et Victor Hugo n'était guère qu'un Béranger essoufflé !

Très vite las des bandeaux bouffants, de la taille plate et des dents jaunes de Mme Beloyson, il avait eu des amours notoires dont les maîtres clercs s'entretenaient dans le tambour qui précède l'audience des référés. Même on murmurait le nom d'une comédienne d'un grand théâtre de Paris, chez laquelle le petit clerc aurait porté des messages !

André fut reçu tout de suite.

— Tenez, mon cher maître, voici ce que je reçois ce matin. Qu'est-ce que ça veut dire ?

La lettre du juge d'instruction disait en substance que le comte André Sipianine était prié de se présenter le lendemain à son cabinet pour être entendu sur les faits qui pouvaient être à sa connaissance relatifs au meurtre de sir Archibald Macduff Esq, assassiné sur la route de Mâcon à Culoz.

— Eh bien ! est-ce que vous savez quelque chose relativement à ce meurtre ?

— Moi ? Rien du tout. J'ai bien voyagé avec un inconnu sur la route de Paris à Dijon. Mais du diable si j'en sais davantage.

— C'est égal. Il vous faut un avocat. Vous êtes étranger, et bien qu'il ne s'agisse pas dans la loi de faire assister par un avocat un témoin entendu à titre de renseignements, je ne doute pas que le juge d'instruction, que je verrai d'ailleurs aujourd'hui, ne vous accorde l'autorisation de recourir à l'assistance d'un membre du barreau. Avez-vous un avocat ?

— Je n'en ai jamais eu besoin.

— Très bien. Je vais vous donner un jeune homme de mes amis. Mais, encore un coup, à quel propos ce juge d'instruction veut-il vous entendre ? Est-ce que vous pouvez lui donner des renseignements sur ce meurtre commis en chemin de fer et dont les journaux ont parlé ?

— Aucun. J'étais allé, il y a quelques jours, pour visiter une propriété que je comptais acheter dans la

vallée du Rhône. Je suis parti de Paris dans la journée. A Mâcon j'ai changé de compartiment parce que la voiture n'allait pas à Lyon. J'ai bien vu un voyageur qu'à quelques mots que nous avons échangés j'ai reconnu pour un Anglais. Voilà tout ce que je peux dire au juge d'instruction et tout ce que je lui dirai.

— Alors vous n'avez pas besoin d'avocat.

— Bah! Donnez-le-moi tout de même. Ne fût-ce que pour me faire visiter le Palais.

— Un gardien suffira.

— Oui, mais j'aime mieux un avocat : et puis si je suis forcé d'attendre le juge, au moins je pourrai causer avec lui.

— Soit.

Et le comte André rentra à son hôtel, très amusé de l'aventure qui lui procurait la connaissance de M. Delprat, du barreau de Paris, et celle de M. Chanoine, juge d'instruction au tribunal de la Seine.

LÉON CLÉRY.

(*A suivre.*)

LA CHARGE DE SEDAN

Une fois encore on vient de remettre en discussion le fameux débat relatif au commandement de la division Margueritte lors de la fameuse charge de Sedan. Est-ce Galliffet? Est-ce Bauffremont qui a commandé cette charge? L'affaire a tellement été embrouillée que personne n'y comprend plus rien. Chacun apporte à l'appui de sa cause des documents tout à fait probants. Alors qui croire? Je voudrais, en quelques lignes, démontrer que ce débat est bien inutile pour cette bonne raison que ni Galliffet ni Bauffremont n'ont *commandé* la charge de Sedan.

Que Galliffet ait eu dans sa poche sa nomination de général de brigade, peu m'importe. Ce qu'il y a lieu de considérer ce n'est pas qui avait le droit, de par un papier administratif, de commander la division après la mise hors de combat de Margueritte, mais bien qui l'a commandée effectivement. Et les faits répondent : personne. On a même trouvé le moyen, au cours de ce débat si passionnant pour les intéressés, de nier à Margueritte son grade de divisionnaire. Ses fils, dans leur remarquable livre *les Braves Gens*, ont répondu par la présentation des états de service de leur père sur lesquels est mentionnée sa nomination au grade de général de division. Ceci est indiscutable, mais, quand même cette nomination ne figurerait pas dans les états de services du général Margueritte, les faits n'en sont pas moins là pour affirmer que, brigadier ou divisionnaire, c'est lui qui a commandé la 1re division de cavalerie de réserve depuis la formation de l'armée de Châlons jusqu'au moment où une blessure mortelle, reçue dans les conditions les plus honorables, le força à abandonner ce commandement. Sur l'ordre de bataille officiel de l'armée de Châlons figurent, en effet, deux divisions de cavalerie de réserve, c'est-à-dire non attachées aux corps d'armée. La 1re commandée par Margueritte, la 2e par de Bonnemain. La division Margueritte comprenait deux brigades; la 1re composée du 1er et du 3e chasseurs d'Afrique n'avait pas de général de brigade; c'était donc Galliffet, colonel du 3e chasseurs d'Afrique, le plus ancien des deux colonels, qui en exerçait effectivement le commandement. La 2e brigade, comprenant le 6e chasseurs à cheval et le 1er hussards, était commandée par le général Tillard. Le plus ancien des deux colonels était Bauffremont, du 1er hussards; c'était à lui par conséquent, au cas où le général Tillard viendrait à disparaître, que devait revenir le commandement de cette brigade.

La division Margueritte, pendant la marche si décousue de l'armée de Châlons vers Metz, suivit le sort de toutes les grosses unités composant cette armée; elle fut constamment ballottée de la droite à la gauche, de la tête à la queue des colonnes sans avoir l'occasion de rendre les services qu'on était en droit d'attendre d'elle sous le commandement d'un chef aussi expérimenté que Margueritte. Mais les ordres supérieurs étaient là qui la condamnaient à une inaction que son chef ne cessa de déplorer.

La lamentable équipée de l'armée de Châlons se termine à Sedan. Au moment où ces corps, déjà disloqués par les défaites de Beaumont et de Mouzon, entourés de toutes parts, canonnés par 500 pièces tirant concentriquement sur le plateau nord de Sedan, vont se désagréger complètement, le général Ducrot, voulant refouler la poussée qui l'étouffe, donne l'ordre à la division Margueritte, réunie sur le plateau, de prononcer une charge à fond dans la direction du sud-ouest. Margueritte, en général intelligent et expérimenté, aussitôt l'ordre reçu, ne tire pas son épée et ne crie pas : « Chargez! » Suivi de son état-major, avant de donner ses ordres d'exécution, il va reconnaître la nature du terrain sur lequel il va lancer ses vingt escadrons. Malheureusement, dans cette reconnaissance il fut mortellement blessé.

L'ordre du général Ducrot concernant le mouvement en avant de la division n'en restait pas moins exécutoire. Le commandement de la division revenait au seul général de brigade qu'elle possédait, le général Tillard; mais celui-ci avait été tué par un obus, et le commandement de sa brigade était passé au colonel de Bauffrement, du 1er hussards. Ainsi, après la mise hors de combat de Margueritte, sa division se trouvait sans officiers généraux reconnus,

les deux brigades commandées par deux colonels : Galliffet et Bauffremont. Ce dernier était le plus ancien des deux; mais il paraît que le 30 août, à Raucourt, l'empereur avait signé la nomination de Galliffet au grade de général de brigade. Alors que devait-il se passer régulièrement ?

Galliffet, muni de sa lettre de service signée de l'empereur, devait donner le commandement de sa brigade au plus ancien des deux colonels de chasseurs d'Afrique, aller trouver Bauffremont, lui montrer sa nomination, lui annoncer que la disparition de Margueritte le constituait commandant de la division et lui donner ses ordres.

Cela a-t-il été fait? On n'en trouve trace nulle part. Aussitôt après la blessure mortelle de Margueritte, la brigade de chasseurs d'Afrique, entraînée par Galliffet, s'est ruée à la charge; la brigade Bauffremont a suivi le mouvement en débordant l'aile gauche des chasseurs, et voilà tout! Bauffremont savait-il seulement en chargeant que Margueritte ne commandait plus la division? Presque certainement non. Galliffet, après la disparition de Margueritte, a-t-il fait quoi que ce soit pour affirmer sa prise de commandement de la division? Évidemment non; il a lancé sa brigade et ne s'est pas préoccupé de celle qui le suivait. Du reste, à cette charge se sont mêlés, sans commandement de personne, des escadrons de cuirassiers et de lanciers appartenant à d'autres divisions. Il est donc certain que la division Margueritte, après avoir perdu son chef, a exécuté d'elle-même l'ordre donné par Ducrot, c'est-à-dire sur l'initiative séparée de ses deux commandants de brigade. La division, comme unité tactique, n'existait plus. Il n'y avait plus que deux brigades en quelque sorte indépendantes. Donc personne n'a pu commander la division (1).

Alors pourquoi la dispute, pourquoi le débat? « J'étais nommé général de brigade de l'avant-veille, dit Galliffet; donc je me suis trouvé seul officier général dans la division après la blessure de Margueritte; donc c'est moi qui commandais la division. — Moi, riposte Bauffremont, j'étais le plus ancien des cinq colonels de la division; la nomination du général de Galliffet n'ayant pas paru à l'ordre, après la disparition des généraux Margueritte et Tillard, c'est donc moi qui commandais la division. » A cela le bon sens et l'histoire (si la vraie, la grande histoire peut s'abaisser à trancher d'aussi mesquines et pitoyables questions) répondront : « Mais vous ne l'avez commandée ni l'un ni l'autre, cette division, puisque tous deux vous êtes restés dans votre rôle de commandants de brigade en menant chacun individuellement votre troupe à la charge. »

Cette charge, comme toutes les charges menées dans de pareilles circonstances, fut totalement infructueuse. Ici il faut rendre à César ce qui est à César. Sur un second ordre, une prière plutôt, de Ducrot, Galliffet rassembla les débris épars de tous ces escadrons qui avaient été ramenés par les feux écrasants de l'artillerie et de l'infanterie allemandes et les conduisit de nouveau à la charge dans un entrain admirable, mais sans plus de succès que la première fois.

On objectera sans doute que la prise régulière du commandement de la division par Galliffet, après la blessure de Margueritte, était en quelque sorte impossible à exécuter sur ce plateau balayé en tous sens par le feu de l'ennemi. Mais je ferai remarquer qu'il n'est pas question d'une reconnaissance devant la troupe. La seule démarche effective était pour Galliffet de se faire reconnaître aux deux colonels commandant les brigades de la division Margueritte. C'était l'affaire de quelques minutes. Devant une lettre de service en règle, jamais Bauffremont n'eût hésité à obéir pour le présent, n'eût songé à revendiquer la conduite de la charge pour l'avenir.

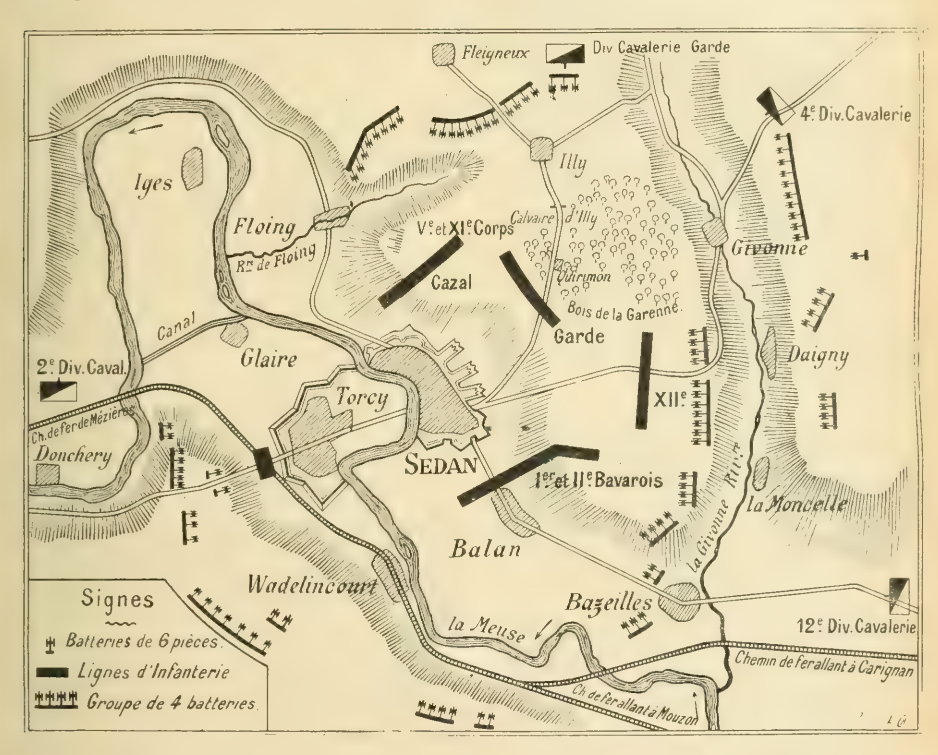
Ces changements dans le commandement sur le champ de bataille, même au milieu du brouhaha du combat, sont chose très fréquente à la guerre. Un chef est mis hors de combat, le plus ancien des officiers portant le grade immédiatement inférieur est aussitôt prévenu, et, sans autre formalité, se met aux lieu et place de celui qui vient de disparaître. A la bataille de Rezonville, le 16 août, notre brigade, accablée par les feux d'une infanterie en position, chargée par un régiment de dragons, se trouvait dans une situation assez critique. Le général Brayer, qui la commandait, est tué avec son aide de camp. Malgré le désordre qui régnait dans cette troupe, le plus ancien des deux colonels, celui de mon régiment, assisté de l'officier d'ordonnance du général, encore debout, prit immédiatement le commandement de la brigade

(1) MM. Margueritte, dans leur livre *les Braves Gens*, racontent que vers le milieu de la journée, peut-être une heure ou deux avant la fameuse charge, le général Margueritte, qui tenait sa division complètement dans sa main, au point même de lui avoir fait exécuter un défilé devant lui, après de nombreux changements de place effectués pour la soustraire au feu écrasant qui balayait le plateau de la Garenne, l'arrêta dans les environs du bois de ce nom, réunit les officiers supérieurs, et en leur présence, donna au colonel de Bauffremont le commandement de la 2e brigade, vacant par suite de la mort du général Tillard, tué une heure environ auparavant. Il est bien étonnant qu'à ce moment, le général Margueritte, qui n'ignorait pas (au dire de ses fils) la nomination du général de Galliffet, n'ait pas profité de cette occasion pour en faire part aux officiers supérieurs qui ne pouvaient la connaître, cette nomination du 30 août, vu le trouble des circonstances, n'ayant pu être mise à l'ordre régulièrement et être communiquée à qui de droit. Il y avait pourtant un grand intérêt, pour le général, étant donné le péril extrême qui menaçait tout le monde, à assurer la suite du commandement de sa division, au cas où il viendrait à être mis hors de combat.

et fit continuer l'exécution des ordres du général de division.

A la bataille de Saint-Privat-Gravelotte, le 18 août, mon bataillon, engagé depuis plusieurs heures devant les bois de la Cusse, exposé à un feu d'artillerie formidable sur son front, est porté en avant par le commandant qui est tué quelques minutes après. Le capitaine adjudant-major, le plus ancien du bataillon, prit immédiatement le commandement, en prévint les commandants de compagnie et ordonna la continuation du mouvement commencé.

Faut-il rappeler encore le cas de Wimpfen; ce général muni d'une lettre de service le nommant au commandement en chef, au cas où celui-ci deviendrait vacant au cours de la campagne, apprend la disparition de Mac-Mahon et son remplacement effectif par Ducrot. Il arrive aussitôt, présente sa lettre de service à Ducrot qui s'incline et lui remet



le commandement. Le tumulte de la bataille n'a pas empêché la transmission régulière du commandement, et cependant, dans ce dernier cas, les circonstances étaient autrement difficiles que celles qui ont présidé à la succession du général Margueritte. Ici, c'est une troupe de 20 escadrons réunis dans un espace restreint sur le plateau ; là, c'est toute une armée de plus de 100 000 hommes dispersée sur plusieurs kilomètres de front.

* * *

Ce point complètement éclairci, il y a lieu maintenant de passer à la légende. Donc il paraîtrait que le roi Guillaume, à l'abri, sur le plateau de Marfée, aurait dit à la vue de la charge impétueuse des deux brigades composant la division Margueritte : « Ah! les braves gens! » Je dois dire que, dans aucun des livres écrits en Allemagne sur cette partie de la guerre de 1870, je n'ai trouvé mention de cette exclamation. Et cela n'a rien d'étonnant car, il est plus que probable que la charge de la division Margueritte, comme tant d'autres mouvements si confus exécutés sur le plateau de Sedan, a dû échapper à l'attention du roi. Du point où il se trouvait, au plateau de l'Algérie, point à peu près initial de la charge, il n'y a pas moins de six kilomètres en ligne directe;

à une telle distance, les hommes, les chevaux, même blancs, vus à travers la fumée de quelques centaines de canons et de plusieurs milliers de fusils, ne peuvent que bien difficilement se distinguer. Enfin la division Margueritte, avant la charge, avait été fort judicieusement rassemblée dans un pli de terrain qui la masquait presque entièrement. Elle n'aurait donc pu apparaître aux yeux d'un observateur aussi éloigné qu'au moment où, franchissant la crête du ravin de Fraicheau, elle s'est précipitée sur l'infanterie allemande qui en gravissait les pentes. Mais alors elle se trouvait dans un véritable nuage de fumée produit par une fusillade des plus intenses qui la dérobait à tous les regards. On peut donc, sinon affirmer que ces paroles n'ont pas été dites, tout au moins concevoir, à ce sujet, un doute qui paraît très motivé.

Le commandement suprême allemand a rendu justice au dévouement de cette cavalerie qui s'est si noblement sacrifiée.

Dans l'ouvrage de l'état-major général allemand, publié sous les auspices du maréchal de Moltke, on trouve, au sujet de cet épisode de la bataille de Sedan, la phrase suivante : « Bien que le succès n'eût pas répondu aux efforts de ces braves escadrons, bien que leur héroïque tentative ait été impuissante à conjurer la catastrophe à laquelle l'armée française était déjà irrémissiblement vouée, celle-ci n'en est pas moins en droit de jeter un regard de légitime orgueil vers ces champs de Floing et de Cazal sur lesquels, dans cette mémorable journée de Sedan, sa cavalerie succomba glorieusement sous les coups d'un adversaire victorieux. »

*
* *

N'est-il pas fâcheux de voir, trente années après les funestes événements de 1870, renaître un débat sur un point aussi peu intéressant? Eh quoi ! se disputer le commandement d'une opération militaire qui n'a été qu'un simple épisode d'une bataille terminée par la capitulation en rase campagne de plus de 100 000 hommes ! Se disputer un commandement qui, comme je l'ai démontré, n'a pas été exercé !

Étudions les événements militaires de 1870 afin d'en tirer une leçon pour l'avenir, mais ne cherchons pas à nous élever, les uns ou les autres, un monument de notoriété individuelle. Il faut bien le reconnaître, tous nous avons failli, depuis les généraux en chef jusqu'aux sous-lieutenants, tous nous avons péché par ignorance ; ne cherchons donc pas à rejeter les fautes sur d'autres que sur nous-mêmes, et acceptons courageusement, sans chercher à la diminuer, la part de responsabilité qui incombe à chacun de nous. Soyons modestes, et puisons, dans la science acquise depuis lors, la confiance en nous-même, qui nous permettra, le cas échéant, de mener nos troupes au feu dans des conditions telles qu'elles puissent voir leurs efforts couronnés de succès.

*
* *

MM. Margueritte, dans leur dernier ouvrage intitulé *les Braves Gens*, ont fait ressortir d'une façon vraiment remarquable les fautes énormes commises par le commandement dans cette malheureuse campagne de quelques jours qui s'est terminée par l'affreuse catastrophe de Sedan. En mêlant à leur récit une description des plus véridiques de la vie de guerre menée par un petit groupe de chasseurs d'Afrique, ils ont su donner à leur livre un intérêt palpitant. Ce pieux monument élevé à la mémoire de leur vénéré père se trouve avoir la valeur non seulement d'un petit roman très attrayant, puisqu'il peint l'homme pris sur le vif dans une des circonstances les plus critiques de son existence, mais encore d'un ouvrage très documenté. On voit que les auteurs ont suivi pas à pas, sur le terrain, la marche de la division que commandait leur père, en même temps qu'ils ont mis à leur point exact diverses circonstances qui ont influé sur les opérations de cette division. Ils ont réussi à mettre en pleine lumière cette admirable figure de chef que fut le général Margueritte qui a trouvé une mort glorieuse en accomplissant fort intelligemment un devoir auquel bien peu de généraux de cette époque ont cru devoir se soumettre, c'est-à-dire en reconnaissant par lui-même le terrain sur lequel il allait engager sa troupe, malgré la presse du moment et l'insistance du chef supérieur. Il est toujours délicat de parler sur les événements une fois qu'ils sont passés, mais j'ai comme le pressentiment que, si le général Margueritte n'avait pas été blessé mortellement pendant sa reconnaissance, où il avait pu constater les défectuosités innombrables du terrain sur lequel on voulait l'engager, il n'aurait pas lancé ses escadrons sur les pentes en gradins qui descendent vers Fraicheau et Floing, car un tel mouvement vouait irrémissiblement toute cette cavalerie à un massacre certain et à un échec complet. Au reste, la charge de la division Margueritte, même appuyée par toute la cavalerie de l'armée réunie au dernier moment sur le plateau de Sedan, même conduite d'une façon plus judicieuse, n'aurait pas obtenu un meilleur résultat. A cette heure de la journée et depuis longtemps déjà, le cercle de fer qui enserrait la malheureuse armée française était infranchissable et aucune troupe, cavalerie ou infanterie, n'aurait pu s'ouvrir un chemin à travers les masses sans cesse grossissantes que les Allemands accumulaient autour de Sedan. On en aura une idée précise en jetant les yeux sur le croquis ci-joint qui donne la situation exacte des armées allemandes peu de temps après la

charge de notre cavalerie : 93 batteries, soit 558 pièces de canon, 6 corps d'armée soutenus par deux autres corps et par 4 divisions de cavalerie entouraient jusqu'à en toucher les glacis, la place de Sedan, derrière les murs et dans les fossés de laquelle les 100 000 hommes de l'armée française s'entassaient au milieu du plus inextricable désordre.

La bataille de Sedan a été perdue, et la catastrophe était certaine (capitulation ou passage en Belgique), à partir du moment où Mac-Mahon a rangé son armée dans la cuvette de Sedan, en rond pour ainsi dire autour de la place, sans s'assurer d'une façon catégorique et effective de la possession des ponts de Donchéry et de Bazeilles. N'était-ce pas dire à l'ennemi : « Vous n'avez rien de mieux à faire que de suivre pied à pied le dispositif de ma formation, c'est-à-dire de former le cercle autour de mon armée et de m'enfermer » ? Et c'est ce que n'a pas manqué de faire cet ennemi avisé et entreprenant. Ce n'est donc pas le 1er septembre, mais bien le 31 août, que la ruine de l'armée de Châlons a été consommée.

Lt-COLONEL PATRY.

LA QUESTION D'ORIENT

Les intérêts permanents de la France en Orient ne sont pas de ceux qu'il faut considérer avec indifférence. Nous avons, là-bas, des droits à défendre, nous avons aussi des réparations à exiger. Jamais, semble-t-il, le moment n'a été plus favorable pour convaincre la Turquie de notre résolution à exiger d'elle tout ce que comportent les capitulations et à combler certaines lacunes du traité de Berlin. Jamais, non plus, il ne nous a été donné plus de facilités pour déjouer les intrigues de quelque côté qu'elles se nouent et pour nous décider aux mesures les plus propres à recouvrer, dans les Échelles du Levant, tout ce que nos traités nous accordent de prérogatives.

Pour des motifs d'ordres différents, nous sommes placés dans une situation telle qu'il nous faut agir. Il n'est pas difficile, en effet, de reconnaître que la République est arrivée à un tournant funeste. Nous sommes en déficit, nos hommes d'État sont forcés de recourir aux expédients ; la révolution, qu'on la veuille ou non, est dans nos murs et la moindre étincelle peut la faire éclater. Il ne s'agit plus, pour l'instant, de se dire pur entre les purs. La politique, avec toutes ses conséquences, nous empoigne, nous force à sortir de notre engourdissement, à tirer parti de toutes nos ressources, à intervenir partout où nous avons des droits à défendre. C'est l'instant, ou jamais, de reconnaître que les principes sont pour les écoles, l'intérêt pour l'État. Le temps n'est pas de s'extravaser en opinions philanthropiques, selon le mot d'un conventionnel, mais, en dépit des simplistes qui crieront, certainement, à la contradiction, de ne pas hésiter à recourir aux traditions de ce qui a fait, si longtemps, notre puissance dans le monde.

La démocratie est ennemie de la guerre. Elle projette le désarmement. Volontiers, elle renverrait les soldats à l'atelier et à la charrue. Une cour d'arbitrage lui sourirait, elle s'en accommoderait mieux que des coups de canon et des longues campagnes où le sang et l'argent sont versés à flots. Elle est logique avec elle-même en pensant de la sorte. La démocratie ne doit-elle pas conduire à la fraternité universelle ? On ne peut que l'honorer, être touché des principes qui la font évoluer dans un sens si élevé, si perfectible. Ne se rapproche-t-elle pas de la justice et de la pitié, deux sentiments si adéquats et si honorables ! Son idéal est celui du Christ. Je m'incline complaisamment devant elle. Comme Gœthe, elle se délecte en son orgueil de vivre et, toujours comme lui, elle dirait, avec le même égoïsme : « Soyons heureux de voir le ciel serein au-dessus de nos têtes, tandis que d'effroyables ravages dévastent des contrées immenses. » La démocratie, c'est la paix !

Le second Empire, lui aussi, fut la paix. Napoléon III l'assurait, tout au moins, dans un discours qui eut, à l'époque, quelque retentissement. Nous savons à quels désastres aboutit cette confiance. En réalité, l'amour de la tranquillité, de la concorde, de cette paix, objet de tous les vœux, et pour laquelle il n'est pas de sacrifices qu'on ne fasse, enfante la faiblesse et celle-ci conduit aux pires calamités.

Il semble que les hommes d'État devant lesquels nous avons été si souvent obligés de nous incliner — car quoiqu'en République, on est toujours forcé de s'humilier devant quelqu'un — ne se sont jamais permis de pareilles réflexions. Toujours pressés, recevant un héritage qu'ils étaient obligés d'abandonner au bout de peu de temps, ils n'avaient pas le loisir, j'imagine, de se demander pour quelles fins ils brassaient les affaires qu'on leur avait confiées. Ils empoignaient leur besogne à la façon des manœuvres et, sachant, je veux bien le croire, qu'il ne leur serait pas donné de la terminer, ils s'inquiétaient peu ou prou de la solidité des matériaux qu'ils employaient ; de ce manque de scrupules, il devait résulter des négligences et un moment où l'édifice qu'ils élevaient tendrait à crouler. C'est sur ces entrefaites que commencèrent les tergiversations, que le besoin d'étais se fit sentir et que le maçon, non, l'homme d'État, veux-je dire, entra dans la phase de l'expectative.

L'expectative n'a jamais rien valu, en France moins qu'ailleurs. Elle est contraire au tempérament national. Elle ressemble trop à la défensive et pas assez à l'offensive pour laquelle nous avons un secret penchant. Elle comporte aussi une réflexion, une patience, qualités fort prisées mais que la fée qui présida à notre venue dans le monde a oublié de nous départir. Elle nous est funeste, elle entraîne avec elle un courant pessimiste, absolument contraire à notre idiosyncrasie, prélude de toutes nos défaites, et celui-ci détruit les convictions. L'inquiétude devient alors générale et malgré cette belle fermeté du gouvernement qu'on invoque à tout propos et hors de propos, il apparaît, aux gens de bon sens, que sa manifestation n'est qu'une trigauderie.

L'expectative, en France, s'appelle de l'anxiété, c'est le quart d'heure de Rabelais, c'est l'instant où toutes les fautes accumulées apparaissent; c'est le moment, encore, où ceux-là qui suivent la politique, autre part que dans les feuilles publiques, saisissent que nous sommes embarquées sur un navire qui a subi de nombreuses avaries et que les soins du Cabinet sont absorbés par les difficultés qu'il rencontre à aveugler les voies d'eau qui risquent de le faire couler. Ils peuvent prophétiser, alors, ces tristes Cassandres, sans crainte de se tromper et malgré les dénégations qu'un ministre ne manquera pas de faire entendre à la tribune, qu'on va amener le pavillon.

Je ne me permets pas de douter du zèle et de l'activité de notre diplomatie, mais quoi qu'elle fasse, tous ses efforts ne peuvent s'appliquer qu'à nous rendre plus douce la pente qu'il nous faut descendre. Je suis non moins certain qu'elle a conscience de la situation que certaines déceptions, des abandons peu justifiés, de cruelles abdications de notre gouvernement, nous fait dans le monde; qu'elle est la première à en souffrir et qu'il lui faut un certain courage pour observer les instructions qu'elle en reçoit. Les luttes que nos agents sont forcés de soutenir, les médiations qu'ils se voient dans l'obligation d'implorer, les ratifications au bas desquelles ils sont contraints d'apposer leur signature, ne sont pas seulement des actes désagréables à accomplir, mais peu glorieux, et il faut tout le flegme dont ils disposent pour supporter tant d'humiliations et boire, à des rapprochements si courts, le calice jusqu'à la lie.

La politique extérieure, selon ce qu'elle dispense, établit l'état exact de la situation générale d'une grande puissance. C'est un critérium qui ne trompe jamais et qu'on peut tenir pour infaillible. Si cette politique est savante, profonde, capable de poursuivre de grands desseins; si elle oblige l'étranger à honorer ses agents et à respecter ses combinaisons, on peut être certain que ces signes impliquent de l'homogénéité dans tous les ressorts du gouvernement qui la dirige. Ils établissent la force de la nation.

Au contraire, si cette politique n'est pas personnelle, si elle ne fait que suivre docilement le sillage d'un pouvoir exotique, ou encore si elle est dépourvue de suite dans les idées, de sens commun, ne sachant jamais la veille ce qui adviendra le lendemain; enfin, si elle est inquiète, hésitante, maladroite, on peut être convaincu du peu de solidité du bras qui la dirige et, par extension, on n'aura pas tort d'affirmer que tout va mal dans le pays, qu'il y a désorganisation dans ses différents services et qu'on peut s'attendre, de sa part, à toutes les surprises comme à toutes les humiliations.

Par nonchalance, pour d'autres raisons encore dont il vaut mieux ne pas parler, les gouvernements qui se sont succédé en France, depuis trente ans, ont abandonné le Levant; ils ont permis que des puissances comme l'Allemagne, particulièrement, comme l'Autriche et l'Italie, prennent à Constantinople, à Salonique et dans l'Asie Mineure une situation prépondérante. Ils ont feint de ne pas apercevoir qu'en délaissant la politique traditionnelle de notre pays, en Orient, ils servaient les intérêts de nos ennemis et, qu'en faisant tort aux nôtres, ils se plaçaient dans une situation d'autant plus fausse que nous avons là-bas des clients et des protégés. L'aveuglement de nos gouvernants, peut-être, leur couardise, a été telle qu'en 1895-1896, alors que les Turcs massacraient 25 000 Arméniens, ils n'ont pas eu le bon esprit — je ne parle pas de devoir — d'aller, malgré l'empereur d'Allemagne et son désir aussi exagéré que significatif de ne pas déplaire à son ami Abdul-Aziz, au secours de ce peuple malheureux dont les mains étaient tendues vers la France. Je sais bien qu'en demeurant inertes devant un pareil scandale, ils se modelaient sur l'Europe. En gens ingénus, un peu niais, quelque peu sots, ils se disaient qu'il était inutile de recommencer une politique qui aurait eu les apparences de celle suivie sous le second Empire. Cela est si exact que, l'autre jour, à la Chambre, à propos de l'envoi de la division navale de l'amiral Caillard dans les eaux turques, notre ministre des Affaires étrangères, dans un discours où il a parlé un peu plus de lui qu'il ne convenait, s'est défendu de vouloir imiter don Quichotte, ce qui, à son sens, se serait produit si, au lieu de ne songer qu'à nos affaires, il avait écouté les suggestions de quelques personnes que la politique de sentiment égare. Heureusement, pour l'honneur de la France, M. Waldeck-Rousseau s'est empressé de corriger l'impression que de telles paroles auraient laissée dans le pays, en déclarant que le gouvernement ne demandait pas seulement que les intérêts de nos concitoyens soient respectés, mais qu'il met-

tait aussi au premier rang des intérêts à défendre tout le patrimoine des intérêts moraux que le passé nous a laissé. On voit, par ce détail qui a soulevé quelques protestations légitimes, où conduit une politique d'abandon, à quelles timidités elle oblige, à quels balbutiements elle force les hommes responsables de la direction à imprimer à notre diplomatie. En réalité, une inaction trop prolongée nous a fait perdre tout prestige et il est arrivé ce qui, fatalement, devait se produire, que le gouvernement ottoman en a pris à son aise avec nous, qu'à toutes nos réclamations, il a répondu par des procédés dilatoires, que nos protégés ont été molestés, que nos écoles ont été fermées, que notre influence, notre autorité, nos droits ont été considérablement diminués et qu'on peut dire de nos agents diplomatiques, tant dans la Turquie d'Europe que dans la Turquie d'Asie, qu'ils sont les représentants d'un souvenir glorieux.

C'est contre un pareil état de choses que M. Constans s'est élevé. C'est parce qu'il a constaté la déchéance profonde de la France dans cet Orient où nous fûmes tout-puissants qu'il a profité d'une question de gros sous pour obliger, en quelque sorte, le gouvernement à faire son devoir.

Je ne crois pas me méprendre en disant que notre ambassadeur à Constantinople n'a vu dans le règlement de l'affaire Lorando, de la créance Tubini, des terrains d'Ada-Bazar, qu'un moyen de reconquérir, en Turquie, le prestige que nous avons perdu depuis 1870. Ces questions d'ordre financier ne sont, en réalité, que secondaires ; elles devaient servir de prétexte, à un homme habile entre les habiles, pour atteindre à des résultats autrement importants et dont notre pays aurait eu à se féliciter.

Nous ne sommes plus isolés. Nous ne sommes plus au ban de l'Europe. Les puissances doivent compter avec nous. Il nous est aisé, d'accord avec la Russie, de reprendre notre prépondérance dans la Méditerranée. Il y va de notre avenir et je dirai aussi de notre honneur de porter la main avec autant d'indépendance que de fermeté là où nos intérêts sont engagés.

L'apparition de notre pavillon à l'entrée des Dardanelles ne devait pas avoir seulement pour résultat de régler des affaires contentieuses, elle pouvait, du même coup, nous assurer les moyens de reconquérir une partie du terrain que nous avons perdu lors du bombardement d'Alexandrie et de la retraite de Faschoda. C'est à cet ouvrage que devaient tendre les efforts du gouvernement et je ne doute pas qu'il aurait eu, en agissant avec vigueur, l'opinion publique tout entière avec lui. Il aurait trouvé, dans une action bien menée, la manière la plus convenable de remettre à flot le budget. En reprenant dans les Échelles du Levant la place que nous y occupions jadis, ne donnait-il pas à notre commerce un aliment qui lui manque et auquel celui-ci était habitué ?

Est-ce à dire, cependant, qu'il fallait que nous fussions téméraires ? Nullement, mais il était urgent que nous montrions, non seulement à la Turquie, mais à l'Europe, que nous comptions encore et qu'on aurait eu tort de conclure de ce que nous avons commis des fautes et de ce que nous avons reculé, que nous en commettrions encore et que toujours nous nous déroberions. C'est parce que je pense ainsi, parce que je crois deviner le sentiment qui a fait agir M. Constans, que j'ai considéré l'arrivée de l'amiral Caillard dans la mer Égée, non pas comme une simple démonstration, mais comme le prélude de la reprise de notre influence dans le Levant.

Si une république est, ordinairement, une garantie de paix et si les hommes qui la dirigent doivent tendre de toutes leurs forces à corriger ce qu'il pourrait y avoir de trop belliqueux dans les impatiences manifestées par le peuple, c'est là une vérité bonne en Suisse ou à Saint-Marin, mais susceptible de bien des déceptions dans un pays comme la France.

Un pays, quelle que soit la forme de gouvernement qu'il s'est donnée, n'en a pas moins une fonction dans le monde ? C'est évidemment très élevé de vouloir faire du sien une contrée transcendante, où un peuple modèle donnerait l'exemple de toutes les supériorités et de toutes les vertus. Mais, outre que je soupçonne l'impossibilité pour la France de prétendre à un pareil rôle, il faut convenir encore que ses limites, l'organisation de ses plus proches voisins ne lui permettront jamais de remplir sur la surface de notre planète, une fonction en harmonie avec les rêves de quelques doux idéologues, et que, à moins de se laisser démembrer, il lui faudra toujours, et peut-être plus aujourd'hui que jamais, demeurer sur le qui-vive et faire fonction de puissance agissante.

Nous avons trop imité, jusqu'à ce jour, le règne de Louis-Philippe. En reprenant la politique si mal imaginée au moment de l'affaire Pritchard, on risque bien plus que de perdre la République, on montre qu'on a peur de la guerre, on laisse supposer qu'on est faible et on invite des puissances — qu'on se rappelle certain discours de lord Salisbury — qui n'ont pas, avec raison, les générosités dont certains partis paraissent se faire gloire, à ne plus se gêner avec nous et à nous traiter comme une valeur ayant perdu son cours.

M. Waldeck-Rousseau a reçu les enseignements de Gambetta et, par suite, il ne peut lui convenir de suivre une politique préjudiciable à nos intérêts les plus chers. J'imagine qu'il se rappelle, parfois, le Philocléon des *Guêpes* d'Aristophane et qu'il a peur que le peuple français ne devienne pareil à ce vieil

hébété. C'est qu'il ne doit pas se dissimuler les dangers que nous courons et qu'il voit, tout comme Napoléon, qui le note si nettement dans son Journal de Sainte-Hélène, des puissances robustes auxquelles il conviendrait assez de nous soutenir et au besoin de nous adopter. Or, un pareil dénouement ne peut lui sourire et c'est pourquoi, d'accord avec le président de la République et grâce aux conseils de M. Constans, il essayait de rouvrir cette question d'Orient qui pourrait nous donner les dédommagements auxquels nous avons droit.

En allant aux portes des Dardanelles, nous ne cherchions, disons-le franchement, que notre intérêt et, ce faisant, nous nous mettions au ton de l'Europe et de la démocratique république des États-Unis. Tant mieux si des peuples profitaient de notre présence pour s'affranchir d'un joug inhabile et souvent plein de terreur. Tant mieux si ces peuples se groupaient autour de nous, demandaient notre protectorat ou notre alliance. Ç'aurait été là un de nos profits. Mais il est bien entendu que nous ne devions nous embarquer dans une expédition qu'en vue de ce qui nous en reviendrait, pour notre sécurité, pour les avantages que nous en retirerions, heureux, toutefois, si notre action avait pour effet d'apporter des soulagements à des populations dignes d'intérêt.

Notre situation en Orient est affaiblie, mais elle n'est pas perdue et, comme en 1793, nous pourrions répéter, aujourd'hui, ce que le Comité de Salut public écrivait à Noël, notre envoyé à Venise : « Il est plus important que jamais pour la France de conserver ou plutôt de vivifier une branche de commerce si avantageuse, — le Levant — et de s'assurer une grande existence dans la Méditerranée, mine d'une richesse immense trop négligée jusqu'à présent, et qu'il est temps d'exploiter pour balancer le désastre de nos colonies. » Au lieu de colonies, disons de la métropole et nous aurons les termes exacts des instructions que le gouvernement, en cette fin d'année 1901, aurait pu envoyer à quelques-uns de ses agents.

A une politique aussi définie que pouvait-on objecter? des difficultés avec l'Angleterre, avec l'Allemagne? une guerre avec la Turquie que secourrait l'une de ces puissances et peut-être bien toutes les deux? Je ne le crois pas. Notre dessein n'était pas et ne pouvait pas être la conquête d'une partie quelconque du territoire ottoman; tout au plus, pouvions-nous conserver un gage dans la mer Égée. Ce que nous devions désirer, ce à quoi nous devions aboutir, était plus simple, moins complexe et plus sérieux. Tous nos efforts devaient tendre à reconstituer, sur des bases prudentes et bien définies, notre commerce et notre influence dans le Levant. Ce qu'il importait que nous mettions en valeur, ce sont les privilèges auxquels nous avons droit, privilèges qui, depuis trop longtemps, ressemblent à des actes périmés. Ce qu'il convenait que nous fassions, c'est nous arranger de telle sorte que le Sultan ne puisse plus nous traiter comme une nation négligeable et qu'à des promesses ressemblant au billet à la Châtre, il substitue des faits probatoires.

Pour atteindre son objet, la République avait, comme alliée, la Russie dont les vues ne sont pas, pour l'instant, bien différentes des siennes et qui, le cas échéant, aurait joint ses forces aux nôtres. Cette puissance ne pouvait considérer que d'un œil favorable l'entreprise que nous poursuivions. Elle voyait dans son accomplissement un regain de force pour son associée et elle ne doutait pas qu'elle en tirerait un profit immédiat et des avantages pour plus tard. La République posséderait encore un élément de vigueur. Elle a, présentement, à la tête de son gouvernement, un homme peu enclin aux fictions, dont l'esprit et le tempérament ne sont pas portés aux demi-mesures et qui nous a déjà prouvé qu'il n'a pas peur des responsabilités. On peut dire que, sous sa direction, la France, depuis plus de deux ans, a vécu dans un intermède après lequel il est nécessaire qu'elle reprenne le cours forcé de son histoire. Il est le premier à comprendre que notre existence s'étiole et qu'à la continuer telle que nous la menons, elle a toute chance de se terminer subitement et sous l'effet d'une contrainte. Comme Danton, il veut la splendeur de la République, et il n'oublie pas que, pour y atteindre, il est nécessaire de donner un vigoureux coup de barre au navire qu'il conduit. M. Waldeck-Rousseau n'a rien d'un rhéteur, non plus d'un rêveur. Son but constant est d'organiser la démocratie au dedans et le prestige de la puissance de la France au dehors. C'est un politique qui a le mépris des abstractions et des chimères. Il voit venir la révolution et veut l'enrayer, comprenant qu'elle n'aurait pour effet que de nous appauvrir et de nous jeter dans les pires aventures. Il est, à cet égard, l'homme de son pays et de son époque. Il ne se paie pas de phrases et de promesses. Il a une volonté et son intelligence est à l'aise au milieu des crises qu'il tourne grâce à son expérience et à sa lucidité. Il veut gouverner, non pas en vue de plaire à quelques sectaires, mais avec l'intention bien arrêtée de servir le pays et de l'empêcher de tomber dans les abîmes où quelques démagogues le poussent. Il est homme d'État et, comme tel, il doit dominer ses collègues et les conduire dans le chemin qu'il veut parcourir et au bout duquel, bien loin de voir l'anarchie, il aperçoit une renaissance.

Son œuvre est difficile, elle est ardue; tant de fautes ont été commises qu'il ne lui est pas toujours aisé de poursuivre son but sans froisser beaucoup

de consciences. Seulement, par instant, il permet aux plus aveugles de ne pas le confondre avec les naïfs qui s'imaginent déjà être aux portes de l'Éden égalitaire que leur imagination a créé. Il agit alors avec décision, et il n'hésite pas à parler haut de manière à être entendu de toute l'Europe.

Nous avons encore une autre force, très susceptible d'aider le gouvernement dans la tâche que, pensions-nous, il allait assumer, c'est l'opinion publique; et celle-ci, on peut en être sûr, sera toujours d'accord avec l'homme qui ne comprendra le pouvoir qu'à la condition qu'elle lui permette de donner à la France la somme la plus grande de prospérité.

En allant à Mytilène, M. Waldeck-Rousseau n'avait pas pour objectif de donner l'occasion à nos marins de faire connaissance avec les moineaux de Lesbos, mais de rouvrir un champ d'activité trop longtemps fermé à notre commerce et à notre industrie. Ne concevant pas une démocratie pauvre, inquiète et sous la férule de l'étranger, il essayait de lui donner de l'air, de l'espace et craignait d'autant moins la guerre qu'il veut la liberté.

Les événements, malheureusement, nous donnent tort. La réalité est toute différente. M. Loubet, M. Waldeck-Rousseau, M. Constans, tous ceux, encore, qui ont à cœur nos intérêts dans le Levant et en Afrique ont été indignement mystifiés. Comme du temps de M. de Freycinet, le quai d'Orsay a perdu, volontairement, la partie engagée. Il a eu peur, peur de l'Angleterre, peur de l'empereur Guillaume. Il a capitulé. Notre flotte a quitté Mytilène. Nous nous en sommes douté, l'autre matin, quand un journal officieux a publié certain article tendancieux, plein d'ombres et de menaces. Il préparait la reculade que la note du ministre des Affaires étrangères, présentée à la Porte par M. Bapst, avait accomplie. Si celle-ci était imprévoyante, irréfléchie et dangereuse dans sa rédaction, l'article auquel je fais allusion était, lui, disons-le franchement, un peu grossier, pour nos habitudes françaises. On avait eu, jusqu'à ce jour, plus de délicatesse et de tact, pour nous préparer à un abandon et à une désertion. Il faut, vraiment, qu'on s'imagine, dans certains milieux, que nos sens sont bien émoussés, pour user de tels stratagèmes. Il y a là une preuve de déchéance peu honorable et, en même temps, très significative. On ne peut, vraiment, se moquer davantage des gens. Toute cette affaire, enterrée aujourd'hui, dont nous ne tirerons que les applaudissements ironiques de l'étranger, nous démontre, ce que nous nous défendions de croire, qu'on ne travaille pas pour la France, dans certaines administrations, mais plus simplement, pour les puissances qu'on redoute. C'était, vraiment, bien la peine, de craindre de ressembler au seigneur don Quichotte. Lui, il partait en guerre contre des moulins : nous, sous prétexte de sauvegarder nos intérêts, voilà que nous ne servons que la cause de l'Angleterre et de l'Allemagne. Mais c'est la politique du second Empire qu'on nous refait et, ma foi, avec moins de bravoure, moins de crânerie, un peu honteusement, comme des gens qui n'ignorent pas le triste résultat auquel ils veulent atteindre.

ARLINGES.

LA VIE ET LES MŒURS

Enquête politique.

Nous avons demandé à un certain nombre d'hommes politiques notoires leur opinion sur la situation politique actuelle. Voici les réponses que nous avons reçues et dont nous les remercions, ici, en notre nom comme au nom de la *Revue Bleue* :

De M. Mesureur. — Cher monsieur, tout va bien. Nous avons, Dieu merci, depuis quelques jours, une petite complication internationale (la joie des enfants et la tranquillité des parents) qui nous donnera du prestige au moment des élections. Le budget n'est pas encore voté ; mais qu'est-ce que cela peut faire aux contribuables? Ils savent bien qu'ils paieront toujours leurs impôts. Les lois que nous avons votées pendant cette législature sont inapplicables, dit-on; cela prouve que la Chambre sait manifester par tous les moyens sa sympathie pour les citoyens français. Et nous avons enfin le déficit ! Il y avait longtemps qu'on y tendait sans avoir le courage d'y aboutir. Ce sera l'honneur du gouvernement de défense républicaine d'avoir franchi la distance qui séparait du déficit l'équilibre instable où nous nous agitions (style parlementaire). Nous pourrons donc émettre un petit emprunt. Ce n'est pas trop tôt, avouons-le. La France, pendant quelque temps, au lieu de placer son argent en Russie, en Allemagne, à Cuba ou dans la République Argentine, le placera en France. Voilà qui ne manquera pas d'originalité. J'en ai causé avec M. Caillaux. Il m'a paru très content de lui et de la situation. Entre nous, cela ne le change guère. En ce qui me concerne, j'ai lu dans *le Temps* que M. Julien Caron se présentera contre moi aux prochaines élections législatives. Allons, tant mieux ! tant mieux !

De M. Henri Brisson. — La congrégation, Monsieur, la congrégation ! Lutter sans relâche contre la congrégation, ce fut toujours ma politique. A mon âge, on ne change pas de politique.

De M. Georges Berry. — La gravité de la situation actuelle provient presque exclusivement de ce

que le *groupe de la défense nationale*, dont je suis président, n'est pas appelé à prendre au gouvernement une part proportionnée à son importance.

Le groupe de la défense nationale est composé, comme vous le savez, de trois personnes : moi qui le préside, et deux autres députés dont les noms importent peu et qui n'assistent pas souvent à nos réunions, où je voudrais que vous veniez pour être réconforté.

De M. Zevaès. — Ce n'est pas M. Mesureur ; c'est moi qui m'en fous !

De M. de Castellane. — La situation est déjà bien meilleure depuis que je suis entré à la Chambre. Elle deviendra satisfaisante lorsque mon frère aura été élu député : mon frère, et mon père !...

Quant à moi, je n'ai rien négligé pour exercer une influence heureuse sur les destinées de mon pays. On le dit et j'ose me flatter que ce n'est pas tout à fait gratuitement qu'on le dit.

De M. Charles Bos. — Ce gouvernement a du bon. Je ne connais pas de meilleur gouvernement. Et je ne suis pas seul de cet avis. Je crois pouvoir affirmer que beaucoup de députés — cela ne signifie pas tous ceux de la majorité ministérielle — pensent comme moi. Parmi eux M. Malaspina, Antide Boyer, ce brave Antide, et Périllier de Seine-et-Oise, et d'autres encore.

La véritable supériorité d'un gouvernement comme celui-ci, s'est qu'il sait marquer délicatement sa reconnaissance pour les services qu'on lui rend. Je vous étonnerai peut-être en vous disant que M. Waldeck-Rousseau a pour les membres de la majorité une estime sans bornes ; et néanmoins je ne vous dirai que la vérité à peu près pure. Décidément, voici le grand mérite politique de M. Waldeck-Rousseau : il sait estimer les gens à leur valeur et quelquefois même un peu plus que leur valeur. Dans ces conditions, les affaires publiques marchent d'elles-mêmes.

De M. Millevoye. — On ne compte pas assez sur notre patriotisme. Il faut tout demander au patriotisme français, car on peut tout attendre du lui. Les peuples patriotes sont les peuples forts, et réciproquement les peuples forts sont les peuples patriotes. L'ignominie de ce gouvernement c'est que, par tous les moyens, il cherche à avilir en France le patriotisme. Mais le patriotisme de France ne se laisse pas avilir. Patriotes, liguons-nous contre ce gouvernement de vendus. Vendus, ils le sont tous ! Monis vend son alcool, Lanessan vend sa conscience, car ses livres ne trouvent pas d'acquéreur, Delcassé vend la France. Il y a même longtemps que c'est fait. Je puis, à cet égard, vous donner un renseignement que j'ai déjà indiqué aux lecteurs de *la Patrie* et qui les a profondément impressionnés. J'ai, parmi mes voisins, un ami qui a pour valet de chambre un bon Français, Monsieur, dont le cousin est concierge de l'ambassade de France à Londres.

Eh bien ! un jour que deux diplomates, l'un Grec et l'autre Roumain, étaient venus à l'ambassade française, l'ambassadeur ne put les recevoir tout de suite, car il était en conversation avec le consul général d'Italie ; ces deux diplomates rencontrèrent alors dans l'antichambre un Russe de haute naissance dont je tairai le nom pour ne pas compromettre l'alliance, mais ils n'échangèrent avec lui que des politesses banales. Et lorsque le Russe se fut séparé d'eux, ils tinrent en allemand — notez ce fait — des propos d'où il résultait nettement, — ainsi que l'a dit l'huissier de service au concierge qui l'a répété à son cousin le valet de chambre (un bon Français, Monsieur) de mon ami et c'est de lui que je le tins aussitôt, cela ne vous surprendra pas car nous sommes voisins, — d'où il résultait, dis-je, que M. Delcassé a, dans le conflit franco-turc, trahi la France au profit de l'Angleterre et qu'on n'a mobilisé la division Caillard et que nos avisos n'ont cessé d'être stationnaires que pour permettre à l'émissaire de M. Delcassé de toucher le prix de sa trahison aux guichets d'une banque juive établie à Smyrne.

Chassons, au plus vite, ce ministère de trahison française et de honte nationale. Restaurons le patriotisme et espérons en l'avenir, car la France sera toujours la France.

De M. François Coppée. — Je prie Dieu pour la France, Monsieur.

De M. Jules Lemaître. — Je commence à croire que le monde politique n'est pas très supérieur intellectuellement et moralement au monde littéraire. Hâtons-nous d'en rire, hélas !

De M. Jaurès. — Je suis tout à fait désolé de n'avoir pu répondre à votre enquête sur la situation politique et sociale de la France. Ce sont des enquêtes qu'il est toujours bon de faire, car elles prêtent à de beaux développements, mais ces jours-ci ont été encombrés pour moi par toutes sortes d'occupations urgentes auxquelles je n'ai pu me soustraire. Après la première communion de ma fille, j'ai dû accomplir plusieurs voyages pour obtenir la faveur de la faire confirmer par un cardinal. J'ai trouvé M. Fuzet... qui espère, grâce à moi, être nommé à Paris. Cela m'a pris du temps. Et j'ai dû ensuite assister à la messe d'ordination de mon beau-frère qui est devenu prêtre... Moi je suis le prêtre de la religion nouvelle. J'ai enfin accompagné ma cousine et ma tante au pèlerinage de Lourdes où elles ont eu le bonheur d'être témoins de plusieurs miracles. De retour à Paris, j'ai dû écrire tout de suite la série d'articles anticléricaux qu'on attendait à *la Petite*... Bref, je n'ai pas eu un seul moment à moi. Acceptez donc, Monsieur, tous mes regrets...

P. S. — Vous m'écrivez que vous êtes venu chez moi samedi vers quatre heures, que vous avez sonné et qu'on ne vous a pas ouvert. Jésus a pourtant dit : Frappez et l'on vous ouvrira. Mais il n'avait pas prévu que je serais seul à la maison. Tous les samedis, dans l'après-midi, ma domestique va se confesser à Notre-Dame-de-Passy pour la communion du lendemain.

De M. Millerand. — Cher monsieur, il me semble qu'il est tout à fait vain de se poser la question pour laquelle vous sollicitez de moi une réponse. Je suis très indifférent, pour ma part, à toutes ces discussions de rhétorique. Les uns me disent qu'en arrivant au pouvoir j'ai trahi le socialisme, les autres affirment que j'ai amené le socialisme au gouvernement. Les contradictions où il se débattent (style Viviani) me tranquillisent plus que je ne saurais dire. Suis-je socialiste? Ai-je trahi quelqu'un ou trahi quelque chose? vous avouerai-je que je n'ai jamais eu le loisir de me demander cela. Posez donc la même question à M. Waldeck-Rousseau, je serais curieux de savoir ce qu'il vous répondra. En tous cas, si je reste ministre jusqu'au moment où mes adversaires se seront mis d'accord sur ce point qui leur paraît important et qui les divise (encore style Viviani compliqué de style Bourgeois), j'ai quelque chance d'habiter longtemps rue de Grenelle. En attendant l'avenir, qui ne m'inquiète ni au point de vue politique, ni au point de vue social, ni à mon point de vue personnel (style Bourgeois), je vis paisiblement et j'engraisse.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte de vous remercier pour les études nombreuses que vous avez bien voulu me consacrer avec une impartialité que je n'ai jamais rencontrée chez mes amis. Cordialement à vous.

De M. Vaillant. — Le mal vient de ce qu'il n'y a plus de socialistes. Sur les bancs de l'extrême gauche, il n y a pas un seul député qui ait lu le *Capital* de Karl Marx. J'en ai parlé à Jourde : il m'a dit qu'il avait aperçu ce livre dans la bibliothèque du général Boulanger. mais qu'il n'était pas resté assez longtemps boulangiste pour le lire. Au reste, il n'était pas coupé. Viviani est un réactionnaire ; il deviendra procureur général comme un simple Quesnay. Millerand a toujours été l'homme de la haute banque. Ne me parlez pas de Charles Gras : c'est un rond de cuir. Je sais que Rouanet vous fait rire. Et moi donc! Berteaux a de bonnes intentions ; mais il est constamment à la Bourse. Fournière n'est qu'un mauvais plaisant, Sembat crie pour se dispenser d'agir.

Groussier ne manque pas de tempérament : il a établi un projet de code du travail qui, si on l'appliquait, pourrait anéantir la moitié de nos industries françaises : c'est bien, mais il y a mieux à faire. J'ai demandé à Chauvière de réorganiser avec moi le parti socialiste, mais il n'a plus d'ardeur. J'ai fait la même proposition à Coutant : il m'a répondu par un mot que je ne veux pas répéter. Où sont les vrais révolutionnaires? Je ne vois que des lâches. Fusillez-moi tous ces gens-là et, sur les ruines fumantes de la société capitaliste, reconstruisons la société (*sic*) socialiste.

De plusieurs députés influents. — Cher monsieur, vous me demandez comment je juge la situation actuelle et ce que je pense de la politique du ministère. J'aurais bien voulu vous répondre tout de suite, mais je ne sais pas encore quel sera mon concurrent aux prochaines élections.

De M. Waldeck-Rousseau. — Cher ami, s'agissant de vous donner mon avis sur la situation politique, je pourrai vous renvoyer à M. Millerand. Mais j'aime mieux vous dire que je n'ai qu'un but : appliquer les principes de Gambetta. S'ils sont contradictoires, est-ce à moi qu'il faut s'en prendre? Avec votre logique habituelle, vous conclurez que non.

Voilà pour l'ensemble de ma politique. Quant aux détails, vous savez bien que toutes mes attitudes et que tous mes actes me sont dictés par un seul mobile : être désagréable à M. Audiffred. C'est là du néronisme à étonner M. Sienkiewicz et à rendre jaloux Néron lui-même. Je suppose que vous avez assez d'esprit pour ne pas trouver que ma plaisanterie dure trop.

Je n'oublie pas que nous sommes un peu compatriotes, puisque vous êtes de la Loire et que je suis, si je me souviens bien, sénateur de ce département. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous rencontrer aux environs de Roanne. Au reste, je lis tous vos articles de la *Revue Bleue*, et je sais qu'ils sont extrêmement goûtés dans votre pays, dans *notre* pays. En toutes circonstances, croyez-moi, cher ami, votre dévoué, Waldeck-Rousseau.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Opéra : *Les Barbares* (1), tragédie lyrique en trois actes et un prologue, poème de MM. Victorien Sardou et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Saint-Saëns.

M. Saint-Saëns a des façons qui n'appartiennent qu'à lui de répondre aux objections qu'on lui fait. Il y a quelques semaines à peine, on s'évertuait ici même à lui prouver qu'il ne saurait exister de drame musical, digne à la fois du drame et de la musique, que celui qui aurait pour héros des personnages

(1) La partition a paru chez Durand et fils.

vrais, vivants, soigneusement et profondément analysés. Et voici qu'il nous donne un ouvrage, où rien de tout cela n'apparaît, et qui saisit et mérite la plus fervente admiration!... Les théories ont de pareilles mésaventures. Ce n'est pas que, dans les *Barbares* même elles ne puissent parfois trouver leur confirmation. Peut-être pourra-t-on le faire voir en passant. Mais, pour le moment, parlons seulement des *Barbares* et donnons-nous la joie de les admirer...

Les *Barbares* commencent par un vaste prologue musical. Une phrase s'élève à l'orchestre, fortement, presque brutalement rythmée, qui exprime la marche des Barbares. Après un développement assez court, un Récitant paraît. En quelques vers, il expose brièvement le sujet, pendant qu'à l'orchestre passent différents thèmes, — je n'oserai certes pas dire *leitmotifs;* — celui de l'invasion, déjà entendu, celui de Vesta, celui de Freia, celui de l'Amour, et enfin la belle marche funèbre qui, d'après la notice, exprime la vengeance de Vesta (nous reviendrons sur ce point). Puis le Récitant disparaît dans la nuit, et c'est, à l'orchestre, un résumé superbe de l'ouvrage. Ample et copieux, il expose presque tous les thèmes de l'ouvrage; et, non seulement il les expose, mais il les reproduit tout entiers, tout à fait tels qu'on les chantera tout à l'heure, l'invocation à Vénus, la fanfare de Marcomir, le chant de délivrance des Gallo-Romains, leur hymne aux dieux sauveurs, le duo d'amour entre Floria la Vestale et Marcomir, la lamentation de Livia... conclus par une magnifique péroraison, — Il est à peine besoin de faire remarquer que, si ce *prologue* n'est pas conçu suivant un plan très rigoureux (ou du moins très net à première vue), M. Saint-Saëns avait tous les droits du monde de l'écrire de la sorte. Après tout, c'est ainsi que sont posées les ouvertures de Weber. Aussi bien, le retour de certains thèmes (invasion, chant de délivrance) suffit à lui donner de l'unité. Et, tel qu'il est avec sa fougue et sa grâce, il est une fort belle exposition de l'ouvrage.

Voici le premier acte.

Dans le théâtre romain d'Orange, autour de l'autel de Vesta, les prêtresses, les femmes et les enfants sont réunis et implorent les Dieux. Sur un tumultueux dessin d'orchestre, d'une force et d'un développement merveilleux, leurs plaintes s'élèvent, coupées par les cris des combattants. Les consuls Euryale et Scaurus tentent de défendre la ville contre les hordes de Marcomir. Et le Veilleur, du haut de son poste, conte les alternatives du combat. Alors s'élève la voix de Floria, la Vestale. Dans une phrase d'une noblesse, d'une pureté, on oserait dire d'une virginité admirables, elle rassure ses compagnes. Elle invoque Vesta, elle a foi dans le pouvoir de la Déesse... Orange ne périra pas! — Hélas! les Barbares triomphent. Euryale est mort. Scaurus rapporte son corps; et, pendant que Livia jure de venger son époux, il court tenter un dernier effort. C'est en vain! Les portes cèdent sous la poussée des Barbares, Ils envahissent le temple, prêts au massacre. Même alors, Floria ne désespère pas. D'un geste, elle rassemble autour d'elle ses compagnes éperdues, et c'est elle que rencontre le premier regard du chef germain, entrant à la suite de ses soldats. Il donne l'ordre de tout tuer. Les Barbares s'élancent. Mais une flamme brille sur l'autel de Vesta. Adorateurs du feu, les Barbares reculent frappés de terreur. Marcomir, surpris de retrouver ici le culte de Thor, et plus impressionné encore par la beauté de la prêtresse, veut saisir Floria. Mais, de nouveau, la voix pure s'élève, si pure et si chaste que Marcomir recule étonné. Et le rideau tombe pendant que les deux jeunes gens échangent un long regard.

Ce premier acte est excellent. Véhémente et rapide, la musique suit exactement, sans arrêt comme sans puérilité, la marche du drame. C'est un tableau violent, — où la violence n'altère pas la beauté, — interrompu un instant par la mort d'Euryale, traitée avec une sobriété et une justesse pénétrantes. La sécheresse même du livret et ce qu'il peut avoir de trop « extérieur », n'apparaissent guère dans cette scène animée. Et, surtout, la musique est là, qui nous emporte. L'orchestre frémissant, les voix suppliantes des prêtresses et des femmes, les cris de mort des Barbares, tout « marche d'un trait », si l'on peut dire, jusqu'à l'arrivée du chef germain. Peut-être la transformation qui s'annonce chez Marcomir n'est-elle pas assez marquée, au moins dans le chant (voyez, à l'orchestre, comme s'attendrit l'âpre fanfare qui l'accompagnait tout à l'heure); peut-être l'opposition n'est-elle pas assez sensible entre ce que Marcomir chante *avant* et *après* avoir vu Floria. Mais, cela dit, je ne voudrais pas changer une note à ce premier acte, tant il est vigoureux et dramatique, tant il a de force et de clarté... Et, parmi les guerriers et les suppliantes, une figure se dresse d'une noblesse et d'une pureté admirables, celle de la Vestale Floria. — Et cet acte est beau encore, parce qu'il est mû tout entier par un seul et même sentiment. Je veux bien que ce sentiment ne progresse guère. Encore est-il rendu avec une vérité extrême. Du lever du rideau à l'entrée de Marcomir, nous vivons « en terreur ».

* * *

Maintenant, c'est la nuit et le silence. Les femmes, accablées par les émotions passées, dorment sous le ciel sombre. Une phrase, calme et triste à la fois, murmure à l'orchestre. Livia erre parmi les prison-

nières. Elle s'indigne qu'Euryale n'ait pas encore trouvé de vengeur. Floria tente de la calmer : « Il faut bénir Vesta, qui sut inspirer la clémence au vainqueur. — Ce n'est pas Vesta, répond Livia, c'est Vénus qui a sauvé la ville en mettant au cœur du Barbare un ardent amour pour la prêtresse, Vénus qui... Vénus dont... » etc. Cette scène, sans être indispensable au drame, n'était peut-être pas inutile. Et, si je n'aime pas autant que je le voudrais l'hymne à Vénus, j'en apprécie toutefois la grâce et le charme, et je sais ce que valent certaines phrases dont M. Saint-Saëns a tiré plus tard le plus heureux parti. Mais on comprend mal comment les deux seuls sentiments qui vivent encore en Livia, — la douleur et la haine, — peuvent se traduire par une phrase musicale allègre et voluptueuse. Cette phrase, Livia la chanterait aux bras de « son superbe amant ». Ce n'est pas une phrase « de deuil »... Et, précisément, le contraste est si visible, — surtout dans un ouvrage où, plus que jamais, la déclamation de M. Saint-Saëns est impeccable, — qu'on se demande si le musicien n'a pas eu une idée qui ne nous apparaît pas encore?... J'imagine qu'il aura surtout voulu « préparer » Floria à l'amour en lui montrant ses séductions. Mais Livia pouvait-elle être chargée de ce rôle, Livia qui, assurément, semble avoir « compris » Vénus, mais qui rêve, non de plaisirs, mais de vengeance?...

Une ombre glisse parmi les femmes endormies. C'est Scaurus, échappé des mains de ses gardiens, qui vient engager les prêtresses à fuir avec lui. Trop tard ! Hildibrath (le joli nom !), lieutenant de Marcomir, poursuit et saisit Scaurus. Il va le massacrer. Floria appelle le chef. Une fois encore, Marcomir cède aux prières de la Vestale. Mais ce n'est plus comme au premier acte. Resté seul avec Floria, Marcomir lui fait entendre, sans phrases inutiles, que s'il a épargné la ville, sauvé les femmes et fait grâce à Scaurus, tout cela mérite une récompense et que cette récompense il la veut sur l'heure. Floria objecte ses devoirs envers Vesta : « Si tu te refuses, je lance mes guerriers dans la ville ; si tu te donnes à moi, je sauve Orange, Scaurus et les femmes ; donc ton vrai devoir est d'être à moi... » Et cette intrusion de l'impératif catégorique, — et quel impératif ! — ne laisse pas que de surprendre un peu... Floria se révolte. Marcomir insiste ; lui seul peut arrêter ses soldats... Des cris de mort retentissent : « Un mot seulement, répète Marcomir, dis-moi seulement que tu veux que je sauve les tiens... — Sauve-les... » C'en est assez. Marcomir appelle Hildibrath : deux ordres brefs : interrompre les chants des Germains et préparer le départ de l'armée... Et de nouveau, en face de Floria éperdue, Marcomir reste seul... Mais combien changé ! Brusquement, le héros barbare est devenu un berger de l'*Astrée*. A ce lion amoureux, les griffes sont tombées. Le voici, passionné toujours, mais tout confit en tendresse, en dévotion, en humilité : « Je ne demande rien, tu parleras toi-même !... » Et ce que n'avait pu obtenir la violence, l'amour l'obtient enfin. Tremblante d'abord, Floria s'émeut et s'attendrit. Elle s'effraye aussi. Les prédictions de Livia lui reviennent à la mémoire. Il lui semble que Vénus rôde dans l'ombre. Elle invoque Vesta, mais le feu sacré jette une lueur suprême et s'éteint... Que faire, seule avec ce héros qu'elle adore ? « Si Vesta t'abandonne, sers Freia, déesse de l'Amour... » Et, sans forces pour se défendre, Floria tombe pâmée entre les bras de Marcomir,..

Ce second acte, s'il n'est pas inférieur au premier, se recommande par des qualités plus musicales que dramatiques. Ici, l'action ne progresse guère. On dirait même qu'elle se répète. Livia et Scaurus ont les sentiments qu'ils avaient au premier acte, et les expriment par des mots à peu près pareils ; et l'intervention de Marcomir, la grâce qu'il accorde à Scaurus, fait un peu trop pendant aux scènes analogues de l'acte précédent. L'effort du musicien devait donc se porter sur les passages lyriques, le duo entre Floria et Livia, et la grande scène entre Marcomir et Floria. Du premier duo, il a été parlé tout à l'heure, et l'on a vu les objections qui pouvaient y être faites.

Quant au second, je ne crois pas que M. Saint-Saëns ait jamais écrit rien de plus ardent, de plus clair, de plus passionné, rien de plus jeune, rien de plus achevé. Ç'a été un jeu, vous le savez, de se demander si le duo des *Barbares* valait celui de *Samson*. Nous le saurons quand nous aurons vécu vingt ans avec celui-ci, comme nous avons vécu vingt-cinq ans avec l'autre. Ce qu'il est permis de dire, c'est que, musicalement, la scène entre Floria et Marcomir est égale à la scène entre Dalila et Samson. Ce qui manque, peut-être, à la dernière, c'est les « caractères » nettement tracés qu'on voyait dans *Samson*. Dans les *Barbares*, le brusque changement qui s'opère en Marcomir est trop arbitraire. J'entends bien que les auteurs ont voulu « faire musical » ; et pour cela, ils se sont efforcés de varier les aspects de leur personnage ; ils l'ont montré d'abord farouche et déchaîné, puis tendre et délicat. C'est à merveille. Mais le point de jonction (si l'on peut dire) des deux Marcomir nous échappe : c'est toujours le premier que nous voyons, car on ne nous a donné aucune raison valable pour qu'il disparaisse, et nous nous étonnons un peu de le trouver si galant et si langoureux.

Quoi qu'il en soit, le musicien n'avait qu'à profiter des « oppositions » que lui offraient ses librettistes. Il l'a fait avec un rare bonheur. La force de la mu-

sique est telle qu'elle masque les insuffisances du drame. Ou, plutôt, le drame existe, dans la musique.

Calme d'abord, car il ne croit guère à la résistance de Floria, Marcomir s'étonne du sentiment nouveau qui le pénètre. A mesure qu'il parle, il s'anime, son désir devient plus impérieux ; il menace, il presse Floria ; il exige qu'elle soit à lui. Puis, quand les cris de mort des Barbares viennent durement confirmer ses menaces, avec quelle hâte, avec quelle fougue passionnée il profite de la terreur de Floria. A peine a-t-elle dit : « Sauve-les », que les cris cessent; le marché est conclu avant qu'elle ait pu s'en défendre. Et comme la musique suit le drame, comme... Mais, aussi bien, c'est le « drame de la musique » que je résume ici. Car c'est la musique qui donne à certaines phrases (*Sois à moi malgré tes Dieux... Viens, je t'emporterai...*) leur accent triomphant et leur force invisible... Tout « de défense », jusqu'ici, et par suite un peu effacé, le personnage de Floria se développe dans la seconde partie de la scène. C'est sa chute qu'il faut préparer. Déconcertée par la brusquerie du pacte conclu par Marcomir, étonnée, touchée aussi par la douceur tendre du héros germain, attentive et craintive à la fois, elle ne sait « où se prendre ». Je ne connais rien de plus expressif ni de plus pénétrant que la belle phrase par laquelle elle traduit sa crainte. En vérité, en ces intervalles diminués, en ces notes qui glissent doucement et lentement l'une sur l'autre, on croit entendre le frôlement de Vénus complice...

Et quelle ardeur frémissante, passionnée encore, mais non pas sauvage, chez Marcomir ! De certaines phrases (*Livre ton cœur joyeux...*) on pourrait dire qu'elles « éclatent » de jeunesse et de passion. Quel abandon et quelle tendresse dans les phrases de Floria ! Et quelle trouvaille harmonique, cette dissonance qui vient en quelque sorte « déflorer » le pur accord de *sol majeur* (le ton de Vesta), et montrer à la prêtresse indigne que sa Déesse l'abandonne... C'est la fin, maintenant. Et, de cette scène admirable, le couronnement est plus admirable encore. Les deux voix s'élèvent, pures, tendres, enfin consentantes, soutenues d'harmonies cristallines. Elles se répandent. Une même phrase, d'une langueur passionnée, est reprise, répétée par les deux amants, comme si chacun d'eux voulait s'absorber en l'autre. La phrase monte; les voix s'exaltent ; elles s'unissent enfin (ici encore, quelle modulation saisissante !) dans un ensemble que l'intensité de la passion rend presque déchirant. Elles s'enlacent, se prennent, se reprennent, et s'éteignent doucement en un murmure où frémit encore l'amour satisfait...

Art consommé qui sait tirer d'une idée musicale tout ce qu'elle contient de substance ; souplesse, qui permet d'arrêter une phrase, de la reprendre, de la rompre encore, sans qu'elle perde rien de sa « ligne » ; sûreté de l'écriture, qui rend aisés et intéressants même les « passages » ; richesse de l'harmonie, qui sait donner, à l'accord le plus simple en apparence, une singulière puissance dramatique et musicale... Cet art et ces ressources, nous les avions trouvés déjà chez l'auteur de *Samson* et de la Symphonie en *ut mineur*. Jamais ils ne s'étaient manifestés avec plus de maîtrise et avec plus d'éclat.

* * *

Le troisième acte est divisé en deux parties à peu pris égales. C'est d'abord le départ des Barbares, souligné par un chœur du plus curieux effet, et par les beaux récits du Veilleur. Une prière, un hymne à Apollon (où l'on retrouve, modifié de la façon la plus « amusante », l'un des principaux thèmes du *Prologue*) d'une allégresse entraînante, et un ballet, qui se termine par une éblouissante farandole. Puis c'est le drame qui va reprendre. Négligeons une discussion assez étonnante sur la question de savoir si, ce que Floria a fait avec Marcomir, elle l'a fait avec ou sans plaisir... Les chœurs de femmes accueillant Floria sont d'une grâce charmante ; l'ensemble final ne manque pas de grandeur.

Mais voici Marcomir. Avec une générosité chevaleresque, il rend à Scaurus la liberté et Orange. « N'ai-je pas eu Floria, ajoute ce délicieux barbare, une rançon qui vaut toutes les villes ?... » — L'heure du départ est venue. Que Floria choisisse parmi ses compagnes celles qui la suivront : « Toutes ! » s'écrient les Vestales. Mais Floria n'emmènera que Livia, l'infortunée veuve d'Euryale. Elle a juré de venger son époux, et c'est autour de Marcomir, qu'elle trouvera le meurtrier. Ce meurtrier, c'est Marcomir !... L'embarras de Floria, sa crainte, les efforts un peu « voyants » qu'elle fait pour décider Livia à rester, ne manquent pas d'éclairer celle-ci. Un doute lui reste encore. Saisissant le javelot qui a percé Euryale, elle renouvelle son serment, le serment de tuer l'assassin d'Euryale, celui qui l'a lâchement frappé dans le dos... — « Tu mens ! C'était au cœur ! » s'écrie Flambeau-Marcomir... « Au cœur donc ! » dit Livia. Et elle frappe Marcomir.

A cette scène rapide et un peu mélodramatique, la musique, une fois encore, a donné la vie. C'est une longue marche funèbre qui accompagne les funérailles d'Euryale. Elle se déroule avec une ampleur incroyable, en de larges développements où s'entendent les farouches harmonies de la vengeance, sans une faiblesse, et sans une hésitation. N'y eût-il que cette page dans les *Barbares*, elle suffirait à mettre hors de pair la nouvelle œuvre de M. Saint-Saëns. Mais, — pour en revenir un instant aux théories que vous savez, — quel n'eût pas été son effet, et quelle

profondeur d'émotion n'eût-elle pas atteinte en nous, si, au lieu d'Euryale, que nous n'avons même pas vu au cours du drame, elle « s'appliquait » à l'un des personnages principaux!... J'entends bien que, dans la pensée des auteurs, il y a là une sorte de symbole (comment M. Saint-Saëns y a-t-il consenti?) et que cette marche funèbre exprime moins la douleur de Livia que la vengeance de Vesta... Mais ce symbole est assez obscur. En vérité, l'on ne pense ni à Euryale, ni à Vesta, mais à la musique de M. Saint-Saëns, — et c'est assez!

Je n'ai pas caché les faiblesses du livret. Il est surtout trop sommaire. Mais il a cette grande qualité d'être simple. Pas de ces complications, de ces épisodes qui éparpillent l'attention de l'auditeur et l'effort du musicien. Le sujet est « un ». Et, si l'on voudrait parfois une analyse plus exacte, et un peu plus de vraisemblance morale, tel qu'il est, ce livret est, dans son ensemble, l'un des meilleurs que M. Saint-Saëns ait eu à mettre en musique.

De cette musique même, le bref résumé qui précède ne vous a donné qu'une idée fort incomplète. Je voudrais vous en faire comprendre la beauté, ou du moins le caractère très particulier. Mais ce que je pourrais dire à ce sujet dépasserait les limites de cet article. J'en remets donc la fin à la semaine prochaine.

Jacques du Tillet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Post-Scriptum de ma vie, par Victor Hugo (Calmann-Lévy).

Cet avant-dernier tome des œuvres posthumes de Hugo contient un certain nombre d'écrits en prose qui datent des années d'exil. Divisé en deux parties, *L'Esprit* et *L'Ame*, il se compose, en effet, d'études littéraires (un chapitre curieux sur *Le Goût*, des pages étonnantes sur Shakespeare, La Fontaine, Voltaire, Beaumarchais...) et de méditations philosophiques et religieuses (De la Vie et de la Mort, Rêveries sur Dieu, Choses de l'Infini, etc.) Des notes détachées, relatives aux sujets les plus divers, ont été groupées en plusieurs « Tas de Pierres » qui jonchent singulièrement ce livre. Elle sont merveilleuses, ces notes, charmantes, profondes, spirituelles, extraordinaires... En voici deux ou trois : « Scénario de *Bérénice*. Acte I : *Titus*... Acte II : *Reginam Berenicem*... Acte III : *Invitus*... Acte IV : *Invitam*... Acte V : *Dimisit*. » Ceci encore, qui est amusant : « L'intelligence est l'épouse, l'imagination est la maîtresse, la mémoire est la servante. » Puis cette profession de foi excessivement spiritualiste : « S'il n'y avait pas une autre vie, Dieu ne serait pas un honnête homme. » Un volume de poésie, « Dernière gerbe », sera publié dans quelques mois.

Le poème de la jeunesse, par Maurice Magre (Fasquelle).

Les vers de Maurice Magre sont beaux, simples et sains. Il y a en eux une franche et vraie émotion. Maurice Magre est un des meilleurs représentants de cette nouvelle école poétique qui s'efforce de réagir à la fois contre le Parnasse et le Symbolisme, et de créer une poésie moins subtile, moins ésotérique, plus proche du peuple et de la vie quotidienne, réelle. Quant à la métrique, Maurice Magre, — ainsi, d'ailleurs, que presque tous les poètes de ce groupe, — ne s'astreint pas à toutes les règles anciennes : il déplace la césure, prend avec la rime des libertés, la remplace souvent par l'assonance et ne s'effraye pas des hiatus. Mais il n'aboutit pas, cependant, au vers libre : il construit de solides et justes alexandrins... Le *Poème de la Jeunesse* se compose de trois parties : *le Poète et l'amour*, *le Poète et la cité*, *le Poète et la nature*. Ces titres mêmes indiquent bien l'esprit du livre et de la philosophie qui l'anime. Le poète ne s'est pas confiné dans son rêve d'amour, mais il a ressenti l'inquiétude de la cité, de ceux qui travaillent et qui peinent. Et la nature lui a été la consolation et l'évangile... *L'adieu du Verrier* est un bon exemple des poèmes un peu sociaux que l'on fait aujourd'hui par scrupule de bon citoyen qui trouve que l'heure n'est plus aux joueurs de flûte. Seulement, il faut bien avouer qu'on ne dit pas grand'chose de social et qu'on ne résout pas la question ouvrière dans ces poèmes-là et qu'à vouloir être « réalistes » ils perdent peut-être en beauté ce qu'ils ne gagnent pas en portée sociale. Les plus beaux vers de Maurice Magre sont des vers de rêve et de naïve émotion, tels que ceux-ci :

Comme Vénus est belle au fond de l'horizon !
Quelle tendresse immense emplit ma solitude !
Est-ce l'aube déjà qui blanchit les maisons
Et met un doux rayon sur mes livres d'étude ?...

Eugène Carrière, par Gabriel Séailles (Pelletan).

Ce livre est beau de toutes manières. Il est orné de compositions et de croquis du maître, gravés avec soin par Mathieu ; on y trouve un très grand nombre de paroles profondes, curieuses, révélatrices, qui sont de Carrière lui-même, — notes éparses, conversations, etc., — et que M. Gabriel Séailles a très heureusement enregistrées. Enfin l'étude de M. Séailles sur Carrière est pleine de renseignements intéressants, d'aperçus ingénieux. Le personnage de Carrière y est représenté d'une manière très vivante ; on le voit, avec sa carrure, sa simplicité un peu rude, qui semble fruste d'abord et

où l'on découvre avec lenteur, comme dans le clair-obscur de ses toiles, la profondeur de l'émotion et de la pensée... Sa vie, simple aussi, sans événements, ardente cependant, y est contée; et elle est belle, de volonté, d'énergie, d'indifférence à toute autre chose qu'à son propre développement harmonieux; les épisodes en sont les progrès que l'artiste fait dans la prise de possession de son art : « Je trouvai la correspondance des formes du paysage avec la figure, l'unité du principe des formes; j'en eus un grand bonheur... » L'Art est tout pour cet homme; mais il a une si large conception de l'Art qu'elle lui fournit le principe de toute sa vie intellectuelle et morale. Il dit : « Ce n'est pas l'Art pour l'Art qui est à craindre, mais le métier pour le métier. » M. Séailles explique avec beaucoup de finesse la manière si spéciale de cet artiste, cette brume dans laquelle il enveloppe les objets; s'il procède ainsi, c'est « parce que ce langage convient à l'expression de ce qu'il veut dire, parce que d'instinct il le juge approprié à l'intimité de ses émotions, à ce qu'elles ont tout à la fois d'ardent, de profond et de réfléchi, parce que sa simplicité même lui plaît, parce qu'elle répond à son goût de l'unité, à son esprit de synthèse, à sa concentration volontaire de l'effet et du sentiment. »

Les poésies de Stéphane Mallarmé (Deman).

Cette édition contient la presque totalité de l'œuvre poétique de Stéphane Mallarmé, des poèmes qui ne sont pas clairs du tout, et d'autres d'une langue très pure, d'une incomparable beauté : ainsi *Apparition*, *Brise marine*, *Hérodiade*, etc. Jusqu'à quel point l'Art peut-il et doit-il être individuel? dans quelle mesure faut-il qu'il se mette à la portée d'un public nombreux, hétérogène? Quelle place convient-il qu'y tienne la personnalité de l'artiste, la réalité de son aventure propre? A de telles questions d'esthétique générale Mallarmé avait donné des réponses extrêmes et intransigeantes. Il conçut l'art comme une « allusion à la vie ». Théoriquement aussi, il se préoccupa des rapports des arts entre eux, de la poésie spécialement avec la musique. Il arriva à une conception de la poésie qu'il formule ainsi quelque part : « La poésie est l'expression par le langage humain, ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. » Pour ramener le langage humain « à son rythme essentiel », il lui fallut violenter les habitudes de notre langue, utiliser les mots contrairement à la grammaire courante, suivant la valeur profonde qu'il leur attribuait et non suivant leur qualité reconnue. Cela déroute et il s'acharna sans doute vainement à vouloir opérer sur la langue une pression excessive, à vouloir brusquement agir sur elle comme le font avec lenteur les nécessaires lois linguistiques. Mais il a écrit des vers admirables et dans l'histoire des lettres il laisse le souvenir d'un idéologue hautain que n'atteignit jamais nulle autre préoccupation que celle, exclusive, de l'Art. L'édition de la librairie Deman est très belle; une merveilleuse eau-forte de Rops lui sert de frontispice.

Le mystère et la volupté, par Jules Bois (Ollendorff).

Les divers récits qui composent ce volume ne sont pas tout récents; ils ont paru, jadis, ici ou là. Réunis maintenant, ils prennent toute leur signification, et ils émeuvent davantage par la hantise prolongée de l'Inconnu et de la Beauté. Ce sont, un peu, des fleurs du mal, dont le parfum entête, dont la couleur fascine, des fleurs mortelles comme le mystère et la volupté. Elles sont groupées ainsi : « Vers l'inconnu », « Les étranges caresses », « Légendes du péché doux et amer »; elles sont ardentes et tristes, sensuelles et pleines d'amertume. L'amour y est mêlé de métaphysique et de curiosités supraterrestres; les âmes y sont frissonnantes et douloureuses et elles conservent longuement l'émoi qui les a secouées; ou bien elles s'imprègnent d'une étrange nostalgie passionnée. Quelques-unes de ces nouvelles sont parfaites en leur genre; l'idée en est étudiée avec soin; les personnages, bien observés, vivent, se meuvent, avec leurs ridicules, ou leurs vertus à la rigueur, et un petit nombre de pages suffisent à nous mettre sous les yeux toute une scène très frappante et vraie. Ainsi *l'Abandonnée*, *le Droit de tromper*, etc. D'autres sont terribles et d'une effrayante intensité dramatique; telles *l'Embaumeuse* ou *le Succube*... C'est un livre troublant et singulier; « l'odeur du péché crée autour de lui une atmosphère de remords et d'amour (ainsi le caractérise l'auteur lui-même); — il marche vers le crépuscule avec des lèvres qui chantent des blasphèmes magiques et des cantiques au Plaisir décevant... »

André Beaunier.

Memento. — Chez H. Oudin, *L'Inde Tamoule*, par Pierre Suau, S. J. — Chez Plon, *Souvenirs de carrière* (1885-1886), par le baron des Michels, ancien ambassadeur. — Chez Stock, *Raison, foi, prière* (trois lettres), par Léon Tolstoï, trad. du russe par J.-W. Bienstock. — Chez Colin, *Fragments inédits d'André Chénier*, par Abel Lefranc (extrait de la Revue d'histoire littéraire de la France). — Au Mercure de France, *Le Jardin des Iles claires*, poème, par André Fontainas. — Chez Delaplane, *Herbert Spencer et l'Éducation scientifique*, par Gabriel Compayré (Collection des « Grands Éducateurs »).

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Le christianisme au Japon. — M. Mitsukuri, professeur à l'Université de Tokyo, a pu compulser, dans les Archives du Vatican, tout ce qui concerne l'histoire des missions catholiques dans son pays, et il a constaté que les textes conservés là se trouvaient parfaitement d'accord avec les documents japonais. Il est exact, dit-il dans l'*Historische Zeitschrift*, qu'à la fin du XVIe siècle, après quarante et quelques années d'évangélisation, près de 400000 Japonais professaient le catholicisme. Mais voici grâce à quel stratagème on avait obtenu de si beaux résultats. Le gouvernement, shintoïste, avait déclaré la guerre au Bouddhisme, religion de la presque-totalité du peuple. Les missionnaires chrétiens, pour avoir du succès, n'eurent qu'à plaider l'identité de leur culte et du Bouddhisme. C'est toujours l'histoire de Gorenflot: « Poularde, je te baptise carpe. »

Les guérillas des Philippins. — La *New American*, de Manille, décrit une campagne de répression dans un district quelconque, en prévenant que son récit pourrait s'appliquer à tout l'archipel. L'île de Samar est presque entièrement couverte d'une jungle dont la densité défie toute définition. La vue ne saurait porter nulle part à plus de 3 mètres. Les soldats américains cheminent, ou plutôt rampent, très disséminés et pour cause, et à chacun de leurs pas il leur faut se dégager un pied ou un bras entortillé par des lianes solides comme des câbles. L'atmosphère est remplie de vapeurs de marécage, et en plein midi, sous le ciel le plus pur, on voit clair juste autant que chez nous au crépuscule. De loin en loin, on entend un cri en arrière ou sur le flanc de la colonne: un soldat vient d'être poignardé. On se porte de ce côté, mais il est absolument impossible de découvrir le « rebelle » qui a frappé. Une ou deux heures après, lorsqu'on a réussi à se rassembler pour passer à gué un ruisseau, une fusillade part de la jungle voisine, abat quelques Américains. Les survivants déchargent leurs armes dans la direction supposée de l'ennemi. Celui-ci ne répond point. On charge à la baïonnette: il n'y a personne. Il ne reste plus qu'à se venger sur le prochain village que l'on rencontrera, On brûlera toutes les cases, on tuera les femmes et les enfants. Quant aux hommes, ils sont tous dans la jungle. La *New American* se plaint de leur déloyauté; pourquoi ne tirent-ils jamais qu'une seule salve, et pourquoi ont-ils décampé avant que la fumée soit dissipée!

La langue américaine. — Le professeur Brander Matthews, dans un livre récent (*Parts of Speech*), déclare sérieusement que la langue officielle des Etats-Unis devrait perdre son qualificatif d'anglaise pour prendre celui d'américaine. Voici ses arguments, qui ne sont pas aussi paradoxaux qu'ils en ont l'air; il suffit d'avoir fréquenté beaucoup de personnes cultivées des deux pays pour être fortement tenté de lui donner raison. Les Américains du Nord, dit l'auteur, sont en grande majorité des gens de nationalités aussi peu britanniques que possible. Allemands, Slaves, Scandinaves, descendants d'Espagnols, nègres, chinois, descendants de Français, Italiens, etc., ont tous appris l'anglais comme une langue étrangère destinée à jouer entre eux le rôle d'une espèce de volapuk. Résultats : ils parlent et écrivent cette langue avec une parfaite pureté de grammaire et de vocabulaire, et sans dialectes ni patois. C'est de même que les Russes et les Polonais emploient un français meilleur que celui des Parisiens. Dans les Iles Britanniques, les dialectes et patois persistent, et les Londoniens, comme les habitants de toutes les grandes cités cosmopolites, se servent, dans toutes les classes de la société, d'un dialecte supplémentaire, l'argot.

Lettres inédites de Verdi. — La *Lettura*, de Milan, vient d'en publier un stock, où l'on trouve maints détails intéressants. Voici, par exemple, ce que le maëstro écrivait en 1876 sur Mendelssohn, Chopin et Gounod : — « Quand les Jeunes auront enfin compris que ces trois hommes n'ont pas de génie, alors seulement ils produiront de bonnes œuvres. N'est-il pas étrange que tant de compositeurs prennent pour modèles de musique dramatique des œuvres qui ne sont pas du tout dramatiques? Avez-vous jamais entendu vibrer dans le *Faust* de Gounod la fibre dramatique? C'est de la très belle musique, certes, mais pour les salons, et non pour les théâtres. » Dans une autre lettre, datée de 1878, Verdi s'indigne presque de la façon « dont Gounod a osé rapetisser Gœthe, Shakespeare et Corneille, dans son *Faust*, son *Roméo et Juliette*, et son *Polyeucte*. » La musique religieuse du même Gounod semble l'avoir exaspéré presque autant. Dans une lettre de 1877, il compare la Patti et la Malibran : — « Celle-ci avait certes un talent sublime, mais elle était un peu baroque (*sic*). Son style n'était pas absolument pur, elle n'était pas toujours une actrice irréprochablement intelligente, et sa voix était désagréable dans les tons aigus. Au lieu que la Patti est complète : la voix, le style, le type physique, tout en elle est incomparable. Et avec cela elle est d'une grâce et d'un naturel que personne d'autre n'a jamais possédés. »

Le record de la métaphore. — Les généraux américains ne le cèdent en rien à leurs camarades européens quand ils veulent se mêler de science, d'éloquence, etc. Voici le discours de bienvenue que le général Hale a adressé au récent congrès annuel tenu à Denver (Colorado), par l'Association Américaine pour l'avancement des sciences : « Le Colorado tout entier vous tend la main. Nous espérons que vos affinités vous permettront de réaliser une base sincère et solide; que les courants multiphasés de vos diverses activités travailleront en synchronisme et détermineront l'irrésistible élan appelé à retourner le monde; que votre sang ne sera point contaminé par le bacille de la fièvre qui cause le *delirium tremens*, ou de la tuberculose qui mène à la consomption; que la résultante de vos efforts s'orientera dans le sens du progrès véritable, et que la force centripète qui vous rassemble ici en un orbite conservatif s'équilibrera avec la force centrifuge qui éparpillera les idées nouvelles quand vous vous envolerez par la tangente. Nous pourrions vous

souhaiter de rester toujours dans le périhélion du soleil de prospérité, mais cela signifierait un état de repos, avec stagnation subséquente. Puisse, au contraire, votre vélocité s'accélérer sans cesse, et le coefficient différentiel de votre courbe varier à l'infini, jusqu'à ce que votre chemin devienne asymptotique à la ligne droite de la perfection! Puisse la finale intégrale de votre orbite se confondre avec la somme de tout ce qu'il est bon de savoir! » Cela est la traduction littérale d'un document officiel publié par tous les journaux et toutes les revues des Etats-Unis, d'après le texte communiqué par l'auteur.

Code de Manou et Féminisme. — Dans la revue anglo-hindouïste *Brahmâvâdin*, de Madras, M. Swami Abhedananda s'efforce de démontrer, avec textes à l'appui, que tous les grands philosophes, législateurs, poètes, etc., de son pays ont préconisé le respect social de la femme, et même que l'on trouverait assez facilement chez eux les éléments premiers d'une véritable thèse féministe. Tout au moins voici les plus remarquables articles qu'il rappelle du Code de Manou : — « La bouche de la femme est toujours pure. — Les femmes doivent être honorées et parées par leur père, leur époux, leurs frères et beaux-frères, si tous ces hommes veulent se donner des droits à la prospérité. — Les dieux se plaisent là où les femmes sont honorées; ils ne prêtent nulle attention aux rites accomplis par quiconque n'honore pas les femmes. — La femme veille sur la maison, et les divinités protectrices du foyer domestique sont heureuses en sa présence. Jamais l'on ne doit lui confier des travaux des champs. » Ici M. Abhedananda convient que les Hindous n'observent guère la loi de Manou. Mais c'est la nécessité, et non pas leur goût, qui les porte à faire peiner leur femme hors de la maison. Le Christianisme passe pour avoir arraché la femme à l'esclavage, et des femmes européennes n'en sont pas moins obligées de travailler aux champs ou à l'usine.

Nouvel usage des églises. — Les églises, en Italie, seront désormais consacrées au culte. Ainsi en a décidé le ministre de la justice. La *Perseveranza*, se rendant compte qu'une pareille décision peut sembler singulière à l'étranger, fournit quelques explications. Depuis plusieurs années, dans la plupart des églises de la péninsule, on donnait des concerts où la musique dite profane tenait plus de place que la musique dite sacrée; on réunissait des congrès quelconques, et des sociétés plus ou moins savantes tenaient dans la nef leurs assemblées hebdomadaires ou mensuelles. Enfin, les meetings n'y étaient pas rares en période électorale.

L'élection des curés. — Un prêtre qui est, paraît-il, en exercice, mais qui a jugé prudent de ne point donner son nom, déclare dans la *Rassegna Nazionale* que les prêtres devraient être élus par leurs futurs paroissiens. Cette réforme, dit-il, aurait le premier avantage d'éliminer des conflits entre les autorités laïques et ecclésiastiques, et même entre celles-ci et la population. Il y a en ce moment, dans le diocèse de Lucques, une paroisse dont toutes les ouailles ont boycotté le curé qu'on vient de leur donner, et il paraît que le cas est relativement fréquent. Au point de vue des principes, l'auteur demande pourquoi les relations entre le curé et ses fidèles seraient exceptées de la loi de plus en plus générale qui soumet au suffrage universel les rapports entre administrateurs et administrés, entre employeurs et salariés, etc. Il rappelle d'ailleurs que la thèse a déjà été plaidée par d'illustres catholiques, en particulier par Rosmini.

Matilda Serao. — L'illustre romancière italienne est fort ennuyée en ce moment. Elle est impliquée avec son mari, le journaliste Édouard Scarfoglio, directeur du *Mattino* de Naples, et le maire de cette ville, un M. Summonte, dans des affaires de concussion, corruption, et ainsi de suite. Il y avait là, paraît-il, depuis plusieurs années, une petite Maffia qui exploitait merveilleusement les finances de la cité parthénopéenne. Les écrivains de la péninsule ne sont pas étonnés de l'histoire, dit-on, car ils n'ont jamais professé grande estime pour Scarfoglio; mais ils sont très peinés pour Matilda Serao. Une enquête se poursuit sous la direction du sénateur Giuseppe Sarredo. Quelques confrères font observer que Scarfoglio fut un intime de Crispi, et l'un de ses lieutenants dans les campagnes antifrançaises.

Concours bizarre. — Il vient d'avoir lieu en Danemark. La langue danoise possède, comme tous les idiomes, un mot pour exprimer que l'on a mangé à sa faim, le mot *mät*, rassasié. Mais l'on croyait qu'elle n'avait pas un terme équivalent pour désigner l'homme qui a bu à sa soif. Il nous semble d'ailleurs qu'il en est de même en français, où nous jouissons pourtant d'une grande richesse de vocabulaire au sujet des gens qui boivent au delà de leur soif. Un club de Copenhague a promis un voyage de sept semaines à la Riviera à la personne qui lui révélerait l'existence du mot cherché. Le prix a été gagné par un prêtre des environs de Randers, qui a découvert dans le vieux danois l'équivalent « liquide » de *mät*, à savoir, *sät*, — singulièrement voisin du latin *satis*.

Gentlemen à bijoux. — Dernièrement, une caméritse française volait au marquis d'Anglesey tous les bijoux qu'il avait l'habitude de porter sur lui. Or, ces bijoux valaient en bloc 750 000 francs. La *Frankfurter Zeitung* s'est empressée de faire une enquête pour voir si ce marquis si paré constituait une exception pathologique. Elle a découvert qu'Édouard VII et son frère, le feu grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha, ont toujours porté un bracelet d'or. Beaucoup de lords ont naturellement adopté cet usage. Mais il y a mieux. Plusieurs d'entre eux ont des anneaux de prix aux chevilles. (?) A relever aussi ce détail : les jeunes officiers non mariés qui partaient pour le Transvaal recevaient de leur fiancée un bracelet à serrure. La jeune fille fermait elle-même l'anneau, puis solennellement jetait la clef à la mer.

R. CANDIANI.

Paris. - Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41470. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 23 NOVEMBRE 1901.

PORTRAITS CONTEMPORAINS [1]

M. Millerand.

Le jour où l'*Officiel* porta à la connaissance du pays le décret qui improvisait M. Millerand, ministre d'État, on put affirmer que la révolution était commencée. A vrai dire, on l'attendait. Trop de signes précurseurs annonçaient depuis longtemps sa venue. Seulement on ignorait par quels moyens elle s'introniserait. On devinait bien d'où elle partirait, on connaissait les noms de quelques-uns de ceux qui se mettraient à sa tête; on ne soupçonnait pas, jusqu'à ce moment, la tactique qu'ils emploieraient pour la faire triompher.

L'arrivée de M. Millerand au pouvoir, l'extrême gauche devenant de ce fait un parti de gouvernement, la politique qui s'ensuivit, les excès d'une majorité qui ne gardait plus de mesure, se plaçait au-dessus du droit et se montrait arbitraire comme si la Constitution eût été déjà balayée, firent comprendre aux plus simples qu'on venait d'inaugurer une ère nouvelle et qu'il fallait se préparer à subir les effets d'événements aussi imprévus que violents.

M. Millerand, il ne faut pas se le dissimuler, est autant une menace qu'une indication. Il ne s'est pas laissé tenter par un portefeuille, il l'a pris comme un bien qui lui revenait de droit et, du même coup, a imposé sa volonté. Il avait senti que le moment était venu pour son parti de faire figure, de prendre position, de quitter les sentiers toujours étroits de l'opposition et d'asseoir l'omnipotence qu'elle croit avoir conquise sur un siège assez élevé pour dominer les autres partis et conduire la France à de nouvelles destinées et, sans plus de façon, il a mis la main sur un portefeuille.

A l'inverse de son initiateur, M. Clémenceau, M. Millerand n'est pas un simple agent de contradiction, de protestation ou de négation. Il répugne à ces moyens quand ils ne sont que de la chicane et qu'ils ne doivent aboutir qu'au tumulte ou à la discorde. Ils ne suffiraient pas, en tous cas, aux besoins de l'activité de son esprit. La contingence des événements n'a, pour lui, rien d'abstrait. Il considère les moindres incidents comme sérieux et susceptibles de donner des avantages positifs à ceux qui savent en tirer parti.

M. Millerand n'est pas seulement un homme d'action, c'est un méditatif, trop sceptique pour s'abandonner à des chimères, mais capable de poursuivre, avec méthode, un but qu'il a entrevu et qu'il considère comme un premier pas dans le chemin qu'il s'est tracé. Il doit hausser les épaules au souvenir de ses devanciers, estimant, avec quelque raison, que là où il n'existe que de la passion, on ne peut rencontrer que de la faiblesse. Ce n'est pas un sectaire, c'est un politique qui, depuis longtemps, voulait la révolution et ne s'appliquait à l'amener que par des vues rationnelles, en opposition avec les vues simplistes de la plupart de ses partisans et en prévision du rôle qu'il serait appelé à y jouer.

Si dans le parti socialiste, tel que nous le voyons

1 Voir la *Revue* des 27 juillet, 7, 14 septembre et 2 novembre 1901.

évoluer aujourd'hui, M. Guesde représente le principe ou, si on l'aime mieux, ce qu'on y appelle le droit, M. Millerand y figure comme la représentation du fait.

C'est là sa raison d'être, ce qui constitue sa force, force d'aujourd'hui et faiblesse de demain, mais qui n'en est pas moins, pour le moment, l'architrave sur laquelle repose le chapiteau auquel il est en train de donner ses soins. Le fait a cette qualité qu'il s'impose aisément. On l'accepte, moins parce qu'il représente en lui-même une chose bonne ou mauvaise que, plus simplement, plus étroitement, par la réalité qu'il impose.

Le fait n'est, en réalité, que le *Fatum* des anciens. On s'incline devant lui. Pour le vulgaire, il paraît en quelque sorte tangible, aussi l'admet-il sous quelque forme qu'il se présente, non parce qu'il le préfère à un autre, mais pour une raison plus limpide et qui tient tout entière dans cet argument sans réplique : il est.

Toute l'histoire prend sa source dans des faits heureux ou malheureux. Ceux qui les ont provoqués étaient quelquefois des sages, parfois des hommes de génie, souvent aussi des aventuriers ou des malfaiteurs. Les peuples n'ont guère établi de différence entre eux. Ils ont consenti à tout ce que celui-là, qui s'attribuait le pouvoir, exigeait de leurs bras ou de leur bourse, sans chaleur, sans plaisir, sans colère. En réalité, ils se sont toujours courbés devant un fait plus fort que toutes leurs volontés réunies.

Rien que par cette initiative, on devine l'importance que prend M. Millerand aux yeux de son parti, de ses familiers et, je m'empresse d'ajouter, du pays tout entier. M. Millerand est bien plus qu'un initiateur, c'est un maître qu'il va falloir suivre, écouter, et dont l'autorité ira en s'augmentant à mesure que les événements prendront la signification qu'il voudra leur donner.

A bien considérer les choses, il n'était pas possible qu'à une époque comme la nôtre, et après que nous avons vu tant de révolutions se succéder et avorter, il ne se présentât pas un homme qui mît à profit les leçons de l'expérience. M. Millerand s'est aidé de toutes les erreurs de ses devanciers. Il a tiré ses lumières des fautes accumulées tant par les hommes de la Révolution que par ceux de 1848 et de la Commune. Élève des politiques du XVIe siècle, il a noté, comme eux-mêmes n'avaient pas été sans le faire, cette remarque du Dante : « Il n'y a point de science si l'on ne retient pas ce que l'on a entendu. » Il a saisi que, pour être le maître, il fallait avoir sous la main le levier sans lequel on ne peut atteindre qu'à des forces perdues, à des agitations, ou à des séditions, et avec une volonté et une sûreté que seul entre les siens il possédait, il a fait prévaloir son avis et s'est hissé, en dépit des contradicteurs, à une place où, avec quelque raison, il se croit inexpugnable.

Homme de fait, il doit être homme d'audace. Sans audace, il s'en rend compte, on ne peut pas aboutir ; on demeure sous l'orme et on laisse ses adversaires profiter du champ où ils sèmeront à loisir. Il faut pour atteindre à un résultat palpable, solide, efficace, crier ville gagnée avant que celle-ci soit tombée entre vos mains et alors même qu'on est parvenu à se maintenir que sur les approches. Pour réussir, il est nécessaire d'avoir du succès et n'est-ce pas en avoir que de s'imposer et d'obliger ses pires ennemis à compter avec soi et de les amener à régler leur conduite en conformité avec ses propres ambitions ?

Chez M. Millerand, il y a plus du Tarquin que du Brutus. Comme la plupart des gens de son temps et de son parti, il est autoritaire. Il se rapproche davantage de Machiavel que de Rousseau. On pourrait dire de lui ce que Bayle exprimait sur l'auteur du *Prince*, « son système conduit à la tyrannie ». Il est de ceux-là qui ne flattent le peuple que dans l'intention de le dominer. Il rappelle le portrait qu'Aristote fait du tyran dont la mission est de protéger le pauvre contre le riche. Je ne me permettrai pas de prédire qu'il sera Pisistrate, Théagène, Denys de Syracuse, Aristodème, ou un de ces amis du peuple dont les noms reviennent à chaque instant à l'esprit quand on songe à la démocratie; mais il n'est pas difficile de prévoir qu'il agira forcément à la façon de tous ces démagogues qui, pour se maintenir, « satisfaisaient les convoitises de la foule et entretenaient ses passions ».

Il me fait peur, en ce sens qu'il est pratique, qu'il s'enracinera au pouvoir plus longtemps que ceux dont il est le collègue, qu'il fortifiera sa position par quelques hommes de son parti, qu'il parviendra, aisément, à faire passer par la porte qui ne s'est encore ouverte que pour lui et son ami M. Baudin, et qu'il essaiera de mettre en pratique les principes qu'il a défendus dans la presse et qui ne tendent qu'au despotisme démocratique.

M. Millerand connaît le passé, il a l'instinct de ce que pourra être l'avenir, reste à savoir s'il n'est pas ignorant du présent et si, malgré ses qualités de tacticien politique, il ne lui manque pas l'instinct des réalités. Je crois qu'il est appelé à faire beaucoup de mal, mais je ne suis pas moins persuadé qu'il sera forcé de s'avouer, dans un temps que personne ne peut prédire, qu'il était en contradiction avec son époque, qu'il la devançait, tout au moins, et que le peuple de France n'était pas plus préparé à comprendre ses idées, qu'il ne l'était à les subir.

***

LA VIE PUBLIQUE [1]

Comédie en quatre actes.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet du maire. — Une grande pièce. — Au fond, fenêtre avec balcon. — A gauche, porte à deux battants. — A droite, deux petites portes. — Une grande table. — Au mur, des tableaux. — Un buste de la République. — Fauteuils. — Au lever du rideau, Justin, assis dans le fauteuil du maire, lit *la Démocratie.* — La porte à droite, 2e plan, s'ouvre. — Justin se lève vivement et s'incline, croyant que c'est le maire qui vient d'entrer.

LOUIS, entrant, avec des lettres et des journaux. — Tiens!

JUSTIN. — Ah!... J'ai cru que c'était Bras-de-Fer.

LOUIS. — On ne le verra pas d'aujourd'hui, je suppose.

JUSTIN. — Ce matin, il n'est pas venu.

LOUIS. — Il doit faire un nez!

JUSTIN. — Deux sous pour voir son nez!... Mets le courrier sur la table... à côté de la *Démocratie*... que je vais ouvrir... là... avec l'article de Corvino, bien en vue... L'as-tu lu?

LOUIS. — En me levant.

JUSTIN. — Nous voilà débarrassés de ces raseurs! Croirais-tu que cet animal de Bras-de-Fer m'arrivait le matin à neuf heures, et restait parfois jusqu'à dix heures du soir, dans son cabinet?

LOUIS. — Alors... tu espères que?...

JUSTIN. — Parbleu! Dimanche prochain, au second tour, prrrt!... balayés...

LOUIS. — Ils ont eu la majorité.

JUSTIN. — Peuh! Deux cents voix... Regarde. (Il ouvre le *Petit Salentin*.) Liste Ferrier : 29 606 voix. Liste ouvrière Maréchal : 29 430. Liste de Riols, dite des Réformes sociales : 17 712. Liste Petitchamp : 10 700. Bras-de-Fer ne gagnera pas une voix. Si la grève des tramways n'est pas terminée, les grévistes qui n'ont pas voté, hier, voteront en masse pour la liste ouvrière. Maréchal sera élu. C'est un bon zigue qui ne nous embêtera pas.

LOUIS, reprenant le journal. — Voyons un peu ces chiffres.

(Pendant que Louis et Justin lisent le journal, Ferrier entre par la droite, sans être entendu par eux. — Ferrier paraît soucieux.)

JUSTIN. — Il faudrait que Bras-de-Fer...

FERRIER, sèchement. — Mon courrier!

Effarement des deux fourriers.

JUSTIN, dissimulant le journal. — Le voilà, monsieur le Maire...

FERRIER, à Louis. — Est-ce que M. le premier adjoint est à la mairie?

LOUIS. — Oui, monsieur le Maire. Il cause avec M. le directeur de l'*Indépendance*.

FERRIER. — Priez-le de venir.

LOUIS. — Bien, monsieur le Maire. (Il sort par la gauche.)

FERRIER, à Justin. — Savez-vous si M. le commissaire central est arrivé?

JUSTIN. — M. Clérot n'est pas encore à la mairie.

FERRIER. — Dès qu'il sera dans son cabinet, vous le prierez de monter. J'ai à lui parler. (Justin remonte.) La délégation des employés de tramways est-elle arrivée?

JUSTIN. — Non, monsieur le Maire, pas encore. (Il va pour sortir.)

FERRIER. — Justin... emportez ces lettres... remettez-les au secrétaire général... Qu'il fasse le nécessaire... (Justin sort par la droite, — 2e plan. — Astraud entre.)

FERRIER, ASTRAUD

Serrement de main. Silence.

FERRIER. — Eh bien?

ASTRAUD. — Eh bien!... mais ça n'a pas trop mal marché.

FERRIER. — Ah! vous trouvez, vous?

ASTRAUD. — Un succès très franc se dessine pour le second tour de scrutin. J'ai un tas de bonnes nouvelles à vous donner.

FERRIER. — Un succès très franc! avec deux cents voix de majorité! Deux cents voix qu'un incident peut déplacer.

ASTRAUD. — Vous ne comptiez pas être élu au premier tour?

FERRIER, furieux. — Et pourquoi? Alors sur 106 000 inscrits, sur 80 000 votants, je ne pouvais pas avoir 53 000 suffrages? Plus de la moitié des électeurs me serait donc hostile? Ignorent-ils que j'ai négligé mes propres affaires pour m'occuper uniquement des leurs? Que pendant ces quatorze mois j'ai eu ici plus de travail, plus de soucis, que je n'en ai eu en dix ans dans ma filature? Et ils me lâchent, et ils me préfèrent Maréchal? On en verra de belles, s'il est élu! Elle sera propre, cette municipalité! Ah! et puis zut! Je retourne à mon usine. Savez-vous que mon chiffre d'affaires a considérablement baissé l'an dernier? Parbleu! je n'étais jamais à mes bureaux. Je donnais tout mon temps à Salente.

ASTRAUD. — Voyons, mon cher Ferrier, un peu de calme. Vous parlez comme si nous avions été battus. La preuve la plus forte que l'on croit à notre succès final, c'est la volte-face de Guébriant. Vous avez lu son interview de ce matin. Il indique que, dans la lutte engagée, il n'a pas de conseils à donner aux électeurs, mais qu'ils doivent soulever les masques et ne voter que pour de bons républicains. C'est un coup droit à de Riols et à sa liste de réformes so-

(1) Voir la *Revue* du 16 novembre 1901.

ciales. Cela veut dire qu'il le lâche et passe de notre côté.

FERRIER. — Oui, je sais bien pourquoi : mais s'il croit m'amadouer ainsi... Ah ! je peux quitter la mairie, je vous jure que je lui casserai les reins auparavant.

ASTRAUD. — Mais non ! Il ne faut pas lui tomber dessus au moment où il peut nous être utile. D'ailleurs, il est déjà quelque peu démoli. En levant le pied, la semaine dernière, Marclou a emporté les fonds de ses déposants, mais il a laissé à la Banque ses papiers. Il y en aurait de très compromettants, dit-on, pour notre sénateur. Il est vrai que ces papiers sont entre les mains de Marceryl, le procureur de la République, et Marceryl doit son avancement à Guébriant. Alors, dame !...

FERRIER. — Oui ? Il ouvre un tiroir de son bureau, en tire une lettre qu'il tend à Astraud. Et ça ?

ASTRAUD, après l'avoir lue. — Bigre !

FERRIER. — Est-ce assez clair ? Ça prouve-t-il suffisamment qu'il a été payé dans l'affaire du Canal de la Ripaille.

ASTRAUD. — Oh ! oui... mais comment...?

FERRIER. — Clérot, le commissaire central, a une vieille dent contre Guébriant, qui a voulu jadis le faire envoyer en disgrâce en Algérie. Et c'est Clérot qui a été chargé de perquisitionner à la banque Marclou.

ASTRAUD. — Compris !

FERRIER. — Il m'a remis cette lettre samedi, à midi. Mais lui-même ou un agent a dû bavarder. C'est ainsi que Guébriant a appris que je détenais une pièce dangereuse pour lui...

ASTRAUD. — Et voilà l'explication de son interview. Mais c'est parfait, cela. Nous tenons l'homme.

FERRIER. — Il payera d'un seul coup toutes ses canailleries passées. Je vais envoyer cette lettre au parquet.

ASTRAUD. — Gardez-vous-en. Vous vous désarmeriez.

FERRIER. — Croyez-vous donc que je vais me servir de cette pièce ?

ASTRAUD. — Dame !

FERRIER. — Vous n'y pensez pas.

ASTRAUD. — Au contraire. Marceryl est l'ami, l'obligé de ce sénateur... Il la déchirerait.

FERRIER. — Non, si c'est moi qui la lui remets.

ASTRAUD. — Alors vous découvrez Clérot qui a commis une irrégularité ?

FERRIER. — Je prierai Clérot de l'apporter lui-même au procureur. Je l'attends ici. Il indiquera...

ASTRAUD. — Mais... mais... cette lettre n'est pas datée. L'enveloppe manque. Le fait qu'elle révèle est peut-être prescrit. Guébriant se justifierait aisément auprès d'un homme qui songerait avant tout à ménager son protecteur. On étoufferait l'affaire. Il serait donc sage de garder cette lettre et de l'obliger...

FERRIER. — A faire une campagne en notre faveur ?

ASTRAUD. — Parfaitement.

FERRIER. — Jamais !

ASTRAUD. — Il est tout-puissant dans son ancienne circonscription de député.

FERRIER. — Avec les bruits qui courent sur son compte, il ne doit pas disposer de plus de cent voix.

ASTRAUD. — Vous ne connaissez pas les électeurs. Ses amis lui resteront fidèles.

FERRIER. — C'est ce que nous verrons quand il passera aux assises.

ASTRAUD. — Mais...

FERRIER, sec. — N'insistez pas !

ASTRAUD, s'exclamant. — Ah ! vous avez une façon de faire de la politique, vous !

FERRIER. — Mon cher, en politique pour rester propre, il faut faire le moins de politique possible.

ASTRAUD. — Et c'est ainsi qu'on est battu aux élections. Enfin, soit, passons. Mais j'espère du moins que, cette semaine, vous allez mener contre nos adversaires une campagne plus vive et plus habile. Pour commencer, nous promettrons sur nos nouvelles affiches la démolition des vieux quartiers.

FERRIER. — Non.

ASTRAUD. — Cependant Maréchal, le marquis de Riols, M. de Petitchamp, ont fait cette promesse.

FERRIER. — Et moi, dussé-je y perdre ma place, je ne la ferai pas.

ASTRAUD. — Quel homme ! Alors dans la grève des tramways vous allez manœuvrer de façon à gagner les voix des grévistes. C'est Tardieu, c'est Rondoli — dont malgré mes avis vous n'avez pas voulu sur votre liste — qui ont suscité cette nouvelle grève pour se venger. Nous ne nous tirerons d'affaire qu'en soutenant à notre tour les grévistes.

FERRIER. — Il faudrait que leurs réclamations fussent justes. Elles ne le sont pas.

ASTRAUD. — Mais ils sont plus de 1 200 !

FERRIER. — Leur cause n'en est pas meilleure.

ASTRAUD. — S'ils votent contre nous, nous sommes flambés ! (Geste de Ferrier. Pause). A moins que...

FERRIER. — A moins que ?

JUSTIN, entrant par la droite. — Monsieur le Maire, le secrétaire général de la direction des tramways est là. Je l'ai fait entrer dans le petit salon.

FERRIER. — Priez-le de m'attendre cinq minutes. Julien sort. A Astraud.) Vous disiez ?

ASTRAUD, près du maire. Bas. — Vergogneur est à la mairie.

FERRIER. — Vergogneur du *Journal du Peuple ?* Vergogneur du comité Maréchal ?

ASTRAUD. — Oui. Nous venons de causer ensemble. Savez-vous ce que Maréchal, Vergogneur et leurs amis, paraissent redouter par-dessus tout ? Que nous ne fassions alliance avec M. de Riols.

FERRIER. — Oh ! ça...

ASTRAUD. — Il est bien évident que si nous remplacions nos huit collectivistes par huit membres de la liste Riols, nous aurions toutes les voix des modérés.

FERRIER. — Et nous serions les élus et les prisonniers des cléricaux, n'est-ce pas ?

ASTRAUD. — Alors, nous pourrions remplacer nos candidats modérés par des membres de la liste Maréchal ; nous raflerions toutes les voix socialistes.

FERRIER. — Ah çà, vous êtes fou, Astraud ! Et nos électeurs ?

ASTRAUD. — Mais ça ne les regarde pas. Nous les représentons. Nous avons le droit de traiter en leur nom.

FERRIER. — Et vous croyez naïvement que Maréchal ?...

ASTRAUD. — Maréchal veut entrer à la mairie au moins comme adjoint, s'il ne peut y venir comme maire. Il se hâterait de s'entendre avec nous s'il voyait le marquis de Riols nous faire des avances.

FERRIER. — Mais il ne saurait être question d'une entente avec de Riols. Jamais cet homme ne consentirait...

ASTRAUD. — C'est ce qui vous trompe, monsieur le Maire. Et voilà la seconde nouvelle que j'ai à vous apprendre. J'ai rencontré Blanchet qui, comme vous le savez, est un membre influent du Comité des Réformes sociales. Il sortait précisément du comité, où il y avait eu une séance orageuse. M. de Riols, en effet, était d'avis qu'on continuât la lutte ; mais le comité, dans la crainte de voir la liste Maréchal élue, a décidé qu'il fallait entrer en composition avec nous. Enfin, tantôt, le marquis a fait demander à quelle heure vous seriez à la mairie.

FERRIER. — Et vous avez répondu ?...

ASTRAUD. — Que vous y seriez à trois heures.

FERRIER. — Mais c'est absurde ! Mais vous êtes fou ! Mais il fallait me consulter. Mais je ne veux pas recevoir cet homme.

ASTRAUD. — Sachez au moins ce qu'il vient vous proposer.

FERRIER. — Quelque sale marché... Non !

ASTRAUD. — Eh ! sacrebleu, si vous vouliez faire le jeu de nos adversaires vous ne manœuvreriez pas autrement. Que vous demande-t-on d'anormal ? Est-ce un crime que de soutenir des grévistes malheureux contre une compagnie puissante ? Est-ce un crime que d'entreprendre de grands travaux pour donner du pain à des milliers d'ouvriers ? Est-ce un crime que de brûler une lettre que personne ne vous demande et que personne ne connaît ? Mais vous ne voulez rien faire, rien. Vous refusez de recevoir M. de Riols ? Pourquoi ? Et s'il n'exige rien en échange de son concours ? Voulez-vous le forcer à continuer la lutte, à s'allier peut-être à M. de Petitchamp ? Alors, cela vous est indifférent d'abandonner tous les projets que vous aviez formés ? Ainsi, des cléricaux s'installeront ici, à notre place, et ils démoliront notre œuvre ? Ou bien ce sera Maréchal et sa bande d'énergumènes qui pénétreront à la mairie et qui dilapideront les finances de la ville que vous avez gérées avec tant de sagesse ? Vous vous en fichez ?

FERRIER. — Mais... mais... mais...

ASTRAUD. — Mais quoi ? Ne pouvez-vous faire un petit sacrifice, profitable à votre parti, à la ville et à vous-même enfin !

FERRIER. — A moi ?

ASTRAUD. — Sans doute. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir la situation privilégiée que vous fera votre réélection ! Mais vous serez le maître de Salente. Pas un député, pas un sénateur ne pourra être élu s'il n'a d'abord reçu de vous son investiture. Votre action bienfaisante s'exercera sur toute notre vie publique, vous serez député, sénateur vous-même quand il vous plaira. Ne me dites pas que vous n'avez pas d'ambition ; vous seriez coupable de n'en pas avoir et de laisser à des Guébriant des sièges qui vous reviennent de droit. Et puis enfin, quoi... Si vous vous moquez de votre réélection, vous n'avez pas le droit de compromettre la nôtre, de trahir trente-cinq braves gens qui ont eu confiance en vous, de qui vous êtes le porte-drapeau. Coupons la poire en deux. Je vous abandonne Guébriant. Perdez-le, livrez-le à la justice, mais en disant hautement que c'est vous qui l'avez fait arrêter ; les électeurs, peut-être, nous sauront gré de cet acte d'honnêteté. Et recevez M. de Riols. Causez avec lui. Vous voyez que je suis raisonnable. Je vous demande peu de chose. Mais il faut absolument que vous receviez le marquis.

FERRIER. — Eh bien ! enfin, soit, pour vous faire plaisir, je le recevrai.

ASTRAUD. — Ah !...

FERRIER. — Mais il ne sortira rien de cette entrevue, j'en suis sûr.

ASTRAUD. — Nous verrons... nous verrons. (Massebeuf et Gidon entrent par la gauche.) Et maintenant allez causer avec le secrétaire de M. Gerbier, qui vous attend.

FERRIER. — Restez ici, n'est-ce pas... je vais revenir !

Il sort par la droite.

ASTRAUD, MASSEBEUF, GIDON, puis LOUIS

(Un silence. — Les conseillers se regardent consternés.)

GIDON. — Je crois que nous sommes dans la mélasse.

MASSEBEUF. — Oui. Nous y sommes.

ASTRAUD. — Mais non, voyons; mais non.

GIDON. — Oh! vous, vous prétendiez que nous serions élus au premier tour de scrutin!

ASTRAUD. — Hé!... On dit toujours ça...

MASSEBEUF. — Et cet animal de préfet qui se croise les bras et refuse d'intervenir dans la lutte!

GIDON, *furieux.* — Pourquoi le gouvernement le paie-t-il alors? J'espère bien qu'on le dégommera si nous sommes élus.

MASSEBEUF. — Il faudrait faire savoir adroitement aux divers employés de la ville, agents de police, préposés de l'octroi, qu'on leur donnera des congés plus fréquents, qu'on les augmentera à partir du 1er janvier. Je suis sûr qu'ils ont voté contre nous. Le maire était trop exigeant pour eux.

ASTRAUD. — Il demandait qu'ils fissent leur service, rien de plus. Ce n'est pas se montrer exigeant.

MASSEBEUF. — Quel avantage y aurait-il à être dans une administration, si c'est pour travailler comme chez un particulier?

(Un silence.)

GIDON, *profond.* — Nous serions sûrement élus, si nous trouvions le moyen de détacher deux ou trois mille voix de la liste Riols.

MASSEBEUF. — Oui.

ASTRAUD, *haussant les épaules.* — Évidemment. Mais vous l'avez, vous, le moyen?

GIDON. — Non. C'est au maire à le trouver.

MASSEBEUF, *mystérieux.* — Je crois que je l'ai, moi.

ASTRAUD, *incrédule.* — Vous?

MASSEBEUF. — Oui, moi.

ASTRAUD. — Qu'est-ce que c'est?

MASSEBEUF. — Voilà. *(Pause.)* J'ai appris... *(Nouvelle pause.)* Mais non, c'est trop grave; il faut que j'en parle d'abord au maire.

(Ferrier entre.)

ASTRAUD. — Déjà?... Il n'y a donc pas eu de discussion?

FERRIER. — Non. Le secrétaire de M. Gerbier m'a simplement transmis la réponse de son patron.

GIDON. — Ah! Il s'agit des tramways.

ASTRAUD. — Eh bien, que dit Gerbier?

FERRIER. — Il refuse même d'entrer en pourparlers avec ses employés.

MASSEBEUF. — Sapristi!

ASTRAUD. — Pourquoi?

FERRIER. — Il répond qu'il y a six mois, à la suite de la première grève, la compagnie a consenti un relèvement de salaire, qu'un accord a été signé, par mon intermédiaire, entre ses employés et elle, et qu'il n'est pas possible, six mois plus tard, de revenir sur cet accord.

(Protestations parmi les conseillers.)

GIDON. — Ah çà! la Compagnie ne voit pas dans quel embarras elle nous met?

FERRIER. — La Compagnie a raison! Les employés ne se sont mis en grève au moment des élections que pour nous obliger à intervenir en leur faveur.

MASSEBEUF. — Tous les grévistes voteront contre nous s'ils n'obtiennent pas satisfaction.

ASTRAUD. — Nom d'un chien de nom d'un chien!

MARTIN, *entrant par la gauche.* — Monsieur le Maire, les délégués des employés des trams, conduits par Rondoli, sont en bas. Faut-il les faire monter?

FERRIER, *vivement.* — Non! non!

GIDON. — Diable!

FERRIER. — Gidon, descendez, allez les recevoir. Dites-leur que la Compagnie ne nous a pas encore donné de réponse. Qu'ils reviennent demain matin. Je ferai, ce soir, une nouvelle démarche auprès de Gerbier. *Gidon sort.*

JUSTIN, *entrant.* — Monsieur le secrétaire général envoie ces pièces à la signature.

MARTIN. — Et puis j'ai dans mon cabinet une délégation des employés de commerce. Ils demandent, au cas où ils voteraient pour nous, si nous pourrions obtenir de leurs patrons une diminution des heures de travail.

FERRIER. — Comment diable veulent-ils que j'obtienne une chose pareille? Les patrons m'enverraient promener.

MARTIN. — Mais il paraît que, de son côté, Maréchal leur...

FERRIER. — Non! non! *(Il remonte. Justin lui parle à voix basse.)*

ASTRAUD, *à Martin.* — Ne brusquez pas les employés. Dites-leur que nous ferons pour eux autant que Maréchal. Et ce sera la vérité.

FERRIER, *redescend en criant.* — Ah! elle est forte, celle-là! Savez-vous ce que me dit Justin?... Il y a là une délégation... de filles. Oui; celles du trottoir. Elles viennent se plaindre des agents. Fichez-moi tout ça à la porte.

ASTRAUD, *vivement.* — Attendez, attendez, je vais voir ce que c'est. Elles ont des amis qui votent.

(Astraud, Martin et le fourrier Justin sortent. — Louis est entré.)

LOUIS, *remettant une carte au maire.* — Cette dame désire parler à M. le Maire.

FERRIER, *lisant la carte.* — Mme Ravaut? Ravaut? Connais pas.

Louis. — J'ai dit que monsieur le Maire est occupé. Elle insiste.

Ferrier. — Qu'est-ce que c'est? Une solliciteuse? Qu'est-ce qu'elle veut? Des bons de pain?

Louis. — Oh! non, monsieur le Maire, c'est une dame très bien, très bien.

Ferrier. — Enfin... Qu'elle entre! (Louis sort.

Massebeuf, qui était resté en scène. — Monsieur le Maire, je...

Ferrier. — Massebeuf, le secrétaire général demande ce dossier. Emportez-le et allez l'étudier avec lui.

Massebeuf. — Mais, monsieur le Maire, il paraîtrait qu'il s'est passé, ces jours derniers, un fait grave à l'église Saint-Jean. Parmi les petites communiantes...

Ferrier. — Quoi? Quelles communiantes? (Louis introduit Claudia Ravaut). Plus tard! Vous voyez bien que je suis occupé.

Massebeuf, le dos rond. — Bien, monsieur le Maire.
Il sort en emportant un énorme dossier.

FERRIER, CLAUDIA RAVAUT

Ferrier. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, Madame.

Claudia, très élégante, toilette discrète, voilette. — Merci, Monsieur.

Ferrier. — Voulez-vous me dire, Madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Claudia, un peu embarrassée. — Voici, monsieur le Maire. Il me faudrait une pièce, l'acte de décès de mon mari. Il me le faudrait demain. Aux bureaux de l'état civil, où je me suis présentée, on m'a répondu qu'on ne pourrait me le délivrer que dans trois ou quatre jours. Alors, j'ai pensé, monsieur le Maire, qu'en m'adressant à vous...

Ferrier, surpris. — Mais certainement, Madame. On va vous conduire auprès de l'adjoint à l'état civil. Il donnera des instructions pour que la pièce que vous désirez vous soit immédiatement remise.

Claudia. — Je vous remercie. (Pause.) Puis-je m'autoriser, monsieur le Maire, de votre aimable accueil, pour vous transmettre, au sujet du scrutin d'hier, les félicitations de certains de... mes amis. Je n'ose y joindre les miennes. La politique n'est pas mon fait. Les femmes... vous savez... Mais je connais plusieurs personnes qui s'en occupent, notamment M. Guébriant, le sénateur.

Ferrier. — M. Guébriant?... Pardon, Madame. A qui ai-je l'honneur de parler?

Claudia. — Mme Claudia Ravaut.

Ferrier, frappé par le prénom et reconnaissant Claudia. — Ah!... Madame Claudia Ravaut!... Très bien!

Claudia. — M. Guébriant s'intéressait fort à cette élection.

Ferrier, ambigu. — Oui. Il a même pris part à la campagne électorale.

Claudia. — Oh! non, monsieur le Maire. Tout ce qu'on a pu vous dire à ce sujet est faux. Je causais précisément de vous, ces jours derniers, avec M. le sénateur. Il n'est pas d'éloges qu'il ne m'ait fait sur votre intelligence, votre droiture, votre...

Ferrier. — Le quartier Saint-Aignan, sa citadelle, m'a mis en minorité.

Claudia. — Vous y aurez la majorité dimanche, car il va revoir ses amis et s'employer activement en votre faveur.

Ferrier. — Non, Madame, non. Que M. Guébriant se dispense de faire quelque démarche que ce soit.

Claudia. — Oh! vous ne pouvez pas l'empêcher de vous recommander aux électeurs. Il l'a déjà fait d'ailleurs d'une façon détournée dans l'interview de ce matin. Ce sera son dernier acte politique.

Ferrier. — Craint-il que sa réélection ne soit compromise?

Claudia. — Hélas!... Il est âgé. Il est infirme. Sa vue baisse. Il a une maladie de cœur. La première émotion un peu forte peut le tuer. (Elle paraît très émue.) Je vous prie de m'excuser, Monsieur. C'est un vieil ami. Il m'a connue tout enfant. Ma famille, moi-même, nous lui devons beaucoup. Et quand je le vois dans l'état où il est aujourd'hui... Ah!...

Ferrier, radouci. — Il est plus gravement malade?

Claudia. — Les calomnies répandues sur son compte l'ont beaucoup affecté.

Ferrier, incrédule. — Ah!... On l'a calomnié?

Claudia. — Comme tous ceux qui font de la politique, comme vous-même, monsieur le Maire. On sait qu'il était très lié avec Marclou le banquier, et on insinue qu'après la fuite de Marclou, on a trouvé à la Banque des papiers qui compromettraient M. Guébriant. C'est un abominable mensonge.

Ferrier, du bout des lèvres. — Je le crois, Madame.

Claudia. — On a même dit, — voyez jusqu'où va l'imagination des méchantes gens, — qu'une pièce dérobée aurait été remise à une tierce personne, qui en userait le cas échéant. Ils estiment bien peu cette personne pour la croire capable de se servir d'une arme pareille.

Ferrier. — Si on ne se sert pas soi-même d'une pièce qu'on a eue dans ces conditions, on peut l'envoyer au parquet.

Claudia. — Mais... mais une vieille lettre ne prouve rien. Il est facile de donner un sens anodin aux phrases... vagues, sans doute, qu'elle contient. M. Guébriant se disculperait aisément.

Ferrier. — Je le souhaite pour lui.

Claudia. — Mais s'il est appelé au parquet, songez-y, Monsieur, quel bruit! quel éclat!

FERRIER. — Oh ! le procureur sera discret et je réponds de mon silence.

CLAUDIA. — Tout se saurait avant deux jours. Pourquoi ce scandale ? A qui profiterait-il ? Aux adversaires de M. Guébriant ? Il ne peut plus donner ombrage à personne. Il se retire de la vie politique. Son dernier acte sera de soutenir votre candidature.

FERRIER. — Hé !... Je me passerai de son concours.

CLAUDIA, très pressante. — C'est que... Monsieur... peut-être... vous ne savez pas... Le millier de voix qu'il vous faut, au second tour de srutin, pour être élu, il vous les donnera. Il est sûr de vous les donner. Il suffit de détacher mille voix de la liste Riols ; il en a le moyen.

FERRIER. — Non, Madame. Je ne veux pas que M. Guébriant intervienne en ma faveur dans la lutte engagée.

CLAUDIA. — Pourquoi ?... Il ne vous demande rien, en échange de l'appui qu'il vous prête. Plus tard, seulement, quand vous aurez été réélu, vous verrez si...

FERRIER. — C'est inutile, Madame. Je ne peux rien faire pour M. Guébriant. Pourrais-je faire quelque chose d'ailleurs, je mentirais en disant...

CLAUDIA. — Vous voulez donc sa mort ? Vous voulez achever ce vieillard ? (Elle lui prend les mains.) Quoi ! Monsieur, vous qu'on dit si bon, vous n'auriez pas pitié de lui ? Voulez-vous, pour une question politique, perdre un homme, le jeter au tombeau ? N'en auriez-vous pas un remords éternel ? Et vous-même, il n'est pas possible que vous fassiez si bon marché de votre réélection. Comment serez-vous victorieux dimanche, si vous avez contre vous tout le parti de Riols et tout le parti ouvrier ? Ne repoussez pas l'aide qu'on vous offre. Voyons, que demandez-vous ? qu'exigez-vous ? Faites vos conditions. M. Guébriant obtiendra du préfet qu'il fasse une pression sur tous les fonctionnaires. Il ira à Paris, il verra le... les personnes qu'il faut voir. Vous ne croyez pas ce que je vous dis. Je m'explique mal, sans doute. Mais si vous vouliez recevoir M. Guébriant, ici, chez vous, il pourrait... Monsieur, je vous en supplie... Écoutez-moi... Répondez-moi. Il faut que je lui rapporte un mot d'espoir, il faut...

FERRIER, cherchant à se débarrasser de Claudia qui l'étreint. — Madame !... (Coup de téléphone. Il va à l'appareil.) Allô... Ah ! il est là ?... Oui, tout de suite... Faites-le entrer dans le petit salon. (Revenant vers Claudia.) Madame, je regrette beaucoup d'interrompre cet entretien, mais je suis obligé de recevoir quelqu'un.

CLAUDIA. — Monsieur, je vous en prie, accordez-nous deux heures encore. Quoi ?... Il n'y a pas de marché entre M. Guébriant et vous. La preuve, c'est que, sans connaître votre réponse, il a fait une démarche décisive. Avant ce soir, vous apprendrez une nouvelle qui va jeter le désarroi dans le parti de M. de Riols et qui...

FERRIER. — Quelle que soit cette démarche, je la désavoue.

CLAUDIA. — Oh ! maintenant, monsieur le Maire, elle est faite.

FERRIER. — Adieu, Madame.

CLAUDIA. — Au revoir, monsieur le Maire. (Elle sort.)

FERRIER, DE RIOLS

(Claudia sortie, Ferrier va ouvrir la porte à droite ; de Riols entre.)

FERRIER. — Entrez donc, monsieur de Riols. On vient de me téléphoner que vous étiez là. (Lui tendant la main, simplement.) Comment allez-vous ?

DE RIOLS. — Bien. Et vous-même ?

FERRIER. — Dame ! un peu fatigué. Vous aussi, je pense.

DE RIOLS. — Un peu. (Ferrier lui désigne un siège. Ils s'asseyent. Courte pause.) Je dois vous avouer loyalement, Monsieur, que la démarche que je viens faire auprès de vous m'a été imposée par mon comité. Ces messieurs pensent qu'on pourrait trouver entre nous un terrain d'entente.

FERRIER. — Ils ont combattu. Le suffrage universel a prononcé. Ils déposent les armes. Je ne leur en veux pas.

DE RIOLS. — Le suffrage universel !... Enfin !

FERRIER. — Mon Dieu, ne raillez pas trop ces pauvres électeurs. Songez qu'ils auraient pu envoyer à la mairie Maréchal. Nous serons pour vous des adversaires, il est vrai, mais des adversaires courtois.

DE RIOLS. — J'ai donc pour mandat de vous indiquer les conditions auxquelles mes amis consentiraient à vous prêter leur concours.

FERRIER, surpris. — Les conditions ?

DE RIOLS. — Les voici. Nous parlerons tout à l'heure du programme. Occupons-nous d'abord de la formation de la liste. La place de maire vous reste. Je me retire. Mais vous prendrez parmi nos candidats dix conseillers et trois adjoints, dont le premier adjoint.

FERRIER. — Quoi ?

DE RIOLS. — Je vous indique sur quelles bases une alliance peut être conclue entre mon comité et le vôtre.

FERRIER. — Nous vous donnerions treize sièges, quand nous avons eu sur vous une majorité écrasante ?

DE RIOLS. — Vous oubliez que nous sommes les maîtres de la situation.

FERRIER. — Ah çà ! vous plaisantez ?

DE RIOLS. — Je me doutais un peu, en venant, que vous repousseriez nos propositions et j'avais fait pressentir votre réponse à ces messieurs du comité.

Ferrier. — Je croyais que vous alliez purement et simplement engager vos électeurs à reporter toutes leurs voix sur nous.

De Riols. — Quel intérêt avons-nous à vous pousser à la mairie?

Ferrier. — Mais il me semble qu'il est de l'intérêt général que... Enfin, voyons... Vous allez vous représenter? Vous ne serez pas élus.

De Riols. — Oh! je ne pense pas que nous nous représentions.

Ferrier. — Allez-vous fondre en une seule liste la liste de Petitchamp et la vôtre? C'est vous compromettre avec les cléricaux. Vous courez au-devant d'un échec, monsieur de Riols.

De Riols. — Nous sommes peut-être naïfs, mais pas au point que vous le supposez.

Ferrier. — Alors?

De Riols. — Si j'abandonne la lutte, j'exhorterai mes amis à voter pour Maréchal.

Ferrier. — Vous ne ferez pas ça.

De Riols. — Vous le verrez bien.

Ferrier. — Mais, allons, c'est fou! Vous n'ignorez pas de quels principes se réclament ces gens. Ils vont du communisme à l'anarchie. Et encore les idées sont défendables. Mais les hommes? Maréchal, Froment, Grignon, Vergogneur! Vous les connaissez! Vous savez ce qu'ils valent!

De Riols. — Il ne me déplaira pas de voir le suffrage universel faire de pareils choix.

Ferrier. — Mais quelle honte pour Salente, si on installe ici toute cette canaille!

De Riols. — Il faut nous incliner devant la volonté des électeurs!

Ferrier. — Ils se noieront dans un nouveau scandale.

De Riols. — Les Salentins commencent à s'habituer aux scandales municipaux.

Ferrier. — Ils mèneront la ville à la faillite.

De Riols. — Qu'elle y aille donc! C'est elle qui l'aura voulu.

Ferrier. — Prenez garde que la rancune ne fasse commettre à tout votre parti une action détestable. Qu'arriverait-il si, d'un bout à l'autre de la France, dans les élections qui auront lieu dimanche, vos amis manœuvraient comme vous voulez le faire à Salente et poussaient aux affaires les moins recommandables candidats?

De Riols. — Les pays ont les gouvernements qu'ils méritent. Il a plu à la France de se jeter dans les aventures. Elle a renié son passé, ses traditions, ses rois, son Dieu. Elle verra où ça la mènera. Mon grand-père fut maire de Salente, et on ne veut pas du petit-fils aujourd'hui; on vous préfère; et vous trouvez cela tout naturel. Mais, quand lassé de vous on va à Maréchal, vous levez les bras au ciel! vous criez au désastre! Vous vous effarez devant le triomphe des démagogues, des communistes, des anarchistes! Pourquoi? Ce pays suit la voie logique et fatale où les vôtres et vous vous l'avez engagé. Qu'il roule donc jusqu'au fond de l'abîme, puisqu'il a mis le pied sur la pente.

Ferrier. — S'il allait à l'abîme, c'est vous qui l'y auriez poussé. Oui. Dans ce que vous me disiez tantôt, j'ai bien reconnu la tactique imbécile et méchante de votre parti. Enragés de ne plus tenir le pouvoir, vous ne songez qu'à l'avilir en le faisant passer aux mains les plus malpropres. La manœuvre a pu réussir ailleurs; elle ne réussira pas à Salente.

De Riols. — Il n'y a pas ici de manœuvre; il n'y a que des électeurs qui ont assez de vous.

Ferrier. — C'est ce que nous verrons dimanche.

De Riols. — Oui, parbleu! C'est ce que nous verrons.

Ferrier, avec un effort sur lui-même. — Enfin, voyons, Monsieur, réfléchissez encore.

De Riols. — J'ai réfléchi avant de venir. D'ailleurs, j'ai reçu de mon comité des instructions formelles. Je dois m'y conformer.

Ferrier. — Vous avez de l'autorité sur vos amis. Vous pouvez...

De Riols. — Si j'avais de l'autorité sur eux, je ne l'emploierais pas à faciliter l'entrée de la mairie aux gens de votre parti.

Ferrier. — Eh bien, allez, Monsieur, allez! Il arrivera ce qui arrivera!

De Riols, sur le point de sortir. — Après cette scène, Monsieur, je n'ai pas besoin d'ajouter que je m'opposerai de toutes mes forces à la réalisation de certain projet qu'avait formé mon fils. Ce mariage absurde ne se fera pas.

Ferrier. — Hé! comme il vous plaira, Monsieur, comme il vous plaira.

De Riols sort. — Resté seul, Ferrier se promène avec agitation.)

Louis, entrant. — M. le commissaire central est aux ordres de monsieur le Maire.

Ferrier. — Le commissaire central?

Louis. — Vous m'avez dit tantôt de faire venir ici le...

Ferrier. — Ah! oui, oui... (Réflexions.) Eh bien, qu'il attende. Plus tard... ce soir... Je le ferai appeler quand j'aurai besoin de lui.

(Astraud entre; Louis sort.)

FERRIER, ASTRAUD, puis MARTIN et GIDON, puis MASSEBEUF, puis VERGOGNEUR

Astraud. — Eh bien! cette conférence avec M. de Riols? Elle est terminée?

Ferrier. — Savez-vous à quelles conditions il nous prêterait son concours?

ASTRAUD. — Non. Mais on pourra toujours s'entendre.

FERRIER. — Il demande dix sièges de conseillers et trois écharpes, dont celle de premier adjoint.

ASTRAUD. — La mienne? Ah! non, par exemple! Celle-là est trop forte. Des sièges de conseillers, à la rigueur... Mais ma place!

FERRIER. — Si on lui refuse satisfaction, il menace de retirer sa candidature et de faire voter ses amis pour Maréchal.

ASTRAUD. — Ah! fichtre! Ah! diable! Il faut déjouer la manœuvre. Nous aurions intérêt à nous entendre les premiers avec Maréchal. (Pause.) Vergogneur est encore à la mairie... Je vais...

FERRIER. — Ah! non, non! Je ne veux pas entrer en pourparlers avec les amis de Maréchal. J'aimerais encore mieux traiter avec de Riols.

ASTRAUD. — Oui... Mais c'est que... Ah! diable de de diable!

(Ils restent soucieux, inquiets. — Des éclats de voix. — La porte s'ouvre avec fracas. — Joyeux, battant des mains, Gidon et Martin entrent en scène.)

MARTIN. — Sauvés!

GIDON. — Sauvés!

MARTIN. — Nous sommes sauvés.

ASTRAUD. — Hein?

FERRIER. — Qu'y a-t-il?

MARTIN. — C'est la victoire.

GIDON. — Enfoncé, le marquis!

MARTIN. — Nous passerons avec cinq mille voix de majorité!

GIDON. — Qui osera voter pour eux?

MARTIN. — Personne.

GIDON. — Ah! quel bonheur!

MARTIN. — Ah!... quelle joie!

GIDON. — Embrassons-nous! (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

MASSEBEUF, accourant, radieux. — Vous savez la nouvelle? Vous savez la nouvelle?

MARTIN. — Oui. On nous l'a donnée par téléphone.

MASSEBEUF. — Clérot vient de l'annoncer au secrétaire général. C'est à cette affaire que je faisais allusion tantôt. Quelle chance! quelle chance!

FERRIER. — Mais enfin, qu'y a-t-il?

MARTIN, qui se tord. — Le curé de Saint-Jean — a violé deux petites filles.

GIDON. — Et il est arrêté.

ASTRAUD. — Le curé?...

GIDON. — L'abbé Mitaine, oui.

ASTRAUD. — Il est arrêté... Oh! oh!

MARTIN. — Sur un ordre de Marceryl, le procureur.

FERRIER, avec un cri. — Le coup de Guébriant!

ASTRAUD. — Guébriant?

FERRIER. — Rien.

MARTIN. — Quel atout dans notre jeu!

GIDON. — Quel tremplin : sus au cléricalisme!

MASSEBEUF. — Ah! ce farceur d'abbé!

MARTIN. — Il ne s'embêtait pas!

GIDON. — Le vieux cochon! Voilà ce qui arrive quand on confie ses enfants aux frocards.

MARTIN. — Trois ou quatre mille braves gens, qui avaient voté pour de Riols ou pour Petitchamp, viendront à nous.

MASSEBEUF. — Mais il faut se servir de l'incident.

FERRIER. — Oh! ne nous hâtons pas.

GIDON. — Oui, oui, c'est contre les curés qu'il faut faire campagne. Montrons le crime de l'abbé Mitaine dans toute son horreur, ameutons la ville contre lui, soulevons l'opinion publique.

FERRIER. — Mais s'il est innocent?

MARTIN. — Allons donc!

GIDON. — Ça n'est pas possible!...

FERRIER. — Nous ignorons tout de l'accusation, des charges relevées contre l'abbé. Qui sait s'il n'y a pas là-dessous... Enfin, nous devons le tenir pour innocent tant que nous n'avons pas la preuve de sa culpabilité.

MASSEBEUF, ébranlé. — Oui... En effet... Il me semble...

GIDON, furieux, à Massebeuf. — Vous soutenez les curés, vous, maintenant? Parbleu! ça ne m'étonne pas! Vous êtes un calotin. Votre femme va à la messe.

MASSEBEUF, criant. — Ça n'est pas vrai! Ma femme ne va pas à la messe. Je ne veux pas qu'on dise que ma femme va à la messe.

MARTIN, à Ferrier. — Cependant, monsieur le Maire...

FERRIER. — Non, non. Je ne prendrai pas parti contre cet homme. Mais songez-y, Messieurs, songez-y : s'il est innocent?

MARTIN. — Et Bernard, l'ancien secrétaire général de la mairie?

GIDON. — Est-ce qu'il n'était pas innocent?

MARTIN. — Ça a-t-il empêché qu'on l'ait mis en prison?...

GIDON. — Et traîné aux assises?

MASSEBEUF. — Pourquoi ne ferions-nous pas contre nos adversaires ce qu'ils ont fait contre nous?

FERRIER. — Mais, je vous le répète : si nous nous trompons?

MARTIN. — Et après? Est-ce nous qui l'avons fait arrêter, ce curé?

FERRIER. — Enfin, je refuse de m'associer à toute campagne contre M. Mitaine.

MARTIN, GIDON, protestant. — Non! c'est trop fort! — C'est absurde. — C'est fou!

MARTIN. — Comment! C'est à vos ménagements

envers nos adversaires, à votre manque d'énergie dans la lutte, qu'est dû notre échec d'hier, et vous retombez aujourd'hui dans les mêmes faiblesses !

GIDON. — Vous n'agissez pas, et vous nous liez les mains !

MASSEBEUF. — Oui... En effet... Il me semble...

MARTIN. — Nous nous passerons de votre permission pour souquer ce curé.

GIDON. — Un misérable frocard nous tombe entre les pattes et nous lui ferions grâce ?

MARTIN. — J'organise une réunion pour demain, au Bol-d'Or.

GIDON. — Moi, j'en organise une autre à Bel-Air. Nous flétrirons tous les tartuffes de sacristie.

Justin est entré et a dit un mot à Astraud qui s'était assis dans un coin et qui réfléchissait.

ASTRAUD. — Oui, qu'il entre... J'allais le faire appeler.

FERRIER. — Qui est-ce ? Qui est là?

Justin introduit Vergogneur, mal vêtu, longue barbe rouge, bottines éculées.

LES CONSEILLERS, *étonnés et méfiants.* — Vergogneur !

ASTRAUD. — Eh bien, Vergogneur, nous causerons ce soir. Je vous ai fait entrer pour vous donner un bon tuyau. Le *Journal du Peuple* paraît à sept heures, n'est-ce pas?... Il en est quatre. On peut donc encore écrire et composer un article sur une nouvelle... sensationnelle ?

VERGOGNEUR. — Oui.

FERRIER, *à Astraud.* — Mais...

ASTRAUD, *à Ferrier.* — Oh ! toute la ville la connaîtra demain. *(A Vergogneur.)* Oui, mon cher, vous pourrez tirer ce soir trois mille numéros de plus. Vous voyez que nous sommes des adversaires chic. L'abbé Mitaine a été arrêté pour viol de deux petites filles. Si avec ça vous ne fichez pas un article épatant...

VERGOGNEUR. — Ah ! non, vous savez, Astraud. Ça ne prend pas.

ASTRAUD. — Quoi?

VERGOGNEUR. — Vous voulez que je fasse du pétard sur une nouvelle fausse et que demain tout le monde m'engueule en disant que nous contons des blagues pour racoler des électeurs ! Ah ! merci.

ASTRAUD. — Vous ne me croyez pas ? Eh bien, allez au *Journal du Peuple* et de là téléphonez à Marceryl, le procureur.

VERGOGNEUR. — C'est donc vrai ?

ASTRAUD. — Tout ce qu'il y a de plus vrai !

VERGOGNEUR. — Un curé ! Deux petites filles ! Veine !... Je me précipite au journal. Ah ! je vais leur en foutre un, d'article !... Merci. *(Il sort rapidement.)*

ASTRAUD, *à Ferrier.* — Quand le *Journal du Peuple*, qui soutient les ouvriers, aura bien éreinté l'abbé Mitaine et les curés, vous irez dire de ma part à M. de Riols de faire voter ses amis pour la liste ouvrière. S'il y parvient, ce sera un malin. [illegible]
Et voilà comment on fait de la politique, mon cher !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ÉMILE FABRE.

LE SCRUTIN D'ARGENT

La République, renversant précipitamment le scrutin de liste en 1889, pour mettre à sa place le scrutin individuel, a fait juste ce qu'avaient fait le coup d'État du 2 décembre 1851 et la réaction dans l'assemblée de Versailles, le 24 novembre 1875.

Mais le coup d'État césarien et la majorité versaillaise, abolissant le scrutin de liste, étaient dans leur logique, tandis que la République se jetait hors de la sienne par la loi du 13 février 1889.

La pratique du scrutin d'arrondissement et de canton, que vient encore aggraver le développement excessif des intérêts matériels et des puissances d'argent, devait conduire la République parlementaire à l'état pénible où nous la considérons avec une inquiétude chaque jour plus forte.

Quelles que soient les opinions divergentes qui s'expriment à droite comme à gauche, — et nous avons vu cette confusion des partis, en 1875, en 1881, en 1882, en 1889, toutes les fois que la loi électorale a été ramenée dans le débat, — nous savons bien qui est avantagé par le système des circonscriptions factices, qui a ses émissaires, ses listes, son trésor électoral !

La réaction économique et politique, à la faveur du scrutin individuel, prépare son plébiscite d'argent, et, tandis que les démocrates fouillent leur escarcelle vide, que les républicains dans l'isolement, dans l'abandon, sans parti organisé, en dépit des congrès, sont en quête de combinaisons pour couvrir la dépense folle, chacun pour son compte, la partie adverse rayonne au loin et au large de toute la splendeur du divin Plutus.

La pratique du scrutin individuel, telle que l'ont faite encore plus que les lois la négligence des républicains et l'oubli de tout recrutement politique rationnel, a produit, après douze années de ce régime, deux effets pernicieux, l'un dans la Chambre, l'autre dans le pays.

A la Chambre, la dispersion de toute majorité de gouvernement, nul plan de conduite, des votes contradictoires, une perte immense de temps : situation telle que le président de la commission du budget, connu pour la modération et la bienveillance habituelle de son langage, a pu dire qu'elle se caractérisait par ces trois mots fatidiques : *Douzièmes provi-*

soires, Déficit, Emprunt, — véritable *Mané, Thécel, Pharès* de la Démocratie.

Dans le pays, par contre et tout naturellement, devant ce spectacle parlementaire, le développement de l'esprit plébiscitaire; en sorte que le scrutin d'arrondissement, établi comme barrière et garde-fou contre le plébiscite d'un individu, n'a servi qu'à répandre une vague aspiration plébiscitaire anonyme, cent fois plus dangereuse qu'un complot de plébiscite nominal, parce que moins définie, sans limites apparentes, sans poteau indicateur, marécage perfide où peuvent se prendre toutes sortes d'imprudents et même des mieux intentionnés qui, dans la confusion, cherchent leur voie au hasard ; et, quand les choses seront au point, un jour quelconque, se hissera sur le marais du plébiscite anonyme le nom dictatorial, collé à un lambeau de pourpre, appât fascinateur des légions de batraciens !

On nous dit que les arrondissements et les cantons tiennent beaucoup à leur scrutin individuel : sans doute, et c'est facile à comprendre. Chaque circonscription est réduite à la figure d'une Corse continentale. Chacune espère sa part de faveurs, les humbles emplois de la République, justices de paix, bureaux de tabac : recettes buralistes, ou moins encore, les croix honorifiques, les palmes désintéressées, manne électorale des démocrates sans argent. Dans les arrondissements des riches seigneurs, c'est la brutale tentation de l'argent, qui lutte d'influence contre l'offre des maigres emplois et des rubans couleur violette, hochets innocents du civisme et dernier symbole de l'idéal républicain !

Mais l'ensemble de tous les arrondissements où se livre une pareille lutte, n'en forme pas moins la grande France, toujours éprise d'idées générales, ouverte aux larges courants; et, tandis que chaque circonscription en particulier se déprave avec son cher scrutin individuel, l'âme de la nation qui plane sur ce champ de bataille est secouée de dégoût et aspire impatiemment à une politique digne d'elle.

L'abolition du scrutin de liste, en février 1889, a été si bien jugée inefficace, frivole et superflue que, cinq mois après, on a ajouté au scrutin individuel la loi du 17 juillet 1889 contre les candidatures multiples, — loi que nous avions demandée dès le mois d'avril 1888, en plein triomphe de Boulanger, démissionnaire de la Dordogne, acclamé par le département du Nord; — loi que l'on aurait dû voter au plus tard en février 1889, au lieu de l'abolition du scrutin de liste républicain et de la restauration du scrutin individuel rétrograde !

Car la loi que nous avions désignée par cette formule : *contre le cumul législatif* ou *contre le monopole des mandats*, et qui était plus complète et moins formaliste que celle qui est sortie tardivement des délibérations de la Chambre, allait très bien avec le scrutin de liste, avait été conçue pour le scrutin de liste, et non pas pour ce scrutin uninominal d'arrondissement, de canton et de clocher qu'elle diminue encore par un luxe de précautions.

Si la loi du 17 juillet 1889, démocratique, économique, égalitaire, avait été la loi du 13 février 1889, ou mieux encore la loi du 21 avril 1888, elle aurait empêché le jeu insolent des candidatures superposées et il ne serait venu à aucun républicain l'idée de renoncer au scrutin de liste : le sacrifice du vrai scrutin politique et français aurait été inutile.

Les lois se tiennent, elles dépendent les unes des autres et il faut les faire dans un certain ordre : autrement on s'expose à mettre la charrue au nez des bœufs.

L'empirisme du scrutin d'arrondissement sollicite nos députés à chercher de nouveaux petits moyens qui, probablement, seront mal compris du suffrage universel : des enveloppes gommées, des paravents, des rideaux, des armoires hermétiques, où le citoyen français soit libre enfin, avec sa conscience ! Mais on perd l'essentiel et le vrai dans la poursuite du factice, et, quand nous peindrions nos guérites électorales en tricolore, à la façon du général Boulanger, ce n'est pas là dedans que nous abriterons l'évolution de la démocratie.

Il ne s'agit pas d'emprisonner le suffrage dans les cloisons de l'arrondissement, puis dans le canton, puis dans une boîte; mais de nous donner de l'air, d'élargir les horizons et de rouvrir les sources de la vie politique. Si vous allez rétrécissant toujours vos vues, vous arriverez au néant. Les courants se formeront en dehors de vous, au-dessus de vous et fondront d'en haut sur vos têtes. La politique vous échappera de plus en plus. Tandis que vous vous isolez, chacun dans votre petite cellule, et que vous en couvrez à l'envi les parois de vos affiches multicolores, des phénomènes se manifestent dans l'atmosphère supérieure, que vous ne voyez pas et qui changent tout l'aspect du ciel. N'en avez-vous pas eu récemment des exemples ? Et ne pensez-vous pas que le scrutin individuel évoque le plébiscite universel, par l'attirance réciproque des extrêmes contraires ? La commission de la Chambre vient d'adopter le scrutin de liste en principe. Gambetta, pour en doter la République, a épuisé ses forces et sa vie avec une générosité admirable. M. Waldeck-Rousseau, dans les conditions de sa politique, peut le reprendre tranquillement et il réussira où Gambetta a échoué.

Hector Depasse.

LE COMTE ANDRÉ [1]

Nouvelle.

Au Palais de Justice.

Le lendemain Sipianine fut exact au rendez-vous donné par le juge d'instruction.

Dans la salle des Pas-Perdus il trouva Mᵉ Delprat qui n'avait eu garde de faire attendre un client de cette marque.

Il lui dit :

— Nous avons le temps. Les citations sont données aux témoins pour 1 heure ; mais les magistrats n'arrivent guère à leurs cabinets avant 2 heures, et je ne suis pas sûr que l'affaire pour laquelle nous sommes appelés passera la première. En attendant, voulez-vous voir le Palais ?

— Volontiers. C'est un lieu où je ne fréquente guère et les détours de ce sérail ne me sont point familiers.

Mᵉ Delprat était fort riche. Désespérant d'arriver aux premiers emplois il avait pris un peu sa profession comme un sport. Très spirituel, passablement sceptique, il n'épargnait pas toujours le prochain, et, par le prochain, j'entends ses confrères et même les magistrats.

Grand, élancé, assez joli garçon pour épouser, même sans dot, une fille de notaire, le monocle perpétuellement rivé à son œil droit, lui donnait un air d'impertinence bon enfant et railleuse. Il recevait en des dîners fort recherchés, sans aucun souci des dignités de l'Ordre, dans son petit hôtel de l'avenue de Villiers qui s'ornait des trouvailles faites en ses nombreux voyages.

Au demeurant, le meilleur fils du monde. Il avait souvent tendu la main à des confrères dans l'embarras qui ne songeaient guère à s'en vanter et, l'occasion venue, le déchiraient à belles dents.

Il le savait et ne perdait rien de sa belle humeur :

— Bah ! disait-il, c'est leur façon de me payer les intérêts.

C'était un homme du monde plus qu'un robin proprement dit.

Au hasard de leur flânerie il fit visiter à Sipianine ce qui fut la Conciergerie.

— Certes, lui disait-il, s'il y eut jamais un coin illustre et dramatique dans le vieux Paris, c'est bien celui-là. C'est là que fut donné le repas des Girondins. C'est de là que partit pour l'échafaud Charlotte Corday, l'héroïne trop pressée qui ne sut pas donner à la mort le temps de faire toute seule son œuvre de justicière sur ce demi-cadavre qu'était Marat, beaucoup plus mûr pour l'égout que pour le Panthéon. Et Marie-Antoinette, cette victime de la fureur imbécile des partis et de la lâcheté de ces parlementaires qui craignaient bien plus pour leur cou s'ils avaient refusé sa tête qu'ils n'obéissaient à une conviction politique. Et tant d'autres victimes innocentes... sans compter quelques scélérats.

C'est là que fut dit ce mot charmant du vieux Malesherbes. Il allait monter dans la charrette : il fait un faux pas et comme se parlant à lui-même : « Mauvais présage, un Romain rentrerait chez lui ! »

Eh bien ! on a fait de ce théâtre insigne, où se déroulèrent tant de scènes héroïques et touchantes, une buvette ! C'est là que des avocats, en rupture de déjeuner conjugal, ou amoureux de médiocre cuisine, viennent prendre leurs repas, et, la toque de travers, la robe entr'ouverte, les jours d'été, se disputer aux échecs des consommations variées aussi bien que vénéneuses.

Puis on entra dans quelques audiences correctionnelles. Dans l'une d'elles un stagiaire suait sang et eau pour démontrer l'innocence d'une jeune bonne prise en flagrant délit de vol domestique.

— Il me paraît qu'il parle bien, dit Sipianine.

— Oui. Mais il a le tort de se fier à sa facilité... et le malheur est qu'il n'en a aucune !

On revint dans la salle des Pas-Perdus, La foule des gens de robe s'y pressait. C'était jour de criées. Ainsi nomme-t-on l'audience où, sous l'œil endormi d'un juge commis à cette fonction, défile la liste des immeubles mis en vente. La cérémonie amusa Sipianine. Un huissier allumait successivement trois petites bougies très courtes. Si les trois bougies s'éteignaient avant qu'un amateur eût mis une enchère, l'immeuble restait à celui qui avait offert le dernier prix. Et les gens allaient et venaient d'un air sérieux et préoccupé dans la grande salle aux piliers massifs et pas l'ombre d'un sourire sur leurs traits constamment tendus dans une gravité affectée ou réelle.

— Ils n'ont pas l'air gai, fit le comte.

— Détrompez-vous. C'est la gaieté même : seulement, ils s'amusent en dedans. Autrefois on s'amusait en dehors, manque de tenue ; nous avons changé tout cela ! La gravité est à la mode, défense de rire. Aussi bien n'en avons-nous plus guère le loisir. Les temps sont durs et la vie est chère. L'art est tombé dans une décadence appréciable, et les plus belles périodes d'un Berryer ou d'un J. Favre n'obtiendraient plus qu'un sourire de pitié des maîtres modernes. Essayez donc de refaire l'incomparable plaidoirie de Léon Duval à propos du testament du commandeur de Machado. Il n'irait pas jusqu'au bout et tout le monde se regarderait avec l'air étonné d'un chat qui aurait trouvé un tigre dans une souricière.

(1) Voyez la *Revue* du 16 novembre 1901.

Aujourd'hui les affaires sont les affaires et l'on n'a plus le temps de s'amuser à la bagatelle oratoire. Il faut conquérir les dossier de haute... ou de basse lutte, quand ils ne viennent pas d'eux-mêmes. Puis il faut les défendre et je vous assure que ça ne va pas toujours tout seul. Le temps souvent d'enlever sa robe au vestiaire et le tour est joué. C'est comme les homards qui changent de peau : la moindre distraction peut leur coûter la vie.

— Ah çà! mais, dites donc, c'est une forêt de Bondy?

— N'exagérons rien. Un simple bois!

— Croyez-vous, dit le comte, que le juge d'instruction va vous permettre d'assister à notre entretien?

— Je n'en fais pas de doute. M. Chanoine est un homme très intelligent et tout à fait du monde. Il comprendra que votre qualité d'étranger vous donne droit à des égards particuliers et, bien que l'assistance d'un avocat ne soit obligatoire que lorsqu'il s'agit d'un prévenu, il me recevra d'abord à cause de vous et un peu à cause de moi.

— N'est-elle pas récente, cette loi qui rend obligatoire la présence d'un conseil à côté d'un prévenu?

— Très récente. Et il faut la considérer comme un progrès. Jadis le prévenu était enfermé dans un mystérieux tête-à-tête avec son juge. Or, si désintéressé, si impartial que fût celui-ci, il était toujours un peu enclin à considérer le prévenu comme un coupable. C'était, malgré lui, comme une sorte de partie qu'il engageait avec ce dernier, partie où tous les avantages étaient de son côté et dont souvent la tête du malheureux était l'enjeu. Tenez, je me rappelle un épisode qui a laissé quelque trace en mes souvenirs. Il s'agissait d'un crime qui s'était commis dans la maison que j'habitais alors. J'eus à donner au juge chargé de l'instruction un renseignement qui pouvait intéresser les parties en cause et je me présentai dans son cabinet.

Les premières politesses échangées, il me fit asseoir et me dit :

— Je vais recevoir votre déposition.

Puis il recueillit ce qu'il appelait ma déposition et se mit en devoir d'en dicter les termes ou ce qu'il en croyait les termes à son greffier.

Après quoi, selon l'usage, il me relut ma prétendue déposition et me pria de la signer.

C'est alors que je lui dis doucement :

— Signer cela? Jamais de la vie...

— Pourquoi?

— Pourquoi? Parce qu'il n'y a là dedans rien de ce que je vous ai dit.

— Mais vous m'avez laissé dicter à mon greffier tout ce que vous avez entendu.

— Dame, j'ai vu que ça vous amusait, je vous ai laissé faire.

— Alors, vous ne voulez pas aller si loin que cela?...

— Comment, si loin? non seulement pas si loin... mais pas même au bord de la route...

— Alors voulez-vous dicter vous-même votre déposition?

— Volontiers.

Et je dictai en effet ma déposition que je signai après lecture. Il ne restait pas grand'chose du texte originaire. Aussi l'avocat général dut-il renoncer à s'en servir à l'audience.

Et je m'empresse d'ajouter que ce magistrat était le plus honnête homme, le plus délicat, le plus loyal. Mais que voulez-vous, il avait cédé à l'entraînement professionnel, et l'entraînement professionnel qui lui faisait voir un criminel dans chaque prévenu lui faisait, malgré lui, gauchir quelque peu la vérité dans ce qu'il croyait être l'intérêt de la Justice.

— Dites donc, pourvu qu'il n'aille pas voir en moi, qui ne suis qu'un témoin, un prévenu d'abord et un criminel ensuite.

— Vous badinez?

— Qui sait!...

Et il ajouta avec un singulier sourire :

— Je crois qu'il est temps de nous rendre à son cabinet.

M. Chanoine, qui les fit aussitôt introduire auprès de lui, était un petit homme d'environ cinquante ans. La figure, correctement rasée à l'exception d'une paire de favoris grisonnants, ne manquait pas de finesse et deux yeux chercheurs se dissimulaient derrière un lorgnon qu'il ne quittait jamais et qui creusait de chaque côté de son nez un double sillon rouge et profond.

Très correct, très posé, avec une certaine froideur, il se défendait mal de certaines habitudes prudhommesques, comme il sied à un homme chargé de décider du sort des autres hommes.

— Je ne veux pas savoir, mon cher maître, dit-il en s'adressant à Delprat, si je respecte absolument la loi en vous admettant à la conversation que je vais avoir avec Monsieur... car ce n'est encore qu'une simple conversation.

— Encore?

— Dame... qui peut jamais savoir où vous mènera le hasard d'une conversation?

— Voulez-vous me faire connaître vos nom et prénoms et m'indiquer votre âge et le lieu de votre naissance?

— André Grégorowitch comte Sipianine. Je suis né à Saint-Pétersbourg le 10 août 1861.

— Votre jeunesse a été quelque peu orageuse; et vous avez laissé à Saint-Pétersbourg le souvenir de duels assez retentissants?

— Ma jeunesse a été celle de la plupart des jeunes gens de mon rang, et quant à mes duels on est bien

bon de s'en souvenir encore... je les ai oubliés!

— Pourtant quelques-unes de ces rencontres ont amené mort d'hommes.

— J'ai risqué ma vie dans ces duels contre la vie de mes adversaires. Est-ce qu'on prétendrait que je ne l'ai pas fait loyalement?

— A Dieu ne plaise, et si vous avez quelquefois fait preuve d'une impassibilité quelque peu... féroce, personne n'a jamais mis en doute votre courage ni votre loyauté.

Vous êtes venu vous installer à Paris, il y a trois ans, sous le coup d'une sorte de défaveur du Czar amenée par l'éclat de certaines de vos aventures?

Le comte Sipianine répondit d'un ton qui n'était pas exempt d'une certaine hauteur :

— Le Czar est un peu mon parent. Ce sont là des affaires de famille.

— On vous reproche des emportements qui paraissent dépasser toute mesure et des actes d'une brutalité qui contrastent avec les habitudes du pays où vous avez fixé votre résidence. C'est ainsi que dans une orgie donnée en votre hôtel vous auriez fait fouetter avec la dernière cruauté une femme qui se trouvait au nombre de vos convives.

— Si mes souvenirs historiques me servent bien, la dernière orgie digne de ce nom a été donnée à l'étang d'Agrippa, Tigellin étant préfet de Rome. Depuis lors le monde n'a rien vu de pareil. Les festins donnés par différents papes, même par Alexandre VI, n'étaient que de pâles agapes, les soupers de la Régence de médiocres bombances, et le nom d'orgie que, sans doute par politesse, vous donnez à la réunion de quelques gentilshommes en compagnie de médiocres demoiselles, me semble d'un archaïsme quelque peu outré.

— Je n'entreprendrai pas avec vous une discussion historique sur ce point. Le fait est-il exact?

— La demoiselle m'avait offensé : je l'ai fait punir. Est-ce qu'elle se plaint?

— Non. Car le lendemain vous avez acheté son silence par le don d'un magnifique bijou.

— Je n'ai rien acheté du tout. Seulement, comme dans la correction encourue par elle on avait eu la main un peu lourde, j'ai trouvé qu'il était juste qu'elle reçût le dédommagement de ce qui ne lui était pas strictement dû pour son impertinence. Si elle ne se plaint pas, du reste, vous seriez bien bon de la plaindre.

— Elle ne se plaint pas et je ne la plains pas plus que de raison, seulement il convient de retenir ce fait à titre de renseignement sur vos mœurs et sur votre caractère.

J'arrive à l'événement qui fait l'objet de mon instruction. Vous savez qu'un voyageur de nationalité anglaise a été trouvé assassiné sur la route de Mâcon à Culoz ; or, vous aviez fait route avec ce voyageur. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur cette rencontre?

— Le jour du crime, ou du prétendu crime, car je ne sais rien là-dessus, je suis parti de Paris par le train de deux heures. Il n'y avait ni fauteuils, ni wagon-salon : sans cela il est probable que j'aurais évité la rencontre de votre Anglais.

Je me suis installé dans une voiture qui ne faisait pas le service de Lyon : et j'ai dû changer de compartiment à Mâcon. Vers le soir, après un très mauvais dîner au buffet de Dijon, je suis remonté en voiture, et dans mon compartiment j'ai trouvé un Anglais avec lequel j'ai échangé quelques mots ; puis je l'ai quitté à Mâcon, me dirigeant sur Lyon. Je voulais voir une propriété dont l'annonce m'avait séduit, dans la vallée du Rhône.

— A Lyon vous avez quitté la gare et vous vous êtes dirigé vers l'hôtel du Grand-Monarque.

— C'est vrai.

— Or, le voyageur avec qui vous aviez fait la route a été trouvé mort à Culoz. Il portait dans la région du cœur une blessure profonde faite au moyen d'un instrument aigu, si bien que l'hémorragie ayant dû se produire à l'intérieur, la victime est tombée en quelque sorte foudroyée. Quand vous avez quitté votre compagnon de route, dans quelle position était-il?

— Il avait mis bas son habit, son gilet et ses bretelles ; il avait, comme tout bon Anglais, sans souci du savoir-vivre, délacé ses bottines qu'il avait remplacées par des pantoufles et il s'était étendu sur le dos sans plus se soucier de moi que si je n'existais pas.

— C'est en effet dans cette position qu'on l'a trouvé.

— Grand bien lui fasse!

— Non, car il était mort et mort assassiné. A l'hôtel du Grand-Monarque où, grâce au conducteur du train, on a pu suivre vos traces, les domestiques ont été interrogés et, parmi eux, une femme de chambre. Cette fille se rappelle très bien que parmi les objets contenus dans votre nécessaire de toilette, elle a reconnu un long poinçon qui aurait pu servir d'instrument au crime.

— J'ai en effet, parmi mes objets de toilette, un poinçon semblable à celui que vous m'indiquez. Ma trousse de voyage est assez complète. Nous faisons en Russie, simplement pour aller dîner en ville, des voyages à travers le steppe qui nous prennent deux ou trois jours et des nuits entières. Or, en traîneau, l'hiver, quand nous sommes surpris par un accident quelconque, un harnais à réparer, par exemple, il faut que, sous peine de mort, nous puissions parer à l'accident. Les loups ne badinent pas pendant la

nuit, et qui s'arrête dans la neige... y reste. Mais est-ce que l'on songerait à m'imputer la mort de ce voyageur ?

— Non... pas encore. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme a été assassiné. Or, le vol n'a point été le mobile du crime, puisque son argent et ses bijoux ont été retrouvés intacts.

— Qui vous dit que l'assassin n'a pas fouillé dans sa valise et qui vous dit qu'il n'y avait pas dans sa valise des objets précieux qui en auraient disparu?

— C'est que, de l'enquête qui a été suivie, il paraît résulter, au contraire, que la valise ne contenait rien qui fût de nature à tenter la cupidité d'un malfaiteur. J'ajoute qu'un assassin qui risque ce coup prend ses informations avant le départ et que ce n'est pas volontiers au hasard qu'il s'en remet du soin de récompenser ses efforts !

L'accusation a pensé plutôt qu'on se trouvait en présence d'un crime dont le mobile devait être cherché ailleurs. Vous avez été jusqu'à Mâcon le seul compagnon de route de ce voyageur. Or, l'on s'est demandé s'il était impossible de supposer, étant donné vos habitudes de violence, qu'une dispute eût éclaté entre vous deux, au cours de laquelle vous l'auriez frappé d'un coup mortel.

— Il aurait donc fallu qu'au cours de cette dispute j'eusse pris le temps de déboucler mon nécessaire de voyage, d'y choisir l'instrument de la mort de cet Anglais, peut-être même de l'affiler, et de le frapper de ce poinçon. Et vous croyez qu'il m'aurait attendu? Une querelle qui survient après un échange de propos plus ou moins violents atteste, au moins quand elle a ce résultat, un paroxysme de colère pendant lequel ces préparatifs eussent été singulièrement grotesques ! Et puis du compartiment voisin, s'il était occupé, ce que j'ignore, on aurait bien perçu quelque bruit! Et puis, croyez-vous encore que si j'avais accompli ce meurtre sous le coup d'une irrésistible impulsion, je n'aurais pas, une fois calmé et dégrisé par ma propre action, fait arrêter le train pour essayer au moins de porter secours à la victime de cet égarement? Allons donc, c'est purement insensé !

Sipianine s'était levé. Très pâle, il appuyait ses poings sur le bureau du juge d'instruction. Ses yeux étincelaient; sous sa moustache blonde ses dents blanches, entre les lèvres qui s'entr'ouvraient, lui donnaient un aspect de véritable férocité. M. Chanoine eut presque peur et, instinctivement, fit le geste de reculer son fauteuil.

— Calmez-vous, dit-il, mais pour qui vous verrait en ce moment, vous avez plutôt l'air d'un coupable qui se défend que d'un témoin qui dépose.

— Pardonnez-moi, fit le comte en se rasseyant, je pas été maître de ce premier mouvement. Mais, en vérité, cet interrogatoire..., ce poinçon..., tout cela m'a un peu énervé. J'ai manqué de sang-froid. Encore une fois, pardonnez-moi, et croyez bien que si j'avais eu une querelle avec votre Anglais, je l'aurais étranglé tout net, ainsi que je l'ai fait d'un loup dans le steppe une nuit, au retour d'un de ces dîners en ville dont je vous parlais tout à l'heure.

L'entretien était terminé. Sipianine laissa Delprat au Palais où ses affaires le retenaient, et rentra chez lui en riant d'un rire étrange, mais qui fit s'écarter de lui les domestiques de sa maison qu'il rencontra sur son chemin.

Confidence.

Pendant plus d'un mois M. Chanoine poursuivit son enquête. Il y déploya une activité sans limite. Cette affaire le passionnait. A toute force il en voulait savoir le mot. Certes les raisons que lui avait données Sipianine étaient convaincantes. L'absence d'intérêt, l'impossibilité de la préméditation rendaient l'accusation bien invraisemblable. Restait l'hypothèse d'une querelle à laquelle le tempérament emporté d'André semblait donner quelque apparence. Mais il aurait fallu, comme le lui avait fait remarquer celui-ci, qu'il eût tiré de sa trousse l'arme dont il se serait servi. Il ne pouvait prévoir à l'avance l'événement d'une querelle dont les péripéties très rapides eussent amené une violence qui se fût manifestée probablement de tout autre façon.

Et pourtant il ne se déclarait pas absolument convaincu. Il y avait là une inconnue qu'il aurait voulu dégager, et ce problème irritant pesait sur ses jours et sur ses nuits. Au fond, bien au fond, il gardait contre Sipianine la prévention du limier contre la bête de chasse. Elle peut lui échapper, mais elle a passé par ici. Ses traces sont chaudes et ce n'est qu'à contre-cœur qu'il se résigne à un défaut.

Cependant, au bout d'un mois il fallut bien y renoncer. M. Chanoine, comme on dit au Palais, « classa l'affaire », ce qui veut dire qu'il perdit toute espérance d'arriver à un résultat.

Le comte André en fut averti par Beloyson, et quelques jours plus tard il se présentait chez Me Delprat.

— J'ai voulu, mon cher maître, vous apporter moi-même, avec mes remerciements, un léger témoignage de ma reconnaissance pour les bons offices que vous m'avez rendus.

Sur ces mots, il lui remit un très élégant porte-cartes en platine niellé avec son chiffre très finement gravé en or. Dans le porte-cartes Delprat trouva cinq billets de mille francs qu'il en retira délicatement, puis ne voulant pas être en reste d'élégance avec Sipianine il lui dit en souriant :

— Pardon, mon cher client, mais vous serrez bien mal votre argent puisque vous l'égarez dans un carnet qui porte mon chiffre! Ce qui veut dire que je me considère comme très suffisamment honoré par ce petit présent qui restera comme un souvenir infiniment précieux des relations que j'ai eues avec vous. J'ajoute que cette somme serait encore beaucoup trop considérable pour ce que vous voulez bien appeler mes « bons offices » et que je ne saurais l'accepter à aucun titre. Faites-moi donc la grâce de me traiter en homme du monde et ne gâtez pas par une rémunération la charmante attention que vous avez eue de choisir pour moi ce joli souvenir et d'y faire graver mon chiffre.

— Soit, dit le comte, il ne manque pas de pauvres gens auxquels cette aubaine fera plaisir. Laissez-moi la leur adresser en votre nom.

— Mais...

— A votre tour ne gâtez pas par votre résistance la joie que nous allons causer à des malheureux et, acceptez simplement ce que je vous offre avec simplicité.

Et puis, pour en revenir à notre fameuse affaire, il paraît qu'elle est terminée?

— Absolument terminée. Le juge d'instruction a dû renoncer à toute poursuite et, comme nous disons : « classer l'affaire ». Mais je l'ai revu depuis. Savez-vous qu'il avait contre vous des préventions singulières et, disons-le entre nous, des préventions que votre attitude n'était pas faite pour détourner lors de notre entrevue dans son cabinet.

— C'est peut-être vrai et après tout il n'avait pas tout à fait tort. Car, vous savez, votre Anglais c'est moi qui l'ai tué.

Si maître qu'il fût de lui-même, Delprat ne put se retenir de faire un bond sur son fauteuil. Quant au comte il paraissait suivre avec le plus grand calme les évolutions de la fumée qu'une cigarette de tabac d'Orient envoyait dans l'air.

— Comment?...

— Écoutez-moi. J'ai pu, dans nos courtes relations, reconnaître que vous étiez un parfait galant homme. Je n'aurai donc pas même à invoquer le secret professionnel pour me garantir contre la tentation qu'aurait une âme vulgaire de me livrer aux appétits du juge Chanoine! Mais je vous dois la vérité et j'aurai quelque plaisir à vous l'apprendre tout entière.

J'ai beaucoup voyagé, et toujours et partout j'ai été révolté du monstrueux égoïsme et de l'extraordinaire sans-gêne des Anglais. Il n'y a presque pas de grossièreté qu'ils ne se permettent vis-à-vis de leurs contemporains. C'est ainsi qu'ils attestent leur prétendue supériorité. Race de proie, il semble que tout leur appartienne par droit de conquête. Ce qu'ils ne peuvent prendre ils l'achètent... au plus bas prix possible et, soyez tranquille, ils ne font que de bons marchés. Ils ont tout débaptisé. Leur morgue est de la dignité ; les rapines auxquelles ils se livrent dans l'univers entier s'abritent sous le nom de civilisation. Leurs missionnaires, qui ne sont que des marchands, et les plus avisés des marchands, se dissimulent sous l'apparence de la religion. L'art de mettre la main dans la poche des autres, ils l'appellent « le sens pratique ». Ils ont tous les vices... et par-dessus le marché l'hypocrisie protestante plus implacable encore que celle du Tartuffe catholique !

Ajoutez-y la morgue inaltérable du dernier coutelier de Birmingham qui ne changerait pas son titre de citoyen anglais contre la plus haute noblesse des pays voisins. C'est à croire qu'ils ont hérité des Romains et que le *civis Romanus*... répond à tout et dispense de tout!

Et nous autres, avec la docilité qui caractérise l'espèce humaine, nous les avons acceptés sur l'étiquette de leur sac. « La pudeur britannique, le *home* britannique, la vertu britannique, la supériorité de la race anglo-saxonne etc. Et il ne leur en a coûté que de le dire pour qu'on les crût sur parole. Or, la pudeur britannique : on sait ce qu'elle vaut par les indiscrétions de leurs journaux qui nous ont édifiés sur ce qui se passe là-bas. Leur *home*, ils le louent à beaux deniers comptants. Un prince de mes amis a eu la fantaisie d'aller chasser le grouse en Écosse. Il s'est installé chez un grand seigneur moyennant la forte somme. Celui-ci lui a loué sans hésiter le « nid de ses amours », le berceau de sa famille et le foyer de ses ancêtres. « Il m'aurait loué sa femme si j'en avais eu envie, me disait le prince, mais elle était trop laide ! »

Et puis, ma mère est d'origine française. C'est la petite-fille d'un général français tué à Waterloo ! Tout petit j'ai sucé la haine de l'Anglais geôlier de Napoléon.

Cela... un grand peuple ! Allons donc ! Un grand peuple aurait donné pour prison à Napoléon un de ses châteaux avec un splendide train de maison et des généraux plein ses antichambres !

Mais, même vaincu, ils en avaient encore peur et il leur fallait Wellington en Achille planté sur une de leurs places pour leur faire croire qu'ils avaient au moins un héros.

Eh bien ! le soir de ce fameux jour, je me suis donc trouvé en tête à tête avec cet Anglais. J'avoue que j'étais peut-être un peu nerveux et le souvenir de Jeanne d'Arc m'a-t-il un peu plus hanté que de raison.

Quoi qu'il en soit, il a engagé la conversation. Malgré ma réserve il a voulu causer, et tout de suite je me suis aperçu que j'avais affaire à un des plus

beaux spécimens de la race. Entier, suffisant, convaincu, plein d'assurance et de dédain. Avec cet air de parler haut dans son affreux charabia et de vouloir me convaincre de toutes les supériorités qu'ils se croient sur le reste de l'humanité. Enfin, en vrai Jingoe : il a voulu entamer l'histoire du Transvaal. Cette abominable guerre où un peuple de héros lutte contre des mercenaires comme les bandes carthaginoises ! Il a voulu justifier cette entreprise dans ses origines, cherchant à me démontrer que personne en Europe n'y avait rien compris. Il a loué l'endurance de leurs troupes, et leur héroïsme, et la persévérance de ces gens qui se battent !... vingt contre un !

Une rage sourde s'est emparée de moi. Pendant qu'il s'extasiait sur les mérites de son peuple, j'eus envie cent fois de lui sauter à la gorge et de l'étrangler.

Enfin, il se déshabilla lentement, très satisfait de son discours. Il ôta son veston, son gilet, ses bretelles, et ses bottines qu'il remplaça par des pantoufles. Oh ! ces pantoufles en tapisserie... rien que pour ces pantoufles je ne regretterais pas ce que j'ai fait ! Puis il s'endormit d'un air béat, tranquille, avec la satisfaction du devoir accompli.

Resté dans mon coin je songeais. Je me disais :

— Voyons, André, ce n'est pas la première fois que tu rencontres un Anglais expansif, suffisant et mal élevé. Il est probable que tu en rencontreras d'autres, car cette race est semblable à une chemise d'Arabe dans laquelle on renonce à compter les poux. Laisse-le tranquille !

Et puis il y a parmi ces gens des personnalités intéressantes. Toutes leurs femmes n'ont pas des pieds de roi où se cultivent des oignons, le corsage vide comme la bourse de l'enfant prodigue, et les dents hors de la bouche ! Il y en a de jolies... de très jolies même... et parmi les hommes combien qui pensent comme toi sur leurs compatriotes et sont révoltés des brutalités, du mensonge et de la lâcheté politique qui a présidé à l'aventure du Transvaal.

— Non... non... ajoutai-je en forme de conclusion, il me faut celui-là.

Israël chassait un bouc au désert en le chargeant de ses iniquités. Pourquoi ne pas prendre ce bouc puisqu'il m'est offert par la Providence ?

Puis j'étais hanté par toute sorte de réflexions. Je me disais :

— Je voudrais bien savoir ce qu'il adviendrait d'un crime qui serait commis sans aucun mobile apparent. D'ordinaire la raison du crime éclate avec évidence. La cupidité, la vengeance, l'intérêt plus ou moins dissimulé qui arment la main du coupable le dénoncent avec une singulière clarté.

Vraiment le métier de magistrat est bien simple et c'est, dans la plupart des cas, un jeu d'enfant de suivre à la trace le couteau ou le poison qui a fait son œuvre, et encore on s'y trompe parfois.

Mais ici ? Quel intérêt ? Le vol ? Non. Il ne sera pas volé. La vengeance ? Non. Je ne connais pas cet insulaire.

Et instinctivement je débouclai ma trousse de voyage et je pris le poinçon dont se préoccupait M. Chanoine.

Il dormait toujours, l'insulaire. Son petit ventre en pointe se berçait au mouvement du train. Il avait son air satisfait, béat, insupportable et irritant !

Ma foi, tant pis ! Et sans souffrance, sans angoisse, l'Anglais a accompli sa destinée !

Adieu, mon cher maître, moi je vais me faire tuer chez les Boers. J'arriverai peut-être à temps pour descendre encore quelques kakis !

Maître Delprat, abasourdi, regarda s'éloigner le comte André Grégorowitch Sipianine qui, ayant rallumé sa cigarette, en lança une dernière bouffée à ce cabinet qu'il ne devait plus revoir.

LÉON CLÉRY.

VARIÉTÉS

La coopération au quartier Latin.

Le restaurant coopératif des étudiants vient de s'ouvrir. C'est dans la rue du Sommerard, en plein quartier Latin, qu'il est situé. Il ne comprend qu'une salle, une grande salle claire et gaie, avec ses murs tendus en vert pâle, ses tableaux de campagne ensoleillée, et ses rangées de petites tables de marbre gris, mobiles, que les convives peuvent disposer à leur gré.

Depuis près de deux ans déjà, l'idée en avait été lancée, sous l'initiative généreuse de quelques professeurs, et par le dévouement d'un étudiant qui, deux années durant, âgé de vingt ans à peine, assuma toutes les charges et toutes les difficultés qu'entraîne avec soi la réalisation d'un semblable projet. Cette idée avait été accueillie avec joie par les étudiants : car, dans ces dernières années, ils sentaient se relâcher jusqu'à se détendre entièrement leurs liens anciens de solidarité et de camaraderie. L'exemple de leurs camarades étrangers leur donnait bon espoir. Dans quelques grandes universités d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande surtout, fonctionnaient depuis longtemps déjà des coopératives d'étudiants, partout couronnées de succès. Mais tout le monde sait que, dans les tentatives qui ont, à quelque degré que ce soit, un caractère économique et commercial, le bon vouloir ne suffit pas, et que bien

souvent, trop souvent même, les capitaux manquent. Et voilà pourquoi, depuis deux ans, l'idée si populaire parmi les étudiants d'un restaurant coopératif· où, comme une grande famille élective, ils pourraient chaque jour se retrouver autour des mêmes tables, n'avait pu être réalisée.

Certes, dès le début, les adhésions furent nombreuses, et nombreux furent ceux qui s'inscrivirent sur les listes circulant dans les Facultés. Mais les capitaux fournis par les étudiants actionnaires ne pouvaient suffire, d'autant plus que la lutte s'annonçait dure et difficile. Les restaurateurs du quartier Latin avaient même tenté, l'an passé, de s'unir dans une ligue d'opposition au Restaurant coopératif. Je ne sais si l'essai a réussi, si la ligue s'est constituée; mais ce qui est certain, c'est qu'elle n'a pas atteint son but, car le restaurant des étudiants s'est ouvert, et chaque jour plus nombreux sont les convives de ce déjeuner quasi familial où l'on voit manger côte à côte professeurs et élèves, puisque, dans ce premier mois, le nombre des repas et des recettes a plus que quintuplé! Des personnes étrangères, des professeurs surtout, s'intéressèrent à cette tentative nouvelle de la jeunesse des écoles, et ainsi se trouva couverte, il y a quelque temps, par une souscription importante, la somme nécessaire.

Société anonyme, à personnel et capital variables, le Restaurant coopératif de la Rive gauche a déjà en caisse 35 000 francs divisés en quatorze cents actions de 25 francs chacune. Cette société a pour but, comme le dit l'article 3 de ses statuts : 1° de fournir à ses associés une nourriture hygiénique; 2° de leur faire réaliser des économies sur leurs frais de restaurant; 3° de lutter contre l'alcoolisme en se conformant au programme de la « Société contre l'usage des boissons spiritueuses ». Voilà ce que veut la société : fournir à ses membres une nourriture simple, mais saine, en place de ces mets épicés des restaurants bon marché qui perdent pour la vie la santé de tant de jeunes gens peu fortunés; les soustraire à l'exploitation de ces petits restaurateurs, qui, de jour en jour plus nombreux et, par suite, ayant chacun de moins en moins de clients, sont obligés de renchérir encore leurs prix ou de se rattraper sur la qualité des mets pour subvenir à leurs frais généraux relativement énormes ; enfin lutter contre l'alcoolisme, qui dégrade et abrutit les races, l'alcoolisme, ce fléau moderne qui des classes ouvrières où il semblait avoir, jusqu'à ce jour, confiné ses ravages, s'étend jusqu'aux classes dirigeantes, prédisposant à toutes les maladies, à toutes les tares, morales et physiques, et préparant pour l'avenir une race de rachitiques, de tuberculeux, d'idiots et de criminels. C'est surtout dans la jeunesse que l'alcoolisme se répand, dans la jeunesse que l'étude n'occupe pas la journée entière. Et c'est pourquoi des savants et des philanthropes, comme M. le docteur Hayem et M. Ch. Gide, professeur d'économie sociale à la Faculté de droit de Paris, ont pris la généreuse initiative de cette œuvre pour en faire, dans le vieux quartier Latin, le foyer d'un mouvement anti-alcoolique, c'est-à-dire un mouvement de prévoyance et de relèvement social. Les principes de la Société contre l'usage des boissons spiritueuses, auxquels le Restaurant coopératif du quartier Latin déclare se conformer, sont l'abstention entière « sauf prescription médicale », d'eau-de-vie et de toutes espèces de liqueurs, et « l'usage modéré de vin, de bière et de cidre ». La modération est d'ailleurs laissée à l'appréciation individuelle de chaque consommateur.

Mais l'idée première qui a présidé à cette œuvre a été de créer un restaurant d'étudiants sur des bases coopératives. Depuis l'échec des tentatives précoces d'organisation socialiste qui suivirent les révolutions de 48 et de 71, philanthropes et sociologues avaient cherché un mode de réforme sociale qui, tout en conservant les mêmes principes et les mêmes bases, puisse se concilier avec la société capitaliste, s'essayer dans ses cadres, afin de substituer à la révolution violente rêvée par quelques-uns l'évolution lente, mais sûre, d'une organisation plus juste et plus fraternelle, se développant au sein même de l'organisation ancienne, comme une vieille ville qui, peu à peu, se renouvelle et se rebâtit.

Comme le disait dernièrement encore M. le comte de Mun, nous sommes tous d'accord sur les principes socialistes. Mais là où l'accord cesse, c'est lorsque certains d'entre nous, les collectivistes, proclament qu'une révolution, un complet bouleversement social est nécessaire pour substituer, à l'ancienne organisation détruite, une organisation nouvelle, plus juste et meilleure, disent-ils, mais dont ils ont à peine indiqué les grandes lignes. Nous savons cependant par expérience, nous autres Français, qu'il faut avoir, avant de bouleverser l'état de choses actuel, une idée bien nette et bien précise de l'état de choses qu'on veut lui substituer, et que même dans ce cas, les révolutions, les révolutions populaires surtout, sont grosses de surprises et de déboires. Aussi comprend-on le succès rapide et enthousiaste des sociétés coopératives qui, plus lentement il est vrai, mais sans révolution, sans choc, sans surprises possibles et sans aléas, supplanteront peu à peu et par leur supériorité même, que la pratique fera ressortir, les sociétés capitalistes.

Que demande le socialisme? — abolir le salariat et le patronat, donner à chacun la juste et entière rémunération de son travail, supprimer ces nuées d'intermédiaires, petits commerçants, petits bouti-

quiers, dont le nombre s'accroît sans cesse et qui, par cet accroissement même, renchérit les objets sans cesse davantage.

A toutes ces demandes, à toutes ces revendications, le coopératisme donne satisfaction. En place de l'usine où le patron règne et garde pour lui seul tous les bénéfices, supportant tous les aléas de l'entreprise, et où l'ouvrier, une fois son travail accompli et son salaire payé, n'est plus qu'un étranger, la théorie nouvelle élève des sociétés coopératives de production dont les capitaux ont été fournis par les ouvriers eux-mêmes et où le patron n'est plus que l'un d'eux, plus intelligent, plus habile, ou plus instruit que les autres. Plus d'intérêts à prélever pour ceux qui ont fourni l'argent nécessaire à l'entreprise, plus de patrons dont l'avantage est de payer l'ouvrier le moins cher possible, pour encaisser de plus gros bénéfices : actionnaires, patron, ouvriers, ils sont tout à la fois ; et, ayant reçu le salaire quotidien, comme l'ouvrier de l'usine capitaliste, ils se partageront encore au bout de l'année les bénéfices de l'entreprise, d'autant plus importants que l'usine sera plus prospère. Et loin d'affaiblir, de supprimer le mobile si puissant de l'intérêt personnel, le sentiment de la responsabilité individuelle, ce qui est l'argument le plus fort que l'on puisse opposer à l'organisation collectiviste, l'organisation coopératiste le maintient, l'augmente même, car l'ouvrier qui n'a qu'un salaire à toucher a moins d'intérêt à la prospérité d'une entreprise que celui qui, en plus, en partagera les bénéfices, à la fin de l'an.

La vie économique se réduit à deux termes : la production et l'échange. Pour la production, nous avons vu comment la théorie coopératiste a résolu le problème en supprimant l'opposition d'intérêts nécessaire, la lutte inévitable du patronat et du prolétariat dans la société capitaliste. Pour l'échange, elle a supprimé l'antinomie entre vendeurs et consommateurs par les coopératives de consommation fondées sur les mêmes bases. Comme elle a supprimé la lutte du patronat et du prolétariat en supprimant le patron, ou, mieux, en faisant de l'ouvrier son propre patron, de même elle a supprimé l'opposition d'intérêts entre l'intermédiaire, le marchand, et le consommateur, en supprimant le premier, ou plutôt, en faisant du consommateur son propre marchand. Le magasin de la société coopérative de consommation a été achalandé avec les fonds provenant des sociétaires : quand ceux-ci y viennent faire leurs emplettes ou y envoient leurs commandes, tout se passe comme si le magasin coopératif était un magasin ordinaire ; mais, au bout de l'année, les gains faits par le magasin, et qui normalement reviendraient au patron, sont partagés entre les sociétaires proportionnellement au montant de leurs achats. Et comme ces gains sont presque toujours fort importants, on arrive vite à baisser notablement le prix des choses, quitte à répartir à la fin de l'année entre les sociétaires des dividendes moins élevés.

Ces dividendes constituent pour l'ouvrier un petit pécule économisé sans privation aucune, automatiquement, et tout prêt pour la caisse d'épargne : ce qui est une façon de résoudre, très simple et satisfaisante, la question si difficile de la prévoyance et de l'épargne populaires. Et voilà comment le coopératisme pourra économiser chaque année des millions et des millions, rendre à l'ouvrier, au véritable producteur, cette partie si importante de sa fortune, de son gain, que se partageaient entre eux les placeurs d'argent, les patrons, mais surtout l'armée innombrable des intermédiaires, grands magasins et petits débitants prélevant chaque année sur la fortune nationale une somme énorme. Car désormais, par cette combinaison nouvelle, ils seront devenus inutiles, et ainsi se trouvera réalisée, aussi parfaitement que peut l'être un idéal humain, la grande formule des collectivistes : A chacun le produit intégral de son travail.

C'est sur ces bases qu'a été créé le restaurant coopératif des étudiants. C'est une application nouvelle, un essai et un succès de plus pour la théorie coopérative. Ce n'est pas la première, certes, et depuis longtemps des groupements ouvriers en ont fait l'essai, et presque tous ont été récompensés par un plein succès. Parmi les coopératives de production, il me suffira de citer la verrerie ouvrière de Carmaux, la plus connue. Le Bon-Marché, depuis le legs généreux que M[me] Boucicaut en a fait à ses employés, le Familistère de Guise, sont aussi des coopératives. Les sociétés coopératives de consommation sont les plus nombreuses, car ce sont celles dont le fonctionnement est le plus facile et le plus simple. A Paris, dans tous les quartiers ouvriers on en trouve : bazars, épiceries, restaurants coopératifs. Le restaurant des étudiants en sera un de plus : à la fin de l'année, les bénéfices en seront distribués entre les clients au prorata de leur consommation. Mais peut-être ne s'arrêtera-t-on pas là. Devant le beau succès qui s'annonce, la jeunesse des écoles a rêvé d'établir aussi un hôtel coopératif, une bibliothèque, un cercle coopératifs ; et bientôt l'on pourrait voir les étudiants de Paris, qui semblaient peu à peu et de plus en plus devenir étrangers les uns aux autres, réunis dans les mêmes maisons, vivre ensemble de la bonne et simple vie de la famille, préservés des liaisons équivoques, hors de la tourmente des passions qui agitent l'âme du jeune homme se sentant tout à coup, au sortir de la férule du collège, libre au milieu des plaisirs, et créer entre eux pour la vie ces

liens de solidarité sincère et fraternelle qui ne se nouent qu'entre jeunes gens. Et plus tard, quand les étudiants de maintenant seront devenus des hommes, ayant fait l'apprentissage de la solidarité sociale à l'âge où l'on apprend encore, ils comprendront mieux qu'à la lutte pour la vie l'on doit substituer l'union pour la vie ; et alors seulement l'envie et la haine, que ceux qui sont en bas portent à ceux qui sont en haut, se changeront en reconnaissance et en fraternelle amitié.

Avant d'insérer dans ces colonnes l'exposé de la première tentative en France de coopération universitaire, nous avons cru qu'il serait bon de demander un mot d'approbation et d'encouragement à tous ceux que cette question intéresse, professeurs, hommes politiques, publicistes et penseurs, afin de montrer que si c'est avant tout une œuvre d'étudiants, fondée et régie par des étudiants en vue de leur bien-être matériel, c'est aussi une œuvre de propagande et de régénération sociales. Et nous sommes heureux de pouvoir citer la mention, si flatteuse dans sa brièveté, que M. Émile Faguet, professeur à la Sorbonne et membre de l'Académie française, a bien voulu apposer à l'article ci-dessous : *Très approuvé.* M. Paul Deschanel, de l'Académie française et président de la Chambre des députés, a ajouté : *Je suis de tout cœur avec vous : mutualité et coopération, là est l'avenir.* Enfin, et pour ne pas prolonger plus longtemps cette énumération, nous nous contenterons de citer la parole si bienveillante de M. Paul Adam, qui s'est fait le défenseur et l'apôtre, dans la presse quotidienne, des idées de groupement autonome et de coopération : *C'est une grande joie de mon esprit que d'applaudir à votre tentative.*

Avec de telles bienveillances, avec de tels encouragements, les étudiants se sentiront plus forts et plus entreprenants pour l'avenir. Et ce qui leur semblait tout à l'heure encore des projets lointains et des espoirs imprécis deviendra la réalité prochaine et vivante de demain.

HENRI MARNIER.

VICTOR HUGO

D'APRÈS LE POST-SCRIPTUM DE MA VIE

Dans la *Légende des Siècles*, Hugo rapporte que don Jayme, après avoir souffleté son fils qui mettait les villes au pillage, descendit dans la crypte funèbre pour méditer auprès de la statue énorme de l'aïeul mort,

> Superbement assis devant le grand ciel noir,
> Occupé seulement de l'aurore éternelle.

... On pense à don Jayme en lisant le *Post-Scriptum de ma Vie;* on croit descendre dans les caveaux où l'on entend un murmure sortir du colosse d'airain.

Dans ce livre, nul « bruit vivant » ne pénètre plus. Les « cris humains », les cris de souffrance ou de haine se taisent. Vraiment, le poète n'est plus « occupé que de l'aurore éternelle ». Comme il est grand pour oublier ainsi, à jamais, les misères de la vie écoulée. Si l'on peut comparer Hugo à de simples hommes de lettres, qu'on se rappelle d'autres publications posthumes, cahiers, journal, en qui tel ou tel a enfermé, comme dans un carquois de réserve, ses traits les plus envenimés..., ceux qu'il n'osait pas décocher de son vivant, de peur qu'ils ne fissent ricochet contre lui-même. Le *Post-Scriptum* d'Hugo n'a pas un seul mot de haine. A peine, au passage, voit-on une jolie et souriante saillie :

> Je n'ai lu qu'aujourd'hui le travail de Lamartine sur *les Misérables.* Cela pourrait s'appeler : *Essai de morsure par un cygne* (16 avril 1863).

Envers Stendhal, Hugo est clément :

> Quand Stendhal (le même qui préférait les mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr à Homère et qui tous les matins lisait une page du Code pour s'enseigner les secrets du style), quand Stendhal raille Chateaubriand pour cette belle expression, d'un vague si précis : « la cime indéterminée des forêts », l'honnête Stendhal n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut, et ressemble à un sourd qui, voyant chanter la Malibran, s'écrierait : « Qu'est-ce que cette grimace ? »

Ces boutades, comme les autres d'ailleurs, ne sont que douceur et bonté. On aime davantage le grand aïeul, et on le comprend mieux quand on médite le *Post-Scriptum de ma Vie* (1).

(1) Il faudrait dater ce livre. Certains passages, — les plus courts notamment, — portent des dates depuis 1844 jusqu'à 1869. Mais on sent bien que l'ensemble doit être contemporain des plus récentes pièces des *Contemplations* et des plus anciennes de la *Légende* (environ 1855 à 1864). Par exemple, le titre d'un chapitre : *Promotorium Somnii*, a dû être trouvé presque en même temps que

> Le pâtre promontoire au chapeau de nuées.

D'ailleurs, l'excellent éditeur d'Hugo, M. Paul Meurice, nous apprend que ces « cahiers datent de l'exil, et des années où la santé de Victor Hugo subissait une crise assez grave ».

Or, nous savons que sur le manuscrit de la *Première Légende*, Hugo a écrit au-dessous du dernier vers du *Sacre de la Femme :*

« *17 oct. 1858 : en relevant de ma maladie.* »

Nous savons aussi que les *huit* dernières strophes de *Plein Ciel* sont précédées de cette annotation en marge :

« *Ces sept dernières strophes ont été faites en juin 1858, au commencement de la maladie dont j'ai failli mourir.* »

Les grands fragments du *Post-Scriptum de ma Vie* sont donc des années qui entourent 1858.

(On vient de voir que la dernière inscription manuscrite que nous avons citée fait lever un problème : Hugo a-t-il

*
* *

En effet, Hugo montre ici, à nu, toute son âme : il dit ce que sont pour lui la Nature, l'Homme et Dieu ; il laisse voir comment le Mystère se reflète en lui ; il fait pénétrer jusqu'à la source même d'où s'est épanchée toute son œuvre.

« Dieu se démontre par son absolu… (1). La nature déclare que Dieu existe… Dieu s'enferme ; mais le penseur écoute aux portes… La création est mue par deux espèces de moteurs, tous deux invisibles : les âmes et les forces. Les forces sont mathématiques, les âmes sont libres… Dieu est l'Ame-Force… L'idée de Dieu, c'est la lumière solaire… ; les religions, lunes de Dieu, éclairent l'homme dans la nuit. Le spectre qui sort de cette douteuse clarté s'appelle superstition. » Une religion est « un miroir plus ou moins trouble, plus ou moins poli ; c'est un miroir qui irise de superstitions et de fables le contour de Dieu… Je crois à Dieu direct .. Je vois Dieu à l'œil nu. — Vous n'avez pas la force d'être religieux ? Allons, soyez dévot ! »

Ainsi, Hugo conçoit, ou plutôt il sent Dieu directement, absolument. Comme homme, Hugo sent qu'il est une âme-force ; mais Dieu est l'Ame-Force. Hugo dirait, — et il a dû le dire, — Dieu c'est la Majuscule.

Toutes ces formules peuvent paraître un peu étranges à première vue ; mais, si l'on songe qu'il s'agit ici d'exprimer l'ineffable, on sera pour elles plein de l'indulgence la plus juste, et l'on jouira tout à loisir de leur accent passionné, ému, émouvant : on admirera la netteté plastique par qui elles traduisent ce qui n'a ni forme ni couleur.

Renan dirait en substance : « Dieu c'est le Divin. » Pour ne pas limiter le concept de Dieu, pour ne pas le réduire à n'être qu'une pensée particulière dans un cerveau humain à propos de Dieu, il fait présager que toute notre puissance de penser à lui, toute notre « catégorie » du divin, est ce qui remplit le moins mal le mot « Dieu ».

Hugo pense de même, mais avec d'autres formules :

Écoutez :

Le jour où l'asymptote rencontrera l'hyperbole, l'âme rencontrera Dieu.

Le point de jonction est dans l'infini.

Se rapprocher toujours, n'atteindre jamais, c'est la loi de l'asymptote, c'est la loi de l'âme.

C'est cette ascension sans fin, c'est cette perpétuelle poursuite de Dieu, qui pour l'âme est son immortalité.

Évidemment, les objections et les difficultés ne comptent pas pour Victor Hugo. Nous admirons son allure superbe. C'est chose bien malaisée, en effet, de parler de l'âme immortelle et de la divinité sans soulever quelques problèmes assez embarrassants ! Mais Hugo les supprime avec éloquence :

Dante vient d'écrire deux vers. Pendant qu'il songe accoudé, le premier vers dit au second : Sais-tu, frère ? nous sommes immortels ! je sens en moi la durée éternelle ; nous venons d'éclore pour la gloire ; j'ai la conscience que je traverserai les siècles. Le deuxième répond : Quel rêve ! je sens que je ne traverserais pas un jour ; j'ai en moi la mort ; je ne suis pas.

En ce moment, Dante sort de sa rêverie, prend sa plume, relit ses deux vers, et efface le second.

Tous les deux avaient raison.

Y aurait-il des ébauches d'âme qui se sentent ébauches, des embryons de moi destinés à la refonte, des êtres essayés, qui disparaîtront dans le néant et qui en ont conscience ?

Y aurait-il des hommes que Dieu rature ?

Ainsi, il y a une « échelle » des êtres ; les choses, les animaux, les hommes occupent un degré plus ou moins haut selon qu'ils voient Dieu plus ou moins directement. Et l'avantage n'est pas toujours à l'homme. « Dieu est invisible au philosophe, » mais l'âne dit : « Je le vois (1) », quand toutefois cet « âne » ne s'appelle pas Nisard (2).

La valeur d'un être, c'est sa faculté « d'intuition ».

En effet, il y a trois ordres de phénomènes : « Humanité, Nature, Surnaturalisme. A proprement parler, ces trois ordres de faits sont trois aspects divers du même phénomène. L'humanité, dont nous sommes, la nature qui nous enveloppe, le surnaturalisme qui nous enferme en attendant qu'il nous délivre, sont trois sphères concentriques ayant la même âme, Dieu… Nous les distinguons parce que notre compréhension, étant successive, a besoin de division. » L'important, l'essentiel pour chaque être, c'est de percevoir dans chaque fait « d'humanité ou de nature », le « surnaturalisme qui s'y mêle » ; il faut avoir une « fenêtre sur l'infini » ; il faut ouvrir non seulement « l'œil de chair », mais surtout « l'œil de l'esprit ».

Et alors on ne voit pas seulement le vrai, on voit le réel. On entend le langage des choses : « le rayon de lumière est une bouche qui parle » ; on comprend « ce que dit la bouche d'ombre » ; l'univers est un

[illegible] compté ses strophes ? C'est peu probable… Il a dû, plus tard, en ajouter une. Laquelle ?… J'ai une présomption ; mais il vaut mieux que l'examen du manuscrit donne une certitude. Que les érudits renseignent les poètes !

(1) Sauf indication contraire, toutes les citations sont prises dans le *Post-Scriptum de ma Vie*. — Nous nous efforçons de laisser à la pensée d'Hugo sa forme même. D'ailleurs toute pensée, et surtout celle d'Hugo, est vraiment inséparable de sa forme.

(1) *Première Légende des Siècles*.

(2) *Les Châtiments*.

ensemble de « voix qui disent *non* et de voix qui disent *oui*; » tout est un; *mais pour être perçu, tout est antithèse.* « La nature procède par contrastes. » L'office de l'homme, le devoir du poète-mage, et aussi « l'honnêteté de Dieu », c'est d'affirmer le triomphe du lumineux sur l'obscur, du haut sur le bas, de « Zénith sur Nadir », de Plus sur Moins, de ce qui est libre sur ce qui est déterminé, de l'Ame sur la Force, afin d'arriver à cette apothéose :

La liberté dans la lumière (1).

***

Telle est l'âme même d'Hugo, ou plutôt telle est *l'affirmation profonde* que cette âme trouve toujours en elle. Ce n'est pas par un raisonnement, par une suite de déductions logiques, ni par un enchaînement de remarques générales, historiques, ni par l'effet de souvenirs personnels, qu'elle arrive à découvrir au fond d'elle-même cette donnée première. Une fois son génie lyrique complètement épanoui, c'est-à-dire depuis 1850 environ, Hugo porte vraiment une lumière en lui; et cette lumière fascine ses yeux et lui fait négliger toutes les autres clartés. Il la projette sur les choses, et aussitôt elles prennent un aspect visionnaire : les reliefs se détachent éclatants, et laissent flotter, mystérieusement, le prolongement des ombres (2)...

Si l'on veut décomposer cette lumière intérieure par le prisme de l'analyse, on trouve successivement les nuances et les couleurs que nous avons essayé de montrer. Mais il ne faut pas prendre cette gamme spectrale pour une suite d'idées : ce n'est que le fléchissement épanoui et diversement coloré du rayon unique, intérieur et premier qui, en définitive, est Hugo même. Hugo dirait : « Ego, Hugo. » C'est ce qu'il appelle son « entité ».

***

L'âme donnée, l'esthétique suit. La lumière intérieure, qui est Hugo, projette sur l'art les mêmes clartés et les mêmes ombres que sur le reste des choses.

« Le beau est âme... La poésie contient la philosophie comme l'âme contient la raison... La lueur de l'absolu, si prodigieusement lointaine, rayonne à travers le Beau... Une religion sort de toute perfection... L'art émeut. Les émus sont les bons, les émus sont les grands... L'art contient l'idée de liberté, *arts libéraux;* les lettres contiennent l'idée d'humanité, *humaniores litteræ.* » La valeur d'une œuvre c'est la part d'infini qu'elle contient. Les poètes « primitifs » sont ceux qui sont en communication directe avec le « surnaturalisme »... « Ces hommes ont l'originalité, c'est-à-dire l'immense don du point de départ personnel. De là leur toute-puissance. » Les poètes primitifs ne se trouvent pas seulement à l'origine des sociétés : « La Révolution est le couteau avec lequel la civilisation a coupé son lien. » Désormais les poètes peuvent de nouveau être « primitifs ». Ce ne sont plus des lettrés imitateurs d'imitateurs : « dégradation croissante des reflets... de lune en lune on arrive à l'effacement ». Au contraire le poète, s'il a nom Hugo, peut être

... comme Shakespeare, comme Eschyle, comme Job, comme Isaïe, un de ces omnipotents de la pensée et de la poésie qui, adéquats, pour ainsi dire, au Tout Mystérieux, ont la profondeur même de la création, et qui, comme la création, traduisent et trahissent extérieurement cette profondeur par une profusion de formes et d'images, jetant au dehors les ténèbres en fleurs, en feuillages, en sources vives.

Pour Hugo, le poète est à peine un cerveau humain : c'est une force de la nature. A propos de La Fontaine il écrit : « La Fontaine végète plutôt qu'il ne vit... Ses pieds ont pris racine parmi les racines de la forêt... c'est un arbre de plus dans le bois, le fablier. »

Aussi est-ce « une chose profonde que la critique, et défendue aux médiocres. Le grand critique est un grand philosophe; les enthousiasmes de l'art étudié ne sont donnés qu'aux intelligences supérieures; savoir admirer est une haute puissance... Le goût, comme le génie, est essentiellement divin... Le génie et le goût ont une unité qui est l'absolu, et une rencontre qui est la beauté. »

Car il ne s'agit pas du « goût relatif, qui joue un rôle utile dans les rhétoriques et les prosodies, qui broche « des cahiers d'expressions » pour devenir « le gagne-pain de M. Quicherat » ; — il s'agit du « goût supérieur et absolu qui est tout à la fois la loi latente et la loi patente de l'art », capable de sentir et de comprendre que « les poètes sont des entités, que leurs facultés, combinées selon un logarithme spécial pour chaque esprit, sont des concordances, qu'au fond de tous ces êtres on sent le même être, l'Inconnu, qu'il y a dans ces hommes de l'élément, que ce qu'ils font ils ont à le faire ».

Mais, « en cherchant l'idéal, touchons toujours du bout du pied le réel... Fixez votre regard sur l'œuvre des poètes complets, voici ce que vous trouvez : dans le détail, dans la forme, une précision sévère, et dans le fond une grandeur étrange et presque illimitée... Le beau veut des contours; l'idéal veut de l'infini. » D'ailleurs « confondre forme avec surface est absurde. La forme est essentielle et absolue; elle vient

(1) *Légende. Plein ciel.*

(2) M. Emile Faguet : « Hugo... un homme qui se donne le spectacle des ombre chinoises de la pensée. » *Études littéraires sur le XIXe siècle.*

des entrailles mêmes de l'idée... Le style, c'est le fond du sujet sans cesse appelé à la surface. » Puissance de la beauté : Horace qui est « neutre, sceptique, lâche et corrompu », Horace met de l'Infini dans son œuvre, et l'on sort « meilleur et assaini » de sa lecture.

Pourquoi? c'est qu'Horace, c'est beau.

Et qu'à travers le mal, qui est à la surface, le beau, qui est au fond, agit.

Forma, la beauté. Le beau, c'est la forme. Preuve étrange et inattendue que la forme, c'est le fond..., cette forme éternelle qui, dans le mystère insondable du Beau, se rattache à l'absolu.

Voilà vraiment la pensée d'Hugo (1). L'absolu, l'infini, le « surnaturalisme », — on dit aujourd'hui l'inconscient, — est présent et agit en toute chose. Plus une œuvre d'art est en concordance avec cet absolu, ou plus elle contient cet absolu, plus aussi elle a de valeur, plus elle a droit à la vie. Les génies « primitifs » sont en communication directe avec cet absolu ; « ils voient Dieu à l'œil nu » ; mais les artistes qui ont le sens du beau, peuvent encore, quelle que soit leur pensée d'ailleurs, avoir « l'intuition » de cet absolu et le réaliser : « le Beau est âme. » Aussi Hugo, poète « primitif », peut écrire ceci, qui s'applique très bien à lui :

Voulez-vous voir d'un seul coup d'œil... la figure de la question littéraire de ce siècle? Regardez un chêne au printemps : tronc séculaire, vieilles racines, vieilles branches; feuilles vertes, fraîches et nouvelles. La tradition et la nouveauté, la tradition produisant la nouveauté, la nouveauté surgissant de la tradition. Tout est là.

***

Et ce titan-poète qui pouvait se comparer à un chêne, cette force de la nature et cette voix des choses, ce grand homme surhumain était encore la bonté, la douceur, et aussi l'urbanité, la politesse et même la galanterie. On le sent de nouveau dans ce *Post-Scriptum de ma Vie*, et nous nous plaisons à le remarquer, d'abord parce que ces qualités nous plaisent entre toutes, parce qu'elles nous permettent d'aimer Hugo complètement et sans restriction, et puis parce qu'en général on ne veut pas les lui accorder. Il est si grand, qu'on ne veut pas qu'il ait été aimable ; il a tant de force qu'on lui refuse la délicatesse et la grâce.

Certes, nous connaissons de lui, dans son œuvre, des éclats de rire qui ressemblent assez à des roulements de tonnerre :

Le tonnerre n'y put tenir; il éclata.
(*Le Satyre.*)

C'est trop pour un salon. Mais Hugo était de taille à mettre, quand il voulait, une sourdine à la foudre. La gaieté de l'ægipan pouvait devenir un « élégant badinage ; » ni Marivaux, ni Beaumarchais, ni même Voiture, n'aurait pu désavouer quatrains, compliments et caquetages où l'on croit entendre le frisselis d'un corsage qu'on chiffonne.

Dans le *Post-Scriptum* il y a, sur les femmes, des pensées si jolies, si coquettes, si amoureuses et si peu dupes, qu'on s'étonne de les voir rangées dans un chapitre intitulé : « *De l'âme.* » Elles méritaient un petit tiroir à ressort dans un « bonheur du jour ».

Quand une femme vous parle, regardez ce que disent ses yeux.

On pourrait mettre sur beaucoup de femmes mariées l'inscription connue : « Il y a des pièges dans cette propriété. »

Le lapidaire fait le diamant et l'amant fait la femme.

On aime une femme comme on découvre un monde, en y pensant toujours.

Pour qu'une femme soit complètement prise, il faudrait presque l'impossible, il faudrait ces trois choses : être un homme, un grand homme et un gentilhomme ; satisfaire sa dignité, contenter son orgueil, flatter sa vanité.

Et de même le grand lyrique peut devenir, quand il lui plaît, un délicieux poète d'anthologie.

Les odes d'Horace font vaguement songer à des vases d'albâtre. Telle strophe semble portée par deux bras blancs au-dessus d'une tête lumineuse. C'est ainsi que certains versets de la Bible semblent revenir de la fontaine.

***

C'est ainsi que Victor Hugo nous apparaît dans ce nouveau livre. Nous trouvons ici, comme dans toute son œuvre, les mêmes raisons de l'aimer ; mais elles descendent encore plus profondément en nous, et nous envions presque ceux qui purent le connaître lui-même et ceux surtout qui aident son génie à revenir encore au jour, tel M. Paul Meurice qui nous convie pieusement à écouter encore la Grande Voix.

On nous reprochera sans doute de n'avoir pas fait

---

1. « Les chefs-d'œuvre sont des formations mystérieuses : l'infini s'y sécrète çà et là ; telle expression qui vous étonne est, au milieu de toutes ces émotions humaines, de toutes ces palpitations réelles, de tout ce pathétique vivant, un brusque épanouissement de l'inconnu. Le style a quelque chose de préexistant. Il reste toujours de son espèce. Il jaillit de tout l'écrivain, de la racine de ses cheveux aussi bien que des profondeurs de son intelligence. Tout le génie, son côté terrestre comme son côté cosmique, son humanité comme sa divinité, le poète comme le prophète, sont dans le style. Le style est âme et sang ; il provient de ce lieu profond de l'homme où l'organisme aime ; le style est entrailles. » — *Post-Scriptum de ma Vie; Shakespeare.*

Victor Hugo n'en est plus dans le *Post-Scriptum*, c'est-à-dire vers 1858, aux formules de *Littérature et Philosophie mêlées :* « *La belle expression embellit* la belle pensée et la conserve : c'est tout à la fois une parure et une armure. Le style *sur* l'idée, c'est l'émail sur la dent. » (Préface, — 1834).

de réserves au sujet de ce nouveau livre, et d'avoir à peine indiqué çà et là, par des ombres légères et flottantes, les limites de cette âme immense.

> Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.
>
> *Vigny.*

Tout esprit a ses bornes; Hugo a les siennes... Mais prenons garde de ne pas lui attribuer nos propres petitesses. Notre mesure est insuffisante pour être la sienne. Tâchons d'être poètes et grands pour entrer dans l'intimité d'un grand poète. Tâchons de comprendre son « entité ». Tâchons tout au moins de l'entrevoir et de l'aimer dans le crépuscule du rêve. Cela seul importe.

Et si nous négligeons, à propos de cette profonde voix mystérieuse, de noter les respectables restrictions du bon sens, c'est qu'il est vraiment inutile de le faire; chacun le fera lui-même, à sa guise, puisque « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, car personne n'a coutume d'en désirer plus qu'il n'en a » (Descartes). Ne parlons pas d'Hugo comme l'éternel M. Perrichon, homme de sens rassis, parlerait du Mont-Blanc.

A dire vrai, ce livre est surtout précieux pour la rêverie qui l'enveloppe : à chaque page, il semble, comme une forêt coupée de clairières, laisser entrevoir des horizons vaporeux et bleutés ; il a des ouvertures sur toute chose, car à chaque instant, il ouvre des perspectives sur l'œuvre entier de Victor Hugo ; et l'on frémit, en rêvant à ces pages que le grand disparu tend jusqu'à nous du fond de la tombe, car l'au-delà les pénètre et les mots qui vivent en elles ont je ne sais quel prolongement mystérieux et terrible.

Adolphe Boschot.

NOTES D'ART

Une question de compétence.

Les journaux nous apprennent que M. Saglio, conservateur du musée de Cluny, et qui a tous les titres pour *conserver* cette merveille d'art, pourrait bien être remplacé prochainement par M. Haraucourt, poète comme vous savez, qui n'en a aucuns, sinon d'être en faveur dans les sphères officielles. Et vous retrouvez là, n'est-il pas vrai? la coutumière désinvolture avec laquelle on dispose des places au gré des caprices et des fantaisies d'un jour!

J'entends bien ce que l'on pourra répondre et vous l'entendez comme moi. Il existe par le monde, et dans l'administration française en particulier, un certain nombre de postes, médiocrement rémunérés d'ailleurs, considérés comme des sinécures et qui sont réservés par l'État bienveillant à des hommes de lettres, à des poètes pour qui c'est un moyen de poursuivre en sécurité leurs travaux et leurs rêves. Telle cette place de sous-bibliothécaire au Sénat, qui fut, vous vous rappelez, celle de Leconte de Lisle où il demeura durant de longues années. Je choisis à dessein l'exemple d'un poète, puisque aussi bien il s'agit d'un disciple de Leconte de Lisle lui-même. Les habitués de la Bibliothèque du Luxembourg se rappellent encore de quel coup d'œil l'auteur illustre des *Poèmes Barbares* foudroyait l'imprudent qui se permettait de lui rappeler ses fonctions et par là d'interrompre le long cortège de rêves et d'images qui se levaient en lui. Mais qui donc eût songé à lui tenir rigueur? Savait-on pas que le bibliothécaire du Luxembourg peut impunément sommeiller ou rêver à sa guise, sans qu'il en résulte de dommage pour un service public? Surtout, savait-on pas qu'il importait davantage au prestige des Lettres françaises que le poète pût en toute sécurité d'esprit poursuivre ses songes, que si le fonctionnaire eût mis toute conscience à remplir sa fonction? Et voilà bien l'exemple type de la sinécure administrative.

Le malheur est qu'il n'en va pas de même pour la conservation du musée de Cluny. Il ne s'agit pas là d'un recueil de documents législatifs et judiciaires, feuilletés dans l'intervalle des séances, et que des garçons de bureau suffisent à classer en ordre. Il s'agit d'une des plus importantes, d'une des plus précieuses collections d'objets d'art qui soient en France, et l'on peut dire dans le monde entier, à laquelle s'intéresse non pas seulement le grand public, mais encore quiconque est soucieux d'étendre sa culture esthétique jusqu'aux objets d'ameublement qui en sont le complément nécessaire.

Cette collection comprend les objets les plus divers : bois, ferronnerie, faïences, tapisseries, dentelles, étoffes de tout genre et de tout style, et par conséquent exige une compétence multiple. Bien plus, elle n'est encore que partiellement classée et doit l'être par la suite en sa totalité, tout au moins dans la mesure du possible. C'est assez dire qu'il y faut une connaissance approfondie, jusque dans ses plus infimes détails, de l'histoire des différents arts qualifiés *Arts mineurs*, et qui constituent l'ameublement. Il faut que celui qui y préside soit apte, du premier coup d'œil, à préciser une date, à fixer une attribution, bref qu'il ait cette sensibilité et ce tact qu'un long exercice, une longue pratique fortifiée d'incessants rapprochements, peut seule donner.

Assez souvent dans cette *Revue* nous nous sommes élevé contre l'abus des *spécialités* et la prépondérance des *spécialistes*, pour insister d'autant plus librement sur ce qu'elles peuvent avoir de légitime et même, en certains cas, de nécessaire. La question

du musée de Cluny nous en est une occasion tout à fait rare. Quand il s'agit d'un groupement d'objets aussi divers, aussi multiples que ceux de ce musée, la spécialisation est tellement vaste, elle exige une érudition si variée, qu'elle implique de longues et minutieuses investigations parmi toutes les périodes de l'art, et devient, par conséquent, une science véritable, puisqu'il y faut des études préliminaires auxquelles rien ne saurait suppléer.

M. Saglio, l'auteur du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, ce monument d'érudition, réunit toutes les conditions nécessaires. Quant à M. Haraucourt, est-il l'homme d'un tel emploi? Pour rééditer une formule connue, poser la question, c'est la résoudre.

PAUL FLAT.

THÉATRES

OPÉRA : *Les Barbares*, tragédie lyrique en trois actes. (*Suite et fin*).

Il est toujours malaisé de définir la musique d'un maître. Il est plus difficile encore de marquer par quoi telle musique du même maître diffère de telle autre. Et pourtant, — si l'on retrouve dans les *Barbares* la sûreté, la clarté, le dessin net et sans « bavures », la forme loyale, par où se particularise la musique de M. Saint-Saëns, — il semble que ces caractères y soient plus fortement marqués, épurés peut-être, et comme dépouillés. Sensibles, certes, dans ses autres œuvres dramatiques, mais atténués quelquefois par des contrastes de style un peu déconcertants, ces caractères apparaissent dans les *Barbares*, avec plus d'évidence et plus d'unité. Je ne sais si le dernier ouvrage de M. Saint-Saëns est son ouvrage-type, celui qui, à défaut même des autres, suffirait à montrer le musicien de théâtre qu'il est. Je crois qu'avec *Samson*, c'est le meilleur et le plus complet qu'il ait donné à la scène... Mais de ce qu'il est le meilleur, il ne s'ensuit pas qu'il soit différent. Et c'est pourtant ce que je voudrais tenter de montrer aujourd'hui!... Sans essayer une comparaison presque impossible à faire « en littérature », tâchons du moins de résumer l'impression que nous ont laissée les *Barbares*. Nous verrons, ensuite, en quoi elle diffère de l'impression donnée par les autres opéras de M. Saint-Saëns.

Les *Barbares*, au premier aspect, se présentent comme volontairement et résolument réactionnaires. Et cette expression, je vous prie de le croire, n'implique, dans ma pensée, aucune idée de blâme ou même de regret!... Mais le jargon et les habitudes politiques ont donné à ce mot si nécessaire une signification « rétrograde » au sujet de laquelle il ne faut pas laisser de malentendu.

La caractéristique de la « musique moderne » est son effroyable complication. L'influence musicale de Wagner a été aussi considérable que son influence dramatique a été nulle; et les nouveaux venus ont pris pour point de départ certaines complications que Wagner lui-même déclarait n'être utiles que dans certains cas très particuliers. Combien avons-nous vu de sujets enfantins accablés de musiques d'une imperturbable gravité (dans le sens latin, et dans l'autre)! Des fantoches de vaudeville ou de « mélo » étaient commentés par un orchestre ténébreux et formidable. Une phrase, un simple récit, modulaient plus qu'une symphonie de Beethoven; des anecdotes insignifiantes étaient prétextes à des musiques métaphysiques... C'était *Tristan* à Guignol. Et cette disproportion offensante est l'une des causes de l'échec, au théâtre, des nouveaux venus parmi les musiciens. — C'est contre ces méthodes que veut réagir le nouvel ouvrage de M. Saint-Saëns. Et c'est une raison d'en approuver sans réserves les tendances.

Il n'est pas — en apparence — de musique plus simple. Il n'en est pas de plus claire, ni de plus limpide. Il n'en est pas dont la forme arrêtée s'impose plus vite et plus nettement à l'oreille. C'est un tableau, aux traits nets, qui frappe par la précision, un peu sèche d'abord, de ses lignes, et qu'il faut regarder de près pour en découvrir et pour en goûter la délicate variété. On dirait que, hostile au wagnérisme — trop hostile, et pour des raisons qui ne me semblent pas les meilleures — et soucieux de garder à notre musique nationale son caractère propre, M. Saint-Saëns se soit reporté jusqu'aux origines de la musique française. On sait qu'il surveille la belle édition de Rameau que publient MM. Durand et fils. Serait-il téméraire de supposer que sa fréquentation avec l'auteur d'*Hippolyte et Aricie* lui ait donné, avec un nouvel éloignement pour les formes musicales à la mode, le désir de montrer qu'on pouvait aussi écrire « à la française » une *tragédie lyrique?* Et qu'empruntant au grand ancêtre ce que ses procédés ont de général et pour ainsi dire d'éternel, il ait voulu les appliquer à la musique « agrandie » de notre époque? Car si les « imitations » de Rameau sont extrêmement rares dans les *Barbares* (à vrai dire, il n'y en a pas, si ce n'est peut-être l'hymne à Apollon), il semble que, par la sobriété de l'effet dramatique, par la noblesse de la phrase, par la liberté et par la largeur des récits, par le rythme, et aussi par une sorte de « dignité » d'allure, la musique des *Barbares* se rapproche, sinon de Rameau lui-même, du moins du « classicisme » musical français... Et il est fort possible aussi que M. Saint-Saëns ait tout bonnement suivi son instinct d'artiste, très français de nature, amoureux de clarté et de rythme; et cela suffit pour

qu'il ait mis dans son œuvre ce qui manque le plus aux œuvres contemporaines : la sobriété.

De la musique des *Barbares* aussi, on pourrait dire « qu'il n'y a pas une note de trop ». Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que ces notes discrètes (soutenues par un orchestre infiniment riche et varié) suffisent à leur tâche ! — Et c'est en ce sens, enfin, que l'ouvrage de M. Saint-Saëns est « réactionnaire ».

Mais voici le plus curieux. En même temps qu'elle est réactionnaire par sa ressemblance avec notre théâtre classique musical, la tragédie lyrique de M. Saint-Saëns est extrêmement « moderne ». Nulle musique, assurément, ne ressemble moins à celle de Wagner. Et c'est, sans doute, l'œuvre de M. Saint-Saëns où le style symphonique et le système des motifs-conducteurs (on voit que je prends mes précautions !) sont le plus exactement et le plus intelligemment appliqués.

Je ne parle pas des scènes traitées « d'ensemble », comme le premier acte et la seconde partie du troisième, ni de certains motifs qui accompagnent un personnage, comme la pure phrase de Floria, par exemple, ni des transformations accidentelles que subissent certains thèmes (par exemple celui de l'Amour, quand Floria avoue sa faute aux Vestales). Mais considérez, par exemple, la fanfare de Marcomir. Exposée dans le prologue, elle réapparaît à l'entrée du chef germain ; c'est elle qui, adoucie et attendrie, sert de fondement à toute la fin du premier acte (mêlée à la phrase du dieu Thor) et aux jolis dialogues de Marcomir et de Floria ; elle encore qui souligne et « appuie » le long regard qu'échangent les futurs amants. Au second acte, elle s'entend à l'orchestre pendant qu'Hildibrath rapporte les paroles du chef ; elle éclate lorsque Floria appelle Marcomir à son aide ; elle accompagne le dialogue entre celui-ci et Scaurus et résume, en quelque sorte, ce dialogue lorsqu'elle vient se mêler au thème de Scaurus ; c'est cette fanfare encore qui enveloppe le joli chœur de reconnaissance des Vestales. Au troisième acte, la scène où Marcomir rend Orange à Scaurus a cette fanfare pour motif essentiel ; et c'est elle enfin que « chante » Marcomir lorsque Livia, avant de le poignarder, l'accuse de lâcheté.

L'exemple suivant est plus significatif encore. Presque aussitôt après le lever du rideau, et dès que l'orchestre a fini d'exposer le thème principal du premier acte (soyons précis, c'est à la seizième mesure !) une phrase paraît à l'orchestre, toute « nue » d'abord, et accompagnée d'un simple trémolo ; puis elle se répète et s'accuse jusqu'au premier chœur des femmes. Elle s'enchaîne excellemment au premier thème, et, pendant que celui-ci exprime l'approche des Barbares, l'autre, celui qui nous occupe, semble traduire plus particulièrement les angoisses des Gallo-Romains ; et tous deux restent unis jusqu'à l'entrée de Scaurus. Mais Euryale a succombé. On apporte son corps. Et, dans le dessin d'orchestre qui coupe les lamentations de Livia et son serment de vengeance, vous retrouvez, légèrement modifiée et autrement rythmée, la phrase en question. La voici au second acte, lorsque Livia s'indigne de n'avoir pas trouvé de vengeur, et c'est elle encore, adoucie et atténuée, qui soutient les consolations de Floria. Hildibrath poursuit Scaurus ; Floria appelle Marcomir ; et, de nouveau, la phrase reparaît sous les paroles du consul. Le Germain est près de faire grâce. Le Romain se révolte ; écoutez la phrase qui scande ses bravades ; c'est la même phrase, ou plutôt son « renversement », la crainte s'étant tournée en orgueil. Et, comme conclusion à cette scène la voici qui reparaît, combinée avec la fanfare de Marcomir et avec la phrase par laquelle, au premier acte, Scaurus jurait de mourir pour Rome. Maintenant, c'est la scène entre Marcomir et Floria. Un instant, le thème passe à l'orchestre, soulignant la passion de Marcomir, et bientôt, il éclate à la voix ; impérieux et acharné, il traduit le désir que rien n'arrêtera : « Sois à moi, *malgré tes dieux !* » Le voici, hésitant, haletant, pendant que Floria avoue sa faiblesse. Et, quand elle ne peut plus résister, c'est par lui encore, mais moins « autoritaire » et plus caressant, que Marcomir rassure « l'âme éperdue » de Floria. Vous le retrouvez dans le délicieux ensemble où s'unissent les voix des amants : il murmure à l'orchestre, avec une douceur infinie.

Il apparaît un instant, à peine, lorsque Scaurus défend Floria contre l'indignation des Vestales. Enfin, au début de la marche funèbre, il reprend sa forme primitive, ou plutôt sa seconde forme, celle qui exprime la douleur et la vengeance de Livia...

Montrer comment ce thème s'adapte, justement, à ses significations diverses serait trop facile : le lien qui les joint l'une à l'autre est visible. Au contraire, il serait presque impossible d'expliquer par des mots comme il se varie et s'infléchit selon les sentiments qu'il exprime... Mais ce qui est intéressant ici, c'est un exemple de « déduction musicale » presque unique dans l'œuvre dramatique de M. Saint-Saëns. Et, chose plus curieuse encore, cette « tragédie lyrique » où le système du *leit motif* (il n'y a pas à dire, c'en est !) est méthodiquement appliqué, demeure parfaitement classique. Elle l'est, si le procédé ne l'est point. Elle l'est par la forme des thèmes, par la manière dont ils sont présentés et développés. Ainsi se retrouve, dans les *Barbares*, l'un des traits qui caractérisent M. Saint-Saëns : ce romantique à outrance, en littérature, est le plus classique des musiciens.

Ce « mélange » donne une importance et un intérêt exceptionnels au nouvel ouvrage de M. Saint-Saëns. On voudrait qu'il marquât la fin de ce malentendu, auquel nos musiciens ne sont pas étrangers, et qui consiste à croire que le *Drame*, tel qu'on l'entend aujourd'hui, ne saurait exister qu'avec de la *musique* wagnérienne. Contre ce malentendu, on a souvent et longuement protesté ici même. Or, pour la première fois, voici de la musique *dramatique* qui n'a rien, absolument rien de wagnérien, et à qui, pour créer le *Drame*, il n'a manqué peut-être qu'un poème moins « extérieur ». On semblait croire qu'à la musique française, et de par ses qualités mêmes, il était interdit de suivre avec souplesse les phases d'un sentiment. Voici que le contraire nous est prouvé... Il se pourrait fort bien, — sinon aujourd'hui, du moins plus tard, — que les *Barbares* marquassent une étape de notre musique dramatique... Et c'est au moins un admirable commentaire du discours que M. Saint-Saëns adressait hier aux lauréats des Prix de Rome...

On comparait tout à l'heure les *Barbares* à un tableau dont le premier aspect n'était pas exempt de sécheresse. Et certes, on n'entend pas par là que le sentiment ni la passion même en soient absents. Ce qui est vrai, c'est qu'ici, comme toujours chez M. Saint-Saëns, la parole est souveraine, et souveraine exclusive. C'est elle, elle seule, que la musique soutient; elle la traduit admirablement avec une justesse et une précision singulière, elle ne veut pas l' « agrandir ». Cet « ineffable » dont M. Saint-Saëns parle quelque part, et en qui il voit le domaine propre de la musique, il semble y renoncer. Ou, plutôt, on dirait que le musicien, confiant dans la puissance souveraine de la musique, lui reconnaisse la faculté de tout exprimer, par la seule déclamation. Écoutez les dialogues des *Barbares*. Les « répliques » se pressent autant que dans un ouvrage littéraire. Ce n'est guère qu'à la fin des actes que l'orchestre « prolonge » un peu les paroles qui ont été prononcées. Et c'est ce qui donne à l'ouvrage l'apparente sécheresse dont il a été parlé.

Cette conception du rôle de la musique entraîne après soi une conception dramatique dont nous verrons les conséquences, et dont le premier inconvénient est qu'elle remet la responsabilité entière de l'ouvrage au librettiste. Si le musicien ne veut rien ajouter à la parole, il faut donc que la parole dise tout. Et peut-être cette plénitude n'est-elle pas fréquente dans les « poèmes »... Mais, s'il est permis de préférer une autre forme de théâtre musical, celle où la musique est plus libre, et peut expliquer, ou plutôt faire sentir, avec plus d'ampleur les caractères des personnages, ce n'est pas une raison pour ne pas rendre justice à une forme différente.

Aussi bien, retrouvons-nous ici les deux méthodes qui se partagent l'art tout entier : l'analyse et la synthèse.

Faut-il peindre un personnage « par l'intérieur », montrer sous chaque action les causes de cette action, sous chaque sentiment le sentiment originel, sous chaque pensée la pensée mère..., et, de ces observations éparses, déduire et créer un caractère? Faut-il, au contraire, s'attacher exclusivement à reproduire l'extérieur du personnage, chercher, trouver et choisir le mot ou le geste révélateurs, ceux par où se traduit ou se trahit un caractère et l'exprimer par une phrase qui semble être seulement « descriptive » et qui, toutefois, nous révèle le tréfonds de ce personnage? Combien faudrait-il d'explications pour faire naître en nous l'impression que nous donnent certaines phrases de Flaubert : « Il amusait son esprit à des difficultés faciles »..., ou celle-ci encore : « Musicien et dilettante, jouant des valses sur le piano et admirateur de Töpffer »?...

En vérité les deux méthodes se valent. L'essentiel est que le personnage « existe ».

Mais il faut remarquer ceci. C'est qu'ainsi rendus les personnages devront être et rester « tout d'une pièce ». Leur attitude « révélatrice », une fois traduite en musique, devra rester identique à elle-même, ce qui n'est pas un avantage, au théâtre. Aussitôt « posé », le personnage ne devra plus « bouger ». Et, s'il bouge, il faudra expliquer son changement avec d'autant plus d'application et d'insistance qu'il nous aura d'abord paru destiné, si l'on peut dire, à l'immobilité.

Considérez, dans les *Barbares*, Floria et Marcomir. Musicalement, ils se valent, et peut-être même Marcomir est-il plus richement doté que Floria. D'où vient donc que, tandis que Floria nous donne l'impression d'être un personnage, l'autre nous semble un banal ténor?... C'est que Floria *ne change pas*. Vestale, elle se donne néanmoins à Marcomir?... Soit. Mais d'abord elle est femme, et, pour la logique des actions, nous ne sommes guère exigeants envers le sexe auquel nous devons la *Fronde*. De plus, écoutez-la avec attention. Rien n'est plus calme, plus pur, plus « distant », que ses réponses à Marcomir (acte Ier). Mais quelle est la phrase musicale dont elle se sert pour arrêter les entreprises du Barbare? Celle-là même, d'une sérénité et d'une virginité émouvantes, par laquelle elle affirmait sa confiance en Vesta. Elle ne s'indigne ni ne tremble; pas davantage, elle ne trouve en elle-même un cri d'horreur pour l'étranger. La protection de Vesta suffit pour la préserver du mal... Joignez l'admirable et sereine invocation à la déesse (« Mon âme est calme »...), joignez encore la tranquille assurance avec laquelle

elle apaise la terreur de ses compagnes, et vous aurez l'élément essentiel de son caractère : la foi en Vesta. Si celle-ci l'abandonne, elle n'aura plus ni force ni courage contre l'amour... Que M. Saint-Saëns n'ait point pensé à ces « belles choses » (qu'il soit même capable de sourire de qui les lui prête), il n'importe. Il reste qu'instinctivement, il a voulu que Floria répondît à Marcomir précisément la même phrase musicale qu'elle adressait à Vesta. C'est donc qu'il n'a vu en elle qu'un seul et même sentiment. Et cela suffit pour que la « chute » de Floria nous paraisse explicable et possible. (Quant à Marcomir, il en a été longuement parlé la semaine dernière.)

Arrêtons ces discussions théoriques. Au surplus, il n'est pas très sûr que cette sécheresse du livret n'ait pas servi M. Saint-Saëns. Elle l'a servi, du moins, mieux que les intrigues compliquées où il se plaît d'ordinaire. A côté d'*Ascanio* et de *Proserpine*, le poème des *Barbares* est une merveille! Insuffisant parfois, trop « en façade » et trop timide aussi (car les auteurs n'ont pas osé traiter le sujet qu'ils avaient entrevu), il a toutefois la qualité indispensable : la simplicité. Et c'est de cela qu'on voudrait tant que M. Saint-Saëns fût convaincu!... Ce qui nous empêchait d'aimer autant que nous l'aurions voulu ses derniers ouvrages, ce n'était pas sa musique, — rappelez-vous seulement le second acte de *Proserpine!* mais l'emploi qu'il en faisait. Un musicien d'aujourd'hui ne peut pas être indépendant de son poème. Le goût du public a changé, mais moins que l'état d'esprit des artistes. Un contemporain ne *peut* plus écrire une mélodie sur un « monstre » que le librettiste, ensuite, accommodera, tant bien que mal, à la musique, à coups de répétitions et d'inversions. Qu'il le veuille ou non, il faudra qu'il tente d'exprimer un sentiment, de traduire en musique l'âme de son personnage. Et pour cela, sans doute, il est nécessaire que ce personnage ait une âme, c'est-à-dire que ses actions soient logiquement commandées par des passions vraisemblables. Mais, à défaut de héros vrais et vivants, il est indispensable qu'un « sentiment » général anime l'ouvrage, — et cela ne peut être qu'avec un livret simple. Deux fois, au premier, et même au troisième acte des *Barbares*, M. Saint-Saëns a rencontré ce sentiment général, et aussitôt sa musique a retrouvé la fougue, la sûreté, la jeunesse que certains croyaient perdues pour le théâtre. Parce qu'il a traité un sujet simple, il a pu être dramatique sans « mélodrame ». Et il a écrit une « tragédie lyrique » qui est de la vraie musique, de la vraie musique française, expressive, claire, souple, noble et sobre, et, pour me servir d'un mot qui est revenu bien souvent dans cet article : de la musique classique.

Ce qu'on voudrait maintenant, — et avec quelle ferveur et quelle confiance! — c'est que M. Saint-Saëns fût à lui-même son propre librettiste. Qu'il prenne un sujet « de chez nous », — simple surtout! — qu'il s'en pénètre, qu'il l'écrive (nul n'en est plus capable que lui) et qu'il le mette en musique à sa guise, sans se soucier d'être autre chose que ce qu'il est. Vous verrez, alors, quelle œuvre complète il nous donnera, et comme la musique saura se répandre dans un drame qui aura été longuement et *musicalement* pensé! Cet ouvrage, il nous le doit. Il le doit à ceux qui l'admirent, et qui veulent que le chef de notre école musicale ajoute à sa gloire une gloire plus grande encore. Il le doit aussi, — j'allais dire : surtout! — à ceux que la clarté « dégoûte » et qui, comme le personnage de Flaubert cité plus plus haut, ne se complaisent que dans des difficultés... plus faciles que la noble simplicité des *Barbares*.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Kim, par RUDYARD KIPLING (Macmillan, éd., Londres).

Ce dernier ouvrage de Kipling est d'une puissante poésie. On a le sentiment de pénétrer avec l'auteur au cœur même de l'Inde, d'être enveloppé de croyances antiques et immuables, de voir des choses du passé, vieilles comme les temples et les amulettes, irréelles et vivantes quand même. Il n'y a pas d'intrigue dans ce roman qui n'est qu'une vaste et fidèle peinture de tout un peuple. Kipling méprise de parler de la société anglo-indienne, banale et agitée, il montre l'homme primitif qu'est l'Indien, le travail de son âme fruste et mystérieuse, sa grande patience d'Oriental et sa foi religieuse inébranlable. Un vieux lama du Thibet s'en va en pèlerinage vers le fleuve bouddhique de la guérison. En s'y trempant, il sera purifié de tout péché et il échappera à la « Roue des choses ». Il sait que son pèlerinage sera long, mais il se résigne et marche toujours, mystiquement attiré vers le but, indifférent à la fatigue et aux mauvais traitements. Le hasard lui donne un petit compagnon de route, Kim, l'Irlandais, joyeux et plein de vie, spirituel et rusé. Il est fasciné par le lama, il est épris surtout de surnaturel. Il s'hypnotise lui-même en répétant son nom : « Qui est Kim-Kim-Kim? »... « Et il lui semble que bientôt, dans une demi-seconde peut-être, il arrivera à la solution de ce problème... Mais son esprit tombe tout à coup des hauteurs comme un oiseau blessé. » Le lama devine ce qui se passe en Kim, sans que celui-ci lui en ait rien confié. Il fera un prêtre de cet enfant et il s'appuie sur lui pendant le dur, l'interminable voyage. Enfin le lama apprend, dans une transe, que

son âme a communié à la grande âme divine : il est emporté au delà du temps et de l'espace, il est sans passions et averti de la cause de toutes choses ; il voit à ses pieds le fleuve ! Alors il s'arrache à l'extase délicieuse pour retourner à Kim et lui indiquer le chemin. Sa propre recherche est terminée, il est libre, il est sans péché. Plus, il a délivré Kim... « Le lama pose ses mains sur ses genoux et sourit comme seul peut sourire l'homme qui aurait gagné le salut pour lui et pour le disciple qui lui est cher. »

Usque dum vivam et ultra, par RACHEL BOTTI BLINDA (Zanichelli, éd., Bologne).

Les sonnets de ce recueil ont une grâce frêle et pâle, une incertitude d'allure qui est peut-être de la pudeur. Jamais de touches fermes et imprévues, de traits incisifs, rien que des esquisses soignées, légères et monotones. Mlle Botti Blinda nous révèle, en quatre sonnets intitulés « Ce que j'aime », les choses qu'elle admire le plus. C'est la blancheur de l'asphodèle et celle de la neige, c'est la liberté et la paix ; c'est aussi la fleur bleue du lin, le ciel de la Lombardie et les souvenirs... Puis elle s'enhardit, elle semble comprendre le désir qui « enveloppe le cœur » ; la gloire aussi l'exalte. Mais ce n'est qu'une brève audace. Dans le sonnet suivant, elle revient à la « timide tristesse, aux roses pâlissantes et à la certitude intime de la mort ».

IVAN STRANNIK.

FRANCE

L'opinion et la foule, par G. TARDE (Alcan).

Comme *les Lois de l'imitation*, *la Logique sociale*, *l'Opposition universelle*, etc., le nouveau livre de M. Tarde, « l'Opinion et la foule », est une merveille d'ingéniosité, de profondeur, d'esprit. Il n'y a pas de penseur plus fécond, plus suggestif... Et la clarté de l'exposition, l'agrément du style, le charme, sont ici incomparables. Ayant à traiter de la foule, M. Tarde pose d'abord ce principe, d'une extrême importance, que l'expression « psychologie collective » ne doit pas induire à concevoir un « esprit collectif », un « nous » qui ait une existence réelle indépendante des individualités. Cette observation, dont il faut que tiennent compte nombre de sociologues qui sont tentés de voir dans l'âme sociale une sorte d'entité métaphysique, — et scolastique, — est de nature à discréditer bien des sophismes qui ont cours et à favoriser une conception historique et sociale individualiste. La psychologie collective est simplement *inter-spirituelle* et elle étudie les rapports mutuels des esprits comme la psychologie ordinaire étudie les rapports de l'esprit avec l'universalité des autres êtres extérieurs... M. Tarde établit entre *la foule* et *le public* une distinction essentielle d'où dérive tout l'ouvrage. Le public est « une foule dispersée, où l'influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance, à des distances de plus en plus grandes ». C'est donc une collectivité spirituelle dans laquelle ces deux caractères sont remarquables : dissémination physique et cohésion mentale. La foule, au contraire, est un faisceau de contagions psychiques produites principalement par des contacts physiques : elle a quelque chose d'animal. Le public n'est pas une très ancienne unité sociale. Il n'y a pas, dans les langues antiques, de mot qui corresponde exactement à l'idée de public. Le mot, l'idée, la chose sont modernes. Et M. Tarde explique ce fait en montrant le public comme créé surtout par la presse ; de même qu'aussi, dans une certaine mesure, le public crée la presse : il y a ainsi dans la vie sociale un jeu perpétuel d'action et de réaction, — mais l'influence des journalistes, l'influence donc des individus, est principale : « L'état d'esprit socialiste, l'état d'esprit anarchiste, n'étaient rien avant que quelques publicistes fameux, Karl Marx, Kropotkine et autres, les eussent exprimés et mis en circulation à leur effigie... »

Le divin mensonge, par PIERRE DE LAVERNIÈRE (Simonis Empis).

De sa fièvre typhoïde, Paul Montadère ne conserva qu'une « franchise morbide » ; il semblerait qu'on est heureux de s'en tirer à si bon compte et, en recouvrant la santé générale, d'acquérir en outre une vertu. Mais non. Montadère se refuse implacablement à la « nécessité de feindre » : la vie, parmi les hommes et les femmes, lui devient impossible. Il se brouille avec tout le monde. Avec son ami Barsolle qui est venu prendre de ses nouvelles, qu'il traite d' « amuseur » et auquel il déclare qu'il ne l'a jamais pris pour un ami. Avec son ami Auzannat, en le complimentant comme suit : « C'est ce que j'aime en toi !... Pas méchant, pas compliqué, l'esprit massif, mais sain. Nul besoin de se méfier, ni de se forcer l'intellect, tu n'humilies pas, tu ne fais pas envie. On est en paix auprès de toi ! » Avec sa femme, en ne lui cachant pas l'ennui qu'elle lui cause, etc. Mme Montadère s'en va chez ses parents, en province, avec ses deux fillettes. Montadère, ingénieur, dirigeait une Société de moteurs électriques. Son associé, bientôt, se lasse de lui ; ses employés aussi ; ses clients surtout. Il se fâche avec Mme Brandin, ancienne amie d'enfance, montée en grade. Poursuivi en justice par une femme de chambre qu'il a chassée en l'accusant de vol, il s'emporte contre les juges, leur dit des vérités outrageantes et, pour insulte au tribunal, est condamné à la prison... Telle est, ici-bas, la triste existence d'un homme atteint de franchise. Un pestiféré est moins à plaindre.

Mousse, par Léopold Aujar (Fasquelle).

C'est « la vie au long cours » que M. Léopold Aujar a peinte dans ce petit livre, qui est d'une lecture aisée, agréable, rapide. Le récit y est présenté sous la forme du journal d'un mousse, — et, sous prétexte que ce mousse de seize ans a jadis fait un peu ses classes avant de tomber dans la misère, son journal est très littéraire, un peu plus, je pense, qu'il n'aurait fallu. Néanmoins il y a de la vérité dans cet ouvrage ; il sent la mer et on le devine authentique en bien des endroits. Il est alerte et amusant, — un peu trop, peut-être, aussi, car on s'étonne de trouver racontées avec tant de bonne humeur et d'entrain de telles souffrances, de telles tristesses. Car elle est dure, la vie au long cours et ces matelots qui houspillent et brutalisent le pauvre mousse, sont de fâcheuses brutes. Mais il était parti, ce gamin, pour voir du pays, et il en voit, et, somme toute, il est content...

André Beaunier.

Memento. — Chez Ollendorff, *A la louange de la mer et de l'amour*, par Jean Maus ; — *Charades*, par Arsène Arüss. — Chez Lemerre, *L'Ame des champs*, poésies, par Auguste Gaud, avec une préface de M. Gaston Deschamps. — Chez Alcan, *Les Débuts de l'Art*, de E. Grosse, traduit de l'allemand par E. Dirr, introduction par Léon Marillier ; — *Abrégé de l'histoire des rapports de l'Église et de l'État en France* (1789-1870), de A. Debidour, par G. Dubois et M. Sarthou. — Chez Waltener, à Lyon, *Considérations sur quelques écoles poétiques contemporaines*, par Pierre de Bouchaud. — A la bibliothèque de l'Association, *Le dernier des Allobroges*, et *Egois et Idea*, par Paul Gourmand.

Petit Dictionnaire Larive et Fleury (Chamerot).

Nous sommes heureux d'appeler l'attention de nos lecteurs sur une nouvelle petite encyclopédie illustrée, « le Petit Larive et Fleury », qui va paraître dans quelques jours et dont l'éditeur nous a remis à l'avance un exemplaire.

L'apparition d'un Dictionnaire ne prend généralement pas les allures d'un événement. Et cela pour des raisons bien simples.

Un Dictionnaire n'est pas une œuvre de l'imagination, et très souvent, il faut bien le dire, il est en grande partie la copie plus ou moins servile des dictionnaires qui l'ont précédé.

Eh bien ! les auteurs et l'éditeur du *Petit Larive et Fleury* ont rompu avec cette tradition, et l'ouvrage qu'ils présentent au public se différencie absolument, et par le fond et par la forme, de ses congénères.

La première condition pour donner une solution à tous les doutes qu'un homme du monde peut avoir à éclaircir est la richesse de la nomenclature. Sur ce premier point le *Petit Larive et Fleury* triomphe en donnant 73 000 mots, 25 000 de plus que les dictionnaires similaires. Mais cette richesse a forcément des bornes, celles des dimensions normales d'un volume portatif. Il a donc fallu, dans le domaine des sciences plus particulièrement, se livrer à une sélection des plus difficiles et des plus délicates. Pour accomplir cette tâche, les auteurs se sont adjoint de nombreux collaborateurs qui ont rédigé chacun les articles de leur spécialité, après en avoir opéré eux-mêmes la sélection.

Les nombreux néologismes qui sont entrés dans la langue, créés par la vie même, figurent dans ce Dictionnaire. Il fallait bien leur donner droit de cité, puisqu'ils sont employés couramment et que cet emploi même démontre la nécessité de leur existence.

Les auteurs ont eu dans leur éditeur un collaborateur des plus précieux, au point de vue de la forme du livre, de la disposition typographique et du choix des illustrations.

M. Georges Chamerot, qui a derrière lui un brillant passé de vingt-sept ans d'imprimerie, s'occupe personnellement depuis deux ans de la fabrication de ce Dictionnaire. Il y a apporté le même soin qu'il apportait hier encore aux livres qu'il imprimait pour les autres. La cartographie, d'une richesse inusitée dans les ouvrages de ce genre, comprend 112 cartes de pleine page, parmi lesquelles celles des départements de la France. Une pointe d'art des plus intéressantes a été introduite dans ce dictionnaire. Tous les styles étrangers et les styles français, bien entendu, y sont représentés par des tableaux de pleine page, composés de types, de monuments, d'objets décoratifs, de bijoux, etc., choisis avec le plus grand soin et dont l'ensemble suffit à donner une idée générale des formes de ces styles et à permettre de les distinguer ensuite partout où on les rencontrera.

Ce sont là de véritables innovations très heureuses à la fois et très pratiques.

La disposition typographique à trois colonnes donne à la page un aspect des plus agréables et facilite la lecture des lignes en en restreignant la longueur.

Enfin le cartonnage toile, art nouveau, rehaussé d'une tranche rouge, volume très élégant qu'on peut laisser partout, même sur une table de salon.

Pour entrer plus avant dans le détail des supériorités de ce Dictionnaire sur ceux qui existent, il faudrait beaucoup plus de place que celle dont nous disposons.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que c'est un livre très bien compris, dont le succès ne fait aucun doute pour nous.

G. C.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Dormir d'une oreille. — Un naturaliste allemand, ayant observé que toujours tous les chevaux dorment en gardant une oreille pointée en avant, estime qu'il y a là un vestige des habitudes préhistoriques. Les chevaux, à l'état sauvage, ne pouvaient « dormir que d'une oreille », à cause des innombrables fauves qui peuplaient les ténèbres. Reste à savoir cependant pourquoi cette oreille vigilante ne tournait pas continuellement comme une toupie, car enfin c'était de tous les côtés que des dangers les menaçaient.

Une communauté d'artistes japonais. — M. George Lynch décrit, dans le *Magazine of Art*, quelque chose qui ressemble fort à la « Guilde » des Préraphaélites. Plusieurs artistes de Tokyo se sont associés pour posséder en commun de vastes et beaux ateliers de peinture, de ferronnerie, de céramique, pour collaborer aux commandes pressées et d'un intérêt esthétique médiocre, et pour s'assurer mutuellement contre la maladie, les accidents, le chômage. Les premiers frais ont été couverts par les dons de quelques mécènes. Les associés ont pour unique obligation pécuniaire de verser à l'œuvre le tiers de leurs gains. Ceux-ci ne sont pas énormes, puisque le prix moyen d'un tableau de maître vivant est là-bas de deux à trois cents francs. Il est vrai que les Japonais riches achètent énormément de peinture, et que la vie à Tokyo coûte moitié moins que dans les quartiers parisiens les meilleurs à cet égard. La communauté, présidée par le peintre Okakura, organise une exposition annuelle de ses œuvres. M. George Lynch constate avec regret que l'influence de l'art européen se manifeste de plus en plus dans ces « salons ». Il en résulte un amalgame de deux « manières » difficilement conciliables, amalgame qui ne tardera pas à rebuter les Japonais, et qui ne plaira jamais aux Occidentaux.

Un catalogue. — Le *Colonial Institute* de Londres vient de publier un premier supplément au catalogue de sa bibliothèque. Ce catalogue, paru en 1895, contenait sept cents pages, le supplément en renferme huit cents. Dans l'ensemble des deux, sont répertoriés 44000 volumes; les brochures sont près de deux fois plus nombreuses. Mais ce qu'il y a de remarquable au *Colonial Institute*, et ce que l'on devrait bien imiter dans les offices analogues de partout, c'est que l'on y conserve et classe tous les articles de revue ou de journal (sans distinction d'opinion) relatifs aux questions coloniales.

Curieuse expérience. — M. Giacomo Orefice, compositeur italien, a eu une idée surprenante, celle d'écrire un drame lyrique avec de la musique exclusivement empruntée aux œuvres de Chopin. Bien mieux, le livret, quatre actes de M. Angiolo Orvieto, a pour titre : *Chopin*, et met en scène les amours du grand compositeur franco-polonais et de George Sand. L'œuvre va entrer en répétitions au Théâtre-Lyrique de Milan.

Exposition d'un genre inédit. — Il est même fort regrettable que ce genre soit inédit, et il est à espérer qu'il sera désormais cultivé avec passion. Il s'agit d'une exposition universelle d'Art Décoratif *Moderne*, qui aura lieu à Turin l'année prochaine. Le comité d'organisation fonctionne activement. Le nombre des exposants annoncés rien pour l'Italie est déjà si considérable, que l'on vient de décider de doubler, ou peu s'en faut, la superficie du terrain à consacrer à cette tentative intéressante.

Belle épitaphe. — La maison mortuaire de Domenico Morelli n'aura pas attendu longtemps sa plaque commémorative. Voici les mots que, sur le conseil de Pasquale Villari, la municipalité de Naples y a fait graver : « Dans cette maison vécut bien des années et mourut, le 13 août 1901, Domenico Morelli. Par l'étude de la nature, il émancipa des conventions académiques la peinture napolitaine; par la puissance de son génie, il l'entraîna vers un idéal nouveau. Grand maître universellement acclamé, il fut une gloire véritable de l'art italien au XIXe siècle. »

Pierre Arétin et ses Œuvres. — Si l'on veut connaître celles-ci et celui-là sans prendre garde à l'immense fatras de légendes qui s'est accumulé sur la mémoire d'un poète singulier, mais en somme aussi intéressant que bien d'autres, on doit être reconnaissant à M. Carlo Bertani, qui vient de publier à ce sujet un gros volume (à Sondrio, chez Quadrio). Raconter l'existence que l'Arétin mena à Pérouse, à Rome et à Venise, en raconter du moins tout ce qui est ou semble authentique, c'était déjà écrire un roman très attachant. M. Bertani ne s'en est pas contenté. Il a analysé toutes les œuvres, en vers et en prose, et toutes les pièces de son héros. Après quoi, pour faire plaisir aux érudits, il a prodigué les indications bibliographiques, et les explications historiques.

Une exposition de portraits. — Le nom du peintre suisse Anton Graff, né à Winterthur, en 1736, et mort à Dresde, en 1813, ne dit pas grand'chose aux Français, sauf, probablement, à ceux qui sont familiers avec l'histoire de l'art et de la littérature germaniques. Graff n'a jamais fait que des portraits, mais il en a fait plus de trois cents. Ils n'ont pas beaucoup de mérite au point de vue de l'art pur, mais une quantité d'entre eux représentent des célébrités de tous ordres, et les témoignages contemporains les affirment très ressemblants. La ville de Winterthur vient d'inaugurer une exposition des meilleures œuvres de Graff. On voit là d'intéressants portraits de Gœthe, Schiller, Bürger, Herder, Lessing, Gessner, Mendelssohn le compositeur, etc.

Un concours. — L'Académie des sciences de Gœttingen met au concours une étude sur les chansons de la Grèce antique et la lyrique des chœurs des tragédies, en un mot, sur la musique des Hellènes d'avant l'ère chrétienne. Le prix est d'un millier de marks.

R. Candiani.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41199. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 30 NOVEMBRE 1901.

LA VIE PUBLIQUE [1]

Comédie en quatre actes.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Ferrier. — Au lever du rideau, André lit l'*Indépendance de Salente*. — Regnier parcourt des yeux une affiche qu'un homme tient devant lui, et où on lit, écrit en gros caractères : *Appel aux électeurs*, et au-dessous : *Infamie! Infamie!* — Louis, le fourrier, est assis sur une chaise. — Un agent de police est assis près de lui. — Les premières scènes doivent être jouées rapidement, avec un peu de fièvre. — Le téléphone fait entendre sa sonnerie. — Anna entre par le fond ; elle tient une lettre à la main. — Cécile entre par la gauche, en coup de vent.

CÉCILE. — Anna !... Ah ! vous voilà... Qu'est-ce que c'est ?

ANNA. — Une lettre, urgente, pour Monsieur.

CÉCILE, prend la lettre et lui en remet d'autres. — Bien. Tenez ; faites porter ceci à la mairie ; ça, chez Me Gaubert ; ça, au président du comité. Vite. (Anna sort. Téléphone. A Louis, en lui tendant la lettre qu'Anna vient de lui remettre. Donnez cette lettre à mon père (Louis sort par la gauche. Cécile se met à l'appareil. Allô ! allô !

RÉGNIER, à l'imprimeur. — Bon. Il n'y a pas de coquilles. Courez au journal. Qu'on tire et qu'on fasse afficher.

(L'imprimeur sort.)

CÉCILE, au téléphone. — Je suis mademoiselle Ferrier.

TURLIN, entrant par le fond. — Où est le maire ?... Communication urgente.

ANDRÉ, lui montrant une porte à gauche. — Il est là. Entrez sans frapper.

(Turlin sort par la gauche.)

CÉCILE, au téléphone. — Oui, Madame, oui... Dans une demi-heure, ici.

(Elle quitte l'appareil.)

ANDRÉ, les bras au ciel. — Quelle vie, mon Dieu !

CÉCILE. — C'est comme ça depuis deux semaines.

ANDRÉ. — Et ça continuera jusqu'à dimanche... Trois jours, encore !

FERRIER. (Il ouvre une porte à gauche, mais n'entre pas. A Louis, qui tient une lettre. — Dépêchez-vous, Louis. (Louis sort par le fond. A l'agent de police.) Biscuit, filez au comité. Dites qu'on appose l'affiche verte. Courez. C'est urgent. (Le rappelant.) Ah ! Biscuit ! qu'on fasse aussi annoncer la réunion au théâtre Molière. (L'agent sort par le fond. A Cécile.) Aucun de ces messieurs n'est arrivé ?

CÉCILE. — Aucun.

RÉGNIER, s'avançant. — Monsieur le Maire...

FERRIER. — Oh ! une minute, Régnier, une minute...

(Il disparaît.)

RÉGNIER. — Mais, sapristi, il est quatre heures et demie. J'ai un rendez-vous. Il faut que j'envoie un mot.

CÉCILE. — Eh bien ! passez au fumoir. Il y a de quoi écrire.

(Régnier sort par la droite.)

ANDRÉ. — Et c'est la même agitation à l'hôtel de Riols ! Je n'ai pas pu causer tranquillement avec mon père.

CÉCILE. — Que lui auriez-vous dit ? Il persiste dans son refus ?

ANDRÉ. — Oui. Il consent à traiter avec M. Ferrier au point de vue politique...

CÉCILE. — Les événements l'y obligent.

ANDRÉ. — Mais il ne veut pas consentir à notre

1. Voyez la *Revue* des 16 et 23 novembre 1901.

mariage. D'ailleurs, je le reverrai ce soir. Il changera d'avis, sinon... je lui réserve un tour de ma façon.

CÉCILE. — Vous savez qu'il doit venir ici, à cinq heures ?

ANDRÉ. — Oui. Avec Mgr de Belmont et Mme Errazura. (Pause. Près d'elle. Ah ! mademoiselle Cécile, je...

Téléphone.)

CÉCILE, à l'appareil. — Allô ! allô !... Ah ! bonjour, monsieur le secrétaire général... Oui... c'est moi... Oh ! impossible en ce moment... Papa est occupé... Il ira à la mairie ce soir, à neuf heures. Au fait, non !... Il a une conférence au comité... Eh bien, à onze heures, alors. Dites à ces messieurs qu'il sera à la mairie entre onze heures et minuit.

Elle quitte l'appareil.)

ANDRÉ. — C'est à vous dégoûter d'être candidat. (Pause. Ah ! Mademoiselle, je.

Mme GIDON, entrant brusquement. — Bonjour, mademoiselle Cécile. Tiens ! bonjour, monsieur de Riols. Mon mari n'est pas là ?

CÉCILE. — Non.

Mme GIDON. — Et M. Martin ?

CÉCILE. — Pas davantage.

Mme GIDON. — Que font-ils, mon Dieu ? Je ne les vois plus. Mon mari est parti à sept heures. Il devait venir déjeuner avec M. Martin. Ils ne sont rentrés ni l'un ni l'autre.

ANDRÉ. — J'ai aperçu M. Gidon chez un marchand de vins, au milieu d'un tas de gens mal vêtus et qui braillaient.

Mme GIDON. — Ah ! des électeurs... (A Cécile.) J'ai eu toutes les peines du monde à arriver jusque chez vous.

CÉCILE. — Pourquoi ?... Un rassemblement ? Les grévistes ?

Mme GIDON. — Non : le panier à salade avec l'abbé Mitaine. La foule l'entourait. Les uns criaient : « A la rivière ! » les autres : « Vive l'abbé ! » Je suis persuadée qu'il est coupable, ce misérable.

ANDRÉ. — Moi, qu'il est innocent.

Mme GIDON, tout d'un coup furieuse. — Comment ! vous osez soutenir ?...

ANDRÉ, emporté lui aussi. — Oui, Madame ; oui, je le soutiens.

Mme GIDON. — Mais les charges qui pèsent sur lui ?

ANDRÉ. — Quelles charges ?

Mme GIDON. — D'abord...

CÉCILE, intervenant. — Ah ! non ! non !... Depuis lundi j'entends des discussions de ce genre... En voilà assez.

Mme GIDON. — L'affaire de ce gredin passionne la ville.

ANDRÉ. — Oui. On ne parle que de ce pauvre abbé.

Mme GIDON. — Et l'événement a profité à Maréchal qui fait une campagne enragée contre M. Mitaine.

CÉLILE. — Mon père ne veut prendre parti ni pour ni contre lui.

Mme GIDON. — Comme il a tort ! S'il flétrissait publiquement le crime odieux de ce curé, il regagnerait les sympathies d'une multitude d'électeurs qui nous plaquent pour aller à Maréchal.

Ferrier et Astraud entrent. — Ils accompagnent un troisième personnage qu'on ne voit que de dos.)

FERRIER, au monsieur. — C'est entendu, monsieur le directeur, faites savoir à vos préposés que les augmentations que vous sollicitez pour eux leur seront accordées à partir du 1er janvier.

Le monsieur sort.

Mme GIDON. — Bonjour, monsieur le Maire. J'étais venue chez vous dans l'espoir d'y trouver mon mari... Il n'y est pas... Je me sauve.

Elle sort.

ANDRÉ, à Ferrier. — Monsieur Ferrier, il faut absolument que je vous parle.

FERRIER. — Oh ! plus tard... Et puis, sapristi, que faites-vous ici ?

ANNA, entrant avec une carte. — Ce monsieur insiste pour voir Monsieur.

FERRIER, lisant la carte. — Il a de l'aplomb !

ASTRAUD. — Qui est-ce ?

FERRIER. — Corvino, le directeur de la *Démocratie*.

ASTRAUD. — Il faudrait savoir ce...

FERRIER. — Non, je ne le recevrai pas. Comment ! il déverse sur moi, chaque jour, dans son sale canard, des charretées d'injures, et... (A Anna.) — Je ne reçois pas. (Anna sort. Revenant à André. Mais, nom d'une pipe ! puisque votre père ne consent pas à ce mariage, je ne veux pas avoir l'air de vous attirer chez moi... Attendez du moins que l'élection ait eu lieu. Je... (Téléphone.) Bon !

CÉCILE. — Je vais répondre. (Elle se met à l'appareil.)

FERRIER, à André. — Il n'est pas possible que vous continuiez à venir ici, malgré M. de Riols.

CÉCILE, à l'appareil. — Allô ! allô !

ANDRÉ, à Ferrier. — Mais j'ai trouvé le moyen d'obtenir son consentement. Et ce moyen...

FERRIER. — Je ne veux pas le connaître. Je n'ai pas le temps de causer avec vous. D'ailleurs, j'attends votre père lui-même et d'autres messieurs.

CÉCILE, à l'appareil. — Bien. (A son père.) C'est du comité. On demande le texte définitif de la circulaire. Puis on voudrait savoir si on doit faire apposer les bandes : « Nos bons Tartuffes ! » avant l'affiche : « Sus aux voleurs ! »

FERRIER. — Louis est-il là ?

CÉCILE. — Tu viens de l'envoyer en course.

FERRIER. — Et Veryau ?

CÉCILE. — Il est chez M. Sénart.

FERRIER. — Ah! sapristi de sapristi!... *A André.* Voulez vous me rendre un service? Allez au comité Au fait, non, vous auriez peur de vous compromettre.

ANDRÉ. — Moi? Pas du tout. Au contraire.

FERRIER, *il lui donne une feuille de papier.* — Remettez-leur ceci, et dites qu'on appose les bandes. Vous seriez bien aimable de me rapporter une épreuve de l'affiche.

RÉGNIER, *entrant, une lettre à la main.* — Peut-on porter cette lettre à un commissionnaire?

FERRIER. — Je n'ai personne sous la main.

ANDRÉ. — Donnez-la-moi. Je descends.

RÉGNIER, *la lui remettant.* — Merci. *André sort*

FERRIER. — Cécile, fais-moi préparer du thé.

CÉCILE. — Oui, papa. *Elle sort par la gauche, 2e porte*

FERRIER, ASTRAUD, RÉGNIER

RÉGNIER. — Voyons, monsieur le Maire, c'est aujourd'hui jeudi : il faut absolument former votre liste. Nous perdons un temps précieux. Les adversaires se démènent.

FERRIER. — En font-ils, une campagne de sauvages! M'insultent-ils assez dans leurs réunions, dans leurs journaux! M'ont-ils assez hué et sifflé, avant-hier, au Cirque! Mais je prendrai ma revanche demain, au théâtre Molière. Je me ferai accompagner par des gaillards solides et bien râblés.

RÉGNIER. — Ah! si vous pouviez mettre fin à la grève des tramways!

FERRIER. — Elle serait terminée depuis hier si cette crapule de Maréchal ne s'en était pas mêlé. Mais il a suggéré aux grévistes des revendications nouvelles. Ces pauvres bougres se serreront le ventre huit jours de plus... Il s'en fiche!... Pourvu qu'il extorque leurs votes!

ASTRAUD. — Nous attendons Gerbier, le directeur de la Compagnie.

FERRIER. — Et celui-là! Il est d'une si mauvaise foi dans toutes nos discussions qu'on se demande s'il n'a pas intérêt à faire durer la grève.

RÉGNIER. — Oh! promettez-lui tout ce qu'il vous demandera! Mais, pour Dieu! obtenez qu'il s'entende avec ses employés.

FERRIER. — Je suis prêt à toutes les concessions, pourvu que j'empêche Maréchal d'arriver à la mairie. Tenez! c'est comme dans cette affaire de l'abbé Mitaine, se conduit-il assez misérablement?

RÉGNIER. — Oui, mais le parti avancé l'approuve et le soutient.

FERRIER. — Faut-il, pour gagner des voix, accabler un accusé peut-être innocent? Et dire que, sur cette question, vous parlez comme Maréchal, vous, dans votre journal.

RÉGNIER. — Le *Petit Salentin* a pris parti pour l'abbé Mitaine. J'ai bien été obligé de prendre parti contre lui.

ASTRAUD. — Ne blâmons pas trop l'attitude de Maréchal. C'est parce qu'il fait une campagne acharnée contre l'abbé que les amis de M. de Riols et ceux de M. de Petitchamp se sont vus dans l'obligation de se rapprocher de nous.

RÉGNIER. — Vous attendez ces deux messieurs?

ASTRAUD. — Oui; nous sommes déjà d'accord sur bien des points. Sénart, le député, a servi d'intermédiaire entre eux et nous.

RÉGNIER. — Je comprends pourquoi Sénart se sépare des ouvriers aujourd'hui : il convoite un siège de sénateur, depuis qu'il sait que Guébriant ne sera pas candidat. Qui attendez-vous encore?

ASTRAUD. — Lévy, le directeur du Crédit Immobilier; le directeur de la Banque de Salente, Vidal.

RÉGNIER. — Pour les quartiers de l'Évêché? Vous y venez!

FERRIER, *avec un geste évasif.* — Oh!

ASTRAUD. — Enfin, Mme Errazura et le vicaire général.

RÉGNIER. — L'évêque *in partibus* de Persépolis, Mgr de Belmont?

FERRIER. — Oui. Qui diable m'aurait dit que je recevrais un jour, chez moi, ces gens-là!

ASTRAUD. — En politique, tout arrive.

FERRIER. — Et puis... quoi?... Ce sont eux qui viennent mendier mon concours.

RÉGNIER. — Allez, vous avez pris le bon parti : il fallait en arriver à une entente avec M. de Riols. Je ne vous demande qu'une chose pour mon journal : ne changez pas votre étiquette. Vous êtes radicaux-socialistes, restez radicaux-socialistes.

ASTRAUD. — Nous prenez-vous pour des polichinelles?

Entrent Martin et Massebeuf

MARTIN ET MASSEBEUF. — Bonsoir, monsieur le Maire.

RÉGNIER. — Au revoir, je me retire. Si votre nouvelle liste était formée avant minuit, un coup de téléphone à l'*Indépendance*, n'est-ce pas?

FERRIER. — Oui.

(Serrements de mains. Régnier sort.)

MARTIN. — Je reviens du quartier Turenne.

MASSEBEUF. — Moi, de Petitbois.

MARTIN. — Nos affaires marchent. Elles marchent bien.

MASSEBEUF. — On se plaint de la durée de la grève, à Petitbois. Les gens du village sont obligés de venir à pied, en ville.

MARTIN. — J'ai promis aux usiniers du quartier Turenne qu'on ferait le canal qu'ils réclament pour leurs déversements.

FERRIER. — Un canal qui coûterait douze cent mille francs!

ASTRAUD. — Oh! travaux d'utilité publique! Il aurait bien fallu les exécuter tôt ou tard.

MASSEBEUF. — Moi, à Petitbois, j'ai promis qu'on rétablirait la dot de mille francs pour la rosière.

ASTRAUD. — Oui. Récompensons la vertu.

MARTIN. — Vous ai-je dit que j'ai reçu, hier soir, à la mairie une délégation des sociétés sportives? Tous leurs membres voteront pour nous, à condition qu'on réserve une allée aux bicyclistes dans le Parc Faidherbe; qu'on concède gratuitement la pelouse du Parc Vesta aux joueurs de foot-ball; qu'on donne un prix au tournoi d'escrime, et une subvention au concours de tir.

ASTRAUD. — Mais oui; aidons au développement des œuvres patriotiques.

MASSEBEUF. — Les orphéons réclament leurs anciennes subventions.

ASTRAUD. — Mais oui, encourageons les arts.

FERRIER. — Mais...

ASTRAUD. — Oh! monsieur le Maire, Maréchal a fait toutes ces promesses.

GIDON, entrant. — Bonsoir, Messieurs. Bonsoir, monsieur le Maire. J'étais à Petitbois.

MASSEBEUF. — Tiens! Moi aussi.

GIDON, au maire. — Vous savez ce qu'ils demandent?

FERRIER. — Le prix pour la rosière? C'est convenu.

GIDON. — Ah! non, pas ça. Non. Voilà. Les jeunes gens qui... qui veulent s'amuser sont obligés de venir à Salente. Ça les ennuie. Il paraît qu'un monsieur, très honorable d'ailleurs, a fait une demande à la mairie, pour ouvrir...

ASTRAUD. — Oui. Je me souviens. La demande a passé par mes mains.

GIDON. — Il faudrait la rechercher.

ASTRAUD. — Oh! l'autorisation sera donnée.

GIDON. — En entrant en ville, j'ai appris... Mais vous devez savoir ça.

TOUS. — Quoi?

GIDON. — L'affaire Mitaine.

FERRIER. — Eh bien?

GIDON. — On serait sur une autre piste.

ASTRAUD ET MASSEBEUF, ensemble. — Ah bah! Quelle chance!

FERRIER. — Qui soupçonnerait-on?

GIDON. — Un vieux bonhomme habitant près de Saint-Jean.

FERRIER. — Qu'on l'arrête!

GIDON. — On n'a pas encore de certitude.

MASSEBEUF. — Mais si; un vieillard qui habite près de l'église. Parbleu... c'est clair.

MARTIN. — Quel dégoûtant personnage!

MASSEBEUF. — D'ailleurs, il ne me semblait pas possible qu'un curé...

MARTIN. — L'abbé Mitaine surtout, que tout le monde considère comme un brave homme!

FERRIER. — Voyez comme la situation deviendrait bonne pour nous, si... (Entre Anna.) Qu'y a-t-il? (Anna lui remet deux cartes.) Diable! Messieurs, je vous demanderai de me laisser...

MASSEBEUF. — Nous allons continuer notre tournée.

MARTIN. — Et voir tous nos amis.

FERRIER, à Gidon. — Tâchez d'obtenir quelques renseignements, et revenez me les donner.

CÉCILE, ouvrant une porte à gauche. — Sans entrer. — Papa, ton thé est prêt.

Gidon, Martin, Massebeuf sortent.

FERRIER, à Astraud. — Le directeur du Crédit Immobilier et l'administrateur de la Banque de Salente sont là. Faites-les passer au fumoir. Puis venez prendre une tasse de thé avec quelques biscuits. Je n'ai pas eu le temps de déjeuner à midi.

ASTRAUD. — Moi non plus. (Ferrier va pour sortir.) Monsieur le Maire, pas un mot devant ces messieurs de la nouvelle de Gidon.

FERRIER. — Pourquoi?

ASTRAUD. — Si, comptant que l'innocence de l'abbé va être reconnue, il prenait à de Riols la fantaisie de se représenter?

FERRIER. — Oh! maintenant!

ASTRAUD. — Deux précautions valent mieux qu'une. Donc, motus!

Ferrier sort. — Anna introduit Lévy et Vidal.

ASTRAUD. — Bonsoir, monsieur Vidal. Bonsoir, monsieur Lévy.

LÉVY. — Nous arrivons les premiers?

ASTRAUD. — Oui. M. le Maire est en conférence. Il sera bientôt libre. (Ouvrant une porte à droite.) Voulez-vous fumer un cigare en attendant?

VIDAL. — Volontiers.

ASTRAUD. — Entrez là. Excusez-moi si je vous laisse. M. Ferrier m'a fait appeler.

Vidal et Lévy sortent par la droite. — André entre par le fond.

ANDRÉ. — Voilà l'épreuve demandée.

ASTRAUD. — Donnez-la au maire. (Astraud fait entrer André dans la pièce où se trouve le maire, 2e plan à droite. — Il va sortir lui aussi, quand la porte 1er plan s'ouvre, Turlin parait.) Comment, vous êtes encore ici, vous?

TURLIN. — Je vous attends toujours.

ASTRAUD. — Sapristi! On vous avait oublié... Pardon... Que vouliez-vous nous dire?

TURLIN. — J'ai vu Dubouchet, le marchand de vins. Il peut nous amener cinquante électeurs, les habitués de son bar. En échange il faudra lui donner l'autorisation de tenir le bar ouvert jusqu'à deux heures du matin.

ASTRAUD. — Entendu.

TURLIN. — Et puis, il y a Gombaux, de la rue Malateste. Vingt ou trente électeurs, celui-là. Seulement, c'est tantôt l'octroi et tantôt la police qui l'embêtent. Alors...

ASTRAUD. — On ne l'embêtera plus. Mais, dites donc, Turlin, vous feriez bien de prévenir ces gens qu'il y aura peut-être des remaniements dans la liste?

TURLIN. — Ils s'en fichent. Ils voteront pour ceux qui leur feront les plus belles promesses.

Comme la porte du fond est restée ouverte, on entend sonner dans l'antichambre.

ASTRAUD. — Au revoir, Turlin.

TURLIN. — Au revoir, mon cher.

Astraud sort par la gauche. — Anna a introduit de Riols et Bouchonnet. — Turlin les salue et sort.)

DE RIOLS, BOUCHONNET

ANNA. — Si ces messieurs veulent passer dans le fumoir. Il y a déjà deux de ces messieurs qui attendent. M. Ferrier sera à eux dans cinq minutes.

DE RIOLS, reconnaissant Bouchonnet. — Tiens! bonsoir. Bouchonnet.

BOUCHONNET, chauve, les dents noires; redingote étroite et trop courte. Il parle d'un ton doux. — Bonsoir, monsieur le marquis, bonsoir.

DE RIOLS. — Je ne vous ai pas reconnu dans l'escalier. M. de Petitchamp ne vient pas?

BOUCHONNET. — Non. Il a préféré m'envoyer à sa place. Je ne suis pas candidat. Je ne suis que le président de son comité. Cela me met bien à mon aise pour discuter. Savez-vous que M. de Petitchamp a d'abord refusé d'assister à cette conférence, et même d'y envoyer un mandataire? Il ne s'y est résolu que sur l'ordre formel de Mgr Rivière et de Mme Errazura, et lorsqu'il a appris que notre vénéré évêque serait lui-même représenté ce soir ici par son vicaire général, Mgr de Belmont.

DE RIOLS. — Le fait est que nous aboucher avec ces gens!...

BOUCHONNET. — L'intérêt du parti avant tout. D'ailleurs notre concours leur est indispensable. Ils mettront les pouces. Nous dicterons nos conditions.

DE RIOLS, branlant la tête. — Tout de même!...

BOUCHONNET. — Ah! sans cette déplorable affaire de l'abbé Mitaine!

DE RIOLS. — Oui!... Il se dirige vers le fumoir. Enfin!

BOUCHONNET, bas. — Monsieur le marquis.

DE RIOLS. — Eh bien?

BOUCHONNET. — Sans ce malheureux scandale, nous nous serions entendus avant le second tour de scrutin. En fondant notre liste et la vôtre, en faisant faire une campagne... discrète, par... nos amis, on pouvait espérer le succès.

DE RIOLS. — Que voulez-vous?... Cet imbécile d'abbé!...

BOUCHONNET. — Heu!

DE RIOLS. — Quoi?

BOUCHONNET. — On m'a prévenu... C'est quelqu'un qui est au parquet... un ami à nous. Il paraîtrait que les soupçons se portent aujourd'hui sur un autre individu. Quelle joie pour nous si on reconnaissait l'innocence de l'abbé!... Quel revirement en notre faveur dans l'opinion publique!... Voyez comme la campagne deviendrait facile!

DE RIOLS. — Il faudrait avoir des renseignements précis.

BOUCHONNET. — Je les aurai demain. Soyons donc prudents ce soir. Ne terminons rien. Notre ami viendra me dire si on se décide à arrêter l'individu soupçonné. Dans le cas contraire, si nous n'avons eu qu'une fausse joie, eh bien, nous reprendrons les pourparlers avec M. Ferrier.

DE RIOLS. — Oui. André entre par la gauche. Toi, ici!

BOUCHONNET, flairant une scène, s'esquive. — Je vous laisse, Messieurs.

(Il sort par la droite.

DE RIOLS, ANDRÉ

La scène doit être menée rapidement, vivement, sans éclat de voix.

DE RIOLS. — Tu es ici, malgré ma défense? Et on te reçoit? Et M. Ferrier ménage des entrevues entre sa fille et toi? Quel métier fait-il donc?

ANDRÉ. — Je suis dans cette maison un peu contre le gré de M. Ferrier. En tout cas, s'il a consenti à me recevoir, c'est que je dois épouser Mlle Cécile.

DE RIOLS. — Tu oses?...

ANDRÉ. — Mon père, j'ai vainement cherché à causer avec vous, hier. Je voulais vous supplier de revenir sur votre décision. J'ai été jusqu'à ce jour un fils soumis, mais dans une circonstance si grave...

DE RIOLS. — Allons! allons! Tu perds l'esprit. Rentre chez toi.

ANDRÉ. — Je suis fâché de vous désobéir, mon père. Je ne rentrerai pas si c'est pour avoir avec vous une nouvelle et pénible explication.

DE RIOLS. — Il ne saurait y avoir d'explications entre nous. Ce sont des ordres que je te donne.

ANDRÉ. — J'aime Mlle Cécile. Vous ne voudrez pas me désespérer en...

DE RIOLS. — Jamais je ne consentirai à ce mariage.

ANDRÉ. — Pourquoi refuser un consentement dont on peut se passer?

DE RIOLS. — Te passer de mon consentement? Fais, tu n'auras pas un sou.

ANDRÉ. — Eh! je n'ai pas besoin de votre argent

De Riols. — Tu vivrais donc aux crochets de ta femme?

André, violent. — Mon père!

De Riols. — Eh bien? Tu es un peu nerveux, aujourd'hui. Tu gagnes cinq mille francs par an au barreau. Ajoutes-y les revenus de la dot de Mlle Ferrier. Que peut-il donner à sa fille, cet homme? Cent mille francs? Ce qui fait trois mille francs de rentes. En tout, huit mille francs.

André. — Si je m'en contente? (De Riols hausse les épaules.) Enfin, je veux épouser M[lle] Ferrier.

De Riols. — Tu es fou! Toi qui seras un jour marquis de Riols, tu épouserais la fille de cet industriel? Tu consentirais à entrer dans un monde où ta race, ta caste et ta religion sont haïes? Mais songe à tes amis, à tes parents, — à tes ancêtres, que tu renierais par ce mariage honteux. Non, mais vois-tu installée au foyer des Riols cette petite bourgeoise en bonnet phrygien? Sans souvenirs communs dans le passé, sans une idée commune, un jour, la chaleur de l'amour tombée, vous vous réveilleriez étrangers, ennemis.

André. — Nous nous aimons, mon père; et si elle ne partage pas nos idées, moi je partage les siennes.

De Riols. — Qu'est-ce que tu dis?

André. — Qu'il est inutile d'entretenir plus longtemps une équivoque entre nous. Et d'ailleurs, je n'ai jamais caché mes sentiments. Vous devez les connaître.

De Riols. — Oh! je te dirai que je me suis fort peu soucié de connaître tes sentiments. Je ne suppose pas qu'ils diffèrent des miens.

André. — J'ai toujours refusé de m'associer à l'œuvre de notre parti. Je n'ai pas comme eux tous le regret stérile du passé. Occupons-nous un peu moins de nos ancêtres, et un peu plus de nos descendants. Mes sympathies vont toutes vers l'avenir, vers ces idées qui germent, et...

De Riols. — Parbleu! cette petite fille t'a ensorcelé. Il faut qu'elle ait diablement envie d'un titre de marquise. Mais nous verrons si elle mettra le même empressement à t'épouser quand elle saura que je te chasse de chez moi, que les portes de tous nos salons se fermeront devant elle, que je te déshérite. Peut-être alors, comprenant que l'affaire est un peu moins brillante qu'elle ne l'avait supposé...

André, qu'il a déjà interrompu à plusieurs reprises. — Mon père!

De Riols. — Renoncera-t-elle à ses intrigues pour s'introduire dans une famille qui la repousse? Ah! tu oublies ce que tu dois à ton nom, à ton rang, à ton titre.

André, emporté. — Je ne l'oublie pas plus que vous l'avez oublié vous-même. Quand on est le marquis de Riols et qu'on méprise son époque, on s'enferme chez soi, on y vit, on y meurt, on ne se mêle pas à la vie publique par des opérations financières; quand on est catholique, antisémite, on n'accepte pas la vice-présidence d'un conseil présidé par un juif; quand on est royaliste et qu'on combat pour une idée, on ne va pas à la bataille en mettant à son casque un panache d'emprunt. Je trahis mes aïeux et mon parti, dites-vous? Mais vous, qui venez ici traiter avec des adversaires, que faites-vous donc?

De Riols. — Tu te mets en révolte ouverte contre moi?

André. — Je veux épouser Cécile.

De Riols. — Tu n'épouseras pas cette fille.

André. — Vous me refusez votre consentement? Soit. Je quitte donc le monde où j'ai vécu jusqu'ici. J'appartiens à mes nouveaux amis. La Jeunesse Socialiste signe un appel au peuple, en faveur de M. Ferrier. Parmi les noms des signataires, on trouvera le mien.

De Riols. — Tu ne feras pas ça.

André. — Je le ferai, je le ferai, je le ferai.

De Riols. — André, tu es fou!

André, il remonte. — Adieu.

De Riols, le retenant. — Reste.

La porte de gauche s'entr'ouvre. — On entend la voix d'Astraud.

Astraud. — Monsieur le Maire, vous oubliez...

La porte se referme. — De Riols marche avec agitation en prononçant quelques phrases entrecoupées qu'on ne distingue pas.

De Riols, désignant avec sa canne la porte à gauche. — Et lui? Il consent à ce mariage?

André. — Il fera ce que veut sa fille.

De Riols. — Il l'aime beaucoup, n'est-ce pas?

André, surpris. — Il l'adore.

De Riols, après une nouvelle pause. — C'est bien. Rentre à l'hôtel. Tu auras ma réponse définitive, ce soir. (Ferrier entre.)

André. — Au revoir, monsieur Ferrier. Je reviendrai demain. (Il sort.)

De Riols, agité. — Monsieur, mon fils vient, pour la seconde fois, de me faire part de ses projets. Ils me déplaisent et je le lui ai dit. Mais nous vivons à une époque où les fils méconnaissent l'autorité de leur père, où les pères ne peuvent pas imposer leurs volontés à leurs fils. André s'obstine donc à vouloir épouser M[lle] Cécile. Sa mère et moi pourrions lui refuser notre consentement. Un mariage dans ces conditions serait un scandale. J'aime à croire que mon fils ne voudrait pas le provoquer. Cependant puisque ces deux enfants s'aiment, je ne mettrai pas d'obstacle à leur bonheur, pourvu que vous et moi, tantôt, nous nous trouvions d'accord à la fin de cette conférence. Songez aux réponses que vous allez nous faire; vous tenez l'avenir de votre fille dans les mains.

FERRIER. — Monsieur...

Astraud entre par la gauche. — Monseigneur de Belmont et Mme Errazura entrent par le fond. — Monseigneur de Belmont est un aimable vieillard. — Mme Errazura est une grande femme, sèche, aux cheveux blancs. — Salutations.

DE RIOLS. — Ah! Monseigneur!

FERRIER, à Astraud. — Voulez-vous prévenir ces messieurs.

MONSEIGNEUR. — Ils sont tous arrivés?

FERRIER. — Nous attendons encore le directeur de la Compagnie des tramways, M. Gerbier, et M. Sénart.

Astraud a ouvert la porte du fumoir. — Lévy, Vidal, Bouchonnet entrent. — Salutations. — Bouchonnet se présente à Ferrier.

MONSEIGNEUR, à Lévy. — Ah! mon cher monsieur Lévy, je suis bien aise de vous voir. J'ai tant de remerciements à vous faire.

LÉVY. — Ne parlons pas de cela, Monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Si fait, parlons-en, au contraire. C'est grâce à vous que j'ai pu orner si magnifiquement la chapelle de Saint-Fructus. Et la nappe d'autel que vous venez de m'envoyer est merveilleuse. J'ai voué un culte particulier à ce saint. Je veux lui élever un monument superbe. Je donnerai, à cet effet, le mois prochain une grande fête de charité, à laquelle je prierai mon illustre ami Ferillot de participer.

LÉVY. — Ferillot, de la Comédie-Française?

MONSEIGNEUR. — Oui. Nous avons été condisciples au collège de Nantes. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Il ne me refusera pas son concours pour une œuvre pieuse. (Entrent Sénart et Gerbier.)

ASTRAUD. — Ah!... Bonsoir monsieur Gerbier. Bonsoir, Sénart.

GERBIER, chic anglais. — Je suis en retard? Des grévistes m'ont reconnu dans ma voiture. Ils voulaient m'empêcher de passer. J'avais, heureusement, deux chevaux vigoureux.

ASTRAUD. — Voyons... Nous sommes au complet?

FERRIER. — Oui. Eh bien... alors... (Il fait un geste. On s'assied.)

FERRIER, ASTRAUD, DE RIOLS, Mgr DE BELMONT, LÉVY, SÉNART, BOUCHONNET, GERBIER, VIDAL, Mme ERRAZURA.

NOTA. — Ferrier est chevalier de la Légion d'honneur. — De Riols est officier de la Légion d'honneur. — Monseigneur est chevalier de la Légion d'honneur. — Lévy est officier de la Légion d'honneur. — Gerbier est chevalier de la Légion d'honneur. — Astraud est officier de l'Instruction publique. — Bouchonnet a les palmes d'officier d'Académie.

Un silence. — Bouchonnet, qui est chauve, éternue. — Il tire de sa poche une petite calotte de soie noire.

BOUCHONNET. — Vous permettez?...

ASTRAUD, voyant que personne ne dit mot, se décide à parler. — Madame, Messieurs, vous savez pourquoi nous nous trouvons réunis ici, ce soir. Après la déplorable affaire que vous connaissez, nos adversaires politiques ont entamé une campagne... répugnante, mais qui, malheureusement, a rallié à leur cause la majorité des électeurs, indignement trompés. Il ne faut donc pas que nous fassions le jeu de ces énergumènes, que nous facilitions leur entrée à la mairie par la division des honnêtes gens. Bloc contre bloc. Une entente entre nous s'impose. Nous en avons jeté les bases. Nous allons en discuter les conditions.

TOUS.

ENSEMBLE.

MONSEIGNEUR. — Oui.

DE RIOLS. — C'est entendu!

BOUCHONNET. — Voyons ce que ces messieurs proposent.

GERBIER. — Moi, on connaît mon sentiment.

FERRIER. — Il faut que ces conditions soient acceptables.

LÉVY. — Oh! Messieurs, messieurs, ne parlons pas tous à la fois. Choisissons plutôt un président qui dirigera la discussion. (Oui, oui.) Si Monseigneur y consent, il me paraît le plus désigné... (Assentiment général.)

Mme ERRAZURA. — Sans doute. La présidence revient de droit à Monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Soit. Je l'accepte. Posons nettement les questions que nous avons à résoudre. En premier lieu, il faut élaborer notre liste, puis...

LÉVY. — Mais, ne pensez-vous pas, Monseigneur, que nous devrions nous occuper, d'abord, de l'affaire Mitaine? Vous êtes tous, comme moi, convaincus de l'innocence de l'abbé. Si nous parvenions à l'établir, nous porterions un coup mortel à Maréchal et à sa liste.

BOUCHONNET, évasif. — Oh! oh! vous savez...

ASTRAUD, évasif. — On ne sait pas...

LÉVY. — Monseigneur pourrait faire commencer une petite enquête; intervenir...

MONSEIGNEUR. — Non. Oh! non, oh! non, ne me parlez pas d'intervenir dans des affaires de ce genre. Je suis affecté au-delà de toute expression du coup qui vient d'atteindre notre diocèse. Je tiens l'abbé Mitaine pour un bon et digne prêtre. Je suis sûr de sa vertu. Mais je n'interviendrai pas en sa faveur. Le public n'est que trop porté à voir partout l'ingérence du clergé. Que serait-ce, si moi, évêque, je... Non, non, ce n'est pas possible.

BOUCHONNET. — Si l'abbé est innocent, comme j'en ai la ferme conviction, Dieu prendra soin de faire éclater son innocence, à l'heure qu'il a lui-même choisie.

SÉNART. — Et puis... c'est pas tout ça... Quand nous aurions la preuve de son innocence, il ne faudrait pas la donner. (Protestations.) Sans doute! Maréchal trouverait un nouveau tremplin. Laissons-lui battre la grosse caisse autour d'un crime imaginaire. Et samedi, dans l'après-midi, pas avant, obtenons

du procureur, en faisant agir sur lui, par Paris ou par la préfecture, qu'il remette l'abbé en liberté. Nous aurons une affiche de la dernière heure... sensationnelle.

Astraud. — Parfaitement raisonné.

Monseigneur. — Messieurs, nous allons donc examiner les titres des divers candidats.

Bouchonnet. — Pardon, Monseigneur, pardon! Excusez-moi si je prends la liberté très grande de vous interrompre... Mais il faudrait savoir d'abord, de ces messieurs, s'ils n'exigeront pas de nous des sacrifices qu'il ne serait pas en notre pouvoir de faire.

Monseigneur. — Nous le verrons bien, Bouchonnet.

Bouchonnet, à de Riols, en clignant légèrement les yeux. — Mais que pense monsieur le marquis, de... ?

De Riols. — Discutons, discutons. Si quelque difficulté surgit, nous essayerons de la trancher.

Bouchonnet. — Ah ! (Il se rassied.) Soit...

Ferrier. — Puisqu'on vient de parler de sacrifices, je dois vous déclarer que si je suis disposé pour ma part à certaines transactions, je ne saurais cependant fléchir sur mes principes. (Astraud lui fait un signe.) C'est ainsi que j'entends garder mon programme, mes opinions de...

Bouchonnet, s'exclamant. — Comment!.. Radical-socialiste!... Vous entendez, Messieurs, radical et socialiste, à la fois ! Nous arriverions peut-être jusqu'à... républicain modéré. Mais radical-socialiste... Nous pouvons briser là cet entretien... Radical-socialiste !

Mme Errazura. — Je n'engagerai jamais mes ouvriers à voter pour une liste se présentant sous cette abominable étiquette.

Astraud. — Oh! mon Dieu, ne discutons pas sur des mots. Laissons cela aux électeurs. Pour eux, l'étiquette est tout. Ayons moins de naïveté. Oui, nous présenterons aux suffrages des Salentins une liste radicale socialiste. Il n'y a rien là qui doive vous effrayer. Ce titre de socialiste a d'abord effarouché tout le monde. On comptait les candidats qui osaient s'en affubler. Les deux tiers des députés s'en parent aujourd'hui. Et dans un quart de siècle, les boutiquiers les plus paisibles, les bourgeois les plus timorés se diront socialistes, peut-être même anarchistes. Il n'y aura rien de changé en France ; il n'y aura qu'une étiquette nouvelle mise sur un ancien parti. Nous nous présenterons donc comme républicains avancés ; c'est d'autant plus nécessaire que nous allons nous séparer de nos collègues les plus fougueux. Nos amis se rassureront en voyant que notre couleur politique n'a pas changé ; et les vôtres viendront à nous en voyant des amis à eux dans nos rangs. On gagne une moitié des électeurs par les opinions qu'on se donne, l'autre moitié par les opinions que l'on a.

Sénart. — Parbleu !

Lévy. — Cela ne souffre pas de discussion.

Bouchonnet. — Pardon, mais...

De Riols. — Je crois que M. Astraud a raison.

Bouchonnet. — Comment! monsieur le marquis, vous...

De Riols. — Nous sommes ici pour nous faire des concessions réciproques.

Monseigneur, vivement. — Parfaitement. Pause. Voyons donc les noms des candidats que nous proposons à M. Ferrier.

De Riols tire de sa poche un petit papier qu'il passe à Astraud; celui-ci lit, hoche la tête, et le passe à Ferrier, qui y jette un coup d'œil.

Ferrier. — Jamais ! Les six premiers, oui. Montreynaud et Rondoli, non.

Tous. — Pour quelle raison ? — Pourquoi ?

Ferrier. — Montreynaud appartient à l'œuvre de Notre-Dame de Salente.

Monseigneur. — Montreynaud vous déplaît ? Soit. Écartons-le. Vous voyez que je n'y mets aucun entêtement. Mais pour le docteur Rondoli...

De Riols. — C'est un honnête homme et qui vous rendra des services.

Lévy. — Il a un sens politique très fin.

Mme Errazura. — Il a l'esprit large et tolérant. Ce n'est pas un sectaire.

Ferrier. — Je ne reprendrai pas cet individu à la mairie.

Gerbier. — Certes, il est l'ennemi des grandes compagnies et de leurs privilèges. Maintes fois, au Conseil, il a parlé contre la compagnie du gaz et contre ma propre compagnie. Nous ne l'aimons guère aux tramways. C'est lui qui mène les grévistes. Mais, précisément, si, comme je l'espère, cette grève se termine demain, on en reportera sur le docteur Rondoli tout l'honneur. La liste où figurera son nom aura les voix de mes employés. Donc, en bonne politique...

Ferrier. — Non, non. N'insistez pas.

Monseigneur. — N'éternisons pas la discussion sur ce point. Réservons la question Rondoli : nous la réglerons ce soir, et voyons par qui nous pourrions remplacer Montreynaud.

De Riols, parcourant une liste. — Lacalade? Silva? Morion?

Ferrier. — Ce sont des royalistes militants.

De Riols. — Frucher ?

Ferrier. — Il m'a traité d'escroc dans le *Petit Salentin*.

De Riols. — Pierre Comut? Gilon ?

Ferrier. — Ils m'ont traité de vendu à la réunion de mardi.

De Riols. — Bertassol?

Ferrier. — Il m'a traité de juif sur une affiche.

Monseigneur, *vivement.* — Ce n'est pas une injure.

Ferrier. — L'intention me suffit.

De Riols. — Alors, dame!... Je ne vois plus... Ah! le dernier... Vincent...

Ferrier. — Vincent? Qui est-ce?

De Riols. — Je n'en sais rien.

Ferrier. — Il était sur votre liste!

De Riols. — Oui.

Ferrier. — Et vous ne le connaissez pas?

De Riols. — Je ne l'ai jamais vu.

Ferrier. — Il n'allait pas à vos réunions?

De Riols. — Il était malade.

Ferrier. — Qui vous l'a proposé?

De Riols. — Quelqu'un... Je ne sais qui... Au comité.

Astraud. — Ne serait-ce pas le pharmacien de la rue Française?

Senart. — Le nom du pharmacien s'écrit avec un *s.*

Astraud. — Enfin, va pour Vincent, puisque personne ne le connaît.

Ferrier. — Soit. J'accepte ce Vincent... provisoirement.

Monseigneur. — Ah! *Coup d'œil discret à Gerbier.* Il nous reste donc à rechercher en commun les moyens de terminer la grève.

Gerbier. — Oh! la grève... J'ai déjà dit à M. le Maire, et je le répète, qu'il ne nous est pas possible d'accueillir les revendications des grévistes et notamment la dernière, celle qu'ils ont formulée hier, touchant un relèvement de salaire.

Astraud. — Ils ont des prétentions bien modestes, cependant.

Gerbier. — Y faire droit mènerait la Compagnie à la faillite. Nous n'augmenterons donc pas les salaires de nos employés... à moins que... nous n'obtenions par ailleurs des... compensations. Mais ceci se lie à une autre question, dont personne n'a parlé, qui nous préoccupe tous, cependant, et qu'il importe de trancher. Vous savez ce que je veux dire.

Tous. — Oui. — En effet. — Oui. *Pause.*

Vidal. — M. Gerbier a raison, monsieur le Maire. Voici la plus importante des affaires que nous devions étudier ce soir. Il s'agit des quartiers de l'Évêché.

Ferrier, *qui commence à devenir nerveux.* — Ah... les quartiers de l'Évêché.

Monseigneur, *à Ferrier.* — Je connais, cher monsieur, les très beaux projets que vous aviez formés. Mais ne pensez-vous pas que les fonds de la Ville seraient mieux employés à rénover les vieux quartiers qu'à fonder des crèches, des ouvroirs, des écoles professionnelles? Nous avons des œuvres semblables en pleine activité. Nous n'irions pas les fermer pour laisser prospérer les vôtres. Vous dépenseriez donc, je le crains, beaucoup d'argent en pure perte. Vous en avez un plus utile emploi.

Lévy. — Je partage l'avis de Monseigneur. Les écoles congréganistes de notre ville rendent les plus grands services aux enfants et aux jeunes gens. C'est avec plaisir que nous avons, au Crédit Immobilier, mis à la disposition de ces diverses œuvres quelques-uns des immeubles que nous possédons.

Ferrier. — Dans le quartier de l'Évêché!

Lévy. — C'est celui où les enfants sont le plus nombreux.

De Riols. — Il faut, monsieur le Maire...

Bouchonnet, *intervenant.* — Pardon, monsieur le marquis, pardon. Puisqu'on parle de nos œuvres, je désirerais...

Monseigneur, *pour l'arrêter.* — Il ne s'agit pas de nos œuvres.

Bouchonnet. — Pardon, Monseigneur, pardon. Je désirerais qu'il fût entendu une fois pour toutes qu'on ne viendra plus nous tracasser dans ces écoles comme on l'a fait ces temps derniers.

Monseigneur. — Il n'est pas question de cela.

Astraud. — On ne vous a jamais tracassés.

Mme Errazura. — M. le Maire a pris contre nous une série de mesures vexatoires et n'a pas caché son intention d'en prendre de nouvelles au cas où il serait réélu.

Ferrier. — Oui. Je ferai fermer les maisons où l'on n'observe pas les règles de l'hygiène.

Mme Errazura. — L'asile des Jeunes Phthisiques, sans doute?

Ferrier. — Parfaitement.

Mme Errazura. — Que reprochez-vous à ceux qui dirigent cette œuvre?

Ferrier, *sans trop de violence, comme explication.* — De tuer les enfants qu'on y mène.

Mme Errazura, *[illegible].* — Monsieur.

Ferrier. — Oui, Madame, de les tuer.

Mme Errazura, De Riols, Bouchonnet, *debout.* — Monsieur! — Y pensez-vous?

Les autres, *s'interposant.* — Monsieur! — Monsieur! — Madame!

Ferrier. — Je ne me ferai pas le complice de ces meurtres.

Mme Errazura. — Des meurtres? Nous n'hospitalisons que des fillettes condamnées par tous les médecins. Nous veillons à leur donner des morts chrétiennes.

Ferrier. — Essayez donc plutôt de les sauver.

Mme Errazura. — Nous sauvons leurs âmes.

Ferrier. — Hé... mieux vaudrait sauver leurs corps.

Mme Errazura, *criant.* — C'est indécent.

Nouveau tumulte. Ils parlent tous en même temps. Ils sont debout et gesticulent.

MONSEIGNEUR. — Voyons, Madame, laissez-moi parler. Écoutez-moi, monsieur Ferrier. Un peu de silence... Un peu de silence, Messieurs. (*Le tumulte s'apaise.*) Ah!... Puisqu'on a eu la malheureuse idée de jeter dans le débat une si irritante question, vidons-la tout de suite. Ne restons pas dans une situation équivoque. (*Pause.*) Mme Errazura fera fermer l'Œuvre des Jeunes Phthisiques.

Mme ERRAZURA. — Comment, Monseigneur, vous voulez?...

MONSEIGNEUR. — Oui, Madame, je le désire.

Mme ERRAZURA. — Mais, Monseigneur...

MONSEIGNEUR. — Attendez. On avait parlé à la mairie de fonder un sanatorium du côté de Petitbois, M. le Maire voudra bien hâter la réalisation de ce projet. On recueillera dans ce sanatorium nos petites malades. On y mettra des sœurs. Et tout le monde sera satisfait.

ASTRAUD. — Oui. Cela arrange tout. C'est parfait, parfait, parfait.

LÉVY. — Mais, il me semble que nous nous éloignons beaucoup des quartiers de l'Évêché. Monsieur le Maire, que pensez-vous du projet ?

FERRIER. — Je pense... qu'il serait ruineux pour la Ville.

TOUS, *protestant.* — Oh !

SÉNART. — Mais il s'agit de travaux d'un intérêt public.

DE RIOLS. — Qu'on réclame à Salente depuis dix ans.

ASTRAUD. — Que les électeurs exigent.

LÉVY. — Vous parlez toujours d'hygiène. Nous améliorerons l'hygiène de la Ville, en abattant ces vieux quartiers.

GERBIER. — Il est bien évident que si, à la Compagnie des tramways, nous avions la certitude qu'on fera ces travaux, qu'on nous expropriera des immeubles que nous possédons près de l'Évêché...

FERRIER. — Vos anciennes remises transformées en cités ouvrières.

GERBIER. — Qu'on nous allouera une indemnité suffisante et raisonnable, alors, dame ! certains de réaliser ainsi, l'an prochain, un petit bénéfice, il nous serait peut-être indifférent de donner cette année un dividende moindre à nos actionnaires : nous ferions droit aux réclamations de nos employés. La grève serait terminée demain.

FERRIER, *entre ses dents.* — Évidemment. C'est pour en arriver là qu'on l'a fait entreprendre.

GERBIER, *debout, sec, froid.* — Monsieur le Maire, vous croyez donc à tous les racontars qui circulent en ville à ce sujet ? Oui, on nous accuse d'être les instigateurs de la grève. Eh bien, je le dis hautement, on peut le répéter, tous les efforts des administrateurs ont tendu à l'éviter. Seulement, il fallait que le public pût voir quelque part une canaillerie. On lui a tellement répété que rien ne se fait en France, élections, grands travaux, grèves, adjudications, qui ne soit dans le seul intérêt de quelques-uns ! Mais j'espérais trouver ici moins de naïveté et de mauvaise foi. Puisque je me trompais, monsieur le Maire, puisque vous paraissez partager sur ces questions l'avis des Salentins, puisque vous suspectez notre loyauté, et que vous nous soupçonnez d'avoir fait un calcul misérable, je ne resterai pas plus longtemps chez vous : je me retire.

TOUS. — Mais non. — Vous êtes fou. — Restez donc !

LÉVY. — Nous discutons, Gerbier. Chacun doit pouvoir exposer librement sa pensée, sans qu'on s'en formalise.

ASTRAUD. — D'ailleurs, vous avez mal interprété les paroles de M. le Maire. Il ne songeait pas à attaquer votre honorabilité. N'est-ce pas, monsieur Ferrier ? Au surplus, dans une discussion de ce genre, on ne saurait peser tous ses mots.

GERBIER, *se rasseyant.* — Je consens donc, alors...

LÉVY, *à Ferrier.* — Une observation, monsieur le Maire, une observation qui certainement frappera votre grand bon sens. Que la Compagnie des tramways, sur votre promesse de l'exproprier de ses maisons, capitule devant les grévistes, et que vous vous assuriez ainsi quinze cents voix de plus pour dimanche, cela n'offre à vos yeux qu'un intérêt électoral. Passons. Mais n'oubliez pas que Maréchal a promis lui aussi d'abattre les quartiers de l'Évêché. Or, il sera élu dimanche, si nous ne nous entendons pas ce soir. Donc, que vous le vouliez ou non, fatalement, la Ville devra démolir les vieux quartiers pour construire à leur place des quartiers neufs.

VIDAL. — Et dans quelles conditions cette opération se fera-t-elle, si vous n'y présidez pas ? Dans des conditions déplorables. Maréchal, qui ne veut pas traiter avec ma banque, s'adresserait à des entrepreneurs. A quels entrepreneurs ? Ceux qui distribueraient les plus abondants pots-de-vin. Nous sommes résolus, nous autres, à ne rien donner à personne. J'ai fait à la Ville des concessions telles, qu'il ne reste à la banque qu'un très petit bénéfice, peu en rapport avec les risques courus. Maître Gaubert, qui a vu notre devis, a pu vous le dire. Et je n'ai décidé nos administrateurs à consentir ces avantages, qu'en leur parlant de l'intérêt supérieur de Salente, qu'en leur faisant comprendre qu'après avoir traité avec vous, nous pourrions nous aboucher avec d'autres municipalités, de qui on exigerait alors des conditions plus rémunératrices. Ce serait un désastre pour la Ville, monsieur le Maire, si Maréchal arrivait à la mairie et chargeait des entrepreneurs casse-cou de ces travaux.

De Riols, *très nettement.* — Nous exigeons qu'on abatte les vieux quartiers. C'est la seule façon d'assainir notre cité, de prévenir peut-être quelque épouvantable épidémie. Enfin, monsieur le Maire, dans cette discussion, nous avons cédé sur tous les points, il nous est impossible de céder sur celui-ci. A votre tour de vous montrer conciliant. Mais sachez que de votre réponse dépend l'issue de cette conférence.

Court silence.

Astraud. — M. le Maire n'est pas hostile, en principe, à ce grand projet. D'ailleurs vous savez que la plupart des membres du conseil municipal sont acquis à l'œuvre ; par conséquent...

Bouchonnet. — Oh ! pardon, monsieur le premier adjoint, pardon. Il faut que l'on prenne ici des engagements formels. Votre parole ne nous suffit pas. Dans le nouveau programme que M. le Maire va soumettre aux électeurs, il faut qu'il s'engage à faire commencer les travaux dans un délai déterminé.

Ferrier. — Ma parole me lie mieux qu'un écrit, Monsieur. Si je promets de m'occuper de la question, je m'en occuperai, même si ma promesse n'est pas affichée sur tous les murs de Salente.

Astraud. — Évidemment. Mais d'ailleurs, pour avoir le bénéfice de la décision que nous venons de prendre, nous la porterons à la connaissance des électeurs.

Ferrier. — Je persiste à croire qu'on pouvait faire un meilleur emploi des deniers communaux. Mais enfin, je vais un peu à la mairie pour exécuter les ordres de mes mandants. Puisque Salente tout entière, exige la rénovation des quartiers de l'Évêché, puisque les ouvriers trouveront là du travail, puisque l'hygiène en sera améliorée, puisqu'il paraît enfin que l'opération est excellente pour la Ville... Soit... Je m'incline... On ne dira pas que je n'ai pas fait mon devoir jusqu'au bout.

Joie générale. — On se lève. — On l'entoure. — On le félicite.

Tous. — Ah ! monsieur le Maire. — Enfin ! — La bonne inspiration ! — Je vous félicite. — Quelle reconnaissance vous devra la Ville !

Monseigneur. — Notre chère cité va devenir superbe.

Vidal. — L'égale de Paris.

Sénart. — Vous serez béni des pauvres gens : la mortalité diminuera dans les quartiers qu'ils habitent.

De Riols. — Nous aurons enfin une ville saine.

Astraud. — Avec des rues larges, pleines d'air et de soleil.

Lévy. — Et plus tard, quand on démolira les autres quartiers, ceux qui avoisinent l'École de médecine, croyez-vous que de l'Évêché à l'École, il y aura une belle avenue, hein ?

Gerbier. — Monsieur le Maire, vous pouvez faire appeler dès ce soir les grévistes, et leur dire que la Compagnie cède sur tous les points.

[illegible]

Sénart. — Quel succès pour vous !

Vidal. — Quel triomphe !

Astraud. — Nous aurons une majorité écrasante !

Gerbier. — Je vous demande la permission de me retirer, monsieur le Maire. Je vais retrouver les membres de mon Conseil d'administration, qui m'attendent... Messieurs...

Serrements de mains. [illegible] pâle de fureur.

Monseigneur. — Mais nous allons aussi nous retirer, comme M. Gerbier.

Tous. — Oui. — En effet. — Oui.

Sénart. — Ah ! permettez, Messieurs, permettez. Nous venons de nous occuper de M. Ferrier, et d'assurer sa réélection. C'est très bien. Mais si nous nous occupions un peu de nous, maintenant ? Puisque nous voilà réunis, — et nous représentons la haute bourgeoisie de Salente, les corps constitués, les grandes compagnies, les sociétés financières, bref, tout ce qui a de l'influence dans une ville, — entendons-nous d'une façon définitive, sur les élections à venir. Je veux bien vous prêter mon concours aujourd'hui, mais il m'importe de savoir ce qu'on fera pour moi le cas échéant. (*Silence.*) Vous savez que M. Guébriant se retire dans quinze mois. Ne vous paraît-il pas naturel que ce soit un député de Salente qui prenne sa place ?

Ferrier et de Riols, *protestant.* — Mais non. Pourquoi ? Comment raisonner sur ce qui se passera dans quinze mois ?

Sénart. — Sachons dès maintenant ce que chacun peut prétendre. Ce siège au Sénat...

Ferrier. — Mais... mais...

Sénart. — Quoi ? Vous ne songeriez pas à le prendre ? Enfin, vous ne pouvez pas être tout, à Salente.

De Riols, *appuyant.* — Sans doute ! (*A Sénart.*) Mais vous, vous êtes député, déjà ; cela ne vous suffit-il pas ?

Mme Errazura. — Ce siège de sénateur revient de droit à M. de Riols.

De Riols. — Dame !

Lévy. — Effectivement.

Ferrier et Sénart, *protestant.* — Non ! non ! — Ce n'est pas possible !

Astraud. — Je craindrais, monsieur de Riols, qu'on ne vous fît faire une campagne inutile.

Bouchonnet, *doucereux.* — En effet, mon cher marquis, on connaît trop vos opinions politiques.

DE RIOLS. — Mais si ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne se présentaient ?

SÉNART, *vivement*. — Je me présenterai. Je vais aider M. Ferrier à devenir maire, en faisant voter pour lui tous les syndicats que j'ai dans la main ; il est bien juste que M. Ferrier à son tour m'aide à devenir sénateur. (*A Ferrier.*) D'ailleurs, mon cher ami, il vous restera mon siège de député.

DE RIOLS, *se récriant*. — Ah ! mais non, à la fin !... Quel intérêt avons-nous, nous, à vous favoriser ainsi les uns les autres ?

ASTRAUD. — Un intérêt énorme ! Celui d'avoir des amis dans des places que vous ne pouvez pas occuper vous-mêmes.

DE RIOLS. — Que nous ne pouvons pas occuper?

BOUCHONNET. — Sans doute. Vous l'avez reconnu en venant, ici, traiter avec ces messieurs.

MONSEIGNEUR. — Je crois en effet qu'il serait difficile à M. de Riols de devenir soit député, soit sénateur. Mais il ferait bonne figure au conseil général. N'est-ce pas, mon cher marquis?

SÉNART, *vivement*. — Ah ! oui.

ASTRAUD. — En effet.

LÉVY. — Et vous ne seriez pas obligé d'aller à Paris, d'abandonner les grandes situations que vous occupez dans nos diverses sociétés et qui sont incompatibles avec le mandat de député ou de sénateur.

DE RIOLS. — Conseiller général, de quel canton?

SÉNART. — Du 9e, parbleu ! C'est un canton rural. Il y a encore beaucoup de conservateurs dans les campagnes.

DE RIOLS. — Et Sistier?

SÉNART. — Nous le démolirons aisément.

ASTRAUD. — Quelques villages nous ont demandé l'eau de la Ripaille. Nous ferons savoir que nous n'autoriserons pas de dérivation du canal dans ces communes, tant que Sistier les représentera.

SÉNART. — Moi, j'agirai auprès du ministre pour retarder l'installation à Clairefontaine de l'école d'agriculture que Sistier réclame. D'ailleurs, j'ai près de trois mille électeurs dans le canton. Ils voteront pour vous.

ASTRAUD. — Nous y avons bien un millier d'amis.

SÉNART. — Et vous, madame Errazura?

Mme ERRAZURA. — Dans la succursale de ma filature, à Vrignes, j'occupe douze cents ouvriers.

SÉNART, *à de Riols*. — Tenez ! voilà plus de six mille électeurs. L'affaire est dans le sac. Mais, en échange, vous m'appuierez auprès des délégués sénatoriaux?

DE RIOLS. — Certainement. Les conseillers municipaux de Viziers, Saint-Paul, et Château-Bleu, me sont tout dévoués, vous pouvez compter sur leurs voix.

BOUCHONNET. — Tout cela est bel et bon, mais moi? Ou plutôt M. de Petitchamp que je représente ici ? Que vais-je dire à ces messieurs quand je les reverrai ?

MONSEIGNEUR. — M. de Petitchamp ? Il maintiendra sa candidature au second tour de scrutin.

BOUCHONNET, FERRIER, ASTRAUD, *ensemble*. — Y pensez-vous ? — Comment ? — Vous voulez?

MONSEIGNEUR. — Il importe que le parti réactionnaire ait une liste pour affirmer son programme. (*A Ferrier.*) Et c'est le seul moyen d'empêcher certains énergumènes de voter par dépit pour Maréchal. (*A Bouchonnet.*) Puisque M. de Riols et ses amis se retirent, il faut que M. de Petitchamp et les siens aillent à la bataille.

BOUCHONNET. — Mais c'est à la défaite que vous voulez nous faire marcher, Monseigneur !

MONSEIGNEUR. — J'aurai soin que personne n'ait à se plaindre du résultat des élections. Priez M. de Petitchamp de venir me voir, demain, à deux heures, à l'Évêché.

BOUCHONNET. — A deux heures ! A l'Évêché ! Mais... Monseigneur... En plein jour ! Y pensez-vous ! Si on voit M. de Petitchamp entrer à l'Évêché, c'est alors qu'on le traitera de clérical.

MONSEIGNEUR. — Craint-il donc de passer pour ce qu'il est? Envoyez-le-moi, demain, à deux heures, à l'Évêché.

ASTRAUD. — Je crois, Messieurs, que nous avons épuisé... l'ordre du jour.

TOUS. — Oui. — En effet. — Nous nous retirons.

ASTRAUD. — Si vous le voulez bien, nous nous retrouverons ce soir, ici, à dix heures, pour établir notre liste définitive.

DE RIOLS. — Mais oui ; mais oui.

(*On remet les pardessus. On prend les chapeaux.*)

MONSEIGNEUR, *à Sénart, Lévy, Astraud, qui sont près de lui.* — Vous voyez quelle est ma situation. Je suis obligé de soutenir — ouvertement — M. de Petitchamp. Mais je ne voudrais pas qu'on se méprît, en haut lieu, sur...

SÉNART. — Soyez tranquille. Je ferai connaître votre dévouement au Ministère.

MONSEIGNEUR. — Notre digne évêque, Mgr Rivière, est fort âgé. Si Dieu le rappelait à lui, il y aurait de nombreuses compétitions autour de son siège archiépiscopal.

ASTRAUD. — J'espère bien qu'il vous sera donné.

SÉNART. — Nous ferons le nécessaire pour cela.

MONSEIGNEUR. — Je saurai, par mon illustre ami Ferillot, quels sont mes concurrents.

LÉVY. — Le moment venu, Monseigneur, n'oubliez pas que j'ai des amis puissants, qui sont à votre disposition.

VIDAL, *à Ferrier*. — Je pense, monsieur le Maire, que vous inviterez deux ou trois ministres à venir assister à l'inauguration de nos travaux ?

FERRIER, *qui réfléchissait.* — Oui.

VIDAL. — J'ose espérer qu'on voudra bien se souvenir, à ce moment, que j'ai rendu quelques services.

DE RIOLS, *touchant du doigt la boutonnière vierge de Vidal.* — Ah! pour votre... mais oui... certainement.

ASTRAUD. — Vous pouvez y compter; n'est-ce pas, monsieur le Maire?

FERRIER, *toujours absorbé.* — Quoi?

ASTRAUD. — Nous demanderons aux ministres de faire... quelque chose pour M. Vidal...

MONSEIGNEUR. — Nous nous retirons, monsieur le Maire.

Poignées de main.

BOUCHONNET, *à de Riols.* — Nous nous sommes laissé rouler. C'est votre faute. Vous venez de perdre votre siège au Sénat.

DE RIOLS. — Oh! mon cher, dans quinze mois, nous verrons ce qui se passera.

SÉNART, *à Astraud.* — Voilà qui est terminé.

ASTRAUD. — Oui. Mais... de Riols, conseiller général...

SÉNART. — Oh! dans un an!... Commençons par nous servir de lui, et après...

TOUS. — Au revoir. — A ce soir. — Monsieur. — Madame. — A dix heures.

Tous sortent, sauf Astraud qui remet son pardessus.

FERRIER, ASTRAUD, puis CÉCILE

ASTRAUD. — Eh bien? Ça y est.

FERRIER, *pensif.* — Oui.

ASTRAUD. — Notre élection est assurée maintenant.

FERRIER. — Oui.

ASTRAUD. — Une seule chose m'ennuie : nous avons été obligés de promettre à Sénart de l'appuyer auprès des délégués sénatoriaux.

FERRIER. — Oh! l'élection n'a lieu que dans un an. D'ici là...

ASTRAUD. — Ah çà, je rentre chez moi, d'où je suis parti ce matin à huit heures. (*Entre Cécile.*) Au revoir, monsieur le Maire, à ce soir. Au revoir, mademoiselle Cécile.

Il sort.

CÉCILE, *à Ferrier.* — Eh bien?

FERRIER. — C'est fait.

CÉCILE. — Vous vous êtes mis d'accord?

FERRIER. — Oui.

CÉCILE, *lui sautant au cou.* — Oh! mon petit papa, que je suis heureuse!

FERRIER, *de mauvaise humeur.* — Laisse-moi un peu tranquille, toi, hein? (*Anna entre.*) Encore quelqu'un?

ANNA, *elle lui donne une carte.* — C'est le monsieur qui est venu cette après-midi, et tantôt.

FERRIER, *lisant la carte.* — Corvino? Je ne veux pas le recevoir.

ANNA. — Il dit qu'il ne s'en ira pas tant que Monsieur ne l'aura pas reçu.

FERRIER. — Oui? Eh bien, qu'il entre! qu'il entre! (*Anna sort. A Cécile.*) Va-t'en, toi. (*Cécile sort par [illegible] Anna introduit Corvino.*)

FERRIER, CORVINO

CORVINO, *bon enfant.* — Bonsoir, monsieur le Maire. Ah! on a du mal à arriver jusqu'à vous, par exemple.

FERRIER, *sèchement.* — Qu'est-ce que vous voulez?

CORVINO. — Oh! si vous le prenez sur ce ton! Calmez-vous et causons, en braves gens.

FERRIER. — Enfin, voyons, qu'est-ce que vous voulez?

CORVINO. — Monsieur le Maire, je vous en prie, ne vous fâchez pas. Je vous ai quelquefois taquiné dans la *Démocratie*, c'est vrai. Vous êtes au-dessus de ces misères. Et puis, ce que nous disons dans nos journaux, ça n'a pas d'importance. C'est pour nos lecteurs. Entre nous, nous savons bien ce qu'il faut en penser.

FERRIER. — Vous m'avez injurié et diffamé pendant quatorze mois.

CORVINO. — Dame! vous aviez refusé de me nommer imprimeur de la Ville! C'est vous qui avez déclaré la guerre, reconnaissez-le. Mais ce petit malentendu va prendre fin, si vous voulez.

FERRIER. — Je n'y tiens pas.

CORVINO. — Oh! la lutte sera chaude dimanche. Le vainqueur l'emportera de quelques centaines de voix seulement. Il vous faut faire appel à tous les concours. Je viens donc vous demander s'il faut marcher avec vous ou contre vous.

FERRIER. — Qu'est-ce que vous exigeriez en échange de votre appui?

CORVINO. — Ce n'est pas un marché que je viens vous proposer, monsieur le Maire, mais une petite combinaison très simple. Si elle réussit, je ne vous attaquerai plus dans la *Démocratie*. Je pourrai même y prendre votre défense, sans qu'on s'en étonne.

FERRIER. — Voyons... votre combinaison.

CORVINO. — Vous êtes en train de remanier votre liste. Je le sais. Eh bien, parmi les noms des conseillers nouveaux, mettez celui de mon fils.

FERRIER. — Votre fils?

CORVINO. — Lucien, oui. C'est un garçon intelligent, débrouillard et qui vous rendrait des services.

FERRIER. — Vraiment? Et comment expliquerions-nous la présence parmi mes conseillers de M. Lucien Corvino, dont le père ne cesse de m'injurier?

CORVINO. — Nous dirons qu'il vous a été imposé par votre comité. Je me charge de faire les démarches nécessaires auprès de ces messieurs.

FERRIER. — Et vous, comment expliqueriez-vous à

vos lecteurs que votre fils ait consenti à devenir le collègue d'un homme que vous traitez de... fripon ?

CORVINO. — Oh ! je dirai que mon fils n'est entré à la mairie que... par dévouement à la chose publique ; pour... surveiller votre gestion financière.

FERRIER, se croisant les bras. — Ah çà, est-ce que vous vous foutez de moi ?

CORVINO. — Quoi ?

FERRIER. — Regardez-moi donc en face ? Ai-je l'air d'un homme dont on se paie la tête ?

CORVINO. — Mais...

FERRIER. — Allons, allons, videz-moi le plancher, rapidement.

CORVINO. — Il faudrait le prendre d'un peu moins haut, monsieur le Maire, j'ai un journal.

FERRIER. — Dites une feuille de chou.

CORVINO. — Ma feuille de chou peut raconter des histoires qu'il vous serait désagréable qu'on divulguât ! Après tout, il ne faut pas faire le malin, ni poser pour le monsieur intransigeant, à cheval sur les principes !

FERRIER, furieux. — Qu'est-ce vous dites ? Est-ce que vous savez ce que vous dites ?

CORVINO. — Oui, je le sais ; et puis d'autres choses avec. Je sais, par exemple, qui se trouvait ici, tantôt. Ah ! vous ne voulez pas de mon fils qui est un socialiste convaincu, et vous acceptez des candidats chers à M. de Riols ? Ah ! vous ne me voulez pas pour allié, moi, un vieux républicain, et vous avez des conciliabules avec Mgr de Belmont et Mme Errazura ? Eh bien, je le raconterai dans ma feuille de chou.

FERRIER. — Eh ! racontez-le donc. Racontez tout ce que vous voudrez.

CORVINO. — Soyez tranquille. Je n'y manquerai pas. Nous verrons après ça, si vous serez élu dimanche.

FERRIER, emporté. — Soit ! soit ! Empêchez-moi d'être élu... Oui, empêchez-moi d'être élu, vous me rendrez service.

CORVINO. — Monsieur le Maire...

FERRIER. — Oui, tant mieux, si je ne suis pas réélu ; vous entendez bien : tant mieux.

CORVINO. — Monsieur le Maire...

FERRIER, frappant sur la table. — Mais j'en ai assez, de la politique. J'en ai assez des intrigues au milieu desquelles je me débats ; j'en ai assez de ne pouvoir rien dire sans songer à mes électeurs, de ne pouvoir rien faire sans une préoccupation électorale. Se découvrir devant des imbéciles, distribuer des poignées de main à des filous, pour raccrocher des voix ; faire le pitre dans des réunions publiques ; être engueulé, duper, être dupé, mentir, trahir, être trahi, et promettre, promettre, promettre, des places, des emplois, des subventions, des secours, des faveurs ; ne voir autour de soi que des appétits qui claquent du bec, j'en ai assez ! J'en ai assez ! Les journalistes, les gens d'affaires, les financiers, les candidats, les électeurs, je les ai assez vus, ils me dégoûtent. Et quant à vous, vous allez filer si vous ne voulez pas que je vous flanque le pied dans le derrière. (Corvino s'enfuit, éperdu. Ferrier tombe assis sur une chaise. Par réflexion.) J'ai peut-être fait une gaffe !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ÉMILE FABRE.

LA POÉSIE NOUVELLE

Paul Fort.

C'est un homme très extraordinaire que M. Paul Fort. Il ne fait partie d'aucune école ; il ne se prête à aucune classification. Il frappe d'abord par sa désinvolture, sa spontanéité, le sans-gêne singulier de sa manière, une sorte d'excessive abondance. Quand on se demande à qui l'apparenter, on lui trouve de la ressemblance surtout avec le dieu Pan, qui n'est pas mort, bien que le bruit en ait couru...

Son œuvre traite notamment de tout, — et il faudrait la dire encyclopédique si ce mot n'impliquait de la froideur et de didactiques intentions, au lieu qu'il y a de la joie, de la passion et de la vie à travers ces poèmes : ce n'est pas une description de la réalité, mais la voix même, ardente et folle, de la réalité...

Voici la matière de son premier volume, les *Ballades françaises*. La Nature d'abord, — la Nature peuplée d'hommes et multipliée par l'activité des hommes : la mer, les cloches, les champs, le hameau, les saisons, la nuit, l'amour, la route et l'âtre, l'orage. Puis, les légendes et l'ancien rêve humain parmi la Nature déifiée : Orphée, Endymion, Bacchus indien, Hercule et Terme. Puis l'histoire : Louis XI, curieux homme. Puis la fantaisie : les fous et les clowns, chansons de reîtres et de manants, etc. Enfin « ma légende » : c'est le poète lui-même qui alors apparaît dans l'immense univers suscité par son imagination, où se mêlent l'illusoire et le vrai, le plaisant et le grandiose, le présent et le passé...

Ayant tracé ainsi le plan général de son épopée, Paul Fort en a repris, dans ses livres suivants, les parties diverses, et il les développe successivement, il leur donne toute leur ampleur ; l'œuvre s'élargit, ses proportions s'étendent... Les secondes « ballades françaises » célèbrent encore la Nature, sous d'autres aspects : *Montagne*, *Forêt*, *Plaine*. Les troisièmes l'histoire, et de nouveau *Louis XI;* de semblables poèmes sur Henri III, et Louis XIV sont annoncés. Les quatrièmes sont les *Idylles antiques;* les cin-

quièmes l'*Amour Marin*... C'est un prodigieux épanouissement naturel...

* * *

Paul Fort est aussi l'inventeur d'une métrique qui lui est propre; l'exubérance de son instinct lyrique se serait mal accommodée des règles auxquelles d'autres s'asservissent.

En épigraphe à son premier volume, il cite quelques lignes de la préface des *Orientales :* « ... Que le poète aille où il veut, en faisant ce qui lui plaît, c'est la loi... Qu'il écrive en prose ou en vers... c'est à merveille. Le poète est libre. » Et, dans un bref avertissement, en tête de *Montagne*, il dit : « Tu dois laisser les écoles à leur chef. Penser en troupe est indigne du poète. Reste libre, c'est là ta première noblesse... Sois toi. »

La forme personnelle dont il revendique l'usage est par lui-même ainsi caractérisée : « J'ai cherché un style pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et des vers à la prose : la prose rythmée fournit la transition... La prose, la prose rythmée, le vers, ne sont plus qu'un seul instrument, gradué. » En fait, pourquoi n'y aurait-il que deux modes d'expression, puisqu'il y a bien plus de deux modes de pensée? Le vieil axiome : Tout ce qui n'est pas prose est vers et réciproquement, — ne serait acceptable que si l'on ne pouvait admettre de sentiments intermédiaires, en quelque sorte, entre les poétiques et les prosaïques et si l'on ne devait autoriser le passage des uns aux autres, suivant les caprices de la vie spirituelle et à travers de délicates nuances.

Or, ce qui, d'après la conception classique, différencie essentiellement la prose des vers, c'est tout l'ensemble des règles catégoriques auxquelles sont astreints ceux-ci, tandis que celle-là en est libre. Paul Fort devait donc chercher un principe de style qui pût convenir à la fois aux vers et à la prose et qui, par conséquent, apparentât ces deux formes du langage. C'est ce qu'il tenta de faire en substituant « le rythme aux artifices de la prosodie ». La prosodie classique avait fixé une scansion du vers extrêmement bizarre et qui transformait la prononciation habituelle aux gens de l'Ile-de-France en une sorte de parler marseillais tout à fait saugrenu. Paul Fort veut que le vers « suive les élisions naturelles du langage », — c'est-à-dire qu'il ne compte pas les syllabes muettes dans la mesure de son vers, même quand elles se terminent par des consonnes. Il est vrai que, parfois aussi, il les compte, — et l'on ne saisit pas toujours très bien ce qui le décide à prendre l'un ou l'autre parti. Il traite cavalièrement l'ancienne métrique, mais il ne l'abolit pas. Il en observe plus ou moins les règles suivant les cas, suivant la fantaisie; il les bouscule avec une insouciante audace quand il s'abandonne à sa verve joyeuse, et les respecte, au contraire, s'il s'applique à de la poésie calme et impersonnelle. Les *Idylles antiques* contiennent les meilleurs échantillons de ses vers réguliers. L'assonance y est substituée à la rime, — cela d'une façon presque constante, — mais, quant à la scansion et au rythme, il est facile d'y trouver un grand nombre de strophes classiques.

Bien que l'alexandrin domine dans son œuvre, Paul Fort emploie aussi les autres mètres et il les entre-croise souvent de telle manière qu'il paraît écrire en vers libres. Il vaudrait mieux dire qu'il use librement du vers régulier : ses vers sont, en effet, toujours caractérisés par le nombre de leurs syllabes, abstraction faite des muettes qu'il élide. Seulement, il lui plaît tout à coup de rompre le rythme qu'il avait adopté : une ligne de prose se substitue alors au vers; l'effet peut en être excellent.

* * *

Le voilà donc au milieu de la Nature; il s'y promène en chantant : on l'en dirait le roi, — Pan lui-même, — de l'herbe aux dents, folâtre, et son rire est dans tous les échos...

La Nature n'est point poétisée dans cette œuvre. Paul Fort n'en a pas recherché les plus suaves ou les plus jolis aspects; il ne s'est pas appliqué à en fixer d'une manière délicate les apparences gracieuses, les fragiles beautés. Il n'est pas un impressionniste et ce n'est pas la fugitivité du spectacle que l'heure évoque devant lui qui l'émeut. Il ne peuple pas non plus de symboles ou d'existences merveilleuses les sites et les paysages. Il n'est nullement mystique, la Nature ne l'inquiète ni ne l'étonne, et il n'aperçoit pas en elle les signes d'autre chose que ce qu'il voit. Est-ce qu'il est réaliste? Est-ce qu'il est matérialiste? On le dirait... Et panthéiste? Il semble bien... Mais surtout, au milieu de l'immense Nature, il se réjouit et il s'enivre de sa joie.

Il n'y a guère d'œuvre poétique aussi complètement heureuse que celle-ci : nulle mélancolie ne l'attriste, — elle est trop ardente, exubérante et passionnée! Le sentiment de la vie, qui l'a suscitée et qui l'anime, est inlassable; il ne subit d'atténuation ni de relâche, et il est l'âme de ces mille chansons où toute la Nature est célébrée. La vie incessante, infinie, qui frémit au cœur des forêts, et qui palpite dans les plaines et qui soulève les océans!...

... Il est venu dans la Nature, il s'y ébat. Il la regarde et il s'enchante de la trouver si belle. Il l'entend, et tous les murmures, et tous les bruits, et tous les cris, et tous les hymnes qui retentissent à son oreille le font pâmer d'aise. Et tous les parfums aussi qu'elle exhale lui sont encore une volupté. Il touche l'herbe matinale que la rosée mouille; elle

lui est douce et fraîche. Et c'est fête pour tous ses sens, il absorbe délicieusement l'universelle vie éparse et variée.

Il n'est timide ni craintif et il traite la nature avec familiarité. Il saccage ses plants de roses, il déchire ses plus belles fleurs et il en mâche les pétales embaumés. Il se joue et il rit dans les retraites sacrées des bois, attentif soudain lorsqu'il sent que l'ombre prodigieuse l'enveloppe. Sa voix déchire le silence des solitudes, si quelque allégresse subite s'éveille en lui. A travers monts, plaines et champs, il vagabonde, tantôt sifflant, tantôt chantant, et aux aguets toujours de quelque joie qui, des feuilles, de l'herbe, des vagues, des nuages, du prestige des horizons va surgir pour l'exalter!... Sa désinvolture n'est pas irrespectueuse; on dirait qu'il est de mèche avec la Nature et qu'il se prête à ses fantaisies, avec indulgence.

Les descriptions de Paul Fort étonnent et charment par leur spontanéité. Un travail plus minutieux aurait pu leur donner un air de perfection plus achevé; mais ainsi elles ont plus de fraîcheur et d'émouvante sincérité : les négligences qu'on y trouve témoignent de la hâte avec laquelle le poète voulut exprimer, avant qu'il s'apaisât, le trouble où l'a mis le beau spectacle des choses vivantes.

« Dans la vapeur bleue qui t'enveloppe, ô montagne, la flore de tes sommets s'agite comme des songes. Les torrents, sur eux, comme une nuit d'étoiles, descendent triomphaux jusqu'au bord des abîmes, où plonge en fracas leur cristal. »

A l'évocation visuelle de lignes vigoureuses et de couleurs nettes, se mêle souvent le souvenir des sons ou des parfums, qui l'accentue : « L'odeur des prés ombreux montait de la vallée, l'herbe humide exhalait son âme et, dans la pluie, l'enfer tombait des cieux quand nous vîmes brûler aux rouilles du couchant l'encens bleu de la nuit. » Nulle incohérence ne résulte de cette diversité parce que les éléments hétérogènes et nombreux d'une telle description se rassemblent dans l'unité d'un état d'âme complexe et ardent. Paul Fort ne cherche pas à s'abstraire du Cosmos qu'il représente ; il en est, au contraire, le centre ou, si l'on veut, le foyer, car il l'anime de sa propre ferveur. Il le crée de son désir. Les variations lumineuses de la plaine proviennent des nuances de son allégresse à lui, autant que des sortilèges du soleil; le cri d'amour que jettent la plaine et le soleil étroitement unis, n'est-ce pas lui qui l'a poussé, lui, l'âme consciente de cette vie éparpillée?... La pureté sereine des horizons, la tristesse infinie des hauteurs, le balancement et l'ondoiement des cimes très souples des arbres, l'herbe des prés où traînent parfois des vols de brumes fugitives, l'eau des fontaines, frémissante d'on ne sait quelle secrète gaîté, les sentiers où passent, faucilles aux bras comme des lunes, les filles à la taille courte, toutes les choses de la campagne et tous les êtres proches d'elles, apparaissent ici dans leur franche vérité.

Et s'il y a, dans le spectacle de tout cela, de la laideur, elle n'offense pas le regard, étant, avec évidence, vraie et naturelle, et il n'est rien de vil dans la maison de Jupiter, et les détails de tout ce qui est, avec leurs qualités différentes, se confondent dans la naïveté totale de la vie, qui accepte en elle le gigantesque et le menu, le terrible et le souriant, le sublime et le ridicule et de ces contradictions compose sa splendeur. Aussi le poète ne craint-il pas de joindre, à ses tableaux les plus magnifiques, de gaies pochades pour rire, un peu vulgaires à l'occasion; et parfois aussi il s'amuse à de l'ironie, il se joue et se divertit des surprenants contrastes que la Nature présente. Il arrive des monts, dont la masse extraordinaire lui imposait, et il aperçoit maintenant les collines, drôlement minuscules : « Mais vous voici, collines, ô petites collines ! que vous êtes fragiles ! Vous monter ? vous descendre ? Je vois la nuit d'étoiles, par peur de vous froisser, glisser ses pieds d'argent au ras des herbes tendres. Jamais je ne saurai me hausser si léger, il me faudrait des ailes (Des ailes ! ô mon Dieu !) Poursuivrai-je mes pas ? Osé-je aller ?... Collines !... » Ou bien c'est la plaine qui l'étonne par quelque aspect inattendu : « La plaine est puérile comme un jouet d'enfant. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Tout autour des moulins tournent les petits champs. L'ivresse des dimanches tourne dans le ciel bleu. »

Un grand nombre de *Ballades françaises* semblent de véritables chansons populaires et celles en particulier de l'*Amour marin*, toutes mêlées d'argot, ne sont pas autre chose. Richepin a travaillé dans ce genre, et souvent avec succès, mais on sait de quel romantisme suranné ses meilleures inspirations se gâtent. Les ballades de Paul Fort, — chansons, lieds, narrations lyriques, — ont un air de plus franche authenticité. Quelques-uns de ces poèmes sont extrêmement beaux. Un peu rudes, parfois câlins, souvent brutaux, tendres aussi, sincèrement émus, ils sont imprégnés de toute la mélancolie morne des chétives existences éperdues au milieu de trop vastes horizons, de la grosse joie des jours de bordée, de la tristesse des prochains départs ; ils sentent la mer. Exubérants et timides tour à tour, sensuels et doucement élégiaques, ils inquiètent, comme la mer sans cesse changeante, déconcertante, pleine d'ordure, et merveilleusement belle et toute jolie!...

Paul Fort n'a-t-il pas retrouvé la source même de l'inspiration populaire? Telle de ses chansons, dans un recueil de folk-lore, apparaîtrait comme spécia-

lement charmante mais ne détonnerait pas. « Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde. — Si tous les gars du monde voulaient bien être marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde; — alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

D'ailleurs, il ne faudrait pas imaginer Paul Fort travaillant ses « matelotes » comme de difficiles pastiches et les réussissant à force d'art attentif et délicat. Ce n'est pas un genre littéraire qu'il imite du dehors et dont il copie les procédés pour donner l'illusion d'une ressemblance plus intime. Puéril travail!... Mais il s'est mis dans l'état d'esprit du poète populaire et alors, librement, sans application ni recherche, il épancha son émotion. Deux caractères distinguent essentiellement la poésie populaire : la longue incubation des idées, des sentiments et de toute l'âme profonde qui s'y révèle, — et la spontanéité hardie, immédiate, de l'expression. La poésie populaire est à la fois ancienne et soudaine... Paul Fort, au milieu des bois, des champs, des plaines et des montagnes, s'est imprégné lentement de leur grâce, de leur beauté, de leur odeur et de leur chaleur; il s'en est assimilé la substance vive, — et puis, dans l'ivresse des étés clairs, heureux de vivre et de se sentir vivre parmi l'immense et merveilleuse Nature, indifférent à tout le reste, comme un vagabond pris de joie, il s'est mis à chanter.

*
* *

Une évocation de la Nature serait incomplète si elle n'était animée du rêve ancien des hommes, qui est épars dans les forêts, les plaines, les montagnes. La pensée des âges lointains veille à jamais dans l'éternelle réalité, la suscite; la fable fait partie du paysage, et les sylvains, les faunes, les napées, les néréides, les sirènes sont vrais comme les arbres, les rivières et les océans...

Les poèmes mythologiques de Paul Fort ne doivent pas être confondus avec telles œuvres dites « classiques » où les héros et les dieux n'apparaissent qu'à l'état de vains ornements. Ils ne sont pas non plus symboliques comme ceux de quelques écrivains d'aujourd'hui qui ne reprennent les mythes antiques que pour y incarner leurs idées à eux, démontrant ainsi la continuité de la pensée humaine... L'intention de Paul Fort est tout autre.

Sans doute, il ne s'applique pas à de savantes restitutions archéologiques et n'a nul souci d'une minutieuse exactitude; mais il ne modernise pas non plus la légende, — si ce n'est parfois, en se jouant, — ou plutôt il n'en tire pas de nouvelles significations, il ne l'utilise pas pour exprimer ses propres sentiments, il ne l'adapte pas à sa fantaisie : sans l'interpréter, il la laisse telle qu'elle est restée parmi les êtres et les choses après que disparurent les hommes qui la créèrent à l'image de leur esprit... « L'homme a fait Dieu à son image et c'est si beau de l'avoir fait... Mais d'unir nos souffrances en un seul limon pur et d'en ériger Dieu dans sa seule figure, hommes, nous nous montrons alors si beaux, si graves, que rien ne nous paraît plus beau qu'à notre image... et c'est si grand de l'avoir fait, le dieu des hommes, à notre image. »

Le style de Paul Fort, dans ses poèmes moins familiers, d'une forme plus soutenue, a de très belles qualités d'éclat, de couleur luxueuse et charmante, de plénitude et d'ampleur. Il y a dans les *Idylles antiques* de parfaits tableaux, du genre plastique et brillant qu'affectionnèrent les Parnassiens. Seulement les Parnassiens goûtèrent la Beauté impassible et froide plutôt que remuante et vive; et aux « lignes » ils sacrifièrent le « mouvement » : ils immobilisèrent la fable et ils la fixèrent dans une attitude conforme à leur idéal. Le mouvement et la vie caractérisent, au contraire, les scènes de la fable, que Paul Fort représente. Il se plaît à agiter autour de ses héros des foules nombreuses, qui se groupent, se dispersent, s'emmêlent en une gaie allée-et-venue. Telle l'arrivée de Bacchus annoncée par le bon Silène qui, avec son petit âne, forme l'avant-garde du cortège merveilleux. Les nymphes, à petits cris, colportent la nouvelle. Flore s'éveille et la grasse Pomone; les dieux des jardins sont attentifs. Les bacchantes, thyrses levés, se précipitent. Bacchus hurle de joie. Les faunes le suivent, les Ménades sont folles... « Des outres de vapeur dans les arbres se penchent et sur la bacchanale versent le clair de lune... » Dans les premières *Ballades françaises*, Orphée charmant les animaux est un chef-d'œuvre de grâce souple et alerte. L'aube naît sur la montagne, Orphée chante et, tout à l'entour, les feuillées, les cimes frissonnantes des arbres, les ruisseaux, de leur bruit léger, divers, nombreux, accompagnent sa voix. Le lion gronda, puis il écouta. Ils vinrent tous : le tigre, l'orang-outang, l'ours, — et il dansa, « comme un roc s'éboule », — l'éléphant rêveur, le paon « rouant ou s'affinant selon les sons », la belle et amoureuse gazelle, les colombes et la girafe, le pingouin et la limace, et la baleine... « Mais, à cet instant même, on vit la flore entière, plus lente à s'émouvoir aux accents du chanteur, s'ébranler de la plaine et gravir les sommets, et couvrir, sous le ciel, leurs neiges éternelles... »

... On est frappé de la puissance d'adaptation de cette âme de poète qui se place au milieu de la fable ancienne avec la même facilité qu'au milieu de la Nature présente, afin de participer à sa réalité ar-

dente, de se mêler aux détails de sa beauté, de la voir, et de la vivre plutôt que de l'imaginer. C'est pourquoi les poèmes mythologiques de Paul Fort n'apparaissent pas comme des pastiches ou de curieux exercices d'alexandrin. D'autres poètes réussissent parfois à se dédoubler et à situer l'un de leurs *moi* en quelque autre décor. Mais celui-ci ne se dédouble pas seulement : il se transforme sans cesse et jusqu'en son fond. Cette âme n'est pas seulement complexe, mais elle est multiple. A travers le temps, à travers l'espace, elle se meut, elle vagabonde, et elle s'incarne ici ou là, passionnée dans sa ferveur du moment, alerte pour repartir.

***

Le Moyen-âge lui fut une station nostalgique. Il en subit la tristesse morne et l'enveloppante mélancolie. Il en sentit aussi le charme troublant, luxueux et tragique, « et toutes lumières, qui passaient vite en rire, sur le front calme et sombre du pays, et comme des images naïves pour réjouir un peuple de pauvres dans l'ombre et l'oubli... » Et, dans le petit jour qui s'éveille à la suite de ces temps, une bizarre figure lui apparut : Louis XI, curieux homme, rusé, retors, — ah ! quel esprit subtil et tout à fait indifférent à la distinction du bien et du mal, craintif pourtant et qui bientôt frissonne de peur, mais vite se reprend et qui agit avec tant de dextérité malicieuse qu'il déconcerte la destinée ! Curieux homme entre tous qui, parmi les chevaliers, au lieu de se sentir dépaysé, lui gagne-petit et bourgeois madré, eut cette habileté de savoir mettre à profit son astuce merveilleuse ! Et pour de grands projets ! car c'est à la politique de tout un royaume qu'il applique ces procédés d'un petit marchand ingénieux qui veut agrandir son fonds. Aussi est-il presque très grand en même temps que grêle et cauteleux, figure d'histoire et de légende...

Tel il nous apparaît dans ce *Roman de Louis XI* qui est une des œuvres les plus originales et les plus amusantes de Paul Fort. Avec quel relief se dessine cette étrange silhouette de marchand de marrons, avec son chaperon tout bordé de médailles et d'images, occupé, croirait-on, à ses patenôtres et, preste, se baissant, et doucettement tirant du feu, l'un après l'autre, « les marrons de Bourgogne », en dépit du cousin. Celui-ci parfois s'irritait : « Mais si, par aventure, ses gros poings s'abattaient sur ton dos, ton dos maigre, tu pouffais de rire et lui rendais son bien que tu lui avais pris. N'y avait plus que les coques, les marrons étaient vides. Ta gentille industrie te valut de grands biens !... » Il n'a pas très grand air, le curieux homme ; peu lui en chaut ! Le voici dans la cour du palais avec Charles le Téméraire. A cheval, celui-ci, et semblable à un beau saint Georges ; le roi humblement à pied, et, pour parler bas au Téméraire, le roi lui grimpe à l'étrier et confesse sans façons : « Entre nous, voyez-vous, je porte mal l'armure... » Il se sent en conversation plus facile avec son barbier. Il est cruel, comme chacun sait ; il semble ne s'intéresser qu'à ses manigances politiques. Un jour, il dicte audit barbier « certaines petites lois » rudes pour les seigneurs. Il apprend la mort, en passant, de l'enfant Joachim, fils de dame Simonne, et son fils à lui. Il dit : « Aïe ! » et puis : « Hou, hou, hou ! » et hâtivement se remet à sa dictée. Mais, la nuit venue, avec Croy, son fidèle, il sort subrepticement, petite ombre frileuse dans l'ombre des ruelles ; il va s'informer de dame Simonne et puis s'en retourne, pleurant : « Je ne suis lion, ni loup, ni renard : je suis un homme. Croy, soutiens-moi... Joachim !... Croy ! je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis tous trois. Croy, je suis un homme. Adieu, ô petit être !... Joachim ! Joachim ! Allons, viens ! partons. Dame Simonne me fut... je suis un homme, Croy, je pleure un petit être. Joachim ! Hélas !... mon petit enfant... »

L'étrange figure apparaît avec des mines variées dans les scènes nombreuses de ce roman. Elle est narquoise, en général, mais quelquefois un peu pleurarde, un peu gaie aussi par instants. Est-ce qu'il n'est pas amusant à voir chevaucher, dès l'aube, sur sa jument mauve, vers Plessis, le doux petit Louis XI, « humant l'odeur des foins dans le vent de rosée ; — tantôt sur la route blanche, et sifflant aux alouettes, au bord des blés qui tintent sous le ciel de midi ; — le long des haies d'épines émaillées de blancs linges que sèche, en les troublant, l'air saturé de sel marin ; — tantôt, petit Louis XI sommeillant quiètement au bercement de sa jument ; — petit Louis XI à l'ombre des bois bleus, — (entends-tu le coucou, malurette ? — Non, je dors...) »

Paul Fort annonce un *Henri III* et un *Louis XIV*, du genre, sans doute, de ce *Louis XI*. On conçoit une sorte d'épopée française qui, peu à peu, se formerait ainsi et qui rassemblerait en une immense synthèse les caractères essentiels de la race tels qu'ils se manifestèrent au cours des siècles et tels qu'ils subsistent, plus ou moins altérés et mêlés d'éléments nouveaux, dans l'âme d'aujourd'hui.

Du véritable poète épique, Paul Fort a la manière simplement naïve d'envisager l'histoire. Il l'altère sans le vouloir, il s'efforce de la voir telle qu'elle fut, mais il la veut surtout trouver vivante et il la vivifie de sa propre pensée qu'il y incarne. Il ne la distingue pas absolument de la légende ; il n'a pas non plus de notions très nettes des différentes époques : l'éloignement du temps lui échappe et il ne sépare pas avec violence le passé du présent, parce qu'il est surtout frappé de l'unité de la pensée humaine...

***

Il ne sépare pas non plus très nettement la réalité de sa fantaisie, ni sa personnalité même du Cosmos où elle évolue. Aussi mêle-t-il à la réalité ses propres imaginations ; aussi joint-il aux légendes grecques ou médiévales qu'il a traitées, aux événements historiques qu'il a représentés, un autre fragment épique intitulé « Ma légende » : il en est le héros... Après avoir peuplé le monde de toute la pensée ancienne ou nouvelle, de toute la beauté diverse qui en compose la vie totale, il se place lui-même au milieu de tout cela qui est la réalité, certes, et qu'il a créé, comme son univers, comme l'univers... Ou bien : il se place au milieu des apparences innombrables, comme l'âme sensible de tout ce qui est, parce qu'il les réalise en les pensant... Plutôt encore : cette imagination poétique, étonnante à se diversifier, à s'incarner sans cesse en d'autres réalités, s'épanouit en elle-même, à un moment donné, comme nous l'avons vue s'épanouir dans la Nature, dans la légende et dans l'histoire, et sa spontanéité, dans ces différentes manifestations, est semblable : il imprégnait de lui-même le monde extérieur et maintenant il extériorise son moi ; il n'est pas épique ici, lyrique là, objectif ici, subjectif là, mais il traite identiquement les autres êtres, les choses et lui-même, la légende de l'humanité lointaine ou présente et sa propre légende à lui. Cela vient de l'aptitude singulière qu'il possède à tout apercevoir, — et lui-même compris, — sous forme d'éternité, c'est-à-dire sous forme d'art.

L'histoire très simple d'un enfant, puis d'un adolescent, depuis les câlineries maternelles, jusqu'à l'indépendance et la responsabilité. Il ne s'y passe rien d'extraordinaire : tendresses, puérilités, erreurs ; « ne sommes-nous pas plusieurs à ce jeu, mes enfants ? » Et c'est l'histoire de n'importe quel enfant ; elle devient générale à force d'être vraie, étant individuelle...

***

A présent, où ira s'incarner encore l'imagination de ce poète ? Certes, elle n'est point au bout de ses voyages à travers la vie. Elle se multipliera parmi les apparences de ce qui est, et elle les réalisera par sa présence intime. Peu d'œuvres poétiques promettent un tel épanouissement ample et varié.

Plusieurs fragments ont déjà paru de l'œuvre prochaine de Paul Fort, *Paris Sentimental*. Nous voyons ici, d'une manière décisive, le poème lyrique aboutir au roman poétique. Il n'y a point entre le lyrisme et l'épopée la différence essentielle qu'on y a cru voir ; mais lorsque l'émotion du poète, consciente de l'objet qui l'a fait naître, se généralise en s'intensifiant, elle se manifeste par l'épopée ou le roman, entre lesquels l'analogie est grande. Et telle est la nature même de l'imagination poétique de Paul Fort, nous l'avons vu, qu'elle s'extériorise avec une extrême facilité, et s'intronise ici ou là, s'y exalte et s'y objective. On conçoit très bien que de là puisse naître une sorte de tumultueuse et grandiose épopée du monde moderne...

L'œuvre de Paul Fort est étonnante par sa variété, par son ardent désir d'absorber en elle tout le réel et le possible, Elle est exubérante et vive et sans cesse en mouvement. Dans le détail, elle est souvent exquise et parfois négligée ; on trouve en elle la délicieuse fantaisie, la beauté multiple et aussi l'exquise imperfection des choses naturelles...

André Beaunier.

L'ISTHME ET LE CANAL DE SUEZ [1]

Le percement de l'Isthme de Suez est un des grands faits de l'histoire des peuples, on pourrait même dire de l'histoire du globe. C'est un changement dans l'état des continents, opéré, non par la nature, mais par la main de l'homme, par un acte de son intelligence et de sa volonté. Ce fait méritait bien d'être mis en lumière, à l'honneur de ceux qui en ont conçu la pensée, et en particulier de l'homme qui l'a pu entreprendre et mener à bonne fin, malgré les résistances les plus obstinées. C'est le sujet du livre qui vient d'être publié avec une magnificence digne de la matière. L'auteur était en quelque sorte désigné pour l'écrire, par la part qu'il a eue, de bonne heure, à l'entreprise, comme membre de la Chambre de commerce de Marseille, et par la place qu'il occupe aujourd'hui, en qualité de vice-président, dans le conseil d'administration de la Cie de Suez, M. Charles-Roux, ancien député. L'œuvre qui intéresse le monde entier, est française par son origine ; il est juste qu'elle garde la marque de la France. Si ce n'est pas la France qui en retire le plus de profit, c'est elle qui en retient l'honneur (2).

***

M. Ferdinand de Lesseps avait débuté dans la carrière diplomatique en 1826, comme élève consul à

(1) *L'Isthme et le Canal de Suez*, historique, état actuel, par M. J. Charles-Roux, ancien député, avec 5 planches, 12 cartes ou plans hors texte et 268 gravures. — Paris, librairie Hachette et Cie, 1901. 2 volumes gr. in-8°.

(2) L'article que nous publions ici forme la seconde partie de la remarquable étude que M. Wallon, de l'Institut, a consacrée à l'ouvrage de M. Charles-Roux dans les nos de septembre et octobre 1901, du *Journal des Savants*. La première partie contenait l'historique du Canal depuis les Pharaons jusqu'à Ferdinand de Lesseps.

Alexandrie. C'était une sorte de prédestination. Il étudia, dès ce moment, ce qui avait été dit ou fait pour les communications avec l'Orient par la mer Rouge, notamment depuis Mehemet-Ali ; et quand il eut quitté Alexandrie, appelé par ses fonctions à Barcelone, puis à Rome (1848-1849), il ne laissa pas de s'en occuper. Devenu libre, il ne songea plus qu'à mettre à exécution le plan qu'il avait conçu. Il s'en ouvrit à M. Ruyssenaer, consul général des Pays-Bas en Égypte, et lui communiqua son mémoire. La réponse ne fut pas encourageante. Ibrahim-Pacha, le vainqueur des Turcs, désigné comme successeur de Mehemet-Ali, son père, et investi dans les derniers temps des pouvoirs de la vice-royauté, était mort quelques mois avant que son père mourût lui-même, et c'est Abbas-Pacha, fils survivant du fils aîné de Mehemet-Ali, qui lui avait succédé (novembre 1848). Il n'y avait rien à faire avec lui, et, d'autre part, le Divan, auquel Ferdinand de Lesseps avait communiqué son projet, lui avait répondu que la question ne concernait nullement la Porte, qu'elle était du ressort de l'Égypte. Mais Abbas mourut et fut remplacé par son oncle Mohammed-Saïd, quatrième fils de Mehemet-Ali né d'une Circassienne. Ferdinand de Lesseps l'avait connu familièrement à l'époque où il exerçait les fonctions du consul au Caire. Dès qu'il apprit son avènement, il lui écrivit pour l'en féliciter (15 septembre 1854) et lui demanda la permission d'aller lui présenter ses hommages, dès qu'il serait revenu de Constantinople, ayant reçu l'investiture. La réponse ne pouvait être douteuse, et le 7 novembre, Ferdinand de Lesseps débarquait à Alexandrie, apportant son mémoire. L'ancien compagnon fut accueilli avec empressement. En serait-il de même du mémoire? Ce qui rendait l'auteur perplexe, c'est ce qu'il avait appris de son correspondant. Mohammed-Saïd avait dit un jour « que son père Mehemet-Ali, après avoir songé au percement de l'Isthme de Suez, y avait renoncé à cause des difficultés que pourrait lui susciter l'Angleterre, et que, si jamais il était vice-roi, il ferait comme son père ».

Ce fut au camp de Maréa, où Ferdinand de Lesseps avait accompagné Mohammed-Saïd, qu'il lui présenta son projet. Le prince lui fit des objections auxquelles il sut répondre ; son assurance l'avait séduit, sa hardiesse même à manier le cheval, à franchir les obstacles, sautant par-dessus un mur pour le rejoindre quand il vint au camp, avait donné aux officiers du vice-roi, sensibles à ce genre de preuves, la conviction qu'il était homme à surmonter toutes les difficultés. Mohammed-Saïd lui dit qu'il acceptait son plan, et le 30 novembre, il signait le firman de concession, *accordant à son ami M. Ferdinand de Lesseps le pouvoir exclusif de fonder et de diriger une compagnie ponr le percement de l'Isthme de Suez* (p. 256).

C'est alors qu'il entre dans une voie où il n'aura pas seulement à montrer l'habileté d'un diplomate, mais l'énergie d'un homme d'action ; car ce n'est pas une simple affaire qu'il conduit, c'est une lutte qu'il commence, et il lui faudra, pour la soutenir, une netteté de vues, une suite dans les résolutions, une prudence, une audace, une patience et une ténacité sans égales. Ce n'est qu'à ce prix qu'il triomphera et se fera finalement acclamer par ses adversaires les plus résolus, des adversaires singulièrement favorisés dans leur défaite, car c'étaient eux qui devaient en avoir le plus grand profit, sinon l'honneur.

Son premier acte, ce fut d'aller au-devant de l'ennemi : j'appelle ainsi le gouvernement britannique. Il désirait, toutefois, le désarmer et le rallier à soi plutôt que de le combattre. Il ne l'attaqua pas de front ; il écrivit à l'apôtre du libre-échange, à sir Richard Cobden, l'homme qu'il espérait trouver le plus favorable à ses vues :

> Je viens, lui disait-il, comme ami de la paix et de l'alliance anglo-française, vous apporter une nouvelle qui contribuera à réaliser cette parole :
>
> *Aperire terram gentibus.*

Mais quoi ! ouvrir la terre à tout le monde ! Quoi ! la Méditerranée prétendait envahir l'Océan Indien ! Au moins fallait-il avoir en France l'homme qui pouvait tout et que l'on savait le plus attaché à l'alliance de l'Angleterre. Une occasion se présentait. Napoléon III avait fait remettre le grand cordon de la Légion d'honneur au nouveau vice-roi. Mohammed-Saïd lui répondit :

> Je suis heureux, Sire, de pouvoir constater que les efforts que je fais pour marcher sur les traces de feu mon père sont appréciés par Votre Majesté, et que la conduite que j'ai tenue jusqu'ici s'est trouvée d'accord avec ses vues. Pénétré de cette vérité que tous les hommes sont frères, et mû par le désir d'être utile à tous les peuples, j'ai formé le projet de réunir la Méditerranée à la mer Rouge par un canal de navigation, et de confier l'exécution de cette grande œuvre à une Compagnie universelle. J'ose espérer, Sire, que Votre Majesté dont la haute sollicitude s'étend à toutes les entreprises qui peuvent contribuer au bien-être de l'humanité, daignera donner son approbation à un projet dont la réalisation ouvrirait un nouveau débouché au commerce et à l'industrie de toutes les nations de l'Europe.

Cette lettre, où l'on sent l'inspiration de Ferdinand de Lesseps, était de nature à prévenir les démarches que l'Angleterre aurait pu tenter à l'encontre. Une autre puissance était à gagner aussi : c'était le souverain direct de l'Égypte, le sultan. Ferdinand de Lesseps s'en occupa sans retard.

Pendant son séjour au Caire, il s'était mis en rapport avec deux ingénieurs français, Linant-bey et

Mougel-bey. La jonction des deux mers par un canal était décidée ; il s'agissait de voir comment il convenait de l'opérer : par voie directe ou par voie indirecte ? par le Nil, comme jadis, mais en le traversant en un point pour atteindre Alexandrie, ou, sans intermédiaire, par une coupure de l'isthme qui séparait les deux mers ? Ferdinand de Lesseps explora les lieux avec les deux ingénieurs, et ayant reçu d'eux un *avant-projet* destiné à être soumis aux hommes compétents de la science et de la finance, il partit pour Constantinople afin d'obtenir du sultan la ratification du firman.

Abdul-Medjid prit connaissance du projet et s'y montra favorable. Mais il y avait à Constantinople l'ambassadeur d'Angleterre dont on ne pouvait espérer les mêmes dispositions. Lord Stafford de Redcliffe usa de sa toute-puissante influence sur le grand vizir Reschid-Pacha, et il obtint que l'acte de concession ne serait pas ratifié avant que l'Angleterre eût été consultée.

Ferdinand de Lesseps voulut être en Angleterre quand l'affaire viendrait au Parlement. De Constantinople il vint d'abord en Égypte, où il rapportait (chose étrange) une lettre de Reschid-Pacha au vice-roi, lettre qui était comme un témoignage du sultan en sa faveur ; mais presque en même temps il apprit que le grand vizir était destitué. Pour quel motif ? il ne doutait point que ce ne fût en châtiment de sa fausseté et de ses intrigues : il le dit dans une lettre adressée d'Alexandrie, 12 mai 1855, au consul général de Hollande, son très intime correspondant. Après deux semaines passées à Paris, il débarqua en Angleterre. Il s'adressait à tous, au Parlement, aux compagnies de navigation, aux commerçants ; et, il faut le dire, dans ce pays hostile, l'instinct des gens de négoce leur disait qu'une abréviation de temps pour la route ne pouvait pas être une mauvaise affaire : *time is money*. Mais le gouvernement voyait la chose autrement. L'âme du ministère était lord Palmerston, qui avait été l'ennemi de Napoléon et qui, sous la Restauration et sous Louis-Philippe, n'avait pas cessé d'être un rival aigrement jaloux de la France. Lord Palmerston, dans une note adressée aux Tuileries, déclarait voir avec peine la poursuite d'une œuvre chimérique qui pouvait altérer les bons rapports des deux grandes nations européennes.

De son côté, lord Clarendon, ministre des Affaires étrangères, ne laissait pas ignorer à Ferdinand de Lesseps que « la tradition du cabinet de Saint-James avait toujours été contraire à la canalisation de l'Isthme de Suez » ; et les feuilles les plus accréditées, le *Times*, la *Revue d'Édimbourg*, attaquaient avec violence le projet.

En France, l'opinion publique s'était chaudement déclarée. Quand Ferdinand de Lesseps revint à Paris, l'empereur, peu touché de la note de lord Palmerston, lui dit : « Cela se fera ; soyez fort et tout le monde vous soutiendra. » Déjà, en effet, les hommes politiques les plus considérables, amis ou ennemis de l'Empire, et les journaux de toute nuance applaudissaient à une œuvre qui séduisait par sa grandeur.

Pour justifier cet enthousiasme et fermer la bouche aux malveillants, Ferdinand de Lesseps voulut donner une garantie irrécusable à sa parole. Ce fut à une Commission internationale, composée des gens les plus compétents de tous pays, qu'il laissa le soin de se prononcer, tant sur la nature du projet même que sur les moyens d'exécution. La Commission commença par envoyer plusieurs de ses membres en Égypte pour étudier, avec Ferdinand de Lesseps lui-même, la question sur les lieux. Cette délégation, accompagnée de deux ingénieurs, Linant-bey et Mougel-bey, représentants du vice-roi, se rendit, le 15 décembre, du Caire à Suez, dont la rade lui parut excellente, puis, en dix jours, de Suez à Péluse, en suivant le tracé du projet ; et la rade de Péluse fut jugée aussi favorablement, moyennant des jetées dont la longueur n'avait rien d'excessif.

Le 1er janvier 1856, la délégation, rentrée dans Alexandrie, adressait un rapport au vice-roi.

C'est sur le vu de ce rapport que F. de Lesseps obtint du vice-roi un firman nouveau qui confirmait la concession du 30 novembre 1854.

« Les charges et les avantages de l'entreprise, dit M. Charles-Roux, furent détaillés dans ce second acte qui fit loi et posait en principe la neutralité du canal maritime, la cession gratuite des terrains incultes qui seraient mis en valeur par le canal d'eau douce et l'obligation, de la part de la Compagnie, d'employer pour l'exécution des travaux quatre cinquièmes au moins d'ouvriers indigènes. »

Le rapport définitif fut publié par la Commission à la fin de 1856.

C'est alors que commença pour F. de Lesseps cette lutte où il eut à montrer tant d'habileté dans les négociations, de confiance dans les plus rudes épreuves et, aux moments critiques, une fermeté de décision qui, sans encourir le reproche de témérité, n'était pas sans audace devant un adversaire si puissant. Il reparut en Angleterre ; apportant le nouveau firman qui faisait de tels avantages à l'entreprise et l'avis de la Commission internationale qui offrait tant de sécurité à la Compagnie appelée à les recueillir. Parcourant les trois Royaumes-Unis, il tint vingt meetings en quarante jours. La guerre de Crimée était finie ; la paix allait être signée à Paris. L'Angleterre n'avait plus qu'à revenir tout entière à son grand commerce, et la route des Indes pouvait être abrégée de 5 000 milles :

Mon but, disait-il, est, en venant au milieu de vous, de m'assurer des sentiments qui existent dans les classes financières et commerciales de l'Angleterre à l'égard de cette grande entreprise.

Les chambres de commerce des grandes villes du pays tout entier votaient des adresses d'adhésion; mais le 7 juillet, lord Palmerston disait au Parlement :

Le gouvernement de Sa Majesté ne peut certainement pas entreprendre d'employer son influence sur le Sultan pour l'induire à permettre la construction de ce canal, parce que, dans les quinze dernières années, le gouvernement de Sa Majesté a usé de toute l'influence qu'il possède à Constantinople et en Égypte pour empêcher que ce projet ne fût mis à exécution. C'est une entreprise qui, je le crois, au point de vue du caractère commercial, peut être jugée comme étant au rang de ces nombreux projets d'attrape (*bubble*) qui, de temps en temps, sont tendus à la crédulité des capitalistes gobe-mouches. Je pense qu'il est physiquement impraticable, si ce n'est par une dépense qui serait beaucoup trop grande pour garantir aucune espèce de rémunération.

Le 17 juillet, le 23 août, il redoublait de propos méprisants et d'insultes :

C'est un de ces projets à faire des dupes qui sont souvent mis sur le tapis...

Cette campagne, comme je l'ai souvent dit, est l'une des plus remarquables tentatives de tromperie qui aient été mises en pratique dans les temps modernes, etc.

Et toutefois il ne se faisait pas scrupule d'envoyer à M. de Lesseps un personnage d'importance pour lui faire savoir que le cabinet anglais renoncerait à son opposition s'il admettait que Suez, où devait aboutir le canal, et la garde du passage seraient abandonnés à l'Angleterre !

La fière réponse à ces ouvertures explique la persistance avec laquelle Palmerston continua d'affirmer l'impossibilité de l'entreprise pour en entraver l'exécution. Toute l'Europe protestait par les adhésions les plus formelles; mais Palmerston n'en était pas ému. Et à ces objections pratiques, auxquelles on a le regret de dire que l'ingénieur Richard Stephenson adhérait, il joignait ses raisons politiques : l'Empire de l'Inde menacé, l'intégrité de l'empire Ottoman compromise, etc.

A la raison d'impossibilité matérielle, le gouvernement français répondait qu'il n'y avait donc qu'à laisser faire ; l'échec donnerait satisfaction à la politique alarmée. Cet échange d'observations aboutit à une convention verbale, stipulant que *ni la France ni l'Angleterre ne pèseraient sur les décisions de la Turquie et de l'Égypte, et qu'elles laisseraient l'affaire de Suez suivre, en toute liberté, son cours commercial et industriel.* Et lord Palmerston n'en faisait pas moins tous ses efforts à Constantinople pour faire refuser l'approbation officielle au firman de concession.

Cela n'empêcha pas la Société de se constituer. Barthélemy Saint-Hilaire, qui en devait être le secrétaire général, ne voulut pas suivre F. de Lesseps jusque-là. Mais M. Denormandie (aujourd'hui sénateur), qui avait prêté à l'œuvre naissante tout son concours, n'eut pas les mêmes scrupules, et il fut une des trois personnes à qui fut confié le soin d'en rédiger les statuts. En somme, dit M. Charles-Roux, la Société projetée avait pour objet :

1° La construction d'un canal maritime de grande navigation entre la mer Rouge et la Méditerranée, de Suez au golfe de Péluse;

2° La construction d'un canal de navigation fluviale et d'irrigation, joignant le Nil au canal maritime du Caire au lac Timsah ;

3° La construction de canaux de dérivation ;

4° L'exploitation desdits canaux et de diverses entreprises ;

5° L'exploitation des terrains concédés.

Et il reproduit textuellement ce que M. Denormandie a raconté du travail d'organisation auquel il prit lui-même une si grande part. Une chose que l'honorable sénateur met en relief, c'est l'entier désintéressement de M. de Lesseps :

Avant que les souscriptions ne fussent recueillies, pour faire le capital de deux cents millions, une question aurait pu s'élever ; M. de Lesseps allait nécessairement faire à la Société en formation l'apport des actes de concession qu'il tenait de la libéralité du vice-roi.

Or, nous savions par expérience combien il a été souvent commis d'abus dans les stipulations qui ont eu pour objet de faire un apport à une société. Je fais allusion ici, en prononçant le mot abus, à ce qu'on a appelé la majoration dans les apports.

Je suis heureux de dire que la question ne s'est même pas soulevée, et que M. F. de Lesseps a apporté *gratuitement* à la Société en formation des concessions qui avaient une énorme valeur, et qui auraient pu être de sa part l'objet d'une exigence bien légitime.

Pour réaliser l'emprunt des 200 millions, estimés nécessaires à l'entreprise, F. de Lesseps avait d'abord eu la pensée de s'adresser aux banquiers. Il avait des raisons de croire qu'ils ne lui refuseraient pas leur concours. Il préféra s'adresser à la souscription publique. Elle y répondit, mais, en raison des oppositions qu'il avait rencontrées, non pas avec cette surabondance qui se produisit en d'autres circonstances. Chacun put avoir ce qu'il avait demandé.

On avait réservé un lot pour chaque nation, car on voulait que toutes prissent leur part à cette œuvre d'un caractère universel. L'Angleterre, que l'on avait comprise pour 85 000 actions, n'en souscrivit pas

une. Elles furent reprises par le gouvernement égyptien. Que ne les a-t-il gardées !

F. de Lesseps fit connaître les résultats de la souscription et les suites qu'elle allait avoir par une lettre qu'il adressa aux 25 000 souscripteurs et que M. Charles-Roux a reproduite. Il répondit aux sarcasmes du ministre anglais déçu et aux faux bruits répandus par les banquiers éliminés, en publiant le tableau de son conseil d'administration.

La cause n'était pourtant pas gagnée encore.

La Société reposait-elle sur un fondement solide? On a vu que l'influence de l'Angleterre avait fait retarder à Constantinople la ratification du firman du vice-roi. Cette ratification n'était pas donnée encore. Si on la faisait refuser ? tout l'édifice tomberait par terre ! Les intrigues reprirent donc de plus belle auprès du Divan. F. de Lesseps ne se laissa point arrêter. Il était retourné en Égypte, et le 25 avril 1859, en présence d'une nombreuse assistance, membres du conseil d'administration, ingénieurs, ouvriers réunis, drapeau égyptien déployé, il fit donner le premier coup de pioche sur le *lido* de Port-Saïd, proclamant l'ouverture du Canal.

« Ce premier coup de pioche, dit M. Charles-Roux, eut un retentissement dans toute l'Europe. » Mais la France était alors engagée dans la guerre d'Italie, et l'Angleterre en profita pour peser plus énergiquement sur les résolutions du Divan. Elle ne voulait rien de moins que de faire déposer Mohammed-Saïd. F. de Lesseps écrivit au ministre des Affaires étrangères en France pour lui dénoncer la déloyauté de ces intrigues. Cela ne suffisait pas pour rassurer le vice-roi, menacé dans sa propre existence. Il n'avait pas entendu s'engager à ce point. Il avait autorisé les travaux, mais des travaux préparatoires, l'exécution définitive étant subordonnée à la ratification du sultan. M. de Lesseps était donc invité à les suspendre jusqu'à ce que l'approbation fût obtenue. Il ne les suspendit pas, disant que la concession n'était pas provisoire, mais ferme; qu'il avait des engagements avec la Compagnie internationale; et il adressa une protestation aux représentants étrangers.

Le vice-roi ne demandait pas mieux, sans doute, que de voir l'entreprise s'accomplir, s'il n'avait aucun risque à courir pour lui-même. Mais la France et l'Autriche étaient aux prises en Italie, et ainsi l'Angleterre avait beau jeu. Aussi ne fut-ce pas seulement un ordre émané du vice-roi à F. de Lesseps, c'est un ordre du sultan au vice-roi, qui enjoignait d'interrompre tous les travaux dans l'Isthme; et le ministre égyptien dut convoquer le corps des consuls pour leur communiquer la lettre du sultan et leur faire savoir que le vice-roi voulait s'y conformer. Chose singulière, ce fut le consul général de France, M. Sabatier, qui, dans cette réunion, approuva cette mesure, et qui prescrivit même à tous les Français ou protégés de la France, employés au service de la Compagnie, de s'y soumettre, déclarant que ceux qui ne le feraient pas avant le 1er novembre suivant ne pourraient s'en prendre qu'à eux-mêmes des conséquences de leur refus d'obéir. On ne voudrait pas le croire, si F. de Lesseps ne l'eût attesté lui-même, fort étonné de l'attitude d'un homme avec qui il n'avait jamais eu que de bons rapports.

Il prit le parti de s'adresser à Napoléon III, qui, on s'en souvient, avait tout d'abord encouragé son entreprise.

« Nous ne rappellerons pas, dit M. Charles-Roux, les efforts diqlomatiques et les instances que dut employer F. de Lesseps pour vaincre l'indécision légendaire de Napoléon III, partagé entre la crainte de déplaire à l'Angleterre et de faire naitre des complications, et le désir de soutenir une entreprise qu'il savait être une œuvre française, malgré son caractère international. »

F. de Lesseps finit par vaincre les hésitations du souverain et obtint de lui une audience. Sa cause était gagnée. Il convient, d'ailleurs, d'ajouter que cet événement coïncidait avec la victoire de Solférino et la paix de Villafranca, c'est-à-dire avec l'apogée de la puissance du second Empire en France, ce qui tempérait quelque peu la mauvaise humeur de l'Angleterre.

C'est par un extrait d'une lettre de F. de Lesseps, que l'auteur nous fait connaître les détails et les suites de cette audience. Des instructions pressantes furent adressées à M. Thouvenel, ambassadeur de France, pour qu'il insistât auprès de la Porte en faveur de l'œuvre commencée; mais cela ne fit qu'irriter davantage l'ambassadeur d'Angleterre, sir Henri Bulwer.

F. de Lesseps, qui avait suivi de près le message envoyé à Constantinople, écrit :

Il était au lit avec la fièvre le jour de mon arrivée. Ma venue lui a produit l'effet d'une bonne dose de quinine, car il s'est mis en campagne dès le lendemain matin,

Et ailleurs :

Bulwer cherche à détruire le soir ce que M. Thouvenel a fait le matin. Malheureusement pour lui, il se lève toujours trop tard, et avec les Turcs, c'est de bonne heure qu'il faut faire les affaires.

Thouvenel battit Bulwer. Vainement l'ambassadeur anglais alla-t-il jusqu'à menacer d'une guerre : le sultan acquiesça à la demande de l'ambassadeur français.

Ce n'était pas encore une solution définitive. Il s'agissait de faire un appel aux puissances « pour mettre la responsabilité de la Turquie à couvert dans

la question du Canal de Suez et pour régler les questions internationales qui pourraient en dépendre ». Ce qui permettait de regarder ce point obtenu comme un succès réel, c'est que sir H. Bulwer avait fait l'impossible pour l'empêcher.

Le conflit restait donc toujours flagrant avec l'Angleterre et le débat se continuait sur les mêmes points. Le Canal était commencé; pourrait-il être fini sans des dépenses qui excéderaient tous les calculs? Combien aura-t-il fallu d'argent pour le finir et, quand il sera fini, combien en faudra-t-il pour le conserver navigable dans cette terre de sable et de limon? C'était bien d'avoir souscrit 200 millions, mais après? Il y avait de quoi décourager les actionnaires. La question politique n'était pas non plus résolue; le vice-roi d'Égypte craignait toujours pour lui-même. Il fallait lui rendre confiance.

De retour à Paris, F. de Lesseps obtint de l'empereur une nouvelle audience, à la suite de laquelle il put écrire à Mohammed-Saïd :

Votre Altesse peut être assurée que le gouvernement de l'Empereur sera d'autant plus en mesure de faire respecter ses droits vis-à-vis de la Porte et vis-à-vis de l'Angleterre qu'elle se montrera déterminée à poursuivre elle-même l'entreprise qu'elle a commencée aux applaudissements du monde entier.

Mais la discussion restait vive, passionnée, violente au Parlement anglais, même à la Chambre des Lords; à tel point que F. de Lesseps, poussé à bout, et se sentant blessé dans son honneur, voulut en demander raison à lord Carnarvon et constituer des témoins. Il avait mieux à faire, et il le fit en retournant en Égypte pour activer les travaux.

En Angleterre pourtant, l'opposition au Canal ne désarmait pas; après la question politique, après la question technique et financière, la question humanitaire. La Grande-Bretagne avait fait tous les sacrifices possibles pour abolir l'esclavage, et la Compagnie de Suez le rétablissait en Égypte! C'est le travail servile qui était employé au Canal, la corvée! — F. de Lesseps répondit à cette explosion de philanthropie par une lettre à M. Layard. L'esclavage existait toujours en Amérique : l'Angleterre avait-elle protesté? Il y avait 40 millions de serfs en Russie : l'Angleterre avait-elle fait des remontrances à Saint-Pétersbourg? Dans les pays les plus fiers de leur civilisation, on voyait le patron acheter de ses parents, pour un temps donné, l'apprenti, le louer, quelquefois même avec le droit de le louer à d'autres; cela se faisait en Angleterre, et l'Angleterre le laissait faire! Et l'état du travailleur dans les Indes britanniques! Que dirait l'Angleterre si la France se permettait de lui faire des observations à ce sujet? Puis, reprenant la question pour l'Égypte, où la corvée existait en effet pour tous les travaux publics, il prenait les Anglais eux-mêmes à témoin de la libéralité avec laquelle le fellah était traité au point de vue de la solde, de la nourriture et de toutes les choses nécessaires à la vie. N'était-ce pas, d'ailleurs, par les mêmes moyens que l'Angleterre avait fait construire, dans ce pays, son chemin de fer d'Alexandrie au Caire?

Après de tels faits, ajoutait-il, ce n'est point en Angleterre que l'on peut prétendre que le gouvernement égyptien n'a pas un droit que l'Angleterre a si souvent invoqué, exploité et en quelque sorte imposé.

Et il finissait en disant :

Si l'Angleterre est intéressée au succès du percement de l'Isthme, ce n'est pas du moins pour son argent. Pourquoi donc chercher à jeter, par des hypothèses ou des doutes arbitraires, du discrédit sur une entreprise si utile? A quoi bon ces coups d'épingle? Ils ne sont pas dignes de la juste estime où vous tient le monde, ni de la grandeur de votre pays.

Cette opposition sournoise de l'Angleterre ne laissait pas d'avoir des effets désastreux. Le vice-roi, intimidé, accomplissait mal ses obligations. Au lieu de 50 000 ouvriers, il n'en avait fourni que 12 000. Le travail était ralenti d'autant, et la dépense s'accroissait des intérêts qu'il faudrait plus longtemps servir, avant tout bénéfice, au capital engagé. Cependant, le 12 février 1862, le canal d'eau douce du Nil au lac Timsah était achevé; le 15 mai, la première pierre de la ville de Timsah fut posée; et le 18 novembre les eaux de la Méditerranée entraient dans le lac. « M. de Lesseps, dit M. Charles-Roux, présida lui-même cette journée du 18 novembre; elle fut comme la préface de l'inauguration solennelle du Canal, qui devait encore être si longtemps retardée. »

Un événement pouvait avoir pour conséquence de la retarder bien davantage : Mohammed-Saïd, l'auteur du firman de concession, l'ami de F. de Lesseps, mourut le 18 janvier 1863.

Ismaïl-Pacha, qui lui succéda, était fort éloigné d'être hostile au Canal; mais ce n'était pas son œuvre, il n'était pas l'ami. « Personne n'est plus canaliste que moi, disait-il, mais je veux que le Canal soit à l'Égypte et non l'Égypte au Canal. » Toutes les questions agitées et non résolues pouvaient être reprises. Deux importantes conventions venaient d'être signées relatives au Canal; c'était comme un pacte nouveau qui rattachait le successeur de Saïd à la Compagnie : « Le gouvernement anglais, dit l'auteur, s'en montra très mécontent et profita du voyage du sultan à Alexandrie, en avril 1863, pour faire exercer par lui sur Ismaïl-Pacha une pression hostile à F. de Lesseps. »

Toutes les manœuvres, écrivait ce dernier, furent employées pour battre le vice-roi sur les deux questions de la concession des terres à la Compagnie et des contingents de travailleurs. Des lettres de Constantinople menaçaient le vice-roi et ses principaux conseillers de toute la colère, de toute la rancune de l'Angleterre. C'était de la rage, mais heureusement de la rage impuissante.

« F. de Lesseps, ajoute l'auteur, s'illusionnait quand il écrivait ces lignes; il ne devait pas tarder à s'apercevoir que le caractère d'Ismaïl n'avait ni la fermeté, ni la constance de celui de Mohammed. »

Les Anglais s'en étaient aperçus, et leurs intrigues redoublèrent. Ils avaient prise sur le vice-roi par son ministre des Affaires étrangères, qui était un homme à eux : Nubar-Pacha.

Nubar fut envoyé à Constantinople : « Sa mission apparente, dit M. Charles-Roux, était de demander au sultan de régler les conditions dans lesquelles la Compagnie pourrait continuer son œuvre. Son vrai but était de tout faire pour obtenir sa déchéance. » La note remise au grand vizir Fuad-Pacha proposait de rétrocéder au gouvernement égyptien les terres concédées par le précédent vice-roi, de faire reviser par une commission d'ingénieurs les dimensions du Canal fixées par la Compagnie, de réduire au chiffre de 6 000 le nombre des ouvriers, et d'augmenter les redevances que la Compagnie payait déjà au gouvernement égyptien. Si elle ne souscrivait pas à ces conditions dans le délai de six mois, les travaux seraient interrompus par la force.

De cette note, le grand vizir Fuad-Pacha fit un *ultimatum* qu'il adressa à la Compagnie.

L'Angleterre crut, pour cette fois, être arrivée à ses fins; ses principaux journaux entonnaient déjà le chant du triomphe. Comment lutter contre un *ultimatum* inspiré par le gouvernement britannique et signifié par le sultan? L'empereur Napoléon III seul pouvait parer ce coup. Mais le voudrait-il? Nubar-Pacha était venu à Paris. « Il avait vu le duc de Morny, président alors du Corps législatif, et l'avait circonvenu au point que le duc s'efforça de persuader à l'empereur que la Compagnie de Suez n'avait plus qu'à liquider. »

Nubar, confiant dans la réussite, se montrait pressé d'en finir. Il écrivait au duc de Morny : « J'attends tout de votre haute et puissante entremise. » Et c'était le duc de Morny, en effet, que l'empereur avait chargé de lui demander « comment il entendait se tirer d'affaire avec Nubar-Pacha ».

F. de Lesseps parla de haut à ce haut personnage, si ce sont bien les termes de sa réponse que l'on trouve dans sa lettre au consul général de Hollande que nous avons déjà nommé :

J'ai une trop haute opinion de vous, monsieur le duc, pour ne pas vous parler en toute franchise; vous êtes la dernière personne qui, en cette affaire, puissiez servir d'arbitre. Vous n'ignorez pas, sans doute, les bruits qui ont couru en Égypte, bruits faux et calomnieux, d'après lesquels les adversaires du Canal comptaient sur votre intervention pour faire réussir la campagne entreprise par Nubar. On a parlé de sommes considérables données ou promises, et votre nom, il est de mon devoir de vous le dire, a servi de bouclier à la mission de Nubar-Pacha, à laquelle le consul général de France en Egypte avait voulu s'opposer. Vous voyez donc qu'en présence de pareils bruits, contre lesquels je n'ai cessé de protester et contre lesquels certainement vous vous indignez, la réserve de votre part semble devoir être une nécessité. J'ajouterai qu'appartenant moi-même au ministère des Affaires étrangères, je ne connais que le ministre de ce département pour intermédiaire entre le gouvernement égyptien et l'Empereur.

Le duc de Morny n'essaya pas de s'interposer entre le ministre et le souverain. C'est le conseil d'administration de la Compagnie qui, s'adressant à l'empereur, le pria de saisir de l'affaire pendante son ministre des Affaires étrangères, et il lui remettait une note où étaient signalées les intrigues ourdies pour faire échouer une œuvre qu'il avait patronnée lui-même. Dans le même temps, la Compagnie offrait à son président un banquet, dont le prince Napoléon avait accepté la présidence et où il prononça un discours qui accentuait les légitimes réclamations de F. de Lesseps et ne ménageait guère la personne de Nubar-Pacha. Le 1er mars eut lieu une assemblée générale extraordinaire des actionnaires de la Compagnie. F. de Lesseps y rendit compte de l'état des travaux et, après avoir donné lecture d'une consultation de son conseil judiciaire et de 58 des principaux avocats de Paris sur les difficultés pendantes, il fit connaître « que le Vice-Roi s'en remettait complètement à l'Empereur pour régler amiablement et définitivement toutes les questions en litige et que Sa Majesté daignait se charger personnellement de la suprême décision de toutes ces questions ».

L'empereur avait voulu qu'elles fussent préalablement examinées par une « commission offrant toutes les garanties d'impartialité et de lumière », et le surlendemain, M. Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires étrangères, lui présentait une liste de cinq noms qui fut adoptée.

Ce fut le 6 juillet 1864 que l'empereur fit connaître sa sentence arbitrale. Elle coupait court à l'opposition systématique de l'Angleterre, mais elle ne laissa pas que de causer une grande déception à la Compagnie. En effet, elle supprimait l'obligation acceptée par le vice-roi de fournir au Canal un nombre déterminé de travailleurs. De plus, le firman de Mohammed-Saïd avait concédé à M. de Lesseps, pour la So-

ciété qu'il devait former, toutes les terres incultes que la création du Canal mettait en valeur; la décision arbitrale, d'un seul trait, les rendait à l'Égypte. C'était une grosse concession que l'arbitre faisait à l'Angleterre. Elle dut s'en applaudir alors. Le gouvernement anglais, qui n'avait pris à l'origine aucune action, devenu depuis, à fort bon compte, le plus gros actionnaire de la Compagnie, pourrait le regretter aujourd'hui.

L'article sur les travailleurs était un grand embarras pour le présent; la clause relative aux terres riveraines du Canal, un grand dommage pour l'avenir; et c'était peut-être ce qui affligeait le plus F. de Lesseps. Il ne le dit pas dans la communication qu'il fit de la sentence arbitrale à la Compagnie. Il faisait, comme le dit M. Charles-Roux, contre mauvaise fortune bon cœur :

« Mais il en fut profondément affecté: de ce sol mis à la disposition de la Compagnie il avait rêvé la transformation par une colonisation méthodique. Ses projets étaient anéantis par la décision qu'avait inspirée la jalousie d'adversaires effrayés à la pensée que, dans un avenir plus ou moins long, on verrait sans doute se grouper sur le domaine de la Compagnie une population régénérée, dont les sympathies seraient acquises à la France. »

Quoique la question dût paraître résolue, les difficultés n'avaient pourtant pas cessé; car le gouvernement ottoman, tout en s'inclinant d'abord devant l'arbitrage, se mettait à le discuter, et sir Henri Bulwer en profitait pour reprendre ses manœuvres.

Ce fut pour F. de Lesseps l'occasion de la meilleure revanche qu'il pût prendre sur son adversaire. Il avait été chargé par le ministre d'aller à Constantinople s'entendre sur les suites de l'affaire avec l'ambassadeur, le marquis de Moustiers. La Porte demandant un supplément d'informations, il retourna en Égypte. Sir Bulwer y était allé aussi, donnant pour prétexte sa santé. F. de Lesseps se mit à sa disposition pour lui faire visiter les travaux, et le résultat fut que son grand contradicteur se déclara convaincu que l'entreprise réussirait.

Elle devait aboutir, en effet, grâce à l'intelligence et à l'activité des ingénieurs, notamment de Voisin-bey et de M. Borel. Au recrutement direct des travailleurs par la corvée, on avait substitué le travail à forfait. L'opération fut partagée en quatre lots. Les entrepreneurs répondirent à la confiance qu'on avait mise en eux. Il n'y avait plus d'hostilité à craindre que de la part d'un reste de politiciens et du groupe des agioteurs qui trouvent toujours une presse à leur service, et c'est ce qui les rend le plus redoutables. F. de Lesseps leur porta un défi dans une conférence qu'il tint le 9 novembre 1864, à Lyon. Il fit mieux. Le 31 janvier 1865, il invita ceux qui s'intéressaient le plus directement à l'œuvre, c'est-à-dire les commerçants, à venir se rendre compte, par eux-mêmes, de l'état des travaux. L'invitation s'adressait aux chambres de commerce. Leurs délégués devaient se trouver à Alexandrie, le 6 avril.

Ils y furent en grand nombre, et parmi les délégués de Marseille était M. Charles-Roux. On trouvera dans son livre un abrégé du rapport qu'il fit à ses commettants à son retour. On y trouvera aussi les photographies des lieux visités, des travaux en cours aux principaux endroits, des dragues, des élévateurs et des autres parties de l'outillage en pleine activité.

Indépendamment des rapports faits par les délégués à leurs chambres de commerce respectives, il y avait l'enquête de la Commission internationale. Elle fut publiée et elle eut dans le monde un grand retentissement. Mais la conclusion positive se faisait toujours attendre; M. Charles-Roux le constate :

« L'exécution du Canal n'était plus qu'une question de temps et d'argent, disaient ces témoins oculaires accrédités, qui répandaient partout leur opinion. Et cependant le gouvernement ottoman n'avait pas encore donné son firman d'adhésion. L'influence anglaise à Constantinople continuait à s'exercer contre l'entreprise. »

F. de Lesseps s'adressa encore à l'empereur; et la mise en demeure que l'empereur en fit au Divan restait sans réponse. Il fallut pour l'avoir un incident curieux. Dans le voyage que Napoléon III fit à Marseille, Fuad-Pacha, qui était dans le Midi pour sa santé, s'empressa de venir le saluer; et comme il s'étonnait qu'il ne prît pas garde à son salut, comme il en demandait la raison, « il lui fut répondu par un geste expressif et par ce seul mot : *Firman* ». — Le firman ne se fit pas attendre. F. de Lesseps, en contant à M. Charles-Roux cette anecdote, ajoutait: « Décidément le proverbe arabe a du bon: *Une once de crainte fait plus qu'un quintal d'amitié.* »

Le travail se poursuivit désormais sans obstacle. A l'Exposition universelle de 1867, on put voir au Champ-de-Mars, dans un plan en relief, le Canal de Suez tel qu'il allait s'achever; et la grande médaille d'honneur fut décernée sans conteste à la Compagnie, dans la personne de son président.

Peu après, l'autorisation d'émettre un emprunt de 100 millions avec lots, sollicitée par la Compagnie pour l'achèvement des travaux, fut votée sans opposition par le Corps législatif et le Sénat; et personne n'essaya de le faire échouer par une campagne de presse.

Dans le courant de 1868, une grande association de Londres remit à lord Stanley, ministre des Affaires étrangères, une adresse à la fin de négocier, avec la France et les autres puissances, une convention qui

garantit la neutralité du Canal, et lord Stanley répondit :

Je n'ai aucune espèce de doute sur l'achèvement définitif du Canal de Suez. Il est évident qu'aucune nation ne profitera aussi largement que la nôtre du trafic qui doit passer sur le Canal. Je garderai le souvenir des questions dont vous venez de m'entretenir dans la pensée de les résoudre et je leur donnerai toute l'attention que leur grande importance mérite.

« Le 14 mars 1869 les eaux de la Méditerranée furent introduites dans le bassin des Lacs Amers, au moyen d'un *pertuis déversoir*, en présence du prince de Galles et du vice-roi. On usa du même système pour l'introduction de l'eau de la mer Rouge. »

La jonction des deux mers dans le bassin des Lacs Amers eut lieu le 15 août. Dans le cours de la même année, furent signées les conventions qui, conformément à la décision arbitrale du 7 juillet 1864, rectifiaient les concessions de 1854 et de 1856. Dès lors, le Canal pouvait être livré à l'exploitation. On y devait procéder par une inauguration solennelle qui fut fixée, et qui s'accomplit en effet, le 17 novembre 1869.

H. Wallon.

VARIÉTÉS

Un livre de classe de 1806.

Un livre m'est tombé récemment sous les yeux ; c'est une édition (pour les Lycées et les Écoles secondaires) de l'admirable ouvrage de Montesquieu : *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. Nouvelle édition, publiée avec quelques notes historiques et critiques, par un censeur des études. Paris, Ponthieu, 1806.

Cette édition n'a assurément qu'une valeur de quelques centimes, et elle déparerait toute autre bibliothèque que les casiers alignés sur les ponts. Pourtant on y trouve d'assez curieux documents sur l'état moral des *Censeurs des études*, en 1806. L'honnête homme, profondément inconnu, qui a, en toute conscience, juxtaposé ses réflexions aux pensées de Montesquieu, ne se doutait peut-être pas qu'on viendrait, un siècle plus tard, s'occuper de lui, et contempler avec stupeur l'étendue de sa servilité.

Peut-être cette servilité n'était-elle pas absolument volontaire. Peut-être, pour que l'ouvrage fût adopté par le gouvernement impérial, fallait-il atténuer un peu Montesquieu. Pourtant on incline à croire que ces notes stupéfiantes n'ont pas été insérées par ordre, mais par conviction.

Si nous les exhumons de leur légitime obscurité, c'est parce qu'elles nous représentent assez bien l'état des esprits et de l'Université, dans les premiers temps de l'Empire. Nous avons quelque peine aujourd'hui à nous en rendre compte. Il faut ces exemples pour le comprendre.

Le censeur des études commence par une courte introduction, qui est une sorte d'apologie de sa tentative. « Cet auteur si probe et si judicieux [Montesquieu] a quelquefois avancé des réflexions et des expressions *un peu trop libres*. Je me suis permis d'en faire une critique motivée : mes notes, loin de porter aucune atteinte à sa réputation, ne serviront qu'à relever les beautés de son ouvrage, en combattant quelques-unes de ses erreurs. »

Dors en paix dans ta tombe, scrupuleux censeur des études : tu n'as porté aucune atteinte à la réputation de Montesquieu.

Et quelles sont donc ces erreurs, et ces expressions trop libres ?... (Il ne s'agit pas, bien entendu, des *Lettres persanes*...)

C'est d'abord une appréciation sur la popularité des sénateurs. « Les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous, et ne sont pas si élevés que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse... Aussi a-t-on vu de tout temps, et le voit-on encore, ce peuple détester les sénateurs. » Pour empêcher que l'écolier, par une analogie sacrilège, n'applique ces paroles au Sénat impérial, le censeur des études fait une rectification importante ; « Montesquieu, dit-il (p. 98), n'entend sans doute parler que d'un corps de sénateurs qui tient en main la puissance législative et exécutive, qui compte dans tous ses *membres* autant de souverains *dont* les *intérêts* particuliers peuvent faire autant d'*oppresseurs*. »

Bien entendu, nous laissons au style de l'annotation son cachet étrange.

Le suicide est traité par Montesquieu en termes laconiques, d'inspiration toute païenne, mais d'une grande beauté... « Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étaient lorsque, par cette puissance qu'on prenait sur soi-même, on pouvait à tous les instants échapper à toute autre puissance (XII). » Le censeur des études rectifie et corrige... « La fin de ce chapitre, où l'auteur *offre* le suicide sous des couleurs beaucoup trop avantageuses, est marquée par un paradoxe qu'a démenti l'expérience; le suicide est très commun en Angleterre et fort rare en France. Il s'ensuivrait de là qu'un Anglais serait plus courageux, plus porté aux grandes entreprises qu'un Français; consultez le résultat des trois dernières coalitions formées contre nous par le cabinet de Saint-James (p. 151). »

Il est assurément difficile d'amasser plus de sot-

tises en si peu de mots.. D'abord le suicide n'est ni très commun en Angleterre ni très rare en France. La proportion est la même. Ensuite les « coalitions du cabinet de Saint-James » sont loin de prouver que les Anglais manquaient de courage ou d'aptitude aux grandes entreprises. Mais en 1806, il fallait persuader à tous les sujets de l'Empereur que les Anglais étaient impuissants, et lâches, et inhabiles. Cela faisait partie du programme impérial.

Ce même mépris des armées étrangères se retrouve exposé avec une naïveté presque touchante, en mainte note, destinée à corriger la prose hautaine et lumineuse de Montesquieu.

« Comme les peuples de l'Europe ont dans ces temps-ci à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paraît inconcevable (III). »

Très judicieusement le censeur fait remarquer (p. 31)... « Après avoir vu les campagnes de Napoléon, et surtout la dernière en Allemagne, il est bien permis de douter que tous les peuples de l'Europe aient la même discipline et la même manière de faire la guerre. »

« Parmi nous, dit Montesquieu en opposant les armées modernes aux armées romaines, les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation (II). »

Rectifions, avec le censeur des Études... « Depuis quelques années les soldats ont mérité, *du moins en France*, qu'on porte un tout autre jugement sur leur compte (p. 26). »

Enfin, dans ces notes qui constituent un court et instructif chapitre à joindre au *Catéchisme impérial*, reparaît une idée chère à Napoléon (non pas qu'il y crût le moins du monde, mais il voulait y faire croire), que les armées françaises étaient par les peuples vaincus accueillies avec enthousiasme ; et alors Montesquieu ayant dit : « Les Carthaginois avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne que, lorsque les Romains arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs »... son étonnant commentateur croit devoir immiscer là une allusion patriotique. « C'est ainsi que les Autrichiens ont dernièrement regardé les Français, pour avoir chassé de leur territoire les Cosaques qui semblaient y être venus plutôt pour le piller que pour le défendre. »

Et voilà comment, en 1806, pour l'édification des jeunes âmes lycéennes, on commentait, on corrigeait Montesquieu... Voilà en quel style on combattait ses erreurs.

Raphael Chandos.

L'ADMISSION TEMPORAIRE DES BLÉS

La Chambre, au lendemain de la rentrée, a voté en un tour de main, en moins d'une séance, la loi modifiant le régime de l'admission temporaire du blé.

Cette précipitation excessive pourrait trouver son excuse dans le désir de donner satisfaction aux réclamations unanimes des agriculteurs. Mais la hâte d'en finir avec une question aride n'était peut-être pas étrangère à l'état nerveux de la Chambre, état nerveux qui rendait le rapporteur lui-même, malgré sa compétence technique, impuissant à diriger ce débat.

Le résultat était fatal, jamais discussion ne fut plus confuse.

D'aussi graves questions mériteraient cependant d'être traitées moins légèrement.

* * *

Notre malheureuse agriculture, qui se débat entre la mévente des céréales et la mévente des vins, attendait à la suite de la loi désirée depuis si longtemps une vigoureuse poussée de hausse. Elle espérait voir le cours du blé en France se rapprocher du cours mondial majoré du droit de douane, c'est-à-dire atteindre le prix de 20 à 22 francs, prix en deçà duquel la culture n'est plus rémunératrice. Il est à craindre qu'elle ne subisse une désillusion.

Deux résultats heureux pour l'agriculture ont cependant été obtenus. L'importateur sera désormais dans l'obligation de verser en espèces le montant des droits de douane au moment de l'entrée en France des blés étrangers, et l'État ne sera plus le banquier complaisant de la spéculation.

D'autre part, la mise en entrepôt des farines, semoules et sons provenant des blés importés ne sera pas considérée comme exportation et les grands minotiers des ports ne pourront plus constituer les stocks qu'ils dissimulaient lorsqu'ils désiraient la hausse et dont ils faisaient bruyamment état lorsqu'ils étaient à la baisse.

Mais ce n'est pas là ce qui suffira à faire jouer le droit de douane et à arrêter les spéculations qui faussent le marché.

Ce qu'il fallait, c'était supprimer franchement et radicalement l'admission temporaire, non pas comme le faisait M. Thierry dans le contre-projet qualifié dans les couloirs du nom de « projet de Marseille », mais pour lui substituer un régime nouveau résolument agrarien.

Cette solution, la seule cependant favorable aux intérêts agricoles, étant écartée, il fallait tout au moins supprimer la possibilité pour les importateurs

de tourner la loi et de faire revivre le trafic des acquits à caution sous un autre nom et sous une autre forme.

Le titre de perception créé par le projet Castillard, et qui servira à l'importateur pour obtenir lors de la réexportation des produits fabriqués le remboursement des droits, remplacera l'acquit à caution. La prescription d'incessibilité empêchera, il est vrai, la création d'un marché suivi et de cours officiels, mais rien ne pourra s'opposer à la constitution par les titulaires de ces titres de mandataires chargés d'exporter pour eux. Ces mandataires seront des meuniers de l'intérieur, précisément ceux qui achètent aujourd'hui les acquits à caution. M. Thierry lui-même a déclaré que les minotiers de Marseille ne se feront pas faute de recourir à ce moyen pour tourner la loi.

Si encore nous pouvions espérer voir maintenir au Sénat l'article 3 qui oblige à effectuer la sortie de la farine par le bureau de douane où se sera faite l'importation du blé, le trafic par mandataires ne pourrait avoir lieu que dans des zones restreintes. Mais M. Millerand s'est, paraît-il, ému de l'introduction dans la loi de cet article, portant atteinte au commerce français d'exportation, pour satisfaire à nos revendications agrariennes. On annonce dès maintenant que le gouvernement demandera au Sénat la suppression de cet article, et il est fortement à craindre qu'il l'obtienne.

Nous reviendrons alors exactement au régime actuel et, pour changer, ce sera toujours la même chose.

L'exercice de la douane dans les minoteries, voté après un vif débat, pourrait seul enrayer ce trafic sur les titres de perception. Malheureusement, M. Dupuy l'ayant combattu au nom du gouvernement, nous pouvons prévoir comment il sera appliqué, si toutefois le Sénat ne supprime pas également l'article 2.

Il faut reconnaître que cet exercice — appelons les choses par leur nom — ne sera pas facile à organiser. Aucune loi ne peut interdire à un industriel de travailler à la fois dans son usine les blés étrangers et les blés français. Dans ces conditions, quel est l'agent du fisc, fût-il du bâtiment, qui pourra reconnaître si une farine provient de tel lot de céréales ou de tel autre?

Il ne restera donc de la loi nouvelle sur l'admission temporaire qu'un monopole absolu de tout ce qui touche à l'exportation des produits du blé concédé à quelques minotiers des ports et spécialement de Marseille. Ces minotiers, en dehors même du trafic des titres de perception, ont une foule de moyens de réduire à rien ce droit de douane. Il pourra même se faire qu'à certains moments l'emploi des farines bises à la sortie arrive à constituer une véritable prime d'importation pour les farines de qualité supérieure déversées par eux dans la consommation française.

Enfin, et c'est là le fait le plus grave, lorsque reviendront les années de surproduction, le monopole d'exportation concédé aux pires ennemis de l'agriculture française produira la baisse la plus effroyable que nous ayons jamais enregistrée.

Les meuniers ayant des farines françaises en excédent, obligés de s'en débarrasser à tout prix, seront contraints de les vendre aux importateurs de blé étranger qui pourront les étrangler à leur guise. Pas un grain de blé français ne pourra sortir de France sans la permission de nos rois du blé qui s'enrichiront plus que jamais des dépouilles des malheureux paysans.

Nous espérons que cette grave éventualité ne se produira pas. Le Parlement reconnaîtra l'impossibilité d'amender l'admission temporaire, régime de privilège pour l'importateur et de ruine pour le producteur. Il l'abrogera définitivement pour rentrer dans la logique, il suffira d'admettre que ce produit des droits de douane sur les blés doit profiter entièrement, exclusivement à l'agriculture, et il sera alors facile d'établir une législation donnant pleine satisfaction aux cultivateurs et assurant, par l'effet de la concurrence loyale, le libre jeu de la loi de l'offre et de la demande, faussé depuis longtemps par la spéculation.

Au moment de crise aiguë que nous traversons, le Parlement ne peut reculer devant l'application intégrale de notre régime de protection, — compensation bien faible accordée à l'agriculture pour toutes les charges qui l'écrasent.

Étienne Clémentel,
Député.

THÉATRES

Comédie-Française : *L'Énigme*, pièce en deux actes, de M. Paul Hervieu.

Un rendez-vous de chasse au milieu des bois, et si exigu que quatre personnes seulement y peuvent loger, et qu'on a dû faire construire à côté un pavillon pour les enfants, les hôtes, et les domestiques. Voilà le lieu. Et voici les personnages. Les deux ménages de Gourgiran : Gérard-Léonore, et Raymond-Giselle; deux invités : le vieux marquis de Neste, oncle des Gourgiran, et Vivarce, leur ami. — Les Gourgiran, sur le rapport d'un de leurs gardes, décident de partir le lendemain matin au petit jour afin de surprendre une bande de braconniers dangereux ; ils n'en parleront pas à leurs femmes, qui s'inquiéteraient. — Neste, aimable et indulgent, avertit

Vivarce qu'il l'a vu, la nuit dernière, entrer dans la maison; il l'en a vu sortir plusieurs heures après; pour qui Vivarce venait-il? Neste ne le sait pas et ne cherche pas à le savoir. Il insiste sur les dangers que courent Vivarce et sa complice inconnue. Instinctifs et violents, les deux Gourgiran n'hésiteraient pas à tuer la maîtresse et l'amant. Vivarce a été vu; il ne peut nier; mais il aime, il est aimé; leurs vies, à tous deux, ne valent que par l'amour qui les lie : qu'importe donc que la mort les menace, puisque la séparation leur serait également cruelle?.. Et, comme pour illustrer les sages conseils de Neste, une conversation s'engage entre les six personnages, à propos d'un fait-divers : un mari qui contraignit sa femme à lui avouer qu'elle avait un amant, et qui la tua ensuite. Les deux Gourgiran approuvent le mari : Raymond, tout comme lui, aurait tué la coupable : Gérard aurait tué l'amant, et aurait laissé vivre la maîtresse pour savourer plus longtemps sa vengeance. Neste proteste et montre, avec autant de pitié que de clairvoyance, ce qu'il y a d'abominable à faire payer par du sang une faute qui n'est que vénielle, et quelle bassesse de sentiments il y a derrière ce qu'on appelle les crimes passionnels. Vivarce, naturellement, prend peu de part au dialogue, Léonore et Giselle sont indignées des théories féroces de leurs maris; elles protestent avec vivacité, mais avec une vivacité pareille et sans qu'il soit possible de deviner laquelle se défend elle-même en défendant la victime... Neste et Vivarce regagnent leur pavillon; Raymond et Gérard vont se coucher, après avoir fermé la porte du jardin par une lourde barre de fer. Les deux femmes restent à bavarder. Elles continuent la conversation commencée; mais, maintenant comme tout à l'heure, aucun indice ne permet de comprendre l' « énigme »... il fait chaud; Léonore tente d'ouvrir la porte, mais la barre est si lourde qu'elle y renonce. Giselle y parvient, non sans peine... Quelques paroles encore; puis les deux belles-sœurs s'apprêtent à remonter. Au moment de quitter le salon, elles s'aperçoivent que la porte est restée ouverte. Il faudrait la refermer. Mais la barre est si lourde! Du reste, qui pourrait entrer?... Elles s'embrassent et disparaissent. Le rideau tombe. Et cette sèche analyse donne une idée fort incomplète, assurément, de l'émotion qui nous étreint dès les premières répliques et qui va grandissant jusqu'à la fin de l'acte.

C'est le matin; le jour n'est pas encore levé. Raymond paraît, une lanterne à la main. La porte est ouverte. C'est que Gérard est déjà sorti. Le garde attend au dehors. Raymond l'envoie chercher un chien... Mais Vivarce entre brusquement, suivi, presque poursuivi par Gérard, qui le prenait d'abord pour son frère; et le voici entre les deux maris... Il est peu de situations aussi saisissantes : « Tu sortais de l'antichambre qui sépare les appartements de nos femmes. D'où venais-tu?.. » Vivarce allègue une indisposition subite; il était venu chercher dans la pharmacie... « Pourquoi t'es-tu sauvé?... » Vivarce s'était égaré; s'apercevant où il était, il a compris à quels commentaires sa présence pouvait donner lieu et il a voulu se cacher... « Mais comment es-tu entré? La porte a été fermée hier soir... » Il faudrait transcrire la scène, réplique par réplique, pour faire comprendre et sentir l'angoisse qu'elle donne. (Chose curieuse, avec le charabia en moins, cela rappelle certaines scènes d'*Antony*.) — Mais laquelle, de Léonore ou de Giselle, va paraître d'abord? C'est Léonore!... Est-ce donc la coupable? Les raisons qu'elle donne de sa présence sont excellentes; le bruit l'a éveillée, et l'inquiétude... et sa présence même ne prouve-t-elle pas qu'elle est sans reproche?... Giselle dormait. Et son sommeil est une preuve aussi bonne que l'éveil de Léonore. Un instant, Léonore reste seule entre son mari et Vivarce; elle adjure celui-ci de la disculper... L'interrogatoire se poursuit haletant. Pas un fait qui ne prouve l'adultère, et pas un fait qui ne semble prouver l'innocence des deux femmes! Les voici seules. Allons-nous savoir, enfin?... Les paroles qu'elles s'adressent sont identiques; elles « respirent » l'innocence; si nous ne savions qu'il y a une coupable, nous jurerions que l'explication donnée par Vivarce est vraie... Neste arrive à son tour. Que peut sa sagesse, que peut sa pitié contre la fureur déchaînée de ses cousins? Et que peuvent ses conseils, dans la situation inextricable où Vivarce se trouve acculé? Dans une scène que je n'aime guère, et où toutefois des choses utiles sont dites, Vivarce annonce qu'il va se tuer, et démontre à Neste qu'il est de son devoir d'agir ainsi... Un coup de feu. Vivarce est mort!... Et ce que n'avaient pu ni la loyauté ni la pitié, les nerfs l'obtiennent enfin. Un sursaut terrible fait bondir Léonore : « Tue-moi, Gérard... Il était mon amant! »

Vous vous rappelez les « théories » de Gérard. Il garde Léonore « pour la forcer à vivre ». — « Saurai-je mourir à moi seule?... » Et le rideau tombe sur une parole de suprême pitié, qui résume la pensée de l'auteur.

Sur l'émotion qu'excite cette pièce, sur la manière dont elle est construite, sur l'art avec lequel l'intérêt est gradué et l'angoisse arrivé à son paroxysme, on est justement unanime. L'*Énigme* est l'une des pièces les plus saisissantes que je sache. Et l'on n'a pas besoin de faire remarquer que, si l'intérêt est soutenu sans faiblesse, il l'est aussi sans aucune des invraisemblables complications qui sont le « revers » des pièces dont l'on veut savoir « comment cela finira » ; et l'on voit du reste combien cette forme

sèche et précise (à laquelle on peut préférer une forme plus souple et plus pénétrante) exclut de conventions surannées et déplaisantes. De plus, il y a entre le sujet même et la manière dont il est traité, une conformité, une « adhérence », si l'on peut dire, qui inspirent au spectateur une singulière confiance ; on devine, on sent que l'autenr ira jusqu'au bout de son sujet, par les moyens les plus émouvants et les plus simples. Enfin, — et ce n'est pas un mince éloge, — les dialogues qui forment la pièce (en dehors de l'émotion qu'ils suscitent en nous) sont empreints d'une vérité frappante. Vous savez avec quelle « grossièreté » nos dramaturges les plus « adroits » nous mettent, comme on dit, dans la confidence. Imaginez à quels apartés, à quelles grimaces se fût livrée Léonore, et avec quel dégoût nous eussions supporté une fois encore cette convention en vertu de laquelle un personnage manifeste violemment un émoi qui doit passer inaperçu de son interlocuteur !... Ici, rien de tel. Écoutez la conversation du premier acte, et celle qui suit, entre les deux femmes. Même sachant le dénouement, vous ne trouverez rien, en Léonore, qui trahisse la coupable. Et cela est bon, sans doute, « au point de vue du théâtre », puisque cela retarde la solution de l' « énigme ». Mais cela est meilleur encore au point de vue de la vérité. Car ce que dit la Léonore de M. Hervieu, c'est, — certainement, — ce que dirait la vraie Léonore. Il n'y a pas deux manières de cacher une chose. Il n'y en a qu'une. Et c'est de la cacher.

* * *

Mais ce drame émouvant, — si achevé qu'il soit en ce qu'il voulait être, — n'en soulève pas moins quelques objections assez fortes.

La première est celle-ci. L'intérêt passionné qu'inspire l'*Énigme*, remarquez qu'il n'a pu être soutenu que par la suppression à peu près complète de la psychologie ou, si l'on veut, des caractères. La moindre révélation sur la nature de Léonore détruirait le mystère. Tout ce que nous connaissons d'elle, c'est son opinion sur « la loi de l'homme », c'est-à-dire : rien. Car il n'est guère de femme qui ne pense comme elle. Cette ignorance ne nous gênerait pas si Léonore était une nature quelconque, jouet inconscient d'une tragique aventure. Or, nul n'est plus conscient qu'elle. On dirait tout à l'heure qu'en s'efforçant de cacher sa faute, elle était la vérité même, et presque la vérité banale. Certes ! Mais ce qui n'est pas banal, ce qui est même assez rare, c'est une maîtrise de soi comparable à la sienne. Par ceci, Léonore est assez exceptionnelle. Et une exception doit être expliquée. Quels sont, en outre, les éléments moraux, si l'on peut dire, de notre émotion ? Le caractère de l'adultère anonyme, ce qu'elle doit souffrir, et si elle aura la force de soutenir son rôle jusqu'au bout. Tous ces éléments nous sont inconnus. L'intérêt se déplace, sans augmenter de « valeur », je le crains. Sera-t-elle « prise », ou échappera-t-elle ? Voilà la question, la seule question.

Admettons, toutefois, que le théâtre soit autre chose que « l'art des préparations ». Nous avertira-t-on, d'avance, de tel ou tel caractère, et déduira-t-on logiquement la pièce des prémisses ainsi posées ? Au contraire, nous présentera-t-on d'abord un personnage inconnu, et aurons-nous, nous spectateurs, à déduire son caractère de la suite logique de ses paroles ou de ses actes ?... Peu importe. L'essentiel, l'indispensable, dans les deux cas, c'est la « logique », ce qui ne veut pas dire du tout l'immobilité ; que le personnage varie et se transforme, nous le demandons. Mais nous demandons aussi qu'on nous apprenne pourquoi il varie et se transforme. Et c'est, j'en ai peur, ce que n'a pas fait M. Hervieu.

Entendons-nous. Aucune des actions de Léonore, prise en soi, ne paraît « fausse ». Non, pas même sa tentative pour détourner les soupçons vers sa belle-sœur. Cela, assurément, est abominable ; mais une infamie (une trahison, tout de même, en est une !) traîne toujours après soi des infamies plus grandes encore. Non, les abominations de Léonore, si elles nous révoltent, — encore n'avons-nous guère le temps d'être révoltés ! — ne nous choquent point par leur invraisemblance. Tout ce que nous penserions, si nous en avions le loisir, c'est qu'il est un peu surprenant qu'un tel caractère ait échappé à la clairvoyance de Neste, et que cet observateur averti ne semble faire aucune différence entre Léonore et Giselle ; et, de même, Vivarce a un mot presque touchant ; parlant de sa maîtresse anonyme, après les interrogatoires de Gérard et de Raymond, il dit : « Je ne la savais pas d'une trempe morale si solide... » Au surplus, il fallait peut-être une occasion pour que se révélât cette trempe si solide. Prenons donc Léonore telle qu'elle se montre. Nous n'y avons pas trop de peine. Même, son audacieuse défense nous plaît par son « unité ». De plus en plus, nous voyons en elle ce que nous avions discerné au début : une âme passionnée, forte, souverainement maîtresse de soi et sûrement gardée contre ses nerfs.

Et c'est cette même femme qui, maintenant, va crier l'aveu de sa faute ? Est-ce possible ?... Tout est possible, sans doute. Et nous trouverions des explications assez plausibles de son action : les nerfs (malgré le rôle infime qu'ils jouent en elle) ; le désespoir (quoique rien ne nous ait laissé soupçonner en elle l'amour « fort comme la mort ») ; l'abolition de tout ce qui n'est pas l'homme aimé (quoiqu'elle ait refusé d'abandonner ses enfants pour le suivre). Quelle que puisse être la valeur de ces interpréta-

tions, le fait que plusieurs sont acceptables prouve qu'il n'y en a pas une qui soit « la bonne ». C'est qu'en vérité, il n'y en a pas. Le seul dénouement « vrai », c'était le mutisme, le rideau tombé sur l'énigme désormais insoluble. — On peut concevoir les raisons qui ont empêché M. Hervieu de s'y tenir. A vrai dire, elles ne paraissent pas excellentes. Et il n'est pas évident qu'elles aient été justes. Le public, au point d'émotion où le drame l'avait mis, aurait tout accepté. Le succès n'eût pas été plus éclatant (pouvait-il l'être?) mais on s'y serait associé avec moins de réserves. Et, du moins, la principale des objections précédentes aurait disparu. — J'entends bien que, ces objections, on ne les formule qu'après. Cela ne les empêche pas d'être assez fortes.

La dernière a trait à une « thèse » que M. Hervieu a fait soutenir par le marquis de Neste. Cette thèse a été indiquée plus haut : c'est qu'on n'a pas le droit de tuer, et que le jaloux qui tue « incarne dans la minute rouge tous les péchés capitaux : l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure... » Mais ces principes, si justes qu'ils soient, on ne voit guère l'action qu'ils exercent sur le drame ; si Gérard ne tue pas sa femme, il nous a dit pourquoi dès le premier acte, et ses raisons n'ont rien de commun avec celles de M. de Neste. Croyez, du reste, qu'on ne songe guère à des théories en écoutant le drame. Et quand, à la fin, Neste, en relevant Léonore, proclame ou à peu près que c'est par les « bons noceurs » devenus indulgents que finira « le règne de Caïn... », on ne comprend guère ce qu'il veut ajouter à cette pièce rapide, angoissante et suffocante.

Telle est la « tragédie » de M. Paul Hervieu. Tragédie un peu sommaire, et qui fait songer parfois à cette représentation où des fantaisistes avaient, idée irrespectueuse et admirable, joué *Phèdre* « en supprimant les développements inutiles » !... — Ce serait, je pense, méconnaître l'effort raisonné de M. Hervieu que d'attribuer à l'*Énigme* une importance excessive. Le succès a été si éclatant qu'on y a cherché des causes pareillement « éclatantes ». Et, dans ce nouvel ouvrage, on a voulu voir un but atteint. On serait plutôt tenté d'y voir une étape. Cette forme simple et sèche est « l'instrument nécessaire » du théâtre tel que M. Hervieu le comprend. Maître de cette forme et l'ayant imposée au public, il est libre désormais d'en faire l'usage qu'il lui conviendra. Voudra-t-il recommencer l'*Énigme?* Ce serait une tentative hasardeuse. Mais l'on s'en consolerait sans peine, si l'on ne songeait aux œuvres, — supérieures à celle-ci, — dont M. Hervieu nous aurait ainsi privés.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Le mystère de Mary Stuart. — Il paraît, il est même incontestable, que beaucoup de gens considèrent encore comme des énigmes la vie et le cœur de Mary Stuart, et estiment qu'en attendant une solution satisfaisante, on peut toujours, par provision, verser quelques pleurs sur la destinée de cette illustre néronienne. M. Andrew Lang semble agacé de ces aberrations, bien naturelles pourtant, puisque la majorité des livres d'enseignement sont encore tout imprégnés de sectarisme monarchique et catholique. Il publie (à Londres, chez Longmans) un gros volume où, après avoir récapitulé tout ce que l'on sait d'authentique sur Mary Stuart, il produit, sur « l'Affaire Darnley », « l'Affaire Bothwell », etc., des documents édifiants, que l'on avait jusqu'à présent *négligé* de mettre au jour, et qui sont pourtant bien édifiants.

Ville retrouvée. — Un archéologue anglais vient de découvrir, sous les sables encore si peu explorés du Turkestan chinois, les ruines d'une cité disparue depuis cinq mille ans. C'est un peu à l'est du 80e degré de longitude (méridien de Paris) et à peu près sous le 38e degré de latitude nord, dans les parages où le Nia-Daria, descendu du Tibet, se perd dans le désert de Gobi. M. Stein a constaté que les remparts, très puissants, se développaient sur une circonférence de 7 kilomètres. Il a déjà exhumé dix palais merveilleusement conservés, où il a fait notamment une abondante récolte de manuscrits tibétains, sanskrits et chinois. Partout il a trouvé des traces de jardins luxuriants. Les souches des arbres, et jusqu'aux feuilles tombées, sont comme pétrifiées sous les sables d'une sécheresse absolue. Il est évident que cette région, aujourd'hui si désolée, était, il y a cinquante siècles, très peuplée et toute verdoyante.

Deux dates et neuf merveilles. — M. Walker, dans le *Cosmopolitan*, pose ce principe : les deux dates que l'histoire universelle retiendra comme les plus importantes dans ces vingt dernières années, c'est 1893 et 1901. Pourquoi ? Parce qu'elles rappelleront à jamais les expositions de Chicago et de Buffalo ! Après avoir fait ces constatations, l'histoire universelle recherchera, paraît-il, les événements secondaires qui ont pu avoir lieu entre 1893 et 1901, et elle sera forcée de convenir que dans cet intervalle on a fait neuf inventions capitales, — pas plus de neuf. En voici la liste, selon M. Walker. On sera peut-être étonné de n'y point voir certaines découvertes médicales et autres, et d'y rencontrer, à la place de celles-ci, une application industrielle d'une portée plutôt modeste, et deux fléaux qui ne devraient être utilisés que pour le châtiment de leurs auteurs : 1. le bateau sous-marin ; 2. la télégraphie sans fil : 3. la téléphonie sous-marine ; 4. les rayons X ; 5. le canon à portée de 32 kilomètres ; 6. le fusil de petit calibre ; 7. la couveuse pour enfants ; 8. l'automobile ; 9. l'acétylène.

R. CANDIANI.

Paris. — Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41538. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

NUMÉRO 23. 4e Série. — Tome XVI. 7 DÉCEMBRE 1901.

NOTRE ŒUVRE EN ORIENT [1]

Pour avoir visité l'Europe à peu près dans tous les sens et avoir parcouru la Méditerranée depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au défilé du Bosphore, il n'y a certes pas lieu de se donner pour un explorateur, mais le voyage d'Orient offre à l'observateur tant de sujets de méditations, une si riche variété de races, de religions, d'idéals philosophiques et religieux que nul, même en plusieurs volumes, ne peut se targuer d'avoir épuisé une si riche matière et qu'il reste encore à glaner pour les pèlerins à venir sur ces chemins qu'ont suivis tant d'illustres voyageurs.

. . . .

Que de questions soulève à chaque pas un voyage en ces beaux pays : l'histoire et les variations de notre politique en Orient, la complexe question des races et de leur degré d'assimilabilité à une civilisation supérieure. Nul pays n'offre une telle variété de types. Tous les Européens, Français, Italiens, Grecs, Allemands, Anglais, Russes, Américains y sont représentés par des colonies plus ou moins nombreuses, et vivent côte à côte avec les races du Levant en leur infinie variété : les Grecs de la côte d'Asie, les Turcs, les Arméniens, les Syriens, les Juifs, les Égyptiens, les Coptes, les Arabes du désert et les Arabes de la côte, les métis de diverses races et ceux enfin dont les ascendants sont de nationalités si diverses que l'on ne sait plus à quel pays les rattacher et qu'on les appelle tout simplement : Levantins, sans qu'on puisse autrement préciser.

Mais le mélange des religions est non moins extraordinaire. Catholiques latins et chrétiens schismatiques, Grecs orthodoxes ou Grecs-unis, Protestants, Arméniens, Coptes, Maronites, Musulmans et Juifs se méprisent mutuellement et se font une guerre tantôt sourde et tantôt déclarée. A Jérusalem, par exemple, qui est une ville sainte à la fois pour les musulmans parce que le prophète y vint prier, pour les juifs parce que c'est le berceau de leur race, et pour nous parce que Jésus y enseigna la tolérance, la douceur et la pitié, on a été obligé de diviser l'Église du Saint-Sépulcre en petits territoires distincts. Les Grecs, les Latins et les Coptes y sont en guerre perpétuelle, et nous ne comprendrons jamais, nous qui vivons à Paris, comment un Franciscain, par exemple, en balayant un peu plus loin que la limite qui lui a été fixée sur le parvis du sanctuaire, empiète sur les droits du clergé grec au point d'entrainer parfois une bataille que les baïonnettes turques peuvent seules apaiser. Le monument lui-même, la vieille église des Croisés est dans un état de décrépitude et de saleté repoussantes, et toute réparation y est impossible parce qu'il est chimérique d'espérer une entente quelconque entre les diverses confessions qui se la disputent avec une âpreté de théologiens enragés.

Il s'agit donc pour un politique clairvoyant de pénétrer bien le détail de ces rivalités, et sans vouloir s'acharner à modifier des convictions encore inébranlables, sans vouloir surtout convertir ceux qui ne pensent pas comme nous, de canaliser et, pour ainsi dire, d'adapter à nos visées particulières toutes ces ardeurs religieuses.

Mais ce problème de races et de religions, si compliqué qu'il puisse paraître d'abord, le devient davantage encore quand on l'étudie de plus près. La question d'influence politique et la question de langue y sont étroitement liées. Chaque État européen use de

(1) Conférence faite dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 24 octobre 1901, à la séance annuelle de l'*Alliance française*.

tous les moyens en son pouvoir pour augmenter son autorité. La similitude de confession religieuse et la propagande deviennent entre leurs mains des instruments politiques, notre vieille prééminence est battue en brèche de toutes parts.

Nous avons à poursuivre en Orient deux ordres de résultats très distincts. L'un — purement politique — consiste à maintenir intacte l'autorité de notre ambassadeur et de nos consuls, à soutenir nos écoles et à subventionner nos fondations, à développer notre commerce et notre industrie, afin que si un jour — bientôt peut-être — s'ouvre partiellement ou non la succession de celui qu'un tsar a justement appelé *l'Homme malade*, nous ayons des droits à faire valoir et des avantages à obtenir. Le deuxième — purement moral et désintéressé — consiste à protéger les chrétiens contre le fanatisme musulman, à soulager dans nos dispensaires et dans nos hôpitaux toutes les misères humaines que l'ignorance et le manque de soin ont faites en ces pays plus lamentables et plus repoussantes qu'ailleurs, à instruire les enfants et les jeunes hommes, à leur enseigner les arts nécessaires à la vie, les métiers et les professions susceptibles de créer dans ces pays ou de développer l'industrie et le commerce indispensables, à leur prospérité.

Il est enfin une dernière considération que je n'ai pas le droit de passer sous silence. Nous avons dans ces régions un patrimoine moral à maintenir et à augmenter. Que de fois, au cours de ce voyage, j'ai constaté avec orgueil la place que nous occupions encore dans l'imagination de ces peuples et combien en certains pays, en Syrie notamment et en Égypte, ils nous restaient fidèlement et affectueusement attachés! Nous sommes encore pour eux « la doulce France » de jadis.

Vous voyez quelles sont l'abondance et la variété des problèmes qui se posent à l'esprit de celui qui, revenu en France, envisage d'un coup d'œil les quatre mois qu'il a passés en Orient. Et si vous voulez bien vous souvenir que tous ces problèmes ont pour cadre les paysages les plus prestigieux du monde et qu'on y est pour ainsi dire plongé dans un poudroiement de lumière, vous comprendrez quelle violence devra se faire un voyageur qui est surtout un homme de lettres pour se placer uniquement au point de vue de notre langue et de notre influence, et ne vous presque rien dire volontairement de la splendeur et de la poésie des pays qu'il aura traversés.

Le but précis de mon voyage était de faire une tournée de conférences en français dans presque tout le bassin de la Méditerranée, c'est-à-dire en Grèce, à Constantinople, sur la côte d'Asie Mineure à Smyrne, en Syrie, en Palestine et en Égypte, afin de faire connaître à mes auditeurs ou de leur rappeler les raisons historiques et les raisons actuelles qu'ils ont de conserver à la langue française le crédit qu'ils lui font depuis si longtemps.

Le mandat dont le Comité de l'*Alliance* m'avait fait l'honneur de me charger comportait aussi d'autres points : faire visite à nos consuls et aux comités de propagande des villes principales du Levant, visiter les écoles et les établissements français, noter les souhaits de chacun et m'en faire l'interprète ; organiser dans chaque ville, à propos de ma conférence, une réunion qui fût, pour les groupes sympathiques à notre cause une occasion de se réunir et de se stimuler mutuellement, qui fût aussi, pour les groupes indifférents ou hostiles une occasion de nous connaître et de nous mieux apprécier ; collaborer enfin, dans toute la mesure du possible, avec les admirables Français qui, dans chaque ville, luttent avec opiniâtreté pour maintenir à notre langue son prestige séculaire.

L'avouerai-je avec simplicité? Je ne me sentais pas sans inquiétude sur le sort de ces conférences. Malgré les assurances de M. Foncin et les rapports envoyés à l'*Alliance*, malgré mes conférences de jadis en Hollande, en Espagne et en Italie, je ressemblais un peu à tant de Français qui, n'entendant que le français en France, s'imaginent qu'on ne parle que grec à Athènes, turc à Constantinople, et arabe en Turquie d'Asie ou en Égypte. Je craignais, je l'avoue, de trouver contre mon projet les pires des ennemis : l'indifférence et l'inertie.

Je savais aussi, par les divers rapports envoyés à l'*Alliance*, combien les Allemands s'étaient efforcés de nous supplanter en Grèce et à Constantinople, combien les Russes étaient à craindre en Syrie et en Palestine, de quelle guerre méthodique notre langue et notre influence en Égypte étaient l'objet de la part des Anglais. Que ce fût dans les livres, dans les journaux ou dans les conversations, je n'entendais partout que plaintes et regrets. Ma confiance en était ébranlée. Je ne repris un peu courage qu'en entendant sur mon navire des Syriens, des Grecs et des Égyptiens se servir couramment de notre langue, parler de la France comme d'une seconde patrie et ne pas tarir d'éloges sur l'action tutélaire, à leur égard, de notre pays et de nos associations.

Plus vif encore fut mon plaisir lorsque je parvins à Athènes. Partout résonnait notre langue, dans les journaux, sur les murs, aux vitrines, et dans tous les petits actes administratifs de douane ou d'enregistrement que l'on impose aux voyageurs. De temps en temps, j'arrêtais un passant pour lui demander en français quelque renseignement ; à chaque instant j'avais la preuve de l'exacte véracité du rapport de M. Homolle : « Le français joue ici le rôle de langue internationale. »

Malgré ces heureuses prémices j'eus tout de suite l'impression qu'il importait au plus haut point de ne froisser en rien le sentiment nationaliste des Grecs, qui ont une tendance légitime à faire grise mine à toute influence étrangère, et, leur expliquant le titre que j'avais choisi : *La mission civilisatrice de la littérature française*, je leur démontrai dès le début que puisque leur belle langue maternelle n'était parlée que par un si petit nombre de nationaux qu'ils se trouvaient dans la nécessité, pour se tenir au courant des idées modernes, d'adopter l'une quelconque des langues européennes, ils avaient les raisons les meilleures de préférer la nôtre à l'anglais, à l'allemand ou à l'italien.

Que ce fût la constatation de la situation privilégiée qu'occupe aujourd'hui encore notre langue au point de vue intellectuel dans presque tous les États de l'Europe et dont les conférences de M. Brunetière à Rome, de MM. Doumic et Deschamps en Amérique, aussi bien que les innombrables tournées dans tous les pays de nos troupes dramatiques sont des témoignages éclatants, que ce fût encore l'exposé de notre suprématie intellectuelle sur l'Europe entière à la fin du XVIIIe siècle, que ce fût enfin la démonstration que les causes qui ont fait notre grandeur subsistent dans une large mesure et que les peuples les plus divers peuvent aujourd'hui encore retirer de la fréquentation de notre langue et de notre littérature les mêmes bénéfices moraux qu'ils en retirèrent jadis, de telles idées et de tels souvenirs étaient accueillis avec joie par les auditoires les plus divers. Foules admirables, d'ailleurs, qu'avaient réunies, dans les diverses villes du Levant ou d'Égypte, nos consuls et les présidents de chaque comité : les plus notables de chaque colonie, les membres des cercles importants, des Hellènes lettrés en grand nombre, des prêtres grecs, des professeurs, des instituteurs publics, des employés de commerce, des étudiants, des élèves des écoles où l'on enseigne le français et, surtout, la foule anonyme de ceux que l'on ne connaît pas et qui viennent écouter pour s'instruire.

L'empressement du public à se rendre à ces réunions avait parfois quelque chose de touchant : au Caire, la grande salle du théâtre de l'Esbékieh était noire de monde depuis les fauteuils jusqu'aux cintres ; il en était de même à Constantinople dans la grande salle de l'*Union française ;* à Athènes dans la salle du cercle du Parnasse ; à Smyrne, dans la salle du Sporting Club ; à Beyrouth dans la grande salle de l'admirable Faculté de médecine ; à Jérusalem dans la salle des conférences du magnifique Institut Saint-Étienne, et à Alexandrie dans la salle des fêtes de l'Hôtel Abbat. Il y eut même de petites villes comme Syra, dans les Cyclades, où j'étais presque sûr de n'avoir devant moi qu'une cinquantaine de personnes et où l'affluence spontanée de presque tout ce qui compte dans la ville revêtit le caractère d'une véritable manifestation francophile.

Un appoint d'ailleurs qui ne nous manqua jamais, ce fut celui des jeunes hommes. A Constantinople, le fond de la salle était occupé par la division supérieure du Lycée gréco-turc ; à Beyrouth, en faisant disposer une estrade entourée de drapeaux français, les professeurs avaient invité à être présents tous leurs étudiants. Au Caire, le collège des Jésuites nous avait envoyé 90 jeunes hommes de seize à vingt et un ans ; les Frères de la doctrine chrétienne nous en envoyèrent autant ; l'École de droit, que dirige avec habileté M. Pelletier du Rauzas, nous en avait envoyé cent, et suivant alors le mouvement général, les écoles italiennes, l'école Kléber, les écoles coptes, et d'autres encore avaient demandé des invitations.

Jeune et vibrant auditoire ! Vous pensez bien que c'est pour lui spécialement que je parlais. Si intéressant que fût aussi le reste du public, ils sont, eux, *la jeunesse*, c'est-à-dire *l'avenir*, ils formeront dans chacun de ces pays la classe dirigeante, plus tard, leur pays subira leur influence et leur direction, et comme nous savons que c'est précisément vers la vingtième année que les impressions sont le plus vives, je me tiendrais pour trop heureux si les idées que j'ai exposées avec le plus de force et le plus de clarté possible avaient pu faire sur eux une impression durable.

Après chaque réunion, je m'informais d'ailleurs des réflexions qui avaient été faites : « Ah ! Monsieur, me disait à Constantinople une jeune Française d'adoption, en sortant de votre conférence nous étions fiers d'être professeurs de français ! » J'avoue que c'est l'éloge qui m'a le plus touché.

Mais d'autres réflexions avaient plus de pittoresque : au Caire, en démontrant que la mission éducatrice de la langue et de la littérature françaises est en concordance avec notre politique traditionnelle de protection à l'égard des faibles et des nationalités opprimées, je n'avais pas pu m'empêcher de suggérer une tacite comparaison avec le rôle traditionnel des Anglais, et l'auditoire avait accueilli ce passage par des acclamations pour les héroïques défenseurs du Transvaal. A la fin de la réunion un fonctionnaire anglais s'approcha de l'un des étudiants égyptiens de notre école de droit :

— Vous n'aimez pas les Anglais ? lui dit-il.

— Si, Monsieur, lui répondit l'autre, j'admire chez vous ceux qui ont le courage de l'opposition.

Et je me souviens encore d'une ou deux réflexions bien caractéristiques :

J'avais remarqué dans mon auditoire, à Jérusalem,

un assez grand nombre de personnages décoratifs auxquels je n'étais pas accoutumé de m'adresser. Il y en avait de blancs et noirs : c'étaient les Dominicains et les jeunes Français de l'École biblique; d'autres, tout blancs, c'étaient les Pères blancs du cardinal Lavigerie; d'autres, tout gris, c'étaient les Franciscains et les Capucins; d'autres, tout noirs, c'étaient les Augustins de l'Assomption; d'autres avec de beaux cheveux longs et des barrettes hautes, c'étaient les prêtres du patriarcat grec; et le groupe des religieuses offrait une variété de costumes plus grande encore : les unes étaient grises et blanches, c'étaient nos sœurs de charité; les autres presque toutes noires, c'étaient les Dames de Sion; d'autres enfin toutes bleues et dont quelques-unes avaient un joli visage de grave et d'austère douceur; c'étaient, je crois, les petites sœurs du Rosaire.

Je vous avoue que devant un pareil auditoire jamais ma gêne ne fut plus grande. Dès le lendemain, je tirai par sa courroie de cuir un jeune Assomptionniste d'esprit fort délié et le priai de me dire les opinions qu'il avaient entendues :

— Il y a un groupe de sœurs converses, m'a-t-il dit, qui, le soir même, a fait une courte prière pour ce jeune Français sympathique, qui serait une si bonne recrue pour l'Église, mais qui ne paraît pas être tout à fait dans la bonne voie...

Et puisque j'en suis à évoquer ces souvenirs, avant de passer à des observations plus sérieuses, laissez-moi vous citer encore un mot de ce même jeune Assomptionniste. Vous vous souvenez que je faisais allusion, au début de cette conférence, à l'infinie variété des confessions religieuses en Orient et à la guerre perpétuelle qu'elles se font l'une à l'autre. Il n'y a pas si longtemps qu'un Franciscain fut tué à Bethléem par d'autres prêtres qui disputaient aux catholiques latins une partie du sanctuaire. Par bonheur on ne se donne pas toujours des coups de bâton mais de temps en temps aussi des coups de langue, et les catholiques latins ne se font pas faute d'accuser en sourdine les prêtres grecs d'un peu de libertinage. Ce jeune homme me conta donc qu'une astucieuse Parisienne, se trouvant auprès d'un dignitaire grec dont il me cita le nom et qui est d'ailleurs de fort belle prestance, lui demanda en souriant :

— Monseigneur, vous ne souffrez pas de votre célibat ?

— Non, Madame.

— Et vous n'avez nul regret de ne pas vous marier?

— Non, Madame.

— Mais si tout le monde faisait comme vous, le monde finirait ?

— ... Non, Madame.

Ai-je besoin de dire que je laisse la responsabilité de l'anecdote à celui qui me l'a contée ?

Mais vous voyez que ces religieux ne sont pas en Orient aussi arriérés que quelques-uns veulent bien le dire. Je les ai trouvés au contraire fort intelligents, fort adroits et, je suis heureux de le constater ici, fort patients et dévoués à notre cause.

Il n'y a pas à se le dissimuler, les assises principales de notre influence en Orient sont l'autorité de notre ambassadeur à Constantinople et de nos consuls dans les diverses stations du Levant : ce sont ensuite nos hôpitaux et nos fondations charitables; et notre admirable président, M. Foncin, a dit avec son incontestable autorité que « les sœurs de Saint-Vincent de Paul qui, à Jérusalem, soignent les malades, font plus pour la France et la langue française que le prestige de milliers de baïonnettes ». Qu'il s'agisse de l'hôpital de Syra, de celui de Jérusalem ou de nos fondations en Égypte, les établissements français jouissent dans tout l'Orient d'une suprématie incontestée. On voit des paysans faire des lieues pour venir consulter les médecins qui y sont attachés, même quand ces paysans ont à leur porte un hôpital anglais, et leur reconnaissance serait infinie s'il y avait au monde une reconnaissance qui fût infinie.

Mais l'assise principale de notre influence en Orient est encore et demeure nos établissements d'instruction publique, collèges de garçons ou écoles de filles. En Grèce, je suis allé visiter le dispensaire français de Syra, l'école des sœurs, petit asile blanc et vert, petite ruche bourdonnante où les bambins et les bambines répètent en commun les rudiments de notre langue. C'est une étrange impression, dans une petite île grecque éblouissante de soleil et posée sur la Méditerranée comme une opale brillante sur une coupe d'azur, que de se trouver tout à coup dans une rue silencieuse et d'entendre des voix enfantines scander les premières lettres de notre alphabet. C'est comme une bouffée de l'air du pays, comme un parfum de la terre natale.

J'ai visité à Athènes l'école des sœurs Saint-Joseph de l'Apparition et, au Pirée, celle du Père Berthet. J'ai dû renoncer à les visiter toutes.

Je me souviens d'un jardin aux environs de Syra où me conduisirent le lendemain de ma conférence les membres du Comité des Cyclades. Les orangers, les citronniers et tous les fruits hespéridés, grenades et limons, y croissaient à profusion. Bien qu'à mi-côte sur la colline, des eaux vives tombaient de grandes vasques en marbre et couraient le long des allées, vivifiant les arbres et les fleurs dont les parfums se confondaient avec la senteur marine, et de la terrasse de ce jardin, devant la Méditerranée, mes compagnons me désignaient du geste : Andros,

Tinos, Naxos, Santorin, où des écoles parfois séculaires, et parfois à peine fondées, luttent avec succès pour l'éducation des enfants et l'enseignement du français.

Je ne pouvais, hélas! aller rendre visite à chacun de ces établissements, d'autant plus que le geste s'élargissait jusqu'à Corfou, je leur adressai du moins de très loin un salut respectueux.

Mais comment pourrais-je même essayer de vous faire l'énumération de nos diverses écoles du Levant? En 1899 l'Alliance française, outre ses livres classiques, ses prix et ses médailles, qui représentent déjà une somme considérable, a distribué plus de 50 000 francs de subventions qui se répartissent sur plus de 80 établissements où l'on enseigne avant tout la langue française. Et parmi ces établissements, il en est un assez grand nombre qui comptent 5 et 600 élèves. Bien plus, il est des établissements d'enseignement français, si importants et si riches par eux-mêmes qu'ils n'ont jamais témoigné le désir de recevoir la moindre subvention; c'est le cas, par exemple, des établissements de jésuites à Beyrouth, établissements qui comportent non seulement une Faculté de théologie, une vaste et admirable Faculté de médecine, mais encore, dans l'intérieur du pays, nous dit M. Kœchlin (1), 180 écoles avec plus de 10 000 élèves... En Égypte, d'après une statistique récente, les jésuites avaient, en 1899, 700 élèves et les frères 4 000, dont plus de 3 500 indigènes...

Ces chiffres vous disent quels sont le nombre et l'importance de ces écoles, et je ne vous parle ici ni des Lazaristes, ni des Augustins de l'Assomption, ni des dizaines d'ordres religieux d'hommes ou de femmes qui ont été pour ainsi dire adoptés par les populations du Levant.

Tous ces ordres poursuivent évidemment un but de propagande catholique et personnelle, ce dont vraiment nous ne pouvons leur en vouloir, mais ils poursuivent aussi le même but que nous : faire apprendre le français, faire aimer la France, préparer les voies à notre action diplomatique, à notre commerce et à notre industrie.

Et voilà pourquoi tous nos ministres des Affaires étrangères sans aucune exception et, plus près de nous, M. Hanotaux aussi bien que M. Delcassé, et tous nos ambassadeurs à Constantinople aussi bien M. Cambon que M. Constans qu'il serait exagéré de dépeindre comme un clérical militant, ont soutenu en Orient de leurs encouragements et de leurs subventions ces mêmes religieux que l'on se trouvait dans l'obligation de maîtriser en France. C'est une tradition qui date de loin. Vous vous souvenez de la réponse de ce grand patriote Gambetta à ceux qui avaient la sottise de lui demander la suppression de cette protection et de ces subventions à nos écoles d'Orient : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » Jules Ferry, l'homme admirable d'énergie et de clairvoyance à qui nous devons en grande partie la reconstitution de notre empire colonial, celui-là même qui fit exécuter en France les décrets de 1880, augmentait presque au même moment le chiffre de nos subventions en Orient et s'entendait avec la Compagnie de Jésus pour l'établissement de l'Université de Beyrouth. On a pu dire de lui qu'il en avait été le fondateur.

Or y avait-il et y a-t-il encore, comme on se complaît trop souvent à le répéter, manque de logique dans une pareille conduite? Il faut pour le soutenir n'avoir qu'une médiocre vision de nos intérêts et de notre histoire. Les dissentiments qui se sont élevés entre certaines congrégations et les divers gouvernements qui se sont succédé en France, aussi bien avec la Royauté qu'avec le second Empire ou notre troisième République, n'ont jamais eu pour cause que des conflits au point de vue de la politique intérieure. Quand des congrégations prennent parti dans la lutte politique, tantôt par un enseignement dirigé méthodiquement contre les principes laïcs de notre état moderne, tantôt par la publication de journaux nettement hostiles à l'idée républicaine, elles provoquent par le fait même à la lutte — et par conséquent à la victoire ou à la défaite — ceux qui ont la charge et la responsabilité de l'unité morale et de l'unité politique du pays. Mais, de même qu'il n'y a aucune raison de dissoudre en France les congrégations qui s'occupent uniquement d'œuvres de charité, de même n'y a-t-il aucune bonne raison pour ne pas soutenir de toutes nos forces les membres des congrégations qui, se trouvant à l'étranger, et demeurant par conséquent en dehors de toute immixtion dans notre politique intérieure, trouvent leur propre intérêt à travailler avec nous à une œuvre commune : la grandenr et le bon renom de la France.

Laissez-moi donc regretter publiquement le vote récent de la Commission du budget qui, par un aveuglement incompréhensible, a supprimé d'un trait, il y a quinze jours, les subventions à nos écoles d'Orient, et laissez-moi en appeler, comme tous ceux qui s'intéressent à notre influence extérieure, de ses membres mal informés au ministre mieux averti.

Est-ce à dire que nous ne puissions pas avoir en Orient d'autres écoles que les écoles congréganistes et que nous soyons liés à nous en remettre exclusivement à nos religieux de l'éducation des enfants? Telle n'est pas le moins du monde ma pensée; nous avons, au contraire, un très grand intérêt à soutenir aussi en Orient des écoles laïques.

(1) *Journal des Débats*, septembre 1901.

Si patriotes qu'ils soient, nos religieux ont en effet à notre point de vue un défaut qui a causé quelquefois à notre ambassade d'assez graves ennuis et même la fermeture momentanée de certaines écoles, et ce défaut, qui n'est pas général, mais qui chez eux est assez naturel, est de vouloir convertir au catholicisme, quand la chose n'est pas tout à fait impossible, les enfants qui leur sont confiés. De là, de la part des Musulmans, des Grecs et, en général, de tous les adeptes des autres confessions religieuses, une défiance légitime qui diminue notre sphère d'influence. C'est à cette partie de la population du Levant et notamment aux fils de Musulmans que s'adressent les écoles laïques. Les fils de fonctionnaires turcs y envoient volontiers leurs enfants, leur présence donne le ton au reste de la société indigène, et notre enseignement s'adresse ainsi à ceux dont nous avons le plus besoin, c'est-à-dire les fonctionnaires et les futurs notables. Les cours de M. Nonnotte à Syra, pour les jeunes orthodoxes, et pour les jeunes musulmans l'école de M. Vellétaz à Brousse, celle de M. Ollivier à Beyrouth, celle de M. Landowisky au Caire répondent à ces besoins et à ces aspirations.

Ai-je besoin d'ajouter que l'*Alliance* a toujours encouragé ces écoles avec une sollicitude particulière et qu'elle en désire vivement le développement et la multiplication? Le Comité dans ces questions (et parfois dans ces conflits) s'efforce de faire preuve de l'impartialité la plus patriotique, et s'il est vrai qu'en Orient la plus grande part des subventions se donne aux écoles congréganistes, c'est parce qu'elles sont de beaucoup les plus nombreuses et les plus importantes, mais on ne citerait pas une seule tentative particulière que l'Alliance n'ait immédiatement encouragée ni une seule école française laïque qu'elle n'ait immédiatement subventionnée.

C'est à cette bienveillance universelle et à cette impartialité que l'*Alliance* doit de jouir en Orient d'une influence considérable et d'une incontestable autorité. A notre pavillon de l'Exposition, toutes les écoles, congréganistes ou non, avaient tenu à envoyer le plan de leurs établissements et leurs travaux d'élèves, et je me souviens d'un petit fait assez touchant :

Dans l'une des écoles que j'ai visitées j'interrogeai quelques enfants. La sœur directrice me pria alors de remarquer une petite fille au joli visage grec avec de lourds cheveux bouclés et de beaux yeux d'Orientale où la pupille sombre semblait un iris noir flottant sur des gouttes de lait. L'enfant avait des larmes dans ces yeux admirables. Je m'approchai d'elle et lui demandai la cause de sa tristesse. « Elle voudrait savoir, me dit la sœur directrice, si vous avez remarqué son cahier que nous avons envoyé avec les autres pour l'exposition de l'*Alliance.* » Jamais visage ne s'éclaira d'une joie plus radieuse que celui de cette enfant lorsque je lui dis qu'en effet je l'avait tout à fait remarqué parmi les autres, ce mince petit cahier, et lui remis en récompense je ne sais plus quel souvenir... L'*Alliance*, dans cette école, vous le voyez, était le juge souverain du travail et des progrès des élèves.

Dieu sait pourtant que, trop nombreuses, nos subventions sont modestes et souvent bien inégales aux besoins ! Quand il voudrait tant donner à pleines mains, notre Comité est presque toujours obligé de compter, de réduire et de lésiner. Même pour des établissements de première importance comme cette école professionnelle d'Alexandrie où tout est à créer et dont notre consul attend de si grands résultats, nous n'avons pu, en 1900, donner tout ce qu'on nous demandait et cette triste constatation vous fera goûter la saveur d'une petite scène typique qui nous a bien fait rire : Je portais à cette école d'Alexandrie la médaille d'argent que l'*Alliance* lui avait décernée pour ses envois à notre pavillon. Tous les élèves étaient présents, les professeurs se trouvaient à sa droite, la musique du collège, dans le fond, jouait la *Marseillaise* à en perdre le souffle pour le reste de la vie ; M. Pierre Girard, notre consul, m'avait fait l'honneur immérité de me placer au centre et se tenait auprès de moi, tandis que se trouvait à notre gauche le président de notre comité M. Padoa-Bey. Devant l'aréopage que nous formions ainsi un élève s'avança pour nous lire un compliment ; mais que devinrent les professeurs et que devînmes-nous lorsque, lisant l'éloge de notre œuvre en Orient et nous parlant « de la mère patrie et de cette France toujours si géné... » il s'arrête, se trouble, respire, tourne la page... et se reprend enfin : « de cette France toujours si généreuse !... »

Nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Cette modicité relative de nos ressources me fait ressouvenir qu'il y a à tout une contre-partie et je me rappelle un autre trait bien caractéristique : Un religieux vint trouver M. Coze, le président de notre Comité de Beyrouth, et lui exposa que, pour je ne sais quel établissement de médiocre importance, il avait besoin de 2000 francs. Le chiffre parut élevé. Le demandeur insista, fit un devis, et prouva surabondamment qu'il n'exagérait rien. Notre président promit d'en parler à son Comité, mais revint encore sur l'importance de cette somme sans que le solliciteur consentît à rien rabattre. A quelque temps de là M. Coze le fit appeler : « Eh bien, voilà, lui dit-il, tout bien considéré, nous ne pouvons vous donner que 150 francs. » Le religieux leva les bras au ciel et dit : « Je n'espérais pas tant ! »

Ce qui prouve qu'il faut un certain discernement dans l'étude des dossiers.

Est-il nécessaire d'ajouter que le Comité apporte scrupuleusement dans l'étude de chaque demande ce discernement et cette attention de tous les instants ? Il n'en est pas moins vrai que nous sommes en état d'infériorité évidente vis-à-vis du trésor inépuisable des sociétés russes et anglo-saxonnes et que nos ressources sont toujours inégales à nos besoins. Réfléchissez que, si je me borne volontairement à ne vous parler que de nos écoles d'Orient, l'*Alliance*, elle, exerce son influence dans les cinq parties du monde, et vous comprendrez que nous ayons un pressant besoin de sociétaires nouveaux. Que vous mettiez seulement votre signature au bas de l'un de nos bulletins, vous, jeunes hommes de nos lycées, dont je vois un peu partout les physionomies attentives, et dès votre entrée dans la vie vous aurez la satisfaction de vous être associés plus intimement à la grande œuvre de notre expansion nationale.

Que de bonnes choses il y aurait à faire dans ces pays si malléables, si nous disposions des ressources nécessaires !

Je vous ai dit tout à l'heure l'importance morale de nos hôpitaux et fondations charitables. Je vous ai parlé de nos écoles primaires et secondaires, et des services qu'ils nous rendent. Je vous ai dit l'intérêt que nous avions à créer aussi des écoles purement laïques; je voudrais maintenant attirer votre attention sur un point que j'estime capital : la création et le développement des écoles professionnelles.

Que de fois en effet, voyant ces milliers de jeunes gens à qui on a donné l'instruction secondaire, avec à peu près le programme de nos lycées et de nos collèges, je me suis demandé ce qu'ils devenaient dans la vie ! Car enfin, dans l'administration turque, il n'y a pas de places à l'infini, bien qu'on n'y touche que rarement un traitement fort médiocre, et cette éducation a souvent donné aux jeunes gens une ambition peu en rapport avec leur fortune. Que deviennent-ils ?

C'est une question que j'ai souvent posée aux directeurs d'institution. « La plupart, m'ont-ils répondu, deviennent commis dans une maison de commerce », et voilà qui est excellent; mais un assez grand nombre aussi cherchent vainement une situation en rapport avec leurs goûts et deviennent des drogmans ou tout à fait des déclassés. D'autres enfin ne pensent qu'à une chose : venir en France où ils ne peuvent que nous encombrer. J'ai eu entre les mains quelques lettres bien caractéristique adressées à l'un des membres de notre Comité du Levant et qui témoignent en même temps d'un ardent amour pour la France... et du désir d'y trouver une place.

Quel remède y a-t-il à cela ? Il en est un très pratique et très simple. C'est celui que la sœur Meyniel a inventé à Beyrouth et qui y donne les meilleurs résultats. En 1882, la sœur Meyniel recueillit sept orphelins qui furent ses premiers élèves et s'efforça de leur apprendre un métier qui les mît en mesure de gagner leur vie. Ce ne fut ni du grec ni du latin, qu'elle leur enseigna, mais le métier plus pratique de tailleur et de cordonnier. Depuis ces humbles débuts, de véritables ateliers ont été ouverts avec un matériel complet : un atelier de menuiserie, un autre de cordonnerie, un atelier de tissage et de teinture de la soie, des ateliers de tailleurs et, si ses ressources le lui permettent, elle ouvrira bientôt une forge et une ferronnerie.

Je voudrais pouvoir vous dire la tenue exemplaire de cette école, l'atmosphère de douceur, de travail et de tranquillité heureuse qui émane de toute cette ruche, l'élan de tous ces jeunes esprits criant : Vive la France ! après que la *Marseillaise* eut été jouée en notre honneur par la fanfare de l'école ! Cet établissement et tous ceux qui se sont formés et qui se formeront sur son exemple comme l'école professionnelle de Naxos, et celle de l'*Alliance israélite*, à Jérusalem (dont presque tous les maîtres sont Français et qui compte 500 élèves), répondent à un besoin essentiel : doter le pays d'une industrie en rapport avec les dispositions de ses habitants, fournir aux jeunes gens le moyen de gagner leur vie, et faire aimer la France.

Que de moyens encore nous pourrions employer ! Nous pourrions créer des prix spéciaux de langue française pour les écoles purement musulmanes où l'on enseigne le français. Ces prix stimuleraient singulièrement le zèle des maîtres et celui des élèves et deviendraient vite les plus ambitionnés. Nous pourrions aussi créer dans nos principales stations du Levant des bibliothèques de prêt; nous pourrions enfin réaliser ce que je considère comme l'un des moyens les plus efficaces : prendre les meilleurs parmi les élèves indigènes formés par nos écoles et les adjoindre comme professeurs de français à des écoles indigènes qui désirent vivement enseigner notre langue mais qui ne peuvent y parvenir par défaut de ressources. Il n'est pas douteux que des efforts adroits ont déjà été faits, notamment par les Russes, pour mettre la main sur les établissements et écoles qui sont soumis au patriarche grec. Ces efforts ne paraissent pas avoir abouti dans une large mesure. Il m'est revenu au contraire que les écoles et établissements grecs gardaient pour le français leur prédilection traditionnelle. Mais le plus souvent comme l'enseignement de notre langue est dans ces écoles insuffisant, l'*Alliance*, à défaut du gouvernement, pourrait prendre à sa charge la moitié ou les deux

tiers des frais qu'entraînerait la présence d'un professeur compétent.

Le besoin en est d'autant plus urgent que nous avons à repousser dans tout l'Orient une vive concurrence étrangère. Cette prépondérance de la langue française, si favorable à nos desseins et à notre commerce, ne date que d'un petit nombre d'années. Il y a cinquante ans, c'était l'italien qui se parlait couramment, et le gouvernement du roi Humbert, pendant le ministère de M. Crispi, créa des « directeurs d'enseignement » dont un à Symrne et un à Alexandrie, et mit à leur disposition des sommes considérables pour nous déposséder de nos avantages. Ces efforts n'ont pas abouti dans la mesure qu'ils espéraient, mais nous avons malheureusement d'autres rivaux plus redoutables. M. Homolle, dans son rapport, nous parle des inquiétudes que lui donnent en Grèce les Anglais et les Allemands. Vous savez combien la situation de l'Allemagne est devenue dangereuse à Constantinople, sinon au point de vue de la langue qui n'apparaît encore nulle part, du moins au point de vue de l'influence diplomatique, et qu'il y a eu pendant un moment, surtout après l'assassinat des Arméniens, entre l'Empereur et le Sultan une intimité qui faisait moins d'honneur au souverain protestant que de plaisir à l'organisateur des massacres. Cette influence allemande s'est manifestée à Constantinople pour tout ce qui touche aux choses du palais; c'est à la prussienne qu'il y a eu un essai de réorganisation militaire, et c'est en grande partie aux compagnies allemandes que les commandes pour l'armée ont été faites; c'est à Berlin que les jeunes officiers turcs vont de préférence finir leur éducation; c'est par une compagnie allemande que sera construit le chemin de fer du golfe Persique, et je ne fais que vous rappeler les colonies agricoles allemandes qui se sont solidement établies dans la plaine de Caïffa et dans celle de Jérusalem. La concurrence italienne est très sensible à Smyrne et n'est à dédaigner nulle part. Les Anglo-Américains travaillent en Syrie, ils ont établi à côté de la Faculté de médecine française une fort belle école de médecine, ils ont institué des bibliothèques circulantes, ils ont gagné presque complètement les Druses du Liban et, malgré les efforts des Maronites, qui nous demeurent reconnaissants du service capital que nous leur avons rendu en 1860 et qui sont les meilleurs agents de propagation de la langue française, ils ont fait de très réels progrès dans les villages qui dépendent du vali de Beyrouth. Si je vous rappelle qu'ils disposent des sommes presque inépuisables que mettent à leur disposition les innombrables sociétés bibliques d'Angleterre, vous comprendrez combien ils sont à redouter.

Mais, si redoutables qu'ils soient, les Russes sont des rivaux des plus dangereux encore : l'alliance avec le tsar a eu certes pour nous des résultats dans certaines complications européennes, mais elle n'a pu éviter qu'en Orient chacun travaille pour son compte. L'ambassadeur russe se plaît à jouer un rôle dans les destinées de l'église orthodoxe grecque, il aime à se montrer son protecteur, et la dernière élection du patriarche d'Antioche témoigne que son influence est extrêmement précise. Les écoles russes sont nombreuses et d'autant plus à redouter qu'elles sont pour la plupart gratuites et richement entretenues par la Société de Palestine. Celle-ci est extrêmement riche; les consuls russes usent aussi largement que possible de l'influence que leur donne sur le clergé orthodoxe la similitude de religion. Les pèlerins russes arrivent à Jérusalem par cargaisons, j'allais dire : par ballots; les établissements russes s'étendent, prospèrent et se multiplient.

Et je ne vous ai encore parlé qu'incidemment de l'Égypte et de la guerre incessante et méthodique qui nous est faite dans ce pays où les Anglais se conduisent en maîtres et sur lequel il faudra bien un jour que l'on s'explique. Car il ne faut pas oublier que la colonie française est encore, au Caire, de beaucoup plus nombreuse que la colonie anglaise, et que si le consul général anglais parvient, souvent, à imposer sa volonté au gouvernement égyptien (qui subit d'ailleurs cette tyrannie avec une impatience bien peu dissimulée), il a encore fort à faire avant de nous déposséder de tous nos avantages. Certes nous subissons durement la faute impardonnable que nous avons commise en 1882 quand nous nous en sommes laissé imposer par les éternels ignorants qui, connaissant aussi peu la géographie politique du monde qu'ils ne savent l'histoire des peuples et des races, ne cessent de répéter aux ignorants comme eux : « Qu'allons-nous faire dans ces parages lointains? occupons-nous de nos affaires! » sans se douter que c'est l'avenir même de notre commerce et des affaires du monde qui se jouera dans ces prétendus parages lointains et notamment sur les bords du canal de Suez. Mais enfin si, contre tout droit, et en dépit de ses propres déclarations répétées à satiété, l'Angleterre maintient sur le Khédive son humiliante tutelle, il n'en est que plus important pour nous de maintenir intacts nos droits et nos prérogatives pour le jour du règlement final.

Nous ne sommes pas encore effacés de l'Égypte! le français y est encore la langue des actes officiels, des tribunaux mixtes, de l'administration du Canal et d'un très grand nombre d'entreprises industrielles; quand on débarque à Alexandrie notre langue résonne tout de suite aux oreilles, le nom des rues est écrit en français, et un assez grand nombre de nos concitoyens font partie du Conseil municipal.

Comme langue de la société, des journaux, des clubs, du théâtre et de la vie ordinaire, l'usage du français l'emporte de beaucoup au Caire et dans la Basse-Égypte sur l'usage de l'anglais. Et si l'abondance des touristes anglo-saxons a fait prédominer l'anglais dans la Haute-Égypte et dans la populace des guides et des marchands de scarabées, nous n'aurions pas à nous en inquiéter autrement si nous pouvions garder nos positions au Caire et dans la Basse-Égypte. Nous avons malheureusement fort à faire, la lutte est quotidienne. Or l'un de nos principaux moyens de résistance réside là encore dans nos écoles françaises. Je vous ai déjà parlé des vastes établissements qu'y possèdent les jésuites et les frères des écoles chrétiennes, je me résume en vous disant qu'il y a dans les établissements français d'enseignement public en Égypte plus de 10 000 élèves à qui l'on enseigne en même temps que notre langue le respect et l'amour de notre mère patrie.

Même dans les écoles officielles organisées par le Gouvernement les classes de français étaient encore, il y a quelques années, presque seules suivies, au détriment de l'anglais, par les élèves indigènes, et si, malheureusement, depuis la douloureuse affaire de Fachoda, l'administration de lord Cromer s'est montrée plus audacieuse, si elle a désorganisé l'enseignement du français au bénéfice de l'anglais dans les écoles officielles, c'est encore à nos établissements que, momentanément du moins, ces mesures ont profité, car plutôt que de se priver de l'enseignement de notre langue, beaucoup de familles indigènes ont préféré retirer leurs enfants des écoles du gouvernement et les confier à nos éducateurs. Les statistiques le prouvent à l'évidence : d'une année à l'autre les écoles officielles ont vu diminuer leur population, les nôtres ont brusquement augmenté. N'est-ce pas là une nouvelle preuve entre cent de la juste impopularité de l'administration anglaise, et de la sympathie que nous garde le peuple égyptien ?

Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? Rappelons-nous quelle place nous avons tenue dans l'histoire de l'Égypte, souvenons nous que notre pays fut le seul qui soutint Méhémet-Ali dans sa lutte pour l'indépendance et que l'opposition des autres puissances empêcha seule cette indépendance complète, et quand ce même Méhémet-Ali ayant compris l'importance de la civilisation européenne entreprit de transformer son peuple, ce fut par des soldats français, des légistes français, des ingénieurs français et des professeurs français que pénétra en ce pays la culture européenne. Tout ce que l'Égypte emprunta à l'Europe dans l'ordre intellectuel, lui vint d'abord par l'intermédiaire de la France. Si les hautes classes furent quelque peu instruites, ce le fut par des maîtres français et dans les idées françaises, et je ne parle ni de la construction ni de l'administration du Canal, demeurées françaises, ni de petites enclaves comme Ismaïlia qui sont et demeureront comme de perpétuels foyers irradiants d'influence française.

Nous avons été les éducateurs de l'Égypte, comme nous sommes les éducateurs du Levant, comme nous fûmes au XVIIIe siècle les éducateurs de l'Europe. Je vous rappelais au début de cette conférence la situation privilégiée qui fut la nôtre à la fin du siècle dernier ; que n'ai-je le temps de vous démontrer, comme j'aimerais tant à le faire, les résultats de cette influence morale. S'il y a aujourd'hui dans le monde un désir de justice et de générosité, il n'est personne qui ose nier que les idées françaises n'y aient contribué pour une part prépondérante. La caractéristique générale de notre littérature entière, considérée d'un coup d'œil dans sa suite harmonieuse, c'est d'avoir été dans son ensemble humanitaire. Et cette caractéristique lui est commune avec notre caractère national et notre politique héréditaire.

Car la tour d'ivoire où certains poètes de notre temps ont voulu se réfugier n'est qu'une chimère décevante. Les artistes véritables ne peuvent jamais s'empêcher de subir et de refléter les influences extérieures. En écrivant *Germinal*, M. Zola jadis a dressé un juste réquisitoire contre la bourgeoisie oisive, et dans chaque pays le même mouvement d'idées engendre les mêmes œuvres littéraires : en Belgique, c'est Camille Lemonnier qui écrit *Happe-Chair*, en Allemagne, c'est Gérard Hauptmann qui écrit les *Tisserands*, en Scandinavie, c'est Björnson qui écrit *Au-dessus des Forces humaines*, et Ibsen l'*Ennemi du Peuple*, en Russie, c'est le comte Tolstoï qui écrit *La Guerre et la Paix*, ce sont tous les autres, partout. Mais cette tendance altruiste dont s'honorent aujourd'hui tous les peuples qui ont une littérature digne de ce nom, c'est nous qui en avons donné le modèle et on la retrouve au plus profond de nos traditions littéraires.

Étudiant notre littérature classique dans un article remarquable, M. Brunetière a établi que la tendance générale de nos grands écrivains au XVIIe siècle avait été de ne considérer la nature et l'histoire qu'au point de vue de l'homme, l'homme lui-même qu'au point de vue de la société et la société elle-même qu'au point de vue de l'humanité. Sa démonstration était facile avec l'œuvre si largement humaine de Molière ; il en est de même, et c'est trop évident, pour la satire de Boileau ; de même encore pour la fable si fine, si intelligente et si instructive de La Fontaine. Pour Bossuet ou pour Pascal l'idée d'un service à rendre à la société ne se séparait pas de la définition ou de la notion même de l'art d'écrire. On a dit à juste titre

que le théâtre de Corneille était une école de vertu et celui de Racine une école de tendresse.

Mais si cette démonstration est solide quand il s'agit des écrivains du XVIIe siècle, combien ne s'impose-t-elle pas davantage quand il s'agit de notre littérature du XVIIIe siècle qui fut vraiment pour l'Europe une école universelle. Voltaire n'improvise une tragédie ou un conte, *Mahomet* ou *Candide*, ni Montesquieu ne médite un chapitre de son *Esprit des Lois*, ni Rousseau ne compose un *Discours*, ni Diderot ne fait graver une planche de l'*Encyclopédie*, sans l'intention précise de conformer à un idéal plus humain la société de l'avenir. Quand ils écrivent contre la société telle qu'elle existait alors, c'est pour collaborer au devenir social. Ils ont en vue le progrès de la Raison abstraite, impersonnelle et universelle, ils écrivent le catéchisme de l'émancipation humaine.

Certes notre littérature n'offre plus aux yeux de l'Europe, ni du monde, la même unité d'inspiration, mais si elle est devenue plus touffue, plus compliquée, et souvent d'un métal moins pur, pour celui qui juge de haut et qui tient pour non avenus les petits romans d'adultère que le vent emporte à chaque saison, le même souci d'universalité se retrouve parmi les meilleurs de nos contemporains.

C'est là l'une des constatations qui doivent nous donner le plus de confiance, car vous pensez bien, comme l'a fait remarquer M. Brunetière, que les Anglais n'ont jamais poussé l'aménité jusqu'à préférer Descartes à Bacon, ni Molière à Shakespeare. Il est aussi évident que les Italiens n'ont jamais espéré trouver dans Racine par exemple ou dans La Fontaine, qui sont les plus grands artistes de notre langue, des sensations d'art plus vives que dans l'Arioste ou Pétrarque. Les Espagnols n'avaient aucune raison de venir chercher chez nous des leçons d'honneur chevaleresque quand ils les trouvaient à profusion dans Calderon ou Lope de Vega, et que de grands noms encore je pourrais citer : Dante, Gœthe ou Byron, dont nous n'avons même pas l'équivalent dans notre histoire littéraire ! Pourquoi donc la société polie de chaque peuple a-t-elle adopté notre langue et notre littérature ? pourquoi les uns après les autres en ont-ils si longtemps maintenu l'empire incontesté ? qu'y cherchaient-ils donc, qu'y cherchent aujourd'hui encore ceux qui nous demeurent fidèles ? Qu'y cherchent avec eux les peuples neufs qui s'éveillent à la vie intellectuelle ? sinon ce goût de la recherche désintéressée, cette simplicité d'exposition, cette méthode rationnelle, cette force éducatrice, cette discipline d'esprit, cette culture générale, cette préparation à la vie de société qui sont précisément ce qu'on appelle l'*éducation*, et qui constituent exactement les avantages que nous allons nous-mêmes chercher dans la fréquentation des littératures anciennes, grecque ou latine.

Je vous demande pardon de ne vous dire en ce moment que ce qui est à l'honneur de nos idées et de notre littérature, et de me mettre ainsi au diapason des étrangers qui nous aiment encore. Je sais que ces idées en ce moment ne sont pas à la mode et que le succès n'a guère souri depuis dix ans qu'aux prétendues analyses cruelles et aux livres qui traitent de la supériorité des autres peuples. Il n'est pas mauvais cependant d'avoir gardé intact l'orgueil d'être Français et de jeter un regard en arrière pour y trouver des raisons d'espoir plutôt que des prétextes à découragement.

La grande leçon que donne notre race, et qui nous fait aimer dans le monde autant que l'on déteste les Anglo-Saxons trop loués, est une leçon de politesse, de douceur et de générosité. Pour celui qui voit les choses de trop près et qui ne se hausse pas jusqu'à la vision de l'ensemble, il peut y avoir dans la vie d'un peuple comme le nôtre des contradictions apparentes, des heurts, des inconnues ou des énigmes ; aux yeux de celui qui les voit de plus loin, tout se mêle et se combine de soi-même vers une résultante générale qui représente pour chaque peuple un idéal commun. Les mêmes caractéristiques que j'essayais de vous montrer tout à l'heure — trop rapidement, hélas ! — dans l'histoire de nos lettres françaises, les étrangers qui nous aiment se plaisent à les retrouver dans toutes les manifestations de notre vie publique ; n'avons-nous pas assez souffert de la généreuse folie qui nous pousse à résoudre toujours les premiers — fût-ce au prix d'une révolution — tous les problèmes sociaux ? Vous les retrouverez encore dans notre politique héréditaire.

De même que lorsque nos armées jouaient en Europe un rôle prépondérant nos sentiments humanitaires nous poussaient, pendant la grande Révolution, à faire à tous les peuples le don de liberté en même temps que nous-mêmes en saluions l'aurore ; de même que notre Lafayette a mérité des Américains devenus libres une reconnaissance qui se manifestait encore, il y a quelques mois, par l'érection, sur l'une de nos places publiques, d'une statue offerte par la colonie des femmes d'Amérique ; de même qu'en 1820 l'opinion publique unanime a forcé notre gouvernement à aider les Grecs dans leur lutte glorieuse pour l'indépendance ; de même qu'en 1830, nous avons soutenu le siège d'Anvers et emporté la citadelle pour assurer l'indépendance de nos voisins les Belges ; de même que nous avons eu l'imprudence sinon de nous associer, du moins de nous intéresser avec sympathie aux efforts de la jeune Allemagne qui essayait de constituer en Europe une nouvelle personnalité morale ; de même qu'à Ma-

genta et à Solférino, nous avons donné notre sang pour aider la jeune Italie à secouer le joug de l'Autriche; de même qu'en 1860, avec un désintéressement qui touche à l'aberration, nous avons fait l'expédition de Syrie pour protéger les chrétiens contre le fanatisme des musulmans, de même aussi notre littérature témoigne d'un sentiment altruiste et social qui fait son mérite et sa dignité.

Il y a quelques mois encore, pendant ce voyage lamentable d'un président de République vaincue qui venait demander protection à l'Europe, si la France momentanément devenue moins audacieuse à cause de ses blessures de 1870, pour la première fois peut-être contint ses mouvements généreux, et, malgré l'opinion publique frémissante, s'imposa de maintenir son intérêt personnel sans placer comme jadis au-dessus de tout le reste l'intérêt de l'humanité, du moins le peuple jetait-il les yeux autour de lui pour voir quelle nation en Europe suppléerait notre pays dans sa mission héréditaire de défenseur du droit. Pas une nation ne s'est levée. Ce que la France momentanément empêchée ne peut faire, il n'est personne qui veuille y prétendre, et c'est encore une grande leçon que la seule abstention de la France fasse, dans l'histoire du monde, une telle différence!

Clairs, doux, élégants et mesurés, notre langue, notre littérature et notre caractère national s'adaptent l'un à l'autre étroitement. On sent à leur fréquentation que lorsque le génie de la Grèce, lorsque Minerve elle-même, chassée de sa ville natale par l'invasion des barbares prit son essor du haut de l'Acropole pour conserver au monde le goût des arts et le culte de la mesure, c'est vers les rives de la Seine qu'elle dirigea d'un coup d'aile son vol harmonieux. Qu'importent les vicissitudes que l'Athènes actuelle a subies? Les Romains emportent les statues et les colonnes; les ducs francs bâtissent leur palais et une tour sur les Propylées, les Turcs font un harem du temple d'Erechtée; les Vénitiens bombardent et font sauter le Parthénon; les Grecs perdent jusqu'au souvenir des monuments élevés par leurs ancêtres, et pourtant l'Acropole reste, vers laquelle le monde entier tourne les yeux et qui demeure pour les penseurs et pour les artistes comme le symbole même de l'harmonie et de la beauté.

Puisse notre langue connaître une immortalité si glorieuse, et par la même tradition demeurer à jamais l'éducatrice des intelligences!

ACHILLE SEGARD.

LA VIE PUBLIQUE (1)

Comédie en quatre actes.

QUATRIÈME ACTE

Le cabinet du maire, décor du deuxième acte, le soir de l'élection. — Il est onze heures. — La salle est pleine de monde. — Ferrier est assis à son bureau; il pointe des listes qu'on lui remet. — Des conseillers municipaux, De Riols, Cécile sont près de lui. — Des gens entrent, sortent, vont, viennent, s'interpellent. — On n'entend d'abord qu'un murmure confus de voix.

— Connaît-on les résultats du scrutin? — Non. — Il manque ceux de quelques bureaux? — Une douzaine. — Treize. — Non, vingt.

— C'est Maréchal qui tient la tête. — Non, c'est la liste Ferrier.

— On s'est battu rue Thérèse. — Il y a des blessés? — Oui.

— Ils ont quarante mille voix. — On dit qu'ils sont élus. — Ils sont battus. — Non. — Si. — Il fait chaud.

— A minuit nous serons fixés.

— Dimanche dernier tout était terminé à onze heures.

— Où est le maire? — Là! à son bureau. — Accompagnez-moi au comité. — Non, je reste à la mairie.

— Vous vous en allez? — Mon dernier train part à onze heures et demie.

— Il y a une jeune fille, près du maire. — C'est peut-être sa femme. — Non, il est veuf. — Alors c'est sa fille.

MARTIN, entrant, en fendant la foule. Il appelle. — Gidon... Écoute...

GIDON, qui était près de la table du maire. — Quoi?... Que veux-tu?

MARTIN. — Où en est-on?

GIDON, très affecté. Consultant un petit morceau de papier. — Ah!... Nous avons 31 500 voix... Ils en ont 31 700.

MASSEBEUF, se joignant à eux. — Mais, en bas au premier bureau, on trouvait 32 000 voix pour nous et 31 995 seulement pour eux.

GIDON, aigre. — C'est Ferrier qui vient de me communiquer ces chiffres. Est-ce qu'il ne sait plus faire une addition maintenant?

MARTIN. — Et la liste Petitchamp?

GIDON. — 17 600 voix.... C'est fou!

MASSEBEUF. — On a beaucoup voté dans les faubourgs!

MARTIN. — Quels enragés!

GIDON. — Et il fait un temps superbe.

(1) Voyez la *Revue* des 16, 23 et 30 novembre 1901.

MASSEBEUF. — Est-ce qu'ils ne pouvaient pas aller à la campagne ?

GIDON. — Les ouvriers n'ont qu'un jour de repos par semaine : ils le passent en ville à s'abrutir dans les cafés... Ah ! l'alcoolisme... quelle plaie sociale !...

UN HOMME, dans la foule, à un autre homme. — Où sommes-nous ?

LE SECOND. — Dans le cabinet du maire, sans doute. Je n'étais jamais entré ici. Toutes les portes sont ouvertes... en bas. Un tas de gens montaient... Je les ai suivis.

RÉGNIER, à Astraud. — Eh bien... ça chauffe !

ASTRAUD. — Oui.

RÉGNIER. — Croyez-vous au succès ?

ASTRAUD. — Est-ce que je sais?... Est-ce qu'on sait... Est-ce qu'on peut savoir, avec le suffrage universel ? Jolie invention ! Tenez, dimanche dernier nous avions la majorité dans le quartier des Filles-Dieu... Nous y sommes en minorité aujourd'hui.

RÉGNIER. — Tous les résultats des scrutins ne sont pas encore parvenus à la mairie ?

ASTRAUD. — Il manque ceux d'une quinzaine de bureaux.

RÉGNIER. — Quels quartiers ?

ASTRAUD. — Bel-Air, Petit-Bois, Saint-Aignan.

RÉGNIER. — A Petit-Bois vous aurez la majorité.

ASTRAUD. — Si nous n'avions pas la majorité après toutes les promesses que nous avons faites aux électeurs de ce quartier, il n'y aurait plus de politique possible.

RÉGNIER. — J'aurais parié vingt francs contre un sou qu'on passerait comme dans un fauteuil.

ASTRAUD. — Et moi donc ! J'ai fait venir un tas d'orphéons, qui sont dans la cour.

RÉGNIER. — J'ai fait préparer des illuminations au journal.

Martin, Massebeuf, Gidon se sont approchés.

ASTRAUD. — Ah ! si tous les électeurs du marquis de Riols étaient venus à nous. Mais une partie a voté pour la liste Petitchamp.

GIDON. — La liste cléricale !

MARTIN. — Parbleu ! Après la gaffe du Procureur !

GIDON. — Remettre ce curé en liberté !

MARTIN. — Sous prétexte qu'il est innocent !

MASSEBEUF. — Avez-vous vu leurs affiches ce matin ?

GIDON. — Ils triomphaient ; on ne m'ôtera pas de l'esprit que l'abbé Mitaine est coupable.

GAUBERT, intervenant. — Mais, puisqu'il est arrêté, le coupable !

GIDON. — C'est encore un coup de la bande noire. On aura stipendié quelque drôle pour qu'il prenne sur lui le crime de l'abbé.

MARTIN. — Ne pouvait-on pas attendre jusqu'à lundi avant de l'arrêter ? La justice est moins expéditive d'ordinaire. En période électorale, tout est grave. On doit calculer la portée de ses actes. Ce sont là des manœuvres déloyales.

GAUBERT, à Astraud. — Il me semble que ça va mal.

RONDOLI. — Oui.... On dirait Waterloo...

ASTRAUD, de mauvaise humeur. — Dites donc, Rondoli, vous pourriez employer d'autres expressions.

RONDOLI. — Le scrutin est clos ; nos paroles ne changeront rien au résultat.

ASTRAUD. — Non, non... Il ne faut jamais se servir de ces mots-là.

RONDOLI. — Et puis..., si nous sommes battus...

ASTRAUD, agacé. — Battus ! battus !... Rien ne prouve que nous serons battus.

RONDOLI. — Pour moi, je n'ai consenti à me jeter de nouveau dans la mêlée qu'à la suite des plus pressantes sollicitations. Si nous restons sur le carreau, je m'en moque.

On l'appelle. — Il s'éloigne.

GAUBERT, à Régnier. — Je n'ai pas pu causer avec le maire depuis deux jours. Il se trouverait en fort mauvaise posture, n'est-ce pas, s'il n'était pas réélu ?

RÉGNIER. — Bigre, oui ! Après le krach de la banque Saléron.

GAUBERT. — Il perd beaucoup ?

RÉGNIER. — Deux à trois cent mille francs... Et dans sa situation !... S'il est réélu, tout s'arrange : il obtiendra des prorogations d'échéances ; sinon... dame...

GAUBERT. — Est-ce exact, ce que l'on m'a rapporté ? Il y aurait eu une manœuvre de la part de M. de Petitchamp ?...

RÉGNIER. — Oui... Comment... Vous ne savez pas ?... La liste de Riols ayant disparu, Petitchamp a songé à se débarrasser de Ferrier. Ils avaient le même banquier, Saléron, très atteint par la déconfiture de Marclou. Petitchamp, qui soutenait Saléron, a brusquement retiré ses fonds. Saléron a sauté. Il avait mangé tous ses dépôts.

GAUBERT. — Quel intérêt M. de Petitchamp avait-il à ruiner le maire ?

RÉGNIER. — Quel intérêt ?... Mais... supposez... par exemple, qu'il y ait eu des fraudes ou des irrégularités dans les élections d'aujourd'hui... On en trouve toujours quand on veut. Le Conseil de préfecture pourrait les annuler. Et voyez comme la situation de M. de Petitchamp deviendrait belle si, avant les nouvelles élections, M. Ferrier avait dû déposer son bilan.

GAUBERT. — En voilà des manigances !... C'est préparer l'avenir de trop loin !...

RÉGNIER. — Mais, mon cher, on ne fait jamais autre chose, en politique.

DES VOIX. — On a des chiffres exacts. — Ah ! ah ! — Lesquels? — Voyons un peu...

(On se presse autour de la table où Ferrier est assis. — Mme Gidon, qui est entrée, saisit Gidon au moment où ce dernier remontait.)

Mme GIDON. — On ne voulait pas me laisser monter.

GIDON, sec. — Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Mme GIDON. — J'avais hâte de connaître les résultats... Êtes-vous élu ?

GIDON, de mauvaise humeur. — Je n'en sais rien.

Mme GIDON. — Mais...

GIDON, se dégageant et allant à la table du maire. — Ah! fiche-moi la paix... Je suis occupé.

UN OUVRIER, en rencontrant un autre. — Tiens... Te voilà,..

LE SECOND. — Je viens aux renseignements.

LE PREMIER. — Nous passerons... Nous passerons...

LE SECOND, cherchant à s'esquiver. — Tant mieux...

LE PREMIER. — Tu m'accompagnes au comité ouvrier ?

LE SECOND. — Je peux pas.

LE PREMIER. — Pourquoi ?... C'est tout près.

LE SECOND. — Non.

LE PREMIER, voulant l'entraîner. — Viens donc, voyons.

LE SECOND. — Je peux pas... Je te dis...

LE PREMIER. — A cause ?...

LE SECOND. — Je travaille chez la mère Errazura. Si elle apprenait...

LE PREMIER. — T'as pas voté pour Ferrier, au moins ?

LE SECOND. — On nous a collé son bulletin dans la main. Quoi... J'ai une femme et deux mioches, moi. Faut bien que ça vive.

LE PREMIER. — Ah ! bon sang de bon sang !... des lâches qui trahissent pour un morceau de pain !... (S'adressant à un autre ouvrier.) Entends-tu ça, il n'a pas voté pour Maréchal !

L'OUVRIER ZINGUEUR. — Ben... Moi non plus.

LE PREMIER. — Pourquoi donc ça?

L'OUVRIER ZINGUEUR. — Comment ! V'là un ouvrier qui fait une liste ouvrière, où il y a des serruriers, des maçons, des boulangers, des peintres et où y a pas de zingueur ! Moi, je suis zingueur. Ferrier non plus n'a pas de zingueur sur sa liste. Alors j'ai pas voté.

LE PREMIER. — Qu'est-ce que tu fiches ici?

L'OUVRIER ZINGUEUR. — J'viens voir les résultats. La politique, ça m'intéresse.

LE PREMIER. — Espèce de fourneau, si tous les zingueurs avaient raisonné comme toi, c'est Ferrier qui serait élu.

L'OUVRIER ZINGUEUR. — Tant pis !... Une autre fois les ouvriers mettront un zingueur sur leur liste.

LE COCHER, au zingueur. — Y a pas de cocher, non plus... J'ai tout de même voté pour les frères... Excepté pour Vergogneur cependant, et pour Larin... je les ai remplacés par Rondoli et par Vincent.

LE PREMIER. — Pourquoi qu't'as effacé Larin?

LE COCHER. — Nous sommes voisins. Un jour sa femme a traité la mienne de « chameau »... Alors...

LE PREMIER. — Et Vergogneur?

LE COCHER. — Dans un article sur M. de Petitchamp il a dit qu'un soir en sortant d'un banquet, Petitchamp était « saoul comme un cocher ». Saoul comme un cocher !... J'aime pas qu'on insulte la corporation.

(Les ouvriers s'éloignent.)

MARTIN, au fourrier Justin. — Je vous ai demandé un verre de bière.

JUSTIN, sèchement. — Il n'y en a plus.

MARTIN. — Allez en chercher.

JUSTIN. — Je ne peux pas m'absenter.

MARTIN. — Apportez-moi un verre d'eau, alors.

JUSTIN. — Il n'y a pas d'eau.

MARTIN. — Si ; j'ai vu des carafes, là, dans la bibliothèque.

JUSTIN, lui tournant le dos. — Oh !... bien... Si vous croyez que je vais me déranger, maintenant !...

MARTIN, furieux. — Ah !... par exemple... c'est trop fort... c'est trop fort !... (En se démenant il heurte un petit vieux.) Pardon, mon ami, pardon, je vous ai fait mal?... Attendez... Je vais vous donner une chaise... Tenez, asseyez-vous donc.

(Il lui donne une chaise et le fait asseoir.)

GIDON, à Massebeuf. — Vous voyez bien... mes chiffres étaient exacts... Ils ont 30 voix de majorité.

Mme GIDON, bas à Martin. — Je t'ai attendu à la maison.

MARTIN. — Il ne fallait pas m'attendre.

Mme GIDON. — J'ai dû venir toute seule ici.

MARTIN. — Il ne fallait pas venir...

Mme GIDON. — Mais...

MARTIN. — Oh !... Et puis, tu sais... fiche-moi la paix... Si tu veux te plaindre, voilà ton mari.

(Deux bourgeois causent ensemble.)

LE PREMIER BOURGEOIS. — Moi, j'ai effacé tous les noms... Je n'ai conservé sur ma liste que Ferrier et Vincent.

LE SECOND BOURGEOIS. — Vous connaissez ce Vincent ?

LE PREMIER. — Non. C'est peut-être un brave homme.

LE SECOND. — Pourquoi avez-vous rayé Astraud ?

LE PREMIER. — Un jour je l'ai salué dans la rue. Il ne m'a pas rendu mon salut. Je me suis dit : « Toi, je te repincerai ! »

LE SECOND. — Peut-être ne vous avait-il pas vu ?

LE PREMIER. — Il faut être moins distrait quand

on est adjoint et quand on a besoin des électeurs.

LE SECOND. — Et le docteur Rondoli?... Pourquoi avez-vous effacé son nom? C'est grâce à lui que la grève des tramways s'est terminée.

LE PREMIER. — Oh!... celui-là!...

LE SECOND. — Vous savez quelque vilaine histoire sur son compte?

LE PREMIER. — Non. Mais il a un nom italien. Ça doit être un naturalisé. Ne laissons pas les étrangers s'emparer des pouvoirs publics.

LE SECOND. — Oui. Vous avez raison.

LE MARCHAND DE VINS, arrêtant Turlin. — Eh bien, nos amis sont-ils élus?

TURLIN. — Pas encore.

LE MARCHAND DE VINS. — Ils le seront, ils le seront. J'ai fait voter pour eux plus de cinquante électeurs. A partir de demain, mon débit pourra rester ouvert jusqu'à deux heures du matin, n'est-ce pas?

TURLIN. — Mais oui, mon cher Dubouchet; mais oui, c'est convenu.

UN HOMME, prenant Turlin à part et lui remettant une feuille de papier. — Tenez, Turlin... La demande...

TURLIN. — Quelle demande?

UN HOMME. — Pour ma femme. Vous m'avez promis qu'on la nommerait concierge d'une école communale si M. Ferrier était élu.

TURLIN. — Il n'est pas élu!

L'HOMME. — Il va l'être. Vous lui remettrez ma demande. Il ne faut pas perdre de temps.

(Il s'est approché de Vergogneur qui vient d'entrer.)

LE MARCHAND DE VINS. — Mes félicitations, citoyen Vergogneur.

VERGOGNEUR. — Quoi?... Ça y est?... Nous sommes élus?

LE MARCHAND DE VINS. — Vous avez la majorité... Ah! on s'en est donné du mal pour vous. Je vous ai amené plus de cinquante électeurs. Mais... à partir de demain... mon débit pourra rester ouvert jusqu'à deux heures du matin?

VERGOGNEUR. — Oui... oui... c'est promis.

(Des ouvriers reconnaissent Vergogneur et lui serrent la main.)

LE TROISIÈME BOURGEOIS, rencontrant le premier. — Avez-vous lu le dernier article de Corvino dans la *Démocratie?*

LE PREMIER. — Oui.

LE TROISIÈME. — Si ce qu'il raconte était vrai, tout de même...

LE PREMIER. — Allons donc!... Ajouteriez-vous foi aux articles à scandale que publie Corvino?

LE TROISIÈME. — Non... non... Il est très affirmatif, cependant.

LE PREMIER. — Comment voulez-vous que M. Ferrier ait commis l'imprudence de recevoir chez lui Mgr de Belmont? Enfin... c'est idiot!... D'ailleurs vous avez vu la note qui a paru dans la *Semaine religieuse* et que le *Petit Salentin* a reproduite. Le vicaire général est malade. Il a l'influenza. Il garde la chambre depuis deux semaines.

LE TROISIÈME. — Est-ce bien vrai?

LE PREMIER, très affirmatif. — Certainement. Un de mes amis connaît le docteur qui le soigne.

LE TROISIÈME. — Alors!

LE PREMIER. — L'article de Corvino a été inspiré par Maréchal... Corvino a été payé... Si... si... on a vu un chèque entre ses mains. Oh! j'ai des tuyaux, très sûrs...

LE TROISIÈME. — En ce cas...

(Gros remous dans la foule. — Un homme est entré. — On l'entoure.)

DES VOIX. — Oui. — Non. — Si. — La majorité. — Vous croyez? — Il le dit. — On s'est battu. Il y a des blessés. — Il y a cinq blessés. — Il y a trois morts.

(L'homme descend en scène. — Il a les vêtements en lambeaux. — Sa figure est ensanglantée.)

ASTRAUD. — D'où venez-vous?

RAJAC. — Du bureau de la rue Landry.

ASTRAUD. — Nous y avons la majorité?

RAJAC. — Oui.

ASTRAUD. — Forte?

RAJAC. — 162 voix.

MARTIN, GIDON, MASSEBEUF. — Parfait. — 162 voix. — C'est le succès.

UN AUTRE HOMME entre et remet une liste au maire. — Voici les résultats officiels de la rue Landry.

MARTIN, à Rajac. — Qu'est-ce qui vous est arrivé?

RAJAC. — Au moment où on déclarait le scrutin clos, les amis de M. de Petitchamp se sont précipités sur l'urne. On s'est battu. Ils essayaient de m'arracher la carte. On m'aurait plutôt assommé.

MARTIN, lui serrant la main. — C'est bien, mon ami.

RAJAC. — Vous passerez, allez! Les cléricaux sont rasés. Ah! je me suis remué dans mon quartier. Mais il fallait empêcher la réaction d'arriver.

MARTIN. — Comment vous appelez-vous?

RAJAC. — Rajac!

MARTIN. — Venez me voir un de ces jours, à la mairie, on récompensera votre zèle.

RAJAC. — Merci, citoyen; je ne veux rien. Si j'ai fait le coup de poing, c'est pour mes idées; pour le citoyen Ferrier, qui est un brave homme; pour le citoyen Rondoli, qui a terminé la grève; pour vous tous qui êtes d'honnêtes gens; pour empêcher enfin que la mairie tombât entre les mains de réactionnaires ou de fripons.

RONDOLI, à Gaubert. — Eh bien! mon cher maître, vous me disiez un jour qu'en politique on ne faisait rien que par intérêt. Que pensez-vous de cet homme?

GAUBERT. — J'avais oublié les naïfs, ceux qui

croient combattre pour une idée et qui combattent pour des individus.

UN JOURNALISTE, qui cherchait Régnier, le trouve. — Eh bien! patron, ça y est.

RÉGNIER. — Quoi?

LE JOURNALISTE. — On est élu.

RÉGNIER. — Non. On ne connaît pas encore tous les résultats.

LE JOURNALISTE. — Mais si.

RÉGNIER. — Non. (Inquiet.) Vous n'avez pas fait de bêtise au journal?

LE JOURNALISTE. — Nous avons tout illuminé.

RÉGNIER. — Nom d'une pipe!... Pourquoi?

LE JOURNALISTE. — Une bande de jeunes gens est arrivée sous nos balcons. Ils ont applaudi. Nous avons cru qu'ils revenaient de la mairie, qu'on les avaient renseignés... Alors, je me suis mis au balcon... Je leur ai annoncé la victoire. Ils sont partis en chantant... Ils ne savaient rien!

RÉGNIER. — Rien!

(Cris dans la rue : « Vive Ferrier! »)

LE JOURNALISTE. — Tenez, les voilà!

RÉGNIER. — Courez au journal!... qu'on éteigne... Et qu'on attende un coup de téléphone avant d'illuminer... Ah! bien, si nous sommes battus, vous avez fait un joli tour!...

(Le journaliste sort. — On entend toujours crier dans la coulisse : « Vive Ferrier! » — Brouhaha parmi les gens qui sont en scène.)

TOUS. — Pourquoi crie-t-on? — On est élu. — Mais non. — Mais si. — Vous voyez bien que non. — Je vous dis qu'on acclame le maire. — Non, on crie : « A bas Ferrier! » — Je vais voir ce que c'est. — Il y aura quelque bagarre, je ne sors pas.

FERRIER, debout. — En ce moment, Messieurs, nous avons deux cents voix de majorité.

LES CONSEILLERS. — Élus! — Élus! — Nous sommes élus!

FERRIER. — Messieurs, nous attendons encore les résultats des quatre bureaux de Bel-Air et des huit bureaux de Saint-Aignan.

(Il se rassied à sa table. — Les conseillers redescendent.)

MARTIN. — Nous conserverons la même avance.

MASSEBEUF. — C'est certain.

GIDON. — Battus les ratichons!

ASTRAUD, consultant un morceau de papier. — Consultons un peu les chiffres. C'est toujours ce Vincent qui tient la tête de la liste.

MARTIN. — Voilà qui est violent.

ASTRAUD. — Il a 43 voix de plus que le maire.

MASSEBEUF. — Enfin, qu'est-ce que cet homme? Le connaissez-vous?

GIDON. — Non.

MARTIN. — Moi non plus. Personne ne le connaît. Pas même les électeurs.

MASSEBEUF, à Astraud. — Où en sommes-nous, exactement?

ASTRAUD. — Nous avons 32 320 voix, Maréchal 32 110; Petitchamp 17 900.

MARTIN. — Allons!... Allons! notre élection est assurée.

GIDON. — Évidemment.

MARTIN. — Et si nous avions eu la majorité dans le quartier des Filles-Dieu, comme nous l'avons eue la semaine dernière, nous distancerions de mille voix nos adversaires.

GIDON. — Les gens des Filles-Dieu pourront encore se plaindre que l'éclairage est insuffisant dans leur quartier.

MARTIN. — Ou que la police est mal faite.

MASSEBEUF. — Ce n'est pas d'eux que nous nous occuperons!

MARTIN. — On pourra bien en assommer dix chaque soir.

JUSTIN s'approche de Martin, avec deux bouteilles de bière à la main. — Très aimable. — La bière que vous avez demandée, monsieur le conseiller.

MARTIN. — Mettez les bouteilles sur la table.

JUSTIN. — Alors, c'est vrai... monsieur le conseiller... vous êtes réélu?

MARTIN. — Oui... à peu près.

JUSTIN. — Ah! tant mieux, monsieur le conseiller. On sera bien content à la mairie.

MARTIN, se retournant. — Ah çà!... Qu'est-ce que tous ces gens font ici?

MASSEBEUF. — Je n'en sais rien.

GIDON. — Nous ne sommes plus chez nous.

MARTIN. — C'est intolérable... Il faut faire évacuer cette salle (A un fourrier.) Eh!... Louis... Priez ces personnes de se retirer... (Au vieux qu'il a fait asseoir sur une chaise et qui s'était endormi.) Qu'est-ce que vous faites là, vous?

LE PETIT VIEUX. — Mais... je...

MARTIN. — Quoi?... Vous êtes dans le cabinet du maire ici, mon brave... Allons... Allons... filez...

(Justin et Louis font sortir un certain nombre de personnes. — [illegible] qui est entrée depuis un moment se trouve devant Cécile.)

CLAUDIA. — Connaît-on les résultats définitifs?

CÉCILE. — Non, Madame, pas encore.

CLAUDIA. — M. Ferrier restera dans ce salon jusqu'au moment de la proclamation du scrutin?

CÉCILE. — Oui, Madame.

CLAUDIA. — A-t-on les résultats du quartier Saint-Aignan?

CÉCILE. — Ah!... Vous êtes Mme Claudia Ravaut?

CLAUDIA. — Oui, Mademoiselle.

CÉCILE. — On nous a dit que M. Guébriant nous a

beaucoup soutenus dans ce quartier. Nous lui en sommes reconnaissants. Mon père, d'ailleurs, vous le dira tout à l'heure.

Il ne reste plus qu'une douzaine de personnes en scène. André entre tout essoufflé. — On l'entoure. [illegible] sort

De Riols. — Te voilà!

André. — J'arrive de Bel-Air à bicyclette.

De Riols. — Tu as assisté au dépouillement du scrutin?

André. — Oui, j'ai été ensuite au bureau de la rue de l'Amiral-Courbet.

Tous. — Vous revenez de Bel-Air? — Eh bien? — Quels résultats?

André. — Eh! pas très bons!

Tous. — Ah!...

André. — Avez-vous une forte majorité dans les autres bureaux?

Astraud. — Mais... Deux cents voix.

André. — Diable!...

Martin. — Nous sommes en minorité là-bas?

André. — Oui.

Gidon. — Combien de voix?

André. — Douze cents!...

Les conseillers. — Douze cents voix! — Foutus!

De Riols. — Tu en es bien sûr?

Gidon. — Vous en êtes sûr?

Martin. — Ça n'est pas possible!

André. — J'ai pris les chiffres : 3 216 à la liste Maréchal, 2 007 à la vôtre.

Martin. — Nom de Dieu!

Gidon. — Parbleu! Dans ces quartiers de cléricaux!

Ferrier tombe assis dans un fauteuil.

Rondoli. — Il ne reste plus que les bureaux de Saint-Aignan.

Massebeuf. — Ah! la circonscription dévouée à Guébriant. Il l'aura fait marcher contre nous.

Rondoli. — Je vais voir si on ne sait rien, en bas.

Il sort. — Pendant ce qui suit, la scène se vide lentement, on s'éloigne de Ferrier.

Martin. — Guébriant?... Parbleu!... Il y a deux ans qu'*on* déblatère contre lui.

Gidon. — *On* a toujours fait la guerre à ce très honorable sénateur.

Massebeuf. — Au lieu de le ménager.

Astraud. — Ah!... si *on* m'avait écouté.

Gidon. — Mais *on* jouait au potentat.

Massebeuf, désolé. — Nous sommes propres maintenant!

Gidon. — *On* a voulu pactiser avec la bande noire!

Martin. — Et mettre des réactionnaires sur notre liste. Mais nous ne sommes pas des imbéciles, nous savons bien pourquoi *on* a manœuvré de la sorte.

Gidon. — Sans doute *on* tirera son épingle du jeu!

Martin. — *On* doit déjà savoir sur quelles compensations *on* peut compter.

Massebeuf, répétant la même phrase. — Nous sommes propres!

Martin. — Oui! On nous fout à la porte de la mairie. Voilà!

Ils remontent tous les trois.

Gidon, du fond. — Et dire qu'on m'avait proposé de faire partie de la liste Maréchal et que j'ai cru plus prudent de rester avec lui.

Martin. — Moi aussi.

Massebeuf. — Moi aussi.

Cécile, inquiète. — Vous ne partez pas, monsieur de Riols?

De Riols, évasif. — Non... Mademoiselle... Je descends... Je vais chercher des nouvelles...

Il sort en prenant André par le bras.

FERRIER, CÉCILE, puis ANDRE

Cécile, s'approchant de son père. — Papa!

Ferrier, l'embrassant. — Ma pauvre chérie.

Cécile. — Mais... Tout n'est pas perdu.

Ferrier. — Douze cents voix de minorité!

Cécile. — Mme Ravaut, qui était là tantôt, me disait que M. Guébriant...

Ferrier. — Il n'y a rien à espérer, rien... Comment regagner 1 200 voix dans huit bureaux!

Cécile. — Et quand tu ne serais plus maire de Salente, qu'importe? Tu redeviendras mon bon papa. Je t'aurai davantage à moi. Nous serons plus près l'un de l'autre. Tu resteras à la maison. Nous dinerons en tête à tête et je te lirai tes journaux, le soir, au coin du feu... Nous recommencerons notre bonne existence d'autrefois.

Ferrier. — Oui... mais... aujourd'hui...

Cécile. — Qu'y a-t-il de changé?

Ferrier. — Tu le sais.

Cécile. — Nous ne sommes pas ruinés...

Ferrier, il se lève. — C'est ta dot qu'on nous a volée!... (Il marche avec agitation.) Ah! imbécile, imbécile que j'ai été... Je te demande pardon, ma fille.

Cécile. — Tais-toi, mon petit père; je ne veux pas que tu parles ainsi... Est-ce que je te fais un reproche? Pouvais-tu prévoir ce qui est arrivé?

Ferrier. — Oui... oui... J'ai été coupable... au moins de négligence. Après la fuite de Marclou il fallait reprendre mes fonds chez Saléron. Je devais me douter que... (Prêtant l'oreille.) Tu n'as pas entendu : « Vive Ferrier? » Non... rien. (Il redescend.) Mais je n'y ai pas songé... Je ne pensais à rien, à rien qu'à mon élection... (Pause.) Si j'étais réélu, encore!... Il me semble que j'aurais fait de grandes choses à Salente. Et il faut qu'à la dernière minute!... (Avec colère.) Ah!...

(Pause.) C'est bien fait !... Pourquoi m'occuper de politique ?... Est-ce que je ne pouvais pas rester chez moi, dans mon coin ? (Réfléchissant.) Si ce Guébriant avait tenu sa promesse !... Hé... il n'aura rien fait, rien... Mais il est encore dans mes mains... Je peux le perdre !... (Pause.) Ils avaient raison... J'aurais dû me remuer davantage... ou plutôt, non... il ne fallait rien faire... Il fallait mettre à la porte les premiers imbéciles qui sont venus me parler de politique... Je n'avais pas de soucis... J'étais tranquille, nous vivions heureux... Je t'amassais une dot et je t'ai perdue... Oui... je t'ai ruinée. Entends-tu ?... Je t'ai ruinée... j'ai brisé ton avenir.

CÉCILE. — Papa.

FERRIER. — Oui, oui... si tu ne te maries pas... c'est ma faute... c'est ma faute.

CÉCILE. — Mais je me marierai, mon petit père, je me marierai... Certainement... Voyons, penses-tu qu'on ne convoitait que ma dot ? (Il s'assied. Elle est sur ses genoux.) Regarde-moi... Est-ce que je suis laide ?... Ne peut-on m'aimer pour mes beaux yeux, dis ?... Mais je n'ai qu'à lever le petit doigt pour voir dix amoureux autour de moi... Tu ne te doutes pas du nombre de jeunes gens qui ont fait la cour à ta fille... Tu le vois, mon petit papa, tu n'as pas à te montrer inquiet sur mon sort... D'ailleurs nous ne sommes pas à plaindre tant que nous restons l'un à l'autre, tant que nous nous aimons... Et nous nous aimons toujours, n'est-ce pas, petit père ?

(Elle l'embrasse.)

ANDRÉ, entrant. — Monsieur Ferrier, monsieur Ferrier, on apporte les derniers résultats.

CÉCILE. — Tu descends ?... Reste...

FERRIER. — Non. J'aurais l'air de me cacher. (Il sort.

CÉCILE, émotionnée. — Mes jambes fléchissent... Vous ne savez rien... de précis ?

ANDRÉ. — Rien... J'ai vu arriver les présidents des bureaux de vote... Voilà tout.

CÉCILE, chancelant. — Ah !...

ANDRÉ, l'aidant à s'asseoir. — Asseyez-vous... Voulez-vous boire ?

CÉCILE. — Non. Merci... Je me sens mieux... (Pause.) C'est notre sort qui se décide en ce moment.

ANDRÉ. — Notre sort est déjà décidé. Je souhaite de toutes mes forces que votre père soit élu. Mais s'il ne l'est pas, vous n'en devez pas moins devenir ma femme.

CÉCILE. — Monsieur André, j'ai du courage. Allez, je ne me fais pas d'illusions. J'essayais, quand vous êtes entré, de rassurer mon père sur mon avenir ; mais je sais bien, moi, que s'il n'est pas réélu nous ne devons plus nous revoir.

ANDRÉ. — Qu'est-ce que vous me dites ?

CÉCILE. — Vous savez bien que votre père, si le mien est battu, ne consentira jamais à notre mariage.

ANDRÉ. — Je me passerai donc de son consentement.

CÉCILE. — Vous pouviez vous en passer il y a quelques jours, vous ne le pouvez plus aujourd'hui. Certes, je n'aurais pas consenti sans quelque répugnance à entrer, comme par force, dans votre famille. Mais vous étiez décidé à vous séparer au besoin de M. de Riols, à la libéralité de qui vous n'aviez rien à demander, puisque j'avais ma dot. Vous savez quel malheur a frappé mon père. Notre fortune a été très ébréchée. Il ne peut plus me doter. Je ne veux pas vous entraîner dans notre catastrophe. Notre mariage nous mènerait droit à la misère. Vous m'avez donné votre parole. Je vous la rends... Taisez-vous, j'ai besoin de tout mon courage pour vous parler comme je fais... Adieu, monsieur André, séparons-nous... Je penserai à vous souvent, pensez à moi quelquefois... Que voulez-vous, nous avions fait un trop beau rêve ; il ne pouvait pas se réaliser.

ANDRÉ. — Cécile... Vous ne m'aimez pas.

CÉCILE, avec un cri. — Moi ?... Ah !... tenez... Ne prolongeons pas cet entretien... Séparons-nous.

ANDRÉ. — Et cette idée de séparation ne vous révolte pas ? Mais moi, je ne veux pas me séparer de vous. Je ne consens pas à ne plus vous revoir. Savez-vous bien le sens de ce que vous me disiez ? Vous me disiez que vous m'auriez épousé si j'avais été sans fortune pourvu que vous eussiez une dot. Et moi, je ne vous épouserais pas parce que vous êtes moins riche que vous ne l'étiez naguère ? Voyons, Cécile, est-ce sérieusement que vous avez parlé ? Vous ne pouvez pas douter de moi à ce point. Je n'ai qu'une parole, ou plutôt il ne s'agit pas ici d'une promesse faite et que l'on tient par pudeur. Je ne sais pas, je ne veux pas savoir autre chose, sinon que je vous aime. Ne rougissez pas, j'ai le droit de vous parler ainsi, car que votre père soit élu ou non, que le mien me donne son consentement ou qu'il me le refuse, dans deux mois vous serez ma femme. Laissez-moi donc vous le dire et vous le répéter, ce mot « je vous aime » ; laissez-moi me griser avec lui... J'ai tellement parlé de politique depuis quelques semaines et j'ai vu tant de choses laides, viles, basses, que j'éprouve une joie profonde à parler d'amour, à vous en parler à vous. Oublions tous ces gens qui se battent en bas autour de leurs urnes, comme des requins, et ne pensons qu'à nous-mêmes, à notre bonheur... Le mien sera complet à l'instant où vous m'aurez fait cet aveu charmant que je réclame de vous, où, à votre tour, vous m'aurez dit que vous m'aimez.

CÉCILE, [illegible] lui. Bas. — Oui... André... je vous aime...

ANDRÉ, l'embrassant. — Cécile...

(Brouhaha dans la coulisse.)

CÉCILE, troublée. — Ce bruit...

ANDRÉ. — Oui... j'entends...

CÉCILE. — Que se passe-t-il?

ANDRÉ. — C'est le... C'est le résultat...

CÉCILE. — Ah!... mon Dieu.

ANDRÉ, remontant. — Il faut savoir.

CÉCILE. — Je me soutiens à peine.

ANDRÉ. — Cécile... soyez forte...

CÉCILE essaye de marcher et retombe assise. — Non... je ne peux pas marcher... Descendez seul... Je vous attends ici.

ANDRÉ. — Allons!

(Il remonte. — Il ouvre la porte du fond; un bruit formidable éclate, fait de mille cris.)

FERRIER, arrive, essoufflé, suant, bondissant sur sa fille qu'il embrasse. — Élu!... Élu!... je suis élu!...

CÉCILE, qui éclate en sanglots. — Oh!... papa!... papa!...

(Claudia Ravaut est entrée. — Ferrier l'aperçoit en se retournant.)

FERRIER. — Ah!... vous... tenez!... il faut que je vous embrasse.

CLAUDIA. — Monsieur le Maire...

FERRIER. — Oui... Oui... Tout de suite...

(Il va à son bureau. — La foule envahit la scène. — Ferrier ouvre un tiroir. — A ce moment, dans la coulisse, une musique attaque la *Marseillaise*. — On l'entend jusqu'à la fin de l'acte. — Ferrier prend dans son tiroir la lettre de Guébriant et la remet à Claudia.)

CLAUDIA. — Merci, monsieur le Maire.

(Gidon, Martin, Massebeuf, Astraud, Rondoli entrent en scène.)

MARTIN. — Élus!

GIDON. — Élus!

MASSEBEUF. — Élus!

GIDON, serrant la main à Ferrier. — Ah!... monsieur le Maire, c'est à vous que nous devons ce triomphe.

MARTIN. — Conduits par vous, nous étions sûrs du succès.

MASSEBEUF, [illegible] ému. — Évidemment... Évidemment...

RONDOLI, arrêtant Claudia au passage. — Ah!... nous devons une fière chandelle à M. Guébriant. (Affectueux.) Comment va-t-il, notre cher sénateur?... on m'a dit qu'il est très souffrant... J'espère...

CLAUDIA. — Lui?... Il ne s'est jamais mieux porté...

(Elle sort toute joyeuse.)

DE RIOLS. — Mes félicitations, mon cher monsieur Ferrier. D'ailleurs, mon fils et moi irons demain vous les porter chez vous...

([illegible] Martin s'embrassent.)

ASTRAUD, consultant une liste. — Et c'est ce Vincent qui arrive en tête de la liste!

MARTIN, furieux. — Nous finirons bien par le voir...

GIDON. — Qu'est-ce que c'est que ce coco-là?

MARTIN. — Rien de bien propre... Un homme qui met tant de soin à se cacher!

MASSEBEUF. — Il a dû être mêlé à quelque sale affaire...

RÉGNIER, à Gaubert. — La bataille a été rude... Enfin on l'a gagnée...

GAUBERT. — Oui; mais par quels moyens!

RÉGNIER. — Dame! en politique...

GAUBERT. — C'est égal! j'ai vu faire trop de malpropretés dans cette élection...

RÉGNIER, désignant Ferrier. — Et encore, mon cher, celui-là, il est honnête!...

LES FOURRIERS. — Vive monsieur le Maire!

LES CONSEILLERS. — Vive monsieur le Maire!

FIN DU DERNIER ACTE.

ÉMILE FABRE.

LE TRIBUNAL DE LA HAYE

Nous recevons de M. le comte de Schœnborn, membre de la cour d'arbitrage de la Haye, membre de la Chambre des Seigneurs du Parlement autrichien, ancien ministre de la Justice, l'article suivant. Nous le publions avec d'autant plus d'empressement qu'indépendamment de la haute et légitime considération dont jouit son auteur en Autriche, il atteste, de sa part, une préoccupation qui est répandue en France touchant l'inutilité du tribunal de la Haye.

L'article de M. le comte de Schœnborn constitue donc un symptôme intéressant des dispositions de l'opinion autrichienne et c'est un motif de plus pour qu'il soit accueilli de nos lecteurs avec toute la sympathie que méritent et l'écrivain et son sujet.

Sans être trop enclin aux illusions, on pouvait, en voyant la marche suivie par la conférence internationale à la Haye, attendre des effets pratiques. Certes il aurait été chimérique de voir l'Angleterre se soumettre à une décision du tribunal dans la question du Transvaal. Un grand empire, croyant être sûr de son fait, préférera toujours, au moins par le temps qui court, s'aider lui-même.

Nous ne voulons pas comparer le conflit franco-turc à la guerre africaine, ni mettre en doute le bon droit de la France, affirmé récemment d'une manière si énergique. Mais la France aussi n'avait pas l'intention de recourir à l'arbitrage international; il ne s'agissait pas de faire condamner un débiteur récalcitrant, mais de lui faire payer une dette, contractée par d'anciennes promesses.

Notez bien que ce fut un des partisans les plus considérables de l'arbitrage international, M. le baron d'Estournelles de Constant, qui protesta récemment avec beaucoup de verve contre l'idée de faire parler, à cette occasion, le tribunal de la Haye. Nous eûmes le plaisir de voir M. d'Estournelles à Vienne le printemps dernier, et la conférence sur l'arbitrage, qu'il voulut bien faire devant un auditoire composé en grande partie de diplomates et de jurisconsultes, nous le montra défenseur de la paix aussi zélé que spirituel. Nous n'avons pas à redire ici ce qu'il a développé à ce sujet dans le *Temps* du 10 de ce mois.

Nous voudrions avec lui prouver notre fidélité à l'action pacifique. C'est justement quand l'exception se présente, qu'il faut prôner la règle. Et, d'après la règle, nul doute que les puissantes signataires devraient s'efforcer, en vertu de la conférence internationale, de porter leurs différends devant le tribunal de la Haye. Ce ne serait pas trop demander que de voir quelquefois une cause minime, anodine, portée devant ce tribunal. Quel plaisir de voir, au moins une seule fois, la Belle au bois dormant s'éveiller du sommeil dans lequel elle fut plongée dès sa naissance ! Et cependant des mois se sont écoulés depuis la fondation de l'institution, et toujours il nous reste à commencer, *to begin with the beginning*, pour employer une locution énergique des Anglais. Nous voilà démissionnaires, réformés de fait, loin de nous de pouvoir dire en détail de quelles questions, pendantes en ce moment, le tribunal aurait à statuer. Mais, sans nul doute, de telles questions existent *et même elles doivent abonder*.

Il ne faudrait pas que ce soient des questions en litige proprement dites, des questions sur lesquelles on ait déjà échangé des notes, correspondu dans un style plus ou moins aigri. Au contraire, *prévenir la lutte*, non seulement la bataille, mais la querelle, entre nations en général, voilà, selon nous, une tâche très importante de l'arbitrage. L'Autriche-Hongrie est-elle impliquée en ce moment-ci dans une des questions propres à être jugées à la Haye, nous ne saurions le dire. Mais en raison de l'immense réseau des relations internationales entre les puissances signataires, personne ne saurait nier sérieusement que de telles questions existent ! — Qu'on nous passe cet exemple : c'est fort joli et très rassurant, en apparence, de séparer par de minces lignes de couleur les pays voisins sur une carte ; mais en réalité les questions de frontière souvent sont très ardues, très difficiles à régler ; nous en savons tous quelque chose.

Ce n'est pas seulement sur des terrains limitrophes qu'elles peuvent surgir : c'est aussi en pays neutre. Prenons les questions de la pêche maritime, les questions de droit nautique en général, etc. En un mot, les puissances signataires, ayant créé avec tant de peine le tribunal, pourraient très bien le sortir de son existence factice pour le faire entrer dans la vie réelle ! Les difficultés techniques du commencement, si difficiles à surmonter dans beaucoup d'entreprises nouvelles, ne sauraient plus être ici de grande importance. Mais si une année suit l'autre sans que le tribunal soit convoqué, le capital de confiance et de sympathie, contribution précieuse apportée à la jeune institution par l'opinion publique, se perdra — lentement peut-être, mais irrévocablement.

Loin de nous la pensée que les puissances signataires soient capables de désirer un si néfaste résultat !...

COMTE FRÉDERIC SCHOENBORN.

ALFRED DE VIGNY [1]

LETTRE A M. HENRY FERRARI

Directeur de la *Revue Bleue*.

Mon cher ami,

Personne ne s'étonnera que je vous dédie ce livre : il est à vous autant qu'à moi, car peut-être serait-il encore au fond de mon encrier si, après avoir publié dans la *Revue Bleue* les chapitres qui ont trait aux amours d'Alfred de Vigny, vous ne m'aviez engagé à vous en donner quelques autres sur ses amitiés littéraires.

A la vérité, j'y pensais depuis longtemps, je le portais en moi depuis que j'avais cru m'apercevoir que Vigny, comme penseur et comme chrétien, était de la lignée des « Derniers Jansénistes » ; mais plus j'y réfléchissais, moins je savais par quel bout le prendre.

Tout avait été dit ou à peu près par Sainte-Beuve, Jules Janin, Th. Gautier, et plus récemment par MM. Brunetière, Émile Faguet, Jules Lemaître, sur le poète, le romancier, le philosophe, le dramaturge d'occasion qu'avait été Vigny. Il eût été oiseux et prétentieux d'y revenir. Restait l'homme privé, en robe de chambre et en pantoufles. Encore avait-il été l'objet d'un commencement d'étude de la part de M. Louis Ratisbonne et de M. Maurice Paléologue. Mais le premier, en publiant le *Journal d'un Poète*, n'avait fait qu'entre-bâiller la porte de la fameuse « tour d'ivoire », et le second ne connaissait, quand son livre parut, ni l'*Histoire d'une Ame*, ni les lettres de Vigny à sa cousine du Plessis, à Mlle Maunoir, à Bungener et autres, ni les détails circonstanciés de sa fin douloureuse.

La vie de l'auteur des *Destinées* était donc encore à écrire ou tout au moins à mettre à jour. C'est

1 Cette lettre servira de préface à l'ouvrage sur Alfred de Vigny que M. Léon Séché fera paraitre le mois prochain.

à ce dernier parti que je m'arrêtai, estimant que l'homme et son œuvre, alors même que, selon l'expression de Vigny, aucun de ses poèmes n'aurait dit toute son âme, forment un tout indivisible, et que pour porter un jugement définitif sur un écrivain qui a mis beaucoup de son sang dans ses livres, il est indispensable de connaître le fonds et le tréfonds de sa vie privée. Et qu'on ne se récrie pas! je sais tous les inconvénients du genre et qu'on ne doit pas, comme dit Montaigne, « guetter les grands hommes aux petites choses ». Mais il y a des petites choses qui sont de véritables traits de caractère, et c'est pour cela même que j'en ai relevé un certain nombre dans les chapitres où je me suis occupé des rapports de Victor Hugo et de Sainte-Beuve avec Alfred de Vigny. Je ne crois pas, d'ailleurs, avoir excédé mon droit de critique en promenant ma lanterne sourde dans les coins les plus mystérieux de la vie du poète et, si j'ai pénétré jusque dans son alcôve, j'ai fait en sorte de ne dire que ce qu'il fallait dire. Je n'ai point voulu spéculer sur les faiblesses de l'homme, encore moins diminuer le prestige du dieu. Je n'ai agi que dans l'intérêt de la vérité. Pourtant je mentirais en disant que je n'ai éprouvé aucune jouissance à découvrir dans la vie d'Alfred de Vigny ce qu'il avait pris tant de soin de nous cacher. La curiosité et l'indiscrétion ne sont pas des péchés purement féminins; c'est également le moindre défaut du critique qui veut être bien averti, et je confesse que de ce chef mon livre n'est pas exempt de reproche, mais on reconnaîtra, j'espère, que je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'au scandale et qu'en somme Alfred de Vigny sort à son honneur et à son avantage de l'épreuve analytique à laquelle je l'ai soumis.

Il écrivait un jour à Sainte-Beuve, au début de leurs relations, qu'il avait « créé une critique haute qui lui appartenait en propre et que sa manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher dans ses entrailles le genre de ses productions, était une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes ». Eh bien! dans ce livre comme dans ceux qui l'ont précédé, je me suis inspiré de la méthode que Sainte-Beuve a expérimentée avec tant de bonheur dans son *Port-Royal* et dans ses *Lundis*. J'ai appliqué à ma critique littéraire les principes mêmes de la critique historique. Je n'ai rien avancé que je ne pusse prouver. Je suis allé, aussi moi, de l'homme à l'œuvre. J'ai commencé par m'enquérir des origines maternelles du poète, et l'on verra que cette enquête n'était pas inutile. J'ai cherché, ensuite, autour de Vigny les femmes qu'il avait aimées, les hommes qu'il avait fréquentés, les milieux qu'il avait traversés, les livres qu'il avait lus, les influences diverses qu'il avait exercées ou subies, les causes et les effets de ses liaisons et de ses ruptures. Après avoir visité sa ville et sa maison natales, j'ai voulu voir la thébaïde où il s'était renfermé quatre ans durant après les journées de Juin et d'où sont sorties les *Destinées*. Je me suis appliqué à lire dans son âme par delà le blanc et le noir des pages de sa grande écriture, à démêler dans sa correspondance le sentiment précis, l'idée maîtresse, l'état d'esprit dans lesquels il avait conçu et écrit certains de ses ouvrages. Et j'ai reconstitué ainsi, du commencement à la fin, sa vie morale et intellectuelle, en ayant soin d'éviter l'écueil où Sainte-Beuve échoua souvent et qui consiste à battre l'homme sur le dos de l'œuvre.

Mais que de fois, pendant que j'écrivais tel ou tel chapitre, ne me suis-je pas dit : « Si Sainte-Beuve avait connu cette lettre et ce document, quel parti il en aurait tiré! » C'est que véritablement il n'y a que lui pour s'entendre à déshabiller les gens et à mettre leur âme à nu! Quand il eut publié son livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*, il mandait à un ami : « J'ai tenu à mesurer exactement l'écrivain et à le maintenir plus grand qu'aucun de notre âge. *Quant à l'homme, je lui ai tiré le masque avec quelque plaisir, je l'avoue.* » Après cela, je suis sûr que, s'il avait connu les lettres de Vigny à Mme Dorval, s'il en avait tenu les originaux dans ses mains, il aurait éprouvé le même plaisir à lui tirer le masque, à lui aussi. Et cependant, lorsqu'on les lira, m'est avis que, loin de se retourner contre lui, ces lettres plaideront plutôt en sa faveur. Ce fut la première impression que j'éprouvai chez M. Bégis, lorsque l'érudit collectionneur me permit d'en prendre copie dans son cabinet. C'est également celle que je me suis efforcé de rendre. Qu'on ne me reproche donc pas d'avoir publié ces lettres! En conscience, je crois avoir servi plutôt qu'offensé la mémoire du poète, car il n'y a pas d'intrigue amoureuse qui ait donné lieu à plus de racontars désobligeants, et c'est tout juste si, sous le manteau de certaines cheminées littéraires, on n'accusait pas Vigny d'avoir fermé les yeux pour ne pas voir la honte dont, à un certain moment, sa maîtresse infidèle le couvrit au grand jour. Pauvre femme! Dieu me garde de lui jeter la pierre! La nature lui avait donné des sens que ne purent jamais dominer le cœur qui était bon, ni l'esprit qui allait parfois aussi haut que son art. Et il doit lui être beaucoup pardonné, non seulement parce qu'elle a beaucoup aimé, mais parce que, si elle fit le malheur de Vigny, elle en fit aussi un très grand poète. Qui sait, en effet, s'il eût produit, sans le baiser de cette Melpomène romantique, et *Quitte pour la Peur* et *Chatterton* et les merveilleuses pièces des *Destinées!* En tout cas, il est certain qu'il n'eût jamais écrit la *Colère de Samson*, ce qui prouve

une fois de plus que l'homme est inséparable de son œuvre et qu'à vouloir juger l'une sans connaître l'autre, on risque de rendre des sentences susceptibles d'appel et de cassation.

Aussi bien, la passion de Vigny pour Dorval, bien qu'elle n'ait été qu'un accident dans sa vie, projette sur toute son existence une lumière qui peut servir de phare à l'historien.

Quand on regarde ce beau visage de marbre, ces beaux yeux d'un bleu tendre et dont la froideur calme semble le reflet d'une âme pure et sereine, on pense involontairement au mot que prononça Dumas le jour où Mme Dorval, pour mettre fin à ses obsessions, lui écrivit : « Aimez-moi comme M. de Vigny. » On se dit qu'avec un tel masque, cet homme ne dut vivre que de la vie des anges. Mais le proverbe est là qui vous conseille de ne pas vous fier à l'eau qui dort. Et le fait est que l'auteur d'*Eloa* n'eut d'angélique que la figure. Je ne crois pas, quant à moi, qu'il y ait jamais eu au monde un homme plus passionné que lui et dont le cœur ait été battu de de plus d'orages !.,.

Examinons sa vie : on peut la diviser en trois parties inégales. La première s'étend de 1815 à 1830 ; la seconde de 1830 à 1840 ; la troisième de 1840 à 1863, date de sa fin.

La première partie est la phase des *élévations* et du rêve. Alfred de Vigny a été voué à l'armée par sa mère, mais ce n'est point sa vocation. Il vit à l'écart au régiment ; il préfère à la société des officiers, ses camarades, celle d'un simple soldat de sa compagnie qui, comme lui, cultive les Muses ; il lit la Bible, il lit Milton, lord Byron et Thomas Moore ; le problème de la chute de l'homme le préoccupe, il écrit le mystère d'*Éloa*, il monte avec *Moïse* au sommet du Sinaï, et quand il en redescend, il est moins troublé de la vision de Dieu que désenchanté et lassé, comme lui, du poids du jour Il se marie et donne presque aussitôt sa démission de capitaine pour recouvrer sa liberté.

La seconde partie est la phase de l'action et de l'amour. Il aborde la scène en même temps qu'il tombe amoureux d'une femme de théâtre. C'est pour elle qu'il traduit *Othello*, qu'il compose la *Maréchale d'Ancre ;* c'est par elle que son *Chatterton* monte aux nues.

La magicienne qui lui a pris le cœur lui a révélé du même coup sa vraie vocation et sa vraie nature. Il avait, en effet, au plus haut degré le sens du théâtre, et comme l'a remarqué Auguste Barbier, plus clairvoyant en cela que Sainte-Beuve, « il faut voir surtout en lui *un dramatique ;* il l'est toujours et partout ; ses moindres pièces sont composées dramatiquement, ses romans, ses contes et ses poèmes sont des drames, drames d'analyse si l'on veut, mais des drames (1) ». Mais s'il avait le don du théâtre, il avait aussi le don de l'amour. « Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie », disait-il. Cela prouve qu'il se connaissait. Il a aimé sous toutes les formes et de toutes les manières : avec sa tête, avec son cœur, avec ses sens. Il a aimé sa mère comme une idole, sa femme comme un enfant, sa maîtresse comme un fou, ses amis comme un ami véritable. Et quand il eut perdu par la mort et la trahison sa mère et sa maîtresse, son cœur triste et meurtri se prit d'une immense pitié pour l'homme, son « compagnon de chaîne et de misère », et c'est à le servir, à le relever, à le soulager qu'il se consacra tout entier.

Puis vient la phase de l'ambition, suivie bientôt du renoncement à tout. Lorsque la Révolution de 1848 éclate, l'idée lui prend qu'avec son grand nom il pourrait remplir un grand rôle sur la scène politique. Il se porte à la députation et il échoue piteusement ; il sollicite le poste d'ambassadeur à Londres, et on lui répond qu'il n'est pas républicain. L'Empire arrive : il rêve à ce moment d'entrer au Sénat et puis d'être le précepteur du prince impérial. Mais il n'est pas plus heureux sous l'Empire que sous la République. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas l'étoffe d'un courtisan et qu'ayant conscience de sa valeur, il attend tranquillement qu'on vienne le chercher. Alors, en désespoir de cause, il achève de se replier sur lui-même, il s'enfonce de plus en plus dans la méditation ; la maladie aidant, il devient misanthrope, et le chrétien qu'il n'avait cessé d'être, en dépit des apparences contraires, montre le bout de l'oreille janséniste...

Oui, janséniste ! C'est un point de vue sous lequel personne jusqu'ici ne l'a encore étudié et qui de prime abord peut sembler paradoxal, mais que je tiens pour absolument vrai. On lira le chapitre que j'ai consacré à la religion de Vigny, et ceux qui ont quelque connaissance du sujet me diront si je me suis abusé. Les autres auront peut-être la curiosité de l'approfondir. Je l'espère sans trop y compter, car le sujet est bien aride, et la question de la grâce suffisante et efficace qui mit en l'air tout le xviie siècle et conduisit l'Église de France du xviiie siècle à deux doigts du schisme, est abandonnée depuis longtemps par les amateurs de ces sortes de controverses.

Je prétends donc que Vigny était janséniste, mais je m'empresse d'ajouter qu'il l'était à sa manière. Il avait surtout l'attitude et l'accent, et sa religion de l'honneur, je ne sais pas s'il s'en rendait bien compte, n'était pas autre chose que du jansénisme dévoyé ou simplifié, un jansénisme sans culte et qui n'aurait pour toute chapelle que le for intérieur. C'est même par là qu'il avait attiré mon attention.

(1) *Souvenirs personnels*, p. 365.

Son *Journal* et quelques-unes de ses lettres me fortifièrent dans cette croyance. Quand je sus que l'abbé de Baraudin, qui fut le précepteur de la mère du poète, était imbu de l'esprit janséniste et que Vigny avait là-bas dans sa petite bibliothèque l'exemplaire des *Lettres de morale et de piété* de l'abbé Du Guet, qui avait appartenu à son grand-oncle, mes derniers doutes se dissipèrent, et je suis sûr que s'il avait pu lire le manuscrit de ses *Pensées*, Royer-Collard qui lui fit un si mauvais accueil, quand il se présenta à l'Académie française, lui aurait ouvert les bras en lui disant que sous son pessimisme outré il avait reconnu l'esprit chrétien de Port-Royal, mais affranchi du joug du dogme. Il est même surprenant que Sainte-Beuve, qui avait lu son *Journal*, ne se soit pas douté de ses attaches jansénistes. Car le jansénisme des derniers jours frisa singulièrement le « libertinage » où échoua Vigny; aussi, tout en trouvant que le poète des *Destinées* a certaines affinités avec Pascal et Racine, n'oserais-je pas dire qu'il eut leur état d'âme. Leur mort seule suffirait à établir entre eux une ligne de démarcation qu'on ne saurait franchir sans tomber dans le paradoxe : Racine et Pascal moururent en catholiques fervents et contrits. Vigny mourut en chrétien résigné, j'allais dire désabusé. Il n'appela pas le prêtre à sa dernière heure, il l'attendit, il le subit presque, et s'il se confessa, ce fut moins pour remplir un devoir que pour témoigner ainsi qu'il mourait dans la religion de sa mère, dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. A présent, qui sait si Pascal et Racine n'auraient pas fini comme Vigny, s'ils avaient vécu au XIXe siècle ?...

LÉON SÉCHÉ.

Pont Rousseau, 18 novembre 1901.

L'ŒUVRE D'ÉLÉMIR BOURGES

Il vient de paraître, de reparaître plutôt, un très beau livre : c'est le *Crépuscule des Dieux*, de M. Élémir Bourges.

Le saviez-vous? En aviez-vous entendu parler? En dehors d'un article de M. Gustave Kahn dans la *Nouvelle Revue* et d'André Beaunier, ici même, avez-vous lu des comptes rendus discrets ou des échos de publicité tapageuse? Non, sans doute. Un ironique et injuste destin a voulu que jusqu'à présent les livres de M. Élémir Bourges restassent le régal des lettrés, la joie délicate et forte d'une élite.

Nous admettons bien qu'à ce sort, enviable malgré tout, mais par trop restreint, il y ait des raisons. Et sans doute, c'est la faute de M. Bourges si l'on ne parle pas davantage de lui.

Dans le flot de productions qui submerge étalages et vitrines, que peuvent, espacés tous les six ou huit ans, les trois romans qui constituent son œuvre? Comment n'auraient-ils pas disparu, sous des amoncellements de volumes bleus, jaunes, rouges, charriés par piles, déménagés par ballots? A l'heure où les fruits de la pensée, poussés à la diable, mûris en serre chaude, verts d'un côté et déjà blets de l'autre, se succèdent vertigineusement pour la fringale insatiable du public, voilà un auteur qui, patiemment, scrupuleusement, se voue à un idéal de perfection, tente tout au moins de réaliser son effort le plus et le mieux qu'il pourra; dans le silence et la retraite, à travers les grands arbres de la forêt de Fontainebleau, sous la lampe paisible et grave de son cabinet de travail, il lutte, il souffre pour créer de la beauté; des mois ne lui suffisent pas, il mettra des années : sa vie s'usera dans ce noble labeur, et quand enfin brille sur le livre neuf, clos de la bande magique du « Vient de paraître », un de ces titres : *Sous la Hache*, *Le Crépuscule des Dieux*, *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, en vérité, de quel droit M. Bourges prétendrait-il usurper une place que réclame tel somnolent traité, telle élucubration niaise, tel roman égrillard?

Que ne publie-t-il un livre tous les ans? M. Élémir Bourges est dans son tort.

Si encore il vivait à Paris, appartenait à un cénacle, se répandait en des brasseries, visitait les bureaux de rédaction, attrapait des rhumes de cerveau à saluer les gens sur le boulevard, retrouvait chaque soir, en faisant l'inspection de ses poches, quantité de doigts appartenant à des mains serrées dans la journée, s'il racolait des sourires, s'il pliait l'échine devant des ventres arrivés, s'il usait les cordons de sonnettes de parrains influents, cela ferait compensation.

Mais il s'abstient de toute démarche et estime être quitte lorsqu'il a écrit un beau livre. M. Élémir Bourges est dans son tort.

Sans doute, le temps n'est plus de la critique littéraire. Elle ne subsiste guère que dans les revues. Les journaux ont d'autres chats à fouetter et d'autres moutons de Panurge à tondre. La publicité a remplacé la critique : c'est un prix fait ou à débattre, des marchés à passer, de la gloire au poids... de l'or. Pour un grand journal où un écrivain indépendant parvient à formuler son opinion, chez vingt autres, chez cent autres, presque chez tous la rubrique des livres, exilée des colonnes et expulsée du rez-de-chaussée, se tapit derrière le grillage du caissier.

Un écrivain qui, pendant des années, fut le chroniqueur plein de verve d'un de nos premiers quotidien, ignore-t-il ces choses? M. Elémir Bourges est dans son tort.

Si seulement il était mort pauvre et inconnu, comme ce puissant évocateur de Byzance et de Rome, Jean Lombard, si la dalle obscure d'un cimetière de banlieue était rivée sur lui, s'il ne gênait plus personne, s'il était retourné au passé, fantôme errant dans le vaste royaume des ombres, M. Élémir Bourges verrait peut-être, comme Jean Lombard, le visionnaire des foules antiques, se lever cette gloire posthume, tardive et vengeresse, qui, selon le mot fulgurant de Balzac, est le *soleil des morts*.

Mais M. Bourges vit à l'écart et travaille à une nouvelle œuvre qui s'appellera *La Nef*. Il a tort, ah! qu'il a tort!

* * *

Serait-ce donc que ses romans sont difficiles à lire, écrits en termes rares, dans une syntaxe biscornue? Point du tout : il n'est pas d'écrivain plus clair, plus ordonné, plus classique, au meilleur sens du mot; il n'en est pas qui soit plus nourri de la moelle des lions: entendez par là les grands maîtres de la pensée et du style : Shakespeare, Rabelais, Saint-Simon, Bossuet. Non seulement les phrases de M. Élémir Bourges sont lumineusement belles, obéissent à un rythme harmonieux, simple et magistral; mais elles sont telles qu'un enfant peut les suivre, dans leur déroulement limpide, pareilles aux vagues d'une mer tantôt assoupie et tantôt furieuse, toujours résonnant du chant des invisibles sirènes.

Alors, c'est apparemment que les sujets traités manquent d'émotion, d'intérêt, de piquant; à défaut de l'obscénité, qui est encore un des meilleurs appâts, ces romans n'ont-ils pas de nerf, de vie? Se traînent-ils dans le ressassement de descriptions réalistes, dans le sombre ennui de la prédication morale? Sont-ils trop frivoles, ou pas assez? Y voit-on couper en quatre, au rasoir, des cheveux d'une psychologie ténue?

Nous vous attendons là : il est peu de livres au contraire où le cœur humain mis a nu laisse mieux apparaître la tragique horreur de ses instincts : amour, haine, lucre, orgueil, luxure ou démence. L'homme et la femme, montrés dans le paroxysme des passions qui tour à tour les élèvent aux hauteurs sublimes du sacrifice ou les précipitent dans les fanges du péché, des événements singuliers non invraisemblables, mais hors du terre à terre, des péripéties soudaines, des catastrophes en coup de foudre, voilà ce qui frémit, palpite en chair et en âme dans *Sous la Hache*, dans le *Crépuscule des Dieux*, dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*.

Alors?

Alors, c'est incompréhensible. On ne peut accuser cependant l'indifférence du public : jamais il n'a tant lu. Son ignorance? Sans doute la critique littéraire, le peu du moins qu'il en subsiste, n'a guère signalé aux lecteurs les livres de M. Bourges, et ils n'ont pas été exposés, non plus, entre l'éloge de produits chimiques quelconques et une vague annonce financière, à la lumière crue de la publicité; mais aujourd'hui cette publicité dont on a tant abusé perd déjà beaucoup de son prestige, La meilleure réclame pour une pièce de théâtre, c'est lorsque l'on dit : — Allez donc la voir! Et pour un livre : — Il faut lire ça! De silencieux succès ont ainsi propagé jusqu'à cinquante éditions des récits d'une médiocrité inimitable. Or, il s'agit ici de romans superbes, d'œuvres d'artiste consciencieux et probe; ces œuvres ont tout ce qu'il faut pour mériter le respect et l'admiration, et ce respect et cette admiration, dont devraient s'honorer des milliers de lecteurs, restent le lot de quelques-uns.

Pourquoi cette injustice? Elle serre le cœur, à ceux qui ont eu l'honneur, depuis des années, d'assister à la vie si pure et si haute de M. Élémir Bourges, à son labeur incessant, acharné, digne du bon et grand Flaubert.

Pour les jeunes qui ont imposé la mémoire de Villiers de l'Isle-Adam, de Verlaine, de Stéphane Mallarmé, il y a là une impérieuse tâche. On doit à ce fier écrivain une réparation éclatante : ce serait beau qu'elle lui vînt par la jeunesse éprise de générosité et avide de justice! Mais nous en sommes sûrs, là, déjà, couve un foyer de piété attendrie et fervente pour l'auteur du *Crépuscule des Dieux :* un jour très prochain, la flamme jaillira.

* * *

Nous ne prétendons pas analyser ici les trois livres de M. Bourges. Pour ceux qui les connaissent, ce serait présomptueux; pour les autres, rien ne saurait donner l'idée de cet art mouvementé, profond et sûr, rien ne pourrait rendre l'ardeur de ce style qui chatoie et qui brille, phosphorescent et vif comme les lucioles des nuits de printemps italiennes.

Ce qui nous paraît dominer dans cette œuvre très significative et très complète, car certains livres ont ce privilège sans égal de contenir en raccourci la vie entière, c'est l'influence de Shakespeare à travers le drame humain des personnages, c'est l'influence de Pascal sur la conception que l'auteur se fait de ces mêmes personnages. Volontiers il dirait :

« Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers! »

L'impossibilité du bonheur, cette aspiration déses-

pérée à un but inaccessible, cette force dévoratrice que nous portons en nous et qui, au sein de la félicité, engendre l'ennui rongeur et mortel, l'amertume secrète qui gâte toutes nos joies, le sentiment profond de notre faiblesse et de notre impuissance, voilà ce qui ressort, le plus fortement peut-être, des livres d'Élémir Bourges.

Soit que, dans *Sous la Hache*, nous assistions au tragique amour de l'officier républicain Gérard et de Rose-Manon, soit que dans le *Crépuscule des Dieux*, bâillant d'un spleen royal, gorgé de voluptés et d'or, le vieux duc de Blankenbourg voie sombrer tous les siens dans le vol, l'inceste, la débauche, l'assassinat, les pires crimes, soit que dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, Floris, grand-duc de Russie, monte de la boue, du sang et des ténèbres au faîte des désirs réalisés : amour, puissance, richesse, et une fois si haut, redescende, par le poids de la triste nature originelle, dans l'horreur de vivre et le dégoût de soi-même, jusqu'à appeler la mort libératrice, — c'est toujours le même drame qui se déroule sous nos yeux : la grandeur et la misère de l'homme, vérifiant cette pensée de Pascal : « C'est être misérable que de se connaître misérable, mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. »

Voilà ce qui donne une si étrange saveur à ces livres poignants et fiévreux, où la sève de la vie est comme saturée de l'odeur de la mort, ces livres dont le son grave résonne longuement dans l'être, ces livres où l'humanité avec ses fureurs, ses joies, ses délires, s'agite en gestes d'une éloquence si douce ou si terrible, mais toujours passionnée. Car fidèle en cela aux principes de l'art éternel, depuis Homère, les tragiques grecs, jusqu'à Shakespeare et aux véhéments dramaturges Ford, Webster, Beaumont et Flechter, Ben Jonson, M. Élémir Bourges nous montre ses héros aux prises avec le démon intérieur qui les pousse et le destin inflexible qui les harcèle, en ces heures de crise et de tempête où les fonds de l'âme secouée dans ses profondeurs émergent au jour. Comme il l'a écrit lui-même dans l'avant-propos du plus magnifique de ses livres : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* : « Nos récents chefs-d'œuvre, avec leur scrupule de naturel, leur minutieuse copie des réalités journalières, nous ont si bien rapetissé et déformé l'homme, que j'ai été contraint de recourir à ce miroir magique des poètes, pour le revoir dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité. »

Et dans ce même avant-propos, M. Bourges se déclare, avec modestie, l'écolier des « grands poètes anglais du temps d'Élisabeth et de Jacques, et du plus grand d'entre eux : Shakespeare ». C'est bien son influence qui domine, en effet, ces récits dramatiques où l'amour, selon le mot de Michelet, est le frère de la douleur et de la mort, où le sang coule sur les roses, où le sourire et les larmes ne font qu'un.

Peintre d'âmes, M. Bourges a empreint une forte humanité dans ces personnages tendus à la poursuite d'un désir, d'un instinct ou d'un rêve : l'héroïsme mâle de Gérard dans *Sous la Hache*, la fière noblesse de son amante Rose-Manon, si séduisante dans son amazone de gros drap vert, avec ses cheveux cendrés en grappes, sa figure pâle et bonne, son regard hardi et souriant, restent, à qui les connaît, inoubliables. De même s'impose à jamais ce gros et lourd duc de Blankenbourg, bouffi par les sept péchés capitaux ; et la dégénérescence lamentable de ses fils et de ses filles, Frantz le faible, la douce Christiane et le sombre Hans Ulric, couple incestueux ; la précoce enfant Claribel, frêle fée, la farouche Otto, cette énigmatique Belcredi, Circé empoisonneuse, et tous les autres acteurs, tous les comparses de ce splendide et morne *Crépuscule des Dieux*. Qui ne s'est senti aussi étreint par l'angoisse amère de Floris, qui n'a vénéré la sublime bonté d'Isabelle, la grâce de feu follet de Josine, la suavité pure de Tatiana, qui n'a admiré la bouffonnerie altière de Giano, la tristesse ardente du mystique archevêque de Myre?

Le plus décisif éloge que l'on puisse faire des caractères tracés par M. Élémir Bourges, c'est qu'ils s'impriment en traits d'eau-forte. Ils poursuivent et obsèdent le souvenir.

De cette vigueur et de cette précision des types, découle l'enchaînement irrésistible des faits : ils ne sont tels, tumultueux, navrants, irréparables, qu'en vertu des actes qui les ont appelés. Et l'on croit voir, comme dans les plus émouvantes pièces d'Euripide ou d'Eschyle, le destin s'appesantir et le tonnerre frapper, parce que l'orgueil, la démence ou l'audace des humains ont provoqué la colère des forces immortelles, des Dieux.

*
* *

M. Élémir Bourges offre ce rare exemple d'un écrivain qui vit exclusivement pour son œuvre, sans souci de notoriété, sans goût de réclame, épris uniquement de la beauté qu'il poursuit dans la paisible retraite de son ermitage de Samois, une vieille maison des champs, ancien presbytère enguirlandé de feuillage, dont les fenêtres ouvrent sur le large horizon de prés et de bois que strie, au pied du coteau, le ruban clair de la Seine. Vie noble entre toutes, de méditation, de lecture, de travail, vie que mena Flaubert, vie de véritable saint laïque, conforme à la belle devise inscrite sur la première page de : *Les Oiseaux s'envolent :*

« Bien moins habile que le célèbre Isménias, mais, comme lui, indépendant de la faveur des hommes, je me promets qu'à son exemple, je chanterai tou-

jours, selon le dicton : « Ἐμοὶ καὶ ταῖς Μούσαις, pour moi et pour les Muses. » (JULIEN, *le Misopogon*.)

M. Élémir Bourges n'est pas décoré, pas plus que ne le fut le bon, l'exquis, le rare Stéphane Mallarmé. M. Élémir Bourges ne figure dans aucune cérémonie officielle. M. Élémir Bourges, il est vrai, s'est réveillé un matin membre de l'Académie de Goncourt : c'est un grand honneur que venait de se faire la petite Académie ; mais cette distinction, ainsi le veut l'injustice des choses, restera pour lui toute platonique, jusqu'à ce qu'enfin échappée des greffes de justice, des bureaux de ministère, résistant au formidable laminoir de tant d'administrations diverses, l'Académie de Goncourt sorte des limbes et fonctionne.

Nous souhaitons à M. Élémir Bourges de vivre assez vieux pour voir ce prodige.

Et maintenant, avons-nous assez dit le respect profond que nous impose cette existence vouée à la pensée, ce labeur fervent et sans trêve, qui s'inspire de si haut et qui a l'autorité discrète et touchante d'une religion ? Nous le voudrions, nous ne l'espérons pas. Laissons donc parler pour nous les livres de M. Élémir Bourges : place au *Crépuscule des Dieux*, fable bouffonne et terrible comme la vie ! Place à ce vaste poème : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, féerie lumineuse et sanglante, où se reflètent le ciel, la mer, et la vieille terre des hommes avec leurs passions éternelles et leur inextinguible idéal !

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

LA VIE ET LES MŒURS

Les journalistes parlementaires.

Les journalistes parlementaires — *quorum pars parva*... — sont de braves gens : ce qu'on ne pourrait peut-être pas dire de tous les parlementaires ni de tous les journalistes. Ayant cette supériorité, il leur serait permis évidemment de manquer de beaucoup d'autres qualités. Ils en ont cependant un grand nombre, et d'excellentes, et de rares. Et je prétends que c'est par une injustice à nulle autre pareille, qu'on les expulse à peu de chose près de la littérature. Il est admis par les personnes civilisées que, dans un salon, un critique parlementaire est beaucoup moins représentatif qu'un critique dramatique, par exemple. Et je me suis toujours demandé pourquoi ceux-ci jouissaient d'un privilège qu'on refusait à ceux-là. Mais je n'ai jamais pu trouver la réponse. Je pense, au surplus, que si tels ou tels critiques dramatiques se demandaient, en revanche, les motifs de leur suprématie littéraire et mondaine, — je ne dis pas morale, — il leur serait également bien difficile de se répondre.

Quoi qu'il en soit, les journalistes parlementaires ne sont pas aussi sauvages qu'on se l'imagine. Et s'il y a des lettrés dans le Parlement, — il y en a même plus que dans un certain monde apparemment littéraire, — les lettrés et les hommes d'esprit sont nombreux pareillement parmi la foule assez compacte de ceux qui suivent les séances de la Chambre et les découpent en tranches pour les citoyens français qui lisent les journaux, et qui pensent.

Nul n'est totalement indifférent parmi les journalistes parlementaires. Les uns sont importants, et on sait presque toujours pourquoi ils le sont ; d'autres sont de véritables personnalités littéraires ; d'autres se tiennent pour satisfaits s'ils sont simplement des individualités pittoresques ; mais le pittoresque, à notre époque surtout, n'est pas négligeable.

M. Edgar Hément. — Vous avez tort de ne pas connaître M. Edgar Hément. Il est l'un des plus jeunes doyens de la presse parlementaire et il a une importance qui confond mon humilité. Elle la confond, mais ne l'écrase pas, car M. Edgar Hément est depuis de si longues années accoutumé à son importance qu'il n'y prend plus garde. Et il est le plus simple et le plus aimable des confrères. Tout de même j'ai du respect et de l'admiration pour lui, car il est un des seuls journalistes de notre temps qui n'ait jamais écrit une ligne, ou qui n'ait jamais signé un article. C'est peut-être sa force. C'est probablement le secret de sa force. Il m'apparaît ainsi majestueux et lointain. Sa bonhomie ne me rassure pas et je sens bien que je tiendrai toujours Edgar Hément pour un journaliste un peu exceptionnel et qui ne fait rien comme les autres. D'ailleurs, comme un journaliste ordinaire, il montre dans ses conversations du bon sens, du savoir, une connaissance imperturbable de la vie et des hommes ; il a également de l'esprit : ce qui prouve que M. Adrien Hébrard en a laissé quelque peu à ses collaborateurs. Mais tout cela, qui est beaucoup, n'est rien. Et qu'Edgar Hément le veuille ou ne le veuille pas, le « trait caractéristique » de sa physionomie, c'est son importance. Il est plus important qu'un ministre, il l'est presque autant qu'un huissier du Palais-Bourbon.

Pas-Perdus. — Celui-ci a beaucoup écrit et il est un excellent journaliste, je devrais dire un grand journaliste. Il s'appelle Anatole Claveau : vous voyez que je dis les choses comme elles sont. Il est le « Montaigne » parlementaire. Quelle nonchalance souriante en ses comptes rendus ! L'autre jour, j'ai pris fantaisie de les relire, — car ils peuvent être relus, — j'ai été émerveillé de leur charme et de leur

variété. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que les opinions qu'il exprime, qu'il indique, qu'il esquisse, qu'il susurre sont toujours étroitement les mêmes. Mais Pas-Perdus nuance ses opinions avec un si bon sourire. Ah! l'ingénieux philosophe! Comme il est raisonnable! Et qu'il a d'indulgence inépuisablement railleuse! Et de l'esprit, du plus littéraire, qui coule avec grâce! Et de ravissantes épigrammes! Et ses portraits qui vivent en trois lignes! Un écrivain et qui ne s'en fait pas accroire.

Paul Bosq. — Un écrivain aussi, Paul Bosq. Il est digne d'une réputation plus étendue que celle dont il jouit modestement; mais il ignore l'art de la réclame où excellent tels feuilletonnistes de théâtres qui seraient de prodigieux agents de publicité. Ou s'il ne l'ignore pas, il le dédaigne. Il a créé un genre, ou recréé, ce qui est plus difficile. Dans le monde du journalisme, on dit : *Les Paul Bosq*, ou bien : *Faites-nous un Paul Bosq*. Il a très bien acclimaté la littérature dans la politique. Il est d'ailleurs un lettré classique. Ses articles sont tous pleins de réminiscences et de citations de nos grands écrivains francais. Paul Bosq s'est imprégné de leur substance. Ses livres : *Le Guignol parlementaire*, *Nos chers souverains*, sont des documents bien attrayants sur la vie parlementaire contemporaine. Il écrivit aussi un beau roman : *Désillusion.* Mais Paul Bosq ne dépensa pas vingt-cinq mille francs pour le « lancer ». On l'a peu lu. Nous aimons et estimons beaucoup Paul Bosq; nous goûtons son talent, nous ne sommes pas sans l'admirer un peu.

Lucien-Victor Meunier, publiciste, officier de la Légion d'honneur, le dernier romantique, ou l'avant-dernier, car Lucien-Victor Meunier ne peut être le dernier en rien. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'aime passionnément son style, mais si, par hasard, je suis moins sensible qu'il ne conviendrait à ses mérites, c'est peut-être parce qu'il expose (avec des épithètes, des métaphores, des redondances, des prolixités) des idées que je n'aime guère. On a joué une pièce de lui à l'Odéon : cela démontre péremptoirement qu'il est un écrivain ou un ami de Paul Ginisty. Il a quelque mépris pour le militarisme de nos jours : cependant il m'apparaît comme un commandant du train des équipages en congé illimité. On ne saurait méconnaître la sincérité de son opinion. Il est d'une excellente courtoisie. Il prolonge les bonnes, les grandes traditions du journalisme héroïque. C'est, d'ailleurs, à la Chambre qu'elles se sont le mieux conservées. Le sentiment de la camaraderie y est très profond, très franc. On y discute, on s'y dispute : mais nulle haine.

Papillaud. — Je dis Papillaud tout court. J'ai oublié son prénom. Il me pardonnera. Son nom est si célèbre qu'il rejette tout le reste dans l'ombre. J'ai voisiné, pendant un an, avec Papillaud, dans cette plaisante tribune des directeurs de journaux. Je ne me suis jamais ennuyé avec lui : il met tant de jovialité dans ses convictions ardentes et rudimentaires. Et c'est un si bon garçon. D'une loyauté véhémente et parfois féroce; avec de l'esprit, d'ailleurs. Une verve naturelle et qui emporte tout dans son mouvement. La Chambre est son milieu. Les parlementaires seraient désolés s'ils étaient privés soudain de cet adversaire qui les attaque furieusement et qui, le lendemain, sans rancune, va leur taper sur le ventre. Mais je crois que Papillaud doit prochainement devenir député. Sera-t-il éloquent? je n'en sais rien; mais je sais bien que l'on comprendra toujours ce qu'il dira et que ce sera net et catégorique. Il ne procède jamais par insinuation, les nuances lui sont inconnues, et il est toujours prêt à se battre pour ses idées. Papillaud doit sembler farouche à ceux qui le connaissent mal; mais je l'ai dit : c'est un bon garçon. Sectaire assurément, et il s'en flatte, mais le plus joyeux des sectaires. Au demeurant, le meilleur fils du monde...

... Et voici la foule des journalistes parlementaires dont aucun ne mérite d'être complètement confondu dans la foule : Auguste Arnaud qui fit jadis représenter à l'Odéon (toujours à l'Odéon! c'est le théâtre des journalistes parlementaires) une pièce un peu incertaine en son allure, mais d'une psychologie très fine et très délicate. Il est une puissance, une grande puissance de la salle des Pas-Perdus. Il serait un merveilleux diplomate. Il représente, avec un peu d'ironie intérieure, la littérature du *Petit Parisien.* Ernest Vauquelin s'approche de lui. Ah! lui dit-il,

> J'ai mon dieu que je sers et vous avez le vôtre,
> Ce sont deux puissants dieux!...

Ernest Vauquelin : c'est le *Petit Journal.* Il connait parfaitement le monde politique. Il disserte de perpétuelles complications parlementaires avec une aisance gracieuse, une précision élégante et une clarté de dialectique et de style qui constituent, si je ne me trompe, d'excellentes qualités littéraires. M. Gille écrit le courrier parlementaire du *Journal des Débats.* Beaucoup de mesure en sa raillerie toujours piquante : c'est une raillerie de bonne maison. Il a le goût des nuances que proscrit Papillaud. Il excelle à peindre en quelques traits précis et fins les hommes et les mouvements confus des âmes. C'est un artiste. Étienne Chichet ne se pique, peut-être, pas d'être un artiste, et il ne prétend pas sans doute à être le poète du Parlement. Mais quelle intelligence admirablement organisée! Il reste journaliste parce qu'il n'est pas ambitieux. Et il a bien tort. Je voudrais le voir député. Son esprit expérimenté lui assurerait une in-

fluence que le journalisme un peu abaissé de notre temps ne peut que très difficilement lui procurer égale à ses mérites. M. Henry, très délié, écrit avec concision, simplicité et force. Il possède cet art admirable : savoir résumer avec sobriété, avec relief. Dans le groupe des journalistes catholiques je distingue de la Tour du Villars, aimable comme un vrai démocrate et, plus encore ; très au courant de cette vie qu'il observe depuis plusieurs années déjà, il prouve qu'on peut demeurer bon gentilhomme en devenant parfait journaliste. Lagoujine, un tout jeune homme dont le talent littéraire déjà formé est très remarquable. Il écrit à l'*Autorité*. Et il sait introduire de l'ironie dans ses opinions qui, en principe, semblent peu hospitalières à l'ironie. Il a de l'esprit et des lettres, beaucoup d'esprit et beaucoup de littérature. Il faudrait lire l'*Autorité* pour lire ses articles. Mais la vie nous distrait et nous ne pouvons pas songer à tout. Il n'est plus là, George Grippon, qui net et clair, élégant et soigneusement précis, et souriant un peu, décrivait les séances avec un si grand détachement des parlementaires d'ici-bas. Lucien Burlet a succédé au *Gaulois* à Robert Mitchell. Il a de l'esprit, un peu apprêté quelquefois, et ce bon ton que M. Arthur Meyer exige de ses rédacteurs et dont il est homme à leur donner l'exemple. Puis Garapon, qui se laisse vivre et pense que, dans tous les partis politiques, il importe de ne pas être plus royaliste que le roi ; excellent philosophe en qui le journaliste n'est point inférieur au philosophe. Et dans un groupe, Albert Goullé, révolutionnaire mélancolique ; Vuillaume, le plus sympathique des radicaux-socialistes, extrêmement instruit des choses de l'histoire contemporaine, riche d'anecdotes significatives, qui participa un peu au mouvement communaliste de 1871, car il fallait bien que sa jeunesse se passât ; Varenne, qui décharge sur vous son opinion à bout portant, qui a de l'assurance, une belle barbe et du talent. Et j'en oublie que je ne devrais pas oublier : Valoys, le fin Georges Hément, frère d'Edgar Hément, Montégut, Aubry, président de l'Association des journalistes parlementaires...

Ainsi se coudoient chaque jour les écrivains qui collaborent le plus à former l'opinion politique de la France et ne sont pas indignes de cette mission qu'ils accomplissent sans forfanterie et sans qu'ils en paraissent accablés. Mais la foule est moins dense dans la Tribune des directeurs de journaux que j'ai beaucoup fréquentée, encore que je n'eusse ni la prestance, ni l'indifférence absolue aux idées, qui sont indispensables à un bon directeur de journal parisien. Les principaux directeurs de Paris honorent par intermittence cette tribune de leur présence. M. Arthur Meyer en serait le principal ornement, si Mme Marguerite Durand ne venait souvent l'embellir, l'éclairer et comme l'illuminer de sa beauté radieuse. La province y est aussi très bien représentée. Ici M. Ferdinand Réal, de Reims, et maintenant de Bordeaux, qui est grave et bienveillant et qui considère sans malveillance préalable la plupart des ministères. Là M. Maurice Sarraut qui personnifie, à la Chambre, la force gigantesque de la *Dépêche de Toulouse*. C'est un esprit très cultivé. Il sait exactement pourquoi il a telles opinions et non par des opinions contraires ; mais, comme il figure la province, il voudrait bien nous y convertir. C'est une très estimable ambition. Sa conversation, qui ne convainc pas toujours, mérite souvent de persuader.

Mais entrons dans l'intimité des journalistes parlementaires. Un grand salon précède la tribune des Directeurs. On y joue un whist, avec un grand mépris des politiciens qui ergotent en séance. Papillaud est puni de son antisémitisme, car il a presque constamment pour partenaire Edgar Hément qui est Israélite. Au reste, ils sont parfaitement d'accord. Ils s'entendent tous deux beaucoup mieux que s'ils étaient tout deux antisémites. Papillaud se livre, par moments, à d'exquises plaisanteries.

A l'autre bout de la grande table, M. Pierre Baragnon travaille depuis trente ans. On l'appelle « l'oncle ». Il est le « Sarcey « du journalisme parlementaire. Il écrit, il écrit à perte de vue. Il rédige le *Courrier du soir*, un journal qui paraît sans bruit. Il est, avec cela, un imprimeur omnipotent de l'Isère. Et les députés de ce département viennent lui faire leur cour : parmi eux Chabert qui fut boucher, et Chenavaz, l'homme du monde qui sait le mieux crier : Parlez-nous de la Saint-Barthélemy ! ou bien : Vous avez donc oublié la révocation de l'Édit de Nantes ?...

Nous n'avons pas le temps de descendre aujourd'hui dans le grand brouhaha de la salle des Pas-Perdus ; nous aurions pu y saluer Georges Abric, journaliste parlementaire né, et quelques autres encore. Mais, croyez-moi, ce monde des journalistes parlementaires est bien supérieur à sa réputation. Il devrait être considéré avec plus de faveur. Au reste, les journalistes parlementaires savent être, eux aussi, des philosophes, des psychologues, des moralistes et des écrivains. J'ai comparé : il n'y a pas plus de fautes de français dans les courriers parlementaires que dans les courriers dramatiques. Et les fautes de français des journalistes du Parlement ont au moins sur les autres une supériorité : elles sont sans prétention.

J. Ernest-Charles.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The Teachings of Dante (Les enseignements de Dante), par M. Charles Allen Dinsmore (Houghton, Mifflin and C°, éd., Boston).

Cette étude sur Dante, grave et recueillie, porte néanmoins un cachet de dilettantisme. Elle a le tort d'avoir été faite, non sur le texte original, mais d'après des traductions, excellentes d'ailleurs. L'auteur explique avec franchise la genèse de son livre. Un après-midi d'été, accablé par la chaleur, il chercha, pour se distraire, une lecture attrayante. *L'Enfer* lui sembla indiqué, tant était puissante, ce jour-là, l'obsession de la température trop élevée. M. Dinsmore feuilleta la traduction en vers de Longfellow et il fut saisi de son charme. A l'indolence première succéda vite un intérêt profond et, pendant l'année qui suivit cette mémorable lecture, il se consacra tout entier à l'exploration de l'œuvre dantesque. C'est trop peu d'une année pour un semblable travail; aussi l'auteur évite-t-il les recherches méticuleuses et ardues. Il touche légèrement aux côtés historiques et littéraires de la *Divine Comédie*, il l'analyse du point de vue moral et chrétien. Ce parti pris a de nombreux inconvénients, qui apparaissent d'autant plus que l'auteur tombe à maintes reprises dans la prédication. Sa familiarité soudaine avec l'œuvre de Dante l'exalte et lui fait faire des conjectures surprenantes : il aperçoit une magnifique solidarité entre les penseurs contemporains qu'il admire le plus et Dante qu'il vient de découvrir. Ainsi Herbert Spencer, Frédéric Harrison et Matthew Arnold se trouvent en étroite parenté de pensée avec le divin poète. M. Dinsmore généralise avec audace. Il ne prouve pas, il affirme. Son livre est, à tout prendre, édifiant.

Stikhotvorénia i prosa (Vers et prose), par M. Ivan Roukavitchnikov.

Ce recueil n'est pas sans valeur. Il y a de la facilité, des trouvailles de forme parfois heureuses dans les vers, et les fragments de prose sont d'un style très agréable; mais ces qualités ne rachètent pas la monotonie fatigante de l'inspiration. Le poète est rongé d'un besoin presque maladif d'analyse et c'est sa propre âme désabusée qu'il scrute et qu'il étudie. Les sentiments qui le préoccupent manquent de profondeur et de force; il s'en rend compte avec une espèce de joie et s'écrie : « Je suis faible et orgueilleux », et on a la conviction qu'il aime sa faiblesse autant qu'il admire son orgueil. Il demande à grands cris la sincérité absolue. Pour donner l'exemple probablement, il s'acharne à peindre ses moindres sensations, à noter tous les frémissements de son cœur las ; mais, par une espèce d'ironie, ce livre, qui est une confession, sent la pose et la recherche. Il est tout imprégné de douleur et il n'émeut pas, parce que cette douleur s'écoute avec complaisance et se drape avec coquetterie. Aucune vie dans ces pages où s'agitent et font mine de se tordre des ombres pâles. Des remarques fines quelquefois et tristes, noblement, élégamment tristes : « Il y a des êtres dont les regards disent que ce qu'ils ont de plus grand et de meilleur à offrir, ce sont leurs larmes. » M. Roukavitchnikov n'est nullement représentatif des « jeunes » en Russie. Il n'appartient à aucun cénacle.

Ivan Strannik.

FRANCE

De tout, par J.-K. Huysmans (Stock).

Il y a de tout, en effet, dans ce volume, et c'est merveille de voir comme, avec un égal soin et de semblables procédés d'art, J.-K. Huysmans y décrit des intérieurs de chapelles et de cafés, les savoureuses délices de la piété et celles, mêlées d'amertume, de tels apéritifs, par exemple. On ne peut évoquer d'une façon plus saisissante qu'il ne le fait le chant alterné de l'orgue et d'une voix frêle de nonne proférant le *Kyrie Eleison :* « le contraste est si violent de cette pauvre voix de linon que rien ne soutient et qui implore au travers de la grille, et de cette tempête majestueuse de l'orgue qui reprend à son tour la même plainte et l'amplifie, la roule et l'emporte sous les voûtes, que l'on souffre d'une sorte de malaise et de froid... » Et n'est-elle pas aussi d'une subtile et singulière justesse, cette distinction que Huysmans établit entre les apéritifs pris chez soi ou au café; il faut qu'ils soient dégustés « devant une table à plate-forme, mal essuyée, de marbre ». Ils sont, au fond, de fâcheuses mixtures. Même aiguisée par de l'anisette, assouplie par de l'orgeat ou de la gomme, devenue plus débonnaire par la fonte du sucre, l'absinthe sent quand même les sels de cuivre, laisse au palais le goût d'un bouton de métal longuement sucé, par un temps mou. » Néanmoins, elle « s'impose » au buveur, si elle est prise dans l'atmosphère spéciale et le mystère du café... Ce livre est curieux, amusant par la riche ingéniosité du vocabulaire, la sûreté de la méticuleuse analyse des plus diverses délectations...

La Croix de Malte, par Marcel Boulenger (*Revue Blanche*).

Le Page, on s'en souvient, était une jolie chose. *La Croix de Malte* révèle peut-être plus de sûreté

encore de la part de cet habile écrivain ; il me semble pourtant qu'il y avait dans *le Page* une plus amusante fantaisie ; et la description de Florence était si jolie ! Mais *la Croix de Malte* est encore charmante. Le héros de ce petit roman, Rémy La Nérissaie, héritier d'un nom ancien, autour duquel il y eut, par les siècles, de la gloire et du scandale, manque, quant à lui, d'argent et de conscience morale. Or, ce premier défaut le gêne, mais le second lui sert beaucoup à se tirer d'affaire. Il est un intrigant subtil et un aventurier. Sans être extrêmement raffiné de sentiments, il n'est pas grossier dans ses goûts ; il a de l'esprit et de la bravoure ; et quelques qualités brillantes lui donnent assez bon air malgré sa bassesse essentielle. Le caractère est très joliment dessiné, avec cette élégance un peu sèche et cette précision qui sont la grâce même du fin talent de M. Boulenger. Les autres personnages, encore combinés avec art, ne sont pas aussi spéciaux; cette espèce de fat de M. Dupont-Slugget est cependant curieux de vanité naïve et sotte, et sa femme est gentille comme tout. Du reste, entre tous ces gens-là, il ne se passe pas grand'chose. Ils s'agitent, plutôt qu'ils n'agissent, comme de remuantes et frivoles marionnettes, et cela est très bien ainsi... Le style de M. Boulenger, qui est exquis, très personnel, spirituel, aigu, expressif, est quelquefois un peu gâté par de petites négligences.

Les Lunaisons, par Jansar (Flammarion).

Dans une préface, M. Jansar s'élève hautement contre « les règles étroites qui paralysent et dénaturent la poésie » et il se demande pourquoi la poétique n'admettrait pas une extrême variété de mesures. Considérant la rime comme un accord, il regarde comme un singulier despotisme de prescrire que chaque unité rythmique se termine par un accord. M. Jansar explique ainsi pourquoi il ne s'est pas astreint aux exigences de la métrique traditionnelle. « Mon cœur et mon cerveau, dit-il, battaient la mesure ; ces deux mesures souvent se sont contrariées. » Il y a, en effet, dans ses vers, une originalité hardie, une désinvolture agréable ; quelquefois, il est vrai, son rythme est bizarre à l'excès, étonne, déconcerte ; on peut être dérouté par de singulières harmonies auxquelles l'oreille n'est point faite ; mais cette poésie, un peu extravagante, est curieuse et digne d'intérêt.

Mariages d'aujourd'hui, par Madame Lescot (Calmann-Lévy).

A la mort de M. d'Erlanges, on s'aperçut que sa fortune était fort compromise. Maurice d'Erlanges, son fils, était un brave et courageux garçon ; quand on lui apprit la catastrophe, il répondit : « La ruine seulement ? » Mais Mme d'Erlanges, mère de ce noble jeune homme, ne vit pas les choses de la même façon ; elle dit : « Si cela ne te semble pas suffisant, Maurice, c'est qu'en fait de malheur tu es difficile à satisfaire... » Ils vinrent à Paris, s'installèrent avec autant de simplicité que le put Maurice, malgré l'amour de paraître que Mme d'Erlanges conservait. Leur ancienne situation leur permit cependant de voir « un peu de monde », et Maurice aima et fut aimé. Malgré bien des difficultés évidemment qui, longtemps, firent obstacle à la réalisation de son bonheur, enfin, il épousa Christiane... Cette petite histoire est contée par Mme Lescot de la manière la plus fine et la plus agréable.

Les éphémères M'as-tu vu, par Louise France (Juven).

Ce sont ici les souvenirs de trente ans de théâtre, et de douloureux souvenirs, en dépit de l'entrain et de la gaieté narquoise qu'affecte, en nous les contant, la valeureuse Louise France. Cette grande artiste n'a pas eu de chance, au sens où l'on prend ce mot, puisque les somptueux triomphes, la fortune et tout cela ne sont pas venus à elle ; mais elle a réalisé une forme d'art absolument spéciale, et avec une incomparable maîtrise, — c'est à cela sans doute qu'elle doit cette espèce de sérénité qui lui permet d'évoquer sans amertume tant de tristesses. Elle dessine de curieux types de « M'as-tu vu », généralement miséreux, qui traînent dans des tournées déplorables, s'acharnent à de pauvres tentatives qui échouent, et recommencent sans cesse, sans espoir, pour ne pas tout de suite sombrer tout à fait. Ils sont un peu grotesques et très à plaindre, et Louise France ne les traite pas tant avec ironie qu'avec pitié. La pitié, chez Louise France, prime tous les autres sentiments ; cela se manifeste ici de même que dans son talent dramatique, et c'est le principal intérêt de ces pages de nous la montrer telle qu'elle est au naturel, triste dans son rire et généreuse dans sa raillerie.

Souvenirs de M. Delaunay, recueillis par le comte Fleury (Calmann-Lévy.)

M. Delaunay, le comédien illustre, n'a pas écrit de mémoires, à proprement parler, encore que l'y encourageât le comte Fleury. Mais celui-ci, qui insistait, obtint du « tout charmant sociétaire » communication de quelques notes, de la correspondance complète ; à cela, il joignit tout ce que lui apprenaient les conversations nombreuses qu'il eut avec son héros, et, de cette façon, il put composer le présent volume de « Souvenirs », qui est intéressant et agréable. On y trouvera beaucoup d'anecdotes curieuses et dont on ne saurait nier l'importance historique sans faire offense à la Comédie-Française ! Au sujet des Brohan, et de Madeleine spécialement,

de jolies pages; d'autres aussi au sujet de Croizette, de Got, de Bressant... Le volume est accompagné d'une préface de M. Claretie, auquel M. Delaunay rend hommage. Oh! souvenirs!... Il y eut un temps, et qui n'est pas si éloigné, où M. Claretie et M. Mounet-Sully n'avaient que des gentillesses l'un pour l'autre. Un jour, M. Mounet-Sully était découragé; il venait d'avoir un immense succès dans *Zaïre*, mais il était découragé tout de même. Pour le remonter, M. Claretie ne savait que faire. Une idée lui vient. Il demande au glorieux tragédien son album et, séance tenante, avec cette facilité que nous lui savons tous, il lui écrit une page ou deux sur la grandeur de l'art dramatique, Roscius, Talma, des phrases, mais de nature à plaire... MM. Delaunay et Fleury omettent de nous dire si cela suffit à « remonter » Mounet-Sully tout à fait.

Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance avec ses amis français, par E. HALPÉRINE-KAMINSKY (Fasquelle).

Ce livre s'appellerait plus justement *Lettres d'Ivan Tourgueneff à ses amis français, publiées et annotées par E. Halpérine-Kaminsky*. Il n'en est pas moins précieux pour cela. Un très grand nombre de ces lettres n'ont, à vrai dire, aucune espèce d'intérêt; d'autres sont curieuses. Mais c'est une chose bien étonnante que le sans-gêne avec lequel nous allons maintenant lire tout cela qui n'a pas été écrit pour nous. Il est probable, en effet, que si ces lettres avaient été destinées à être publiées, on n'y trouverait pas, à la même date, des choses très affectueuses écrites à Zola et, dans une lettre à un autre, ce jugement sur ce même Zola: « J'ai lu le feuilleton de Zola... Que voulez-vous? Je le plains. Oui, c'est de la compassion qu'il m'inspire... » Du reste, M. Halpérine-Kaminsky expose assez complètement l'affaire Tourgueneff-Daudet, qui fit jadis quelque bruit... Mais tout cela, en somme, n'a rien à faire avec l'art de tous ces gens-là, et puisqu'ils ont mis dans leur art le meilleur d'eux-mêmes, on pourrait bien ne pas aller chercher leurs lettres pour y découvrir de pauvres gens qui bavardent à tort et à travers...

Propos de Felix Faure, par SAINT-SIMONIN (Ollendorff).

Voici de la bonne comédie. Un bourgeois de ce temps, qui fit son chemin d'une manière exceptionnelle et à qui sa veine prodigieuse monta la tête, s'y peint au naturel, avec simplicité, tel qu'il fut, pour notre joie et notre divertissement. Il parle, il parle, il est tout rond, brave homme, gobeur et qui se gobe, pas très malin, mais cordial dans sa vanité, réjouissant. Il a des opinions sur tout, — et des tuyaux! Il sait ce qu'on a bien voulu lui dire; ça lui suffit pour reconstituer la vérité probable. Il dit: « Dès le début, il fut visible que je faisais bon effet sur les Russes. C'est bête ce que je vais te dire, mais c'est vrai: ma haute taille, mon apparence d'homme solide m'ont servi dans ce pays où il y a tant d'hommes grands. Si j'avais été un petit vieux rabougri, je n'aurais pas produit sur les foules slaves la même impression... » Il dit encore: « La bonne humeur vient de la bonne santé. J'ai un estomac de fer, comme tu le sais... C'est avec ces riens que je suis devenu populaire. » Il dit encore: « C'est une figure populaire que celle de la *Duchesse*. C'est une femme rare. Elle a quelque chose qui ne court pas les rues: un caractère. » Et il raconte l'histoire de Quesnay de Beaurepaire qui voulait se battre en duel avec son propre frère parce que celui-ci n'était pas républicain; et, avec son bon sens parfait, il commente ainsi cette anecdote: « Il y a dans l'administration française, dans un des postes les plus élevés, les plus en vue, les plus enviés, les plus attaqués, un homme qui a des accès de démence. » Je ne connais pas de livre plus amusant, plus savoureux que celui-ci...

Notes et Souvenirs, par VICTOR DURUY (Hachette).

Ces mémoires sont très intéressants. Toute la partie, principalement, qui concerne le ministère Duruy, les réformes qu'apporta Duruy à l'instruction publique, n'a pas seulement une importance historique, mais elle sera bonne à méditer pour quiconque se mêle de ces problèmes. Le plan de Duruy était étendu et précis; il ne négligeait rien, ni les programmes, ni les questions pratiques, et il ne fit pas moins pour l'amélioration du sort des instituteurs que pour la constitution de leur enseignement. Il y a aussi dans cet ouvrage, qui est écrit avec infiniment de bonne grâce et de simplicité, des anecdotes amusantes, de curieux portraits, de jolies choses. On y trouve, par exemple, tout le détail de la jadis célèbre histoire des « deux morales », qui troubla tant le pauvre Nisard. C'était à la soutenance de thèse de Duruy; à propos d'Auguste, Nisard voulut (trop ingénieusement) distinguer les principes d'après lesquels on doit juger un empereur ou un simple particulier; il dit: « Il y a deux morales. » Duruy et le doyen répliquèrent ensemble: « Il n'y en a qu'une seule »; le public se fâcha contre Nisard. Et le voilà ensuite qui veut démentir, qui tâche d'obtenir l'assistance de Duruy, et il leur crie: « N'est-ce pas que je n'ai pas dit ça? — Mais si, vous avez dit ça!... » Nisard en voulut toujours à Duruy. Il le guetta. Mais Duruy se méfia. Dans une tournée d'inspection, Nisard va chez Duruy qui fait sa classe à Charlemagne. Duruy devait, ce jour-là, faire une leçon sur le XVIIIe siècle, Voltaire, Rousseau; sujet dangereux! Vite il change de sujet, traite du système colonial des États européens... Nisard s'in-

struit !... Les mémoires de Victor Duruy, enjoués et charmants quand ils le veulent, sont graves généralement, et ils témoignent de la noblesse d'esprit et d'âme de leur auteur.

La logique de Leibniz, par Louis Couturat (Alcan).

Leibniz disait : « Ma métaphysique est toute mathématique », et encore : « Les mathématiciens ont autant besoin d'être philosophes que les philosophes d'être mathématiciens. » Or, dans les commentaires auxquels a donné lieu la philosophie de Leibniz, la mathématique et la métaphysique ont toujours été séparées, ce qui dénature absolument son système. M. Louis Couturat répare cette erreur d'interprétation en étudiant Leibniz du point de vue de la logique, parce que celle-ci « est le centre et le lien de ses spéculations métaphysiques et de ses inventions mathématiques ». Il a dû pour cela compulser les manuscrits de Leibniz conservés à la bibliothèque de Hanovre ; car, sauf quelques fragments, les principaux traités de logique de Leibniz sont actuellement encore inédits. On trouvera, en outre, dans cet ouvrage remarquable, de très intéressants chapitres sur des questions un peu moins difficiles que celle, par exemple, de l'application de l'algèbre à la logique ou des rapports du calcul infinitésimal avec l'ontologie... Les pages consacrées au projet leibnizien d'une langue universelle, à Leibniz fondateur d'Académies, sont extrêmement curieuses. Leibniz qui, dès sa jeunesse, avait rêvé d'une « Internationale des savants », espérait, en unifiant les méthodes et les doctrines, faire collaborer tous les hommes de science et de pensée à l'œuvre collective de la science, et ainsi assurer la paix universelle et le bonheur de l'humanité.

Le joyau de la mitre, par Maurice des Ombiaux (Ollendorff).

Voici l'histoire de saint Aubin, patron des buveurs, dans l'ancien temps, à Liège. Sa sainteté n'empêchait cet homme excellent de boire comme pas un. Il absorbait de merveilleuses quantités de pots de vin et de péket ; mais il était vénéré, à Liège et à la ronde, pour son savoir et sa gaieté, et sa pensée engourdie prenait toujours un nouvel essor dès qu'il avait bu. Aussi le Prince-Évêque l'avait-il en toute particulière estime... Le Prince-Évêque avait aussi en estime particulière une belle fille nommée Balbine, à laquelle, dans son amour, il avait donné un parchemin dûment signé et paraphé, enjoignant à tous d'obéir à Balbine comme à lui-même en toutes choses licites et illicites. Or, cette Balbine avait au cœur une autre tendresse que celle du Prince-Évêque : elle adorait le jeune Alain, de Dinant. Pour arranger ces choses compliquées, l'ingénieuse a recours à la science de saint Aubin, et afin de le bientôt gagner à sa cause, elle lui montre, la rouée, l'ordre signé du Prince-Évêque ; en outre, elle lui promet de suaves buveries. Saint Aubin fut à la hauteur de la confiance que lui témoigna Balbine, et, par Balbine, il eut alors une grande influence sur l'esprit du Prince-Évêque, et il obtint de lui mille faveurs dont il fit profiter le peuple et les bourgeois de Liège. Quand il mourut, il alla au Paradis et mit de la gaieté dans cet endroit grave... Cette petite histoire flamande est joliment racontée par M. Maurice des Ombiaux.

La Philosophie russe contemporaine, par Ossip-Lourié (Alcan).

La philosophie russe n'apparaît pas, dans cet ouvrage, comme très originale ni considérable. Pourrait-il en être autrement ? D'abord, elle ne date que d'un siècle et demi, car, avant 1755, date de la fondation de l'Université de Moscou, on n'enseignait dans les académies ecclésiastiques que la scolastique orthodoxe. Ensuite, on ne sait que trop toutes les persécutions au moyen desquelles l'empire des tsars s'est garé du danger de la pensée libre. L'enseignement de la philosophie dans les Universités fut sujet à toutes les péripéties. Nicolas Ier inaugura son règne par la suppression de la chaire de philosophie à Moscou. Ensuite, il est vrai, on la rétablit et d'autres chaires de philosophie furent créées ailleurs, mais le gouvernement surveille les professeurs au moyen d'espions, leur interdit de faire leur cours s'ils témoignent de quelque liberté d'esprit, les expulse, les emprisonne, les exile. Pobedonostzeff, lui, n'est pas inquiété, certes ; il est le philosophe officiel, le sociologue d'État, et il a un excellent procédé de discussion, qui consiste à lâcher des cosaques armés de fouets sur ses adversaires...

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon. *Études et souvenirs sur la deuxième République et le second Empire* (1848-1870), par Quentin-Bauchart, mémoires posthumes publiés par son fils (première partie) ; — *L'étrangère*, roman, par Leroux-Cesbron. — Chez Alcan, *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, texte avec commentaire par Eugène Blum, préface par G. Compayré. — Au Mercure de France. *Les premiers hommes dans la Lune*, roman, par H.-G. Wells, traduit de l'anglais par H.-D. Davray. — Chez Ollendorff, *Le Crépuscule*, roman, par Georges Ohnet. — Chez Émile Paul, *Souvenirs d'un caporal de Grenadiers* (1808-1809), publiés par le comte Fleury. *L'enseignement primaire congréganiste*, par Maurice Level (2e tirage revu). Extrait complété de l'article paru dans la *Revue* du 17 août 1901 (Schleicher).

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Great Attraction. — Un Barnum de l'Exposition panaméricaine de Buffalo a imaginé une attraction incontestablement inédite : le voyage aux Enfers. Des squelettes très aimables guident les spectateurs à travers un immense souterrain où sont figurés les Enfers de la mythologie antique et de la *Divine Comédie*. On passe le Styx dans la barque à Caron, on assiste à tous les supplices classiques et toutes les visiteuses ont une attaque de nerfs ou s'évanouissent. Bref, c'est délicieux.

Le tabac et la civilisation. — M. W. A. Penn consacre un gros volume à célébrer les louanges du tabac (*The Soverane Herbe*, à Londres, chez Grant Richards). Il observe qu'il y a coïncidence « entre l'introduction du tabac sur le vieux continent et les progrès essentiels de la civilisation moderne ». Et vite il conclut que ceci fut la cause de cela. « L'âge d'or de l'Angleterre fut l'ère du tabac ; les géants de la littérature, de la politique, de l'action, furent inspirés par la fumée du tabac, et l'on peut dire que l'Empire Britannique a été fondé au milieu d'un nuage de fumée. » L'image est peut-être fâcheuse, car elle évoque fatalement une contre-partie. Malgré soi on pense aux pipes des Boers.

Le jeu d'échecs et la civilisation. — Un autre Anglais, M. Antony Guest, affirme que la passion du jeu d'échecs est, dans une nation, un signe certain de civilisation supérieure (*The International Aspect of chess* dans l'*Empire Review*). Que de thèses bizarres ! L'Espagne, au temps de sa splendeur, adorait le jeu d'échecs, s'écrie M. Guest, et de même l'Italie de la Renaissance. Or, voyez ce qui se passe aujourd'hui : les Espagnols ne jouent plus aux échecs, et c'est à peine si les Italiens s'y remettent. La France, depuis la Révolution, ne joue plus aux échecs. Il paraît à M. Guest que notre pays n'a plus exercé dans le monde aucune influence depuis 1789. L'Allemagne et la Russie commencent à jouer aux échecs. En Grande-Bretagne, aux États-Unis, au Canada, en Australie et Nouvelle-Zélande, on cultive avec fureur le jeu en question. Par conséquent, *Rule, Britannia*.

Le Centenaire de Bellini. — Les fêtes en l'honneur de Bellini devaient commencer le 3 novembre, car ce jour-là il y a eu cent ans que le compositeur est né à Catane. On a, selon la formule, « ajourné » le gala, à cause de la peste qui tourmente Naples et le sud de l'Italie. En attendant, les revues de la péninsule publient force articles sur l'auteur de *la Norma*. La *Nuova Antologia* déclare sans rire que le goût de la musique était héréditaire dans la famille de Bellini, puisque le père de celui-ci jouait des cymbales ! Ensuite elle s'indigne contre les malveillants qui prétendent que la musique de Bellini est légèrement surannée. La preuve que cette musique sera jeune à jamais, c'est que Wagner et Schopenhauer l'ont dite supportable ; et puis il y a un critique allemand qui a écrit : « Je brûlerais volontiers toutes les partitions italiennes, sauf *la Norma*. » Un détail que l'on ignore généralement, c'est que Bellini est mort à Puteaux (le 23 septembre 1835), et que sa tombe a été au Père-Lachaise jusqu'en 1876, date à laquelle la municipalité de Catane a obtenu de faire transférer le cercueil dans la cathédrale de cette ville.

La légalisation du lynchage. — Depuis le crime de Czolgosz, la peur de l'anarchie affole beaucoup de Yankees à un degré à peine concevable. Voici un M. Edwin Lehman Johnson, notable négociant de Memphis, qui écrit aux journaux de son pays pour demander la légalisation du lynchage. L'idée lui est venue, non pas « de nuitt, en enntenndagnt cannter lou rossignöou, », mais en entendant hurler un homme qu'on enterrait vivant, en présence de deux mille « citoyens », à Winchester, Tennessee. Le malheureux avait assassiné une femme, et « de sang-froid », ajoute le notable négociant, comme s'il en savait quelque chose. Et le même notable déclare en propres termes : « Je n'hésite pas à déclarer que cette exécution n'était pas plus cruelle que le crime qu'elle châtiait. » Il ne regrette qu'une chose, c'est que cela n'ait pas eu lieu avec un certain apparat officiel et en application d'une sentence de « justice ».

La New-Yorkite. — C'est une maladie locale que le Dr John H. Girdner affirme étudier depuis vingt-cinq ans, et sur laquelle il publie une brochure déjà fort commentée. Au point de vue cérébral, la new-yorkite se révèle, dit-il, par une mégalomanie plus pernicieuse que l'hypertrophie (mentale) des Bostoniens et l'éléphantiasis (mentale) des naturels de Chicago. Symptômes moraux : des sentiments faibles, courts et rares. Symptômes physiques : la rapidité et la nervosité des mouvements, et l'inutilité de la plupart de ceux-ci. Traitement : la cure d'air et de lumière, appliquée au cerveau et au cœur. On pourrait faire observer au Dr Girdner que la new-yorkite est endémique depuis un bon demi-siècle dans toute agglomération de plus de cinquante êtres humains.

Drame de la photographie. — Un jeune homme, nommé Allen Mac Caskill, de Detroit, Michigan, avait disparu depuis plusieurs années. Le 17 mars dernier, — raconte la *Popular Science*, — sa sœur, Mrs. Booth, regardait, avec quelques parents et amis, un journal illustré où était représentée, d'après des photographies, l'entrée des troupes américaines à Pékin. On voyait, dans une de ces images, un soldat tomber, mortellement blessé d'une balle, au premier rang d'un détachement du 14e régiment de « United States Infantry ». Mrs. Booth poussa un cri atroce et perdit connaissance. Lorsqu'on l'eut fait revenir à elle, elle se mit à pleurer en gémissant : « Allen ! mon frère Allen ! » Elle montra l'image. Tout le monde reconnut le jeune homme. On écrivit au ministère de la Guerre pour avoir des renseignements. Allen avait en effet été tué en entrant à Pékin.

R. Candiani.

… Chamerot et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41567 *Le Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 14 DÉCEMBRE 1901.

AUX LECTEURS DE LA *REVUE BLEUE*

Au moment où j'ai l'honneur de prendre la direction de la *Revue Bleue*, je tiens à exprimer brièvement à ses lecteurs, ses amis, quelles sont nos intentions et quelles sont nos idées.

M. Henry Ferrari, pendant le cours de sa longue direction, a su conserver à la *Revue Bleue* sa parfaite tenue littéraire, son autorité morale et sa rare indépendance. Il n'est personne qui ne lui soit reconnaissant de son heureux effort. Saurions-nous faire mieux que de persévérer !

A cette heure, les problèmes politiques, économiques et sociaux prennent une importance capitale. Nous ne méconnaîtrons pas cette importance.

La *Revue Bleue* est républicaine. Elle le fut dès sa fondation. Elle restera telle. Nulle revue ne conserva une doctrine aussi franche, aussi ferme. Républicaine, la *Revue Bleue* est et restera libérale. Naturellement nous n'entendons pas ce mot dans le sens étroitement parlementaire. Il suffit qu'on sache bien notre volonté d'être libéraux dans le sens le plus étendu et de l'être le plus complètement possible. La *Revue Bleue* a toujours été — c'est son honneur et sa force — une revue de discussion modérée, claire et persuasive ; elle ne sera jamais un organe de polémique ni de partis.

Aujourd'hui où les nations échangent davantage leurs influences et leurs idées, nous tâcherons d'accompagner, de guider ce grand mouvement universel. La France ne peut que gagner, ce nous semble, à être instruite de toutes les tendances qui, de l'étranger, tâchent de s'imprimer en elle. D'ailleurs, ne lui arrive-t-il pas souvent de reconnaître en ces idées, en ces doctrines qui semblent émaner des pays étrangers, des impulsions qu'elle-même jadis communiqua au monde? Nous prétendons, toutefois, ne pas céder à ce cosmopolitisme irréfléchi qui risque d'énerver les énergies françaises et d'affaiblir notre originalité. Nous prétendons, au contraire, affermir cette originalité nationale.

M. Henry Ferrari écrivait ici même avec fierté, en inaugurant naguère son heureuse et durable direction : « La *Revue Bleue* est assez forte pour décliner tous les patronages, assez appréciée pour faire appel à tous les talents. » Nous acceptons tout entière cette formule excellente qui est un véritable programme.

Ce programme, nous nous appliquerons à le réaliser ; l'indépendance totale sera comme par le passé la caractéristique de la *Revue Bleue*. Elle

n'a besoin d'aucun patronage : elle n'en recherchera aucun ; elle n'en subira aucun.

La *Revue Bleue* sera toujours assez forte des services qu'elle a rendus incessamment aux lettres, du prestige de tous ceux qui ont collaboré à son progrès et qui sont, à peu d'exceptions près, nous pourrions dire sans exception, tous les écrivains illustres ou notoires de la France depuis quarante ans. Les collaborations et les concours ne lui manqueront pas plus qu'autrefois. Mais autour des grands noms de la littérature contemporaine, nous grouperons, par un soin continu et patient, les noms des jeunes écrivains, qui, peu à peu, s'acheminent à la célébrité et quelques-uns à la gloire.

Quant aux membres de l'Université qui, par leur science profonde, leur désintéressement, leur haute dignité morale sont l'honneur et l'orgueil de la France dans le monde, ils furent de tous temps et resteront, nous en sommes convaincus, nos lecteurs, nos collaborateurs, nos amis. Ils veilleront avec nous à ce que rien n'échappe à la *Revue Bleue* de toutes les grandes questions qui sollicitent les curiosités infatigables des esprits.

Tous les échos de l'actualité retentiront dans notre Revue. Nous la rendrons, en outre, aussi attrayante et vivante que possible. Nous espérons que la *Revue Bleue* sera de plus en plus l'organe préféré de tout ce grand public cultivé devenu si considérable en France. A l'étranger aussi, la *Revue Bleue* jouit d'une autorité littéraire et morale chaque jour affermie. Nous travaillerons à maintenir l'une et l'autre.

Nous comptons ainsi accomplir, dans la mesure de nos forces, une œuvre patriotique, une œuvre française.

FÉLIX DUMOULIN.

PROPOS DE MORALISTE

Le krach du divorce.

Savez-vous une chose ? C'est qu'on ne divorce plus ! Plus du tout, ce serait trop dire. Vous ne voudriez pas. Le divorce est trop fécond en « surprises » amusantes et en situations admirablement bouffonnes pour que cette institution récréative ne fût éminemment regrettable, si elle venait à disparaître. On tremble à y songer.

Le divorce n'est pas seulement divertissant à souhait; il est, ce qu'on oublie très souvent, éminemment moralisateur. Lui seul, entendez-vous bien, assure l'indissolubilité du mariage. Évidemment ! Ne savez-vous pas que quand deux époux ont divorcé, puis se sont remariés, ils ne peuvent plus divorcer ? En France le mariage est indissoluble à la condition qu'il ait été rompu. C'est un emprunt de la législation à la chirurgie. Il est très connu en chirurgie que le membre brisé, puis ressoudé, est plus fort à l'endroit de la fracture qu'à tout autre endroit. Là où il fut cassé il est incassable. Ainsi le mariage. Le mariage simple peut être dissous, le mariage dissous puis raccommodé est indissoluble. C'est comme un double mariage, le double nœud que les femmes ont inventé pour nouer les lacets de leurs souliers et qui est si solide que, non seulement il ne se défait pas dans la rue, mais qu'encore, rentrées chez elles, elles ne peuvent pas parvenir à le dénouer.

C'est à ce point que le seul moyen d'être marié indissolublement, c'est de se marier, d'abord ; mais cela n'est rien du tout, et puis de divorcer, et puis de se remarier sur nouveaux frais. C'est alors qu'en voilà pour la vie. Une jeune fille chrétienne et pénétrée jusqu'aux moelles de préjugés ancestraux épouse un monsieur, lui fait une vie d'enfer, ou tout au moins de purgatoire, le pousse au divorce, l'y amène, obtient cette récompense de ses vertueux efforts ; le retrouve dans le monde, le séduit par une pointe de regret qu'elle semble dissimuler et qui n'en paraît que mieux, le reconquiert, l'épouse derechef et lui dit en revenant de la mairie ; car l'église n'opère qu'une fois : « Pourquoi toute cette histoire ? Mais, parce que je suis chrétienne et n'admets que le mariage indissoluble. Le seul moyen, en France, de l'obtenir est de divorcer. C'est un détour bizarre ; mais puisqu'il n'y a que ce moyen, je l'ai pris. J'ai fait le détour. Mes convictions m'imposaient de pratiquer le divorce, qu'elles condamnent, pour arriver au mariage indissoluble, qu'elles réclament. Et, comme dit le marquis d'Auberive, ce raisonnement biscornu me paraît irréfutable. C'est la faute de la législation française si le mariage soluble con-

duit au mariage indissoluble à la condition d'être dissous. »

Il y a là un roman à écrire. Je le cède à qui voudra. Je n'ai pas le temps de le délayer. About en aurait fait une nouvelle d'un comique intense. Il l'aurait intitulé « le divorce consolidateur ». Courteline en ferait une saynète de très haut goût. Si vous voulez, mon cher ami...

Donc le divorce a du bon. Il a de l'agréable, il a de l'utile, et il a même du moralisateur. Je n'aimerai jamais qu'on dise du mal du divorce sans quelque réserve de bon goût. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a cessé de plaire. On commence à rendre l'objet. Une statistique nous apprend que depuis deux ans le chiffre des divorces a baissé d'une manière que M. Naquet doit évidemment qualifier d'inquiétante. On ne divorce presque plus. Plus d'évasions. Plus de libérations. Nora la Norvégienne n'a presque plus d'imitatrices qui affirment leur droit d'abandonner leur mari et leurs enfants pour aller quelque part se refaire une âme individuelle. L'influence de la dramaturgie septentrionale a évidemment perdu de sa force.

1797 a été l'année brillante pour le divorce, le point culminant, l'année classique, l'année sainte. Depuis, décadence, affaissement, abandon, obnubilation des immortels principes. La statistique est là. Il n'y a pas à la discuter.

Et les causes? Quelles peuvent être les causes? Je ne sais pas trop; mais on peut supposer. La première idée qui vient naturellement, c'est qu'il y avait un stock de séparations à liquider. On avait un grand nombre de vieilles séparations à transformer en divorces. On a procédé à cette transformation agréable. Une fois le stock épuisé, il y a eu ralentissement nécessaire dans la production. C'est un phénomène économique connu de tous les commerçants qui ont des idées générales.

Je doute que cette idée soit juste et que ce soit l'explication de la décadence du divorce en France. Il y a dix-huit ans tout à l'heure que la loi du divorce a été rétablie dans notre pays. Évidemment, ce n'est pas en 1895, 1896, 1897 que la liquidation des vieilles séparations à convertir en divorces a eu lieu. C'est, de toute évidence, de 1884 à 1886. Ce n'est pas dix ans après que de vieux séparés se sont avisés de faire transformer leur séparation relative en séparation absolue. De si longues réflexions sont absolument invraisemblables. Non, l'abaissement des chiffres du divorce porte bien sur le divorce lui-même. Ce sont bien des divorces proprement dits, des divorces purs, que nous avons sous les yeux; et qui étaient fréquents jusqu'en 1897 et qui l'étaient moins de 1897 à 1899, et qui le sont beaucoup moins depuis deux ans. Quelle est donc la cause?

On me dira, avec ce sourire vainqueur, j'allais dire que vous connaissez bien, avec lequel on parle à un imbécile, et que par conséquent vous ne connaissez pas, on me dira : « Mais, âme simple et candide, on divorce moins tout simplement parce qu'on se marie moins; et il est assez naturel que les chiffres qui se rapportent à un de ces cas soient proportionnels aux chiffres qui se rapportent à l'autre. »

Non pas! Non pas! Ceci encore est une erreur. On se marie un peu moins, mais à peine un peu moins, et l'on divorce moins aussi, mais beaucoup moins. Les chiffres, précisément, ne sont point proportionnels. Retirez votre sourire vainqueur et transformez-le en physionomie interrogative. Quoi donc?

D'abord l'influence de la mode. Il ne faut pas y voir toute la cause; mais il faut en tenir compte. Le snobisme n'est pas tout à fait le fond de notre caractère national, mais il en est un élément fort considérable. Le coiffeur de Diderot lui disait : « Oh! Monsieur! Parce que je suis un simple carabin; il ne faut pas croire que j'aie plus de religion qu'un autre. » En ce temps-là le bel air était d'être irréligieux. Le « carabin » de Diderot voulait être du bel air. « Eh! comme un autre », comme dit Figaro, autre carabin.

Le carabinisme a été certainement pour quelque chose dans la mode du divorce. On a divorcé comme vers 1859 on s'est mis à porter des crinolines et l'on a cessé de divorcer comme en 1870 on s'est mis à porter du jupes plates. Remarquez que la gloire du divorce a duré treize ans environ. C'est très bien. C'est juste le temps d'une mode. La crinoline a duré douze ans, le divorce treize. Le divorce était un peu plus sérieux; mais c'est à peu près le même laps. Une mode en France dure l'espace d'une demi-génération, le temps qu'une génération met à passer de la première jeunesse à la seconde, c'est-à-dire le temps qu'elle met à changer de goût, et à s'apercevoir que son goût précédent ne valait rien, et à en substituer vite un autre avant d'arriver à l'âge où personne ne s'inquiète du goût que vous pouvez bien avoir.

Donc le divorce a subi la loi commune. Il a plu; il a cessé de plaire; il a été du bel air; il est devenu de mauvais ton; il a été bien porté et puis il a marqué mal. Il ne faut pas qu'il s'étonne qu'il en soit de lui comme de toute chose ici-bas.

Causes plus profondes? Il y en a. Il peut y en avoir. Est-ce que les mal mariés ne se seraient pas aperçus que le divorce, neuf fois sur dix, ne remédie à rien du tout? Le désir du divorce vient de ce que l'un des époux ou tous les deux, attribuent chacun son malheur à la présence, jugée désastreuse, de l'autre. C'est une erreur. Ce n'est pas toujours une erreur; et je serai toujours partisan du divorce, je veux dire de la possibilité légale de divorcer; mais c'est neuf

fois sur dix une erreur. Notre malheur, quand malheur il y a, ne vient pas de *l'autre*, de l'affreux *autre*. Il vient de nous. Il vient de notre mauvais caractère, de notre caractère ou trop faible ou trop violent, et les deux vont presque toujours ensemble, ou trop capricieux, ou très imparfait à quelque point de vue que ce soit. Nous ne souffrons de *l'autre* qu'en raison de notre propre infirmité, le plus souvent, bien entendu. Dès lors, ce n'est pas d'avec *l'autre* que nous devrions divorcer, c'est d'avec nous. Ce n'est pas du mauvais caractère de *l'autre* que nous devrions nous affranchir; c'est de notre mauvais caractère à nous. Dès lors encore divorcer d'avec *l'autre* ne remédie à rien du tout. Je me suis séparé de ma femme : il me reste à me séparer de moi-même. Je me suis séparée de mon mari : il me reste à me flanquer à la porte, ce qui est un peu plus difficile.

Si les prétendus mal mariés se sont dit cela, ce ne sont pas des imbéciles. Et pourquoi ne se le seraient-ils pas dit dans ce pays de France où la psychologie court les rues, et quelquefois la plus fine et la plus pénétrante en soi, sans qu'elle trouve toujours, je l'accorde, le moyen de s'exprimer comme La Rochefoucauld? C'est très possible.

Savez-vous, en son fond, ce que c'est que le désir du divorce? C'est une forme, un peu sommaire, si vous voulez, mais c'est une forme de l'optimisme. En quoi consiste l'optimisme? A croire que tout le monde et en particulier l'humanité marche à merveille, excepté notre maison. Car, évidemment, ce n'est pas en nous et chez nous que nous puisons notre optimisme, quand nous sommes doués de ce privilège. Non! personne ne se trouve heureux, du moins heureux selon ses mérites. Personne ne trouve que cela va chez lui comme dans le meilleur des mondes possibles. Personne. Seulement il y en a qui, par une illusion innocente, s'imaginent qu'il n'y a que chez eux que cela va mal et qu'il n'y a qu'eux qui soient malheureux, et que partout ailleurs c'est l'ordre, c'est la bonne marche et c'est le bonheur.

Eh bien! les voilà, les optimistes! Les voilà bien! Les voilà précisément. Et ce sont ceux qui divorcent, ou du moins qui divorçaient. Ils se disaient : « Est-il possible que j'aie une si mauvaise femme et une maison qui est toujours sens dessus dessous, *alors que toutes les femmes du monde sont charmantes*, c'est assez visible, et alors que toutes les maisons du monde sont de véritables petits paradis? Mon cas est unique. Donc mon erreur aussi est unique. Et je n'ai qu'à divorcer pour qu'aussitôt, logiquement, forcément, tout mon malheur cesse. Divorçons donc. « Divorçons », comme disait Sardou. »

Et ainsi raisonnaient nos bons optimistes et ainsi raisonnaient nos bonnes petites optimistes de leur côté. Or, c'est précisément de la façon inverse qu'il faut raisonner. Il est sage, si l'on se mêle de raisonner, de conclure, non pas de ce que l'on ne connaît pas à ce qu'on connaît; mais de ce que l'on connaît à ce qu'on ne connaît pas. Ce que nous connaissons, c'est nous-mêmes, un peu, et c'est notre maison. Ce qui est raisonnable c'est de nous regarder nous-même et notre intérieur et de nous dire : « C'est comme cela que je suis? Eh bien! tout le monde est comme cela. C'est comme cela que va ma maison? Eh bien! l'univers entier va de telle sorte, et non pas d'une autre. Je ne le vois pas? Non : mais c'est parce que le monde m'est moins familier que mon entresol, les femmes des autres moins connues de moi que la mienne, et mes semblables moins bien vus et surtout beaucoup moins sentis que je ne me sens moi-même. Donc, sans le voir, soyons en sûr. Le monde entier est fait comme mon intérieur :

Humani mores generis tibi nosse volenti
Sufficit una domus.

Conclusion : il est absolument inutile de changer de situation dans le dessein de changer de fortune. Le dessein serait illogique au suprême degré. Le moyen même de changer de situation, c'est de rester dans celle où je suis, parce que les situations anciennes s'améliorent plutôt en vieillissant. Ce n'est pas au change qu'on gagne, c'est à la persistance. Si je suis malheureux, c'est en grande partie ma faute. En transportant ailleurs mes raisons d'être malheureux, c'est-à-dire mon caractère, je déplacerai mon malheur, ce qui n'est pas devenir heureux. Restons ici et tâchons de nous y habituer. Le bonheur humain c'est un malheur à quoi l'on a réussi à s'accoutumer. »

Ce raisonnement, qui s'applique à neuf cas sur dix, si nos mal mariés l'ont fait, je les en félicite. Ils ont changé de philosophie. Ils ont passé de l'optimisme, qui est la source de toutes les infortunes parce qu'il l'est de toutes les déceptions, à un pessimisme plein de sagesse et de vérité.

Et ce raisonnement pourquoi ne l'auraient-ils pas fait? L'événement semble du moins indiquer qu'ils ont eu quelque idée très analogue. Je vous dis qu'il y a de l'espoir. Moins divorcer, c'est un symptôme. Ce n'est pas la sagesse, mais c'est le commencement du bon sens.

Émile Faguet.

EN CHINE

Souvenirs de campagne.

... Je me souviens de mon arrivée, au mois d'août de l'année dernière, sur cette côte chinoise, à bord d'un très vieux bateau, un vieux « sabot » chargé de bœufs et de chèvres. De tous les coins, partaient des meuglements, des bêlements. On ne pouvait risquer un pas sur le pont sans s'égarer à travers une forêt de cornes. Le commandant nous en aurait sûrement mis dans les cabines, de ces bêtes cornues, si les cabines n'avaient été déjà occupées par des Anglais, des Allemands, des Autrichiens, des Polonais et des Russes, toute l'habituelle suite des armées en campagne, tous vendeurs ou acheteurs, venus pour doubler leur fortune en quelques semaines, tous ne regrettant qu'une chose : que la guerre fût déjà presque terminée.

« Mais j'espère bien qu'on la reprendra ! » dit l'un d'eux, l'Allemand, dans un gros rire qui gonfle sa face bourgeonnée comme une montgolfière en baudruche. « J'ai déjà fait 10 000 dollars en moins de deux semaines ! » L'Autrichien, sec, noir, l'air d'un bâton de réglisse dans un fourreau khaki, le regarde en extase ; le Polonais s'écrie : « Ça n'est pas possible ! » et l'Anglais s'arrose de cocktails pour noyer son dépit.

Le soir, tout ce monde taille des pokers monstres, des pokers silencieux, où chacun joue avec l'envie féroce de gagner. Cette âpreté dans la lutte est la marque caractéristique de l'Européen venu en Extrême-Orient. On y devine déjà le voisinage de l'Amérique. Une sorte de fièvre le gagne, quand on lui parle argent, combinaisons financières... Cette Chine énorme, si étonnamment peuplée de travailleurs qui ne demandent qu'à travailler encore davantage, cette Chine aux grands fleuves de boues fertilisantes, aux grandes plaines de rizières, cette Chine, ils se la partagent, ils la coupent en morceaux qui, tous les jours, grandissent. Quand ils regardent une carte, c'est avec des yeux et des doigts crochus qu'ils s'arrêtent au seuil de la vallée du Yang-Tse-Kiang. Oh ! cette vallée du Yang-Tse, cette terre promise, que de convoitises elle éveille ! Le moins belliqueux brûlerait, fusillerait, empalerait ses deux cent millions d'habitants pour la prendre...

Marchant cahin-caha, il s'est trouvé qu'un soir, nous avons aperçu quelque forme qui traînait dans la brume, comme une étoffe. En nous rapprochant, cela s'est précisé, raffermi. Bientôt des roches lambrequinées montent à pic — pour s'étirer ensuite, en pente très douce et venir mourir, à fleur de sol, en une ligne de boursouflures jaunes. Sur des talus granitiques, dans des plis de meulières brisées, des gueules de canons s'ouvrent. La montagne se creuse comme un berceau et Wei-ha-Wei apparaît, lâchant ses maisons à travers flancs.

Ce sont des tentes blanches de soldats et des cases noires de Chinois ; un quai hâtivement construit, des chemins montants, des plaques de cultures grêles et une batterie, au sommet, que domine le pain de sucre d'un sémaphore — et, tout autour, la mer bonasse dans un admirable golfe que les Japonais avaient pris et qu'ils n'ont plus, parce que les Anglais trouvèrent qu'un admirable golfe ne pouvait appartenir à d'autres puissances qu'à la Grande-Bretagne.

Les officiers et les marins d'un croiseur et d'un aviso sont venus ici, pour y développer leur spleen : car le lieu est spleenétique à souhait. On doit s'y ennuyer avec frénésie, et c'est assez l'opinion du gouverneur qui, avec l'air de me dire : « Ah ! si vous saviez combien cela nous est égal ! » m'accorde la liberté de visiter sa ville. Le colonel a raison. Ah ! ça doit lui être bien égal ! Ce sont des ruines qui nous entourent. Les forts ont été détruits durant la campagne de 1895 : il n'en reste que des pans de murs. Et, pour défendre cette place délabrée, les Anglais comptent juste deux compagnies d'infanterie, chiffre modeste qui paraît cependant plus que raisonnable à l'excellent colonel. Dans sa maison de planches, il dort tranquille. Les Boxeurs, il les ignore ; et les Chinois sont gens tellement accommodants que le jour où nous arrivons, ces bons Chinois réparent eux-mêmes la route qui conduit aux casernes et, eux encore, ces bons, ces secourables Chinois, se sont réunis en régiment, sous les ordres d'un officier britannique, pour monter la garde contre leurs frères boxeurs. Il est vrai qu'ils la montent fort mal. Mais ils font beaucoup mieux la cuisine des Européens et jamais encore, jamais, on ne les a surpris, glissant une boulette d'opium dans le pudding de l'envahisseur ! Ces Chinois sont évangéliques.

Cependant, ils savent se servir assez habilement de leurs fusils et de leurs canons. J'ai pu, pour la première fois, depuis mon arrivée, m'en rendre compte en visitant l'hôpital, là-haut, sous ces tentes blanches, que nous avions déjà vues, fichées au seuil de la montagne.

L'aménagement en est irréprochable, comme tout ce qui est anglais : instruments perfectionnés, pansements perfectionnés ; trois infirmiers dans chaque poste médical ; de l'air partout, de l'air à flots. Je pénètre lentement, à pas légers, sous la toile, — et c'est l'envers de la guerre, l'horreur de la souffrance, cette odeur d'iodoforme et de phénol qui monte et qui étouffe. Dans une couchette basse, un homme a la

tête voilée de gaze noire; au bruit de glouglou s'échappant de sa gorge percée, on devine, derrière le masque, l'épouvantable vide de cette blessure: l'éclat d'obus qui a défoncé le palais... Un autre, la poitrine nue, geint d'une voix saccadée, avec des appels de petit enfant; ses mains tâtonnantes s'accrochent à la moustiquaire, la froissent, sans même avoir la force de la déchirer... et ses yeux, ses yeux grands ouverts, qui semblent encore regarder des choses terrifiantes de cauchemar!... Et cet-autre étendu, presque guéri celui-là, un jeune homme de vingt ans, très blond, très fin. De son bras droit, il ne reste que le moignon, au ras de l'épaule. Il me montre, en un sourire navrant de résigné, le plomb de mitraille qui l'a frappé...

Il pleut. Sous une tente vide, nous attendons l'éclaircie, en causant avec notre interprète. Les soldats fument des pipes au seuil de leurs campements; on entend les sonnailles des mulets, le piétinement continu des coolies dans la boue. La montagne, sous la pluie, paraît plus verte encore, d'un vert fin d'aquarelle; une maison de pierre, avec un grand mur dans le fond, donne l'illusion d'une ferme normande.

Mais passent, sur la route, trois Chinoises suivies de leurs gosses chinois. Et aussitôt l'illusion cesse. Nous sommes bien en Chine, à l'entrée de ce Pe-Tche-Li où, hier, on se battait. Et je revois les têtes voilées de gaze noire, les poitrines qui râlent et le moignon du petit Anglais...

Enfin nous arrivons à Takou, au bord de la province du Pe-Tche-Li.

Tout cela qu'est-ce? On ne sait plus quelles nationalités, quelles races, se disputent ce tas de terres détrempées? Ces constructions basses, là-bas, criblées de lézardes, on me dit qu'elles appartiennent à la Russie: ces usines aux cheminées branlantes sont à l'Angleterre; les Américains montent la garde sur un appontement fait de poutres pourries; entre trois tas de détritus et de charognes, campent les Japonais... Et voici, près d'un arroyo, pêle-mêle avec les chiens galeux et les cochons, notre infanterie de marine...

Au loin, le fleuve se roule en méandres lents, dans la plaine sale. Nous le suivons un instant, pour finir enfin par débarquer sur un quai glaiseux où nous marmeladons nos bottes de crotte noire. Des bateaux, de toutes formes et de toutes provenances, sont amarrés. Un brouhaha en vingt langues monte. La foule lamentable des coolies circule, pitoyable chair jaune sur laquelle les soldats tapent à coups de bâton. Ils tapent si bien, que quelques-uns en meurent. De leurs cadavres, il y en a partout. Dans chaque coin, au pied de chaque butte, au fond de chaque mare, ce sont des crânes, des tibias et diverses autres pièces d'anatomie, à transporter de joie un syndicat de prosecteurs. Des thorax beurrés de purulences et servant de table d'hôte à la tribu des mouches bleues, des ventres ballonnés et verdâtres, des jambes emmaillotées d'asticots...

— Bah! quelques-uns de plus, quelques-uns de moins! Que diable voulez-vous que cela fasse dans le tas? m'observe M. X... notable commerçant. Songez qu'il en reste encore quatre cents millions de vivants, dans toute la Chine! C'est comme les punaises, ça! on n'en tuera jamais assez! achève M. X..., notable commerçant.

M. X... se plaint.

Il se plaint de notre organisation politique, de notre organisation financière, de notre organisation militaire... Nos soldats sont mal nourris, nos officiers n'ont jamais de cartes et nos consuls se sont cachés sous leur bureau en entendant siffler les balles...

Et si M. X..., se plaint, c'est parce qu'il est Français et que vous ne pouvez raisonnablement pas concevoir un Français qui ne se plaigne point, ou de son Gouvernement, ou de son Administration, ou des contributions directes ou indirectes, ou de la censure, du régime des vins, de l'Odéon et du suffrage universel.

J'ai déjà beaucoup voyagé, en Afrique, en Amérique, en Asie, en Océanie. J'ai vu des Russes, des Anglais, des Allemands, des Soudaniens, des Canaques, des Annamites et des Touareg contents de leur sort. Je n'ai jamais vu un Français content du sien.

Vous pouvez l'écouter, comme je l'ai fait moi-même, autour des tables de tous les estaminets du globe et je veux que le diable m'emporte, s'il vous parle, durant deux heures, d'autres choses que de notre prochaine et irrémédiable chute: — Nous n'avons plus d'enfants. — Nous n'avons plus d'énergie, plus de persévérance, plus d'entente des affaires. — L'Europe entière est contre nous et notre situation à l'intérieur répond à notre situation à l'extérieur, semble désespérée. Nous ne sommes plus patriotes, nous ne sommes plus soldats!...

Oh! ces clichés empruntés à tous les discours de réunions publiques, à tous les articles de journaux, bâclés en dix minutes! Que de fois! oh! que de fois les ai-je retrouvés dans la bouche de M. X..., notable ou modeste commerçant!

Je me rappellerai toujours l'expression désolée d'un consul, à qui je rendais visite dans une grande ville du Nord de l'Amérique. Il venait d'être appelé à ce poste important. Et comme je le félicitais:

— Je vous en prie, souhaitez-moi plutôt d'être gabelou sur la côte de Coromandel, caporal dans un

bataillon de discipline, que sais-je moi ? Tout, excepté ce qui m'arrive.

— Vous êtes donc bien malheureux ?

— Immensément. Certes, je ne m'attendais point à découvrir une colonie française unie, parce que ça, voyez-vous : une colonie française unie, depuis vingt ans que je suis dans la carrière, je ne l'ai jamais rencontré. Mais enfin, je pouvais croire, au moins, à un semblant d'accord. Je pouvais croire que j'aurais affaire à des gens qui n'iraient pas laver leur linge sale jusque dans les jardins du Consulat ! Eh bien, non, je me trompais. Imaginez-vous que je me trouve en présence de trois camps ; et peut-être, demain, y en aura-t-il quatre, ou cinq, ou six ? Je ne sais plus... Les socialistes me traitent de « vieille bête »; les réactionnaires me traitent de « sans-culotte » ; les libre-échangistes me traitent de protectionnistes. Et ajoutez à ces trois groupes aimables : les antisémites, pour lesquels je suis un ami des juifs et qui s'acharnent à me chercher un lien de parenté quelconque avec la tribu de Lévi. Antisémites contre socialistes, réactionnaires contre libre-échangistes, protectionnistes, nationalistes et cléricaux. Les uns me saluent; les autres, dès qu'ils me voient, renfoncent leur chapeau d'un air rageur. Quand je donne un dîner, j'ai soin d'établir des barrières dans mon salon, pour empêcher les corps à corps. Le plus souvent, je suis obligé de faire mes invitations par fournées et de ranger mes invités par catégories politiques.

« Et notez, ajoutait le pauvre consul, que tous les Français adorent la France, qu'ils sont patriotes jusqu'au chauvinisme, qu'ils pleurent d'enthousiasme à la vue d'un drapeau et qu'ils n'ont jamais assez de pommes cuites à lancer sur la tête de ceux qui les représentent ! Pourquoi ? pourquoi ? Enfin, voyons, franchement, qu'est-ce que cela peut faire à M. Z..., qui exerce ici, dans notre ville, la profession de courtier en farines, qui n'a pas revu son pays depuis trente ans, qui n'en connaît la politique que d'après l'*Écho de la famille* auquel sa femme et sa famille sont abonnées ; qu'est-ce que cela peut bien lui faire à M. Z..., que M. Waldeck-Rousseau soit président du Conseil à la place de M. Ribot ou de M. Sarrien ? Et pourquoi ce parti pris d'hostilité ? »

Oui, pourquoi cette rage de dénigrement, ce pessimisme qui s'applique à tous et à tout ce qui est d'origine française ? Pourquoi ? pourquoi ? Et quand donc, bon Dieu, nous guérirons-nous de cette terrible maladie, de ce chancre, de cette tuberculose, de ce cancer qui nous ronge ? Quand donc saurons-nous retrouver notre foi, notre bonne foi optimiste ? Quand donc, bon Dieu, reprendrons-nous confiance en nous-mêmes ? Quand ne lirons-nous plus dans nos romans que nous sommes le peuple le plus débauché de la terre, le plus « avarié », le plus « déraciné » ? Quand ne lirons-nous plus, dans nos journaux, que nous sommes le peuple le plus divisé, le plus mobile, le plus inconstant ?

... Assis dans un coin du wagon qui nous menait de Tien-Tsin à Takou, je pensais à la grande neurasthénie française et à sa guérison difficile, en écoutant M. X... verser des larmes sur nos infériorités nationales... Mais j'ai mieux aimé encore l'écouter pleurer et prophétiser que d'être sourd ou de regarder le paysage. Car ce paysage qui s'étale de chaque côté des rails en plaques vertes d'herbes plates à l'infini, ce paysage, sous la pluie qui tombe en longues raies parallèles, ce paysage est assommant. Le train stoppe devant des amas de cahutes en terre jaune éventrées par les boulets. Des soldats russes montent la garde près des ponts, dont quelques-uns brûlaient encore, hier, au feu des Chinois. Mais dans cette plaine interminable et déserte, ce n'est que par instants que le cadre de la guerre apparaît. Une paix solennelle, souveraine, absolue, descend de ce grand ciel noyé. Et jusqu'à Tien-Tsin, nous marcherons dans une sorte de lumière éteinte, de profondeurs grises qui semblent plonger de l'autre côté de la terre, comme en ces temps bibliques « où le jour n'était pas encore »...

M. X... n'a pas fini de pleurer. Lui qui, tout à l'heure, trouvait qu'on ne tuerait jamais assez de « punaises chinoises », s'est soudain découvert, dans un des recoins de son âme, un peu d'extrait d'Évangile à la Tolstoï. Et le voilà maintenant qui m'entame la liste de nos méfaits nationaux : « Nous avons pillé; nous avons volé ! Et nous nous disons civilisés ! Ah ! quelle honte ! Et qu'en penseront les autres nations ? »

Si je n'avais qu'à répondre à M. X..., certes, cette peine-là, je ne la prendrais point, — je sais toujours m'endormir au nez de quelqu'un qui m'ennuie. Mais il y a, en France, beaucoup de M. X... Depuis que je suis de retour, je ne compte plus le nombre de ceux qui m'abordent, en me demandant d'un air triste : « Eh bien, cette campagne de Chine ? Du propre, hein ! On a pillé, on a volé ! Il n'y a pas de quoi être fier ! Et l'étranger nous jugera sévèrement. »

Si l'étranger nous juge sévèrement, il aura une remarquable audace, l'étranger !

Oui, nous avons volé, nous avons pillé.

Mais j'ai vu des soldats allemands qui traînaient des charges d'argent; j'ai vu des soldats allemands s'en venir chaque nuit au comptoir d'un négociant dont je tairai le nom et lui vendre, au poids, leurs douzaines de lingots bruts. J'ai vu des jonques, pleines de ces lingots, suivre le fleuve, de Pékin à

Yang-Tsuen. J'ai vu les boutiquiers européens à Tien-Tsin, obligés de se barricader, le soir, et de monter la garde derrière leur porte, revolver au poing, pour empêcher les soldats américains de venir boire chez eux gratis. J'ai vu, sur les routes du Pe-Tche-Li, des maisons chinoises éventrées par les Cosaques et laissant tomber jusque dans les fossés leurs meubles brisés à coups de crosse. J'ai vu ces Cosaques traînant dans les rues des pianos et des machines électriques! J'ai vu des soldats japonais charrier des millions de taëls pour le compte de leur gouvernement. J'ai vu des soldats américains battre les rues pékinoises et se faire ouvrir, de force, toutes les portes. Quand j'ai visité le Palais d'Été, j'ai vu qu'il n'en restait que les murs et que tout ce qu'il y avait entre ces murs, venait d'être enlevé par les soldats russes et anglais.

J'ai vu, pendant trois mois et tous les jours, dimanches exceptés, vendre aux enchères, dans une des salles des légations anglaise et italienne, une série interminable de bazar, depuis le bouddha en porcelaine jusqu'à la robe du tao-taï. J'ai vu les Chinois eux-mêmes, je les ai vus, ces honnêtes Chinois, fouiller dans les maisons incendiées, incendiées par eux.

Et j'ai vu bien d'autres choses encore... Aussi, quand on me parle du jugement de l'étranger!...

« Nous pouvons tous nous regarder en face, sans rire, en bons complices; nous sommes tous pillards », écrivais-je de Pékin, au mois de septembre dernier, deux semaines après le siège.

Et j'ajouterai aujourd'hui, sans craindre un démenti, de quelque côté qu'il vienne, que ce sont certainement les troupes françaises qui ont le moins pillé, le moins volé, car elles ont été tenues par un chef qui avait la poigne dure; j'ai nommé le général Voyron.

Et puis, vous savez, quand même nous aurions volé et nous aurions pillé, plus encore, je resterais plein d'indulgence — et vous aussi qui me lisez, vous resteriez pleins d'indulgence — pour les voleurs et les pillards.

La guerre, voyez-vous, c'est la guerre. Il n'y a pas quarante-deux façons de la comprendre. Derrière la guerre, vient le pillage. Tous nos grands noms militaires, tous ceux qui sont entrés dans l'histoire : Duguay-Trouin, Jean Bart, Surcouf, étaient des voleurs et des pillards; Napoléon Ier, un voleur, et de Moltke, un voleur...

Vous comprendrez qu'il est bien difficile d'empêcher un homme qui, pour six sous par jour, risque cent fois sa peau, de ne pas songer à rapporter quelque chose, « un souvenir » de sa campagne. Il y a tant de gens à Paris, à Londres et ailleurs, rentiers, usuriers et protégés par le Code, qui n'ont pas la notion bien nette du tien et du mien! Comment oserions-nous la demander, plus nette, à un pauvre diable de troupier qui n'a jamais rien possédé et qui voit, tout à coup, à portée de sa main... Parbleu, il étend la main, s'empare du lingot ou du jade et le cache dans son sac...

Franchement, devra-t-on se montrer plus sévère pour lui que pour Jean Bart et Duguay-Trouin, qui se dressent en statues dans le jardin public de leur ville natale?

— Oui, nous savons cela, me diront les théoriciens supérieurs. Mais nous voulons « moraliser la guerre ». Nous voulons la rendre plus juste, plus humaine.

— Ah! Messieurs, si vous voulez moraliser la guerre, commencez donc par la supprimer, car tant que la guerre existera, elle sera la loi du plus fort, — et la loi du plus fort : c'est l'envers de la morale.

GASTON DONNET.

DANS LA STEPPE

Nouvelle.

... Nous étions d'une humeur exécrable lorsque nous quittâmes Pérékop: nous avions une faim de loup et nous en voulions à l'univers entier. Pendant douze heures de suite, nous nous étions évertués — en usant de tous nos talents, en faisant tous les efforts possibles et imaginables — pour chiper ou gagner quelque chose, et lorsque nous eûmes enfin reconnu que toutes nos tentatives seraient vaines, nous décidâmes d'aller plus loin. Où? Qu'importe! — Plus loin...

Ce fut une décision unanime, sans que nous eussions besoin de nous la formuler; mais, par le fait, nous étions prêts à aller plus loin de toutes manières sur ce chemin comme dans la vie que nous suivions déjà depuis longtemps. C'était chose convenue pour chacun de nous, et bien que rien n'en fût exprimé tout haut, cela se lisait facilement dans nos yeux d'affamés où brillait un feu sombre.

Nous étions trois. Nous nous connaissions tous depuis peu de temps; c'était à Kherson, dans un cabaret, au bord du Dniepr, que le hasard nous avait rassemblés.

L'un de nous avait été soldat d'un bataillon des voies ferrées, puis soi-disant ouvrier technicien au chemin de fer de la Vistule; c'était un homme robuste, aux cheveux roux, aux yeux d'un gris froid. Il savait parler allemand et possédait des connaissances très détaillées sur la vie des prisons.

Les gens de notre trempe n'aiment pas beaucoup

à parler de leur passé, et, presque toujours, pour cause. Nous nous accordions toutefois une confiance apparente, mais dans son for intérieur chacun de nous était sceptique.

Lorsque, par exemple, notre deuxième compagnon, un petit homme sec, aux lèvres très minces et presque toujours pincées, à la mine sceptique, se disait ancien étudiant de l'université de Moscou, nous deux : moi et le soldat, nous acceptions cela comme un fait. Au fond, ça nous était absolument égal, qu'il eût été étudiant, agent de police ou simplement voleur; ce qui nous importait, c'est qu'au moment où nous avions fait sa connaissance, il était notre égal; comme nous il souffrait de la faim, comme nous il était honoré d'une attention particulière par la police des villes, et traité en suspect pas les paysans des villages. Comme nous, il nourrissait contre ceux-ci et contre celle-là la haine d'une bête impuissante, traquée et affamée; comme nous, il caressait le rêve d'une vengeance universelle. Bref, tant par sa situation parmi les rois de la nature et les maîtres de la vie que par son état d'esprit, il était des nôtres. C'est encore le malheur qui est le meilleur ciment pour unir les natures les plus opposées, et nous, nous étions tous sûrs de notre droit à nous juger malheureux.

J'étais le troisième. Par suite de la modestie qui m'est propre depuis ma plus tendre enfance, je ne vous dirai rien de mes qualités, et ne voulant pas paraître naïf, je ne parlerai pas non plus de mes défauts. Cependant je veux bien déclarer, à titre d'indication pour ma caractéristique future, que je me crus de tous temps, et me crois encore aujourd'hui meilleur que les autres.

Donc nous sortîmes de Pérékop et nous nous dirigeâmes plus loin, dans l'espoir de rencontrer ce jour-là des bergers, auxquels on peut toujours demander du pain qu'ils refusent très rarement aux vagabonds.

Je marchais à côté du soldat. L'étudiant nous suivait. Sur les épaules de l'étudiant était jeté quelque chose qui rappelait un veston; sa tête pointue, anguleuse, aux cheveux coupés ras, supportait un débris de chapeau à larges bords; un pantalon gris, garni de pièces multicolores, moulait ses jambes minces; à ses pieds il avait attaché, avec des ficelles arrachées à la doublure de son costume, des espèces de tiges de bottes qu'il avait trouvées sur le chemin, et, ayant donné à cette improvisation le nom de sandales, il marchait sans rien dire en soulevant des nuages de poussière et en faisant briller ses petits yeux verdâtres.

Le soldat portait une chemise de *koumatch* (1), qu'il avait, affirmait-il, acquise à Kherson, et pardessus la chemise, un gilet ouaté; sa tête était coiffée d'une casquette militaire aux couleurs impossibles à déterminer, et dont le « rond supérieur » était — selon le règlement — « tourné vers le sourcil droit »; une large culotte comme en ont les Petits-Russiens lui flottait sur les jambes. Il était nu-pieds.

Moi aussi j'étais nu-pieds, mais j'avais des vêtements.

Nous marchions, et autour de nous la steppe s'étalait dans sa force; sous la coupole bleue et brûlante d'un ciel d'été sans nuages, elle était là, devant nous, pareille à un immense plateau circulaire et noir. La grande route, grise de poussière, la traversait d'un long ruban qui nous brûlait les pieds. Çà et là, on voyait des bandes velues de blé moissonné qui ressemblaient singulièrement aux joues non rasées du soldat.

En cheminant, le soldat chantait d'une voix de basse un peu rauque.

— ... Et ta Résurrection nous chantons et glorifions...

Lors de son service militaire, il remplissait, entre autres fonctions, celle de diacre dans la chapelle du bataillon; c'est pourquoi il connaissait une multitude de cantiques et d'hymnes qu'il entonnait chaque fois que notre conversation commençait à languir.

Devant nous, à l'horizon, des formes aux contours vagues de toutes nuances, depuis le violet jusqu'au rose tendre, caressaient l'œil.

— Il paraît que voici les montagnes de la Crimée, dit l'étudiant d'une voix sèche.

— Des montagnes! s'écria le soldat, tu es prompt à en voir, mon ami... Ce sont là des nuages... oui, de simples nuages, Vois-tu, on dirait du kissel au lait (1)...

Je fis remarquer que ce serait beaucoup plus agréable si les nuages étaient réellement du kissel. Cette observation excita notre faim, — ce malheur de toutes nos journées.

— Oh! diable, gronda le soldat en crachant, si au moins on rencontrait une âme vivante! Personne! Il ne nous reste qu'à nous sucer la patte, comme les ours en hiver...

— Quand je disais qu'il fallait nous diriger vers un endroit habité, déclara l'étudiant d'un ton doctoral.

— Tu disais!... s'indigna le soldat. Puisque tu es un savant, il faut bien que tu dises quelque chose. Quels endroits habités veux-tu trouver par ici? Le diable sait où il y en a!

L'étudiant se tut, les lèvres pincées.

Le soleil allait se coucher et, à l'horizon, les

(1) Coton rouge.

(1) Espèce de gelée de canneberge, plat favori des Russes.

nuages reflétaient toutes les couleurs du prisme. Cela sentait la terre et le sel. Et cette bonne odeur excitait davantage nos appétits.

Des tiraillements d'estomac nous tourmentaient. C'était une sensation bizarre, désagréable : il semblait que de tous les muscles les sucs s'en allaient lentement, s'évaporaient pour ainsi dire, et que les muscles en perdaient leur élasticité. La bouche et le larynx étaient secs, la tête se troublait; des taches sombres apparaissaient et disparaissaient continuellement devant les yeux. Quelquefois, elles prenaient la forme de morceaux de viandes fumantes ou de tranches de pain ; la mémoire donnait à ces « visions du passé » leurs odeurs caractéristiques; alors on éprouvait la sensation d'un couteau se retournant dans l'estomac.

Et toujours nous marchions, échangeant nos réflexions sur nos souffrances communes, guettant si l'on ne voyait pas quelque part un troupeau de brebis, prêtant l'oreille au moindre bruit qui pût nous annoncer l'approche d'un chariot tartare transportant des fruits au marché arménien.

Mais la steppe était déserte et silencieuse.

La veille de cette journée pénible, nous avions avalé, à nous trois, quatre livres de pain de seigle, plus quelques melons d'eau; puis nous avions franchi une quarantaine de verstes à pied, — ce qui fait que la dépense dépassait de beaucoup la recette ! — et après avoir dormi quelque temps sur la place de Pérékop, nous nous étions réveillés en proie à la faim.

L'étudiant avait eu raison de nous dire qu'au lieu de nous coucher, mieux valait nous occuper de... Mais il n'est guère convenable de parler tout haut en bonne société de projets d'attentat contre le droit de propriété ; aussi je me tais. Je ne veux qu'être véridique ; il n'entre point dans mes vues de manquer aux convenances. Je sais bien que de nos jours les esprits sont cultivés ; l'âme humaine devient de plus en plus douce, et même quand l'on saisit son semblable à la gorge avec l'intention évidente de l'étrangler, on tâche de le faire avec le plus d'aménité possible ; en respectant toutes les bienséances, du moins celles qui peuvent être respectées en pareil cas. Une expérience faite sur ma propre gorge me donne le droit de noter ce progrès des mœurs, et je suis heureux d'affirmer, avec une conviction bien sentie, que tout dans ce monde se développe et se perfectionne. Ce progrès se démontre surabondamment par l'accroissement continuel du nombre des prisons, des cabarets et des maisons publiques.

Donc, en avalant notre salive et en cherchant à assoupir nos douleurs d'estomac par une causerie amicale, nous cheminions dans la steppe déserte et silencieuse ; nous avancions ainsi, éclairés par la pourpre du couchant, non sans caresser quand même l'espérance vague de quelque chose... Devant nous le soleil déclinait, plongeant doucement ses rayons dans les nuages mous qu'il colorait tandis que, derrière nous et autour de nous, un brouillard bleuâtre, montant de la steppe vers le ciel, resserrait encore davantage le sombre horizon.

— Allons, mes enfants, ramassez-moi des matériaux pour le feu, dit le soldat en ramassant lui-même sur la route un morceau de bois. Il faudra passer la nuit en pleine steppe... avec cette rosée... Du fumier sec, des brindilles, tout sera bon.

Nous nous dispersâmes sur les bords du chemin et nous nous mîmes à cueillir des branches sèches et tout ce qui pouvait brûler. Chaque fois qu'il fallait se pencher vers la terre, nous éprouvions dans tout le corps un désir ardent de nous laisser tomber dessus, de rester là, immobiles, et d'en manger, de cette terre noire et grasse, d'en manger encore et encore jusqu'à la perte complète de nos forces, et de nous endormir ensuite, de nous endormir pour toujours, pourvu que nous mangions, que nous mâchions, que nous sentions cette masse chaude et épaisse descendre lentement par l'œsophage dans l'estomac contracté, affamé, avide de happer n'importe quoi.

— Si au moins on trouvait quelques racines... dit le soldat avec un soupir. Il y en a, des racines mangeables.

Mais dans la terre noire et labourée, point de racines.

La nuit méridionale tombait vite ; le dernier rayon du soleil n'avait pas encore eu le temps de s'éteindre que déjà, dans le firmament bleu foncé, des étoiles s'allumaient ; autour de nous les ombres resserraient de plus en plus l'horizon uni de la steppe.

— Dites donc, mes enfants, fit tout bas l'étudiant, — là-bas, à gauche... un homme, qui est couché...

— Un homme? répéta le soldat.

Et d'un air sceptique :

— Que veux-tu qu'il fasse là?

— Va le lui demander... Il doit certainement avoir du pain, puisqu'il s'est installé ici, en pleine steppe... ajouta l'étudiant.

Le soldat jeta un regard du côté où était couché l'homme et dit, en crachant énergiquement :

— Allons-y !

Seuls les yeux verts et pénétrants de l'étudiant avaient pu distinguer un homme dans la masse sombre qui bossuait le sol à une cinquantaine de sagènes du chemin. Nous nous dirigeâmes vers lui, en avançant rapidement sur les mottes du champ labouré, et en sentant, à cette lueur d'espoir, redoubler nos douleurs d'estomac. Nous approchons encore. L'homme ne bouge pas.

— Peut-être n'est-ce pas un homme, murmure alors le soldat d'un ton déçu, formulant la pensée qui nous tourmentait tous.

Mais au même instant nos doutes se dissipent comme un nuage, car la masse étendue sur la terre remue tout à coup, grandit, et nous voyons, nous distinguons clairement un véritable homme vivant, à genoux, les mains tendues vers nous.

D'une voix tremblante et sourde il dit :

— N'approchez pas, ou je tire !

Un claquement sec et bref se fait entendre dans l'air humide.

Nous nous arrêtons, comme sur un ordre, et pendant plusieurs secondes, nous restons muets, glacés par cet accueil si peu courtois.

— En voilà, un vilain type ! balbutia le soldat.

— Oui, fit l'étudiant, pensif. Il se promène avec un revolver.

On voit bien qu'il tient à la main un « poisson œuvé »!...

— Eh ! là-bas ! cria soudain le soldat qui se décidait enfin.

L'homme se taisait sans changer d'attitude.

— Eh ! écoute donc. Nous ne te toucherons pas... donne-nous du pain seulement... tu dois en avoir ? Donne-nous-en, l'ami, pour l'amour de Dieu !... Sois maudit, diable !

Ces trois derniers mots, le soldat les avait prononcés entre les dents. L'homme se taisait toujours.

— Entends-tu ? dit encore le soldat. Et déjà sa voix tremblait de colère et de désespoir. C'est du pain qu'on te demande ! Nous n'approcherons pas... jette-le-nous...

— Bon ! répondit l'homme laconiquement.

Il aurait pu nous dire « Mes chers frères », et exprimer dans ces trois mots chrétiens les sentiments les plus sacrés et les plus purs : jamais ils ne nous auraient touchés et humanisés comme ce « bon ! » tout court, tout sec.

— N'aie pas peur de nous, mon brave, — reprit le soldat d'un ton aimable avec un sourire doucereux sur les lèvres, bien que l'homme ne pût voir son sourire, puisqu'il se trouvait à une bonne vingtaine de pas de nous.

— Nous sommes des gens tranquilles, nous avons été en Russie et nous allons à Kouban ; en route la monnaie nous a manqué... maintenant nous avons dévoré tout ce que nous avions sur nous... et nous voilà depuis deux jours à jeun.

— Tiens, dit le bonhomme en levant la main en l'air.

Un morceau noir parut et tomba non loin de nous sur le sol. L'étudiant se précipita pour le ramasser.

— Tiens, encore ! et encore !... Il n'y en a plus...

Lorsque l'étudiant eut tout ramassé, il se trouva que nous avions là à peu près quatre livres de pain de froment assez dur. Il était couvert de terre et très rassis. La première circonstance n'attira guère notre attention, et quant à la seconde, nous en fûmes même très contents ; le pain rassis est beaucoup plus nourrissant que le pain frais, il contient moins d'humidité.

— Comme ça... comme ça... et comme ça ! fit le soldat, très sérieux, en distribuant les parts. Attends... ce n'est pas juste ! Toi, le savant, il faut que tu en cèdes un petit bout, autrement il n'en aura pas assez, lui !

L'étudiant subit sans mot dire la perte d'un morceau de pain que je reçus et mis immédiatement dans la bouche. Et je me mis à le mâcher, lentement, ayant de la peine à retenir les mouvements convulsifs des mâchoires, prêtes à morceler une pierre. J'éprouvais un plaisir particulier à ressentir les convulsions rapides de l'œsophage et à me satisfaire petit à petit. Et, l'une après l'autre, les bouchées chaudes, infiniment bonnes, pénétraient dans l'estomac brûlant, où elles se transformaient, me semblait-il, tout de suite en sang et en moelle. Une joie, une singulière joie vivifiante et douce me réchauffait le cœur au fur et à mesure que l'estomac se remplissait, et mon état général rappelait plutôt un demi-sommeil. J'oubliais ces dernières, ces abominables journées de faim chronique, j'oubliais mes camarades tant j'étais absorbé par la puissance des sensations éprouvées...

Mais lorsque j'eus lancé les dernières miettes de pain dans la bouche, je sentis que j'avais encore terriblement faim.

— Ce damné gars doit encore avoir du lard ou de la viande... grognait le soldat assis en face de moi sur la terre, en train de se frotter le ventre.

— Sans doute, puisque le pain sentait la viande... Mais je crois qu'il lui est resté du pain aussi... fit l'étudiant, qui ajouta tout bas :

— Si ce n'était pas le revolver...

— Qui peut-il bien être, hein ?

— Sans doute, un chemineau comme nous autres.

— Un chien ! trancha le soldat.

Nous étions assis en groupe et nous jetions des regards obliques du côté où se tenait notre bienfaiteur, le revolver à la main. Pas un son, pas un signe de vie ne nous parvenait de là-bas.

Cependant, la nuit amassait autour de nous ses forces ténébreuses. Il faisait un silence de mort, dans la steppe ; chacun de nous entendait la respiration de son voisin. De temps en temps le sifflement mélancolique d'une marmotte retentissait quelque part... Les étoiles, vraies fleurs du ciel, étincelaient au-dessus de nous... Nous avions faim...

Je suis fier de le dire, je n'étais point meilleur ni

pire que mes compagnons accidentels de cette nuit un peu bizarre. Je leur proposai de nous lever et de marcher à cet homme.

— Il ne faut pas le toucher, c'est entendu, mais nous mangerons tout ce que nous trouverons sur lui. Il va tirer... Eh bien! tant pis! De nous trois un seul sera atteint et, dans ce cas même, il est peu probable qu'une balle puisse tuer raide.

— Allons! dit le soldat en bondissant de sa place.

L'étudiant montra moins d'empressement.

Et nous marchâmes, nous courûmes presque à l'homme. L'étudiant se tenait toujours derrière nous.

— Camarade! cria le soldat d'un ton de reproche.

Nous fûmes accueillis par un grognement sourd et le bruit sec d'un pistolet qu'on arme. Quelque chose brilla devant nos yeux un coup de feu retentit.

— Raté! cria le soldat tout joyeux en bondissant sur l'homme. Attends un peu, diable; maintenant je te ferai voir, moi...

L'étudiant s'élança sur le sac.

Cependant, le « diable » se rejeta sur le dos et se mit à râler les bras écartés.

— Qu'a-t-il donc? dit avec surprise le soldat, qui avait déjà levé le pied pour donner un coup à cet homme. On dirait qu'il s'est flanqué à lui-même... Eh! dis donc!... Qu'as-tu? Hein? Tu t'es fait ton affaire à toi-même, quoi?

— Oh là!... de la viande et une espèce de galette, et du pain, beaucoup de pain, mes enfants! fit la voix triomphante de l'étudiant.

— Eh bien! que le diable t'emporte, crève si tu veux!...

— Allons manger, mes amis! s'écria le soldat. Je pris le revolver des mains de l'homme, qui, ayant cessé de râler, restait maintenant sans mouvement. Il n'y avait qu'une seule cartouche dans le barillet.

Et nous mangeâmes de nouveau; nous mangeâmes en silence. L'homme restait toujours couché, sans rien dire, sans bouger. Nous ne faisions pas la moindre attention à lui.

— Est-il possible, mes amis, que ce soit uniquement pour le pain? résonna tout à coup une voix rauque et tremblante.

Nous tressaillîmes tous. L'étudiant faillit même s'étrangler et se mit à tousser, penché sur la terre.

Le soldat, après avoir fini de mâcher son morceau, se mit à gronder.

— Dis donc, âme de chien, qu'est-ce que tu t'imaginais donc, hein! Tu mériterais de claquer comme une bûche sèche... Tu ne voudrais pas que nous nous amusions à t'ôter la peau? A quoi diable pourrait-elle bien nous servir? Espèce de mufle, va! Voyez-vous-ça? En voilà un qui s'est armé et qui tire sur les bonnes gens! Imbécile, va!...

Il proférait des injures et mangeait en même temps, ce qui ôtait à ses invectives de leur force et de leur expression.

— Attends un peu, que nous ayons seulement fini de manger; nous t'apprendrons à vivre, déclara l'étudiant d'un ton sinistre.

Alors, au milieu de silence, retentirent des hurlements mêlés de sanglots, qui nous firent peur.

— Frères... est-ce je que savais? J'ai tiré... parce que j'avais peur... Je viens du Nouvel-Athos... c'est dans le gouvernement de Smolensk que je vais... Oh, mon Dieu! la maudite fièvre! C'est là mon malheur! C'est à cause d'elle que j'ai dû quitter l'Athos... Sans ça, j'y travaillais pas mal... Je suis menuisier... Et là-bas, chez nous, j'ai ma femme... deux fillettes aussi. Voilà déjà bientôt quatre ans que je ne les ai pas vues... Mes enfants... mangez tout...

— Ça, nous le ferons, tu n'as pas besoin de nous y inviter, dit l'étudiant.

— Oh! grand Dieu! Si j'avais su que vous étiez des gens tranquilles, est-ce que l'idée me serait seulement venue de tirer? Mais que voulez-vous, en pleine steppe, par cette nuit noire... est-ce ma faute?

Il parlait et pleurait, ou plutôt il laissait échapper une espèce de hurlement tremblant et timide...

— Le voilà maintenant qui pleurniche, fit le soldat avec mépris.

Il doit avoir de l'argent sur lui, remarqua l'étudiant.

Le soldat clignota des yeux, le regarda en face et sourit.

— Tiens, tu es un devin, toi... Dites-donc, les enfants, si nous allumions du feu, on pourrait se coucher après...

— Et lui? demanda l'étudiant.

— Qu'il aille au diable! Nous n'allons pas le rôtir, j'espère.

— Faudrait bien, dit l'étudiant, en secouant sa tête pointue...

Nous allâmes chercher les matériaux que nous avions recueillis et entassés là où le cri menaçant du menuisier nous avait arrêtés; nous les transportâmes, et bientôt nous étions assis autour d'un brasier. Le feu brûlait tout doucement par cette nuit sans vent, en éclairant notre petit cercle. Nous avions sommeil, bien que nous eussions tout de même resoupé avec plaisir.

— Mes amis! nous cria tout à coup le menuisier.

Il était couché à trois pas de nous et il me semblait par moment qu'il balbutiait quelque chose.

— Eh bien? dit le soldat.

— Puis-je m'approcher de vous... du feu? C'est ma mort qui vient. J'ai tous les os brisés... Oh! mon Dieu, je n'y arriverai pas, je le sens bien... chez nous...

— Allons, rampe jusqu'ici, acquiesça l'étudiant. Lentement, comme s'il craignait de perdre une jambe ou un bras, le menuisier s'approcha du foyer en rampant. C'était un homme grand et excessivement maigre ; ses yeux immenses et troubles reflétaient la douleur qui le dévorait. Son visage tortu était osseux, et même, à la lumière rougeâtre du bûcher, il apparaissait d'un jaune terreux comme celui d'un mort. Il tremblait de tout son corps et inspirait une pitié plutôt dédaigneuse. En étendant vers le feu ses mains longues et sèches, il frottait ses doigts décharnés dont les articulations se contractaient lentement. Il devenait répugnant à voir.

— Comment se fait-il donc que tu marches à pied, dans cet état-là? Tu es donc avare, dis? lui demanda le soldat d'un air morose.

— On me l'a conseillé... Faut pas, me disait-on, aller par l'eau... C'est par la Crimée qu'il faut aller... Il y a de l'air. Mais moi, je ne peux pas marcher... Je me meurs, mes amis... Je mourrai ici tout seul en pleine steppe... Les oiseaux m'auront mangé, et personne ne le saura... Ma femme... mes filles m'attendront toujours, — puisque je leur ai écrit, — quand la pluie aura déjà lavé mes os... Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

Il se mit à hurler, tel un loup blessé.

— Oh! le démon! s'écria le soldat déjà furieux ; d'un bond il fut debout. Vas-tu te taire? Pourquoi ne laisses-tu pas tranquilles les bonnes gens? Tu crèves? Eh bien, crève, mais tais-toi... Qui est-ce qui a besoin de toi? Tais-toi!

— Donne-lui un bon coup sur la tête, proposa l'étudiant.

— Allons, couchons-nous, dis-je... Et toi, si tu veux rester près du feu, cesse de hurler, en effet...

— As-tu entendu? fit le soldat toujours féroce. Crois-tu qu'on va te plaindre et te soigner ici parce que tu nous as lancé du pain après nous avoir flanqué des balles tout à l'heure! Voyez-vous ce diable hurleur?... D'autres à notre place... Enfin!...

Le soldat se tut et s'étendit sur la terre.

L'étudiant était déjà couché. Je me couchai aussi. Le menuisier, pris de peur, se mit en boule, tout près du feu, et le regarda sans rien dire.. J'étais couché à sa droite et j'entendais ses dents claquer. A sa gauche, l'étudiant était déjà endormi, semblait-il, ramassé lui aussi en boule. Le soldat, les bras croisés sous sa tête, contemplait le ciel.

— Quelle nuit, hein? Y en a-t-il, des étoiles... et qu'il fait chaud, me dit-il au bout de quelques minutes. Non, regarde-moi seulement ce ciel, on dirait une couverture. C'est que... je l'aime bien, au fond, cette vie de chemineau. Il est vrai qu'on a souvent froid et quelquefois faim aussi, mais en revanche, quelle liberté!... Pas de supérieurs... on est maître de sa vie... Tu t'arracherais la tête avec les dents que personne ne te dirait rien... C'est bon. J'avais faim ces jours-ci, j'étais méchant. Ça ne m'empêche pas maintenant d'être couché à mon aise et de regarder le ciel... Les étoiles me font signe comme si elles voulaient me dire : « Ça ne fait rien, ami Lakouline, va toujours sur la terre et ne cède à personne... » Oui... J'ai le cœur net... Et toi... dis donc, là-bas, le menuisier! Te fâche pas et ne crains rien, va... Que nous ayons mangé ton pain, ce n'est rien du tout... Tu avais du pain, nous n'en avions pas, nous avons avalé le tien... Et toi, sauvage, de nous flanquer des balles... Comment ne comprends-tu pas qu'une balle, ça peut faire du mal à l'homme?... Je t'en voulais bien, tout à l'heure, et si tu n'étais pas tombé, je t'aurais rossé de la bonne manière pour ton insolence,.. Et quant au pain, tu en rachèteras demain à Pérékop... Tu as de l'argent, je sais bien... Il y a longtemps que tu l'as attrapée, ta fièvre?

Et longtemps encore les oreilles me tintèrent d'entendre la voix de basse du soldat et la voix tremblante du menuisier malade. La nuit sombre, presque noire, descendait toujours plus bas sur la terre, et l'air frais, l'air vivifiant, pénétrait dans ma poitrine.

Le foyer versait sur nous une lumière égale et une chaleur réconfortante. Mes yeux se fermaient et, à travers le demi-sommeil, quelque chose de purifiant et de calmant flottait devant eux.

. . . .

— Lève-toi! vivement! Et allons!

Effrayé, j'ouvris les yeux, et d'un saut je fus sur pied, aidé par le soldat qui me tirait fortement par le bras.

— Allons, plus vite que ça!... Marche!...

Son visage était morne et inquiet. Je regardais autour de moi. Le soleil se levait et un rayon déjà rose tombait sur la figure bleue et immobile du menuisier. Sa bouche était ouverte. Le regard de ses yeux désorbités était vitreux et exprimait la terreur. Ses vêtements étaient en loques sur la poitrine, et la pose dans laquelle il était couché était loin d'être naturelle.

L'étudiant n'était plus là.

— Eh bien! qu'est-ce que tu as à me regarder? Allons! te dis-je, reprit le soldat d'un ton significatif en me traînant par le bras.

— Il est mort? demandai-je en frissonnant à cause de la fraîcheur matinale.

— Je crois bien. Si on t'étranglait, tu mourrais aussi, expliqua le soldat.

— C'est l'étudiant... qui l'a... m'écriai-je.

— Et qui veux-tu que ce soit? C'est peut-être toi? Ou bien moi? Oui... Pas bête, le savant; il a bien arrangé son homme... et ses camarades qu'il a plan-

tés là dans une jolie situation... Ah! si j'avais su, je l'aurais tué hier, cet étudiant! Oui, je lui aurais fait son affaire d'un seul coup. Un bon coup de poing sur la tempe... et il y aurait un vilain type de moins au monde! Mais comprends-tu seulement ce qu'il a fait? Maintenant, il nous faut marcher de façon qu'aucun œil d'homme ne nous voie dans la steppe... As-tu compris? Le menuisier — on le trouvera aujourd'hui même et... voilà un homme étranglé et dépouillé, ça se voit bien... Et alors, c'est nous autres que l'on se mettra à surveiller, à épier. « D'où venez-vous?... Où avez-vous passé la nuit? » et l'on finira par nous arrêter... Bien que nous n'ayons rien sur nous, j'ai tout de même mon revolver dans ma poche. Voilà une affaire!

— Jette-le, conseillai-je au soldat.

— Jeter, répéta-t-il, pensif... C'est un objet de valeur tout de même... Et il n'est pas encore sûr que nous soyons arrêtés. Non, je ne le jetterai pas... qui peut savoir que le menuisier avait une arme? Je ne veux pas le jeter... Ça vaut tout de même trois roubles, en somme... Il y a une balle dedans... Dame! Comme je voudrais flanquer cette balle à l'oreille de notre cher camarade! Ce qu'il en a emporté, de l'argent, ce chien! Nom de nom de nom!...

— Et les filles du menuisier?... dis-je.

— Les filles? Quelles filles? Ah! les filles à celui-là? Ah... bah!... Elles grandiront, et ce n'est pas nous qu'elles épouseront... donc ça ne peut pas nous intéresser... Filons donc, et plus vite... Où allons-nous?

— Je ne sais pas... C'est indifférent.

— Je ne sais pas non plus et je pense, moi aussi, que c'est indifférent. Allons à droite, ça doit être la mer, de ce côté.

Nous nous éloignâmes par la droite.

Je regardai derrière moi. Loin de nous, au milieu de la steppe, s'élevait un tas sombre, et au-dessus, le soleil brillait.

— Tu regardes s'il n'est pas ressuscité? N'aie pas peur, il ne nous courra pas après... On voit que le savant a l'habitude de ces choses-là, il l'a bien arrangé... Oh! le cher copain... Voilà qu'il nous a joliment mis dedans!... Oui, mon ami! Les hommes se gâtent... Oui, ils deviennent pires d'année en année! conclut le soldat d'un air attristé.

La steppe, silencieuse et déserte, inondée de soleil, s'étalait autour de nous, en se confondant là-bas, sur l'horizon, avec le ciel. La lumière qui l'éclaircit maintenant tout entière est si douce, si pure, si généreuse, que toute action injuste et noire semble absolument impossible au milieu de cette grande plaine libre que couvre la coupole bleue du firmament.

— Et avec tout cela j'ai une de ces faims, mon gaillard! dit mon compagnon en roulant une cigarette.

— Qu'allons-nous manger aujourd'hui, et comment?

— C'est là la question!

. . . .

Ici finit le récit du conteur, — mon voisin à l'hôpital; il ajouta :

— C'est tout. Je me suis lié d'une grande amitié pour ce soldat, et nous avons marché ensemble jusqu'au District de Kars. C'était un homme très bon et très expérimenté, le vrai type du chemineau sans feu ni lieu... Je l'estimais beaucoup. Jusqu'en Asie Mineure, nous allâmes côte à côte, puis nous nous sommes perdus...

— Vous souvenez-vous quelquefois du menuisier?

— Comme vous le voyez, ou plutôt comme vous venez de l'entendre.

— Et... rien?

— Et quel sentiment voulez-vous que j'éprouve? fit-il avec un sourire. Je ne suis point coupable de ce qui lui est arrivé, pas plus que vous ne l'êtes de ce qui m'est arrivé à moi... Et personne n'est coupable de rien, car nous sommes tous... des animaux!...

MAXIME GORKI.

Traduction de L. [illegible] et E. Jaubert.

LA VIE LITTÉRAIRE

Cinq ans chez les Sauvages.

Le vieil écrivain Lajeunesse, qui a sans doute vingt-sept ans et trois mois ou vingt-neuf ans moins deux mois, a déjà publié dix volumes sans compter celui-ci, ou bien en le comptant. Un volume ne fait rien à l'affaire ou n'améliore pas ses affaires — qui sont mauvaises. Je suis même extrêmement inquiet pour lui, car il nous promet ou il nous menace de « faire paraître prochainement » neuf autres volumes parmi lesquels des mémoires, des romans et des études critiques, sans parler de plusieurs drames et de quelques opérettes. Je suis d'autant plus inquiet qu'il nous menace ou qu'il nous promet d'écrire un ou deux de ces livres imminents — en collaboration. Hélas! Ernest Lajeunesse n'a plus besoin du concours de personne pour écrire des livres plus mauvais que ceux qu'il écrivit déjà depuis trente ans ou depuis trente mois, et je sais qu'il pourrait tout seul écrire des livres meilleurs que celui qu'il publie aujourd'hui...

Quand je dis qu'il le publie, j'exagère... Il le publie si peu! On dirait qu'il le publie en sourdine, en catimini. Et c'est pourquoi précisément je parle main-

tenant de ce livre qui a pour titre : *Cinq ans chez les Sauvages*, et qui n'a que le titre qu'il mérite.

Les censeurs de la littérature ont organisé, — si involontairement d'ailleurs ! — autour de ce livre, de cette esquisse, de cette ébauche de livre, un silence imposant et injuste, plus imposant et même un peu plus injuste que le fracas de gloire dont ils entourèrent l'apparition naguère — il y a bien longtemps, c'était il y a cinq ans ou il y a cinq semaines — *des Nuits, des Ennuis et des âmes de nos plus notoires Contemporains.* Pourtant les nuits, les ennuis et les âmes de nos contemporains les plus notoires, dont beaucoup l'étaient moins que ne le croyait l'auteur et que ces contemporains eux-mêmes ne le pensaient; pourtant, dis-je, les nuits et les ennuis préparaient exactement *Cinq ans chez les Sauvages* qui complètent les nuits et surtout les ennuis, sans rien ajouter, et en leur enlevant, somme toute, assez peu de chose.

Car, que leur enlever ? La doctrine? La méthode? L'autorité ? Mais il n'y avait dans les *Nuits* ni doctrine ni méthode, ni autorité; il n'y avait que du génie. Et maintenant, il n'y a pas de génie dans *Cinq ans chez les Sauvages,* mais il n'y a pas de doctrine non plus, et il n'y a pas non plus d'autorité, ni de méthode. Qu'y a-t-il donc alors dans ce livre? Rien, malheureusement rien, si ce n'est les vestiges d'un talent pittoresque et superficiel qui s'est usé avant d'avoir réellement servi et qui aurait pu s'approfondir en demeurant pittoresque et devenir, si les circonstances avaient été propices, un très grand talent.

Mais Lajeunesse fut la victime des circonstances et des critiques qui l'exaltèrent avec démence et le contraignirent de réunir scrupuleusement en volume toutes les petites études qu'il bâcla à tort et à travers un jour, un soir, une nuit, dans un café, dans un bar, en causant avec les uns, en écoutant les autres, aux moments surtout où il n'avait pas le loisir de penser avec suite et d'écrire avec force. Et c'est pourquoi il réunit aujourd'hui, avec un soin attendrissant, quinze études sur toutes sortes de sujets ou la plupart sans sujets, quinze études dont la plus ancienne date de 1900 et la plus récente du siècle passé. Elles sont toutes datées d'ailleurs, ces études — sans études; — et comment M. Lajeunesse pourrait-il croire en effet qu'il n'est pas indispensable à l'humanité de savoir toutes les idées qui jaillirent en lui et à quelles heures elles s'exprimèrent hors de son cerveau, alors que les critiques ont bavé d'enthousiasme sur ses premiers essais fantaisistes, prodigieusement spirituels et déjà semblables à eux-mêmes, et timides en leurs audaces, et faibles par endroits et confus le plus souvent, et incohérents toujours.

Or donc, en décembre 1900, Lajeunesse pensa sur Rostand — car les génies s'attirent — et il fit sur lui une poésie familière et drôle par instants qui sont des moments d'oubli — et longue tout le reste du temps comme un drame en six actes. En 1899, il avait pensé, pour les faire converser en dialogue, à des morts littéraires dont plusieurs n'ont jamais existé, dont les autres n'ont existé que pour nous faire savoir involontairement qu'un homme de lettres est souvent peu de chose, et dont quelques autres enfin commenceront peut-être à vivre demain dans la littérature. En octobre 1899, il avait discuté surabondamment de Courteline qui a écrit *Boubouroche* et, depuis, nous en fait repentir, mais se soutient par une réclame industrieuse. Et il pensa presque, en tous temps, à M. Mirbeau. Et il y a même des pensées géniales qu'il consigna génialement en octobre 1896 et elles étaient sur Henry Bauër, — et c'est cela qui ne nous rajeunit pas, Lajeunesse ! — et d'autres encore en juin 1896, et je ne sais pas trop sur quoi et je ne sais pas trop sur qui il les écrivit. Et lui-même ne paraît pas le savoir très bien. Mais il a estimé que tout cela pouvait être groupé en un volume, et que tout cela pouvait constituer un livre, et il a eu tort.

Il a eu tort. Mais il n'est pas coupable. Les coupables furent ceux qui l'exaltèrent — lâchement — et lui donnèrent à croire qu'on pouvait improviser des chefs-d'œuvre et écrire en toute hâte au coin d'une table des choses sublimes sur un certain Courteline ou sur le nommé Mirbeau. Il était bien jeune quand il publia son premier volume charmant malgré ses défauts et par ses défauts; il était bien jeune et on déclara que son œuvre était la marque définitive d'un incomparable talent. Ainsi on l'a dissuadé de tendre ses yeux vers l'avenir pour se voir plus parfait, plus fort, plus agissant, et on l'a condamné à se retourner en arrière pour se mieux voir et se voir en plus de splendeur. Depuis lors, il s'est trop arrêté... pour se regarder marcher, dans la gloire, vers la postérité.

Par conséquent, il ne travailla pas, mais il écrivit. Il écrivit, tout de suite, au galop. Et ce fut cette affolante *Imitation de notre maître Napoléon* qui déconcerta ceux mêmes qui avaient le plus sincèrement vanté *les Nuits et les Ennuis.* Et ce sont des romans sans suite et sans intérêt, fiévreux et languissants, incohérents et fougueux, et des piécettes qu'on dirait par gageure imaginées et composées en un jour (il a fallu moins de temps pour les oublier), et de minuscules œuvrettes dont certaines photographies illustrent les pages, mais non pas le style. Et voici maintenant une œuvre de critique, qui n'est pas une œuvre et qui est sans critique.

Car M. Lajeunesse n'a rien fait pour fortifier son jeune esprit hardi et curieux et même séduisant. Il a tout fait pour perdre ses séductions, ses curiosités,

ses hardiesses. Et son nouveau livre ne témoigne de nulle étude méthodiquement persévérante. Ce ne sont qu'impressions fugaces, insaisissables ou desquelles on ne peut saisir que les contradictions.

Et dans ces deux livres (*Cinq ans chez les Sauvages*, et *les Nuits*) qui veulent être, le premier surtout, le tableau de la littérature contemporaine et qui se complètent à moins qu'ils ne se détruisent l'un par l'autre, dans ces deux livres vous ne voyez paraître aucun des grands, des vrais grands écrivains de notre époque ; non, mais vous voyez M. Mirbeau une fois, deux fois : et trois ou quatre fois M. Mirbeau, et c'est beaucoup trop et ce n'est pas assez.

Et vous ne rencontrez que des romanciers et des dramaturges et, par-ci par-là, des poètes, car on rencontre partout des poètes. Et certes, nous avons de bons romanciers, mais sans originalité, et les meilleurs sont les romanciers penseurs, nous avons des dramaturges passables et nos poètes ne sont pas au-dessous du médiocre. Mais est-ce que des romanciers, des dramaturges et des poètes suffisent à figurer notre littérature contemporaine? Allons donc! Ce sont nos philosophes, ce sont nos historiens, ce sont parfois nos critiques qui maintiennent notre suprématie traditionnelle dans le monde qui pense ou se pique de penser. Et M. Lajeunesse les ignore tous, les soupçonne à peine! D'eux, d'eux tous, ce critique nouveau et neuf ne veut rien savoir. Il n'a point voulu enrichir et fortifier et embellir son jeune esprit avide, en désordre, d'idées et de jouissances intellectuelles; il est resté dans les milieux les plus pauvres et les plus banaux ; et, de la littérature actuelle il n'a distingué que des romanciers, des dramaturges, des poètes, rien que cela, puis M. Mirbeau et encore M. Mirbeau, c'est-à-dire beaucoup moins que cela. Et son récent livre, montre que, nourri de nourritures littérairement malsaines, son esprit s'est débilité.

Quels hommes a-t-il donc rencontrés chez les sauvages? Il a rencontré une foule incalculable de Courtelines de tous genres : et il a rencontré aussi Rostand et Mirbeau.

Rostand ne lui en impose pas. Et il le raille en vers : ce qui fut toujours une façon de railler lourdement.

Lorsque tu débarquas, poète, dans l'arène
Des spectacles du soir,
Il me sembla revoir le *Collier de la Reine*
Et le *Domino noir*
. . . .
En ton honneur, tu peux d'Apollon porte-lyre
Te concilier les enfants,
Enfants qui dans le jour préparent un collyre
Ou qui vont passer commandants...

Et Lajeunesse compare Rostand à divers Montesquiou et à plusieurs Jean Rameau : et voilà d'innocentes cruautés! Il me semble cependant que ce sont surtout les écrivains, « les purs artistes », les « servants de la Beauté », tous ceux qu'adore très spécialement Lajeunesse, qui ont d'abord exalté Rostand sans mesure ; et comment donc concilier ces dénigrements d'aujourd'hui et ces enthousiasmes d'hier? On sent d'ailleurs combien il importe peu que Rostand soit inférieur à sa gloire s'il est, au fond, supérieur à son œuvre.

Ce qui importe davantage c'est de savoir si M. Mirbeau, l'écrivain que M. Lajeunesse a le mieux connu et le plus fréquenté durant son séjour de cinq ans chez les sauvages, est vraiment l'écrivain qui domine de toute sa gloire et de tout son génie la littérature française d'aujourd'hui. Pour moi je n'en crois rien et je le dis sans feinte. Mais, pour M. Lajeunesse, le mémorialiste des femmes de chambre est le soleil qui éclaire notre littérature d'une lueur plutôt fuligineuse, si je ne me trompe. Au reste, ce soleil perce péniblement les nuages opaques des phrases prétentieusement enchevêtrées de son panégyriste. Et je tiens pour certain que jamais M. Lajeunesse n'a écrit un chapitre plus ridicule que son chapitre sur Octave Mirbeau : on devine qu'il a été réellement inspiré par son sujet. Maintenant, si les phrases que je vais citer ne vous paraissent pas justifier cette épithète, je la retire et je dirai simplement que le chapitre de M. Lajeunesse et M. Mirbeau, par surcroît, sont sublimes. Mais lisez au moins, et tâchez de comprendre en quelques passages qui trahissent la méthode de M. Lajeunesse et, malheureusement, de plusieurs critiques contemporains :

Mirbeau m'enchante de désenchantement, de renoncement, de douleur et de rancune. — déjà! Il me laisse non pas nu, mais dépouillé...

J'avais trouvé un ami, un ami lointain et proche..., l'ami qui ne tenterait pas méchamment de m'apporter la banale consolation aux souffrances qu'on ne console pas, qui me donnerait la fièvre et le feu, le dégoût et la colère.

...Les journaux de reproduction... m'accordèrent (!) peu à peu et tour à tour des chroniques de lui qui frémissent encore de frissons rouges, des nouvelles aussi, aiguës, profondes, déchirant le cœur... mettant en sang la chair, m'accordèrent (!) des visions qui brûlaient les yeux et des utopies qui de leur beauté, de leur attirance, de leur impossibilité, nous jetaient en de saouls et désolés évanouissements. (Ah! tu parles!)

Et je lus sa série de caricatures en noir, de portraits à l'eau-forte maculés de pointe sèche et de gouache méchante, la suite de cris d'indignation, d'interviews prises au seuil de l'enfer...

Ses véhémentes critiques d'art (etc., etc.) m'exaltèrent, m'abrutirent (ce n'est pas moi qui l'ai dit), m'enflammèrent et me glacèrent...

Et ça continue encore pendant des pages et ça

s'aggrave. M. Mirbeau a résisté à ce chapitre car l'inoubliable auteur du *Journal d'une femme de chambre* est homme à résister à tout. Mais, comme on dit, ce n'est pas une raison... Quant à moi, encore que je n'aie pas ri, je m'avoue désarmé.

Je suis désarmé, et je plains ce jeune écrivain verveux qui n'a ni idées générales, ni philosophie, ni psychologie des hommes et des écrivains, ni sens de la vie, je le plains car on l'a empêché d'acquérir tout cela. Ernest Lajeunesse, qui avait beaucoup de talent, mais qui avait tout ce talent trop tôt, est une victime.

Victime des critiques sottement empressés à lui nuire par la véhémence de leurs éloges. Il semble qu'il sente cela maintenant et dans la préface, à peu près incompréhensible d'ailleurs, de *Cinq ans chez les Sauvages*, j'ai noté ces quelques lignes au moins dont le sens est perceptible :

Si la chance a couronné ton effort, tu deviens prisonnier de ton succès. Tu as des camarades de succès, des aînés affectueux et protecteurs, des émules, une petite troupe d'élite qui te lie les bras de chères étreintes, qui t'empêche de lire et de penser : on cause et toi aussi, — sans fin... Tu ne sauras plus bientôt ce que tu sais et ce que tu ignores : tu parleras de tout en tas, en tas menu, avec cette assurance qui craint les démentis et qui les intimide d'avance. La vie emportera dans sa vertigineuse monotonie toutes les velléités, les sursauts (emporter des sursauts dans une monotonie : oh! ce style !) de ton ambition et de ta force et de ton âme...

Victime de son milieu. Lancé dans Paris, le jeune provincial Lajeunesse s'est effondré dans « le boulevard ». Le boulevard est à Paris ce que l'esprit de Bergerat est à celui de Voltaire, la poésie de Catulle Mendès à celle de Hugo ou de Lamartine... et vous voyez ce que le boulevard peut être. Lajeunesse n'a pas su vaincre les influences littéraires et sociales déplorables qui se sont brusquement et violemment imprimées sur lui. Et c'est pourquoi il n'a pu acquérir les principes littéraires essentiels qui seuls vivifient les œuvres et leur assurent une puissance sociale et morale. Et il n'a gardé de ses débuts excessivement heureux qu'une fantaisie outrancière, débordante, essoufflée, affolée, furibonde, exquise encore par aventure et quelquefois admirable. Mais la fantaisie ne suffit pas. Un âge vient où il faut de la logique et de la discipline. Et M. Lajeunesse, qui a moins de fantaisie qu'il n'en avait naguère, n'a pas encore de logique ni de discipline.

Et je le déplore pour lui et je le déplore pour les jeunes générations littéraires qui hésitent, d'une façon bien inquiétante, avant d'accomplir la grande œuvre qui leur incombe. Je le déplore, car elles auront bien besoin de toutes leurs ardeurs et de tous leurs talents.

Ernest Lajeunesse n'est pas parvenu à être une personnalité, mais il est un symbole. Son livre d'aujourd'hui est le livre d'un désorienté, d'un désemparé, comme d'ailleurs tous ses livres précédents. Ce jeune écrivain se rue avec agitation vers la gloire qui le fuit, car elle veut, en somme, être conquise posément. Il est venu prématurément sur les boulevards et il y a eu du génie. Mais nul ne lui a fait savoir que le génie qu'on a sur les boulevards est sans vertu. Je l'avertis maintenant. Et il est temps, il est grand temps. Qu'il cesse d'avoir du génie pour n'avoir que du talent, ce qui ne lui est pas impossible, car il est spirituel et gracieux, éloquent aussi et varié même en sa monotonie. Qu'il s'éloigne à la hâte d'un milieu délétère; qu'il s'en aille, parmi la simplicité des provinces, respirer un air salubre et, reconstituant des forces intellectuelles et morales, qu'il consente à publier cinq ou six volumes de moins chaque année; mais qu'il pense lentement, qu'il élabore sagement un livre où il introduira tout son charme et toute son élégance immense et la vigueur qu'il peut avoir et qu'il décorera des mille arabesques ingénieuses de son style agaçant, bizarre et ravissant; et j'espère que nous pourrons encore compter avec lui, compter sur lui.

J. Ernest-Charles.

L'EXILÉE

Le seul coin de Paris où fût chez elle encore
La Nature qu'avec effroi nous en chassons
Parce qu'elle reprend l'œuvre de nos maçons,
En fait une ruine informe — et la décore
    D'arbres, de fleurs et de chansons;

Le seul endroit, dans la grande cité banale,
Où levant leurs regards du noir pavé boueux,
Ses amis pouvaient voir onduler sous les cieux
Sa robe printanière ou sa flore hivernale,
    En rêvant du champ des aïeux;

Le seul abri de ces milliers d'êtres fidèles,
— Oiseaux de nuit, oiseaux de jour et papillons, —
Qui vivaient là comme aux forêts, comme aux sillons,
Mettant aux chapiteaux des frémissements d'ailes
    Et des nids aux trous des moellons,

Tout cela va crouler sous la pioche imbécile,
Ecrasant d'un seul coup le germe et les berceaux,
Faisant fuir les essaims de mânes et d'oiseaux...
Puis, sur ce sol meurtri d'où le rêve s'exile
    La fonte étendra ses arceaux;

Une gare superbe arrondira ses dômes
Où chantaient dans l'azur les platanes hautains;

Et de là s'en iront, par les joyeux matins,
Monsieur Prudhomme avec son épouse et ses mômes
Vers des Choisy-le-Roi lointains!...

* *

Et c'est logique! Il faut que la douce Cybèle
N'ait plus même un arpent dans le vaste Paris!
Ses fils dégénérés quittant ses flancs taris
Accourent, — renégats qui ne trouvent plus belle
La mère qui les a nourris.

Qu'elle ne soit pas là, comme un vivant reproche
A ce peuple de meurt-de-faim en habit noir!
Va-t'en, vieille, va-t'en! on ne veut plus te voir!
Sapez les pans de mur où sa robe s'accroche;
Allons, progrès, fais ton devoir!

Chasse cette importune, encore trop vantée
Par les peintres caducs et les rimeurs bêlants...
La nature? Voyons, elle a bien cent mille ans;
Que peut-elle nous dire encore, cette édentée?
Que peuvent nous donner ses flancs?

Qu'elle s'en aille aux champs faire des bucoliques
Avec ses laboureurs tout bottés de fumier!
Paris doit être propre et beau... comme un damier;
L'arbre n'a rien à voir sur ses places publiques,
Ni les oiseaux dans son cimier!

* *

Pauvre aïeule, battue et sans pitié bannie
De nos cœurs, de nos arts, de nos quais nus et froids,
De nos maigres jardins chaque jour plus étroits,
Et de tout ce qui fut jadis notre génie,
Ne reprendras-tu pas tes droits?

Ne rentreras-tu pas dans la ville profane
Par ta Seine grossie au superbe torrent,
Par l'assaut de tes bois du lointain accourant,
Comme accouraient ceux de Birnam vers Dunsinane,
Pour accabler Macbeth mourant?

Ne verrons-nous donc pas, sous l'afflux de tes sèves,
S'écrouler brusquement ces murs improvisés,
Le lierre grimper aux chapiteaux brisés,
Puis des roseaux chanteurs onduler sur tes grèves,
Tout le long des flots apaisés?...

Oui, oui, tu reviendras, nature douce et forte,
— En dépit des maçons, des snobs et des savants, —
Dans le bec des oiseaux ou sur l'aile des vents,
Et sur le lourd fumier d'une Lutèce morte
Sèmeras tes germes vivants.

Tu referas tes bois aux mouvantes ogives
Par-dessus nos palais largement éventrés,
Et nos places seront encore de vastes prés,
D'où jailliront, comme autrefois, des sources vives,
Miroirs des grands cieux azurés.

Tes souffles frais et purs sous les jeunes ramures
Remplaceront l'ardente haleine des humains;
Des troupeaux de fourmis noirciront les chemins
Où les peuples d'hier mettaient les grands murmures
De leurs fêtes sans lendemains...

Et dans ces prés et dans ces bois et sur ce fleuve,
— Ce fleuve désormais libre, pur et joyeux, —
Tu rediras bien haut ton hosanna pieux,
Nature! et, triomphante en ta parure neuve,
Régneras sans fin sous nos cieux!

FRANÇOIS FABIÉ.

M. BRIEUX

I

Le bruit mené autour de l'interdiction de la nouvelle pièce de M. Brieux, *les Avariés*, expirait à peine qu'on annonçait la prochaine mise en répétitions au Théâtre-Français d'une nouvelle œuvre du même auteur : *Petite amie*, et puisque cette dernière, son existence à peine publiée, a cédé le pas au *Marquis de Priola* de M. Lavedan, il se pourrait que la saison ne se passât pas sans qu'on nous apprît que tel directeur va monter une troisième nouvelle comédie de M. Brieux. M. Brieux évidemment ne veut pas que l'on s'ennuie de lui. Il est le plus fécond de nos auteurs dramatiques qui comptent. En dix ans environ il nous a donné une quinzaine de pièces et, maintenant qu'il est lancé, nous pouvons espérer sans crainte de nous leurrer qu'il nous en fournira, bon an mal an, deux par saison. Ce n'est pas à quarante-trois ans, quand on se sent en pleine force, que les directeurs ne demandent qu'à vous jouer, que l'on est après M. Rostand l'auteur dramatique le plus connu de France, mais qu'il reste l'Académie à conquérir, que M. Brieux va s'endormir. Il faut chauffer son public, chauffer la presse, chauffer Paris; et si Hervieu et Lavedan sont entrés bons premiers sous la coupole, Brieux, démocratique, lourd d'allure, fils de ses mains, ancien rédacteur du *Nouvelliste de Rouen*, n'en atteindra pas moins à son tour le faîte du succès matériel et des honneurs tangibles à la force de son vigoureux poignet.

M. Brieux est de tempérament foncièrement pratique. La toison dorée romantique dont s'enorgueillit sa tête n'a rien de commun avec les boucles du bon poète Théophile Gautier et signifie seulement que M. Brieux a les cheveux longs et peut-être les idées courtes. M. Brieux passe ses hivers à Saint-Raphaël, mais il n'y poursuit point les lézards, et ne flâne guère à regarder venir les vagues légères : il bûche. On est si bien là-bas pour abattre des actes.

A l'abri des dérangements, l'écrivain garde toutefois dans l'oreille la rumeur de la Capitale, il l'entend bourdonner au loin, et Paris, invisible et présent, l'excite à travailler.

M. Brieux aime les résultats matériels. Visiblement, quand il écrit une comédie, sa préoccupation paraît être bien moins de composer un chef-d'œuvre que de rendre service à la société en lui divulguant tel mal dont elle est atteinte. Il est fort peu de ces pièces, il n'en existe peut-être même aucune, qui ne soit l'acte méritoire d'un bon concitoyen! Mais combien en revanche sont d'un pur artiste? Et cette insouciance à l'endroit du beau est si accusée chez M. Brieux que lorsqu'il lui arrive, — ce qui n'est point rare, — de trouver le beau en recherchant l'utile, il abîme sans gêne ni pitié, pour je ne sais quelle satisfaction inférieure, une pièce qui ne demandait qu'à rester excellente.

Mais M. Brieux est par-dessus tout tenace. On peut l'éreinter tant qu'on voudra, on ne saurait le décourager. On le blague, mais c'est lui qui arrive, et il ne l'ignore pas. Aussi rit-il en dedans de ceux qui se gaussent de lui. Leurs critiques, il ne les entend pas, ou bien il en fait son profit. Comparez à la langue des premiers actes de *la Robe Rouge* ou du premier acte des *Avariés*, celle des *Trois filles de M. Dupont*, et vous verrez quelle fermeté et quelle netteté singulière a gagnée sa prose, d'abord trop souvent lâche et comme émoussée; si bien qu'il est permis de se demander si sa maîtresse qualité littéraire n'est pas sa dure volonté.

Ayant fait ses preuves à ses propres yeux, M. Brieux a donc largement confiance en lui-même. Il a voulu quitter le journalisme pour le théâtre, il a voulu que ses pièces fussent jouées, il a voulu avoir du succès, et il a réussi. C'est donc avec une audace tranquille qu'il présente maintenant à la critique et au public des œuvres si spéciales à tous égards qu'elles en sont déconcertantes, comme *les Remplaçantes* et surtout *les Avariés*. D'ailleurs dans les petites choses, même assurance. Tout dernièrement à la Comédie-Française il se chargeait d'un cœur léger de mettre en scène sa pièce *Petite Amie*, et l'eût fait bien ou mal avec sérénité.

Antoine au Théâtre-Libre avait joué les pièces de début de M. Brieux, *Ménage d'artistes* et *Blanchette*. Depuis ils ont travaillé souvent ensemble : Antoine dans sa maison du boulevard de Strasbourg a repris *Blanchette* et monté *Résultat des Courses* et *les Remplaçantes*. Leurs natures se conviennent. Antoine, en effet, quel autre têtu farouche! Ancien élève d'école primaire, ancien employé du gaz aux maigres appointements, il a provoqué une renaissance dramatique et fondé le meilleur théâtre de Paris. Brieux et lui sont tous deux peuple. Ils sont le triomphe de « la laïque » ou de l'école des frères. Par leur obstination endiablée ils se sont imposés au premier plan; et ces Auvergnats de Paris me font songer au paysan rouergat de la légende : il enfonce à coups de tête dans un rocher une cheville de fer en disant : *Kal qué dintré!* « Il faut qu'elle entre! »

II

Blanchette, c'est la fille d'un cabaretier-cultivateur, le père Rousset, qui tourne mal (ou plutôt qui risque seulement de mal tourner, ainsi que vous le verrez plus loin) parce que ses parents ont voulu en faire une institutrice, et que, une fois sortie diplômée, mais sans place, de la pension où ils l'ont mise avec des enfants de riches, elle ne peut se résigner au cabaret paternel. Est-ce l'instruction qu'elle a reçue qui l'a gâtée? Non, c'est assurément la société de ses camarades, qu'attend une existence charmante, existence que Blanchette s'est mis en tête de partager avec elles... Eh bien! M. Brieux se garde fort d'établir cette distinction dans sa pièce, et la leçon pratique qui s'en dégage c'est que les parents ne devraient pas chercher à élever leurs enfants au-dessus de leur condition. Race de serfs, reste donc serve! Ainsi des affinités mystérieuses unissent M. Brieux aux grands seigneurs de l'ancien régime?

D'autre part, dans *l'Évasion*, il maltraite assez volontiers la science et regrette la religion qui s'en va; et dans *le Berceau* il attaque le divorce. Ne lui dites pas que la science est une fatalité puisque l'intelligence est naturelle à l'homme; que, si la science ruine les religions comme le vinaigre dissout la craie, nous ne pouvons que faire effort pour nous accommoder de cet état de choses; que l'homme nécessairement, ne comptant plus sur les compensations d'une autre vie, demande tout à celle-ci et tâche à se libérer le plus possible de ce qui le gêne; qu'il faut donc prendre son parti de l'évolution supérieure à tout et la diriger de notre mieux, au lieu de tenter chimériquement de faire remonter les fleuves vers leurs sources : M. Brieux, comme le contribuable qui ne sait de l'impôt qu'une chose, qu'il est dur à payer, ne veut voir que la rançon des changements inévitables et se met en travers. Il n'aura réussi qu'à nous révéler son un peu légère philosophie.

Mais gardons-nous de croire que M. Brieux ait fait de la discussion des idées son domaine. On peut même dire qu'il ne s'y plaît point, et ce n'est pas lui l'auteur à thèses. La pièce de M. Brieux est essentiellement la comédie de mœurs, de la satire sociale; c'est la révélation d'un mal public. Il est le gardien du beffroi qui veille sur la cité et pousse des cris d'alarme : Je vois de mauvais juges! de faux bien-

faiteurs! La politique corrompt jusqu'aux plus honnêtes députés! les « remplaçantes » perdent leur maison! et bien plus encore les « avariés » qui se marient trop tôt. Ce ne sont point là des choses qu'on puisse contester. Eh bien! c'est tout simplement quand il nous indique ces tares, qu'il nous étale le linge sale de la société, que M. Brieux se montre souvent puissant auteur dramatique: voilà son affaire.

Dans cette galerie formée par ces coupables qui sont ses principaux personnages, se détachent de très beaux portraits. Voyez Rousset, le cabaretier, père de Blanchette. Il est vrai et il est complet: tout le rural actuel est là. Apre au gain, malhonnête en affaires, borné jusqu'à la superstition idiote, il fait éduquer sa fille par intérêt et par vanité. Puis viennent les traits particuliers au père Rousset: les femmes ne gouvernent pas chez lui; il a d'instinct l'autorité du chef de famille et il est violent quand on le brave. Trop intéressé pour nourrir sa fille à ne rien faire, trop furieux de ce qu'elle ne soit pas nommée institutrice pour la ménager, enfin d'esprit trop fermé pour agir autrement qu'en impulsif aveugle, il exige brusquement que « l'institutrice » devienne tout d'un coup cabaretière, il veut la tordre comme un jonc: elle résiste rageusement. Alors, il faut qu'elle parte: elle s'en va. Or, quand elle rentre plus tard, salie par Paris, ainsi qu'il fallait pourtant bien s'y attendre, le père Rousset s'offusque de la « tache »; il s'indigne sincèrement, et la première fois qu'il témoigne ainsi d'honnêtes sentiments, c'est donc quand il s'emploie à rejeter son enfant dans la boue.

Et Mouzon, le héros de la *Robe rouge!* Il n'est pas de peinture plus juste, plus nette, plus énergique que celle de cet égoïste intégral, débutant dans une carrière, robuste, plein de vie et par conséquent terrible arriviste. Juge d'instruction, il devient un véritable oiseau de proie. Tous ses actes, ses moindres propos décèlent en lui le sentiment exclusif de son intérêt, l'unique souci de l'avancement; à ce point que nous plaignons, avant même de le connaître, l'accusé, un assassin probable pourtant. Il suffit en effet d'un tel juge pour rendre d'abord sympathiques les faibles qui tombent entre ses mains, et que bientôt nous entendons crier sous sa tenaille. Ce personnage est d'un dessin si juste que nous le trouvons naturel, nous le connaissons; l'art admirable ici de M. Brieux nous fait accepter ce paradoxe pénible d'un juge uniquement préoccupé, dans l'exercice de ses graves fonctions, d'emporter un avancement. Quant à la justice, il l'ignore candidement; il n'en parle jamais et y pense encore moins, et s'il la sert parfois, c'est qu'elle a vraiment bien de la chance que son intérêt soit conforme à celui du juge lui-même. Mouzon est, quand il est en chasse, quand il « travaille », impitoyable et féroce. Afin d'arracher à la femme de l'accusé des paroles accablantes pour celui-ci, il la menace de révéler à son mari une faute qu'elle a commise autrefois à Paris, étant jeune fille, faute qui est restée ignorée de tous dans le pays et qu'elle a courageusement rachetée par une existence de travail et de dévouement. Alors, Mouzon nous devient franchement odieux. La justice défendue par cet homme, ce n'est là que dérision; et quand, par ses soins, la faute de la femme de l'accusé est publiée et que son mari acquitté la repousse et lui enlève ses enfants, Mouzon représente si bien pour nous l'injustice et le crime que l'auteur le fait tuer au dénouement comme on massacre le traître à l'Ambigu au dernier tableau; et c'est ainsi que le seul acte de justice que nous trouvons dans une pièce sur les juges, c'est l'assassinat d'un juge.

Encore n'ai-je pas tout dit sur Mouzon. Il aimait faire la noce, n'ayant cure de sa dignité, et même il s'était mis dans un fort mauvais cas: la puissance actuelle, le député, qu'il ne manquait pas de flatter adroitement, le tire d'affaire. Ce n'est pas assez; au lieu de la disgrâce méritée qui l'atteignait presque, c'est l'avancement qui vient à Mouzon quand sa mort termine inopinément une carrière déjà si belle.

Or, comme c'est autant par leurs actes que par leurs discours que M. Brieux peint de pareils personnages, il suit de là qu'ils sont dramatiques. Il les lâche sur la scène bel et bien vivants et cela suffit pour qu'ils saisissent le public qui se met à vivre avec eux. Point n'est besoin alors d'artifices d'intrigue. Aussi M. Brieux dans ces moments-là ne s'embarrasse que de corser les scènes avec sa poigne d'auteur dramatique vraiment peu commune; et par le seul effet de la vérité vigoureusement rendue et qu'une progression habile rend de plus en plus émouvante, il porte au plus haut degré l'angoisse des spectateurs.

Malheureusement M. Brieux ne continue pas ainsi jusqu'au bout même ses meilleures pièces, tout simplement parce qu'il les prolonge trop, à mon sens. Que ne borne-t-il chacune d'elles à la description du mal social qui en fait le sujet! M. Brieux n'y a guère consenti qu'une fois, à ma connaissance, dans les *Trois filles de M. Dupont*, où le drame finit sur le tableau de la résignation forcée des trois sœurs à leurs destinées diverses mais toutes trois malheureuses, de femmes faibles dans la vie. Et pourtant ce sont bien les dénouements de cette nature, réalistes et sombres, qui conviennent, semble-t-il, à des pièces dont la matière n'est autre qu'une tare très réelle de la société découverte à nos yeux. Hé bien! ce sont là ces dénouements que M. Brieux paraît ne pouvoir souffrir, puisque pour les éviter il a recours aux pires procédés.

Le sujet de *Blanchette* ce sont les suites de la transformation que subit l'âme de cette jeune fille dans la pension où elle passe quelques années. Quand elle en sort, elle n'a plus rien de commun avec ses parents que le sang et le nom : les Rousset ont perdu leur fille. Blanchette, c'est une enfant de riche égarée parmi eux, qui réclame une existence de plaisirs et la cherche. Or cette inaptitude de la jeune « déracinée » à se replanter dans le terroir grossier d'où elle est sortie mais pour lequel elle n'est plus faite, éclatait surtout dans le troisième acte primitif de la pièce, quand Blanchette revient de Paris voir ses parents ruinés après avoir souffert elle-même toutes les misères. Elle devrait alors, semble-t-il, être matée par le malheur! Et pourtant quand un jeune charron, son ami d'enfance, et brave garçon, s'offre à l'épouser, passant par-dessus tout parce qu'il l'aime, Blanchette refuse ce parti providentiel, repousse la planche de salut. Elle ne se voit pas « charronne », dit-elle, et sent si bien que sa vocation est d'être une maîtresse de riches qu'elle part rejoindre un certain M. Georges qui lui payera des chapeaux et des robes.

Hé bien! qu'a fait M. Brieux? Ce dénouement admirable de logique et de force, il l'a changé, quoiqu'il eût été déjà en quelque sorte consacré par la représentation au Théâtre-Libre. Blanchette, dans la version nouvelle maintes fois jouée au Théâtre-Antoine, épouse le bon jeune homme, devient « charronne », après être rentrée en grâce auprès de son vieux papa. Il convient d'ajouter d'ailleurs que, dans son passage du Théâtre-Libre au Théâtre-Antoine, M. Brieux l'a purifiée, il a biffé sa faute, ce qui devait favoriser bien des arrangements agréables. Ainsi au troisième acte sincère, qui s'adaptait aux deux premiers, en affirmait le sens avec énergie, un dénouement postiche était substitué, un troisième acte de complaisance et de carton dans lequel les personnages sont faussés et le sens de la pièce, fortement émoussé. L'excuse de M. Brieux, c'est que le public préfère se retirer du spectacle sur une bonne impression, et comme c'est lui le seigneur... et puis Sarcey disait... et d'ailleurs Molière lui-même... etc.

Et dans *la Robe rouge* pourquoi coudre à ce superbe drame l'épisode arbitraire du meurtre de Mouzon? La logique et la vérité ne réclamaient-elles pas pour dénouement le triomphe tranquille de cet habile homme? Et même, remarquerez-vous, cette fin de pièce est une invention maladroite. L'auteur, en faisant tuer Mouzon par une de ses victimes, apaise le ressentiment du public contre les mauvais juges : au lieu de nous laisser l'aiguillon dans le cœur il nous l'enlève à la dernière minute. — Hé! c'est bien là justement ce que veut M. Brieux : ôter l'aiguillon!

Mais pourquoi donc l'avoir enfoncé avec tant de vigueur? N'écrit-il que pour effacer? Considère-t-il le théâtre, le théâtre de mœurs, le sien, comme une simple amusette? Toujours est-il qu'il s'acharne d'autant plus à nous imposer des dénouements aimables, consolants ou bien atténués, que ses sujets de pièce le comportent moins.

Dans *les Avariés*, en effet, à quoi bon le dernier acte? Car il n'y a plus de pièce après les deux premiers, quand nous avons vu l'avarié dans le cabinet du docteur se débattre contre la vérité terrible, et celui-ci l'exhorter ; et surtout les conséquences affreuses du crime de ce jeune homme marié sans être guéri. Mais M. Brieux avait d'autres choses à nous dire : de là le troisième acte où le docteur explique à un auditeur de bonne volonté quelles mesures il conviendrait de prendre afin d'empêcher d'aussi redoutables accidents. Sans doute, pour l'auteur, c'est encore là le sujet, puisque son sujet, ce n'est pas seulement le malheur de la famille qu'il nous présente, mais la question sociale des « Avariés ». Mais, nous, nous ne pouvons au théâtre suivre le développement des idées en dehors de l'action dramatique et des personnages qui les incarnent, et quand l'auteur les lâche pour leur substituer des discours utilitaires, l'illusion scénique s'évanouit aussitôt. Nous sentons que nous ne sommes plus au théâtre, et la pièce n'est plus à nos yeux qu'un procédé de propagandiste qui se sert d'acteurs pour nous toucher comme d'autres emploient les projections lumineuses.

HENRI PRADALES.

CONFÉRENCES FRANÇAISES

EN ALLEMAGNE

Paris, le 10 novembre 1901.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu m'encourager à présenter aux lecteurs de la *Revue Bleue* quelques impressions recueillies au cours d'une tournée de conférences en Allemagne.

C'était au commencement de cette année : M. le professeur Martin Hartmann, avec lequel j'avais été mis en relation par son compatriote, le docteur Gassmeyer, me proposa de venir faire, en Allemagne, une série de récitations et de conférences françaises. Il s'agissait de visiter non seulement de grands centres, comme Leipzig, Munich et Berlin, mais encore de petites villes dont la population n'excède pas 3 000 habitants et où, cependant, on me promettait un auditoire d'au moins 300 personnes.

J'avoue que j'hésitais d'abord. Faire assister en Allemagne, dans de petits centres provinciaux, le dixième de la population à des conférences faites en français, par un Français récitant et commentant des textes d'auteurs français, me paraissait, *a priori*, une impossibilité. Je me représentais quel serait le sort d'un conférencier allemand venant en France pour nous parler, en allemand, de Gœthe, de Schiller et de Henri Heine. En province, il réciterait ses textes devant des banquettes vides. Trouverait-il seulement un public à Paris? Cela me semblait plus que douteux. Et, ne devais-je pas, en Allemagne, m'attendre à rencontrer même indifférence?

J'exposai mes doutes. M. Hartmann insista si bien que je cédai.

Le succès a donné un démenti éclatant à mes appréhensions. Il m'a appris combien, en Allemagne, notre langue est aimée et notre littérature connue et appréciée. Les Allemands sont, beaucoup plus que nous, désireux de connaître les langues et littératures étrangères, et c'est un plaisir de voir leur goût secondé par des hommes tels que l'initiateur de ces conférences.

Le professeur Martin Hartmann est déjà connu des Parisiens : ils l'ont entrevu au Congrès néo-philologique de 1900. Allemand, il a compris la finesse de l'esprit français et la beauté de notre langue, qu'il s'est parfaitement assimilées et qu'il a voulu faire connaître dans un cercle aussi étendu que possible. Il a publié de remarquables éditions classiques de nos auteurs. Il a étudié nos écoles pendant un long séjour en France, et les résultats de ses investigations sont consignées dans un livre excellent sous ce titre : *Impressions de Voyage et Observations d'un Néophilologue allemand en Suisse et en France* (1). Enfin, il a créé, en 1899, les tournées de récitations et conférences françaises en Allemagne.

Ces récitations sont analogues, pour le programme, aux lectures des Universités populaires de Paris, avec cette différence qu'il s'agissait de parler en français devant des Allemands et que les conditions économiques étaient tout autres. De là, bien des difficultés : luttes contre l'esprit de routine; nécessité de recruter un public capable d'accueillir un orateur étranger; nécessité, encore, de préparer ce public, de lui faciliter la compréhension de notre pensée, le sentiment de notre art, de lui faire admettre l'utilité de ces conférences et de lui inspirer le désir de les voir se renouveler.

M. Hartmann résolut ce difficile problème avec la plus grande simplicité. Il recruta la majeure partie du public ordinaire des récitations-conférences parmi les élèves des gymnases, des écoles *réales* et des écoles supérieures de jeunes filles. Il se servit, d'abord, de l'intermédiaire de la Société des professeurs de gymnases de Saxe, de la Société de Néophilologie de Leipzig, de l'union des néo-philologues de Saxe, de la Société de Néo-philologie de Dresde et de l'Union allemande de Néo-philologie. Tous ces noms vous démontrent suffisamment l'importance du mouvement qui, en Allemagne, pousse le public à étudier les langues modernes. M. Hartmann put encore agir puissamment, dans les différentes villes, en sa qualité d'administrateur de l'Office central allemand pour la correspondance internationale entre les élèves des lycées d'Europe et d'Amérique. Puis, avec l'aide de l'éditeur P. Stolte, qui apporta à l'entreprise son concours financier, il adressa à tous les néo-philologues des circulaires qui furent suivies de nombreuses adhésions. Un règlement dû à M. Hartmann assura le fonctionnement de la nouvelle institution. Enfin, les directeurs d'écoles mirent à la disposition des récitateurs — gratuitement, bien entendu — leurs *aula*, vastes salles des fêtes qui existent dans chaque école, et dont l'installation, souvent très luxueuse, avec de magnifiques peintures, l'éclairage électrique partout, les orgues à tuyaux, les pianos à queue, contraste avec la pauvreté de nos préaux d'écoles. Un droit d'entrée imposé aux auditeurs assura la rétribution du conférencier.

Le professeur Hartmann fit d'abord appel à M. Michel Jouffret, professeur de philosophie au lycée de Marseille, et dont l'Académie a récemment couronné les Poèmes Idéalistes. Le premier conférencier français en Allemagne s'acquitta de sa tâche avec une dignité, un tact et un savoir qui lui valurent d'universelles sympathies et facilitèrent singulièrement l'œuvre de ses successeurs.

Je ne saurais oublier de mentionner ici combien nous avons eu tous à nous louer du dévouement avec lequel les nombreux professeurs, collaborateurs de M. Hartmann, ont sacrifié leur temps pour préparer les auditeurs, en leur expliquant des textes choisis d'avance, imprimés chaque année et mis à la disposition des adhérents par l'éditeur P. Stolte. Les auditeurs, du reste, ont récompensé ce dévouement par un zèle réellement extraordinaire. Tous ces généreux concours ont fini par assurer aux conférences un véritable succès, par y attirer les membres des classes les plus élevées de la société allemande : cette année, par exemple, la princesse Marie de Schaumburg-Lippe a tenu à assister aux récitations, à l'École supérieure des jeunes filles de Buckeburg et à féliciter le conférencier, M. Michel Jouffret.

Quelques chiffres donneront une idée de la faveur avec laquelle les récitations françaises ont été accueillies en Allemagne.

(1) Leipzig, P. Stolte, éditeur.

M. Michel Jouffret, en 1899, visita onze villes et parla devant quatre mille auditeurs. M. Bornecque, maître de conférences à la Faculté de Lille, en 1900, parcourut quarante-deux villes et fut écouté de treize mille personnes, M. Charléty, maître de conférences à la Faculté de Lyon, la même année, visita treize villes et eut trois mille auditeurs.

En 1901, j'ai pu visiter trente-huit villes et parler devant onze mille cinq cents auditeurs. M. Jouffret, dans un second voyage, a dû voir une trentaine de villes et environ onze mille personnes. J'ai été rappelé à mon tour et, dans treize villes, j'ai parlé devant trois mille six cents auditeurs.

La progression est saisissante :

En 1899,	11	villes et	4 000	auditeurs.
— 1900,	55	—	16 000	—
— 1901,	81	—	26 000	—

Le public m'a paru, en général, très attentif, très avide de s'instruire. Mais il a ses préférences, bien marquées. Les cahiers dont je devais tirer les textes à lire et à commenter comprenaient, entre autres morceaux, des fables de La Fontaine, des scènes de Molière, des chansons de Béranger, des poèmes de Victor Hugo, des contes de Daudet. J'ai eu l'étonnement de constater que Victor Hugo, qui nous paraîtrait, par ses visions à la fois puissantes et brumeuses, par son amour du mystère, de la légende et du merveilleux, par son lyrisme aux allures souvent philosophiques, se rapprocher du génie allemand, n'est généralement pas goûté de l'autre côté du Rhin.

Alphonse Daudet, au contraire, par sa finesse, son ironie légère, sa grâce, sa clarté, son tempérament avide de lumière et de soleil, nous semble bien plus essentiellement français. Or, Alphonse Daudet est aussi populaire en Allemagne qu'en France !

Ajoutons, en terminant, que M. Martin Hartmann, lorsqu'il organisa ces récitations-conférences, n'entendit pas uniquement faire œuvre pédagogique. Son but est plus élevé. Suivant l'expression de M. Michel Jouffret, il a voulu contribuer « à établir des relations plus cordiales entre deux pays qui sont faits pour se comprendre et s'estimer ». C'est une belle idée, dont la réalisation n'est peut-être pas une chimère et serait facilitée, assurément, si nos élèves, comme leurs condisciples allemands, étaient mis à même de goûter directement, sans intermédiaire, dans l'original, les beautés des littératures étrangères.

René Delbost.

THÉATRES

A propos de la Comédie-Française.

La situation présente de la Comédie-Française, la série des révolutions de palais qui s'y sont succédé et qui s'y succéderont encore nous sont une occasion offerte par l'actualité pour toucher à cette question d'un intérêt général : l'état des principaux théâtres, leurs rapports réciproques, partant ce qu'ils peuvent nous donner, ce que l'on doit attendre d'eux dans un prochain avenir. Ce sera en même temps pour nous un prétexte à souligner certaines idées que par la suite nous aurons à vérifier dans leur application particulière, et à illustrer d'exemples, lorsque les comptes rendus de l'actualité nous y inviteront.

Prenons tout d'abord cette *illustre maison* qui, semblable aux vieilles renommées littéraires, bénéficie encore à l'heure actuelle, et longtemps bénéficiera de sa grandeur passée. Il me semble bien que parmi les nombreux articles consacrés ces temps derniers aux troubles intérieurs qui désagrègent cette antique institution, il en est peu qui aient touché du doigt la vraie cause de son état d'anarchie. La plupart ont voulu y voir avant tout des raisons d'ordre *administratif* et rendre M. Claretie seul responsable. C'était là trop évidemment servir des rancunes particulières, et n'envisager qu'un des côtés de la question. Il est clair que l'administration n'est pas chose indifférente dans une maison où se présentent et s'enchevêtrent tant d'intérêts, d'intrigues, de vanités, de cabotinage en un mot, et qu'il n'est pas inutile d'avoir *la main légère* pour mener ces coursiers ombrageux. Mais il faut bien reconnaître aussi — et cette fois nous touchons du doigt la vraie cause — que les *pur-sang* d'autrefois ont été remplacés par des *demi-sang*, à deux ou trois exceptions près, et que de nombreuses rossinantes y ont été admises depuis une dizaine d'années. Or, de même qu'en hippologie c'est une loi constante et toujours observée que les bêtes les plus rétives, et qui le plus énergiquement ruent dans les brancards sont les plus poussives et les plus efflanquées, de même... je vous laisse le soin de continuer et de conclure. Faisons retour au style noble, puisqu'il s'agit d'une institution toute traditionnelle. La raison profonde de l'anarchie actuelle est dans la disparition des grands talents et des grandes renommées qui n'ayant point trouvé de successeurs, ont été remplacées ces dernières années par des *utilités* tout à fait médiocres. Imaginez un instant que la Comédie-Française possède encore cette admirable pléiade d'interprètes qui s'appelèrent Thiron, Delaunay,

Got, Coquelin aîné, Madeleine Brohan, ou bien qu'à ceux-là aient succédé des équivalents, l'état actuel deviendrait inconcevable. La situation prépondérante d'un comédien de second ordre comme M. Le Bargy, n'est rendue possible que par la disparition des grands premiers rôles. Disons-le très haut, parce que telle est la note vraie, la seule raison de l'anarchie des comédiens de la rue Richelieu, c'est leur insuffisance, et je crois fermement que l'on n'aura rien fait pour eux, tant qu'on ne sera pas arrivé à rajeunir leur troupe. La nomination récente de M. Guitry comme directeur de la scène est un premier essai dans cette voie, qui peut être gros de conséquences...

A côté des théâtres littéraires subventionnés, — je cite seulement pour mémoire l'Odéon qui, à vrai dire, ne compte pas dans le mouvement dramatique, — à côté d'eux et en contraste avec eux s'imposent à notre attention les entreprises particulières, ce que j'appellerai les *théâtres à étoiles*. Ce n'est un secret pour personne que le mouvement dramatique de ces quinze dernières années, que toutes les tentatives nouvelles et artistiques ont eu pour promoteurs les *théâtres à côté*, expression méprisante dont les baptisa un jour je ne sais quel fonctionnaire discourtois. En ce sens, le Théâtre-Antoine, avec MM. Antoine et Gémier, le Théâtre de l'*Œuvre* avec M. Lugné-Poë, marquèrent l'avant-garde et furent les plus audacieux : inscrire seulement leur nom, c'est rappeler les tentatives de Maurice Mæterlinck, d'Ibsen, de Gherardt Hauptmann, de M. de Curel, de M. Brieux et combien d'autres! Il convient d'y ajouter le Théâtre Sarah-Bernhardt, qui ne fut point indifférent aux choses d'art, et qui aurait des titres à notre gratitude quand il n'eût fait que nous donner *Lorenzaccio* et nous permettre de connaître cet admirable comédien qui s'appelle Ermete Novelli!

Le danger de ces entreprises, on le connaît, sans qu'il soit besoin d'y appuyer : il apparaît double, du côté de la *production* et du côté de l'*interprétation*. Du côté de la production d'abord, car il est toujours à craindre que les auteurs ne soient tentés d'écrire un rôle en ayant sans cesse devant les yeux l'interprète dont dépend leur destinée... Et je renvoie pour le développement de cette idée aux pages magistrales que M. Paul Bourget écrivait jadis sur l'*Art du Théâtre*, et qu'il a réimprimées dans ses *Études et Portraits*... Du côté de l'interprétation ensuite... Il faut se défier d'un acteur qui est le maître unique sur la scène où il joue, tout à la fois interprète, directeur et metteur en scène. Forcément, parce que le talent est absorbant, il en vient à tirer la couverture à lui, à négliger la perspective, qui fait aussi bien partie de l'art dramatique que de l'art pictural, perspective aussi essentielle sur une scène que dans un tableau bien composé. Bref, il en arrive à ne pas tenir compte des talents secondaires, indispensables pourtant, qui constituent les arrière-plans.

Quel sera l'avenir de ces entreprises?... Voilà un point du plus haut intérêt, car il faut peu compter sur l'influence des scènes littéraires subventionnées, pour soutenir et vivifier la production dramatique. La période de crise que traverse la Comédie-Française, et qui ne semble pas près de finir, lui sera un grave empêchement à tenir la place qu'elle devrait occuper dans le mouvement contemporain. Quant à l'Odéon, l'insuffisance littéraire des pièces modernes données depuis quelques années suffit à lui attribuer son rang, Je reviens donc aux *théâtres à étoiles*. L'âge de Mme Sarah Bernhardt nous contraint d'éliminer son apport futur dans nos prévisions d'avenir : car d'une part, s'il y eut jamais un théâtre à étoile dans l'acception rigoureuse du terme, ce fut le sien : il lui manqua toujours de rencontrer son véritable partenaire-homme, comme Irving de l'autre côté du détroit sut trouver sa partenaire-femme en la délicieuse miss Ellen Terry. D'autre part, elle en arrive à ne plus pouvoir jouer que difficilement les rôles de son sexe, et elle l'a si bien senti que ses trois dernières créations : *Lorenzaccio*, *Hamlet* et *l'Aiglon*, ont été des travestis. Donc peu d'espoir de ce côté. Malgré l'immense talent de son chef, le Théâtre-Antoine, qui matériellement, paraît-il, donne des résultats merveilleux, « tombe de plus en plus dans la servilité du réalisme contemporain ». Je transcris à dessein l'expression qu'employait ces jours derniers mon éminent confrère Édouard Schuré dans sa très belle étude sur le *Théâtre de l'Élite et son avenir* (1). Il faut souscrire des deux mains à ce jugement qui est aussi la meilleure critique d'un effort qui fut infiniment louable à son heure. En ce sens j'aurais une confiance bien plus grande en l'ouverture d'esprit du nouveau directeur de la Renaissance, M. Gémier, qui, en se séparant de M. Antoine et en fondant la Renaissance-Gémier, a marqué des besoins différents et un idéal plus large. La façon vraiment admirable dont il a mis en scène *la Vie publique* de M. Émile Fabre, ce rare ensemble qui subordonne tous les détails à l'idée maîtresse et constitue cette science de la perspective, si rare dans un théâtre où prédomine une seule volonté, surtout l'ardeur et la jeunesse active de ses principaux comparses : toutes ces qualités merveilleusement mises en lumière par l'interprétation de *la Vie publique*, sont autant de gages pour l'avenir. Il est hors de doute qu'on travaillera ferme de ce côté, et je ne serais pas surpris que d'aussi énergiques efforts fussent avant peu couronnés de succès. Je ne parle plus que pour mémoire,

(1) Voir la *Revue des Revues*, nos des 1er et 15 novembre 1901.

hélas! du théâtre de l'*Œuvre*, qui fut la plus noble de toutes les tentatives, la plus détachée de toutes les préoccupations immédiates de succès et d'argent, celle qui regrettent le plus les vrais artistes, mais qui ne pouvait vivre, il faut le reconnaître, étant donné les conditions matérielles de la vie. Tous ceux qui aimèrent et comprirent les premières initiations d'un Ibsen et d'un Mæterlinck, conservent à ce noble effort un souvenir teinté d'émotion.

La situation des théâtres de musique mérite une attention particulière à raison de l'importance qu'a prise l'art musical dans la culture esthétique des jeunes générations. Qu'on en ait bénéficié ou non soi-même, c'est un fait qu'il est impossible de méconnaître, et qui, suivant une progression ascendante depuis une vingtaine d'années, n'est pas près d'avoir épuisé ses conséquences, car il a déjà réagi et ne fera que réagir encore sur l'évolution même du drame littéraire. Nous aurons avant peu l'occasion d'y revenir et de montrer dans le détail comment s'est produite cette influence, par quelles transformations successives, sortant de la salle de concert où elle a pris naissance, elle s'est manifestée jusque dans la poésie même en passant par la salle de théâtre où elle a su exercer sa puissance de mainmise. Mais ce sont là considérations qui débordent le cadre de cet article, et nous ne saurions leur faire justice à cette place.

A l'Opéra, le problème à résoudre se trouve intimement lié à l'avenir du wagnérisme. Dans quelle mesure et jusqu'à quelle époque la révolution dramatique du maître de Bayreuth continuera-t-elle d'exercer sa despotique influence? Tout est là, et nul aujourd'hui ne saurait en prophétiser l'issue. Lorsque M. Camille Saint-Saëns, au sortir des représentations solennelles du *Ring* en 1876, s'écriait en descendant la colline de Bayreuth : « Si cet homme-là pénètre en France, nous sommes tous perdus! » — j'atténue à dessein le dernier mot de la phrase — assurément il donnait la note juste, et sans doute ne se croyait-il pas alors si bon prophète. C'était l'aveu du pygmée qui mesure sa taille à celle du Titan. Depuis lors les événements ont marché. Il n'a servi de rien que se coalisent les intérêts de boutique : auteurs, éditeurs, rédacteurs de gazettes musicales ont pu faire avorter la tentative de *Lohengrin;* mais leur pouvoir s'est arrêté là. Le jour où le grand public, dont l'éducation avait été merveilleusement préparée par les concerts, a connu les séductions de cette musique enchanteresse, il n'a plus voulu en entendre d'autre, — excès regrettable évidemment! et le directeur de l'Opéra s'est trouvé en présence de ce fait brutal : une salle comble quand on jouait du Wagner, une salle à moitié pleine quand un autre nom occupait l'affiche.

Reprendre et continuer la lutte dans de telles conditions, c'était, il faut l'avouer, une tentative courageuse. M. Saint-Saëns n'a pourtant pas hésité : il s'est constitué le syndic des mécontents, et contre son illustre et triomphant rival il a voulu ressaisir l'arme à deux tranchants dont celui-ci s'était servi dans la période de lutte. *Telum imbelle!...* diront les moins malveillants! Il commença par écrire son article sur l'*Illusion wagnérienne*, qui, faute de nuire à l'adversaire, causa le plus grave préjudice à la réputation de son auteur. Jusqu'alors M. Saint-Saëns s'était montré ouvert aux idées, fort intelligent des questions artistiques, et c'était là un mérite qui semblait devoir compenser en lui le défaut d'invention et d'émotion profonde qui caractérise sa musique. Mais depuis lors?... que penser d'un homme qui se contracte à dessein et fait le sourd parce qu'il ne veut pas entendre! M. Saint-Saëns s'est encore plus nui dans l'opinion des spectateurs désintéressés par son article de l'*Illusion wagnérienne* que par sa partition des *Barbares*, second tranchant de l'arme destinée à terrasser le wagnérisme. Il faut que M. Saint-Saëns en prenne son parti, lui aussi bien que ses co-intéressés : les *Barbares*, pas plus que l'*Illusion wagnérienne*, ne seront le coup de grâce du maître de Bayreuth... On nous excusera d'avoir appuyé avec cette insistance sur un article et sur un nom : c'est que rien ne pouvait mieux marquer l'état actuel de la question, ni faire mieux comprendre la position des adversaires et leurs chances de succès!

A l'Opéra-Comique, la situation est loin d'être aussi nette, aussi tranchée qu'à l'Académie nationale de musique. D'abord le répertoire est infiniment plus varié, d'un maniement beaucoup plus facile : la diversité des genres permet au directeur d'évoluer avec plus d'aisance que son confrère de notre grande scène lyrique. N'importe, là aussi le wagnérisme a eu son retentissement que l'on peut constater à des signes irrécusables. Et je ne parle pas, notez-le bien, des auteurs modernes qui ont réagi de façon diverse dans leurs productions à l'apport nouveau du réformateur : les uns directement hostiles et tentant de manifester leur originalité par un parti pris de révolte; d'autres, imitateurs serviles et décalquant les procédés du maître jusqu'au pastiche le plus évident; d'autres enfin s'appliquent à les transformer, à les adapter dans une poétique toute moderne. Il y aurait là toute une étude à faire que nous indiquons seulement (1). Ce que je veux retenir pour aujour-

(1) Dans l'article déjà cité, M. Édouard Schuré fait un classement différent du nôtre, mais que nous voulons reproduire ici : « Le drame musical, dit-il, a trouvé sa voie chez nous en trois directions différentes, dans l'idéalisme légendaire avec le

d'hui, c'est la désaffection de plus en plus évidente du public pour ce qui fut jadis son art favori : l'opéra-comique proprement dit. Celui-là ne fait plus les recettes d'autrefois et ne figure plus sur l'affiche que dans des proportions tout à fait restreintes. Le rôle du directeur de cette scène était de comprendre les exigences du goût public qui s'élevait chaque jour dans l'ordre musical, et de leur donner satisfaction. M. Albert Carré n'a pas failli à sa tâche, et nous lui devons d'avoir vu le répertoire de son théâtre s'agrandir, se transformer, prendre un nouveau caractère par l'interprétation de quelques-unes des grandes œuvres lyriques qui semblaient destinées à ne pas franchir le seuil de l'Académie nationale. Non seulement il nous a permis d'en jouir — et Dieu sait que nous le désirions depuis longtemps ! — mais il a su les monter avec ce souci du détail, cette perfection de la mise en scène et ce sens décoratif, qui font de lui le premier de nos directeurs de théâtre, envisagés du point de vue *artiste*. Si j'avais deux noms à détacher de cet article pour les mettre en vedette et souligner ma pensée en ce qui touche l'avenir de nos théâtres, je retiendrais celui de M. Gémier pour le drame littéraire, et celui de M. Albert Carré pour le drame lyrique !

PAUL FLAT.

CENSURE ET CENSEURS D'ANCIEN RÉGIME

M. de Crébillon fils.

A nouveau, la censure, qu'on disait depuis tant d'années à l'agonie fait parler d'elle, et plus bruyamment que jamais. Si vieille, si cassée : on la donnait pour morte. Ses ciseaux ébréchés ne devaient plus mordre sur l'étoffe dramatique. S'en souvenait-on, seulement ? Logeait-elle encore quelque part ? Mais voici qu'au moment où l'on pensait n'avoir plus qu'à la rayer d'un trait de plume du nombre des vivants, la vénérable personne s'est réveillée de sa torpeur et bel et bien nous a montré qu'elle n'avait pas perdu l'agilité de ses doigts.

Nous nous en sommes aperçus tout à l'heure. Nos écrivains ont joué de la plume, comme s'ils avaient à se plaindre en masse d'un grief dommage. Et, du jour au lendemain, quelle levée de boucliers dans la presse, justement indigente en sujets de polémique ! Des arguments fourbus à force d'avoir servi ont repris un éclat tout flambant neuf au soleil de l'actualité. Quand verrait-on disparaître, s'éteindre enfin cette mode surannée, barbare, ridicule vestige des temps féodaux et monarchiques !

On a beau jeu sur un pareil thème. Les méfaits de la censure sont une mine inépuisable pour la chronique médisante. Elle n'a pas bonne réputation, en effet, et l'histoire de ses bévues est assez fâcheuse.

En réalité, il serait injuste d'établir que la censure théâtrale ait été fort rigoureuse, au temps de Louis XIV, de Louis XV ou de Louis XVI. Son institution officielle, — quoique la chose même eût toujours existé — ne remontait pas en deçà de l'année 1702. Ce fut à l'occasion d'une pièce de Bourdin : *le Bal d'Auteuil*, où deux filles travesties en hommes, trompées l'une et l'autre par leur déguisement et se croyant de sexe différent, se faisaient des avances réciproques et des agaceries, qui semblèrent suspectes ou équivoques à la princesse Palatine. Les mœurs de la cour en suggéraient la crainte. Des réminiscences capiteuses de Lesbos flottaient dans les rideaux ramagés des alcôves. Il fut décidé qu'à l'avenir les pièces ne seraient plus jouées qu'après avoir été soumises à l'examen d'un censeur.

Il ne paraît pas que la contrainte en eût été, de prime abord, très lourde. On a remarqué que les mots durs, les traits satiriques, les railleries non déguisées pour des professions qu'à une époque moins éloignée d'à présent la censure a toujours protégée par ses suppressions, abondent dans les pièces d'alors. La liberté d'écrire, en général, n'eut que partiellement à souffrir des rigueurs du pouvoir, en un siècle qui commença avec les *Lettres persanes* pour finir avec le *Contrat social*. En matière de littérature sentimentale et légère, si l'on prenait la peine de consulter le catalogue des censeurs royaux, on ne tarderait pas à reconnaître que la plupart d'entre eux furent d'humeur assez accommodante. Ce n'était pas un rigoriste bien terrible, par exemple, que cet abbé Cherrier, auteur d'un recueil bizarre, quant à l'étiquette surtout, d'un *Polissoniana* qu'en eût interdit pour le titre seul, et qui n'en avait pas moins été chargé, en haut lieu, de veiller d'un œil sévère au respect de la moralité publique. Le singulier censeur ! Il ne pouvait jamais se décider, en sa bonhomie parfaite que n'offusquait point la Muse d'un Piron, à élaguer quoi que ce fût de frivole, d'osé, de grivois dans un livre ou dans une pièce de théâtre, mais en soulignait les hardiesses à l'aide de remarques, d'annotations périlleuses autant que le texte... On ne saurait avancer non plus qu'un Crébillon fils, investi capricieusement d'un pareil mandat, lui l'auteur du *Sofa* et des *Hasards du coin du feu*, le trop aimable corrupteur de ses contemporains, dût user de scrupules bien excessifs à l'encontre des imaginations profanes de cet âge cythéréen.

Pour en juger en pleine connaissance de cause,

Fervaal de M. Vincent d'Indy, dans le symbolisme réaliste avec l'*Ouragan* de M. Bruneau, dans le réalisme moderniste avec la *Louise* de M. Charpentier.

demeurons quelques moments en l'agréable société de Crébillon le Gai, si différent par la nature de ses ouvrages de son père Crébillon le Tragique, qui, lui aussi, avait exercé la même charge, et, de nos yeux, constatons à notre aise de quelle façon se pouvait pratiquer, au XVIIIe siècle, l'autorité d'un censeur royal, pour peu qu'il eût l'esprit ouvert et facile.

Bien qu'il fût fondé à considérer l'octroi de sa fonction comme une part légitime de l'héritage paternel, Crébillon fils dut éprouver, néanmoins, un instant de surprise, lorsqu'il en reçut l'annonce, en bonne forme.

Il n'y avait pas si longtemps qu'était venu le trouver, fort incommodément en son domicile du Marais, certain billet doux ainsi conçu :

Nous, lieutenant de police, avertissons M. Claude Jolyot de Crébillon que, par arrêt du garde des sceaux, il nous a été ordonné de lui signifier un arrêt d'exil comme auteur d'un livre portant atteinte aux mœurs publiques, ayant pour titre : *les Égarements du cœur et de l'esprit*. Défense est donc faite par ces présentes au sieur Crébillon de demeurer plus longtemps à Paris, la clémence du roi lui permettant, d'ailleurs, d'habiter telle province de France qu'il lui plaira choisir.

Il avait assez bonne mémoire, — et en sa place, nul n'en eût oublié la fâcheuse aventure, — pour se souvenir que l'autorité royale l'avait, une autre fois, trop distingué en le gratifiant d'un logement au donjon de Vincennes. Crébillon n'en était alors qu'à ses débuts. Il s'était risqué d'offrir aux commentaires d'un malin public le conte dialogué de l'*Écumoire*, plus connu sous le nom exotique de *Tanzaï et Néadarné*. Par malheur, on avait vu là des allusions à la bulle *Unigenitus*, au cardinal de Rohan et à la toute-remuante petite duchesse du Maine. Pour cette raison, des gens à plumets bleus et à mousquetons l'étaient allés prendre, un beau matin, et, sans autre forme de procès, l'avaient conduit en l'une de ces bonnes maisons de justice, dont les portes, une fois fermées, ne se rouvraient pas aisément. Il aurait pu y languir de longues années, si la protection de la duchesse mère ne l'en avait fait sortir, quelques jours après son arrestation. Fort soulagé d'en être quitte à si bon compte, Crébillon fils n'avait pas tardé d'un jour à s'aller jeter aux pieds de la princesse, lui témoignant sa gratitude et l'assurant de son zèle à venir en toute abondance de cœur. C'est alors que, fine et avisée comme elle en avait le renom dans le monde, la spirituelle duchesse lui posa malicieusement cette question... en manière de réponse :

Monsieur de Crébillon, je suis fort embarrassée par la phrase suivante de votre roman. « Pendant le jeu, Jonquille avait avancé ses jambes sous la table. Nadine, ne sachant à qui elles appartenaient, *distraite comme une princesse*, s'en fit un coussin. » Comment avez-vous tant appris, Monsieur, sur la distraction des princesses !

Si les *Égarements du cœur et de l'esprit* lui avaient amené quelques passagères mésaventures, en retour et par une large compensation, cette voluptueuse peinture lui avait procuré un vif succès de lecture auprès des femmes du monde et éveillé dans l'âme d'une étrangère de qualité, jolie, séduisante, pleine d'attraits, disent les uns, plutôt laide et sans grâce, assurent les autres, timide et confite en religion, ajoute une plume médisante, mais à coup sûr fortunée, un sentiment d'enthousiasme et d'amour, que légitima le mariage. Au surplus, Mme de Pompadour, qu'avaient effarouchée d'abord les nudités roses de ses tableaux, la chaste marquise d'Étioles, qui trouva Crébillon licencieux, lui avait rendu ses grâces toutes-puissantes.

Il était maintenant en posture fort enviable, jouissant en littérature de la réputation artistique d'un Baudouin ou d'un Fragonard, tenant à la cour le rang d'un personnage qualifié, bien que sa noblesse fût des moins authentiques et jouissant, pour le reste, d'un plein pouvoir sur la tribu confuse des poètes et des beaux esprits.

Certes, on aurait eu lieu de s'étonner, — au cas où quelque chose encore eût été capable de surprendre ce siècle de perpétuelle contradiction entre les écrits et la vie, entre le rôle et l'homme, — on aurait pu s'étonner, dis-je, qu'un romancier d'une curiosité d'imagination si dépravatrice eût été choisi tout exprès pour morigéner les mœurs littéraires. Nul n'ignorait qu'il avait mis le meilleur de son art à rendre aussi attirant que possible le détail licencieux par l'enveloppement spirituel des mots, et qu'il se complaisait à aggraver la sensualité des incidents par le clair-obscur de l'expression. Mais telle était la complaisance du goût envers ces galanteries à la mode, que, pour être passé maître en l'art des voluptés, Crébillon lui-même ne s'en croyait pas moins un sage, j'ajouterai presque un philosophe. Il avait intitulé le *Sofa* : conte moral. Il moralisait excellemment, d'aventure. Il parlait volontiers de la vertu à celles qu'il avait mises longtemps en émoi par des descriptions lascives. Il se croyait alors quitte envers sa conscience, ni plus ni moins que Rétif de la Bretonne se posant en prôneur de la sagesse et déclarant de bonne foi, au terme de la plus licencieuse des confessions, qu'il avait travaillé pour l'amour de la vérité, pour l'éducation des hommes et l'instruction de son siècle.

A part le notable grief du *Sofa* et de maints autres menus délits, qu'on pourrait produire sur le chapitre

de la moralité littéraire, la nomination de Crébillon au poste de censeur était des plus défendables, et j'oserai dire des mieux justifiées, si la politesse, l'aménité, la grâce et l'esprit fondus ensemble y devaient postuler. Une légère teinte de causticité perçait dans ses discours, à ce que témoigne un de ses interlocuteurs les mieux informés ; elle ne frappait que les pédants et les ennemis du bien public. Il aimait sincèrement les gens de lettres, et, dans sa douce égalité d'âme, répétait volontiers cette bonne opinion à leur égard que, malgré les travers de leur amour-propre, c'était encore chez eux qu'il avait remarqué, en général, le plus de vertu.

Crébillon vit passer dans son cabinet de censeur toute la littérature de son époque ; car on avait l'usage d'y porter soi-même les manuscrits en quête de l'indispensable *approbatur*. Bien des raisons l'inclinaient à n'user guère de sévérité : le laisser aller des mœurs, la tolérance universelle, l'intime voix qui lui rappelait ses propres licences à l'égard des Muses court vêtues, et la pente naturelle de son caractère aimable, bon et droit... Parmi les moins retenus des auteurs du moment, Sylvain Maréchal avait dû, avant l'impression de ses *Odes érotiques*, lui en soumettre le manuscrit. Sylvain n'avait pas encore composé cet *Almanach des honnêtes gens*, qui le fit enfermer quatre mois à Saint-Lazare, pour la fantaisie qu'il avait eue de remplacer au calendrier les noms des saints par ceux des personnages célèbres en tout genre, orthodoxes ou parpaillots, sans distinction. Il y songeait peut-être, et préludait à cela par des hardiesses d'une autre sorte :

Monsieur, lui dit l'auteur du *Sofa*, qui, du doigt et de l'œil avait promptement feuilleté l'ouvrage, je voudrais vous voir retrancher ce mot de *boudoir*, si souvent répété dans vos vers.

— Quoi ! Monsieur, reprit Sylvain Maréchal, qui ne voulait pas laisser se perdre l'occasion de placer un bon mot, si vous m'ôtez mon *boudoir*, où mettrai-je votre *sofa* ?

Crébillon sourit, parafa le texte, et laissa ce mauvais livre courir les ruelles. Une autre fois, il avait affaire au fameux Restif de la Bretonne, — lequel a laissé derrière lui cent cinquante volumes environ, remplis de ses aventures personnelles et des exploits d'une collection de femmes dépravées. Il s'agissait du *Ménage parisien*, le onzième volume de l'étrange et trop fécond producteur. C'était une diatribe assez plate contre les gens de lettres. Impudent et naïf, à la fois très crédule et très vaniteux, très confiant en l'admiration générale et très enflé de ses propres mérites, Rétif s'était créé beaucoup d'ennemis. En son livre, il ne ménageait personne et Crébillon fils, pour son compte, s'y trouvait violemment maltraité. L'ouvrage tombait sous la juridiction de l'écrivain satirisé. Crébillon n'avait qu'une ligne à écrire, qu'une barre à tracer pour l'empêcher de paraître et se venger ainsi d'une attaque téméraire. Incapable de rancune, ou sceptique et dédaigneux, il approuva ce volume dans le tas des autres, le parafa de sa griffe officielle, et mieux encore, plus tard il protégea l'auteur, qu'il pouvait exécuter. Rétif en témoigne sans déguisement, en son étonnante confession de *Monsieur Nicolas* :

Je vis M. de Crébillon, raconte-t-il. Cet écrivain léger me fit un accueil plein d'amitié. Vous êtes l'auteur du *Paysan*, s'écria-t-il ; je n'ai jamais pensé que l'auteur du *Paysan* et celui du *Ménage parisien* pût avoir rien de commun.

La leçon était directe sous sa forme enveloppée et délicate. Rétif l'enregistra candidement.

Mais, à notre tour, ne voulons-nous point pénétrer dans le cabinet du censeur royal, le voir à l'œuvre et l'écouter ? Quelqu'un s'offre à point pour nous en frayer l'accès et nous y servir d'introducteur. Sébastien Mercier vient d'entrer, qui le connaît mieux que personne. Avec sa verve coutumière, il nous aidera à composer le tableau mouvant des allées et venues, qui se succèdent journellement dans cette officine de littérature.

Mercier s'installe et s'apprête à converser des menus bruits de la veille. Un coup de sonnette part ; Crébillon, qui se dispense d'huissier, se lève et va ouvrir. Un disciple d'Apollon, frais émoulu du Parnasse, se présente. Il a beaucoup d'aisance dans le geste et la parole ; il s'annonce d'un air délibéré, tire son manuscrit de sa poche, en laisse soupçonner les mérites, et trouve le temps d'égayer un entretien de cinq minutes par des mots spirituels. « — De quel pays êtes-vous ? lui demanda à brûle-pourpoint Crébillon, qui, ayant à approuver bon an mal an quarante à cinquante mille vers, aimait à en connaître la provenance. — Des environs de Toulouse. — Bien, laissez-moi vos feuilles ; envoyez ou repassez après-demain, et l'approbation sera en règle. » Le Méridional salue d'une révérence gracieuse, et quitte la place. Crébillon tient le manuscrit en main.

— Je ne sais ce qui est là dedans, dit-il. Mercier, vous avez entendu ce jeune homme. Il a de l'esprit. Il cause avec agrément. Voulez-vous gager, cependant, que son ouvrage n'a ni rime ni raison !

— Et pourquoi ce jugement précipité !

— Vous le saurez tout à l'heure. Lisons.

Les deux amis se penchent sur le chef-d'œuvre. Il ne leur faut qu'un instant pour en apprécier la nonvaleur. La pièce présentée à la censure n'avait pas le sens commun. Des réflexions vont s'échanger là-dessus. Un coup de sonnette retentit. Comme la pre-

mière fois, Crébillon tire le loquet. Un homme est à la porte, d'aspect gourd et timide, la mine confuse, l'allure embarrassée, ne sachant s'il doit entrer ou sortir, parler ou se taire, rester debout ou prendre le siège qu'on lui désigne. En entrant dans la chambre, il a manqué de jeter bas une petite table, où l'on a posé le déjeuner de son censeur. « C'est un opéra que de le faire asseoir. » Il s'y décide pourtant, et, balbutiant, explique l'objet de sa visite. Comme il veut extraire les papiers de sa poche, il accentue davantage sa naturelle maladresse, laisse tomber sa canne et son chapeau, blesse en se relevant du bout de son épée son voisin de gauche, et ne trouve à prononcer que ces mots : « Je vous prie, Monsieur, de m'expédier; car on me dit que vous êtes fort obligeant. » Crébillon avec sa bonne grâce habituelle le rassure, le met à l'aise, et lui adresse la même interrogation : — « De quel pays êtes-vous, Monsieur? — Des environs de Rouen. — C'est bien, Monsieur; repassez dans trois jours, j'aurai apprécié votre travail. » Il le reconduit, l'aide à retrouver son parasol, que le pauvre homme cherchait tout à l'heure d'un œil inquiet comme si on le lui avait volé, et ne peut s'empêcher de rire, quand, pensant en avoir terminé avec lui, il le voit faire un faux pas sur le palier et tomber à la première marche. Enfin, il est dehors. « Quel lourdaud ! » allons-nous nous écrier, du même ton que Sébastien Mercier. Et cela écrit !

— Oh ! oh ! n'en parlez pas à la légère, nous répondra Crébillon. Je gagerais, moi, que le recueil de ce personnage si timide n'est justement point sans mérite. Sur-le-champ, on s'en veut assurer. En effet, il y a dans les vers du lourd Normand du style et même des idées. C'est un début fort estimable. D'où vient cette sûreté de divination ? Suffit-il de savoir le pays des gens pour juger de leur mérite ?

> Une expérience de plusieurs années, explique notre censeur royal, m'a démontré que, sur vingt auteurs qui arrivent du Midi, il y a en dix-neuf qui sont détestables, et que sur le même nombre, qui viennent du Nord, il y en a la moitié, au moins, qui ont le germe du talent et qui sont susceptibles de se perfectionner. Les plus mauvais vers possibles se font depuis Bordeaux jusqu'à Nîmes. Telle est la latitude des plats versificateurs. Tous ces écrivains-là, en majorité, n'ont que du vent dans la tête, tandis que ceux qui viennent des provinces septentrionales ont du sens et un talent inné, qui ne demande que la culture.

Serait-il vrai? Que diraient, aujourd'hui, d'un tel diagnostic, les turbulents essaims du félibrige? Il faut croire que les choses ont changé, depuis que tant de gloires languedociennes et périgourdines, fièrement groupées sous le pavillon bleu de la Sainte-Estelle, ont fait irruption sur le monde.

Quelle que fût l'origine des assembleurs de rimes et des faiseurs de pièces, égale était, d'ailleurs, la complaisance de Crébillon. On commettait alors, comme à présent, une quantité effroyable de méfaits poétiques. Les héroïdes pleuvaient. Résigné sous l'averse, Crébillon signait et parafait. Il approuvait jusqu'aux ponts-neufs, jusqu'aux malheureux vers imprimés sur des feuilles volantes. Il approuvait tout cela avec un sang-froid et une politesse que ne déconcertait point l'importunité du nombre. Chaque jour tombait sur son bureau, en dehors des pièces de théâtre, tragédies ou comédies à tendances, d'un plus délicat examen, et qui maintes fois relevaient de la lieutenance de police ou de l'intervention des docteurs en Sorbonne, une pluie d'opuscules fort légers, avec des étiquettes trop engageantes, du genre de celles-ci : *l'Après-souper des Dames*, *les Amusements d'Églé*, *la Chiffonnière de Vénus*, *les Badinages amoureux* et ... *Tout ce qu'il vous plaira*. Il ne s'en offusquait point, autant que la forme était sauve, et se fût reproché comme une rigueur inutile le trait de plume trop nettement barré, dont l'effet aurait été de briser l'espérance d'un confrère, de léser des intérêts, de blesser quelque amour-propre. Sa conduite personnelle était à l'abri du reproche. Ses mœurs privées étaient pures. Des femmes, autres que la sienne, le blâmaient, au contraire, en une société où respect était synonyme d'offense, d'être trop réservé, trop froid, trop circonspect, de prodiguer à la beauté trop de révérences et d'hommages, au lieu de démonstrations plus vives (1). Il témoigna du dévouement aux siens, et rendit sa compagne parfaitement heureuse. Pour cela devait-il affecter le rigorisme d'un Caton? N'avait-il pas été l'un des joyeux fondateurs du Caveau ? Ne faisait-il pas encore partie de l'*Académie de ces Messieurs* ? N'était-il pas d'un siècle, dont la morale trop fidèlement se résumait dans ce vers de Voltaire :

> Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

Censeur il était, mais ne censurait guère.

Son habituelle aménité pouvait, à l'occasion, devenir l'expression d'un vrai libéralisme intellectuel. Il le fit bien voir, en 1771, lors de l'apparition de la pièce de Mercier : *Olinde et Sophonie*, où perçaient

---

(1) Quelques-unes en ressentirent du dépit et ne lui en ménagèrent pas l'expression. Voici, comme échantillon du genre, une épître que lui adressait la Beauvoisin :

« Pédant, vilain pédant, tu es si pédant, si sérieux, si sec et si gourmé, si empesé et si ennuyeux que je ne veux pas que tu viennes souper avec moi, chez Monsieur. Les demoiselles Avrillet ont dit à Collé que tu n'avais pas trouvé autre chose à leur dire que *j'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles hommages* ou bien *mes devoirs les plus respectueux*, pour changer. Va, tu n'es qu'un manche à balai galonné. Tu ne sais faire que des révérences à la vieille mode... » Et autres pareilles aménités. Ce billet tendre courut tout Paris.

des allusions à l'impopulaire chancelier Maupeou. Le ministre voulait sévir contre Sébastien Mercier. Crébillon, qui avait approuvé l'ouvrage, loin de mollir, défendit énergiquement son ami et se prétendit seul responsable.

Il vit passer l'orage du *Mariage de Figaro* et ne tenta point d'arrêter le cours d'une tempête où s'était brisée la volonté du roi. Des tendances agressives s'accusaient au théâtre. Le public se montrait d'une sensibilité très délicate. Un à-propos satirique d'Imbert avait eu jusqu'à la Cour une répercussion fâcheuse. Enveloppé dans la disgrâce de l'auteur, qui avait été enfermé à Fort-Lévêque, ainsi que l'actrice principale, M[lle] Luzzi, Crébillon fut suspendu de son office pour trois mois, — qu'on réduisit à huit jours. Le terrain se faisait mouvant et agité. Crébillon n'était plus l'homme des temps nouveaux. Il donna sa démission, et se laissa oublier.

On a raconté des anecdotes de toutes les couleurs sur le compte du frère aîné de la sauvage Électre, comme on disait de Crébillon fils. Il est surprenant de constater comme se monta, par la suite, à son sujet, l'imagination d'un Jules Janin, d'un Arsène Houssaye. A la vérité, sauf l'histoire de son union romanesque, la vie de Crébillon fils n'abonda pas en événements. Elle fut toute littéraire. Peut-être, en son métier d'auteur, parla-t-il plus qu'il n'aurait fallu, d'ambre et de soie, peut-être s'intéressa-t-il outre mesure aux caillettes d'un certain monde, d'un monde de luxe, de langueur, de caquets, de mœurs vives et molles. Dans la pratique de sa charge, il fut droit, courageux, honnête. Il avait en main un pouvoir assez étendu. Il ne s'en servit guère que pour obliger, autant qu'il lui était possible, les gens de lettres et les nécessiteux, deux catégories de personnes qui bien souvent n'en font qu'une. En exerçant la censure avec la modération la plus extrême, il semble qu'il eût voulu prouver l'inutilité de la fonction.

Frédéric Loliée.

L'EMPEREUR DES TRUSTS

Il y a quelques mois, un citoyen des États-Unis débarquait en Angleterre. Cet homme n'exerçait aucune fonction officielle; n'était investi d'aucun mandat politique. Il n'était même pas — comme tant de ses compatriotes — apparenté ni allié à aucune famille princière ou patricienne d'Europe.

Pourtant, plusieurs grands financiers et industriels de New-York, Philadelphie, Chicago et autres villes « monstres », estimaient que la vie du voyageur en question importait fort à leurs intérêts, puisque tous avaient contracté une assurance sur cette vie. Pour une police qui ne devait être valable que trois mois ils payaient le taux relativement énorme de 3 p. 100.

Il est vrai que le voyageur était M. Pierpont Morgan, maître autocratique de plusieurs des principales « firmes » nord-américaines, et suzerain de presque toutes les autres.

On a parlé beaucoup de cette personnalité singulière, sans trop la préciser jusqu'à présent, faute de renseignements complets. Les Européens savent que M. Pierpont Morgan est le Napoléon de l'Acier (*Steel's Nap*), qu'il a fondé la plus puissante institution financière et industrielle que le monde ait encore vue, qu'il est l'un des plus riches habitants de la planète, peut-être le plus riche depuis la mort de Li-Hung-Chang. Mais il y a d'autre chose, et quelque chose de plus, dans la vie de cet homme, et c'est ce que nous apprend un tout récent article de M. Ray Stannard Baker dans le *Mac Clure's Magazine* de New-York, article déjà reproduit à Londres par le *Windsor Magazine*, à Rome par la *Minerva*, etc.

Tout d'abord, voici, globalement, quelle est la « situation » aujourd'hui occupée par M. Pierpont Morgan. En qualité de principal actionnaire et de dictateur de la « United Stades Steel corporation », il « contrôle » un budget annuel de recettes et de dépenses qui n'est pas loin d'égaler celui de l'Empire d'Allemagne; il acquitte les taxes et sert les intérêts d'une « dette publique » aussi élevée que celle de tel État secondaire du Vieux Monde ; il fournit du travail à deux cent cinquante mille ouvriers et employés, ce qui revient à dire que la subsistance d'un bon million d'êtres humains est absolument à sa merci. Enfin il est incontestable qu'il lui suffirait de quelques efforts, pour ruiner en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France, l'industrie du fer, de la fonte et de l'acier, industrie qui est, avec celle de la houille, en ces pays, comme aux États-Unis, l'un des éléments primordiaux de la vie économique. Il nous faut donc voir en lui l'incarnation du péril Yankee, autrement redoutable que le fameux péril Jaune, parce que bien plus imminent.

Il allait à Londres pour acheter une compagnie de navigation transatlantique, la Leyland Line, qui possède trente-huit paquebots. Au Stock-Exchange, on s'imaginait qu'il rêvait de disputer à l'Angleterre la domination des mers. Certains boursiers s'inquiétaient; d'autres haussaient les épaules, car, dans les milieux dirigeants d'outre-Manche, on n'a pas perdu la foi en l'éternité de la suprématie britannique.

M. Pierpont-Morgan est trop pratique pour se lancer, actuellement du moins, dans des spéculations aussi hasardeuses. Si rien ne vient entraver la con-

centration financière et industrielle qui se précipite depuis quelques années, il est, certes, possible que, dans un jour prochain, M. Pierpont-Morgan, ou un autre grand stratège de la bataille économique, s'amuse à constituer un formidable trust de la marine marchande. Mais ce n'était pas de cela que le Steel's Nap s'occupait à Londres, Simplement, il voulait acquérir une flotte qui permît à la V. S. Steel Corporation d'expédier ses produits à l'Europe avec des frais de transport restreints au minimum.

Les Yankees, lorsqu'ils parlent des trusts, affectent un langage audacieusement imagé dans le goût des antiques épopées. Ils proclament donc que les cargo-boats de la Leyland-Line vont être utilisés désormais pour bombarder le Vieux Monde d'un déluge de fer, de fonte et d'acier.

Il est vrai, le Vieux Monde n'aurait pas encore lieu de se désespérer. La Chine lui resterait comme un merveilleux débouché pour sa métallurgie. Mais M. Pierpont-Morgan travaille activement. Il a déjà acquis une flotte transpacifique, et sa dictature est à la veille d'être reconnue par le réseau ferré du Northern Pacific.

Vivra-t-il assez longtemps pour voir, d'une part l'Europe et d'autre part l'Extrême-Orient, définitivement écrasés sous le fameux déluge ?

Il a soixante-quatre ans. C'est le « bel âge » pour un monarque. Et il jouit, paraît-il, d'une beauté... d'acier, — qu'on nous passe cet inoffensif jeu de mots.

Il y a vingt-cinq ans, il était à peu près inconnu dans Wall Street. Ce n'est pas à dire qu'il soit un *selfmade man* comme les fondateurs des dynasties Astor et Vanderbilt, comme Armour, le Roi des Conserves de Bœuf, et Pullmann, le Roi du Wagon, comme Jay Gould, Hill, Peter Cooper, Huntington, qui sont plus ou moins rois ou vice-rois de quelque chose. Son père l'avait, dès l'adolescence, mis en possession de plusieurs millions, et lui en a laissé, à sa mort, davantage encore. Mais Pierpont Morgan, à ses débuts dans la grande stratégie économique, n'était en somme que l'un des trois mille et quelques obscurs millionnaires qui forment la clientèle des vingt ou trente « empereurs » ou autres monarques de l'espèce.

Joseph Morgan. aïeul du Sleel's Nap, était fermier et cabaretier à Hartford, Connecticut. Après avoir bien fait son devoir dans la Guerre de l'Indépendance, il soigna sa fortune de façon à laisser un peu plus que l'aisance à son fils Junius Spencer, celui que l'on appela le « vieux Morgan ».

Junius Spencer était commis de banque. Il ne tarda pas à s'associer avec son patron, Levi F. Morton, qui devait être dans la suite vice-président des États-Unis. Puis il étendit ses affaires, et forma une nouvelle association avec George Peabody, l'un des premiers en date parmi ces étonnants Mécènes dont Andrew Carnegie est actuellement le type accompli. Lorsque Junius Spencer épousa, à l'âge de vingt-trois ans, Juliet Pierpont, la banque avait déjà de florissantes succursales à Londres, à Melbourne, et à Sydney.

John Pierpont Morgan, futur Steel's Nap, naquit à Hartford le 17 avril 1837. Il avait quatorze ans, et ne savait encore que ce qu'on lui avait enseigné dans une école primaire de comté, quand son père alla se fixer à Boston, et l'expédia en Angleterre. Il conquit ses grades dans une « high-school » de Londres, puis alla passer trois années à l'Université de Gœttingen. Deux choses le passionnaient alors, et à un égal degré : les mathématiques, et la poésie ! Ce rapprochement a-t-il bien de quoi nous étonner ? Claude Bernard a débuté dans la vie intellectuelle par la perpétration de plusieurs tragédies. Or, il valait bien l'Empereur des trusts, quoi qu'en puissent penser les gens de Chicago.

La vocation des chiffres l'emporta vite sur celle des rimes. Pierpont Morgan, à vingt et un ans, entra comme employé à la banque Ducan-Sherman, de New-York. Deux ans après il devint l'agent londonien de la banque George Peabody, qui était désormais distincte de la « firme » du vieux Morgan, mais distincte seulement pour la galerie. En 1864, estimant parachevé son apprentissage, il aborda enfin la carrière des « combinations » en fondant la banque Dabney-Morgan. En 1871, devenu souverain de la firme par le décès de son principal associé, il forma la compagnie Drexel-Morgan. Ce fut là son premier coup de maître, car la dynastie des Drexel était alors la plus puissante de Philadelphie.

En 1890, le vieux Morgan mourait, laissant à son fils sa banque de New-York, avec les succursales de Boston et Baltimore, de Londres, d'Australie. John Pierpont y annexa l'ancienne firme Morgan-Harjes, de Paris, et, cinq ans après, le nom de Drexel disparut de la firme de Philadelphie. Voilà sa très simple histoire en tant que banquier.

Il convient d'ajouter que, dans le domaine de sa multiple activité, il est demeuré fidèle au type classique de la profession. Keene est un spéculateur, et Jay Gould un « naufrageur » ; Hill et Harriman ne s'occupent que des valeurs de chemins de fer, les Astors ne s'intéressent guère qu'aux emprunts publics, Carnegie « travaille » surtout dans les affaires de la métallurgie. Pierpont Morgan, lui, s'est voué exclusivement (dans sa banque) au change et à l'escompte, aux placements et aux transferts. Il est vrai qu'il compte parmi ses clients les Vanderbilt et plusieurs dynasties (politiques, celles-là) de l'Ancien Continent. Il paraît qu'il a notamment la charge d'une

partie des biens immobiliers du roi d'Italie et du pape. Il y a donc un point du globe où le Vatican et le Quirinal fraternisent, c'est le coffre-fort d'un banquier de New-York.

On affirme que celui-ci est par excellence le « gentleman » de Wall Street. M. Ray Stannard Baker a interrogé une quantité d'habitués de cet endroit où l'on remue tant de papier fiduciaire, et tous se sont accordés à proclamer Pierpont Morgan un homme « qui ne manque jamais à sa parole », qui ne « naufrage » pas inutilement son prochain, et qui même sait se montrer « coulant » On cite avec attendrissement un des incidents de son séjour à Londres. Dans ses négociations relatives à l'acquisition, — pardon, au « contrôle », ô délicieux euphémisme! — du Northern Pacific, il se trouva en mesure de ruiner en un quart d'heure plusieurs boursiers. Bon prince, il daigna leur accorder des arrangements exceptionnels, grâce auxquels ils ne succomberont que progressivement.

Il ne faudrait pas croire que sa banque suffit à son activité. Il est aussi vice-président d'une autre puissante combinaison, la National Bank of Commerce, de New-York, et son influence y est si prédominante, que dans Wall Street on donne couramment à la « N. B. of C. » le nom de « l'Autre Banque Morgan».

A part cela, il est à la veille de devenir le Roi des Rois, l'Agamemnon, des chemins de fer Nord-Américains. Il est déjà dictateur d'environ un sixième du réseau total, suzerain d'un autre sixième, et plus ou moins intéressé dans deux sixièmes encore. Et puis il dirige la Compagnie des Télégraphes Western Union, et la General Électric Company, et participe à la direction de la Companie des Pulmann Palace Cars et de la Compagnie d'Assurances contre l'incendie, Aetna. Enfin il possède diverses exploitations de houille et de pétrole, quelques réseaux de tramways, usines à gaz, etc.

C'est un homme grand, large d'épaules, gros mais tout en muscles, avec une encolure épaisse, une tête carrée, un nez énorme, un menton de bulldog, des yeux terriblement brillants, une moustache abondante, et des cheveux gris, encore presque tous ses cheveux. Il parle et gesticule à peine. Il se tient droit comme un soldat prussien, et a la démarche vive et leste. Il mange comme un ogre, s'abstient presque totalement de vins et d'alcools, mais fume le cigare avec frénésie.

Ses bureaux occupent un vaste hôtel en plein Wall Street, au coin de Broad Street, et sa maison de ville est située au coin de Madison Avenue. Maison petite, banale, mais entièrement drapée de lierre. Jamais il ne s'occupe de ses affaires dans son *home*, et il ne passe pas plus de trois ou quatre heures par jour dans ses bureaux. Il est vrai qu'il est doué d'une mémoire prodigieuse, et qu'il pratique le calcul mental avec une facilité comparable, ou peu s'en faut, avec celle d'un Inaudi.

Tous les Yankees engagés dans la finance et l'industrie le tiennent pour un bienfaiteur national. C'est qu'il n'aime pas les krachs. Lorsqu'une panique se déclare dans Wall Street, il accourt, réalise de formidables achats, ou, selon l'opportunité, jette sur le marché des dizaines de millions de dollars, et en un quart d'heure le calme est rétabli. Quand une importante entreprise, et particulièrement une compagnie de chemins de fer, est à la veille de la banqueroute, il la remet à flot en un tour de main. L'opération porte depuis quelques années un nom spécial : c'est le *re-Morganising*. Peut-être est-il superflu d'ajouter que, si la compagnie était acculée à la banqueroute, c'est qu'il l'avait bien voulu. Et il est probable que les chefs de l'entreprise devenus les employés ou tout au moins les vassaux, de M. Pierpont Morgan, ne lui gardent qu'une médiocre reconnaissance pour ce sauvetage.

Empressons-nous d'ajouter que, comme tous les Crésus des États-Unis, M. Pierpont Morgan pratique le Mécénisme. Ses largesses ne sont pas aussi fréquentes ni aussi considérables que celles d'Andrew Carnegie, mais elles sont telles pourtant, que les principales nations de l'Europe en attendent encore les pareilles.

Citons notamment la fondation de l'École industrielle de New-York : deux millions et demi de francs; un hôpital en bordure de la Seconde Avenue : 6 750 000 francs; une église en bordure de la 16e Rue : un million et demi de francs; le terrain sur lequel a été édifié l'hôtel du Yacht Club de New-York; une collection de pierres précieuses, donnée au Muséum américain d'Histoire naturelle; une collection d'antiquités grecques, donnée au Metropolitan Art Museum; à la Faculté de Médecine de la Harvard University, cinq millions de francs; à un hôpital pour tuberculeux, deux millions et demi; un demi-million à la bibliothèque publique de Holyoke, Massachusetts, et autant à la Young Men's Christian Association. En Europe, il a fait installer l'éclairage électrique dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres, et il a fait construire un hôpital à Aix-les-Bains.

Ses passe-temps favoris? le yachting, et collectionner des tableaux et des vieux Limoges. Tel Bismarck allant cueillir la fleur bleue entre un coup d'État et une guerre.

R. Candiani.

P... Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41637. *L'Administrateur-Gérant :* ADOLPHE SCHLEICHER.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 21 DÉCEMBRE 1901.

LA CHAIRE D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

A LA SORBONNE

et M. Léon Crouslé [1].

Séparé de vous par la maladie durant une année, je vous exprime, Messieurs, tous mes regrets de cet éloignement et je vous remercie des témoignages de sympathie qu'il m'a valus de votre part. Je reprends aujourd'hui mon enseignement avec un titre nouveau, grâce à la bienveillance de la Faculté, de la section permanente, du directeur de l'enseignement supérieur et du Ministre. Ma reconnaissance est la même pour tous ceux à qui je dois ce titre, mais je tiens à la témoigner spécialement envers le corps qui a pris l'initiative de me présenter au choix du Ministre. J'appartiens depuis dix-sept ans à la Faculté. Le lien définitif qui m'attache à elle répond à la plus chère ambition de ma vie. Permettez-moi de vous associer directement à cette gratitude, vous et vos devanciers, puisque leur estime et la vôtre ont été mon principal mérite aux yeux de la Faculté.

Pour continuer nos études avec le même zèle, le souvenir des hommes éminents auxquels je succède me sera d'un grand secours. Désormais, en effet, je vais parler dans la chaire de Guerle, de Villemain, de Nisard, de Gandar, de Saint-René Taillandier. Deux de ces noms sont de grands noms; tous honorent l'enseignement et la littérature. Je dois signaler aujourd'hui la place particulièrement honorable qu'occupe parmi eux celui du dernier titulaire de cette chaire d'éloquence française, mon prédécesseur immédiat, M. Léon Crouslé.

*
* *

M. Crouslé appartenait à la Faculté des Lettres depuis 1877. Il y était entré comme suppléant de Saint-René Taillandier ; chargé de cours au mois de mars 1879, à la mort de son prédécesseur, il devenait titulaire le 23 juin de la même année. Depuis cette époque, sauf une interruption d'un an, causée par la maladie, en 1894-1895, et pendant laquelle j'avais moi-même l'honneur de le suppléer, il n'a pas cessé de consacrer à son enseignement un zèle et une conscience, un talent et une autorité qui n'ont pas été surpassés. Du jour où il est monté dans cette chaire, il lui a donné tout son labeur, et son activité intellectuelle n'a eu d'autre but que la solidité littéraire et morale de son enseignement.

M. Crouslé est Parisien et il a peu quitté sa ville natale. Après avoir fait ses études classiques au lycée Charlemagne, il entrait en 1850 à l'École normale. Il en sortait pour l'exode en province qui est la loi de tout professeur, mais pour lui cet exode était très court. Le mérite de son enseignement le faisait bientôt rappeler à Paris, au lycée Henri IV — alors Napoléon — où la chaire de rhétorique allait lui être confiée. Je crois bien pouvoir assurer que le jour où le jeune professeur revit les tours de Notre-Dame, avec la certitude de n'en plus quitter le rayon, fut un beau jour pour lui, car il n'était pas seulement Parisien d'origine ; il l'était aussi de cœur et d'esprit.

Ce mot de Parisien a bien des sens, car Paris est

[1] Leçon d'ouverture du cours d'éloquence française : professeur M. Gustave Larroumet.

un Protée qui ne se laisse pas enfermer dans une formule. Plusieurs, et des plus usuels, doivent être écartés de notre sujet. Si l'on entend par esprit parisien la légèreté superficielle, l'ignorance sceptique, l'ironie impertinente et surtout le don de tout savoir sans avoir rien appris, nul n'était moins Parisien que M. Crouslé. Mais on respire aussi, avec l'air de Paris, surtout lorsqu'il est l'air natal, comme une essence subtile de raison et de finesse, quelque chose de vif et de piquant, un goût d'élégance solide et de vigueur concise qui répondent assez bien à l'atticisme de l'ancienne Grèce. De tout cela, il y avait beaucoup dans le caractère et le talent de M. Crouslé.

M. Crouslé était entré à l'École normale avec Accarias, Fustel de Coulanges, Tournier. Il y trouvait About, Paul Albert, Merlet, Ordinaire, Sarcey, Taine, Gréard, Prevost-Paradol. Il devait y voir arriver Heuzey, Lachelier et Thénon, Benoist, Bréal et Georges Perrot. C'est dire qu'il faisait partie d'un groupe d'élite, dans lequel se formaient deux grands écrivains et plusieurs de premier ordre. Ces futurs écrivains ne devaient pas tarder à quitter l'Université, alors suspecte au pouvoir et tracassée. Heureusement pour elle, les normaliens de 1850 allaient lui fournir aussi des administrateurs et des professeurs chez lesquels l'amour de l'éducation et de l'enseignement devait surmonter les ennuis politiques.

Je ne saurais, dans cet hommage rendu à un seul homme, prétendre à définir la littérature universitaire et normalienne. Pourtant je ne puis me dispenser d'indiquer quels en ont été l'esprit et le caractère général. Ses deux traits dominants, ceux que l'on constate au premier coup d'œil, sont le libéralisme et l'esprit classique.

Quelles que soient leurs croyances ou leurs opinions, ces professeurs ont de commun le culte de la pensée libre et l'horreur de la contrainte intellectuelle. Ils estiment que l'esprit et la conscience sont choses sacrées sur lesquelles aucun despotisme n'a le droit de s'appesantir. Ils les respectent même dans leurs erreurs et ils n'y admettent d'autre police que celle de la libre discussion. Ils réclament le droit de choisir et de préférer, de s'attacher à ce qui satisfait en eux un besoin de finesse et de délicatesse. Ils sont persuadés que l'excellence de l'esprit français tient à ce qu'il continue les deux antiquités, en ajoutant son originalité propre à un héritage qui contient les premiers titres de la pensée humaine. Médiocrement portés vers l'érudition pure, ils n'en ont pas moins le besoin de la précision. Ils écrivent peu, mais bien, avec un souci dominant de la justesse, le mépris de la phrase vide, un tour net et plein, beaucoup de probité intellectuelle. Quelques-uns d'entre eux élèveront ces qualités à un haut degré de talent; tous en ont quelque chose; elle est leur marque commune. Il me semble bien qu'elle se retrouve dans tout ce que l'Université a écrit de 1850 à 1870, mais elle apparaît avec une clarté particulière dans la littérature normalienne.

M. Crouslé a été en conformité si parfaite avec cet esprit général que, en le définissant, je me trouve avoir défini le sien propre du même coup. Il était, en outre, ce que n'ont pas été tous les normaliens de sa génération, foncièrement professeur, aimant son métier et s'y dévouant, ne lui donnant pas seulement une part de lui-même, mais toute son activité. De 1856 à 1874, où il devait quitter la rhétorique du lycée Henri IV pour passer à l'École normale comme maître de conférences, il n'avait d'autre souci que sa classe; ses publications, espacées et mûries, se rattachaient toutes à son enseignement; elles le préparaient ou en sortaient. Le résultat de cette conscience professionnelle chez lui et bien d'autres était de donner à l'enseignement de l'Université une solidité incomparable. Depuis, elle a pu faire autrement et se plier à des besoins nouveaux; elle n'a pas fait mieux. Les rhétoriques de Paris, surtout, étaient sa force. Occuper une de ces chaires était un tel honneur qu'il suffisait à nombre d'hommes de premier ordre; ainsi, pour ne citer que des morts, Merlet et Hatzfeld.

*
* *

En 1863, M. Crouslé prenait le grade de docteur ès lettres avec deux thèses, dont l'une, la française, *Lessing et le goût français en Allemagne*, était très remarquée à plusieurs titres. Elle se distinguait d'abord par le choix particulièrement heureux et original du sujet. En s'appliquant à Lessing, M. Crouslé étendait vers l'étranger la littérature universitaire, qui se bornait trop à la France; il choisissait un homme et une époque d'importance décisive; il s'attaquait à la littérature étrangère par le côté qui est le plus intéressant pour nous, c'est-à-dire dans un de ses rapports essentiels avec notre littérature nationale.

Mais les deux principaux mérites de ce livre, ceux qui en font un modèle dans ce genre de travaux, étaient la solidité de l'information et l'impartialité des jugements. Lorsqu'une thèse de doctorat les réunit, elle répond pleinement à son but. Je ne crois pas qu'on puisse les trouver à un plus haut degré que dans celle de M. Crouslé.

D'abord, il étudie à fond son auteur, dans sa vie et dans ses œuvres. Il le suit pas à pas, comme homme et comme écrivain, avec la volonté réalisée de le connaître et de le comprendre à fond. Il pénètre ainsi dans l'intimité d'une des natures les plus complexes qui aient existé; il démêle les idées essentielles qui font l'unité d'une production multiple et touffue; il montre comment le philosophe, le critique et le créa-

teur, dans ses écrits de spéculation et de polémique, dans ses théories et ses polémiques sur l'archéologie et l'art dramatique, dans ses pièces de théâtre, n'a eu qu'un seul et même but, l'émancipation du génie national. Par là ses exagérations, ses injustices et ses erreurs sont peu de chose devant la légitimité de l'entreprise et son succès final.

Mais l'oppression qui pèse sur l'Allemagne est celle du génie français. C'est parce que les compatriotes de Lessing admirent trop nos écrivains et s'efforcent en vain de les égaler qu'ils restent inférieurs et stériles, aspirant après des mérites qu'ils ne peuvent avoir, faute d'aptitude naturelle, et ne faisant aucun usage des qualités propres qui leur permettraient d'exceller autrement. Lessing est donc forcé d'attaquer des écrivains excellents et par suite d'être injuste. Il sert une bonne cause par de mauvais moyens. Il nie avec une apparence de mauvaise foi des mérites qui éclatent aux yeux.

De là, pour nous autres Français, une grande difficulté de comprendre Lessing et d'être justes pour lui. A chaque instant, nous devons le contredire, montrer que ce qu'il avance est le contraire de la vérité, réfuter ses critiques volontairement aveugles de Corneille et de Racine, de Molière et de La Fontaine. Il nous faut réagir contre l'irritation légitime que nous cause ce dénigrement systématique pour rendre justice au patriotisme de l'écrivain allemand.

M. Crouslé, avec une fermeté et une liberté d'esprit méritoires, maintient ce qui doit être maintenu dans l'excellence française, mais il reconnaît que le premier droit d'un peuple est de défendre son indépendance, s'il la possède, et de la reconquérir, s'il l'a perdue. Pour les Allemands du XVIIIe siècle, le goût français était une servitude; il fallait en secouer le joug. Or, peut-on exiger d'un combattant qu'il admire son ennemi?

En somme, cette émancipation du goût allemand par Lessing donnait le signal de la plus féconde révolution littéraire, celle qui allait fonder une grande et originale littérature avec Gœthe et Schiller. Cette littérature allait, à son tour, agir fortement sur le goût français et lui rendre un grand service en aidant à l'avènement du romantisme dans notre pays. Malgré les attaques de Lessing, nos grands classiques du XVIIe siècle ont conservé leur rang et grâce à ces attaques, de grands classiques allemands ont pu naître. C'est tout profit pour la France, l'Allemagne et l'esprit humain.

Je ne quitterai pas *Lessing et le goût français*, sans ajouter qu'aux mérites supérieurs que je viens de dire, la solidité et l'impartialité, se joignaient des qualités littéraires de haut prix : méthode de la composition, clarté du plan, précision élégante du style, quelque chose de ferme et d'aisé dans l'expression constante de la raison et de la conscience. Ils se retrouveront dans tout ce qu'écrira M. Crouslé.

*
* *

A l'époque dont je parle, l'Université comptait peu de philologues et les tenait en petite estime. Elle croyait, à tort, que le goût peut suppléer à l'esprit scientifique, car la philologie n'est pas autre chose que la méthode de la science appliquée à l'étude des textes. On y laissait à l'Allemagne, avec quelque dédain, la primauté dans un ordre d'études où la France avait longtemps régné. Devant les textes anciens, avant d'en faire sortir, pour la communiquer la somme de vérité et de beauté qu'ils contiennent, on croyait inutile de se poser un certain nombre de questions préliminaires : le texte est-il pur? comment et par qui a-t-il été constitué? d'après quelles sources? son intelligence exacte et complète n'exige-t-elle pas un certain nombre d'enquêtes préliminaires de paléographie, de grammaire, de métrique, d'archéologie, d'histoire? On prenait le premier texte venu et, sans autre secours positif que la grammaire et le dictionnaire du collège, on l'expliquait et on le commentait avec beaucoup d'esprit ou de sentiment, de finesse ou d'éloquence, mais souvent à côté du vrai sens.

Vinrent 1870 et l'écroulement de beaucoup d'erreurs ou d'illusions. Un grand désir de réformes se produisit dans l'Université comme partout. On se rendit compte que, parmi les diverses causes de nos malheurs, la méconnaissance de l'esprit scientifique, était pour beaucoup, de même que nos vainqueurs devaient en partie leurs succès à sa stricte observation. Ignorance et imprévoyance, vanité et crédulité ne sont que les formes variées d'un même vice initial, la substitution du sentiment à la raison. Ce mal était dénoncé à l'envi par un groupe d'universitaires clairvoyants et courageux, au premier rang desquels M. Michel Bréal, avec un livre qui produisait une forte impression : *Quelques mots sur l'Instruction publique en France*. Dès lors, la philologie renaissait en France et ses progrès étaient exactement les mêmes que ceux de l'esprit scientifique dans toutes les branches de l'activité nationale. Les purs lettrés, les humanistes n'étaient plus les seuls à inspirer et régler l'enseignement; les philologues y avaient leur part.

Je m'honore d'avoir compté au nombre de mes maîtres l'un des hommes qui ont le plus utilement contribué à cette réforme, et je prononce ici avec reconnaissance le nom d'Eugène Benoist. Dès 1867, le premier volume de son édition de Virgile avait été un signal et un modèle. Après 1870, il avait énergiquement continué à servir la même cause, d'abord à Nancy et à Aix, puis à la Sorbonne. L'un des premiers, il installait ici les conférences pratiques

côté des cours oratoires; il travaillait de toute sa conviction et de tout son labeur à former des élèves nourris de l'esprit scientifique et capables de le répandre à leur tour. Il préparait pour sa part l'énorme développement qu'allait prendre la vieille maison. Il ne devait pas lui être donné de voir cette vaste et belle Sorbonne de 1900, près de laquelle paraît si chétive et si pauvre celle de 1870. Puisque je dois à ses leçons d'avoir eu l'honneur d'enseigner près de lui dès 1884 dans ce que nous pourrions appeler la Sorbonne de transition, j'acquitte une juste dette en rappelant le nom de mon maître, le jour où j'occupe une chaire magistrale dans la Sorbonne renouvelée.

Entre l'Université purement humaniste d'avant 1870 et l'Université philologue d'après 1870, M. Crouslé occupe une place à part, celle qui convenait à un esprit aussi juste et aussi pondéré. Il n'a pas plus donné dans l'ignorance dédaigneuse que dans l'engouement infatué. Car la réaction de 1871, comme toutes les réactions, eut ses excès en sens contraire : le goût et l'éloquence, qui auraient dû conserver tous leurs droits, furent quelque temps tenus en suspicion et mis à la part congrue, tandis que la philologie s'exaltait et s'étalait, envahissait l'enseignement secondaire et prétendait imposer aux enfants des études d'hommes mûrs. M. Crouslé avait ce rare privilège de savoir l'allemand à une époque où cette connaissance était rare, c'est-à-dire d'être en état de recourir aux sources philologiques dès qu'il en sentait le besoin. Mais, écrivain et orateur, il ne croyait pas que l'érudition dispensât d'avoir du goût; il pensait que l'essentiel, dans l'enseignement classique, est toujours de sentir et d'admirer les textes des grands écrivains, de pénétrer leur pensée et non de s'arrêter à la forme de cette pensée, d'élargir notre âme au contact de la leur; il estimait surtout que certains problèmes et, mieux encore, certaines curiosités d'érudition ne sont pas à leur place dans l'enseignement secondaire.

Latiniste et helléniste, il publiait successivement une traduction du poème de Lucrèce et une revision de la traduction d'Homère de Mme Dacier; il donnait, à l'usage des classes, des extraits de Lucrèce et de Plaute. Ces divers travaux, un pur universitaire d'avant 1870 les aurait exécutés uniquement en humaniste. M. Crouslé les traitait aussi en philologue, avec plus d'humanisme, certes, que de philologie, mais en montrant, sans en faire parade, qu'il était parfaitement capable de recourir aux meilleures sources allemandes. Humaniste, il écrivait sur Lucrèce et sur Plaute deux morceaux qui, avec le titre modeste d'introduction, sont d'importantes études, complètes et solides, d'une critique pénétrante et d'un ferme jugement. Philologue, il constatait les grands progrès que la patience et la sagacité des érudits ont fait faire à la constitution des textes anciens. N'étant pas « de ceux qui pensent qu'un texte d'auteur est toujours assez bon quand il est destiné aux écoliers », il pesait les leçons diverses « pour ses ouvrages scolaires avec autant de scrupule que s'il s'était agi d'éditions savantes ».

Mais s'il avait le sens et le respect de l'érudition, il n'en avait pas la superstition et l'engouement. Son fin bon sens de Français et de Parisien l'empêchait, par exemple, de partager l'admiration de Hermann et de Ritschl pour la versification de Plaute. « Encore s'ils étaient tous d'accord, remarquait-il, pour mesurer ces vers dont ils admirent le rythme et la cadence! Mais, autant d'éditeurs, autant de manières diverses de compter les vers, de les scander, et, en définitive, de les faire. » Car, en réalité, les diverses théories sur la versification de Plaute pétrissent le texte du poète « comme une matière molle », pour lui donner des formes tout opposées. Le Parisien conclut, ou à peu près : « Eh bien, alors? »

Vous le savez, avec les matières de religion et de politique, il n'est rien qui passionne davantage que celles d'érudition, rien qui engendre plus fatalement l'intolérance et la violence. Les érudits d'autrefois sont restés légendaires comme sottisiers; ceux de nos jours se tiennent mieux, mais au fond de leurs âmes brûle le même feu. Eugène Benoist était gagné aux théories d'Hermann et de Ritschl. Pouvait-il laisser passer l'attaque de M. Crouslé contre la cause commune? Il la relevait avec vivacité. Publiant à son tour des morceaux choisis de Plaute, il écrivait dans sa préface : « Personne n'est obligé de s'occuper du texte de Plaute; mais quiconque aborde un tel travail est obligé en conscience de faire tous ses efforts pour comprendre, exposer ou réfuter d'une manière suffisante les théories émises sur ce sujet. » Au passage, M. Crouslé avait obligeamment nommé Benoist comme « s'appliquant à marcher sur les traces de la philologie allemande et n'épargnant ni soins, ni dépenses pour doter la France d'un texte de Plaute conforme aux derniers progrès de la critique ». Benoist répondait à la politesse en érudit, c'est-à-dire d'un ton assez rogue : « M. Crouslé, ajoutait-il, me traite avec une bienveillance dont je le remercie. Je voudrais pouvoir en faire autant. » Suivait une réfutation très serrée et très savante du scepticisme dont M. Crouslé s'était déclaré partisan.

Élève reconnaissant d'Eugène Benoist et successeur respectueux de M. Crouslé, moi-même plus lettré qu'érudit, je sais gré à l'incompétence qui m'empêche de prendre parti dans un tel débat entre mon maître et mon prédécesseur. Ce que je puis dire, c'est que, ripostant à la riposte dans une édition de l'*Aulularia*, M. Crouslé montrait que, en admet-

tant qu'il eût péché par scepticisme, ce n'était pas faute d'avoir étudié une question au moins douteuse.

* * *

Au mois de janvier 1874, M. Crouslé quittait sa chaire de rhétorique du lycée Henri IV pour devenir maître de conférences de littérature française à l'École normale. Il n'y a pas, dans l'Université, d'enseignement plus élevé et plus difficile. On y forme des élèves qui sont une élite, par cela même exigeante, voire dédaigneuse. L'ironie est une forme, peut-être la forme préférée, de l'esprit normalien. Le plus souvent, cette ironie est saine et salutaire; elle consiste dans le mépris de la phrase, le goût de la sobriété fine, l'aversion pour la sottise prétentieuse, le besoin de la liberté et de la sincérité intellectuelles. Il y entre aussi quelque suffisance juvénile, de l'irrévérence orgueilleuse, de la facilité au mépris, en un mot quelque fatuité. La manière dont il arrive à ces jeunes gens de juger leurs maîtres, qui sont presque tous leurs anciens, est parfois amusante, car enfin, ainsi que le remarquait l'un d'eux, ces jeunes dédaigneux devront travailler vingt ans pour ressembler à ceux qu'ils traitent si légèrement.

Mais l'esprit de justice succède tôt ou tard à celui de dénigrement et tous les maîtres de conférences finissent par obtenir celle qu'ils méritent. Ils laissent un souvenir d'estime et de reconnaissance à ceux dont ils ont formé le goût, dirigé les préférences, respecté l'originalité. Somme toute, l'esprit normalien aboutit à la fierté commune de la maison et à la reconnaissance envers elle.

A l'École normale, M. Crouslé fut au nombre des maîtres qui obtenaient la plus prompte justice de leurs élèves. C'est qu'il incarnait lui-même le meilleur du goût normalien, c'est-à-dire la justesse et l'indépendance du goût, quelque chose de franc et de solide, la raison fouettée de verve. Un de ses anciens élèves, M. Jules Lemaitre, dans une étude sur « l'esprit normalien », rappellera « l'esprit vigoureux, libre et caustique de M. Crouslé ».

La Sorbonne a constaté pendant vingt-trois ans combien cette définition était juste. M. Crouslé y était appelé au mois de décembre 1877; il devait la quitter au mois de juillet 1900.

Il n'est pas nécessaire de vous dire à vous ce que vingt-trois années d'enseignement en Sorbonne représentent de travail et d'effort. Vous êtes les témoins journaliers de cette dépense incessante. Je puis joindre mon témoignage au vôtre, car, avant d'être le collègue de M. Crouslé, j'ai été son auditeur. Chacune de ses leçons reposait sur une préparation consciencieuse jusqu'au scrupule. Nul moins que lui ne comptait sur le spécieux de la virtuosité oratoire pour masquer l'insuffisance de l'enquête érudite qui devrait précéder tout jugement personnel. Il n'arrivait ici qu'après avoir épuisé dans son cabinet la question qu'il allait traiter. Mais il ne se contentait pas de refaire devant son auditoire le chemin qu'il venait de parcourir. Il ne voyait dans ce travail préliminaire que la nourriture de l'improvisation, seule vivante et agissante. Il accomplissait devant vous chaque semaine ce grand effort qui crée séance tenante la pensée et l'expression, cet effort où il faut la netteté et la promptitude, la correction et l'aisance, la facilité et la surveillance de la parole. A ces qualités que doivent avoir tous les maîtres de l'enseignement supérieur, il joignait l'apport original d'un bon sens vigoureux et d'une verve mordante, le souci constant de penser juste, mais pour des raisons personnelles, d'être toujours dans le vrai, mais de son propre choix. Ses cours étaient instructifs et attachants, traditionnels et personnels.

Il a ainsi parcouru devant vous tout le champ de la prose française et je n'en vois pas une partie importante qu'il n'ait présentée de manière complète et neuve, sur laquelle il n'ait mis la marque de son esprit juste et mordant.

Ce labeur continuel d'un enseignement savant et oratoire est si absorbant qu'il ne laisse pas toujours le temps d'écrire. Que de leçons éloquentes et solides n'ont laissé ici d'autres traces que le souvenir plus ou moins durable de leurs auditeurs! Heureusement pour ceux qui lisent, M. Crouslé a eu encore la force et le courage de publier deux importants ouvrages, dont l'un réunit les deux plus grandes figures de l'éloquence religieuse au grand siècle, Bossuet et Fénelon, l'autre démêle et fixe les traits essentiels de la plus complexe physionomie littéraire et morale qui existe non seulement dans notre littérature, mais dans celle de tous les temps et de tous les pays, la physionomie de Voltaire.

Les deux volumes consacrés à Bossuet et à Fénelon par M. Crouslé exposent au complet le long duel qui mit aux prises deux hommes du plus grand génie et deux doctrines de la plus haute importance. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait de la raison ou du sentiment, de l'autorité traditionnelle ou du sens propre, au sein d'une religion déchirée par la Réforme du XVIe siècle et qui sentait venir l'assaut redoutable que la philosophie du siècle suivant allait lui livrer. Bossuet a pâti et Fénelon a profité des progrès que n'a cessé de faire l'esprit d'indépendance. Si le premier a remporté la victoire de son vivant, la défaite du second a été changée en victoire posthume. Mais la vérité d'un parti n'est pas la vérité. A voir les choses telles qu'elles sont, la cause de l'Eglise était soutenue par Bossuet et compromise

par Fénelon. Or, tous deux étaient évêques. Il est donc impossible, si l'on examine les pièces du procès avec la conscience d'un juge, de méconnaître que Bossuet avait raison et que Fénelon avait tort. Nisard avait eu le courage de le déclarer; M. Brunetière avait repris cette affirmation, après une enquête plus approfondie. M. Crouslé se proposait de motiver leur jugement au complet et en détail.

Il a pleinement atteint son but. Quelles que soient nos convictions et nos préférences personnelles, nous devons reconnaître que le jugement est acquis aujourd'hui à l'histoire de la littérature française, comme à celle du catholicisme. M. Crouslé en a établi le bien fondé avec une étendue d'information, un soin d'exactitude, une sûreté de critique, une clarté d'exposition, surtout avec une impartialité, une fermeté, une modération d'esprit qui font de son livre un monument et un modèle. Il s'est trouvé que les conclusions de l'historien étaient d'accord avec les convictions du croyant, mais pas une page, pas une ligne de ce beau livre ne témoignent d'autre chose que d'un effort constant vers la vérité.

Pour Voltaire, M. Crouslé devait faire un effort du même genre : il l'admirait et il ne l'aimait pas. Il avait surtout la plus parfaite aversion pour cet esprit de lourde irrévérence, de raillerie sans intelligence et d'hostilité haineuse contre tout sentiment religieux qui compromet Voltaire sous le nom d'esprit voltairien et ne mérite ce titre qu'à moitié, en laissant de côté le meilleur de Voltaire, car celui qui aime et comprend Voltaire sans être voltairien, trouve dans Voltaire lui-même de quoi le corriger. Voltaire, en effet, c'est l'intelligence et l'esprit ; or, ils n'ont qu'à s'exercer au complet pour remédier à leurs propres erreurs. Le voltairianisme, lui, étroit et court, est le contraire de l'esprit comme de l'intelligence.

Les deux volumes de M. Crouslé aident singulièrement à faire cette distinction. L'auteur soumet à sa critique libre, à son jugement éclairé, à son goût sûr d'honnête homme et de bon lettré, tout ce que Voltaire a fait et écrit. Il en démêle le bon et le mauvais, l'exquis et le répugnant. Il montre ce qu'il y eut de bas et de généreux dans ce caractère, de superficiel et de profond dans cet esprit, de léger et de brillant, comme de mince et de fragile, dans ce style, de durable et de caduc dans cette œuvre, la manière dont tout cela représente et déforme, exalte et déprécie notre caractère national.

Peut-être voudrait-on quelque sourire et quelque indulgence dans ce portrait d'un homme qui fut l'apôtre de la tolérance et l'incarnation de l'esprit. Mais, si l'on peut désirer ces qualités chez un juge, on n'est pas en droit de les exiger; elles sont même capables de faire tort à la stricte justice. Au demeurant, sur Voltaire comme sur Bossuet et Fénelon, M. Crouslé n'a pas écrit une ligne qui ne fût inspirée par le désir d'être vrai.

Voilà deux œuvres d'histoire et de littérature, de critique et de style, qui méritent de prendre place parmi les plus hautes et les plus dignes de l'enseignement supérieur. Il semble que leur auteur, pour s'y livrer entièrement, aurait dû renoncer depuis longtemps aux travaux purement scolaires, à ceux qui intéressent uniquement l'enseignement secondaire ou même primaire. Il n'en était rien, car entre temps M. Crouslé avait publié une grammaire française à l'usage de ces deux enseignements. C'est qu'il regardait avec raison l'étude de la grammaire, gardienne de la langue et de sa pureté, de son histoire et de son usage, comme aussi nécessaire à l'enseignement supérieur qu'aux deux autres, bien plus, comme une étude indispensable que les humanistes laissent trop aux grammairiens, comme un soutien et un recours d'utilité constante pour quiconque parle et écrit.

* * *

La carrière que je retrace est un modèle de suite, d'unité et de travail fécond. L'heure de la retraite venue, M. Crouslé aurait eu le droit de se reposer. Il avait accompli sa tâche de professeur et d'écrivain. Que pouvait-il lui rester encore à faire ?

D'abord, il complétait ses travaux sur Fénelon et Bossuet par un livre sur Bossuet et le protestantisme. Il y défendait le grand évêque contre le reproche sinon d'intolérance, ce qui est impossible hélas ! au moins de persécution ; il le montrait plus préoccupé de persuader que de contraindre ; il le montrait aussi innocent que pouvait alors l'être un évêque, de l'horrible attentat contre la conscience humaine que fut la révocation de l'édit de Nantes, et qui reste la honte ineffaçable d'un grand siècle et d'un grand règne. Il y suivait les efforts pacifiques du prélat, du commencement à la fin de sa carrière, pour ramener le plus grand nombre possible de dissidents au giron de l'Église.

Il pensait ensuite qu'il pouvait encore être utile en mettant son talent d'écrivain au service de son patriotisme, car, même dans le repos de la retraite, on ne cesse pas d'être un citoyen. De là ce petit livre qu'il publiait moins d'un an après avoir quitté sa chaire : *De l'union dans la Société française.*

L'auteur a constaté avec douleur et angoisse combien nous sommes divisés. Si les sociétés humaines n'ont connu jamais une impossible unité d'idées et de sentiments, il est trop certain qu'à cette heure nos esprits et nos cœurs sont dans un véritable état d'antagonisme. Et non seulement nous ne pensons plus et ne sentons plus avec cette communauté qui

fait les peuples solides et forts, mais l'opposition des intérêts et des désirs nous conduit à la haine. Nous nous détestons et nous injurions furieusement les uns les autres en attendant de nous combattre, et peut-être la guerre civile aurait-elle déjà commencé si la diminution des énergies ne nous empêchait de passer des paroles aux actes. La cause de ce mal étendu et profond, M. Crouslé la voit dans l'égoïsme. Il s'efforce de le définir et de le combattre d'abord en recherchant ses origines et en décrivant ses effets, puis en faisant appel à l'esprit de justice, qui engendre celui de solidarité. Quant à celui d'obéissance et de sacrifice, il y verrait le sûr remède du mal universel, si chacun avait la foi qu'il professe lui-même et la sublime morale dont elle est le support.

Je ne partage pas de tout point le pessimisme de M. Crouslé. S'il est toujours généreux, il me semble souvent excessif et plusieurs des choses qu'il combat me semblent être la conséquence légitime du plus grand bien que les hommes s'efforcent de conquérir, la liberté. Je ne saurais voir partout, comme lui, la main redoutable du franc-maçon. Quant à la foi, outre qu'elle ne saurait plus être ni générale ni imposée, préserve-t-elle toujours de l'égoïsme et de ses diverses formes, depuis l'orgueil et la haine, jusqu'au désir d'opprimer et d'exploiter? Toujours respectable et souvent salutaire, elle ne saurait se substituer à la raison ni même la dominer. Mais je reconnais la générosité constante de ses intentions et je suis d'accord avec lui lorsqu'il appelle de ses vœux l'union des cœurs dans la patrie libre. Dénoncer et flétrir la haine, même avec quelque excès d'amertume et de colère, recommander non seulement le respect, mais l'amour du prochain, conseiller le détachement de soi-même et la modestie, défendre les hiérarchies nécessaires contre la juste expansion des ambitions individuelles, c'est une œuvre généreuse et courageuse; M. Crouslé l'a poursuivie avec une éloquence égale à sa conviction.

De cette Sorbonne à laquelle il reste attaché par notre souvenir et notre reconnaissance encore plus que par le lien de l'honorariat, de cette chaire qu'il a occupée si dignement, pour le profit et le plaisir de ses nombreux auditoires, je le prie de recevoir l'hommage et les souhaits que méritent la vigueur de son esprit, la puissance de son travail, la sincérité de ses convictions.

Pour ma part, ai-je besoin de vous dire que, malgré bien des différences, je m'efforcerai de continuer son œuvre, c'est-à-dire de vous enseigner comme lui ce que je crois être le beau et le vrai? Voilà trop longtemps que vous m'honorez de votre attention et de votre confiance pour que j'aie besoin de vous dire quelle sera la méthode de ce cours. Je mettrai, comme par le passé, tout mon zèle et toute ma sincérité à chercher et à dégager devant vous, dans l'histoire des hommes et des œuvres, ce qui constitue l'activité de l'âme française à travers le temps, c'est-à-dire un effort constant de l'éloquence et de l'esprit vers la raison et la liberté.

Gustave Larroumet.

L'ÉLECTION DE GALWAY

Comment je fus élu député.

En mesurant l'importance de l'élection de Galway à la quantité des coupures de journaux qui me sont arrivées des principales villes d'Europe, je puis conclure que cette élection, d'où je suis sorti vainqueur, avait un haut intérêt général.

Je vais tâcher d'expliquer de mon mieux et aussi brièvement que possible ce qui semble ressortir de cet événement politique.

En 1892, j'avais déjà brigué un siège à la Chambre des communes, et bien qu'alors fort peu connu à Galway, je faillis être élu. C'était au moment où la mort de Parnell venait de jeter tous les partis irlandais dans un complet désarroi. J'arrivais d'Australie, mon pays d'origine. Ayant vécu et grandi au milieu d'un peuple aux institutions libérales pour ne pas dire républicaines, je devais donc être très choqué, en mettant le pied sur le sol irlandais, du manque de tact des Anglais, de leur façon autocratique d'administrer, de leur arrogance hautement méprisante. Toutefois je n'étais pas et je ne suis pas devenu anglophobe; mes luttes politiques les plus vives furent toujours dépourvues de ressentiments personnels.

Bref, en 1892, je menai avec beaucoup d'énergie une campagne qui dura peu. *Parnelliste* parce que Parnell représente à mes yeux le parti avancé et que ce parti était celui dont la politique avait donné jusqu'ici les meilleurs résultats, je préconisai l'union parfaite des nationalistes divisés sur certains points. Quand cette heureuse concentration fut obtenue, il se trouva que mes adversaires de la veille étaient devenus pour la plupart mes amis.

Ce fut un membre du parti unioniste, M. Martin Morris, qui rallia à l'élection précédente le plus grand nombre de suffrages. Les journaux torys s'en félicitèrent, mais à mon avis plus à tort qu'à raison; ce résultat n'avait qu'une signification médiocre au point de vue purement politique.

En réalité, M. Martin Morris, jeune homme plein de talent, fort aimable, fort aimé, en un mot très Irlandais, ne se rattachait au parti tory que par des considérations particulières. Son père Lord Morris, jugé à la Cour suprême de la Grande-Bretagne,

célèbre par son esprit délié, sa tournure charmante et tout irlandaise, jouissait à Galway d'une influence sans pareille. Or son fils, en héritant de ses qualités, avait hérité aussi de sa popularité.

Le nom de Morris (comme d'ailleurs celui de Lynch) est très ancien. Ces deux noms sont intimement liés à l'histoire de Galway et l'élection de l'honorable Martin Morris fut donc due en grande partie à la haute considération attachée à cette très honorable famille.

Dernièrement, lord Morris s'est éteint chargé d'années et d'honneurs. Son fils l'ayant remplacé à la Chambre des lords, le siège qu'il occupait à la Chambre des communes devint vacant. D'où, nouvelle élection.

Les membres du parti nationaliste m'écrivirent aussitôt de Galway pour me mettre en rapport avec eux. Ils annoncèrent ma candidature à le succession politique de lord Morris. Au cours d'une importante « Convention » tenue à Galway, « Convention » à laquelle assistaient les représentants des divers comités, je devins le candidat officiel du parti nationaliste.

Cependant les choses n'allèrent pas toutes seules ; il y eut au sein des comités des mésententes, dont le résultat immédiat fut de préparer à Galway la campagne électorale la plus *excitante*, la plus mouvementée qu'on eût vue en Irlande depuis longtemps.

En posant ma candidature, je n'avais pas l'intention de faire une démonstration purement sensationnelle je considérais au contraire cette candidature comme le premier pas fait vers une politique sérieuse, une politique d'action. J'avais un but défini : l'autonomie de l'Irlande.

Après avoir étudié les idées et les prétentions des divers groupes, je crus bon de me déclarer partisan des « moyens constitutionnels ». Je ne pouvais, à mon sens, asseoir mon élection sur des bases plus raisonnables.

En agissant ainsi, je savais déplaire à mes nombreux amis du parti révolutionnaire. Je savais aussi que cette ferme déclaration mettait mon élection en danger. Toutefois, j'étais heureux d'avoir l'occasion de préciser nettement ma ligne politique.

Je n'entrerai pas dans les considérations qui dictèrent ma manière de voir et d'agir à ce sujet ; qu'il me suffise d'exprimer en passant ce principe que je crois sage : Tout homme politique doit viser un but pratique, même si ce but paraît éloigné, de même toute théorie est inutile sinon mauvaise, quand on est dépourvu de moyens d'exécution.

Mais en Irlande, il faut toujours compter avec les têtes chaudes. Je fus attaqué furieusement. Quelques comités « extrémites » et leurs journaux déclarèrent que toute action parlementaire étant funeste, ils préféraient voir élu n'importe quel tory que moi...

Sur ces entrefaites, le parti gouvernemental crut opportun de profiter de nos divisions intestines pour emporter le siège et songea à m'opposer un très haut fonctionnaire, l'honorable Horace Plunkett, vice-président de la Commission de l'Industrie et de l'Agriculture.

M. Plunkett jouissait d'une grande popularité. De famille aristocratique, intelligent et laborieux, il avait fait beaucoup de bien en Irlande. Et, bien qu'appartenant au parti conservateur, on le reconnaissait plutôt comme libéral.

M. Plunkett hésita longtemps avant de poser sa candidature à Galway ; à la fin pourtant il dut céder aux instances du gouvernement. Cette nouvelle candidature modifiait subitement la physionomie de l'élection qui se préparait.

J'étais évidemment en présence du plus formidable adversaire que moi ou quiconque aurait pu rêver.

Les journaux *unioninistes* s'empressèrent d'annoncer qu'une section très considérable des nationalistes s'opposait d'ores et déjà à mon élection. Toutefois, ils ne précisaient point que cette section était celle des *extrémites* et que ces messieurs étaient en train de faire appel aux hommes du *physical force* pour soutenir la cause d'un représentant du gouvernement tory.

Cependant les partisans de M. Plunkett avaient commis l'imprudence de prétendre que toutes les voix qui me seraient données deviendraient inutiles puisque mon élection, le cas échéant, serait invalidée. La raison principale de cette disqualification était mon grade de colonel dans l'armée boer. Mes amis relevèrent ces déclarations comme un défi. Ils protestèrent avec véhémence. L'importante action que j'avais exercée dans le Sud-Africain aurait dû, disaient-ils, me faire porter en triomphe.

La lutte devenait très chaude.

J'avais reçu quantité de lettres de Galway, de Dublin et de Londres. Les unes me pressaient de rentrer à Galway, d'autres au contraire me conseillaient, pour la bonne fin de la campagne, de rester à Paris. « Les esprits sont tellement montés, me disait-on, que votre présence constituerait un danger véritable pour la sécurité publique. »

Après avoir pesé chaque argument, je résolus d'attendre les événemens... Le résultat a pleinement justifié ma manière d'agir.

Pendant mon absence, le parti parlementaire dirigeait la campagne. Plusieurs membres de la Chambre des communes allèrent à Galway porter la bonne parole, entre autres deux orateurs célèbres : MM. John Dillon et William Redmond, qui furent rejoints bientôt par le grand tribun Michael Davitt. M. John Red-

mond, le chef du parti (alors en voyage aux États-Unis), envoyait ses recommandations par câble. Les Irlandais habitant l'Australie, informés par télégrammes de toutes les péripéties de la lutte, y prenaient un intérêt passionné.

Bientôt, mon élection se concentra sur une seule question : celle de la guerre Sud-Africaine. Mon programme calme et modéré fut oublié. On ne parla plus de ma valeur politique, mes adversaires m'appelaient : *rebel !* mes partisans firent du mot *rebel* un synonyme de glorieux.

Quiconque n'a jamais assisté à une campagne électorale en Irlande ne peut avoir qu'une impression très pâle de ces luttes acharnées, des mille incidents pittoresques ou bizarres qu'elles suscitent, de l'intérêt énorme qu'elles provoquent, enthousiasmes, joies ou rancœurs.

Dernièrement, tout ce qui représentait l'Irlande (à l'exception des *extrémités*) était d'un côté, tout ce qui représentait l'Angleterre était de l'autre. Le combat s'engageait sous les drapeaux vert et rouge.

La grande autorité de M. Dillon, la puissante habileté de M. Davitt, l'irrésistible éloquence de M. William Redmond, m'assuraient déjà la victoire. Le parti anglais allait être submergé sous le flot de mes partisans véhéments. Des actes de violence se produisirent : un jeune homme faillit être tué d'un coup de couteau dans le ventre pour avoir crié : « Hurrah for Lynch ! »

Devant cet acte odieux, les braves citoyens qui hésitaient encore se prononcèrent en ma faveur. Cette fois le résultat était certain.

M. Plunkett, abandonné même des grands organes conservateurs, le *Times* et l'*Express* de Dublin, qui trouvaient que leur candidat avait fait trop de concessions aux idées nationalistes, se considérait comme battu.

Cependant tout le monde fut étonné, même à Galway, de la victoire écrasante que nous avions remportée : 1 247 voix contre 473.

Mon élection est significative ; elle prouve surabondamment la force de l'Irlande et sa cohésion, car ce qui s'est passé à Galway se passerait aussi bien dans toutes les circonscriptions représentées par un nationaliste.

A l'heure actuelle les tories doivent renoncer à conquérir un siège.

L'Irlande est aussi une qu'au temps de Parnell.

Gagnera-t-elle un jour son autonomie?

Je l'espère bien, et si je n'en suis pas convaincu, c'est que la politique est loin d'être une science exacte. On ne sait jamais avec quels événements et quelles absurdités il faudra tabler un jour.

L'Irlande est pour l'Angleterre ce que la Vendée était autrefois à l'égard de la France. Il serait bon que les Anglais approfondissent cette page de l'histoire. Ils verraient que c'est grâce à un esprit de justice et de haute conciliation que la Vendée s'est incorporée à la mère patrie.

De nos jours, les leçons ne manquent pas à l'Angleterre : le Cap, comme autrefois l'Amérique, révolté ; l'Irlande qui tire sur sa chaîne. Le mal est profond. De remède il n'en est qu'un : c'est la justice, la justice qui porte la conciliation dans son sein.

Mais on dirait que l'Angleterre ferme volontairement ses oreilles aux conseils de la sagesse et de l'équité. Lord Morris, le père de mon prédécesseur, prétendait que toute la question irlandaise pouvait se résumer ainsi : « Oui ou non, est-il indispensable qu'un peuple spirituel soit soumis à un peuple stupide ? »

Arthur Lynch

[illegible]

LES PRÉSIDENTS
DE LA COMMISSION DU BUDGET
1871-1901

Tout le monde connaît le rôle, souvent considérable, et l'influence, presque toujours décisive, que remplit et exerce la commission du budget. C'est une petite assemblée dans l'autre ; petite par le nombre, mais grande par ses prétentions qui ne tendent à rien moins qu'à substituer son action et son autorité à l'autorité et à l'action du gouvernement. Elle pèse sur les ministres pour leur imposer, parfois brutalement, des solutions que leur prudence ou leur timidité trouve hasardeuses ; pour les contraindre à des réformes dont l'audace les laisse hésitants, à des économies qu'ils subiraient avec une moindre résignation, si une longue expérience ne leur enseignait combien il est facile de reprendre ce qu'on a donné, en présentant, vers la fin de l'exercice, ces crédits supplémentaires, dépensés d'avance, qui sont, entre leurs mains, comme la carte forcée entre les doigts d'un prestidigitateur.

Cette commission du budget que nous voyons aujourd'hui si confiante dans sa force, si entichée de ses prérogatives, se contenta longtemps d'un emploi plus modeste. A l'Assemblée nationale, c'était une commission quelconque et même moins en vue que certaines autres, le Comité des lois constitutionnelles, par exemple. C'est ce qui explique pourquoi, sur la liste de ses présidents d'alors, ne figure aucun des noms qui brillaient au premier rang et qu'un Benoist d'Azy et un Mathieu Bodet semblent y usur-

per la place d'un Buffet, d'un Magne, d'un Bocher, d'un Pouyer-Quertier, d'un Léon Say. Ce fut Gambetta qui, en 1876, lui imprima cette allure, lui fit prendre cet air et ce ton. Entré dans la commission pour y achever, comme il le laissa entendre, son apprentissage d'homme d'État, étudier, en les démontant un à un, les rouages de notre mécanisme financier, explorer nos divers services administratifs et acquérir ainsi les notions indispensables à quiconque veut diriger de haut l'ensemble de nos départements ministériels, sa seule présence suffit pour donner à cette commission une grandeur qu'elle n'avait pas encore. Il la haussa à sa taille et, par elle, il gouverna. Les ministres, ses créatures, devinrent de dociles instruments et proclamèrent, par leur soumission, l'incontestable supériorité du maître. L'État, ce fut lui. A dater de cette époque, on s'accoutuma à tout mettre dans le budget, sous prétexte que tout est dans tout; on réalisa les plus importantes réformes, on les improvisa même de temps à autre, par voie de retranchement ou d'augmentation de crédit; on greffa, sur la loi de finances, des lois qui n'avaient rien à voir avec elle; on y glissa des interpellations, et ce fut ainsi qu'un beau jour M. de Douville-Maillefeu fit décréter, par la simple modification d'un chiffre, la mort sans phrases des sous-préfets qui, d'ailleurs, ne s'en portent pas plus mal. Les successeurs de Gambetta ont maintenu cette tradition et ces pratiques. Ils ont même forcé la note à ce point qu'une réaction est en train de se produire. Trop tendue, la corde cassera inévitablement.

Parmi ces successeurs, figurent des financiers de mérite inégal dont certains ne furent portés là que par la politique, l'intrigue, la faveur, par ces combinaisons de couloirs et de bureaux que Beaumarchais semble avoir dénoncées d'avance dans sa fameuse phrase sur le calculateur et le danseur. On pourrait presque dire d'eux ce que disait Martial de ses propres épigrammes et leur envoyer ces mêmes bouquets de fleurs auxquels jadis deux capitaines se piquèrent les doigts. On raconte que lorsque Rochefort fu bombardé maréchal de France, le comte de Gramont lui décocha, pour tout compliment, ce madrigal :

> La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Et le père de Mme de Sévigné en usa de même avec Schomberg : « qualité, barbe noire, familiarité » ; ce qui signifiait : « On vous fit maréchal de France parce que vous êtes homme de qualité, parce que vous avez la barbe noire comme Louis XIII et entretenez quelque familiarité avec le roi ; ce sont vos seuls titres. » On rencontre, parmi les présidents de la commission du budget, quelques Rochefort et quelques Schomberg, ce qui ne laisse pas, du reste, d'être fort honorable.

Ce président est un personnage, même quand il n'est pas une figure. Un cabinet à qui il serait hostile ferait sagement de boucler sa malle et de partir sans en être prié, car la loi de finances devient pour lui une guillotine dont l'autre fait jouer à chaque instant le déclic. Mais si l'hostilité de ce président est à craindre, son appui est véritablement inestimable. Tout ministre qui a pour lui un président dévoué avec adresse arrive souvent à se tirer du plus mauvais pas. Il dépend de lui d'écarter les amendements dangereux ou d'en demander le renvoi à la commission qui les enterre ; d'opérer une diversion utile ; de couper court aux incidents fâcheux ou d'en soulever de secourables ; de prolonger ou de précipiter le débat; de déjouer, en un mot, par une série d'habiles manœuvres, les coups de Jarnac de l'opposition. Un pareil rôle a sa grandeur ; il dénote beaucoup d'abnégation. En prolongeant l'existence du cabinet, le président conspire contre lui-même, puisqu'il retarde volontairement l'heure de son arrivée au pouvoir ; c'est un héritier sans impatience qui recule l'ouverture de la succession. Car il en est de la commission du budget comme du journalisme : elle mène à tout, à la condition d'en sortir. Elle a conduit la plupart de ses présidents au ministère. Elle a installé successivement l'un d'eux, M. Casimir Perier, dans les trois plus hauts emplois de la République ; M. Rouvier fut tour à tour et même simultanément ministre des Finances et président du Conseil; MM. Sarrien et Lockroy, cinq fois ministres, reçurent les plus divers portefeuilles, sauf celui des Finances, dont se contentèrent MM. Mathieu Bodet, Burdeau, Peytral et Georges Cochery; MM. Jules Roche, Delombre, Mesureur présidèrent aux destinées du commerce et de l'industrie; M. Wilson, moins favorisé, n'obtint qu'un demi-portefeuille.

De M. Benoist d'Azy, le premier en date, à M. Mesureur, le dernier venu, la liste de ces présidents est déjà longue, bien que plusieurs d'entre eux aient, à diverses reprises, occupé ce fauteuil où les mettent et d'où les chassent les jeux de la politique et les hasards des combinaisons.

M. Benoist d'Azy, qui présida la commission du budget en 1871, nous apparaît comme un burgrave parlementaire ; à trente ans de distance, il a on ne sait quel aspect antédiluvien et fossile. Il figurait déjà avec honneur dans l'administration des finances sous le règne de Louis XVIII, et M. de Villèle en fit un inspecteur. Député de 1842 à 1846, vice-président de la Législative, il fut, sous la monarchie de Juillet aussi bien que sous la République, un légitimiste intraitable. Il eut son heure d'héroïsme le lendemain du 2 décembre lorsqu'il présida ces députés qui votèrent la déchéance du prince-président. Vingt ans plus tard, il fut investi d'une autre présidence égale-

ment éphémère, mais moins glorieuse : à l'Assemblée de Bordeaux, il occupa le fauteuil comme doyen d'âge et, maladroitement partial, déchaîna les tempêtes. Beaucoup plus calme, sa troisième présidence, celle de la commission du budget, passa inaperçue.

Il eut pour successeur M. Vitet, qu'on entrevit à peine, infiniment moins connu comme financier parlementaire que comme écrivain. Plus ferré sur l'histoire et les histoires de la Ligue que sur les sorcelleries du budget, il aurait pu dire, après le doge de Gênes : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. » Il se hâta de mourir pour céder son fauteuil à M. Léonce de Lavergne.

Celui-ci fut le premier des ralliés et traça la voie à M. Raoul Duval. Membre du centre droit, adversaire résolu de M. Thiers, et de la République, il fut désabusé par l'échec de la fusion et apparut dès lors comme un homme-frontière. Il avait un pied dans les deux camps et ressemblait ainsi au colosse de Rhodes. Il fonda, sur les confins de la gauche et de la droite, en compagnie de M. Wallon, sous les auspices de M. de Montalivet, un groupe auquel sa situation même assura de hautes destinées à une heure où il suffisait d'une voix pour constituer la République.

Malade, aux trois quarts paralytique, M. Léonce de Lavergne arrivait à l'assemblée dans un fauteuil roulant que poussait un domestique. Lorsqu'une bataille indécise aboutissait à un scrutin à la tribune, il votait en quelque sorte par procuration. Un huissier, grave et digne, venait prendre son bulletin, le remettait au président et celui-ci, le montrant à la Chambre avant de le jeter dans l'urne, disait d'une voix solennelle : « Messieurs, le bulletin de M. Léonce de Lavergne ! »

Ce fut un membre de son groupe, venu lui aussi du centre droit, M. Mathieu Bodet, qui lui succéda. Ce dernier était un homme plein de prudence qui ne s'aventurait pas hors de son parti avant d'avoir consulté le baromètre et la girouette. Ce fut grâce à cette précaution que, le matin du 24 mai, il s'enrégimenta dans la petite troupe de M. Target, dont le mouvement tournant fut décisif. Comme il joignait, à cette prudence et à ce flair, des connaissances spéciales en matière de revision du cadastre, on en fit un président de la commission du budget, puis un ministre des Finances; dans l'un et l'autre de ces emplois, il négligea de mener à bien sa fameuse revision, et cela fit dire que le pouvoir lui avait paru une occasion toute naturelle de donner un accroc à la théorie en faveur de la pratique. Son nom excitait la verve de M. de Tillancourt, grand diseur de calembredaines, qui le lardait de calembours sans méchanceté et presque sans malice.

Nous arrivons à Gambetta.

A cette date de 1876, sa situation dans le parti républicain et dans le Parlement était déjà prépondérante ; monté très haut, amis et adversaires s'accordaient à prédire qu'il irait très loin. Il avait pour lui, avec des qualités éminentes de tacticien, les dons essentiels et les vertus maîtresses de l'homme d'État. C'était aussi l'orateur le plus électrique de l'Assemblée. Toute sa personne donnait l'impression de la force. Gros, les épaules larges, le cou puissant, l'œil fascinateur et flamboyant, les attaches solides et sculpturales, un profil de médaille romaine, la crinière romantique, il se campait à la tribune, les deux poings sur le marbre, la tête rejetée en arrière, la poitrine saillante, prêt à saisir l'adversaire entre ses bras robustes et à le broyer dans son étreinte.

Sa voix, tantôt éclatante, tantôt sourde, mais toujours distincte, dominait les tumultes et finissait par éteindre les clameurs. Ardent, brusque, impétueux, il se précipitait, il emportait tout dans son cyclone. Puissant, quoique inégal et parfois incorrect, il avait une chaleur, une flamme, qui réchauffait, éclairait et allumait des incendies ; mais il avait aussi de la souplesse, de l'ironie, d'heureuses rencontres, des mots forgés sur l'enclume de Mirabeau et de Corneille. Avec cela, politique froid, réfléchi, prudent, le plus souple des négociateurs, habile manieur d'hommes, causeur plein de séduction et le plus grand convertisseur de son temps.

Ce fût un président tour à tour despotique et débonnaire qui s'essayait, entre les quatre murs d'un bureau, à cette autre présidence à laquelle il songeait déjà. Rien ne lui résistait et si, par aventure, quelque ministre faisait mine de lui tenir tête, il lui rappelait d'un mot la fragilité de son éphémère existence. On raconte que l'un d'eux, plaidant les circonstances atténuantes pour se justifier d'un acte de son administration, s'attira cette réponse : « Vous ne deviez pas croire, mais me consulter. » Chez lui, le premier mouvement était parfois terrible ; mais il savait aussi guérir d'un mot les plus cruelles blessures. On le redoutait et on l'aimait ; il se fit, pendant cette présidence de la commission, des ennemis qui ne pardonnèrent jamais et des partisans fanatiques. Il eut des admirateurs même dans la droite et ceux-là qui le combattirent avec le plus d'acharnement avouèrent, par leur dépit, la supériorité d'une intelligence dont tous mesuraient l'envergure et le vol.

M. Brisson, d'humeur plus égale et d'un moindre génie, fut un président mélancolique et se révéla plus procédurier qu'économiste. Un mot courut alors : « C'est Jérémie financier. » Un simple détail de toilette attesta l'importance qu'il attachait à sa nouvelle fonction : sa jaquette s'allongea et de telle sorte qu'elle finit par se métamorphoser en une redingote d'aspect parlementaire, aux plis flottants,

dont les pans balayaient derrière lui les dalles poudreuses de la Chambre. Il exagéra quelque peu la gravité naturelle de son visage au point de le rendre sombre et lugubre, comme s'il eût porté en lui un monde et qu'il en fût surchargé. Avec lui, les séances de la commission manquèrent d'entrain ; les ministres ne parurent pas s'en plaindre. Il ne leur déplaisait point, évidemment, de n'être plus exposés aux surprises, et rien de plus légitime, car la plupart d'entre eux avaient dépassé l'âge où on les aime encore.

Quand il élucidait à la tribune le contentieux des chiffres de sa voix psalmodiante et glapissante, une certaine subtilité chicanière imprimait à son discours un caractère de procédure ; mais s'il se dépouillait des avocasseries qui glaçaient sa parole, lorsqu'il renfonçait en lui le rhéteur, il rencontrait le mouvement juste et l'accent vrai. Parfois, lorsqu'un financier de l'opposition en usait avec le ministre des Finances, la commission et leur budget comme une blanchisseuse avec son linge qu'elle tord entre ses mains robustes et aplatit sous son battoir brutal, on entendait soudain une note extraordinairement douloureuse, un râle suprême de victime qu'on égorge, et l'orateur s'arrêtait comme pétrifié, tandis qu'on murmurait autour de lui avec une émotion étrange : « C'est Brisson ! »

M. Mathieu Bodet, nous l'avons dit, avait un dada : la revision du cadastre ; M. Guichard, successeur de M. Brisson, en avait un autre : la Déclaration de 1682, qu'il enfourchait pour pousser des charges vigoureuses contre le budget des Cultes. Ce dada le conduisit à la présidence de la commission ; les forces lui manquèrent pour franchir la courte distance qui sépare le Palais-Bourbon du Louvre.

Une grande renommée, venue de l'amitié du parti radical, s'attachait à M. Wilson, qui depuis... mais l'extrême gauche admirait alors ses vertus, et une grande fortune, venue de son alliance avec M. Jules Grévy, accompagnait cette renommée. Il semblait que ce favori fût le restaurateur prédestiné de nos finances. Vous ne connaissez pas M. Wilson ! Vous verrez M. Wilson ! Ses admirateurs en avaient plein la bouche. Il faut dire que l'illusion ne dura pas longtemps, et, dès qu'on vit M. Wilson, nul ne pensa que ce fût Aristide. Ce n'était pas davantage le baron Louis. Discuteur acharné, il abusait du droit qu'on a d'être minutieux en affaires et ses discours sur le budget ressemblaient à des mémoires d'épicerie.

M. Sarrien fut un président doux, aphone et entêté, quoique timide. Très prudent, il disait volontiers, comme Louis-Philippe : « Ne me faites pas d'affaires, c'est toute ma politique » ; mais il s'en fit quelques-unes lorsque, le naturel revenant au galop, son opiniâtreté le mettait aux prises avec quelque ministre plus enclin à rechercher la bataille qu'à la fuir. Il payait alors de sa personne avec un ennui visible et prononçait un discours en quinze lignes que la Chambre était réduite à lire le lendemain à l'*Officiel*, ne l'ayant pas entendu la veille. Probablement très modeste, il avait toujours l'air de dire aux gens : « Ne faites pas attention, je passe. » Il passa, en effet, se retira avec empressement dans l'ombre qui semblait lui être chère, heureux de céder le fauteuil à un autre qui fut M. Rouvier.

Celui-ci est une des figures les plus curieuses, les plus originales, les plus puissantes du monde politique actuel. Un homme sorti des rangs du peuple qui arrive, jeune encore, aux plus hauts emplois, administre les finances de l'État, préside, en des heures particulièrement difficiles et troublées, le conseil des ministres, ressemble au soldat qui trouve le bâton de maréchal dans sa giberne. Un des rares financiers de la Chambre et, à l'exception de M. Jules Roche, les dominant tous de très haut, il traite avec une magistrale compétence les plus graves problèmes économiques, rend clair ce qui paraissait auparavant obscur. Il a étudié et vérifié toutes les théories, démonté tous les systèmes, fait toucher du doigt le fort et le faible de toutes les réformes. Il a énormément de courage, un extraordinaire ressort, un tempérament d'enfer. La Chambre ne renferme pas d'orateur plus véhément ni aussi nerveux ; mais son entrain oratoire, son animation naturelle ne l'empêchent pas de se posséder, de se dominer, et sa nervosité l'a toujours merveilleusement servi. Comme il ne dissimule pas les sentiments que lui inspirent la sottise et la lâcheté, il s'est fait un grand nombre d'ennemis.

Laborieux, tenace, énergique et net, M. Peytral, Marseillais comme M. Rouvier, est, comme lui encore, un des rares libre-échangistes du Parlement. Il apporte la même ardeur et la même compétence à la solution des problèmes financiers, à l'étude des questions industrielles et commerciales, sans se désintéresser cependant de cette bonne politique sans laquelle il n'est pas de bonnes finances. Il possède à dose très sensible le courage et cette opiniâtreté éclairée qu'il ne faut pas confondre avec l'entêtement ; il y joint une horreur du népotisme qu'on ne semble pas toujours ressentir au même degré autour de lui. Un misanthrope parlementaire a parqué, un peu arbitrairement, les hommes politiques dans deux catégories : ceux qu'on soupçonne toujours et ceux qu'on ne soupçonne jamais. Il y a, sans aucun doute, une pointe d'exagération dans cette manière de voir, car il existe bien une variété intermédiaire ; dans tous les cas, M. Peytral occupe, parmi les seconds, une place d'honneur.

M. Jules Roche est un des hommes les plus distingués, les plus en vue de la Chambre, véritable-

ment un personnage. Économiste, orateur, journaliste, sous quelque aspect qu'on l'envisage, il brille au premier rang. Il suffit de l'entendre et de le voir pour deviner ce qu'il est : un homme.

A la tribune, dans les commissions, dans les conférences de sa Ligue des contribuables, son esprit toujours en éveil, exactement renseigné, excelle à faire comprendre ce qu'il sait si bien, s'arme de raison contre les jeteurs de poudre aux yeux et de logique contre les utopistes. Très érudit, très classique, il est pourtant l'ennemi des vieilles formules, des antiques métaphores; je ne connais pas d'orateur plus moderne, mieux pourvu d'images scientifiques et neuves. Le travail de toute sa vie en a fait un improvisateur, mais toujours maitre de sa parole et de sa pensée, ayant une méthode très sûre qui le conduit régulièrement au but. Sa parole expressive, chaude, vibrante, anime et réchauffe ceux-là mêmes qui ne veulent se laisser ni convaincre ni convertir.

Petit-fils de ministre, fils de ministre et ministre lui-même, M. Casimir-Perier montra un goût assez vif pour les présidences; il les obtint toutes et y eut des fortunes diverses. Autoritaire, comme le fondateur de la dynastie, il se montra opiniâtre et énergique dans le discours plus que dans l'action. Homme de gouvernement, homme de liberté, l'honneur même, il ne manqua au petit-fils, pour rester le premier dans Rome, que d'avoir assez de ce dont le grand-père avait trop. Il lui manqua beaucoup moins pour faire un bon président de la commission du budget.

Son ami M. Burdeau lui succéda. Piocheur hors ligne, remarquablement intelligent, doué d'une étonnante faculté d'assimilation, préparé aux plus hautes fonctions par de fortes études, orateur toujours éloquent et parfois âpre, imprégné d'amertume, il justifiait par des qualités précieuses autant que rares la faveur qui le poussa et l'escorta longtemps. Il prononça, pendant sa présidence, des discours dont quelques-uns furent des événements.

Un paquet de nerfs parfois éloquent et toujours rageur, M. Lockroy ne fut pas précisément ce qu'on appelle un président commode. Perpétuellement agité, en fièvre, en ébullition, ombrageux, susceptible, irritable, emporté à l'excès, il prenait la mouche pour un rien et montait comme une soupe au lait, avec un tremblement des mains, un hochement fébrile de la tête, une flamme dans le regard. Cinq minutes avant l'éruption, il se montrait souriant, désireux de plaire; puis, à la plus légère résistance, il s'emballait et sa parole tumultueuse jaillissait de ses lèvres comme un liquide violemment secoué du goulot étroit d'une bouteille. Jaloux de justifier sa réputation d'homme d'esprit, il faisait un discours pour placer un mot.

Président de la commission du budget, M. Georges Cochery promettait ce qu'il a tenu au ministère des Finances : « Je suis, disait-il alors, un bon cheval de trompette », et l'on doit reconnaître qu'il ne broncha jamais. Tenace, par surcroît, il a une mâchoire de dogue qui ne lâche pas aisément le morceau. Comme il était muni d'un portefeuille depuis deux ans et que son père avait prolongé au delà des limites connues la longévité ministérielle, ceux qui espéraient sa succession disaient avec un peu d'impatience : « Ces Cochery s'éternisent ! » Il finit néanmoins par quitter la place, sans doute pour démontrer par son propre exemple la fragilité du pouvoir central. On en conclut, peut-être témérairement, que c'était un décentralisateur.

M. Delombre, qui vint après lui, fait songer au gendre de Cicéron : c'est un économiste de petite taille attaché à une grande barbe, qui a des goûts de bénédictin, sans être pour cela un clérical. Il travaille vingt-quatre heures par jour pour le bien public, et on le dit parfaitement capable de réciter tout d'une haleine les *Harmonies économiques* de Bastiat et les *Recherches* d'Adam Smith.

Enfin, fermant la marche, M. Mesureur. Des jaloux, des envieux, ont beaucoup médit de cet économiste long comme un jour sans pain; mais il a manifesté d'un mot, devenu historique, son dédain pour ces quolibets d'un goût détestable. Sa présidence fut marquée par deux grandes réformes : la suppression du budget des Cultes et de l'ambassade auprès du Vatican. La Chambre, n'ayant pas un estomac assez robuste pour supporter ces héroïques remèdes, en a usé avec M. Mesureur comme le font parfois les malades avec ces médecins dont les drogues trop énergiques menacent de supprimer du même coup la souffrance et le souffrant : elle a admiré son diagnostic; elle n'a pas envoyé chez le pharmacien son ordonnance.

Ces présidents, qui traitent de haut en bas les ministres, et cette commission, qui délibère avec un air de souveraineté, n'ont qu'une courte existence,

> Je ne fis que passer, ils n'étaient déjà plus.

Après une grossesse souvent pénible, la commission ne survit guère aux douleurs de l'enfantement et, semblable à un malheureux orphelin abandonné dans le vaste monde, son budget reste, sans guide, sans protecteur, exposé aux embûches de ceux qui méditent d'exploiter son inexpérience et sa faiblesse. On le dépouille, on le ruine, et nul ne songe plus depuis longtemps à cet infortuné lorsqu'une certaine Cour des comptes s'avise enfin d'examiner quel emploi on a bien pu faire de sa fortune. Elle découvre, sans grande surprise, mais avec une indignation qui va toujours augmentant, qu'on a mis ses biens au

pillage et méconnu les formelles volontés de ses parents. Elle proteste dans le désert, et cette protestation purement platonique n'émeut personne, si bien que les coupables recommencent sur nouveaux frais.

Ceux qui s'intéressent au bon emploi des deniers publics et estiment qu'on doit du respect aux votes du Parlement, réclament un contrôle plus prompt, une surveillance active et efficace. Ils veulent que la commission du budget fasse ses relevailles, protège son enfant, veille sur l'emploi de sa fortune et tienne la main à l'exécution de ses propres volontés. Il suffirait, pour cela, d'une simple modification au règlement si la fin d'une législature n'était aussi la fin d'une assemblée et de son œuvre. Lorsque la Chambre meurt, tout ce qu'elle a entrepris meurt avec elle, et même ce qu'elle a mené à bien si la ratification du Sénat n'est point encore intervenue. Il en résulte de nombreux inconvénients qui disparaîtraient aussitôt si l'on décidait, ainsi que la commission du suffrage universel le demande, le renouvellement par tiers de l'assemblée. C'est une réforme qui n'a rien de blessant, au contraire, pour nos honorables, ni de désobligeant pour le suffrage universel. On la propose de temps à autre; nous ignorons pourquoi on ne la réalise jamais.

Paul Bosq.

LE PARDON

Nouvelle.

Le peintre Méliane me dit un soir :

— Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sent qu'il est une marionnette de la Providence ? Je pense, mais puis-je me donner une pensée; hélas ! si je pensais par moi-même, je saurais quelle idée j'aurais dans un moment; personne ne le sait. La preuve que nous ne nous donnons aucune idée : c'est que nous en avons dans nos rêves et ce n'est ni notre volonté, ni notre attention qui nous fait penser en songe... Quel mystère tout cela !...

— Est-ce que, par hasard tu donnerais dans le surnaturel ? répliquai-je sur le ton ironique qui convient quand on commence à divaguer sur certains phénomènes psychiques encore inexpliqués.

Méliane sans se démonter :

— Je sais bien que la science limitée ne peut fournir aucune réponse aux questions que se pose invinciblement l'âme humaine, et pourtant qui oserait admettre ou nier résolument le surnaturel. Il est hors du temps, hors l'espace, hors les lois connues de la matière, hors les catégories de la raison. Comment le raisonnement pourrait-il l'atteindre ? Cependant il y a quelque chose de supérieur à la raison, de supérieur même au bon sens : c'est le *fait*.

— Alors, arrive au fait. J'adore les histoires étranges, surtout celles qui font peur.

— Si, après, tu me crois fou... Il est vrai que je n'en serai pour cela ni plus ni moins raisonnable... Mais pour que tu me comprennes, il faut que je te parle un peu de mon enfance. Personne, je crois, ne fut plus malheureux que moi.

Après une pause, Méliane commença :

Au physique, mon père était grand, maigre, osseux ; ses traits semblaient dessinés à la pointe d'un couteau. On eût dit sa figure composée de pièces mal jointes tant l'ensemble et les détails manquaient d'harmonie. Son nez long et large s'attachait mal au front ; ses yeux gris manquaient d'encadrement suffisant ; les sourcils qui les couronnaient étaient dégarnis et presque entièrement rongés ; la bouche grande n'avait pas la grâce qu'ont souvent les grandes bouches ; le reste du visage était à l'avenant : menton long, aiguisé en pointe, joues plates sillonnées de rides, cheveux gris raides et descendant de chaque côté des tempes.

La physionomie de mon père n'avait donc rien de paternel. En donnant un fils à cet homme, la nature commettait une erreur; la corde sympathique n'existait pas en lui; de la race des vieux garçons, il était fait pour vivre seul, dîner au restaurant, placer son bien en viager et mourir intestat.

Mon père avait été chef de division vers le milieu du second Empire et il gardait dans la retraite les habitudes de despotisme étroit contractées au Ministère. Il appliquait à son intérieur, à son ménage, à sa femme les règles tracassières de la discipline bureaucratique. De tels hommes sont en robe de chambre au coin de leur feu comme dans leur fauteuil professionnel ; ils ne dépouillent jamais leur morgue, et traitent leurs enfants, quand ils en ont, comme des employés.

Malgré la contradiction apparente qui semble exister entre l'esprit despotique d'une part et la timidité de l'autre : mon père était timide. Ce contraste d'ailleurs n'est pas rare ; la tyrannie implique la faiblesse.

Aux prises avec un tel mari, ma mère se trouvait à l'état continuel de martyre, et elle n'avait même pas la consolation qu'ont ordinairement les mères : une mère en larmes embrasse son enfant et ne pleure plus. Son amour pour moi, pour moi son fils unique, était une perpétuelle cause de souffrance, presque un crime. Je me souviens encore avec effroi de ces luttes intestines dont j'étais l'objet. La haine de mon père contre moi, quoique visible, n'avait pas ce caractère de franchise qui manquait d'ailleurs à ses

actions ; elle se traduisait par des tracasseries, des observations aigres-douces, des attaques sans dignité. Quand il avait à se plaindre de moi, il disait à ma mère :

— Votre fils a encore fait une folie ! Il paraît que vous l'élevez bien, votre fils.

Votre fils ! ce mot avait dans sa bouche quelque chose d'ironique et de cruel. Il semblait qu'il me répudiât, me déshéritât à l'avance. C'est au point que j'adressai à ma bonne une question terrible dans sa naïveté :

— Est-ce que papa est bien mon papa ? demandai-je, avec cette mine allongée des enfants malheureux.

On ne saurait imaginer avec quelle violence mon père me détestait. Le pauvre employé pris en grippe par son supérieur et torturé hiérarchiquement pourra seul comprendre jusqu'où peut aller la méchanceté quand elle a le pouvoir.

A table, je me tenais trop raide ou pas assez, je mangeais trop ou trop peu. Si je parlais, j'étais un bavard ; si je me taisais, j'étais un boudeur. Cette oppression sans trêve ni merci avait fait de moi un petit être craintif. Cela dura ainsi pendant toute mon enfance, et je renonce à exprimer ce que ma mère eut à souffrir. Quand un reproche de mon père m'avait fait pleurer, elle attendait qu'il fût sorti pour m'embrasser et me disait en me couvrant de baisers :

— Tiens ! tiens ! tiens ! voilà pour le mal qu'on t'a fait.

Je la revois encore dans mon souvenir telle qu'elle était alors. Ma mère avait dû être fort belle, mais sa beauté n'éveillait plus que la pitié. Comme toutes les femmes qui souffrent et pleurent, elle avait la peau d'une blancheur excessive, les yeux d'un bleu un peu éteint, le front haut, noble, supérieurement découpé, mais bleui vers les tempes ; elle ressemblait à la femme d'un joueur.

Nous habitions à Paris, rue de Varennes un hôtel austère et cossu. Riche, mon père s'occupait de la gérance de ses immeubles et de la rentrée des fermages ; ses seules lectures étaient Diderot et les auteurs du XVIIIe siècle ; il ne recevait personne.

Nous étions servis par Jean le valet de chambre, tout dévoué à ma mère, et par Marion, une grosse cuisinière beauceronne qui m'aimait presque autant que si j'avais été son fils.

Mon père n'adressait jamais la parole à ce qu'il appelait la valetaille, et quand par hasard il avait quelque chose à faire dire aux domestiques, il chargeait sa femme du soin de transmettre ses ordres.

Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, je demeurai accroché aux jupons de ma mère ; c'est elle qui m'apprit à lire et m'enseigna les premiers éléments de la grammaire, du catéchisme et de l'histoire sainte. Jamais un petit camarade ne vint partager mes jeux qui consistaient principalement à édifier des chapelles à l'aide de morceaux de carton coloriés découpés en mosaïque. Je lisais la messe dans un vieux missel en tâchant d'imiter la voix du prêtre lorsqu'il psalmodie ; ma mère poussait alors la complaisance jusqu'à me servir d'enfant de chœur.

On ne sortait guère que pour me conduire à l'office du dimanche et les imposantes cérémonies religieuses, la splendeur des magnificences sacrées, le tumulte des grandes orgues ravissaient mon imagination, l'emportaient en un bleu paradis ou voletaient de gracieux séraphins au visage de jeunes filles. Quelques-uns ressemblaient étonnamment aux petites greenaways de mon livre d'images. Ils étaient si jolis que je mourais d'envie de les embrasser.

Une bible illustrée fit longtemps mes délices : Abraham sur le point d'immoler Isaac, la femme de Loth changée en statue de sel, Moïse, David, Salomon, la reine de Saba furent pour moi des compagnons familiers, et ma joie ne connut plus de bornes quand ma mère me permit d'enluminer ces graves personnages avec des couleurs à l'eau. Mais ces plaisirs s'achevaient presque toujours tristement ; c'était un mot dur de mon père qui me tombait sur le cœur comme une goutte de plomb. Alors j'allais enfermer mes jouets pour courir me réfugier dans les bras de maman. Pauvre maman ! je la voyais pleurer si souvent que je pleurais aussi pour tout le chagrin qu'elle devait souffrir.

Il m'est resté de cette période de mon enfance une impression très nette de la douleur, impression qui dut rejaillir sur toute ma vie. J'étais détesté et adoré ; à mon amour filial se mêlait la pitié, et de voir ma mère malheureuse, je l'en aimais davantage.

Mon éducation devint une chose très complexe, j'appris à craindre, à me méfier, plus tard à haïr autant qu'à aimer. Les choses avaient aussi leur influence : nos appartements silencieux, si vastes, toujours vides, me donnèrent de bonne heure le sentiment du recueillement. Près de mon père, toujours sur la défensive il me fallut apprendre très vite à surveiller mes paroles, mes actes, alors que la spontanéité de mon cœur m'emportait vers ma mère dans un besoin de confidence, une effusion de tendresse presque maladive.

Quand j'eus six ans, on me conduisit chez une vieille institutrice qui avait élevé plusieurs générations d'enfants du faubourg Saint-Germain.

Il paraît que je fus un bon petit élève assez appliqué d'habitude, mais trop distrait au gré de la maîtresse de classe. Je n'étais pas bruyant. J'ai toujours détesté les gens qui parlent fort. Les joies ordinaires de mes camarades m'intéressaient modérément et je

partageais leurs jeux moins par goût que dans la crainte de déplaire en refusant. Ma grande distraction, mon unique plaisir, c'était dessiner. J'aimais à représenter avec mon crayon ou ma plume ce qui était à la portée de mes yeux : une table, une chaise, la figure de l'institutrice, l'encrier, tout m'était bon. D'ailleurs les choses m'apparaissaient souvent avec une physionomie très particulière. Ainsi un arbre, c'était bien un arbre, mais c'était aussi une femme en prière par exemple, un instrument de musique, ou un gibet... des hêtres menaçants se dressaient dans le ciel, d'autres effrayés criaient grâce... Les choses toujours charmantes c'étaient les fleurs, les yeux de ma mère, l'eau. Et les jeux différents des visages : la joie, l'horreur ou la pitié qu'ils éveillent et les attitudes douloureuses du chien que l'on bat et celles du cheval que le charrelier brutalise ; j'essayais d'exprimer tout cela avec mon crayon... toute ma vie j'ai essayé cela.

Puis comme se parlant à lui-même, Méliane dit : Oui, peindre, c'est bien ; mais dessiner... la ligne, tout est là ! La ligne, vois-tu bien, c'est le point de contact entre l'idée et la matière ; aussi seul l'homme la comprend et l'admire. Si le lion poursuivant la lionne dans le désert admirait la beauté de ses lignes, il serait notre égal.

. . . .

Jusqu'à quinze ans, je subis le despotisme paternel sans le raisonner. Je dirai même que le désir de la liberté ne me vint qu'avec la raison et je n'étais pas encore raisonnable. Je suivais alors en qualité d'externe les cours du collège Stanislas et quand je fus en rhétorique le contact de mes condisciples qui entraient joyeusement dans les premières libertés de l'adolescence me fit sentir durement le poids de mon asservissement. Ils prononçaient, eux, sans trembler le nom de leur père, tandis que, moi, j'osais à peine murmurer le nom du mien. Je les entendais dire : « Père est de mauvaise humeur aujourd'hui, il m'a grondé. » Mais ils ajoutaient en faisant claquer leurs doigts : « Bah ! demain il m'embrassera. » Ils avaient des jours de pluie, mais aussi des jours de soleil ; leur père les grondait, mais il les embrassait. Le mien ne m'avait jamais embrassé ! A force de comparer le sort des autres au mien, d'esclave obéissant que j'étais je devins esclave indocile. Peu à peu l'instinct de révolte s'organisa en moi ; d'enfant j'étais devenu jeune homme et la jeunesse m'apportait de nouveaux besoins et surtout de violents désirs : je voulais vivre. J'eus enfin le courage de regarder mon père en face, de répondre directement aux observations qu'il continuait à m'adresser indirectement.

Alors pour ma mère commença un nouveau genre de souffrance. Il lui fallut ruser avec le père pour satisfaire les caprices du fils. Elle devait tromper la colère d'un vieillard et réprimer les saillies d'un jeune homme prêt à réclamer ouvertement son indépendance.

Après dîner, tous les jours, nous passions au salon. Mon père s'établissait dans un fauteuil, enfonçait la tête sous le manteau de la cheminée et tisonnait. Ma mère, assise à l'autre coin de la cheminée, brodait. Quant à moi, je me jetais sur le canapé, et tout en écoutant le bruit aigu de la pincette qui agaçait le tison, je me disais :

« Je sortirai ce soir. »

Ces sorties du soir étaient précisément la cause de la rude guerre que nous nous faisions, mon père et moi.

Depuis que j'avais passé mon baccalauréat, je m'ennuyais à force. Mon père avait voulu me faire étudier le droit malgré mon antipathie pour le code, mais le terrible homme ne tenait aucun compte de mon obéissance et, devant ce qu'il appelait mes croûtes, il avait une certaine façon de ricaner qui me mettait hors de moi.

J'étais traité non pas comme un enfant, mais comme un employé attaché par le cou à sa chaîne de 1 500 francs. Mon père avait la prétention de me retenir tous les soirs au logis : « Je ne veux pas que *votre fils* aille courir le soir, entendez-vous, Madame ? »

De mon côté, j'avais dit à ma mère : « J'ai vingt ans et je ne veux plus être mené à la lisière. Je sortirai quand cela me conviendra. »

Placée entre ces deux volontés, redoutant également les violences du mari et les boutades du fils, la pauvre chère femme jouait au plus fin pour éviter une collision qui chaque soir paraissait imminente. Dès que huit heures approchaient, elle commençait à s'agiter sur sa chaise ; puis, lorsque je me levais en silence, sa main tremblait et elle se piquait les doigts avec son aiguille qui se promenait fébrilement sur le canevas.

— Est-ce que votre fils a besoin de sortir ? demandait mon père qui remarquait tous mes mouvements.

Et il accompagnait sa phrase d'un bruit de pincettes.

— J'ai chargé Georges d'une commission, disait ma mère, il sera tout au plus une heure absent.

Mon père n'était qu'à moitié dupe de ces stratagèmes et de ces mensonges, mais fidèle à ses habitudes de dureté tortueuse, au lieu de s'en prendre à moi, il se contentait de tourmenter d'autant ma mére dont les larmes eurent d'ailleurs assez vite raison de mon égoïsme. Bientôt je renonçai à sortir le soir, mais la vie m'était devenue tellement insupportable que je souhaitais un incendie, une catastrophe ; un malheur au moins m'aurait distrait.

Ce malheur devait arriver bientôt.

Enfermé tout le jour sous une mansarde que j'avais transformée en atelier, j'employais mon temps à dessiner et à peindre. N'ayant pour modèle vivant que ma mère dont je n'osais plus implorer l'infatigable complaisance et las de copier des natures mortes, j'essayai un soir de faire de souvenir le portrait de mon père.

Le méchant homme n'avait pas besoin d'être enlaidi, mais avec une malveillance habile et rageuse, j'accusai l'expression de sa physionomie ; par grandes touches larges et hardies, j'arrivai à traduire la sécheresse de ce masque où l'avarice jointe à la cruauté avaient gravé leur stigmate. Le dessin serré, les couleurs choisies dans les gammes grises donnaient à ce portrait un caractère froidement féroce. Les yeux avaient la fixité du métal avec, dans l'angle, près du nez, une goutte de sang. De la main gauche, mon père tisonnait, cependant qu'appuyée sur la cuisse la main droite serrait un long couteau de boucher.

L'étude achevée, je la tournai contre le mur, mais en y réfléchissant je compris vite tout ce que cette gaminerie avait d'odieux; sans doute un enfant a le droit de réclamer à son père un peu de justice à défaut de bonté, mais moi j'avais mis mon talent au service de la plus effroyable haine : la haine filiale. Plein de remords, je montai un matin dans mon atelier avec l'intention de *couvrir la toile*.

La toile n'y était plus !

Ma mère m'assura qu'elle n'avait aucune connaissance du portrait, et je ne pouvais raisonnablement accuser les domestiques puisqu'ils n'entraient jamais dans mon atelier.

Je fouillai la pièce, bouleversant tout de fond en comble, quand j'entendis frapper discrètement à ma porte (ma mère frappait toujours avant d'entrer chez moi).

J'ouvre.

— Voici, me dit mon père, le tableau que vous cherchez. Veuillez le signer, car je tiens à ce qu'il figure au prochain Salon. Oh ! il sera reçu, il est très bien ; ce serait même un chef-d'œuvre si, tenez, là, à la deuxième phalange du pouce, vous voyez... cette faute d'anatomie... oh ! très excusable d'ailleurs puisque vous n'aviez point le modèle sous les yeux. Il ajouta sur un ton tellement naturel qu'il eût été impossible, sans être prévenu, d'en sentir l'ironie : « Vous êtes un grand peintre, un très grand peintre. »

— Mon père, dis-je en éclatant en sanglots, je suis un mauvais fils !

— C'est moi, mon enfant, qui suis un mauvais père.

Mon enfant, il m'appelait : son enfant. Il raillait encore, mais non ; sa main largement ouverte était tendue vers moi.

Abruti d'étonnement, paralysé par l'émotion, je regardai bouche bée le grand vieillard s'éloigner à pas lents, tandis qu'une voix intérieure me disait : « Pourquoi n'es-tu pas dans ses bras ? »

Il est des heures où la réalité paraît si peu vraisemblable que nous croyons rêver ou devenir fou. Mon père était-il sincère ou hypocrite? Un tumulte de pensées, de sentiments contradictoires se heurtaient en moi violemment. J'étais si troublé que je me souviens d'avoir alors essuyé mon couteau à palette sur mes cheveux. Ce geste machinal dont je ne me rendis compte qu'après coup me parut le premier symptôme d'un dérangement cérébral évident.

Puis ma tête se vida. J'étais assis devant mon chevalet, le corps et l'esprit inertes... Les douze coups de midi sonnèrent l'heure du déjeuner au cartel du corridor et je me levai comme un soldat exécute un mouvement commandé. Une fois debout, un étourdissement me prit et je fus obligé de me rasseoir. Je répétai : « On va voir! on va bien voir! » et je jetai l'affreux portrait dans le feu.

Je descendis en m'appuyant à la rampe. Ce fut en bas une nouvelle surprise.

La salle à manger avait un air de fête, charmant, mais d'une trop solennelle intimité peut-être.

Sur la nappe damassée, de vieux flacons poussiéreux se dressaient casqués de vermillon. Des fleurs rares baignaient leur tige en de grands vases de Bohême. Au milieu de la table, un faisan truffé se prélassait sur son socle. Enfin, chose extraordinaire, mon père était peigné : je crois même qu'il avait endossé sa redingote des grands jours.

En face de ce luxe incompréhensible et inédit, ma mère fut prise d'un tremblement convulsif ; à peine eut-elle la force de bégayer entre les dents : « Georges, j'ai peur ! »

— Madame, dit mon père avec une courtoisie des anciens jours, un effroyable malentendu nous sépare depuis vingt ans. Je vous aimais follement, je vous ai crue coupable, je me suis vengé... Depuis hier, j'ai la preuve absolue de votre innocence. Je sais que Georges est mon fils. Mon repentir ne saurait m'absoudre à vos yeux ni aux miens. N'ayant droit ni dans le présent, ni dans l'avenir à votre pardon et à votre amour, ne pouvant plus vous donner le bonheur; je viens du moins vous offrir la paix...

On essaya d'être joyeux; on prit un masque; lugubre chose ! mes lèvres riaient, mon cœur ne s'épanouissait pas. Fallait-il croire, espérer, craindre, oublier ?... Ma mère, le cerveau paralysé par une émotion trop vive et mal définie, faisait pitié. Dans le chaos de mes impressions ce que je ressentis d'abord le plus vivement fut la contrainte. Il y avait de l'angoisse dans l'air, ma gorge était comme dans un étau, puis une haine sourde, concentrée, impla-

cable, qui me serrait les dents, monta peu à peu en moi prête à faire explosion. J'étouffais. J'aurais voulu être bon, impossible! et de ne pouvoir pardonner, j'en éprouvais une torture morale grandissante, un malaise physique atroce. Avec quelle volupté mes nerfs se fussent alors détendus!

En emplissant mon verre d'un très vieux Saint-Estèphe, mon père disait : « Nous avons tué le veau gras, non pas en l'honneur de l'enfant prodigue, mais pour fêter la joie d'un vieil avare qui a retrouvé sa femme et son fils. Ai-je été assez dur, assez méchant pour toi, mon pauvre Georges. Va, je sais aimer autant que haïr... tu verras. Mais tu n'as pas l'air d'apprécier beaucoup les bonnes choses, tu préférerais peut-être du Chambertin? » Et en me servant un nouveau vin, il ajoutait: « Je te meublerai ton atelier, laisse-moi faire, tu auras le plus bel atelier de Paris. Tu es riche, tu deviendras célèbre à l'âge où la vie est encore bonne. Vois-tu, la gloire n'est amusante que quand on est jeune. Tu seras heureux, Georges, tu oublieras le mal que je t'ai fait. Le passé n'est plus qu'un mauvais rêve. » En parlant ainsi, son visage s'éclairait, de la tendresse rayonnait de ce vieux front tourmenté, et ses yeux, ses yeux usés et flétris étaient devenus bons, oh! si délicieusement bons!

— Georges, dis-moi quelque chose, je voudrais entendre ta voix... Tu ne réponds rien...

Je me sentais devenir odieux. Une voix qui parlait à mon cœur me disait: « Un bon mouvement, jette-toi dans ses bras, pleure avec lui et tout sera oublié. » Mais une orgueilleuse voix implacable commandait: « Non, venge-toi. »

Partagé entre deux sentiments aigus, irrité contre moi-même, le visage fermé, je continuai à fixer le bord de mon assiette.

— Georges, mon Georges! supplia mon père. Veux-tu que je te demande pardon?

Il s'était approché pour me prendre les mains.

Mu par une rage intérieure ou je ne sais quel démon de la Perversité, je me levai d'un coup. L'air dur, le front barré, je cachai brusquement mes mains derrière mon dos.

Si tu avais vu alors la douleur de ce bon vieillard. Écroulé dans un désespoir morne, le dos de plus en plus courbé, il vint heurter du front le bord de la table.

Moi aussi, la tête basse, le dos courbé, écrasé sous la même impitoyable fatalité, torturé de remords, cependant qu'impuissant à maîtriser une stupide révolte, j'écoutais battre les secondes au cartel du corridor.

Le temps s'effondrait dans un abîme.

Je n'avais pas parlé, je n'avais pas bougé, je n'avais pas embrassé mon père.

La lourde porte de la salle à manger gémit doucement, puis se ferma.

Il était parti.

Enfin le levain de révolte qui fermentait en moi tomba peu à peu; mon cœur éclata... et je pleurai longtemps, longtemps. Mais mon père allait revenir; je me jetterais à ses pieds; je lui demanderais pardon.

. . . .

Mon père s'était tué. Mes amis me félicitèrent et m'empruntèrent de l'argent. J'entrai dans la vie avec plus de soixante mille livres de rente et une grande passion pour la peinture, une passion charmante qui n'avait plus d'obstacle. On me disait heureux; on m'enviait. Au fait, pourquoi n'aurais-je pas été heureux ?

Méliane jeta dans la cheminée son cigare qui charbonnait, puis, après un silence : « Tu n'as pas peur la nuit, tu n'as jamais eu peur de l'ombre qui tombe. La nuit, pour toi, c'est le sommeil, le bon sommeil réparateur. Moi, la nuit opaque, plus épaisse que des murailles, la nuit infinie, noire... je sens rôder l'effroi... Chaque soir, tous les soirs, je lutte contre l'envahissant besoin de dormir; je lis, je travaille, je m'abrutis de café; à grands pas, je me promène à travers ma chambre; les paupières me brûlent, des millions d'épingles courent sous ma peau dont la sensibilité s'exaspère. J'inonde d'eau froide mon front fiévreux et alourdi, j'ai des frissons. Bientôt mon esprit ne s'accroche plus aux choses que je lis; les lettres démesurément agrandies s'éloignent et dansent devant mes yeux. Ma tête éclate. Il faut que je me couche, je souffre trop. Ma volonté saura bien retenir les images fugitives. Non, mes idées se brouillent, la bête est la plus forte toujours... Pourtant la faible et grise lueur de la conscience réapparaît encore; ensuite c'est la sensation apathique d'une douleur sourde; puis après un long intervalle, un tintement dans les oreilles; puis, des fourmillements aux extrémités. J'éprouve alors une quiétude voluptueuse qui semble éternelle; puis une courte rechute dans le néant, suivie d'un retour soudain. Un léger tremblement de paupières, et immédiatement après la secousse électrique d'une terreur mortelle, indéfinie, qui précipite le sang en torrents des tempes au cœur.

On marche... A pas de velours, Il vient! Oh! ce pas léger, presque aérien, je le reconnaîtrais entre mille. La porte s'entre-bâille et lentement une ombre glisse... Je ne m'étais pas trompé. C'est encore Lui!

« Voici, me dit-il, le tableau que vous cherchez; ce serait un chef-d'œuvre si à la deuxième phalange du pouce, vous voyez, là, cette faute d'anatomie... Quel dommage! vous êtes un grand peintre, Monsieur, un très grand peintre. »

Silencieux, et comme figé en une statue de cire, il me fixe... ses yeux gris, hallucinants entrent en moi. Je ne puis ni parler, ni remuer. Je sens que j'appartiens tout entier à ces yeux qui me dévorent.

Au bout de quelques instants ou d'une heure, je ne sais, l'image sort du tableau, le châssis tombe sur le parquet avec un bruit sec et le portrait, l'effrayant portrait se confond avec le fantôme. La main armée du couteau a pris des proportions énormes; la faute du dessin s'exagère, le fameux muscle contre nature devient colossal, hideux...

Je ferme les yeux pour échapper à la terrifiante obsession... Si pourtant Il était parti. J'ose enfin entr'ouvrir les paupières. Plus rien! Quelle délivrance!

On dirait un presque imperceptible frôlement sur le plancher. J'écoute... Non... Mais oui... quelqu'un respire. Maintenant je suis sûr. Ah! ah! Il s'est caché derrière mon lit; Il guette mon sommeil... Il croit que je ne l'entends pas, que je me suis rendormi... Il glisse sur les genoux, oh! si doucement! Dans les ténèbres une main coule, coule, elle monte, suit le pli de la couverture. Mes dents claquent. Je suis perdu. Alors une voix que je connais bien, une voix pleine de tendresse et qui tremble, chuchote: « Georges! mon Georges! veux-tu que je te demande pardon? »

. . . .

Voilà trente ans que cela dure.

J'ai consulté des médecins, des prêtres, des somnambules, je me suis adressé à tout l'arsenal de la thérapeutique physique et morale... Les plus sages ont dit que j'étais fou, et que mon cas était désespéré.

HENRY FRICHET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Notes sur l'Enseignement.

Il est des augures qui peuvent se regarder sans rire, et ce sont surtout ceux qui s'appliquent à prévoir les destinées de l'enseignement secondaire en France. De tous temps, cet enseignement fut à la veille ou à l'avant-veille de subir « de prochaines et importantes modifications », et ces modifications, sans jamais satisfaire complètement ceux qui les réclamaient, étaient toujours en un point agréables à ceux qui les combattaient: en effet, on pouvait toujours tenir pour certain qu'elles ne seraient pas définitives. Et comme le dit fort judicieusement M. Henri Michel: en dépit de tous ces efforts rénovateurs qui laisseront à la postérité les noms de plusieurs Georges Leygues, « nous en sommes encore à attendre la rénovation rationnelle et organique des études secondaires dans notre pays ».

Mais des augures excellents nous annoncent cette rénovation, nous expliquent sa nécessité, nous découvrent les causes de son retard et les motifs qui, vraisemblablement, la hâteront désormais. Ils sont sérieux au plus haut point. Ils dissertent admirablement de ce qu'ils savent parfaitement. Il y a profit pour nous à nous arrêter en leur compagnie: nous y apprendrons, — moi, du moins, — quelque chose. Et si nous ne renouvelons pas, par cela seulement, notre enseignement secondaire qui, ne l'oublions pas, a tant besoin d'être rénové, nous saurons, en revanche, de quelles façons diverses et multiples on pourrait le rénover. Entre toutes ces façons, il ne nous restera plus qu'à choisir la meilleure. Et c'est un choix bien difficile; et c'est une terrible responsabilité que d'effectuer ce choix... Mais, en vérité, pourquoi donc m'inquiéter? Je ne suis pas chargé de ce choix!

On a publié d'innombrables études sur la réforme de l'enseignement secondaire; et c'est bien pour cela d'ailleurs, je le dis sans nulle raillerie, que la question reste encore si obscure et, comme nous écrivons aujourd'hui, « se hérisse chaque jour de difficultés nouvelles ». Mais voici deux livres que je distingue dans la foule de ces autres livres spéciaux, qui devraient, justement parce qu'ils sont spéciaux à bon escient, intéresser tout le monde... L'un est de M. Henry Michel et il a pour titre: *Notes sur l'enseignement secondaire*. L'autre est de M. Gustave Lanson et il a pour titre: *l'Université et la société moderne* Celui de M. Gustave Lanson est bref, et à la hâte, avec une clarté d'ailleurs merveilleuse et une vive encore que discrète admiration pour M. Georges Leygues, il nous indique, il nous suggère des idées précises sur les projets de réforme actuelle, et il ne constitue, en somme, qu'une série de notes sur l'enseignement. Celui de M. Henry Michel est considérable. Il est une véritable histoire des réformes de l'enseignement secondaire en France depuis vingt années. Parce qu'il est rétrospectif, il éclaire autant que possible le présent. Tout le monde doit le lire: et M. Georges Leygues lui-même y peut apprendre quelque chose avant de traduire en actes immuables ses grandioses projets. Ce livre de M. Henry Michel est nécessaire maintenant à tous les esprits cultivés. Il est plus qu'un assemblage de notes sur l'enseignement; il est réellement une étude approfondie sur l'Université et la société moderne.

Voilà donc deux écrivains les mieux faits pour discuter des réformes de l'enseignement. Ils ont enseigné; ils professent encore. Ils ont exactement les mêmes origines intellectuelles. Ils ont les mêmes idées et les mêmes tendances. Les idées nouvelles les

attirent, mais ils ne les accueillent pas sans contrôle. Ils sont libéraux en étant démocrates ; ils sont démocrates pour rester plus entièrement ou bien pour devenir plus complètement libéraux. Ils ont toujours fréquenté des milieux littéraires analogues, des milieux sociaux identiques. Si, après le temps où leur esprit se forma, ils subirent néanmoins telles ou telles influences, les mêmes influences agirent sur tous les deux. Ils ont une indépendance parfaite, une indépendance réfléchie et qui ne s'en fait pas accroire. Leur désintéressement est sans bornes, absolue leur sincérité. L'un et l'autre sont, chacun avec un talent singulier, des types caractéristiques de la grande Université française. Et ils jugent ensemble de l'état de l'enseignement secondaire français, de ses réformes utiles, de ses améliorations possibles. Et ils sont bien inspirés de publier leurs jugements ou, si vous voulez, leurs consultations. Nous savons qu'il n'en sera guère de plus raisonnables et de plus raisonnées, et de mieux documentées de toutes manières. Ouvrons maintenant leurs livres et comparons-les.

Vous attendez un accord perpétuel ; le désaccord est presque constant. Et ce désaccord provient de raisonnements partis d'un même principe originel et conduits avec la même méthode. Alors pourquoi ? Mais d'abord constatons les faits.

Un fait ? — Doit-on détourner les enfants des études trop longues pour les précipiter plus tôt dans la vie active ? M. Gustave Lanson n'hésite pas. Il est pratique, purement pratique. Il est donc net, très net. Il déplore donc, avec tous les hommes d'action, l'initiative tardive des jeunes gens aux affaires à cause de la prolongation démesurée des études. Et il approuve sans restrictions, avec enthousiasme même, le projet rénovateur qui sectionne les six années d'enseignement moderne en deux séries de cours : la première ayant une durée de quatre ans, formant un enseignement complet et aboutissant à un examen public qui en constate le résultat. Il lui semble bien que les conditions sociales de la vie contemporaine exigent la prompte participation de l'adolescent à l'activité générale d'un pays. M. Henry Michel hésite, au contraire, avec une inquiétude attristée. Lui aussi cherche à bien discerner ce qu'exigent les conditions sociales. Que réclame la démocratie ? Que souhaitent « les amis de la démocratie » ? L'instruction intégrale, disent les uns ou disaient les autres. Mais d'autres font remarquer qu'il importe à la culture de l'énergie de ne pas confiner nos enfants dans les classes presque jusqu'à l'âge d'homme. Et entre les uns et les autres, M. Henry Michel n'ose décider. Il n'ose, car ces deux « thèses se recommandent de considérations très plausibles ». Il n'ose et cependant il nous dévoile bientôt ses préférences. On devine qu'il est disposé à laisser longtemps l'enfant dans les classes. Ah ! cela est vrai, il tardera davantage à vivre utilement la vie sociale. Ah ! cela est vrai, le collège n'aura pas été pour lui une sérieuse école de vie, une sérieuse initiation à la vie réelle, car les conditions de la vie dans le collège et les conditions de la vie dans la vie ne sont nullement les mêmes. Dès lors, le collège ne pouvant devenir une initiation à la vie réelle, il doit demeurer, il doit être de plus en plus une initiation à une vie supérieure. Et M. Henry Michel se soucie de conserver le plus longuement possible cet idéalisme que la vie de collège laisse développer en l'âme de l'enfant et que la vie réelle lui enlève si rapidement ; et il conclut : « Ne nous attachons pas trop à faire surgir l'homme dans l'enfant : souhaitons plutôt que quelque chose de l'enfant subsiste dans l'homme. »

D'autres faits ? Cherchez dans ces deux livres. Vous trouverez des contradictions incessantes entre la pensée des deux auteurs. Et ces livres sont d'un intérêt capital parce que leurs auteurs possèdent une compétence exceptionnelle, imperturbable en sa précision catégorique, et d'un intérêt capital aussi à cause qu'une connaissance si exacte d'un sujet si complexe les amène, eux qui n'ont pas seulement étudié la question théoriquement mais l'ont examinée pratiquement, professionnellement, — les amène, dis-je, à se contredire à chaque instant, à se heurter presque toujours.

De tout cela, quelle conclusion tirer ? L'impuissance des réformateurs et l'inutilité des réformes ? Non pas. Mais l'extrême difficulté des réformes. C'est M. Henry Michel qui l'avoue franchement : « Tout à l'heure, tout était clair, net, presque indiscutable. A présent, tout est sujet à controverse, imprécis et obscur. » De tout cela que conclure encore ? On conclura qu'il est bon de réformer souvent, de réformer indéfiniment. « Encore une réforme donc, écrit M. Gustave Lanson, et qui ne sera pas la dernière. Il faut bien compter que tous les dix ans une réforme, petite ou grande, sera nécessaire ; car on vit vite de nos jours. » On ne saurait mieux dire. Et moi j'indiquerai, si on m'y autorise, une autre conclusion. Jules Simon déclarait malicieusement : « Pour réussir dans la politique, il faut avoir un certain aveuglement. » Pour entreprendre de grandes réformes et pour les accomplir il ne faut pas trop se pénétrer de leurs difficultés, il faut avoir une certaine hardiesse et comme une certaine pétulance. Et parce que les réformes de notre enseignement secondaire sont très difficiles, parce qu'elles doivent être fréquentes et réitérées, et parce qu'il appartient aux politiciens de transformer en décrets ou en lois les diées longuement élaborées des maîtres de l'Univer-

sité, il faut se réjouir de ce que M. Georges Leygues est ministre de l'Instruction publique.

* * *

Mais parmi la succession ininterrompue de ces réformes difficultueuses, des idées, des doctrines surgissent peu à peu, controversées d'abord, acceptées ensuite pour la vérité absolue, puis à la longue combattues et ruinées par d'autres idées qui se substituent opiniâtrément à elle et pour quelques années ou bien pour quelques siècles deviennent à leur tour la vérité. Des livres de M. Henry Michel et de M. Gustave Lanson il résulte que nous nous enrichissons maintenant de quelques idées générales nouvelles dont la suprématie s'assure chaque jour et pour longtemps. D'abord tout le monde commence de s'intéresser à la question de l'enseignement secondaire. M. Henry Michel est ravi de cet empressement, et il a bien raison. Ainsi la question de l'enseignement secondaire devient une question nationale, une question sociale. Tout ne devient-il pas aujourd'hui question sociale ? Jusqu'ici les membres du corps enseignant, les professionnels, le milieu universitaire et ces entours immédiats s'intéressaient seuls aux réformes d'enseignement. Désormais tout le monde prend part à la discussion. Elle ne devient pas plus claire pour cela. Mais qu'importe ? On disciplinera peu à peu ces ardeurs toutes jeunes et on les fera aussi plus efficaces. Et à ce point de vue elle paraît excellente, très pratique et très sage la proposition de M. Henry Michel qui vise à ouvrir à des personnes étrangères à l'Université tous les conseils depuis le Conseil supérieur jusqu'aux assemblées de professeurs des lycées et des collèges.

Or, parce que tous les citoyens prennent parti dans la grande affaire nationale et sociale de l'enseignement secondaire en France, il est naturel que les préoccupations utilitaires dominent toutes les autres préoccupations. M. Gustave Lanson le constate avec joie, ou tout au moins avec bonne humeur. Et je suis très enclin à l'en féliciter. Il est très aise d'observer que dans l'enquête dirigée avec tant d'autorité par M. Ribot, les hommes de toutes les professions ont apporté leur avis. Surtout, alors qu'il s'agissait de réorganiser l'instruction secondaire, les Chambres de commerce ont jugé qu'il ne pouvait pas se présenter pour elles d'occasion meilleure d'exposer les nécessités de la lutte économique... M. Henry Michel a moins d'enthousiasme. Il s'afflige un peu en considérant que les conseillers de nos réformes universitaires sont « de leur temps, trop de leur temps ». Ce n'est pas sans mélancolie qu'il les voit ambitieux surtout de restaurer la force économique du pays et de former des industriels, des commerçants, des colonisateurs plus avisés, plus hardis, plus entreprenants. Et c'est presque avec douleur qu'il se demande si l'éducation traditionnelle doit être rendue responsable de l'énervement des énergies. Non, sans doute. Non, mais M. Lanson prononce un jugement équitable lorsqu'il déclare : « Nous souffrons d'un enseignement aristocratique imposé à un pays de démocratie. » Et M. Henry Michel, lui-même, fournit les moyens de rendre notre enseignement plus pratique, plus moderne, plus utilitaire, plus conforme aux exigences de notre temps lorsqu'il propose, avec une prévoyance admirable qu'on voudrait bien rencontrer chez tous nos réformateurs, de faire entrer des industriels ou des commerçants dans tous les conseils de l'Université.

M. Henry Michel, M. Lanson, et, si je ne me trompe, tous les bons esprits avec eux, s'accordent encore sur le point de savoir si notre enseignement secondaire doit être diversifié. M. Henry Michel, toujours précis et dont les aspirations elles-mêmes ont cette supériorité d'être catégoriques et minutieuses ; M. Henry Michel préconise la création de trois types d'enseignement secondaire dans nos lycées et collèges : un enseignement classique gréco-latin, un enseignement classique français et un enseignement spécial. Plus ambitieux, M. Lanson voudrait un enseignement diversifié suivant les régions et les besoins ou les tendances de ces régions. Et ce serait sans doute très profitable, et si M. Lanson en pouvait « toucher deux mots » à M. Georges Leygues, en quelques minutes il est vraisemblable que le successeur de Duruy aurait bientôt fait de réaliser complètement cette ample réforme par laquelle la prospérité future de la nation française peut être totalement intéressée...

... Il est bon, après avoir parcouru la grande enquête parlementaire, de s'arrêter longuement à ces enquêtes personnelles d'esprits pénétrants. Ceux-ci nous apportent, comme vous le voyez, quelques certitudes définitives. Il faut leur savoir gré de leur prudence extrême à affirmer. Leurs affirmations sont plus précieuses pour cela. Et les souhaits qu'ils formulent méritent mieux d'être promptement réalisés. Ces questions d'enseignement ont, en France, un privilège incomparable : elles ont suscité, de tous temps, une littérature, modeste d'allures, mais excellente et bien faite pour guider les réformateurs. Maintenant plus que jamais, on écrit avec ordre et profondeur sur l'enseignement. De grands parlementaires ont apporté récemment leur concours à la préparation de cette œuvre importante entre toutes ; et on a lu, sans les oublier, les livres de M. Ribot et de M. Aynard. Mais qu'il est heureux que les universitaires écrivent avec persévérance sur l'Université ! Et comme il est bon que les notes de M. Lanson et

le livre de M. Henry Michel paraissent à l'heure actuelle!

L'autorité des idées se multiplie par l'autorité des auteurs. M. Henry Michel a publié un des beaux livres de ce temps-ci : *L'idée de l'État*. Je ne sais guère de critique social plus fort et plus persuasif en son éblouissante précision. Habile à suivre le mouvement des idées et l'enchaînement des théories, il disserte agréablement et malicieusement des discours académiques, et, moraliste par surcroît, il orne le bon sens imperturbable de sa riante dialectique de toutes sortes de grâces discrètes. Professeur et journaliste, philosophe et critique, il dogmatise et il badine et il est le plus grave des écrivains faciles ou le plus facile des écrivains graves. Il enseigne à notre monde qui n'est guère indépendant et qui n'est pas trop aimable, qu'on peut être aimable avec beaucoup d'indépendance, indépendant avec beaucoup d'amabilité.

M. Gustave Lanson est professeur en toutes choses. Il l'est surtout lorsqu'il écrit. N'est-ce point lui attribuer un grand éloge ? Cela prouve qu'il expose avec une clarté toute française et une élégance toute classique. Il a, au surplus, de la verve et de l'éloquence. Il a infiniment d'idées et nul n'est moins que lui encombré de ses idées. Pourrions-nous ne point aimer ses livres sur Bossuet, sur Corneille, sur Boileau, qui sont d'un esprit original et sûr et d'un parfait écrivain ?

Ces deux maîtres célèbres de l'Université étaient désignés entre tous pour discuter des améliorations indispensables à notre enseignement classique. Ces améliorations peuvent déterminer tout l'avenir de notre littérature. Lire les études de M. Henry Michel et de M. Lanson, c'est donc de toutes façons vivre « la vie littéraire ». C'est la vivre avec plus de sérieux et plus de profit.

J. Ernest-Charles.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Ribot.

Gambetta en parlant de M. Ribot disait : « Il est plus perfide qu'habile. » C'était le temps où le député de Saint-Omer rêvait de chausser les pantoufles de M. de Freycinet et s'entendait, au besoin, avec MM. Clemenceau, Andrieux et Portalis, pour combattre celui que ce dernier appelait « le prétendant de la démocratie ».

M. Ribot appartenait, alors, au centre gauche, était en coquetterie avec le centre droit et affichait des idées libérales qu'il avait empruntées à la fin du règne de Napoléon III. Pour mieux accentuer sa nuance, il se disait, volontiers, partisan des idées anglaises et montrait un grand enthousiasme pour les institutions et les mœurs de nos voisins d'outre-Manche. C'était, à cette époque, tout un programme que de se dire anglophile et le meilleur moyen de conquérir les bonnes grâces du quai d'Orsay. M. Ribot rêvait déjà de s'asseoir devant le bureau de Lionne et entretenait des relations nombreuses au département des Affaires étrangères. Il se faisait, cependant, autour de son nom, une atmosphère tout imprégnée des mérites qu'on lui prêtait ; beaucoup de gens le considéraient comme un grand homme, dangereux pour ceux qui ne marcheraient pas sous sa bannière et capable de nous donner un gouvernement, tel qu'on en vit, en Angleterre, au temps des plus beaux jours du parlementarisme.

Dans ces années, déjà si éloignées, M. Ribot était l'espoir d'une quantité de jeunes hommes encore tout émoulus des luttes soutenues sur les bancs de l'Université et qui le considéraient comme un chef de file digne de les conduire dans la carrière politique et administrative. Il n'avait alors que des apologistes. On l'encensait, on le magnifiait. Quelques-uns de ses plus chauds partisans m'en parlaient avec un enthousiasme où perçaient de longs espoirs.

Les événements ne confirmèrent pas exactement cette confiance. M. Ribot pouvait posséder l'art d'argumenter sur quantité de sujets, il lui manquait la foi sans laquelle on ne fait jamais de grandes choses. Et puis, son ambition lui jouait de vilains tours. Vraiment il s'approchait de trop de gens. La robe de substitut de procureur impérial qu'il avait portée, à Paris, à la fin de l'Empire, lui avait laissé de mauvaises habitudes, dont il ne parvenait pas à se débarrasser. Cette vieille robe reléguée au fond de quelque coffre le gênait non seulement dans l'exercice de sa nouvelle carrière, mais encore dans son libéralisme qui frisait souvent la réaction. Il avait encore un autre malheur. J'ai dit qu'il s'était pris d'une passion très vive pour l'Angleterre et inclinait à voir transporter, dans notre pays, quantité de coutumes en faveur chez les Anglo-Saxons. Ce penchant pour les hommes et les choses britanniques devait, forcément, adultérer sa vue et l'empêcher de saisir bien exactement de quel côté se trouvaient les intérêts de la France. C'est ainsi que, plus tard, il devint, et sans qu'il s'en doutât, l'homme des conversions. Lord Salisbury l'applaudit beaucoup à cette époque — 1890 — et quoique Cecil, c'est-à-dire peu porté, comme les membres de cette importante famille, à la reconnaissance, il dut lui savoir gré d'un mouvement généreux qui rapprochait l'Égypte de l'Angleterre. Au fond, M. Ribot avait cru être clairvoyant et il n'avait été que maladroit. La note qu'il avait rédigée et où il affectait de croire au succès des né-

gociations que la Porte venait d'engager à Londres au sujet de l'évacuation des troupes britanniques, ne signifiaient rien moins que l'abandon de tout le terrain conquis par M. Spuller, son prédécesseur aux Affaires étrangères.

Le défaut de M. Ribot a été de se croire un personnage nécessaire et d'imaginer qu'on étudiait les affaires politiques comme les dossiers au parquet d'un tribunal. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'il importait, pour un homme d'État, de connaître les hommes et de ne pas faire fi de certaines traditions. Pour avoir négligé ces détails, M. Ribot a manqué sa vie et n'a jamais été le grand ministre qu'il s'était promis de devenir et que ses fidèles attendaient. A voir les choses de près, M. Ribot est la victime de son manque de méthode. Trop souvent il s'est laissé guider par ses passions, et Fourier a beau dire que « les passions viennent de Dieu », elles nous rendent aussi très incohérents.

M. Ribot n'en est pas moins une figure. C'est le grand homme de province qui s'est trouvé dépaysé à Paris. Il s'était promis de suivre un plan de conduite facile à expérimenter à Saint-Omer ou à Amiens, mais plus difficile à pratiquer, à moins qu'on ne soit un Dufaure, au milieu des méandres de la vie parlementaire. L'haleine lui fit défaut et puis, il n'avait pas l'allure nécessaire pour jouer le personnage qu'il avait entrevu. Il avait beau monter à l'échelle du pouvoir, s'entendre louer ou dénigrer, ce qui, dans ce dernier cas, donne de la force à certains hommes particulièrement doués, il n'en demeurait pas moins un acteur politique plutôt timide, sentant toujours le fonctionnaire et (accident auquel il n'a jamais pu se soustraire) trop enclin à s'approcher des gens dont il espérait tirer quelque portefeuille.

Ce qui a toujours manqué à M. Ribot, c'est l'indépendance de l'homme affranchi de toutes les formules et de toutes les vanités.

Je crois que M. Ribot a fait plus de tort au parti libéral qu'il ne lui a apporté de force. Je me trompe peut-être, mais je suis bien obligé de constater qu'il y a quelque chose de changé dans cette fraction jadis si importante, et si imposante, de notre pays. Elle n'est plus, évidemment, ce qu'elle a été. Elle se tient quasiment dans l'ombre et beaucoup de ceux qui devraient élever la voix demeurent silencieux ou ne font entendre que des discours par trop alambiqués. Au lieu de former un parti, peu nombreux sans doute, mais discipliné et hardi où se rencontreraient des hommes comme André Chénier, qui écrivait : « J'ai goûté quelque joie à mériter l'estime des gens de bien en m'offrant à la haine et aux injures de cet amas de brouillons corrupteurs que j'ai démasqués; s'ils triomphent, ce sont gens par qui il vaut mieux être pendu que d'être regardé comme ami », on ne voit plus, on n'entend plus que M. Ribot, dont le mérite est évident, mais qui, loin d'attirer, effarouche et produit le vide autour de sa personne.

Je n'ignore pas qu'il existe de très braves gens en France, pour qui certains mots n'ont pas la valeur intrinsèque qu'on a ordinairement l'habitude de leur donner. Ils s'imaginent, par exemple, que libéral est synonyme de réactionnaire. Pour un motif analogue, ils sont persuadés qu'on ne peut rencontrer des autoritaires que dans les rangs monarchistes ou conservateurs. Aussi, dans leur foi démocratique, ils n'ont confiance que dans l'homme qui s'intitule, tout au moins, républicain radical. Ce dernier qualificatif ayant, pour leur palais, une saveur particulière.

C'est ainsi qu'en 1873, ils préférèrent à M. de Rémusat la personnalité terne, mais radicale, de M Barodet. C'est, peut-être, également à partir de ce moment que le fossé alla toujours en s'élargissant entre les libéraux et le suffrage universel. Malgré sa belle allure, sa compréhension facile, sa consonance nette, le terme de libéral fut mal coté. Il pouvait être bon pour des censitaires, il devait être méprisé et honni par cette universalité de citoyens auxquels Ledru-Rollin confia la souveraineté.

Or, à considérer les événements, le malheur de notre temps provient en grande partie de l'indifférence ou du manque de courage de la partie de la nation dont les intérêts sont le plus menacés. Autrefois, elle luttait contre la réaction et contre l'esprit de désordre. Elle combattait pour le droit contre une oligarchie et appuyait les députés de Paris quand l'un d'eux s'écriait à la Chambre : « Nous ne sommes que vingt dans cette enceinte, mais nous avons la France derrière nous. »

De ce beau passé, il semble qu'il ne reste plus qu'un magnifique souvenir. Les soi-disant libéraux de nos jours comprennent autrement leurs devoirs. Ils s'abstiennent ou se mélangent à des groupes ou y disparaissent.

Il est évident que M. Ribot a des velléités de faire revivre ce parti. Il en serait très fier. Mais on le laissera parler, on l'écoutera en silence, on l'utilisera, mais on ne cherchera jamais à s'allier à lui pour une pareille fin.

M. Ribot manque de liant, il n'attire pas les sympathies, il n'inspire pas la confiance. Son libéralisme manque de conviction. Avec lui, on ne sait pas exactement où l'on s'arrêtera : peut-être à une république plus en harmonie avec les nécessités politiques et économiques de l'heure présente ; peut-être à autre chose de beaucoup moins démocratique. M. Ribot peut dire son *peccavi*. M. Ribot est le seul artisan de son isolement.

ARCINGES.

THEATRES

Le « Peer Gynt » d'Henrik Ibsen.

Une des plus audacieuses tentatives de l'art idéaliste en ces dernières années fut celle de l'intrépide Lugné-Poë, lorsqu'il résolut de monter le *Peer Gynt* d'Ibsen. Certes il y avait quelque courage à lutter contre les difficultés d'une mise en scène presque irréalisable, avec les moyens dont il disposait, pour la satisfaction des rares adeptes qu'une culture intensive de l'esprit avait préparés à de semblables spectacles. Mais celui qui a la foi mesure-t-il ses efforts au nombre des auditeurs qui peuvent être touchés de sa parole convaincante? N'y en eût-il qu'un derrière lui, il parlerait encore, et s'efforcerait de traduire les mouvements intimes qui le poussent en avant! car si la nature diffère, des mobiles qui régissent l'âme humaine, leur évolution dans cette âme obéit à peu près aux mêmes lois... Témoin ce Lugné-Poë qui, dans un temps où l'attention publique s'applique presque exclusivement aux spectacles réalistes, répugne à se déclarer vaincu! C'est à lui encore, à son initiative, à son inlassable courage que les amateurs d'art et de spectacles qui ne sont pas ceux du boulevard, devront cette réédition de *Peer Gynt* : réédition bien éphémère sans doute, puisqu'il s'agit d'une répétition générale et de deux représentations. N'importe, c'est là une affirmation d'idéalisme, une revanche des instincts nobles sur les bas instincts de la foule, qui a sa valeur et qu'il faut appuyer!

Le traducteur et l'ami d'Ibsen, le comte Prozor, à qui nous devons cette traduction de *Peer Gynt*, raconte qu'ayant demandé un jour au dramaturge ce qu'il convenait de dire au public en commentant la nouvelle œuvre du point de vue philosophique et littéraire, celui-ci lui avait répondu : « Invitez-le simplement à passer avec moi une heure de folie! » Parlant ainsi, le poète dramatique, le visionnaire du Nord faisait allusion au côté extérieur de son œuvre, au jeu changeant des scènes, à tout ce qui retient l'œil et, à certains égards, peut faire considérer *Peer Gynt* comme une féerie, la plus étonnante des féeries par la diversité, la multiplicité des tableaux qui s'y succèdent, et d'ailleurs en rendent tout à fait impossible la réalisation intégrale! Mais une fois mise de côté cette vision symbolique qui est la forme même du génie du poète, celle qui lui est naturelle, où il se complaît, par où il traduit sa compréhension de la vie, sans laquelle il ne serait pas poète, mais tout ce que l'on voudra d'autre : philosophe, moraliste, ne savons-nous pas que *folie* et *sagesse* sont des termes égaux et réciproquement convertibles? Ne le sait-il pas lui-même, le visionnaire du Nord, pour l'avoir appris du plus grand, du plus glorieux des maîtres, que les folies de Shakespeare sont celles qui enferment la plus profonde sagesse, et que ses plus invraisemblables féeries ne sont que l'enveloppe diaprée, que la parure charmante d'une philosophie présentée par le poète sous la forme du plus succulent bonbon? Quoi d'étonnant alors qu'Ibsen ait attaché une telle importance à ce *Peer Gynt*, à ce fils de sa pensée, et que, sous couleur de le traiter légèrement, il l'ait au fond considéré comme une des plus chères productions de sa vie intellectuelle!

La cause de cette intime et secrète prédilection, nous l'aurons marquée en disant que le héros de la pièce, ce Peer Gynt dont Ibsen nous décrit les multiples transformations, représente une fusion saisissante de l'âme du poète avec celle du personnage imaginé. Et voilà bien cette qualité d'art avant tout subjectif, une des plus hautes formes de l'idéal poétique et dramatique que les littératures du Nord aient développées en nous, en même temps que c'est un lien de plus qui permet de rattacher Ibsen à la série de ses grands aïeux. Ce Peer Gynt est aussi *représentatif* de l'âme de son père spirituel que le furent de Shakespeare et de Gœthe Hamlet et Faust. Il l'est pour les mêmes raisons, d'abord parce qu'il nous permet de nous reconnaître, parce qu'il est la révélation parlante de notre propre individualité, parce qu'il enferme en lui-même les éléments dissociés qui se partagent notre âme et qui l'entraînent aux plus contrastantes résolutions. Et c'est là la pierre de touche de toutes les grandes œuvres vraiment durables de la poésie et du drame : une parenté irrécusable entre leur essence intime et notre propre moi, qui, si elles sont vivantes, s'impose à notre esprit!

Représentatif à ce premier titre, Peer Gynt l'est encore autrement, car ce n'est là qu'un premier pas, une première démarche dans l'analyse du personnage, et si nous devions nous en tenir là, nous pourrions nous demander ce qu'Ibsen a apporté de précisément nouveau, de rigoureusement *inédit* dans sa conception dramatique. Il y a un côté, n'en doutons point, par où le héros d'Ibsen est profondément *moderne*, par où il devait être conçu et ne pouvait être conçu qu'à notre époque, par où il nous apparaît comme une vivante illustration des plus récentes découvertes de la psychologie : c'est que, après nous avoir fait toucher du doigt le fonds éternel et immuable de la nature humaine, il éveille aussitôt en nous la notion douloureuse des *transformations* inéluctables dont nous sommes les victimes, de ce qu'il y a en nous de fuyant, d'incertain, d'insaisissable, de ce qui constitue en un mot la *relativité* de notre être. Et ce n'est pas une des moindres curiosités de cette œuvre, qui à tant d'égards peut

susciter les commentaires, qu'à l'époque même où les physiologistes et les psychologues fortifiaient d'expériences précises leur doctrine du *moi-phénomène* opposé au *moi-substance*, un poète se soit rencontré pour illustrer leur théorie dans une œuvre de pure imagination !

Raconter les multiples avatars, la série des transformations de Peer Gynt, ce serait refaire la pièce même, et surtout ce serait substituer à l'impression de vie et de poésie que donne l'œuvre en son intégralité, une impression de prosaïsme et de mort ! Un semblable développement d'âme, où le rêve et la fiction tiennent autant de place, sinon plus, que les jeux de la réalité, ne saurait se redire sans perdre aussitôt son originale saveur. On ne peut qu'en indiquer les grandes lignes, surtout en dégager l'esprit, s'appliquer à en préciser les dessous, bref, de cet art au plus haut degré *suggestif*, tâcher de *suggérer* par des analogies, par des correspondances, la compréhension dans les esprits faits pour le sentir. Car il n'y pas à se dissimuler que de telles œuvres attirent ou repoussent violemment, qu'il n'est pas de demi-mesure à leur endroit, et que ne point les aimer c'est du même coup les juger obscures et incompréhensibles.

Au début du drame, Peer Gynt est un être vigoureux, grand batailleur et coureur de filles. Il a hérité de son père une indomptable vanité : il est hâbleur, fanfaron, et touché par ce vertige de grandeur qui fut comme une atmosphère de folie durant la période napoléonienne. Nous sommes d'ailleurs sous le premier Empire : Peer sera empereur… ses rêves le lui prédisent ; mais il n'y a à vrai dire, chez lui, qu'ignorance et paresse et l'imagination remplace les qualités actives. Sa mère, la vieille Aase, n'a pas peu contribué à le faire ce qu'il est : c'est elle qui lui a appris le mensonge, qui l'a fait vivre dans un monde fantastique, lui a enlevé le sens des réalités, et faussé l'esprit. Son premier acte, dans le drame, sera un acte de débauché. Au milieu d'une noce, il s'empare de la mariée, Ingrid, et l'entraîne avec lui dans la montagne. Le mobile d'une telle conduite, sa mère elle-même, la vieille Aase, nous le révèle, en nous racontant qu'elle lui disait jadis, lorsqu'il était tout enfant, « des histoires de princes, de trolls et de bêtes, et aussi de mariées enlevées »… Et pourtant, dès le début, ce Peer est attirant. Enfant terrible, c'est aussi en quelque manière un enfant-poète, et de lui je ne sais quel charme se dégage qui nous retient et nous enveloppe comme un sortilège. Je crois bien discerner le pourquoi : c'est qu'en lui et dans le fond de son cœur, dans ce tréfonds où domine l'inconscience, des aspirations se forment infiniment supérieures aux passions qui l'entraînent. Suivons-le dans ce qu'on peut appeler l'évolution de sa vie sentimentale. Il est vrai qu'il abandonne Ingrid, mais pour qui ? pour la douce, pour la chaste Solveig, cette délicieuse figure du Nord, symbolisant l'amour et la pureté, fille spirituelle et enfant chérie d'Ibsen, comme la Marguerite le fut de Gœthe, pour cette Solveig « portant un livre de cantiques dans son mouchoir et une tresse d'or à la nuque, marchant, les yeux baissés sur sa jupe blanche, en tenant un coin du tablier de sa mère ». Il faut lire la scène délicieuse où, dans la forêt, celle qui plus tard sera la rédemptrice vient retrouver le fugitif et lui demande de partager sa solitude et son amour :

PEER GYNT. — Ah ! je n'ai plus besoin de portes, ni de serrures ! Je ne crains plus les trolls et les mauvaises pensées. Une bénédiction descend sur cette hutte où tu viens habiter avec le pauvre chasseur. Solveig ! Laisse-moi te contempler ! Sans m'approcher de toi, te contempler seulement ! Que tu es blonde et pure ! Laisse-moi te soulever ! Que tu es fine et légère ! En te portant, Solveig, je pourrais marcher sans fatigue, toujours ? Pour ne pas te souiller, je tiendrai loin de moi ton corps tendre et tiède. Non, vrai ! qui aurait pu croire que je te parlerais ainsi ! Ah ! mais c'est que j'ai langui après toi des jours et des nuits !…

SOLVEIG. — Maintenant je respire librement, la joue au vent… Ici, au milieu des soupirs qui bruissent partout, il y a du chant et du silence, et je me sens chez moi.

PEER GYNT. — Bien vrai ! Tu es chez toi ! Pour toujours ?

SOLVEIG. — On ne revient jamais par le chemin que j'ai pris.

Tout à l'heure nous observions, en analysant la formation psychologique de Peer Gynt, qu'Ibsen lui avait imprimé un caractère bien moderne lorsqu'il en avait fait le héros des inévitables *transformations* du moi. Dans l'excellent commentaire que le comte Prozor nous a donné de l'œuvre, nous le voyons appuyer encore sur cette idée de modernité quand il nous montre cette transformation progressive de l'homme en harmonie avec la transformation du milieu dans lequel il se développe depuis son enfance jusqu'à la mort. Suivons-le dans ses nouveaux avatars. Au début, nous l'avons vu en proie à la folie des grandeurs. Plus tard, il ne songe qu'à s'enrichir. Puis la fièvre des recherches, des voyages et des investigations s'empare de lui. Il continue son négoce, mais l'entremêlera de recherches psychologiques. Il faut le suivre, dans ce curieux quatrième acte, poursuivant ses expériences sentimentales, sous une tente de sheik arabe, en habits orientaux, tombant dans les embûches d'une Circé mauresque, la trompant en se faisant passer pour prophète, puis finalement volé par elle. Il ne se retrouvera, définitivement libéré et racheté, que dans la dernière phase de sa vie, grâce à l'amour pur et toujours fidèle de la chaste Solveig, qui lui apparaît une

dernière fois sur le seuil de la cabane où il fut touché par elle du premier amour. Il la reconnaît aussitôt et se précipite vers elle pour ne plus la quitter. Il s'abandonne à l'amour libérateur de celle qui pour lui, Peer Gynt, devient ce que fut pour le chevalier Tannhäuser la douce Élisabeth :

PEER GYNT. — Allons! dis ce que tu penses! Où étais-je moi-même, dans ma plénitude et dans ma vérité? Où étais-je, tel que je fus marqué du sceau divin?

SOLVEIG. — Dans ma foi, dans mon espérance, dans mon amour.

Et l'amante fidèle conclut :

Je te bercerai, mon enfant :
Sur mon cœur repose en rêvant.

Vain effort, je l'ai déjà dit, que prétendre, avec nos habitudes d'analyse et de dissection littéraire, communiquer l'impression d'une œuvre comme celle-là! Ce qu'il faut, on ne saurait trop le répéter, c'est rejeter pour un instant, si la chose est possible, nos méthodes de penser, cette alacrité, cette ingéniosité, ce *trait*, qui se retrouve dans les productions les plus insignifiantes et les plus ténues de notre boulevard : c'est, d'un mot, nous *délatiniser* autant qu'il est en nous. Ce qu'il faut encore, — conséquence directe, immédiate de ce premier effort, — c'est ne point repousser d'emblée une conception de la vie, et partant de l'art, qui se trouve être diamétralement opposée à la nôtre : c'est accepter comme obscurs, et par conséquent s'efforcer d'en pénétrer le mystère, tels tableaux symboliques dont le sens se rattache aux usages, aux coutumes nationales, à la poésie intime d'une race aussi différente de la nôtre! Et voilà, j'en conviens, un effort singulier, difficile à obtenir avec un public dont l'idéal dramatique ne dépasse guère celui de M. Feydeau ou de M. Lavedan, pour l'excellente raison, d'ailleurs, qu'il fut modelé par eux! Aussi bien n'est-ce point à ce genre de public que s'adressent le poète et les interprètes de *Peer Gynt*, mais à une élite qui fermera les yeux sur certaines insuffisances dans les moyens d'expression, dans la traduction de l'idée, en considération des rêves et des évocations qu'ils sauront susciter! Rendons hommage à la hardiesse, à la foi, à l'enthousiasme sincère et désintéressé de ceux qui, avec les faibles moyens dont ils disposent, ont entrepris de monter une œuvre pour laquelle ne seraient pas de trop les ressources de la machinerie la plus ingénieuse. Les manifestations d'art de cette nature sont faites pour consoler de tant d'autres où l'art n'entre pas, même pour la part la plus minime. Combien nous sommes loin, hélas! du théâtre éducateur, appelé et désiré par tant de bons esprits!

PAUL FLAT.

POÉSIES

Les Cigales.

« Et Cupidon s'en amuse en aiguisant
ses flèches sur un grès ensanglanté. »
HORACE.

Écoutez! Des buissons, des verts tapis de lierre,
Du chêne au tronc rugueux, du pin au fût vermeil,
Voici qu'un bruit strident monte et grandit, pareil
Au grincement du fer sur la pierre meulière.

C'est la rauque chanson de la gent cigalière
Qui chante, ivre d'azur, de vie et de soleil;
Et la Nymphe se dit, à travers son sommeil,
En entendant vibrer cette voix singulière : —

« Est-ce Eros qui, caché dans un fourré, là-bas,
« Se prépare dans l'ombre à de nouveaux combats?
« O dieux! quels noirs forfaits va-t-il commettre encore?

« Courbé sur une pierre, il aiguise ses traits,
« Invisible, emplissant les champs et les forêts
« Du bruit de sa meule sonore... »

Prise de voile.

Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte,
Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé;
De tes beaux yeux baissés pas un pleur n'a roulé
Le long des voiles blancs dont ta tête était ceinte.

Puis, tu t'agenouillas; et l'on eût dit la Sainte
Qui, jadis, à Jésus chez Simon attablé,
Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé
Le cinname, l'encens, la myrrhe et l'hyacinthe.

Mais toi qui dis au monde un éternel adieu,
Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu?
Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinname,

Ni la froide blancheur d'un marbre inanimé :
— Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé,
C'est ton corps, cet albâtre, et, ce parfum, ton âme!...

Effets de lune.

Dans sa vasque de marbre où se mire la Nuit,
Le bassin dort. — La Lune au ciel s'épanouit,
Superbe et ronde;
Et l'astre réfléchi par l'humide cristal
Semble un calice éclos, nénuphar idéal,
Au sein de l'onde.

Mais un souffle a passé, soupir aérien;
Adieu la pauvre fleur!... Ah! vous n'épargnez rien,
Brises brutales!
— Un frisson court sur l'onde, et voici brusquement
Tout le bassin jonché d'un éparpillement
De blancs pétales...

PAUL MUSURUS.

PAGES ÉTRANGÈRES

John Redmond,
Leader du parti irlandais.

A la fin de la dernière session du Parlement britannique, la Chambre des communes avait à discuter une motion tendant à la réduction des formidables appointements de M. Chamberlain. Cette motion émanait, naturellement, du leader des oppositions coalisées, sir Henry Campbell Bannerman.

Celui-ci, avant de prendre la parole pour développer sa thèse, éprouva le besoin de consulter, sur quelques détails de tactique oratoire, M. John Morley et sir William Harcourt. Ne les voyant pas dans la salle, il les fit chercher. On finit par lui révéler que M. Morley poursuivait ses interminables recherches à Hawarden dans les archives Gladstoniennes, et que sir William se livrait avec délices au plaisir de la chasse.

Quelle décision, croyez-vous, que prit alors sir Henry? Celle de parler quand même, au petit bonheur?

Il se sauva.

M. John Redmond, leader des nationalistes irlandais, fut aussi, à cette séance, l'interprète des derniers libéraux de Grande-Bretagne.

M. John Redmond semble donc, au premier abord, n'être devenu le chef parlementaire commun aux Irlandais et aux véritables démocrates de l'île « aînée », qu'en vertu du vieux principe : — Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

On fait du reste remarquer aussi que, même au point de vue plus restreint de la direction des Irlandais, il n'a eu à fournir que peu d'efforts. Ce n'est pas lui en effet qui a restauré l'unité du parti irrédentiste. Cette œuvre est celle de M. John Dillon.

Est-ce à dire que M. John Redmond ne soit rien d'autre qu'un de ces hommes très heureux ou très malins qui excellent surtout à récolter le fruit du labeur de leur prochain?

Et d'abord il est un point hors de discussion : de tous les membres du Parlement britannique, M. John Redmond est le « protocoliste » le plus érudit. Il a constamment présents à l'esprit toutes les subtilités du règlement, tous les procédés utilisables pour tourner celui-ci, tous les précédents que l'on peut découvrir à certaines transgressions. Or, dans le système parlementaire, administratif et judiciaire de la Grande-Bretagne, il y a quelque chose d'aussi sacré que les lois, à savoir : les illégalités consacrées par la TRADITION.

Jamais le speaker n'a pris ni ne prendra en défaut le leader des Irlandais, même alors que celui-ci se livre aux témérités et aux violences de langage les plus irréfléchies en apparence.

La véhémence n'est d'ailleurs qu'exceptionnelle dans les discours de M. John Redmond. Ces discours ont généralement une remarquable tenue littéraire. On pourrait même leur reprocher souvent l'abus des fleurs de rhétorique et la recherche de l'effet. On est Celte ou on ne l'est pas. M. John Redmond appartient à une race qui aime presque autant que la Latine à s'entendre parler.

C'est sans doute à ce genre d'éloquence qu'il doit de n'être pas populaire dans l'île « aînée ». M. John Dillon, orateur fruste et presque forcené, agitateur aux tendances ultra-démagogiques, est adoré des Irlandais de Londres, de cette masse qui forme l'une des portions les plus miséreuses et les plus ignorantes, les plus sordides et les plus criardes, de la plèbe métropolitaine. Il a des fidèles de même catégorie dans les grandes villes de l'Irlande. Il n'en a pas aux États-Unis. M. John Redmond, au contraire, a pour lui la totalité des Irlandais d'Amérique, et la grande majorité des Irlandais d'Irlande; en Angleterre, il ne compte qu'aux yeux de ses collègues de Westminster, — y compris M. John Dillon.

Il semble qu'en raison d'une belle abnégation chez celui-ci, et d'un tacite accord entre ces deux hommes, chacun se soit cantonné dans une tâche spéciale, — complément nécessaire à l'œuvre de l'autre. M. Redmond, autonomiste légalitaire, travaille à peu près exclusivement à la conquête du Home Rule et ne *recherche* des auxiliaires que parmi ses compatriotes.

M. Dillon, nationaliste révolutionnaire, s'efforce d'intéresser à la grande cause les Écossais et les Gallois, les radicaux d'Angleterre, les trade-unionistes orthodoxes, les deux partis socialistes, au besoin les anarchistes. Il convient d'ajouter qu'à un certain point de vue, ses conceptions sont plus vastes, plus modernes, et plus intéressantes pour les spectateurs continentaux, car ce n'est pas seulement pour l'Irlande qu'il demande le Home Rule, il le voudrait aussi pour l'Écosse, pour le pays de Galles, — et pour l'Angleterre.

On doit s'en rendre compte maintenant, ce n'est pas seulement à l'insuffisance de ses rivaux que M. John Redmond doit d'être devenu à Westminster le leader virtuel de l'opposition non irlandaise. Chaque fois que la question sud-africaine est en cause, directement ou non, — et c'est dans une moyenne de deux séances sur trois, — il s'attache à approfondir l'abîme béant désormais entre les deux fractions du parti libéral. Ses motions sont rédigées de telle sorte qu'il est impossible aux libéraux radicaux de ne pas voter *pour*, aux libéraux impérialistes de ne pas voter *contre*, et, par suite, aux deux

camps, de ne pas se compromettre irrémédiablement.

Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il espère trouver dans ce que nous appellerions en France l'extrême gauche un renfort pour la discussion sur le Home Rule, grand débat toujours imminent. Il sait à merveille qu'en Angleterre les gens résignés d'avance à voir l'île sœur jouir de l'autonomie, constituent une minorité infime. Ce sont les socialistes, très peu nombreux et à peine organisés, les trade-unionistes, et le petit groupe des radicaux gallois. Au reste, à supposer même qu'il arrivât à se former un jour, dans l'opinion et dans le parlement, une majorité en faveur de la réforme, M. John Redmond préférerait ne pas devoir celle-ci à la Grande-Bretagne.

Dans la tactique suivie par M. John Redmond, il ne faut pas oublier de mentionner le rôle considérable attribué à la propagande linguistique. Le leader de la Ligue nationale est l'un des plus ardents champions de la renaissance de cette langue celtique, qui peu à peu a regagné tant de terrain, non seulement en Irlande, mais aussi en Écosse et dans le pays de Galles; qui s'est mise à revivre dans la presqu'île de Cornouailles, et que cultivent pieusement des millions d'immigrés, ou de descendants d'immigrés, aux États-Unis, dans le Dominion, à Terre-Neuve, et jusque dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Il y a là un vaste mouvement qui déconcerte, mais avec lequel il faut compter désormais. D'ailleurs, il est assez connu en France, où il a trouvé de puissants auxiliaires en M. Charles Le Goffic et quelques autres littérateurs de grande valeur.

M. John Redmond n'est pas un littérateur, lui, mais on le dit fort cultivé. Né en 1851 à Ballytrent, fils d'un parnelliste de la Chambre des communes, il a fait ses études au Trinity College de Dublin. Il exerce au barreau de Londres depuis 1886, et à celui de Dublin depuis 1887. Il est député depuis vingt ans. De 1881 à 1885, il représentait la circonscription de New Ross, et de 1885 à 1891, celle de New Wexford; depuis 1891 il est l'élu de Waterford.

C'est un homme grand et robuste, rompu à tous les sports et ne portant qu'à peine de moustaches, — deux particularités qui devraient le rendre suspect à ses compatriotes. Ceux-ci, en effet, ont une forte tendance à considérer le port d'une barbe vaste et inculte comme un signe de ferveur catholique, et ils professent aussi que l'athlétisme, et plus généralement tout ce qui concerne les soins et l'embellissement du corps humain, sont des inventions inspirées par Satan à ces hérétiques d'Anglais.

M. John Redmond se distingue des Irlandais par un autre détail : c'est un abstinent. Or on sait que les originaires de la Verte Érin tiennent l'alcoolisation à haute dose pour un des principaux articles de foi du *credo* patriotique. En quoi ils ressemblent d'ailleurs aux chauvins de France et de Pologne.

Il est un point encore qui attirerait à M. John Redmond l'antipathie des démagogues parisiens : il a un de ces énormes nez que l'on dit sémitiques, bien qu'ils proéminent aussi sur la face de la majorité des prétendus Aryens ; — il est vrai qu'en ce cas on les qualifie noblement d' « aquilins ».

Il faut décidément que la puissance d'intelligence et de caractère dont est doué M. John Redmond soit bien exceptionnelle, pour avoir, aux yeux de son parti, éclipsé ses graves péchés contre l' « Irlandisme » orthodoxe. Notez qu'en effet nous n'avons pas épuisé ci-dessus la liste des péchés en question. Nous n'en finirions jamais si nous voulions être complet à cet égard. Ainsi, il n'est que trop notoire que le successeur de Parnell s'intéresse à la littérature de langue anglaise, et même qu'il la connaît à fond. Il n'a pas craint de faire, il y a deux ans, pour les étudiants d'Oxford, une série de conférences sur Shakespeare. Et les « purs de l'Irlandisme » ont constaté avec douleur que ces conférences étaient excellentes, et avaient obtenu un succès considérable.

Plaisanterie à part, M. John Redmond a réalisé cette espèce de prodige de se rendre sympathique aux Anglais des classes dirigeantes. Grâce à lui, désormais, ces messieurs prennent au sérieux la question irlandaise. Certes, ils sont loin d'être convertis au Home Rule, et on peut même assurer qu'ils ne s'y convertiront jamais; ils subiront la grande réforme, mais en niant toujours sa légitimité. Mais la manière nouvelle que M. John Redmond a adoptée pour plaider la vieille thèse les induit à maintenant discuter celle-ci posément, courtoisement. Ils ne se contenteront plus, comme autrefois, de brutales fins de non recevoir.

C'est qu'ils reconnaissent avoir trouvé à qui parler, avoir en face d'eux un gentleman. L'Angleterre est le pays sacré de la dialectique. En y procédant par gesticulation et par éclats de voix comme Parnell et comme M. John Dillon, on n'y obtient pas la moindre attention. En y discutant selon la méthode des civilisés, comme M. John Redmond, on y conquiert d'emblée un auditoire.

L'un des signes de l'influence exercée par ce leader sur les milieux non irlandais, c'est l'attitude qu'observent à son égard les caricaturistes. Leur plus vive manifestation satirique contre M. John Redmond consiste à représenter celui-ci comme une espèce de Monroe ou de Chamberlain de l'île d'Émeraude. Selon eux, il aurait innové un impérialisme irlandais, il rêverait ni plus ni moins que de transformer la Grande-Bretagne, le Canada, l'Australie, et par dessus le marché les États-Unis, en simples colonies,

ou protectorats de l'Irlande. Cela rappelle la facétie d'un journal illustré de Paris, qui consacra un numéro spécial à la « conquête de la France par la Belgique ».

R. CANDIANI.

L'HISTOIRE D'UNE MAISON

Il est en plein cœur du Paris élégant, au bord de l'avenue triomphale qui monte de la Concorde à l'Arc de l'Étoile, une maison aujourd'hui déserte que le passant indifférent frôle sans même lui donner une minute de curiosité. La main sage d'un avoué a accroché à la grille de l'entrée le traditionnel écriteau gris qui annonce en grosses lettres noires un local à vendre ou à louer et indique l'adresse du tabellion. Ensevelis dans une loge de pierre, qui se cache sous le sol, les concierges qu'on ne voit point, veillent de leur retraite sur la demeure abandonnée. Aux colossales baies vitrées qui regardent les Champs-Élysées, des rideaux pendent encore, et l'œil devine vaguement du trottoir, du marbre, des tentures... On dirait un château qui sommeille...

Je pousse la porte de bronze sculpté. Mes pas résonnent dans le silence. Me voici dans un grand vestibule paré de mosaïque. Quatre portes s'y ouvrent, et sur trois d'entre elles, Picault a ciselé des médaillons de bronze doré, illustrations charmantes de fables de La Fontaine. Un banc de marbre rouge s'étend au-dessous d'une glace au massif cadre d'or. Je tourne une clef minuscule. Dans le petit salon où je me trouve, Thirion a peint au plafond, entre quatre médaillons, qu'entourent des griffons, le *Génie traversant l'air*, et au fronton de la cheminée, de marbre noir, une femme demi-nue, assise sur une branche morte, se cache les seins de désespoir, tandis qu'un Amour s'apprête à fuir.

Je ne m'attarde pas. Devant moi une salle immense prend la façade entière, et les cinq hautes fenêtres reçoivent toute la clarté du jour. L'œil d'abord est comme perdu. Le regard s'arrête aux murs tendus d'un satin vieux rose que garnit une bordure brochée en argent et en soie ; puis il s'égare sur les lambris de chêne où s'entrelacent, sculptés dans le bois, cordons, guirlandes et rosaces ; sur les panneaux que séparent des colonnes incrustées de lapis, sur les consoles à table d'onyx qui supportent deux figures de bronze florentin, de Dalou ; sur les tableaux historiques ; l'*Antoine et Cléopâtre* de Lévy, la *Diane de Poitiers* de Delaunay, la *Madame de Maintenon* de Comte, la *Catherine de Russie* de Boulanger ; puis sur la cheminée de marbre rouge, où se dresse un vase antique, contre lequel s'appuient deux femmes de marbre blanc, nues jusqu'à la ceinture, la Musique et l'Harmonie, reflétées par une glace gigantesque. Mais bientôt honteux d'avoir admiré ce qui méritait le moins d'admiration, il contemple, stupéfait à la fois et ravi, le plafond. Là, comme dans quelque palais impérial, ou quelque temple sacré, Baudry, d'un pinceau voluptueux et tendre, a peint *le Jour chassant la Nuit* et autour de la fuite de l'astre nocturne les premiers éveils de la nature et de l'homme.

Le silence enchanteur continue. Les tapis de Smyrne, qui couvrent le plancher, étouffent le bruit des pas, et les lourds rideaux, qui tombent des corniches, semblent dissimuler des secrets. Des salles succèdent les unes aux autres : le salon de musique où, dans le mur arrondi en forme de niche, sourit une *Vénus sortant de l'onde*, de Picou ; le salon de jeu que quatre panneaux de verre gravé éclairent par en haut et que décorent trois peintures de Brisset : la *Femme-enfant*, la *Jeune fille* et la *Femme ;* la grande salle à manger dont les quatre portes, aux frontons d'or piqués d'un soleil, s'ornent de quatre peintures de Ranvier : *la Pêche, la Moisson, la Chasse, la Vendange*, et au plafond de laquelle, parmi les ors des sculptures, Dalou a reproduit l'un des plus magnifiques émaux de Palissy, *Diane couchée sur un cerf ;* le dressoir avec sa vasque d'onyx ; le fumoir et en dehors le jardin et la serre, maintenant vides de fleurs et où jadis se pressaient, en parfumant l'air, les plantes les plus rares.

Et tout cela n'est rien encore. Devant moi, svelte et gracieux, un escalier monte et se courbe. Marche, rampe, balustre, pilastre, revêtement mural, tout est d'onyx, mouluré et sculpté.

Au bas, sur une tablette de marbre rouge incrustée dans le mur, on lit gravée en lettres d'or cette inscription latine.

Pulsat amica cohors, domus ingens pandite portas,
Invida turba venit, [illegible].

Un somptueux lampadaire s'élance du vestibule jusqu'au premier étage. En face, dans la paroi d'onyx, un grand médaillon de marbre blanc, de Cugniot, au centre duquel une femme nue, les cheveux et le cou cerclés de perles, nonchalamment assise sur un dauphin, vague parmi les flots tranquilles ; et dominant les parois, Virgile, le Dante, Pétrarque, trois statues de marbre blanc, en grandeur naturelle, d'Aubé, de Cugniot et de Barrias, se dressent dans des niches. Enfin au sommet, autour de la lanterne vitrée plafonnent, enguirlandées sur fond d'onyx, quatre peintures de femmes, personnifiant Rome, Florence, Venise et Naples.

Le rêve se prolonge. Dans la chambre de toilette, une tête de lion, sculptée et dorée, vomit de l'eau

dans une vasque de marbre, et au-dessus de la fontaine un Amour, de Carrier-Belleuse, tient d'une main un miroir d'argent et tend l'autre à une jeune femme demi-vêtue qui sort de l'onde. Ému d'une crainte d'innocent, j'ouvre une porte ciselée : le sanctuaire est devant moi : la salle de bain. Quel éblouissement! Tout est onyx et marbre rare. Les murs sont d'onyx, le carrelage est d'onyx, le lavabo est d'onyx, et les consoles aussi qui le soutiennent. Tout le long du plafond, de style mauresque, court une corniche que composent d'aveuglantes petites glaces triangulaires, et la porte de chêne massif est peinte de rouge oriental, avec un battant de bronze doré garni de pierre rouge. La cheminée est d'onyx, et le dessus de la toilette est creusé en façon de vasque que supportent deux lions dressés sur leurs pattes. Un jet d'eau chante. Une glace cintrée, encadrée de colonnes d'agate, aux plinthes de paros, la surmonte. Enfin, contre le mur, une baignoire d'argent, profonde et douce, aux robinets de bronze doré où s'incrustent des turquoises, s'enchâsse dans un seul bloc d'onyx. C'est un fabuleux boudoir des Mille et une Nuits.

Et je n'ose plus avancer. J'essaie d'imaginer celle qui, femme ou déesse, a élevé pour sa beauté cette chapelle mystérieuse d'adoration, et qui, chaque matin, venait ici, dans ce décor de féerie, parer et caresser, bercée par l'écho de la ville éveillée, un corps qu'elle chérissait. Non! pas même la chambre à coucher avec son plafond enchevêtré de caissons fleuris, de vignettes et de guirlandes, ses deux statues de Carrier-Belleuse et son lit posé dans une niche de repos, au-dessous d'une Aurore couchée dans l'azur parmi les feuillages, ne m'attire et ne m'entraîne. Et que m'importent la bibliothèque, dont Dalou a sculpté les fenêtres, et la galerie des archives, toute en vieux chêne, et l'antichambre où parmi des branches de lauriers, des médaillons d'onyx se plaquent sur les peintures murales de Picault? Je reste là. Le soir descend, et déjà les arbres de l'avenue se confondent peu à peu avec l'ombre. Des rumeurs incertaines arrivent jusqu'à moi en mourant et sous la nuit qui tombe, ces marbres revêtent un éclat plus sombre, plus inquiétant. Les miroirs de la voûte seuls étincellent. Que de souvenirs attachés à chacune de ces dalles que foula son pied, à ces glaces où elle s'admira, à cette vasque qui baigna son visage! Et sans doute, elle n'est pas tout à fait enfuie. Elle doit être encore ici, elle, ou du moins l'essence d'elle-même, et peut-être la porte lentement, sourdement va se mouvoir, et elle apparaîtra.

Puérils désirs d'un esprit surexcité! Celle qui bâtit pour célébrer sa gloire ce palais fantastique, n'est plus depuis longtemps. Elle est morte vieille et laide, au fond de la triste Allemagne. Et ce n'était pas une déesse, ce n'était même pas une reine. C'était une petite paysanne d'un village ignoré de Russie, la femme légitime d'un pauvre tailleur ravaudeur de Moscou.

Par une nuit glaciale de décembre, vers 1840, le pianiste Henri Herz heurta du pied, dans les Champs-Élysées, un peu au-dessus du rond-point, en face du Jardin d'Hiver, une femme en haillons, qui gisait à terre, mourante de faim et de froid. Il la releva et l'emmena chez lui. Il apprit ainsi qu'elle s'appelait Pauline Thérèse Lachmann, qu'elle avait épousé, en fille du peuple qu'elle était, un misérable tailleur de Moscou, François Villoing, qu'elle avait eu de lui un enfant, et puis, qu'un beau jour, elle l'avait abandonné et gagné Paris. Henri Herz devint passionnément amoureux de celle qu'il avait arrachée à la mort et quelques semaines s'étaient à peine écoulées que des faire-part répandus à profusion annonçaient à tout Paris le mariage de M. H. H. avec Mlle P. T. L. Du pauvre Villoing, bien entendu, il n'était pas question.

Bien que personne ne fût dupe de la régularité apparente de cette union, la petite Russe prit au sérieux son rôle de femme. Elle eut un état de maison, accompagna son mari dans ses tournées artistiques, et n'eut de repos qu'il ne l'eût conduite à la Cour. Un bal fut pour Herz l'occasion inévitable qu'il ne pouvait, malgré son désir, laisser échapper. Hélas! quand Mme Herz fit son entrée triomphante dans la salle des Maréchaux, un aide de camp s'approcha d'elle et lui dit : « Madame, vous vous êtes trompée de porte. » Elle dut se retirer, le cœur ulcéré, la rage dans l'âme. Herz n'était donc rien, puisqu'il n'arrivait pas seulement à lui donner le respect dont elle était affolée. Elle n'hésita pas : il fallait à cette ambition ardente, forcenée, des agents plus puissants; elle rompit avec Herz sans un regret, sans une larme, et, ne voulant plus rentrer dans Paris qu'en souveraine, elle partit pour Londres à la conquête de la fortune.

Elle était belle et charmante, elle avait un esprit aimable, l'intelligence des choses artistiques, et une grâce familière pleine de séductions. La fortune cependant ne lui sourit point, et perdue dans une lugubre chambre d'hôtel garni, à Whitechapel, elle connut de nouveau les déceptions, les désespoirs et les angoisses. Enfin elle songea au suicide. Alors comme une Providence sa propriétaire apparut, qui l'observait et la guettait. Elle lui représenta doucement qu'il faut être non seulement belle, mais habile, et dépouiller les derniers scrupules qui s'attardent au fond de l'âme. Elle lui mit dans la main une loge pour Covent-Garden, l'habilla elle-même d'une robe élégante qu'elle possédait encore,

la mena au théâtre. Le lendemain Pauline Lachmann avait dix fortunes à ses pieds, celle de lord Richard Castlereagh entre autres.

Le but enfin était presque atteint. Elle revint à Paris, et s'installa somptueusement place Saint-Georges, en face de M. Thiers, dans cette curieuse maison à sculptures gothiques aujourd'hui remplacée par une maison de rapport, mais qui en 1840, bâtie par l'architecte Renau, avait fait sensation. La revanche commence. Le tailleur de Moscou meurt. Nous sommes en 1849. Elle épouse en deuxièmes noces, le 5 juin 1851, un véritable *grand de Portugal*, le marquis Fr. Araujo de Païva. Si elle tenait peu au mari, elle tenait au mariage ; elle se souvenait toujours de l'affront que lui avait valu sa liaison avec Herz. Le mari falot et bon enfant, qui au bout de deux ans reprit sa vie de garçon, ne la gênait point et la munissait de ce semblant de dignité qu'il faut aux maisons de plaisir pour que tous puissent s'y rendre sans se cacher.

Mme de Païva eut donc un salon, et des plus recherchés. Delacroix, Émile de Girardin, le bibliophile Jacob, l'architecte Lefuel, Ponsard, Augier, Gautier, Arsène Houssaye en étaient les familiers.

C'était la belle période de l'Empire ; les fêtes succédaient aux fêtes, l'amour régnait en maître, on ne pensait qu'au plaisir. La marquise de Païva trouvait trop étroit l'appartement de la place Saint-Georges. Pour le rôle qu'elle voulait jouer, il lui fallait une autre scène.

Un jour, comme elle revenait d'une promenade au Bois, elle rencontra Arsène Houssaye aux Champs-Élysées. La voiture s'arrêta, la marquise fit un signe de main à l'écrivain et il alla vers elle.

— Voyez-vous, lui dit-elle, en montrant du doigt un banc devant une masure qui gâtait l'entrée de l'avenue, c'est là qu'une nuit Henri Herz m'a recueillie. C'est là aussi que plus tard mes chevaux emportés sont allés s'abattre. Je me suis crue perdue, mais la destinée veillait sur moi. Cet endroit m'est sacré ; j'ai juré d'y bâtir mon palais. Savez-vous à qui appartient cette bicoque ?

— A moi, répondit Houssaye. Hier même je l'ai achetée à Émile Pereire 200 000 francs, c'est pour rien.

— Voulez-vous me la revendre pour 225 000 ?

— Vous m'offensez dans mon amitié ; je vous passe mon marché.

La marquise lui serra la main et lui dit :

— Dans un an et un jour, le palais sera illuminé pour la fête intime que je donnerai à mes amis.

Gérôme, Baudry, Cabanel, Dalou, Carrier-Belleuse, tous les grands maîtres, tous les débutants de talent furent conviés à orner la demeure dont Lefuel dressait les plans. Ce fut dans Paris, pendant de longues semaines, l'événement sensationnel. Des sculpteurs illustres écrivaient leur nom jusque sur les cheminées des petits appartements, et un ambassadeur extraordinaire allait jusqu'aux Indes pour y trouver des étoffes introuvables. On brisait les cartons qui avaient servi à la fabrication de certaines tentures, afin qu'elles restassent uniques. En même temps, les mots les plus durs couraient sur cette femme, véritablement marquise, qui, presque veuve par la négligence forcée de son mari, recevait d'un noble allemand, le comte de Hennekel-Donnersmarck, deux millions de subsides par an. « Où en sont les travaux ? demandait-on à Gautier. — Ça va bien, dit-il, on a déjà posé le trottoir. »

Dès lors, l'idole eut un temple où se groupèrent autour d'elle les hommes les plus célèbres de l'époque : Emile de Girardin, Ponsard, Edmond About, Émile Augier, Edmond et Jules de Goncourt, le marquis de la Valette, Persigny, le général Fleury, de Castellane. Les dîners de la Païva sont restés célèbres : le vendredi, il y avait dix convives ; le dimanche, vingt, jamais plus, et pas une fois la finance n'y fut admise. Les serres de Pontchartrain, qu'elle avait acquises du comte d'Osmond, ne travaillaient qu'à fournir la table de pêches au mois de janvier. Un jour, comme Houssaye et Girardin se promenaient dans le parc : « Quelle peut bien être la fortune de la marquise ? demanda le second. — Huit à dix millions, répondit le premier. — Vous êtes fou, mon cher Houssaye, s'écria la marquise en sortant d'une charmille. Dix millions ! mais cela fait à peine 500 000 francs de rente. Croyez-vous que c'est avec cela que je pourrais vous donner des pêches et des raisins mûrs au mois de janvier ! 500 000 francs, c'est ce que me coûte ma table.

Fervente des Italiens et de l'Opéra, Mme de Païva occupait à l'Opéra l'avant-scène en face de celle de l'Empereur. Un soir, elle avait devant elle un magnifique écran japonais qui la masquait à demi. Il n'y en avait point dans l'avant-scène impériale, et la rampe brûlait les yeux de l'Impératrice. L'Empereur ayant dit que Mme de Païva était bien heureuse d'avoir un pareil écran, tandis que l'Impératrice n'avait qu'un éventail pour rire, l'aide de camp rendit visite à la marquise qu'il connaissait beaucoup, et lui répéta les paroles de Napoléon. Mme de Païva détacha son écran et pria l'officier de l'offrir à l'Empereur de la part d'une voyageuse qui l'avait rapporté de Constantinople. Que faire ? Napoléon le prend et le place devant l'Impératrice, mais l'Impératrice, furieuse, le repousse de la main. « J'aimerais mieux le feu de la bataille, dit l'Empereur, que le feu de la rampe. »

A quelques jours de là, la marquise était seule dans son hôtel. Un valet lui remet une carte sous enveloppe d'un visiteur qui n'a pas dit son nom. Elle re-

garde la carte ; elle portait le nom de Napoléon. Mme de Païva, sans s'étonner, s'avance nonchalamment vers l'Empereur qui lui offre le poing à la manière de Louis XIV, pour la conduire dans le grand salon, curieux de voir cet hôtel où personne n'entrait que les amis et il s'émerveille à chaque pas.

Le vendredi suivant, vers minuit, tout à coup, comme les invités étaient réunis dans la salle à manger, un laquais annonce Sa Majesté l'Empereur. Un silence d'outre-tombe règne aussitôt. On entendait brûler les bougies. La marquise s'avance. Napoléon étend la main et dit : « Je ne vous demande qu'une place à votre banquet qui est le banquet de Platon. » Il prend le bras de l'hôtesse, et la mène à sa chaise gothique. Il y avait tout de même quelque froid. « Nous parlions des femmes nos ennemies, dit Sainte-Beuve, c'est toute notre politique. — Je vous en félicite, approuve l'Empereur, et se tournant vers la marquise, il ajoute : Comme je serais heureux d'être de vos amis. » Deux orléanistes voulurent le prendre de haut avec lui, il les désarma par ce mot : « Ceux qui ne pensent pas comme moi me donnent le courage de prouver que j'ai raison. » Théophile Gautier était là avec Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve, Delacroix, Houssaye, Albéric Second. Bien qu'il ne fût pas permis de fumer dans la salle à manger, Mme de Païva allume une cigarette à l'Empereur. L'Empereur promet à Second de le nommer commissaire impérial près les théâtres impériaux. La marquise murmure : « L'Empereur devrait bien venir quelquefois se reposer ici des solennités des Tuileries. — Ah oui ! dit-il, car ce pays est bien embêtant ! » Tout le monde le regarde stupéfait. Il éclate de rire. C'était Vivier, le roi des comédiens, le sosie de Napoléon III.

La guerre arriva. Le marquis de Païva s'était tiré un coup de revolver dans une rue de Montmartre et, mort à l'hôpital Beaujon, avait été emporté au cimetière dans un corbillard de huitième classe. La marquise, veuve de nouveau, avait épousé le comte de Hennekel-Donnersmarck qui, depuis longtemps son amant, lui avait donné la moitié de ses mines de Silésie. Bien que pendant le siège le général von der Thann eût reçu la plus amicale des hospitalités à Pontchartrain, la nouvelle comtesse osa, la paix signée, rouvrir sa maison. Quelques intrépides seuls eurent le courage de s'y glisser le soir, en cachette. Les autres amis désertèrent. Le comte, cousin de Bismarck, avait joué un rôle trop louche contre la France. La royauté parisienne de la Païva était finie. Il lui fallut quitter la France, gagner Berlin où la haute société lui tint rigueur, malgré les visites de Guillaume, puis la Silésie où, pour se venger de l'Impératrice Eugénie qu'elle détestait, elle fit construire à Newdelck un château pareil aux Tuileries. Elle mourut en 1884.

Le comte Hennekel jura, dans l'explosion de sa douleur, de transporter, pierre par pierre et de réédifier sur ses terres l'hôtel où avait triomphé la bien-aimée. Mais devenu prince pour avoir été le plus dur gouverneur qu'ait jamais eu l'Alsace-Lorraine, il oublia ses serments, se remaria et vendit le palais à un banquier de Berlin.

Étrange destinée des choses ! Un beau jour, un cuisinier remplaça la marquise et le temple de la galanterie heureuse se transforma en restaurant *select*. Des tables se dressaient partout, contre les cheminées de Dalou, sous les plafonds de Baudry, près des statues de Carrier-Belleuse. On fit de la cour d'honneur une terrasse couverte pour five o'clock et la serre fut changée en jardin d'hiver. La baignoire d'argent disparut sous des coussins et des tentures et servit de divan. Une grande fête inaugura en 1895 le nouvel établissement.

La fortune capricieuse ne revient jamais aux mêmes lieux. Elle s'était enfuie avec la marquise. Le restaurant n'eut que de rares et infidèles clients et le maître d'hôtel, tout espoir évanoui, dut s'en aller. De nouveau la maison se trouva vide. On essaya de la vendre. Elle fut mise à prix l'été dernier, avec toutes ses œuvres d'art, pour la somme ridicule de 1 450 000 francs. Il n'y eut pas acquéreur.

Aujourd'hui d'autres projets sont conçus. Il est question d'établir la mairie des Champs-Élysées dans cette merveille de richesse et de goût. Une commission nommée, a gravement conclu qu'il est immoral de placer une mairie dans une maison qu'une femme légère habita, et de disposer les services de bienfaisance dans une avenue aussi aristocratique !

Amusante raison ! Les plus grandes joies que nous donne le monde, ce sont les étranges contrastes qu'il offre. Un maire ceint de l'écharpe, unissant des couples timides, dans une salle où naguère se jouèrent les scènes les plus libres ! La chambre à coucher de la Païva devenue la salle austère où la tendre fiancée consent à prendre le nom de son promis ! Quelle mine de douces réflexions philosophiques pour les esprits qui se divertissent du cours changeant des événements ! Et ne croyez-vous pas que la marquise qui se maria trois fois, tant elle comprenait l'importance commerciale et morale du mariage, ne doit pas dans sa tombe frissonner de joie, à la pensée que la plus sainte des cérémonies laïques pourra peut-être purifier le palais qu'elle avait élevé par les moyens les moins purs !

PAUL ACKER.

P... — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 41657. *L'Administrateur-Gérant :* ADOLPHE SCHLEICHER.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME XVI. 28 DÉCEMBRE 1901.

HISTOIRE D'UN SQUARE

Le Square de la Sorbonne.

Un spirituel et vaillant chroniqueur, jaloux du charme et soucieux de l'hygiène de Paris, se plaignait récemment que la ville qu'Élisabeth Browning comparait « nageant dans la verdure à Venise flottant sur les eaux », se découronnât chaque jour davantage de ses arbres, de ses jardins, de ses enclos de fraîcheur et de gaieté, de ses délicieuses oasis. Il déplorait qu'un impôt nouveau fût venu aggraver le mal, en frappant la propriété non bâtie d'une taxe, qui obligerait les petits propriétaires à sacrifier leurs jardinets et désintéresserait les grands du soin de conserver leurs parcs. Comment ne pas s'associer à sa vigoureuse et touchante élégie? Le sacrifice de cette réserve de grâce et de salubrité sera-t-il jamais payé à son prix par les quelques centaines de mille francs qu'il rapportera à la caisse municipale? Rien n'est, au fond, moins bien approprié au luxe et à la richesse que cette prétendue contribution somptuaire : c'est le bien le plus précieux des pauvres, c'est la santé publique qu'elle atteint. M. André Hallays a trouvé avec autant de bon sens démocratique que d'humour — puisqu'il faut s'ingénier aux ressources, — son « impôt de remplacement ». Que celui-là paie, écrit-il, qui abat un arbre ou rase un bosquet. Et nous accepterions volontiers la proposition, comme il l'a faite... pour le plaisir de la représaille. Mieux vaut toutefois, pour l'efficacité, la motion déposée par M. Quentin-Bauchart sur le bureau du Conseil municipal en vue du budget de 1902: « L'impôt sur les propriétés non bâties sera revisé. Il ne sera pas créé d'impôts sur les jardins particuliers (1). »

Mais pour encourager dans ces voies l'édilité parsienne, peut-être convient-il de ne pas méconnaître qu'en y rentrant, elle ne ferait que rester fidèle à elle-même, fidèle aux travaux d'assainissement et d'embellissement qu'elle entreprit naguère et qu'elle n'a jamais abandonnés. C'est une richesse hygiénique et une parure dignes de la capitale que les grands boulevards qui l'entourent, ou qui la traversent de l'est à l'ouest, du nord au sud, allant rejoindre des parcs merveilleusement aménagés : Monceau, Montsouris, les Buttes-Chaumont, bientôt Montmartre. Les bois de Boulogne et de Vincennes ne sont-ils pas des conquêtes d'hygiène et d'esthétique? Pour ceux qui peuvent faire la comparaison, le Luxembourg, tel que nous en jouissons aujourd'hui, fait-il en rien regretter l'ancien, la pépinière enfouie dans un cul de basse-fosse, les espaces abandonnés et dénudés du vieil enclos des Chartreux? Depuis cinquante ans, il n'est pas de projet de voirie qui n'ait prévu de larges percées, utilisé pour des plantations les bandes et les coins de terrain réfractaires à l'alignement, suspendu, accroché aux pentes abruptes, voire aux pentes du Père-Lachaise, des allées ombreuses et des tapis de gazon, semé partout des squares. Le dossier des plans de la Ville ne comprend pas moins de 129 squares actuellement ouverts ou qui sont à la veille de l'être. Et il en est qui ont été créés, par bonne fortune, en dehors des prévisions. Tel est celui de la Sorbonne.

1. Le Conseil municipal vient de réduire l'impôt sur la propriété non bâtie de 50 centimes à 5 centimes.

L'histoire de ce square se confond avec celle de la Sorbonne nouvelle. A ce titre seul, elle vaudrait d'être recueillie. Les souvenirs s'effacent si vite! Si vite aussi, dans les cartons où ils s'accumulent, les documents sont recouverts par d'autres documents. Un jour qu'il sortait des Archives nationales, après une laborieuse séance de recherches, Taine me disait: « Désormais, étant donné le nombre des témoignages de toute sorte qui s'entassent... à faire peur, ce sera aux contemporains de préparer le triage de ce qui les intéresse, s'ils veulent que l'avenir s'en occupe: l'œuvre de l'historien n'en restera pas moins indépendante; mais elle sera d'autant plus sûre que les matériaux auront été mieux digérés, plus exactement recensés et classés. Le secret, ajoutait-il dans son langage pittoresque, serait de réduire trois mille pages de notes en trente pages, d'où l'on tirerait peut-être, un jour, trois lignes ou trois mots. » La création du square de la Sorbonne n'est pas assurément un fait dont la postérité aura cure. Mais, outre que pour Paris et pour l'Université, elle n'est pas sans intérêt, les circonstances dans lesquelles elle a eu lieu contiennent leur enseignement. Sait-on enfin que le terrain sur lequel ce square a été établi appartenait jadis à la Société de Sorhonne, et que, lorsqu'il nous a été indirectement rendu, nous n'avons fait, pour partie au moins, que rentrer dans notre bien?

En 1885, le périmètre de la nouvelle Sorbonne, en même temps qu'il était isolé sur tous les côtés, a été porté de 10160 mètres à 19792 mètres, soit de 10000 mètres à 20000. Le premier plan de reconstruction, étudié en 1846, couvrait environ 9000 mètres; celui de 1855, 12000 à 14000 mètres: — le projet, dont le tracé général a été conservé, laisse quelque incertitude sur la surface.— La superficie mise à notre disposition en 1885 était donc supérieure au moins d'un tiers à celle de 1855, de près du double à celle de 1846.

Si considérable que fût cet agrandissement, il était à craindre qu'il ne devînt bientôt insuffisant.

Au nord et au sud, nous étions limités par deux rues, d'un côté la rue des Écoles, de l'autre la rue Cujas, et au delà, nous nous heurtions à des maisons qui semblaient faire obstacle à toute espèce de développement.

Dans mes premières propositions, j'avais demandé qu'au sud les expropriations fussent poussées jusqu'à la rue Soufflot. Il existait sur la rue Cujas des terrains encore inoccupés et de vieilles masures. A les acquérir tout de suite, on pouvait espérer que le sacrifice ne serait pas trop coûteux. L'îlot mesurait plus de 5000 mètres (exactement 5096): c'était une surface toute prête à recevoir la moitié au moins des services de la Faculté des sciences. Nos ambitions n'étaient pas pour déplaire à M. Jules Ferry, le promoteur de toutes les grandes entreprises universitaires de la République, et qui a mis à les préparer tant de dévouement et d'énergie. Malheureusement, sur la rue Soufflot, l'îlot était bordé par des immeubles qui venaient d'être édifiés et dont le prix eût absorbé une part considérable du crédit de 22 millions qui nous était ouvert. Il fallut se restreindre. Mais la reconstruction de la Sorbonne n'était pas achevée que la Faculté des sciences, dont les enseignements s'étaient accrus pendant le cours même des travaux, se trouvait manifestement à l'étroit. Afin de ne pas nous laisser surprendre par les besoins de l'avenir, nous avons dû nous assurer (16 juillet 1900) la concession de trois bastions désaffectés des fortifications de la rive gauche, environ 11000 mètres carrés (exactement 10895) pour y établir des laboratoires. C'est dans la même pensée de prévoyance nécessaire qu'a été acquis en 1897 (loi du 24 juin) le domaine de Sainte-Barbe, 8500 mètres carrés (exactement 8571), dont le voisinage immédiat nous serait particulièrement précieux, si la reconstitution de Sainte-Barbe, aussi loyalement que libéralement aidée par l'État, ne donnait pas les résultats que la Société nouvelle en attend.

Rue des Écoles, au nord, nous avions l'espoir qu'un jour ou l'autre le pâté de maisons qui sépare la Sorbonne du musée de Cluny entrerait dans le domaine public et qu'en donnant à notre façade la perspective sur laquelle l'architecte, M. Nénot, avait toujours compté, cette combinaison procurerait à la grande métropole universitaire l'air et la lumière qui lui faisaient défaut. Pour cela aussi plus tôt que nous n'avions lieu de le croire, mais, grâce à Dieu, en sens inverse, nos prévisions se sont réalisées. On est toujours récompensé de faire le bien des autres en poursuivant son bien propre. Notre bonheur ici, comme notre mérite peut-être, a été d'associer la fortune du musée de Cluny à celle de la Sorbonne.

C'est en 1849 qu'a commencé l'élargissement de la rue des Mathurins devant l'hôtel de Cluny. Le quartier, où s'enchevêtraient les ruelles, les passages, les culs-de-sac, avait beaucoup souffert du choléra. Pour l'assainir, on décida d'ouvrir une grande voie qui, partant de la rue de la Harpe, devait s'étendre par la rue des Mathurins élargie, jusqu'à la place Maubert. Commencée en 1849, l'opération fut reprise en 1853, autour de Cluny même, pour le dégager.

Construit vers le milieu du XIV[e] siècle, réédifié par le frère du ministre de Louis XII, Jacques d'Amboise, au profit des abbés de Cluny, déclaré propriété nationale en 1790, vendu sous le premier Empire par l'État, l'hôtel de Cluny, à partir de 1836, était passé entre les mains de M. du Sommerard, conseiller à

la Cour des comptes. M. du Sommerard, homme de savoir et de goût, avait transformé le palais en musée. En 1842, la ville de Paris l'avait acquis. Enfin, en 1843 (loi du 24 juillet) l'État en était redevenu propriétaire, en même temps que des Thermes de Julien qui l'avoisinaient.

Grâce aux expropriations de 1849-1853, le Musée était abordable de deux côtés, par sa façade principale, sur la rue des Mathurins, qui depuis a pris le nom de rue du Sommerard, et rue de Cluny par une porte latérale donnant dans un jardin qu'allait bientôt agrandir l'aménagement des terrains du boulevard Saint-Germain. Et afin de conserver à la façade un peu d'aspect et de lumière, aux termes d'une convention intervenue avec la Ville, interdiction était faite aux propriétaires des immeubles de la rue des Mathurins qui faisaient face au Musée, d'élever aucune construction au-dessus du deuxième étage ; en outre, aux deux coins de la rue de la Sorbonne régularisée, les édifices devaient être érigés en pan coupé, de façon à préparer, pour ainsi dire, en l'encadrant, la vue du monument.

Mais, malgré ces conditions, très exactement observées par la maison Delalain, qui occupait l'aile gauche de la rue de la Sorbonne, moins bien par la maison Dezobry, qui était établie sur l'aile droite, Cluny restait masqué. L'élégance de son architecture, qui, de la rue de la Sorbonne, ne s'apercevait que de biais, était presque perdue pour les amateurs de l'art si ingénieux, si subtil et si gai, dont il était en France le type unique, et en Europe le type le plus achevé. Les collections d'objets — 1 400 environ en 1843, aujourd'hui plus de 14 000 — qui y avaient été réunis, sculptures en marbre, bois, ivoire, argent, émaux, terres cuites, faïences, orfèvrerie, bijouterie, tableaux, vitraux, meubles, — témoignages inappréciables de l'industrie du moyen âge et de la Renaissance, — étaient à demi ensevelies dans l'obscurité des salles avant la fin de l'après-midi. La cour d'entrée, qui formait à elle seule un musée de plein air, le grand et le petit porche, le puits, les pavillons, la tourelle, l'escalier de pierre, les chéneaux et les galeries à jour, les fenêtres ouvragées, émergeaient à peine de l'ombre humide qui les rongeait sans qu'on fût même averti de ses ravages. C'en était fait, avant un terme qui ne pouvait être éloigné, de ce conservatoire unique. Un jour prochain, ce trésor de documents et de richesses nationales, non moins précieux pour l'historien que pour l'artiste, ne pourrait plus être sauvé peut-être que par sa dispersion.

Un danger commun au Musée et à la Sorbonne détermina le salut, en posant la question sous une forme qui n'admettait pas de mesures dilatoires. En 1898, l'imprimerie-librairie Delalain, qui occupait l'îlot compris entre la rue des Écoles, la rue de la Sorbonne, la rue du Sommerard et la rue de Cluny, avait résolu, son bail expirant, de se transporter sur un autre point du quartier Latin. Une grande maison de rapport à sept étages devait être élevée à la place. On parlait même d'une brasserie. Au premier bruit, nous étions entré en démarches. Dès le mois de juin, avant que la pioche eût donné le signal de l'attaque, nous avions prévenu les pouvoirs publics. Mais l'avertissement n'avait pas trouvé d'écho. Le 29 juillet, à la suite de la distribution des prix du concours général, sur le seuil de la Sorbonne, en face de la démolition presque achevée, nous avions rappelé aux représentants de la Ville et de l'État le péril et ses conséquences. Le péril était là, si manifeste, si saisissant, que nous avions été autorisé à engager officiellement les pourparlers, mais froidement et comme par condescendance.

Les ouvertures se heurtèrent d'abord au refus formel des vendeurs ; puis, — cette première passe franchie, — aux conditions de prix qui n'étaient guère qu'une autre forme de refus. Les héritiers directs du nom Delalain avaient toujours tenu à honneur le titre d'imprimeurs de l'Université. En 1885, — lorsque fut posée la première pierre de la Sorbonne restaurée, — se souvenant que l'ancienne Sorbonne était le berceau de l'imprimerie en France, ils avaient demandé au ministre, M. Goblet, que les jetons en argent du Cercle de la librairie et de la Chambre des imprimeurs fussent déposés, avec les pièces de monnaie rituelles, dans la boite qui contenait la plaque de l'inscription commémorative. Mais il se trouvait que les membres de la famille dont le concours nous était assuré n'avaient point voix aux propositions. Il ne restait donc qu'à provoquer l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Cependant les travaux se poursuivaient. Le plan de la construction était arrêté, le marché avec les entrepreneurs signé. Les pierres de la façade et tous les matériaux allaient être amenés sur le chantier. Il s'agissait de monter le gros œuvre avant l'hiver. L'autorisation de bâtir, longtemps retenue, ne pouvait plus être différée. Et ni l'État, ni la Ville ne se décidaient. La Ville considérait que, la Sorbonne et Cluny étant l'un et l'autre des établissements d'État, c'était à l'État de supporter la dépense dont ces établissements devaient recueillir les avantages. L'État faisait valoir que la Ville trouvait dans l'opération un moyen inespéré d'assurer l'assainissement en même temps que l'embellissement d'un quartier qui, à tous les égards, méritait ces sacrifices. Ces temporisations courtoises, mais très délibérées, se justifiaient de part et d'autre finalement par des arguments financiers, et dès qu'on invoque les arguments de cet ordre, il est bien à craindre qu'on

n'écoute plus les autres. Nous courions le risque de voir les négociations se fermer.

Mais peu à peu l'opinion publique s'était émue. M. le professeur Lavisse, M. Viviani, député de l'arrondissement, M. André Lefèvre, conseiller municipal et son collègue M. Sauton, un ancien juge au tribunal de commerce, M. Romain Vallet, témoignant en sa qualité de voisin de Cluny, avaient plaidé publiquement notre cause. Le directeur de l'Enseignement supérieur et le directeur des Beaux-Arts s'y intéressaient. La Société de protection des monuments du Vieux Paris, stimulée par M. Normand et par M. Stanislas Ferrand, était entrée en campagne. On savait que nous nous étions adressé aux grands donateurs. Leur bienveillance nous était acquise ; mais leur munificence appartenait à d'autres entreprises, et ils ne pouvaient, quant à présent, nous apporter une aide effective.

Une circonstance qui amena le ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bourgeois, dans une villégiature où il pouvait être à la fois exactement informé et un peu encouragé, détermina le sérieux engagement de l'affaire, sinon encore le succès. Le 20 septembre, M. Léon Bourgeois télégraphiait de Villers-sur-Mer à son chef de cabinet: «Avez dû recevoir nouvelle lettre du Vice-Recteur relative à terrain Delalain. Ai vu Vice-Recteur. Veuillez charger Enseignement supérieur entrer en relations avec famille Delalain pour obtenir d'elle sursis à toute construction jusqu'à pourparlers nouveaux entre elle et Ministère sur acquisition possible. Veuillez écrire à Préfet de la Seine pour le saisir de la même question en vue d'un accord à établir entre État et Ville à ce sujet. » Quelques jours après, des bases d'entente étaient posées et acceptées par le Préfet de la Seine, M. de Selves, au nom de la Ville,— au nom de l'État par M. Peytral, ministre des Finances, d'accord avec son collègue de l'Instruction publique. La dépense à partager par moitié était fixée provisoirement à 1 200 000 francs.

Un grand pas était fait ; mais nous n'avions pas encore touché le but. Le Conseil municipal pressenti se montrait mal disposé. La commission des travaux, reprenant l'argumentation que nous avons réfutée tant de fois, n'admettait pas que la Ville eût un intérêt dans l'opération. Le Conseil, en séance plénière, allait se ranger à cet avis sans débat. Le Préfet et le Directeur des travaux, M. Bouvard, intervinrent. Avant de statuer, n'était-il pas convenable et désirable d'entendre l'Université, qui avait conduit les négociations ? L'Université était en fonds de bonnes raisons. Telles du moins elles parurent à la grande majorité de la commission réunie de nouveau. Me sera-t-il permis de l'ajouter ? En attendant que le dossier revînt devant le Conseil, je crus devoir faire individuellement visite à chaque membre, — comme pour une élection académique, — afin de parer aux dernières objections. Le 22 octobre, le rapporteur, M. Bassinet, aujourd'hui sénateur, déposait des conclusions favorables. Elles furent adoptées à l'unanimité, moins une abstention. La production de photographies, montrant la Sorbonne et Cluny découverts face à face, avait achevé d'enlever les suffrages. Le 16 novembre, dès la rentrée, le Parlement ratifiait à son tour le traité, en votant la part des crédits qui incombait à l'État. Le 20 décembre, le décret, autorisant l'entreprise pour cause d'utilité publique, était rendu, et dès les premiers jours du mois de janvier suivant, la commission dite des indemnités de la Ville était saisie. Les vendeurs demandaient 1 150 000 francs, tant pour la valeur du terrain que pour les indemnités diverses auxquelles ils croyaient avoir droit. La commission, après avoir fixé l'offre amiable à 900 000 francs (1), invitait son président, M. Ernest Caron, dont la haute compétence nous a été si secourable, à élever ce prix, sans aller toutefois jusqu'au million. Et bientôt (9 mars) l'accord s'établissait sur le chiffre de 975 000 francs. Aux termes de la convention du 22 octobre, le sol à provenir de l'expropriation devait être converti en un square, et, dans la provision commune de 1 200 000 fr. la dépense de l'établissement de ce square était prévue (2). Le 1er juillet 1899, la Ville prenait possession du terrain ; le 15 avril 1900, le square était ouvert.

Un des rares plans de détail que nous possédions sur les alentours de la Sorbonne avant la Révolution — celui qui est annexé aux *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la Ville de Paris, par Jaillot, géographe du Roi (1775)* — porte, au coin de la rue de la Sorbonne et de la rue des Mathurins, l'indication rudimentaire d'une maison s'étendant en longueur sur la rue de la Sorbonne, avec accès sur la rue des Mathurins. Cette indication s'éclaircit, lorsqu'on la rapproche de la description contenue dans l'acte de vente du 16 messidor an III, laquelle comprend « un corps de logis, une cour en parterre, une petite allée d'acacias et de marronniers ». A cette maison était contigu un hôtel dont le plan de Jaillot indique aussi le périmètre sommairement, et qui a conservé

(1) Le terrain était évalué à 600 francs le mètre, soit, pour 1058 mètres, 634800 francs. Le surplus, 340200 sur 975000, était alloué : 1° pour le paiement des démolitions effectuées ; 2° pour le remboursement de l'indemnité de résiliation des marchés passés avec les architectes et les entrepreneurs de la construction projetée.

(2) Les frais de l'établissement du square se sont élevés à 75 000 francs, lesquels, ajoutés au prix d'achat du terrain (975 000 fr.), constituent une dépense totale de 1 050 000 francs. D'où une économie réalisée de 150 000 francs sur l'ensemble de l'opération.

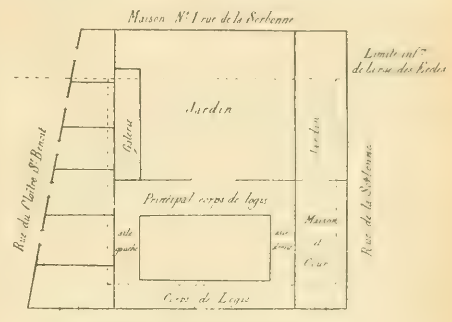
jusqu'au milieu du siècle dernier ses dispositions intérieures : — « cour, arrière-cour, bâtiments de fond, en côté, galerie, jardin ». Les baux du XVIIIe siècle que nous avons pu compulser, grâce à l'obligeance de M. Paul Delalain, nous ont remis ces dispositions sous les yeux, et M. Paul Delalain se rappelle très nettement lui-même les avoir vues dans son enfance, vers 1850. Enfin, derrière cette maison et cet hôtel, les bordant dans leur largeur, existait un autre hôtel qui, de la rue de la Sorbonne où il portait le n° 1, s'étendait, en deux corps de bâtiments séparés par une cour, jusqu'à la rue du Cloître Saint-Benoît. (Voir le croquis ci-contre.)

Ces deux hôtels et cette petite maison avaient leur histoire. L'hôtel de la rue de la Sorbonne avait été habité par le Maréchal de Catinat, nous l'avons établi dans nos *Derniers souvenirs de la Vieille Sorbonne*. L'autre hôtel, celui de la rue des Mathurins, avait appartenu à la sœur du Maréchal, femme de Claude Pucelle, « conseiller du Roy en ses conseils », dont le père l'avait acquis en 1665. Mme Pucelle était, avec Catinat de Croisilles qui habitait le même hôtel que son frère, l'affection préférée du Maréchal. A sa mort et à la suite d'un accord intervenu entre les enfants (1705), l'habitation était échue à Messire Omer Pucelle, « chevalier seigneur d'Orgemont, maréchal des camps et armées du Roy » ; et c'est une tradition conservée dans la famille Delalain que Catinat y venait souvent entretenir son neveu des campagnes douloureuses de la fin du règne qu'il avait contribué à illustrer. Point d'hôtes fameux pour la petite maison du coin de la rue de la Sorbonne, inscrite antérieurement sous le n° 24 de la rue des Mathurins, et qui, depuis 1791, avait pris le n° 374 (numéro de section). Un graveur, vers le milieu du XVIIIe siècle (1763), puis un dessinateur, dont le bail, signé le 3 avril 1788, « portait un loyer de 1 851 livres plus 185 livres une fois payées pour droit de chapelle », voilà ce que nous font connaître les actes de location.

Mais les mêmes actes nous apprennent que la petite maison qui, sous le nom de maison à l'Ymage de Saint-Martin, faisait partie dès le XVe siècle du cens de la Sorbonne, n'avait pas cessé d'appartenir à la Société. C'est à ce titre qu'elle était mise en vente le 16 messidor an III et adjugée au citoyen Depeuille, marchand d'estampes, au prix de 351 700 livres — valeur en assignats. D'autre part, les registres des Prieurs de la Société de la Sorbonne nous ont conservé le souvenir des baux passés avec le grand-père de Catinat, des difficultés soulevées par ses héritiers, des pourparlers auxquels avait donné lieu, entre propriétaires et locataire, l'établissement, en 1655, d'une porte cochère.

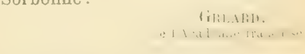
Or, c'est sur le terrain où ont existé la maison à *l'Ymage de Saint-Martin*, une partie de l'hôtel de Catinat et l'hôtel de sa sœur, Mme Pucelle, qu'est aujourd'hui le square.

L'emplacement a été restreint par l'élargissement de la rue des Mathurins et légèrement étendu, au contraire, par le tracé de la rue de Cluny. Mais le fonds est celui qui a été si longtemps la propriété de la Sorbonne. On en jugera par le croquis où sont représentés le périmètre des bâtiments anciens dans leur dessin général et celui du square que marque le pointillé. Avant les retranchements opérés en 1849, en 1853 et en 1857, la superficie totale était de 1 324 mètres. Elle est aujourd'hui de 1 058 mètres.



Tel qu'il se présente dans sa modeste enceinte, notre petit square mérite de recevoir un nom. Il n'en a pas encore. On a mis en avant celui de Catinat. Le piédestal serait bien étroit pour cette pure gloire d'honnête homme et de grand soldat. On a invoqué les titres de Cluny ; mais Cluny a sa ceinture de jardins. La Sorbonne ne peut-elle aussi faire valoir quelques droits ? Par son passé, nous venons de le voir, le square tient à la vieille Sorbonne, il y a ses racines, pour ainsi dire ; et il doit bien quelque chose à la nouvelle. Pourquoi ne pas l'appeler le square de la Sorbonne ?

GRÉARD.



LA CRISE VITICOLE

Quand l'express de Bordeaux-Cette arrive en gare de Béziers, on voit à deux cents mètres la ville qui se dresse sur une colline entourée de vieux remparts rajeunis. On dirait une ancienne forteresse oubliée là par hasard, et pour un esprit doué de quelque imagination, cette allure guerrière est comme un symbole du personnage que joue depuis deux mois la cité jusqu'alors seulement célèbre par ses arènes et ses représentations de drames antiques. Du haut de son rocher elle domine la plaine, et de toute

la plaine les regards des paysans se fixent sur elle, réglant leur conduite sur la sienne, attendant ses ordres. Elle a été, pour ainsi dire, la meneuse de cette étrange grève qui éclata au début de novembre, la grève des viticulteurs, et elle est devenue pour quelques semaines la capitale turbulente de trois départements : l'Aude, l'Hérault et les Pyrénées-Orientales. La première, elle a poussé le cri d'alarme : « Les vins ne se vendent pas ! » et, la première affolée par la misère prochaine, elle a sommé l'État de la secourir, le menaçant, s'il n'obéissait pas, d'une révolte ouverte contre le pouvoir central. Qu'y a-t-il de justifié dans cette attitude de rebelle ?

* * *

Nous sommes aux premiers jours d'octobre. Le temps est splendide, c'est le beau fixe. Les vendanges sont terminées. Les vins sont en foudre. Plus rien à faire dans les caves. On répand les fumiers, on effectue les transports de toute sorte, on badigeonne les plantes contre la chlorose. Le viticulteur établit sa comptabilité et se livre à des calculs pour déterminer le prix de revient de sa récolte. Il attend l'acheteur.

L'acheteur ne vient pas, ou, s'il vient, il offre des prix si bas que personne ne les accepte. La propriété résiste. Elle sait que la récolte en France n'est pas très importante et que les vins de 1901 sont bien constitués. Elle attend un moment plus favorable et que le commerce revienne de lui-même à des achats supérieurs. Il faut abandonner cet espoir. Le marché est encombré. Ici les vins sont douteux à cause des pluies ; là la futaille manque pour loger le vin qui a fermenté en cuve. Partout il y a des besoins pressants d'argent ; l'obligation de vendre s'impose impérieusement.

L'offre dépasse alors de beaucoup la demande, les propriétaires congédient leurs ouvriers afin d'économiser; les courtiers, profitant de l'occasion, proposent des prix ridicules. Durant quelques jours encore on refuse ; puis un beau matin on accepte : des caves se vendent à 2 fr. 50, 2 francs l'hectolitre, au lieu de 10 et 12 francs. Il arrive même que l'hectolitre se vend 0 fr. 50. C'est la ruine menaçante, non seulement pour le fabricant, mais pour l'ouvrier, pour l'industriel, pour toute la région. L'agitation commence. Les ouvriers agricoles sans ouvrage assiègent en foule les mairies et exigent des municipalités, que, pour les calmer provisoirement, elles les répartissent en série et leur distribuent du travail. Les paysans, se figurant que les propriétaires cachent leur or, profèrent des menaces contre ces capitalistes qui dans leur pensée les laissent mourir de faim par amour du lucre. Des propriétaires d'autre part, sans argent, et forcés de vendre leur récolte deux fois moins cher qu'elle ne leur a coûté, sont contraints à vendre leurs maisons et leurs champs. Des propriétés achetées 400 et 200 000 francs se vendent 75 et 50 000 francs. D'autres paient en vins ceux qui leur louent des cuves pour la conservation, d'autres encore remplissent en pleine rue pour rien les vases, les brocs, les bouteilles que leur apportent les petites gens. Un grand viticulteur du Midi, un marquis dont la propriété est voisine de la Camargue, y conduit par des canaux le contenu de ses foudres et l'y répand, plutôt que de l'abandonner à vil prix ; d'autres enfin, caressant une suprême illusion, embarquent leur vin sur des wagons et s'en vont eux-mêmes l'offrir jusque dans le Nord. Mauvais calcul ! On connaît leur misère. Ils doivent liquider tout ce qu'ils ont si difficilement transporté contre une bouchée de pain, pour ne pas avoir à ramener chez eux ce qu'ils ont exporté.

Les têtes sont chaudes dans le Midi. La colère remplace vite les lamentations. Les viticulteurs s'insurgent. Le pays bitterrois donne le signal.

A une dizaine de kilomètres de Béziers, se trouve un bourg, Cazouls-lès-Béziers. Le maire, M. Bertrand, est un homme de vingt-six à vingt-sept ans, grand, mince, anguleux, le visage basané et imberbe. Licencié en droit de la Faculté de Montpellier, il n'a pas perdu au contact de la grande ville la simplicité d'allure du paysan. M. Waldeck-Rousseau, pense-t-il, correspond directement avec les délégués des mineurs. Pourquoi ne correspondrait-il pas directement avec les viticulteurs ? Le gouvernement semble se désintéresser de la crise. Pour lui rappeler son existence, M. Bertrand fait du bruit. Il convie à une réunion les maires des communes voisines, et après des discussions orageuses, une délibération insurrectionnelle est prise, dont voici les passages principaux :

Les habitants de Cazouls-lès-Béziers, propriétaires et ouvriers agricoles réunis en séance, sous la présidence effective de leur conseiller général, de leur conseiller d'arrondissement, des municipalités voisines et de leur conseil municipal, après un examen approfondi de la terrible situation qui leur est créée par la crise de la viticulture, ont le regret de déclarer qu'il leur est tout à fait impossible de faire face à leurs dépenses.

Pour éviter la ruine définitive, demandent :

Que les poursuites pour non-payement soient suspendues et interdites jusqu'en décembre 1902 par décret, comme en 1870 ; déclarent que, si satisfaction ne leur est pas donnée dans un délai de quinze jours, ils cesseront complètement leurs affaires.

En attendant, la grève est déclarée. Les payements sont suspendus. Une commission est nommée pour prendre les mesures que comporte la situation et organiser la grève générale des viticulteurs.

Les frais occasionnés pour faits de grève devront être déclarés nuls.

Le lendemain, cinq villages imitent Cazouls. Bientôt tout l'Aude, tout l'Hérault, suivent l'exemple. Les Pyrénées-Orientales, le Gard lui-même adhèrent; Narbonne, Agde, Perpignan, tiennent des réunions tumultueuses. Béziers devient le centre de tout le mouvement, et dresse la liste des réformes exigées que voici :

1° Dégrèvement de l'impôt foncier, part afférente à l'Etat, pour l'exercice courant et pour 1902;

2° Que le garde des sceaux adresse aux tribunaux une circulaire les engageant à accorder les plus larges délais possibles aux débiteurs malheureux dans les départements viticoles;

3° Que l'État se montre plus libéral dans l'attribution de la subvention des 40 millions de la Banque de France aux caisses agricoles régionales de crédit, qu'il simplifie et facilite la constitution de ces caisses;

4° Que les tarifs de transport soient abaissés;

5° Que la loi sur le plâtrage soit abrogée;

6° Que la distribution du vin aux soldats soit étendue;

7° Que les droits d'octroi sur les vins soient totalement abolis;

8° Création de débouchés pour les vins français;

9° Que la falsification et le mouillage du vin soient impitoyablement réprimés;

10° Suppression pour les propriétaires, syndiqués ou non, vendant leurs propres vins, de l'obligation de la licence;

11° Remplacement du droit de circulation de 1 fr. 50 par un droit de statistique et de surveillance ne dépassant pas 25 centimes par hectolitre;

12° Suppression du privilège des bouilleurs de cru, à condition d'instituer le monopole de l'alcool par l'État à la place du privilège;

13° Suppression du sucrage des vendanges à prix réduits;

14° Que l'administration des contributions indirectes soit invitée, en attendant l'institution du monopole d'État, à se montrer excessivement tolérante pour la distillation des vins inférieurs ou avariés;

15° Homologation du tarif des transports.

Tous les corps élus jurent, si le gouvernement n'intervient pas, en dégrevant de l'impôt et en arrêtant les saisies du Crédit Foncier, de démissionner. Plus de maires! plus de conseillers municipaux! plus de conseillers généraux! peut-être même plus de députés, si les honorables consentaient à céder leurs honoraires! Les huissiers chassés à coups de bâton, et, s'ils résistent, à coups de fusil! Les percepteurs bousculés, frappés, et les receveurs rangés parmi les morts! D'un côté, la France; de l'autre, l'arrondissement de Béziers! Un État dans l'État! Quand le Midi bouge, il ne bouge pas à demi.

Hélas! le vin ne se vend pas mieux. J'ai parcouru les départements éprouvés au lendemain de l'arrêté de M. Bertrand. Ce n'était partout qu'une longue plainte. Des viticulteurs, dont les domaines valaient trois ans plus tôt deux et trois cent mille francs, avouent que leur récolte leur a coûté 50 000 francs, qu'ils ne la vendront pas 20 000 et qu'ils ne possèdent pas dans leur coffre-fort dix louis sonnant et trébuchant. Le spectre de la ruine danse sans cesse devant leurs yeux la plus grimaçante des danses. Et les jours passent sans que la situation se modifie. Le vin emplit les caves; la richesse produit la misère. Dans cet affolement général, alors que les uns se lamentent et que les autres conservent malgré tout au cœur un frêle et vague espoir, les Bitterois tendent le poing vers Paris, vers le ministère. Pensez donc! Béziers, la ville de plaisir, était naguère comme la Babylone du Midi. Les recettes des dernières années avaient été si fructueuses qu'on avait pu dire, sans trop d'exagération que, dans la ville d'Injalbert, chaque maison abritait un millionnaire. Aussi vous devinez, sous ce soleil ardent et caressant, la fête perpétuelle qu'on menait. On dépensait sans compter; qui n'avait pas pour sa journée cent francs d'argent de poche se croyait pauvre. Et adieu maintenant les concerts, les courses de taureaux, et le sourire des belles filles auxquelles la frénésie joyeuse des habitants avait élevé tout un quartier. Les pièces d'or se sont enfuies pour des jours nombreux. Ceux qui naguère payaient d'un billet bleu, comme d'un sou, une heure de plaisir, renvoient insoldées des factures de cinq francs. Montpellier, cité de grosses fortunes héréditaires, contemple un instant sans douleur la détresse de Béziers. Elle en voulait un peu aux Bitterrois, qui, atteints après elle par le phylloxera, n'avaient eu pour se défendre qu'à profiter des pénibles tâtonnements qu'elle avait dû la première risquer, sans savoir si elle réussirait. Elle leur en voulait un peu du luxe criard qu'ils affichaient, et de cet amour de la vie facile qu'ils avaient pris si facilement. Elle croit que la mévente l'atteindra moins, et confiante dans ses capitaux, elle garde au milieu de ces populations atterrées une sérénité dédaigneuse. Ironique et froide, haussant les épaules au récit des réclamations que présentent ses voisins abattus, elle se contente d'une démarche courtoise auprès du préfet, pour demander poliment le dégrèvement de l'impôt et des délais pour les créances. Il lui faut bientôt renoncer à cette attitude presque indifférente. Comme les vins de la plaine, les vins de coteaux demeurent au magasin. A leur tour les Montpelliérains connaissent la pauvreté. Aujourd'hui, les plus considérables propriétaires retournent impayées des traites de cent, deux cents francs, avec cette simple note : « Impossible, attendez. » Un mois s'est écoulé. On n'achète pas davantage. Naguère les négociants achetaient une cave entière; aujourd'hui ils prennent quelques foudres. Il n'y a plus de spéculateurs, de grands

commerçants acquérant 100 ou 200 000 hectolitres de vin dans une semaine. Le marché s'alimente au jour le jour, et, pressés d'argent, plus que jamais, les viticulteurs continuent à céder leur marchandise à vil prix.

*
* *

Si tenté que l'on soit de ressentir quelque défiance à l'égard des manifestations méridionales, on peut dire et répéter que celle-là a des raisons douloureuses et graves. La crise viticole existe, les vins ne se vendent pas en effet, et la situation critique, que crée cette mévente, augmente chaque jour en acuité. La ruine est imminente.

Les raisons de ce malheur ne datent pas d'hier. C'est à tort cependant qu'on en accuse la concurrence étrangère : nous achetons à l'étranger tout au plus deux à trois millions d'hectolitres, et bien qu'il soit vrai que nos exportations diminuent, comme nous n'exportons guère que des vins de choix, seuls les fabricants de la Gironde et de la Bourgogne auraient subi sur ce point un dommage. Pendant la période la plus brillante de notre exportation, de 1865 à 1880, nous n'exportions guère en moyenne que 3 102 000 hectolitres. Aujourd'hui, l'Espagne exporte plus de 6 millions au lieu de 1 500 000 en 1874 et l'Italie plus de 3 millions au lieu de 300 000 en 1872. L'accroissement continuel du vignoble algérien, qui récolte plus de 5 millions d'hectolitres en reçoit à peine 100 000 de France, et en expédie jusqu'à 4 653 000, est plus inquiétant. Toutefois ces causes, de même que le développement tout local de la consommation de la bière et du cidre, ne sont que des causes secondaires.

La cause principale ou, plus justement, la cause unique, est plus profonde et plus lointaine. Quand il fallut, il y a une quinzaine d'années, reconstituer le vignoble détruit par le phylloxera, non seulement les travaux nécessaires absorbèrent tout un capital, mais ils suspendirent encore durant cinq, six, et sept années tous revenus, jusqu'à ce que les nouveaux plants pussent produire. De plus, le matériel vinaire, qui comprend des cuves et des foudres de 5 à 600 hectolitres, coûtant de 6 à 7 francs l'hectolitre, avait été détérioré. Les premiers bénéfices furent employés à en construire un autre. Survinrent deux années mauvaises, la première mit les viticulteurs à court d'argent, la seconde les dépouilla complètement.

Les vignerons seraient peut-être parvenus tout de même à se sauver, s'ils avaient vendu tout le vin qu'ils fabriquaient. Malheureusement le Midi fabrique deux fois plus de vin que nous n'en consommons. Là tout est planté de vignes, et il n'est pas un banc de sable, une bande de rochers qui ne soit transformée en minuscule vignoble. Bien plus, à l'aide de procédés tels que la taille longue, on *force* la vigne, et l'on fait produire à un seul pied deux hectos au lieu d'un demi qu'il donnait jadis. Ne cherchez point dans ces contrées d'autre culture : le plus petit paysan a sa vigne, dont il vit, fasciné par l'exemple de ceux qui, il y a vingt, trente ans, réalisèrent de fantastiques fortunes. Dès qu'on quitte Toulouse, ce n'est plus à perte de vue que vignobles, et jusque sur les bords des étangs salés d'Agde et de Thau, j'ai trouvé des rangées de sarments. Aussi quel a été le résultat de cette ardeur folle ? En 1890, les six départements du Midi donnaient 12 millions d'hectos ; en 1893 ils en ont donné 17,1. En 1880 la France donne 29 millions d'hectos, en 1890 27 400 000 ; en 1896 44 millions ; en 1900 67 352 000. Le Midi à lui seul donne cette même année 27 millions, et le seul département de l'Hérault 11 496 000 ; de 1899 à 1900, en un an, la production totale est montée de 19 millions. Un village des Pyrénées-Orientales, qui produisait naguère 2 000 hectolitres, en produit actuellement 25 000. Ajoutez à cela que la production s'accroît en même temps dans les autres départements, qu'elle a quadruplé dans l'Yonne et décuplé dans la Vendée ; qu'on a récolté en outre, en 1900, 906 000 hectolitres de vins de sucre, 1 115 000 de vins de marcs, et qu'il reste de la campagne précédente un stock de 22 millions non vendu et de qualité contestable, et vous vous expliquerez que les vins du Midi ne rencontrent pas d'acheteurs et tombent à des prix dérisoires. Nous sommes en présence d'une production dépassant de 20 millions les besoins de la consommation telle qu'elle était en 1900. Cette année on présume que la production atteindra 50 millions. Il faut donc attendre, pour écouler le stock de 22 millions, que les vins de bonne qualité soient vendus, avec les vins de qualité inférieure de 1901. Mais les vignerons n'ont plus un capital qui leur permette d'attendre. Depuis les dépenses nécessitées par le phylloxera et la reconstitution du matériel vinaire, ils vivent au jour le jour de leur gain. Que faire ?

*
* *

Ce ne sont pas les médecins qui manquent à un malade. Praticiens ou vieilles femmes radoteuses se serrent autour de son lit et lui recommandent les drogues les plus diverses. Ils ne manquent pas non plus au Midi. Conseillers, critiques, donneurs de remèdes de tous côtés accourent. Il n'est pas jusqu'au plus obscur des citoyens qui n'ait hautement exprimé son avis : « Déplantez les champs de vigne, dit le maire de Narbonne, cultivez de nouveau les oliviers, les pêchers, les cerisiers, les amandiers. De cette façon seule, vous pourrez ralentir la surproduction... Sans doute, murmurent les vignerons, sans doute...

mais que le voisin commence, qu'il arrache le sarment le premier... » Mais le voisin n'arrache rien, il plante, au contraire. « Il faut des débouchés nouveaux, dit le comité montpelliérains du Vin de France. Envoyez dans le Nord des délégués, qu'ils dressent un savant rapport, où ils feront connaître la nature et la quantité de la production locale, les lieux où l'on peut établir des débits, les hommes auxquels on pourra les confier; organisez dans toutes les régions réfractaires au vin une active propagande. Et les mémoires s'entassent au Comité. — Fabriquez avec les raisins du sirop, dit le directeur de la station œnologique de Narbonne; il faut gazéifier le vin et en tirer des produits qui puissent concurrencer la bière et le cidre. Coupez aussi le vin vous-mêmes au lieu de vous adresser à l'Espagne. — L'argent fait défaut, dit un député. Constituez solidement le crédit agricole, et vous aurez tout de suite les fonds nécessaires à l'exploitation du sol et à l'entretien de la famille. Avant un mois, vous pouvez y parvenir. Créez d'abord un syndicat, puis dans ce syndicat une caisse de crédit, et ensuite une caisse régionale. Il suffit de quelques personnes d'initiative pour que ces institutions fonctionnent immédiatement. Les fonds seront fournis par la caisse régionale, qui reçoit sa part des 40 millions versés par la Banque de France. Ajoutez à cela l'usage des warrants agricoles, vous voilà sauvés. — Réprimez plus durement les fraudeurs, dit un autre, ils sont innombrables, malgré toutes les mesures prises contre eux. Débarrassez-vous-en à tout prix. — Supprimez les bouilleurs de cru, s'écrie Béziers. Ce sont eux qui nous tuent. Employez les alcools industriels dans tous les cas seulement où l'on emploie le pétrole, et tirez des vins l'alcool de consommation.

Vous devinez l'accueil que font les bouilleurs de cru à cette objurgation. Ainsi, tout le long du jour, causent et discutent les médecins occasionnels, tandis que les propriétaires contemplent leur récolte qui ne s'en va pas, et que la seule fermeté qu'on remarque dans les marchés, est la fermeté du bas prix.

Pour remédier à cette situation, qu'a fait le législateur? Il a fait ce qu'il a pu. Il a frappé les vins exotiques d'un droit de 7 à 12 francs par hectolitre, et ces vins n'entrent plus qu'en nombre insignifiant. Par la réforme des boissons, il a baissé les droits à Paris de 18 francs par hecto à 1 fr. 50. Il a aboli les droits d'octroi partiellement ou complètement. Une seule ville, Lille, à cause de l'importance de sa taxe, avait demandé un sursis. M. Augé, député, a fait une démarche auprès du ministre des Finances et Lille a accepté de voter la loi de suppression. En outre la détaxe des sucres pour les vendanges a été supprimée. Le sucrage, qui revenait à 24 francs par hecto, a été porté à 60 francs... Ainsi est arrêtée la fabrication des vins sucrés.

La question des transports a été aussi étudiée. On paie, dans le Midi, pour le transport en wagon, 3 fr. 25 par hecto pour 8 à 900 kilomètres de trajet. Mais pour le transport de petit tonnage, on paie 47 fr. 50, alors que, pour le transport de 7 000 kilogrammes, on ne paie que 29 francs. Cette différence est injuste. Il faudrait la réduire et harmoniser les tarifs.

Le ministre des Finances enfin a appelé les trésoriers-payeurs généraux pour les consulter sur les mesures à prendre, et le gouvernement a promis d'intervenir auprès du Crédit Foncier pour lui demander d'attendre le paiement des sommes prêtées aux vignerons.

Palliatifs insuffisants, promesses stériles! Quand l'interpellation sur la crise viticole vint devant le Parlement, les députés s'enfuirent; à peine en demeura-t-il cinquante dans la salle de séances. En réponse à tant d'insouciance, les habitants d'Estagel, dans les Pyrénées-Orientales, ont, la semaine dernière, frappé et chassé les huissiers qui voulaient opérer des saisies au préjudice de quelques viticulteurs.

N'y a-t-il donc pas un remède vraiment pratique et efficace? Il semble bien que M. Augé, député de la deuxième circonscription de Béziers, l'ait trouvé. Au cours de l'interpellation, il a déposé un projet de loi, qui passa d'abord inaperçu et fut pris pour une simple boutade méridionale. En réfléchissant, on se rend compte qu'il renferme en germe la solution de la crise.

Que demande M. Augé? Une prime de 0 fr. 50 par degré alcoolique pour les vins livrés à la distillation. Avec quoi paie-t-il cette prime? Avec les ressources obtenues en majorant de 1 franc par hecto le droit de circulation sur les vins. Il suppose qu'on distillera 10 millions d'hectos de vin inférieurs dosant 8 à 9 degrés, ce qui représentera une prime totale de 10 à 15 millions. Or, la consommation taxée atteignant et dépassant même 45 millions, on aurait aisément, avec la majoration de 1 franc sur le droit de circulation, la somme nécessaire au paiement des primes. Voilà une loi qui s'équilibre, et on ne demande rien à l'État.

Ce projet présente des avantages considérables. Une fois la prime votée, les vins les plus inférieurs valent tout de suite au moins 6 francs l'hecto, et la hausse sur les bons vins se produit aussitôt. Le commerce n'hésite plus alors à faire des achats importants, assuré qu'il est de pouvoir tirer un parti avantageux des vins qui pourraient s'avarier. Les transactions commerciales deviennent plus nombreuses : la crise insensiblement s'atténue pour dis-

paraître ensuite complètement. La distillation fait son œuvre; les vins douteux sont brûlés, le marché est allégé. Le consommateur reçoit une marchandise meilleure, plus saine, il y gagne à son tour. L'État perçoit tout le bénéfice de la distillation et encaisse les droits sur l'alcool. Et ici pas de fraude possible. Si on veut la prime, il faut distiller sous les yeux de la régie, qui prend le trois-six en charge. Le principe du privilège des bouilleurs de cru n'est pas atteint : il reste intact et en use qui veut.

On aura, dit-on, beaucoup de trois-six de vin. C'est vrai, les fabricants de liqueurs n'en seront que mieux servis, et le trois-six d'industrie prendra alors le chemin de l'usine : il chauffera, il éclairera, il actionnera la machine. L'État lui-même a un grand intérêt à ce qu'on distille les vins sous ses yeux. Il perçoit sûrement alors les droits sur l'alcool. Et si on distille 10 à 12 millions d'hectos de vin, on produit environ 1 million d'hectos de trois-six qui représentent 220 millions de droits. Ne donne-t-on pas d'ailleurs des primes à la sériciculture, à l'industrie sucrière, à la culture du lin, à la marine marchande? Ici la prime que l'on demandera pour les vins de chaudière ne grèvera pas le budget; au contraire elle remplira les caisses du Trésor.

Tous les remèdes proposés jusqu'à ce jour ne sont rien à côté de ce projet qu'a si bien défendu la *Revue de Viticulture*. Il résout le problème, enraye la mévente. Ses effets sont certains et immédiats. Et, chose remarquable, il donne satisfaction à tout le monde, aux viticulteurs, au commerce, à la consommation, à l'État. Seuls, les fabricants d'alcools d'industrie pourront se trouver momentanément lésés, à cause de l'encombrement, au début, du marché de l'alcool. La Chambre votera-t-elle le projet? Voilà qui demeure mystérieux. Elle a constitué une commission, qui est chargée d'ouvrir auprès de toutes les personnes compétentes une enquête relative à la crise. Nous savons trop en France ce que font les commissions et les enquêtes pour nous bercer de belles espérances, malgré le zèle des commissaires et l'intelligence du rapporteur, M. Clémentel. Chez nous, pourrait-on dire, tout finit par des enquêtes. La situation est grave cependant, il ne faut point chercher à la dissimuler. Il est des malheurs qu'il faut avoir le courage de regarder bien en face. La crise viticole est de ceux-là, et depuis deux mois qu'elle existe, après tant de réunions, tant de discours, tant de menaces, tant de plaintes, elle ne fait chaque jour qu'empirer. Et, avec le Midi, sait-on jamais ce qui peut arriver?

Paul Violland.

L'AME DE SAINTE ALDA

Conte de Noël.

I

Il y avait une fois — c'est une légende d'un temps très lointain — un puissant comte du nom de Henry. Ce comte était beau, brave, mais inconstant. Lui-même, avec un rire de mauvais augure, ne l'avait-il pas dit maintes fois : plus facile serait, pour un cœur refroidi, de se remettre à battre, qu'à mon cœur frémissant de s'immobiliser en un unique amour? Et pourtant, cette chose-là parut bien près d'advenir à l'insouciant seigneur. D'aventure, il rencontra la fille d'un haut baron, Alda, presque une enfant encore. Leurs regards se croisèrent; un instant elle arrêta sur l'inconnu ses longs yeux timides, bien différents en cela, de tous ceux que le comte avait jusqu'ici trouvés beaux; et l'âme changeante de Henry en resta charmée. Décidé sur l'heure, le comte fit presque aussitôt sa demande : le père de la jeune fille y accéda.

Les premiers temps de cette union furent très heureux, Henry aimait d'une façon autre et meilleure que jusqu'alors il n'avait fait, car, pour la première fois, il respectait ce qu'il aimait.

Quant à la jeune comtesse, que son mari appelait « sa sainte aux blanches mains », ingénument elle croyait en l'éternité des affections humaines. Pauvre Alda! ce que le comte aimait d'elle, c'était le blond de ses cheveux, l'éclat nacré de son teint. Or, quel regard à la fin ne se lasse même de la beauté? Tout amour qui dure ne saurait l'avoir pour unique objet. Seule l'âme, toujours autre et toujours la même, à la fois changeante et éternelle, peut inspirer un éternel amour. Mais que savait Henry de l'âme de la jeune femme? Songeait-il seulement qu'elle en avait une?

Bientôt arriva l'inévitable. Brusquement, ainsi qu'il l'avait aimée, il se détacha d'elle. Henry s'éprit d'une bohémienne au teint brun; ensuite ce fut d'une autre femme : le cœur volage retournait à l'inconstance d'autrefois.

Trop fière pour se plaindre, trop profondément aimante pour oublier, la comtesse déroba tristesse et rancœur sous une indifférence d'emprunt; elle pleura sous un sourire figé. Oh! le long, le dur martyre! Tout lui était insulte et misère : les honneurs qu'on lui rendait comme à haute et puissante dame, et le rire sonore du comte, et ce bruit qu'il menait, et jusqu'à son respect qui semblait à l'abandonnée une aumône. Ce nom qu'elle tenait de lui, sous lequel elle devait vivre, sous lequel il lui faudrait mourir, puis dormir dans la poussière des

siècles, comme ce nom la crucifiait en son orgueil! Qu'elle eût voulu crier : « Je le lui rends », ensuite, ignorée de tous, sombrer dans sa détresse! Un infini désir se levait en cette âme douloureuse : disparaître, le délivrer d'elle.

Hélas! elle gênait si peu!... Le comte ne se souvenait guère d'elle que s'il venait à la rencontrer; or, il ne la vit plus que rarement. En dehors de quelques nécessités de bienséance, elle vivait loin du monde, au fond du château, sans plainte, sinon résignée. Résignée, lui appartenait-il de l'être? pouvait-elle empêcher son cœur de s'épuiser en inutile tendresse? L'âme de quelques-uns ressemble à ces vasques trop pleines, que le filet d'eau vive qui sourd à l'intérieur condamne à n'être jamais assez vastes; et c'est alors le débordement continu, silencieux, dans le vide, dans l'immensité muette.

Alda ne sortit plus désormais que pour aller vers les souffrants, portant à l'un le sourire de ses lèvres pâlissantes, à cet autre la larme toujours éclose dans le fond de ses yeux.

Ainsi aimée de tous, hormis du seul dont elle eût voulu l'être, la douce femme, qui n'attendait plus rien, voyait ses forces faiblir, sa jeunesse, dès avant l'heure, l'abandonner.

Cesser d'espérer, n'est-ce pas, le plus souvent, cesser aussi de vivre? Le moment vint où la comtesse ne quitta plus sa chambre, puis son lit; et, par une blanche matinée de Noël, elle mourut enfin, croyant emporter de son existence terrestre l'amère certitude que cette chose-là était possible : aimer en vain.

Les vassaux déposèrent force couronnes sur son cercueil, et ils disaient, parlant d'elle : « Notre comtesse, sainte Alda. » Henry eut un remords et pleura. Mais les larmes de Henry témoignaient-elles d'autre chose que d'un regret pour une apparence disparue, pour l'évanouissement d'une forme visible? Quant à la créature de bonté, d'inaltérable tendresse qu'était Alda, la véritable Alda, celle que la mort même ne pouvait détruire, comment le comte se serait-il affligé de l'avoir perdue, puisqu'il ne l'avait jamais connue, pas même soupçonnée! La morte, au fond de sa tombe, n'était guère plus loin de lui qu'elle ne l'avait été durant sa vie.

II

« Sainte Alda », l'avaient nommée les pauvres; « sainte Alda », la nomma le Seigneur, Dieu de justice, lorsqu'il l'accueillit au seuil de son grand paradis, où les chœurs des anges chantaient : Noël! Désormais l'âme de la comtesse habitait le séjour de gloire.

Sans doute, ayant quitté la terre, elle en avait fini avec les terrestres misères? Hélas! le souvenir est-il pour la douleur autre chose que sa propre éternité? Et voici : l'âme fidèle d'Alda se souvenait; la comtesse, au sein de la mort, n'avait pas trouvé le repos.

La fleur cueillie souffre, car la sève ne monte plus vers elle; ainsi son sourire de bienheureuse coûtait à Alda un constant effort, car il ne montait point de son cœur. On eût dit qu'en vertu d'une loi de pesanteur sa pensée retombât sans cesse vers la terre, où, à jamais, la retenait son amour. La brume des terrestres larmes obscurcissait, par delà le tombeau, jusqu'aux radieux espaces où l'âme de la sainte errait dépaysée et sans joie.

Dieu eut pitié et envoya vers elle le mot : « Oublie. » Mais alors Alda, la résignée, eut une révolte; de toute sa force, elle cria vers Dieu :

« Oublier, ô Seigneur, quand j'ai souffert d'oubli jusqu'à mourir; oublier, quand je sais que toutes larmes qui durent, toutes impérissables douleurs sont nées de l'oubli; que lui seul est le mal, la véritable mort, la grande malédiction qui pèse sur les hommes! Oublier, lorsque au pied des autels, la main sur les saints livres, je jurai d'aimer dans la mort comme dans la vie, dans le temps qui s'écoule et dans l'éternité qui demeure! Seigneur, je tiens mon serment, puisque je suis fidèle, puisque je me souviens, puisque j'aime! Loin de moi la coupe empoisonnée de l'oubli! »

Dieu répondit :

« Si tu ne veux pas oublier, alors aime encore davantage. Là-bas, sur la lointaine terre, tu t'es vite découragée de souffrir, et la mort que ta faiblesse implorait te fut trop tôt accordée. Lasse de la lutte et trahie par la vie, tu crus pouvoir te dire que mes créatures aimaient parfois en vain. L'amour n'est jamais vain, il suffit qu'il soit assez grand.

« Si maintenant la tendresse déborde de ton cœur jusqu'à pouvoir remplir celui même de l'oublieux, redescends vers la terre; reprends forme, vie, apparence, mais que l'immatérielle et impérissable beauté, dont tu es désormais en possession, transparaisse aux regards des hommes; que, par ma volonté, ton âme, faite visible et tangible, se manifeste à eux; qu'ils connaissent cette Alda qui fut agréable à mes yeux, l'autre Alda, l'intérieure, l'éternellement vivante, radieuse de splendeur morale, rayonnante de sa propre perfection, celle enfin que les hommes eussent dû pressentir et aimer derrière la créature formée de cendre et d'eau, — qu'ils virent seule. Toi, mon élue, je te renvoie à cette heure vers eux. Qu'ils soient de toi éblouis! »

A peine le Tout-Puissant avait-il dit, que des régions terrestres un nuage monta et, floconneux, opaque, enveloppant la sainte comme d'un voile, l'emporta vers la terre.

III

Le jour commençait à poindre. Le nuage indécis planait au-dessus d'une forêt qu'autrefois Alda avait aimée. Soudain, comme attiré par un carrefour, sorte de rendez-vous de chasse, le nuage oscilla de nouveau et vint s'abattre mollement sur une croix au pied de laquelle, bien des fois, Alda, humble femme mortelle et misérable, avait prié.

Les premiers rayons du levant étincelèrent, le nuage s'évapora, remontant vers le ciel. Alda, laissée sur les degrés de pierre, apparut resplendissante de jeunesse éternelle, d'éclat que le temps n'altère plus, belle enfin de toute sa bonté, belle de la douceur de son pardon, de l'infinitude de son amour. Elle priait. Sa longue chevelure, or ruisselant, — et non plus de couleur effacée, ainsi qu'elle avait été jadis, — se répandait derrière elle en un royal manteau. Mais c'était sous de simples habits de fille des champs que transparaissait sa grâce immatérielle. Levé vers les cieux, son visage éclairait comme une lumière très blanche ; de ses yeux, sombres à force d'être profonds, montait, pareille à une flamme, l'ardeur de son espérance : de tout son être prosterné se répandait, comme un encens, la suavité de son cœur.

Soudain la forêt s'anime, des abois retentissent, les joyeux cors sonnent. La sainte tressaille. Nul doute : le comte, dès l'aube, est en chasse.

Quelques instants s'écoulent; puis, impétueux comme à son ordinaire, bien en avant de tous les autres, le comte Henry, plume au vent, droit et souple sur son cheval, sort de la feuillée.

Une surprise lui fait violemment attirer à lui les rênes de sa monture. Il vient d'apercevoir la sainte et, ébloui d'une beauté inconnue à ses yeux, — inconnue à la terre, — il demeure sans souffle, croyant presque à une apparition qu'un seul de ses mouvements ferait s'évanouir. Cependant, comme la vision persiste, il se hasarde, sans quitter du regard la radieuse jeune femme, à descendre de cheval, abandonnant les guides sur le cou de l'animal ; puis, lentement, s'imaginant toujours qu'elle va disparaître, il s'avance. Bientôt, il est proche à toucher le bout de ses cheveux; doutant encore, il avance la main, et frémit au contact des longs fils soyeux. Alda ne bouge pas; elle semble perdue en une extase, ne voir ni n'entendre. Alors, troublé comme il ne fut jamais, le comte commence à faire le tour de la croix. De la tête aux pieds, de profil et de face, il contemple ; il emplit ses regards de la divine créature dont il n'ose interrompre l'oraison. De tout son être il tremble, car c'est bien celle-là, l'unique, la splendeur et la grâce, la toute-frêle et la toute-puissante, que même ses songes n'avaient pu incliner jusqu'à lui.

La sainte fait un mouvement, elle se relève enfin. Debout sur la plus haute marche, juste en face du comte, elle laisse son regard tomber sur lui. Sans manifester ni crainte ni surprise, avec une douceur infinie, — la douceur de son âme, — elle sourit. Le comte subjugué se laisse glisser sur la pierre usée de la croix, à genoux comme eût pu le faire le plus humble de ses paysans. Élevant les mains vers la sainte :

— Qui êtes-vous, dit-il, vous qui m'apparaissez divine comme un songe ? Si vos lèvres ne sont pas faites uniquement d'un rayon de la sanglante aurore qui meurt à l'horizon, si le regard de vos yeux n'est pas un simple mirage des grands océans bleus, un reflet des longs rêves enfouis au cœur des hommes, — oh ! alors, parlez, et que le frisson de la vie, pareil à la roseur des roses, coure sur votre teint... Qui donc êtes-vous, vous qui paraissez bonne comme aucune créature sur terre ne fut jamais?

A cet endroit de son invocation, en présence de l'image surnaturelle d'Alda, un souvenir de l'oubliée passa soudain en la mémoire insoucieuse du comte. A mi-voix, et comme pour lui-même, il ajouta :

— Aucune, hormis peut-être la comtesse Alda.

La sainte sentit son cœur tressaillir en entendant son nom :

— Relevez-vous, dit-elle.

Sa voix, accent même de son âme, la pure entre toutes, jeta le comte dans une émotion profonde ; c'était comme la voix des choses inconnues.

Alda poursuivit :

— Qui je suis ?

Embarrassée, elle s'arrêta. Alors, une rougeur divine descendant sur son front, elle acheva :

— Une pauvre créature abandonnée, et je cherche refuge aux pieds de Celui qui fut, à son heure, le plus abandonné d'entre les hommes.

La main transparente de la sainte se leva avec ces derniers mots pour désigner la croix ; et c'était bien toujours Alda aux blanches mains.

Henry avait bondi :

— Abandonnée, toi, si belle ! s'écria-t-il. Ah ! permets que je t'emmène. N'en doute pas, c'est le Dieu que tu pries qui m'envoya vers toi !

Déjà le passionné seigneur s'élançait sur les degrés de la croix. La sainte, d'un geste, l'arrêta.

— Vous suivre ! fit-elle, et la comtesse Alda, dont le nom, tout à l'heure, était sur vos lèvres ?

— Alda ? répéta Henry surpris, Alda, mais elle est morte, morte un jour de Noël, il y a déjà longtemps ; je suis absolument libre.

Un soupir monta aux lèvres de la bienheureuse, qui, depuis quelques instants, reprenait la terrestre

existence, c'est-à-dire celle des choses amères :

— Libre ! ne vous souvenez-vous jamais d'elle ?

Cette question fit sourire le comte :

— Alda était une sainte, répondit-il ; elle est en paradis... Mais vous, vous êtes là, si près de moi ! et je vous aime. Votre beauté emplit mon âme ; je sens tout mon passé, avec ses multiples souvenirs, fondre comme une neige sous le rayon nouveau. Soyez ma reine, ma comtesse, la seule que je connaisse, la seule que je me rappelle avoir jamais aimé et que je veuille aimer toujours.

Ces paroles allaient tout à l'encontre de ce que voulait Alda, et l'accent du reproche vibra dans la voix de la triste élue lorsqu'elle reprit :

— Vous avez dit ces choses au moins à une femme déjà : cette femme est oubliée. Vous croirai-je, moi, humble fille qui n'ai ni rang ni fortune ?

— Qui vous valut jamais ! répondit impétueusement Henry.

Alda descendit d'un degré l'escalier de la croix, et, mettant enfin sa main dans la main tendue du comte, elle fixa sur lui un regard lourd des chagrins d'autrefois :

— Même la comtesse Alda ? demanda-t-elle encore.

Éperdu, le comte posa ses lèvres sur la main qui tremblait dans les siennes :

— Même la comtesse Alda.

Alors la sainte abaissa ses paupières pour retenir une larme jaillissante, et, sans rien dire de plus, elle suivit le comte Henry.

IV

La nouvelle comtesse ne tarda pas à être — comme autrefois — adorée de son peuple, bénie des misérables ; car ses pieds, si légers qu'ils ne laissaient nulle trace, la portaient vers toutes les détresses, et ses mains, si pâles qu'on les aurait crues faites de deux rayons de lune, guérissaient toutes les blessures. Aux affligés, sa voix profonde et fraîche comme le souffle des nuits parlait d'apaisement, de joie, de réunion sans fin. Oh ! qu'elle savait conter les merveilles du paradis, cette sainte qui en était sortie avec tant d'allégresse ! Ainsi, autour d'Alda, les âmes faiblissantes se sentaient raffermies ; à défaut du bonheur, elles trouvaient le courage, puis, patientes et braves, reprenaient leur attente dans la vie passagère.

Quant à Henry, perdu en une extase, il suivait pas à pas la céleste créature qui avait mis en souriant sa splendeur dans sa vie, sa douceur dans son cœur. Il ne voyait, n'entendait, n'écoutait qu'elle sur terre, s'enivrant de la chanson de sa voix. Du fond de son adoration maintenant il lui arrivait de dire :

— Oh ! toi qui sembles avoir la prescience de toutes choses, assure-moi que l'éternité n'est pas un simple rêve fait par quelques heureux ; affirme-moi que, l'un à l'autre à jamais liés, nous verrons par delà cette vie le temps sans terme couler rapide et doux, comme se succèdent pour nous les jours sur la terre. S'aimer, et c'est assez ! sentir nos âmes vivre l'une par l'autre, et c'est toutes les délices du ciel ! »

Était-elle enfin contente, la comtesse Alda ? Las ! l'est-on jamais sur terre ? L'amour passionné, exclusif que lui portait le comte était, en somme, aussi aveugle que son indifférence d'autrefois.

Mais Alda, on le sait, était douée de la longue patience. Elle pensa que toute l'erreur de Henry consistait en ceci : ne voir des êtres, des choses même, que leur surface, ne retenir de tout rien autre que l'apparence, laquelle oscille, varie, fuit et ne vaut que comme indice révélateur. A elle, Alda, de lui rendre enfin transparent ce qu'il ne soupçonnait même pas, de faire apparaître à ses yeux le monde vrai en son impérissable aspect.

Henry, pour la suivre, s'asseyait maintenant au foyer des humbles. Mais la jeune femme le sentait attentif à son geste, à sa voix, plus qu'au sens même de ses paroles, qui s'adressaient trop bien, pour qu'il les entendît, au cœur même de tous les misérables ; lui, il ne savait que distribuer son or, et cela surtout affligeait la sainte. Elle se faisait plus douce encore, et, toute persuasive, disait :

— Comte Henry, mon cher seigneur, ne saurez-vous jamais comprendre ni aimer les autres hommes, vos frères ? Faites effort, dépassez l'apparence, cherchez leur âme ; tous, même les plus infimes, regardez-les à l'âme, et vous cesserez d'être si loin de ceux que vous croyez toucher. L'âme des êtres est belle comme la pure lumière. Rien n'est réel que l'âme, et, tandis que nos corps fléchissent, notre âme, en nous, grandit et resplendit jusqu'à exister seule. Alors les hommes sont libérés ; de leur être misérable ils ont fait une âme éternelle, la leur, ils se sont eux-mêmes réalisés. L'âme est le commencement et la fin de tout, l'aspiration première comme la splendeur dernière ; c'est pourquoi nous devons regarder, non plus seulement les hommes, mais les choses mêmes à l'âme. L'âme des choses est sereine, elle est lumière et vérité ; l'âme du monde entier éblouit ; en elle s'effacent enfin l'obscurité et le doute, en elle s'ouvrent pleinement nos yeux. Tout est beau, car tout est profond. Nul, dans l'éternité, n'est plus grand ni plus petit, car chacun remplit la tâche pour lui seul marquée, car chacun a sa part de bien, sa part d'amour, sa part d'enivrement au sein de l'infini ; car en chacun de nous et de tous les êtres se perd, se fond, s'annihile un peu de la matière qui pèse et du mal qui accable.

Mais à tous ces discours, le comte, insoucieux, répondait :

— J'aime ce que vous aimez, tout ce que vous touchez me paraît pur, tout ce que vous voyez me ravit. Sans même chercher à vous comprendre, je vous crois.

Et il ajoutait d'un air de joie :

— L'éternel, pour mon cœur, est-ce autre chose que la durée de ta tendresse? Où donc est l'infini, sinon dans l'ombre de tes prunelles? Toute l'harmonie des sphères ne vaudra pas pour moi le rythme de ton pas, la sveltesse de ta forme — irréelle — et trop belle pour être née en notre monde. Parle, je t'écoute ; marche, je te suis.

Alda secouait la tête et soupirait : non, ce n'était point une telle réponse qu'elle voulait remporter; non, l'heure achetée par elle au prix de tant d'efforts, l'heure heureuse où Henry quitterait le songe obscur de sa vie trop inconsciente pour le plein réveil de l'esprit et de la vérité, où il aimerait enfin d'impérissable amour son amie Alda, non, cette heure-là n'avait point encore sonné.

V

Le temps passait; or jamais en vain les jours ont-ils coulé? Henry, insensiblement incliné à la réflexion, sentit à la longue sourdre en son cœur comme une honte de sa vie toute d'impulsion, uniquement tissée de l'instant présent. Par degrés, il rentra en lui-même, cherchant presque le sens des heures qui lui étaient faites si douces. Son cœur devenait profond ; son amour plus encore, et son bonheur, hélas ! s'en altérait d'autant : car, au monde troublé où nous sommes, devenir plus conscient ne conduit guère à être plus heureux. C'est ainsi que du passé de Henry un remords lentement montait, et c'était le souvenir de la comtesse Alda. Entre sa félicité et lui, la morte maintenant passait ; Alda l'oubliée, sortie du tombeau, était rentrée dans sa demeure, et cela à la lettre, sans qu'il y eût pris garde. La rayonnante présence de la nouvelle comtesse avait ramené au foyer la douceur pénétrante de la première.

A l'encontre de Henry, dont le regard se voilait, celui de la sainte devenait chaque jour plus lumineux. Touchant presque le but, elle tremblait d'une joie infinie : de ses lèvres son secret semblait sans cesse prêt à jaillir. Maintenant elle se hasardait à parler de la première comtesse, quoiqu'elle sentît bien que son insistance sur ce point fût le seul chagrin qu'elle causât jamais au comte. C'est ainsi qu'elle lui faisait sur Alda des questions auxquelles, mieux que toute autre, elle eût pu répondre. Henry alors disait quelques brèves paroles, puis s'absorbait dans une triste songerie.

Un soir, au soleil couchant, Alda entraîna son ami vers cette forêt où, dans l'aube sereine, le comte avait enfin rencontré le bonheur.

L'ombre était fraîche sous la haute futaie, le bruit des pas s'assourdissait dans les mousses; Henry allait soucieux, la sainte avait aux lèvres un indéfinissable sourire : triste ou joyeux? qui eût pu le dire !

Ils arrivèrent ainsi à la croix bien connue; le comte s'arrêta, pensant que sa compagne allait, comme de coutume, s'agenouiller pour prier. Mais non, Alda restait appuyée à son bras; même il lui sembla que la pression de sa main se faisait plus douce; il se tourna vers elle, et vit qu'elle allait parler :

— Henry, dit-elle, vous dont l'âme m'est chère, devant cette croix témoin de notre rencontre sur la terre, de grâce, répondez à la question, peut-être étrange, qui, depuis si longtemps, brûle mes lèvres.

Le comte repartit aussitôt avec tendresse et reproche :

— Se peut-il qu'il y ait vraiment une chose que vous ayez crainte à me confier, vous à qui je n'ai jamais dit non ?

— Eh bien! reprit Alda avec ardeur, est-il vrai, comme le répètent mes pauvres — qui furent d'abord les siens — que la première comtesse, cette Alda dont je rêve, et moi-même, nous nous ressemblons à ce point que je puisse à leurs yeux la faire presque revivre?

Un pli creusa le front du comte ; mais Alda, sans se laisser arrêter, poursuivit :

— Elle était blonde comme moi, dit-on?

— Oui, répondit Henry, ses cheveux avaient la couleur des blancs rayons du soleil matinal... les tiens sont l'or du midi.

Pressante, Alda continua :

— Ses yeux, on me les a dépeints bleus comme le ciel.

— Le ciel du matin que l'aube voile encore ; — tes yeux à toi, ma bien-aimée, ont la profondeur des nuits étoilées.

La sainte, plus attristée que joyeuse, reprit, et cette fois sur le ton du souvenir :

— Son sourire était doux, car son âme était douce ; or, c'est tout notre cœur, à nous autres femmes, qui déborde sur nos lèvres dans la joie ou dans la détresse de notre sourire.

— Pour son sourire, fit vivement le comte, il était divin; il eût été unique, sans le tien, auquel — cela certes est bien vrai — il ressemble.

Henry s'arrêta, comme perdu en ses pensées. Au bout d'un instant, il reprit :

— Oui, c'est bien ton propre sourire qui la ramène obstinément devant mes yeux ; il vous fait vraiment sœurs toutes deux.

Il ajouta très bas :

— Je souffre.

— Pourquoi souffrir ?

Henry leva des yeux qui semblaient tout remplis des années d'autrefois :

— Je la revois sans cesse. Toi-même, ô amie, tes paroles, tes pensées et jusqu'à ta tendresse me semblent une constante évocation d'Alda.

La sainte enferma dans ses mains fraîches, presque glacées, la main brûlante du comte ; puis, pesant ses mots :

— Je suis bien sûre que si Alda savait que sa propre disparition dût faire ton bonheur, elle s'enfuirait si loin de toi que le cri de son amour ne pourrait te troubler. Ne l'a-t-elle pas étouffé durant sa vie, alors qu'elle était près de toi, mais, hélas ! certaine qu'il ne pouvait être que vain ?

Henry secoua la tête.

— Alda n'est plus : nous ne savons rien d'elle.

— Que les yeux de ton cœur s'ouvrent toujours plus grands, mon bien-aimé, et qu'enfin ils voient ! L'âme à l'âme se dérobe-t-elle jamais !

Comme elle achevait ces paroles, Alda gravissait les marches de la pierre. Lorsqu'elle fut tout en haut, elle s'adossa à la croix et, dans le jour finissant, elle apparut comme au matin béni où, sous la lumière qui naissait, elle avait répondu : « Oui » à la voix qui disait : « Viens. » La rosée alors mouillait la forêt : c'était celle de l'aube ; la rosée en cet instant tombait pareillement, mais c'était celle de la nuit.

Alors se passa une chose étrange : le visage de la sainte sembla refléter l'image lointaine d'Alda ; en la créature rayonnante transparaissait l'oubliée ; elles se confondaient, se mêlaient l'une à l'autre. Les yeux de Henry se dessillèrent enfin : Alda lui apparut vivante et radieuse. Il tomba à genoux aux pieds de la sainte :

— Oh ! Alda ! Alda ! tu m'aimes et tu m'as pardonné ; tu m'aimes et tu m'es revenue !

Alors la sainte renversa la tête sous le mince croissant de la lune, et, d'une voix tremblante d'ineffable bonheur :

— Seigneur, Seigneur, dit-elle, ses yeux se sont ouverts ! Votre indestructible lumière s'est levée pour lui au fond de vos grands cieux qui m'ont enfin reçue !

A peine achevait-elle la courte action de grâces, que, de la profondeur du ciel, une légère vapeur se détacha et, s'abaissant sur la croix, enveloppa l'élue. Descendue dans la brume du matin, elle remontait dans le brouillard du soir.

Henry comprit que l'aimée lui échappait ; il bondit pour retenir à pleins bras son bonheur, pour arracher la morte à l'au-delà où elle retournait. Mais la nuée, déjà, avait pris sa fuite vers l'infini de l'espace : il n'étreignit que le vide et retomba seul, désespéré, sur les marches de la pierre.

. . . .

Bien des années se sont écoulées ; des tristesses d'Alda, de ses efforts pour arracher l'âme de Henry à la terrestre existence, pour l'élever, dès ce monde, à la pensée des choses éternelles, enfin de l'expiation du pécheur demeuré longtemps encore au sein des jours fuyants, nul ne se souviendrait sans la légende consolante. Puissent, ainsi qu'elle l'enseigne, les larmes des hommes avoir dans l'univers une valeur autre que celle de gouttes d'eau vite évaporées ; puissent les affections profondes ne pas demeurer vaines, ni pour ceux qui les ressentirent, ni pour ceux qui en furent l'objet ; puisse, enfin, le don des cœurs, — le plus désintéressé qui soit — ne point être ce qui se perd le plus vite sous l'infini des cieux !

PIERRE ULRIC.

THÉATRES

Comédie-Française : *le Nuage*, comédie en deux actes, de M. Gustave Guiches.

La nouvelle pièce de M. Gustave Guiches est une comédie agréable, assez alertement écrite, et qui n'a qu'un tort à nos yeux, c'est de venir aussitôt après l'*Énigme* de M. Paul Hervieu, œuvre de haut goût, fortement condensée, j'allais dire comprimée, et d'une âpre saveur qui persiste et s'impose. Avec la meilleure volonté du monde, il est difficile de juger les choses *absolument*, et d'oublier, ne fût-ce qu'un instant, les impressions antérieures : c'est toujours par rapprochement, par comparaison, que nous donnons une appréciation artistique ou littéraire, pour cet excellent motif que nos sensations ne se précisent en nous que *par différence*. On ne tient pas assez compte de cette loi essentielle de psychologie qui explique bien des choses et peut suffire à justifier des rigueurs parfois excessives. Il est pourtant un fait certain, c'est que le *Nuage* nous a été donné après l'*Énigme*, qu'il est destiné à tenir l'affiche concurremment avec cette dernière pièce, que nous sommes amenés presque inconsciemment à l'en rapprocher, et que rien ne saurait être plus nuisible aux intérêts bien entendus de M. Gustave Guiches.

On va toucher du doigt le contraste et du même coup les raisons de ce contraste. M. Paul Hervieu pose avec énergie un problème passionnant de psy-

-chologie et de morale, et s'il ne le résout pas de manière à nous donner pleine satisfaction, du moins le souligne-t-il avec une rare vigueur en accusant ses préférences. M. Guiches tenait aussi dans son sujet la matière d'une étude attirante et dépassant la superficie ; mais il tourne court ou du moins frôle son sujet en nous invitant à le recomposer à sa place. M. Paul Hervieu expose le sien dans une langue énergique, concentrée, parfois même trop concentrée, néanmoins supérieurement intéressante, et qui retient par l'originalité du dialogue. M. Gustave Guiches n'est pas maître de sa forme, ou plutôt il n'a pas une forme à lui : il ne dépasse guère les agréments du dialogue facile, tel qu'on l'entend dans les pièces courantes au Vaudeville ou au Gymnase, tel qu'on ne devrait pas l'entendre sur la scène de la Comédie-Française. Il y a par instants chez lui quelque effort vers la beauté, quelque tendance vers une forme plus travaillée, comme dans la scène des amants au deuxième acte, et dans l'évocation de leurs souvenirs ; mais ce n'est qu'un trait épisodique et qui passe vite pour laisser place à une langue trop courante et de faible contexture. N'est-ce pas qu'il en faudrait chercher la cause dans les théories d'art chères à Gustave Flaubert, celles qui se refusent énergiquement à distinguer le fond et la forme? N'est-ce pas, pour tout dire, que l'armature de sa pièce manque de solidité?

Examinons les faits : au lever du rideau, nous sommes dans un salon mondain où Mme Lormoy reçoit après le mariage de sa fille Henriette, qui vient d'épouser le marquis de Vouzon. Nulle joie comparable à la leur : elle se traduit en présence des amis, des invités au lunch; elle se traduit aussi quand ils demeurent seuls et que le silence s'est fait autour d'eux. Henriette n'ignore pas que son mari a été l'amant de la comtesse de Gizeuil. Mais pourquoi attacherait-elle de l'importance à cet on-dit qui lui fut révélé par des lettres anonymes? A-t-elle un droit sur le passé de son mari? Non; l'avenir seul lui appartient. S'il lui réservait quelque déception, si son âme venait à se replier devant lui, touchée par un désenchantement, si ce qu'elle nomme le *Nuage* entre eux s'interposait, alors tout serait perdu, leur bonheur finirait! Voici pourtant que Vouzon reçoit une visite inattendue, celle de sa maîtresse d'hier, Aline de Gizeuil, qui vient le féliciter de son mariage et lui rapporter ses lettres d'amour : scrupule exquis autant que rare, et qui n'embarrasse pas d'ordinaire les demi-mondaines de notre temps! Mais n'a-t-il pas la faiblesse, au moment où elle lui apprend son départ avec un autre, de se rapprocher d'elle et de la serrer de près? Henriette arrive sur ces entrefaites et les surprend : le *Nuage* couvre l'horizon bleu jusqu'alors, et Henriette est une de ces natures qui n'oublient pas. En vain Vouzon proteste-t-il de toute son énergie contre les suppositions de sa femme.

Elle m'a annoncé qu'elle allait voyager en Écosse en compagnie d'un homme dont elle ignore la réputation détestable, qui est taré, qui est un véritable danger pour elle. J'ai fait en somme ce qu'un étranger aurait fait à ma place. J'ai voulu la prévenir. Elle a refusé de me croire. J'ai insisté.

Henriette demeure irréductible et le rideau tombe sur le pressentiment d'une séparation.

Au second acte, nous sommes à Trouville, chez les Lormoy, en villégiature avec leur fille. Vouzon, très sincèrement malheureux, est venu échouer sur les *planches*. Il y a rencontré son beau-père, qui, touché de son repentir, tente de lui ménager une entrevue avec sa femme. Mais cette entrevue, Henriette ne l'accepte que pour signifier une fois encore à Vouzon qu'elle lui refuse tout pardon. Excès de dureté qui nous surprend au moins, car nous savons par un dialogue au début de la pièce, que la jeune femme, mariée une première fois à seize ans, a jadis, sur les bords du lac de Garde, accordé quelques nuits d'amour à un jeune snob qu'elle a cru aimer. Voici pourtant qu'à l'improviste, et comme réplique à la scène du premier acte, ce galant d'autrefois, Henri Morier, se présente à elle de nouveau. C'est un amant du souvenir, un fin dilettante expert dans l'art d'évoquer le passé, et pour qui la minute présente n'a de valeur que si elle lui promet la joie rare des évocations amoureuses. Il y a là une assez jolie scène, d'une touche délicate, celle où Morier chuchote à l'oreille de la jeune femme les mots d'amour qu'elle entendit jadis, en leur imprimant l'accent qu'il savait leur donner. Le style du dialogue s'élève avec la situation, qui est troublante :

Il n'y a ni temps, ni distance pour la pensée, et je l'ai bien éprouvé lorsque, dans le pays où j'étais étranger à tout ce qui m'entourait, la curiosité bientôt satisfaite, je regardais autour de moi et je sentais tout à coup la douleur de ne pouvoir rencontrer un sourire, un regard ami, l'angoisse d'être seul. Alors j'évoquais tout ce qui avait pu être un moment le charme et la beauté de ma vie. J'appelais à moi tous ces instants merveilleux, et mes appels étaient si pressants, si passionnés, qu'ils étaient obéis! Et c'était pour moi comme un livre dont je relisais les passages aimés, un livre que nous aurions écrit tous deux!

La jeune femme s'émeut, tremble, va céder et défaillir, s'abandonner à l'ivresse du souvenir encadré par la séduction d'un paysage italien. Mais tout à coup elle se redresse, elle secoue le charme funeste, et se jugeant elle-même, elle se sent prête à pardonner au mari pour lequel elle avait été si sévère. Vouzon revient, surpris de retrouver sa femme dans

un état d'esprit si différent. Mais lorsqu'elle lui explique, en toute franchise, les raisons de ce revirement brusque, c'est son tour à lui de prendre l'attitude douloureuse et sévère qu'elle avait gardée jusqu'alors. Pourtant tout s'arrange. Qu'un voile soit jeté sur le passé ! Ils pourront s'aimer avec un cœur vraiment nouveau, car une défaillance passagère ne saurait porter atteinte à un amour durable.

On voit la nature de l'objection que je présentais au début de cet article : le double problème de psychologie et de morale qu'implique une telle situation, qui est indiqué par M. Guiches, et qui, loin d'être résolu — ce que l'on peut parfaitement admettre — n'est même pas étudié. Il est posé ; on sent que l'auteur aurait pu y appuyer, s'il n'avait pas escamoté les scènes de la fin. Et vous entendez bien qu'il s'agit de la différence entre l'homme et la femme au point de vue de la jalousie, différence qui semble bien voulue par la nature, et si je puis dire *constitutionnelle*, différence qui rend plus grave l'adultère de la femme, non seulement à raison de ses conséquences, mais parce qu'il est appelé à retentir plus douloureusement, une fois connu, dans l'âme de l'homme. Imaginez qu'au lieu de nous apparaître sous les espèces d'une comédie alertement écrite, mais toute de superficie, la pièce de M. Guiches ait été montée d'un ton : vous voyez aussitôt quelle belle scène de psychologie profonde et douloureuse, quels cris d'angoisse et de déchirement intérieur eût pu soulever la révélation faite au mari de la faute autrefois commise par Henriette. A ce titre, et pour un cœur d'homme passionnément épris, rien de plus faux que la maxime : *Aucun droit sur le passé !*... Elle peut satisfaire à la rigueur un cœur de femme, mais rarement une âme virile, parce que chez l'homme les images de jalousie physique revêtent une intensité, un caractère d'obsession qui tient à sa constitution cérébrale. Dans une phrase d'un exquis désenchantement, M. Maurice Barrès a noté les raisons de cette différence : — « La femme oublie si vite l'acte auquel elle s'est prêtée ! » — Mais l'homme, lui, n'oublie pas ainsi ; ou plutôt il se remémore, il jouit et il souffre de se rappeler, d'imaginer ce qui fut le passé... Ah ! le beau sujet d'analyse au théâtre, et qui mériterait d'être traité par le plus aigu des observateurs, par le plus raffiné des moralistes ! Et dire qu'il y a des femmes — malheureuse exception ! — qui aiment à la manière de ces hommes, et chez qui la tendresse du cœur nourrit pareille torture d'évocation ! Elles sont rares, je le répète, mais d'autant mieux faites pour intéresser un curieux de psychologie.

Les conditions dans lesquelles fut acceptée la pièce de M. Gustave Guiches, les transformations qu'elle eut à subir avant sa présentation au public, sont autant de raisons qui nous obligent à faire crédit à son auteur. On sait qu'elle fut originairement conçue et exécutée dans un cadre plus vaste, puisque M. Guiches avait développé son sujet en quatre actes : ce fut seulement après une série de démarches et la suite des habituelles vexations imposées aux auteurs par le défunt comité de lecture qu'il réduisit sa pièce et la condensa en deux actes. Comment voulez-vous, en conscience, porter un jugement catégorique sur une œuvre, c'est-à-dire sur une *pensée* qui eut à subir de pareilles mutilations ! Ce que nous regrettons de ne pas trouver dans cette comédie réduite à sa plus simple expression, qui sait ? peut-être en eussions-nous rencontré l'ébauche sous sa forme première ? On a tout dit dans la presse, et il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter sur les réformes apportées dans l'administration intérieure de la Comédie. Oserai-je, après tant d'autres, traduire mon impression ? Elle est toute en faveur du nouvel état de choses. Je suis à cet égard partisan du pouvoir absolu et persuadé que la décision *d'un seul*, n'ayant d'ailleurs en vue d'autre intérêt que celui de la maison qu'il dirige, sera toujours préférable au jugement d'un groupe dont chaque membre tire de son côté et obéit inconsciemment à des sollicitations d'amour-propre. La psychologie du comédien demeure toujours à peu près identique, et somme toute assez simple : j'entends qu'elle se compose presque exclusivement, comme celle de la courtisane, d'un groupe d'instincts égoïstes pouvant se résumer d'un mot : la passion de la *Vedette*. Il y a eu, il y aura encore d'admirables exceptions, parce qu'il a existé et qu'il existera toujours des intelligences supérieures dans chaque catégorie sociale. Mais d'une façon générale, on voit à quels mobiles pouvaient obéir les sociétaires du comité dans les décisions qu'ils avaient à prendre. Que ce danger soit désormais écarté, voilà le progrès pour les auteurs qui sauront se passer de cette *collaboration* redoutable. Il faut que M. Le Bargy, M. Silvain, même M. Mounet-Sully se persuadent qu'ils n'ont rien de commun avec le légendaire et merveilleux interprète dont parlait avec émotion le plus illustre dramaturge de ce siècle : ce Schnorr de Karolsfeld, auquel Richard Wagner rendit cet éclatant témoignage ! — « Il m'a fait voir des côtés de ma création que je ne soupçonnais pas. » Il est vrai qu'à leur tour MM. les Sociétaires pourraient répondre que le génie des auteurs qu'ils ont à juger — je me trompe : qu'ils *avaient* à juger — offre quelque disproportion avec celui du maître de Bayreuth !

PAUL FLAT.

LE PREMIER JANVIER 1871 A PARIS

Il y a trente ans de cela. Le 1er janvier 1871, Paris s'éveillait sous un manteau de neige gelée, dans une atmosphère de brume opaque. C'était la 109e journée du siège...

Avant l'aube, dès cinq heures, le capitaine Eugène Lemoine avait, dans son ballon l'*Armée de la Loire*, quitté la ville par une obscurité propice. Il était monté seul dans sa nacelle, seul, par cette nuit sans lune, morne et glacée, seul, sans même le pauvre petit pigeon coutumier. Seul ! Et cependant, non, il emportait, avec l'énorme quantité de lest nécessaire, deux cent cinquante kilos de lettres et de dépêches, et, la main d'une femme aimée avait, en tremblant, attaché au filet de l'aérostat un bouquet.

Deux cent cinquante kilos de lettres et de dépêches, un tel jour, dans de pareilles circonstances ! De ceux qui avaient écrit ces lettres le poète des *Petites vieilles* eût pu dire aussi :

Leurs yeux sont des puits faits d'un million de larmes !

Que d'angoisse et de mystère dans ce courrier ! Les Parisiens de province se demandaient si les parents auxquels ils écrivaient étaient encore vivants. D'autres sachant le foyer natal envahi se posaient des questions torturantes : « Que sont-ils devenus ? Où sont-ils allés ? » De plus malheureux encore lisant le décompte des maisons détruites par l'ennemi craignaient que celles de leurs familles ne fussent du nombre.

Enfin, les souhaits de ses habitants partis pour Dieu sait quelle aventureuse destination, Paris se lève. Comme il fait triste ! C'est le jour de l'An et l'on dirait le jour des Morts, un jour pareil, d'ailleurs, en sa noire mélancolie, à ceux qu'on passe depuis septembre. Mais le contraste rappelle des jours meilleurs, assombrit l'impression familière de ces aspects désolés. Quelle différence avec les années précédentes !

Vraiment, il s'agit bien d'étrennes, de sourires et de visites ! Depuis cent neuf jours, la plupart des assiégés sont sans nouvelles de leurs parents et de leurs amis. Depuis cent neuf jours, les hommes se battent, les femmes pleurent et prient; tous les cœurs saignent. On a déjà enduré la faim, voilà que le froid s'en mêle, et, le jeudi précédent, les obus prussiens ont commencé à pleuvoir sur nos forts de l'Est.

On entend la canonnade. « Nous ne sommes plus investis, dit le *Figaro*, nous sommes assiégés. » Mais quoi, il faut vivre dans cet enfer, et tenir tête à l'orage, en vaillants, en bons Français. « Nos ennemis, a déclaré M. Magnin, ministre de l'Agriculture, ne nous empêcheront pas de fêter la nouvelle année ! » Ce sont de ces mots à l'aide desquels on essaie de soutenir le courage des assiégés. — souci louable, dont porte la marque l'exposé officiel de la situation publié par les journaux.

« Le froid rigoureux qui sévit contre nous avec une âpreté si cruelle, dit le gouvernement, n'a pas seulement pour conséquence d'infliger à nos soldats et à nos populations les plus dures souffrances : il nous condamne à ignorer ce qui se passe en province en interrompant les voyages déjà si incertains de nos messagers. Depuis le 14 décembre aucune nouvelle officielle. Les seuls renseignements fort incomplets et maintenant fort arriérés que le public connaît, le gouvernement a dû les emprunter aux feuilles allemandes. C'est là une situation pleine d'anxiété, et, cependant, nul de nous ne sent diminuer sa confiance.

« Au-dessus de nos murailles où veille la garde nationale, au-dessus de nos forteresses, que l'ennemi commence à couvrir de ses feux, s'élève comme un souffle d'espoir et de délivrance qui pénètre tous les cœurs et y fait naître une vague et ferme intuition du succès. »

Cette intuition vague et ferme paraît bien un peu choquante. Mais ne faut-il pas tenir compte du trouble des esprits ?

« C'est à ce sentiment généreux, poursuit l'*Officiel*, qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle sont accueillies les rumeurs favorables les plus contraires à la vraisemblance. Ces jours derniers, il a suffi à un jeune soldat réfractaire de raconter l'arrivée à Creil d'un corps de 80 000 Français pour que, plus prompte que l'éclair, cette lueur de bonne fortune illuminât soudain la cité et fût considérée comme une vérité certaine. Le récit était mensonger et son auteur est entre les mains de la justice, qui informe.

« Le gouvernement met ensuite la population parisienne en garde contre les illusions trop promptes, susceptibles d'être suivies d'un aussi prompt découragement. Quelle que soit la pénurie de nouvelles certaines, il est permis de croire à l'efficacité prochaine de la résistance. Les relations de l'ennemi montrent que l'attitude des départements l'étonne et le déconcerte. Ce sol français qu'il avait traversé au pas de course dans la première partie de la campagne lui est maintenant disputé pied à pied.

« On connaît imparfaitement les combats livrés dans la vallée de la Loire. C'est sans doute que les narrateurs prussiens ont de bonnes raisons pour les entourer d'obscurité. Les corps de Chanzy et de Bourbaki sont séparés, mais ils luttent toujours avec énergie, parfois avec succès. Les bulletins de l'ennemi reconnaissent la solidité de nos jeunes troupes arrachées d'hier à leurs familles. Le nombre des volontaires doit grandir de jour en jour, car, d'après

l'ennemi lui-même, notre chère et malheureuse Lorraine, tout opprimée qu'elle est par l'envahisseur, cache ses enfants dans les plis de ses vallons et les envoie furtivement à nos armées, malgré les menaces de mort des uhlans.

« Sans doute, nous ne devons pas nous bercer de chimères : nous sommes en face des périls les plus graves qui puissent accabler une nation. Cependant. tous, nous sentons que notre France républicaine les surmontera. Paris lui a donné l'exemple. Elle l'a noblement suivi. Paris et le gouvernement veulent combattre — là est le devoir — et, comme le pays tout entier s'y trouve associé sans réserve, quelle que soit l'épreuve passagère qui lui soit infligée, il ne s'humiliera pas devant l'étranger. »

En dehors de ces pronostics d'un si bel optimisme, aucune dépêche, aucune arrivée de pigeons. L'ennemi ne laisse rien passer. Le gouvernement est d'ailleurs plus inquiet qu'il ne le veut paraître, comme en témoigne la communication suivante, évidemment destinée à mettre une sourdine à la verbosité croissante des malcontents :

« Le gouvernement a réuni en conseil de guerre, sous la présidence du gouverneur, les généraux commandant les trois armées, les amiraux commandant les forts, les généraux des armes de l'artillerie et du génie. Le conseil a été unanime dans l'adoption des mesures qui associent la garde nationale, la garde mobile et l'armée à la défense la plus active.

« Ces mesures exigent le concours de la population tout entière. L'ordre est plus nécessaire que jamais. Le gouvernement a le devoir de le maintenir avec énergie, on peut compter qu'il n'y faillira pas. »

En attendant les effets de cet avertissement énergique, un décret maintient le second décime pour franc établi par les décrets du 17 juin 1848 et du 2 octobre 1851 sur toutes les taxes de l'octroi de Paris autres que celles qui frappent les vins en cercles, les cidres et poirés, les bières fabriquées dans Paris et les viandes.

Enfin la physionomie officielle de la journée se complète par les rapports militaires sur le bombardement.

« L'ennemi a tiré pendant une grande partie de la nuit ; nous avons eu quelques blessés parmi les travailleurs et un lieutenant d'artillerie de la garde nationale tué.

« Dans nos forts, pas de blessés, peu de dommages. Le bombardement de Bondy a redoublé d'intensité pendant la nuit ; celui de Rosny a été régulier, sans accident ni incident.

« A onze heures du soir, une assez forte reconnaissance prussienne s'est approchée de Bondy ; nos soldats ont laissé venir l'ennemi à bonne portée et l'ont reçu par une vive fusillade qui l'a fait rentrer dans ses lignes après avoir essuyé des pertes.

« Ce matin, l'attaque est plus vive, les coups se succèdent presque sans interruption. — Paris, 1er janvier, 10 heures et demie du matin.

« 1er janvier 1871, soir. Le feu de l'ennemi, qui s'est ralenti à partir de onze heures, ce matin, a été presque nul sur les forts de Noisy et de Rosny pendant l'après-midi. On a continué à tirer lentement sur Nogent qui n'a eu qu'un homme blessé légèrement. »

Combien éloquentes, dans leur laconisme réglementaire, les quelques lignes de ces rapports ! Ce matin, l'attaque est plus vive, les coups se succèdent presque sans interruption ! Sans doute, les assiégeants tiennent-ils à souligner de la sorte aux Parisiens l'horreur particulière de leur situation, en un tel jour. Les obus doivent être de la fête, puisque fête il y a. L'après-midi au contraire, feu presque nul. On n'a pu résister au désir de faire une bonne ripaille nationale.

Si nous donnons une large place à ces documents officiels, c'est parce que nous voulons rapporter ce qui, dans ces heures lugubres, passionne l'opinion plus que tout. Il n'y a plus, semble-t-il, d'affaires privées. La chose publique importe seule, l'espérance est tantôt excitée, tantôt déçue. Chaque matin donc, et au premier jour de l'an comme les autres jours, on dévore, dans les feuilles, les moindres communications relatives à la guerre et au siège ; même à tort et à travers, on ne se lasse pas d'en parler, tout le monde s'estime compétent et imite ces malades pour qui leurs souffrances deviennent un intarissable sujet d'entretien.

Cependant, quelques Parisiens se hasardent à sortir, à braver le froid et la brume, et à rendre quand même leurs devoirs aux parents, aux amis, aux protecteurs. Les rues sont presque désertes et les commerçants d'actualité, marchands de jouets, de bonbons, libraires, confiseurs, etc., n'ont fait aucun des frais traditionnels. Paris, durant le siège, ne paraîtra jamais plus différent de lui-même que ce 1er janvier. Point de ces aubades qui, l'année passée. résonnaient encore par les carrefours encombrés de monde, dès la première heure. Remisés, les équipages de gala de la diplomatie, les carrosses de la Ville, des ministres et de la magistrature se rendant en grande pompe aux réceptions officielles. Délaissés les magasins où se pressait la cohue des acheteurs ; quasi vides et ternes, les vitrines remplies naguère de pimpantes nouveautés et inondées de lumière. Jouets, bonbons, dentelles semblent défraîchis, soldés, exhibés sans goût. La maison Giroux elle-même, paradis des enfants, n'expose rien de neuf. De grands libraires habitués à vendre pour 30 000 francs de livres d'étrennes en écouleront péniblement pour

quelques louis. Et les petites baraques d'ordinaire montées par milliers, dès la Noël? De la Madeleine aux Panoramas, Francis Wey en compte cinq.

La brume matinale se dissipe enfin, le soleil a comme un sourire de circonstance, un sourire navré. Mais le froid pince dur les rares passants aventurés sur le pavé sec et plongés dans des abîmes de réflexions. Aux deux questions quotidiennes : Que va-t-on manger? — Comment va-t-on se chauffer? — s'en joint une troisième : Qu'offrir pour le jour de l'an? — Car, même au milieu des pires calamités, la bête humaine garde tous ses droits et notre cœur ne perd pas tous les siens.

Pour les vivres, le gouvernement a fait quelque chose. Il octroie au peuple de Paris le don joyeux, sinon gratuit, de 104 000 kilos de bœuf conservé, de 82 000 kilos de haricots et d'un poids égal d'huile d'olive, de thé et de chocolat à répartir entre les vingt arrondissements. On va donc festiner! Las! la distribution n'est pas organisée à souhait, car, dix jours plus tard, dans certains quartiers, les bouchers attendront encore le moment de tirer bon profit du bœuf de conserve promis aux tables du 1er janvier.

Presque partout, les pauvres des cantines se contenteront ce jour-là de bouillie de blé, de vin chaud et de croûtes de pain desséchées au four, tandis qu'un public plus heureux se régalera d'un mince morceau de cheval. La chair de la plus noble conquête de l'homme, rationnée à 30 grammes par jour, est devenue, en effet, une rareté. Parfois elle est si dure, qu'on n'arrive pas à la manger même bouillie. Quant aux privilégiés de la fortune, ils ne pouvaient être oubliés, mais il leur faut conquérir à la boucherie anglaise, au milieu d'une bousculade inénarrable, un morceau d'éléphant. Ainsi fait Mme Juliette Lambert elle-même, d'ailleurs fort contente de son emplette : « Chair rosée, dit-elle dans son *Journal d'une Parisienne*, chair ferme, d'un grain très fin avec de petits chinés du blanc le plus pur. J'appris par le boniment du boucher que mon morceau d'éléphant faisait partie d'un tout ayant nom Castor. J'invitai Louis Blanc et son frère Charles à essayer de ce Castor sur le mérite et sur la saveur duquel nous ne cessâmes de nous étendre, durant le repas... »

Heureusement, le pain et le vin sont encore en assez grande quantité, comme le constate un Bourgeois de Paris dans son *Journal du siège*. Mais les aliments les plus ordinaires atteignent déjà des prix redoutables. A cette date, une carotte vaut douze sous, un poireau dix, une betterave quatre francs, le jambon dix francs la livre, le lard six francs, le beurre quarante francs, le lièvre conservé soixante-cinq francs. De moins délicats ou de moins riches peuvent encore se procurer du corbeau à deux francs cinquante la livre et du fromage d'Italie à deux francs. « Mais, ajoute avec tristesse le bon Bourgeois de Paris, ce fromage est formé d'un mélange horrible de résidus de toutes sortes d'animaux. » C'est à en faire frémir de dégoût les mânes de Brillat-Savarin.

Les pigeons des Tuileries ont été tués sans pitié, les moineaux aussi, pauvres gavroches de la gent volatile. Voulez-vous connaître le marché d'où provenait le morceau de Castor si parfaitement du goût de Mme Adam et de ses invités? En raison du 1er janvier, M. Deboos, propriétaire de la boucherie anglaise, a acheté moyennant 27 000 francs les éléphants du Jardin d'Acclimatation. Leur carapace a été adjugée pour 4 000 francs et a laissé à découvert une belle viande qu'on vend une centaine de francs le kilo, à une clientèle de choix.

Le peu de mouton et de bœuf qu'on peut encore trouver, on le réserve pour les hôpitaux et les ambulances, fort bien tenues, de l'aveu général, mais où, la charpie manquant déjà, on est obligé, pour en faire, d'utiliser les vieilles cordes goudronnées de la marine.

La question du chauffage n'est guère moins obsédante que celle des vivres en ce jour, si varié à la fois de tristesses et de sourires, d'inquiétude et d'espoir, d'aspects tragiques et de côtés cocasses. Le bois est tellement épuisé que, dans certaines maisons, on brûle de l'acajou, du palissandre et autres essences plus précieuses encore. Chez les ouvriers, on jette dans le poêle tous les meubles qui ne sont pas indispensables, car le charbon de terre et le coke ont disparu.

A cet égard, le gouvernement croit devoir rassurer la population. D'après l'*Officiel* du jour, l'investissement de Paris depuis le 18 septembre, la sécheresse de l'été précédent qui a empêché les arrivages par les voies fluviales, tout cela explique pourquoi, dès le 1er janvier, les magasins commencent à s'épuiser. Mais le remède est là : c'est le bois de Boulogne, le bois de Vincennes et leurs mille hectares de plantations ; ce sont les arbres qui bordent les boulevards de la ville et les routes de la banlieue. Le Maire de Paris a ordonné de larges coupes. Conduites avec résolution et discernement, assure l'*Officiel*, elles concilieront autant que faire se pourra, les nécessités de la crise présente avec la conservation de cette couronne de verdure qui est l'orgueil de notre chère cité, mais que nous ne devons pas hésiter à sacrifier pour la défense de la Patrie et de la République.

Encore faut-il que ce sacrifice pénible ne risque pas d'être inutile. M. Desouches aîné, membre influent du syndicat des marchands de bois, — corporation qui fait preuve, tous ces temps, d'un louable et patriotique désintéressement, — M. Desouches fait entendre un avis pratique. Il conjure le gouverne-

ment de consacrer au chauffage, quoi qu'il doive en coûter, le bois travaillé, bois équarris, charpentes, voliges, planches même. Autrement, on s'expose à ce que les arbres de nos avenues et les coupes à blanc pratiquées dans les bois de Boulogne et de Vincennes ne donnent que du combustible propre à employer dans un an ou deux.

Cette double difficulté de se nourrir et de se chauffer influe naturellement beaucoup sur la nature des cadeaux qu'on échange. En outre de bonbons et de cartes, Mme Adam reçoit, ce sont ses expressions, deux jolis morceaux de fromage enveloppés de papier doré, un petit pot de beurre, trois œufs frais dans un admirable nid de paille.

Mais des souhaits ordinaires de bonne année, peu de gens osent en prononcer. On craint d'affronter l'ironie du destin. Les vrais Parisiens, cependant, vous accueillent avec leurs bonnes grâces de toujours. Dans les salons, lorsqu'on a bien annoncé la résolution de mourir tous ensemble ou de chasser les Prussiens, on dépose la trompette héroïque, et, avec leur mobilité naturelle, leur enjouement de naguère, les jeunes femmes papotent. Elles disent les étrennes du jour : l'offrande d'un vrai casque ennemi doublé en satin gris perle et rempli de bonbons leur semble la plus galante improvisation de la mode. Deux amis s'évertuent de concert pour offrir à une dame une couple d'œufs frais. Bouchers et fruitiers font concurrence aux confiseurs. On se tire d'affaire, dans le meilleur monde, avec un poulet conservé de cinquante francs, avec une jolie volaille ne valant guère plus du double. Pour douze francs on peut offrir soit une friture de goujons, soit une douzaine de rats. Un nabab, conte Francis Wey, ayant douze personnes à sa table, trouve moyen, par quel prodige ! de se procurer une douzaine d'huîtres. Par malheur, survient un treizième convive et l'on est forcé de tirer au sort pour savoir qui n'en mangera pas.

Mais les cadeaux d'une suprême élégance proviennent des sacrifices du Jardin des Plantes et du Jardin d'Acclimatation. Au faubourg Saint-Honoré ou chez Martin, place de la Bourse, on se dispute la livre de chameau, d'ours, d'éléphant, de kanguroo et autres comestibles insolites.

Bienheureux encore ceux qui savent où porter ces présents, où faire plaisir. Mais les infortunés séparés de leur famille, quelle n'est pas leur détresse ! « Un ami que j'allai voir, le sachant seul, rapporte un chroniqueur, je le trouvai rangeant sur des étagères, dans les chambres de ses filles et de sa femme, de charmants bibelots. En conformant ses emplettes au goût des chères absentes, il avait cherché à se donner une courte illusion : « Au retour, me dit-il, si elles ne me trouvent plus, elles verront que j'avais pensé à elles... »

On cite encore, parmi les étrennes touchantes de 1871, le don d'une dame qui, restée seule et dans la gêne, pour offrir quelque chose ce jour-là, porta, dans une serviette, de la rue Vavin jusqu'à l'Arsenal, quatre bûches à une amie plus pauvre qu'elle.

Chaque jour de ce siège, le jour de l'An comme les autres, d'incroyables misères se révéleront à bout de courage, de fierté, de force. Par exemple, un membre de l'Institut, qui préside aux distributions d'un bureau de bienfaisance, reçoit la visite d'un solliciteur riche, titré, grand propriétaire, pour le moment dans une indigence extrême. Il vient implorer, pour acheter du pain, une provende de 2 francs par jour, promettant de rembourser et demandant le secret...

Et toutes ces détresses, ces ironies, ces sourires trempés de larmes, ces baisers peut-être suprêmes, ces conversations anxieuses, les obus prussiens les accompagnent de leur sifflement prolongé, les coupent de leur brutale explosion.

Aux avant-postes de la défense, on fait, selon l'expression populaire, contre fortune bon cœur. La privation de la famille pèse moins sur les frères d'armes du même département. Ceux de Saône-et-Loire se donnent, à Cachan, le pieux et malin plaisir de transformer en chapelle la serre de M. Raspail, grand hiérophage, et d'y faire chanter une messe pour les étrennes du bataillon.

Au fort de Rosny, bombardé par les Prussiens, l'artillerie de la garde nationale fait honneur à Paris. Schœlcher en est le colonel admiré, qui donne l'exemple de tous les courages. Mme Adam a un neveu parmi les combattants. Avec soixante-dix de ses camarades, le jeune homme a réparé une brèche sous le feu et attrapé une bonne petite blessure à la tête dont il est très fier et sa tante aussi. « Trois artilleurs, écrit cette dernière, ont été tués ce matin, dans une casemate, par un obus prussien. L'artilleur en permission qui m'a remis la lettre de mon neveu, un homme de quarante ans, un ouvrier, me disait : « Vrai de vrai, Madame, votre neveu a un joli sang-froid, je rage de n'en avoir pas tant que lui ! Je ne suis pas poltron au dehors, mais au dedans, je songe un peu trop à ma femme et aux petits, quand les obus carambolent autour de nous. »

Du même écrivain la plus bouffonne peut-être des anecdotes de la journée : le peintre Paul Collin revient des avant-postes avec son colonel, M. Maurice Bixio. En rentrant de sa garde, une grand'garde de douze jours, il veut monter à son atelier. Le concierge s'y oppose, dit qu'il ne le connaît pas, se refuse à lui remettre la clef. Le propriétaire de la maison est parti, les locataires sont partis, l'ancien concierge est mort au commencement du siège, son remplaçant a été enterré, il y a huit jours, de sorte

que le concierge actuel n'entend rien et ne veut confier la clef à personne. Et M. Paul Collin de s'en aller philosophiquement chez un ami, en regrettant moins son expulsion temporaire qu'un sac de haricots rouges servant depuis trois ans à jouer au loto et dont il s'était promis de faire goûter à son colonel.

Le *Temps* publie une note triste et charmante, trouvée cousue dans l'une des capotes neuves livrées à la garde nationale :

« Six degrés au-dessous de zéro. Nous travaillons sans feu ; nous voudrions que la personne qui portera cette capote eût autant de courage à combattre les Prussiens que nous en avons à combattre la misère. »

Ainsi, du logis le plus humble au plus somptueux, tous les cœurs battent pour le salut de la patrie.

A certains coins de faubourgs, dans des bouibouis mal fréquentés, un peuple très mêlé écoute, devant des saladiers de vin chaud, des chanteurs comiques. Leur répertoire est d'une platitude sans rivale. En outre d'innombrables couplets injurieux à l'adresse de la dynastie déchue, on applaudit à la *Complainte de l'avocat larmoyant* (Jules Favre). Comme bien on pense, Trochu n'est pas épargné. Son plan stimule la verve des mauvais bouts-rimeurs de carrefour.

Ton plan, très illustre Rodin,
N'était que le plan d'un gredin;
Il nous a conduits à la ruine,
Au rationnement, à la famine.
Il nous livre les poings liés
Aux Prussiens, tes dignes alliés...

Ce n'est pas bien beau, bien beau, mais les bons poètes, dédaignant la muse modeste de la chanson, accordent leur lyre pour des strophes pindariques. La question des loyers est prestement traitée. Voici quatre vers barbares dont nous respectons l'orthographe :

Considérant que les citoyens
D'payer leurs termes n'en n'ont pas les moyens,
Chaqu' propriétaire peut s'fouiller
Personne ne paiera son loyer.

Ces inepties sont localisées, heureusement, et la journée partout s'écoule assez vite, en dépit du deuil public. Et c'est la nuit sur la ville, la nuit glacée dont le bruit des obus ennemis trouble seul le silence à lents, lents intervalles.

Quelques personnes se rendent tout de même au théâtre. A l'Opéra, on donne le *Désert*. Mais la salle, depuis longtemps, n'est plus chauffée. Quelques lampes et quelques bougies l'éclairent d'une lumière triste. On n'y joue qu'au bénéfice d'artistes pauvres ou appauvris. Ce soir-là, on y gèle d'autant plus que l'ouvrage représenté évoque les rayons du soleil, l'éblouissement des couleurs, le parfum des fleurs, des fleurs à peu près absentes de la fête de cette année.

A la Comédie-Française, Édouard Thierry, l'administrateur, tient un carnet quotidien des événements. Consultons-le :

« M. de Flavigny fait à notre ambulance le généreux cadeau d'un quart de bœuf. M. Eleisen amène quinze de ses convalescents pour le spectacle.

« Représentation du *Misanthrope*, avec Maubant, Lafontaine, Garraud, Prudhon, Coquelin cadet, Charpentier. Compliment au public : *Bon jour, bon an!* d'Eugène Manuel, dit par Coquelin. Le *Malade imaginaire* avec Maubant, Talbot, Barré, Prudhon, Charpentier. Cadet a joué M. Purgon et M. Fleurant. Mmes Jouassain, Victoria Lafontaine, Ponsin, la petite Dougois.

« Mlle Lloyd ne venant pas, on a envoyé chercher Mme Riquier et Mlle Croizette pour jouer le rôle d'Éliante. Elles sont venues toutes les deux. Pendant que Mlle Riquier s'habillait pour la représentation, on a joué le 2e acte sans Éliante. Mme Madeleine Brohan (Célimène) a ajouté le couplet d'Éliante à son rôle.

» M. Méline et M. Tenaille-Saligny sont venus sur le théâtre pour souhaiter la bonne année à ces dames. Le maire du Ier arrondissement paraît fort heureux d'avoir le Théâtre-Français dans sa circonscription. M. Tenaille-Saligny approuve beaucoup nos représentations. Il l'a dit à ces dames pour leur remonter le courage.

« Causé avec Davesne de l'affiche de demain. Il aurait dû mettre Mlle Dubois dans les *Plaideurs*. Tant que nous serons dans la situation où nous sommes, ne pas donner de sujets de plainte aux sociétaires et ne s'adresser aux pensionnaires qu'à défaut des chefs d'emploi. »

Tout le monde n'a pas le cœur à supporter un spectacle, si attrayant soit-il. Sauf au boulevard, les rues deviennent désertes à partir de dix heures.

Au siège de la Société de Prévoyance, 142, rue de Rivoli, se tient une réunion que préside M. Henri Dunant, le futur lauréat du prix Nobel, et à laquelle assistent MM. Legouvé, Mézières, le Dr Béhier, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, Heigel, etc., on y rédige un appel à la population de Paris pour secourir dans les huit jours, s'il se peut, nos soldats victimes du froid.

A la sortie de la réunion, on s'entretient, en l'approuvant généralement, de la lettre adressée par Louis Blanc à Victor Hugo. Cette lettre, empreinte du plus ardent patriotisme, a paru dans presque toute la presse. Louis Blanc y démontre l'absolue nécessité de la résistance à outrance.

« N'y a-t-il pas d'ailleurs un intérêt suprême à faciliter la marche, à empêcher la destruction possible des armées de secours, en retenant autour de Paris la totalité des forces qui l'assiègent?

« Je le répète, ce qu'il faut, c'est ceci : croire à la patrie. Voilà seulement, voilà ce qui doit nous sauver. Et de quel éclat souverain ne rayonne pas notre cher pays! La grandeur même de ses revers épiques et leur foudroyante succession seront portées au compte de sa gloire : car, vaincre après tant de défaites, et, en quelque sorte, à force de défaites, est-il rien de plus imposant?

« Combien elles sont dignes de mépris les victoires qui, dues à la supériorité du nombre, à la ruse, à la force, ne développent chez le peuple qui les a remportées que l'orgueil, la cruauté, la rapacité des races conquérantes!

« Ce qui est digne d'admiration, c'est la défaite noblement subie et vaillamment supportée, parce qu'elle atteste la présence et le triomphe de toutes les vertus qui sont l'honneur de l'espèce humaine : le calme dans le malheur, la persévérance stoïque, la fermeté d'âme, une résolution d'airain, et, avec la volonté de ne jamais fléchir, le pouvoir de ne jamais désespérer. Les véritables marques de l'invincibilité sont là. Or, la gloire n'est pas de vaincre, mais d'être invincible. »

Ainsi parle Louis Blanc, en communion d'idées et de sentiments avec les intellectuels de ce temps-là.

A quoi encore peuvent songer les citoyens paisibles demeurés au coin du feu? Peut-être à la proclamation de la commission des barricades. Celle-ci fait appel au patriotisme de tous et invite chaque ménage à préparer, dès maintenant, comme mesure de prévoyance, deux sacs à terre qui seraient livrés au premier avis de la commission et serviraient, concurremment avec les pavés, à couvrir en quelques heures Paris de barricades ou à réparer les brèches. Tout sac à terre doit avoir 70 centimètres de longueur sur 30 de largeur, de façon à être facilement transportable. La toile peut en être grossière et le prix en serait minime (65 centimes au plus) pour les citoyens qui ne préféreraient pas les fabriquer eux-mêmes...

Que de projets, que de fièvre, que de paroles! Pourquoi n'a-t-on pas, à leur place, une lettre des absents, un mot? Hélas! hélas! il y en a encore pour des semaines d'angoisse, de souffrance et de déceptions! Il est onze heures, une brume épaisse cache les étoiles, les persiennes se ferment et Paris s'endort bercé par le chagrin, le rêve et le bruit des obus prussiens déchirant l'air, d'abord d'un sifflement prolongé, puis le frappant d'une brutale explosion. Demain, on comptera les morts et les blessés...

René Barjean.

POÉSIES

Petites âmes.

Au milieu du vain bruit des villes, le poète
Rencontre quelquefois ces vierges de quinze ans
Dont le sourire calme et les grands yeux luisants
Versent de la fraîcheur en son âme inquiète.

Tout en elles est grâce, innocence et clarté;
Elles sont la parure exquise de nos fêtes;
Leurs mains frêles, leurs mains paisibles ne sont faites
Que pour cueillir des fleurs ou pour offrir le thé.

Leurs mères leur ont dit d'être simples. — Modestes,
Elles baissent les yeux quand nous les regardons; —
Mais leur réserve même est pleine d'abandons;
Leur charme se trahit au moindre de leurs gestes.

Ignorantes du mal qui croît sur leur chemin,
Elles vont dans la vie, heureuses, inutiles,
N'échangeant que parfois des paroles futiles :
« Les roses vont fleurir... Il fera beau demain...

Et cependant une âme étrange dort en elles,
Une âme obscure à qui l'on doit la vérité.
Mais, trop respectueux de leur naïveté,
Nous avons peur de mettre une ombre en leurs prunelles,

Et sachant que la vie est faite de douleurs,
Que, mères à leur tour, ces fragiles poupées
Courberont assez tôt le front, préoccupées,
Nous leur parlons de bals, de rubans et de fleurs...

*

Ah! quel mystère habite en ces futures femmes?
Souvent je les observe en silence, anxieux
De pénétrer, par les fenêtres de leurs yeux,
Jusqu'à l'inconscient de leurs petites âmes.

Elles vont, viennent, jouent, courent, dansent en rond,
Puis s'arrêtent soudain, les paupières baissées;
Et nous, nous qui voulons savoir quelles pensées
S'éveillent sous le mur opaque de leur front,

Nous cherchons, tourmentés d'un désir impossible,
A surprendre leur être en sa mobilité,
Quêtant une attitude, un mot, un *a parte*
Où se révèle un peu leur âme inaccessible.

Car un rien leur suffit, un mouvement du cou,
Une main qui se penche, un bras qui se replie,
Pour nous emplir de trouble et de mélancolie;
Et parfois nous faisons ce rêve, — rêve fou! —

De pouvoir, nous, que leur jeunesse réconforte,
Les suivre pas à pas dans la vie, et les voir
S'éveiller lentement, vivre, aimer, s'émouvoir...
— Un jour, on nous apprend qu'une d'elles est morte.

***

Mais d'où vient chaque fois, quand tout est accompli,
Qu'une angoisse secrète, ô vierges ! me pénètre,
Comme si nous avions, vis-à-vis de tout être,
Je ne sais quel devoir que je n'ai pas rempli ?

Est-il donc vrai qu'une âme est à jamais ravie,
Que frivoles, sans but, le cœur insouciant,
Vous avez traversé la terre en souriant,
Sans connaître le poids ni le prix de la vie ?

Et lorsque je revois en songe vos yeux morts,
Une voix me poursuit, lointaine, insaisissable...
De quels torts envers vous puis-je être responsable
Pour que j'aie, en pensant à vous, comme un remords ?

André Dumas.

FANTIN-LATOUR

D'APRÈS SES « DESSINS ORIGINAUX ».

Les coïncidences de la vie artistique revêtent parfois l'aspect des *correspondances* mystérieuses dont tressaillait le poète : elles veulent aujourd'hui que j'inaugure ces portraits en parlant d'un maître vivant qui nous est cher entre tous et que M. Paul Flat, mon prédécesseur, invoquait avec la délicate sympathie requise. L'occasion se présente de résumer l'image qu'un art loyal nous trace de l'artiste : une exposition de ses *dessins originaux* vient, trop discrètement, de s'ouvrir chez Templaere, rue Laffitte, en cette vieille rue qui, depuis un demi-siècle, a sauvegardé jusqu'à présent ses apparences de musée...

Jamais je n'oublierai la stupeur d'un provincial ou d'un étranger venant frapper à l'atelier de l'artiste : d'après sa renommée tardive, mais lumineuse, et succédant au demi-jour où les amoureux d'art n'avaient pas attendu les Centennales de 1889 ou de 1900 pour reconnaître un des leurs, le candide visiteur imaginait un hôtel, une galerie somptueuse, l'habit noir et le plat d'argent d'un larbin ; mais, dans la triste rue de la rive gauche qu'il habite depuis trente ans, à deux pas de l'École qu'il n'a jamais fréquentée, c'était l'accueil tout simple du maître lui-même, avec sa discrétion narquoise et sa fierté familière. Petit avec de grands cheveux, en vareuse et la palette au pouce devant la toile interrompue : un Fantin-Letour laborieux et recueilli, tel qu'il apparait en cette photographie récente qui met sa note véridique auprès des harmonieux dessins. Et, dans le fond de l'atelier, parmi les esquisses peintes et les fragments des belles copies, un grand cadre où les yeux reconnaissent cette *Famille D...* qui est la sienne, page d'histoire intime qui couronnait, à côté d'une exquise *Brodeuse*, « l'austère enchantement » de la Centennale. Le portraitiste est là, parmi les siens qu'il a fixés sur la toile, dans le recueillement de son art. Sa physionomie semble grave ; mais il est heureux, puisqu'il travaille.

Assurément, celui qui le concevait tout *autre*, ignorait ses dessins originaux qui suffiraient à faire pressentir et le décor et l'auteur. Aux yeux attendris, une personnalité profonde, une âme d'élite se révèle, un artiste de le vieille roche parmi tant de mondanités bruyantes et de vanités pressées ! En effet, ces dessins forment séparément une œuvre suggestive, une grande œuvre. D'autres interrogeront l'érudition sans défaillances d'un Germain Hédiard pour en cataloguer minutieusement les séries, les origines et les dates. Observons, d'abord, que ces dessins sont moins des études que des compositions, au même titre que les lithographies du peintre et que ses toiles, pastels ou tableaux, où la couleur et le sentiment expriment d'instinct des affinités merveilleuses : et ce respect du visiteur est un trait de caractère. Si l'artiste, enfin, se résigne à entr'ouvrir ses cartons, à choisir dans leurs feuillets sans nombre, ce n'est pas, certes, pour nous livrer au hasard les notes marginales de ses poèmes ou le commentaire journalier de son pinceau, mais pour assembler des visions déjà complètes, seulement esquissées ou définitives, qui racontent ses rêves, sans trahir le mystère divin de leur enfantement.

Leur clair-obscur illumine la psychologie d'un peintre.

Pourquoi ce *peintre* a-t-il tant *dessiné?* Parce que l'ombre vient vite et que le rêve s'impatiente aux longs soirs d'hiver. Le jour est court et l'art est long... Le coloris semble interdit au mensonge des lumières factices ; mais la pensée ne cesse de faire affluer sous le front les images. Il faut les saisir, appréhender leur essaim fragile. Et, dans la tendre intimité du foyer, le dessinateur a deux ressources : ou copier ce qu'il voit, ou préciser ce qu'il rêve ; — imiter la vie familiale et l'embellir en l'imposant à la feuille blanche, ou retenir les belles Muses fugitives naissant aux accords du piano qui supplée par l'expression subtile aux sonorités de l'orchestre absent, de même que le dessin coloré d'ombre et chargé d'âme essaie de remplacer la couleur. En tous cas, l'artiste arrache une minute heureuse au néant. Sœur ou compagne, il s'inspirera de la confidente de son noble secret, il notera ses distractions ou ses travaux, il la fera deviner lisant sous la lampe studieuse, il décrira le geste appliqué de la brodeuse ou le profil perdu de la musicienne. Ou bien, dans l'essor muet de son rêve, il suivra ses musiciens de prédilection jusqu'aux romantiques régions de leur fantaisie, il

incarnera leurs harmonies crépusculaires et voudra les emprisonner sous des formes terrestres... Le dehors seul est oublié, n'existe plus : c'est à peine si des roulements lointains ont passé sur la neige ou franchi la nuit. L'artiste est roi dans son intérieur peuplé de riants fantômes. Et n'est-ce point la double inspiration qui caractérise la poésie de ce peintre : intimités paisibles ou suggestions mélodieuses ?

Mais une atmosphère pareille enveloppe les enfants de sa tendresse loyale ou de sa pensée vagabonde. De part et d'autre, on reconnait l'enchanteur à sa mélodie. Malgré ses admirations musicales, qui vont aux maîtres d'outre-Rhin, ne lui demandez pas les lourdes énergies ni les cauchemars hoffmannesques qui signalent curieusement l'exposition voisine des graveurs allemands, partagés de même entre les hallucinations du soir et les joies du foyer. Qu'il ébauche un groupe ou qu'il achève une composition, notre dessinateur français reste à la fois peintre et poète. Il colore et il caresse. Un rythme intérieur a dicté son choix.

Ainsi regardés, ces dessins originaux s'animent, croissent d'éloquence et ne parlent plus seulement aux yeux, mais au cœur. En savourant leur beauté sensuelle, leur harmonie plastique et figurative, la vue perçoit leur charme sentimental, l'esprit écoute, pour ainsi dire, le pudique récit et le haut enseignement que leur silence exprime. Le philosophe ou l'historien de l'art y découvre, sans recours inutile aux dissertations pédantes, l'harmonieux rapport entre les hachures expressives de leur crayonnage et les aspirations de l'artiste. Son art et sa vie respirent là, tout entiers, à l'unisson. Quelle que soit l'indignité de son portraitiste, le portrait de Fantin-Latour, d'*après* ses dessins originaux, sera ressemblant. Et quand je vous disais que feuilleter ses cartons ne serait pas une vaine jouissance d'amateur? Ni morceaux de facture, ni provocations de virtuose, point d'airs de bravoure sur un thème anatomique ou paysagiste; mais de suaves ordonnances qui retiennent de l'essence même du songe le *flou* diamanté, la majesté vague. De là, des négligences du crayon nerveux, alors que les portraits peints d'après nature avaient tant de solidité robuste !

Ce n'est pas que ces rêveries savantes ne supposent de fortes *études!* Les voici d'abord, car ce poète fut un réaliste. Et s'il avoue ses préférences pour les pianistes « qui n'ont pas de doigts », il a commencé par en acquérir dans son art. Compatriote de Berlioz et de Stendhal, ce fils de Grenoble accorde l'ironie avec la poésie ; et peut-être le sommeil de son enfance a-t-il reçu le baiser d'une fée des Alpes... Mais, élève de son père et de cet original Lecocq de Boisbaudran qui renouvelait l'enseignement du dessin en cultivant la mémoire de l'œil, il acquit de bonne heure ce souvenir des formes que tant de maîtres coloristes ont regretté jusqu'au désespoir. Et la suite de ses dessins affirmerait le développement de son *moi* : du temps des académies lumineuses et des portraits pâles, Fantin-Latour est déjà Fantin-Latour, très libre à l'égard de la formule et du modèle. Science et conscience ne le détournent point de sa volonté.

Dès 1855, qu'il groupe les *Brodeuses* ou qu'il décore la Chapelle de Plessis-Picquet, qu'il retrace son image pensive ou celle de sa sœur, on le voit s'affranchir et préluder à ses admirables portraits que nombre de ses partisans déclarent supérieurs à ses créations. Dès lors, il passera quinze années au Louvre, en la société des dieux de la couleur. Les copies le réclament : il faut vivre ! Mais l'artiste est de ceux qui savent tirer vengeance des nécessités de la vie. Copier le *Concert champêtre*, interroger Venise en discutant, avec Manet l'Espagnol, les mérites méconnus de M. Ingres, n'est pas une journée perdue... Le soir, il dessine ; et voilà pourquoi ses académies reçoivent ce coup de lumière. Les dimanches et lundis sont consacrés à l'inspiration. Quand le froid sévit, il travaille blotti sous ses couvertures. Fantin traversera bientôt l'atelier de Courbet, rue Hautefeuille, ou fréquentera longtemps l'académie de Jacques, rue Lamartine. Et les deux rives le sollicitent, en ce vieux Paris enfumé qui se transforme... A Paris, il écoute le réalisme et regarde la réalité ; de passage à Londres, il soupçonne autre chose. Au café Guerbois, il cause avec les Impressionnistes, amoureux de la minute fugace ; à Sunbury, chez le graveur Edwards, il entrevoit les Préraphaélites, soucieux de l'idéal éternel : double influence qui transparait dans son œuvre. Et toujours, au Louvre, comme autrefois Watteau chez Crozat, ce qu'il adore spontanément, c'est Véronèse et Rubens, Anvers et Venise, l'apothéose de la couleur.

En même temps, déjà, le rêve le dispute à l'intimité : de Fragonard à Tassaert, la vieille mythologie se présente à ses yeux rajeunie, dans le costume de la vérité ; mais cet amant des baigneuses et des nymphes ne se laisse pas entrainer comme son *Hylas*... Un dos féminin lui suffira pour exalter sa maîtrise ; mais, par delà les rêves jolis, il souhaite déjà des hommages moins voluptueux et des allégories plus hautes : les vieux attributs vont se renouveler à leur tour dans une atmosphère transfigurant les trompettes et les palmes. Et, le 13 août 1863, notre peintre revient de l'enterrement d'Eugène Delacroix, qui fut la grande passion de sa jeunesse : aussitôt il esquisse une première pensée de l'*Hommage* qu'il exposera tout à fait simplifié

l'année suivante. N'est-ce pas là, dans ce milieu réaliste de portraits groupés autour d'un portrait, que Théophile Gautier s'étonna de rencontrer Baudelaire? Mais le projet primitif était plus novateur encore, mariant audacieusement le songe avec la réalité, la redingote du disciple avec la draperie de la muse, comme, plus tard, à l'*Anniversaire* de Berlioz, devant son tombeau, comme en cette petite page moins connue où les Esprits de l'air tourbillonnent autour du pupitre du génie de l'orchestre...

A ce Salon de 1864, une *Scène de Tannhäuser* accompagnait l'*Hommage à Delacroix :* et Théophile Gautier ne blâmait point ce rapprochement significatif. C'était la musique, enfin, qui s'emparait de son adorateur, qui lui dictait confusément encore ses inspirations les plus pures. Fantin-Latour avait son billet pour la quatrième de *Tannhäuser*, qui fut interdite : mais aucune mise en scène n'aurait pu lui conseiller la chaste ivresse ni le paysage éloquent de ce Venusberg... En 1876, à Bayreuth, la troisième série des soirées wagnériennes complète l'initiation que les premiers concerts Pasdeloup avaient, quinze ans plus tôt, inaugurée dans son âme ; mais sa personnalité de peintre ne saurait s'asservir à l'art du théâtre. Les *Ondines* qu'il évoque à son retour sont les filles de son rêve. Et, depuis ces temps déjà lointains, son culte fidèle est demeuré le libre illustrateur des Wagner et des Berlioz, des Schumann et des Brahms. Plus d'un peintre, avant Fantin-Latour, avait chéri la musique ; mais il est le premier des « peintres-mélomanes », parce que ses adorations constantes se transposent naturellement en scènes d'amour et de féerie. Il faut envier de tels souvenirs de concert ! Plus hardi que Schumann, il appelle, avec Faust, l'orgueilleuse nudité de la Beauté grecque : et lui-même n'est-il pas, comme Euphorion, le fils de Faust et d'Hélène? Son amour ne sépare jamais la pensée de la forme ; à l'essor élégiaque ou lyrique, il demande le mouvement qui fait palpiter les Péris en exil ou les vierges rédemptrices des poètes maudits : et le couple radieux s'échappe des débris du *Vaisseau-Fantôme...* A l'écart, dans son atelier, désormais loin des Salons que sa présence a purifiés pendant quarante ans, je vois le dernier des romantiques sous la protection des ailes rayonnantes de l'Ange féminin qu'il a créé. La délicatesse puissante de son art n'est-elle pas la meilleure illustration de cet éclair du grand Gœthe : « *Le naturel de la Femme est proche parent de l'Art* » ?

RAYMOND BOUYER.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Mon admiration est sans bornes, et mon embarras est très grand. On me dit que cette année-ci on a publié moins de livres d'étrennes que les années précédentes. Cela donne donc une idée merveilleuse de ce qui fut publié naguère. Il y a, en cette fin de décembre 1901, toute une littérature spéciale et admirable pour les enfants qui réfléchissent déjà comme des grandes personnes ou bien pour les grandes personnes qui raisonnent encore comme des enfants. Les auteurs de livres d'étrennes ont tous du talent; quelques-uns ont un talent exceptionnel. Je viens de voir des romanciers pour enfants en bas âge qui écrivent des romans plus agréables, oh! certainement ! que ceux de M. Marcel Prévost. Je viens de lire les œuvres hâtives de vulgarisateurs d'histoire qui l'emportent sur la plupart des historiens couronnés par l'Académie. La gloire de tous ces écrivains n'a pourtant aucun éclat, et je le regrette pour eux, mais il ne faut pas les plaindre. Car les enfants qui les lisent leur sont reconnaissants et ils gardent la mémoire de leurs noms : la gloire d'un auteur de livres d'étrennes est beaucoup plus discrète que celle d'un romancier bien parisien, mais comme elle est plus sérieuse et comme elle est plus désirable ! Il y a peut-être lieu d'envier les auteurs de livres d'étrennes. Il y a bien certainement lieu de féliciter les enfants à qui tous ces livres sont destinés.

Un enfant de quatre ans apprendra à lire dans l'*A B C Jean Bedel* (Armand Colin). Grâce à la méthode spirituellement adoptée par l'auteur, il enrichira son jeune esprit d'un grand nombre de notions élémentaires; il connaîtra non seulement les lettres des mots, mais encore le sens des mots : ce qui est presque aussi utile. Et il pourra même garnir sa mémoire de quelques poésies, qui ne sont pas écrites en vers libres, — trop heureux enfant ! Il ne s'ennuiera pas un seul instant en tournant les pages de cet alphabet. Pour moi qui sais à peu près lire, j'ai trouvé du moins grand plaisir et profit à regarder les gravures qui sont charmantes et donnent une haute idée de l'imagination et de la verve de Jean Bedel. Sachant lire, c'est-à-dire connaissant déjà un peu la vie, l'enfant de quatre ans se plaira beaucoup à fréquenter les animaux. Il ira *Chez les fourmis* sous la conduite de M. Ernest Griset (Hetzel) qui fait vivre ces bêtes minuscules avec plus d'originalité que Rudyard Kipling ne fait vivre les éléphants. Après quoi, pour rester en compagnie des animaux qu'il aimera déjà mieux que les hommes, il lira, il récitera *Vingt fables de La Fontaine* (Hetzel), agrémentées et vraiment illustrées par les dessins prestigieux d'Eugène Lambert.

Puis sachant déjà pourquoi il appelle son chien

Turc, et d'autre part n'ignorant pas que la question de Turquie est toujours d'actualité à cause de l'infatigable ambition des Anglais, il sera très curieux de connaître *Messieurs les Anglais!* (Delagrave). Il pourra satisfaire facilement cette curiosité un peu indiscrète grâce aux dessins de Thélem et au texte de Sergius, dont l'album leur donnera une idée complète sinon une grande idée de nos « voisins d'outre-Manche », comme les appelle un grand diplomate. Ces dessins l'amuseront follement et le texte ne lui enlèvera pas la joie que les dessins lui auront procurée. Mais un enfant de notre époque ne peut s'amuser tous les jours. Et il deviendra grave en songeant au plus glorieux adversaire des Anglais, à Napoléon Ier lui-même, qui, si j'en crois ce que me disait hier un bonapartiste fervent, naquit en Corse et mourut à Sainte-Hélène. Il fréquentera *l'Empereur, l'Impératrice et la Garde* dans l'album de Job (Hachette) et s'informant ainsi de la plus grande gloire de la patrie, il apprendra par surcroît à « découper des uniformes ». De cette façon, naîtra en lui l'ardeur guerrière. Il sera *le bouillant Achille* faisant avec sa sœur ou sa cousine *Mlle Frisson* un surprenant contraste, contraste rendu plus ravissant encore par les trente-trois dessins de Frœlich (Hetzel). Un enfant qui admire Napoléon et les militaires et qui peut déjà s'appeler le bouillant Achille est forcément un peu Don Quichotte. Aussi comme il rira en se reconnaissant un peu dans *Pierrot Don Quichotte* de Tante Nicole (Delagrave). Il rira un peu ironiquement, car à son âge il a déjà de l'ironie, mais il ne sera point guéri. Et *Cocorico*, le roman de Jules Chancel, illustré par E. Gros (Delagrave), véritable roman de cape et d'épée à l'usage de l'enfance, le ravira d'aise comme s'il était un grand homme et un grand capitaine. Ce roman est déjà de l'histoire, l'histoire de Henri de Navarre, qui ne négligea rien pour devenir Henri IV. Cette histoire contée par Jules Chancel est plus intéressante qu'un roman. Reposons les yeux et l'esprit enfantin de notre jeune héros avec la *Belle histoire du prince Muguet* (Hachette), riante et charmante, et si gracieusement illustrée. Et donnons-lui de saines idées et des sentiments raisonnables en lui proposant le précieux exemple d'un chien et d'un chat, *Blanchette et Capitaine*, par J. Anceaux (Hetzel), qui lui enseigneront à devenir un enfant sage et un brave homme. Un enfant sage dont les bonnes idées seront presque aussi nombreuses que *Les bonnes idées de Mlle Rose* (Hetzel), si finement énumérées par J. Lermont et illustrées avec tant de variété par Édouard Detaille, mais oui : par Édouard Detaille. Y a-t-il là de quoi vous surprendre? Une des bonnes idées des tout petits garçons ou, au moins, des petites filles est certainement d'apprendre le *Dessin d'ornement géométrique et floral pour les travaux à l'aiguille* (Delagrave). M. Durrieu leur donne une foule de modèles. Les jeunes filles à marier s'en serviront pour préparer leur trousseau.

Pour être enfant, on n'en est pas moins homme. Et on a besoin d'avoir ses journaux, au moins des journaux hebdomadaires. Nos enfants en ont d'excellents : ils sont presque aussi bons que s'ils étaient confectionnés par l'inimitable industrie d'Arthur Meyer, d'Hébrard, de Letellier ou de Périvier. Le *Saint-Nicolas* (Delagrave) cultive l'intelligence et l'imagination de ses lecteurs. Il leur donne des récits, nouvelles, histoires, des romans français et même des romans étrangers, car nous ne connaissons pas assez les littératures étrangères. Il leur donne aussi des sujets de concours et des prix pour ces concours. Il s'adresse aux garçons et aux fillettes de six ou huit ans ; mais il n'a pas d'opinions politiques ; il ne veut influencer en aucune manière celles de ses lecteurs. *Mon Journal* (Hachette) est charmant. Il a de l'esprit et même de la gaieté, ce qui vaut encore mieux. Il donne de tout : des récits, des romans, des découpages faciles à rassembler, de petites comédies, des morceaux de musique. Il fournit aussi d'ingénieuses recettes de prestidigitation : il est donc excellent pour la conduite de la vie. Le *Petit Français illustré* (Armand Colin) est très bon, lui aussi. Il a d'ailleurs une très jolie couverture. Et la forme emporte le fond. Mais le journal est digne de la couverture. Il enseigne la géographie, le patriotisme, l'élevage des chenilles, des anecdotes, les moyens de colorier des objets en mie de pain. Il donne également les biographies des hommes et des femmes célèbres. Tous ses lecteurs, qui doivent être innombrables, car ce journal est l'*organe naturel* de tous les écoliers studieux, peuvent espérer qu'un jour leur biographie sera inscrite en ce journal, où ils en auront tant lu et où ils auront puisé l'amour de la gloire... Et vous, lecteurs du *Journal de la Jeunesse* (Hachette), vous avez abandonné *Mon Journal*, qui paraît un peu trop puéril à votre précoce maturité. Et chaque semaine vous trouvez ici tout ce qui vous fait réfléchir et rêver. Plus tard, lorsque, dans votre journal quotidien, vous lirez le cours de la Bourse, — on ne le met pas dans le Journal de la Jeunesse, — vous n'aurez point envie de rêver et peut-être aurez-vous à faire de douloureuses réflexions sur l'enchaînement des effets et des causes et l'incertitude des placements de capitaux. Mais amusez-vous en attendant, amusez-vous en lisant le *Magasin d'éducation et de récréation*, le journal le plus doré que j'aie jamais vu. Il n'est d'ailleurs pas plus mauvais pour cela, puisqu'on y peut lire d'admirables romans d'André Laurie et de Jules Verne, qui seraient les membres les plus glorieux d'une Académie élue par les adolescents et qui aurait

toutes chances d'être aussi bien composée que celle élue par les collègues de M. Paul Hervieu, le fameux sculpteur, et de M. Guillaume, le glorieux auteur dramatique qu'on aurait tort de confondre avec le dessinateur du même nom... Telle est donc la presse de la jeunesse française. C'est une presse excellente, qui n'a ni syndicats, ni associations, et qui ne conduit à rien, même si l'on en sort. Je ne crois pas que les autres pays aient une presse enfantine supérieure à la presse française consacrée aux enfants. Réjouissons-nous ainsi des quelques supériorités qui nous restent, et peut-être serons-nous moins tristes d'avoir perdu les autres...

Et voulez-vous des romans? On en a mis à toutes les devantures des libraires. Ils pullulent. Et, croyez-moi si vous voulez, ils sont tous bons. Ils sont tous admirables. Ils ont de la force et de la grâce. Ils sont harmonieux et variés. Ils donneront le goût de la vie aux enfants qui ne savent pas encore que... la vie n'est pas un roman, ainsi qu'a coutume de dire l'insupportable d'Argenton dans *Jack*. J'admirerai tous ces livres à tour de rôle, sans entreprendre de les classer en un ordre méthodique. Il faut laisser de l'imprévu en toutes choses : et pourvu qu'on admire sincèrement, il est permis d'admirer en désordre. R. Candiani, dans *Au clair de la Lune* (Colin), nous présente notre ami Pierrot, et tous ses frères et tous ses cousins. Elle ajoute à ses présentations des contes bergamasques qui sont tous pleins de charmes. Ils émerveilleront. On ne se lassera pas de les relire. Voilà un petit livre adorable, l'un des plus exquis de cette année. — *Les Aventures d'un bonhomme en pain d'épice*, par Mme J. Malassez (Delagrave), peuvent faire concurrence à l'histoire des premiers hommes dans la Lune, de Wells. L'auteur nous fait parcourir le pays des montagnes de la Lune, celui du caoutchouc dont les habitants ne cessent de sauter et de bondir comme des balles, celui des mines de chocolat qui cause moins de déceptions que celui des mines d'or. Mme Malassez, en son dernier chapitre, nous enseigne « comment on fonde une république ». Il nous reste à savoir les moyens de la faire prospérer.

Quoi de plus touchant que *la Maison des Roses* (Hachette), par May Armand Blanc! C'est l'histoire d'une petite fée bienfaisante et toute moderne. Elle naquit en Amérique et vint habiter sur les bords de la Méditerranée. Elle y pratiqua la charité et n'eut d'autre bonheur que celui du sacrifice. Ceux qui liront son histoire l'aimeront et voudront probablement l'imiter. Ils aimeront aussi *Tante Lolotte*, à qui J.-B. Jeanroy (Hachette) a donné de nombreuses vertus agréables; Tante Lolotte, qui est dévouée comme d'autres sont égoïstes, et pratique l'altruisme sans savoir même le sens de ce mot, qui dit bien vilainement une bien jolie chose. On connaît Mme Chéron de la Bruyère. On lira comme ses livres précédents son nouveau livre, *le Secret des Tilleuls* (Hachette), qui nous apprend très délicatement les conséquences de la désobéissance d'un enfant. D'où il suit que les enfants ne doivent pas désobéir : cette conclusion n'est point paradoxale. Mais Mme Chéron de la Bruyère rend le bon sens traditionnel aussi attrayant que le paradoxe, et les adolescents ont bien le temps de préférer celui-ci à celui-là. *La Tante Picot* (Hachette) a le caractère difficile, et elle habite Saint-Flour : ce sont, pour faire un voyage à Paris, de très grands inconvénients. A soixante ans passés, elle tente néanmoins ce voyage, accompagnée de son neveu Robert, de sa nièce Lucy, de sa bonne Zoé, de son chien, de son chat et de sa perruche, dont j'ai oublié les noms. Tante Picot se dispute avec tout le monde et retourne bientôt à Saint-Flour, d'où elle a bien fait de sortir pour procurer à Mlle G. du Planty l'occasion de vérifier avec beaucoup d'agrément cette vieille loi sociale et morale qui proclame que dans la vie il faut être accommodant. Et voici chez Hetzel deux très beaux romans : *Pour l'honneur*, par Pierre Perrault, *la Canne du Grand-Oncle*, par A. Mouans. Entre les deux mon cœur balance, et, si j'avais des enfants, je leur donnerais ces deux romans à la fois. Je leur donnerais aussi tous ceux dont j'ai parlé auparavant.

Mais on peut de toutes façons faire voyager l'imagination des enfants. Et comment mieux qu'en les transportant dans tous les pays réels ou irréels? Jules Verne excelle encore à faire pénétrer ses lecteurs fidèles dans tous les mondes connus ou inconnus. Les héros toujours audacieux doivent exciter un grand courage dans l'âme des enfants. Les *Histoires de Jean-Marie Cabidoulin* (Hetzel) sont aussi pittoresques que vraisemblables. Elles nous promènent à travers le Pacifique, nous dépeignent, avec une vérité saisissante comme une impossible invention, la vie difficultueuse des pêcheurs baleiniers. Et, certes, on peut admettre qu'un très petit nombre des enfants innombrables qui liront ce livre, deviendront pêcheurs baleiniers. Mais il faut, pour pêcher la baleine, des qualités analogues à celles que réclame l'exercice de professions très différentes de celle-ci. Et l'enfant se livrera malgré lui à d'utiles comparaisons.

Le roman historique lui-même n'est pas immuable. Il évolue comme tous les autres genres littéraires. Sera-t-on surpris que l'actualité devienne sujet de roman, surtout lorsqu'elle est aussi romanesque et dramatique que la guerre du Transvaal? M. André Laurie nous conte les aventures de *Colette en Rhodésia* (Hetzel), — et vous voyez bien que la photographie est le plus utile des arts, — il groupe, en ce beau livre, les sites, les fermes de ces contrées merveilleuses où les hommes les plus obscurs ont un

héroïsme si simple et si magnifique. Et vous ne resterez pas insensibles au talent d'André Laurie et à l'émouvante variété de son livre qui enseigne à la fois la noblesse et le dévouement à de grandes idées et, par surcroît, la géographie sud-africaine. Mais il est une géographie légendaire et des pays dont l'existence est incertaine, encore que nous sachions bien où ces régions se trouvent. Ce sont ces prestigieuses régions orientales qui, depuis le commencement des siècles, nous émerveillent. M. Guéchot réunit pour nous émerveiller encore des *Contes d'Orient* (Colin) qui nous montrent une fois de plus que, dans les pays merveilleux où se passent les aventures qu'il rapporte, on ne peut attribuer à la vie le même sens que nous lui attribuons dans l'Europe occidentale. L'Inde a une originalité plus bizarre, plus imprévue, mais non moins impressionnante que l'originalité de tout le reste de l'Orient. Nicole Meyra dans *le Fakir* (Hachette) nous promène de Chicago au temple de Khali à Gondapour. Et les épisodes de ce livre à nul autre pareil nous ahurissent. On n'a pas idée de cela en province, oh non! Et on doit se dire que si la vie en France est moins pittoresque que la vie dans l'Hindoustan, elle est en revanche plus facile à vivre. Et cela aussi est à considérer. Je me demande quelle est la meilleure méthode pour informer les enfants des mœurs spéciales à chaque pays du monde. Faut-il leur en donner une impression générale et vague, comme on le fait avec tant d'attrait dans les livres que je viens de citer? Vaut-il mieux, au contraire, accumuler pour eux, avec ordre et avec agrément, les renseignements les plus minutieux et les plus variés ainsi que l'a entrepris avec succès P. Jousset dans son livre *l'Allemagne contemporaine illustrée* (Larousse). Je ne veux pas conclure, mais je sais bien qu'il est impossible de donner de l'Allemagne une idée plus complète et plus exacte. Ce livre est caractéristique. Nos enfants aujourd'hui sont avides de savoir avec précision. Ils sauront tout de l'Allemagne lorsqu'ils auront fréquenté le livre de M. Jousset, dont le texte est clair et simple, et dont les gravures multiples ne laissent rien ignorer de ce que le plus méticuleux géographe peut souhaiter de connaître. Ce livre, accessible à tous les enfants, est indispensable à tous ceux qui n'ont plus la chance d'être des enfants.

Et je sais encore un sujet de controverses. Comment instruire les enfants des événements de l'histoire? Faut-il leur apprendre les faits véridiques tout simplement? N'est-il pas plus efficace d'entourer à leur usage la vérité historique de toutes sortes de fictions à peine vraisemblables? Les partisans de ces deux systèmes contradictoires pourront cette année-ci invoquer à l'appui de leur thèse de beaux livres qui seront des arguments très forts. M. Achille Melandri, dans *le Capitaine Henriot* (Colin), nous ramène à Don Quichotte qui est le plus historique de tous les personnages légendaires ou le plus légendaire de tous les personnages historiques; la verve d'Achille Melandri est inimitable. Eudoxie Dupuis dans *l'Héritage du Fakir* (Delagrave), car les fakirs eux-mêmes peuvent avoir des héritages, fait de Dupleix et de La Bourdonnais les héros toujours vivants d'une inoubliable épopée. Elle a bien du talent. Quant à Pierre Maël, je n'apprendrai à personne qu'il est un grand romancier. Il le prouve une fois de plus dans son livre : *Le Mousse de Surcouf* (Hachette), livre d'histoire, roman d'aventures. Mais, comme on dit, la preuve n'est plus à faire. Il est des héros dont on aime à redevenir les contemporains. Henri IV est l'un de ces héros. Il faut donc remercier V. Aury de nous avoir enrôlés pour quelques heures dans *la Troupe de Don Galaor* (Delagrave) qui courait la province à la fin du XVI[e] siècle. Il nous semble que nous vivons à cette époque et les mœurs nous en paraissent d'autant plus plaisantes qu'elles sont plus différentes des nôtres.

Et voici de l'histoire, de l'histoire véritable sinon de l'histoire vraie : Bertal et Muller réunissent de *Grands souvenirs historiques* (Delagrave), souvenirs des temps très anciens où Moïse frappa avantageusement le rocher dans le désert et n'eut pas à le regretter; où Ninive tomba en ruines, ce qui contribua puissamment à perpétuer sa gloire dans la postérité; où les Muses habitaient le Parnasse d'où elles ont été délogées par les poètes symbolistes; où la vallée de Josaphat commença d'être très fréquentée. Elle le sera plus encore à l'heure du Jugement dernier. On peut, en attendant ce rendez-vous fatal, lire le livre « si suggestif », je tiens à employer ce vieux mot pour toutes ces vieilles choses un instant rajeunies, le livre si suggestif de Bertal et Muller. Il peut être utile aussi à beaucoup de points de vue de lire le récit des *Évasions célèbres* dont la librairie Hachette déroule devant nous les étonnantes péripéties. Les plus honnêtes gens auront peut-être besoin de se servir un jour des enseignements qu'ils auront trouvés dans ce livre. Dans tous les siècles il y eut des évasions célèbres, ce qui tend à prouver que la vie est un perpétuel recommencement. Il y eut celles de la Force, de Retz, de Forbin, de Duguay-Trouin, de Latude, de Lavalette, etc. Il y en eut d'autres encore. Et rien n'est pittoresque comme une évasion. Pourvu que les enfants qui liront les récits extraordinaires de toutes ces évasions célèbres n'aient point l'idée superflue d'ajouter un chapitre à ce livre!

J. ERNEST-CHARLES.

(*A suivre.*)

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1901.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1901.

TABLE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 41677 *L'Administrateur-Gérant :* ADOLPHE SCHLEICHER.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Étrennes de 1902

OUVRAGES D'ART, D'HISTOIRE ET DE VOYAGES

Antoine Van Dyck. Reproductions en héliogravure de cinquante chefs-d'œuvre publiées sous le patronage de la commission de l'exposition d'Anvers, accompagnées d'un texte explicatif et historique et d'une notice biographique de l'artiste, par M. **Max Rooses**. — Un magnifique vol. in-folio, cart. en percaline. 100 fr.

Il est des peintres aussi grands que Van Dyck, et l'on ne peut oublier qu'Anvers, sa ville natale, est aussi la patrie de Rubens. Mais on peut dire que, parmi les maîtres de premier rang, il n'en est pas de plus séduisant et de plus original.

La magnifique exposition des œuvres de Van Dyck qu'organisa la Ville d'Anvers en 1899, en l'honneur du troisième centenaire de la naissance de ce maître, fut, sinon la révélation, du moins comme une démonstration éclatante des liens de filiation qui rattachent à ses portraits ceux des grands peintres anglais du XVIIIe siècle, et de ce que doivent à l'illustre Flamand les Reynolds, les Gainsborough et les Lawrence.

C'est de cette instructive exposition que M. Max Rooses, le savant directeur du Musée Plantin, a voulu conserver le souvenir par la publication que nous annonçons aujourd'hui.

Cette magnifique reproduction de cinquante chefs-d'œuvre de Van Dyck est elle-même une œuvre d'art qui comptera dans l'histoire de la gravure.

Toutes les époques de la carrière de Van Dyck, tous les traits de son génie, tous les genres auxquels il s'est complu sont ici représentés, depuis ce *Crucifiement de St-Pierre* ou cette *Extase de St-Augustin*, qui se ressentent encore de l'influence de Rubens ou de celle des Italiens, jusqu'à cette idéale *Pieta* du musée d'Anvers, chef-d'œuvre absolu d'émotion, de sincérité, de poésie ; depuis le portrait si noble, si simple, et en même temps si achevé de Spinola jusqu'aux délicatesses exquises et raffinées de ces adolescents grands seigneurs du temps de Charles Ier.

Des notices qui accompagnent chacune de ces reproductions, et de la notice biographique qui précède le recueil, nous ne dirons qu'un mot : ce sont autant de monographies définitives, qui font décidément sortir des à-peu-près et des généralités l'histoire et la critique de l'œuvre d'un des plus grands peintres de l'École flamande.

*
* *

A travers le Turkestan Russe, par M. **Hugues Krafft**. — Un magnifique volume grand in-4°, illustré de 71 planches en taille-douce hors texte et de 194 gravures en phototypie dans le texte. — Broché, 100 fr. ; relié, 120 fr.

Le beau livre que nous annonçons ne se recommande pas seulement par la splendeur de la forme et le soin [illegible] du texte ; c'est un ouvrage qui vient à son heure.

Il y a moins de quarante ans le pays qu'il décrit était presque inaccessible ; dans moins d'un demi-siècle la civilisation européenne, qui est en train de le conquérir, aura peut-être étendu sur lui une partie de son uniformité en faisant disparaître bien des coutumes locales, pittoresques et colorées, qui sont aujourd'hui la joie des voyageurs. Ce sont elles surtout que M. Hugues Krafft s'est attaché à dépeindre.

Mais ce qui ajoute singulièrement à l'effet d'une description par elle-même si intéressante, c'est la richesse merveilleuse de la documentation figurée qui l'accompagne. Cent quatre-vingt-quatorze gravures dans le texte, et soixante et onze planches en héliogravure, toutes exécutées d'après les clichés de l'auteur lui-même, mettent littéralement les sites et les hommes sous les yeux du lecteur.

L'adaptation de l'illustration au texte est même si précise, la description et le dessin se complètent avec tant d'exactitude qu'on se demandera sans doute lequel des deux a été fait pour l'autre.

*
* *

Les Portraits de l'Enfant, par M. **Ch. Moreau-Vauthier**. — Un magnifique volume grand in-8°, illustré de 20 héliogravures et de 284 gravures en noir dans le texte. — Br., 30 fr. ; rel., 40 fr.

« Beaucoup de livres nouveaux, mais peu de sujets neufs ! » C'est la plainte ordinaire du public. Voici pourtant un livre qui, pour traiter d'un sujet assurément vieux comme le monde, n'en paraîtra pas moins singulièrement original par le dessin comme par l'exécution.

L'enfant n'a jamais été jusqu'ici, croyons-nous, étudié comme inspirateur et modèle de l'artiste. Quel sujet pourtant plus capable de charmer toutes les

catégories de lecteurs ? Ou comment ce beau volume, dont l'illustration forme une véritable galerie de chefs-d'œuvre, dont le texte évoque la silhouette de l'enfant à travers toute l'histoire de l'art et des mœurs, ne serait-il pas assuré de séduire les artistes et les connaisseurs, les parents et les enfants eux-mêmes ?

La diversité du livre, en effet, en égale la grâce. Les portraits s'y encadrent et s'y [illegible] partout d'anecdotes, de récits touchants ou joyeux, parfois dramatiques ; la critique d'art y donne la main à l'histoire qui vient mettre, sous telle de ces images, l'ironie de ses révélations ou le haut enseignement de sa grave parole. Et c'est un délicieux défilé de frais visages, petits inconnus que l'art sut immortaliser, jeunes têtes historiques vouées aux destinées éclatantes ou douloureuses.

Aux yeux des uns ces gravures renouvelleront, pour ne plus le laisser s'évanouir, le souvenir des tableaux admirés dans les musées, les collections particulières, les expositions de la France et de l'étranger ; aux autres elles apporteront des jouissances nouvelles, et qui sait si, tandis que l'artiste y cherchera de poétiques inspirations, l'ingéniosité délicate de la mère de famille n'y trouvera pas, à la veille d'une fête d'enfants, l'idée de quelque chef-d'œuvre du costume ?

Nous croyons enfin offrir au public un ouvrage également capable de figurer avec honneur dans l'atelier du peintre et sur la table de famille, de conquérir les suffrages des amateurs et de former, en les charmant, le goût des lecteurs encore inexpérimentés. Notre volume n'a-t-il pas pour lui, d'ailleurs, autant que nous pouvons en juger, le souverain talisman, la séduction des beaux yeux et des jolis sourires, l'ensorcelante [illegible] jeunesse !

*
* *

Les Évasions Célèbres, d'après les Récits des Historiens, les Mémoires et les Correspondances de Benvenuto Cellini, Caumont de la Force, le Cardinal de Retz, le chevalier de Forbin, Duguay-Trouin, l'abbé comte de Bucquoy, Charles II d'Angleterre, le baron de Trenck, le comte de Thoré, Latude, de Vaublanc, Lavalette, M. S. Blaze, Bernard Masson, comte d'Andigné, le général Ducrot, etc. — Un volume grand in-8 illustré de 12 planches en couleurs et de 12 gravures en noir dans le texte, d'après les dessins d'Alfred Paris. — Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr.

On annonçait, un jour, à un prisonnier politique qui venait de tenter de s'évader le surcroît de précautions dont il allait être l'objet. Loin de s'indigner, il approuva ses geôliers ; mais il leur demanda de ne pas feindre à leur tour de s'étonner de ses tentatives : « Un prisonnier politique, dit-il, est toujours en état de guerre contre ceux qui le surveillent. A eux de le garder, s'ils le peuvent, c'est leur devoir ; mais le sien, à moins, cela va sans dire, qu'il n'ait donné sa parole d'honneur, est de s'échapper s'il croit en avoir le moyen. »

Bien peu équitable et bien difficile serait le juge qui trouverait à redire à cette fière réponse. Et si l'on songe à ce que ce principe qu'elle proclame exige, pour être mis en pratique, d'esprit d'initiative, de hardiesse, de mépris de la vie, de dédain d'une lâche tranquillité, on comprendra que de tels exemples donnés par certains prisonniers illustres soient plus démonstratifs que toutes les dissertations sur la valeur morale de l'énergie.

En effet, l'énergie, et, avec elle, l'âpre amour de la liberté, le culte des grandes causes, telles sont les vertus que professent les héros du livre que nous présentons au public. De leurs aventures si variées par le temps, la couleur, les circonstances, une leçon ressort toujours : aux audacieux les sourires de la fortune, et l'aide du ciel à qui s'aide soi-même ! C'est celle que nous donnent ici tour à tour un Benvenuto Cellini au seizième siècle, un Jean Bart au dix-septième, un d'Andigné pendant la Révolution, et, plus près de nous, nos soldats et nos généraux des guerres de [illegible] la guerre de 1870.

Leçon d'autant plus vivante, que, dans la plupart des cas, ce sont les personnages mêmes de nos histoires qui nous les racontent dans leurs propres *Mémoires*. Mais est-il besoin de dire ce que l'illustration ajoute encore d'intérêt à ces récits ? Le dessin en couleurs n'a jamais mieux trouvé sa place que lorsqu'il s'agit de traduire aux yeux ces belles scènes d'héroïsme où tout est action. Ceux d'Alfred Paris contribueront pour leur part au succès des *Évasions célèbres*, dont elles fixeront dans le souvenir du lecteur les plus dramatiques épisodes.

*
* *

De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée, par M. le Capitaine d'Ollone, de l'Infanterie (*Mission Hostains-d'Ollone*, 1898-1900). — Un vol. in-8° illust. de 90 grav. et 2 cartes tirées hors texte. — Broché, 10 fr. ; relié, 15 fr.

En 1898, le capitaine d'Ollone était chargé par le ministre des colonies, conjointement avec M. l'administrateur colonial Hostains, de reconnaître le pays qui sépare la Côte d'Ivoire du Soudan, afin d'établir une jonction nécessaire entre ces deux régions dont l'une était restée jusque-là, suivant une expression pittoresque de l'explorateur lui-même, un rivage sans hinterland, et l'autre un hinterland sans rivage.

Ces instructions ont été scrupuleusement remplies. Partis de Grand-Bassam dans la seconde quinzaine de décembre 1898, les hardis explorateurs arrivaient un an après à Beyla, poste extrême de notre domaine soudanais, après avoir traversé pour la première fois, et de part en part, toute la forêt qui sépare la mer de cette région. C'est cette belle expédition, dont les conséquences peuvent être si fructueuses pour l'avenir de notre colonie, que le capitaine d'Ollone raconte dans le livre que nous publions.

Mais, sans se laisser détourner un instant de la pensée du but précis qu'il poursuivait, l'auteur n'en a pas moins pris le temps de bien regarder autour de lui et d'étudier le pays et les populations indigènes. De là tant de descriptions vivantes, tant de scènes amu-

santes, pittoresques et variées que l'illustration fait surtout revivre sous nos yeux, et qui renouvellent pour ainsi dire à chaque page l'intérêt de ce récit.

Mais rien n'est plus remarquable que le ton même dont l'ouvrage est animé. Partout le désir du bien public, avec l'amour de la patrie et le souci de ses intérêts, se double, à l'égard des peuplades vaincues ou révoltées, d'une attitude pacifique; partout le désir de les relever et l'horreur des excès et des injustices; partout le respect de la vie et de la dignité humaines. Le livre du capitaine d'Ollone est, en plus d'un sens, de ceux qui font honneur à la France.

*
* *

Quinze Mois dans l'Antarctique, par le capitaine **Adrien de Gerlache**. *Voyage de la Belgica*. — Un volume in-8, illustré de 106 gravures et une carte hors texte. — Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

Les lointaines expéditions scientifiques ont été de notre temps relativement fréquentes et aucune époque n'aura sans doute plus que la seconde moitié du XIXe siècle, ajouté, grâce à elles, à nos connaissances sur la structure et la constitution des diverses parties du globe. S'il s'est trouvé pourtant un point moins exploré, c'est assurément la région polaire du Sud. Or, une fois de plus, l'inconnu aura exercé son prestige sur quelques âmes robustes et déterminées.

Le 16 août 1897 M. de Gerlache et ses compagnons sortaient du port d'Anvers sur le navire *Belgica* à dessein d'aller explorer l'Antarctique; le 14 décembre, ils quittaient Punta-Arenas, la ville la plus méridionale du globe, pour n'y rentrer que le 17 mars 1899.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des reconnaissances et des précisions géographiques dont la science sera désormais redevable à ces hardis explorateurs. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que jamais récit de voyage n'aura laissé dans l'esprit du lecteur impression plus dramatique que celui qui nous est ici présenté.

Rien de plus émouvant que cet hivernage dans la banquise avec ses alternatives de stupeur et d'espérance, ses courtes joies et ses inévitables tragédies. Aussi bien celui qui nous les raconte est celui-là même qui a vécu ces heures angoissantes. C'est assez dire de quels prix sont les renseignements qu'il nous livre et les gravures documentaires qui les illustrent.

*
* *

La Chine, par M. **Élisée Reclus**. Nouvelle description entièrement mise à jour par Onésime Reclus. — Un volume petit in-4, tiré sur papier vergé, contenant 25 cartes en noir et 3 cartes en couleurs. — Broché, 12 fr.; relié, 16 fr.

Les évènements qui viennent, dans les deux dernières années, de se dérouler en Chine, n'ont pas seulement eu pour effet de ramener vers ce pays l'attention des Européens; ils leur ont démontré la nécessité de le bien connaître dans sa configuration, ses ressources, son administration. Quel est là-bas le pouvoir de l'autorité royale? Jusqu'où pénètre l'influence des sociétés secrètes? Quelle est la force de la civilisation et à quelle résistance les Européens peuvent-ils légitimement y rencontrer? Autant de questions qui se sont brusquement imposées et par lesquelles il ne nous est plus permis de nous laisser surprendre.

Le livre que nous annonçons ici, et dont toutes les parties ont été rédigées d'après les documents les plus récents, paraît donc à son heure.

Mais l'exactitude et l'opportunité ne sont pas les seuls mérites de l'ouvrage de MM. Élisée et Onésime Reclus. On sait assez quelle est la renommée de ces grands géographes, qui ne sont pas moins célèbres comme écrivains que comme savants. Ils décrivent les lointains pays comme Michelet racontait l'histoire des âges disparus: c'est la même acuité de vision, la même habileté à faire vivre les hommes et la nature, et, dans l'expression, le même coloris, le même pittoresque.

De là le succès sans égal et la popularité de leurs ouvrages; de là l'intérêt que toutes les catégories de lecteurs, géographes, historiens, politiques, ou simples curieux trouveront à leur nouveau volume sur le Céleste-Empire.

*
* *

L'Isthme et le Canal de Suez. Historique. — Etat actuel, par M. J. **Charles-Roux**, ancien Député. — Deux volumes grand in-8° illustrés contenant 5 planches, 12 cartes ou plans hors texte et 268 gravures. — Brochés, 20 fr., reliés, 30 fr.

Les publications relatives au canal de Suez ne manquent pas, et n'ont manqué en aucun temps, même lorsque l'idée de cette gigantesque construction avait à peine commencé de naître dans quelques esprits aventureux; la précieuse bibliographie qu'a dressée M. Charles Roux lui-même à la fin de l'ouvrage que nous annonçons suffirait à le prouver: sans compter en effet les documents d'archives et pièces manuscrites, elle ne comprend pas moins de 1 499 numéros. Mais personne n'avait encore osé tenter le grand travail de synthèse qu'il vient d'achever avec tant de bonheur.

Placé à la source de tous les renseignements, intimement mêlé à la vie même de la grande entreprise, M. Charles Roux conduit son sujet des temps les plus anciens jusqu'aux découvertes du seizième siècle, puis jusqu'aux projets de Louis XIV et de Bonaparte, de Méhémet-Ali et des disciples de Saint-Simon; car cette histoire d'une grande œuvre est d'abord l'histoire d'une grande idée. Enfin le nom apparaît, qu'on attendait depuis le début et qui ne cesse plus, jusqu'à la fin, de dominer le récit, celui de Ferdinand de Lesseps.

Au point de vue de l'illustration, sans parler des diagrammes, des cartes et de la représentation des scènes diverses de l'histoire du canal de Suez, tous les personnages, hommes d'État, administrateurs, écrivains, savants, qui, à un titre quelconque, ont eu, dans cette histoire, un rôle à jouer, sont ici représentés. C'est une galerie de portraits infiniment curieuse et variée et qui évoquera chez tous nos contemporains de passionnants souvenirs.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le Tour du Monde, journal des voyages et des voyageurs (*Nouvelle série. — Septième année*, **1901**). — Un volume in-4, broché, 25 fr.; relié, 32 fr. 50.

Rien de plus charmant et de plus poétique que les aimables descriptions de M. Gaston Vuillier, qui nous conduit en Limousin pour se mêler avec nous aux processions du « culte des fontaines », ou que la jolie excursion de M. Maurice Herbette à travers le Spreewald, une Venise champêtre en Allemagne. Rien de plus neuf et de plus mouvementé que les grands voyages d'exploration de M. Adrien de Gerlache dans l'Antarctique, du capitaine d'Ollone à travers le Soudan, du vicomte de Vaulserre dans le Kouéi-Tchéou et le Kouang-Si. Que dire encore du journal de M. Georges Weulersse, qui nous raconte son séjour au Petchili et sur les frontières de la Mandchourie au moment même où se déroulaient les événements terribles de la guerre des Boxers? On sait d'autre part ce qu'ajoutent à ces vivantes descriptions les riches illustrations du *Tour du Monde :* leur collection constitue une sorte de panorama universel, aussi abondant qu'exact et précis, et qui n'a d'analogue dans aucune publication.

Le Journal de la Jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré, pour les enfants de 10 à 15 ans. — L'Année **1901**, br., en 2 v., 20 fr.; rel., 26 fr.

Comment s'explique le succès persistant du *Journal de la Jeunesse ?* D'abord, cela va de soi, par le mérite et le charme des ouvrages d'imagination auxquels ses colonnes sont largement ouvertes. Sans parler des « nouvelles » qui y figurent en si grand nombre, et pour nous en tenir aux « romans » de longue étendue, en voici, dans cette seule année 1901, de bien séduisants et de bien variés : romans intimes : *Cœur brisé*, de Mme d'Houdetot; *Vers la Gloire*, d'Henri Guy; *le Roman d'un Sot*, de François Deschamps; *Tante Lolotte*, de Janroy; ou grands romans d'aventures : *le Mousse de Surcouf*, de Pierre Maël; *le Rubis de La Pérouse*, de M. de Beauregard.

Mais le trait distinctif du *Journal de la Jeunesse*, c'est que les autres articles qui le composent ne le cèdent pas en intérêt à ces romans eux-mêmes.

Par la beauté de l'illustration par exemple, et le charme des récits, les *Excursions de vacances* de M. Louis Rousselet, ce voyage pittoresque et fait à loisir à travers les richesses artistiques de notre Touraine, attirera et retiendra l'attention de tous les lecteurs. Il faut mentionner également les articles d'actualité inspirés par les événements de l'histoire contemporaine, politique, militaire et scientifique, la mort de la reine Victoria, la guerre de Chine, les ballons dirigeables, et tant d'autres attrayantes études que nous ne pouvons songer même à énumérer ici.

Mon Journal. Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans (20e année, 1900-1901). — Un volume in-8° contenant 832 pages et plus de 500 gravures en couleurs et en noir. — Br., 8 fr.; cart., 10 fr.

L'année 1900-1901 de *Mon Journal* s'est ouverte sur l'une des plus jolies histoires d'enfants qui se puissent concevoir, *Folle Escapade*, de M. de Gorsse; elle vient de se fermer sur un délicieux conte de fées, l'*Histoire du Prince Muguet*, racontée par Mélusine, et l'on peut défier grands et petits de demeurer moroses à la lecture de l'un ou de l'autre de ces récits.

Ce qui est vrai, d'ailleurs, des premières et des dernières pages de la nouvelle année de *Mon Journal* est vrai de toutes les autres, du *Mousse de Terre-Neuve*, de d'Agon de la Conterie, comme de l'*Enfant de l'Exilé*, de Raphaël Lightone.

Surtout quelle amusante diversité! Contes très courts pour les tout petits, histoires plus étendues, petits romans mêmes pour les « grands » — les « grands » de dix ans, — et, çà et là, entre deux récits, d'ingénieuses recettes de prestidigitation, des règles et descriptions de jeux de plein air et de salon, des découpages faciles à assembler; voire, pour les fêtes intimes, de petites comédies et des morceaux de musique, danses ou fantaisies, voilà sans doute de quoi satisfaire tous les goûts en même temps que tous les âges!

Mais rien n'égale les images de *Mon Journal*.

Les unes, en couleurs, animées et pittoresques, donnent la sensation vivante des réalités historiques. Les autres, les « images sans paroles » surtout, sont parfois d'une impayable drôlerie.

Bonne humeur et bon goût! C'est la devise de *Mon Journal*.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

1re Série illustrée.

Chaque vol. in-16, br. **3** fr. **50**; cart. tête dorée, **5** fr.

La Maison des Roses, par May **Armand Blanc**. — Un volume illustré de 36 gravures d'après Macchiati.

Muets Aveux, par M. **Jacques Morel**. — Un volume illustré de 30 gravures d'après Macchiati.

Liette, par M. **Arthur Dourliac**. — Un volume illustré de 36 gravures d'après Macchiati.

La *Maison des Roses* est l'asile poétique et charmant où achève de se consumer la frêle santé de Dora Silverton, la richissime Américaine. Hélas! la vie pourrait être si belle pour la jeune fille : elle aime, elle si digne d'être aimée. Mais elle sait le sort qui l'attend, et par un effort sublime de l'amour, elle fait différer son mariage : celui qu'elle aime épousera plus tard la plus chère de ses compagnes, et la *Maison des Roses*, qu'elle leur a léguée, abritera leur bonheur.

Françoise Vidal aime Jean Périer : en est-elle aimée? Elle le croit, elle en est sûre, et pourtant cet amour ne s'est jamais déclaré que par de *Muets Aveux*. Jean Périer est pauvre, il restera pauvre et se sait menacé de devenir aveugle; a-t-il le droit de condamner Françoise à la peine et à la douleur? Non, sans doute; le cœur brisé, il accomplira donc ce qu'il regarde comme son devoir : il ne parlera pas.

L'histoire d'une âme à qui ses premières douleurs n'ont suggéré que la bonté et l'indulgence, c'est [illegible] de Lolotte, histoire finement touchante dans ses épisodes dramatiques, et d'une si [illegible] verve de couleur et d'accent.

NOUVELLE COLLECTION

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

1re Série. — Format in-8° jésus.

Chaque volume, broché, 7 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 10 fr.

Le Rubis de Lapérouse, par M. G. de Beauregard. — Un volume illustré de 68 grav. d'après Alfred Paris.

Un Mousse de Surcouf, par Pierre Maël. — Un volume illustré de 75 gravures d'après Alfred Paris.

Le Mousse de Surcouf, de M. Pierre Maël, évoque le souvenir de cette guerre de course qui, à l'époque du Consulat et de l'Empire, fut si fertile en émouvants exploits. Le héros de l'histoire est un enfant, que le hasard met dès son plus jeune âge en présence de Robert Surcouf, l'illustre corsaire, et qui fait son apprentissage de la mer et du combat dans une action, où revivent quelques-unes des pages les plus glorieuses de notre histoire maritime et où les scenes les plus amusantes et les plus mouvementées succèdent aux plus touchantes et aux plus héroïques.

Dans le *Rubis de La Pérouse* de M. G. de Beauregard, deux Français, un homme du monde avide d'action, Roger de Fleurines, et un officier de marine, Henri Chambray, ont formé le dessein de retrouver le tombeau de l'illustre La Pérouse qui se perdit, on le sait, près des îles de Vanikoro en 1788. [illegible] explorateurs trouvent une boite d'ivoire renfermant quelques lignes signées du grand navigateur et un anneau d'or rehaussé d'un admirable rubis. Ce sera la bague de fiançailles de Mlle Edwige Cardigan, qui deviendra Mme Roger de Fleurines.

Le livre de M. de Beauregard unit le charme pénétrant du roman intime à la fougue brillante du roman d'aventures; c'est dire que jeunes gens et jeunes filles trouveront à le lire un égal plaisir.

2e Série. — Format in-8 raisin.

Broché, 4 fr.; — Cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Tante Lolotte, par J.-B. Jeanroy. — Un volume illustré de 50 gravures d'après E. Grobet.

L'aimable et délicieuse histoire que celle de *Tante Lolotte!* Tante Lolotte est une vieille demoiselle, sœur d'un savant renfrogné, M. Anatole Dufresnoy. A vrai dire, M. Dufresnoy n'a pas toujours été le [illegible] rébarbatif qu'il est aujourd'hui. Mais celle dont il désirait la main en a épousé un autre. Au bout de quelques années, la jeune femme et son mari meurent l'un et l'autre, ruinés et laissant orphelin le fils qui vient de leur naitre. La sœur de Dufresnoy, émue de ce malheur, recueille l'enfant à l'insu de son frère. Comment défendra-t-elle son fils d'adoption contre tous les dangers et toutes les défaillances? Comment le « fils de Louise » entrera-t-il enfin dans la famille d'Anatole Dufresnoy, si longtemps [illegible] l'histoire de celle qu'il a jadis aimée? C'est le sujet même du livre charmant de M. Jeanroy.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Format in-16.

Broché, 2 fr. 25; cart. percaline, tr. dorées, 3 fr. 50

Le Secret des Tilleuls, par Mme Chéron de la Bruyère. — Un vol. illustré de 33 gravures d'après Zier.

La Tante Picot, par Mme G. du Planty. — Un volume illustré de 83 gravures d'après Dutriac.

La *Bibliothèque Rose* s'enrichit, cette année, de deux ouvrages qui provoqueront tour à tour l'émotion et le rire de nos jeunes lecteurs.

Ils se passionneront pour ce *Secret des Tilleuls* qui se termine, comme il convient, par des révélations impatiemment attendues, et qui assurent le triomphe des braves gens et la punition des perfides.

Quant aux mésaventures parisiennes de la *Tante Picot* (de Saint-Flour), bonne femme, mais d'un commerce difficile, ils s'en amuseront longtemps, et peut-être en tireront-ils une petite leçon de morale toute pratique, mais fort importante, sur les inconvénients d'un mauvais caractère.

ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

L'Empereur, L'Impératrice et la Garde. Série de découpages par Job. Texte par A. Fabre. — Album in-4° oblong en couleurs, cartonné, 1 fr. 50.

Il est beau de bien connaître son histoire de France. Il n'est pas mal non plus de savoir se servir de ses mains, d'avoir du goût, d'être agile et prompt à faire proprement de jolies choses. Mais si, par surcroit, on peut s'assurer, en s'amusant, l'un et l'autre avantage, c'est vraiment triple profit. Telle fut l'idée sans doute — aussi aimable que juste d'Aristide Fabre et de Job le spirituel dessinateur — quand ils ont rédigé cette petite histoire anecdotique et charmante du premier Empire, où l'image tient autant de place que le texte. Seulement, cette fois, l'image doit, non pas apparaître immobile et figée sur le livre, mais se dresser en relief, tout à fait brillante et vivante. Qui fera ce tour de force? Les petits lecteurs eux-mêmes, s'ils se conforment — et ils n'y auront pas grand'peine — aux très simples et très claires indications qui leur sont données au cours du récit pour exécuter et pour assembler les découpages qu'on leur propose.

Le Prince Muguet. — Album in-4° en couleurs, cartonné, 2 fr. 50.

Gourmands et Malpropres. — Album Trim, in-4° en couleurs, cartonné, 1 fr. 50.

Lectures pour Tous

Revue Populaire Universelle Illustrée

Plus de 1 200 pages, contenant les matières de douze volumes ordinaires ; plus de 800 gravures et de 120 articles, dont vingt romans ou nouvelles, voilà, sans compter les *échos et variétés*, véritable chronique de la mode et des sports, qui s'ajoute, en forme de supplément, à chaque numéro, sans parler des concours si amusants et si avantageux qu'elle propose à leurs lecteurs, voilà, disons-nous, ce que pour six francs offrent au public les *Lectures pour Tous*.



Jamais Revue ne fut mieux nommée, ne s'adressa plus libéralement à tous les âges, à toutes les conditions. Signés de quelques-uns des noms les plus aimés de la jeune littérature, les romans des *Lectures* sont des romans d'action mouvementés et passionnants, mais qui, autour de la table de famille, peuvent être feuilletés par toutes les mains, écoutés par toutes les oreilles.

Quant aux autres articles, ils n'ont entre eux qu'un caractère commun : c'est que, de quoi qu'ils traitent, la rédaction en est toujours aussi claire que vivante. Mais, cela dit, quelle variété ! L'histoire, l'histoire naturelle, les découvertes industrielles, les vicissitudes de la mode, les progrès de la science, les merveilles de l'art, parmi tous les sujets qui peuvent piquer tour à tour la curiosité du public, il n'en est pas un qui ne soit ici habilement exposé sous son aspect anecdotique et pittoresque. Et, comme il n'est point de description, si exacte qu'elle soit, qui puisse dispenser de la vue directe des objets, l'illustration artistique, — reproductions d'œuvres d'art, photographie des lieux et des personnes, scènes prises sur le vif, — occupe dans les *Lectures pour Tous* une place considérable.

Qui s'étonnera maintenant d'un succès qui s'est affirmé avec éclat dès la première année de la publication et qui, depuis, n'a cessé de s'accroître ?

TROISIÈME ANNÉE (1900-1901)

Un magnifique volume de plus de mille pages, illustré de 1 300 gravures. — Relié, 9 fr.

EN VENTE : 1re 2 et 3e Années 1898-1901. Chaque année reliée. 9 francs

Conditions de vente et d'abonnement

Les LECTURES POUR TOUS paraissent chaque mois en livraisons format grand in-8.

Prix de chaque livraison : 50 centimes.

Franco par la poste : FRANCE, 60 cent. ; ÉTRANGER, 75 cent.

ABONNEMENTS { **Un an** : Paris 6 francs. — Départements 7 francs. — Étranger : 9 francs.
Six mois : Paris : 3 fr. 50. — Départements : 4 francs. — Étranger : 5 francs.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.




P
Fr.Lit
197207
Author Revue Politique
Title 1901 . 2
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

